Digitized by Google

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

14. D. 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE
(MICHAUD)
ANCIENNE ET MODERNE

OU

HISTOIRE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DE LA VIE POLITIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, continuée jusqu'à nos jours, et considérablement augmentée d'articles omis ou nouveaux.

OUVRAGE RÉDIGÉ ET SIGNÉ PAR PLUS DE TROIS CENTS COLLABORATEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET ENTRE AUTRES PAR

MM. Arago, Ariaud, Auger, Balzac, Barante (de), Barthélemy Saint-Hilaire, Benjamin Constant, Bouchot, Biot, Boissonade, Bonald (de), Bouillet, Brongniart, Buchon, Campenon, Capefigue, Chais-d'Est-Ange, Chateaubriand, Chaumeton, Chaussier, Clavier, Cousin, Cuvier, Dacier, Dessance, Daunou, Delambre, Depping, Desplaces (Ern.), Demernay (Alf.), Desprez, Dezos de la Roquette, Dubois, Dupetit-Thouars, Dupin (Ch.), Durivier (Amar), Durozoir, Dussault, Duval, Emeric-David, Esmenard, Esquirol, Eyriès, Faustin-Hélie, Feillet, Feuillet de Conches, Felis, Fievée, Fortia (de), Fourier, Geoffroy Saint-Hilaire, Gerando (de), Geruzez, Ginguené, Guignaut, Guizot, Halévy, Humboldt (de), Janin (J.), Joly, Kimproth, Lacretelle, Lacroix, Lafage (J.-A. dr), Lally-Tollendal, Laplace (de), Lasteyrie, Laurillard, Leclerc (J.-V.), Lefebvre, Leroy (O.), Lesueur (Ch.), Letronne, Lieuville, Malte-Brun, Mathieu, Merimée, Michaud, Michaud (Junior), Michelet, Millin, Monmerqué (de), Moquin-Tandon, Naudet, Nisard, Nodier (Ch.), Quanam, Parisot, Patin, Pereira da Silva, Péricaud, Pichot (Amédée), Pillet, Pierry, Pongerville (de), Portalis, Prony (de), Quatrefages, Raoul-Rochette, Remusat, Richerand, Salvandy, Sacy (Silv. de), Sacy (de), Simonde-Sismondi, Staël (madame de), Suard, Taillandier (A.-H.), Tissot, Thierry, Villemain, Villenave, Visconti, Walckenaër, Weiss, etc., etc.

PARIS,
CHEZ MADAME C. DESPLACES,
ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA 2e ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,
RUE DE VERNEUIL, 52,
ET
LEIPZIG,
LIBRAIRIE DE F. A. BROCKHAUS.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

XXXI.

Digitized by Google

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE
(MICHAUD)
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

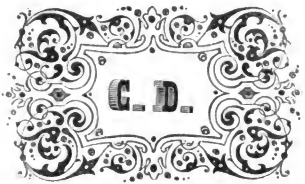
REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité (VOLTAIRE.

TOME TRENTE ET UNIÈME.



PARIS,
CHEZ MADAME C. DESPLACES,
ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,
RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 38.
ET
LEIPZIG
LIBRAIRIE DE F. A. BROCKHAUS.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

N

NOGARET (Guillaume de), chancelier de Philippe le Bel, était né au 13e siècle, à St-Félix de Caraman dans le Lauragais, d'une famille qui a été la tige des ducs d'Epernon. Après avoir terminé ses études avec distinction, il fut nommé professeur en droit à l'université de Montpellier; et il devint dans la suite juge-mage de la sénéchaussée de Nîmes. Il fut anobli vers l'an 1300, par Philippe le Bel, en récompense des services importants qu'il lui avait rendus. Ce prince lui donna la commission de se saisir du pape Boniface VIII, pour l'amener au concile de Lyon. Nogaret associa Sciarra Colonne, ennemi personnel du pape, à cette entreprise; et ils entrèrent ensemble à la tête de 300 chevaux dans Anagni, où Boniface s'était réfugié, la veille même du jour que l'impérieux pontife devait publier une bulle qui déliait les sujets de Philippe du serment de fidelité. Boniface, le front ceint de la tiare, et revêtu de ses habits les plus magnifiques, semblait encore défier ses ennemis. Nogaret, sans se laisser éblouir par tout cet appareil, signifia au saint-père l'ordre qu'il avait de le conduire à Lyon pour être jugé par le concile. « Je me con- « solerai aisément, répondit Boniface, d'être « condamné par des *patarins.* » Ce sarcasme tombait directement sur Nogaret, dont l'aïeul avait été brûlé vif comme albigeois. Cependant les habitants d'Anagni coururent enfin aux armes pour s'opposer à l'enlèvement du pape : la petite troupe commandée par Nogaret et Colonne fut taillée en pièces; et Nogaret, excommunié, se hâta de revenir en France. Philippe, satisfait de son zèle, le nomma chancelier ou garde des sceaux, dignité qu'on ne distinguait pas alors, et le renvoya en 1309 à Avignon, pour demander la condamnation de Boniface, comme coupable d'hérésie (*voy.* Boniface VIII). Le roi finit par se désister de ses poursuites. Nogaret fut relevé de l'excommunication et revint prendre ses fonctions de chancelier. Il mourut à Paris en 1314. Philippe le Bel lui avait donné la belle terre de Massillargues, possédée encore aujourd'hui par un de ses descendants. Le propriétaire avait le droit de siéger aux états de Languedoc. Son buste est un de ceux que la Faille a placés dans la galerie des illustres Toulousains (*voy.* Faille). On trouvera des *Recherches* sur sa vie dans le tome 4 de l'*Histoire de Languedoc*, par les Bénédictins, note 11. W—s.

NOGARET (François-Félix), littérateur et poëte, naquit à Versailles le 6 novembre 1740. Fils d'un premier commis du comte de St-Florentin, depuis duc de la Vrillière, ministre de la maison du roi et en même temps de la police et de l'intérieur, Nogaret entra en 1761 dans les bureaux de ce ministre, y resta sous les successeurs de la Vrillière, jusqu'aux premières années de la révolution, et fut aussi bibliothécaire de la comtesse d'Artois. Le comité de salut public de la convention nationale s'étant attribué en 1793 l'exercice du pouvoir exécutif, Nogaret obtint une pension de mille cinq cents francs et se retira dans le château d'un ami, où il dirigea des ateliers de salpêtre. De retour à Paris lorsqu'en 1795 les départements ministériels eurent été rétablis, sous le gouvernement du Directoire, il obtint du ministre de l'intérieur, Bénezech, un emploi dans ses bureaux, et fut nommé par Lucien Bonaparte, en 1800, seul et unique censeur dramatique. Il conserva cette place même après qu'elle eut été réunie aux attributions de la police, et il sut dans l'exercice de ses fonctions ménager les intérêts, l'amour-propre des auteurs, et mériter leur estime et leur bienveillance, sans trahir ses devoirs. Congédié par le ministre Fouché en 1807, Nogaret, loin de recevoir une pension plus considérable, vit réduire à mille deux cents francs celle dont il jouissait depuis si longtemps, et ce fut son unique ressource après que des malheurs domestiques l'eurent privé d'une petite propriété près de Grosbois, où il avait passé quelques années dans une cellule de l'ancien couvent des camaldules. Félix Nogaret fut entièrement oublié sous le gouvernement impérial et sous la restauration; il se consola en continuant de cultiver les lettres. Dans ses dernières années, il prenait le titre de patriarche-doyen des gens de lettres; il ne pouvait cependant le disputer ni à Lantier (*voy.* ce nom), ni à Desfontaines de Lavalée (*voy.* ce nom), ni enfin à J. Mosneron (*voy.* ce nom); et ce ne fut réellement qu'après la mort de ce dernier, en 1830, que ce titre appartint à Nogaret, qui

Digitized by Google

n'en jouit guère qu'un an. Retiré en 1828 chez son petit-fils, notaire à Vitry-sur-Seine, il revint à Paris et y mourut presque subitement en juin 1831, dans sa 91e année. Nogaret craignait que ses fonctions de censeur ne lui eussent fait des ennemis, et que la calomnie ne le poursuivît au delà du tombeau ; son plus grand chagrin était d'avoir été accusé d'athéisme. Peu de jours avant sa mort, il avait fait un choix de ses ouvrages, imprimés et inédits, pour en former une édition en quatorze volumes. Ancien membre de la société des Amis de la constitution et du Portique républicain de Paris, il était associé des académies de Marseille, Angers, Bruxelles, etc. Il signait depuis longtemps *Nogaret Félix*, afin de n'être pas confondu avec le fécond et médiocre compilateur *Nougaret* (*voy.* ce nom). Né sous le règne de Louis XV, et en quelque sorte à sa cour, Félix Nogaret y puisa de bonne heure cette légèreté de principes, ce ton de cynisme et d'immoralité qui ont caractérisé l'époque, et il y contracta ce libertinage d'esprit qui, sans corrompre son âme, se manifeste dans plusieurs de ses écrits, et perce encore dans quelques productions de sa vieillesse. Il avait fait de bonnes études, et il possédait beaucoup plus d'instruction que la plupart des hommes qui cultivent la littérature légère. Il prouva ses connaissances en style lapidaire par une inscription latine pour une gravure allégorique dont il avait donné aussi le dessin, et qui fut faite en 1781 en mémoire de l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse. Ses connaissances positives dans les sciences naturelles l'avaient rendu agréable à Buffon, à Daubenton, à Montucla, et cher à Adanson. Ses imitations, quelquefois heureuses, de Tibulle, d'Ovide, et surtout sa traduction libre d'Aristénète, qui a fait oublier celle de Lesage, lui valurent les éloges de Parny et de Palissot. Ce dernier même nous semble les avoir poussés jusqu'à l'exagération dans ses *Mémoires littéraires*. Mais Grimm, dans sa *Correspondance littéraire ;* Laharpe, dans son *Cours de littérature ;* Chénier, dans son *Tableau de la littérature française*, n'ont fait aucune mention de Félix Nogaret ; et le marquis de Langle, dans son *Nécrologe des auteurs vivants*, ne lui a consacré que ce court article, qui nous paraît assez juste, quoique sévère : « Du bon, du médiocre, du mauvais, « comme dans tous les mélanges en général ; « style incorrect et sans goût. On dirait que « l'auteur n'écrit que pour ses amis, peu dif- « ficiles en fait de goût et de correction. » Il est néanmoins certain que Nogaret avait de l'esprit, mais il ne l'a exercé que sur des sujets frivoles, tant en prose qu'en vers. Son style, assez naturel, quelquefois piquant et souvent familier, n'est pas toujours exempt d'affectation et surtout de pédanterie. Ses écrits se font remarquer par une tendance philosophique et par trop de prétention à l'originalité qui dégénère souvent en bizarrerie. Les premiers ouvrages de Félix Nogaret, suivant les *Mémoires de Bachaumont*, furent : *Lettre d'un mendiant au public, contenant quelques-unes de ses aventures et des réflexions morales*, 1764 et 1765, in-8° , plaisanterie à l'occasion de la répression de la mendicité. *La Capucinade, histoire sans vraisemblance*, 1765, in-12 ; roman graveleux, dont les capucins étaient les héros, et qui fit mettre l'auteur à la Bastille, d'où il sortit bientôt. Les mêmes mémoires citent encore cet auteur comme continuateur de la *Pucelle* de Voltaire, pour l'édition obscène publiée peu de temps après, soit en Hollande, soit à Londres ou à Genève : mais la question n'est pas éclaircie. Barbier (*Dict. des anonymes*) attribue les deux premiers ouvrages à Nougaret ; et pour le troisième, il ne cite ni Nogaret, ni Nougaret. M. Quérard (*France littéraire*) met la *Lettre d'un mendiant* sous les deux noms, et ne cite la *Capucinade* que parmi les œuvres de Nougaret, qui en effet la fit réimprimer avec son nom, sous le titre d'*Aventures galantes de Jérôme, frère capucin*, an 5 (1797), in-18. Quant à la *Pucelle*, M. Quérard cite, sans la réfuter, l'assertion des Mémoires de Bachaumont. Voici la liste plus certaine des ouvrages de Félix Nogaret, bien que la plupart aient été publiés sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme : 1° l'*Apologie de mon goût*, épître en vers sur l'histoire naturelle, adressée à Buffon, Paris, 1771, in-8° ; réimprimée à la suite de *La terre est un animal*. Cette épître, où l'auteur a su vaincre la difficulté d'employer les mots techniques dans la poésie, obtint l'approbation de Voltaire et même celle de ses antagonistes Fréron et la Beaumelle. 2° *Le Prodigue récompensé*, comédie en un acte et en prose, par un académicien de Marseille, Versailles, 1774, in-8° ; 3° *le Fruit (ou le produit) de ma quête, ou l'Ouverture du sac*, Paris, 1779, in-18 ; 4° l'*Aristénète français*, 1780, in-8°, et Versailles, 1797, 2 vol. in-18 ; la quatrième édition, devenue rare, parut sous ce titre : l'*Aristénète français, ou Recueil de folies amoureuses*, Paris, 1807, 3 vol. in-18, avec une figure. Aux lettres que l'auteur a traduites ou imitées du grec, il en a ajouté plusieurs de sa composition, où il a su respecter les femmes, même celles dont la pudeur s'est réfugiée dans les oreilles. Le succès de cet ouvrage flatta tellement Nogaret, que, depuis, il prit en tête de la plupart de ses autres productions le nom d'Aristénète français. 5° *Le Fond du sac, ou Restant des babioles de M. X..., membre éveillé de l'académie des dormeurs*, Venise (Turin), 1780, 2 vol. in-18, avec vignettes. Ce livre, qui contient des mélanges en prose et en vers, fut attribué à tort au marquis de Ximenès (*voy.* ce nom), et reparut sous ce titre : *le Fond du sac renouvelé, ou Bigarrures et passe-temps critiques de l'Aristénète français*, Paris, an 13 (1805), 3 vol. in-18. 6° *Lettre et monologue d'un jaloux sur les opuscules du che-*

Digitized by Google

valier de Parny, Amsterdam (Paris), 1782, in-12; 7° *Dissertation sur l'Iphigénie en Tauride des Grecs, des Romains, du Théâtre-Français et de la scène lyrique jusqu'à nos jours*, Compiègne, 1787, in-8°; 8° *Fictions, Discours, Poëmes lyriques et autres pièces adonhiramites, Memphis, Teragon*, 5387 (Paris), 1787, 2 parties in-8°. La première partie contient onze petites pièces en un acte et en vers libres : *l'Irruption de l'Océan dans la partie du globe appelée depuis Méditerranée; Gedéon, ou l'Amour de l'égalité; les Inquiétudes et les charmes de l'amitié, parodie; l'Amour banni des jardins de Minerve; Inauguration du portrait d'un hi rophante sortant d'exercice; Renversement du temple de Dagon; Alceste rendue à la lumière; l'Ombre de Samuel; Oreste délivré de ses fureurs; le Retour de Phaon; le Réveil d'Adam*; la sixième a reparu avec cette addition au titre : *Imprimée entre Esthaol et Saara, sur le tombeau de Manné*, au profit de huit octogénaires, adoptés par la société patriotique, in-8°, sans date; et la onzième, sous son même titre, refusée à l'Opéra, a été mise en mélodrame en trois actes, Marseille, 1804, et Paris, 1805, in-12; 9° *le Miroir des événements, ou la Belle aux deux visages*, Paris, 1790, in-8°, roman politique; 10° *Ode à la nation*, 1792, in-8°; 11° *la Fête du travail*, scène lyrique en vers libres, ibid., an 3 (1795); 12° *la Fête civique, anniversaire en mémoire de la liberté reconquise*, en vers libres, ibid., an 3 (1795), in-8°; 13° *Ouverture de la campagne*, poëme lyrique en vers libres, proposé au compositeur qui le voudra, même de l'Institut, Paris, an 3 (1795), in-8°; 14° *la Terre est un animal*, opuscule philosophique avec figures, Versailles, an 3 (1795), in-18, rajeuni peu de temps après par ce nouveau titre : *Conversations d'une courtisane philosophe, ou la Terre est un animal*. A la fin du volume, l'auteur reproche au public de lui avoir souvent attribué les compilations de Nougaret. La troisième édition forme le troisième volume de la deuxième édition du *Fond du sac*, où l'auteur a ajouté au titre : *Développement du système de Platon*, suivi de l'*Epître à Buffon sur les trois règnes*, Paris, an 13 (1805), in-12; 15° l'*Ame de Timoléon*, ou principes républicains, philosophiques et moraux, auxquels on a joint quelques motifs de chants analogues aux fêtes nationales et décadaires, Paris, an 6 (1798), in-8°; 16° *Contes en vers*, Paris, an 6 (1798), 2 vol. in-8° et in-18. Cette édition, fort incorrecte, fut mise à l'*index* à Vienne; tous les contes ne sont cependant pas licencieux, et l'un des meilleurs, *le Sabre*, fort goûté de Louis XVI, donne aux rois une leçon hardie de justice et de générosité. Suivant quelques bibliographes, il en parut une cinquième édition en 1810. 17° L'*Antipode de Marmontel, ou Nouvelles fictions, ruses d'amour et espièglerie de l'Aristénète français*, opuscule précédé de la correspondance de l'auteur avec Parny, Palissot et autres, Paris, an 8 (1800), 2 vol. in-18; 2° édition, 1801, 2 vol. in-18, et réimprimé comme troisième volume de l'*Aristénète français*, 1805 et 1807; 18° *le Danger des extrêmes, essai critique à l'ordre du jour sur quelques écrivains ensemble, où se trouve l'histoire du savant astronome chinois Kia-Tsing Maraboutzky, et un dialogue familier entre Aristénète et Corebus*, Paris, an 8 (1800), in-12, avec deux gravures; 19° *Podalire et Dirphé, ou la Couronne tient à la jarretière*, mis à l'index de la cour de Vienne, Paris, 1801, 2 vol. in-12, avec deux gravures; et in-8°, papier vélin; 20° *la Gorge de Mirza*, autore Corebo Aristénète, cum notis et commentariis, Paris, an 9 (1801), in-12; 21° *la Fuite des Muses et du bon goût; peut-on compter sur leur retour?* essai d'Aristénète sur cette importante question, Paris, 1802, in-8°; 22° *Jérémiade d'Aristénète, sur la mort prématurée d'un poëme de sa façon, intitulé le Réveil d'Adam*, en vers, Paris, an 12 (1804), in-8°; 23° *Sur les spectacles*, an 12 (1804), in-8°; 24° *Aristénète au Vaudeville*, Paris, 1806, in-18; 25° le *Livre des destins*, comédie lyrique en un acte et en prose, ibid., 1806, in-8°; 26° *Epître aux auteurs du vaudeville intitulé le Rêve, ou la Colonne de Rosbach*, ibid., 1807, in-12; 27° l'*Enfant posthume, contenant les Compères et les Bambins, lubie d'Aristénète*, 1807, in-12; 28° *le Retour à la sagesse, ou la Rentrée des hommes dans le temple, et des femmes dans le jardin*, Paris, 1807, in-18, ouvrage maçonnique; 29° *Epître à la lumière, considérée comme corps*, 1808, in-12, agréée par Lacépède; 30° l'*Oracle de Delphes*, pièce de vers pour la naissance du roi de Rome (dans les *Hommages poétiques* d'Eckard et Lucet), 1811; 31° *Origine du fraisier sans couleurs*, fiction en forme d'apologue, dédié à madame Palissot, Paris, 1812, in-8° de 8 pages; 32° *Apologues et nouveaux contes en vers*, Orléans, 1814, in-18. Nogaret avait donné un essai de ses apologues à la suite de la première édition de ses contes : son esprit malin n'avait pas la naïveté d'un fabuliste. Les nouveaux *Contes* ont été aussi imprimés à part, ibid., 1814, in-18; 33° *Ode sur l'incendie de l'Odéon*, Paris, 1819, in-8°; 34° *Bouquet au roi*, ibid., 1824, in-8° de 4 pages; 35° *Prières du chrétien*, paraphrase extraite des œuvres de l'auteur, 1824, in-fol., 2 pages; 36° *Réflexions d'un patriarche sur les voitures dites omnibus*, en vers, Paris, 1828, in-8° de 8 pages; 37° *Derniers soupirs d'un rimeur de quatre-vingt-neuf ans, ou Versiculets de Félix Nogaret, sur la métaphysico-néologo-romanticologie*, Paris, 1829, in-8° de 28 pages, 38° *la Femme créée avant l'homme*; le *Diner de l'ours, et autres passe-temps inédits de l'Aristénète français, manuscrits tombés de sa poche, rue du Pont-aux-Choux, et trouvés par moi, son ami et son cousin, Corebus*, Paris, 1830, in-8° de 56 pages; 39° *Etincelles d'un feu qui s'éteint; l'Œuf frais, ou Erato gallina puerpera; petit conte en*

Digitized by Google

guise de préambule au dialogue ci-après : les Soleils éclipsés, Prononcé du vieux Classique Aristénète sur les productions de M. Victor Hugo, et *les Ostrogoths ennemis de la langue et du bon sens*, Paris, 1830, in-8° de 36 pages. Signé Nogaret (Félix), scenicus olim censor, belligerator adhuc; sed cœcus et surdus, defectus annis et desertus viribus ; 40° *Soliloque, Aristénète, chargé de quatre-vingt-neuf ans, et victime de leurs satellites ;* 41° *Guerre à Morphée, ou le Triomphe de l'insomnie, nouveau souffle de vie du vieux conteur Aristénète*, en vers libres, Paris, 1830, in-8° de 52 pages. La préface, en prose, est intitulée *Monologie*, et contient une *Lettre* en prose, mêlée de vers. — Ouvrages sans dates : 42° *la Lutte inégale, ou les Aigles et les Autruches*, Paris, in-18 ; 43° le *Chien tournebroche ;* 44° *Trois Epîtres à Delort sur ses Voyages aux environs de Paris ; sur son Mémoire pour les gens de lettres ; sur son Histoire de Charles VII ;* 45° *Epîtres en vers à mesdames Voiart, Tastu, Babois*, etc. ; 46° *l'Hortensia et l'Immortelle ;* le *Cerf véridique*, apologues ; 47° les *Obsèques de l'auteur*. Nogaret a eu part au *Tribunal d'Apollon, ou Jugement en dernier ressort de tous les auteurs vivants*, libelle injurieux, partial et diffamatoire, par une société de pygmées littéraires, 1799, in-16, publié par Rosny. Ses articles sont signés F. N. Ses ouvrages inédits sont : *Essai critique, ou Tentative en mieux ;* — les *Deux Cousins*, roman en 4 volumes ; — *Arcésilas, jeune Grec, ci-devant épagneul*, roman dans lequel l'auteur remonte jusqu'au temps de Psammétiques. Le manuscrit de cet ouvrage est revêtu du *visa* de Pommereul, directeur de la librairie sous le gouvernement impérial, avec des observations qui recommandent le livre à l'intérêt et à la curiosité des lecteurs. Quant à l'*Apologie pour l'ordre des francs-maçons, par M..., avec deux chansons par le frère américain*, si sa vraie date est de 1745, à la Haye, in-8°, il n'y a pas plus de raison pour l'attribuer à Félix Nogaret qu'à Nougaret. Le premier retouchait souvent ses ouvrages, attendu qu'après leur publication son esprit fécond et actif lui inspirait de nouvelles idées, à l'expression desquelles sa verve poétique se prêtait avec complaisance. A—T.

NOGARI (Joseph), peintre, né à Venise en 1699, étudia les premiers principes de son art sous Pilloni, et passa ensuite dans l'école de Balestra (*voy.* ce nom), célèbre peintre vénonais, établi alors à Venise. Les progrès de l'élève furent rapides, et bientôt il se plaça au rang des artistes les plus distingués. Il travailla pour le duc de Modène, pour le roi de Sardaigne et pour le roi de France. Parmi ses nombreuses productions, on estime particulièrement une *Charité*, et le *Silence*, ou l'*Enfant Jésus dormant dans les bras de sa mère*, tableau qui rappelle la fameuse *Nuit* du Corrége. Les ouvrages qu'il exécuta dans les églises de Venise prouvent qu'il possédait les talents nécessaires pour les grandes compositions. Le fond de ses figures à mi-corps est dans le goût de Rembrandt ; l'œil du spectateur se promène à l'entour, le coloris est vigoureux et les demi-teintes sont délicates. Nogari mourut à Venise en 1763. Peiroleri a beaucoup gravé d'après ce peintre. T—D.

NOGAROLA (Isotta), dame célèbre par sa beauté, ses talents et sa vertu, était née à Vérone dans le 15e siècle, d'une famille qui a produit un grand nombre de savants et de littérateurs (1). Elle joignait au goût de l'érudition, si commun à une époque qui touchait à la renaissance des lettres, un talent agréable pour la poésie et des connaissances assez étendues dans la plupart des sciences alors cultivées. Louis Foscarini, nommé en 1451 podestat de Vérone, s'empressa d'attirer auprès de lui et de réunir dans son palais toutes les personnes qui se distinguaient par leur amour pour les arts de l'esprit. Isotta devint le principal ornement de ces assemblées, où elle prononça plusieurs discours, loués par les auteurs contemporains. Elle ne voulut jamais se marier, afin de n'être point détournée de ses études, et mourut en 1466, suivant Philippe de Bergame (2). Paul Maffei, son directeur, lui a dédié un *Traité de la virginité*. Le célèbre auteur de la *Mérope* a recueilli dans le tome 2 de la *Verona illustrata* une foule de témoignages honorables à Isotta, et Tiraboschi a complété la liste des écrivains qui ont loué cette dame dans la *Storia della letteratur. italiana*, t. 6, p. 894. On a d'Isotta : *Dialogus quo utrum Adam vel Eva magis peccaverit, quæstio satis nota, sed non adeo explicata, continetur*, Venise, Alde, 1563, in-4°. Elle y prend la défense de la première femme. A la suite de ce dialogue, dans lequel on a substitué le nom de Navagero à celui de Foscarini, qu'on lit dans les manuscrits, est une élégie, *De laudibus cyanei ruris*. La bibliothèque du Louvre possède un Recueil de lettres d'Isotta. Mittarelli a inséré une lettre de cette dame à Foscarini dans sa *Biblioth. mss. S. Mich.* (*voy.* Mittarelli). Crevenna en possédait une autre adressée au P. Victor de Rusatis. (*Voy.* le *Catalogue* de Crevenna, t. 4, p. 247.) On trouve beaucoup de harangues et de pièces inédites d'Isotta dans les bibliothèques d'Italie. Maffei, qui en cite les titres, n'a pas connu son *Panégyrique de St-Gérôme*, dont il existe un fragment à la bibliothèque d'Este. On a confondu

(1) Maffei cite, dans le tome 2 de sa *Verona illustrata*, quatre dames du nom de Nogarola qui se sont distinguées par leur esprit, et six écrivains de la même famille. — Louis Nogarola de Vérone, habile helléniste du 16e siècle, a traduit du grec en latin *Oeilius Lucanus de natura universi*, avec des notes et une Lettre sur les hommes illustres d'Italie qui ont écrit en grec, Genève 1536, in-8°.

(2) Philippe de Bergame dit qu'Isotta n'avait que trente-huit ans, mais on sait qu'elle adressa, en 1437, une lettre à Hermolaus Barbaro pour le féliciter sur son élévation à la dignité de protonotaire apostolique, et le calcul de Philippe était exact, elle n'aurait eu alors que huit ans, ce qui est tout à fait invraisemblable. Ainsi l'on peut supposer qu'il s'est trompé de dix ans. Ce n'est peut-être qu'une erreur de chiffre possée du manuscrit dans les différentes éditions de la *Chronique* de Philippe de Bergame, mais il est surprenant que personne ne l'ait encore relevée.

Digitized by Google

quelquefois cette dame avec Isotta de Rimini, maîtresse de Sigismond-Pandolphe Malatesti, morte en 1469 (*voy.* MALATESTI). L'abbé Saas a publié des Remarques sur les deux Isotta dans le tome 3 des *Mémoires de d'Artigny*. W—s.

NOGAROLA (LÉONARD), gentilhomme de Vicence, était, sinon frère, comme dit Maffei, t. 2 de la *Verona*, du moins assez proche parent de la précédente. Dans sa jeunesse, il embrassa la profession des armes et se maria; devenu veuf, il prit l'habit ecclésiastique et fut nommé protonotaire du saint-siége. On assure que le pape Sixte IV, en considération de ses talents, se proposait de le nommer cardinal. On a de Léonard : 1° *Officium et missa Immaculatæ Conceptionis B. Mariæ Virginis*, Rome, Udalr. Gallus, 1477, grand in-4°. Ce volume est très-rare. 2° *De mundi æternitate*, Bologne, 1481, in-fol.; Vicence, 1486, même format; 3° *Liber de beatitudine*, Vicence, 1485, in-fol. Il a laissé manuscrits un traité *De immortalitate animæ*, dont on conserve une copie à la bibliothèque Laurentienne de Florence, et un autre, *De rerum qualitatibus*, adressé à l'académie de Padoue. Voyez pour des détails les *Scrittori di Vicenza* du P. Angiol.-Gabr. di Santa Maria, t. 3, p. 30-36. W—s.

NOGAROLA (THADDÉE), né à Vérone le 24 décembre 1729, d'une ancienne famille, entra chez les jésuites en 1748 et y fut employé à l'enseignement. Il professait la théologie à Bologne au moment de la suppression de sa société. Son *Immortalité naturelle de l'âme démontrée*, publiée d'abord en latin, puis traduite en italien par l'auteur lui-même, Venise, 1780, eut du succès et fut suivie de deux lettres qu'il donna sur le même sujet. Sa *Dissertation théologique sur la disposition nécessaire pour recevoir la grâce de la justification dans le sacrement de la pénitence*, Vérone, 1800, in-8°, lui suscita une longue controverse. Il soutenait dans cet écrit que l'attrition suffisait, et il combattait surtout Tamburini, le professeur de Pavie, qui avait joué un grand rôle dans le synode de Pistoie; mais ses explications furent aussi attaquées par Gentilini et Muzzani, qui ne concevaient pas l'attrition de la même manière, et Nogarola publia six petits écrits sous le titre d'appendices ou de réponses, pour la défense de son système. Son dernier ouvrage est une *Explication et défense des quatre articles du clergé de France en 1682*, Vérone, 1808, in-8°. L'auteur y affaiblit la doctrine des quatre articles, et cherche à la concilier, par des tempéraments ingénieux, avec l'enseignement reçu en Italie; il parle d'ailleurs honorablement du clergé de France. Nogarola vivait encore à cette époque. Nous ne savons pas précisément l'année de sa mort. P—c—t.

NOGHERA (JEAN-BAPTISTE), écrivain distingué, né à Berbeno, dans la Valteline, en 1719, entra chez les jésuites en 1735 et prononça ses derniers vœux en 1753. Versé dans la littérature grecque et romaine, il professa la rhétorique à Milan et l'éloquence sacrée à Vienne. L'extinction de la société, en lui laissant plus de loisirs, lui permit de s'appliquer à la composition de divers ouvrages, les uns littéraires, les autres dirigés contre les mœurs de son temps. Sur la fin de ses jours, il revint dans sa patrie et y mourut en novembre 1784. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De l'éloquence sacrée moderne*, Milan, 1752; 2° *Discours de Démosthène, traduits et enrichis de notes*, Milan, 1753. Cette traduction est estimée en Italie. 3° *Sur les anciens et les modernes*, Bassano, 1774; 4° *Réflexions sur la religion révélée;* 5° *Sur l'infaillibilité de l'Eglise chrétienne;* 6° *Sur l'infaillibilité du pape;* 7° *Sur la puissance de la véritable Eglise chrétienne;* 8° *Sur les pratiques de la véritable Eglise;* 9° *Pour discerner la véritable Eglise chrétienne de toutes les sectes*. Ces six écrits sont in-8° et parurent de 1773 à 1783; 10° *Observations sur l'analyse des Prescriptions de Tertullien* (par Tamburini), Bassano, 1784, in-8°; 11° *Qu'est-ce que le pape? Réponse de l'abbé Noghera*, Foligno, 1783. Cet ouvrage paraît dirigé contre le pamphlet d'Eybel, sous le même titre : *Qu'est-ce que le pape?* 12° *Qu'est-ce qu'un évêque?* Bassano, 1784. On a publié après sa mort : 13° *De natura et causa eloquentiæ*, 1786. C'est le seul de ses ouvrages écrits en latin; tous les autres sont en italien. 14° *Sur les nombreux systèmes d'enseignement des belles-lettres;* 15° *Réflexions sur la dévotion*, Bassano, 1786; 16° *la Vie et la mort de l'homme juste dans les exemples de St-Joseph*, Bologne, 1786. C'est une 2e édition. On dit que l'ouvrage est traduit du français de Joseph Fierard, jésuite, qui passa en Italie après la suppression de la société, et mourut à Milan. On a réuni les ouvrages de Noghera dans une édition en 17 volumes, faite à Bassano en 1790. Il a laissé quelques opuscules en prose et en vers. On le voit cité avec éloge par Tiraboschi dans l'*Histoire littéraire d'Italie*, et par le comte Giovio dans les *Hommes illustres du diocèse de Côme*. P—c—t.

NOGUEZ (PIERRE), bachelier de la faculté de médecine en l'université de Paris, naquit vers la fin du 17e siècle à Sauveterre, petite ville de France, dans le Béarn. Après avoir fait avec succès ses études médicales, il partit pour l'Amérique, et exerça pendant plusieurs années la médecine dans l'île de St-Domingue. Revenu de là à Paris, il fut nommé démonstrateur d'histoire naturelle au jardin des plantes, et remplit cette charge jusqu'à sa mort, dont nous ne connaissons point l'époque. Noguez a publié les ouvrages suivants : 1° *Anatomie du corps humain en abrégé*, Paris, 1723, in-12; 1726, in-12; la seconde édition est accompagnée de planches anatomiques. L'ouvrage a paru sans nom d'auteur; c'est une compilation pour la composition de laquelle Noguez a beaucoup puisé dans les écrits de Keil, anatomiste anglais : cependant il a ajouté plusieurs articles à l'histoire des nerfs, et réfuté

Digitized by Google

l'hypothèse de Malpighi sur la texture glanduleuse des organes. 2° *Nouvelle manière de faire l'opération de la taille; pratiquée par Douglas, avec ce qu'a écrit Rousset et le Traité de Cheselden*, Paris, 1724, in-12; 3° *Sanctorii Sanctorii de statica medicina, aphorismorum sectionibus septem distinctorum explanatio physico-medica: cui statica medicina, tum gallica Dodartii, tum britannica Keilii, notis aucta, simul cum appendice de variolarum insitione, accedit*, Paris, 1725, 2 vol. in-12. Les notes contiennent peu d'observations propres à l'éditeur, excepté ce qu'il dit sur le ganglion ophthalmique. 4° *Relation du succès de l'inoculation de la petite vérole dans la Grande-Bretagne*, traduite de l'anglais de James Jurin, Paris, 1725, in-12, avec un discours préliminaire et une dissertation du traducteur. 5° L'*Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, traduite du hollandais de Nieuwentyt, Paris, 1725, 1740, in-4°. La traduction de Noguez a été faite d'après la version anglaise (*voy.* NIEUWENTYT). 6° *Traité des vertus médicales de l'eau commune*, traduit de l'anglais de Smith, Paris, 1726, in-12; 7° *Géographie physique, ou Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, traduite de l'anglais de Woodward, Paris, 1735, in-4°. R—D—N.

NOINTEL (CHARLES-FRANÇOIS OLIER, marquis DE), dix-septième ambassadeur de France à Constantinople, d'une famille noble, originaire du pays chartrain, était fils d'Edouard Olier, marquis de Nointel, conseiller au parlement de Paris, et de Catherine Masson. Après avoir fait de bonnes études pour entrer dans la carrière de la magistrature, il fut nommé le 26 août 1661 conseiller au parlement de Paris (1), et eut quelques années après le titre de conseiller d'Etat. Louis XIV, ayant appelé en 1668 M. de Lahaye-Vantelet, son ambassadeur auprès de la Sublime Porte, ne lui donna pas de successeur jusqu'après la prise de Candie; à cette époque, la conduite plus modérée de la Porte et le désir que le sultan manifesta d'avoir auprès de lui un ministre de France décidèrent le roi à envoyer le marquis de Nointel à Constantinople. Le but principal de sa mission était de protéger la religion catholique et les saints lieux, de renouveler les anciennes capitulations de commerce entre la France et la Turquie, en y faisant insérer une réduction sur les droits de douane et d'obtenir le rétablissement des échelles du Levant, et un libre commerce par la mer Rouge, etc. Nointel partit le 22 août 1670, avec une escadre de 4 vaisseaux de roi, et, après avoir relâché à Malte, il arriva le 22 octobre à Constantinople, où il fit une entrée solennelle qui donna aux Turcs une haute idée de la nation française. A peine entré dans le canal, il eut à essuyer des désagréments, et montra cette fermeté de caractère qu'il déploya pendant tout le cours de son ambassade. Le kaïmakan n'ayant pas voulu promettre que les batteries du sérail rendraient le salut, Nointel entra sans faire saluer par les vaisseaux de son escadre; et la mère du Grand Seigneur ayant demandé que les vaisseaux français la saluassent, lorsqu'elle descendrait sur le bord de la mer, ce ne fut qu'après que les batteries du sérail eurent commencé le salut, que les vaisseaux français y répondirent de tout leur feu. Le sultan et le grand vizir se trouvant à cette époque à Andrinople, Nointel se rendit dans cette ville et n'eut que le 31 janvier 1671 sa première audience du grand vizir. Le 3 février, il fut admis à celle du Grand Seigneur, et s'occupa dès lors sérieusement de l'objet de sa mission. Pour mettre un terme aux difficultés sans cesse renaissantes des ministres de la Porte sur le renouvellement des capitulations, la cour de Versailles fit partir pour Constantinople le chevalier d'Arvieux (1) (*voy.* ce nom), avec des instructions qui prescrivaient à Nointel de se retirer, si le grand vizir refusait d'accorder ce que la France demandait. La menace que fit Nointel de partir sur-le-champ décida le grand vizir à quelques concessions; mais les nouvelles capitulations ne furent définitivement signées que le 6 juin 1673. Par ces capitulations, les droits de douane furent réduits de 5 à 3 pour cent; on fit des changements favorables à la manière d'acquitter ces droits; il fut interdit aux juges locaux de porter une décision sur les discussions des Français, lorsqu'il s'agirait d'une somme au-dessus de quatre mille aspres; ils furent exemptés du droit de sang (2) et autres; ils eurent le libre exercice de la religion, et le roi de France, auquel on donna comme auparavant le titre de padischa (empereur), fut reconnu comme le protecteur des lieux saints, dont il fut convenu que la garde serait confiée aux religieux francs (3). Quant au libre commerce dans la mer Rouge, cet article avait d'abord été accordé; mais il fut effacé par un scrupule du mufti, qui refusa de donner son fetfa, pour ne pas augmenter le nombre des infidèles dans les lieux où reposent les cendres du prophète. Pendant ces négociations, Nointel, d'après les instructions de sa cour, provoquées par les solitaires de Port-Royal, fit en 1672 des démarches auprès des différents membres du haut clergé d'Orient, pour s'assurer si les Grecs, les Arméniens, les coptes et les autres communions orientales séparées de l'Eglise

(1) Coulanges rapporte, dans ses Mémoires, qu'avant d'entrer au parlement de Paris, il avait été conseiller au parlement de Metz avec un M. de Nointel, et qu'ils voyagèrent ensemble en Allemagne et en Italie dans les années 1657 et 1658.

(1) D'Arvieux était chargé d'instructions de la cour pour l'ambassadeur et d'une lettre écrite par M. de Lyonne au grand vizir. Nointel la remit lui-même et traita seul cette affaire importante.

(2) On appelle droit ou prix du sang l'amende à laquelle sont soumis les habitants d'un quartier où quelqu'un a été assassiné.

(3) Malgré la promesse positive du Grand Seigneur et la teneur des capitulations, les Grecs schismatiques dépouillèrent les religieux francs, et se maintinrent dans la possession des saints lieux par les présents considérables qu'ils faisaient à la Porte et au pacha de Jérusalem.

Digitized by Google

d'Occident, croyaient à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie et à la transsubstantiation, et s'ils adoraient du culte de *latrie* Jésus-Christ présent réellement dans le saint sacrement. Nointel eut à ce sujet de fréquentes conférences avec les patriarches et les principaux docteurs de ces diverses communions ; il se convainquit qu'elles avaient sur ce mystère la même croyance que l'Eglise catholique ; et il envoya au roi des professions de foi et des déclarations circonstanciées données par les différents patriarches et docteurs d'Orient. Louis XIV ordonna que ces pièces importantes fussent déposées à la Bibliothèque royale. Après la signature des capitulations, Nointel continua de s'occuper des intérêts qui lui étaient confiés. Pour assurer l'exécution des nouvelles capitulations dans les différentes échelles où les Français faisaient le commerce, Nointel résolut de les parcourir toutes Loin de mettre obstacle à son voyage, le grand vizir, par une faveur signalée (1), ajouta plusieurs chiaoux à son escorte ordinaire et lui délivra des commandements pour lui faciliter partout un accueil favorable. Nointel partit de Constantinople en septembre 1673 et arriva le 15 octobre à Metelin. Il visita ensuite les îles de Scio (2), Micone, Delos, Naxos, Rhodes, Cypre, etc., et relâcha le 21 février 1674 à Tripoli de Syrie. Après avoir séjourné quelque temps à Seide, Jaffa, Gaza et à Jérusalem, dont il fait une description touchante, il parcourut la Syrie, l'île de Négrepont et la Morée, et s'arrêta quelque temps dans Athènes ; il obtint la permission d'en visiter le château, où il entra en grande pompe et au bruit du canon. Passionné pour les arts et pour l'antiquité, il avait à sa suite deux peintres habiles (voy. CARREY), qui dessinaient tous les objets qui frappaient son attention. Dans le seul château d'Athènes, il fit tirer plus de deux cents dessins. Quatre maçons qui l'accompagnaient détachaient et enlevaient les marbres les plus lourds ; il achetait les médailles qu'il pouvait rencontrer et faisait copier toutes les inscriptions. Aussi rapporta-t-il de ce voyage une ample récolte de bas-reliefs, d'inscriptions, etc., dont une partie passa dans la suite entre les mains de Baudelot de Dairval, entre autres les deux fameuses inscriptions dont il est parlé à l'article de ce dernier (1). La relation du voyage de Nointel eût été d'autant plus curieuse, que sa position le mettait à portée de mieux observer qu'un voyageur ordinaire ; que son instruction était aussi variée que profonde, et qu'il avait joint, à chacun des objets dessinés par ses ordres, une description fort détaillée, faite par lui-même. Nous ignorons si la relation dont il annonçait qu'il comptait s'occuper en arrivant en France a été conservée ; mais plusieurs de ses dessins existent dans des collections particulières. Il est le premier Européen qui ait visité le château d'Athènes ; et c'est lui aussi qui a renouvelé la mémoire de la grotte d'Antiparos, où les gens du pays n'osaient pénétrer lorsqu'il arriva dans l'île, à la fin de 1673. Tournefort, qui visita la même île en septembre 1700, rapporte que Nointel, avec le secours des habitants, encouragés par ses largesses, pénétra dans cette grotte célèbre, où il passa les trois fêtes de Noël, accompagné de plus de cinq cents personnes, tant de sa maison, que marins, marchands et habitants du pays. Il fit célébrer la messe sur deux demi-colonnes, près d'une pyramide, sur la base de laquelle fut gravée une inscription latine en mémoire de cet événement. Cent grosses torches de cire jaune et quatre cents lampes éclairaient continuellement cette grotte pendant ces trois jours ; au moment de l'élévation, le bruit de vingt-quatre boîtes et de plusieurs pierriers placés à l'entrée du souterrain, se joignit au son d'un grand nombre d'instruments de musique. L'ambassadeur coucha dans un cabinet taillé dans le roc, presque vis-à-vis de l'autel. On peut voir, dans le premier volume des *Voyages de Tournefort*, d'autres détails sur la descente et le séjour de l'ambassadeur dans la grotte d'Antiparos. Nointel se trouvait, en janvier 1675, dans la ville de Smyrne, et se proposait de visiter en détail la Turquie d'Asie et l'Egypte, lorsqu'il reçut un message du grand vizir, qui l'invitait à retourner à Constantinople (2). Il y entra le 21 février ; mais le grand vizir étant mort le 3 novembre 1676, Cara Mustapha Pacha, son successeur, se montra encore plus hautain et plus intraitable que lui. Après avoir différé pendant plusieurs mois d'admettre Nointel à sa première audience, il lui fixa un jour (2 mai 1677) ; et l'ambassadeur de France se rendit au palais de ce ministre, accompagné de sa maison. Parvenu à la salle d'audience, Nointel s'aperçut qu'on avait placé le tabouret qui lui était destiné au bas de l'estrade (appelée *Sofa*) sur laquelle Cara Mustapha devait se mettre lui-même. Avant l'arrivée de ce ministre, Nointel prit le tabouret des mains de trois hommes qui le portaient, et s'y assit, après

(1) Cette faveur avait été refusée à plusieurs ambassadeurs ; celui d'Angleterre ne put même obtenir la permission d'accompagner sa femme jusqu'à Scio.

(2) Pour célébrer les victoires de Louis XIV, il donna un grand repas dans le couvent des capucins de Scio, et y réunit les principaux habitants, les fonctionnaires étrangers et les Français qui étaient alors dans l'île. Sa table était sur un théâtre élevé en forme de demi-lune, ornée de portiques de verdure, de myrtes et de branches de citronnier, garnis de festons de fleurs et de fruits où pendaient des vers français, italiens et grecs. Cette table, fermée d'une balustrade, était entourée de douze autres tables, dont ses officiers faisaient les honneurs. A côté, se trouvait un lieu destiné aux danses et dans lequel une fontaine d'eau de fleur d'oranger coulait du milieu d'un rocher de confiture et de massepain. Dans l'endroit destiné au peuple, il y avait des fontaines de vin et des comestibles. Parmi les figures allégoriques qui embellissaient le local, on remarquait surtout une statue d'un Hollandais, qui regardait le soleil et paraissait en être ébloui. A un signal donné, cet autre se rapprocha et consuma la statue de carton. La fête fut terminée par des feux d'artifice et des combats sur mer.

(1) La plupart des inscriptions de Nointel sont au musée des antiques.

(2) Nointel avait été chargé d'offrir la médiation de la France pour la paix entre la Turquie et la Pologne. Ce fut là le principal motif de son retour.

Digitized by Google

l'avoir placé à côté de celui du vizir, qu'on avait reculé, dans la crainte qu'il ne s'en emparât; des pourparlers eurent lieu entre les officiers du vizir, qui était en dehors, à peu de distance, et le marquis de Nointel, sans que celui-ci changeât de place. Enfin Maurocordato, interprète de la Porte, voyant que rien ne se décidait, prit les ordres de Cara Mustapha et prononça ces mots à haute voix en langue italienne : *Il supremo veziro commanda che la sedia si metti di basso.* Nointel répliqua dans la même langue et d'un ton de voix encore plus élevé : *Puo questo signore commandar a la sedia, che la gli lascio libera, ma non a mi, che mi ritiro nel mio palazzo;* et en même temps, il sortit fièrement sans avoir d'audience. Il quitta Constantinople le même jour et se retira à la campagne, après avoir rendu compte de cet événement à sa cour. Quelques mois après cette scène désagréable, Nointel, ayant appris le succès des armes du roi en Flandre, ordonna des réjouissances et fit faire des feux de joie. Le grand vizir, en ayant été instruit, feignit de se trouver bravé, et fit signifier à l'ambassadeur de revenir à Péra dans son hôtel; lorsqu'il y fut arrivé il lui fut enjoint de la part du Grand Seigneur de n'en point sortir. On lui donna des gardes de surveillance, et l'on défendit aux janissaires de l'accompagner en aucun endroit, sous peine de mort. Cette espèce de réclusion chagrina beaucoup Nointel, qui fit de vaines représentations. Il paraît cependant que cette défaveur cessa et qu'il obtint même une espèce de satisfaction en septembre 1677; mais d'autres renseignements porteraient à penser que cet ambassadeur finit par abandonner ses prétentions (1). Les grandes dépenses que faisait Nointel pour soutenir la dignité du poste élevé qu'il occupait, et ses acquisitions continuelles d'objets rares et curieux, avaient épuisé ses ressources; d'un autre côté, sa cour étant peu exacte à lui envoyer de l'argent, il se vit réduit à tirer des sommes considérables sur les principaux négociants des différentes échelles du Levant, qui adressaient chaque jour de nouvelles plaintes contre lui. Le cabinet de Versailles, prenant ces plaintes en considération, se détermina en 1678 (2) à rappeler l'ambassadeur. Nointel resta cependant à Constantinople jusqu'à l'arrivée de la Vergne de Guilleragues, nommé pour le remplacer (nov. 1679). Ce dernier avait été chargé par sa cour d'acquitter les dettes de Nointel, jusqu'à concurrence d'une certaine somme. Mais comme ces dettes dépassaient de beaucoup le montant fixé, Guilleragues, ne se croyant pas suffisamment autorisé, n'en paya d'abord qu'une partie, de là des discussions entre ces deux ministres. Nointel ne voulant pas quitter Constantinople avant d'être entièrement libéré, Guilleragues prit les ordres de sa cour et le satisfit. Nointel fut assez mal accueilli à son retour en France; on assure même qu'il fut exilé, quoique fortement protégé par le ministre. Il mourut à Paris, d'une attaque d'apoplexie, le 31 mars 1685. — Il existe aux manuscrits de la Bibliothèque de Paris un *Mémoire concernant la province entière de Bretagne, dressé par ordre du roi, en 1698, par M. de Nointel, intendant de ladite province*, in-fol. On trouve encore au même dépôt le *Projet d'une ordonnance générale sur le fait des monnaies, avec les preuves tirées des ordonnances, édits, déclarations et arrêts du conseil, et cour des monnaies, par M. de Nointel, revu et corrigé par M. d'Aguesseau, procureur général au parlement*, in fol. L'auteur de ces deux ouvrages était sans doute un parent de l'ambassadeur. D-z-s.

NOINVILLE. *Voyez* DUREY.

NOINVILLE (le comte ALPHONSE-LOUIS-BERNARD DUREY DE), de la même famille que Durey (*voy.* ce nom), naquit le 20 mars 1738. Une éducation soignée lui inspira des principes éminemment religieux et fit éclore en lui le goût de la bonne littérature. Entré dans la carrière des armes en 1755, il fit toutes les campagnes de la guerre de sept ans, d'abord sous les ordres du comte de Caraman, puis sous ceux du duc de Brissac. L'un et l'autre de ces deux chefs l'honorèrent de leur confiance et de leur amitié, et le regardaient comme un des meilleurs officiers de cavalerie. Louis XVI lui donna en 1784 le commandement du 5e régiment de chevau-légers, qu'il avait encore à l'époque de nos premiers troubles. Fidèle à ses convictions, il chercha à maintenir la discipline dans son corps; ne pouvant plus y réussir, il se vit forcé de passer à l'étranger. Le prince de Condé lui donna dans toutes les circonstances des témoignages de son estime particulière, et lui confia le commandement d'un régiment de chasseurs à cheval, à la tête duquel Noinville eut plusieurs fois l'occasion de se distinguer. Revenu en France en 1802, il trouva sa fortune considérable entièrement perdue et se vit dépourvu même des ressources nécessaires pour faire subsister sa famille. Soutenu par son courage et sa résignation, il vit enfin le retour du roi, qui l'éleva au grade de lieutenant général et le nomma commandeur de St-Louis. Il mourut le 20 mai 1818. — L'aîné de ses fils, officier de marine,

(1) On raconte que ce fut à cette occasion qu'une des personnes attachées à Nointel ayant fait baigner des chiens de chasse dans une fontaine qui se trouve dans un cabinet du Grand Seigneur et où ce prince se rendait quelquefois, le grand vizir, vivement irrité de cette insolence, qui était un crime en Turquie, avait résolu de faire punir le coupable. Nointel s'alarma, et se soumit pour apaiser le vizir et sauver son domestique.

(2) Quelques auteurs, et notamment M. de Flassan (*Hist. de la diplomatie française*), ont attribué son rappel à la conduite pleine de vigueur qu'il avait tenue à la première audience du grand vizir; mais nous croyons que c'est à tort, puisque, dans les instructions données à Guilleragues, le 10 juin 1679, on lui prescrit de suivre les avis de Nointel à l'égard des cérémonies avec lesquelles il doit être reçu du grand vizir pour ne perdre aucune de ses prérogatives, et de se conformer sur ce point à l'exemple qui lui aura été donné par son prédécesseur, soit qu'il ait persisté à vouloir être reçu au haut de l'estrade, soit qu'il ait été forcé par des circonstances majeures à se désister de cette prétention. Plusieurs lettres de ce dernier qui avaient été égarées empêchaient le cabinet de Versailles de savoir d'une manière positive comment cette discussion s'était terminée.

Digitized by Google

attaché au service de l'Espagne, fut tué au combat que la flotte de cette puissance livra aux Anglais le 14 février 1797, à la hauteur du cap St-Vincent; un autre était colonel d'un régiment d'infanterie, et donna sa démission après la révolution de 1830. M—D j.

NOIR (Jean Le), prêtre, natif d'Alençon, eut des succès dans la chaire, tant à Paris qu'en province. Nommé chanoine théologal de Séez en 1632, il continua de se livrer à la prédication: mais on lui reprochait d'affectionner des matières trop abstraites et de donner dans les nouveautés de ce temps-là. Presque tous ses sermons roulaient sur la prédestination et la grâce. De plus, vif et ardent, il eut des discussions avec l'évêque de Séez, Rouxel de Medavy, et montra peu de mesure dans ces disputes. Exilé à Fougères en 1663, il n'en devint que plus irritable, dénonça son évêque et publia contre lui des Mémoires où il le taxait d'erreur en matière de foi. Ce prélat ayant été nommé à l'archevêché de Rouen, Le Noir l'y poursuivit et prit aussi à partie M. de Harlay, qui venait d'être transféré de Rouen à Paris. Il fatigua l'autorité de ses plaintes et fut mis à la Bastille. Condamné en 1684 à faire amende honorable comme diffamateur, il fut mis en prison à St-Malo et mourut dans le château de Nantes le 22 avril 1692, âgé de 70 ans. Ses principaux ouvrages sont, outre ses Mémoires, les *Avantages incontestables de l'Eglise sur les calvinistes*, Paris, 1673; — les *Nouvelles lumières politiques, ou l'Evangile nouveau du cardinal Pallavicini*, 1676 et 1687, in-12. Les amis de Le Noir prétendent que cet ouvrage empêcha la publication d'une traduction française de l'*Histoire du concile de Trente*, de ce cardinal. Il y eut en 1696 une troisième édition des *Nouvelles lumières*, sous le titre de : *Politique et intrigues de la cour de Rome*, in-12. — Une *Lettre sur la domination épiscopale*, 1679, et *l'Evêque de cour opposé à l'évêque apostolique*, Cologne, 1682, 2 vol. in-12, sont aussi de lui. On lui attribue encore d'autres brochures. Le Noir avait du zèle; mais c'était une tête ardente, et sa roideur opiniâtre fut la première cause de ses malheurs. Il allait jusqu'à décider que quand un évêque s'est rendu coupable de quelque crime, il est par là même déchu de l'épiscopat avant d'être jugé. On trouvera son Eloge dans le *Supplément au nécrologe de Port-Royal*, 1735. P—c—t.

NOIR (Le). *Voyez* Lenoir.

NOIROT (Claude), écrivain peu connu, naquit à Langres en 1570. Son père avait été maître des requêtes et conseiller d'Etat sous Henri II. Il fut lui-même avocat et juge en la mairie de Langres; c'est tout ce que l'on sait de lui. Voici le titre de ses ouvrages, dont les deux premiers furent imprimés dans sa patrie en 1609, in-8° : 1° *l'Origine des masques, momeries, bernés et revannés ès-jours de carême-prenant, menés sur l'âne à rebours, et charivaris*, etc., livre singulier, rare et recherché des curieux (1); 2° le *Jugement des anciens pères et philosophes sur les mascarades*; 3° *Commentaire sur la coutume de Sens*, et un *Parallèle des articles de cette coutume avec ceux du droit romain qui y répondent*, in-4° d'environ 400 pages; 4° *Mysteria universi*, in-8°. D—b—s.

NOISETTE (Léon-Claude), horticulteur français fort distingué, né à Châtillon le 2 novembre 1772, prit dès son enfance, sous la direction de son père, jardinier renommé, le goût de la science à laquelle il devait rendre de grands services; incorporé dans les rangs de l'armée lors de la levée en masse, il obtint bientôt son congé, et il devint en 1795 jardinier du Val-de-Grâce. Ce jardin ayant été supprimé, Noisette fonda en 1806, dans le faubourg St-Jacques, un établissement dont la réputation devint européenne. Le prince Esterhazy, se trouvant à Paris, voulut s'approvisionner de plantes et de graines pour ses immenses domaines en Hongrie; charmé de trouver en Noisette un homme aussi instruit que modeste, il l'amena avec lui en Autriche. Notre horticulteur eut ainsi l'occasion de faire un long voyage, qui ajouta fort à ses connaissances. Plus tard son activité infatigable le détermina à ouvrir à Fontenay-aux-Roses une école pour la culture des arbres fruitiers, et à se charger de l'exploitation d'une ferme au Mesnil (Yonne). Personne n'a mieux connu que lui l'art du pépiniériste; ses serres étaient admirables, et on lui doit l'introduction d'un grand nombre de plantes exotiques qui jusqu'alors ne s'étaient pas montrées en France. Malgré ses nombreuses occupations, Noisette trouva le temps d'écrire divers ouvrages justement estimés; il publia le *Jardin fruitier contenant l'art du pépiniériste*, Paris, 1832-1839, 2 vol. in-8° (26 livraisons avec 159 planches coloriées, représentant près de quatre cents espèces de fruits). De concert avec MM. Boitard et Malepeyre, il dirigea : l'*Agriculteur praticien, ou Revue progressive d'agriculture*, 1839-1847, 8 vol. in-8°. Il donna ses soins à l'*Annuaire populaire de la France*, extrait des ouvrages de MM. Thouin, Bosc, etc. (1840-1841, 2 vol. in-16); il revit *le Jardinier pratique, ou Revue usuelle des plantes utiles*, par E. Hocquart, 1846, in-18; il fournit aussi des articles à diverses publications et à des œuvres périodiques, notamment au *Dictionnaire d'agriculture pratique*, au *Journal et Flore des jardins*, aux *Annales de Flore et Pomone*. Après une longue, utile et laborieuse carrière, Noisette mourut à Paris, le 9 janvier 1849. Z.

NOLAN (Henry-Edward), officier anglais qui a

(1) Cet ouvrage, ainsi que ceux du même genre, va toujours en augmentant de valeur. A la vente Nodier, en 1844, un bel exemplaire a été adjugé à cent quatre-vingt-trois francs. Une réimpression, accompagnée d'une préface et de notes par M. Leber, a été insérée dans le tome 2 de la *Collection de dissertations sur l'histoire de France*. Le *Conservateur* avait déjà, en février 1757 (p. 183-156), donné une analyse de cet ouvrage ridicule dans lequel Noirot veut établir, à l'aide d'une immense erudition, que les mascarades sont un héritage du paganisme venu jusqu'à nous grâce aux artifices du démon. B—r.

Digitized by Google

dû à ses talents et à une mort glorieusement prématurée une notoriété honorable. Son père avait été major et vice-consul à Milan. Après avoir servi quelque temps dans l'armée autrichienne, où il entra au sortir de l'enfance, Nolan se rendit en Angleterre, obtint en 1839 un brevet d'enseigne dans un régiment d'infanterie, et presque aussitôt fut transféré au 15e hussards, alors en garnison à Madras. Son zèle et son activité le firent remarquer du gouverneur sir Henri Pottinger ; il se livra à des études sérieuses sur l'organisation de la cavalerie dans l'armée anglo-indienne, et revenu en Europe en 1852, il fit un voyage en Russie, examinant avec soin tout ce qui se rapportait à l'objet spécial qu'il avait en vue. En 1853 il mit au jour un ouvrage sur *l'organisation, l'instruction et les manœuvres d'un corps de cavalerie ;* cet écrit fixa l'attention des gens du métier. Lorsque la guerre avec la Russie éclata en 1854, le gouvernement anglais jeta les yeux sur Nolan comme sur l'homme le plus capable de rendre d'importants services ; il fut envoyé en Turquie avec la mission d'acheter des chevaux pour monter les régiments qui faisaient partie de l'expédition, et il sut se tirer des difficultés multipliées qui entouraient cette entreprise. Rendu en Crimée, il fut attaché à l'état-major général, et lors de la bataille de Balaklava, il porta de la part de lord Raglan à lord Lucan, commandant la cavalerie anglaise, l'ordre de charger les lignes des Russes, et de reprendre des canons que les Turcs avaient abandonnés. Cet ordre prescrivait une attaque dont le succès était impossible ; il fallait franchir un espace considérable sous le feu de masses d'infanterie et malgré des batteries nombreuses ; toutefois il n'y avait pas moyen de ne point obéir sans s'exposer à être accusé de lâcheté. Une brigade de la cavalerie légère anglaise se lança à toute bride au milieu d'une grêle de projectiles qui lui fit éprouver des pertes énormes. Nolan s'était placé à la tête de la colonne d'attaque, et se précipitant sur l'ennemi, il fut un des premiers à tomber ; un éclat de mitraille l'avait atteint dans la poitrine. Sa mort excita des regrets unanimes, et tout en blâmant l'impétuosité qui lui avait fait exagérer peut-être la portée des ordres du général en chef, on admira son courage. Z.

NOLANT, sieur de FATOUVILLE. *Voyez* à l'article FATOUVILLE, surnom sous lequel cet auteur dramatique était plus connu.

NOLASQUE (ST-PIERRE), fondateur de l'ordre de la Merci, était né vers l'an 1189, près de St-Papoul (1), d'une des plus illustres familles du Languedoc (2). Ses parents cultivèrent avec beaucoup de soin ses heureuses dispositions, et n'eurent qu'à se féliciter de ses progrès dans les lettres et dans la pratique des vertus chrétiennes. Le jeune Pierre aimait surtout à soulager les pauvres; dès son enfance, il avait pris l'habitude d'aller au-devant des malheureux et de leur distribuer les petites sommes dont il pouvait disposer. A l'âge de quinze ans, il resta sous la tutelle de sa mère, qui s'occupa de lui trouver un établissement digne de sa naissance; mais Pierre avait déjà formé la résolution de ne point se marier, et, brûlant de signaler son zèle pour la pureté de la foi, il suivit Simon de Montfort dans son expédition contre les Albigeois (*voy.* MONTFORT). Son ardeur dans les combats, sa piété et ses talents lui méritèrent l'estime de Montfort, qui lui confia l'éducation de Jacques, son prisonnier, fils de Pierre d'Aragon, tué à la bataille de Muret. Pierre suivit son auguste disciple en 1215 à Barcelone, et donna aux courtisans étonnés l'exemple le plus parfait de l'abnégation de soi-même. Touché de l'état misérable des chrétiens qui gémissaient dans les fers des musulmans, il résolut de consacrer sa fortune et sa vie à leur délivrance. Il fut soutenu dans ce pieux dessein par plusieurs gentilshommes, qui offrirent des sommes considérables pour y coopérer; mais il fallait empêcher que cet esprit de charité ne vînt à s'éteindre, et Pierre proposa l'établissement d'un ordre religieux destiné à la rédemption des captifs. Il communiqua son plan à St-Raimond de Pennafort, son confesseur, qui se chargea de rédiger les statuts du nouvel ordre et de les faire approuver par la cour de Rome (*voy.* ST-RAIMOND DE PENNAFORT). Le jeune roi d'Aragon (1) voulut en loger les premiers membres dans son palais. Le jour de St-Laurent de l'an 1223, Pierre Nolasque, conduit à la cathédrale par le roi et St-Raimond, prononça ses vœux entre les mains de l'évêque Bérenger, qui le revêtit ensuite de l'habit religieux, et le déclara premier général du nouvel institut. Il quitta la cour dès le jour même, quelques instances que le roi fît pour l'y retenir ; et il ne sortit plus de la retraite qui lui avait été assignée, que lorsqu'il y fut contraint par les devoirs mêmes qu'il s'était imposés. Quelque temps après, accompagné d'un de ses religieux, il se rendit de Barcelone, où était la première maison de la Merci, dans le royaume de Valence ; il y trouva de nombreuses occasions d'exercer son immense charité. Dans deux voyages qu'il y fit il racheta plus de quatre cents esclaves chrétiens, et releva le courage de ceux qu'il laissait dans les fers, par les nobles motifs d'espérance qu'il puisait dans la religion. Il s'embarqua ensuite pour visiter les côtes de l'Afrique, et s'exposa même à la haine des Algé-

(1) On a été obligé de suivre les auteurs qui ont écrit la vie de ce saint fondateur; mais on rectifiera dans les notes les inexactitudes que présentent leurs ouvrages. On croit que c'est au Mas de Ste-Puelle, bourg à une lieue de Castelnaudary, que Pierre Nolasque prit naissance; néanmoins D. Vaissette prouve, dans son *Hist. du Languedoc*, t. 3, qu'il était né à St-Papoul.

(2) On ne connaît aucune famille du nom de *Nolasque* en Languedoc.

(1) Il n'est pas question dans la vie de Jacques ou Jayme Ier, roi d'Aragon, de Pierre Nolasque, qu'on lui donne pour son instituteur, ni même de l'établissement de l'ordre de la Merci (*voy.* JAYME).

Digitized by Google

riens pour procurer aux malheureux captifs l'ineffable consolation de participer aux saints mystères (1). A son retour à Barcelone, Pierre sollicita la permission de se démettre des fonctions de général, mais il ne put l'obtenir. Sur le récit des exploits de ce héros chrétien, St-Louis témoigna le plus grand désir de le voir, et lui écrivit de venir le trouver à Aigues-Mortes : le saint roi aurait voulu le déterminer à l'accompagner dans la Palestine ; mais Pierre, accablé d'infirmités, était hors d'état de supporter les fatigues d'une si longue navigation. Il fut enfin déchargé en 1249 du fardeau du généralat, et ne s'occupa plus dès cet instant que de se préparer à la mort. Dans sa dernière maladie, il réunit autour de son lit ses religieux, auxquels il adressa une instruction éloquente sur la persévérance ; il mourut le jour de Noël, l'an 1256, à l'âge de 67 ans. L'Eglise honore sa mémoire d'un culte particulier, le 31 janvier. L'ordre de la Merci ou de la rédemption des captifs fut confirmé en 1230 par le pape Grégoire IX, qui lui donna cinq ans après la règle de St-Augustin. Dans les commencements, cet ordre était divisé en chevaliers laïques et en religieux prêtres, et le général était toujours choisi parmi les chevaliers. Une bulle de Clément V, datée de 1308, en remit la direction à un prêtre. Cet institut comptait dix-huit maisons en France ; il en avait en Espagne, en Italie, et possédait de grands établissements en Amérique. (*Voy.* pour plus de détails l'*Hist. des ordres monastiques*, par Hélyot, t. 3, p. 266-283.) Il n'existe pas de *Vie* authentique de Pierre Nolasque ; ce n'est que dans le 17e siècle que François Zumel, général de l'ordre de la Merci, écrivit d'après les traditions l'*Histoire* de ce saint fondateur ; et tous les auteurs du même ordre, qui ont traité le même sujet en italien et en espagnol, n'ont guère fait que le copier. Au défaut des ouvrages originaux, dont on trouve la liste dans la *Bibl. histor. de la France*, I, 13992-13999, on peut se contenter de consulter Baillet, Godescard et les Bollandistes, au 31 janvier. W—s.

NÖLDE (Adolphe-Frédéric), médecin allemand, né à Neustrelitz, ville du grand-duché de Mecklembourg, en 1764, fit ses études médicales à l'université de Gœttingue, où il fut reçu docteur en 1786. Il devint en 1794 professeur ordinaire d'accouchements à Rostock, et, douze ans après, professeur ordinaire au collége médico-chirurgical de Brunswick et directeur de l'établissement d'accouchements de la même ville. En 1810, le roi de Westphalie l'appela à Halle pour y occuper la chaire de thérapeutique et pour diriger la clinique de cette université; il mourut en 1813. Voici la liste de ses principaux écrits : 1° *Dissertatio inauguralis sistens momenta quædam circa sexus differentiam*, Gœttingue, 1788, in-8°; 2° *Galerie des écrivains anciens et modernes sur l'hygiène du beau sexe* (en allemand), Rostock et Leipsick, 1794-1801, 2 vol. in-8°; 3° *Prière aux médecins pour l'amélioration de la médecine populaire*, Rostock, 1795, in-8° (en allemand); 4° *Mémoires sur les accouchements* (allemand), Rostock et Erfurt, 1801, 1811, 2 vol. in-8°; 5° *Observations sur la vaccine* (allemand), Erfurt et Gotha, 1802, in-8°; 6° *Conseils pour l'amélioration de ce qui concerne la médecine en Bavière* (allemand), Erfurt et Gotha, 1803, in-8°; 7° *Pensées sur l'établissement et les moyens de rendre plus utiles les écoles publiques d'accouchement* (allemand), Brunswick, 1806, in-8°. 8° *Remarques sur la médecine et l'anthropologie dans la ville de Rostock* (allemand), Erfurt, 1807, in-8°. Le tome 2 de cet ouvrage a paru en 1812 ; il a pour titre : *Observations sur les maladies qui ont régné à Rostock pendant les six dernières années du 18e siècle*, Halle, 1812, in-8°; 9° *Notices sur l'histoire de l'art des accouchements dans le duché de Brunswick* (allemand), Erfurt, 1807, in-8°; 10° *De mutuæ relationis principio theoriæ medicæ inserviente*, Halle, 1811, in-4°. G—T—R.

NOLI (Antonio da), navigateur génois, appartenait à une famille distinguée. On ne sait rien sur ses premières années, sinon qu'il avait fait de bonnes études. Des désagréments qu'il éprouva dans sa patrie l'ayant décidé à la quitter vers 1449, il alla en Portugal avec deux gros navires et un troisième moins grand. Son frère Barthélemy et son neveu Raphaël l'accompagnaient. L'infant don Henri (*voy.* ce nom), ce grand promoteur des entreprises maritimes, accueillit avec distinction Noli, le nomma son écuyer, et ne tarda pas à lui conférer le commandement d'un vaisseau pour concourir à continuer les découvertes le long de la côte occidentale d'Afrique. Les détails sur les campagnes de Noli nous manquent. La première mention que l'histoire nous fournisse sur son compte est celle qui en a été faite par Cadamosto. Ce dernier se trouvait en 1455 entre l'embouchure du Sénégal et le cap Vert, et se disposait à faire route pour la Gambie, « lorsque, « dans la matinée, dit-il, j'aperçus tout à coup en « mer deux navires, lesquels m'avaient également « vu. Nous savions que ce ne pouvaient être que « des chrétiens; nous nous rapprochons donc mu- « tuellement les uns des autres avec plaisir et « pour nous parler. Nous apprîmes bientôt que « ce navire était celui d'un certain Antonietto, « Génois, navigateur habile, et que l'autre était « sous le commandement de personnes attachées « au prince Henri. Ces marins s'étaient arrangés « ensemble en se donnant leur parole pour dou- « bler le cap Vert et mus par le désir de contem- « pler un pays nouveau. Je me liai donc d'amitié « et je conclus un pacte solennel avec eux, afin « qu'en traversant les mers ensemble, nous dé-

(1) Il paraît démontré que Pierre Nolasque ne voulut jamais consentir à recevoir les ordres sacrés ; mais comme il était accompagné dans ses saintes excursions d'un religieux prêtre, il pouvait procurer aux captifs qu'il visitait toutes les consolations de la religion.

Digitized by Google

« couvrissions de nouvelles terres. Ainsi nous « mîmes à la voile de concert, nous dirigeant « vers ledit cap Vert. » Le reste du voyage est raconté à l'article Cadamosto. Noli accompagna ce navigateur dans son second voyage en 1456. Ils découvrirent alors l'archipel du cap Vert, puis allèrent à la Gambie, qu'ils remontèrent jusqu'à soixante milles; ensuite ils revinrent en Portugal. On peut consulter l'article de Cadamosto pour les livres qui parlent des découvertes de ce marin et de son compagnon; mais aucun de ces ouvrages ne donne le nom de Noli au Génois qui se joignit à lui pour continuer les découvertes le long de la côte d'Afrique en naviguant au sud du cap Vert. Toutefois les *Histoires des Voyages* citent Noli comme le découvreur des îles du cap Vert; on a vu, par ce qui précède, que cette allégation est exacte, et que, néanmoins, Noli n'a pas seul révélé l'existence de cet archipel. D'un autre côté, Ramusio s'exprime ainsi sur le compagnon fortuit de Cadamosto : *Antonietto Uso di mare gentil'umo genoness*. Temporal traduit, avec son incorrection ordinaire : « Antoniottin Use de mer, gentilhomme genevois. » Notre collaborateur Rossel s'est contenté de dire : « Antonietto Uso gentilhomme génois » ; du Redouer, qui a traduit en français (1516) le recueil de voyages publié en italien par Montalboddo en 1507 et l'année suivante par Madrignani (1), s'exprime ainsi : « Anthoine Acoustume de la mer de Gênes »; c'est la phrase italienne. Le recueil de Grynæus, que Camus a décrit aussi et dont la première édition est de 1530, offre cette leçon : *Antonieti cujusdam Liguris qui maria sulcare probe noverat* (qui savait bien sillonner les mers). Nous l'avons suivie; et sur ce point nous partageons le sentiment d'Alexandre de Humboldt; il l'a consigné dans son *Histoire de la géographie du nouveau continent* (t. 2, p. 161). Il résulte de ce qui précède que le surnom d'*Usodimare* avait été donné à Noli pour son expérience manifeste dans la navigation et s'employait communément pour le désigner. M. de Santarem le cite constamment par cette dénomination dans son savant livre intitulé : *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique, au delà du cap Bojador*, etc., Paris, 1842, in-8°, et décide ainsi l'identité des deux personnages. Il n'existe de lui, sous le nom d'Antonietto Usodimare, qu'un fragment de manuscrit sur lequel Groberg de Hemsoe publia une notice dans le tome 2 de ses *Annali di geografia et di statisca*, Gênes, 1802, 2 vol. in-8° avec cartes. « On a parlé beaucoup parmi les savants à Gênes et ailleurs, dit-il, d'un itinéraire d'Antonio ou Antonietto Usodimare, fait en 1455. C'est pourquoi Raphaël Soprani a dit, dans son *Dictionnaire des auteurs ligurien*s, qu'il existait dans la bibliothèque de la ville de Gênes, à laquelle il avait été donné par Federigo Fedrici vers le milieu du 17e siècle. » Groberg éprouve naturellement un vif désir de connaître ce manuscrit, mais il ne peut comprendre pourquoi il est de 1455 et non de 1456, année du retour d'Usodimare après son voyage aux côtes d'Afrique, et il trouve effectivement dans les archives secrètes de Gênes un manuscrit intitulé *Itinerarium Antonii Usumaris civis Januensis*, 1455; mais ce n'est qu'un recueil géographique qui contient quelques fragments épistolaires du voyage d'Usodimare, un traité élémentaire de géographie et des notes géographiques détachées. Il donne ensuite une description du manuscrit qui lui paraît avoir été écrit du temps d'Usodimare, c'est-à-dire vers le milieu du 15e siècle. Le manuscrit est adressé aux créanciers d'Usodimare, circonstance qui peut sembler singulière. Notre collaborateur Walckenaer inséra dans les *Annales des Voyages* de 1807, t. 7, p. 246, etc., une Lettre (adressée au rédacteur) sur un manuscrit géographique conservé à Gênes. Walckenaer pense que le manuscrit a été écrit du temps d'Usodimare, c'est-à-dire vers le milieu du 15e siècle, et que ce fragment ne prouve absolument rien pour l'extension des connaissances géographiques en 1346 au delà du cap Bojador, ni même au delà du cap Nun; il prouve ces deux assertions et exprime le désir que le manuscrit soit imprimé en entier, parce que la science y gagnerait peut-être quelque chose. En 1808, lettre de Groberg à Walckenaer, qui l'envoya à Malte-Brun (*voy.* ce nom); le savant suédois annonça que, depuis la publication de sa notice, il s'était procuré une copie exacte de la première partie du manuscrit jusqu'à la fin de la lettre signée par Usodimare, et que la lecture qu'il en avait faite le confirmait dans son premier sentiment suivant lequel, hors trois morceaux historiques et une lettre qu'il en a extraits, le reste n'est qu'une compilation de notes au moins triviales et fréquemment fabuleuses, disposées en forme d'itinéraire et tirées de légendes copiées sur quelque planisphère plus ancien; ensuite il cite des fragments du manuscrit, puis il ajoute : « L'auteur du recueil, « fait d'ailleurs sans choix comme sans ordre, « était bien aise de s'appuyer sur des autorités « respectables; sa latinité prouve qu'il était Gé- « nois; et quelle autorité pouvait être plus pré- « cieuse pour lui que celle d'un Génois reconnu « pour avoir découvert le premier des îles du « cap Vert? On ne parle dans aucun autre endroit « manuscrit ni de ce navigateur, ni de ses voya- « ges. » La lettre se termine par des développements curieux et instructifs. Walckenaer l'a accompagnée de remarques qui ne sont pas moins dignes d'attention, et Malte-Brun n'a pas négligé de jeter aussi quelque jour sur une question qui intéresse l'histoire de la géographie. Les Portugais ont modifié le nom de *da Noli*, en *da Nolle*, comme on le voit dans le livre de Santarem,

(1) *Mémoire sur la collection des grands et des petits voyages*, par Camus, p. 5, 6, 343.

Digitized by Google

qui contient des détails précieux sur le sujet dont nous venons de nous occuper. E—s.

NOLIN (Jean-Baptiste), graveur, né à Paris en 1657, fut un des élèves de Poilly (*voy.* ce nom). Il posséda bien la partie mécanique de son art, exécutant avec propreté. Après avoir fait un voyage à Rome, il revint travailler dans sa patrie. On a de lui le *Miracle des cinq pains*, très-grande pièce d'après Raphaël; les *Vues*, *Plans*, *Coupes* et *Élévation du château de Versailles*, en plusieurs grandes planches in-folio. Il se livra au commerce d'estampes et y joignit celui des cartes de géographie, en grava et mit au jour un grand nombre sous son nom; elles ne manquent pas d'exactitude pour le temps où elles parurent, surtout celles qui portent le nom de Tillemon, c'est-à-dire de Nicolas de Tralage (*voy.* ce nom). Nolin avait, dès son début, cherché à se lier avec des géographes de réputation. Coronelli (*voy.* ce nom) ayant obtenu à la fin de 1686 un privilége pour publier des cartes de sa composition, le céda, dès le 8 janvier 1687, à Nolin, qui ne tarda pas à se brouiller avec lui, prétendant qu'il ne lui fournissait pas une quantité suffisante de dessins, conformément au marché qu'ils avaient conclu. Le 5 mai 1690 le roi lui accorda un privilége portant permission de graver ou faire graver plusieurs dessins. Il en publia quarante avec le titre de l'un des graveurs du roi et de géographe de feu Mgr le duc d'Orléans. Il gravait avec application et donnait de la netteté et de la grâce aux cartes qu'il publiait. Souvent elles sont accompagnées d'ornements qui en rehaussent le prix pour une classe d'amateurs et qui aujourd'hui les font encore rechercher. On remarque notamment la carte de France en six feuilles et demie (1692) : l'encadrement offre les portraits en médailles de tous les rois de France; elle était très-estimée; Tralage la revit en 1694. Cette fois l'encadrement est différent : indépendamment du titre, qui, placé au coin du sud-ouest, est entouré de figures allégoriques, l'encadrement du coin au nord-est se compose du plan des places fortes conquises par Louis XIV; elles entourent une dédicace à ce prince. Quelquefois le luxe de ces enjolivements est poussé à l'excès, surtout dans son *Globe terrestre* en sept feuilles et qui en a quatre d'ornements; c'est cette carte qui donna lieu au procès en plagiat intenté par Guillaume Delisle à Nolin. On voit à l'article de G. Delisle que celui-ci gagna sa cause et qu'il se montra généreux envers son adversaire, en ne faisant pas mettre à exécution la sentence rigoureuse rendue contre le plagiaire. Toutes les pièces de ce procès, important pour l'histoire littéraire, ont été réunies dans un carton que possède la Bibliothèque de Paris. La plainte de Delisle, en date du 7 septembre 1705, reproche à Nolin de prendre indûment le titre de géographe du roi et contient beaucoup de renseignements qui nous ont été utiles. — Nolin (Jean-Baptiste), né à Paris vers 1686, fils du précédent, continua son commerce, publia des cartes et des atlas, et mourut en 1762. Lenglet-Dufresnoy (*voy.* ce nom) cite, dans sa *Méthode pour étudier l'histoire* et dans sa *Méthode pour étudier la géographie*, les principales cartes de Nolin, et il accompagne ces mentions de remarques critiques. Les premières éditions du second de ces ouvrages contiennent le catalogue des cartes de Nolin; il manque dans l'édition de 1768, « parce que, disent les éditeurs, « elles n'existent pas pour la plupart; il s'en « trouve cependant encore quelques-unes » chez des marchands qui sont nommés. — Nolin (l'abbé), chanoine de St-Marcel à Paris, acquit de la réputation dans le 18e siècle par son goût pour les plantes. Il s'était occupé, dans ses voyages, de recueillir des arbres, des arbrisseaux et des arbustes curieux, et les avait introduits dans nos jardins. Degrace, auteur du *Bon Jardinier*, cite Nolin avec éloge comme ayant fait connaître la manière de les parer de ces végétaux étrangers, et Delaunay, continuateur de cet ouvrage, donne également des louanges à Nolin. Enfin Delille parle de lui dans le deuxième chant des *Géorgiques françaises*. Il paraît que Nolin était né en Lorraine, et il est généralement qualifié de décorateur des jardins du roi. Il publia, en société avec l'abbé Blavet (*voy.* ce nom), sous le voile de l'anonyme : *Essai sur l'agriculture moderne, dans lequel il est traité des arbres, des arbrisseaux, oignons de fleurs et arbres fruitiers*, Paris, 1755, in-12. A sa demande, le gouvernement fonda, pour la culture des arbres exotiques, une pépinière à Paris, dans le faubourg du Roule. Nolin fut directeur de cet établissement, qui a rendu des services essentiels à la science et qui, de nos jours, fut confié à Dupetit-Thouars (*voy.* ce nom), botaniste distingué et l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*. Il donna une notice sur cette pépinière, qu'il eut le chagrin de voir supprimer. E—s.

NOLIN (Denis), avocat au parlement de Paris, renonça au barreau pour se livrer entièrement à l'étude des livres saints et mourut au mois d'avril 1710 dans de grands sentiments de piété. Il avait formé une bibliothèque très-riche en ouvrages de littérature et de critique sacrée : il la légua aux pauvres de sa paroisse, dont il avait été toute sa vie l'ami et le bienfaiteur. Le catalogue en a été imprimé in-8°. Il a publié, sous le nom de *N. Indés* (anagramme de Denis N.), bachelier de Salamanque : 1° *Lettre* où l'on propose la manière de corriger la version grecque des Septante, avec des éclaircissements sur quelques difficultés, Paris, 1708, in-8° de 35 pages. Nolin conseille de corriger cette version sur le texte hébreu quand on se sera assuré de sa fidélité. Les PP. Tournemine et Souciet publièrent quelques *Réflexions* sur cet écrit, dans les *Mémoires de Trévoux*, juin 1709, et Nolin y répondit par des *Observations* insérées dans le même journal, janvier 1710. 2° Deux *Dissertations*, l'une sur les Bibles françaises (publiées avant l'an 1541) et

Digitized by Google

l'autre sur la *Lettre* critique, contenant l'éclaircissement du phénomène littéraire causé par la ressemblance des pensées de l'abbé de Longuerue et de Rich. Simon, touchant les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens, Paris, 1710, in-8°. La première de ces dissertations n'est guère qu'un abrégé de l'*Histoire des traductions françaises de l'Ecriture sainte* (*voy.* LALLOUETTE), avec quelques nouvelles remarques : il y établit que Le Febvre d'Etaples est le plus ancien traducteur français de la Bible (*voy.* Guyart des MOULINS), et la seconde est l'examen d'une question de plagiat (*voy.* Rich. SIMON et TOINARD). On cite encore de Nolin : *Lettre à M. l'abbé B.*, sur la nouvelle édition des Septante, par J. Ernest Grabe, dans le *Supplément* au *Journal des Savants*, décembre 1710. W—s.

NOLLEKENS (JOSEPH), sculpteur anglais qui, s'il ne fut pas très-habile, acquit cependant une fortune considérable, était fort admiré en Angleterre, quoique son style fût mesquin et de mauvais goût, comme celui de l'école française sous Louis XV. On cite de lui une *Vénus*, à laquelle il travailla longtemps. Il mourut en 1823 à l'âge de 85 ans, laissant trois cent mille livres sterling (environ huit millions) dont il fit trois legs de cinquante mille livres sterling chacun : l'un au roi d'Angleterre, l'autre à M. Douce, commentateur de Shakspeare, et le troisième au docteur Kerrick, bibliothécaire à Cambridge. M. Douce, comme légataire universel, eut le reste de la fortune. Cette succession donna lieu à un procès en France, où Nollekens avait des fonds placés, et il parut à cette occasion un mémoire imprimé en 1833 à Paris sous ce titre : *Succession de M. Joseph Nollekens*, célèbre sculpteur anglais, petit-fils de M. Jean-Baptiste Nollekens et de dame Anne-Angélique Leroux, décédé à Londres en 1823, laissant une fortune de plus de trois cent mille livres sterling, environ huit millions. Z.

NOLLET (DOMINIQUE), peintre de paysages et de batailles, naquit à Bruges en 1640. Il n'avait encore que vingt-sept ans lorsqu'il fut reçu dans la société des peintres de cette ville, et le duc Maximilien de Bavière le chargea de lui former un cabinet de tableaux, dont il le nomma surintendant. Nollet suivit ce prince dans toutes ses disgrâces, et vint avec lui à Paris. Lorsque l'électeur rentra dans ses Etats, notre artiste l'y accompagna et ne le quitta plus. A la mort de son protecteur, Nollet revint à Paris, où il mourut en 1736, âgé de 96 ans. Cet artiste peignait l'histoire, le paysage et les batailles; mais c'est dans ce dernier genre que son talent s'est manifesté avec le plus d'éclat. Ses batailles, ses campements, ses siéges de villes, ses marches d'armées sont traités avec feu et avec une grande vérité. Son dessin est correct et spirituel, et sa manière se rapproche de celle de Vander-Meulen, qu'il avait pris pour modèle. Ses paysages jouissent aussi de l'estime des connaisseurs : le feuillé de ses arbres est touché avec esprit et facilité; ses compositions sont variées et ses sites choisis avec discernement. Lorsqu'on regarde ses tableaux de près, ils semblent à moitié faits; la toile ou le panneau semblent à peine couverts; mais, à la distance convenable, on est frappé de l'harmonie et de la chaleur répandues sur tout l'ouvrage. Quoique Nollet ait résidé plusieurs années à Paris, l'âge avancé dans lequel il vint s'établir en cette ville ne lui permettait plus de travailler, et ses ouvrages sont presque inconnus en France. Parmi les productions les plus distinguées de son pinceau, l'on cite un tableau qui existait dans l'église des Carmes de Bruges, et qui représentait *St-Louis débarquant à la terre sainte et reçu par les religieux carmes.* P—s.

NOLLET (l'abbé JEAN-ANTOINE), l'un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la physique, naquit en 1700 à Pimpré, village du Noyonnais, de cultivateurs qui, voulant lui assurer les avantages d'une bonne éducation, l'envoyèrent faire ses études au collége de Beauvais. Après avoir achevé ses humanités, il vint à Paris suivre un cours de philosophie, et il se chargea en même temps de surveiller l'éducation des fils de Taitbout, greffier de l'hôtel de ville. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique; mais son goût l'entraînait vers les sciences, et il employait tous ses loisirs à travailler en émail, ou à répéter dans son petit laboratoire les expériences de physique que ses maîtres lui avaient enseignées. Son application le fit connaître promptement, et il fut admis en 1728 dans une société formée sous la protection du comte de Clermont pour l'avancement des sciences. Dufay, connu par l'accroissement qu'il donna au jardin des plantes (*voy.* DUFAY), associa Nollet à ses recherches sur l'électricité, et Réaumur lui laissa bientôt la libre disposition de son laboratoire, où il trouva le moyen de satisfaire amplement sa curiosité. En 1734, il fit avec Dufay un voyage en Angleterre; visita ensuite la Hollande, uniquement pour jouir de la conversation de Musschenbroeck et quelques autres grands physiciens. De retour à Paris, d'après le conseil de ses amis, il donna un cours de physique, qui eut beaucoup de succès. L'Académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1739, et la même année il fut appelé à Turin pour répéter la suite de ses belles expériences devant le duc de Savoie. En 1742, il se rendit à Bordeaux à la prière des physiciens de cette ville pour faire un cours, auquel s'empressèrent d'assister les hommes les plus distingués par leur naissance et par leurs talents. L'abbé Nollet publia en 1743 la première partie de ses *Leçons de physique*. C'était l'ouvrage le plus clair et le plus méthodique qui eût encore paru en ce genre; les brillantes découvertes de Newton sur la lumière y étaient mises pour la première fois à la portée des esprits ordinaires. Les succès qu'il obtint déterminèrent

Digitized by Google

Nollet à le perfectionner et à y joindre le résultat de ses nouvelles expériences sur l'électricité, branche qui devint dans la suite le principal objet de ses recherches. L'honneur qu'eut Nollet de donner un cours de physique à Versailles lui mérita la protection du Dauphin. On rapporte néanmoins qu'un homme en place, à qui le Dauphin l'avait adressé, accueillit froidement ses ouvrages, et que lui ayant dit : « Je ne lis guère ces sortes « de livres, » Nollet lui répondit : « Monsieur, je « vais les laisser dans votre antichambre ; il s'y « trouvera peut-être des gens d'esprit qui les « liront. » En 1749, le roi l'envoya en Italie recueillir des notions exactes sur l'état des sciences dans cette belle contrée. Il remplit sa mission en homme qui en appréciait toute l'importance, et rapporta de ce voyage de nombreux manuscrits, dont il fit part à l'Académie. Louis XV créa en 1756 une chaire de physique expérimentale au collége de Navarre, et en pourvut de son propre mouvement l'abbé Nollet. Le concours prodigieux d'élèves qui assistèrent à ses leçons justifia le choix du monarque, qui, voulant de plus en plus témoigner à Nollet toute sa satisfaction, lui fit expédier le brevet de maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France. Il fut nommé peu de temps après professeur de physique expérimentale à l'école d'artillerie de la Fère, d'où il passa en 1761 à celle de Mézières. Quoiqu'il remplît avec autant de zèle que d'assiduité les différentes fonctions dont il était chargé, Nollet trouvait encore du loisir pour le travail du cabinet, et il venait de terminer l'*Art des expériences*, ouvrage où il a donné la description des instruments de physique avec les procédés de leur construction, quand il tomba malade. Dès qu'il connut le danger de son état, il se prépara à la mort en philosophe chrétien, et expira entre les bras de ses élèves et de ses amis, le 24 avril 1770, aux galeries du Louvre, où le roi lui avait accordé un logement. Nollet, détourné de bonne heure des devoirs qu'impose l'état ecclésiastique, n'avait pas cru devoir aspirer au sacerdoce, et il était resté diacre. Les qualités de son cœur égalaient ses talents. Il était désintéressé et consacrait toute sa fortune, qu'il devait à son travail, à aider ses pauvres parents, dont il ne rougit jamais. Son éloge fut prononcé à l'Académie des sciences (1) par Grandjean de Fouchy. On en trouve un extrait dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, t. 7, et dans la *Galerie française*, avec le portrait de l'abbé Nollet d'après Latour. Outre un grand nombre de mémoires dans le Recueil de l'Académie des sciences, depuis l'année 1740, et parmi lesquels on distingue celui qui contient des recherches sur l'organe de l'ouïe dans les poissons, et d'autres mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*, on a de lui : 1° *Leçons de physique expérimentale*, Paris, 1743 et années suivantes, 6 vol. in-12. Cet ouvrage a été souvent réimprimé; les éditions de 1759 et celles qui sont postérieures sont les plus estimées. 2° *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1749, in-12 ; 3° *Essai sur l'électricité des corps*, 1750, in-12 ; 4° *Recueil de lettres sur l'électricité*, ibid., 1753, 3 vol. in-12. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en anglais. 5° L'*Art du chapelier*, dans la *Description des arts* de l'Académie des sciences ; 6° l'*Art des expériences*, Paris, 1770, 3 vol. in-12, fig. Le premier volume, renfermant les éléments et les pratiques les plus usuelles des principaux arts mécaniques, est encore aujourd'hui le meilleur manuel pour apprendre à travailler le bois et le fer, quand on ne veut pas devenir artisan de profession. W—s.

(1) Nollet était membre de la société royale de Londres, de l'institut de Bologne, de l'académie d'Erfurt, etc.

NOLPE (Peter), peintre et graveur hollandais, naquit à la Haye en 1601. Les circonstances de sa vie ne sont pas connues : ses ouvrages comme peintre ne le sont pas davantage, et il paraît qu'en ce genre il ne s'éleva pas au-dessus du médiocre. Il n'en est pas de même de ses productions comme graveur; toutes attestent qu'il possédait le génie de cet art. Portrait, histoire, paysage, il a tout exécuté avec l'intelligence la plus parfaite, et ses eaux-fortes, ainsi que ses planches au burin, jouissent de l'estime des amateurs. Mais celui de ces ouvrages dont on fait le plus de cas, c'est les *Huit mois de l'année*, publiés depuis sous le titre des *Quatre saisons* et des *Quatre éléments*, avec le nom du peintre Peter Potter. Parmi ces mois, celui de mars offre une tempête et celui d'août un combat de cavalerie, morceaux d'un grand effet et d'une exécution savante. Son œuvre se compose de cinquante-six pièces : on en peut voir le détail dans le *Manuel de l'amateur*. Cependant on croit devoir mentionner particulièrement la *Digue rompue*, morceau dont il est très-rare de trouver une belle épreuve et qui peut passer pour un chef-d'œuvre. P—s.

NOLTEN (Jean-Frédéric), philologue et grammairien, naquit en 1694 à Finbeck, dans la basse Saxe, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite. Ayant suivi la carrière de l'enseignement, il devint recteur de l'école latine de Schœningen, l'Anne-Sophie, et mourut en 1754, à l'âge de 60 ans. On a de lui : 1° *De barbarie imminente*, Helmstadt, 1715, in-4° ; 2° *Oratio de hodierno linguæ latinæ cultu negligentiori*. Cette harangue est imprimée à la tête de l'ouvrage suivant : 3° *Lexicon latinæ linguæ antibarbarum*, ibid., 1730, grand in-8°. Mettant à profit les conseils d'une critique bienveillante, Nolten refondit son travail, et en donna, Leipsick, 1744, in-8°, une nouvelle édition qui fut encore mieux accueillie du public; il faut y joindre un second volume, ibid., 1768, in-8°, orné du portrait de l'auteur, publié par les soins de son fils, Jean-André Nolten. Mais la meilleure édition est celle

Digitized by Google

que l'on doit à Gotf.-Joach. Wichmann, Berlin, 1780, 2 vol. in-8°. C'est un excellent manuel de la langue latine. Une Dissertation sur la vie et les œuvres de Nolten a été publiée en latin par Jean-Arnold Ballenstedt, Helmstadt, 1754, in-4°. On trouvera des indications sur ce savant philologue dans l'*Onomasticon* de Sax, t. 6, p. 259. W—s.

NOMÉNOÉ, que d'autres appellent *Noménoi* et *Nominoé*, naquit vers la fin du 8e siècle. Ce seigneur breton, distingué par sa noblesse et son courage, fut nommé en 824 ou 825 gouverneur ou duc de Bretagne par Louis le Débonnaire, de qui relevait cette province. Noménoé resta toujours fidèle à l'empereur; mais à la mort de Louis (840), se regardant comme dégagé de ses serments et de toute reconnaissance, il conçut le projet de profiter des troubles qui signalèrent l'avénement de Charles le Chauve pour secouer la domination de ce prince. Il réussit en effet à se maintenir dans l'indépendance, et battit à diverses reprises les armées envoyées contre lui. Pour donner plus de lustre à son usurpation, il prit le titre de roi que d'autres avaient porté avant lui, et pour la justifier, il voulut se faire sacrer par les évêques de Bretagne. Ceux-ci refusèrent, et Noménoé les chassa de leurs siéges, sur lesquels il éleva des sujets plus dociles : il donna même de sa propre autorité à l'évêque de Dol le titre de métropolitain, pour soustraire ses Etats à la juridiction spirituelle de celui de Tours. Cependant Noménoé avait eu à souffrir d'une invasion des Normands, qui s'étaient emparés de la ville de Nantes (847). Trois défaites successives n'abattirent point son courage; il se releva de ces pertes, et sut se soutenir en tout temps contre Charles le Chauve, dont il ravagea les provinces. Ce prince n'avait pas mis à profit l'heureux résultat d'une diversion tentée dans les Etats de Noménoé. Le prince breton, l'ayant chassé de Nantes, recommença ses courses dans l'Anjou et le Maine; il était même déjà parvenu jusqu'à Vendôme, lorsqu'il mourut en 851. Il laissa un fils, Erispoé, qui, non moins habile et non moins brave que son père, en conserva l'héritage dans toute son intégrité. D—is.

NOMSZ (Jean), fécond auteur hollandais, mort à Amsterdam, sa ville natale, en 1803, à l'âge de 65 ans, avait été doué par la nature d'un véritable talent; mais il aurait pu le cultiver davantage, et il se livra trop à une dangereuse facilité. Des revers de fortune contribuèrent à lui faire contracter des goûts peu dignes de lui. Dans des temps orageux, la versatilité de sa conduite politique aida encore à le *déconsidérer*. Il ne méritait pas cependant de mourir à l'hôpital, comme il l'a fait : ce déplorable sort accuse l'ingratitude de ses concitoyens, et en particulier celle de l'administration du théâtre d'Amsterdam, duquel il avait éminemment bien mérité par de nombreuses productions, tant originales que traduites, dont le succès avait été plus fructueux pour elle que pour lui. Nous ne citerons de ses ouvrages en vers que : 1° *Guillaume Ier, fondateur de la liberté hollandaise*, Amsterdam, 1779, in-4°, poème prétendu épique, qui, comme tant d'autres, ressemble trop souvent à des annales rimées, mais où l'on remarque cependant des morceaux saillants, de fort belles descriptions et ce qu'Horace appelle

. . . . *Disjecti membra poetæ.*

2° *Mélanges*, ibid., 1782, in-4°. On y distingue des épîtres et des satires, dont le style ne manque pas de mordant et de nerf; ses *Contes* sont souvent frappés au bon coin. 3° *Héroïdes patriotiques*, ibid., 1785, in-8° en deux parties, qui en contiennent douze; 4° *Tragédies*. Elles ont successivement paru dans le format accoutumé, in-12, et la plupart ont été accueillies avec faveur sur le théâtre d'Amsterdam. Dans le nombre de ses pièces originales, nous nous bornons à citer : *Fernand Cortez; Zoroastre; Antoine Hambroek* (voy. Hambroek); *Kora, ou les Péruviens; Barthélemy Las-Casas; Olden-Barnevelt; Marie de Lalaing* (princesse d'Espinoy), *ou la prise de Tournai* (en 1581). 5° Il a traduit : *Soliman II*, le *Comte de Warwick*, le *Cid*, *Bajazet*, l'*Orphelin de la Chine*, *Gabrielle de Vergy*, *Zaïre*, *Athalie*, etc. 6° *Comédies* : le *Fougueux*, *Amour et amitié contre la mode*, *Quelqu'un et personne*, l'*Homme de confiance*, le *Vieil Habit*. Il a traduit le *Tartufe*. 7° Parmi ses traductions en vers, nous devons encore mentionner celle des *Fables* de Lafontaine, 4 vol. in-8°. 8° Il a écrit en prose différentes monographies historiques, comme celles de Mahomet (elle se distingue entre les autres), de Charles-Quint, de Philippe II, du duc d'Albe. 9° *Contes moraux*; 10° *Mes récréations*; 11° *Principes pour l'acteur dramatique et pour son spectateur*. 12° Il a coopéré à quelques feuilles hebdomadaires (dans le genre de celles d'Addison, de Steele, etc.) : elles ont eu de son temps de la vogue en Hollande. Nous lui avons entendu attribuer un charmant conte ou petit roman dans le goût de *Zadig* et intitulé *Abdallah*, qu'on trouve dans une suite de numéros de la feuille périodique intitulée *le Philosophe*. De Vriès a rendu justice à Nomsz dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, t. 2, p. 292-297. M—on.

NONIUS-MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien, était né à Tibur, aujourd'hui Tivoli, aux environs de Rome. On conjecture qu'il vivait dans le 3e siècle de notre ère, d'après ce qu'on trouve dans l'ouvrage qui reste de lui. Cet ouvrage, dont le titre, *De proprietate sermonum*, indique le sujet, est une composition médiocre : les fragments de divers auteurs, perdus pour nous, qui y sont conservés, lui donnent seuls quelque prix. Quant à l'interprétation des mots latins, cette matière est traitée avec plus de succès dans l'Abrégé de Verrius Flaccus, par

Digitized by Google

Festus (*voy.* Festus). Il y a plusieurs éditions de Nonius-Marcellus. Les plus rares sont celles de 1471 et de 1476; il en existe une de Plantin de 1565. On estime celle de Paris, 1614, donnée par J. Mercier, sieur des Bordes, qui l'a enrichie de notes savantes. Le travail de Mercier, accompagné d'une *Notitia litteraria*, a été réimprimé à Leipsick, 1826, in-8°. Une autre édition, revue par MM. E. Gerlach et Roth, a paru à Bâle en 1842, in-8°. On a joint quelquefois au livre de Nonius celui de Fulgence Planciades, *De prisco sermone*. D—is.

NONIUS ou NONNIUS (Pedro Nunnez, plus connu sous le nom latin), médecin et mathématicien portugais, naquit en 1492 à Alcacer-do-Sal. Il fut précepteur de dom Henri, fils du roi Emmanuel, cosmographe du roi et professeur de mathématiques à l'université de Coïmbre. Il est auteur de deux livres, *De arte navigandi*. L'usage de la boussole avait changé les pratiques de la navigation et donné naissance à des problèmes nouveaux, qu'on n'était pas encore en état de résoudre. Nonius s'en occupa l'un des premiers, et s'il n'eut pas le mérite d'inventer les méthodes exactes, il eut celui d'attirer sur ces questions l'attention des géomètres. Il publia ensuite un ouvrage intitulé *In theoricas Planetarum Georg. Purbachii annotationes aliquot*, et une réfutation d'Oronce Finé, sous ce titre : *De erratis Oroncii Finæi Delphinatis*. Cet Oronce, professeur au collége royal de France, s'imaginait avoir découvert la quadrature du cercle, la duplication du cube, la trisection de l'angle et la solution du problème des longitudes. Enfin Nonius mit au jour son traité des crépuscules, *De crepusculis liber unus*. Tous ces ouvrages ont été réunis en 1 volume in-folio, *Petri Nonii Salaciensis opera*, Bâle, 1592. On n'y voit point un traité d'algèbre qu'il avait composé en espagnol et qui parut à Anvers en 1567, in-8°. On nous dit qu'il estimait beaucoup cet ouvrage, qu'il avait dédié à son ancien disciple le prince Henri. Dans une édition de Sacrobosco, on lit une note de Nonius sur les climats. Il y prouve un peu longuement, à son ordinaire, que la largeur des climats diminue à mesure qu'on approche du pôle. Nonius mourut en 1577. Il est connu principalement par l'idée d'un instrument beaucoup trop vanté et qui devait donner les angles avec une grande précision. Sur le plan d'un quart de cercle, avec des rayons arbitraires et tous inégaux, décrivez 44 arcs de 90° chacun. Divisez le plus grand en 90 parties, qui seront des degrés. Divisez les suivants en 89, 88, 87, et ainsi de suite jusqu'au 44°, que vous diviserez en 46 parties. Dans l'observation de la hauteur d'un astre, l'alidade rencontrera presque infailliblement une division juste sur l'un des 44 arcs : une règle de trois fort simple vous fera trouver les degrés, les minutes et les secondes de la hauteur observée. Cela serait vrai si en effet l'alidade rencontrait une division bien juste; mais il s'en faudra presque toujours d'une fraction, qui échappera aux yeux par sa petitesse et causera une erreur qui pourrait aller à 10 ou 12'. (*Voy.* l'*Histoire de l'astronomie du moyen âge*, p. 402.) Tycho, qui avait fait exécuter ces 44 divisions sur plusieurs quarts de cercle, en fut très-mécontent et y renonça bientôt, ce qui n'a pas empêché la plupart des astronomes d'attacher le nom de *Nonius* à une invention toute différente et pour la forme et pour le principe, que, grâce aux réclamations de Lalande, on appelle aujourd'hui un *Vernier*, du nom de l'inventeur véritable. Un titre de gloire plus réel et plus solide fera vivre le nom de Nonius. Le premier entre les géomètres modernes, il s'est appliqué aux questions *de maximis et minimis*, c'est-à-dire des valeurs les plus grandes et les plus petites que peut acquérir la variable d'un problème. Parmi plusieurs recherches de ce genre, nous citerons la solution élégante et complète qu'il a donnée du problème *du plus court crépuscule*. Il y détermine la durée de ce crépuscule avec toutes les autres circonstances d'un moindre intérêt. Les plus grands géomètres du siècle, Bernoulli, d'Alembert, etc., n'ont jamais pu trouver la formule principale de Nonius, celle de la durée, et tous se sont arrêtés à une formule accessoire, également trouvée par Nonius et qui n'est qu'un acheminement pour arriver à la solution du problème véritable. D-l-e.

NONIUS ou NONNIUS (Louis Nunez, plus connu sous le nom latin de), savant, médecin et antiquaire, était fils d'un chirurgien portugais, venu dans les Pays-Bas, à la suite des armées espagnoles. Il naquit vers 1560 à Anvers. Après avoir achevé ses études à l'académie de Louvain, il y reçut le doctorat. Sans négliger la pratique médicale, il cultiva la littérature, l'histoire et la numismatique, et se fit la réputation d'un homme aussi modeste qu'instruit. Il comptait au nombre de ses amis Juste Lipse, qui l'encouragea dans ses recherches sur les antiquités topographiques de l'Espagne (*Epistolar. centuria*, t. 5, p. 54). Une lettre de Nicol. Heinsius nous apprend que Nonius vivait encore en 1644 (*Sylloge epistolar. Burmann*, t. 3, p. 137). Outre quelques pièces de vers, entre autres une *élégie* sur la mort de Lipse, on a de Nonius : 1° *Hispania, sive populorum, urbium, insularum ac fluminum in ea, accuratior descriptio*. Anvers, 1607, in-8°, insérée dans l'*Hispania illustrata*, t. 4, p. 373; 2° *Ichthyophagia, seu de usu piscium*, ibid., 1616, in-8°, rare. Le but de cet ouvrage est de prouver que le poisson est un aliment très-salutaire. 3° *Commentarius in Hub. Goltzii numismata imperator. Julii, Augusti et Tiberii; — in ejusdem numismata Græciæ, insularum et Asiæ minoris*, ibid., 1620, 3 part. in-fol. Ce travail qui fait honneur au zèle de Nonius, laissait encore beaucoup à désirer (Banduri, *Biblioth. nummaria*). 4° *Diæteticon, seu de re cibaria libri quatuor*, ibid., 1626, in-8°; 1646,

Digitized by Google

in-4°. Cet ouvrage contient des recherches curieuses sur le régime hygiénique des anciens. On y trouve l'explication d'un grand nombre de passages d'Horace, de Juvénal et de Martial, relatifs aux aliments dont les Romains usaient dans leurs festins ou qui faisaient la base de leur nourriture. Nonius montre aussi que les abstinences prescrites à certaines époques de l'année par l'Eglise catholique sont très-utiles à la santé. 5° Des *Lettres* à Beverwick (*Beverovicius*), sur le calcul, sur les propriétés des eaux de Spa, sur l'usage des diurétiques, sur l'inefficacité des remèdes chimiques pour dissoudre les pierres dans la vessie, etc., dans le volume : *De calculo renum* (*voy.* Beverwick). Nonius a laissé manuscrit : *Elogia Hispanorum armis illustrium*. W—s.

NONNE, NONNA ou NONNITA (*Ste-Mélarie*, plus connue sous le nom de), fille de Brocan ou Brécan, prince de la Cambrie, aujourd'hui le pays de Galles, descendait par sa mère Menedux, sœur de sainte Nennock (*voy.* ce nom), de l'empereur Constantin. Elle vivait dans le 5e siècle. Comme ses dix frères et deux de ses sœurs, elle se voua, dès sa première jeunesse, à l'état religieux et entra dans un monastère de filles, situé dans le pays qu'elle habitait. C'est de là que lui est venu le nom de *Nonne* ou *Nonnita*. La beauté remarquable dont elle était douée devint pour elle un don funeste ; car, rencontrée dans un pieux pèlerinage par Xantus, prince de la Cérétique, elle produisit sur lui une impression telle, qu'oubliant toute retenue, il lui fit violence. Le fils qu'elle mit au monde est devenu célèbre par sa sainteté et par les miracles qu'on lui attribue. C'est St-David, d'abord solitaire dans l'île de Wight, puis fondateur de douze monastères dans le pays de Galles, et archevêque de Ménevie, où il mourut en 544. Honoré en basse Bretagne sous le nom de St-Devy ou Divy, il est le patron de Pontscorff, de Pontivy, d'une paroisse qui porte son nom, à trois lieues de Brest, de Loguivy-Plougras et de Loguivy, près Lannion. Tous les ans, une foule de pèlerins viennent, le premier dimanche des mois de mars et de mai, visiter celles de ses reliques que possède cette dernière paroisse. Ste-Nonne, après l'outrage brutal dont elle fut victime, redoubla de ferveur et d'austérités, cherchant ainsi à se consoler de son malheur. On ne peut assigner l'époque précise de son passage en basse Bretagne ; mais la tradition constante de la paroisse de Dirinon, près Landerneau, est qu'elle vint se fixer dans cette paroisse, et qu'elle y mourut vers la fin du 5e siècle ou au commencement du 6e. On montre des rochers où elle avait coutume d'aller prier, sur lesquels même elle accoucha, s'il faut en croire le mystère dont nous parlerons tout à l'heure, et où une pieuse crédulité voit l'empreinte de ses genoux. Son tombeau existe encore dans une chapelle érigée sur l'endroit où elle avait été inhumée après y avoir vécu en pénitente. Ce tombeau, en pierre de Kersanton, et qui semble du 13e ou du 14e siècle, est élevé de deux pieds environ au-dessus du sol de la chapelle ; de chaque côté sont des statues des apôtres en bas-relief. Celle de la sainte la représente couchée sur la pierre qui ferme le tombeau ; ses pieds reposent sur un dragon qui vomit des flammes, et elle tient un livre entre les mains. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, sont conservées dans l'église paroissiale de Dirinon, placée sous son invocation et sous celle de St-Divy. Avant la réforme, elle était aussi honorée dans une chapelle qui lui avait été consacrée près de l'église de St-David, à Ménevie, et, de nos jours encore, les Gallois célèbrent le 1er mars une sorte de fête en l'honneur de ces saints personnages. St-David est même toujours considéré par eux comme le protecteur du pays, et c'est à ce titre que sa bannière a flotté, en janvier 1842, au baptême du prince de Galles. La vie de Ste-Nonne et celle de St-David ont été écrites par plusieurs légendaires, notamment par Colgan, dans ses Actes des saints d'Hibernie, et par les Bollandistes (t. 1er de mars). L'une et l'autre ont été l'objet d'un mystère ou drame religieux, dont le hasard a fait découvrir, il y a quelque vingt ans, dans la paroisse de Dirinon, le manuscrit sur papier, formant un petit volume in-8° de 46 doubles feuillets, d'une belle écriture de la fin du 14e siècle ou du commencement du 15e, manuscrit que M. l'abbé Sionnet et M. Legonidec ont publié sous ce titre : *Buhez santez Nonn*, ou *Vie de Ste-Nonne et de son fils, St-Dery (David), archevêque de Ménevie en* 519 ; *mystère composé en langue bretonne, antérieurement au* 12e *siècle, publié d'après un manuscrit unique, avec une introduction par M. l'abbé Sionnet, et accompagné d'une traduction littérale de M. Legonidec, et d'un* fac simile *du manuscrit (tiré à* 300 *exemplaires)*, Paris, 1837, in-8°. Ce mystère se divise en trois parties, dont la première contient la vie de Ste-Nonne, la seconde les miracles qui s'opèrent sur son tombeau, et la troisième l'épiscopat et la mort de St-Devy. Toutes les parties du poëme, richement rimées pour l'ordinaire, ne diffèrent du breton de nos jours que par des désinences plus fortes, dont plusieurs se sont conservées dans le dialecte de Vannes. Bien que l'écriture du manuscrit soit du 14e ou du 15e siècle, la composition en est antérieure ; mais on ne peut la préciser, pas plus que le nom de l'auteur, que toutes les recherches de M. l'abbé Sionnet n'ont pu découvrir. Toutefois, dans la savante préface dont il a fait précéder le mystère, l'éditeur démontre que la copie dont il s'est servi n'est point le manuscrit original. Des interpolations, des mots placés en interligne, et qui ne se lient ni avec ce qui précède, ni avec ce qui suit, l'ont déterminé à adopter cette opinion et à croire, ainsi que le démontrent ses ingénieux rapprochements, que la composition primitive du *Buhez*

Digitized by Google

remonte pour le fond à une époque antérieure de deux ou trois siècles à celle du manuscrit. Ce mystère a longtemps été joué ou chanté dans la paroisse de Dirinon, le jour de la fête de Ste-Nonne, suivant l'usage pratiqué les jours de fêtes patronales; et il y a peu d'années que quelques vieillards se rappelaient encore avoir entendu leurs pères parler, par tradition, de sa représentation dans leur paroisse. *Dirinon* signifie assez littéralement *Terre de Nonne*, et ce nom vient, sans aucun doute, du séjour prolongé de la sainte dans cette commune. La tradition populaire prétend que la chapelle de la sainte a primitivement tenu lieu d'église paroissiale. Elle ajoute qu'on voulut d'abord bâtir l'église loin de l'endroit où elle est maintenant, à Gorré-Lan-Urvan, mais que l'architecte, voyant qu'une puissance surnaturelle renversait les murs à mesure qu'ils s'élevaient, plaça une des pierres destinées à l'édifice sur une charrette attelée de bœufs, qui se rendirent d'eux-mêmes à l'endroit qu'avait choisi la sainte. Cette pierre se montre dans la chapelle. Cette pieuse superstition n'est pas la seule qui ait encore crédit de nos jours dans la contrée. Chaque année, dit-on encore, la veille du pardon ou fête patronale de Dirinon, une lumière qui ne semble portée par personne se rend de l'église à la chapelle, et revient presque aussitôt, accompagnée d'une autre qui bientôt après retourne seule d'où elle est venue. Les paysans croient que c'est Ste-Nonne et son fils qui se rendent visite. P. L—r.

NONNOTTE (Donat), peintre du roi, né le 10 février 1708 à Besançon, d'une ancienne famille de cette ville, annonça dès son enfance un goût très-vif pour les arts. Après avoir achevé ses études classiques, il entra dans l'atelier d'un de ses parents, peintre médiocre, qu'il eut bientôt surpassé. Il vint à Paris en 1728, et il eut le bonheur d'être admis dans l'école de Lemoine, qui le distingua de ses autres élèves et l'employa à peindre les fonds et les accessoires de la coupole de la chapelle de la Vierge, à St-Sulpice, et du plafond du salon d'Hercule, à Versailles. Il composa dans le même temps quelques tableaux d'histoire, entre autres un dont le sujet est la surprise de Besançon par les protestants, en 1575 (*voy.* la Baume); morceau remarquable sous le rapport de la conception et du coloris, mais dans lequel l'artiste a eu le tort de multiplier les personnages allégoriques (1). Nonnotte avait obtenu du duc d'Antin la promesse d'une place de pensionnaire à l'école de Rome; la mort de ce seigneur, suivie peu de temps après de celle de Lemoine, détruisit toutes ses espérances. Obligé, par la médiocrité de sa fortune, de chercher des ressources dans ses talents, il se livra au genre du portrait, qu'il traita d'une manière supérieure. Ceux qu'il exposa au salon lui ouvrirent en 1741 les portes de l'académie de peinture, pour les portraits de d'Ulin et Leclerc le fils, ce dernier à l'école des beaux-arts. Nommé en 1754 peintre de la ville de Lyon, il y établit une école gratuite de dessin, qui est devenue le modèle de toutes celles de ce genre. Nonnotte soutint seul cette école, dans les commencements, sans autre ressource que ses propres économies; mais enfin il eut un utile appui dans la générosité de Mathon de la Cour, qui faisait le plus noble usage de sa fortune (*voy.* Mathon). Au milieu de ses nombreuses occupations, Nonnotte trouvait encore des loisirs qu'il consacrait aux lettres; et il payait exactement son tribut aux académies de Rouen et de Lyon, qui l'avaient associé à leurs travaux. La douceur de ses mœurs, sa franchise et son intégrité lui méritèrent de nombreux amis. Il mourut à Lyon le 5 février 1785, à l'âge de 78 ans. On a de cet artiste une foule de portraits dont les plus connus sont ceux de Lelorrain, sculpteur, gravé par J.-N. Tardieu en 1749 (*voy.* Lelorrain), et du *Gentil*-Bernard, gravé par Daullé, son élève. On conserve dans les Recueils de l'académie de Lyon plusieurs écrits de Nonnotte : un *Discours* sur les avantages des sciences et des arts; un *Traité* complet de peinture, divisé en quatorze mémoires; et enfin une *Vie* de Lemoine, pleine de détails curieux sur ce grand artiste. La bibliothèque de Besançon possède ses manuscrits autographes, qui lui ont été remis par M. A. Laurens, petit-neveu de Nonnotte. — Le musée de Besançon possède de cet artiste son propre portrait et celui de sa femme. Celui d'Orléans possède le portrait de Jean Moyreau, graveur, qui l'a reproduit par le burin; enfin M. de Couronne a consacré une notice à Nonnotte, dans le *Précis des travaux de l'académie de Rouen*, t. 3, p. 310. W-s.

NONNOTTE (Claude-François), frère du précédent, est connu surtout par ses démêlés avec Voltaire, qui ne lui pardonna jamais d'avoir osé signaler quelques-unes de ses erreurs historiques, et ne cessa pendant près de vingt ans de l'accabler d'injures et de sarcasmes. Né à Besançon en 1711, il fut admis chez les jésuites, où il se fit remarquer par son goût pour l'étude et par son application à ses devoirs. S'étant préparé, d'après le conseil de ses supérieurs, à suivre la carrière de la chaire, il prêcha successivement à Paris, à Versailles et à Turin, où il avait été appelé par le roi de Sardaigne, qui daigna lui donner des témoignages de satisfaction. Il publia en 1762, sous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, un examen critique de l'*Essai sur l'histoire générale*, dont il releva sans nul ménagement les fausses citations et les principes irréligieux. Cet ouvrage ne pouvait manquer d'irriter Voltaire, dont on sait quelle était l'extrême susceptibilité; et il répondit à ce nouvel adversaire par les *Éclaircissements historiques* (imprimés d'abord dans le tome 8 de l'édi-

(1) Ce tableau faisait partie avant la révolution du précieux cabinet de M. le comte de Vezet, président à mortier au parlement de Besançon. On en trouve la description dans les *Mémoires sur les guerres du 16e siècle* (par M. Grappin), p. 92-94.

Digitized by Google

tion de l'*Essai sur l'histoire générale*, 1761-1763, et reproduits à la suite de *Un chrétien contre six juifs*), où il lui prodigue les épithètes les plus injurieuses. Nonnotte ne borna point sa réponse à une *Lettre d'un ami à un ami sur les honnêtetés littéraires ;* mais dans une seconde édition de son ouvrage, il inséra une *Réponse aux éclaircissements historiques*, et il se contenta d'opposer aux injures et aux plaisanteries des raisonnements presque toujours victorieux. Après la suppression des jésuites, Nonnotte revint à Besançon, et, encouragé par les suffrages les plus respectables, il continua de se livrer tout entier à la défense de la religion. Admis en 1781 à l'académie de cette ville, il se montra fort assidu à ses séances et y lut plusieurs Dissertations sur des points d'histoire de la province, qui n'étaient pas encore suffisamment éclaircis. Il aimait la société et s'y distinguait par l'enjouement de son esprit et par la variété de ses connaissances. Il mourut à Besançon le 3 septembre 1793, à l'âge de 82 ans, ayant conservé jusqu'au dernier moment le libre usage de toutes ses facultés. On a de lui : 1° les *Erreurs de Voltaire*, Avignon, 1762, 2 vol. in-12; cet ouvrage, souvent réimprimé, a été traduit en italien, en allemand et en espagnol. Le style, dit l'abbé Sabatier, en est clair et vigoureux; et l'auteur joint une saine critique à une connaissance profonde de l'histoire. 2° *Dictionnaire philosophique de la religion*, en réponse aux objections des incrédules, Avignon, 1772, 4 vol. in-12; trad. en italien et en allemand. On l'a confondu quelquefois avec l'*Antidictionnaire philosophique*, ouvrage de D. Chaudon. Une nouvelle édition, abrégée par M. Lepan, en a été publiée à Paris, en 1834, en 2 vol. in-12. 3° Les *Philosophes des trois premiers siècles de l'Eglise*, Paris, 1789, in-12; traduit en allemand, Augsbourg, 1790, in-8°. C'est un abrégé de la vie et de la doctrine des Pères de l'Eglise. Ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Œuvres* de Nonnotte, Besançon, 1818, 7 vol. in-8° et in-12, avec le portrait de l'auteur. L'abbé Nonnotte a traduit de l'italien le traité de Maffei de l'*Emploi de l'argent*, Avignon, 1787, in-8°. On lui attribue : *Principes de critique sur l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans les Gaules*, ibid., 1789, in-12. M. Grappin a prononcé son *Eloge* à l'académie de Besançon, en 1812. On trouve aussi sur lui une Notice fort détaillée dans l'*Ami de la religion et du roi*, t. 25, p. 385. W—s.

NONNUS (Theophanes), médecin grec, sur lequel on n'a presque aucun renseignement, florissait au commencement du 10e siècle. Ce fut à l'invitation de Constantin Porphyrogénète qu'il composa le seul ouvrage que nous ayons de lui, et qu'il dédia à cet empereur. C'est un traité de thérapeutique, extrait en grande partie des livres de médecine les plus estimés à cette époque, où il parle succinctement de presque toutes les maladies du corps humain. Il ne dit que peu de chose de leurs symptômes; il s'étend principalement sur leur traitement et donne un grand nombre de formules médicales. Au fond, ce n'est qu'une compilation dont l'auteur n'est pas même remonté aux sources telles que Galien et Hippocrate, s'étant borné à copier Oribase, Aetius, etc., qui n'étaient eux-mêmes que des compilateurs. Dans quelques manuscrits, il est appelé Théophanes, et Sprengel présume que c'est son véritable nom. S'il avait cité les différents auteurs dont il présente la doctrine ou indique les remèdes, sa compilation serait devenue très-utile pour l'histoire médicale. Elle a été publiée pour la première fois par Jérôme Martius, médecin d'Augsbourg, d'après un manuscrit de la bibliothèque de cette ville, et accompagnée d'une version latine, sous ce titre : *Nonni* (1) *medici clarissimi et omnium particularium morborum curatione liber*, Strasbourg, 1568, in-8°, très-rare. On en a tiré les chapitres qui concernent les différentes espèces de fièvres et leur traitement, pour les insérer dans le recueil intitulé *De febribus opus aureum*, Venise, 1576, in-fol. Jérôme Welschius préparait une nouvelle édition de Nonnus avec un commentaire; mais il n'a point terminé ce travail. On en doit une excellente à J.-Et. Bernard, qui revit cet ouvrage sur d'anciens manuscrits de la bibliothèque de Vienne, et le reproduisit sous ce titre : *Theophanis Nonni epitome de curatione morborum, gr.-lat.*, Gotha, 1794, 2 vol. in-8°. Cette édition, ornée de notes inédites, est précédée d'une dissertation dans laquelle Bernard a rassemblé le peu de détails que ses recherches avaient pu lui procurer sur Nonnus. On doit regretter que ce savant éditeur ait employé sa vaste érudition à commenter un ouvrage aussi médiocre. G—t—n.

NONNUS PANOPOLITAIN, poëte grec, ainsi nommé de la ville de Panopolis en Egypte, où il avait pris naissance, florissait, suivant Suidas, vers l'an 410. C'est tout ce qu'on sait de positif sur cet écrivain. Les deux ouvrages qui portent le nom de Nonnus sont d'un genre si opposé, que plusieurs critiques en ont conclu qu'ils ne pouvaient pas être du même auteur. Mais quand l'histoire littéraire n'offrirait pas un si grand nombre d'exemples d'écrivains qui ont traité tour à tour des sujets sacrés et profanes, on peut conjecturer avec beaucoup de vraisemblance que Nonnus, élevé dans les ténèbres de l'idolâtrie, a fini par se convertir à la foi chrétienne. Le premier et le plus célèbre de ses ouvrages est un poëme en 48 livres, intitulé les *Dionysiaques*, qui contient l'histoire de Bacchus, depuis sa naissance jusqu'après la conquête des Indes. On y voit une foule de morceaux étrangers au sujet, tels que la guerre de Typhon (2), l'enlèvement

(1) Fabricius, sur l'autorité de cet éditeur, écrit aussi Nonus, et conjecture que ce nom lui avait été donné parce qu'il était le neuvième enfant de son père. Voy. *Bibl. græca*, t. 12, p. 686.

(2) Les livres des *Dionysiaques* portaient anciennement des

Digitized by Google

d'Europe, la métamorphose d'Actéon en cerf, la construction de Thèbes par Amphion, etc.; aussi Daniel Heinsius compare-t-il ce poëme au chaos (1). Scaliger et les meilleurs philologues en trouvent le style enflé et la narration diffuse; mais, malgré tous ces défauts, on convient que cet ouvrage est un trésor d'érudition, où les mythologues modernes ont puisé largement. Gérard Falkemberg a publié le premier les Dionysiaques, sur un manuscrit tiré de la bibliothèque de Sambucus, Anvers, Plantin, 1569, très-grand in-8°. Cette rare édition ne contient que le texte grec et les remarques grammaticales de Falkemberg et de Guill. Canter. Ce poëme a été réimprimé à Hanau en 1605, in-8°, avec une mauvaise version littérale d'Eilhard Lubin; on renouvela en 1610 le frontispice de cette édition, et l'on y réunit une seconde partie de 216 pages, qui renferme des remarques de Pierre Cuneus sur ce poëme, une dissertation de Dan. Heinsius et les observations de Jos. Scaliger sur le texte publié par Falkemberg. Ce volume est rare et recherché (2). M. Fréd. Creuzer a publié à Heidelberg en 1809, in-8°, les six livres des Dionysiaques (du 8e au 13e) qui contiennent les aventures de Bacchus avant son expédition des Indes, avec une préface, des notes mythologiques de G.-H. Moser, et les arguments en latin des 42 autres livres. M. Nicol. Schow a donné en latin l'analyse de ce grand poëme; et elle a été traduite en français par M. J. Fuesli (*voy.* le *Magas. encyclopéd.*, ann. 1809, t. 1er). Il existe une traduction française des Dionysiaques par Boitet, Paris, 1625, in-8°; elle est très-rare. — Le second ouvrage de Nonnus est la *Paraphrase en vers de l'évangile de St-Jean;* il a été publié pour la première fois par Manuce, à Venise, vers 1501 (*voy.* sur cette rare édition les *Annales des Aldes*, t. 1, p. 438); il a été traduit en latin par Christ. Hegendorp, Jean Bordat, le P. Nicol. Abram, Erard Hedeneccius, et réimprimé un très-grand nombre de fois, séparément et dans des recueils, avec les notes de divers savants (*voy.* la *Bibl. gr.* de Fabricius, t. 7, p. 687 et suiv.). Dan. Heinsius a critiqué trop sévèrement cette paraphrase dans son *Aristarchus sacer*, Leyde, 1627, in-8°; le style en est clair et facile, mais peu poétique, et c'est à tort qu'on a reproché à l'auteur l'emploi d'expressions qui feraient soupçonner son orthodoxie. Casim. Oudin et d'autres bibliographes attribuent encore à Nonnus Panopolitain un *Recueil d'histoires fabuleuses*, cité dans les deux *Discours* de St-Grégoire de Nazianze contre Julien; mais le savant Rich. Bentley a démontré jusqu'à l'évidence que c'est l'ouvrage d'un autre Nonnus, abbé d'un monastère dans l'Orient (*voy.* la *Dissertation* de Bentley sur les lettres de Phalaris). Rich. de Montaigu a publié ce recueil à la suite des *Discours* de St-Grégoire; et Jacq. de Billy en a inséré, dans son édition des *Œuvres* de St-Grégoire, une traduction latine qu'Oudin trouve inexacte et défectueuse. Il existe plusieurs copies de cet ouvrage dans les bibliothèques de Paris et de Vienne (1). W—s.

NOODT (Gérard), célèbre jurisconsulte, né à Nimègue, en 1647, d'une famille distinguée, commença à se faire connaître par un plaidoyer qui arracha au supplice deux criminels accusés de meurtre. Tout le reste de sa vie jusqu'à sa mort, arrivée le 14 août 1725 à Leyde, où il était professeur en droit, après avoir occupé le même emploi à Nimègue, à Franeker et à Utrecht, fut partagé entre les fonctions de sa place et la composition d'un grand nombre d'ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Leyde, 1735, 2 vol. in-fol., précédés de la vie de l'auteur par Barbeyrac. On y distingue : 1° ses quatre livres de Remarques sur le droit, sous le titre modeste de *Probabilia juris;* 2° trois livres *De fœnore et usuris*, dont la première édition est de 1698, où il se propose de montrer que l'usure n'est point en elle-même contraire au droit naturel et divin. On y trouve une histoire curieuse des progrès de la jurisprudence romaine sur cette matière. 3° *De jure imperii et lege regia; — De religione ab imperio, jure gentium, libera*, pour prouver que, suivant le droit de la nature et des gens, la religion n'est point soumise à l'autorité humaine. Ces deux ouvrages ont été traduits en français

titres qui en indiquaient le sujet. On trouve dans l'*Anthologie* une épigramme sur la guerre de Typhon par Nonnus. C'est le sujet des deux premiers livres de son poëme».

(1) *Non opus, sed chaos nobis reliquit*, dit Heinsius.

(2) Les *Dionysiaques* ont été insérées par Lect, avec des notes, dans le *Corpus poetarum*, Genève, 1606, in-fol.

(1) Nous n'aurions pas tout dit sur le poëte panopolitain si nous ne parlions des études nombreuses et raisonnées qu'on a récemment dirigées vers ses ouvrages, et du bruit qu'il fait en ce moment dans le monde littéraire. Sans doute les savants de l'Allemagne sont les promoteurs de cette renaissance, mais les Français les ont suivis et même dépassés dans cette voie; et d'abord le *Supplément à l'histoire de la poésie grecque*, que l'illustre directeur de l'académie de St-Pétersbourg, Ouvaroff, y publia en 1817 sous le nom de *Nonnus de Panopolis*, et qu'il avait dédié à Gœthe, puis l'édition des *Dionysiaques* (texte grec seul) donnée à Leipsick, en 1819, par le célèbre professeur Graefe, réveillèrent chez les amis des lettres antiques et chez les érudits un vif sentiment de curiosité. C'est alors que Bernardhy, l'historien et le critique renommé de la littérature helvétique, fit entendre ces paroles : « Bientôt se produisit l'influence dominatrice « d'un homme doué d'un talent rare qui attira vers lui les études « de ses voisins et les enchaîna à ses règles. ce Nonnos qui, pour « son honneur, donne son nom à la dernière époque poétique de « l'école égyptienne. Son œuvre est une réforme préméditée du « mètre épique, unie à un coloris merveilleux et liée à un plan « si ferme que rien ne le déconcerte, et que le poëte lui-même « n'a pu sans un grand art et un labeur obstiné soutenir et son- « der entre eux tous les matériaux de son édifice. Peu de poëtes « grecs peuvent se vanter d'une imagination aussi créatrice et « pourtant toujours asservie au sujet, etc. » *Bernardhy Grundr. der Griech. litt.*, t. 2, p. 254). Cependant les *Dionysiaques*, soumises à la détestable version latine d'Eilhard Lubin et aux contre-sens de la prose surannée de Boitet, en 1625, n'avaient pas encore été sérieusement traduites en aucune langue vivante, lorsqu'en 1856 le comte de Marcellus, ancien ministre plénipotentiaire, s'est chargé de ce soin et a fait paraître dans la *Bibliothèque hellénique* de MM. Didot, dont ce volume prend le n° 14, une interprétation française des quarante-huit chants de cette dernière des épopées grecques, aussi remarquable par son élégance que par sa fidélité. Il y a joint des commentaires fort étendus pour expliquer, rectifier et coordonner le texte demeuré obscur, confus et disjoint par l'absence ou la rareté des manuscrits, et il a fait précéder son œuvre d'une *Introduction* qui ne laisse rien à dire sur Nonnos comme sur l'école poétique dont il fut le rénovateur. Z—D.

Digitized by Google

par Barbeyrac, Amsterdam, 1707, 1714, in-12, sous le titre du *Pouvoir des Souverains* et de la *Liberté de conscience*. 4° *Julius Paulus, sive de partus expositione et nece apud veteres*, où il examine en quel temps l'usage barbare qu'avaient les Grecs et les Romains d'exposer et de tuer même les enfants a été aboli par les lois (voy. BYNKERSHOECK); 5° le commencement d'un commentaire sur les Pandectes, que son grand âge ne lui permit pas de continuer. On a encore de cet auteur dans l'*Irnerius injuria vapulans* de Pagenstecher, Groningue, 1702, une consultation pour faire voir que le souverain peut donner dispense de mariage entre la veuve d'un oncle maternel et le neveu de cet oncle. Noodt porta dans l'étude du droit l'esprit philosophique et les règles d'une saine critique. Il s'applique, à l'exemple de Cujas, à fixer la leçon et le vrai sens des anciens jurisconsultes, sans se mettre en peine d'accommoder leurs décisions aux usages particuliers, comme le font tant de commentateurs qui ont si étrangement défiguré le droit romain. Jamais homme ne fut moins entêté dans ses sentiments. Lorsque ses élèves s'en éloignaient dans leurs disputes, il leur indiquait lui-même ce qu'ils pouvaient avoir oublié de favorable à leur opinion. Quand il ne trouvait rien de satisfaisant pour certaines questions, il ne décidait point, avouant de bonne foi son ignorance : « Ce n'est pas ma coutume, dit-« sait-il, d'enseigner aux autres ce que j'ignore « moi-même. » Cependant il avait fait une étude profonde des originaux de la jurisprudence romaine et des auteurs de l'antiquité qui servent à les éclaircir. Aussi ses écrits peuvent-ils être regardés comme une partie très-utile de l'histoire de Rome, surtout pour la connaissance des mœurs et des usages. On voit qu'il avait formé son style sur les auteurs qui aiment à s'exprimer d'une manière concise. Quoique son style soit pur, il faut être familiarisé avec ses modèles pour l'entendre facilement. Ses vastes connaissances, qui s'étendaient encore aux belles-lettres, à l'histoire, aux langues, à la philosophie, étaient relevées par un grand fonds de religion, de douceur et de droiture. Éloigné de tout esprit de parti, il fuyait les disputes et savait conserver une modération rare dans les discussions littéraires. C'était d'ailleurs un homme d'une belle physionomie, d'une humeur pacifique, d'une conversation enjouée et d'une société sûre et officieuse. T—D.

NOOMS (REMI), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Amsterdam, vers 1612, de parents sans fortune. Il fut obligé d'embrasser l'état de simple matelot, mais les dispositions qu'il avait pour le dessin, surmontèrent tous les obstacles. Tout ce qui frappait ses yeux devenait l'objet de son imitation; et, à force de copier la nature, il acquit la pratique de son art. C'est surtout par son talent à peindre les navires de toutes formes et de toutes grandeurs qu'il se fit distinguer. Il ne traita pas avec moins de supériorité les autres parties des tableaux de marine; et son talent en ce genre lui fit décerner le nom de *Zeemann* ou le *Marin*. Sur le bruit de sa réputation, il fut appelé en Prusse; et pendant son séjour dans ce royaume, il orna de plusieurs de ses tableaux la ville de Berlin et la plupart des maisons royales. De retour dans sa patrie, il continua de se livrer à l'exercice de son art. Il y joignit celui de la gravure à l'eau-forte; et il a exécuté, d'après ses dessins, une foule d'estampes d'une pointe fine et spirituelle, représentant diverses espèces de navires, des combats sur mer et des paysages ornés de jolies figures et de beaux lointains. Son œuvre, composé de quarante-huit planches, dont on peut voir le détail dans le *Manuel de l'amateur*, est recherché des connaisseurs; et l'on peut dire qu'il n'y a guère de marines au-dessus des siennes. Les pièces désignées sous le nom de l'*Emeute des matelots*, du *Lazaret des pestiférés hors d'Amsterdam*, et de l'*Incendie de l'hôtel de ville*, sont rares; les premières épreuves de celle qui représente la *Vue de la rivière de l'Amstel* sont très-rares. P—S.

NOORT (OLIVIER VAN), navigateur hollandais, né à Utrecht, fut expédié par une compagnie de marchands pour faire le tour du monde et attaquer les établissements espagnols et portugais au delà des mers. Il partit le 13 septembre 1598 de Rotterdam, avec 2 vaisseaux et 2 yachts; un pilote anglais, qui avait fait le voyage avec Cavendish, était le seul guide auquel les Hollandais pussent se confier. Arrivé le 9 février devant Rio de Janeiro, Noort essaya de s'en emparer; mais il trouva la place si bien défendue, qu'après y avoir perdu quelques hommes, il s'éloigna. Ce ne fut que le 24 novembre qu'il put entrer dans le détroit de Magellan; le nombre de ses hommes était si réduit, qu'il avait été obligé de brûler un de ses yachts. Il rencontra dans le détroit le bâtiment de son compatriote Sebald de Weert, qui s'était séparé de la flotte de Simon de Cordes; son équipage eut à combattre les sauvages et perdit du monde; enfin la discorde avait éclaté à un tel point par les instigations de son vice-amiral, qu'il l'abandonna dans une baie, avec quelques provisions. Le 6 février 1600, Noort entra enfin dans le grand Océan, et là son second vaisseau disparut dans une forte brume; il prit plusieurs bâtiments espagnols, en suivant sa route le long des côtes du continent de l'Amérique, puis se dirigea vers l'archipel des Ladrones. Cette navigation parut d'une longueur extrême aux Hollandais, qui ne se faisaient pas une idée de l'immensité de cette mer. Noort fut convaincu par sa propre expérience que les habitants des îles des Larrons méritaient le nom qui leur avait été donné; cependant il se pourvut chez eux de rafraîchissements; il se porta ensuite vers les Philippines et y perdit un de ses vaisseaux dans un combat avec les Espagnols. Le

Digitized by Google

seul bâtiment qui lui restait étant en mauvais état, il alla se radouber à Bornéo, et revint par le cap de Bonne-Espérance à Rotterdam, le 26 août 1601. La relation de cette expédition fut publiée en hollandais, 1 vol. in-fol., Rotterdam et Amsterdam, sans date. On en a une traduction française : *Description du pénible voyage fait autour de l'univers ou globe terrestre, par sir Olivier du Noort d'Utrecht, où sont déduites ses étranges aventures et pourtraict au vif en diverses figures, plusieurs cas étranges à lui advenus, qu'il a rencontrés et veus*, Amsterdam, 1602, 1 vol. in-fol. Ce voyage, qui se trouve dans tous les recueils, ne procura aucune découverte. E—s.

NOOT (Henri-Nicolas Van der), l'un des chefs de la révolution qui éclata dans les Pays-Bas en 1789, au même moment que celle de France, mais dans un but différent, et dont les résultats furent aussi bien loin d'être les mêmes. Ce fut contre les imprudentes innovations de Joseph II, et dans les intérêts de la noblesse et du clergé, que s'insurgea alors la population presque tout entière de la Belgique, tandis qu'en France l'on s'insurgeait au contraire pour renverser et dépouiller le clergé et la noblesse. Van der Noot, fils de l'amman ou chef de la police de Bruxelles, était né dans cette ville en 1750, et y fut élevé avec le plus grand soin. Après avoir terminé ses études à l'université de Louvain, il se fit recevoir avocat au grand conseil de Brabant, et suivit la carrière du barreau sans s'y faire remarquer. Ce ne fut qu'au moment où les projets de l'empereur Joseph excitèrent de la fermentation dans ces contrées qu'on vit l'avocat Van der Noot déployer un caractère de véhémence et d'énergie dont on ne l'avait pas cru capable. Il fit d'abord paraître un pamphlet très-audacieux contre ces innovations, et fut à l'instant même poursuivi par la police impériale. Décrété de prise de corps, il se réfugia en Hollande, où un grand nombre d'hommes de son parti le suivirent. Ces émigrés formèrent à Breda une association dont Van der Noot fut le chef avec Vonck et Van Eupen. Ayant créé une petite armée, ils en donnèrent le commandement à Van der Mersch (*voy.* ce nom), qui attaqua un corps autrichien à Turnhout, le 27 octobre 1789, sous les ordres de Schroeder, le battit et s'avança jusque dans la Campine (*voy.* Schroeder). Ces succès enflammèrent toutes les provinces belges; l'insurrection devint générale, et les garnisons autrichiennes de Gand, de Bruxelles et de plusieurs autres villes furent expulsées par la force des armes. Van der Noot, avec le comité d'insurrection dont il avait été nommé président, fit dans cette dernière ville une entrée triomphale. Toutes les autorités et une foule nombreuse se portèrent au-devant de lui. Les cloches et des décharges d'artillerie signalèrent son arrivée; enfin il assista au milieu des acclamations universelles à un *Te Deum*, où il fut accompagné du duc et de la duchesse d'Ursel, du duc d'Aremberg, du comte de la Marck, de Thiennes, de l'archevêque de Malines, enfin de tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus considérable dans les Pays-Bas. Au théâtre, le triomphe de l'avocat Van der Noot ne fut pas moins éclatant. On l'y vit le même jour, en grande pompe, assister dans une loge très-apparente à une représentation de *Brutus*, où des applaudissements frénétiques éclatèrent, lorsque l'acteur déclama emphatiquement ces deux vers :

> Sur les débris du trône et de la tyrannie,
> Du *Belge* indépendant s'élève le génie.

Alors tout le parterre, jetant en l'air ses chapeaux, les militaires brandissant leurs sabres, s'écrièrent : Vive Van der Noot! vive la liberté. C'était précisément l'époque où retentissaient en France de pareilles clameurs, avec les noms de Necker, de Bailly et de Lafayette, dont la faveur ne devait pas durer plus longtemps que celle du héros belge. Dans l'enthousiasme universel, on proclama Van der Noot président d'une espèce de pouvoir exécutif, dont le chanoine Van Eupen (*voy.* ce nom) fut le secrétaire. Mais bientôt on reconnut que le président, comme homme d'Etat, était fort au-dessous d'un rôle aussi important; et que le chanoine, homme fin et rusé, le surpassait de beaucoup sous ce rapport. Il perdit rapidement son crédit, et ne soutint qu'avec peine une lutte assez vive contre un parti nouveau qui, sous le nom de vonckiste (partisan de l'avocat Vonck), s'efforçait de donner à la révolution belge une direction plus démocratique, et par conséquent plus conforme à celle de France. De graves désordres furent la suite immédiate de cette lutte funeste. En même temps la populace proclamait Van der Noot *le père de la patrie;* elle portait en triomphe, dans les rues, son buste couronné de fleurs; et il s'enivrait de cet encens; il ne faisait rien pour rétablir l'ordre. Mais les Autrichiens vinrent mettre fin aux discussions. On conçoit que ces désordres durent rendre leur succès d'autant plus facile que le chef de l'armée insurrectionnelle, Van der Mersch, s'était joint au parti démocratique et que, pour cette raison, il fut abandonné de la noblesse et du clergé. Par une conséquence inévitable de ces discussions, la Belgique fut reconquise par les troupes impériales plus promptement encore qu'elles n'en avaient été expulsées un an auparavant; et Van der Noot fut contraint de se sauver de Bruxelles, dans la nuit du 1er au 2 décembre 1790, au moment où il se disposait à célébrer le premier anniversaire de son entrée triomphale dans cette même ville. Il se réfugia en Hollande, où il vécut dans une obscurité dont il essaya en vain de sortir, à la fin de 1792, par une adresse où il exhorta ses compatriotes à se soumettre aux Français. Ce zèle pour les étrangers ne l'empêcha pas de leur être suspect et d'être arrêté

Digitized by Google

en 1796, par ordre du directoire exécutif, et retenu prisonnier pendant un an dans la citadelle de Bois-le-Duc. Rendu à la liberté, il revint à Bruxelles, et passa les dernières années de sa vie dans le village de Stroombock, près de cette ville, où il mourut en 1826. M—b j.

NOP (Gerrit ou Guérard), peintre hollandais, naquit à Harlem, vers l'an 1570. Il est au nombre des peintres dont Carle Van Mander (*voy.* ce nom), poëte, historien et peintre lui-même, fait mention dans son ouvrage intitulé *Vies des peintres anciens italiens et flamands*. Sans doute, l'histoire de Van Mander, qui s'étend depuis l'origine de la peinture à l'huile, c'est-à-dire depuis environ 1366, jusqu'en 1604, est généralement exacte; mais, malgré le reproche de diffusion que lui fait Descamps, elle n'est pas toujours complète. Ainsi Van Mander nous apprend que Nop voyagea en Allemagne et passa plusieurs années en Italie, particulièrement à Rome ; mais il nous laisse dans une ignorance absolue sur le genre dans lequel s'est exercé ce peintre, son contemporain, car l'historien naquit seulement en 1548, c'est-à-dire vingt-deux ans environ avant le peintre dont il parle. Il se contente de nous dire qu'à son retour dans sa patrie Nop se vit en état de donner des preuves de son talent. Ce demi-silence peut paraître d'autant plus surprenant que Van Mander, après toutes les traverses qu'il avait essuyées par suite des calamités de la guerre dont la Flandre a été si souvent le théâtre, s'était fixé à Harlem, patrie de Nop, et qu'il y resta jusqu'en 1604. Or il est bien vraisemblable que Nop, à cette époque, était de retour de ses voyages depuis plusieurs années, et que Van Mander, s'il n'avait pas eu avec lui des relations familières, avait dû au moins connaître et voir plusieurs de ses ouvrages, de manière à pouvoir les désigner par une appréciation plus satisfaisante. Guérard Nop était encore contemporain d'un assez grand nombre de peintres célèbres, parmi lesquels il faut distinguer : 1° Henri-Cornille Vroom, qui mérita en 1588 la protection de milord Hauwart, amiral d'Angleterre ; 2° F. Porbus, qui vint se fixer à Paris, où il mourut en 1622, laissant divers portraits de Henri IV, de Marie de Médicis et de Louis XIII ; 3° Henri Goltz, qui s'adonna autant à la gravure qu'à la peinture, voyagea comme Guérard Nop en Allemagne et en Italie, vint se fixer et mourir en 1617 dans la patrie de Nop, à Harlem, où il avait établi une sorte d'académie, de concert avec Van Mander ; 4° l'illustre Rubens, né en 1577 et mort en 1640. N—f—e.

NORADIN. *Voyez* Nour-Eddyn.

NORBERG (George), chapelain et historien de Charles XII, naquit à Stockholm en 1677. Il fit ses études à Upsal, et, étant entré dans l'état ecclésiastique, il fut nommé en 1703 aumônier de l'armée suédoise, qui était alors près de Thorn; il suivit cette armée en Pologne, en Saxe, en Russie, et devint en 1707 aumônier du roi. Ayant été fait prisonnier à la bataille de Pultava, en 1709, il fut envoyé en Russie avec le comte de Piper. En 1715 il fut échangé contre un lieutenant et deux prêtres, et se rendit auprès de Charles XII, en Poméranie. Peu de temps après il obtint une place de pasteur à Stockholm, où il mourut le 14 mars 1744. Norberg est connu principalement par son histoire de Charles XII. Il fut chargé d'écrire cet ouvrage en 1731, et il l'acheva vers l'année 1740. A mesure que le manuscrit avançait, l'auteur était obligé de le communiquer à la reine Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII, qui y faisait souvent des changements ou des additions de sa propre main : ce manuscrit fut ensuite remis dans toute son étendue à une commission royale pour le revoir et l'approuver ; enfin, en 1740 il parut imprimé à Stockholm, en 2 volumes in-fol. Warmholtz, littérateur suédois qui avait séjourné longtemps dans l'étranger, traduisit l'histoire de Charles XII en français, la Haye, 1742, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage a été rédigé d'après ce que l'auteur avait vu lui-même, et d'après les renseignements que lui avaient fournis les ministres, les généraux, et d'autres employés de Charles XII. La double censure par laquelle il passa le mit à l'abri de tout reproche de la part du gouvernement de Suède ; mais elle laissa subsister les longueurs, les inutilités, la pesanteur du style, qui se retrouvent en grande partie dans la traduction. Voltaire, qui avait traité le même sujet avec la supériorité de son talent, avait laissé échapper des inexactitudes, des erreurs géographiques, que Norberg releva, et auxquelles il donna une grande importance : il fut puni de cette attaque par le persiflage ; et le public cita longtemps les bons mots et les saillies de Voltaire au sujet du chapelain de Charles XII. Norberg passait en Suède pour un orateur chrétien très-habile, et il était surtout renommé pour les oraisons funèbres. Il prononça et fit imprimer celles d'un grand nombre de personnes auxquelles il n'a cependant pas assuré l'immortalité, ces discours sacrés étant tombés dans l'oubli le plus complet. C—au.

NORBERG (Matthias), savant suédois, fut professeur à l'université de Lund, conseiller de la chancellerie, et se plaça au premier rang de la science. Il naquit en 1747 en Angermanie, province du nord de la Suède, où son père était sergent de bailliage. Après avoir fait ses premières études au gymnase de Hernösand, il se rendit en 1773 à Upsal, où il obtint le grade de docteur en philosophie. Cette université, appréciant les talents de Norberg, le nomma agrégé dans la littérature grecque. Il publia en 1776 ses *Observations sur la première partie de la traduction des saintes Ecritures*, et devint, trois ans après, adjoint à la faculté théologique. Son goût pour les langues orientales le fit de bonne heure remar-

Digitized by Google

quer par ses vastes connaissances. Pour se perfectionner encore, il entreprit en 1777 un voyage dans divers pays étrangers, et s'arrêta pendant l'année 1778 à Paris, où les nombreuses et riches bibliothèques lui offrirent les plus fructueuses recherches. Il y consacra beaucoup de temps à examiner les manuscrits orientaux, que son compatriote le savant Other, ancien professeur à Paris, y avait laissés. Il y remarqua plusieurs traités sur la religion et les lois des Sabéens, tels que le *Liber Adami*, une traduction en syrien du deuxième livre des Rois et de la Bible, et une interprétation des quatre évangélistes par Philoxène et Thomas Heraclensis, du 6e siècle. Il se rendit de Paris à Milan accompagné du savant Villoison; et après avoir fait une visite à Rome, il commença à Milan la copie du *Codex syriaco-hexaplaris*, qu'il avait trouvé dans la bibliothèque ambroisienne, où il obtint d'entrer à condition d'y laisser une copie de la traduction syrienne du *Livre des Rois*. C'est par ce *Codex*, imprimé après son retour dans sa patrie, qu'il fonda sa réputation. Occupé de ces travaux, il apprit que le roi l'avait désigné pour accompagner le professeur Björnstal dans ses voyages en Orient. Cette nouvelle lui était d'autant plus agréable, qu'il se voyait à portée de poursuivre plus facilement ses études favorites; mais arrivé à Constantinople pour y rejoindre son compagnon, il reçut la triste nouvelle que Björnstal venait de mourir à Salonik, ce qui fit évanouir l'espérance qu'il avait conçue de voyager dans l'intérieur des pays orientaux. Norberg tâcha donc de profiter de son séjour dans cette capitale; et le hasard lui ayant fait connaître un savant turc qui, malgré les difficultés, l'introduisit dans les bibliothèques, il y puisa beaucoup de matériaux pour les ouvrages qu'il a publiés. Il prit des leçons de langue arabe d'un schérif de la Mecque, et reçut aussi d'un Maronite des notions exactes et très-étendues sur la religion et la politique des Sabéens. Il séjourna un an à Constantinople, et commença son retour vers sa patrie par l'Italie, l'Allemagne et la France. Il s'arrêta quelque temps à Gœttingue, où il publia un traité intitulé *De religione et lingua Sabeorum*, ce qui le fit nommer membre correspondant de la société des sciences de cette ville. Les talents remarquables de Norberg l'avaient déjà fait élire membre du musée de Paris. Il revint en Suède vers la fin de l'année 1781, après un séjour de cinq ans dans divers pays étrangers, et après s'être vu pendant son absence nommé successeur du professeur Björnstal à l'université de Lund. C'est en exerçant cette fonction qu'il a publié ses principaux travaux : 1° *Codex syriaco-hexaplaris Ambrosiano-Mediolanensis editus et latine versus*, Lund, 1787; 2° *Rudimenta linguæ hebrææ*, Lund, 1812; 3° *Codex Nazareus, liber Adami appellatus, syriace transcriptus latineque redditus*, Lund, 1815, 3 vol.; 4° *Lexicon Codicis Nazaræi*, 1816; 5° *Rudimenta etymologiæ greeæ, a primis suis originibus repetitæ*, Lund, 1816; 6° *Rapport sur la révolution du royaume circassien, par Schil-Effendi; traduction en suédois de la langue arabe*, Stockholm, 1816; 7° *Onomasticon Codicis Nazaræi*, Lund, 1817; 8° *Giban Numa, Geographia orientalis, e turcico in latinum versa*, Lund, 1818, 2 vol. Mais ce ne fut pas la connaissance des langues orientales qui seule fonda la renommée de Norberg; il possédait aussi l'éloquence de la langue latine à un tel point qu'il devint un auteur classique. Les principaux ouvrages latins qu'il a publiés sont : *Dissertationes academicæ Upsalienses*, Upsal, 1773-1775;—*Dissertationes academicæ Lundenses*, Lund, 1782-1814; — *Programmata Lundensia*, Lund, 1793-1801; et une foule d'éloges sur les savants suédois décédés. Il prononça en 1802 un éloge en latin de Charles-Louis, margrave de Bade; et l'empereur de Russie Alexandre, dont ce prince était le beau-père, lui envoya en récompense une bague de diamants d'un grand prix. Il reçut aussi un témoignage d'estime de la faculté théologique à l'université de Copenhague, où on lui offrit un diplôme de docteur en théologie, qu'il accepta avec le consentement de son souverain. Après avoir conservé avec la plus grande satisfaction sa place de professeur pendant quarante ans, il donna sa démission en 1820; mais avant de quitter l'université où il avait rendu ses lumières si utiles, il voulut donner encore à sa patrie un souvenir de son amour pour les sciences, et lui fit don d'une somme de seize mille six cent soixante-six rixdalers trente-deux schillings (environ trente-quatre mille francs), sous la condition que les intérêts de cette somme formeraient les appointements d'un professeur de langues modernes. Il offrit aussi à la bibliothèque de l'université des originaux de ses manuscrits. Il finit ainsi honorablement son long séjour à Lund, et il se retira dans sa province natale pour y passer une vie tranquille; mais malgré son âge et la vie retirée qu'il menait à la campagne, il continua de s'occuper des sciences et termina les travaux qu'il avait commencés à Lund. Il fit paraître en 1822 les trois derniers volumes des *Annales de l'empire turc puisées dans les actes du pays*. Le premier volume fut publié à Christianstad, avant que Norberg quittât Lund. Invité à assister à la promotion des maîtres ès arts, pour être une seconde fois depuis cinquante ans couronné de lauriers, il se rendit à Upsal, et s'occupa pendant son séjour dans cette ville de mettre en ordre les manuscrits orientaux dont il a écrit aussi le catalogue qui porte ses ouvrages au nombre de 338. Outre ce catalogue, la bibliothèque d'Upsal conserve de ce savant une copie très-nette, en 106 pages in-folio, du *Livre saint des Druses : « Liber adorationis... in absentia domini nostri Imami El « Hakem »*, que le missionnaire suédois Bergren a apporté de Constantinople. Les lettres écrites

Digitized by Google

par Norberg pendant son séjour à Paris, Milan, Constantinople et Venise, dans les années 1778-1780, qui sont d'un mérite reconnu, se trouvent insérées dans le voyage de Björnstal par Gjörvell. Norberg avait commencé un traité d'un grand intérêt : *Quæstio linguæne orbis terrestris specie tantum differant, genere autem consentiant;* mais sa mort laissa cette œuvre imparfaite. A l'âge de 79 ans, Norberg termina sa longue et laborieuse carrière, le 11 janvier 1826, dans la ville d'Upsal. Tout le corps académique et celui des étudiants assistèrent à ses funérailles. Les travaux de Norberg furent mentionnés honorablement dans le rapport sur le progrès des sciences fait à l'empereur Napoléon en 1809. B—L—M.

NORBERT (Saint), fondateur de l'ordre de Prémontré et archevêque de Magdebourg, naquit, vers l'an 1092, d'une famille illustre, à Santen, ville du duché de Clèves. Son père, Héribert, était parent de l'empereur, et Hedwige, sa mère, appartenait à la maison de Lorraine. Il reçut une éducation soignée, et entra dans le monde avec tous les avantages qui peuvent rendre un jeune seigneur recommandable. Lorsqu'il eut l'âge compétent, il prit le sous-diaconat, moins par vocation que par des vues humaines. Ayant joint à un patrimoine considérable un canonicat de Santen et un autre de Cologne, il alla résider dans cette ville à la cour de l'archevêque, et y mena une vie dissipée et fastueuse. Ce théâtre lui parut même trop étroit pour son ambition. Il passa à la cour de l'empereur Henri V, auquel il avait l'honneur d'appartenir; et ne manquant d'aucune des qualités qui font réussir auprès des princes, il sut tellement s'insinuer dans les bonnes grâces de Henri, qu'il fut mis au rang de ses aumôniers et admis dans les conseils de l'empereur, qui voulut qu'il fût de tous ses voyages. Henri ayant résolu d'aller se faire couronner à Rome, Norbert l'accompagna. Ils partirent au mois d'août 1110. C'était Pascal II qui occupait le saint-siége. Ce pontife ne s'étant point prêté aux vues de Henri au sujet des investitures, ce prince le fit arrêter avec tous les cardinaux. Norbert essaya d'adoucir l'empereur; n'ayant pu y réussir, il témoigna du moins au pape la douleur que lui causait ce traitement cruel; il lui donna même, quelque temps après, une preuve de son respect pour ses droits, en n'acceptant point l'évêché de Cambrai, que Henri V lui offrait. Il continuait cependant sa vie dissipée. Se trouvant à Cologne en 1115, il se rendait à cheval, accompagné d'un seul valet, à un village nommé Freden, où l'appelait une partie de plaisir, lorsque tout à coup le tonnerre gronde, la foudre éclate et le précipite à terre privé de tout sentiment. Ayant repris ses sens, il se relève tout changé. Ce n'était plus cet ecclésiastique mondain, avide d'honneurs et de fortune; il quitte la cour et se rend au monastère de Sigeberg, qui était alors gouverné par le saint abbé Conon, pour y faire l'apprentissage de la vie spirituelle. Après y avoir passé le temps convenable, il va rejoindre Frédéric, son archevêque, et le prie de l'ordonner. C'était le moment qu'il avait choisi pour rompre entièrement avec le monde. Le samedi saint de l'an 1116 il se présente à l'église vêtu de ses riches habits : il s'en dépouille publiquement pour prendre les livrées de la pauvreté et de la pénitence; et, sous cet humble vêtement, il reçoit le diaconat et la prêtrise avec une dévotion qui édifie tous les assistants. Autant ce spectacle et la vie sainte et mortifiée que continua de mener Norbert avaient excité l'admiration des personnes pieuses, autant cela déplut à une partie du clergé, dont une telle régularité accusait la conduite. On voulut se débarrasser de cette censure importune : on imagina de déférer Norbert au concile de Fritzlar que venait d'assembler Conon, archevêque de Préneste, par ordre de Gélase II, successeur de Pascal (1118). Norbert y comparut; ses ennemis le représentèrent comme un esprit inquiet, un homme singulier, qui prêchait sans mission et affectait de se vêtir d'une manière qui ne convenait ni à sa naissance ni à l'état clérical. Norbert répondit à tout avec tant de modestie et de sagesse, que non-seulement Conon le renvoya absous, mais encore le combla de témoignages d'estime et de bienveillance. Néanmoins, autant pour se livrer tout entier aux travaux des missions que pour se soustraire aux poursuites des méchants, Norbert résolut de quitter l'Allemagne et d'aller trouver Gélase. Mais auparavant il remit ses bénéfices à son archevêque, vendit son patrimoine et en distribua le prix aux pauvres. Il s'achemina ensuite, à pied et par un hiver rigoureux, vers St-Gilles, près de Nîmes, où le pape était alors, et il en obtint les pouvoirs les plus amples. Il se remit aussitôt en route, prêchant dans les villes et les villages, apaisant les querelles, réconciliant les ennemis. La veille du dimanche des Rameaux 1119, il était à Valenciennes; il y perdit trois compagnons qui s'étaient associés à lui. Il allait s'éloigner de cette ville, lorsqu'il apprit que Burchard, évêque de Cambrai, s'y trouvait. Ils s'étaient vus à la cour de l'empereur; et c'était sur le refus de Norbert que Burchard avait été pourvu de l'évêché de Cambrai. Norbert crut lui devoir une visite; Burchard eut peine à reconnaître son ami, à son visage exténué et sous son vil habillement; mais dès que Norbert se fut nommé, il le combla d'honneurs et de caresses. C'est à cette occasion que Hugues de Fosse, aumônier de Burchard, ayant su que cet homme vêtu si pauvrement était d'une naissance illustre, et que, favori de l'empereur, il avait laissé des postes brillants pour se dévouer à un apostolat pénible, il voulut partager ses travaux. Ils parcoururent ensemble le diocèse de Cambrai, et ils se disposaient à visiter celui de Liége lorsqu'ils apprirent la mort

Digitized by Google

de Gélase et l'exaltation de Calixte II. Un concile était indiqué à Reims pour le mois d'octobre, et le pape devait y assister. Norbert résolut de s'y rendre; il arriva en effet au temps marqué; mais le pape avait une cour si nombreuse, et l'équipage dans lequel Norbert et son compagnon se présentaient donnait d'eux une idée si peu avantageuse, qu'on ne voulut point les introduire. Ils quittaient Reims tristement et avaient pris le chemin de Laon, lorsque l'évêque de cette ville, Barthélemi, apprenant d'eux qu'ils n'avaient pu être admis auprès du pape, s'offrit de les reconduire et de les présenter lui-même. Calixte fut charmé de son entretien : il confirma ses pouvoirs et l'eût même retenu près de lui; mais Norbert le supplia de lui permettre de continuer l'œuvre à laquelle il s'était dévoué. Il retourna à Laon avec l'évêque Barthélemi. Plus ce prélat voyait Norbert, plus il désirait de le fixer près de lui. Il lui proposa d'abord de se charger de la réforme des chanoines réguliers de St-Martin dans un faubourg de la ville. Norbert l'essaya, mais sans succès. Barthélemi alors le conduisit dans différents lieux de son diocèse propres à un établissement religieux. Norbert choisit un vallon désert et marécageux nommé Prémontré. Ce fut là qu'en 1120 il jeta les premiers fondements de son ordre, qui avait pour objet la réforme des chanoines réguliers de St-Augustin. Hugues était encore son seul disciple. Une prédication qu'il alla faire dans l'école de Laon, dirigée par Raoul, frère du célèbre Anselme, lui gagna sept jeunes Lorrains, enfants de qualité et instruits dans les lettres. D'autres vinrent se joindre à eux; et à la fin de cette année ils étaient quarante, tous chanoines ou qui l'avaient été. Le jour de Noël, Norbert et eux firent profession solennelle de la vie canonique. Ce nouvel institut s'accrut avec rapidité. A peine un siècle était révolu que l'on y comptait mille abbayes, trois cents prévôtés, cinq cents communautés de filles, sept archevêchés et neuf évêchés, dont les siéges étaient occupés par des chanoines réguliers de l'ordre. De grands seigneurs, des dames de haute qualité, s'y engageaient (1). Ce n'était pas néanmoins les biens temporels que cherchait Norbert. Thibaut IV, comte de Champagne, touché de la vie sainte qu'on menait à Prémontré, accourut pour mettre aux pieds du fondateur les titres et le riche héritage qu'il venait de recueillir, le conjurant de le recevoir au nombre de ses religieux (2). Norbert, loin d'accueillir son offre, le dissuada de ce dessein et lui conseilla de se marier. Il alla lui-même à Ratisbonne demander en mariage pour Thibaut la comtesse Mathilde, nièce de l'archevêque. Cependant il ne cessait de parcourir lui-même ou par ses disciples les villes et les villages, pour y annoncer le royaume de Dieu, ou y contribuer à de bonnes œuvres. En 1124, l'occasion se présenta de rendre un grand service à la ville d'Anvers. Une hérésie funeste y avait pénétré. Tanchelin, son auteur, n'existait plus; mais le poison qu'il avait répandu continuait d'exercer ses ravages. Norbert vint dans cette ville avec deux de ses disciples; et tel fut l'effet de ses prédications, qu'en très-peu de temps la religion y fut ramenée à sa première pureté. Jusque-là l'institut de Prémontré n'avait été approuvé que par des légats du saint-siége (1). Norbert, étant à Ratisbonne, et ayant appris qu'Honorius II avait succédé à Calixte, se rendit à Côme, dans le Milanais, où ce pape tenait sa cour, et en obtint une bulle, en date du 14 des calendes de mars (16 février) 1126, confirmative de son ordre et de tous les établissements soumis à la même règle. Au retour de Norbert en France, le comte Thibaut exigea encore de lui qu'il l'accompagnât en Allemagne, où il allait épouser la comtesse Mathilde. C'est dans ce voyage que, passant à Spire, il y trouva Lothaire II, nouvellement élu empereur, et deux légats du saint-siége qui délibéraient sur le choix d'un archevêque, au sujet duquel le chapitre de Magdebourg ne pouvait s'accorder. On désira que Norbert parlât sur cette affaire. Il le fit avec tant d'éloquence et d'une manière si touchante, qu'à son grand étonnement tout le monde s'écria que c'était lui qu'on devait choisir. Il eut beau s'en défendre, il fallut céder; on l'entraîna et on le conduisit en triomphe à Magdebourg, où il fut sacré le 25 juillet 1126. Son premier soin, lorsqu'il fut installé, fut de régler sa maison : il en bannit toute somptuosité. Des abus s'étaient glissés dans son diocèse; il les réprima et y rétablit l'ordre et une bonne discipline. Ces réformes firent des mécontents : on attenta deux fois à sa vie; une providence marquée le déroba aux coups des assassins. Son élection à un archevêché laissait sa colonie de Prémontré sans chef; il invita ses frères à en nommer un. Son vœu était pour Hugues de Fosse, son premier disciple; mais il ne voulait point gêner les suffrages. Hugues fut élu d'une commune voix (1129). La même année, Norbert introduisit des chanoines réguliers dans son ordre, dans l'Eglise de Ste-Marie de Magdebourg, à la tête desquels il mit Evermode, depuis évêque de Ratzbourg et canonisé. Le zèle de Norbert eut bientôt à s'exercer dans une de ces grandes calamités dont Dieu permet quelquefois que son Eglise soit affligée. Après la mort d'Honorius II, une double élection donna

(1) Tels furent parmi les hommes le comte de Cappenberg et Othon, son frère; Henri, comte d'Arnsberg; Godefroi, comte de Namur; Henri, cousin de Louis le Gros; Robert, cousin du roi d'Angleterre; deux Hayton, l'un roi, l'autre prince d'Arménie, etc., et parmi les femmes Ermesende, comtesse de Namur; Ermengarde, comtesse de Roussi; Agnès de Baudemont, comtesse de Braine; Béatrice, vicomtesse d'Amiens; Anastasie, duchesse de Poméranie.

(2) *Histoire des comtes de Champagne*, par le Pelletier, t. I, p. 188 et suiv.

(1) Pierre de Léon et Grégoire, cardinal de St-Ange, à Noyon, le 28 juin 1125.

Digitized by Google

naissance à un schisme; et Pierre de Léon, sous le nom d'Anaclet, aidé de Roger, roi de Sicile, et du crédit que ses richesses lui donnaient à Rome, disputa la tiare à Innocent II. Au milieu de cette perplexité, on s'en rapporta à St-Bernard, dans un concile tenu à Étampes par ordre de Louis le Gros. Bernard décida en faveur d'Innocent. Norbert partagea et fit partager ce sentiment à l'empereur Lothaire (*voy.* St-Bernard). Etant venu au concile assemblé à Reims à cette occasion en 1131, il y remit dans la deuxième session des lettres de ce prince, par lesquelles il promettait d'employer toutes ses forces pour faire descendre l'intrus du trône pontifical et y placer le véritable pape. En effet, ce prince ramassa une petite armée à la tête de laquelle il marcha vers l'Italie. Norbert, par son ordre, le suivit et fit les fonctions d'archichancelier. Il entra à Rome avec Innocent, qui y prit possession du trône pontifical, et qui y couronna Lothaire et Richilde, son épouse, en qualité d'empereur et d'impératrice. Pour reconnaître les services que Norbert venait de rendre à l'Eglise, Innocent attacha au siége de Magdebourg la primatie des deux Saxes. Norbert ne jouit pas longtemps de cet honneur. Usé de fatigues et d'austérités, il tomba malade en retournant dans cette ville, et y expira le 6 juin 1134 dans de grands sentiments de dévotion. Les écrits contemporains rendent les témoignages les plus honorables aux vertus et à la sainteté de Norbert. St-Bernard, avec lequel il était lié d'amitié, consulté sur des questions difficiles, les lui renvoyait comme à un homme éclairé de l'esprit de Dieu et habile à pénétrer les voix secrètes du ciel. Il n'est pas douteux que Norbert n'ait composé beaucoup d'ouvrages; mais la plupart périrent dans un incendie. Il ne reste de lui qu'une Exhortation à ses frères, insérée dans la Bibliothèque des Pères, et le discours qu'il adressa à son peuple au retour de son exil. On lui attribue : 1° *De visionibus suis libri tres*; 2° *De obitu sanctorum sermones ad populum*; 3° des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, conservés dans l'abbaye de Cappenberg, en Westphalie; 4° un *Office de l'immaculée Conception*. Il fut mis au rang des saints par Grégoire XIII, le 28 juillet 1582. L'Eglise célèbre sa fête le 6 juin, et son ordre le 11 juillet, en vertu d'un bref d'Urbain VIII. Il avait voulu être inhumé dans l'église de Ste-Marie de Magdebourg. Cette collégiale ayant passé à des chanoines luthériens après la réformation, ses reliques furent, en 1626, transférées à Prague. St-Norbert a été mis au rang des saints protecteurs et tutélaires de la Bohême. Un grand nombre d'auteurs ont écrit sa vie en diverses langues, en prose et en vers. La plus estimée est celle de Louis-Charles Hugo, abbé d'Estival, Luxembourg, 1704, in-4°. On trouve un *Panégyrique* de St-Norbert parmi ceux de l'abbé de la Tour du Pin. L—y.

NORBERT (Pierre Parisot, plus connu sous le nom de P.), capucin de Lorraine, que ses démêlés avec les jésuites et sa vie aventureuse ont rendu fameux, était né en 1697 à Bar-le-Duc, d'une famille pauvre. Son père, qui n'avait de ressources que son état de tisserand, fit tous les sacrifices pour lui procurer les avantages d'une éducation un peu soignée. Le jeune Parisot, après avoir achevé son cours de philosophie avec quelque succès, sollicita son admission dans l'ordre de St-François, et en revêtit l'habit en 1716 dans le couvent de St-Mihiel. Cachant sous un extérieur grossier des vues ambitieuses et le goût de l'intrigue, il gagna la confiance de son provincial, qui l'emmena en 1734 à Rome en qualité de secrétaire. Il profita de l'accès qu'il avait près des cardinaux pour leur persuader qu'il était capable de travailler efficacement aux progrès du christianisme dans les Indes, et fut nommé en 1736 procureur général des missions étrangères. Il partit aussitôt pour Pondichéry, et parvint à s'insinuer dans les bonnes grâces du gouverneur (Dupleix), qui lui fit obtenir la cure de cette ville. L'autorité que les jésuites avaient acquise dans les Indes par de longs services et par un zèle que personne ne contestait avait inspiré depuis longtemps au P. Norbert beaucoup de jalousie : il se persuada que le moment était favorable pour les exclure de tous les établissements français, et, ne gardant avec eux aucun ménagement, il les peignit jusque dans la chaire des couleurs les plus odieuses. Cette attaque imprévue aurait pu troubler la tranquillité de la ville si le gouverneur n'avait pris le sage parti d'embarquer le P. Norbert sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Amérique : il y passa deux années, moins occupé de surveiller les missions que d'imaginer les moyens de se venger des jésuites. Au bout de ce temps, il revint aux Indes, et partit pour Rome, où il arriva en 1740. Admis à une audience du souverain pontife Benoît XIV, il en obtint la permission de lui dédier un ouvrage qu'il rapportait sur les rites malabares. Les jésuites, informés que cet écrit n'était autre chose qu'une satire virulente de la conduite de leurs missionnaires, parvinrent à en faire suspendre l'impression jusqu'après un nouvel examen; mais le P. Norbert sortit furtivement de Rome, emportant son manuscrit, qu'il fit imprimer à Lucques, ou à Avignon, si l'on en croit M. de Cambis. (*Voy.* le Catalogue de ses manuscrits.) L'ouvrage du P. Norbert eut un succès qu'il ne dut qu'au scandale que ne pouvait manquer d'occasionner le récit exagéré des moyens employés par les jésuites pour maintenir leur domination dans les Indes, où les autres ordres religieux étaient loin d'avoir les mêmes succès (*voy.* J.-B. Moralès, dom Navarette, etc.). Désapprouvé par ses propres confrères, et craignant les justes réprimandes de ses supérieurs, le P. Norbert se réfugia en Hollande, et de là en Angleterre, où, sous le nom de *Peters Parisot*, il

Digitized by Google

établit une fabrique de chandelles, puis une manufacture de tapisseries, que tout le crédit du duc de Cumberland ne put soutenir, à cause de la rareté des bons ouvriers et du prix excessif de la main-d'œuvre. Alors il quitta l'Angleterre, et, muni de lettres de recommandation de son auguste protecteur, il vint en Allemagne sous le nom de *Curel*, et fit quelque séjour à Berlin et à la cour du duc de Brunswick. Fatigué enfin de cette vie errante, il sollicita et obtint en 1759 un bref de sécularisation, prit le nom d'abbé *Platel*, rentra en France et passa bientôt après en Portugal, où sa haine contre les jésuites devait lui procurer un accueil distingué (*voy.* JOSEPH Ier). Il y publia une nouvelle édition augmentée de ses Mémoires, et fut récompensé, dit-on, par une pension considérable. Cependant il ne tarda pas à s'ennuyer du séjour de Lisbonne, et étant revenu en Lorraine, il reprit l'habit de capucin, qu'il déposa une seconde fois pour se retirer dans un village, près de Commercy, où il mourut misérable le 7 juillet 1769. Le satirique Chevrier a publié la *Vie du fameux P. Norbert* (*voy.* CHEVRIER) : ce n'est qu'un tissu de plates injures; mais le fond en est vrai. Ce même Chevrier dit ailleurs que Norbert aurait été un grand homme s'il eût écrit avec plus de tranquillité et moins de passion (*Mémorial des hommes illustres de la Lorraine*, t. 2, p. 83) : un pareil jugement est tout à fait digne de l'auteur du *Colporteur*. Le P. Norbert, écrivain lourd et diffus, dépourvu de goût et de talent, aurait été incapable d'écrire une seule page s'il n'eût été animé par la haine. Tous ses ouvrages sont tombés dans l'oubli le plus complet. On ne lit plus, mais on conserve encore dans les grandes bibliothèques ses *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales*, Lucques (Avignon), 1744, 2 vol. in-4°, auxquels il faut en ajouter un troisième, qui parut à Londres en 1750. Cet ouvrage a été refondu par l'auteur sous ce titre : *Mémoires historiques sur les affaires des jésuites avec le saint-siége*, Lisbonne, 1766, 7 vol. in-4°. On cite encore de lui : 1° *Oraison funèbre de M. de Visdelou*, évêque de Claudiopolis et vicaire apostolique en Chine, avec des notes historiques et plusieurs pièces, Cadix, 1742, in-8°. Cet éloge a été inséré dans les *Mémoires historiques*, t. 2, p. 113-172, mais sans les notes. 2° *Diurnal chrétien en faveur des marins*, Marseille, 1742, in-12; 3° *Histoire du passage du P. Norbert à l'état de prêtre séculier*, 1759, in-12; 4° *Lettre contenant la relation de l'exécution du P. Malagrida*, Lisbonne, 1761, in-12; 5° la *Foi des catholiques*, en français et en portugais, ibid., 1761, in-12. W—s.

NORBLIN DE LA GOURDAINE (JEAN-PIERRE), peintre et graveur à l'eau-forte, est né à Misy-Faut-Yonne, près Montereau (Seine-et-Marne), le 1er juillet 1745. C'est à tort que les biographes ont laissé dans l'oubli cet artiste dont la modestie égalait le mérite. Il fit ses premières études sous la direction du peintre de batailles Casanova. Le succès qu'obtint son tableau la *Lutte de Télémaque* attira sur lui l'attention publique et lui valut la protection du prince polonais Adam Czartoryski, qui, lui portant un intérêt tout spécial, l'attacha à sa maison et l'emmena en Pologne (1774). Norblin fonda à Varsovie une école de peinture qui a produit d'excellents artistes, au nombre desquels on doit citer Michel Plonski et Alexandre Orlowski. Le roi Stanislas-Auguste honora le peintre français de ses visites et lui conféra des titres de noblesse qui devaient lui ouvrir les portes des assemblées de la diète, dont il a reproduit l'aspect dans des compositions capitales. Il a également retracé à la sollicitation de ce monarque la *Bataille de Zborow, sous Wladislas IV*, et un plafond représentant le *Char de l'Aurore traîné par des chevaux d'une dimension colossale*, pour le prince Radzivill. Au dire de Fortia de Piles, qui l'avait connu à Varsovie, Norblin faisait des gouaches et des dessins charmants, et M. Niemskivitch possédait de lui un superbe dessin représentant la *Séance du 3 mai* 1791. Norblin s'adonna à la gravure à l'eau-forte, et admirateur passionné de Rembrandt, il tenta de reproduire sa manière; depuis le grand maître, personne n'a su mieux *tourmenter le cuivre* que Norblin. De retour en France en 1804 malgré les obsessions dont on l'avait entouré, Norblin quitta la pointe pour ne plus s'occuper que de ses crayons et colliger les estampes des maîtres et surtout celles de Rembrandt, son artiste favori. Norblin mourut à Paris le 23 février 1830, âgé de 84 ans. Il a paru en 1848 une brochure malheureusement tirée à 50 exemplaires seulement, *Catalogue des estampes qui composent l'œuvre de Jean-Pierre Norblin, peintre français graveur à l'eau-forte*, mis en ordre et dressé par Fr. H. (Frédéric Hillemacher), Paris, imprimerie de Lacrampe et Fertiaux, 1848, in-8° de 45 pages. Ce catalogue ne contient pas moins de 93 pièces; il est précédé d'une notice sur la vie de l'artiste et de son portrait dessiné par lui-même en 1778 et gravé à l'eau-forte par Hillemacher. — Norblin a laissé un fils, M. Norblin (Sébastien-Louis-Wilhem, dit SOBECK), né à Varsovie le 24 février 1796, grand prix de peinture en 1825 et dont les ouvrages depuis cette époque figurent chaque année honorablement aux expositions. B. DE L.

NORBY (SEVERIN), amiral danois, était né d'une illustre famille de Norvége. Sous le règne du roi Jean, il combattit plusieurs fois sur la mer du Nord et sur la mer Baltique les flottes des villes anséatiques, et leur causa un si grand dommage qu'il devint pour elles un objet de terreur. En 1511, il défit près de la côte de Finlande ces ennemis du Danemarck unis aux Suédois, effectua une descente, brûla Abo, prit Castelholm et pilla les îles d'Aland. Lorsque Christian II arma contre la Suède en 1517, la flotte danoise, commandée par Norby, porta 4,000 hom-

Digitized by Google

mes de troupes, qui débarquèrent près de Stockholm; il alla ensuite ravager les côtes de la Finlande et de la Gothie. En 1520, il accompagna par mer la marche de l'armée du roi jusqu'à Stockholm. Christian II récompensa ses services en lui conférant en fief l'île de Gotland. Au sacre de ce prince dans la capitale de la Suède, Norby tint le sceptre royal. On dit que, lorsqu'il fut question de mettre à mort les principaux Suédois, il essaya de faire entendre en leur faveur la voix de la clémence; elle ne fut pas écoutée par un prince étranger à tout sentiment de générosité. Alors l'amiral se retira sur sa flotte, mouillée près de l'île de Gotland, et ne craignit point de montrer qu'il désapprouvait la conduite de son roi : cette flotte servit d'asile à un grand nombre de proscrits. Néanmoins, il resta fidèle à Christian au moment où tant d'autres l'abandonnaient; il porta des secours dans plusieurs villes de Suède, et rendit inutiles tous les efforts de Gustave Wasa contre Stockholm, Abo et Calmar, qui, dans ce temps-là, pouvaient être appelées avec raison les clefs de la Suède : il sut si bien ranimer la garnison de la capitale en 1522 qu'elle causa de grandes pertes aux assiégeants. Pendant l'automne, il était retourné dans les environs d'Abo. Les Lubeckois, soudoyés par Gustave, assiégèrent Stockholm. Norby essaya encore de ravitailler la capitale; mais quelques-uns de ses vaisseaux tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Une seconde tentative ne lui réussit pas mieux; il eût même couru les plus grands dangers, au rapport des historiens suédois, si l'amiral lubeckois l'eût attaqué. La bravoure et la fidélité de Norby étaient appréciées par Christian : jamais il ne voulut céder aux insinuations de Sigebrite, à laquelle d'ailleurs il ne savait rien refuser. La vertu de Norby était odieuse à cette femme : elle essaya plusieurs fois de le faire disgracier; toujours elle échoua. Enfin Christian ayant perdu le Danemarck et la Suède, Norby, qui n'avait pu lui conserver le dernier de ces royaumes, manifesta la plus grande répugnance à reconnaître son successeur, appelé par les Danois à le remplacer; il était devant Calmar avec une partie de sa flotte, et ne pensait qu'à défendre cette place, lorsqu'une lettre du sénat de Danemarck lui apprit que la couronne avait été donnée à Frédéric. Norby résolut de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour rétablir Christian : il s'achemina vers Copenhague avec sa flotte, espérant qu'il serait peut-être encore temps d'y arrêter les progrès du soulèvement. Il reconnut bientôt que ce serait en vain qu'il s'opposerait au mouvement général. Retiré dans l'île de Gotland, il déclara qu'il détestait la rébellion des Danois et des Suédois, qu'il ne trahirait jamais les intérêts de Christian, leur prince légitime et le sien, et qu'il ferait la guerre aux deux usurpateurs. Quelques historiens ont prétendu que Norby avait agi dans cette occasion moins par attachement pour Christian que par le désir de se rendre indépendant, et qu'il avait caché ses desseins réels sous l'apparence de la fidélité qui lui ordonnait de faire le plus de mal possible aux ennemis de son souverain, surtout aux Suédois et aux Lubeckois. La situation de l'île était extrêmement favorable à ses projets : il s'y fortifia de manière à ne pouvoir être aisément dépossédé; il s'y rendit absolue, en ouvrit les ports à des corsaires dont il se servit pour augmenter ses forces navales, et, faisant incessamment croiser ses bâtiments dans la Baltique, il enleva tant de navires aux villes anséatiques qu'elles craignirent la ruine absolue de leur commerce. Leur flotte, réunie à celle de Gustave, s'empara de l'île et assiégea Visby en 1524. Non-seulement Norby fit une longue résistance, mais il employa tous les moyens imaginables pour brouiller ensemble les rois de Danemarck et de Suède, qui venaient de conclure un traité d'amitié; il envoya même un de ses lieutenants, avec une escadre et un corps de troupes, qui débarquèrent en Scanie, où Christian II avait encore des partisans. Lui-même y arriva bientôt après, se rendit maître de la province au nom de ce prince, annonça qu'il venait délivrer les paysans de la tyrannie des seigneurs, et se fit rendre hommage comme au représentant du monarque, dont il publia les lettres, qui avouaient tout ce qu'il ferait. Des commencements si heureux furent suivis de revers : un lieutenant de Norby fut battu le 3 avril 1525 près de Lund; Norby se jeta dans Landskrona : un second échec, que ses troupes essuyèrent, le força de capituler. Il céda l'île de Gotland au roi, obtint le pardon pour lui et ses partisans, et reçut le gouvernement de Solvitsborg, en Scanie; on donna même une indemnité à ses troupes, qui n'avaient pas été payées en entier. Norby ne pouvait goûter le repos : à peine eut-il pris possession de son gouvernement qu'il recommença ses courses dans les mers voisines. Un de ses vaisseaux fut pris par les Suédois : l'ayant réclamé inutilement, il voulut engager Frédéric à porter la guerre en Suède. Ce monarque, loin de céder à ses insinuations, instruisit Gustave de ses machinations : les deux rois unirent leurs forces contre l'amiral. Celui-ci, furieux, résolut d'attaquer sans distinction le premier vaisseau qu'il rencontrerait. Il n'en avait que 4 et 6 yachts, avec 600 hommes de troupes, mais attendait du secours de Christian. Toutefois sa résistance ne put être longue. Les Danois lui prirent trois de ses places fortes; une petite escadre suédoise se joignit à leur flotte : Norby, n'ayant pu éviter le combat, fut totalement défait; on lui tua 400 hommes et on lui prit 7 bâtiments. Il n'échappa qu'avec beaucoup de peine, et se dirigea, suivi du peu de monde qui lui restait, vers la côte de la Moscovie. Il entra dans la rivière de Narva, puis gagna Moscou. Son dessein était d'engager le czar dans une guerre contre la Suède. Basile, qui venait

Digitized by Google

de renouveler son alliance avec Gustave, reçut très-mal les propositions de l'amiral, et le retint prisonnier jusqu'en 1529. Alors il fut mis en liberté à la recommandation de Charles-Quint, qui était beau-frère de Christian II. Il passa au service de cet empereur, et fut tué d'un coup de canon au siége de Florence en 1530. La Suède a conservé le souvenir de la conduite humaine de Norby : dans la tragédie de *Christian II*, par Kelgren, et à laquelle on pense que Gustave III a travaillé, l'amiral danois joue un rôle qui met dans le plus beau jour son caractère actif, brave et généreux. E—s.

NORDEN (Jean), graveur anglais, était né, suivant ce que l'on présume, dans le comté de Wilts, vers 1548. Il fit ses études à Oxford et fut reçu maître ès arts en 1573. Toutefois, ce fut par le dessin et la gravure, soit des estampes, soit des cartes de géographie, qu'il acquit un certain renom parmi ses compatriotes. Cecil (*voy.* ce nom), le ministre de confiance d'Elisabeth, l'honorait de sa protection ; mais les biographes de Norden ont remarqué qu'elle ne fut pas très-fructueuse pour lui, car il vécut généralement dans la gêne. Il demeura principalement à Fulham et à Hendon, paroisses du Middlesex, à peu de distance de Londres, et, vers la fin de sa vie, il obtint, pour lui et pour son fils conjointement, la place d'arpenteur du prince de Galles. Il mourut vers 1626. Parmi les écrivains anglais qui ont fait l'histoire des graveurs de leur pays, l'un lui attribue quinze sujets de dévotion, mais en exprimant des doutes ; l'autre, qui décrit une de ses gravures, pense que celles-là sont du fils. Quant aux cartes, on ne les lui dispute pas. Il mesura le comté d'Essex en 1584, ceux de Hertfort et de Middlesex en 1593, et, de plus, dessina les cartes du Cornouailles, du Hampshire, du Surrey et du Sussex ; celle du Surrey est la plus grande et la plus exacte. Toutes, excepté celle du Herts et du Hants, ont été copiées avec des additions dans le *Théâtre* de J. Speed (*voy.* ce nom). Le premier, il traça des routes sur les cartes ; mais on prétend qu'il ne faut pas se fier à ses dessins. On a de Norden : 1° *England*, etc. (l'Angleterre, guide destiné aux voyageurs anglais), Londres, 1625, in-4° ; 2° *Speculum Britannicæ. Description géographique et historique du comté de Cornouailles*, 1728, in-4°. Elle fut imprimée d'après un vieux manuscrit du muséum britannique. On dit que tout ce qu'elle contient de bon, et c'est le meilleur ouvrage de Norden, est emprunté de Richard Carew (*voy.* ce nom), et que, pour le reste, il n'apprend pas grand'chose. 3° *Speculum Britanniæ, ou Description historique et chorographique du Middlesex et du Hertfordshire*, 1573, in-4° ; réimprimé en 1637 et en 1723 ; 4° *Speculum Britanniæ pars altera, ou Tableau du Northamptonshire*, ibid., 1720, in-8°. C'est peu de chose. 5° *Dialogue de l'arpenteur*, ibid., 1602, in-4°. Ce traité contient des préceptes utiles. Diverses bibliothèques d'Angleterre conservent des manuscrits de Norden. E—s.

NORDEN (Frédéric-Louis), célèbre voyageur, capitaine de la marine royale de Danemarck, naquit le 22 octobre 1708 à Gluckstadt, dans le Holstein, où son père était lieutenant-colonel d'artillerie. Le jeune Norden, destiné à la marine, fut reçu à l'école des Cadets, à Copenhague ; il y fit des progrès remarquables et devint très-habile dans le dessin. Christian VI, instruit de ses heureuses dispositions, le nomma lieutenant en 1732, le gratifia d'une pension et le fit voyager. Norden alla d'abord en Hollande, où il passa deux ans à étudier tout ce qui avait du rapport à la marine ; il s'y lia aussi avec des artistes et des amateurs des beaux-arts et apprit à graver à l'eau-forte. Il partit pour Marseille en 1734 et après s'y être mis au fait de la construction des bâtiments et surtout de ceux qui sont plus particulièrement en usage dans la Méditerranée, il s'embarqua pour Livourne, où il redoubla d'application, afin de pouvoir bien remplir la tâche qu'on lui avait confiée. Il envoya, entre autres, plusieurs modèles à l'arsenal de Copenhague. Après avoir passé près de trois années en Italie, avoir vu Rome et s'être lié d'amitié avec plusieurs hommes de mérite, spécialement le baron de Stosch, si connu par son savoir et par son goût pour les médailles, il reçut de son roi, à Florence, l'ordre d'aller en Egypte pour décrire et dessiner les monuments antiques de ce pays. Il s'empressa d'obéir et fit voile en 1737 pour Alexandrie : il y débarqua au mois de juin après une traversée de trente jours et poursuivit sa route pour le Caire, où il arriva le 7 juillet. Un séjour de quatre mois le mit à même de bien connaître cette ville et les environs. Il visita les Pyramides, et, le 17 novembre, s'embarqua sur le Nil pour continuer son voyage. Il remonta ce fleuve jusqu'à Deïr ou Derre, en Nubie, au delà du tropique du Cancer. Des obstacles suscités par la mauvaise volonté des habitants du pays, l'empêchèrent d'aller plus loin. Il reprit la route du Caire le 6 janvier 1738, atterrit dans cette ville le 21 février, partit d'Alexandrie vers la fin de mai pour retourner en Europe, surgit à Livourne après avoir pris terre à Messine, et, ayant fait un tour à Venise, il retourna par l'Allemagne à Copenhague. Il fut présenté au roi, qui lui témoigna sa satisfaction. Norden ensuite fut élevé au grade de capitaine de vaisseau et nommé membre de la commission établie pour la construction des vaisseaux. La guerre s'étant allumée en 1740 entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, il alla servir comme volontaire dans la marine britannique. Il fut accueilli comme un voyageur distingué et partit pour l'Amérique sur une escadre destinée à porter du renfort à l'amiral Vernon, qui faisait le siége de Carthagène, entreprise malheureuse dont Norden avait commencé la relation ; d'autres occupations le forcèrent de

Digitized by Google

l'interrompre. De retour à Londres dans l'automne de 1741, il fut reçu membre de la société royale, à laquelle il lut un anglais un *Mémoire sur les ruines et les statues colossales de Thèbes*. Sa santé, naturellement faible, souffrait beaucoup de sa grande application au travail. Attaqué de consomption, il espéra que le changement de climat lui procurerait du soulagement, et il passa en France dans l'été de 1742 avec l'intention de se fixer dans les provinces méridionales et de visiter les différents ports de ce royaume; mais, durant son séjour à Paris, sa maladie prit un caractère plus grave, et il y succomba le 22 septembre 1742. Un officier de ses amis rapporta dans la capitale du Danemarck les manuscrits et les dessins de Norden. Celui-ci avait depuis longtemps mis beaucoup de soin à la rédaction de son *Voyage :* il consultait, sur les antiquités égyptiennes, diverses personnes instruites, revoyait et retouchait ses dessins et traduisait, du danois en français, ses observations sur l'Egypte. Ses fonctions et l'assiduité avec laquelle il s'y livrait durent naturellement ralentir son travail; ensuite son voyage en Angleterre et ses campagnes sur mer lui causèrent de nouveaux embarras. Il avait emporté avec lui une partie de ses papiers; ce qui lui donna la facilité de composer, à Londres, en anglais, deux ouvrages relatifs aux antiquités d'Egypte. Ses amis montrèrent le plus grand respect pour ses volontés et laissèrent sa relation telle qu'il l'avait écrite, en se bornant à mettre les matériaux en ordre et à y faire de légères corrections qui étaient indispensables. On a de Norden : 1° (en anglais) *Mémoire sur les ruines et les statues colossales de Thèbes en Egypte*, Londres, 1741, 1 vol. in-4° avec 4 planches : il a été, ainsi que les *Observations sur la pyramidographie de Greaves*, inséré dans l'ouvrage suivant; 2° (en français) *Voyage d'Egypte et de Nubie*, Copenhague, imprimerie royale, 1752 et 1755, 2 vol., grand in-fol. avec 159 planches et cartes. L'ouvrage fut traduit en anglais par Tempelman avec des notes et des observations, Londres, 1757, 2 vol. in-fol. avec les figures de l'original. Il en parut aussi une édition anglaise abrégée, avec un très-petit nombre de mauvaises figures; c'est d'après cette édition que fut faite une version allemande par S.-T.-I. Steffens, Breslau, 1779, 2 vol. grand in-8°. On en trouve un extrait en allemand dans le second volume de la Collection de voyages de Berlin, et en français dans le second volume du recueil intitulé les *Voyageurs modernes*, Paris, 1760, 4 vol. in-12 avec une carte. La relation en danois fait partie du recueil de voyages de Gyldendal. Norden était, avant la mémorable expédition des Français en Egypte, le seul Européen qui eût entrepris un voyage pittoresque dans ce pays. Le plan neuf et ingénieux d'après lequel il l'a exécuté, dit Langlès, a été suivi par les savants voyageurs qui ont décrit et dessiné les monuments de l'antiquité. C'est lui qui a imaginé de donner ces élévations, ces coupes géométrales et tous ces détails si utiles aux artistes. Il fournit de précieux éclaircissements sur les descriptions que les anciens nous ont transmises des monuments de l'Egypte. Cependant il n'a pas exclusivement consacré son pinceau à retracer les productions de l'art; il fait aussi connaître le cours du Nil (1), la culture du pays, les déserts qui l'entourent, les hommes qui l'habitent. On lui pardonne quelques inexactitudes que Bruce a relevées avec trop d'aigreur, et des fautes de style peu surprenantes en écrivant dans une langue qui n'était pas la sienne. L'édition de Copenhague, mise au jour par l'académie des sciences, est un des plus beaux livres qui eussent été publiés à l'époque où il parut : la grande édition anglaise ne lui cède guère. Le prix exorbitant auquel elles s'étaient élevées fit naître à Langlès, membre de l'Institut, l'idée d'en donner une plus commode, moins chère et surtout plus correcte; car les deux qui existaient offrent de nombreuses inexactitudes dans l'orthographe des noms arabes. Cette nouvelle édition a paru en trois volumes, grand in-4°, Paris, 1795-1798 : elle a été soigneusement conférée sur l'original et enrichie de notes et d'additions tirées des auteurs anciens et modernes et des géographes arabes. Les géographes remarquent avec plaisir les additions faites sur les cartes, où l'on a tracé des degrés de longitude et de latitude, les premiers comptés suivant les méridiens de Paris et de l'Ile de Fer. On y a corrigé les noms écrits en arabe : les planches ont été réduites avec beaucoup de soin. L'éditeur a donc rendu un service important aux savants et aux artistes E—s.

NORDENANKAR (Jean de), vice-amiral en Suède, mort au commencement de ce siècle, s'était avancé dans la marine par son mérite et en passant par tous les grades. Dans les dernières années, il fut chargé de l'administration économique d'une partie de la flotte. Mais ce qui le rend surtout digne d'occuper une place parmi les hommes remarquables de son pays, ce sont les voyages qu'il fit dans les mers du Nord, pour en connaître la vraie situation, les phénomènes, les profondeurs. Ces voyages ont eu pour résultats de très-bonnes cartes de la Baltique et du Cattegat, plusieurs observations intéressantes insérées dans les Mémoires de l'académie des sciences de Stockholm, dont Nordenankar était membre, et un Discours sur les courants de la Baltique, lu dans une séance de la même société en 1792. C-au.

NORDENFLYCHT (Hedwige-Charlotte), dame suédoise, née en 1718, morte en 1763, occupe un rang distingué parmi les poëtes de sa nation. Son goût pour les vers se forma à la campagne, où elle vécut longtemps avec ses parents. Un

(1) Les cartes du cours du Nil par Norden sont extrêmement détaillées et occupent 29 planches. Mais d'Anville les a trouvées si défectueuses qu'il n'a pu en faire aucun usage (*Mémoire sur l'Egypte*, p. 6 et 10).

Digitized by Google

Hymne au Créateur, fut le premier fruit de sa muse. S'étant établie à Stockholm, elle se lia avec les littérateurs les plus célèbres de cette capitale et leur proposa l'institution d'une société littéraire pour perfectionner le goût et la langue. Cette société publia plusieurs volumes de poésies et de discours en prose et fit époque dans la littérature suédoise. La réputation de madame de Nordenflycht se répandit en Europe, et Gesner, Haller, etc., célébrèrent ses talents. Ses principales productions poétiques sont des *Idylles*, des *Elégies*, la *Victoire de la Duna*, le *Passage des Belts*, les *Poëtes suédois*, l'*Apologie des femmes* contre J.-J. Rousseau. C—au.

NORDENHEIM (Jean-Christophe), médecin suédois, mort en 1719, accompagna pendant quelque temps l'armée de Charles XII et exerça ensuite l'art de guérir à Stockholm. On a de lui une dissertation latine, *De morbis hæreditariis*, qu'il publia en 1705 à Harderwyck, en Hollande, et qui lui valut le titre de docteur en médecine; une *Dissertation* contenant plusieurs thèses qu'il soutint en suédois l'année 1717 à l'université de Lund par ordre de Charles XII et en présence de ce prince; un *Traité*, en suédois, *des eaux minérales de Il'arby*, près de Stockholm (1708), et un autre *Traité*, dans la même langue, *sur la rougeole*, 1722. C—au.

NORDIN (Charles-Gustave), évêque et antiquaire suédois, né à Stockholm en 1749, fit ses études à l'université d'Upsal, où, pour obtenir le degré de *magister*, il soutint et publia une thèse : *De usu juris naturalis in vita civili*, 1771. Deux ans après il en soutint une autre plus importante sous la présidence du célèbre Ihre : *Monumenta suiogothica vetustioris ævi falso meritoque suspecta*, où il donna la première preuve de son goût pour l'étude de l'histoire nationale. Il y examine avec beaucoup de sagacité la prétendue authenticité du manuscrit runique intitulé *Saga de Hialmar et Ramer*. Il promettait dans cette dissertation d'examiner de même le bref du pape Grégoire IV, au sujet de l'institution canonique d'Anschaire en qualité d'archevêque, le privilége de l'empereur Louis le Débonnaire accordé au même St-Anschaire, la bulle du pape Agapet II et celle de Sylvestre II contenant la défense de faire usage des runes et d'autres actes suspects concernant le Nord; mais cette suite n'a point paru. Les études de Nordin ne tardèrent pas à prendre une fausse direction et le conduisirent à des résultats absurdes. Ayant entrepris l'examen des auteurs latins classiques pour y chercher des détails relatifs au Nord, il fut amené à y trouver des interpolations du moyen âge, et il finit par être sérieusement persuadé avec le P. Hardouin que Virgile, Horace et d'autres grands écrivains ont été falsifiés dans les cloîtres et que ces chefs-d'œuvre que nous admirons sont dus à des moines. Toutefois il ne publia point ce paradoxe; il se borna prudemment à en faire confidence à ses amis et à ses confrères. Il est fâcheux qu'il ait observé la même réserve à l'égard d'une foule de recherches plus utiles sur l'histoire de la Suède. Ayant été nommé en 1775 lecteur au gymnase d'Hernosand, il se prépara aux fonctions ecclésiastiques et mit au jour, pour preuve de ses connaissances en théologie, une dissertation intitulée *Lineamenta doctrinæ de illuminatione hominis irregeniti*, 1781; elle lui valut la place de lecteur en théologie. Le ministère ayant jeté les yeux sur lui pour composer un *Corpus diplomaticum* de la Suède, d'après le plan que Nordin avait tracé, il fut appelé à Stockholm pour y rassembler les matériaux de ce grand ouvrage dans les bibliothèques et les archives. Pendant qu'il se livrait à cette occupation, il fut connu personnellement du roi, qui jugea qu'un homme aussi instruit dans l'histoire nationale pourrait être précieux au gouvernement. La suite a fait voir que le roi ne s'était pas trompé. Nordin fut nommé en 1786 membre de l'académie suédoise et de l'académie des belles-lettres. En sa qualité d'académicien, il prononça un discours contenant des Remarques sur les variations du langage suédois, depuis les temps les plus anciens jusqu'au roi Charles XI. Il y avança encore une opinion qui a paru avec raison paradoxale aux savants de la Suède. Dans la persuasion où il était que les Lapons avaient été les plus anciens habitants de la Suède, il entreprit de prouver que les traces du langage lapon se retrouvent dans le suédois et surtout dans les dénominations locales. On assure que les preuves manuscrites que Nordin a laissées sur cette affinité du lapon et du suédois sont très-frappantes et qu'il y a établi des comparaisons curieuses entre le lapon et le latin. Au reste, Ihre, dans la préface du Dictionnaire lapon, abonde dans le sens de Nordin. Celui-ci fit encore pour l'académie des belles-lettres des recherches sur l'histoire du Nord, d'après Tacite, Adam de Brème, Rimbert et Saxo; mais ce Mémoire n'a point été publié. Après avoir été nommé pasteur à Skelleftea, dans le diocèse d'Hernosand, il fut appelé à la prévôté de cet évêché et envoyé par le diocèse en qualité de représentant du clergé à la diète à Stockholm. Il y entra complétement dans les vues du gouvernement au sujet des propositions ecclésiastiques, et, en récompense du zèle avec lequel il avait soutenu les mesures du roi, il reçut le brevet d'historiographe de l'ordre du Séraphin. Dans les diètes suivantes, il fut membre de plusieurs comités, notamment de celui qui avait pour but la révision des affaires de la banque. Tandis que les états du royaume visaient à resserrer l'autorité royale et à prévenir les abus du pouvoir, Nordin se montra partisan ferme et zélé du même pouvoir : aussi ne put-il échapper au soupçon de ne travailler qu'à sa propre élévation. En 1792, Gustave l'admit dans son conseil; mais ce prince ayant péri de la main d'un assassin, Nordin perdit son influence, se retira dans sa prévôté et

Digitized by Google

reprit ses fonctions de lecteur. Sa réputation lui procura successivement la cure de Nora, dans l'Angermanie, l'honneur de siéger à la diète de Norkœping en 1800, puis le titre de docteur en théologie. En 1803, il fut encore appelé au comité de révision de la banque; en 1805, enfin, le diocèse d'Hernosand le proposa pour le siége vacant, et le roi lui accorda cet évêché. Avant même d'être évêque, Nordin avait travaillé à la propagation de l'Evangile parmi les Lapons : il contribua à l'érection de plusieurs chapelles dans les paroisses éloignées et fit achever la traduction laponne de la Bible, dont il avait déjà paru, en 1755, une partie contenant le Nouveau Testament. Pour l'impression de cet ouvrage, il fonda à Hernosand une imprimerie, la plus septentrionale qu'il y eût en Suède. La révolution qui amena en 1809 la chute du fils de Gustave III appela Nordin de nouveau à l'assemblée des représentants du royaume. Il y fit partie du comité de constitution et du comité secret et coopéra au projet de la nouvelle constitution. Charles XIII le nomma ensuite commandeur de l'ordre de l'Etoile polaire. De retour dans son diocèse, il y mourut le 14 mars 1812. Nordin a laissé de deux mariages plusieurs enfants, qui ont été élevés au rang de la noblesse. Il avait réuni une immense collection de matériaux pour l'histoire de Suède : ce sont des chroniques et annales imprimées ou manuscrites, des chartes, des généalogies, des nécrologies, toutes sortes d'actes publics, des états dressés par les couvents, les corporations, etc. Indépendamment des copies et extraits faits par Nordin même ou par d'autres personnes, il s'y trouve aussi des manuscrits originaux, tels que le pamphlet du comte Torstenson contre Charles XI, intitulé la *Pomme d'or*, les correspondances de divers ambassadeurs, les anecdotes du règne de Frédéric, par Woltemar, etc. Cette collection, formant environ 2,400 volumes, dont le professeur Fant a dressé le catalogue, a été achetée par le prince Bernadotte, depuis roi de Suède, pour la somme de trois mille écus de banque, et donnée à l'académie d'Upsal. Le baron Adlerbeth, conseiller d'Etat, a donné une *Notice* très-étendue sur Nordin; elle est insérée dans le tome 10 des Mémoires de l'académie des belles-lettres de Suède, Stockholm, 1816. D—G.

NORDSTERN. *Voyez* NOSTITZ.

NORES (JASON DE), né à Nicosie, dans l'île de Chypre, au 16e siècle, était d'une famille originaire de Normandie. Dépouillé de tous ses biens par l'invasion des Turcs, en 1570, il se retira en Italie et s'établit à Padoue. Il s'était adonné à l'étude de la philosophie, et en 1577 il fut choisi pour remplir la chaire de la philosophie morale d'Aristote; il la conserva jusqu'à l'époque de sa mort, en 1590, causée par le chagrin de voir exiler son fils unique, qui avait tué en duel un noble vénitien. Il a laissé, soit en latin, soit en italien, quatorze ouvrages, dont Niceron donne la liste dans le tome 40 de ses *Mémoires*; ils sont relatifs les uns à la rhétorique, les autres à la philosophie. On loue le style de Nores, son érudition, sa méthode. Les éloges que Possevin donne à son traité *Della retorica*, 1584, in-4°, n'ont pas empêché ce livre de tomber dans l'oubli; mais on parle quelquefois de la *Poetica di Jason de Nores*, 1588, in-4°. L'auteur s'y élève avec violence contre les tragi-comédies pastorales. Il les appelle des monstres, produits par des gens qui n'avaient nulle connaissance de l'antiquité, et il soutient qu'elles sont contre les règles de l'ancienne poésie. Guarini, persuadé que cette critique attaquait son *Pastor fido*, publia pour sa défense : *Il Verato* (voy. GUARINI). De Nores riposta par une *Apologia contro l'autore del Verato*, 1590, in-4°; et il mourut pendant que Guarini travaillait à son *Verato secondo*, « réplique si sanglante, « dit Bayle, qu'on croit qu'elle aurait pu faire « mourir le censeur des Pastorales ». — NORES (Pierre de), fils de Jason, était, de même que le précédent, homme de lettres; mais il n'a laissé que des manuscrits, parmi lesquels on cite une *Vie de Paul IV*. Il avait été secrétaire de plusieurs cardinaux. A. B—T.

NORFOLK (ROGER BIGOD, comte DE), maréchal d'Angleterre, épousa Isabelle, fille d'Alexandre, roi d'Ecosse, qui avait été son tuteur. Il assista, comme ambassadeur du roi et des barons d'Angleterre, au concile général de Lyon, en 1245, et s'éleva fortement contre les prétentions du pape, qui s'arrogeait le titre de seigneur suzerain du royaume, en s'appuyant sur un acte de Jean Sans-terre. Ce Norfolk fut du nombre des barons anglais qui forcèrent Henri III à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*, et à se conformer aux *provisions* d'Oxford, qui lui enlevaient toute l'autorité (*voy.* MONTFORT). Il mourut sans postérité en 1270. — Son neveu, Roger Bigod, comte DE NORFOLK, comme lui maréchal d'Angleterre, eut de nombreuses et violentes discussions avec Edouard Ier, et contraignit ce puissant monarque à confirmer, comme son prédécesseur, la *grande charte* et la *charte des forêts*. Il contribua aussi à lui arracher le fameux statut connu sous le nom de *confirmation des chartes*, que les Anglais considèrent comme non moins important que la grande charte elle-même, et un acte intitulé *Articles sur les chartes*. Cet acte institue dans chaque comté une cour composée de trois membres élus par les communes du comté et exclusivement chargés de juger les délits contre les deux chartes, avec pouvoir de punir par amende et emprisonnement. En 1301, Norfolk, que la mort du comte d'Hereford, connétable du royaume et, comme lui, l'un des plus ardents défenseurs des libertés du peuple, exposait seul au ressentiment d'Edouard, le fit, par son testament, son héritier universel, et lui remit la baguette de maréchal d'Angleterre. D—Z—S.

NORFOLK (JEAN HOWARD, fut le premier de l'il-

Digitized by Google

lustre famille des Howards (1) [les Montmorency de l'Angleterre], qui porta le titre de duc DE), que son chef conserve encore actuellement. Il était fils de sir Robert Howard, d'une famille déjà fort ancienne et très-distinguée, et de Marguerite, fille aînée de Thomas de Mowbray, duc de Norfolk (2), investi de l'office de comte-maréchal d'Angleterre, aujourd'hui héréditaire dans cette famille. Il se fit remarquer par sa bravoure pendant les guerres de Henri VI contre la France. Il était chevalier en 1452 et accompagna le célèbre Jean Talbot, comte de Shrewsbury, qui périt à la bataille de Castillon ou Châtillon. Il paraît que le jeune Howard fut fait prisonnier et ne recouvra sa liberté qu'après une captivité de sept ans. Edouard III, qui l'admit dans son intimité, lui donna en 1462 le commandement d'une flotte considérable, qui ravagea les côtes de Bretagne et du Poitou. Edouard, satisfait de la manière dont Howard avait rempli une mission qu'il lui avait confiée auprès de Louis XI, le nomma en 1468 trésorier de sa maison et en 1470 capitaine général de toutes les forces de terre et de mer, pour déjouer les projets hostiles des partisans de la maison de Lancastre, commandés par le comte de Warwick et le duc de Clarence. Après la mort de Warwick, en 1471, lord Howard fut nommé à sa place député gouverneur de Calais et des pays environnants, et fut souvent employé depuis comme négociateur, tant auprès du roi de France et du duc de Bourgogne, qu'auprès du roi de Portugal. En 1475, Edouard, ayant, à l'instigation du duc de Bourgogne, déclaré la guerre à la France, débarqua à Calais, où il fut reçu par Howard, nommé depuis chevalier de la Jarretière et gouverneur de la Tour de Londres. Pendant le règne d'Edouard IV, lord Howard avait été l'un des chefs du parti de l'ancienne noblesse, qui voyait avec envie l'accroissement rapide et illimité du crédit de la famille de la reine. La plus grande partie des barons et le peuple en général favorisaient ce parti. A l'époque de la dernière maladie d'Edouard, d'après ses instances, une espèce de réconciliation parut s'opérer; mais à sa mort les deux partis se réveillèrent, et il en résulta un trouble et une confusion extrêmes. On doit croire que Howard se joignit aux ennemis d'Edouard V; car à l'avénement de Richard III, il fut créé duc de Norfolk et comte-maréchal d'Angleterre, avec un pouvoir très-étendu; et, quelque temps après, Richard le nomma pour sa vie lord-amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine, en lui faisant une grande concession de terres. Le duc de Norfolk, qui était à peu près le seul membre de la haute noblesse resté attaché à la cause de Richard III, ne jouit pas longtemps des avantages que ce souverain lui avait accordés; car il fut tué avec lui le 22 août 1485 à la bataille de Bosworth, où il commandait l'avant-garde. Après sa mort, on fit le procès à sa mémoire, et il fut condamné comme coupable de haute trahison par le parlement que Henri VII avait convoqué, quoique ce prince, à l'époque où le duc de Norfolk combattait contre lui, ne fût souverain ni de droit ni de fait. D—z—s.

NORFOLK (THOMAS HOWARD, deuxième duc DE), fils aîné du précédent, commandait le corps d'archers à la bataille de Bosworth (1485), où il resta prisonnier. Henri VII le fit enfermer dans la Tour, et, après trois ans et demi de détention, lui rendit la liberté et le titre de comte de Surrey. Il lui confia ensuite le commandement d'un corps de troupes, avec lequel Surrey parvint à soumettre des révoltés qui s'étaient soulevés au nord du royaume. Chargé en 1495 de repousser les Ecossais qui avaient annoncé l'intention de pénétrer en Angleterre, Norfolk s'empara sur eux du château d'Ayton, et mit leurs frontières à feu et à sang. Jacques IV, roi d'Ecosse, fut tellement irrité de ces ravages, qu'oubliant sa dignité, il proposa un cartel au comte de Surrey. Celui-ci répondit prudemment que tant qu'il serait à la tête de l'armée de son souverain, sa vie devait être uniquement consacrée à le servir, mais qu'aussitôt qu'il aurait déposé le commandement, le roi d'Ecosse trouverait toujours en lui un homme prêt à accepter l'honneur qu'il voulait bien lui faire. La querelle en resta là. En 1501, l'importante dignité de lord-trésorier d'Angleterre lui fut conférée; et il conclut en 1502 un traité de paix avec le roi d'Ecosse, qui épousa par procureur Marguerite, fille aînée de Henri VII. Cette princesse n'étant âgée que de douze ans, la consommation du mariage fut renvoyée à l'année suivante, et les comtes de Surrey et de Northumberland la conduisirent à son époux. Ce fut aussi le comte de Surrey qui conclut avec l'empereur Maximilien un mariage entre Charles, prince d'Espagne, et Marie, seconde fille du roi d'Angleterre. Nommé par le testament de Henri VII l'un de ses exécuteurs testamentaires, le comte de Surrey fut confirmé par son successeur (Henri VIII) dans son office de lord-trésorier, devint l'un des membres du conseil privé et fut chargé de plusieurs négociations importantes. Cependant Fox, évêque de Winchester, mécontent de la perte de son influence et de la grande faveur de Surrey, plaça auprès du roi Thomas Wolsey, fils d'un boucher d'Ipswich, qui par son adresse sut bientôt les éclipser tous les deux, et devint par la suite cardinal et premier ministre. Henri VIII, ayant entrepris une expédition en France (1513),

(1) Les annales de cette famille sont intimement liées avec l'histoire d'Angleterre, non-seulement par les services que ses membres ont rendus soit dans le cabinet, soit sur le champ de bataille, mais encore par les *attainder*, les restaurations et les meurtres judiciaires. Une circonstance assez remarquable ce sont les fréquentes condamnations des chefs de cette famille, qui la plupart ont porte leur tête sur l'échafaud, et leurs changements fréquents de religion, une partie ayant été catholiques et les autres protestants depuis le règne de Henri VIII jusqu'à nos jours.

(2) Ce duc de Norfolk était arrière-petit-fils, par les femmes, de Thomas Plantagenet de Brotherton, comte de Norfolk, deuxième fils du roi Edouard Ier par sa seconde femme, Marguerite, fille de Philippe le Hardi, roi de France; il fut le premier investi de l'office de comte-maréchal d'Angleterre.

Digitized by Google

envoya Surrey défendre le nord de l'Angleterre contre l'invasion qu'il craignait. En effet, le roi d'Ecosse ne tarda pas à passer la Tweed, à la tête de 10,000 hommes suivant les uns, et de 100,000, suivant d'autres. Le comte de Surrey marcha contre lui et parvint à engager le combat auprès de Flodden (9 septembre 1513). Les Ecossais furent mis dans une déroute complète ; la perte fut à peu près égale de part et d'autre ; mais les Ecossais y perdirent leur roi, qui fut tué en combattant vaillamment, et la fleur de leur noblesse. Henri VIII, pour témoigner à Surrey combien il était reconnaissant d'un si grand service, ajouta à son écusson un lion rouge, tel qu'il se trouve dans les armes d'Ecosse, et percé d'une flèche, et il lui rendit le titre de duc de Norfolk. En 1514, le nouveau duc conclut la paix avec Louis XII, roi de France, qui épousa par procureur Marie, sœur aînée de Henri VIII ; et au mois d'octobre de la même année, Norfolk, accompagné d'un cortége magnifique, conduisit la nouvelle reine à Abbeville, et la remit entre les mains de son époux, après avoir failli périr dans la traversée. En 1521, il fut contraint de présider, en qualité de grand sheriff, au jugement d'Edouard Stafford, duc de Buckingham, beau-père de son fils aîné. Il éprouva un vif saisissement en prononçant sa condamnation à mort, et ne put s'empêcher de verser des larmes; il obtint ensuite, après des instances réitérées, sa retraite de l'office de lord-trésorier, qui fut donné à son fils (4 décembre 1522). Le duc de Norfolk mourut le 21 mai 1524, dans son château de Framlingham, où il s'était retiré. Il s'était marié deux fois; il eut de sa première femme huit fils et deux filles, dont l'une épousa Thomas, vicomte de Rochford, depuis comte d'Ormond, et fut mère de la reine Anne Boleyn. D—z—s.

NORFOLK (Thomas Howard, troisième duc de), fils aîné du précédent, naquit vers 1474. Connu d'abord sous le nom de lord Howard, il suivit avec quelque distinction la carrière des armes et reçut en 1510 l'ordre de la Jarretière. A la mort de son frère lord Edouard (1513), il devint lord-amiral, monta aussitôt à bord de la flotte anglaise, effectua un débarquement de troupes sur les côtes de France, et ne se retira qu'après avoir mis le pays à contribution. Il commandait l'avant-garde, composée de 5,000 vétérans, à la bataille de Flodden. Le roi, en rendant à son père le titre de duc de Norfolk, le nomma comte de Surrey. En 1521, le cardinal Wolsey, qui désirait compléter plus sûrement la ruine du duc de Buckingham, beau-père de Surrey, chercha à éloigner celui-ci, en le faisant nommer lord-lieutenant d'Irlande, en remplacement du comte de Kildare. Peu de jours après son arrivée dans ce royaume, il réunit au petit nombre de troupes régulières qu'il avait emmenées avec lui d'Angleterre quelques milliers de miliciens levés à la hâte, et s'avança jusqu'à Slane, pour s'opposer aux progrès du chef irlandais O'Neal, qui avait envahi la province de Meath, avec une armée de 1,000 hommes d'infanterie et de 4,000 chevaux. A l'approche des Anglais, O'Neal s'enfuit avec une telle précipitation, qu'il fut impossible de découvrir ce qu'était devenue son armée. Bientôt après, il implora son pardon, qui lui fut accordé. Pendant une administration de deux années, Surrey fut presque toujours engagé dans des expéditions militaires, dont le détail n'offre point d'intérêt. Il parvint, avec beaucoup de difficulté, à soumettre la tribu d'O'Moore, le plus redoutable des chefs insurgés, et à pacifier les différentes parties de l'Irlande, autant par la force des armes, que par sa conduite sage et modérée et sa sévère justice. S'il fût demeuré plus longtemps dans ce royaume, la connaissance parfaite qu'il avait du pays et du caractère des habitants, et l'estime qu'il avait su leur inspirer, auraient sans doute prévenu les désastres qui suivirent sa retraite, en janvier 1522. Forcé de prendre le commandement d'une expédition dirigée contre la France, il opéra un débarquement sur les côtes de Bretagne et s'empara de Morlaix par la trahison du capitaine de cette ville (1), qu'il abandonna après l'avoir laissé piller par ses troupes. Il ravagea ensuite le pays et pénétra en Picardie pour se réunir aux troupes de l'empereur, qu'il avait auparavant envoyées jusqu'en Espagne (2). Après avoir brûlé Marquise, assiégé et pris Montdidier, il s'avança jusqu'à onze lieues de Paris; mais ayant appris que le duc de Vendôme venait à sa rencontre avec quelques forces, il se retira. De retour en Angleterre, le comte de Surrey fut nommé lord-trésorier, sur la démission du duc de Norfolk son père, et fut en même temps mis à la tête de l'armée destinée à marcher contre les Ecossais (3). Il s'avança dans leur pays et les battit plusieurs fois, après avoir pris d'assaut la forteresse de Jedworth. Il ne fut pas si heureux dans ses négociations politiques, que fit échouer la résolution adoptée par le jeune roi d'Ecosse, de se mettre lui-même à la tête du gouvernement. Le duc de Norfolk, car Surrey portait ce titre depuis la mort de son père, fut en 1525 l'un des commissaires nommés par Henri VIII pour traiter de la paix avec la France pendant la captivité de François Ier. Quatre ans après (9 octobre 1529), il fut chargé, avec le duc de Suffolk, de retirer le grand sceau des mains du cardinal Wolsey. Ce ministre disgracié refusa d'abord de le rendre, sous prétexte qu'il l'avait obtenu pour la vie; mais il obéit le lendemain, sur l'ordre exprès du roi, qui l'exilait dans une de ses terres.

(1) Ce capitaine prévint les Anglais du jour où Morlaix devait se trouver presque sans habitants, parce que la noblesse du pays s'était assemblée à Guingamp et que le peuple était allé à la foire de Noyal-Pontivy.

(2) Pour faire sa cour au roi d'Angleterre, Charles-Quint avait nommé le comte de Surrey amiral de la marine impériale.

(3) Aucun sujet anglais n'avait, avant lui, été investi à la fois de la garde du trésor et du commandement des forces de terre et de mer.

Digitized by Google

Norfolk, qui, dans la prospérité du cardinal, avait été l'un de ses courtisans assidus, ne rougit pas, lorsque celui-ci fut dans le malheur, de le menacer qu'il le déchirerait avec ses dents, s'il ne se retirait pas à York pour y remplir ses fonctions d'archevêque. En 1531, Norfolk, toujours zélé pour la religion catholique, se joignit à plusieurs autres pairs qui adressèrent au pape une déclaration pour lui faire connaître que sa suprématie était en danger s'il ne consentait pas au divorce du roi avec Catherine d'Aragon. Le pape ne se décidant pas, Henri VIII épousa Anne Boleyn, en présence du duc de Norfolk, oncle de cette favorite, et d'un petit nombre de témoins. Malgré cet éclat, le roi d'Angleterre, qui désirait encore éviter une rupture complète avec le pape, députa deux fois Norfolk vers François Ier, d'abord pour le détourner de l'entrevue qu'il devait avoir à Marseille avec Jules II, ou du moins pour obtenir son consentement aux nouveaux liens qu'il venait de contracter, et ensuite pour demander la révocation des censures fulminées contre lui. Ce fut à cette époque que Henri nomma Norfolk comte-maréchal d'Angleterre. Diverses causes, expliquées dans l'article de ce souverain, rendirent infructueuses les démarches de Norfolk, que François Ier avait décoré du collier de St-Michel, lors de l'entrevue qui eut lieu à Boulogne entre ce prince et le roi d'Angleterre. Quoique le duc de Norfolk parût approuver toutes les démarches de son souverain, il n'en conservait pas moins un vif attachement pour la religion catholique; et malgré les liens de parenté qui l'unissaient à la reine, comme elle montrait un zèle ardent pour la réformation et un grand acharnement contre l'ancienne doctrine, il ne laissa échapper aucune occasion de lui nuire dans l'esprit de Henri. Lorsqu'en 1535 ce monarque inconstant eut fait arrêter Anne Boleyn, Norfolk se déclara ouvertement contre elle, parce qu'il pensait que sa mort pourrait contribuer au rétablissement de l'union avec le saint-siége. Il présida à son jugement; et ce fut lui qui prononça le 19 mai 1536 la sentence qui envoya cette malheureuse à l'échafaud. Le mécontentement produit par la suppression des monastères des ordres inférieurs ayant fait éclater une insurrection dans le nord de l'Angleterre, Norfolk eut la mission de rétablir l'ordre. Comme il passait pour être ennemi des nouvelles opinions, et pour favoriser celles des mécontents qu'il avait à combattre, sa position était fort délicate. Il agit avec une telle prudence, qu'il réussit à satisfaire le soupçonneux Henri. Ayant à peine 5,000 hommes contre une multitude que le fanatisme rendait redoutable, et qui était commandée par un gentilhomme nommé Aske, il marcha cependant contre les rebelles et les amusa pendant quelque temps par des négociations; mais les renforts qu'il attendait n'arrivant point, et l'insurrection faisant chaque jour des progrès, il décida Henri à promettre un pardon général et la convocation d'un prochain parlement où ils pourraient exposer leurs griefs; il parvint ainsi à dissiper leur rassemblement, qui avait pris le titre de *Pèlerinage de grâce*. Comme il existait encore des mécontents, et qu'une autre insurrection avait éclaté dans le Cumberland, Norfolk, qui n'avait pas renvoyé ses troupes, tomba sur les rebelles, qui avaient osé assiéger Carlisle; il les battit complétement et fit pendre soixante-dix des principaux. Deux ans après, 1539, il contribua à faire adopter dans la chambre des pairs le bill relatif aux articles de foi proposés par Henri VIII; cet acte, connu sous le nom de *Bill des six articles*, est nommé par les protestants *Bill de sang*, à cause des dispositions rigoureuses qu'il contenait contre eux. Aidé de l'influence de Catherine Howard, sa nièce, que le roi avait épousée après la mort de Jeanne Seymour, Norfolk détermina le roi à persécuter vivement les réformés et à faire périr Thomas Cromwell, comte d'Essex, que les catholiques regardaient comme leur ennemi caché. L'exécution de Catherine Howard ne diminua en rien le crédit du duc de Norfolk, son oncle, qui, malgré cet événement, conserva sa place et son influence dans le conseil. Nommé en septembre 1542 capitaine général de toutes les forces du roi dans le Nord, il fit en Ecosse, à la tête de 20,000 hommes, une expédition qui se termina sans résultat. Il eut en 1544 un commandement important dans l'armée que Henri conduisit lui-même en France; la prise de Boulogne fut le seul fruit de cette expédition. De retour en Angleterre, Norfolk essaya vainement de perdre Cranmer dans l'esprit de Henri; lui-même était déjà au bord de l'abîme. Après avoir occupé pendant tant d'années les charges les plus importantes et rendu les services les plus signalés, des membres de la noblesse qui détestaient Norfolk, parce qu'ils l'accusaient de les avoir traités avec mépris lors de la dernière guerre d'Ecosse, parvinrent à inspirer au roi de la défiance sur les intentions et la puissance de ce seigneur et du comte de Surrey, son fils. Henri VIII, qui sentait sa fin approcher et qui craignait les menées de Norfolk pendant une minorité, influencé peut-être d'ailleurs par le dégoût que la mauvaise conduite de Catherine Howard lui avait inspiré contre toute sa famille, fit arrêter soudainement le duc et son fils le 12 décembre 1546, et les envoya à la Tour. Henri était si fort irrité contre Norfolk, que non-seulement il ordonna de saisir tous ses biens, mais qu'il prévint ses ambassadeurs dans les cours étrangères, que le duc et son fils avaient conspiré pour s'emparer du gouvernement pendant sa vie, et pour retenir après sa mort le prince royal prisonnier entre leurs mains. Surrey, qui n'était que membre de la chambre des communes, fut condamné à mort par un jury, après une enquête de peu de jours; la sentence fut exécutée sans délai. Mais comme Norfolk appartenait à la chambre haute, son juge-

Digitized by Google

ment entraîna quelques délais; il fut néanmoins également déclaré coupable, et l'ordre pour le décapiter fut immédiatement envoyé au gouverneur de la Tour (28 janvier 1547); mais le roi étant mort le même jour, cette circonstance sauva la vie au duc; le conseil pensa qu'il ne fallait pas commencer un nouveau règne par l'exécution du premier seigneur du royaume. La puissance des ennemis de Norfolk était si grande, qu'à l'avénement d'Edouard VI une proclamation, portant pardon de tous les crimes, de quelque espèce qu'ils fussent, ayant été publiée, il fut placé en tête des six qui en furent seuls exceptés. Il resta enfermé à la Tour pendant tout le règne d'Edouard. A l'avénement de Marie (3 août 1553), Norfolk fut mis en liberté et rétabli dans ses honneurs et dans ses biens, sans avoir besoin de pardon, ni d'ordre de restitution. Le motif de cette conduite fut expliqué dans un acte rendu par la reine, où elle déclarait entre autres choses : « Que Norfolk n'était inculpé « d'aucun délit particulier dans l'acte d'*attainder;* « qu'on l'accusait seulement en termes généraux « de trahison et de conspiration; que le roi n'a- « vait pas signé de sa propre main la commis- « sion, etc. ». D'autres irrégularités étaient encore rappelées dans cet acte, où l'on donnait les plus grands éloges à la conduite du duc et de ses ancêtres. Le zèle bien connu de Norfolk pour la religion catholique lui fit obtenir une grande influence sur l'esprit de Marie; il fut un des ministres qui lui conseillèrent d'épouser Philippe d'Espagne, mariage que la reine désirait. La haine que les protestants avaient conçue contre cette princesse produisit plusieurs insurrections; Norfolk fut chargé, au commencement de 1554, d'apaiser celle que sir Thomas Wyat avait excitée. Il marcha contre lui à la tête des gardes et d'un corps de 500 hommes levés dans la ville de Londres; il obtint d'abord quelques avantages; mais une partie de ses troupes ayant refusé de combattre, il revint à Londres avec son armée. Comme il avait alors plus de quatre-vingts ans, il se retira dans sa terre de Kenning-Hall, au comté de Norfolk, et y mourut le 25 août 1554, après avoir servi sous les règnes de huit monarques. Il avait eu deux enfants d'Anne, sa première femme, fille d'Edouard IV; mais ils moururent fort jeunes. Il en eut trois de sa seconde femme Elisabeth, fille d'Edouard Stafford, duc de Buckingham. D—z—s.

NORFOLK (Thomas Howard, quatrième duc de), petit-fils du précédent, fils aîné du comte de Surrey (voy. ce nom), décapité quelques jours avant la mort de Henri VIII, naquit vers 1536. La reine Elisabeth, auprès de qui il était en grande faveur, le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière la première année de son règne (1558). Au commencement de 1567, Charles IX, roi de France, ayant autorisé la reine d'Angleterre à conférer l'ordre de St-Michel à deux de ses gentilshommes, elle choisit le comte de Leicester, son favori, et le duc de Norfolk. Lorsque Marie Stuart, poursuivie par ses sujets révoltés, après la défaite de sa petite armée à Langside, vint implorer le secours d'Elisabeth (voy. Marie), Norfolk fut un des commissaires anglais nommés pour prendre connaissance du crime qu'on lui imputait. Il se rendit, au mois d'octobre 1568, à York, où il eut plusieurs conférences avec Murray, régent d'Ecosse, et avec les commissaires choisis par le jeune roi Jacques et par sa mère. Mais ces réunions ne produisant aucun résultat, les députés furent rappelés, à la grande satisfaction de Norfolk, qui répugnait à porter une sentence contre sa conscience en condamnant Marie, et craignait, s'il se montrait favorable à sa cause, d'encourir la disgrâce de sa souveraine. Il paraît d'ailleurs que Norfolk avait des motifs très-puissants pour s'intéresser au sort de la reine d'Ecosse, et qu'il avait à cette époque formé le projet de se placer sur le trône en l'épousant. Maitland fut le premier qui eut l'idée de cette alliance, dont Norfolk, qui venait de perdre sa femme, saisit avec avidité la proposition. Le comte de Murray lui avait aussi laissé entrevoir que ce mariage pourrait s'effectuer. Plusieurs auteurs affirment que des pourparlers avaient eu lieu, et qu'une correspondance très-active avait existé à ce sujet entre la malheureuse reine d'Ecosse et le duc de Norfolk, par l'intermédiaire de lady Scroop, sa sœur. Ce projet, soutenu par une grande partie des principaux seigneurs d'Angleterre, et même par le comte de Leicester, favori d'Elisabeth, qui s'était engagé à obtenir le consentement de cette princesse, ne pouvait rester longtemps secret. A peine la reine en connut-elle quelques détails, qu'elle fit éclater son mécontentement. Norfolk effrayé chargea Leicester de lui découvrir tout ce qui s'était passé; mais celui-ci l'amusa de belles paroles; et dans l'intervalle Elisabeth, ayant invité Norfolk à dîner avec elle à Farnham, lui dit seulement qu'elle lui conseillait *de faire attention sur quel oreiller il reposait sa tête.* Bientôt après Leicester étant tombé malade, et ayant tout dévoilé à la reine qui était venue le visiter, cette princesse accabla Norfolk de reproches, et lui ordonna de renoncer à ses prétentions. Celui-ci le promit, et affecta même d'attacher peu d'importance à ce mariage, en disant « que les biens qu'il possédait en An- « gleterre ne valaient guère moins que tout le « royaume d'Ecosse ». Il fut néanmoins vivement affecté de cette entrevue; et ses craintes redoublèrent lorsqu'il s'aperçut que la reine et ses ministres le voyaient de mauvais œil, et que tous ses amis évitaient sa présence. Il hésitait cependant encore sur le parti qu'il devait prendre, lorsque Leicester l'informa qu'on devait l'arrêter. Norfolk quitta précipitamment la cour, et se retira dans sa terre de Kenning-Hall, où il fut entouré d'espions qui observaient ses moin-

Digitized by Google

dres démarches et en transmettaient des rapports envenimés. Fatigué bientôt de vivre toujours dans les transes et de ne recevoir aucune nouvelle des amis qu'il avait à Londres, il résolut de se rendre dans cette ville et d'y implorer le pardon d'Elisabeth. Mais à peine arrivé à Uxbridge, il fut arrêté et conduit à Burnham, où il subit un interrogatoire par suite duquel il fut envoyé à la Tour (octobre 1569). Pendant son emprisonnement, une révolte éclata dans le comté de Norfolk, où il était singulièrement aimé; mais elle fut promptement étouffée. Après être resté quelque temps à la Tour, Norfolk en fut retiré le 4 août 1570, sous prétexte que la peste s'y était manifestée, et on lui laissa sa propre maison pour prison. En sortant de la Tour, Norfolk donna sa parole qu'il n'entretiendrait plus aucune relation avec la reine d'Ecosse; mais persuadé qu'il avait perdu pour toujours la confiance d'Elisabeth, et irrité de voir qu'il ne jouissait pas d'une liberté complète, il oublia ses serments et renoua sa correspondance avec Marie. Une promesse de mariage fut échangée entre eux; et pour parvenir à réaliser cette union, il encouragea de son consentement le projet formé pour sa délivrance, de concert avec le pape, le roi d'Espagne et le duc d'Albe, qui commandait dans les Pays-Bas. Cette conspiration échappa à la vigilance d'Elisabeth et de son ministre Cecil; mais Norfolk ayant servi d'intermédiaire pour faire passer de l'argent aux Ecossais, partisans de Marie et proclamés alors ennemis de l'Angleterre, il fut trahi par celui qu'il avait chargé de cette commission, et enfermé de nouveau à la Tour le 4 septembre 1571, avec plusieurs autres seigneurs qui, dans l'espoir du pardon, confessèrent tout ce qu'ils savaient. Higford, son secrétaire, fut appliqué à la question, et remit, pour sauver sa vie, la clef du chiffre dont se servait Norfolk, ainsi que sa correspondance avec Marie, quoiqu'il eût reçu dans le temps l'ordre de la brûler. On a même prétendu que la reine d'Ecosse, se voyant sans espoir de recouvrer sa liberté, avait livré toutes les lettres de Norfolk et d'autres documents importants, se flattant qu'Elisabeth lui tiendrait compte de cette démarche. Mais il paraît constant que ce fut Murray, à qui Norfolk s'était confié, qui livra cette correspondance (*voy.* MARIE). Quoi qu'il en soit, Norfolk, qui avait d'abord nié les crimes qu'on lui imputait, avoua tout devant le conseil, lorsqu'on lui produisit les aveux qui avaient été faits et les lettres qu'il avait écrites. Telle était la popularité de ce seigneur que, pour l'affaiblir, la reine crut devoir faire répandre dans tout le royaume les détails de cet interrogatoire. Traduit le 16 janvier 1572 devant vingt-cinq pairs présidés par le comte de Shrewsbury, il fut déclaré, à l'unanimité, coupable de haute trahison (1). La reine hésita longtemps avant de signer l'ordre de l'exécution, soit qu'elle eût conservé quelque amitié pour Norfolk, et qu'elle eût pitié de la jeunesse et du mérite du premier seigneur de son royaume, soit qu'elle voulût affecter une grande clémence; elle signa deux fois le *warrant*, et révoqua deux fois la fatale sentence. Mais, après quatre mois d'hésitation, le parlement s'étant assemblé, la chambre des communes lui présenta une adresse pour demander l'exécution du duc; et elle signa l'ordre, comme ne pouvant résister aux vœux de son peuple. Norfolk, accompagné d'Alexandre Nowell, doyen de St-Paul, fut conduit le 2 juin 1572 à l'échafaud, élevé sur Tower-Hill. Avant d'y monter, dit Camden, il prononça un discours dans lequel il reconnut la justice de sa sentence. Il refusa de se laisser bander les yeux, récita quelques prières, et reçut avec courage le coup mortel. Bienfaisant, affable, généreux, il jouissait d'une grande popularité. Son père et son aïeul avaient été longtemps regardés comme les chefs des catholiques : il conserva sur le parti cette influence héréditaire; et comme il avait été élevé parmi les protestants et qu'il paraissait attaché à leurs principes, il fut populaire dans les deux factions les plus opposées, et jouit longtemps de la faveur de sa souveraine. D—z—s.

(1) On refusa d'accorder un conseil à Norfolk, et les témoins ne furent ni interrogés devant la cour ni confrontés avec lui.

NORFOLK (CHARLES HOWARD, onzième duc DE) naquit en 1746. A l'époque de sa naissance, son père n'était qu'un simple gentilhomme campagnard, vivant sur ses terres avec beaucoup de simplicité; il devint plus tard héritier présomptif des titres et de la fortune du dernier duc de Norfolk (1). Le jeune Howard fut élevé dans la religion catholique. Son père étant devenu duc de Norfolk en 1777, le fils prit le titre de comte de Surrey, et renonça au catholicisme trois ans après pour jouir de tous ses droits parlementaires et pouvoir exercer l'office de comte maréchal d'Angleterre, qui était héréditaire dans sa famille (2). Cette démarche fit dans le temps d'autant plus de sensation, que les lords Arundel, Clifford et toutes les autres familles catholiques d'Angleterre restèrent fermes dans leur foi. Il fut envoyé, comme député de Carlisle, à la chambre des communes en juillet 1780. Dès son entrée au parlement, il se joignit au parti alors en opposition avec lord North, et par l'influence que lui donnaient sa fortune et son rang, il contribua puissamment à augmenter

(1) Ce duc de Norfolk descendait de Thomas, comte d'Arundel (*voy.* ce nom), fils du quatrième duc décapité en 1572. Sa famille était rentrée, en 1664, dans les titres et honneurs que sa condamnation comme coupable de haute trahison lui avait fait perdre. Le dixième duc de Norfolk était un catholique fort zélé, et sa croyance le fit exclure du parlement. Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse, et se rendit familiers tous les auteurs latins. Il est auteur de trois ouvrages : le premier, *Sur les tous pensées*; le second, sur des sujets mêlés, et le troisième est intitulé *Anecdotes historiques de quelques-uns des membres de la famille des Howarde*. Il mourut le 31 août 1786.

(2) Pendant plus d'un siècle (de 1661 à 1782), c'est-à-dire pendant l'incapacité légale des ducs de Norfolk, cet office avait été rempli par des étrangers ou par des parents éloignés de ces seigneurs.

Digitized by Google

le nombre des ennemis de ce ministre, qu'il força enfin de se retirer. Sous l'administration de Rockingham, Surrey fut fait lord-lieutenant de la partie occidentale du comté d'York, et devint en même temps colonel d'un régiment de milice. Lorsque le comte de Shelburne fut nommé ministre, Surrey se rangea du parti de Fox, et se montra l'un des membres les plus actifs et les plus puissants de la nouvelle opposition. Il accepta, sous le ministère de la coalition, l'emploi de commissaire de la trésorerie (avril 1783), qu'il perdit quelques mois après, lorsque Pitt fut premier lord de la trésorerie et chancelier. Surrey se rangea de nouveau du parti de l'opposition, comme on devait naturellement s'y attendre; et il se réunit aux nombreux partisans d'une réforme dans le parlement. A la mort de son père (31 août 1786), Surrey, devenu duc de Norfolk, exerça en son propre nom l'office de comte-maréchal, et prit place à la chambre des pairs. Dans cette chambre comme dans celle des communes, il figura aux premiers rangs de l'opposition, et combattit constamment les plans que Pitt avait conçus d'intervenir dans le gouvernement intérieur de la France, de subjuguer ce pays, et de fournir pour arriver à ce but des subsides à toutes les autres puissances de l'Europe. Il prit une part active dans les débats qui eurent lieu à l'occasion du fameux procès d'Hastings (1). Après l'avoir déclaré coupable sur les deux premières charges qui pesaient sur lui, le duc de Norfolk se retira; il cessa de concourir aux débats comme juge lorsqu'il vit que la majorité de ses collègues persistaient à vouloir l'absoudre. A l'une des réunions annuelles du club whig pour célébrer la réélection de Fox, Norfolk, qui la présidait, ayant porté entre autres toasts celui de la *majesté du peuple*, irrita par là tellement le ministère, qu'il reçut sa dénuission de l'emploi de lord-lieutenant. Ses amis ayant repris huit ans après les rênes de l'administration, il fut rétabli dans ses fonctions. Malgré son aversion pour un système hostile, Norfolk, voyant que Pitt, rappelé à la tête du gouvernement, était parvenu à faire sanctionner la guerre par la majorité du parlement, s'empressa de seconder ce ministre pour qu'elle pût être faite avec succès. Ce qui étonna surtout, ce fut de le voir voter en faveur d'un bill impopulaire (le bill sur la taxe des propriétés), et se joindre aux ministres pour établir la nécessité de la guerre. Cette séance du parlement, qui eut lieu le 10 mai 1815, fut la dernière à laquelle Norfolk assista. Après avoir langui quelque temps d'une maladie grave, il mourut le 16 décembre 1815. Il refusa, dans ses derniers moments, de recevoir un prêtre de l'Eglise romaine que ses parents lui avaient amené. Quoique marié deux fois, Norfolk ne laissa point d'enfants, et ses titres passèrent avec sa fortune à un parent éloigné, mais descendant comme lui du quatrième duc de Norfolk, catholique, et ne pouvant par conséquent, comme tel, siéger à la chambre des pairs. D—z—s.

(1) Cette affaire, qui fait époque dans l'histoire d'Angleterre, commença devant la chambre des communes le 7 février 1786, et fut terminée seulement le 23 avril 1795 par l'arrêt d'acquittement que rendit la chambre des pairs.

NORFOLK (Henry-Charles Howard, treizième duc de), homme d'Etat anglais, né le 12 août 1791 à Londres, où il mourut le 18 février 1856. Fils de Bernard-Edouard Howard, douzième duc, qui, dès 1829, avait été le premier pair catholique de la chambre des lords, Henry-Charles se maria en 1814, le 27 décembre, avec une fille du marquis de Stafford. De 1829 à 1842, il siégea aux communes sous le nom de comte d'Arundel (bourg près de son manoir féodal), d'abord pour le Norfolk, puis pour le Sussex occidental. En 1835, il fut nommé trésorier de la cour du roi Guillaume IV, charge dans laquelle il fut conservé par la reine Victoria. Elevé à la dignité de pair, sous le nom de lord Maltravers, en 1841, encore du vivant de son père, il succéda à ce dernier lors de sa mort, le 16 mars 1842. Entré dans la chambre des lords, il vota constamment avec les whigs, politique récompensée en 1846 par la charge de grand écuyer et en janvier 1853 par celle de lord steward ou grand maître des cérémonies. En 1851, il vota contre la création des évêchés catholiques par Pie IX et entra en 1852 dans le sein de l'Eglise protestante par suite de son second mariage avec la fille du duc de Sutherland. En 1848, il avait été décoré de l'ordre de la Jarretière. R—l—n.

NORFOLK (Henry Granville-Howard, Fitz-Allan, quatorzième duc de), homme d'Etat anglais, né le 7 novembre 1815 à Londres, où il mourut le 25 novembre 1860. Fils aîné du précédent, il étudia d'abord à Eton, puis à Cambridge. Il servit ensuite dans les gardes à cheval de la reine, où il arriva au grade de capitaine. Après avoir porté jusqu'en novembre 1837 le nom de lord Fitz-Allan, il prit, dès son entrée dans la chambre des communes, le titre de comte d'Arundel, bourg dont il était le représentant. Elevé dans la religion anglicane, il fit plusieurs séjours à Paris dans les années de 1845 à 1850. Dominé par l'impression qu'avaient produite sur lui les sermons des PP. de Ravignan et Lacordaire, il rentra dans le sein de l'Eglise romaine, dont il devint un des adhérents les plus fervents. Il rompit alors avec les whigs lors de la loi dite des titres ecclésiastiques qui fut proposée par les lords John Russell et Palmerston, contre la publication du bref de Pie IX du 24 septembre 1850, qui avait rétabli la hiérarchie catholique en Angleterre. Nous venons de remarquer plus haut que son père soutenait à la même époque les ministres whigs qui s'opposaient au rétablissement de cette hiérarchie. La loi contraire au catholicisme ayant

Digitized by Google

été acceptée par les communes, le comte d'Arundel donna sa démission de député en août 1851. Renvoyé immédiatement après dans le parlement par les électeurs catholiques de Limerick, il déposa entièrement son mandat en juillet 1852, après la dissolution du parlement. Devenu duc de Norfolk en février 1856 lors de la mort de son père, ainsi que membre de la chambre des lords, il refusa l'ordre de la Jarretière que Palmerston lui avait offert. Dans cette même année, il dénonça à la Maison Haute les iniques procédés de la commission de répartition des fonds de secours entre les familles des morts et blessés de Crimée et l'exclusion presque générale des catholiques. Leduc de Norfolk avait épousé la fille d'Edmond Lyons, qu'il convertit ensuite au catholicisme. Il fonda plusieurs institutions de bienfaisance, tant à Londres que dans les comtés de Surrey et Norfolk. R-L-N.

NORIS (le cardinal Henri), l'un des savants les plus distingués et des critiques les plus judicieux dont s'honore l'Italie, naquit à Vérone, en 1631, d'une famille originaire d'Angleterre, qui a produit plusieurs hommes de mérite. Jacques Noris, l'un de ses ancêtres, général d'artillerie, après avoir défendu vainement la capitale de l'île de Chypre contre les Turcs, vint s'établir à Vérone. Alexandre, père de Henri, a publié entre autres ouvrages une traduction italienne de l'*Histoire de la guerre d'Allemagne*, terminée par le traité de Lubeck. Le jeune Noris montra dès son enfance d'heureuses dispositions et une grande application à l'étude. Lorsqu'il eut achevé ses humanités, il alla faire à Rimini ses cours de philosophie et de théologie. La lecture des ouvrages de St-Augustin lui inspira une telle vénération pour cet illustre docteur, qu'il voulut prendre l'habit des religieux qui portent son nom. Le P. Noris ne tarda pas à se faire remarquer de ses supérieurs; et le général, informé de son mérite, l'appela à Rome, où il trouva dans les bibliothèques et dans la société des savants toutes les ressources qui lui étaient nécessaires. Il commença dès lors à se livrer à l'étude avec une telle passion, qu'il y consacrait quatorze heures par jour, prenant sur les moments destinés au repos pour satisfaire son désir d'apprendre. Il fit ainsi des progrès rapides dans la théologie, l'histoire, les antiquités et la numismatique. Ses cours terminés, le P. Noris fut chargé d'enseigner la théologie dans différentes maisons de son ordre; et il professa successivement à Pesaro, à Pérouse et à Padoue. Pendant son séjour à Padoue, il mit la dernière main à son *Histoire du pélagianisme*, ouvrage qui, en jetant les fondements de sa réputation, lui attira de longues et fâcheuses querelles avec les jésuites, qui crurent y apercevoir des traces de jansénisme: elle fut déférée à l'inquisition par ses adversaires, qui ne purent pas cependant réussir à la faire condamner. Le grand-duc de Toscane vengea Noris de cette tracasserie en le nommant son directeur; et peu de temps après il lui confia la chaire d'histoire ecclésiastique de l'université de Pise, qu'il remplit avec une rare distinction. Les écrits qu'il publia sur différents points d'antiquité ajoutaient chaque année à sa réputation. La reine de Suède, Christine, protectrice zélée de tous les talents, lui expédia le diplôme de membre de l'académie qu'elle avait établie dans son palais, et qui a donné naissance à celle des Arcadiens; et le pape Innocent XII le fixa à Rome, en l'attachant à la garde de la bibliothèque du Vatican. La bienveillance particulière dont l'honorait le pontife ranima les ennemis de Noris; et ils tentèrent, aussi vainement que la première fois, de faire condamner l'Histoire pélagienne. Le plus grand mal de toutes ces disputes, c'est qu'elles l'obligeaient d'avoir sans cesse la plume à la main contre ses adversaires, et qu'elles lui enlevaient un temps précieux, qu'il aurait pu employer à de bons ouvrages. Le pape crut y mettre fin en décorant de la pourpre ce savant théologien: il l'en revêtit en 1695; mais le cardinal Noris ne fut pas plus à l'abri des imputations que ne l'avait été le simple et modeste religieux de St-Augustin; et sa mort même ne put arrêter le zèle de ses antagonistes. Noris succéda au cardinal Casanate (*voy.* ce nom), dans la charge de conservateur en chef de la bibliothèque du Vatican. Les devoirs de cette place et ceux auxquels l'assujettissait son titre de membre du sacré collége ne le détournèrent point de ses occupations littéraires; et il terminait l'*Histoire des Donatistes*, lorsqu'une hydropisie de poitrine l'enleva, le 23 février 1704, à l'âge de 73 ans. Noris avait beaucoup d'amis, et il les méritait par son caractère. Il était en correspondance avec la plupart des savants d'Italie et de France. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Historia Pelagiana, et Dissertatio de synodo quinta œcumenica*, etc., Padoue, 1673, in-fol.; Leipsick, 1677, in-fol.; Louvain, 1702, et Padoue, 1708, même format. Ces dernières éditions sont augmentées de cinq Dissertations, qui avaient déjà paru séparément, et dans lesquelles l'auteur répond aux différentes critiques qu'on avait faites de son ouvrage. De tous ses adversaires, le plus acharné comme le plus violent était le P. Macedo; et c'est surtout à lui que Noris s'adresse dans ses Réponses (*voy.* Macedo). Notre P. Hardouin attaqua aussi Noris sous le nom emprunté d'un *docteur de Sorbonne scrupuleux;* Noris lui répondit, en 1695, par une dissertation historique *De uno ex Trinitate passo*. Malgré la double décision de l'inquisition, le P. Colonia a placé l'Histoire pélagienne dans sa bibliothèque janséniste; mais on ne l'a pas mise dans le *Dictionnaire des livres jansénistes*, 1755, 4 vol. in-12, qui est regardé comme une 4e édition de la *Bibliothèque*. A son exemple, le grand inquisiteur d'Espagne, François Pérez de Prado, évêque de Téruel, l'inscrivit en 1747 dans le catalogue des ouvrages à l'*Index*, et l'y

Digitized by Google

maintint malgré la réclamation de Benoît XIV, du 27 janvier 1748, qui lui adressa sur ce sujet un bref du 31 juillet 1748; mais l'article de l'*Index* de l'Espagne ne fut supprimé que sous le grand inquisiteur suivant, don Manuel Quintano Bonitas, archevêque de Pharsale, qui rendit pour cela une ordonnance le 28 janvier 1758; de sorte que Benoît XIV vit avant de mourir la conclusion de cette affaire, à laquelle il prenait beaucoup d'intérêt. 2° *Dissertatio duplex de duobus nummis Dioclетiani et Licinii, cum auctario chronologico et votis decennalibus imperator. et Cæsarum*, Padoue, 1675, in-4°. Sallengre a inséré ces savantes Dissertations dans le tome 1 du *Nov. thes. antiq. Romanar.*; 3° *Cenotaphia Pisana Gaii et Lucii Cæsarum dissertationibus illustrata*, Venise, 1681, in-fol., fig.; inséré par Burmann dans le tome 8 du *Thesaur. antiquit. Ital.*, et réimprimé à Pise en 1764, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, d'une érudition étonnante, est divisé en quatre Dissertations : la première traite de l'origine de la ville de Pise, de ses magistrats et de ses prêtres; la seconde contient la vie de Caius et de Lucius, petits-fils d'Auguste (*voy.* Caius et Lucius); la troisième renferme le détail des cérémonies usitées dans les funérailles, et des honneurs rendus aux deux Césars; enfin, dans la quatrième, l'auteur examine l'antiquité et le style des deux inscriptions. 4° *Epistola consularis in qua collegia 70 consulum, ab anno christianæ epochæ 29, usque ad annum 219 in vulgatis fastis hactenus perperam descripta, corriguntur, supplentur et illustrantur*, Bologne, 1683, in-4°, et dans le tome 11 du *Thesaur. antiq. Romanar.* de Grævius. Noris adressa cette lettre au P. Pagi, son ami, qui venait de publier une Chronologie inexacte des consuls (*voy.* Pagi). 5° *Annus et epochæ Syro-Macedonum in vetustis urbium Syriæ nummis præsertim Mediceis expositæ*, etc., Florence, 1689, in-4°; ibid., 1692, in-fol. La seconde édition est augmentée de deux *Dissertations* (sur le cycle pascal des Latins, et sur un cycle de quatre-vingt-quinze ans conservé à la cathédrale de Ravenne). Il y a beaucoup d'érudition et de critique dans cet ouvrage, où Noris a réfuté la plupart des opinions paradoxales du fameux P. Hardouin. Il le composa, comme il l'annonce, sur les médailles syriennes du cabinet du grand-duc de Toscane; mais on en a depuis découvert un grand nombre, qui pourraient servir à corriger et à compléter cet ouvrage, lequel suffirait pour assigner à Noris une des premières places parmi les plus savants antiquaires. L'abbé Belley a déjà commencé ce travail en publiant, dans le *Recueil* de l'académie des inscriptions, seize *Mémoires* pour servir de Supplément aux recherches de Noris (*voy.* Belley). Les *Ouvrages théologiques* de Noris ont été publiés à Padoue, en 1708, par le P. Jer. Zazzeri, qui les a fait précéder d'une *Vie* de l'auteur. Enfin ses *Œuvres complètes* ont été recueillies par les soins du comte Maffei et de Pierre et Jérôme Ballerini, Vérone, 1729-1741, 5 vol. in-fol. Le tome 1er contient les ouvrages théologiques; le 2e, ceux de chronologie; le 3e, les Dissertations sur le cénotaphe de Pise; le 4e, l'Histoire des donatistes et quelques opuscules tirés du cabinet de l'auteur; et enfin le 5e, de nouvelles Dissertations et de petites Pièces retrouvées par les éditeurs. Le quatrième volume est précédé d'une *Vie* très-détaillée de Noris, par les frères Ballerini. On peut en outre consulter sa *Vie* en italien par F. Bianchini, dans le tome 1er des *Vite degli Arcadi* : Niceron en a donné l'analyse dans le tome 3 de ses *Mémoires*; et on la trouve avec des additions et des corrections dans le *Dictionnaire* de Chaufepié. La médaille frappée par l'académie de Pise en l'honneur de ce savant prélat est gravée et décrite dans les *Récréations numismatiques* de J.-D. Koehler, 13e partie, p. 265. W—s.

NORIS (Matthieu), poëte dramatique, né à Venise vers 1640, est auteur d'une foule de pièces dont on voit la liste dans la *Storia d'ogni poesia*, par le Quadrio, t. 3, 2e partie, p. 474. Il se fit connaître dès 1666 par une tragédie intitulée *Zénobie*, et ne laissa passer aucune année depuis sans mettre au jour quelques nouvelles productions, qui, presque toutes, eurent un succès que partageaient avec le poëte le musicien et le décorateur. Noris fut attaché longtemps au grand-duc de Toscane, et composa un grand nombre de pièces pour le théâtre de la *Villa di Pratolino*. Il mourut dans sa patrie, en 1708, suivant le Quadrio; mais quelques biographes retardent sa mort jusqu'en 1710, et même jusqu'en 1713, année où fut représenté son dernier opéra, *Le Passioni per troppo amore*. Les productions de ce fécond écrivain n'ont pas été recueillies; et aucune de ses pièces, où l'on trouve cependant quelques beautés, n'est restée au théâtre. W-s.

NORMANBY (Jean Sheffield, marquis de). *Voyez* Buckinghamshire.

NORMAND (Claude-Joseph), médecin et antiquaire, naquit en 1704 à Clairvaux-lès-Vaudain, bourg de Franche-Comté. Après avoir fait ses études médicales à Montpellier et suivi quelque temps les cours pratiques du grand hôpital de Lyon, il vint prendre ses degrés à l'université de Besançon, et s'établit à Dole, où il obtint en 1726 le titre de médecin de la ville, avec une pension qui fut augmentée successivement. Normand acquit de nouveaux droits à la bienveillance d'un de ses compatriotes en publiant une *Dissertation* dans laquelle il cherche à prouver que Dole, bâtie sur l'emplacement du *Didattium* de Ptolémée, a été le séjour le plus ordinaire des comtes de Bourgogne, et par conséquent la véritable capitale de la province. Cette opinion, réfutée solidement par Dunod, était trop favorable aux prétentions des Dolois (*voy.* Gollut et Persan), pour qu'ils ne l'accueillissent pas avec

Digitized by Google

enthousiasme. Les magistrats de Dole firent expédier à Normand des lettres de bourgeoisie, et lui décernèrent une médaille d'or avec cette devise : *Ob assertam civitatis antiquitatem*. Normand avait été nommé, en 1741, médecin en chef de l'hôpital général ; il remplit cette place avec beaucoup de zèle et de dévouement, et mourut le 25 novembre 1761. Il avait formé une collection d'antiquités, qui a été dispersée par ses héritiers. On a de lui : 1° *Theses de pestis Massiliensis contagione et remediis*, Besançon, 1722, in-8° : ce sont les deux thèses qu'il soutint pour sa licence; 2° *Analyse des Eaux minérales de Jouhe*, Dole, 1740, in-12. Normand assure que ces eaux sont fort utiles pour les maladies de la peau et pour les obstructions. 3° *Lettre à Levacher sur l'opération de la taille latérale* (Mercure d'août 1741) ; 4° *Lettre à Divernois sur la nécessité de la purgation dans la fièvre secondaire de la petite vérole* (*Journ. helvétiq.*, décembre, 1742) ; 5° *Dissertation historique et critique de l'antiquité de la ville de Dole*, ibid., 1744 ; — *Supplément à la dissertation*, etc., ibid., 1746, in-12. Il y a dans cet ouvrage des recherches et de l'érudition, mais le système de Normand est insoutenable. Le *Supplément* est une réponse à la critique de Dunod. 6° *Lettre au professeur Charles sur la maladie du bétail* (*Journ. helvétiq.*, février 1716 ; *Journ. de Verdun*, octobre, 1746 ; 7° *Observations sur les symptômes particuliers des fièvres intermittentes qui ont paru en Franche-Comté depuis* 1746, Besançon, 1749, in-12 ; 8° *Observations sur les maladies épidémiques qui règnent depuis quelques années en Franche-Comté*, Dole, 1749, in-12 ; 9° *Lettre à M. Athalin pour servir à son apologie*, ibid., 1749, in-12 ; 10° *Quæstio medica a clar. Divionensium academia proposita : An dies critici de morbis iidem numero sint in nostra regione, ac ubi eos observaverat Hippocrates, et cujusnam sit ponderis in praxi medica eorum consideratio ?* 1752, in-12. Le prix fut adjugé par l'académie de Dijon à J.-B. Aymer : Normand, mécontent de cette décision, fit imprimer son ouvrage, en défiant l'académie de publier l'ouvrage qu'elle avait couronné. On trouve l'analyse de la dissertation de Normand dans les *Mémoires de Trévoux*, novembre, 1752, et sa *Réponse* aux observations des journalistes, octobre 1753. Voyez aussi le *Journal de Verdun* de mars 1753, p. 182 ; 11° *Lettre à Levacher*, sur le frère Jacques Baulot (*voy.* BAULOT et LEVACHER), sur l'ancienneté de la pratique de la taille, et sur le tourniquet, instrument perfectionné par Petit et Morand, mais dont Normand réclame l'invention pour Morel, chirurgien de Besançon, qui en fit le premier essai dans la guerre du comté de Bourgogne, en 1636 (*Mercure* d'août 1760). Normand a laissé en manuscrit un *Abrégé de la Relation du miracle de la sainte hostie de Faverney* (*voy.* BOVVIN), et deux *Traités* en latin sur l'usage et l'abus des anodins. W—s.

NORMAND (mademoiselle LE). *Voyez* LENORMAND.

NORMAND (CHARLES-PIERRE-JOSEPH), architecte, dessinateur et graveur, naquit à Goyencourt (Somme), le 25 novembre 1765, de parents cultivateurs modestes et peu favorisés du côté de la fortune ; il reçut les premières leçons d'un chanoine d'une collégiale voisine, et fut envoyé à Paris par son père en 1773 au collége de Montaigu. Il s'y fit remarquer par des dispositions précoces pour l'architecture, ce qui lui attira la protection du vicomte d'Hautfort, qui le fit admettre à l'école de dessin que venait de fonder Bachelier. Là encore il obtint de grands succès, ce qui le décida à concourir pour le prix de Rome. Il obtint en 1791 le deuxième prix pour une *Galerie de palais*, et le premier en 1792 pour un *Marché public pour une grande ville*. Ces deux projets ont été gravés dans le recueil des grands prix d'architecture publié par Detournel. Toutefois le jeune Normand ne put passer à Rome les cinq années auxquelles lui donnait droit son titre de lauréat ; l'orage révolutionnaire grondait et notre école française à Rome venait d'être dissoute. Il rentra dans sa patrie et se retira provisoirement à Melun, où il exécuta pour vivre quelques travaux architectoniques peu importants. Outre les leçons de Bachelier, Normand avait reçu celles de Thierry et de Gisors. Etant à Melun, il obtint (mars 1800) le prix d'exécution de la *Colonne* qui devait être érigée dans chaque département en l'honneur des défenseurs de la patrie. Dix projets seulement furent couronnés. En 1802, il remporta un prix de deux mille francs pour un *Projet d'arc-de-triomphe pour la barrière de l'Etoile*. Son projet de colonne et un projet de monument destiné à l'Institut national parurent aux salons de 1800 et de 1802. C'est sur les dessins de Normand que le fondeur Gillé fit exécuter par Besnard Duplat et Bougon ces encadrements, vignettes et fleurons qui, grâce au concours du graveur Thompson, donnèrent une si puissante impulsion aux éditions illustrées. De 1802 à 1815, Normand n'a pas exécuté moins de 7,000 planches au trait. C'est également sur ses dessins que les graveurs en médailles Andrieu et Galle firent les deux billets de la banque de France, et Cornouailles ceux des banques de Rouen et de Bordeaux. Il fut aussi chargé des nouveaux patrons, quand on changea sous l'empire les cartes à jouer dites républicaines, et Gatteaux père grava les dessins qu'il présenta et qui ont été acceptés. Normand est mort à Paris le 13 février 1840. Son fils aîné lui a consacré une notice dans les Annales de la société libre des beaux-arts (tome 11, année 1841-1842); elle a été reproduite dans le *Journal des Artistes* (année 1842), qui contient en outre un portrait de cet architecte. On doit à C.-P.-J. Normand un grand nombre d'ouvrages dont voici les titres : 1° *Guide de l'ornemaniste ou de l'ornement*, pour la décoration

Digitized by Google

des bâtiments, tels que frises, arabesques, panneaux, rosaces, candélabres, vases, etc., dont quelques parties détachées des divers ensembles peuvent s'adapter aux meubles, ou de leurs composés former de nouveaux ajustements pour être employés suivant les localités, dessiné et gravé au trait, Paris, 1826, in-fol. de 16 pages avec 36 planches; 2° *Parallèle des diverses méthodes du dessin de la perspective*, d'après les auteurs anciens et modernes, Paris, 1833, in-4°, avec 80 planches; 3° *Nouveau parallèle des ordres d'architecture des Grecs, des Romains et des auteurs modernes*, dessiné et gravé au trait, Paris, 1819 et 1825, in-fol. avec 65 planches; 4° *Nouveau recueil en divers genres d'ornements et autres objets propres à la décoration*, composés, dessinés et gravés par Ch. Normand, Paris, 1803, in-fol.; 5° recueil varié de plans et façades, motifs pour des maisons de ville et de campagne, des monuments et des établissements publics et particuliers, Paris, 1823, in-fol. avec 63 planches; 6° le *Vignole des architectes et des élèves en architecture, ou Nouvelle traduction des règles des cinq ordres d'architecture de Jacq. Barrozzio de Vignole*, Paris, 1827-1828, 2 parties, in-4° avec 36 planches (autre édition en 1842 avec 42 planches); 7° le *Vignole des ouvriers, ou Méthode pour tracer les cinq ordres d'architecture*, Paris, 1821-1835, 4 parties, in-4°, avec 149 planches (cet ouvrage a eu plusieurs éditions); 8° *Souvenirs du musée des monuments français*, collection de 40 dessins perspectifs gravés au trait, représentant les principaux aspects sous lesquels on a pu considérer tous les monuments réunis dans ce musée, dessinés par J.-E. Biet et gravés par Normand père et fils, avec un texte explicatif par J.-P. Brès, Paris, 1821-1826, in-fol.; 9° avec M. Beauvalet, *Fragments d'ornements dans le style antique*, Paris, 1820, 2 vol. in-fol.; 10° avec M. Normand fils, *Modèles d'orfévrerie choisis aux expositions des produits de l'industrie française au Louvre*, gravés au trait d'après les pièces originales, Paris, in-fol. avec 180 planches; 11° avec MM. Clémence et Normand fils, les *Principaux monuments, palais, maisons de Paris*, recueil de planches gravées avec texte historique et frontispice, in-8° avec album in-fol. B. DE L.

NORMANN (Charles-Frédéric), jurisconsulte et traducteur danois, né le 24 juin 1798 à Copenhague, mort en 1856. Fils d'un capitaine de vaisseau marchand, Gerd Gerdsen, il perdit jeune son père, tandis que sa mère se remaria bientôt avec le conseiller d'Etat André Normann. Il étudia le droit en 1816 à l'université de sa ville natale. Après avoir pris ses grades pour la partie théorique en 1820, et pour la partie pratique en 1821, il devint surnuméraire de la chancellerie, ainsi que de l'auditoriat général pour le Danemarck et les duchés, en même temps qu'il fut autorisé à porter désormais le nom de Normann. Auditeur de l'armée en 1824, il fit aussi depuis cette année des cours publics à l'université sur la succession *ab intestat*, en comparant le vieux et le nouveau droit danois. Docteur en droit en 1828, il devint, en mars 1830, assesseur du collége supérieur de justice; et, en 1839, juge supérieur, greffier, et lieutenant de police du haut district de Copenhague. En 1840, enfin, il fut décoré de l'ordre du Danebrog. Il a écrit : 1° traduction danoise du *Discours de Cicéron pour Roscius d'Amérie*, avec notes, Copenhague, 1818; 2° traduction danoise de Cicéron, *Caton l'Ancien, ou Sur la vieillesse*, ibid., 1818; 3° traduction danoise des *Vies de Cornelius Nepos*, avec notes, registres et tableaux chronologiques, ibid., 1819; 4° traduction danoise de Cicéron, *Lælius, ou Sur l'amitié*, ibid., 1820; — 5° *De legitimatione secundum jus patrium tam antiquum quam hodiernum; de statu illegitimorum juridico*, ibid., 1823; 6° *De injuriis realibus*, ibid., 1823; 7° *De jure repræsentationis secundum jus patrium tam antiquum quam hodiernum*, etc., ibid., 1828; 8° *De limitibus inter civilem jurisdictionem et militarem*, dans la *Revue mensuelle danoise pour la littérature*, ibid., 1830. R—L—N.

NORMANN (Helmuth-Théodore-Guillaume, baron de), diplomate et poëte allemand, né le 8 mars 1802 à Neustrelitz en Mecklenbourg, mort à Hambourg le 6 avril 1832. Après avoir perdu de bonne heure son père, qui était conseiller intime, il fut élevé dans le *pædagogium* de Halle. C'est dans cette dernière ville qu'il commença en 1819 ses études de droit, continuées à Gœttingue, et terminées en 1823 à Heidelberg, où il prit ses grades. Ensuite, il reçut une place près le tribunal de chambre de Berlin. Après des voyages en France, en Suisse et en Italie, il fut adjoint à la présidence supérieure d'Aix-la-Chapelle. Il visita plus tard Paris; et lors de son retour, il était à peine nommé secrétaire de la légation prussienne à Hambourg, qu'il passa en Angleterre en 1831 pour s'y marier dans le château d'Ashby avec Wilhelmine Mac-Lean Douglas-Elphane, belle-sœur du duc de Northampton. Normann venait de reprendre son poste à Hambourg, lorsqu'il y mourut de la fièvre scarlatine. Esprit éclairé, il possédait en même temps une ardente imagination méridionale. Il a laissé : 1° *Richard Cœur-de-lion*, tragédie en cinq actes, 1825; 2° *Voyage au St-Gothard*, en prose, Heidelberg et Leipsick, 1826; 3° *la Guerre des paysans*, tragédie en cinq actes, Berlin, 1827; 4° *Mosaïque, ou Premier amour de Henri IV de France*, Constance, 1828. C'est une de ses productions les plus charmantes. 5° *Othon*, tragédie en cinq actes; 6° *la Sicile*, poëme en trois chants; fragment posthume; 7° *Un roman en lettres*, fragment posthume. Parmi ses petits poëmes, on distingue : *les Tombeaux de St-Denis; Van Speyk; le Carnaval à Berlin*, etc. Beaucoup de ses contes se trouvent dans l'almanach l'*Uranie*, etc. R-L-N.

NORMANN-EHRENFELS (Philippe-Chrétien,

Digitized by Google

comte DE), homme d'Etat allemand, né en 1756 à Stresow dans la Poméranie, mort à Tubingue dans le Wurtemberg le 26 mai 1816. Descendant de la maison de Tribbewitz, de vieille noblesse, dans l'île de Ruge, il devint en 1768 page du duc Charles de Wurtemberg à Ludwigsbourg, et étudia ensuite, de 1772 à 1778, les sciences et les beaux-arts à l'académie de Charles, près de Stuttgard. Dans cette dernière année, il entra dans le service du gouvernement wurtembergeois comme conseiller d'administration. En 1791 il devint président du tribunal aulique, et en 1794 premier juge aulique. En 1799 il organisa, dans la vallée du Neckar, la levée en masse contre les Français. On sait de quel secours ces populations armées furent aux Autrichiens, qui avaient ainsi leurs derrières couverts. L'année suivante, Normann devint conseiller intime et vice-président de régence, puis en 1801 ambassadeur à Paris, et en décembre 1802 ministre d'Etat. Ce fut en 1803 que, comme sous-délégué de la députation de l'empire germanique, il agit, à Ratisbonne si bien dans les intérêts de son souverain, que le duc Frédéric reçut la dignité électorale avec un grand accroissement de territoire. Le nouvel électeur le nomma membre du ministère d'Etat récemment réorganisé, et lui conféra, le 17 juin 1803, le surnom honorifique d'*Ehrenfels*, qui est resté attaché à sa famille. Normann fut, en 1806, créé comte pour lui et ses descendants. Il dirigea la politique extérieure du gouvernement wurtembergeois jusqu'en 1812, sachant toujours par ses habiles négociations stipuler de nouveaux avantages pour le Wurtemberg. En désaccord avec son souverain à propos de la guerre de Russie et d'autres questions intérieures, Normann, qui, en outre, commençait à sentir le poids de la vieillesse, fut, en 1812, autorisé à faire valoir ses droits à la retraite. On a de lui quelques poèmes répandus dans divers recueils littéraires. R—L—N.

NORMANN-EHRENFELS (CHARLES-FRÉDÉRIC LEBRECHT, comte DE), général wurtembergeois, né à Stuttgard le 14 septembre 1784, fit de bonnes études dans sa patrie, et fut nommé aussitôt après porte-étendard au service de l'Autriche, dans le régiment de cuirassiers du duc Albert. Ayant fait dans la même année sa première campagne contre les Français, il obtint le grade de sous-lieutenant pour la valeur qu'il déploya à l'affaire de Wieslock. Rappelé en 1803 par l'électeur de Wurtemberg, son souverain, il fut nommé lieutenant dans ses gardes du corps. Deux ans après, il rentra au service de l'Autriche, fit la malheureuse campagne d'Austerlitz, et mérita, malgré les revers de cette époque, d'être nommé capitaine en second des chevau-légers. Revenu dans sa patrie en 1807, il fit la guerre avec le corps auxiliaire wurtembergeois sous les ordres de Napoléon, et parvint au grade de major, puis à celui de colonel, dans lequel il fut employé en 1809 contre les Autrichiens. Il commandait les chevau-légers wurtembergeois dans la désastreuse campagne de Russie, en 1812. L'année suivante, il fut chargé de former deux régiments de cavalerie, qu'il commanda avec le grade de major général. Placé sous les ordres du général français Fournier et chargé de poursuivre le corps du partisan Lutzow, il paraît qu'il ne remplit pas complétement les intentions de Fournier. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dès lors il perdit beaucoup de son crédit à l'armée française, et que la conduite qu'il tint à la bataille de Leipsick fut loin de le remettre en faveur. Après la défection des Saxons et de la plupart des troupes de la confédération du Rhin, il demanda aux alliés la permission de reconduire la sienne dans les Etats du roi de Wurtemberg, ce qui lui fut accordé; mais ayant été averti à la dernière marche qu'il devait être arrêté, il se réfugia en Saxe, et recommanda à ses soldats, en s'éloignant d'eux, de rester fidèles à leur souverain. S'étant ensuite retiré en Autriche, il y fut chargé de l'éducation militaire du fils du comte de Hesse-Philippsthal, et ne rentra dans sa patrie qu'après la mort du roi Frédéric. Il resta encore sans emploi, et n'eut pas même la permission d'habiter la capitale. Alors il se réfugia en Suisse, où il épousa la fille du colonel anglais Oreilly. Il vivait en paix à Zurich, auprès de sa femme, qui lui avait donné deux enfants, lorsque éclata l'insurrection de la Grèce contre les Turcs, en 1822. Alors se sentant de nouveau animé de l'esprit guerrier, il se décida à partir pour les contrées orientales. S'étant embarqué à Marseille le 24 janvier, avec une troupe de militaires allemands, il débarqua le 7 février suivant à Navarino, petit fort autrefois bâti par les Vénitiens, où il trouva quelques Hellènes avec de l'artillerie, des munitions, et dont il fut nommé commandant. Il se rendit ensuite à Tripolitza, puis à Corinthe, où toujours il fut très-bien accueilli. Le 15 juin, il prit part au combat de Combolti, où les Grecs triomphèrent; puis à celui de Péta, qui fut moins heureux, et où il eut la poitrine froissée par un boulet et n'échappa qu'avec beaucoup de peine. Revenu à Missolunghi, avec Mavrocordato, il fut atteint d'une fièvre nerveuse et mourut le 4 novembre 1822, regretté de tous les Hellènes, qui déjà avaient appris à le connaître. Ses cendres reposent à Missolunghi à côté de celles de Marc Botzaris et de lord Byron. On pense que le gouvernement grec est venu au secours de sa veuve et de ses enfants. On trouve de plus grands détails sur le général Normann dans le *Journal des campagnes des armées wurtembergeoises*, Louisbourg, 1820; dans le *Journal d'un voyage en Morée en* 1822, Tubingen, 1824, et dans le *Journal d'une campagne du général Normann*, publié par Bolmann, Berne, 1823. M—D j.

NORMANT (ALEXIS), célèbre avocat, fils d'un procureur au parlement de Paris, naquit en cette ville en 1697. Le barreau avait faiblement parti-

Digitized by Google

cipé au mouvement du siècle de Louis XIV, et aucun homme éminent n'avait encore imaginé d'y porter le talent littéraire; mais l'ostentation de l'érudition avait fait place à des discussions solides, approfondies, et les avocats, bornant leur gloire au triomphe de la dialectique, en avaient déjà offert d'excellents modèles, lorsque Normant prit rang parmi eux. Aubry, Julien de Prunay, Terrasson, Laverdy parurent en même temps que lui dans la carrière et ne balancèrent point ses succès. Cochin seul entra, et de bonne heure, en partage de sa gloire. Normant ne fut pas des derniers à rendre justice à ce rival. Il mêlait un jour ses applaudissements à ceux que Cochin venait de recevoir au sortir de l'audience, et il protestait qu'il n'avait jamais rien entendu de plus éloquent : « On voit bien, lui répondit ce« lui-ci, que vous n'êtes pas de ceux qui s'écou« tent. » Une grande élévation d'esprit, un amour profond du vrai, un discernement exquis, par lequel il suppléait à de fortes études, et qui faisait dire qu'il devinait la loi et qu'il devinait juste, étaient le principe de la supériorité de Normant. Sa réputation, sa destinée présentent beaucoup de ressemblance avec celle de Gerbier, dont le nom est resté imposant en même temps que ses écrits étaient négligés. Ceux de Normant n'ont point été rassemblés. On ne peut se former qu'une idée très-imparfaite de ses facultés oratoires d'après l'analyse qu'ont donnée les recueils des causes célèbres de la question d'état concernant mademoiselle de Choiseul. « Il avait « beaucoup plus pour mérite distinctif, dit de « Lacretelle (*Œuvres judiciaires*, t. 1er), une dis« cussion ferme et judicieuse, que cette vive sen« sibilité de l'âme qui passionne toutes les idées, « et cette richesse d'imagination qui les pare « d'une grâce toujours variée, lesquelles seules, « avec une forte raison, constituent l'éloquence « et sont les sources d'un beau style; mais tout « le charme que l'on pourrait désirer dans son « talent se trouvait dans sa personne. Il couvrait « la science de l'avocat de toutes les grâces d'un « homme du monde, et de l'attrait, bien plus « puissant encore, des sentiments généreux. Bon « et secourable à tous les hommes, il ne se refu« sait pas à la société des grands, au milieu des« quels il exerçait cet ascendant flatteur qui ap« partiendra toujours à trois avantages qui rele« vaient en lui le don de plaire : une belle figure, « une grande réputation et un beau caractère. » Il fut chargé, avec Julien de Prunay, de porter aux pieds du trône les sentiments des avocats sur la puissance royale et sur l'obéissance qui lui est due. L'Académie française, se souvenant que, dans les premiers temps de son existence, elle avait accueilli plusieurs avocats dans son sein, témoigna le désir de resserrer cette ancienne alliance avec le barreau, en plaçant Normant sur sa liste. Normant, flatté de ces ouvertures, voulut néanmoins consulter le corps auquel il appartenait. Ce corps, jaloux, refusa son assentiment, et Normant renonça sans hésiter à la candidature académique. Il mourut le 4 juin 1745. On cite un trait remarquable de sa délicatesse : il avait conseillé à une de ses clientes de placer une somme de vingt mille francs sur un particulier. Ce débiteur étant devenu insolvable, Normant se crut rigoureusement obligé de réparer les suites malheureuses de la confiance qu'on lui avait accordée, et il ordonna par son testament que les vingt mille francs fussent remboursés de ses fonds. — Un autre Normant, avocat, puis conseiller au parlement de Dijon, est auteur de deux ouvrages de jurisprudence estimables, l'un intitulé *Des partages par souches et par représentation*, Dijon, 1730, in-8°; l'autre *Du double lien, suivant la coutume de Bourgogne*, ibid., 1730, in-8°. F—T.

NORONA (don Gaspard-Maria de Nava Alvarez, comte de), poëte espagnol, né le 6 mai 1760 à Castellon de la Plana dans l'Andalousie, mort à Madrid en 1816. Seul rejeton d'une famille d'ancienne noblesse, il entra dans l'armée en 1776. Il se distingua dès 1778 comme capitaine du régiment de dragons *Lusitania* à l'affaire de Buenavista et au siége de Gibraltar. Dans les guerres contre la république française, il avança jusqu'au grade de lieutenant général. Il chanta dans une ode devenue célèbre la paix de 1795, ainsi que la mort de son compagnon d'armes, le colonel Cadalso, poëte comme lui, qui avait succombé devant Gibraltar. Plus tard, il devint ambassadeur à Berne, ensuite à St-Pétersbourg; mais il quitta ce poste après que l'empereur Alexandre Ier eut reconnu l'empire français. Puis il obtint de la junte de Cadix la place de gouverneur de cette ville. Dans la guerre nationale de délivrance, il commanda la division de Galice, avec laquelle il remporta la victoire de San-Payo sur les Français. Après la restauration, il retourna à Madrid, où il mourut. On a de lui : *Poesias*, Madrid, 1799-1800, 2 vol., qui contiennent ses essais lyriques, le poëme philosophique intitulé *la Muerte* (la mort) et une épopée héroï-comique intitulée *la Quicaida*. Sous le nom de *la Ommiada*, Madrid, 1816, 2 vol., il a chanté, en vers épiques, la séparation des Ommayades d'Espagne d'avec le califat de Bagdad, tandis que dans ses *Poesias asiaticas*, nous avons un recueil de poëmes orientaux, surtout arabes, traduits en espagnol. Ils ont été publiés à Paris, 1833. Toutes les productions de Noroña se distinguent par une grande simplicité naturelle et par des vers coulants. R—L—N.

NORONHA (Alphonse de), guerrier portugais, était neveu du grand Albuquerque (*voy.* ce nom). Avant que celui-ci parvînt à la vice-royauté des Indes, il se distingua pendant celle de F. d'Almeida (*voy.* ce nom) par sa bravoure à l'attaque du fort de l'île de Socotora, en 1507, et tua le chef des Arabes. Il allait recevoir un coup mor-

Digitized by Google

tel de la main d'un soldat ennemi, quand, heureusement pour lui, Tristan da Cunha lui sauva la vie en le couvrant de son bouclier. La place emportée, Noronha en fut nommé commandant conformément à la disposition faite par le roi Emmanuel avant que la flotte partît de Lisbonne. Trois ans après, son oncle le nomma gouverneur de Cananor, ville maritime de la côte de Malabar. Déjà son vaisseau approchait de la terre, lorsqu'un coup de vent furieux le poussa sur la côte de la Cambaïe, qui est beaucoup plus au nord, et l'y fit échouer. Noronha, se confiant en ses forces, se jeta comme beaucoup d'autres à la mer pour se sauver; en nageant il aperçut une énorme bouée et s'y plaça; mais, arrivé au rivage, où la mer brisait d'une manière terrible, il y fut poussé avec violence et écrasé par la bouée, en 1510. — Noronha (Antoine de), frère du précédent, avait gagné l'affection de son oncle par son courage et ses brillantes qualités, si bien que celui-ci, quand la conquête de Goa eut été résolue en 1510, fit signer par tous les Portugais qui assistaient au conseil où cette détermination fut prise un traité qui la contenait, et y en joignit un autre par lequel ils s'engageaient à reconnaître, dans le cas où lui-même succomberait les armes à la main, son neveu Antoine pour capitaine général. Quand la flotte s'avança vers Goa, Albuquerque, craignant que les vaisseaux ne pussent tous franchir la barre qui est à l'entrée de la rivière, donna ordre à Antoine de la sonder, puis d'attaquer le fort de Pangin, situé sur la même île que Goa. Antoine s'acquitta de cette commission avec tant d'ardeur qu'après avoir essuyé les premières bordées de l'artillerie, qui ne furent pas très-meurtrières, les Portugais pénétrèrent dans la place pêle-mêle avec les fuyards, l'emportèrent et enlevèrent l'artillerie. Albuquerque, après avoir fait son entrée dans Goa le 17 février 1510, en nomma Antoine gouverneur, lui assigna son logement dans la citadelle et plaça sous ses ordres tous les officiers chargés des passages qui conduisent dans l'île. Cependant les anciens maîtres du pays, revenus de leur premier effroi, profitèrent de la mauvaise saison, et, par une nuit sombre et froide, réussirent le 17 mai à débarquer des troupes. Les Portugais, forcés de céder à la supériorité du nombre, rentrèrent dans la ville de Goa. Bientôt Albuquerque, contraint d'en sortir, se renferma dans la citadelle, ayant préalablement fait mettre le feu aux vaisseaux sur le chantier et aux magasins, ce qui opéra une diversion, les ennemis ayant couru de ce côté pour travailler à éteindre l'incendie. Néanmoins des renforts leur permirent d'essayer de boucher l'entrée de la rivière. Dans cette cruelle position, Albuquerque prit les mesures nécessaires pour évacuer la citadelle, et s'embarqua avec tous les Portugais. Malheureusement Antoine, cédant à son caractère impatient, ordonna mal à propos de brûler un des magasins, ce qui avertit les ennemis des projets de son oncle. Albuquerque les eut bientôt sur les bras, de sorte qu'il ne put gagner ses vaisseaux sans combattre et eut un cheval tué sous lui. Quand il s'aperçut que les ennemis avaient le dessein de lancer des brûlots contre la flotte, il chargea Antoine d'aller les détruire. Celui-ci ne tarda pas à découvrir de nouveaux bâtiments ennemis qui s'avançaient contre lui. Craignant avec raison d'être pris entre deux feux, il divisa ses chaloupes en deux corps, et avec quatre de ces embarcations, affronta le chef ennemi. Le succès couronna ses efforts et ceux de ses compagnons, et la victoire des Portugais fut complète, mais chèrement achetée; Antoine, grièvement blessé, mourut trois jours après. Albuquerque fut d'autant plus sensible à sa perte que bientôt il apprit la nouvelle de la triste fin d'Alphonse. — Noronha (Garcias de), également neveu d'Albuquerque, s'était signalé au service de son pays, lorsque le roi Emmanuel le nomma en 1512 amiral de la mer des Indes, afin qu'en cette qualité il pût aider efficacement son oncle, qui, malgré son activité, ne pouvait être à la fois partout. Retenu par les affaires de son gouvernement à Goa, celui-ci chargea Garcias d'aller à Cochin, afin d'expédier les navires chargés des marchandises qui devaient partir pour le Portugal. Garcias devait en même temps établir dans les parages de Calicut une croisière qui empêchât les ennemis d'y entrer ou d'en sortir; il s'acquitta si bien de sa commission que le samorin ou souverain de Calicut engagea un de ses parents à ménager un accommodement avec les Portugais et consentit à leur céder un emplacement pour la construction d'une citadelle. Trois ans après, le bruit s'étant répandu qu'une flotte musulmane se préparait à faire voile vers l'île d'Ormus, Noronha parut bientôt avec une escadre pour demander, de la part du vice-roi des Indes, au souverain qu'il lui livrât toute l'artillerie de la place et celle de son palais. Comme le musulman usait de toutes sortes de subterfuges pour ne pas se soumettre à cette réquisition, il lui déclara, conformément aux ordres secrets d'Albuquerque, qu'il ne partirait pas que l'artillerie ne lui eût été remise. Elle le fut, et le vice-roi acheva d'assurer cet Etat à la couronne de Portugal, en exigeant que tous les princes de la famille royale, qui étaient au nombre de quinze, fussent avec leur famille embarqués sur les vaisseaux de Noronha. Quand Soarez, successeur d'Albuquerque, vint dans les Indes en 1511, il ne cessa de témoigner de la malveillance à tous les officiers que cet homme illustre avait protégés. Noronha, qui avait de plus le tort d'être proche parent d'Albuquerque, encourut notamment le déplaisir de Soarez. Il était à Cochin, où l'ex-vice-roi l'avait envoyé en lui permettant de retourner en Portugal. Soarez, venu dans cette ville, eut, suivant le témoignage des historiens, de si mauvaises manières pour ce

Digitized by Google

brave guerrier que celui-ci se hâta de regagner sa patrie. On y avait conservé un bon souvenir de ses services, et Jean III, instruit des armements projetés par les Turcs contre les établissements portugais dans les Indes, lui confia en 1538 le commandement de 11 vaisseaux et le nomma vice-roi en remplacement de Nuno da Cunha. Nous racontons à l'article de ce dernier combien la conduite de Noronha envers son prédécesseur fut condamnable. Dès qu'il fut arrivé, après une traversée heureuse, celui-ci résigna sur-le-champ le pouvoir. Le siége de Diu par les musulmans venait de commencer; mais, bien loin que la venue du nouveau général fût utile aux assiégés, dont elle avait ranimé les espérances, elle leur porta un préjudice immense. Sous prétexte de vouloir les secourir en personne et de combattre la flotte ottomane, qui était le principal objet de sa mission, Noronha commença par mettre embargo sur 80 bâtiments de transport, chargés d'hommes et de munitions, que da Cunha tenait prêts à expédier. Ensuite il consuma tant de temps à réfléchir sur la manière dont il devait agir pour faire lever le siége qu'il apprit le départ des ennemis avant d'avoir décidé quel parti il prendrait. Un auteur portugais ne laisse pourtant pas de le comparer pour ce fait avec le Romain Fabius *Cunctator* (le Temporiseur). Toutefois le parallèle n'est pas heureux. Fabius sauva Rome, et Noronha manqua par sa lenteur de perdre Diu et peut-être les Indes. Il était encore, avec sa nombreuse flotte, au bas de la rivière de Goa, quand il apprit la retraite des Ottomans. Transporté de joie, il fit aussitôt débarquer son artillerie et envoya l'ordre à ses vaisseaux d'en faire autant. Les officiers, indignés, refusèrent d'obéir, et on murmura hautement de cette conduite, en la comparant à celle qu'aurait tenue da Cunha dans une si belle occasion de détruire les forces de l'ennemi. Noronha occasionna de nouveaux mécontentements par la lenteur avec laquelle il voyagea, s'arrêtant dans chaque port, quoique les vents fussent favorables, et qu'il eût des avis certains que les musulmans voisins de Diu faisaient encore beaucoup de mal à cette ville et à son territoire, où les Portugais étaient établis. Enfin, il arrive devant Diu, et, au lieu de dicter les conditions de la paix, comme il le pouvait, il accepte celles que lui propose le gouvernement de Cambaïe, ce qui fit dire qu'il l'avait vendue. Pendant son séjour à Diu, il répara et agrandit la citadelle; mais comme, d'après le traité de paix, un mur construit d'un bras de mer à l'autre, séparait la forteresse de la ville, les Guzarates purent y tenir le commandant enfermé et comme assiégé, pendant que le reste de leur armée inondait le territoire de Baçaïm. A la nouvelle de cette invasion, Noronha dépêcha au secours de Diu Tristan d'Ataïde, qui revenait des Moluques avec une escadre, et les Portugais finirent par jouir de la tranquillité dans le royaume de Cambaïe. L'année suivante, le roi de Cota, dans l'île de Ceylan, ayant réclamé son secours contre une attaque du samorin, il lui envoya une armée et des vaisseaux qui, par leurs succès, déterminèrent le samorin à solliciter la paix; elle fut conclue à Goa, dura plusieurs années, fut très-avantageuse aux Portugais et répara la honte de la première que le vice-roi avait signée. Il ne jouit pas longtemps des avantages qu'elle procurait: une maladie grave lui ayant fait pressentir que sa fin approchait, il essaya vainement de substituer son fils Alvarès à sa place jusqu'au moment de son décès. Il mourut le 4 avril 1540, à l'âge de 70 ans, peu regretté et moins estimé qu'il ne l'eût été s'il ne fût pas revenu dans les Indes. Il eut pour successeur Etienne de Gama (*voy.* ce nom). — Noronha (Alphonse de) s'était acquis dans les guerres d'Afrique la réputation d'un bon officier, et avait reçu pour récompense le gouvernement de Ceuta, où il justifiait l'opinion avantageuse que l'on avait conçue de sa capacité. Tout à coup on apprend que Jean de Castro, vice-roi des Indes, est mort. Le roi de Portugal pense qu'il ne peut donner un meilleur successeur à cet homme si justement célèbre qu'Alphonse de Noronha. Il lui confère les pouvoirs les plus étendus et prend son avis sur les personnes qui doivent occuper des emplois dans le pays qu'il va gouverner; mais en même temps il lui adjoint un conseil composé d'une douzaine de membres, qu'il doit consulter et qui même peuvent, suivant les occasions, l'inviter à prendre les mesures qu'ils jugent nécessaires pour le bien du service. Noronha partit de Lisbonne le 1er mai 1550, avec une escadre de 5 vaisseaux, portant 2,000 hommes de troupes. En octobre, il atterrit sur les côtes de Ceylan, où le roi de Cota le recut avec tous les honneurs imaginables; de là, il gagna Coulan, d'où il manda sa venue à Georges Cabral, gouverneur des Indes, qui avait remplacé Garcia de Sa, successeur immédiat de Castro. Cabral avait récemment, par une manœuvre hardie, contraint le gouverneur de l'île de Bardelle ou Pimenta, voisine de Cochin, à délibérer sur des conditions très-dures qu'il lui proposait; il se préparait à donner l'assaut à l'île où s'étaient réfugiés des princes ennemis des Portugais, quand il reçut la lettre de Noronha qui lui ordonnait de ne rien faire qu'il n'eût joint l'armée. Ce fut un coup de foudre pour Cabral, qui se voyait enlever une occasion de se signaler par une action éclatante et utile à son pays; néanmoins, il alla joindre, à Cochin, Noronha, qui l'accueillit très-froidement. Les Portugais en furent d'autant plus choqués qu'ils avaient beaucoup d'affection pour Cabral; toutefois celui-ci n'en montra nul ressentiment et hâta son départ. Il réprima en passant une tentative des ennemis sur Cochin, et revint pauvre en Portugal, où il fut bien accueilli par le roi et la cour. Cependant Noronha ne put effectuer les desseins de Cabral; l'île avait été

Digitized by Google

abondamment pourvue de vivres, et les princes hindous qui l'occupaient s'étaient mis en sûreté. Cette occasion manquée, Noronha fit la paix avec le samorin, expédia pour Lisbonne des navires chargés de marchandises, et une escadre pour le détroit de Bab-el-Mandeb, à l'entrée de la mer Rouge; visita en passant les forteresses de Challe et de Cananor; laissa Antoine de Noronha, fils de l'ancien vice-roi Garcias, avec 20 bâtiments de guerre à rames, pour croiser sur la côte de Malabar, et enfin entra à Goa. Des troubles ayant éclaté dans l'île de Ceylan, Noronha mit en mer une forte escadre pour secourir le nouveau roi de Cota; mais il parut bientôt, par sa conduite, que son avidité seule lui avait suggéré l'idée de cette expédition. A peine débarqué à Colombo, il ordonna de faire les perquisitions les plus minutieuses pour découvrir les trésors du feu roi, comme s'ils lui eussent appartenu de droit à lui-même. On ne trouva rien, et il fit torturer les principaux modeliars ou personnages du royaume pour arracher d'eux la connaissance d'un fait qu'ils ignoraient. Cette barbarie lui aliéna les esprits, et plus de 600 hommes, distingués par leur rang, passèrent dans le camp ennemi. Alors il fit fouiller le palais du roi, et enlever tout l'or, l'argent et les joyaux qu'on y découvrit. La valeur seule de l'argent monnayé fut estimée à plus de cent mille ducats, sans ce qui avait été détourné. Ensuite il exigea du nouveau roi une somme immense pour les frais de la guerre, et il fut convenu entre eux qu'ils partageraient le butin pris sur l'ennemi. Partout où leurs armées réunies passèrent, les palais, les temples, les maisons furent pillés. Le roi devait entrer en partage : Noronha ne lui accorda rien, sous le prétexte que, pour le secourir, le trésor des Indes avait été épuisé, et il refusa même de lui fournir, conformément au traité, 500 soldats qu'il réclamait pour poursuivre son adversaire; puis, feignant d'être obligé d'aller soigner le départ de la flotte marchande, il reprit le chemin de Colombo, après s'être signalé par de nouvelles exactions. Jean III, indigné de la conduite de Noronha envers le roi de Cota, ordonna que tout ce qui avait été extorqué à ce prince lui fût restitué; mais cette injonction, mal exécutée, aggrava les maux du malheureux monarque; car les commandants qui se succédèrent les uns aux autres dans l'île de Ceylan, profitant, d'une part, du mauvais exemple du vice-roi, et de l'autre, comptant sur la faiblesse du gouvernement, qui ne savait pas punir de si grands excès, enchérirent sur leurs prédécesseurs en matière de rapines, d'injustices et de perfidies. Revenu à Cochin, Noronha châtia le roi de Chambé, qui s'opposait au départ de la flotte marchande, ravagea ses terres, pilla ses villes et surtout les pagodes, coupa les bois de palmiers et rentra dans Goa. Les affaires d'Ormus, où commandait Alvarès de Noronha, fils de Garcias, et celles du golfe Persique l'engagèrent à y expédier son neveu Antoine avec 7 galions, 42 bâtiments à rames et 1,200 soldats; plus tard, il se disposait à s'embarquer pour faire lever le siége d'Ormus et combattre la flotte des musulmans, et il était déjà par le travers de Diu, lorsque des lettres très-détaillées d'Alvarès de Noronha l'instruisirent de la levée du siége et de la retraite des musulmans. Son conseil fut d'avis qu'il rebroussât chemin et se contentât d'envoyer une escadre, afin de garder les abords du golfe Persique. Il revint donc à Goa, et envoya son neveu Antoine avec 12 galions et 20 bâtiments légers, avec ordre de croiser jusqu'au mois d'avril dans les parages indiqués; après quoi il devait aller relever Alvarès dans son gouvernement d'Ormus et laisser le commandement de son escorte à Diego de Noronha Corcos. Sur ces entrefaites, des princes malabares désolaient le commerce, et un pirate turc, qui avait obtenu une provision du samorin, commit de grands dégâts sur la côte de Malabar; on ne savait quel remède apporter à ce mal, le trésor étant épuisé et les magasins hors d'état de faire un armement. Fort heureusement, Gilles Fernandès Carvalho, qui revenait victorieux de Malacca, s'offrit à faire l'armement à ses dépens, pourvu qu'on lui fournît des vaisseaux. Dès qu'on les lui eut livrés, il fut bientôt prêt et mit les ennemis à la raison; mais François Baretto, chargé de réduire les princes malabares, quoiqu'il eût fait tout ce qui dépendait d'un habile homme, avait rencontré des obstacles qui tinrent en échec sa prudence et toutes ses forces. Cette circonstance obligea le vice-roi à passer en personne à Cochin avec une puissante escadre; il était à peine sous voiles qu'il fut joint par Diego de Noronha, qui revenait d'Ormus. Il obligea l'ennemi à demander la paix, lui en imposa les conditions, et retourna au chef-lieu du gouvernement. Il avait tenu le timon des affaires pendant quatre ans, sans avoir répondu à la haute idée que ses commencements avaient fait concevoir. Il fut rappelé en 1554 et remplacé par Pierre Mascarenhas. — Noronha (Antoine de), neveu du précédent, servait sous ses ordres quand il fit son expédition, en 1553, contre le roi de Chambé : une blessure qu'il avait reçue dans cette affaire obligea le vice-roi de lui substituer un autre Antoine de Noronha, fils de Garcias, pour commander l'armée de mer qui faisait la course sur la côte de Malabar; nous avons dit précédemment comment il fut envoyé à Ormus : il y prit encore 3,000 hommes des troupes du roi de ce pays, s'empara d'El-Catif dans le golfe Persique, et manqua, par l'effet d'une ruse du pacha qui commandait à Labassor, de prendre cette place. Il revint donc de l'embouchure de l'Euphrate à Goa, mais son oncle le renvoya dans les environs du golfe Persique; ensuite il releva Alvarès de Noronha dans le gouvernement d'Ormus, et quand Baretto eut

Digitized by Google

remplacé Mascarenhas, successeur d'Alphonse, Antoine fut chargé de s'établir dans les terres du Concam pour en percevoir les droits : ce qui lui occasionna des difficultés avec l'agent du prince du pays, commis pour lever les mêmes droits; mais il remporta sur lui quelques légers avantages. Toutefois, comme celui-ci renforçait ses troupes dans ce canton, Baretto lui écrivit de revenir à Goa, en s'avançant lui-même avec quelques compagnies pour le soutenir. Noronha n'obéit qu'avec peine à la seconde sommation, et se retira en bon ordre à la vue de l'ennemi, qui n'osa pas le troubler dans sa marche. En 1559, étant gouverneur d'Ormus pour la seconde fois, il envoya son neveu Jean, avec un convoi de vivres et de munitions, au secours de l'île de Baharein, dans le golfe Persique, laquelle était assiégée par les Turcs. Les événements survenus de ce côté l'obligèrent à s'y porter lui-même. Averti de la perfidie du gouverneur d'El-Catif, qui le trahissait, il le fit assassiner; mais les maladies qui décimaient son armée, aussi bien que celle des ennemis, forcèrent les deux partis à une capitulation. Revenu à Goa, il fut envoyé en 1561 par le vice-roi Constantin de Bragance, avec 14 vaisseaux, pour aider Cedemekhan, souverain de Surate, à repousser ses ennemis; Noronha les défit, et somma Cedemekhan de lui remettre le fort de Surate, conformément à l'accord qu'ils avaient conclu. Celui-ci, après quelques délais, lui avoua qu'il n'en était pas le maître et qu'il courait risque de se faire assassiner par sa propre garnison. Il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir; Noronha, reconnaissant l'inutilité des efforts qu'il pourrait tenter, revint à Goa. Le vice-roi, fâché d'avoir manqué cette occasion de prendre Surate, ordonna d'abord les arrêts à Noronha; mais, mieux informé, il le délivra en lui faisant de grandes satisfactions, et l'année suivante lui permit de retourner en Portugal sur la flotte marchande. En 1564, Noronha revint dans les Indes comme vice-roi, après François Coutinho, comte de Redondo; il envoya des secours à Cananor sous les ordres d'un autre Antoine de Noronha, qui se distingua dans cette expédition; après deux ans de combats, le roi de Cananor demanda la paix. Plus tard, Noronha dompta la reine de Mangalor ou Ofala, et bâtit une forteresse dans sa ville; il délivra Malacca, étroitement assiégé par le roi d'Achem, et signala son zèle pour la religion en faisant abattre, dans l'île de Salsette, plus de deux cents pagodes, pour punir les Hindous fanatiques qui avaient molesté les nouveaux chrétiens et détruit quelques-unes de leurs églises. Au mois d'octobre 1568, Louis d'Ataïde étant arrivé afin de lui succéder, Noronha s'embarqua pour le Portugal; mais la mort le surprit pendant la traversée. D'après le témoignage des historiens, il avait bien servi dans les Indes, s'était fait honneur dans tous les postes qu'il avait occupés et s'était surtout distingué par son grand désintéressement. — Noronha (Fernand de), navigateur portugais, commandant un navire qui voyageait dans les parages du Brésil, retrouva en 1502 l'île de St-Jean, découverte le 24 juin 1500, probablement par Gaspar de Lemoz à son retour de Porto-Seguro, d'où Cabral (*voy.* ce nom) l'expédia en Portugal. Le roi Emmanuel récompensa Noronha en lui faisant, ainsi qu'à ses descendants, la donation de cette île par un diplôme du 16 janvier 1504. Depuis, elle a porté son nom : elle est située dans l'océan Atlantique austral et, avec les îlots de la Trinidad et de Martin-Vaz, appartient à l'empire du Brésil. E—s.

Norris (Jean), second fils de Henri lord Norris, premier du nom, vivait dans le 16e siècle. Son père l'envoya en France pendant nos guerres civiles, pour y faire ses premières armes sous l'amiral de Coligny, qui lui confia plusieurs missions importantes où il déploya de la valeur. Il servit ensuite successivement en Irlande, sous le comte d'Essex, et dans les Pays-Bas, sous l'archiduc d'Autriche, le duc de Lorraine et Guillaume de Nassau. Nommé, en 1585, colonel général des troupes envoyées d'Angleterre au secours d'Anvers assiégé par les Espagnols, il fut, en outre, chargé de traiter avec les États-Généraux de l'entretien des troupes anglaises envoyées sur le continent. En 1588, la reine Elisabeth le nomma chef du conseil dans la province de Munster, en Irlande, avec le pouvoir d'établir tels officiers qu'il jugerait à propos pour la défense de ce royaume. Lorsque, en 1591, Henri IV et les états de Bretagne demandèrent simultanément des secours à Elisabeth contre les ligueurs, dont le parti faisait de grands progrès dans cette province, la reine choisit Norris pour capitaine général des troupes auxiliaires qu'elle y envoya. Les 2,400 Anglais qu'il amena débarquèrent vers la fin d'avril à Paimpol, petit port bien fortifié sur la côte nord de Bretagne, qui lui avait été assigné comme place de sûreté, de même que le Blavet (le Port-Louis) avait été concédé à ce titre aux Espagnols alliés des ligueurs. Les Anglais furent à peine à terre, que la Tramblaye et Kergomart, deux chefs du parti royaliste, les firent rembarquer pour aller attaquer l'île de Bréhat, située dans le voisinage, et défendue par une garnison cantonnée dans un fort qu'avait fait construire le duc de Mercœur. Cette attaque avait pour but l'expulsion des habitants qui, tous marins, infestaient les côtes avec des barques armées en guerre, et se livraient à des actes de piraterie souvent funestes aux ligueurs eux-mêmes. Aussitôt que les Anglais furent devant Bréhat, les Malouins, qui tenaient pour la ligue, essayèrent de les traverser dans leur projet, en envoyant contre eux deux vaisseaux commandés par le capitaine Bellechaussée; mais celui-ci, se trouvant trop inférieur en forces, s'éloigna avec ceux des insulaires qui vou-

Digitized by Google

lurent le suivre, et ne put obtenir sur les Anglais d'autre avantage que de s'emparer à leur vue de deux petits navires de leur nation qui s'étaient trop avancés à la découverte. L'île de Bréhat ainsi abandonnée, les Anglais s'en rendirent aisément les maîtres. Ils n'éprouvèrent de résistance sérieuse qu'à l'attaque du fort, où les assiégés se défendirent jusqu'à ce que, manquant de vivres et de munitions, ils furent obligés de se rendre à la discrétion du vainqueur, qui en fit pendre quinze à des ailes de moulin. Toutefois, ce succès fit plus de bruit qu'il ne produisit d'effet; car les Anglais ne furent pas plutôt retournés à Paimpol et dans leurs cantonnements voisins, qu'un corsaire de St-Malo reprit l'île, qu'il fortifia à l'aide des secours envoyés par ses compatriotes; ce qui n'empêcha pas Henri de Kallec, commandant de Tréguier, de reprendre à son tour Bréhat, dont Henri IV lui conféra le gouvernement. La vigueur que les Anglais avaient déployée au siége de cette île, comparée à la conduite que tint depuis leur chef, donna lieu de croire que, sous le but apparent de secourir les royalistes, il avait pour mission secrète de semer la division parmi eux, et de s'attacher avant tout à prendre, en Bretagne, une position qui tournât à l'avantage exclusif des Anglais. C'est ainsi que, prétextant les fatigues de ses soldats et leurs maladies, causées principalement par l'intempérance, il obtint d'abord que l'armée franco-anglaise se repliât sur St-Brieuc, et ensuite, après qu'elles eurent joui d'un repos suffisant, Lavardin ayant proposé de marcher sur Rennes, Norris essaya de faire prévaloir sa propre opinion, tendant à ce que l'armée ne s'éloignât pas de la mer. Sa cauteleuse circonspection réussit mieux à St-Jouan, où, profitant de l'irrésolution naturelle du prince de Dombes, il parvint à lui persuader que, le chemin qui conduisait au duc de Mercœur étant étroit et coupé d'un petit ruisseau, il serait dangereux d'attaquer sur un terrain si défavorable. Bien que les appréhensions peu sincères de Norris trouvassent leur réfutation dans les habiles dispositions de Montmartin (voy. ce nom) et dans les avantages qu'elles avaient déjà procurés, la retraite fut décidée, et le général anglais en profita pour conduire ses troupes dans le Maine, afin qu'elles pussent s'y rafraîchir. Celles qu'il laissa en Bretagne essuyèrent de grandes pertes aux siéges de Craon et de Vitré. Ennuyés de leur séjour dans cette dernière ville, où ils éprouvèrent bien des privations, les Anglais firent demander au duc de Montpensier, par l'officier qui les commandait en l'absence de Norris, la liberté de se retirer sur les frontières du Maine et de la Normandie, où il y avait des vivres en abondance. S'étant mis en marche au nombre de sept ou huit cents, malgré toutes les représentations du duc de Montpensier, ils furent atteints près d'Ambrières, petite bourgade à quelques lieues du Mans, par un fort parti de Français, et taillés en pièces ou dispersés; leur chef fut fait prisonnier, et ils perdirent sept drapeaux. Ceux qui échappèrent à ce désastre rejoignirent Norris, qui venait de débarquer à Grandville avec un renfort de 2,500 hommes, renfort qui ne se composait guère que de soldats indisciplinés. Cantonnés à Beuvron et à Ste-Susanne dans le Maine, ils pillaient tout le pays (1592). L'année suivante, St-Luc, lieutenant du maréchal d'Aumont, ayant opéré sa jonction avec les Anglais amenés par Norris, et ne voulant pas laisser son armée inactive, marcha sur Laval dans l'intention de prendre cette ville, alors au pouvoir des ligueurs. A une lieue de la place, il fit passer, à la faveur de la chaussée d'un moulin, deux ou trois cents Anglais sur le pont Raingeart. La garnison de Laval, apercevant ce mouvement, et croyant qu'elle aurait bon marché de cette troupe, séparée du gros de l'armée par la Mayenne, l'attaqua avec une telle vivacité, qu'elle fut obligée de reculer jusque sur le bord de la rivière, où elle eût été infailliblement culbutée sans l'arrivée de St-Luc et de Norris. Ranimés par ce secours opportun, excités d'ailleurs par le souvenir du carnage d'Ambrières, les Anglais à leur tour poursuivirent l'ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'aux portes de Laval, et lui tuèrent plus de 300 hommes. Les états de Bretagne ayant, au mois de février 1594, envoyé, de concert avec Henri IV, des députés à Elisabeth pour en obtenir un nouveau secours, cette princesse, dont Norris ne secondait que trop les intentions, prétextant l'insalubrité de Paimpol, et spéculant sur sa coopération, demanda que la ville de Brest, objet de la longue et constante convoitise de l'Angleterre, fût jointe, comme place de retraite pour ses troupes, à celle de Paimpol. Montmartin, nous l'avons vu, réussit à déjouer ses projets et obtint une promesse de 5,000 hommes, dont 1,800 arrivèrent, sous la conduite de Norris, pendant que le maréchal d'Aumont faisait, vers la fin de 1594, le siége de Morlaix. Cette fois le général anglais ne tergiversa pas. Comme il apprit, en débarquant, que la position de l'armée royale et de celle des ligueurs rendait une bataille imminente, il s'avança à marches forcées et en fit une de dix lieues en un jour. Norris, d'après un avis secret du maréchal, qui avait envoyé au-devant de lui les 700 Anglais de son corps d'armée, disposa toutes ses troupes de telle sorte, qu'à leur vue les Espagnols crurent qu'elles s'élevaient à 6,000 hommes, et se hâtèrent, ainsi que le duc de Mercœur, d'abandonner les positions avantageuses qu'ils occupaient. Grâce à ce stratagème, le maréchal s'empara de Morlaix. Alors s'expliqua l'apparente franchise du concours des Anglais; ils s'étaient flattés de travailler pour eux-mêmes, aussi mirent-ils tout en œuvre pour confisquer la nouvelle conquête. Norris en demanda le gou-

Digitized by Google

vernement au nom de sa souveraine, mécontente d'avoir échoué dans sa demande concernant Brest. Henri IV, qui s'exagérait l'importance de l'alliance anglaise, se croyait obligé à de grands ménagements envers Elisabeth. Mais le maréchal d'Aumont, qui sentait de quelle gravité il serait pour la province, pour le royaume même, de livrer à des étrangers une place maritime dont on aurait probablement bien de la peine à les faire sortir, écrivit aux états de Bretagne. Leurs députés représentèrent au roi que la cession de Morlaix, ne fût-elle que momentanée, serait une infraction à la capitulation accordée à cette ville, où la religion catholique devait jouir d'un exercice exclusif; que la justice ne serait plus rendue avec la même autorité sous des étrangers, peu soucieux de respecter les lois du royaume et les priviléges de la province; qu'enfin les Anglais devant, selon leur coutume, s'emparer de tout le commerce du pays, les revenus du roi en seraient diminués. Il est à croire qu'une promesse secrète liait Henri IV; car ces raisons, quelque fortes qu'elles fussent, ne réussirent pas à le convaincre, et les états, aussi bien que le maréchal, s'estimèrent très-heureux d'avoir pu obtenir, après de longs pourparlers, que le gouvernement de Morlaix fût remplacé par un commandement de troupes dans la province. A la suite de cet atermoiement, décidé après des menaces de rappel faites au nom d'Elisabeth, Norris accompagna le maréchal d'Aumont au siége du fort du Crozon, dans le mois de novembre 1594. Les 2,000 Anglais qu'il y commandait contribuèrent à la prise du fort et se retirèrent ensuite à Paimpol, d'où ils se répandirent dans les campagnes, qu'ils pillèrent et ravagèrent. Mécontent des mesures que le maréchal prenait pour réprimer leur licence, convaincu d'ailleurs que la prochaine pacification de la Bretagne ne lui permettait plus de compter sur la réalisation de ses projets, Norris alléguа des ordres d'Elisabeth, qui, disait-il, le rappelait pour servir en Irlande, et il s'embarqua sur les vaisseaux que la reine lui avait envoyés. A son retour en Angleterre, il s'attendait à être récompensé, par un siége au parlement, de son dévouement à seconder la politique tortueuse de son gouvernement. Déçu de l'espoir dont on l'avait bercé pour stimuler son zèle, et réduit à reprendre le poste qu'il occupait précédemment dans la province de Munster, il en fut si affecté qu'il mourut, dit-on, de chagrin peu d'années après. P. L—T.

NORRIS (Silvestre), né dans le comté de Sommerset, fit ses études à Rome dans le collége anglais, où il prit le bonnet de docteur en théologie. Ayant été envoyé en mission dans son pays, il y fut arrêté et condamné au bannissement. Il passa en 1606 à Douai, entra quelque temps après chez les jésuites et repassa en Angleterre, où il mourut en 1630 avec la réputation d'un habile controversiste. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont : 1° l'*Antidote*, dont la première partie fut publiée en 1616 et les deux autres en 1618 et 1622, in-4°. Ce sont des traités polémiques contre Whitaker, Fulk, Bilson et Reynolds. 2° *Appendix à l'Antidote sur la succession de l'Eglise*, 1621, in-4°; 3° le *Guide de la foi contre les sectaires*, 1621, in-4°; 4° les *Faux scripturaires*, 1623, in-4°; 5° un Traité pour prouver que l'Ecriture seule ne saurait être le juge des controverses. T—D.

NORRIS (Jean), théologien anglais, naquit en 1657 à Collingborne-Kingston, dans le Wiltshire. Son père, qui était recteur de cette paroisse, et qui mourut en 1681, a écrit un Discours contre les rassemblements prétendus religieux dans les conventicules privés; discours qui a été publié en 1685, in-8°. Le fils montra dès son séjour à l'université d'Oxford une grande prédilection pour les ouvrages de Platon, que son caractère enthousiaste le disposait à goûter particulièrement. Ses rapports avec quelques personnes d'une piété mystique fortifièrent encore en lui cette disposition. Il publia dès l'année 1682 plusieurs ouvrages en prose et en vers, écrits avec beaucoup de talent et qui, malgré ses principes *idéalistes* et les erreurs où il s'est laissé entraîner, lui ont mérité beaucoup d'estime comme ouvrages de théologie pratique. Opposé à Locke, il prête à l'opinion de Malebranche qu'il faut *voir toutes choses en Dieu* le charme d'un style plein de clarté et de chaleur. Il obtint en 1689 la cure de Newton-St-Loe, dans le comté de Sommerset. Il fut pourvu, en 1691, de la riche cure de Bemerton, près de Sarum, où il mourut en 1711, âgé de 54 ans. Voici les titres de ses ouvrages : 1° *Tableau de l'amour sans voile*, traduit de l'ouvrage intitulé *Effigies amoris*, 1682, in-12; 2° *Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore*, 1682, in-8°; 3° *Idée du bonheur*, 1683; 4° *le Whiggisme démasqué et confus*, 1683; 5° *Tractatus adversus reprobationis absolutæ decretum nova methodo*, 1683, in-8°; 6° *Poésies et discours écrits en différentes occasions*, 1684, in-8°; souvent réimprimés avec des additions, notamment pour la cinquième fois en 1710, in-8°, sous le titre de *Recueil de Mélanges;* 7° traduction anglaise des quatre derniers livres de la *Cyropédie* de Xénophon, 1685, in-8°; les quatre premiers livres ont été traduits par Fr. Digby; 8° *la Théorie et les lois de l'amour*, essai moral, 1688, in-8°; 9° *la Raison et la religion, ou les Fondements et les mesures de la dévotion*, etc., 1689, in-8°; 10° *Réflexions sur la conduite de la vie humaine*, 1690, 1691, in-8°; 11° la *Béatitude chrétienne*, suivie de réflexions détachées sur l'Essai de Locke sur l'entendement humain; 12° l'*Accusation de schisme continuée* (contre les séparatistes), 1691, in-12; 13° *Discours pratiques sur divers sujets*, 4 vol., 1691, 1692, 1693 et 1698, plusieurs fois réimprimés; 14° deux *Traités concernant la lumière divine*,

Digitized by Google

1692, in-8° ; 15° le *Conseil spirituel, ou Avis d'un père à ses enfants*, 1694, in-4° ; 16° *Lettres concernant l'amour de Dieu, écrites entre Norris et mistriss Astell*, 1705, in-8°, 2e édition ; 17° *Essai de théorie du monde idéal ou intellectuel*, 2 parties in-8°, 1701 et 1704 ; c'est son ouvrage capital ; 18° *Traité concernant l'humilité*, 2 parties, 1707 ; 19° *Discours philosophique concernant l'immortalité naturelle de l'âme*, 1708, in-8° ; 20° *Traité de la prudence chrétienne*, 1710, in-8°. L.

NORRIS (Robert), voyageur anglais, né à Liverpool, fit dans la dernière moitié du 18e siècle un séjour de dix-huit ans à la côte de Guinée comme chef du comptoir de Juida, près de Gregoy, Grioui ou Grigues, dans le royaume de Juda ou Juida, jadis florissant et indépendant, mais à l'époque dont il est ici question province maritime de l'empire de Dahomey. Les affaires de Norris exigeant qu'il eût une entrevue avec le roi, il s'adressa au vice-roi, résidant à Gregoy, afin d'obtenir le nombre d'hommes nécessaire pour l'accompagner. On lui donna en effet un interprète, six hommes pour les hamacs, dix porteurs et un commandant, qui était responsable de la conduite de tout son monde ; la caravane se composait en tout de trente personnes, et se mit en route le 1er février 1772. Norris, après avoir traversé un beau pays, généralement uni et entremêlé de forêts, arriva le 4 à la porte d'Abomey, capitale du royaume ; il y fut salué de quinze coups de canon et conduit à la maison du maybou, dans les appartements réservés aux blancs. Cet officier, qui est un des conseillers du roi et remplit les fonctions de maître des cérémonies, vint lui-même, accompagné du vice-roi de Juida, féliciter notre voyageur de la part de son souverain, et lui apporter un présent qui consistait entièrement en rafraîchissements et en provisions. On s'occupait en ce moment des préparatifs d'une très-grande fête qui dure plusieurs semaines, est appelée *fête des coutumes annuelles* et accompagnée de cruautés révoltantes. Tous les étrangers de distinction et les principaux personnages du royaume y sont conviés et font des cadeaux au monarque. C'est aussi à cette époque que ce prince s'informe de la conduite de ses esclaves, dont le moindre de tous trouve accès près de lui pour exposer ses griefs, en public ou en particulier, et demander que justice lui soit rendue. On permit à Norris de rester un jour chez lui après son arrivée, et il n'y fut pas interrompu. Le soir il fit une promenade, et, à son retour, un messager du roi lui apporta une invitation d'assister, le lendemain, à une fête que ce prince devait donner dans sa maison de Duhomé. Il y observa diverses choses qui lui parurent étranges et d'autres qui le révoltèrent : il but de l'eau-de-vie avec le roi, qui s'informa de la santé de son frère George, roi d'Angleterre, entendit avec plaisir un orgue que Norris avait fait apporter et fut enchanté d'une chaise à porteurs dont on lui montra l'usage et qu'il essaya tout de suite. Le 6, nouvelle invitation à une fête qui devait avoir lieu à la porte du palais de Gringomé. Il y éprouva un sentiment d'horreur en apprenant que sept hommes et sept chevaux, attachés par les mains et par les pieds à de gros poteaux fixés dans la terre, devaient rester ainsi jusqu'à la nuit qui précéderait la fête prochaine, et avoir ensuite la tête tranchée ainsi que leurs chevaux. Ces infortunés, malgré leur sort cruel, qu'ils n'ignoraient pas, n'en prenaient pas moins plaisir à entendre la musique et cherchaient même à battre la mesure. Norris se hâta de sortir de ce lieu, n'alla pas bien loin sans être presque suffoqué par la puanteur qu'exhalaient des cadavres d'hommes et de chevaux, et, avant de rentrer chez lui, fut épouvanté des objets affreux qui frappèrent ses regards. Le 8, à une fête à la maison de Dahomé, il vit une douzaine de marchands arabes que l'on désigne par le nom de mallays, ce qui est probablement une altération du mot mollah. Ils viennent de la côte de Barbarie, baignée par la Méditerranée, et vont jusqu'à Angole, dans le Congo. Snelgrave (*voy.* ce nom) fait mention d'eux dans sa relation. Après le 8, il n'y eut plus de fêtes jusqu'au 12 ; alors Norris vit la dernière. Les divertissements furent à peu près les mêmes que ceux dont il avait déjà été spectateur, à l'exception qu'il trouva les habits et les ornements beaucoup plus brillants. Il ne pouvait se lasser d'admirer la quantité d'étoffes de soie, de bracelets d'argent, de colliers de prix, de coraux et d'ornements précieux qu'on étala dans cette occasion. Il remarqua une troupe de quarante femmes avec des casques d'argent, qui portaient chacune une partie du mobilier et des bijoux du roi. Les unes avaient des épées très-belles à leur ceinture, d'autres des fusils montés en argent. Plus de cent femmes tenaient à la main des cannes avec des pommes d'argent ou d'or ; et, afin que chacune eût quelque chose, il y en avait qui portaient des chandeliers, des lampes et d'autres objets qu'elles élevaient en l'air pour les faire admirer à la multitude. On dîna, comme à l'ordinaire, dans la place du marché. Le soir, Norris rendit visite au roi. Il avait employé ses rares intervalles de repos à acheter des esclaves et de l'ivoire. Toutes ses affaires étant terminées, il fit ses préparatifs de départ ; mais le vent harmattan, qui soufflait depuis quelque temps, le contraignit à rester encore deux jours. Il partit enfin le 16 février au soir, et le 18 il fut de retour à son comptoir. En décembre 1773, le roi, succombant sous le poids des années et des infirmités, ne sortait plus de chez lui ; cependant il voulut voir Norris, qui se rendit à sa demande. Le monarque nègre ne survécut pas longtemps à cette entrevue ; il languit jusqu'au 17 mai 1774 et mourut à l'âge de 70 ans, après en avoir régné quarante, et laissa l'autorité à son fils Adaounzou. Celui-ci hérita

Digitized by Google

du penchant de son père pour la guerre ; et, profitant des dissensions de deux rivaux qui aspiraient au pouvoir suprême chez les Popos, il s'empara de ce pays. Peu de temps après, il mande à Norris par un courrier qu'il a le plus vif désir de le voir. L'Anglais va le joindre à la fin de décembre 1775, et, après un court séjour près de lui, revient à Juida. Quand il fut rentré dans sa patrie, il publia : *Memoirs of the reign of Bossa Ahadee, king of Dahomy an inland country of Guiney, to which are added the author's journey to Abomey the capital*, etc., Londres, 1789, in-8°; avec carte. Traduit en français, cet ouvrage parut avec le même titre, qui ensuite fut modifié ainsi : *Voyage au pays de Dahomey, Etat situé dans l'intérieur de l'Afrique ;* on y a ajouté des observations sur la traite des nègres, etc., par C.-B. Wadstrœm, Paris, 1790, in-8°, avec carte. Norris mourut en 1792. Les détails de son voyage, depuis le royaume de Juida jusqu'à la capitale du Dahomey, sont très-intéressants, et l'itinéraire est bien tracé sur la carte qui en compose une partie très-précieuse. Sa relation, malheureusement trop succincte, renferme des observations très-importantes sur le climat et sur quelques animaux de cette contrée de l'Afrique ; on y remarque la description élégante et détaillée des effets du vent harmattan : ils se rapprochent de ceux du seïmoun ; mais ils en diffèrent en ce qu'il rafraîchit l'air, est favorable à la santé et arrête les progrès des maladies épidémiques ; il souffle du nord-est. Un supplément offre quelques particularités nouvelles sur les conquêtes des Dahomitains. Archibald Dalzel, qui avait séjourné trente ans à la côte de Guinée comme gouverneur de Juida et du cap Corse, et qui était à Londres en 1788, avait recueilli de nombreux matériaux sur cette partie de l'Afrique. Il y joignit toutes les notions dispersées dans les relations des voyageurs, et publia cette compilation. Il était certainement plus propre que tout autre à ce travail ; cependant on peut dire que son ouvrage ne répond pas entièrement aux espérances que l'on était en droit de concevoir des connaissances particulières de l'auteur et des importantes pièces qui lui furent confiées. Tous les faits qui composent l'histoire du Dahomey avant l'année 1774 étaient répandus dans des relations imprimées. Dalzel les a réunis, mais sans y ajouter une seule note importante et sans faire aucune recherche pour leur assigner des dates certaines. Depuis 1774 jusqu'à 1791, Dalzel a écrit son histoire d'après ses propres manuscrits et d'après ceux de Lionel Abson, qui lui succéda dans le fort de Juida. Elle est plus longue, et cependant contient moins de faits que celle qui la précède, et puis Dalzel surcharge son livre de réflexions politiques dont le moindre défaut est d'être insignifiantes. Parmi les voyageurs, celui qui lui a fourni le plus grand nombre de bons matériaux est Norris ; Dalzel a reproduit son œuvre tout entière, et le loue dans sa préface comme un homme infatigable pour les recherches et bien instruit des mœurs et du langage des naturels de la côte de Guinée. L'ouvrage de Dalzel est intitulé *The History of Dahomey*, etc. (Histoire du Dahomey, royaume de l'intérieur de l'Afrique, écrite d'après des mémoires authentiques, précédée d'une introduction et accompagnée de notes), Londres, 1793, in-4°, avec une carte, qui est celle de Norris reproduite sur une plus grande échelle. Nous avons profité pour cet article du travail de notre collaborateur Walckenaer, qui est inséré dans le tome 11 de son *Histoire générale des voyages*. E—s.

NORRMAN (Laurent), évêque de Goteborg, fut un des hommes les plus savants que la Suède ait produits. Il naquit en 1634, et fit ses premières études au collége de Strengnès ; il se rendit ensuite à l'université d'Upsal et à plusieurs universités d'Allemagne. Le désir qu'il avait de connaître à fond la littérature orientale l'engagea à faire un séjour à Hambourg auprès du savant orientaliste Edzardi. Il enseigna dans son pays, tant à Upsal qu'à Lund, le grec, la théologie, la logique, la métaphysique. Il fut nommé à l'évêché de Goteborg en 1703, et mourut la même année. Versé dans toutes les parties des connaissances humaines, Norrman l'était surtout dans les littératures orientale, grecque et latine, dans l'histoire et dans la philologie. Il n'a point publié de grand ouvrage, mais beaucoup de savantes dissertations, des vers latins et grecs, et des éditions de plusieurs classiques grecs et latins. Il avait rassemblé les matériaux d'un dictionnaire grec, que la mort l'empêcha de mettre en ordre. Olaüs Rudbeck disait que l'oraison funèbre de Norrman devait consister en ces mots : *Ciceronem vidimus, audivimus, amisimus*. C—au.

NORRMANN (Gérard-Philippe-Henri), historien et économiste allemand, né le 24 février 1753 à Hambourg, mort à Rostock le 13 janvier 1837. Fils d'un relieur, il fut élevé dans le *Johanneum* de sa ville natale, puis dans le gymnase académique établi dans la même cité. Il compléta à l'université de Gœttingue, de 1775 à 1778, ses études d'histoire et de sciences économiques et commerciales. Pendant son séjour à Gœttingue, il pratiqua en même temps l'amitié du poëte Hoelty et des autres membres de l'association poétique qui porte le nom de cette ville. En 1778 il devint professeur à la célèbre académie de commerce de Hambourg, et en 1782 second directeur de cette institution. Appelé en 1789 à l'université de Rostock comme professeur d'histoire et des sciences économiques et politiques, il fut en 1794, 1795 et 1819 choisi pour donner des leçons particulières aux grands-ducs héréditaires de Mecklenbourg-Schwerin et Mecklenbourg-Strélitz. Malgré sa constitution faible, la calvitie dont il était atteint déjà dès l'âge de quatorze ans, et la perte d'un œil en 1816, Norrmann a

Digitized by Google

cependant fourni une longue carrière à Rostock. Il avait le titre de conseiller de cour depuis 1790. Il a laissé : 1° *Histoire succincte de la plus ancienne constitution nationale allemande*, 1782; 2° *Description historique et géographique des pays, des peuples et des Etats*, 1785-1788, 3 vol.; 3° *Description géographique et statistique de la Suisse, surtout sous le rapport des productions, de l'industrie, du commerce et de l'économie politique*, Hambourg, 1795; 4° *Description géographique et statistique de toutes les possessions hollandaises aux Indes orientales et occidentales*, Rostock, 1796; 5° les *Expériences de Jean-George Busch, fondateur de l'académie de commerce*, 5e volume, publié par Norrmann, Hambourg, 1802; 6° *Résumé succinct de l'ethnographie et de la géographie politique de l'Europe, avec une courte esquisse statistique de l'Europe dans son état actuel*, par Ant.-Fr. Busling, 6e édition, entièrement refondue après la mort de l'auteur, Hambourg, 1802; 7° *Sur la liberté du commerce du blé*, 1802; 8° *Sur la situation commerciale de Wismar et sur son exploitation dans les anciens temps, pour servir à l'histoire commerciale de Mecklenbourg*, Rostock, 1803-1804, 3 vol.; 9° *Dictionnaire complet des produits et marchandises, ou le Commerçant bien renseigné*, par Godefroi-Christiern Bohn, ouvrage refondu par Norrmann, Hambourg, 1805-1807, 2 vol.; 10° J.-G. Busch, *Exposé théorique et pratique du commerce et de ses transactions variées*, 3e édition augmentée, par Norrmann, Hambourg, 1808, 2 vol.; 11° J.-A. Neuendorff, *Histoire des pays diocésains de l'ancien évêché de Ratzebourg*, publié par N. Rostock, 1832. Norrmann a laissé en manuscrit beaucoup de matériaux sur la géographie et la statistique du Mecklenbourg. Il a inséré en outre de nombreux mémoires dans les *Ephémérides géographiques*, les journaux savants de Gœttingue, Iéna, etc. R—L—N.

NORTH (FRANCIS), lord garde du grand sceau, sous les règnes de Charles II et de Jacques II, était le troisième fils de Dudley, quatrième lord North, et naquit vers 1640. Il passa de l'université de Cambridge à la société de jurisprudence de Middle-Temple, se délassant de l'étude des lois par celle des mathématiques, de la philosophie, des langues modernes, et surtout par la musique. Il disait souvent que, sans cette distraction, jamais il n'eût été jurisconsulte. Des hommes éminents encouragèrent ses premiers pas au barreau. Le talent qu'il montra dans une cause d'une nature politique attira l'attention du duc d'York, qui engagea le roi à le choisir pour un de ses avocats. Il fut chargé de différentes fonctions judiciaires, devint *soliciteur général* de Sa Majesté, et chevalier en 1671. Vers le même temps, le bourg de Lynn l'élut son représentant à la chambre des communes. En 1673, il fut nommé procureur général; mais, bientôt dégoûté du bruit, de la frivolité et des mœurs corrompues de la cour, il désira s'en éloigner; et, en 1674, on lui donna la place de président des plaids communs; là il se trouva dans la sphère qui convenait à ses goûts comme à son mérite. Il y réforma des abus, et y fit ou prépara des règlements essentiels. Il eut une grande part au statut *sur les fraudes et les parjures*, dont le lord Nottingham disait que chaque ligne valait un subside. En 1679, le roi, contrarié par le parlement, crut devoir renvoyer des ministres impopulaires; et un nouveau ministère fut composé des chefs de l'opposition des deux chambres; mais en même temps, dans la vue de contre-balancer leur influence, Charles II appela près de lui quelques hommes qui avaient toute sa confiance et son affection, entre autres, lord North. Il fit ensuite partie du conseil. Ce fut à la mort de Nottingham, à la place duquel il présidait depuis quelque temps la chambre des lords, qu'il reçut le grand sceau en 1683; et il fut créé pair, baron de Guilford, dans le comté de Surrey. Sa santé s'affaiblissait visiblement; ce motif et l'ascendant qu'obtenaient à la cour ses ennemis Jefferies et Sunderland l'engagèrent à résigner le grand sceau, après la mort de Charles II. Il mourut à son château de Wroxton, près de Banbury, le 7 septembre 1685. Sa conduite a été jugée assez différemment par les historiens du temps. Les uns l'ont accusé d'une disposition à favoriser aveuglément les vues de la cour; d'autres lui accordent une véritable indépendance d'opinion; il désapprouva en effet plusieurs mesures de Charles et surtout de Jacques II, relativement à la religion. On a de lord North quelques ouvrages sur des sujets bien différents : 1° *Index alphabétique des verbes neutres*, imprimé dans la *Grammaire* de Lilly; 2° *Mémoire sur la gravitation des fluides, considérée dans les vessies à air des poissons*, imprimé dans l'*Abrégé* (par Lowthorp) *des Transactions philosophiques*, vol. 2, p. 845. Son opinion paraît avoir été adoptée par Boyle et par Ray. 3° *Réponse à un écrit de sir Sam. Moreland sur son Baromètre statique*, inédite. On remarque que les baromètres, qui avant lui étaient fort rares, commencèrent dès lors à devenir plus communs et à se vendre dans les boutiques (*voy.* MORLAND). 4° *Essai philosophique sur la musique*, 1677, de 35 pages. Le docteur Burney y reconnaît un grand mérite, vu le temps où il fut écrit; mais aujourd'hui on y trouverait beaucoup d'erreurs et d'imperfections. La description qu'il fait de la vibration harmonique des cordes, ajoute Burney, semble avoir été adoptée par Euler dans son *Tentamen novæ theoriæ musicæ*. 5° Quelques *Compositions musicales* et des *Ecrits politiques*. L.

NORTH (FRÉDÉRIC, comte DE GUILFORD), plus connu sous le nom de lord), homme d'Etat, de la même famille que le précédent, naquit le 13 avril 1732. Après avoir reçu une brillante éducation à l'université d'Oxford, il parut avec succès à la chambre des communes et fut nommé

Digitized by Google

à l'âge de vingt-six ans (1759) l'un des lords de la trésorerie. En 1767, il occupa le poste de chancelier de l'Echiquier, que la mort du célèbre Charles Townshend venait de laisser vacant. Au commencement de 1770, des discussions très-sérieuses dans le parlement ayant forcé la plupart des ministres à donner leur démission, lord North succéda au duc de Grafton, comme premier lord de la trésorerie; et c'est de ce moment que date son long ministère, époque désastreuse dans l'histoire de la Grande-Bretagne. Au mois de mars 1770, les affaires d'Amérique commencèrent à fixer plus particulièrement l'attention du parlement et offrirent au public une occasion de juger les talents ministériels de lord North. Il débuta par proposer un bill pour la révocation de tous les droits imposés sur les marchandises importées dans les colonies d'Amérique, dont il excepta néanmoins le thé; et ce bill fut adopté par une grande majorité. Mais en voulant plaire à tous les partis, le bill n'en satisfit aucun; et l'on jugea dès lors, disent quelques historiens, que ce ministre, avec de bonnes intentions, manquait de cette force de caractère, de cette prévoyance qui constituent le véritable homme d'État (1). Quoique le bill de lord North ne remplît pas complètement les désirs des colonies américaines, son influence fut si grande dans la plupart, et surtout dans celles du Sud, que la tranquillité n'y fut pas altérée pendant l'année 1771, et qu'un instant de calme succéda aux troubles qui les agitaient auparavant. Il ne paraît pas douteux que, si le ministère eût étudié avec sagacité le caractère et les intérêts des habitants de chaque province, et se fût attaché dès l'origine à augmenter le nombre de ses partisans, il n'eût empêché du moins que la révolte ne devînt générale. Mais lord North, satisfait du succès obtenu par ses palliatifs temporaires, ne sut pas embrasser dans son ensemble la situation de l'Amérique, et se fixer de bonne heure à un système général, soit conciliatoire, soit coercitif: de là les funestes conséquences qui suivirent celui qu'il avait adopté. Le succès que son bill avait d'abord obtenu en Amérique, la diminution de la dette publique, l'accroissement du commerce et de la prospérité de la Grande-Bretagne, qu'on attribuait aux sages mesures qu'il avait prises, portèrent en 1773 sa réputation au plus haut degré. Ce fut cette même année qu'il fit adopter son plan pour mettre un terme aux abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement de l'Inde, et qu'il fit autoriser la compagnie à exporter les thés en Amérique, sans payer aucun droit. Cette dernière partie du bill excita dans le Massachussets une fermentation générale, qu'accrut encore la publication d'un rapport de Franklin sur la sévérité des moyens proposés par le gouverneur de la province. Des cargaisons de thé qu'on voulait débarquer à Boston furent jetées dans la mer par la populace de cette ville; et lord North fit prendre alors (1774) des mesures tellement rigoureuses contre les habitants, qu'ils invoquèrent l'assistance de leurs concitoyens. Des assemblées provinciales eurent lieu; elles approuvèrent la conduite de celle de Massachussets; et un congrès tenu à Philadelphie déclara que toutes feraient cause commune, puisque l'Angleterre avait violé leurs libertés en s'arrogeant le droit de les imposer. La révolte éclata bientôt de toutes parts; et le ministère détermina le parlement à décider, malgré l'opposition du comte de Chatham et le penchant secret de lord North (1), que l'on emploierait la force des armes pour réduire les Américains. Pendant que l'administration adoptait ainsi des mesures coercitives, lord North, au grand étonnement de l'opposition et même d'une partie des adhérents du ministère, proposa un bill de conciliation, dans lequel il faisait d'importantes concessions aux révoltés. Les restrictions qu'on y mit avant de l'adopter en changèrent le principe et le but; aussi fut-il mal accueilli en Amérique, où il fut considéré comme une pomme de discorde qu'on voulait jeter entre les différentes colonies. Nous n'entrerons pas dans le détail des opérations militaires en Amérique; il appartient à l'article de Washington. Nous dirons seulement qu'en 1779, après la défaite des Anglais à Saratoga (*voy.* BURGOYNE), lord North ayant proposé un nouveau plan de conciliation, le congrès le rejeta avec indignation et protesta qu'il ne traiterait que lorsque l'Angleterre aurait reconnu l'indépendance des colonies. La guerre déclarée successivement à l'Angleterre par la France, l'Espagne et la Hollande, vint augmenter encore l'embarras du ministère. Sa détresse fut au comble en 1781 lorsqu'on apprit que lord Cornwallis avait été obligé de se rendre avec son armée aux troupes américaines. L'opposition, dont les rangs s'étaient prodigieusement augmentés, ne laissa pas échapper cette occasion de décrier les ministres et d'accélérer leur chute. La proposition d'une adresse au roi pour demander la paix avec l'Amérique, ayant passé malgré

(1) Des Anglais fort instruits, auxquels nous avons soumis notre article, pensent que ce jugement est un peu sévère et qu'il ne fut d'ailleurs porté qu'après coup par la nation elle-même et par les hommes d'État. Ils ajoutent que s'il y a quelque chose à blâmer dans les mesures que prit lord North dans les commencements de son ministère, ce n'est pas d'avoir suivi quelques errements de l'administration qui l'avait précédé, en cherchant à conserver une partie des impôts qu'elle avait établis sur les colonies d'Amérique, mais d'avoir employé des moyens insuffisants pour subjuguer les insurgés.

(1) On a prétendu dans le temps que c'était à contre-cœur que lord North employait des mesures coercitives; qu'elles lui étaient commandées par le roi, avec lequel il avait été élevé; sa profonde vénération et son attachement pour ce souverain lui faisaient craindre de le désobliger trop vivement, soit en adoptant une marche opposée à ses vues, soit en abandonnant le timon des affaires au moment d'une crise. La guerre avec les Américains était d'ailleurs devenue populaire, et lord North fut forcé de céder à l'opinion publique. On a dit aussi que ce ministre n'était que l'instrument du cabinet secret connu sous le nom des *amis du roi*, à la tête duquel figuraient le comte de Bute et M. Jenkinson, depuis comte de Liverpool (*voy.* ces noms).

Digitized by Google

leurs efforts, on s'attendait qu'ils allaient se retirer, puisque lord North avait souvent déclaré qu'il ne resterait plus en fonction aussitôt qu'une majorité parlementaire cesserait de sanctionner ses actes. Mais il ne se tint pas pour battu et prétendit qu'il ne voyait pas encore d'une manière bien claire que le parlement lui eût retiré sa confiance. Les attaques de l'opposition devinrent alors plus directes; et lord Cavendish, dans la séance du 8 mars 1782, demanda formellement le renvoi des ministres. Lord North se défendit encore avec succès; mais les membres indépendants et modérés ayant tenté vainement d'opérer une fusion entre les partis, le comte de Surrey (*voy.* NORFOLK) allait renouveler la motion de lord Cavendish, lorsque North l'interrompit en annonçant qu'*il n'y avait plus d'administration* (1). Il demanda ensuite un ajournement, afin qu'on eût le temps d'arrêter de nouveaux arrangements; et il prit congé des communes comme ministre, en les remerciant de l'appui qu'elles lui avaient si longtemps prêté. Ainsi finit l'administration de lord North; on ne trouve dans l'histoire d'Angleterre aucune époque qui, dans le même espace de temps, soit marquée par plus d'événements malheureux. On peut les imputer en grande partie aux ministres; mais le blâme ne doit-il pas retomber aussi sur le parlement qui sanctionnait leurs actes, sur l'immense majorité de la nation qui avait demandé à grands cris la guerre, enfin sur le roi lui-même, qui ne voyait dans les Américains que des sujets rebelles, se refusant à supporter les charges publiques, et qu'il fallait réduire à l'obéissance? Pendant l'administration du marquis de Rockingham et celle de lord Shelburne, lord North se rangea du parti de l'opposition. Après la signature de la paix de 1783, où l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique fut reconnue, Fox et lord North attaquèrent cette mesure, quoique par des motifs différents. Des conférences eurent lieu entre les partisans de ces deux hommes d'Etat; et après quelques négociations, ils se réunirent pour renverser le ministère et s'emparer eux-mêmes des rênes de l'administration. Les principes professés par lord North et par Fox avaient été tellement en opposition, qu'on n'ajouta foi à leur réunion qu'après la résignation de Shelburne et de ses collègues. Le nouveau ministère, connu sous le nom de *Ministère de la coalition*, et dans lequel lord North eut le département de l'intérieur et Fox celui des affaires étrangères, ne fut définitivement constitué que le 20 avril 1783. Il réunissait les talents les plus éminents de la Grande-Bretagne: aussi les amis de leur pays en avaient-ils conçu de grandes espérances; mais il fut de courte durée, et la proposition du fameux bill de Fox sur le gouvernement et l'administration de l'Inde amena sa dissolution. Ce bill, accepté à la chambre des communes, malgré la vive opposition de Pitt, fut rejeté à celle des pairs. A cette occasion, l'on prétendit que le roi s'était servi de lord Temple pour influencer les pairs, en leur faisant connaître combien il désapprouvait les dispositions de ce bill; Fox s'étant élevé avec force contre ces menées clandestines et inconstitutionnelles, le roi invita les ministres à lui envoyer leurs démissions (18 décembre 1783), et mit le célèbre Pitt à la tête de la nouvelle administration. Lord North, que sa cécité avait empêché d'assister régulièrement aux débats du parlement, s'y rendit en 1787 pour défendre l'Eglise anglicane contre la motion de M. Beaufoy, qui proposait la révocation de l'acte du *test*, en faveur des dissidents. Lord North s'était pénétré à l'université d'Oxford, où il avait été élevé, des principes de l'Eglise établie. Il s'opposa donc avec chaleur à la révocation d'un acte qu'il considérait comme un des boulevards de la constitution, et auquel il attribuait la liberté, dont jouissait l'Angleterre. Pitt combattit également la motion, mais par d'autres motifs, et elle fut rejetée. A l'époque de la maladie mentale du roi (1789), lord North, malgré la perte de sa vue et plusieurs infirmités réunies, prit une part active aux débats sur le plan de régence proposé par Pitt, et montra un grand talent dans cette discussion. « Le ministre, s'écria-t-il, n'est point « effrayé de déléguer les grandes fonctions du « pouvoir exécutif; et il tressaille de crainte s'il « s'agit des plus petits emplois. Disposez, dit-il, « du pouvoir civil et politique, des emplois « militaires, mais n'approchez pas de la cour; « commandez les armées de terre et de mer, « mais ne touchez pas aux troupes de la maison « du roi. Que les chambres du parlement aient « à la fois le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif; renversez les barrières de la constitution, « mutilez le pouvoir souverain : vous pouvez « faire tout cela; mais gardez-vous de toucher « aux pages, aux valets de garde-robe, aux gen- « tilshommes inférieurs, aux lords de la chambre. « — Cela me rappelle, ajouta North, les histoires « que me contait ma vieille nourrice sur les « exploits des sorcières : elles pouvaient s'élever « dans les airs, agiter les éléments, soulever les « tempêtes, disposer de la pluie, des éclairs et du « tonnerre, elles pouvaient faire tout cela sans « la moindre difficulté; mais un fétu opposait à « leur puissance une barrière insurmontable. » Malgré tous les efforts de lord North et des autres membres de l'opposition, le plan de Pitt fut adopté. North succéda à la pairie, lorsque le comte de Guilford, son père, mourut, en 1790; mais il s'occupa peu des affaires publiques jusqu'à la fin de ses jours, qui arriva le 5 août

(1) La victoire importante que lord Rodney gagna sur le comte de Grasse (12 avril 1782), quoique arrivée après le changement de ministère, pouvait être attribuée aussi bien aux mesures du gouvernement de lord North qu'aux fautes commises par l'amiral français; et dans le temps l'on croyait assez généralement que si la nouvelle de ce succès eût été reçue à Londres avant la retraite du ministère, cette retraite n'aurait pas eu lieu.

Digitized by Google

1792. L'université d'Oxford, dont il était chancelier, rendit de grands honneurs à sa mémoire. Lord North joignait à une instruction profonde et variée un goût tout à fait classique et une grande connaissance des affaires et de l'histoire. Son éloquence était persuasive, il possédait au suprême degré ces qualités sociales, si souvent utiles aux ministres pour se faire et pour se conserver de nombreux amis, et ce genre d'esprit fin et plaisant sans amertume que les Anglais distinguent sous le nom de *wit humour*. Son début dans la carrière ministérielle avait été des plus brillants. Il parvint à calmer un instant les troubles qui affligeaient l'Amérique, et se plaça au premier rang des financiers, même au jugement de l'opposition, composée des plus grands talents du royaume. Diminuer les dépenses et éteindre peu à peu la dette publique; imposer le luxe, en évitant les taxes qui pouvaient affecter matériellement la basse classe du peuple, telles étaient les bases du système qu'il avait adopté, et dont les malheurs du temps le forcèrent quelquefois à s'écarter. Il mérite moins d'éloges comme homme d'Etat; sa politique fut versatile et sans caractère bien prononcé. Disposé par inclination aux mesures conciliatrices, il les adopta presque toujours à contre-temps; et lorsque la force des choses l'obligea d'en employer de coercitives, il se laissa entraîner au fatal désir de plaire à son maître et à la nation, en subjuguant par la force des armes l'esprit républicain des insurgés d'Amérique, exalté au dernier point par les succès de Washington et par les écrits de Franklin. Quelques historiens lui reprochent d'avoir fait verser inutilement des flots de sang et d'avoir fait perdre à l'Angleterre ses plus belles colonies; mais, comme nous l'avons dit, il fut entraîné par un concours de circonstances qu'il ne put ou ne sut pas maîtriser; et ce n'est pas à lui seul que ce reproche peut être adressé. Lord North eut plusieurs enfants de son mariage avec miss Anne Speke, héritière des Dillington. Sa fille aînée épousa lord Glenbervie, pair d'Irlande, de l'illustre famille de Douglas. Ce respectable vieillard, qui a occupé dans l'administration les postes les plus importants, a bien voulu nous fournir quelques renseignements sur son beau-père. D—z—s.

NORTH (l'honorable et très-révérend BROWNLOW), lord évêque de Winchester, pair ecclésiastique de la Grande-Bretagne, chancelier de l'ordre de la Jarretière, était le plus jeune frère du précédent. Ce fut malgré l'opposition de ses collègues qu'il fut élevé par son frère à une place éminente; ce dernier répondit à ceux qui lui faisaient observer la grande jeunesse de celui-ci que quand il serait plus âgé il ne voudrait pas d'un frère premier ministre. North fut élevé à Eton et à l'université d'Oxford, où il obtint en 1770 le doyenné de Cantorbéry; et l'année suivante il fut nommé évêque de Lichtfield et Coventry. Il était alors le plus jeune évêque consacré depuis la réforme. En 1774, il passa au siége de Worcester et sept ans après à celui de Winchester. Ce prélat, regardé comme l'un des plus savants de l'Eglise anglicane, a publié divers sermons. Il mourut au commencement de ce siècle. Z.

NORTH. *Voyez* GUILFORD.

NORTHAMPTON (HENRI HOWARD, comte DE), homme d'Etat anglais, frère puîné du quatrième duc de Norfolk (*voy.* ci-dessus), se fit distinguer de bonne heure par une instruction profonde et par une grande connaissance des affaires. Jacques Ier, à son avénement au trône (1603), le nomma l'un des membres de son conseil privé et l'année suivante gardien des cinq ports et gouverneur du château de Douvres. Le 13 mars, le roi le créa baron du royaume et, peu de temps après, comte de Northampton. Après avoir été, pendant plusieurs années, l'un des commissaires qui exercèrent l'office de comte maréchal d'Angleterre, Northampton fut nommé en 1605 chevalier de l'ordre de la Jarretière. En 1608, Jacques Ier l'éleva au poste important de lord garde du sceau privé, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 15 juin 1614. Le comte de Northampton était très-bienfaisant et faisait l'usage le plus honorable de sa fortune. On lui doit la fondation de trois hôpitaux, dont l'un est encore connu à Greenwich sous le nom de collége de Norfolk. D—z—s.

NORTHAMPTON (JOSUÉ-SPENCER-ALWYNE COMPTON, baron DE WILMINGTON, comte DE WARWICK et deuxième marquis DE), homme d'Etat et littérateur anglais, né le 2 janvier 1790 à Castle-Ashby dans le Northamptonshire, où il mourut le 17 janvier 1851. Fils unique du marquis Charles, il reçut jusqu'en 1810 son éducation au Trinity-College de Cambridge. Depuis 1822, où il avait succédé à Spencer Perceval comme représentant de son comté dans la chambre des communes, le jeune marquis se rangea constamment du côté des whigs, parmi lesquels il compta pour amis surtout lord Ponsonby et l'économiste Mackintosh. A Rome, où il tenait une grande maison, il prenait également le parti de tous les libéraux italiens des diverses nuances. Devenu membre de la chambre des lords en 1828, par la mort de son père, il ne vint y prendre sa place qu'en 1830, sa femme étant morte en couches à Rome dans cette année. Il préluda à la réforme du parlement par sa lettre y relative, à Spring-Rice, en juin 1832, qui, dit-on, décida lord Grey à proposer cette grande mesure. Le marquis de Northampton fut, en outre, un des principaux défenseurs du système des impôts directs. Après la chute du ministère Grey, il s'effaça dans les luttes politiques et se voua aux études archéologiques et à la poésie. Il fonda dans son château une grande bibliothèque, ainsi qu'un riche cabinet minéralogique. Président à vie de la so-

Digitized by Google

ciété de géologie, il fut, en 1838, chargé de la présidence de la société royale jusqu'en 1849. Il tenait encore le bureau aux divers congrès de l'association de la Grande-Bretagne pour l'avancement des sciences de 1836 à 1848, et fonda en 1844 la société archéologique, qui, en 1845, à son instigation, prit au congrès de Winchester le nom d'*Institut archéologique de la Grande-Bretagne et d'Irlande*. Le marquis de Northampton a patronné et enrichi de matériaux l'*Histoire du Northamptonshire*, par Baker; le *Vitruvius Britannicus, ou Description des monuments d'architecture d'Angleterre*, par Robinson, 1841, et enfin l'*Histoire des familles nobles d'Angleterre*, par Drummond, de 1842. Il a ensuite inséré dans le volume 32 de l'*Archæologia Britannica* (de 1845 ou 1846) une notice sur un vase grec trouvé en Toscane, et portant le nom de l'artiste Nicosthènes; et une autre sur une statue du dieu de l'amour, en terre cuite (les deux objets étant la propriété du marquis). En 1846, pour subvenir aux besoins d'un pauvre pasteur anglican, il édita un volume de poésies sous le nom de *Tribut*, où, à côté de ses propres poésies, on en trouve de Wordsworth, Moore, Tennyson, etc. En 1815 il avait épousé une amie de Walter Scott, Marguerite Douglas Maclean-Elphane de Torloisk, femme lettrée, qui a laissé un beau poëme épique intitulé *Irène*. De ses quatre fils, l'aîné, Charles, qui a succédé au marquisat en 1851, n'étant pas marié, le titre passera au second, le lord William Douglas-Compton, né en 1818. R-L-N.

NORTHCOTE (James), peintre anglais, né à Plymouth en 1746, était fils d'un horloger qui le destinait à suivre la même profession; mais un penchant irrésistible pour les beaux-arts et surtout pour la peinture lui fit abandonner cette carrière. Il travaillait avec tant d'assiduité et faisait de tels progrès que le docteur Mudge, médecin, ami de sa famille, le recommanda à sir Josué Reynolds, qui consentit à le recevoir au nombre de ses élèves. Northcote se rendit en conséquence à Londres en 1771 pour suivre les leçons de ce peintre célèbre. Après cinq ans d'études sous un si bon maître, Northcote résolut de voler de ses propres ailes, et parvint bientôt à se faire distinguer non-seulement comme peintre habile, mais encore comme auteur. Il mourut à Londres le 13 janvier 1837. Il a publié divers morceaux dans le journal *l'Artiste*, tels que : *Sur l'originalité de la peinture, Lettres d'un génie désappointé, Caractère de Jean Opie, Seconde lettre d'un génie désappointé, Sur l'imitation du théâtre en peignant, Histoire de la beauté légère, allégorie*. Il a écrit aussi les *Mémoires biographiques de Josué Reynolds*, dans le 4e numéro des *Beaux-arts de l'école anglaise*. Il a inséré cet opuscule dans un ouvrage plus étendu, intitulé *Mémoires de sir Josué Reynolds*, renfermant des anecdotes sur plusieurs personnages distingués, ses contemporains, et une analyse succincte de ses discours, auxquels il ajouta des *Variétés sur l'art de la peinture*, 1813, in-4°. En 1815, il y joignit un supplément in-4°. Z.

NORTHUMBERLAND. *Voyez* Dudley et Grey.

NORTHUMBERLAND (Hugh Percy, duc et comte de), général anglais, pair de la Grande-Bretagne, membre de la société royale de Londres, etc., naquit le 14 août 1742. Il descendait par sa mère Élisabeth, fille d'Algernon, duc de Somerset, de l'illustre et ancienne famille de Percy, dont sir Hugh Smithson, son père, fut autorisé, par un acte du parlement, à prendre le nom et les armes. Le duc de Northumberland, connu d'abord sous le nom de comte Percy, n'était encore qu'un enfant lorsqu'il entra dans la carrière militaire; il débuta en Allemagne, pendant la guerre de sept ans, sous le prince Ferdinand. Son père, ayant sollicité pour lui la place de gouverneur de Tynmouth-Fort, qui allait devenir vacante, obtint du roi lui-même la promesse qu'elle serait donnée au comte Percy à la mort de sir Andrew Agnew, qui en était titulaire; mais ce dernier étant mort en 1771, lord North, alors à la tête du gouvernement, répondit fort laconiquement à la demande qu'on lui adressait à ce sujet qu'il était tout à fait inutile de lui rappeler d'anciens engagements qui auraient pu être pris, attendu que le major général Mackay avait été pourvu de la place. Le jeune comte exprima dans sa réplique son étonnement et son indignation, en faisant observer que, quelque opinion qu'il pût avoir des ministres actuels, il avait toujours jusqu'à ce moment considéré comme sacrée la parole du grand personnage qui avait fait la promesse. Malgré ce désappointement, lors de la révolte des colonies d'Amérique, le comte Percy offrit ses services au gouvernement, qui s'empressa de les accepter. Il commandait un corps de troupes anglaises à la bataille de Lexington (19 avril 1775), et le général Gage dit, dans son rapport officiel sur cette affaire, qu'on ne pouvait donner trop d'éloges à son activité. Il fut aussi présent à la bataille de Bunker's Hill, et contribua en novembre 1776 à la réduction du fort Washington. Il se trouvait encore en Amérique lorsque sa mère lui laissa par sa mort, arrivée le 5 décembre 1776, les baronnies de Percy, Lucy, etc., et un siége à la chambre des lords, qu'il ne prit que le 20 novembre 1777, à son retour en Angleterre. Il avait jusqu'alors représenté la cité de Westminster au parlement. Accueilli avec distinction par les ministres, il devint bientôt colonel du 5e régiment d'infanterie, avec le rang de lieutenant général dans l'armée. Comme on avait une haute opinion de la modération de ses principes et qu'on pensait que sa parfaite connaissance du pays, son haut rang et son caractère élevé le rendaient éminemment propre à remplir une mission auprès des colonies insurgées, le ministère résolut de l'envoyer aux Etats-Unis en qua-

Digitized by Google

lité de ministre plénipotentiaire. Mais ayant refusé de partir avant d'avoir obtenu l'ordre de la Jarretière, ce projet n'eut pas de suite. Ce fut au mois de mars 1779 qu'après de longs débats un acte du parlement prononça la dissolution du mariage qu'il avait contracté le 2 juillet 1764 avec lady Anne Stuart, troisième fille du comte de Bute, alors favori et premier ministre du roi. Les biographes anglais que nous avons consultés ne nous font pas connaître la cause de ce divorce. Deux mois après la rupture de ce mariage, le comte Percy épousa la troisième fille de Peter Burrell (1). A la mort de son père, arrivée le 6 décembre 1786, il lui succéda comme duc de Northumberland. Sous le ministère de Pitt et de ses successeurs, le duc figura souvent parmi les membres de l'opposition, malgré son titre de conseiller privé et quoiqu'il eût obtenu l'ordre de la Jarretière. Il se retira enfin au château d'Alnwick, et se livra tout entier à des améliorations agricoles dans ses vastes domaines, où il fit reconstruire presque entièrement trois palais magnifiques. Dans les derniers temps, il souffrait beaucoup de la goutte, et était forcé de faire de fréquents voyages sur le continent, particulièrement à Lisbonne, afin de chercher du soulagement sous un climat plus tempéré. Il se trouvait à Londres à l'époque de sa mort, qui arriva le 10 juillet 1817. Il était alors âgé de 75 ans, et avait laissé plusieurs enfants de son second mariage. Son fils aîné succéda à tous ses titres et à toutes ses dignités. D—z—s.

NORTHUMBERLAND (Hugh Percy, baron Warkworth, troisième duc de), homme d'Etat anglais, né le 20 avril 1785 au manoir de famille Alnwick-Castle, où il mourut le 12 février 1847. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, où il reçut en 1805 le grade de *magister artium*, il entra à la chambre des communes pour Buckingham en 1806 comme baron de Warkworth. Son *maiden speech* était en faveur de l'abolition de l'esclavage des nègres. Dans la même année, il prit la place de Fox pour le siége de Westminster, qu'il échangea quelques mois après pour celui de Lancastre. Dans le courant d'une seule année, le baron avait ainsi représenté trois cités différentes. Il quitta ces luttes parlementaires pour prendre le commandement des milices du duché de Northumberland, qui, par suite des craintes réitérées de l'invasion de Napoléon Ier, avaient été convoquées en permanence. Par une exception à la règle, le jeune baronnet entra dans la chambre des lords dès 1812, cinq ans avant la mort de son père, qui n'eut lieu que le 10 juillet 1817. Devenu dès lors quatrième comte et troisième duc de Northumberland, il prit sa place définitive parmi les torys, qui jusqu'alors l'avaient fréquemment vu dans les rangs de leurs adversaires. Créé le 25 novembre 1819 chevalier de l'ordre de la Jarretière, il fut en 1825 envoyé à Paris pour représenter l'Angleterre au sacre du roi Charles X. Par le faste que le duc de Northumberland déploya à cette occasion, il éclipsa les représentants de toutes les autres puissances, y compris ceux de Russie et d'Autriche. Le fier lord paya toutes les dépenses sur sa propre cassette, magnificence reconnue par le parlement qui lui vota une récompense nationale de dix mille livres sterling. En 1829, le noble duc fut nommé au poste difficile de lord-lieutenant d'Irlande. Mal vu par les catholiques, il sut cependant surmonter assez bien les difficultés de sa position. Rappelé en 1830, il sortit avec les tories de la direction des affaires politiques. En 1840, enfin, il fut nommé chancelier de l'université de Cambridge. Le duc avait, en 1817, épousé Charlotte-Florentine-Elvire, deuxième fille du comte de Powis, qui ne mit au monde qu'un fils mort-né, et qui dès lors accepta la place de gouvernante de la princesse Victoria, aujourd'hui reine. Elle publia une description pittoresque des deux principaux manoirs des Northumberland, sous le titre : *Castles of Alnwick and Warkworth, from sketches*, par Charl. Florentine, duchesse de Northumberland, avec 39 planches, Londres, 1823, in-4°. Le titre de duc de Northumberland passa, en 1847, après la mort de Hugh Percy, à son frère Algernon, lord Prudhoe, célèbre par ses voyages en Asie et en Afrique, mais qui, n'ayant pas d'enfant non plus, laissera son titre au comte de Beverley. R—l—n.

NORTON (Thomas), auteur anglais du 16e siècle, habitait Sharpenhoe, dans le comté de Bedford. Il était attaché au barreau et fut avocat de la corporation des papetiers. On présume qu'il mourut vers 1584. On a de lui plusieurs traités imprimés ensemble en 1569, où il se montre rigide calviniste (1) : la traduction de vingt-sept psaumes en vers anglais, dans la version notée des Psaumes, par Sternhod et Hopkins; quelques traductions du latin, et, à ce qu'on croit, les trois premiers actes d'une tragédie intitulée *Ferrex et Porrex*, composée en société avec Thomas Sackville, depuis lord Dorset, et qui a été ensuite réimprimée avec des changements considérables, sous le titre de *Gorboduc* : c'est, à ce qu'il paraît, la première pièce régulière du théâtre anglais. Voltaire en parle assez plaisamment dans une de ses lettres (2). L.

(1) M. Burrell, père de la duchesse de Northumberland, s'étant rendu avec ses trois filles aux eaux de Spa pour y rétablir sa santé extraordinairement altérée, reçut des soins si touchants de ces trois jeunes et belles personnes, qui lui consacraient tous leurs instants, sans vouloir prendre part à aucun plaisir, qu'elles excitèrent l'admiration de la brillante société anglaise à cette époque réunie aux eaux. C'est à l'estime qu'elles inspirèrent qu'on attribue leurs grands mariages : l'une épousa, en effet, le comte de Percy, et devint ensuite duchesse de Northumberland; la seconde se maria au duc d'Hamilton, et ce fut au comte de Beverley que la troisième donna sa main.

(1) Plusieurs de ses écrits, dirigés contre une bulle du pape, roulent sur un jeu de mots tirés de ce que *bull* en anglais signifie *taureau*. C'est la bulle (ou le taureau) qui mugit à la porte de l'église, etc. Wood, dans ses *Athenæ Oxonienses*, est entré dans des détails circonstanciés au sujet de cet écrivain. Ha-t.

(2) Lettre de Voltaire à l'Académie française, lue à la séance

Digitized by Google

NORTON (Jean), auteur anglais, vivait sous le règne de Charles II. On a de lui un livre intitulé *Vade-mecum des gens de lettres, solide et muet mentor de l'étudiant raisonnable, ou Traduction du latin en anglais de Marcus Antonius Flaminius, avec des changements et des notes idiomatologiques et philologiques sur cet auteur*. Norton latinise son nom en celui de *Johanniculus Nortonulus*. Il paraît qu'il n'écrivit ce livre que pour avoir occasion d'essayer une réforme dans l'orthographe de sa langue, en suivant l'étymologie. Mais, quoiqu'il eût du mérite, il n'avait ni les lumières ni le goût qui devaient présider à une pareille entreprise. D'après son système, on eût écrit *paur* au lieu de *poor* (*pauper*), *inimie* pour *enemy* (*inimicus*), *nome* pour *name* (*nomen*), etc. L.

NORTON (André), théologien, et littérateur nord-américain, né le 31 décembre 1786 à Hingham en Massachussets, mort à Newport le 18 septembre 1852. Après avoir fait ses études à l'université de Harvard à Cambridge, il devint en 1809 directeur du collége Bowdoin, et en 1811 professeur de mathématiques à Cambridge, fonctions auxquelles il réunit, de 1813 à 1821, celles de bibliothécaire de l'université. En 1819, il avait échangé sa chaire de mathématiques contre celle de l'*Exégèse de la Bible*. Dans cette dernière position, qu'il occupa jusqu'en 1830, il a été, comme successeur de Samuel Dexter et de Buckminster, et prédécesseur du célèbre Channing, un des piliers de l'unitarisme ou de la secte des antitrinitaires. Par suite d'un voyage qu'il avait fait en Angleterre en 1826, il agrandit l'horizon de ses connaissances en y joignant les études littéraires et géographiques. Il a publié : *Productions poétiques* (dans les *Litterary miscellanies of Cambridge*, 1804 et 1805, et dans le *Monthly anthology*, ibid.); — *The general Repository*, revue périodique des unitaires, dont il était le principal rédacteur à partir de 1812; — l'édition des *Miscellaneous writings*, de son ami Charles Eliot, 1814; — l'édition des *Œuvres poétiques* de son ami *Levi Frisbie*, 1823; — *Histoire et annuaire du collége Harvard à Cambridge*, 1824 et 1825; — l'édition des *Poésies de madame Félicie Hemans*, 1826; — *Ensemble des raisons qui défendent de croire les doctrines des trinitaires, concernant la nature de Dieu et la personne de Jésus-Christ*, 1833; — *L'authenticité des Evangiles d'après leur évidence extérieure historique*, 1er vol., 1837; 2e et 3e, 1844; — *Nouvelle traduction des Evangiles, avec des notes critiques* (ouvrage posthume), 1854 et 1855. Dans les années de 1833 et 1834, il a rédigé, avec Charles Folsom, une revue trimestrielle intitulée *The select journal of foreign periodical literature*, où il a inséré des notes sur Gœthe et Hamilton. Il a ensuite été collaborateur des deux journaux religieux : *The Christian disciple* et *The Christian examiner*. Dans la *North-American review*, il a donné divers articles sur Franklin, les lettres de Ware sur Palmyre, et celles du missionnaire Grant sur les descendants des dix tribus israélites découverts en Arménie. Parmi ses poëmes descriptifs et élégiaques, qu'il y inséra également et qui n'ont pas encore été réunis, nous citerons : *Après un orage d'été, le Glas funèbre, le Grillon*, etc. R—l—n.

NORTHWICK (John Rushout, deuxième baron de), pair d'Angleterre et archéologue, né en 1770 à Londres, où il mourut en juillet 1858. Il était fils d'un trésorier de la marine, qui en 1797 avait été élevé à la pairie, et auquel il succéda en 1800. Dans la chambre des lords, dont il était le doyen d'âge depuis 1851, il vota constamment avec le parti conservateur. Il possédait une collection de médailles des plus riches, surtout en monnaies et médailles antiques. Une description des monnaies grecques de son cabinet et provenant de l'Italie inférieure et de la Sicile a été publiée par le directeur du British Museum, Noehden, sous le titre : *A selection of ancient greek coins, chiefly of Magna Græcia and Sicily, from the cabinet of lord Northwick, drawn by del Frate, engraved by Henry Moses, and published by Henry Noehden*, Londres, 1824, in-4°. N'étant pas marié, le baron de Northwick laissa son titre et ses biens à son neveu, George Rushout, né en 1811, et membre des communes de 1837 à 1841. R—l—n.

NORVINS (Jacques Marquet, baron de Montbreton, de), historien et poëte français, né à Paris le 18 juin 1769, mort le 30 juillet 1854 à Pau. Issu d'une famille récemment anoblie, il fit ses études de droit. Destiné à la magistrature, il devint conseiller du Châtelet; mais il donna sa démission lors du procès de Favras, dont il avait demandé l'acquittement. En 1792, il émigra pour prendre du service dans le régiment allemand du comte Erlach. A la fin de la campagne, il se retira en Suisse, où il resta cinq ans. Il ne rentra en France que deux mois avant les journées de fructidor. Comme il n'était pas porté sur la liste des émigrés, il avait cru que la loi qui leur enjoignait de sortir du pays ne lui était pas applicable. Mais à peine arrivé, il fut arrêté et traduit devant une commission militaire. Après avoir obtenu un sursis par l'intervention de madame de Staël, il fut définitivement mis en liberté à la suite du 18 brumaire. Il voua dès lors un culte d'admiration et de reconnaissance à Napoléon Ier. Sous le consulat, il exerça d'abord les fonctions de chef de secrétariat auprès du préfet de la Seine Frochot, et suivit plus tard le général Leclerc à l'île de Haïti comme secrétaire de cabinet. De cette campagne malheureuse, où il ferma les yeux à son supérieur, il revint mourant en France, après avoir échappé à trois accès de fièvre jaune. Il devint ensuite, par la protection de Joséphine, premier lieutenant au corps

du 25 août 1776 (tome 49 de l'édition in-8° de Kehl, *Mélanges littéraires*).

Digitized by Google

des gendarmes d'ordonnance à Mayence. Dans la campagne de Prusse, il obtint la décoration à la suite de l'affaire de Marienwerder. Etant entré dans le service du roi Jérôme, il fonda le *Moniteur westphalien*, dont il devint le rédacteur en chef, en même temps qu'il organisa le conseil d'Etat, dont il fut nommé le secrétaire général. Il passa dans la même qualité au ministère de la guerre de Jérôme, qui le nomma successivement introducteur des ambassadeurs, chambellan de la reine Catherine et chargé d'affaires à la cour de Baden. Rentré en France en 1810, il fut appelé à la direction générale de la police des Etats Romains, où il resta jusqu'à l'occupation militaire de Rome par Murat. Norvins a mérité de l'administration de ces Etats en y détruisant le brigandage et la mendicité. Il semble aussi avoir été un juge incorruptible, car il refusa plusieurs fois la grâce de condamnés à de hautes influences et à des dames du grand monde. Mis à la retraite le 21 janvier 1814, il reçut pendant les cent-jours, de l'empereur, l'éventualité des fonctions d'intendant général de tous les pays d'Allemagne à reconquérir. Sous la restauration, Norvins fut éloigné des affaires, et même exilé à Strasbourg, pour avoir écrit la brochure *De la guerre actuelle et de ses résultats*. De retour à Paris en 1816, il fut un des défenseurs les plus zélés des souvenirs impériaux. Il se mit ensuite à la tête de la rédaction de la *Biographie universelle des contemporains*, où il eut pour collaborateurs Arnault, Jay et Jouy. Norvins y a notamment rédigé les articles de *Bonaparte* et *Napoléon*. La dynastie de juillet le remit à flot. Préfet de la Dordogne en août 1830, il fut, en mai 1831, appelé à la préfecture de la Loire. En septembre 1832 il rentra dans la vie privée. Dans les dernières années de sa vie il fut accablé par des revers de fortune qu'il supporta avec courage. Il a laissé un fils qui s'est distingué en Afrique, dans le corps des zouaves, aux affaires de Zaatcha et Laghouat. Norvins père a laissé: 1° *Ruines et monuments*, poèmes, Paris, 1815, in-8°; 2° *Tableau de la révolution française, depuis son origine jusqu'en* 1814, Paris, 1819, in-12; 3° *Immortalité de l'âme*, poème, Paris, 1822, in-8°; 4° *Portefeuille de* 1813, Paris, 1825, 2 vol. in-8°; 5° *Extraits des mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis* 1757 *jusqu'à la révolution*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°; 6° *Histoire de Napoléon Ier*, Paris, 1827 et suivantes, 4 vol. in-8°; 9° et dernière édition, Paris, 1839, 4 vol. in-8°. Il y a, en outre, plusieurs éditions de luxe de cet ouvrage, qui jouit d'une certaine popularité. L'*Histoire de Napoléon* par Norvins, sans s'appuyer sur la foule de renseignements et documents qui servent de preuves à l'exposé de M. Thiers, a cependant le mérite d'avoir pour auteur un agent assez élevé du gouvernement impérial. Il est vrai que c'est toujours un panégyrique plutôt qu'une histoire. 7° *Histoire de la campagne de* 1813, Paris, 1830, 2 vol. in-8°; 8° *Essai sur la révolution française, depuis* 1789 *jusqu'à l'avénement de Louis-Philippe*, Paris, 1832, 2 vol. in-8°; 9° *Histoire de France pendant la république, le consulat, l'empire et la restauration jusqu'en* 1830, *comme suite de l'histoire de France par Anquetil*, Paris, 1839, in-8°; 10° *Poëmes*, Paris, 1839, in-8°; 11° *Translation des cendres de Napoléon Ier*, poëme, Paris, 1840, in-8°; 12° *Napoléon III et Pie IX*, poëme dithyrambique en deux chants, Paris, 1848, in-8°. — Norvins a encore été collaborateur du *Nain jaune*, de la *Minerve*, de l'*Italie pittoresque* et du *Dictionnaire de conversation et de lecture*. Il a laissé des Mémoires inédits. R—L—N.

NORWOOD (RICHARD), géomètre anglais, est connu principalement pour la première mesure d'un arc du méridien qui ait été faite en Angleterre. Le plus important de ses divers ouvrages est sa *Trigonométrie*, imprimée à Londres en 1667 : l'épître dédicatoire est de 1634. Le recueil qu'on publia sous son nom en 1694 est en trois parties, dont la première est cette même *Trigonométrie*, qui n'offre rien de remarquable; la seconde est la *Pratique du marin* (*the Seaman practice*); le troisième traite *De la fortification*. C'est dans la seconde que se trouve la mesure du degré. Maupertuis, dans son livre de la figure de la terre, nous apprend que l'opération de Norwood fut terminée en 1635. Les hauteurs du soleil au solstice d'été furent prises à Londres et à York avec un sextant de cinq pieds de rayon. L'amplitude fut trouvée de 2° 28′. La route qui conduit de l'une à l'autre ville fut mesurée à la chaîne, en observant les angles de tous les détours au moyen d'un graphomètre. On en fit de même pour les diverses pentes, et, réduisant le tout à un arc du méridien, Norwood trouva 9,149 chaînes, d'où il conclut le degré de 3,709 chaînes et 5 pieds, qui font 57,300 toises suivant Newton, 57,442 suivant Bailly, ou 57,424 suivant Lalande. Quoi qu'il en soit, ce degré est certainement trop fort de plus de 300 toises. Cette erreur n'aura rien de surprenant si l'on songe que le sextant et le graphomètre employés n'avaient pas de lunette. Snellius, plus habile géomètre, s'était trompé de 2,000 toises quelques années auparavant. On peut juger, par ces deux exemples, de ce que l'on doit penser des degrés mesurés par les Grecs et les Arabes, et de la confiance que l'on peut accorder aux mesures plus anciennes, qu'on attribue à des peuples qui n'avaient ni verniers, ni lunettes, ni micromètres, ni même aucun instrument dont il reste la moindre mention. On a encore sous le nom de Richard Norwood quelques lettres et mémoires, insérés dans les *Transactions philosophiques*, sur le flux et le reflux, et les puits d'eau douce creusés au bord de la mer, aux îles Bermudes, et sur la pêche de la baleine (1667, n° 30), avec l'*Histoire naturelle de la Ja-*

Digitized by Google

maïque (1668, n° 4), et sur la mesure de l'arc du méridien (1676, n° 126). D—L—E.

NORZI (SALOMON), savant rabbin de Mantoue, florissait au commencement du 17e siècle. Son zèle pour la pureté du texte de la Bible et son amour pour la critique sacrée lui firent entreprendre un ouvrage de la plus haute importance. Il consulta plusieurs anciens manuscrits, parmi lesquels il distingua la *Bible de Tolède*, de 1277, qui lui servit comme de point d'appui ou de fondement dans toutes ses corrections. Il examina les plus anciens manuscrits de la Massore, les meilleures éditions qui en ont été faites, tous les écrivains qui en ont traité, les critiques anciens et modernes les plus accrédités, les Bibles hébraïques imprimées, et en recueillit toutes les variantes. Il alla trouver Menahem de Lonzano et puisa dans ses savantes conversations des instructions qui furent déposées par celui-ci dans l'*Or thorah*. Il passa la mer et s'exposa aux plus grands dangers pour lire tout à son aise les ouvrages de rabbi *Meir ben Todros*, qui lui furent très-utiles et sur lesquels il aimait à s'appuyer. Enrichi de tant de matériaux, il composa son excellent *Commentaire sur tout l'Ancien Testament*, commentaire qui a rendu son nom immortel et qui a mérité les éloges des chrétiens et des Juifs, également intéressés à la conservation du dépôt sacré de la révélation. Cet ouvrage, achevé en 1626, intitulé par l'auteur *Goder peretz* (Réparateur des ruines), fut imprimé avec le texte, 2 vol. in-4°, Mantoue, 1742, sous le titre de *Minchâd scai* (Oblation généreuse). L'éditeur du *Commentaire* (Raphaël Chaïm Basila) a inséré dans le texte des corrections de Norzi. On les a laissées subsister ainsi dans une édition de la Bible, Livourne, 1780, comme déjà on en avait fait usage dans une édition de *Job* et des *Proverbes*, qu'on avait donnée à Mantoue avant la publication du Commentaire. La préface de Norzi n'a point paru à la tête de son ouvrage. Les rabbins de Mantoue en offrirent le manuscrit au comte de Firmian; et de là il passa dans la bibliothèque de l'abbé de Rossi (*Catalogo ragionato*, n° 895). Ce savant homme avoue ingénûment que les sources dans lesquelles avait puisé Norzi, nombreuses pour le temps où il vivait, n'étaient pas comparables pour la quantité à celles qu'avait consultées Kennicott, et encore moins à celles dont il avait lui-même fait usage. Outre le *Commentaire*, nous avons de Norzi des *Consultations légales*, Mantoue, 1588. L-B-E.

NOSE (CHARLES-GUILLAUME), médecin et géologue allemand, né en 1753 à Brunswick, mort à Cologne le 22 juin 1835. Après avoir étudié la médecine à partir de 1772, à Helmstaedt, Strasbourg et Vienne, il fut appelé en 1780 comme médecin en chef à l'hôpital de St-Martin d'Augsbourg. Marié à une riche veuve d'Elberfeld, il la suivit dans sa ville natale, où il exerça également son art. Plus tard, il céda sa clientèle, et, abandonnant la médecine, il s'établit au village d'Endening, dans les Sept-Monts, en face du Rhin, où il s'occupa uniquement de minéralogie et de géologie. Nommé conseiller de légation par le gouvernement de Nassau, il se fixa plus tard à Cologne, où il mourut. On a de lui: 1° *Mémoires chimiques*, Vienne, 1778; 2° *Sur la préparation du minium surtout en Allemagne*, Nuremberg, 1779; 3° *Sur le traitement des maladies syphilitiques*, Augsbourg, 1780; 4° *Sur l'utilité de l'emploi des laxatifs et émétiques dans les maladies aiguës*, ibid., 1781; 5° *Sur le traitement de la gonorrhée*, ibid., 1781; 6° *Lettres orographiques sur les Sept-Monts et sur la contrée volcanique voisine des bords du Rhin*, Francfort-sur-le-Mein, 1790, 2 vol.; 7° *Lettres orographiques sur les monts de Sauerland* (suite des Sept-Monts dans l'intérieur des terres), ibid., 1791; 8° *Liste d'une collection des roches du Rhin inférieur et de l'Westphalie*, ibid., 1791; 9° *Matériaux pour servir à éclaircir la théorie géologique des volcans*, ibid., 1792, 1793 et 1794; 10° *Sur la sensibilité comme principe vital dans la nature organique*, ouvrage du docteur J.-N. Schaeffer, commenté et apostillé par Nose, 1793; 11° *Tableau de la formation et métamorphose du basalte et des laves*, ibid., 1794; 12° *Collection de quelques opuscules sur les volcans et le basalte*, traduits du danois et du français, ibid., 1795; 13° *Description d'une collection de fossiles volcanisés ou transformés en laves*, Francfort, 1797; 14° *Pensées sur un ouvrage de Schæffer touchant l'indisposition, sous le point de vue de la biologie et pathologie générale*, ibid., 1799; 15° *Sur la valeur des institutions préservatives contre la petite vérole*, ibid., 1800; 16° *Eléments de philosophie pratique, exposés dans quelques esquisses*, Elberfeld, 1801; 17° la *Vie, tracée à grands traits*, ibid., 1802; 18° *Discours pour raffermir l'amitié*, Francfort, 1803; 19° *Etudes minéralogiques sur la chaîne de montagnes du Rhin inférieur*, avec les notes de Jean de Nœggerath, ibid., 1808; 20° *Sur la pierre ponce et le porphyre*, ibid., 1809; 21° *Symboles historiques touchant les montagnes de basalte*, Bonn, 1820; 22° *Conclusion critique sur les théories géologiques qui ont eu cours jusqu'à présent*, Cologne, 1834. Nose a fourni d'autres mémoires minéralogiques et chimiques à divers recueils périodiques. R—L—N.

NOSSIS, femme grecque dont il nous reste quelques épigrammes, naquit à Locres, dans la Grande-Grèce vers la 114e olympiade (324 ans avant J.-C.). Les anciens ne nous apprennent rien sur son compte; en sorte que ce n'est que par certains passages de ses vers qu'il a été possible de fixer et l'époque de sa vie et le lieu de sa naissance. Douze de ses *Epigrammes* ont été conservées, soit par les anthologies de Planude et d'Agathias, soit par Suidas, soit par d'autres auteurs. Bentley en a corrigé quatre dans sa *Dissertation sur les Epîtres de Phalaris*. Olearius les a toutes réunies et publiées avec des notes dans sa *Dissertatio de poetriis Græcis*, Leipsick,

Digitized by Google

1708 On les trouve aussi dans l'ouvrage de J.-Chr. Wolf, *Poetriarum octo fragmenta*, Hambourg, 1734, in-4°, et dans les *Analecta* de Brunck, t. 1er; elles sont écrites dans le dialecte dorique. H—T.

NOSTIZ (Auguste-Louis-Ferdinand, comte de), général et diplomate prussien, né à Zessel le 27 décembre 1777, mort près de Berlin au commencement de 1859. Après avoir fait des études à Halle, il entra au service de l'armée prussienne en 1802; en 1806 il se distingua à Iéna, à Nordhausen et à Prenzlau, où il fut fait prisonnier par les Français. Remis en liberté contre la promesse de ne plus porter les armes contre l'empire, il prit son congé en 1810. Entraîné par le mouvement général de 1813, il s'enrôla de nouveau dans l'armée prussienne. Attaché à l'état-major de la cavalerie et admis dans l'intimité particulière de Blucher, il se distingua de nouveau à Bautzen, à Leipsick, et sous les murs de Paris. A la suite de la première occupation de cette ville, il accompagna comme adjudant particulier le maréchal Blucher dans son voyage en Angleterre. Ce fut l'année suivante, en 1815, que le comte Nostiz, par son intrépidité, sauva à Ligny la vie à son général, qui, comme on sait, renversé de cheval, resta près d'un quart d'heure couché sans connaissance sous sa monture, au moment où des divisions entières des Français passaient à côté de lui, sans se douter de la bonne capture qu'ils pouvaient faire. Après la paix, il avança plus rapidement qu'auparavant; colonel en 1818, il devint l'année suivante commandant des hussards de la garde, général de brigade en 1821, et major général en 1825. Adjudant du prince Charles, qu'il accompagna en 1826 aux fêtes de couronnement de l'empereur Nicolas Ier à St-Pétersbourg, il fit en 1828 et 1829 la campagne contre les Turcs dans l'armée russe. Nommé adjudant général en 1830, il devint dans cette même année chef d'état-major du prince Guillaume, actuellement roi, qui était alors gouverneur des provinces du Rhin et de la Westphalie. Commandant en second de la ville de Berlin en 1835, il reçut en 1838 le grade de général de division. Après avoir encore obtenu en 1840 le commandement du 5e régiment de hussards, appelé hussards-Blucher, il prit sa retraite en 1847. Depuis la fin de novembre 1850, chargé des fonctions d'ambassadeur à la cour de Hanovre, le comte Nostiz a, par sa prudence, beaucoup contribué à rétablir la bonne intelligence entre cette cour et celle de la Prusse, dont la conduite avait momentanément indisposé le vieux roi soupçonneux Ernest-Auguste. Enfin, en 1857, il a pris sa retraite, pour aller passer ses dernières années dans ses domaines de famille. Le comte Nostiz a laissé d'importantes notices sur ses campagnes et sur sa carrière diplomatique, notices dont le monde politique et militaire attend impatiemment la publication. R—L—N.

NOSTITZ et JAENCKENDORF (Gottlob-Adolphe-Ernest von), poète allemand qui adopta le pseudonyme d'Arthur von Nordstern, né le 21 avril 1765 dans la haute Lusace. Après avoir étudié à Leipsick, il entra comme conseiller des finances dans l'administration saxonne; mais renonçant plus tard à cette carrière, il s'établit sur son domaine d'Oppach dans la Lusace, et il rendit d'éminents services à ce pays, où il remplit avec le plus grand zèle diverses fonctions dans l'administration locale. En 1796, il devint président de la société des sciences établie à Gorlitz; en 1817 il fut nommé membre du conseil secret de la Saxe. Il dirigea la liquidation des indemnités de guerre; il prit une part des plus actives à la rédaction du code pénal militaire promulgué en 1821; il fut placé à la tête de la direction de tous les établissements pénitentiaires et charitables du royaume. La Saxe lui doit la fondation de l'hospice des aliénés à Sonnenstein et d'un grand nombre d'institutions philanthropiques. Grand maître des loges maçonniques de Dresde, il exerçait une puissante influence sur cette association. En 1822 il fit un voyage dans le sud de l'Allemagne, dans la haute Italie, la Suisse, diverses provinces autrichiennes et la Hongrie; il consigna ses impressions de touriste dans ses *Souvenirs d'un voyageur pendant l'été de* 1822, Leipsick, 1824. Admis dans le conseil d'Etat de la Saxe après la réorganisation de ce corps, il mourut le 15 octobre 1836 sur son domaine d'Oppach. Un de ses premiers essais poétiques fut *Valeria, poème romantique*, Dresde, 1803. Ses *Pierres précieuses*, Leipsick, 1818, offrent une description ingénieuse et brillante de seize pierres gravées antiques. Son poëme d'*Irène* (Leipsick, 1818) fut un des premiers dans lesquels la muse allemande adopta la forme de l'octave, depuis longtemps en usage en Italie. La plus considérable de ses productions poétiques, *Cercle des aïeules saxonnes*, parut à l'occasion des fêtes pour l'anniversaire du mariage du roi Frédéric-Auguste, en 1819. C'est surtout à ses poésies religieuses que Nostitz a dû sa réputation : elles se distinguent par la chaleur du sentiment, par la sincérité des idées. Ses *Emblèmes*, ses *Emblèmes du chrétien* (Leipsick, 1818), ses *Poésies religieuses posthumes* (Leipsick, 1840) ont obtenu un légitime succès; mis en musique par Himmel, un grand nombre de ces chants sont devenus fort populaires en Allemagne. Ce fut sans le consentement de Nostitz qu'un éditeur peu délicat fit paraître un ouvrage peu sérieux qu'il avait écrit dans un moment de distraction : *George, roman composé d'après douze mots donnés*. Z.

NOSTITZ et JAENCKENDORF (Edouard-Gottlob, von), homme d'Etat saxon, fils aîné du précédent, naquit à Bautzen le 31 mars 1791. Après avoir étudié le droit à Heidelberg, il fit comme toute la jeunesse allemande en 1813, il prit les armes pour combattre la domination

Digitized by Google

française. Entré dans un corps franc devenu célèbre, les chasseurs du fameux partisan Lutzow, il assista à de nombreux combats, et il fut grièvement blessé à l'affaire de Lauenburg. Dès qu'il fut guéri, il se fit admettre comme volontaire dans le régiment des lauciers saxons, et il fit la campagne de 1814 comme officier d'ordonnance du général Thielmann. La paix le rendit à ses études; il revint à ses livres de jurisprudence, et en 1817 il entra dans l'administration des finances du royaume saxon. Montant de grade en grade, il parvint en 1832 à l'emploi de directeur au ministère des finances; en 1836 il devint ministre de l'intérieur, et il remplit ces fonctions jusqu'en 1844. Il se retira alors sur son domaine d'Oppach dans la haute Lusace, et consacra son temps à l'administration de ses propriétés et à des travaux littéraires. Envoyé plusieurs fois aux diètes, il y montra du zèle et de l'habileté. Un grand nombre de mesures importantes adoptées en Saxe datent de l'époque de son ministère. Cet administrateur est mort le 8 février 1858. — NOSTITZ et JAENCKENDORF (Clotilde-Septimie de), sœur du précédent, poëte allemand, née à Bautzen le 27 janvier 1806, morte vers 1848 ou 1849. Ses œuvres poétiques ont été publiées par son frère sous ce titre : *Œuvres posthumes de ma sœur Clotilde de Nostitz*. Leipsick, 1853. Z.

NOSTIZ-JAENKENDORF (CHARLES, comte DE), général russe, né à Merseburg en 1780, mort en septembre 1838 à St-Pétersbourg. Fils d'un directeur des forêts, au service de la Saxe, il fut élevé d'abord au *Pædagogium* de Halle, mais il en sortit de bonne heure pour entrer dans le régiment de la garde appelé *gendarmes* à Berlin. C'était un corps d'élite qui se permettait beaucoup de mauvaises plaisanteries et même des avanies envers toutes les classes de la société, et qui allait jusqu'à jouer dans les rues des parodies des pièces représentées sur la scène du théâtre royal. Congédié à la suite d'un tour de cette force, Nostiz devint adjudant du prince Louis-Ferdinand, qui succomba à ses côtés dans l'affaire de Saalfeld. Nommé aide-major et décoré de l'ordre pour le Mérite, Nostiz entra, après la fin malheureuse de cette guerre, au service de l'Autriche. En 1809, il organisa un corps franc, qui fit des irruptions en Franconie, et communiqua avec le fameux duc de Brunswick; mais son gouvernement ayant fait la paix avec la France, Nostiz fut interné à Prague. Il fut plus tard nommé major d'un régiment de hulans. Membre de l'association de la Vertu, il ne voulut pas, en 1813, aider les Français contre la Russie. Entré dans le service de cette dernière puissance, il était sous les ordres de Wallmoden, puis sous ceux de Czernitcheff. Le *Moniteur de l'empire français* le signala alors comme un des chefs révolutionnaires allemands, ainsi que son amie, l'actrice Augustine Brede. Pendant le congrès de Vienne, il se lia dans cette ville avec Varnhagen d'Ense, la célèbre Rachel, etc. De retour en Russie, il avança successivement jusqu'au grade de lieutenant général et aide de camp de l'empereur. Alexandre Ier lui avait déjà, en 1824, conféré le titre de comte. Nostiz fut un écrivain militaire remarquable; il a écrit : 1° *Sur les batailles d'Iéna, Saalfeld et Prenzlau, contre le colonel de Massenbach;* 2° *Lettres écrites de St-Pétersbourg et de Varsovie*, de 1825-1831. Nostiz, lors de la révolution de Pologne de 1831, a détruit et brûlé des années entières de cette correspondance par trop compromettante. 3° *Vie et correspondance de Charles de Nostiz; Scènes des guerres de délivrance* (ouvrage posthume), Leipsick, 1848, in-8°. R—L—N.

NOSTRADAMUS. *Voyez* NOSTREDAME.

NOSTRE (ANDRÉ LE). *Voyez* LENOTRE.

NOSTREDAME (MICHEL DE), en latin *Nostradamus*, fameux astrologue, était né le 14 décembre 1503 à St-Remi, petite ville de Provence, d'une famille juive (1) nouvellement convertie (dit Astruc), et qui avait été comprise dans la taxe imposée sur cette nation en 1512; son père était notaire; son bisaïeul maternel, qui avait exercé la médecine avec quelque réputation, et qui avait été conseiller du roi René, lui enseigna les éléments du latin et des mathématiques; il acheva sa philosophie au collége d'Avignon et alla ensuite étudier la médecine à Montpellier. Il sortit en 1525 de cette ville, désolée par une fièvre pestilentielle, et parcourut les provinces voisines, donnant des soins aux malades qui lui accordaient leur confiance. Il revint prendre ses degrés à Montpellier, en 1529; et, sur les instances de son ami Jules-César Scaliger, il vint s'établir à Agen, où il se maria. Ayant perdu, au bout de quelques années, sa femme et les deux enfants qu'il en avait eus, le séjour d'Agen lui devint insupportable; et, après avoir parcouru la Guienne, le Languedoc et l'Italie, pendant douze ans, il revint en Provence et finit par se fixer à Salon, où il épousa une demoiselle de très-bonne maison. Des maladies contagieuses qui affligèrent les villes d'Aix et de Lyon lui fournirent l'occasion d'employer quelques remèdes secrets qui eurent beaucoup de succès et dont il a donné la recette dans son *Traité des fardements*. Il est à remarquer qu'il fut appelé dans l'une et l'autre de ces villes par une délibération solennelle des autorités. Il obtint une réputation que ses confrères ne virent pas sans jalousie. Les tracasseries qu'il essuya de leur part l'obligèrent de s'éloigner de la société. Vivant seul avec ses livres, sa tête s'échauffa au point qu'il crut avoir le don de connaître l'avenir. Il se borna d'abord à écrire ses prédictions dans un style énigmatique; mais réfléchissant qu'elles auraient un caractère plus prophétique

(1) Il s'en glorifiait et avait la prétention d'être issu de la tribu d'Issachar; il se fondait l'application de ces paroles des Paralipomènes (l. I, c. 12, vers. 32) : *De filiis quoque Issachar, viri eruditi, qui noverunt singula tempora.*

Digitized by Google

s'il les mettait en vers, il en composa autant de quatrains, dont il publia sept *Centuries* à Lyon, en 1555. Ce recueil eut une vogue inconcevable et que sans doute Nostradamus lui-même n'avait pas prévue. Tout le monde prit parti pour ou contre le nouveau prophète; les plus raisonnables, c'était le petit nombre, le regardèrent comme un visionnaire; les autres imaginèrent qu'il avait commerce avec le démon, ou que le ciel lui avait réellement révélé l'avenir. La superstitieuse Catherine de Médicis voulut voir cet homme extraordinaire; il fut mandé à Paris et accueilli à la cour avec la plus grande distinction. Catherine l'envoya à Blois tirer l'horoscope des jeunes princes, et il revint comblé de présents. Encouragé par le succès, il augmenta son recueil de trois *Centuries* et en donna une nouvelle édition en 1558. Henri II mourut l'année suivante d'une blessure qu'il reçut dans un tournoi (*voy.* HENRI II et MONTGOMMERY). Quelques fanatiques se persuadèrent que Nostredame avait prédit ce déplorable événement dans le 35e quatrain de la 1re *Centurie* (1); et cette circonstance accrut encore la réputation du prophète. Le duc de Savoie et son épouse entreprirent le voyage de Salon pour voir ce personnage merveilleux; et Charles IX, étant venu en Provence, lui fit expédier le brevet de son médecin ordinaire et lui donna deux cents écus d'or. Mais les faveurs dont il était comblé par tous les princes ne purent lui valoir, du moins pendant sa vie, l'estime des habitants de Salon; tandis que Chavigny venait du fond de la Bourgogne recueillir ses oracles (*voy.* CHAVIGNY), le prophète était traité comme un imposteur par ses confrères et par la plupart de ses compatriotes. Nostredame mourut le 2 juillet 1566, et fut inhumé dans l'église des cordeliers, où l'on voyait son épitaphe. Le peuple de Salon, dit Bouche (*Essai sur l'Histoire de Provence*, p. 69), est encore dans l'idée qu'il se fit enfermer tout vivant dans son caveau, avec une lampe, du papier, de l'encre, des plumes et des livres, et qu'il menaça de la mort quiconque aurait la hardiesse de l'ouvrir. Cette croyance superstitieuse n'a pu qu'être fort utile aux spéculateurs qui ont donné de nouvelles éditions des *Centuries* de Nostredame, avec de nouveaux quatrains applicables aux événements récents. Les curieux ne recherchent que les anciennes éditions, Lyon ou Troyes, 1568, petit in-8°, et celle d'Amsterdam, J. Jansson, 1668, petit in-12, qui fait partie de la collection française des Elzevirs (2). Les *Vraies Centuries de Me Michel Nostradamus, expliquées sur les affaires de ce temps*, Paris, 1652, in-8°, sont un des nombreux libelles qui parurent cette année contre le cardinal Mazarin. Parmi ceux qui ont écrit contre le prophète de Salon (1), on distingue Ant. Couillard (*voy.* ce nom), et Conrad Badius, qui publia à Genève en 1562 une satire en vers, intitulée les *Vertus de notre maître Nostradamus*. Le nombre de ceux qui ont cherché à découvrir un sens à ses quatrains est beaucoup plus grand, mais on se contentera d'indiquer : *Commentaire sur les Centuries de Nostradamus*, par Chavigny, Paris, 1596, in-8°; la *Concordance des prophéties* de Nostradamus avec l'histoire, par Guynaud, ibid., 1693, in-12; la *Clef de Nostradamus*, par un solitaire (M..., curé de Louvicamp, diocèse de Rouen), ibid., 1710, in-12, et les *Nouvelles considérations puisées dans la clairvoyance instinctive de l'homme, sur les oracles, les sibylles, les prophètes, et particulièrement sur Nostradamus*, par Théod. Bouys, Paris, 1806, in-8° (2). On trouvera des détails sur les éditions des Centuries de Nostradamus et sur ses commentateurs dans le *Polyhistor* de Morhof, liv. 1er, ch. 10, et dans les *Mémoires* de l'abbé d'Artigny, t. 2, 3 et 7. Avant de publier ses *Centuries*, Nostredame avait mis au jour (de 1550 à 1567) un *Almanach*, contenant des prédictions sur les saisons et les temps les plus favorables à l'agriculture; cet almanach, qui fut contrefait de son vivant, a donné naissance à une foule de productions du même genre, qui n'ont pas peu contribué à entretenir dans les campagnes des idées superstitieuses. Duverdier cite encore de Nostradamus quelques ouvrages entièrement oubliés : 1° *Opuscule de plusieurs exquises receptes, divisé en deux parties*, dont la première montre la manière de faire divers fardements et senteurs pour la face; et la seconde, à faire confitures de diverses sortes, tant en miel,

(1) Voici ce fameux quatrain :

Le lion jeune le vieux surmontera ;
En champ bellique par singulier duel,
Dans cage d'or les yeux lui crèvera.
Deux plaies une, puis mourir; mort cruelle!

(2) Cette édition, fort bien imprimée, s'est payée jusqu'à soixante-dix et quatre-vingts francs dans quelques ventes publiques à Paris; un exemplaire *broché* s'est même élevé, au mois d'avril 1847, au prix énorme de trois cent trente-cinq francs. On sait combien les bibliomanes recherchent les volumes elzéviriens dont les marges entières n'ont jamais été atteintes par les ciseaux d'un relieur. — Nous nous bornerons, parmi une foule de réimpressions, à signaler celle de Paris, 1649, dans laquelle on a intercalé deux quatrains contre Mazarin. BR—T.

(1) Tout le monde connaît le joli distique latin qui fut fait contre les *Centuries* de Nostredame :

Nostra domus cum falsa domus, non fallere nostrum est;
Et cum falsa domus, nil nisi nostra domus.

Lacroix du Maine, qui l'a inséré dans son article sur Nostredame, l'attribue à Jodelle, mais la Monnoye nous apprend que Frédéric Spanheim le cite comme étant de Bèze, et que l'attribue à Charles Utenlove, Gantois, qui l'a effectivement inséré dans son livre des *Allusions*, de sorte que l'auteur n'en est pas connu.

(2) On peut citer encore comme concernant Nostradamus un volume très-rare, intitulé *Declaration des abus, ignorances et séditions de Michel Nostradamus*, Avignon, 1556, in-8°. Un médecin peu connu, Et. Jambert, publia, en 1656, l'*Eclaircissement des véritables quatrains de maistre Nostradamus*. De nos jours plusieurs écrivains se sont efforcés d'établir que les *Centuries* renfermaient en effet l'annonce d'événements futurs. M. Eugène Bareste a développé cette idée dans un volume imprimé en 1842, et qui n'a pas moins de 526 pages; elle a été reprise en 1860 par un ecclésiastique saintongeois, qui a publié à Bordeaux, à cet égard, un in-folio rempli de rêveries. Nostradamus a attiré l'attention de plusieurs littérateurs; un roman de M. Bonnelier porte son nom (Paris, 1834, 2 vol. in-8°), et un auteur dramatique, devenu célèbre à un tout autre point de vue, Collot-d'Herbois, mit au jour, en 1777, une comédie intitulée *le Nouveau Nostradamus*. BR—T.

Digitized by Google

que sucre et vin cuit, Lyon, 1572, in-16 (1). Le *Traité des fardements* avait déjà été imprimé à Lyon en 1552 et sous le titre de *Singulières receptes pour entretenir la santé du corps*, à Poitiers, en 1556. Il y indique la composition d'une poudre dont il s'était servi utilement pour chasser les odeurs pestilentielles (*voy.* les *Mémoires* d'Astruc, *pour l'histoire de la Faculté de Montpellier*, p. 314). On cite une édition de l'opuscule des *Confitures*, Anvers, Plantin, 1557. 2° *Le remède très-utile contre la peste et toutes fièvres pestilentielles*, avec la manière d'en guérir; aussi la singulière recepte de l'oint dont usait l'empereur Maximilien, premier du nom, Paris, 1561, in-8°; 3° la *Paraphrase de Galien sur l'exhortation de Menodote aux études des beaux-arts*, etc., trad. du latin, Lyon, 1558, in-8°. Outre les ouvrages cités dans le corps de cet article, on peut encore consulter l'*Abrégé de la Vie de Michel Nostradamus*, par Palamède Tronc de Condoulet, de la ville de Salon, sans date, in-4° de 12 p., et surtout la *Vie* du même personnage par Haitze, Aix, 1712, in-12. Adelung lui a donné une place dans son *Histoire de la folie humaine*, t. 7, p. 105. On trouve dans le *Mercure* (août et septembre 1724) deux lettres sur la personne et sur les écrits de Nostradamus. Son portrait a été gravé un grand nombre de fois dans tous les formats; et il fait partie de la *Collection* d'Odieuvre. W—s.

NOSTREDAME (Jean de), frère puîné de Michel, exerça longtemps la charge de procureur au parlement d'Aix. Il s'était appliqué avec beaucoup de zèle à recueillir les ouvrages des anciens poëtes provençaux; et, si on l'en croit, il avait formé une collection précieuse « de livres escripts « en lettres de main, tant en latin, françois que « provençal ». Il en perdit la plus grande partie dans les troubles qui désolèrent Aix en 1562; mais à l'aide de ceux qui lui restaient, il composa un ouvrage intitulé *les Vies des plus célèbres et anciens poëtes provensaux, qui ont floury du temps des comtes de Provence*, Lyon, 1575, in-8°. Cet ouvrage fut traduit aussitôt en italien par J. Giudici, ibid., 1575, in-8°; mais cette traduction étant très-défectueuse, le célèbre Crescimbeni en donna une nouvelle avec des corrections et des additions importantes, Rome, 1710, in-4° (2). L'*Histoire littéraire des troubadours*, par Millot, ne peut pas tenir lieu de la compilation de Nostredame, qui contient beaucoup de notices précieuses et des détails du plus grand intérêt sur les mœurs et les usages d'une époque que l'imagination se plaît à parer des plus riantes couleurs. Certainement les récits de Nostredame ne sont pas d'une vérité rigoureuse; mais, comme le remarque la Monnoye, il n'a point imaginé les fables qu'il rapporte; il n'a fait que les répéter d'après la tradition, ou d'après des manuscrits qu'il cite et dont on ne peut révoquer en doute l'existence de son temps. Son ouvrage sera donc toujours recherché par les amateurs de notre ancienne littérature, quoiqu'il fourmille d'erreurs grossières. Jean de Nostredame mourut en 1590. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires depuis l'an 1080 à 1494*, qui font partie de la bibliothèque de la ville de Carpentras (*voy.* la *Bibliothèque hist. de la France*, n° 38066). On assure que César, son neveu, dont l'article suit, en a tiré ce qu'il y a de mieux dans son *Histoire de Provence*. W—s.

(1) Une édition antérieure, Lyon, 1555, porte le titre d'*Excellent et moult utile opuscule qui traicte de diverses façons de fardements et senteurs*.

(2) Crescimbeni en publia, en 1722, une 2e édition corrigée et augmentée, et l'inséra dans le tome 2 de la *Storia della volgar poesia* (*voy.* Crescimbeni).

NOSTREDAME (César de), le second des fils de Michel, né à Salon en 1535, mourut en cette ville en 1629. Il aima les arts et s'adonna même avec quelque succès à la peinture; on lui doit en effet le portrait de son père Michel Nostradamus, conservé au musée d'Avignon, hauteur, 0,38, largeur, 0,29, sur cuivre, acquis en 1842 de M. Jacquemin d'Arles. C'est, dit-on, ce portrait que la veuve de Nostradamus fit apposer contre le mur du tombeau de son mari. M. Eugène Bareste, dans sa *Vie de Nostradamus*, a transformé ce portrait en un buste. On lit sur la bordure ovale du portrait « Clariss. Mich. Nos- « tradamvs regi conciliari (*sic*) et Medic. annvm « agens LVIII. — Cæsaris Nostrad. filii patritii « opvs. » — Ce qui assigne à ce portrait la date de 1562, Nostradamus étant mort en 1566, âgé de 62 ans. Il cultiva aussi la littérature; et l'on a de lui un recueil de *Pièces héroïques et Poésies*, imprimé à Toulouse en 1608, in-12; mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est l'*Histoire et chronique de Provence, où passent de temps en temps et en bel ordre les anciens poëtes, personnages et familles illustres qui ont fleuri depuis six cents ans*, etc., Lyon, 1614, in-fol. L'auteur manque de critique, et son style n'est pas celui qui convient à l'histoire; mais la partie qui traite des troubles dont il avait été le témoin est pleine de détails curieux et intéressants (1). Il fut récompensé de son travail par le brevet de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Louis XIII : ce fut pour lui un encouragement à le continuer; et l'année de sa mort, il adressa au célèbre Peiresc une *Suite* de son histoire de Provence, depuis l'an 1601 jusqu'à 1618. Ce manuscrit passa du cabinet de Peiresc dans celui de Thomassin de Mazaugues; en 1771, il faisait partie de la bibliothèque de Carpentras (*voy.* la *Biblioth. hist. de la France*, n° 38109). On cite encore de Nostredame un opuscule qui ne peut être que fort rare, intitulé *Discours sur les ruines et misères de la ville de Salon*, Aix, 1598, in-12 de 24 pages. L'auteur prend à la tête les titres de gentilhomme et premier consul de cette ville.

(1) L'*Histoire littéraire de la France*, t. 21, p. 329, apprécie en ces termes César de Nostredame : « C'est un étrange historien « qui brouille et fausse tout ce qu'il touche, sans le vouloir, sans « s'en douter et comme par instinct. »

Digitized by Google

Son portrait a été gravé par Th. de Leu, in-4°. — NOSTRADAMUS (Michel), dit le jeune pour le distinguer de son père, voulut aussi se mêler de pronostiquer l'avenir ; mais ses prédictions furent démenties par l'événement, et le nouveau prophète devint la fable de toute la province. L'abbé Leclerc dit (*Bibl. de Richelet*) que Michel abandonna cette science, et qu'il se contenta de publier un *Traité d'astrologie*, Paris, 1563. Malheureusement pour lui, il ne persista pas dans cette sage résolution. Il se hasarda de prédire que le Pouzin, petite ville du Vivarais assiégée par les troupes royales, périrait par le feu ; et pour n'être pas trouvé en défaut, comme cela lui était arrivé tant de fois, lors de la prise de la ville il mit lui-même le feu à différentes maisons : mais St-Luc, l'ayant aperçu, lui fit passer son cheval sur le corps et le tua, l'an 1574 (*voy.* Lamothe-le-Vayer, *Discours de l'instruction de Mgr le Dauphin*). Faute d'avoir su la date de cet événement, Leclerc et ceux qui l'ont suivi sont tombés dans d'étranges méprises. W—s.

NOTA (ALBERTO), auteur comique italien, naquit à Turin le 14 novembre 1775. Sa mère, Louise Allioni, était sœur de Charles Allioni, botaniste de mérite (*voy.* ALLIONI), qui s'occupa de son éducation. Nota fut destiné à la carrière du barreau. A dix-huit ans il obtint à l'université de Turin le grade de docteur en droit. Toutefois son amour pour les lettres l'aurait détourné de la jurisprudence, si la position pécuniaire de sa famille ne l'avait contraint à chercher un emploi lucratif. D'abord avoué ou procureur, il fut attaché en 1803 au procureur général de la cour criminelle de Turin, et devint en 1811 substitut près le tribunal de Verceil. Il conserva ce poste jusqu'au retour du roi de Sardaigne dans ses Etats. Nommé à cette époque bibliothécaire du prince de Carignan, depuis Charles-Albert, il quitta cette nouvelle position en 1818 pour la sous-préfecture de la division de Nice, qu'il échangea plus tard contre la préfecture de Coni. Nota avait épousé Adélaïde Canova, fille du célèbre sculpteur. Il est mort à Turin le 17 avril 1847. Tout en remplissant ses fonctions judiciaires ou administratives avec mérite, sinon avec éclat, Alberto Nota s'abandonnait à son goût pour les lettres et le théâtre. Il a occupé et conserve un rang des plus distingués sur la scène italienne, dont il a été, avec Goldoni (*voy.* ce nom), l'un des plus habiles rénovateurs. Son goût pour la comédie s'était révélé dès sa première jeunesse. A dix ans il lisait Goldoni, étudiait et traduisait les comédies de Molière ; à quinze ans il écrivit une comédie en cinq actes, et à trente ans son nom était déjà estimé. Nota comprit que la véritable comédie ne réside pas seulement dans la représentation des mœurs et des passions vulgaires, aussi a-t-il pris presque tous ses sujets dans la société piémontaise, dont il a souvent retracé les travers avec grâce et malice. Laissant de côté la grosse farce qui jusqu'alors avait régné presque exclusivement au théâtre italien, les succès qui popularisèrent son nom sont de meilleur goût et de meilleur aloi. S'il a emprunté parfois quelques pensées à Goldoni et à Molière, il n'a pourtant copié ni l'un ni l'autre ; il s'est assimilé certains de leurs éléments conformes à son esprit et à son but, et les a fait valoir avec la touche du maître. Plus correct, plus classique que Goldoni, il n'a ni ces éclairs ni ces élans du génie qui, bravant certaines formes reçues, produisent les pensées originales et font la gloire du Molière italien ; mais il est allé plus loin que ce maître en débarrassant complétement et définitivement la scène des masques, qui à la fin du 18e siècle étaient encore en vogue dans toute l'Italie. On trouve dans toutes les comédies de Nota un but essentiellement moral. Jamais on n'y rencontre de ces traits équivoques ou licencieux qui ont déparé tant de chefs-d'œuvre dans un pays où les mœurs sont plus libres ou plus faciles. Il décrit, peint, combat des ridicules parfois avec talent, souvent avec mollesse. Sa comédie manque de chaleur : elle n'a ni le brillant ni le coloris nécessaires pour tenir éveillée l'attention du spectateur. Sa régularité dégénère quelquefois en monotonie ou en longueur. Nota semble s'appliquer à éloigner de lui tout ce qui pourrait déranger la symétrie de sa composition. Il s'applique à suivre toutes les gradations et les moindres finesses d'une situation ou d'un sentiment. Ces qualités, plus appréciées à la lecture qu'à la représentation, rendent souvent l'action faible et languissante. Ses pièces manquent de charpente ; on n'y trouve presque jamais ces coups et ces artifices de scène que nos écrivains dramatiques modernes savent faire jouer avec tant d'art pour captiver le spectateur. Trop préoccupé du développement philosophique de ses caractères, l'intérêt va croissant, mais sans mystère, sans imprévu. Les scènes se succèdent et s'enchaînent souvent avec un art admirable ; mais le dénoûment manque presque toujours de naturel et de spontanéité. Voici, au surplus, le jugement que porte sur Nota un écrivain compétent, Scribe, à qui il peut être comparé sous quelques rapports : « La qualité distinctive du talent de Nota, c'est « la simplicité et le naturel. Chez lui, rien de « choquant, rien d'invraisemblable, rien d'exa- « géré. En revanche il a les défauts de ces qua- « lités. La simplicité même du sujet fait que la « marche et le dénoûment en sont quelquefois « trop prévus. La régularité et la sagesse de « l'action amènent souvent la froideur. Il a une « tendance naturelle aux sujets sérieux. Il ne « cherche pas à faire rire le spectateur, mais le « rire naît de lui-même, du développement ou « du contraste des caractères. Comme Molière, « il cherche le comique dans la situation et non « dans les mots et les saillies. Le style de Nota

Digitized by Google

« manque de verve et de chaleur, mais il est « clair, gracieux, élégant. Personne n'a écrit « avec plus de correction et de pureté. » — Alberto Nota a donné une trentaine de comédies, dont la plupart ont obtenu de brillants succès. Plusieurs sont encore au répertoire. Nous signalerons seulement les plus importantes : 1° la *Duchesse de la Vallière*, en quatre actes, 1806 ; comédie estimée, conçue avec tact et écrite avec goût ; 2° les *Premiers pas dans l'inconduite*, en cinq actes, 1808, qui obtint un grand succès ; 3° les *Dilettanti*, en un acte ; 4° le *Nouveau riche*, en quatre actes, 1809 ; comédie qui paraît avoir été inspirée par le *Bourgeois gentilhomme*, bien qu'on y trouve une intrigue différente et des caractères nouveaux ; 5° les *Plaideurs*, en cinq actes, 1811, comédie un peu trop longue, surtout à la représentation ; 6° le *Philosophe célibataire*, en trois actes, 1811. Cette comédie, la meilleure de Nota peut-être, se recommande par des qualités sérieuses. Tous les caractères sont tracés de main de maître. Ils sont vrais et d'un bon comique. L'intrigue est fraîche et gracieuse, les situations naturelles, les détails agréables. 7° La *Coquette*, en trois actes, 1812. Cette comédie, pleine de détails de mœurs curieux et amusants, serait plus agréable si le caractère de l'héroïne principale, la *coquette*, était touché plus délicatement. 8° Le *Malade imaginaire*, en cinq actes, 1813. Cette comédie, dont l'idée première, comme le titre, a été empruntée de Molière, n'est cependant ni une traduction ni même une imitation ; les caractères et l'intrigue sont entièrement différents. Nota a pris la pensée seule, et il l'a développée à d'autres points de vue. 9° La *Femme ambitieuse*, en cinq actes, 1817. Cette comédie est l'une des plus compliquées de Nota. Les situations y sont variées, les incidents nombreux. 10° La *Foire*, en cinq actes, 1826, pièce amusante et gaie, mais où l'on ne trouve ni pensées neuves ni idées originales ; 11° *Education et nature*, en cinq actes, 1847. Cette pièce, la dernière de Nota, jouée au théâtre Carignan quelques jours avant sa mort seulement, obtint un grand et légitime succès. — Nous ne mentionnerons pas plusieurs drames, ou plutôt plusieurs comédies dramatiques, entre autres *Laure et Pétrarque*, qui obtinrent peu de succès. Les tentatives de Nota dans ce genre ne furent pas heureuses. Il était plus apte à la description des scènes domestiques et familières qu'à celle des scènes historiques. — Les œuvres de Nota ont été réunies et réimprimées un grand nombre de fois. Nous citerons seulement les éditions de Turin, 1823, 4 vol. in-8° ; de Milan, 1826, 2 vol. in-12 ; de Paris, 1829, 5 vol. in-12. M. Th. Bettinger a donné une traduction française des principales comédies de Nota, sous le titre : *Théâtre d'Alberto Nota et du comte Giraud*, ou choix des meilleures pièces de ces deux auteurs, précédé d'un précis historique sur la comédie en Italie et en France, depuis l'origine du théâtre jusqu'à nos jours, par M. Scribe, et accompagné de remarques et commentaires par M. Bayard, Paris, 1839, 3 vol. in-8°. E. D—s.

NOTARAS (Chrysanthe), patriarche de Jérusalem, florissait au commencement du 18e siècle. C'était un des plus savants prélats grecs de cette époque. Il était neveu de Dosithéüs, qui fut aussi patriarche de Jérusalem. Il possédait à fond le grec ancien et moderne, le latin, le français et l'italien ; il était surtout mathématicien et géographe fort habile. Il avait aussi des connaissances très-étendues en théologie. Né en Morée, il appartenait à cette illustre famille des Notaras dont il est question dans l'Histoire byzantine. Ayant fait ses premières études à Constantinople sous la direction du patriarche son oncle, il passa, jeune encore, en Italie, étudia les hautes sciences dans l'université de Padoue, et parcourut presque toute l'Europe savante pour augmenter ses connaissances. Il fit un assez long séjour à Paris, où il se perfectionna dans l'étude de l'astronomie en suivant avec ardeur les leçons du célèbre Cassini, qui le regardait comme un de ses meilleurs élèves, et avait pour lui une estime particulière. Chrysanthe s'attira l'amitié de presque tous les hommes de la capitale qui étaient les plus distingués dans les sciences. Il était intimement lié avec le P. Lequien, auquel il fournit d'abondants matériaux pour la composition de son *Oriens christianus*. En retournant en Grèce pour y propager les lumières, Chrysanthe passa par Bucharest en Valachie, où il fut reçu avec enthousiasme (car sa réputation était déjà très-grande parmi ses compatriotes) : on le conduisit à la cathédrale avec beaucoup de pompe ; et il y prononça, selon l'usage d'alors, devant un nombreux auditoire, un discours pour prouver que son long séjour en Europe n'avait point ébranlé sa fidélité et son attachement à l'Eglise orientale dont il était membre. Ce discours, débité avec chaleur, produisit le plus grand effet. Peu de temps après, Notaras se rendit à Constantinople, et fut présenté solennellement devant le saint synode. Il fut nommé ensuite, par le chapitre du St-Sépulcre, archevêque métropolitain de Césarée, en Palestine. Revêtu de cette dignité, il fut envoyé deux fois par le synode, en qualité de *legatus*, auprès de l'empereur de Russie ; enfin il fut élu à l'unanimité patriarche de Jérusalem le 8 février 1707, le lendemain de la mort de son oncle Dosithéüs, son prédécesseur. En 1715, Chrysanthe fit imprimer à Tergovist, en Valachie, un recueil de traités concernant les rites et les dogmes de l'Eglise orientale. On remarque dans ce recueil un excellent ouvrage de ce savant prélat intitulé Περὶ τῶν ὀρθρικίων, etc., c'est-à-dire *Des dignités de l'Eglise orientale*, suivi d'un autre traité du même écrivain sur l'*Origine et la propagation du christianisme en Russie*, sur les *Quatre patriarches grecs de l'empire ottoman et sur ceux*

Digitized by Google

de Russie. Ces deux livres furent d'une grande utilité au savant auteur de l'*Oriens christianus*. La partie de cet ouvrage de Chrysanthe qui concerne l'Eglise orthodoxe de Russie est d'une extrême importance pour l'histoire ecclésiastique de ce vaste empire, histoire qui était presque inconnue en France avant la publication de ce livre, dont le P. le Brun a beaucoup profité. « Cet illustre auteur, dit le savant oratorien « (t. 2, p. 423 de ses *Dissert. sur les liturg.*), « dont l'ouvrage nous est venu de Constantino- « ple avec l'ambassadeur de la Porte, s'est ap- « pliqué à exposer exactement tout l'état ecclé- « siastique de la Moscovie, qu'il regarde comme « une Eglise très-orthodoxe, etc. (1). » Chrysanthe publia dans la même année (1715) un grand travail de Dositheüs, son oncle, ayant pour titre : Περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχευσάντων, ou *Histoire des patriarches de Jérusalem*, depuis St-Jacques jusqu'à présent. C'est un énorme volume in-folio, écrit en grec moderne ecclésiastique, et accompagné de la vie de l'auteur, rédigée par Chrysanthe. Ce dernier composa aussi une excellente géographie sous le titre de Εἰσαγωγὴ εἰς τα γεωγραφικὰ καὶ σφαιρικὰ, ou *Introduction à la géographie et à la sphère*, écrite en grec moderne très-pur, et imprimée à Paris en 1716, in-fol., aux frais du St-Sépulcre, et avec une préface du prince J. N. Alex. Maurocordato. Ce livre est fort estimé en Grèce, et se trouve dans toutes les bibliothèques des écoles de cette contrée; mais en France il est extrêmement rare. Parmi les écrits arabes que le savant Maronite Assemani (2) apporta de l'Orient à Rome, on trouve : *Chrysanthi patriarchæ Hierosolymitani Epistola ad suos diœcesanos, de impressione libri continentis homilias* 66 *Athanasii patriarchæ Hierosolymitani, et Joannis Chrysostomi homiliam de paschate Resurrectionis*. Ce recueil, accompagné de une traduction arabe, fut imprimé à Alep en 1711, aux frais du St-Sépulcre. On imprima également à Alep, en 1722, une Lettre pastorale écrite en grec et en arabe, que le synode de Constantinople, après un grand conciliabule tenu à la même époque, adressait aux chrétiens grecs d'Antioche pour les prémunir contre certaines hérésies. Cet écrit est attribué à Chrysanthe, qui résidait alors à Constantinople, et qui fit partie de ce fameux conciliabule. C'est par le zèle pieux de cet illustre prélat que le temple du St-Sépulcre fut rebâti en 1719, avec le consentement de la Porte, consentement qui coûta des sommes immenses aux malheureux chrétiens de l'Orient. Chrysanthe Notaras mourut à Constantinople dans l'année 1733, justement regretté de toute sa nation, et laissant dans les annales de la Grèce moderne un nom que ses vertus et ses vastes connaissances ont illustré. — Son frère, *Neophyte* Notaras, grand vicaire du St-Sépulcre, et son parent Demetrius Notaras, premier médecin et conseiller intime de Nicolas Maurocordato, prince de Valachie, se distinguèrent aussi dans la Grèce moderne par l'étendue de leur érudition. N—o.

(1) Voyez aussi le *Journal des savants*, année 1726, p. 572.
(2) Voyez sa *Biblioth. orient.*, t. 1, p. 631, n° 99.

NOTHNAGEL (Jean-André-Benjamin), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Buch, principauté de Saxe-Cobourg, en 1729. Il fut un des plus heureux imitateurs de Teniers, et ses petits tableaux de cabinet, dans le genre de ce maître, sont pleins d'esprit et de vérité. En 1747, il alla s'établir à Francfort sur le Mein et épousa la veuve du directeur d'une manufacture de papiers peints, chez lequel il était employé en qualité de peintre. Doué d'un esprit actif et sage, il donna une nouvelle extension à sa fabrique et en fit en peu de temps un des établissements de ce genre les plus remarquables. Mais ce qui a le plus contribué à le faire connaître, ce sont ses estampes gravées à l'eau-forte. On le regarde en Allemagne et en Hollande comme celui de tous les graveurs qui se rapproche le plus de Rembrandt. C'est surtout dans les têtes et les bustes qu'il a excellé. Ses pièces les plus remarquables sont : 1° le *Buste d'un Turc*, estampe d'un bel effet, dans le goût de Rembrandt; 2° le *Portrait d'Aly-Bey;* 3° le *Portrait du juif Baer*, de Francfort; 4° le *Portrait du prince Radziwil;* 5° deux *Paysages, ornés de ruines et de tombeaux*, etc. Hüsgen a publié le catalogue de l'œuvre de cet artiste, qui se compose de soixante pièces, sous ce titre : *Artistisches Magazin*, Francfort, 1790, in-8°. P—s.

NOTKER (le B.), surnommé *Balbulus* ou *le Bègue*, était né à Heiligau, près de la célèbre abbaye de St-Gall, où il fut élevé dès son enfance et où il prit ensuite l'habit de St-Benoît. Quoique d'un tempérament faible, il se montra l'un des plus rigides observateurs de la règle et partagea tous ses moments entre la prière, la lecture des Livres saints et l'étude des sciences. Il se rendit bientôt fort habile dans la théologie et la littérature et ne s'appliqua pas avec moins de succès à la musique. Il succéda à Ratpert, son ami, dans l'emploi d'écolâtre, qu'il remplit un grand nombre d'années. Sur la fin de sa vie, il ne s'occupa plus que de la transcription des manuscrits ou de la rédaction de ses ouvrages. Il mourut le 6 avril 912, en réputation de sainteté. Hugues, évêque de Constance, après avoir procédé, par l'ordre du pape Jules II, aux informations nécessaires pour la béatification de Notker, autorisa les religieux de St-Gall à honorer sa mémoire d'un culte particulier; mais l'Eglise n'a pas encore statué à cet égard. Un écrivain du 13e siècle, nommé Ekhard, a composé une *Vie* de Notker, publiée par Canisius dans les *Antiquæ lection.* et insérée depuis dans le *Recueil* des Bollandistes (mois d'avril, t. 1er), avec des notes; elle est remplie de détails fabuleux, et les faits y sont d'ailleurs si mal disposés, que cette pièce ne peut être d'aucune utilité pour l'histoire. On a de Notker plusieurs opuscules, parmi lesquels on

Digitized by Google

citera : 1° *De interpretibus divinarum Scripturarum;* ce petit traité a été publié par Bern. Pez, dans le *Thesaur. anecdotor.*, 1re partie, 1 - 13. Il y a quelque érudition, mais point de critique; 2° *Sequentiæ;* les Séquences sont des proses ou prières rimées, qu'on chante dans les églises de France et d'Allemagne, aux messes solennelles, après la lecture de l'épître. D. B. Pez a publié une partie des *Séquences* de Notker, à la suite de l'ouvrage précédent, sur un manuscrit incomplet de l'abbaye de St-Emmeran de Ratisbonne. 3° *Carmina sacra*, dans les *Antiq. lectiones* de Canisius et dans le tome 27 de la *Bibl. maxim. Patrum;* 4° *Quid singulæ litteræ in superscriptione significent cantilenæ.* Ce fragment d'un opuscule de Notker sur la valeur des notes musicales a été publié par Mabillon, dans l'*Appendix* au tome 4 des *Annales de l'ordre de St-Benoit;* et par Gerbert, dans les *Script. ecclesiast. de musica*, t. 1er, p. 95. Gerbert a fait suivre ce fragment d'un traité en langue théotisque (ou francique), qu'il attribue à Notker-Labeon. 5° *Martyrologium.* C'est le plus important des ouvrages de Notker; mais il ne nous est point parvenu en entier; les manuscrits les plus complets finissent au 26 octobre. Ce Martyrologe a été publié par Canisius. 6° On attribue encore à Notker une *Vie de Charlemagne*, publiée, après Pithou et Canisius, par André Duchesne, dans les *Scriptor. rer. Francor.*, t. 2, et sur un manuscrit plus correct, par Frédéric. Hahn, dans la *Collect. monument.*, t. 2. On trouve d'amples détails sur Notker et les autres écrivains de l'abbaye de St-Gall, qui ont porté le même nom, dans la *Bibl. med. et infim. latinitatis* de J.-Alb. Fabricius, et dans l'*Histoire littéraire de France*, t. 6, p. 134-144. W—s.

NOTKER dit LABEO, moine de St-Gall, né dans le 10e siècle, avait ce surnom de *Labeo*, qui le distingue de deux autres Notker du même couvent, à cause de ses grosses lèvres. Il dirigea pendant longtemps les écoles de l'abbaye et se signala autant par son savoir que par ses vertus. A la différence de la plupart des savants des cloîtres, qui écrivaient alors en latin, Notker se servit de la langue teutonique ou francique et traduisit dans cet idiome national le Psautier de David, le livre de Job, les Morales de St-Grégoire, Boëce, l'*Organum* d'Aristote, et Martianus Capella, *De Nuptiis Mercurii et Philologiæ*. Nous parlerons tout à l'heure du Psautier; on ignore ce que sont devenues les traductions du livre de Job et des Morales de St-Grégoire; quant aux trois autres ouvrages, ils existent en manuscrit dans la bibliothèque de St-Gall. Les annales de cette abbaye assurent que Notker, quoique jouissant encore d'une bonne santé, prédit sa mort la veille de la St-Pierre, et qu'ayant distribué la nourriture aux pauvres, selon la charge qu'il en avait, il mourut après l'office de la fête, le 29 juin 1022. Ses manuscrits restèrent pendant plusieurs siècles ensevelis dans son couvent; ce ne fut qu'au milieu du 16e siècle que le savant bourgmestre de St-Gall, Vadianus, donna connaissance au public de ces monuments précieux du langage teutonique; cependant aucun de ses manuscrits ne fut imprimé. Plus d'un siècle après, en 1675, un Français, Simon de la Loubère, s'étant procuré en Suisse une copie du psautier de Notker, la communiqua au savant Schilter, qui était occupé alors à recueillir les plus anciens restes de la littérature teutonique. Il se passa de nouveau un demi-siècle sans que le psautier fût imprimé. Schilter mourut, et ce ne fut qu'en 1726 que le professeur Frick, à Ulm, publia enfin le *Thesaurus* de Schilter. On y trouve dans le premier volume le psautier de Notker, sous le titre suivant : *Notker tertii Labeonis Psalterium Davidicum e latino in theotiscam veterem linguam versum*, etc. Il est précédé d'une notice savante et judicieuse sur Notker par le P. Franke, bibliothécaire de St-Gall. Avant que ce recueil parût, Lambecius, ayant découvert dans un château en Autriche un psautier en langue teutonique, et se souvenant que l'abbé Trithème avait parlé d'un ouvrage de ce genre, laissé par Ottfried de Weissembourg, antérieur d'un siècle à Notker, l'attribua à cet Ottfried; son opinion fut adoptée par Mabillon et plusieurs autres savants. Schilter lui-même fut ébranlé dans son premier sentiment et n'osant se prononcer ni pour Ottfried ni pour Notker, il choisit un terme moyen, en admettant qu'Ottfried avait traduit les psaumes en teutonique, et qu'un siècle après Notker avait rajeuni son langage. Cependant il est démontré aujourd'hui que Notker est seul auteur de cet écrit, compté par les Allemands au nombre des premiers monuments de leur littérature. Ekkehard le jeune, doyen de St-Gall et disciple de Notker, cite le psautier parmi les ouvrages de son maître; le manuscrit, que l'on voit dans la bibliothèque de St-Gall, et qui a été écrit sur parchemin au 12e siècle, contient ces mots : *Incipit translatio barbarica psalterii Notkerii tertii;* et il finit par ce distique du copiste :

Notker Teutonicus domino finitur amicus;
Gaudeat ille locis in paradysiacis.

Deux copies manuscrites de cet ouvrage, que la même bibliothèque possédait autrefois, ont disparu; les autres ouvrages teutoniques de Notker qu'elle conserve encore ressemblent entièrement, quant au style et à la manière de traduire, au psautier; et après chaque ligne de l'original vient la traduction teutonique. Quant au psautier d'Ottfried, dont parle Trithème, il était, suivant cet auteur, en trois volumes et en rimes; il doit donc être distingué d'avec celui de Notker (1).

(1) Le dialecte employé par Ottfried diffère assez sensiblement de celui de Notker, comme on en peut juger par le commencement de l'Oraison dominicale, qu'ils donnent l'un et l'autre. Version d'Ottfried :

Fater unser, thu in himilon biut.
U'uihi si namo thiner.

Digitized by Google

L'abbaye de St-Gall ayant compté plusieurs moines du nom de Notker, on a fréquemment confondu l'auteur des traductions teutoniques avec ses homonymes, entre autres avec Notker l'abbé, qu'on a quelquefois surnommé le troisième, comme Notker aux grosses lèvres; l'abbé était le neveu d'un autre Notker, surnommé le *médecin*, ou le *physicien*, ou le *peintre*, parce qu'il pratiquait ces arts, ou encore *grain de poivre*, à cause de la discipline sévère qu'il maintenait. Ce dernier, issu d'une famille noble, mourut en 975. On trouve les trois principaux religieux qui ont porté le nom de Notker, distingués dans cinq vers latins, qui étaient inscrits sur une des copies anciennes du psautier de Notker aux grosses lèvres, et dont voici les deux premiers :

Balbus *erat Notker*, Piperis Granum *fuit alter;*
Tertius hic Labeo *datus est cognomine lato*, etc.

La Notice du P. Franke sur Notker Labeo a été très-bien analysée dans les *Beytræge zur kritischen Geschichte der deutschen Sprache*, etc., Leipsick, 1734, cah. 8, t. 2, p. 576. Gley a donné le commencement du psautier de Notker, avec une Notice sur les divers manuscrits que l'on connaît de ce curieux monument, dans sa *Langue et littérature des anciens Francs*, 1814, in-8°, p. 253-257. D—G.

NOTT (sir William), général anglais distingué, né à Neath dans le Glamorganshire le 20 janvier 1782, mort à Caermarthen le 1er janvier 1843. A l'âge de seize ans il s'enrôla dans les milices volontaires de sa province, lors de la descente des Français en 1798. Etant entré dans le service de la compagnie des Indes, en octobre 1801, Nott, qui devint lieutenant en 1804, se distingua dans cette armée, en repoussant l'attaque faite par les indigènes contre le fort Marlborough. En 1826, il revint en Angleterre avec le grade de major et avec de grandes richesses qui le mirent en état de bâtir un magnifique château près de Caermarthen, qu'il appela Job's Well. Forcé, par suite de la faillite de la banque de Calcutta, de vendre ce domaine, Nott retourna aux Indes en 1837. Nommé d'abord général de brigade en 1838, on lui confia en 1839, sur la recommandation de sir W. Cotton, le commandement de toute l'armée du Scinde et de l'Afghanistan. Après quelques marches hardies, admirées de tous les tacticiens, il prit en 1840 la forteresse de Khélat, dans le Béloutchistan, et établit en janvier 1841 son quartier général à Candahar. On connaît l'épouvantable désastre qui accabla dans l'Afghanistan en 1842 et 1843 l'armée anglaise anéantie alors presque entièrement. Ce fut dans cette campagne que Nott déploya des talents supérieurs. Le 12 janvier 1842, il repoussa avec 6,000 hommes l'attaque des 20,000 soldats du prince Seïfdar Djung contre Candahar. Le 7 mars nouvelle victoire sur les mêmes ennemis à vingt lieues de cette ville. Sous ses murs eut enfin lieu une dernière bataille, où les Afghans, conduits par Akhbar-Khan, fils de Dost Mohammed, furent de nouveau défaits le 29 mai. Le 8 août, l'abandon de Candahar ayant été reconnu inévitable, Nott força l'entrée de Khélat le 18 août avec 5,000 hommes contre 12,000 Afghans, qui durent encore évacuer la forteresse de Ghasni, prise à l'assaut par les Anglais le 6 septembre. Ghasni ayant été détruit, Nott se fraya la route de Caboul par une nouvelle victoire, près des défilés de Meïdan, le 16 septembre. Le général intrépide atteignit enfin le 17 septembre Caboul, où il fit sa jonction avec Pollock. C'est là qu'il termina sa brillante carrière de guerre, récompensée par la grand'croix de l'ordre du Bain, et par une annuité de mille livres, que lui vota le parlement, payable à partir de 1837. Nott mourut tranquillement à son domaine de Job's Well qu'il avait ainsi pu racheter. R—L—N.

NOTT (Henri-Junius), jurisconsulte et littérateur nord-américain, né le 4 novembre 1797 à Pacolet River, dans la Caroline du Sud, mort le 13 octobre 1837, dans un naufrage sur la côte de la Caroline du Nord. Il fit ses études de droit au collége de la Caroline du Sud, à Columbia, ville au barreau de laquelle il se fit inscrire en 1818. En 1821, il fit des voyages en Angleterre, en France et en Hollande. De retour à Columbia, en 1824, il quitta entièrement la carrière d'avocat et fit des leçons publiques sur les littératures grecque et latine, ainsi que sur les langues modernes, à l'université de cette ville; double enseignement dont il avait été chargé même avant son départ. Homme de connaissances variées, il a éveillé l'intérêt pour les littératures française et anglaise dans une contrée d'ailleurs portée aux intérêts matériels. Nott cultivait dans les belles-lettres le genre humoristique. Il succomba dans le naufrage du vaisseau *the Home*, avec sa femme. Il avait commencé sa carrière par la publication, avec son ami John M'Cord, de deux volumes de *Collections de lois*, 1820. Dans le *Southern Quarterly Review* (de Columbia) il publia en 1828 la *Biographie du philologue Wyttenbach;* en 1829 celle d'*Erasme;* en 1830 celle de *Paul-Louis Courier;* en 1831 celle du *jurisconsulte et littérateur anglais Jeffrey;* et enfin en 1832 celle du *chancelier Daguesseau*. Son principal ouvrage, où il donne libre carrière à son humour, est de 1834. Il est intitulé *Petites nouvelles d'un voyageur, ou Sottises et balicrneries tirées du havre-sac de Thomas Singularité, ouvrier imprimeur*. Une dernière nouvelle humoristique enfin a pour canevas l'histoire primitive de la Caroline du Sud. R—L—N.

NOTTINGHAM (Charles-Howard comte de). *Voyez* Howard.

Version de Notker :

Uater unsir, du in himile biist.
Din namo uuerde geheiligot.

Voy. les *Beytræge* cités plus haut, p. 590-591.

Digitized by Google

NOTZL (Charles-Philippe), directeur dramatique et régisseur allemand, né le 24 août 1789 à Vienne, mort à Temesvar, dans le Banat, le 16 novembre 1848. Cet homme infatigable, qui fut en même temps un des meilleurs acteurs, a le mérite d'avoir propagé le drame allemand bien au delà des limites où se parle ordinairement la langue allemande, savoir, dans l'Esclavonie, la Croatie et la Transylvanie. Il se présenta pour la première fois sur la scène en 1813 à Cassovie ou Kaschau, dans la haute Hongrie. Après avoir joué à Carlsbad, Dessau et Magdebourg, il reçut un engagement à Cassel comme premier dugazon et talma, savoir, pour les rôles des amoureux et héros. Il joua les mêmes rôles à Nuremberg, Munich et Linz. En 1820, il releva le théâtre allemand de Pesth-Ofen ou Buda-Pesth, qui avait toujours à lutter contre le théâtre hongrois. Depuis 1823, il se fixa ensuite à Hermannstadt en Transylvanie, et fit du théâtre de cette ville un des meilleurs de la scène allemande; il sauva ensuite, de 1837 à 1845, le théâtre allemand de Bude ou Ofen, qui sans lui aurait été écrasé par la concurrence du théâtre madgyar, et organisa des représentations d'été. Après un nouveau séjour à Hermannstadt, il transporta, en 1847, le théâtre allemand d'Arad, où il ne fit plus que végéter dans le conflit des diverses nationalités, à Temesvar, où il parvint également à fonder une école de chant et d'art dramatique allemande, ainsi qu'une société de secours pour ses nationaux. Notzl succomba à la fatigue et aux attaques du choléra à la fin de 1848. R—l—n.

NOUAL DE LA HOUSSAYE (Alexandre de), membre de l'académie celtique et de plusieurs autres sociétés littéraires, naquit à Rennes le 11 novembre 1778. Toute sa vie publique fut renfermée dans les fonctions d'avocat à la cour de Rennes et de chef du bureau de justice criminelle au ministère du grand juge. Un Eloge de Duclos, son compatriote et l'ami de sa famille, fut son début littéraire et obtint le prix décerné par l'académie de sa ville natale. Breton et adonné à des recherches archéologiques, Noual appartenait de droit à l'académie celtique, aujourd'hui société impériale des antiquaires de France; parmi les différents morceaux qu'il a fournis aux Mémoires de cette société, l'on remarque ses Dissertations sur Corseult et les *Curiosolites*, et sur la *Roche aux fées*, monument druidique passé sous silence dans l'ouvrage de Cambry et de Johanneau. La *Biographie universelle* a compté Noual de la Houssaye parmi ses rédacteurs; et là encore ses travaux eurent sa province pour objet; ses articles, si l'on excepte ceux d'*Asan*, de *Bessaraba*, etc., princes de Valachie, sont consacrés à des Bretons. Il préparait sur la fin de sa vie un précis historique et statistique sur la Moldavie et la Valachie. L'altération rapide de sa santé, naturellement délicate, lui fit désirer de respirer l'air de son pays natal; il quitta Paris le 23 mai 1812, et le 25, trois heures après son arrivée à Rennes, il avait cessé de vivre. Dans les dispositions philanthropiques de son testament, on reconnaissait encore le Breton aux secours qu'il avait légués aux malheureux marins entassés dans les pontons de l'Angleterre. Nous ne devons pas omettre celle de ses productions qui a eu peut-être le plus de lecteurs; c'est un *Voyage au Mont St-Michel, au Mont-Dol et à la Roche aux fées*, Paris, 1811, in-18. L'éloge de Noual, par Paganel, se trouve dans le second volume des Mémoires de la société des antiquaires de France, p. 49-51. F—t.

NOUE (François de la), gentilhomme breton, né en 1531, porta les armes dès son enfance dans les guerres d'Italie. Il semblait que le sort de ce brave et malheureux capitaine fût d'être pris dans toutes les rencontres : c'est ce qu'il éprouva aux journées de St-Quentin, de Jarnac, de Moncontour, et dans la guerre des Pays-Bas. Son engagement dans les nouvelles opinions lui fit prendre part aux troubles civils. En 1567, il surprit Orléans, pour le prince de Condé, qui l'envoya ensuite commander les calvinistes de Poitou, de Saintonge et de l'Aunis. La Noue mit une petite armée en campagne, avec laquelle il s'empara de plusieurs places et fit lever le siége de quelques-unes. Ses expéditions ne furent suspendues que par l'opération qu'on lui fit de lui couper le bras gauche, dont l'os avait été fracassé au siége de Fontenai-le-Comte en 1570. On en substitua un en fer, à l'aide duquel il pouvait tenir la bride de son cheval. C'est de là que lui vint le surnom de *Bras de fer*. Le traité de pacification fit mettre bas les armes aux deux partis qui déchiraient le sein de la France, et laissa le loisir à la Noue d'aller faire usage de ses talents contre les ennemis de l'Etat. Il fut envoyé dans les Pays-Bas en 1571, et surprit Valenciennes; mais il ne put empêcher l'année suivante la prise de Mons, où il s'était enfermé. A son retour en France, Charles IX l'accueillit honorablement, et résolut d'employer son crédit sur les religionnaires pour engager les Rochelois à se soumettre. La Noue ne se chargea qu'avec répugnance de cette négociation, dont il prévoyait le mauvais résultat : en effet, elle ne lui produisit que des chagrins; car ce peuple, aigri par les horreurs de la St-Barthélemy, et excité par des ministres factieux, ne voulut jamais écouter aucune proposition. Après la mort de Coligny, le sage la Noue fut le guide et l'oracle du jeune roi de Navarre. Après avoir hésité longtemps sur le parti qu'il avait à prendre entre sa religion et son roi, il accepta enfin le commandement militaire de la Rochelle, qui lui fut offert par les citoyens, dans l'espérance que cette place lui fournirait plus de moyens pour les amener à une conciliation. Mais, quelque activité qu'il développât, quelque succès même qu'eussent ses entreprises pour défendre cette ville

Digitized by Google

contre l'armée du duc d'Anjou qui l'assiégeait, il n'en devint pas moins suspect au parti dominant, à cause des sentiments de modération qu'il s'efforçait d'inspirer, et des conseils pacifiques qu'il cherchait à faire prévaloir. Le ministre la Place, homme grossier et violent, après avoir prodigué les noms les plus odieux à ce héros pacificateur, finit par lui donner un soufflet. La Noue, sans s'émouvoir, arrête les gentilshommes de sa suite qui voulaient percer l'insolent ministre, et se borne à le renvoyer à sa femme *pour remédier*, dit-il, *au dérangement de sa raison*. Cependant, voyant qu'il était impossible de rétablir la paix dans cette ville, il en sortit avec quelques officiers des plus modérés, et se retira dans le camp du duc d'Anjou, auquel il fut très-utile, en faisant échouer par ses sages conseils un projet de conspiration, à la tête de laquelle était le duc d'Alençon. L'année suivante, 1574, la Noue changea entièrement de système : convaincu que la politique tortueuse de la cour ne laissait plus à son parti d'autre sûreté que dans une guerre ouverte, il fut le premier à y porter les Rochelois et à les engager à faire cause commune avec tous les autres réformés de France. Il mit leur ville en état de défense, prit Brouage, les îles de Ré et d'Oléron, rendit leur marine formidable, et se procura par les riches prises qu'il faisait de quoi fournir largement aux frais de la guerre. A la paix, il repassa au service des Etats, qui le nommèrent maréchal de camp général : il leur rendit des services importants, et se signala en plusieurs rencontres ; mais étant tombé entre les mains des Espagnols, ils le retinrent pendant cinq ans. Henri de Navarre paya sa rançon. Dès qu'il eut appris que Henri III s'était réuni avec le roi de Navarre, la Noue alla leur offrir ses services contre la ligue. Le jeune duc de Longueville, qui commandait l'armée royale avant la bataille de Senlis, l'appelle à la tête des bataillons, le salue général, et exhorte les officiers à le reconnaître. « Quant à moi, dit « le prince, je lui obéirai comme un soldat. » Le généreux la Noue, voyant que les traitants refusaient de faire les avances pour acheter les munitions de guerre et de bouche qu'il s'agissait d'introduire dans la place : « Oh bien ! dit-il, « ce sera donc moi qui ferai la dépense ? Garde « son argent quiconque l'estimera plus que son « honneur ! Tandis que j'aurai une goutte de « sang et un arpent de terre, je l'emploierai pour « la défense de l'Etat où Dieu m'a fait naître. » Et il engagea sa terre des Tournelles aux marchands qui devaient fournir les munitions. Sa petite armée était très-inférieure à celle des ligueurs, commandée par le duc d'Aumale ; mais il fit de si bonnes dispositions, qu'il remporta une victoire complète. Cette action lui valut un brevet pour la première place de maréchal de France ; mais les révolutions qui arrivèrent depuis en empêchèrent l'exécution. Il continua de servir avec gloire. Henri IV l'envoya en Bretagne avec la qualité de lieutenant général, sous le prince de Dombes, pour faire la guerre au duc de Mercœur. Le siége de Lamballe ayant été entrepris contre son avis, en 1591, il voulut monter sur une échelle pour mieux observer ce qui se passait dans la place. Une balle qui lui effleura le front le fit chanceler ; et comme il n'était accroché que par son bras de fer, il se fracassa en tombant, et mourut au bout de quinze jours des suites de cette chute. La Noue excellait surtout dans la guerre de chicane : bois, ravines, montagnes, marais, tous les obstacles que présente un pays coupé et couvert, il savait les tourner à son avantage. Jamais il n'était sans ressource. Battu un jour, il se remontrait en force le lendemain. C'est par un tel art qu'il arrêta en Bretagne les progrès du duc de Mercœur. Ses talents militaires étaient relevés par la candeur de ses discours, sa modération, sa droiture, une équité incorruptible ; par un air doux et affable, des manières polies et engageantes, par une éloquence vive et naturelle. Il fut également regretté des protestants et des catholiques, et sa mémoire est restée intacte dans le cœur de tous les Français. Michel Montaigne distingue parmi les *vertus d'une grandeur peu commune* de son temps, « la constante bonté, « douceur de mœurs et facilité consciencieuse « de monsieur de la Noue, en une telle injustice « de parts armées... où toujours il s'est nourri, « grand homme de guerre et très-expérimenté ». Ce brave capitaine maniait aussi bien la plume que l'épée. Nous avons de lui : *Discours politiques et militaires*, composés pour charmer l'ennui de sa longue captivité, et dont il y a plusieurs éditions ; la première à Bâle, 1587, in-4°, et la dernière en 1638, in-8°. On voit par le premier chapitre de cet ouvrage que l'auteur croyait à l'astrologie judiciaire, maladie assez commune dans son siècle. A cela près, il respire d'un bout à l'autre le caractère d'honnête homme que l'histoire reconnaît dans la Noue : le style en est net et les réflexions judicieuses ; mais on y trouve bien des choses qui décèlent l'écrivain protestant. Cependant on remarque dans les Observations sur les guerres civiles qui sont à la suite une sincérité rare ; les fautes des calvinistes y sont relevées avec la même franchise que tout ce que la conduite des catholiques a eu de louable. La Noue avait fait des *Remarques* sur l'histoire de Guichardin, qui sont imprimées en marge de la traduction française de Chomedey, Paris, 1568 et 1577 ; Genève, 1577 et 1583. Celles qu'il avait composées sur les *Vies* de Plutarque n'ont point vu le jour. (*Voy.* AMYRAULT). La Noue ne laissa pour héritage à ses enfants que des dettes contractées au service de l'Etat (1).

(1) Mencke, dans sa *Bibliotheca doctorum militum*, l'appelle en latin *Noueus*; Sax et Joecher l'appellent *Lanoctius* ou *Nous*; en

Digitized by Google

— *Odet* DE LA NOUE, son fils aîné, s'étant plaint à Henri IV de ce que des sergents avaient arrêté ses équipages à cause des engagements que son père avait pris pour le service de ce prince : « La Noue, lui dit publiquement le roi, il faut « payer ses dettes, je paye bien les miennes ; » puis, le tirant à l'écart, il lui donna des pierreries afin de les engager à la place de son équipage. Cet Odet de la Noue se distingua au service, et mourut entre 1610 et 1620. Ses *Poésies chrétiennes*, Genève, 1594, in-8°, font honneur à son cœur et à son zèle pour le roi. On lui attribue un ouvrage intitulé *Vive description de la tyrannie*, Reims, 1577, in-16. Comme il n'avait que dix-huit ans à cette époque, on doute qu'il eût été en état d'écrire d'une manière aussi forte, à moins qu'on ne suppose que son père l'ait dirigé dans ce travail. Lancelot (*Méthode latine* de Port-Royal), et après lui Sorel, la Monnoye et le Duchat, attribuent au sieur de la Noue, fils du *Bras de fer*, un *Dictionnaire des rimes françaises, selon l'ordre des lettres de l'alphabet..., plus un amas d'épithètes recueillies des œuvres de Dubartas* (Genève), Vignon, 1596, in-8°. L'amas d'épithètes doit être attribué à Simon Goulard, commentateur de Dubartas. Une seconde édition parut à Cologny (1) en 1624. — NOUE (Stanislas-Louis DE LA), comte du Vair, petit-neveu du précédent, né en 1729, se signala dans la guerre de sept ans, et fut tué dans une retraite à Saxenhausen, à l'âge de 31 ans. Louis XV dit de lui, en apprenant sa mort : « Je « viens de perdre un homme qui serait devenu « le Laudon de la France. » T—D.

NOUE (JEAN SAUVÉ, surnommé DE LA), né à Meaux en 1701, dut en partie son éducation à la protection du cardinal de Bissy. Ses études achevées, il se fit comédien de désespoir, dit-on, d'avoir manqué une place de précepteur qui lui était promise. Ce motif est d'autant plus vraisemblable, qu'il n'avait point pour le métier d'acteur de ces heureux moyens naturels qui ordinairement en déterminent le goût. Sa figure était triste et ingrate, sa voix faible et rauque, son geste et son débit également froids : à la vérité, tant de désavantages étaient rachetés en partie par sa rare intelligence. La Noue était même un homme d'esprit. Ayant débuté à Fontainebleau en 1742, dans le rôle d'Essex, il plut assez à la reine pour qu'elle témoignât le désir qu'il fût reçu sur-le-champ au Théâtre-Français; et il fut goûté à Paris ainsi qu'à la cour. Le public, qui estimait en lui l'homme et l'auteur dramatique, lui fit toujours un assez bon accueil. En 1746, il composa pour le mariage du Dauphin une comédie-ballet intitulée *Zélisca*, qui réussit beaucoup à la cour, et lui valut la place de répétiteur des spectacles et des petits appartements. Le duc d'Orléans lui donna aussi la direction de son théâtre de St-Cloud. Sa mauvaise santé lui fit quitter la comédie peu d'années avant sa mort, arrivée le 15 novembre 1761. Son premier ouvrage fut la petite comédie des *Deux bals*, jouée à Strasbourg en 1734. L'année suivante il donna aux Italiens, à Paris, le *Retour de Mars*, pièce de circonstance qui eut un grand succès. En 1739, fut représentée aux Français sa tragédie de *Mahomet second* (1). Le dénoûment fourni par l'histoire fut trouvé atroce ; mais on remarqua de l'énergie dans le rôle du sultan, une noble fermeté dans celui d'Irène, et un mélange heureux de fierté et de soumission dans celui de l'aga : en général, les mœurs locales parurent assez bien observées. La pièce offre un grand nombre de beaux vers ; mais on aurait désiré que le style en fût moins inégal, moins incorrect, et que la force n'y fût pas mêlée de tant d'enflure. Le dernier ouvrage de la Noue fut la *Coquette corrigée*, jouée en 1755 ; elle réussit peu dans la nouveauté et aux premières reprises ; mais depuis elle a dû quelque vogue au talent d'une actrice célèbre, mademoiselle Contat. Cette comédie, sans mériter peut-être l'excès de sévérité avec laquelle Laharpe l'a traitée dans son *Cours de littérature*, doit du moins être considérée comme un ouvrage de la mauvaise école. Son plus grand tort est d'avoir donné naissance à une foule de comédies sans observation, sans gaieté, sans naturel, dont le style n'est qu'un jargon faux, digne des personnages chimériques auxquels il sert de langage. Les *Œuvres de théâtre* de la Noue ont été publiées en un volume in-12, Paris, 1765. A-G-R.

NOUET (JACQUES), jésuite, né au Mans en 1605, entra dans la société en 1623, enseigna les humanités et se livra ensuite au ministère de la chaire. Quand le livre *De la fréquente communion* d'Arnauld parut, Nouet le signala dans ses sermons comme un ouvrage pernicieux : on prétend qu'il l'avait précédemment approuvé; mais il n'y en a aucune preuve. Quoi qu'il en soit, les évêques qui avaient approuvé ce livre, mécontents de Nouet, le citèrent, dit-on, dans une assemblée qu'ils tinrent à Paris, de concert avec d'autres prélats et le forcèrent de désavouer ce qu'il avait

voyant ces deux noms, on se douterait à peine qu'ils s'appliquent au même personnage.

(1) Ce lieu d'impression a embarrassé Goujet (*Bibl. fr.*, t. 3, p. 442); ce savant bibliographe ne faisait pas attention que les imprimeurs protestants, pour échapper à la censure de l'index qui proscrivait indistinctement toutes les éditions de Genève, les publiaient souvent sous la rubrique de St-Gervais ou de Cologney, faubourgs ou villages voisins de cette métropole du calvinisme. C. M. P.

(1) Senac de Meilhan, dans son livre intitulé *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France depuis la révolution*, a énoncé une opinion, qui était aussi de tradition dans la famille de M. Gayot, ancien préteur royal de Strasbourg, et depuis principal dépositaire de la confiance du duc de Choiseul, ministre de la guerre, lequel lui avait donné le titre d'intendant de l'armée. On croyait assez généralement, lorsque *Mahomet II* parut, que M. Gayot avait eu la plus grande part à la composition de cette tragédie, si même il n'en était l'auteur. Il n'en est jamais convenu; mais alors un homme du monde, et surtout un homme en place, n'osait, à moins qu'il n'eût un talent connu et des plus remarquables, attacher publiquement son nom à une production d'esprit et surtout à une pièce de théâtre représentée. L-R-E.

Digitized by Google

avancé. C'est Dupin qui raconte ce fait dans son *Histoire ecclésiastique du 17e siècle*. Nouet fut pendant vingt-cinq ans recteur des colléges d'Alençon et d'Arras. Il fut un des adversaires les plus vifs de Lenoir, théologal de Séez, prédicateur attaché aux nouvelles opinions de ce temps. Il paraît que c'est à lui qu'il faut attribuer l'écrit intitulé *Remercîment du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples de St-Augustin*, écrit dirigé contre Lenoir et ses amis. Dupin cite encore de Nouet une *Réponse aux Provinciales;* nous ne savons si cette indication est bien sûre. Ce qui a le plus fait connaître le P. Nouet, ce sont ses ouvrages ascétiques : on a de lui, dans ce genre, des *Méditations sur la vie cachée, souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, 7 vol. in-12; — la *Vie de Jésus-Christ dans les saints*, 2 vol.; — l'*Homme d'oraison*, 5 vol., réimprimé en 1767; — la *Dévotion à Jésus-Christ*, 3 vol. in-4°. Tous ces ouvrages parurent de 1674 à 1678 : le style en a vieilli, mais on y trouve beaucoup de connaissance des choses spirituelles, et des personnes exercées sur ces matières en font un cas particulier. Plusieurs ont été réimprimés récemment et on les a réunis sous le titre d'*Œuvres* de Nouet, Lyon et Paris, 1830 et années suivantes, 17 vol. in-12. Nouet était en 1676 dans la maison professe de Paris; Dupin place sa mort en 1680. P-c-t.

NOUET (Nicolas-Antoine), astronome, né le 30 août 1740 à Pompey en Lorraine, vécut plusieurs années dans l'ordre de Cîteaux : de là le nom de *dom Nouet*, qu'il porta jusqu'à la révolution et sous lequel il est cité dans la *Connaissance des temps*. Vers la fin de 1780, il était venu habiter l'observatoire de Paris pour s'y livrer aux observations et aux calculs astronomiques sous la direction du comte de Cassini. Il eut une grande part à ce qui se publiait annuellement dans les Mémoires de l'académie, sous le nom du directeur de l'observatoire et de ses trois élèves. On dut à Nouet le calcul de la première orbite elliptique de la planète Uranus. Il donna dans la *Connaissance des temps* de 1789 les longitudes et les latitudes des villes de la France, d'après les opérations trigonométriques de Cassini et les formules de Duséjour pour le sphéroïde aplati. En 1784, il avait été envoyé à St-Domingue en qualité d'astronome pour y construire la carte des débouquements et de la côte française de cette île. De retour vers 1785, il vint reprendre à l'observatoire le cours de ses premiers travaux. Quand la convention voulut donner une administration nouvelle à l'observatoire, elle nomma provisoirement quatre professeurs et choisit Cassini avec ses trois élèves. Ces professeurs devaient être égaux en tout et se nommer librement un président temporaire. L'ancien directeur n'ayant pas voulu se prêter à cet arrangement, Nouet se trouva le plus ancien et le plus connu de ces professeurs. En 1795, il fut appelé au dépôt de la guerre pour lier à la France par de grands triangles les départements du Rhin. En 1796, il se transporta en Savoie pour des opérations du même genre. En 1798, on sentit le besoin d'un astronome pour l'expédition d'Egypte qui se préparait alors. On avait fait des propositions à l'un des commissaires chargés de mesurer la méridienne de France : cette opération était encore loin de son terme. Charmé d'avoir un si bon prétexte à faire valoir pour être dispensé d'une mission qui faisait craindre beaucoup de dangers, une grande perte de temps et ne promettait que des résultats trop peu importants ou du moins trop peu sûrs, cet astronome proposa Nouet, qui avait l'habitude et l'expérience nécessaires. Nouet fut accepté. Ce n'est pas qu'il n'eût été fort intéressant de mesurer de nouveau l'arc du méridien entre Syène et Alexandrie; mais cette opération, qui, dans les circonstances les plus tranquilles, n'eût pas été sans quelque difficulté peut-être, pouvait devenir tout à fait impraticable en temps de guerre. Nouet partit, ayant pour adjoint le fils aîné de Méchain. Ils commencèrent ensemble la triangulation dont devait résulter une nouvelle carte de cette contrée si célèbre et si mal connue. Nouet détermina les longitudes et les latitudes de 36 points remarquables de l'Egypte. Ces travaux auraient pu donner un arc du méridien de 7° 24′, un peu plus grand que celui d'Eratosthène. Il inséra dans la *Décade égyptienne* les premiers résultats de ses calculs. Il trouvait 56,880 toises pour la valeur du degré, 711 pieds pour le stade égyptien, 21 pouces et 23 centièmes pour la coudée égyptienne, 487 pieds et 543 millièmes pour le stade grec et 19,5017 pouces pour la coudée. Malheureusement ces conclusions étaient un peu hypothétiques. Nouet n'avait pu mesurer aucune base, du moins avec les attentions nécessaires; il n'avait pu observer aucune étoile. Toutes ses latitudes avaient été déterminées par les hauteurs méridiennes du soleil, et, dans ces calculs, il s'était glissé des erreurs assez sensibles. Syène, qu'on avait crue sous le tropique, lui parut d'abord être à 24° 8′ 6″ de latitude : elle n'est réellement qu'à 24° 5′ 23″. L'auteur de cet article possédait un manuscrit des 36 positions de Nouet, avec les corrections interlinéaires de presque toutes les latitudes et une lettre de l'auteur qui signale les erreurs qu'il a reconnues. C'est à cette copie autographe qu'il faudrait s'en rapporter, plutôt qu'à ce qui a pu être imprimé en Egypte ou gravé sur quelques monuments dans le pays. Ces fautes ont été corrigées pour la plupart dans la *Description de l'Egypte* (t. 1er, Mémoires), et ceux qui consulteront cet ouvrage feront bien de préférer les nombres consignés dans le mémoire même à ceux que l'on voit dans le tableau où ils ont été réunis à la dernière page; car il existe encore dans ce tableau une erreur de 10′ sur la latitude de la tour de Bogasch. Les autres nombres sont, à très-peu de chose près, conformes au manuscrit autographe.

Digitized by Google

Ce mémoire a pour titre : *Exposé des résultats des observations astronomiques faites en Egypte depuis le 1er juillet 1798 jusqu'au 28 août 1800.* Un mémoire posthume, imprimé dans la même collection, t. 2, 3e livraison, ne contient que des observations thermométriques et hygrométriques sans aucun discours. A son retour en France en avril 1802, Nouet aurait pu entrer au bureau des longitudes en qualité d'astronome adjoint : il préféra la place d'ingénieur au bureau de la guerre que le gouvernement lui avait conservée pendant son voyage, et il alla reprendre ses triangles en Savoie en qualité de chef de section et directeur des opérations topographiques de la carte du Mont-Blanc. Ce titre, quelques années après, fut changé en celui de colonel. L'embonpoint extraordinaire qu'il avait acquis dans les dix dernières années de sa vie le rendit moins propre aux fonctions pénibles auxquelles il avait sacrifié une existence plus tranquille. Le 23 avril 1811, se trouvant à Chambéry, il avait soupé modérément; le lendemain matin, sur les cinq heures et demie, en voulant s'habiller, il se sentit suffoqué et demanda un verre d'eau qu'il ne but pas entièrement. Les seules paroles qu'il proféra furent : « Je suis perdu. » On le remit sur son lit, où il expira peu de moments après, malgré les secours du médecin son hôte et son ami, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui travaillaient sous ses ordres. Il ne nous reste de Nouet que les ouvrages mentionnés dans cette notice. Après la levée d'une carte et la mesure d'un degré, un autre objet encore devait séduire un astronome transplanté en Egypte : c'était le lever héliaque de Sirius, auquel les anciens Egyptiens se rendaient fort attentifs, parce qu'il leur annonçait le débordement du Nil. Un horizon constamment embrumé ne permit pas à Nouet de tenter cette observation, toujours si difficile et si incertaine. Il est probable que les anciens Egyptiens n'ont jamais été plus heureux et que quand Sirius leur apparaissait pour la première fois chaque année, il était déjà de plusieurs degrés au-dessus de l'horizon; en sorte que des astronomes beaucoup plus habiles que n'ont jamais été ceux de l'Egypte n'auraient pu tirer aucune conséquence d'un phénomène si mal observé. Nouet hasarda quelques conjectures sur les monuments d'Esné et de Dendera, sur l'astronomie égyptienne et son antiquité : mais il n'a rien terminé, ou du moins nous ne connaissons point de mémoire de lui sur aucun de ces objets litigieux. D—L—E.

NOUGARÈDE DE FAYET (Auguste, baron), né à Paris le 6 avril 1811, est auteur de divers ouvrages parmi lesquels nous signalerons : 1° *Du duel sous le rapport de la législation et des mœurs*, Paris, 1838, in-8°. Suivant l'auteur, les magistrats devraient avoir la plus grande latitude pour apprécier les circonstances et juger les résultats du duel, qui souvent est la seule sauvegarde de la dignité personnelle. 2° *De l'électricité dans ses rapports avec la lumière, la chaleur et la constitution des corps*, Paris, 1839, in-8°; 3° *Notions générales sur les sciences mathématiques et physiques*, Paris, 1842, in-18°; 4° *Essai sur la constitution romaine et sur les révolutions qu'elle a éprouvées jusqu'à l'établissement du despotisme militaire des empereurs*, Paris, 1842, in-8°; 5° *Des anciens peuples de l'Europe et de leurs premières migrations, pour servir d'introduction à l'histoire de France jusqu'à la fin du règne de Louis XIV*, Paris, 1842, in-8°. L'auteur cherche à démontrer que les différentes races sont originaires des lieux mêmes auxquels elles étaient propres et où elles ont toujours vécu. 6° *Essai sur les causes mécaniques de la circulation du sang*, Paris, 1842, in-8°; 7° *De la conquête de Clovis*, Paris, 1843, in-8°; 8° *Des systèmes en histoire et notamment du système émis par M. de Barante dans la préface de son Histoire des ducs de Bourgogne*, Paris, 1843, in-8°; 9° *Notice sur la vie et les travaux de M. le comte Bigot de Préameneu*, Paris, 1843, in-8°. Le baron de Nougarede était, par sa mère, petit-fils du comte Bigot de Préameneu. Il avait donc entre les mains tous les documents nécessaires pour tracer la vie de son aïeul et lui élever ce monument de piété filiale. 10° *Recherches historiques sur le procès et la condamnation du duc d'Enghien*, Paris, 1844, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est rempli de recherches précieuses pour l'histoire, de détails intéressants, et de pièces officielles qui ont été évidemment puisées aux sources elles-mêmes. Nougarede de Fayet, ainsi que nous l'avons dit, paraît avoir eu pour but l'impossible justification de la condamnation et de l'exécution du duc d'Enghien. A l'article du duc d'Enghien, nous avons plus d'une fois mentionné le travail de Nougarede, qui est incontestablement le plus complet et le plus sérieux de tous ceux publiés sur cette malheureuse affaire. 11° *Lettres sur l'Angleterre et sur la France du mois d'avril au mois de novembre* 1845, Paris, 1847, 3 vol. in-8°. Le passé, le présent et l'avenir des deux peuples y est habilement étudié et comparé. 12° La *Vérité sur la révolution de février*, Paris, 1850, in-8°, où l'on trouve quelques faits ignorés qui jettent un certain jour sur des événements restés inexpliqués. 13° Un certain nombre de petites brochures ou opuscules, moins intéressants, traitant diverses questions politiques, économiques ou sociales et publiées en 1848 et 1849. En mars 1852, le baron Nougarede avait été nommé député au corps législatif par le collége de Villefranche (Aveyron) comme candidat du gouvernement. Il est mort à Montpellier le 18 avril 1853. — *André-Jean-Simon*, baron Nougarede de Fayet, son père, né à Montpellier le 20 septembre 1765, mort à Paris le 20 avril 1845, était en 1805 membre du corps législatif pour le département de l'Hérault, en 1810 président de la cour impériale de Paris et en 1813 maître des requêtes au conseil d'Etat,

Digitized by Google

section de la législation. Après les événements de 1815, il se retira des affaires politiques. Il a publié : 1° *Essai sur l'histoire de la puissance paternelle*, Paris, in-12, 2e édit., 1814; 2° *De la législation sur le mariage et le divorce*, Paris, 1802, in-8°; 3° *Histoire des lois sur le mariage et le divorce, depuis leur origine dans le droit civil et coutumier jusqu'à la fin du 18e siècle*, Paris, 1803, 1816, 2 vol. in-8°; 4° *Jurisprudence du mariage conférée avec le droit romain, le droit canonique et le droit français antérieur au code civil, et aperçu des changements qu'elle doit éprouver par l'abolition du divorce*, Paris, 1817, in-8°; 5° *Histoire de la révolution qui renversa la république romaine et qui amena l'établissement de l'empire*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°; 6° *Histoire du siècle d'Auguste et de l'établissement de l'empire romain, pour servir de suite à l'Histoire de la révolution qui renversa la république*, Paris, 1840, in-8°. E. D—s.

NOUGARET (Pierre-Jean-Baptiste), compilateur médiocre, mais infatigable, naquit à la Rochelle le 17 décembre 1742. Quoiqu'il n'eût fait aucune étude classique et qu'il ne possédât qu'une instruction fort incomplète, il travailla dès sa jeunesse dans presque tous les genres de littérature : la poésie, le théâtre, les romans, la critique, l'histoire, l'éducation, ouvrirent un vaste champ à sa prodigieuse fécondité. En 1760, il se rendit à Toulouse, auprès d'un parent qui se montra disposé à lui rendre service; mais le caractère irréfléchi du jeune homme mit obstacle à cette bonne volonté. Nougaret fit représenter dans cette ville une comédie en un acte et en vers intitulée *l'Incertain*, parodie de Zulica (imprimée à Avignon, 1760, in-8°), et il retourna ensuite à la Rochelle. Peu de temps après, il lui prit envie d'aller visiter Voltaire; mais il ne paraît pas avoir effectué ce voyage. L'héroïde intitulée *l'Ombre de Calas, le suicidé, à sa famille et à son ami dans les fers*, Amsterdam et Paris, 1765, in-8°, qu'il adressa au philosophe de Ferney, lui valut de sa part une lettre flatteuse et encourageante. En passant à Lyon (1762), où l'on imprimait une édition de la *Dunciade* de Palissot, il eut l'idée d'ajouter à ce poëme un morceau satirique, en forme de *Quatrième chant*, intitulé *le Bâton* (et non *le Basson*, comme on l'a souvent dit par erreur), précédé d'une Epître à l'Aristarque français, Lyon, 1771. Palissot fut très-irrité de cette satire, « sans considérer, a dit plus tard Nou« garet, que les jeunes gens, qui se livrent à des « illusions si trompeuses pour leur amour-propre, « se permettent presque tous d'imprudentes cri« tiques ». A l'époque de la révolution, quoiqu'il eût déjà publié un grand nombre d'ouvrages, il n'en était pas plus riche, et l'état de pénurie où il se trouvait le força d'accepter une place dans les bureaux de la commune de Paris, en 1792. Bientôt la commission des Douze, instituée par la convention nationale, le chargea d'accompagner et de surveiller le nommé Laligant-Morillon (1), envoyé dans les départements méridionaux, où il disait avoir découvert des conspirations. Nougaret le quitta à quelques lieues de Grenoble, ne voulant pas le suivre à Nancy, et revint dans la capitale. Il fut nommé chef du bureau de surveillance; mais Pache, alors maire de Paris, et Chaumette, procureur de la commune, le firent renvoyer, en l'accusant d'être modéré. Après le règne de la terreur, il reçut une somme de deux mille livres, en vertu du décret de la convention du 4 septembre 1795, qui accorda des secours aux gens de lettres. Depuis cette époque, sa position précaire le força de publier une foule d'ouvrages et de compilations, dont il changeait quelquefois les titres pour les faire reparaître comme des productions nouvelles. Il mourut octogénaire et, pour ainsi dire, la plume à la main, à Paris, en juin 1823. Outre les trois ouvrages que nous avons cités, on a de lui : 1° *Apollon, poëme au sujet des vaisseaux offerts au roi par différentes provinces*, 1762, in-8°; 2° *la Bergère des Alpes*, pastorale, Lyon, 1763, in-8°; 3° *Lucette, ou les Progrès du libertinage*, Genève (Paris), 1763, 3 vol. in-18. L'auteur a reproduit ce roman sous les titres suivants : *Suzette et Pierrin*, 1778, 2 vol. in-12; *les Dangers de la séduction*, 1799, in-8°; *Juliette, ou les Malheurs d'une vie coupable*, Paris, 1821, 3 vol. in-12; 4° *les Parques*, ode sur la mort de monseigneur le Dauphin, 1766, in-8°; 5° *Epithalame* sur le mariage de M. le prince de Lamballe, 1766, in-4°; 6° *De l'art du théâtre en général*, où il est parlé de différents spectacles de l'Europe, de ce qui concerne la comédie ancienne et nouvelle, la tragédie, la pastorale dramatique, etc., Paris, 1769, 2 vol. in-12; « ouvrage assez étonnant, a dit Nougaret « lui-même, d'un auteur réduit à chercher son « instruction dans les traductions des livres grecs « et latins »; 7° *la Capucinade, histoire sans vraisemblance*, 1769, 2 vol. in-12, roman licencieux qui valut à son auteur une détention de quelques mois à la Bastille; réimprimé plus tard avec des corrections, sous le titre d'*Aventures galantes de Jérôme, frère capucin*, Paris, an 5 (1797), in-18. Ce roman, publié d'abord sous le voile de l'anonyme, a été quelquefois attribué à Félix Nogaret, mais la seconde édition porte le nom de Nougaret, qui d'ailleurs s'en avoue l'auteur dans une liste de ses ouvrages, écrite de sa main. Il n'y comprend pas la *Lettre d'un mendiant*, ni le supplément à la *Pucelle*, qu'on a aussi attribués tantôt à Nougaret, tantôt à Félix Nogaret (voy. ce nom).

(1) Laligant-Morillon, intrigant révolutionnaire, était de Dijon et servit d'abord dans la gendarmerie, d'où il se fit chasser. En 1790, il se rendit à Coblentz auprès des princes émigrés, les trahit et revint en France, où il se lia avec le parti jacobin. Plus tard, il fut chargé de différentes missions dans les départements. Il fit exhumer le cadavre de la Rouarie (voy. ce nom), saisit les papiers de la conjuration, arrêta et conduisit à Paris les membres des familles Laguyomarais et Desilles, qui furent condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire. Mais, s'étant brouillé avec ses coopérateurs, il périt lui-même sur l'échafaud, en 1794.

Digitized by Google

8° *Ainsi va le monde*, Amsterdam et Paris, 1769, in-12; réimprimé sous ce titre : *les Jolis péchés d'une marchande de modes*, ou *Ainsi va le monde*, Paris, 1797, 1799, 1801, in-18, fig.; 9° *Il n'y a plus d'enfants*, comédie en un acte et en prose, Paris, 1770, in-8°. Cette pièce, représentée à Choisy-le-Roi, devant Louis XV, fut jouée aussi avec quelques autres du même auteur, par des enfants, sur le théâtre d'Audinot. 10° *les Mille et une folies, contes français*, Amsterdam et Paris, 1771, 4 vol. in-12. Ces contes furent traduits en allemand, Ulm, 1772, in-8°; un Anglais les traduisit aussi dans sa langue et se les attribua. 11° *les Astuces de Paris*, anecdotes parisiennes, etc., Londres et Paris, 1774, 2 vol. in-12; nouvelle édition, Paris, 1796, 3 vol. in-18, fig.; traduits en allemand, par C.-F. Cramer, Paris, 1797, in-12; il y en a une autre traduction allemande, Altona, 1797, in-12, et une traduction anglaise. L'auteur a continué ou reproduit cet ouvrage sous toutes sortes de titres : *les Sottises et les folies parisiennes*, 1781, 2 vol. in-12; *Tableau mouvant de Paris*, 1786, 3 vol. in-12; *les Historiettes du jour, ou Paris tel qu'il est*, 1788, 2 vol. in-12; *les Numéros parisiens*, 1788, in-18; *l'Ancien et le Nouveau Paris*, 1798, 2 vol. in-18, fig.; *Paris, ou le Rideau levé*, 1799, 3 vol. in-12; *Paris métamorphosé*, 1799, 3 vol. in-12; *Aventures parisiennes*, Paris, 1808, 3 vol. in-12. 12° *la Littérature renversée, ou l'Art de faire des pièces de théâtre sans paroles*, à l'usage des poëtes modernes, avec un traité du geste, suivi de l'Art de se louer soi-même, Berne et Paris, 1774, in-8°. On y trouve une lettre d'un prétendu grand sauteur de Nicolet, adressée à Voltaire, et qui contient une critique sur Laharpe. 13° *Anecdotes des beaux-arts*, ou Histoire de ce qu'ils offrent de plus intéressant, ainsi que de la vie des artistes, depuis leur origine, chez tous les peuples du monde, jusqu'à nos jours, 1774, 3 vol. in-8°. Nous citons cet ouvrage d'après une indication fournie par Nougaret lui-même; mais il paraît que l'auteur en publia une nouvelle édition, en société avec Nic.-Th. Leprince, Paris, 1776-1781, 3 vol. in-8°. 14° *Doutes patriotiques sur le nouveau règne*, poëme présenté au roi (Louis XVI), Vienne et Paris, 1774, in-8°; 15° *Hommage de l'enfance*, poëme présenté à la reine (Marie-Antoinette) par une des filles de l'auteur, Paris, 1774, in-8°; 16° *Anecdotes du règne de Louis XVI*, Paris, 1774-1780, 3 vol. in-12; nouvelle édition jusqu'en 1790, Paris, 1791, 6 vol. in-12; 17° *les Petits spectacles, ou Calendrier historique et chronologique de ce qu'ils contiennent d'intéressant*, etc., jusqu'en 1787, Paris, 8 parties in-18. L'année 1773, faisant partie de ce recueil, est de Barrett (*voy.* ce nom). 18° *Spectacle des foires et des boulevards de Paris, ou Calendrier historique et chronologique des théâtres forains*, Paris, 1774-1788, 8 vol. in-24. Ce recueil est indiqué aussi, sous le titre d'*Almanach forain*, comme une continuation de celui de Mussot, dit Arnould (*voy.* ce nom). 19° (en société avec J.-H. Marchand) *les Caprices de la fortune, ou Histoire du prince Mentzicoff*, suivie d'une tragédie sur le même sujet, Paris et Liége, 1772 ou 1773, in-12 (*voy.* MARCHAND); 20° (avec le même) *l'Equipée, ou Voyage chez mon oncle le chanoine*, poëme historicomique, Londres et Paris, 1775 ou 1776, in-12; 21° (avec le même) *le Vidangeur sensible*, drame satirique et sentimental, en trois actes et en prose, avec de graves observations sur le genre des drames, Londres et Paris, 1777, in-8°; 22° *la Grippe*, comédie en un acte et en prose, précédée de Réflexions sur l'état actuel du Théâtre-Français, Paris, 1775, in-8°; 23° *les Faiblesses d'une jolie femme, ou Mémoires de madame de Villefranc*, Paris, 1776, in-12; 1783, in-8°; 1798, 2 vol. in-12. Nougaret n'ayant pas mis son nom à ce roman, madame Briquet (*voy.* ce nom) s'imagina que l'héroïne était un personnage réel, et donna place à *madame de Villefranc* dans son *Dictionnaire des Françaises*. 24° *la Paysanne pervertie, ou les Mœurs des grandes villes*, Londres et Paris, 1777, 4 vol. in-12. On a souvent confondu ce roman avec un autre publié, sous le même titre, par Restif de la Bretonne (*voy.* RESTIF), pour faire suite à son *Paysan perverti*. Au reste, l'ouvrage de Nougaret est à peu près la reproduction de *Lucette*, que nous avons mentionnée sous le n° 3. 25° *le Bon frère*, parodie de *Castor et Pollux*, en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, Philadelphie et Paris, 1779, in-8°; 26° *Eloge de Voltaire*, poëme qui a concouru pour le prix de l'Académie française en 1779, Genève et Paris, 1779, in-8°; 27° (avec Lantier) *les Dangers de la sympathie*, Londres et Paris, 1785, 2 vol. in-12; 28° *Coup d'œil d'un Arabe sur la littérature française, ou le Barbier de Bagdad faisant la barbe au barbier Figaro*, Londres et Paris, 1786, in-8°; 29° *Léopold de Brunswick*, poëme qui a concouru pour le prix de l'Académie française, Paris, 1787, in-8° (*voy.* BRUNSWICK); 30° *la Folle de Paris, ou les Extravagances de l'amour et de la crédulité*, Londres et Paris, 1787, 2 vol. in-12. Ce roman a été réimprimé sous le titre de *Stéphanie, ou les Folies à la mode*, Paris, an 10 (1802), 2 vol. in-12; 31° *Honorine Clarins, histoire américaine*, 1788, 2 vol. in-12, avec fig.; 1792, 2 vol. in-12; 1796, 4 vol. in-18; trad. en allemand, Regensbourg, 1793, in-8°; 32° *le Danger des circonstances, ou les Nouvelles liaisons dangereuses*, Paris, 1789, 4 vol. in-12; 33° *Voyages intéressants dans différentes colonies françaises, espagnoles, anglaises*, etc., Paris, 1788, 2 vol. in-8°, qu'on a quelquefois réunis, avec un nouveau frontispice, pour former le tome 10 de la *Collection de tous les voyages faits autour du monde*, rédigée par Bérenger de Genève, édition de 1795 (*voy.* BÉRENGER); 34° *Théâtre des enfants, à l'usage des colléges et des pensions particulières*, Paris, 1789, 2 vol. in-12, contenant quatorze pièces, tant en

Digitized by Google

prose qu'en vers; on y trouve *Athalie*, tragédie en cinq actes, en vers, *d'après Racine;* 35° *Hymnes pour toutes les fêtes nationales, précédés de Réflexions sur le culte exclusif et les prêtres, extraites d'Helvétius, d'une prière à l'Etre Suprême; suivis de couplets patriotiques destinés aux différentes fêtes républicaines, et de poésies relatives à notre révolution*, Paris, 1796, in-12; 36° *Histoire des prisons de Paris et des départements, contenant des mémoires rares et précieux, pour servir à l'Histoire de la révolution française*, Paris, 1797, 4 vol. in-12. C'est un recueil d'opuscules de différents auteurs. 37° *Anecdotes de Constantinople ou du Bas-Empire, depuis le règne de Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, et continuées jusqu'à nos jours*, Paris, 1799, 5 vol. in-12. Ce sont des extraits de divers ouvrages et particulièrement de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau et Ameilhon. 38° *Contrat social des républiques, ou Essai sur les abus religieux, politiques, civils*, etc., *parmi toutes les nations et principalement en France*, Paris, 1800, in-12; 39° *Parallèle de la révolution d'Angleterre en 1642, et de celle de France; suivi de poésies satiriques relatives à la révolution française, d'épigrammes et de contes*, etc., Paris, 1801, in-8°; 40° *les Mœurs du temps, ou Mémoires de Rosalie de Terval, en forme de lettres*, Paris, 1801, 4 vol. in-12, fig.; 41° *Sémiramis*, tragédie lyrique, en trois actes et en vers libres, Paris, 1802, in-8° (non représentée); 42° *les Quatre générations, ou les Confidences réciproques, histoires galantes et morales, terminées par les Victimes de la révolution française, et par le Journal de la femme d'un émigré*, Paris, 1803, 2 vol. in-12. On y trouve l'*Histoire de la félicité*, petit roman de l'abbé de Voisenon, auquel Nougaret a fait des changements. 43° *Histoire de la guerre civile en France et des malheurs qu'elle a occasionnés, depuis l'époque de la formation des états généraux en* 1789, *jusqu'au* 18 *brumaire de l'an* 8 (9 novembre 1799), Paris, 1803, 3 vol. in-8°, fig. Cet ouvrage contient des détails authentiques et curieux sur les excès commis pendant la révolution, notamment sur les massacres de septembre, le siége de Lyon, la guerre de la Vendée, etc. 44° *les Enfants abandonnés, ou les Malheurs d'une famille illustre sous le règne de Louis XV*, Paris, 1805, 2 vol. in-12; 45° *l'Homme du jour, ou l'Honnête homme selon le monde*, Paris, 1806, 2 vol. in-12; 46° *les Destinées de la France sous la quatrième dynastie*, Paris, 1806, in-8°; 47° *Histoire du donjon et du château de Vincennes*, Paris, 1807, 3 vol. in-8°, fig.; reproduite en 1814, avec des détails sur la mort du duc d'Enghien. On a dit quelquefois, mais à tort, qu'Alphonse de Beauchamp avait revu cet ouvrage. 48° *Histoire des triomphes militaires, des fêtes guerrières chez tous les peuples*, avec une introduction par l'éditeur Ant. Bailleul, Paris, 1808, in-12; 49° *Anecdotes militaires, anciennes et modernes*, Paris, 1808, 4 vol. in-12; 50° *Anecdotes secrètes du* 18° *siècle, pour faire suite aux* Mémoires de Bachaumont, Paris, 1808, 2 vol. in-12; 51° *la Duchesse de Mazarin, Mémoires écrits par elle-même, mis au jour avec des changements et quelques notes historiques*, Paris, 1808, 2 vol. in-12. Ces prétendus mémoires sont apocryphes et n'ont rien de commun avec les *Mémoires de la duchesse Mazarin* (Hortense Mancini), dont on attribue la rédaction à l'abbé de St-Réal, opinion que Barbier ne partage pas. 52° *le J.-J. Rousseau de la jeunesse*, Paris, 1808, 2 vol. in-12; 53° *les Enfants célèbres chez les peuples anciens et modernes*, Paris, 1810, in-12; 1811, 2 vol. in-12; 1834, 2 vol. in-12, fig.; 54° *Histoire des jeunes personnes célèbres*, 1810, in-12; 1834, in-12, fig.; 55° *Histoires saintes les plus remarquables de l'Ancien Testament*, Paris, 1811, in-12; 56° *Instructions morales et amusantes, à l'usage des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe*, Paris, 1813, in-12; 57° *Précis de l'Histoire des empereurs romains*, Paris, 1813, in-12; 58° *Histoire abrégée de Russie*, Paris, 1813, in-12; 59° *Histoire des chevaux célèbres*, Paris, 1813; 1821, in-12, fig.; 60° *Histoire curieuse et amusante des singes*, Paris, 1813, in-18; 61° *Ode aux souverains pacificateurs*, 1814; 62° *Bulletin de Paris, ou Histoire de ce qui s'est passé avant et pendant le siége de cette capitale, et depuis cette époque*, 1814, in-8°; 63° *Les six fuites de Buonaparte, y compris la dernière, qui sauva la France*, Paris, 1815, in-8°; 64° *les Rosières*, Paris, 1816, 1820, in-18; 65° *Londres, la cour et les provinces d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, ou Esprit, mœurs, coutumes*, etc., *des habitants de la Grande-Bretagne*, Paris, 1816, 2 vol. in-8°; 66° *Beaux traits de dévouement à la religion et au roi, d'attachement conjugal, de piété filiale*, etc., *qui ont eu lieu pendant la révolution française*, Paris, 1819, 2 vol. in-12, fig.; 2° édition augmentée, 1828, 2 vol. in-12; 67° *Aventures les plus remarquables des marins, ou Précis des naufrages*, Paris, 1820, 1824, in-12, fig.; 68° *le Raynal de la jeunesse, ou Précis de l'histoire intéressante de l'établissement des Européens dans les deux Indes*, Paris, 1821, in-12, fig.; 69-85° *Beautés de l'Histoire du Bas-Empire*, Paris, 1811, 1814, 1817, 1 vol. in-12, fig. C'est un abrégé des *Anecdotes de Constantinople*, que nous avons mentionnées sous le n° 37; *Beautés de l'histoire d'Angleterre*, 1811; — *d'Allemagne*, 1812, 1817; — *d'Espagne et de Portugal*, 1814; — *de Pologne*, 1814, 1817, trad. en polonais; — *des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, 1816, 1824; — *du Danemarck et de la Norvége*, 1817; — *de Suède*, 1817; — *de Savoie, de Genève, du Piémont, de la Sardaigne et de Gênes*, 1818, 1821; — *de Sicile et de Naples*, 1818; — *de Paris*, 1820, 1824; — *de Prusse*, 1821; — *du règne des Bourbons*, 1822; — *de l'Egypte ancienne et moderne*, 1823, 1824; — *Beautés et merveilles du christianisme*, 1816, 1820, 1825, 2 vol. in-12; — *Beautés de l'histoire du Nouveau Testament*, 1824, 1 vol. in-12; — *Beautés de l'Histoire*

Digitized by Google

ecclésiastique, 1822, 2 vol. in-12. Toutes ces compilations, chacune en un ou deux volumes in-12, sont ornées de gravures. On a quelquefois, attribué à Nougaret un *Voyage à la Guyane et à Cayenne*, Paris, 1798, in-8°, dont l'auteur paraît être Louis Prudhomme, rédacteur du journal des *Révolutions de Paris*. Nougaret a été l'éditeur des *Contes et Poésies érotiques de Vergier, dégagés des longueurs qui les défiguraient, corrigés et mis dans un meilleur ordre, suivis de ses chansons bachiques et galantes et des plus jolis contes de B. de la Monnoie*, Paris, 1801, 2 vol. in-18 (*voy.* MONNOIE, note). Il a encore publié les *Perfidies à la mode, ou l'Ecole du monde*, Paris, 1808, 5 vol. in-12, rédigés d'après les Mémoires de la vie du comte D***, attribués à St-Evremont, mais qui, selon Barbier, sont de Pierre de Villiers. Nougaret a fait à cet ouvrage des changements dont il rendait compte dans une préface que le libraire a supprimée. La longue nomenclature que nous venons de donner n'épuise pas encore les nombreuses publications de cet infatigable écrivain, qui, sans avoir beaucoup d'instruction, n'était pas dépourvu de talent; quelques-unes de ses compositions originales sont intéressantes et plusieurs de ses compilations assez bien faites. Tourmenté de la manie d'écrire, qu'une certaine facilité de rédaction lui permit de satisfaire, il aspirait aussi à une grande renommée littéraire, mais les qualités essentielles pour y parvenir lui manquaient; il fut d'ailleurs presque toujours aux prises avec la misère et aux gages des libraires. Toutes ces circonstances expliquent la diversité et l'incohérence de ses productions. Ainsi, après avoir chanté la monarchie avant la révolution, il célébra ensuite la république; puis il revint aux principes monarchiques, écrivit successivement pour et contre le régime impérial et en faveur de la restauration. Enfin Nougaret publia des ouvrages religieux contrastant singulièrement avec des livres qu'il avait mis au jour à une autre époque, mais qui ressemblaient à tous ceux du même genre, « entrepris sans réflexion, où « une misérable envie de se distinguer fait dé« raisonner sur les matières les plus respecta« bles ». C'est ainsi qu'il s'exprime lui-même dans une note écrite de sa main, et que nous avons sous les yeux. Nous n'ajouterons rien à un pareil aveu. P—AT.

NOUH Ier, quatrième prince persan de la dynastie des Samanides, fils et successeur de Naser l'an 331 de l'hégire (943 de J.-C.), commença son règne par un beau trait de clémence et de générosité. Abou'l Fadhl Mohammed, fils d'Hamouyah, gouverneur d'Ismaël, frère aîné de Nouh, avait engagé Naser à déclarer son élève héritier du trône, et montré peu d'égards pour Nouh. Après la mort d'Ismaël et de Naser, il s'était éloigné de la cour par défiance d'un prince dont il croyait avoir encouru la haine. Nouh s'empressa de le rappeler à Bokhara, l'accueillit avec bonté, l'assura que le passé était oublié, et lui donna le gouvernement de Samarkand. L'an 332, Nouh envoya son général Abou-Aly Ibn-Mohtadj pour recouvrer Reï, dont Rokn ed Daulah s'était mis en possession. Abou-Aly fut vaincu par le prince bowaïde, et perdit tous ses bagages; mais l'année suivante il prit Reï, s'empara d'Hamadan, et poussa ses conquêtes jusqu'au Kurdistan. Cependant Nouh, ayant reçu à Nischapour des plaintes graves sur ce général et ses lieutenants, lui ôta le gouvernement du Khoraçan, et lui défendit de se mêler de l'administration et des impôts dans les pays qu'il venait de soumettre. Outré de cet affront, Ibn-Mohtadj appelle Ibrahim, oncle de son souverain, lequel s'était retiré à la cour de Nasser ed Daulah à Moussoul, et le conduit en triomphe vers l'autre extrémité de la Perse pour le placer sur le trône. Alarmé de cette révolte, Nouh traversa le Djihoun avec les troupes de la Transoxane, et vint à Mérou. En vain il sacrifia son vizir, accusé par la voix publique d'avoir, par ses violences et ses injustices, provoqué la révolte d'Abou-Aly. Cet acte de faiblesse lui fut fatal. Abandonné par la majeure partie de ses soldats, il repassa le fleuve en fugitif, et gagna Bokhara, d'où il fut bientôt obligé de se retirer à Samarkand. Alors Abou-Aly entra dans Bokhara, et y fit proclamer Ibrahim dans la khotbah, l'an 335. Mais quelques motifs de défiance le déterminèrent peu après à se retirer dans le Turkestan. Ibrahim, ne se sentant pas capable de gouverner l'empire, le remit à son neveu, et ne se réserva que le commandement général des armées. Ces deux princes, s'étant ainsi réconciliés, marchèrent contre Abou-Aly. Ce général les vainquit, se rendit maître de Bokhara, qu'il fut sur le point de réduire en cendres, et plaça sur le trône Abou-Djafâr Mohammed, frère de Nouh. Bientôt, soupçonnant encore quelque trahison, il se retira de nouveau dans le Turkestan. Nouh accourut presque aussitôt pour reprendre la couronne; il pardonna généreusement à son frère et à son oncle, et borna sa vengeance à la mort d'un seul émir. L'an 339, Mansour, gouverneur du Khoraçan, reconquit Reï et tout le Djebal sur les Bowaïdes; peu après, le secours de Moezz ed Daulah (*voy.* ce nom), la mort de Mansour et la dispersion de son armée, rendirent toute cette vaste province à Rokn ed Daulah. Le rebelle Abou-Aly, étant rentré en grâce auprès de Nouh, obtint en 340 le gouvernement du Khoraçan; mais cette réconciliation ne fut ni sincère ni durable. Par une indulgence trop commune et trop souvent funeste aux princes de sa race, Nouh avait cédé le Djordjan à Waschmeghyr, frère et successeur du fameux Mardawidj (*voy.* ce nom). Waschmeghyr, inquiet et ambitieux, détermina le prince samanide à recommencer la guerre contre les Bowaïdes, et joignit ses troupes, comme vassal, à l'armée dont le commandement fut confié à Ibn-Mohtadj

Digitized by Google

en 342. Rokn ed Daulah, à leur approche, abandonna Reï et se renferma dans Tabrek, où il soutint un long siége. Mais les rigueurs de l'hiver contraignirent Abou-Aly de consentir à la paix, qui fut conclue par la médiation d'Abdel-Rahman al Sofy, le plus célèbre astronome et mathématicien de son temps. Rokn ed Daulah s'obligea de payer un tribut de deux cent mille dinars (deux millions), et conserva ses Etats. Waschmeghyr, ennemi mortel de Rokn ed Daulah, ayant accusé Abou-Aly d'intelligence avec ce prince, Nouh, sans écouter la justification de son général, le déclara rebelle. Abou-Aly se retira auprès de Rokn ed Daulah, qui, par l'influence de son frère Moezz ed Daulah, lui fit obtenir du calife Moty-Lillah l'investiture du Khoraçan. Ibn-Mohtadj entra dans cette province l'an 343, et y supprima le nom de Nouh dans les prières publiques. L'émir samanide mourut sur ces entrefaites, vers la fin de l'année 954 de J.-C., après un règne de douze ans, laissant pour successeur son fils Abdel-Melek Ier. Il fut surnommé *émyr hamid* (le prince louable), à cause de ses vertus et de la pureté de ses mœurs. A—T.

NOUH II (ABOUL-CACEM), huitième prince de la même dynastie, et petit-fils du précédent, monta sur le trône de la Transoxane l'an 365 de l'hégire (976 de J.-C.), après son père Mansour Ier, sous la régence de sa mère; mais son règne, qui dura près de vingt-deux ans, ne fut qu'une longue minorité. Il le commença sous les plus heureux auspices. La puissance samanide, chérie des peuples soumis à ses lois, était encore respectée de ses vassaux et redoutable à ses voisins. Les princes bowaïdes mêmes, qui possédaient presque toute la Perse, payaient tribut à la cour de Bokhara (*voy.* ADHAD ED DAULAH). Des hommes pleins de capacité secondaient la régente et dirigeaient l'administration civile et militaire; mais leur mésintelligence et leur ambition bouleversèrent bientôt l'empire, et le firent pencher vers sa ruine. La révolte de Khalaf, prince feudataire du Seïstan, fut le signal de sa décadence (*voy.* KHALAF). Les intelligences de ce rebelle avec Abou'l-Houcein Simdjour firent perdre à ce dernier le gouvernement du Khoraçan, que Nouh confia en 371 à Hosam ed Daulah Tasch, son grand chambellan. Vers ce temps-là, Cabous, fils de Waschmeghyr, et Fakhr ed Daulah, ayant été chassés de leurs Etats par Mowayed ed Daulah et par Adhad ed Daulah, frères de ce dernier, trouvèrent un asile dans le Khoraçan, où Tasch fut chargé par Nouh de les rétablir sur les trônes du Djordjan et de Reï (*voy.* FAKHR ED DAULAH et CABOUS). Cette entreprise échoua par la perfidie de Faïk, second chambellan du monarque samanide, lequel s'éloigna du champ de bataille au moment de l'action. Le grand vizir Otby, suivant les ordres de Nouh, fit des levées considérables en faveur des deux princes détrônés; et il se proposait de commander la nouvelle expédition, lorsqu'il fut assassiné par les agents de Simdjour, qui lui attribuait sa disgrâce, et de Faïk, qui craignait d'être puni de sa trahison. Nouh ayant alors appelé Tasch à Bokhara pour y maintenir la tranquillité, Abou'l-Houcein et Faïk, pendant l'absence de ce dernier, s'emparèrent du Khoraçan. Tasch recouvra Nischabour; mais Balkh fut cédé à Faïk, et Simdjour eut Hérat. Bientôt le nouveau vizir, d'accord avec les deux factieux, priva Tasch de son gouvernement et de la charge de généralissime, pour en investir Simdjour. Tasch alla chercher à son tour un asile chez Fakhr ed Daulah, que la mort de son frère Mowayed ed Daulah avait mis en possession des Etats de Reï et d'Ispahan. Il en obtint des secours qui l'aidèrent à rentrer dans Nischabour, d'où il envoya sa justification à la cour de Bokhara. Mais le crédit de ses ennemis prévalut auprès de la régente et du jeune monarque. Repoussé par des forces supérieures, il se retira dans le Djordjan, dont Fakhr ed Daulah lui céda les revenus; et il y mourut en 379. Vers le même temps, Abou'l-Houcein Simdjour étant mort aussi à Nischabour, son fils Abou-Aly lui succéda dans tous ses apanages et ses emplois. Il ne tarda pas à se brouiller avec Faïk; et voyant que ce rival était plus en faveur à la cour, il traita secrètement avec Haroun Bagra-Khan, souverain du Turkestan, pour partager avec lui l'empire samanide. Informé de la marche et des desseins du khan des Turcs, Nouh lui oppose une armée qui est battue. Il donne à Faïk le gouvernement de Samarkand; le perfide, au lieu de défendre cette frontière, se retire sans combattre. Nouh prend l'alarme, s'enfuit de Bokhara sous des vêtements obscurs, traverse le Djihoun, et vient à Amoul-Chat, où ses sujets fidèles accourent se ranger autour de lui. Mais, sourd à ses instances, l'ingrat Abou-Aly lui refuse toute espèce de secours. Le khan des Turcs, resté maître de tout le Mawar el Nahr, était venu jusqu'à Bokhara : il y tomba malade, reprit le chemin de ses Etats, et mourut avant d'y arriver, l'an 383. Nouh rentra aussitôt dans sa capitale, où il fut reçu avec la plus vive allégresse. Il n'avait pas encore eu le temps de raffermir sa puissance ébranlée, que Faïk vint l'attaquer, fut vaincu, alla trouver Abou-Aly, qui hésitait encore entre la soumission et la révolte ouverte, et le détermina pour ce dernier parti. Hors d'état de résister à ces deux rebelles, Nouh eut alors recours à son vassal Sebekteghyn, gendre et successeur d'Alpteghyn au trône de Ghazna (*voy.* ALPTEGHYN), célèbre par ses vertus, par ses exploits dans le nord de l'Hindoustan, et père d'un fils plus célèbre (*voy.* MAHMOUD et SEBEKTEGHYN). L'émir de Ghazna ayant joint ses forces à celles de son suzerain, les deux princes marchèrent contre les rebelles, qui furent vaincus près de Hérat en 384. Nouh partagea le Khoraçan entre Sebekteghyn et son fils Mahmoud; il confia au premier la charge de généralissime,

Digitized by Google

avec le titre de *Nassir Eddyn*, et donna au second celui de *Seif ed Daulah*. Abou-Aly et Faïk, après leur défaite, avaient gagné le Djordjan, espérant y recevoir de nouveaux secours de Fakhr ed Daulah. Déçus dans leur attente, ils revinrent, au printemps de l'année suivante, surprendre Mahmoud que son père avait laissé à Nischabour, le battirent, et reprirent la partie occidentale du Khoraçan. Mais ils furent entièrement défaits près de Thouss par les deux princes ghaznevides, auxquels s'étaient réunis la plupart des vassaux de la couronne samanide. Abou-Aly, après diverses aventures, est arrêté à Bokhara et meurt dans les fers. Faïk se retire dans le Turkestan, où il persuade à Ilek-Khan d'envahir la Transoxane, à l'exemple de son père Bagra-Khan. Nouh réclame encore le secours de Sebekteghyn. Les armements de ce puissant émir inquiètent Ilek-Khan, qui lui propose de détruire et de partager l'empire samanide. Sebekteghyn résiste à cette offre séduisante; mais indigné de l'apathie et de la pusillanimité de Nouh, qui refuse d'aller encourager l'armée par sa présence, il envoie son fils Mahmoud, qui, à la tête de 20,000 cavaliers, entre dans Bokhara, fait arrêter le vizir de l'indolent monarque, et en installe un autre. Toujours gouverné, trompé ou trahi par ses émirs et ses vassaux, Nouh achève de s'avilir en signant un traité par lequel il cède à Ilek-Khan une partie de la Transoxane, et le gouvernement de Samarkand au perfide Faïk. Ce prince, héritier de la magnanimité, de la clémence, de la libéralité de ses ancêtres, aurait pu régner avec gloire, s'il eût joint à ces vertus la fermeté et le courage d'Ismaël, fondateur de sa dynastie (*voy.* Ismaël). Il mourut le 13 redjeb 387 (997), laissant un trône en décadence, et qui s'écroula bientôt sous ses fils (*voy.* Mansour II, Abdel-Melek II et Montnasser Abou-Ibrahim). A—T.

NOULLEAU (Jean-Baptiste), né en 1604, d'une bonne famille de St-Brieuc, entra à l'âge de vingt ans dans la congrégation de l'Oratoire, où il se distingua par son talent pour la chaire. M. de Villazel, son évêque, le nomma archidiacre, puis théologal de sa cathédrale. Ses vertus et ses talents étaient malheureusement déparés par un caractère inquiet et par un zèle réformateur qui s'étendait à tous les états, et qu'aucune considération ne pouvait contenir. M. de Labarde, successeur de M. de Villazel, l'ayant interdit de la chaire, Noulleau n'en continua pas moins de prêcher dans les rues, sur les routes, dans les villages. Il fallut en venir jusqu'à lui interdire toutes les fonctions du ministère, même celle de dire la messe. Il en appela au roi, aux ministres, aux évêques, aux magistrats, et inonda le public de factums extravagants. C'était d'ailleurs un homme de mœurs exemplaires, qui distribuait tout son bien aux pauvres. Il exerçait sur son corps des macérations inouïes, au point qu'il empruntait souvent le bras vigoureux de son domestique pour se faire donner plus rudement la discipline. Quand il se vit abandonné de tout le monde, il se retira sur un roc escarpé, et il faisait tous les jours sept lieues pour aller dire la messe à St-Guel, dans le diocèse de Dol. Enfin, excédé de fatigues, exténué par ses jeûnes, affaibli par ses austérités, il termina en 1672 sa pénible carrière, dans la retraite sauvage qu'il s'était choisie. Il avait composé un grand nombre d'écrits sur la théologie, la morale, la réforme du clergé, etc. Les principaux sont : 1° *Augustinus Nolleavii de gratia Dei et Christi*, Paris, 1665, in-4°, où il entreprend de concilier les thomistes et les molinistes; 2° l'*Amiable composition des différends du temps*. Il y maltraite beaucoup les arnaldistes et les jansénistes, ce qui prouve combien était fausse l'accusation de jansénisme que lui avaient intentée ses ennemis, et qui a été renouvelée par Feller. 3° *Velitationes contra Amædeum Guemenæum, cloacam, sterquilinium, latrinam casuistarum*, 1666, in-4°; 4° *Politique chrétienne et ecclésiastique pour chacun de tous messieurs de l'assemblée du clergé*, 1666, in-12. Ceux à qui l'ouvrage était adressé furent assez peu satisfaits des censures et des avis de l'auteur. Les titres de ces quatre écrits suffisent pour donner une idée de tous les autres livres de Noulleau. T—D.

NOUR-DJIHAN, femme de l'empereur mogol Djihan-Ghyr, était fille de Khodjah-Aïas, officier tartare, qui, vers l'an 1585, forcé par les révolutions et par la misère d'abandonner sa patrie, alla chercher fortune dans l'Hindoustan avec sa femme : elle accoucha d'une fille dans le grand désert entre l'Inde et la Tartarie. L'impossibilité d'emporter cet enfant les obligea de le laisser, couvert de feuillages, sous un arbre; mais bientôt la nature ayant repris ses droits, le père vient chercher sa fille, la délivre d'un affreux serpent qui déjà la tenait enlacée et la porte à sa mère. Cette histoire, vraie ou fausse, lui servit du moins à intéresser l'humanité des voyageurs qu'il rencontra sur sa route et à en obtenir des secours qui l'aidèrent à se rendre à Lahor. Accueilli favorablement par Assef-Khan, l'un des principaux émirs de l'empereur mogol Akbar, il devint son secrétaire, eut le commandement de mille cavaliers et parvint, de grade en grade, jusqu'à la charge de grand trésorier. Sa fille, nommée *Mihr el Nissa* (soleil des femmes), méritait ce nom par sa rare beauté, la noblesse de sa taille, son esprit et ses talents pour la musique, la danse, la poésie et la peinture. Le prince Sélim, fils aîné de l'empereur, ne put la voir sans en devenir éperdûment amoureux : mais, quoique charmée de cette illustre conquête, elle fut obligée d'épouser Chyr-Afghan, officier de mérite, et Sélim essaya vainement d'empêcher ce mariage. Forcé de contenir sa passion pendant la vie de son père, il lui donna l'essor lorsqu'il fut monté sur le trône, sous le nom de Djihan-Ghyr (*voy.* ce nom) : n'ayant

Digitized by Google

pu déterminer Chyr-Afghan à renoncer à la belle Mihr el Nissa, il le chargea d'une commission périlleuse dans le Bengale, où ce malheureux trouva la mort, comme autrefois l'époux de Bethsabée. Sa veuve, envoyée à la cour, se flattait d'y devenir sultane favorite : cependant, malgré la bienveillance de la mère de l'empereur, ce prince refusa longtemps de la voir; on l'admit enfin dans le sérail par la faveur de sa protectrice. Ce fut au bout de quatre ans que Djihan-Ghyr, ayant eu la curiosité de visiter l'appartement de Mihr el Nissa, dont on lui avait vanté le goût et la magnificence, revit cette dangereuse beauté et fut plus ébloui de ses charmes que de la richesse de son ameublement. Après lui avoir rendu des soins pendant quarante nuits, il la fit demander à son père, l'épousa solennellement l'an 1019 (1611) et lui donna le nom de *Nour-Mahl* (lumière du sérail), qu'il changea dans la suite en celui de *Nour-Djihan Beygoum* (reine lumière du monde). Dès lors le crédit de cette sultane n'eut plus de bornes. Khodjah-Aïas, son père, devint grand vizir et principal ministre; ses deux fils furent élevés aux premières dignités; plusieurs de ses parents, accourus de la Tartarie, parvinrent à des emplois importants, tels que le gouvernement du Bengale. Mais on a remarqué que l'élévation de cette famille ne fut point un malheur pour les peuples de l'Hindoustan. Le nouveau vizir, loin d'abuser de sa faveur, s'occupa sans cesse de la prospérité de l'empire, protégea l'agriculture, le commerce, l'industrie, se conduisit avec autant d'habileté que de désintéressement, et, à sa mort, l'an 1027 (1618), il laissa une grande réputation qui s'est conservée longtemps dans ces contrées. Le pouvoir de Nour-Djihan s'accrut alors au point que son nom, décoré du titre de *padischah* (impératrice), fut joint sur les monnaies à celui de l'empereur (1), qui lui abandonna entièrement les rênes de l'Etat. Bravant les préjugés de son sexe et de sa religion, elle se montrait en public à visage découvert. Le mécontentement des grands, la révolte du Décan, le Candahar retourné à la Perse, mirent fin à l'éclat de cette puissance, dont on n'avait jamais vu d'exemple dans l'Orient. Djihan-Ghyr reprit en apparence le gouvernement de l'empire; mais Nour-Djihan conserva tout son ascendant sur ce faible monarque et s'en servit souvent pour le tirer de sa mollesse et de son apathie. Ce fut elle qui le détermina à marcher contre les rebelles du Bengale. Cependant ses intrigues et sa haine contre Mohabet-Khan, le plus grand capitaine de l'Hindoustan, pensèrent lui être funestes. Ce général, poussé à bout, attaqué par l'armée impériale l'an 1035 (1626), remporta la victoire avec des forces très-inférieures et surprit l'empereur dans sa tente. La reine, traduite devant un conseil nommé par Mohabet, fut condamnée à mort, malgré sa courageuse défense; mais elle obtint sa grâce à la prière de Djihan-Ghyr. Elle réussit à mettre ce monarque en liberté, reprit la supériorité sur Mohabet, le fit poursuivre à toute outrance et l'obligea de se jeter enfin dans les bras du prince Schah-Djihan, dont elle avait aussi provoqué la révolte contre l'empereur, son père. Djihan-Ghyr étant mort l'an 1037 (1627) sur la route de Kachemyre à Lahor, Nour-Djihan, qui l'avait engagé à déclarer Chahryar, l'un de ses fils, pour héritier du trône, prit des mesures afin d'assurer l'empire à ce jeune prince, qui avait épousé la fille qu'elle avait eue de son premier époux; mais elle n'en eut pas le temps. Arrêtée par ordre de son propre frère, dont le nouvel empereur, Schah-Djihan, était devenu le gendre, elle fut reléguée dans le palais de Lahor, où ses jours furent respectés. Elle y jouit même d'une pension très-considérable jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1055 (1645), à l'âge de 60 ans. Nour-Djihan, n'ayant plus aucune influence sur les affaires publiques, s'était livrée au repos et à l'étude dans sa retraite. Cette princesse joignit aux grâces de son sexe les vertus les plus mâles. Nouvelle Sémiramis, elle conserva du moins sa chasteté; et son ambition, son caractère vindicatif, ne la portèrent jamais à commettre des actes de cruauté. On lui attribue la découverte de l'essence de roses (*voy.* DJIHAN-GHYR). A—T.

(1) On a souvent dit, sur la foi de Tavernier, que cette princesse, ayant obtenu de gouverner seule pendant vingt-quatre heures avec un pouvoir absolu, avait pris ses mesures pour faire frapper en son nom, dans toutes les monnaies de l'Hindoustan, une grande quantité de pièces, marquées chacune d'un signe du zodiaque, pour être jetées au peuple et immortaliser ainsi le nom de l'impératrice. Ce fait n'est pas exact : une note de Silvestre de Sacy et une autre du colonel Gentil nous apprennent que ces monnaies *zodiacales*, frappées par Djihan-Ghyr, dès l'an 1018, continuèrent de l'être tout le reste de son règne; Schah-Djihan, son successeur, les ayant retirées de la circulation, elles sont devenues fort rares, même dans l'Inde. Cependant le cabinet des médailles (de la bibliothèque de Paris) en possède une suite complète; et M. Bonneville (*Traité des monnaies*, p. 270) en a fait graver quatorze qui sont de l'an 1029 (1619) jusqu'à 1035 (1625); une seule (pl. 2, n° 9) offre le nom de Nour-Mahal; elle est frappée à Lahor, l'an 1036, et porte le signe du sagittaire.

NOUR-EDDIN (AHMED), fils d'Hassan Ali Zenbel Almoali, docteur chaféite. Le manuscrit de la Bibliothèque bodléienne coté 892 contient un grand ouvrage géographique de sa composition, divisé en dix livres, intitulé *Présents offerts aux rois*. L'auteur traite dans sa préface de la terre et de ses divisions, et dans le corps de l'ouvrage des différents pays du monde, des mers, des îles, des fleuves, des animaux, des plantes, des religions, des longitudes, des latitudes et de la conformation du monde. Z.

NOUR-EDDYN MAHMOUD (MELIK EL ADEL), célèbre sultan de Syrie et d'Egypte, de la dynastie des Atabeks zenghides, était le fils aîné du fameux Imad-Eddyn Zenghy, auquel il succéda sur le trône d'Alep, l'an 540 de l'hégire (1145 de J.-C.), tandis que son frère, Seïf-Eddyn Ghazy, se mettait en possession de celui de Moussoul. Comme la mort de Zenghy avait donné lieu à des intrigues et à des troubles dans ces deux villes, les chrétiens, qu'il avait tant affaiblis

Digitized by Google

en Syrie, crurent pouvoir se relever. Joscelin, comte d'Edesse, qui résidait à Tell-Bascher depuis la perte de sa capitale, rentra dans cette dernière ville au moyen des intelligences qu'il y entretenait ; mais il ne put s'emparer de la citadelle. Nour-Eddyn accourut aussitôt d'Alep et reprit Edesse, dont les habitants furent presque tous tués en fuyant avec Joscelin, qui eut beaucoup de peine à regagner Tell-Bascher. Cette conquête et les succès dont elle fut suivie occasionnèrent la deuxième croisade, prêchée par St-Bernard, et dont Louis VII, roi de France, et Conrad III, empereur d'Allemagne, furent les chefs. Mais Nour-Eddyn s'étant réconcilié avec son frère, Seïf-Eddyn, ces deux princes obligèrent les monarques chrétiens de lever le siége de Damas en 1147. L'indiscipline des croisés indisposa bientôt les Francs de Syrie, qui se joignirent aux musulmans ; et cette mésintelligence fut favorable aux progrès de Nour-Eddyn, qui vainquit et fit prisonnier Alphonse, fils du roi de Sicile. Le départ de l'empereur et du roi de France, l'an 1149, et la mort de Seïf-Eddyn, lui permirent de s'agrandir en Mésopotamie et en Syrie. Il enleva Sindjar à son frère, Gothb-Eddyn Maudoud, qui avait succédé à Seïf-Eddyn ; mais lui ayant accordé la paix, il lui rendit cette place en échange d'Hémesse, et retourna en Syrie avec 600 chameaux et un grand nombre de mulets chargés de butin. Il tourna ses armes contre Raymond, prince d'Antioche, qui fut vaincu et tué dans une bataille, et dont il envoya la tête au calife de Bagdad. Il échoua l'an 1150, devant Tell-Bascher, et fut battu par Joscelin ; mais peu de temps après il surprit ce comte, qui fut mené prisonnier à Alep, et il acheva de se rendre maître du comté d'Edesse, dont il occupait déjà la capitale. L'an 549 (1154), la mort d'Anar son beau-père, régent du royaume de Damas, la faiblesse de Modjir-Eddyn Abek, qui en était souverain, et ses liaisons avec les chrétiens, qu'il ménageait par crainte, fournirent à Nour-Eddyn l'occasion ou le prétexte de s'emparer de cet Etat, dont la possession soumit à ses lois presque toute la Syrie. Il avait promis à Modjir-Eddyn de lui céder Hémesse en échange de Damas; mais il lui manqua de parole, ne voulut lui donner que Naplouse, et garda même cette ville, sur le refus de ce prince, qui aima mieux aller finir ses jours à Bagdad. La même année, les Francs enlevèrent Ascalon à Nour-Eddyn : il battit l'année suivante Baudouin III, roi de Jérusalem, près du Jourdain ; mais ce monarque, avec le secours du prince d'Antioche, Renaud de Châtillon, et du comte de Tripoli, l'obligea de lever le siége de Panéas. La Syrie fut désolée en 552 (1157) par d'affreux tremblements de terre. Le château de Schizour, situé sur un rocher, fut renversé et ensevelit sous ses ruines tous les princes de la famille des Monkadides. Ces désastres furent favorables à l'agrandissement de Nour-Eddyn. Il fit rebâtir cette forteresse, dont il s'empara, ainsi que de Baalbek. Une maladie dangereuse pensa lui être doublement funeste, l'an 554 (1159). Les chrétiens se réunirent et prirent Césarée et Harem. Miran-Naser-Eddyn, frère du sultan, assiégea le château d'Alep. Chyrkouh, gouverneur d'Hémesse et oncle du célèbre Saladin, tenta de s'emparer de Damas : mais son frère Nedjm-Eddyn-Aïoub, plus prudent que lui, lui persuada d'ajourner au moins ce dessein et d'aller trouver le sultan, qui s'était fait porter à Alep, et dont l'apparition imprévue dissipa les mutins. Aussitôt que Nour-Eddyn fut en état de monter à cheval, il se mit en campagne pour se venger des chrétiens ; mais il fut battu complétement près du lac de Génésareth par le roi de Jérusalem, avant d'avoir pu se mettre en bataille : il perdit tous ses bagages, fut au moment d'être pris dans sa tente, et ne s'échappa qu'à moitié vêtu et à travers mille dangers. Il s'arrêta néanmoins à quatre lieues du théâtre de sa défaite, rallia tous les fuyards, reçut des renforts de toute espèce, imposa aux Francs par son attitude fière, les empêcha d'attaquer Hémesse, et refusa la trêve qu'ils lui offrirent. Cependant l'empereur Manuel Comnène, ayant conclu la paix avec le prince d'Antioche, dont il était venu tirer raison, fit cause commune avec les chrétiens latins, et marcha contre Alep. Nour-Eddyn sut conjurer l'orage sans faire aucun sacrifice et en se montrant généreux. Il envoya une ambassade à l'empereur pour lui offrir la délivrance de plus de 6,000 prisonniers, la plupart Français et Allemands, restes infortunés de la seconde croisade. Manuel reçut ces captifs et s'éloigna aussitôt d'Alep. Délivré de ce péril, Nour-Eddyn porta la guerre dans les Etats du sultan d'Iconium, et lui enleva plusieurs places ; mais, pendant son absence, Baudouin III mit à feu et à sang le royaume de Damas. L'an 558 (1163), Renaud de Châtillon, ayant ravagé le comté d'Edesse et s'en revenant chargé de butin, fut attaqué par le gouverneur d'Alep, qui le vainquit et l'emmena prisonnier dans cette ville, où sa captivité dura seize ans. Nour-Eddyn eut à regretter vers le même temps un autre ennemi plus digne de lui, le roi de Jérusalem, qui venait de mourir. L'année suivante, il se vit engagé dans une guerre qui fut le prélude d'une grande révolution en Orient. Adhed-Ledin-Allah, dernier calife fathémide, végétait sur le trône d'Egypte. Chawer, son vizir, supplanté par un rival, vint en Syrie implorer le secours de Nour-Eddyn, regardé alors comme le plus puissant des monarques musulmans (*voy.* CHAWER), et obtint des secours de ce prince. Chyrkouh, qui les commandait, après avoir rétabli Chawer dans sa dignité (*voy.* CHYRKOUH), fut obligé d'évacuer l'Egypte, qui s'était alliée avec le nouveau roi de Jérusalem. Nour-Eddyn, de son côté, vengea

Digitized by Google

la honte de sa défaite en remportant sur les chrétiens une grande victoire, près d'Antioche, dont la prise de Harem et de Panéas fut le fruit. Les rapports que Chyrkouh lui avait faits sur la situation politique et physique de l'Egypte lui ayant appris combien était facile la conquête de cette contrée, qu'il convoitait depuis longtemps, il y envoya ce général pour la seconde fois. Cette nouvelle expédition, l'an 562 (1167), eut d'abord peu de succès, à cause des secours que Chawer reçut des chrétiens. Mais l'an 564, Chyrkouh les battit, s'empara de tout le royaume, fit périr Chawer, lui succéda dans la charge de vizir du calife, et fut remplacé lui-même à sa mort par son neveu Saladin, qui d'abord, ainsi que son oncle, ne se regarda que comme le lieutenant de Nour-Eddyn, au nom duquel la prière se fit alors en Egypte. Les chrétiens s'alarmèrent de voir cette intéressante contrée au pouvoir du sultan de Syrie. Secondés par une flotte grecque, ils assiégèrent Damiette ; mais au bout de cinquante jours l'inutilité de leurs attaques et la diversion qu'opéra Nour-Eddyn, en ravageant leurs terres en Syrie, les contraignirent de lever le siége. La mort de Gothb-Eddyn-Maudoud, roi de Moussoul (*voy.* MAUDOUD), augmenta la puissance de Nour-Eddyn. Sous prétexte de défendre les droits d'Imad-Eddyn Zenghy, son neveu et son gendre, qu'une faction avait exclu du trône pour y placer Seïf-Eddyn-Ghazy, frère puîné de ce prince, il traversa l'Euphrate l'an 566 (1170), prit Racca, Khabour, Nisbyn, Sindjar, et mit le siége devant Moussoul. Yl-Deghyz, roi de l'Adzerbaïdjan, lui fit signifier de s'éloigner de cette ville, qui dépendait du sultan seldjoukide Arslan-Schah, suzerain des Atabeks (*voy.* MELIK-ARSLAN). Nour-Eddyn, pour toute réponse, dit à l'envoyé : « Que votre maître, au lieu « de se mêler des affaires de mes neveux, empêche « les incursions des Géorgiens comme j'arrête « celles des Francs en Syrie. » Après quelques pourparlers sans combats, Nour-Eddyn fut reçu dans Moussoul, y fit bâtir une mosquée, laissa cette ville à Seïf-Eddyn, obligea Imad-Eddyn de se contenter de la principauté de Sindjar, et retourna dans ses Etats. Pour se venger des chrétiens, qui lui avaient pris quelques vaisseaux, il les attaqua en même temps à Antioche, à Tripoli, à Acre, et les força de renouveler la trêve. Tranquille en Syrie, et voulant affermir sa domination en Egypte, il envoya ordre à Saladin de supprimer dans la khothbah le nom du calife fathémide Adhed-Ledin-Allah, et d'y substituer celui de Mostady, calife abbasside de Bagdad : cette mesure, qui eut lieu le 1er vendredi de moharrem 567 (septembre 1171), n'éprouva aucun obstacle, et mit fin à la célèbre dynastie des fathémides (*voy.* ADHED). En reconnaissance, Mostady fit don à Nour-Eddyn d'une robe d'honneur et de deux épées, symbole de son autorité sur la Syrie et l'Egypte. Cependant Saladin, gouverneur de ce dernier royaume, songeait dès lors à s'y rendre indépendant : il feignit de se mettre en route pour aller joindre Nour-Eddyn, qui allait assiéger le château de Karak ; il allégua des prétextes pour ne pas partir, et par sa désobéissance, fit manquer cette expédition. Nour-Eddyn irrité menaça de le chasser de l'Egypte ; mais il se laissa toucher par les lettres de soumission de son lieutenant. Malgré sa répugnance religieuse à faire la guerre aux princes musulmans, Nour-Eddyn ne put refuser son secours à Dzoulnoun, roi de Malathié et de Siwas, dépouillé de ses Etats par Kilidj-Arslan II, sultan d'Iconium. Après avoir enlevé quelques places à ce dernier, il lui accorda la paix et retourna en Syrie (*voy.* KILIDJ-ARSLAN). Il permit à Saladin d'envoyer des troupes dans le Yemen pour en expulser les partisans des fathémides. Cette contrée fut conquise (*voy.* MELID EL MOADHAM) et le nom de Nour-Eddyn y fut proclamé dans la khothbah, ainsi qu'à la Mecque et à Médine, immédiatement après celui du calife de Bagdad. Nour-Eddyn avait enfin démêlé les projets ambitieux de Saladin. Il fit des levées considérables dans la Mésopotamie pour mettre des garnisons dans les places de Syrie que les Francs pouvaient attaquer ; et il se disposait, à la tête des troupes syriennes qui avaient toujours combattu sous ses drapeaux, à aller chasser de l'Egypte son redoutable lieutenant, lorsqu'il fut attaqué d'une esquinancie dont il mourut à Damas, le 11 chawal 1169 (15 mai 1175), à l'âge de 58 ans, après en avoir régné vingt-neuf. Il avait épousé une fille naturelle d'Alphonse Jourdain, comte de St-Gilles, dont il laissa un fils âgé de onze ans, Melik el Saleh Ismaël, qui fut dépouillé par Saladin du royaume de Damas, et qui mourut à la fleur de ses ans sans pouvoir même assurer le trône d'Alep aux princes de sa famille (*voy.* MAS'OUD AZZEDDYN et SALADIN). Nour-Eddyn avait les cheveux blonds, la barbe très-peu fournie, le visage plein, les yeux doux, l'air gracieux et la taille majestueuse. Il est regardé par les musulmans non-seulement comme un héros, comme un grand monarque, mais encore comme un saint. Sa piété, sa justice, sa sagesse, son zèle pour la propagation de l'islamisme, l'ont fait placer par eux immédiatement après les quatre premiers califes, après Omar II, et au-dessus de tous les autres princes. Il eut continuellement les armes à la main contre les chrétiens : mais ce fut moins par ambition que pour arrêter leurs progrès et les chasser entièrement de la Syrie et de la Palestine, qu'il trompa, qu'il dépossédа le roi de Damas, et qu'il affaiblit ses propres neveux. Tous ces petits Etats pouvaient être aisément envahis par les croisés : il voulut fonder un empire formidable et capable de leur résister. On ne peut nier d'ailleurs que ce prince ne réunît à la bravoure, aux talents d'un guerrier, les qualités qui font les grands rois. Abou'l-Féda dit qu'un livre entier ne suffi-

Digitized by Google

rait pas pour célébrer ses vertus. Guillaume de Tyr loue sa justice, sa prudence, sa bonne foi. Religieux observateur du Coran, loin d'imiter le faste des potentats de l'Orient, il bannissait de ses vêtements l'or, l'argent et la soie ; il ne buvait point de vin et ne souffrait pas qu'on en vendît dans ses Etats. Il se levait la nuit pour prier Dieu, et partageait son temps entre les devoirs de la religion, les soins du gouvernement et la guerre. Il bannit les usuriers et les concussionnaires. Il ne touchait aux tributs destinés aux besoins de l'Etat qu'en présence des docteurs de la loi ; et il vivait comme un simple particulier du produit d'un bien qu'il avait acheté avec sa part du butin fait sur les ennemis. La sultane son épouse se plaignant de sa parcimonie : « Je ne suis, répondit Nour-Eddyn, que « le dépositaire des trésors des musulmans ; je « ne peux y toucher sans m'attirer la colère de « Dieu. Il me reste trois boutiques à Hemesse ; « c'est tout ce que je puis vous donner. » Il avait institué un tribunal qu'il présidait deux fois par semaine. Il y écoutait les plaintes de ses sujets et leur rendait une justice exacte et prompte. Un grand nombre d'étrangers s'étaient établis à Damas, pour y vivre en paix sous la protection d'un si bon souverain. Après sa mort, l'un d'eux, ayant été insulté par un soldat de Saladin et n'ayant pu obtenir satisfaction de ce sultan, s'écria : « O Nour-Eddyn, où êtes-vous ? » et une foule immense étant allée avec lui pleurer sur le tombeau de ce dernier, Saladin, qui craignait une sédition, s'empressa de punir le coupable. Nour-Eddyn, en temps de paix, s'exerçait à tirer de l'arc, à jouer au mail. Il releva les remparts de plusieurs villes et forteresses, fonda un grand nombre de mosquées, de colléges, d'hôpitaux, de caravansérais, de maisons de bienfaisance, à Damas, à Moussoul, à Alep, etc. Il accueillait avec la plus grande distinction les savants, les docteurs, les sofys. C'est ce prince qui inventa la *poste aux pigeons*. Afin d'être informé promptement des projets des Francs et d'observer leurs mouvements, il avait fait bâtir sur ses frontières un grand nombre de tours, où ces oiseaux étaient dressés à porter des lettres d'un poste à l'autre. On peut consulter sur cette singulière institution la *Colombe messagère, plus rapide que l'éclair*, etc., par Michel Sabbagh, traduit de l'arabe par Silvestre de Sacy, Paris, 1805, in-8°. A—T.

NOURRIT (Louis), célèbre chanteur, naquit à Montpellier le 4 août 1780. Après avoir fait ses études musicales comme enfant de chœur dans sa ville natale, il vint à Paris en 1796. Admis au Conservatoire de musique en 1802, il reçut d'abord des leçons de Guichard ; et l'année suivante devint élève de Garat, qui, charmé de sa voix de ténor, lui donna des soins particuliers. En 1805, Nourrit débuta à l'Opéra par le rôle de Renaud, dans *Armide*. Il remplaçait Lainez et substituait aux cris dramatiques une manière de chant large et correcte ; mais son jeu était froid dans les situations les plus pathétiques. Comme son premier début avait eu du succès, Garat alla dans sa loge pour le féliciter. « Je n'ai point « d'ambition, lui dit Nourrit. — Malheureux, « lui répondit Garat en colère, tu n'as pas d'am- « bition ! que viens-tu faire ici ? » En 1812, après la retraite de Lainez, Nourrit devint chef de l'emploi des ténors, qu'il partagea avec Lavigne, et reprit seul en 1817. Les principaux rôles dans lesquels il s'est distingué sont ceux de Renaud, d'Orphée, de Colin dans le *Devin du village*, de Demaly dans les *Bayadères*, et d'Aladin dans la *Lampe merveilleuse*. Il obtint sa retraite en 1826, et mourut à Paris le 23 septembre 1831. Il laissait deux fils, dont l'aîné fait le sujet de l'article suivant. F—LE.

NOURRIT (Adolphe), fils du précédent, naquit à Montpellier le 3 mars 1802. A l'âge d'un an il fut amené à Paris. Son père, dont Méhul avait reconnu la belle voix, entrait au Conservatoire, et les leçons de Garat préparèrent ses débuts à l'Académie impériale de musique. Adolphe Nourrit fit à Ste-Barbe de bonnes études, qui, sur la fin, furent dirigées vers le commerce : ses parents ne le destinaient pas au théâtre. Néanmoins il avait appris la musique vocale et commencé le violon. Il fit son apprentissage commercial à Lyon dans une grande maison de soieries; puis il entra dans la *Compagnie d'assurances générales*, qui venait d'être fondée à Paris; mais il y resta peu de temps : son goût le portait ailleurs. Le célèbre Garcia, l'ayant entendu d'une pièce voisine essayant un morceau de Gluck, fut frappé de la beauté de son organe si pur et si sympathique, et des heureuses intentions de son débit; dès lors il devina et prédit son talent et son avenir. Ayant décidé le père à ne pas contrarier une vocation si manifeste, il cultiva avec prédilection les heureuses dispositions du jeune Adolphe, et le soumit à des exercices sévères, qui ne rebutèrent point le docile écolier. Celui-ci, tout en étudiant le chant et l'harmonie, approfondissait l'esthétique de son art. La culture littéraire de son esprit, jointe à son organisation sensible, lui faisait un besoin de l'expression dramatique. Il eut pour professeur de déclamation Baptiste aîné, artiste habile et esprit distingué, dont les précieuses leçons furent payées d'une affection presque filiale par l'élève reconnaissant. Il eut aussi l'avantage d'avoir sous les yeux un des grands acteurs des temps modernes, Talma, pour lequel il ressentait une admiration qui ne pouvait être stérile. On vit plus tard, lors de ses hautes créations théâtrales, combien il avait profité de ce modèle. Il débuta à l'Opéra le 10 septembre 1821 dans le rôle de Pylade, d'*Iphigénie en Tauride*. Dérivis faisait Oreste. Nourrit père, dans une intention délicate, avait voulu remplir le rôle du coryphée qui introduit Pylade :

Digitized by Google

il semblait n'être là que pour donner de l'assurance au timide débutant. Adolphe Nourrit se révéla dans cette première création, et son succès fut brillant. Dès lors il compta parmi les sujets de l'Opéra. Il parut successivement, toujours avec la faveur du public, dans le rôle de Renaud, d'*Armide*, dans *Orphée*, dans *les Bayadères*, *les Danaïdes*, etc. Parmi les rôles de l'ancien répertoire, un de ceux qui le firent surtout remarquer est celui d'Orphée, où déjà l'énergie dramatique se produisait à côté des accents suaves et pathétiques de l'époux suppliant. Cependant une ère nouvelle allait commencer pour la musique lyrique. Rossini avait été attiré à Paris par l'intendant de la maison du roi, qui l'avait chargé de la direction du Théâtre-Italien. Le grand Opéra devait bientôt se ressentir de sa présence. Adolphe Nourrit accueillit avec joie cette révolution, à laquelle il était nécessaire, et il se montra plein d'ardeur pour compléter l'éducation de sa voix, en vue des besoins nouveaux de l'art. Rossini voulut s'essayer en appropriant à la scène française un de ses opéras, *Maometto secondo*, qui, orné de richesses nouvelles, devint *le Siége de Corinthe*. Avec sa rare habileté à tirer parti des voix, il sut produire Adolphe Nourrit sous le jour le plus favorable, et faire admirer à la fois son organe ravissant et la puissante expression de son débit. *Le Siége de Corinthe* fut représenté le 9 octobre 1826, alors que la régénération de la Grèce faisait battre tous les cœurs. L'enthousiasme d'Adolphe Nourrit pour cette noble cause eut bien sa part dans les applaudissements donnés à Néoclès. Dès lors la réputation du fils balança celle du père, et en même temps la gloire du grand compositeur triompha des dernières résistances. Mademoiselle Cinti, avec sa voix charmante et sa méthode parfaite, Dérivis père, avec son organe sonore et puissant, contribuèrent au succès du nouvel opéra. Louis Nourrit, qui y avait encore paru, mais dans un rôle très-secondaire, ne tarda pas à se retirer, laissant à son fils un emploi dans lequel celui-ci devait le surpasser. L'année suivante vit représenter *Moïse*, dont le fond était le *Mosè*, autre partition de Rossini, qui, pour passer sur la scène française, avait été enrichie d'une foule de beautés du premier ordre. Adolphe Nourrit y remplissait le rôle d'Aménophis. Le succès de l'ouvrage et des acteurs fut immense; madame Cinti-Damoreau et Levasseur en eurent naturellement leur part. *La Muette de Portici* fut donnée au mois de février 1828, et plaça Auber parmi les grands maîtres. Cette pièce, dans laquelle Nourrit déploya une énergie si entraînante, tout en conservant ses charmantes qualités, ajouta singulièrement à sa réputation. La création du rôle de Masaniello fait date dans sa vie d'artiste. Quelques mois après il parut dans *le Comte Ory*, chef-d'œuvre de grâce, dont il rendit avec une rare perfection les allures vives et élégantes. Enfin, le 3 août 1829, l'Opéra donna *Guillaume Tell*, une des plus belles partitions de la scène française. On sait quel éclat Nourrit jeta dans le rôle d'Arnold, où toutes les nuances se trouvent si heureusement réunies. Dans le célèbre trio du second acte il n'a pas eu de rival pour la force de son expression pathétique; il n'était guère possible de l'y entendre sans verser des larmes. Les troubles de 1830 vinrent suspendre pour quelques jours les représentations théâtrales. On ne demanda plus à la musique que des chants de guerre et de victoire. On fit revivre *la Marseillaise*, et bientôt *la Parisienne* devint le chant particulier de la révolution de Juillet. Le sentiment populaire trouva dans Nourrit un interprète inspiré. Il fallut qu'il se transportât sur nos différentes scènes pour satisfaire à l'enthousiasme général. Il remplissait avec bonheur ce nouveau rôle; car il regardait comme un attribut de son art, et même comme une mission particulière, de communiquer au peuple des idées généreuses par le charme de l'harmonie. Toutefois, il faut bien reconnaître que les fréquents efforts nécessités par ce nouveau service altérèrent un peu la limpidité de son organe. En même temps, les situations dramatiques qui prédominèrent dès lors dans les opéras exigèrent le développement des qualités énergiques plutôt que des qualités délicates, et il fallut perdre un peu d'un côté pour gagner beaucoup de l'autre. En 1831, M. Véron remplaça M. Lubbert dans la direction de l'Opéra; mais les conditions étaient toutes différentes : il la prit à ses risques et périls. Bientôt la gracieuse partition du *Philtre* produisit sous un nouvel aspect le talent si souple de Nourrit : on le vit faire succéder la naïveté villageoise à la noble tenue des grands seigneurs, aux accents passionnés des héros. Enfin, le 21 novembre, eut lieu la première représentation de *Robert le Diable*, grande œuvre qui a obtenu une des plus brillantes fortunes dont les annales du théâtre aient gardé le souvenir. Nourrit trouva dans cette vaste composition l'occasion de mettre en lumière toutes les forces de son talent. C'est surtout là que, par sa chaleur et son énergie, il sut communiquer au public des émotions inconnues. Plus tard, en province, il excita dans cette pièce les mêmes transports d'admiration. Nourrit créa de nouveaux rôles dans *le Serment*, *Gustave III*, *Ali Baba*, *Don Juan*. En 1835, MM. Scribe et Halévy firent jouer *la Juive*. Le rôle du chrétien Léopold, amant de la juive Rachel, était destiné à Nourrit, et celui d'Eléazar à Levasseur. Cette combinaison avait, entre autres défauts, celui de ne pas laisser Levasseur libre pour le rôle du cardinal. Les auteurs, qui désiraient qu'on leur offrît ce qu'ils n'osaient demander, prièrent Nourrit de lire le poëme, le laissant maître de choisir. Il choisit le rôle d'Eléazar, c'est-à-dire un personnage de père, dominant ainsi les préjugés traditionnels des premiers ténors, et même étonnant plus

Digitized by Google

d'un de ses amis. On sait quelle touchante physionomie il lui donna, et combien cette transformation de son talent ajouta à sa gloire. Après quatre ans, M. Véron transmit la gestion de l'Opéra à M. Duponchel. Par une bonne fortune du nouveau directeur, *les Huguenots* allaient succéder à *Robert le Diable;* ils furent représentés le 29 février 1836. En créant encore un rôle capital, un rôle tel que les auteurs les écrivaient pour lui avec l'assurance du succès, Nourrit semblait avoir mis le sceau à sa renommée. Il avait alors trente-cinq ans; il était dans la force de l'âge et dans toute la maturité du talent. Malgré les brillantes espérances que devait donner à une administration un acteur chéri du public, que les auteurs étaient jaloux d'avoir pour interprète et qui était toujours en progrès, M. Duponchel crut devoir engager Duprez, ancien élève de Choron, qui s'était fait une belle réputation en Italie. Cette détermination fut pour Nourrit un coup de foudre. Il est facile, il est juste de dire qu'elle le troubla outre mesure, et que, même en n'acceptant pas le partage de la première place, il pouvait rester à Paris et attendre son heure, assuré que la carrière n'était pas définitivement fermée pour lui. Mais une nature si sensible, quand elle éprouve de telles secousses, perd soudain l'usage de ses forces. Nourrit répéta plusieurs fois qu'il n'était pas *un homme de lutte*. D'ailleurs rien ne l'avait préparé à cette rude épreuve. Jusqu'alors la carrière lui avait été facile; il avait trouvé la gloire comme une juste récompense de ses travaux assidus : il n'avait pas eu à la conquérir sur des rivaux. Nourrit avait donc pris irrévocablement une résolution prudente : il cédait devant une rivalité qui paralysait ses moyens. Le 1er avril 1837 il fit ses adieux au public, et parut pour la dernière fois dans le deuxième acte d'*Armide* et les trois derniers actes des *Huguenots*. Gluck et Meyerbeer marquaient les deux termes de sa carrière. La salle eut peine à contenir le nombreux auditoire consterné d'une retraite si prématurée. Rien ne fut plus touchant que ces adieux. Nourrit chanta le bel air d'Armide : *Plus j'observe ces lieux,* avec une suavité qui rappelait ses premiers débuts, mais cette fois avec une expression que l'analogie des situations rendait plus saisissante. Toutes les allusions étaient applaudies avec fureur; des larmes étaient dans tous les yeux. Jamais acteur n'excita plus profondément la sympathie du public, et rien ne saurait surpasser l'éclat de ce dernier triomphe. — Nourrit voulait faire dans les départements et en Belgique une tournée qui lui permettrait d'assurer l'avenir de sa famille, puis se retirer du théâtre. Mais cette détermination ne pouvait guère être solide : un grand artiste peut-il s'abdiquer ainsi lui-même? Il se fit entendre successivement à Bruxelles, à Lille, à Marseille, à Lyon, à Toulouse; mais les applaudissements passionnés qu'il recevait partout ne pouvaient lui faire oublier ce qui se passait à l'Opéra de Paris, ni le consoler de vivre éloigné de sa famille. Une maladie de foie, dont il avait ressenti les premières atteintes avant ses tristes émotions, se développa singulièrement par l'action constante du chagrin, et l'isolement produisit le marasme de la nostalgie. A Marseille, après avoir excité comme ailleurs un grand enthousiasme, il fut saisi par le mistral, qui le priva momentanément de sa voix. Il s'exagéra cet accident; et comme, sous cette funeste impression, la maladie faisait de grands ravages et qu'une affreuse dyssenterie l'épuisait, il perdit la tête, et partit sans avoir complété ses représentations. Déjà, dans cette ville, d'effrayants symptômes cérébraux, qui eurent peu de témoins, furent un présage de l'avenir. On peut dire que le reste de ses jours ne fut qu'une longue maladie, d'autant plus dangereuse qu'il mettait toute son énergie à la dissimuler. Quand, à son retour à Paris, il était apparu tout à coup au milieu des siens dans un état de santé si alarmant et presque méconnaissable, on ne doutait pas que ses courses ne fussent terminées. Il n'en fut rien. La vie de famille, le repos, un séjour à la campagne le retrempèrent, et le démon de l'art reprit son empire. Nourrit sentit le besoin de lutter ailleurs contre le rival qui occupait sa place, et d'aller cueillir en Italie la palme que Duprez y avait trouvée. D'ailleurs il n'éprouverait pas la plus grande de ses privations : sa famille pourrait l'aller rejoindre dès qu'il aurait un engagement. Il partit pour cette aventure pleine de périls, alors que l'Opéra-Comique, déjà enrichi du talent de madame Damoreau, lui faisait les plus brillantes propositions pour le retenir. A Milan il vit Rossini, et l'illustre *maestro* se souvint de l'artiste qui n'avait pas été inutile à sa gloire. Il organisa un concert où Nourrit fut accueilli avec enthousiasme; il l'exhorta à se consacrer désormais à la musique italienne. A Florence, à Rome, Nourrit ne se fit entendre que dans des salons : il obtint les mêmes succès. Arrivé à Naples au commencement d'avril 1838, il ne se pressa pas de débuter. Quoique sa réputation eût excité chez les Italiens une curieuse impatience, il voulut auparavant sonder le terrain. Alors commençait en Italie cette révolution musicale qui, substituant l'expression dramatique à l'ancien art du chant, devait aboutir au règne exclusif de Verdi. Cette disposition des esprits était favorable à Nourrit. Il s'engagea résolûment dans une voie qui était plutôt celle du succès que du progrès. Il eut l'avantage de rencontrer Donizetti, et les deux artistes s'attachèrent l'un à l'autre par une estime réciproque et par l'espoir de triomphes communs. En attendant qu'ils pussent se produire dans une œuvre nouvelle, Nourrit se mit entre les mains de l'habile professeur, surtout afin d'italianiser sa prononciation. Il se plia avec un courage extra-

Digitized by Google

ordinaire à ses leçons; l'idole du public parisien redevint un écolier soumis. Nourrit n'était pas venu en Italie pour jouer des rôles secondaires ou tenter de remettre en honneur un répertoire usé. Naturellement il voulait paraître avec tous ses avantages dans une pièce écrite pour lui, où il pût déployer l'inspiration de son chant et la puissance de son jeu. Depuis longtemps il s'était passionné pour le sujet de *Polyeucte*. Il le fit arranger pour la scène lyrique par le poëte Romani, et le confia au talent de Donizetti. Ce sujet effaroucha la censure, et le roi lui-même interdit la pièce. Cette défense, aussi imprévue qu'absurde, fut pour Nourrit un coup presque aussi sensible que l'avait été l'engagement de Duprez à l'Opéra, avec cette différence qu'il avait encore moins de force pour le supporter. Il voyait effectivement son rêve s'évanouir. Il ne lui était pas permis de jouer *Guillaume Tell*, ni *Robert le Diable*, ni *les Huguenots*. En proscrivant un sujet qu'il croyait édifiant, on lui ravissait sa dernière espérance. Enfin il fallut se résigner et accepter ce qui était possible. Après sept mois d'études constantes, il se fit entendre au théâtre St-Charles dans le *Giuramento*, de Mercadante. Il reçut un très-brillant accueil. « Il avait « obtenu, écrivait-il, le succès le plus beau « qu'un chanteur français puisse désirer en « Italie ». Quelques mois après il joua Pollione, dans la *Norma*, et il eut le singulier avantage de faire vivement applaudir un rôle dans lequel tous les ténors avaient échoué. Engagé avec détermination dans une route nouvelle, son excellent tact ne lui faisait pas défaut. En se dévouant à la scène italienne, dominée par le goût du jour, il disait qu'il avait *brûlé ses vaisseaux*. Quand même sa patrie lui aurait été rouverte, il sentait qu'il n'y reviendrait plus le même : sa voix, travaillée dans un certain sens, avait subi une telle transformation, qu'il ne pourrait plus rapporter en France certaines qualités dont il avait dû faire le sacrifice. Ces qualités, la France y attache du prix, et lui-même il les regrettait. Ainsi, nul espoir de paraître dans une pièce nouvelle qui le fît vraiment connaître à l'Italie, et, d'autre part, conscience de suivre une direction artistique qui semblait lui fermer sa patrie. Qu'on ajoute à cela ses inquiétudes sur l'avenir de sa famille; les froissements inévitables dans un monde où il était nouveau; la nécessité et la difficulté d'apprendre dans une langue étrangère, quelquefois inutilement, bien des rôles qui lui déplaisaient; les exigences d'une administration souvent brutale, et qui d'ailleurs ne remplissait pas une promesse instamment réclamée, celle de monter *Zampa;* enfin des enrouements qui devenaient de plus en plus fréquents, et qui l'éloignaient pendant des semaines de la scène : on concevra que toutes ces causes augmentassent sa mélancolie, et que son hépatite fît des progrès effrayants. Chez lui l'altération physique était telle, que ses amis ne pouvaient le reconnaître dans un portrait venu de Naples et qu'on disait frappant de ressemblance. Son œil hagard accusait un trouble de la raison. Nombre de médecins furent consultés : ils ne virent que le côté moral, une surexcitation causée par les contrariétés. Un seul, homme de savoir plus que de réputation, le docteur Rocca, découvrit d'un œil pénétrant cette organisation ravagée par le mal. Il le vit chez Baroilhet, qui, engagé aussi à St-Charles, fut assez longtemps éloigné du théâtre par des douleurs rhumatismales. Il fut frappé de son état, reconnut une maladie de foie très-développée; et sachant que cette affection agit puissamment sur le cerveau, il lui conseilla de quitter au plus tôt Naples, dont le climat lui était très-contraire. Comme Nourrit, bien que frappé de ses paroles, trouvait ses alarmes exagérées : « Pardonnez-moi, répon- « dit-il, vous avez une maladie qui fait qu'on se « tue quand on n'en meurt pas. » Il prescrivit provisoirement une abondante application de sangsues, et, au besoin, une forte saignée. Ce traitement ne fut pas exécuté. Le 7 mars, Nourrit, qui souvent n'était pas en état de jouer, se trouvait particulièrement souffrant, et il avait annoncé au directeur qu'il ne pourrait paraître ce soir-là. Mais il apprend qu'il s'agit d'une représentation au bénéfice d'un camarade, et que sa présence est nécessaire à la recette. Malgré la résistance de sa famille, il cède à un mouvement généreux. D'abord ses moyens ne répondirent point à l'élan de son cœur. Il chanta deux morceaux de la *Norma*, son grand air et le duo. Il fut applaudi, mais moins qu'à l'ordinaire et non sans opposition. Il paraît que cette opposition venait surtout de deux officiers suisses qui, arrivés tard, eurent peine à se placer, et furent mécontents qu'on leur demandât du silence. On a dit et imprimé qu'un coup de sifflet avait été entendu; mais ce fait, nié par les plus graves témoignages, n'est rien moins qu'établi. Au reste, il n'a pas l'importance qu'on pourrait croire, et il n'est nullement nécessaire pour expliquer le désespoir de Nourrit. Le dernier air qu'il chanta, celui du *Giuramento*, fut dit avec une énergie remarquable, et obtint des applaudissements vifs et unanimes. C'étaient les applaudissements mêmes qui le frappaient au cœur, et par un geste il les avait repoussés. Rappelé bruyamment, comme il l'était d'ordinaire, il s'était longtemps refusé à reparaître. Depuis quelque temps une idée fixe le dominait. Comme Naples ne l'avait pas entendu dans ses belles créations, il s'imaginait qu'on lui faisait un accueil distingué uniquement en considération de sa renommée. Des applaudissements ironiques donnés récemment à un mauvais acteur lui avaient paru l'explication de son propre succès; à plus forte raison croyait-il être la risée du public quand il se voyait ainsi fêté à une

Digitized by Google

représentation où la maladie paralysait une partie de ses moyens. Rentré chez lui, il manifesta des absences d'esprit par quelques actes étranges, et passa la nuit dans la plus grande agitation. Le matin (8 mars), à cinq heures et demie, il sortit brusquement de sa chambre, traversa le corridor, et quelques instants après, son corps inanimé gisait sur les dalles de la cour de l'hôtel de Barbaja. Ses atroces souffrances avaient produit l'égarement, et déterminé un acte contre lequel protestaient également ses idées religieuses et sa vive affection pour sa famille. Ce qui prouve qu'il n'avait pas renoncé au lendemain, c'est qu'il avait signé récemment, pour le théâtre de Florence, un engagement dont il était heureux. Mais la maladie est quelquefois plus forte que la raison. Nourrit s'est trouvé dans une de ces crises affreuses où l'homme n'est plus maître de sa volonté. Or, quand la liberté expire, la responsabilité disparaît. Ainsi en jugea sa malheureuse épouse, abîmée dans la douleur; ainsi en jugea l'autorité ecclésiastique, qui, à Naples, et plus tard à Marseille et à Paris, ne lui refusa pas les prières de l'Eglise. L'autopsie, faite par trois médecins, révéla de graves lésions organiques, et il fut consigné dans leur rapport qu'elles remontaient à une époque déjà éloignée. Naples paya à Nourrit le tribut des regrets les mieux sentis. La nouvelle de sa mort produisit à Paris une véritable consternation, à laquelle toute la France s'associa. Plus tard, ses brillantes funérailles et la souscription ouverte pour sa sépulture donnèrent la mesure de ce qu'on avait d'admiration pour l'artiste, de sympathie pour l'homme. — Adolphe Nourrit occupe une place à part dans l'histoire du théâtre. Les journaux l'ont souvent appelé *le Talma de la scène lyrique:* c'est dire qu'il alliait deux qualités qu'on n'avait pas trouvées réunies à un pareil degré, le talent du chanteur et l'expression du tragédien. Et il ne possédait pas seulement l'accent tragique, bien qu'il lui dût ses plus grands triomphes : il excellait également à rendre dans l'opéra-comique le caractère plus calme de la comédie. Que l'on compte tous les rôles qu'il a joués pendant quinze ans, et qu'on en compare la nature diverse, on reconnaîtra qu'il n'y a pas une nuance dans les affections humaines dont il n'ait trouvé la juste expression. Nourrit ne s'en reposait pas sur ses rares qualités pour obtenir le succès. Chaque ouvrage nouveau était pour lui l'objet d'une étude approfondie; il cherchait le silence pour se livrer à des méditations qui l'absorbaient tout entier. La création d'un rôle était pour lui comme un douloureux enfantement. Pendant les répétitions, pendant la première représentation, il avait une sorte de fièvre qu'une première réussite ne suffisait pas à calmer. Il fallait plusieurs représentations brillantes, et surtout le suffrage des juges dans lesquels il avait foi, pour le faire croire à la réalité. Cet esprit modeste et défiant n'était jamais content de lui-même. Il plaçait si haut l'idéal de son art, qu'il s'en trouvait toujours éloigné, quand tout le monde jugeait qu'il l'avait atteint. Il était passionné pour son art; il en était fier; car, le plaçant en cela au-dessus des autres arts, il faisait observer que la musique ne peut produire que de pures émotions. Comme Talma, il aimait à paraître dans les spectacles gratis : il savait que les masses sont transportées par le sublime langage de l'art. Il rêvait une éducation populaire par la musique. Les idées religieuses, fort développées en lui depuis la rencontre de Sylvio Pellico, entraient pour beaucoup dans ce projet de prédication par le charme de l'harmonie dont il entretenait souvent ses amis. Nourrit était un grand acteur parce qu'il n'était pas seulement un acteur. L'interprète inspiré des œuvres lyriques touchait de près aux maîtres dont il communiquait les pensées. Son instruction, son goût, son étude approfondie des sentiments humains, sa parfaite intelligence du théâtre, sa facilité à versifier, rendaient ses conseils précieux pour les auteurs, et plus d'une fois ils ont eux-mêmes proclamé ce qu'ils lui devaient. Auteur lui-même, il a composé le scenario de deux ballets : *la Sylphide*, pour mademoiselle Taglioni; *la Tempête*, pour mademoiselle Fanny Elssler. Le premier, qui fonda en France la gloire d'une des plus célèbres danseuses, est resté au répertoire comme un modèle de grâce. Nourrit comprenait et pratiquait lui-même l'art du dessin. Les chefs-d'œuvre de la Grèce et des temps modernes n'avaient pas d'admirateur plus ému. Les peintres et les sculpteurs, dont il recherchait la société, se plaisaient à son entretien et appréciaient la sûreté de son jugement. Assurément cette intelligence d'un art si voisin du sien était pour beaucoup dans sa recherche étudiée du costume, dans son entente de la mise en scène. La vie privée de Nourrit le recommandait encore à l'estime publique. Ses mœurs irréprochables, les vertus de l'époux et du père de famille, sa parfaite loyauté dans tous ses rapports, sa facilité et son désintéressement dans les transactions, lui avaient mérité la réputation la plus honorable. Ses amis trouvaient qu'il poussait quelquefois un peu trop loin l'abnégation dans les questions d'intérêt. Il possédait une qualité assez rare dans cette carrière, c'est l'ordre dans l'administration de ses affaires. Il laissa une modeste aisance, qui, avec la pension dont le gouvernement récompensa les services du professeur au Conservatoire, suffit pour élever honorablement ses six enfants. Pour comprendre cet éloge, il faut observer que les premiers sujets des théâtres lyriques n'avaient pas alors les brillants engagements qu'ils ont pu stipuler plus tard. Jusqu'en 1831, Adolphe Nourrit n'avait de fixe que douze mille francs par an. En 1833, quand M. Véron conclut avec lui un nouvel engage

Digitized by Google

ment, il lui donna vingt-cinq mille francs. C'était le quart de ce qu'on exige maintenant. Il y avait un sûr moyen pour obtenir à bon marché les services de notre grand artiste, c'était de laisser en blanc le chiffre de ses appointements et de l'abandonner à sa discrétion. Il craignait toujours que les exigences des acteurs ne ruinassent les administrations théâtrales. Sur ce modique revenu, augmenté par les congés, il y avait une part qu'on peut deviner. Ce cœur si affectueux, dont la bienfaisance n'avait pas attendu le développement qui se fit en lui du sentiment religieux, ne pouvait oublier l'indigence. Une épouse distinguée, qui comprenait comme lui l'art et la charité, ne laissait sans secours aucune souffrance, et l'on comprend que la célébrité de l'artiste multipliait les demandes. Nourrit, tant par sa profonde intelligence des arts que par l'élévation de ses sentiments et le charme de son commerce, s'était fait des relations nombreuses. Musiciens, hommes de lettres, peintres, statuaires, presque tous les artistes en renom fréquentaient son salon, et il a trouvé dans le nombre de solides amitiés. La bonté faisait le fond de son caractère; sa parole douce et animée avait quelque chose de pénétrant qui séduisait dès le premier abord. S'il aimait ses amis avec chaleur, il était affable pour tout le monde. Après le témoignage d'une sincère affection qu'il reçut du public le jour de sa retraite, il recueillit un hommage non moins touchant dans les adieux que lui firent avec tant d'émotion les employés et les ouvriers du théâtre. Un grand talent, rehaussé par les plus rares qualités du cœur, voilà ce qui, pendant sa vie, recommandait Adolphe Nourrit à l'estime publique. Voilà pourquoi il a laissé un deuil si profond, des regrets si fidèles, une mémoire si vénérée. Q—T.

NOURRY (Le). *Voyez* Lenourry.

NOURRY. *Voyez* Grammont.

NOUSCHIRWAN. *Voyez* Khosrou.

NOUVELLET (Claude-Étienne), né vers l'an 1510 à Talloire, bourg de Savoie, sur les bords du lac d'Annecy, fit ses études à Paris et entra chez les bénédictins. Emmanuel-Philibert de Pingon, historiographe de Savoie, dont Nouvellet dirigea les études, fait les plus grands éloges de ses talents et des leçons qu'il en avait reçues. Nouvellet a publié : *Petri Aurioli Franciscani, cardinalis, compendiosa in universam sacram Scripturam commentaria edita a Claudio Stephano Noveletto, Talluerino*, Paris, 1585. R—M—D.

NOUVELLET (Claude), docteur de Sorbonne, chanoine de la cathédrale de Genève, membre de l'académie florimontane d'Annecy (*voy.* sur cette académie l'article *Antoine* Favre), naquit à Annecy vers le milieu du 16e siècle. Il eut des talents assez distingués pour son temps dans la poésie et l'art oratoire. Il composa plusieurs ouvrages plaisants, dont les principaux sont : 1° le *Braquemart, poème en cent sonnets;* 2° *Odes sur les funérailles du chevalier de Soyer*, Paris, 1571; 3° les *Divinailles*, en style burlesque, Lyon, 1571. R—M—D.

NOVA (Jean da), navigateur, né en Galice, entra au service du Portugal. Le roi Emmanuel lui donna en 1501 le commandement d'une escadre de 4 vaisseaux, montée par 400 hommes et destinée pour les Indes. Nova, parti de Lisbonne, rencontra sur sa route, par huit degrés sud, une île nouvelle qu'il nomma île de la Conception : il en découvrit une autre par le dixième degré sud, au nord-est de Madagascar, et lui donna son nom. Arrivé dans les Indes, Nova prit et brûla plusieurs vaisseaux du samorin de Calicut, qui avait montré de la mauvaise foi envers les Portugais. Ensuite il se dirigea sur Cochin et Cananor, et y arriva assez à temps pour acquérir de la gloire et pour charger richement ses vaisseaux. Il détruisit une flotte que le samorin avait envoyée afin de l'empêcher de sortir de Cananor, et déjoua toutes les intrigues de ce prince, qui voulait le leurrer de propositions de paix. Nova retournait en Portugal, lorsque, le 21 mai 1502, il découvrit dans l'océan Atlantique austral l'île Ste-Hélène, devenue si fameuse de nos jours. Elle était absolument inhabitée. Nova perdit un de ses vaisseaux sur la côte de cette île; il continua heureusement son voyage jusqu'à Lisbonne, où ses services furent dignement récompensés. Quelques auteurs ont attribué la découverte de l'île Ste-Hélène à Jean Nuñez Gallego, trompés par le latin : *Joannes Nonius Gallæcus*, ayant pris *Gallego* (Galicien) pour un nom de famille; enfin d'autres écrivains ont transformé Jean de Nova en Jean de Hora. E—S.

NOVAIRI. *Voyez* Nowaïri.

NOVALIS. *Voyez* Hardenberg.

NOVAT, hérésiarque, était attaché à l'Eglise de Carthage dans le 3e siècle. A peine admis aux ordres sacrés, il fit voir combien il était indigne de l'honneur qu'il avait reçu. Tandis qu'il flattait les grands par de basses complaisances, il s'appropriait les revenus des pauvres, qu'il employait à satisfaire son goût pour les plaisirs ou à gagner des partisans. St-Cyprien le cita, l'an 249, devant un synode pour y rendre compte de sa conduite. Loin d'obéir, Novat s'unit à Felicissime, connu par sa haine contre le pieux évêque de Carthage, se fit ordonner diacre au mépris des règles canoniques, et, pour rendre odieuse la sévérité de St-Cyprien, il soutint que les *laps* (1) devaient être admis à la communion sans avoir été soumis à aucune pénitence. La persécution de Dèce ne délivra point Novat des craintes que lui inspirait malgré lui le zèle de son évêque. Sommé dans les formes établies de comparaître devant un concile assemblé par St-Cyprien, il s'enfuit secrètement à Rome l'an 251, mais les Pères

(1) On nommait ainsi les fidèles qui étaient tombés dans l'idolâtrie par la crainte des persécutions.

Digitized by Google

n'en continuèrent pas moins l'instruction de la procédure en son absence, et, l'ayant trouvé coupable de plusieurs crimes, le déclarèrent excommunié. Novat, arrivé à Rome, se lia avec Novatien, qui était mécontent qu'on lui eût préféré St-Corneille, élevé récemment au pontificat (*voy.* St-Corneille), et ils renouvelèrent ensemble l'hérésie des montanistes, dont les principes étaient totalement opposés à ceux que Novat avait soutenus en Afrique (*voy.* Montan et Novatien). W—s.

NOVATIEN, antipape en 251, dont il a déjà été question à l'article de St-Corneille, fut le premier qui donna à l'Eglise chrétienne le scandale de deux élections ennemies. C'était un homme parvenu à la prêtrise par des voies suspectes et irrégulières : jaloux de l'élévation de St-Corneille, il affecta une doctrine sévère, mais désolante et cruelle, contre les fidèles *tombés* pendant la persécution. Il prétendait que l'Eglise elle-même n'avait pas le pouvoir de les absoudre. Ce système trouva des partisans, parmi lesquels trois évêques fanatiques eurent la faiblesse ou l'indignité de nommer Novatien évêque de Rome. Cette élection fut rejetée par St-Cyprien, et condamnée dans les conciles de Carthage et d'Antioche. L'histoire ne dit point ce que devint Novatien; mais sa secte dura longtemps après lui : on en voyait encore des traces dans le 4e siècle, où elle se mêla enfin à d'autres hérésies qui attaquaient le dogme de la religion ou l'autorité du saint-siége. D—s.

NOVELLA, fille de Jean d'Andrea, savant jurisconsulte (*voy.* André), a été l'une des femmes les plus célèbres de son temps. Elle avait des connaissances très-étendues dans la philosophie et la jurisprudence, et les personnages les plus éclairés ne dédaignèrent pas de soumettre à sa décision les questions de droit embarrassantes. Novella reçut le laurier doctoral à l'académie de Bologne, et, si l'on en croit un passage de la *Cité des dames* (rapporté à l'article André), elle suppléait son père dans l'enseignement. On croit communément que Novella fut l'épouse de Jean Calderini, élève et fils adoptif d'Andrea; mais Fantuzzi a démontré que ce mariage était fabuleux. (Voy. *Scrittori Bolognesi*, t. 3, p. 15.) Orlandi ne paraît pas avoir mieux rencontré en lui donnant pour mari Jean de Legnano, l'un des plus illustres professeurs de l'académie de Bologne (*voy.* Legnano). La femme de Legnano se nommait effectivement Novella; mais elle était la petite-fille de Jean Calderini. (*Voy.* Ghirardacci, *Stor. di Bologna*, t. 2, p. 350.) Cette conformité de noms est, comme on l'a déjà remarqué, la source la plus abondante des erreurs de l'histoire littéraire. Novella l'ancienne mourut à Bologne, sa patrie, en 1366, et fut inhumée dans l'église de St-Dominique. — Bettina, sa sœur, non moins célèbre par son érudition et par sa connaissance des lois, épousa Jean de St-George, habile jurisconsulte et professeur de droit à Padoue, où elle mourut le 5 octobre 1355. On l'a souvent confondue avec Bettina Gozzadini, savante dame de Bologne, qui florissait un siècle auparavant. W—s.

NOVELLIS (Charles), médecin et littérateur italien, naquit le 1er novembre 1805 à Savigliano, en Piémont. Après avoir fait ses études classiques dans sa ville natale, il alla suivre les cours de la Sapienza à Rome, et fut reçu docteur en chirurgie en 1825 et en médecine en 1826. Après une année de pratique à Bologne dans la clinique de Tommasini, il vint s'établir à Turin, où il est mort le 28 avril 1835. Outre quelques comédies, entre autres : *Mon mari et ma femme*, Turin, 1835, et la *Cantatrice*, Milan, 1835, on doit à Novellis : 1° *Caso di stiriasi*, Turin, 1835; 2° *Fenomeni prodotti dalla soppressione di un flusso abituale*, Turin, 1838; 3° *Sulle riflessioni critiche sopra tre casi di presunta comunicazione della morva e del farcino dal cavallo all' uomo in individui delle regie truppe, del dottore G.-G. Bonino*, Turin, 1842; 4° *Sull' opera Organisation et physiologie de l'homme*, Turin, 1842. On lui doit encore, dans un autre ordre d'idées : 5° *Biografie d'illustri Savigliancsi*, Turin, 1840, in-8°, avec 12 portraits; 6° *Biografia di G.-B. Mabellini, Savigliancse, professore di lingue orientali*, Turin, 1842, grand in-8°; 7° *Biografia di Gioseffo Massada, Savigliancse*, Turin, 1842, in-8°; 8° *Storia di Savigliano e dell' abbazia di San Pietro*, Turin, 1844, in-8°, illustrée de plusieurs plans anciens de Savigliano; 9° *Dizionario delle donne celebri piemontesi*, son dernier ouvrage; 10° un assez grand nombre d'articles publiés dans divers journaux ou recueils, et réunis sous le titre : *Miscellanee di Carlo Novellis*, Turin, 1841. Z.

NOVELLO (Vincent), compositeur de musique italien, né à Londres de parents italiens en 1781, mort à Nice le 20 août 1861. Egalement distingué par son talent sur l'orgue et par le mérite de ses compositions de musique religieuse, cet artiste jouissait en Angleterre de beaucoup de considération. Il était organiste de l'ambassade portugaise à Londres, en même temps que membre de la société philharmonique. Il a publié successivement : 1° *Selection of sacred music*, Londres, 1811, 2 vol. in-fol.; 2° *A collection of motets for the offertory, and other pieces principally adapted for the morning service*, Londres, sans date, 12 livr. in-fol. (fait suite à l'ouvrage précédent). Les critiques anglais ont fait l'éloge de ces deux ouvrages dans le *Quarterly musical magazine*. Novello s'est particulièrement distingué par ses : 3° *Gregorian hymns for the evening service*, Londres, sans date, 12 livr. in-fol. Elles sont arrangées à six voix réelles en harmonie moderne. 4° *Douze messes faciles pour un chœur restreint*, Londres, sans date, 3 vol. in-fol.; 5° *Dix-huit messes de Mozart avec accompagnement d'orgue ou de piano*, ibid., in-fol.; 6° *Dix-huit messes de Haydn avec accompagnement d'orgue ou de piano*, ibid.; 7° *Collection des œuvres de*

Digitized by Google

musique d'église de Purcell, Londres, sans date, in-fol.; 8° *Esquisse biographique du compositeur de musique Henry Purcell, d'après les meilleures sources*, Londres, sans date, in-fol. — Novello a laissé un fils, *Jean-Alfred*, qui est éditeur de musique à Londres, et une fille, *Claire-Anastasie*, née à Londres le 10 juin 1818. Après avoir étudié le chant et l'harmonie sous Robinson à York et sous Choron à Paris, en 1829, elle se présenta aux premières scènes lyriques de l'Europe, où elle parvint bien vite à se faire une carrière brillante. R—L—N.

NOVELLO DA SAN-LUCANO, architecte, né à Naples vers 1440, étudia les premiers principes de son art à Rome. De retour dans sa patrie, il y fut chargé de restaurer l'église de St-Dominique-Majeur. En 1463, Robert Sanseverino, fils de Jean, comte de Marsico, avait été créé prince de Salerne par le roi Ferdinand Ier. A ce titre, dont il jouissait le premier de sa famille, Sanseverino joignait celui de grand amiral du royaume. Dans une position aussi élevée, que soutenaient de grandes richesses, il jeta les yeux sur Novello et lui fournit en 1470 une occasion de développer son talent. Le prince voulait un palais somptueux, et il n'imposait à l'architecte aucune autre condition. Les travaux de cet édifice ne furent terminés qu'en 1480. Construit en *pierres travertines, à pointe de diamant*, il fut donné plus tard aux jésuites par Isabelle Feltri de la Rovère, princesse de Bisignano. Les jésuites y ajoutèrent une église, qui fut élevée sous la direction d'un religieux de leur compagnie, Pierre Proveda. Milizia (*voy.* ce nom) fait mention de Novello, mais il nous laisse ignorer l'époque précise de sa mort. Novello était contemporain d'un autre architecte napolitain, Gabriel d'Agnolo (*voy.* ce nom), également célèbre à cette époque, et qui avait comme lui abandonné la manière grécogothique pour ramener le bon goût puisé dans l'étude des monuments antiques de Rome. N-F-E.

NOVERRE (JEAN-GEORGES), réformateur des ballets en Europe, naquit à Paris en 1727. Son père, ancien adjudant de l'armée de Charles XII, le destinait à la profession militaire; mais le génie des arts dominait le jeune Noverre, et, cédant à son penchant, il prit des leçons du célèbre danseur Dupré. Il débuta devant la cour à Fontainebleau. Les encouragements qu'il y reçut le séduisirent moins que les espérances de fortune que lui offrit peu de temps après le séjour de Berlin. Le grand Frédéric, et surtout le prince Henri, son frère, passionné pour les arts et pour toutes les frivolités françaises, lui firent un accueil caressant; mais Noverre ne put s'accommoder de la mesquinerie que ses augustes protecteurs mettaient dans leurs plaisirs. Il revint en France en 1749, et composa pour l'Opéra-Comique son fameux *Ballet chinois* qui, par un éclat trop uniforme et le peu d'harmonie entre le costume et la décoration, ne produisit qu'une sensation ordinaire. Ce faible succès ne nuisit point aux *Recrues prussiennes*, à la *Fontaine de Jouvence*, aux *Fêtes flamandes*, qui suivirent son premier essai. Garrick, auquel ne coûtait aucun sacrifice pour attirer à son théâtre des sujets distingués, écrivit à Noverre, et lui envoya un engagement en blanc. Noverre accepta les avantages qui lui étaient offerts, et il fit admirer aux Anglais l'habileté de son exécution. La perfection du jeu de Garrick sur la scène lui suggéra des idées neuves et fécondes, qui devaient amener une révolution dans son art. Il sentit que la danse était susceptible d'une extension prodigieuse en s'alliant à la pantomime et en exprimant d'une manière variée les passions et les affections de l'âme. Il médita sur ce trait de lumière, mit à contribution tous les livres de la bibliothèque de Garrick qu'il jugea propres à fournir des aperçus à son imagination, et se promit une riche moisson de gloire en substituant des conceptions vraiment dramatiques aux ballets dénués d'invention, d'expression, de caractère, et monotones dans leur symétrie, qui surprenaient depuis longtemps les suffrages du public. Il désira que son pays eût les prémices du nouveau genre que son esprit venait de saisir. La marquise de Pompadour lui offrit l'appui de son crédit; mais ce crédit échoua par la résistance persévérante des directeurs de l'Opéra : ils repoussèrent les services, même gratuits, d'un artiste qu'ils ne considéraient que comme un étranger brouillon et présomptueux. Noverre se rabattit sur Lyon, où il donna la *Toilette de Vénus*, les *Fêtes du sérail*, le *Jugement de Pâris* et le *Jaloux sans rival*, ballets pour lesquels il conserva une prédilection marquée. Dans la première de ces pièces, il avait fait disparaître les tonnelets et les énormes paniers dont les figurantes surchargeaient leur taille et embarrassaient leurs mouvements : c'était un prélude aux réformes radicales qu'il proposa dans ses *Lettres sur la danse*, publiées en 1767. Cet ouvrage souleva presque tous les danseurs de l'Europe : ceux de l'Opéra de Paris se montrèrent les plus ardents à signaler l'auteur comme un contempteur dangereux des usages consacrés, comme un novateur qui appelait le paradoxe au secours de sa réputation contestée. Noverre, dans l'exposé de ses vues, exigeait que les danseurs s'étudiassent à réunir à la perfection de l'exécution mécanique le talent d'acteurs consommés; qu'ils fissent passer dans leur physionomie, dans leurs attitudes, leurs gestes et tous leurs mouvements la mobilité des sentiments qui agitent l'âme. Il s'élevait fortement contre l'usage des masques, des perruques ridicules, et insistait sur la nécessité d'un costume fidèle et d'une imitation vraie de la nature. Noverre s'acquérait par ces efforts des droits à la bienveillance de Voltaire : il envoya son livre à Ferney, avec force cajoleries pour le seigneur châtelain, qui ne manqua pas de lui rendre caresses pour caresses. Le duc de Wurtem-

Digitized by Google

berg, noble et magnifique dans ses jouissances, s'était empressé d'accueillir un talent que la France négligeait de conserver. Noverre dirigea pendant plusieurs années les fêtes d'hiver que donnait ce prince, pour lequel il composa les *Amours de Henri IV* et autres ballets historiques : *Médée et Jason, Orphée aux enfers, Sémiramis, Antoine et Cléopâtre*, la *Mort d'Hercule, Psyché, Diane et Endymion, Vénus et Adonis, Armide*, l'*Enlèvement de Proserpine*, les *Danaides*, etc. L'impression que produisit cette dernière pièce fut si forte qu'au moment où les spectres, les Parques et la Mort parurent sur la scène une partie des spectateurs prirent la fuite. Vestris, le *dieu de la danse*, qui venait donner tous les ans des représentations à Stuttgard pendant les trois mois de congé que lui accordait l'administration de l'Opéra, goûta le genre introduit par Noverre, le propagea dans ses excursions à Vienne et à Varsovie, et le rapporta à Paris, où il fit connaître l'opéra de *Médée*. Noverre fut appelé à Vienne pour embellir les fêtes préparées à l'occasion du mariage de l'archiduchesse Caroline (la reine de Naples). Déclaré maître des ballets et directeur des fêtes de la cour, il fut aussi maître de danse de la famille de Marie-Thérèse, qui le combla de bienfaits et accorda une sous-lieutenance à son fils. Après avoir fait représenter à Vienne *Iphigénie en Tauride*, les *Grâces, Alceste, Roger et Bradamante, Enée et Didon, Adèle de Ponthieu*, les *Horaces*, la *Mort d'Agamemnon*, il quitta ce théâtre de ses succès, et suivit à Milan l'archiduc Ferdinand, qui venait de s'unir à la princesse Béatrix de Modène. Là se succédèrent ses nouvelles productions, *Apelles et Campaspe*, la *Rosière de Salency*, la *Foire du Caire, Ritiger et Wenda, Galeas duc de Milan, Eutime et Eucharis, Belton et Elisa, Hyménée et Chryséis*. Noverre reçut la croix de l'ordre du Christ en récompense de ses travaux, dont il fit jouir les cours de Naples et de Lisbonne. A son retour à Vienne, il se trouva sans emploi, par la suppression du théâtre de la Cour et du Théâtre-National. Il fit alors un second voyage à Londres, et finit par se rendre aux désirs de la reine de France Marie-Antoinette, qui voulait le fixer à Paris. On lui déféra le titre de maître des ballets en chef de l'Académie royale de musique, malgré les cris des partisans de Gardel aîné, qui était en possession de cette place. Il devint l'ordonnateur des fêtes du petit Trianon, et composa les ballets des opéras de Gluck et de Piccini. Il débuta par *Apelles et Campaspe ;* les *Caprices de Galatée, Annette et Lubin*, et d'autres bagatelles ingénieuses soutinrent l'engouement excité par son premier essai. Dauberval, Gallet et le Picq, ses élèves, et surtout Vestris père, lui avaient préparé les voies en mêlant à la danse, continue avant eux, le langage énergique de la pantomime. Noverre éprouva les difficultés de cet art borné, qui n'a que le moment présent à sa disposition, et qui ne peut traduire le dialogue et les mouvements tranquilles. En traitant les *Horaces*, il ne reproduisit qu'imparfaitement les beautés de Corneille, et s'attira les brocards des plaisants, qui ne désespéraient pas, disaient-ils, de voir danser les *Maximes* de la Rochefoucauld. Le combat des six champions fut supérieurement exécuté, et il y avait de la chaleur dans les imprécations de Camille ; mais l'air triomphant avec lequel Horace montre à sa sœur l'écharpe ensanglantée de Curiace parut une atrocité gratuite, et l'on condamna, entre autres invraisemblances, l'or qui couvrait les six guerriers, à une époque où les Romains arboraient du foin pour étendard. Cette faute grossière contre le costume n'était point imputable à Noverre, qui n'avait pu changer à cet égard les habitudes de ses figurants. Pendant les troubles de la révolution, Noverre alla passer une saison à Londres ; il y donna les *Noces de Thétis* et *Iphigénie en Aulide*, qu'il avouait pour son chef-d'œuvre. Le public anglais, emporté par l'enthousiasme, couronna l'auteur sur le théâtre. Noverre eut beaucoup à souffrir des spoliations qui furent le résultat de nos commotions politiques : sa vieillesse s'écoula dans la médiocrité. Il mourut à St-Germain en Laye le 19 novembre 1810. Il avait publié en 1807 une nouvelle édition fort augmentée de ses *Lettres sur les arts imitateurs et sur la danse en particulier* (1), 2 vol. in-8°. La poétique de son art y est développée avec une complaisance un peu verbeuse et quelque prétention dans le style ; elle est terminée par des lettres sur Garrick, sur la composition de l'opéra et sur les fêtes nationales ; il y juge les artistes avec une équité digne d'estime. A l'époque de sa mort, il s'occupait d'un dictionnaire de la danse, où il voulait rectifier le travail de Cahusac dans l'*Encyclopédie*. Noverre, plein du sentiment de son mérite comme artiste, savait soutenir avec dignité son importance individuelle. Un ministre l'ayant envoyé chercher, il s'excusa sur ses affaires et sa santé, et ne se rendit qu'à une troisième invitation. L'homme d'Etat témoigna son mécontentement : il se montra surpris « qu'un maître à danser se « fît dire trois fois de venir chez un ministre. « — Je ne suis pas difficile sur les titres, répon- « dit Noverre ; cependant je pourrais vous ré- « pondre que je suis maître à danser comme « Voltaire est maître à écrire. » F—T.

NOVES et non pas NOVÉS (LAURE DE), moins connue sous son nom de famille, longtemps ignoré, que sous celui de la *Belle Laure*, qui lui a été dé-

(1) Noverre avait déjà publié ces lettres à Vienne, en 1767, en un volume petit in-8° ; l'édition qui parut à St-Pétersbourg est intitulée *Lettres sur la danse, sur les ballets et les arts*, 1803-1804, en 4 volumes ou parties in-4°. Outre les programmes de plusieurs ballets, on a encore de Noverre : 1° *Lettres* deux *sur Garrick, écrites à Voltaire*. Elles sont imprimées à la suite de la traduction française de la *Vie de D. Garrick*, an 9 (1801), in-8° ; elles y remplissent 52 pages ; 2° *Lettre à un artiste sur les fêtes publiques*, 1801, in-8°. Ces opuscules sont compris dans l'édition de 1807. A. B—T.

Digitized by Google

cerné par la postérité sur le témoignage de Pétrarque, son amant, n'a point été un être allégorique, un personnage mystique, comme on l'a cru en Italie au 15e siècle; elle n'appartenait ni à la famille de Chabaud ou Chabot, ni à celle de Sade, ainsi que l'ont avancé la plupart des biographes français; elle n'a point gardé le célibat; elle n'a jamais habité Vaucluse, Cabrières (1), ni les environs de ces deux villages du comtat Venaissin; elle n'y a jamais donné de rendez-vous à Pétrarque; elle n'y a point vécu avec lui dans une intimité scandaleuse, comme on se l'imagine d'après des fictions romanesques et des bruits populaires. Enfin Laure n'était point une *Iris en l'air*, ainsi que l'a quelquefois dit Voltaire, qui, rebuté sans doute par tant de fables et de contradictions, a mieux aimé, selon sa coutume, nier un fait constant que d'en débrouiller les preuves. La vérité a déchiré le voile qui enveloppait l'histoire de cette femme célèbre. Sa naissance, son état, son caractère, ses mœurs sont attestés par des monuments authentiques, par des pièces irrécusables, par tous les ouvrages de Pétrarque, en vers et en prose, en italien et en latin. Ces preuves, recueillies et accumulées par l'abbé de Sade, dans ses volumineux, mais curieux et intéressants *Mémoires pour la vie de François Pétrarque* (2), ont été adoptées par l'abbé Roman, son abréviateur (3), par Tiraboschi dans son *Histoire de la littérature italienne*, par Baldelli (4), par l'abbé Arnavon (5), par Guérin (6), et par Ginguené dans son *Histoire littéraire d'Italie*. Il n'y a plus aujourd'hui que l'ignorance et la mauvaise foi qui puissent les révoquer en doute (7). La notice qu'on va lire est l'extrait des faits que nous avons puisés dans ces excellentes sources. Des renseignements officiels, des recherches nouvelles, des connaissances locales nous ont servi pour la compléter. Laure eut pour père Audibert (8) de Noves, qualifié de *messire* et *chevalier*, d'une ancienne famille de Provence, éteinte depuis plus de trois cents ans. Audibert n'était point seigneur de Noves, quoique la plus grande partie de ses biens fût enclavée dans le territoire de ce bourg, situé à deux lieues d'Avignon, près la rive gauche de la Durance. Il fut syndic (échevin) de cette ville, où il possédait une maison qu'on y voyait encore au commencement du 16e siècle, près de l'église et à l'entrée du faubourg des Cordeliers (1). Cette maison portait même à cette époque le nom de *Madame Laure*. C'est donc là ou peut-être à Noves que naquit en 1307 ou 1308 (2) cette femme qu'ont immortalisée les vers de Pétrarque. Audibert mourut vers 1320, laissant trois enfants sous la tutelle d'Ermecende, sa veuve. Il légua pour dot à Laure, sa fille aînée, six mille livres tournois à l'*O rond* (environ quatre-vingt mille francs, suivant l'abbé de Sade), somme très-considérable pour le temps. Belle, noble et riche, Laure fut mariée à Hugues de Sade, dont les ancêtres, depuis deux ou trois générations, exerçaient les premières charges municipales d'Avignon. Le contrat fut signé à Noves le 16 janvier 1325. Laure avait alors dix-sept ans et son époux un peu plus de vingt. Elle reçut deux habits complets, l'un vert, l'autre écarlate, avec une fourrure de menu vair, une couronne d'argent du prix de vingt florins d'or, un lit et tout ce qui convenait à une nouvelle mariée de son rang. Son frère Jean, damoiseau, n'était pas encore établi, et Marguerite, sa sœur, venait de prendre le voile. Depuis quelques années, les papes avaient fixé leur résidence à Avignon, où ils tenaient une cour brillante. Laure, que le rang de son mari obligeait d'y paraître, en fut le plus bel ornement, et sut conserver sa vertu dans une ville où une affluence continuelle d'étrangers de tous les pays avait introduit une extrême corruption de mœurs. Parmi ces étrangers, on remarquait le jeune Pétrarque, dont la famille, chassée de Toscane par les guerres civiles des guelfes et des gibelins, était venue chercher un asile dans le comtat Venaissin. Ce fut le 6 avril 1327, lundi (et non pas vendredi) de la semaine sainte, que Pétrarque, âgé alors de vingt-trois ans, rencontra Laure pour la première fois dans l'église des religieuses de Ste-Claire, et conçut dès ce moment pour elle cette passion aussi forte que constante dont il n'est plus permis de révoquer en doute la réalité, et qui fit à la fois le bonheur, le tourment et la gloire de la moitié de sa vie (*voy.* PÉTRARQUE). Quoique cette passion se ressentît de la galanterie chevaleres-

(1) Les terres de Vaucluse et de Cabrières, séparées par une montagne très-escarpée, n'ont jamais été possédées par les maisons de Noves et de Sade. Suivant l'abbé Costaing de Pusignan, dont nous réfuterons le système sur Laure avant de finir cet article, elles appartenaient toutes deux à la famille de Baux; suivant d'autres, Vaucluse dépendait des évêques de Cavaillon, et Cabrières faisait partie des domaines de la maison de Chabaud.

(2) Amsterdam, 1764-67, 3 vol. in-4°.

(3) Dans sa *Vie de Pétrarque*, imprimée à Parme (et Paris), 1778, in-8°, en tête de son *Génie de Pétrarque*, et réimprimée à Avignon, 1804.

(4) *Del Petrarca*, etc., Florence, 1797, in-4°.

(5) *Pétrarque à Vaucluse et Retour de la fontaine de Vaucluse*, in-8°, Paris, 1803, Avignon, 1805.

(6) *Description de la fontaine de Vaucluse*, Avignon, 1804, in-12.

(7) L'auteur d'une traduction en vers de quelques poésies de Pétrarque, imprimée à Paris, 1818, 2 vol. in-12, a renouvelé toutes ces erreurs et embrouillé encore plus la matière en transportant la scène des amours de Pétrarque tantôt à Cabrières, tantôt à Vaucluse, tantôt à Avignon, sans doute pour y mettre plus de piquant et de variété. On voit les mêmes contes répétés en partie dans la *Minerve*, n° 55, février 1819.

(8) Et non pas *Audiffret*, comme on le dit dans le Dictionnaire historique de Chaudon, dans celui de Prudhomme, etc. La famille Audiffret (*Audiffredi*), originaire d'Italie et fixée à Barcelonnette dès le 13e siècle, ne s'établit en Provence, en Dauphiné et dans le comtat Venaissin qu'au 16e siècle.

(1) Ce faubourg, arrosé par la Sorgue, qui vient de Vaucluse, a été depuis renfermé dans l'enceinte d'Avignon; et le nom du *Portail peint*, qui séparait alors la ville du faubourg, est resté à une partie de ce quartier.

(2) La plupart des anciens biographes et commentateurs de Pétrarque font naître Laure en 1314. Si une Laure de Chabaud est née à Cabrières cette année, ce n'est pas celle qui fut aimée de Pétrarque. Il faudrait supposer qu'elle se serait mariée à onze ans et qu'elle n'en aurait eu que douze ou treize lorsque Pétrarque la connut, ce qui est absolument invraisemblable. Ce poëte assure d'ailleurs qu'elle n'avait qu'un petit nombre d'années de moins que lui.

Digitized by Google

que, elle ne tenait en rien de l'amour platonique : les sens y entraient pour beaucoup. Pétrarque nous apprend lui-même dans ses *Dialogues avec St-Augustin* qu'il aima « l'âme et le corps de « Laure ». Il y peint la violence des désirs qu'il éprouvait près d'elle et loin d'elle, ses vains efforts pour la séduire, ceux qu'il fit inutilement pour combattre, pour étouffer un amour sans espoir. Il y atteste aussi qu'il n'obtint jamais la moindre faveur de cette belle, et il rend un hommage éclatant à sa vertu. On ne peut douter néanmoins que Laure ne fût flattée en secret des hommages du jeune poëte ; mais l'amour de ses devoirs, le soin de sa réputation triomphèrent toujours de sa vanité. Polie, aimable avec lui, lorsqu'elle ne voyait rien dans ses empressements qui dût l'alarmer, elle le traitait avec sévérité toutes les fois qu'il essayait de lui déclarer ses feux. Elle l'évitait avec un soin extrême, et quand elle ne pouvait le fuir, un voile officieux venait alors au secours de sa pudeur. Chanter dans ses vers l'objet dont il était charmé, s'efforcer de lui plaire, suivre Laure aux promenades publiques et dans les assemblées, se plaindre de ses rigueurs, chercher à combattre, à oublier une passion malheureuse par les conseils qu'il demandait à l'amitié, par les distractions que lui procurait le commerce des muses, par de fréquents voyages en France, en Allemagne, en Italie et surtout à Vaucluse : telle fut à peu près pendant vingt et un ans la vie de Pétrarque. Contenir dans les bornes du respect un amant qu'entraînait un tempérament de feu ; le ramener par un mot, un geste, un regard, lorsque, livré au désespoir, il semblait près de se rebuter, de s'éloigner pour toujours ; ce fut par cette continuelle alternative de rigueurs et de marques d'intérêt si bien exprimées dans les vers de Pétrarque ; ce fut par ce petit manége de coquetterie que, sans faire la moindre brèche à son honneur, Laure sut retenir dans ses fers pendant ce long intervalle l'homme le plus ardent et le plus impétueux. Mais, disons la vérité, Laure ne recevait point Pétrarque chez elle ; les mœurs de son siècle s'y opposaient et l'humeur jalouse de son mari ne l'aurait pas souffert. Peut-être eût-elle succombé si elle se fût souvent trouvée en tête-à-tête avec un amant si aimable, si passionné. Depuis son mariage, elle habita constamment Avignon, résidence de son beau-père Paul de Sade, dont la famille avait donné son nom à un quartier alors inhabité, qu'elle possédait près du Rhône, dans la partie basse de cette ville (1) et au-dessous du palais que les papes venaient d'y bâtir. C'était du haut de ce rocher, sur lequel existe encore cet antique palais, que Pétrarque s'enivrait du plaisir de voir Laure se promenant dans ses jardins. Il s'enthousiasma comme amant pour le laurier, qu'il aimait déjà comme poëte. Le nom, la vue de cet arbre lui rappelaient Laure et le faisaient tressaillir. Il se plaisait à le cultiver, à le multiplier, surtout à Vaucluse, où il se retira pour la première fois en 1334, non pour se rapprocher de Laure, mais pour la fuir, et pour chercher dans cette sauvage et délicieuse solitude un repos qu'il n'y put goûter. Laure, attaquée cette année d'une maladie épidémique qui exerça de grands ravages dans Avignon, fut en danger de perdre la vie : elle en réchappa, et Pétrarque ne l'en aima que davantage. Mais les agitations que lui causaient les vicissitudes continuelles de sa passion singulière le déterminèrent à partir pour l'Italie l'année suivante ; il en revint en 1337, et alla s'établir à Vaucluse, où il acheta une petite propriété. Poursuivi par le souvenir de Laure, il faisait de fréquents voyages à Avignon, et la rencontre de cette belle détruisait toujours ses vaines résolutions de l'oublier. En 1339, le peintre Simon de Sienne (1), appelé pour embellir le palais pontifical d'Avignon, fit le portrait de Laure et le donna au poëte, avec lequel il était lié et qui l'en récompensa par deux sonnets. Laure consentit-elle à se laisser peindre pour son amant ? Pétrarque obtint-il seulement du peintre une copie du portrait que lui avait commandé la famille de Sade ? ou bien la figure de Laure frappa-t-elle assez les yeux et l'imagination de Simon pour qu'il pût, après l'avoir vue, en fixer les traits sur la toile ? c'est ce que l'on ignore ; mais il est certain qu'il en fit, dans la suite, la figure principale de plusieurs tableaux, notamment sous la voûte du péristyle de l'ancienne église métropolitaine d'Avignon. Lorsque Pétrarque, en 1342, revint dans cette ville, le front ceint du laurier poétique qui lui avait été décerné à Rome dans le Capitole l'année précédente, Laure cessa de le fuir et le traita plus favorablement, flattée sans doute de l'éclat de son couronnement, ou peut-être touchée de la constance d'un amant qu'une longue absence lui avait rendu plus cher. Pétrarque la vit plus souvent et fit des promenades moins fréquentes et moins longues à Vaucluse. Ses vers, répandus dans toute l'Europe, avaient rendu célèbre la beauté de son amante. Tous les étrangers de marque qui venaient à la cour du pape voulaient voir Laure. Charles de Luxembourg (depuis l'empereur Charles IV) y étant arrivé en 1346, parmi les fêtes qu'on lui donna, il y eut un bal où étaient réunies toutes les beautés de la ville et de la province. Charles, ayant aperçu Laure, écarta par un geste les autres dames, s'approcha d'elle et lui

(1) Ce quartier, qui portait alors le nom de Sade, embrassait tout le terrain qu'occupent aujourd'hui les rues entre les portes de l'Oule, du Rhône et l'église de la Madeleine.

(1) Improprement appelé Simon Memmi par Vasari (voy. SIMON MARTINI). On doit ici rectifier une autre erreur commise d'après Vasari, qui a dit, et d'après lui on a répété, que Simon de Sienne avait reproduit le portrait de Laure dans une figure de la *Volupté* du son tableau de *Sancta Maria Novella* de Florence ; ce qui ne peut être, car Simon ne vint à Avignon que plusieurs années après l'exécution de cette peinture, qui était terminée dès 1332. G—CE.

Digitized by Google

baisa les yeux et le front. Tout le monde applaudit, et Pétrarque, suivant sa coutume, composa sur cet événement un sonnet, où il témoigne à la fois sa joie et sa jalousie de cet hommage public rendu aux charmes de sa belle. Déjà cependant le temps, les fatigues réitérées de la maternité, des ennuis domestiques, tels que l'humeur bizarre de son époux et l'inconduite de sa fille aînée, avaient altéré les traits de cette femme intéressante. Quelque surprise involontaire se mêlait à l'admiration de ceux qui la voyaient alors pour la première fois. « Eh quoi! dit un autre grand « personnage, c'est là cette merveille qui fait « tant de bruit et qui a tourné la tête à Pétrar- « que! » On peut voir à l'article de ce poëte les époques et les motifs de ses divers voyages en Italie. Ce fut à la fin de septembre 1347 qu'il alla faire ses derniers adieux à sa chère Laure. Il la vit dans un cercle de femmes; elle était sérieuse et pensive, sans perles, sans guirlandes, sans parure. Ses yeux exprimaient la crainte d'un mal qu'elle ne sentait pas encore. Son amant, ému jusqu'aux larmes, se retira sans parler en s'efforçant de les cacher. Laure le suivit avec un regard si tendre, si honnête, si pénétrant, qu'il resta gravé dans sa mémoire et dans son cœur. De tristes pressentiments semblaient leur dire qu'ils ne se verraient plus. Une peste affreuse venue de la Chine, après avoir ravagé l'Asie et les côtes d'Afrique, pénétra en Sicile et se répandit bientôt dans toute l'Europe, qu'elle désola pendant trois ans (1). Elle se manifesta dans Avignon en janvier 1348 et y emporta, dit-on, cent vingt mille âmes dans l'espace de sept mois (2). Tous ceux qui en étaient attaqués mouraient en trois jours. La belle Laure sentit les atteintes du mal le 3 avril : la fièvre continue, le crachement de sang, qui en étaient les premiers symptômes, ne laissant aucun espoir à cette femme dont la santé délicate était encore épuisée par des couches fréquentes et par les chagrins, elle se prépara tranquillement à la mort, fit son testament le même jour et reçut les sacrements. Ses parents, ses amies, bravant la contagion, pleuraient autour de son lit et lui prodiguaient leurs soins. Laure assise, l'air calme et serein, recueillait déjà en silence les fruits d'une vie innocente et pure. Elle expira sans agonie le 6 avril à six heures du matin, âgée d'environ 40 ans : et vers le soir, suivant ses dernières volontés, son corps fut porté à l'église des Frères Mineurs (les Cordeliers) et enterré dans la chapelle de la Croix, où était la sépulture de la maison de Sade. Des songes sinistres, d'effrayantes visions, avaient préparé Pétrarque à ce coup terrible, qu'il apprit à Parme. S'il ne succomba pas à sa douleur, s'il survécut à l'objet de son amour, ses souvenirs, ses regrets, ses chants, s'en nourrirent sans cesse. Supérieur à tous les poëtes italiens qui l'avaient précédé dans les vers qu'il composa pendant la vie de Laure, il se surpassa lui-même dans ceux qu'il fit après sa mort. Le 6 avril 1351, se rappelant que ce jour venait pour la troisième fois depuis qu'il l'avait perdue, il fixa ce funeste anniversaire dans un sonnet qui finit par ces mots : « Ah! « qu'il était beau de mourir il y a aujourd'hui « trois ans! » Une douleur vraie, touchante et profonde, mais toujours ingénieuse et poétique, distingue toutes les pièces qu'il composa depuis la mort de Laure. Quoiqu'il cherche à s'y rappeler les moindres circonstances qui peuvent lui prouver qu'elle l'a aimé, il lui rend un hommage plus pur, une sorte de culte, dont il a laissé un monument solennel dans la note suivante, écrite en latin de sa propre main et collée au bois de la reliure d'un *Virgile* manuscrit (1). Nous faisons usage de la traduction de Ginguené. « Laure, « illustre par ses propres vertus et longtemps « célébrée par mes vers, parut pour la première « fois à mes yeux au premier temps de mon ado- « lescence, l'an 1327, le 6 du mois d'avril, à la « première heure du jour (six heures du matin), « dans l'église de Ste-Claire d'Avignon, et dans « la même ville, au même mois d'avril, le même « jour 6 et à la même heure, l'an 1348, cette « lumière fut enlevée au monde lorsque j'étais à « Vérone, hélas! ignorant mon triste sort. La « malheureuse nouvelle m'en fut apportée par

(1) L'histoire, depuis le déluge universel, ne fournit point d'exemple d'un fléau aussi général et aussi meurtrier. Les annales de tous les peuples en font mention, et s'accordent sur les phénomènes qui précédèrent cette horrible calamité et sur ses suites épouvantables. Le monde entier fut dévasté. Un feu sorti de la terre ou tombé du ciel consuma dans la Tartarie plus de cent lieues de pays, dévorant les hommes, les animaux, les arbres et jusqu'aux pierres. Des tremblements de terre, des inondations, les tempêtes eurent lieu en divers endroits. Des nuées d'insectes venimeux infectèrent l'atmosphère. Dans ces climes contrées de l'Asie tous les hommes moururent de la contagion, et les femmes, saisies de rage, se mangèrent les unes les autres. Boccace, dans son *Décameron*, trace un tableau touchant de l'état de Florence, sa patrie, dans cette conjoncture désastreuse. Il décrit les symptômes de la peste, les précautions d'une partie des habitants, l'insouciance des autres, les diverses impressions que l'attente de la mort faisait sur tous, les excès, les crimes auxquels un grand nombre se livrait. « Quelque parti que l'on « prît, ajoute-t-il, on ne mourait ni plus ni moins : en tous « lieux, la peste enlevait les uns et laissait les autres. Nulle « méthode sûre. Les médecins n'y comprenaient rien : et ce qui « est bien plus étonnant, ils en convenaient eux-mêmes. » Dans le même temps, les Anglais dévastaient le nord de la France. « Toutefois, dit Mézerai, ni le fléau de la peste ni celui de la « guerre ne corrigèrent point notre nation. Les danses, les pom- « pes, les jeux et les tournois continuaient toujours. Les Français « dansaient, pour ainsi dire, sur le corps de leurs parents. »

(2) Ce nombre peut paraître incroyable dans une ville qui ne contient à peine aujourd'hui la cinquième partie. Mais il faut remarquer qu'Avignon était alors la capitale de la chrétienté, et que le séjour des papes y attirait une multitude d'étrangers. Une partie des habitants des campagnes s'y étaient aussi réfugiés pour échapper à la contagion.

(1) Ce Virgile, qui avait appartenu à Pétrarque, et qui offre des vignettes de la main du peintre de Laure, passa depuis dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, où il fut conservé jusqu'en 1796. Il y est retourné en 1815, après avoir été dix-neuf ans à la bibliothèque de Paris. L'authenticité de la note en question est maintenant établie d'une manière irréfutable. M. l'abbé Arnavon a dit que ce Virgile n'est jamais venu en France, qu'il n'a point été encaissé à Milan, qu'il a disparu en Italie; qu'au lieu de ce manuscrit, qu'il a demandé vainement à la bibliothèque de Paris, on y a vu le Virgile de Florence ou celui du Vatican. Il s'est trompé : les conservateurs et employés supérieurs de la bibliothèque de Paris nous ont assuré y avoir vu le Virgile de Milan et la la note de Pétrarque. Elle est tout entière de la même écriture que celles qui sont sur les marges du volume.

Digitized by Google

« une lettre de mon ami Louis : elle me trouva « à Parme, la même année, le 19 mai au matin. « Ce corps, si chaste et si beau, fut déposé dans « l'église des Frères Mineurs le soir du jour même « de sa mort. Son âme, je n'en doute pas, est « retournée... au ciel, d'où elle était venue. Pour « conserver la mémoire douloureuse de cette « perte, j'éprouve un certain plaisir mêlé d'amer- « tume à écrire ceci; et je l'écris préférablement « sur ce livre, qui revient souvent à mes yeux, « afin qu'il n'y ait plus rien qui me plaise dans « cette vie, et que, mon lien le plus fort étant « rompu, je sois averti par la vue fréquente de « ces paroles et par la juste appréciation d'une « vie fugitive, qu'il est temps de sortir de Baby- « lone; ce qui, avec le secours de la grâce di- « vine, me deviendra facile par la contemplation « mâle et courageuse des soins superflus, des « vaines espérances et des événements inattendus « qui m'ont agité pendant le temps que j'ai passé « sur la terre. » Quand on a lu ces lignes touchantes d'un grand homme studieux et sensible sur ce qui était sans cesse l'objet de ses méditations, de ses tristes et doux souvenirs, douter de son amour pour Laure, de la nature de son amour, douter qu'il y ait eu une Laure au monde, ce serait supposer qu'il était fou de s'occuper d'un être imaginaire ou d'une femme morte depuis plus de dix ans. Le portrait de Laure, répandu dans les vers de son amant, est à l'abri des outrages du temps. En le dépouillant des exagérations poétiques, on voit qu'elle dut être une des plus belles et des plus aimables femmes de son siècle. Mais, avec des traits fins et réguliers, elle n'avait pas cependant ce *profil grec* que les artistes regardent comme le prototype du *beau idéal*. Aussi les portraits, les camées, les gravures qui la montrent en profil, ne donnent qu'une idée très-imparfaite de sa beauté, en ce qu'ils ne peuvent rendre le charme de sa physionomie. Le nez de Laure est le seul de ses traits dont Pétrarque n'ait point parlé, sans doute parce qu'il n'avait pas sujet de le louer (1), et sa réticence sur ce point prouve qu'il ne l'a pas flattée sur les autres. Elle avait les yeux brillants et tendres; mais il n'apprend pas s'ils étaient noirs ou bleus (2). Sa bouche, bien dessinée, n'offrait que des perles et des roses. Son visage était plutôt rond qu'ovale : elle avait les sourcils noirs, les cheveux blonds, la peau d'une blancheur éblouissante, le teint animé des plus agréables couleurs, la taille fine, souple et légère; les épaules, le cou, les mains, les doigts, les pieds, admirables; sa démarche était noble et majestueuse, son air céleste, ses regards pleins de douceur, de gaieté, de candeur. La grâce la plus séduisante régnait dans toute sa personne. Rien de si expressif que sa physionomie, de si angélique, de si enchanteur que le son de sa voix. Les deux Nostradamus ont dit, et, sur un témoignage aussi suspect, Duverdier, Lacroix du Maine et une foule de biographes et de compilateurs ont répété que Laure faisait des vers et qu'elle était au nombre des dames qui composaient la *cour d'amour* (1). La chose a pu être vraie à l'égard de Stéphanette Ganthelmy, dame de Romanil, qui paraît avoir épousé Barthélemy de Sade, oncle du mari de Laure; mais quant à celle-ci, le silence de Pétrarque est une preuve du contraire. Si Laure avait cultivé la poésie, si elle avait été de la *cour d'amour*, nul doute que son amant ne l'eût célébrée sous ces deux rapports et n'en eût fait une dixième muse, lui qui a loué la mélodie du chant de sa belle, dont le nom lui a fourni tant d'allusions avec l'arbre chéri du dieu des vers! Quoique simple dans ses goûts, dans ses plaisirs, dans sa manière de vivre, Laure, à la cour du pape, dans les fêtes et dans les cercles des cardinaux et des prélats, ne se distinguait pas moins par l'élégance de sa toilette que par sa beauté; mais l'éclat et la richesse de son costume, conformément aux usages du temps, étaient particuliers à une dame mariée d'un haut rang et non pas à une demoiselle. C'est donc à tort que le P. Niceron, que Bimard de la Bastie, ont prétendu que Laure était fille; que Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, et Villaret, l'un des continuateurs de l'*Histoire de France*, ont avancé que le pape Benoît XII, voulant persuader à Pétrarque de l'épouser, lui promit des dispenses pour qu'il pût conserver ses bénéfices. Les regrets de la mort de Laure ne laissèrent pas des traces bien profondes dans le cœur d'un époux à qui elle avait donné onze enfants, dont neuf survécurent à leur mère, six garçons et trois filles. Soit indifférence, soit habitude d'un bonheur dont il avait joui vingt-trois ans avec une femme si parfaite, bonheur qu'il espérait retrouver dans un nouvel hyménée, Hugues de Sade n'attendit pas la fin de son deuil, et, sept mois et demi après, il épousa, le 19 novembre 1348, Verdaine de Trente-Livres, dont il eut encore trois fils et trois filles. Il fit son testament en 1364, perdit dans cet intervalle trois des fils qu'il avait eus de Laure, et mourut peu d'années après, laissant une fortune très-considérable. C'est de Hugonin ou Hugues III, fils aîné de Laure et de Hugues II, que descendent les trois branches

(1) Louis Gandini, dans une *Dissertation* imprimée à Venise en 1581, prétend que Laure avait le nez *scemetto*, ce qui passe, dit-il, pour une beauté en France. Ce mot qui signifie *creux, rompu*, donne l'idée d'un nez retroussé et séparé du front par une cavité. C'est en effet à peu près la forme que présente du nez de Laure le portrait que nous donnons ici d'après ceux que nous regardons comme originaux ou copies sur l'original.

(2) L'abbé de Sade, qui pense que Laure avait les yeux noirs, n'explique pas assez clairement le *bianco e nero* de Pétrarque. Nous croyons au contraire qu'elle avait les yeux bleus, d'après l'allégorie où ce poëte la compare à une maison dont le toit est d'or, les murs d'albâtre, les portes d'ivoire et les fenêtres de *saphir*.

(1) On sait que ces tribunaux où présidait la beauté, où régnait la galanterie, où la tendresse et l'amour étaient dédaignés, s'ils n'étaient pas assaisonnés par l'esprit, produisirent cent agréables disputes sur le mérite intrinsèque des hommes, dont le sexe en était exclu.

Digitized by Google

de la maison de Sade, encore existantes aujourd'hui, et qui ont produit plusieurs hommes distingués dans l'Eglise, la magistrature, les armes et les lettres (*voy.* SADE). En 1533, des antiquaires, parmi lesquels était un grand vicaire du cardinal de Médicis, archevêque d'Avignon, occupés de recherches sur la belle Laure et sa famille, obtinrent la permission de faire ouvrir son tombeau. Après avoir levé une grande pierre sans inscription, où étaient deux écussons effacés par le temps et surmontés d'une rose, on trouva quelques petits ossements et une mâchoire entière, auprès de laquelle était une boîte de plomb fermée avec un fil de fer. Cette boîte contenait un parchemin plié et scellé de cire verte, avec une médaille de bronze représentant une femme qui se couvre le sein, entourée de cette légende : M. L. M. J., qui fut interprétée ainsi par conjecture : *Madonna Laura morta jace*. Sur le parchemin était un sonnet italien signé de Pétrarque, mais que, d'après sa médiocrité, on a supposé plus vraisemblablement être de l'un de ses amis. Cette découverte fit du bruit. François Ier, passant par Avignon en septembre 1533, voulut voir le tombeau de Laure. Il lut le sonnet et le remit dans la boîte, avec l'épitaphe qu'il composa pour cette belle (1). Il ordonna de lui élever un mausolée, pour les frais duquel il affecta mille écus. L'architecte fut désigné. Les mots suivants devaient y être gravés : *Victrix casta fides;* mais ce monument n'a jamais été exécuté, quoique Marot, Mellin de St-Gelais, l'abbé Lenglet et plusieurs poëtes et historiens en aient fait honneur à ce monarque. Depuis la découverte du tombeau de Laure, les voyageurs ne manquaient pas de le visiter (2); on leur montrait la boîte, la médaille, le sonnet italien et les vers de François Ier; mais tout cela a disparu. Vers l'an 1730, un frère Bassi, sous-sacristain des cordeliers, vendit la boîte et la médaille à des seigneurs anglais. Le sonnet sur parchemin, qui avait passé entre les mains de l'abbé de Sade, et les titres dont il avait donné les copies dans son ouvrage, ont été enlevés en 1791, lors du pillage du château de Saumane, dans le comtat Venaissin, où étaient les archives de sa famille. L'église des Cordeliers, le tombeau de Laure, ont été détruits, et il n'en reste absolument aucun vestige (1). Les cendres de cette femme vertueuse ont été dispersées. En 1804, M. le baron de Stassart, préfet de Vaucluse, fit transporter à l'ancienne église métropolitaine d'Avignon la pierre sépulcrale de Laure, qui depuis a été rendue à la famille de Sade. Les faits que nous venons de rapporter, généralement accrédités et adoptés aujourd'hui par tout ce qu'il y a d'hommes érudits en Europe, et appuyés par la plus grande partie des ouvrages de Pétrarque, par la fameuse note de son *Virgile*, par le contrat de mariage de Laure de Noves, par son testament et ceux de son père, de son beau-père, de son mari, par le procès-verbal d'ouverture de son tombeau (2), etc.; tous ces faits, disons-nous, sont rejetés comme faux par l'abbé Costaing de Pusignan, conservateur des musées d'Avignon, et membre de l'académie de cette ville, mort en 1820, auteur de *la Muse de Pétrarque dans les collines de Vaucluse, ou Laure des Baux, sa solitude et son tombeau dans le vallon de Galas*, Paris et Avignon, 1819, in-12 de 308 pages, y compris la dédicace et le discours préliminaire. Dans cet ouvrage, il entreprend de prouver que Laure appartenait à l'illustre maison des Adhémar, qui a fourni les princes d'Orange et les comtes de Grignan. Suivant lui, une branche cadette de cette famille avait acquis, dans le 11e siècle, la vicomté de Cavaillon, dont dépendaient les seigneuries de Saumane, Vaucluse, Lagnes et Cabrières, et qui était entrée par les femmes dans la maison des Baux, l'une des plus anciennes de Provence. Laure était Adhémar par sa mère et Baux par son père. Le nom de Laure était exclusivement dévolu aux femmes de la maison d'Orange, dit l'abbé Costaing, qui en compte quatre depuis l'an 1270, jusqu'à Laure des Baux, qu'il fait naître à Saumane ou à Vaucluse l'an 1305 (3). Il prétend qu'elle passa toute sa vie au sein de sa famille dans cette partie du comtat Venaissin; qu'elle garda le célibat; qu'elle avait vingt et un ans lorsque Pétrarque la rencontra pour la première fois, en juillet 1326 (4), et qu'il la vit pour

(1) Cette épitaphe a été imprimée mal à propos dans les œuvres de Clément Marot, qui, dans les vers suivants, prouve qu'elle est de ce monarque :

O Laure, Laure ! il t'a été besoin
D'aimer l'honneur et d'être vertueuse ;
Car François, roi, sans cela n'eût pris soin
De l'honorer de tombe somptueuse,
Ni d'employer sa dextre valeureuse
A, par écrit, ta louange coucher ;
Mais il l'a fait, pour autant qu'amoureuse
Tu as été de ce qu'il tient plus cher.

Voici les vers de François Ier :

En petit lieu compris, vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée.
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'aymant de l'aymée.
O gentille âme étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant !
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

(2) Le chancelier de L'Hôpital, dans la relation de son voyage en Provence, qu'on trouve dans une de ses épîtres en vers latins, parle ainsi du tombeau de Laure :

At tibi si monumenta placent antiqua, videbis
Felicem Lauræ tumulum, cineresque beatos
Laudibus, ingeniique et summi carmine vatis.

(1) Le vandalisme n'a pas respecté davantage le tombeau du brave Crillon, qu'on voyait dans la même église.

(2) Ces pièces officielles se trouvent textuellement dans l'ouvrage de l'abbé de Sade.

(3) Ce nom n'était cependant pas inconnu aux autres familles à la même époque. La réalité de Laure de Noves, que l'abbé Costaing affecte de nommer toujours madame de Sade, est établie sur des preuves plus authentiques que sa Laure des Baux; et Vellutello découvrit l'extrait de baptême d'une Laure de Chabaud, née à Cabrières en 1314, qu'on a crue longtemps avoir été celle de Pétrarque.

(4) Cette première rencontre, en 1326, contredit formellement la note du *Virgile*, dont les dates ne sont pas contestées par l'abbé Costaing, qui se trompe évidemment sur ce point. Il contredit aussi Pétrarque sur l'âge de Laure, qui était plus jeune

Digitized by Google

la seconde fois le 6 avril 1327, non pas dans l'église de Ste-Claire d'Avignon, mais dans les environs de la fontaine de Vaucluse. L'abbé Costaing suppose à Pétrarque un amour purement contemplatif pour Laure. Il ajoute que ce poëte, admis dans la famille de cette fille pieuse, y trouva le calme que donnent la vertu et l'amour de Dieu; que Laure des Baux mourut en odeur de la plus haute sainteté dans le vallon de Galas, le 6 avril 1348, non pas de la peste, qui, dit-il, n'avait pas encore pénétré dans le Comtat, mais d'une phthisie pulmonaire (1); que le rôle de Pétrarque à l'égard de cette vierge s'est réduit à celui de panégyriste de ses vertus; que la sainteté de Laure, seul et véritable motif de l'attachement du poëte, explique sa longue persévérance à la chanter. Enfin l'abbé Costaing assure avoir découvert dans ce même vallon de Galas, à une demi-lieue de Vaucluse et de Saumane, le tombeau de cette Laure, qu'il regarde comme celle qui a été aimée et chantée par Pétrarque. C'est une espèce de chaumière dont les murs, épais de quatre pans (trois pieds), sont percés par des ouvertures étroites et oblongues, comme les soupiraux des étables. L'intérieur est bâti en pierres blanches, et présente dans son architecture, ses pilastres et ses corniches, l'ordre toscan. On y voit une inscription gravée en style lapidaire, sur laquelle on ne distingue que le mot *Nicola*, et que l'abbé Costaing a traduite ainsi fort arbitrairement : *L'an* 1411 *de l'ère du Seigneur, Joannacci Nicolas, évêque, a restauré ce sépulcre sacré*. Ce Joannacci, dont le nom n'est indiqué que par un I, et la qualité par un E, est supposé par le traducteur être un évêque de Cavaillon. On voyait aussi sur la porte de l'édifice un écusson sculpté en relief, portant une étoile à huit rayons triangulaires (2); en bas, deux tiges de fleurs d'oranger à cinq pétales, et leur fruit au milieu commençant à se former (3); quelques vestiges d'un cornet se montrant à l'opposé. Ce sont les armoiries de Laure des Baux, de la maison d'Orange, dit en terminant l'abbé Costaing, qui, de concert avec le maire de Vaucluse, propriétaire de cet édifice, a fait placer l'écusson sur les murs intérieurs, pour empêcher que le temps ou la malveillance n'achèvent de les détruire. Cet antiquaire prétend que l'abbé de Sade, l'abbé Roman, son abréviateur, et plus de quinze auteurs étrangers, se sont égarés en suivant la tradition fondée sur la découverte du tombeau de Laure à Avignon; que les poésies et les autres œuvres de Pétrarque ont toujours été traduites ou imitées par l'enthousiasme et la partialité; que lui seul en a trouvé la véritable clef (1). A l'appui de son système, il soutient que dans ses poésies le nom de Laure désigne un *laurier à pommes d'or* (un oranger); aussi, par une interprétation forcée, il rend toujours les mots *laurus*, *alloro* (laurier), par *oranger*, et les mots *formosus*, *decorus* (beau), par Baux. Parmi les sonnets italiens et surtout les églogues latines de Pétrarque qu'il a traduits, il a choisi de préférence les morceaux où se trouvent ces mots et celui de *rutilus* (couleur d'or), afin de multiplier ses allusions à la maison d'Orange. Mais il a grand soin d'écarter ceux qui lui sont contraires, ainsi que les Dialogues avec St-Augustin, et les Lettres où l'amoureux poëte peint le trouble de son cœur et les combats de ses sens. Il supprime les détails sur la toilette élégante et recherchée de Laure, détails qui seraient incompatibles avec la simplicité d'une vierge pieuse et solitaire, et qui n'appartiennent qu'à une femme mariée; l'entrevue et la singulière accolade de Charles IV; l'aventure de Laure qui, se baignant dans une fontaine, fit jaillir l'eau avec ses mains pour se dérober à la vue de Pétrarque. Enfin, il ne dit rien du poëme intitulé *le Triomphe de la chasteté*, composé après la mort de Laure, dans lequel son amant lui donne pour cortége des femmes mariées, Lucrèce, Pénélope, Judith, Didon, etc. (2). Cet abbé, d'un caractère mélancolique et misanthrope, ne connaissait nullement le cœur humain. Il attribue un étrange motif à la dernière séparation de Laure et de Pétrarque. Le poëte, dit-il, affligé de la voir se consumer par une maladie de langueur incurable, partit pour l'Italie afin de n'être pas témoin de ses derniers moments. Il n'ose pas entièrement nier l'authenticité de la fameuse note du Virgile de la bibliothèque Ambrosienne; mais il prétend que cette note a été altérée et surchargée, et que dans l'origine on n'y voyait ni la rencontre de Laure avec Pétrarque dans l'église de Ste-Claire, ni le lieu de sa mort, ni le lieu de sa sépulture (3). Au reste, ce qu'il dit de la vie, de la mort et du tombeau de Laure dans le vallon de Galas, il le fonde sur la onzième églogue latine de Pétrarque, intitulée *Galatea*, qu'il écrit ainsi

de peu d'années que ce poëte. Si Laure des Baux naquit en 1308, elle n'avait qu'un an de moins que Pétrarque; ce n'est donc pas celle qu'il a aimée.

(1) Dans ses *Dialogues avec St-Augustin*, Pétrarque dit que Laure était épuisée par des couches fréquentes; car on ne peut rendre le mot abrégé *plubus* que par *partubus* et non *perturbationibus* (passions), comme l'ont prétendu certains commentateurs, et encore moins par *plysmatibus* (crachats), comme le traduit l'abbé Costaing, qui veut prouver que Laure est morte pulmonique.

(2) Cette étoile à huit rayons passa depuis dans les armes de la maison de Sade, en 1401, lorsque l'antipape Benoît XIII lui eut cédé le château de Saumane, après l'extinction de la famille des Baux, en 1373.

(3) Ces fleurs, à en juger par la gravure du monument, jointe à l'ouvrage de l'abbé Costaing, ressemblent moins à des fleurs d'oranger qu'à cent autres fleurs à cinq pétales.

(1) L'abbé Costaing ne s'attache pas lui-même fort littéralement au texte. Il y corrige au besoin des mots et des vers entiers, d'après un manuscrit qu'il prétend avoir sous les yeux.

(2) Si Laure eût été fille, le poëte lui eût donné des vierges pour compagnes et eût intitulé son poëme le *Triomphe de la virginité*. Il l'appelle toujours *mulier*, *femina* en latin; *donna*, *madonna* en italien; jamais *virgo*, *puella*, *virgine*, *donzella*. Il se plaint de la jalousie qui le prive de voir cette belle; et le jaloux ne peut être que le mari. Tout cela concorde avec le grand nombre d'enfants que Laure de Noves eut d'Hugues de Sade, et détruit entièrement le système du célibat de Laure.

(3) Cette assertion est fausse; voyez la note ci-dessus sur le Virgile de Milan et sur la note de Pétrarque.

Digitized by Google

Galas Theas (la sainteté de Galas). Il nous apprend qu'après la mort de cette vierge, une abbaye érigée dans les lieux qui l'avaient vue naître, vivre et mourir, subsista jusqu'au 16e siècle, et que les guerres de religion obligèrent alors les recluses de se retirer à Cavaillon. Il est donc évident que Laure des Baux, si elle a existé, n'a pas été la Laure aimée de Pétrarque. Cependant quoique sa réalité ne nous paraisse pas suffisamment démontrée par l'abbé Costaing, nous ne la nions pas formellement. Il serait possible, en effet, qu'une vierge nommée Laure des Baux eût vécu dans la solitude de Vaucluse avec son père et son frère, et que le rapport du nom de cette sainte fille avec celui de Laure de Noves ait fait rechercher à Pétrarque la société d'une famille paisible et honnête, où, pendant ses différents séjours dans cette retraite, il trouvait des distractions et des consolations contre l'amour qui le tourmentait. Il est encore possible qu'il ait composé quelques vers en l'honneur de cette seconde Laure. Mais, en général, les poésies de Pétrarque sont si remplies d'allusions et d'allégories, qu'on peut y voir tout ce qu'on veut, comme dans le Cantique des cantiques, et dans les Prophéties de Nostradamus. S'il paraît singulier que deux Laures, chantées par ce poëte, soient mortes le même jour et la même année, l'une à Avignon, l'autre à Galas; si le tombeau de cette dernière a été réellement reconnu près de Vaucluse; s'il appartient véritablement à une Laure quelconque, il n'est pas moins étonnant que l'abbé Costaing, dans quelques promenades à Vaucluse, y ait découvert des faits et des monuments qui ont pu échapper aux recherches de Vellutello, de Beccadelli, de Suarès, de Bimard de la Bastie, de Ménard, de l'abbé de Sade, de Guérin, de l'abbé Roman et surtout de l'abbé Arnavon, qui, longtemps curé de Vaucluse avant la révolution, ne dit pas un mot dans ses deux ouvrages sur cette fontaine, ni du vallon, ni de l'abbaye de Galas, ni du prétendu tombeau (1). L'opinion que Laure appartenait à la famille de Sade existe depuis plus de trois cents ans; l'abbé de Sade a seulement prouvé qu'elle n'y est entrée que par alliance, et qu'elle était de la maison de Noves. L'abbé Costaing s'élève seul contre cette opinion. Ses raisons ne nous ont point paru convaincantes, et nous doutons qu'elles aient fait beaucoup de prosélytes dans le département de Vaucluse. — Il n'est pas bien certain que le temps nous ait transmis les traits de la belle Laure. Tomasini, dans son *Petrarcha redivivus*, Padoue, 1650, in-4°, a fait graver quatre portraits de cette dame. Le premier, que l'on voit au frontispice, est en pied; il a quelque rapport avec le suivant, qui est à la page 88; mais la figure en est moins allongée, les traits moins aigus. Tomasini prétend que le second a été gravé d'après une copie du portrait de Laure peint par Simon de Sienne, donné par Pétrarque à la maison Colonne, et dont François Vidua, jurisconsulte et antiquaire de Padoue, avait une copie qui ressemblait à un autre portrait qu'on voit à Arqua, où Pétrarque mourut. Ces faits sont révoqués en doute par l'abbé de Sade. Le troisième portrait, placé à la page 112 du *Petrarcha redivivus*, et le quatrième, qui forme cul-de-lampe à la fin de l'ouvrage, ont été gravés d'après une copie remise au cardinal Barberini par Richard de Sade, depuis évêque de Cavaillon, et faite sur un portrait qu'on a vu fort longtemps au château de Saumane, appartenant à la maison de Sade, et dont les couleurs étaient presque effacées par le temps. Cet ancien portrait pourrait bien être l'original ou du moins la copie de celui que Simon fit à Avignon. L'abbé de Sade l'a fait graver au frontispice et aux vignettes de ses Mémoires sur la vie de Pétrarque. Ce même portrait, ayant été prêté par son frère, grand prieur de Malte, à un étranger, disparut et passa en Angleterre vers 1780. Celui qu'on voyait avant la révolution dans le cabinet du marquis de Crochant, à Avignon, est sans doute une copie du précédent. On le trouve gravé en tête de la *Vie de Pétrarque* par l'abbé Roman, publiée par l'Athénée de Vaucluse, Avignon, 1804, in-18. La parfaite analogie de ces deux derniers portraits avec le troisième et le quatrième du *Petrarcha redivivus*, et avec le nez *scarezzo*, attribué à Laure dès 1581, nous porte à croire qu'il faut y chercher la véritable ressemblance de l'amante de Pétrarque, et qu'on peut regarder comme apocryphes, 1° les deux jolis camées du cabinet des médailles de la bibliothèque de Paris, où la figure, qu'on dit aussi être celle de Pétrarque, est représentée avec de la barbe, ce qui est un anachronisme; 2° la gravure prétendue de Laure que l'on conserve au cabinet des estampes de la même bibliothèque, et qui a servi de modèle à celle qui décore la traduction de M. Léon de St-Geniès; 3° les deux premiers portraits du *Petrarcha redivivus;* 4° celui qu'on voit en tête du premier volume de l'édition de Pétrarque due à Castelvetro, Venise, 1756, in-4°, et qu'on dit avoir été gravé d'après un ancien original de Gentile-Bellini, existant au palais Nani à Venise; 5° celui qu'on a gravé, nous ignorons d'après quel modèle, dans la *Galerie historique* de M. Landon et dans les *Voyages en France* par la Mésangère. Tous ces portraits, donnant à Laure un nez aquilin plus ou moins allongé, sont absolument contraires à l'idée qu'on doit se former de la beauté et surtout de la physionomie de cette femme. Le portrait que l'abbé Costaing a joint à son ouvrage ne ressemble à aucun des autres, quoiqu'il dise l'avoir dessiné lui-même d'après ceux qui sont restés en Italie. Il n'a pas mieux réussi dans celui de Pétrarque. Il s'est trompé d'ailleurs en avançant que ce fut

(1) Le nom même de Galas ne se trouve point sur la carte de Cassini.

Digitized by Google

après la mort de Laure que le peintre Simon de Sienne fit son portrait : cet artiste était mort quatre ans avant Laure. Il existe depuis longtemps à Florence, dans la famille Peruzzi, un petit bas-relief en marbre blanc représentant Pétrarque et Laure, derrière lequel on lit ces mots : *Simon de Senis me fecit sub anno Domini* M. CCCXLIIII. Quoique l'abbé de Sade ne croie pas à l'authenticité de ce morceau de sculpture, et que la figure de Laure y paraisse beaucoup plus grasse que dans tous ses autres portraits, celui-ci nous semble montrer quelque ressemblance avec ceux que nous sommes portés à regarder comme originaux, ou du moins copiés sur l'original. Si l'artiste italien a sculpté ce bas-relief six ans après le premier portrait qu'il fit de Laure, cet intervalle a suffi pour justifier l'embonpoint qu'il lui a donné dans le second. Celui-ci est gravé dans le 2e volume du *Pétrarque* de Castelvetro, Venise, 1756, et dans les Mémoires de l'abbé de Sade (1). Outre les ouvrages que nous avons cités, on peut consulter sur Laure les *Mémoires* de Bimard de la Bastie et celui de Ménard, dans la collection de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce sujet a aussi été traité en roman. M. Paccard a donné les *Amours de Laure et Pétrarque*, Paris, 1814, 2 vol. in-12, et *Pétrarque solitaire*, suite du roman précédent, 1816, 2 vol. in-12. Madame de Genlis a également publié *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, 2 vol. in-12. A—T.

NOVI (Paul de) est désigné dans Moréri (édition de 1759) par le nom de Paul de Nove, et dans quelques historiens par celui de Paul de la Noue. Il ne faut pas s'étonner de l'ignorance où nous sommes sur l'époque de sa naissance, puisque ce doge de Gênes ne fut longtemps qu'un simple teinturier en soie inconnu jusqu'en 1506. A cette époque, les Génois, cédant aux sourdes menées du pape Jules II, qui avait cependant de grandes obligations à Louis XII (*roy*. ce nom), roi de France, se révoltèrent contre ce prince. En vain Louis tente la voie de la douceur pour les ramener à leur devoir. Excités par les émissaires du pape, qui voulait chasser tous les princes étrangers de l'Italie pour la conquérir à son profit, les Génois, qui, d'abord soulevés contre la noblesse, avaient créé huit magistrats avec le titre de *tribuns du peuple*, tirés tous des familles roturières, persistèrent dans leur révolte, fomentée en outre par la politique de l'empereur. Aux armes de France abattues et foulées aux pieds, on substitua celles de l'empire. Ce fut dans de telles circonstances que Paul de Novi devint duc de Gênes avec le titre de doge, honneur qu'il devait bientôt payer de la vie. Déjà, au commencement de l'année suivante, les Français étaient chassés de Gênes, et plusieurs places se trouvaient au pouvoir des rebelles. Mais la ville de Monaco fut le terme des progrès des Génois. Après un siége de trois mois, ils furent contraints de se retirer. Cependant Louis XII partit de Grenoble, le 3 avril 1507, avec une armée de 50,000 hommes. Le nouveau doge, suivi de ses 8,000 révoltés, sans discipline et qui prirent la fuite au premier choc, ne pouvait tenir tête longtemps au monarque français. Gênes ne tarda pas à se rendre à discrétion au cardinal d'Amboise, à qui le roi avait renvoyé les parlementaires. Chaumont, gouverneur de Milan et chef de l'expédition, désarma les bourgeois ; et, le 28 avril 1507, Louis XII entra dans la ville en vainqueur irrité, tandis que Paul de Novi, voyant ses affaires désespérées, se sauvait en Corse. Un capitaine de galère, nommé Préjent, se rendit dans cette île et en revint aussitôt après avoir gagné, à force d'argent, un commerçant génois qui lui livra le fugitif. Guichardin assure que Paul de Novi s'était retiré à Pise, et que dans le trajet de cette ville à Rome, où il voulait se réfugier, il fut vendu aux Français par un corsaire qui avait servi comme soldat sous ses ordres. Quoi qu'il en soit, le prisonnier ne languit pas dans les fers ; son procès fut bientôt terminé, et, le 5 juin de la même année 1507, il fut décapité sur la place du Palais, expiant ainsi une usurpation peut-être involontaire. Ses biens furent confisqués au profit du roi. Mais, achevant ce drame sanglant par un acte de clémence qui convenait mieux à sa bonté naturelle, le vainqueur fit donner la meilleure partie des biens à la femme du criminel ; car elle s'était toujours opposée à la rébellion, et elle avait désavoué publiquement les démarches séditieuses de son mari. La proscription dont Paul de Novi périt victime s'était étendue à une soixantaine de coupables, parmi lesquels il faut compter Demetrio Justiniani, qui fut également mis à mort, en avouant que le pape avait beaucoup contribué à la révolte de Gênes par ses intelligences avec les rebelles. N-F-E.

NOVIDIUS (Ambroise), de Forenza, dans la Pouille, cultivait à Rome la poésie latine sous les pontificats de Léon X, d'Adrien VI, de Clément VII et de Paul III, et il a dédié à ce dernier son poëme intitulé *Sacrorum Fastorum libri* XII, dont le principal mérite est son extrême rareté. Il a eu la prétention de faire pour Rome chrétienne ce que pour Rome païenne avait fait Ovide. L'édition originale de ce poëme a paru à Rome en 1547, in-4°. Il a été réimprimé à Anvers en 1559, in-12 ; cette réimpression, sans

(1) Ce bas-relief a 8 lignes d'épaisseur, 6 pouces de hauteur, et chacun des deux portraits a 4 pouces et demi de largeur. Bindo Peruzzi l'annonça pour la première fois en 1753. M. Vincent Peruzzi, son fils, l'ayant apporté à Paris en 1820, a publié une brochure en italien sous ce titre : *Notizie sopra due piccoli ritratti in basso relievo rappresentanti il Petrarca e madonna Laura*, Paris, 1821, in-8° de 29 pages, avec le *fac-simile* des inscriptions qu'on lit au bas et derrière. Il entreprend de prouver que non-seulement Simon de Sienne a sculpté ce bas-relief, mais qu'il n'a point aucun autre portrait de Laure pour Pétrarque, qui préférait la sculpture à la peinture. M. Peruzzi dit que ce marbre a été acquis par un de ses ancêtres, ami de Pétrarque, en 1380, six ans après la mort du poëte ; et il ajoute que la figure de Laure y paraît plus usée que l'autre à force d'avoir été baisée.

Digitized by Google

être commune, est moins rare. Les malheurs du temps avaient retardé la publication de l'ouvrage de Novidius ; il se plaint aussi beaucoup des entraves que lui avait suscitées l'envie. Sous son portrait, gravé en bois, on lit ces fières paroles : *Invide, non tibi, sed posteris, meo labore, meis sumptibus* (Envieux, non point pour toi, mais pour la postérité, par mes peines et à mes frais). Le calendrier placé en tête du poëme est curieux pour la connaissance de quelques usages locaux de l'Eglise de Rome. Novidius avait déjà publié à Rome en 1538, in-12, un poëme latin intitulé *Consolatio ad Romanos* (*Post direptionem*), ainsi qu'une pièce de vers assez longue adressée à son protecteur Alexandre Farnèse, et intitulée *Calor ex aucta mercede*. L'auteur promet de faire progressivement mieux à mesure qu'il sera mieux récompensé. Trois distiques, adressés *ad eundem, si majora dederit*, finissent par ce pentamètre :

Quique modo Ambrosius sum tibi, Homerus ero.

M—ON.

NOVIKOV (Nicolai-Ivanovitch), écrivain et philanthrope russe, naquit le 27 avril 1744 à Tikhvensk près de Moscou. Quoique ses parents fussent riches, son éducation fut assez négligée, circonstance alors commune parmi la noblesse des provinces moscovites; mais à dix-huit ans, étant entré au service du gouvernement, il conçut pour les lettres et pour l'étude un goût des plus vifs. Afin de s'y livrer plus exclusivement, il rentra dans la vie privée, et il ne tarda pas à se faire connaître par un ouvrage intitulé *le Peintre* (*Zhivopisetz*); c'était une imitation du *Spectateur* anglais, inférieure sans doute à l'œuvre si spirituelle, si judicieuse d'Addison et de Steele, mais offrant toutefois des portraits finement et agréablement tracés, une critique amusante des travers de l'époque. Fort bien accueilli, *le Peintre* a joui d'une vogue durable qu'attestent de nombreuses éditions. Un travail d'un autre genre, un *Essai d'un dictionnaire des auteurs russes*, a conservé bien des noms à l'égard desquels on possède peu de renseignements. Protégé par Catherine, qui affectait d'encourager les littérateurs, Novikov s'établit à Moscou, où son activité trouva un vaste champ à exploiter. Il fonda, avec l'autorisation du gouvernement, une société typographique ayant pour but de publier et de répandre dans l'empire des livres utiles et à bon marché; il propagea la circulation des journaux, il introduisit dans le régime des écoles d'importantes améliorations. Lorsque survinrent les orages de la révolution française, tous les rois sentirent leurs trônes ébranlés, et la protection accordée aux propagateurs des lumières se changea en méfiance et en persécution. L'impératrice prêta l'oreille à des dénonciations qui représentaient Novikov et ses amis comme partageant les principes des jacobins. Il reçut l'ordre de se retirer dans une province écartée, et la société typographique fut dissoute. Paul, étant monté sur le trône, mit fin à l'exil de Novikov; mais celui-ci vécut éloigné du monde et livré à des réflexions mystiques jusqu'à ce que la mort vint le frapper dans son lieu natal, le 11 juillet 1818. Sous le rapport de l'activité, des services rendus, du bon sens pratique et original, il a été comparé à Franklin. Il possédait l'art d'enflammer le zèle de ceux avec qui il était en rapport; mais ses travaux philanthropiques ne lui valurent, comme il arrive le plus souvent, que des déboires et la perte de sa fortune. Il mourut pauvre, et ce fut la suite de son désintéressement qu'il portait à l'extrême. Entre autres services qu'on lui doit, il ne faut pas oublier ses efforts pour l'étude sérieuse de l'histoire, étude alors fort négligée; il entreprit en 1773 une précieuse collection de documents historiques intitulée *Ancienne bibliothèque russe*, et ce recueil, d'abord en dix volumes, finit par en remplir trente. Z.

NOVIOMAGUS. *Voyez* Bronchorst.

NOVION (le comte Jean-Victor de), né à Laon d'une famille de robe, était capitaine d'infanterie et chevalier de St-Louis quand la révolution survint. Député suppléant de la noblesse du Vermandois aux états généraux, il remplaça en 1790 le comte de Miremont, démissionnaire; et, siégeant constamment au côté droit, votant contre les innovations, il signa la protestation des 12 et 15 septembre 1791. Il émigra peu de temps après la session, passa à Londres, et y fut employé par le gouvernement dans un comité de police chargé de surveiller ses compatriotes émigrés. Un peu plus tard, il se rendit en Portugal, où il obtint la faveur du ministre des finances, don Rodrigue de Souza. Il n'y avait alors aucune police nocturne à Lisbonne : cette grande ville n'était pas même éclairée. Novion témoigna au prince régent son étonnement de ce qu'une police préservatrice n'était pas encore établie dans la capitale de son royaume; il proposa ses services pour en organiser une, et son projet, favorablement accueilli, le fit investir d'une grande autorité. Il s'occupa d'abord de la formation d'un corps de troupes, moitié cavaliers, moitié fantassins, à l'instar de l'ancien guet de Paris ou de notre gendarmerie, et dont les hommes, choisis dans les régiments de la ligne, ne furent admis que sur des attestations de probité et de bravoure. Ce fut au moyen de ce corps d'élite, qui prit le nom de *garde royale de police*, qu'il commença l'œuvre de sécurité générale qu'il avait entreprise. Ses premiers efforts furent impuissants. Les nombreuses patrouilles qui parcouraient les rues arrivaient bien sur les lieux où l'on volait, elles étaient sur la place où un assassinat venait de se commettre; mais il était déjà trop tard : le crime était consommé et le criminel avait fui. Le comte de Novion demanda alors et il obtint que, comme dans toutes les

Digitized by Google

villes du monde policé, il fût placé des réverbères à des distances convenables. Mais les malfaiteurs les brisaient ; on se vit contraint de les faire garder. L'audace des brigands n'en paralysait pas moins les bonnes intentions du ministre de la police. Bien décidé à triompher de tous les obstacles, Novion eut recours à un dernier moyen. Les habitants furent prévenus que la garde de police ferait feu sur tous ceux qui tenteraient, à son approche, de fuir le lieu d'une scène tragique. Les citoyens paisibles durent se ranger dans les enfoncements des portes ou se coucher à terre afin d'éviter la rencontre des balles ; si le voleur ou l'assassin veut en faire autant, il sera facile aux témoins de l'action ou au patient lui-même de le désigner. Le plus souvent les malfaiteurs chercheront à s'éloigner ; c'est alors qu'ils seront le plus souvent atteints. On ne tarda pas à ressentir l'heureux effet de cette mesure... La plupart de ceux qui tombèrent sous les coups de la garde étaient des laquais à livrée dorée, des serviteurs de grande maison. L'entreprise du comte de Novion n'eut pas d'ennemis plus obstinés que les grands seigneurs, parce qu'ils fondaient une partie de leurs revenus sur ces odieuses fraudes nocturnes. Mais leur résistance échoua contre une volonté forte ; et l'on put enfin circuler librement et à toute heure dans une ville où les étrangers affluent de tous les pays. Un Français fugitif, qui avait à lutter contre une foule d'hommes puissants, opéra seul cette révolution importante ; et le nom de Novion, cité dans tous les journaux, devint bientôt européen. C'est en 1804 que l'émigré laonnais payait, par cette utile institution, l'asile que lui donnait le Portugal. Lorsqu'en novembre 1807 la cour se fut embarquée pour le Brésil, le comte de Novion, avec les 1,200 hommes de la garde de police, eut à contenir pendant deux jours une population de 300,000 âmes. Il maintint la tranquillité par des mesures à la fois sages et énergiques. Grâce à ses soins, elle ne fut pas troublée davantage à l'approche de l'armée française, quoiqu'on eût à craindre que la circonstance ne favorisât les entreprises des mécontents et ne réveillât les espérances des malfaiteurs. Le comte de Novion, qui avait ordre de la régence de maintenir la tranquillité et de ne faire aucune résistance contre les Français, remplit également cette double mission ; et le faible corps d'armée à la tête duquel Junot pénétra dans la ville ne fut point attaqué, lorsqu'il aurait pu l'être avec une grande supériorité de forces. Le comte de Novion fit voir que, dans la terre de l'exil, la patrie était toujours présente à sa pensée. Ses services ne furent pas moins utiles aux vainqueurs qu'aux vaincus. Il remplit dans Lisbonne la place de commandant d'armes, et quand la fortune nous devint contraire, en 1814, il rentra en France avec le grade de colonel. Il est peut-être le seul émigré qui, avant que les Bourbons eussent recouvré leur héritage, ait revu la terre natale, plus qualifié qu'il ne l'avait quittée. Le gouvernement portugais l'avait récompensé de ses services par le grade de maréchal de camp et par la décoration de l'ordre du Christ. Il exerça en France, depuis le retour de l'ancienne dynastie, les fonctions de grand prévôt du département de l'Aisne. Il était âgé de 70 ans quand la mort l'enleva à sa famille, le 18 juillet 1825. Parmi les ouvrages qu'on peut consulter sur ce qui doit le faire vivre dans l'histoire, nous nous bornons à citer la *Statistique du Portugal*, les *Victoires et conquêtes*, le *Journal de l'empire du 3 mars* 1808, et la Relation de l'expédition d'Espagne et de Portugal par le général Thiébault. M—D j.

NOVION. *Voyez* POTIER.

NOVIUS (QUINTUS), poëte comique romain, vécut du temps de Sylla. On ne connaît aucune des particularités de sa vie, qui s'écoula dans les luttes et les travaux du théâtre. Son nom est presque constamment associé dans les auteurs anciens à celui de Pomponius de Bologne, autre poëte dramatique qui brillait à la même époque. L'un et l'autre excellèrent dans la composition des atellanes, sorte de pièces qu'ils perfectionnèrent au point d'en avoir fait un genre nouveau (Velleius Paterculus, lib. 2, cap. 9). Ces petites pièces, originaires d'Atella, s'étaient établies à Rome vers l'an 540 ; elles roulaient dans ces premiers temps sur des sujets agrestes, et ne peignaient guère que les mœurs des paysans de la Campanie. Elles étaient écrites ou plus probablement improvisées dans l'idiome osque, alors compris de tous. Les jeunes Romains ne souffrirent pas que les histrions s'emparassent de ce genre de spectacle (Tite-Live, lib. 7, cap. 2). Il fut permis aux citoyens de se livrer sous le masque à ce divertissement mimique sans encourir la note dont les censeurs frappaient les comédiens de profession. Pomponius de Bologne et Novius élevèrent ces petits drames d'origine italique presque à la hauteur de la comédie venue de la Grèce. Nous possédons les titres de quarante-trois atellanes de Novius, ainsi que de courts mais nombreux échantillons de ces pièces, lesquels nous ont été conservés la plupart par Nonius Marcellus. Ces fragments prouvent que les atellanes, qui eurent tant de vogue en Italie du temps de Sylla, étaient écrites en latin et que, si le dialecte campanien y conservait encore une place, ce n'était plus que dans certains rôles, tels que le Maccus, le Bucco, le Casnar, ces types impérissables de la bouffonnerie italienne, devenus de nos jours Cassandre, Paillasse et Polichinelle. Deux des atellanes de Novius, *Andromaque* et les *Phéniciennes*, font voir par leur titre et par quelques vers arrivés jusqu'à nous que les atellanographes parodiaient quelquefois les tragédies récemment traduites et importées d'Athènes et d'Alexandrie à Rome ; à peu près comme chez

Digitized by Google

nous, au dernier siècle, Arlequin et Gilles parodiaient à la foire les tragédies de Crébillon et de Voltaire. Quelques autres titres des pièces de Novius nous portent à croire que les partis politiques ne tardèrent pas à s'emparer de ce moyen de ridiculiser soit les institutions, soit les hommes qui prenaient part au gouvernement de la république. Dans le *Pappus præteritus* (le Vieux candidat éconduit), Novius paraît avoir représenté un vieillard qui échoue dans une élection. Aussi Jules-César, choqué de cette hardiesse, accorda-t-il toute sa faveur aux mimes qui jouaient à visage découvert et qui étaient soumis à l'autorité du préteur, à l'exclusion des acteurs d'atellanes qu'il trouvait apparemment trop indépendants et trop satiriques. Les petites pièces de Novius n'en conservèrent pas moins une grande réputation sous l'empire. Aulu-Gelle et Macrobe les mentionnent avec beaucoup d'éloges; un juge plus imposant, Marc-Aurèle, cite avec estime les *Atellanettes* de Novius, *Novianæ Atellaniolæ* (apud C. Front., lib. 2, epist. 8, ed. A. Maio). Enfin ces parades spirituelles, mais excessivement libres, n'étaient pas encore oubliées du temps de Tertullien. Cet orateur fait allusion à une pièce de Novius intitulée *les Foulons* (*De Pallio*, cap. 4). Il faut prendre garde de confondre, comme on a fait quelquefois, le poëte tragique et comique Cneius Nævius avec l'atellanographe dont nous venons de nous occuper. Nævius est antérieur à Novius de près d'un demi-siècle. M—G—N.

NOVOSILZOFF (le baron NICOLAS DE), diplomate russe, avait déjà rempli des missions importantes en Allemagne et en Angleterre, lorsque l'empereur Alexandre l'envoya auprès de Napoléon, à Paris, en 1805. S'étant arrêté à Berlin, il donna pour prétexte le besoin d'attendre de nouvelles instructions; mais il fut bientôt évident que sa mission, annoncée d'abord comme pacifique, avait un tout autre but, et qu'elle était au contraire destinée à former une nouvelle coalition contre la France. Cependant il ne réussit pas alors à faire entrer la Prusse dans cette alliance. L'Autriche seule s'y montra disposée, et ce fut par les arrangements secrets qu'il fit avec cette puissance que se prépara la campagne de 1805, qui devait être si funeste à l'empereur François. Lorsque le ministre russe partit de Berlin pour retourner à St-Pétersbourg, il envoya les passeports qu'il avait reçus de Paris, et il remit au ministre prussien une note où étaient exprimés tous les griefs de la Russie contre Napoléon, lequel, malgré ses promesses, réunissait chaque jour à son empire de nouveaux Etats (il venait d'établir en départements français l'ancienne république de Gênes). Cette note fut communiquée à tous les membres du corps diplomatique résidant à Berlin, si ce n'est à M. de Laforêt, ministre de France, qui la fit néanmoins bientôt connaître à son maître. Napoléon, fort irrité, y fit lui-même une réponse dans son journal officiel, et bientôt la guerre que devaient terminer la victoire d'Austerlitz et le traité de Presbourg en fut la conséquence. Le baron de Novosilzoff, revenu à St-Pétersbourg, y signa, concurremment avec le ministre Adam Czartorinski, un traité d'alliance entre la Russie et l'Angleterre, que l'on appela *le traité de concert* et dont le but était de réunir, indépendamment du roi de Prusse, un effectif de 500,000 hommes pour forcer la France à évacuer le nord de l'Allemagne, assurer l'indépendance de la Suisse, de la Hollande et même celle de l'Italie. On sait comment les puissances coalisées furent ensuite déçues de leurs espérances. Le baron de Novosilzoff continua de jouir de la faveur d'Alexandre; mais il ne fut plus possible à ce prince de l'envoyer auprès de Napoléon. Ce n'est qu'en 1814, après la chute de celui-ci, qu'il le nomma l'un de ses conseillers intimes, puis l'un des gouvernants du royaume de Pologne. Ce fut lui que l'on chargea dans ce pays de l'ouverture de plusieurs diètes. Son crédit parut diminuer après la mort d'Alexandre. Il mourut lui-même en 1838. Le baron de Novosilzoff était un des hommes les plus instruits de la Russie. Il présida dans diverses occasions l'académie des sciences de St-Pétersbourg, dont il était un des membres les plus distingués. M—D J.

NOWAÏRI (SCHEHAB-EDDYN-AHMED), fils d'Abdalwahhab, écrivain célèbre du 8e siècle de l'hégire, était surnommé *Beeri*, *Taimi* et *Kendi*. Le surnom de *Nowairi*, sous lequel il est le plus ordinairement désigné, nous persuade qu'il était né à *Alnowairèh*, village de la province de Balméça, en Egypte; et en effet, Soyouti le compte parmi les historiens qu'a produits l'Egypte. Il mourut en l'année 732 de l'hégire (1331-1332 de J.-C.), à l'âge de 50 ans environ. Nowaïri se distingua comme jurisconsulte de la secte de Schaféi et comme historien. Il avait aussi des connaissances en plusieurs autres genres, et l'on remarque qu'il avait une très-belle écriture. Il copia huit fois, dit-on, le grand Recueil de traditions, intitulé *Sahih*, et dont l'auteur est Bokharri; et il vendit chaque exemplaire mille pièces d'argent. Le seul ouvrage de Nowaïri qui nous soit connu est une sorte d'encyclopédie historique, intitulée *Nihayat alarab fi fonoun aladab*, c'est-à-dire Tout ce qu'on peut désirer de savoir concernant les différentes branches des belles-lettres. Elle forme dix volumes et est divisée en cinq *fenn* ou parties, dont chacune contient cinq livres. Reiske a donné un aperçu de ce grand ouvrage, dans ses *Prodidagmata ad Hadji califæ tabulas*, qui ont été imprimés à la suite de la Description de la Syrie d'Abou'lfeda (*Abulfedæ tabulæ Syriæ*), publiée par Kœhler, à Leipsick, en 1766. Quoique Nowaïri soit un écrivain assez moderne, c'est principalement pour ce qui concerne les antiquités des Arabes que son Recueil mérite d'être consulté. La bibliothèque de l'université de Leyde en possède un exemplaire complet. Il s'en trouve

Digitized by Google

quelques volumes détachés dans la bibliothèque de Paris et dans la bibliothèque de l'Escurial. Reiske a fait usage de l'ouvrage de Nowaïri dans ses notes historiques sur les Annales d'Abou'lfeda. Alb. Schultens, dans ses *Monumenta vetustiora Arabum*, publiés à Leyde en 1740, a inséré quelques poésies arabes tirées de Nowaïri. Il en a aussi extrait quelques morceaux relatifs à l'histoire ancienne des Arabes, qu'il a fait imprimer avec une traduction latine, et qui ont paru en 1786 à Harderwyck, dans le recueil intitulé *Historia imperii vetustissimi Joctanidarum in Arabia felici*. La partie de l'histoire de Nowaïri qui concerne la Sicile sous le gouvernement des Arabes a été publiée en arabe et en latin par le chanoine Gregorio Rosario dans le recueil intitulé *Collezione di cose arabe siciliane*, Palerme, 1790; et M. Caussin en a donné une traduction française, à Paris, en l'an 10 (1802), à la suite du Voyage en Sicile, dans la Grande-Grèce et au Levant, par le baron de Riedesel. M. Janus Lassen Rasmussen, dans l'ouvrage qu'il a mis au jour à Copenhague, en 1821, sous ce titre : *Additamenta ad historiam Arabum ante islamismum*, a donné en arabe et en latin un fragment de Nowaïri, qui a pour objet quelques coutumes remarquables des Arabes avant Mahomet. S. D. S-Y.

NOYER (Du). *Voyez* DUNOYER et LUCINGE.

NUBLÉ (Louis), avocat, né à Amboise au mois de janvier 1604, avait composé plusieurs ouvrages d'érudition que son extrême modestie l'empêcha de publier. L'auteur de la *Nouvelle bibliothèque de droit* parle d'un traité qu'il avait fait pour prouver que le péculat n'était pas punissable de mort, et d'une dissertation par laquelle il démontrait que les juges ne pouvaient pas prononcer la peine capitale dans tous les cas où elle n'avait pas été ordonnée par nos rois. Quelque temps avant sa mort, il avait achevé un traité sur la transsubstantiation que ses héritiers promirent de publier; mais ce projet est resté sans exécution. Quoique aucun des travaux de Nublé n'ait reçu de publicité, les éloges que tous les savants de son temps se sont plu à lui donner prouvent que parmi eux il occupait un rang très-distingué. Ménage, dans ses *Juris civilis amœnitates*, dit qu'il l'aima aussitôt qu'il l'eut connu, non-seulement à cause de sa vaste érudition et de la solidité de son jugement, mais encore pour sa probité et sa rare modestie. Adrien de Valois en fait le même éloge et ajoute qu'il n'était pas seulement savant, mais chéri de tous les savants. En effet, nous voyons qu'il fut en liaison intime avec le P. Sirmond, les frères Dupuy, Gassendi, Fabrot et Montmort, maître des requêtes. Plusieurs même lui ont dédié leurs ouvrages, tels que Pinson, ses *Notes sur la coutume de Bourgogne;* Ménage, ses *Aménités du droit civil;* Adrien de Valois, la *Vie de Henri*, son frère, et Launoy, son *Apologie pour Néfingus*, évêque d'Angers. En 1657, Nublé fut agrégé d'honneur parmi les docteurs de droit, en considération de son mérite. Il mourut à Paris, où il avait constamment demeuré, dans sa 83e année, le 14 juillet 1686, et fut inhumé dans l'église de St-Nicolas des Champs, où Pélisson, Ménage et mademoiselle de Scudéry lui firent ériger un monument. Buignon, conseiller d'Etat, fit son éloge. L-s-D.

NUCHÈSES. *Voyez* NEUCHAISES.

NUCK (Antoine), anatomiste, né en Allemagne vers 1660, s'établit d'abord à la Haye, où il exerça la médecine et la chirurgie avec succès, se livrant sans relâche aux recherches anatomiques les plus savantes. La réputation qu'il acquit sous ce rapport le fit appeler à Leyde, où il fut pourvu de la chaire d'anatomie et de chirurgie, et ensuite de la présidence du collége des chirurgiens. Indépendamment de ses leçons et de sa pratique, à ses travaux sur l'anatomie humaine il associa ceux de l'anatomie comparative. Il disséqua un très-grand nombre de sujets, dont il injectait les vaisseaux avec du mercure, les autres préparations usitées de nos jours étant alors inconnues. Les recherches multipliées de cet infatigable investigateur le rendirent célèbre et le placent parmi les médecins les plus remarquables du siècle où il vivait, et qui fut celui des plus grands progrès de l'anatomie. Nuck s'est surtout illustré par ses découvertes relatives aux glandes et aux vaisseaux lymphatiques. Il rectifia les erreurs de ses prédécesseurs sur les plus importantes parties de l'organisme animal, et fit connaître une foule de faits nouveaux et d'un grand intérêt, tant sous le rapport anatomique que sous celui de la physiologie. Si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à ces sciences en 1692, il est probable qu'il eût encore beaucoup contribué à leurs progrès. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De vasis aquosis oculi*, Leyde, 1685; 2° *De ductu salivali novo, ductibus aquosis et humore aqueo oculorum*, ibid., 1685, in-12; le même ouvrage, sous le titre de *Sialographia et ductuum aquosorum anatome nova*, ibid., 1695. Dans ce livre, Nuck décrit mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui l'appareil salivaire dans les animaux, et particulièrement dans le chien. Il démontra l'existence chez ce dernier d'une subdivision de la glande parotide, qui, située derrière l'orbite, donne naissance à un canal qui va percer le muscle buccinateur en même temps que le conduit de Sténon. Albinus s'est ensuite approprié sa découverte. Cet ouvrage, dans lequel Nuck expose le premier le procédé au moyen duquel on pratique la paracentèse de l'œil, contient encore la découverte qu'il fit d'abord dans les yeux des poissons, ensuite dans ceux de l'homme, des minces artérioles qui, partant de l'artère carotide, se réunissent en cercle autour de la cornée transparente, et sécrètent, suivant lui, l'humeur aqueuse contenue dans la chambre antérieure de l'œil. 3° *Adenographia curiosa et uteri fœminei anatome nova, cum epistola ad amicum, de inventis*

Digitized by Google

novis, Leyde, 1691, in-8°. Maurice Van Reversshost en a donné une édition en 1723, augmentée d'une intéressante dissertation de l'éditeur, intitulée *De motu bilis circulari*. Cet ouvrage, qui est le plus remarquable de tous ceux de Nuck, contient : 1. une liste complète et fort exacte des diverses espèces de glandes; — 2. une description des vaisseaux lactifères des mamelles de la femme, dans laquelle l'auteur démontre l'anastomose de ces vaisseaux avec les artères; il prouve qu'ils sont dépourvus de valvules et qu'ils se terminent par des canaux, au nombre de sept à onze dans chaque mamelon, et que ces derniers organes sont de structure fibreuse; c'est d'après ce fait qu'il veut expliquer leur érection; — 3. l'examen de la structure des glandes lymphatiques qu'il démontre être de nature fibreuse; — 4. une série de faits qui prouvent que les vaisseaux lymphatiques naissent des artères, qu'ils ne sont, en aucune manière, les vaisseaux extérieures des glandes, que leurs membranes jouissent d'une grande force dans certains endroits et que vraisemblablement il existe de ces vaisseaux dans l'encéphale, comme partout ailleurs; 5. l'auteur donne les preuves de l'existence des vaisseaux lymphatiques dans plusieurs organes, et part de là pour expliquer diverses maladies qui ne pourraient l'être sans cette connaissance. 4° *Operationes et experimenta chirurgica*, ibid., 1692, in-8°. Ce dernier ouvrage, qui a eu plusieurs éditions, atteste que Nuck s'adonnait avec un égal succès aux travaux anatomiques et à l'exercice de la chirurgie. Il décrit ici un procédé pour faire rentrer la hernie, lorsque la portion d'intestin qui la constitue ne peut point se réduire à cause du resserrement de l'anneau des muscles du bas-ventre; ce procédé consiste à dilater l'anneau en y introduisant le doigt. Nuck donne encore la description d'une machine fort ingénieuse, inventée par lui pour redresser le cou, lorsqu'il se porte d'un côté par la rétraction des muscles, comme cela peut avoir lieu à la suite de diverses maladies, telles que l'opisthotonos ou l'emprosthotonos, ou même une habitude vicieuse. On trouve encore dans le même livre la description d'un bandage fort ingénieux, qu'on emploie avec succès dans le cas d'incontinence d'urine, et qui, appliqué au pénis, aplatit et oblitère le canal de l'urètre. Nuck est le premier qui ait proposé un cornet acoustique tourné en spirale et monté sur un pied, et dont on se sert pour faciliter l'audition. On lui doit l'invention de plusieurs instruments pour l'extraction des dents. La chirurgie lui doit encore des travaux utiles sur les maladies des yeux, de l'oreille, sur le cancer, sur les meilleurs procédés relatifs à la ponction de la poitrine et de l'abdomen. Tous les ouvrages de Nuck, hors le premier, ont été réunis en 3 volumes in-12, Lyon, 1722. F—R.

NUENARIUS. *Voyez* NEUENAR.

NUERNBERGER (JOSEPH-EMILE), mathématicien et littérateur allemand, né à Magdebourg le 26 octobre 1779, mort le 6 février 1848 à Landsberg sur la Warthe, dans la Marche de Brandebourg. Il descendait d'une famille française protestante, qui, chassée de sa patrie par suite de la révocation de l'édit de Nantes, avait pris pour première résidence la ville de Nuremberg. Ses ancêtres adoptèrent par la suite le nom patronymique de cette ville pour nom de famille, car Nuernberger veut dire Nurembergeois. Le jeune Emile reçut sa première éducation à l'école du Dôme de sa ville natale. Un misérable ayant su s'emparer subrepticement de son héritage de famille, il dut renoncer aux études et servir dans les bureaux de poste de Magdebourg, Zerbst et Bernbourg, et enfin à Landsberg. C'est là que de 1806 à 1812 il fit la connaissance de Davout et, par son intermédiaire, de Napoléon Ier, et que, par sa connaissance du français, hérédi-taire dans sa famille, il sut se rendre utile aux deux nations. En novembre 1813, il passa à Leipsick comme secrétaire général des postes et enfin à Halle, où il fit des études classiques et mathématiques et où il prit en 1816 le grade de docteur en philosophie, par une thèse de mathématiques qui a fait époque en son temps. Nommé directeur des postes à Sorau en Silésie, il y continua ses occupations littéraires, troublées par des démêlés désagréables avec la clique de Mullner et compagnie. En 1829 enfin il reçut la direction générale des postes à Landsberg, où, par son mariage, il s'était déjà créé des relations de famille depuis 1812. Assuré de la protection du ministre Nagler, il y passa les derniers vingt ans de sa vie et mourut trois mois après avoir célébré le jubilé du cinquantième anniversaire de son entrée dans le service actif. Nuernberger est un des hommes peu nombreux qui s'appliquent avec le même succès aux sciences et aux lettres, et qui, avec cela, savent imprimer un cachet particulier à tout ce qu'ils écrivent. Il a traité d'une manière originale tant les mathématiques que la philosophie et les études classiques. Voici ses ouvrages : 1° *Théorie du calcul infinitésimal*, Berlin, 1812 (Nuernberger, par une méthode particulière à lui, arrive dans cet écrit aux mêmes résultats que l'illustre Lagrange dans sa Théorie des équations); 2° *Dernières raisons de l'analyse supérieure*, Halle, 1815; 3° *Recherches et découvertes dans l'analyse supérieure*, Halle, 1816 (thèse pour le doctorat en philosophie); 4° traduction en rimes allemandes de l'*Enéide* de Virgile, 4 parties, Berlin, 1821; 5° traduction des *Odes* d'Horace en rimes allemandes, 2 vol., 1825, ibid.; 6° traduction allemande des *Géorgiques* de Virgile, ibid., 1825; 7° traduction allemande des *Eglogues* de Virgile, ibid., 1828; 8° *Guirlande de romans et nouvelles*, ibid., 1830; 9° *Conversations et soirées astronomiques*, ibid., 1831; 10° traduction des *Métamorphoses* d'Ovide en iambes allemands,

Digitized by Google

ibid., 1831; 11° *Contes*, 2 vol., ibid., 1834; 12° *Rapports des sciences naturelles et commerciales*, ibid., 1837; 13° traduction allemande des *Elégies* de Tibulle, ibid., 1838; 14° *Rapports des voyages faits dans l'intérêt des observations astronomiques*, ibid., 1839; 15° *Sur la division de notre système planétaire en deux grands groupes naturels*, 2e édit., ibid., 1839; 16° *Vie intime de l'âme, ou Lettres sur l'immortalité, à une amie* (Emilie-Frédérique-Sophie Lehmann), ibid., 1839. Dans cet ouvrage Nuernberger, fort de ses connaissances mathématiques et astronomiques, tâche de donner une base scientifique aux aspirations pieuses de ceux qui rêvent le perfectionnement infini des âmes défuntes depuis la mort du corps jusqu'au jugement dernier. Il soutient que les âmes parcourent successivement toutes les planètes et étoiles fixes et que notre terre sera visitée par les âmes défuntes des habitants des autres planètes, qui, de leur côté, reçoivent la visite passagère de nos âmes après la mort du corps. L'auteur établit ainsi un lien à la fois physique et spirituel entre tous les corps du système solaire, et ces relations servent au perfectionnement de tous les êtres créés sur les divers astres. Dans la même année de 1839, Nuernberger publia encore : 17° les *Nouvelles et esquisses sérieuses*. Le sujet en est emprunté aux affaires de sa famille et aux événements de sa propre vie. Ainsi dans la nouvelle : *Image du moine*, il raconte l'émigration de ses ancêtres de France, tandis que dans le *Captateur d'héritages* il met en scène le malheureux qui lui vola son bien paternel. En 1842 il publia un volume intitulé 18° *Poésies sérieuses*. Il termina enfin cette vie laborieuse par son 19° *Dictionnaire populaire astronomique* (ouvrage qui perpétuera sa mémoire), 1 vol., 1844-1846. R—L—N.

NUGENT (Thomas), littérateur, né en Irlande, passa la plus grande partie de sa vie à Londres, où il mourut le 27 avril 1772. Il s'était particulièrement occupé de la langue et de la littérature françaises, et l'on a de lui un *Dictionnaire portatif français-anglais et anglais-français*, qui a eu un grand nombre d'éditions; et une *Histoire de la Vandalie*, 1776, 3 vol. in-4°. Il avait, dès 1766, fait un voyage sur le continent, afin d'y recueillir des matériaux pour cet ouvrage, qui est encore estimé, et offre des recherches importantes sur l'histoire ancienne de la Poméranie et des contrées voisines. On lui doit aussi les traductions suivantes : 1° *Principes de droit politique*, de Burlamaqui, 1752, in-8°; 2° *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, de Condillac, 1756, in-8°; 3° *Abrégé chronologique de l'histoire romaine*, de Macquer, 1759, in-8°; 4° *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, du président Hénault, 1762, 2 vol. in-8°; 5° *Voyages en Allemagne*, etc., 2 vol. in-8°; 6° *Histoire de France*; 7° *Nouvelles observations sur l'Italie*; 8° *Etat actuel de l'Europe*; 9° *Vie de Benvenuto Cellini*; 10° *Voyage à Londres*, par Grosley. Ces traductions sont estimées pour la fidélité et pour l'élégance du style. On a publié sous son nom une traduction de l'*Emile* de Rousseau; mais elle a paru trop défectueuse pour qu'on l'en regardât comme l'auteur. Th. Nugent n'était pas moins recommandable par son caractère modeste que par ses talents. — On l'a souvent confondu avec *Christophe* Nugent, médecin, membre de la société royale de Londres, et auteur d'un *Essai sur l'hydrophobie*, 1753. Celui-ci mourut le 12 novembre 1772. C'était un homme à la fois aimable et savant; il avait inspiré une haute estime au docteur Johnson, qui ne la prodiguait pas. Sa fille épousa le célèbre orateur Edmond Burke. L.

NUGENT (Robert Craggs, comte), homme d'Etat et homme de lettres, naquit en Irlande vers 1709 dans la foi catholique, qu'il abandonna par la suite pour embrasser le protestantisme, comme il déserta le parti tory pour se ranger parmi les whigs. Le prince de Galles, dont il fut ami jusqu'à sa mort, le nomma contrôleur de sa maison. Il fut sous différents ministères commissaire de la trésorerie en 1754, conseiller privé et vice-trésorier d'Irlande en 1759, commissaire du commerce et des plantations en 1766, et créé la première année baron Nugent de Carlanstou et vicomte Clare. Il représenta à différentes sessions du parlement St-Mawe's et Bristol, fut allié par trois mariages à plusieurs familles considérables, et il donna sa fille au comte Temple, l'un des plus riches particuliers de l'Angleterre. Il passait en 1784 pour le plus ancien des amis de Pope qui lui ont survécu. Il mourut le 13 octobre 1788. Nugent avait beaucoup de goût pour la poésie, qu'il avait longtemps cultivée. On a de lui un recueil d'*Odes et d'Epîtres*, publié en 1738; une *Ode au genre humain*, en 1741. On trouve dans ces productions de la verve et de l'indépendance, et elles ont mérité pour la plupart d'être réimprimées dans la collection de Dodsley. L.

NUGENT (George Grenville, de *Carlanstown*, lord), homme d'Etat anglais, né le 30 décembre 1788 à Buckingham-Castle, mort à Lillies-Bucks le 26 novembre 1851. Fils cadet du marquis de Buckingham et Chandos et de lady Marie-Elisabeth, unique héritière du comte Nugent, le jeune George hérita, le 16 mars 1813, du titre de sa mère, dont la réversibilité lui avait été accordée par une ordonnance royale en 1800. Elevé à l'université d'Oxford jusqu'en 1810, le jeune Nugent entra au parlement comme membre des communes pour Aylesbury, dès 1812. Son frère le duc de Buckingham était devenu ministériel en 1818, le comte Nugent n'en persista pas moins jusqu'à sa mort dans ses principes de whig extrême. Il arriva avec son parti au ministère en novembre 1830 comme un des lords de la trésorerie, et accepta en 1832 la charge de lord haut commissaire des Iles Ioniennes. Son administration s'étant passée sans embarras, Nugent s'en revint en Angleterre en 1835, avec la

Digitized by Google

décoration de grand-croix de St-Michel et de St-George. Il visita ensuite l'Espagne, où il embrassa chaudement le parti des ultra-libéraux. Econduit en 1837 et 1839 par les électeurs d'Aylesbury, et en 1843 par ceux de Southampton, il réussit cependant à se faire réélire en 1847 dans la première de ces deux cités. Lord Nugent, qui s'était fait aussi remarquer par sa défense chevaleresque de la reine Caroline, avait, le 6 septembre 1813, épousé lady Anne-Lucy, fille du général Vere Poncett. Sa femme étant morte sans enfants en 1848, le titre de comte et lord Nugent s'éteignit ainsi avec lord George. Les produits littéraires de cette plume aristocratique sont : 1° *Portugal*, poëme en 2 parties, 1812, in-4°; 2° *Oxford et Locke*, 1829 (cet écrit traite de l'expulsion de Locke de l'université d'Orford, qu'il venge en même temps des attaques de Dugald-Stewart); 3° *Mémoires de John Hampden*, 1832, 2 vol. in-8° : édition qui provoqua un échange de lettres piquantes entre Southey et lord Nugent; 4° *Pays classiques et sacrés*, 1843, 2 vol. in-8°; 2° édit., 1846, 2 vol. in-18; 5° *Légendes de Lillies* (résidence de la famille Nugent), publiées par lord et lady Nugent, 1845, 2 vol. R—L—N.

NUGNEZ. *Voyez* NUNNÈS et NONIUS.

NUMA POMPILIUS, législateur des Romains, était né, dit-on, à Cures, dans la Sabinie, le même jour que Romulus jeta les fondements de sa ville guerrière. Frappé de ses vertus, Tatius, roi des Sabins, lui donna sa fille unique pour épouse. Numa, tout entier à la simplicité des mœurs domestiques et aux besoins d'une vie méditative, demeura sur le sol natal pendant que son beau-père partageait l'autorité de Romulus. Son amour profond pour la justice, son respect pour les dieux, les paroles de paix qu'il semait au milieu de populations accoutumées à ne reconnaître d'autre droit que la force, l'environnèrent d'une vénération immense ; et comme les pensées dont il entretenait ses concitoyens ne pouvaient émaner dans leur opinion que d'une nature supérieure, ils publièrent qu'il était inspiré par la nymphe Egérie, et qu'il jouissait de communications intimes avec cette divinité. Il est curieux de voir Plutarque discuter avec bonhomie la vraisemblance de ces traditions populaires : Numa les favorisa par son goût pour la solitude et par ses habitudes de contemplation. Il vivait ainsi au milieu de ses champs, et entrait dans sa quarantième année, lorsqu'une députation vint lui annoncer que Rome le demandait pour roi. Depuis la mort de Romulus, les sénateurs créés par ce dernier avaient essayé d'accoutumer le peuple à les voir exercer tour à tour la souveraineté ; mais les Romains et la colonie des Sabins incorporée parmi eux s'étaient lassés de cet interrègne ; et, pour éviter les dissensions, on était convenu que les premiers auraient le choix du chef commun, mais qu'il serait pris dans les rangs des seconds. Numa ne renonça point sans quelque peine à sa retraite ; enfin l'ascendant qu'il avait obtenu sur ses voisins lui persuada qu'il parviendrait à amortir cet esprit inquiet et belliqueux, qui animait Rome naissante. Il ne voulut point se revêtir des marques de la royauté avant que le ciel, par la voix des augures, eût confirmé son élection : il connaissait l'effet merveilleux des croyances religieuses. Les 300 gardes dont s'était entouré Romulus, sous le nom de *Célères*, devenaient inutiles à un roi pacifique, qui se confiait à l'amour et au respect des sujets ; Numa supprima donc ce corps et se plut à créer une milice sacerdotale, avec le même soin qu'avait mis son prédécesseur à former des soldats. Les Saliens, le collége des Pontifes et les vestales, furent les plus remarquables de ses institutions religieuses. Il se réserva, comme pontife suprême, de régler tout ce qui concernait les dogmes et les rites. L'ombre qui couvrait les derniers instants de Romulus offrit à Numa un moyen facile de l'élever au rang des dieux : en lui consacrant un temple, il entoura d'un nouveau respect la majesté royale. L'importance qu'il attachait aux cérémonies, au silence, à un culte dégagé de toute représentation matérielle de la divinité, et plusieurs autres conformités de son système philosophique avec les idées de Pythagore, ont fait croire à divers historiens de l'antiquité, peu scrupuleux sur l'exactitude chronologique, que Numa avait puisé sa doctrine dans des conférences avec les sages de la Grande-Grèce, dont plus d'un siècle le séparait. On remarqua également dans les lois promulguées par ce prince quelques coutumes qui paraissaient empruntées à Lacédémone ; ce qui s'explique par l'origine lacédémonienne que s'attribuaient les Sabins. C'est à Numa que remonte la création des féciales, ministres du droit des gens, conservés par les Romains lorsqu'ils cherchèrent une nouvelle énergie dans un gouvernement démocratique. Attentif à éloigner des Romains tout ce qui pouvait alimenter la férocité de leurs mœurs, Numa substitua les offrandes de fruits, les libations de vin et de lait, aux sacrifices sanglants ; il consacra le culte du dieu Terme, et éleva un temple à la Bonne-Foi, apprenant aux Romains à regarder comme le plus sacré de tous le serment prononcé au nom de cette nouvelle divinité. L'agriculture fut ensuite l'objet de sa sollicitude ; il renferma dans des limites le territoire de Rome, agrandit l'enceinte de la cité en y comprenant le mont Quirinal, et partagea entre les plus pauvres citoyens la portion du sol que Romulus avait affectée au domaine public, convaincu que les soins de la vie rurale adouciraient leurs cœurs grossiers sans amollir leurs bras. Il prit en pitié le sort des esclaves ; et pour leur offrir une compensation de quelques jours, il institua les *Saturnales*, pendant lesquelles ils devenaient les

Digitized by Google

égaux de leurs maîtres. Une pensée politique plus élevée fut la répartition du peuple en corps de métiers; dans ces classes ainsi multipliées s'effaça la rivalité primitive des Romains et des Sabins, dont l'entière fusion ne se fût que lentement opérée sans ces morcellements salutaires. Numa établit la forme du mariage par confarréation, qui subsista longtemps après lui : il fixa la nubilité des filles à l'âge de douze ans, la durée du deuil pour les veuves à dix mois, et laissa, selon quelques-uns, aux époux la faculté du divorce. Il modifia la loi de Romulus qui autorisait les pères à vendre leurs enfants, exceptant de cette rigueur ceux qui se seraient mariés du consentement des pères. Sous Romulus, l'année civile commençait au mois de mars et n'en comprenait que dix en tout; Numa en ajouta deux autres, mais reporta le commencement de l'année au mois de janvier, en l'honneur de Janus, qui avait été comme lui un roi pacifique et bienfaisant, et auquel il éleva un temple. De même que la plupart des législateurs de l'antiquité, il sut faire de la religion la base la plus solide de ses conceptions politiques. Il eut recours aux prodiges, et ne craignit point d'imposer aux Romains une foi aveugle, en les soumettant à des règlements qui avaient pour eux un caractère occulte; par exemple, de sacrifier aux dieux célestes en nombre impair, et en nombre pair à ceux de la terre; de se tourner, pour la prière, d'orient en occident ou d'occident en orient; de ne point regarder derrière eux en sortant de leur maison. L'heureuse influence de ses réformes s'étendit à toutes les peuplades voisines : les habitudes hospitalières, les relations de commerce et d'amitié, remplacèrent l'avidité du butin et les excursions hostiles. Pendant les quarante-trois ans du règne de Numa la paix ne fut pas un seul instant troublée. Il mourut dans une vieillesse avancée, laissant un petit-fils en bas âge, Ancus Martius, qui régna sur les Romains après Tullus Hostilius. L'affluence des peuples alliés de Rome fut la plus belle pompe de ses funérailles. Il avait ordonné que les livres sacrés qu'il avait composés fussent, comme son corps, confiés à la terre, déclarant avoir laissé les ministres du culte dépositaires de sa doctrine. Selon l'historien Valerius Antias, ces écrits formaient deux parties : dans l'une étaient exposées les fonctions des prêtres, dans l'autre les notions philosophiques de la Grèce. Quatre siècles après, sous le consulat de Publ. Cornelius et de Marcus Bebius, une inondation extraordinaire mit à découvert les coffres où étaient renfermés, disait-on, le corps et les écrits du roi. Le corps ne s'y trouva plus, mais les livres étaient demeurés intacts. Le préteur Petilius fut chargé de les examiner; et, sur le rapport qu'il fit au sénat, on les brûla publiquement comme dangereux à répandre parmi la multitude. Plutarque a comparé Numa Pompilius à Lycurgue. *Voy.* Jacq. Meyer, *Delineatio vitæ gestorumque Numæ Pompilii*, Bâle, 1765, in-8°. Numa Pompilius a fourni à Florian le sujet d'un poëme en prose. F—T j.

NUMERIEN (Marcus Aurelius Numerianus), empereur, était fils de Carus, qui le déclara César en même temps que Carin, l'an 282. Numérien adressa à ce sujet au sénat une harangue qui fut trouvée si belle qu'on lui érigea dans la bibliothèque Ulpienne une statue avec cette inscription : « Au plus éloquent orateur de son « siècle (*Oratori temporibus suis potentissimo*). » La flatterie avait sans doute eu beaucoup de part à cet éloge; mais, si l'on en croit Vopiscus, Numérien n'en était pas tout à fait indigne. Ce prince, né avec d'heureuses inclinations, s'était appliqué dès son enfance à l'étude des lettres, et y avait fait des progrès remarquables. Calpurnius paraît avoir voulu le désigner dans le cinquantième vers de sa première *Eglogue*, où il peint un jeune enfant qui déclame en se jouant dans les bras de sa mère (1). Numérien réussissait également dans l'art difficile des vers; et l'on dit qu'il disputa la palme avec succès à Némésien, dont il nous reste des pastorales (*voy.* Némésien), et à Aurélien Apollinaire, poëte ïambique. Il accompagna son père dans la guerre contre les Sarmates, et le suivit dans son expédition contre les Perses. Carus étant mort, Numérien, accablé de douleur, laissa le commandement de l'armée à Arius Aper, son beau-père, et se tint renfermé dans sa litière pour donner un libre cours à ses larmes. Cependant Aper, soupçonné justement d'avoir avancé les jours de Carus (*voy.* l'*Hist. des emper.* de Crevier, t. 6, p. 120, édit. in-4°), n'hésita pas à commettre un nouveau crime pour s'assurer le trône : il fit assassiner Numérien et tint sa mort cachée plusieurs jours, attendant une occasion favorable pour se faire déclarer empereur. Mais les soldats, ayant appris par l'odeur qui s'exhalait de son cadavre, que Numérien n'existait plus, élurent à sa place Dioclétien, qui punit aussitôt Aper de sa perfidie en le poignardant (*voy.* Dioclétien). On place la mort de Numérien dans les premiers jours de septembre, en 284. Ce jeune prince, que ses vertus rendaient digne d'un meilleur sort, n'avait régné que huit ou neuf mois. Suivant Vopiscus, qui a écrit la *Vie* de Carus et celle de ses deux fils, Numérien avait laissé quelques harangues et des ouvrages remarquables (*Scripta nobiliora*), quoique écrits dans un style déclamatoire. On a des médailles de ce prince en toutes sortes de métaux. W—s.

NUNEZ-ALVARÈS-PEREIRA, l'un des plus grands hommes de l'histoire de Portugal, naquit vers le milieu du 14e siècle et porta les armes dès l'âge de quatorze ans. Il embrassa d'abord le parti d'Eléonore Tellez (*voy.* ce nom), femme du roi Ferdinand; mais quand il se fut convaincu

(1) *Maternis causam qui luxit in ulnis.*

Digitized by Google

que ce parti n'était pas celui de la patrie, il le quitta pour entrer dans le parti de don Jean (*voy.* Jean Ier), que le peuple et une portion de la noblesse avaient élu (1383) régent de Portugal. Etant venu trouver le régent à Lisbonne, il fut admis par ce prince au nombre des conseillers d'Etat. Ce fut en vain que sa propre mère vint le solliciter de reparaître sous les drapeaux que suivaient ses deux frères; Nunez resta fidèle à la cause que sa raison lui indiquait comme la plus juste. Pourvu, jeune encore, du gouvernement de l'Alentéjo, il força plusieurs places de cette province à reconnaître l'autorité du régent, et sut par son habileté gagner à la cause de ce prince la principale noblesse du pays. De retour à Lisbonne, il fut comblé de marques de reconnaissance de la part de don Jean. A cette époque de troubles, le Portugal était inondé de troupes castillanes, qui étaient accourues à la voix d'Eléonore Tellez, et dont les efforts tendaient à mettre sur le trône de Portugal Jean Ier, roi de Castille, en sa qualité d'époux de dona Béatrix, fille du feu roi Ferdinand. Nunez, s'étant remis en campagne, soumit bientôt au régent (1384) les villes de Montemayor et d'Evora; puis, apprenant qu'une nombreuse armée d'Espagnols, commandée par don Alvarès-Pereira, son frère, et par don Gomez de Barrosa, grand maître de l'ordre d'Alcantara, se disposait à venir assiéger Fronteira, il vole à sa rencontre et la défait entièrement dans la plaine d'Atoleiror. Cette victoire brillante et rapide attesta toute la puissance de son habileté et toute l'ardeur de son courage. Elle fut promptement suivie de la reddition d'Aronchez, d'Aleyrette et de Villa-Viciosa. Partout où Nunez se montre, la terreur accompagne ses pas, l'ennemi ou les rebelles posent les armes. Avant de revenir à Lisbonne, il montra jusqu'à quel point allait son désintéressement quand il s'agissait du bien de son pays et de son prince. Le comte de Gonçalès, frère d'Eléonore, maître de Coïmbre, demandait pour prix de sa soumission au régent, outre le généralat d'une flotte, les terres qui avaient fait partie du domaine de la reine sa sœur. Nunez, possesseur actuel de ces terres, les lui abandonna sans hésiter. Peu de temps après, il offrit une nouvelle preuve de son dévouement à son prince et fit voir en même temps quelle était sa pénétration. Tandis qu'il était dans la province d'Alentéjo, dont il avait reçu le commandement, il reçut une lettre d'Alvarès, son frère, qui, en lui annonçant que le régent était sur le point de s'accommoder avec le roi de Castille, le priait de venir rendre hommage à ce prince. Il ne lui fit que cette courte et significative réponse : « Je « connais le régent; il ne fera rien qui puisse « blesser son honneur. Au reste, je ne puis cesser de vous admirer : à peine avez-vous eu le « temps de vous reconnaître depuis que vous « êtes avec les Castillans, et déjà vous êtes aussi « habile qu'eux dans l'art de tromper. » Cependant Nunez, voulant aller prendre les ordres du régent, que les Espagnols tenaient bloqué dans Lisbonne, eut l'audace de se rendre dans cette ville, avec deux petits bateaux, qui traversèrent heureusement la flotte ennemie. Sa grande âme le mettait au-dessus de tous les dangers. De Lisbonne il courut assiéger Portel, qui se rendit à lui sur-le-champ. Il songea ensuite à reprendre Villa-Viciosa, que la trahison avait fait retomber entre les mains du roi de Castille; mais la faiblesse de ses moyens et la fatigue de ses troupes l'obligèrent de se retirer à Estremos. Tourmenté du désir de la gloire, il quitte bientôt ce séjour pour recommencer ses combats et ses triomphes. 100 vaillants Andalous, marchant entre Penella et Santarem, sont en un moment par lui massacrés ou faits prisonniers. Après cet exploit, il court sur Moncaraz, dont la ruse lui ouvre les portes. Informé alors qu'après avoir ravagé le territoire d'Elvas, le général espagnol don Rodriguez de Cartaguède le cherchait pour le punir de sa rébellion, il le cherche lui-même, le rencontre et châtie sa présomption, en le forçant à une honteuse retraite sur Badajoz. Assailli entre Viniero et Arragolos par des troupes infiniment supérieures, il les met en fuite et se rend maître des villes que nous venons de nommer et de la roche presque inaccessible de Palmela. Il n'est point de péril qu'il ne brave avec audace et dont il ne se tire avec bonheur. Suivi seulement de trois hommes, mais de trois héros, il attaque trente cavaliers castillans qui gardaient les portes de Palmela, les enfonce et les poursuit jusque dans la ville. L'ennemi, averti par les cavaliers fuyards, s'avance pour l'entourer; mais, secouru à temps par quelques-uns des siens, il l'oblige à s'enfermer dans le château. La ville, restée en son pouvoir, est pillée. Tout le butin qu'on y a fait, il le distribue entre ses soldats; il ne veut, lui, pour sa récompense que la gloire de vaincre. L'exploit que l'on vient de lire est glorieux sans doute, mais était-il digne d'un prudent capitaine? Cependant les états venaient de se rassembler (1383) à Lisbonne pour délibérer sur l'élection d'un roi. Pendant leur session, Nunez ne néglige ni prières ni menaces pour déterminer le peuple et la noblesse en faveur du régent. Un personnage élevé, d'un caractère estimable, Martin Vasquez d'Acugna, s'opposait énergiquement à l'élection de don Jean. Irrité de cette opposition, Nunez propose au régent de le tuer : sa proposition est rejetée. Un tel acte ne semble-t-il pas démentir cette réputation de loyauté qu'il avait si justement acquise? Mais l'intrépide général est doué d'une âme bouillante, que tout obstacle irrite et qui ne se connaît plus quand il s'agit du salut et de la gloire du Portugal. Quel est le héros, d'ailleurs, dont la vie n'offre pas quelque tache? Enfin la cause qu'a embrassée Nunez triomphe; le régent est roi; mais le peu-

Digitized by Google

ple a reçu cette élection avec assez de froideur. Le général convoque ses amis aux portes du palais et les harangue en présence du peuple rassemblé. A la vue de ce héros, armé de toutes pièces, défendant avec une éloquente énergie les intérêts du prince qu'il confond avec ceux de la nation, exhortant tous les braves à s'unir contre l'ennemi commun, contre le fier Castillan, tous les cœurs s'échauffent, se remplissent d'enthousiasme; de toutes parts on crie : *Vive le roi don Jean !* et chacun court aux armes. Nunez reçoit bientôt le prix mérité de son ardent dévouement : il est fait connétable à l'âge de vingt-cinq ans. Cette haute dignité, en élevant son âme, semble ajouter à son zèle, à son activité. Il vole dans la province d'entre Douro et Minho. Par sa seule présence, il fait tomber les murs de Neiva, de Viana et de Villa-Nova de Serveira. Dans la première de ces villes, il s'est montré un nouveau Scipion : il a renvoyé sans rançon, sans attenter à son honneur la veuve du commandant, femme d'une beauté ravissante. Bientôt il part de Guimaraëns, accompagnant le roi qu'il sert avec tant d'éclat; on marche sur l'Estramadure, où l'ennemi exerce d'affreux ravages. Les Castillans étaient trois fois plus nombreux que les Portugais. On délibère devant le roi sur le parti qu'il convient de prendre. On propose de séparer l'armée en deux corps, dont l'un se jettera dans la Castille et l'autre se contentera de harceler l'ennemi. Le connétable s'oppose vivement à ce conseil. Il veut qu'on marche à l'ennemi, qu'on lui livre bataille. Son avis prévaut; l'armée s'ébranle; Nunez s'élance à la tête de l'avant-garde. Le 15 août 1385, on rencontre l'ennemi dans la plaine d'Aljubarota; on lui livre bataille; le courage l'emporte sur le nombre. Nunez a eu la plus grande part à cette importante victoire. Quatre jours après, il va dans Ourem, dont il vient d'être fait comte, rendre grâces à Dieu du triomphe accordé à la valeur portugaise. Outre le titre de comte d'Ourem, le connétable reçut les terres qui avaient appartenu au comte Andeiro, amant d'Eléonore Tellez, le tribut payé par les juifs pour être soufferts dans le royaume, la propriété et les revenus de six villes. On rapporte qu'en lui garnissant une épée un fourbisseur lui avait prédit sa haute fortune, en lui disant : « Vous me payerez quand vous serez « comte d'Ourem. » Enflammé d'un nouveau zèle pour de si éminentes récompenses, le connétable partit pour l'Alentéjo. De ces provinces, il se jette dans la Castille, n'ayant autour de lui que 4,000 hommes. Après avoir passé la Guadiana et laissé Badajoz à sa gauche, il va porter le ravage entre les bourgs de Cafra et de Féria. Une troupe castillane, occupant les hauteurs d'une montagne voisine, accourt sous les ordres d'un vaillant officier pour s'opposer à sa marche; il la combat avec furie et la rejette dans ses retranchements. Il s'avance jusqu'auprès de Valverde. Là, vers la fin d'octobre 1385, il remporte, sur 30,000 hommes commandés par l'élite des généraux espagnols, une victoire plus éclatante encore que celle de l'Aljubarota. Il a combattu trois fois dans l'espace de deux jours. Après cette mémorable bataille, le connétable rejoignit le roi, et l'accompagna dans plusieurs expéditions, où il continua de le servir avec succès. Malgré un traité de paix signé pour quinze ans entre les Portugais et les Castillans, ceux-ci s'étant jetés sur la province d'Alentéjo, Nunez, qui se trouvait à Moncaraz, marcha contre eux et les battit à plate couture. Par cet exploit, il eut la gloire de forcer les Castillans au repos, du moins pour quelque temps. Voici un touchant exemple du noble désintéressement de Nunez. Ce héros, voyant que les braves capitaines qui avaient contribué à mettre don Jean sur le trône n'avaient pas reçu des récompenses proportionnées à cet important service, leur abandonna la plus grande partie des biens qu'il tenait de la munificence de son roi. Mais une si rare générosité, au lieu d'exciter l'admiration, fit des ennemis au grand connétable. On circonvint Ferdinand, et ce prince, cédant trop facilement aux conseils de la jalousie et à cette basse ingratitude qui n'est que trop commune au cœur des rois, dépouilla le connétable du reste des biens qu'il lui avait donnés. Nunez, blessé de cette injustice, se retira à Estremos, et fit partager son ressentiment aux officiers entre lesquels il avait distribué quelques jours auparavant la plus grande partie de ses richesses. Les ayant rassemblés, il les exhorte à passer avec lui dans un autre pays, puisqu'ils n'ont plus de quoi vivre dans le leur; mais après leur avoir recommandé de ne manquer jamais de fidélité à leur prince. Don Jean, informé de ce projet, fit prier le connétable de ne pas le mettre à exécution. Touché de cette démarche, Nunez s'empressa de revenir à la cour, et recouvra une partie de ses biens. Il se présenta bientôt une occasion où il prouva qu'il avait tout oublié, et que son pays et son prince pourraient toujours compter sur lui. Les Castillans, violant une seconde fois la trêve de quinze ans (1396), étaient rentrés en Portugal, avaient pillé la province de Beira et brûlé Viséo. Le connétable marcha contre eux. Il fondit sur les Etats des Castillans, et ravagea les environs de Cacérès et d'Alcantara. Tandis qu'il était campé auprès de cette dernière ville, il reçut la visite de dix cavaliers castillans. Leur ayant demandé ce qu'ils voulaient : *Voir un héros*, répondirent-ils. Environné de tant de gloire, le connétable tomba dans une mélancolie que ne purent dissiper ni l'amitié ni les tendres soins de sa famille. Il languissait, il fuyait tout le monde. Enfin, au bout de trois mois, il sortit de cet état douloureux. Son rétablissement remplit de joie tous les cœurs, hors ceux des Castillans. Instruit que les grands maîtres de St-Jacques et d'Alcan-

Digitized by Google

tara se disposaient à faire de nouvelles courses dans l'Alentéjo, voici ce qu'il leur écrivit d'Evora le 17 juin 1397 : « Seigneurs et amis, Nunez-« Alvarès-Pereira, comte de Barcellos, d'Ourem « et d'Arrayolos, connétable de Portugal et major-« dome mayor, se recommande à vos grâces. « J'ai appris que vous veniez pour me chercher. « Je vous eusse prévenus sans les infirmités dont « j'ai été affligé. Maintenant que je jouis d'une « meilleure santé, je vais m'avancer vers vous, « pour épargner à votre armée une longue et « pénible marche. Attendez-moi sur la frontière; « vous m'y verrez bientôt en état de vous rece-« voir. » Nunez tint parole. A la tête d'une poignée de braves, il fond sur l'Estramadure espagnole, brûle et saccage tout le pays qu'il parcourt. Les grands maîtres de St-Jacques et d'Alcantara n'arrivèrent que pour être témoins de la consternation que l'impétueux connétable avait partout répandue. Depuis ce moment jusqu'en 1410, année où la paix fut définitivement signée entre le Portugal et la Castille, Nunez ne cessa point de combattre et de triompher. Quatre années après, il reçut de son roi un éclatant témoignage d'estime. Ce prince lui demanda pour un fils naturel qu'il chérissait, l'infant don Alphonse, la main de Béatrix, sa fille unique. Le mariage fut célébré avec une pompe royale. La dernière expédition que conseilla le connétable, et dans laquelle il rendit encore d'éminents services, fut celle que dirigea don Jean contre Ceuta, ville d'Afrique, à la prière des infants ses fils, qui voulaient, avant d'être armés chevaliers, se signaler par quelque action d'éclat. A l'âge de soixante-deux ans, Nunez, fatigué du tumulte des armes et peu touché des brillants honneurs dont il jouissait dans le monde, alla cacher sa gloire et se reposer dans la paix d'un couvent, après avoir distribué presque tous ses biens aux pauvres. Il vécut encore neuf ans dans ce religieux asile, donnant aux moines ses compagnons l'exemple de la piété et de l'assiduité aux prières. Sa mort édifia tous ceux qui en furent témoins. Ce grand homme, sous lequel les Portugais s'étaient crus invincibles et dont le nom avait inspiré aux ennemis de l'Etat autant de respect que de crainte, fut l'objet des regrets de la nation entière. Le roi et tous les ordres de l'Etat assistèrent à ses obsèques; le peuple y pleura. On conserve encore l'épée et la lance de l'illustre Nunez-Alvarès-Pereira dans une église de Lisbonne qu'il avait fait bâtir et où son corps fut inhumé. Jamais la mémoire de ce héros ne cessa d'être en vénération dans sa patrie. On était si persuadé que la vue de ses nobles traits devait enflammer de courage le cœur des soldats que son image fut portée parmi celles de la Vierge et de Jean Ier à la tête de l'armée qu'on envoya conquérir Tanger, sous le règne d'Edouard II. Les exploits de ce grand homme ont été chantés, mais malheureusement en vers fort imparfaits, par Rodriguez Lobo, auteur de quelques romans pastoraux dans le 16e siècle et surnommé le *Théocrite portugais*. Deux écrivains portugais ont donné son histoire. F—A.

NUNEZ BARRETO (Belchior), de la compagnie de Jésus, provincial des Indes et supérieur de la mission du Japon, était né au *Porto* en Portugal de parents illustres. Il avait trois frères et quatre sœurs : l'aîné des frères fut l'héritier de la famille, les deux autres entrèrent dans la compagnie de Jésus, où l'un, Jean Nunez, fut patriarche d'Ethiopie; les quatre sœurs furent religieuses de Ste-Claire dans leur ville natale. Belchior, après d'éclatantes études, prit le degré de docteur en droit canonique, et le jour même entra au noviciat de Coimbre. En 1551 il passa aux Indes, à la tête d'une compagnie nombreuse de ses confrères, et devint provincial en 1553. En 1555 il se rendit au Japon et en revint l'année suivante. Il mourut au collége de Cochin en 1571. On lui attribue un traité en japonais sur les vertus et les vices, qui fut imprimé à Nangasaki, in-4°. L. P-s.

NUNNES (Ferdinand), en latin *Nonnius*, surnommé *Pincianus* (1), est l'un des savants qui ont le plus contribué aux progrès des lettres en Espagne. Né dans le 15e siècle à Valladolid, de l'ancienne et illustre famille de Guzman, il annonça dès son enfance un goût très-vif pour l'étude. Après avoir achevé ses humanités avec succès, sous le célèbre Antoine de Lebrixa (*voy.* Nebrissensis), il se rendit à Bologne pour se perfectionner dans la connaissance des langues anciennes. La rapidité de ses progrès fut telle, qu'en peu d'années il devint l'égal de ses maîtres. Nuñès revint en Espagne, rapportant un grand nombre d'ouvrages grecs, et renonçant aux avantages que lui assurait sa naissance, il se dévoua tout entier à la carrière pénible de l'enseignement. Appelé à Alcala pour travailler à l'édition de la Bible polyglotte que le cardinal Ximenès avait dessein de publier (*voy.* Ximenès), il fut chargé de traduire en latin la version des Septante, et il succéda bientôt après à Démétrius Lucas dans la chaire de langue grecque nouvellement fondée. Quelques discussions qu'il eut à soutenir contre les autres professeurs le déterminèrent à quitter Alcala; il obtint une chaire de rhétorique à Salamanque; et il y expliqua en même temps l'*Histoire naturelle* de Pline. Nuñès eut la gloire de voir sortir de son école un grand nombre d'illustres disciples; il mourut à Salamanque en 1553, âgé de plus de 80 ans. Il ordonna de graver sur son tombeau cette inscription, qui semble prouver que sa longue carrière fut semée de peines et de traverses : *Maximum vitæ bonum mors*. Il légua par son testament sa riche bibliothèque à l'académie de Salamanque, et tout son patrimoine aux pauvres. Nuñès était un homme pieux et sincère, mais enclin à la raille-

(1) *Pincianus*, de Valladolid, en latin *Pincium*.

Digitized by Google

rie; il ne buvait jamais de vin et était d'ailleurs fort sobre; cependant il aimait à recevoir à sa table ses disciples et ses amis. Ses compatriotes ne lui ont pas rendu pendant sa vie toute la justice qu'il méritait; mais il en était dédommagé par l'estime des savants étrangers. Erasme, Juste-Lipse et Vossius parlent de Nuñès avec éloge. On a de lui : 1° *Annotationes in Senecæ philosophi opera*, Venise, 1536, in-4°. Juste-Lipse n'hésite pas à dire que c'est principalement à Nuñès qu'on est redevable de la correction du texte de Sénèque. On a fait usage de ses notes dans les principales éditions des *Œuvres* de ce philosophe. 2° *Observationes in Pomponium Melam*, Salamanque, 1543, in-8°. Andr. Schott les a insérées dans son édition de Mela, Anvers, 1582, in-4°. Vossius déclare que les notes de Nuñès sur Mela sont les seules qui lui aient été utiles pour le travail sur le même auteur. 3° *Observationes in loca obscura et depravata Historiæ naturalis C. Plinii*, etc., Salamanque, 1544 (suivant Antonio, *Biblioth. hispan.*); Anvers, 1547; Francfort, 1596, in-fol. On doit encore à Nuñès un *Commentaire* sur les *Œuvres* de Juan de Mena, Séville, 1520, et non pas 1528, comme le dit par erreur Chaufepié (*voy.* MENA). — Une traduction latine d'un poëme grec sur la guerre de Troie; — un recueil de proverbes : *Refranos y proverbios glossados*, Salamanque, 1555; Lérida, 1621, in-4°; la première édition a été publiée par Jean de la Nova, qui y joignit une préface; et enfin des lettres à Jérôme Zurita, insérées par Jos. Dormer dans l'ouvrage intitulé *Progressus historiæ in regno Aragonum*, p. 531 et suiv. Majans dit qu'elles méritent d'être lues. Teissier, dans ses *Éloges des hommes savants* par de Thou, et Chaufepié, dans son *Dictionnaire*, ont consacré des articles à Nuñès. W—s.

NUNNEZ ou plutôt NUNEZ (AMBROISE), professeur de médecine à l'université de Salamanque, naquit à Lisbonne en 1527 et mourut en 1603. Après avoir enseigné et exercé la médecine avec beaucoup de succès en Espagne, il retourna dans sa patrie, emportant la réputation d'un habile praticien. Il y devint premier médecin du roi de Portugal, qui le décora de l'ordre du Christ. Nuñez avait recueilli dans sa pratique des faits et acquis des lumières qu'il voulut transmettre à la postérité; et ce ne fut que dans un âge fort avancé qu'il écrivit les deux ouvrages qu'il a laissés : 1° *Enarrationes in priores tres libros Aphorismorum Hippocratis*, Coïmbre, 1600, in-fol.; 2° *De peste liber*, ibid., 1601, in-4°; le même ouvrage traduit en langue castillane, sous ce titre : *Tratado universal de la peste*, Madrid, 1648, in-4°. F—R.

NUNNEZ DE BALBOA (VASCO). *Voyez* BALBOA.

NUNNEZ (JEAN), peintre d'histoire, naquit en Espagne, à la fin du 15e siècle, et fut élève de Jean Sanchez de Castro, qui florissait alors à Séville. La peinture, encore dans son enfance à cette époque, n'a pas permis à l'artiste de s'écarter de la sécheresse qu'on observait dans tous les ouvrages de ses contemporains; mais ses productions sont remarquables par l'exécution soignée des draperies et par la finesse et le précieux des détails. Ces qualités distinguent un *St-Jean-Baptiste*, un *St-Michel* et un *St-Gabriel*, auquel il a donné des ailes de paon, et qui ornent une des chapelles de la grande sacristie de Séville. Mais le tableau qu'on voit dans le trésor de la même cathédrale, et qui représente la Vierge accompagnée de St-Michel et de St-Vincent, tenant le Christ mort entre ses bras, tandis qu'elle reçoit les adorations de plusieurs personnages à genoux, placés sur le premier plan, est d'une conservation admirable; il semble qu'il ne fasse que sortir de l'atelier du peintre; les accessoires dont il l'a enrichi sont d'une finesse et d'un détail merveilleux. Quoique le dessin du Christ et des autres figures sente un peu le gothique, les draperies et les autres accessoires sont traités avec un talent si extraordinaire, que ce tableau est pour l'Espagne ce que sont pour la Germanie les plus belles productions d'Albert Durer. — *Pierre* NUNNEZ, peintre d'histoire et de portraits, né à Madrid vers l'an 1614, fut élève de Jean Soto; il voyagea en Italie et fut chargé à son retour d'exécuter une partie des *portraits des rois d'Espagne*, destinés pour la salle de comédie du palais de Madrid. On lui doit aussi la plupart des tableaux qui sont un des plus beaux ornements du couvent de la Merci. Il mourut à Madrid en 1654. — *Matthieu* NUNNEZ DE SEPULVEDA, un des plus habiles peintres à fresque de son temps, florissait en 1640, époque à laquelle le roi Philippe IV lui donna le titre de son peintre, avec le privilége exclusif de dorer et de diriger les peintures destinées à orner les vaisseaux et les galères de ses escadres. Sa grande habitude de peindre la fresque lui avait donné une légèreté de main et une facilité de pinceau réellement étonnantes. On connaît de lui quelques tableaux représentant des St-Jacques et des Conception, qui se font remarquer par un travail facile et une couleur satisfaisante. — NUNNEZ DE VILLAVICENCIO, peintre d'histoire et de portraits, chevalier de Malte, naquit à Séville, d'une illustre famille, en 1635. Il fut élève de Murillo. Il n'avait d'abord étudié la peinture que comme un délassement; mais les progrès qu'il fit furent tellement extraordinaires, qu'il continua de cultiver cet art, comme s'il avait dû en faire l'occupation de toute sa vie. Les caravanes auxquelles l'obligeait son état l'ayant conduit à Naples, il y prit de nouvelles leçons de Matthias Presti, surnommé le Calabrais, chevalier de Malte comme lui. C'est de ce maître qu'il apprit la science du clair-obscur. De retour en Espagne, il se hâta de se réunir à Murillo, qu'il seconda dans l'établissement de l'académie de Séville. L'amitié la plus vive animait ces deux artistes; et c'est Nuñez qui ferma

Digitized by Google

les yeux de Murillo. Il se rendit alors à Madrid, et présenta au roi Charles II son joli tableau des *Enfants jouant dans la rue*. C'est de tous les élèves de Murillo celui qui a le plus approché de la manière de ce maître; ses *Enfants* surtout sont du naturel le plus exquis. Il n'a pas moins bien réussi dans le portrait. Quoique la peinture occupât tous ses loisirs, il servit son ordre de la manière la plus distinguée. Il mourut en 1700. P—s.

NUNNING (Josse-Hermann), antiquaire allemand, né en 1675 à Schattorp, dans le comté de Bentheim, étudia le droit à Helmstadt et à Prague, visita l'Italie et reçut le degré de docteur à Orléans. Après avoir exercé la profession d'avocat à Munster, il commença de voyager avec l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique. De Vienne, il se rendit à Berlin et y obtint un canonicat au chapitre de Minden. Peu de temps après, il résigna son bénéfice et revint dans sa ville natale. En 1706, il fut nommé écolâtre à Vreden; et, ayant été chargé d'examiner les archives de cette ville, il tira de la poussière un grand nombre de pièces historiques; il reçut ensuite la même mission pour les archives de la petite ville de Borken. Il fut récompensé de ce travail fastidieux par la charge de conseiller ecclésiastique, qui lui donna l'entrée des autres archives du pays. Envoyé à Essen, au sujet d'un différend entre le couvent de cette ville et le chapitre de Vreden, il profita de cette occasion pour examiner aussi les archives abbatiales, et y trouva des chartes importantes. En 1752, il résigna ses charges ecclésiastiques et se retira dans une terre qui lui appartenait et où il avait formé un cabinet curieux de médailles et d'autres antiquités. Il y employa ses loisirs à des travaux archéologiques et à sa correspondance avec des savants de divers pays. Par son testament, il légua sa bibliothèque à la ville de Munster, où il mourut le 3 mai 1753. Les recherches savantes de Nunning ont eu beaucoup d'intérêt pour le diocèse de Munster, auquel il vouait spécialement son attention; aussi ses écrits, tirés à un petit nombre d'exemplaires, y sont-ils très-recherchés. En voici les titres : 1° *Sepulchretum Westphalico-Mimigardico-gentile*, etc., 1713, in-4°; réimprimé l'année suivante à Osnabruck, avec l'*Ossilegium historico-physicum* de Cohausen. Nunning a consigné dans ce Mémoire les résultats des fouilles qui avaient été faites dans les tombelles du pays de Munster, où l'on trouve beaucoup de sépulcres germains; ils renferment pour la plupart des urnes en terre cuite, d'une forme grossière, et remplies de cendres et d'os à moitié brûlés; quelquefois on y remarque des haches de silex et des objets de parure. Nunning a décrit ces objets et les a représentés dans des gravures, ainsi que les pierres brutes placées au-dessus des tombes. 2° *Diplomatis Caroli Magni de scholis græcis et latinis, anno 884 Ecclesiæ Osnabrugensi concessi vindicata veritas*, 1720, in-4°; 3° *Monumentorum Monasteriensium decuria I*ª, Wesel, 1747, in-4°. Ce premier cahier, qui n'a pas eu de suite, ne contient que la description des lieux dont le nom commence par les lettres A et B. 4° *Commercium litterarium, sive Dissertationes epistolico-physico-curiosæ J.-H. Nunningii et D.-H. Cohausen*, Francfort, 1746-1750, 2 vol. in-8°. Cohausen était l'ami intime de Nunning; il l'exhorte à ne pas laisser ses ouvrages incomplets, et lui prédit qu'un jour ils seront très-recherchés et appréciés par la postérité. Cependant la plupart des travaux de Nunning sont restés inédits. Strodtmann, son biographe, a donné un extrait de la *Mimigardia docta*, ou du Munster savant (dans un journal littéraire de Hambourg, 1753 et 1754), et dans un Mémoire *De jure curiali Litonico*, Gœttingue, 1754. Parmi les autres manuscrits de Nunning, il y a un Supplément au Glossaire de Ducange; des Dissertations numismatiques et archéologiques; un Recueil des chartes de Dagobert, copiées sur les autographes de l'abbaye de St-Maximin, près de Trèves; une Histoire d'Essen, etc. Nunning a inséré plusieurs Notices sur des objets d'antiquité, dans l'*Indicateur hanovrien*, 1752-1754. On peut voir la liste de tous ses travaux dans la *Bibliotheca Monasteriensis*, de Driver, et dans les autres bibliographes allemands. D—g.

NUNZIANTE (Vito), général napolitain, né en 1775 à Campagna, petite ville de la principauté Citérieure, n'avait reçu dans sa jeunesse aucune espèce d'instruction, car ses parents étaient fort pauvres et de la plus basse origine. A l'âge de dix-neuf ans, il s'enrôla dans un corps d'infanterie, et, grâce à sa bonne mine, à son intelligence, à sa conduite, il parvint aux grades subalternes de l'armée. Il n'était encore que fourrier en 1799; mais, profitant du bouleversement universel, il se fit colonel de sa propre autorité, et eut le bonheur d'être reconnu pour tel par le fameux cardinal Rufo (*voy.* ce nom) et par le gouvernement royal. Hâtons-nous de dire qu'il justifia cette insigne faveur par un dévouement sans bornes; que, dans toute sa carrière militaire, il resta inviolablement attaché à la cause de ses bienfaiteurs. Au retour des Bourbons à Naples en 1815, Nunziante, qui les avait suivis dans leur exil, et qui avait été élevé au grade de général, fut nommé commandant des Calabres, et dut en cette qualité présider à l'exécution de l'ex-roi Joachim Murat. Il sut dans cette pénible circonstance concilier ses devoirs avec le respect que commandait une haute infortune, et il fut le seul que Murat traita en ami pendant sa courte captivité. Lors du soulèvement militaire de Nola (2 juillet 1820), Nunziante se trouvait à Nocera, à la tête d'une division; il reçut ordre de se porter contre les insurgés, qui avaient établi leur camp à Monteforte; mais, à peine en marche, les soldats désertèrent en foule, ce qui l'obligea de

Digitized by Google

rentrer à Nocera. Il adressa immédiatement au roi une dépêche par laquelle il rendit compte du mauvais esprit de sa division, et qu'il termina ainsi : « Sire, la constitution est universellement « désirée par vos sujets ; nous essayerons en vain « de résister au vœu général ; je prie donc Votre « Majesté de l'accorder. » Cette lettre, émanée d'un homme dont la fidélité ne pouvait être suspectée, décida le roi, qui flottait irrésolu entre les avis contraires de ses ministres, et la constitution fut octroyée. On sait le reste. Nunziante, comblé d'honneurs et de richesses, mourut à Naples en 1836. Un de ses compatriotes lui a consacré une notice sous le titre de *Vita e fatti di Vito Nunziante*, par François Palermo, Florence, 1839, in-8°. A—v.

NURSIA ou NORCIA (Benoît de), célèbre médecin du 15e siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dans le duché de Spolète, était de la famille *de' Regardati*. En 1426, il professait la médecine à Pérouse avec une grande réputation. Il fut honoré du titre d'archiâtre, ou premier médecin du pape, et créé chevalier. Banni de sa patrie pendant les troubles civils qui eurent lieu sous le pontificat de Nicolas V (vers 1447), il vint chercher un asile à la cour de François Sforce, duc de Milan, qui le nomma son médecin et le revêtit de la dignité de sénateur. Nursia était encore à Milan en 1451 ; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui deux petits traités : 1° *Opus ad sanitatis conservationem*, Rome, 1475, in-4°, très-rare. Plusieurs bibliographes attribuent cet opuscule à Philippe de Liguamine ; mais il n'en est que l'éditeur et l'imprimeur. Il en existe trois autres éditions, Bologne, 1477 ; Rome, 1493, et sans date, in-4°. 2° *Compendium de pestilentia*, Milan, 1749, in-4°, et sans date, même format. Par une faute d'impression singulière, cet ouvrage est indiqué comme un traité de la pénitence (*De pœnitentia*), dans l'*Hist. typograph. de Milan*, par Sassi, p. 572. *Voy.* Marini, *Degli archiatri pontifici*, t. 1, p. 185. W—s.

NUSCHELER (Jacques-Christophe), hymnologue suisse, né dans les environs de Zurich en 1743, mort en 1803 dans cette ville. Fils d'un pasteur de campagne, il étudia la théologie dans le Carolinum de Zurich. Nommé en 1775 diacre au grand dôme, il obtint en 1794 le grade d'archidiacre. En 1800 enfin, il devint premier pasteur de la collégiale. Excellent prédicateur de l'école de Sack, Teller et Spalding, il a, surtout dans ses *Sermons*, traité de la partie pratique de la religion. Un autre produit de cette tendance de son esprit est son ouvrage intitulé *Sénèque le moraliste, dépeint d'après sa vie et ses écrits*, Zurich, 1783. Mais ce qui a perpétué sa mémoire dans l'Eglise protestante de Zurich et des cantons environnants est la rédaction d'un *Nouveau livre de cantiques*, faite avec le professeur Dæniker entre 1790 et 1792. C'est un des meilleurs recueils de ce temps, et qui, à côté d'un arrangement convenable des matières, contient des cantiques très-bien choisis. R—l—n.

NÜSSLEIN (François-Antoine), philosophe et naturaliste allemand, né le 7 mai 1776 à Bamberg, mort à Dillingen le 22 mars 1832. Fils d'un charron, il étudia dans l'université, alors existante encore, de sa ville natale les sciences naturelles, les mathématiques et la philosophie, et termina par la théologie. Ordonné prêtre en 1800, il devint professeur de sciences naturelles à l'université de Bamberg. Après sa suppression en 1803, il fut successivement appelé à enseigner ces branches aux gymnases académiques de Bamberg, Amberg, Dillingen et Aschaffenbourg. En 1821, il fut rappelé à celui de Dillingen comme recteur. Nüsslein, dont le nom est moins connu qu'il ne le mérite, joue un rôle important parmi les disciples de Schelling, comme étant du petit nombre de ceux qui ont appliqué sa philosophie à la fois aux sciences métaphysiques, morales et naturelles, ainsi qu'aux beaux-arts. Il a écrit : 1° *Essai d'un exposé simple des sciences générales de l'entendement*, Bamberg et Wurzbourg, 1801 ; 2° *Epilogues*, ibid., 1803 ; 3° *Essai d'un nouveau système des fossiles minéralogiques simples*, ibid., 1810 ; 4° *Eléments de la zoologie scientifique*, ibid., 1811 ; 5° *Exposé du schematisme des corps minéraux*, Nuremberg, 1813 ; 6° *Sur le rapport entre la structure et la forme dans le domaine des corps cristallisables*, Bamberg, 1818 ; 7° *Sur les fondements d'un système de minéralogie*, ibid., 1818 ; 8° *Manuel de la science de l'art*, Landshut, 1819 ; 9° *Manuel de psychologie*, Mayence, 1821 ; 10° *Esquisses de logique*, Bamberg, 1824 ; 11° *Linéaments d'un système d'éthique ou morale*, Augsbourg, 1829 ; 12° d'autres mémoires sont répandus dans les journaux littéraires et scientifiques du sud de l'Allemagne. R—l—n.

NUVOLONE (Pamfile), peintre d'histoire, naquit à Crémone, d'une famille noble, vers la fin du 16e siècle. Il fut un des élèves les plus distingués du chevalier Trotti, ou le *Molosso;* mais bientôt il abandonna le style séduisant de ce maître pour en adopter un plus ferme et plus vigoureux. Ses tableaux se distinguent par le fini plutôt que par l'imagination. En fait de grandes machines, on ne connaît de lui que la *Résurrection de Lazare* qu'il a peinte dans la voûte du couvent des religieuses de St-Dominique et St-Lazare, de Milan, et l'*Assomption de la Ste-Vierge* dont il a orné la coupole de l'église de la Passion dans la même ville. C'est là qu'après avoir quitté Crémone il vint fonder une école d'où sont sortis d'habiles élèves, parmi lesquels on compte ses quatre fils, dont deux surtout se sont fait un nom, et que l'on désigne assez ordinairement par le surnom de *Pamfili*, qu'avait porté leur père. Le musée du Louvre possédait de sa main un tableau très-estimé, représentant *la Vierge et l'Enfant Jésus qui écrasent la tête du*

Digitized by Google

serpent, et apparaissent à St-Charles Borromée et à St-François d'Assise. Ce tableau a été repris en 1815. Nuvolone mourut à Milan en 1651, dans un âge très-avancé. — *Charles* Nuvolone, son fils, naquit à Milan en 1608. Quoique élève de son père, on le compte au nombre des plus heureux imitateurs de Jules-César Procaccini. Son génie le porta bientôt à étudier le Guide; et il réussit tellement à se rapprocher de ce grand maître, qu'il a mérité et qu'il conserve encore le surnom de *Guido de la Lombardie.* Ses compositions n'abondent point en figures; mais elles sont remplies de grâce et de délicatesse : ses formes sont élégantes, et ses airs de tête pleins d'agrément et de variété; son coloris est harmonieux et suave, et ses ouvrages charment les moins connaisseurs. On voit dans l'église de St-Victor de Milan un tableau sur toile où il a représenté le *Miracle de St-Pierre à la porte Speciosa,* et qui mérite l'estime que l'on en fait. Milan, Parme, Crémone, Plaisance et Côme, renferment un grand nombre de ses ouvrages peints dans le goût du Guide. Quand la reine d'Espagne vint à Milan, il fut choisi pour faire son portrait; et l'on possède de lui plusieurs ouvrages de ce genre fort estimés. Ses Vierges sont recherchées de tous les amateurs. Livré à la dévotion la plus scrupuleuse, ce n'était jamais qu'après les pratiques les plus rigoureuses de la religion qu'il osait entreprendre la peinture d'un tableau de Vierge. Il mourut en 1661. — Son frère, *Joseph* Nuvolone, né à Milan en 1619, fut aussi élève de son père. Son imagination, plus brûlante et plus riche, le jette quelquefois dans des écarts; et ses figures ne sont pas toujours d'un choix assez sévère. Presque toutes les villes de la Lombardie possèdent de ses tableaux, dont quelques-uns se ressentent de l'âge avancé dans lequel il les exécuta. Il travailla jusqu'à plus de quatre-vingts ans, et il mourut en 1703. P—s.

NUZZI (Mario), peintre de fleurs, naquit à Penna, dans le royaume de Naples, en 1603. Son père cultivait avec un soin particulier les fleurs les plus rares : Mario, séduit par leur beauté, tenta de les reproduire sur la toile; et son oncle Thomas Salini, qui professait la peinture, lui donna les leçons de son art. Nuzzi ne tarda pas à se faire connaître, et des marchands de tableaux lui en commandèrent un grand nombre. Un de ses amis l'instruisit du gain que faisaient les brocanteurs sur la vente de ses ouvrages, surtout à Rome. Il résolut alors de se rendre dans cette dernière ville, où un marchand convint de lui accorder un tiers de plus que ce que lui offriraient les autres, à condition que pendant un an il ne travaillerait que pour lui seul. Nuzzi consentit à ce marché; et malgré les offres les plus avantageuses, il fut fidèle à ses engagements. A l'expiration, les amateurs l'accablèrent de demandes; et ayant ramassé quelque argent, son premier soin fut d'appeler son père auprès de lui et de lui confier la culture des fleurs qu'il peignait. Il bâtit, près de la *Strada de' Carozzi,* une jolie maison dont il fut lui-même l'architecte, se maria et eut plusieurs enfants, dont le plus jeune s'adonna à la peinture, mais ne parvint jamais à la réputation de son père. En 1657, Nuzzi fut admis à l'académie de St-Luc. Il mourut en 1673. Ses tableaux occupent une place distinguée dans les galeries de Rome; ils se faisaient remarquer, dans leur nouveauté, par une exactitude qui s'éloignait peu de la nature, et par une légèreté de main vraiment extraordinaire. Cependant on ne peut s'empêcher d'observer que, dans un climat où l'influence du soleil donne aux productions de la nature un éclat et une vivacité qu'elles n'ont point sous un ciel plus froid, on n'est jamais parvenu à trouver un peintre de fleurs qui soit comparable à Van Huysum et aux habiles artistes hollandais en ce genre; et en effet, les productions les plus distinguées de Nuzzi, celles qui lui ont mérité parmi ses compatriotes le nom de *Mario de' fiori,* ou *des fleurs,* ont perdu au bout d'un certain temps tout le brillant qui les distinguait dans leur fraîcheur, et sont devenues noires et obscures. Parmi ses élèves on cite Laure Bernasconi, la seule qui ait hérité d'une partie de ses talents, et qui l'a même surpassé dans celui de peindre des tableaux qui n'ont pas changé comme ceux de son maître. P—s.

NUZZI (Ferdinand), cardinal, né en 1645 à Orta, dans les Etats de l'Eglise, fut envoyé à Rome à l'âge de neuf ans pour y faire ses études. Après avoir achevé ses humanités avec distinction, il s'appliqua au droit civil et canonique, et ne tarda pas d'être compté parmi les plus habiles jurisconsultes de l'Italie. Le pape Innocent XI le nomma, en 1686, commissaire de la chambre apostolique et chanoine de la basilique de St-Pierre. Nuzzi continua d'être honoré de la confiance des souverains pontifes qui se succédèrent dans le gouvernement de l'Eglise, et la mérita par ses talents et par le zèle avec lequel il remplit les différentes fonctions dont il était chargé. Il fut honoré de la pourpre en 1715 par le pape Clément XI, et nommé à l'évêché d'Orviète. Il mourut le 30 novembre 1717, à l'âge de 72 ans, et fut inhumé dans le chœur de la cathédrale, où son neveu lui fit élever un magnifique tombeau. Dans le temps qu'il était préfet de l'annone, Nuzzi publia : *Discorso intorno alla coltivazione della campagna di Roma*, de l'imprimerie de la chambre apostolique, 1702, in-folio. Cet opuscule, dans lequel l'illustre auteur signale les tristes effets du défaut de culture dans les Etats romains, n'eut pas le résultat qu'il s'en promettait. — *Innocent* Nuzzi, son neveu, camérier d'honneur de Benoît XIV, a traduit en italien l'Histoire de la bulle *Unigenitus,* par Lafitau, Cologne (Rome), 1757, in-4° (*voy.* Lafitau). W-s.

NYBOE (Emmanuel), poëte danois, né le 28 dé-

Digitized by Google

cembre 1780 à Dirup, près de Viborg, en Jutland, mort à Lille-Lyndby, dans l'île de Seeland, le 23 avril 1840. Après avoir terminé ses études théologiques à Copenhague, en 1802, il devint en 1811 collaborateur au grand Dictionnaire danois, publié par l'académie des sciences danoise, et en 1817 pasteur à Tœmmerby, dans le diocèse d'Aalborg. En 1829, il obtint la cure de Lyndby et Oelstedt, dans laquelle il resta jusqu'à sa mort. Il a publié : 1° *Roses d'hiver*, idylle pour l'anniversaire du jour de naissance du roi, Copenhague, 1833, in-8°; 2° *Feuilles tombées des arbres*, poésies, ibid., 1839; 3° *Pages d'album pour les enfants et les amis des enfants*, ibid., 1839; 4° *Poésies*, insérées dans divers recueils, tels que celui d'Elmquist, intitulé *Fruit des lectures;* celui de Liunge, *Nouveau répertoire pour lectures amusantes;* celui d'Œhlenschlaeger, *Prométhée;* de Hansen, *Magasin pour lectures divertissantes*, etc. Dans la *Minerve danoise* de Rahbek, Nyboë a publié des esquisses biographiques. Pour le dictionnaire cité, il a fait les lettres N, O et S. R—L—N.

NYDER. *Voyez* NIDER.

NYEGAARD (JEAN-GEORGES-NICOLAS), historien et traducteur danois très-actif, né en 1772 à Copenhague, où il mourut le 8 février 1842. Après avoir fait ses études à l'université de sa ville natale, il devint en 1808 lieutenant en second du 1er régiment d'infanterie de Jutland. Plus tard, il quitta l'armée avec le grade de capitaine, pour se vouer aux études littéraires. On a de lui : 1° traduction de la *Wilhelmine*, drame allemand, par Jünger, 2 part., Copenhague, 1803-1804; 2° traduction de la *Valérie* de madame de Krudener, ibid., 1804; 3° *Histoire des descentes hostiles en Angleterre, faites par les Romains, les Allemands, Danois, Normands, Espagnols, Hollandais et Français*, ibid., 1806; 4° *Tableaux chronologiques de l'histoire universelle*, par Remer, traduits en danois, ibid., 1806; 5° traduction danoise de G.-G. Bredow, *Événements remarquables de l'histoire universelle*, pour les écoles primaires et usuelles, ibid., 1805; 2e édit., 1811; 6° la *Colonie de Robinson*, suite du *Robinson de Campe*, par Hildebrand, traduite en danois, ibid., 1806; 2e édit., 1827; 7° la *Fidélité dans les épreuves, ou Fautes et méprises*, comédie d'Auguste Lafontaine, traduite de l'allemand, ibid., 1806; 8° *Esquisses d'amours heureuses et malheureuses*, traduites de l'allemand d'Auguste Lafontaine, ibid., 1807; 9° *Collection de petits contes de Lafontaine, Schilling*, etc., *ou Étrennes pour* 1807, traduites de l'allemand, ibid., 1807; 10° traduction de la *Grammaire pratique anglaise* de N.-S. Schulz, ibid., 1820; 11° traduction de la *Fontaine de St-Ronan*, par Walter Scott, ibid., 1826; 12° traduction de la *Vie de l'empereur Napoléon Ier*, par Walter Scott (faite avec A.-P. Liunge), précédée d'une introduction sur la révolution française, 5 vol., ibid., 1827-1830. Nyegaard a ensuite traduit quelques feuilles du roman de Schilling intitulé *Emma, ou les Femmes comme elles sont*, ibid., 1803. R—L—N.

NYEL (L.), missionnaire français, était né en Alsace. Après avoir achevé ses études chez les jésuites, il entra dans leur ordre; plus tard il fut désigné pour aller joindre ses confrères à la Chine, pays sur lequel ils nous ont laissé tant de renseignements précieux : mais la guerre de la succession d'Espagne empêchait de s'y rendre par la voie ordinaire, les Anglais et les Néerlandais fermant aux navires français le passage des détroits de la Sonde et de Malacca, dont il faut traverser l'un ou l'autre en prenant la route de l'est. On jugea donc plus prudent de suivre celle de l'ouest en franchissant le détroit de Magellan, et de là en parcourant le grand Océan dans toute son étendue. Trois autres pères accompagnaient Nyel; ils partirent de St-Malo le 26 décembre 1703. On s'était engagé dans le célèbre bras de mer, et l'on avait mouillé dans une de ses nombreuses baies, lorsqu'un coup de vent furieux rompit successivement quatre câbles et fit perdre deux ancres. Il n'y avait plus moyen de songer à poursuivre cette voie, car on était obligé de laisser tomber l'ancre toutes les nuits. Le mois d'avril avait commencé, et l'hiver de ces latitudes méridionales approchait. Les capitaines résolurent donc, le 11 avril 1704, de rebrousser chemin vers le cap des Vierges, et de chercher le détroit de le Maire. A peine les navires l'eurent passé que le mauvais temps les sépara, les poussa jusqu'au 57e degré 30' de latitude, et les ballotta rudement pendant quinze jours. Enfin, celui que montait Nyel mouilla le 13 mai dans le port de la Concepcion, s'arrêta ensuite à Arica, à Ilo, à Pisco, et atterrit au Callao. Nyel et ses compagnons, s'étant reposés pendant quatre mois à Lima, se flattaient de l'espoir de pouvoir remettre en mer pour gagner leur destination finale. A leur extrême chagrin, les capitaines des navires vinrent leur déclarer que, se trouvant hors d'état d'entreprendre un si long voyage, ils étaient obligés de s'en retourner en France. Alors les missionnaires prirent la résolution d'aller au Mexique, et de passer de là aux Philippines, d'où il leur serait facile de se rendre à la Chine. Ce dessein put-il s'exécuter, nous l'ignorons. Nyel nous instruit de ces particularités dans une lettre du 20 mai 1705, datée de Lima, et adressée au P. de la Chaise, confesseur du roi. Une autre, du 26 du même mois, est écrite au père recteur du collége de Strasbourg; elle contient la *Relation de deux nouvelles missions établies depuis quelques années dans l'Amérique méridionale*. Il lui mande en même temps qu'il envoie au P. le Gobien l'histoire de la vie et de la mort du P. Cyprien Baraze, l'un des premiers fondateurs de cette mission, et qui, deux ans et demi auparavant, mérita de recevoir la couronne du martyre, après avoir travaillé pendant

Digitized by Google

plus de vingt-sept ans à la conversion des Moxos. Nyel avait extrait cette biographie d'une relation espagnole, imprimée à Lima par ordre de l'évêque de la Paz. Ces trois morceaux se trouvent dans le tome 9 des *Lettres édifiantes* (édition de 1781). Le voyage maritime du missionnaire est raconté avec cette sorte d'abandon qui plaît au lecteur, et offre des détails de géographie intéressants. Tout ce qui concerne les Moxos, dans les deux autres pièces, est important pour l'ethnographie. Le nom de ce peuple fut donné à cette mission parce que cette nation reçut la première la lumière de l'Evangile. Ces peuples habitent un pays immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Santa-Cruz de la Sierra l'on côtoie une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du sud au nord. Il est situé dans la zone torride entre les 10° et 15° degrés de latitude australe. Alcide d'Orbigny, qui de nos jours a visité ces régions lointaines, nous apprend, dans son livre intitulé *l'Homme américain*, que le nombre des chrétiens est encore considérable chez les Moxos; jamais ils ne se révoltèrent contre les jésuites. Ils sont agriculteurs, chasseurs, navigateurs; de tout temps ils ont montré des dispositions heureuses pour les arts de l'industrie. Les lettres de Nyel avaient depuis longtemps fixé l'attention. Elles ont été imprimées dans le tome 3 des *Voyages de Coréal* (*voy.* ce nom). E—s.

NYENDAEL (David), voyageur néerlandais, était facteur d'une compagnie de commerce à la côte de Guinée. En 1702, ayant eu l'occasion de visiter la côte du Benin, qui s'étend de l'embouchure de Rio-Lagos à celle du Rio-Formoso, il écrivit sur cette contrée une lettre que Bosman (*voy.* ce nom) a insérée dans son livre; on doit lui en savoir gré. Le Benin était dans ce temps-là beaucoup moins fréquenté qu'il ne l'a été depuis. Nyendael décrit bien le pays, sa température, ses productions, les mœurs et les usages des habitants, la forme du gouvernement; il fut bien accueilli du roi dans sa capitale; le voyageur dit qu'elle ressemble plutôt à un village qu'à une ville. Il termine sa lettre en disant qu'il ne peut donner aucun renseignement sur le Calbar, parce que la grande mortalité avait enlevé beaucoup de matelots. Il espérait cependant pouvoir y aller, gagner ensuite le Gabon, et enfin pousser jusqu'au cap Lopez di Gonzalvez. En parlant de la rivière de Benin ou Rio-Formoso, Nyendael observe que, dans l'intérieur, elle se partage en une infinité de bras; il ajoute qu'il n'a pu découvrir ni la longueur de son cours ni sa source, aucun nègre ne lui ayant donné de renseignements suffisants sur ce point. On pense aujourd'hui qu'elle forme un des bras principaux du Kouarra, dont R. et J. Lander (*voy.* ce nom) découvrirent l'embouchure. E—s.

NYERUP (Erasme), historien danois, né le 12 mars 1759 dans la paroisse d'Œrsted, dans l'île de Fionie, et mort à Copenhague le 28 juin 1829, a bien mérité de sa patrie par ses nombreux ouvrages, qui tous eurent en vue l'utilité de ses contemporains. Après avoir terminé ses études au gymnase d'Odensée, capitale de Fionie, il vint à Copenhague, entra comme élève à la bibliothèque royale, et, ce premier pas fait, son assiduité au travail lui valut successivement des emplois honorables que nous devons énumérer. Acquérir le titre de maître ès arts était en quelque sorte une nécessité; il l'obtint, puis nous le voyons devenir progressivement secrétaire de la bibliothèque royale, professeur d'histoire littéraire, bibliothécaire adjoint de l'université, inspecteur des archives, président intérimaire, puis vice-président, enfin prévôt de deux fondations dépendantes de cette institution en 1814; alors il cessa d'être inspecteur des archives. Il avait été nommé en 1807 secrétaire et membre de la commission royale pour la conservation des antiquités; en 1816, il quitta le secrétariat. Les ouvrages qu'il publia pendant sa longue carrière sont très-nombreux; nous nous bornerons à citer les principaux : 1° *Symbolæ ad litteraturam Teutonicam*, Copenhague, 1787, in-4°. Dans la préface, il parle des savants qui, en Danemarck, ont cultivé cette langue que parlaient les anciens Francs lorsqu'ils entrèrent dans les Gaules, et de laquelle sont sortis les idiomes aujourd'hui en usage dans les contrées septentrionales. Il profita des travaux de Rostgaard (*voy.* ce nom). 2° (En danois) *Nouveaux recueils de mémoires pour servir à l'histoire de Danemarck*, Copenhague, 1792 et années suivantes, 4 vol. in-4°; 3° *Index librorum præstantissimorum bibliothecæ communitatis regiæ quam in usum commilitonum confecit et typis excudi curavit*, R. N., ibid., 1796, in-8°. La communauté royale est une fondation du roi Frédéric II, en 1569, assise sur des propriétés foncières et destinée à l'entretien d'étudiants pauvres. 4° (En danois, de même que les suivants) *Recueil de portraits des Danois qui ont bien mérité de la patrie, accompagné de notices biographiques*, ibid., 1797, 3 vol. in-4°. Lehde aida Nyerup dans la composition de cet ouvrage. 5° *Choix des plus anciennes poésies du Nord*, ibid., 1798, in-8°; 6° *La vie et les écrits de P. Suhm, et choix de ses lettres*, ibid., 1798, in-8°; 7° *Suhmiana*, ibid., 1798 (*voy.* Suhm); 8° *Essais sur l'histoire de la poésie danoise*, ibid., 1800-1808, 4 vol. in-8°. Nyerup eut K.-L. Rahbek pour collaborateur; cet ouvrage eut une continuation jusqu'en 1815, ibid., in-8°. 9° *Description de Copenhague*, 1800, in-8°; livre bien fait et qui eut du succès; 10° *Histoire de la culture intellectuelle en Danemarck et en Norvége, notamment pour ce qui concerne la bourgeoisie et les paysans*, ibid., 1803, 4 vol. in-8°. Chaque partie a un double titre : 1re *Histoire de la culture intellectuelle*, qui comprend les développements de l'esprit humain dans le sens le plus étendu, la civilisation, le commerce, la navigation; 2° *La littérature du*

Digitized by Google

moyen âge; la 3ᵉ est divisée en 2 tomes, l'un consacré à l'*Histoire des écoles savantes*, l'autre aux *Annales de l'université;* la 4ᵉ *Antiquités*. 11° *Théorie de la manière d'écrire correctement le danois*, ibid., 1805; 12° *Les proverbes pleins de substance*, de Peder Syv, rassemblés, mis en ordre et précédés d'une préface (*Recueil servant à la littérature des proverbes danois*), ibid., 1808, in-8°; 13° *Voyage archéologique fait en* 1791 *et* 1807 *dans le diocèse d'Aarhuus*, avec un supplément contenant une dizaine de monuments d'Odensée, ibid., 1808, in-8°. Nyerup avait Abildgaard pour compagnon dans cette excursion. 14° L'*Edda, ou Théologie des Scandinaves païens*, traduite de l'islandais, ibid., 1808. Rask fut le collaborateur de Nyerup pour cet ouvrage. 15° *Catalogue des collections de la société des sciences du Nord*, 1ʳᵉ partie, *Livres imprimés et manuscrits*, ibid., 1808, in-4°; 16° *Notice sur la Regentsen*, ibid., 1809, in-8°. C'est le nom d'une fondation appartenant à l'université. 17° *Choix de chansons danoises du moyen âge*, fait d'après les additions imprimées de Vedel et de Syv, et d'après les recueils manuscrits publiés par Abrahamson, Nyerup et Rahbek, ibid., 1811 à 1814, 5 vol. in-4°; 18° *Voyage archéologique en Fionie*, fait au mois de juillet 1814, ibid., 1814, in-8°; 19° *Leçons faites à la bibliothèque de Copenhague, avec un préambule sur les bienfaiteurs de l'établissement. — Ouverture d'un cours d'hiver*, ibid., 1815, in-8°. 20° *Caractère du roi Christian IV, tiré principalement de ses lettres autographes*, ibid., 1816, in-8°; 21° *Abolition générale du servage en Danemarck et en Norvége pendant la suite des siècles*, ibid., 1816, in-8°; 22° *Voyage à Stockholm, fait dans les années* 1810 *et* 1812, ibid., 1816, in-8°; 23° *Dictionnaire de la mythologie scandinave*, ibid., 1816, in-8°; 24° *Mémoires sur le roi Frédéric III*, ibid., 1817, in-8°; 25° *Dictionnaire littéraire du Danemarck, de la Norvége et de l'Islande*, ibid., 1819, 2 vol. in-4°. C'est une nomenclature très-détaillée des auteurs de ces pays et de leurs ouvrages; elle nous a été utile pour le présent article. On y trouve le titre de toutes les productions de Nyerup : le nombre en est considérable, en y comprenant les dissertations, les mémoires et les opuscules insérés dans les publications périodiques; et on y voit que beaucoup de livres de ce laborieux écrivain ont été traduits en allemand et en suédois. E—s.

NYMANN (Grégoire) naquit à Wittemberg le 14 janvier 1594, et mourut dans la même ville le 28 octobre 1638. Il acquit de bonne heure des connaissances très-profondes en anatomie et fort étendues en botanique; à vingt-quatre ans, il donnait des leçons de ces deux sciences avec tant de savoir, que les étudiants accoururent en foule à Wittemberg. Si la mort ne l'eût moissonné à la fleur de son âge, sa ville natale fût devenue, par ses talents, une des plus célèbres écoles d'Allemagne. Parmi les écrits sortis de sa plume, deux seuls sont importants : 1° *De apoplexia tractatus*, Wittemberg, 1629, in-4°; 2° *Dissertatio de vita fœtus in utero, qua luculenter demonstratur infantem in utero non anima matris, sed sua ipsius vita vivere, propriasque suas vitales actiones etiam in alvo materna exercere, et matre extincta, sæpe vivum et incolumem ex ejus ventre eximi posse, adeoque a magistratu in bene constitutis rebuspubliciis non concedendum ut vel ulla gravida rebus humanis exempta sepeliatur, priusquam ex ejus utero fœtus excisus, vel ad minimum sectione, an infans adhuc vivens, an vero mortuus sit, exploratum fuerit*, Wittemberg, 1628, in-4°; Leyde, 1644 et 1664, in-12, avec l'ouvrage de Plazzoni : *De partibus generationis*. On a cru devoir rapporter en entier ce titre parce que l'ouvrage de Nymann, si remarquable par l'exactitude des connaissances physiologiques, est le premier qui en renferme d'aussi précises et où sont tracées avec justesse les règles de médecine légale développées depuis dans l'*Embryologie sacrée* (*voy.* Cangiamila). Les décisions de la Sorbonne sur le baptême du fœtus et sur la manière de l'administrer dans le sein de la mère, sont conformes aux préceptes de Nymann. — Son père, *Jérôme* Nymann, aussi professeur à Wittemberg, a publié, entre autres écrits, *Oratio de imaginatione*, 1615, in-fol. F—n.

NYMPHODORE, chirurgien grec, vivait à une époque qui n'est pas bien connue, mais on pense que c'était peu avant l'ère chrétienne. Celse, Galien dans son commentaire sur Hippocrate (*De Artic. libr.*), Oribase, le mentionnent comme ayant inventé une machine pour réduire les luxations du fémur, et une sorte de bolte propre aux fractures des membres. Aétius, Paul d'Egine et Galien (*De composit. medicam.*) signalent un Nymphodore qui est probablement la même personne que celle dont nous parlons. Z.

NYON *l'aîné* (Jean-Luc), libraire à Paris, fut un des hommes les plus distingués de son temps dans la science bibliographique. Il composa plusieurs catalogues qui sont encore aujourd'hui recherchés par les amateurs, entre autres la seconde partie de celui de la célèbre bibliothèque du duc de la Vallière, 1788, 6 vol. in-8° (*voy.* Vallière [la]), et celui de la bibliothèque de Malesherbes en 1796, 1 vol. in-8°. Nyon l'aîné mourut à Paris en 1799. Il est encore auteur de : 1° *la Guerre et la Paix*, comédie en trois actes et en prose, imitée de l'italien de Goldoni, avec des couplets par M. de Chazet, Paris, 1807, in-8°; 2° les *Négociants*, comédie imitée de l'italien, 1807. Z.

NYSTEN (Pierre-Hubert) naquit à Liége, en 1771, d'une famille de commerçants peu aisée. Il fit cependant de bonnes études, et on le destinait au barreau; mais son inclination le porta vers la médecine. Il y fut encouragé par un oncle, chanoine à Liége, qui lui fournit, en 1794, les moyens de venir à Paris pour y suivre ses cours d'études médicales. Les écoles de méde-

Digitized by Google

cine, fermées pendant les orages de la révolution, venaient d'être rouvertes. Nysten s'y distingua par son application ; il devint en peu d'années élève de première classe de l'école pratique, et obtint au concours, en 1798, une place d'aide d'anatomie à la faculté de médecine. Ce fut vers cette époque que les découvertes de Galvani et de Volta attirèrent les regards des savants. Nysten ne put rester étranger à des travaux qui agrandissaient la science. Il fit une longue suite d'expériences galvaniques pour s'assurer des divers degrés de contractilité des organes musculaires. Il obtint des résultats précieux, consignés dans un ouvrage qu'il publia en 1803. Les connaissances étendues de Nysten fixèrent l'attention du gouvernement. En 1802, il fut adjoint à la commission médicale envoyée en Espagne pour y faire des observations sur la fièvre jaune. On le chargea ensuite de plusieurs observations relatives au typhus, qui avait pris un caractère épidémique dans divers endroits. En 1804, il se manifesta dans le midi de la France une épidémie meurtrière sur les vers à soie, qui fit un tort considérable au commerce et aux manufactures; Nysten fut encore désigné par l'autorité pour rechercher sur les lieux les causes de cette mortalité. Il s'acquitta de sa mission avec autant de zèle que de sagacité. De retour à Paris, il s'occupa de la littérature médicale et de la publication de ses divers ouvrages ; il donna avec M. Hallé, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, différents articles importants, entre autres ceux d'*Electricité* et de *Galvanisme*. Tous ces travaux acquirent à Nysten une réputation assez étendue comme savant ; mais ils avaient peu fait pour sa fortune et pour la confiance du public. Il prit enfin la résolution de se consacrer uniquement à la médecine pratique. M. Hallé, qui avait pour lui beaucoup d'affection, lui en facilita les moyens. Connaissant toute sa capacité, ce professeur, habile et juste appréciateur du talent, venait de le faire nommer médecin de l'hospice des enfants, et Nysten commençait à jouir d'une célébrité justement acquise comme savant et comme praticien, lorsqu'il fut enlevé par une attaque d'apoplexie, le 3 mars 1818, à peine âgé de 47 ans. Les ouvrages qu'il a publiés sont : 1° *Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, dans lesquelles, en classant les divers organes sous le rapport de leur excitabilité galvanique, on prouve que le cœur est celui qui conserve le plus longtemps cette propriété; Paris, Levrault, 1803, in-8° ; 2° *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, imprimerie impériale, 1808, in-8°; 3° avec M. Capuron, *Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, art vétérinaire*, etc., avec l'étymologie, suivi de deux vocabulaires (latin et grec), 2e édition entièrement refondue, Paris, 1810, in-8° (la 1re édition était de M. Capuron seul). — *Dictionnaire de médecine et des sciences accessoires à la médecine*, ibid., 1814, in-8°; 9e édition, revue par le docteur Jourdan, Paris, 1845, grand in-8°; 4° *Traité de matière médicale*, par Schwilgué, 2e édition, 1809, 2 vol. in-8° ; 5° *Recherches de physiologie et de chimie pathologique*, pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort, Paris, 1811, in-8° ; 6° *Manuel médical*, 1814 ; 2e édition, 1816, in-8°. N—u.

Digitized by Google

O

O (François, marquis d'), seigneur de Fresnes, etc., surintendant des finances de France, était né vers 1535 d'une noble et ancienne famille de Normandie. Dans sa jeunesse, il embrassa le parti des armes et fut pourvu d'une compagnie de cavalerie; mais il renonça bientôt à un état où l'on expose sa vie pour l'honneur, dont il ne se souciait guère. Il avait épousé la fille de Villequier, *confit* comme lui dans les plus sales débauches (dit Mézerai), et son beau-père l'ayant présenté à Henri III, il acquit en peu de temps la faveur de ce prince, qui lui donna en 1578 la place de surintendant des finances. L'élévation d'un homme connu seulement par ses dissipations et par son goût pour le jeu, révolta tous les gens sensés. Mais d'O, habitué à mépriser l'opinion, affecta de la braver en affichant un luxe scandaleux : il ne pouvait le soutenir qu'en créant de nouveaux impôts, dont il partageait le produit avec son maître. Les états de Bourgogne déclarèrent que la province était hors d'état de payer les subsides. Aux justes représentations des députés, d'O opposa cette maxime alors nouvelle, que le roi étant le maître absolu des biens et de la vie de ses sujets, on ne devait point entrer en compte avec lui et qu'il fallait se soumettre aveuglément à ses volontés. Les députés, indignés, menacèrent le surintendant, qui finit par se relâcher de ses prétentions. Il est presque impossible de se faire une juste idée de toutes les déprédations dont il se rendit coupable. Outre les retenues arbitraires qu'il exerçait sur tous les payements, il avait une part dans tous les marchés, un intérêt dans toutes les fermes : celle du sel lui valut dans une seule année huit cent mille écus, somme énorme pour le temps et double de celle qui entrait au trésor royal. Mais les revenus de la France auraient à peine suffi à ses prodigalités, et il manquait souvent d'argent. Son train de maison, sa table, ses maîtresses, lui coûtaient des sommes immenses, et il risquait tous les jours au jeu plus d'argent qu'aucun souverain n'aurait osé en hasarder. Il se fit donner par le roi la charge de grand maître de la garde-robe et la lieutenance générale de la basse Normandie, dont on dédommagea Matignon en le créant maréchal. D'O, par reconnaissance, fournit à Henri III les projets de vingt-deux nouveaux édits bursaux; le parlement refusa, il est vrai, de les enregistrer, mais il y eut un accommodement. Après la mort de Henri III, d'O hésita, *par délicatesse de conscience*, à reconnaître l'autorité de Henri IV, qu'il craignait de trouver opposé à la continuation des abus du dernier règne. Mais, voyant que la plupart des courtisans s'empressaient d'aller offrir leur hommage au vainqueur d'Ivry, il crut devoir suivre leur exemple. En abordant Henri IV, il eut l'audace de lui dire qu'il était prêt, avec tous les seigneurs catholiques, de le reconnaître, à condition que le monarque s'obligerait par serment à se réconcilier avec la cour de Rome. Henri lui témoigna dans sa réponse qu'il n'était pas disposé à se laisser dicter des lois par ses sujets, et qu'en désirant de le conserver, il ne craignait pas de le voir s'éloigner. Après la réduction de Paris, que d'O avait retardée de tout son pouvoir, le roi lui rendit le gouvernement de cette ville, espérant qu'il se déferait de la surintendance; mais il conserva ces deux places. Il se faisait soutenir par une cabale, qu'il entretenait de son or et de ses promesses. Quelques seigneurs et un grand nombre d'ecclésiastiques osaient le vanter : il avait donné des gages aux uns et aux autres. Protecteur ardent des jésuites, il se fit gloire d'une constante animosité contre les protestants. D'O mourut le 24 octobre 1594 d'une rétention d'urine, à la grande satisfaction des gens de bien et du peuple de Paris, qui croyait *ne plus payer de tailles*. Ses parents, ses domestiques et quelques autres, à titre de créanciers, le dépouillèrent comme à l'envi et si parfaitement que, longtemps avant qu'il expirât, il n'y avait plus que les murailles nues dans la chambre où il mourut. (*Mémoires de Sully*, l. 7.) On vit avec étonnement que ses dettes dépassaient de beaucoup ses biens, et que l'homme qui avait eu si longtemps à sa disposition les trésors de la France ne laissait pas de quoi payer les legs de son testament, qui se montaient à douze cents écus. On voyait son épitaphe dans l'église des Blancs-Manteaux, où il fut inhumé. Malgré la haine universelle qu'il avait inspirée, il trouva encore un panégyriste après sa mort : son médecin, Dujon, publia un *Discours de la maladie et mort de défunct monseigneur d'O*, etc., Paris, Delas, 1594, in-8° de 34 pages. D'Auvigny a donné la *Vie du marquis d'O*, dans le tome 2 des *Hommes illustres de France*. W—s.

OAKES (sir Henry, baronnet de), général anglais, né en 1756, mort le 1er novembre 1827 à Mitcham dans le Surrey. Entré dans l'armée de la compagnie des Indes le 8 février 1775, Oakes a passé presque toute sa vie dans les guerres contre les indigènes de cette péninsule. Après la campagne de Gudjerat, où il assista aux batailles

Digitized by Google

de Sabbersmuth, Arras et Caïrn, il devint lieutenant en 1778. Les combats de Pounah, de Tintellon, de Tellicherry, d'Onore et de Mangolore, contre les Mahrattes, de 1779 à 1782, lui valurent le grade d'adjudant général de l'armée. Mais l'année suivante il fut fait prisonnier devant Bednore, avec toute sa division, par le célèbre Tippou-Sahib. Relâché en 1784, il fut nommé quartier-maître général et commissaire des provisions de l'armée de Madras. Appelé de nouveau au commandement d'un corps de cipayes en 1788, il assista aux siéges de Cannanore et de Seringapatnam, et prit en 1791 le fort de Cotahpore sur la côte de Malabar. En 1796, Oakes retourna en Angleterre avec le grade de lieutenant-colonel. En avril 1802, il fut replacé à la tête des régiments cipayes du gouvernement de Bombay, et servit de nouveau avec distinction sous Richard Mornington, frère aîné du duc de Wellington. Nommé colonel en janvier 1803, l'état de sa santé le força à prendre un nouveau congé en mai 1804, pour rétablir ses forces sous l'air de son pays natal. Renvoyé une troisième fois aux Indes, en avril 1807, avec le grade d'auditeur général de l'armée de Bombay, Oakes devint, par suite de brillants exploits, général de brigade en 1810, et lieutenant général en 1814. C'est avec ce grade qu'il prit sa retraite. Après la mort de son frère aîné Hildebrand, en 1822, il hérita du titre de baronnet, attaché à sa famille. Dans les dernières années de sa vie il devint fou. Ce fut dans un des accès de cette folie qu'il se tira le coup de pistolet qui mit fin à sa vie. R—L—N.

OATES (Titus), méprisable calomniateur, ne doit qu'à ce titre la place qu'il tient dans l'histoire des troubles de l'Angleterre. Né vers 1649, dans une condition obscure, il fit cependant ses études à l'université de Cambridge, et y ayant pris ses degrés, embrassa l'état ecclésiastique. Condamné quelque temps après comme faux témoin, et, sentant bien que sa conduite lui ôtait tout espoir d'avancement, il passa dans les Pays-Bas, et là, feignant de reconnaître ses erreurs, il embrassa le catholicisme et prit l'habit de St-Ignace. Il fut admis dans un séminaire de jésuites anglais; mais ses nouveaux confrères, qui ne l'avaient reçu que par pitié, ne tardèrent pas à se repentir de lui avoir donné un asile dont il était indigne. Oates retourna à Londres, et rentra dans le sein de l'Eglise anglicane, espérant que l'éclat de son abjuration lui procurerait quelques bénéfices. Trompé dans cette attente, il chercha des ressources dans la délation, et, aidé de Bedloe, autre misérable, il dénonça en 1678 au parlement les catholiques comme ayant formé un complot contre la vie du roi Charles II et des protestants anglais, sous la direction du général des jésuites, reconnu chef de l'entreprise. La déclaration d'Oates était tellement absurde qu'il est impossible d'imaginer aujourd'hui comment des hommes sensés y ajoutèrent la moindre confiance. Le parlement poursuivit cette affaire avec beaucoup d'activité, et un grand nombre des plus illustres catholiques anglais périrent dans les supplices (*voy.* Charles II et Straford). Oates, regardé comme le sauveur de l'Etat, obtint une pension; mais on ne tarda pas à reconnaître la fausseté de ses révélations. Ce qu'il y eut d'affreux, c'est qu'il trouva des protecteurs parmi les hommes puissants et qu'il en fut quitte pour quelques mois de prison. Mais Jacques II, parvenu au trône, voulant retirer les catholiques de l'état d'oppression où ils languissaient, fit de nouveau mettre en jugement Oates, qui fut condamné à une prison perpétuelle et à être attaché quatre fois l'an au pilori, puis autant de fois fustigé par le bourreau. Lors de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône, Oates recouvra la liberté et fut rétabli dans sa pension. Ce misérable mourut à Londres le 23 juillet 1705. On peut consulter, pour des détails sur la conspiration supposée dans laquelle il joua un rôle si odieux, l'*Apologie des catholiques*, par Antoine Arnauld, apologie d'autant moins suspecte qu'elle tend à justifier des personnes que ce docteur regardait comme ses ennemis. W—s.

OBÉID-ALLAH, fameux capitaine arabe, n'avait que vingt-cinq ans à la mort de son père Zéiad, l'an 54 de l'hégire (673 de J.-C.), lorsque le calife Moawyah Ier lui donna le gouvernement du Khoraçan. Arrivé dans cette grande province, il traversa le Djihoun, s'avança dans la Transoxane ou Mawar-el-Nahr, jusqu'aux environs de Bokhara, remporta une grande victoire sur les Turcs, et obligea leur reine de fuir avec tant de précipitation qu'elle perdit une de ses bottines, qui fut estimée deux mille dinars d'or. L'année suivante, il fut rappelé et nommé gouverneur de Basrah. Yezid, fils et successeur de Mowyah, parut d'abord mal disposé en faveur d'Obéid-Allah, dont le père s'était opposé à ce qu'il fût déclaré héritier du califat. Cependant les troubles excités en Arabie par Abdallah, fils de Zobaïr, et les entreprises des partisans de la maison d'Ali pour donner le califat à Houcein, fils de ce dernier (*voy.* Abdallah-ben-Zobaïr et Houcein), déterminèrent Yezid à confier, l'an 60 (680), l'important gouvernement de Koufah à Obéid-Allah, qui lui appartenait par les liens du sang, et dont il connaissait d'ailleurs les talents et la fermeté. Obéid-Allah entra le soir dans Koufah, avec un turban noir sur la tête; le peuple le saluait et l'appelait l'*apôtre de Dieu*, le prenant pour Houcein, qu'on attendait à tout moment dans cette ville et dont le frère Moslem y était déjà arrivé. Obéid-Allah fut bientôt instruit par ses espions des projets de ces princes. Moslem tenta de l'assassiner; mais un excès de scrupule retint son bras au moment de l'exécution, et il en fut la victime; car, ayant voulu attaquer le château à force ouverte et la plupart de ses partisans l'ayant abandonné, il fut arrêté

Digitized by Google

dans sa fuite et conduit garrotté devant Obéid-Allah, qui, après l'avoir accablé de reproches et d'injures, lui fit trancher la tête. Ce jour-là même, Houcein, malgré les représentations de ses amis, partit de la Mecque avec une faible escorte, pour se rendre à Koufah, qu'il croyait encore dans ses intérêts. Attaqué à Kerbelah par les troupes d'Obéid-Allah, il mourut en héros, après avoir vu périr tous ses gens, parmi lesquels on comptait dix-sept de ses frères ou de ses fils. Sa tête fut portée à Obéid-Allah, qui s'oublia jusqu'à la frapper sur la bouche avec un bâton. Il accorda néanmoins la vie aux deux plus jeunes fils de Houcein, et les envoya avec les sœurs et les femmes de ce prince au calife Yezid. Pendant l'anarchie qui suivit la mort de ce dernier et l'abdication de son fils (*voy.* YEZID et MOHAWYAH II), l'an 64 (683), Obéid-Allah, qui avait conservé les gouvernements de Basrah et de Koufah, comprenant l'Irak, une partie de l'Arabie et toute la Perse méridionale, se fit déclarer protecteur à Basrah, jusqu'à ce que les musulmans se fussent accordés sur le choix d'un calife (*voy.* MERWAN II et ABDALLAH-BEN-ZOBAÏR); mais les Koufiens, au lieu de reconnaître Obéid-Allah en cette qualité, outragèrent son lieutenant, et leur exemple engagea les habitants de Basrah à rétracter leur serment. En vain Obéid-Allah épuisa les caisses publiques et prodigua l'argent pour se faire des partisans; il s'était rendu si odieux par ses cruautés que ses parents même refusèrent de se joindre à lui. Réduit à se cacher sous des habits de femme, il fut enfin obligé de s'enfuir de Basrah sur un chameau, et de troquer ensuite cette monture contre un âne. Il se rendit à Damas, où il dissuada le calife Merwan de se soumettre à l'anticalife Abdallah. Cependant la faction d'Ali avait repris le dessus à Koufah, et Soléiman-ibn-Sorad, s'en étant déclaré le chef, marchait vers Damas pour soutenir les droits des fils de Houcein. Obéid-Allah vint à sa rencontre à la tête des troupes syriennes et le tailla en pièces dans la Mésopotamie; mais il ne put profiter de cet avantage : le fameux Mokhtar dominait à Koufah (*voy.* MOKHTAR). Chargé enfin par le calife Ab-del-Melek de faire rentrer cette ville sous son obéissance, Obéid-Allah partit l'an 67 (685), fut vaincu par les troupes de Mokhtar, périt dans la bataille, et sa tête fut portée à ce capitaine. On regarda généralement sa mort comme une punition céleste de celle de Houcein. A—T.

OBÉID-ALLAH-AL-MAHDY (ABOU-MOHAMMED), fondateur de la célèbre dynastie des califes fathimides, né vers l'an 269 de l'hégire (882 de J.-C.), se disait issu d'Ismaël, fils de l'imam Djafar-al-Sadik, arrière-petit-fils de Houcein, fils du calife Ali et de Fathimeh, fille de Mahomet; de là les noms d'Alides, d'Ismaélides, mais plus particulièrement d'Obéides et de Fathimides, qu'on a donnés aux princes de cette famille. Mais cette illustre origine leur fut toujours contestée. La plupart des écrivains orientaux ont accusé Obéid-Allah d'imposture. Les uns ont prétendu qu'il était juif ou mage d'extraction, qu'il s'appelait Saïd et que son père était oculiste; d'autres l'ont supposé né en Perse, en Égypte, en Afrique. A travers tant d'incertitude, il paraît qu'une prédiction avait annoncé que, vers l'an 300 de l'hégire, devait paraître en Afrique le *Mahdy* (chef ou directeur des fidèles) annoncé dans le Coran, et que l'aïeul et le père d'Obéid-Allah, songeant à rendre cette prophétie utile à leur postérité, en répandirent la croyance à Salamieh, en Syrie, d'où ils la propagèrent en Arabie et en Afrique. Obéid-Allah, après la mort de son père, ayant été dénoncé au calife abbasside Moktafy, s'enfuit avec son fils Abou'l-Cacem-Mohammed. Déguisés en marchands, ils traversèrent l'Egypte et toute l'Afrique jusqu'à Sedjelmesse, où le prince régnant les fit arrêter. Mais déjà une grande révolution s'opérait en faveur d'Obéid-Allah. Un fameux capitaine, Abou-Abdallah, disciple de son père, en fut l'auteur, plus par les armes que par la persuasion. Après avoir séduit ou subjugué la plupart des tribus de l'Afrique septentrionale, et détruit la dynastie des Aglabides, qui régnait à Kairowan, Tunis et Tripoli (*voy.* ZEÏADET-ALLAH II), il partit, l'an 296, pour aller délivrer Obéid-Allah, s'empara de Sedjelmesse, brisa les fers du prétendu Mahdy et le fit reconnaître comme tel par toute son armée. On prétend qu'un changement si subit de fortune arracha des larmes à Obéid-Allah : il n'en ordonna pas moins le supplice du prince de Sedjelmesse; puis il se rendit à Rakkadah en raby II 299 (décembre 909). Il y institua sa réforme dans l'administration, et surtout dans la législation civile et religieuse. Il établit des impôts et envoya des gouverneurs dans les diverses provinces de l'Afrique septentrionale et même en Sicile. Il fit périr Abou-Abdallah, qui, mettant un trop haut prix à ses services, traitait d'égal à égal son souverain, et laissait entrevoir l'intention de le renverser du trône où il l'avait placé. Au titre de Mahdy Obéid-Allah ajouta celui d'*Emir-al-Moumenyn* (prince des fidèles), titre réservé aux seuls califes successeurs de Mahomet; il se mit ainsi en révolte ouverte contre les Abbassides, qui régnaient à Bagdad, et fut le premier auteur du grand schisme qui divisa les musulmans pendant près de trois siècles. L'an 303, il fonda la ville de Mahdyah sur les ruines de l'ancienne Aphrodisium, dans une presqu'île, à trente lieues au sud de Tunis, et en fit sa capitale. Ayant étendu sa domination depuis l'Océan jusqu'à Barkah, qu'il enleva aux troupes du calife Moctader, il envoya plusieurs armées pour conquérir l'Egypte : elles prirent plus d'une fois Alexandrie, obtinrent d'autres succès et finirent toujours par être repoussées. La gloire de conquérir l'Egypte était réservée à l'arrière-petit-fils du monarque africain (*voy.* MOEZZ-ED-DAULAH). Obéid-Allah ne

Digitized by Google

se rendit pas moins redoutable sur mer que sur terre. Ses flottes firent de fréquentes descentes sur les côtes d'Italie et particulièrement de la Calabre, prirent Tarente, Bénévent, etc., et exercèrent des ravages affreux. Il mourut le 14 raby 1 322 (4 mars 934), dans la vingt-cinquième année de son règne, la 63e de son âge, suivant Abou'l-Feda, ou la 53e, suivant El-Makin. Il eut pour successeur son fils Caïm-Biamr-Allah. Comme les prénoms de ce dernier étaient Abou'l-Cacem-Mohammed, nonis du prophète des musulmans et que doit aussi porter le Mahdy prédit par le Coran, quelques auteurs ne donnent point à Obéid-Allah le nom de Mahdy, mais à son fils, et disent que celui-ci fit empoisonner son père, qui, ayant abdiqué en sa faveur l'autorité suprême, avait tenté de s'en ressaisir. A—T.

OBEILH (D'). *Voyez* DOBEILH.

OBEL (MATHIAS D') OU DE L'OBEL. *Voyez* LOBEL.

OBELERIO, doge de Venise (que les historiens français nomment *Willère* ou *Willerin*), fut élevé à cette dignité en 804, dans une circonstance assez critique. La république de Venise était opprimée à cette époque par ses deux doges, Jean et son fils Maurice, qui avaient massacré le patriarche Grado et envoyé en exil la plus grande partie de la noblesse. Obelerio, qui était alors tribun, se mit à la tête de ces nobles, réfugiés à Trévise. Ceux-ci le proclamèrent leur doge : ils revinrent ensemble à Malamocco, qui était alors la capitale de la république, et les anciens doges furent forcés de s'enfuir. Cependant les doges déposés intéressèrent en leur faveur Charlemagne et son fils Pépin. Ce fut la cause de la première guerre que les Vénitiens aient soutenue, en 810, contre les Français. Pépin, roi d'Italie, s'empara de Chiozza, de Palestrina et de Malamocco; mais il échoua devant Rialto, île située au milieu de la lagune, et dès lors cette île fut choisie pour le siége du gouvernement : c'est là que Venise a été bâtie. Les Vénitiens furent encouragés dans cette résolution par Ange Participatio, qui s'était mis à leur tête au moment de l'invasion des Français. Ils le choisirent pour leur doge, tandis qu'ils déposèrent Obelerio, qui, dans cette occasion, avait montré de la faiblesse ou même de la partialité pour les Français. Obelerio fut envoyé en 811 dans les prisons de Constantinople. Il recouvra sa liberté en 830, et il essaya de soulever ses compatriotes de Malamocco pour se faire rétablir dans la dignité qu'il avait perdue; mais il fut fait prisonnier dans un combat contre les Vénitiens, et il eut la tête tranchée. S. S—I.

OBENHEIM (CHRISTOPHE), théologien calviniste du 16e siècle, naquit à Œttingen, dans la haute Bavière, et, selon d'autres, en Souabe. Le second apôtre de la réforme, Calvin, né en France, avait publié à Bâle en 1535 son fameux ouvrage intitulé *l'Institution chrétienne*, dédié à François Ier, persécuteur des hérétiques dans ses Etats, mais leur soutien en Allemagne (*voy.* CALVIN). Ce fut onze ans après la mort de Luther que surgit la doctrine de Calvin, plus hardie dans le culte extérieur, plus complète, plus spécieuse dans ses formes, et plus appropriée, selon Bossuet, à l'intelligence des hommes instruits. Christophe Obenheim, comme un grand nombre des esprits cultivés de l'Allemagne, céda donc à cette nouvelle séduction. D'ailleurs, Calvin, retiré d'abord à Nérac, auprès de Marguerite, reine de Navarre et sœur de François Ier, puis à Bâle, à Ferrare, auprès de Renée de France, fille de Louis XII et épouse d'Hercule d'Este; enfin à Berne, à Strasbourg et à Genève, où il établit sa domination d'une manière si despotique, si cruelle, Calvin ne semblait-il pas, en ne perdant pas de vue la France, rayonner autour de l'Allemagne méridionale pour y répandre son hérésie, abandonnant l'Allemagne du centre et du nord à la doctrine de Luther, qui y avait précédé la sienne? C'est ce qui explique comment le Palatinat, si récemment converti au luthéranisme en 1554, se prononça trois ans après pour le calvinisme, et comment Christophe Obenheim s'attacha plutôt à Calvin qu'à Luther. En Bavière et en Souabe, où dominait le catholicisme, tout ce qui n'était point resté fidèle à l'Eglise romaine avait sacrifié l'hérésie de Luther à celle de Calvin. On peut même avancer que de nos jours l'Allemagne méridionale conserve encore cet aspect. Le Moréri de 1759 désigne trois ouvrages d'Obenheim, d'après le biographe allemand George-Mathias Kœnig (*voy.* ce nom), dans son recueil intitulé *Bibliotheca vetus et nova a prima mundi origine*, Altdorf, 1678, in-fol., recueil qui laisse beaucoup à désirer, mais dont Bayle a dit : « Je « serais un ingrat si je ne reconnaissais que le « livre qu'il publia l'an 1678 me rend des ser- « vices considérables. Je ne doute pas qu'il ne « soit utile à un très-grand nombre de gens de « lettres, nonobstant la censure qui lui est tom- « bée sur le dos. » (*Dictionnaire*, t. 3, p. 556, 557.) Voici les titres des ouvrages de Christophe Obenheim : 1° *Exposition des passages du Nouveau Testament qui semblent se contredire;* 2° *Explication des Actes des apôtres;* 3° *Exemples des vertus et des vices.* N—F—E.

OBÉRÉA, reine de l'île d'Otahiti, née vers l'an 1729, avait épousé Oammo, roi d'Otahiti et fils de Ténaé. Elle en eut un fils que son mari voulut tuer, soit par ambition pour conserver le pouvoir suprême que la naissance d'un héritier lui enlevait, suivant les lois de son royaume, soit par une défiance trop fondée de la fidélité de la reine. Obéréa réussit cependant à sauver les jours de ce fils, qui reçut le nom de Témarre et fut déclaré roi. Oammo voulut rentrer alors dans la vie privée, et Obéréa prit les rênes du gouvernement. Elle exerçait la régence avec toute l'habitude et l'activité du commandement, quand Wallis vint aborder à Otahiti en 1767. Sa célébrité euro-

Digitized by Google

péenne date de cette époque. Les navigateurs ont dépeint son port majestueux et plein de grâces, sa taille élevée, la blancheur de son teint, ses regards animés par l'esprit naturel et la sensibilité, sa figure qui devait avoir été d'une beauté remarquable. Ils nous ont retracé ses soins généreux, son hospitalité presque patriarcale, son amitié désintéressée; et c'est avec une émotion profonde qu'ils ont rappelé leur douloureuse séparation et les torrents de larmes que versa leur bienfaitrice inconsolable. Nous n'aurions qu'une idée imparfaite de cette femme extraordinaire, si Cook n'avait pas visité Otahiti après la révolution qui ôta la souveraine puissance à Témarre pour la donner à son cousin Otou (*voy.* Ténaé et Pomaré Ire). Dans les récits de Cook, nous trouvons des tableaux plus contraires à nos mœurs : chez cette reine détrônée, c'est toujours même cœur, même bonté; mais nous pardonnons à Oammo ses soupçons jaloux en apprenant les amours d'Obéréa avec son premier ministre, le grand prêtre Tupia, et avec le jeune Obadi. Notre étonnement redouble lorsqu'elle initie en public, et sans le moindre embarras, une jeune insulaire au mariage. Nous prenons encore une plus singulière opinion d'elle lorsque nous voyons Banks, après s'être endormi sous sa sauvegarde, ne retrouver à son réveil que le vêtement le plus indispensable. Cependant la reine Obéréa fut jusqu'à son dernier moment l'amie des Européens. Elle mourut vers l'année 1772. Outre Témarre, elle avait eu, pendant son union avec Oammo, une fille nommée Toïmata. B—v—e.

OBEREIT (Jacques-Hermann), alchimiste et mystique, né en 1725 à Arbon en Suisse, était fils d'un teneur de livres qui, s'étant adonné avec sa femme au mysticisme, lisait comme des chefs-d'œuvre les écrits de mademoiselle Bourignon et de madame Guyon, et correspondait avec de Marsay, grand mystique de ce temps. Les deux fils de ce couple héritèrent de son goût pour le quiétisme : Jacques-Hermann surtout, né avec une grande ardeur pour l'étude, partagea tous les sentiments de son père; aussi celui-ci se hâta d'écrire à de Marsay que la grâce de Dieu opérait visiblement sur ce jeune homme. Un vieil horloger de la ville entra en communauté de mysticisme avec cette famille, qui visait à fonder une nouvelle église ou un nouveau culte. Jacques-Hermann fut placé en 1740 chez un chirurgien d'Arbon; celui-ci, semblable au maître de Gil Blas, lui abandonna au bout de quelques semaines les petites gens et se réserva les principales pratiques. Après son apprentissage, Obereit fit son tour de compagnon dans les villes de l'Allemagne méridionale; mais en 1746, ne trouvant pas d'emploi, il s'engagea au service d'un architecte polonais qui se rendait en Italie; celui-ci le renvoya au milieu de la route. Obereit partit pour Berlin, résolu d'y exercer la profession de garçon barbier. La ville de Lindau consentit à payer ses études d'université à condition qu'il s'établirait ensuite dans cette ville. En conséquence, il fréquenta l'université de Halle et les colléges de Berlin. La médecine, la philosophie, la poésie, les langues, tout fut l'objet de ses méditations. De Marsay, qu'il alla voir en revenant en Suisse, lui conseilla de faire abnégation de sa curiosité indiscrète, attendu que son esprit était son plus dangereux ennemi; ce qui était vrai. S'étant établi, en 1750, à Lindau en qualité de médecin-chirurgien, il publia des *Réflexions sur quelques matières chirurgicales*, et rédigea un article sur les prognostics des accouchements difficiles, que l'autorité publique fit joindre à une Instruction pour les sages-femmes; mais celles-ci représentèrent qu'Obereit ne se connaissait point en accouchements. Il perdit ses pratiques, se tourna vers la théosophie, la chimie, et enfin vers l'alchimie, ou, comme dit son père, *l'art de perfectionner les métaux par la grâce de Dieu;* et, ayant lu la *Messiade* de Klopstock, il conçut le plan d'une *Messiade préadamite*, dont il composa un chant en vers des plus baroques. En 1767, il fit paraître à Carlsruhe une *Disquisitio de universali methodo medendi confortativa*. Deux ans après, sa famille fut réduite à l'indigence par un déficit dans la caisse d'Obereit père. Celui-ci, ne doutant pas qu'à force de prières il n'obtînt de la grâce de Dieu la somme qui manquait, soutint devant le magistrat que le montant du déficit était déposé dans la caisse; et lorsqu'on la trouva vide, il resta stupéfait. Il fut destitué et réduit à une pension de deux cents florins. Obereit le fils s'efforça de rétablir les affaires de sa maison par l'alchimie; l'autorité vint briser ses cornues et fermer son laboratoire comme dangereux pour la sûreté publique. Cependant il réussit à prouver que ses opérations ne pouvaient mettre le feu à la ville. Le second fils, plus raisonnable que le reste de la famille, avait obtenu un emploi à Dresde, et vint au secours de ses parents. Le père mourut peu de temps après. Ayant lu le premier Essai de Zimmermann sur ou plutôt contre la solitude, Obereit le réfuta dans un style bizarre, et envoya cette réfutation à Zimmermann même en le priant de la faire imprimer; à quoi celui-ci ne manqua pas. La brochure fut intitulée *Défense du mysticisme et de la vie solitaire*, Francfort, 1775. Depuis dix-huit ans, Obereit connaissait une personne qu'il appelle *Théantis, bergère séraphique*, et dont l'esprit faible s'adonnait au mysticisme encore plus que lui; il l'épousa, en 1777, dans un château, sur une montagne enveloppée de nuages. Le mari avait cinquante et un ans et la femme quarante-deux. « Notre mariage, ajoute-t-il, n'était ni platonique « ni épicurien; c'était un état mitoyen entre l'a- « mitié et l'union corporelle, état dont le monde « n'a peut-être aucune idée. » Elle mourut au bout de trente-six jours; et le veuf, se souve-

Digitized by Google

nant que de Marsay avait pieusement entonné un cantique de reconnaissance à la mort d'une épouse chérie, chanta à gorge déployée pendant la nuit du décès de la sienne. Il avait publié en 1776, à Augsbourg, un traité *De la connexion originaire des esprits et des corps, d'après les principes de Newton*. Il se remit à faire des manipulations chimiques à Winterthur ; mais, son hôte l'ayant menacé d'un congé s'il continuait de convertir en fumée le peu de bien qui lui restait, il cessa, et publia les *Promenades de Gamaliel, juif philosophe*, 1780. Un ami de l'alchimie, à Berne, lui confia l'éducation de ses enfants ; mais, peu propre aux fonctions d'instituteur, Obereit quitta sa place au bout de six semaines et alla s'établir et opérer chez un frère de Lavater, médecin chimiste. Il fit une nouvelle réfutation plus ample de l'*Essai* de Zimmermann ; son ami Kleuker en corrigea le style, et le publia sous le titre de la *Solitude des conquérants du monde, méditée par un philanthrope laconique*, Leipsick, 1781. C'est une véritable apologie de la vie ascétique des anachorètes. Cet ouvrage fut probablement ce qui engagea Zimmermann à développer ses idées dans le traité qu'il publia ensuite sur la solitude, et dans lequel il modifia en partie ses premières opinions. La *Solitude des conquérants du monde* valut à Obereit plusieurs amis, surtout parmi les mystiques ; il était déjà en correspondance avec Wieland, qui l'avait fait nommer docteur en philosophie, et avec d'autres écrivains distingués. En 1782, étant à Hanovre chez un adepte, il fit connaissance avec Zimmermann, son antagoniste, et lui parla de la *véritable franc-maçonnerie, des frères de l'ordre central* et d'autres choses singulières, que Zimmermann, suivant son indiscrétion ordinaire, ne manqua pas ensuite de révéler au public pour jeter du ridicule sur le théosophe suisse. Obereit passa deux ans en Lusace chez un autre adepte nommé Nitsche, qu'il appelle un *Pansophe en abrégé*. En 1784, il vint à Weimar, où Wieland et d'autres amis prirent soin de son entretien. Au sujet du portrait chargé que Zimmermann avait tracé de lui dans son ouvrage sur la solitude, il adressa une *Pétition aux dames philosophes pour adoucir l'auteur flamboyant, le médecin Zimmermann*, Leipsick, 1785. A Iéna, Obereit s'adonna la même année à l'étude de la philosophie nouvelle, et disputa contre les professeurs : il envoya aux rédacteurs du journal de Berlin, dans lequel il avait été accusé d'illuminisme, de centralisme et de jésuitisme, une réfutation, en les priant de la faire imprimer ; ce qu'ils firent en 1786. Le duc de Meiningen, ayant entendu parler de cet homme singulier, vint le trouver et l'attira auprès de lui. Les adeptes regardèrent cette invitation comme un triomphe de leur cause : Obereit resta cinq ans à la cour du duc ; dans une lettre écrite en mauvais français, il s'exprime ainsi sur ce séjour : « Le duc de Saxe-Meiningen voulait tenir autour « de soi le Suisse paradoxe comme un philosophe « du cabinet ou de la cour, où pendant cinq ans « l'esprit transcendental et stoïque du Suisse et « maçon intime s'est popularisé en cosmopolite, « où de bonne humeur il a montré toujours l'é« quilibre parmi toutes les belles de la cour et « de la campagne, comme dans un ordre inno« cent de la belle nature, sans peur et sans « espoir des belles pastourelles, n'ayant simple« ment pour règle que la symétrie de l'équité « envers la beauté autrice universelle, envers « soi-même et envers tout le monde. Voilà tout « le mystère naturel de l'âge d'or arcadique, ra« jeunissant les ans et les hommes antiques. » Il avait voulu fonder à Meiningen une société arcadique des dames ; mais il paraît que l'Arcadie de la façon d'Obereit ne fut pas du goût des Meiningenoises. Il vécut à Iéna pendant plusieurs années de la bienfaisance des princes de Meiningen et de Gotha, et de celle des professeurs de l'université. La philosophie de Kant lui plut ; il prétendait devenir philosophe du sens commun, *du bon sens, équitable, universel ;* il écrivit à sa manière quelques opuscules en faveur du système de Kant, et il mourut le 2 février 1798, après une maladie douloureuse. Schlichtegroll, dans son Nécrologe pour l'année 1798, lui a consacré un article. Obereit était un homme franc, honnête et très-savant, mais dont la tête présentait la confusion du chaos. D—G.

OBERHAUSER (Benoît), religieux bénédictin et canoniste, né à Walzenkirchen en Autriche, fit ses études à Saltzbourg, et fut successivement professeur de droit canon à Gurk et à Fulde. Il fut obligé de quitter cette dernière place à l'occasion de ses *Leçons sur les décrétales*, qu'il avait publiées en 1762, et qui étaient favorables à la nouvelle jurisprudence canonique que l'on cherchait alors à introduire en Allemagne. Le pape Clément XIII écrivit à M. de Bibra, évêque de Fulde, de renvoyer le professeur indiscret, qui se retira dans l'abbaye de Lambach en Autriche, où il avait fait profession en 1740. Oberhauser continua d'y écrire dans le même sens. Comme c'était le temps où Joseph II et même quelques évêques favorisaient un nouveau système de théologie, les efforts du religieux bénédictin en faveur de ce système lui procurèrent une certaine réputation, et le prince de Colloredo, archevêque de Saltzbourg, le nomma son conseiller ecclésiastique. Oberhauser mourut à Lambach, le 2 avril 1786. Ses ouvrages sont : 1° *Prælectiones canonicæ in tres priores libros decretalium*, Anvers (Lauterbach), 1762, 3 vol. in-4° ; c'est l'ouvrage qui le fit renvoyer de Fulde : il y donna une suite qui parut en 1765, mais qu'il n'a pas voulu reconnaître parce que, disait-il, l'éditeur l'avait entachée d'ultramontanisme. 2° *Apologia historico-critica divisarum potestatum in legibus matrimonialibus impedimentorum dirimentium*, Francfort, 1771, in-8° ; c'est une ré-

Digitized by Google

ponse au P. Peek, bénédictin de Schwarzach en Franconie et successeur d'Oberhauser à Fulde. 3° *Systema historico-criticum divisarum potestatum*, ibid., 1772, in-8° ; c'est une suite du précédent. 4° *Compendium prælectionum canonicarum*, Francfort, 1773, in-8° ; 5° *Thomassinus abbreviatus*, Saltzbourg, 1774-1775, 3 vol. in-4° ; il n'est pas bien sûr que notre savant Thomassin se fût reconnu dans ce recueil, traduit en grande partie d'Héricourt, et où Oberhauser avait mis des notes conformes au système qu'il s'était fait. 6° *Manuale selectorum conciliorum et canonum*, ibid., 1776, in-4° ; 7° *Specimen cultioris jurisprudentiæ canonicæ*, ibid., 1777, in-8° ; il y traite de la primauté du pape d'après les principes de son école ; 8° *Causa decisa divisarum potestatum*, Francfort et Leipsick, 1777, in-8° ; cet écrit est dirigé contre le jésuite Schmid, professeur de droit ecclésiastique à Heidelberg, qui, dans ses *Instituts*, avait attaqué la doctrine d'Oberhauser sur les empêchements dirimants du mariage. Les amis de celui-ci conviennent que sa réfutation est pleine d'aigreur. 9° *Pagillæ volantes de Causa decisa*, 1782 ; cette brochure, d'un titre singulier, est une réponse à un nouvel adversaire, le P. Marc-Antoine Hoehstadt, capucin de Mayence, auteur d'un écrit intitulé *Disquisitio canonica in Causam decisam*. 10° Un *Abrégé* de Van Espen, dans le même goût que celui qu'il avait fait de Thomassin, Saltzbourg, 1782, 2 vol. in-8° ; mais on dit qu'un jésuite qui avait eu communication du manuscrit y a fait des corrections qui déplurent beaucoup à Oberhauser. 11° Une nouvelle édition de ses *Leçons sur les décrétales*, Saltzbourg, 1785, 4 vol. in-8° ; l'auteur y fit beaucoup de changements et réforma souvent ses propres décisions pour en donner d'appropriées aux intérêts du parti. 12° *De dignitate cleri tam sæcularis quam regularis*, Saltzbourg, 1785, in-8° ; c'est un recueil tiré des Pères et des conciles : mais Oberhauser n'en vit que la première partie, étant mort, au milieu de son travail, des suites d'une hernie négligée. Ses ouvrages ont beaucoup perdu de leur crédit depuis que les événements postérieurs ont révélé la tendance de ces nouveaux systèmes de théologie et de droit canon, imaginés dans des vues hostiles et favorisés imprudemment par des écrivains bien malavisés s'ils étaient de bonne foi. La deuxième partie, publiée en 1786, contient une notice détaillée de la vie d'Oberhauser. W—R.

OBERKAMPF (Christophe-Philippe), fondateur de la manufacture de toiles peintes de Jouy et de la filature de coton d'Essonne, naquit à Weissenbach, dans le marquisat d'Anspach, le 11 juin 1738. Son père, après avoir porté sans succès dans plusieurs villes de l'Allemagne ses talents pour la teinture, avait fixé son industrie à Arau, en Suisse, où il dut le droit de bourgeoisie aux progrès de l'établissement qu'il avait formé. Ce fut là qu'Oberkampf apprit de bonne heure à cultiver les diverses branches de l'art, alors nouveau en Europe, du manufacturier de toiles peintes. Cet art était connu dans l'Asie dès les temps reculés ; les Egyptiens le pratiquaient ; Pline vante l'éclat et la solidité de leurs couleurs. Mais les *perses* et *indiennes* qui nous ont servi de modèles n'avaient d'imprimé que le trait ; les sujets étaient coloriés au pinceau, opération dispendieuse autant que longue, de laquelle nos toiles de fil et de coton, ou de coton pur, imprimées, ont pris leur nom commercial de *toiles peintes*, bien que l'impression à la planche y eût été appliquée d'abord, et, dans la suite, pour certains genres l'impression mécanique au rouleau. L'introduction en France de ces deux procédés fut un bienfait d'Oberkampf, qui, ayant quitté à l'âge de dix-neuf ans la maison paternelle pour venir chercher à Paris un plus vaste théâtre, finit par naturaliser en France et y porter à un degré inconnu de perfection une industrie qui en était repoussée comme contraire à la culture du chanvre, du lin et de la soie. Le même système interdisait sévèrement l'importation ; la contrebande fournissait seule aux consommateurs les produits des manufactures de la Suisse et du Comtat Venaissin. Dans cet état de choses, l'édit de 1759 autorisa la fabrication intérieure ; et aussitôt un ouvrier de vingt et un ans, étranger, parlant à peine la langue du pays, professant un culte réprouvé par les lois, jeta avec un capital de vingt-cinq louis les bases de la première manufacture de ce genre, qui affranchit le sol français d'onéreux tributs payés jusqu'alors au commerce étranger, magnifique établissement où des milliers d'ouvriers ont trouvé du travail et du pain. Oberkampf s'établit dans une modeste chaumière de la vallée de Jouy. Dessin, gravure, impression, teinture, tout était l'ouvrage d'un seul homme. Il eut à combattre les préjugés des propriétaires voisins, le zèle mal éclairé de quelques autorités, les routines vivaces de l'administration ; mais une persévérance et une activité prodigieuses surmontèrent tous les obstacles. A force d'étendre les limites et les opérations de sa manufacture, il parvint à dessécher une vallée marécageuse, assainir la contrée, et appeler une population de quinze cents âmes sur un territoire à peu près désert. Bientôt Morellet prit la défense de l'industrie nouvelle : un arrêt du conseil étouffa les efforts des industries rivales. La ville et la cour, qui se parèrent à l'envi des élégants produits de la fabrique naissante, applaudirent au succès du jeune fondateur. Son crédit n'eut plus de bornes à Londres ainsi qu'à Paris, tandis que ses opiniâtres recherches, entreprises pour féconder l'élément de prospérité nationale qu'il avait créé, s'étendaient non-seulement à l'Angleterre et à l'Allemagne, mais encore jusque sous les tropiques, où ses agents cherchaient à arracher aux Indiens le secret de leurs riches couleurs. Rouen,

Digitized by Google

Lyon, le Beaujolais, comprirent enfin que celui qui par ses travaux allait centuplant les débouchés de leurs produits ne pouvait être un ennemi public. La France n'acceptait plus les toiles peintes de l'étranger ; et l'étranger, l'Anglais même, séduit par la perfection des couleurs et par la beauté des dessins, devint le tributaire de nos ateliers. Depuis lors, des quantités d'établissements, émules de celui de Jouy, se sont formés. Les ouvriers français y fabriquent une valeur première en coton de plus de cent millions de francs : le pays en retire un bénéfice de main-d'œuvre qui peut être estimé à des sommes excessivement considérables, sans que cet accroissement de richesses ait nui au développement des anciennes branches de la fortune publique. Les récompenses ne manquèrent pas à ces éclatants services : Louis XVI, qui portait dans son cœur la source de toutes les grandes pensées, accorda des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus honorables à l'artisan luthérien de Weissenbach ; c'était lui conférer royalement le droit de cité. En 1790, le conseil général du département lui décerna une statue que sa volonté seule empêcha d'élever. Cependant les hommes de la révolution qui gouvernèrent ensuite ne l'épagnèrent point, et il fut inquiété. Beaucoup d'années après, une place lui fut offerte dans le sénat : il refusa d'y siéger ; mais il ne put refuser la croix d'or de la Légion d'honneur que l'homme extraordinaire qui présidait aux destins de la France détacha un jour de sa boutonnière pour la lui remettre, en déclarant que personne n'était plus digne de la porter. Napoléon aimait à consulter le sens éminemment droit du modeste fabricant, qu'il appelait le seigneur de Jouy. « Vous « et moi, disait-il un jour, nous faisons une « bonne guerre aux Anglais, vous par votre in- « dustrie et moi par mes armes ; » puis le conquérant ajouta, avec une vérité dont il ne soupçonnait pas l'étendue prophétique : « C'est encore « vous qui faites la meilleure. » C'était le temps où Oberkampf, voulant contribuer à tarir chez nos voisins une autre source de richesses, élevait, pour filer et tisser le coton de manière à le recevoir en balles et à ne le rendre qu'en toiles peintes, la manufacture d'Essonne, le plus bel établissement qui ait été consacré en France à la naturalisation de cette branche importante de la prospérité publique. Le 20 mars brisa une existence consacrée tout entière au bien : à la suite de la guerre qui avait étendu ses ravages jusque dans la vallée de Jouy, l'inaction et la terreur s'établirent dans les ateliers ; la population qu'ils avaient nourrie soixante ans connut la misère avec l'oisiveté. Le patriarche de Jouy ne put tenir au deuil de sa famille. « Ce spec- « tacle me tue, » disait-il souvent ; en effet, le 4 octobre 1815, il expira, laissant une vénération presque religieuse gravée dans l'âme de tout ce qui l'avait connu. On trouve dans le *Mémorial universel de l'industrie*, t. 3, p. 220, une *Notice historique sur Oberkampf*, avec son portrait. S—DY.

OBERLIN (Jérémie-Jacques), savant antiquaire et laborieux philologue, naquit le 7 août 1735, à Strasbourg, où son père remplissait les fonctions d'instituteur au gymnase. Après avoir terminé ses premières études, il se rendit à Montbéliard pour apprendre les éléments du français, langue alors fort peu répandue en Alsace ; et au bout de quelques mois il revint à Strasbourg suivre les cours de l'université. Son assiduité aux leçons de Schœpflin lui mérita la bienveillance de cet illustre professeur, qui mit à sa disposition sa bibliothèque et son cabinet. Cette circonstance développa le goût d'Oberlin pour les monuments de l'antiquité, et lui facilita les moyens d'acquérir des connaissances dans des genres qui ne font point partie de l'enseignement. En terminant son cours de philosophie, il soutint une thèse *Sur les usages des anciens dans l'inhumation des morts ;* et en 1758 il reçut le doctorat. Il fréquenta ensuite pendant trois ans les cours de la faculté de théologie ; mais il s'attacha presque uniquement à la critique du texte sacré et à l'examen des passages des Livres saints qui peuvent jeter quelque lumière sur les arts et les monuments de ces temps qui touchent à l'enfance des sociétés. En un mot, il étudia la théologie en archéologue ; et de cette manière il parvint à trouver l'explication la plus vraisemblable d'un grand nombre de difficultés qui embarrassaient les commentateurs. Oberlin, destiné à la carrière de l'enseignement, s'y préparait par la lecture réfléchie des auteurs classiques ; et il fut adjoint à son père dès l'âge de vingt ans. Ce ne fut pas sans éprouver une vive peine qu'il se vit obligé d'ajourner des travaux importants par la nécessité d'enseigner à des enfants les éléments de la grammaire latine et de l'histoire ; mais sa tendresse pour son père et les marques d'estime qu'il recevait de ses compatriotes l'aidèrent à supporter les dégoûts inséparables du métier de pédagogue. Schœpflin, dont la réputation attirait à Strasbourg des élèves de toutes les parties de l'Europe, chargea Oberlin de leur expliquer les auteurs latins, et de leur faire des leçons sur les branches de connaissances pour lesquelles il n'y avait point de chaire à l'Académie. Il fut adjoint en 1764 à Lorenz, dans la place de conservateur de la bibliothèque de l'université (*voy.* Lorenz) ; et il obtint la même année la permission d'ouvrir un cours public de langue latine, dans lequel il sut en exposer l'origine, le perfectionnement et la décadence : il y joignit l'examen du style particulier aux principaux écrivains de l'ancienne Rome. Il succéda en 1770 à la chaire de son père au gymnase, et fut nommé suppléant du professeur d'éloquence latine à l'académie. Quoique chargé d'une double tâche, il donna en même temps des cours d'ar-

Digitized by Google

chéologie, de géographie ancienne, de diplomatique, etc., pour lesquels il publia des manuels ou introductions élémentaires à l'usage de ses auditeurs, manuels que leur utilité a fait adopter dans plusieurs écoles d'Allemagne; et il mit au jour différents ouvrages qui ajoutèrent encore à sa réputation déjà fort étendue. Il connaissait trop le fruit qu'on peut retirer des voyages pour négliger ce moyen d'acquérir des connaissances que les livres ne procurent pas toujours. Il consacrait une partie de ses vacances à visiter le Palatinat, le Brisgau, la Lorraine; et il rapportait de chacune de ses excursions quelques remarques nouvelles et intéressantes. Il parcourut en 1776, aux frais du magistrat de Strasbourg, les provinces méridionales de la France, pour examiner les monuments qu'elles renferment; et en revenant il s'arrêta environ un mois à Paris, où il comptait un grand nombre d'amis qui ne connaissaient de lui que ses ouvrages. On voit, par le Journal de ce voyage (1), qu'aucun genre d'objets n'était étranger aux observations d'Oberlin. Il fut nommé, en 1778, professeur extraordinaire à l'université de Strasbourg, avec un traitement honorable; et, en 1782, il obtint la chaire de logique et de métaphysique. Enfin, en 1787, il joignit à cette place celle de directeur du gymnase. Il n'en continuait pas moins avec beaucoup d'exactitude les cours particuliers dont on a parlé; et cependant il trouvait encore le loisir de s'occuper des recherches sur l'*Histoire littéraire de l'Alsace*, ouvrage pour lequel Schœpflin lui avait légué d'utiles matériaux (*voy.* SCHŒPFLIN). La révolution vint troubler Oberlin et le détourner de ses travaux. L'estime dont il était entouré l'avait porté successivement à la place d'administrateur du district de Strasbourg, puis du département du Bas-Rhin. Mais arraché violemment à ses fonctions en 1793, il fut transféré, avec la plupart de ses collègues, dans les prisons de Metz, où on le traita pendant trois mois avec une barbarie dont ces temps malheureux n'offrent que trop d'exemples. Les sollicitations de quelques amis adoucirent son sort. Il eut la permission de louer une chambre dans la ville; et à peine y fut-il installé, qu'il commença, sur l'histoire et le langage du pays messin des recherches dont la publication (dans le *Magasin encyclopédique*, 3ᵉ année, t. 4, p. 223) ne fut pas sans intérêt pour les philologues. Le 9 thermidor lui rendit la liberté, et il se hâta de retourner à Strasbourg, où il rouvrit ses cours d'archéologie et de diplomatique, quoique la guerre l'eût privé de ses meilleurs élèves, et qu'il n'eût pas l'espoir de les voir remplacés. A l'époque de l'établissement des écoles centrales, il fut nommé bibliothécaire de celle du Bas-Rhin; et il organisa promptement le dépôt confié à ses soins, formé des collections des maisons religieuses supprimées. Il ouvrit aussitôt un cours de bibliographie dans une des salles de la bibliothèque, afin de pouvoir mettre sous les yeux de ses élèves les curiosités littéraires et typographiques qu'elle renferme en grand nombre, et il donna ainsi un attrait puissant à ses leçons, qui furent très-suivies. Oberlin fit en 1800 un second voyage à Paris, pour revoir quelques amis échappés comme lui à la tourmente révolutionnaire, et jeter un dernier coup d'œil sur les richesses de nos musées. A son retour il reprit ses occupations, et publia successivement de bonnes éditions de quelques classiques latins; il préparait celle de Justin, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'enleva aux lettres le 10 octobre 1806. Ses restes furent déposés solennellement dans l'église St-Thomas, à côté de ceux de Schœpflin, son maître et son ami. Oberlin, associé depuis 1772 à l'Académie des inscriptions, était correspondant de l'Institut depuis son organisation, et membre d'un grand nombre d'académies nationales et étrangères. Il entretenait une correspondance active avec les savants les plus distingués de France, d'Allemagne et d'Italie. A une érudition vaste et solide, il joignait un esprit vif et pénétrant et une élocution nette et facile. Outre un grand nombre de dissertations dans le Recueil de l'académie de Strasbourg, dans le *Magasin encyclopédique*, etc., on a d'Oberlin : 1° *Dissertatio philologica de veterum ritu condiendi mortuos*, Strasbourg, 1757, in-4°; c'est la thèse qu'il soutint lors de sa réception au grade de docteur en philosophie; 2° *Rituum Romanorum tabulæ in usum auditorum*, ibid., 1774; nouvelle édition augmentée, 1784, in-8°; — *Orbis antiqui monumentis suis illustrati primæ lineæ*, 1776; 2ᵉ édition, 1790, in-8°; — *Artis diplomaticæ primæ lineæ*, ibid., 1788, in-8°; — *Litterarum omnis ævi fata tabulis synopticis exposita*, ibid., 1789, in-8°. Ce sont les quatre programmes qu'Oberlin publia pour ses cours. Il a ajouté aux deux premiers une liste fort étendue des ouvrages anciens et modernes où sont traités les objets qu'il se proposait d'expliquer, afin de faciliter les recherches des personnes qui aiment à remonter aux sources. Ces deux recueils offrent un grand nombre d'articles postérieurs à la *Bibliotheca antiquaria* de Fabricius. 3° *Jungendorum marium fluviorumque omnis ævi molimina*, ibid., 1770-1775, 4 parties in-8°. La réunion de ces quatre thèses forme une histoire complète des travaux entrepris depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours pour l'avantage de la navigation intérieure. Lalande convient qu'il y a puisé d'utiles renseignements pour son ouvrage sur les canaux (*voy.* LALANDE). 4° *Miscella litteraria maximam partem Argentoratensia*, ibid., 1770, in-4°. Outre l'explication de plusieurs monuments, les variantes des manuscrits hébreux de la Bible que possède la ville de Strasbourg et qu'Oberlin avait collationnés pour

(1) Cet ouvrage est resté manuscrit; mais Winckler en a donné une analyse détaillée dans la *Notice* citée à la fin de l'article.

Digitized by Google

Kennicot (*voy.* ce nom), et une *Rhythmologie* des vers léonins, tirée d'un ouvrage manuscrit de Goeffroy de Haguenau, on y voit un bon traité de la valeur de la monnaie chez les Romains. 5° *Museum Schœpflini pars prior*, ibid., 1770-1773, in-4°. Le premier volume, le seul qui ait paru, contient la description des pierres, des marbres et des vases; le second devait contenir les figurines, les pierres gravées et les médailles; mais la médiocrité de la fortune d'Oberlin ne lui a jamais permis d'avancer les frais de la gravure des planches qui devaient accompagner le texte. Cependant il en avait fait exécuter dix, dont on a vu des épreuves dans les cabinets de quelques amateurs. 6° *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban de la Roche*, ibid., 1775, petit in-8°. Ce petit ouvrage est fort curieux; il renferme des remarques intéressantes sur l'ancien français, dont Oberlin avait fait une étude spéciale, et sur le patois qu'il regarde comme une altération de la langue romane. 7° *Lettre à M. le comte de Skawronsky*, chambellan de l'empereur de Russie, *sur un bijou dont il a fait l'acquisition à Rome*, etc., ibid., 1779, in-8°, avec une gravure. Il y établit que ce bijou, trouvé dans une urne cinéraire à Civita-Lavinia, est ce que les Romains appelaient *nimbus*, et qui servait à la coiffure des femmes. 8° Des *Dissertations sur les minnesingers ou troubadours de l'Alsace;* — sur le Recueil de fables d'un *minnesinger* nommé Bonner; — sur Conrad de Wurtzbourg; — sur l'histoire littéraire d'Alsace sous les Celtes, les Romains et les Francs; — sous les Germains, pendant le 9e et le 10e siècle; — sur la vie et les écrits de Jean Tauler, de Jean Geiler de Keysersberg, de Jacques Twinger de Kœnigshoven. Ces Dissertations, imprimées de 1782 à 1789, in-4°, sont remplies d'érudition et recherchées des curieux. 9° *Observations concernant le patois et les mœurs des gens de la campagne*, Strasbourg, 1791, in-8°; 10° *Essai d'annales de la vie de Gutenberg*, ibid., 1801, in-8°; nouvelle édition, Strasbourg, 1846, in-8°. Il y soutient les droits de la ville de Strasbourg à être regardée comme le véritable berceau de l'imprimerie (*voy.* SCHŒPFLIN). 11° *Discours prononcé à l'ouverture de l'Académie, le 15 brumaire an* 12, ibid., 1804, in-8° de 48 pages. On y remarque une histoire succincte de l'école luthérienne de Strasbourg dès son origine, avec des notes curieuses et pleines d'érudition. 12° De bonnes éditions de Vibius Sequester, *De fluminibus*, et du *Glossarium* de Scherz (*voy.* J.-G. SCHERZ); — de quelques ouvrages d'Ovide, avec une table qui rend cette édition très-utile aux jeunes étudiants; — d'*Horace*, Strasbourg; 1788, in-4°; c'est un chef-d'œuvre de typographie. L'éditeur y ajouta les variantes de quatre manuscrits de la bibliothèque de Strasbourg. — De Tacite, Leipsick, 1801, 2 vol. in-8°; — des Commentaires de César, ibid., 1805, in-8°. M. Schweighæuser a publié la biographie d'Oberlin en latin, et M. Stœber en français; enfin, Th. Fréd. Winckler a inséré une notice très-étendue sur ce savant respectable, dont il était l'élève, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1807, t. 2, p. 72-140; elle est ornée de son portrait. W—s.

OBERLIN (JEAN-FRÉDÉRIC), pasteur luthérien, frère puîné du précédent, naquit le 31 août 1740 à Strasbourg, où son père était instituteur au gymnase. Une vive inclination le portant à suivre la carrière ecclésiastique, il étudia la théologie et fut promu au ministère évangélique. En 1767, on le nomma pasteur au Ban de la Roche, petit canton situé à douze lieues de Strasbourg, et bientôt il imprima une impulsion nouvelle à ce pays. Les cultivateurs furent pourvus d'instruments aratoires et de semences appropriées à la nature du sol. Des prairies artificielles, des pépinières furent créées. Oberlin introduisit la culture du lin, régénéra celle de la pomme de terre, dont l'utilité fut surtout appréciée dans les années de disette. Enfin, ce terroir auparavant stérile, ainsi fécondé, fournit surabondamment aux besoins des habitants, qui purent même porter l'excédant de la consommation aux marchés voisins. Il institua une société d'agriculture qui fut affiliée à celle de Strasbourg, et il envoya en apprentissage dans cette ville des jeunes gens qui revinrent exercer au Ban de la Roche les professions de maçon, de menuisier, de maréchal, etc. On y eut aussi des sages-femmes et un médecin; Oberlin lui-même, versé dans la botanique, disposa une petite pharmacie. La paroisse, composée d'abord d'une centaine de familles, en compta progressivement jusqu'à six cents, formant une population de plus de trois mille âmes. Pour occuper tous les bras, le pasteur établit la filature du coton; il fonda, pour les enfants que leurs parents ne pouvaient surveiller, des salles d'asile, dont sa femme, aidée de quelques personnes charitables, avait la direction. On n'y parlait que le français, de sorte que le patois du pays s'est éteint peu à peu. Il ne se borna pas à pourvoir au bien-être matériel de ses paroissiens, il se dévoua, avec toute l'ardeur de son zèle, à leur éducation intellectuelle et à leur instruction religieuse. Une école élémentaire fut érigée dans chaque village, où il venait prêcher successivement. C'est par son intervention qu'un arrangement eut lieu entre les habitants du Ban de la Roche et leurs anciens seigneurs au sujet des droits d'usage dans les forêts. Les vertus modestes de ce digne pasteur ne tardèrent pas à être connues non-seulement en France, mais dans les pays étrangers. Plusieurs sociétés philanthropiques l'admirent dans leur sein comme membre honoraire. Sur le rapport de François de Neufchâteau, la société d'agriculture du département de la Seine lui décerna en 1818 une médaille d'or; et Louis XVIII le décora de la croix d'honneur par une ordonnance du 1er septembre

Digitized by Google

1819, rédigée dans les termes les plus honorables. Des personnages d'un haut rang allèrent quelquefois visiter le *sage du Ban de la Roche*. Vers la fin de sa longue carrière, il sortait rarement de sa maison; c'était son gendre qui le suppléait dans les fonctions du ministère que l'affaiblissement de ses forces ne lui permettait plus de remplir lui-même. Il mourut, après une courte maladie, le 1er juin 1826, à l'âge de 86 ans. Le concours immense des personnes qui assistèrent à ses funérailles témoigna des regrets universels que causait la perte de cet homme respectable. Quelques allocutions furent entendues, et M. Stœber, avocat, récita des strophes en vers allemands (1). Afin d'honorer et de perpétuer sa mémoire, on ouvrit une souscription pour former sous son nom, dans le pays dont il fut le bienfaiteur, un établissement de charité. Outre des *Sermons*, on trouva parmi ses manuscrits les *Annales du Ban de la Roche*, espèce de journal qu'il avait commencé en 1770; une biographie de la première partie de sa vie, datée de 1784, rédigée par lui-même, et dont M. Jaegle donna lecture le jour des obsèques; une réfutation du *Traité de la vieillesse*, de Cicéron, terminée en 1815. — Un grand nombre de notices sur Oberlin, en français, en allemand, en anglais, ont été publiées séparément ou insérées dans différents recueils. Nous citerons : *Journal d'éducation*, juillet 1816, n° 10. *Rapport fait à la Société royale et centrale d'agriculture*, par François de Neufchâteau, Paris, 1818, in-8°. *The Ban de la Roche and its benefactor*, etc. (le Ban de la Roche et son bienfaiteur, etc.), Londres, 1820. *Promenades alsaciennes*, par M. P. Merlin, Paris, 1824, in-8°, avec gravures; le *Pasteur Oberlin*, par le même, Paris, 1833, in-8°. *Compte-rendu sur les travaux de la société biblique de femmes*, 1826. On y trouve une lettre fort intéressante sur Oberlin, par madame Rauscher, sa fille. *Archives du Christianisme au 19e siècle*, 1826, t. 9, 10e livraison, contenant une notice étendue, qui a été tirée à part, avec portrait, Paris et Strasbourg, 1826, in-8°. *Aus Oberlin's Leben* (Vie d'Oberlin), par M. C.-W. Krafft, Strasbourg, 1827, in-8°. *Vie de J.-F. Oberlin, pasteur à Waldbach*, par M. D.-E. Stœber, avocat, Paris, 1831, in-8°, avec 9 lithog. *Vie d'Oberlin* (anonyme), Paris, 1845, in-16; et *Vie d'Oberlin*, par M. Rothert (en allemand), Bielefeld, 1847, in-8°. — OBERLIN (Henri-Gottfried), fils du précédent, docteur en médecine et étudiant en théologie à l'académie protestante de Strasbourg, a publié : *Propositions géologiques pour servir d'introduction à un ouvrage sur les éléments de la chorographie, avec l'exposé de leur plan et de leur application à la description géognostique, économique et médicale du Ban de la Roche, accompagnée de cartes topographiques*, etc., Strasbourg et Paris, 1806, in-8°. Il mourut en 1813, et fut inhumé à Fouday, dans le même lieu où plus tard le pasteur Oberlin, son père, reçut aussi la sépulture. P—RT.

(1) On en trouve une traduction française en prose dans la *Relation des funérailles de J.-F. Oberlin*, Strasbourg, 1826, in-8°; et une traduction en vers français, par M.-E. Champeaux, dans le journal de la société de la morale chrétienne, t. 7.

OBERLIN (le baron GEORGE-ANDRÉ MITTERSBACH D'), chevalier immédiat du saint-empire, né en Lorraine le 6 juillet 1753, entra à douze ans comme cadet au régiment de Schomberg-dragons, et monta par tous les grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel du régiment de Berchenyhussards, qu'il obtint en 1791, avec la croix de St-Louis. Nommé colonel de cavalerie au commencement de 1792, il émigra et passa du camp de Tiercelet, près Longwy, à l'armée des princes, le 7 mai de la même année. Sa courageuse témérité fut couronnée par un succès complet; il échappa à des milliers de coups de fusil tirés sur lui par des troupes en insurrection, qui, ne pouvant empêcher sa fuite, se vengèrent en pillant ses équipages et en perçant ses chevaux de coups de baïonnette. (Voyez le *Mercure de France* du 19 mai 1792, n° 20.) Après avoir fait la campagne de 1792, l'armée dite du Centre ayant été licenciée, le régiment de Bercheny passa au service d'Autriche, et fut incorporé dans sa cavalerie en 1793. Le baron d'Oberlin fit, à la tête de ce régiment, les sept campagnes de la révolution, et fut blessé plusieurs fois grièvement. Rentré en France dans l'espérance d'y être utile à la cause royale, et avec l'autorisation du roi Louis XVIII, il quitta le service de l'Autriche par démission en 1801, avec renonciation à une pension de mille florins. Plus tard, il accepta la place de commissaire des guerres provisoire, fut ensuite nommé sous-inspecteur aux revues en 1808, chevalier de la Légion d'honneur en 1813 et officier au retour du roi en 1814, inspecteur aux revues honoraire, maréchal de camp et président du collége électoral du Loiret en 1816. Il avait été investi dans la même année de la charge de grand prévôt de ce département, où il sut réunir à la prudence et à la modération dictées par les circonstances une sévérité vigilante et éclairée. Il mourut en 1818. Z.

OBERTO (FRANÇOIS D'), poëte provençal, plus connu sous le nom de *Monge des îles d'Or*, parce qu'il aimait à se retirer dans un ermitage des îles d'Hyères, était originaire de Gênes et descendait de l'ancienne et illustre famille Cybo. Jeune, il résolut d'embrasser la vie monastique et se rendit à la fameuse abbaye de Lerins, où sa naissance et ses talents précoces le firent accueillir avec joie. Il devint bientôt habile dans la théologie, la poésie, la rhétorique et les autres arts libéraux, et fut chargé par ses confrères de mettre en ordre la bibliothèque de l'abbaye, « qui était renommée la plus belle de toute l'Eu« rope, pour avoir été enrichie et dotée par les « comtes de Provence, rois de Naples et de Si« cile, et autres grands personnages (*J. de Nostre-*

Digitized by Google

« *dame*, p. 249) ». Oberto, en s'occupant de classer les livres mis à sa disposition, en découvrit un qui renfermait les œuvres des poëtes provençaux, recueillis par Ermantère, l'un de ses prédécesseurs. Il en adressa une copie à Louis II, père de René, « et fut ainsi le premier cause que « ces souverains poëtes, qui avaient été si long« temps mis en oubli, furent révoqués en lu« mière (ibid., p. 254). Oberto écrivait divinement « de toute façon de lettres; quant à la peinture « et enluminure, il était souverain et exquis » (ibid.). Entre autres ouvrages, il exécuta pour la princesse Yolande d'Aragon, mère de René, des *Heures*, qu'il enrichit de toutes les plus rares diversités en or, azur et autres belles couleurs. Il joignait à des talents si variés les vertus d'un vrai religieux, et mourut en 1408 à l'abbaye de Lerins, à l'âge de 82 ans. Outre quelques *Œuvres* en rime provençale, qu'il composa dans sa jeunesse pour la dame des Baux, on cite d'Oberto un recueil intitulé *Fleurs de différentes sciences et doctrines;* un autre recueil de *Vers provençaux*, italiens, gascons et français, dont il existe une copie à la bibliothèque du Vatican (*voy.* Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, t. 1, p. 91); un autre, contenant les *Victoires des rois d'Aragon, comtes de Provence*, et enfin les *Vies des poëtes provençaux*, qui ont été fort utiles à Jean de Nostredame (*voy.* ce nom). C'est la principale source où l'on a puisé pour la rédaction de cet article; mais on sait combien Nostredame est souvent inexact ou exagéré. W—s.

OBET (Yves-Louis) naquit le 14 juillet 1738 à Bréhat, petite île des côtes du Nord. Il n'avait que huit ans lorsque déjà il s'était mesuré, pendant la guerre de 1746, avec les Anglais, sous les yeux de son père, Arthur Obet, capitaine de commerce. La paix ayant été conclue en 1748, il consacra les trois années qui la suivirent à acquérir les connaissances théoriques qui lui manquaient en hydrographie, et de 1751 à 1757 il servit encore au commerce sous son père ou sous d'autres capitaines. L'intrépidité dont il fit preuve en 1761, en offrant d'aller dans une pirogue de sauvage porter à Belle-Ile, alors investie, des dépêches urgentes, attira sur lui l'attention. Tout était prêt pour cette expédition d'un nouveau genre, lorsque la nouvelle de la capitulation de Belle-Ile vint, au moment même de son embarquement, arrêter l'exécution d'un projet devant lequel avaient reculé les marins les plus audacieux. Depuis cette époque, Obet fut plus particulièrement chargé du service utile, mais peu brillant, de l'escorte des convois, et, jusqu'en 1762, il eut constamment le bonheur de soustraire à la vigilance des escadres ennemies qui bloquaient alors les ports de France un grand nombre de navires chargés de munitions de guerre, notamment celui qui portait les canons du *Royal-Louis*, principal objet des recherches des Anglais. Dès le commencement de la guerre de 1778, il fut attaché à la marine militaire avec le grade de capitaine de brûlot, et nommé successivement au commandement des cutters *le Folzton*, *l'Alligator*, et des corvettes *le Jeune Henri* et *le Serin*, navires sur lesquels il continua jusqu'à la paix le service de convoyeur pour lequel son aptitude spéciale était bien connue. C'est ainsi que, parti de Camaret le 4 juillet 1779 avec un convoi de 50 voiles chargé de munitions de guerre et de bouche destinées pour St-Malo, il mit ce convoi à l'abri des attaques des deux frégates anglaises *la Licorne* et *le Québec*, et réussit par une adroite manœuvre à entraîner le *Québec* sur une basse où elle fut forcée d'échouer. Le 2 août suivant, faisant voile de Granville à St-Malo, avec 17 bâtiments de transport, il fut chassé par 9 frégates, cutters ou lougres anglais qui se proposaient, en le brûlant, de lui faire éprouver le sort qu'avaient subi la frégate *la Danaé* et plusieurs navires qu'elle escortait. Un stratagème lui permit de se soustraire à ce danger. Profitant de la présence dans la baie de Cancale d'un nombre de bateaux pêcheurs égal à celui des navires de son convoi, il leur fit prendre le large et y transporta pendant la nuit les feux de ses navires. Ceux ci, ainsi masqués, prolongèrent la côte, et, après leur éloignement, les bateaux retournèrent s'amarrer au rivage, d'où ils purent eux-mêmes braver l'ennemi. Au mois de juillet 1780, un autre convoi, expédié de St-Malo à Brest, échappa encore, grâce à sa vigilance, aux Anglais qui gardaient l'entrée de la rade de Brest. Le 15 mars 1781, se trouvant attaqué par trois cutters et hors d'état de résister seul à des forces si supérieures, il eut l'heureuse idée de leur donner la chasse. Cette manœuvre hardie réussit, et ses trois adversaires prirent la fuite. Le 18 mai suivant, il se dirigeait vers St-Malo, lorsqu'il rencontra dans la baie de St-Brieuc deux lougres ennemis qui avaient pris un bâtiment de commerce; il le reprit aussitôt, et les deux lougres eussent inévitablement partagé le même sort, si la supériorité de leur marche ne les avait dérobés à son attaque. Au mois de septembre 1782, faisant voile du Havre à Brest avec une vingtaine de bâtiments chargés de bois de construction pour le compte de l'Etat, il fut chassé, depuis Jersey jusqu'à Granville, par un vaisseau et sept corvettes ou autres bâtiments légers qui l'obligèrent à relâcher dans ce dernier port. Etant sorti de cette position difficile, il se croyait à l'abri de tout danger, quand il fut rejoint par les ennemis à l'entrée de l'île de Batz, où pendant un mois il fut gardé à vue par un vaisseau de 50 canons, deux frégates et trois corvettes aux ordres du commodore Elliot. Malgré la surveillance la plus active, il parvint à rallier environ 60 voiles à son convoi; alors, quels que fussent les dangers auxquels l'exposait la présence de l'ennemi, toujours mouillé à l'entrée de l'île, l'importance et l'urgence de sa mission le déterminèrent à les braver

Digitized by Google

tous, et, le 11 octobre, à la faveur d'un gros temps, il appareilla, franchit heureusement les écueils dont ces parages sont semés, et jeta l'ancre le jour même, après les plus périlleuses manœuvres, sur la rade de Brest, sans avoir perdu un seul bâtiment. Pendant la guerre de 1778, Obet fut constamment à la mer, si ce n'est du mois d'août au mois d'octobre 1779, qu'il commanda les mouvements de la rade et du port de St-Malo où l'on se proposait, dans la vue d'une descente en Angleterre, de rassembler plus de 400 bâtiments tant de guerre que de transport. L'activité qu'il déploya dans cette mission ne contribua pas peu, lors de la conclusion de la paix, à lui faire obtenir la croix de St-Louis et le grade de lieutenant de vaisseau, dont il fut pourvu le 1er mai 1786. Après la guerre, le gouvernement ayant résolu de désarmer les côtes de France, Obet fut chargé, concurremment avec Ganot, général d'artillerie, de visiter celles de Bretagne. Sa connaissance de ces côtes qu'il avait constamment pratiquées, celle des lieux où les ennemis pouvaient se réfugier ou être avantageusement attaqués, avaient motivé son adjonction à Ganot. Sur ses observations, il fut dressé un mémoire prouvant que, loin de songer à désarmer les côtes, il fallait en augmenter les moyens de défense. A l'issue de cette mission, le souvenir de celle qu'il avait remplie à St-Malo en 1779 fit encore jeter les yeux sur lui pour occuper les fonctions de directeur du port de Cherbourg, alors naissant, et sa coopération aux grands travaux qui s'y exécutaient lui valut pendant trois ans l'approbation de ceux qui les dirigeaient. Lorsqu'en 1790 des insurrections fomentées dans l'escadre d'Albert de Rioms propagèrent à Brest un funeste esprit d'insubordination, il fut investi du commandement de la caserne des marins, et, par ses mesures à la fois fermes et conciliatrices, il réussit à ramener et à maintenir l'ordre parmi ces hommes égarés. Nommé en 1791 au commandement de la frégate *la Précieuse*, faisant partie de l'expédition qui transporta aux Antilles le général Béhague, il eut le bonheur, à son retour sur la *Fine*, de recueillir et de sauver la majeure partie de l'équipage de l'*Amphitrite*, qui s'était perdue sur les récifs de Mogane. Au mois de mai de l'année suivante, il commanda sur la *Cléopâtre* la croisière chargée de surveiller non-seulement les mouvements de l'Angleterre avec laquelle les hostilités semblaient imminentes, mais encore ceux des autres puissances soupçonnées de vouloir entrer dans la coalition. Le grade de capitaine de vaisseau fut la récompense de son heureuse et active vigilance. Ce fut vers la même époque que Monge, ministre de la marine, voulant ôter au port d'Ostende la facilité de fournir aux ennemis des moyens de renfort et d'approvisionnement, imagina de combler ce port en y faisant couler quelques navires. Aussitôt cette résolution prise, l'ordre de l'exécuter fut transmis à Obet, qui objecta que le succès de cette opération était, sinon impossible, du moins hérissé de difficultés. Ses observations le firent appeler à Paris, où il démontra au ministre que la prise d'Ostende par les troupes de terre n'était qu'un jeu, tandis que mille circonstances, dont il développa les plus frappantes, pouvaient rendre inexécutable le comblement projeté. Ses avis furent écoutés, et, à quelques jours de là, Ostende fut pris par terre. Embarqué successivement sur l'*Achille* et le *Suffren*, il fit partie sur ce dernier de la station de Quiberon. Destitué de son commandement le 21 nivôse an 2, par les représentants du peuple en mission à Brest, dont l'arrêté n'allégua aucun motif, il ne fut rappelé au service actif qu'en 1796, lors de l'expédition qui devait transporter en Irlande le général Hoche. Il eut le commandement du vaisseau rasé *le Scévola*. On sait que les vaisseaux de cette expédition, séparés dès leur sortie de Brest, furent accueillis par des tempêtes incessantes et ne purent pas tous aborder la terre d'Irlande. Le *Scévola* fut du petit nombre de ceux qui purent gagner la baie de Bantry; mais, à peine mouillé, il fut repoussé en mer et essuya de fortes avaries. Le vaisseau, vieux et rompu, faisait eau de toutes parts et devait couler bas dans un très-court espace de temps; c'est dans cette horrible position qu'il fut rencontré par le vaisseau que montait le capitaine Dumanoir. L'équipage et les nombreux passagers y furent recueillis, et Obet, emportant seulement son épée, ne quitta le *Scévola* qu'après s'être assuré qu'il ne restait personne à bord. Pendant les six années suivantes, il fut chargé de quelques missions particulières; organisa le service des convois depuis Brest jusqu'à St-Malo, et, en ramenant lui-même un convoi à Brest, fut canonné, près de St-Matthieu, par une frégate anglaise qui avait pénétré assez avant dans la rade de Brest. Lors d'une levée de marins, qu'il fit de concert avec le commissaire Boulet, vers 1798, dans l'arrondissement de Brest, il réussit avec son collègue à apaiser un soulèvement à Donamenez, où les matelots, excités par leurs femmes, se refusaient à partir. Obet, qui était chef de division depuis la création de ce grade, fut admis à la retraite en 1803, et se retira à Morlaix, où il mourut le 29 mars 1810. P. L—T.

OBICINI (Thomas), missionnaire du Levant, était né à Non, près de Novare, d'où il prit le nom de *Thomas a Novaria*, sous lequel il a été souvent désigné, ce qui a fait croire à quelques-uns que c'étaient deux auteurs différents. Obicini entra dans l'ordre des frères mineurs, et fut destiné aux missions du Levant. Son zèle fut récompensé par la charge de commissaire apostolique et de gardien du couvent de son ordre à Jérusalem. Obicini nous apprend lui-même que, pendant son séjour dans l'Orient, il sut allier avec les fonctions de son ministère l'étude de la

Digitized by Google

langue et de la littérature arabes, et celle du syriaque et du copte. A son retour à Rome, il fut chargé d'enseigner ces mêmes langues dans le couvent de son ordre, situé au sommet de l'ancien Janicule et qui existe encore sous le nom de San-Pietro *in Montorio*. C'est en remplissant ces fonctions qu'il mit la dernière main à son édition de la grammaire arabe intitulée *Djaroumia*. Non content de revoir le texte arabe sur un grand nombre de manuscrits, il le fit suivre d'une traduction latine et d'un commentaire, dans lequel il a mis à contribution les meilleurs grammairiens arabes. Cette édition est fort estimée ; et l'on ne doit pas oublier d'ajouter que dans sa *Grammaire arabe* Silvestre de Sacy a cité avec éloge le commentaire d'Obicini. Cette édition fut imprimée à Rome, à l'imprimerie de la Propagande, sous ce titre : *Grammatica arabica agrumia appellata, cum versione latina ac dilucida expositione*, Rome, 1631, in-8°. Obicini avait déjà débuté dans la carrière des lettres par une courte introduction à la logique faite pour les novices de son couvent ; elle porte le titre suivant : *Isagoge, i. e. breve introductorium arabicum in scientiam logices, ac theses sanctæ fidei*, Rome, 1625 ; ce volume n'a qu'environ 30 pages in-4°. Obicini, dans ses dernières années, préparait une édition d'un vocabulaire syriaque, disposé par ordre de matières et composé dans le 11e siècle par Elie Barsinée, métropolitain de Nisibe. Ce manuscrit fut ensuite confié à un de ses disciples, qui le fit imprimer en 1636 sous le titre de *Thesaurus arabico-syro-latinus Thomæ a Novaria ;* l'impression n'en a pas été surveillée et fourmille de fautes. Wading cite d'autres ouvrages laissés en manuscrit par le P. Obicini, et ajoute qu'il mourut à son couvent de St-Pierre *in Montorio* en 1638 ; mais cette date paraît être inexacte, car Achille Venerio, éditeur du *Thesaurus* cité plus haut, imprimé en 1636, dit expressément, dans l'épître dédicatoire, que le P. Thomas était mort depuis quelque temps. R—D.

O'BIERNE (T.-L.), mort évêque de Meath, en Irlande, était né en 1748 dans le comté de Longford. Il quitta de bonne heure la communion romaine, qui était celle de sa famille, pour entrer dans l'Eglise d'Angleterre, et on le vit plus tard revêtu de la dignité de prélat anglican dans le même diocèse où son frère exerçait avec zèle les fonctions d'un simple prêtre catholique. Au commencement de la guerre de l'indépendance américaine, Th. O'Bierne fut nommé chapelain de la flotte à la tête de laquelle était lord Howe. Ce fut lui qui, après l'incendie de New-York, fut choisi pour prononcer un sermon sur cette calamité dans la seule église qui eût échappé aux flammes. Le discours qu'il prononça fit une grande et salutaire impression. Son attachement pour les deux frères Howe se manifesta lorsqu'ils devinrent les objets de la clameur publique, et il publia pour les justifier quelques brochures écrites avec une éloquente chaleur. Plus tard, le duc de Portland l'emmena en Irlande comme son secrétaire. O'Bierne, devenu premier aumônier du comte Fitz-William, fut promu par ce seigneur à l'évêché d'Ossory, échangé pour celui de Meath après la mort du docteur Maxwell. Fortement attaché à son nouveau protecteur, il prit vivement sa défense dans la chambre irlandaise des pairs lorsqu'il le vit tomber dans la disgrâce. Ce prélat avait autant d'étendue dans les idées que de générosité dans les sentiments. Elevé d'une situation obscure à l'épiscopat, il se fit une loi de ne considérer que le seul mérite dans les candidats dont la promotion dépendait de lui. Il mourut en 1822. On cite de lui : 1° le *Crucifiement*, poëme, 1776, in-4° ; 2° l'*Imposteur généreux*, comédie, 1780, in-8° ; 3° *Précis historique de la dernière session du parlement* (anonyme), in-8°, publié vers 1781 ; 4° *Considérations sur les principes de la discipline navale et sur les cours martiales*, 1781, in-8° ; 5° *Sermons sur des sujets importants, mandements*, etc., 1813, in-8°. L.

OBRADOWITSCH (Démétrius-Dosithée), savant hongrois, était né à Tchakowo, dans le banat de Temeswar, vers 1740. Il étudia aux universités de Halle et de Leipsick, et fit des voyages dans la Turquie, la Dalmatie, les Etats vénitiens et l'Angleterre. Devenu précepteur des enfants de Czerny-George, il s'établit en Servie et y fut nommé directeur de l'instruction publique, ministre du culte et des affaires étrangères. Il est mort à Belgrade le 7 avril 1811. On a de lui plusieurs ouvrages en servien qu'il avait publiés pendant ses voyages à Vienne, Leipsick et Venise, et qui forment le fond principal de la littérature servienne, à peu près nulle avant lui ; nous indiquerons : 1° *Zchiwotj i Priklljutscheniga Dimitria Obradowcitscha nimj istim isdatj*, Leipsick, 1783, in-8° de 144 pages, imprimé presque en entier avec les caractères russes de la typographie de Breitkopf. L'auteur y donne l'histoire de sa vie et de ses voyages en Grèce, à Smyrne, en Italie, jusqu'à l'époque de sa profession religieuse dans un monastère. 2° *Sowjeti sdraiwago rasuma* (Conseils de la saine raison), ibid., 1785, in-8° de 128 pages. On y trouve des dissertations sur la vertu, sur le péché, sur l'amour, etc., des lettres et des poésies. 3° Une *Géographie universelle*, imprimée à Venise, en 1794, sous le titre de *Zemli opisanie*, etc. D—G.

OBRECHT (Ulric), savant jurisconsulte et philologue distingué, était né en 1646, à Strasbourg, d'une famille anoblie par l'empereur Rodolphe II en raison des services qu'elle avait rendus à l'Etat. Son père, procureur général du petit conseil, fut décapité, en 1672, pour avoir publié quelques écrits dans lesquels il proposait de changer la forme du gouvernement. Ulric était alors éloigné de Strasbourg. Envoyé successivement au gymnase de Montbéliard et à l'académie d'Altdorf, il avait fait de rapides progrès dans les

Digitized by Google

langues anciennes, l'histoire et la jurisprudence, et avait appris comme en se jouant le français, l'espagnol et l'italien. A une mémoire excellente il joignait tant d'ordre et de méthode, que tout ce qu'il apprenait se classait dans son esprit d'une manière admirable. A l'âge de quinze ans, il prononça en public une harangue latine qui fut très-applaudie. Après avoir pris sa licence, il se chargea de l'éducation du fils de Kelerman, ambassadeur de Russie, qu'il accompagna d'abord à Vienne, puis à Venise ; et il mit à profit ses voyages pour acquérir de nouvelles connaissances par la fréquentation des savants. Peu de temps après son retour dans sa ville natale, il épousa la fille du célèbre Boecler, auquel il succéda dans la double chaire d'éloquence et d'histoire (*voy.* Boecler) ; ce qui ne l'empêcha pas de donner des cours particuliers de droit naturel aux jeunes gentilshommes que sa réputation attirait à Strasbourg de toutes les parties de l'Allemagne. Après la conquête de l'Alsace, Louis XIV, s'étant rendu à Strasbourg, y mena Pellisson, qui s'empressa de voir Obrecht et eut avec lui quelques conférences sur la religion ; mais le moment de la grâce n'était point arrivé. Ce ne fut qu'en 1684 qu'Obrecht se décida à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique ; il fit son abjuration à Paris entre les mains du grand Bossuet (1), et, l'année suivante, il fut nommé préteur royal de Strasbourg : c'était alors la première place de la magistrature. Louis XIV l'envoya, en 1698, commissaire à Francfort pour les affaires de Madame ; et Obrecht entreprit en même temps de démontrer la légitimité des droits de Philippe V à la couronne d'Espagne, contestés par l'Autriche (*voy.* Philippe V). L'excès du travail affaiblit bientôt la santé d'Obrecht ; mais il cherchait à se cacher la cause de son mal, qu'il n'attribuait qu'au climat de Francfort. Les affaires qui le retenaient dans cette ville étant terminées, il se fit transporter à Strasbourg, où, après avoir langui quelques mois, il mourut en chrétien le 6 août 1701, âgé seulement de 55 ans. On lui doit des éditions estimées de Dictys de Crète, de Quintilien, des écrivains de l'*Histoire auguste*, des Notes sur le traité de Grotius, *De jure belli et pacis*, et une version latine de la *Vie de Pythagore*, par Jamblique. Parmi ses productions, dont on trouvera la liste à la suite de son Eloge dans les Mémoires de Trévoux, 1701, t. 3, p. 216 et suivantes, et dans les Mémoires de Niceron, t. 34, on se contentera de citer : 1° *De vexillo imperiali*, Strasbourg, 1673, in-4°. Cette ville prétendait partager avec le duc de Wurtemberg l'honneur de porter l'étendard impérial, et Obrecht a composé cette dissertation pour établir le droit de ses compatriotes. 2° *De legibus agrariis populi Romani*, ibid., 1674, in-4° ; 3° *De numno Domitiani Isiaco epistola*, ibid., 1675, in-4°. Il y expose ses conjectures sur une médaille très-rare de Domitien portant au revers une Isis. 4° *Dissertationes selectæ*, ibid., 1676, in-4°. C'est un recueil de thèses soutenues à l'académie de Strasbourg ; il n'y a que les dernières qui soient d'Obrecht. 5° *Alsaticarum rerum prodromus*, ibid., 1681, in-4° de 332 pages. C'est le plan d'une histoire complète de l'Alsace, qu'on regrette beaucoup qu'il n'ait pas eu le temps de donner au public (1). 6° *Dissertationes, orationes et programmata*, ibid., 1704, in-4°. Ce recueil a été publié par Joach. Kuhn, qui l'a enrichi d'une bonne préface. Outre les auteurs cités dans le corps de l'article, on peut consulter pour plus de détails le *Dictionnaire* de Chaufepié. W—s.

OBREGON (Bernardin), fondateur des frères hospitaliers (2), naquit en 1540 à Las Huelgas, près de Burgos, d'une famille noble, mais pauvre. Resté orphelin dès son enfance, il fut recueilli par l'évêque de Siguença, qui lui fit faire ses études et se chargea de son avancement. Obregon, ayant encore perdu son protecteur, embrassa l'état militaire et fit quelques campagnes dans les troupes de Philippe II. Un jour qu'il traversait une des rues de Madrid en uniforme, ayant été éclaboussé par un balayeur, il s'emporta au point de lui appliquer un soufflet. Ce pauvre homme, loin de témoigner le moindre ressentiment, se hâta de réparer sa faute involontaire en remerciant Obregon de lui avoir fait souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ. Obregon fut vivement touché d'un pareil procédé, et ayant sérieusement réfléchi sur sa vie passée, il renonça au métier des armes pour se consacrer tout entier au service des pauvres. Dès ce moment, il fréquenta l'hôpital de la cour, rendant aux malades les mêmes soins que le dernier des serviteurs. Son zèle et son assiduité furent remarqués par l'administrateur de l'hôpital, qui le pressa de se charger de la direction des personnes pieuses que son exemple y attirait tous les jours. Muni de l'autorisation du roi et avec le consentement de l'archevêque de Tolède, Obregon donna en 1567 à six jeunes gens dont il avait éprouvé le dévouement l'habit qu'il avait adopté pour lui-même : c'était celui du tiers ordre de St-François. Le nombre de ses disciples s'accrut tellement en peu d'années qu'il crut devoir faire confirmer en 1569 sa congrégation par le nonce du pape en Espagne. Bientôt les principales villes demandèrent des frères hospitaliers, et, en 1587, on leur remit l'administration de l'hôpital général de Madrid, formé de la

(1) Bossuet était si charmé de l'érudition d'Obrecht, qu'il le nommait : *Epitome omnium scientiarum et homo omnium populorum.*

(1) Cet ouvrage est très-rare, ayant été supprimé par ordre supérieur (*voy.* Serpilius, *Verzeichniss einiger rarern Bücher*, Francfort, 1732, in-8°, t. 1er, p. 73, et la *Bibl. Hamb. Hist.*, cent. 3, p. 160). L'édition de 1671, citée par Peignot (*Dictionnaire des livres condamnés*, t. 2, p. 9), est imaginaire et ne doit sans doute son existence qu'à une erreur de chiffre.

(2) Le peuple, en Espagne, appelle ces religieux les *Obregons*, du nom de leur fondateur.

Digitized by Google

réunion de différents établissements de charité. Obregon fut appelé en 1592 à Lisbonne pour réformer, d'après son expérience, les abus qui s'étaient glissés dans les hôpitaux de cette grande ville, et il contribua à établir une meilleure distribution de secours aux pauvres infirmes dans tout le Portugal. Après six ans d'absence, il revint prendre à Madrid la direction de l'hôpital général, rédigea les statuts définitifs de sa congrégation, et mourut le 6 août 1599. On a imprimé sous son nom un manuel à l'usage des infirmiers, sous ce titre : *Instruccion de enfermos, y verdadera practica como se hace de aplicar los remedios que enseñan los medicos*, Madrid, 1607, in-8°. La Vie de ce pieux fondateur a été écrite en espagnol par Fr. Herrera : on en trouve l'analyse dans l'*Histoire des ordres monastiques*, par Helyot, t. 7, p. 321-326. W—s.

OBRENOVITCH. *Voyez* MILOCH.

O'BRIEN. *Voyez* BRIEN.

OBSEQUENS (JULIUS), auteur latin, vivait, selon les conjectures les plus vraisemblables, vers la fin du 4e siècle, un peu avant le règne de l'empereur Honorius, et il était contemporain de l'historien Paul Orose. On voit, d'après ce qu'il a écrit, qu'il professait la religion des anciens Romains. Son livre des *Prodiges*, le seul ouvrage par lequel il se soit fait connaître, est extrait en grande partie des historiens qui l'ont précédé et principalement de Tite-Live. Aussi crédule que ce dernier, Obsequens en emprunte souvent les expressions sans corriger les erreurs. Une partie du livre des *Prodiges* a été perdue : ce qui en reste s'étend depuis le consulat de L. Scipion et de C. Lælius jusqu'à celui de P. Fabius et de Q. Ælius, c'est-à-dire depuis l'an 254 jusqu'à l'an 11 avant J.-C. Conrad Lycosthènes a fait des additions pour suppléer ce qui manque, et il a extrait ces additions de Tite-Live, de Denys d'Halicarnasse, d'Eutrope et d'Orose, ainsi qu'il le dit lui-même dans sa préface. Si l'on compare le style d'Obsequens avec celui de Minutius Félix, de Spartien, de Lampride et de plusieurs autres écrivains latins des 3e et 4e siècles, on y trouvera plus de simplicité et de clarté, et l'on pourra remarquer qu'il n'est point tombé dans cette obscurité qui était le défaut presque général des auteurs d'une époque où la langue latine perdait chaque jour de son ancienne pureté. Lycosthènes est le premier qui, après avoir rempli par ses suppléments les lacunes de Julius Obsequens, en ait donné une édition séparée. Jusque-là cet auteur n'avait été publié qu'avec un abrégé des *Hommes illustres* d'Aurélius Victor, mal à propos attribué à Pline, ou bien à la suite des *Grammairiens et rhéteurs célèbres* de Suétone. Les éditions de Julius Obsequens antérieures à celle que l'on doit à Lycosthènes sont au nombre de quatorze, dont la première (édition des Aldes), imprimée à Venise en 1508 (*voy.* GIOCONDO), est estimée, mais fort rare. L'édition de Conrad Lycosthènes, avec les suppléments, fut publiée à Bâle chez Oporinus, en 1552. Parmi les éditions plus récentes, on distingue celle donnée par F. Oudendorp à Leyde, en 1720, in-8°, qui se joint à la collection *Variorum* et qui contient des notes d'érudits célèbres (Scaliger, Heinsius, Cuper et Burman), et celle publiée par J. Kapp en 1772, avec de longs commentaires. La meilleure de toutes, revue par M. Hase, fait partie de la *Bibliothèque latine* de M. Lemaire; elle est jointe à Valère Maxime (Paris, 1822-1823, in-8°). L'ancienne traduction française de Georges de la Bouthière (Lyon, J. de Tournes, 1555, in-8°) n'est plus recherchée que par quelques bibliophiles et surtout à cause de quelques gravures en bois qui l'accompagnent. M. Victor Vergé en a fait paraître à Paris, en 1825, in-12, une autre, accompagnée de notes, mais elle a été l'objet de diverses critiques (*voy.* la *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1844, t. 5, p. 201); elle a reparu dans la seconde série de la *Bibliothèque latine française*, publiée par la maison Panckoucke. Une traduction italienne, par G. Camerario, 1554, in-8°, donne les figures en bois qui furent reproduites l'année suivante. Divers critiques, notamment Th. Wopkens, dans les *Miscellaneæ observationes*, t. 8, se sont occupés de Julius Obsequens, dont le livre est en effet digne d'attention, car c'est un miroir fidèle non-seulement des croyances de l'antiquité, mais encore de tout le moyen âge. V—R.

OBSONVILLE. *Voyez* FOUCHER D'OBSONVILLE.

OBSOPŒUS. *Voyez* ORSOPŒUS.

OCAMPO (FLORIAN D'), célèbre historien espagnol, né à Zamora au commencement du 16e siècle, acheva ses études à l'université d'Alcala, où il eut pour maître le savant Antoine de Lebrixa. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat et obtint quelque temps après le titre d'historiographe de l'empereur Charles-Quint. Il s'appliqua avec beaucoup de zèle à la recherche des antiquités de l'Espagne, visita les bibliothèques et les archives des principaux monastères, et mit au jour le résultat de son travail sous ce titre : *los Quatro libros primeros de la cronica de España*, Zamora, 1544, in-fol. Cette édition est fort rare, et celle donnée dans la même ville, sans date (1545), in-4°, n'est guère plus commune, mais elles ne contiennent l'une et l'autre que quatre livres. Il y en a cinq dans celle publiée à Medina, 1553, et dans celle d'Alcala, 1578, qui est regardée comme la plus correcte. Ambrosio de Morales ajouta dix-sept livres à ceux écrits par Ocampo, et cette continuation fut publiée séparément en 1574 et en 1586; le tout a reparu à Madrid en 1791, en 10 volumes petit in-4°. Du reste, les vingt-cinq livres de ces *Cronicas* ne vont pas au delà du 12e siècle, et quoique Morales soit moins sec qu'Ocampo, ils sont l'un et l'autre trop dénués de critique pour pouvoir être aujourd'hui d'une utilité réelle. Cet

Digitized by Google

ouvrage est important pour les recherches qu'il renferme; mais l'auteur manque de critique et son style est d'une monotonie fatigante. Joseph Pellicer et Gabriel de Henao le taxent ouvertement de plagiat pour avoir publié sous son nom des manuscrits inédits de Laurent Padilla, son prédécesseur dans la charge d'historiographe de Charles-Quint. Florian d'Ocampo revit et corrigea un autre ouvrage historique qu'il ne faut pas confondre avec celui dont il est l'auteur; les *Quatre parties entières de la chronique d'Espagne*, que le roi don Alphonse, dit le Sage, ordonna de composer, furent, après avoir été retouchées par lui, imprimées à Zamora en 1541; elles reparurent à Valladolid en 1604. W—s.

OCARIZ (don Joseph, chevalier d'), diplomate espagnol, connu surtout par les démarches qu'il fit en décembre 1792 pour sauver Louis XVI, naquit vers 1750, dans la petite province de la Rioxa, sur les frontières de la Biscaye. Après avoir fait ses études dans la capitale de l'Espagne, il fut nommé, très-jeune encore, secrétaire d'ambassade à Turin, ensuite secrétaire de légation à Copenhague, d'où il fut rappelé pour être employé à Madrid. En décembre 1788, il vint à Paris en qualité de consul général, et, trois ans après, le comte Fernand Nuñez ayant été forcé d'abandonner les intérêts de sa cour aux soins de don Thomas Iriarte, et celui-ci ayant été rappelé au bout de trois mois, le chevalier d'Ocariz exerça les fonctions de chargé d'affaires d'Espagne à Paris (10 août 1792). Il y fut en butte à toute la défaveur dont on accablait alors les fidèles serviteurs d'un souverain parent et ami de Louis XVI, et qui se montrait vivement touché du sort de cet infortuné monarque. La convention avait ouvert une négociation avec la cour de Madrid pour obtenir d'elle une déclaration formelle de sa neutralité pendant la guerre actuelle, et la promesse de retirer les troupes dont les frontières d'Espagne étaient garnies, sous la condition que la France prendrait de son côté les mêmes engagements. En adressant au ministère des relations extérieures d'alors la déclaration et la promesse demandées à l'Espagne, le chevalier d'Ocariz fit connaître au gouvernement français, par une lettre très-énergique, que le motif qui avait déterminé son souverain à se rapprocher de la France était le désir de pouvoir influer sur le sort de son cousin, et de lui faire obtenir, dans tous les cas, la permission de se choisir un asile dans les pays étrangers. Après avoir relevé avec sagacité les principales irrégularités que présentait le procès qui occupait alors les esprits, le chevalier d'Ocariz ajouta : « Il est impossible que le monde entier ne voie « pas avec horreur les violences exercées contre « un prince connu au moins par sa douceur et « la bonté de son caractère, et que cette même « douceur et cette même bonté ont fait tomber « dans un précipice où le crime et la scélératesse « n'ont jamais plongé les plus cruels tyrans..... « Si je pouvais par ma réponse, dit-il en terminant, annoncer au roi mon maître que les « désirs de son cœur ont été remplis, heureux « d'avoir été l'agent d'une négociation aussi humaine, aussi glorieuse, heureux d'avoir bien « servi ma patrie et la vôtre, ce jour serait le « plus beau, le plus consolant de ma vie! » Cette note, lue à la convention dans la séance du 28 décembre 1792, fut interrompue plusieurs fois par les cris de Robespierre et de son parti. A peine la lecture en fut-elle terminée que Thuriot et quelques autres conventionnels la combattirent. La convention passa à l'ordre du jour et renvoya cette note au comité diplomatique. Le chevalier d'Ocariz, bien sûr de ne pas être désavoué par sa cour, ne se rebuta cependant point; il écrivit à la convention une seconde lettre, qui ne fut pas même lue, et s'efforça de sauver Louis XVI en répandant de l'argent parmi les membres les plus influents de l'assemblée; mais toutes ses démarches furent inutiles. La convention ayant le 7 mars 1793 déclaré la guerre à l'Espagne, le chevalier d'Ocariz quitta Paris pour retourner à Madrid, et lorsque, après deux campagnes, le gouvernement espagnol sentit le besoin de la paix, ce diplomate fut employé dans les négociations et chargé de suivre une correspondance active avec Bourgoing, dernier ministre de France auprès de la cour d'Espagne, qui se rendit à Figulères, quartier général de l'armée des Pyrénées-Orientales. Mais le comité de salut public, trouvant que ces négociations allaient trop lentement au gré de ses désirs, rappela Bourgoing, et les conférences furent rompues. Lorsque la paix de Bâle eut été signée, Ocariz revint à Paris reprendre le poste de consul général, et, trois ou quatre ans après, il se rendit à Hambourg en qualité de ministre résident près le cercle de basse Saxe. A la paix générale de 1803, il fut nommé ministre plénipotentiaire en Suède. Il résidait depuis trois ans à Stockholm, lorsque sa cour lui confia le poste important d'ambassadeur à Constantinople. Ce fut en se rendant à cette nouvelle destination, et au moment d'atteindre le but de son voyage, qu'il mourut à Varna en 1805. Ocariz avait épousé à Paris mademoiselle Emilie-Lucrèce d'Estat, qui obtint sous la restauration une pension de six mille francs sur le trésor royal de France. Son brevet portait que cette pension était accordée « en récompense de la belle conduite du « chevalier d'Ocariz à l'époque du procès de « Louis XVI. » D—z—s.

OCCAM ou OCKHAM (Guillaume d'), célèbre cordelier anglais, tient un des premiers rangs dans l'histoire de la philosophie scolastique, comme chef de la secte des *Nominaux* (1). Il était

(1) On peut consulter sur cette secte la dissertation de Jacques Thomasius, *De doctoribus scholasticis latinis*, Leipsick, 1676, ch. 17, et l'*Histoire critique de la philosophie*, par Brucker.

Digitized by Google

né au village d'Occam, dans le comté de Surrey, et il étudia au collége de Merton, à Oxford. Il refusa en 1300 l'archidiaconé de Stow (Lincolnshire), fut pourvu en 1302 de la première prébende de Bedford, et en 1305, de celle de Stow, qu'il résigna en 1319. Il fut le disciple de Scot, dont il devint par la suite l'un des plus violents adversaires. Il embrassa toutes les sciences cultivées de son temps, et se signala dans les disputes de l'école par la vivacité de son esprit et par la promptitude avec laquelle il trouvait des arguments qui embarrassaient jusqu'à ses maîtres. Banni de l'université d'Oxford pour y avoir excité des troubles parmi les élèves, il vint à Paris, où il professa la théologie. Occam, naturellement inquiet et avide de se faire une réputation, prit la défense de Philippe le Bel contre le pape Boniface VIII (*voy.* ce nom), et soutint que pour le temporel les princes ne relèvent que de Dieu. Elu en 1322 provincial des cordeliers anglais, il assista en cette qualité à l'assemblée de son ordre qui eut lieu à Pérouse, et prit part à la fameuse discussion qui s'éleva au sujet de l'article de la règle qui ne permet pas aux cordeliers d'avoir rien en propre. Occam prétendit que Jésus-Christ et les apôtres n'ayant rien possédé ni en commun ni en particulier, leurs disciples devaient les imiter en renonçant de fait à tous les biens de la terre. Les antagonistes d'Occam, ne sachant que répondre à cet argument, recoururent au pape, qui lui imposa silence, et il revint en France, où, appuyé par Michel de Césène, général de son ordre, il continua de se livrer aux plus vives déclamations contre les vices des pontifes romains. Excommunié en 1330, il se réfugia à la cour de l'empereur Louis de Bavière, qui l'accueillit avec d'autant plus d'empressement qu'il était en guerre ouverte avec le pape. Occam, reconnaissant, écrivit en faveur de ce malheureux prince, dans ses longues querelles avec le saint-siége. Luc Wading, bibliothécaire des cordeliers, prétend, pour l'honneur de l'ordre, qu'Occam se fit relever de son excommunication et mourut à Capoue en 1350; mais il est seul de ce sentiment, et il paraît certain qu'Occam mourut dans le couvent de son ordre à Munich, le 7 avril 1347, dans un âge avancé. Ses écrits, presque entièrement oubliés aujourd'hui, lui méritèrent de son temps les titres de docteur invincible, vénérable, singulier, etc. Goldast a réuni dans le tome 2 de la *Monarchia sancti Romani imperii* (*voy.* GOLDAST) ceux qu'il composa pour soutenir les droits des empereurs d'Allemagne. Brown en a recueilli quelques-uns du même genre dans l'appendice du *Fasciculus rerum expetendarum*, et entre autres un curieux opuscule qui avait échappé aux recherches de Goldast, intitulé *Defensorium adversus errores papæ Joannis XXII*. Les ouvrages de théologie et de philosophie d'Occam, quoique imprimés pour la plupart dans le 15e siècle, ne sont point recherchés des curieux, à qui Naudé reproche leur insouciance dans son *Avis pour dresser une bibliothèque*, p. 87 (1). On en trouvera la liste dans la *Biblioth. scriptor. ord. minor.*, p. 155-156, et dans les *Scriptor. ecclesiast.* de Gave; cependant on croit devoir appeler l'attention des amateurs sur les ouvrages suivants : 1° *Dialogorum libri septem adversus hæreticos*, etc., Paris, P. Cæsaris et J. Stol., 1476, in-fol., édition originale très-rare; 2° *Quodlibeta ex emendatione Cornelii Oudendrick*, Paris, P. Rubeus, impressor regius, 1487, in-4°; 3° *Super quatuor libros sententiarum*, 1495, in-fol.; 4° *Super potestate summi pontificis questionum octo deciziones*, Lyon, Treschel, 1496, in-fol. On prétend qu'Occam était le seul scolastique dont Luther fit quelque cas, et qu'il n'en admettait aucun autre dans sa bibliothèque. Les écrivains qui, de nos jours, se sont occupés avec ardeur de l'histoire de la philosophie au moyen âge, parmi lesquels nous citerons MM. Hauréau et Rousselot, sont entrés, au sujet d'Occam, dans des détails fort étendus, qui ne sauraient trouver place ici. W—s.

OCCHIALI (KILIG-ALI, appelé vulgairement), capitan-pacha, était Calabrais, moine, dit-on, et allait à Naples pour étudier, lorsqu'il fut pris par les Turcs. Il embrassa leur religion, fit le métier de corsaire sous Dragut, et, plus favorisé de la fortune que son maître, il parvint à de plus éminentes dignités, et jouit d'une célébrité plus grande sinon plus méritée. Elevé de grade en grade au commandement, il donna en 1572, à la bataille de Lépante, les plus éclatantes preuves de son habileté et de sa valeur. Il ramena les débris de la flotte ottomane à Constantinople, et sut rendre le courage à Sélim II et à sa nation consternée. Le sultan le récompensa par le grade de capitan-pacha, dont il était aussi digne par ses exploits que par la sagesse de ses conseils. Ce fut alors qu'il prit le nom de *Kilig*, qui veut dire épée, surnom qu'il sut soutenir par des victoires. La plus heureuse et la plus hardie de ses entreprises fut la conquête de la Goulette, qu'il enleva aux Espagnols en 1573. Hadji-Khalfah, dans son livre des guerres maritimes des Ottomans, présente la liste des capitans-pachas et cite Kilig-Ali avec honneur. Ce guerrier mérita bien des sciences et des arts. Il fit construire une belle mosquée à Tophana, et fonda auprès une académie qui entretient cent étudiants. Kilig-Ali-Pacha, mort vers l'an 985 de l'hégire (1577 de J.-C.), sous le règne d'Amurath III, fut enterré dans la place intérieure de la mosquée qu'il avait fondée. On rapporte au sujet de cet édifice que

(1) « Et quelle apparence y a-t-il, dit Naudé, que les sectateurs d'Occam, prince des Nominaux, soient éternellement privés de voir ses œuvres, aussi bien que tous les philosophes celles de ce grand et renommé Avicenne? Certes, il me semble que c'est apporter peu de jugement au choix et à la connaissance des livres, que de négliger tous les auteurs qui devraient être tant plus recherchés que plus ils sont rares, et qu'ils pourront dorénavant tenir la place de manuscrits, puisque l'espérance est comme perdue qu'on les remette jamais sous la presse. »

Digitized by Google

les fondements en furent jetés et élevés jusqu'aux premières croisées en une seule nuit. Le sultan, étonné, voulut savoir par quel art un tel prodige s'était opéré en si peu d'heures. Kilig-Ali répondit : « Ce n'est point mon ouvrage, c'est celui de Ta « Hautesse : je n'ai employé que les esclaves de « tes galères ; je n'ai voulu que donner l'idée de « la puissance de mon sublime empereur ; car, « si un simple sujet, avec les bras attachés à tes « chiourmes, a pu commander un ouvrage si « surprenant, que ne doit-on pas craindre des « forces ottomanes réunies, quand il plaira à « leur auguste maître de les tourner contre ses « ennemis ! » On voit que si Kilig était un grand capitaine, ce n'était pas un mauvais courtisan. S—y.

OCCO (Adolphe), celèbre numismate, naquit en 1524 à Augsbourg. Son père, savant médecin, qui le destinait à lui succéder dans l'exercice de sa profession, dirigea ses premières études ; le fils alla les achever en Italie, et reçut le laurier doctoral à l'académie de Ferrare. De retour dans sa patrie, il pratiqua son art avec d'autant plus de succès que son père continuait à lui servir de guide. En 1564, il fut chargé de la surveillance de toutes les pharmacies, et il publia quelque temps après une pharmacopée, devenue le modèle de tous les ouvrages de ce genre. Lors de l'établissement du collége de médecine d'Augsbourg (1582), il fut nommé suppléant perpétuel du doyen, et il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et d'assiduité. Mais Occo s'étant opposé à la réception du calendrier grégorien par un motif de conscience, son exemple entraîna une foule de personnes, et il en résulta des troubles fâcheux. Le sénat le punit de son entêtement en le privant de tous ses emplois. L'étude des antiquités et surtout de la numismatique l'occupa dès lors tout entier. Il mourut le 28 octobre 1606 (ou, selon d'autres, le 13 avril 1605), laissant une nombreuse postérité, qui subsiste encore honorablement en Allemagne. Ses enfants lui consacrèrent une épitaphe rapportée par Eloy (*Dictionnaire historique de la médecine*). Occo était un très-habile helléniste et avait des connaissances aussi étendues que variées. Il comptait au nombre de ses amis les hommes les plus savants de son temps, tels qu'Abraham Ortell, Frischlin et Conrad Gesner, avec lequel il entretenait une correspondance suivie. Ses talents lui méritèrent la bienveillance particulière de l'empereur Maximilien II, qui lui expédia des lettres de noblesse, et fit frapper en son honneur deux médailles, publiées par Brucker dans le recueil cité à la fin de cet article. Outre la *Pharmacopea augustana*, dont Occo donna jusqu'à cinq éditions, corrigées et augmentées, on a de lui : des traductions latines d'un fragment de Platon et de l'opuscule de Gémiste Pléthon *De quatuor virtutibus*, 1552, in-8° ; — une élégie sur la mort de Gesner, et une lettre en grec à ce savant médecin, imprimée dans le second livre de ses *Epitres médicales ;* — un *Recueil d'anciennes inscriptions trouvées en Espagne*, 1592, 1596, in-fol. ; — une dissertation (*Commentatio*) *De pondere ac valore numismatum ad illustranda nonnulla loca Scripturæ sacræ*, insérée dans les *Tentamina sacra* de Steuckard, 4e partie. Mais le plus connu des ouvrages d'Occo, celui qui lui assure un rang distingué parmi les numismates, est la description des médailles des empereurs romains ; ce volume, intitulé *Numismata imperatorum Romanor. a Pompeio magno ad Heraclium*, fut imprimé à Anvers, 1579, in-4°, et avec des additions, à Augsbourg, 1601, même format. Occo l'a dédié au duc de Bavière, Albert V, qui lui avait facilité son travail : il avait trouvé aussi d'immenses ressources dans le cabinet des Fugger, et il possédait lui-même une collection de médailles formée avec beaucoup de soin et de recherches. Mezzabarba a donné une édition augmentée du recueil d'Occo, Milan, 1683, in-fol. (*voy.* Mezzabarba). Elle a été reproduite avec des améliorations par Philippe Argelati, 1730, in-fol. ; cette édition est maintenant la seule recherchée. Le savant P. Panel en promettait une nouvelle, à laquelle il a travaillé longtemps (*voy.* les *Mélanges* de Michault, t. 2, p. 12), et l'on doit regretter que ses occupations ne lui aient pas permis de la faire paraître. Occo a laissé en manuscrit un traité : *De nummis consularibus*, que l'on se disposait à mettre sous presse en 1752 (*voy.* la *Gazette litter.* de Ratisbonne, 1752, n° 22). La notice la plus détaillée qu'on ait sur ce savant est celle que Jacques Brucker a insérée dans l'*Historia vitæ Adolphor. Occonorum virorum clarissimorum ad illustrand. rem litterariam et medicam sæculi XVI*, Leipsick, 1734, in-4°. — *Adolphe* Occo Ier, bon poëte et médecin de Sigismond, archiduc d'Autriche, né dans l'Ost-Frise en 1447, mourut à Augsbourg en 1503, instituant son héritier *Adolphe* Occo II, son cousin, qu'il avait adopté. Celui-ci, né à Brixen, dans le Tyrol, en 1494, mort en 1572, est le père du célèbre numismate dont on vient de lire l'article. W—s.

OCELLUS LUCANUS, philosophe grec, était né dans la Lucanie (aujourd'hui la Basilicate, au royaume de Naples), peu de temps après que Pythagore eut ouvert son école en Italie, et il florissait dans le 5e siècle avant l'ère vulgaire. Il descendait d'une famille troyenne, obligée de s'expatrier sous le règne de Laomédon et de se réfugier à Myra, dans la Lycie, d'où elle passa dans la Grande-Grèce. Sa postérité y subsistait encore au temps d'Archytas de Tarente. Il avait composé plusieurs livres, *Des lois, de la royauté, de la piété*, et sur d'autres sujets, qu'Archytas n'a point indiqués dans la lettre (1) qu'il écrivit à Platon, en lui adressant le traité d'Ocellus *De*

(1) Cette *Lettre* d'Archytas et la réponse de Platon ont été conservées par Diogène-Laerce, *Vie d'Archytas*, liv. 8, in-8°, t. Ier, p. 340-341 de l'édition de Ménage.

Digitized by Google

la nature de l'univers. Ocellus avait écrit ce traité en dialecte dorique; mais il a été traduit en dialecte commun par quelque ancien grammairien, qui crut faire une chose utile en le mettant à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, et ce n'est que de cette manière qu'il nous est parvenu. Stobée a rapporté plusieurs fragments de ce traité en dorique. Divers érudits avaient douté que le traité que nous possédons fût l'œuvre d'Ocellus; l'authenticité de l'œuvre avait eu ses partisans; l'éditeur Rudolphi n'avait pas voulu trancher la question; l'auteur d'un article inséré dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 4, p. 471, est moins timide. Selon lui, pour peu qu'on soit familiarisé avec les règles de la critique, on reconnaîtra la falsification. Le traité d'Ocellus a été publié pour la première fois, Paris, Conrad Neobar, 1539, in-4°. Cette première édition est rare, sans être recherchée; il en parut une seconde édition, ibid., Guillaume Morel, 1555, in-8°. Louis Nogarola en donna une version latine (1), avec le texte et des notes, Venise, 1559, in-8°. Le savant Jérôme Comelin la reproduisit en 1596, avec le texte et des variantes tirées d'un manuscrit de Louvain. Emm. Vizzanius, professeur à Padoue, réimprima l'ouvrage d'Ocellus, avec une nouvelle version latine et un ample commentaire, rempli de digressions oiseuses et de trivialités, Bologne, 1646; Amsterdam, 1661, in-4°. Th. Gale l'inséra avec la version de Nogarola dans les *Opuscula mytholog. ethica et physica* (*voy.* GALE). L'édition la plus récente du texte et la plus estimée est celle qu'a publiée A.-Fréd.-Guill. Rudolph, Leipsick, 1801, in-8°. L'ouvrage d'Ocellus a été traduit en français par le marquis d'Argens, Berlin, 1762, petit in-8° (2), et par l'abbé Batteux. La version de d'Argens est peu estimée; elle révèle une connaissance superficielle de la langue grecque; celle de Batteux, insérée d'abord avec le texte dans le tome 29 du Recueil de l'Académie des inscriptions, p. 249-294, a été imprimée in-8°, Paris, 1768, et se joint ordinairement à l'*Histoire des causes premières* (*voy.* BATTEUX): elle est accompagnée d'un excellent mémoire sur Ocellus et de notes critiques. Le traité d'Ocellus est divisé en quatre chapitres: *Du tout et de sa durée; De la formation, du nombre et de la transmutation des éléments; De l'homme et des productions de la terre*, et enfin *De la morale*. Ocellus établit pour principe l'éternité de la matière, opinion professée par les philosophes grecs, et tous ses raisonnements, dans les trois premiers chapitres, tendent à prouver la réalité de cette hypothèse. Dans le quatrième, il traite de la sainteté des mariages, des devoirs des époux et de l'éducation des enfants. Stobée a conservé un fragment du livre d'Ocellus *Des lois* (*Eclog.*, p. 32). W—s.

OCHEDA (le chevalier THOMAS DE), savant italien, né à Tortone en 1757, appartenait à une famille noble d'origine espagnole. Devenu orphelin dès l'adolescence, il fut confié à son frère aîné, qui donna le plus grand soin à son éducation. Après avoir suivi les cours de collége dans sa ville natale, il alla étudier le droit d'abord à Bologne, ensuite à Pavie. Mais les codes de Justinien ne l'absorbèrent pas au point de lui interdire la culture des lettres. Aussi, tout en prenant ses grades, il composait un poëme en quatre chants intitulé *Theodosia*, et un traité sur la philosophie des anciens. Il s'abstint cependant de les publier, le premier, parce qu'il le croyait trop imparfait; le second, pour ne pas se brouiller avec le clergé, que certaines propositions hardies pouvaient soulever contre lui. Ce fut la même considération qui l'empêcha de faire imprimer un *Essai sur la philosophie de Cicéron* comparée à celle de Platon, où il examinait en quoi la philosophie des Grecs différait de celle des Romains, et quels étaient leurs points de contact. Ces travaux, quoique inédits, joints à son amour pour les recherches d'érudition, ne laissèrent pas de le mettre en renom, et lui valurent d'être appelé en 1783 à Amsterdam par Bolongaro-Crevenna (*voy.* ce nom), qui le nomma conservateur de sa riche bibliothèque. Il exerça ces fonctions jusqu'en 1789, époque à laquelle une perte de plusieurs millions obligea son protecteur à mettre en vente la précieuse collection qu'il avait amassée avec tant de peine. Ocheda fut alors chargé de dresser un nouveau Catalogue (Amsterdam, 5 vol. in-8°). Ce travail fini, il prit avec douleur congé du pauvre bibliophile ruiné, et partit pour la Haye, bien décidé à rentrer en Italie. Mais le comte de Mirabello, chargé d'affaires du roi de Sardaigne en Hollande, le retint auprès de lui en qualité de secrétaire particulier, et lorsque, peu de mois après, il fut rappelé à Turin, il lui offrit en partant d'employer tout son crédit pour lui faire obtenir une place de bibliothécaire. En attendant la réalisation de cette promesse, Ocheda alla passer quelques jours à Amsterdam chez le bon Crevenna. Il n'y resta pas longtemps: invité par le chevalier de Revel, qui avait succédé au comte de Mirabello, à revenir à la Haye, il s'y résigna malgré sa répugnance, et reprit ses fonctions, dans l'espoir que ce serait un nouveau titre pour obtenir l'emploi qu'il sollicitait. Mais ayant été, sur ces entrefaites, proposé pour bibliothécaire à lord Spencer, qui l'agréa, il partit pour Londres. C'était en 1790. Depuis lors, son séjour fut partagé entre cette capitale et la magnifique résidence d'Althorp, qui avait jadis appartenu au duc de Marl-

(1) Nogarola se flattait d'avoir traduit le premier le traité d'Ocellus, mais il en existait déjà une version latine, par Fr. Chrétien, médecin de François Ier, Lyon, 1541, in-8°; et Fabricius en cite une seconde par Jean Boselus Longeus, Louvain, 1554, in-8° (*voy.* la *Bibl. gr.*, t. Ier, p. 511); la traduction de Nogarola n'est donc que la troisième.

(2) Cette traduction a été contrefaite, sous la même date, à Utrecht; et elle a été réimprimée sans le texte grec, avec la traduction de Timée de Locres, Paris, Barbier, 1794, 2 part. in-8°.

Digitized by Google

borough. Il mit en ordre la bibliothèque dont la conservation lui était confiée, et en dressa un catalogue fort simple, qui a nécessairement servi à celui qu'en donna plus tard le savant Dibdin, bien que celui-ci n'ait pas même daigné faire mention du travail de son devancier, oubli volontaire dont Ocheda se plaignit dans quelques-unes de ses lettres. Tout entier à sa passion pour l'étude, passion que son paisible emploi lui permettait de satisfaire, il ne songea nullement à faire participer le public aux trésors de sa science. Aussi peut-on lui reprocher cet égoïsme ou plutôt cette insouciance d'érudit, qui a privé le monde littéraire du fruit de tant de recherches et de veilles. Cependant le climat brumeux de l'Angleterre ne l'avait pas épargné, et après plusieurs années de malaise, il se vit obligé de quitter pour toujours l'illustre famille qui l'avait constamment entouré de respect et d'égards. Riche des libéralités de son patron, il partit pour l'Italie en 1818, et alla se fixer à Florence, où il se forma une bibliothèque de 8,000 volumes, et continua sa vie retirée et studieuse. Ocheda mourut le 16 février 1831. Bien qu'il n'ait fait imprimer aucun de ses écrits, il passait pour l'homme le plus savant de l'Italie; aussi décerna-t-on les plus grands honneurs à sa mémoire. M. Jean-Baptiste Niccolini lui fit une épitaphe; son portrait fut lithographié avec l'inscription, un peu déplacée, de *Sillogizzò invidiosi veri*, et l'*Anthologie de Florence* lui accorda une notice biographique fort étendue. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Ocheda a laissé en manuscrit des observations sur la Vie d'Apollonius de Thyanes écrite par Philostrate; plusieurs lettres de Pères grecs traduites en italien; une apologie contre les attaques dont le gouvernement piémontais fut l'objet pendant les premières années de l'occupation française; une notice sur Crevenna, adressée à Tiraboschi, qui la lui avait probablement demandée; enfin un grand nombre de lettres en italien, en français et en latin, dont il serait à désirer que plusieurs fussent publiées, soit à cause des détails curieux qu'elles contiennent sur des hommes qui appartiennent aujourd'hui à l'histoire, soit à cause des savantes observations que Ocheda y a jetées à pleines mains (*Voy.* les *Curiosités et anecdotes italiennes* de M. Valery). A—Y.

OCHIN (BERNARDIN), moine ambitieux et apostat, né à Sienne en 1487, prit, quitta, reprit l'habit de St-François chez les religieux Observantins, où son zèle, sa piété, ses talents l'élevèrent à la dignité de définiteur général, et le mirent même sur les rangs pour le généralat. Le désir apparent d'une plus grande perfection le fit passer en 1534 dans l'ordre des capucins, tout récemment établi. Rien de plus édifiant que sa conduite dans ce nouvel état. Ses austérités, son habit grossier, sa longue barbe qui descendait jusqu'au-dessous de sa poitrine, ses cheveux gris, son visage pâle et décharné, l'idée qu'on avait de sa sainteté, le faisaient regarder comme un homme extraordinaire. Les plus grands seigneurs, les princes souverains mêmes, pénétrés d'un profond respect pour sa personne, allaient au-devant de lui, se disputaient l'honneur de le posséder, et le comblaient de marques distinguées d'affection et de confiance. Quoique d'une faible complexion et dans un âge assez avancé, il faisait tous ses voyages à pied, pratiquait la mortification dans ses repas, et couchait sur la dure dans les palais des grands, qui s'empressaient de l'accueillir et de lui offrir inutilement toutes les aisances de la vie la plus commode. On ne parlait que de sa vertu dans l'Italie entière; le peuple accourait en foule pour l'entendre prêcher : il n'y avait pas d'église assez vaste pour contenir la multitude de ses auditeurs. Ce n'était pas un homme fort savant : il était peu familier avec le latin, et parlait même assez mal sa langue maternelle; mais il la parlait avec beaucoup de facilité : ses discours étaient écrits d'un style naturel, pleins d'onction et de mouvements pathétiques. Une si grande célébrité, qui contribuait singulièrement au progrès de son ordre naissant, l'en fit élire deux fois vicaire général, en 1538 et 1541. On dut être étrangement surpris de voir, l'année d'après, Ochin quitter sa dignité, embrasser l'hérésie et se réfugier à Genève, emmenant avec lui, dit-on, une jeune fille de Lucques qu'il épousa dans sa nouvelle retraite, quoiqu'il fût alors âgé de cinquante-cinq ans. Ce changement subit vint, à ce qu'on prétend, du dépit que lui causa le refus du chapeau de cardinal qu'il ambitionnait; mais bien plus sûrement de l'orgueil secret, mal déguisé par ses austérités apparentes; de ses conférences avec quelques réformateurs, contre lesquels son ignorance en théologie ne le mit pas assez en garde; enfin, des insinuations de Pierre Martyr, qui, méditant de son côté un même projet d'apostasie, l'arrêta à Florence comme il allait rendre compte de sa foi à Rome. En 1547, ces deux réfugiés furent appelés en Angleterre par le fameux Cranmer, pour l'aider à introduire la réforme qui se fit sous le roi Edouard. L'avénement de la reine Marie, qui rétablit l'ancienne religion, les obligea à se retirer à Strasbourg en 1553. Ochin mena une vie assez errante jusqu'en 1555, qu'il se rendit à Zurich pour y être ministre d'une église italienne. C'est là qu'il publia ses trente fameux Dialogues, dont le vingt et unième contient la proposition suivante : *Un homme marié qui a une femme stérile, infirme et d'humeur incompatible, doit d'abord demander à Dieu la continence. Si ce don, demandé avec foi, ne peut s'obtenir, il peut suivre sans péché l'instinct qu'il connaîtra certainement venir de Dieu, et prendre une seconde femme sans rompre avec la première.* Luther avait soutenu à peu près la même doctrine dans l'affaire du landgrave de Hesse, et il ne lui en était rien arrivé. Ochin ne fut pas si

Digitized by Google

heureux : ce n'était pas cependant le goût du libertinage qui le portait à plaider la cause de la polygamie, puisqu'il était libre de ses premiers liens par la mort de son épouse, et qu'à l'âge de soixante-seize ans on n'a guère ni le besoin ni l'envie d'avoir deux femmes. Cependant, quelque offre qu'il pût faire de rétracter la doctrine de ses dialogues sur ce point et sur d'autres, il se vit expulsé sans pitié de toute la Suisse, par les magistrats de Zurich et de Bâle, au fort de l'hiver, et dans un âge où l'on n'est plus en état d'aller chercher une retraite étrangère. Il s'enfuit à Cracovie, d'où il fut bientôt obligé de sortir, en vertu d'un édit que fit rendre le nonce Commendon pour bannir tous les hérétiques étrangers; et comme il se disposait à chercher un dernier asile en Moravie, il mourut de la peste en 1564 à Slaucow, après avoir vu périr du même fléau ses deux fils et sa fille. Il serait superflu de réfuter le roman adopté trop légèrement par l'annaliste des Capucins sur la prétendue abjuration et le martyre d'Ochin à Genève. Ses divers changements d'état dans sa jeunesse annonçaient un caractère inconstant; et cette présomption est assez justifiée par ses fréquentes variations en fait de doctrine; car il fut tour à tour luthérien, sacramentaire, antitrinitaire, toujours prêt à donner des rétractations et à signer différentes professions de foi. Les principaux de ses ouvrages sont : 1° des sermons italiens prêchés avant qu'il eût quitté le froc, mais dans lesquels il inséra depuis la doctrine des protestants, Sienne, 1543, 4 vol. in-8°. Ils ont été traduits en latin, en français et en allemand. 2° Deux Lettres italiennes, l'une aux magistrats de sa patrie, l'autre à Mutio de Justinopolis, pour rendre raison de son départ d'Italie, Genève, 1543, in-8°; traduites en français, 1544, in-8°; 3° six cents *Apologues* (en italien) *contre les abus, les erreurs de la synagogue papale, de ses prêtres, moines*, etc., dont il n'y a eu que les cent premiers d'imprimés, Genève, 1554, in-8°. On croit qu'il existe une édition antérieure de cet ouvrage rare et très-satirique qui a été traduit en latin, en allemand et en hollandais. 4° Ses trente Dialogues (*voy.* CASTALION); 5° plusieurs écrits sur des matières de controverse; 6° l'*Image de l'Antechrist, composée en langue italienne, translatée en français*. L'original est très-rare. 7° Une espèce de Commentaire en italien, ou de *Paraphrase sur les Epitres aux Romains et aux Galates*. En général, il y a beaucoup de déclamations dans ses ouvrages contre l'Eglise romaine, et l'on voit que, sous prétexte d'éclaircir dans quelques-uns les difficultés qui regardent le mystère de la Trinité, il s'attache à fortifier le sentiment des unitaires; aussi le mettent-ils au rang de leurs auteurs. Les ouvrages d'Ochin ont subi le sort réservé aux productions hétérodoxes du 16e siècle; fort recherchées et payées des prix élevés par les bibliophiles d'autrefois, elles sont aujourd'hui délaissées et ne trouvent plus de lecteurs. Toutefois, quand il s'en présente en vente publique quelques exemplaires bien reliés, on se les dispute avec une certaine chaleur. C'est ainsi que la traduction italienne des Dialogues s'est élevée à quatre-vingt-dix-neuf francs en 1853, à la vente Renouard. T—D.

OCHOSIAS, fils d'Achab (*voy.* ce nom), roi d'Israël, montra la même impiété que son père, auquel il succéda vers l'an 898 avant J.-C. Etant tombé d'une fenêtre de son palais de Samarie, il se blessa dangereusement, et envoya consulter sur l'issue de sa maladie Beelzebuth, divinité des Philistins, qui avait un temple dans la ville d'Accaron; mais le prophète Elie chargea les serviteurs d'Ochosias de retourner dire à leur maître que, puisqu'il faisait consulter une idole préférablement au Dieu d'Israël, il mourrait certainement. Le roi, se doutant bien que c'était Elie qu'ils avaient rencontré, donna ordre à cinquante hommes d'aller l'arrêter. Leur insolence et les paroles de raillerie que celui qui les commandait adressa au prophète attirèrent sur eux la vengeance divine, et le feu du ciel les consuma. Un second officier, qui ne s'était pas mieux conduit, éprouva le même sort avec sa troupe. Enfin un troisième, envoyé par le prince endurci, se prosterna aux pieds d'Elie et lui parla respectueusement. Alors le prophète le suivit, se présenta au nom du Seigneur devant Ochosias, auquel il reprocha son impiété, et lui prédit qu'il ne relèverait pas de sa maladie. Bientôt, en effet, Ochosias mourut, dans la deuxième année de son règne, en 896 avant J.-C., sans laisser de postérité, et eut pour successeur son frère Joram (*voy.* ce nom). — OCHOSIAS, appelé aussi *Joachaz*, roi de Juda, dernier fils de Joram (qu'il ne faut pas confondre avec Joram, roi d'Israël) et de la fameuse Athalie, fille d'Achab, échappa seul aux Philistins et aux Arabes qui, ayant pris Jérusalem, massacrèrent tous ses frères. Il avait vingt-deux ans, selon les plus habiles interprètes, lorsqu'il succéda à son père (*voy.* le 4e livre des *Rois* et le 2e des *Paralipomènes*), et il se livra comme lui à toutes sortes d'impiétés. Ayant réuni son armée à celle de Joram, roi d'Israël, son oncle, pour combattre Hazaël, roi de Syrie, ils allèrent tous deux assiéger la ville de Galaad. Joram, blessé dans un combat, laissa le commandement des troupes à Jéhu, un de ses généraux, et se fit transporter à Jesraël, où Ochosias vint bientôt le visiter. Dans le même temps, un disciple du prophète Elisée sacra Jéhu roi d'Israël, et lui ordonna d'exterminer la maison d'Achab. Dès que ce général se fut rendu maître de Ramoth, il marcha sur Jesraël pour y surprendre Joram, et l'ayant rencontré sur la route, il le tua d'un coup de flèche (*voy.* JÉHU et JORAM, roi de Juda). Ochosias, qui l'accompagnait, se hâta de fuir; blessé à Gaver, près de Jebblaam, par les soldats chargés de le poursuivre, il se

Digitized by Google

réfugia dans la ville de Mageddo; mais il y fut découvert, et on l'amena devant Jéhu, qui le fit mettre à mort l'an 884 avant J.-C. Il n'avait régné qu'un an; et, quoiqu'il laissât Joas, son fils, pour lui succéder, Athalie, mère d'Ochosias, s'empara par violence du trône de Juda (*voy.* ATHALIE et JOAS). P—RT.

OCHS (PIERRE), chancelier et grand tribun de l'Etat de Bâle, directeur de la république helvétique, puis conseiller d'Etat, naquit à Bâle en 1749. Elève et ami d'Isaac Iselin (*voy.* ce nom), il fut aussi son successeur dans les affaires publiques comme dans les sciences. Doué de dispositions naturelles très-étendues, Ochs acquit par un travail soutenu de vastes connaissances. Il avait commencé sa carrière par être docteur en droit : on peut croire qu'il n'aurait été très-connu que comme historien de son pays sans l'influence que la révolution de France eut sur la Suisse. Il s'y trouva en mesure de devenir un des intermédiaires du rapprochement projeté, en 1795, entre le roi de Prusse et la république française. On sait que la paix qui s'ensuivit fut signée à Bâle le 5 avril de cette année. Ochs contribua aussi, par ses moyens personnels ou par sa position, à amener la fin de la guerre avec l'Espagne, le 22 juillet, ainsi que le traité conclu avec l'électeur de Hesse-Cassel le 25 août. Il fut envoyé à Paris en mai 1796, par son canton, pour dissiper les nuages qui s'étaient élevés entre la France et la Suisse, et pour assurer le directoire exécutif que l'Etat de Bâle en particulier était résolu de conserver inviolablement la bonne intelligence avec le gouvernement français. Vers la fin de 1797, le même directoire le manda pour s'entendre avec lui; le prétexte était de le charger d'une nouvelle négociation à l'occasion des échanges proposés entre les deux Etats voisins : mais au fond les chefs de la république française voulaient faire de Ochs l'instrument de leurs funestes desseins sur la Suisse; et certes, parmi les chefs du parti disposé à introduire de grandes innovations politiques dans ce pays, aucun ne montrait plus d'ardeur que lui. Quoique beau-frère et ami de l'infortuné maire de Strasbourg, Dietrich, qui à la fin de 1793 avait péri sur l'échafaud, victime des fureurs du temps, et quoiqu'il eût éprouvé lui-même dans les fonds de France une perte considérable, il s'était fait, à l'occasion de quelques plaintes qu'il croyait avoir à former contre le gouvernement de Berne, un des plus infatigables zélateurs du système qui devait le renverser; mais son but principal était probablement d'établir en Suisse un gouvernement unique et central dans lequel il pourrait jouer un rôle important. Une lettre qu'à cette époque il écrivit aux magistrats de Berne mettait à découvert ses espérances et ses projets de changement : elle fut imprimée et répandue avec profusion, non-seulement dans le canton de Bâle, mais encore dans toute la Suisse. Lorsque la révolution de cette malheureuse contrée eut été concertée, d'abord avec le général Laharpe, son premier instigateur, et ensuite avec d'autres mécontents du pays de Vaud, Ochs envoya de Paris à Bâle le plan d'une nouvelle constitution, sur la rédaction de laquelle Laharpe et lui ne s'étaient pas entièrement accordés, mais que le directoire français avait approuvée. Le grand tribun de Bâle et ses coopérateurs connaissaient bien l'impatience avec laquelle une partie des paysans de l'Etat de Bâle supportaient ce qu'on leur avait représenté comme une servitude aristocratique désormais intolérable. C'était dans cette classe qu'ils avaient préparé les premiers éclats d'une résistance ouverte aux autorités établies. Leurs manœuvres réussirent : une déclaration de droits fut signée, des excès s'ensuivirent, et entre autres contre les propriétés des baillis. Cette déclaration fut acceptée le 20 janvier 1798 par la magistrature expirante, qui rappela ses députés du congrès d'Arau. On parvint à comprimer la révolte, le 6 février, mais les insinuations de Ochs et les menaces que le commissaire Mengaud, envoyé par la France, employait alternativement avec les promesses flatteuses, et les caresses même, seraient restées sans effet si un corps de Français, dont le canton de Bâle était entouré, ne fût venu à l'appui. Le canton nomma Ochs au sénat qu'avait établi la constitution unitaire, premier résultat de l'invasion française. Il présida la nouvelle assemblée qui se forma dans Bâle même pour organiser la constitution particulière de ce pays; cependant, envoyé à Arau comme membre du sénat helvétique, il ne fut pas appelé au directoire, ainsi qu'il s'en était flatté. Bientôt il se tourna contre cette nouvelle autorité et contre le grand conseil; il accusa de mauvaises intentions les directeurs, et provoqua leur renouvellement. Au mois de juin 1798, le fameux commissaire Rapinat exigea la démission de MM. Pfeiffer et Bay et nomma Ochs avec Dolder membres du directoire de la Suisse. Cette nomination ayant occasionné des troubles dans le pays et mécontenté le gouvernement français, Rapinat fut révoqué et Ochs fut par suite obligé de donner sa démission; mais la disgrâce du beau-frère de Rewbell fut courte. Ochs, installé de nouveau dans son poste de directeur, témoigna hautement sa reconnaissance pour la république française. Accolé cette fois à Laharpe, par suite d'une élection des deux conseils législatifs, il se fit un des agents les plus dévoués de la politique des dominateurs de la France, ce qui excita contre lui l'animadversion presque générale; et il fut provoqué à donner sa démission, ce qui eut lieu dans le mois de juin 1799. A son retour dans sa ville natale, il fut mal reçu de ses concitoyens; et en février 1800 il se rendit à Paris, où l'on croit qu'il obtint de l'emploi dans une administration. Au mois de novembre de la même an-

Digitized by Google

née, il rentra dans sa patrie. Plus tard, sur l'appel que fit Bonaparte, premier consul, à tous ceux qui avaient été chefs ou ministres de la nouvelle république helvétique, afin qu'ils eussent à se joindre aux députés nommés par le gouvernement central, par les diètes de chaque canton et par les villes principales, Ochs vint prendre part à la *consulta* convoquée à Paris en 1802, ainsi qu'à la rédaction de la nouvelle constitution, qui tendait à fédéraliser la Suisse. Mallet-Dupan, dans plusieurs passages de son *Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétique*, a peint Ochs avec l'indignation passionnée qu'excitaient en lui les impressions encore récentes des malheurs de la Suisse. Il le représente même comme *amoureux d'argent;* mais la vanité dominait bien plus fortement chez lui, et il aspirait surtout à devenir l'arbitre absolu de la législation en Suisse. On cite un écrit de Ochs intitulé *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis*, Neufchâtel, 1781. Il avait entrepris en 1786 l'*Histoire de la ville et du territoire de Bâle*, Bâle, 1786-1821, 6 vol. in-8°; le premier volume avait commencé la réputation de son auteur. C'est un ouvrage un peu prolixe, mais important; et Müller l'a souvent cité avec éloge. Le soin de l'achever a occupé Ochs dans les moments de loisir des dernières années de sa vie; il y parle avec assez de franchise de sa conduite à l'époque de la révolution de la Suisse. Ochs avait la prétention de bien écrire en français, ayant beaucoup étudié cette langue. Il mandait à un de ses amis, le 20 septembre 1814 : « J'eus, en « 1803, un entretien dans lequel je soutins la « thèse que, lorsque la philosophie du langage « sera parvenue à son plus haut point de perfec- « tion, l'étude d'une langue étrangère ne sera « qu'une affaire de mémoire, et pour le prouver « j'entrepris la confection de trois pièces de style « différent. » Il publia en octobre 1807, à Bâle, une tragédie en cinq actes et en vers intitulée l'*Inca d'Otahis*, par P. Ochs, conseiller d'Etat, mais il ne put réussir à faire représenter cette pièce à Paris. On a encore de lui : *Prométhée*, opéra en trois actes et en vers libres, Paris, 1808, qui, de même que la tragédie ci-dessus mentionnée, est rempli de flagorneries pour Napoléon; enfin, l'*Homme à l'heure*, comédie en trois actes et en prose, Paris, 1808 : c'est un personnage dont la manie est de faire tout sans exception à des heures minutieusement réglées. Cette pièce, dont le *Journal des Débats* rendit compte d'une manière très-piquante le 27 novembre 1808, est le comble du ridicule et du mauvais goût. Ochs mourut à Bâle le 19 juin 1821. . L—P—E.

OCHUS. *Voyez* ARTAXERXÈS III.

OCKLEY (SIMON), ecclésiastique et savant orientaliste anglais, né à Exeter en 1678, fut nommé en 1705 vicaire de Swavesey, dans le comté de Cambridge, et en 1711 professeur d'arabe de l'université de Cambridge, où il avait fait ses études. Il montra beaucoup de zèle pour étendre dans son pays le goût des langues de l'Orient; et il prétendait qu'on ne pouvait être un grand théologien sans en avoir au moins quelque connaissance. Il publia dans cette vue, en latin et en anglais, plusieurs ouvrages dont le plus considérable est l'*Histoire des Sarrasins depuis la mort de Mahomet, en* 632, *jusqu'en* 705, en 2 volumes in-8°; réimprimée pour la troisième fois en 1757, précédée d'un *Précis sur les Arabes ou Sarrasins, sur la vie de Mahomet et la religion mahométane*, par le docteur Long. Ockley composa cet ouvrage intéressant en grande partie sur des manuscrits arabes inédits de la bibliothèque Bodléienne à Oxford. Son mérite personnel et la protection du comte d'Oxford devaient lui faire espérer de l'avancement dans l'Eglise; mais ce seigneur fut disgracié avant d'avoir presque rien fait pour lui. Chargé de famille et n'ayant ni économie ni le goût de l'intrigue, Ockley passa dans la misère les plus belles années de sa vie. Dans son discours d'inauguration, prononcé à Cambridge en 1711, il appelle la fortune empoisonneuse et marâtre, et parle de soucis cuisants comme de choses qui lui sont depuis longtemps familières. Son introduction au deuxième volume de son *Histoire des Sarrasins* est datée du château de Cambridge, où il était en prison pour dettes, au plus fort de l'hiver, au mois de décembre 1717. Il mourut en 1720, âgé seulement de 42 ans. Voici les titres de ses ouvrages : 1° *Introductio ad linguas orientales, in qua iis discendis via munitur, et earum usus ostenditur. Accedit index auctorum, tam illorum quorum in hoc libello mentio fit, quam aliorum, qui harum rerum studiosis usui esse possint*, 1706, in-8°. Il y consacre un chapitre à discuter l'origine et l'antiquité des points-voyelles, et s'y déclare pour le système de Buxtorf; mais on assure qu'il changea d'opinion dans la suite et embrassa celui de Capell, quoiqu'il n'ait pas eu occasion de revenir sur ce sujet dans ses écrits postérieurs. 2° *Histoire de l'état présent des juifs dispersés sur le globe*, etc., traduite de l'italien, de Leo Modena, rabbin vénitien, et suivie d'un *Supplément concernant les Caraites et les Samaritains*, traduit du français, de Rich. Simon, 1707, in-12; 3° le *Perfectionnement de la raison humaine, démontré par la Vie de Hai Ebn Yokhdhan*, écrite depuis plus de cinq cents ans par Jaafar Ebn Tophaïl, traduite de l'arabe et ornée de figures, 1708, 1711, in-8°. A la suite de ce roman moral le traducteur a joint un appendice où il prouve que, sans la révélation, l'homme n'eût jamais pu parvenir de lui-même à la véritable connaissance de Dieu et des vérités nécessaires au salut : l'original avait été publié avec une version latine, en 1650 et 1700 (*voy.* POCOCKE). 4° *Précis sur la Barbarie occidentale, comprenant ce qu'il y a de plus remarquable dans les territoires du roi de Fez et de Ma-*

Digitized by Google

roc, écrit par une personne qui y avait été longtemps esclave, et publié d'après son manuscrit authentique, suivi de deux lettres, l'une du roi de Maroc, au colonel Kirk, l'autre à sir Cloudesly Shovell avec la réponse de sir Cloudesly, etc., in-8°, 1713, avec une carte et deux lettres du roi Muley-Ismaël, écrites en 1682; 5° *Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte, par les Sarrasins*, Londres, 1708, in-8° de 391 pag.; id., 2° partie, ibid., 1718, in-8° de 387 pages; id., Cambridge, 1757, 2 vol. in-8°; traduit en allemand par Théod. Arnold, Leipsick, 1745, 2 vol. in-8°, et en français (*voy.* JAULT). Ce livre est tiré principalement de l'ouvrage d'Al Wakedi, le plus ancien historien arabe qui nous soit parvenu, mais dont l'autorité est fortement contestée. L'histoire des Sarrasins a repris cependant de nos jours une vogue nouvelle; elle a été réimprimée à Londres en 1847, en 1848 et en 1859. 6° *Sentences d'Ali, gendre de Mahomet*, traduit d'un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, Londres, 1717, in-8° de 34 pages, se trouve aussi dans l'édition de 1757 de l'ouvrage précédent (*voy.* ALI). 7° *Nouvelle traduction du 2° livre apocryphe d'Esdras*, d'après la version arabe, 1712; 8° quelques *Sermons*. Sa *Lettre* sur la confusion des langues adressée au docteur Wotton, en date du 25 juin 1714, contient des remarques curieuses sur les langues orientales (*voy.* la *Bibl. angl.*, t. 1, p. 340, et t. 3, p. 146). L.

O'CONNELL (le comte DANIEL), de la même famille que l'illustre orateur (*voy.* l'art. suiv.), naquit en 1742 à Derrinant, comté de Kerry, en Irlande. Il vint en France fort jeune et prit en 1757 du service dans le régiment irlandais qui portait alors le nom de Clare. Après avoir combattu en Allemagne pendant la guerre de sept ans, il fut attaché au génie dès la formation de ce corps. Le siége de Port-Mahon en 1779 et la malheureuse tentative contre Gibraltar en 1782 lui fournirent l'occasion de déployer son habileté comme ingénieur. Bien qu'il se fût dans le conseil de guerre vivement opposé au plan d'attaque qu'on proposait et qui prévalut, il accepta le commandement d'une des trois batteries flottantes qui engagèrent l'action. Exposé à tout le feu des Anglais, il eut une oreille emportée et fut couvert de blessures par l'éclat d'une bombe. Il fut récompensé de ses services dans cette affaire par le grade de colonel du régiment de Salm-Salm, qu'il commanda peu de temps, car il fut bientôt nommé inspecteur général et chargé de rédiger l'*ordonnance pour l'infanterie*, laquelle fut mise en vigueur en 1791. A cette époque, le gouvernement voulut le mettre à la tête d'une des armées qu'il allait lancer contre l'Europe coalisée; mais, malgré les instances de Carnot et de Dumouriez, son ami, O'Connell refusa et émigra après le 10 août. Ayant rejoint les princes français à Coblentz, il servit en qualité de colonel pendant la malheureuse campagne de 1793; puis, quand tout espoir fut perdu, il se réfugia en Angleterre. Son séjour à Londres ne fut pas oisif; loin de se décourager des nombreux échecs que la cause des Bourbons venait d'essuyer, il présenta à Pitt le plan d'une nouvelle campagne et obtint de ce ministre l'autorisation de former une brigade, qui prit le nom d'*Irlandaise*, et fut composée d'émigrés de France. Cette brigade comptait six régiments, dont un était commandé par O'Connell; mais, au lieu d'aller combattre sur le continent, elle fut, après de nombreux changements dans son organisation, envoyée partie au milieu des neiges de la Nouvelle-Écosse, partie sous le ciel brûlant des Indes occidentales, et elle périt presque entièrement dans ces climats meurtriers. O'Connell profita du traité d'Amiens pour rentrer en France; mais la paix ayant été bientôt rompue, il se trouva enveloppé dans le décret qui atteignit tous les Anglais restés en France. La restauration lui rendit à la fois la liberté et son grade de général. Il vécut tranquille et honoré jusqu'en 1830, époque à laquelle sa fidélité inébranlable à la branche aînée le fit destituer. Il se retira à Madon, près de Blois, et y mourut en 1833, âgé de 91 ans. Outre des connaissances très-étendues en mathématiques et en stratégie militaire, il était versé dans l'étude des langues; mais quoique le latin et le grec lui fussent familiers, et qu'il parlât avec une égale facilité le français, l'anglais, l'italien et l'allemand, il avait conservé une grande prédilection pour le gallique des montagnes du Kerry, et il n'était jamais plus heureux que quand il pouvait converser dans ce vieil idiome et en faire apprécier les beautés. A-Y.

O'CONNELL (DANIEL), le plus célèbre des Irlandais contemporains, naquit le 6 août 1775 près de Cahercivecn, dans le comté de Kerry; c'était là que résidait son père, Morgan O'Connell, issu d'une ancienne famille, mais se trouvant, comme presque tous les propriétaires indigènes, dans une situation de fortune fort gênée. Daniel était l'aîné des fils de Morgan; il reçut les premiers éléments de l'instruction dans une de ces écoles tenues à peu près en plein vent, qui étaient alors le principal foyer des pauvres enfants de l'Irlande; cette *école de haie* (*hedge schools*, tel était le nom qu'on leur donnait) était dirigée par un vieillard nommé David Mahony, qui n'inspirait pas à ses disciples un vif attachement pour la domination anglaise. A treize ans, Daniel entra dans une école plus sérieuse établie à Redington, près de Cove, et conduite par un prêtre catholique nommé Harrington; ce fut la première école qui s'ouvrit en Irlande après le rappel des lois qui défendaient, sous des peines sévères, aux ecclésiastiques catholiques de se mêler de l'instruction de la jeunesse. En 1790, O'Connell avait quinze ans; son père voulut qu'il achevât ses études sur le continent: on le destinait alors à l'Église; il fut envoyé à Liége; mais comme il avait dé-

Digitized by Google

passé l'âge fixé pour être admis dans ce collége, il alla à St-Omer et à Douai, où existaient des institutions destinées à la jeunesse catholique de la Grande-Bretagne. Sa capacité se révélait déjà avec éclat, et le docteur Stapylton, directeur du collége de St-Omer, n'hésita pas à prédire que cet étudiant jouerait plus tard un rôle distingué. Les troubles de la révolution française dispersèrent bientôt les maîtres et les élèves de St-Omer; Daniel repassa en Angleterre, et il embrassa à dix-neuf ans la carrière du barreau, qui venait d'être ouverte aux catholiques. En 1794, il se fit inscrire sur les registres d'une corporation de légistes (*Lincoln's Inn*), et après des études persévérantes et opiniâtres afin de se rendre maître des complications multipliées et presque inextricables de la législation anglaise, souvent si obscure et si peu fixée, il entreprit de plaider. Son éloquence, sa sagacité le firent promptement remarquer. Il commença aussi vers cette époque à s'occuper de politique. La situation de l'Irlande était alors des plus agitées : une insurrection alarmante avait éclaté dans quelques provinces, mais les révoltés, mal armés, sans discipline, sans chefs habiles, mal secondés par le débarquement d'un faible corps de troupes françaises, n'avaient pas tardé à être écrasés par des forces supérieures, et la répression s'était montrée impitoyable. Le ministre anglais voulait mettre cette occasion à profit pour consommer l'union législative et politique de l'Angleterre et de l'Irlande, en enlevant à ce dernier pays ses assemblées législatives. Les patriotes irlandais voyaient avec désespoir un projet dans lequel se montrait l'intention d'anéantir la liberté de leur patrie, et de l'asservir complétement au joug britannique. O'Connell se montra un des adversaires les plus résolus de l'union ; il parla pour la première fois sur une question politique lorsque les catholiques de Dublin se réunirent à la Bourse de cette ville afin de protester contre la mesure proposée, mais le *meeting* fut interrompu et dispersé par la force armée. L'union fut votée par le parlement irlandais à la suite de négociations activement et adroitement conduites par un jeune fonctionnaire, qui devait devenir célèbre sous le nom de Castlereagh et qui avait reçu de Pitt carte blanche pour prodiguer les faveurs et les promesses. Peu de temps après survint, en 1803, une tentative nouvelle de soulèvement ; Robert Emmett était à la tête ; les Irlandais échouèrent derechef, et l'autorité déploya une sévérité excessive qui souleva une colère générale. La *question catholique* commença alors à se poser, et elle ne pouvait être étouffée. O'Connell fut un des premiers à se mettre à la tête du mouvement. Sa position dans le monde s'était améliorée et fixée ; la mort d'un oncle l'avait rendu propriétaire ; en 1807, il épousa une de ses cousines, et de cette union, qui fut heureuse, provinrent sept enfants. — Il allait marcher avec circonspection et habileté avant d'attaquer de front les abus qui accompagnaient le pouvoir de l'Angleterre ; la guerre à outrance engagée alors avec la France absorbait l'attention publique, mais en même temps elle montrait au cabinet de St-James la nécessité de se concilier l'Irlande. Le *Bureau catholique* (*catholic board*) avait été dissous par le gouvernement ; il fut rétabli sous le nom d'*Association catholique*. O'Connell en fut le chef, le principal moteur. Il parlait, il écrivait sans relâche, et son dévouement fut récompensé par l'influence puissante dont il se vit bientôt possesseur. Il a lui-même, dans une lettre à lord Shrewsbury, tracé une esquisse de ses efforts : « Pendant vingt ans au « moins avant que l'émancipation ait été votée, « le fardeau entier de la cause catholique pesa « sur moi. J'avais à organiser les assemblées, à « proposer les résolutions, à répondre aux lettres « qui venaient de tout côté, à examiner les ré« clamations des personnes qui se plaignaient « d'avoir été lésées, à encourager les gens timi« des, à réchauffer le zèle des nonchalants, à « calmer les passions violentes et surexcitées, à « éviter les écueils de la loi, à déjouer des per« fidies multipliées, à combattre sans relâche et « sans crainte les ennemis si puissants et si nom« breux qui s'opposaient à nous. » En 1815, la vie d'O'Connell fut marquée par une circonstance extrêmement regrettable. Il avait dans un de ses discours, et avec toute la vivacité admise par les habitudes britanniques, attaqué l'administration municipale de Dublin, composée alors de fougueux orangistes. Un des membres de cette administration, M. d'Estèves, se regarda comme personnellement offensé ; il s'ensuivit un duel, chose alors très-fréquente en Irlande ; celui-ci eut une issue funeste ; O'Connell atteignit d'une balle son adversaire, et la blessure se trouva mortelle. Profondément affligé de son succès, le vainqueur jura alors de ne jamais plus se livrer à un combat singulier. Il n'en continua pas moins de déployer le plus grand zèle pour la cause catholique, et à mesure que les idées de liberté religieuse, de tolérance, faisaient leur chemin, il voyait de plus en plus luire l'espoir du triomphe. Castlereagh avait mis lui-même fin à sa vie, Canning était placé à la tête d'une administration plus libérale ; le vieux système tory recevait de rudes coups. Les catholiques d'Irlande voulaient être délivrés des liens qui les garrottaient depuis des siècles ; des journaux créés dans toutes les villes de quelque importance faisaient valoir leurs droits, les *meetings* se multipliaient ; O'Connell ne manquait jamais d'y faire entendre sa parole puissante, qui transportait ses compatriotes et les encourageait à lutter avec une ténacité vigoureuse pour que justice leur fût rendue. En 1828, l'agitation était arrivée à son comble, lorsque la question de l'émancipation fut posée dans le parlement. Sir Francis Burdett, personnage alors célèbre par son zèle pour la liberté,

Digitized by Google

demanda que les lois sur les catholiques fussent examinées afin d'en venir à un arrangement conciliateur. Combattue par Robert Peel, qui, bien jeune encore, venait d'entrer dans un ministère nouveau formé sous la présidence du duc de Wellington, mais appuyée par un autre ministre (M. Huskisson), la motion fut, après de longs débats, renvoyée à la chambre des lords, où elle provoqua une discussion des plus vives. Appuyée avec chaleur par lord Lansdowne, elle fut soutenue par le marquis de Wellesley, qui avait été lord-lieutenant d'Irlande, mais elle eut pour adversaire Wellington, le frère du marquis, et elle finit par être repoussée par cent quatre-vingt-deux voix contre cent quarante-sept. Le rejet de cette motion irrita profondément les catholiques irlandais ; les déclamations les plus énergiques accrurent le mécontentement ; on résolut d'agir, sans sortir toutefois des voies légales, et l'occasion vint s'offrir. La nomination de sir Vesey-Fitzgerald à un emploi dans la haute administration rendait vacante la place de représentant du comté de Clare ; on voulut tenter de ce côté un coup hardi et nouveau. Fitzgerald, quoique protestant, était favorable aux catholiques ; il avait à la chambre des communes voté en faveur de la motion de sir François Burdett ; sa réélection était donc très-vraisemblable, lorsque tout à coup O'Connell vint s'offrir aux électeurs. Il ne pouvait, aux termes de plusieurs actes, siéger au parlement sans prêter un serment contraire à la foi catholique, mais il prétendait que ces actes n'étaient plus en vigueur, n'étaient pas applicables aux circonstances. Il s'engagea à siéger dans la chambre des communes, à y parler, à y voter, sans prêter un odieux serment « et en dé« fiant homme ou corps d'homme de l'en expul« ser ». La candidature du chef de l'association fut vivement appuyée ; les amis de Fitzgerald, les propriétaires du pays la combattirent avec acharnement ; la Grande-Bretagne entière avait les yeux fixés sur l'élection de Clare, qui, après plusieurs jours d'une lutte orageuse, se termina par le succès d'O'Connell, nommé par deux mille cinquante-sept voix contre neuf cent quatre-vingt-deux. Les catholiques célébrèrent cette élection comme un triomphe éclatant ; il y eut des rixes, des troubles, qui furent d'ailleurs promptement apaisés, O'Connell s'étant hâté de recommander l'ordre, de désavouer toute violence. La situation de l'Irlande était cependant devenue telle que le ministère anglais reconnut que l'émancipation était une mesure nécessaire. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il triompha de l'opposition personnelle du roi George IV (George III s'était toujours montré inflexible) ; il réussit cependant à faire mettre dans le discours de la couronne, lors de l'ouverture du parlement (5 février 1829), la recommandation « de prendre en considération la « condition de toute l'Irlande, et de revoir les « lois qui frappent d'incapacité les catholiques « romains ». Le parlement commença par voter une loi pour la dissolution de l'association catholique, laquelle comptait alors plus de quinze mille membres et avait pour revenus une contribution volontaire payée par trois millions d'Irlandais (1). Les débats relatifs au bill d'émancipation furent fort ardents ; Peel défendit avec habileté la mesure à laquelle il s'était rallié, et le 17 mars, à la seconde lecture, c'est-à-dire au moment de l'épreuve décisive, le bill fut adopté par trois cent cinquante-trois voix contre cent quatre-vingts ; il fut confirmé par la chambre des lords, le 10 juin, par deux cent dix-sept voix contre cent douze. C'était un grand triomphe, presque inespéré pour la cause catholique. O'Connell, qui savait à propos allier la prudence à l'audace, avait jugé convenable d'attendre, pour revendiquer son siége à la chambre des communes, que le bill eût été voté. Il se présenta le 15 mai pour prêter le serment d'allégeance ou de soumission, tel que le bill le réglait. Il s'engagea un long débat sur une question préalable ; l'élection ayant eu lieu lorsque l'ancienne loi était en vigueur, n'était-ce pas le serment de suprématie, le serment anti-catholique que devait prêter le nouveau membre de la chambre ? Après des discours où de part et d'autre ce point fut complétement et fastidieusement discuté, les *commoners* décidèrent qu'O'Connell, ayant été nommé avant l'acte d'émancipation, devait prêter le serment de suprématie ; il persista dans ses refus, comme on s'y attendait, et il fut décidé que le comté de Clare procéderait à une nouvelle élection. Le résultat du scrutin était si peu douteux que personne ne se présenta pour lutter contre O'Connell, qui, élu sans opposition, vint siéger à la chambre des communes au mois de mai 1829. L'année suivante, George IV étant mort, une élection générale eut lieu selon l'usage, et le représentant des droits de l'Irlande fut choisi par son pays natal, le comté de Kerry. De 1832 à 1835, il siégea pour la ville de Dublin ; il représenta ensuite les électeurs de Kilkenny ; ceux de Dublin le renommèrent en 1837, et, en 1841, il fut choisi par le comté de Cork. Afin de consacrer sans entraves toutes ses forces et tout son temps à sa carrière parlementaire et à ses efforts incessants pour défendre les intérêts de l'Irlande, il avait renoncé au barreau ; ses compatriotes le dédommagèrent de ce sacrifice par le produit d'une souscription annuelle et volontaire. — Un ministère libéral gouvernait depuis plusieurs années la Grande-Bretagne, lorsque sa chute rappela en 1841 aux affaires le parti conservateur dirigé par Robert Peel. L'Irlande s'inquiéta ; elle crut voir échouer les demandes qu'elle ne cessait de faire pour

(1) La rente de l'association irlandaise avait été fixée en 1823 à dix centimes par semaine et par tête ; la modicité de cette somme n'était (selon l'expression d'un éloquent orateur) « à au« cune misère, quelque profonde qu'elle fût, le moyen d'être « assez riche à la fin du mois pour faire une insulte à l'or de « l'Angleterre ».

Digitized by Google

améliorer sa situation fortement troublée, pour jouir de libertés qui lui étaient refusées et que le besoin de maintenir l'ordre parmi une population hostile et turbulente autorisait d'ailleurs les hommes d'Etat à ne pas lui accorder. L'émancipation était loin d'avoir amené le bien-être dans un pays malheureux, où le sol n'appartenait qu'à un petit nombre de propriétaires, où le cultivateur était odieusement pressuré, où des sommes considérables étaient arrachées à la misère publique en faveur des agents d'un culte détesté. L'agitation était passée dans les habitudes ; on ne pouvait y renoncer, et ce fut alors qu'O'Connell donna pour mot d'ordre aux Irlandais le rappel de l'union. Ce rappel était déjà depuis plusieurs années l'objet de ses discours et de ses démarches. Il se croyait assez puissant pour triompher, comme il l'avait déjà fait, sur le terrain de l'émancipation ; cinq de ses parents avaient été élus en 1832 grâce à son nom, et près de la moitié des cent cinq membres que l'Irlande envoyait à la chambre des communes lui devaient leur nomination ; leurs votes lui étaient constamment acquis. Nous n'avons pas à examiner ici la question fort délicate, fort difficile, de savoir si l'Irlande, ayant des assemblées législatives particulières, eût été plus heureuse, mieux administrée qu'elle ne l'était lorsqu'elle restait attachée à la Grande-Bretagne. On protestait d'ailleurs du plus grand respect pour l'autorité de la reine Victoria ; on ne pensait nullement à former un Etat indépendant pour lequel il n'existait aucun chef ; le nouveau système qu'il s'agissait d'organiser n'était pas exempt de difficultés, et de graves embarras auraient sans doute surgi si l'union avait été brisée. L'Angleterre, voyant là le germe d'une révolution qui pouvait devenir fort menaçante, s'opposait avec énergie à la destruction de l'union, et O'Connell, ayant pour système de faire tout ce que la loi ne défendait pas, mais de ne jamais la violer et de ne recourir en aucun cas à la force physique, s'était mis sur une voie qui n'avait guère d'issue praticable, car il était certain que jamais la Grande-Bretagne ne consentirait à une mesure qui, suivant l'expression de Peel, la ferait descendre au rang d'une puissance de quatrième ordre. En dépit des sympathiques adhésions que la majorité des Irlandais donnait à O'Connell, qui venait d'être élu lord-maire de Dublin (et ce fut le premier catholique qui porta sur sa poitrine les insignes de cette dignité), en dépit de son influence, le succès n'était pas possible. Il n'y avait pas d'ailleurs sur ce point la même unanimité chez les catholiques que pour l'émancipation ; grand nombre d'entre eux, dans les classes élevées, se montraient peu disposés en faveur d'une agitation qui leur semblait périlleuse et que la masse prolétaire (*the mob*) secondait avec un empressement inquiétant. Près de la moitié des prélats avaient refusé de se placer parmi les *repealers*. O'Connell et ses amis ne se décourageaient point ; on eut recours sur une plus grande échelle aux moyens qui avaient déjà été employés lors de l'agitation pour l'émancipation. Des *meetings* monstres eurent lieu en 1842 et en 1843 à Kildare, à Mullaghmast, sur la colline de Tara ; on avait choisi des endroits déjà consacrés dans les fastes de la vieille Irlande ou devant de la célébrité aux traditions du pays. Les discours les plus chaleureux tonnaient contre la domination de l'Angleterre, la presse répétait le langage des orateurs, et les têtes se montaient de plus en plus sous l'influence de ces excitations incessantes. Il est d'usage chez nos voisins d'outre-Manche d'accorder beaucoup à la liberté de la parole et des journaux ; toutefois le gouvernement anglais jugea que la limite était franchie, et qu'il y avait danger à laisser l'irritation croître et s'enflammer. Un *meeting* plus considérable que tous ceux qui l'avaient devancé avait été annoncé pour le 8 octobre ; des centaines de milliers d'Irlandais s'étaient donné rendez-vous sur les bruyères de Clontarf ; l'autorité défendit ce rassemblement ; elle annonça qu'il serait, au besoin, dispersé par la force, et elle fit avancer des troupes dans cette direction. O'Connell voulait à tout prix éviter une collision dont les suites pouvaient être des plus sérieuses et qui, quelle qu'en fût l'issue, devait le placer dans une situation difficile ; il s'empressa de donner à ses Irlandais l'ordre de rester chez eux, et il fut obéi avec ponctualité. Les *meetings* généraux cessèrent, mais ils furent remplacés par des *meetings* particuliers en chaque paroisse. Dans un seul jour, O'Connell en présida sept dans la seule ville de Duislin, et des pétitions nombreuses, limitées chacune au chiffre de cent mille signatures, entretinrent le mouvement des esprits. Le gouvernement crut devoir persister dans la voie des mesures répressives. Le 14 octobre des poursuites furent commencées contre le grand agitateur et contre ses principaux adhérents ; il fut assigné à se présenter devant la cour du banc de la reine et à fournir caution qu'il comparaîtrait le jour de l'ouverture des assises. Le *warrant* énumérait douze chefs d'accusation : conspiration illégale et séditieuse pour exciter le mécontentement et la désaffection dans l'esprit des sujets de Sa Majesté ; engagement à une foule de personnes à se réunir pour parvenir, par l'intimidation et par un déploiement de force physique, à opérer des changements dans la constitution du royaume ; discours et libelles séditieux contre le gouvernement et la constitution ; réunion de *meetings* composés de personnes malintentionnées, etc. Parmi les huit coaccusés d'O'Connell figuraient son fils John, membre du parlement, Thomas Steele, le plus actif de ses lieutenants, connu sous le nom du *pacificateur en chef*, deux prêtres catholiques et trois journalistes. O'Connell adressa aux Irlandais, le 20 octobre, une proclamation pour les engager à persévérer dans leur

Digitized by Google

attitude ferme, mais paisible. « Maintenez-vous, « s'écriait-il, dans l'ordre et dans la paix ; fuyez « toute collision, toute violence, quelle qu'elle « soit et quelle que soit la nature de la provoca- « tion ; quels que soient le mécontentement, les « griefs, le résultat des poursuites actuelles, la « paix, l'ordre et point de violence. Travaillez « toujours, par tous les moyens légaux et consti- « tutionnels, à obtenir le rappel du statut de « l'union. Chaque événement prouve de plus en « plus la nécessité absolue d'un parlement local, « sanctionné par Sa Majesté et uni inviolablement « à la constitution anglaise par les liens dorés et « avantageux de la couronne de notre souve- « raine révérée.... Irlandais, continuons l'expé- « rience que nous avons commencée pour obtenir « par des moyens paisibles nos droits politiques. « Ne vous laissez pas abattre. Paix, ordre, tran- « quillité, ce sont là nos armes. Avec elles, nous « sommes certains du succès. Persévérez, et notre « pays sera une nation liée de nouveau indisso- « lublement à la Grande-Bretagne, mais faisant « des lois pour elle-même. Persévérez fermement, « paisiblement, et le rappel est certain. » L'inauguration d'une salle appelée *Conciliation-hall* (salle de conciliation) et construite trop prématurément (ainsi que l'événement l'a prouvé) avec les fonds provenant de la rente du rappel, pour servir aux séances du futur parlement irlandais, servit d'occasion à O'Connell pour renouveler les sentiments qu'il venait d'exprimer. Le procès occupait tous les esprits, mais les formes complexes de la justice anglaise devaient le faire traîner en longueur. Le 2 novembre, la session des assises fut ouverte, l'acte d'accusation (*indictment*) fut soumis au grand jury, lequel rendit le 8 des *true bills* contre tous les accusés, c'est-à-dire qu'il prononça leur mise en accusation. Les incidents, les difficultés, les chicanes de procédure retardèrent de quelques mois l'ouverture des plaidoiries et lassèrent presque la patience d'O'Connell. La chaleur du combat donnait à ses paroles une énergie supérieure à celle qu'il avait déployée jusqu'alors, et dans un *meeting* tenu à Birmingham le 6 mars 1844, il s'écria : « Entre l'Angleterre « et l'Irlande, il n'existe qu'un contrat imposé « par la violence, celui qu'un voleur impose à « l'homme qu'il dépouille. On peut me persé- « cuter, mais on ne m'intimidera jamais, et rien « ne m'empêchera de répéter que le traitement « que l'on fait subir à l'Irlande prouve qu'il y a « parti pris chez les gouvernants de faire peser « sur tous les hommes libres de l'Angleterre le « joug de la tyrannie. » — Le procès intenté à O'Connell était devenu un embarras pour le gouvernement. Si le grand agitateur était condamné, il devenait un martyr aux yeux de ses compatriotes ; s'il était absous, sa puissance, sa force ne pouvaient que s'accroître ; peut-être le gouvernement, courroucé de cet échec, chercherait-il de l'appui dans des mesures rigoureusement arbitraires qui ne feraient qu'augmenter l'irritation générale. Toutefois, la question était posée ; il n'y avait pas moyen de reculer. Le jury fut formé, et, après bien des formalités légales, après que l'*attorney general* eut longuement disserté en son réquisitoire sur les événements accomplis en Irlande, sur les mesures de répression adoptées par les gouvernants, sur l'organisation de la société du rappel, sur les attaques reproduites dans une foule de discours et d'articles de journaux, un des orateurs les plus brillants de la chambre des communes, M. Sheil, défendit avec éloquence John O'Connell ; il exposa avec vigueur les conséquences désastreuses qu'avaient pour l'Irlande les haines religieuses entretenues par l'odieuse distinction entre catholiques et protestants, introduite presque à chaque page de la législation. Il fit tressaillir son auditoire lorsque, après avoir rappelé que l'Allemagne, qui avait vu surgir Luther, que la France, théâtre de la St-Barthélemy et des barricades, étaient paisibles, il s'écria : « Et nous, fous que nous sommes, « égarés par un fanatisme détestable qui, chassé « de tous les points de l'Europe, s'est réfugié ici, « nous nous précipitons les uns sur les autres « dans ces rencontres féroces au milieu desquelles « notre pays, sanglant et déchiré, est foulé aux « pieds ! Nous changeons cette île, la plus belle « du monde, en un réceptacle de détresse et de « souffrance ; nous nous mettons en travers des « desseins de la Providence, et nous conspirons « pour détruire l'effet des intentions bienveil- « lantes de Dieu ! » Après avoir montré que les accusés avaient cherché par tous les moyens à réprimer la discorde, M. Sheil termina par une éloquente péroraison dont l'effet fut extrême : « Songez-y bien ; il n'y a pas une grande ville « en Europe dans laquelle, quand on entendra la « grande nouvelle, on ne s'arrête mutuellement « dans les rues afin de se demander s'il a pu se « trouver douze citoyens irlandais qui aient pu « condamner à la captivité l'homme qui a brisé « la captivité de l'Irlande. Quel que soit votre ju- « gement, il est préparé à s'y soumettre. Il sait « que les yeux du monde sont fixés sur lui et « que la postérité, qu'il soit libre ou captif, se « souviendra de lui avec admiration... J'ai pleine « confiance dans votre amour de la patrie, dans « votre amour de l'Irlande, dans votre amour de « la liberté. Quand, à la fin de ces longs débats, « vous répondrez : Non coupables! avec quel « transport vous serez accueillis ! Que vous serez « aimés, bénis, adorés, et après cette rude tâche, « quand vous serez de retour dans vos paisibles « demeures, avec quel bonheur vous regarderez « vos enfants, certains de leur avoir laissé un « patrimoine de paix et d'harmonie, en montrant « au gouvernement anglais que, pour pacifier « l'Irlande, il y a autre chose à faire que des « procès. » Cette éloquence entraînante, un peu emphatique, provoqua des applaudissements im-

Digitized by Google

menses. O'Connell avait voulu se défendre lui-même ; il ne répondit pas à ce qu'on attendait de lui ; son discours fut sans couleur, beaucoup trop long ; il retraça derechef ce qu'il avait déjà dit tant de fois, les griefs de l'Irlande contre l'union, et il repoussa le reproche de conspiration. Après de vifs débats, O'Connell fut déclaré coupable, ainsi que ses coaccusés, d'avoir conspiré contre le gouvernement de la reine ; il fut condamné à un an de prison et à une amende de deux mille livres sterling. Il importait de ne pas laisser cet arrêt avoir force de loi, car les *repealers* soutenaient que leurs démarches n'étaient nullement contraires à la législation ; il était essentiel d'entretenir l'agitation ; la prison effrayait d'ailleurs un individu aussi actif, aussi remuant qu'O'Connell. Appel du jugement de la cour fut porté devant la chambre des lords ; après de longs plaidoyers, après des avis divers émis par les pairs jurisconsultes (ceux qui étaient étrangers à l'étude des lois s'abstenant, suivant l'usage, de connaître de l'affaire), la sentence fut infirmée par le double motif que la liste du jury n'avait pas été régulièrement composée, et parce que le jugement avait été rendu sur un acte d'accusation contenant des chefs fondés en droit et d'autres qui ne l'étaient pas. Le 7 septembre, O'Connell et ses coaccusés furent rendus à la liberté ; leur sortie de prison donna lieu à une fête populaire imposante ; ils traversèrent les rues de Dublin sur un char de triomphe, au milieu d'une foule immense et des applaudissements frénétiques de la multitude. Ce fut pour le libérateur l'occasion de prononcer de nombreux discours qu'il terminait constamment en promettant à ses auditeurs qu'ils auraient le rappel. Des députations, des adresses arrivèrent de tous les côtés de l'Irlande. Dans une grande réunion, O'Connell déclara qu'il fallait faire pleuvoir sur la chambre des communes un déluge de pétitions, jusqu'à ce que le bureau s'écroulât sous le poids des griefs du peuple irlandais. Il insista à diverses reprises sur la convenance de demander la mise en accusation du procureur général et des juges qui l'avaient condamné; mais cette idée ne reçut aucune exécution. — Le procès avait eu pour principal résultat de dissiper en grande partie le prestige qui s'attachait au nom d'O'Connell ; beaucoup d'Irlandais, après avoir longtemps marché avec une confiance aveugle sur les pas du grand agitateur, commençaient à se lasser de ses promesses, toujours infructueuses et toujours renouvelées ; des dissentiments éclatèrent. Se laissant aller à une fougue trop ardente, le libérateur lança à plusieurs reprises de tristes invectives contre la France, contre le roi qui la gouvernait alors ; une partie de la presse catholique s'éleva contre ces violences. A la fin de 1844, une dissidence sérieuse éclata entre O'Connell et son plus énergique soutien, le clergé. Un bill sur les donations pieuses (*charitable bequests*) arrivait alors à exécution ; il accordait aux catholiques des garanties importantes. Plusieurs prélats pensèrent qu'il serait insensé de ne pas en profiter ; l'archevêque de Dublin partagea cette façon de voir. O'Connell s'y montra très-contraire ; il voulait absolument qu'aucun membre de l'Eglise n'acceptât de fonctions dans la commission instituée par ce bill ; il vit ses recommandations repoussées, son autorité morale détruite. Il est impossible à un chef de parti de garder son influence s'il n'est pas toujours disposé à marcher en avant ; il trouve bientôt des esprits jeunes, impatients, téméraires, qui le dépassent : c'est ce qui arriva à O'Connell. L'agitation légale fut regardée par les Irlandais les plus exaltés et les plus ambitieux comme une duperie qui ne pouvait conduire à aucun résultat sérieux ; le parti de la *Jeune Irlande* recommanda l'emploi des armes, l'émeute, l'alliance avec les radicaux anglais et les démagogues du dehors, enfin tout ce qu'O'Connell n'avait cessé de combattre. Devenu plus calme et déjà septuagénaire, il s'écarta de la fraction trop *avancée* qui l'effrayait, et dont il prévoyait d'ailleurs toute l'impuissance, si bien constatée par l'échauffourée à la tête de laquelle se mit O'Brien, et que le gouvernement réprima sans le moindre effort. En 1846, le parti libéral revint au ministère ; O'Connell l'appuya et s'aliéna ainsi un grand nombre de ses compatriotes. Sur ces entrefaites, le mal mystérieux qui détruisit les récoltes de la pomme de terre livra l'Irlande aux horreurs de la faim ; la question politique disparut devant la question d'alimentation ; au lieu d'attaquer l'Angleterre, on lui demanda des secours devenus indispensables ; elle organisa de grands travaux publics qui servaient de prétexte à des distributions de salaires. Elle versa en Irlande des approvisionnements abondants, qui ne réussirent point toutefois à prévenir une terrible mortalité causée par les privations. Les Irlandais eurent alors recours à un autre système pour améliorer leur sort et se soustraire à une domination qu'ils détestaient, quoiqu'elle se fût bien adoucie. Un immense mouvement d'émigration se déclara ; il reçut le nom biblique de l'*exode*, et, favorisé par l'administration, qui pensait que l'extrême malaise social de l'Irlande venait d'une population trop abondante pour les ressources du pays, il a réduit de trois millions en quinze ans le nombre des habitants de l'île (1). Au milieu de ces événements, le rappel de l'union n'était plus à l'ordre du jour, la question avait changé de face, et l'influence d'O'Connell s'était fort amoindrie. Désolé d'avoir sous les yeux les maux de son pays, mécontent de ses amis, de lui-même peut-être, il se décida à faire un voyage sur le

(1) Jusqu'en 1845 la population de l'Irlande n'avait cessé de s'accroître; aujourd'hui elle suit avec rapidité un mouvement inverse. Le dernier recensement, effectué en 1861, a donné pour résultat 5,774,000 âmes; celui de 1851 avait offert le chiffre de 7,954,000.

Digitized by Google

continent. Ses sentiments religieux l'appelaient à Rome, où il savait que l'accueil le plus sympathique serait fait à l'infatigable et ardent défenseur du catholicisme. Il se mit en route quoique sa santé fût affaiblie, mais il ne put arriver que jusqu'à Gênes. Là, le mal fit des progrès rapides, et la mort survint le 15 mai 1847. Selon le désir d'O'Connell, son cœur fut transporté à Rome; son corps fut ramené en Irlande; des funérailles somptueuses eurent lieu, et les discours, les articles de journaux exprimèrent de la part des catholiques les regrets les plus vifs et l'admiration la plus chaleureuse. L'association du rappel promit de poursuivre l'œuvre commencée, en persistant dans les mêmes principes; mais les circonstances avaient changé, et tout doucement, sans fracas, on laissa dormir cette question, qui avait été si vivement controversée. On peut dire qu'elle est morte avec O'Connell; aujourd'hui personne n'y pense. En sera-t-il toujours de même? Le réveil des nationalités en Italie, en Pologne, en Hongrie, ne servira-t-il pas d'exemple aux fils de la *verte Erin* pour réclamer leurs droits, pour ne pas rester sous la domination des Anglo-Saxons qui les ont conquis autrefois? Question délicate à laquelle l'avenir se chargera de répondre. — Comme orateur, comme homme politique, comme agitateur indomptable, O'Connell avait, on le comprend, tous ses moments saisis; il n'avait donc pas le temps d'écrire, et peut-être n'avait-il qu'à un degré médiocre les qualités nécessaires à l'écrivain. Il n'a laissé qu'un ouvrage, *Mémoires sur l'Irlande indigène et saxonne*, Dublin, 1843, livre qui produisit peu de sensation et qui, sans le nom dont il était signé, n'en eût pas fait du tout. Ses principaux discours, réunis à la suite de sa biographie, ont paru en 1846-1847, 3 vol. in-8°. De nombreux ouvrages ont été consacrés à l'histoire d'un homme qui a si longtemps occupé dans les fastes contemporains une place importante. Nous nous bornerons à mentionner l'*Oraison funèbre* prononcée à Rome, en 1847, par le P. Ventura et traduite en diverses langues; celle que le P. Lacordaire fit entendre sous les voûtes de Notre-Dame de Paris quelques jours avant la révolution de février 1848; les ouvrages de R. Huish, *Mémoires particuliers et politiques d'O'Connell, d'après des renseignements officiels*, Londres, 1836; — de J. Graeme, *O'Connell, ses contemporains et sa carrière*, Dublin, 1842; — *Souvenirs d'O'Connell, par un fermier établi dans le Munster*, Londres, 1842. Mentionnons encore la *Vie et l'époque d'O'Connell*, par William Fagan, Cork, 1848, et Londres, 1850, 2 vol.; — et les *Souvenirs personnels touchant O'Connell*, par W. Daunt, Londres, 1848, 2 vol. Nous passons sous silence bien des brochures, bien des notices nécrologiques de peu d'étendue. Br—r.

O'CONNELL (John), fils du précédent, naquit en 1808. Grâce à l'influence de son père, il fut dès 1833 nommé membre du parlement; impliqué dans le procès de Daniel, il partagea avec lui sa captivité. Après la mort du chef de l'*Association pour le rappel de l'Union*, John voulut prendre la direction de cette société politique, mais un pareil rôle était au-dessus de ses forces, et les circonstances avaient changé. Après d'inutiles efforts pour revenir à la vie, l'*Association*, de plus en plus atteinte de léthargie, finit par se dissoudre en 1852. John, ne partageant pas d'ailleurs les idées ultramontaines qui régnaient parmi les catholiques irlandais, avait déjà dû résigner le mandat électoral que lui avait confié la ville de Limerick. Il s'est fait connaître par deux ouvrages qui ne sont point sans intérêt pour l'histoire de l'Irlande contemporaine et pour celle de la politique britannique durant une portion assez agitée du 19e siècle : *Vie et discours de Daniel O'Connell*, Dublin, 1846-1847, 2 vol. in-8°; — *Souvenirs et expériences durant une carrière parlementaire de 1833 à 1848*, Londres, 1849, 2 vol. in-8°. En 1856 il fut nommé secrétaire (*clerk*) d'une administration à Dublin, l'*Honuper office*, mais il ne remplit pas longtemps cet emploi; il mourut le 24 mai 1858. — Un autre fils de Daniel, *Maurice* O'Connell, se consacra au barreau, et en 1827 il était *barrister* à Dublin; en 1831, il fut envoyé à la chambre des communes par le comté de Clare; l'année suivante, les électeurs de Tralee le choisirent pour leur représentant, et durant bien des sessions ils lui continuèrent ce mandat. Les sentiments d'un fils de Daniel O'Connell ne pouvaient être douteux, mais Maurice fit preuve d'une modération qui l'exposa souvent aux attaques de la portion exaltée du parti irlandais. La mort le frappa à Londres le 17 juin 1853. Z.

O'CONNOR (Arthur), célèbre Irlandais, naquit à Dublin en 1766, de l'une des familles les plus anciennes de ce pays (*roy.* Connor), et se montra toujours fort dévoué à son indépendance. L'un de ses frères s'étant mis à la tête des *defenders*, en 1795, fut condamné à mort et exécuté à Dublin le 31 août de cette année, accusé d'avoir cherché à favoriser une descente des Français. Lui-même se montra dès le commencement de la révolution française fort attaché à ses principes, et il fit paraître à la même époque une brochure véhémente contre le gouvernement anglais, sous ce titre : *Tableau des vexations du gouvernement anglais en Irlande*. Il fut arrêté en 1797, comme prévenu de manœuvres contre la sûreté de l'Etat, et en 1798 on l'accusa d'avoir conspiré avec ses amis contre les jours du roi d'Angleterre, et d'avoir invité le gouvernement français à envahir la Grande-Bretagne. Traduit devant un jury, il fut déclaré non coupable. Emprisonné une seconde fois, il recouvra sa liberté, quitta l'Irlande avec son frère Roger et d'autres amnistiés, à la suite de l'insurrection de ce pays, et passa en France, où il conserva longtemps le

Digitized by Google

rang de lieutenant général, qui lui fut donné en 1804. Il avait été avec Napper-Tandy (*voy.* Tandy) l'un des Irlandais que le sénat de Hambourg livra lâchement aux Anglais. Revenu en France et créé général, il y vécut honorablement et mourut vers 1830. Il a publié : 1° *Lettre au comte de Carlisle, en réponse aux deux lettres du comte Fitz-William, sur l'état de l'Irlande*, 1795, in-8°; 2° *Lettre au comte Camden*, 1798, in-8°; 3° *Etat présent de la Grande-Bretagne*, 1804, in-8°. — O'Connor (Roger), frère du précédent, était propriétaire d'un journal à Dublin. Ayant laissé insérer dans cette feuille en 1798 une attaque contre un des membres de la chambre des lords, il fut arrêté au moment où il allait s'embarquer pour la France, accusé d'avoir conspiré pour l'indépendance de l'Irlande, et traduit devant un jury, qui l'acquitta. Arrêté de nouveau à Londres, peu de temps après, il obtint sa liberté par l'amnistie, et repartit pour l'Irlande, d'où il émigra avec son frère Arthur, à la suite de l'insurrection de ce pays. En novembre de la même année, il fut aussi incarcéré à Hambourg, avec Napper-Tandy, sur la réquisition du ministre d'Angleterre, Crawford, et fut ensuite relâché à la demande de la France. Une diligence allant de Dublin à Clouard ayant été attaquée et volée sur la grande route, le 2 octobre 1812, les voleurs restèrent longtemps inconnus, mais on conçut des soupçons par suite desquels on arrêta Roger O'Connor, qui parut le 4 août 1817 à Trim devant la cour d'assises. Bennet et sir Francis Burdett, membres du parlement, se rendirent en Irlande pour déposer en sa faveur. Ce procès, qui excita l'attention générale, fut regardé par l'opposition comme une vexation, et se termina par l'acquittement du prévenu. Le jury, qui avait d'abord déclaré qu'il y avait lieu à accusation, l'acquitta à cause de la preuve de prévarication acquise contre deux témoins. O'Connor se rendit à Dublin, où il annonça l'intention de publier un Mémoire sur les faits qui lui avaient été imputés, et commença une poursuite juridique en faux témoignage contre Owens et Warring, qui avaient déposé contre lui; mais il n'obtint aucune satisfaction. Il passa ensuite aux Etats-Unis d'Amérique, où il exerça longtemps la profession d'avocat. M—d j.

O'CONNOR (Turlogh). *Voyez* Connor.

O'CONNOR (Feargus-Edward of Connorville-Banthry), fondateur du chartisme anglais, né en 1795 ou 1796 à Dangan-Castle, près de Cork (Irlande), mort à Albert-Terrace, près de Nottinghill (Middlesex), le 30 août 1855. Fils de Roger Page O'Connor, seigneur tenancier de Dangan, siége héréditaire de la famille de Wellesley, le jeune Feargus, après avoir étudié le droit à l'université de Dublin, fut admis au barreau de cette ville. Il s'attacha au parti populaire irlandais, et se signala de bonne heure comme orateur entraînant, malgré son genre d'éloquence agreste et raboteux. En 1832, il entra à la chambre des communes comme représentant du comté de Cork, et se mit du côté des radicaux. En 1835, sa réélection fut empêchée par ses adversaires politiques, qui firent valoir que l'exiguïté de son domaine paternel faisait obstacle à son éligibilité. Il échoua encore à la fin de la même année dans le poll pour le siége d'Oldham (Angleterre), devenu vacant par la mort du fameux Cobbett. Mécontent de la politique modérée d'O'Connell, il résolut alors de se mettre à la tête de l'agitation des classes inférieures en Angleterre. Lié avec les chefs des radicaux, il parcourut les provinces, et dans les nombreux meetings où il réunit les ouvriers, il fit des discours chaleureux sur l'insuffisance de la réforme parlementaire et sur la misère des classes laborieuses. Il jeta ainsi les bases du parti populaire, appelé parti *chartiste*, d'après une pétition, nommée *Charte du peuple*. Cette charte avait été adoptée dans une grande assemblée populaire, convoquée par O'Connor à Birmingham pour le 6 août 1838. Elle se composait de cinq articles. On y demandait : 1° le droit de vote pour tout citoyen majeur, 2° le scrutin secret, 3° les élections annuelles, 4° la suppression du cens d'éligibilité et un traitement pour les députés, et 5° la représentation nationale basée sur la population. La charte du peuple servait à rallier et organiser les ouvriers; en peu de mois, elle se couvrit de plus d'un million de signatures, et le principe en fut reconnu dans plus de cinq cents meetings. La pétition ayant été présentée au parlement, qui la déclina, O'Connor fit nommer un délégué pour chacune de ces réunions, et convoqua ensuite à Londres, pour le mois d'avril 1839, une assemblée générale des délégués à laquelle il donna le nom significatif de *Convention nationale*. Mais ce corps improvisé se divisa bientôt en deux partis, dont l'un n'entendait servir l'agitation qu'avec des moyens légaux, tandis que l'autre poussait à la violence. O'Connor était à la tête de ces derniers. Il porta la révolte dans les provinces, où il prêcha l'incendie et le meurtre. Le gouvernement l'ayant chassé de Londres, il transporta le siége du chartisme à Birmingham, où il fit passer la résolution de faire mettre en grève tous les ouvriers du royaume et de relier entre eux tous les éléments révolutionnaires. Après quelques explosions partielles, un corps de 8,000 chartistes, guidé par Forest, Williams et Jones, surprit à l'improviste le 4 novembre 1839 la petite ville de Newport, où il fut cependant dispersé immédiatement par la force armée. Les chefs de ce coup de main furent saisis, mis en jugement et déportés. Seul O'Connor, qui cependant avait été l'âme de ce mouvement, échappa aux poursuites judiciaires, puisque personnellement il n'avait fait aucune démarche ouverte qui l'aurait mis aux prises avec la loi. Le mouvement physique du chartisme étant ainsi para-

Digitized by Google

lysé, O'Connor résolut d'agir sur les classes inférieures par le journalisme. Il fonda au commencement de 1840 le journal politique et économiste intitulé l'*Etoile polaire* (*The Northern Star*), dont il fut, pendant quatre à cinq ans, le rédacteur et le propriétaire, et qui avait une clientèle immense parmi les classes laborieuses. Par la reproduction à quelques milliers d'exemplaires d'un de ses articles incendiaires, il s'attira dans la première année une poursuite judiciaire, qui cependant se termina par son acquittement. Le 2 mai 1842 enfin O'Connor joua son atout. Il fit présenter de nouveau en grande pompe à la chambre des communes la fameuse pétition chartiste, couverte cette fois de trois millions trois cent dix-sept mille sept cent deux signatures, et d'un volume tel qu'il fallut la dérouler pour la faire passer sous la porte. Elle fut repoussée à une grande majorité, parce que l'agitateur, au lieu de se borner aux cinq points nommés, avait attaqué avec violence les monopoles du papier-monnaie, de la force mécanique, du sol, des moyens de transport. Battu ainsi sur tous les terrains, O'Connor, qui avec le plus grand désintéressement avait épuisé sa fortune particulière, résolut de retourner en Irlande et d'y changer de batterie, en 1843. Il prit fait et cause pour le mouvement du *repeal*, et, avec son entraînement ordinaire, il ne pouvait manquer de partager le sort d'O'Connell et des autres agitateurs de l'Irlande. Impliqué dans leur procès, il fut le 1er mai 1844 condamné comme eux à quelques mois de prison. Le chef chartiste, à la suite de quelques années d'inactivité, réussit enfin à obtenir en 1847 le mandat de Nottingham à la chambre des communes. Après la révolution de février, en 1848, il recommença l'agitation populaire. Dans les premiers jours du mois d'avril, le mouvement révolutionnaire des chartistes commençait à se dessiner. Une convention de quarante-neuf délégués des centres les plus populeux tenait journellement ses séances dans John-Street, Fitzroy-Square, à Londres, faisant des démonstrations politiques, à l'imitation des clubs de Paris, et préparant les esprits pour la grande procession monstre chartiste, qui devait avoir lieu le lundi 10 avril. Le gouvernement conçut des craintes sérieuses à propos de ces préparatifs, et le vieux duc de Wellington ne trouva pas indigne de lui de diriger lui-même les mesures préventives de défense. Divers régiments furent appelés des villes environnantes dans la capitale. Les milices mobiles et la gendarmerie des campagnes de Londres entra également dans la ville, pour faire le service des postes et des grand'gardes. On arma les marins et les matelots de Sheerness, Chatham et Woolwich, ainsi que les ouvriers des docks. Les sergents de ville de divers ordres furent répartis aux endroits convenables. Ceux dits de la Tamise furent placés dans dix barques pour garder le pont de Whitehall. Trois bateaux à vapeur étaient à l'ancre pour pouvoir transporter 1,200 hommes de troupes sur n'importe quel point. Des pièces de grosse artillerie étaient braquées près du pont de Westminster, où les canonniers se tenaient debout mèche allumée. Depuis deux heures du matin, moment de la fermeture des ponts, de nombreuses patrouilles parcouraient les quartiers, depuis Vauxhallbridge jusqu'à Temple-bar. Il s'était formé en outre un corps de constables volontaires, dans lesquels s'enrôla le prince Louis Napoléon. Les délégués du meeting chartiste s'assemblaient au point convenu à neuf heures du matin, et peu après Feargus O'Connor donna une expression pathétique à l'indignation, dont l'avait rempli, disait-il, la nouvelle de divers complots dirigés contre sa vie par le gouvernement. Du reste, il voulait, termina-t-il, s'en référer aux résolutions du meeting de Kesnington-Common, qui allait commencer. Quelques minutes après dix heures, les délégués prirent leurs places sur un char surmonté de pavillons et de bannières, sur lesquelles étaient tracés des mottos chartistes. Le char était précédé d'un immense échafaudage, portant une nouvelle pétition monstre. O'Connor prit sa place dans le centre du char, entre M. Ernest Jones et Mac-Grath, président de la convention. A dix heures et demie, la procession se mit en mouvement : elle descendit tranquillement le quartier d'Holborne, par la rue Farringdon, et traversa ensuite le pont de Blackfriars, pour marcher vers Kensington-Common. De bonne heure déjà quelques groupes de vagabonds s'étaient assemblés dans ce dernier endroit, mais jusqu'à dix heures leur nombre ne s'éleva pas au delà de quelques centaines de personnes. Vers onze heures y arrivèrent quelques processions de chartistes de Peckhamond et de plusieurs autres communes de la banlieue. A onze heures et demie enfin, on vit approcher de loin la grande procession elle-même avec les délégués de la convention nationale. Les masses se portèrent alors en désordre à sa rencontre, et le chaos commença. La plupart des hommes de la procession portaient des rosettes et rubans tricolores (rouge, blanc et vert), tandis que le milieu était occupé par un drapeau tricolore aussi. Quelques instants après, O'Connor fut appelé devant le commissaire de police, qui lui déclara que l'autorité n'avait pas l'intention de s'opposer au meeting ni à la marche ultérieure de la procession, pourvu que celle-ci ne s'en retournât pas par les ponts, qu'elle avait passés. Le meeting s'ouvrit, et O'Connor monta à la tribune, où, après un discours moins provoquant qu'on n'avait espéré, il finit par recommander à la foule assemblée de se dissoudre tranquillement. A la suite de quelques autres discours, on alla aux votes pour l'adoption de la pétition. Celle-ci ayant été acceptée à l'unanimité, le président prononça la clôture du meeting. La foule s'écoula tranquillement. Une grande troupe

Digitized by Google

cependant tint un autre meeting, sous pavillon irlandais et sous la présidence de quelques délégués plus entreprenants. Des exemplaires de la pétition en faveur de la *charte* furent placés dans trois cabriolets et portés à Westminster, en passant le pont de Vauxhall. C'est là qu'ils furent arrêtés par les constables volontaires, armés seulement de cannes plombées. A leur apparition, les acteurs de cet intermède se dissipèrent aussitôt, et à quatre heures de l'après-midi la métropole était aussi tranquille qu'à l'ordinaire, de sorte qu'à six heures tous les corps de troupes et sergents de ville purent être commandés à retourner dans leurs quartiers respectifs. Ce fut là la fin presque ridicule d'une démonstration populaire dont l'Europe entière avait attendu le renversement de l'aristocratie anglaise, voire la chute de la puissance de la Grande-Bretagne. — A partir du 16 juin 1852, O'Connor donna, au milieu des séances de la chambre des communes, des signes manifestes d'aliénation mentale. Dans les discours qu'il prononça, il adressa à ses antagonistes tantôt le titre *Votre Majesté!* tantôt l'apostrophe de *Monsieur le brigand!* Ces scènes s'étant répétées plusieurs fois, il fut remplacé à la chambre par M. Edward Stratt, et confiné dans la maison de santé de Manor-House, à Chiswick, tenue par le docteur Tuke, auquel on adjoignit les docteurs Conolly et Tweedie. Dans le rapport adressé à la chambre des communes en 1853 par ces trois médecins, il fut reconnu que le malheureux chef, désespérant de ses plans, s'était adonné à la boisson, au point d'avaler jusqu'à quinze verres d'eau-de-vie par jour. Du reste, sa démence avait le caractère bénin, en ce sens, qu'O'Connor, par une contradiction singulière, voyait alors tout *couleur de rose*. Depuis juin 1854, diverses attaques d'épilepsie ayant compliqué son état malade, il fut le 20 août 1855 porté chez sa sœur, à Albert-Terrace, près Nottinghill. C'est chez elle qu'il mourut, dix jours après. Il fut enterré au cimetière de Kensal-Green, sur le square Russell. Un discours fut prononcé sur sa tombe par William Jones, ouvrier de Liverpool. Dans un meeting populaire tenu à Glasgow, ses amis politiques adoptèrent le projet de lui ériger un monument dans un des grands centres manufacturiers d'Angleterre. O'Connor n'a jamais été marié. Il était, du reste, un descendant de l'ancienne famille souveraine irlandaise de ce nom, de même que le personnage suivant, dont nous allons donner la notice biographique. R—L—N.

O'CONNOR (sir Richard), contre-amiral anglais, né en 1782 ou 1783 à Marbreehill, près de Cork, en Irlande, mort le 10 janvier 1855 à Westbourne-Terrace près de Hyde-Park. Second fils de Patrick O'Connor, propriétaire du pays, le jeune Richard entra en 1798 dans la marine comme volontaire de première classe. Il servit sous Smelius, Beauclerk, puis sous le fameux lord Ranelagh. Attaché à la flotte du canal en 1803, il commanda comme sous-lieutenant le brick d'abordage. L'année suivante, il devint lieutenant à bord du vaisseau amiral, à Spithead, et fit ensuite partie de la flottille stationnant à l'île de Guernesey. Nommé commandant en 1810, O'Connor fut, en 1813, envoyé au Canada en qualité de directeur des dépôts et établissements militaires sur les grands lacs. Le 6 mai 1814 il prit part, comme capitaine de pavillon, à la prise importante d'Oswego sous l'amiral Yeo, qui lui avait confié les chaloupes canonnières. Cette brillante affaire fut sa dernière. Rappelé en 1815 en Angleterre, il lui fut accordé de se reposer de ses fatigues. Nommé, en janvier 1836, knight anglais, à la fois, et chevalier commandeur de l'ordre de Guelfe du Hanovre, il reçut en 1846 le grade de capitaine de vaisseau, et enfin en 1850 celui de contre-amiral. Marié avec la fille de John Ross, un des directeurs de la Compagnie des Indes, il en eut un fils qui est avantageusement placé dans le service de ce corps. R-L-N.

OCTAI-KHAN. *Voyez* Oktaï.

OCTAVIE, sœur d'Auguste, joignait à une rare beauté des mœurs très-pures et une sagesse consommée. César avait eu le projet de la donner à Pompée, comme un moyen de resserrer leur union politique. Octavie fut depuis destinée à Marcellus, personnage consulaire, digne d'elle par sa réputation de vertu. Restée veuve de Marcellus, elle épousa Marc-Antoine, le triumvir. Ce mariage était jugé nécessaire au bien public; et le temps de son deuil fut, pour ce motif, abrégé par le sénat. Octavie venait de relever de couches, et entrait à peine dans le cinquième mois de son veuvage. Sa généreuse intercession apaisa plus d'une fois les fureurs des triumvirs et leur arracha des victimes. On se flattait qu'une femme si prudente saurait maintenir la paix entre son frère et son mari, divisés par l'ambition. Elle réussit en effet à les réconcilier; mais l'indigne passion d'Antoine pour Cléopâtre s'étant rallumée, il traita son épouse avec un mépris qui devint le prétexte de la guerre dont on connaît l'issue (*voy.* Antoine). Octavie avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour la prévenir. A la demande d'Antoine, revenu d'une expédition malheureuse contre les Parthes, elle était partie pour le rejoindre, lui conduisant des renforts d'hommes et des provisions; mais elle fut obligée de s'arrêter à Athènes et de repasser en Italie, sans avoir eu la consolation de le voir. Elle continua, malgré Auguste, d'habiter la maison d'Antoine, jusqu'à ce que celui-ci lui eût donné l'ordre d'en sortir. La fin déplorable d'un homme qui avait si mal répondu à sa tendresse lui arracha des larmes; elle traita les enfants d'Antoine comme les siens propres; et, dans la suite, elle fit épouser sa fille, Marcella, à Agrippa, l'aîné des fils du triumvir. Octavie devait éprouver des chagrins encore plus cuisants; un fils qu'elle avait eu de

Digitized by Google

son mariage avec Marcellus, et qu'Auguste destinait à lui succéder, fut enlevé à la fleur de l'âge; elle ne put jamais se consoler de cette perte. Sa haute sagesse parut alors l'abandonner (*voy.* MARCELLUS); elle passa le reste de ses jours dévorée par une noire mélancolie, haïssant toutes les femmes qui avaient le bonheur d'être mères, et ne permettant pas que l'on prononçât devant elle le nom de son fils. Ce fut le seul sacrifice auquel ne put se résigner sa sensibilité; elle en fit de continuels pour vivre en paix avec Livie, et consentit à ce que son gendre Agrippa répudiât Marcella pour épouser Julie. Octavie mourut l'an de Rome 744 (11 av. J.-C.). Ses funérailles furent magnifiques; son cercueil fut porté par ses gendres au Champ de Mars, où Auguste prononça lui-même son éloge; mais il ne voulut pas qu'on lui décernât les honneurs divins. Auguste lui avait dédié le monument connu sous le nom de Portique d'Octavie. Il donna encore le nom de sa sœur à une bibliothèque et à une place publique. Elle avait eu d'Antoine deux filles; l'aînée épousa Domitius Ænobarbus; la cadette fut mariée à Drusus, et devint mère de Germanicus. On doit à St-Réal une biographie d'Octavie. W—s.

OCTAVIE, princesse dont la vie n'offre qu'une suite d'infortunes, était sœur de Britannicus; elle fut fiancée très-jeune à Lucius Silanus, petit-fils d'Auguste; mais Agrippine profita de son ascendant sur Claude pour faire rompre cet accord, et lui fit épouser son fils Néron, dès qu'il eut atteint sa seizième année. Néron, parvenu au trône, répudia Octavie, sous prétexte de stérilité, et épousa Poppée, qui, redoutant l'influence d'une rivale jeune et belle, suborna un faux témoin pour l'accuser d'avoir eu un commerce criminel avec un de ses esclaves. La plupart des femmes d'Octavie, appliquées à la question, eurent assez de force pour soutenir l'innocence de leur maîtresse; l'excès de la douleur arracha à quelques-unes de prétendus aveux, et Octavie, exilée dans la Campanie, y fut gardée à vue. Les murmures du peuple obligèrent Néron à la rappeler; ce peuple, toujours extrême, célébra par une joie tumultueuse le retour de la victime impériale, releva ses statues, les couronna de fleurs et porta son image en triomphe dans les temples et dans les rues. Les statues de Poppée furent brisées. Cette femme artificieuse, craignant que l'arrivée d'Octavie ne devînt le signal de sa chute, se jeta aux pieds de l'empereur, tout en larmes, en le suppliant de révoquer l'ordre qu'il avait donné. Néron fit plus qu'elle ne lui demandait; car il engagea Anicet, le meurtrier de sa mère, à s'accuser lui-même d'avoir abusé d'Octavie. Cette malheureuse princesse fut reléguée dans l'île de Pandataria; et, quelques jours après, arriva l'ordre de la faire mourir. Vainement elle employa les prières et les larmes pour attendrir les soldats chargés d'exécuter cet ordre cruel; on lui ouvrit les veines; et, comme la peur empêchait le sang de couler, on l'étouffa par la vapeur d'un bain chaud (le 9 ou 11 juin de l'an 62). Un misérable lui coupa la tête, qui fut portée à son indigne rivale. Tacite a conservé les détails de cette horrible catastrophe dans le vingt-quatrième livre des *Annales*, chap. 63. Octavie n'avait que 20 ans. Ses malheurs ont fourni le sujet d'une des tragédies qu'on a sous le nom de Sénèque (*voy.* ce nom); et le célèbre Alfieri les a reproduits récemment sur le théâtre d'Italie. On a des médailles de cette princesse, en potin d'Egypte, en moyen et en petit bronze. W—s.

OCTAVIEN, antipape, sous le nom de VICTOR III. *Voyez* ALEXANDRE III, pape.

ODASSI (TIPI), en latin *Typhis Odaxius*, l'inventeur de la poésie macaronique, genre dans lequel il a été éclipsé par le fameux Merlin Coccaïe (*voy.* FOLENGO), était né à Padoue, vers le milieu du 15ᵉ siècle, d'une famille patricienne. Il avait de l'imagination et il composait avec une rare facilité de petites pièces sur des sujets plaisants. (Voyez Scardeone, *Ant. Patavin.*, p. 239, et Papadopoli, *Hist. gymn. Patavin.*) Il ne reste de lui qu'un poëme de peu d'étendue, intitulé *Carmen macaronicum de quibusdam Patavinis arte magica delusis*. Si l'on en croit Scardeone, ce poëme a eu au moins dix éditions; cependant il est devenu tellement rare, qu'il a échappé aux recherches des meilleurs bibliographes italiens. La *Macharonea* parut, à ce que l'on conjecture, un peu avant 1490; et on en connaît trois ou quatre éditions sans lieu ni date, publiées à la fin du 15ᵉ et au commencement du 16ᵉ siècle. Ce livre, qui se compose d'une vingtaine de pages, est extrêmement rare, mais quelques bibliographes en ont parlé; la *Bibliotheca Pinelliana* en avait transcrit les quinze premiers vers; le *Serapeum*, journal littéraire publié à Leipsick, en a donné d'assez longs extraits en 1851; enfin M. Delepierre l'a réimprimé en entier dans un mémoire *Sur la littérature macaronique*, inséré dans le recueil du *Philobiblon Society* (Londres, 1855). Il y a dans cette composition satirique contre des habitants de Padoue des passages peu décents, mais si le latin brave l'honnêteté, le style macaronique, qui est un latin burlesque, s'arroge à cet égard d'amples priviléges. Au surplus, un autre poëte italien s'exerçait à cette époque dans le même genre. George Aglione d'Asti, que Mazzuchelli place sous l'an 1490, écrivit en vers macaroniques des *Capricci*, réimprimés dans le 17ᵉ siècle (Asti, 1601; Turin, 1628, in-8°), et dont l'édition originale, in-16, sans date, mais postérieure à 1495, puisqu'il y est parlé de la bataille de Fornovo, a été décrite avec détail par Debur (*Bibl. instruct.*, B. L. n° 2950), d'après un exemplaire, qui, de la bibliothèque de Gaignat, a passé à celle du comte Remondini, à Bassano. W—s.

ODDI (MUZIO), géomètre distingué, naquit à Urbin, en 1569. Son père était officier dans les

Digitized by Google

troupes du duc François de Médicis. Muzio annonça dès son enfance des dispositions peu communes pour les sciences. François Barocci lui enseigna les principes du dessin et lui conseilla de s'appliquer à l'étude des mathématiques, science dans laquelle Oddi fit de rapides progrès. Ayant embrassé la profession des armes, il fut attaché, comme chef de l'artillerie, au corps d'armée que le duc d'Urbin envoya au secours des ligueurs, et se signala à l'attaque de plusieurs villes en Bourgogne. Oddi jouissait de toute la confiance de son souverain; mais ce prince, ayant découvert qu'il communiquait à la duchesse les discussions qui avaient eu lieu au conseil, le fit enfermer dans un des cachots du château de Pesaro; Muzio y passa un an, s'attendant à tout moment à périr; il reprit enfin courage et chercha dans l'étude quelques distractions aux ennuis de sa captivité. Ce fut alors qu'il rédigea ses différents traités de mathématiques; il se servit pour les écrire d'encre composée de charbon pilé et de noir de fumée détrempés d'eau; un roseau lui tint lieu de plume; et il parvint à raffermir son papier au moyen d'une colle légère. Ces singuliers manuscrits sont conservés dans la bibliothèque Vincenzi, à Urbin. (Voyez les *Notes* d'Apost. Zéno sur la Bibl. de Fontanini, t. 2, p. 387.) Oddi fut mis en liberté après une détention qui avait duré neuf années; mais il reçut en même temps l'ordre de s'éloigner d'Urbin. Il se rendit à Milan en 1609 et y obtint au concours une chaire de mathématiques, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Il fut appelé en 1626 à Lucques pour diriger les fortifications de cette ville; et le sénat lui témoigna sa satisfaction, en faisant frapper en son honneur une médaille de bronze. Le cardinal Trivulce le rappela à Milan, pour y exercer les fonctions de directeur de l'artillerie; mais Oddi préféra la place d'ingénieur à Lorette. Il lui fut enfin permis de retourner dans sa ville natale; et il y mourut en 1639 (1), à l'âge de 70 ans. Par son testament, il légua ses biens au chapitre d'Urbin. Le P. Ambroise Scarelli, dominicain, prononça son oraison funèbre. On a de lui : 1° *Degli orologi solari nelle superficie piane*, Milan, 1614, in-4°; — un second ouvrage sur le même sujet, Venise, 1638, in-4°. Ces deux traités sont remarquables, dit Montucla, par diverses pratiques ingénieuses et plus de géométrie profonde qu'on n'en trouve d'ordinaire dans les livres de ce genre. (*Histoire des mathèmat.*, t. 1er, p. 730.) Dans la préface du second traité, Oddi se plaint amèrement du P. Jules Fuligati, qui s'est approprié ses recherches dans un livre, dit-il, qu'il intitule *sien*, et où il n'y a de lui que son nom au frontispice; cet énorme plagiat n'a point été dénoncé à l'article FULIGATI. 2° *Dello squadro*, Milan, 1625, in-4°; 3° *Della fabrica e dell' uso del compasso polimetro*, ibid., 1633, in-4°. — *Matthieu* ODDI, frère de Muzio, ingénieur, a publié : *Precetti di architettura militare*, Milan, 1627, in-8°. W—s.

(1) *J. Erythræus* (Rosai), dans sa *Pinacothèca*, où il a consacré un assez long article à Oddi, place sa mort au 15 décembre 1631; mais Apostolo Zeno la fixe à 1639, d'après un *Portrait* d'Oddi, qu'il avait sous les yeux.

ODDI (MAURO), peintre et graveur, naquit à Parme en 1639. Les progrès qu'il fit dans le dessin furent tellement remarquables, qu'ils attirèrent l'attention de la duchesse Marie de Parme, qui, pour le perfectionner dans son art, l'envoya à l'école alors célèbre de Pietre de Cortone, à Rome. Après un séjour de six ans sous la direction de ce maître, il revint à Parme avec le titre de peintre de la cour. Il fut chargé de peindre les appartements du château de Colorno. Il peignait également à l'huile et à la fresque. Parme, Plaisance et Modène renferment un grand nombre de ses ouvrages. Dans l'espace de trois années, il dessina deux mille des médailles qui font partie de la collection de la galerie ducale de Parme. Il avait composé deux livres sur les *Règles de l'architecture*, qu'il était sur le point de publier lorsqu'il mourut, en 1702. Il cultiva la gravure avec succès. On a de sa main plusieurs estampes commencées à la pointe et terminées au burin, entre autres : 1° l'*Enlèvement d'Europe*, d'après Aug. Carrache; 2° *St-Philippe de Néri*, d'après son propre dessin; 3° une *Vierge de douleurs*, idem; 4° enfin le *Portrait du pape Grégoire XIII*, et la plupart des planches qui ornent l'histoire de ce pontife, imprimée à Rome en 1711. Il a marqué une partie de son œuvre des lettres M et O séparées et liées par un trait surmonté d'une croix. P—s.

ODDSEN (GUNNLOEG), antiquaire et théologien islandais, né le 9 mai 1788 à Guarda-Geldingahott (bailliage du Nord), mort à Reïkiavik le 2 mai 1835. Fils d'un paysan, il fréquenta jusqu'en 1809 l'école de Bessersad, et entra ensuite dans le bureau d'un bailli. Après deux ans d'études faites à Copenhague en 1812 et 1813, il devint en 1817 professeur d'arithmétique à l'académie des cadets de marine. Il se fit recevoir à cette époque dans la société littéraire islandaise, dont il accepta les fonctions de secrétaire en 1821. Dans la même année il termina aussi ses études de théologie. Nommé, en janvier 1825, assesseur consistorial pour l'Islande, il devint enfin, en mai 1826, premier pasteur du dôme de Reïkiawik, capitale de l'île, fonctions qu'il a exercées jusqu'à la fin de sa vie. Oddsen a été un des restaurateurs de la langue islandaise, dans laquelle il a traduit divers ouvrages de théologie. On a de lui : 1° *Ordabock sem in niheldr flest faginet framandi og vanskillin order verda fyrir i dænskum bokum frierd i' letr, ou Dictionnaire islandais*, etc. Copenhague, 1819; 2° *Almenn Landaskipunar fraedi, ou Géographie physique générale* (publié par la société littéraire islandaise), 2 parties, Copenhague, 1821-1827, avec deux cartes; 3° *Leidarvisir fil ad lesa hid Nya Testa-*

Digitized by Google

ment med gudraekni og greind, einkum handa olaerdum lesurum, ou Guide pour la lecture du Nouveau Testament, etc., par R. Moeller, traduit en islandais par G. Oddsen, Th. Gudmundson et Th.-E. Hialmarson, avec une préface par Moeller, 2 parties, Copenhague, 1822-1823; 5° traduction islandaise du *Sermonnaire (Hauspostille) de famille* de J.-R. Vidalin (avec quelques autres savants), 2° édition, Copenhague, 1827-1828. R—L—N.

ODELEBEN (Ernest-Othon-Innocent, baron d'), colonel saxon au service de France, était né à Riesa le 13 mars 1777. Il fit, en 1806, la campagne de Prusse, et, en 1813, celle de Saxe sous les ordres de Napoléon, qui l'avait attaché à son état-major comme pouvant donner des renseignements utiles sur ce pays, devenu le théâtre de la guerre. Il y prit une part fort active; mais, après les événements de 1814, il alla se fixer dans sa patrie, où il se livra spécialement à des travaux géodésiques. Cet officier mourut à Dresde le 2 novembre 1833. On a de lui : 1° *Relation circonstanciée de la campagne de* 1813 *en Saxe* (en allemand), Dresde, 1815-1816, traduite en français sur la 2° édition par M. Aubert de Vitry, Paris, 1817, 2 vol. in-8°. Les admirateurs exclusifs de Napoléon reprochèrent à l'auteur ses invectives contre l'empereur, dont il avait comme tant d'autres encensé la puissance; et l'on trouva que cet ouvrage était bien moins un récit d'opérations militaires qu'un recueil d'anecdotes satiriques sur Napoléon, les généraux Berthier, Caulaincourt, Duroc, etc. 2° *Réclamations du colonel d'Odeleben au sujet : 1. de la traduction qu'on a publiée de son ouvrage sur la campagne de* 1813; *2. de quelques passages contenus dans l'ouvrage de M. le baron Fain* : Manuscrit de 1813 pour servir à l'histoire de Napoléon, Paris, 1825, in-8°; 3° *Carte des montagnes de la Misnie*, dont la publication, commencée en 1824, ne fut pas continuée, parce qu'une contrefaçon lithographiée, ayant paru à Berlin, causa beaucoup de préjudice à l'auteur; 4° *Cyclorama*, ou tableau de tous les objets qu'on découvre à l'horizon du sommet du Winterberg. Odeleben avait fait des *Recherches géologiques* dans le Harz et la Thuringe. Il a laissé en outre divers manuscrits. M—D j.

ODENATH (Septimius), prince arabe, n'est pas moins célèbre pour avoir été l'époux de Zénobie que par les services qu'il rendit aux Romains après la défaite et la captivité de Valérien, en l'an 260, et qui furent tels qu'ils lui méritèrent la dignité impériale. Odenath appartenait à une famille très-considérée dans la belle et opulente ville de Palmyre, qui faisait alors partie de l'empire romain et qui portait le titre de colonie avec des droits très-étendus. Il commandait aux tribus arabes qui erraient dans les déserts limitrophes de cette ville. Sa famille, attachée à l'empire par d'anciens traités, en recevait, avec des titres honorifiques, des subsides pour protéger la Syrie contre les incursions des autres Arabes ou des Persans. Il paraît que c'est au règne de l'empereur Septime-Sévère, qui résida longtemps en Syrie, qu'il faut faire remonter les transactions qui lièrent la race d'Odenath à la fortune des Romains. Nous en avons pour preuve les noms mêmes de cette famille, dont tous les membres s'appelaient Septimius, selon l'usage constant des barbares d'adopter pour nom de famille celui même des empereurs ou du patron qui leur avait fait obtenir le droit de cité. Septimius Aïranès Ouaballath, fils d'un autre Odenath, nommé aussi Nasorus, était le père d'Odenath; celui-ci eut d'une première femme qui nous est inconnue un fils appelé Septimius Ouorodès; sa deuxième femme, la célèbre Septimia Zénobie, était fille d'Amrou, fils de Dharb, fils de Hassan, roi arabe, qui possédait toute la partie méridionale de la Mésopotamie. Il en eut deux fils, Hérennius et Timolaüs, qui furent décorés de la pourpre impériale en même temps que leur père et leur frère Ouorodès. Zénobie avait déjà d'un premier époux un fils nommé Athénodore Ouaballath, qu'elle fit déclarer empereur après la mort de son mari, et dont nous avons un grand nombre de médailles grecques et latines, frappées soit en Egypte, soit à Antioche. Pour faire bien connaître les causes qui élevèrent Odenath à la haute dignité qu'il mérita par la suite, il convient de s'arrêter un instant à quelques faits inaperçus jusqu'à présent, mais qui servent à expliquer d'une manière satisfaisante les événements qui agitèrent les provinces romaines de l'Orient et qui, plus d'une fois, décidèrent du destin de l'empire. L'alliance de Septime-Sévère avec Julia Domna, Syrienne de la ville d'Emèse, contribua d'abord à donner aux gens de la même nation une grande influence dans les conseils de l'empereur. Cette influence s'augmenta sous ses fils, Caracalla et Geta, qui furent considérés comme Syriens. Les deux Syriennes Sohemias et Mamæa, cousines de Caracalla, furent les maîtresses de l'empire sous leurs fils Héliogabale et Alexandre Sévère, nés en Syrie de pères qui étaient du même pays. Les Syriens furent dès lors considérés comme les véritables possesseurs de l'empire; et l'on conçoit comment, pendant plus de quarante ans après la mort d'Alexandre Sévère, il se conserva un esprit de rébellion qui tendait toujours à replacer les princes syriens sur le trône. Odenath était phylarque ou roi des tribus d'Arabes ou de Sarrasins fixés dans les plaines désertes de la Palmyrène; et il était sénateur dans la colonie de Palmyre, où il avait rempli les fonctions de décurion, quand Philippe, Arabe né dans la Trachonite, province syrienne, se fit déclarer empereur, après le meurtre du jeune Gordien, en l'an 244. En partant pour Rome, il laissa le gouvernement de la Syrie à son frère Priscus, dont l'administration fut si dure et si tyrannique qu'elle causa une révolte

Digitized by Google

universelle en l'an 248. Un certain Jotapianus, issu de l'ancienne race royale qui avait possédé Emesse, fut déclaré empereur et inspira de sérieuses inquiétudes à Philippe, qui envoya contre lui une armée dont il ne put apprendre les succès, puisqu'il fut assassiné peu de temps après. Palmyre suivit l'exemple de Jotapianus ; elle se mit en révolte ouverte contre Philippe, dont elle effaça le nom de tous ses monuments publics. Après la défaite et la mort de Jotapianus, la tranquillité ne fut point rétablie en Syrie : d'autres usurpateurs, parmi lesquels on distingue Sulpicius Unraius, se maintinrent dans quelques parties de cette province. Palmyre conserva son indépendance ; et des monuments incontestables nous apprennent qu'au mois d'octobre de l'an 251, Septimius Aïranès était prince de cette ville, et son fils Odenath était alors général ou chef militaire des Palmyréniens. Aïranès mourut sans doute peu de temps après, car on ne tarde pas beaucoup à voir Odenath avec le même titre et jouant le rôle d'un souverain indépendant. Vers l'an 256, un des principaux magistrats d'Antioche, nommé mal à propos Cyriadès par quelques auteurs, mais dont le véritable nom était Mariadès, s'empara des deniers publics et alla chercher un asile auprès du roi de Perse, qu'il excita à faire la guerre aux Romains. Trop pressé pour attendre que Sapor eût terminé ses préparatifs, Mariadès alla joindre Odenath, qu'il trouva disposé à le secourir, et ils entrèrent aussitôt sur le territoire de l'empire, où il ne paraît pas qu'ils aient obtenu de grands avantages ; mais bientôt après le roi de Perse arriva en personne à la tête d'une puissante armée ; Antioche fut prise et Mariadès s'y fit proclamer empereur, et en conserva le titre plus d'une année, grâce à la protection des armées persanes. Odenath était alors allié de Sapor, dont il seconda les opérations en Syrie tant que la fortune lui fut favorable. Vers le temps où l'on apprit en Syrie que Valérien, empereur depuis quelques années, se préparait à marcher vers l'Orient, le roi de Perse, qui avait envoyé un de ses officiers tenter une entreprise du côté de la Cilicie et de la Cappadoce, en fit lui-même une du côté de la Syrie méridionale. Il y éprouva plus de résistance qu'il n'en attendait ; et il essuya un échec considérable sous les murs d'Emesse, où il fut repoussé par Sampsigeramus, prêtre de Vénus, qui était soutenu par une troupe nombreuse d'Arabes du désert. Sapor, ne se sentant sans doute pas en mesure de se maintenir en Syrie, ni de résister aux forces de Valérien, battit en retraite. Il était brouillé avec son allié, le traître Mariadès, qu'il fit brûler vif. En évacuant Antioche, il se dirigea vers l'Euphratèse pour rentrer dans ses États ; il y fut inquiété dans sa marche par Odenath, qui, changeant alors de position, enleva aux Persans une portion du butin qu'ils emportaient. Valérien arriva bientôt pour rétablir la puissance romaine dans l'Orient et pour se venger des agressions de Sapor. Les commencements de la campagne furent heureux : de brillants succès, attestés par des médailles qui existent encore, promettaient de plus grands avantages, quand Valérien fut attiré dans une mauvaise position, où la peste, la disette et des combats meurtriers le forcèrent de se livrer, lui et les tristes restes de son armée, à la merci d'un vainqueur impitoyable qui ne lui conserva la vie que pour l'abreuver d'outrages. Aussitôt que le prince de Palmyre fut informé de la captivité de Valérien, il s'empressa d'envoyer une ambassade et de magnifiques présents au roi de Perse pour qu'il le reçût dans son alliance. Sapor, se rappelant sans doute la conduite bien différente qu'Odenath avait tenue lorsqu'il avait abandonné la Syrie, déchira sa lettre avec mépris, fit jeter ses présents dans l'Euphrate et menaça de l'exterminer, lui et sa famille, s'il ne venait lui-même se remettre entre ses mains. Irrité d'un pareil affront, Odenath résolut d'en tirer une vengeance éclatante ; et, au lieu d'un allié qui lui aurait été fort utile, Sapor s'en fit par sa conduite inconsidérée un ennemi irréconciliable, et le rendit l'un des plus zélés défenseurs de la cause des Romains. Les Persans victorieux passent bientôt l'Euphrate et inondent de leurs nombreux bataillons la Syrie et la Cilicie, tandis que les débris des forces romaines opéraient leur retraite vers la Palestine, dans le dessein sans doute de couvrir l'Egypte. Une terreur universelle se répandit partout à la nouvelle de la captivité de l'empereur. Personne n'osait résister au vainqueur, qui serait resté maître des provinces orientales s'il n'avait été arrêté au milieu de ses exploits par le petit prince qu'il avait méprisé. Odenath, à la tête d'une multitude d'Arabes du désert, réunis à quelques officiers et soldats romains qui ne partageaient point l'épouvante générale, vint alors inquiéter Sapor dans les murs d'Antioche et lui couper toute communication avec ses Etats ; Zénobie, femme d'Odenath, non moins vaillante que son mari, non moins habile à conduire des guerriers, le seconda dans cette glorieuse entreprise, dont elle partagea l'honneur. Soutenu à propos par une diversion que le général romain Balista fit en même temps dans la Cilicie, Odenath rendit bientôt la position du roi de Perse tout à fait critique, et le réduisit à craindre un sort pareil à celui de Valérien ; il fallut donc songer à la retraite ; elle n'était plus facile : Odenath l'attendait au passage de l'Euphrate, où il lui livra une bataille très-sanglante. Une partie des trésors et des femmes de Sapor restèrent entre les mains des Palmyréniens, qui passèrent le fleuve sur les pas des vaincus, pénétrèrent dans la Mésopotamie, prirent Carrhes et Nisibe, vainquirent encore plusieurs fois Sapor et ses enfants, et enfin s'avancèrent jusque sous les murs de Ctésiphon, la capitale du royaume, dont

Digitized by Google

ils commencèrent le siége. Après la défaite des Persans sur les bords de l'Euphrate, Odenath se crut assez sûr de la fortune pour prendre hautement le titre de roi, qu'il fit partager à sa femme Zénobie, compagne de sa gloire, et à ses enfants Ouorodès, Herennius et Timolaüs. Appuyé par des forces considérables, il avait alors peu de chose à redouter des Romains, qui devaient leur salut à ses exploits, et du lâche Gallien, qui, également insensible au malheur de son père et à la gloire de l'empire, laissait usurper par ses généraux la pourpre qu'il se montrait si peu digne de porter. Odenath se décorait donc déjà du titre de roi lorsqu'il poursuivait le vainqueur des Romains, qui fut trop heureux de trouver un asile dans les murs de sa capitale. Il l'assiégea longtemps, mais il ne put la prendre. Les événements qui se passaient alors dans l'Orient le forcèrent de revenir en Syrie, où sa présence était nécessaire. Après son départ de la Syrie, quand ses victoires eurent délivré le territoire romain des armes des Persans, le restant de l'armée de Syrie et les troupes d'Égypte proclamèrent empereur le préfet du prétoire Macrien, qui associa à sa nouvelle dignité ses fils Macrien et Quiétus, et marcha aussitôt vers l'Europe pour détrôner Gallien, laissant à Quiétus et à Balista le soin de conserver la Syrie. Dans ces circonstances politiques, Odenath devait embrasser le parti de Gallien, éloigné et hors d'état de lui nuire ; il résolut donc de combattre Macrien. Il leva le siége de Ctésiphon et ramena dans la Syrie ses troupes victorieuses ; à peine y était-il arrivé qu'il y apprit la mort de Macrien, qui avait été vaincu en Grèce par Auréole. Ce général, après avoir forcé Gallien de partager avec lui la dignité impériale, s'avançait en toute hâte vers la Syrie pour y achever la défaite des partisans de Macrien. Odenath résolut de le prévenir ; il marcha contre Emesse, où le jeune Quiétus, fils de Macrien, s'était renfermé. La résistance ne fut pas longue : Quiétus s'était brouillé avec Balista ; celui-ci, pour se faire pardonner la part qu'il avait prise à la révolte de Macrien, fit tuer Quiétus et livra la ville à Odenath. Cette trahison ne put calmer les inquiétudes de Balista : redoutant également Gallien, Auréole et Odenath, il ne lui restait plus d'autre moyen de salut que de se revêtir aussi de la pourpre. Ce généreux désespoir ne lui réussit pas : la fortune trahit ses espérances ; il succomba bientôt sous les armes d'Odenath, qui demeura ainsi maître de toute la Syrie. Pour récompenser le prince palmyrénien de tous les services qu'il avait rendus, Gallien lui conféra le titre de général de tout l'Orient, et donna ordre de frapper des médailles sur lesquelles on représentait Odenath vainqueur des Persans, qu'il emmenait enchaînés à son char. On était alors en l'an 263. Enhardi par l'exemple de tous les généraux, qui, sur tous les points de l'empire, se révoltaient contre Gallien, Odenath crut avoir droit à un titre plus élevé : supérieur à tous ses rivaux par les services qu'il avait rendus, il se flatta de pouvoir sans crime gouverner l'empire qu'il avait sauvé ; il se revêtit donc de la pourpre, dont assurément il n'était pas indigne. Cette démarche déplut à Gallien, que rien ne pouvait arracher à sa honteuse mollesse ; il voulut envoyer ses généraux contre le vainqueur des Persans ; mais désarmé par les pressantes sollicitations de son frère Valérien et de son parent Lucillus, il consentit à nommer Odenath auguste et à partager l'empire avec lui. A peine la bonne intelligence était-elle rétablie entre les deux princes, qu'Odenath, en 264, résolut d'entreprendre une seconde expédition contre les Persans. De nouveaux succès ajoutèrent à la gloire du roi de Palmyre, qui envoya à Gallien un grand nombre de généraux et de satrapes persans qu'il avait faits prisonniers. L'indigne fils de Valérien eut la bassesse de les faire servir à orner un triomphe qu'il se fit décerner par le sénat comme s'il eût lui-même remporté ces victoires. Odenath s'avança encore une fois jusqu'à Ctésiphon, qu'il assiégea et qui lui opposa une résistance opiniâtre. Pendant ce temps-là, les Scythes ou Goths avaient couvert la mer Noire de leurs vaisseaux ; et des troupes innombrables de ces barbares inondaient l'Asie Mineure. Odenath fut encore obligé de lever le siége de Ctésiphon pour repousser cette invasion ; à travers la Cappadoce, il se dirigea sur Héraclée de Bithynie qui était déjà en leur pouvoir ; les Scythes n'osent résister à l'effort de ses armes, et ils s'empressent de chercher un asile sur leurs vaisseaux. Diverses circonstances donnent lieu de croire que le désir de repousser les Scythes n'avait pas seul porté Odenath à lever le siége de Ctésiphon ; tout nous indique qu'en se retirant il fit la paix avec le roi de Perse pour tourner ses armes contre Gallien, qui, mécontent de l'avoir associé à l'empire, se préparait à agir avec lui comme il avait fait avec Auréole, qu'il avait souffert comme collègue pendant quelque temps et qu'il avait fait périr ensuite. Le général Héraclien marchait même contre lui par les ordres de Gallien, quand Odenath fut assassiné à Emesse, au milieu d'un festin, avec son fils Ouorodès. L'auteur de ce crime fut son neveu, nommé aussi Odenath ; il l'exécuta de concert avec Méonius, qui se fit aussitôt déclarer empereur. Mais les soldats, indignés de ce lâche assassinat, le massacrèrent par les ordres de Zénobie. Odenath avait beaucoup d'amour pour son fils Ouorodès ; il le préférait aux enfants qu'il avait eus de Zénobie, quoique l'extrême corruption et la lâcheté de ce jeune prince le rendissent bien indigne de tant d'affection. Comme Ouorodès périt avec son père, on a pu penser que Zénobie, afin de se débarrasser des inquiétudes que lui inspirait l'attachement d'Odenath pour ce fils, n'aurait eu qu'à se servir de l'ambition des pa-

Digitized by Google

rents d'Odenath, ainsi que de la haine qu'ils lui portaient, pour les déterminer à commettre un crime dont elle retira tout le fruit, puisque les meurtriers ne tardèrent point à périr par les mains des soldats et par ses ordres, de sorte qu'elle parut avoir vengé l'époux dont elle avait hâté le trépas. Ce soupçon, qu'on trouve mentionné dans plusieurs auteurs, est fortement appuyé par la considération qu'après la mort d'Odenath, elle fit déclarer empereur un fils qu'elle avait eu d'un premier mari, de préférence aux enfants qu'elle avait d'Odenath. Cet empereur fut assassiné en l'an 267, vers le moi de mai. Il n'existe aucune médaille authentique d'Odenath. S. M-N.

ODERIC, appelé vulgairement DE PORTENAU, l'un des voyageurs célèbres du 14e siècle, naquit dans le district de Pordenone, au Frioul, vers l'an 1286. Il entra, immédiatement après ses premières études, dans l'ordre des Franciscains à Udine, et il y passa plusieurs années dans les exercices de la plus austère piété et dans la pratique de toutes les vertus monastiques. Mû par un zèle ardent, il se dévoua aux fatigues des missions lointaines. L'Asie était alors le théâtre de ces saintes entreprises : ce fut vers cette partie que le moine Oderic porta ses pas. Arrivé à Constantinople, il traversa la mer Noire, prit terre à Trébizonde, se dirigea sur Ormus par la Grande-Arménie; s'embarqua dans ce port pour la côte du Malabar où il séjourna; fit voile ensuite pour l'île de Ceylan; visita, suivant son récit, les îles de Sumatra, de Java et de Bornéo, et se rendit ensuite sur les côtes de la Chine méridionale : il traversa ce vaste empire du sud au nord, et parvint à la capitale, qu'il nomme Kambaleth (*voy.* MONTECORVINO). Il y passa quelques années, reprit la route de l'Europe, marcha pendant cinquante jours à l'ouest, et entra dans le pays du Prêtre-Jean (Unk-khan, ou mieux Ung-khan, prince de Naymani). Après cela, il parle de son voyage dans la province de Kassan (Kasan, ou Turkestan), dont la longueur est de plus de soixante jours de marche, et la largeur de plus de cinquante, et de son arrivée au Tibeck (Tibet). Il est très-difficile de suivre Oderic dans cette partie de son voyage, et plus encore de déterminer la route qu'il suivit pour revenir en Europe, où il reparut après seize ans d'absence vers 1330. Il résolut alors de se rendre auprès du pape à Avignon, afin de solliciter de nouveaux secours pour la conversion des infidèles. Les affaires de l'Église, le schisme de Pietro de Corbière, et une maladie qui le surprit à Pise, l'empêchèrent d'exécuter ce projet. Étant retourné à Padoue, il dicta la relation de ses voyages à Guillaume de Solagna par ordre de ses supérieurs; et il le choisit pour la traduire en latin. Oderic étant rentré dans son couvent d'Udine, y mourut le 14 janvier 1331, avec la réputation d'un saint, appuyée, suivant les écrivains de sa vie, sur un grand nombre de miracles. Le voyage d'Oderic, entrepris environ vingt ans après le retour de Marco Polo, n'ajoute presque rien à nos connaissances sur la géographie de l'Asie. Comme le voyageur vénitien, il dicta sa relation d'après ses souvenirs, et n'y mit aucun ordre. Il paraît avoir eu communication du récit de Marco Polo. Il est impossible de décider s'il a réellement vu tous les pays dont il parle. On peut toutefois supposer avec fondement qu'il n'a jamais abordé dans les îles de Java, Sumatra et Bornéo. Il semble mieux connaître la côte de Malabar, sur laquelle il fit un assez long séjour, et où il s'instruisit des mœurs et des usages de l'Inde. Quelques-unes de ses observations sur cette partie sont confirmées par les récits des voyageurs modernes. Il nomme la Chine méridionale Inde supérieure. D'après l'énumération des difficultés qu'il eut à surmonter pour arriver au Cathai, on pourrait supposer qu'il a pénétré dans cet empire par les contrées marécageuses et couvertes de Pégou et d'Ava. Oderic, beaucoup moins bon observateur que Marco Polo, est bien plus crédule. De là ces hommes à deux têtes, ces vallées remplies d'esprits et de génies, et tous les contes arabes et tous les fragments de légendes qui remplissent ses récits; une partie, cependant, en doit être mise sur le compte des copistes postérieurs. La relation d'Oderic, dont nous n'avons que des fragments, fut imprimée pour la première fois, selon l'opinion commune, dans le Recueil de Ramusio, 1re édition de 1563, t. 2, p. 245. Apostolo Zeno, cité par Tiraboschi, fait mention d'une édition antérieure publiée par les soins de Pontico Virunio en 1513. Haym n'en parle pas; mais il cite une traduction italienne du même Oderic, par un anonyme, sous ce titre : *Odorichus de rebus incognitis, tradotto in italiano da un anonimo*, Pesaro, Soncino, 1573, in-4°. Le récit d'Oderic se trouve encore inséré dans le Recueil d'Hackluyt, en latin et en anglais, *Voyages*, t. 2. Les Bollandistes l'ont aussi fait entrer dans leur Vie d'Oderic : *Acta sanctor. janv.* 14, t. 1er, p. 486. Les auteurs de l'*Histoire des voyages* ont dédaigné d'en enrichir leur Recueil, sous prétexte qu'il ne mérite aucune croyance. Le biographe le plus récent d'Oderic en a donné une édition d'après le texte latin d'un manuscrit de 1401; mais elle est tronquée (Venni : *Elogio istorico del beato Odorico*, Venise, 1761, in-4°). Le P. Basile Asquini, barnabite, avait publié auparavant la *Vita e Viaggi del beato Odorico da Udine*, Udine, 1737, in-8°. L. R—E.

ODERICO (GASPAR-LOUIS), savant numismate et antiquaire, né à Gênes le 24 décembre 1725, entra dans la société des Jésuites, et fut destiné à la carrière de la chaire; mais son goût pour la retraite lui fit préférer l'étude paisible de l'antiquité, et il obtint la permission de s'y livrer entièrement. Ses talents l'ayant fait connaître d'une manière avantageuse, le cardinal Spinelli lui offrit la chaire de théologie qu'il venait de fonder au collége des Écossais à Rome. Malgré son éloi-

Digitized by Google

gnement pour les discussions scolastiques, Oderico ne crut pas pouvoir se refuser aux instances du prélat; mais il introduisit dans l'enseignement de la théologie d'utiles réformes que le temps a consacrées. Le séjour de ce savant à Rome ne pouvait que favoriser son ardeur pour la recherche des monuments antiques. Il y employait tous ses loisirs; et plusieurs dissertations, pleines d'une érudition abondante et choisie, et non moins remarquables par la sagacité avec laquelle l'auteur discute les opinions de ses devanciers, le placèrent bientôt au premier rang des antiquaires italiens. Il fut membre de l'académie étrusque de Cortone, sous le nom de *Theodemio Ostracinio*. Honoré de l'estime générale et chéri de ses confrères, Oderico jouissait en paix des charmes de l'étude, lorsque la société à laquelle il appartenait fut supprimée. Ni les instances de ses amis, ni la faveur que lui accordait le souverain pontife, ne purent le retenir à Rome. Il se retira aussitôt à Gênes, et ses compatriotes s'empressèrent de le nommer conservateur de la bibliothèque de l'université. La reconnaissance d'Oderico pour les témoignages d'affection qu'il recevait chaque jour de ses concitoyens lui fit concevoir le projet d'écrire l'histoire de sa ville natale; mais il fut obligé de suspendre ce travail pour satisfaire à l'empressement de l'impératrice de Russie, qui lui demanda des Mémoires sur la Crimée, que les Génois ont possédée pendant deux siècles. Oderico accompagna en 1787 son frère, envoyé par la république à la cour de Turin, et resta chargé de la partie secrète des négociations, qui durèrent six années. Privé, par suite de la révolution génoise, de son emploi de bibliothécaire, il y fut réintégré à la réorganisation de l'université, et fut élu en même temps, par acclamation, membre de l'institut. Son grand âge ne lui permettant pas d'assister aux séances de la classe de littérature dont il faisait partie, le président fut chargé de lui exprimer les regrets de la société et de lui demander ses conseils. Oderico se retira peu après dans une campagne qu'habitait le plus jeune de ses frères. Une attaque d'apoplexie y termina son existence le 10 décembre 1803; Fr. Carrega, son neveu, a publié l'Eloge historique de ce savant antiquaire, in-8°, de 35 pages. On en peut voir l'analyse par D. L. Guillaume dans le *Magasin encyclopédique*, année 1806, tome 1er, avec la liste de ses ouvrages imprimés ou manuscrits. Oderico était doué d'une sagacité rare, d'un jugement exquis et d'une mémoire prodigieuse; mais son panégyriste convient lui-même que ses recherches ne satisfont pas toujours, parce qu'il s'est plus occupé de montrer la faiblesse et les défauts des explications données par les autres antiquaires, que d'y en substituer de mieux fondées. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Dissertationes et adnotationes in aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata*, Rome, 1765, grand in-4°. Ce volume est estimé : on y trouve plusieurs dissertations en italien et en latin, et plusieurs inscriptions échappées aux recherches des plus célèbres antiquaires. 2° *De argenteo Orgetorigis numo conjectura*, ibid., 1767, in-4°. Il cherche à démontrer que cette médaille appartient à Orgetorix, prince de l'Helvétie dont César parle dans ses Commentaires. 3° *Ragionamento apologetico in difesa dell' architettura egizia e toscana*. Ce discours est imprimé à la tête du recueil de Piranesi, 1769, in-fol. 4° *Numismata græca non ante vulgata, cum notis et animadversionibus*, Rome, 1777, in-4°; 5° *De marmorea didascalia in urbe reperta epistolæ duæ*, ibid., 1777-1784, in-4°; 6° *Lettere ligustiche, ossia osservazioni critiche sullo stato geografico della Liguria sino ai tempi di Ottone il Grande, con le memorie storiche di Caffa*, Bassano, 1792. C'est le travail qu'il fit pour l'impératrice de Russie. 7° Des *Lettres sur une médaille inédite de Carausius;* sur la valeur du denier antique et le poids de la livre romaine; sur une croix antique conservée dans le trésor de la cathédrale de Gênes; sur une monnaie attribuée faussement à Ariolphe, duc de Spolète, etc. M. Carrega promettait de publier quelques-uns des ouvrages qu'Oderico a laissés inédits, dont un des plus importants est : *Notizie istoriche sulla Taurica, fino all' anno* 1475. Voyez, pour d'autres détails, le P. Caballero, *Bibliothecæ scriptor. S. J. Supplem. prim.*, p. 214. W—s.

ODESCALCHI. *Voyez* INNOCENT XI.

ODESPUNG DE LA MESCHINIÈRE (Louis), naquit à Chinon en 1597. Son père, Pierre Odespung, était maître des requêtes et conseiller ordinaire de Gaston, Monsieur, frère de Louis XIII. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint chanoine de la cathédrale de Rennes, et fut aussi, pendant quinze ans, official métropolitain de Bretagne. Les états de cette province l'employèrent dans les affaires les plus importantes, et l'assemblée générale de la province ecclésiastique, tenue en 1630, l'élut agent du clergé de France; mais bien qu'il eût obtenu les trois quarts des suffrages, l'archevêque de Tours, de son autorité privée, reçut le serment de son concurrent Bernard de Sariac, abbé de Paimpont. Il se plaignit de cette violation des formes et des principes dans une petite brochure intitulée *Raisons de Louis Odespung de la Meschinière, élu agent général du clergé de France, contre l'opposition formée à son élection par le sieur de Sariac, abbé de Paimpont*, Tours, 1630, in-8°. Cette réclamation se trouve au tome 16 du *Mercure français*, page 593. Il référa en outre à une assemblée d'évêques tenue à Paris, qui, par une décision assez étrange, ordonna que le différend serait terminé par la voie du sort. Il ne fut pas favorable à Odespung, qui obtint seulement que cette agence lui appartiendrait de droit à l'expiration des cinq ans d'exercice de Sariac. En 1638, il publia un recueil en cinq livres des

Digitized by Google

actes des assemblées du clergé. Ce travail, tout imparfait qu'il était, le fit choisir par l'archevêque de Reims, l'évêque de St-Brieuc et l'abbé de St-Venant, pour rédiger les mémoires du clergé de France; et l'assemblée générale tenue en 1645 le chargea encore de ce soin. Il s'en acquitta avec trop de précipitation peut-être, car, dès l'année suivante, son ouvrage fut publié sous ce titre : *Actes, titres et mémoires concernant les affaires du clergé de France, recueillis et imprimés par le commandement de l'assemblée générale tenue en* 1645, Paris, Vitré, 1646, 2 vol. in-fol. Le premier contient les harangues, les remontrances faites au roi, les dons gratuits, les pensions, etc. Dans le second se trouvent les édits, lettres patentes, et tout ce qui concerne les bénéfices, l'administration du temporel, les priviléges, etc. Ce premier recueil fut suivi d'un second intitulé *Actes, titres et mémoires concernant les affaires du clergé de France, contenant tout ce qui s'est passé depuis l'assemblée tenue en* 1650 *et* 1651, Paris, Vitré, 1652, in-4°. C'est la continuation de l'ouvrage précédent. L'un et l'autre pèchent par un défaut d'ordre dans la classification des matières. Les actes des conciles de France n'avaient point paru à Odespung rassemblés avec le même soin que l'avaient été ceux des conciles étrangers; il aurait voulu réparer cette omission; mais trouvant le travail au-dessus de ses forces, il se borna aux conciles qui s'étaient tenus en France depuis celui de Trente, à l'exception de celui d'Embrun, dont il ne put se procurer les actes. Sa collection est intitulée *Concilia novissima Galliæ a tempore concilii Tridentini celebrata, edita per Lud. Odespung de la Meschinière*, Paris, Béchet, 1646, in-fol. Ce volume est considéré comme faisant suite aux trois du P. Sirmond et à celui de Pierre Delalande. L'abbé de Marolles, dans le dénombrement des écrivains qui l'ont gratifié de leurs ouvrages, dit : « J'eus encore de lui (Odespung) « ce qu'il composa des ordres de chevalerie, et « les discours qu'il mit au jour touchant les re- « cueils d'estampes qu'il avait faits en plusieurs « volumes, lesquels n'ont pas conservé tout le « mérite que son travail avait mérité. » On ne peut douter d'après cela qu'ils n'aient été imprimés; mais nous n'en avons trouvé aucune trace. La date de sa mort nous est inconnue. Son portrait a été gravé par Balthasar Moncornet. L-s-D.

ODEVAERE (Joseph-Denis), peintre belge, naquit le 2 octobre 1778 à Bruges, d'une famille honorable, qui le destina de bonne heure à la magistrature. Après avoir fait de bonnes études au collége de sa ville natale, il se disposait à suivre les cours de l'université de Louvain, lorsque, par suite de l'invasion de la Belgique par les armées françaises en 1794, cet établissement se trouva supprimé. On lui choisit pour lors une autre carrière, celle du commerce; mais il ne tarda point à la prendre en dégoût. Il avait appris le dessin depuis quelques années, et tous ses loisirs étaient consacrés à la culture de cet art, qui bientôt devint pour ainsi dire son unique occupation. Ses essais furent plusieurs fois couronnés par l'académie de Bruges. Sa vocation étant ainsi bien constatée, ses parents l'envoyèrent en 1798 à Paris, sous le patronage du peintre Suvée, son compatriote (*voy.* Suvée). Il parvint ensuite à se faire admettre dans l'atelier de David, qui tenait alors le sceptre de l'école française. Les progrès du jeune Belge devinrent rapides. Son tableau de la *Mort de Phocion* remporta le grand prix de l'Institut en 1804, et lui valut l'honneur de partir pour Rome comme pensionnaire de l'Académie de France. Avant de se mettre en route pour l'Italie, il voulut revoir le toit paternel. Une réception vraiment triomphale lui fut préparée par les habitants et les autorités de Bruges (1). Pendant son séjour à Rome, il exécuta deux grandes fresques pour le palais Quirinal : *Romulus remportant les dépouilles opimes*, et les *Grecs disputant aux Troyens le corps de Patrocle*. Un de ses tableaux les plus finis, le *Martyre de St-Laurent*, qu'on admire encore dans une des églises de Bruges, appartient à cette époque, ainsi que le *Couronnement de Charlemagne*, où l'on voyait le pape aux genoux de l'empereur. Cette grande composition obtint un brillant succès, et fut considérée comme une des plus remarquables de l'exposition. On conçoit qu'un pareil sujet ne devait pas déplaire à Napoléon. Aussi l'artiste, de retour à Paris en 1812, reçut-il des mains impériales la grande médaille d'or. Les événements de 1814 ramenèrent Odevaëre dans sa patrie. Le prince d'Orange lui fit l'accueil le plus flatteur. Devenu roi des Pays-Bas sous le nom de Guillaume Ier, il le nomma son peintre et le décora de l'ordre du Lion néerlandais. On a prétendu qu'Odevaëre avait poussé la reconnaissance trop loin, en s'empressant de retracer sur la toile le désastre de Waterloo; ce reproche n'est nullement fondé; ce n'est pas la défaite des Français, mais l'épisode du jeune prince d'Orange blessé, qu'a reproduit son pinceau. Personne plus que lui ne s'est montré fidèle au malheur : David, pendant son exil à Bruxelles, fut de sa part l'objet d'un dévouement presque filial. Ce tableau, très-improprement nommé la *Bataille de Waterloo*, est du reste un ouvrage assez médiocre. *Guillaume au Cornet recevant l'investiture de la principauté d'Orange*, et le *Couronnement du roi Guillaume Ier* ne valent guère mieux. Mais la *Bataille de Nieuport*, gagnée en 1600 sur les Espagnols par le prince Maurice, offre de beaux détails, et l'*Union d'Utrecht*, qui fonda la

(1) Programme de la fête que MM. les président, directeurs et associés de l'académie de dessin, peinture, sculpture et architecture de la ville de Bruges, donneront lundi 7 brumaire an 13 (29 octobre 1804), à deux heures de relevée, à l'occasion de l'entrée pompeuse de M. Odevaëre, natif de cette ville, proclamé, le 30 fructidor an 12, par l'institut national de Paris, premier de la classe de peinture. Bruges, J. Bogaert et fils (s. d.), in-8° de 8 pages. H. de L.

Digitized by Google

république des Provinces-Unies, lui fait plus d'honneur encore. Néanmoins on est forcé de convenir qu'Odevaëre, en se livrant à de grandes conceptions historiques, a méconnu son véritable talent; il aurait mieux fait de s'en tenir aux tableaux de chevalet. Il a laissé dans ce genre des toiles d'un mérite incontestable, entre autres : l'*Evêque de Missolonghi mettant le feu aux poudres* pour ne point tomber au pouvoir des vainqueurs; *Galatée; Cimaboë*, et surtout la *Présentation de Raphaël au pape Jules II par le Bramante*, chef-d'œuvre plein de grâce et de charme; c'est un des meilleurs morceaux de la galerie de la Haye. Ce maître se distinguait plus par la pureté du dessin que par la richesse du coloris; il possédait au plus haut degré la théorie de la peinture, et ses connaissances littéraires étaient très-étendues. Aussi plusieurs sociétés savantes se l'étaient-elles affilié. Il venait d'achever et se proposait de publier une *Histoire des arts en Italie*, lorsque la mort le surprit dans la nuit du 8 au 9 février 1830, après avoir passé la soirée au spectacle. Cet ouvrage manuscrit, dont le gouvernement belge a fait l'acquisition, est déposé à la bibliothèque dite de Bourgogne, de même qu'une traduction de la *Vie de Raphaël*, enrichie de notes intéressantes. Odevaëre avait l'habitude de consigner en marge de ses livres artistiques des remarques et des anecdotes, parmi lesquelles il y en a de fort curieuses. Ses excellentes qualités faisaient rechercher généralement sa société. Il était marié, mais il n'a point laissé d'enfants. On retrouve les traits de sa femme dans plusieurs de ses tableaux, entre autres dans sa *Galatée*. St—r.

ODIER (Louis), médecin, correspondant de l'Institut de France, etc., naquit le 17 mars 1748 à Genève, où son père, né à Pont-en-Royans en Dauphiné, était venu en 1714 sous la conduite d'un oncle, qui s'y retirait pour cause de religion, et y avait fondé une maison de commerce. Le jeune Odier fit ses premières études dans sa ville natale avec beaucoup de succès. Il étudia ensuite la physique sous l'illustre Saussure, et les mathématiques sous L. Bertrand. Voulant se consacrer à la médecine, il se rendit à l'université d'Edimbourg pour y achever ses études et prendre ses degrés. Il y vécut au sein de la retraite; mais il trouva dans sa pension des hommes dont le commerce le dédommageait de la privation de toute autre société. Il avait pour commensal un étudiant plus avancé que lui, dont le nom, depuis devenu célèbre, n'était pas encore décoré d'un titre acquis par d'honorables travaux, sir Charles Blagden. Un jeune médecin genevois y vivait aussi, le docteur de la Roche, dont le fils a, longtemps après, rendu à la physique d'utiles services, et avec qui dès lors Odier forma une liaison d'estime et d'amitié que la mort seule a pu dissoudre. Il suivit d'entrée le cours d'anatomie de Monro; et quoiqu'il éprouvât beaucoup de peine à parler anglais, il en vint bientôt à le comprendre, et même à prendre des notes au courant de la parole. En 1768, un cachalot (*Physeter catodon*, Linn.) s'échoua près de Crammond, à cinq milles d'Edimbourg. L'intérêt qu'Odier mit à l'observer se montre dans sa correspondance. La propriété hygroscopique de l'épiderme de cette baleine lui fournit le sujet d'un petit Mémoire, inséré plus tard dans le *Journal de médecine* (t. 40, p. 256). Dans le cours de ses études d'université, il fut affilié à la société médicale d'Edimbourg, à la société physico-médicale et à la société chirurgico-médicale de la même ville. On y lisait des Mémoires, et l'on y discutait des questions controversées. Le succès qu'Odier obtint dans ces trois réunions fut tel, qu'il devint président des deux premières. Il reçut de ses confrères, à son départ, des témoignages d'affection, d'estime et de regrets, exprimés de la manière la plus marquée. Le professeur dont les leçons parurent faire le plus d'impression sur l'étudiant genevois fut le célèbre Cullen; et parmi les hommes distingués dont la liaison lui devint chère, il faut compter l'aimable poëte aveugle Blacklock, dans la maison duquel il fut placé, et à qui même il dédia, en forme de lettre, sa thèse inaugurale (*voy.* Blacklock) sur les sensations élémentaires de la musique. Le titre de docteur lui fut conféré en 1770 par l'historien Robertson, alors recteur de l'université. Après avoir reçu son grade, Odier passa encore près de deux ans à Edimbourg; il alla ensuite à Londres, où il suivit, à l'hôpital de St-Thomas, les cours de Mackensie, Fordyce, Hunter; à Leyde, où il entendit Van Doweren et Gaubius; à Paris, où il fut assidu aux cours de Macquer et de Rouelle. En s'arrêtant à Londres et à Paris, dans son voyage de retour, il eut occasion de recueillir diverses observations sur la mortalité causée par la petite vérole, et de discuter à cette occasion quelques objections élevées contre la pratique de l'inoculation. Ce fut le sujet de quatre lettres adressées au docteur Haën, et qu'il inséra dans le *Journal de médecine* (t. 40). L'objet qu'il s'y proposait était d'apprécier quelle part l'inoculation avait eue à l'accroissement observé à Londres dans le nombre des décès causés par la petite vérole. Il expose les faits d'après les tables de mortalité, et reconnaît la réalité de l'accroissement; mais il s'applique à démontrer qu'il ne peut être attribué à l'inoculation. Rentré dans sa patrie, et prêt à se livrer à l'exercice de sa vocation, il donna un cours public de chimie, où il fit entrer la théorie de la chaleur latente, alors toute nouvelle, et qu'il avait entendu exposer dans les leçons du docteur Black : il fut un des premiers qui la firent connaître sur le continent. Bientôt la médecine l'occupa d'une manière presque exclusive, et il porta dans tous ses travaux cette infatigable activité qu'il avait développée dans ses premières

Digitized by Google

études. Il introduisit dans la pratique de la médecine quelques remèdes nouveaux, que nous allons indiquer d'après un mémoire du professeur Mannoir, ami et collègue d'Odier. On lui dut l'emploi de l'huile de ricin pour l'expulsion du ver solitaire; celui de l'oxyde de bismuth dans certaines dyspepsies, et en particulier dans les crampes d'estomac, etc. Il fut, à ce que nous croyons, le premier qui signala en France la découverte de la vaccine. Dès 1798, il publia, dans le 9e volume de la *Bibliothèque britannique*, la traduction de l'ouvrage de Jenner. Ayant d'abord employé, pour vacciner, du virus provenant d'un sujet qui avait eu précédemment la petite vérole, il s'assura de l'inutilité de l'opération qu'il avait tentée, et s'empressa de publier cette anomalie. Les détails qu'il donna servirent à distinguer nettement la fausse vaccine de la vraie. En 1800, il reçut de Jenner et de Pearson du vaccin dans des lettres et sur des fils. Cet envoi fut fait à propos. Une épidémie de petite vérole des plus meurtrières s'était déclarée à Genève. Ce fut la dernière; et elle servit, mieux que les raisonnements, à accréditer la vaccine. En 1799, Odier fut agrégé à l'académie de Genève, et nommé professeur honoraire de médecine : ses cours, qui furent très-suivis, ont fort amélioré la pratique de la médecine dans les campagnes jusqu'à une assez grande distance de Genève. Il consentit, en 1803, à en imprimer le sommaire sous le titre de *Manuel de médecine pratique*. Cette première édition, traduite en italien par Angelo Dolcini de Bergame, fut promptement épuisée. La seconde, donnée en 1811, offre plus d'additions que de changements. Cet ouvrage, où l'auteur a suivi la classification de Cullen, offre des vues neuves et beaucoup d'originalité. Nous n'entrerons dans aucun détail sur les autres écrits relatifs à la médecine qu'Odier a publiés de son vivant. Il a laissé en manuscrit un Journal clinique (1) écrit en latin, qui renferme un détail très-clair et très-concis de sa pratique médicale pendant une suite d'années, et un assez grand nombre de mémoires destinés à la société médico-chirurgicale de Genève, qui le comptait au nombre de ses fondateurs. Entre ses Mémoires inédits, nous croyons devoir indiquer celui où se trouve traitée une question qui n'appartient pas moins à la littérature qu'à la médecine. En lisant attentivement la description de la peste d'Athènes par Thucydide, Odier resta convaincu que cette prétendue peste n'était autre chose qu'une violente épidémie de rougeole, et il mit du soin à développer les preuves de son opinion, dont néanmoins il paraît n'avoir fait mention, dans ses ouvrages, que d'une manière occasionnelle et transitoire. La *Bibliothèque britannique* n'a pas eu, de son vivant, d'autre rédacteur que lui pour la partie de la médecine. Les notes signées de la lettre O, qu'il joignait aux extraits insérés dans cet ouvrage périodique, contiennent une multitude d'observations intéressantes; et ces extraits sont si nombreux, que le simple énoncé des titres de ces morceaux détachés occuperait plusieurs pages. Ceux qui ont rapport à la probabilité de vie n'en font pas la moindre partie. Odier s'occupa constamment de cet objet avec une sorte de passion. Au milieu de ces travaux et de ceux où l'entraînait une pratique étendue, il trouvait encore du temps pour divers objets étrangers à sa profession. Nous ne mettons pas dans cette classe sa vaste correspondance; ni les Mémoires qu'il lisait à la société de physique et d'histoire naturelle de Genève, dont il était membre; ni ses travaux à la société des arts de la même ville, dont il était vice-président; ni encore la part qu'il prit à la rédaction d'une feuille hebdomadaire, publiée sous le titre de *Journal de Genève*, dans les années 1789, 1790 et 1791; ni enfin d'autres travaux littéraires ou scientifiques, quoique souvent de nature à ne pas se rattacher aisément à l'étude de la médecine; mais il se livra à des occupations d'un genre fort différent. Il fut membre du conseil des Deux-Cents, et parut toujours suivre avec intérêt les affaires publiques. Il fut, pendant trente ans, ancien du consistoire de Genève, et s'y fit remarquer par son assiduité autant que par sa piété et par ses vertus. Obligé par sa vocation et par toute sorte de liens à vivre dans sa patrie, au sein même des révolutions, il ne refusa point de s'y rendre utile dans des circonstances critiques. Il coopéra même à la législation dans les assemblées qui furent chargées de cette partie, et se livra dans l'une d'elles à un grand travail pour la rédaction d'un projet de code criminel. Odier n'eut point d'enfants d'un premier mariage, et il en eut cinq d'un second. L'aîné de ses fils, qui se vouait à la médecine, lui fut ravi par une mort prématurée. Lui-même fut atteint, en 1814, d'une angine pectorale qui le mit aux portes du tombeau; une nouvelle attaque l'enleva le 13 avril 1817. Il se fit toujours remarquer dans sa pratique par le plus parfait désintéressement. La douceur faisait le fond de son caractère : il aimait à rendre service; les étrangers trouvaient dans sa maison des ressources de société qu'aucune autre ne leur eût offertes. Sa mort fut marquée, à Genève, par une espèce de deuil et de consternation générale. Nous avons indiqué ses principaux ouvrages. On en lira la liste complète dans la *Notice de la vie et des écrits de Louis Odier*, publiée à Genève, chez Paschoud, en 1818. P. P—P.

(1) *Diarium clin cum.*

ODIER (PIERRE-AGATHANGE), écrivain militaire, né en 1774 à St-Marcellin, petite ville du Dauphiné, s'enrôla dès 1791 comme grenadier dans le 4e bataillon des volontaires du département de l'Isère. Attaché bientôt à l'administration militaire, il y rendit d'importants services, fut

Digitized by Google

chargé de diverses missions, et, par de sages mesures, préserva de la famine plusieurs localités qui en étaient menacées. Il exerça les fonctions de commissaire des guerres dans les armées d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne ; plus tard, il fut nommé sous-inspecteur aux revues de la garde impériale. En 1815, il fut élu par son département député à la chambre des représentants, et donna d'utiles avis sur les circonstances graves où se trouvait la France. Lorsque la restauration réorganisa l'armée, Odier obtint une place de sous-intendant militaire, et il fut ensuite nommé professeur à l'école royale d'état-major, où les rares talents qu'il déploya pour l'instruction des jeunes officiers justifièrent la confiance que le gouvernement lui avait accordée. Il mourut à Paris le 8 mars 1825. On a de lui : *Cours d'études sur l'administration militaire*, Paris, 1824-1825, 7 vol. in-8°. Cet ouvrage capital, où l'auteur a réuni et classé méthodiquement les leçons qu'il donnait comme professeur, est le plus complet qui ait encore paru sur cette matière. La législation militaire, la formation de l'armée, les finances, les approvisionnements, etc., y sont traités avec de grands détails. Odier a encore publié : *De la réforme dans l'administration militaire*, Paris, 1818, in-8° ; — *De l'administration de l'armée d'Espagne et du système des entreprises*, Paris, 1823, in-8°. Ces deux écrits sont anonymes. Z.

ODIERNA (J.-B.). *Voyez* HODIERNA.

ODIEUVRE (MICHEL), né en Normandie vers 1690, fut d'abord tailleur, puis peintre, puis enfin marchand de tableaux et de gravures, à Paris. Ce qui l'a rendu célèbre, c'est la belle suite de six cents portraits de personnages célèbres, dont il a enrichi les six volumes de l'*Europe illustre*, de Dreux du Radier. Odieuvre les fit graver à ses frais ; et cette collection n'est pas moins remarquable par la beauté des planches que par le texte qui accompagne chaque portrait. Son commerce l'ayant conduit à Rouen, il mourut dans cette ville en 1756. Voyez *Catalogue des portraits des princes, des personnes illustres et des savants gravés par les soins du sieur Odieuvre, maître peintre à Paris, rue d'Anjou, proche la rue Dauphine* (s. l. n. d.), in-4° de 12 pages. P—s.

ODILON (SAINT), cinquième abbé de Cluny, né dans l'Auvergne en 962, était fils de Bérault, surnommé *le Grand*, seigneur de Mercœur. Jeune encore, il embrassa la règle de St-Benoît dans le monastère de Cluny, dont St-Maïeul était abbé. Ce dernier, qui l'avait déjà pris pour coadjuteur, mourut en 994, et Odilon malgré sa résistance se trouva chargé du gouvernement de la maison. Sa science et ses vertus lui concilièrent l'estime et la vénération des personnages les plus illustres de cette époque, tels que Hugues Capet, Robert et Henri Ier, rois de France ; Casimir, roi de Pologne ; Ste-Adélaïde, femme de l'empereur Othon le Grand. En 1014, l'abbé de Cluny accompagna à Rome l'empereur St-Henri, lorsque ce prince alla s'y faire couronner, et il profita de ce voyage pour visiter le célèbre monastère du Mont-Cassin. L'extrême bonté d'Odilon lui mérita le surnom de *débonnaire*. Sa charité envers les pauvres était si vive, que, durant une grande famine (1016), après avoir épuisé toutes ses ressources, il fit fondre les vases sacrés de son église afin de pouvoir continuer ses aumônes. On sait que, dans le moyen âge, les seigneurs étaient presque toujours en guerre les uns contre les autres ; il en résultait des pillages funestes. Pour mettre quelque frein à ces désordres, qu'il était impossible de réprimer complétement, on institua la *trêve de Dieu*, espèce de suspension d'armes qui durait depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin. Odilon, par ses exhortations, parvint à la faire recevoir dans plusieurs provinces. Il n'employa le crédit dont il jouissait qu'aux intérêts de la religion et du prochain, jamais à son élévation personnelle. Il ne voulut point accepter l'archevêché de Lyon, auquel l'appelèrent en 1031 les vœux du clergé et des habitants de cette ville ; il refusa, avec la même humilité, le *pallium* que le pape Jean XIX lui avait envoyé. Plein de zèle pour la propagation de son ordre, il fonda tant en France et en Allemagne qu'en Italie, en Espagne et en Angleterre, un grand nombre de monastères, où il fit fleurir les sciences et les lettres, qu'il cultivait lui-même et qui, à cette époque, n'avaient guère d'autre asile que les maisons religieuses. Sous son administration, l'ordre de St-Benoît et en particulier l'abbaye de Cluny accrurent encore leur réputation. St-Odilon est surtout connu pour avoir institué la fête de la *Commémoration des morts*, qu'il ordonna de célébrer annuellement le 2 novembre, dans toute l'étendue de sa juridiction abbatiale, et qui ne tarda pas à être universellement adoptée. Ayant entrepris la visite de ses monastères, il tomba malade au prieuré de Souvigny en Bourbonnais ; et, après avoir reçu les sacrements, il expira sur un cilice couvert de cendres le 1er janvier 1049, jour où l'Eglise honore sa mémoire. Il était âgé de 87 ans. On a de lui des *Sermons*, des *Lettres*, des *Poésies* ; la *Vie de St-Maieul*, abbé de Cluny, son prédécesseur, et la *Vie de Ste-Adélaide*, impératrice. Ces ouvrages ont été insérés par dom Marrier et André Duchesne dans la *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614, in-fol. On y trouve aussi deux Vies de St-Odilon : l'une écrite par Lotsaud, son disciple, et l'autre par le R. Pierre Damien, cardinal, à la prière de St-Hugues, successeur d'Odilon. Voyez pour plus de détails l'*Hist. litt. de la France*, t. 7, par D. Rivet. — Un religieux de l'abbaye de St-Médard de Soissons, nommé aussi ODILON, et qui vivait en 920, est auteur d'un livre sur la *Translation des reliques des saints*, que Mabillon a inséré dans ses *Acta ordinis sancti Benedicti*. P—RT.

Digitized by Google

ODIN ou SIGGE FRIDULFSSON, c'est-à-dire *fils de Fridulf*, regardé comme le conquérant et le législateur de la Scandinavie, était selon l'opinion vulgaire originaire de la Scythie asiatique, et il conduisit dans le nord de l'Europe un peuple nommé *Asar*, environ cent ans avant J.-C. Il parcourut, dit-on, une grande partie de l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, fonda la ville de Podensé en Scanie, et celle de Sigtuna près du lac Melar; fit connaître l'écriture nommée *runique*, ordonna d'élever des tombeaux avec des épitaphes, fut le créateur de la poésie des scaldes, établit des fêtes religieuses où il remplissait les fonctions de grand prêtre, s'entoura d'un conseil de douze personnages éminents, et dicta aux peuples scandinaves un code civil, politique et religieux. On ajoute qu'il entendait la magie, qu'il se transportait comme l'éclair d'un lieu dans un autre, qu'il changeait de forme quand bon lui semblait, et que deux corbeaux l'instruisaient de toutes les nouvelles importantes. Malgré tant de rares mérites, il fut chassé et passa dix années dans l'exil, d'où il revint pour reprendre le gouvernement et continuer sa législation. La manière dont il quitta la vie ne fut pas moins extraordinaire que sa vie même. Il assembla ses guerriers, se fit neuf blessures avec le fer d'une lance, et dit qu'il allait se rendre en Scythie pour assister au festin des dieux. Les antiquaires montrent son tombeau en Danemarck et en Suède. Sa femme s'appelait *Frigga* ou *Fréia*. Il eut, selon les généalogistes, plus de douze fils, dont trois fondèrent les premières dynasties régnantes en Danemarck, en Suède et en Norvége. Toute l'histoire d'Odin repose sur les *Sagas* des Islandais, sur l'*Edda* et sur les commentaires dont Olaüs Magnus, Messenius, Torfeus, Veretius, ont chargé ces livres. Les Sagas sont des espèces de romans où le merveilleux domine; l'Edda est un recueil de contes mythologiques et de fables, dont les scaldes faisaient usage pour orner leurs poésies. Ces livres furent écrits dans le moyen âge et à des époques très-éloignées du temps où l'on fait vivre Odin. Les commentaires de Magnus, de Messenius et des autres enchérissent sur les conceptions bizarres des Islandais, et la plupart sont dénués des premiers principes de la saine critique. Les historiens du Nord qui ont écrit dans les derniers temps ont eu des doutes, et quelques-uns d'entre eux ont énoncé des idées entièrement différentes sur Odin. En suivant leurs raisonnements, et en comparant l'histoire ancienne des Scandinaves avec celle des autres peuples, on se persuade sans peine qu'Odin ou Sigge appartient plutôt à la mythologie qu'à l'histoire, et que les traditions populaires ont rattaché quelques souvenirs obscurs aux fables sur les dieux. Odin était la divinité principale des Scandinaves; c'était le *Wodan* des Allemands, le *Voden* ou *Ouoden* des Anglais, et son nom se retrouve encore dans *Onsdag* et *Ouensday*, voulant dire mercredi chez les Danois, les Suédois et les Anglais. L'histoire primitive du Nord est enveloppée d'épaisses ténèbres, et les temps historiques de la Suède, du Danemark, de la Norvége, de la Prusse, de la Livonie et de la Finlande, ne commencent qu'au 9e siècle, époque où le christianisme pénétra dans ces pays. Tout ce qui précède cette époque est un tissu d'aventures romanesques, d'événements sans chronologie et d'assertions hasardées, qu'aucun monument authentique ne peut appuyer (1). C—AU.

ODO HERPIN ou ARPIN, vicomte de Bourges et seigneur de Montfaucon en Berry, prit la croix en 1097, avec plusieurs seigneurs, sous l'étendard de Godefroid de Bouillon. Il vendit au roi Philippe Ier sa vicomté de Bourges avec la ville et le pays de Berry, moyennant la somme de soixante mille sols d'or (environ cinq cent mille francs de notre monnaie), pour subvenir aux frais de son voyage; marché, dit Mézeray, plus honorable au vendeur qu'à l'acheteur. De retour de la terre sainte, il prit l'habit de religieux de l'ordre de St-Benoît au monastère de la Charité-sur-Loire. Sa haute piété et son exacte observance de la règle le firent élire par St-Hugues, abbé de Cluny, prieur de ce monastère, où il mourut en l'an 1130. B—G.

ODOACRE, le premier des barbares qui régna en Italie après la chute de l'empire romain (de 476 à 493), était fils d'Ederon, ministre d'Attila et chef de la tribu des Scyrres. Il perdit son père vers l'année 465, douze ans après la mort d'Attila, dans une bataille où la tribu des Scyrres fut presque absolument détruite. Dès lors il mena une vie errante dans la Norique, rassemblant autour de lui quelques compagnons d'armes jadis dévoués à son père et qu'Odoacre s'attachait par le brigandage. A leur tête, il passa en Italie, et il s'engagea dans les gardes impériales, où il occupa bientôt un rang élevé. Ces gardes, de même que toute l'armée romaine, n'étaient plus composées alors que de barbares et d'étrangers. Le patricien Oreste les engagea en 476 à se soulever contre l'empereur Nepos et à élever à l'empire Augustule, fils d'Oreste. Mais les mercenaires, pour récompense de ce service important, exigeaient qu'on leur abandonnât le tiers des terres d'Italie, et Oreste ne voulut pas leur accorder cette demande. Odoacre, sur le refus du patricien, s'offrit pour chef à ses compagnons d'armes et à ses compatriotes; il promit de les satisfaire s'ils étaient disposés à lui obéir. Tous les barbares dispersés dans l'Italie se réunirent

(1) Jean Ramus prétend qu'il a existé trois *Odin*, et il pense que le premier n'est autre qu'Ulysse, roi d'Ithaque. Il a publié à ce sujet un ouvrage dont nous croyons devoir donner le titre en entier: *Ulysses et Otinus unus et idem, sive disquisitio historica et geographica, qua, ex collatis inter se Odysseæ Homeri, et Edda Island. homerizante, Otini fraudes deteguntur, ac detracta larva in lucem protrahitur Ulisses*, Hafniæ (Copenhague), 1702. D—z—s.

Digitized by Google

sous ses étendards. Pavie fut prise d'assaut; Oreste, fait prisonnier, fut mis à mort. Augustule fut relégué en Campanie, et Odoacre, que ses soldats saluèrent du nom de roi par acclamation, supprima la dignité impériale en Occident comme une pompe inutile, et gouverna l'Italie avec le titre de patrice, qu'il reçut de l'empereur d'Orient. Odoacre montra des talents et des vertus dignes du rang où il avait su s'élever : il respecta les lois, les mœurs et jusqu'aux préjugés des Romains, qu'il avait subjugués; il rétablit le consulat dans l'Occident, après un intervalle de sept ans. Il laissa aux magistrats de Rome la tâche odieuse de recueillir les impôts, tandis qu'il se chargea du commandement des armées : à leur tête, il fit respecter les frontières romaines par les conquérants de la Gaule et les peuples de la Germanie. Il vainquit les Rugiens dans la Norique et il soumit la Dalmatie. Cependant Odoacre, selon sa promesse, avait partagé entre ses soldats le tiers des terres d'Italie. L'extrême dépopulation des provinces, leur misère et leurs souffrances, rendirent peut-être ce partage moins onéreux aux propriétaires. Il donna de nouveaux bras à l'agriculture et de nouveaux défenseurs aux campagnes opprimées. Mais avant qu'Odoacre pût réparer les maux des administrations précédentes et affermir sa nouvelle monarchie, Théodoric, avec la nation entière des Ostrogoths, qui cherchait un établissement, menaça les frontières d'Italie. Odoacre se plaça sur les bords du Lizonce, près des ruines d'Aquilée, pour défendre l'entrée de ses Etats. Son armée était nombreuse; mais depuis ses conquêtes, elle avait rejeté le joug de la discipline : elle fut défaite le 28 août 489. Odoacre rassembla une seconde armée, avec laquelle il entreprit de défendre le passage de l'Adige : il fut de nouveau défait à Vérone. Il voulut d'abord se réfugier à Rome; mais cette ville lui ferma ses portes. Il revint à Ravenne avec les soldats qu'il avait rassemblés dans le midi de l'Italie, et il s'y prépara pour soutenir un siége. Un stratagème de Tufa, l'un de ses généraux, qui avait feint d'embrasser le parti des Ostrogoths, lui fournit l'occasion de détruire à Faenza l'avant-garde de Théodoric. A son tour, Odoacre fut maître de la campagne, tandis que son rival s'enfermait dans Pavie. Mais les Visigoths d'Espagne amenèrent des secours à Théodoric. Une troisième bataille fut livrée sur les bords de l'Adda en 490, et Odoacre fut défait pour la troisième fois : il se fortifia ensuite dans Ravenne, où il soutint un long siége avec une rare valeur. Enfin le manque de vivres le contreignit à capituler le 27 février 493. Théodoric lui accorda des conditions d'autant plus honorables qu'il ne voulait pas les observer. Après avoir promis de partager avec lui l'empire de l'Italie, il le fit massacrer dans un banquet, et il mit à mort en même temps tous les soldats mercenaires qui avaient témoigné à Odoacre plus d'attachement. C'est sans fondement que plusieurs historiens modernes ont représenté ce dernier comme roi des Hérules, peuple barbare à la tête duquel ils lui font faire la conquête de l'Italie. S. S—I.

ODOLANT-DESNOS (Pierre-Joseph), laborieux compilateur et historien d'Alençon, y naquit le 21 novembre 1722. Après de bonnes études au collége des jésuites de sa ville natale, il alla faire son cours de philosophie à l'université de Paris. Son ardeur était infatigable, ses travaux multipliés, ses progrès rapides : il dévorait tous les livres qui tombaient sous ses mains empressées. On est étonné quand on parcourt, dans sa famille, qui les a conservés, les monuments de ses travaux vraiment immenses : il faisait des extraits étendus des poëtes, des historiens, des critiques; il copiait même des ouvrages entiers quand sa fortune, très-modique alors, ne lui permettait pas de les acheter. Son avidité de connaissances l'entraîna un instant sur les bancs de la théologie et ensuite de la jurisprudence. Il les abandonna bientôt pour se livrer à l'étude de la médecine, dans laquelle il avança rapidement. Desnos avait à peine terminé ses cours qu'il fut choisi avec quelques jeunes médecins pour aller porter les secours de leur art dans des provinces ravagées par une fièvre contagieuse, sur laquelle le gouvernement désirait obtenir des renseignements précis. Après neuf mois de travaux et de ces fatigues périlleuses qui accompagnent ce genre d'apostolat philanthropique, le jeune médecin, moins heureux qu'Hippocrate, rapporta de ce voyage une légère gratification, des désagréments et une maladie grave. Ce fut vers l'âge de trente ans qu'il vint s'établir dans sa ville natale. Il s'occupa de son art pendant dix années consécutives, avec cette activité qu'il mettait dans tout ce qu'il entreprenait. Il rédigea quelques-unes de ses observations et les fit insérer dans le journal de médecine; les gens de l'art en distinguèrent deux : l'une « sur un cancer à l'estomac, « qui n'avait pas empêché de vivre pendant plu- « sieurs années la personne attaquée de cet acci- « dent; » l'autre « sur le danger de manger la chair « des animaux dont on ne connaît pas le genre de « mort. » Guettard venait d'annoncer la découverte qu'il avait faite de la composition de la porcelaine; mais il n'indiquait point les lieux où existaient les éléments de cette belle composition. Odolant-Desnos, qui sut qu'on les trouvait aux environs d'Alençon, envoya en 1761 à ce sujet un mémoire confidentiel à Bernard de Jussieu, dont il avait suivi les cours et conservé l'estime. Il ne paraît pas que, depuis ce moment, il ait rien écrit sur les sciences naturelles ailleurs que dans la Collection sur les maladies épidémiques, par le Pecq de la Clôture. Aimant beaucoup sa patrie et l'étude, Desnos eut la sagesse de renoncer à des prétentions et de se refuser à des instances qui eussent vraisemblablement accru sa réputation

Digitized by Google

et sa fortune. L'étude de l'histoire et surtout celle de la ville qui l'avait vu naître fut d'abord le principal de ses délassements, et bientôt après devint l'objet de presque tous ses travaux. Dès quatre heures du matin, ce laborieux écrivain était au travail et s'y livrait souvent jusqu'au soir avec la même passion. C'est alors qu'il fournit une grande quantité d'articles curieux à l'auteur de la *Chronologie des grands baillis de Caen*, au *Dictionnaire du Maine*, au *Dictionnaire de la noblesse*, au *Dictionnaire des hommes illustres*, et surtout au *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, par Expilly ; mais la manière étrange dont ce savant compilateur estropia un article de Desnos, en confondant le texte et les notes, dégoûta ce dernier de cette entreprise, qui est restée imparfaite. Il eut plus de confiance en Fontette, qui donna en 1768 une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de France*. Une grande partie de ce qui concerne l'histoire de Normandie est l'ouvrage d'Odolant-Desnos. Il paraît aussi que dom Clément lui eut quelques obligations pour l'*Art de vérifier les dates ;* car il lui écrivit en 1783 une lettre dans laquelle on lit cette phrase : « Ce que vous m'avez envoyé « répandra un grand jour sur mon ouvrage. » Non content d'enrichir de savants articles plusieurs grands ouvrages d'érudition, Odolant-Desnos se décida enfin à publier les productions suivantes, qui sont le fruit des recherches les plus étendues : 1° *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs,* Alençon, 1787, 2 gros vol. in-8°, fig. C'est son ouvrage le plus important. Il avait préludé à cette publication par deux dissertations analogues : 2° *Dissertation sur Serlon, évêque de Séez, et Raoul, mort archevêque de Cantorbéry,* Rome (Alençon), 1785, in-8° ; 3° *Dissertation sur les héritiers de Robert IV, comte d'Alençon.* Ces ouvrages, utiles pour les recherches, annoncent une érudition profonde, mais quelquefois minutieuse. On y trouve de l'exactitude dans le travail ; mais on y désirerait plus d'ordre et un style plus soigné. Moins occupé de la forme que du fond, l'auteur ne cherchait que la vérité, et il la cherchait avec autant de zèle que de bonne foi. C'est ainsi qu'il avait rassemblé et qu'il a laissé dans ses manuscrits des matériaux immenses, peu propres à être lus, mais excellents à consulter, et d'autant plus utiles qu'une foule de documents, dont ils sont la copie, la critique ou l'extrait, n'existent plus depuis longtemps. La collection des portefeuilles de ce laborieux écrivain offre une centaine de volumes in-4°, d'une écriture fine et serrée, dans lesquels le défaut d'ordre se fait sentir trop souvent, mais qui n'en présentent pas moins les renseignements les plus précieux sur l'histoire, les antiquités, et les familles de la partie de la Normandie, du Maine et du Perche dont Alençon est le centre. Odolant-Desnos était secrétaire perpétuel de la société royale d'agriculture d'Alençon, correspondant de la société de médecine de Paris, des académies de Rouen, de Caen, etc. Il mourut dans sa ville natale le 11 août 1801, privé depuis trois ans de l'usage de la parole et de la faculté d'écrire. L'auteur de cet article a publié en 1810 à Alençon une Notice biographique et littéraire sur Odolant-Desnos, in-8°. — L'un de ses fils, *Latuin-Louis-Gaspard* Odolant-Desnos, né à Alençon le 19 janvier 1768, mort à sa terre des Vignes, auprès de cette ville, le 24 septembre 1807, fut membre du conseil des Cinq-Cents, où il prononça quelques opinions imprimées. On a de lui une brochure intitulée *Redites sur les effets des taxes arbitraires en France et en Angleterre par rapport à leurs auteurs,* 1808, in-8°. Il laissa en outre en manuscrit des Recherches curieuses sur les cérémonies religieuses de la France. D-B-S.

ODON (Saint), archevêque de Canterbury, naquit en Angleterre vers la fin du 9e siècle, de parents danois d'origine. Par ses heureuses dispositions, il se fit connaître du duc Athelm, qui était attaché à la cour du roi Alfred. Ce seigneur lui fournit libéralement de quoi faire ses études. Odon ayant été ordonné prêtre, Athelm le prit avec lui lorsqu'en 887 il alla porter à Rome, au tombeau des apôtres, les aumônes du roi des Saxons occidentaux. Odon se fit connaître du roi Alfred et d'Edouard son fils, son successeur. Il fut employé par ces deux princes dans les affaires les plus importantes. Le roi Athelstan le nomma d'abord son chapelain, puis l'éleva sur le siége épiscopal de Wilton. Ce prince étant mort en 941, Edmond, son frère et son successeur, continua de suivre les avis de St-Odon. Le saint évêque rédigea de sages règlements, que le prince publia pour rétablir l'ordre dans son royaume. Le roi ayant nommé Odon au siége archiépiscopal de Canterbury, l'abbé de Fleury donna à notre saint évêque l'habit de l'ordre de St-Benoît, après quoi il fut installé. Cette formalité fait croire que jusque-là les archevêques de Cantorbéry avaient été tirés des monastères de cet ordre. En mourant (948), Edmond laissa deux fils en bas âge, Edwi et Edgar. Il eut pour successeur Edred, son frère. A la mort de ce dernier, arrivée en 955, Edwi fut sacré roi par St-Odon, dans l'église de Kingston. Le nouveau souverain se conduisit d'une manière si indigne que ses sujets se révoltèrent contre lui et élevèrent sur le trône son frère Edgar. Ce prince eut recours aux avis de St-Odon, qui, avec St-Dunstan, évêque de Worchester, l'aida à porter des lois sages et à réparer les maux causés par la tyrannie d'Edwi. St-Odon, que, de son vivant, on appelait *le Bon,* mourut en 961. Il est célèbre dans les martyrologes d'Angleterre, où son nom se trouve placé à l'époque du 4e jour de juillet. G—Y.

ODON (Saint) ou ODES, deuxième abbé de Cluny, qu'il ne faut pas confondre avec St-Odon (*voy.* l'article précédent), son homonyme et son

Digitized by Google

contemporain, était né en Touraine en 879; il était fils d'Abbon, favori de Guillaume Fier-à-bras, duc d'Aquitaine et comte de Poitou; son père résidait le plus ordinairement à Tours; c'est là qu'il fit toutes ses études, aux écoles de St-Martin. A peine âgé de dix-neuf ans, il obtint par la protection de Foulques le Bon, comte d'Anjou, un des canonicats de ce célèbre chapitre, qui n'admettait parmi ses membres que des individus nés en Touraine. Un passage curieux de sa vie, écrite par D. Martène, nous apprend que les prêtres ayant une fois reçu l'étole à leur ordination, la portaient jour et nuit : « Le saint « s'étant éveillé la nuit qui suivit son ordination, « et voyant pour la première fois l'étole suspen- « due à son cou, se prit à pleurer. » Si nous en croyons Sigebert, de Gemblours, il était excellent musicien et avait composé plusieurs hymnes; ce qui est certain, c'est qu'indépendamment de ses talents comme poëte, Odon réunissait encore ceux d'orateur, d'historien et de théologien très-distingué. Ses éminentes vertus l'élevèrent promptement dans son église aux dignités d'écolâtre, de prévôt et de grand chantre. Mais ces honneurs étaient loin de le séduire, et sa grande piété le détermina, dès l'âge de trente ans, à résigner ses bénéfices pour entrer dans l'ordre de St-Benoît, au monastère de Baume, en Franche-Comté. Déjà sa réputation de sainteté était si généralement répandue, que Bernon, premier abbé de Cluny, jugea que personne ne serait plus propre que lui à rétablir la discipline primitive dans l'ordre, où le relâchement s'était introduit, et le désigna pour son successeur; les religieux l'élurent d'une voix unanime, à la mort de Bernon, et il fut sacré en 926 par Bernoin, évêque de Besançon. La règle de St-Benoît, sous sa direction, ne tarda pas à recouvrer son antique pureté à Cluny, et de cette abbaye célèbre sortirent des papes, des cardinaux et un grand nombre d'écrivains renommés. Les donations pieuses y affluèrent au point que dans les derniers temps on comptait encore cent quatre-vingt-huit chartes dans ses archives. Le zèle d'Odon ne se borna point à sa seule abbaye; dans plusieurs autres, tant en France qu'en Italie, la réforme s'opéra par ses soins. On y avait pour lui la plus profonde vénération, et il y était consulté comme un maître; la plupart même se plaisaient à le qualifier leur abbé; aussi, quoiqu'il ne l'ait été réellement que de Cluny, on le trouve souvent nommé abbé de Fleury, de St-Pierre le Vif, de Dôle, etc. Il fut appelé à Rome par les papes Léon VII et Etienne VIII, auprès desquels sa haute réputation était parvenue, tant pour opérer la réforme dans les monastères italiens de l'ordre de St-Benoît, que pour établir la bonne harmonie entre Albéric, patrice de Rome, et Hugues, roi d'Italie, dont les dissensions et les guerres désolaient également toute l'Italie. Il y réussit en 936 et termina leurs querelles par le mariage d'Albéric avec la fille de Hugues. Mais la guerre ne tarda pas à se rallumer entre eux, et le succès d'Odon ne fut complet qu'après deux voyages qu'il lui fallut faire encore à Rome, en 938 et 942. En quittant cette capitale du monde chrétien, Odon, cédant aux instances de son ami Théotolon, archevêque de Tours, vint revoir ce berceau de son enfance, où le vénérable prélat l'attendait pour reconstituer l'abbaye de St-Julien qu'il avait fait rebâtir. Il fut reçu le jour de la fête de St-Martin par toute la population, heureuse de compter encore au nombre de ses concitoyens un personnage aussi illustre. Mais cette joie se changea bientôt en tristesse, car la mort vint le frapper le jour même de l'octave de cette fête, 18 novembre 942, auquel sa mémoire est honorée. Il fut inhumé dans un caveau, sous le grand autel de l'église de St-Julien, et, longtemps après, ses reliques étaient vénérées par les fidèles qui affluaient de très-loin à son tombeau. Elles en furent extraites plus tard et placées dans une châsse d'argent qui aura probablement disparu dans le 16e siècle, durant les guerres de religion, car un procès-verbal dressé par Bernard, archevêque de Tours, en présence de la reine Marie, femme de Charles VII, et d'autres grands personnages, en constatait encore l'existence en 1457. Les soins donnés par Odon à la réforme et à l'extension de l'ordre de St-Benoît ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude et de continuer la culture des lettres. Pendant qu'il était écolâtre à St-Martin, il avait exercé un enseignement public des saintes Ecritures, écrit un abrégé des *Morales* de St-Grégoire le Grand, et composé plusieurs hymnes en l'honneur de St-Martin. Sa réputation s'accrut et s'appuya sur de nouveaux écrits, après qu'il eut été élu abbé de Cluny. Tous ses ouvrages ont été recueillis dans la Bibliothèque de Cluny, par D. Marrier et André Duchesne, ainsi que dans le tome dix-septième de la Bibliothèque des Pères, édition de Lyon. On y trouve : 1° L'abrégé des *Morales* du pape St-Grégoire sur le livre de Job; 2° trois livres de remarques sur le prophète Jérémie; 3° un poëme sur l'*Eucharistie*, dédié à Odon, abbé de Cambray; 4° un livre du *Mépris du monde*: L'abbé Compaing, chanoine de Toulouse, en a donné une traduction française, Aurillac, 1715, in-8°; 5° la *Vie de St-Géraud* ou Gérard, comte d'Aurillac; 6° un petit traité de la *Parité de St-Martin avec les apôtres;* 7° un traité de la *Translation de St-Benoît;* 8° un livre d'*Homélies* et *Sermons* à ses confrères; le quatrième de ces sermons roule sur l'incendie de l'église de St-Martin; 9° un livre de *Louanges de St-Martin;* 10° des *Hymnes* et des *Cantiques* en l'honneur des saints; 11° plusieurs *Sermons* sur les fêtes de St-Pierre, de la Madeleine et de St-Benoît; 12° le traité de la *Translation du corps de St-Martin*, qui lui est généralement attribué, mais que l'abbé des Thuileries (*voy.* ce nom) prétend, d'après des raisons assez

Digitized by Google

solides, n'être pas de lui. Ce traité est inséré dans le chapitre 3 des *Gestes des comtes d'Anjou*, ainsi que dans les différentes vies de St-Martin, recueillies par Chlictove, Paris, Petit, 1511; mais cette édition est très-incorrecte. Le moine anonyme de Marmoutier, dans la préface de ces Gestes, dit que l'abbé Odon avait fait une chronique qui fut augmentée par Thomas Paccius de Loches (*voy.* ce nom); c'est probablement celle qui est conservée en manuscrit au collége de St-Benoît de Cambridge et qui est intitulée *Chronicon ab exordio mundi usque ad annum Christi* 937. La vie d'Odon a été écrite par le moine Jean, son disciple, qui voyageait habituellement avec lui; elle se trouve également dans la Bibliothèque de Cluny, dans Surius, au 18 novembre, et dans le tome 7 des saints de l'ordre de St-Benoît, par D. Mabillon. Il y est dit qu'Odon avait fait des remarques sur la Vie de St-Martin par Sulpice Sévère; mais cet ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous. La vie d'Odon a encore été écrite en français par Giry, par Baillet et par D. Antoine Rivet, t. 7 de son *Histoire littéraire de la France*. L—s—D.

ODON ou EUDES DE DEUIL (Odo de Diogilo), ainsi nommé d'un village de la vallée de Montmorenci, où il avait pris naissance, embrassa la vie monastique à l'abbaye de St-Denis. Sa réputation de sagesse et de prudence lui mérita l'honneur d'être choisi pour accompagner le roi Louis le Jeune dans son voyage à la terre sainte. Odon remplissait près de ce prince les fonctions de chapelain et de secrétaire, et était admis dans les conseils secrets. A son retour de cette expédition, il fut nommé premier abbé de St-Corneille de Compiègne; et il fit un voyage à Rome en 1150 pour rendre compte au pape des progrès de la réforme qu'il avait introduite dans son abbaye. Il succéda en 1152 au célèbre abbé Suger, son protecteur et son ami, dans le gouvernement de l'abbaye de St-Denis; mais il eut le déplaisir d'être accusé par les religieux de dissiper le patrimoine de l'Eglise, et il fut obligé de retourner à Rome pour se justifier. On a les lettres que St-Bernard écrivit au souverain pontife en faveur d'Odon; et elles contribuèrent sans doute à faire éclater son innocence. Il mourut à St-Denis vers 1162, et eut pour successeur Eudes de Taverny. On a un opuscule d'Odon intitulé *De Ludovici VII, Francorum regis, profectione in Orientem ab anno 1146-1148, opus septem libellis distinctum*. Il a été publié par le P. Pierre-Fr. Chifflet, sur un manuscrit de Clairvaux, dans le recueil *St-Bernardi genus illustre*, Dijon, 1660, in-4°. On trouve un extrait des deux premiers livres ou chapitres dans le *Recueil des historiens de France*, t. 12. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* en ont donné en français les passages les plus intéressants. Ce petit ouvrage contient des détails minutieux, mais assez curieux pour l'histoire de la seconde croisade. L'auteur se montre très-impartial; et son style est meilleur qu'on ne pourrait l'espérer d'un écrivain de cette époque. (Voyez l'*Histoire littéraire de la France*, t. 12, p. 615-624.) W—s.

ODON DE KENT, surnommé à cause de cela *Cantianus*, était né au 12e siècle dans le comté de ce nom, en Angleterre; il embrassa la règle de St-Benoît et se distingua dans cet ordre par sa piété et son savoir. Son mérite l'éleva au rang de prieur et ensuite d'abbé. Il était lié d'amitié avec Thomas Becket, qui devint archevêque de Cantorbery, et qui périt d'une manière si funeste. Odon est l'auteur de plusieurs ouvrages dont la plupart ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il avait écrit : 1° un *Commentaire sur le Livre des Rois*; 2° des *Morales sur les Psaumes et sur les Evangiles*; 3° un traité, intitulé *De onere Philistini*; 4° *De vitiis et virtutibus animæ*, etc. Tout cela a péri ou est demeuré inconnu. Il ne reste de lui que deux lettres, l'une à son frère, novice de l'abbaye d'Igny, dans le Soissonnais, insérée par dom Mabillon dans le 1er tome des *Analectes*; l'autre écrite vers l'an 1171, à Philippe, comte de Champagne, au sujet des *Miracles de St-Thomas de Cantorbéry*, à qui Odon avait survécu; elle se trouve au tome 1er de l'*Amplissima collectio* des PP. DD. Martène et Durand. Odon mourut vers l'an 1180. L—y.

ODONAIS (Des). *Voyez* Godin.

O'DONNELL (don José-Enrique), comte de *la Bisbal*, général espagnol, naquit en 1770 dans l'Andalousie. Son nom rappelle l'origine irlandaise de sa famille. Il reçut une éducation très-superficielle, entra à quinze ans dans les gardes royales, et servit sous le prince de Castel-Franco dans la guerre de 1793 contre la république française; mais, jusqu'en 1808, il n'eut point l'occasion de faire preuve de valeur et de capacité. L'Espagne, soumise à un gouvernement sans force, était peu propre à produire d'énergiques caractères. L'oppression et la violence usurpatrice devaient seules la ramener au sentiment d'elle-même et réveiller dans son sein ses forces affaissées. L'insurrection donna l'élan à tous les courages et ouvrit les voies à toutes les ambitions, mais surtout au courage et à l'ambition militaires. O'Donnell embrassa la cause nationale avec une ardeur que l'on doit croire sincère, malgré les témoignages qu'il a donnés plus tard de l'inconstance de ses opinions. Il était alors major d'un régiment d'infanterie. Dès les commencements de 1809, il se fit remarquer parmi les nombreux officiers ou chefs de bandes qui accoururent à la défense du pays. Durant le siége de Girone, il se distingua par une infatigable activité. Peut-être manqua-t-il de prudence; mais il n'était pas maître de ses mouvements puisqu'il ne commandait pas en chef. Il faisait partie du corps d'armée sous les ordres de Blake, chargé de la protection de l'Aragon et de la Catalogne. Plusieurs fois, il fut envoyé par ce gé-

Digitized by Google

néral pour introduire des secours dans la place ou pour donner le change à l'ennemi. Dans un des engagements qui eurent lieu à cette occasion, O'Donnell se précipita avec vigueur sur Brugnolas, et attira ainsi sur ce point une grande partie des forces de l'ennemi, tandis que Llander et d'autres lieutenants agissaient dans différentes directions. Les faits qui résultèrent de ces opérations combinées avaient quelque temps relevé le courage des assiégés. Mais O'Donnell fut moins heureux dans une attaque d'avant-garde par laquelle il devait ouvrir passage à un convoi destiné à ravitailler cette malheureuse cité. Wimpfen était à l'arrière-garde à la tête du convoi, et Blake restait sur les hauteurs de la Bisbal pour protéger leurs mouvements avec le gros de l'armée. Le général français, profitant ou de la témérité d'O'Donnell ou des mauvais calculs et de la lenteur de Blake, se plaça entre les deux corps, leur coupa les communications et se rendit maître du convoi. O'Donnell n'échappa qu'en allant se mettre à l'abri sous le fort del Condestable, et ce ne fut qu'en s'exposant à beaucoup de dangers et au prix d'une grande hardiesse qu'il parvint à rejoindre l'armée. Une autre entreprise, qui avait le même but de secourir Girone, eut le même succès. O'Donnell ne s'y montra pas moins brave et n'y fut pas plus heureux. Dans une action qui eut lieu peu de temps après à Maya, on le vit se battre corps à corps et comme le dernier de ses soldats. Tels étaient les antécédents de ce général lorsqu'il arriva au commandement de la Catalogne. La junte centrale qui le portait à ces hautes fonctions voulait récompenser son patriotisme autant que ses qualités d'homme de guerre. Sa première pensée fut de réorganiser l'armée de Catalogne, qui avait essuyé tant d'échecs sous le commandement de Blake et qui, d'ailleurs, n'avait jamais pris le caractère bien déterminé d'armée régulière. La spontanéité du soulèvement des populations s'accordait mieux avec l'organisation des guerrillas, que le devoir retenait seul sous les drapeaux. Beaucoup de difficultés se présentaient pour les règlements des enrôlements de la milice. O'Donnell détermina le gouvernement insurrectionnel à en fixer l'obligation à deux années, avec la faculté d'un congé de quinze jours tous les six mois. Il ne mit pas moins d'activité dans la recherche des mesures propres à assurer le recouvrement de l'impôt dans un pays épuisé; enfin, il s'attacha à bien fixer les bases de son système d'opération. La conduite de l'ennemi lui traçait le plan à suivre. « Ainsi qu'on voit, dit Napier, « le meilleur historien de cette guerre, des cour- « siers fougueux entraîner chacun dans un sens « opposé le char auquel ils sont attachés, de « même les chefs français entravaient leurs mou- « vements, nuisaient à l'ensemble de la guerre « en suivant l'impulsion de leur volonté ou celle « de quelque circonstance particulière. » En présence de ces tiraillements qui paralysaient l'action de l'armée française, O'Donnell pensa qu'il fallait éviter tout engagement général capable de rallier les chefs français désunis, et que la guerre de détail et par détachement, faite sur plusieurs points, était le plus sûr moyen d'obtenir d'heureux résultats. C'était l'application du plan des guerrillas sur une plus grande échelle. Tout commandait de suivre ce système, qui, au premier regard et par l'étude de l'histoire, semble être le vrai système de guerre pour un pays occupé qui s'insurge, pour une nationalité opprimée qui se réveille. O'Donnell partagea donc son armée en un certain nombre de corps destinés à agir simultanément sur des points différents, et à diviser les forces de l'ennemi en divisant son attention. Les premiers engagements qui se livrèrent, et dans lesquels il eut lui-même à combattre, ne lui furent pas favorables. L'armée qui était sous ses ordres fut défaite dans les environs de Vich; mais il prit, peu de temps après cet échec, une éclatante revanche. L'historien de la guerre de la Péninsule, C. Napier, a raconté avec les plus grands éloges la savante et énergique manœuvre que le général espagnol déploya en cette circonstance. Voici l'exposé de cette manœuvre : « Baraguey-d'Hilliers était resté dans le Lampurdan avec 18 ou 20,000 hommes; ces troupes étaient nécessairement éparpillées; 700 hommes gardaient Palamos, San-Felien et d'autres petits ports le long de la côte; 1,200 sous le général Schwartz avaient pris leur quartier dans la Bisbal, à une petite marche de Girone; 200 étaient à Calonge, liant la Bisbal avec Palamos; le reste était dans Figuières, Roses, Olot, Castelfollet, Girone, Hostalrich, et plusieurs milliers à l'hôpital. Ayant sur tout cela des renseignements exacts, O'Donnell laissa une partie de sa garnison dans Tarragone, envoya le baron d'Eroles à Montserrat, le colonel Georget à Igualda, Obispo à Martorel, et marcha avec 6,000 baïonnettes et 400 chevaux à travers les montagnes; puis, de San-Culgat à Mataro, il suivit la côte, passa la Tordera au-dessous d'Hostalrich, et se porta rapidement par Vidreras sur Llasgostera, qu'il atteignit le 12 septembre. Ni Macdonald, ni Maurice Mathieu, ni Baraguey-d'Hilliers n'eurent connaissance de son arrivée. Ils ne savaient guère de sa marche que le bruit qu'il lui avait plu à lui-même d'en répandre, et personne ne devinait le but réel qu'il se proposait; les uns disaient qu'il allait à la rencontre d'un corps français qui de la Navarre était entré dans la Cerdagne, d'autres qu'il se concentrait à Manresa, et la plupart en concluaient qu'il était encore à Tarragone... Laissant Campo-Verde avec une réserve dans la vallée d'Aro, il envoya des détachements surprendre Calonge et les postes situés le long de la côte. Deux frégates anglaises secondaient cette opération. En même temps, O'Donnell se porta vivement le 14 de Casa de Silva sur la

Digitized by Google

Bisbal. Toujours malheureux, Schwartz avait son infanterie et quelques cavaliers sous les armes dans un camp retranché ; il accepta le combat ; mais, après avoir perdu 200 hommes et ne se voyant aucune retraite, il se rendit. Toutes les troupes, échelonnées sur la côte, en durent faire autant. Les prisonniers et le butin furent immédiatement embarqués à bord des vaisseaux anglais et envoyés à Tarragone. » C'est ce dernier fait d'armes qui valut au général O'Donnell son titre de comte de la Bisbal (1). Les nombreuses blessures qu'il avait reçues dans ses différentes campagnes ralentirent d'abord son activité et ne lui permirent plus de conserver le commandement. Les cortès le placèrent bientôt à un poste qui l'exposait à moins de fatigues, mais qui ne demandait pas moins d'énergie et de prudence. Le comte de la Bisbal fut nommé membre de la régence au commencement de 1812. Les circonstances étaient difficiles et imposantes. C'était le moment où un projet de constitution fut soumis aux cortès et où l'infante doña Maria-Carlotta fit des tentatives pour arriver à la régence. Et à l'époque où le pays se repliait ainsi sur lui-même pour se donner des lois, l'ennemi était encore maître d'une grande partie du sol, et les périls qui venaient du dehors s'augmentaient beaucoup de la lutte intérieure. La régence, dont faisait partie le comte de la Bisbal, était composée de cinq membres. L'élection qui l'avait formée était évidemment produite par l'esprit antiréformateur. O'Donnell seul dans ce conseil se présentait comme partisan des idées libérales ; de tous les membres du pouvoir exécutif, il était d'ailleurs celui qui avait le plus l'intelligence des choses militaires et la capacité nécessaire à la direction des armées. Son influence parvint à neutraliser les tendances conservatrices ou stationnaires de la régence. Il semblait porter à l'œuvre récente des cortès un attachement inviolable, et il prononça dans la séance du 22 janvier ces paroles significatives : « Nous sommes persuadé que la constitution « sera la base que conservera la monarchie pen- « dant des siècles. Nous soutiendrons tout ce que « la souveraineté des cortès aura décrété. » Il s'acquittait de ses devoirs avec beaucoup d'énergie, lorsqu'un désastre considérable, arrivé à don José O'Donnell, son frère, à la journée de Castella, vint soulever dans le pays une vive indignation. Quelle que fût la cause de ce malheur, l'incapacité ou l'imprudence du général en chef, l'opinion en rejeta la responsabilité sur le comte de la Bisbal. Quelques membres des cortès se laissèrent emporter à de violentes accusations, et ce fut en vain que les hommes du parti réformateur essayèrent d'en modérer l'effet. La Bisbal crut devoir à son honneur d'offrir aux cortès sa démission. Il pensait qu'elle ne serait pas acceptée et qu'il serait ainsi justifié aux yeux du pays. Mais, combattue par quelques-uns, cette démission fut acceptée à une grande majorité. O'Donnell était loin de s'attendre à cette nouvelle et pénible épreuve, qui consacrait en quelque sorte les accusations de ses ennemis ; il se repentit, mais trop tard, de la promptitude inconsidérée qu'il avait mise à proposer sa démission, et fit même des démarches pour revenir sur sa détermination précipitée ; mais il ne pouvait plus que songer à en réparer les effets. Au reste, sa retraite fut le signal, pour la régence, d'un changement de politique dont elle ne tarda pas à porter la peine ; elle s'abandonna tout entière à son tempérament antirévolutionnaire, et s'écarta ainsi de plus en plus des opinions de la majorité des cortès. La Bisbal ne joua plus dans la guerre de l'indépendance qu'un rôle de second ordre, et ne déploya plus la même énergie qui l'avait rendu célèbre. Cependant, à la tête de l'armée d'Andalousie qu'il avait formée, il put encore coopérer avec quelque succès aux derniers faits d'armes qui jetèrent définitivement les Français hors du territoire espagnol. Le mauvais état de sa santé l'obligea de nouveau à s'éloigner du commandement ; il obtint des cortès l'autorisation de se retirer à Cordoue. Son séjour dans cette ville fut fatal à sa renommée ; il s'y rencontra avec des députés du parti ennemi des réformes, et lia avec eux une intimité plus grande qu'il ne convenait à ses antécédents. Il prenait contre les cortès une revanche de l'échec si grave dont elles l'avaient frappé d'une manière inattendue, et montrait déjà qu'il était capable de sacrifier ses opinions et son amitié politique à des mécontentements ou à des intérêts personnels. De ce jour, sa foi fut avec raison gravement suspectée des libéraux, et il ne négligea de son côté aucune occasion de laisser éclater ses mauvaises dispositions pour les cortès. La Bisbal reprit bientôt le commandement de son armée. C'était le moment où les troupes anglaises se répandaient dans le midi de la France suivies d'une partie des forces de l'Espagne. Lord Wellington exprima au comte de la Bisbal le désir de le voir passer la frontière et suivre jusqu'au bout la fortune des alliés. Il refusa de se rendre à ce vœu, donnant pour prétexte qu'en son absence l'organisation de son armée avait dépéri, que ses troupes étaient réduites au dénûment, enfin qu'elles avaient besoin de repos. Il demanda en conséquence qu'on lui permît de les ramener dans la Vieille-Castille, sous l'influence d'un climat plus doux. Peut-être ne cherchait-il ainsi à se rapprocher du siége du gouvernement que pour pouvoir exécuter le projet qu'il avait conçu de tirer vengeance des cortès ; peut-être aussi voulait-il entreprendre ce qui fut plus tard accompli par d'autres, le renversement de la constitution. Le général en chef de l'armée anglaise, auquel on avait donné quelques soupçons de cette nature, refusa de le laisser avancer dans la

(1) O'Donnell signait ordinairement l'Abisbal.

Digitized by Google

Castille et lui fixa pour cantonnements les rives de l'Ebre. La Bisbal obéit et ne s'engagea plus dans la voie qu'il avait essayé de s'ouvrir. Aussi bien, Ferdinand allait prendre possession de son trône. Avant de rien oser, il était bon de connaître l'influence que son retour aurait sur les événements. On assure que l'officier envoyé par la Bisbal pour complimenter le roi portait deux projets de félicitation, conçus dans un sens opposé, suivant que la fortune pencherait vers l'un ou l'autre parti. A dater de cette époque, le rôle du comte de la Bisbal devint de plus en plus incertain. Eunemi des cortès, qui le lui rendaient bien, il en vit avec joie le renversement, par haine des hommes plutôt que de la constitution elle-même. Toutefois, suspect à ceux dont il s'était rapproché comme à ceux qu'il avait quittés, il n'obtint de la cour que des faveurs mêlées de défiance. Il eut d'abord le commandement du corps d'armée qui passa sur le territoire français en 1815. Ayant à maintenir l'ordre plutôt qu'à combattre, à observer plutôt qu'à agir, il s'acquitta de ce devoir avec modération. Plus tard, il fut nommé pour commander les troupes destinées à l'expédition d'Amérique contre les colonies qui se détachaient de la métropole. L'esprit d'opposition s'était répandu dans l'armée depuis que le général Elio lui avait appris que les baïonnettes pouvaient renverser une constitution, et que Mina avait essayé de lui prouver qu'elles pouvaient aussi la rétablir. Les chefs s'étudiaient à la façonner selon leurs passions politiques, et à l'entraîner dans leurs intérêts de parti. Des pensées de sédition et de révolte se trahissaient à de fréquents intervalles, et empêchaient ainsi le gouvernement de s'asseoir. Mais ces détestables dispositions des troupes prenaient un caractère plus menaçant parmi celles qui devaient aller faire la guerre en Amérique. La Bisbal conçut l'espoir de rétablir avec leur concours la constitution de 1812. Il voulait, par une nouvelle inconstance politique, réparer les effets de sa première défection. Mais il manqua de résolution et de fermeté dans l'exécution de son dessein, et se fit le juge et le dénonciateur des hommes qu'il avait engagés à seconder ses vues. La dignité dans les sentiments lui fit défaut comme l'énergie dans le caractère. Voici, d'après une relation digne de foi, le récit de cet événement. « Dans la nuit du 7 au 8 juillet, à dix heures du soir, il fit assembler la garnison de Cadix, composée de 5 à 6,000 hommes, prit en passant par l'Isla les troupes qui s'y trouvaient avec le corps de l'artillerie de campagne, et marcha vers le port de Ste-Marie, foyer de la révolte, sans que personne sût l'objet et le but de sa marche. Ce ne fut qu'à cinq heures du matin, avant d'entrer au camp, que, faisant faire halte à ses troupes, il annonça qu'il allait leur confier une expédition courte, facile, et dont le succès infaillible leur mériterait la reconnaissance du monarque; que, s'ils consentaient à l'entreprendre, il leur engageait sa parole d'honneur qu'ils ne seraient point embarqués. A ces promesses, tous jurèrent d'obéir aux ordres qu'il allait leur donner, et il entra à leur tête dans le camp de la Victoire, fort de 7,000 hommes, destinés à être embarqués les premiers. Cette division, rassemblée au même instant sous prétexte de faire l'exercice, se trouva tout à coup enveloppée de corps dont les armes était chargées et d'une artillerie formidable. Le général en chef fit appeler autour de lui les officiers, et il ordonna à leurs régiments de mettre bas les armes et de crier *Vive le roi!* Tous répétèrent ce cri sans savoir où voulait en venir le commandant. Au milieu de la stupeur causée par cette interpellation, il prononça la destitution générale des officiers, en fit arrêter cent vingt-trois de tous grades; quelques régiments furent désarmés et dispersés dans l'intérieur de l'Andalousie; le reste, composant encore 3,000 hommes, reçut d'autres chefs.... » Le comte de la Bisbal s'empressa d'annoncer au gouvernement qu'il avait découvert et déjoué une conspiration; il reçut pour prix de ce service le grand cordon de l'ordre de Charles III. Quelques jours après, il fut appelé à Madrid pour y donner des renseignements plus détaillés sur cette affaire, et se vit remplacé dans le commandement de l'armée d'expédition. Le bruit se répandit qu'il était en disgrâce et qu'on allait le mettre en jugement; il n'en fut rien; le gouvernement publia un décret royal dans lequel on rappelait les services du général et ses blessures qui l'empêchaient de s'embarquer. On le nommait en même temps capitaine général propriétaire de l'Andalousie, président de l'audience de Séville et gouverneur politique et militaire de Cadix. On ne voulait point qu'il exerçât les fonctions auxquelles ces titres sont attachés; on ne voulait que jeter un voile sur des événements qu'il importait de faire oublier. Le soulèvement opéré par Riego en 1820 ouvrit une voie nouvelle au comte de la Bisbal; il brisa ouvertement avec le parti du roi. Envoyé par le gouvernement pour combattre l'insurrection, il se jeta dans les rang des insurgés, et détermina les succès des premières tentatives. Il espérait se placer tout d'un coup à la tête du mouvement, et attirer sur lui seul les bienfaits de cette vaste entreprise. Il se trompait en ce point. Les partisans de la constitution de 1812 n'avaient qu'une confiance très-limitée dans ses protestations de dévouement, et d'ailleurs d'autres personnages glorieusement connus, Ballesteros, Morillo, Mina, vinrent lui disputer le premier rang. Cependant il déploya tant d'activité, et donna tant de preuves de bonne foi, qu'il parvint à effacer en partie les souvenirs que ses défections avaient laissés, et à faire croire que ses services seraient d'un grand poids dans la balance des événements. En 1823, il eut le commandement du 1er district

Digitized by Google

militaire de l'armée du centre, et il réunit les pouvoirs de chef politique à ceux de commandant militaire. Mais son ardeur patriotique se ralentit tout à coup en présence de l'invasion française. Il laissa l'ennemi franchir tranquillement les défilés de Somo-Sierra et de Guadarama. Il entra en négociation avec plusieurs personnages du parti modéré, qui croyaient conjurer par des transactions l'orage qui fondait sur le pays. Ces personnages pensaient qu'en introduisant quelques modifications dans la constitution, on pourrait rallier les esprits divisés, réunir la nation, le roi, et trouver un prétexte pour arrêter l'invasion étrangère. La France, en définitive, n'avait pas demandé davantage. Que cette constitution de 1812, plutôt antimonarchique que vraiment libérale, et qui affaiblissait le pouvoir sans fonder la démocratie, fût une constitution mauvaise en théorie et en fait, partout, et en Espagne en particulier, on ne saurait le nier. Mais l'époque était mal choisie pour songer à lui faire subir les changements qu'elle réclamait; ni le trouble des esprits, ni peut-être la dignité nationale, ne permettaient une telle délibération sur un tel objet et un tel moment. Les dispositions du comte de la Bisbal à ce sujet furent dévoilées par la publication dans les journaux de deux lettres sur le sens desquelles on ne pouvait se méprendre. La première était adressée au général par le comte de Montijo : elle peignait sous de sombres couleurs l'état de l'Espagne, la capitale menacée, les troupes, la nation déchirée par les divisions, un gouvernement sans force, une constitution impossible, etc. Le comte de Montijo disait à son correspondant que lui seul pouvait mettre un terme à tant de maux, être le libérateur de l'Espagne et de l'Europe en arrêtant les progrès de l'anarchie, de la guerre civile et de l'invasion étrangère. La seconde lettre était la réponse du comte de la Bisbal : elle portait que, comme chef d'une division de l'armée, il devait exécuter les ordres du gouvernement à la tête duquel se trouvait Sa Majesté, et qu'il était décidé à le faire, quoique le ministère actuel ne fût pas en état de retirer la nation de l'état critique où l'avaient réduite l'impéritie des ministères antérieurs et surtout l'imprudence du dernier, qui avait provoqué la guerre actuelle sans déployer l'énergie nécessaire pour soutenir la dignité de la nation, et sans proposer les moyens conciliatoires qui auraient pu réunir les esprits et prévenir l'invasion étrangère; que, lui aussi, était convaincu que la majorité de la nation ne voulait pas de la constitution de 1812, et que son avis était d'annoncer à l'armée d'invasion que la nation, d'accord avec son roi, se proposait de faire dans cette constitution les changements que l'expérience avait indiqués comme nécessaires, et qu'en conséquence elle devait se retirer du territoire espagnol en traitant amicalement par le moyen de son ambassadeur, que Sa Majesté viendrait s'établir à Madrid, pour que l'on ne pût pas dire qu'elle était contre sa volonté à Séville; que pour faire dans la constitution des réformes nécessaires, il serait convoqué d'autres cortès; que le ministère serait changé; qu'on décréterait un oubli général de tout le passé, avec engagement d'écouter et d'employer, sans avoir égard à aucune opinion antérieure, ceux qui par leurs lumières, leurs services et leur amour pour la patrie devaient être préférés. Le comte de la Bisbal crut devoir envoyer une copie de cette lettre à Mina, Ballesteros, Morillo; et il en donna également connaissance à quelques officiers de son état-major. Mais voyant que ses propositions étaient froidement accueillies, il publia une proclamation dans laquelle il protestait de son dévouement à la constitution de 1812, et déclarait considérer comme traîtres à la patrie tous les Espagnols qui cesseraient d'obéir à la loi. Cette déclaration ne trompa personne : les souvenirs du camp de la Victoire se réveillèrent; l'armée se crut trahie; les officiers se rassemblèrent et allèrent, de concert, reprocher au général l'incertitude de sa conduite. Les paroles les plus violentes furent échangées; enfin les officiers demandèrent qu'il abandonnât le commandement. Déjà il avait envoyé sa démission; il demanda ses passe-ports pour aller, disait-il, se justifier dans Séville; mais il prit la route des Pyrénées, et ne parvint à la frontière qu'après avoir été arrêté par les royalistes et sauvé de leurs mains par les Français. Il se réfugia ensuite à Limoges. Sa carrière politique était terminée : il ne pouvait plus espérer de remonter au rang d'où il était descendu; il avait donné trop de marques de faiblesse et d'instabilité; il avait montré trop peu de constance dans sa religion politique pour pouvoir retrouver la confiance d'aucun parti. Au reste, il a subi avec résignation les nécessités qu'il s'était créées, et qui n'ont pas cessé de peser sur sa vieillesse. C'est ainsi que devait se terminer, dans l'inaction, une carrière glorieusement commencée. Doué d'un grand courage, d'une véritable énergie et d'une certaine habileté comme homme de guerre, il n'avait aucune des qualités qui constituent l'homme d'Etat, ni l'intelligence des événements, ni celle des hommes, ni la fixité de l'idée, ni la dignité du caractère. C'est ainsi qu'il fut utile à l'Espagne comme soldat, et que, comme homme politique, il ne fit que contribuer à ses malheurs. Il mourut dans la retraite vers 1834. D—z.

ODRY (Charles), acteur français d'une certaine réputation, naquit le 17 mars 1784 à Versailles. Agé à peine de dix-huit ans et entraîné par une sorte de vocation, il se refusa à embrasser la carrière de son père, modeste mais honnête commerçant, pour chercher de plus brillants succès. En 1802, il entra dans la troupe des Délassements-Comiques, alors dirigée par un an-

Digitized by Google

cien acteur de l'Ambigu-Comique, Picardeau, d'où il passa au théâtre de la Gaîté, puis à celui de la Porte-St-Martin. Sur ces trois scènes, Odry jouait les utilités ; ses succès furent médiocres. En 1807, à la suite de la suppression du théâtre de la Porte-St-Martin, il fut engagé au théâtre des Panoramas ou des Variétés, où il passa tout le reste de sa carrière théâtrale, si nous en exceptons quelques tournées dans les départements. Il y aborda d'abord divers rôles, les pères nobles et les valets, les tyrans et les jeunes premiers, mais il fixa sa réputation par le talent avec lequel il joua les rôles de niais et de jocrisse. Odry, s'il est resté au-dessous de Brunet et de Pothier, sut cependant plaire au public. Parmi les pièces où il s'est distingué, nous citerons seulement le *Valet ventriloque*, l'*Homme automate*, le *Soldat laboureur*, l'*Intrigue à la Rapée*, les *Cuisinières*, etc. Le talent d'Odry est passé en proverbe, on a dit longtemps : bête comme Odry. Nous prisons peu, nous l'avouons, un mérite de cette sorte, mais nous reconnaissons que le théâtre a besoin d'interprètes pour tous ses rôles, et il y a du mérite à exceller dans tous les genres, même dans le genre des niais. Odry est l'auteur d'une facétie burlesque qui a eu dans son temps une grande vogue : *les Gendarmes*, poëme en deux chants, Paris, 1820, in-8° de 16 pages, plusieurs fois réimprimé ; et on a imprimé sous son nom diverses autres pièces dont cependant il n'a été ni auteur ni même collaborateur, telles que : *Trois Messéniennes, enrichies de notes brillantes rédigées par M. Pfsghz, ex-savant francé*, etc., Paris, 1824, in-8° ; — la *Complainte de Clara Wendel, fameuse femme brigand arrêtée en Suisse*, Paris, 1826, in-8° ; — et les *Cornichons*, couplets, Paris, 1830, in-8°. La *Littérature française contemporaine* de M. Bourquelot attribue de même à Odry : la *Voix de Déprez ou le Sirop musical, vaudeville en un tout petit acte*, Paris, 1838, in-8° de 16 pages ; mais il nous paraît probable que cette production n'est pas plus de lui que les trois dont nous venons de parler. Odry est mort à Paris en 1853. Z.

ŒCOLAMPADE (Jean) naquit en 1482 à Weinsberg, dans la Franconie, d'une famille originaire de Bâle. Son véritable nom était *Haussehein*, qui signifie *lumière domestique*. Il le changea, suivant la coutume des savants de ce temps-là, pour celui d'*Œcolampade*, qui a la même signification en grec. Ses parents le destinèrent d'abord au commerce, puis à la jurisprudence ; mais son penchant pour la théologie l'emporta. Après ses cours ordinaires en diverses académies de l'Allemagne, il alla étudier le grec à Stuttgard, sous Reuchlin, et y joignit l'étude de l'hébreu. Il exerçait avec succès le ministère de la prédication dans sa patrie lorsque Capiton, qu'il avait connu familièrement à l'université de Heidelberg, le fit venir en 1515 à Bâle, où il se lia étroitement avec Erasme, qui en tira de grands secours pour l'édition de ses *Notes* sur le N. T. L'amour de la retraite et le désir de suivre plus librement sa passion pour l'étude le conduisirent dans le monastère d'Alton-Munster, de l'ordre de Ste-Brigitte, près d'Augsbourg. Ce genre de vie lui plut assez. Il y prononça ses vœux : mais le goût qu'il avait contracté pour les nouvelles opinions ne lui permit pas d'y prolonger beaucoup son séjour. Au sortir du cloître, il se rendit au château d'Ebernbourg, en Alsace, où il passa deux ans, et y traduisit en latin quelques ouvrages de St-Jean Chrysostome. En 1522, il alla se fixer à Bâle, où il obtint une chaire de théologie, puis une cure. Ses sermons, écrits avec plus de goût qu'il n'y en avait communément alors, et dans lesquels il attaquait ouvertement le culte et les dogmes de la foi catholique, contribuèrent beaucoup à y faire triompher la réforme ; enfin il en prit tout à fait la livrée, en se mariant, comme les autres chefs des différentes sectes qui désolaient alors l'Eglise. Erasme, son ancien ami, qui se plaignait de ne plus trouver en lui la même candeur depuis qu'il était devenu homme de parti, le railla sur ce mariage : « Tous ces « grands mouvements, lui écrivit-il, aboutissent « à défroquer quelques moines et à marier quel- « ques prêtres. La réforme n'est qu'un drame « tragi-comique dont l'exposition est imposante, « le nœud sanglant et le dénoûment heureux. « Tout finit par un mariage. » Il entra dans la grande querelle entre Luther et Carlostad, et publia en 1525 un traité *De vero intellectu verborum : Hoc est corpus meum*, où il se déclare pour Zwingle, contre l'apôtre de la Saxe, ce qui l'engagea dans une guerre de plume vive et longue, où les deux partis, après s'être dit beaucoup d'injures, terminèrent leurs disputes à Marpourg par une confession de foi commune qui fut la base de la paix entre les uns et les autres, sans proscrire ni changer leurs sentiments respectifs. Œcolampade était lieutenant de Zwingle, comme Mélanchthon l'était de Luther ; chacun de ces lieutenants avait plus de modération et de sagesse que son chef : ils étaient amis, et ils auraient désiré que leurs maîtres le fussent ; mais Luther ne voulait point d'égal, ni Zwingle de supérieur. C'était beaucoup de les avoir amenés à un accord politique, quoique fondé sur des termes équivoques qui ne tardèrent pas à faire reprendre les armes théologiques. Tout le reste de la vie d'Œcolampade fut employé à prêcher, à enseigner, à écrire et à disputer. Il parut en 1526, à la tête des ministres de son parti, aux conférences de Bade, contre Eckius, qui était le chef des théologiens romains. Chacun s'en attribua l'avantage, comme à l'ordinaire. Il assista deux ans après avec Bucer, Capiton et Zwingle, à celles de Berne, où, de la part des catholiques, il ne se trouva guère que quelques moines ennuyés de leur froc, quelques prêtres fatigués de la loi du célibat,

Digitized by Google

qui disputèrent pour la forme et finirent par suivre le torrent qui les entraînait dans le parti des sacramentaires. Il eut le même succès, en 1529, aux conférences de Bâle contre les anabaptistes, dont quelques-uns passèrent sous les étendards du réformateur de la Suisse, et les autres furent bannis par les magistrats. Enfin Œcolampade, épuisé de travaux, mourut le 1er décembre 1531 de la douleur que lui causaient les tristes fruits de la réforme selon quelques-uns, mais réellement d'un *anthrax* à l'os sacrum (1). Ses disciples, témoins de ses derniers moments, lui donnent néanmoins une mort douce et tranquille, au milieu des sentiments de la plus pieuse résignation. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, remplis de controverses, et qui n'offrent rien d'important. C'était un homme pacifique et de bonnes mœurs. Erasme dit pourtant qu'après qu'il eut embrassé la réforme, son nom devint si odieux, que les imprimeurs ne voulurent plus le laisser paraître à la tête des écrits qu'il publiait, parce que ce nom était capable de nuire à la vente d'un livre. Les théologiens de Paris l'ayant accusé d'avoir corrompu exprès plusieurs passages dans ses traductions de quelques ouvrages de St-Chrysostome, il fut réglé, dans une assemblée de prélats et de théologiens, qu'on n'imprimerait plus aucun ouvrage de théologie s'il n'avait été examiné auparavant par des théologiens choisis pour cela. Voyez sa Vie par Wolfgang Capiton, dans le recueil de Fichard (*Vitæ viror. erud.*, etc., Francfort, 1536, in-4°, p. 101), et l'*Athenæ Rauricæ*, p. 12. Sa Vie a aussi été écrite en français, Lyon, 1562, in-12; et en allemand, par Hess, Zurich, 1793, in-8°. Ses *Lettres* ont été publiées avec des notes historiques, etc., par Ch. Buttinghausen, 1777, in-8°. T—n.

ŒCONOMOS (Constantin), théologien et littérateur grec, né le 8 septembre 1780 à Tzaritsani dans la Thessalie, mort à Athènes le 8 mars 1857. Fils de Cyriaque, protopope et économe de Tzaritsani, il reçut sa première instruction de son père, patriote éclairé et savant. Après avoir fait ses études théologiques au couvent du mont Athos, Constantin, qui avait commencé à prêcher dès l'âge de douze ans, fut ordonné prêtre en 1801. A la mort de son père, en 1803, il hérita de sa cure et de ses titres civils et ecclésiastiques, et prit dès lors le nom qui est devenu son nom de famille. Compromis dans le mouvement insurrectionnel de Blacabas en 1806, il fut incarcéré par le fameux Ali-Pacha de Janina, qui ne le relâcha que contre une forte rançon. Nommé exarque, puis vicaire de l'archevêché de Salonique en 1807 par le patriarche de Constantinople, il échangea deux ans après cette dignité contre les fonctions de professeur de grec ancien et de rhétorique au gymnase hellénique de Smyrne, restauré sous les auspices de Rizos Neroulos. Œconomos y forma pendant dix ans une partie de la génération qui accomplit la révolution grecque. L'archevêque de Smyrne ayant trouvé des allusions à sa personne dans quelques-uns des sermons d'Œconomos, celui-ci dut quitter cette position, en même temps que le gymnase lui-même fut fermé par ordre de la Porte. Appelé en 1820 à Constantinople comme prédicateur général œcuménique, il vit sa carrière arrêtée net par l'explosion de la révolution hellénique. Réfugié à Odessa, il y prononça le remarquable Eloge funèbre du patriarche Grégoire, première victime des colères du Grand Seigneur. Il se rendit de là à St-Pétersbourg, où il obtint la permission de prêcher dans toutes les églises, et où il resta jusqu'à l'avénement du roi Othon. Après avoir parcouru l'Allemagne et l'Italie, il se fixa à Athènes en 1835 pour le reste de ses jours. Le P. Œconomos a laissé : 1° *Catéchisme, ou Enseignement orthodoxe de la foi chrétienne*, Vienne, 1813, in-8°; 2° *Cours des belles-lettres*, renfermant une *poétique* remarquable, ibid., 1816, in-8°; 3° *Rhétorique*, en 3 livres, ibid., 1818; 4° *Oraison funèbre du patriarche Grégoire*, St-Pétersbourg, 1822, in-8°; 5° *Elégie sur la mort de l'empereur Alexandre Ier*, ibid., 1825; 6° *Essai sur les rapports des langues russe et hellénique*, en grec et russe, ibid., 1828, 3 vol.; 7° *De la vraie prononciation de la langue grecque*, ibid., 1830; 8° *Encyclopédie des sciences grammaticales*, en 4 livres; 9° *Recueil de discours, homélies, sermons, panégyriques*, etc., Berlin, 1833; 10° *Sur les trois degrés du sacerdoce dans l'Eglise*, Nauplie, 1837; 11° *De la version des Septante*, 11 vol. in-8°, Athènes, 1843-1850 (œuvre capitale sous tous les rapports); 12° *Sermons funèbres* (dans lesquels se trouvent ceux des frères Zozimas (1842), Kolokotronis (1843), etc.); 13° *Contre la diffusion de la Bible dans la langue grecque moderne*, ibid., 1844. Œconomos combat dans cet écrit pour la conservation de la Bible, tant du Nouveau Testament que de l'Ancien Testament, dans l'ancien grec. Il aurait même voulu faire de cet idiome la langue nationale grecque. Du reste, il écrivit lui-même dans un style archaïque, en se servant des formes grammaticales et syntaxiques de l'ancien grec, de manière à se rendre incompréhensible aux gens non lettrés. Il a cependant dérogé à cette manière archaïque dans ses sermons et discours. En fait de théologie, il était très-orthodoxe. Dans la question de civilisation, Œconomos s'opposait à la transplantation sur le sol hellénique des éléments de culture des Etats modernes de l'Europe. 14° *Edition des Amphilochiques de Photius*, ouvrage posthume, Athènes, 1856. Il a laissé en outre des traités inédits *sur les monastères grecs, sur l'histoire de l'école de*

(1) Simon Grynæus, qui ne le quitta point dans sa maladie, en a décrit toutes les circonstances dans une Notice qu'il mit en tête du commentaire d'Œcolampade sur Ezéchiel, dont il fut éditeur, Strasbourg, 1531, in-4°.

Digitized by Google

Smyrne, etc. Schinas a publié un Sermon à son souvenir, Athènes, 1857. R—L—N.

ŒDER (Georges-Louis), médecin botaniste, né en 1728 à Anspach, fit ses études à Gœttingue, sous le célèbre Haller, qui distingua son mérite. Il exerça d'abord la médecine à Sleswig; ensuite, sur la recommandation de son ancien maître, il fut appelé à Copenhague en 1752 et obtint la chaire de botanique. Il entreprit plusieurs voyages dans les provinces du Danemarck et de la Norvége pour bien connaître les plantes de ces deux royaumes. Le fruit de ses excursions fut le bel ouvrage intitulé *Flora Danica*, dont la première livraison parut en 1763. Durant ses courses, Œder ne s'était pas seulement occupé de l'étude des végétaux; il avait aussi fixé son attention sur l'économie politique et les finances, objets qui plus tard l'enlevèrent à la botanique. Un mémoire sur l'état civil et politique des paysans, qu'il publia en 1769, et qui, deux ans après, fut suivi d'un supplément, renfermait des vérités qui n'avaient pas encore été énoncées en Danemarck avec autant de force et de chaleur. Il s'attira ainsi la haine des propriétaires de terres qui avaient des serfs; en revanche, il gagna l'estime d'hommes d'Etat dont le suffrage le dédommagea bien du mécontentement manifesté par des particuliers égoïstes. Le comte de Bernstorf consulta souvent Œder sur des matières d'administration. La botanique le perdit en 1770 : il fut d'abord chargé de surveiller les essais d'inoculation d'épizootie; on lui confia aussi d'autres commissions. Struensée, en arrivant au pouvoir, lui accorda sa confiance : il fut nommé conseiller des finances et président du conseil des revenus de Norvége. A la chute de Struensée, Œder, que l'on cherchait à éloigner de Copenhague, fut désigné pour bailli de l'évêché de Bergen; il refusa : on voulut l'envoyer occuper le même emploi à Drontheim; il n'en put jouir, par des motifs qui ne dépendaient pas de lui. Ses ennemis, pour ne pas l'avoir trop près d'eux, lui firent donner la place de bailli à Oldenbourg. Il avait par goût abandonné la médecine pour les finances; il fut ensuite obligé de devenir législe. « Si l'emploi « de surintendant ecclésiastique à Oldenbourg « eût été vacant, disait-il en riant, on eût pu « tout aussi bien me le conférer. » Etant à Copenhague, il avait conçu le projet d'une caisse de secours pour les veuves; il eut le plaisir de le voir mettre à exécution à Hambourg, et l'introduisit dans son bailliage. Doué d'une activité extraordinaire, il entreprit le cadastre général du duché d'Oldenbourg : les immenses détails de cette opération l'empêchèrent d'en voir la fin. Il mourut le 28 octobre 1791. On a de lui : 1° (en danois) *Notice sur la publication de la Flore de Danemarck*, Copenhague, 1761, in-fol.; 2° (en latin) *Index plantarum in systemate Linnæi*, Copenhague, 1761, in-8°; 3° *Icones plantarum quæ in regnis Daniæ et Norvegiæ, et in ducatibus Slesvici et Holsatiæ, etc., sponte nascuntur, ad illustrandum opus cui titulus Flora Danica jussu regio susceptum*, Copenhague, 1762-1814, 9 vol. in-fol., avec fig. Ce bel ouvrage, connu sous le nom de *Flora Danica*, contient mille six cent vingt figures de plantes : elles sont dessinées avec beaucoup d'exactitude et d'élégance, mais ne sont point distribuées systématiquement, ce qui rend les recherches difficiles. En tête de chaque fascicule se trouve une indication des plantes qu'il renferme, désignées d'après le Pinax de Bauhin; le nom linnéen ne figure que vers la fin de la synonymie. Muller aida Œder dans la publication du 3° volume; ensuite il en fut seul chargé pour le 4° et le 5° volume, mais il ne fit pas si bien que lui : Wahl, puis Horneman succédèrent à Muller. La science doit beaucoup à Œder, tant pour les nouvelles espèces qu'il a signalées que pour l'examen soigneux de celles qui avaient déjà été décrites. 4° *Elementa botanica*, Copenhague, 1762-1764, 2 vol. in-8°, excellent livre qui traite des principes généraux de la botanique, les explique avec beaucoup de clarté, donne une idée des différents systèmes, en établit un et finit par offrir l'histoire de la science. Il parut aussi en allemand, ibid., mêmes années, et fut traduit en danois, 1764-1766, 2 vol. Il a été adopté dans plusieurs universités pour base des cours publics. 5° *Nomenclator botanicus*, ibid., 1769, in-8°; 6° *Enumeratio plantarum Floræ Danicæ*, ibid., 1770, in-8°. Œder, voulant faciliter la connaissance de plantes contenues dans ses fascicules de figures, publia ce premier volume, qui renferme la cryptogamie; il promit à la fin d'un avertissement très-succinct de faire paraître le reste de l'ouvrage dans le courant de l'année. La politique nous en a privés, et l'on doit le regretter. Ce livre fut aussi publié en allemand, ibid., même année. 7° (en allemand) *Figures des plantes qui croissent naturellement dans les royaumes de Danemarck et de Norvége*, ibid., 1766, 1 vol. in-fol.; 8° *Réflexions sur cette question : Comment peut-on rendre les paysans libres et propriétaires?* Francfort et Leipsick, 1769, in-8°. La suite de cet opuscule parut en 1771. Œder démontre que l'intérêt bien entendu de l'Etat demande l'affranchissement des paysans et veut qu'ils puissent acquérir des propriétés. Il allègue à l'appui de son opinion l'exemple des contrées où ils jouissent de ce droit. Dix-neuf ans plus tard, le roi de Danemarck, qui tenait les rênes du gouvernement durant l'infirmité mentale de son père, prouva, par l'ordonnance qu'il rendit d'après les conseils du comte Bernstorf, qu'il avait approuvé le livre d'Œder. Les deux parties furent réimprimées, Altona, 1786, in-8°. 9° *Raisonnements sur la caisse des veuves*, Copenhague, 1771, in-8°; traduit en danois, avec des additions de l'auteur, ibid., 1772; 10° *Œderiana*, Sleswig et Leipsick, 1792, 1 vol. in-8°. C'est un recueil de divers opuscules, les uns inédits, les autres déjà impri-

Digitized by Google

més. 11° Beaucoup de mémoires insérés dans les recueils allemands et danois, et parmi lesquels on remarque : *Sur l'inoculation de l'épizootie*, 1776 ; — *Méthode pour mesurer la surface des terres*, 1777 ; — *Notice sur le commerce de la ville et de l'évêché de Drontheim*, 1778 ; — *Théorie des caisses de veuves et des établissements de secours en général*, 1779 ; — *Sur la population des pays d'Oldenbourg et d'Osnabruck*, 1780 ; — *Sur les rentes viagères*, 1782 et 1784 ; — *Sur le papier-monnaie*, 1787 ; — *Sur les banques et les monnaies*, 1788 ; — *Notice sur le cadastre du duché d'Oldenbourg*, 1788 ; — *Mémoires relatifs au dénombrement des Etats danois en Europe*, 1789. Linné, pour reconnaître les services rendus à la botanique par Œder, a nommé *Œdera* un genre de plantes vivaces du cap de Bonne-Espérance de l'ordre des flosculeuses ou de la famille des corymbifères. — Œder (Georges-Louis), père du précédent, né en 1694 dans un village du pays d'Anspach, fut docteur en théologie et surintendant à Feuchtwangen, où il mourut le 24 avril 1760. On a de lui un grand nombre de dissertations sur des sujets de controverse, en latin, ainsi que des sermons et des opuscules sur la théologie et la philosophie, en allemand ; il prenait quelquefois dans ses écrits les noms de *Sincerus pistophilus*. On remarque parmi les ouvrages qu'il a fait paraître : 1° une lettre (en latin) pour établir la réalité de l'histoire de la papesse Jeanne, Swabach, 1735, in-8° ; 2° *Catechesis Racoviensis, seu liber Socinianorum primarius, ad fidem editionis* 1609, *recensuit, socinianam vero impietatem, et hoc libro traditam, et a recentioribus assertam, accurate profligavit*, Nuremberg, 1738, grand in-8°. Ce catéchisme de Rackaw, regardé comme contenant la doctrine des sociniens, était un livre très-rare. E—s.

ŒDMANN (Samuel), théologien et naturaliste suédois, né en 1750 à Wexioe, petit-fils d'un prévôt ecclésiastique qui avait marié ses sept filles à autant de membres du clergé, fut élevé d'abord par son grand-père, et envoyé en 1768 à l'université d'Upsal pour étudier la philosophie et la théologie, auxquelles il joignit par goût la botanique et la zoologie, qui lui furent enseignées par le célèbre Linné. Ces études ne le menèrent pourtant d'abord qu'à la place de maître d'école de village, qu'il garda pendant seize ans, et dans laquelle ses distractions furent des observations d'histoire naturelle qu'il communiqua ensuite à l'académie des sciences de Stockholm, ainsi qu'à la société scientifique d'Upsal ; on les trouve insérées dans les Recueils des mémoires de ces deux corps savants. Il traduisit aussi un grand nombre de relations de voyages, et de là il fut amené à rechercher quelles étaient les mœurs des peuples dont il est parlé dans la Bible. Il finit par devenir un commentateur zélé de l'Ecriture sainte. Une maladie, singulière par ses effets, le força pour quelque temps de suspendre ses travaux : c'était une fièvre chronique qui, après l'avoir tenu d'abord longtemps enfermé, venait le reprendre chaque fois qu'il s'exposait au grand air. Il en résulta chez lui une telle sensibilité ou une telle peur de l'air du dehors qu'il ne quitta plus sa chambre ni même son lit ; encore fallait-il entretenir dans cette chambre constamment une chaleur d'au moins 26° du thermomètre centigrade, et l'on était obligé de chauffer tous les objets apportés du dehors qu'il devait toucher. Ce fut une grande affaire que de le transporter, lorsqu'en 1790 il fut nommé professeur de théologie à Upsal, puis pasteur de Vieil-Upsal. Enveloppé de couvertures, malgré la chaleur de l'été, il fut porté dans la cabine d'un bateau et n'en sortit qu'au moment du débarquement. Il se montra une seule fois à ses paroissiens pour prêcher, puis il vint se remettre au lit pour ne plus le quitter. Ce fut dans son lit qu'il fit ses cours de théologie, qu'il composa ses ouvrages et qu'il prit part aux travaux des commissions chargées de la rédaction d'un catéchisme, d'un rituel, d'un livre de cantiques et de la traduction de la Bible. Sa chambre à coucher était le rendez-vous des savants du pays et de l'étranger ; on y exécuta même des oratorios dont il avait composé le texte. Un incendie qui éclata dans l'hiver de 1809 donna de vives inquiétudes à sa famille et à ses amis. Ce fut en vain qu'on lui représenta la nécessité de fuir le danger ; il refusa constamment de quitter son lit, disant que, s'il fallait périr, il aimait mieux que ce fût par le feu, son ami, que par l'air froid, son ennemi mortel ; heureusement l'incendie fut arrêté dans ses progrès. Œdmann mourut le 2 octobre 1829, laissant une fille sourde-muette. Il a publié un grand nombre d'ouvrages en suédois. Les principaux sont : *Dictionnaire géographique pour le Nouveau Testament ; Essai sur l'Apocalypse*, tendant à prouver que les prophéties qui y sont contenues ne se rapportent qu'à la destruction de Jérusalem par les Romains ; des *Essais sur les écrits du Nouveau Testament ;* une traduction de l'Evangile de St-Matthieu, qu'il publia seul en 1814, ne pouvant s'entendre avec les autres membres de la commission chargée de ce travail. Tous ces écrits annoncent une grande érudition et un haut degré de sagacité critique. On fait peu de cas en Suède de ses cantiques et des sermons qu'il composa, sans les débiter, pour un petit séminaire qu'il avait fondé et qui n'eut pas de durée. On a publié après sa mort ses *Souvenirs de la maison paternelle*, ouvrage dans lequel il peint d'une manière assez attrayante les mœurs patriarcales du pastorat de Wieslanda, qui était celui de son grand-père, et où les membres de cette famille s'étaient succédé de père en fils depuis le 16° siècle. Voyez *Conversations-Lexicon der neuesten Zeit und Litteratur*, t. 3, art. *Œdmann*. D—G.

Digitized by Google

ŒFELS (André-Félix d'), en latin *Evelius*, historien, naquit en 1706 à Munich, d'une famille noble et ancienne, mais déchue par une suite de circonstances malheureuses. Il mérite une place parmi les savants précoces, puisqu'à l'âge de seize ans il publia en latin des Remarques critiques sur l'histoire de Bavière et un Essai sur les savants qu'a produits cette contrée. Œfels commença ses études à Ingolstadt, et les termina à Louvain, où sa passion pour les livres le fit désigner adjoint au bibliothécaire de l'université. Après avoir achevé ses cours, il visita la France, les Pays-Bas et l'Allemagne, notant partout les objets les plus dignes de remarque. De retour à Munich, il fut chargé de l'éducation des jeunes princes Maximilien et Clément, et acquit la confiance de ses augustes élèves, surtout du prince Clément, qui le nomma dans la suite son secrétaire et ne cessa de le combler des marques du plus tendre attachement. Œfels obtint en 1746 la place de conservateur en chef de la bibliothèque électorale, et ce ne fut point pour lui un emploi purement lucratif; car il s'empressa de tirer les livres de la poussière où ses prédécesseurs les avaient laissés, en dressa le catalogue et mit le public à même de jouir des trésors littéraires dont on avait été longtemps privé. Il fut nommé en 1759 membre de l'académie des sciences de Munich, se montra fort assidu à ses séances et y lut plusieurs dissertations insérées dans le Recueil de cette compagnie. Au milieu de ses travaux littéraires et scientifiques, il trouvait encore le loisir de donner ses soins à quelques jeunes gens qu'il se faisait un plaisir d'initier dans la connaissance des langues, de l'histoire et de la diplomatique. Œfels fut enlevé aux lettres le 24 février 1780. C'est lui qui est l'éditeur du recueil intitulé *Rerum Boicarum scriptores nusquam antehac editi; ex membranis et chartis vetustis collecti*, Augsbourg, 1763, 2 vol. in-fol. On trouvera la liste des auteurs dont se compose cette précieuse collection dans la *Méthode pour étudier l'histoire*, par Lenglet-Dufresnoy, t. 11, p. 254-260. Œfels a laissé en manuscrit une suite à ce recueil, qui n'a point paru, et d'autres collections sur l'histoire de la Bavière. Les titres de ses ouvrages inédits prouvent un goût singulier pour la partie anecdotique de l'histoire littéraire. On y remarque : *Furiæ jugales* (ou Histoire des savants qui ont eu de méchantes femmes); *Charites pronubæ virorum doctorum* (c'est le pendant du précédent); *Musæ ebriæ; Amores furtivi virorum eruditorum; Musæ mendicantes; De eruditis cæcis et mente captis; De eruditis deformibus, sive Nosocomium doctum*, etc. Il a aussi laissé en manuscrit un *Niceroniana*, un *Drexeliana*, un *Peutingeriana*, un *Œfeliana*, etc. On peut consulter pour plus de détails son éloge (en allemand) par Vacchiery, Munich, 1781, in-4°, et l'*Historische Litteratur* de Meusel, t. 2, p. 139-150. W—s.

ŒHLENSCHLÆGER ou en danois ŒHLENSLÆGER (Adam-Gottlob), le plus grand poëte danois, et qui brille en outre au second rang sur le Parnasse dramatique allemand, naquit le 14 novembre 1779 à Vesterbro, faubourg de Copenhague. Son père, né Sleswikois, était organiste comme celui de Jean-Paul et régisseur du domaine royal de Frédériksberg. Dès l'âge de douze à seize ans, le jeune Œhlenschlæger fréquenta l'école usuelle de son ressort. Il y apprit passablement le latin et le grec; mais le soir, à peine de retour de l'école, il se mit à lire les contes bleus et les récits héroïques du Nord. Ces lectures romanesques, interrompues par les jeux et les courses dans le *Sændermark*, ou parc réservé, et dans les vastes labyrinthes du château de Frédériksberg, où il passait de longues journées à regarder les portraits des rois et des héros de son pays, développaient sa précoce imagination. Il avait à peine dix ans que, lorsqu'il était à court de livres, il y suppléait par ses inventions; il se racontait à lui-même toutes sortes d'histoires extraordinaires, dont il était presque toujours le héros. Une autrefois il composait des psaumes, et il s'exaltait en se faisant missionnaire et prêchant l'Evangile à des hordes anthropophages qui aiguisaient leurs dents pour le dévorer. Quand il se sentait d'humeur moins vagabonde, un de ses plaisirs était de se glisser dans la chapelle, et, montant en chaire, de débiter à une foule imaginaire quelque sermon pathétique qui ne faisait fondre en larmes que lui-même. Comme son père, assez pauvre, eut de la peine à pourvoir aux frais de garde-robe de son jeune fils, et dut acheter à bas prix d'un valet de cour la défroque usée de ses maîtres, entremêlée de quelques nippes d'antichambre, le jeune Œhlenschlæger, avec son habillement, n'était mis comme personne. Il avait un justaucorps de roi sur un gilet de livrée, des pelisses de hussard, des culottes de princesse. Il faisait ainsi disparate dans l'école, parmi ses condisciples, et, étant pris pour un homme à part, il finit par se prendre lui-même comme tel. Il se mit à composer de petits drames gais ou sérieux, à trois rôles seulement, qu'il joua dans le château avec ses frères et sœurs, ou dans le lycée avec ses condisciples. Un jour même il lui échappa, au milieu de ses compagnons de lycée, cette saillie : « Je ferai sortir la poésie danoise de « la léthargie où elle est plongée depuis la « mort d'Ewald. » Par l'intermédiaire de Rahbek, il sollicita et obtint en 1797 un engagement de Rosnig, directeur du grand théâtre de Copenhague. Malgré toute la bonne volonté de ses protecteurs, Œhlenschlæger, qui attaqua de suite les rôles les plus sinueux et les plus savants, tels que celui d'Hamlet, échoua dans sa carrière d'acteur. En 1799, il quitta le théâtre sur les conseils d'Œrsted, alors professeur et qui fut plus tard le ministre d'Etat de 1848, et se mit à étudier le droit. Il fut fiancé peu après à la fille du

Digitized by Google

conseiller Heger, qui l'encouragea dans sa nouvelle détermination. Mais rien n'y fit. Après avoir subi en 1800 l'examen juridique du premier degré, Œhlenschlæger reprit, aidé d'un vieil antiquaire nommé Arndt, ses études de mythologie et d'histoire scandinaves. En 1801, il reçut un accessit pour son *Mémoire sur l'importance poétique de la mythologie scandinave, comparée à la mythologie grecque*. A cette époque se place aussi l'attaque des flottes combinées anglaises de Nelson et de Parker contre Copenhague, occasion à laquelle le jeune lauréat s'enrôla dans le corps des étudiants volontaires, le 2 avril 1801. Dès lors il se mit à publier des traductions de langues étrangères, de petits drames, d'almanachs, etc. Après la traduction de *Gœtz de Berlichingen* de Gœthe, il fit imprimer en 1803 un volume de poésies, qui renfermait une demi-douzaine de ballades danoises dans des octaves italiennes et des imitations de divers poëtes modernes. La seconde édition de ces poésies, en 2 volumes, Copenhague, 1805, contenait deux ouvrages assez remarquables et qui dénotent déjà les tendances variées de son esprit. L'un fut la *Vaulundur's Saga*, dans laquelle il prêcha la renaissance de l'antique poésie scandinave, tandis que l'autre est son célèbre conte dramatique d'*Alaëddin, ou la Lampe merveilleuse*, tiré des *Mille et une Nuits*. Le bruit que firent ses poëmes, dont nous apprécierons plus loin la valeur, attira sur lui l'attention du comte Schimmelmann, ministre et mécène danois, qui lui fit obtenir une pension du gouvernement pour le mettre en état de parcourir les pays étrangers. En 1805, il visita successivement Halle, Dresde, Berlin et Weimar, se liant partout avec les écrivains les plus éminents, surtout avec Jean-Paul, Tieck et Gœthe. Schleiermacher lui fit connaître le trimètre et l'anapeste allemands, dans lesquels Œhlenschlæger traduisit à la suite la plupart de ses drames, au fur et à mesure de leur apparition dans l'original danois. Ce fut à force de lire et de relire son *Aladin*, et plus tard son *Hakon Jarl*, à Halle et à Berlin, devant les célébrités de ces deux villes, en traduisant ces drames à livre ouvert en allemand, qu'Œhlenschlæger se familiarisa à ce degré éminent avec sa nouvelle langue d'adoption. La fréquentation des leçons philosophiques de Fichte, Schelling et autres, exerça également une grande influence sur lui. A quelque temps de là, il était à Paris, où, installé dans l'hôtel de Nantes, dont l'informe pyramide se dressait encore, il y a quelques années, à l'encoignure du Carrousel, et ensuite dans celui des Quinze-Vingts, il acheva, sur des sujets nationaux, trois de ses plus nobles tragédies, *Hakon Jarl*, *Palnatoke* et *Axel et Valborg*. De cette époque datent ses démêlés avec un de ses compatriotes, poëte comme lui, Jens Baggesen, qui, d'abord ami d'Œhlenschlæger par nécessité et par intérêt, en devint bientôt l'ennemi et le détracteur le plus acharné. A court d'argent, parce que le gouvernement danois, empêché par les éclaireurs anglais, n'avait pu lui envoyer des subsides, Œhlenschlæger alla à Tubingue, où il s'adressa à Cotta, qui lui acheta contre de gros honoraires ses ouvrages dramatiques traduits en allemand. Remis à flot, il se rendit à l'invitation que lui avait faite madame de Staël d'aller la voir à Coppet. Il y trouva Auguste-Guillaume de Schlegel, Benjamin Constant, Bonstetten, Sismondi et Zacharie Werner, créateur du drame de la fatalité. Après quelques démêlés avec ce dernier, le trop sensible poëte s'en alla voir l'Italie, où il acheva deux nouveaux drames, savoir : *Corrége*, un de ses bijoux, et *Hagbarth et Signa*. Etant de retour à Copenhague en 1809, il y fut chargé de la direction du théâtre royal; mais, l'année suivante, le 21 septembre, il fut nommé professeur extraordinaire d'esthétique à l'université, chaire dont il devint titulaire en 1827. Les leçons qu'il y fit ont été toujours très-fréquentées, à cause du merveilleux talent d'exposition que possédait Œhlenschlæger. Il les interrompit par de fréquents voyages à l'étranger, comme en Allemagne et en France, dans l'an 1817, avec le baron de Bertuch; en Suède, en 1829; à Berlin, en 1831; en Norvége, en 1833 et 1843, en Allemagne, et de là à Paris, en 1844, d'où il revint en Danemarck au mois de mai 1845, et enfin en 1847 en Suède. Chevalier du Danebrog en 1815, il reçut les ordres suédois de l'Etoile polaire et de St-Olaf en 1829, puis des ordres prussiens et belges, ainsi que la croix de la Légion d'honneur en 1844 et en 1845. Membre de toutes les académies et sociétés littéraires scandinaves, il avait été de plus recteur de l'université de Copenhague de 1831 à 1832, et de 1846 à 1847. Secrétaire du consistoire ecclésiastique depuis 1828, il reçut en outre les titres de conseiller d'Etat en 1839, de conseiller de conférence en 1848 et la grand-croix du Danebrog en 1849. Depuis son retour en Danemarck en 1809, Œhlenschlæger, homme d'une fécondité extraordinaire, égalée dans les temps modernes par Gœthe seul et quelques autres écrivains, n'a pas cessé de rédiger des ouvrages de toute sorte, drames, tragédies, comédies, opéras, épopées, ballades, romances, idylles, cantates, oraisons et chants funèbres, épithalames, prologues, allégories, mémoires historiques et esthétiques, esquisses biographiques, avec sa propre autobiographie : tout s'y trouve, à côté de nombreuses traductions de l'islandais, suédois, anglais, français et italien en danois, tandis qu'il a traduit lui-même la plupart de ses ouvrages danois dans la langue allemande. En 1810, il s'était marié avec sa fiancée Christine-Georgine-Elisabeth Heger, fille du conseiller de conférence et qui lui avait gardé la foi promise pendant douze ans. Il en eut plusieurs enfants, parmi lesquels une fille

Digitized by Google

chérie, Charlotte, mariée Phister, lui fut enlevée à l'âge de 20 ans. Il lui avait fait ériger un beau monument dans le cimetière. Œhlenschlæger lui-même mourut le 20 janvier 1850. Aussitôt un deuil national fut annoncé pour huit jours, pendant lesquels les spectacles de Copenhague furent suspendus et toutes les réjouissances publiques interdites; la stalle qu'il avait coutume d'occuper au grand théâtre resta vide et enveloppée de crêpe pendant six mois. Le 26 janvier, à midi, eurent lieu ses obsèques dans la cathédrale de Copenhague, où le cercueil avait été transporté la nuit. La vaste église était entièrement tendue de noir et éclairée par des milliers de lampes de porcelaine blanche. Au centre de la nef se dressait un gigantesque catafalque, supportant la bière, sur laquelle étaient placées deux couronnes de lauriers, une lyre et une harpe d'argent. Les artistes de l'Opéra exécutèrent une messe de *Requiem*. Le docteur Mynster, évêque protestant de Seeland, prononça l'oraison funèbre. A une heure et demie, le convoi se mit en marche pour l'église de Frédériksberg, où se trouve la sépulture de la famille Œhlenschlæger. Le convoi, le plus nombreux qu'on ait jamais vu à Copenhague, se composait de plus de vingt mille personnes, formant à peu près le sixième de la population. On y remarquait le prince royal, les aides de camp du roi, les généraux, le conseil entier des ministres, tout le clergé, tous les corps des arts et métiers avec leurs bannières. Le cercueil était porté à bras par la jeunesse des écoles. Les rues et toute la route jusqu'à Frédériksberg étaient sablées comme des allées de parc et jonchées de verdure. La façade d'un grand nombre de maisons était ornée de draperies de deuil frangées d'argent. A Frédériksberg, le cortége s'arrêta devant la résidence royale, où le grand homme avait passé son enfance, et, après un hymne d'adieu entonné par la société philharmonique, l'illustre défunt fut déposé dans le tombeau de ses pères. Le Danemarck ne s'en est pas tenu à ces honneurs royaux, rendus à son grand poète. Des fêtes de souvenir furent instituées par les diverses classes de la société, parmi lesquelles la première des étudiants eut lieu le 3 juin 1850. Une médaille commémorative a été gravée par Conradsen en 1852. On adopta également le projet de lui ériger un monument. Son portrait, dessiné par Riepenhausen, avait déjà été gravé pour la première fois en 1812 par A. Flint; son buste fut modelé par Quitschreiber et par Kroln en 1829, par Barsugli en 1839, par Thorwaldsen en 1840 et par Muhle en 1844, et sa statuette enfin en 1850 par le sculpteur Hansen. — Œhlenschlæger n'est d'aucune école particulière : il est de toutes les écoles possibles, sans être pourtant éclectique. Dans la littérature danoise, il procède d'Ewald, mort en 1781, qui était à la fois le Klopstock, le Milton et le Shakspeare du Danemarck, et le fondateur de l'ode et de la tragédie nationales. Dans ses comédies, qui n'ont pas été toutes traduites en allemand, Œhlenschlæger marche sur les pas de Wessel et Holberg. Mais tout Danois qu'il était, le frottement avec la littérature et la philosophie germanique a rempli toutes ses productions d'éléments allemands; il y a chez lui du Schiller, du Gœthe, du Lessing, quelquefois du Wieland, du Zacharias Werner et même aussi du Kotzebue. C'est dans la même pièce qu'il peut lui arriver de friser à la fois tous ces auteurs. Il rappelle Corneille, tandis que, quelques scènes plus loin, il exhale les parfums musqués de Dorat. Il approche Shakspeare en ménageant des scènes grotesques à côté de scènes sublimes. C'est le demi-romantisme de Steffens, Zschokke, Kind, etc. Il a su admirablement choisir des sujets grandioses en eux-mêmes; mais il n'est pas toujours parvenu à soutenir ses personnages sur la même hauteur. Œhlenschlæger arrange et combine avec art les éléments d'une action, mais il ne la crée pas. Voulant transporter sur la scène moderne les dieux du Nord, les héros de l'Edda et les guerriers scandinaves du moyen âge, il a affaibli, quelquefois même affadi ces caractères de fer et de glace. On dirait d'un glacier qui se fond au soleil, en s'irisant de ses couleurs. En revanche, il y a chez lui une extrême délicatesse de cœur, une grâce exquise de mélancolie. Ceux qui connaissaient Œhlenschlæger veulent retrouver son caractère d'homme dans le caractère de ses ouvrages. A côté de sentiments mâles et héroïques, il lui était resté des idées en deçà de l'adolescence. Il y a chez lui des inventions d'une simplicité trop simple. Son style se ressent également de cette disposition. Il est en général pur et élégant, mais quelquefois un peu lâche et d'une abondance qui touche à la diffusion. Il ne sait pas se condenser. Il est riche d'une richesse qui s'éparpille et se dépense en paillettes. Un des plus récents historiens de la littérature moderne allemande, Hillebrand, refuse à Œhlenschlæger toute connaissance du cœur humain et des ressorts de la vie. « Sans « force, sans tissu serré, ses productions drama- « tiques se réduisent en miettes comme du pa- « pier brouillard imprégné d'eau, » dit M. Hillebrand. Cet auteur critique n'excepte de ce jugement de Minos que son *Correggio* et ses drames scandinaves. Pour le juger avec indulgence, il faut se placer au point de vue danois. Résumant en lui toute la littérature danoise moderne, Œhlenschlæger est le vrai représentant de sa nation, qui, tout en recevant à pleins flots les éléments de la littérature allemande, en garde cependant l'indépendance. Elle est même plus indépendante en quelque sorte que la littérature suédoise. Celle-ci, dans son rajeunissement des ballades et des drames de l'antiquité scandinave, christianise presque malgré elle les héros païens, en opposition à la littérature danoise, dans la-

Digitized by Google

quelle les héros antiques de l'Edda donnent comme par contagion leur cachet païen aux héros chrétiens mêmes du moyen âge. — Nous divisons les œuvres d'Œhlenschlæger en plusieurs séries, dans chacune desquelles nous adoptons l'ordre chronologique. — I. Drames et Tragédies. 1° Le 2 *avril* 1810, situation dramatique, Copenhague 1802. C'est un petit drame exposant les péripéties de la lutte entre la flotte danoise et la flotte anglaise, ainsi que les angoisses des citoyens de la capitale, de loin spectateurs de cette scène. 2° La *Mort de Balder le Bon*, drame mythologique, Copenhague, 1807; traduit en allemand par l'auteur dans ses œuvres complètes allemandes, Breslau, 1839. Déjà Ewald avait écrit un drame danois sous ce titre. C'est en quelque sorte une Messiade mythologique; car Balder est un dieu, le meilleur des hôtes du Walhalla, le christ, l'agneau sans tache de ce sauvage paradis. En dépit de ses vertus pourtant, ou plutôt à cause d'elles, la destinée le condamne à mourir. La vie des dieux de l'Edda est un combat comme la nôtre, combat à outrance entre le bien et le mal. Écho rude du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, ce drame est comme lui plein d'obscurités, d'autant plus que les acteurs surnaturels que le poëte fait mouvoir sont en même temps les représentants des éléments physiques. La signification morale du drame reste dans les nuages. Comme le drame de *Prométhée*, l'ouvrage d'Œhlenschlæger est un chef-d'œuvre de style par l'élégance et la majesté des vers, surtout dans les chœurs. Nous citons celui des nains quand ils forgent le trait qui doit tuer Balder. 3° *Hakon Jarl et sa mort*, tragédie, Copenhague, 1808; traduit en allemand par l'auteur, Tubingue, 1810. Outre les traductions suédoises, nous nommons deux traductions anglaises, une de Gilly, dans le *Blackwood's Edinburgh Magazin*, 1820, avril, et l'autre, insérée dans le *Monthly Review*, Londres, 1840, vol. 2, p. 149. Hakon Jarl est un vieux chef norvégien qui veut fermer son pays à l'invasion du christianisme; son adversaire, le roi chrétien Olaf Trygwason, a déjà civilisé la Norvége avec la croix et tué les fils de Hakon, quand celui-ci, à bout de ressources, ne conçoit plus d'autre moyen de sauver ses dieux païens que de leur immoler son dernier fils, le blond Erling. Sans être touché par les naïvetés de l'enfant, Hakon exécute son meurtre stérile. Traqué par Olaf, il finit par se réfugier sous le toit isolé de Thora, sa maîtresse délaissée, qui ne cesse pourtant de l'aimer, et qui, après que Hakon a été assassiné par son valet d'armes, se tue à côté du cadavre de son ancien amant. 4° *Palnatoke*, tragédie en cinq actes, Copenhague, 1809, avec épilogue; traduit en allemand par l'auteur, Stuttgard et Tubingue, 1819. *Palnatoke* est la contre-partie de *Hakon Jarl*. L'auteur se plaît à y prôner l'antique franchise des héros païens du 10e siècle et l'oppose aux trames sournoises des prêtres chrétiens bigots. Palnatoke est le Guillaume Tell du Danemarck, et par ordre du roi Harald Blaatand, jaloux de sa gloire, il est condamné à exécuter le même tour d'adresse que le chasseur de Burglen. Comme lui, Palnatoke sort vainqueur de cette épreuve, et comme lui, il avait caché dans son sein une seconde flèche qu'il réservait au tyran si le ciel eût mal conduit la première. Il ose le dire, et c'est là son arrêt de mort. Excité par les menées de l'évêque Poppo, Harald attente trois fois à la vie de Palnatoke et de ses enfants. Le lâche monarque est surpris dans le château par le héros, auquel il n'oppose pas la moindre résistance, et percé de flèches. Là s'arrête l'analogie avec Guillaume Tell. Palnatoke paraît fièrement aux funérailles du roi, abat plusieurs de ses écuyers, et il reçoit la mort de la main de son propre fils, Buë, au moment où il défendait contre ce dernier, qu'il ne reconnaissait pas, le nouveau souverain Swend, son compagnon de jeunesse. Le mourant arrête le glaive de Buë, qui, ayant reconnu son erreur, veut se suicider sur le cadavre de son père. Ces derniers incidents sont des crocs en jambe à l'histoire, qui fait mourir Palnatoke comme souverain de l'île de Rugen, où il a fondé une souveraineté particulière, ou plutôt un nid de pirates de mer. Notre tragédie se distingue par l'absence complète de femmes; par conséquent, il n'y a pas de place pour l'amour. 5° *Axel et Walborg*, tragédie, Copenhague, 1810, avec épilogue; traduit en allemand par l'auteur, Tubingue, 1810 et 1820, et en suédois, Stockholm, 1811. Comme Lefèvre-Deumier avait eu un instant l'idée de la traduire, ou plutôt de l'arranger pour la scène française, nous en donnerons le canevas détaillé. Cette légende, tirée des anciens chants nationaux danois, avait déjà été mise au théâtre par Rein, auteur dramatique danois, vers 1700. Dans sa tragédie, où il a religieusement suivi les traces de la légende et le récit de Snorre Sturlesen, Œhlenschlæger a mieux qu'ailleurs réussi à marier les croyances mystiques des anciens Scandinaves aux idées du christianisme. Chose remarquable, l'action tout entière se passe dans la fameuse cathédrale de Drontheim, ancienne capitale de la Norvége. Axel, croisé de terre sainte, y retrouve sa fiancée, Walborg, de la bouche de laquelle il apprend qu'elle est demandée en mariage par le roi Hakon. Les deux amants sont surpris par le moine Knud, confesseur du roi, qui attire celui-ci dans la cathédrale au moment où l'archevêque se dispose à consacrer leur mariage. Le complice du roi fait casser ce mariage en prouvant que les deux fiancés, tenus ensemble sur les fonts baptismaux, sont frère et sœur devant Dieu. L'archevêque cependant, s'intéressant à leur amour, leur permet une dernière entrevue sans témoins dans la cathédrale même (singulier privilége des cathédrales de Norvége d'alors). Au

Digitized by Google

moment de leur séparation éternelle, un prétendant au trône, Erling Skakke, qui a envahi la Norvége, fait une diversion utile aux amants; mais Axel, mettant son patriotisme au-dessus de son amour, s'élance au secours de Hakon, pour lequel il se fait tuer, après avoir reçu le serment du roi qui jurait de renoncer à Walborg. Celle-ci retrouve dans ce moment son anneau, dont la disparition entre les pierres du tombeau d'un de ses ancêtres lui avait toujours semblé un avertissement divin faisant obstacle à son mariage, et c'est alors seulement qu'elle se croit légitimement unie à son Axel, déjà étendu mort devant elle. Mais, à peine a-t-elle prononcé les mots : « Je suis sa femme; nous pourrons donc « dormir dans le même tombeau ! » qu'elle meurt, agenouillée près du corps de son fiancé. Ce mariage idéal d'une mourante avec la mort peut bien sembler une inspiration du génie; mais nous ne savons pas si la scène française s'en arrangerait. Quelque chose de semblable se trouve dans l'*Amour tyrannique* de Dryden. 6° *Corrége*, tragédie, avec épilogue, Copenhague, 1811, traduite en allemand par l'auteur, Stuttgard et Tubingue, 1816, après qu'une traduction italienne eut déjà paru en 1812 à Pise, par O. dal Borgo di Primo. Elle a été traduite en français par M. Xav. Marmier, Paris et Strasbourg, 1834. Il y en a jusqu'à une traduction serbe, publiée à Belgrade en 1847, par mademoiselle Abramowitz. Œhlenschlæger a, dans ce drame, voulu lutter avec le *Tasse* de Gœthe, et compléter par le portrait moral du plus poète des peintres celui que le patriarche de Weimar avait tenté du plus peintre des poètes. Lutteur inégal sous le rapport du style, le poète danois comprend mieux que son patron les exigences de la scène. Au lieu de concentrer en un seul et même personnage, comme dans le *Tasse*, tous les traits distinctifs du poète artiste et de représenter ainsi un être imaginaire, il a su les répartir dans deux ou trois personnages. A Corrége, il adjoint Michel-Ange et Jules Romain. Ces grands hommes, dont chacun est le chef d'une remarquable école de peinture, se complètent en s'approchant. On voit que la philosophie de Schelling a passé par là. Corrége est un novateur solitaire et timide, qui n'envisage qu'en tremblant son avenir, et s'affaisse à demi sous le poids de son génie, sans jamais goûter le bonheur. Michel-Ange est l'homme sûr de lui-même, qui regarde en face les dangers et les soucis de l'avenir, qui marche en roi dans la vie; homme inflexible et dur, il n'est pas aimé, ce qu'il ne demande pas, mais on le respecte. Jules Romain, le troisième caractère, unit à un talent plein de fougue et d'audace le calme énergique d'une mâle raison, ainsi que l'indulgence envers tout le monde. Ménageant les autres, il sait se faire aimer. Comme repoussoir, Œhlenschlæger place à côté de ces trois figures principales celles du monde matériel et vulgaire, avec lesquelles elles sont en opposition ou en contact. 7° *Stærkodder*, tragédie, Copenhague, 1812; traduite en allemand par l'auteur, Stuttgard et Tubingue, 1821, et en suédois par Steenhoff, Stockholm, 1833. De l'imitation et même correction de Gœthe, nous tombons sur un essai d'apporter un tempérament au drame de la fatalité de Zacharie Werner et Grillparzer. Le héros, Stærkodder, est un vieux guerrier danois qui a tué son roi. Exilé par ses remords, ce qu'il cherche, c'est la rédemption. Comme le juif errant, il veut se débarrasser du fardeau de la vie. Errant de climat en climat, il revient après trente ans d'absence se battre pour son roi contre les adultères de la reine. Après les avoir immolés tous, il est destiné à mourir sous le fer d'un jeune guerrier qu'il aime, qu'il a élevé et qu'il a fait monter au trône; mais ce jeune guerrier est le fils du roi tué par Stærkodder. Comme dernière réminiscence païenne, c'est Thor lui-même qui annonce par son tonnerre que l'expiation est suffisante. Avec la pièce suivante, nous sommes en plein Kotzebue. C'est 8° *Hugues de Rheinberg*, tragédie, Copenhague, 1813; traduite en allemand par Rodolphe Christiani, Gœttingue, 1818, traduction qui, adoptée par l'auteur de l'original, a été incorporée à l'édition de ses œuvres complètes allemandes de Breslau, 1829. Cette espèce de mélodrame est moitié en vers, moitié en prose. Hugues est un de ces hauts barons du moyen âge, qui, dans l'intérêt d'une passion adultère, égorge bassement l'époux de sa maîtresse; puis, voulant se débarrasser de sa femme, se trouve par erreur empoisonner sa complice. Un seul caractère intéressant s'y trouve : c'est Maurice, fils du rival de Hugues et troubadour transporté de la Provence sur les bords du Rhin. 9° *Hagbarth et Signa*, tragédie, Copenhague, 1815; traduite en allemand par l'auteur, Stuttgard et Tubingue, 1818. Semblable à Chimène du *Cid* de Corneille, Signa, princesse royale de Suède, est amoureuse de Hagbarth, roi de Norvége, qui a tué le frère de Signa. Mais son amour est plus volontaire que celui de l'amante du *Cid*, qui ne s'y résigne que malgré elle et peu à peu. Œhlenschlæger, du reste, semble se complaire dans les amours malheureuses. Poursuivi par les satellites de Béra, mère de Signa, Hagbarth est, comme un autre Samson, amené captif, enchaîné par une boucle de cheveux de son amante. Il se plonge son poignard dans le sein : Signa, qui avait voulu se brûler vivante sur l'autel de Freya, en ayant été arrachée par son frère, va mourir de douleur sur le corps sanglant de Hagbarth. Désarmée par ce double trépas, la reine ordonne d'ensevelir les amants dans le même tombeau. C'est la une cheville dont Œhlenschlæger a déjà usé dans *Axel et Walborg*. La même fraîcheur de sensibilité qui distingue les femmes de notre poète, telles que Walborg et Signa, distingue

Digitized by Google

aussi Ragnhild dans 10° les *Frères de sang, ou Frères d'armes*, tragédie, Copenhague, 1817; traduite librement en allemand par G. Lotz, Leipsick, 1823. Le côté sombre du caractère féminin trouve en revanche son expression dans 11° *Erik et Abel*, tragédie, Copenhague, 1820; traduite en allemand par C.-H. Lowtzow, Schleswig, 1821, et par Œhlenschlæger lui-même, Tubingue, 1821, traduction ensuite incorporée à ses œuvres complètes allemandes, Breslau, 1829. C'est une histoire comme on en rencontre dans les fastes de tous les pays. Les deux frères, Erik et Abel, rois du Danemarck, aiment la même femme. Abel, dont la passion n'avait point rencontré d'écho, égorge son frère, qui est venu à son château se confier à sa loyauté. Poursuivi par les remords, il vient chaque soir pleurer sur la tombe de sa victime. Surpris là par celle qu'il avait rendue veuve avant l'hymen, ou plutôt par son confident, il est immolé par ce dernier. C'est l'intervention de cette espèce de Figaro tragique, emprunté à Beaumarchais, qui gâte la pièce d'Œhlenschlæger; car, dans les légendes ordinaires, c'est la femme qui se charge de sa vengeance. Le poëte danois au contraire a fait de celle-ci une personne assez légère. Dans 12° nous avons affaire à un héros moderne, Tordenskiold, ce valeureux matelot du 18e siècle, qui devint vice-amiral et périt à trente ans dans un duel qui ne fut qu'un guet-apens. Œhlenschlæger l'a traité sous deux formes : le *Tordenskiold, amiral danois*, de 1821, traduit en allemand par G. Lotz, Cassel, 1823 et 1828, est un drame entremêlé de chants, tandis que, dans celui de 1833, traduit en allemand, Hambourg, 1835, les chants ont disparu. 13° Les *Vœrings, ou Varègues à Miklagord* (c'est-à-dire à Constantinople), tragédie, Copenhague, 1827 et 1828; traduite en allemand, Berlin, 1828, etc. C'est un sujet emprunté aux *Annales de la Norvége*, par Snorre Sturlesen, sujet que le poëte a traité fort librement, sans se gêner avec l'histoire. Harold, héritier du trône de Norvége, après une excursion en Palestine, revient victorieux à Constantinople, où règnent Constantin Argyros, vieil empereur enfoncé dans les vieux bouquins, et Zoé, espèce de Frédégonde. Celle-ci déclare carrément son amour à Harold, qu'elle invite à empoisonner Constantin et à monter avec elle sur le trône du Bas-Empire. Mais le prince norvégien a déjà choisi pour sa future Marie, cousine de Zoé, sans vouloir cependant donner un refus complet à l'impératrice. Survient Marie, à laquelle, dès qu'il est seul avec elle, il déclare son amour, qui est accepté. Marie veut même se laisser emmener en Norvége. Jeté en prison, mais délivré par Marie, Harold marche sur le palais impérial, tue Giorgios, l'entremetteur de Zoé, qui à son tour égorge sa rivale Marie et qui s'enfuit. Pendant ce temps arrive à Constantinople Eliza, princesse norvégienne et ancienne fiancée de Harold, qui n'a rien de mieux à faire que de retourner avec elle dans leur patrie, pour la faire monter avec lui sur le trône. 14° *Charlemagne*, tragédie, Copenhague, 1828; 15° les *Lombards*, tragédie, Copenhague, 1829. Ces deux dernières se trouvent dans ses *Nouveaux écrits poétiques* (en danois), Copenhague, 1828-1829, vol. 2. 16° La *Reine Marguerite* (appelée la *Sémiramis* du Nord), tragédie, Copenhague, 1834; 17° le *Saint roi Olaf*, tragédie, en allemand, dans les *Poésies dramatiques*, 1er vol., Hambourg, 1835, et en danois, Copenhague, 1838; 18° les *Brigands italiens*, tragédie, en danois, Copenhague, 1835, et en allemand, Hambourg, 1835, ibid. Dans 19° la *Mort de Socrate*, tragédie, parue seulement en danois, Copenhague, 1836, Œhlenschlæger s'est heureusement inspiré de Platon; 20° *Knud le Grand*, tragédie, Copenhague, 1839, rappelle des incidents de la vie de ce roi puissant qui unit trois royaumes; 21° *Dina*, drame tragique en cinq actes, Copenhague, 1842, et en allemand par l'auteur, dans les *Nouvelles poésies dramatiques*, 2 parties, Christiania, 1850; 22° *Erik Glipping*, tragédie, Copenhague, 1844, traite une des époques des luttes entre la Suède et le Danemarck si fréquentes dans les 13e et 14e siècles; 23° le *Pays trouvé et disparu*, Copenhague, 1846, traduit en allemand dans les *Nouvelles poésies dramatiques*, Christiania, 1850, tient le milieu entre les épopées et les drames; 24° *Hamlet*, tragédie en cinq actes, Copenhague, 1846; 2e édit., 1847; traduite en allemand par H. Zeise, Altona, 1849, et par l'auteur de l'original, dans les *Nouvelles poésies dramatiques*, etc. Œhlenschlæger entreprit cette tragédie à 67 ans, pour lutter à la fois contre Shakspeare et contre Ewald, qui, par un *Hamlet* de sa composition, avait déjà vers 1760 voulu chasser de la scène celui du grand poëte anglais. Dans sa préface, Œhlenschlæger explique ainsi la différence entre son Hamlet et celui de Shakspeare : « L'Hamlet de Shakspeare est « un jeune prince qui a étudié à Wittenberg et « qui a laissé le romantisme raisonneur de l'Alle- « magne effacer en lui les traits un peu farou- « ches de la poésie scandinave; inquisiteur et « subtil, il tient du philosophe et du poëte, nul- « lement du héros. La volonté de venger son « père, unie à un défaut de pouvoir, dont il a « conscience, le désespère, et ce désespoir l'a- « mène, lui qui est né pour aimer ses semblables, à se mépriser et à en faire autant pour « toute la nature humaine. Ce mépris lui porte « au cerveau, l'étourdit et l'enivre. Bientôt ses « pensées et ses sentiments flottent dans le cré- « puscule poétique d'une folie en partie feinte, « en partie réelle, et la peinture qu'en fait « Shakspeare est un tour de force de génie; « mais ce miracle n'est qu'un sublime mensonge « qu'on peut faire passer sous tel nom qu'on « voudra. Hamlet est toute autre chose que le « héros d'une histoire imaginaire : Saxo, le

Digitized by Google

« grammairien, le représente comme un héri-« tier des vieux siècles, comme un Danois des « anciens temps. » Ainsi donc l'Hamlet d'Œhlenschlæger est un Danois historique, et celui-ci n'a rien fait que mettre en vers son histoire : l'Hamlet de Shakspeare est un type; il est de tous les temps et de tous les lieux. La première représentation de la nouvelle pièce du poëte danois eut lieu au grand théâtre de Copenhague le 14 novembre 1846, jour anniversaire de la naissance de l'auteur. Elle eut un succès universel, comme une des plus belles et en même temps des plus patriotiques productions du poëte national. On la regardait comme une conquête du génie danois sur le génie de l'Angleterre. Les drames et tragédies d'Œhlenschlæger se terminent par 25° *Kiartar et Gudrun*, tragédie en cinq actes, Copenhague, 1848. C'est la mise en drame d'une des plus gracieuses épopées romanesques de l'antiquité scandinave et germanique à la fois. — Les drames et tragédies danoises se trouvent recueillies pour la première fois dans *Nye poetiske Skrifter*, 1re partie, Copenhague, 1828; puis dans *Tragœdier*, 11 vol., Copenhague, 1831-1838; enfin dans *Samlede Werker* (œuvres complètes), Copenhague, 1852 et suiv. Les drames allemands se trouvent pour la première fois réunis dans *Adam Œlenschlægers Schriften, zum erstenmale gesammelt als Ausgabe letzter Hand*, 18 vol., Breslau, 1829-1830. Les *Dramatische Dichtungen* 2 *Theile*, Hambourg, 1835, n'en contiennent que trois. Une nouvelle édition complète fut faite sous le titre : *Werke, zum zweitenmal gesammelt, vermehrt und verbessert*, 21 vol., Breslau, 1839 (les drames et tragédies sont les volumes 3-14). Il y a enfin *Neue dramatische Dichtungen*, 2 vol., Christiania, 1850. — II. Contes dramatiques et comédies. 1° *Alaëddin* (communément *Aladin*), *ou la Lampe merveilleuse*, publiée pour la première fois dans les *Poetiske Skrifter*, vol. 2, Copenhague, 1805, sous le nom de comédie, tandis que la seconde édition l'appelle conte dramatique, 1820. Il a été traduit en allemand par l'auteur lui-même, Amsterdam, 1808. Jean Paul lui a consacré un article critique dans les *Annales de Heidelberg*, 2° année. C'est un conte des *Mille et une nuits* transporté sur la scène, ou plutôt un roman dialogué. L'auteur a voulu rendre le surnaturel plus acceptable, en le jetant dans des scènes de ménage et de tous les jours. Au spiritualisme poétique d'Aladin qui, à l'aide de son talisman, au milieu du monde réel se crée un autre monde imaginaire, plus beau, Œhlenschlæger oppose le caractère positif et terre à terre de sa mère Morgiana, qui ne comprend rien aux prodiges dont elle est témoin, qui ne veut pas y croire et qui a peur. Peut-être le poëte a-t-il voulu faire de son héros le type même du génie, s'est-il voulu peindre lui-même. Tantôt il compte aveuglément sur sa bonne étoile et l'oppose comme un bouclier aux misères de la vie; tantôt il se décourage de l'existence. Cependant il n'y a rien de trop haut pour son amour, pour son existence; ce qu'il rêve arrive par cela seul qu'il le rêve et le désire. Il va sans dire que ce que le poëte a mêlé au conte arabe n'est pas toujours d'une couleur strictement orientale; mais ce mélange produit un certain charme. Du reste, ce n'est pas un drame pour la scène, mais seulement pour la lecture, car, avec tous ses mérites, il contient trop de délayage. 2° Les *Canaris*, comédie, Copenhague, 1843; 3° l'*Autel de Freya*, comédie en cinq actes, Copenhague, 1846. Nous savons que Freya est la déesse de l'amour. Œhlenschlæger a en outre mis le même sujet en opéra. Quant à la comédie, elle fut d'abord refusée par la censure du théâtre danois. Aussi est-ce avec beaucoup de changements et raccourcissements que l'auteur l'a traduite en allemand, Berlin, 1818 et 1820, et Breslau, 1830. 4° *Robinson en Angleterre*, comédie, Copenhague, 1849, traduite par l'auteur en allemand, Stuttgart et Tubingue, 1821; 5° les *Trois jumeaux de Damas*, comédie, Copenhague, 1830, traduite en allemand, dans *Morgenlændische Dichtungen*, 2 vol., Leipsick, 1831. C'est encore un conte dialogué plutôt qu'une comédie. Nous ne plaçons qu'ici; 6° le *Pêcheur*, conte dramatique, Copenhague, 1846, refondu en danois sous le titre : *le Pêcheur et sa Fille*, dans *Digterværker*, vol. 4, Copenhague, 1836, et enfin retouché une dernière fois sous le titre : *le Pêcheur et ses enfants*, Copenhague, 1840. La première traduction allemande fut faite sur la première édition danoise, Stuttgard, 1825, puis une autre sur la seconde danoise, dans les *Morgenlændische Dichtungen*, vol. 1er, Leipsick, 1831. C'est une idylle orientale mise en drame, et qui avait déjà été traitée par Ewald, mais en lui conservant sa forme primitive d'idylle. 7° Le *Petit acteur*, comédie en quatre actes, Copenhague, 1837, traduite en allemand, Breslau, 1839; 8° le *Retour à Herluffsholm*, comédie en trois actes, avec prologue, Copenhague, 1845; 9° *Garrick en France*, comédie en trois actes, Copenhague, 1846; traduite en allemand dans *Neue dramatische Dichtungen*, Christiania, 1850, 2 vol.; 10° *les Riches et les Pauvres*, comédie en un acte, Copenhague, 1846; 11° le *Temple de Sibylle*, comédie (dans *Digterværker og Prosaiske Skrifter*, en 24 vol.), Copenhague, 1851-1852; 12° *Gertrude*, comédie, ibid.; 13° *Enseignes d'auberges*, drame, dans *Digterværker*, Copenhague, 1840, puis dans l'édition de 1851, traduit en hollandais par V.-J. Vanderhove, dans *Bibliothèque du théâtre étranger;* 14° le *Meunier jaloux*, comédie, dans l'édition de Copenhague de 1851; 15° les *Mariages de raison*, ibid.; 16° les *Deux anneaux de fer*, drame, ibid.; 17° le *Poëte voyageur*, drame, ibid. Les comédies d'Œhlenschlæger ne sont pas sa partie forte; il n'avait pas assez vécu, pas assez souffert et éprouvé, pour discerner le côté sérieux et le côté plaisant des passions et des vices. Il a

Digitized by Google

encore remanié en allemand une ancienne bouffonnerie de son compatriote Wessel, sous le titre : 18° l'*Amour sans bas*, Leipsick, 1844. Cela ne manque ni de gaieté ni de naturel, mais, à tout prendre, ce n'est qu'une longue bluette. — III. Epopées, sagas, contes poétiques. 1° *Vaulundur's Saga*, Copenhague, 1805, dans les *Ecrits poétiques*, 2° vol., et plus tard reproduite dans les *Digterværker;* traduite en allemand par l'auteur dans *Mærchen und Erzæhlungen*, 1er vol., 1817. Le jeune poëte y annonce déjà très-hardiment la renaissance et le rajeunissement de la mythologie scandinave. 2° *Helge*, poëme, Copenhague, 1814. Il est composé de trois parties : la *Nymphe de Frode*, l'*Histoire de Helge*, et la tragédie *Yrsa*. Le poëme complet a été traduit en suédois par le romancier distingué Ingemann, Stockholm, 1830, et en allemand par l'auteur dans ses *Œuvres complètes*, Breslau, 1830. Helge est une sorte de romancero danois, composé d'une suite de chants irréguliers, tantôt épiques, tantôt lyriques, tantôt élégiaques. C'est l'histoire d'une nymphe des eaux, d'un héros, d'une femme qui le trahit, et d'une autre qu'il épouse sans savoir que c'est sa fille. Comme dans le *Frithiof* de Tegner, qu'il rappelle et peut-être même qu'il surpasse, quoiqu'il n'ait pas eu la même fortune, on rencontre dans *Helge* des tableaux dont on admire la grâce et la fraîcheur, des scènes d'amour et de douleur qui ont la passion et le pathétique des premières œuvres de l'auteur, des aventures de voyages, aussi ingénieusement inventées que racontées. Le tout, comme nous avons dit, se termine par un drame; innovation due à Œhlenschlæger, et imitée par Alexandre Soumet dans sa *Jeanne d'Arc*. 3° *Hroars Saga*, Copenhague, 1817, reproduit dans *Digterværker*, 1835, etc.; et traduit en allemand sous le titre : *le Roi Hroar à Leire* (ancienne résidence des rois du Danemarck), vieux conte du Nord, Stuttgard et Tubingue, 1822. Cette épopée est le récit exact et suivi de plusieurs faits décousus et racontés en divers lieux. 4° Les *Dieux du Nord*, poëme épique, en trois chants, Copenhague, 1819, reproduit dans les *Digterværker*, 1837, etc., traduit en allemand et accompagné d'un dictionnaire mythologique, par G.-Th. Legis, Leipsick, 1829, puis en anglais par William-Edward Fry, Londres, 1845. M. Ampère, dans ses *Souvenirs et voyages*, a traduit quelques épisodes de ce poëme. Il est assez difficile de définir le caractère précis de cette vaste épopée généalogique, qui tient à la fois de la Théogonie d'Hésiode, de l'Odyssée d'Homère, des Métamorphoses d'Ovide, de l'Arioste et du Pulci; son défaut capital est le manque d'unité, qui n'existe ni dans le style ni dans la donnée. La religion d'Odin est fondée sur l'éternel combat des deux principes du bien et du mal: sur le dualisme de la force intellectuelle et créatrice en lutte avec la force matérielle et destructive. L'une est représentée par les dieux, l'autre par les géants. Ce sont les vicissitudes de cette nouvelle gigantomachie qui forment le fond de l'épopée d'Œhlenschlæger, et il nous annonce ainsi son sujet lui-même dès les premières strophes du poëme : « Les éternelles guerres des Ases (dieux) et « des Jettes (géants); leur haine mortelle; les crimes « innés d'Asa-Locke; la sagesse d'Alfadr; la grâce « de Freya; les féroces combats de Thor le Hardi; « les joies sublimes du Walhalla : c'est tout cela « que je chante! Accourez, jeunes et vieux! Ve- « nez écouter mes accords variés. Ainsi chantait « un scalde dans les jours d'autrefois, et c'est « d'après lui que je module ces chants, etc. » Nous assistons, trente chants durant, à des combats, à des voyages, à des amours, dont le poëte ne nous aide d'aucune façon à pénétrer le sens fatidique et mystérieux. Encore si Œhlenschlæger au moins ne s'imaginait pas, à l'imitation d'Aristophane et d'Ovide, en passant du grandiose au grotesque, à ridiculiser parfois et bafouer ces antiques histoires par des traits rabelaisiens! Tout cela n'empêche pas qu'il ne s'y trouve des tableaux ravissants et de charmants épisodes. 5° *Hrolf Krakke*, épopée en douze chants, Copenhague, 1828, dans *Nye poetiske Skrifter*, vol. 1er, et dans *Digterværker*, vol. 8, Copenhague, 1847. Ce poëme, par lequel Œhlenschlæger a voulu une fois de plus lutter contre Ewald, est une composition plus régulière que *Hroar* et *Helge*, mais écrite de même en vers de tous les calibres, partagés en strophes de toutes les longueurs. L'épopée de Hrolf Krakke comprend la vie et la mort de ce grand roi du Danemarck. Autour de ce monarque se groupent, d'une manière pittoresque et animée, les plus vaillants soutiens de son trône, comme autour de Charlemagne les pairs de son empire. Trois d'entre eux surtout, Hialte le Danois, Biarke le Norvégien, et Vægger le Suédois, se distinguent par leur courage inébranlable, par leur intrépide constance. Comme leur repoussoir, il y a une mégère, Skulde, la propre sœur de Hrolf, qui succombe dans les piéges qu'elle lui tend. 6° *Œrvarodds Saga*, vieux conte du Nord, Copenhague, 1840 et 1846, traduit en allemand sous le titre : *Œrvarodd, l'enfant héroïque*, Leipsick, 1844. C'est une espèce de conte dans le genre d'*Antar*, transporté du ciel d'Arabie sous les glaces polaires, où il ne gagne pas au change. Cela pèche par l'intérêt, sans que ce défaut soit compensé par le piquant des détails, ou l'originalité des images, ou le pittoresque du style. 7° *Regnar Lodbrok*, poëme héroïque, Copenhague, 1848 et 1849. C'est l'histoire du Charlemagne du Nord scandinave, qui, cinquante ans avant le Charlemagne chrétien, réunit en une vaste monarchie éphémère les trois royaumes du Nord. Sa vie n'a été qu'une longue succession de luttes et de combats. Nous y rattachons 8° les *Vieilles sagas du Nord, pour la lecture générale*, Copenhague, 1840; édition des écoles, 1852. C'est le

Digitized by Google

résumé populaire en prose des principales légendes et traditions du Nord. Du reste, les épopées d'Œhlenschlæger, si elles ne satisfont pas à toutes les règles de la poésie, sont au moins une source authentique pour l'ancienne mythologie du Nord. Comme telles, elles survivront à la plupart de ses autres ouvrages. Aussi le professeur et poëte Heiberg, de Copenhague, a-t-il publié un livre intitulé *Mythologie du Nord, d'après l'Edda et d'après les poésies d'Œhlenschlæger.* — IV. Opéras, pièces mimiques, prologues, etc. 1° *Jeu du soir de la St-Jean*, dans son premier volume de *Poésies danoises*, Copenhague, 1803, et reproduit dans les *Digterværker*. Il est seulement traduit en suédois, Stockholm, 1830. C'est une esquisse dramatique et lyrique sur le modèle du *Fastnachtspiel* de Gœthe. 2° *Autel de Freya*, opéra satirique, dans les *Poëtiske Skrifter*, Copenhague, 1er vol., 1805. Déjà présenté à l'intendance du théâtre royal en 1804, et refusé par elle, cet opéra, retouché par l'auteur, lui fut de nouveau renvoyé en 1805. En 1828 Œhlenschlæger le remania une troisième fois, et fit composer la musique par Ferdinand Prinzlau, en trois actes. Il fut ainsi traduit en suédois, en quatre actes, par Sandstrœm, Stockholm, 1840. Cet opéra est plus remarquable par les nombreuses allusions qu'il contient que par son libretto et sa musique. 3° Les *Potions soporifiques*, remanié d'après l'original allemand de Bretzner, opéra en deux actes, Copenhague, 1808 et 1842. L'auteur l'a incorporé à ses propres ouvrages et non à ses traductions. 4° *Faruk*, opéra avec épilogue, musique par Weyse, Copenhague, 1812; 5° la *Caverne de Ludlam*, opéra en cinq actes, avec musique par Weyse, Copenhague, 1814 et 1846. Il fut traduit en allemand, Berlin, 1818, puis Breslau, 1839. C'est une espèce de parodie demi-sérieuse, demi-plaisante, de l'*Aïeule* de Grillparzer, et où se trouvent quelques morceaux d'un sentiment profond et d'une vraie poésie. 6° Le *Château des brigands*, avec musique par Kuhlau, Copenhague, 1814, et reproduit dans les *Digterværker*, 1840 et 1846, traduit en allemand par l'auteur, Stuttgard et Tubingue, 1821, et dans ses *Œuvres complètes allemandes*, Breslau, 1830. 7° *Tordenskiold*, Copenhague, 1821, et dans *Digterværker*, 1840, traduit en allemand par G. Lotz, Cassel, 1823 et 1828. (Voyez la notice sur ce héros sous la rubrique *Tragédies*.) 8° La *Fuite du courent*, d'après la musique de Mozart, avec prologue, Copenhague, 1827, traduit en allemand, dans ses *Œuvres complètes*, Breslau, 1830; 9° *Portraits et bustes*, opéra en trois actes, inséré dans *Nye poëtiske Skrifter*, Copenhague, 1828-1829, vol. 3, de même que 10° l'*Emportement*, opéra. Tous les deux sont traduits en allemand dans les vol. 13 et 14 des *Œuvres complètes*, Breslau, 1830. La musique de *Portraits et bustes* a été tirée à part, Copenhague, 1832. 11° *Rübezahl*, opéra ou conte dramatique avec musique, Copenhague, 1832. (C'est le fameux génie tutélaire des montagnes des géants, moitié homme, moitié divinité, dont Musæus et les frères Grimm nous ont transmis la légende.) Les opéras d'Œhlenschlæger n'ont pas fait fortune en Allemagne, où ils ont passé presque inaperçus. — V. Idylles, contes orientaux et scandinaves, récits de voyages, en vers. 1° *Contes du Nord*, Copenhague, 1807; 2° *Dightringer og Fortællinger* (poésies et contes), 2 vol., Copenhague, 1811-1813, renferment : *Aly et Gulhynde*, conte bleu oriental; *Reichmuth d'Adocht*, la *Peinture*, les *Chevaliers d'industrie*, les *Frères moines*, l'*Ermite*. Tous ces contes ont été traduits en allemand par l'auteur dans *Mærchen und Erzæhlungen*, 2 vol., Stuttgard et Tubingue, 1816-1817, et dans ses *Œuvres complètes*, Breslau, 1830, vol. 16 et 17. Outre la traduction suédoise d'Ekmark, Strengnæs, 1819, in-8°, il y a aussi une traduction anglaise de quelques-uns de ces contes dans *Specimens of german romance, selected and translated from various authors*, Londres, 1826, 3 vol. in-12, ainsi que dans quelques revues, *Literary Gazette, Lady's Magazine*, etc. 3° *L'honnêteté mène le plus loin*, idylle, Copenhague, 1813, et dans *Digterværker*, 1840; 4° *Frédéricksberg*, poëme idyllique et descriptif, Copenhague, 1817; 5° le *Petit berger*, pastorale helvétique, Copenhague, 1818, et reproduite dans ses tragédies, vol. 5, traduite en allemand dans l'*Urania* pour 1820, puis Leipsick, 1821, etc., et enfin en anglais sous le titre : *The little shepherd boy*, etc., par J. Heath, Copenhague, 1827; 6° *Holberg et son Jubilé*, prélude, Copenhague, 1822, et *Digterværker*, vol. 5; 7° *Voyage à Langeland*, en vers, dans *Poëtiske Skrifter*, Copenhague, 1803, vol. 1er; 8° *Voyage en Norrége, guirlande de poésies, avec une esquisse de Krogkleven*, Copenhague, 1834; 9° *Voyages en Fionie, guirlande de poésies*, Copenhague, 1835; 10° la *Vie en voyages*, poëme, avec un discours d'inauguration rectorale, Copenhague, 1847. — VI. Cantates, épithalames, chants funèbres. Œhlenschlæger, fort bien en cour, comme Gœthe à Weimar, a célébré par des chants tous les événements de la famille royale, toutes les cérémonies d'université, tous les importants cas de décès. 1° *Cantate sur la mort de Frédéric-Christian, duc de Schleswig-Sonderbourg*, 1 août 1814 (en danois et latin); 2° *Epithalame pour le mariage du prince royal Christian-Frédéric avec Caroline-Amélie*, 1815; 3° *Cantate pour la fête de couronnement du roi Frédéric VI et de Marie-Sophie-Frédérique*, 31 juillet 1815; 4° *Félicitations à la famille royale danoise, ou Epithalame pour le mariage de la princesse Wilhelmine-Marie avec Frédéric-Charles-Christian*, 1828; 5° *Nénie sur la mort de Malling*, avec musique par Weyse, chantée par les membres de l'université de Copenhague, 23 janvier 1830; 6° *Nénie pour Frédéric Munter*, ibid., 3 juin 1830; 7° *Prélude pour la fête commémorative d'Ewald*, 17 mars, 1831; 7° *Cantate pour l'inauguration des bâtiments de*

Digitized by Google

l'université, avec musique par P. Jensen, Copenhague, 13 octobre 1836; 8° *Cantate pour l'anniversaire de la Réforme religieuse*, avec musique par P. Jensen, 1836; 9° *Chant funèbre en souvenir du roi Frédéric VI*, en janvier 1840, pour sa cérémonie funèbre dans les salles de l'université, Copenhague, 1840; 10° *Chant pour la même cérémonie* dans la cathédrale de Roskilde, avec musique par C.-C.-F. Weyse, 1840; 11° *Cantate pour la fête de couronnement du roi Christian VIII*, avec musique par Frœhlich, Copenhague, 1840; 12° *Cantate pour le jubilé de l'anniversaire de l'invention de l'imprimerie*, 24 juin 1840, avec musique par P. Berggreen; 13° *Chant funèbre pour l'enterrement de Thorwaldsen dans le dôme de Copenhague*, 30 mars 1840; 14° *Deux chants funèbres pour la mort de Christian VIII*, l'un à l'université, l'autre à la cathédrale, avec musique par Glæser, Copenhague, 26 février 1848, etc. — VII. POÉSIES LYRIQUES ET DIDACTIQUES, ROMANCES, BALLADES, STANCES, CHANSONS, ODES, ÉLÉGIES, etc. 1° *Almanach poétique pour l'an* 1802, 2e édition, 1822; 2° *Poésies*, Copenhague, 1803. Le volume contient une demi-douzaine de ballades danoises, modernisées dans le rhythme et dans la forme qui est l'*ottava rima* des Italiens. 3° *Ecrits poétiques*, 2 vol., Copenhague, 1805. Il s'y trouve des romances, odes et élégies. 4° *Poésies*, Copenhague, 2 vol., 1811-1813, où le 1er volume contient les poésies lyriques; 5° *Poésies réunies*, 3 vol., Copenhague, 1823; 6° *Ouvrages poétiques complets, ou Digterværker*, Copenhague, 1835-1840, édition en 10 vol., parmi lesquels les quatre premiers contiennent les poésies lyriques. 7° *Digterværker, og Prosaiske Skrifter* (ou édition complète de ses ouvrages, en prose et en vers, en 24 vol.), Copenhague, 1851-1852; les œuvres lyriques, augmentées de nouveau, se trouvent au vol. 17 à 21. Des traductions allemandes sous le titre *Gedichte* parurent, Stuttgard et Tubingue, 1817, 2e édition augmentée, 1844, et dans la Collection de ses œuvres allemandes, Breslau, 1830. Œhlenschlæger a ensuite publié sous le titre : *Halvhundrede Digte*, une édition d'une cinquantaine de poésies, avec illustrations par Balbin et Hammer, Copenhague, 1844, in-4°. Une nouvelle édition, augmentée de ses poésies lyriques, parut en danois sous ce titre : 8° *Lyriske Digte, Romancer og Ballader*, 5 vol., Copenhague, 1852. Dans toute cette collection nous remarquons d'abord un petit poëme lyrique de 28 odes, ou 28 psaumes, intitulé l'*Évangile de l'année, ou la vie de Jésus se répétant dans la nature et dans l'homme*. Cherchant dans les objets physiques un écho symbolique des idées religieuses, l'auteur amalgame d'une manière un peu étrange, mais tout à fait poétique, les dogmes du christianisme avec ceux de l'école de Schelling, à laquelle il se rattache. Convaincu que la nature n'est qu'une incarnation de la pensée divine, il cherche et lit dans ses beautés une leçon nouvelle de l'Evangile. Au printemps, il assiste à la naissance agreste du Christ, et il poursuit ainsi de saison en saison les analogies qu'il découvre entre la vie du Christ et le spectacle de la terre, entre les progrès de sa religion et ceux du soleil dans les cieux; et comme il a cru voir naître un Dieu avec les feuilles, il le voit mourir avec elles; et les arbres des forêts, qui lui révélaient naguère la vie de l'âme et du corps, ne sont plus pour lui, quand l'hiver les dépouille, qu'autant de croix douloureuses où palpite le cadavre souffrant d'un Dieu. Dans le nombre de ses odes, où il atteint rarement jusqu'à Klopstock, se distinguent surtout celles intitulées la *Naissance du Christ; Marie, la sainte Vierge;* la *Prédication de la montagne*, et la *Mort du Christ*. Quant aux poésies lyriques profanes, il touche à la fois à Gœthe, Ruckert et Uhland. La légende héroïque d'*Uffe le Taciturne* traite le même sujet qu'Uhland dans son *Roi aveugle*. La ballade d'*Agnète* est le récit d'une tradition répandue dans tout le Nord. On la raconte dans les familles, on la chante les soirs sur une mélodie ancienne. C'est à la fois tendre comme un soupir d'amour, et triste comme un accent de deuil. C'est un sujet qui a été reproduit avec des variantes par d'autres poëtes danois et suédois et traité récemment par Andersen. Sous le titre : *Mon cimetière*, Œhlenschlæger a composé neuf élégies. Une autre est intitulée *le Retour des morts*. Une des compositions de sa jeunesse est celle qui porte le titre : *la Harpe brisée*. Parmi les stances, il faut mentionner celles à *Charlotte Schiller*, puis un certain nombre d'*odes* anacréontiques, mais taillées dans le granit du Nord. Elles sont intitulées *les Saisons*. 9° L'*Art poétique*, en vers, Copenhague, 1849. Nous terminons par 10° *Gamle danske Folkeviser*, ou les *Vieux chants populaires danois, publiés pour la lecture générale*, Copenhague, 1841. C'était là le véritable terrain d'Œhlenschlæger, terrain du reste défriché par Rahbek et Nyerup. Quant aux poésies badines et bouffonnes, aux *épigrammes*, etc., dont il a fait un certain nombre aussi, c'était un genre contraire à son esprit, quoique Œhlenschlæger reçût un jour assez mal une observation très-juste de Gœthe à cet égard. — VIII. TRADUCTIONS DANOISES D'ŒUVRES POÉTIQUES DE LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. Œhlenschlæger a été très-fécond sur ce terrain également. Ce sont : 1° *Adélaïde et Aimar*, par Antoine Wall, 2 parties, Copenhague, 1802; 2° *Gœtz de Berlichingen à la main de fer*, drame de Gœthe, ibid., 1803; 3° *Reineke Vos*, ou le *Roman poétique du renard*, par Gœthe, Copenhague, 1806. (Ces deux traductions de Gœthe ont été reproduites par Œhlenschlæger dans ses *Poëmes remarquables, traduits par O.*, Copenhague, 1848.) 4° La *Velents-saga*, traduite de l'islandais dans la Revue intitulée *le Scandinave*, Copenhague, 1809; 5° *Rêve d'une nuit d'été*, traduit de l'anglais de Shakspeare, Copenhague, 1816, et incorporé à ses *Poëmes remarquables*

Digitized by Google

traduits, Copenhague, 1848; 6° *Contes poétiques de divers auteurs, recueillis et traduits avec des notes*, Copenhague, 1816; 2e édition, Christiania, 1847-1848, 1er vol. de supplément; 7° *le Franc archer, ou Robin des bois*, de Frédéric Kind, avec la musique de Charles-Marie de Weber, a été traduit par lui sous le titre de la *Fiancée du chasseur*, Copenhague, 1821; 8° les *Enfants du bois*, opéra en trois actes, traduit librement de l'italien, avec la musique de Paër, Copenhague, 1823; 9° *Sneen, ou le Nouvel Eginhard*, opéra en quatre actes, d'après Scribe et Delavigne, Copenhague, 1825; 10° *Hans Sachs*, drame en quatre actes, par Deinhardstein, Copenhague, 1830; 11° *Oberon, fantasmagorie romantique*, en trois actes, traduit de l'anglais de J.-R. Planché pour la musique de Ch.-M. de Weber, Copenhague, 1831; 12° *Garrick à Bristol*, comédie de Deinhardstein en quatre actes, Copenhague, 1833; 13° le *Château près de l'Etna*, opéra romantique de Klingemann, en trois actes, avec la musique de Marschner, Copenhague, 1836; 14° *Torkel Knutson*, tragédie en cinq actes, traduite du suédois de Bernard de Beskow, Copenhague, 1837; 15° *Birger et sa race*, tragédie suédoise du même, Copenhague, 1838; 16° *Poésies de Louis Tieck*, traduites de l'allemand, 2 vol., Copenhague, 1838-1839; 17° *Hermann et Dorothée* de Gœthe, Copenhague, 1841. D'autres traductions en danois se trouvent dans les diverses Revues périodiques littéraires, car il a presque collaboré à toutes, par exemple, celle de quelques élégies de Properce, de la Cloche de Schiller, de Vénus et Adonis de Shakspeare, de quelques poëmes anglais d'Otway, de Pyrame et Thisbé d'après Ovide. Quant aux poésies de Schiller qu'il a traduites, il les a incorporées à l'ouvrage de *Schaldemose : Traduction des œuvres lyriques de Schiller*, Copenhague, 1842. Dans ses œuvres posthumes on a encore trouvé : 18° le *Démon comme page*, fantasmagorie de Théaulon, en trois actes; 19° l'*Alcade de Molorido*, comédie en trois actes, de Picard, 1836; 20° *le Banni, ou le tribunal invisible*, opéra de Carmouche et Saintine, 1836. — IX. Traductions allemandes. Outre ses propres ouvrages, Œhlenschlæger a traduit en allemand : 1° les *Comédies danoises de Louis de Holberg*, son compatriote, 4 part., Leipsick, 1822-1823; 2° les *Tragédies suédoises de Bernard de Beskow* (savoir : *Gustave-Adolphe, Torkel Knutson, Birger et sa race*), 3 vol., Leipsick, 1841; 2e édition, 1847. — X. Romans et nouvelles. 1° Les *Iles de la mer Pacifique*, roman en 4 part., Copenhague, 1824-1825; 2e édition, 1846, traduit en allemand par l'auteur, Stuttgard, 1826; 2° *Némésis, ou les Punitions après la mort*, dans les *Digterværker*, Copenhague, 1835-1840, vol. 13 et suiv., traduite aussi en allemand dans ses *Œuvres complètes*, Breslau, 1830; 3° les *Deux frères*, roman (très-gracieux) qui a été traduit en français dans une revue de Paris, vers 1840; 4° *Nouvelles* (dans le vol. 7 des *Digterværker og prosaiske Skrifter*), Copenhague, 1851-1852. — XI. Ouvrages en prose, discours, mémoires littéraires et esthétiques, biographies, autobiographies, etc. 1° *Réponse à Baggesen touchant son Aladin*, Copenhague, 1807; 2° *Explication devant le public touchant mes affaires personnelles avec Baggesen*, Copenhague, 1818; 3° *Texte à 12 feuilles de figures* pour l'étude du dessin d'après Thorwaldsen, par Lahde, Copenhague, 1814; 4° *Voyages en France et en Allemagne, racontés sous forme de lettres*, 2 part., Copenhague, 1817 et 1818, traduits en allemand sous le titre de *Briefe in die Heimath*, par G. Lotz, 2 vol., Altona, 1820 (traduits aussi en suédois et en hollandais, 1821); 5° *Discours tenus à l'occasion du retour de Thorwaldsen en Danemarck*, 16 octobre 1819, traduits en allemand par Lotz, comme appendice à l'ouvrage précédent, Altona, 1820; 6° *Discours à la fête de l'anniversaire de la Réformation religieuse*, Copenhague, 1820 (et trad. en allemand par l'auteur); 7° *Divers discours tenus dans l'association pour la postérité*, notamment le 4 mars 1822 et le 4 mars 1840; 8° le *Poëte considéré dans sa vie et dans ses œuvres*, mémoire historique et esthétique, écrit par l'auteur à la fois en latin et en danois, comme programme d'académie, Copenhague, 1820. Il a été traduit en allemand par G. Lotz, comme 1er volume d'une collection intitulée *Kleine vermischte Schriften von Œhlenschlæger*, Stuttgard, 1821. 9° *Vie d'Œhlenschlæger, racontée par lui-même*, 2 part., Copenhague, 1830 et 1831, traduite en allemand sous le titre d'*Autobiographie* dans *Seconde édition des Œuvres complètes allemandes*, Breslau, 1839; 10° *Meyer's Universum, ou Tableaux et Descriptions des choses les plus remarquables dans la nature et dans les beaux-arts sur toute la terre*, ouvrage populaire, traduit de l'allemand par Œhlenschlæger, 8 vol., Copenhague, 1835-1843, in-8° (avec gravures en acier). Cette traduction a été continuée par A.-C. Clausen. 11° *Erindringer, ou Souvenirs de ma vie*, 4 vol., Copenhague, 1850-1851 (ouvrage posthume), traduit de même en allemand, Leipsick, 1850-1851; 12° *Souvenirs de Jean Ewald*, dans *Digterværker og prosaiske Skrifter*, vol. 23; 13° *Essai d'une réponse dans les questions proposées pour des prix* (dans la même collection, vol. 24); 14° *Prométhée*, revue mensuelle pour la poésie, l'esthétique et la critique, 6 vol., Copenhague, 1832-1834. Œhlenschlæger en était le rédacteur en chef. Du reste, des mémoires en prose, des notices biographiques, des poésies de lui sont éparpillés dans plus de soixante Revues danoises et dans d'autres Revues allemandes, telles que l'*Urania*, le *Morgenblatt*, etc. La dernière édition danoise de ses *Œuvres*, édition de luxe sous le titre de *Samlede Værker*, 1852-1853, est donc loin d'être complète. Elle renferme ce qui est contenu dans les anciennes éditions, qui sont, pour nous résumer : 1° *Skrifter*, 1re partie, Copenhague, 1820; 2° *Samlede Digte*,

Digitized by Google

Copenhague, 1823; 3° *Nye poetiske Skrifter*, 3 parties, Copenhague 1828-1829; 4° *Digterværker*, 10 vol., Copenhague, 1835-1840; 5° *Lyriske Digter, Romancer og Ballader*, ibid., 1852; 6° *Digterværker og Prosaiske Skrifter*, ibid., 1851-1852, édition de luxe. En sont exclues cependant les tragédies, les traductions et les cantates. Nous ne savons pas si depuis il en a paru d'autres qui réunissent toutes les productions de la plume du poëte. Nous terminons en disant qu'Œhlenschlæger joue dans la littérature danoise le rôle de Gœthe et de Ruckert. Comme eux, il est toute une littérature. La génération actuelle des littérateurs danois procède de lui, sans qu'il ait pourtant fondé une école. R—L—N.

ŒHS (Abraham), économiste allemand, né près de Juliers vers 1800, mort le 20 février 1852 à Cologne. Après une vie assez agitée, il se fixa en 1838 à Cologne, où il fonda une école supérieure du commerce, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Il a publié divers écrits sur les sciences commerciales, assez appréciés dans les pays rhénans. Tels sont : *Journal du bilan, ou Méthode nouvelle des comptes commerciaux, tendant à supprimer le grand livre*, Cologne, 1840; — le *Nouveau Nelkenbrecher et sa méthode accélératrice de compter, ou Livre des monnaies courantes, des mesures et des poids dans les principales villes commerciales*, ibid., 1848; — *Histoire des relations commerciales de la ville de Cologne avec les principales villes du nord de l'Allemagne et de la Scandinavie*, ibid., 1850; — *Histoire de l'association rhénane et de ses rapports commerciaux dans le moyen âge*, ibid., 1851, etc. R—L—N.

ŒLRICHS (Gérard), savant jurisconsulte, né à Brême le 8 janvier 1727, avait fait ses études aux universités de Gœttingue et d'Utrecht, où il reçut le doctorat. Nommé conseiller et résident de l'empereur à Francfort, il abandonna la carrière diplomatique pour accepter l'emploi de syndic, que lui offrirent ses compatriotes, et mourut à Brême le 6 avril 1789, avec la réputation d'un bon magistrat et d'un homme fort érudit. OElrichs s'était appliqué particulièrement à l'étude des anciens dialectes de la langue teutonique, et s'y était rendu fort habile. On cite de lui : 1° *Glossarium ad statuta Bremensia antiqua*, Francfort, 1767, in-8°; 2° *Gesetzbücher*, etc., Collection des lois anciennes et modernes de la ville impériale de Brême, tirées des manuscrits originaux, Brême, 1771, in-4°; 3° les *Lois de la ville de Riga*, avec un glossaire pour l'explication des mots anciens, ibid., 1773, in-4°; nouvelle édition, augmentée des *statuts* de cette ville, 1780, même format; 4° *Thesaurus dissertationum juridicarum selectissim. in academiis Belgicis habitarum*, ibid., 1768-1770, 5 t. en 2 vol. in-4°. — *Novus Thesaurus dissertationum*, ibid., 1771-1779, 4 t. en 2 vol. in-4°; 5° *Collectio dissertationum juris naturæ et gentium in acad. Belg. habitar.*, ibid., 1777, in-4°. On peut consulter pour plus de détails les *Nouvelles biographiques* (en allem.), par Weidlich, t. 11, p. 512. — *Jean* OElrichs, professeur de théologie et recteur du gymnase de Brême, sa ville natale, mort le 22 mai 1801, âgé de 77 ans, s'est fait connaître par d'utiles compilations, dans le nombre desquelles nous citerons : 1° *Germaniæ litteratæ opuscula philologica, historica, theologica, emendatius et auctius recusa*, Brême, 1772-1774, 2 vol. in-12, fig. Parmi les sept dissertations que contient le deuxième volume, les plus importantes sont celles de Kirchmaier (G.-G.), *De lingua vetustissima vernacula Europæ scytho-celtica et gothica*, et *De origine, jure ac utilitate linguæ slavonicæ*, avec des additions de l'éditeur à la fin du volume. 2° *Belgii litterati opuscula hist.-phil.-theol.*, ibid., 1774-1775, 2 vol. in-8°; 3° *Daniæ et Sueciæ litteratæ opuscula hist.-philol.-theol.*, ibid., 1774-1776, 2 vol. in-8°. Le tome premier, outre quelques mémoires sur la langue suéo-gothique et son affinité avec le persan (1), etc., renferme la savante Dissertation sur les Edda et la mythologie scandinave, soutenue à Upsal, en 1735, par O.-O. Nording, sous la présidence de Magnus Beronius. 4° *Chrestomathie anglo-saxonne*, avec une version allemande, ibid., 1798, in-4° de 51 pages et 1 planche. — *Jean-George-Arnold* OElrichs, natif de Hanovre, mort le 7 mars 1791, dans sa 24e année, suivit les cours de l'université de Gœttingue, devint l'ami de Heyne et de Heeren, fut chargé de quelques éducations particulières, et donna en 1787 et en 1788 deux Dissertations sur la philosophie de Platon et celle des Pères de l'Eglise. Sa mort prématurée l'empêcha de mettre au jour son principal ouvrage, publié par les soins de Heeren. Il est intitulé *Commentarii de scriptoribus Ecclesiæ latinæ priorum sex sæculorum, ad Bibliothecam Fabricii latinam accommodati*, Leipsick, 1791, in-8° de 640 pages. L'auteur y traite des écrivains, depuis Minucius Félix jusqu'à St-Grégoire le Grand, et finit par les actes des conciles. Voyez le *Nécrologe* de Schlichtegroll, 1791, t. 1, p. 284-295. W—s.

ŒLRICHS (Jean-Charles-Conrad), historien et bibliographe, né en 1722 à Berlin, était fils du pasteur de l'église réformée, dite de Jérusalem. Après ses premières études, il se rendit à Francfort sur l'Oder, où il lit son droit, et acquit les connaissances nécessaires pour occuper une place dans l'enseignement. A son retour à Berlin, il se vit obligé de travailler pour les avocats les plus accrédités, qui lui donnaient à rédiger des *Factum*; et il entreprit en 1747 avec Mochsen, jeune médecin, son ami, un journal littéraire, qui eut du succès. Il retourna, en 1750, à Francfort, prendre ses grades, et il profita de cette circonstance pour

(1) Deguignes, en rendant compte de cette dissertation, dans le *Journal des savants* de novembre 1776, p. 713, observe avec raison que Celsius a donné trop d'étendue à son opinion, en disant, sur la loi de Rudbeck et de Saumaise, qu'il existe un grand rapport entre la langue chinoise et la langue gothique.

Digitized by Google

visiter les principales villes de l'Allemagne. Deux ans après, il fut nommé professeur d'histoire et de droit civil à l'académie de Stettin; et les devoirs que lui imposait cette double chaire ne l'empêchèrent pas de publier chaque année de curieuses Dissertations, particulièrement sur l'histoire d'Allemagne au moyen âge. Quoique laborieux et très-économe, Œlrichs était loin de jouir de l'aisance si nécessaire aux personnes qui cultivent les lettres. Il se décida, à l'âge de cinquante ans, à épouser une riche veuve de Berlin, plus âgée que lui; et il se démit de sa chaire pour venir habiter la capitale de la Prusse. Il sollicita vainement une place de conservateur de la bibliothèque royale, qu'il était en état de remplir avec distinction; et il eut la douleur de voir repousser l'offre qu'il fit d'ouvrir un cours de droit naturel. Enfin, il fut nommé en 1784 conseiller de légation et résident du duc de Deux-Ponts à la cour de Prusse; il fut honoré de la confiance de différents autres princes étrangers, et mourut à Berlin le 30 décembre 1798. Œlrichs était doué d'une activité prodigieuse; membre de plusieurs sociétés savantes, il entretenait une correspondance très-étendue et prenait une part active à tout ce qui intéressait la république des lettres. Il a publié un si grand nombre de dissertations, d'opuscules littéraires et scientifiques, que la liste suffirait pour remplir plusieurs colonnes. On en trouvera le catalogue dans le *Nouveau Berlin littéraire*, t. 2, p. 70-92 et 306. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Berlinische*, etc. (Bibliothèque berlinoise), Berlin, 1747-1750, 4 vol. in-8°; c'est le journal dont on a parlé. 2° *Commentationes historico-litterariæ quarum prior consilium Friderici Wilhelmi marchionis electoris Brandeb. condendi novam universitatem omnium gentium, scientiarum et artium exposuit; posterior notitia de historiographis Brandeburgicis*, ibid., 1751-1752, 2 vol. in-8°; 3° *Histor. Nachricht* (Notice historique sur les dignités académiques conférées à des musiciens, et sur les sociétés et académies musicales), ibid., 1752, in-8°; 4° *Entwurf*, etc. (Essai d'histoire de la bibliothèque royale de Berlin), ibid., 1752, in-8°. Cet ouvrage intéressant est divisé en douze chapitres, qui traitent de l'origine et des accroissements successifs de cette bibliothèque; des livres les plus remarquables qu'elle renferme, imprimés ou manuscrits, et enfin des inspecteurs et conservateurs de ce dépôt. 5° *Nachricht*, etc. (Notice sur l'ancienne imprimerie de Bard en Poméranie), Stettin, 1756-1764, 2 part. in-8°; 6° *Dissertatio de bibliothecarum ac librorum fatis, inprimis libris comestis*. Cette curieuse dissertation est imprimée à la tête du *Catalogue de la bibliothèque* de Jacques de Perard, Berlin, 1756, in-8°. La seconde partie traite des auteurs condamnés à manger les ouvrages qu'ils avaient composés; peine tout à fait singulière et qui paraît être une imitation de celle que les anciens infligeaient aux mauvais auteurs, en les obligeant d'effacer leurs compositions avec la langue. 7° *Beyträge*, etc. (Mélanges d'histoire et de littérature), ibid., 1760, in-8°; 8° *Beyträge*, etc. (Supplément à l'histoire de Brandebourg), ibid., 1761, in-8°; 9° *Entwurf*, etc. (Essai d'une bibliothèque de droit poméranien), ibid., 1763, in-8°; 10° *Entwurf*, etc. (Essai d'une bibliothèque pour l'histoire littéraire de la Poméranie), Stettin, 1765, in-8°; 11° *Historische diplomatische Beyträge*, etc. (Mélanges historiques et diplomatiques pour l'histoire littéraire en particulier du duché de Poméranie), ibid., 1767, in-4°; nouvelle édition, Berlin, 1790, 2 vol. in-4°; 12° *Journal d'un voyage littéraire*, fait en 1750 dans une partie de la haute et basse Saxe, Berlin, 1782, in-8°; 13° *Specimen reliquiarum linguæ slavonicæ in nominibus quibusdam regionum et locorum in Brandeburg. et Pomeran.*, ibid., 1794, in-4°. Œlrichs a laissé un grand nombre de manuscrits, dont il a publié lui-même le Catalogue raisonné, avec son portrait gravé. Il possédait une riche bibliothèque et une collection de *Lettres autographes* de savants illustres, de laquelle il a donné une Notice, Francfort sur l'Oder, 1785, in-8°. Le recteur Meierotto a consacré un *Programme* à la mémoire d'Œlrichs, Berlin, 1799, et publié sa *Vie*, écrite par lui-même, en latin; elle est à la tête du tome 1er du Catalogue de vente de sa bibliothèque, 1800, in-8°. W—s.

ŒLS (Charles-Louis), acteur allemand, né à Berlin le 8 octobre 1771, mort le 7 décembre 1833 à Weimar. Il y a des doutes tant sur la date de sa naissance (on la met aussi à l'an 1773, ou 1776, ou 1777) que sur l'orthographe de son nom et sur la profession de son père. Fils illégitime d'un carrossier ou charron, ou, ce qui est le plus probable, d'un sellier, le jeune Œls, dont le nom est écrit quelquefois Ehls, fréquenta les classes inférieures du gymnase de Berlin. Mis en apprentissage chez son oncle, sellier aussi, il employa ses heures libres à jouer sur plusieurs théâtres de dilettantes. En 1793 il quitta définitivement la profession de sellier, et se fit recevoir dans la société dramatophile appelée *Uranie*, où il jouait surtout les rôles de dugazon et de premier comique. Encouragé par Iffland, qui se sentait flatté par la distinction avec laquelle Œls avait représenté le rôle de Jacques dans le *Voyage à la ville*, ainsi que celui du landgrave Henri dans *Claire de Hoheneichen*, celui-ci s'engagea en 1801 dans la troupe ambulante de Budenop, qui jouait alternativement à Nuremberg et Bamberg. Mais la position misérable dans laquelle il trouvait ce directeur avec son théâtre à Bamberg manqua de dégoûter de sa carrière le jeune débutant, qui heureusement fut appelé à Weimar deux ans après, en 1803. C'est là qu'il joua les rôles des héros et des premiers dugazons dans toutes les grandes pièces du répertoire allemand, et notamment gagna l'amitié de Gœthe et de Schiller. Il a créé à ce théâtre le rôle

Digitized by Google

de Saladin dans le *Nathan* de Lessing, ceux de don Carlos et Wallenstein dans les pièces de ce nom de Schiller, ainsi que le rôle d'Alphonse dans le *Tasse*, de Gœthe, et celui d'Oreste dans son *Iphigénie*. Dans les drames patriotiques de Raupach, il a créé les rôles des deux Frédéric de Hohenstaufen. De 1817 à 1820, il fut régisseur du théâtre de Weimar, pendant la direction du chambellan de Vitzthum. Entré en 1814 dans la loge des francs-maçons, il en fut un des anciens à côté de Gœthe. R—L—N.

ŒLSCHLÆGER. *Voyez* OLEARIUS.

ŒLSNER (CHARLES-ERNEST), historien et diplomate, naquit en 1764 à Goldberg, en Silésie. Exilé des Etats prussiens pour avoir manifesté des opinions trop hardies dans quelques brochures politiques, il vint à Paris, au commencement de la révolution, avec d'assez minces ressources, car le séquestre avait été mis sur tous ses biens et ne fut levé qu'en 1804. Fixé en France par ses goûts littéraires et ses sentiments politiques, il rendit compte dans les ouvrages périodiques allemands des événements de la révolution, accompagna le général Kellermann en Champagne et rédigea la relation de cette campagne pour la *Minerve*, publiée par Archenholz. Il suivit de même Sieyès en Prusse, fut arrêté d'abord et relâché par l'intervention de ce ministre plénipotentiaire. De retour à Paris, il fut nommé chargé d'affaires de la ville de Francfort; il épousa mademoiselle de Monmerqué, d'Alsace, parente du magistrat de ce nom. L'esprit distingué, les connaissances variées et profondes d'Œlsner lui firent contracter des liaisons avec les écrivains les plus célèbres de l'époque. Plusieurs de ceux-ci devaient aux circonstances une influence politique dont Œlsner aurait pu facilement profiter pour obtenir des emplois importants, à l'exemple de beaucoup d'autres étrangers; mais il préféra son indépendance. Il s'occupait particulièrement de recherches historiques et philologiques, et remporta en 1809 le prix proposé par l'Institut pour le meilleur mémoire « Sur l'influence de la « religion de Mahomet » (1). Encouragé par ce succès, il continua son travail, qui, devenu l'*Histoire de l'islamisme*, est resté manuscrit. En 1812, il prit part au concours « sur les changements opérés dans toutes les parties de l'administration de l'empire romain pendant les « règnes de Dioclétien et de ses successeurs, jusqu'à Julien l'Apostat ». Le prix fut décerné à M. Naudet, et Œlsner, loin d'être découragé par cet échec, s'attacha depuis à perfectionner et compléter son mémoire. Quand les prétentions de Napoléon à l'empire universel eurent altéré les dispositions de l'Allemagne pour la France, Œlsner éprouva le besoin de se rallier à son pays. MM. Guillaume et Alexandre de Humboldt, avec lesquels il était uni d'amitié, lui en facilitèrent les moyens et le firent nommer par le roi de Prusse conseiller de légation à Paris, chargé ostensiblement de la correspondance littéraire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se retira à Berlin et y fut placé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères. Mais, regrettant son indépendance et la société de Paris, il donna sa démission en 1817 et revint en France avec une sorte de caractère diplomatique. Œlsner mourut à Paris le 20 octobre 1828; il était veuf depuis plusieurs années, et ne laissa qu'un fils. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il avait publié, sous le voile de l'anonyme : 1° *Des opinions politiques du citoyen Sieyès et de sa vie comme homme public*, Paris, 1800, in-8°. Cet écrit se divise en deux parties : dans la première, l'auteur analyse les ouvrages politiques de Sieyès avant la révolution; dans la seconde, il examine les actes de sa carrière législative et administrative depuis 1787 jusqu'à la fin de l'an 7 de la république. 2° *Histoire de la guerre des hussites;* 3° *Notice sur la vie et les écrits de Joël Barlow, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis d'Amérique auprès de l'empereur des Français*, Paris, 1813, in-4°; 4° *Pièces relatives au droit public des nations*, qui devaient former une série de plusieurs numéros, dont le premier seulement fut imprimé, Paris, 1813, in-8°. Tous ces ouvrages sont en français. Les écrits allemands se composent d'une traduction des œuvres de Sieyès, de *Lettres de Paris*, écrites dans un sens républicain et imprimées en Suisse; des *Aphorismes politiques recommandés au congrès d'Aix-la-Chapelle*, Francfort, 1818. A—Y et D—G.

(1) *Des effets de la religion de Mahomet, pendant les trois premières siècles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie*, Paris, 1810, in-8°.

ŒNOMAUS, philosophe cynique, né à Gadara en Syrie, florissait sous l'empereur Adrien. Les principes de sa secte, la vie de Diogène et celle de Cratès exercèrent sa plume. Comme Horace, il reconnut dans le chantre d'Achille et d'Ulysse un précepteur de morale dont le langage avait à la fois plus de charme et d'autorité que celui de Chrysippe et de Crantor; et il composa un Traité *de la philosophie d'Homère*. De tous ces écrits, le titre seul est venu jusqu'à nous. Œnomaüs, porté à la raillerie, n'épargna pas même dans ses sarcasmes la secte à laquelle il appartenait. Sur ce fondement, et d'après la licence de ses opinions religieuses, quelques auteurs ont pensé mal à propos qu'il fallait le compter parmi les Epicuriens. Œnomaüs, ajoutent quelques autres, avait été trompé par l'oracle de Delphes : il s'en vengea en mettant à nu le charlatanisme des prêtres d'Apollon dans un livre qui avait pour titre les *Prestiges dévoilés*. On peut juger, par l'extrait qu'Eusèbe a donné (*Préparation évangélique*, livres 5 et 6) de cette diatribe contre les oracles, qu'elle avait le mérite de cette malignité ingénieuse et hardie dont Lucien fut le modèle. *Voy.* la *Bibliothèque grecque* de Fabricius. F—T.

Digitized by Google

ŒNOPIDAS ou ŒNOPIDES de Chio, philosophe pythagoricien, était, suivant Platon, contemporain d'Anaxagore et florissait par conséquent entre la 70e et la 90e olympiade (5e siècle avant J.-C.). Comme la plupart des sages de la primitive Grèce, il alla visiter ces prêtres de l'Egypte qui conservaient mystérieusement le dépôt des connaissances humaines. A leur école, il se rendit habile dans les sciences naturelles ; il approfondit particulièrement la géométrie et se fit un nom parmi les astronomes. Pour faciliter le calcul des corps célestes, il imagina le problème contenu dans la douzième proposition du premier livre des *Eléments* d'Euclide, et qui consiste à tirer une perpendiculaire droite, sur une ligne droite donnée infinie, d'un point donné hors de cette ligne. Proclus, dans son Commentaire sur ce même livre d'Euclide, fait encore honneur à Œnopidas du problème suivant, énoncé dans la vingt-troisième proposition : *Sur une ligne droite donnée, et un point étant donné en elle, construire un angle rectiligne égal à un angle rectiligne donné.* Un passage de Proclus, dans lequel on ne peut s'empêcher de soupçonner une altération, désigne à la fois Œnopidas et un Hippocrate de Chio, qui aurait été postérieur à Anaxagore, comme les inventeurs de la quadrature de la lunule (*voy.* HIPPOCRATE). Quoi que l'on décide à ce sujet, on doit dépouiller Œnopidas du mérite que lui accorde Diodore de Sicile d'avoir découvert le premier l'obliquité de l'écliptique et le mouvement propre du soleil dans ce cercle : cette observation astronomique avait été avant lui communiquée par les Egyptiens à Thalès, à Pythagore, à Anaximandre, et à bien d'autres. Peut-être Œnopidas avait-il aussi rapporté d'Egypte son explication de l'inondation du Nil, qu'il attribuait à la quantité d'eau que contient naturellement ce fleuve, ajoutant que ces eaux étaient réduites et absorbées, aux approches de l'hiver, par la chaleur souterraine inhérente à la terre. La physique d'Œnopidas n'était ni plus ni moins erronée que celle de tous ses contemporains. Il indiquait l'air et le feu comme principes de la matière ; il prétendait que la voie lactée avait été jadis la route du soleil ; mais que l'horreur de cet astre pour le festin de Thyeste l'avait poussé dans une direction opposée, celle qu'on observe aujourd'hui dans le zodiaque. Œnopidas eut une idée plus utile en établissant un cycle au bout duquel les révolutions solaires et lunaires devaient être d'accord : il faisait l'année solaire de 365 jours et 8 heures, erreur corrigée depuis par Méton. Œnopidas fit graver sur une table d'airain la série de ses calculs astronomiques appliqués à une période de cinquante-neuf ans : c'était là, selon lui, la *grande année*, par laquelle les anciens entendaient le retour de deux ou plusieurs astres au même point du ciel. Le disciple de Pythagore attachait à cette table une haute importance : il la consacra dans l'enceinte des jeux olympiques pour qu'elle pût servir aux usages publics. F—T.

OERN (NICOLAS), Lapon, se fit connaître par plusieurs aventures et composa des livres. Il était né dans le 17e siècle, et avait eu occasion d'acquérir plus d'instruction que n'en ont ordinairement ses compatriotes. Charles XI, qui voulait se servir de lui pour introduire en Laponie la langue suédoise et la connaissance de l'Evangile, lui fit faire quelques études à Stockholm, où il avait été amené jeune, et l'envoya ensuite à l'université de Wittemberg. Ordonné prêtre à son retour, Oern alla en effet prêcher la foi à ses compatriotes : mais bientôt dégoûté de leur genre de vie, et voulant se faire un nom, il entreprit des voyages ; et, après avoir parcouru plusieurs pays, il s'arrêta en Allemagne, où il prit le titre de prince de Laponie. Il fut présenté à Louis XIV en 1706. Une princesse allemande, qu'il avait su captiver, lui promit de l'épouser ; mais on fit des recherches sur son origine avant que le mariage fût conclu, et, la fraude ayant été découverte, le prétendu prince fut chassé. Il passa en Russie, où, livré à la crapule, sa mauvaise conduite le fit enfermer, en 1715, dans les prisons d'Astracan. Les uns prétendent qu'il y mourut ; d'autres rapportent qu'il eut recours à l'intercession du roi d'Angleterre, qui parvint à le délivrer, et qu'il continua ses courses pendant quelques années encore. Il se vantait d'avoir appris le français en un mois, le russe en six semaines, et le calmouk en vingt-huit jours : il savait aussi le persan, le mongol et le romaïque. On a de Nicolas Oern deux ouvrages allemands qu'il composa pendant ses voyages ; le premier parut en 1707 et contient une *Description de la Laponie*, in-12 ; le second, imprimé en 1708, a pour titre : *Lettres du fameux voyageur et prince lapon Nicolas Oern, écrites pendant ses voyages à ses compatriotes*, in-4° ; tous deux sont en allemand. Voy. Warmholtz, vol. 17, *Biblioth. historique de Suède*, t. 1, p. 261 ; et Hallebeck, *Dissertatio historica de Nic. Oern, se principem Laponiæ professo*, Lund, 1808, in-4° de 10 pages. C-AU.

OERNHIELM ou ORNSJŒLMS (CLAUDE), appelé d'abord *Arrhenius*, historien suédois, naquit dans la Gothie orientale en 1625 : il fit ses études à Upsal, et visita ensuite les pays étrangers. A son retour, il fut nommé professeur d'histoire, puis secrétaire du roi, historiographe et assesseur du collége des antiquités. Sous le rapport des recherches sur l'histoire ecclésiastique de la Suède, Oernhielm surpassa, suivant l'avis du baron Shering Rosenhane (*Discours sur les progrès de l'histoire nationale*), tous les savants qui l'avaient précédé dans cette carrière ; et même parmi ceux qui lui ont succédé, la plupart, au lieu d'embrasser un champ aussi vaste, se sont bornés à en cultiver une portion. Il mourut en 1695. On a de lui : 1° *Sancti Anschari i vita genuina, observationibus illustrata*, Stockholm,

Digitized by Google

1677 ; 2° *Sueonum Gothorumque historiæ eccles. libri 4 priores*, ibid., 1689, in-4° ; 3° *Vita herois Ponti de la Gardie*, Leipsick, 1690, in-4° ; 4° *Bullarium romanum, h. e., compages epistolarum quas superioribus sæculis pontifices romani ad reges Sueciæ, proceres, archiepiscopos*, etc., *scripserunt*. Il est aussi auteur de plusieurs Dissertations, telles que, *De summa magistratus indole*, Upsal, 1671 ; — *De origine gentium novi orbis*, ibid., 1676 ; — *De strenis*[1], Stockholm, 1680 ; — *De monarchiis orbis*, ibid., 1683 ; — *Historia linguæ sanctæ*, Upsal, 1683, et d'un court Eloge d'Olaus Verelius. Il a laissé manuscrite une traduction de l'histoire des Goths et Lombards, publiée en italien par E. Tesoro, intitulée *Del regno d'Italia sotto i Barbari*. Un professeur d'Upsal, Lagerloef, a donné en latin un Eloge d'Oernhielm, Upsal, 1696, in-4°. D—G.

OERNSCHOELD (Pierre-Abraham, baron d') mérite une place parmi les hommes remarquables de la Suède, sa patrie, pour y avoir introduit une branche d'industrie très-importante. Vers le milieu du dernier siècle, étant gouverneur des districts du Norrland situés entre la Norvége et le golfe de Botnie, il conçut le projet d'y faire cultiver le lin et d'engager les habitants à fabriquer des toiles. Il distribua des graines dans plusieurs communes ; et cette nouvelle culture réussit au delà de ses espérances. Pour faciliter l'établissement des ateliers de fabrication parmi les paysans, il fit venir des ouvriers habiles, répandit des livres élémentaires, et engagea le gouvernement à décerner des primes. Il ne fut pas moins heureux dans cette partie de son entreprise. Les paysans, ayant appris à filer et à tisser, se livrèrent à ce travail pendant la saison morte, qui est très-longue dans leur pays, et perfectionnèrent peu à peu les produits de leur industrie au point que tout le royaume voulut s'en fournir. Les toiles étrangères y sont depuis ce moment devenues inutiles, et ne chargent plus le tableau des importations de la Suède. Il en résulta une économie nationale de plusieurs millions par an. Le baron d'Oernschoeld ne quitta le gouvernement de Norrland qu'au bout de vingt années environ, et obtint celui de Sudermanie. Il mourut à Nykoeping, où il résidait en sa qualité de gouverneur. C—au.

OERSTED (Hans-Christian), physicien danois, devenu célèbre comme ayant fondé la science de l'électro-magnétisme à laquelle on doit la découverte du télégraphe électrique, la plus remarquable, après la vapeur, des inventions contemporaines. Il naquit le 14 août 1777 à Rudkjobing, dans l'île de Langeland (Danemarck) ; son père était pharmacien. Il étudia à l'université de Copenhague, et en 1800 il prit le grade de docteur en philosophie. Après des voyages en Hollande et en France il revint à Copenhague, et en 1806 il fut nommé professeur de physique. En 1812 s'étant rendu en Allemagne, il y écrivit son *Essai sur l'identité des forces chimiques et électriques*, livre rempli d'idées neuves et qui a servi de point de départ pour faire avancer la science. M. Marcel de Serres le traduisit en français en 1813. Ce fut en 1819 qu'Oersted publia son importante découverte sur l'identité des forces chimiques et électriques ; il la consigna dans un mémoire intitulé *Experimenta circa efficaciam conflictus electrici in acum magneticam*. L'Institut de France apprécia toute la portée de cette découverte et décerna au savant Danois un de ses grands prix. La société royale de Londres lui accorda un honneur semblable. En 1844, Oersted donna une édition nouvelle et complétement refondue d'un *Manuel de physique mécanique*, qu'il avait publié en 1809 ; il y fit connaître un grand nombre de découvertes qu'il avait faites dans les diverses branches de la science. La compression de l'eau avait été de sa part l'objet d'études suivies, et on lui doit d'avoir démontré l'existence d'un métal nouveau, l'aluminium. En 1822 et 1823 il avait visité la France et l'Angleterre, il y revint en 1846, et il fut accueilli comme il méritait de l'être. En 1837, il avait été nommé membre de la Légion d'honneur. Devenu secrétaire de l'académie de Copenhague, il prit la part la plus active à la création de l'école polytechnique de cette ville, et il en fut le directeur. Animé du zèle le plus ardent pour la diffusion de la science, il ne se bornait pas à ses leçons à l'université, il faisait des cours pour les dames et pour les gens du monde. La sévérité de ses études favorites ne le détournait pas de consacrer des instants à la littérature ; il écrivait dans les publications périodiques ; il composa plusieurs petits poëmes ; celui qu'il intitula le *Balcon* révèle un véritable mérite, et il a été traduit en allemand. Le 9 novembre 1850, une grande fête eut lieu pour célébrer la cinquantaine de l'entrée d'Oersted comme membre de l'université de Copenhague, et il reçut à cette occasion les preuves les plus éclatantes de la sympathie universelle qu'il inspirait. Infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs, et se refusant au repos qu'il méritait si bien, il voulut continuer ses leçons malgré la rigueur de l'hiver. Un rhume survint et détermina une inflammation des poumons ; Oersted mourut le 9 mars 1851, laissant un nom qui ne périra pas. De justes honneurs furent rendus à sa mémoire. Ce n'est pas ici qu'il peut être question d'exposer la nature et la portée de ses belles découvertes sur l'électricité ; nous reviendrons aux nombreux ouvrages spéciaux qui traitent de cette portion des connaissances mathématiques. La biographie d'Oersted accompagnée de la liste chronologique de ses écrits, composée en danois par C. Hauch et A. Ferchhammer, a été traduite en allemand par H. Sebald, Spandau, 1833, in-8°. Ba—r.

(1) *Mémoires de l'académie des belles-lettres, hist. et antiq.*, t. 6, Stockholm, 1796.

Digitized by Google

OERSTED (André-Sandœe), homme d'Etat et légiste danois, frère du précédent, né le 21 décembre 1778 dans l'île de Langeland ; à seize ans il se rendit à Copenhague pour suivre les cours de l'université, et, se destinant à la carrière judiciaire, il devint à vingt et un ans assesseur au tribunal de la cour de la ville ; en 1810 il entra à la haute cour. De 1809 à 1826, il professa le droit ecclésiastique au séminaire pastoral. En 1825, il devint procureur général, et il prit une part active à la rédaction des lois. Abordant de plus en plus la carrière politique, il fut de 1835 à 1844 commissaire aux états provinciaux des îles ou du Jutland ; de 1842 à 1848, il remplit le poste de ministre d'Etat. Adversaire des idées libérales, dévoué à un ancien système qui avait fait son temps, il souleva contre lui une opposition qui allait toujours en grossissant, et lors de l'agitation universelle que causa la révolution de février, il reconnut lui-même qu'il n'était plus possible, et il donna sa démission de tous ses emplois. Bientôt survint un mouvement de réaction qui ramena les conservateurs au pouvoir. Oersted devint président du cabinet formé le 21 avril 1853 ; il tint d'abord le portefeuille de l'intérieur et des cultes, et un an plus tard il passa au ministère de la justice. De vifs débats relatifs aux interminables affaires du Schleswig et du Holstein occupèrent ce cabinet, qui, se montrant hostile à la presse, et ne dissimulant pas, lors de la guerre d'Orient, ses sympathies pour la Russie, fut accusé de se livrer à des actes inconstitutionnels, et qui, après avoir dissous la chambre élective, et l'avoir vue remplacée par des choix encore plus hostiles, prit le parti de se retirer le 3 décembre 1854. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, survenue le 1er mai 1860, Oersted vécut dans la retraite à laquelle l'invitait d'ailleurs son grand âge ; il mit ses loisirs à profit pour achever un ouvrage en 4 volumes, qu'il intitula : *Mémoires de ma vie et de mon temps*, et qui offrent un intérêt réel, mais trop local, trop circonscrit, pour attirer quelque attention hors du Danemarck. Comme homme d'Etat, la politique d'Oersted peut être l'objet de jugements divers ; comme légiste, il a fait preuve d'une instruction solide et de vues profondes. Ses écrits furent composés depuis l'époque de sa jeunesse jusqu'au moment où les affaires publiques absorbèrent tous ses loisirs. Nous indiquerons les principaux ; ils sont tous en langue danoise, et par conséquent peu répandus hors des limites de ce petit royaume : *Concordance des principes de la morale et du droit*, 1798 (livre qui laisse à désirer sans doute, mais à vingt ans il était beau d'essayer de traiter un pareil sujet) ; — *Supplément aux cours de Nørregaard sur le droit privé danois et norrégien*, 1804-1812, 3 vol. ; — *Nouveau formulaire danois*, 3e édition, 1811 ; une 5e a paru en 1844 ; — *Eunomia*, 1815-1822, 4 vol. (ce titre est celui d'un recueil de mémoires sur la morale, la politique et la jurisprudence ; il en a été publié une traduction allemande, 1818-1826, 3 vol.) ; — *Manuel de jurisprudence danoise et norrégienne*, 1822-1835, 6 vol. Fidèle aux habitudes de la plupart des savants du nord de l'Europe, Oersted travailla avec ardeur à des publications périodiques ; il dirigea les *Archives de droit*, 1804-1812, auxquelles les *Nouvelles Archives* forment une continuation de 1812 à 1820 (le tout formant 30 volumes) ; il fut un des principaux rédacteurs de la *Revue de jurisprudence*, 1820-1830, 16 vol., et de la *Gazette ministérielle*, 1815-1848. Br-t.

ŒSTERLEN (Christian), médecin allemand, né en 1773 à Stuttgard, où il mourut le 26 octobre 1850. Il était membre du collége médical de cette ville, en même temps que premier médecin des princes de Hohenlohe-Œhringen. Œsterlen appartenait à une famille qui, dans chaque génération, fournit un ou plusieurs médecins à sa ville natale. Il s'est fait connaître pour avoir édité l'ouvrage de L. Braun : *Quelques mots à propos du choléra des Indes orientales, et à propos des plus sûrs moyens préservatifs et curatifs encore inconnus à employer contre lui, d'après des expériences faites aux Indes*, Stuttgard, 1831. Œsterlen a aussi inséré divers mémoires dans le *Journal de chirurgie* de Graefe et Walther, dans les *Annales cliniques de Heidelberg*, etc. R—l—n.

ŒRTEL. *Voyez* Ortell.

ŒRTEL (Eucharie-Ferdinand-Christian), philologue, théologien et hydrothérapeute allemand, né à Streitberg près d'Erlangen le 13 mai 1765, mort à Ansbach le 16 mai 1850. Fils d'un pasteur protestant, il fut élevé d'abord dans le gymnase académique de Neustadt sur l'Aisch, puis à l'université d'Erlangen, où il étudia la théologie protestante, la médecine, les langues modernes et orientales. Après avoir passé, à partir de 1789, plusieurs années dans la maison du baron de Seckendorf à Oberzenn, comme précepteur, il devint en 1795 professeur au gymnase d'Ansbach, où, montant successivement en grade, il est resté jusqu'en 1827. Ce fut dans cette dernière année qu'il prit sa retraite. Œrtel est un polygraphe dans le sens complet du mot, mais tout en atteignant au premier rang dans quelques branches. Il fit des vers latins dans les mètres d'Horace, jusqu'à donner le change à des latinistes exercés. Comme historien, il a écrit quelques ouvrages généalogiques très-utiles. C'est lui enfin qui s'est posé comme le porte-voix de la médecine hydrothérapeutique, en bafouant les médecins des anciennes écoles dans une foule d'écrits dont les titres sont souvent des plus bouffons. En fait de théologie, enfin, il a été un des rationalistes les plus avancés, et il a, entre autres, attaqué la traduction allemande de la Bible par Luther comme n'étant plus à la hauteur de notre siècle. Il veut, en outre, remplacer le sermon dans le service religieux protestant quel-

Digitized by Google

quefois par une catéchisation en grand, à laquelle seraient soumis les adultes des deux sexes. Nous divisons ses ouvrages en quatre séries. — I. Théologie : 1° *Novæ versionis Germanicæ Pauli ad Romanos epistolæ specimen præmisso meletemate super loc. Rom.* 8, 26, 27; dissertation philologique et théologique, Erlangen, 1789; 2° *Démonstration de l'impuissance fatale du diable, fragment adressé à un adversaire du diable qu'il craint (antidiabolicus)*, Erlangen, 1790; 3° *Christologie, ou les Résultats des nouveaux progrès de l'exégèse touchant l'article de la divinité de Jésus-Christ*, Leipsick, 2 vol., 1792; 4° *Antijosephinus, ou Critique des preuves qu'un anonyme croyait avoir trouvées dans l'Ecriture en faveur de Joseph, comme véritable père de Jésus-Christ*, Erlangen, 1792. Dans cet écrit, où Œrtel rejette la paternité de Joseph, il ne va pourtant pas jusqu'à représenter tout à fait ce dernier comme un mari trompé. 5° *Essai d'une explication philosophique de la Bible, ou Traduction et explication de l'épître de St-Paul aux Romains*, Nuremberg, 1793; 6° *Les trois épîtres de St-Jean, traduites et interprétées philosophiquement en les dégageant de toutes les idées judaïsantes*, Francfort et Leipsick, 1795; 7° l'*Evangile de St-Jean, traduit et interprété philosophiquement, en le dégageant de ses idées judaïsantes*, Gœrlitz, 1795; 8° le *Catéchisme du docteur Martin Luther, retouché et interprété*, Ansbach, 1808; 9° *Essai d'un nouveau catéchisme, ou Compendium de la doctrine chrétienne par questions et réponses, et proposition de l'introduire dans l'Eglise à la place des sermons superflus*. Nouvelle édition, Ansbach, 1811; 10° *Traduction allemande de l'Ancien et du Nouveau Testament, faite sur les textes hébreu et grec, avec des notes, pour servir de Bible populaire des familles* (il n'en a paru que le 1er volume, contenant le Pentateuque), Ansbach, 1807; 11° les *Presbytères de MM. Lehmus, Fuchs, Kaiser, Veilloder, Pflaum et Stephani* (principaux pasteurs de Munich, Baireuth, Nuremberg et Ansbach), *examinés sous les rapports biblique, philosophique, historique et juridique*, Nuremberg, 1822. C'est un examen de la constitution presbytérienne de l'Eglise protestante. 12° *Lettre à M. l'archipresbytre Beck à Munich, et à Pflaum, doyen à Bareith*, Nuremberg, 1822; 13° *Calendarium Romanum parietinum*, ibid., 1822; 14° *Histoire des principaux réformateurs et résultats de leurs efforts, depuis Jésus-Christ jusqu'à Luther et la guerre de trente ans*. Programme de la fête de l'anniversaire de la confession d'Augsbourg, le 25 juin 1830, Nuremberg, 1830; 15° *Critique de la confession d'Augsbourg et proposition d'une nouvelle confession*, Bareith, 1834; 16° *Revue rétrospective et anticipante de la Bible de Luther, avec preuves qu'elle ne convient plus à notre époque*, adressée à tous les consistoires protestants, Strasbourg, 1835; 17° *Interprétation de l'Apocalypse de St-Jean*, Dresde, 1835 et 1836; 18° l'*Apocalypse de St-Jean*, mise en drame sous le titre : *Drame céleste de l'humanité*, Dresde, 1835. — II. Philologie et archéologie classique et germanique : 1° *Programma de germanismis linguæ latinæ apparentibus seu falso suspectis*, 2 parties, Ansbach, 1796 et 1801; 2° *Vocabulaire pour les fables de Phèdre*, Nuremberg, 1798; 3° *Dictionnaire grec-allemand du Nouveau Testament*, Gœttingue, 1799; 4° *Grammaire grecque pour les élèves des classes inférieures*, Francfort et Leipsick, 1800; 5° *Chrestomathie latine, ou morceaux tirés de Cornélius Népos, Justin, Jules César et Quinte-Curce, avec vocabulaire, etc., pour les classes moyennes*, 2 parties, Ansbach, 1800; 6° *Traduction des fables de Phèdre en prose allemande*, avec un vocabulaire archéologique, ibid., 1802; 7° *Phædri fabulæ Æsopicæ cum appendice 34 fabularum, notulis*, etc., Ansbach, 1807; 8° *Dictionnaire des mots allemands empruntés aux langues étrangères*, 2 vol., Ansbach, 1804; 5e édition, Erlangen, 1839-1840; 9° *Manuel de l'archéologie grecque et romaine, élaboré par ordre du gouvernement bavarois d'après Eschenbourg, à l'usage des gymnases et universités*, 2 parties, Ansbach, 1809 (la Mythologie a été aussi tirée à part); 10° *Cicéron, Caton l'Ancien ou De senectute*, en latin avec l'allemand en regard, Ansbach, 1820. Il y a aussi des tirages à part tant du texte latin que de la traduction allemande. 11° *Explication grammaticale de Cicéron, Caton l'Ancien*, Munich, 1821; 12° *Explications grammaticales pour le premier cours du livre de lectures latines de Jacobs et Doring*, Bamberg, 1821; 13° *Traduction allemande de l'Histoire romaine de Tite-Live*, avec des notes, 10 vol., Munich, 1822 et 1823; nouvelle édition de luxe, avec 9 gravures sur acier, 8 vol., Stuttgard, 1841; 14° *Traduction de l'Iliade d'Homère en prose allemande*, avec de courtes notes, 2 vol., Munich, 1822 et 1823; 15° *Abécédaire et premier livre de lectures latines*, avec un vocabulaire, Nuremberg, 1829; 16° *Dictionnaire grammatical de la langue allemande, avec addition des racines, des homonymes et synonymes, des néologismes et des puristes*, 2 vol. en 4 sections, Munich, 1829 et 1830; 3e édition corrigée, 1837-1838; 17° *Traduction allemande de l'Agamemnon d'Eschyle*, avec des notes, pour des étudiants d'académie, Salzbach, 1832; 18° *Traduction allemande du Prométhée d'Eschyle*, id., ibid., 1832; 19° *Traduction allemande d'Hélène d'Euripide*, id., ibid., 1832; 20° *Clavis Homerica, ou Interprétation grammaticale des poèmes d'Homère*, pour les étudiants d'académie, Leipsick, 1834. Il n'en a paru que le premier chant de l'*Iliade*. 21° *Traduction allemande de la Médée d'Euripide*, avec notes, Munich, 1835; 22° *Traduction allemande de l'Oreste d'Euripide*, ibid., 1835; 23° *Traduction allemande de l'Odyssée d'Homère*, Augsbourg, 1836; 24° *Choix des plus belles sentences latines, avec addition de mes poèmes latins*, Nuremberg, 1842. — III. Histoire et biographie : 1° *Taubmanniana*,

Digitized by Google

ou Vie, bons mots et écrits de Frédéric Taubmann, professeur à l'Ittenberg, avec son portrait, Munich, 1831; 2° *George-Louis Œder, premier recteur du gymnase d'Ansbach en 1737, sa vie et ses œuvres*, avec la *Chronique de la ville d'Ansbach*, programme pour la fête de l'anniversaire de l'inauguration du gymnase, le 12 juin 1837, Ansbach, 1837; 3° *Bibliotheca Stieberiana*, etc., 1838; 4° *Autobiographie du docteur Œrtel, représenté dans sa qualité de théologien, philologue, historien et hydrologue*, avec portrait et *fac-simile*, Erlangen, 1840; 5° *Tableaux généalogiques des principales familles princières, ducales et comtales régnantes*, Nuremberg, 1841; 6° le *Malheureux voyage du duc d'Orléans*, ibid., 1842; 7° *Chronique de l'université d'Erlangen, avec le récit des forces et mauvais tours des étudiants*, en rimes latines et allemandes, Ansbach, 1843. — IV. MÉDECINE, HYDROTHÉRAPIE ET SON HISTOIRE : 1° *De aquæ frigidæ usu Celsiano, dissertat. philologico-medica in qua præcipuos A. Corn. Celsi locos illustrare conatur*, Monachi, 1826; 2° *Les plus récentes guérisons obtenues par l'eau froide*, 27 cahiers, Nuremberg, 1829-1839; 3° *Jean-Sigismond Hahn, Révélation de la merveilleuse vertu curative de l'eau fraiche*, remaniée par Œrtel, Ilmenau, 1831; 5e livre, 1839; 4° *Le choléra des Indes peut être détruit par l'eau froide seule*, Nuremberg, 1831 (trois éditions dans la même année); 5° *Victoire! l'eau froide a vaincu le choléra. Rapport sur un fait réel*, ibid., 1831; 6° *Balourdises faites dans trente-neuf cas de choléra par les médecins, qui se croient les arbitres infaillibles de la vie et de la mort*, Balourdislopol, 1831; 7° *Critique des anciennes méthodes de traiter le choléra, d'après les rapports de MM. Radius et Kleinertz*, Salzbach, 1832; 8° *L'association sanitaire hydropathique et ses résultats*, par Œrtel, Kolb et Kirchmeyer, médecins d'Ansbach, Wurtzbourg et Munich, Wurtzbourg, 1832 et 1833; 9° *Comme quoi la tête a été lavée vingt-cinq fois au docteur Nasse (Humide) par le docteur Trocken (Sec) (ce fut le docteur Bock à Berlin), professeur d'hydrothérapie à Hydropol*, Nuremberg, 1834. Nous connaissons Nasse comme un des fondateurs du magnétisme animal et des cures qui y reposent; Œrtel fait un jeu de mots avec le nom de ce médecin qui signifie humide, pour lui faire sentir que son nom même devrait faire pressentir un médecin guérissant par voie humide et non par voie sèche. 10° *John Floyer, Sur les effets magnétiques de l'eau froide*, traduit de l'anglais, avec des additions *sur les vertus curatives du vinaigre et du lait*, Stuttgard, 1834; 11° *John Huncocke, l'eau ordinaire représentée comme le meilleur remède fébrifuge*, traduit de l'anglais, ibid., 1834; 12° *Frédéric Hoffmann, l'eau froide regardée comme remède universel*, retouché par Œrtel, ibid., 1834; 13° *John Smith, sur la vertu curative de l'eau ordinaire*, traduit de l'anglais, Nuremberg, 1834; 14° *Jean-Sigismond Hahn, Enseignement sur la vertu curative de l'eau fraiche*, ouvrage entièrement refondu par Œrtel, avec un registre, ibid., 1834; 15° *L'illustre Père capucin Bernard, qui a fait les plus belles cures avec la glace, peint de nouveau*, Leipsick et Nuremberg, 1834; 16° *Vincent Priesnitz, ou Appel à tous les gouvernements de l'Allemagne pour les engager à établir des institutions hydrothérapiques*, ibid., 1834; 17° *Guide de l'emploi salutaire de l'eau pour hommes et animaux*, par Œrtel, Kolb et Kirchmeyer, Nuremberg, 1834; 2e édition, 1835; 18° *Rapport succinct sur les effets des cures à l'eau fraiche sur les hommes et les animaux*, ibid., 1835; 19° *Histoire de l'hydrothérapie, depuis Moïse jusqu'à notre temps, pour prouver que l'eau fraiche est un remède universel*, Leipsick, 1835; 20° la *Nouvelle guerre de Wartbourg, entre les médecins charlatans et le docteur aquatique*, avec des figures curieuses, Nuremberg, 1835; 21° *Moyen simple et prompt dans les cas de choléra*, ibid., 1836; 22° *Plaints publique à propos du malheureux traitement des cas de choléra à Munich*, ibid., 1836; 23° *Comparaison du traitement allopathique et du traitement hydropathique dans les cas de choléra*, ibid., 1837; 24° *Mon voyage par terre et par eau pour aller d'Ansbach par Munich, Passau, Vienne, Brunn et Olmutz, à Græfenberg, chez le célèbre docteur hydropathique Vincent Priesnitz, juillet et août* 1836, Nuremberg, 1837; 25° *Pourquoi tant d'enfants meurent-ils déjà dans la première année de leur vie, et par quoi peut-on combattre ce mal?* Réponse à une question proposée par l'académie de St-Pétersbourg en 1834, avec conseils aux mères, Nuremberg, 1838; 26° *Plaisirs et déplaisirs de l'hydrothérapie. Miroir pour médecins et laïques*, ibid., 1838; 27° *Blanchardi Lexicon medico-chirurgicum*, retouché d'après Isenflamm, Klette et Kühn, surtout pour les jeunes médecins et chirurgiens, Grimma, 1840; 28° *Les plus récentes cures hydrothérapiques*, 30 cahiers, Nuremberg, 1839-1844; 29° *Sur l'éminence de l'hydrothérapie*, adressé à la diète de Francfort, 1844; 30° *Invitation à fonder un établissement hydrothérapique grandiose*, 1845; 31° *Elégie* (en vers) *sur les malheureuses cures médicales*, ibid., 1846. R—L—N.

ŒSER (ADAM-FRÉDÉRIC), peintre, mouleur et graveur, naquit à Presbourg en 1717. Après avoir fréquenté l'académie de peinture de Vienne, il entra chez Raphaël Donner, habile sculpteur de cette capitale, qui lui apprit l'art de modeler et lui inspira le goût de la connaissance de l'antique. Il se rendit en 1739 à Dresde, qu'habitaient alors Dietrich et Raphaël Mengs; il décora cette ville de plusieurs beaux ouvrages à l'huile et à la fresque. Il se lia de la plus étroite amitié avec Winckelmann; et ce fut lui qui dirigea les premiers pas du savant dans la connaissance de l'art des anciens, ainsi que le reconnaît Winckelmann lui-même dans son premier écrit *Sur l'imitation des ouvrages des Grecs dans la peinture et la sculpture*. Nommé successivement profes-

Digitized by Google

seur de la nouvelle académie des arts de Dresde et directeur de celle de Leipsick, il vint s'établir dans cette dernière ville en 1764. Le nombre d'ouvrages qu'il produisit est considérable ; et ils ont visiblement influé sur les différentes branches des arts qu'il enseignait. Plusieurs édifices publics et particuliers furent enrichis de ses compositions, tant à l'huile qu'à fresque, parmi lesquelles les connaisseurs font un cas particulier du plafond de la salle de comédie et de ceux de la maison du conseiller privé de guerre, Muller, dans lesquels il a traité l'allégorie d'une manière neuve et savante. On cite encore les tableaux qui décorent la nouvelle église de St-Nicolas. Hagedorn, dans ses *Réflexions sur la peinture*, parle d'un tableau de lui, représentant la *Pythonisse d'Endor*, dans lequel l'artiste, en suivant une marche différente de celle de tous ses devanciers, a su traiter ce sujet terrible avec un véritable génie. La prêtresse est jeune et belle ; et le contraste de sa beauté avec la solennité de son action ajoute encore à la terreur de cette scène : on sent que Saül est frappé par la seule main de Dieu. Ce tableau, composé de quatre figures, est d'une ordonnance simple et d'une couleur chaude ; il a fait partie du cabinet de M. Winckler. C'est au ciseau d'Œser qu'on doit la statue de l'électeur, placée sur l'esplanade de la porte de St-Pierre, à Leipsick ; le tombeau de la reine Mathilde, de Danemarck, érigé dans les jardins de Zelle ; et surtout le petit monument élevé à la mémoire du poëte Gellert, dans les jardins d'un particulier de Leipsick. Ce dernier ouvrage obtint le suffrage de Pigalle lorsque ce statuaire se rendait à Berlin, à la demande du grand Frédéric. Les dessins coloriés d'Œser sont très-recherchés. Comme graveur au burin, c'est à lui que l'on doit un meilleur goût dans les ornements des livres, objet qui fait un des revenus les plus importants du commerce de Leipsick. Ses eaux-fortes, distinguées par la finesse du travail et l'esprit de la composition, sont exécutées d'une manière très-pittoresque ; on peut en voir le détail dans le *Manuel des amateurs de l'art*, de Huber et de Rost, auxquels le gendre de l'artiste l'avait communiqué. Œser mourut à Leipsick le 18 mars 1799. — Son fils, *Frédéric-Louis* Œser, mort le 15 mai 1792, âgé seulement de 40 ans, peignait aussi, principalement à l'aquarelle et au lavis ; on a de lui des paysages fort agréables, dans le genre de Gessner. P—s.

Œtinger (Frédéric-Christophe), savant philologue, naquit en 1702 à Coppingen, dans le duché de Wurtemberg, et fréquenta successivement les académies de Tubingue, de Iéna et de Leipsick, où il acheva ses études. Il fut employé quelque temps, pour le comte de Zinzindorf, à une nouvelle traduction des Livres saints, et revint à Tubingue, où il obtint la place de répétiteur au séminaire. Nommé ensuite lecteur en théologie à l'université de Halle, il se démit de cet emploi, afin de pouvoir satisfaire plus librement sa passion pour les voyages, et se rendit en Hollande, où il se lia avec les théologiens les plus distingués. A son retour dans le Wurtemberg, il fut nommé en 1738 pasteur à Hirschau, et devint bientôt le chef des Piétistes dans cette partie de l'Allemagne. L'étude qu'il fit des ouvrages de Jacob Boehm et de quelques autres théosophes, en exaltant ses idées, accrut son penchant naturel pour le mysticisme et les visions. Il adopta la plupart des rêveries du fameux Swedenborg, qu'il regardait comme un inspiré (*voy.* Swedenborg), et traduisit ses œuvres en allemand, Leipsick, 1765, 2 vol. in-8°. Cette traduction, à laquelle il ajouta des notes plus singulières que le texte, lui ayant attiré des reproches de la part des supérieurs ecclésiastiques, il prit la résolution de ne plus rien publier ; mais ses partisans, dont le nombre s'accroissait chaque jour, recueillaient avec empressement tous les écrits qui sortaient de sa plume et les conservaient religieusement. Œtinger, après avoir rempli dans différentes villes les fonctions du pastorat, avait été nommé, en 1752, surintendant des églises de l'arrondissement de Weimberg et ensuite de Herrenberg. Il fut enfin élevé à la dignité de prélat à Murhard, et mourut en cette ville le 10 février 1782 dans un âge avancé. Il avait une érudition variée, mais un peu indigeste ; et son style est si obscur que tous ceux qui lisent ses ouvrages ne peuvent pas se flatter de les comprendre. C'était d'ailleurs un excellent homme, affable, modeste, généreux, et inébranlable dans sa confiance en Dieu ; de sorte qu'il ne montrait pas la moindre frayeur dans les circonstances où ceux qui se moquaient de ses principes étaient loin d'être rassurés. Il s'était occupé longtemps et avec ardeur de la transmutation des métaux ; et il avait découvert différentes préparations utiles qu'il distribuait aux pauvres. On a beaucoup d'ouvrages d'Œtinger, la plupart sont écrits en allemand et peu connus, si ce n'est de ses sectateurs ; les principaux sont : 1° le *Droit jugement de Dieu, dans la traduction, l'analyse et l'explication courte et claire du livre de Job*, Eslingen, 1748, in-8° ; 2° *la Vérité du sens commun dans l'explication des Proverbes et de l'Ecclésiaste de Salomon, ou le Meilleur livre de ménage et de morale*, Stuttgard, 1751, in-8° ; 3° *l'Age d'or, ou Recueil de considérations importantes*, Tubingen, 1761, 2e partie, in-8° ; 4° la *Philosophie des anciens reparaissant dans l'âge d'or*, ouvrage où l'on traite des commencements invisibles de l'esprit formateur dans les plantes, etc., ibid., 1762, in-8° ; 5° la *Philosophie terrestre* de Swedenborg, de Malebranche, de Newton, de Cluver, de Wolf, de Ploucquet, de Baglivi et de Fricker, *comparée avec la philosophie céleste d'Ezéchiel*, ibid., 1765, in-8° ; 6° *Dictionnaire biblique et emblématique*, opposé à celui de Teller, ainsi qu'à d'autres explications fausses

Digitized by Google

des saintes Ecritures (Heilbron), 1776, in-8°. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionnaire des savants wurtembergeois*, par Moser, p. 63 et 144, et le *Dictionnaire historique* de Baur, t. 4, p. 112-114. W—s.

ŒETTER (Samuel-Guillaume), historien, né le 26 décembre 1720 à Goldcronach dans le margraviat de Bareuth, fit ses études à Erlang, et, ayant été promu au saint ministère, fut nommé à l'âge de vingt-cinq ans correcteur du gymnase de cette ville. Il obtint en 1749 une vocation pour Linden, d'où il passa en 1762 à Makterlebach. Ses productions historiques l'ayant fait connaître d'une manière avantageuse, il fut décoré du titre d'historiographe de Brandebourg, Anspach et Bareuth, et nommé membre du conseil consistorial de son arrondissement. Il mourut dans la paroisse de Makterlebach, le 7 janvier 1792, laissant la réputation d'un savant-critique et d'un homme de bien. Œtter était membre de la plupart des sociétés littéraires de l'Allemagne; et il avait une correspondance très-étendue avec des hommes d'Etat et des savants qui s'empressaient de le consulter. Il avait de vastes connaissances dans l'histoire, la diplomatique et les antiquités, particulièrement de la Franconie; et il a éclairci un grand nombre de faits obscurs: mais il manquait de goût et montrait beaucoup trop de confiance dans la science, si vaine et si conjecturale, des étymologies. Outre des dissertations dans le *Journal de Bareuth*, depuis l'année 1766, on cite de lui: 1° *De memorabilibus bibliothecæ monasterii S. Jodoci*, Erlang, 1746, in-4°. Cette bibliothèque, remarquable surtout par une belle suite d'éditions rares de la Bible, fait aujourd'hui partie de celle de Bareuth. Les ouvrages suivants d'Œtter sont en allemand: 2° *Collection de diverses Notices sur toutes les parties de la science historique*, ibid., 1747, 2 vol. in-8°; 3° *Essai d'une histoire des burgraves et des margraves de Brandebourg en Franconie*, fondée sur les monnaies, les sceaux et les documents, Francfort, 1751-1758, 2 vol. in-8°, fig. Cet ouvrage est très-estimé. 4° *Bibliothèque historique*, Nuremberg, 1752, in-8°; 5° *Recherches sur la question: Pourquoi Hérode fit-il revêtir Jésus-Christ d'une robe blanche?* ibid., 1761, in-4°; 6° *Amusements hebdomadaires sur la science héraldique*, Augsbourg, 1762-1763, huit part. in-4°, fig.; 7° *Explication de quelques circonstances de la Passion de Jésus-Christ*, Francfort, 1766, in-4°; 8° *Essai d'une explication solide touchant les ministeriales imperii*, ibid., 1766, in-4°; 9° *La médecine en Allemagne, dans l'antiquité, et au moyen âge, exposée par des faits historiques*, Nuremberg, 1777, in-8°; Supplément, ibid., 1790, in-8°; 10° *Considérations historiques sur les armes de la maison de Hohenlohe*, ibid., 1780, in-8°. Le fils d'Œtter a publié une *Notice* sur sa vie, 1792, in-8°. On peut encore consulter pour plus de détails le *Nécrologe* de Schlichtegroll, année 1792, t. 1, p. 51-60, et *Bareuth littéraire*, par Fikenscher, t. 6, p. 173-180. W—s.

ŒUVRE (Jacques de l'), prêtre du diocèse de Coutances, n'est connu que par l'édition de Plaute *ad usum Delphini*, qu'il donna en 1679 sous le nom d'*Operarius*. Ce travail n'a obtenu que peu d'estime. Comme Moréri l'a déjà remarqué, Camusat s'est trompé lorsqu'il a prétendu, contre Baillet, qu'*Operarius*, l'éditeur de Plaute, s'appelait Douvrier. Il n'avait apparemment pas jeté les yeux sur l'épître dédicatoire qui est signée De l'Œuvre. Douvrier était un littérateur de la même époque. Chapelain a dit de lui dans ses *Mélanges*: « Il a de l'esprit naturel, quelque « savoir, un style latin pur et très-fleuri; et pour « le français, il ne l'a pas moins bon que son « compatriote Sorbière. Personne ne fait mieux « que lui des inscriptions latines pour des tom- « beaux; il s'est aussi adonné à faire des devises, « où il ne rencontre pas mal, sans savoir pour- « tant les règles, à ce qu'il dit lui-même, etc. » C'est ce Douvrier qui est auteur de la fameuse devise: *Nec pluribus impar*, que Louis XIV porta longtemps. B—ss.

ŒXMELIN (Alexandre-Olivier), voyageur et historien, était probablement Flamand d'origine. Il arriva au mois de juillet 1666 à la Tortue, en Amérique, comme engagé de la compagnie des Indes occidentales, et y fut vendu trente écus à un habitant. Ayant servi trois ans, il prit parti avec les flibustiers, et resta dans leur troupe jusqu'en 1674, s'associant à toutes leurs courses. Il profita de l'occasion d'un navire hollandais pour repasser en Europe, remerciant Dieu, dit-il, de l'avoir retiré de ce misérable genre de vie; c'était la première occasion qui s'en présentait. Il fit ensuite trois autres voyages en Amérique, tant avec les Hollandais qu'avec les Espagnols; et il eut le temps d'y acquérir une plus ample connaissance de toutes les choses qu'il avait vues la première fois. Il fut présent à la prise de Carthagène en 1697. Plusieurs passages de son récit donnent lieu de présumer qu'il exerçait la profession de chirurgien. Ses manuscrits étant tombés dans les mains de Frontignières, celui-ci les publia sous ce titre: *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers et des habitants de St-Domingue et de la Tortue; une description exacte de ces lieux*, etc., Paris, 1686, 2 vol. in-12. L'éditeur fit imprimer ce livre comme traduit de l'anglais; mais la préface ne dit rien de cette particularité; il n'en est pas question non plus dans une nouvelle édition qui parut à Trévoux, 1744; ibid., 1775, 4 vol. in-12, avec des cartes et des planches. Le tome 3 contient le *Voyage de Ravenau de Lussan à la mer du Sud*, et le tome 4, l'*Histoire des pirates anglais*; ouvrages qui avaient déjà paru séparément. Le ton de vérité qui règne dans les récits d'Œxmelin les fait

Digitized by Google

lire avec plaisir. On souhaiterait plus d'ordre dans la narration; mais son livre n'en est pas moins précieux par les détails qu'il donne sur les flibustiers. E—s.

OFALIA (don Narciso de Heredia, comte d'), homme d'Etat espagnol, naquit en 1777; il était originaire d'une ancienne famille établie à Almeria. Il étudia à Grenade, et après y être devenu docteur en droit civil et en droit canon, il se voua à la diplomatie. En 1800 il fut envoyé aux Etats-Unis comme secrétaire d'ambassade. Il en revint en 1803, et devint le héros d'une aventure romanesque. Il avait aimé la fille du général Cervino; elle avait été forcée de prendre le voile dans un couvent; il réussit à lui faire obtenir la remise de ses vœux et à l'épouser. Cet épisode lui fit obtenir les sympathies du beau sexe et lui valut en même temps les rancunes du clergé. En 1808 il était devenu chef de bureau au ministère des affaires étrangères; mais ne voulant pas servir le roi qui se plaçait sur le trône d'Espagne par la grâce des baïonnettes françaises, il quitta Madrid et se retira à Almeria. Après la restauration de Ferdinand VII, il ne fut pas employé d'une manière active, et durant la crise constitutionnelle il se tint à l'écart. Devenu veuf, il épousa la sœur du marquis de la Torecilla; ce mariage lui apporta une fortune considérable et le droit de prendre le titre de comte d'Ofalia. Lorsque l'intervention de la France eut, en 1823, rétabli le pouvoir absolu, le roi, reconnaissant de ce que le comte n'avait point joint le parti qui avait triomphé durant quelques années, et ayant besoin de s'entourer d'hommes capables, nomma Ofalia ministre de la justice, poste qui fut bientôt échangé par celui des affaires étrangères. Le ministre fit preuve de sagesse et de modération, et déplut ainsi au parti apostolique alors tout-puissant. Suspect de libéralisme, il fut brusquement congédié; mais en 1827, la place importante d'envoyé extraordinaire à Londres lui fut confiée. Vers la fin de 1828, il passa à l'ambassade de Paris, et il s'efforça de soulager de son mieux les nombreux Espagnols que les discordes civiles avaient jetés dans l'exil. Dans les derniers mois de 1832, il entra comme ministre de l'intérieur dans le cabinet dont Zea Bermudez était le chef, et il occupa ce poste jusqu'à la mort de Ferdinand. Ce prince le nomma un de ses exécuteurs testamentaires et membre du conseil de régence. Il vota, en sa qualité de membre de la chambre des *Proceres*, pour que don Carlos fût exclu du trône. Après être resté quelque temps hors de la sphère active des affaires, il y rentra en décembre 1837 comme président du conseil des ministres et ministre des affaires étrangères. Une crise violente agitait alors l'Espagne livrée à la guerre civile; les intrigues se croisaient de tous côtés. En butte aux attaques du parti libéral, mal vu à l'ambassade anglaise, battu en brèche par Espartero, le comte d'Ofalia dut se retirer en 1838, lorsque les succès des carlistes donnèrent au parti avancé l'occasion de demander que les rênes de l'administration fussent confiées à des mains vigoureuses. Rentrant derechef dans la vie privée, le comte mourut en 1843. Sa modération, son désintéressement, sa loyauté, lui avaient acquis l'estime de tous les partis, même de ceux qui le combattaient. Z.

O'FARRILL. *Voyez* Farrill (O').

OFFA, roi de Mercie, le plus considérable des royaumes qui composaient l'heptarchie anglaise, succéda, l'an 757 à Ethelbald, son oncle. Il marcha aussitôt contre Boerured, qu'une partie de l'armée avait élu roi, et lui livra une bataille dans laquelle on croit que l'usurpateur périt. A l'exemple de ses prédécesseurs, Offa fit la guerre aux autres monarques de l'heptarchie, afin de les obliger à reconnaître sa suzeraineté; mais tandis qu'il combattait pour soutenir ce droit chimérique, les Gallois pénétrèrent dans la Mercie, dont ils ravagèrent plusieurs provinces. Offa se hâta de traiter avec les princes anglais et vint attaquer les Gallois, qu'il repoussa jusque derrière la Saverne; et pour prévenir toute nouvelle incursion de leur part, il creusa un large fossé qui séparait ses Etats du pays de Galles. Humilié de voir les évêques de Mercie sous la juridiction de l'archevêque de Canterbury, il sollicita de la cour de Rome, et obtint en 785 l'érection du siége de Lichtfield en archevêché. L'année suivante, il associa au trône son fils Egfrid, et maria sa fille Edburge au roi de Wessex. Quelque temps après, Ethelbert, roi d'Estanglie, demanda à Offa la main d'Adelfride, sa fille cadette, et fut reçu à la cour de Mercie avec de grands témoignages d'affection. Mais l'ambitieux Offa, cédant aux suggestions de son épouse, fit assassiner ce jeune prince, et s'empara de ses Etats, qui furent réunis irrévocablement à la Mercie. Les remords que lui causait le souvenir de ce crime le déterminèrent à se rendre à Rome en 794, pour implorer son pardon du souverain pontife, qui le déclara absous à condition qu'il ferait des aumônes aux églises et aux monastères. Offa accrut, en outre, les revenus du collége anglais fondé à Rome par Ina, roi de Wessex, au moyen d'une taxe sur les maisons de la Mercie et de l'Estanglie, connue sous le nom de *denier de St-Pierre*, parce que le produit s'en versait chaque année à Rome le jour de la fête de St-Pierre ès liens, et qui a continué d'être perçue jusqu'à l'époque où Henri VIII se sépara de l'Eglise romaine. Il obtint la canonisation de St-Alban; et à son retour dans ses Etats, il fit bâtir une église et un monastère sous son invocation dans la ville de Verulam, qui prit le nom de ce premier martyr de l'Angleterre. Offa signala aussi son règne par le recueil des lois qui régissent ses Etats, et que l'on retrouve en grande partie dans le code anglo-saxon, publié depuis par Alfred le Grand (*voy.* Alfred). Ce

Digitized by Google

Prince mourut en 796, après un règne de trente-neuf ans, et eut pour successeur son fils Egfrid, qui ne lui survécut que quelques mois. On voit plusieurs de ses lettres à Charlemagne, avec lequel il était très-lié, dans une *Vie* d'Offa, d'ailleurs pleine de détails fabuleux, imprimée dans l'*Appendix* de l'Histoire de Matthieu Paris (*voy.* MATTHIEU). W—s.

O'-FLAHERTY. *Voyez* FLAHERTY.

OFTERDINGEN (HENRI D'), célèbre *minnesinger* ou troubadour allemand, était né dans la Saxe vers la fin du 12e siècle. Suivant l'usage des poëtes contemporains, il allait dans les châteaux réciter ses productions et ranimer la gaieté des convives par ses chants. On sait qu'Ofterdingen passa une partie de sa vie à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche, et qu'il remporta en 1207 (ou, selon d'autres, en 1223) la couronne poétique à la fête qui eut lieu au château de Wartbourg, près d'Eisenach (*voy.* Wolfram d'ESCHENBACH). On lui a quelquefois attribué la plus grande partie des fabliaux réunis sous ce titre : *Heldenbuch*, c'est-à-dire le livre des héros. D'autres croient qu'il n'a fourni que le chant du roi Laurin ; mais il est possible que ce soit lui qui ait recueilli cette collection d'aventures et de faits merveilleux, qui est pour l'Allemagne ce qu'est pour la France la *Chronique* de Turpin ou le *Roman des douze pairs*. Elle a été imprimée pour la première fois à Haguenau en 1509, petit in-fol. Cette édition est très-rare. Les bibliographes allemands citent encore celles de Francfort, 1545, 1560, in-fol., et 1590, in-4°. (*Voy.* les *Analecta* de Freytag, p. 531.) V. Bragner a donné une analyse étendue de cet ouvrage dans le *Magasin littéraire des temps anciens*, t. 4, 1re partie, p. 106 ; et 2e, p. 74. On peut encore consulter le programme de Ch.-G. Grabner, *De libro heroico*, Dresde, 1744, in-4° ; les *Notices d'anciens poëmes allemands*, par Adelung, Kœnigsberg, 1796, in-8° ; et les auteurs cités par Rotermund, t. 5, p. 999. W—s.

OGÉE (JEAN), ingénieur-géographe, naquit à Chaource, diocèse de Laon, le 25 mars 1728, de Nicolas Ogée, capitaine au régiment de Montereau-infanterie. Il prit aussi le parti des armes, et fit la guerre de Flandre, dans la gendarmerie royale, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. Alors il quitta le service pour entrer dans les ponts et chaussées de Bretagne, d'abord comme ingénieur ordinaire à Rennes et à Nantes, puis comme ingénieur-géographe de cette province. Il a beaucoup travaillé sur la géographie et la statistique de la Bretagne. Ses ouvrages sont : 1° en 1768, une *Carte du comté Nantais*, dédiée au duc d'Aiguillon ; 2° en 1771, une *Carte géographique de la Bretagne*, levée par ordre des états de cette province, avec approbation du conseil du roi. Cette carte, en quatre feuilles, est estimée. Elle a été contrefaite en Angleterre : on en trouva plusieurs exemplaires à Quiberon, lors de la descente qui y fut faite en 1795. 3° Une *Carte de la Bretagne*, réduite en une feuille ; 4° une *Carte itinéraire* de la même province ; 4° un *Atlas itinéraire de la Bretagne*, Paris, 1769, in-4° oblong, contenant les cartes particulières de tous les grands chemins de cette province, avec tous les objets remarquables qu'on y rencontre à une demi-lieue à droite et à gauche ; 6° *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, dédié à la nation bretonne, Nantes, 1778, 1779 et 1780, 4 vol. in-4° ; ouvrage très-curieux, dont on peut voir l'analyse dans le *Journal encyclopédique* de mars, août et décembre 1779. C'est celui qui coûta le plus de soins et de veilles à son auteur, car il l'avait commencé en même temps que ses cartes. Toutes les notes historiques et d'intérêt local furent prises en fixant les positions géométriques. Guymar, dans ses *Annales nantaises*, prétend que les états de Bretagne, dont plusieurs membres ne se trouvaient pas flattés dans ce dictionnaire, s'opposèrent à sa circulation. Ogée, à la fin du tome 4, déclare que cet ouvrage a été rédigé par le sieur Grelier, âgé de vingt-cinq ans, maître ès arts en l'université de Nantes, depuis chargé de l'arrangement des archives de l'hôtel et communauté de cette ville. Il annonce un volume de supplément qui aurait contenu la rectification de toutes les erreurs, la table générale, etc. ; mais ce volume n'a point paru (1). Le travail excessif et constant d'Ogée précipita la fin de ses jours. Il s'occupait de rassembler les matériaux d'une *Histoire de la ville de Nantes*, lorsqu'une longue maladie l'y enleva à ses amis le 6 janvier 1789. A—r.

OGER, que l'on trouve aussi appelé Otger ou Autcaire dans nos anciens annalistes, et que les romanciers qui se sont chargés d'embellir les hauts faits de Charlemagne ont surnommé Oger le Danois, était originaire de l'Austrasie et figura parmi les plus braves paladins de ces temps chevaleresques ; il fut l'émule des Roland, des Renaud de Montauban et de cet Olivier qui avait donné son nom à un chant militaire qui longtemps après conduisit encore les soldats français à la victoire. Oger perdit les bonnes grâces de Charlemagne en protégeant contre lui l'élévation des fils de Carloman : ayant échoué dans son projet, il chercha un asile contre les ressentiments du monarque dans les Etats de Didier, roi des Lombards, où il trouva Hunaud d'Aquitaine, qui comme lui avait emporté de France des sentiments hostiles. Charlemagne, appelé en Italie par le pape Adrien Ier contre le roi lombard, assiégea ce dernier dans Pavie, et vint en même temps presser Oger, renfermé dans Vérone avec la veuve et les enfants de Carloman. Oger fut forcé de se rendre, et ménagea son pardon. Mais

(1) M. Varin a publié en 1840-1844, Rennes, 2 vol. gr. in-8°, une nouvelle édition du *Dictionnaire historique* d'Ogée, augmentée de notes historiques, archéologiques et statistiques.

Digitized by Google

bientôt las du métier des armes, on le vit s'enquérir des monastères qui suivaient la règle la plus sévère, et se faire recevoir parmi les religieux de St-Faron, à Meaux, où il entraîna par son exemple Benoît, son ami. A leur prière, Charlemagne dota généreusement l'abbaye; et ils moururent dans la dernière moitié du 9e siècle. Deux vers inscrits sur leur tombeau, monument curieux du moyen âge, indiquaient que Roland avait eu pour épouse Auda, la sœur d'Oger. Duchesne a prétendu que ce tombeau était celui d'un autre Oger qui s'était retiré dans le même cloître au milieu du 11e siècle; mais Mabillon a établi, dans ses *Vies des saints de l'ordre de St-Benoît*, que ce monument fut érigé au guerrier de la cour de Charlemagne. F—T j.

OGERON DE LA BOUERE (BERTRAND D'), fondateur de la colonie de St-Domingue, était né en Anjou vers 1615. Depuis quinze ans il servait comme capitaine dans le régiment de la marine, lorsqu'il se laissa entraîner, en 1656, par des aventuriers qui formaient une compagnie pour Ouatinigo, dans le continent de l'Amérique méridionale. Il avait employé une somme considérable à se fournir de tout ce qui était nécessaire à un grand établissement; mais en arrivant à la Martinique, l'année suivante, il apprit qu'on l'avait trompé. Alors il résolut de s'établir dans cette île, et tâcha d'obtenir de Duparquet, qui en était gouverneur et propriétaire, tout le quartier du Cul-de-Sac (*voy.* DUPARQUET). Ce terrain lui fut promis : cependant, quelque temps après, cette parole fut retirée, et Duparquet offrit à d'Ogeron le choix d'un autre emplacement. Celui-ci, piqué, profita des propositions de quelques boucaniers qui étaient venus de France avec lui, et les suivit à St-Domingue avec tout son monde. Il fit naufrage en abordant à Léogane; toutes ses marchandises et ses provisions furent perdues. Se trouvant, par ce malheur, hors d'état de rien entreprendre, il donna la liberté à ses engagés, et se vit obligé de vivre pendant quelque temps avec les boucaniers, qui eurent pour lui beaucoup d'égards. Comme il avait envoyé à ses correspondants en France l'ordre de lui expédier des marchandises à la Martinique, il alla dans cette île pour les recevoir; mais il découvrit alors qu'elles avaient été par mégarde vendues à perte. Cette nouvelle infortune l'obligea de repasser en France. Sa famille le croyait dégoûté des entreprises de mer; cependant il eut à peine pris quelques jours de repos, qu'il employa tout l'argent qu'il put recueillir à engager des hommes, à frêter un navire, à le charger. Les marchandises, à son arrivée à St-Domingue, avaient baissé de prix : alors il transporte sa cargaison à la Jamaïque, où des commissaires infidèles le trompent si cruellement qu'il n'en tire pas un sou; il s'embarque de nouveau pour la France. Sa famille met tout en œuvre afin de le dégoûter, et lui refuse tout secours pour une nouvelle expédition. Enfin sa sœur, dont il était tendrement aimé, lui donna des fonds et l'aida de son crédit. D'Ogeron lève aussitôt des hommes et se hâte de passer à St-Domingue. Il commence au Port-Margot une petite habitation, et se transporte au Petit-Goave et à Léogane, où quelques habitants s'étaient établis depuis peu après en avoir chassé les Espagnols. Sur sa seule réputation, ces deux postes ne tardèrent pas à se peupler; déjà il était connu comme le protecteur des malheureux. Il veut aussi former une habitation à la Jamaïque, chez les Anglais; il y perd son argent. Telle était sa situation, lorsque la compagnie des Indes occidentales jeta les yeux sur lui pour lui confier l'administration de la colonie française, et le fit agréer par le ministère. Ses provisions étaient datées de février 1665. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'il put faire reconnaître son autorité à la Tortue, où les boucaniers avaient leur principal établissement; il y parvint enfin par sa prudence, se fortifia dans son nouveau gouvernement, et entreprit d'occuper tous les hommes qu'il avait sous ses ordres, de faciliter à la fois le commerce de dehors et celui que les différents quartiers devaient avoir entre eux, enfin de mettre sa colonie en réputation. Ses projets furent mal secondés de la cour; mais la Tortue et la côte de St-Domingue n'en prirent pas moins une nouvelle face. En 1667 on lui envoya, sur sa demande, un certain nombre de filles : un grand changement se fit bientôt remarquer dans la colonie : les lieus du mariage adoucirent les mœurs des hommes; et les femmes montrèrent plus d'une fois le courage de leurs maris. Ogeron avait observé que quelques aventuriers ne continuaient de mener une vie errante et libertine que faute de secours pour commencer une habitation. Non-seulement il en informa la compagnie, qui, sur ses instances, avança de l'argent à ceux qui annonçaient le projet de s'attacher à la culture des terres, mais il ne ménagea pas ses propres deniers dans la même vue; et cette libéralité fut toujours sans intérêt. Ensuite, sous prétexte d'envoyer ses marchandises en France, il acheta deux navires, qui furent moins à lui qu'à ses habitants : chacun y embarquait ses denrées pour un fret modique. Au retour, Ogeron faisait publiquement étaler la cargaison; les colons prenaient des marchandises; il n'exigeait en payement que la simple parole des acheteurs. Cette conduite lui gagna tous les cœurs et lui ouvrit toutes les bourses. On accourait de toutes parts à la Tortue ou à St-Domingue. Insensiblement, toute cette partie de la côte septentrionale de l'île, qui est entre Port-Margot et le Port de Paix, se trouva peuplée. « Il y avait, dit Ogeron dans un Mémoire qu'il « fit présenter à la cour en 1669, environ quatre « cents hommes à la Tortue et sur la côte de « St-Domingue lorsque j'en fus nommé gouver- « neur il y a quatre ans. On en compte aujour-

Digitized by Google

« d'hui plus de quinze cents; et cette augmen-« tation est arrivée pendant la guerre, malgré « la difficulté de faire venir des engagés. J'y ai « fait passer chaque année, à mes propres frais, « trois cents personnes. » Il expose ensuite l'avantage de sa colonie, qui fournit au roi des hommes aguerris et tient en échec les Anglais de la Jamaïque. Il propose de faire un établissement à la partie de la Floride que les Anglais ont nommée *Caroline*, et dont les Français avaient eu jadis la possession : on en tirerait des vivres; on dominerait le canal de Bahama; ce serait un moyen de mettre une digue à la puissance anglaise, qui devenait excessive dans ces mers. Rien n'était si sage : les événements l'ont prouvé. Mais la cour, qui n'envoyait pas même à Ogeron la quantité de poudre dont il avait besoin, négligea ses projets. En 1670, ses sages mesures apaisèrent la colonie soulevée par l'interdiction du commerce avec les étrangers. Pour occuper les hommes qui pouvaient porter les armes, il entreprit quelques expéditions qui n'eurent pas toutes le même succès. Il voulait profiter de la guerre de 1673, entre la France et l'Espagne, pour enlever à cette puissance tout ce qui lui restait de l'île de St-Domingue. Il avait commencé l'exécution de ce dessein en s'emparant de plusieurs ports occupés par les Espagnols : il y envoyait des colonies qui prospéraient. Toutes ses vues furent dérangées par l'érection d'une nouvelle compagnie qui prit la place de celle des Indes occidentales. A la première nouvelle de ce changement, il accourut en France dans la seule idée d'y faire goûter ses plans, qui tendaient à l'accroissement de la colonie sans grande dépense de la part de la métropole; et les avantages que celle-ci devait en retirer étaient immenses. Arrivé à Paris avec une lienterie invétérée dont ses dernières fatigues avaient augmenté le danger, il y mourut vers la fin de 1676, sans qu'il eût pu voir le roi ni le ministre. La compagnie des Indes occidentales lui était redevable de grosses sommes, dont il paraît qu'il n'est jamais rien revenu à ses héritiers. « Toute la France, dit le « P. Charlevoix, fut surprise de voir mourir assez « pauvre un homme à qui les occasions n'a-« vaient pas manqué pour amasser légitimement « de grandes richesses; mais il mourut avec une « réputation d'autant plus distinguée, qu'ayant « toujours été malheureux dans toutes ses entre-« prises, il n'y avait rien eu dans sa conduite à « donner à la fortune. » La colonie d'Ogeron continua de devoir son accroissement aux principes qu'il y avait établis, et qui furent maintenus par Poincy son neveu, qu'on lui donna pour successeur. E—s.

OGIER (Charles), littérateur et poëte latin estimable, naquit à Paris vers la fin de l'année 1595. Après avoir terminé ses études avec succès, il se rendit à Valence pour suivre les leçons de Jules Pacio, célèbre professeur à l'université de cette ville, et y prit ses degrés en droit. Il fréquenta quelque temps le barreau de Paris; mais dégoûté de la profession d'avocat, il accepta la place de secrétaire du comte d'Avaux, nommé ambassadeur près des cours du Nord, et l'accompagna en Suède, en Danemarck et en Pologne. Au retour de ce voyage, Ogier, malade et ennuyé du monde, prit la résolution de se retirer dans une maison de chartreux; mais, d'après les conseils de ses amis, il entra chez les génovéfains, où il passa plusieurs années dans un état continuel de souffrance. Enfin, craignant d'être à charge à ses hôtes, il se fit reporter dans la maison de son père, et y mourut peu après, le 11 août 1654. Il fut enterré dans l'église de St-Jean en Grève, où l'on voyait sur sa tombe l'épitaphe qu'il s'était composée quelques mois avant sa mort. Ogier avait beaucoup d'érudition : il réussissait dans la poésie latine, et on a de lui diverses pièces de vers adressées la plupart à ses amis, au nombre desquels il comptait H. Dupuy, les PP. Petau et Vavasseur, la savante demoiselle de Gournal, etc. Le journal qu'il avait rédigé de son voyage au Nord a été publié par son frère dont l'article suit; il a pour titre : *Ephemerides sive iter Danicum, Suecicum, Polonicum*, etc., Paris, 1656, in-8°. On y trouve, dit l'abbé Goujet, des détails minutieux; mais il contient aussi des particularités curieuses sur les pays qu'Ogier avait parcourus; les descriptions sont entremêlées de vers; et l'éditeur a rassemblé à la fin du volume quelques lettres de Nicolas Bourbon, du comte d'Avaux, et les poésies d'Ogier relatives à l'ambassade du comte. — Ogier (François), frère cadet du précédent, annonça dès sa première jeunesse un goût très-vif pour la littérature. Il embrassa l'état ecclésiastique, et se fit bientôt connaître par son talent pour la chaire, qui lui valut quelques bénéfices et le titre de prédicateur du roi. Il n'avait cependant pas renoncé à la culture des lettres; et il jouissait de la réputation d'un bel esprit, ce qui le flattait beaucoup. Après avoir vengé les gens de lettres des injures du P. Garasse, qui les représentait tous comme des impies et des séditieux (*voy.* Garasse), il prit la défense de Balzac, attaqué de la manière la plus violente par le P. Goulu, général des feuillants (*voy.* Balzac et Goulu). Le prieur Ogier répondit à celui-ci par une pièce de vers qui fut trouvée si belle, que Balzac eut, dit-on, la faiblesse de vouloir passer pour en être l'auteur (1). Ogier n'eut pas le courage de faire le sacrifice qu'on lui demandait, et il aima mieux

(1) Plusieurs personnes attribuent à Balzac les différentes réponses à l'écrit du P. Goulu, et notamment celle d'Ogier. De là l'erreur répétée, jusque dans la *Biographie*, art. Balzac. Mais l'abbé d'Olivet s'explique à cet égard d'une manière positive : « Les amis de M. de Balzac répliquèrent pour lui (entre au-« tres le prieur Ogier). Quant à M. de Balzac, il ne fit rien pa-« raître là-dessus que dix-sept ans après, car son apologie faite « par lui-même, sous le titre de *Réponse à Ménandre*, ne parut « que dans ses *Œuvres diverses*, imprimées pour la première « fois en 1645. »

Digitized by Google

se brouiller avec son ami. Il remplaça son frère dans la confiance du comte d'Avaux, qu'il accompagna en 1648 au congrès de Munster. Il revint à Paris l'année suivante, et parut encore quelques années avec éclat dans les principales chaires de la capitale. Il renonça enfin à la prédication; mais il ne cessa pas de cultiver la littérature, qui avait été pour lui une source de jouissances. Il mourut, dans un âge avancé, le 28 juin 1670. On a de lui : 1° *Jugement et censure de la doctrine curieuse du P. Garasse*, Paris, 1623, in-8°; 2° *Apologie pour Balzac*, ibid., 1627, in-8°; 3° des *Lettres* écrites pendant le voyage de l'auteur en Allemagne, imprimé à la suite du *Voyage de Munster*, par A. Joly (*voy.* Joly); 4° *Actions publiques*, Paris, 1652-1655, 2 vol. in-4°. C'est le recueil de ses sermons, oubliés depuis longtemps. Il y a joint l'Eloge du comte d'Avaux et les Oraisons funèbres de la comtesse de Soissons, de la duchesse de Longueville et de Louis XIII. 5° *Inscription antique de la croix de l'abbaye de Grandmont*, ibid., 1658, in-8°; 6° la Préface de la traduction des *Héroïdes* d'Ovide, par l'abbé de Marolles, ibid., 1661, in-8°. Ogier nous apprend qu'il en avait traduit plusieurs dans sa jeunesse. 7° La première *Lettre apologétique, ou Recueil des maximes véritables et importantes pour l'institution du roi* (*voy.* A. Joly); 8° une *Lettre critique sur la Climène*, l'une des églogues de Segrais, imprimée avec une réponse de l'auteur dans le *Segraisiana* et dans les éditions des *Œuvres de Segrais*; 9° des *Vers français*, dans les recueils du temps, et en particulier dans les *Muses illustres* de Colletet le fils. W—s.

OGIER (Joseph-Marie), né à Crémieu en Dauphiné, embrassa l'état ecclésiastique, exerça le ministère dans le diocèse de Vienne, consacra une partie de sa vie aux missions et mourut en février 1821. Il a publié plusieurs ouvrages élémentaires de piété et d'instruction religieuse qui ont eu beaucoup de succès, savoir : 1° *Moyens de perfection pour une vierge chrétienne*, 5° édition, Lyon et Paris, 1827, in-12, opuscule traduit librement du *Memoriale vitæ sacerdotalis* de l'abbé Arvisenet (mort vicaire général de Troyes en 1831); 2° *Moyens de salut pour les chrétiens de tous les sexes, de tous les états et de tous les âges*, etc., Lyon, 1817, in-12. C'est une traduction abrégée du *Sapientia christiana* de l'abbé Arvisenet, qui lui-même en avait déjà donné une traduction française en 1803, sous le titre de *Sagesse chrétienne*. Quelques réimpressions de la traduction de l'abbé Ogier ont paru aussi sous ce même titre. 3° *Bréviaire du pénitent*, Lyon, 1819, in-18; 4° *Conférences et discours sur divers points de morale, à l'usage de MM. les ecclésiastiques*, Lyon et Paris, 1821, 1822, 2 vol. in-12. Ces instructions peuvent être également utiles aux simples fidèles. On a quelquefois attribué à Ogier *Préparations et actions de grâces à l'usage des personnes pieuses*, etc. (tirées du *Preces ante et post missam* de l'abbé Arvisenet), Lyon et Paris, 1817, 1825, in-18; mais il paraît que cette traduction est d'Arvisenet lui-même, qui la reproduisit avec des additions (Troyes, 1823, in-18), sous le titre de *Froment des élus*, ou *Préparations*, etc. Z.

OGILBY, OGILVY ou OGLEBY (Jean), littérateur et imprimeur écossais, naquit en 1600 à Edimbourg ou aux environs de cette ville, d'une bonne famille, ruinée par l'imprudence de son chef, père d'Ogilby, qui vécut longtemps en prison comme débiteur insolvable. Le jeune Ogilby, par son industrie, racheta la liberté de l'auteur de ses jours. Il acquit en peu de temps dans l'art de la danse une habileté telle qu'il en ouvrit une école et devint un des maîtres les plus en vogue. Il conserva cette vogue même après qu'un faux pas fait en dansant l'eut rendu boiteux pour la vie. Wentworth, comte de Stafford, lord député d'Irlande, en 1633, l'employa dans sa maison en qualité de maître à danser et de copiste; il en fit aussi un de ses gardes à cheval. C'est alors qu'Ogilby donna pour la première fois des preuves de son goût pour la poésie. Il fut nommé vers cette époque maître des divertissements en Irlande et bâtit un petit théâtre à Dublin; mais, lorsque sa fortune paraissait le mieux établie, la rébellion qui éclata en 1641 lui ravit tout à coup tout ce qu'il possédait, et mit même plusieurs fois sa vie en danger. La guerre étant terminée en Angleterre, il vint à Londres, manquant de tout, excepté du genre de courage dont il avait besoin. Quelques membres de l'université de Cambridge lui procurèrent des secours au moyen desquels il put recommencer en partie ses études, surtout celle du latin qu'il avait fort négligée. Il entreprit la traduction en vers de Virgile, qui fut terminée et publiée en 1650, en un gros volume in-8°, et réimprimée en 1654, in-fol. Cette édition passait pour le plus beau livre qui fût sorti jusqu'alors des presses anglaises. Encouragé par le succès qu'obtint cette traduction, Ogilby apprit le grec à l'âge de cinquante-quatre ans, exprès pour traduire les œuvres d'Homère, travail dans lequel il fut aidé par son ami Jacques Shirley. L'Iliade parut en 1660 et l'Odyssée en 1665. C'est en lisant l'Iliade d'Ogilby que Pope enfant, séduit d'abord par les figures du livre, développa son goût pour la poésie; et quoiqu'il ait dit, par la suite, que ce traducteur était au-dessous de la critique, on voit, par son Homère, qu'il l'avait bien lu et qu'il en avait beaucoup retenu. Les traductions d'Ogilby eurent une grande réputation de son temps, même sous le rapport de la poésie. En 1661, on le chargea de diriger la partie poétique des fêtes pour la solennité du couronnement de Charles II; c'est à cette occasion qu'il publia la description du cortége de S. M. (*Relation of his majesty's entertainment passing through the city of London to his coronation*, etc.), en dix feuilles in-fol. Il réimprima cet ouvrage en 1692, par l'ordre du roi, en un

Digitized by Google

gros volume in-fol., avec de belles gravures et les discours qui furent prononcés; on s'en est servi comme d'un modèle dans les couronnements suivants. Ogilby fut nommé en 1662 maître des divertissements en Irlande, et fit élever un nouveau théâtre à Dublin. Sa mauvaise étoile l'ayant ramené à Londres, sa maison fut brûlée et toute sa fortune détruite par l'incendie de 1666. Tout autre homme que lui, même sans être poète, aurait été au moins découragé; mais, réduit par son malheur à ne posséder que quelques effets pour la valeur de cinq livres sterling, il travailla sur nouveaux frais, fit des traductions, des poëmes, et parvint pour la troisième fois à se créer une fortune. Il rebâtit sa maison, y établit une imprimerie et fut nommé imprimeur cosmographe et géographe du roi. Ses ouvrages, ainsi que tous ceux qu'il a imprimés lui-même, sont exécutés avec un grand luxe typographique et ornés de gravures par Hollar et d'autres artistes distingués. On peut dire sans trop d'injustice : tout en est beau,

Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, etc.

Ogilby mourut à Londres le 4 septembre 1676. On a aussi de lui : 1° le *Portrait d'un cavalier* (c'est-à-dire d'un *royaliste*), facétie en vers, et l'un de ses premiers ouvrages; 2° les *Fables d'Esope paraphrasées, en vers*, 1er vol., 1641, in-4°; 2e vol., 1665, in-fol., où se trouvent plusieurs fables de la composition d'Ogilby; il en parut une seconde édition en 1674, en 2 volumes in-8°; 3° une belle édition de la Bible anglaise, 1660, grand in-fol.; 4° la *Matrone d'Ephèse*, et l'*Esclave romain*, poëmes héroïques; 5° un *Atlas*, en plusieurs volumes in-fol.; 6° le *Guide du voyageur, ou Fidèle description des routes*, 1674, in-fol.; cet ouvrage a été perfectionné depuis par J. Bowen, par Senex, etc., et publié sous différents formats. C'est un modèle de précision topographique, qui ne fut imité sur le continent qu'environ un siècle après. 7° Diverses *cartes géographiques* de quelques Etats du continent, de Londres et de la province d'Essex qu'il dressa conjointement avec Guillaume Morgan. Ils publièrent aussi en société un *Itinéraire oriental*, 1689, in-8°; une *Histoire et description de l'Asie*, contenant la Perse, l'Inde, etc., 1673, in-fol.; *Atlas chinensis*, ou Histoire de la Chine, avec la relation des ambassades de la compagnie des Indes, 1667, 1671, in-fol. (c'est une traduction de la compilation de Dapper); *Histoire du Japon*, ibid., 1671, in-fol.; *Description de l'Afrique*, 1670, in-fol.; *Histoire de l'Amérique*, 1671, in-fol., avec 122 planches qui valent mieux que le texte, suivant la *Biblioth. hist.* de Struve. L.

OGILVIE (Jean), écrivain écossais, né en 1733, se fit connaître dès sa première jeunesse par un vrai talent en poésie. Une paraphrase en vers du psaume 148, qu'il composa à seize ans, avait assez de mérite pour qu'on l'attribuât à des écrivains du premier ordre. Il fut destiné à la carrière ecclésiastique, et nommé ministre de Midmar, dans le comté d'Aberdeen; il occupa cette même cure pendant cinquante-cinq ans, jusqu'à sa mort, arrivée au commencement de 1814. Ogilvie est auteur des ouvrages suivants : 1° le *Jour du jugement*, poëme, 1759, in-4°; 2° *Poëmes sur divers sujets*, 1762, in-4°; 3° la *Providence*, poëme allégorique, 1764, in-4°; 4° *la Solitude, ou l'Elysée des poëtes*, 1766, in-4°; 5° *Sermons sur divers sujets*, 1767, in-8°; 6° le *Paradis*, poëme, 1769, in-4°; 7° *Observations philosophiques et critiques sur la composition*, 1774, 2 vol. in-8°; 8° *Poëmes sur divers sujets* (où sont compris ceux que l'on vient de citer), 1769, 2 vol. gr. in-8°; 9° *Rona*, poëme, 1777, in-4°; 10° *Recherches sur les causes de l'incrédulité et du scepticisme*, 1783, in-8°; 11° la *Théologie de Platon, comparée avec les principes des philosophes orientaux et grecs*, 1793, in-8°; 12° *Britannia*, poëme épique, précédé d'une *Dissertation critique sur le merveilleux dans l'épopée* (Epic machinery), 1801, in-4°; 13° *Examen du témoignage tiré des prophéties en faveur de la religion chrétienne*, sermon, 1803, in-8°. Ogilvie était membre de la société royale d'Edimbourg. L.

OGILVY. *Voyez* Benger.

OGINSKI (Michel-Casimir), né en 1731, appartenait à une ancienne et illustre famille lithuanienne. Après s'être distingué dans la carrière des armes et avoir rempli diverses fonctions civiles, il fut élevé à la dignité de grand général de Lithuanie. Possesseur d'une fortune immense, il en faisait un noble usage : les savants, les artistes renommés de tous les pays étaient parfaitement accueillis dans son château de Slonim, qui était aussi le rendez-vous de la haute noblesse. Il passait ainsi des jours tranquilles et heureux, lorsqu'en 1771 l'invasion russe devint imminente. Placé à la tête de la confédération lithuanienne pour repousser l'ennemi, il obtint d'abord de brillants succès, mais il essuya ensuite des revers et resta en butte au ressentiment de la Russie. Tous ses biens furent confisqués, et lui-même, forcé de s'expatrier, ne put rentrer dans sa patrie qu'en 1776, après le premier partage. Rulhière et Ferrand parlent avec éloge d'Oginski. Retiré des affaires publiques, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Varsovie en 1803. N'ayant point d'héritier direct, il avait assuré par un contrat de vente à Michel-Cléophas, son neveu (*voy.* l'art. suiv.), les biens qu'il possédait et qui étaient encore très-considérables, malgré les pertes que les commotions politiques lui avaient fait subir. Un canal creusé aux frais d'Oginski, dont il porte le nom, lui donne des droits à la reconnaissance de ses compatriotes, car il est d'une grande utilité au commerce intérieur en ouvrant une communication de la mer Baltique à la mer Noire par la jonction de deux rivières.

Digitized by Google

Non-seulement Oginski protégeait les arts, mais il les cultivait lui-même, s'adonnant avec succès au dessin, à la peinture et surtout à la musique; il jouait de plusieurs instruments. L'encyclopédie lui attribue l'invention des pédales pour la harpe. On trouve de lui dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* une comédie en cinq actes, intitulée *la Fête du jour du nom*, traduite du polonais par Gustave de Baer. G—y.

OGINSKI (MICHEL-CLÉOPHAS), né dans les environs de Varsovie, en 1765, était fils du sénateur palatin André Oginski et de la comtesse Pauline Szembeck. Le haut rang qu'occupait sa famille l'appela de bonne heure aux fonctions publiques. D'abord nonce représentant à la diète, puis membre de la chambre des finances, il fut chargé d'une mission en Hollande et d'une autre en Angleterre. De retour dans sa patrie, il la trouva en proie à l'anarchie. Une vive opposition, fomentée par la Russie, s'était manifestée contre la constitution du 3 mai 1791, dont cette puissance demandait l'abrogation. C'était dans ce but qu'elle avait formé la confédération de Targowica, à laquelle le roi lui-même, Stanislas Poniatowski, fut contraint d'accéder (*voy.* STANISLAS). Sous la protection d'une armée russe, une diète s'ouvrit à Grodno, le 29 septembre 1792. La nouvelle constitution y fut abolie, et bientôt s'effectua le second démembrement de la Pologne, réduite ainsi au tiers de son étendue territoriale. Les Polonais demeurés fidèles se virent exposés aux persécutions de la Russie. On séquestra les propriétés d'Oginski, et, s'étant rendu à St-Pétersbourg pour adresser des réclamations, il fut obligé de faire partie du nouveau ministère polonais; la restitution de ses biens ne lui fut accordée qu'à ce prix. Il accepta donc la place de grand trésorier de Lithuanie, mais il donna sa démission lorsque éclata en 1794 le mouvement insurrectionnel dirigé par Kosciuszko (*voy.* ce nom), dont il partagea le dévouement et auquel il se rallia. Il leva à ses frais un corps de chasseurs, combattit comme volontaire d'abord vers Minsk, puis fut chargé d'une expédition du côté de la Livonie. A la tête d'un détachement de cavalerie, il traversa la Dwina à la nage et entra dans la ville de Dunabourg, qu'il fut forcé d'évacuer quand Wilna tomba au pouvoir des Russes. Il retourna à Varsovie, où il vit le malheureux Stanislas paraissant approuver les efforts des Polonais pour recouvrer leur indépendance, et, en cas de revers, comptant sur la générosité des puissances belligérantes. Après la retraite inopinée de l'armée prussienne, commandée par le roi Frédéric-Guillaume II, et qui depuis deux mois investissait la capitale, Oginski se retira dans sa maison de campagne de Sokolow; mais l'approche d'un corps de Cosaques le contraignit bientôt de s'en éloigner. Parti au milieu de la nuit, il échappa à la poursuite de l'ennemi et atteignit Praga. C'est là qu'il apprit l'issue de la bataille de Macieiowice (10 octobre 1794), où Kosciusko, blessé grièvement, fut fait prisonnier par les Russes. Il arriva enfin à Varsovie, où l'agitation, la fureur des partis ne permettaient plus de s'entendre sur les moyens de défense. Cependant il obtint de Wawrzecki, nommé généralissime en remplacement de Kosciusko, l'ordre de se rendre au camp de Tarzyn, commandé par Giedroye; mais, peu de jours après, Souwarow prit d'assaut le faubourg de Praga, et l'armée russe se trouva aux portes de Varsovie. Douloureusement affligé, mais non découragé par ces revers, Dombrowski (*voy.* ce nom) proposa au généralissime une mesure énergique: c'était de quitter Varsovie, d'en emporter tout ce qu'on pourrait en munitions de guerre, de réunir les débris des troupes polonaises, d'engager le roi Stanislas à les suivre et de traverser la Prusse pour opérer une jonction avec les armées françaises, qui étaient alors parvenues jusqu'au Rhin, ajoutant que, dans tous les cas, cette tentative audacieuse en imposerait aux ennemis de la Pologne et les forcerait à entrer en négociation. L'effervescence des habitants de Varsovie, le désespoir des soldats, l'indécision du monarque, et surtout le défaut d'encouragement de la part de la France empêchèrent l'exécution de cette entreprise hardie, à laquelle Oginski s'était associé. Dombrowski, conservant encore quelque espoir, resta, mais il conseilla à Oginski de s'éloigner immédiatement et lui donna un passe-port pour se rendre dans les Etats autrichiens, d'où celui-ci alla à Venise avec sa femme (décembre 1794). Il y reçut plusieurs lettres de ses amis, qui l'invitaient à revenir en Pologne, et qui le pressaient de copier et de signer une supplique à l'impératrice de Russie, dans laquelle il implorait la clémence de Catherine pour la part qu'il avait prise à l'insurrection. Il s'y refusa et préféra la perte de sa fortune, la confiscation de ses biens à cette démarche. Oginski trouva à Venise plusieurs compatriotes émigrés, qui, sous les auspices du ministre de France, Lallement, formèrent un comité polonais. Lorsque Verninac, passant par cette ville pour se rendre à Constantinople en qualité d'ambassadeur de la république française, eut engagé les réfugiés, de la part de son gouvernement, à envoyer un agent dans la capitale de l'empire ottoman, Oginski fut désigné pour cette mission. Il se mit en route le 4 novembre 1795, se dirigeant sur Naples, où, reconnu au théâtre par l'ambassadeur de Russie, il courut risque d'être arrêté. Obligé de quitter précipitamment cette ville et d'ajourner son départ, ce ne fut que le 5 février 1796 qu'il put s'embarquer à Livourne; et, après une traversée longue et pénible, il arriva enfin à Constantinople dans le commencement du mois d'avril. Il y fut bientôt rejoint par Dombrowski (*voy.* ce nom), député du comité polonais de Paris. Quoique secondés par l'ambassadeur français Verninac et son suc-

Digitized by Google

cesseur, Aubert du Bayet, ils tentèrent vainement d'entraîner la Porte dans une guerre contre la Russie; tout se borna de la part du divan à des témoignages de bienveillance. Sur la nouvelle que des rassemblements de Polonais se formaient en Valachie et en Moldavie et voulaient pénétrer dans la Gallicie, Oginski résolut d'aller dans ces provinces, afin de juger de la disposition des esprits. A Bucharest, puis à Iablonow, il eut des conférences avec plusieurs chefs, et il fut décidé qu'il continuerait son voyage jusqu'à Paris pour s'y concerter avec les réfugiés. Il y arriva le 2 février 1797, non sans avoir été exposé à plus d'un danger en traversant les Etats autrichiens; car la police, instruite de son excursion, avait donné son signalement sur toute la route. Charles de Lacroix, ministre des relations extérieures du gouvernement directorial, à qui Aubert du Bayet avait recommandé Oginski, l'accueillit très-bien, mais ne lui fit que de vagues promesses. Cependant il lui proposa d'aller en Italie au quartier général de Bonaparte, dont les succès pouvaient avoir beaucoup d'influence sur les destinées de la Pologne, pour laquelle ce général avait témoigné de l'intérêt en recevant une lettre qu'Oginski lui écrivit de Constantinople en 1796. Celui-ci se disposait donc à partir lorsqu'on apprit la signature des préliminaires de Léoben, que suivit bientôt le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797). Dès lors il regarda la cause polonaise comme indéfiniment ajournée, quitta Paris en avril de l'année suivante, se rendit à Hambourg, puis à Berlin, où il reçut un accueil bienveillant de la famille royale de Prusse. Le roi lui permit de séjourner dans les provinces de Pologne soumises à sa domination; mais ses propriétés séquestrées se trouvant situées dans la partie russe, il se décida enfin à solliciter auprès de l'empereur Paul Ier l'autorisation d'y rentrer; elle lui fut refusée, et ce n'est qu'en 1801 qu'Alexandre la lui accorda, sur la recommandation du prince Adam Czartoryski, qui jouissait alors de toute la confiance de ce monarque. Oginski, ayant prêté serment de fidélité, alla à St-Pétersbourg, fut traité par le czar de la manière la plus affable, et se retira ensuite dans une maison de campagne aux environs de Wilna. Après la paix de Tilsitt, il obtint la permission de voyager en Italie et en France avec sa famille, fut nommé en 1810 sénateur de Russie et conseiller privé, et revint passer quelque temps à Paris. Dans ces différents voyages, il fut présenté plusieurs fois à Napoléon, qui l'accueillit toujours froidement, surtout depuis que, dans un entretien avec Duroc, il avait manifesté son admiration pour l'empereur Alexandre. En 1822, ce prince l'autorisa à se rendre en Italie pour des motifs de santé. Oginski se fixa à Florence, et c'est là qu'il mourut en 1833. Outre des productions musicales fort estimées, on a de lui : 1° *Mémoires sur la Pologne et les Polonais, depuis 1788 jusqu'à la fin de 1815* (publiés par M. Léonard Chodzko), Paris et Genève, 1826-1827, 4 vol. in-8°; trad. en allemand par Gleych, Leipsick, 1827-1828, 4 vol. in-8°. Il y a des exemplaires avec un nouveau frontispice, portant le millésime de 1833 et les mots *seconde édition*. 2° *Observations sur la Pologne et les Polonais, pour servir d'introduction aux Mémoires de Michel Oginski* (publiées, avec quelques additions, par M. Léonard Chodzko), Paris, 1827, in-8°. P-RT.

OGLETHORPE (Jacques-Edouard), militaire anglais, fondateur de la colonie de la Géorgie, dans l'Amérique septentrionale, était né à Oxford en 1693. Après avoir fait ses études à Oxford, il entra dans le régiment des gardes de la reine, et combattit en Allemagne sous le prince Eugène et Marlborough. Rentré en Angleterre, il fut élu membre du parlement et à divers intervalles représenta le bourg de Hasslemere en Surrey : il proposait ou appuyait constamment des mesures favorables au commerce ou utiles à l'humanité. Vers 1730, plusieurs particuliers riches formèrent une association pour fonder une colonie dans l'Amérique septentrionale, afin de procurer une subsistance honnête à quantité de malheureux qui avaient besoin de ce secours et délivrer en même temps l'Angleterre d'une charge incommode. Les lettres patentes du roi leur accordèrent tout le terrain compris le long de la côte, au sud de la Caroline, entre la Savannah et l'Alabama, deux grands fleuves. La province prit le nom de Géorgie de celui du monarque régnant. Le parlement accorda dix mille livres, et toute la nation s'empressa de contribuer à cette entreprise. Oglethorpe, qui était un des vingt-trois directeurs nommés par les actionnaires, s'embarqua le 6 novembre 1732 : il menait avec lui cent personnes de l'un et de l'autre sexe, choisies avec plus de soin qu'on n'en avait apporté précédemment dans ces sortes d'opérations. Le 15 janvier 1733, on atterrit heureusement à la Caroline. Oglethorpe, qui avait le titre de commandant général, s'occupa aussitôt de reconnaître l'emplacement convenable pour bâtir une ville; ensuite il conclut des traités d'alliance avec les indigènes, et visita l'intérieur, ainsi que le littoral, pour fixer les endroits favorables aux divers établissements. En 1734 il repassa en Angleterre avec plusieurs chefs indiens, qu'il présenta au roi, et en 1736 il retourna en Géorgie, où une troupe d'émigrants de Saltzbourg étaient venus chercher un asile. Grâce à sa vigilance et à son activité, la colonie avait prospéré. En 1738, le nombre des maisons avait presque doublé dans la ville de Savannah; partout la culture avait augmenté; de nouvelles bourgades s'étaient élevées; l'industrie faisait des progrès, et surtout la plus grande union régnait entre les colons. Oglethorpe s'occupa de déterminer les limites de leur territoire et de celui des Espagnols, dont il sut prévenir les empiètements. La guerre ayant été déclarée, il alla les atta-

Digitized by Google

quer chez eux; une de ses tentatives ne fut pas heureuse : il revint en Angleterre en 1743, et on voulut l'inculper pour ce mauvais résultat; il fut honorablement acquitté. La rébellion de 1745 éclata; Oglethorpe, qui avait été élevé au rang de major général, fut chargé de poursuivre les rebelles d'Ecosse; mais, comme il ne put jamais les atteindre, on l'accusa de négligence; il fut mis en jugement et absous. Cependant il ne fut plus employé dans les guerres suivantes. En 1750, il prit une part très-active à l'établissement des pêcheries anglaises dans le Nord. Ensuite il éprouva des revers de fortune, et l'on a dit qu'il fut réduit pour vivre à exercer la médecine. A sa mort, arrivée le 30 juin 1785, il était le plus ancien général de l'armée. Pope et Thompson ont célébré Oglethorpe dans leurs écrits immortels; sa bienfaisance, ses talents, la vivacité de son esprit ont aussi fourni des sujets d'éloges à d'autres auteurs. Le docteur Samuel Johnson lui offrit d'écrire sa vie, tant elle était riche en aventures remarquables. Ce fut Oglethorpe qui en 1732 fit traduire par l'université d'Oxford la lettre arabe écrite par Job Salomon, et ses démarches contribuèrent à faire venir ce prince nègre en Angleterre (*voy.* Job). E—s.

OGLIANO. *Voyez* Fresia.

OGODAI. *Voyez* Oktaï-Khan.

O'HALLORAN (Silvestre), chirurgien anglais, étudia son art à Paris et à Londres, et fut auteur dès l'âge de vingt et un ans. On a de lui des ouvrages sur la médecine, sur la politique, et une *Histoire générale d'Irlande, jusqu'à la fin du 12e siècle,* ouvrage dans lequel il se montre quelquefois plus crédule qu'O'Flaherty (*voy.* Niall). Il est mort à Limerick en 1807, âgé de 79 ans. L.

O'HARA, général anglais, était gouverneur de Gibraltar, lorsqu'il fut envoyé à Toulon, en 1793, pour être gouverneur de cette place sous l'amiral Hood. Ayant été fait prisonnier aux avant-postes, dans une sortie où ce n'était guère la place d'un gouverneur, cette circonstance donna lieu à beaucoup de conjectures sur les négociations secrètes qui alors eurent lieu entre les assiégeants et l'amiral Hood. On pense même que l'évacuation de Toulon fut la conséquence de ces négociations. Ce qui est remarquable dans cet événement, c'est que ce fut Napoléon Bonaparte qui le fit prisonnier, et qui a rapporté que, lui ayant demandé ce qu'il désirait, il n'en reçut que cette froide réponse : « Être seul et ne rien « devoir à la pitié. » O'Hara fut aussitôt conduit à Paris, et, après une courte détention, il lui fut permis de retourner en Angleterre. Il reprit bientôt le gouvernement de Gibraltar et conserva longtemps ces importantes fonctions, dans lesquelles il est mort au commencement de ce siècle. — O'Hara (Charles), écuyer, fut membre de la chambre des communes, où il représentait le comté de Sligo, en Irlande, sa patrie. Z.

O'HEGUERTY (Pierre-André), économiste distingué, naquit le 30 septembre 1700 à Dinan (basse Bretagne), où son père, gentilhomme irlandais, s'était réfugié après la chute des Stuarts. Il fut élevé chez les jésuites de Caen et avait déjà terminé son cours de philosophie à l'âge de quatorze ans. Fidèle aux affections politiques de sa famille, il s'embarqua à St-Malo pour servir comme volontaire dans la petite armée destinée à l'expédition d'Ecosse. Mais cette entreprise ayant échoué, il revint à Caen pour y suivre les cours de la faculté de droit. Il fut reçu avocat au parlement de Normandie en 1718 et obtint quelques succès au barreau. La bienveillance que le cardinal de Fleury et le contrôleur général des finances Orry portaient à sa famille lui valut la place de procureur général près le conseil supérieur de l'île Bourbon. Il partit le 31 mars 1733 pour sa destination, et sut bientôt se concilier l'estime de tous par la sagesse de ses vues, l'esprit de justice et d'impartialité qu'il apporta dans l'exercice de son ministère. La compagnie des Indes, qui avait pu apprécier d'aussi rares qualités, sollicita et obtint pour lui en 1741 la charge de président du conseil supérieur et de gouverneur général pour le civil. Ayant fait l'acquisition de terres en friche, il parvint à les rendre productives par des plantations de cafiers. Un mariage avantageux (avec une demoiselle de Verdière) vint accroître sa fortune, qui était des plus médiocres lors de son arrivée dans l'île. Il profita de sa position pour recueillir sur les intérêts du commerce maritime et les ressources de la navigation des documents qu'il utilisa plus tard en publiant plusieurs ouvrages estimés sur cette matière. En 1745, il obtint son rappel en Europe. Comme il n'avait jamais appesanti son autorité sur la population, et qu'il n'avait voulu exercer d'autre influence que celle de la raison et de la justice, il fut généralement regretté dans la colonie. On regarda même son départ comme une calamité publique. Il se fixa d'abord à Paris; mais, ayant perdu sa femme, il alla résider en Lorraine, où son père s'était établi après avoir quitté la Bretagne. Il entretenait un commerce de lettres avec le prince Edouard, qui vint même le trouver pour lui remettre le manuscrit de l'histoire de son expédition en Ecosse, en le priant de le traduire en français. Mais les circonstances ne permirent pas la publication de cet ouvrage. Le roi Stanislas, qui venait de fonder l'académie de Nancy (1754), désigna O'Heguerty parmi ceux qui formèrent le noyau de cette société littéraire. Quoique le titre de membre honoraire lui eût été conféré, le nouvel académicien voulut aussi être un membre utile. Il lut dans une des premières séances une relation de son voyage à l'île Bourbon et ensuite des observations très-intéressantes sur le volcan de la même île. Elles ont été imprimées dans les Mémoires de l'académie (t. 1, 1754, p. 73-91; t. 3, 1755, p. 111-218). Il occupait ses loisirs

Digitized by Google

en traduisant de l'anglais plusieurs ouvrages d'histoire et d'économie politique. Nous possédons le manuscrit autographe d'une dissertation sur l'origine des Américains, qu'O'Heguerty annonce avoir tirée de l'anglais, sans faire connaître l'auteur du texte original. Le dépérissement de sa santé inspira dès 1762 de vives alarmes à sa famille et à ses amis. Les médecins lui conseillèrent les eaux de Plombières, qui ne lui procurèrent aucun soulagement. Il succomba le 12 janvier 1763. On a de lui : 1° *Essai sur les intérêts du commerce maritime*, la Haye, 1754, in-12 (anonyme). Cet écrit, qui fit quelque sensation, fut imprimé en 1761 dans la collection intitulée *Discours politiques de M. Hume*, traduit de l'anglais, Amsterdam, 5 vol. in-8°. L'auteur de la *France littéraire de* 1769 (t. 1er, p. 242) l'attribue à un commerçant du nom de Dlieguerty. 2° *Remarques sur plusieurs branches de commerce et de navigation*, 1757 et 1764, 2 parties in-8° (anonyme). C'est par une autre erreur du même bibliographe que l'ouvrage a été porté sous le nom de Peyssonnel (t. 2, p. 520). L—M—X.

O'HEGUERTY (Dominique), comte de *Magnières*, cousin germain du précédent, eut comme lui la même origine. Son père fut attaché au service de France en qualité de lieutenant-colonel du régiment de Dillon, et obtint la croix de St-Louis. Il fit l'acquisition de la terre de Magnières, près de Luméville, laquelle fut érigée en comté par le roi Stanislas le 29 avril 1765. Quoique destiné par sa naissance à l'état militaire, le jeune O'Heguerty, après avoir séjourné quelques années à Paris, préféra au tumulte des camps et à l'oisiveté des garnisons le séjour de Magnières, où il trouvait à satisfaire son goût pour l'étude et pour les occupations agricoles. Il composa plusieurs mémoires, qui sont restés inédits, sur les moyens de perfectionner l'agriculture dans les provinces de l'est de la France, et d'y introduire les améliorations que les contrées les plus favorisées sous ce rapport, telles que la Flandre, l'Artois et la Normandie, ont apportées depuis longtemps dans leur système d'exploitation des terres. Mais il échoua dans les tentatives qu'il fit pour amener la suppression du droit de parcours et de vaine pâture. Reçu à l'académie des sciences et belles-lettres de Nancy, il ne put prendre une part bien directe à ses travaux. « Votre assiduité « à la campagne, lui écrivait le comte de Rou- « vrois, directeur de cette compagnie, nous prive « du plaisir de jouir de vous et de profiter de « vos connaissances. » (Lettre du 19 novembre 1766.) Ses relations littéraires étaient très-étendues; il entretenait surtout un commerce de lettres réglé avec l'abbé Raynal. Il mourut en 1790. On a de lui : 1° *De la nature des biens des anciens Romains et de leurs différentes méthodes de procéder aux suffrages jusqu'à l'empire d'Auguste*, Paris, 1769, in-12. L'auteur s'est proposé de suppléer au silence que l'abbé de Vertot avait gardé sur cette matière peu éclaircie jusqu'alors. En s'appuyant presque toujours sur le témoignage de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse, il est parvenu sinon à approfondir son sujet, du moins à en donner une idée parfaitement claire et précise. Aussi cet ouvrage jouit-il encore de quelque estime. 2° *Essai sur la vie de Pline le Jeune*, Nancy, 1776, in-8° de 139 pages. C'est la traduction d'une lettre intéressante que le comte d'Orrery écrivit à Charles Boyle, son fils. Quérard (*France littéraire*, t. 6, p. 477) n'a fait qu'un seul personnage de Pierre-André O'Heguerty et du comte de Magnières. L—M—X.

OHLMULLER (Daniel-Joseph), architecte allemand, né le 10 janvier 1791, était le fils d'un boulanger de Bamberg. Son goût pour les arts du dessin s'étant révélé de bonne heure, on lui donna d'excellents maîtres, et on le plaça ensuite à l'académie des arts de Munich, dont il devint un des meilleurs élèves. Les années 1815 et 1816 furent consacrées par Ohlmuller à un voyage artistique en Italie et en Sicile. Revenu à Munich avec une riche collection de dessins, il fut chargé par le roi Louis Ier d'inspecter les travaux de construction de la bibliothèque. Après avoir été conducteur de première classe à l'intendance des bâtiments de la cour, puis inspecteur des bâtiments civils, il entra en 1835 dans le conseil de direction des travaux publics. Parmi les édifices dont Ohlmuller fit les plans, nous citerons la belle église gothique du faubourg d'Au, à Munich. Cet architecte mourut dans cette ville le 22 avril 1839. Il avait publié de 1823 à 1825 des *Idées pour monuments funèbres*, en trois cahiers. A—Y.

OHMACHT (Landolin), sculpteur allemand, né le 14 novembre 1760 à Rothweil, dans le royaume de Wurtemberg, appartenait à une famille de paysans, qui le destinait au métier de menuisier. Le jeune homme fit en effet son apprentissage chez un maître de cette profession à Fribourg, en Brisgau ; mais, animé d'un goût très-vif pour la sculpture, il abandonna son état pour suivre la carrière des beaux-arts, et entrer dans l'atelier d'un sculpteur nommé Melchior, à Frankenthal, chez lequel il fit des progrès si rapides qu'étant allé en 1780 visiter son pays natal, il fut déjà à même d'orner l'église de Rothweil de quatre bas-reliefs d'un beau travail. Il demeura quelque temps à Manheim et en Suisse, surtout à Bâle, et y vécut du produit des portraits qu'il exécutait en médaillons d'albâtre. On cite le portrait de Lavater, qu'il fit de cette manière. En 1790, il se rendit en Italie, et y séjourna deux ans, qu'il employa à étudier l'art des anciens. De retour en Allemagne, il entreprit divers travaux dans les grandes villes. C'est ainsi qu'il exécuta le monument du bourgmestre Rhode pour l'église du Dôme à Lubeck, et qu'à Hambourg il fit plusieurs fois le buste du poëte Klopstock, dont il devint l'ami, comme il était devenu celui de La-

Digitized by Google

vater. Il eut plusieurs commandes au couronnement de l'empereur Léopold à Francfort, et en 1801, il alla avec sa famille s'établir à Strasbourg. Dès lors il se livra à plusieurs grands travaux, tantôt de commande, tantôt de son inspiration. De ce nombre sont les bas-reliefs du monument érigé au général Desaix à Strasbourg; un groupe de quatre figures représentant le *Jugement de Pâris*, qui orne maintenant le jardin royal, à Munich; le buste colossal de Holbein et celui d'Erwin de Steinbach, architecte de la cathédrale de Strasbourg, maintenant au musée de Munich; un *Neptune* assis sur un rocher de grandeur colossale, destiné à orner une pièce d'eau dans un parc auprès de Strasbourg; un *Faune*, qu'il fit deux fois; le monument du professeur Oberlin, en haut-relief, ainsi que celui du professeur Koch pour l'église protestante de St-Thomas, à Strasbourg. Ce dernier monument se compose d'un autel, au-dessus duquel est le portrait colossal dans le goût antique; une *Vénus* en marbre, que l'artiste paraissait préférer à ses autres ouvrages; le buste colossal du préfet Lezay-Marnésia, pour le casino littéraire de Strasbourg; un groupe représentant le *Christ entre la Charité et la Foi*, pour la nouvelle église de Carlsruhe; enfin une *Psyché* et une *Hébé* en marbre, qui fit partie de l'exposition de 1822, à Paris, et que l'auteur exécuta deux fois comme son *Faune*. Il forma plusieurs élèves très-distingués et contribua beaucoup à répandre le goût de la sculpture en Alsace. Ohmacht mourut à Strasbourg le 31 mars 1834. On peut consulter sur cet artiste : *Recueil de pièces sur Ohmacht, statuaire*, Colmar, imprimerie de madame veuve Decker, 1849, in-4° de 16 pages (extrait du *Journal du Haut et du Bas-Rhin*, 7 et 8 avril 1834); — *Notice sur Ohmacht, surnommé le Corrège des statuaires, et sur les derniers moments de sa fille, madame Sophie Gros*, Paris, imprimerie de Morris, 1854, in-4° de 4 pages. D—G.

OHMANN (Antoine-Louis-Henri), compositeur de musique et directeur dramatique allemand, né en 1775, le 13 février, à Hambourg, mort à Riga le 30 septembre 1833. Fils du maître de chapelle de l'ambassadeur français à Hambourg, le jeune Ohmann était d'abord premier violon au théâtre de sa ville natale. De 1795 à 1797, il fut ensuite maître de chapelle du théâtre de Revel, en même temps qu'acteur comique. Après divers engagements à Vienne, Breslau et St-Pétersbourg, il reçut une place fixe au théâtre de Riga, où il se maria aussi l'année suivante avec l'actrice Romaine Koch, fille du maître de ballets de Dresde. La scène de Riga n'ayant pu se soutenir faute d'encouragements, Ohmann s'engagea de nouveau avec sa femme au théâtre de Revel, restauré par la noblesse d'Esthonie en 1809. Douze ans après, en 1820, il retourna au théâtre alors rétabli de Riga, dont son frère était le directeur, et se chargea des fonctions de maître de chapelle. En 1829, enfin, il quitta définitivement la carrière dramatique, et accepta les fonctions de directeur de musique des temples et églises de Riga, fonctions devenues vacantes par la mort de Telemann. Ohmann a composé la musique de trois libretti de Kotzebue, qui sont : 1° la *Princesse de Cacambo;* 2° le *Jeune prince incorrigible;* 3° *le Cosaque et le Volontaire*. Ces opérettes ont été fréquemment représentées aux scènes de Königsberg, Riga et Revel. Ohmann a en outre composé des cantates et autres morceaux d'église. R—L—N.

OHSSON. *Voyez* Mouradgea.

OIGNY DU PONCEAU (D'), naquit dans le Maine vers 1750, d'une famille noble, mais qui n'avait rien de commun avec celle de l'ancien intendant des postes, dont le nom était *Rigoley d'Ogny*. S'étant dès sa jeunesse livré à la culture des lettres et surtout à la poésie, d'Oigny du Ponceau concourut plusieurs fois pour les prix de l'Académie française, et fit insérer dans tous les recueils du temps, entre autres dans l'*Almanach des Muses*, un grand nombre de pièces fugitives très-médiocres, et que Rivarol déchira plusieurs fois dans ses mordantes épigrammes, notamment dans son *Petit almanach des grands hommes*. D'Oigny du Ponceau se montra dès le commencement fort opposé à la révolution, et il subit une longue détention au Mans sous le règne de la terreur. Venu à Paris après le 9 thermidor, il y concourut avec la Harpe et l'abbé de Vauxcelles, ses anciens amis, à la rédaction de plusieurs journaux, entre autres de la *Quotidienne*. Ayant fait dans cette dernière feuille, peu de jours avant la révolution du 18 fructidor an 5, un article vêhément contre le directoire et à la louange de Pichegru, cet article fut affiché sur tous les murs de la capitale, avec la signature de l'auteur, ce qui lui causa de vives alarmes quand la révolution fut consommée et Pichegru proscrit. D'Oigny se tint alors caché, et il échappa ainsi à la proscription qui pesa sur tous les journalistes. Depuis il vécut dans la plus profonde retraite, près du Mans, et ne revint à Paris qu'à l'époque de la restauration, pour faire imprimer ses œuvres. Retourné dans ses terres aussitôt après, il y mourut vers 1830 dans un âge très-avancé. On a de lui : 1° les *Nuits d'Young* (4°, 12° et 15°), traduites en vers français, 1770, in-8°; 2° *Eloge de M. François Salignac de la Motte-Fénelon*, 1771, in-8°; 3° *Epître à un homme de lettres célibataire*, 1773, in-8°; 4° la *Dignité des gens de lettres*, 1774, in-8°; 5° *Discours d'un nègre à un Européen*, 1775, in-8°; 6° *Nouvelles pièces détachées*, Londres (Paris), 1775, in-8°; 7° *Priam aux pieds d'Achille* (*Iliade*, chant 24), 1776, in-8°. Cette pièce obtint l'accessit à l'Académie française. 8° *Eloge de Michel de l'hospital*, 1777, in-8°; 9° *Marie Stuart, reine d'Ecosse*, tragédie en cinq actes, non représentée, Paris, 1820, in-8°; 10° les *Quatre âges de l'homme*,

Digitized by Google

poëme en quatre chants, Paris, 1824, in-8°; 2e édit., 1825, in-8°; une édition in-16 avait paru dès 1774. Tous ces écrits, réunis en 1826 avec beaucoup d'autres, parmi lesquels se trouvent des tragédies et une comédie, ont été publiés en 4 volumes in-8°, sous le titre d'*Œuvres complètes*. D'Oigny a encore laissé plusieurs ouvrages inédits, notamment une traduction de l'*Histoire de Florence*, par Machiavel, dont la révolution du 18 fructidor interrompit l'impression, qui n'a jamais été reprise. M—D j.

OIHENART (Arnauld), historien, né à Mauléon, petite ville de l'Armagnac, se fit recevoir avocat au parlement de Navarre, et partagea ses loisirs entre les devoirs de sa profession et la recherche des antiquités des provinces méridionales. Le fruit de son travail est une description de la Gascogne et de la Navarre, qu'il publia sous ce titre : *Notitia utriusque Vasconiæ tum Ibericæ, tum Aquitanicæ, qua præter situm regionis et alia scitu digna, Navarræ regum, Vasconiæ principum, cæterarumque in iis insignium familiarum stemmata, ex probatis authoribus et vetustis monumentis exhibentur*, etc., Paris, 1638, in-4°, rare et recherché. Les exemplaires avec la date de 1656 ne diffèrent des premiers que par le renouvellement du frontispice. Oihenart passe pour l'un des historiens les plus éclairés et les plus judicieux de son temps. On lui attribue encore : *Déclaration historique de l'injuste usurpation et rétention de la Navarre par les Espagnols*, 1625, in-4°. Cette pièce a été insérée dans le recueil *A B C*, etc., t. 7. *Navarra injuste rea, sive de Navarræ regno contra jus fasque occupato, expostulatio*. Ce traité est inédit; mais on en trouve un long extrait dans les *Mémoires pour l'histoire de la Navarre*, etc., par Aug. Galland (voy. ce nom), aux *preuves*, p. 107 et suiv. Enfin cet écrivain s'est aussi fait connaître comme poëte en publiant les *Proverbes basques, recueillis par le sieur Oihenart, plus les Poésies basques du même auteur*, Paris, 1657, in-8°, en 2 parties, qui ont chacune leur pagination à part. La première, intitulée *Atsotisac edo refranac* (Adages basques), contient cinq cent trente-sept proverbes, suivis de leur interprétation ou version littérale. Dans la préface, l'auteur expose les principes généraux de la prononciation et de l'orthographe de cette langue singulière; cette partie a 94 pages; l'autre, qui en a 76, est intitulée *Omn Gastaroa Xerrthizetan* (la Jeunesse d'O., en vers basques). Elle contient quinze petites pièces ou chansons, un poëme un peu plus étendu et trois cantiques et poésies religieuses, mais le tout sans traduction. La préface, en 2 pages, donne quelques règles générales sur la versification basque, et le petit vocabulaire qui termine le volume (p. 68-75) offre l'interprétation de cent dix-sept mots qui ne sont usités que dans l'un ou l'autre des six dialectes que l'auteur reconnaît dans cet idiome, savoir : ceux du Labourt, du Labourt occidental, de la basse Navarre, de la Soule, de la Soule méridionale et de la haute Navarre. Nous sommes entré dans ce détail, parce que ce livre, d'une extrême rareté, est demeuré inconnu à la plupart de ceux qui ont parlé de cette langue (1). W—S.

OILLIAMSON (le comte D'), lieutenant général, grand-croix de St-Louis et commandeur d'Hohenlohe, naquit en Normandie vers 1740, de l'une des plus anciennes familles de cette province, et fut dès l'âge de seize ans cornette ou sous-lieutenant dans un régiment de dragons. Il fit dans le même corps, où il devint capitaine, toutes les campagnes de la guerre de sept ans. Il s'y distingua par plusieurs actions d'éclat qui lui méritèrent la croix de St-Louis en 1770, avant l'âge fixé par les ordonnances. Après la guerre, il fut nommé sous-lieutenant des gardes du corps dans la compagnie de Luxembourg, puis lieutenant dans la même compagnie et maréchal de camp en 1788. La révolution trouva en lui dès son début un de ses plus ardents antagonistes. Aux premières assemblées délibérantes, il montra toute l'énergie de son caractère et son inébranlable attachement à la royauté. Il fit tous ses efforts pour conserver au roi la basse Normandie, et fut un des principaux moteurs de la coalition qu'on tenta vainement, en 1791, d'organiser à Caen. Le comte d'Oilliamson rejoignit alors l'armée des princes, et fut nommé adjudant général de Monsieur (depuis Louis XVIII) pour la campagne de 1792. Après l'issue de cette campagne, il passa en Angleterre, où on lui donna le commandement d'un corps noble d'émigrés pour les expéditions de Quiberon et de l'Ile Dieu. Après le licenciement de ce corps, le comte d'Oilliamson rentra en France, fut arrêté à Paris en 1798, et enfermé au Temple, d'où il ne sortit qu'à la paix d'Amiens. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Venu alors dans la capitale, il y fut un des fondateurs de l'association paternelle des chevaliers de St-Louis, et concourut de tout son pouvoir au triomphe de la cause royale. Ayant eu quelque part à l'indemnité des émigrés, il lui fallut disputer ces débris de sa fortune à des créanciers, pour des dettes que les circonstances de la révolution l'avaient obligé de faire, et il ne jouit que peu de temps du surplus, étant mort le 10 janvier 1830 à Falaise. Le comte d'Oilliamson avait publié : 1° *Réflexions sur les émigrés rentrés en France*, Paris, 1819, in-8°; 2° *Des émigrés et de leurs prétendus créanciers dans la loi*

(1) Un philologue laborieux, M. Francisque Michel, a donné, en 1857, une bonne édition nouvelle de ce précieux volume. Les poésies sont traduites en français pour la première fois, une introduction de 76 pages contient des renseignements étendus sur les divers ouvrages publiés en langue basque. Depuis cette publication on a retrouvé à la bibliothèque de Paris un exemplaire (le seul connu jusqu'ici) d'un appendice au recueil des proverbes, et un supplément, contenant 170 adages différents, a été inséré avec quelques notes, par les soins de M. Brunet, dans les *Mémoires de l'académie de Bordeaux*, 1859. Z.

Digitized by Google

d'indemnité, Paris, 1826, in-8°; 2e édit., 1828, avec des additions. — Son frère, le vicomte d'Oilliamson, qui, comme lui, avait consacré toute sa vie au service militaire, et qui avait obtenu le grade de maréchal de camp, émigra également en 1792. Etant rentré en France sous le directoire, il fut tué les armes à la main dans un soulèvement de royalistes. M—D j.

OISELAY (Jean d'), poëte français, oublié par Fauchet et par nos anciens bibliothécaires, était du comté de Bourgogne, d'une des bonnes, anciennes et loyales familles du pays. Il accompagna le duc Charles le Téméraire, son souverain, au siége de Nancy, et après la mort de ce prince, il revint dans la Comté, qui ne tarda pas à être envahie par les Français. Il se signala en 1481 à la défense du château d'Oiselay (1), attaqué par Charles d'Amboise, et ayant été fait prisonnier, il fut conduit en Champagne, où *il fit*, dit Gollut, en *soulas* de sa prison, *quelques poèmes et traductions des histoires passées*. Il obtint enfin sa liberté, et épousa par dispense apostolique sa proche parente, dame d'Oiselay, nommée Jeanne, afin que cette bonne maison et la seigneurie fussent conservées. (Voy. *Mémoires de la république séquanaise*, p. 930.) La dame qu'épousa Jean d'Oiselay était vraisemblablement sa belle-sœur, dame, dit notre vieil historien, de cœur viril, et douée de grandeur de corps et de force d'amazone. Elle avait donné des preuves d'un courage héroïque au siége d'Oiselay : son mari étant grièvement malade et blessé de plusieurs coups, elle vint elle-même à la brèche, arracha une hallebarde des mains d'un soldat, qu'elle tua, et se défendit jusqu'à ce qu'enfin, accablée par le nombre, elle fut obligée de se rendre prisonnière avec la faible garnison du château. W—s.

OJEDA. *Voyez* Hojeda.

OKBAH. *Voyez* Akbeh ben Nafy.

O'KEEFFE (John), comédien et auteur dramatique, né en 1746 à Dublin, de parents catholiques, reçut sa principale instruction du P. Augustin, jésuite irlandais, renommé pour son savoir et aussi, dit-on, pour son éloquence. L'étude des classiques et la lecture des auteurs français n'occupèrent pas seules ses moments; il cultiva la peinture avec des espérances de succès; mais, affligé de bonne heure d'un affaiblissement de la vue, il dut renoncer à cette carrière, et ayant eu occasion de fréquenter les comédiens, il s'éprit de passion pour la scène, fit, à l'âge de quinze ans, une comédie en cinq actes, débuta comme acteur sur le théâtre de Dublin, réussit à plaire et continua d'y paraître pendant douze ans. Sa réputation, surtout comme acteur, le conduisit naturellement à Londres, où il ne fut pas admis comme acteur, mais où du moins ses petits drames furent généralement goûtés, et, lorsque la perte complète de la vue et d'autres malheurs l'eurent réduit à une sorte de détresse, le théâtre de Covent-Garden donna en 1800 à son bénéfice une représentation où le pauvre aveugle se montra pour réciter des vers empreints à la fois de sensibilité et d'enjouement, et qui furent très-applaudis. Ses comédies, défectueuses sous les rapports de la vraisemblance et de la pureté du style, mais animées par la gaieté et par l'espèce d'esprit que les Anglais appellent *humour*, sont encore revues avec plaisir. Les principales, parmi celles qu'on a imprimées, sont : 1° le *Beau-fils*, 1779; 2° le *Jour de naissance*, 1783; 3° *Omai*, 1783; 4° le *Monde dans un village*, 1793; 5° l'*Ermite de Londres*, 1793; 6° les *Folies du monde* (*Life Vagaries*), 1795; 7° le *Comédien irlandais*, 1795. Le *Monde dans un village* et l'*Ermite à Londres* se retrouvent dans un recueil de différentes pièces qu'O'Keeffe publia en 1798, et parmi lesquelles on joue le plus fréquemment : le *Château d'Andalousie*; *Fontainebleau*; le *Pauvre soldat*, opéra-comique; l'*Homme tranchant*; le *Fermier*; le *Prisonnier*; le *Jeune quaker*; les *Orges*. O'Keeffe, presque octogénaire, publia en 1826 les *Souvenirs* (*Recollections*) de sa vie, 2 vol. in-8°. Il mourut en 1833. — Sa fille, miss O'Keeffe, est auteur d'un roman intitulé *le Temps des patriarches*, 1811; 2e édit., 1813, 2 vol. in-12. L.

OKEN (Laurent), un des plus célèbres naturalistes allemands de l'école dite des *Philosophes de la nature*, naquit à Bohlsbach, près d'Ortenau, dans la Souabe, le 2 août 1779. Son nom de famille était Ockenfuss; mais il l'abrégea plus tard. Il étudia d'abord à Wurzbourg, ensuite à Gœttingue, où il resta jusqu'en 1807, donnant des leçons particulières. En 1807, il fut appelé à Iéna pour y remplir la place de professeur de médecine; les cours qu'il fit sur la physiologie, sur l'anatomie comparée, sur les principes généraux de l'histoire naturelle, eurent beaucoup de succès. En 1812, il obtint la chaire de professeur ordinaire d'histoire naturelle. Dans l'automne de 1816 il entreprit la publication de l'*Isis*, journal qui était une espèce d'encyclopédie, mais où les sciences naturelles tenaient cependant le plus de place, et qui a exercé une grande influence sur la marche de ces sciences. A cette époque, le grand-duché de Weimar, dans lequel est la ville de Iéna, jouissait d'une liberté de la presse inconnue dans le reste de l'Allemagne, et le directeur de l'*Isis* recevait de tout côté des réclamations, des critiques qu'on désirait porter à la connaissance du public. Cette feuille acquit ainsi la vogue, mais elle provoqua bien des colères. Après avoir mis Oken dans l'alternative de renoncer à sa chaire ou à la direction de l'*Isis* (et le professeur choisit le premier parti), le grand-duc interdit cette publication, qui fut transportée à Rudolstadt (dans la principauté de Schwarzbourg), où elle exista jusqu'en 1848. En 1828, Oken avait été appelé à l'université de Munich, dont la création

(1) On voit encore les ruines du château d'Oiselay, sur une petite montagne, dans le bailliage de Gray, à quatre lieues de Besançon.

Digitized by Google

était toute récente, et il professa l'histoire naturelle. Quelques tracasseries le déterminèrent à se rendre à Zurich, où venait aussi de se fonder une université, et c'est dans cette ville qu'il mourut, le 11 août 1851. A l'époque où Oken commença à se livrer à l'étude des sciences naturelles, les spéculations de la philosophie transcendante dominaient en Allemagne : Kant, Fichte et Schelling occupaient tous les esprits. Ce dernier avait cherché à appliquer aux faits que présente le monde organique les principes de la métaphysique; Oken entra avec ardeur dans cette voie; il voulut exposer les lois d'un système général de philosophie naturelle embrassant tous les êtres et tous les éléments. Son premier ouvrage, publié en 1802, était intitulé *Eléments de philosophie naturelle, et théorie des sens servant de base à la classification des animaux*. En 1805 il fit paraître un écrit *Sur la génération;* c'est là que fut émise pour la première fois l'idée que tous les animaux sont formés de tubercules ou de cellules. En 1806 parurent les *Mélanges d'anatomie comparée et de physiologie;* on y distingua des recherches neuves et très-importantes sur l'origine des intestins dans la vésicule ombilicale. En 1807, il publia un *Mémoire sur la signification des os du crâne,* où se trouve pour la première fois publiée une grande idée que le poëte Gœthe avait déjà entrevue, mais non mise au jour, et que Duméril concevait en France, mais sous une forme moins complète, à la même époque qu'Oken en Allemagne. Cette idée, qu'il a plus complétement développée depuis, est celle que la tête est composée de vertèbres modifiées, vertèbres dont le nombre est, suivant lui, de quatre. D'autres auteurs, comme on sait, n'en ont admis que trois, d'autres en ont admis jusqu'à sept; mais l'idée elle-même d'Oken, successivement développée par Ulrich, Bojanus, Blainville, Meckel, Geoffroy-St-Hilaire, Carus, a fini par être très-généralement acceptée. En 1809, Oken mit au jour ses *Eléments de philosophie naturelle,* qui ont été réimprimés plusieurs fois et traduits en anglais. S'élevant aux vues d'ensemble les plus larges, l'auteur propose, d'après ses théories philosophiques, une classification nouvelle des éléments, des minéraux, des végétaux et des animaux. Chaque groupe d'animaux et de végétaux était caractérisé par le développement qu'y acquiert un des systèmes organiques; en sorte que les séries botaniques et zoologiques sont déterminées par les divers degrés de l'évolution organique. Ces idées abstraites, accueillies avec faveur dans la Germanie, et qui n'ont jamais cessé d'y être défendues et mises en pratique, ont été très-lentes à se répandre dans le reste de l'Europe. Oken développa ses théories dans les *Eléments d'histoire naturelle,* qui parurent en trois volumes in-8° à Leipsick, de 1813 à 1827; mais qui, offrant une nomenclature nouvelle, éveillèrent peu de sympathies. On doit encore à Oken une *Esquisse* de son *Système d'anatomie, de physiologie et d'histoire naturelle,* publiée à Paris, par l'auteur, en langue française (tous les autres ouvrages d'Oken sont en allemand), et une *Histoire naturelle pour toutes les classes de lecteurs,* Stuttgard, 1833-1845, 13 vol. in 8°, quoique moins abstraite que la plupart de ses autres ouvrages, l'est cependant trop encore pour avoir pu obtenir une grande popularité. Enfin, outre tous ces ouvrages, une foule de mémoires de ce savant remplissent l'*Isis,* qu'il dirigea pendant trente ans : la publication de cet important recueil, véritable répertoire de la science allemande pendant une longue époque marquée par de nombreux progrès, doit être comptée au nombre des principaux services rendus par Oken. Ce fut lui aussi qui provoqua, en 1822, la première réunion du congrès des naturalistes, qui a constamment continué de s'assembler depuis. Les lecteurs français qui, étrangers à la langue allemande, voudront s'initier aux vues d'Oken, pourront consulter, outre l'*Esquisse du système d'anatomie, de physiologie et d'histoire naturelle,* publiée par l'auteur lui-même, un aperçu des idées de ce penseur dû à M. Emile Jacquemin, et il a paru en 1836, sous le titre de *Oken, Système de la philosophie de la nature,* un autre résumé inséré par M. Magdeleine de St-Agi dans le volume par lequel il a cherché à compléter le cours de Cuvier sur l'histoire des sciences; et un autre, avec la discussion des vues d'Oken, dans l'*Histoire des sciences de l'organisation,* par Blainville et l'abbé Maupied. Oken est le seul auteur vivant auquel ces deux savants éminents ont cru devoir donner place dans leur galerie historique et scientifique. Avant ces deux résumés publiés en France, un pasteur genevois, M. Choisy, en avait publié un autre dans un discours sur les *Doctrines exclusives* en philosophie rationnelle, Genève, 1818, in-8°. — Oken, qu'on doit rattacher à l'école de Schelling, le père, avec Kielmeyer, de la *Philosophie allemande de la nature,* a eu des disciples nombreux et parfois trop fervents, en sorte qu'il est presque vrai de dire qu'il eut le malheur de faire école; on outra les idées qu'il avait émises, on parla de la nature avec une emphase mystique, on s'efforça d'être obscur, on tomba dans l'extravagance, et les principes d'Oken furent frappés de discrédit. Quoiqu'il ait parfois pu encourir des critiques méritées, soit pour le fond de ses idées trop systématiques, soit pour la forme dont il les revêtait, il faut reconnaître qu'Oken était un penseur aussi profond et aussi ingénieux que hardi; qu'il a ouvert à l'étude de la nature des voies nouvelles; qu'il a pressenti des vérités dont plusieurs ont déjà pris une place importante dans la science et dont d'autres pourront bien y prendre rang à leur tour. Des hommes illustres, tels que Carus, Geoffroy-St-Hilaire, Blainville et Owen, lui doivent beaucoup

Digitized by Google

et ont proclamé la justesse de plusieurs de ses aperçus. Blainville, dans ses cours, a considéré Oken comme marquant une époque dans la science. La mémoire d'Oken est restée justement chère aux naturalistes allemands. Ils avaient fait frapper en son honneur, de son vivant, une belle médaille dont le revers est orné d'emblèmes égyptiens qui rappelient à la fois *Isis* et ses travaux, et autour de laquelle on lit : *Ordines corporum organis æquavit; scrutatores naturæ consociavit.* Z.

OKOLSKI (Fr.-Simon), historien polonais, était provincial de l'ordre des Jacobins et vivait au milieu du 17e siècle; il a publié : *Orbis polonus*, imprimé à Cracovie en 1641, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, qui renferme des recherches savantes, est en même temps rempli d'hypothèses peu solides sur les Sarmates et de généalogies de familles polonaises, qui n'ont qu'un intérêt local et qui flattent la vanité de quelques individus sans être utiles à l'histoire. C—ar.

OKONNEW (Nicolas-Alexandrowitch), écrivain militaire russe, né en 1792 à St-Pétersbourg, où son père était membre du conseil privé. Après avoir reçu sous la direction de ses parents une éducation soignée, il fut placé à l'âge de quinze ans dans les bureaux du ministère des affaires étrangères; mais il ne tarda pas à renoncer à une carrière peu conforme à ses goûts, et il entra dans l'armée. Il fit, sous les ordres du général Wittgenstein, la rude campagne de 1812; il prit part aux campagnes de 1813 et de 1814 comme officier d'état-major attaché au quatrième corps d'armée prussien, commandé par le comte Tauenzien. Le rétablissement de la paix lui permit de consacrer son activité à l'étude de l'art de la guerre. Il fit paraître successivement divers ouvrages qu'apprécièrent les gens du métier : *Réflexions sur le système de guerre moderne*, St-Pétersbourg, 1823; — *Histoire de la campagne de* 1800 *en Italie, augmentée de considérations sur les mouvements des deux armées belligérantes*, ibid., 1825; — *Examen raisonné des propriétés des trois armes, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie; de leur emploi dans les batailles et leur rapport entre elles*, Paris, 1827; 2e édit., 1832; — *Considérations sur les grandes opérations des batailles et sur les combats de la campagne de* 1812 *en Russie*, Paris, 1829; — *Mémoires sur les principes de la stratégie et sur ses rapports intimes avec le terrain*, St-Pétersbourg, 1830; Paris, 1831. Okonnew eut plusieurs occasions qu'il saisit avec bonheur de sortir de son cabinet, où il séjournait lorsqu'il ne lui était pas donné d'entendre le bruit du canon et de concourir à des opérations actives. En 1829, il prit part, auprès du maréchal Diebitch, à la guerre contre la Turquie; en 1831 il coopéra, dans l'armée de Paskewitch, à toutes les opérations dont le résultat fut la capitulation de Varsovie. Ses services furent reconnus par la nomination aux grades d'aide de camp de l'empereur et de général major, et il fut attaché au quartier général du maréchal prince de Varsovie. Il consigna ses observations sur ce qu'il avait vu en 1831 dans son *Histoire de la seconde époque de la campagne de* 1831 *en Pologne*, St-Pétersbourg, 1834; ouvrage que recommande une impartialité fort rare, et qui fut suivi d'un travail important; *Sur les changements qu'une artillerie bien instruite et bien employée peut produire dans la tactique moderne*, 1835, in-8o. Sa vue, affaiblie par des excès d'étude et par les fatigues de la guerre, l'obligea à prendre quelque repos; il n'eut pas d'ailleurs, dans la période de vingt années de paix dont la Russie allait jouir, le moyen d'entendre de nouveau siffler les balles; mais des fonctions administratives occupèrent tout son temps, et il s'y dévoua avec son activité habituelle. Membre, en 1832, du conseil de l'instruction publique, il devint en 1837 premier membre du ministère de l'intérieur, et en 1839 membre du conseil d'Etat pour le royaume de Pologne. En 1840, le grade de lieutenant général fut le prix de ses travaux. Okonnew mourut en 1850. Ses ouvrages, fort estimables d'ailleurs, commencent à ne pas être en harmonie avec les progrès qu'a faits l'art militaire; ses méditations sur l'emploi de l'artillerie, par exemple, ne sont plus d'une application pratique depuis que l'emploi du canon rayé a introduit dans cette partie importante de l'art de détruire des changements de la plus grande importance. Z.

OKTAI-KHAN (1), troisième fils de Djenghyz-Khan et son successeur au trône de la grande Tartarie, avait été chargé de la direction des finances pendant la vie de ce conquérant, et il commandait l'armée qui faisait la guerre en Chine, lorsque la mort et le testament de son père l'appelèrent à l'empire, l'an 1226 de J.-C. Son frère Touly-Kkan fut chargé de la régence jusqu'à l'arrivée d'Oktaï, qui fut reconnu grand khan dans le kouriltaï (assemblée générale de la nation), tenu en 1229 à Kara-Koroum. Le premier soin d'Oktaï fut de réparer les désordres qui s'étaient introduits pendant l'interrègne. Il choisit pour ministre le sage et vertueux Ye-liu-tchou-tsaï, et fit exécuter rigoureusement les lois dressées par ce grand homme. Après la mort de Djenghyz-Khan, le vaillant sultan de Kharizm, Djelal-Eddyn, était revenu de l'Inde et avait reconquis la plus grande partie de la Perse. Oktaï envoya une armée, commandée par Djourmagoun-Nouyan, pour arrêter les progrès de ce prince, qui, après diverses aventures, fut surpris par les Mongols, et s'enfuit dans le Kourdistan, où il fut tué en 1231 (*voy.* Djelal-Eddyn Mankberny). Déterminé à détruire l'empire des *Kin* ou Tartares Jou-tchi (ou *Niu-tchi*), dans le nord de la Chine, Oktaï suivit de près ses géné-

(1) Plus exactement Ogoddai, d'après l'orthographe mongole. Il est désigné dans les annales chinoises par le nom de *Thaï-tsoung*.

Digitized by Google

raux, qui venaient de prendre Si-'an-fou, capitale du Chensi. Les succès qu'il obtint furent interrompus par les troubles qu'excitèrent à sa cour les envieux du mérite d'Ye-liu-tchou-tsaï. Le grand khan eut la fermeté de protéger son digne ministre contre les injustes accusations des grands; il produisit lui-même les preuves des talents et de l'intégrité d'Ye-liu-tchou-tsaï, et redoubla pour lui de confiance et d'amitié. Au siége de Kaï-foung-fou, capitale des Jou-tchi, le feu grégeois fut employé par les assiégés, et la garnison fit usage d'une poudre inflammable, connue alors en Chine, mais dans laquelle il entrait probablement plus de soufre que dans notre poudre à canon. On assure qu'il périt plus d'un million d'hommes de part et d'autre à ce siége, que les Mongols furent obligés de lever. Oktaï conclut un traité avec l'empereur de la dynastie des Soung, qui régnait dans la Chine méridionale, et il se servit de cet imprudent allié pour porter des coups plus terribles aux Jou-tchi. L'an 1232, Soubada-Behadur, général mongol, se rend maître par trahison de Kaï-foung-fou, dont il veut faire égorger tous les habitants. Le sage Ye-liu-tchou-tsaï s'oppose à ce conseil barbare, sauve ainsi la vie à quatorze mille familles, et obtient qu'on ne fera périr que les princes du sang. L'empereur des Kin s'était retiré à Tsaï-tcheou ou Juning-fou (dans le Ho-nan), son dernier asile. Il s'y défendit deux ans contre les Mongols et contre les Soung; mais, voyant ses affaires désespérées, il abdiqua en faveur d'un prince de sa famille, se renferma dans une maison où il fit mettre le feu et périt dans les flammes. Son successeur fut égorgé le même jour par les vainqueurs. Telle fut la fin de l'empire des Kin dans la Chine, en 1234. La mésintelligence se mit bientôt entre les Mongols et les Soung, au sujet des frontières respectives : des hostilités eurent lieu et furent le prélude de la lutte terrible dans laquelle les derniers succombèrent quelques années plus tard (*voy.* Mangou-Khan et Chitsou). Oktaï, après avoir entouré de murailles la ville de Kara-Koroum et y avoir fait bâtir un grand palais, envoya aux deux extrémités du monde deux armées, fortes ensemble de 1,500,000 hommes, l'une en Corée, l'autre en Europe. Celle-ci avait pour chefs les neveux du grand khan, Batou, Mangou et Baïdar, et son fils Kaïouk. Elle pénétra, par les pays entre la mer Noire et la mer Caspienne, jusqu'à Moscou, dont elle s'empara, et les grands-ducs de Russie devinrent ses tributaires. Dans les années suivantes, à l'aide de nouveaux renforts, elle prit Kiew et plusieurs autres places de cette contrée, ravagea la Pologne, la Silésie, la Moravie et la Hongrie : elle retourna enfin en 1241 dans la Tartarie, après avoir soumis tous les pays entre la mer Caspienne et la mer Glaciale. Le bruit de ces horribles dévastations fit trembler le reste de l'Europe; on ordonna des prières et des jeûnes, et le pape Innocent IV envoya deux ambassades de moines aux Tartares, afin de les engager à embrasser le christianisme (1). Dans le même temps, les Mongols mettaient à feu et à sang l'Arménie, la Mésopotamie, l'Asie Mineure, pénétraient jusque vers Bagdad et Alep, qui, pour cette fois, leur échappèrent; ils envahissaient les restes de l'empire des califes et de celui des Seldjoukides d'Iconium, et menaçaient les successeurs de Saladin en Syrie et en Egypte. Oktaï poursuivait en personne ses conquêtes dans l'Asie orientale, et deux de ses fils à la tête d'une armée de 600,000 hommes, portaient leurs armes dans le midi de la Chine, où ils sapaient les fondements de l'empire des Soung. Oktaï mourut l'an 1241 de J.-C., à la veille peut-être de subjuguer tout l'ancien monde. L'abus du vin abrégea ses jours. Il était âgé de 58 ans et en avait régné treize. Ce prince était brave, généreux, magnanime, prudent; il aimait le bon ordre et la justice. Le sage Ye-liu-tchou-tsaï lui avait inspiré le goût des sciences et fait connaître les avantages d'un bon gouvernement; mais ni l'empereur ni le ministre ne purent adoucir le caractère féroce de la nation. La mort d'Oktaï arrêta pour un temps les progrès des Mongols. Ce monarque avait nommé son petit-fils Chyramoun pour son successeur, au préjudice de ses propres fils. Ses dernières volontés ne furent point respectées, et les intrigues qui troublèrent l'empire le firent perdre à la postérité d'Oktaï (*voy.* Kaïouk et Mangou). A-T.

OLAFSEN (Eggert), naturaliste et voyageur, né en 1721 en Islande, fit ses études et prit ses degrés en Danemarck. L'académie des sciences, qui avait reconnu son mérite, le proposa en 1752 au roi pour exécuter un voyage dans sa patrie. Il eut pour compagnon dans cette expédition Paulsen, son compatriote. Il revint en 1757 à Copenhague et s'occupa de mettre ses observations en ordre. Dix ans après, il retourna en Islande, et y exerça les fonctions de vice-grand bailli dans les quartiers du sud et de l'est; mais il se noya le 30 mai 1768. On a de lui : 1° *Enarrationes historicæ de Islandiæ natura et constitutione*, Copenhague, 1749, in-8°; 2° *Disputationes duæ de ortu et progressu superstitionis circa ignem Islandiæ subterraneum*, ibid., 1751, in-4°; 3° (en danois) *Voyage en Islande, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitants, la description des bois, rivières, glaciers, sources chaudes et volcans; des diverses espèces de terres, pierres, fossiles et pétrifications; des quadrupèdes, oiseaux, poissons et insectes*, etc., Soroe, 1772, 2 vol. in-4°, avec cartes et figures; traduit en allemand par Geuss, Copenhague et Leipsick, 1774, 1775, 2 vol. in-4°; en français par Gauthier de la Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8°, avec un atlas. Les deux savants qui ont fait ce voyage n'ont rien négligé pour donner un ta-

(1) Voyez les *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens... avec les empereurs mongols*, par Abel Rémusat (Paris, 1822, in-4°), p. 26 et suiv.

Digitized by Google

bleau complet de l'histoire naturelle et civile de l'Islande : indépendamment de leurs recherches et de leurs observations, ils ont consulté tous les hommes instruits et les documents écrits; ils ont parcouru l'île entière, et pénétré dans tous les endroits où la nature ne leur a pas présenté des obstacles insurmontables. Mais, malgré leurs bonnes intentions et leur zèle, ils n'ont pas produit un ouvrage intéressant. Des détails à peu près semblables y sont trop répétés, chaque district étant décrit à son tour; ce livre moins diffus et réduit à une vue générale des faits aurait été plus instructif et d'une lecture plus agréable. 4° *Lachanologia islandica, ou Traité des plantes potagères de l'Islande,* Copenhague, 1774, 1 vol. in-8°. Biœrn Haldorfen et Magnus Olafsen publièrent ce livre, dont le gouvernement fit distribuer gratis un grand nombre d'exemplaires en Islande. 5° (En islandais) *Bunadarbalkr* (Livre de l'agriculture), Hrapsœ, 1783, 1 vol. in-8°. Ce poëme sur la culture des terres en Islande fut traduit en vers danois par F. Magnusen, et inséré dans le *Musée scandinave,* 1803, t. 1er. 6° Divers poëmes de circonstance, en latin et en danois. Il laissa en manuscrit un *Index geographicus veterum Islandorum,* dont Thorkelin a publié un fragment, et le *Bibliographe des Islandais* (*voy.* EINERI) lui attribue un traité *De orthographia islandica.* — OLAFSEN (Jean), frère du précédent, naquit en 1731 et mourut à Copenhague le 28 juillet 1811. On a de lui : *Syntagma de baptismo sociisque sacris ritibus in boreali quondam ecclesia usitatis,* Copenhague, 1770, in-4°; un petit traité en danois sur la poésie des habitants du Nord, etc. Il a traduit en latin les morceaux islandais qui se trouvent dans le tome 2 des *Scriptores rerum danicarum,* et a fait l'*Index vocum poëticarum,* imprimé à la suite du code islandais publié à Copenhague en 1774. Le Recueil de la société littéraire d'Islande contient quelques pièces d'Olafsen. Il a aussi travaillé à la traduction danoise de l'*Heimskringla,* donnée par Schœning, et il a laissé inédits deux précieux glossaires (sur cet ancien monument et sur le *Krytlinga*) et plusieurs mémoires relatifs à la langue islandaise comparée au grec et au latin. Il possédait à fond les anciennes langues scandinaves, et les amateurs de ce genre de littérature attendaient avec impatience le supplément au grand *Glossaire suéo-gothique* d'Ihre, dont il s'occupa toute sa vie et dont dix-huit feuilles étaient déjà imprimées lorsque l'ouvrage fut consumé par un incendie en 1807. — OLAFSEN (Magnus), frère des deux précédents, naquit en 1728. Il étudia la jurisprudence, et après la mort d'Eggert, lui succéda dans sa place. Il fut nommé bailli en 1791 et mourut en 1800. On a de lui en danois : *Rapport sur divers essais relatifs à l'amélioration de l'agriculture et de la navigation en Islande,* Copenhague, 1765, in-8°. — OLAFSEN (Etienne), né en Islande, dans le bailliage de Mule, devint en 1649 pasteur de Vallenaes, puis prévôt de Mule. Il mourut en 1688. On a de lui : 1° *Voluspa, philosophia antiquissima, norrago-danica; item Havamal ex bibliother. P. J. Resenii Islandi,* Copenhague, 1665, in-4°. Il traduisit aussi en latin l'*Edda* de Snorre Sturleson, et Resen, en la publiant, fit usage de son travail et de celui d'un autre Olafsen (Magnus). 2° *Traduction islandaise des Psaumes de Kingo,* Skalholt, 1646; Holum, 1751 et 1772. — OLAFSEN (Magnus) naquit en Islande en 1573 de parents pauvres. Benoît Halthorfen, gardien d'un couvent à Modraval, le fit étudier au collége de Skalholt, puis à l'université de Copenhague. De retour en Islande, Olafsen fut nommé en 1621 recteur à Holum, et l'année suivante pasteur à Laufaas. Il mourut en 1636. On a de lui : 1° *Specimen lexici runici,* publié par Worm, Copenhague, 1650, in-fol.; 2° *Discursus de poësi islandica,* dans l'appendice de Worm *Ad litteraturam runicam;* 3° une traduction de l'*Edda.* Resen en fit usage pour son édition. 4° Plusieurs lettres parmi celles de Worm. E—s.

OLAGARRAY. *Voyez* OLHAGARAY.

OLAH-FELAIR est le nom sous lequel s'est généralement fait connaître AGHA-MOHAMMED-CASSEM, le plus célèbre des poëtes modernes de la Perse. Le nom d'Olah-Felaïr, qu'il signait au bas de ses pièces de vers, se compose d'Olah, par abréviation d'Ala-Eddyn, et de Felaïr, qui paraît avoir été le nom du lieu de sa naissance, ou plutôt de l'une de ces tribus nombreuses, kurdes et turcomanes, qui se sont établies dans la Perse, en diverses circonstances. Il naquit vers 1730, époque mémorable par l'entière expulsion des Afghans qui opprimaient la Perse depuis huit ans, par le rétablissement précaire de la puissance des sophis, et par les premiers exploits du fameux Nadir ou Thahmasp-Kouli-Khan, qui s'éleva sur leur ruine. Ainsi, Agha Mohammed Cassem a été témoin ou du moins contemporain de la longue anarchie qui a désolé la Perse pendant soixante-dix ans, et il a vu quatre dynasties y dominer successivement, sans compter la foule d'usurpateurs éphémères qui ont ensanglanté la capitale et les provinces. Au milieu de ces épouvantables révolutions, Olah-Felaïr cultiva paisiblement les sciences, les lettres et les arts, sous la protection que lui valut, auprès de divers princes, la considération publique dont il était environné et qu'il méritait autant par son caractère que par ses talents. Il jouissait de la plus grande liberté, sous le rapport de l'étiquette et du cérémonial, au point que, dans les visites qu'il faisait, on ne s'offensait pas qu'il se dispensât de passer ses bras dans les manches du surtout qu'il mettait par-dessus son doliman, quoiqu'il soit de la plus grande irrévérence, en Perse, de laisser les manches pendantes. Olah-Felaïr est regardé, dit-on, comme le Voltaire de la Perse. Il a composé un grand nombre d'ouvrages sur l'astronomie, les mathématiques, la politique et la littérature; mais

Digitized by Google

ceux qui ont le plus contribué à sa réputation sont : un *Divan*, ou recueil de poésies, et un *Commentaire* sur celles de Nizami, l'un des plus célèbres poètes persans dans le moyen âge (*voy.* NIZAMI). Les écrits d'Olah-Felaïr, au jugement de ses compatriotes (car la bibliothèque de Paris n'en possède aucun exemplaire), se distinguent par le goût, la pureté du style, la finesse des pensées et la richesse des images. Il est mort âgé d'environ 96 ans, dans les premiers mois de 1825, à Ispahan, où il avait passé la plus grande partie de sa vie, et où il était probablement né. Feth-Aly-Schah (*voy.* ce nom), son souverain, amateur de la poésie et poëte lui-même, lui avait accordé, quelques années auparavant, une pension considérable. Agha Mohammed Cassem Olah-Felaïr excellait dans la peinture à l'aquarelle. A—T.

OLAHUS (NICOLAS), archevêque et palatin de Hongrie, né, en janvier 1493, à Hermanstadt, d'une illustre famille qui tirait son origine des princes de Valachie, mérita, par ses talents, la confiance de Marie, veuve de Louis II, et l'accompagna dans les Pays-Bas, dont elle était gouvernante, avec le double titre de conseiller intime et d'intendant des finances (*voy.* MARIE D'AUTRICHE). Au bout de quelques années, ses services étant devenus inutiles, il revint à la cour de Hongrie, où il fut accueilli par le roi Ferdinand, qui lui conféra la dignité de chancelier, et le nomma, en 1544, évêque de Zagrab. Il passa, quatre ans après, à l'évêché d'Agria; contribua puissamment à la défense de cette ville, assiégée en 1552 par les Turcs, en ranimant le courage des habitants et de la garnison (*voy.* SOLIMAN II), et fut récompensé du zèle qu'il avait montré par l'archevêché de Gran ou Strigonie. Olahus admit les jésuites dans son diocèse, et leur fit obtenir le collége de Tyrnau, le premier qu'ils aient eu en Hongrie, et qui a produit un grand nombre de mathématiciens et d'astronomes. Il établit dans la même ville un séminaire pour les jeunes clercs, et y tint deux synodes, dont les actes ont été imprimés à Vienne, en 1560. Nommé, en 1562, palatin de Hongrie, ce fut Olahus qui eut l'honneur de couronner Maximilien II, à Presbourg. Cet illustre prélat mourut à Tyrnau, en 1568. C'était un homme plein d'érudition : pendant son séjour à Bruxelles, il avait composé quelques opuscules qu'il ne voulut pas publier avant de les avoir revus scrupuleusement; mais les affaires importantes dont il ne cessa d'être occupé ne lui permirent pas d'accomplir son projet. On a de lui : 1° Une *Histoire d'Attila*, publiée en 1538, et réimprimée à la suite de l'*Historia Pannonica* d'Ant. Bonfini; 2° *Hungaria, sive de originibus gentis*, etc., *liber singularis*; — *Compendiarium chronicon*. Ces deux opuscules, qui sont très-intéressants, ont été publiés pour la première fois, par Matthieu Belius, dans le tome 1er de la *Notitia Hungariæ novæ*, avec une préface qui contient quelques détails sur Olahus; et A.-F. Kollar les a réunis avec l'*Attila* dans une nouvelle édition, Vienne, 1763, grand in-8°. Mais la source la plus abondante où l'on puisse trouver des renseignements sur la vie et les ouvrages de ce prélat est l'*Histoire des palatins de Hongrie* par le P. Muszka, Tyrnau, 1752, in-fol. W—s.

OLAI (ERIC). *Voyez* ERIC.

OLANETA (don ANTONIO-PEDRO), l'un des généraux les plus distingués qui soutinrent, dans l'Amérique du Sud, la cause de la monarchie espagnole près d'expirer, naquit en Biscaye, d'une famille obscure. Il se rendit, à l'âge de dix-sept ans, à Tupitza, où il fut employé dans l'exploitation des mines. Ce rude métier ne lui convint pas longtemps, et les mouvements qui précédèrent l'insurrection de ces contrées le décidèrent à l'abandonner. S'étant fait remarquer par son dévouement à la métropole et surtout par sa haine pour les partisans de l'indépendance américaine, il fut d'abord nommé adjudant-major, et bientôt lieutenant-colonel des milices provinciales de Chicas. C'est à la tête de cette troupe, dans la province de Tucuman, qu'il fit ses premières armes. Nommé colonel à la suite d'une bataille sanglante qui se donna à Ayouma, il devint adjudant général, et, quelques mois après, commandant de l'avant-garde de l'armée du Pérou. Il occupa longtemps ce dernier poste, et y rendit de grands services à la cause royale, surtout dans le mois de septembre 1823, où il battit, dans plusieurs occasions, le chef des insurgés, Santa-Cruz, qui s'était avancé jusqu'au Desaguadero. Mais, dans l'enivrement de ses succès, son orgueil ne connut plus de bornes; il se proclama hautement le vice-roi du Pérou, et fit répandre partout qu'il avait été revêtu de ces fonctions par Ferdinand VII lui-même. Obligé cependant bientôt de renoncer à ce rôle d'usurpation, il ne voulut reconnaître l'autorité d'aucun autre général, et publia contre le véritable vice-roi, Laserna, et contre les généraux Valdès et Canterac, qui avaient reconnu la constitution des Cortès, un manifeste très-violent, où il les représenta comme des ennemis du trône et de la religion catholique. C'était le temps où Ferdinand VII avait été emmené prisonnier à Cadix par le parti révolutionnaire. Olaneta proclama aussitôt l'abolition du système constitutionnel. Malgré l'opposition de Laserna, et dès qu'il eut connaissance du renversement des Cortès, il publia à Potosi, où il s'était retiré, une proclamation véhémente contre les insurgés; destitua les autorités établies par le vice-roi, et menaça des peines les plus sévères ceux qui se montreraient contraires à la religion et à l'autorité royale. Cette levée de boucliers le mit bientôt aux prises avec le vice-roi : il le battit dans diverses rencontres; mais le parti des indépendants, ayant profité de ces dissensions parmi les royalistes, réunit toutes ses forces, et vint attaquer l'armée royale, qui

Digitized by Google

fut complétement défaite, le 9 décembre 1824, dans la plaine d'Ayacucho, où les généraux Laserna, Valdès et Canterac signèrent une capitulation des plus honteuses. Il ne resta plus dans ces contrées, pour soutenir la cause royale, que le fort de Callao et le corps de troupes commandé par Olaneta. Celui-ci, loin de perdre courage, réunit les débris de l'armée royale, et résista bravement aux efforts des indépendants. Après quelques marches d'une retraite inévitable, il les attendit avec beaucoup de fermeté près de la petite ville de Tumulsa, où il fut attaqué par des forces très-supérieures, que commandait le général Urdimenea. Vaincu par le nombre, il succomba du moins avec gloire, et mourut sur le champ de bataille, au moment où il excitait les siens à la résistance et leur donnait l'exemple du courage. Ce fut un des derniers efforts de la puissance monarchique espagnole dans ces contrées. M—d j.

OLAUS Ier, roi de Norvége, surnommé Trygveson, était né vers 955. Son père Trygve, petit-fils d'Harald Ier, ayant été tué en 974, sa mère Asta se réfugia d'abord en Suède ; mais craignant les poursuites de Gunhild, femme d'Eric Blodaxe, qui cherchait à perdre tous les princes de la famille royale, elle se retira en Russie, où Sigurd, son proche parent, jouait un rôle brillant : elle éprouva de grands revers, tomba au pouvoir d'un pirate, et après bien des vicissitudes retourna en Norvége. Quant à Olaüs, admis à la cour du grand-duc Vladimir, il devint bientôt l'objet de la jalousie des hommes puissants. Il équipa des vaisseaux et, conformément à l'esprit du temps, entreprit des courses dans la Baltique. Arrivé en Poméranie, il y épousa Geyra, fille de Bourislav, prince vende : elle était veuve et possédait des domaines considérables. Entraîné par son ardeur belliqueuse, Olaüs courut vers le pays de Slesvig, où l'empereur d'Allemagne faisait la guerre au roi de Danemarck. Grâce à ses conseils, l'empereur s'empara des retranchements de Danervik, qui défendaient la frontière danoise. Olaüs parcourut ensuite la basse Saxe, où, suivant le récit des chroniques, il rencontra Thangbrand, prêtre chrétien, qui gagna sa confiance et jeta dans son esprit les premières semences de religion. Il porta ses pas en Poméranie : bientôt il perdit sa femme. Pour se distraire de son chagrin, il retourna auprès de Vladimir, à Novgorod : ce prince travaillait alors à devenir maître de toute la Russie, avec l'aide d'un corps de Varègues. Olaüs prit peu de part à cette révolution et alla visiter Constantinople, ce qui lui fit donner le surnom de *Girsky* (le Grec). De nouvelles expéditions maritimes le conduisirent sur les côtes de France, d'Ecosse et d'Angleterre. Etant dans les îles Sorlingues, il s'entretint avec un savant abbé qui acheva de le convertir au christianisme. Un mariage avec la fille d'un comte anglais allait peut-être le fixer dans ce pays lorsque Haquin le Mauvais, qui occupait le trône de Norvége (*voy.* HAQUIN), envoya vers lui Thoré Kloka, homme hardi et rusé, qu'il avait chargé de se saisir de sa personne. Trompé par les discours de Thoré, qui lui annonçait le mécontentement de la nation et son désir de revoir un descendant de ses rois, Olaüs s'embarqua pour la Norvége avec Thangbrand, qui l'avait rejoint en Angleterre. A leur arrivée, en 995, ils apprennent qu'un soulèvement a eu lieu ; Haquin avait disparu. Thoré, déconcerté, cherche néanmoins à consommer son projet, et invite Olaüs à descendre à terre, se proposant de le faire périr. Le prince devine ses intentions : Thoré est mis à mort. Olaüs s'avance sans obstacle dans le pays. Haquin est tué par un de ses domestiques, qui porte sa tête sanglante à son rival : on récompense le meurtrier, mais ensuite il est décapité, pour que son exemple n'encourage pas des attentats semblables. Olaüs, décidé à établir le christianisme en Norvége, mit dans l'exécution de ce projet une politique habile, et en même temps une rudesse et un emportement analogues à l'esprit de son siècle. Il trouva plus de docilité dans le midi que dans le nord du royaume, et, par ses cruautés, augmenta le nombre des prosélytes ; mais il y eut plus d'un retour secret aux cérémonies du paganisme. Il voulut aussi convertir l'Islande. Un premier missionnaire n'ayant pas obtenu de succès, il envoya Thangbrand, dont il était bien aise de se débarrasser, parce qu'on accusait publiquement celui-ci de vol et de concussion. Le zèle sanguinaire de Thangbrand força de le rappeler : une conduite plus modérée amena la conversion entière de l'Islande, en l'an 1000. Ce fut aussi vers la même époque que le christianisme se répandit dans les îles de Feroe et dans le Groenland, que l'on venait de découvrir. Les exploits guerriers d'Olaüs lui avaient acquis une réputation si brillante que Sigride l'altière, qui possédait de vastes domaines en Suède, le jugea digne de sa main, vainement recherchée par beaucoup de princes. Dans une entrevue, Olaüs demanda pour préfiniuaire que Sigride embrassât le christianisme ; elle s'indigna de cette proposition : il l'injuria et la frappa au visage avec son gant. Irritée au dernier point, elle lui prédit qu'il serait puni de ce manque d'égards par la perte de sa couronne et de sa vie. Elle épousa Suénon, roi de Danemarck, et l'excita ainsi que le roi de Suède contre Olaüs, dont la perte fut jurée. Celui-ci était passé en Poméranie afin de réclamer les biens de sa femme, sœur de Suénon, qui avait abandonné Bourislav, son premier mari. Instruit des armements des Danois et des Suédois contre ses Etats, il s'embarqua pour les aller combattre. Enveloppé par leur flotte, il se défendit vaillamment. Sur le point d'être pris, il se précipita dans la mer, le 9 octobre de l'an 1000. Sa femme en mourut de douleur. E—s.

Digitized by Google

OLAUS II, dit LE GROS, puis LE SAINT, était né vers 992. Son père, Harald Grœnske ou le Groenlandais, était arrière-petit-fils du roi Harald Haarfæger : Olaüs resta orphelin de bonne heure. Sa grandeur future fut présagée par Sigride. Pendant que son pays était occupé par les rois de Suède et de Danemarck, il entreprit diverses expéditions dans les mers du Nord, et pénétra même dans le lac Mælar, auquel, pour échapper à ses ennemis, il fit creuser une seconde embouchure. Ensuite il combattit en Normandie, donna du secours à Ethelred, roi d'Angleterre, et, revenu dans ce pays après des campagnes dans les mers d'Espagne et d'Italie, il résolut, pendant que Canut le Grand était occupé loin de ses Etats, de faire valoir ses droits sur la Norvége. Il arrive dans ce royaume ; et après avoir obtenu quelques succès, il est porté sur le trône, en 1015. Le roi de Suède, Olaüs Skœtkunong, avait refusé de lui donner sa fille aînée en mariage. Il prit le parti d'enlever Aristide, la cadette ; et, malgré le courroux de son beau-père, il finit par conclure la paix avec lui en 1022. Cependant il travaillait de tout son pouvoir à l'affermissement du christianisme dans ses Etats. Mais la rigueur qu'il mit souvent en usage souleva ses sujets ; sa conduite arbitraire en plusieurs occasions augmenta les mécontentements. Provoqué en 1028 par Canut, qui élevait des prétentions sur une partie de la Norvége, il unit sa flotte à celle d'Anand Jacob, roi de Suède, et répandit la terreur dans les îles du Danemarck. Canut, qui était en Angleterre, accourt, poursuit les ennemis et parvient à corrompre les troupes. Olaüs, environné de traîtres, se retire en Norvége ; il punit ceux qui l'ont trahi, et prépare de nouveaux armements. Canut paralyse ses efforts par ses nombreux émissaires, et bientôt arrive à Drontheim : il est proclamé roi. Olaüs, tentait de lever des troupes dans une autre partie du royaume. Il n'y put réussir ; et pour échapper aux poursuites de son rival, il se retira en Suède avec sa famille, puis en Russie auprès du grand-duc Iaroslaw, qui avait épousé la sœur de sa femme. Iaroslaw lui offrit la Bulgarie en lui proposant de convertir ce royaume au christianisme. Mais Olaüs avait formé le projet d'aller à Jérusalem s'enfermer dans un monastère ; toutefois un songe lui fit prendre une autre résolution. Persuadé que le ciel l'appelait en Norvége, il partit pour la Suède au mois de janvier 1033. Le roi de ce pays lui fournit des troupes et lui permet d'en enrôler un plus grand nombre. Parvenu par les chemins les plus pénibles sur les frontières de Norvége, il se voit bientôt à la tête de 3,000 hommes. Il ordonne de baptiser ceux de ses soldats qui sont encore païens, fait peindre des croix sur tous les casques, et donne pour ralliement : « En avant, « soldats du Christ, de la croix et du roi. » Il consacra donc le premier cette formule qui plus tard fut adoptée par les croisés au concile de Clermont, en 1096. Au mois d'août, il se trouva en présence de l'ennemi à Sticklestad, près de Drontheim. Au milieu du combat, Olaüs, blessé grièvement, laissa tomber son épée et fut achevé par un chef ennemi. Le propriétaire d'une ferme voisine l'avait enterré secrètement pour soustraire son corps au peuple irrité ; un an après, on vint le déterrer ; il fut exposé à la vénération publique, et sous les règnes suivants ses reliques furent placés dans une église qui devint la cathédrale de Drontheim. Sa châsse fut visitée par de nombreuses troupes de pèlerins qui venaient y déposer de riches offrandes. Les rois de Norvége furent couronnés sous ses auspices ; et il fut regardé comme le patron du royaume. Mais après l'introduction du luthéranisme, les restes d'Olaüs ont été déposés en terre ; et la cathédrale, endommagée par plusieurs incendies, a beaucoup perdu de son antique majesté. Eynar Skuldesen, scalde du 12e siècle, a fait un poëme sur St-Olaüs, où il parle de ses miracles et de ses visions. Ce poëme est inséré dans l'édition de Snorro Sturleson, publiée à Copenhague. — OLAUS III, surnommé *Kyrre*, ou le *Pacifique*, était fils de Harald III ; son frère, Magnus II, lui céda une partie du royaume en 1067 et mourut deux ans après. Resté seul roi, il ne négligea rien pour vivre en paix avec ses voisins, et fut un véritable phénomène au milieu de ces temps barbares ; les arts bienfaisants, les institutions utiles, fixèrent toute son attention. La servitude de la glèbe était inconnue en Norvége comme en Suède ; mais le nombre des esclaves faits par la guerre s'y était singulièrement accru. Olaüs créa une législation pour leur affranchissement ; tous les ans on devait en mettre en liberté un certain nombre, en remboursant leur valeur aux maîtres. Il fonda la ville de Bergen et lui accorda des privilèges très-avantageux pour son commerce ; il organisa des associations religieuses, dont le but était de faire cesser les désordres, et enfin s'efforça de rendre plus commodes les habitations qui ressemblaient à celles des sauvages. Des étrangers qu'il fit venir en Norvége y introduisirent les arts mécaniques, qui de là se répandirent en Suède. Le clergé n'avait que des moyens de subsistance très-précaires ; il reçut un revenu fixe. Olaüs commença la construction de la vaste cathédrale de Drontheim, et tint la main à ce que les cérémonies religieuses fussent célébrées avec la décence convenable. Vers la fin de son règne, il reçut de Canut IV, roi de Danemarck, l'invitation de prendre part à un armement contre Guillaume Ier, roi d'Angleterre. Olaüs ne put refuser à ce prince, dont il avait épousé la sœur, un certain nombre de vaisseaux, mais il ne voulut point accompagner l'expédition, qui du reste n'eut pas lieu. Il mourut le 22 septembre 1093. — OLAUS IV, fils de Magnus III, partagea le royaume à la mort de son père, en 1103, avec ses frères

Digitized by Google

aînés, Sigurd et Eysten ; il obtint les provinces du centre. Entraîné par son zèle religieux, Sigurd se joignit aux croisés européens pour aller conquérir la terre sainte ; ses deux frères restèrent en Norvége et gouvernèrent avec sagesse. Eysten fit tracer des routes, fonda des hospices sur le Dovrefield, assura des asiles aux pêcheurs qui fréquentaient les côtes éloignées, ordonna de rendre les ports plus sûrs et plus commodes. Les chroniques racontent qu'un jour, dans un festin, Sigurd vantait fièrement ses exploits, et qu'Eysten à son tour se félicita d'avoir travaillé au bien de ses sujets, ajoutant que cette œuvre n'était pas moins agréable à Dieu qu'une campagne à la Palestine. On craignit une rupture entre les deux frères, mais elle n'éclata pas, et de bonnes lois signalèrent le règne des trois frères. Olaüs étant mort en 1116 et Eysten en 1122, tous deux sans enfants, la totalité du royaume échut à Sigurd. — Olaus V, fils de Haquin VII et de la célèbre Marguerite fille de Waldemar, roi de Danemarck, naquit en 1370. Il succéda en 1376 à son grand-père, et en 1380 à son père, qui lui laissa des prétentions au trône de Suède. Après sa mort, arrivée le 3 août 1387 au château de Falsterloo, en Scanie, sa mère parvint à ceindre à la fois sur son front les trois couronnes du Nord. Un extérieur distingué, un caractère doux et humain, une grande affabilité, avaient gagné tous les cœurs à Olaüs. Il fut enterré à Soroe dans l'île de Sélande (*voy.* Marguerite). E-s.

OLAUS Ier, roi de Danemarck, ne régna que dans une partie de la Jutie, en 813 ; il périt dans un combat contre les Francs, en 814. — Olaus II fut le troisième des fils de Suénon II qui monta sur le trône. Son frère, Canut IV, ayant été tué en 1086, Olaüs, qui était détenu en Flandre, fut élu, parce qu'on espérait qu'il ne punirait pas une révolte dont on pouvait le regarder comme l'auteur. Le Danemarck jouit sous son règne d'une paix profonde, dont Saxon l'historien attribue la cause à une famine cruelle, due sans doute au mépris de l'agriculture. Olaüs reçut de cette circonstance le surnom de *Hunger* ou l'affamé. Il gouverna mal ; et à sa mort, le 18 août 1095, il ne fut regretté de personne. E—s.

OLAUS, premier roi chrétien de Suède, né en 984, fut surnommé l'*Enfant*, ou le roi du giron, parce qu'il sortait du berceau quand Eric, son père, le fit reconnaître pour successeur au trône. Il reçut le baptême l'an 1008 de Siegfrid, moine anglais. Toute sa famille fut baptisée avec lui, et plusieurs grands du royaume adoptèrent le christianisme, à son exemple. Ce prince voulait en même temps étendre la prérogative de la couronne, mais les grands vassaux s'y opposèrent fortement, et il fut obligé de céder. Il eut des guerres avec les Norvégiens, qui tirèrent parti de leurs succès pour reculer leurs frontières. Olaüs mourut en 1026. Il fut le premier monarque des Suédois qui porta le titre de roi de Suède, ses prédécesseurs ayant été appelés simplement rois d'Upsal, ville où ils faisaient ordinairement leur résidence, et qui était le centre de l'administration et du culte religieux. C—au.

OLAUS (Pierre), de l'ordre des frères mineurs, né à Roskild en Danemarck, vivait encore en 1560. Il existe dans la bibliothèque de Copenhague un manuscrit d'Olaüs, intitulé *Petri Olai collectanea paralipomena, chronica, adversaria.* C'est de là que Langebeck a tiré, pour mettre dans son recueil, 1° une Chronique de Danemarck, depuis Dan jusqu'au roi Jean; 2° une suite des princes de cette nation, depuis Klag jusqu'à Waldemar; 3° *Annales rerum danicarum.* On trouve dans le même manuscrit : *Excerpta ex itinerario Johannis de Mandeville; — Historia de incheatione ordinis fratrum minorum provinciæ extra Daniam*, etc. Pierre Olaüs avait continué l'*Histoire danoise* de Saxo-Grammaticus, depuis Canut IV jusqu'à Frédéric II, et traduit en latin les huit livres des *Révélations* de Ste-Brigitte. T-d.

OLAUS MAGNUS. *Voyez* Magnus.

OLAVIDÉ (Paul-Antoine-Joseph), homme d'Etat espagnol, était né à Lima, vers 1725. Le climat du Pérou, qui ordinairement amollit les facultés de ses habitants, n'eut sur les siennes aucune influence. Il s'appliqua de bonne heure aux lettres, montra de la capacité pour les affaires, et devint à l'âge de vingt ans auditeur de la province de Lima. Le 29 octobre 1746 tout le Callao et une partie considérable de Lima furent bouleversés par un tremblement de terre. Le jeune magistrat s'efforça d'adoucir les effets de ce désastre. Plusieurs des victimes avaient laissé des sommes en dépôt entre ses mains. L'argent que ne réclamèrent point les héritiers fut employé par lui à la construction d'une église et d'un théâtre. Ce partage entre deux destinations si opposées scandalisa toutes les personnes religieuses. Des plaintes très-vives parvinrent au ministère. Le roi d'Espagne, Ferdinand VI, connu par sa piété, crut devoir suivre cette affaire et éloigner du Pérou le téméraire auditeur. Olavidé eut à peine satisfait à l'ordre de se rendre à Madrid pour justifier sa conduite, qu'il fut mis aux arrêts dans sa maison, puis jeté dans les fers. Une enflure générale, dont il fut attaqué et qui affectait principalement ses jambes, devait, suivant le rapport, peut-être officieux, des médecins, le mettre dans un danger imminent, s'il n'était promptement à portée de respirer un air plus pur. Grâce à cette considération, il obtint d'être transféré, sous caution, à Léganez, à sept lieues de Madrid. Là, il connut doña Isabella de los Rios, veuve opulente de deux maris. Le malheur d'Olavidé, sa jeunesse, son esprit, ses manières élégantes, la touchèrent; elle lui offrit sa main; et le premier usage qu'il fit de la grande fortune dont cette union le rendit maître fut d'acheter la déclaration de son innocence. Avec l'aide de deux riches associés, il se livra dès lors

Digitized by Google

à des spéculations commerciales. Tous les ans, il venait passer à Paris quelques mois, pour recueillir les nouveautés de tout genre qui tiennent au perfectionnement des jouissances de la vie. Il y adoptait aussi les opinions qui commençaient à prévaloir dans quelques sociétés. A Madrid, sa maison était montée dans le goût français. Il y éleva un théâtre sur lequel des jeunes gens, formés par lui à la déclamation, jouèrent les tragédies de *Zaire* et de *Mérope*, qu'il avait traduites dans la langue de sa nation. L'élite de la noblesse fréquenta ce spectacle. Elle y entendit aussi *Ninette à la cour*, le *Peintre amoureux de son modèle*, et d'autres opéras comiques, mis en espagnol par Olavidé, et que Duni ou Grétry avaient embellis de leur musique. Ce fut alors que ses compatriotes du Pérou lui confièrent le soin de leurs intérêts auprès du trône; et les fonctions qu'il eut à remplir à cet égard, sous le titre de *Personero*, ressemblaient moins à un mandat qu'à un patronage. Il rendit de grands services dans une émeute qui éclata à Madrid, et seconda le comte d'Aranda dans ses mesures pour l'expulsion des jésuites. Après avoir fait un court séjour en Italie, pour se soustraire à la tristesse d'étiquette que prescrivait à Madrid la mort de la reine d'Espagne, il fut nommé à l'intendance générale de l'Andalousie et investi de pleins pouvoirs pour faire prospérer la colonie nouvelle que le gouvernement destinait à peupler et fertiliser la Sierra-Morena. Cette chaîne de montagnes, aride dans ses sommités, coupée de marécages dans ses vallons, et formant une longueur de vingt-sept lieues, fut rendue au commerce et à l'agriculture. Des hôtelleries commodes s'ouvrirent en des lieux auparavant infréquentés ou peu sûrs; et l'intendant, désireux d'introduire dans cette contrée les manufactures de Lyon, attira des fabricants et des dessinateurs de cette ville. Les progrès dont cet établissement fut redevable à l'administration d'Olavidé promirent un moment à l'Espagne une importante augmentation de richesses; mais il s'était constitué trop ouvertement en hostilité avec les croyances et les habitudes que le respect public avait consacrées; et, par les imprudentes saillies d'un esprit frondeur et trop brusque à innover, il détruisit tout le fruit des améliorations que son zèle avait opérées. Il rédigea pour sa colonie des statuts en 79 articles, dont le dernier portait l'exclusion de toute communauté religieuse. Par une ordonnance particulière, il déclara nulles les donations pieuses faites par testament, et interdit les rétributions de messes ou autres prières pour le repos des morts dans l'autre vie. Une maladie épidémique ayant étendu ses ravages parmi les colons, Olavidé, pour prévenir le découragement, suspendit l'usage des cloches, qui révélaient trop promptement le nombre des victimes. Si l'on joint à ces actes l'introduction de quelques protestants suisses dans la colonie et ses sarcasmes contre l'usage du jeûne et des rosaires, contre le culte des images, les offrandes, les sacrements, etc., on sent combien Olavidé donnait de prise à l'animadversion du clergé. Il fut dénoncé par un capucin allemand, venu avec la colonie. Le P. Joachim d'Eta, récollet, depuis évêque d'Osma, qui dirigeait la conscience de Charles III, crut devoir employer tout son crédit pour mettre un terme à ces innovations; mais il se trouvait contrarié par un édit de 1759, qui défendait à l'inquisition de statuer définitivement, sur quelque objet que ce fût, sans l'approbation royale. Relever l'indépendance du terrible tribunal était le premier but auquel il aspirât. Il désigne au roi pour la place d'inquisiteur général l'évêque de Zamora; mais, ce prélat refusant une dignité qu'il prétend avilie et que la loi politique a rendue impuissante à servir la religion, ses scrupules troublent le roi; le confesseur les appuie, et l'édit qui le gêne est révoqué. En novembre 1776, l'on arrête Olavidé; sa vie entière est scrutée avec attention; on lui reproche d'avoir donné place dans sa bibliothèque à l'Encyclopédie, aux écrits de Bayle, de Montesquieu, de J.-J. Rousseau et de Voltaire; d'avoir appelé St-Auguslin *un pauvre homme*, et signalé Pierre Lombard, St-Thomas, St-Bonaventure et le gros des scolastiques, comme ayant retardé les progrès de l'esprit humain; d'avoir qualifié de barbare l'institut des chartreux, et déclaré qu'il préférait plusieurs empereurs de Rome païenne à bon nombre de princes chrétiens; de s'être fait peindre au milieu des attributs mythologiques de Vénus et de Cupidon; enfin, de s'être entaché de philosophisme dans la société des gens de lettres français; d'avoir en particulier visité le philosophe de Genève, et reçu des lettres de Ferney, dans l'une desquelles étaient ces mots : « Il serait à désirer que l'Espagne eût quarante personnes comme vous. » Olavidé nia un grand nombre de ces faits, donna une interprétation innocente à d'autres, demanda pardon de ses imprudences, mais protesta contre l'inculpation d'hérésie, n'ayant jamais, disait-il, renoncé à la foi intérieure. On eut soin de rendre témoins du jugement soixante personnes élevées en dignité et qui, liées la plupart avec Olavidé, ne semblaient appelées que pour recevoir une leçon de circonspection. Le 24 novembre 1778, il parut en habit de pénitent, à l'exception du *san benito* et de la corde de jonc passée au cou. Après la lecture des pièces du procès, laquelle dura quatre heures, il fut déclaré convaincu d'hérésie formelle, et comme tel, banni à vingt lieues de la cour et de toutes les grandes villes, après avoir passé huit ans dans un couvent, assujetti à des pratiques pieuses, au catéchisme, à la lecture de l'*Incrédule sans excuse*, du P. Ségneri, et du *Symbole de la foi*, par Louis de Grenade. On prononça en outre son exclusion perpétuelle de tout emploi; et il reçut l'injonction de ne jamais aller qu'à pied et de garder un

Digitized by Google

costume humble tel que la bure. Olavidé, qui avait perdu de l'énergie de son caractère par l'habitude d'une vie voluptueuse, s'évanouit à la lecture de cette sentence. Il reçut l'absolution à genoux, après avoir signé sa profession de foi, et ne quitta sa prison que pour commencer sa peine dans le couvent qui lui fut assigné. Une surveillance peu sévère lui permit de s'évader en 1780. Il chercha un asile en France, où il fut accueilli comme un martyr de la philosophie. Les écrivains qui donnaient l'impulsion à l'esprit public devaient des consolations à leur disciple proscrit; Marmontel, dans un discours en vers sur l'*Espérance de se survivre*, lu à l'Académie française, se rendit leur interprète et protesta au milieu des applaudissements contre l'arrêt qui avait frappé Olavidé. Celui-ci avait d'abord fixé son séjour à Toulouse, où il avait été accueilli par le baron de Puymaurin, syndic général des états de Languedoc, et son ancien ami. Le comte d'Aranda, qui représentait l'Espagne à Paris, reçut de sa cour (1781) l'ordre de demander l'extradition d'Olavidé. Vergennes, alors ministre des affaires étrangères, s'y refusa. Cependant il devait être arrêté, lorsque M. Colbert, évêque de Rhodez, ne consultant que la charité chrétienne, écrivit à M. de Puymaurin de ne pas perdre un instant pour avertir son ami. Le jour même où la lettre était arrivée, un alguazil et un commissaire de l'inquisition pénétrèrent à minuit dans le domicile d'Olavidé; mais il était hors de leur atteinte. Sept heures auparavant, il avait pris la route de Genève, où il résida sous le nom de comte de Pilos; puis il se rendit à Paris, où, toléré par la cour de Madrid, il se partagea pendant dix ans entre le commerce des sciences, celui des hommes éclairés et le goût qu'il conservait pour les plaisirs. Il avait eu le temps, avant son jugement, de mettre la plus grande partie de sa fortune à l'abri. Les agitations politiques qui désolèrent la France ne le froissèrent pas moins qu'Alfieri. Cependant, il embrassa d'abord les principes de la révolution; et la Convention nationale le reconnut comme *citoyen adoptif de la république française*. L'âge, le malheur et la réflexion calmèrent enfin sa tête ardente. Il revint de bonne foi à cette religion qu'il avait dédaignée, et il abjura les principes et les opinions dont il s'était fait l'apôtre. En 1791, il s'était retiré à Meung (sur Loire), chez M. le Couteulx-Dumolay. La victime de l'inquisition espagnole n'échappa point au régime de la terreur, il fut remis en prison à Orléans en 1794. Ce fut pendant ce loisir forcé et à Cheverny près de Blois, où il passa plusieurs années chez un ami, qu'il composa sous le nom de *Triomphe de l'Evangile* (1) un ouvrage où il exposait les grandes preuves de la religion et montrait un philosophe ramené à elle après de longs égarements. Ce livre excita une vive sensation dans sa patrie, parvint en peu d'années à une huitième édition et devint un titre pour le rappel de l'auteur. L'inquisition se laissa désarmer, et en 1798 Olavidé reparut dans la capitale qui avait été le théâtre de son humiliation. Il y resta peu, et, sentant le besoin de terminer en paix une carrière mêlée de tant de traverses, il se retira dans l'Andalousie, auprès d'une vieille parente. En 1800, il écrivit de Madrid à l'administration des hospices d'Orléans, qu'il faisait don à l'Hôtel-Dieu de cette ville d'une ferme de quinze à dix-huit cents livres de rente, enlevée par la révolution à ce pieux établissement, et qu'il n'avait achetée qu'avec cette intention. Il est mort en 1803, à l'âge de 78 ans. (Voyez l'*Ami de la religion et du roi*, du 6 février 1822, n° 782, t. 20, p. 385.) F—T.

(1) Il en existe une traduction française par Buynaud-des-Echelles, Lyon, 1805, 1 vol. in-8°; reproduite, un peu dégagée des longueurs de l'original, Lyon, 1821, 3 vol.

OLBERS (Henri-Guillaume-Matthias), astronome célèbre et docteur en médecine, naquit le 11 octobre 1758 à Arbergen, près de Brême, et mourut à Brême le 2 mars 1840. A son nom se rattache le souvenir d'une des plus belles séries de découvertes qui aient été faites depuis le commencement de ce siècle. Cette notice a pour but d'esquisser les plus importantes et d'indiquer les points de la science sur lesquels s'est dirigée l'activité féconde de celui que ses compatriotes nomment l'*heureux Colomb du monde planétaire*. Elle sera nécessairement incomplète; les matériaux en sont pour la plupart disséminés dans une foule de publications périodiques, telles que la *Correspondance mensuelle* de M. le baron de Zach; le *Journal d'astronomie* de MM. de Lindenau et Bohnenberger; la *Connaissance des temps*; les *Ephémérides de Berlin*; les *Nouvelles astronomiques* de M. Schumacher, etc. Ce serait rendre un service éminent à la science que de réunir en un corps d'ouvrage les principaux écrits d'Olbers. Quant aux détails proprement biographiques, il n'en existe pas; son histoire ne peut être que celle de ses découvertes. Sa longue existence s'est doucement partagée entre l'astronomie et l'exercice le plus honorable de la profession de médecin. (Il fêta en 1830, avec tous ses concitoyens, le cinquantième anniversaire de son doctorat). Ce fut à l'occasion d'une comète, celle de 1779, que le nom d'Olbers se fit connaître pour la première fois. Etudiant alors la médecine à Gœttingue, il fit dans sa demeure une série d'observations du nouvel astre depuis le 28 janvier jusqu'au 25 mars suivant. Il essaya d'abord d'en déterminer l'orbite à l'aide d'une construction graphique, puis il entreprit le calcul sur ses propres observations, d'après une méthode d'Euler, pendant les nuits qu'il consacrait à veiller un malade. Le coup d'essai du jeune étudiant réussit, et son orbite, calculée dans de si singulières circonstances, fut publiée dans les *Ephémérides de Berlin* et comptée parmi les plus exactes. Depuis, Olbers s'occupa des questions

Digitized by Google

les plus variées de l'astronomie, mais le sujet sur lequel il avait débuté fut toujours son étude de prédilection, et ses travaux cométographiques suffiraient pour l'illustrer. Plus tard, les recherches d'Olbers sur ce sujet inépuisable le conduisirent à une méthode nouvelle pour calculer l'orbite parabolique des comètes sur trois observations rapprochées. Les seules méthodes qui fussent alors familières aux astronomes étaient celle de Newton et celle que Lacaille exposa dans ses leçons d'astronomie. Les autres pouvaient faire honneur au génie analytique de leurs inventeurs, mais elles étaient plus ou moins inapplicables dans les cas ordinaires. Newton et Lambert supposaient dans leurs constructions que la corde qui joint les deux positions extrêmes de la comète est coupée proportionnellement aux temps par le rayon vecteur qui correspond à l'observation moyenne, et cette supposition est très-près de la vérité, pourvu que les observations extrêmes ne soient pas trop éloignées ; mais l'heureuse remarque qu'on peut étendre cette supposition, avec la même exactitude, aux lieux correspondants de la terre, appartient au docteur Olbers, qui fonda sa méthode sur cette conception ingénieuse, essentiellement propre à simplifier les calculs, tout en augmentant leur exactitude. Il faut voir dans le petit traité lui-même où M. le baron de Zach publia la méthode nouvelle de son ami, avec quelle finesse d'analyse et quelle netteté d'aperçus le docteur Olbers a résolu ce problème si difficile et si longtemps travaillé. Le titre de cet ouvrage imprimé en allemand est : *Ueber die leichteste und bequemste Methode die Bahn eines Kometen aus einigen Beobachtungen zu berechnen*, Gotha, 1797. Depuis, Legendre et Laplace s'occupèrent de cette importante question d'astronomie pratique, mais la solution d'Olbers est encore plus facile et plus expéditive que les belles méthodes de ces deux grands géomètres ; et si les travaux de Bessel, de Gauss, de Nicolaï, ont ajouté à l'exactitude et à la commodité des calculs, il est vrai de dire cependant que ces améliorations n'ont rien modifié au fond même de cette simple et belle découverte. Nous sommes forcés de passer sous silence une foule de travaux importants pour arriver aux deux grandes découvertes qu'Olbers fit dans notre système planétaire. Si la proposition de Lalande, de donner aux planètes nouvelles les noms de ceux à qui on doit leur découverte, avait été acceptée, le nom d'Olbers serait inscrit deux fois dans les cieux. En 1781, l'étonnante découverte d'Uranus, aux confins du système planétaire, fit renaître des idées depuis longtemps abandonnées. Le nombre des planètes et la disposition des orbites qu'elles décrivent autour du soleil, dépendent d'une cause supérieure que Képler poursuivit longtemps et qu'il crut trouver d'abord dans certaines combinaisons de figures géométriques, plus tard, dans les lois d'une mystérieuse harmonie. Mais ses combinaisons échouaient toujours devant une anomalie singulière que présente le monde des planètes. Entre l'orbe de Mars et celui de Jupiter, il y a un vide immense hors de toute proportion avec ceux qui séparent les autres planètes, inconciliable en apparence avec toute autre théorie que celle d'un aveugle hasard. Képler y plaça une nouvelle planète : Si nous n'en voyons point là, disait ce grand génie étonné de sa propre audace, c'est qu'elle est trop petite pour nos yeux. Lambert, esprit original et profond penseur, avait émis quelques idées sur ce sujet dans ses lettres cosmologiques. Bode, le célèbre directeur de l'Observatoire de Berlin, réussit enfin à formuler une loi empirique qui représentait assez bien l'ordre dans lequel les planètes se succèdent d'après leurs distances au soleil ; la planète nouvelle, Uranus, y satisfaisait parfaitement, mais le vide immense entre Mars et Jupiter était encore pour cette loi comme pour les spéculations képlériennes une véritable pierre d'achoppement. On fit comme Képler, on combla cet espace par une planète hypothétique à laquelle on assigna un rang, une distance au soleil, et le temps de sa révolution. On alla plus loin encore : sous la direction de Schrœter, vingt-quatre astronomes, parmi lesquels se trouvait Olbers, s'associèrent pour chercher cette planète si longtemps soupçonnée, et se partagèrent le ciel afin d'en explorer toutes les zones. Elle fut enfin découverte la première nuit du 19e siècle, mais par un astronome qui ne la cherchait point, par l'illustre Piazzi, qui la prit d'abord pour une comète ordinaire. Or, cette planète, qu'on nomma Cérès, satisfaisait parfaitement à la loi de Bode ; c'était la fameuse planète de Képler. Cependant il se rencontra plus d'un incrédule ; le nouvel astre avait été fort peu observé, car Piazzi étant tombé malade, l'avait perdue, et, malgré les admirables calculs de Gauss, ses partisans eux-mêmes craignaient bien de ne pouvoir la retrouver lorsqu'elle serait dégagée des rayons du soleil. Ce fut Olbers qui la revit le premier, à la place que Gauss lui avait assignée. Il préludait ainsi à une découverte plus brillante et tout à fait inattendue. Comme le 1er janvier 1801, le 28 mars de l'année 1802 restera dans les annales de l'astronomie. A cette date, Olbers s'occupait d'une révision complète de la partie septentrionale de la constellation de la Vierge ; il venait d'observer Cérès, lorsqu'il aperçut une petite étoile formant un triangle équilatéral avec deux autres étoiles inscrites déjà dans les catalogues astronomiques. Olbers fut frappé de rencontrer un astre nouveau pour lui dans une région du ciel dont il connaissait parfaitement les moindres détails, il soupçonna aussitôt une planète nouvelle ; quelques heures d'observation lui démontrèrent la justesse de sa conjecture : le nouvel astre avait un mouvement propre. Les observa-

Digitized by Google

tions des jours suivants achevèrent de le convaincre, et il publia sa découverte. Chose remarquable, on ne voulut voir d'abord dans ce nouvel astre qu'une comète, malgré les apparences contraires. On ne croyait certainement pas à cette époque qu'au lieu d'une planète on en trouverait quatre pour satisfaire à la loi de Bode, et Cérès paraissait bien suffisante pour combler la fameuse lacune qu'on croyait encore, un an auparavant, exister entre Mars et Jupiter. Mais Olbers ne s'arrêta point à ces scrupules, et, suivant la coutume des astronomes, il imposa un nom et un symbole à sa découverte : la nouvelle planète s'appela Pallas et fut désignée par une lance dans les éphémérides et sur les cartes célestes. Déjà, dès le 28 avril, l'orbite de la nouvelle planète était calculée, et Gauss annonçait au monde savant que Pallas décrit une ellipse assez excentrique entre Mars et Jupiter, comme Cérès, et accomplit sa révolution à peu près dans le même temps. Mais pendant que toutes les autres planètes ne sortent jamais d'une zone étroite du ciel, qu'on nomme zodiaque, celle-ci s'en écartait considérablement. Quelques astronomes, choqués de cette irrégularité, refusèrent d'abord d'admettre Pallas dans la grande famille planétaire, mais il fallut bien s'y résigner, les limites du zodiaque étaient de pure convention ; il suffisait de les élargir pour admettre le nouveau venu. Le génie pénétrant d'Olbers découvrit bientôt une sorte de lien entre les deux planètes nouvelles : il existe un point de l'espace où leurs orbites se coupent, en sorte qu'à chaque révolution elles viennent y passer l'une et l'autre. Cette remarque ne resta point stérile dans son esprit : il en déduisit aussitôt cette conséquence hardie que Cérès et Pallas pouvaient être des fragments d'une plus grosse planète qui aurait autrefois circulé dans la même région, entre Mars et Jupiter, et qu'une explosion, le choc d'une comète, une cause quelconque, aurait brisée en morceaux. En vertu d'une loi de la mécanique, quand un corps céleste a passé une fois par un point de l'espace, il doit y revenir à la révolution suivante, à supposer toutefois que l'attraction des planètes voisines n'altère pas sensiblement sa marche ; on comprend dès lors comment le fait singulier d'un point commun aux deux orbites des nouvelles planètes peut faire conclure à une communauté d'origine. Les fragments de la grosse planète doivent en effet repasser à chacune des révolutions qu'ils accomplissent séparément autour du soleil, mais les uns après les autres, dans l'ordre de leur vitesse particulière, par le point de l'espace où se trouvait la planète principale au moment de l'explosion. Pour compléter l'hypothèse, il n'est même pas nécessaire d'imaginer des forces bien extraordinaires, il suffit d'attribuer aux fragments une vitesse égale à vingt fois environ celle d'un boulet de canon, pour expliquer toutes les circonstances observées. Mais, si cette hypothèse est juste, il peut y avoir d'autres fragments que Cérès et Pallas ; d'autres petites planètes peuvent circuler comme elles dans les mêmes régions de l'espace, avec cette condition seulement que leurs orbites auront comme les premières et avec celles-ci un point commun d'intersection. Deux années après la découverte de Pallas, trois ans après celle de Cérès, Harding découvre une troisième planète, Junon ; et Junon vient confirmer d'une manière éclatante la justesse de la conception audacieuse d'Olbers. En effet, son orbite coupe celles de Cérès et de Pallas à peu près aux mêmes points, et les temps des révolutions de ces trois planètes n'offrent que de légères différences. Jusqu'alors, ces belles découvertes étaient dues au hasard : il est vrai que pareils bonheurs ne pouvaient échoir qu'à des hommes comme Herschel, Piazzi, Olbers, Harding ; c'était la récompense et comme l'appoint de travaux assidus et difficiles, dirigés vers un grand but d'utilité réelle. Ainsi Herschel avait trouvé Uranus en faisant une révision complète des étoiles doubles, dont il avait reconnu le premier l'intime liaison qui en fait autant de mondes distincts, régis par la même loi d'attraction que le nôtre. Piazzi avait trouvé Cérès en travaillant à son grand catalogue ; Olbers avait trouvé Pallas en étudiant une à une les petites étoiles disséminées sur le chemin de Cérès, afin de ne plus être exposé à la confondre avec cette petite planète. Junon enfin avait été découverte par Harding pendant que cet infatigable astronome dessinait minutieusement le ciel sur les plus belles cartes célestes qui aient jamais paru. Mais ce n'est point au hasard que nous devons la découverte de la quatrième planète télescopique de Vesta. Olbers, pressentant son existence, se l'était proposée comme un but de recherches ; il la poursuivit tous les ans avec une admirable constance jusqu'à ce qu'il l'eût enfin trouvée. La découverte de Junon avait en effet donné à son hypothèse une force nouvelle ; c'était le troisième fragment de la planète qui devait exister autrefois entre Mars et Jupiter. Ces fragments étaient fort petits, de forme irrégulière et raboteuse ; ainsi la catastrophe qui leur avait donné naissance était postérieure à l'époque de la solidification de la planète principale ; il pouvait, il devait donc y avoir d'autres fragments que Cérès, Pallas et Junon, et s'il y avait en effet une quatrième planète de la même famille, cette planète devait passer à chaque révolution par la constellation de la Vierge et par celle de la Baleine, puisque les trois autres y passent aussi. Tel fut le raisonnement d'Olbers ; il en conclut qu'il fallait chercher tous les mois, avec le soin le plus minutieux, dans la partie de ces constellations qui se trouverait le plus près de l'opposition avec le soleil ; il proposa ce plan et entreprit lui-même de le mettre à exé-

Digitized by Google

cution. Depuis 1804 jusqu'en 1807, Olbers continua assidûment ce rude labeur ; il était évidemment soutenu par l'intime conviction que ses recherches ne seraient point stériles. Enfin, le 29 mars 1807, le succès le plus brillant vint récompenser ces longs efforts. Il sera plus intéressant et plus instructif à la fois de laisser parler Olbers lui-même ; voici en quels termes il annonçait à Bode sa découverte, le 3 avril 1807 : « C'est avec le plus grand plaisir, mon cher et « respectable ami, que je m'empresse de vous « annoncer que, le 29 mars, j'ai eu le bonheur « de découvrir une nouvelle planète de la famille « des astéroïdes (1). Cette fois, la découverte « n'est pas due au hasard, et si les nuages et « l'éclat de la lune n'y avaient fait obstacle, j'au- « rais trouvé au moins quatorze jours plus tôt « ce nouvel habitant de notre monde. En effet, « d'après l'hypothèse que j'ai formée sur ces « astéroïdes, hypothèse dont au reste je ne veux « discuter ni la vérité ni l'erreur, et dont je ne « fais pas d'autre usage que celui auquel toutes « les hypothèses devraient être consacrées, c'est- « à-dire à nous inciter aux observations et à « nous guider dans nos recherches, d'après cette « théorie, dis-je, tous les astéroïdes (et il y en a « peut-être encore plusieurs) doivent passer dans « la partie nord-ouest de la constellation de la « Vierge et dans la partie occidentale de la constel- « lation de la Baleine. Régulièrement, je parcou- « rais ainsi chaque mois la partie de ces constella- « tions qui se trouvait le plus près de l'opposition. « Le 29 mars, vers huit heures, j'étais occupé à « revoir l'aile septentrionale de la Vierge, lorsque « j'aperçus tout à coup une belle étoile incomue « de sixième grandeur environ à l'ouest de l'é- « toile n° 223 de votre catalogue et du n° 20 de « Flamsteed. Sans hésiter, je la tins pour une « planète nouvelle. Malgré le mauvais temps, je « pus faire, le soir même, deux observations qui « établirent le mouvement rétrograde de cet « astre étranger, et confirmèrent ainsi mon pre- « mier jugement.... » (Traduit de l'allemand). Nous citons avec plaisir ce fragment de la lettre d'Olbers, parce qu'il met parfaitement en relief la sûreté de vues et le sain esprit philosophique de l'illustre astronome, et qu'il répond mieux que nous ne saurions le faire à quelques attaques que l'on a dirigées contre l'idée qui lui servait de fil conducteur dans le labyrinthe des cieux. Mais quelle admirable découverte que celle de Vesta ! On a dit avec raison qu'elle est unique dans les annales de l'astronomie. Olbers envoya ses observations à l'illustre Gauss (*voy.* ce nom), et, pour rendre hommage aux services éminents que ce grand géomètre avait rendus à la science en inventant les méthodes nouvelles et profondes qu'exigeait le calcul des orbites des petites planètes, il abdiqua entre ses mains le droit de donner un nom et un symbole à la nouvelle planète. Dix heures après la réception des observations, cet étonnant calculateur avait déterminé l'orbite complétement inconnue de la nouvelle planète et l'avait vérifiée sur toutes les observations qu'il avait reçues. Il lui donna le nom de *Vesta*, et choisit pour symbole l'autel sur lequel le feu sacré brûlait perpétuellement en l'honneur de la déesse. Ces désignations furent universellement acceptées. Ajoutons que ces calculs confirmaient toutes les conjectures d'Olbers ; l'orbite de Vesta était semblable à celle de ses sœurs, seulement le temps de la révolution est notablement plus court et la distance moyenne au soleil plus petite. Vesta présente bien des singularités qui la distinguent des autres petites planètes ; sans parler de sa vive lumière, qui fait aisément confondre, même dans nos meilleures lunettes, avec une étoile de sixième à septième grandeur, de son aspect variable, de l'atmosphère dont on la voit parfois entourée, nous dirons seulement que c'est le plus petit de tous les corps célestes : un de nos piétons, marchant à raison de dix lieues de poste par jour, en ferait le tour en un mois. — On a dit souvent que ce fut dans le grenier de sa maison qu'Olbers fit les découvertes qui l'ont immortalisé. L'assertion n'est pas tout à fait exacte. Le docteur Olbers était riche et n'avait rien épargné pour l'observatoire qu'il s'était fait construire au troisième étage d'une maison bâtie en 1799, et où se sont accomplis des travaux et des découvertes qui suffiraient à la gloire d'un établissement royal. C'était certainement un des observatoires les mieux appropriés à leur but qui existassent alors en Allemagne. Il était composé de trois pièces : la salle principale était placée au sud, trois grandes fenêtres donnaient une vue libre de l'horizon presque tout entier ; la seule partie qui fût cachée à l'observateur était le nord, mais un petit cabinet de repos attenant à la première pièce permettait d'explorer aussi cette partie du ciel. Des trappes, convenablement placées, découvraient le zénith ; la grande salle contenait une pendule astronomique de Carsten, un sextant à réflexion de neuf pouces de rayon construit par Troughton, et une excellente lunette achromatique de Dollond, munie d'un attirail complet d'oculaires et de micromètres. En outre, il y avait sur la terrasse de la maison, dans un petit cabinet, un

(1) Il faut expliquer ici ce terme parfaitement oublié dont se sert Olbers pour caractériser sa nouvelle planète. Herschel, qui venait d'étudier à l'aide de ses télescopes la constitution physique de Cérès, de Pallas et de Junon, avait été frappé des différences qu'elles présentent avec les autres planètes, de leur petitesse, de leur énorme atmosphère, de l'irrégularité de leur surface.... Il ne pouvait se résoudre à les admettre au rang des planètes, et il avait proposé de leur appliquer cette singulière dénomination d'astéroïdes, qui fut unanimement rejetée. A cette époque, certains esprits étaient préoccupés d'analogies mystérieuses entre les éléments chimiques et le système planétaire ; il était curieux de voir les découvertes modernes augmenter leur nombre à peu près dans la même proportion, et les demi-planètes ou astéroïdes correspondre aux métalloïdes ou demi-métaux. Ces distinctions peu philosophiques ont disparu. Au reste, Schroeter, comme le grand Herschel, trouvait à ces petits astres un aspect étrange ; il disait en plaisantant que ce devait être des bâtards, nés de l'union fortuite d'une planète et d'une comète.

Digitized by Google

télescope de Schrœter avec une pendule astronomique. La salle d'observation contenait une grande bibliothèque astronomique où il avait rassemblé, pendant cinquante ans, les plus curieux et les plus rares documents imprimés ou manuscrits sur le sujet favori de ses études, sur la cométographie. Après la mort d'Olbers, l'empereur de Russie fit acheter cette précieuse bibliothèque pour en enrichir le splendide observatoire de Pulkowa. — Le 6 mars 1815, Olbers découvrit une comète près de Persée; elle fut observée jusque vers la fin du mois d'août, et elle disparut dans les pieds de la Vierge, après avoir parcouru un arc héliocentrique de 129°. Deux astronomes célèbres, Bessel et Gauss, en calculèrent l'orbite et reconnurent que la comète d'Olbers accomplit en 73 ans 3/4 sa révolution autour du soleil dans une orbite elliptique très-allongée. La forme de cet orbite, et sa position dans les espaces planétaires, garantissent fort heureusement cette planète des fortes perturbations qui ont altéré si profondément l'orbite de la fameuse comète de Messier. D'après Bessel, qui a tenu compte des perturbations, le retour de la comète d'Olbers au périhélie aura lieu vers le 9 février 1887, c'est-à-dire 824 jours seulement avant l'époque indiquée par les éléments elliptiques simples que l'on doit à Gauss. Olbers fit d'importantes observations sur la constitution physique de cette comète; elle se réduisait à une nébulosité, excessivement peu dense, sans trace aucune de noyau, fort éloignée par conséquent de toute apparence planétaire; les plus petites étoiles n'étaient point éclipsées par l'interposition de cette matière subtile. Cependant, les apparences que ces corps célestes présentent à leurs diverses apparitions diffèrent tellement entre elles, qu'il n'est pas impossible qu'en 1887 la comète d'Olbers offre des traces de condensation inaperçues en 1815. — Olbers fit encore plusieurs découvertes du même genre; mais il fut devancé pour celles-ci par d'autres astronomes et surtout par Pons, le célèbre chasseur de comètes. En 1826, il reproduisit une dissertation fort curieuse, publiée d'abord en 1810, sur une de ces questions qui ont le privilége de préoccuper à la fois les hommes du monde et les hommes de science. Ce fut à l'occasion de la fameuse comète périodique découverte par Biela et par Gambart. On sait que cette comète, dans ses révolutions successives, passe très-près de l'orbite terrestre, à une distance un peu plus grande que le double de celle de la lune à la terre; il ne serait donc pas impossible qu'une de ses apparitions futures présentât le spectacle étrange d'une éclipse de comète dans le cône d'ombre de la terre. On alla même jusqu'à prévoir le cas d'une rencontre. Des circonstances singulières ravivèrent les opinions qui attribuaient aux comètes une influence décisive sur les grandes révolutions astronomiques de notre système planétaire actuel et sur les cataclysmes particuliers à notre globe. En 1810, Olbers avait traité la question après Duséjour, dont la solution, tout à fait négative, ne paraissait pas déduite d'une analyse bien exacte des probabilités; mais les chiffres auxquels Olbers arriva ne peuvent être séparés des commentaires qui les accompagnent et qui les expliquent. On risquerait de donner ainsi une fausse idée de ce curieux travail d'un grand esprit qui eut une fois le chagrin de le voir dénaturer par l'inintelligence d'un écrivain dans un recueil périodique du reste fort estimé. Bornons-nous à dire que, suivant Olbers, la rencontre de la terre par une comète n'est probable qu'une seule fois en 220 millions d'années, ou par une seule comète sur 439 millions d'astres de ce genre qui satisferaient en outre à cette condition particulière d'approcher du soleil plus que la terre même. En tout cas, la matière dont les comètes sont formées est si rare, leur masse est si faible, que leur rencontre avec la terre ne saurait expliquer suffisamment les bouleversements dont notre globe porte de si profondes empreintes. — Olbers a laissé fort peu de travaux relatifs à la médecine; on ne connaît guère que la thèse qu'il fit imprimer en 1780, à Gœttingue, sur un des sujets les plus difficiles de l'anatomie et de la physiologie. Dans le choix de son sujet (*De oculi mutationibus internis*), on trouve déjà l'empreinte de l'amour ardent dont il fut animé toute sa vie pour l'astronomie. Il s'était proposé d'expliquer le mystérieux mécanisme qui permet à l'œil, l'organe du sens le plus important pour l'astronome, de s'accommoder aux distances diverses et de percevoir des images nettes d'objets plus ou moins éloignés. Le jeune docteur rattachait tous ces phénomènes à l'action variable que les muscles moteurs de l'œil, principalement les deux obliques, exercent sur sa face antérieure et par conséquent sur la forme et la distance focale de la cornée, opinion qui, au reste, a été plusieurs fois reproduite. Il est digne de remarque que deux médecins illustres, Olbers et Young, astronomes tous deux, mais de génies divers, confrères par le noble lien qu'établissent les honneurs académiques les plus élevés, aient débuté dans leur carrière en s'attaquant au même problème et en dotant la science de deux solutions bien différentes mais également ingénieuses. Citons encore un intéressant mémoire dont Olbers a enrichi l'Annuaire du bureau des longitudes (1832); son titre est : *De l'influence de la lune sur les saisons et sur le corps humain.* — Les nobles découvertes, les travaux utiles qui ont rempli la vie du savant docteur méritaient les plus brillantes distinctions; elles n'ont pas manqué à l'illustre astronome, et l'histoire n'aura pas à enregistrer une ingratitude de plus. En 1829, l'Académie des sciences, dont il était depuis longtemps membre correspondant, l'inscrivit au nombre de ses associés étrangers en rempla-

Digitized by Google

cement de Wollaston. Il était déjà membre ou correspondant de presque toutes les autres sociétés savantes de l'Europe, chevalier de l'ordre de Danebrog et de celui de l'Aigle rouge de Prusse. Au milieu de ces hommages, de ces distinctions accordées à son génie, ses concitoyens de la ville libre de Brême ne restèrent point en arrière et surent apprécier, comme l'Europe entière, le médecin dévoué et le savant qui illustrait leur cité. Le sénat fit placer le buste d'Olbers dans la bibliothèque de la ville et ordonna une fête publique à l'occasion de cette touchante cérémonie patriotique. Olbers laissa un héritier de son illustre nom, le sénateur George-Henri Olbers, docteur en droit. H. F—E.

OLBREUSE (Éléonore Desmier, dame d'), fille d'Alexandre Desmier, seigneur d'Olbreuse, gentilhomme protestant, et de Jacqueline Poussart du Vigean, naquit en 1638 au château d'Olbreuse, près d'Usseau, entre Niort et la Rochelle. Elle fut une des demoiselles de la duchesse de la Trémouille, chez laquelle le prince Georges-Guillaume de Brunswick, duc de Zell et de Lunebourg (*voy.* Brunswick-Lunebourg), qui voyageait en France, eut l'occasion de la voir à Paris. Eléonore d'Olbreuse était belle, sage et savante. Le prince de Zell obtint d'elle et de la duchesse de la Trémouille, qui, sous ce point de vue, lui servit de mère, de l'emmener dans ses Etats pour faire l'éducation de ses enfants. Ce prince était alors marié; mais, devenu veuf, et de plus en plus épris de la belle institutrice de ses enfants, il l'épousa de la main gauche. Les enfants issus de son premier mariage étant morts, il convertit son union avec Eléonore d'Olbreuse en mariage de la main droite, après l'avoir préalablement faite dame d'Harbourg et avoir obtenu pour elle de l'empereur le titre de princesse. Il n'en eut qu'une fille, Sophie-Dorothée, qui épousa le 21 novembre 1682 son cousin Georges-Louis, duc de Brunswick et électeur de Hanovre, devenu en 1714 roi d'Angleterre, sous le nom de Georges Ier (*voy.* ce nom et Brunswick-Lunebourg-Zell). De ce dernier mariage descendent les rois qui, dans ces derniers temps, ont régné sur la Prusse et sur l'Angleterre. Ces souverains, comme descendant d'Eléonore Desmier, se firent adjuger la terre d'Olbreuse. Chaque année, ils faisaient remettre le revenu à leurs parents du Poitou; mais, par actes du 23 novembre et du 14 décembre 1728, Georges II, roi d'Angleterre, duc de Brunswick et de Lunebourg, et Sophie-Dorothée (*voy.* ce nom), reine de Prusse, autorisée du roi son époux (Frédéric-Guillaume Ier), firent donation de la moitié qui leur appartenait à chacun, dans la terre d'Olbreuse, en faveur de leur parent, Alexandre Prevost, chevalier, seigneur de Hugemont, ancien capitaine de dragons. Sur le consentement donné à ce dernier par le roi de France, d'accepter cette donation, elle fut effectivement acceptée par un parent et mandataire de Hugemont, qui était Louis-Armand Prevost, marquis d'Olbreuse, mestre de camp d'infanterie, connu sous le nom du *beau Œlorière*, et contrat fut passé du tout devant un notaire de Paris, chez qui on déposa les actes de donation le 21 mai 1729. F-t-e.

OLDCASTLE (sir John, lord Cobham, surnommé le Bon), un des prédécesseurs de la réforme religieuse en Angleterre, né vers 1360, mort en décembre 1417 à Londres. S'étant marié à l'héritière des lords Cobham, Oldcastle obtint ce dernier titre. Après s'être distingué dans les guerres de Cent ans, en France, sous les rois Henri IV et Henri V, il devint favori de ce dernier. De retour en Angleterre, il lui tomba entre les mains quelques traités de Wiclef, et, à force de les étudier, il devint un adhérent ouvert de ce religionnaire, dont il collationna et transcrit toutes les œuvres. Il se mit bientôt à la tête d'une commune de wiclefites qui poussaient à la réforme de l'Eglise et du clergé. Sommé de paraître devant l'archevêque de Canterbury, Oldcastle, qui n'avait pas obéi, fut excommunié. Envoyé dans la Tour de Londres, il parvint à s'en échapper et à se réfugier dans le pays de Galles. Le clergé dressa alors un rapport sur une prétendue conspiration de la secte des Lollards, dont Oldcastle était réputé le chef. Un mandat d'arrêt fut lancé contre lui, et sa tête mise au prix de mille marcs. Malgré cela, Oldcastle ne fut pris que quatre ans après, et exécuté sans forme de jugement, de la manière la plus ignoble et la plus barbare. Enchaîné et pendu à un gibet dans St-Giles' Felds à Londres, il fut rôti aux flammes d'un petit feu qu'on avait allumé sous lui. Il a publié : 1° une édition complète des *Œuvres* de Wiclef; 2° *Douze conclusions adressées au parlement d'Angleterre;* 3° divers traités et discours religieux. R—l—n.

OLDECOP (George-Auguste), lexicographe et littérateur russo-allemand, né en 1755 à Dorpat, où il mourut le 24 avril 1838. Après avoir séjourné à Berlin et à St-Pétersbourg, il passa les dernières années de sa vie dans sa ville natale. On a de lui : 1° *Dictionnaire russe-allemand et allemand-russe*, St-Pétersbourg, 1824. C'est un des dictionnaires les plus complets des deux langues, vu que pour la rédaction Oldecop a mis à profit le dictionnaire de l'Académie russe à côté des autres manuels de ce genre, et qu'il a introduit plus de deux mille nouveaux mots dans son Lexique. 2° *Dictionnaire de poche français-russe et russe-français, précédé d'une grammaire abrégée des deux langues*, Berlin, 1830; 3° Traduction allemande du *Gil-Blas* russe, publié par Thaddée Bulgarin, sous le titre : *Iwan Vouichighin*, St-Pétersbourg et Leipsick, 1830, 4 vol. in-8°. Depuis 1827 ou 1828 Oldecop a enfin été rédacteur en chef du Journal allemand de St-Pétersbourg, rédaction qu'il a quittée vers 1832. R—l—n.

OLDECORNE. *Voyez* Garnet.

OLDEN-BARNEVELT. *Voyez* Barnevelt.

Digitized by Google

OLDENBOURG (la duchesse D'). *Voyez* CATHERINE.

OLDENBURG (HENRI), physicien, né dans le 17e siècle à Brème, fut nommé consul de cette ville à Londres, pendant la domination de Cromwell. Ayant perdu son emploi, et obligé par sa position de chercher des moyens d'existence, il se chargea de l'éducation d'un jeune seigneur anglais, qu'il accompagna en 1656 à Oxford. Durant son séjour en cette ville, il se lia avec la plupart des savants qui concoururent à la formation de la société royale; et, après la mort de Guill. Crown, premier secrétaire de la société, les fonctions de cette place furent partagées entre Wilkins et Oldenburg. Il s'acquitta de la tâche honorable qui lui était confiée avec beaucoup de zèle, et mourut à Charlton, près de Greenwich, au mois d'août 1678. C'est Oldenburg qui a publié les *Transactions philosophiques*, de 1665 à 1677 (1). Parmi les morceaux qu'il a insérés dans cette collection, l'on distingue : De l'origine et du progrès de la transfusion des liqueurs dans le sang; — Avis sur la découverte de la transfusion du sang; — Relation de plusieurs expériences sur la transfusion; — Divers exemples de la propriété de la nature dans les hommes et dans les brutes; — Avis pour exciter à examiner par la térébration le suc des arbres; — Relation chronologique des incendies et embrasements du mont Vésuve, etc. Oldenburg a traduit en latin plusieurs ouvrages de Boyle, son ami; et l'on trouve quelques-unes de ses lettres à Leibniz dans le *Commercium epistolicum*, publié par Collins, Londres, 1712, in-4°. (*voy.* NEWTON.) Il a traduit en anglais une *Explication de l'Apocalypse*, la *Vie de la duchesse de Mazarin*, etc. Il prenait quelquefois dans ses ouvrages le nom de *Grubendol*, anagramme du sien. Chaufepié a publié divers extraits assez intéressants des *Lettres* d'Oldenburg à Rob. Boyle (Voy. son *Dictionnaire*, au mot *Oldenburg*). On y voit qu'il entretenait une correspondance très-étendue avec les savants les plus illustres d'Angleterre, de France et d'Allemagne. Dans le recueil des *Lettres* de Milton, on en trouve plusieurs qui sont adressées à Oldenburg. W—s.

OLDENBURGER (PHILIPPE-ANDRÉ), publiciste allemand, né dans le duché de Brunswick, acheva ses études sous la direction de Couring, célèbre professeur de l'académie d'Helmstadt; et, après avoir visité les différents Etats de l'Europe il s'établit à Genève, où il ouvrit une école particulière d'histoire et de droit public. Il mourut en cette ville en 1678. Senebier a donné la liste de ses ouvrages dans l'*Histoire littéraire de Genève*, t. 2, p. 188. On se contentera de citer les plus importants : 1° *Itinerarium Germaniæ politicum, modernam præcipuarum aularum imperii faciem repræsentans*, Cosmopoli (Genève), 1668, in-12. Oldenburger publia cet itinéraire sous le nom de *Constantinus Germanicus;* la liberté avec laquelle il y parle des intérêts et de la politique des différents cabinets de l'Allemagne fit défendre ce livre, qui n'en fut recherché qu'avec plus d'empressement par les curieux; et, comme il arrive presque toujours, il fut réimprimé plusieurs fois sous la même rubrique (*voy.* Struvius, *Bibl. hist. litter.*, p. 1897). L'auteur se repentit dans la suite d'avoir fait paraître un ouvrage qui fut pour lui une source de chagrins, et qui nuisit à son avancement. Dans la quatrième partie du *Thesaurus* (*voy.* ci-dessous, n° 5), il rejette sur sa jeunesse les erreurs qui ont pu lui échapper, et condamne les expressions répréhensibles qu'il avait employées en parlant d'objets respectables. 2° L'*Abrégé* de l'analyse de Puffendorf : *De statu imperii Germanici*, avec des éclaircissements (*voy.* PUFFENDORF). Oldenburger se cacha sous le nom de *Pacificus a Lapide*. 3° *Notitia imperii, sive discursus in instrumentum pacis Osnabrugo-Monasteriensis*, Freistadt, 1669, in-4°, sous le nom de Phil. André *Burgoldensis*, anagramme d'Oldenburger. Cet ouvrage annonce des connaissances très-étendues, et l'on y trouve des principes hardis pour l'époque où il parut. L'auteur l'a fait précéder d'un *Catalogue* des historiens et des publicistes de l'Allemagne; mais Hertz, Hoffmann, etc., en ont publié depuis de plus complets. 4° *Limnæus enucleatus*, Genève, 1670, in-fol. C'est un abrégé du traité de Limné, *De jure imperii Romano-Germanici;* 5° *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, ibid., 1675, 4 vol., in-8°. Ce recueil, tombé dans l'oubli, renferme cependant quelques notices intéressantes pour l'histoire du droit public de l'Europe au 17e siècle. Oldenburger l'avait annoncé comme étant de Couring, mais celui-ci réclama vivement contre une publication infidèle, faite à son insu, et représenta l'éditeur comme un compilateur sans connaissances et sans jugement (Voy. l'*Hist. bibl. Wolffenbutel*, par Burckard, t. 2, p. 76-77). W—s.

OLDENDORP (CHRÉTIEN-GEORGE-ANDRÉ), missionnaire morave, né en 1721 au village de Grossen-Laffert, dans l'évêché d'Hildesheim, où son père exerçait le ministère évangélique, résolut, après avoir terminé ses études à Iéna, d'entrer dans la communauté des frères moraves; il s'y fit recevoir en 1743 à Marienborn, en Wetteravie, et remplit pendant plusieurs années l'emploi d'instituteur. Enfin, étant parvenu en 1762 au grade de professeur dans le collége des frères à Nisky, il fut chargé de composer l'histoire de la mission qu'ils avaient établie dans les îles danoises des Antilles. Il partit dans l'automne de 1763, et après un voyage long et pénible, il atterrit à Ste-Croix, en mai 1767; il parcourut soigneusement cette île, ainsi que celles de St-Tho-

(1) On connaît deux versions latines de ce travail d'Oldenburg; l'une, par C. S. (Christophe Sandi, Amsterdam, 1672-1681, 6 vol. in-12, et Leipsick, 1675, in-4°; l'autre, pleine de fautes et de contre-sens, par J. S. M. C. (Jean Sterpin, Ecossais), Copenhague, Pauli, in-8°. *Voy.* Placcius, *Anonym.*, n°s 1033 et 1650 B.

Digitized by Google

mas et de St-Jean, y recueillit des renseignements sur l'objet de son voyage, et chercha par sa conduite à édifier les hommes qu'il était venu visiter. Au mois d'octobre 1768, il s'embarqua pour l'Amérique septentrionale. Après avoir vu les communautés de New-York et de la Pensylvanie, il monta au mois d'avril 1769 sur un navire qui le ramena en Europe, par l'Angleterre et les Provinces-Unies. Le 29 juin, il revint à Marienborn, où se tenait un synode des frères, auquel il assista. Il fut nommé prédicateur de la communauté de ce lieu, y remplit les devoirs de son ministère et s'occupa de la rédaction de l'ouvrage qui lui avait été confié. Il vécut assez pour en voir le succès; et en 1784, appelé à Ebersdorf, il y mourut le 9 mars 1787. On a de lui en allemand, outre quelques *Opuscules* anonymes en prose et en vers, et des *Cantiques* à l'usage des frères moraves, une *Histoire de la mission des frères évangéliques dans les îles Caraïbes de St-Thomas, Ste-Croix et St-Jean*, Barby, 1777, 2 vol. in-8°, figures. Cet ouvrage fut publié par Jean-Jacques Bossart, confrère de l'auteur, et qui de son avéu mit en ordre ses nombreux matériaux. Oldendorp a divisé son livre en deux parties : la première contient tout ce qui est relatif à la géographie ainsi qu'à l'histoire naturelle et politique des trois îles qu'il avait visitées; la seconde traite de l'histoire de la mission morave, de 1732 à 1768. S'il existait un semblable ouvrage sur chacune des Antilles, cet archipel serait mieux connu; comme l'auteur était bon naturaliste et observateur soigneux, une partie de ses remarques peut s'appliquer aux îles voisines de celles qu'il a spécialement décrites. Au reste, ce n'est pas seulement sur une petite partie de l'Amérique qu'Oldendorp a répandu des lumières; les détails dans lesquels il entre sur les différentes nations de l'Afrique, détails qu'il avait recueillis de la bouche même des nègres et de celle des habitants blancs, fournissent sur la troisième partie de l'ancien monde une foule de faits aussi curieux que neufs et instructifs; il donne même des vocabulaires de plus de vingt langues nègres. L'histoire de la mission, quoique d'un intérêt moins général et un peu trop minutieuse, montre avec quelle persévérance les frères moraves ont cherché à instruire les nègres des vérités de l'Evangile et à rendre leur sort moins déplorable. E—s.

OLDERIC. *Voyez* ORDERIC.

OLDISWORTH (WILLIAM), écrivain anglais du 18e siècle, qui jouissait d'une assez grande réputation de son temps, fut un des premiers auteurs du journal *l'Examinateur*. On cite de lui : 1° *Apologie de l'évêque d'Exeter* [le docteur Blackall] *contre M. Hoadly;* 2° un volume d'opuscules politiques (*State Tracts*); 3° un autre volume : *Poésies politiques et mêlées*, par l'auteur de l'*Examinateur*, 1715, in-8°; 4° traduction en anglais des *Odes*, des *Epodes* et du *Chant séculaire* d'Horace; 5° la *Vie d'Edmond Smith*, en tête de ses œuvres, 1719; 6° *Timothée et Philothée*, où sont exposés et réfutés les principes et les tendances du livre étrange récemment publié sous le titre de *Droits de l'Eglise chrétienne*, etc., par un laïque, 1709, 1710, 3 vol. in-8°; 7° le *Sénateur accompli*, traduit du latin de Gozliski, évêque de Posen, 1733, in-4°. Comme on avait suspecté son indépendance pour avoir soutenu la prérogative royale et le gouvernement, il crut devoir se justifier de cette imputation dans la préface de cette traduction, qui fut son dernier ouvrage. Il était très-attaché à la famille des Stuarts, et l'on croit qu'il combattit pour eux à la bataille de Preston. W. Oldisworth mourut en 1734. L.

OLDFIELD (ANNE), célèbre actrice anglaise, née à Londres en 1683, était fille d'un officier aux gardes qui mourut après avoir dissipé sa fortune par une conduite inconsidérée. Elle fut placée chez une couturière, où elle montra plus d'inclination pour la lecture des pièces de théâtre que pour le travail de l'aiguille, et, dans ses moments de loisir, elle amusait les personnes de sa connaissance, dans une taverne, par son talent naissant pour la déclamation. Le capitaine George Farquhar, dînant un jour dans cette taverne, eut occasion de l'entendre, et lui trouva des dispositions, et surtout un organe éminemment théâtral. Sir John Vanburgh, ami de sa famille, la recommanda au directeur Rich, qui la reçut dans sa troupe : elle joua quelque temps sans éclat, par l'effet de sa timidité naturelle. Ce ne fut qu'en 1704 qu'on aperçut en elle quelques marques du talent supérieur qui l'a mise sur la première ligne de son art. L'amour paraît avoir beaucoup contribué à développer son talent; car ce fut peu de temps avant cette époque qu'elle inspira un sentiment tendre à Arthur Maynwaring, qui lui donna souvent d'utiles leçons. Après la mort de cet amant, dont elle eut un fils, elle vécut dans une pareille intimité avec le brigadier général Charles Churchill, qui la rendit également mère. Ce sont les seuls hommes pour lesquels elle semble avoir eu des faiblesses, et elle vécut toujours avec eux dans la plus paisible union : ses qualités séduisantes et sa conduite obtenaient aisément grâce aux yeux d'un public peu sévère pour des fautes trop ordinaires dans la carrière où elle était entrée. On connaît la générosité qu'elle montra au poëte Savage, indignement traité par une marâtre. Pour soutenir l'extrême misère où il était réduit, elle lui offrit une pension annuelle de cinquante livres sterling qui lui fut régulièrement payée tant qu'elle vécut, c'est-à-dire jusqu'en 1730. Elle conserva longtemps ses agréments personnels, et on la trouvait belle sous tous les costumes. L'élégance de sa toilette et l'aménité de ses manières donnaient à sa beauté un charme inexprimable. Ce goût pour la toilette, qui l'avait distinguée toute sa vie, ne la quitta pas même dans ses derniers instants; elle s'occupait, dit-

Digitized by Google

on, alors avec inquiétude de celle qu'on aurait bientôt à lui faire. *On ne peut soutenir l'idée d'être laide même après sa mort*, dit-elle; et elle expira peu de moments après. Elle est regardée comme la première actrice qui ait paru sur le théâtre anglais dans la comédie aussi bien que dans la tragédie, qu'elle avait paru dédaigner d'abord, mais où elle eut ensuite les plus grands succès, surtout dans les rôles de Caliste et de Cléopâtre. Son corps fut enterré à l'abbaye de Westminster, au milieu des rois et près de Congrève, son auteur favori. *Voyez* sa *Vie*, publiée sous le nom d'Egerton, 1731, in-8°. L.

OLDHAM (Jean), poëte satirique anglais, né en 1653 à Shipton, dans le comté de Gloucester, étudia à l'université d'Oxford, et fut ensuite employé comme instituteur dans l'école de Croydon au comté de Surrey. Ce fut là qu'il reçut un jour la visite fort inattendue des comtes de Rochester et de Dorset, et de quelques autres seigneurs amis des lettres qui, ayant eu occasion de lire en manuscrit un morceau de poésie de sa composition, désirèrent en connaître l'auteur. Cette visite eut quelque chose de plaisant, par l'embarras du maître de l'école qui s'en attribua naïvement tout l'honneur. En 1678, Oldham fut chargé de l'éducation de deux jeunes gens d'une bonne famille. Il vint à Londres en 1681 avec le même emploi; il étudia ensuite la médecine, mais sans but; et s'étant lié avec les beaux esprits libertins de cette époque, il prit le goût du vin et de la débauche. Il revit à Londres les comtes de Rochester et de Dorset, trouva un ami dans Dryden et un protecteur généreux dans le comte de Kingston, auprès duquel il passa le reste de sa vie, et il mourut de la petite vérole en 1683, âgé de 30 ans. C'était un homme d'une conversation piquante, et que son goût pour la satire, qui perçait, dit-on, jusque dans ses yeux, n'empêcha pas d'avoir et de conserver de vrais amis. Ses talents, si l'on s'en rapporte aux témoignages contemporains, étaient du premier ordre. Voici un passage traduit de l'inscription latine gravée sur son monument : « Jamais poëte « ne fut plus que lui inspiré de la fureur sacrée; « aucun ne fut plus sublime dans les sentiments, « plus heureusement hardi dans l'expression. » Dryden, qui a consacré des vers à la mémoire d'Oldham, confirme ces éloges, et l'appelle le *Marcellus de la langue anglaise*. Il est étonnant d'après cela que ses ouvrages soient si peu lus aujourd'hui. Ses idées sont originales et son expression énergique, souvent même jusqu'à la grossièreté. On lui reproche aussi de la négligence. On distingue parmi ses poésies : *Quatre satires contre les jésuites*, publiées en 1678, et les plus mordantes peut-être qui existent en anglais; — une *Satire pour détourner de la poésie;* — une autre *A un jeune homme qui quitte l'université;* — la traduction de la troisième *Satire* de Juvénal, et une *Satire contre la vertu*, dont Wood eut la simplicité de ne pas sentir l'ironie, ce qui valut de sa part à l'auteur les épithètes peu chrétiennes de fou, d'enragé, de blasphémateur et de débauché. Les œuvres de Oldham ont été réunies plusieurs fois : en 1710, in-8°; 1722, 2 vol. in-12; 1770, 3 vol. in-12; cette dernière édition est celle qu'il faut préférer. L.

OLDJAITOU ou ALDJAPTOU (Gaiath-Eddyn Mohammed Khodabendeh), huitième khan ou empereur de Perse, de la dynastie des Mongols djenghyzkhanides, quitta le Khoraçan qu'il gouvernait, et vint dans l'Adzerbaïdjan pour succéder à son père Ghazan-Khan l'an 703 de l'hégire (1304 de J.-C.) Oldjaïtou était le nom mongol de ce prince, qui fut, dit-on, baptisé sous celui de Nicolas, et qui, après la mort de sa mère, embrassa l'islamisme. Il confirma dans leur charge de vizirs le célèbre historien Raschid-Eddyn et Kodjah Saad-Eddyn Saoudjy; mais quelque temps après, il punit les malversations de celui-ci en le faisant périr, et il le remplaça par Aly-Schah. L'an 705, il envoya Coutlouk-Schah pour soumettre le Ghylan, qui depuis plusieurs siècles conservait son indépendance; mais les petits souverains de cette province triomphèrent des Mongols, dont le général succomba dans cette expédition avec la plus grande partie de ses troupes. Oldjaïtou, quoique musulman, protégea Hayton II, roi d'Arménie, contre les Mameluks d'Egypte, et condamna à mort son général Bilargou, qui avait fait périr ce prince avec Léon IV, son neveu et son pupille. L'an 709 (1303), Oldjaïtou fonda la ville de Sulthanieh, qui fut achevée en deux ans, et il y établit sa résidence. Ce qui reste aujourd'hui de cette cité, détruite par Tamerlan, atteste la magnificence de son fondateur. A la sollicitation de quelques émirs égyptiens mécontents, ce monarque traversa l'Euphrate l'an 712, et vint camper dans les environs de Damas. Il y eut quelques escarmouches entre son armée et celle du sultan d'Egypte Nasser Mohammed; mais la paix fut bientôt conclue entre les deux souverains sous la médiation du vizir Raschid-Eddyn. Au retour de cette expédition, Oldjaïtou marcha vers le Khoraçan, que le khan des Mongols du Djagataï ou Mawar al Nahr venait d'envahir. Sa présence suffit pour forcer les ennemis à repasser le Djihoun. Il punit les généraux qui s'étaient laissé battre, et confia cette grande province à son fils Abou-Saïd. Il était à la veille d'avoir une nouvelle guerre avec les mêmes ennemis, lorsqu'il mourut en ramadhan 716 (novembre 1316), dans la 36e année de son âge, et la treizième d'un règne heureux et paisible. Il fut enterré dans la grande mosquée de Sulthanieh, où l'on voit encore son tombeau. Ce prince est un des meilleurs qui aient gouverné la Perse. Il fit fleurir la justice, réprima la tyrannie des émirs, supprima les impôts les plus onéreux, et fut le père de ses sujets. Cependant il protégea ouvertement la secte des chyites; il abolit toutes

Digitized by Google

les autres, et voulut que les noms des douze imams alides fussent proclamés dans la khotbah et gravés sur les monnaies à la place de ceux des quatre premiers califes. Il est aussi le premier de sa race qui ait soumis les chrétiens et les juifs à un tribut, et qui les ait obligés à porter un costume particulier pour les distinguer des musulmans. Il eut pour successeur son fils Abou-Saïd (*voy.* BEHADER-KHAN). A—T.

OLDMIXON (JEAN), auteur anglais, né à la fin du 17e siècle à Oldmixon, au comté de Sommerset, était un homme de talent et de savoir et un assez bon écrivain; mais il manquait de deux qualités indispensables pour bien écrire l'histoire : la candeur et l'impartialité. Sa malveillance s'est surtout signalée contre la famille des Stuarts, qu'il a peints des couleurs les plus défavorables. Il ne fut pas plus juste, comme critique, envers les littérateurs ses contemporains, et harcela particulièrement Addison, Eusden et Pope dans plusieurs de ses ouvrages. Son audace reçut la récompense qu'elle méritait; et Pope, dans la Dunciade, l'a traité avec distinction parmi les héros de ce poëme; car au second chant, où il les représente se disputant le prix de la sottise et se plongeant dans la bourbe du fossé nommé *Fleet Ditch*, on voit Oldmixon monter bravement sur les bords d'un bateau (*lighter*) afin de pouvoir, en sautant de plus haut, s'enfoncer plus avant dans la fange. L'évêque Kennet l'ayant employé à publier sa collection des historiens, Oldmixon ne se fit point de scrupule d'altérer en divers endroits la Chronique de Daniel; et, supposant dans les autres la même mauvaise foi, l'impudent ne craignit pas d'accuser des hommes d'un caractère respectable, notamment l'évêque Atterbury, d'avoir altéré et interpolé l'ouvrage historique de lord Clarendon. Le parti auquel il avait vendu sa plume lui donna une place dans l'administration des revenus à Bridgewater. Il mourut dans cette ville le 9 juillet 1742, dans un âge avancé. On a de lui, entre autres ouvrages : 1° *Histoire des Stuarts*, in-fol.; 2° *British empire in America* (Histoire et description des colonies anglaises, dans le continent et les îles de l'Amérique), Londres, 1708, 2 vol. in-8°; ibid., 1721; traduit en allemand par L.-F. Vischer, Hambourg, 1710; ibid., 1715, in-8°; Lemgo, 1744, 2 vol. in-4°; et en hollandais, Amsterdam, 1721, 2 vol. in-4°; 3° *Réflexions sur la lettre du docteur Swift au comte d'Oxford touchant la langue anglaise*, 1712, in-8°; 4° un volume de *Poésies*, 1714; 5° la *Vie d'Arthur Maynwaring*, dont il publia les œuvres posthumes en 1715; 6° *Essais en prose sur la critique;* 7° l'*Art de la logique et de la rhétorique*, composé à l'imitation du P. Bouhours. C'est dans ces deux ouvrages, ainsi que dans le journal intitulé *The Flying Post*, qu'il attaqua l'auteur de la *Dunciade*. 8° *Vie de la reine Anne*, dans l'*Histoire d'Angleterre* depuis Guillaume III jusqu'à George Ier, faisant suite à l'*Histoire des Stuarts*, Londres, 1735, in-fol., de 808 pages; 9° *Examen de la défense des historiens anglais anciens et modernes, par le docteur Grey;* 10° quelques pièces de théâtre de peu de mérite. Il a coopéré à l'*Histoire critique d'Angleterre*, in-8°. Il est désigné dans le *Tatler* sous le nom de *The unborn poet*. L.

OLDOINI (1) (AUGUSTIN), historien et biographe assez médiocre, était né en 1612 à la Spezzia, petite ville de l'Etat de Gênes. Il fut admis jeune dans la société des jésuites, et prononça ses vœux à Naples, où il professa les humanités. Après avoir régenté longtemps dans différents colléges, entre autres celui de Pérouse, il fut appelé à Rome, où il publia une édition augmentée des *Vies* des papes et des cardinaux d'Alph. Chacon, avec une continuation (*voy.* CHACON). Oldoini vivait encore en 1680, et il était alors presque septuagénaire; mais on ignore le lieu et l'époque de sa mort. C'était un compilateur fort sec et inexact; cependant ses recherches ont été utiles aux biographes italiens qui l'ont suivi. Outre une *Grammaire italienne*, Ancône, 1637, in-8°, surpassée depuis longtemps, on cite d'Oldoini : 1° *Necrologium pontificum et pseudo-pontificum Romanorum cum notis*, Rome, 1671, in-8°; 2° *Clementes titulo sanctitatis vel morum sanctimonia illustres, cum animadversionibus*, Pérouse, 1675, in-4°; 3° *Athenæum Romanum in quo pontificum, cardinalium*, etc., *scripta exponuntur*, ibid., 1676, in-4°. Mandosio a beaucoup puisé dans cet ouvrage, sans convenir des obligations qu'il avait à Oldoini (*voy.* MANDOSIO). 4° *Athenæum Augustum in quo Perusinorum scripta publice exponuntur*, ibid., 1678, in-4°; 5° *Athenæum Ligusticum seu Syllabus scriptorum Ligurum, nec non Sarzanensium ac Cyrnensium reipublicæ Genuensis subditorum*, ibid., 1680, in-4°. Ces trois derniers ouvrages sont encore recherchés. 6° *Catalogus eorum qui de Romanis pontificibus scripserunt*, Francfort, 1732, in-4° (publié par Meuschen). Oldoini a laissé en manuscrit : l'*Athenæum Pistoriense*, que le P. Zaccaria a complété et publié dans la *Bibliothecа Pistoriensis*, Turin, 1752, in-fol.; — un *Athenæum italicum;* — un traité, *De titulis cardinalium*, et d'autres ouvrages de biographie qui n'ont pas vu le jour. Ceux qu'il a publiés ne sont guère que des catalogues donnant peu de détails sur les personnes, et rapportant souvent inexactement les titres des livres, ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse les consulter avec fruit. W—S.

OLDRADE ou OLRADE, savant jurisconsulte du 13e siècle, naquit à Lodi, et pénétra dans le

(1) Cet auteur, ayant écrit tous ses ouvrages en latin, n'y paraît que sous le nom d'*Oldoinus*. Michel Giustiniani (*Scrittori Liguri*, Rome, 1667, in-4°) le nomme *Oldoino;* mais les auteurs du *Nouveau dictionnaire historique*, publié à Bassano, le nomment *Oldoini*, d'après les *Scrittori della Liguria* de Raffaello Soprani, ouvrage imprimé à Gênes, 1667, in-4°; et ce qui prouve que cette orthographe est la meilleure, c'est que Bernard Oldoini, frère d'Augustin, dans ses ouvrages écrits en italien, l'a toujours employée.

Digitized by Google

labyrinthe du droit romain sous les auspices de Dynus. Il fut bientôt en état de l'enseigner lui-même avec éclat à Bologne et à Padoue. Le pape Jean XXII le fit venir à Avignon en 1316, où il continua ses leçons publiques et donna ses décisions à ceux qui le consultaient de toutes parts. De ce nombre fut le roi de Sicile, Robert, sur la demande duquel Oldrade prononça que, dans la dévolution d'une succession d'après le droit de primogéniture, les enfants de l'aîné devaient être préférés à leurs oncles; et l'université d'Avignon partagea ce sentiment. Oldrade était ami de Pétrarque, et fit de vains efforts pour le retenir dans la carrière de la jurisprudence. Le pape, empressé de s'environner de ses lumières, voulut le fixer à Rome, et lui donna une place d'avocat au consistoire, place qui attribuait à ceux qui y étaient appelés le droit exclusif de plaider devant ce tribunal. Oldrade s'étant emporté un jour au point d'encourir les reproches de son protecteur, abandonna ses fonctions et se tint renfermé dans son cabinet. De sa retraite sortirent de nombreuses consultations, singulièrement accrédités en Italie, quoiqu'il ne les eût pas fait imprimer; elles furent mises à contribution par Jean-André et Alberic Gentilis, qui, au rapport de Dumoulin, en parèrent leurs propres écrits. Paul de Castro, si estimé lui-même par Cujas, appelait Oldrade le *père des lois*. Celui-ci, de retour à Avignon, y mourut en avril 1335. F—T j.

OLDSWORTH (Edouard), écrivain anglais, naquit en 1688. Ne voulant pas prêter le serment de fidélité au nouveau gouvernement, il quitta l'université d'Oxford, où il était instituteur particulier, et il passa le reste de sa vie à voyager avec quelques jeunes gens dont l'éducation lui était confiée. Il mourut en 1747. On a de lui : 1° *Muscipula* (la Souricière), poëme regardé comme un chef-d'œuvre en son genre; on en trouve, dans le 5e volume des *Mélanges* de Dodsley, une traduction anglaise estimée, par Jean Hoadly; 2° *Pharsalia et Philippi, ou Essai pour expliquer et concilier avec l'histoire les deux Philippes des Géorgiques de Virgile*, 1741, in-4°; 3° *Remarques et Dissertations sur Virgile*, et autres observations classiques publiées avec des notes et remarques par Spence en 1768, in-4°. L.

OLDYS (Guillaume), antiquaire et bibliographe anglais né vers l'an 1687, était fils d'un ecclésiastique, avocat de l'amirauté, qui eut quelque part à la traduction des Vies de Plutarque (en 5 vol. in-8°, 1683), et qui se rendit célèbre dans le temps par la fermeté avec laquelle il refusa d'employer le secours de son ministère à faire condamner comme pirates, et pendre comme tels, les armateurs munis de lettres de marque du roi Jacques II, qu'ils regardaient encore comme souverain légitime. Le fils passa la plus grande partie de sa vie à Londres; il fut quelque temps bibliothécaire du comte d'Oxford, et obtint du duc de Norfolk le titre de héraut d'armes; mais, le plus souvent à la solde des libraires, il finit par se livrer à la boisson, et mourut pauvre le 15 avril 1761, âgé de 74 ans. On a de lui, entre autres écrits : 1° le *Bibliothécaire anglais, ou Revue abrégée de bons livres inédits dans toutes les sciences*, 1737, in-8°; 2° *Vie de sir Walther Raleigh*, imprimée à la tête de son *Histoire du monde*, in-fol.; 3° *Observations sur la guérison de G. Taylor*, l'enfant aveugle d'Ightam (comté de Kent), qui, étant né avec des cataractes sur les deux yeux, fut rendu à la lumière à l'âge de huit ans, le 8 octobre 1751, par J. Taylor, oculiste; contenant ses étranges idées des objets au premier usage de son nouveau sens, 1753, in-8°; 4° plusieurs articles insérés dans la *Biographia Britannica*, in-fol., et signés d'un G. Les principaux sont ceux de sir George Etherege, Caxton, Thomas et Edouard Alleyn, Eugène Aram, etc., avec un grand nombre de notes disséminées dans cet ouvrage. 5° *Tableau des personnages éminents célébrés par les poëtes anglais;* 6° on lui attribue une traduction anglaise de la *Britannia* de Camden, en 2 volumes in-4°; 7° la *Vie de sir John Talbot*, dans le *Dictionnaire général de biographie*. Il a laissé beaucoup de notes manuscrites sur divers sujets bibliographiques, et surtout un exemplaire des Vies de Langbaine, rempli de ses remarques et conservé au Muséum britannique. Dans ses *Mémoires* manuscrits sur la famille Oldys, on voit qu'il avait pour parent un Alexandre Oldys, surnommé le *Petit Poëte*, et quelquefois le *Scarron anglais*, mais dont on ne cite aucun ouvrage. L.

OLEARIUS (Adam Œlschlaeger ou), voyageur allemand, était né vers 1600, à Aschersleben, dans le pays d'Anhalt, où son père exerçait le métier de tailleur. Il étudia la philosophie et les belles-lettres à Leipsick; et, après avoir pris ses degrés, il entra au service de Frédéric, duc de Hostein-Gottorp. Ce prince, qui aimait les lettres, les sciences, et qui s'occupait de faire fleurir le commerce dans ses États, entreprit d'y attirer une partie de celui du Levant, notamment celui des soies, comme le plus important et le plus avantageux. Il songea donc à les faire venir de Perse par terre, tandis que les Anglais et les Hollandais allaient les chercher par mer. Ayant besoin pour le passage de ces marchandises, du czar de Moscovie et du roi de Perse, il résolut d'envoyer à ces deux potentats une ambassade solennelle, et il y nomma Philippe Crusius, jurisconsulte, et Otton Brugmans, négociant; il leur donna pour secrétaire Olearius, qui joignait à ses autres connaissances celles des mathématiques et de la géographie. Le 22 octobre 1633, les voyageurs quittèrent Gottorp, et, le 9 novembre, s'embarquèrent à Lubeck; ils débarquèrent, le 14, à Riga, et attendirent un mois que les chemins fussent pris par les glaces, afin de partir en traîneaux. Mais, par différentes

Digitized by Google

causes, leur voyage jusqu'à Moscou dura huit mois, ils suivirent une route très-sinueuse, et séjournèrent dans différents endroits, entre autres à Notebourg, fort bâti à peu de distance des frontières de la Suède et de la Moscovie, non loin de l'emplacement où est aujourd'hui Saint-Pétersbourg. Enfin, le 14 août 1634, les ambassadeurs firent leur entrée solennelle dans Moscou. Après plusieurs audiences, ils obtinrent du czar Michel Fedorovitz la permission que demandait le duc de Hostein : il l'avait refusée à plusieurs potentats de l'Europe; mais il l'accorda au duc, son ami, son oncle et son allié. Le czar ne prévoyait pas alors que les descendants de ce duc remplaceraient sa dynastie sur le trône de Moscovie. Les ambassadeurs devaient cependant retourner auprès de leur maître pour lui porter les ratifications du traité. Le czar souhaitait qu'ils restassent à Moscou jusqu'aux fêtes de Noël; mais l'envie de retourner en Allemagne les empêcha d'accepter cette invitation, et leur fit hâter les préparatifs de leur départ. Ils envoyèrent aussi sept personnes de leur suite à Nise, qui est à cent lieues de Moscou, pour y soigner la construction de navires dont ils auraient besoin sur le Volga et sur la mer Caspienne, lorsqu'ils iraient en Perse. Ils quittèrent Moscou le 24 décembre 1634; le 12 janvier 1635, ils sortirent de Novgorod : ils continuèrent leur route par Revel, Riga, Mietau, Kœnigsberg, Dantzig, Stettin, Rostock, Wismar, Lubeck, Kiel, et, le 7 avril, rentrèrent à Gottorp. Le duc de Holstein, enchanté de la bonne réception qui avait été faite à ses ambassadeurs, donna tous ses soins aux préparatifs d'un second voyage : il augmenta leur train, et les chargea de présents magnifiques pour le souverain avec lequel ils allaient traiter. Le 24 octobre ils s'embarquèrent encore à Lubeck, coururent plusieurs fois risque de se perdre dans la Baltique, et n'atterrirent que le 18 novembre sur la côte d'Esthonie. Le 28 mars 1636, ils revirent Moscou, et, le 3 avril, eurent leur première audience publique : le 20 mai, on leur annonça qu'ils pouvaient continuer leur route; ils s'embarquèrent le 16 juin sur la Moskwa, descendirent cette rivière, puis l'Oka et le Volga : il fallait faire bonne garde pour éviter les attaques des Cosaques. Le 15 septembre, ils arrivèrent devant Astrakhan; ils gagnèrent ensuite la mer Caspienne, et, après une longue et incommode navigation, leur navire échoua, près de Derbent, le 14 novembre. Le 22 décembre ils se mirent en route par Chahmaky (où ils restèrent près de trois mois, attendant les ordres du roi de Perse), ensuite par Ardebil, Sulthanieh, Casvin, Com, Cachan; et, le 3 août 1637, firent leur entrée à Ispahan. Le 16, ils parurent pour la première fois devant le schah. Le 21, ils sortirent de la capitale de la Perse, et revinrent par la même route à Derbent, d'où ils suivirent les bords de la mer Caspienne, en traversant le Lesghistan, puis l'effroyable bruyère qui s'étend depuis le pied du Caucase jusqu'à Astrakhan : en onze jours de chemin, ils ne virent ni ville, ni village, ni arbre, ni colline, ni une seule rivière, excepté le Kislar, ni un seul oiseau. Un ambassadeur que le schah envoyait au duc de Holstein, les rejoignit à Astrakhan; ils allèrent par eau jusqu'à Moscou, où ils entrèrent, pour la troisième fois, le 2 janvier 1639. Le 1er août, ils étaient de retour à Gottorp. Olearius, qui avait déjà été honoré du titre de conseiller du duc, fut nommé son bibliothécaire et son mathématicien. Il mourut le 22 février 1671. On a de lui, en allemand : 1° *Voyages très-curieux et renommés faits en Moscovie, Tartarie et Perse, dans lesquels on trouve une description exacte des pays et états par où l'auteur a passé, et où il est parlé du naturel, des manières de vivre, des mœurs et des costumes de leurs habitants; du gouvernement politique et ecclésiastique; des raretés qui se trouvent dans ces pays, et des cérémonies qui s'y observent*, Sleswig, 1647, in-folio, avec figures et cartes. Olearius avait eu soin, avant son voyage, d'étudier le russe et l'arabe, ce qui le mit à même de prendre des informations exactes sur tous les objets qui fixaient son attention. Observateur judicieux et narrateur sincère, il a obtenu le suffrage de tous les hommes qui ont connu les pays qu'il avait visités. Il décrit très-bien l'état de barbarie où se trouvaient alors les Russes, le gouvernement singulier qui les régissait, et dans lequel le patriarche marchait à peu près l'égal du czar; enfin la tyrannie cruelle du despote persan, qui devait amener de sanglantes catastrophes. Il se livre quelquefois à des digressions superflues; mais il est diffus, sans être ennuyeux. Il a indiqué la position de beaucoup de lieux, dessiné les figures et dressé les cartes qui accompagnent sa relation. Elle fut si favorablement accueillie, qu'il en publia de nouvelles éditions, en 1656 et 1663, à Sleswig; la quatrième parut après sa mort, Hambourg, 1696. Wiquefort en donna une traduction française, Paris, 1656; ibid., 1659; ibid., 1666, in-4°, cartes; les figures de l'original y manquent; elles ont été ajoutées aux réimpressions de Leyde, 1719, et d'Amsterdam, 1727, 2 vol. in-fol., dans lesquels on a inséré aussi les additions faites par l'auteur. Il y en a des traductions anglaises et hollandaises. Olearius fut l'éditeur des *Voyages de Mandelslo*, qui avait fait partie de l'ambassade (*voy.* MANDELSLO). Ils forment un second volume des premières éditions de Wiquefort. Enfin il publia aussi les Voyages de George Anderson en Orient (*voy.* ANDERSON). On a inséré ces deux relations à la suite de la sienne, dans l'édition allemande de 1696, et l'on y a joint les trois ouvrages suivants : 2° *Histoire de la conquête de la Chine, de Martini, et de la prise de Formose sur les Hollandais;* 3° le *Gulistan de Saadi, traduit du persan*, Sleswig, 1654, in-fol.; 4° *Les Fables de Locman, traduites de l'arabe*, ibid. 5° *Chronique*

Digitized by Google

du Holstein, ibid., 1663, in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages parmi lesquels on remarque des poésies, un ballet, etc. On en peut voir la liste dans Joecher, et son continuateur Rotermund. En 1651, Olearius se fit recevoir sous le titre de l'Empressé (*Vielbemühte*), dans l'académie des fructifiants (*voy.* BRUNSWICK-LUNEBOURG). E—s.

OLEARIUS (GODEFROI). *Voyez* STANLEY.

O'LEARY (ARTHUR), théologien catholique, né, en 1729, à Cork en Irlande, passa, fort jeune, en France, fit ses études au collége de Saint-Malo, et entra dans l'ordre des Capucins. Quand il fut prêtre, on le chargea, pendant la guerre de Sept ans, de donner des secours spirituels aux Irlandais qui se trouvaient dans les hôpitaux et les prisons en Bretagne; mais on désirait, en même temps, qu'il usât de son crédit pour engager ses compatriotes à passer au service de France : comme il s'y refusa, il déplut, retourna dans son pays aussitôt après la guerre, et établit à Cork une chapelle qu'il desservait. Un médecin écossais venait de publier dans cette ville des *Pensées sur la nature et la religion*, qui étaient dirigées contre le christianisme en général: O'Leary voyant que les protestants gardaient le silence, répondit par la *Défense de la divinité de Jésus-Christ et de l'immortalité de l'âme*. Quand le parlement d'Irlande se montra disposé à modifier les lois pénales contre les catholiques, et arrêta le serment encore en usage, pour jouir du bénéfice des nouvelles concessions, O'Leary fit paraître l'écrit intitulé *la Loyauté prouvée et le serment défendu*, qui décida beaucoup de catholiques à prêter ce serment. Au temps de la guerre d'Amérique, lorsque les flottes combinées de France et d'Espagne menaçaient les côtes d'Irlande, il répandit une *Adresse aux catholiques*, pour les exciter à rester fidèles au gouvernement établi. Cette *Adresse* fut suivie d'une autre, en 1784, à l'occasion des pillages nocturnes exercés dans le comté de Cork, envers les fermiers des dîmes du clergé protestant. Dans cette circonstance, et dans quelques autres semblables, il n'omit rien pour calmer les ressentiments des catholiques, ulcérés par une longue oppression. Ces démarches du père O'Leary lui procurèrent des amis parmi les protestants et les gens en place. Son nom fut cité plusieurs fois d'une manière flatteuse dans les débats du parlement d'Irlande, et le gouvernement anglais lui accorda une pension de deux cents livres sterling. Mais en même temps on désira qu'il vînt se fixer à Londres, où il érigea (dans Sutton-street, Soho-square) une chapelle catholique, dédiée à saint Patrice. Il prononça dans cette chapelle, le 16 novembre 1799, devant un nombreux concours, l'Oraison funèbre de Pie VI, qui fut imprimée, et dont il a paru une traduction française, par l'abbé Quéquet, Londres, 1805, in-8°. Le père O'Leary mourut à Londres, dans un âge avancé, le 8 janvier 1802. M. Butler, dans ses *Mémoires historiques sur les catholiques anglais*, l'a représenté comme un homme qui, sous un air de simplicité et de bonhomie, cachait un esprit fin et un talent particulier pour la discussion. Outre les productions déjà indiquées d'O'Leary, et d'autres qu'il n'a pas avouées, on a de lui un *Sermon* pour un jour de fête, le 8 mars 1797; une *Défense de sa conduite et de ses écrits*, en réponse au docteur Woodward, évêque protestant de Cloyne, 1788; des *Remarques sur la défense des associations protestantes*, de Wesley; un *Essai sur la tolérance;* une *Réplique sur l'absolution qu'on accorde dans l'Église catholique aux criminels condamnés à mort;* une *Revue de la controverse entre le docteur Carrol et MM. Hawkins et Warton;* et enfin une *Adresse à la chambre des lords du parlement d'Angleterre, sur un bill contre les religieuses*. Cette Adresse, datée du 30 juin 1800, a été depuis imprimée, Londres, in-8° de 55 pages. C'est une excellente justification des catholiques anglais. Plusieurs de ces écrits ont été réunis en un volume. Le style d'O'Leary, quoique vif et figuré, n'est pas toujours pur; mais sa *Défense* contre Woodward et ses Remarques contre Wesley passent pour des modèles de saillie, d'ironie fine et de vigueur. On trouve des détails intéressants sur O'Leary dans son Éloge funèbre, prononcé, le 14 janvier 1802, dans la chapelle Soho-square, par M. Morgan d'Arcy, prêtre attaché à cette chapelle. Ce discours a été imprimé, Londres, 1802. On y loue la douceur d'O'Leary, son zèle et sa charité pour les pauvres : ce qui dominait surtout en lui, c'était un esprit de modération et de tolérance, qui lui valut l'estime et les félicitations de Grattan et de quelques autres membres du parlement. P—c—t.

OLEG, le deuxième grand-duc de Russie, a fondé la monarchie russe par l'éclat de ses victoires et l'étendue de ses conquêtes. Rourik, son parent, le déclara, en mourant (879), tuteur de son fils Igor et régent de ses États, dont Novgorod était la capitale. L'autorité du régent étant affermie, Oleg forma le projet de s'étendre vers le midi (882). Smolensk et Lubetch se soumirent sans faire de résistance. L'armée victorieuse étant arrivée sur les bords du Dnieper, près de Kiow, Oleg la laissa derrière lui, s'avançant avec une suite peu nombreuse et ayant avec lui le jeune Igor. Ascold et Dir, deux princes varègues ou scandinaves, ainsi que Rourik et Oleg, avaient établi leur résidence à Kiow. Oleg les informa que des marchands varègues, envoyés à Constantinople par les princes Oleg et Igor, souhaitaient de les voir. Ascold et Dir, qui n'avaient aucun soupçon, étant venus, furent aussitôt entourés par des hommes armés qu'Oleg avait placés dans des bateaux. Celui-ci leur dit, en leur montrant le jeune Igor : « Vous n'êtes point « princes, vous n'êtes point issus du sang des « princes; mais moi je suis prince; voilà le fils

Digitized by Google

« de Rourik. » A ces mots, Ascold et Dir tombèrent percés de coups. Oleg entra en vainqueur dans Kiow; frappé de la beauté du site, et des avantages que cette ville offre au commerce et à l'industrie, il s'écria : « Que Kiow devienne la « mère de toutes les villes russes. » Ayant confié à ses boïards le gouvernement des provinces éloignées, il fit bâtir des villes et fortifier les places dans lesquelles il distribua son armée. Il régla les impôts que devaient acquitter les peuples qu'il avait soumis. Les uns payaient en argent, les autres en fourrures. Les provinces que le khan des Khozars tenait sous sa domination lui furent enlevées par Oleg, qui prit (907) la résolution de porter ses armes jusqu'à Constantinople. Les peuples qu'Oleg avait réunis à son empire, flattés par l'appât d'un riche butin, se rangèrent promptement sous ses drapeaux. Le Dnieper fut bientôt couvert par deux mille barques, dont chacune portait quarante hommes. La cavalerie suivait le long du fleuve. Igor resta dans Kiow avec son épouse Olga, cette princesse qui est devenue si célèbre dans les annales russes. Tout étant préparé pour l'expédition, l'on s'avança sur le Dnieper, à travers les contrées habitées aujourd'hui par les Cosaques. Les cataractes du fleuve, que l'impératrice Catherine chercha vainement plus tard à faire disparaître, ne purent arrêter la marche de la flotte. Les Russes, dit Constantin Pophyrogénète, arrivés à ces barrières formées par les rocs, se jetaient dans l'eau pour y trouver un fond, et pour conduire les barques à travers les rochers. Quand ils rencontraient des obstacles insurmontables, ils tiraient les barques hors du fleuve et les traînaient le long du rivage. Heureusement parvenus jusqu'à la dernière cataracte, ils réparèrent leurs mâts, leurs voiles, leurs gouvernails, et ils entrèrent dans la mer Noire. On arriva devant Constantinople. L'empereur Léon, surnommé le Philosophe, avait fait tendre une chaîne pour fermer l'entrée du port. Oleg fit approcher du rivage ses bâtiments légers. Ses troupes s'étant répandues dans les campagnes, dit Nestor, y portèrent partout le ravage : on égorgeait les Grecs; on mettait le feu aux palais, aux églises; les prisonniers, quand on en faisait, étaient hachés en pièces; souvent les Russes se donnaient le plaisir barbare de les mutiler, de les faire mourir lentement à coups de flèches; les corps morts étaient jetés dans la mer. Oleg s'approchant de Constantinople, les Grecs effrayés lui envoyèrent une députation, pour le prier d'épargner la ville et de régler le tribut qu'il exigeait. Oleg ayant reçu pour lui et pour ses chefs de riches présents, consentit à s'éloigner. De son camp, il envoya cinq députés, qui conclurent avec l'empire grec le traité suivant : « 1° Les Grecs s'engagent à donner douze « *griven* (ou mares d'argent) à chaque homme de « la flotte; en outre, des sommes d'argent pour « Kiow, Tschernigow, Przèyaslaw, Polotsk, Rostow, Lubetch, et pour les autres villes qui « appartiennent à l'empire d'Oleg. 2° Les députés « que le prince enverra à Constantinople y se« ront défrayés. L'empereur donnera aux mar« chands russes qui viendront en Grèce, pain, « vin, viande, poisson et fruits pendant six mois; « il leur accordera l'entrée libre dans les bains « publics; il leur fournira, pour leur retour, des « vivres, des ancres, des voiles, et tout ce dont « ils auront besoin. 3° Le quartier de S. Mamès « est assigné aux Russes, qui, à leur arrivée, « feront inscrire leurs noms; et tous les mois ils « recevront la somme nécessaire à leur entretien. « Ils exerceront leur commerce à Constantinople « sans payer aucun droit, etc. » Ces conditions étant arrêtées, et les Russes ayant reçu le tribut, les empereurs Léon et Alexandre eurent avec Oleg une entrevue, dans laquelle ils jurèrent foi au traité, en baisant la croix de notre Sauveur. Oleg et ses généraux jurèrent sur leurs armes, par leur dieu Perun, et par Volos, dieu de leurs troupeaux. Avant de se retirer, Oleg alla suspendre à une porte de Constantinople, son bouclier, comme un trophée de sa victoire. A son retour à Kiow, les habitants, éblouis par l'éclat de sa gloire et par la richesse du butin qu'il rapportait, lui donnèrent le nom de Sage ou de Magicien. Se voyant très-avancé en âge, ce prince envoya à Constantinople, en 912, des députés qui conclurent un traité d'alliance et d'amitié, fixant sur un pied d'égalité les rapports des deux nations. Un article spécial porte que : « Si un « Russe attaché au service de l'empereur grec « vient à mourir, et s'il n'a ni enfants, ni frère, « ni sœur, son bien sera envoyé en Russie, pour « être remis à ses plus proches parents ou à son « légataire, s'il a fait un testament. » Après avoir offert aux ambassadeurs russes des présents en or, en habits, en tissus précieux, après leur avoir montré les édifices les plus remarquables de Constantinople, l'empereur grec les renvoya à Kiow. Peu après leur retour, Oleg termina sa carrière (912). « A sa mort, dit Nestor, le peuple « versa des larmes, et poussa de profonds gé« missements. » C'est à lui que les Russes doivent les plus belles provinces de leur empire. Il fut enterré sur la montagne Sczekovitza, où l'on voyait encore son tombeau du temps de Nestor. G—Y.

OLEG, prince russe, entra à la mort du grand-duc Swientoslaw, son père, en possession du pays des Drzewliens, comme étant son apanage (972). Ayant eu le malheur de tuer le fils de Sweneld, qu'il avait rencontré chassant sur ses terres, le père, qui s'était illustré en accompagnant Igor et Swientoslaw dans leurs expéditions, engagea Yaropolk, frère aîné d'Oleg et grand-duc de Russie, à déclarer la guerre au prince des Drzewliens et à réunir son apanage au grand-duché de Kiow. Oleg, instruit de ce qui se tramait contre lui, se hâta de marcher à la rencontre de son frère;

Digitized by Google

mais, vaincu par Yaropolk, il fut poussé jusqu'à Obroutch ou Owroutch, ville des Drzewliens, renversé dans un fossé, comme il voulait passer sur un pont pour entrer dans la ville, et écrasé sous les soldats et les chevaux qui tombèrent avec lui. Yaropolk étant entré dans la ville, fut frappé d'horreur à la vue du corps ensanglanté de son frère, que l'on avait retiré du fond du fossé (977). Arrosant de ses larmes le corps d'Oleg, il dit à Swenelc : « Etait-ce là ce que vous dé-« siriez? » Deux cents ans plus tard, on voyait encore le tertre que l'on éleva sur la tombe d'Oleg, pour lui servir de mausolée; et aujourd'hui l'on en montre la place aux voyageurs. G-Y.

OLEG, prince russe, petit-fils du grand-duc Yaroslaw, s'est rendu malheureusement fameux dans les guerres civiles qui désolèrent la Russie pendant le 11e et le 12e siècle. Swientoslaw, père d'Oleg, avait eu en partage le duché de Tschernigow, celui de Tmoutorokan, à l'est de la Crimée et de la mer d'Azow, avec les villes de Rezan, de Mourom et le pays de Viatitches. A la mort de ce prince, Oleg, son fils, dont on craignait l'esprit ambitieux, fut chassé de son héritage par ses oncles et relégué dans le château de Tschernigow (1078). S'étant enfui à Tmoutorokan, et ayant rassemblé une troupe d'aventuriers, il vint tomber sur Tschernigow, d'où il chassa Wsewolod, son oncle. Celui-ci, aidé par trois autres princes russes et par son fils Wlodzimiers, connu depuis dans l'histoire sous le nom de Wladimir Monomaque, vint attaquer Oleg, qui, vaincu, s'enfuit de nouveau avec un petit nombre des siens à Tmoutorokan. S'étant joint au prince Roman, son frère, ils soulevèrent les peuples barbares appelés Polowtsi; mais ceux-ci ayant fait secrètement la paix avec Wsewolod, massacrèrent Roman; ils vendirent Oleg, qui fut emmené comme esclave à Constantinople, et de là dans l'île de Rhodes. Ayant passé deux ans dans cet état de malheur, il leva un corps d'aventuriers avec lesquels il tomba sur les deux princes qui, au nom du grand-duc Wsewolod, commandaient dans Tmoutorokan (1084). Après avoir affermi son pouvoir et fait une nouvelle alliance avec les Polowtsi, il rentra dans sa patrie pour y porter le ravage (1094). A la mort du grand-duc Wsewolod, le duché de Tschernigow étant tombé en partage à Wladimir-Monomaque, fils aîné de ce prince, Oleg parut tout à coup devant la ville de Tschernigow, réclamant cette province comme l'ancien apanage de son père et son propre patrimoine. Après s'être défendu pendant quelques jours, Wladimir céda généreusement Tschernigow à son concurrent, dans l'espoir qu'Oleg éloignerait les Polowtsi et les renverrait dans leurs contrées sauvages. Ces barbares, au contraire, enhardis par le départ de Wladimir, qui s'était retiré à Przéyaslaw, et encouragés peut-être par Oleg, portèrent partout le fer et la flamme. Nestor, qui vivait alors, dit, en racontant leurs ravages : « Partout les villes sont désertes, les vil-« lages en feu, les églises, les maisons, les granges « réduites en cendres; les habitants expirent sous « le fer de l'ennemi, ou attendent la mort avec « effroi. Les prisonniers, chargés de chaînes, « traînés sans habits, nu-pieds, dans les contrées « lointaines, se disent les uns aux autres, en pleu-« rant : *Je suis d'une telle ville russe, je suis d'un « tel village*. Dans nos prairies on ne voit plus ni « chevaux ni bétail; les champs sont couverts « d'herbe; les bêtes féroces parcourent les lieux « qui étaient habités par les chrétiens. » Le grand-duc de Russie et Wladimir, son neveu, invitèrent Oleg à se trouver à Kiow, où devaient se rassembler les chefs du clergé et les boïards, pour délibérer sur les moyens de sauver la Russie. « Je suis prince, répondit Oleg, je n'ai pas besoin « de prendre l'avis des moines et du peuple. » Les princes irrités tombèrent sur Tschernigow, dont ils s'emparèrent. Oleg, enfermé dans Staradoub, fit la paix, en promettant qu'il se trouverait au congrès de Kiow. Au lieu de tenir sa parole, il marcha sur Mourom, dont il s'empara. Ayant été battu par les fils de Wladimir, il conclut enfin la paix avec les autres princes russes (1097). Sous prétexte de maladie, Oleg refusa de prendre part à l'expédition que les princes russes entreprirent en 1103 contre les Polowtsi. Nous le trouvons quelque temps après, en 1107, 1108 et 1109, combattant avec gloire contre l'ennemi commun, qui, enfin chassé des frontières de la Russie, s'établit dans la principauté de Tmoutorokan, laquelle, depuis cette époque, a cessé d'appartenir à la Russie. C'est de ces Polowtsi que sont venus les Cosaques de la mer Noire et ceux du Don. Après la mort de Swientopolk, Wladimir-Monomaque étant monté sur le trône des grands-ducs, les princes russes se réunirent à Wouychegorod, ancien apanage de la princesse Olga, pour y recevoir les reliques de St-Boris et de St-Gleb, que l'on plaça dans une église construite en leur honneur. Oleg y donna un festin somptueux aux princes, qui, pendant trois jours, traitèrent à leurs dépens les pauvres et les étrangers, rassemblés en foule pour cette solennité (1115). Nous ne savons si Oleg prit part à l'expédition que Wladimir-Monomaque entreprit contre l'empereur Alexis-Comnène; ce qui est certain, c'est qu'Oleg étant mort en 1124, Yaroslaw, son frère, eut en partage la province de Tschernigow. G—Y.

OLEGGIO (Jean-Visconti), général des seigneurs de Milan, et tyran de Bologne, dans le 14e siècle, passait pour être fils de l'archevêque Jean Visconti, seigneur de Milan. Il avait pris son nom du château d'Oleggio, sur les bords du Tésin, dont il était seigneur. Avant même que le prélat, que l'on croyait son père, gouvernât Milan, Oleggio fut chargé de commander les armées milanaises. L'affection des soldats, qu'il savait obtenir, et la profonde dissimulation avec laquelle il

Digitized by Google

cachait ses projets, lui procurèrent quelques succès éclatants; mais il ne parut jamais les devoir à sa valeur, ni même à des talents vraiment militaires. L'archevêque Visconti, après avoir en 1351 employé Oleggio à tenter la conquête de la Toscane, lui confia le commandement de Bologne. Cet archevêque mourut subitement le 5 octobre 1354; et ses trois neveux, qui lui succédèrent dans la souveraineté, songèrent bientôt aux moyens de dépouiller Oleggio, dont ils se défiaient. Celui-ci vit un jour arriver à Bologne le successeur qui lui avait été destiné, et qui commandait la garde des portes et des forteresses. Oleggio s'était attiré la haine des Bolonais, qu'il avait traités avec la dernière cruauté. Sans armée, sans trésor, sans alliés, il osa entrer en lutte avec les plus puissants seigneurs de l'Italie; pour gagner quelques heures, il trompa le successeur qui lui avait été donné; et pendant qu'il l'envoyait occuper une forteresse, il séduisit les soldats, les citoyens et les magistrats, en leur faisant croire qu'il avait reçu contre eux, de Milan, les ordres les plus sévères, et qu'il se refusait à les exécuter. Enfin, dans la nuit du 17 avril 1355, il se fit proclamer seigneur de Bologne; il trouva des alliés dans tous les ennemis des Visconti; et après avoir soutenu avec succès une guerre de trois ans, il fut reconnu par les seigneurs de Milan eux-mêmes comme souverain, au mois de mai 1358. Oleggio passait pour un des plus grands politiques de son siècle; on le regardait comme l'homme qui réunissait au plus haut degré toutes les qualités propres à faire prospérer un tyran. Il s'était proposé de se faire redouter des citoyens et chérir des soldats; aussi punissait-il les premiers par les supplices les plus effrayants, tandis qu'il pardonnait aux autres leurs fautes avec une générosité chevaleresque. Sa vigilance n'avait jamais été trompée; il avait déjoué tous les complots formés contre lui; il s'était appuyé par de nombreuses alliances, et il paraissait assuré d'un long règne. Tout à coup il fut attaqué par les Visconti au milieu de la paix, dans le mois d'octobre 1359. Il prit alors le parti de traiter avec le cardinal Albornoz, légat de l'Eglise, qui, pour soumettre Bologne au saint-siége, offrit en échange à Oleggio la seigneurie de Fermo avec le titre de marquisat. Les Bolonais se flattaient que le moment était venu où ils pourraient se venger du tyran qui les avait gouvernés cinq ans avec une excessive cruauté; mais Oleggio leur échappa le 31 mars 1360. Il échangea une domination qu'il était sur le point de perdre contre une seigneurie nouvelle, où il n'avait à craindre aucun ennemi; il y transporta tous ses trésors, et il laissa au légat et aux Bolonais le fardeau d'une guerre commencée à son occasion. Oleggio mourut à Fermo le 8 octobre 1366; et comme il n'avait point d'enfants, sa seigneurie retourna à l'Eglise. S.-S-I.

OLENSCHLAGER (1) (Jean-Daniel d'), savant publiciste allemand, né en 1711 à Francfort sur le Meiu, fit ses études à Leipsick et à Strasbourg avec beaucoup de succès, et visita ensuite les principaux Etats de l'Europe, pour s'instruire de la forme de leurs gouvernements. A son retour dans sa ville natale, il fut nommé membre du sénat et dans la suite bourgmestre, place qu'il remplit d'une manière distinguée. Il mourut à Francfort le 27 février 1778. Olenschlager était très-versé dans le droit public et l'histoire d'Allemagne, qu'il a éclaircis par un grand nombre d'écrits, peu connus en deçà du Rhin, mais estimés de ses compatriotes; les principaux sont : 1° *Histoire de l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Charles VI*, Francfort, 1746, 4 part., in-4°; 2° *Introduction à la connaissance de l'histoire et des prérogatives des divers Etats de l'Empire en Allemagne et en Italie*, ibid., 1748, in-8°; 3° *Histoire de l'Empire romain, durant la première moitié du 14e siècle*, ibid., 1755, in-4°; 4° *Nouvelle explication de la Bulle d'or de l'empereur Charles IV*, avec 116 chartes, ibid., 1766, in-4°. Tous ces ouvrages sont en allemand. Voyez la *Nouvelle Europe savante* (en allem.), t. 9, p. 187. W-s.

(1) Meusel observe que ce nom, en latin *Olearius*, doit s'écrire ainsi, et non *Ohlenschlager*, *Olenschlæger* ou *Olaschlager*, comme on le trouve quelquefois.

OLGA, épouse d'Igor, troisième grand-duc de Russie, est en grande vénération dans l'Eglise de sa nation, qui lui est redevable de la première introduction du christianisme. Née d'une famille obscure, elle demeurait près de Pskow, dans un village où le jeune Igor venait souvent de Kiow, pour prendre le plaisir de la chasse. Ayant vu Olga, il fut frappé de sa modestie, des qualités de son esprit, et lui offrit sa main (903). Il est fait mention de cette princesse dans le traité que le grand-duc Igor, son époux, conclut en 945 avec l'empire grec. La même année, Igor fut tué dans une expédition contre les Drzewliens (habitants des forêts). Olga prit la régence du grand-duché, son fils Swientoslaw étant trop jeune pour gouverner. Elle vengea la mort de son mari d'une manière éclatante et même barbare, si l'on en doit croire le récit de Nestor. Laissant son fils à Kiow, elle alla visiter les provinces septentrionales du duché. Elle partagea les terres en bailliages et en communes, et régla les contributions que chaque bailliage devait acquitter au trésor public. La sagesse de sa conduite fut telle, que cent cinquante ans après le peuple se rappelait encore ce voyage avec reconnaissance. Les habitants de Kiow conservaient précieusement le traîneau dont elle s'était servie. Cette princesse avait vécu jusque-là dans le paganisme. La ville de Kiow renfermant un grand nombre de chrétiens, elle put avoir des conférences avec les pasteurs de cette Eglise naissante. Ayant pris la résolution d'embrasser la religion chrétienne, et jugeant que son fils Swientoslaw était en état de gouverner, elle partit de Kiow (955) pour aller à Constantinople recevoir le baptême. Le patriarche Théophylacte

Digitized by Google

l'instruisit et la baptisa ; Constantin Porphyrogénète fut son parrain. Cet empereur a lui-même décrit la réception qu'il fit à cette princesse. Olga étant arrivée au palais avec sa suite, Constantin et son épouse vinrent à sa rencontre. Il y eut un festin splendide dans la salle dite de *Justinien*. L'impératrice était assise sur son trône; Olga se tint debout jusqu'à ce qu'on lui eût désigné la place préparée pour elle et pour les dames de sa suite. Après le repas, on distribua des présents. Le neveu d'Olga reçut trente milliarèzes d'or; chacun de ses huit courtisans vingt; chacun des vingt ambassadeurs russes douze; quarante-cinq marchands, qui étaient présents à la cérémonie, l'aumônier et le confesseur d'Olga, en eurent chacun huit; les interprètes et les gens de la suite dans la même proportion. Le dessert avait été servi à part sur une table d'or. Olga y ayant pris place avec la famille impériale, on lui présenta, sur un plat d'or enrichi de pierres précieuses, cinq cents milliarèzes; vingt pour chacune de ses parentes, et huit pour chacune des dames de sa cour. Il y eut un second festin, où Olga se trouva encore avec l'impératrice et ses enfants. L'empereur dînait dans une autre salle avec les Russes. La fête se termina par de nouveaux présents, mais de moindre prix. A son départ, Olga, qui au baptême reçut le nom d'Hélène, fut, dit Nestor, comblée de présents par l'empereur, qui la nomma même sa fille. Elle devait avoir alors au moins soixante ans. Revenue à Kiow, elle y vit bientôt arriver des ambassadeurs grecs, par qui elle fut sommée de tenir sa promesse et d'envoyer à l'empereur un corps de troupes auxiliaires. Ils demandaient aussi des présents, des esclaves, de la cire et des fourrures précieuses. Si l'on en doit croire Nestor, elle leur répondit : « J'enverrai des « troupes et des présents à votre souverain, « quand il aura séjourné sur la Poczajna (petite « rivière qui coule à travers Kiow) aussi long- « temps que je suis restée au port de Constanti- « nople. » Il paraît, si le fait est vrai, que les Grecs avaient fait attendre Olga longtemps avant de lui permettre l'entrée de leur capitale, et que l'orgueil de la cour grecque lui avait laissé de fâcheux souvenirs. Olga employa tous les moyens pour toucher le cœur de son fils. Le jeune Swientoslaw permettait à ses sujets de recevoir le baptême; mais il demeura opiniâtrément attaché aux superstitions du paganisme. La gloire d'être le *Clovis* des Russes était réservée au petit-fils d'Olga, Wladimir le Grand, qui fut baptisé avec les habitants de Kiow en 988. Swientoslaw, à l'instigation de l'empereur Nicéphore, s'était jeté sur la Bulgarie, qu'il avait soumise à ses armes. Pendant qu'il n'était occupé que de plaisirs, à Przéyaslawetz, sur le Danube, capitale du royaume qu'il venait de conquérir, les Petschénègues, peuples barbares, qui habitaient les bords du Wolga et du Don, vinrent se jeter sur Kiow, où Olga s'enferma avec ses petits-fils. Un général russe arriva heureusement pour la délivrer. Swientoslaw, qui accourut à la hâte, tomba sur les barbares et les poussa loin de ses frontières. Le danger étant éloigné, Swientoslaw prévint sa mère qu'il avait pris la résolution de transférer sa résidence de Kiow à Przéyaslawetz. « La nature et l'art, disait le jeune conquérant, « ont rassemblé leurs richesses dans la capitale « des Bulgares. Les Grecs y apportent l'or, les « étoffes précieuses, le vin, les fruits; les Bohé- « miens et les Hongrois, l'argent, les chevaux; « les Russes, les fourrures, la cire, le miel, les « esclaves. — Attendez quelques jours seulement, « pour que vous puissiez assister à mes funé- « railles, répondit Olga en larmes; après cela, « allez où vous voudrez. » Quatre jours après, la mort vint accomplir cette prédiction (968). Olga avait défendu que l'on célébrât des fêtes sur sa tombe à la manière des idolâtres. L'Eglise grecque a placé cette princesse dans le calendrier de ses saints. G—Y.

OLGIERD, grand-duc de Lithuanie, père du grand Jagellon, n'était que le second fils de Gédymin (*voy.* ce nom). Après la mort de son père, arrivée en 1341, ayant écarté son aîné et gagné l'armée, il s'empara de l'autorité souveraine. Son règne ne fut qu'une suite de guerres continuelles. On le trouvait partout armé contre les Polonais, contre les chevaliers teutoniques, qui avaient conquis la Prusse, contre les Russes et les Tartares. Intrépide sur le champ de bataille, il recourait, quand ses intérêts semblaient le demander, à la ruse et à la perfidie. Connaissant bien l'art de prévenir, de tromper ses ennemis et de leur cacher le secret de ses résolutions, il finit par soumettre les villes de Pleskow et Nowgorod-Weliki, qui, enrichies par leur commerce et leur industrie, s'étaient érigées en républiques sous l'autorité suzeraine des czars moscovites; mais il fut battu en Prusse, dans les plaines d'Onkaïm (1346), et sur la Strawa, près de Labiau. Ayant promptement réparé ses pertes, il continua de répandre la terreur parmi les chevaliers teutoniques. A cette époque, la Russie était le théâtre de guerres sanglantes, les Tartares, les Lithuaniens et les Polonais la regardant comme une proie qui leur était destinée. Casimir le Grand, roi de Pologne, s'était emparé des palatinats de Chelm, de Wlodzimir et Luck. Olgierd les lui enleva en 1350. Après une guerre longue, désastreuse, on fit la paix. Casimir céda la Podlasie, de l'autre côté du Bug, gardant la Russie-Rouge; il donna à Lubard, un des frères d'Olgierd, la Volhinie, jusqu'à la Turza, se réservant les droits de suzeraineté. Ces arrangements ne convenaient pas trop au fier Olgierd; mais ses armes étaient occupées dans d'autres contrées; il y consentit. Après la mort d'Usbeck (1341), les Tartares du Kaptschak, dont il était le chef, s'affaiblirent en se divisant. Une de leurs hordes, celle des Przekopciens ou Przekopes, s'é-

Digitized by Google

tablit dans la Crimée, près de la ville dont ils ont pris le nom, et dans les déserts qui avoisinent la mer Noire. Olgierd, poussant toujours ses conquêtes sur la Russie, s'approchait de plus en plus de ces hordes sauvages; enfin il pénétra dans la Crimée et pilla les trésors que les Tartares y avaient amassés en ravageant tant de provinces et de royaumes. Depuis cette époque, les Tartares de Przekope, placés sous la protection de la Lithuanie, reçurent d'elle des chefs et des lois. Olgierd, en paix avec le roi Casimir, prit les armes pour la défense du duc de Twer, un de ses parents, qui avait imploré son secours contre Dmitri, surnommé Donskoï, grand-duc de Russie. La Lithuanie était si puissante qu'elle étendait ses frontières jusqu'à Mojaïsk, n'ayant que quelques jours de marche jusqu'à Moscou. Olgierd alla trois fois (1368, 1370 et 1372) insulter le Kremlin et piller la capitale des czars. On conclut à Borobsk un traité qui assurait l'indépendance des duchés de Twer, de Brzansk et de Razan; Dmitri s'engageait aussi à acquitter les tributs dus aux Tartares. Mais les hordes s'étant affaiblies par leurs divisions, les Russes cherchèrent à regagner leur indépendance. Dans les champs de Kulikow, sur la Nieprawda, près du Don, on en vint à une bataille sanglante (1380). Les Tartares, sous leur chef Mamaï, furent complétement défaits, et depuis ce moment, la Russie secoua le joug que les barbares lui avaient imposé. Pendant qu'Olgierd agissait contre la Russie, son frère Keystud combattait les chevaliers teutoniques. Ce prince, fait prisonnier (1360) et honorablement traité par les chevaliers, s'enfuit. Il défendit courageusement Kowns, mais il ne put empêcher la prise de cette ville (1362). Son fils, plus heureux, sauva Grodno (1363). Olgierd et Keystud s'avancèrent avec leurs fils Jagellon et Witold à la tête de 70,000 hommes (1370) jusque sous les murs de Zudau. Quoique vaincus, après une bataille sanglante, ils se maintinrent pendant quelque temps en Prusse malgré les efforts des chevaliers. Forcés à la fin de se retirer au delà de Wilna, ils ramassèrent leurs forces et repoussèrent les chevaliers au delà de leurs frontières. Olgierd mourut en 1381, laissant à Jagellon, son fils aîné, le soin de terminer ces guerres désastreuses. G—Y.

OLHAGARAY (Pierre), historiographe, né au 16e siècle dans le Béarn, d'une famille protestante, fut promu au saint ministère et consacra ses loisirs à rassembler tous les documents relatifs à l'histoire de sa province. On sait qu'Olhagaray était en 1605 pasteur de Mazères et que Henri IV lui accorda le titre de son historiographe. Il a publié l'*Histoire de Foix, Béarn et Navarre*, recueillie tant des précédents historiens que des archives desdites maisons, en laquelle est montré l'origine, accroissement, alliances, généalogies, droits et successions d'icelles, etc., Paris, 1609, in-4°, rare. Dans la dédicace au roi, Olhagaray dit : « Que les filles des hauts lieux « (les Pyrénées) l'ont pris pour leur charton, et « contraint sa plume, quoique de fer et de plomb, « de leur servir de truchement et leur tailler un « habit à la françoise, afin que desvestues de ce « port basesque qu'elles tenaient d'Arnaud Squer- « rer et Laperrière (deux anciens chroniqueurs « béarnais), elles se produisissent sur le théâtre « françois avec plus de liberté. » Puis il ajoute : « Les personnes délicates trouveront dans cette « histoire quelque ply de Béarnois; mais ce qui « me donne quelque courage est que je say que « V. M. n'a jamais aimé le fleuretis d'un fretil- « lant langage, marchandise si vile, que qui plus « en a moins en vault. » On peut conjecturer qu'Olhagaray avait une haute opinion de son mérite; cependant il veut bien se contenter pour prix de son travail « de l'œillade d'un aspect royal, sa- « laire, dit-il, que j'implore à deux mains, et « non une *statue*, telle que les Romains dressè- « rent à Josèphe, ni autres plus pressantes fa- « veurs. » Il étale dans son ouvrage une érudition pédantesque, et entremêle ses récits d'un grand nombre de sentences grecques et latines; mais on y trouve des détails intéressants sur les troubles religieux du Béarn et sur les premières années de la vie de Henri IV. Olhagaray avait le projet de publier *au long* une histoire de la Navarre, sur laquelle il avait d'amples mémoires *non encore vus;* mais il ne l'a point exécuté. W—s.

OLIBA (Antoine), jurisconsulte catalan, né en 1560 à Porta, village de la Cerdagne, mort à Barcelone vers 1620. Après avoir étudié le droit à Toulouse et Lérida, et pris ses grades à Perpignan en 1580, il fut nommé professeur à Lérida. Plus tard, vers 1600, il alla à Barcelone, où il devint l'oracle du barreau de cette ville. Il y mourut comme avocat du roi à l'audience de Catalogne. Ses ouvrages sont très-importants pour la connaissance de l'ancien droit coutumier de cette province. Ce sont : 1° *In jus usaticum*, Barcelone, 1600, in-4°; 2° *De jure fisci*, ibid., 1600, in-4°; 3° *Brevis summa jurium regalium regis Aragonum et comitis Barcinonensis*, ibid., 1604, in-4°; 4° *De puritate principiorum juris romani in articulo de actionibus*, ibid., 1606, in-fol.; 5° *Commentarius de jure usatico Cataloniro in articulo de actionibus*, ibid., 1606, in-fol. Ces deux derniers volumes ont été réunis en un seul, sous le titre : *Commentarius de actionibus*, Barcelone, 1606, in-fol. R—L—N.

OLIBRIUS. *Voyez* Olybrius.

OLIER (Jean-Jacques), curé de St-Sulpice et fondateur d'une société de prêtres de ce nom, était fils d'un maître des requêtes, et naquit à Paris le 20 septembre 1608. Pourvu de bonne heure de l'abbaye de Pébrac et d'un canonicat de Brioude, il suivit les cours de Sorbonne, fut reçu bachelier en théologie et s'associa aux jeunes ecclésiastiques que St-Vincent de Paul réunissait

Digitized by Google

tous les mardis à St-Lazare pour leur donner des conférences sur les matières relatives à leur état. Ayant été ordonné prêtre en 1633, il alla présider à des missions dans son abbaye de Pébrac, et parcourut lui-même en missionnaire l'Auvergne et le Vélay. Nommé coadjuteur de Châlons-sur-Marne par Louis XIII, il ne put se résoudre à accepter cette place, et il résolut d'établir une compagnie qui se consacrerait à l'éducation des jeunes ecclésiastiques. Animé par les conseils du P. Condren, dont il fut le digne disciple (*voy.* ce nom), il commença l'exécution de son projet en 1641, à Vaugirard, et s'adjoignit pour cette œuvre des prêtres zélés. L'année suivante, il devint curé de St-Sulpice (à Paris), sans cesser d'être supérieur du séminaire. Il employait ses prêtres suivant leur vocation, assignant aux uns les soins du ministère extérieur dans la paroisse, chargeant les autres de former les jeunes ecclésiastiques aux fonctions et aux connaissances de leur état. Tous vivaient en communauté sous la direction de l'abbé Olier, qui portait avec zèle le double fardeau qu'il s'était imposé. C'est à lui que l'on doit la fondation de l'église de St-Sulpice, dont la reine Anne d'Autriche posa la première pierre en 1646 (*voy.* LANGUET, J.-B. LEVAU (1) et SERVANDONI). Il bâtit en même temps son séminaire près de la même église, et obtint des lettres patentes pour autoriser son établissement. Il avait créé sur sa paroisse une société de gentilshommes et de militaires qui se consacraient aux œuvres de piété, et il sut les déterminer à promettre publiquement en 1651 de ne donner comme de n'accepter aucun défi pour des combats singuliers. Pendant les troubles de la minorité de Louis XIV, il maintint sa paroisse dans les sentiments d'obéissance et de fidélité au prince. On lui fut redevable d'associations de charité pour le soulagement des pauvres et des malades, d'écoles pour les enfants, de maisons pour les orphelins de toute espèce, tant pour l'instruction des ignorants que pour le soulagement des malheureux. Ayant donné la démission de sa cure en 1652, il continua de diriger son séminaire de St-Sulpice, et fonda des séminaires à Viviers, au Puy, au Bourg-St-Andéol, à Clermont et à Montréal, dans le Canada. Son zèle s'était étendu jusque sur cette colonie, et il était entré dans une association instituée à Paris pour propager la religion et la civilisation parmi les sauvages. Plus tard, la congrégation de St-Sulpice acheta l'île de Montréal et y forma des établissements qui ont prospéré. L'abbé Olier ne vit point ces derniers progrès : ses travaux et ses austérités lui attirèrent des infirmités précoces, et il mourut dans son séminaire le 2 avril 1657, ayant été visité dans sa dernière maladie par St-Vincent de Paul, avec lequel il était très-lié. Il jouissait d'une grande réputation de capacité et de vertu. Bossuet, dans un de ses ouvrages (1), l'appelle *virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem*, et l'assemblée du clergé de France, en 1730, dans une lettre au pape Clément XII, le nomme *eximium sacerdotem, insigne cleri nostri decus et ornamentum*. L'abbé Olier méritait ces éloges par son désintéressement, son humilité et la pratique de toutes les vertus de son état. Ses écrits sont : 1° *Traité des saints ordres*, Paris, 1676, in-12; réimprimé récemment; 2° *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, Paris, 1689, in-24; 3° *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, Louvain, 1686; Paris, 1691, in-24; Cologne, 1703, in-12; plusieurs fois réimprimé dans le cours de ce siècle. Cet ouvrage, cité par Poiret, a attiré quelques reproches de mysticité à son auteur. 4° *Journée chrétienne*, Paris, 1672, in-12; nouvelle édition, Paris, 1838, in-32; 5° un recueil de *Lettres*, 1674, in-12; 6° *Explication des cérémonies de la grand'messe de paroisse*, 1655, in-12; nouvelle édition, Clermont-Ferrand, 1836, in-12. Il existe un *Abrégé de la vie d'Olier*, par le P. Giry. On trouve aussi des détails assez étendus sur lui dans les *Remarques historiques sur la paroisse de St-Sulpice*, par l'abbé Simon de Doncourt, in-12. Enfin il a paru une *Vie de M. Olier*, Versailles, 1818, in-8° (l'auteur est l'abbé Nagot, de St-Sulpice), et une autre *Vie*, anonyme, Paris, 1853, 2 vol. in-8°. On y insiste beaucoup sur les vertus du pieux fondateur. L'abbé Olier fut remplacé dans sa cure et dans la direction du séminaire qui en dépendait par l'abbé le Ragois de Bretonvilliers; mais après celui-ci, la place de curé de St-Sulpice et celle de supérieur du séminaire n'ont plus été réunies, et l'association des prêtres chargés de desservir la paroisse était totalement distincte de celle des prêtres du séminaire : la première portait le nom de communauté des prêtres de la paroisse St-Sulpice, et il y avait avant la révolution de semblables communautés de prêtres dans les grandes paroisses de la capitale. Les prêtres du séminaire composaient la compagnie ou la congrégation (2) de St-Sulpice, qui, avant la révolution, avait cinq séminaires à Paris et une douzaine dans les provinces. L'abbé Olier et ses successeurs ne prenaient, sans doute par modestie, que le titre de supérieurs du séminaire; mais ils n'en étaient pas moins supérieurs généraux de toute la compagnie à Paris et dans les provinces. L'abbé Tronson, mort en 1700, et l'abbé Emery,

(1) Nous citerons aussi Daniel Gittard, architecte de la reine mère, à l'époque de la renaissance de la bonne architecture en France. C'est à lui que sont dues les constructions intérieures et extérieures du chœur de St-Sulpice, dont Levau avait jeté les fondements. L'architecture composite du pourtour qu'il avait imaginée pour former un ordre français, mérite d'être remarquée, quoique ce nouvel ordre n'ait pas réussi. G—CE.

(1) *Mystici in tuto*, t. 7 de l'édition de 1743, et t. 29 de l'édition de Versailles.

(2) C'est mal à propos qu'on a contesté à ce corps le titre de *Congrégation* : il lui est formellement donné dans le *Gallia christiana nova*, t. 7, p. 1016.

Digitized by Google

mort en 1811, sont les plus connus des successeurs du pieux Olier. La congrégation de St-Sulpice a survécu à la révolution et dirige encore plusieurs séminaires. On peut voir l'éloge qu'en a fait le cardinal de Bausset, dans son *Histoire de Fénelon*, t. 1er, liv. 1er. Fénelon lui-même ne professait pas moins d'estime pour ce corps. « Il n'est rien, disait-il, de si apostolique « et de si vénérable que St-Sulpice. » P—c—t.

OLIER DE NOINTEL. *Voyez* NOINTEL.

OLIMPIA (dona). *Voyez* MAÏDALCHINI.

OLIMPO (le P. BALTHAZAR), poëte italien, était né vers la fin du 15e siècle à Sassoferrato, dans l'Etat de l'Eglise. Dans sa jeunesse, il cultiva les lettres et composa un grand nombre de vers sur des sujets d'amour et de dévotion. Les poésies d'Olimpo, accueillies de ses contemporains avec une faveur singulière, ne sont plus recherchées que des curieux. Des motifs que l'on n'a pu découvrir le décidèrent tout à coup à renoncer au monde. Il embrassa la règle de St-François, dans l'ordre des Frères mineurs ou Cordeliers, et mourut en 1550. Ses différents recueils de vers sont intitulés *la Parthenia, la Pegasea, l'Olimpia, l'Ardelia, la Camilla, le Phenice, il Linguaggio*, etc.; ils ont été réunis sous le titre d'*Opere diverse poetiche* et sous celui de *Libro nuovo d'amore*, Venise, 1524; ibid., 1538; ibid., 1555, in-8°. Ces trois éditions, qui ne sont peut-être pas les seules, sont également rares. Quelques bibliographes attribuent au P. Olimpo *la Potentia d'amore;* mais Quadrio réclame ce volume de vers pour Diomède Guidolatti. Voyez *la Storia d'ogni poesia*, t. 2, p. 223. W—s.

OLIN (ÉTIENNE), littérateur et théologien méthodiste nord-américain, né à Leicester en Vermont le 2 mars 1797, mort le 16 août 1851 à Middletown en Connecticut. Fils d'un juge de la cour suprême du Vermont, il perdit jeune son père. Maître d'école de village à dix-sept ans, le jeune Olin était, à quelque temps de là, secrétaire d'un avocat à Middlebury. Ce ne fut qu'à l'âge de vingt-trois ans qu'il commença à faire des études de théologie et littérature au collége académique de cette dernière ville. Nommé en 1822 professeur et premier prédicateur d'un séminaire méthodiste nouvellement fondé dans la Caroline du Sud, Olin passa en 1826 au collége Franklin à Athens, en Géorgie, comme professeur de belles-lettres. Six ans après, il devint directeur d'une autre institution méthodiste, qui fut le collége Randolph-Macon en Virginie, où il enseigna en même temps les belles-lettres, la morale et la métaphysique. A partir de 1837, il visita l'Europe, puis l'Egypte, l'Arabie Pétrée et la Palestine. En 1846 il était délégué des méthodistes américains au congrès de l'*Alliance évangélique* à Londres. Dans ses dernières années enfin il dirigeait l'académie wesleyenne de Middletown, où il mourut. On a de lui : 1° *Voyages en Egypte, en Arabie Pétrée et dans la Terre sainte*, 1843; 2° *Sermons, lectures et adresses religieuses*, ouvrage posthume, publié par Harpers, 1852; 3° *Lettres*, ouvrage posthume, publié avec sa *Biographie* par M'Clintock, éditeur du *Methodist Quarterly Review*, 1853, in-4°; 4° *Discours académiques*, ouvrage posthume, 1854. R—t—n.

OLINA (JEAN-PIERRE), ornithologue, était né vers la fin du 16e siècle à Orta, dans le Novarese. Ayant pris ses degrés en droit, il s'établit à Rome, où il exerçait la profession d'avocat. Joignant au goût de l'histoire naturelle celui de la musique, il employa ses loisirs à former une collection d'oiseaux chanteurs, et fit une étude spéciale de leurs mœurs et de leurs habitudes. Des observations qu'une longue expérience l'avait mis à portée de recueillir il composa l'ouvrage intitulé *Uccelliera, ovvero discorso della natura e proprietà di diversi uccelli, e in particolare di que che cantano*, Rome, 1622, in-4°, fig. Cette édition, quoique moins belle que celle de 1684, est plus recherchée des curieux, parce qu'elle a l'avantage de contenir les premières épreuves des figures gravées par Tempesta et Villamène. L'ouvrage d'Olina renferme des détails intéressants sur les différentes manières de prendre les oiseaux, sur leur éducation, leur nourriture, leurs maladies et le traitement à employer. Il a été refondu par Buc'hoz dans les *Amusements innocents*, contenant le *Traité des oiseaux de volière* et le *Parfait oiseleur*, Paris, 1774, in-12. W—s.

OLIVA (FERNAND PEREZ DE), savant littérateur, né en 1497 à Cordoue, est le premier écrivain espagnol qui ait contribué à donner à la prose de l'élégance et de l'harmonie, qualités regardées jusqu'alors comme l'apanage de la poésie. Après avoir achevé ses humanités à Salamanque et à Alcala, il vint continuer ses études à Paris, et se rendit ensuite à Rome avec un de ses oncles qui jouissait d'un grand crédit à la cour de Léon X. Lié bientôt avec les savants qui en faisaient l'ornement, il se perfectionna dans la connaissance des langues anciennes. Son oncle étant mort, Oliva revint à Paris, où il donna des leçons publiques pendant trois ans sur la morale d'Aristote avec beaucoup de succès, et retourna enfin en Espagne précédé par sa réputation. Il fut pourvu presque aussitôt d'une chaire de théologie à l'université de Salamanque, dont il devint recteur. Ses talents l'avaient fait connaître de l'empereur Charles-Quint; et il venait d'être nommé précepteur de l'infant (depuis Philippe II), lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1533, à l'âge de 36 ans. Le célèbre Amb. Moralès, neveu et disciple d'Oliva, a publié le recueil de ses œuvres, Cordoue, 1586 ou 1588, in-4° (*voy.* MORALÈS). Parmi les pièces que renferme ce volume, on distingue le *Traité de la langue castillane;* celui des *Puissances de l'âme;* le *Dialogue* sur la dignité de l'homme; le *Discours* sur la navigation du fleuve Bétis (le Guadalquivir); la comédie d'*Amphitryon*, et les tragédies de la *Vengeance d'Aga-*

Digitized by Google

memnon et *Hécube affligée*, traduites en prose. Le plus célèbre des ouvrages d'Oliva est le *Dialogue* sur la dignité de l'homme. C'est le premier modèle que la litérature espagnole ait offert d'une discussion nette et franche dans un langage correct, noble et élégant. (*Voy.* l'*Histoire de la littérature espagnole* par M. Bouterweck, t. 1, p. 368-69.) Les vers d'Oliva, que Moralès a cru devoir réunir à ses ouvrages en prose, sont très-médiocres. W—s.

OLIVA (Jean), littérateur et antiquaire, naquit le 11 juillet 1689 à Rovigo, ville de l'Etat de Venise. Il fut promu à la prêtrise en 1711 par une dispense d'âge, et nommé presque aussitôt professeur de belles-lettres au collége d'Azolo. Il remplit cet emploi pendant huit ans avec beaucoup de distinction; et, cédant aux vœux de ses amis, il se rendit à Rome, où ses talents lui méritèrent la protection du pape Clément XI. Après la mort de ce pontife, ayant été choisi secrétaire du conclave, il en exerça les fonctions de manière à se concilier l'estime du cardinal de Rohan, qui lui offrit la place de bibliothécaire avec un traitement honorable. L'abbé Oliva, qui avait toujours eu le désir de visiter la France, accepta une proposition aussi avantageuse, et vint à Paris en 1722. Dès l'année suivante il y publia, sur un manuscrit du cardinal Ottoboni, les *Histoires* et cinquante-sept lettres inédites du Pogge (*voy.* ce nom); ce recueil doma une idée favorable de l'érudition et de la sagacité de l'éditeur. L'abbé Oliva ne s'occupa plus que de mettre en ordre le précieux dépôt confié à ses soins, et de l'enrichir des meilleurs ouvrages. Doué d'une patience infatigable, il rédigea le Catalogue de cette immense bibliothèque, en 25 volumes in-folio qui renferment un grand nombre d'observations littéraires. Ce savant bibliographe mourut à Paris le 19 mars 1757. Outre une traduction italienne du *Traité des études* de Fleury, Venise, 1716, in-12, on a de lui : 1° *Oratio de nummorum veterum cognitione cum historia conjungenda*, Venise, 1716, in-8°. C'est une harangue qu'il avait prononcée à l'ouverture de son cours : le style en est plus didactique qu'oratoire; mais on y trouve de l'érudition et des remarques intéressantes. 2° *De antiqua in Romanis scholis grammaticorum disciplina dissertatio ludicra*, ibid., 1718, in-8°. L'auteur y recherche curieusement la condition des grammairiens à Rome, et montre qu'ils y furent très-honorés du moment où l'on connut le prix de l'instruction. 3° *In marmor Isiacum Romæ nuper effossum exercitationes*, Rome, 1719, in-8°, avec une planche. Ce marbre est un autel votif, découvert dans les fouilles entreprises pour la construction d'une aile de la bibliothèque de la Minerve. Le P. de Montfaucon a publié ce curieux monument dans le *Supplém. à l'Antiq. expliquée*., t. 2, p. 52. On peut voir une bonne analyse de la *Dissertation* de l'abbé Oliva dans les *Acta erudit. Lipsens.*, 1720, p. 392, et à la suite, des *Observations* de Christophe Gebauer sur le même marbre. Ces trois opuscules ont été réunis sous le titre de *Œuvres diverses de l'abbé Oliva*, Paris, 1758, in-8°. Ch.-Arm. Lescalopier, qui en est l'éditeur, les a fait précéder de l'*Eloge* d'Oliva, son ami. 4° *Epistola de vita Camilli Silvestris*, à la tête d'un ouvrage posthume de ce savant antiquaire intitulé *Interpretatio in anaglyphum græcum*, Rome, 1710, in-8°. Jean-Marie Lancisi, médecin du pape Clément XI, étant mort pendant l'impression, Oliva inséra dans le volume son Eloge, *De morte J.-M. Lancisii brevis dissertatio*. 5° les *Impostures de l'histoire*, Paris, 1770, 2 vol. in-12. C'est une traduction des *Farfalloni*, etc., de Second Lancelloti (*voy.* ce nom). Oliva l'avait laissée en manuscrit; elle a été revue et augmentée par l'éditeur, qu'on croit être Lescalopier. On peut consulter, pour plus de détails, son *Eloge* déjà cité, dont on trouve l'analyse dans les *Mémoires de Trévoux*, août 1758. W—s.

OLIVAREZ (Gaspar Guzman, comte-duc d'), fameux ministre espagnol, était de l'ancienne maison de Guzman, l'une des plus illustres de Castille. Il naquit à Rome, où son père avait été envoyé en ambassade sous Sixte-Quint, dans une maison bâtie sur les ruines de l'ancien palais de Néron; circonstance qu'on n'aurait pas remarquée si les ennemis d'Olivarez n'eussent pas cherché à en tirer des inductions défavorables à son caractère. Il fit ses études à l'université de Salamanque avec beaucoup de distinction; appelé à la cour, il s'attacha à gagner la confiance de l'infant (depuis Philippe IV), et y réussit. Ce prince étant monté sur le trône à l'âge de seize ans (1621), lui abandonna l'expédition de toutes les affaires : mais Olivarez laissa le titre de ministre à Bernard de Zuniga, son oncle, instituteur du jeune roi, et auquel il devait sa faveur; et cet éloignement apparent pour les grandeurs augmenta encore l'affection que lui portait Philippe. Au bout de quelques mois il reçut le brevet de duc de San-Lucar; et, cessant de dissimuler, il prit les rênes de l'administration avec l'autorité la plus étendue. Il engagea le jeune roi à se donner le titre de Grand, que les contemporains lui refusèrent bientôt, annonçant ainsi d'avance les vastes projets qu'il apportait dans le maniement du pouvoir. Ce siècle était celui des favoris : Buckingham en Angleterre et Richelieu en France, gouvernaient avec la même autorité qu'Olivarez en Espagne. Ces trois ministres se haïssaient réciproquement (1), et tour à tour unis les uns contre les autres, ils ne semblaient être occupés que des moyens de se nuire (2). Oliva-

(1) La haine de Buckingham prit naissance en 1623, dans le voyage qu'il fit à Madrid avec le jeune Charles. On a prétendu que des relations galantes du ministre anglais avec la duchesse d'Olivarez hâtèrent le départ des deux illustres étrangers. S-DY.

(2) Entre Richelieu et Olivarez la haine n'était pas seulement l'effet d'une rivalité personnelle : elle était le résultat nécessaire de leur position et de leur système. La pensée première d'Oliva-

Digitized by Google

rez, moins actif et plus scrupuleux que ses deux rivaux, fut presque constamment malheureux : ses entreprises échouèrent parce qu'elles péchaient par la base. Il voulut rétablir d'abord la splendeur de l'Espagne par des négociations et des armées. Le mal était au dedans; et ses efforts, ses guerres ne firent que l'aggraver. C'est à son administration qu'on fait remonter la décadence de la monarchie espagnole, qui ne s'est point relevée des pertes qu'elle éprouva dans moins d'un quart de siècle. Néanmoins d'utiles règlements signalèrent l'avénement d'Olivarez au ministère : il favorisa les mariages par des exemptions de taxes, et tâcha d'attirer en Espagne des ouvriers et des cultivateurs étrangers en leur offrant des avantages considérables. Les Espagnols avaient généralement désapprouvé la trêve conclue avec les Hollandais par le duc de Lerme : Olivarez en attendait le terme avec non moins d'impatience que le prince de Nassau; il se flattait que la France, tout entière à ses troubles intérieurs, et l'Angleterre abusée par des promesses, ne prendraient aucune part aux sanglants débats qui allaient se renouveler entre l'Espagne et les provinces détachées de la métropole. S'exagérant ses ressources, il crut pouvoir soutenir à la fois la guerre dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, et rétablir dans toute l'Europe la supériorité que l'Espagne avait perdue; mais l'activité des Hollandais et le génie de Richelieu trompèrent tous ses calculs. Olivarez envoya dans les Pays-Bas Spinola, l'un des premiers généraux de ce siècle (*voy.* SPINOLA); mais tandis que celui-ci prend Breda après un long siége, les Hollandais portent la guerre dans l'Inde et s'emparent du Brésil (*voy.* J.-Maur. DE NASSAU). En Allemagne, les Espagnols obtiennent quelques succès : ils surprennent la ville de Trèves et l'électeur, qui s'était mis sous la protection de la France; mais ils sont chassés de la Valteline et du Piémont par les Français, qui se rendent maîtres de l'Artois, dont la possession leur est confirmée par les traités. En 1640, les Catalans qu'Olivarez avait dépouillés de leurs priviléges courent aux armes, massacrent le vice-roi et proclament leur indépendance. Les Portugais, humiliés par le premier ministre et opprimés par son gendre Vasconcellos, suivent cet exemple et mettent sur le trône Jean de Bragance. La manière dont Olivarez annonça la perte du Portugal à Philippe IV mérite d'être rapportée : « Sire, « lui dit-il, je viens vous annoncer une bonne « nouvelle. La tête a tourné au duc de Bragance; « il s'est laissé proclamer roi de Portugal. Son « imprudence vous vaudra une confiscation de « douze millions. » Le roi se contenta de répondre : « Il faut y mettre ordre; » et il retourna à ses plaisirs. Olivarez ne se dissimulait pas l'embarras de sa position; il ne partageait pas la tranquillité qu'il avait cherché à inspirer à son maître; mais il se flattait de triompher de tous les obstacles (1). Il avait envoyé des troupes dans la Catalogne, avec l'ordre d'user de la dernière rigueur envers les fauteurs de la rébellion. Il fit marcher sur les frontières du Portugal un corps d'armée trop faible pour soumettre ce royaume, mais qui servit cependant à maintenir dans le devoir l'Andalousie, disposée à un soulèvement (*voy.* MEDINA-SIDONIA). Cependant les Catalans, réduits au désespoir par l'inflexible sévérité d'Olivarez, appellent les Français à leur secours, et Barcelone leur ouvre ses portes. Le ministre se flatte encore de renvoyer de l'Espagne un ennemi si dangereux en favorisant secrètement la révolte de Gaston d'Orléans; mais Richelieu fait échouer tous ses projets (*voy.* Gaston d'ORLÉANS); et dans le même temps les Français, maîtres du Roussillon, menacent d'envahir l'Espagne, qui est hors d'état de leur résister. Ce fut alors que les ennemis d'Olivarez, auxquels la cour d'Autriche s'était réunie, tentèrent tout pour le renverser. Philippe IV, obligé de céder aux représentations des grands, n'osa point lui apprendre sa disgrâce, mais il l'éloigna au moment même où la mort du cardinal de Richelieu semblait autoriser le comte-duc à espérer qu'il pourrait réparer toutes les pertes de l'Espagne. Olivarez soutint ce revers avec beaucoup de fermeté; il quitta secrètement Madrid pour ne point être exposé aux insultes de la populace, et se retira dans sa maison de Lueches, fixée pour son exil. De là, il adressa au roi un Mémoire (2) où il cherchait à justifier sa conduite, en inculpant ses principaux ennemis. Cette pièce, qu'il eut l'imprudence de rendre publique, produisit un effet contraire à celui qu'il en avait attendu. Le roi, disposé à rappeler un favori qu'il regrettait, le relégua à Toro, dans le royaume de Léon, où il mourut quelques mois après, en 1643, de la maladie des ministres disgraciés. Il eut pour successeur au ministère son neveu don Louis de Haro (*voy.* ce nom). Olivarez avait de grandes qualités et de grands défauts; à beaucoup de pénétration il joignait beaucoup d'application aux affaires; mais il manquait d'adresse; et comme il était d'un caractère défiant, il n'employait que peu de personnes, choisies non d'après leur capacité, mais d'après les preuves de dévouement qu'elles lui avaient données. Son

ret fut toujours la prépondérance de la maison d'Autriche; on sait que l'abaissement de cette maison fut aussi le but de la politique du cardinal. S-DY.

(1) Ce ministre avait pour système l'établissement de l'autorité royale absolue, sur la ruine des priviléges qui restaient aux divers ordres et aux diverses provinces, naguère États indépendants. Un tel système appliqué aux provinces suscita les mouvements de l'Andalousie, la révolte de la Catalogne, et l'*encluseriéen* (nom donné à la révolte de Lisbonne) qui rendit le Portugal à ses lois et à ses princes. Appliqué aux classes, il souleva les grands contre le ministre, et détermina plus tard sa perte. S-DY.

(2) Ce mémoire est intitulé : *Nicandro, o antidoto contra las calumnias*, etc.

Digitized by Google

excessive dureté lui suscita des ennemis nombreux, surtout parmi les hommes puissants, qui, sans contrarier ouvertement ses projets, les empêchèrent souvent de réussir. Olivarez était d'ailleurs un homme pieux, et la délicatesse de sa conscience l'empêcha d'employer des moyens que Richelieu fit tourner à son avantage. Du reste, après avoir gouverné l'Espagne pendant vingt-deux ans, il laissa moins de fortune qu'il n'en avait à son avénement au ministère. L'*Histoire d'Olivarez* a été écrite en italien par don J.-J. d'Ischia, Udine, 1653, in-24. L'Histoire de son ministère, par le comte de la Roca, a été traduite en français avec des réflexions politiques, Cologne, 1673, in-12; la Relation de sa disgrâce, publiée en italien par le P. Camille Guidi, dominicain, résident du duc de Modène à la cour d'Espagne, Ivrée, 1644, in-4°, a été traduite en français par André Félibien, Paris, 1650, in-8°. La 171e lettre de Cl.-B. Morisot (à J. Bouchu) offre un curieux parallèle entre Olivarez et Richelieu. W—s.

OLIVARIUS (Holger de Fine), littérateur allemand et danois, né le 16 août 1758 à Copenhague, mort à Altona le 23 octobre 1838. Fils putatif d'Arnold de Fine Olivarius, teneur de livres de la banque royale, il dut à la protection du roi Frédéric V, son père réel, d'être élevé à l'université de sa ville natale au moyen de riches bourses. Après y avoir achevé son droit, il continua ses études d'histoire et de littérature aux universités de Kiel et Gœttingue, où il fut reçu dans la *Société royale allemande*. Il parcourut ensuite toute l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la France, l'Angleterre et la Hollande. En 1781, il fut nommé professeur de littérature et de droit danois à l'université de Kiel, mais ce ne fut guère qu'une sinécure, car Olivarius était toujours à voyager. A Paris, il fut en 1788 reçu dans l'académie celtique. De 1789 à 1793, il se trouvait en Italie; mis à la retraite en 1825, il se retira à Altona, où il passa le reste de sa vie, sans jamais avoir été marié. Olivarius a écrit en quatre ou cinq langues. Voici ses principaux ouvrages : 1° *Courte recherche sur l'état de la religion dans le Danemarck depuis les plus anciens temps jusqu'à la réforme* (en allemand), Gœttingue, 1778, in-8°; 2° *Elementa juris privati Danici et Norvegici ex ipsis fontibus deducta*, Odense, 1782; 3° *Du culte raisonné de Dieu*, traduit du danois de Kofod Ancher dans la langue allemande, Leipsick et Kiel, 1782; 4° traduction de l'*Angleterre*, par Archenholtz, en danois, 2 vol., ibid., 1787; 5° *Notices de voyages, surtout pour les jeunes gens* (en danois), 1er et 2e cahier, 1794, à Copenhague, 3e cahier, 1795, à Kiel. Cet ouvrage fut consumé en entier lors du grand incendie de Copenhague, en 1798. 6° *Sur quelques moyens d'abaisser le taux de l'intérêt pour relever l'agriculture et les manufactures* (en allemand), ibid., 1794; 7° le *Nord littéraire, physique, politique et moral*, 23 cahiers (en français), Kiel et Copenhague, 1797 à 1802; puis 4 cahiers (23e et 26e) sous le titre : *Archives générales du Nord, y compris l'Angleterre et la Hollande*, ibid., 1803; 8° *Rapport authentique et détaillé sur la bataille navale livrée à la flotte danoise dans la rade de Copenhague, le 2 avril 1801, par les amiraux anglais Nelson et Parker* (en allemand), avec une carte, Kiel, 1801. R—l—n.

OLIVE (Simon d'), né à Toulouse, descendait de Guibert Rouch, l'un des douze magistrats que Charles VII avait choisis pour recomposer le parlement de cette ville, et tenait encore par sa mère à une famille illustrée dans la robe. Il se prépara, par un long exercice de la plaidoirie privée, aux fonctions d'avocat du roi au présidial, qu'il remplit jusqu'à son installation au parlement comme conseiller en 1628. Lorsque Montauban eut été soumis par les armes de Louis XIII, d'Olive fut nommé pour présider à l'exécution de l'édit qui y réglait l'instruction publique, et y établissait un collége mi-parti de professeurs catholiques et de professeurs protestants. Il célébra en vers latins, aujourd'hui oubliés, la reddition de Montauban, celle de la Rochelle, et d'autres événements contemporains. C'était un écrivain fort poli et d'un profond savoir. Il fut le premier à sentir, avec Duvair, que l'éloquence n'était pas compatible avec cet amas de citations d'auteurs de différentes langues, en vers et en prose : il les écarta de ses plaidoyers, les réservant pour son commentaire, où elles sont à leur place. Ses œuvres ont été publiées à Lyon, 1650, in-folio; elles consistent dans cinq livres de Questions notables de droit, présentant la jurisprudence du parlement dont il avait fait partie; dans ses *Actions forenses*, classées en quatre parties, dont la troisième, comprenant ses plaidoyers, offre seule quelque intérêt; enfin dans des Lettres à Duvair et à d'Aligre, gardes des sceaux, au président d'Expilly, au cardinal de Richelieu. Les Questions notables de droit ont été imprimées séparément à Lyon, 1649, 1656, 1682, in-4°. F—t j.

OLIVECRANTZ (Jean-Paulin), conseiller de la reine Christine et gouverneur général des domaines accordés à cette princesse après son abdication, naquit à Strengnès en 1633. Il remplit en même temps plusieurs places importantes dans son pays, et, en 1667, il fut envoyé comme ambassadeur de Charles XII au congrès de Nimègue. Christine voulut l'engager à se fixer auprès d'elle à Rome; mais il se contenta de faire un voyage en Italie, retourna en Suède et mourut à Stockholm en 1707. Il joignait à de grands talents pour les affaires et les négociations, de vastes connaissances littéraires. On a de lui : 1° *Oratio in laudes reginæ Christinæ, græce*, Upsal, 1646; 2° *Magnus principatus Finlandiæ epico carmine depictus oratione græca*, Stockholm, 1678; 3° *Tabulæ in Hug. Grotii de jure belli et pacis*

Digitized by Google

libros, Kiel, 1688, in-fol.; 4° *Epigramma de sole in Suecia non occidente*, Stockholm, 1693; 5° *Ode ad urbem Narvam a Moscovitarum obsidione liberatam*, ibid., 1700. Olivecrantz était fils de l'archevêque d'Upsal (*Laurentius P. Gothus*), et il changea de nom lorsque la reine Christine lui eut accordé des lettres de noblesse. C—au.

OLIVER (Jean), peintre anglais, naquit en 1556. Il reçut de Hilliard les premiers principes de son art; mais c'est à Frédéric Zucchero qu'il dut les talents qui ont fait sa réputation. Son genre favori était le portrait, et il peignit avec succès les personnages les plus distingués de son temps. Toutefois il ne négligea pas le genre de l'histoire, dans lequel il obtint une égale réputation. Il était dessinateur habile et correct, sa touche était franche et délicate, et, quoique en général il n'ait peint qu'en miniature, son faire est toujours large. Ses dessins sont extrêmement finis, et l'on en fait un cas extraordinaire; ils offrent en grande partie des copies d'après le Parmesan. On conserve précieusement plusieurs portraits qu'il a exécutés d'après nature: ceux de la reine Élisabeth, de la reine Marie Stuart, du prince Henri et de Ben Johnson sont d'un fini admirable. On cite encore un autre beau portrait de sir Philippe Sidney. C'est d'après une de ses miniatures que Rubens et Van Dyck ont peint le portrait du roi Jacques. Ses ouvrages ont conservé toute la réputation dont ils jouissaient de son vivant. On conserve dans la collection de la feue reine mère Caroline, à Kensington, un de ses dessins capitaux représentant le *Christ au tombeau*, ainsi qu'un autre dessin du *Massacre des Innocents* d'après Raphaël. Il mourut en 1617. — *Pierre* Oliver, fils du précédent, naquit à Londres en 1601, et se distingua comme peintre en miniature et graveur à la pointe. Il ne tarda pas à égaler son père; et son talent se perfectionnant avec l'âge et par les nombreux travaux dont il fut chargé, il parvint à le surpasser par le beau fini de ses portraits. Quoiqu'il n'eût jamais quitté Londres, sa réputation était répandue dans les trois royaumes. Il y avait dans la collection des rois Charles Ier et Jacques II trente tableaux d'histoire de sa main; sept d'entre eux ont été sauvés lors de la dispersion de cette riche collection et sont conservés dans le palais de la reine Caroline, à Kensington. La duchesse de Portland possédait un tableau capital représentant *la femme de cet artiste*, peinte par lui-même. Il pratiqua la gravure à l'eau-forte avec succès, et l'on connaît de lui quelques petits sujets historiques exécutés avec beaucoup de finesse. Il mourut à Londres vers l'an 1654. — *Jean* Oliver, peintre et graveur, naquit à Londres en 1616. On le croit cousin du précédent. Il se fit dans la peinture sur verre une réputation méritée. L'âge n'affaiblit ni son talent ni son imagination; on en a la preuve dans les beaux vitraux qu'il a exécutés, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans l'église du Christ à Oxford, et qui représentent *St-Pierre délivré de sa prison par un ange*. L'inscription qu'il a mise au bas de ce tableau prouve qu'il s'appelait *Jean* et non pas *Isaac*, comme l'ont cru quelques historiens qui le confondent avec le peintre en miniature de son nom. Il a peint avec succès quelques portraits, et il a gravé, d'une pointe fine et spirituelle, un portrait de Jefferies, un jeune enfant endormi, d'après Artemise Gentileschi, une vue de Tanger, une vue des eaux de Bath, enfin il a gravé en manière noire un portrait estimé de Jacques II. Il mourut à Londres dans les premières années du 18e siècle. P—s.

OLIVERO. *Voyez* Olivieri.

OLIVEROTTO DE FERMO, général italien, avait acquis à la fin du 15e siècle quelque réputation comme condottiere; il s'était attaché à César Borgia, qui l'employa dans plusieurs guerres, entre autres contre les Florentins. Oliverotto, de retour à Fermo en 1501 ou 1502, invita dans sa maison à un grand repas son oncle Jean Frangiani, l'homme le plus considéré de Fermo, avec les chefs de la magistrature, de la noblesse et du peuple. Au milieu du festin, ses soldats, d'après son ordre, se précipitèrent dans la salle, massacrèrent tous les convives, et Oliverotto demeura souverain de sa patrie. Le tyran de Fermo, après avoir servi César Borgia, entra dans la ligue formée contre lui à la Magione, dans l'Etat de Pérouse. Borgia s'efforça de le regagner ainsi que les Orimi et les Vitelli; et Oliverotto, qui s'était souillé lui-même par une trahison si noire, se confia aux serments du plus perfide des hommes. Il attendit Borgia à Sinigaglia avec ses compagnons d'armes, et il y fut massacré par son ordre le 31 décembre 1502. S. S—i.

OLIVET (Joseph Thoulier d') (1), l'un de nos meilleurs grammairiens, était né, en 1682, à Salins d'une famille de robe. Son père, conseiller au parlement de Besançon, faisait son délassement de la culture des lettres, et lui en inspira le goût. Après avoir terminé ses humanités d'une manière brillante, il fut admis chez les jésuites, toujours empressés de s'associer les sujets qui annonçaient des dispositions. Il prit alors le nom de Thoulier par déférence pour les volontés d'un de ses oncles maternels. Il fut envoyé en 1700 au collége de Reims, et se lia pendant son séjour en cette ville avec le savant dom Mabillon et avec Maucroix, qui lui témoigna une bienveillance toute particulière. De Reims il vint à Dijon, où il connut le P. Oudin, qui lui donna des conseils très-utiles, et le président Bouhier, avec lequel il contracta une amitié dont la constance les honore également tous les deux. Envoyé à Paris pour y faire son cours de théologie, il eut l'avantage inappréciable d'y connaître Boileau; et ce

(1) L'abbé d'Olivet se nommait Pierre-Joseph. Il est né le 1er avril, et non le 30 mars comme le dit d'Alembert.

Digitized by Google

fut dans ses entretiens avec ce grand maître qu'il puisa le goût du vrai beau et un attachement inébranlable pour les anciens, qu'une cabale puissante osait attaquer jusque dans le sein de l'Académie française (*voy.* FONTENELLE, LA MOTHE et PERRAULT). Il se lia dans le même temps avec Huet, Fraguier, Boivin, J.-B. Rousseau, auquel il resta fidèle dans le malheur, Gédoyn, la Monnoye, etc., qui professaient tous le culte des muses antiques. L'abbé d'Olivet s'était d'abord exercé à faire des vers français; mais il jeta au feu ses premiers essais, et, renonçant à une occupation stérile, se disposa par des études sérieuses à suivre la carrière de la chaire. Ce fut dans les ouvrages des anciens qu'il chercha des modèles d'éloquence; et, à force de lire et de méditer Cicéron, il prit pour cet auteur un goût si vif qu'il n'en parlait plus qu'avec une admiration qu'on retrouve dans tous ses écrits et qu'il a conservée toute sa vie. Cependant ses supérieurs, informés de ses succès, jetèrent les yeux sur lui pour continuer l'*Histoire de la société*. Envoyé en 1713 à Rome, il y fut accueilli avec une extrême bienveillance par le P. Jouveney, chargé de lui remettre les documents qui devaient servir de base à son travail. Cette tâche l'effraya, et il crut ne pouvoir s'en dispenser qu'en quittant la société; en vain on lui offrit pour le retenir la place d'instituteur du prince des Asturies; à la faveur et au sort brillant qu'on lui assurait dans une cour étrangère, il préféra sa liberté et une vie obscure, employée tout entière à l'étude. D'Olivet avait publié en 1710, dans les *Œuvres posthumes* de Maucroix, une traduction des *Philippiques* de Démosthène et des *Catilinaires* de Cicéron; mais ses amis intimes étaient seuls dans le secret; il n'était donc connu encore que par la traduction d'un ouvrage philosophique de son auteur favori, lorsqu'il fut admis, en 1723, à l'Académie française. Il fut élu, quoique absent, dans le temps qu'il rendait les derniers devoirs à son père. L'Académie consentit à s'écarter de ses usages en faveur d'un savant trop modeste pour se placer au nombre des candidats. Son discours de réception contenait sur les causes de la décadence du goût à Rome des réflexions que le public crut dirigées contre quelques-uns des nouveaux coufrères du récipiendiaire. En rendant justice à ses bonnes intentions, les critiques impartiaux blâmèrent ce penchant à la satire et ce ton tranchant qu'on avait déjà remarqués dans la préface de sa traduction des Entretiens sur la nature des dieux. Le mépris avec lequel il y parlait des *Commentaires* des PP. Lescalopier et l'Honoré sur cet ouvrage de Cicéron l'avait brouillé avec les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux*, qui prétendirent que son livre semblait mener à l'athéisme ou du moins à l'indifférence en matière de religion. La publication du traité de Huet, *De la faiblesse de l'esprit humain* (*voy.* HUET), fut l'occasion d'une nouvelle attaque, que d'Olivet ne laissa pas sans réponse. Il communiqua à l'Académie le manuscrit autographe de Huet, qu'on l'accusait d'avoir supposé ou du moins falsifié, et publia son *Apologie*, qui est en même temps la défense du pieux évêque d'Avranches. Fatigué de cette querelle avec deux hommes dont il estimait d'ailleurs les lumières et le caractère (les PP. Ducerceau et Castel), d'Olivet fit en 1726 le voyage d'Angleterre avec le duc de la Force. En arrivant à Londres, son premier soin fut de se faire conduire chez Pope, qui, par son admiration pour les anciens, avait tant de droit à l'intéresser; et ce fut dans la société de ce poëte qu'il passa les plus agréables moments de son séjour en Angleterre. D'Olivet s'était engagé à continuer l'Histoire de l'Académie française commencée par Pellisson, dont l'ouvrage était regardé comme un chef-d'œuvre (*voy.* PELLISSON). Ce travail offrait des difficultés de plus d'un genre; et il ne put échapper au reproche d'avoir fait le panégyrique de Cotin, comme si l'historien de l'Académie avait pu se dispenser de relever les qualités estimables d'un de ses membres qui, d'ailleurs, n'était pas aussi dépourvu de talent qu'on le croit d'après l'autorité si imposante de Boileau (*voy.* COTIN). D'Olivet avait mieux mérité le reproche qui lui fut adressé dans une épigramme d'être le *censeur* de la Bruyère. Le style de celui-ci s'éloignait trop du style des anciens pour que d'Olivet pût sentir tout son mérite comme écrivain. Cette épigramme était assez dans la manière de J.-B. Rousseau, on pouvait la lui attribuer, et l'on voulut profiter de cette petite circonstance pour animer l'abbé contre lui, mais on n'y réussit point (1). Obligé par l'état de sa santé d'interrompre ses travaux, d'Olivet alla, en 1730, chercher quelques distractions à Bruxelles. Il avait prévenu de son voyage Rousseau, qui vint l'attendre à la descente de la voiture; il prodigua toutes les consolations à cet illustre exilé, et, de retour à Paris, il publia l'histoire des fameux couplets dans une *Lettre* au président Bouhier, restée l'une des pièces les plus intéressantes du scandaleux procès qui divisa si longtemps tout le Parnasse (*voy.* BOINDIN, LA MOTHE, J.-B. ROUSSEAU et SAURIN). L'un des écrivains les plus aimables et les plus spirituels de cette époque avait employé la dernière partie de sa longue carrière à soutenir des paradoxes dont, à coup sûr, le plus singulier pour un poëte est qu'il est inutile de chercher l'harmonie dans le discours. La Mothe était mort; mais il avait laissé des disciples qui travaillaient dans toutes les occasions à faire prévaloir la doctrine de leur maître. Ce fut pour la combattre que d'Olivet composa sa *Prosodie*, « ouvrage, dit Voltaire, « qui subsistera aussi longtemps que la langue

(1) On découvrit que l'auteur de l'épigramme était un M. Mahuel, avocat de Reims, qui depuis l'avoua de la meilleure foi du monde. *Éloge* de d'Olivet dans le *Nécrologe*, p. 254.

Digitized by Google

« française, qu'il venge des injustes reproches « qu'osaient lui adresser des écrivains peu exer- « cés dans l'art de la manier. » Il coopéra ensuite à la révision du *Dictionnaire* dont l'Académie préparait une édition ; et il se chargea avec deux de ses confrères (les abbés Gédoyn et de Rothelin) de publier une grammaire française plus claire et plus méthodique que celle de Regnier-Desmarais. L'abbé d'Olivet s'acquitta seul de la tâche qui lui était assignée. Encouragé par les suffrages de l'Académie, il publia, en 1738, des *Remarques grammaticales sur Racine*, auxquelles Desfontaines opposa *Racine vengé* (*voy.* DESFONTAINES), comme si d'Olivet, en choisissant le plus parfait de nos poëtes pour l'objet de ses remarques, n'avait pas rendu un hommage à l'étonnante pureté de son style, qui est telle, malgré la gêne du mètre et l'entraînement de la poésie, « qu'il y a moins à reprendre, dit-il, que « dans nos ouvrages de prose les plus estimés » (*voy.* RACINE). Les attaques indécentes des journalistes n'avaient plus le pouvoir de troubler le repos de l'abbé d'Olivet, et il allait essayer sur Despréaux ce qu'il avait fait sur Racine ; mais il en fut détourné par la proposition qu'il reçut du ministère anglais, de publier une édition complète des *Œuvres* de Cicéron. Il communiqua au cardinal de Fleury les lettres qu'on lui avait écrites d'Angleterre, et n'hésita pas à consacrer à l'éducation du Dauphin un travail qu'il devait offrir au duc de Cumberland. Passionné pour Cicéron, il ne négligea ni soins ni recherches pour élever un monument digne de lui à la gloire de l'écrivain « qu'il avait désiré toute sa vie de « voir lu, goûté, adoré de tous ceux qui savent « lire ». Cette édition, publiée à Paris, de 1740 à 1742, 9 vol. in-4° (*voy.* CICÉRON), ne supporte aucune comparaison pour la beauté typographique (1), pour la correction du texte, pour la netteté, la précision, le savoir et le goût qui brillent dans les remarques, dont il fit un choix judicieux parmi celles des nombreux commentateurs de l'orateur ancien, et auxquelles il en ajouta plusieurs (2) qui ne sont ni les moins agréables ni les moins utiles. Dans la préface, également savante et bien écrite, qui sert de frontispice à l'ouvrage, il indique les sources où il a puisé et apprécie avec impartialité les travaux de ses devanciers. D'Olivet fut récompensé de ce travail par une pension de quinze cents livres sur la cassette du roi, « prix modique de « ses peines, dit d'Alembert, mais qui suffisait à « ses désirs, et qui n'était à ses yeux qu'une « marque précieuse et chère de la satisfaction de « son souverain (1) ». Un autre plaisir, presque aussi vif que celui de commenter Cicéron, était réservé à d'Olivet ; ce fut lui qui reçut à l'Académie française Voltaire, dont il avait dirigé les premières études littéraires, qui le nomma toujours son *maître*, et qui lui conserva dans tous les temps la tendresse la plus respectueuse (*voy.* VOLTAIRE). Le succès mérité qu'avaient toujours obtenu les traductions de l'abbé d'Olivet n'était pour lui qu'un motif de plus de les revoir et de les corriger avec tout le soin dont il était capable ; il n'en donnait pas de nouvelles éditions sans les soumettre à une sévère révision, profitant avec docilité, avec empressement, des critiques ou des conseils dès qu'il les jugeait fondés. Il trouvait que « la traduction est un genre d'é- « crire dont la difficulté ne saurait être mesurée « que par ceux qui sont capables de la vaincre ; « et qu'il faut entre l'auteur et le traducteur une « certaine proportion de mérite » (*Préf. des Tusculanes*) ; et plus loin, cherchant à s'excuser d'avoir essayé de traduire Cicéron et Démosthènes, il ajoute : « Je n'ai rien à dire pour ma défense, « si ce n'est que j'ai été traducteur comme on « est poëte, parce qu'il faut céder à un ascen- « dant secret, qui ne nous permet pas de fuir le « danger même en nous le faisant voir. » L'importance que d'Olivet attachait au genre de la traduction, explique les efforts multipliés qu'il n'a cessé de faire toute sa vie pour lutter de précision et d'exactitude avec un texte dont il désespérait de pouvoir rendre la grâce et l'énergie, comme il l'a avoué. Quelque occupé qu'il fût de retoucher et de polir ses ouvrages, il prenait toujours la part la plus active aux travaux de l'Académie. Il donnait l'exemple de l'assiduité aux séances et du respect pour les usages du premier corps littéraire de l'Europe. Connu, dans sa jeunesse, par sa douceur, sa politesse et son urbanité, il avait pris dans le monde des habitudes tout opposées. Il avait de la rudesse dans les manières, et une franchise brusque qui s'accordait peu avec la finesse et la dissimulation que ses ennemis lui reprochaient (*voy.* RADONVILLIERS). Sous un extérieur sévère, il cachait un cœur excellent. Fidèle à toutes ses amitiés (2), il oubliait facilement les offenses, et il était toujours disposé à rendre service, au risque de faire des ingrats ; ce qui lui était souvent arrivé. Vi-

(1) Il existe de cette belle édition des exemplaires en grand papier (pet. in-fol.), que les amateurs recherchent avec empressement. M. Brunet a consigné dans son *Manuel de libraire* une note de l'imprimeur Delatour, l'un des deux intéressés à l'impression du Cicéron, qui prouve que l'abbé d'Olivet « ne demanda « aucune rétribution pour le travail aussi long que pénible que « lui occasionna cette édition ».

(2) D'Alembert dit qu'il n'y a pas dans cette édition une seule note de d'Olivet ; mais que toutes sont des meilleurs commentateurs. Quand d'Olivet n'aurait pas mis son nom au bas des notes qui sont de lui, le secrétaire de l'Académie aurait été moins tranchant s'il se fût rappelé ce passage de d'Olivet : « J'avais dans « ma jeunesse traduit quelques ouvrages de Cicéron, et j'entre- « pris de le *commenter* dans un âge plus mûr. » *Remarques sur la langue française*, p. 11.

(1) On a vu, dans une des notes précédentes, que l'abbé d'Olivet ne reçut aucune gratification des imprimeurs pour un travail qui lui avait coûté plusieurs années.

(2) Il fut constamment l'ami de Huet, de Fraguier, du P. Oudin, de Boublier, de Rousseau malheureux et persécuté, de Rollin, de Batteux, etc. ; et cependant il en osa terminer l'épitaphe satirique qu'il composa pour d'Olivet, par ces deux vers :

Du reste, il n'aima personne ;
Personne aussi ne l'aima.

Digitized by Google

vant dans l'intimité avec le cardinal de Fleury et l'évêque de Mirepoix, les dispensateurs des grâces, il ne leur demanda jamais rien pour lui; aussi n'a-t-il jouï que d'un petit bénéfice, situé dans sa province, et qui, lorsqu'il lui fut conféré, ne se trouvait probablement à la convenance de personne. Quoique exempt d'ambition, vivant retiré, ne prenant aucune part aux querelles qui divisaient les littérateurs, il ne put échapper à l'inimitié de Duclos, de Collé, de Piron, etc., qui lui avaient pourtant des obligations (1). D'Olivet, parvenu à une extrême vieillesse, renonça aux travaux qui avaient fait le charme de sa vie. Deux ans avant sa mort, il quitta la lecture de Cicéron pour celle de la Bible, qui offrait des sujets plus grands à son admiration. Il mourut d'apoplexie, à Paris, le 8 octobre 1768, âgé de 86 ans. Il eut pour successeur à l'Académie Condillac, grammairien non moins habile, et qui a porté dans l'étude des langues un coup d'œil plus philosophique. D'Olivet a rendu aux lettres, comme éditeur, de nombreux services; il a publié avec des préfaces : *Huetii carmina*, 1709, in-12; nouvelle édition, augmentée de pièces inédites et des *Poésies latines* de Fraguier, 1729; — *Œuvres posthumes de Maucroix* (*voy.* ce nom); — *Huetiana* (*voy.* Huet); — les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis XIV*, par l'abbé de Choisy (*voy.* ce nom); — les *Lettres historiques de Pellisson*, Paris, 1729, 3 vol. in-12; — le *Banquet de Platon*, trad. par Racine, etc., ibid., 1732, in-12; — le *Journal de Henri IV*, par l'Estoile (*voy.* Bouhier et l'Estoile); — *Poetarum ex academia Gallica qui latine aut græcè scripserunt carmina*, Paris, 1738, in-12; l'édition de la Haye, 1740, in-8°, est plus belle et plus complète que la première (1), mais on en a retranché les trois dissertations de l'abbé Fraguier sur Socrate (*voy.* Fraguier); — *Ciceronis opera omnia cum delectu commentariorum* (*voy.* plus haut); — les *Œuvres diverses* de l'abbé Gédoyn (*voy.* ce nom); — *Poëmata didascalica nunc primum vel edita vel collecta*, Paris, 1749, 3 vol. in-12 (*voy.* Fr. Oudin); ce recueil intéressant a été réimprimé, Paris, 1813, avec un 4e volume, contenant des poëmes inédits; — *Opuscules sur la langue française*, par divers académiciens (Huet, Dangeau, Choisy, Patru et d'Olivet), ibid., 1754; in-12; l'abbé d'Olivet y a inséré son *Traité des participes*; — *Harduini prolegomena ac censura veterum scriptorum*, Londres, 1766, in-8° (1); — *Recueil d'opuscules littéraires*, Amsterdam, 1767, in-12; ce volume contient un discours de Louis XIV à Mgr le Dauphin, par Pellisson; six lettres de l'abbé d'Olivet au président Bouhier, dont on parlera plus bas; des Réflexions sur le goût, par l'abbé Gédoyn, et par Dugas, prévôt des marchands de Lyon, et des poésies diverses de l'abbé Regnier Desmarais. Comme traducteur on doit à d'Olivet : *Entretiens de Cicéron sur la nature des dieux*, Paris, 1721, 3 vol. in-12, avec des remarques de Bouhier, qui ont été publiées depuis séparément, ibid., 1732, 1749, 1766, 2 vol. in-12. Le traducteur a fait suivre cet ouvrage de *Remarques sur la théologie des philosophes grecs;* elles furent attaquées par le marquis d'Argens, dans sa *Philosophie du bon sens;* l'abbé d'Olivet, en déclarant « qu'il tenait à honneur d'avoir été « critiqué par d'Argens, ne crut pas devoir ré« pondre à un ouvrage condamné par le parle« ment de Paris » (*voy.* d'Argens); — les *Philippiques* de Démosthènes, et les *Catilinaires* de Cicéron, Paris, 1727, in-12; cette traduction est entièrement différente de celle qu'il avait publiée en 1710, dans les *Œuvres posthumes de Maucroix*, et qu'on lui contesta quand il voulut s'en avouer l'auteur; elle a été réimprimée en 1736, 1744, 1766, in-12; le traducteur a joint aux *Philippiques* l'analyse et la traduction latine de la première de ces pièces, par le P. Jouvency; les remarques de ce critique si judicieux sur la traduction de cette harangue par Tourreil, et celles de Massieu sur la troisième; un extrait des *Parallèles* des anciens et des modernes, par Perrault, relatif à Démosthènes, et la Table géographique, revue par d'Anville, de tous les lieux cités dans les *Philippiques;* — les *Tusculanes* de Cicéron, Paris, 1737, 2 vol. in-12, 1747, 1766; le président Bouhier a traduit la troisième et la cinquième (*voy.* Bouhier); — les *Pensées* de Cicéron, Paris, 1744, in-12. Ce recueil de morceaux choisis de Cicéron est un des meilleurs ouvrages qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens, il a été réimprimé un grand nombre de fois, et a fait longtemps partie des livres élémentaires employés dans les colléges. Labeaumelle a donné, sur le même plan, un choix des *Pensées* de Sénèque, qu'il a dédié à l'abbé d'Olivet. Enfin on a de cet écrivain : 1° *Apologie en forme de commentaire sur deux articles des Mémoires de Trévoux*, Paris, 1726, in-12. C'est une réponse aux PP. Ducerceau et Castel; Camusat l'a insérée en entier dans sa *Biblioth. des livres nouveaux*, 1726, juillet, pp. 42-83; 2° *Histoire de l'Académie française*, depuis son établissement jusqu'à l'année 1700, Paris, 1729, 2 tom. in-4°; ibid., 1730, 2 vol. in-12. Le premier volume contient l'Histoire de l'Académie, par Pellisson,

(1) La brusque franchise de Duclos ne s'accommodait point du caractère de l'abbé d'Olivet; il est resté de lui une phrase qui exprime le mépris le plus énergique pour ce confrère. Piron ne pouvait pardonner à d'Olivet la chaleur qu'il avait mise à l'écarter de l'Académie. Collé, habituellement frondeur, haïssait le rigorisme de l'abbé, et partageait contre lui les griefs de Piron, son ami. F—r.

(2) Cette édition reparut avec un frontispice, Leyde, 1743, sous ce titre : *Recentiores poetæ latini et græci selecti* v. Les cinq poëtes dont on y trouve des vers, sont Huet, Fraguier, Boivin, Massieu et la Monnoye, auxquels il faut ajouter d'Olivet, dont on y a inséré l'*Idylle* sur l'origine des sources de Salins, deux lettres, l'une à son frère, l'autre à Rothelin, et une préface qui contient l'éloge de Fraguier.

(1) On peut conjecturer que d'Olivet est également l'éditeur des *Opera varia* du P. Hardouin (Amsterdam, 1733, in-fol.), qui lui avait confié ses manuscrits.

Digitized by Google

avec des remarques et des additions importantes; le second volume commence à l'année 1652, où Pellisson avait fini son travail. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de simplicité et de naturel; mais, en voulant éviter l'enflure et l'affectation, l'auteur est tombé quelquefois dans le familier. Les recherches minutieuses auxquelles il s'est livré sur les productions des écrivains dont il avait à parler, ne peuvent être agréables qu'aux amateurs de l'histoire littéraire. On sait que d'Olivet avait continué son travail jusqu'à 1715, et que pour n'être pas obligé de louer des académiciens dont les droits à l'estime de la postérité ne lui paraissaient pas bien fondés, il jeta son manuscrit au feu. On doit regretter davantage la perte de l'*Histoire de l'Académie d'Athènes*, qu'il avait également terminée. 3° Des Lettres au président Bouhier; elles sont au nombre de six. La première contient la relation de son voyage à Bruxelles et la défense de Rousseau; la seconde, des recherches sur la vie de l'abbé Genest (*voy.* ce nom); dans la troisième, il donne les raisons qui l'ont décidé à brûler la suite de l'histoire de l'Académie; la quatrième traite des usages de l'Académie pour les réceptions; la cinquième est une apologie de la rime attaquée par les néologues, c'est un chef-d'œuvre de goût et de raison; enfin la sixième contient des anecdotes littéraires et en particulier des recherches sur le véritable auteur de l'*Avis aux réfugiés*, que d'Olivet attribue à Larroque (*voy.* ce nom) (1). Ces six lettres, publiées séparément, ont été réunies dans le *Recueil d'opuscules* dont on a parlé. On en connaît de lui deux autres qu'il n'a sans doute pas jugées dignes d'être réimprimées; l'une au président Bouhier est une réponse virulente à Crevier, qui l'avait repris sur le sens d'un passage de Cicéron, et l'autre, adressée par d'Olivet à son frère, conseiller au parlement de Besançon, roule sur la dispute de Voltaire avec Travenol, violon de l'Opéra. 4° *Origo salinarum Burgundiæ ecloga*. C'est une métamorphose dans le goût de celles d'Ovide; cette petite pièce, imprimée séparément, a été insérée dans le *Recueil des poésies latines* des membres de l'Académie française; 5° *Traité de la prosodie française* (*voy.* David Durand et Maugard); 6° *Essai de grammaire*. C'est le travail que d'Olivet avait entrepris avec Gédoyn et Rothelin; il y traite de nos quatre espèces de mots déclinables : les noms, l'article, les pronoms et les participes. 7° *Remarques sur Racine*. Ces trois opuscules ont été réunis sous le titre de *Remarques sur la langue française*, Paris, 1767, in-12. On attribue encore à d'Olivet, mais sans fondement, la *Vie de l'abbé de Choisy*, Lausanne, 1748, in-8°. On peut consulter pour plus de détails son *Eloge* dans le *Nécrologe* pour l'année 1770; dans la *Galerie française*, avec son portrait, et dans le tome 6 de l'*Histoire des membres de l'Académie française*, par d'Alembert. On conserve dans le Recueil de l'académie de Besançon un *Eloge* de l'abbé d'Olivet (par Grandfontaine) qui contient des particularités inconnues à ses autres biographes, et dont on a profité pour la rédaction de cet article. W—s.

(1) L'abbé d'Estrées revendiqua cet ouvrage pour Bayle, dans une *Lettre à l'abbé d'Olivet, pour servir de réponse à la dernière lettre au président Bouhier, ou Réfutation de ses anecdotes et de ses jugements littéraires*, Bruxelles, 1739, in-8° de 88 pages.

OLIVET. *Voyez* Fabre d'Olivet.

OLIVETAN (Pierre-Robert) ne doit la place qu'il occupe dans les dictionnaires qu'au titre qu'il avait usurpé de premier traducteur français de la Bible. Il prit naissance à Noyon vers la fin du 15e siècle, et ce fut lui, dit-on, qui engagea Calvin, son parent, à examiner les questions de controverse débattues par les théologiens allemands. Il remplissait en 1533, à Genève, l'emploi de précepteur, et il chercha l'un des premiers à propager en cette ville les principes de la réforme. Un jour qu'il assistait à un sermon, le prédicateur s'étant élevé avec force contre Luther et ses adhérents, Olivetan fut assez hardi pour l'interrompre; mais cette imprudence faillit lui coûter la vie, et il reçut l'ordre de s'éloigner de Genève, où il devenait une occasion de scandale. Il se retira dans le comté de Neufchâtel, et s'occupa de la traduction de la Bible, qu'il eut achevée dans un an. Il la publia sous ce titre : *la Bible qui est toute la sainte Ecriture*, etc., Neufchâtel, Pierre de Wingle, 1535, 2 parties in-fol. Olivetan n'a fait que retoucher la version de Lefèvre d'Etaples. (*Voy.* l'*Histoire critique du Vieux Testament*, par Rich. Simon, p. 342, et surtout l'*Histoire des traductions françoises de l'Ecriture sainte*, par Lallouette, ch. 3.) Il n'en eut pas moins l'impudence de se vanter d'avoir traduit sur les textes originaux. On le crut sur parole, et Th. de Bèze, pour expliquer la rapidité du travail d'Olivetan, assure qu'il fut aidé par Calvin, dont on trouve une lettre latine au-devant de cette édition, ainsi qu'un acrostiche latin sur le nom d'Olivetan, par Bonaventure Desperiers, qui lui avait servi de secrétaire. (*Voy.* les Notes de la Monnoye sur la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine.) Cette première édition de la Bible à l'usage des protestants est très-rare; mais elle n'a guère d'autre mérite (1). Olivetan, obligé de s'éloigner de la Suisse, fit un voyage en Italie et mourut à Ferrare en 1538. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné pendant son séjour à Rome; mais Senebier reconnaît que ce soupçon n'est nullement fondé (*Histoire littéraire de Genève*, t. 1, p. 153). W—s.

OLIVEYRA (Salomon ben David de), savant rabbin portugais, professa avec distinction dans

(1) Calvin retoucha la prétendue traduction d'Olivetan, et en publia une 2e édition, Genève, 1540, in-4° goth., connue sous le nom de *Bible de l'épée*, de la marque adoptée par l'imprimeur; elle est d'une rareté extraordinaire. Cette version a été réimprimée à Lyon, par Jean de Tournes, 1557, in-fol., revue par les pasteurs de Genève; et elle a servi longtemps de base aux nombreuses éditions de la *Bible*, publiées par les Calvinistes.

Digitized by Google

l'académie hébraïque d'Amsterdam, et mourut dans cette ville en 1708. Nous avons de lui : 1° *Jad leschan* (Main de la langue), petite grammaire hébraïque, et *Dal Sophetim*, abrégé de grammaire chaldaïque, en langue portugaise, Amsterdam, 1689, in-8°; 2° *Etz Chaiim* (Arbre de vie), lexique hébraïco-portugais, qui contient toutes les racines du texte sacré, Amsterdam, 1682. Oliveyra fit depuis en espagnol le même travail sur les racines chaldaïques. Le P. Lelong s'est trompé en attribuant cet ouvrage à Salomon Salman et en disant qu'il a été imprimé dans l'année 1665. 3° *Zat Ranan* (Olivier verdoyant). C'est une traduction alphabétique en langue portugaise de tous les mots employés dans la *Mischna* et dans la *Ghémare*. Pareille translation a été faite du portugais en langue rabbinique, Amsterdam, in-8°, sans date. 4° *Ajeled aarim* (Biche aimable), rhétorique hébraïque, Amsterdam, 1665, in-8°; 5° *Scarscoth garluth* (Chaîne de la barrière), recueil des différents rhythmes ou mètres hébraïques, Amsterdam, 1665, in-12; 6° *Darché Noham* (Agréable sentier), logique rabbinique : il contient également une clef pour entendre la manière de raisonner des talmudistes, Amsterdam, 1688, in-12; 7° *Darché Adonai* (Voie du Seigneur), Amsterdam, 1689, in-8°. Ce livre renferme une suite des préceptes divins. Tous ces ouvrages sont réunis sous le titre de *Trésor de la langue sainte* et forment 2 volumes. 8° Le *Pentateuque hébreu*, avec les *Meghilloth* et les *Haphtharoth*, Amsterdam, 1667; ibid., 1726, in-8°, avec un calendrier en espagnol. Oliveyra a composé d'autres opuscules, imprimés et inédits, dont on peut voir le catalogue dans Rossi : *Dizionario storico degli autori ebrei*, et dans Wolf, *Biblioth. hebr.* L—B—E.

OLIVEYRA (François-Xavier d'), chevalier de l'ordre du Christ, gentilhomme de la maison du roi de Portugal, naquit à Lisbonne le 21 mai 1702. Après avoir reçu une éducation soignée, il fut admis à l'âge de quatorze ans au tribunal des comptes, où il servit pendant dix-sept ans. En 1732, il se rendit à Madrid, où son oncle, qui était chargé des affaires de l'ambassadeur de Portugal, le présenta au roi d'Espagne. A la mort de son père, arrivée cette même année, il lui succéda comme secrétaire d'ambassade auprès de la cour de Vienne. Là ses liaisons avec quelques luthériens lui donnèrent des préventions contre la religion catholique. Il se brouilla ensuite avec le comte de Taronca, ministre plénipotentiaire de la cour de Lisbonne à Vienne. Il se démit de son emploi et passa en Hollande en 1740. C'est là qu'il publia en 1741 et 1742 les Mémoires de ses voyages, 2 vol., en portugais, et des *Lettres familières historiques, politiques et critiques*, en français. Les erreurs des protestants qui étaient semées dans ces deux ouvrages les firent censurer par le tribunal de l'inquisition. L'auteur passa en Angleterre en 1744, où il fut accueilli par l'envoyé de Portugal. C'était le fameux Carvalho, depuis marquis de Pombal. Mais l'abjuration qu'il fit en 1746 de la religion catholique lui rendit inutile la protection de ce ministre. Cet acte public le privant de toutes ses ressources du côté du Portugal, il en trouva d'abondantes dans la munificence des personnes les plus distinguées de l'Angleterre. L'amour de son pays l'engagea en 1756 à composer un *discours pathétique*, adressé à ses compatriotes, à l'occasion du fameux tremblement de terre. Cet ouvrage, qui se débita rapidement, fut cependant attaqué à Lisbonne. L'auteur y répondit par une seconde partie, publiée l'année suivante. Déclaré le 20 septembre 1762 hérétique dans un auto-da-fé et condamné à être brûlé en effigie, il fit paraître un livre intitulé *le Chevalier d'Oliveyra, brûlé en effigie comme hérétique; comment et pourquoi. Anecdotes et réflexions sur ce sujet, données au public par lui-même*. Oliveyra mourut à Hackney le 18 octobre 1783, d'une dyssenterie à laquelle il était sujet depuis longtemps. Outre les ouvrages déjà mentionnés, il publia d'autres écrits non moins curieux, quoique moins importants. Les manuscrits qu'il a laissés sont très-nombreux et très-variés. Le plus considérable est l'*Oliveyriana, ou Mémoires historiques, littéraires*, etc., 27 vol. in-4°. Ils contiennent le fruit de ses lectures et observations pendant vingt-cinq ans. Voyez le *Gentleman's Magazine* de mai 1784. T—D.

OLIVI (Joseph), célèbre naturaliste, naquit en 1769 à Chioggia, dans les Etats de Venise. Après avoir terminé ses études, il fut admis à seize ans dans la congrégation de Philippi; mais sa santé chancelante l'obligea bientôt d'en sortir, et il vint à Padoue demander à la médecine quelques soulagements à ses souffrances. Les docteurs lui ayant conseillé l'exercice et le changement d'air, il parcourut les bords de l'Adriatique, recueillant des plantes, des insectes et faisant d'utiles observations. Il rectifia dans des Mémoires adressés à l'académie de Padoue, diverses erreurs des naturalistes sur la reproduction des plantes marines et s'attacha surtout à l'examen des conferves. C'est ainsi que se nomment ces amas de filaments verdâtres qui recouvrent les eaux stagnantes pendant une grande partie de l'année. Aux observations de Fontana et de Corti sur les conferves, il en ajouta de nouvelles, détermina leurs différentes espèces, et resta convaincu que c'étaient de véritables cryptogames, n'ayant d'autre mouvement que celui que l'air leur imprime. Mais cette opinion, accréditée en Italie par Olivi, n'est plus depuis longtemps celle des naturalistes, qui s'accordent à reconnaître dans les conferves plusieurs des facultés de l'animalisation (1). Le travail qu'il entreprit pour

(1) Voyez les *Recherches microscopiques sur les conferves*, par M. Girod Chantrans, Paris, 1802, in-4°, fig. col., et l'*Histoire des conferves d'eau douce*, par Vaucher, Genève, 1803, in-4°.

Digitized by Google

déterminer l'influence de la lumière sur les végétaux lui fit beaucoup d'honneur. Il est impossible de rappeler ici tous ses titres à l'estime des savants; mais on doit faire connaître l'ouvrage dans lequel il a consigné ses principales observations, et qui suffit pour lui donner une place honorable parmi les naturalistes du 18e siècle. Il est intitulé *Zoologia Adriatica, ossia Catalogo degli animali del golfo e delle lagune di Venezia*, Bassano, 1792, in-4°, fig. Après avoir décrit avec exactitude les bords du golfe de Venise, la nature et l'origine des substances qui les composent, et fait remarquer le rapport des êtres organisés avec les sites où ils naissent et prennent leur accroissement, Olivi distribue en cinq ordres ou classes les animaux qu'il a recueillis, et dont quelques-uns étaient échappés aux recherches de Linné. Il s'attache surtout à faire bien connaître les nouvelles espèces, qu'il nomme et range d'après leur organisation. Cet ouvrage, qu'Olivi n'eut pas le temps de compléter comme il en avait l'intention, étendit sa réputation dans toute l'Europe. Les académies de Berlin, de Copenhague, de Prague, etc., s'empressèrent de s'associer l'auteur, et le sénat de Venise créa pour lui la charge de surintendant de l'agriculture et de l'économie politique. Mais Olivi ne jouit pas longtemps de ces honneurs; son état empirait chaque jour, et il mourut de phthisie à Padoue le 30 août 1795, à l'âge de 26 ans. Cesarotti prononça son éloge funèbre, et Pompilio Pozzetti en a publié un second dans le tome 9 des *Memorie della società ital.* Des monuments lui ont été érigés à Padoue et à Chioggia, sa patrie. La traduction italienne de l'*Abrégé des transactions philosophiques* est enrichie de dissertations d'Olivi sur les conferves infusoires, sur les coralines, sur la lave du Vésuve, etc. On trouve des notices sur ce savant naturaliste dans la *Letteratura veneziana* de Moschini, t. 1er, p. 21, et dans la *Storia della letteratura italiana* de Lombardo, t. 2, p. 58-60. W—s.

OLIVIER (Jacques), premier président du parlement de Paris, était l'un des neuf enfants d'un procureur qui, en 1488, avait quitté pour la capitale le séjour de Bourgneuf, près de la Rochelle, et y avait amassé de grands biens. Son élévation est un fait à joindre aux nombreux exemples qui déposent contre l'opinion de ceux qui regarderaient la concentration des hauts emplois civils entre les mains d'une seule classe d'hommes comme une règle de droit public de l'ancienne monarchie. Olivier jouissait d'une juste considération au parlement, lorsque Louis XII lui confia les fonctions d'avocat général. Il les échangea contre une place de président à mortier en 1507, et trois ans après, il passa en qualité de chancelier dans le duché de Milan, dont le valeureux Gaston de Foix était gouverneur. La vénalité des charges n'avait pas encore altéré les éléments honorables de la magistrature; François Ier, que devait tenter un jour cet expédient facile, germe de beaucoup d'abus, récompensa les services d'Olivier, en l'élevant (1517) à la première dignité du parlement. Olivier n'en fut décoré que peu de temps, étant mort le 20 novembre 1519. F-T.

OLIVIER (Jean), frère du précédent, né à Paris, embrassa la règle de St-Benoît dans un monastère du Poitou. Il en sortit pour entrer dans l'abbaye de St-Denis, où il remplit les fonctions de grand aumônier et de vicaire général. Les religieux de cette riche maison ayant demandé qu'il fût mis à leur tête, il fit le sacrifice de ses droits en faveur du cardinal de Bourbon, qui fut par ce moyen le premier abbé commendataire de St-Denis. Olivier, en cette circonstance, avait montré de la déférence pour la volonté de François Ier; il reçut en récompense l'abbaye de St-Médard de Soissons. En 1532, il résigna ce bénéfice entre les mains de François de Rohan, qui, par une permutation autorisée, lui céda le siége épiscopal d'Angers. Olivier devint l'exemple du haut clergé par sa résidence rigoureuse, par son application à l'étude de l'Ecriture, par l'assiduité de ses visites pastorales et par l'autorité de ses prédications. Il mourut au château d'Eventard, près d'Angers, le 12 avril 1540, et fut inhumé dans sa cathédrale, où sa tombe reçut une épitaphe en vers latins qu'il s'était préparée. Avant sa promotion à l'épiscopat, il s'était fait connaître par ses poésies. Indépendamment d'une ode adressée à Salmon Macrin, dévoué comme lui aux muses latines, et d'une épitaphe de Louis XII, rapportée par le biographe Papire Masson, Olivier composa un poëme, vanté de son temps, et qui parut en 1542 (Paris, chez l'Angelier, in-12), sous le titre de *Pandora Jani Oliverii, Andium hierophantæ*. On reconnaît dans cet anachronisme d'expression la superstition de l'antiquité reprochée au langage de Bembo et d'une foule de ses contemporains. La *Pandore* d'Olivier fut traduite en vers français en 1542, par Guillaume Michel, de Tours. Une réimpression de l'original, in-8°, parut à Reims en 1618. F—T.

OLIVIER (François), né à Paris en 1497, était fils de Jacques et neveu du précédent, et se fraya une route à des honneurs plus élevés; d'abord simple avocat, ensuite conseiller au grand conseil, maître des requêtes, ambassadeur, il fut attaché en qualité de chancelier à la maison de Marguerite de France, reine de Navarre. Le mérite d'Olivier fut soutenu par une protection puissante, et il obtint en 1543 le rang de président à mortier. Il avait un caractère d'une trempe forte et peut-être trop voisin de la roideur. Docte, judicieux, plein de loyauté, il porta dans l'étude de la jurisprudence un coup d'œil philosophique, que l'habitude des affaires par lesquelles il avait passé devait rendre plus sûr. François Ier voulant effacer l'impression fâcheuse qu'avait laissée la conduite de Poyet (*voy.* ce nom), confia les sceaux de l'Etat à Olivier, le 18 avril 1543. Des

Digitized by Google

règlements sages émanèrent du nouveau chancelier; on lui dut encore tous ceux qui marquèrent, en fait de police générale, le commencement du règne de Henri II. Des mesures répressives contre la fréquence des assassinats, des précautions opposées au danger du port d'armes et au fléau de la mendicité, attestèrent la prévoyante sollicitude d'Olivier; mais il échoua dans son projet de mettre un frein aux excès du luxe. Ses lois somptuaires demeurèrent sans exécution; sa rigidité, sa résistance opiniâtre aux libéralités du prince, acquittées sur les deniers publics, le firent bientôt considérer comme un obstacle importun au milieu d'une cour qui recevait le mouvement de la favorite, Diane de Poitiers. On se hâta de représenter au roi, impatient de déclarer la guerre à Charles-Quint, qu'il serait dans l'impuissance de faire les préparatifs d'une campagne tant qu'il conserverait à la tête des affaires un homme inflexible qui s'effarouchait à chaque proposition de nouveaux impôts, les repoussait comme onéreux pour le peuple, et prenait peu de soin de les remplacer par des modes plus doux et plus faciles. Le crédit du chancelier une fois ébranlé, il s'agissait de lui enlever ses fonctions. Les instigateurs de sa disgrâce prirent occasion d'une fluxion qui était tombée sur ses yeux et qui l'avait forcé de suspendre les expéditions. Sollicité de donner sa démission, Olivier répondit avec fermeté qu'il avait acheté par de longs travaux le rang qui excitait l'envie, et que n'ayant pas démérité, il ne pouvait renoncer à son droit d'inamovibilité. Il déclara toutefois qu'en gardant les honneurs de son titre, il consentirait à en abandonner les fonctions à tout autre que le roi aurait pour agréable. Cette concession fut acceptée; Henri II détacha de l'office de chancelier toute la partie active, et il en donna l'emploi, sous la dénomination de garde des sceaux, à Bertrandi, président au parlement de Paris, fait archevêque de Sens en 1555, élevé depuis au cardinalat, pour prix du zèle violent qu'il déploya contre les huguenots. Olivier, qui ne restait chancelier que de nom, se retira dans sa terre de Leuville, près de Montlhéry. Cet asile, où il se livra aux douceurs de l'étude et à la culture des champs, fut appelé par l'Hôpital le *Temple de la justice*, dans une épître en vers latins qu'il adressa à son ami; et la France répéta cet éloge. L'Hôpital, placé à la tête de la chambre des comptes, et abreuvé des dégoûts que lui suscitait sa surveillance sévère sur les finances de l'Etat, trouva des consolations dans les conseils et l'approbation d'Olivier. Le cardinal de Lorraine, le connétable de Montmorency, Charles de Marillac, Morvilliers et Laubespine, chargés de négocier avec l'Espagne, en 1555, sous la médiation du cardinal Pole et de l'Angleterre, ne crurent pas compromettre leur réputation d'habileté, en priant le chancelier disgracié de rédiger quelques mémoires pour suppléer à leurs instructions diplomatiques. Jusque-là les vertus d'Olivier avaient résisté au contact d'une cour sans principes; un petit nombre d'hommes pouvaient être assimilés encore à ce personnage révéré. C'était plus particulièrement dans les rangs des huguenots que l'on trouvait alors ces caractères graves, ces figures antiques qui se tenaient à part, au milieu de la corruption produite par les mœurs et la politique apportées d'Italie. Olivier, dans ses lettres à l'Hôpital, se félicitait de vivre loin du théâtre de l'intrigue : « J'ai jeté l'ancre « dans le port, disait-il; et pour tous les trésors « d'Attale je ne renoncerais point au calme dont « je jouis. » Qui aurait cru que ces sentiments dussent sortir de sa mémoire, et qu'il se flattât encore de la possibilité d'opérer le bien en participant aux affaires? Cette illusion prépara des jours amers à sa vieillesse. Rappelé au conseil sous le règne si court et si orageux de François II, il ne vit pas que le cardinal de Lorraine n'avait pour but que de couvrir ses actes de la réputation d'un ministre citoyen. Olivier, dit un historien, était mû par l'espoir de modérer les persécutions religieuses; mais, pour prendre cet ascendant, il attendait des circonstances favorables, et ne savait pas les faire naître. Il retrouva une seule fois son énergie. L'empereur Ferdinand Ier, empressé de profiter des facilités que lui offrait la minorité du roi pour recouvrer Metz, Toul et Verdun, avait envoyé en France l'évêque de Trente, avec l'ordre de presser cette restitution. Une grande partie des membres du conseil s'étaient laissé gagner; mais Olivier arrêta les effets de la corruption, en déclarant que celui qui oserait favoriser les prétentions de l'étranger, mériterait qu'on lui tranchât la tête. Affaibli par la vieillesse, il manqua de force pour contenir de même le fougueux cardinal de Lorraine. Ami de la tolérance, et croyant qu'une réforme était nécessaire dans l'Eglise, il gémit de l'obligation qui lui était imposée de sévir contre des hommes dont les sentiments se rapprochaient souvent du langage de sa conscience. Il présida la commission qui refusa au conseiller Dubourg le bénéfice des formes tutélaires qu'il invoquait. De concert avec Coligni, il venait de rédiger et de promulguer un acte d'amnistie générale en faveur des protestants, les prédicants et les artisans de révolte seuls exceptés, lorsque la conjuration d'Amboise fut découverte. Olivier insista en vain pour que les listes de proscription ne s'étendissent qu'aux chefs. Il ne put fuir le triste spectacle des supplices commandés par les Guise. Un grand nombre des victimes lui reprochèrent en face d'avoir sacrifié ses propres principes à l'esclavage de la faveur. Une mélancolie profonde s'empara de ce vieillard; la fièvre consuma en peu de jours ce qui lui restait de chaleur. Dans ses derniers moments, il reçut à Amboise la visite du cardinal de Lorraine. Cessant alors de se contraindre, il témoigna l'indignation dont il était pénétré, tourna

Digitized by Google

le dos au prélat, et, quelques minutes après, il expira, le 30 mars 1560. F—T.

OLIVIER (Séraphin), cardinal, né à Lyon en 1538, commença ses études au collége de Tournon, et en termina le cours à Bologne, patrie de sa mère. Il prit les degrés de docteur en droit civil et en droit canon dans l'université de cette ville, et y remplit une chaire à l'âge de vingt-quatre ans. Son mérite fut reconnu à Rome, où Pie V le fixa, en lui donnant une place d'auditeur de rote. Olivier demeura pendant quarante ans attaché à ce corps. Grégoire XIII, Sixte V, Clément VIII, le chargèrent de diverses nonciatures. Ce dernier pape lui conféra le titre de patriarche d'Alexandrie, et, en 1604, disposa en sa faveur d'un chapeau de cardinal, à la recommandation de notre grand roi Henri IV. Olivier avait beaucoup contribué à l'absolution de ce prince. Son zèle pour les intérêts de la France lui attira la haine des Espagnols, qui s'opposèrent toujours à son avancement. Ils prirent occasion de son humeur enjouée, pour l'accuser d'aimer la table et les femmes; leurs intrigues l'avaient fait exclure de trois promotions consécutives de cardinaux. Il fut nommé à l'évêché de Rennes, en remplacement de d'Ossat; mais il résigna cet évêché, même avant d'en avoir pris possession. Il mourut le 10 mars 1609, laissant un recueil de la jurisprudence du tribunal qu'il avait éclairé si longtemps. Ce recueil, ayant pour titre : *Decisiones Rotæ Romanæ*, fut publié à Rome en 1614, 2 vol. in-fol.; il fut réimprimé à Francfort en 1615, avec des notes et additions. Olivier, communément désigné à Rome et dans les dépêches de d'Ossat sous le nom de Séraphin, était, suivant le *Gallia christiana*, de la même famille que le chancelier; de Thou le donne même pour le fils naturel de ce magistrat. F—T.

OLIVIER (Claude-Matthieu), avocat au parlement d'Aix, et littérateur, naquit à Marseille le 21 septembre 1701. Ses plaidoiries attirèrent un concours considérable d'auditeurs, et l'un de ses discours étant tombé entre les mains de l'académicien Sacy, estimé lui même au barreau, et de la marquise de Lambert son amie, fut jugé par eux digne des plus grands éloges. Mais son penchant à la paresse, son amour pour le plaisir, l'empêchèrent de réaliser ce qu'avaient promis son talent facile et la vivacité pénétrante de son esprit. Sa clientèle s'éloigna; le système de Law acheva d'ébranler sa fortune. Sa gaieté n'en fut point altérée; il se dédommagea de ses pertes, soit dans le commerce de ses amis, soit en prenant part avec assiduité aux séances de l'académie de Marseille, dont il fut l'un des fondateurs, et sur laquelle il répandit un intérêt soutenu par la multiplicité de ses tributs littéraires. Après avoir langui plusieurs années, il mourut à Marseille le 24 octobre 1736. Ses poésies n'ont laissé aucune trace et sa négligence a fait perdre plusieurs productions qu'il avait soignées davantage. Nous indiquerons parmi celles que nous possédons : 1° une dissertation sur le *Critias* de Platon, dans le premier volume des Mémoires de Desmolets, et un Discours sur les défauts qui sont la suite de l'imitation, dans le quatrième volume du même recueil. Il cherche à prouver, dans sa dissertation, que l'histoire de l'Atlantide de Platon n'est que l'histoire des Juifs déguisée. 2° Un *Discours sur l'ancienne académie de Marseille*, inséré dans son recueil de 1727. On doit regretter les mémoires qu'il avait rédigés sur différents points de l'histoire de cette ville. 3° *Histoire de Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre*, Paris, 1740, 2 vol. in-12. C'est l'ouvrage capital d'Olivier; encore n'y a-t-il pas mis la dernière main. On lit à la tête du premier volume son *Eloge* par la Visclède. F—T j.

OLIVIER (Augustin d'), jurisconsulte, né à Carpentras, en 1732, d'une famille originaire d'Avignon et anoblie dans la robe dès le commencement du 17e siècle, avait un peu rétabli la fortune de sa maison par une rare capacité dans les affaires; ce qui lui mérita l'estime des membres du parlement de Provence commis pour la réunion du comtat Venaissin à la France, effectuée dès l'année 1768, à l'occasion des différends survenus entre la cour de Rome et celle de Versailles. Pénétré du premier devoir d'un père, d'Olivier consacra surtout ses facultés à la bonne éducation d'une nombreuse famille, tellement qu'il parut justifier le système du gouvernement chinois, où l'on attache plus de prix à la noblesse ascendante qu'à celle que les Européens ont voulu être descendante, car un de ses fils (*voy.* Victor d'Olivier) devint mandarin à la Cochinchine. Le dévouement que ce jurisconsulte avait montré pour le saint-siége, en occupant l'emploi de chancelier de la rectorie du Comtat, donna lieu, en 1777, au pape Pie VI d'élever cet emploi au rang des magistratures dont la noblesse est transmissible. Lorsque la révolution française éclata dans Avignon, il fut en butte aux attaques des révolutionnaires, principalement pour avoir eu le courage, en sa qualité de chancelier, de recevoir les protestations du vice-légat contre l'insurrection de ceux des Avignonnais qui méconnaissaient la souveraineté du pape, tandis que le secrétaire d'État et archiviste de la légation n'avait pas osé authentiquer ces protestations. Ce ménagement n'empêcha point que celui-ci ne périt sur l'échafaud d'Orange. D'Olivier qui avait été atteint à Lyon, après le siége (1793), et tenu longtemps renfermé dans les caves de la commune, fut sauvé par une providence particulière. Les souffrances physiques qu'il avait endurées et le chagrin qu'il ressentit des périls auxquels un de ses fils fut exposé, le conduisirent au tombeau après quelques années d'une vie languissante et pénible. F.

OLIVIER (Jean-de-Dieu d'), fils du précédent, naquit à Carpentras en 1753, étudia la jurispru-

Digitized by Google

dence et publia de bonne heure différents ouvrages relatifs à la législation. D'abord professeur de droit à Avignon, il exerça ensuite, comme son père, la charge de chancelier de la cour suprême de la rectorie du comtat Venaissin. Appelé à faire partie d'une assemblée représentative de sa province, il y vota pour la renonciation aux droits féodaux; et lorsque la révolution française eut provoqué, dans ce pays, une insurrection contre le gouvernement pontifical, d'Olivier fut délégué par ses collègues pour aller à Paris défendre la souveraineté du pape devant l'assemblée constituante. La motion du député Bouche (*voy.* ce nom), qui demandait la réunion du Comtat à la France, fut d'abord rejetée; mais de nouveaux troubles ayant éclaté dans Avignon, le décret de réunion fut rendu le 14 septembre 1791. L'exécution de cette mesure éprouva quelque résistance et amena de grandes calamités, notamment le massacre de la Glacière à Avignon (*voy.* JOURDAN *Coupe-Tête*). Quelques biographes ont cru que d'Olivier en avait été l'une des victimes, mais assez heureux pour échapper à la proscription, il fut arrêté plus tard à Nîmes, comme parent d'émigrés, et traîné de cachot en cachot jusqu'à Orange, où siégeait la commission révolutionnaire. Il aurait infailliblement porté sa tête sur l'échafaud, si les événements du 9 thermidor ne l'eussent sauvé et rendu à la liberté. Il fut nommé, sous le consulat, juge au tribunal d'appel de Nîmes, puis, lors de la réorganisation judiciaire, conseiller à la cour impériale de cette ville. Pendant les cent jours, il donna sa démission, ainsi que son fils aîné attaché à la même magistrature, et ne reprit ses fonctions qu'au retour de Louis XVIII. D'Olivier mourut doyen de sa compagnie, à Malemort, le 30 novembre 1823. On a de lui : 1° *Principes du droit civil romain*, Paris, 1776, 2 vol. in-8°; 2° *Doctrinæ juris civilis analysis philosophica*, Rome, 1777, in-4°. Cet ouvrage mérita les éloges du Journal des savants; et les membres de la faculté de Paris demandèrent au garde des sceaux pour le jeune légiste la dispense d'âge, afin qu'il pût concourir à une chaire de droit; mais, rappelé par sa famille, il fut professeur à Avignon. 3° *Essai sur la dernière révolution de l'ordre civil en France*, Londres, 1780, 3 vol. in-8° (anonyme); 4° *Essai sur la vertu*, ou *Abrégé de la morale propre à tous les citoyens*, 1783, in-12. Cet écrit fut publié à l'occasion d'un prix proposé par l'Académie française pour un ouvrage de morale où il ne serait pas question de religion; l'auteur s'éleva contre ce dangereux système, qui tendait à ruiner la morale en rejetant son meilleur fondement. 5° *De la réforme des lois civiles*, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. D'Olivier a tracé dans cet ouvrage la marche qui a été suivie depuis pour arriver à l'uniformité des lois françaises. Quoique intéressé à la conservation des droits féodaux, il n'hésite pas à démontrer la nécessité de les abolir, sans nuire aux droits fonciers. 6° *Essai sur la conciliation des coutumes françaises*, Amsterdam et Paris, 1787, in-8°. 7° *De la rédaction des lois dans les monarchies, ouvrage adressé aux états généraux qui s'assembleront dans une monarchie quelconque*, Amsterdam (Paris), 1789, in-8°. L'auteur y combattit comme faux le principe de la souveraineté du peuple et soutint la nécessité de maintenir l'autorité légitime du monarque, annonçant de grands malheurs si l'on s'écartait de ce système. Cette première édition était anonyme et fut contrefaite. D'Olivier en donna une seconde, réimprimée littéralement et dédiée à Louis XVIII, Avignon et Paris, 1815, in-8°. 8° *Nouveau code civil*, 1789, in-8°. Ce projet de code était dédié à Louis XVI et à l'assemblée constituante. 9° *L'Esprit d'Orphée, ou De l'influence respective de la musique, de la morale et de la législation*, Paris, 1798, in-8°. *Seconde étude* (ou partie), 1802, in-8°; *Troisième étude*, ou *Dissertation touchant les relations de la musique avec l'universalité des sciences*, 1804, in-8°; 10° *Essai sur l'art de la législation, suivi d'un plan abrégé de rédaction d'un code civil*, Carpentras et Paris, 1800, in-12: seconde édition considérablement augmentée, avec l'addition d'*Observations touchant les moyens de réunir les Eglises chrétiennes en une seule*, Carpentras, Avignon et Paris, 1815, in-8°. L'auteur développe les principes généraux de la législation, indépendamment du nom qu'on voudra donner à la forme des gouvernements. Il ne pouvait guère d'ailleurs, à l'époque où il publia pour la première fois son ouvrage, exprimer plus explicitement ses opinions politiques. Enfin, c'est sur les grandes maximes de la morale religieuse qu'il établit les bases des lois humaines. 11° *De la réforme ultérieure des lois civiles*, 1806, in-8°; 12° *Observations sur le code Napoléon*, Paris, 1807, in-8°; 13° *Lettre d'un ancien magistrat à M. le vicomte de Chateaubriand, touchant l'abus de la représentation nationale*, Paris, 1820, in-8°. 14° *Pétition ou mémoire adressé à MM. les membres de la chambre des députés, touchant l'unique dette du gouvernement pontifical dans le Comtat, dont la France a été chargée*, Paris, 1820, in-8°. F.

OLIVIER *de Puimanel* (VICTOR D'), frère du précédent, naquit à Carpentras en 1767, et fit d'excellentes études, surtout en mathématiques, au collége de Louis le Grand à Paris. Il se disposait, en 1787, à entrer dans le génie militaire, lorsqu'ayant fait connaissance avec l'évêque d'Adran (*voy.* PIGNEAU *de Behaine*), auquel il avait été présenté par l'abbé de Fénelon, il voulut, malgré sa famille, suivre le jeune prince de la Cochinchine, qui était venu réclamer des secours auprès du roi de France pour le rétablissement de son père sur le trône (*voy.* DHA-LAONG). Éconduit par cet évêque, d'Olivier parut transiger avec les contrariétés de ses parents, et se borner au grade d'officier volontaire de marine, sur la

Digitized by Google

frégate de Kersaint, qui fut chargée de ramener ce prince dans les Indes. Après avoir passé Pondichéry, il résolut, avec d'autres officiers français, de s'enfoncer dans une île où l'on avait pris terre, et d'en laisser partir Kersaint, auquel il était recommandé de ne pas les débarquer dans la Cochinchine. Sans s'inquiéter de leurs effets restés sur la frégate, ces jeunes gens se hasardèrent sur une frêle barque et firent en mer une traversée de vingt lieues, pour atteindre sur le territoire de la Cochinchine l'évêque tuteur du prince. Là, les services militaires d'Olivier furent acceptés par ce ministre, qui avait connu ses talents et la rare énergie de son caractère. Il dirigea des fonderies de canons dont le roi manquait, fit élever des fortifications, et mérita bientôt que le monarque le nommât mandarin, et, sous le titre de généralissime, le mît à la tête des Français qui s'étaient joints à ses troupes. Il contribua singulièrement à recouvrer les provinces perdues; et il n'avait alors que vingt-quatre ans! Quoiqu'il eût si bien honoré les armes françaises, les courtisans indigènes du roi de Cochinchine, jaloux de la faveur qu'il obtenait, lui occasionnèrent tant de dégoûts, qu'il demanda sa retraite que ce prince lui accorda, en lui faisant présent d'un bâtiment armé et de sa cargaison en riz; il en profita pour entreprendre un commerce dans l'île de Macao (1). Ce commerce avait eu quelque succès, lorsque d'Olivier fut atteint, en 1800, d'une maladie grave à l'île de San-Yago, où il termina sa carrière aussi courte que brillante. F.

OLIVIER (Guillaume-Antoine), voyageur et entomologiste, membre de l'Institut et de la société d'agriculture de Paris, naquit dans un bourg nommé les Arcs, près de Fréjus, le 19 janvier 1756. Le développement de ses facultés fut rapide; il sortit du collége à l'âge de quatorze ans, et fut reçu à dix-sept docteur en médecine de la faculté de Montpellier. L'étude de la médecine nécessite celle de l'histoire naturelle : le jeune Olivier conçut, pour toutes les sciences qui tiennent à cette partie des connaissances humaines, un goût très-vif qui, secondé par les leçons du savant Gouan et par l'amitié de Broussonet, son condisciple, devint bientôt en lui une forte passion. Rappelé dans sa famille, et trouvant peu d'occasions d'exercer sa profession dans le lieu obscur où il se voyait relégué, il s'adonna avec ardeur à l'étude des plantes et des insectes. Il entretenait une correspondance active avec Broussonet; celui-ci parla de lui à Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, et le proposa à ce magistrat comme très-capable de diriger l'énumération des productions naturelles de la généralité de Paris, qui devait faire partie de la description statistique de cette généralité que cet intendant avait projetée. Olivier accepta les propositions qui lui furent faites par Berthier; et, à l'âge de vingt-trois ans, il vint à Paris et parcourut les environs de la capitale pour en connaître les productions et pour les décrire. Il remit successivement à l'intendant de Paris plusieurs mémoires sur la géologie et sur la minéralogie de sa généralité, sur les plantes qui y croissent spontanément, sur celles qui y étaient cultivées, sur les procédés de culture, sur les quadrupèdes, les insectes, les vers qui s'y trouvent; sur ses cours d'eau, sur la météorologie, sur les produits des arts économiques. En même temps il publia quelques autres mémoires qui manifestaient un homme au-dessus de la tâche qu'il avait entreprise, et qui prouvaient qu'il était capable de faire faire aux sciences de nouveaux progrès. Telles furent ses Descriptions sur le genre *fulyne;* son Mémoire sur les *chenilles fileuses* et sur une nouvelle espèce de *bombyx;* et enfin son Mémoire sur les causes des récoltes alternes de l'olivier, et sur les moyens de se procurer des récoltes annuelles de son fruit. Ce dernier ouvrage présente des observations importantes pour l'économie rurale et le commerce. Olivier eut ensuite une occasion bien favorable de mettre à profit ses connaissances en entomologie, et il la saisit avec empressement. Gigot d'Orcy, receveur général des finances, avait consacré une partie de sa fortune à rassembler un cabinet d'histoire naturelle dont les insectes formaient la partie la plus brillante. Encouragé par le succès d'un premier ouvrage sur les *papillons d'Europe,* qui avait été publié à ses frais (*voy.* Engramelle), il voulut mettre au jour une Histoire générale des insectes, et chercha un naturaliste qui consentît à l'écrire sous ses yeux et d'après son plan. Olivier se présenta et fut agréé. Non-seulement Gigot d'Orcy mit à sa disposition son cabinet et les livres dont il pourrait avoir besoin, mais il le lit voyager en Angleterre et en Hollande, pour y décrire et faire peindre les insectes qu'on n'avait point à Paris. Olivier fut presque en même temps sollicité de concourir à ce vaste mais incohérent édifice élevé aux sciences et aux lettres, l'*Encyclopédie méthodique.* Il se chargea de l'*Histoire naturelle des insectes,* déjà commencée par Mauduyt, qui, à la vérité, n'avait donné que quelques généralités et une sorte de revue rapide des livres sur l'entomologie publiés avant lui. Ce fut donc Olivier qui commença réellement et qui continua cet ouvrage sur un plan plus vaste, quoique moins régulier que celui qu'il

(1) C'est principalement aux intrigues du gouvernement Indo-britannique qu'il faut attribuer la retraite forcée et la disgrâce d'Olivier. Les Anglais, toujours jaloux des succès de la France, toujours prêts à l'entraver, à lui nuire dans ses projets de conquêtes et de colonisation, et craignant les résultats de son influence en Cochinchine, firent entendre au roi et à ses courtisans que la France républicaine, ayant fait périr son roi, voulait détruire toutes les monarchies et républicaniser tout l'univers; ils leur représentèrent d'Olivier et ses compatriotes comme les agents de leur république dans la Cochinchine. C'est en 1795 ou 1796 que d'Olivier quitta ce pays et parcourut les mers de la Chine et de l'Inde. On l'a vu à l'île de France, à Pondichéry, à Seringapatnam avant la chute et la mort de Tippou (*voy.* ce nom). A—T.

Digitized by Google

avait adopté avec l'aide de Gigot d'Orcy. En effet, il n'avait donné dans ce dernier que la description des insectes qu'il avait pu voir par lui-même et fait figurer sous ses yeux. Dans son Dictionnaire, il ajoutait aux descriptions qui lui étaient propres celles des autres auteurs qu'il n'avait pu rapporter aux espèces qui lui étaient connues. La révolution priva Olivier de sa place à l'intendance de Paris, et le força de suspendre les deux grands ouvrages qu'il avait entrepris sur l'histoire naturelle des insectes, et qui avaient avancé rapidement sous ses mains laborieuses. Le ministre Rolland ayant eu l'idée d'envoyer une ambassade au roi de Perse à l'effet de lier des relations avantageuses au commerce de France, il voulut confier cette mission diplomatique à des savants capables de donner des notions exactes sur la Perse et l'empire ottoman. Olivier et Bruguière furent choisis pour l'exécution de cette entreprise. Mais bientôt le ministre qui l'avait conçue périt victime de la révolution; et nos deux savants furent obligés de voyager dénués de la protection du gouvernement qui les avait envoyés, et, sans les ressources nécessaires qui leur avaient été promises, de satisfaire aux engagements qu'ils avaient pris, en s'exposant à mille traverses et mille dangers. De Constantinople, où ils s'étaient rendus, ils parcoururent quelques-unes des îles de l'Archipel, foulèrent les *champs où fut Troie*, se dirigèrent ensuite vers l'Égypte, et abordèrent à Alexandrie le 3 octobre 1794; puis de l'Égypte, après avoir visité les îles de Candie et de Santorin, nos voyageurs résolurent de se rendre au lieu de leur destination. Ils débarquèrent à Beyrouth, traversèrent la Syrie, une partie de l'Arabie et de la Mésopotamie, séjournèrent à Bagdad, et arrivèrent enfin à Téhéran, d'où, après avoir obtenu du ministre de Perse des réponses favorables sur tous les objets de leur mission, et visité diverses contrées de ce royaume, ils se décidèrent à se rapprocher de leur patrie. Ils quittèrent Ispahan avec une caravane qui se rendait à Kermanchah : ils échappèrent heureusement aux grands dangers auxquels ils se virent exposés dans les pays occupés par les Arabes nomades et par les Curdes vagabonds, et ils arrivèrent à Bagdad et ensuite à Alep. De là ils s'embarquèrent à Latakié, visitèrent l'île de Chypre et abordèrent en Caramanie, d'où ils se rendirent par terre à Scutari, puis à Constantinople. Après s'être reposés dans la capitale de l'empire ottoman, ils frétèrent un bâtiment pour revenir en France; ils virent Athènes, Corinthe, Salamine, Céphalonie, Corfou, et débarquèrent à Ancône le 24 septembre 1798. Là, le malheureux Bruguière succomba aux fatigues de ce long et pénible voyage (voy. BRUGUIÈRE); et Olivier partit seul pour Paris, où il arriva en décembre 1798, plus de six ans après son départ, rapportant avec lui de nombreuses collections sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Treize mois après son retour il fut nommé (26 janvier 1800) membre de l'Institut; et il s'occupa de la rédaction de son voyage, et de la continuation des deux grands ouvrages sur l'histoire naturelle des insectes, que ce voyage l'avait forcé d'interrompre. Lorsque cette relation parut, elle fut lue avec empressement et traduite dans plusieurs langues. Olivier termina promptement l'histoire générale des coléoptères. Il n'avait plus qu'à s'occuper de la continuation du Dictionnaire des insectes de l'*Encyclopédie*, lorsque sa nomination à la place de professeur de zoologie à l'école vétérinaire d'Alfort vint donner un nouvel aliment à son activité scientifique. Sa fortune, quoique modeste, lui assurait une honorable indépendance; il jouissait de la considération acquise par une vie toute consacrée aux sciences et honorée par d'utiles travaux. La nature l'avait doué d'une constitution forte, et sa santé paraissait inaltérable; rien ne semblait manquer à son bonheur, lorsque tout à coup il fut attaqué d'une maladie de langueur. Il lutta longtemps avec courage contre le mal; et outre les travaux dont nous avons fait mention, malgré le déclin de ses forces il fit des rapports et rédigea des Mémoires pour l'Institut et pour la société d'agriculture, et entreprit une suite d'observations sur les insectes nuisibles aux plantes céréales, en ajoutant de nouvelles preuves au traité qu'il avait publié sur l'utilité de l'étude de l'entomologie pour l'agriculture et les arts. Enfin les progrès de la maladie dont Olivier était atteint le forcèrent de suspendre tous ses travaux. On l'envoya respirer l'air natal; il en fut peu soulagé. S'étant arrêté à Lyon à son retour, il fut trouvé mort dans son lit le 1er octobre 1814; un anévrysme considérable de l'aorte, que toute l'expérience des médecins n'avait pu soupçonner, avait occasionné cette mort subite et prématurée. Olivier avait alors 58 ans : il était grand, bien proportionné; ses traits étaient peu prononcés, mais sa physionomie était vive et expressive. Quoique dans les discussions littéraires il portât un peu d'âpreté, il était, dans le commerce habituel de la vie, aimable, simple et sans prétention. Ses ouvrages sont : 1° plusieurs Mémoires sur l'entomologie, l'agriculture et la botanique, épars dans les Mémoires de l'Institut, dans ceux de la société d'agriculture, dans le *Journal d'Histoire naturelle*, dans la *Feuille du cultivateur* et dans les Actes de la société d'histoire naturelle de Paris; 2° l'*Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 vol. in-4°, accompagnés de 363 planches. 3° *Dictionnaire de l'histoire naturelle des insectes de l'Encyclopédie méthodique*, 1789-1825, 9 vol. 1/2 in-4°, plus 2 volumes renfermant 398 planches; le premier volume est de Mauduyt; une partie de la seconde moitié du huitième a été faite par M. Latreille; et toute la première partie du 9e volume

Digitized by Google

est de MM. Latreille et Godard. 4° *Voyage dans l'empire ottoman, l'Egypte et la Perse*, 1802-1807, 3 vol. in-4° ou 6 vol. in-8°, avec atlas. Il existe une traduction anglaise de la première partie de ce voyage, 1802, 2 vol. in-4°, dont un de planches. 5° Plusieurs articles d'insectes dans le *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts*, de Deterville, particulièrement ceux de la classe des coléoptères. Les Mémoires manuscrits qu'Olivier avait remis à Berthier de Sauvigny, sur la statistique de la généralité de Paris, ont été perdus dans le pillage de la maison de ce magistrat, et il n'en a rien paru. L'ouvrage sur les coléoptères est encore l'un des plus complets qui existent sur cette nombreuse classe d'insectes. Le Dictionnaire de l'histoire naturelle des insectes de l'*Encyclopédie*, quoique plus inégal que l'ouvrage précédent, et participant davantage de la nature d'une compilation, est aussi, malgré le vice du plan inhérent à l'ordre alphabétique, le seul écrit en notre langue où l'on ait entrepris de faire entrer l'histoire naturelle de tous les insectes connus; et il est à regretter, sous ce rapport, qu'il ne soit pas terminé. Ces deux grands répertoires seront toujours consultés avec fruit, et assurent à Olivier une réputation durable, mais non aussi éclatante que sembleraient le promettre des ouvrages d'une telle dimension. C'est que, disciple laborieux des Linné, des Fabricius, de Degeer, il n'a pas tiré de ses observations et de ses descriptions des moyens de donner à la science une nouvelle impulsion; qu'il n'a pas toujours su discerner ni suivre celle que les entomologistes de son temps lui imprimaient; qu'enfin il a même été surpassé de son vivant dans l'art de décrire avec méthode et clarté, et de figurer avec exactitude les espèces qu'il veut faire connaître; en un mot ses écrits, toujours utiles pour seconder les travaux du naturaliste, seront considérés comme peu propres à développer son génie. Le *Voyage* de l'auteur dans l'empire ottoman, c'est-à-dire dans les contrées les plus intéressantes du globe, renferme peu de renseignements neufs sous le rapport géographique. Il ne présente rien de relatif aux sciences archéologiques ou aux beaux-arts, genres d'études pour lesquels l'auteur n'avait aucun goût; sa narration est peu animée; les notions qu'il offre sur le gouvernement, le commerce, les mœurs des peuples, et même sur l'histoire naturelle, sont souvent superficielles; ses aperçus ne se distinguent ni par leur nouveauté, ni par leur étendue, ni par leur profondeur; mais il a, comme voyageur, les qualités qui le recommandent comme savant : un sens droit, exempt de préjugés, de la méthode, un style clair, l'amour du vrai, et le talent d'accumuler des détails exacts et des résultats utiles. Ce Voyage était, surtout à l'époque où il parut, très-important pour ce qui concerne la Perse, parce qu'il donnait des renseignements sur les révolutions qu'avait subies cette contrée depuis la mort de Nadir-Schah, si célèbre sous le nom de Thamas Koulikan; et cette partie de l'histoire d'un pays jadis si florissant et si riche en glorieux souvenirs était entièrement ignorée. Ce morceau est très-attachant; il est mieux écrit que le reste de l'ouvrage, quoique, selon Cuvier, l'auteur ait été gêné par la censure. L'Eloge d'Olivier, lu à l'Institut le 8 janvier 1816, se trouve dans le tome 1er (p. 235) du recueil des *Eloges historiques*, publiés par Cuvier. A.-F. Silvestre a aussi lu à la société d'agriculture, le 9 avril 1815, une Notice biographique sur le même savant; elle a été imprimée à part, in-8° de 23 pages. W—R.

OLIVIER. *Voyez* MARCHE et MALMESBURY.

OLIVIER (JEANNE-ADÉLAÏDE-GÉRARDINE), comédienne, naquit à Londres, de parents français, le 7 janvier 1761. Sa famille la destina de bonne heure au théâtre. Quelques succès dans différentes villes de France, notamment à Versailles, lui valurent un ordre de début à la Comédie française. Elle y parut pour la première fois le 27 septembre 1780. L'aimable naïveté de son jeu dans les rôles d'Agnès, jointe aux grâces naturelles de sa personne, fit une vive impression; et quoique, d'après les règlements, il dût y avoir deux ans d'intervalle entre les débuts et la réception, elle fut admise dès le mois d'avril 1782. Suivant ces mêmes règlements, toutes les actrices qui étaient chargées de l'emploi des « jeunes « amoureuses » devaient l'être également dans la tragédie de celui des « jeunes princesses ». Mademoiselle Olivier remplit quelque temps cette condition; mais elle n'avait réellement de dispositions que pour le drame et la comédie, et elle ne tarda pas à s'affranchir d'une obligation trop pénible. Les auteurs s'empressèrent à l'envi de lui offrir des rôles, et, pour parler le langage des comédiens, elle *créa* avec beaucoup de bonheur celui de Rosalie dans le *Séducteur*, le rôle du même nom dans l'*Ecole des pères*, et surtout le petit page dans le *Mariage de Figaro*. Laharpe ne fait aucune difficulté d'attribuer presque tout le succès du premier de ces ouvrages à l'organe touchant et à la sensibilité exquise de mademoiselle Olivier. Personne, depuis elle, n'a joué le rôle d'Alcmène, dans l'*Amphitryon* de Molière, avec autant de décence et de talent, et mademoiselle Contat, qui, après elle, prit ce rôle, fut loin de l'égaler sous le premier rapport. Tout enfin présageait à cette actrice une réputation égale à celle de mesdemoiselles Gaussin et Doligny, lorsqu'une maladie de poitrine l'enleva au théâtre à la fleur de son âge, le 21 septembre 1787. Le public lui portait un tel intérêt que, pendant sa dernière maladie, la toile ne se levait pas sans que le parterre demandât le bulletin de sa santé, et les *Petites affiches*, qui contenaient alors un feuilleton littéraire rédigé par l'abbé Aubert (*voy.* ce nom), lui appliquèrent dans une

Digitized by Google

courte notice nécrologique ces deux vers de Malherbe :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Quelques discussions eurent lieu à l'occasion de ses obsèques. Elle ne s'était, dit-on, préparée à la mort par aucun acte de religion, et le curé de St-Sulpice refusa d'abord de l'enterrer. Vaincu par de pressantes sollicitations, il consentit enfin à ce qu'elle eût un convoi; mais il exigea que ce fût seulement celui des pauvres et qu'il ne fût pas accompagné de plus de quatre prêtres. La somme qu'on avait réservée pour une cérémonie moins simple fut distribuée aux indigents. Mademoiselle Olivier était blonde et avait les yeux noirs; sa taille était svelte, sa physionomie offrait un doux mélange de noblesse et de décence. On y remarquait quelques teintes de cette touchante mélancolie dont les Anglais embellissent leurs héroïnes de roman, et cependant elle jouait avec autant de charme que de gaieté le rôle de la reine dans la pièce carnavalesque de Legrand, le *Roi de Cocagne* (1). F. P—T.

OLIVIERI ou OLIVERO (Dominique), peintre, naquit à Turin en 1679. A l'époque où il commençait à peindre, la collection du duc de Savoie s'était enrichie de plus de quatre cents tableaux flamands, il profita de cette occasion de perfectionner son talent; c'est surtout à la manière de Laar, dit le Bamboche, et de ses imitateurs, qu'il donna la préférence; et ses tableaux ne tardèrent pas à être recherchés dans toute l'Italie. Comme il était doué du caractère le plus facétieux, ce genre devait surtout lui plaire. S'il eût possédé ce brillant qui fait un des mérites des productions de l'école flamande, il n'aurait rien à envier à ses plus célèbres artistes. Ses sujets sont pleins d'enjouement, d'un coloris vigoureux et d'une touche franche. On conserve à Turin deux tableaux de lui d'une assez grande dimension, dont les figures nombreuses ont un palme environ de hauteur. L'un représente un marché : on y voit des charlatans, des arracheurs de dents, des paysans qui se disputent, ainsi que diverses scènes du bas peuple. Ce tableau, rempli d'imagination, est un véritable petit poëme dans le goût du Berni. Olivieri ne montra pas moins d'habileté dans les sujets sacrés, comme le prouvent deux petits tableaux conservés précieusement dans la sacristie de l'église du *Corpus Domini*. Ils représentent les miracles du St-Sacrement, et sont remarquables par une multitude de petites figures touchées avec esprit, et où l'exiguïté des dimensions n'ôte rien à la perfection des détails et à la vérité de l'imitation. Ce peintre eut pour élève Granieri, qui s'est fait une réputation méritée dans le genre de son maître. Olivieri mourut à Turin en 1755. P—s.

OLIVIERI DEGLI ABBATI (Annibal-Camille), antiquaire, né en 1708 à Pesaro, d'une noble et ancienne famille, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la numismatique et des inscriptions, et vint à Rome pour acquérir de nouvelles connaissances par l'examen des monuments et dans le commerce des érudits. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il eût pu facilement être élevé aux premières dignités; mais il retourna dans sa ville natale afin de se livrer sans réserve à son ardeur pour les recherches historiques. Elu secrétaire de l'académie de Pesaro, il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et d'assiduité. Le pape Clément XIII le décora du titre de son camérier. Il comptait au nombre de ses amis le cardinal Gaëtt. Fantuzzi, Apostolo Zeno, Tiraboschi, etc. Olivieri mourut dans sa patrie le 19 septembre 1789, laissant à sa ville natale son musée d'antiques et de médailles et sa riche bibliothèque, avec un revenu annuel pour l'entretenir. Il était membre de l'académie étrusque de Cortone et de plusieurs autres sociétés littéraires. On a de lui environ soixante ouvrages pleins d'érudition. Les principaux sont : 1° *Spiegazione di alcuni monumenti degli antichi Pelasgi, con alcune osservazioni*, Pesaro, 1735, in-4°, et dans le 3° volume des Mémoires de l'académie de Cortone. C'est la traduction de deux lettres de Louis Bourguet à Maffei, sur l'alphabet étrusque, et peux prétendues inscriptions pélasgiques. 2° *Dissertazione sopra alcune medaglie Sannitiche*, dans les tomes 2 et 4 du recueil de la même académie, et dans le tome 7 de la *Raccolta* de Calogerà; 3° *Marmora Pisaurensia notis illustrata*, Pesaro, 1737, in-fol. Ce recueil d'inscriptions est fort estimé. On en trouvera une bonne analyse dans les *Acta eruditor. Lipsens.*, année 1741. 4° *Dissertazione della fondazione di Pesaro*, ibid., 1737, in-4°. Il y a joint une lettre à l'abbé Barthélemy sur les médailles grecques de Pesaro et sur les plus anciennes médailles de Rome et des principales villes de l'Italie. 5° *Commentariorum Cyriaci Anconitani nova fragmenta notis illustrata*, ibid., 1763, in-fol. (voy. Cyriaque); 6° *Esame del bronzo Cuspiniano publicato dallo Spon*, ibid., 1771, in-4°; 7° *Spiegazione di una delle due antiche basi di marmo, scoperte nel* 1770, *dal cavaliere Domenico Bonamici*, ibid., 1771, in-4°; 8° *Della zecca di Pesaro e delle monete pesaresi dei secoli bassi*. Cette dissertation a été publiée avec une préface par Zanetti, dans le tome 1er de la *Nuova raccolta delle monete* (voy. Zanetti). 9° *Lettera in difesa dell' iscrizione esistente nella sala di Matelica*, etc., ibid., 1773, in-4°. Cette lettre a été refondue et augmentée dans une seconde édition, et insérée dans la *Nuova Rac-*

(1) Quelques jeunes étourdis, piqués de ce que mademoiselle Olivier n'avait pas complaisamment répondu à leurs déclarations, s'en étaient vengés en lui faisant la réputation d'une femme sans intelligence. C'était à tort, comme on va le voir. Un soir, au foyer du Théâtre-Français, il lui était échappé de piquantes saillies. Le chevalier de Cubières, qui était présent, s'écria d'un air étonné : « Comment, la belle, on vous dénigre si bête! — Eh! « pourquoi pas, monsieur! on m'avait bien dit que vous étiez un « homme d'esprit! »

Digitized by Google

colta, 1776, 10° *Memorie del porto di Pesaro*, ibid., 1774, in-4°. On y trouve beaucoup d'érudition. 11° *Memorie di Gradara, terra nel contado di Pesaro*, ibid., 1775, in-4°; 12° *Di S. Terenzio martire protettore della città di Pesaro*, ibid., 1776, in-4°; 13° *Memorie di Norilara nel contado di Pesaro*, ibid., 1777, in-4°; 14° *Memorie della chiesa di S. Maria di monte Granaro fuor delle mura della città di Pesaro*, ibid., 1777, in-4°; 15° *Dell' antico battistero delle SS. chiese Pesarese*, ibid.; 1777, in-4°; 16° *Memorie della badia di S. Tommaso in Foglia*, ibid., 1778, in-4°; 17° *Memorie dell' uditor Giam-Batt. Passeri*, ibid., 1780, in-4° (*voy.* Passeri); 18° des Dissertations sur différents objets d'antiquité dans la *Raccolta* de Calogerà, t. 21, 32, 35, 36 (*voy.* Diplovatazio et Battista Malatesta). Outre l'oraison funèbre d'Olivieri, prononcée par le savant prélat Calisto Marini, on en connaît une par le professeur Fortunato Marignoni, imprimée à Pesaro en 1789. W—s.

OLIVIERI (Augustin), évêque d'Aréthuse, dans le royaume de Naples, naquit à Gênes en 1758, d'une famille considérée. Il entra fort jeune dans la congrégation des Pères de la Mère-de-Dieu, fit ses vœux et alla achever ses études théologiques à Naples, où il devint lecteur et professeur de philosophie dans le couvent de son ordre. Ses talents pour l'enseignement le firent distinguer par le roi de Naples Ferdinand Ier, qui lui confia une partie de l'éducation du prince royal, depuis François Ier. Lorsque les armes de Napoléon obligèrent la maison de Bourbon à se réfugier en Sicile, Olivieri fut du petit nombre de serviteurs qui lui restèrent fidèles. Il en fut largement récompensé après la restauration; son royal élève, devenu roi, le nomma évêque d'Aréthuse et chevalier de ses ordres. Plus tard, il reçut de flatteuses distinctions des rois de Sardaigne et d'Espagne, et en 1830, François Ier lui accorda le grand cordon de l'ordre de St-Janvier. Mgr Olivieri mourut le 10 juin 1834. Il n'avait publié qu'un seul ouvrage sous le titre de : *la Filosofia morale, ossia li doveri dell' uomo*, 2 vol. in-12. Il en a été fait plusieurs éditions : la meilleure est celle de Gênes, en 1828. G—g—y.

OLIVIERO (Antoine-François), poëte italien, était né vers 1520 à Vicence. Il cultiva la littérature avec quelque succès, fut membre des académies *de' Costanti* et *de' Secreti*, remplit diverses fonctions honorables et mourut en 1580. Les ouvrages qu'il avait, dit-on, composés sur des matières de jurisprudence sont restés inédits; mais on a de lui : l'*Alamanna*, Venise, Valgrisi, 1567, in-4°. Ce poëme, dont le sujet est la défaite des protestants par Charles-Quint, est dédié au roi d'Espagne Philippe II; il est divisé en 24 livres : les douze premiers sont ornés d'une jolie estampe en bois; mais les autres en sont privés, parce que la gravure des planches ne put pas marcher aussi vite que l'impression. Dans un avis au lecteur, Valgrisi promet de réparer cette omission; mais il n'a pas tenu sa parole. Au commencement du volume, on voit le portrait de l'auteur à l'âge de quarante-quatre ans. L'*Alamanna* est suivie de deux autres petits poëmes, également *in versi sciolti*, l'un intitulé *Carlo V in Olma* (Charles-Quint à Ulm), et l'autre : *l'Origine di amore*. Celui-ci avait été récité par J.-B. Maganza dans une séance solennelle de l'académie *de' Certanti* et couvert d'applaudissements. Enfin le volume est terminé par une *canzone* assez agréable sur la guerre d'Italie en 1557. Les poésies d'Oliviero, recherchées en France, ont eu peu de succès en Italie. C'est à cette cause que quelques bibliographes attribuent la belle conservation des exemplaires; mais elle peut venir aussi de la qualité du papier, très-supérieur à celui dont on se sert maintenant, même pour les éditions dites de luxe (*voy.* la *Libreria di Volpi*, p. 144). Dans son édition de la *Bibliothèque de Conrad Gesner*, J.-J. Fries attribue à Oliviero un poëme italien dont il traduit le titre en latin par le mot *Mammona* (l'Avarice), Venise, 1567. C'est sans doute une faute d'impression pour *Alamanna;* mais il n'était peut-être pas inutile de la signaler. On trouve une notice sur Oliviero dans la *Bibl. di Vicenza* du P. Ange-Gabriel di Santa-Maria, t. 4, p. 77-81. W—s.

OLLIER. *Voyez* OLIER et NOINTEL.

OLLIÈRES (François-Dieudonné-Marie d'), jésuite, missionnaire en Chine, naquit à Longuyon, dans le duché de Bar (aujourd'hui département de la Moselle), d'une famille honorable, mais peu riche, le 30 novembre 1722. Après avoir fait de bonnes études au collége de Luxembourg, il entra dans la compagnie de Jésus, et fut envoyé successivement dans plusieurs colléges pour y professer les humanités. Mais un *attrait intérieur* semblait l'appeler à une plus haute et plus difficile vocation. Au commencement de 1758, il fut question d'envoyer en Chine une mission apostolique. Le P. d'Ollières se présenta un des premiers pour en faire partie, quoiqu'il fût alors dans un état de santé déplorable. Il s'embarqua le 7 mars 1758, à Lorient, sur le *D'Argenson*, le second de 8 autres vaisseaux tous armés en guerre. Ses compagnons de voyage furent le P. Cibot, de Limoges (1), missionnaire comme lui, et un jeune Chinois, prosélyte manqué. Les éditeurs des *Lettres édifiantes* ont recueilli la relation intéressante que le P. d'Ollières a donnée de son voyage dans une lettre qu'il écrivit à son frère, curé de Lexy, près de Longwy, et l'ont insérée en grande partie dans le tome 14 (2) de la collection publiée

(1) Le P. Cibot (*voy.* ce nom) a eu la plus grande part à la rédaction des mémoires que les missionnaires de Pékin ont fait parvenir en France, et qui ont été imprimés par les ordres de Bertin, ministre d'État; mais, par un sentiment bien rare de modestie, Cibot n'a pas voulu qu'ils parussent sous son nom.

(2) *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères* (*Mémoires de la Chine*), Lyon, 1819, t. 14, p. 545-563.

Digitized by Google

en 1819 à Lyon. On y trouve aussi (t. 13, p. 306-311) une lettre du P. d'Ollières, datée de Pékin, le 6 octobre 1769, où il rend compte des difficultés qu'il eut à surmonter pour apprendre à parler la langue chinoise et se faire entendre des catéchumènes qui se montraient disposés à embrasser la religion catholique. Comme les jours étaient remplis par l'accomplissement des devoirs de son ministère, il fallait qu'il consacrât les nuits à l'étude. C'est ainsi qu'il apprit également la langue tartare. Quoiqu'un ordre de l'empereur défendît aux missionnaires de s'éloigner de Pékin sans sa permission, le P. d'Ollières enfreignit plusieurs fois cette défense en faisant dans les campagnes des excusions de quarante à cinquante lieues, pour entretenir les bonnes dispositions de ses chers *néophytes;* c'est ainsi qu'il les appelait. Plus d'une fois, il courut des dangers que sa prudence avait peut-être prévus, mais que son courage lui commandait de braver. Malheureusement ses forces physiques ne répondaient pas à son zèle. D'un autre côté, il avait à essuyer des contradictions et des tracasseries de la part de quelques-uns de ses coopérateurs. Consumé par son zèle et par l'excès du travail, il finit par succomber le 24 décembre 1780, après avoir été frappé d'apoplexie. On peut consulter pour plus de détails, sur ses travaux apostoliques, une lettre de M. Bourgeois, missionnaire à Pékin, insérée dans le tome 14 des *Lettres édifiantes* de l'édition de Lyon. Le P. d'Ollières avait composé un catéchisme chinois, que le même M. Bourgeois fit imprimer à plus de cinquante mille exemplaires. Il est permis de douter qu'il en soit parvenu un seul en France. Au surplus, le P. d'Ollières, quoique animé d'un zèle ardent, n'avait pas de confiance dans le succès de l'apostolat en Chine. On cherche en vain le nom du P. d'Ollières dans la *Biographie de la Moselle,* par M. Bégin, Metz, 1829, 1832, 4 vol. in-8°. L—M—X.

OLLIVIER (Blaise-Joseph), né vers 1701, à Toulon, on le suppose, appartenait à une famille qui, pendant cinq générations successives, a fourni à la marine une série de constructeurs distingués. Son père, son aïeul et son bisaïeul introduisirent d'heureuses améliorations dans la construction des vaisseaux. C'est même à ce dernier qu'on doit le premier emploi des baux armés, c'est-à-dire des poutres principales placées en travers des bâtiments pour en lier les deux bords et pour supporter les bordages des ponts. Les baux se faisaient d'une seule pièce jusqu'en 1686, que le bisaïeul d'Ollivier leur en substitua d'autres formés de trois pièces. — Un autre Ollivier, qui vivait encore à Toulon en 1717, et qui semble le père de Blaise-Joseph, marqua son passage dans le service des constructions navales par des travaux dont il est facile d'apprécier l'importance en consultant le traité qu'il a laissé sous le titre de *Recueil, ou Miroir de construction*, contenant tout ce qui est nécessaire pour la perfection d'un constructeur, par Joseph Ollivier, sous-maître constructeur des vaisseaux du roi au port de Toulon, manuscrit de 340 pages in-folio, accompagné d'un très-grand nombre de planches. Ce manuscrit renferme un document fort curieux, la liste des vaisseaux construits à Toulon avant 1676, avec les noms de leurs constructeurs. Bien qu'il se compose particulièrement d'états de proportions des navires de tout rang, depuis le plus gros vaisseau jusqu'aux simples chaloupes ou canots, il ne laisse pas de contenir beaucoup d'autres détails pratiques, même de principes théoriques en usage dans le temps, et des dessins représentant les machines alors employées dans les ports, telles que grues, machines à curer, à mâter, etc. Mais, quel que fût le mérite de ces laborieux constructeurs, il devait être éclipsé par celui de Blaise-Joseph. Il dut entrer fort jeune au service de la marine, puisque dans l'année même où il faisait des expériences sur les baux armés, il recevait du comte de Toulouse des félicitations sur l'heureux lancement du vaisseau *le St-Louis*, opéré par ses soins au port de Toulon. On doit même croire que d'autres succès antérieurs avaient appelé sur lui l'attention du gouvernement; car, la même année, il fut chargé d'aller visiter la forêt de Lagrée, en Languedoc, appartenant à l'archevêque de Narbonne, et contenant des bois propres à faire de très-beaux mâts, bois dont l'archevêque avait proposé l'achat au conseil de marine. Du port de Toulon, Ollivier passa à celui de Rochefort, et il y resta jusqu'à ce que les besoins du service ayant nécessité à Brest la présence d'un ingénieur d'un talent éprouvé, Maurepas l'attacha à ce port à peine sorti de l'enfance. Ce ne fut néanmoins que postérieurement au voyage qu'il fit en 1727 sur le vaisseau *l'Achille*, en qualité de sous-constructeur, voyage pendant lequel il semble s'être livré sur la théorie de la construction à des travaux dont nous retrouvons des traces dans un manuscrit de 43 pages in-4°. On croit même que ce ne fut qu'après un autre voyage qu'il fit en Lorraine, afin de déterminer les coupes de bois pour la marine. Sa réputation avait grandi; aussi, en 1737, Maurepas jeta-t-il les yeux sur lui pour une mission qui exigeait à la fois prudence, discrétion et habileté. Il s'agissait de surprendre dans les chantiers de l'Angleterre et de la Hollande le secret de leurs méthodes de construction. Ollivier partit de Brest le 9 mars 1737, et arriva à Londres le 10 avril suivant, après avoir passé par Paris, où il prit de vive voix les instructions de Maurepas. Pendant le séjour de trois mois qu'il fit en Angleterre, il consacra toutes ses journées à la visite des arsenaux, et la plus grande partie des nuits à la rédaction de ses remarques, qu'il faisait parvenir au ministre par des voies concertées entre eux. Sa mission en

Digitized by Google

Hollande rencontra moins d'obstacles; les deux mois qu'il y séjourna (juillet et août) ne furent pas moins utilement employés. Toutes les observations qu'il avait faites dans ce voyage, il les a réunies sous le titre de : *Remarques sur la marine des Anglais et des Hollandais, faites sur les lieux en* 1737, par M. Ollivier, constructeur des vaisseaux du roi, manuscrit de 292 pages in-folio. Il en existe deux copies : l'une, autographe et qui a dû être accompagnée de planches nombreuses, a été donnée à la bibliothèque du port de Brest par les descendants d'Ollivier; l'autre, conservée par eux, se termine par une série de lettres confidentielles dans lesquelles l'auteur rend compte à Maurepas des résultats journaliers de sa mission. Cet ouvrage, qui, le premier, a posé les vrais principes de l'architecture navale, ne saurait être mieux comparé, à certains égards, qu'à celui que M. Ch. Dupin a publié, à la suite de sa mission en Angleterre, sous ce titre : *Force navale de la Grande-Bretagne*, deuxième partie des Voyages dans la Grande-Bretagne relativement aux services publics de la guerre, de la marine et des ponts et chaussées, de 1816 à 1820 (Paris, 1821, 2 vol. in-4°, et atlas in-fol.). Chaque article entrant dans la construction, le gréement ou l'artillerie d'un vaisseau, est examiné, décrit et discuté dans les *Remarques* d'Ollivier, et de sa comparaison avec les méthodes en usage dans les marines de nos rivaux jaillissent des observations curieuses et importantes. Après avoir tout examiné, article par article, il résume ses observations partielles et discute l'influence que leur adoption exercerait chez l'un ou l'autre peuple, et il fait remarquer que l'achèvement des vaisseaux anglais n'avait lieu alors que dans une moyenne de trois ans, ce qui, à mérite au moins égal d'ailleurs sous le rapport de la bonne exécution, nous donnait l'avantage de la célérité. Cet important et curieux manuscrit se termine par une bibliographie du petit nombre d'ouvrages que les Anglais possédaient à cette époque sur la construction. Il est à regretter que l'ouvrage d'Ollivier n'ait pas vu le jour. Rapproché de celui que M. Ch. Dupin a conçu et exécuté quatre-vingts ans plus tard dans le même but, il eût, par l'appréciation des théories qu'il renferme et dont l'application a justifié la solidité, offert les moyens d'étudier les progrès ou les variations de la science pendant l'intervalle qui les sépare. Dans la vue de reproduire ses théories sous une forme méthodique, Ollivier avait composé un *Traité de construction* particulièrement destiné à l'instruction de ses enfants. La première partie, la seule dont on ait retrouvé des fragments, avait été de sa part l'objet d'études constantes, qu'il avait résumées dans un mémoire succinct intitulé *Mémoire sur les bois propres à la construction des vaisseaux*, manuscrit de 16 pages in-4°. Il est à croire qu'Ollivier avait laissé beaucoup de travaux manuscrits. Nous citerons entre autres deux mémoires que nous avons lus : 1° *Projet sur la forme de Brest*, 8 pages in-4°; 2° *Mémoire où l'on propose de supprimer les aiguillettes de porque et les gouttières des vaisseaux, et de leur substituer des courbes de fer posées verticalement sur le pont, et une seconde courbe à la tête de chaque bau pour donner aux vaisseaux plus de liaison et rendre leurs radoubs moins fréquents et de moindre dépense*, 8 pages in-fol. Le *Royal-Louis* fut construit d'après ce système, ainsi que l'*Alcide*. Chapelle, ingénieur de la marine, ayant émis en 1752 l'avis que la liaison des courbes n'était pas suffisamment équivalente à celle des aiguillettes de porque, Rouillé, ministre de la marine, ordonna de réunir à Brest un conseil de construction où les deux systèmes seraient discutés. Ollivier cumula dans les dernières années de sa vie les fonctions d'ingénieur de constructions navales avec celles qu'exercent de nos jours les ingénieurs des ponts et chaussées, et c'est à ce dernier titre qu'on lui doit de nombreux et importants travaux au fort de Brest. L'opinion d'Ollivier en matière de construction navale faisait tellement autorité que les différents ministres de la marine sous lesquels il servit se firent un devoir de le consulter sur toutes les questions. Entre autres preuves, nous citerons une dépêche du 17 mars 1745, demandant son avis sur le plan d'un vaisseau de 60 canons, que Chapelle devait construire à Toulon. Sa réputation, si bien justifiée de son vivant, s'accrut avec le temps, au point que, trente ans après sa mort, on ne trouva rien d'exagéré à l'éloge que du Maitz de Goimpy fit de lui en ces termes, dans son *Traité de la construction des vaisseaux* : « Enfin, sous le « règne de Louis XV, le célèbre Ollivier parut. « C'est à ce dernier constructeur que l'on doit le « changement adopté en Angleterre. Il a perfec- « tionné tous les genres de construction, et l'on « peut dire à son honneur que l'on trouve des « vues saines jusque dans ses erreurs, surtout si « l'on ne considère que les fonds. » Lalande (t. 4, p. 383 de l'*Histoire des mathématiques* de Montucla) confirme ce jugement dans un passage où il exprime en même temps le regret qu'on n'eût pas publié le plan du *Lys*, vaisseau de 74 canons, construit par Blaise Pangalo au commencement du 18e siècle et qu'Ollivier avait levé avec soin. Ce vaisseau, qui réunissait toutes les qualités désirables, était l'objet de la préférence marquée de Duguay-Trouin, qui le monta dans un grand nombre d'actions glorieuses. Une mort prématurée enleva Ollivier à ses fonctions le 20 octobre 1746. Il était âgé de 45 ans seulement. La direction des constructions navales du port de Brest a rendu hommage à sa mémoire en plaçant son buste dans la salle du musée maritime, à côté de ceux des Groignard, des Sané, etc.

— Ollivier (Joseph-Louis), son fils, mort comme lui ingénieur en chef, constructeur de la marine, à l'âge de 47 ans, le 27 janvier 1777, ne fut pas

Digitized by Google

à beaucoup près un homme aussi remarquable que son père. Les nombreuses constructions dont il fut chargé au port de Brest attestent néanmoins qu'il marcha honorablement sur ses traces. P. L—T.

OLLIVIER (Remi), né à Paris le 26 février 1727, mourut à Dijon, le 25 décembre 1814. Il fut secrétaire général du ministère de la guerre, sous le maréchal de Muy, le comte de Saint-Germain et le prince de Montbarrey, puis commissaire des guerres, etc. On lui doit l'*Esprit de l'Encyclopédie*, publié, sous le voile de l'anonyme, à Paris, de 1798 à 1800, 12 vol. in-8°. Son fils, ex-commissaire ordonnateur à Dijon, possédait un Nouveau Dictionnaire de la Fable, extrait de l'Encyclopédie, que Remi Ollivier avait destiné à l'impression. D—B—S.

OLLIVIER (François-Antoine-Joseph), conseiller à la cour de cassation, naquit à Loriol en Dauphiné, le 21 juin 1762; et, après avoir fait de brillantes études, alla se fixer à Grenoble, sous le patronage de Barthélemy d'Orbanne, avocat consultant d'un grand mérite. Initié de bonne heure à la théorie et à la pratique du droit, il fut remarqué, dès son début, au barreau du parlement de Grenoble. Lorsque la révolution commença, il en adopta modérément les principes, et assista à la fameuse assemblée de Vizille; mais, plus tard, soupçonné d'avoir favorisé l'émigration de ses beaux-frères, il se retira auprès de son père, et vécut dans la retraite pendant les orages de la terreur. En l'an 4 (1795), il fut appelé au directoire du département de la Drôme, où il remplit les fonctions de procureur général-syndic, à l'expiration desquelles il reprit ses travaux accoutumés et se plaça bientôt au premier rang parmi les avocats du barreau de Valence. En passant par cette ville, lors de son retour d'Égypte, Bonaparte l'avait accueilli avec bienveillance; en 1802, il le nomma juge au tribunal criminel de la Drôme, et, en 1811, avocat général près la cour impériale de Grenoble. Depuis 1804, Ollivier siégeait au corps législatif, dont il fut un des secrétaires en 1810. Réélu à la chambre des députés en 1814, il se fit entendre, dans le cours de la session de cette année, comme rapporteur des projets de loi sur la *naturalisation des habitants des départements séparés de la France*, et sur les *boissons*. Il donna aussi son opinion sur le projet de loi concernant la *restitution aux émigrés de leurs biens non vendus*, et sur celui de la *réduction du nombre des juges à la cour de cassation*. Envoyé de nouveau, en 1820, à la chambre par le département de la Drôme, il y parla sur divers projets de loi, notamment sur la *circonscription des colléges électoraux* et sur la *modification de l'article 351 du Code d'instruction criminelle*. On assure qu'en 1822 il fut question de le nommer garde des sceaux; mais ses habitudes simples le rendaient peu propre à la gestion d'un ministère; et les fonctions de censeur qu'il exerça pendant quelques semaines en 1827 ne lui convenaient guère mieux. Sa véritable place était à la cour de cassation, où il avait été nommé conseiller dans la section criminelle, en février 1815. Entre autres affaires dont il fut le rapporteur, nous citerons le procès de Lavalette (déc. 1815), et celui du *Nain tricolore* (juillet 1816). Après plus de trente et un ans de service dans la magistrature, Ollivier demanda sa retraite en 1833, et se retira au village d'Allex (Drôme), où il possédait une maison de campagne. C'est là qu'il mourut avec de grands sentiments de piété, le 10 septembre 1839. Nommé membre de la Légion d'honneur sous l'empire, il avait été promu au grade de commandeur en 1827. Ses talents et la considération dont il jouissait lui auraient procuré une fortune considérable, si son désintéressement n'y eût toujours mis obstacle : il refusa même deux fois, par une excessive modestie, la présidence de la section criminelle de la cour de cassation. Outre ses *rapports* et ses *opinions* à la chambre, qui ont été imprimés, il a fourni de nombreuses observations à différents recueils judiciaires, mais sans y attacher son nom. Il a cependant signé les articles *Tribunaux maritimes* et *Tribunaux militaires*, insérés dans le tome 5 du *Répertoire de jurisprudence* de Favard de Langlade. La famille d'Ollivier a publié sur lui une notice nécrologique. P—RT.

OLMO (Joseph-Vincent del), littérateur et archéologue espagnol, naquit en 1611, à Valence, capitale du royaume de ce nom. Dans sa jeunesse, il cultiva les sciences et s'acquit la réputation d'un très-bon mathématicien; il remplaça son père dans la charge de secrétaire du tribunal de l'inquisition, remplit plusieurs autres emplois, sans rien relâcher de son ardeur pour l'étude, et mourut le 11 août 1696, dans un âge très-avancé. On a de lui : 1° *Lithologia, o explicacion de las piedras y otras antiguedades halladas en las zanjas que se abrieron para los fundamentos de la capilla de Nuestra Señora de los Desemparados*, Valence, 1653, in-4°, volume rare et plein de recherches curieuses; 2° *Nueva descripcion del orbe de la tierra*, ibid., 1681, in-fol. Il a laissé manuscrit un *Recueil* de sentences et de maximes tirées de divers auteurs. Voy. les *Escritor. de Valencia*, par le P. Ximenès, t. 2, p. 424. W-s.

OLMOS (François-André), missionnaire espagnol, né près d'Oria, dans le district de Burgos, vers la fin du 15e siècle, reçut son nom du lieu où il avait été élevé, Olmos, dans le voisinage de Valladolid. A vingt ans, il prit l'habit chez les Franciscains de cette dernière ville. Ses progrès dans la théologie l'ayant fait remarquer, il fut adjoint à Fr. J. de Zumarraga, envoyé par l'empereur Charles-Quint, en qualité de commissaire-inquisiteur, contre les prétendues sorcières de Biscaye. Il déploya un grand zèle dans cette occasion : aussi, lorsque Zumarraga eut été nommé évêque de Mexico, en 1528, il emmena

Digitized by Google

avec lui Olmos dans le nouveau monde. Là son ardeur prit une autre direction; ses fonctions apostoliques exigeaient qu'il connût les langues du pays: il apprit le mexicain, le totonaca, le tepehua et le guaxteca. Il composa des grammaires et des vocabulaires des deux premières; et ces travaux ont été très-utiles aux autres missionnaires. Indépendamment d'un grand nombre de traités relatifs à la religion, qu'il écrivit dans les diverses langues des tribus parmi lesquelles il passa la plus grande partie de sa vie, au milieu de maux et de privations de tout genre, il composa une espèce de mystère ou tableau du jugement dernier, qui fut représenté publiquement en la langue et dans la capitale du Mexique, en présence du vice-roi don Antonio de Mendoza. C'est lui qui mit par écrit les curieux Avis des pères et mères mexicains à leurs enfants, qu'on peut lire dans la traduction de Clavigero par Cullen. Olmos a traduit du latin en vers castillans un ouvrage sur l'hérésie, par P.-F. Alonzo de Castro. Il mourut dans un âge avancé, au couvent de Tampicano, le 8 octobre 1571. Outre quinze ouvrages, dont Wading donne la liste, et qu'il dit avoir été imprimés plusieurs fois dans le Mexique, mais dont il n'indique pas les éditions, le P. Olmos a laissé plusieurs manuscrits importants pour l'histoire du Mexique dans les temps voisins de la conquête de ce pays. L.

OLONNOIS (Nau, surnommé l') parce qu'il était né aux Sables-d'Olonne, fut un des flibustiers les plus fameux. Ayant passé fort jeune aux petites Antilles, en 1650, comme engagé, il servit trois ans: il entendait beaucoup parler des aventuriers; il conçut le désir de s'unir à eux, et, son terme expiré, il se fit conduire à la côte de Saint-Domingue, où il prit un second engagement avec un boucanier. Au bout de ses trois ans, de valet il devint maître, et acquit de la réputation dans un corps où il n'était pas facile d'en gagner. Mais s'étant lassé bientôt de ce genre de vie, il se fit flibustier et ne resta pas longtemps subalterne dans une profession qui exigeait une bravoure extrême: celle de l'Olonnois éclata tellement, dès ses premières campagnes, que bientôt il commanda un bâtiment, et justifia le choix de ceux qui l'avaient mis à leur tête. Avec son vaisseau, qui était très-petit, il fit des prises si considérables et si nombreuses, qu'on le surnomma le fléau des Espagnols. Ces premiers succès furent suivis de quelques malheurs: un naufrage lui enleva tout ce qu'il avait. Le gouverneur de la Tortue, qui ne voulait pas laisser dans l'inaction un homme si brave, lui fournit un autre bâtiment. Mais l'Olonnois ayant, après plusieurs expéditions heureuses, tenté inconsidérément, avec peu de monde, une descente près de Campêche, il y fut attaqué par une armée entière. La partie était trop inégale; tous ses gens furent pris ou tués, et il échappa seul par un stratagème assez nouveau: il se barbouilla tout le corps de sang, et se jeta parmi les morts. La nuit venue, tandis qu'il se faisait des feux de joie à Campêche pour sa mort, il se revêtit de l'habit d'un Espagnol qui avait été tué, s'approcha sans bruit de la ville, et promit la liberté à quelques esclaves pour se joindre à lui, afin d'enlever le canot de leur maître: ils y consentirent; il se rendit avec eux à la Tortue, où il leur tint parole. On le revit bientôt à la côte de Cuba. Avec un canot monté de vingt-cinq hommes, il en prit un autre qui appartenait à des pêcheurs, et enleva une frégate espagnole qui avait dix pièces de canon et quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Il usa cruellement de sa victoire; car il ne fit grâce de la vie qu'à un seul homme, qu'il chargea de porter au gouverneur de la Havane une lettre, dans laquelle il lui mandait qu'il traiterait de même tous les Espagnols qui lui tomberaient entre les mains, mais que jamais il ne devait compter de l'avoir vif en son pouvoir. De retour à la Tortue, en 1666, il se joignit à Michel le Basque, autre aventurier. La réputation de ces deux chefs leur attira tant de monde, qu'ils purent armer six vaisseaux montés de quatre cents hommes. Ils firent de très-riches prises, puis allèrent emporter, l'épée à la main, un fort qui défendait Maracaïbo; les forteresses voisines furent aussi enlevées. La ville fut mise à rançon; les flibustiers vinrent partager au port des Gonaïves, à Saint-Domingue, leur butin, estimé à quatre cent mille écus. L'Olonnois n'avait voulu, dans cette expédition, servir que comme volontaire, sous les ordres de le Basque. Il eut bientôt dissipé sa part, et il forma le projet de prendre Grenade, ville située au fond du golfe de Nicaragua. Ayant d'abord dirigé sa route sur la côte méridionale de Cuba, où il surprit plusieurs canots qui lui étaient nécessaires, il comptait gagner le cap Gracias-à-Dios: les courants le firent dériver dans le golfe de Honduras, d'où il ne put se relever. Alors il tâcha de se dédommager en pillant quelques bourgades du golfe: il n'y fit pas grand butin, quoiqu'il eût exercé des cruautés extrêmes sur les habitants pour les obliger à dire où était leur or, et qu'il se fût emparé de plusieurs gros bâtiments. Il perdit beaucoup de monde dans deux embuscades: la bravoure qu'il montra en ces occasions ne fut, disent les historiens, égalée que par les atrocités dont il se souilla. Ils ajoutent qu'il aurait pu tirer un grand profit de l'indigo qu'il trouva; mais il ne cherchait que de l'or. Il avait le dessein d'attaquer la ville de Guatimala: ses compagnons ne furent pas de son sentiment, parce qu'elle était trop bien défendue. Au bout de trois mois perdus, la plupart de ses gens le quittèrent. Resté avec un grand bâtiment monté par cinq cents hommes, l'Olonnois le perdit sur les rochers du cap Gracias-à-Dios. Il fit construire avec les débris une forte chaloupe, qui lui servit à gagner la rivière Saint-Jean, par laquelle le lac

Digitized by Google

de Nicaragua se décharge dans la mer. Une armée d'Indiens le força de se retirer avec perte; ce malheur fut suivi d'un second : une partie des aventuriers qui l'avaient accompagné l'abandonnèrent. Avec les autres, il entra dans la baie de Boca del Toro; et après quelques jours de repos, il alla croiser du côté de Carthagène; c'était en 1667. Ayant débarqué pour traiter des vivres aux îles de Barou, qui sont entre cette ville et le golfe d'Uruba, une troupe d'Indiens l'environna, et le saisit, avant qu'il eût eu le temps de se mettre en défense. Ces barbares le portèrent dans les bois, le rôtirent et le mangèrent; digne fin d'un des hommes les plus cruels qui fût jamais. Plusieurs de ses gens eurent le même sort. Ceux qui étaient restés dans les canots, n'ayant plus de chefs, retournèrent à la Tortue. D'Ogeron, gouverneur de Saint-Domingue, profita de leur triste position pour en engager la plupart à se faire habitants (*voy.* Ogeron). E—s.

O-LO-PEN, ou, d'après l'orthographe portugaise, *O-lo-puen*, était un religieux qui, suivant le monument trouvé à Si-'an-fou, apporta le premier l'Évangile à la Chine. Quelques personnes ont pensé que la conversion des Chinois au christianisme avait été commencée par saint Thomas. On s'est fondé pour ce fait sur la mention qu'on en trouve dans le bréviaire chaldéen de l'église du Malabar (Trigault, *Exped. Christ.*, p. 125). Le canon du patriarche Théodose parle du métropolitain de la Chine; et cette qualité faisait partie du titre du patriarche qui gouvernait les chrétiens de Cochin, quand les Portugais abordèrent à la côte de Malabar. Arnobe compte les Sères ou Chinois parmi les peuples qui, de son temps, avaient embrassé la foi. Enfin, on pourrait faire remonter l'introduction du christianisme à la Chine, jusqu'au milieu du premier siècle de notre ère, si l'on voulait croire, avec Deguignes, que les Chinois ont confondu Fo avec Jésus-Christ, et les prêtres syriens avec les religieux de l'Hindoustan. Mais le premier fait de ce genre attesté par les monuments, c'est l'arrivée d'O-lo-pen à Tchang-'an (Si-'an-fou), la neuvième année Tching-kouan (635), sous le règne du grand empereur Thaï-tsoung, le véritable fondateur de la dynastie des Thang. O-lo-pen était un homme d'une éminente vertu, qui venait du Grand-Thsin, c'est-à-dire de l'empire romain, suivant le sens dans lequel les historiens chinois ont coutume d'employer cette dénomination; ou de la Judée, selon l'application plus restreinte qu'en fait l'auteur de l'inscription de Si-'an-fou. L'empereur envoya ses officiers au-devant d'O-lo-pen, jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais et ordonna qu'on traduisît les saints livres qu'il avait apportés. Ces livres ayant été examinés, l'empereur jugea que la doctrine en était bonne, et qu'on pouvait les publier. Le décret qu'il donna en cette occasion, est cité dans l'inscription de Si-'an-fou. Ce prince n'y tient pas tout à fait le langage d'une personne véritablement convertie au christianisme; ses expressions sont plutôt celles d'un philosophe chinois, disposé à croire que toutes les religions sont bonnes suivant le temps et les lieux. Cette manière de penser, que l'histoire attribue effectivement à Thaï-tsoung, doit être jointe aux autres marques d'authenticité de l'inscription où elle est consignée. On y dit, à la louange de la doctrine enseignée par O-lo-pen, que la loi de vérité, éclipsée à la Chine, au temps de la décadence de la dynastie de Tcheou, et portée dans l'Occident par Lao-tseu, semble revenir à sa source primitive, pour augmenter l'éclat de la grande dynastie Thang (alors régnante). L'empereur permit qu'on élevât une pagode à la manière de celles du Grand-Thsin, c'est-à-dire une église dans le faubourg de I-ning, et l'on désigna vingt et un bonzes ou prêtres pour la desservir. Le nombre des églises et celui des personnes qui embrassèrent la loi du Grand-Thsin, s'accrurent sous les successeurs de Thaï-tsoung, par les soins des successeurs d'O-lo-pen. On ne peut donc douter que ce dernier n'ait effectivement fondé une église, et, comme parlent les missionnaires, une chrétienté, dans la capitale de l'empire chinois. L'inscription de Si-'an-fou, où l'on retrouve l'histoire de cette église depuis l'arrivée d'O-lo-pen (en 635) jusqu'à l'époque même où cette inscription a été érigée (781), offre à cet égard un témoignage irréfragable (1). Il n'est pas aussi aisé de déterminer à quelle nation appartenait O-lo-pen; mais si l'on fait attention à la doctrine de l'Église fondée par lui, telle qu'elle est exposée dans le monument de Si-'an-fou, et qui nons semble appartenir à la croyance particulière des nestoriens ou des jacobites; si l'on songe aux noms syriens des successeurs d'O-lo-pen, gravés sur les bords de l'inscription, et à la situation qui y est assignée au pays du Grand-Thsin, d'où venait O-lo-pen, on ne balancera guère à penser que ce propagateur du christianisme ne fût Syrien et monophysite. Son nom même, tel que les Chinois nous l'ont transmis, semble attester une origine syrienne. Deguignes voyait dans les deux premières syllabes le nom d'Éloho, Dieu en syriaque. On ne sait à quoi songeait Voltaire, quand il disait que ce nom ressemblait à un ancien nom espagnol. Il trouve encore étrange qu'O-lo-pen soit venu à la Chine, *conduit par des nuées bleues, et en observant la règle des vents*. Ces expressions peuvent sembler très-plaisantes dans nos traductions françaises; mais en chinois, elles sont toutes simples et conformes au style ordinaire. Voltaire voulait, à toute force, trouver en faute l'inscription de Si-'an-fou, dont on a plusieurs fois invoqué le témoignage dans cet article. Ce n'est pas ici le lieu de répondre à ses chicanes, parce que l'on croit en avoir fait apercevoir ailleurs la futilité

(1) Voyez, sur cette inscription, les articles Kircher, Muller et Navarrette.

Digitized by Google

(Voyez le *Journal des savants* d'octobre 1821, p. 598). A. R—T.

OLOUG-BEIG. *Voyez* Ulloug-Beyg.

OLSEN (Gottsche-Hans), poëte et économiste danois, né le 8 septembre 1760, à Ulricsdal, dans l'île de Laaland, mort à Copenhague, le 9 mai 1829. Après avoir étudié à Copenhague, de 1777 à 1780, il devint, en 1781, secrétaire du consul danois à Alger. De 1787 à 1794, il était professeur de morale à l'académie de Sorœ. Dans cette dernière année, il alla à Tunis, comme consul. Nommé notaire public à Copenhague en 1798, il reçut en 1808 le titre de conseiller de légation. En 1811, enfin, il succéda dans la direction du théâtre royal à Œhlenschlæger que, dans le commencement de ses nouvelles fonctions, il semble avoir chicané passablement. Olsen a écrit : 1° *Traduction danoise de Robinson Crusoë*, par Campe, 2 vol., Copenhague, 1784-85; 2° *Discours sur l'éclaircissement national et les sujets dans l'État*, traduit du danois de Petersen, en français, ibid., 1785; 3° *Réjouissances de société, ou Discours tenus dans le club de Sorœ*, Sorœ, 1791, in-4°; 4° *Poésies*, Sorœ, 1791; 5° Le *Système de l'instruction publique en Danemarck*, Sorœ, 1794, traduit aussi en suédois; 6° *Ecrits polémiques contre le traducteur Heiberg, et sa manière*, Copenhague, 1798; 7° *Ecrits polémiques contre Œhlenschlæger, à propos de la censure théâtrale*, Copenhague, 1816; 8° *Discours tenus dans les écoles libres mosaïques*, ibid., 1810; 9° *La prospérité publique, ou catéchisme d'économie politique*, traduit du français de J.-B. Say, Copenhague, 1825. Olsen a été en outre, rédacteur de l'*Ami du peuple*, de 1803 à 1805. Dans le *Musée scandinave*, les *Mémoires de la société littéraire scandinave*, et dans ceux *Pour la connaissance de l'industrie nationale*, il a paru divers mémoires de lui. Des *Poésies* d'Olsen se trouvent en outre dans tous les almanachs danois et dans toutes les anthologies depuis 1785 jusqu'en 1825. — Son frère aîné, *Peder-Blicher* Olsen, appelé aussi Blicherolsen, naquit le 21 juillet 1759. Après avoir servi dans le ministère des affaires étrangères, et géré le consulat de Maroc, il occupa les fonctions de ministre résident aux États-Unis, de 1800 à 1803, année depuis laquelle il resta à Copenhague avec le titre de conseiller de conférence, jusqu'à sa mort survenue le 2 mars 1832. Parmi ses diverses traductions, il faut nommer celle de l'ouvrage de Charles Villers, qui avait été couronné par l'Académie française, sous le titre : *De la réformation de Luther, et son influence sur la civilisation de l'Europe*, Copenhague, 1813. Il publia divers volumes de mélanges poétiques sous le titre : *Lectures d'un jour*, ibid., 1785, et *Lecture de deux jours*, ibid., 1815, ainsi que dans le *Tableau de Copenhague*, revue périodique, 1819, 1825, 1826, 1829, etc. Un de ses poëmes satiriques a pour objet les *Querelles des juifs*, ibid., 1813. R—L—N.

OLSHAUSEN (Hermann), théologien protestant, naquit le 21 août 1796 à Oldesloe, dans le duché de Holstein, où son père était ministre du saint Evangile. Après avoir fait ses premières études au collége de Gluckstadt, il alla étudier la théologie d'abord à l'université de Kiel, ensuite à celle de Berlin, et il remporta le prix proposé pour célébrer le trois centième anniversaire de la réformation. Ce premier succès lui valut d'être nommé répétiteur à l'université. Ayant obtenu en 1821 une chaire à Kœnigsberg, il l'occupa avec distinction jusqu'en 1834, époque à laquelle il fut appelé à Erlangen en qualité de professeur de théologie. Il mourut dans cette ville le 4 septembre 1839, peu après avoir refusé une place qu'on lui offrait à l'université de Kiel. Le docteur Olshausen avait publié, en latin et en allemand, un grand nombre d'ouvrages qui sont estimés parmi les protestants et dont voici la liste : 1° *Historiæ ecclesiasticæ veteris monumenta præcipua*, Berlin, 1820, 2 vol.; 2° la *Véridicité des quatre Evangiles canoniques*, Kœnigsberg, 1823; 3° *Un mot sur le sens profond de l'Ecriture*, Kœnigsberg, 1824; 4° *le Christ seul maître*, Kœnigsberg, 1829; 5° *Preuve de l'infaillibilité et de la véracité de toutes les Ecritures du Nouveau Testament*, Hambourg, 1832; 6° *Commentaire biblique sur toutes les Ecritures du Nouveau Testament*, 2e édition, Kœnigsberg, 1833, 2 vol.; 3e édition, Kœnigsberg, 1837, 3 vol.; 7° *Opuscula theologica ad crisin et interpretationem Novi Testamenti pertinentia*, Berlin, 1833; 8° *Que peut-on attendre des rigueurs militaires employées envers les vieux lutheriens dans la Silésie?* Leipsick, 1835; 9° *Apostolica Evangelii Matthæi origo defenditur*, Erlangen, 1835, 2 vol.; 10° *Réponse aux écrits de Scheibel, Kellner et Wehrhan, concernant mon ouvrage sur les événements religieux de la Silésie*, Leipsick, 1836; 11° *Traduction allemande des Epîtres de St-Paul aux Romains*, Leipsick, 1836. B—H—D.

OLTMANNS (Jabbo), astronome allemand, né le 18 mai 1783 à Wittmude, dans la Frise orientale, mort à Berlin le 27 novembre 1833. Il était professeur d'astronomie à l'université de Berlin, en même temps que membre de l'académie des sciences de cette ville. Il s'est fait connaître surtout par la part qu'il a prise à la rédaction de la partie astronomique du *Récit du voyage* d'Alexandre de Humboldt dans l'autre continent, sous le titre : *Recueil des observations astronomiques faites pendant le cours d'un voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, Paris, 1808 à 1810. Oltmanns a encore publié en français des *Tables hypsométriques*, ibid., 1809. Ses ouvrages allemands portent le titre de *Recherches sur la géographie du nouveau continent*, Berlin, 1809 à 1810, 2 vol., et *le Canal du commerce allemand*, Brême, 1817. Divers mémoires astronomiques et géographiques d'Oltmanns se trouvent enfin dans l'*Annuaire astronomique* de Bode (en allemand), etc. R—L—N.

OLUFSEN (Olaf-Christian), poëte et économiste

Digitized by Google

danois, né le 20 janvier 1764 à Viborg en Jutland, mort à Copenhague le 19 mai 1827. Il travailla d'abord dans le bureau du bailli de sa ville natale, et fréquenta ensuite dès 1781 les cours de mathématiques et de droit à Copenhague, où il subit d'abord l'examen juridique, puis l'examen de géomètre. Après avoir exécuté quelques arpentages en Jutland, il devint en 1788 quartier-maître d'un régiment de grenadiers. A la suite d'un voyage scientifique en Norvége, Olufsen fut nommé en 1793 professeur suppléant de l'institut agronomique de Corselitze dans l'île de Faalster. Un nouveau voyage en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse et dans la Suisse lui valut en 1806 le titre de professeur titulaire de sa chaire, qu'il permuta en 1815 avec la chaire d'économie politique à l'université de Copenhague. C'est avec ces fonctions qu'il réunit depuis 1825 le titre d'assesseur du consistoire. Olufsen a écrit : 1° *Traduction danoise des Eléments de physique* d'Erxleben, d'après l'édition de Lichtenberg, Copenhague, 1790, avec des gravures; 2° *Joachim et Marguerite, parodie de l'opéra Sélim et Mirza*, par Heiberg, ibid., 1790; 3° *la Tabatière d'or*, comédie en cinq actes, ibid., 1793; 2e édit., 1827, trad. en allemand par Sander dans son *Choix de comédies danoises*, Zurich, 1794; 4° *Tables de multiplications, contenant les produits de tous les facteurs*, de 1 à 1,000 avec 1 à 100, Copenhague, 1793, in-4°; 5° *Gynœcologie, ou sur la virginité, le concubinage et le mariage*, trad. de l'allemand, 1re partie, Copenhague, 1797; 6° *les Chaînes de roses*, comédie en cinq actes, ibid., 1803; 7° *Manuel de l'économie agricole danoise*, ibid., 1805; 2e édition, 1811; 8° les *Matériaux de chauffage en Danemarck*, ibid., 1811; 9° *Sur la culture du sucre*, ibid., 1812, et en allemand, Schleswig, 1812; 10° *Principes de l'économie politique pratique*, Copenhague, 1815, trad. aussi en suédois; 11° *Matériaux pour servir à la connaissance générale de l'industrie nationale du Danemarck*, ibid., 1818-1819; trad. en allemand par Gliemann, Altona, 1820; 12° *Matériaux pour servir à un dictionnaire archéologique et topographique du Danemarck* (posthume), 1829 (ouvrage continué par Engelstoff); 13° Traduction danoise de l'opéra de Radet : *Renaud d'Ast*, 1825. — Olufsen a été rédacteur en chef 14° des *Annales économiques*, 12 vol., Copenhague, 1797-1810, et 15° des *Nouvelles annales économiques*, ibid., 1812-1820 (un mémoire sur la *Culture du chanvre* a été traduit en allemand, Altona, 1812). Il a été collaborateur de la *Collection des meilleurs voyages*, Copenhague, 1790-1796, de la *Minerve danoise*, du *Musée scandinave*, etc. 16° Des *poésies lyriques* de lui ont paru dans les *Etrennes* de Poulsen. R-L-N.

OLYBRIUS (Anicius), empereur, descendait de l'ancienne et illustre famille Anicia. Il s'enfuit de Rome lorsque cette malheureuse ville fut obligée d'ouvrir ses portes à Genseric (*voy.* Genseric), et se réfugia à Constantinople, où il épousa Placidie, fille de Valentinien III, à laquelle il était fiancé depuis plusieurs années. Cette alliance lui mérita la faveur de l'empereur Léon, qui le revêtit du consulat l'an 464. Ce prince, ayant résolu d'envoyer des secours à Anthemius, assiégé dans Rome par Ricimer son gendre (*voy.* Anthemius), chargea Olybrius de cette expédition. Il passa aussitôt en Italie et marcha contre Ricimer; mais tandis qu'il se disposait à lui livrer une bataille, Ricimer le fit proclamer empereur, et lui assura la possession paisible du trône par la mort de son beau-père. Olybrius, qui joignait, dit-on, à des vertus les talents d'un grand capitaine, n'eut le loisir de rien entreprendre qui fût digne de la postérité. Il mourut le 23 octobre 472, après un règne de trois mois et douze jours. Julienne, sa fille unique, fut mariée à Areobinde, patrice sous Anastase, et en eut un fils, Olybrius le Jeune, consul l'an 491. On a des médailles de cet empereur en or, en argent et en bronze, mais elles sont très-rares. W—s.

OLYMPIAS, mère d'Alexandre le Grand, était fille de Néoptolème, roi d'Epire, et sœur d'Alexandre, qui régna aussi sur le même pays. Elle épousa, vers l'an 360 avant J.-C., Philippe, roi de Macédoine. La conduite d'Olympias donna lieu de soupçonner qu'Alexandre n'était point le fils de Philippe, et la brillante destinée du conquérant macédonien lui fit attribuer le maître des dieux pour père; plus tard, lui-même, dans l'ivresse de la gloire et de la vanité, accepta cette illustre origine. C'était, disait-on, sous la forme d'un serpent que Jupiter s'était rapproché d'Olympias (1). Ceux qui ne regardant cette fable que comme l'excuse de l'adultère, ont recherché quel était le complice de la mère d'Alexandre et ont cru l'avoir trouvé dans Nectanébo, roi d'Egypte, chassé de ses Etats et réfugié à la cour de Philippe, se sont trompés : ce prince ne vint en Macédoine que plusieurs années après la naissance d'Alexandre. Quoi qu'il en soit, Philippe, adoptant l'accusation portée contre Olympias, se réjouit peut-être du prétexte qui s'offrait à lui pour répudier une épouse chez qui les inconvénients d'un caractère difficile n'étaient plus rachetés par les avantages de la jeunesse et de la beauté. Olympias, fière et vindicative, ne souffrit qu'avec la plus grande peine un pareil affront; mais sa fureur ne connut plus de bornes quand elle vit Philippe contracter une nouvelle union avec Cléopâtre, nièce d'Attale. Elle ne fut point étrangère au crime qui termina la vie de ce monarque; elle osa même l'avouer publiquement. Le dépit et l'animosité lui firent porter plus loin la vengeance. Lorsque Pausanias, l'assassin du

(1) Plutarque dit que Philippe perdit un œil pour l'avoir appliqué contre une fente de la porte de la chambre où Olympias se trouvait dans un tête-à-tête amoureux. On a expliqué ce bruit populaire par une raison toute simple, tirée des mœurs des Macédoniens. Lucien rapporte qu'il y avait dans leur pays des serpents qui s'apprivoisaient et demeuraient au milieu des hommes, des femmes et des enfants.

Digitized by Google

roi de Macédoine, eut reçu le châtiment qui était dû à son forfait, elle réclama les restes de ce meurtrier, lui plaça sur la tête une couronne d'or, et, après avoir ordonné qu'il fût inhumé près de Philippe, lui fit élever un tombeau ; enfin elle engagea le peuple à honorer tous les ans Pausanias par des sacrifices mortuaires. Elle tourna ensuite sa fureur contre Cléopâtre, fit périr dans le sein même de sa rivale l'enfant dont elle était enceinte ; et Cléopâtre fut bientôt réduite à chercher la fin de ses jours dans le plus honteux des supplices. Une telle conduite blessa la grande âme d'Alexandre ; il n'avait pu voir sans une vive douleur le déshonneur public de sa mère, et s'était même retiré momentanément avec elle en Epire ; mais, témoin de ses nouveaux excès, il perdit beaucoup de la tendresse qu'il avait pour elle. En partant pour la conquête de l'Asie, il ne lui laissa aucune autorité et choisit Antipater pour l'unique dépositaire de son pouvoir. Olympias ne voulut pas supporter cette supériorité, et pendant l'absence d'Alexandre elle eut de continuels démêlés avec son lieutenant. Après la mort de son fils, elle fut contrainte de se retirer pour la seconde fois en Epire, d'où Polysperchon la rappela six ans après ; elle se hâta de partir pour la Macédoine. Aridée et sa femme Eurydice, qui y régnaient alors, essayèrent vainement de l'empêcher d'y pénétrer. Les Macédoniens se déclarèrent pour elle, et, par son ordre, ils se défirent de ce couple royal. Elle ordonna aussi que Nicanor, frère de Cassandre, fût mis à mort avec cent des principaux amis de ce dernier. Tant de cruautés lui enlevèrent bientôt l'affection de ses sujets ; tout le monde se souvint des paroles d'Antipater mourant, et l'on regarda comme un oracle sa pressante exhortation de ne laisser jamais aucune femme monter sur le trône de Macédoine. Olympias, apprenant que Cassandre lui-même s'approchait à la tête d'une armée et se défiant de la bonne volonté du peuple, alla s'enfermer dans Pydna. Elle y fut assiégée, et se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Réduite par la famine à capituler, elle espéra du moins conserver la vie ; mais Cassandre, qui la lui avait promise, n'observa point cet article de la capitulation. Il assembla le peuple, et, suscitant contre elle les parents de ceux qu'elle avait fait mourir, il provoqua la punition de tous les crimes dont elle s'était rendue coupable, et sa condamnation suivit de près. En vain demanda-t-elle qu'on entendît sa justification : Cassandre craignit l'effet que produirait en cette circonstance la mémoire d'Alexandre et de Philippe. Deux cents soldats qui avaient été chargés de lui porter le coup fatal furent saisis de respect à la vue de la femme de Philippe : touchés surtout du courage de cette princesse, ils reculèrent sans avoir rien osé entreprendre ; mais d'autres qui avaient des vengeances à exercer ne se laissèrent point intimider. Olympias périt sans qu'il lui échappât un témoignage de faiblesse, sans qu'elle adressât une seule prière à ses assassins ni qu'elle prononçât la moindre parole indigne de son rang ; elle donna même en tombant des marques singulières de pudeur. Pausanias veut qu'elle ait été lapidée. Ce fut l'an 316 avant J.-C. qu'elle mourut. Amyntian (*voy.* ce nom) avait écrit la Vie d'Olympias comme celle d'Alexandre ; quelque médiocre que fût cette histoire on doit en regretter la perte. D—is.

OLYMPIAS, reine d'Epire, était fille de Pyrrhus ; elle épousa Alexandre son frère, suivant la coutume de l'Orient (*voy.* ALEXANDRE), et en eut trois enfants. Par la mort de son mari (l'an 242), elle resta chargée de la tutelle de ses deux fils et gouverna l'empire en leur nom. Elle demanda des secours à Démétrius, roi de Macédoine, contre les Etoliens qui voulaient reprendre la partie de l'Acarnanie, qu'ils avaient cédée à Alexandre en indemnité des frais d'une guerre qu'il avait soutenue pour eux ; et, afin d'attacher irrévocablement ce prince aux intérêts de ses enfants, elle lui donna en mariage sa fille Phtia (*voy.* DÉMÉTRIUS). Olympias s'empressa de remettre le trône à Pyrrhus, l'aîné de ses fils, devenu capable de se défendre. Ce prince meurt, et Ptolémée, son frère, qui lui succède, marche aussitôt contre les Etoliens ; mais la fatigue du voyage lui cause une maladie qui l'enlève subitement. La malheureuse Olympias, accablée de cette double perte, ne survécut que quelques mois à ses deux enfants, et mourut vers l'an 240 avant J.-C. (*voy.* Justin, liv. 28). W—s.

OLYMPIODORE, philosophe péripatéticien, florissait à Alexandrie vers le milieu du 6e siècle, puisqu'il parle, comme l'ayant vue, de la comète qui parut l'année 565, qui est celle de la mort de Justinien (*voy.* la *Cométographie* de Pingré, t. 1er, p. 322). Il a laissé un Commentaire sur les quatre livres des *Météores* d'Aristote. J.-B. Camozzi l'a publié avec une traduction latine, Venise, chez les fils d'Aldé Manuce, 1551, in-fol., 2 tomes, dont le premier contient le texte et le second la traduction latine et les notes (*voy.* les *Annales des Aldes*, t. 1er, p. 265). L'éditeur a fait suivre l'ouvrage d'Olympiodore de la Scholie de Jean Philoponus le grammairien sur le premier livre des *Météores*. Gabriel Naudé lui attribue la Paraphrase sur les *Morales* d'Aristote, qu'Heinsius a publiée sous le nom d'Andronicus de Rhodes, mais qu'un manuscrit de la bibliothèque de Paris donne à Héliodore de Pruse (*voy.* ANDRONICUS). On a souvent confondu notre Olympiodore avec un philosophe du même nom, qui lui est certainement antérieur de plus d'un siècle et dont on a une *Vie de Platon*, qui fait partie de son Commentaire sur le *Premier Alcibiade ;* elle a été réimprimée dans le tome second du Diogène Laërce, édition de Ménage, avec la traduction latine et les notes de Jacq. Windet ; et à la tête de l'édition que Guill. Etwal a publiée de trois

Digitized by Google

Dialogues de Platon (les deux *Alcibiade* et *Hipparque*), Oxford, 1771, in-8°. La préface mise à la tête de ses Scholies sur le *Gorgias* est curieuse; elle contient plusieurs remarques très-sensées sur la nature, le but, la conduite et les qualités du dialogue. M. Routh l'a fait imprimer à la fin de son édition grecque et latine de l'*Euthydemus* et du *Gorgias*, Oxford, 1784, in-8°, pag. 561-567. Voyez la *Notice* du Commentaire manuscrit d'Olympiodore sur le *Phédon* de Platon (par le baron de Ste-Croix), dans le *Magasin encycl.*, 3, 1, pag. 197-210. — OLYMPIODORE, diacre d'Alexandrie, qu'Oudin confond avec les deux précédents et que, d'après Cave, il place sous l'année 990 (*voy.* Oudin, *De scriptor. ecclesiast.*, t. 2, p. 513-518), vivait vers le milieu du 7e siècle, et contribua par ses talents à répandre un grand éclat sur l'Église à laquelle il était attaché. Il a composé des *Commentaires sur le livre de Job*, qui se trouvent presque en entier dans la *Catena græcorum Patrum* (*voy.* la *Biblioth. gr.* de Fabricius, t. 7, p. 737); — une *Scholie sur l'Ecclésiaste*, trad. en latin par Zenobio Acciajuoli, mais dont le texte n'a été publié pour la première fois que par le P. Fronton du Duc dans le tome 2 de l'*Auctarium biblioth. Patrum*; — des *Commentaires sur la prophétie et les Lamentations de Jérémie*, insérés par Michel Ghisleri dans la *Catena gr. Patrum*. Il paraît par un passage de son *Commentaire* sur Job qu'Olympiodore en avait composé un sur le livre d'Esdras; mais quelques critiques conjecturent qu'il n'avait fait que rassembler les observations des autres commentateurs des livres saints. W—s.

OMAR Ier (ABOU-HAFSA IBN AL KHATTAB), second calife ou successeur de Mahomet, était cousin, à la troisième génération, d'Abdallah, père de ce célèbre législateur, dont il fut d'abord l'un des plus ardents persécuteurs. Il voulut même l'assassiner; mais ayant rencontré sa propre sœur qui lisait le Coran, et l'ayant frappée de son épée pour la forcer de lui montrer ce livre qu'elle cachait afin de le dérober à ses outrages, il l'ouvrit, et les premiers mots qu'il lut le convertirent tout à coup à l'islamisme. Il alla trouver Mahomet, fit entre ses mains la profession de foi musulmane, et devint dès lors (vers l'an 615 de J.-C.) un de ses plus zélés disciples. Il fut de plus son ami, son beau-père, et c'est à cause de Hafsa, sa fille, l'une des femmes du prophète, qu'il fut nommé Abou-Hafsa (*voy.* MAHOMET). Il poussa le fanatisme jusqu'à soutenir que le corps de Mahomet n'était pas mortel, lors même qu'il tombait déjà en putréfaction. Omar fut chancelier d'Abou-Bekr, qui le désigna pour son successeur en prenant possession du califat l'an 13 de l'hégire (634 de J.-C.). Il joignit à l'humble titre de calife (vicaire, lieutenant) celui d'*Emir al Moumenyn* (prince des fidèles); mais il parut d'ailleurs ce qu'il fut dès lors, un modèle de sagesse, de modération et de vertu. Son premier acte d'autorité fut d'ôter le commandement de l'armée de Syrie au fameux Khaled, dont il désapprouvait la cruauté, et de le donner à Abou-Obeidah, capitaine humain et modeste, mais moins habile que Khaled, qui, sacrifiant toutefois sa fierté naturelle à la gloire de l'islamisme, consentit à céder le premier rang à son rival (*voy.* ABOU-OBEIDAH et KHALED). Sous ces deux généraux, la conquête de Damas, qui avait eu lieu le jour même de la mort d'Abou-Bekr, fut suivie de celle de Kennesrin, d'Emesse, de Hamah, etc. L'empereur Héraclius, s'étant rendu d'Edesse à Antioche, fut témoin des progrès des Arabes; et prévoyant que Jérusalem ne tarderait pas à tomber en leur pouvoir, il alla y prendre le bois de la vraie croix, dit un éternel adieu à la Syrie, qui devait bientôt subir le joug du Coran, et partit pour Constantinople. Pendant cette campagne, les musulmans avaient appris à boire du vin. Omar ordonna que les délinquants fussent punis de quatre-vingts coups de bâton sous la plante des pieds. L'ordre fut exécuté; et l'on vit plusieurs des coupables avouer leur faute et se soumettre au châtiment. Djabalah, prince arabe de la tribu de Ghassân, tributaire des Grecs, ne pouvant plus résister aux musulmans, alla visiter le calife à Médine et reconnut son empire et sa religion. Omar le conduisit en pèlerinage à la Mecque. Tandis que le néophyte faisait les sept circuits autour de la Caabah, un homme de basse extraction ayant par hasard fait tomber de dessus les épaules de ce prince l'*ihram* ou manteau de pèlerin, Djabalah lui donna un soufflet. Cité devant le calife et menacé de la peine du talion, il répond qu'il est roi, et que le misérable qui a osé lui manquer mérite la mort. « Mon ami, lui « dit Omar, la religion que nous professons tous « deux ne laisse plus de distinction entre le « prince et le sujet. » Djabalah, plus révolté de cette doctrine que de l'injure, se retire chez les Grecs, embrasse, avec toute sa suite, le christianisme, et devient l'ennemi le plus acharné des musulmans. Omar ayant chargé Saïd, fils d'Amer, de conduire des renforts à ses troupes en Syrie, ce capitaine, en prenant congé du calife, lui donna des conseils pour bien gouverner. « O « Saïd, dit Omar, je bénis ton zèle, et je souhaite « à mes successeurs des sujets qui leur rappellent « ainsi leurs devoirs. » Les Grecs ayant perdu la célèbre bataille d'Yarmouk, dans laquelle Abou-Obeidah avait cédé le commandement à Khaled, ces deux généraux assiégèrent Jérusalem, objet de la vénération des chrétiens, des juifs et des musulmans. Après une vive résistance, le patriarche Sophronius consentit à capituler, mais seulement avec le calife en personne. Omar part aussitôt de Médine, suivi d'un cortége peu nombreux. Il monte sur un chameau chargé d'une outre pleine d'eau, d'un grand plat de bois, et de deux sacs, l'un de fruits, l'autre d'orge, de riz et de froment bouilli. Sur sa route, il admi-

Digitized by Google

nistre la justice et réforme les abus. A son arrivée au camp, il fait traîner dans la boue quelques soldats qu'il aperçoit vêtus de soie. Assis par terre, sous une tente de poil de chèvre, et mangeant à la gamelle avec ses gens, ce fut dans cette imposante abnégation qu'il reçut les députés de Jérusalem, au commencement de l'année 638. On a souvent cité la capitulation qu'on lui attribue comme ayant servi de règle à la plupart des princes musulmans; en voici la substance : « Les habitants conserveront la vie et les biens. « Ils auront seuls la jouissance de leurs églises, « mais ils n'en bâtiront point de nouvelles; ils « n'y élèveront pas de croix à l'extérieur, et « l'entrée en sera permise nuit et jour aux mu- « sulmans; ils ne sonneront point les cloches et « se contenteront de les tinter. On ne les forcera « point d'enseigner le Coran à leurs enfants, « mais ils ne chercheront point à faire des pro- « sélytes parmi les mahométans. Ils leur témoi- « gneront du respect, leur céderont partout le « pas, et porteront des turbans, des chaussures « et des noms différents. Ils iront à cheval sans « selle et sans armes, ne quitteront jamais leur « ceinture, ne vendront point de vin, recon- « naîtront le calife pour leur souverain et lui « payeront tribut (1). » Omar fit ensuite son entrée dans Jérusalem, vêtu d'un habit de poil de chèvre, sale et déchiré. Il s'entretint familièrement avec le patriarche, le questionna sur les antiquités de cette ville, vint dans l'église de la Résurrection, fit sa prière sur les marches du portique, visita Bethléhem, et ordonna la construction d'une mosquée sur l'emplacement du temple de Salomon. Quelle différence entre la noble et généreuse simplicité du modeste conquérant de Jérusalem et les actes d'orgueil, d'intolérance et de férocité commis huit siècles après, par le barbare vainqueur de Constantinople et de Trébizonde (*voy.* Mahomet II)! La prise de la cité sainte entraîna celle de Baalbek, de Laodicée, d'Alep, d'Antioche, la réduction enfin de toute la Syrie. Khaled pénétra même jusqu'à Marasch. Omar, sans paraître à la tête de ses armées, savait leur donner de bons généraux et dirigeait leurs opérations. Dès la première année de son califat, il avait fait une tentative malheureuse contre l'empire persan. L'an 14 de l'hégire (635 de J.-C.), la ville de Basrah ou Bassora lui dut sa fondation, et fut d'abord un lieu de repos et d'hivernement pour les Arabes qui marchaient à la conquête de la Perse. L'année suivante, Saad ibn Abou-Wakkas remporta la fameuse victoire de Cadesiah sur les Persans, s'empara de Nakh-Chyr, partie occidentale de la ville de Madaïn, capitale de leur empire, fonda celle de Koufah, près de l'Euphrate, l'an 17 (638), traversa le Tigre et prit enfin Madaïn. D'autres armées arabes envahirent la Perse sur plusieurs points; et le malheureux roi Iezdedjerd, luttant contre sa destinée, fut poursuivi par les vainqueurs de retraite en retraite (*voy.* Iezdedjerd III et Saad ibn Abou-Wakkas). Le célèbre Amrou, qui avait contribué à l'entière réduction de la Phénicie, par la prise d'Ascalon, Acre, Jaffa, etc., fut chargé par Omar de la conquête de l'Egypte, l'an 20 (641), et la termina dans l'espace de deux ans (*voy.* Amrou ben el Ass). On a reproché à Omar d'avoir ordonné à son lieutenant d'incendier la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, comme inutile si les volumes qu'elle contenait s'accordaient avec le Coran, et comme dangereuse s'ils étaient contraires à ce livre divin. Ce fait, contesté de nos jours, ne paraît malheureusement plus être un problème historique, mais il faut moins en accuser le caractère d'Omar que les mœurs du siècle d'ignorance et d'enthousiasme religieux où il vivait. N'avons-nous pas vu, dans le 18e siècle, un peuple civilisé livrer à la destruction les derniers restes des littératures tartare et thibétaine conservés dans la bibliothèque d'Ablaikit (*voy.* Muller)? Amrou, après avoir soumis l'Egypte, poussa ses conquêtes en Afrique jusqu'à Barkah et Tripoli. Omar avait aussi envoyé des troupes en Arménie; elles y remportèrent divers avantages, mais elles ne purent s'y maintenir longtemps; et ce pays, qui venait de s'affranchir de la domination persane, demeura plusieurs années encore sous la protection des empereurs grecs. L'an 21 (642 de J.-C.) eut lieu la bataille de Nehavend, qui décida du sort de la Perse; et l'année suivante, les armées musulmanes pénétrèrent dans le Khoraçan. Dans ce temps-là, Médine et la province de Hedjaz étant exposées au fléau de la famine, Omar, pour faciliter les convois de blé de l'Égypte pour l'Arabie, fit rouvrir le canal qu'Adrien avait fait creuser du Nil à la mer Rouge (*voy.* Necnos). Djabalah, ennemi juré de l'islamisme et d'Omar, avait envoyé à Médine, en 638, pendant le siége d'Antioche, un homme de sa tribu pour se défaire de ce prince. L'assassin était monté sur un arbre, sous lequel le calife, suivant sa coutume, vint se reposer au retour de la prière. Il descendit pour le percer de son poignard; mais saisi tout à coup de respect, il avoua son dessein criminel, obtint sa grâce et embrassa l'islamisme. Echappé à ce danger, Omar succomba six ans plus tard sous le fer d'un autre assassin. Un esclave persan, nommé Firouz, pour se venger de ce que le calife lui avait refusé une diminution de tribut, le perça de trois coups de poignard dans la mosquée, le 24 dzoulhadjah de l'an 23 (1er novembre 644), et se tua lui-même afin de se dérober au supplice. Omar mourut de ses blessures cinq jours après, et fut enterré le lendemain auprès de Mahomet et d'Abou-Bekr, dans la grande mosquée de Médine qu'il avait fondée, et où l'on voit encore son tombeau.

(1) Cette prétendue capitulation, qu'on peut voir en entier dans les *Mines de l'Orient*, t. 5, p. 67, est aujourd'hui reconnue pour une pièce supposée et fabriquée à une époque bien plus récente. Voyez le *Journal des savants* de 1818, p. 668.

Digitized by Google

Avant d'expirer, il refusa de désigner son successeur, et quelqu'un l'ayant engagé à laisser le califat à son fils Abdallah : « Non, répondit-il; « c'est assez pour les enfants d'Al-Khattab (père « d'Omar), qu'un d'entre eux ait été chargé de « rendre compte à Dieu du gouvernement des « fidèles. » Il se contenta de nommer six commissaires et leur donna trois jours pour choisir son successeur (*voy.* Othman ibn-Affan). Omar était âgé de 63 ans, et en avait régné dix. Il avait la taille élevée, le teint brun et la tête chauve; il fut la gloire de sa nation et le modèle de sa religion, aux progrès de laquelle il a plus contribué que Mahomet lui-même. Il se rendit maître, suivant Khondemir, de trente-six mille villes ou châteaux, détruisit quarante mille temples de chrétiens, juifs, mages ou idolâtres, et fonda quatorze cents mosquées. Il introduisit le premier l'ère si célèbre de l'hégire, qui commence au 16 juillet 622 de J.-C. et qui sert à fixer les époques de l'histoire de toutes les nations musulmanes. Il fut le premier qui établit des registres où l'on inscrivit les noms de tous ceux qui servaient dans les armées, afin qu'ils reçussent de l'Etat une solde régulière. Il défendit qu'une femme qui aurait eu un enfant pût être vendue comme esclave. Mahomet portait à Omar une affection particulière, et témoignait la plus haute estime pour son mérite et ses vertus. Il disait que si Dieu avait voulu donner après lui un autre prophète au monde, son choix serait tombé sur Omar. Afin de se conformer au précepte du Coran, qui ordonne de vivre du travail de ses mains, ce calife exerçait l'état de corroyeur. L'accroissement de sa puissance ne changea rien à sa manière de vivre; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain d'orge, le plus souvent sans sel. Pauvre pour lui-même, riche pour les autres, il distribuait tous les vendredis l'argent du trésor; mais au lieu de proportionner ses largesses au mérite, comme avait fait Abou-Bekr, il ne considérait que le besoin. « Les biens de ce « monde, disait-il, ne nous sont accordés par la « Providence que pour secourir le malheur, et « non pour récompenser la vertu, qui ne doit « être couronnée que dans l'autre vie. » Grave et pieux, il fit neuf fois le pèlerinage de la Mecque pendant son règne. Il chassa de l'Arabie tous les juifs et tous les chrétiens. Son impartialité était extrême dans l'administration de la justice; il l'avait prouvée du vivant de Mahomet en coupant la tête à un musulman qui plaidait contre un juif. Sa sagacité à discerner le vrai d'avec le faux, le juste d'avec l'injuste, lui valut le surnom d'*al farouk* (le judicieux). La fermeté et plus encore l'exemple d'Omar empêchèrent les mœurs des Arabes de s'amollir et de se corrompre par leurs communications avec les peuples voluptueux qu'ils avaient subjugués; et la sagesse de son gouvernement rendit leurs conquêtes solides et durables. « Le bâton d'Omar, dit l'historien Al « Wakedy, inspirait plus de terreur que l'épée « de ses successeurs. » En un mot, ce calife aurait peut-être passé pour le plus grand des héros s'il eût régné sur une nation aussi capable de célébrer ses vertus qu'elle sut les apprécier. La mémoire d'Omar est dans la plus haute vénération parmi les musulmans *sunnites* ou traditionnaires; mais elle est en horreur parmi les *chyites* ou hétérodoxes, qui regardent les trois premiers califes, Abou-Bekr, Omar et Othman, comme usurpateurs du califat, lequel devait, suivant eux, appartenir, sans intermédiaire, à Aly, gendre et cousin de Mahomet (*voy.* Aly). A—T.

OMAR II, huitième calife omayade, fils d'Abd el-Aziz, neveu du calife Abd el-Melek, fut fait gouverneur de Médine par Walid Ier, son cousin germain. Il était, par sa mère, arrière-petit-fils d'Omar Ier, dont il imita les mœurs et l'austérité. Ayant succédé l'an 99 (717) à son cousin Soléiman, qui l'avait déclaré son successeur, Omar se rendit à pied à la mosquée où il devait être inauguré, donna aux pauvres les riches vêtements qui lui avaient servi pour cette cérémonie, et retourna dans la maison qu'il occupait auparavant, ne voulant pas incommoder les parents et les officiers de son prédécesseur. Il fallut que ceux-ci joignissent leurs prières à celles des grands de l'empire pour forcer l'humble calife à s'installer dans le palais. Omar fut simple, modeste et frugal, dans un siècle où les conquêtes et le luxe avaient déjà corrompu les Arabes. Il aima la justice au point de lui sacrifier les intérêts de sa propre famille. Il supprima les malédictions fulminées dans toutes les mosquées contre Aly et ses descendants, depuis le règne de Moawyah (*voy.* Aly et Moawyah Ier). « Laissons, disait-il à ce sujet, reposer « les cendres des morts, et ne punissons pas les « innocents des fautes de leurs pères. » A ces anathèmes, il substitua ce verset du Coran : « Seigneur, pardonnez-nous nos fautes, et par- « donnez aussi à nos frères qui professent la « même foi que nous. » Il restitua aux Alydes une terre dont Mahomet avait gratifié Aly en le prenant pour gendre, et voulut que les revenus en fussent partagés également entre tous les descendants du prophète. La simplicité, le désintéressement d'Omar, avaient déplu à ses courtisans. Sa conduite envers les Alydes alarma les princes omayades, et particulièrement son cousin Yezid, qui devait lui succéder. Ils craignirent que le calife ne rendît l'empire à la postérité d'Aly, et ils lui donnèrent un poison lent, dont il mourut en redjeb 101 (février 720), après un règne de deux ans et cinq mois, dans la quarante et unième année de son âge. Zélé partisan du fatalisme, Omar refusa obstinément tous les remèdes. Son cousin Moslemah étant venu le voir, le trouva couché sur un lit de feuilles de palmier, la tête appuyée sur des peaux, et vêtu d'une chemise sale, la seule qu'il possédât. Omar tenait son divan dans un lieu peu éclairé, où il s'asseyait par

Digitized by Google

terre, sans tapis. Il ne prenait dans le trésor que deux dinars par jour (vingt francs) pour l'entretien de sa personne et de sa maison. Après sa mort, on ne trouva chez lui qu'une veste grossière, qu'il portait quand il allait à cheval, et une corde suspendue, sur laquelle il se balançait, lorsque ses esprits étaient épuisés par ses longues et ferventes prières. Malgré la douceur et l'humanité de ce calife, les historiens grecs l'accusent d'avoir persécuté les chrétiens et condamné à mort ceux qui refusaient d'apostasier. Ils prétendent aussi qu'Omar écrivit à l'empereur Léon l'Isaurien pour le convertir à l'islamisme. Il eut pour successeur Yezid II. A—T.

OMAR (Abou-Hafs al Galedh, ben-Schoaib), capitaine arabe, conquérant de l'île de Crète, naquit dans les environs de Cordoue, vers la fin du 2e siècle de l'hégire. Ayant pris le parti d'Abdallah, gouverneur de Valence, qui s'était révolté contre son neveu Abdérame II, roi de Cordoue, l'an 206 (822), et redoutant la vengeance de son souverain auquel il refusa de se soumettre après la défaite du prince rebelle, il s'embarqua suivi de sa famille et des troupes qui voulurent s'attacher à son sort, parcourut la Méditerranée en pirate, ravagea les Cyclades, et aborda dans l'île de Crète. Charmé de la beauté du climat et de la fertilité du sol, mais trop faible pour s'en emparer, il se borna cette fois au pillage des côtes. Il revint l'année suivante (823) avec des troupes plus nombreuses; et lorsqu'il les eut débarquées, il incendia, dit-on, sa flotte, afin de les forcer de s'établir dans l'île, qui opposa peu de résistance. Omar battit deux armées grecques qui entreprirent de la lui disputer. Il fonda une forteresse qui devint sa capitale; et c'est du nom d'*al Khandak* qu'il lui donna et qui signifie en arabe *retranchement*, que s'est formé par corruption le nom de Candie, devenu commun à toute l'île. C'est sans doute par une erreur typographique que la conquête de l'île de Crète n'est rapportée qu'à l'an 220 (835) dans Casiri. Tous les autres conviennent que cet événement eut lieu sous le règne du calife Al Mamoun et de l'empereur Michel le Bègue, morts l'un et l'autre avant cette année. Hadjy Khalfah nous apprend d'ailleurs qu'Abdallah, fils de Thaher, gouverneur d'Egypte, exila en Crète plusieurs rebelles, l'an 211 (826). Abou Hafs Omar fut le premier prince ou gouverneur mahométan de l'île de Crète, ce qui le fit surnommer le *Crétois*. Il y mourut, suivant Casiri, l'an 240 (854-855); mais Nowaïry le fait vivre plus longtemps, à moins qu'il n'ait voulu parler d'un successeur de ce prince. Suivant cet historien, Omar se mit en mer avec 40 voiles, l'an 244 (858-859); il rencontra la flotte des musulmans de Sicile, lui livra bataille, fut vaincu et perdit 10 vaisseaux. L'île de Crète demeura cent trente-cinq ans sous la domination des Arabes et leur fut enlevée l'an 350 (961), par Nicéphore-Phocas, depuis empereur. A—T.

OMAR AL MOTAWAKKEL AL-ALLAH (Abou-Mohammed), vulgairement surnommé *al Aftas*, cinquième et dernier roi maure de Badajoz, dont les États renfermaient la plus grande partie du Portugal, disputa longtemps le trône à Yahia, son frère aîné, qui avait commencé de régner l'an 460 de l'hég. (1068 de J.-C.), et il y monta après lui. Omar avait gouverné successivement Baëza et Tolède, du vivant de son père Mohammed, et s'y était conduit avec beaucoup d'habileté. Devenu roi, il se rendit célèbre par ses richesses, sa prospérité et son goût pour les arts. Il se joignit à Yousouf ben Taschfyn, roi de Maroc, et fut un des princes maures qui se distinguèrent le plus à la bataille de Zalaka, remportée l'an 479 (1086) sur Alphonse VI, roi de Léon et de Castille. Cependant son alliance avec le monarque africain lui devint funeste. Ayant suivi ce prince au siége de Grenade en 483 (1090), il se repentit bientôt de contribuer à l'accroissement de sa puissance aux dépens des musulmans d'Espagne, et abandonna secrètement son camp. Mais déjà la crainte et la séduction lui avaient aliéné ses sujets. Lisbonne, Santarem et plusieurs autres places s'étaient données aux Almoravides. Il ne restait plus à Omar que sa capitale, où il fut bientôt assiégé par Saïr ou Sirin, lieutenant du roi de Maroc, lequel venait de détrôner le dernier roi de Séville (*voy.* Abad III). Après une longue résistance, Omar, trahi par ses sujets, fut livré au général africain, qui le fit renfermer dans la prison publique, ainsi que ses deux fils. On conduisit ensuite ces trois princes hors de la ville; on les battit de verges, et on trancha la tête aux fils en présence de leur père, qui subit le même sort en 487 (1094). Tous les poëtes contemporains déplorèrent la catastrophe d'Omar; et l'on a conservé des vers que ce malheureux roi composa dans sa prison. A-T.

OMAR EBN FAREDJ. *Voyez* Ibn Faredj.

OMAR (Nadjm-Eddyn Abou-Hafs), fils de Mohammed, surnommé Al-Nasafi, célèbre docteur musulman de la secte orthodoxe des Hanéfites, naquit en l'année 461 de l'hégire (1068-1069 de J.-C.) dans la ville de Nakhscheb, nommée aussi Nasaf, et mourut à Samarcand, en 537 (1142-1143), comme on le voit dans les Tablettes chronologiques de Hadji Khalfa. Le surnom ou titre honorifique de *Nadjm-eddyn* signifie l'*Astre de la religion;* et les écrivains qui ont cité ou commenté les ouvrages d'Omar Al-Nasafi, l'appellent souvent l'Astre de la loi et de la religion, le mufti des génies et des hommes. On lui attribue, selon d'Herbelot, plus de cent ouvrages, tant sur le droit musulman que sur les traditions. Il est singulier pourtant qu'il ne soit fait aucune mention de ce docteur, ni dans les Annales d'Abou'l-féda, ni dans les Chroniques manuscrites d'Abou'l-mohasen, ni dans les Vies des hommes illustres d'Ibn Khilcan. Nadjm-eddyn Omar a composé, sur toutes les questions de droit controversées parmi les sectes orthodoxes musulmanes, un ouvrage

Digitized by Google

en vers, connu sous le nom d'*Almandhouma*, qui est à la bibliothèque de Paris, parmi les manuscrits arabes, sous le n° 1385, et, dans la bibliothèque Bodleïenne, n° 1243 des manuscrits arabes du Catalogue d'Uri. L'auteur se nomme lui-même Abou-Hafs Omar, au commencement et à la fin de ce poëme dialectique; et il nous apprend qu'il l'a terminé en l'année 504 de l'hégire, et que cet ouvrage contient 2669 distiques. Ce poëme a été commenté par plusieurs docteurs, entre autres, par Mahmoud, fils de Daoud, surnommé Allouloui Al-Bokhari Alfoulchandji, dont le Commentaire fait partie des manuscrits arabes de la bibliothèque de Paris, sous le n° 1387. Mahmoud observe que le *Mandhouma* contient des vers difficiles à entendre, et dit qu'il a employé sept ans à composer ce Commentaire, pour lequel il a consulté plusieurs docteurs célèbres et un très-grand nombre de traités, dont il donne la liste. Il acheva ce Commentaire en 666. Un autre Commentaire du même poëme a pour auteur un docteur qui porte aussi le surnom d'Al-Nasafi, mais dont les noms sont Hafedh-eddyn Abou'l-baracat Abdallah, fils d'Ahmed. Le Commentaire de celui-ci est intitulé : *Almasfi* ou *Almosaffi*, et se trouve dans la bibliothèque de Paris, sous le n° 1386. Abou'l-baracat Al-Nasafi, qui mourut à Bagdad en l'an 710 de l'hégire, et dont la Vie se lit dans le Dictionnaire bibliographique d'Abou'l-mohasen (Mss. ar. de la bibliothèque de Paris, n° 750), a composé beaucoup d'ouvrages, et entre autres, le *Kenz alhakaik*, traité de jurisprudence que possède la bibliothèque de Paris (Mss. ar., n° 473), et le *Omdat alakaid*, traité de métaphysique et de théologie dogmatique, qui existe pareillement dans cette bibliothèque (Mss. ar., n° 412), et qu'il faut bien se garder de confondre avec le petit ouvrage de Nadjm-eddyn Al-Nasafi, intitulé *Akaid*, dont nous parlerons tout à l'heure. La bibliothèque de l'université de Leyde possède aussi un Commentaire sur le *Mandhouma* (man. 359, *olim* 301). Nadjm-eddyn Omar Al-Nasafi est encore auteur d'un Traité très-court des principaux dogmes de la religion musulmane, intitulé *Akaid*, conservé dans la bibliothèque de Paris, n° 407 des manuscrits arabes, avec un Commentaire de Saad-eddyn Mas'oud, fils d'Omar Al-Taftazani. Enfin nous ne devons pas oublier de dire que, parmi les manuscrits arabes de cette même bibliothèque, il y en a un (n° 1418) qui contient, entre autres choses, un petit poëme moral *sur la vanité du monde* et sur la nécessité de s'en détacher; poëme qui, si l'on doit en croire une note qu'on lit en marge du manuscrit, a pour auteur Nadjm-eddyn Abou Hafs Omar Al-Nasafi. Ce poëme, d'une versification facile, est composé en stances de cinq vers ou plutôt de cinq distiques. Les vers de chaque stance sont sur une même rime, et la rime parcourt successivement toutes les lettres de l'alphabet; la première stance ayant pour rime la lettre *A*, la seconde la lettre *B*, et ainsi de suite. — Sans doute il faut encore distinguer des deux écrivains surnommés Al-Nasafi, dont nous avons parlé, Avhad-eddyn Al-Nasafi auteur, qui nous est d'ailleurs inconnu et dont Uri a publié à Oxford en 1770, avec une traduction latine, un petit poëme arabe de soixante-seize vers, sous ce titre : *Carmen arabicum, sive verba doctoris Audeddini* (Mss. *Alvadeddini*) *al Nasaphi de religionis sonnitiæ principiis*, etc. Uri n'a pas indiqué le manuscrit duquel il a tiré ce poëme, qui n'a rien de commun avec le *Mandhouma* de Nadjm-eddyn Omar Al-Nasafi. Il est bon d'observer, en terminant cet article, que le docteur célèbre qui en est l'objet est souvent cité sous le seul nom d'Alnasafi. S. D. S-Y.

OMAR BEN AHMED, d'Alep, a écrit les *Vies des grands hommes qui ont illustré l'Egypte et la Syrie par leur science*. Cet ouvrage se trouve manuscrit, mais seulement en partie, à la bibliothèque Bodleïenne à Oxford, en Angleterre. — Un autre Omar ben Ibrahim a composé un bon ouvrage d'algèbre *sur les équations cubiques*, dont Montucla fait l'éloge dans son *Histoire des mathématiques*, ce qui prouve, selon lui, que les Arabes ont été en algèbre plus loin qu'on ne pense, et qu'ils sont arrivés aux équations du troisième degré. — Omar ben Abdalmagid Azadila, dit *Al-Rondi*, parce qu'il était de Ronda, naquit en 547 de l'hégire (1152 de J.-C.). Chronographe royal et grammairien distingué, il a composé un ouvrage sur la grammaire, divisé en trois parties. La mort l'empêcha de finir une nouvelle bibliothèque arabe et espagnole qu'il avait commencée. Il termina sa carrière dans le lieu de sa naissance, en 616 (1219). Voyez la *Bibliothèque* d'Ibn-al-Khatib, dans la *Biblioth. arab.-hisp.* de Casiri, t. 2, p. 109. Z.

OMAR (ben Hafsoun ben Djafar), fameux rebelle en Espagne, était chrétien d'origine et naquit à Ronda vers le milieu du 3e siècle de l'hégire. Il exerça d'abord la profession de tailleur; mais son courage et son ambition le portant à sortir de cette honteuse obscurité, il se rendit à Truxillo, y prit le parti des armes, et se fit une grande réputation par ses exploits et par son audace. Il médita des entreprises importantes, enrôla sous ses étendards une troupe de bandits et de vagabonds, et, profitant des troubles qui agitèrent le règne de Mehemed, roi de Cordoue, il commença dès lors à se livrer aux plus affreux brigandages, et battit les troupes qui lui furent opposées. Forcé de céder aux armes de ce prince, il reparut lorsqu'il le sut mort, l'an 273 de l'hégire (886 de J.-C.), et fut assez puissant pour s'emparer de Tolède, dont les habitants étaient toujours disposés à la révolte. Par une feinte soumission, il se joua de la bonne foi d'Almoundar, fils et successeur de Mehemed, et soutint un siége dans cette place, devant laquelle le roi de Cordoue mourut l'an 275. Abdallah, frère de ce prince, ayant aussitôt levé le siége

Digitized by Google

pour aller prendre possession du trône à Cordoue, son départ fut dans les autres provinces le signal d'une révolte générale, mais dont les chefs étaient unis ou divisés suivant leurs intérêts respectifs. On voit Omar faire la guerre à Sohar ben Hamdoun, qui s'était rendu maître de l'Andalousie orientale, et le tuer dans la ville d'Illiberis l'an 277 ; on le voit se joindre à son parent Obeïd-Allah et à Mohammed, fils du roi de Cordoue, révolté contre son père et tué l'an 282 à l'âge de 27 ans. Il semble même qu'Omar se soumit à son souverain, qu'il revint à Cordoue, qu'il y excita une sédition parmi les troupes, qu'il fut vaincu par le roi Abdallah et réduit à prendre la fuite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Omar ben Hafsonn fut longtemps le fléau de l'Espagne musulmane, qu'il sut résister à quatre rois de Cordoue, ses souverains, et qu'il mourut sous le règne d'Abdérame III, l'un d'eux, l'an 306 (919 de J.-C.), dans la ville d'Huescar, après avoir fondé dans les monts Alpujarras une principauté qui comprenait cette ville et celles de Jaën, Archidona, Illiberis, Ubeda, Baëza, etc., jusqu'à vingt milles de Cordoue, et qui subsista soixante-dix ans sous lui et ses trois fils, Djafar, Soléiman et Hafs. Rodrigue de Tolède dit qu'Omar, après avoir été totalement défait par Abdallah, se retira chez les chrétiens et se fit baptiser. On trouve beaucoup de confusion dans tout ce que les historiens espagnols, et même les auteurs arabes extraits par Cardone et Casiri, nous apprennent de ce célèbre factieux. Casiri l'appelle tantôt Omar, tantôt Khaled, ce qui ferait supposer qu'il s'agit de deux personnages de la même famille. Trompés par un passage de Cardone, nous avons dit (art. MEHEMED, roi de Cordoue), qu'Omar s'était emparé de Huesca et avait fondé une principauté dans l'Aragon. Il s'agit au contraire de Huescar et d'une partie des royaumes de Jaën et de Grenade. A—T.

OMAR-PACHA fut proclamé dey d'Alger, le 7 avril 1815, à la suite d'une révolution qui, dans l'espace de quinze jours, avait coûté la vie à deux de ses prédécesseurs. Il était agha ou commandant des troupes avant son élévation. Son règne, qui a duré deux ans et demi, est un des plus célèbres qu'offrent les annales de cette régence par les grands et nombreux événements qui l'ont signalé. Alger était alors en guerre avec les Etats-Unis d'Amérique. Une escadre américaine, sous les ordres du commodore Decatur, ayant battu dans la Méditerranée une escadre algérienne, dont l'amiral fut tué, se présenta devant Alger dans le dessein d'en bloquer le port. Après diverses négociations, un traité de paix fut conclu le 3 juillet. Tous les bâtiments et les prisonniers furent rendus de part et d'autre ; les Américains furent affranchis de tout tribut envers la régence, et obtinrent la permission de venir vendre à Alger les prises qu'ils feraient en temps de guerre sur les autres nations. En avril 1816, l'amiral anglais lord Exmouth fut chargé de négocier avec les puissances barbaresques pour les obliger à reconnaître les îles ioniennes comme possessions anglaises, à faire la paix avec les rois de Sardaigne et de Naples, et à renoncer à l'esclavage des chrétiens. Il se rendit à Alger avec une flotte de 5 vaisseaux de ligne, 7 frégates, 4 bâtiments de transport et quelques chaloupes canonnières. Omar reconnut les îles ioniennes, promit de relâcher tous les esclaves sardes et génois moyennant cinq cents dollars par tête, et les napolitains pour mille dollars. Il s'obligea de ne jamais faire la guerre contre le royaume de Sardaigne tant que la paix subsisterait entre Alger et l'Angleterre, mais il refusa d'abolir l'esclavage. Lord Exmouth, ayant obtenu cette clause importante des régences de Tunis et de Tripoli, revint devant Alger pour déterminer le dey à la même condescendance. Omar persista dans son refus, sous prétexte qu'étant sujet du Grand Seigneur, il ne pouvait sans sa permission consentir à l'abolition de l'esclavage. Trois mois lui furent accordés pour la demander, et une frégate anglaise porta son ambassadeur à Constantinople. Après le départ de lord Exmouth, les Algériens ayant massacré, vers le 20 mai, des pêcheurs de corail français, anglais et espagnols dans une église de Bône pendant l'office divin, l'Angleterre prépara un armement plus considérable et en donna le commandement à lord Exmouth, qui reparut devant Alger, le 26 août, avec 13 vaisseaux de ligne, quelques frégates et corvettes, 5 chaloupes, un brûlot et un bâtiment chargé de fusées à la Congrève ; six frégates hollandaises, sous les ordres du vice-amiral Van Capellen, s'étaient jointes à cette expédition. Le dey fut sommé le lendemain de délivrer immédiatement sans rançon les esclaves chrétiens, de restituer tout l'argent qu'il avait reçu pour celle des captifs sardes et napolitains, de déclarer qu'à l'avenir il traiterait tous les prisonniers de guerre suivant l'usage des nations européennes, et de faire la paix avec le roi des Pays-Bas sur les mêmes bases qu'avec l'Angleterre. Omar répondit à ces propositions par l'ordre de tirer sur la flotte anglaise. Aussitôt lord Exmouth, se plaçant à l'entrée du port, commença le bombardement de la ville et de la flotte d'Alger. Le feu durait depuis six heures lorsqu'une chemise soufrée, attachée à la première frégate algérienne qui barrait le port, communiqua l'incendie à toute l'escadre barbaresque : 5 frégates, 4 corvettes et 30 chaloupes canonnières furent la proie des flammes. Après la destruction de la marine et du môle d'Alger, lord Exmouth se retira dans la rade ; et le lendemain il entra dans le port en vainqueur. Il écrivit au dey pour le menacer de recommencer le feu si dans deux heures il n'acceptait les conditions qu'il avait refusées la veille. Omar, qui, aux deux apparitions des Anglais et surtout dans

Digitized by Google

cette dernière circonstance n'avait négligé aucun moyen de défense et s'était constamment tenu sur le rivage, se vit néanmoins forcé de céder à la nécessité. Le traité fut conclu aux conditions suivantes : 1° l'abolition perpétuelle de l'esclavage ; 2° la liberté des captifs chrétiens de toutes les nations ; 3° la restitution de toutes les sommes reçues par le dey, depuis le commencement de cette année, pour le rachat des esclaves ; 4° des indemnités au consul britannique pour ses pertes et sa détention ; 5° des excuses publiques du dey à cet agent en présence de ses ministres et de ses officiers ; 6° la paix avec le royaume des Pays-Bas, qui avait pris part à cette expédition. Le dey remplit toutes ces conditions, et rendit trois cent cinquante-sept mille piastres pour Naples et vingt-cinq mille cinq cents pour le roi de Sardaigne. Omar ne se laissa point abattre par ces revers et sut bientôt les réparer. C'était un homme plein de sens, de prévoyance et de fermeté. Par ses soins les fortifications d'Alger furent relevées, et sa marine renaquit de ses cendres. Dès le commencement de 1817, elle comptait 11 corsaires dont un de 44 canons. Le Grand Seigneur l'augmenta d'une flottille, dont il fit présent au dey. Les pirateries des Algériens recommencèrent. Un navire russe, un hambourgeois et trois espagnols tombèrent en leur pouvoir. Les équipages furent faits esclaves comme par le passé, seulement on ne les mit pas à la chaîne. La régence déclara la guerre aux Prussiens, et fit de grands préparatifs pour la soutenir. Mais sur ces entrefaites la peste se déclara dans Alger dès le mois de mai, et trois mois après elle étendait ses ravages sur toutes les côtes jusqu'à Tunis et Tanger. Vainement le dey défendit, sous peine de mort, d'annoncer que ce fléau désolait la capitale. Le découragement s'empara de la milice, qui, attribuant à la mauvaise étoile d'Omar les malheurs qui avaient accablé Alger sous son règne, conspira sourdement contre lui. Le 3 septembre 1817, 600 soldats turcs marchèrent en tumulte vers le palais du dey. Ce prince, qui tenait alors son divan, fit prendre les armes à ses gardes et manda au grand wekil-ardjy, qui se trouvait à son poste à la marine, de venir le dégager ; mais il était trop tard : la garde n'avait pu résister aux rebelles. Ils franchirent les premières portes ; en vain leurs officiers, en vain les ministres essayèrent de les adoucir ; ils répondirent qu'ils ne voulaient plus d'Omar-Pacha. Le dey ordonna de les laisser entrer, et les attendit avec calme dans l'espoir de les apaiser ; ils refusèrent de l'entendre. Alors il tira son sabre et tenta de se défendre ; mais, accablé par le nombre, il fut traîné du haut de son palais jusque dans les cours où on l'étrangla. Son corps fut enterré sans pompe mais sans outrage. Omar-Pacha réunissait au courage et aux talents la justice et l'humanité. Pendant le bombardement d'Alger, son premier ministre avait ordonné d'égorger à son insu quinze cents captifs chrétiens, qu'on avait renfermés dans une caverne ; Omar, informé à temps, fit suspendre l'exécution, qui n'avait encore coûté la vie qu'à trente-deux victimes. Aly-Khodja fut proclamé dey, et porté en triomphe dans le palais peu de moments après la mort de son prédécesseur. A-T.

OMAYAH ou OMMYAH, tige de la célèbre dynastie des Omayades ou Ommyades, était fils d'Abd-Schems, et petit-fils d'Abd-Menaf, prince de l'antique tribu arabe de Coraïsch ou Koréich, qui dominait à la Mecque. Il était neveu de Hashem et cousin germain d'Abd-al-Mothalleb, bisaïeul et aïeul de Mahomet, prophète et législateur des Arabes. On ne sait rien de ce personnage, qui fut sans doute un des décemvirs de la Mecque, et qui mourut probablement au commencement du 7e siècle de l'ère chrétienne, avant que Mahomet eût commencé sa prédication (*voy.* MAHOMET). Omayah eut pour petit-fils Abou-Sofyan, qui fut un des persécuteurs les plus acharnés de Mahomet, et qui, à la tête des Coraïschites, combattit souvent le prophète et ses disciples. Il embrassa l'islamisme, l'an 8 de l'hégire (630 de J.-C.), lorsque la Mecque fut tombée au pouvoir des musulmans, et il mourut vingt-deux ans après. C'est d'Omayah qu'ont pris leur nom les califes Omayades, qui ont formé deux branches ; l'une fut fondée en Syrie par son arrière-petit-fils Moawyah, qui usurpa le pouvoir spirituel et temporel sur le gendre et le petit-fils de Mahomet (*voy.* ALY, MOAWYAH Ier et HAÇAN) ; la deuxième commença l'an 139 (756) en Espagne, où s'était retiré Abd-el-Rahman, l'un des derniers rejetons de cette famille, sur les ruines de laquelle les califes abbassides, issus d'Abbas, oncle de Mahomet, venaient d'établir leur puissance (*voy.* ABDÉRAME Ier, ABOUL-ABBAS et MERWAN II). Cette seconde branche des Omayades fut détruite par la révolution qui éleva plusieurs royaumes sur les débris du trône de Cordoue, au commencement du 11e siècle. A—T.

O'MEARA (BARRY-EDOUARD), chirurgien anglais que ses rapports avec Napoléon ont rendu célèbre, naquit en Irlande vers 1770, étudia dès sa jeunesse l'art de guérir, et fut employé dans la marine militaire. Il était chirurgien-major du *Bellérophon* en 1815, lorsque l'ex-empereur se rendit à bord de ce vaisseau de guerre. S'étant montré fort empressé auprès de lui, ils eurent plusieurs conversations dans la langue italienne, qu'O'Meara parlait facilement. Quand le médecin français qui avait suivi Napoléon jusqu'à son embarquement eut refusé d'aller plus loin, le docteur O'Meara, sur la proposition qui lui en fut faite par Savary, n'hésita pas à l'accompagner dans son exil. Autorisé pour cela par l'amiral Maitland, il conserva son rang dans la marine royale, et il lui fut permis de revenir en Angleterre quand il le voudrait. Napoléon parut concevoir pour cet homme estimable une véritable

Digitized by Google

affection. Il aimait à s'entretenir avec lui, et l'on citerait peu de circonstances de sa vie dont il ne lui ait parlé. Le docteur prenait soigneusement note de tout ce qu'il entendait, et, selon les intentions de Napoléon, il en a fait l'objet de plusieurs publications à son retour en Europe. Tout se passa ainsi fort bien tant que l'amiral Cockburn commanda à Ste-Hélène; mais lorsque sir Hudson Lowe l'eut remplacé, tout parut changer de face. Le nouveau gouverneur voulut que tous ceux qui approchaient Napoléon lui rendissent compte de ses moindres actions; qu'enfin ils fussent de véritables surveillants, des espions du ministère britannique. Un rôle aussi méprisable ne pouvait convenir au docteur O'Meara; il refusa avec indignation les propositions que Hudson Lowe lui fit à cet égard. Après trois ans de souffrances dans ce triste séjour, on l'accusa de toutes sortes d'infractions aux règlements du gouverneur, et surtout d'avoir été l'intermédiaire de correspondances secrètes, même de projets d'évasion. Il fut rappelé par un ordre du ministère. Dans le premier moment il voulut résister, mais Napoléon lui-même s'y opposa formellement, bien que, sa santé s'altérant de plus en plus, il eût grand besoin du seul médecin en qui il eût confiance. Leurs adieux furent extrêmement touchants. « Partez, dit Napoléon, le crime se « consommera plus vite; j'ai vécu trop long-« temps pour eux. Votre ministère est bien hardi: « quand le pape était en France, je me serais « plutôt coupé le bras que de signer un ordre « pour éloigner son chirurgien. Quand vous serez « arrivé en Europe, vous irez vous-même trou-« ver mon frère Joseph; vous lui direz que je « désire qu'il vous donne le paquet de lettres « particulières et confidentielles qui m'ont été « écrites par les empereurs Alexandre et Fran-« çois, le roi de Prusse, etc., que je lui ai con-« fiées à Rochefort; vous les publierez pour cou-« vrir de honte ces souverains, et découvrir au « monde les vils hommages que ces vassaux me « rendaient lorsque j'étais puissant. Ils briguaient « alors ma protection et l'honneur de mon al-« liance; ils léchaient la poussière de mes pieds. « Maintenant ils m'oppriment lâchement et me « séparent de ma femme et de mon enfant.... « Faites ce que je vous recommande; publiez « leur infamie.... » Dès qu'il fut de retour en Europe, O'Meara s'empressa de suivre les ordres de Napoléon et de les faire connaître à son frère; mais il n'était plus temps, la précieuse correspondance avait été confiée à des mains infidèles, et déjà elle était livrée aux divers souverains qui avaient tant d'intérêt à la faire disparaître. L'ambassadeur de Russie près la cour de Londres avait donné lui seul, pour son maître, une somme de deux cent cinquante mille francs, et tous les autres avaient payé dans la même proportion; de manière que rien n'en était resté, ce qui est très-fâcheux pour l'histoire. Le docteur O'Meara ne fut pas plus heureux relativement à la mission que Napoléon lui avait donnée auprès de Marie-Louise. Les ministres ne lui permirent pas de se rendre auprès de cette princesse; et, après vingt ans de services honorables, ils le privèrent de tout emploi. Cet homme estimable et digne d'un meilleur sort mourut dans une retraite obscure aux environs de Londres, dans le mois de juin 1836. Il avait publié dans plusieurs recueils, avec le consentement des exécuteurs testamentaires de Napoléon, toutes ses notes recueillies à Ste-Hélène, et que, malgré les recherches inquisitoriales de Hudson Lowe et de ses agents, il était parvenu à rapporter en Europe. Les titres de ses publications, toujours fort étendus, en font assez connaître les détails et le but. Ce sont : 1° *Documents particuliers* (en forme de lettres) *sur Napoléon, sur plusieurs actes jusqu'ici inconnus ou mal interprétés, et sur le caractère de différents personnages qui ont marqué sous son règne, tels que Talleyrand, de Pradt, Moreau, etc., d'après les données fournies par Napoléon lui-même et par des personnes qui ont vécu dans son intimité*, Paris, 1819, in-8°. Cet ouvrage, publié d'abord en anglais, fut connu sous le titre de *Lettres du cap de Bonne-Espérance*. 2° *Documents historiques suivis de pièces justificatives sur la maladie et la mort de Napoléon Bonaparte*, traduit de l'anglais, Paris, 1821, in-8°; 3° *Lettre adressée à M. l'éditeur du Morning-Chronicle*, traduit de l'anglais, Paris, 1821, in-8°; 4° *Napoléon en exil, ou l'Echo de Ste-Hélène, ouvrage contenant les opinions et les réflexions de Napoléon sur les événements les plus importants de sa vie*, traduit de l'anglais par madame Collet, et revu par M. St-Aulaire, Paris, 1822, in-8°; nouvelle édition, Bruxelles, 1822, où l'éditeur dit avoir rétabli des passages tronqués dans la précédente; le même ouvrage, Paris, 1823 et 1824, sous le titre de *Complément au Mémorial, ou Napoléon en exil*, 2 vol. in-8°; puis sous celui de *Napoléon dans l'exil, ou Une voix de Ste-Hélène*, par A. Roy, Londres, 1823, 2 vol. in-8°. Ce nouveau traducteur a accusé tous ses devanciers d'avoir travesti plutôt que traduit le docteur O'Meara. La dernière édition a paru en 1825, sans nom d'auteur. Elle fait partie du *Recueil de pièces authentiques du captif de Ste-Hélène*, 11 vol. in-8°. L'ouvrage d'O'Meara a aussi été imprimé in-18 et in-12, comme complément au *Mémorial* de Las-Cases, dont il est quelquefois le correctif et le contradicteur. 5° *Relation des événements arrivés à Ste-Hélène postérieurement à la nomination de sir Hudson Lowe, en réponse à une brochure intitulée Faits démonstratifs des traitements qu'on a fait éprouver à Napoléon*, Paris, 1819, in-8°. M—D j.

OMEIS (Magnus-Daniel), philologue allemand, fils d'un diacre de l'église protestante de St-Sébald à Nuremberg, et petit-fils du prédicateur Saubert, de cette ville, y naquit en 1646. Il débuta au gymnase de sa ville natale par un éloge

Digitized by Google

latin de la fourmi ; et à l'université d'Altdorf, où il acheva ses études, il prononça son discours : *Mausoleum integritatis Germaniæ*, Altdorf, 1666. Il s'y distingua tellement qu'on lui accorda le titre de docteur en philosophie et la couronne poétique ; il soutint un grand nombre de thèses latines et s'exerça aussi avec succès dans la prédication. Chargé, en 1668, de l'éducation d'un fils du ministre de Prusse à Vienne, il eut l'occasion de visiter les Etats autrichiens et de s'y lier avec plusieurs savants. De retour à l'université d'Altdorf, en 1674, il y fut appelé à la chaire d'éloquence, à laquelle on joignit, trois ans après, celle de morale. Depuis il fut obligé de faire, chaque année, de ces programmes par lesquels les chefs des universités allemandes célébrent les réunions académiques. Deux panégyriques qu'il adressa aux empereurs Joseph et Léopold lui valurent le titre honorifique de *comte curial et palatin*. Une société littéraire, instituée sur le modèle de celle des Arcadiens de Rome, subsistait alors sous le nom des *fleurs de la Pegnitz;* il en fut nommé président, et sa femme, Espagnole de naissance et appelée Rosita, dont divers auteurs du temps vantent le savoir, fut reçue membre de la même réunion. Après avoir été élu huit fois doyen de la faculté de philosophie, cet érudit mourut le 23 novembre 1708. Ses poésies allemandes sont oubliées depuis longtemps; mais il faut lui savoir gré d'avoir contribué à perfectionner la poésie de sa nation, dont le langage se dépouillait à peine de son ancienne rudesse. Il avait publié, à cet effet, une *Instruction fondamentale sur l'art poétique et la mythologie allemandes*, Altdorf, 1704, in-8°. Il a laissé une centaine de petits traités latins, de thèses, de programmes, etc., sur des sujets de théologie, de philosophie, de morale et de philologie; Reusch a publié, en 1710, *Juvenci histor. evangel. libri 4*, avec les notes d'Omeis et de quelques autres savants, et une notice sur Omeis, sous le titre de *Memoria Omeisiana*. G. Ch. Gebauer a inséré, en 1730, dans son *Collegium anthologicum*, la curieuse dissertation *De symbolo heroico Italis* IMPRESA, *Gallis* DEVISE *dicto*, soutenue en 1686, sous la présidence d'Omeis, par Herm. Brever. D—G.

OMER-VRIONE, capitaine turc, né en Albanie vers 1789, mort en 1836 dans les environs de Constantinople. Dans sa jeunesse il était compagnon d'armes de Mehemet-Ali, qui fut plus tard vice-roi d'Egypte. Etant entré au service du fameux Ali, pacha de Janina, en 1820, il fut envoyé par lui à la tête d'un corps d'Albanais dans les défilés de Larisse, pour s'opposer à la marche de l'armée ottomane qui s'avançait contre son maître. Il se maintint quelque temps en Thessalie, et fut enfin forcé de livrer ce passage à Pacho-Bey, qui lui était opposé, trahison dont il fut récompensé par le pachalik de Delvino, puis par celui de Janina lui-même. Lors de la révolution grecque, il reçut le commandement d'une division d'Epire, à laquelle il devait joindre les levées de Thessalie, pour défendre cette province contre Odyssée, qui s'y portait avec les Armatolis pour la soulever. Le 27 juin 1821, Omer-Vrione fut défait avec Méhémet-Pacha au combat de Zeïtouni, et le 2 juillet suivant sur les bords du Sperchio, ce qui ne l'empêcha pas de se porter contre Athènes, que les Grecs évacuèrent à son approche. De là, Omer-Vrione marcha sur Calavryta, ville d'une situation importante et dont les Grecs se proposaient de faire le centre de leurs opérations militaires, mais qu'ils furent contraints d'abandonner. De l'Epire il passa dans l'Etolie, qu'il occupa malgré quelques corps d'Hellènes et d'Agraphiotes, qui le harcelaient dans les montagnes; et, secondé par Rechid-Pacha, il mit le siége devant Missolonghi avec un corps d'armée de 15 à 20,000 Turcs et Albanais. Il y arriva le 7 novembre 1822. Missolonghi n'avait d'abord que 400 hommes de troupes de garnison; plus tard il lui vint du Péloponèse un renfort de 1,500 hommes commandés par Mavromichalis. Soutenus par la présence de Mavrocordato, de Botzaris et des colonels Voutier et Graillard, les Grecs résistèrent héroïquement. Le 8 janvier 1823, après un assaut où les Turcs, enfin repoussés, avaient perdu plus de 1,500 des leurs, les deux pachas se retirèrent en désordre, laissant devant la place une partie de leurs bagages, de leurs munitions et de leur artillerie. Omer-Pacha, en se séparant de son collègue, essaya de regagner son pachalik; mais après de vaines tentatives pour se frayer un passage à travers les monts Agrapha, il fut forcé par Botzaris de rentrer dans le bassin de Vlochos, où il rejoignit le corps de Réchid-Pacha, encore plus maltraité que le sien. Après avoir misérablement entretenu son armée durant plusieurs mois, Omer-Vrione, trompant la vigilance de Botzaris, passa l'Acheloüs, se sépara une seconde fois de Réchid à Vonetza, et arriva à son pachalik de Janina avec 7 ou 800 Albanais. A la suite de quelques mois de repos, Omer-Vrione se mit à la tête de 8,000 Epirotes, et fit sa jonction avec Mouktar de Scodra, fils d'Ali-Pacha, qui commandait 10,000 hommes. Ainsi fortifié, il se présenta une seconde fois devant Missolonghi. Mais Mouktar étant allé assiéger Anatolicon, Omer, trop faible tout seul, fut, au bout de deux mois, contraint de se retirer de nouveau en 1823. Comme il avait licencié son armée avant de rentrer dans son pachalik, on fit courir le bruit qu'il avait fait un arrangement avec les Grecs au préjudice de la Porte. Mais en 1824 il reparut dans l'Etolie, où il devait joindre Dervich-Pacha à Lépante. Cependant ce dernier ayant déjà été battu à Amplane, près de Salone, Omer-Vrione, qui n'arriva que vers la mi-août, dut tenir seul la campagne contre l'armée de la Grèce occidentale. Attaqué à Mavrylle le 26 août par les Grecs, il perdit beaucoup de monde, et se retira sur Carvassara, position qu'il abandonna au

Digitized by Google

mois de novembre. Nommé pacha de Salonique en 1823, il franchit l'isthme de Corinthe à la tête de 18,000 hommes, et vint appuyer les opérations d'Ibrahim-Pacha, d'Egypte. L'année suivante, en 1826, il fut nommé au pachalik de Négrepont. Attaqué par Karaïskaki dans son camp, devant Dissuno, au milieu de la nuit du 17 au 18 février, il dut laisser au pouvoir des Grecs une partie de son artillerie, de ses munitions de guerre, ainsi que de ses tentes et bagages, et n'échappa lui-même que grâce à sa cavalerie, qui l'avait déjà sauvé plusieurs fois. Lors de l'évacuation du Péloponèse par les Egyptiens en 1828, Omer-Vrione rentra dans son pachalik de Négrepont, que cependant il dut quitter l'année suivante, où cette île fut cédée au nouveau royaume de la Grèce. Brisé de fatigues, Omer, après la reconstitution de la Grèce, disparut de la scène sans qu'on sache comment il a fini ses jours. A côté d'Ibrahim-Pacha, il a été sans contredit l'ennemi le plus redoutable et le chef le plus habile que les Grecs aient eu à combattre. R—L—N.

OMMANEY (JOHN ACWORTH), amiral anglais, né en 1773, mort le 8 juillet 1855 à Warblington-House, dans le comté de Havant. Fils aîné du contre-amiral Corntlwaithe Ommaney, John s'enrôla dans la marine comme mousse, en 1780, à Plymouth. En 1785, il était à Terre-Neuve, tandis que de 1786 à 1792, il fit partie de la station de la Méditerranée; en 1793, il suivit avec le grade de lieutenant lord Macarthney, envoyé comme ambassadeur en Chine. Dans le récit de ce célèbre voyageur, le nom d'Ommaney est fréquemment cité comme celui d'un officier intrépide. De retour de cette expédition, il prit part au combat de l'île de Groix, livré sous lord Bridport à la flotte française, en 1795. Commodore en décembre 1796, il apaisa, vers cette époque, une révolte à bord du vaisseau *the Nore*. L'année suivante, il intercepta dans la mer Germanique un important convoi suédois, et captura, en 1799, la frégate française *le Dragon*. Pendant les guerres du consulat et de l'empire, il se trouvait presque toujours à la tête des stations de l'Amérique septentrionale. Il s'éclipsa ensuite jusqu'en 1827, où, commandant le vaisseau *l'Albion* sous les ordres supérieurs de l'amiral Codrington, il se distingua à la bataille de Navarin, qui lui valut quatre ordres à la fois, l'ordre de St-Louis de France, celui de St-Wladimir de la part de la Russie, et l'ordre grec du Rédempteur, tandis que son souverain le créa chevalier de l'ordre du Bain. Nommé contre-amiral en 1831, il devint vice-amiral en 1841 et amiral en 1849. En 1835, il avait été créé knight et élevé trois ans après au grade de commandeur de l'ordre du Bain. De 1837 à 1840, il était directeur des établissements maritimes de Devonport. Dans cette dernière année, il fut envoyé devant Lisbonne et ensuite dans la Méditerranée; en 1842, enfin, il fut mis à la retraite. Il n'a pas laissé d'enfants. R—L—N.

OMMEGANCK (BALTHAZAR-PAUL), peintre belge, né à Anvers le 26 décembre 1755, montra dès son enfance un goût décidé pour les arts du dessin. Placé chez les meilleurs professeurs de son pays, le jeune élève étonna ses maîtres par des talents précoces, et profita si bien de leurs leçons qu'il ne tarda pas à prendre rang parmi eux. Le paysage fut le genre auquel il s'appliqua spécialement, et sa réputation dans cette branche de la peinture devint européenne. Les tableaux qu'il envoyait pour l'exposition du Musée du Louvre faisaient l'admiration de tous les connaisseurs. On le surnomma le *Racine des moutons*, parce qu'il excellait à peindre ces animaux. Il travaillait avec une extrême facilité; aussi a-t-il laissé des productions nombreuses, qui n'en sont pas moins estimées et recherchées des amateurs; on peut même ajouter que dans quelques-unes il a égalé, sinon surpassé, les paysagistes les plus renommés de l'ancienne école flamande. Omméganeck mourut à Anvers, le 18 janvier 1826. Correspondant de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France, il était membre de l'institut des Pays-Bas et chevalier de l'ordre du Lion-Belgique. Il avait été l'un des commissaires chargés de reprendre à Paris les tableaux de l'école flamande, en 1815. Le musée du Louvre possède d'Omméganeck deux tableaux représentant des paysages et animaux. ST—T.

OMMEREN (RICHÉE VAN), philologue et poëte hollandais, né vers 1756, mort à Amsterdam vers 1810. Il était recteur du gymnase de cette ville. C'était un homme d'un grand talent, distingué par ses vues politiques en même temps que par ses poésies. On a de lui : 1° *Poésies*, Amsterdam, 1786, in-8°; 2° *Horace considéré comme homme et comme citoyen romain*, avec notes explicatives, deux discours, Amsterdam, 1789, in-8°. Cet ouvrage est important par les réflexions sur le siècle d'Auguste, en même temps que par la manière dont le poëte est apprécié. Le style en est d'ailleurs noble et animé. 3° *Discours sur l'oppression d'Athènes par les trente tyrans, et sur la délivrance de cette ville*, deux discours posthumes, dans la *Bibliothèque de littérature ancienne* de Ten Brink, Grœningue, 1825, in-8°; 4° *Notice biographique et littéraire sur Viglius Ayta de Zwichem*, philologue de Grœningue, dans le *Mnémosyne* des frères Tydeman, ibid., 1826. On y remarque des traits d'une éloquence mâle. R—L—N.

OMMYAH. *Voyez* OMAYAH.

ONCIEUX (GUILLAUME D'), seigneur de Douvres (1) et de Cogna, naquit vers 1560 à Chambéry, d'une ancienne famille, que la tradition fait d'origine anglaise, mais qui certainement était établie dès le 13e siècle dans le Bugey

(1) La famille d'Oncieux avait vendu la seigneurie de Douvres, située dans le Bugey, près d'Ambérieux, à la famille Montagnat, qui en est restée propriétaire jusqu'à la révolution de 1789.

Digitized by Google

(*voy.* l'*Histoire* de Guichenon, *Continuation de la* 3e *partie*, p. 190). Guillaume avait beaucoup d'érudition et joignait à la culture des lettres l'exercice de la profession d'avocat. Ses succès au barreau lui méritèrent la confiance du duc de Savoie. D'abord conseiller, puis président au sénat de Chambéry, il remplit les devoirs de cette charge avec zèle, mais sans rien relâcher de son ardeur pour l'étude. Guillaume mourut vers 1630. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, pleins de recherches curieuses, mais qui présentent aujourd'hui peu d'intérêt. Grillet, dans son *Dictionnaire historique du département du Mont-Blanc*, t. 2, p. 97, en cite treize. On se contentera d'indiquer les plus importants : 1° *Numerabium locorum decas in omni fere scientiarum genere, mysticis referta propositionibus*, Lyon, 1584, in-8°; 2° *Berlium, seu rusticum oblectamentum*, ibid., 1597, in-8°. Le premier titre de cet opuscule, que Grillet n'a pas connu, est le nom latinisé de la campagne des Berliet, famille distinguée qui comptait en même temps un premier président du parlement de Savoie et un archevêque de Tarentaise, tous deux intimes amis d'Oncieux. 3° *Centum in quo de rerum natura multa prælara ac singularia, a primo ad ultimum continentur*, Lyon, 1604, in-8°; c'est un recueil de vers; 4° *Colloquia mixta, in quibus variæ juris quæstiones et philosophicæ tractantur, festive ac erudite*, Genève, 1620, in-8°. Au revers du frontispice est le portrait de l'auteur à genoux. Dans la préface, Oncieux dit qu'un livre non moins utile qu'agréable serait un recueil des sentences de Virgile dans le genre des *Emblèmes d'Horace*, par Otto Venius (*voy.* VEEN); mais il ne paraît pas qu'il l'ait exécuté. 5° *Epistolæ in quibus lectio utilis simul et delectabilis continetur*, Lyon, 1618, in-12. Plusieurs des lettres d'Oncieux sont adressées à ses deux fils, Adrien et Janus. 6° *Traité des singularités de la mémoire*, ibid., 1622, in-12, rare. De tous les ouvrages d'Oncieux, le *Traité des singularités* est le plus recherché des amateurs. W—s.

O'NEILL ou O'NIALL. *Voyez* NIALL (O').

ONESICRITE, historien, né dans l'île d'Egine, ou, suivant d'autres écrivains, à Astaphylée, était disciple de Diogène le Cynique. Il s'insinua dans les bonnes grâces d'Alexandre, qui lui confia le commandement de ses trirèmes et le chargea d'écrire son histoire. Il accompagna ce prince dans son expédition aux Indes (*voy.* NÉARQUE), et composa sur ce sujet un ouvrage calqué sur le plan de la *Cyropédie* de Xénophon. Mauvais imitateur d'un si excellent modèle, ce philosophe cynique, dit Ste-Croix, est reconnu pour un auteur fabuleux qui a surpassé tous les historiens du monarque macédonien par son impudente démangeaison de rapporter les choses les plus étranges et les plus absurdes (*Exam. critiq. des anc. histor. d'Alexandre*, chap. 1er). Strabon dit qu'on pourrait à plus juste titre le nommer *maître menteur* que *maître pilote* (1) d'Alexandre. Cependant, ajoute-t-il, il rapporte aussi parfois des choses vraisemblables et même assez remarquables pour qu'on les répète après lui, quoiqu'on doute encore de leur réalité (Strabon, livre XV, t. 3, p. 36 de la traduction de Du Theil). Un jour qu'il achevait la lecture d'un fragment de son ouvrage à Alexandre : « Je voudrais bien, dit « ce prince, revenir au monde dans quelque « temps pour savoir comment les hommes juge- « ront cette histoire. S'ils louent aujourd'hui « mes actions, s'ils me font la cour, n'en sois « pas étonné; chacun d'eux pense qu'avec l'appât « attrayant des louanges il s'attirera mon ami- « tié » (Lucien, *De la manière d'écrire l'histoire*, trad. de Ballu). Onésicrite survécut à Alexandre; on apprend, par un passage de Plutarque, qu'il lut à Lysimaque le quatrième livre de son Histoire : elle est perdue ; mais Strabon, Elien et Pline rapportent, d'après cet auteur, un grand nombre de faits relatifs à la géographie et à l'histoire naturelle des Indes. Onésicrite eut deux fils, Androsthène et Philisque, disciple de Diogène, à qui l'on attribue les *tragédies* qui portaient le nom de son maître. W—s.

ONÉSIME (SAINT), évêque et martyr, Phrygien de naissance, était esclave d'un habitant de Colosse nommé Philémon, que St-Paul avait converti à la foi. Onésime ayant donné à son maître de graves sujets de plainte, s'enfuit de Colosse pour venir à Rome trouver St-Paul, qui avait inspiré à Philémon la plus haute vénération. Le saint apôtre, qui alors était dans les chaînes, accueillit avec bonté cet esclave fugitif; l'ayant converti à la foi et baptisé, il le renvoya à son maître avec l'*Epître à Philémon*, que l'Eglise catholique a toujours révérée comme un livre inspiré par le St-Esprit, un chef-d'œuvre de l'éloquence la plus touchante et comme un monument éternel de l'influence que la religion exerce sur les hommes placés en société. Non content de pardonner à Onésime, Philémon, lui ayant accordé sa liberté, le renvoya à Rome près de St-Paul, qu'il servit depuis avec la plus touchante affection. L'apôtre le chargea avec St-Tychique de porter la lettre qu'il écrivit aux fidèles de Colosse. L'ayant employé dans le ministère de l'Evangile, il l'ordonna évêque. Onésime souffrit le martyre l'an 95, sous l'empereur Domitien. Les Grecs honorent sa mémoire le 15 et l'Eglise latine le 16 février. — ONÉSIME, troisième évêque d'Ephèse, lequel ne doit point être confondu avec le précédent, comme font Baronius et Fleury, donna les marques les plus touchantes de respect et de charité à St-Ignace, lorsque le saint évêque d'Antioche se rendait à Rome (106) pour y souffrir le martyre. Dans sa lettre aux fidèles d'Ephèse, St-Ignace leur dit : « Je

(1) Le savant rédacteur de l'art. NÉARQUE a essayé de justifier Onésicrite du reproche que lui fait Strabon.

Digitized by Google

« vous ai tous reçus dans la personne d'Onésime, « votre évêque, homme d'une charité admirable. « Je prie Dieu que vous l'aimiez selon Jésus-« Christ et que vous lui ressembliez tous. Béni « soit celui qui vous a donné un tel évêque, à « vous qui êtes si dignes de le posséder! Du « reste, Onésime est le premier à louer hautement le bon ordre qui règne parmi vous. Il « assure que vous vivez tous selon la vérité, « qu'aucune hérésie ne se montre parmi vous et « que vous n'écoutez personne plus que Jésus-« Christ. » On ne connaît point d'autre circonstance sur la vie de ce saint évêque. G—Y.

ONGARO (ANTOINE), poëte italien, était né vers 1569 à Padoue (1). Ses talents l'ayant fait connaître de bonne heure, un prince de la maison de Farnèse, Mario, se déclara son protecteur et lui fournit les moyens de cultiver les lettres. L'*Alceo*, pastorale imitée de l'*Aminta* du Tasse, qu'il fit représenter en 1591 sur le théâtre de Nettumo, reçut un accueil qui devait l'encourager à suivre la carrière dramatique; mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de se livrer à des travaux d'une certaine étendue. Il mourut en 1599, à peine âgé de 30 ans, laissant au prince Mario le soin de publier ses ouvrages. Les *Rime* d'Ongaro parurent pour la première fois à Farnèse, 1600, in-8°. Cette édition est très-rare. Celle de Bologne, 1644, 3 part. in-12, passe pour la plus complète; cependant elle ne contient pas encore toutes les pièces de cet auteur, puisque Crescimbeni en rapporte quelques-unes d'inédites dans la *Storia della poesia volgare*, t. 5, p. 337. C'est un des poëtes dont le Gobbi a recueilli les meilleures pièces dans le tome 2 de ses *Rime scelte*. L'*Alceo*, *favola pescatoria*, fut imprimée à Venise, 1592 (2), in-8°. Ottavio Magnini, sous le nom académique d'*Arsaccio*, en publia une nouvelle édition, Ferrare, 1614, in-4°, augmentée des intermèdes de Baptiste Guarini, avec leurs explications et des discours. Enfin elle a été réimprimée à la suite de l'*Aminta*, Padoue, Comino, 1722, in-8°, précédée d'une notice sur l'auteur. Cette pièce a été traduite en français par Rolland Brillet : l'*Alcée*, *pescherie; en laquelle, sous le nom de pêcheurs, sont représentées plusieurs naïves passions d'amour*, Paris, 1596, in-16; Rouen, 1602, in-12, deux éditions également rares. Pour l'élégance de la versification, ainsi que pour le naturel du dialogue, cette pastorale est digne de la réputation dont elle jouit encore; mais elle en aurait obtenu davantage si l'auteur n'eût pas calqué sa marche sur celle du Tasse, au point de faire dire que l'Alceo n'était que l'Aminte au bain (l'*Aminta bagnata*). W—S.

(1) Selon son biographe et Crescimbeni. Mais Apostolo Zeno, dans les notes sur la *Bibliothèque* de Fontanini, dit qu'Ongaro était de Venise, et il cite en preuve ce vers de son églogue intitulée *Fillide* :

Adria è la patria mia, Garono il nome.

Garono est bien évidemment l'anagramme d'Ongaro; mais il n'est pas certain que le poëte ait sous ce nom raconté ses propres aventures.

(2) L'édition de 1592, citée par quelques bibliographes, est imaginaire. S'il est vrai, comme le dit Crescimbeni, que l'Ongaro mourut en 1599, à peine âgé de trente ans, il n'en avait que douze en 1582; et ce n'est guère à cet âge que l'on est en état de composer des pièces de théâtre.

O'NIALL ou O'NEILL (JOHN-BRUCE-RICHARD, troisième vicomte et baron D'), pair d'Irlande, né le 30 décembre 1780 à Shane's-Castle, dans le comté d'Antrim, où il mourut le 12 février 1833. C'était le dernier rejeton de la puissante famille des O'Niall ou Hy'Niall, qui, de souche gothique, et venus au 9e siècle des Orcades, avaient, par le mariage de leur chef avec une fille princière irlandaise, reçu la possession héréditaire du royaume d'Ulster (*voy.* NIALL). John-Bruce, fils cadet du premier vicomte John, qui, en 1798, avait succombé contre les rebelles d'Antrim, entra l'année suivante, octobre 1799, comme enseigne dans la garde royale. Montant de grade en grade, il devint en 1808 lieutenant-colonel, et en 1814 colonel des chasseurs britanniques. Général de brigade en 1825, il avança en 1838 au grade de lieutenant général, et enfin en 1854 à celui de général en chef. Depuis 1811 il était, de plus, constable du château de Dublin. Comme dignité héréditaire, il possédait en outre la vice-amirauté de la côte d'Ulster. Après avoir représenté pendant quarante ans le comté d'Antrim dans la chambre des communes, il succéda, le 26 mars 1841, à son frère aîné, en même temps comme troisième vicomte d'O'Niall et comme pair d'Irlande, à la chambre des lords. John-Bruce appartenait à la fraction ultra-tory. Ce ne fut qu'à la fin qu'il se tourna vers les conservateurs modérés. Comme il n'était pas marié, c'est en sa personne que la grande famille des O'Niall s'est éteinte. Ses domaines échurent à un parent éloigné, le docteur Chichester de Dublin, qui a obtenu la permission de prendre le titre et le nom d'O'Niall. R—L—N.

ONIAS, grand prêtre des Juifs, était fils de Simon II et lui succéda vers l'an 200 avant J.-C. Il fit jouir la cité sainte d'une paix parfaite et fit observer les lois du Seigneur avec tant d'exactitude que les rois et les princes étrangers le vénéraient. Simon, de la tribu de Benjamin, qui commandait la garde du temple, irrité de la fermeté avec laquelle Onias s'opposait à ses malversations, fit avertir Séleucus, roi de Syrie, que le temple renfermait d'immenses trésors, que le grand prêtre employait suivant son caprice. Trompé par cet avis, le roi de Syrie chargea Héliodore, son premier ministre, de s'emparer de tout l'argent monnayé qui serait trouvé dans le temple. Onias reçut avec respect l'envoyé du roi, et ayant appris le motif secret de son voyage, il lui représenta que le trésor du temple était le patrimoine des veuves et des orphelins, et que d'ailleurs la plus grande partie de la somme appartenait à un des citoyens les plus considérés de Jérusalem, qui avait cru la déposer dans un lieu de sûreté pour la reprendre quand il en aurait besoin. Héliodore insista

Digitized by Google

sur la nécessité où il était de remplir la volonté du roi, et le grand prêtre ne put se dispenser de lui faire ouvrir les portes du temple. Mais à peine y fut-il entré qu'un cavalier revêtu d'une armure brillante se précipita sur lui et le foula aux pieds de son cheval, tandis que deux jeunes gens le frappaient de verges. Héliodore ne dut la vie qu'aux prières d'Onias. Simon ne manqua pas d'accuser le grand prêtre des troubles qui avaient éclaté à Jérusalem pendant le séjour d'Héliodore, et Onias crut devoir aller trouver Séleucus pour se justifier. Sur ces entrefaites, le roi de Syrie mourut, et Jason, frère d'Onias, parvint à lui enlever la grande sacrificature, en promettant, pour prix de cette faveur, de verser chaque année au trésor royal une somme considérable. Jason fut dépouillé à son tour de cette charge par son frère Ménélaüs, qui en offrit plus d'argent et qui vendit une partie des vases du temple pour acquitter sa promesse. Onias, retiré dans le bois sacré de Daphné, près d'Antioche, fut saisi d'une vive douleur en apprenant cette honteuse profanation des choses saintes : il éclata en reproches contre Ménélaüs, et le menaça de toute la colère du Seigneur s'il persistait à marcher dans les sentiers de l'impiété. Ménélaüs, loin de reconnaître sa faute, résolut de se débarrasser d'un censeur importun, et chargea de ce soin Andronique, gouverneur d'Antioche. Celui-ci vint trouver Onias dans sa retraite, et, l'ayant fait sortir, le poignarda, quoiqu'il se fût engagé par serment à ne lui faire aucun mal. Un crime si odieux ne pouvait rester impuni. Le roi Antiochus fit saisir le meurtrier, et ayant commandé qu'on le dépouillât de la pourpre, le fit conduire par les rues d'Antioche au lieu même où il avait commis ce sacrilége, afin que sa punition fût plus éclatante. Quelque temps après, l'impie Ménélaüs fut mis à mort. On doit avertir qu'il y a quelque différence entre le récit de l'historien Josèphe, et celui que nous avons emprunté à l'auteur du livre des Macchabées (*voy.* les Macchabées, liv. 2, ch. 3, 4 et 13, et le *Dictionnaire de la Bible*, par dom Calmet). — Onias laissait un fils, qui, se voyant privé de la grande sacrificature, se retira en Egypte, où il fut accueilli favorablement par le roi Ptolémée Philométor. Il sut mériter la confiance de ce prince, et s'éleva par ses talents aux premières dignités. Il profita de la faveur dont il jouissait pour obtenir la permission de bâtir un temple au vrai Dieu sur le plan de celui de Jérusalem. Il choisit pour accomplir ce pieux dessein un lieu de la province d'Héliopolis, où il y avait eu un temple à Bubastis, dont les ruines se voyaient encore, et il n'épargna rien pour assurer la durée d'un édifice destiné à réunir les Juifs qui viendraient chercher un asile en Egypte. Il s'éleva au voisinage du temple une ville qui prit le nom d'*Onion ;* mais et le temple et la ville furent détruits peu après la prise de Jérusalem par les Romains. Onias ne survécut que quelques mois au roi Ptolémée, son bienfaiteur; on croit même qu'il périt victime de la cruauté de Ptolémée Physcon, frère et successeur de Philométor. Chaufepié a recueilli quelques détails sur cet Onias et sur le temple dont il était fondateur (*voy.* son *Dictionnaire*, au mot *Onias*). W—s.

ONKELOS, fameux rabbin, était seulement prosélyte, suivant le Talmud et comme son nom l'indique suffisamment. On ignore dans quel siècle il a vécu. Parmi les écrivains juifs et chrétiens, les uns prétendent qu'il était disciple de Gamaliel, condisciple de St-Paul, et par conséquent contemporain de Jésus-Christ; les autres le confondent avec Aquila, auteur d'une version grecque de l'Ancien Testament, sous l'empire d'Adrien, ou même reculent son existence jusqu'à la fin du 3e siècle. Ce dernier sentiment est combattu par Jahn, comme ne portant sur aucun fondement solide (*Introductio ad Lib. sacr. vet. fœd.*, p. 60). La seconde opinion, qui confond Onkelos avec Aquila, quoique adoptée par de très-savants hommes, ne paraît pas vraisemblable à Huet et à d'autres critiques. La première opinion est la plus accréditée, mais avec quelques modifications; c'est-à-dire que, quand même Onkelos n'aurait pas vécu à l'époque où vivait Jésus-Christ, il faudrait le placer très-peu de temps après. Cette opinion est celle de Bochart, de Capell, de Wolf, de Bossuet, de Richard Simon, de Jahn et de Rossi. On attribue à ce rabbin le *Targum* ou la paraphrase chaldaïque sur le Pentateuque, qu'il composa des diverses explications recueillies de la bouche de ses maîtres, Gamaliel, Hillel, Schammaï ou autres. Cette paraphrase est assez exacte et faite presque mot à mot sur l'hébreu, de sorte qu'on pourrait en quelque façon lui donner le nom de version. Les juifs en lisent tous les samedis un chapitre, avec un chapitre du texte de la loi, tant est grand le respect qu'ils lui portent. Le style en est très-pur, et il approche du chaldéen du livre de Daniel. C'est le seul ouvrage de ce genre, avec celui de Jonathan, qui puisse être de quelque utilité pour l'intelligence des livres saints. Les chrétiens y ont cherché des armes pour combattre les juifs et pour défendre leurs dogmes. Galatin, Raymond Martin et plusieurs modernes, entre lesquels on distingue Bossuet, en ont fait un fréquent usage. Mais, nous l'avouerons franchement avec Richard Simon, bien que les preuves tirées du *Targum* d'Onkelos en faveur du Messie paraissent concluantes à des chrétiens, comme elles ne consistent pour la plupart que dans des allégories, il ne serait pas malaisé aux juifs de les détourner, parce qu'on ne peut pas prouver invinciblement la vérité de nos mystères par des allégories. Le *Targum* a été inséré dans toutes les polyglottes, malgré les réclamations de plusieurs docteurs, qui ne voulaient pas qu'on autorisât les rêveries et les superstitions des

Digitized by Google

anciens rabbins, rapportées par Onkelos, en les imprimant dans nos Bibles. La ponctuation qu'on a suivie dans ces diverses éditions est très-vicieuse, et Buxtorf père, qui a tenté d'en faire disparaître les vices, n'a point entièrement réussi. Les juifs ont imprimé un grand nombre de fois le *Targum*, avec ou sans le texte hébreu. La plus ancienne des éditions que l'on connaisse est celle de Bologne, 1482 (*voy.* les *Annales hebr. typ.* de Rossi). Les manuscrits de cet ouvrage sont si communs que l'abbé Rossi en possédait cinquante-huit, et qu'on en trouve un long catalogue dans Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. 2. Cependant, dit Richard Simon, dont les jugements ont généralement force de loi pour les Allemands et les Italiens, qui ne font que le copier, les exemplaires de ces paraphrases, soit manuscrits, soit imprimés, sont fort différents entre eux, principalement dans ce qui regarde les voyelles et la ponctuation. Il existe au moins trois traductions latines du *Targum* d'Onkelos : celle d'Alphonse de Zamora, dans les polyglottes d'Alcala, d'Anvers, de Paris et de Londres ; à la suite de la Vulgate, Venise, 1609, in-fol. ; Anvers, 1616, in-fol. ; et séparément, Anvers, 1539, in-8° ; — celle de Paul Fagius, Strasbourg, 1546, in-fol. (ce savant critique a joint des narrations à chaque chapitre) ; — enfin celle de Bernardin Baldi, qui est restée inédite dans la bibliothèque Albani. Quelque exactitude qu'ait mise Onkelos à suivre le texte hébreu, Elias Levita a néanmoins relevé plusieurs fautes qui lui sont échappées. Ce grammairien remarque avec raison que le paraphraste s'émancipe quelquefois en mettant des prétérits pour des futurs et des futurs pour des prétérits, qu'il oublie des mots ou leur donne des sens contraires au texte hébreu, et qu'il fait d'autres changements de cette nature. L—B—E.

ONOFRI (ANTOINE), capitaine ou premier magistrat de cette république de St-Marin qui offre encore au monde le singulier spectacle d'un Etat se soutenant par sa faiblesse, par sa pauvreté et l'exemple de toutes les vertus, au milieu de tant d'autres qui s'écroulent par l'excès de la puissance, celui des richesses et de la corruption. Né vers le milieu du dernier siècle, d'une des familles les plus estimables de ce pays, Onofri fut plusieurs fois élevé aux premières fonctions de la république par les suffrages unanimes de ses concitoyens. Après avoir échappé aux périls de la conquête, la république de St-Marin essuya cependant quelques agitations par l'influence de tant de révolutions qui l'environnaient, et ce fut par la sagesse et la fermeté d'Onofri qu'elle en repoussa les funestes conséquences. Ce digne citoyen y fut honoré et respecté jusqu'à sa mort, qui eut lieu au mois de décembre 1826, et fut une cause de deuil pour tous ses compatriotes. Un respectable vieillard, Ignace Belzoppi, son ami, célébra ses vertus dans une ode dont la simplicité et la force furent dignes d'un pareil sujet. La république s'était d'abord adressée pour cela à Pierre Giordani, l'un des hommes les plus éloquents de la péninsule italienne. Mais il était difficile que l'auteur d'un éloge fort exagéré de Napoléon se chargeât d'une telle composition ; il refusa, et l'on s'en tint à l'œuvre de Belzoppi. M—D j.

ONOMACRITE, poëte de la Grèce, vivait environ 516 ans avant J.-C. Il fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate. On le croit auteur de poésies attribuées à Orphée et à Musée. Du reste, aucun de ses écrits ne nous est parvenu. Z.

ONOMARQUE naquit en Phocide, où il se distingua dans la guerre que ses compatriotes eurent à soutenir contre les Thébains et les Locriens pour la défense du temple de Delphes. Les Thébains, profitant de quelques avantages, condamnèrent à mort tous les prisonniers phocéens qu'ils firent, comme des sacrilèges et des profanateurs. Les Phocéens, par droit de représailles, firent mourir tous les prisonniers thébains. D'abord ils obtinrent quelques succès marquants dans cette guerre dite *sacrée*, mais ensuite ils furent vaincus dans une bataille décisive. Philomèle, leur chef, se voyant poussé sur une hauteur d'où il ne pouvait s'échapper, se donna la mort pour se soustraire aux tourments qu'il aurait endurés s'il fût tombé vivant au pouvoir du vainqueur. Onomarque, son frère, qui n'avait pas moins de courage que d'ambition, recueillit les débris de l'armée, et fit si bien par son éloquence et son crédit, qu'on résolut de continuer la guerre et de lui confier le même pouvoir qu'à Philomèle. Ce nouveau général mit bientôt sur pied une nouvelle armée ; l'or et l'argent tirés du trésor sacré furent par lui convertis en monnaie, ainsi que plusieurs belles statues de bronze qu'on voyait à Delphes en casques et en épées. La solde avantageuse qu'il proposa accrut beaucoup sa milice ; en outre, il gagna à force d'argent plusieurs chefs du parti contraire, et les contraignit ou à se retirer ou à agir mollement ; par ce moyen il remporta plusieurs avantages considérables. Aidé des Béotiens et des Thessaliens, il marchait à la tête de 20,000 hommes de pied et de 300 cavaliers. D'abord il vainquit Philippe, roi de Macédoine, qui s'était joint aux Thébains ; mais lorsque ce prince paraissait réduit aux dernières extrémités, on le vit tout à coup reparaître en Thessalie. Ses troupes se montaient à plus de 23,000 fantassins et 3,000 chevaux. Ayant exhorté ses soldats en leur représentant qu'ils combattaient pour la religion, ils remporta une victoire complète à Magnésie. Les Phocéens, après une défense opiniâtre, furent battus et poussés vers le rivage de la mer. La plupart, redoutant la vengeance du vainqueur, se jetèrent à la nage, et périrent avec Onomarque leur chef. Philippe fit retirer son corps de l'eau pour l'attacher à un gibet. Plus de 6,000 Phocéens perdi-

Digitized by Google

rent la vie sur le champ de bataille, et 3,000, qui se rendirent à discrétion, furent précipités dans la mer par ordre de Philippe comme des sacriléges. Phyallus succéda à son frère Onomarque, et marcha contre les Thébains. Après la mort de Phyallus, les Phocéens mirent à sa place Phaléous, fils d'Onomarque, qui était encore fort jeune, mais il fut bientôt déposé. — Il y eut un autre Onomarque, capitaine des archers de la garde d'Antigone. Ce prince lui confia particulièrement le soin de garder à vue Eumènes, qu'il avait fait prisonnier (*voy.* Antigone et Eumènes). B—ns.

ONOSANDER, philosophe de l'école de Platon, commenta les traités de politique de son maître. Ce travail s'est perdu, et c'est par le livre intitulé Στρατηγικὸν λόγον, ou la *Science du chef d'armée,* que s'est perpétuée la réputation d'Onosander. On ne peut lui faire le reproche qu'adressait Annibal au rhéteur Phormion, qui s'avisait de plier les opérations militaires à ses idées spéculatives. Onosander s'est borné à recueillir dans un ordre suivi les traditions de l'expérience guerrière des Romains. Il dédia son ouvrage à Quintus Veranius, et comme il est parlé dans Tacite d'un consul de ce nom, les traducteurs du stratégiste grec ont pensé qu'il vivait sous l'empire de Claude. Onosander s'était attaché à imiter le style de Xénophon. L'empereur Léon s'est étendu avec complaisance sur l'analyse du traité de la *Science du chef d'armée*, et le maréchal de Saxe jugea que les préceptes en étaient dignes d'une étude particulière. La première version latine qu'en ait fait éclore la renaissance des lettres est celle de Nicolas Sagundino, à la suite des *Institutions militaires* de Végèce, Rome, 1493. Camerarius reproduisit l'original grec sur des manuscrits peu exacts, Nuremberg, 1595, in-8°. Enfin Rigault épura le texte en puisant à des sources meilleures, et l'accompagna d'une traduction latine estimée, Paris, 1599, in-4°. Cette édition servit de modèle à toutes les suivantes jusqu'à celle de Schwebel. Ce savant rassembla de nouvelles corrections, et, s'aidant de notes inédites de Joseph Scaliger et d'Isaac Vossius, conservées à la bibliothèque de Leyde, il donna l'édition la plus complète et la plus soignée d'Onosander, Nuremberg, 1761, in-fol. Il y ajouta la traduction française de Zurlauben, et des gravures représentant les armes et machines de guerre dont se servaient les Romains. La version de Zurlauben avait paru d'abord en 1754, et fit ensuite partie de la *Bibliothèque militaire* du même écrivain, 1760, 3 vol. in-8°. On trouve une autre traduction d'Onosander dans les *Mémoires militaires sur les Romains,* par Guischard. Vigenère en publia une en 1605, in-4°, avec un fastidieux commentaire. Plus anciennement, Jean Charier, Provençal, avait traduit Onosander en notre langue, avec Frontin, Modeste, Elien et Machiavel, Paris, 1546, in-fol. F—t.

ONS EN BRAY (Louis-Léon Pajot, comte d'), mécanicien, né à Paris en 1678, était fils d'un directeur général des postes. Pendant sa rhétorique il fut attaqué d'un mal d'yeux si considérable, qu'on fut obligé de le retirer du collége. Cet accident, qui semblait devoir ralentir ses progrès, fut au contraire très-favorable au développement de ses dispositions; car le précepteur qu'on lui choisit, grand partisan de Descartes, lui fit suivre un cours de philosophie bien supérieur à ceux de l'école. Dès qu'il fut guéri, il visita la Hollande, où il se lia avec Huyghens, Ruysch, Boerhaave, etc., et puisa dans la conversation de ces grands hommes un goût très-vif pour l'histoire naturelle et pour les mécaniques. Il succéda en 1698 à son père dans la charge de directeur général des postes; mais au milieu des occupations que lui donnait cet emploi, il trouva le loisir de se livrer à ses goûts, et commença la formation d'un cabinet dont il avait conçu l'idée en voyant celui de Ruysch. Sa probité, et l'exactitude avec laquelle il remplissait ses devoirs, lui méritèrent la bienveillance de Louis XIV. Ce grand prince l'employa dans plusieurs affaires secrètes et délicates, et lui donna une dernière preuve de confiance en le faisant appeler pour cacheter son testament avant de le déposer au parlement. D'Ons en Bray, maître de sa fortune, renonça à tout ce que le commun des hommes appelle les agréments de la société; et décidé à partager son temps entre son administration et l'étude des sciences, il se retira dans sa maison de campagne de Bercy, où il établit des laboratoires de physique et de chimie, et transporta son cabinet, qui s'accroissait chaque année d'objets rares et précieux. Il avait toujours avec lui un secrétaire et un dessinateur, et il cherchait à retenir à Bercy quelques hommes de mérite. Le P. Sébastien, si connu par ses talents en mécanique, Geoffroy, etc., y passèrent plusieurs années. Admis en 1716 à l'Académie des sciences comme honoraire, d'Ons en Bray justifia cette faveur en se livrant à l'étude avec plus de zèle encore, et en se montrant assidu aux séances de l'Académie, qui l'adjoignit à la commission chargée de l'examen des machines soumises à son jugement. Il travaillait aussi sans relâche à enrichir son cabinet, devenu si intéressant qu'aucun étranger de distinction ne quittait Paris sans l'avoir visité. Le czar Pierre le Grand en fut tellement satisfait, que, de retour dans ses Etats, voulant donner à d'Ons en Bray une preuve de son estime, il lui envoya des ouvrages de tour travaillés de sa propre main, et le tour sur lequel il les avait exécutés. Ce cabinet était alors le plus curieux de l'Europe, par l'immense collection de machines que d'Ons en Bray y avait rassemblées, et dont plusieurs étaient de son invention, telles qu'un métromètre (machine à battre la mesure d'une manière fixe et indépendante du caprice des musiciens); une râpe à

Digitized by Google

tabac, un anémomètre ou mesure-vent très-ingénieux, etc., qui marque de lui-même sur le papier la direction et la force des vents qui ont soufflé pendant vingt-quatre heures, etc. D'Ons en Bray légua toutes ses collections à l'Académie, à des conditions qui devaient en assurer la jouissance au public; et il mourut en philosophe chrétien le 22 février 1753. Fouchy prononça son Eloge à l'Académie. Outre la Description des différentes machines de son invention, on a de lui : *Méthode facile pour faire tels carrés magiques que l'on voudra*, dans le Recueil de l'Académie, année 1750, et un *Mémoire sur les moyens de remédier aux abus qui se sont glissés dans l'usage des différentes mesures*, ibid., 1739. W—s.

ONSLOW (sir Richard), amiral anglais, baronnet, grand cordon de l'ordre du Bain, etc., naquit en 1741, entra de bonne heure dans la marine, se distingua dans plusieurs occasions, et obtint promptement des grades supérieurs. Il commanda, sous l'amiral Duncan, la flotte qui battit les Hollandais, le 11 octobre 1797, et contribua beaucoup au succès de cette journée. La ville de Londres lui fit présent d'une épée de cent guinées. Il mourut à Southampton le 27 décembre 1817. — Onslow (lord Thomas, vicomte Cranley, comte d'), pair de la Grande-Bretagne, était petit-fils d'Arthur Onslow, qui se fit une grande réputation comme orateur de la chambre des communes, poste qu'il exerça à la satisfaction de tous les partis pendant plus de quarante ans. Lord Th. Onslow, né le 15 mars 1754, épousa en premières noces, en 1776, Arabella-Eaton-Mainwaring Ellerker, dont il eut quatre enfants; et en deuxièmes noces, en 1783, mademoiselle Duncombe, dont il eut une seule fille. Son second fils l'honorable Thomas Cranley Onslow, membre de la chambre des communes, y représentait Guilford. — Onslow (le révérend Arthur), docteur en théologie, doyen de Worcester, archidiacre de Berks, etc., était oncle paternel du pair de ce nom. Il a publié : 1° *Analogie suivant l'Ecriture, et concorde de St-Paul et de St-Jacques*, sermon, 1805, in-8°; 2° *Témoignage de l'esprit de Dieu dans le fidèle*, 1807, in-8°. Il a encore mis au jour d'autres sermons prononcés dans des visites faites par lui dans son diocèse. Z.

ONSLOW (George), compositeur-amateur, que le mérite supérieur de ses productions musicales a élevé au rang des artistes, naquit à Clermont en Auvergne (Puy-de-Dôme) le 2 juillet 1784. Son père, cadet d'un lord d'Angleterre, établi en France, y avait épousé une demoiselle Bourdeille, descendante des Brantôme. On comprend que de tels parents ne songeaient pas le moins du monde à faire de leur fils un musicien : il reçut l'éducation ordinaire d'un gentilhomme, dans laquelle l'enseignement de la musique n'entra que comme un assez mince accessoire. On ignore le nom des maîtres qui lui enseignèrent les premiers éléments, mais on sait que fort jeune encore il suivit son père dans un voyage à Londres, où il étudia le piano sous Hulmandel, Dussek, et enfin sous Jean-Baptiste Cramer. Dans le même temps, il entendait au théâtre la meilleure musique italienne du temps, exécutée par les plus habiles chanteurs; un peu plus tard il accompagna encore son père dans un voyage en Allemagne, où il séjourna deux ans. Chose fort singulière et que l'on aurait peine à croire s'il n'eût fourni lui-même à cet égard les renseignements les plus positifs, toutes les productions vocales et instrumentales qu'il entendit alors ne firent sur lui aucune impression, et dans ses études de piano, son unique point de vue était l'exécution mécanique. Ce qui paraîtra plus étonnant encore, c'est que le sens musical que n'avaient pu arracher à sa torpeur les plus belles compositions de Mozart, se manifesta chez lui à l'audition de l'ouverture de *Stratonice*, l'une des plus faibles compositions de Méhul. « En écoutant ce morceau, dit Onslow, j'éprouvai une commotion « si vive au fond de l'âme, que je me sentis tout « à coup pénétré de sentiments qui jusqu'alors « m'avaient été inconnus.... Dès lors je vis la « musique avec d'autres yeux; le voile qui m'en « cachait les beautés se déchira : elle devint la « source de mes jouissances les plus intimes et « la compagne fidèle de ma vie. » Qui ne croirait après cela que le talent d'Onslow, devenu compositeur, n'eût subi l'influence du musicien qui avait été pour lui un révélateur, et que du moins dans ses premiers ouvrages il n'eût cherché à imiter celui qui l'avait initié? Pas le moins du monde; et dans tout ce qu'a écrit Onslow on ne trouve pas le moindre reflet de la manière de Méhul; il ne semble même pas qu'il ait fait une étude particulière de ses ouvrages ni même qu'il les ait connus. Onslow père, en revenant d'Allemagne, avait ramené son fils en France et s'était définitivement fixé à Clermont avec la famille de sa femme. Il avait plus tard acquis une terre à peu de distance de cette ville, au milieu des montagnes de l'Auvergne. C'est là que Georges termina son éducation musicale de la manière qui va être indiquée. On avait à Clermont fort peu d'occasions d'entendre de bonne musique exécutée avec l'intelligence qu'exige celle des grands maîtres : quelques amis imaginèrent de former une société de quatuors et quintettes, dont les exécutants seraient en réalité les principaux auditeurs. On ne possédait pas un violoncelliste tel qu'on l'aurait désiré; Onslow se mit à étudier l'instrument, et ne tarda pas à s'y rendre suffisamment habile pour bien exécuter sa partie. A mesure de ses progrès en ce genre, il se passionnait davantage pour les compositeurs dont les œuvres immortelles passaient successivement sous ses yeux. Il avait d'abord entendu leur musique, il l'avait ensuite jouée, il voulut essayer d'en composer de semblable, ou du

Digitized by Google

moins s'efforcer d'imiter en ce qu'ils ont d'imitable les grands maîtres, dont il savait par cœur les principaux ouvrages. Dans ce but il fit mettre en partition les plus beaux morceaux de Haydn, Mozart et Beethoven; et par l'examen attentif et l'analyse intelligente des dispositions mélodiques et harmoniques, il se rendit compte de leurs procédés. Une telle étude est incontestablement on ne peut plus profitable, et a de plus l'avantage d'être extrêmement attrayante; cependant pour produire tout le fruit qu'on en peut recueillir, elle doit avoir été précédée de l'enseignement ordinaire et progressif des règles de la composition musicale. Autrement, quantité de détails importants doivent échapper même à l'esprit le plus sagace et au jugement le plus fin, parce que en pareil cas l'un et l'autre portent sur des matières dont l'agencement primitif n'est pas assez connu. Onslow paraît avoir senti lui-même l'insuffisance de ses études sur les partitions : dans un des voyages qu'il faisait assez fréquemment à Paris, il se mit en relation avec Reicha, professeur assez estimable quant aux procédés mécaniques de la composition instrumentale. Au bout de quelques mois, l'élève, déjà connu par des trios et quatuors pour instruments à cordes, et par une sonate pour piano seul, n'avait plus besoin des leçons du maître ; il pouvait marcher hardiment dans une voie qu'il avait su se tracer lui-même, et dans laquelle le guide qu'il avait pris un peu tard n'avait plus à le diriger, mais seulement à lui indiquer quelques chemins plus droits et plus sûrs. Onslow continua donc de composer quantité de musique instrumentale qui obtint en général un grand succès non-seulement en France, mais en Allemagne et en Angleterre. Il faut excepter des symphonies qui, bien que confiées à la société des concerts du conservatoire de Paris, furent peu goûtées : elles manquent surtout de chaleur et d'inspiration. Onslow, fort habile à disposer les instruments du quatuor et du quintette, ne réussissait pas de même à traiter les masses instrumentales. Son peu de succès en ce genre parut l'affliger assez vivement; il l'attribuait à l'engouement du public pour les symphonies de Beethoven, et il y avait bien quelque chose de fondé dans cette excuse; mais ce qui prouve combien elle était faible, c'est que les quintettes du grand compositeur allemand, pour lesquels le public était tout aussi *engoué*, n'avaient point arrêté la réussite de ceux d'Onslow. Les instances peut-être un peu hasardées de ses amis, et le désir d'arriver à l'Institut, dont l'organisation extrêmement imparfaite quant à la musique n'admet que des compositeurs dramatiques, lui firent tenter la carrière théâtrale, pour laquelle il n'était aucunement fait. Il donna en 1824, au théâtre de l'Opéra-Comique, l'*Alcade de la Vega* en trois actes. Ce livret étant fort mauvais, l'ouvrage serait absolument tombé, sans l'estime générale dont jouissait le compositeur, dont la musique n'était pas de force à le soutenir. Travaillée avec beaucoup de soin, elle n'offrait en réalité aucun des effets propres au genre dramatique susceptibles d'intéresser le public. Treize ans plus tard, en 1837, il donna sur la même scène le *Colporteur*, en trois actes, qui obtint du succès, et dans lequel on remarque en effet un grand progrès quant à la connaissance de la scène et à la manière d'écrire pour les voix. Cet ouvrage fut traduit en allemand et joué sur plusieurs théâtres. Onslow laissa ensuite écouler dix ans avant de donner le *Duc de Guise*, qui, représenté en 1837, fut son troisième et dernier opéra. La partition parut bien écrite, mais froide, lourde et sans couleur; sa non-réussite n'étonna personne. Dès 1842, Onslow avait été choisi pour remplacer Cherubini à l'Académie des beaux-arts; il assistait régulièrement aux séances pendant la saison d'hiver, continuant de passer le reste de l'année dans sa terre d'Auvergne. La vie tranquille qu'il avait menée dans cette retraite, où s'était écoulée la plus grande partie de sa vie, lui avait conservé une bonne santé que vint troubler un accident fâcheux, qui longtemps inquiéta vivement ses amis et ceux de l'art musical. Se trouvant en 1829 à la chasse au sanglier dans une terre voisine de la sienne, il s'arrêta sur le bord d'une touffe de bois et s'y assit pour écrire une pensée musicale. Comme il la méditait, une balle mal dirigée vint le frapper à l'oreille droite qu'elle déchira, puis alla se loger dans le cou, d'où elle ne put depuis être extraite. On le crut perdu; mais par un bonheur inespéré, cet accident n'eut d'autre suite qu'un peu de surdité du côté de l'oreille blessée. Le compositeur put bientôt reprendre le cours de ses travaux, et s'y adonna tout entier jusqu'en 1852. Au voyage qu'il fit à Paris l'été de cette année, sa santé parut fort affaiblie; lui-même se plaignait d'une diminution sensible de ses facultés; en effet, ses forces l'avaient déjà en partie abandonné. On s'en apercevait principalement à sa parole, qui, comme l'a remarqué M. Halévy dans sa *Notice lue à l'Académie des beaux-arts*, « naguère vibrante, ardente, accentuée, « était morne et pénible.... Un soir chez un de « ses amis il se mit au piano, et ses doigts affai- « blis, errants sur le clavier, murmurèrent de « pieuses inspirations, qui semblaient se détacher « de la terre et prendre le chemin du ciel. » Jusque-là son état n'avait point fait présager une fin si prochaine; la maladie, en effet, ne l'avait point abattu tout à coup, et les sources de la vie ne s'étaient épuisées que petit à petit. Onslow repartit pour Clermont, où il n'arriva que pour expirer au bout de quelques jours. Le 22 octobre il s'était levé de bonne heure et avait fait une courte promenade; en rentrant il s'éteignit presque subitement, sans aucune douleur apparente et sans la moindre plainte. Il ne pouvait en effet éprouver les angoisses de la mort, car durant

Digitized by Google

tout le cours de sa douce et paisible existence, faisant sans cesse le plus noble usage de ses talents et de sa fortune, il avait su mériter ce bel éloge, que, d'une humeur toujours égale, jamais l'on n'avait connu en lui d'autre excès que celui de sa bienveillance. — L'œuvre d'Onslow se partage en musique de *pupitre* ou de *salon*, musique pour orchestre et musique de théâtre. Dans la première, on trouve des *trios*, *quatuors* et *quintettes* d'instruments à cordes sans piano, des *sonates* et *variations* de piano seul, *sonates à quatre mains*, *sonates* de piano et violon, pièces où le piano est associé en différentes manières aux instruments à cordes; un *sextuor* demeuré célèbre; toute cette musique a été gravée. Onslow est le premier compositeur connu qui ait fait entrer la contre-basse dans la musique de salon, et cette innovation a généralement été approuvée toutes les fois qu'il en a fait usage. On a vu plus haut que sa musique d'orchestre et celle de théâtre n'avaient point été aussi heureuses. Quant à sa musique de salon, pour en faire l'éloge en un seul mot, il suffit de dire que de tous les compositeurs qui ont cultivé ce genre comme branche principale, Onslow est le seul dont le nom paraisse devoir se maintenir à la suite de ceux de Haydn et de Mozart, en ne se tenant pas trop loin d'eux. Il se rapproche plus du premier que du second, et sa manière n'a aucune analogie avec celle de Beethoven; car c'est plutôt par la grâce, la finesse des idées, l'heureuse tournure des phrases et la variété des effets qu'il captive l'attention de ses auditeurs; on serait par moments tenté de demander qu'il fût moins maître de lui-même, et que l'inspiration, l'enthousiasme se manifestassent davantage. On voit que ses compositions partent toujours de la solitude où s'écoula presque continuellement sa vie; son âme est trop peu agitée pour qu'il se laisse aller à des explosions soudaines; il ne connaît pas la colère, même factice. L'élément passionné lui a manqué, et c'est sous ce rapport seulement que la musique d'Onslow prête à la critique; sous les autres elle continue de mériter, après la mort de l'auteur, les éloges qu'elle a reçus de son vivant. J.-A. DE L.

OONSELL (GUILLAUME VAN), religieux de l'ordre de St-Dominique, naquit à Anvers en 1571. Après avoir achevé ses humanités dans sa patrie et y avoir acquis des connaissances assez étendues en littérature, il se rendit en Espagne pour y faire sa philosophie. Ce fut pendant son séjour dans ce royaume qu'il conçut le dessein d'entrer en religion en embrassant la règle de St-Dominique, ce qu'il exécuta le 19 mars 1593. Il demeura quelques années en Espagne pour faire ses cours de théologie; puis il retourna dans sa patrie, alla prendre à Louvain le degré de licencié, et reçut des mains du supérieur général de son ordre le bonnet de docteur. Il gouverna successivement les couvents de Gand, de Bruges, et s'y distingua par sa piété et son talent pour la prédication. Il mourut subitement en revenant de voyage, le 3 septembre 1630. On a de lui : 1° *Consolatorium animæ migrantis, sive brevis ac succincta methodus visitandi ac consolandi ægrotos*, etc., Gand, 1617, 1 vol. in-16; 2° *Enchiridion concionatorum ex Roseto aureo fr. Silvestri Prieriatis, ord. prædicatorum*, Anvers, 1619, in-8° (voy. MAZOLINI); 3° *Syntaxis instructissima ad expeditam divini verbi tractationem*, etc., Anvers, 1622, in-12; plusieurs fois réimprimé; 4° *Officina sacra biblica locupletissima, in duas partes divisa, quarum quælibet quatuor alphabeta complectitur*, Douai, 1624, in-8°; 5° *Victoria ac triumphus sponsæ Christi apostolicæ, catholicæ ac romanæ Ecclesiæ; item casus ac ruina calvinisticæ, evangelicæ, hereticæque synagogæ*, en flamand, Gand, 1625, in-8°; 6° *Libellus precum ex intimis ad Deum soliloquiis sacræ Scripturæ*, en flamand, Gand, 1625, in-8°; 7° *Hieroglyphica sacra*, etc., Anvers, 1627, in-12; 8° *Tuba Dei*, etc., Gand, 1629, in-8°; 9° *Concionum moralium breve ac succinctum compendium*, Douai, 1630, in-8°; 10° *Sermones de tempore et de sanctis*, restés manuscrits; 11° *Clavis cellarii divinæ et humanæ sapientiæ*, etc. L.-Y.

OORT (ADAM VAN), peintre, élève de son père, naquit à Anvers en 1557. Doué des dispositions les plus heureuses et d'un véritable goût pour la peinture, il aurait obtenu une réputation sans tache si la dureté de son caractère, son intempérance et ses excès en tous genres n'avaient éloigné de lui tous ses amis et ses élèves. C'est lui qui dirigea les premiers pas de Rubens dans la carrière où ce grand artiste devait tant se distinguer; mais le caractère de son maître, avec lequel il ne pouvait sympathiser, le contraignit à entrer chez Otto Van Veen. Jacques Jordaens fut le seul avec lequel il put vivre, ce qu'il faut attribuer à l'amour que l'élève ressentait pour la fille de son maître, qu'il épousa en effet quelque temps après. Quoique doué d'un talent réel, la débauche éteignit de bonne heure toutes ses facultés, et ce fut un véritable malheur; car Rubens lui-même avouait que si Van Oort avait vu Rome, il aurait surpassé tous ses contemporains. Parmi les autres habiles artistes sortis de son école, outre Rubens qui forme à lui seul une classe à part, on cite Jordaens, Franck et Henri Van Balen. Il existe de lui quelques grandes compositions qui se font remarquer par une exécution facile et une belle couleur. Ses derniers ouvrages sont négligés, et le style en est maniéré. Il mourut à Anvers en 1641. P—s.

OOST (JACQUES VAN), surnommé *le Vieux*, peintre d'histoire et de portraits, naquit à Bruges en 1600. Annonçant pour la peinture le talent le plus décidé, il se fit connaître à l'âge de vingt et un ans par un tableau qui fut regardé comme un chef-d'œuvre. Mais sans se laisser aveugler par un pareil succès, il résolut de perfectionner son talent en Italie. Arrivé à Rome, il prit pour guide

Digitized by Google

et pour modèle Annibal Carrache, et sut tellement imiter ce maître, qu'il étonna tous les artistes de Rome. L'amour de la patrie le rappela en Flandre. De retour à Bruges, il fut chargé de travaux considérables. Une longue pratique, une grande assiduité, lui avaient donné une telle facilité, que le nombre de ses ouvrages est à peine croyable. La plupart des églises des Pays-Bas en sont enrichies; nous nous bornerons à citer les plus remarquables : 1° le *Baptême de Jésus-Christ*, dans l'église de St-Sauveur, à Bruges; 2° l'*Adoration des bergers*, dans l'église de Notre-Dame de Gand; 3° trois belles copies d'après Van-Dyck, placées dans l'abbaye des Dunes; 4° une copie du beau tableau de Rubens, représentant *St-François qui reçoit les stigmates;* 5° une *Descente de Croix*, chez les Jésuites de Bruges; 6° enfin le tableau qu'on peut regarder comme son chef-d'œuvre, et qui est l'un des neuf dont il a orné l'abbaye de St-Tron; c'est la *Descente du Saint-Esprit sur les apôtres*, peint en 1658. L'artiste y a figuré le péristyle d'un temple de la plus belle architecture, construit en marbre noir et blanc; l'entrée est masquée par un rideau noir, que soulève un jeune homme, sous les traits duquel l'artiste a représenté son fils. On aperçoit par cette ouverture le Saint-Esprit qui descend sur la Vierge et les Apôtres. La grande lumière produite par les rayons qui tombent du ciel, soutenue par les oppositions des ombres du portique et de la draperie, en rend les effets surprenants. L'exactitude de la perspective ne le cède en rien à la vigueur et à l'harmonie de la couleur. Le musée du Louvre possède une des plus belles productions de cet artiste. C'est *St-Charles Borromée administrant le sacrement de la communion aux pestiférés de Milan.* Quoique Van Oost n'ait exécuté que de grands tableaux, ses compositions ne renferment jamais qu'un petit nombre de figures; elles sont disposées avec tant d'art et d'habileté, que l'œil n'en exige pas davantage; la pose en est noble, et les draperies sont jetées avec adresse. Ses chairs sont fraîches et naturelles; son dessin, d'un plus grand goût qu'il n'appartient aux peintres de son pays, se rapproche beaucoup de celui des Carrache. On distingue plusieurs manières dans ses ouvrages. A son retour d'Italie, il avait coutume de hacher ses lumières; il sentit bientôt que cette pratique était peu favorable, surtout pour les portraits, genre dans lequel il excella. Ses ouvrages en ce genre tiennent encore de l'histoire; ce sont des compositions et non de simples imitations individuelles. Son chef-d'œuvre, en fait de portraits, est dans une des salles de la juridiction de Bruges; il représente les *Magistrats condamnant à mort un criminel auquel on lit sa sentence.* Comme il n'avait pas un grand talent pour peindre le paysage, il confiait ordinairement cette partie de ses tableaux à une main étrangère, ou bien il tâchait d'y introduire des fonds d'architecture, dans lesquels il brillait. On ne connaît de lui d'autres morceaux de chevalet que des esquisses très-heurtées. Quelques-uns de ses tableaux sont peints avec une finesse de ton et une fonte de couleurs vraiment admirables, tandis que d'autres, au contraire, sont traités de manière que de près toutes les teintes paraissent se confondre, et que de loin elles font le plus grand effet. Une particularité remarquable dans l'histoire de ce peintre, c'est que ses dernières productions sont les meilleures. Il mourut à Bruges en 1671. — *Jean-Jacques* Van Oost, surnommé *le Jeune*, fils du précédent et son élève, naquit à Bruges en 1637. Presque au sortir du berceau, il manifesta son goût pour l'art paternel; son père s'empressa de cultiver ses heureuses dispositions et l'envoya ensuite se perfectionner en Italie. Après une absence de plusieurs années, Jean-Jacques revint à Bruges et y exécuta plusieurs tableaux, qui établirent solidement sa réputation. Cependant il résolut d'aller se fixer à Paris, où il avait déjà séjourné deux années avant son voyage de Rome, et où il se sentait attiré par l'éclat que jetaient les arts à cette époque dans cette capitale. En passant par Lille, il s'arrêta pour y voir quelques artistes de ses amis; on lui demanda plusieurs portraits, qu'il exécuta d'une manière tellement supérieure qu'on lui en commanda un grand nombre d'autres; et il se fixa dans cette ville et s'y maria. Presque toutes les églises de Lille furent ornées de ses tableaux. Parmi les plus remarquables on citait celui du chœur des Capucins, représentant l'*Enfant Jésus, auquel on présente les instruments de la Passion;* la *Résurrection du Lazare*, au grand autel de la Madeleine, et enfin le *Martyre de Ste-Barbe*, qui se voyait dans l'église de St-Etienne, et qui passait pour le chef-d'œuvre de ce maître. Sa manière se rapproche beaucoup de celle de son père, mais son coloris est plus pâteux et sa touche plus franche; il drapait de la plus grande manière. Ses compositions, quoique peu abondantes, sont réfléchies, mais jamais froides; ses figures ont beaucoup d'expression, et son dessin, toujours correct, tient du goût de la grande école; sa couleur, pleine de vigueur, produit souvent les plus brillants effets. Il peignait le portrait avec un rare talent; et quoiqu'il y ait eu de l'exagération dans ceux qui ont dit qu'il égalait Van Dyck, on ne peut disconvenir qu'aucun de ses contemporains ne lui est comparable dans ce genre. Après un séjour de quarante et un ans à Lille, Van Oost quitta cette ville qui lui était devenue odieuse depuis la mort de sa femme; il mourut à Bruges le 29 décembre 1713. P—s.

OOSTERWICK (Marie Van), peintre de fleurs, naquit à Nootdorp, près de Delft, en 1630. Son père, ministre de la religion réformée, se plut à cultiver les dispositions qu'elle montrait pour la peinture, et la plaça dans l'école de Jean de Heem, célèbre peintre de fleurs. Il n'y eut presque pas d'intervalle entre ses premiers essais et

Digitized by Google

ses productions les plus remarquables. Ses tableaux se répandirent bientôt dans l'étranger, où ils obtinrent le plus grand succès, et balancèrent même la réputation de ceux de son maître. Louis XIV désira obtenir des ouvrages de cet artiste; l'empereur Léopold, Guillaume III, roi d'Angleterre, et le roi de Pologne, ne furent pas moins empressés d'en posséder. Marie Oosterwick peignait avec le fini le plus précieux et une propreté exquise; elle avait appris de son maître l'art d'assortir les fleurs avec goût, et de les grouper de manière à faire valoir mutuellement leurs nuances. Ses tableaux étaient pleins d'harmonie, d'éclat et de fraîcheur. Passionnée pour son art, elle travaillait sans relâche; néanmoins, le soin qu'elle donnait à ses tableaux ne lui permit pas d'en produire un grand nombre. Ceux qui existent sont du plus grand prix pour les amateurs. Douée de tous les charmes de son sexe et de l'esprit le plus aimable, elle n'avait d'autre distraction que la société des personnes les plus distinguées de Delft, qu'elle se plaisait à recevoir dans son atelier. Guillaume Van Œlst rechercha longtemps sa main; mais le caractère de ce peintre était situé vis-à-vis celui de sa maîtresse; elle pouvait voir tout ce qu'il faisait, et ne manquait pas de marquer les jours où il ne travaillait pas. Au bout de l'année, il vint le sommer de tenir sa promesse; elle lui prouva, en lui montrant son registre, que lui-même, par sa conduite, l'avait dégagée de sa parole; et Van Œlst confondu n'osa plus revenir. Elle mourut à Eutdam en 1693. P—s.

OP DEN HOOFF (Jean), député et magistrat hollandais, naquit le 5 mars 1795 à Vianen, dans la province d'Utrecht, où son père, médecin, remplissait en même temps les fonctions de secrétaire de la ville. Il eut le malheur de perdre bien jeune encore ses parents, qui ne laissèrent pas d'autres enfants. Confié à la sollicitude de sages tuteurs, Jean Op den Hooff reçut une éducation conforme à son état et, il faut le dire tout d'abord, selon les bonnes dispositions qu'il montrait. Après avoir fait ses études préparatoires aux meilleures écoles que l'on eût à cette époque dans la ville d'Utrecht, il passa en 1811 à l'école dite secondaire, qui était précédemment l'académie de la même ville. Il se fit remarquer parmi les meilleurs élèves, et obtint de nombreux succès dans les études du droit et dans les humanités. Au milieu de ces aspirations toutes scientifiques, l'appel de la patrie se fait entendre, car depuis 1813 la Hollande avait repris spontanément son indépendance, sa nationalité. L'année 1813 voit la jeunesse studieuse grossir les bataillons de volontaires formés pour la défense du pays, et c'est parmi les chasseurs à cheval que s'était enrôlé l'étudiant Op den Hooff. Il fit cette campagne, courte, mais hérissée de périls; ce fut en 1816, après le rétablissement de la paix de l'Europe, qu'il retourna dans ses foyers; et après avoir repris ses études, il obtint à la fin de 1817 ses grades en droit à l'université d'Utrecht, sur une dissertation : *Sistens doctrinam I C^m Romanorum de damno injuria dato, ad leges exquitatis exactam;* travail qui, de l'avis des meilleurs critiques, se distinguait autant par les nombreuses questions de droit qui y étaient traitées que par la lucidité de l'exposé. Op den Hooff alla s'établir comme avocat à Amsterdam. Il obtint rapidement l'une des premières places par son érudition aussi vaste que variée, par la perspicacité de son esprit, et par une facilité innée de communiquer son opinion d'une manière simple, claire et solide. Aussi se vit-il bientôt entouré de la confiance du grand commerce, et se créa-t-il une clientèle dans les hautes régions de cette branche de la prospérité publique, la première dans un pays situé comme la Hollande. Il y puisait toujours des connaissances nouvelles et spéciales qui, une dizaine d'années après son établissement à Amsterdam, le firent citer parmi les organes les plus puissants non-seulement du barreau, mais du grand commerce, dont il plaidait la cause d'une manière large et éclairée, soit dans des discours, soit dans des écrits d'une logique serrée et d'une grande élégance de style. Parmi les écrits publiés par lui à cette époque, nous citerons un mémoire intitulé *Coup d'œil sur la navigation du Rhin* (Amsterdam, 1826), qui ne manqua pas de faire un grand bruit dans le monde commercial et politique. Publié d'abord en hollandais, il fut traduit la même année en français (à Amsterdam) et en allemand (à Mayence). L'auteur s'appliquait à défendre les droits et les intérêts de son pays, gravement méconnus à son avis par la presse étrangère. Son travail, bien qu'élaboré avec beaucoup de dignité et attestant une grande exactitude dans les recherches, provoqua des réponses acerbes, notamment dans le journal d'Augsbourg; et il se publia un écrit spécial en allemand sur la navigation du Rhin, auquel Op den Hooff crut devoir riposter. On l'avait accusé de ne viser qu'au monopole, accusation à laquelle il ne lui fut pas difficile de répondre : toutes ses convictions étaient en faveur de la liberté du commerce, et toute sa carrière ultérieure ne fit que manifester davantage combien était arrêtée son opinion à cet égard. La réponse parut en 1828 à Amsterdam, sous le titre de *Observations sur l'écrit allemand : De la navigation du Rhin*, etc. Cet ouvrage jouit encore de l'honneur de la traduction et contribua à diriger l'opinion publique, qui appela Op den Hooff à la représentation nationale. Le temps était bien critique lorsqu'il vint y occuper un siége comme député de la province

Digitized by Google

de Hollande : c'était au mois de décembre 1829, époque où la séparation de la Belgique germait déjà dans les esprits, et où la représentation nationale était divisée en deux camps de plus en plus hostiles, au milieu desquels le gouvernement se trouvait dans une position insoutenable, vacillant entre une grande indulgence et des mesures de rigueur. Quoi qu'il en soit, l'opinion publique dans le Nord, bien que se rangeant assez généralement du côté du gouvernement, à mesure que celle du Midi s'en détachait davantage, aimait à voir siéger dans la seconde chambre des hommes tels que les Lusac, Op den Hooff et autres esprits élevés, capables peut-être, par la trempe ferme et indépendante de leur caractère, par leurs idées larges et franches, de ramener la concorde au sein de la législature, ou plutôt de la nation. Les passions dominaient malheureusement, et rendaient illusoires les efforts des mieux intentionnés. On en fut bientôt à mettre en question une réforme constitutionnelle, puis la paix du royaume se troubla, et son existence, telle qu'elle avait été posée par les traités de 1814-1815, se brisa de fait. En présence de ces événements, quel était le rôle de Op den Hooff? Longtemps encore il s'attachait à concilier les esprits; se plaçant sur le terrain du droit, il ne pouvait acquiescer tout d'abord à la solution des difficultés par la réforme des institutions constitutionnelles, réforme qui devait impliquer la modification de l'idée fondamentale de la réunion des « deux grandes divisions du royaume des Pays-Bas ». Toutefois, pour peu que la nécessité de la séparation fût proclamée, il voulait cette mesure et légale et nette. Aussi lorsque les événements avaient marché, Op den Hooff fut parmi les premiers, entre les députés hollandais, à insister sur une séparation franche et complète, et sur des ouvertures à faire en ce sens aux puissances qui avaient coopéré à l'érection de l'édifice politique dont des deux côtés on demandait la destruction. Ne pas dévier de la voie légale, c'était sa devise avant et après l'expression explicite du vœu en faveur de la séparation. Il pressait d'autant plus à venir à un règlement prompt et définitif, qu'il voulait profiter de la séparation même pour arriver en faveur de la Hollande, livrée désormais à ses propres aspirations, au système de la liberté du commerce, dont, nous l'avons vu, le député d'Amsterdam était un des plus chaleureux partisans. Dès le mois de mars 1831, il faisait ressortir la nécessité de faire cesser l'état de choses créé sous l'empire de l'influence qu'exerçait l'industrie belge, et contre laquelle avaient lutté en vain les Van Hogendorp, les Falck et autres hommes d'Etat hollandais. Le jeune député se faisait un devoir de continuer l'œuvre de ces grands économistes, et bien des fois il revint à la charge pour proclamer au sein du parlement les besoins du pays à cet égard, surtout à une époque où les villes hanséatiques commençaient à faire une rude concurrence à la Hollande. Suivant son opinion à ce sujet, il se prononça en 1836 contre la loi dite des céréales, qui établit l'échelle mobile, système qu'il combattit d'une manière puissante. Son discours, bien que ne pouvant pas enlever encore la majorité des suffrages, fut reconnu par des adversaires même comme un monument d'éloquence parlementaire. Opposant les avantages présumés et les désavantages certains, pour lui, de la loi, il ne reculait pas à prédire les conséquences désastreuses que la mesure devait avoir pour le commerce du blé jadis si florissant en Hollande, et pour toutes les branches du commerce du pays. Il osait prédire qu'en temps de disette surtout on éprouverait les suites fâcheuses du jeu de l'échelle mobile, et, il faut le dire, l'expérience a donné raison aux arguments avancés par l'orateur : la loi a dû être révoquée en 1845 et les années suivantes, lorsqu'on adopta la liberté complète du commerce à cet égard. Une autre question, qui se rattachait à l'état politique du pays, préoccupait fortement Op den Hooff : c'était celle des finances. Les conditions imposées à la Hollande à titre de moyens coercitifs pour arriver à un arrangement de plus en plus onéreux; l'élévation des impôts et l'accroissement systématique considérable de la dette publique, étaient bien de nature à éveiller la sollicitude particulière d'un esprit tel que celui de Op den Hooff, bon calculateur, connaissant bien les ressources de la prospérité nationale et les besoins du crédit public. Déjà, en 1832, il appartenait au noyau, d'abord petit, des députés de l'opposition qui, en mesurant les forces de l'Etat, s'effrayaient d'une situation qui se traduisait par un chiffre toujours croissant de la rente. Aussi croyait-il de son devoir d'émettre bien des fois un vote négatif sur le budget, et de faire entendre à ces occasions annuelles sa voix portant de sages avertissements. L'état empirant des finances ayant fait soulever parfois la question de l'impôt sur la rente, Op den Hooff se plaça toujours au premier rang pour combattre cette idée comme pernicieuse pour le bien public et comme contraire à la bonne foi. Op den Hooff ne se montrait pas moins grand jurisconsulte quand il s'agissait de l'examen des projets des nouveaux codes et de l'organisation du pouvoir judiciaire. Les opinions émises par lui à ce sujet ne gardent pas moins de valeur que celles où il se montrait économiste éminent et politique perspicace. On signale toujours son discours où il se déclarait l'adversaire de l'établissement des cours provinciales, et où il prévoyait les difficultés que devait engendrer cette organisation. La Hollande en est encore à parer à ces difficultés. En résumant la vie parlementaire de Op den Hooff, on peut dire que, bien qu'il crût se ranger bien des fois parmi les membres de l'oppo-

Digitized by Google

sition, il ne pouvait être taxé d'opposition systématique. Puisant dans les enseignements de l'histoire d'utiles conseils, il craignait tout ce qui pouvait sembler factieux ou pouvait amener des secousses politiques. Intimement dévoué aux principes libéraux, il en attendait le développement de l'influence lente mais sûre du temps. Il ne voulait pas en précipiter le triomphe, et moins encore l'enlever par surprise. Fermement attaché à la dynastie d'Orange, partisan des principes constitutionnels purs, profond jurisconsulte, économiste savant et pratique à la fois, mettant de la modération dans la franchise, et orateur entraînant par le charme de sa voix et par la solidité de ses arguments, éloignant la violence de la passion, tel était Op den Hooff, député; et c'est par ces hautes qualités, qu'il manifestait à chaque occasion importante, qu'il acquit une influence des plus grandes au sein et en dehors de la chambre : on l'aimait et on le respectait. La dignité de sa parole et de ses actes, non moins que ses connaissances en droit, le firent appeler à la haute magistrature. Déjà en 1831 il avait été nommé membre de la commission pour la révision définitive des codes, et il avait exercé une influence des plus salutaires surtout dans l'élaboration du nouveau code de commerce hollandais, œuvre à laquelle tous les pays payent un juste tribut d'hommages. En 1838, lors de l'établissement de la haute cour des Pays-Bas, il fut nommé conseiller dans ce collége suprême de la justice en Hollande, et en 1845 vice-président de la haute cour. Jusqu'à sa mort, Op den Hooff dirigea les conseils de la chambre criminelle, et contribua toujours puissamment à imprimer aux arrêts de la haute cour le poids de l'autorité; il concourut aussi à jeter de larges bases à la jurisprudence, fondée sur les nouveaux codes introduits en 1838, en même temps que l'établissement de la haute cour. Après avoir été nommé d'abord chevalier, puis commandeur de l'ordre civil des Pays-Bas, il fut élevé en 1855 à la présidence de la haute cour, fonctions qu'il ne lui était point donné de remplir. Il mourut inopinément le 22 septembre de la même année. B—F—E.

OPALINSKI (Christophe), palatin de Posnanie, agent de la reine Catherine Leczinska, vivait dans le 17e siècle, et publia, sans y mettre son nom, des satires écrites en langue polonaise. Elles sont dirigées contre les abus du gouvernement et contre la corruption des mœurs. La première édition parut en 1652 à Cracovie; elles ont été réimprimées deux fois depuis à Thorn et à Posen, sous des titres déguisés. Dans la dernière édition, on a retranché deux satires contre le clergé et les moines. Les *Acta erudit. Lipsiens.*, t. 2, p. 150, et le *Theatrum anonym.* de Placcius, p. 676, font mention des satires d'Opalinsk. C—au.

OPELN-BRONIKOWSKI (Alexandre d'), romancier allemand, né en 1783 à Dresde, où il mourut le 21 janvier 1834. Fils d'un adjudant général polonais au service de l'ancien électeur de Saxe et roi de Pologne Frédéric-Auguste III, il prit du service d'abord en Prusse. En garnison à Erfurt en 1804, il fit partie d'un cercle poétique des officiers, pour lequel il publia un recueil de chansons et nouvelles. Fait prisonnier, il servit la France sous le maréchal Victor. Après le rétablissement de la Pologne, il resta dans l'armée de ce pays en 1815; mais, mécontent du grand-duc Constantin, il prit sa retraite avec le grade de major en 1824, pour s'établir à Dresde. Il a alterné jusqu'à sa mort entre le séjour de cette ville et ceux de Berlin, Halberstadt et Magdebourg. Dans des romans un peu diffus, Opeln-Bronikowski a mis en scène toute l'histoire de la Pologne, et y a montré une connaissance profonde des détails en même temps qu'un art parfait dans la description des mœurs et dans la touche des caractères. Aussi la plupart de ses romans ont-ils été traduits en polonais et en français. Outre le volume de poésies et nouvelles cité, qui a paru sous ce titre : *Dédicace des amis aux amis*, Erfurt, 1804, il a publié : 1° *Casimir le plus grand des Piasts*, nouvelle, Dresde, 1825, 2 vol.; 2° *Hippolyte Boratinsky*, ibid., 1825 à 1827, 4 vol.; 3° *Lui et Elle*, petit conte des temps modernes, Leipsick, 1826; 4° les *Prisons de Halle*, Dresde et Leipsick, 1827, 2 vol.; 5° le *Château sur l'Elbe*, ibid., 1827; 6° la *Pologne dans le 18e siècle*, tableau historique et romantique, ibid., 1827, 2 vol.; 7° *Moina*, ibid., 1827; 8° *Histoire de la Pologne*, Dresde, 1827, 4 vol.; 9° *Contes*, Leipsick, 1828; 10° le *Château de Grimmenstein*, conte historique, Berlin, 1828, 2 vol.; 11° *Olguierd et Olga*, Dresde, 1828-1832, 5 vol.; 12° *Moyell*, Halberstadt, 1829; 13° *Tableaux des temps passés*, ibid., 1829, 3 vol.; 14° la *Pologne au 17e siècle*, ibid., 1829-1830, 5 vol.; 15° les *Femmes de Neidschütz*, nouvelle, Leipsick, 1831, 2 vol.; 16° *Almanach des contes et nouvelles*, 1re année, ibid., 1831, 2 vol.; 17° *Beate*, roman tiré d'une vieille chronique, ibid., 1832, 3 vol.; 18° *Veit (Guy), matériaux pour servir à l'histoire de la procédure criminelle*, ibid., 1832, 3 vol.; 19° les *Femmes Koniecpolski*, Dresde, 1832-1833, 3 vol.; 20° les *Magyares*, Leipsick, 1833, 7 vol.; 21° *Eugénie*, Dresde, 1833, 3 vol.; 22° *Nouvelles*, Leipsick, 1832-1834, 3 vol.; 23° l'*Ouragan*, ibid., 1834; 24° les *Anglais dans la capitale d'Allemagne*, ibid., 1834. R—l—n.

OPERMAN (le comte), né en Allemagne, entra au service de la Russie en 1783, dans l'arme du génie. D'abord lieutenant, il y parvint successivement au grade de général, et introduisit de grandes améliorations dans cette partie de l'art militaire. Il fut aussi attaché au dépôt des cartes et organisa le dépôt topographique pour les constructions maritimes. Les talents que déploya cet habile ingénieur lui firent confier des travaux importants. En 1809, il répara les fortifications

Digitized by Google

de Cronstadt et construisit la forteresse de Bobrouisk. En 1813, après les désastres de la campagne de Russie, il dirigea les opérations du siége de Thorn, où tenait encore une garnison française et polonaise. Le comte Operman, atteint du choléra, mourut à St-Pétersbourg le 20 juillet 1832. Il avait publié en 1801 la *Carte* militaire des frontières occidentales de l'empire russe, et les *Atlas* complets et détaillés des forteresses de ce pays; puis en 1805 une très-bonne carte de la Russie en cent feuilles, qu'il présenta à l'empereur Alexandre. Z.

OPIE (Jons), peintre, naquit, en 1761, dans un village du comté de Cornouailles. Son père, simple charpentier, le destinait au même métier; mais Opie manifestait des dispositions plus élevées. Après avoir reçu quelque instruction par les soins du docteur Wolcott, il partit pour Exeter, et y gagna sa vie en faisant des tableaux: en 1780, il se rendit à Londres, où Wolcott le produisit dans le monde. Opie obtint d'abord une vogue extraordinaire, qu'il dut au zèle de ses amis et à la singularité de son éducation. Cependant son goût, plus solide qu'élégant, ses manières dénuées de politesse, détruisirent bientôt cet engouement, surtout auprès des femmes et de ces hommes que les manières extérieures frappent plus que le véritable talent; et il demeura seulement le peintre des connaisseurs et de ceux qui n'apprécient que la ressemblance, le fini, la vérité et la solidité des principes. Il ne se bornait pas au portrait; il a retracé avec succès des scènes familières et villageoises, et il s'est fait connaître de la manière la plus avantageuse aux expositions publiques de Londres, par une suite de sujets sacrés et dramatiques, qu'il a peints pour les galeries de Boydell, de Woodmason et de Macklin. Simplicité, chaleur, fermeté, voilà ce qui caractérise ses ouvrages, mais ces qualités y dégénèrent quelquefois en manière. Mettant peu de choix dans son dessin, il se contente de copier scrupuleusement son modèle, et n'a rien de ce beau idéal qui distingue les peintres de l'école romaine. Plus heureux comme coloriste, il rappelle souvent la finesse des tons et la beauté du coloris du Titien. Aucun de ses contemporains n'a rien de comparable en ce genre à son tableau représentant l'*Assassinat du roi Jacques Ier*. En général, son expression pèche par la monotonie. Ses Madeleine, ses madones, ses Judith, ses bouquetières, se ressemblent toutes; on dirait que ce sont des sœurs. Il a peint les scènes familières dans de grandes dimensions; mais, si l'on peut en reprendre le dessin, le caractère et le manque de noblesse, il sait, comme Murillo, racheter ses défauts par la vérité et la perfection de l'exécution. On estime les discours sur son art qu'il a prononcés à l'Académie royale de Londres, en sa qualité de lecteur de cette institution et de professeur de peinture. On cite aussi de lui une *Vie de Reynolds*: ses *Leçons sur la peinture* ont été publiées en 1809. Opie, que l'on regarde comme un des meilleurs peintres de l'école anglaise moderne, est mort à Londres, le 9 avril 1807. P—s.

OPIE (Amalia), romancière anglaise, femme du précédent, née à Norwich, le 12 septembre 1769; elle était fille unique d'un médecin de cette ville, le docteur James Anderson; sa mère était une femme fort distinguée, et l'enfant reçut d'elle une éducation soignée; mais elle perdit à quinze ans ce guide précieux. Jolie, aimable, bonne musicienne, elle se livra aux plaisirs du monde; elle s'occupa aussi de politique: le docteur s'était épris des principes professés par les premiers chefs de la révolution française, et sa fille se montra enthousiaste pour les amis de la liberté, que le ministère de Pitt poursuivait assez vivement. La vivacité de son esprit la porta à se livrer à des études littéraires: elle écrivit une ou deux tragédies qui ne furent jamais publiées, elle fit des vers, elle composa un roman : *les Dangers de la coquetterie;* mis au jour sous le voile de l'anonyme, il passa inaperçu. En 1798, déjà âgée de 31 ans, elle épousa le peintre Opie, et, encouragée par son mari, elle s'appliqua plus sérieusement au travail; en 1801, elle se montra pour la première fois comme auteur en faisant paraître ce qu'elle appela « un simple conte moral » : *le Père et la fille*. Cet ouvrage fut accueilli très-favorablement, et il a fourni le sujet d'un des opéras de Paer (*Agnese*); il n'y a guère de vigueur dans la manière dont le sujet est conçu et traité, mais la narration est simple, facile, et l'abus alors très-commun de soumettre les aliénés à un régime rigoureux, la justice et les chances heureuses au point de vue de la guérison, de les traiter avec humanité, y sont exposés avec une chaleur qui ne resta pas stérile. En 1802, mistress Opie publia un volume de *Poésies;* il n'y a point là, sans doute, un génie distingué, mais il faut y reconnaître de la grâce, de la douceur et du naturel. En 1802, elle profita, comme tant d'autres insulaires, de la courte paix d'Amiens pour visiter la France avec son mari, et trente ans plus tard, elle inséra dans un *Magazine* la relation de ce voyage qui ne manque pas d'intérêt, puisqu'on y voit la preuve des changements immenses qui se sont accomplis. En 1804, parut le roman d'*Adeline Mowbray* ou *la Mère et la fille;* on y remarqua des pages véritablement pathétiques, mais l'art de grouper et de développer les caractères, celui de donner aux incidents une combinaison heureuse, faisaient encore défaut. En 1805, les *Simples contes* virent le jour; ils forment quatre volumes. Inspirés par de bons principes et des sentiments honnêtes, ils manquent de réalité; le style est facile, pas toujours assez correct: les caractères, mal définis, sont empreints d'exagération: cependant on lira toujours avec intérêt: *Un meurtre finit par se révéler* et le *Petit garnement*. Les lectrices qui

Digitized by Google

fréquentent les cabinets de lecture raffolaient de ces récits. En 1807, Opie mourut; la veuve retourna auprès de son père, et en 1808 elle fit paraître le *Retour d'un guerrier, et autres poésies;* l'année suivante elle mit au jour une édition d'un écrit laissé par son mari, les *Leçons sur la peinture;* elle y joignit une notice biographique. En 1812, elle livra au public les *Caractères et scènes de la vie privée*, récit dans lequel elle introduisit grand nombre des impressions qu'avait produites chez elle l'aspect de la France; en 1813, les *Contes de la vie réelle;* la réalité y manque encore. En 1816, la *Veille de la fête de St-Valentin* reçut du public un accueil satisfaisant; on y trouva l'expression de principes religieux qui se dessinaient avec plus de force et de netteté; mistress Opie avait alors 47 ans. En 1818, les *Contes du cœur;* en 1822, *Madeline*, deux ouvrages qui ne s'élevaient point au-dessus du niveau des publications antérieures. Trois ans plus tard, elle fit paraître une collection de courtes nouvelles dans lesquelles elle montrait les suites fâcheuses du mensonge; cette production fut jugée assez faible. Ce fut aussi en 1825 que mistress Opie, depuis longtemps liée avec mistress Fry, célèbre pour sa philanthropie, embrassa les principes des quakers; elle adopta le costume et le style en usage dans cette secte, mais elle ne renonça pas à la littérature; la poésie devint surtout l'objet de son attention. Ses *Chants pour les morts*, publiés en 1835, n'attirèrent guère les regards du public. En avançant en âge, elle ressentit de plus en plus le goût de changer de place. En 1829, elle se rendit à Paris, et, fidèle aux idées politiques de sa jeunesse, elle vit les chefs du parti libéral, notamment Lafayette, auquel elle adressa des vers. Lorsque Charles X eut été renversé du trône, mistress Opie s'empressa de revenir à Paris, et elle a tracé le récit de ce qu'elle vit à cette époque. La révolution qui s'accomplissait était pour elle le motif d'une joie très-vive. En 1835, elle visita la Belgique et la Suisse, et elle inséra en 1840, dans le *Tait's Magazine*, une relation de cette tournée. Elle continua de résider à Norwich, se bornant à écrire quelques articles qui paraissaient dans des périodiques, et elle mourut le 2 décembre 1853. Sa biographie, écrite avec beaucoup de soin par une amie dévouée, miss C.-L. Brightwell, a été publiée en 1854. Sans être, il s'en faut, une romancière de premier ordre, et tout en restant au-dessous de plusieurs Anglaises qui ont écrit dans le même genre, mistress Opie tient dans la littérature un rang honorable; la mère en peut permettre la lecture à sa fille, et ses écrits, qui firent beaucoup de plaisir à une génération aujourd'hui éteinte, ont encore conservé quelques lecteurs et un grand nombre de lectrices. La plupart d'entre eux ont été traduits en français; *le Père et la fille* l'a été deux fois, ainsi que *Madeline*. *Adeline Mowbray*, la *Veille de Saint-Valentin*, les *Nouveaux contes moraux*, etc., et autres encore de ces écrits ont vu le jour à Paris dans ce format in-12, cher il y a une cinquantaine d'années aux éditeurs de romans; mais aujourd'hui ils sont, en France, profondément oubliés. Z—B.

OPIMIUS (Lucius), consul romain, dévoué aux intérêts du patriciat avec toute l'impétuosité d'un caractère violent et plein d'audace, jura une haine implacable aux Gracques. Le premier de ces turbulents tribuns avait proposé au peuple d'accorder le droit de cité à ses alliés d'Italie. Quelques années après, cette prétention aux priviléges de citoyens romains excita une révolte dans la ville des Frégelles. Opimius, alors préteur, marcha contre les rebelles, et étouffa la conspiration qu'ils avaient tramée. Dans le rapport qu'il fit au sénat, il incrimina fortement Caïus Gracchus, alléguant que sa puissance et ses manœuvres avaient seules provoqué au dehors ce mouvement séditieux. L'an de Rome 622, Gracchus éprouva la double joie de porter au consulat Fannius, son ami, et d'en écarter Opimius: mais celui-ci parvint, l'année suivante, à ressaisir les suffrages. Son élection fut le signal d'une lutte à outrance. Le nouveau consul, uni aux collègues de Gracchus, l'éloigne du tribunat, et attaque les lois rendues sous son influence. Un misérable licteur, tué par les amis de Gracchus, qu'il avait insultés, sert de prétexte au sénat pour revêtir Opimius de pouvoirs illimités. Le sang coule: une amnistie est promise à ceux qui abandonneront Gracchus; sa tête est mise à prix et bientôt apportée au consul (*voy.* Gracchus). Opimius, en mémoire de cet événement, éleva un temple à la Concorde. Accusé de meurtre illégal devant le peuple, il dut à l'éloquence de Carbon d'être renvoyé absous. Cicéron, qui suivit, dans son consulat, les traces d'Opimius, l'a loué comme un excellent citoyen. Ce titre fut démenti par la conduite postérieure d'Opimius. Flétri par un jugement pour s'être laissé corrompre par Jugurtha, il traîna une vie odieuse et méprisée. Une récolte de vins exquis avait marqué l'année de son consulat: on conserva sous son nom jusqu'à une époque extrêmement reculée des amphores de cette précieuse liqueur. L'historien Velléius présumait qu'il n'en existait plus de son temps: cependant nous apprenons de Pline l'Ancien (livre 14, ch. 4) qu'au moment où il écrivait, c'est-à-dire après deux siècles, on gardait encore des restes du vin d'Opimius; mais ce vin avait pris la consistance du miel, et avait contracté un goût d'amertume assez prononcé. On n'en faisait usage que comme d'un ingrédient qui, ménagé en petites quantités, pouvait donner de la qualité à d'autres vins. F-T.

OPITZ (Martin), poëte et littérateur allemand, né, en 1597, à Bunzlau, en Silésie, de parents luthériens, montra dès ses premières années du goût et du talent pour la poésie. Néanmoins, au gymnase de Breslau, où il se rendit en quit-

Digitized by Google

tant l'école de sa ville natale, il s'adonna plus spécialement à la jurisprudence; et il y joignit l'étude de la philosophie, de l'art oratoire et de l'archéologie. En 1616, il publia un recueil de poésies latines, intitulé : *Etrennes* (*Strenarum libellus*); elles étaient toutes adressées à ses premiers maîtres et à d'autres savants. Il passa, en 1617 au gymnase de Bentheu-sur-l'Oder, où il fut chargé de diriger l'éducation des fils d'un grand seigneur. Il y publia, outre de nouvelles poésies latines, son *Aristarchus, sive de contemptu linguæ teutonicæ*, in-4°. Il poursuivit ses études, l'année suivante, à Francfort-sur-l'Oder, où il abandonna la jurisprudence pour la philosophie. Nous ne suivrons pas Opitz dans ce qu'on appelle ses pèlerinages. Il visita successivement Heidelberg, Strasbourg, Tubingue, le Holstein et la Hollande, surtout Leyde, où le commerce d'Heinsius contribua beaucoup à former son goût. Appelé à la cour du duc de Liegnitz en 1621, il n'y resta qu'une année au plus, et se rendit à l'invitation de Bethlem-Gabor, prince de Transylvanie, qui lui avait offert une chaire de professeur de philosophie et d'humanités à la nouvelle université de Weissembourg. Aimé et recherché par le prince, se livrant librement et avec succès à ses goûts favoris, il ne put toutefois supporter les habitudes de ce pays et l'éloignement de sa patrie. De retour à Bunzlau, puis à Liegnitz, où il retrouva la faveur de son premier protecteur, il oublia bientôt ses projets de vie sédentaire; et, en 1624, il recommença ses voyages. Il passa quelques mois à Vienne. Une Élégie sur la mort de l'archiduc Charles le fit connaître de Ferdinand II, qui l'honora d'une couronne poétique. Deux ans plus tard, il reçut de ce même prince des lettres de noblesse, et fut autorisé à joindre à son nom celui de Boberfeld, tiré de Bober, petite rivière qui baigne les murs de Bunzlau. Il revint en Silésie, où le burgrave de Dohna le prit pour secrétaire. Cet emploi, qui l'occupait fort peu, lui procura une honnête aisance et les moyens de se livrer sans réserve au culte des muses. Opitz passait la plus grande partie de son temps à Breslau; mais il fit plusieurs petits voyages en Silésie, et parcourut, pour les intérêts de son patron, une grande partie de l'Allemagne : le même motif le conduisit à Paris, en 1630. Il séjourna environ un an dans cette ville, et y profita des nombreuses ressources qu'elle offrait, sous le rapport des hommes et des choses. Il s'y lia surtout intimement avec le célèbre Grotius, et traduisit en vers allemands son poëme populaire, *De la vérité de la religion chrétienne*. Rappelé par le burgrave, il revint à Breslau, où il vécut fort paisible pendant deux ans. La mort de son bienfaiteur, en 1633, lui ayant enlevé ses moyens d'existence, il réussit à se rattacher aux cours de Liegnitz et de Brieg. En 1634, le duc de Brieg ayant cru devoir se retirer en Prusse, Opitz l'y accompagna, mais avec la faculté de choisir le lieu de sa résidence. Il se décida pour Dantzig, où il passa les cinq dernières années de sa vie. La place de secrétaire et d'historiographe du roi de Pologne le mit dans une situation très-avantageuse. Son opéra de *Judith*, sa traduction de l'*Antigone* de Sophocle, celle des *Psaumes*, la publication de ses *Poésies sacrées et profanes*, et beaucoup d'autres ouvrages, datent de cette époque. Chéri et considéré de tous ceux qui le connaissaient, jouissant d'une grande influence littéraire, Opitz eût pu exercer encore une utile influence sur la langue allemande, lorsqu'il fut atteint de la peste qui régnait à Dantzig, et mourut victime de ce fléau, le 20 août 1639, dans la quarante-deuxième année de son âge. Les Allemands nomment Opitz le *Père* et le *restaurateur* de leur poésie. Il faut choisir entre ces deux qualifications. Il mérite incontestablement la première : on peut dire qu'avant lui la poésie allemande n'existait point. Pendant la période écoulée depuis la moitié du 12e siècle jusqu'à la moitié du 14e (1138-1347), sous les empereurs de la maison de Souabe, la langue allemande, qui avait fait peu de progrès depuis Charlemagne, reçut un nouveau développement. Le goût de la littérature, que les Européens avaient pris dans les croisades, la lecture des poëtes français et provençaux, le ton et les manières de la cour des empereurs, la protection signalée qu'ils accordaient aux lettres, ces différentes causes produisirent ce qu'on peut appeler, avec Ginguené, « une espèce d'épidémie poétique « si générale qu'elle atteignit jusqu'aux plus « grands seigneurs et jusqu'aux rois ». On nomme tous les poëtes de cette époque remarquable, *minnesinger* (chantres d'amour), dénomination impropre, puisque l'amour n'était pas le seul sujet de leurs poésies (*voy.* Eschenbach et Ofterdingen). Faibles et dénués de goût dans leurs poëmes sérieux, ils attachent par une originalité piquante et une naïveté souvent pleine de grâce, lorsqu'ils chantent l'amour et les beautés de la nature. Quant aux formes poétiques en particulier, elles sont empruntées des troubadours, telles que l'emploi des différentes dispositions de la rime, quelle que soit son origine, de même que l'usage des combinaisons et les diverses mesures de vers. La langue allemande dut à ces *poëtes souabes* (dénomination sous laquelle ils sont également connus) un grand perfectionnement et des formes nouvelles, qu'elle conserva jusqu'à sa restauration. Si Opitz eût paru à cette époque tel que nous le voyons au 17e siècle, il est possible que la langue allemande fût devenue, aux 14e et 15e siècles, ce qu'était déjà la langue italienne. L'extinction de la maison de Souabe, les guerres privées, l'invasion du mauvais goût, compagnon ordinaire de l'anarchie, l'influence de la théologie scolastique, firent disparaître les bons effets produits par les *Minnesinger*. Les *Meistersænger* (maîtres chanteurs), qui leur suc-

Digitized by Google

cédèrent, signalent cette époque de décadence (*voy.* HANS SACHS). Manquant des qualités de leurs devanciers, ayant tous leurs défauts et plusieurs autres, ils peuvent être regardés comme la caricature des *minnesinger*. Tel était l'état de la langue et de la littérature allemandes, quand Opitz parut; tels étaient les obstacles qu'il eut à combattre. Ce poëte s'est exercé dans presque tous les genres de littérature. Le premier, dans l'ordre de date, des ouvrages qui ont fondé sa réputation, est *Zlatna* ou *Sur le repos de l'âme* (*Von Ruhe des Gemuths*), de 533 vers. Zlatna est un village de Transylvanie, remarquable par plusieurs beautés naturelles et par des mines d'or. Opitz pense que ce lieu peut procurer le bonheur à celui dont l'âme est tranquille. Ce poëme est pour ainsi dire une suite de réflexions morales sur les causes et les effets du repos de l'âme. L'auteur était loin d'en jouir lui-même. Il vivait alors à Weissembourg. Il publia, la même année, l'*Éloge de la vie champêtre* (*Lob des Feldlebens*); ce petit poëme, composé de 150 vers, paraît, d'après ce qu'il dit dans la préface, lui avoir été inspiré par les *Géorgiques*, le *Culex* et l'ode *Beatus ille*, etc. — *Vielguet* (qu'on peut traduire par *Souverain bien*), poëme d'environ 170 vers, parut en 1629. Le poëte y passe en revue les diverses sources de joussances mondaines, et cherche à en démontrer la vanité. La vertu seule donne le bonheur, et il le trouve à *Vielguet*, château du duc de Munsterberg, grand seigneur de Silésie, auquel est dédié ce poëme. Nous avons présenté l'un après l'autre ces trois morceaux, qui ont la plus parfaite analogie entre eux. Dans tous les trois, il y a des sentiments nobles, des pensées naturelles, de la simplicité, et plus de talent poétique qu'on n'en avait encore rencontré dans les poésies sérieuses (excepté quelques petites pièces de Luther et d'autres auteurs très-peu nombreux), mais en même temps beaucoup de diffusion dans le style, et souvent de la faiblesse dans le coloris. Le troisième renferme plus de tableaux : c'est un vral poëme didactique, qui offre un plan mieux coordonné que les deux premiers, une exécution plus soignée dans ses parties. Au surplus, ces trois poëmes peuvent être considérés comme de longs commentaires de la fin du second livre des *Géorgiques* et de plusieurs odes d'Horace, ou comme des extraits de Sénèque mis en vers. Le *Vésuve* fut publié en 1633. Le poëte, après avoir décrit les beautés de la ville de Naples, fait le tableau de la première éruption connue, celle de 79, et de ses terribles effets. Il reproduit les explications des volcans données par les anciens, et termine en disant que les désastres physiques sont les moyens dont la Divinité se sert pour punir les excès des hommes, excès bien autrement terribles que les feux du Vésuve, témoin ceux qui accompagnent les guerres auxquelles l'Allemagne est en proie. Ce poëme, presque entièrement descriptif, contient aussi de nombreuses imitations des anciens, entre autres de la fameuse lettre de Pline le Jeune sur cette même éruption dont son oncle fut une des victimes. Il abonde, comme tous ses autres poëmes, en idées morales ; et le tableau de l'éruption est coupé par un épisode touchant, celui des flammes qui s'ouvrent pour laisser un passage à deux frères emportant leur père et leur mère sur leurs épaules, héroïsme d'amour filial célébré par les auteurs du temps. — *Consolation sur les malheurs de la guerre* (*Trostgedicht in Widerwertigheit des Kriegs*), en quatre chants. Description générale de ces malheurs : ils sont mérités par l'immoralité des hommes ; il faut se soumettre aux décrets de la Providence ; cette résignation est facile pour celui dont la conscience est pure ; les malheurs ne s'étendent pas au delà de la mort, qui n'est que le passage à une meilleure vie ; telles sont les idées principales de ce poëme, un des plus estimés de ceux d'Opitz. On peut citer encore avec éloge son épître au roi de Pologne Wladislas IV. — L'*Éloge du dieu de la guerre* ne manque point d'un certain mouvement poétique ; mais, malgré les efforts du poëte, il est presque totalement dépourvu de *vis comica* et il y a souvent du mauvais goût : Opitz avait méconnu son talent. Ses *Poésies profanes* (*Weltliche Poemata*) se composent de pièces de tous les genres. Un assez grand nombre ont été faites à l'occasion de mariages et de décès. Il réussit peu dans les premières ; il est moins faible dans les secondes. Ses *Odes*, ses *Chansons*, ses *Sonnets*, mériteraient à peine d'être mentionnés s'il n'était pas juste de remarquer combien, quelque froids qu'ils soient, ils sont supérieurs à ce qui avait paru avant lui. Ses *Épigrammes* sont presque toutes imitées des anciens et des modernes. Opitz a fait aussi un poëme en prose entremêlé de vers, intitulé *Hercinie*. Il s'entretient avec trois de ses amis dans un vallon de Silésie, lorsque la nymphe Hercinie leur apparaît et leur montre les sources des rivières de ce pays ; c'est une longue et lourde composition. Dans ses traductions des distiques de Caton et des quatrains de Pibrac, il lutte avec succès contre la concision des originaux. On a de lui deux opéras, *Daphné* et *Judith*, tous deux tirés presque en entier de l'italien. Le premier, traduit du Rinuccini, a cela de remarquable que ce fut la première composition de ce genre représentée en Allemagne ; ce qui eut lieu à Dresde. Opitz a encore traduit l'*Antigone* de Sophocle et les *Troyennes* de Sénèque. Mais ces ouvrages, qui produisirent peu de sensation, ne lui ont pas fait beaucoup d'honneur, soit comme philologue, soit comme poëte. Enfin, il a traduit en allemand le roman anglais intitulé *Arcadie*, par Philippe Sidney. Quelques-unes de ses préfaces latines, par exemple l'épître dédicatoire de son poëme au roi de Pologne et celle du *Vésuve*, annoncent un homme exercé à écrire dans cette langue,

Digitized by Google

mérite assez commun à cette époque de la prééminence du latin sur presque toutes les langues modernes. Ses *Poésies sacrées* (*Geistliche Poemata*) ne sont pas sans mérite. Toutefois, il y a dans les pièces originales beaucoup de longueurs et peu de mouvement poétique. Il a mis en vers le *Cantique des cantiques*, les *Lamentations de Jérémie*, plusieurs Psaumes et les Epîtres des dimanches et jours de fêtes, à l'imitation des Psaumes de Marot. Ces différentes traductions furent accueillies de son temps avec une grande faveur. Il est à regretter qu'Opitz n'ait pu terminer un ouvrage fort important, dans le genre du *Corpus inscriptionum* de Gruter, intitulé *Dacia antiqua*, et dans lequel il rassemblait les inscriptions relatives à ce vaste pays, dont il donnait l'explication ou remplissait les lacunes; son travail, attendu avec impatience par le public, a été perdu en entier. Cet exposé succinct suffit pour donner une idée du mérite d'Opitz. Ses pensées en général sont morales et ses sentiments nobles; il ne manque aucune occasion de déplorer les malheurs de la guerre, de fronder les vices des hommes et de chanter les charmes et les heureux fruits de la vertu. Une étude très-soignée des anciens avait beaucoup contribué à former son goût; indépendamment des imitations fréquentes, on voit par ses tournures qu'il était nourri de leur esprit. A ces avantages qu'il a sur ses prédécesseurs, il joint plus de régularité dans ses compositions. Il a de la facilité, du naturel et rarement du mauvais goût. Enfin, quoique Opitz ne soit plus un auteur populaire en Allemagne, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ses ouvrages des beautés de tous les temps. Il faut avouer en revanche qu'il est souvent prolixe, qu'il manque de gaieté et de grâce, et qu'il n'avait point reçu du ciel le don de la plaisanterie; enfin, que son génie n'a pas un essor très-élevé ou plutôt qu'il ne fut guère qu'un bon versificateur plus sage et plus habile que les auteurs qui l'avaient précédé. Sous le rapport des formes matérielles du langage, il rendit d'éminents services. Il perfectionna la prose allemande, qui avait déjà de grandes obligations à Luther. Il fit encore plus pour la poésie. Sa *Prosodie allemande* (*Buch von der deutschen Poetereî*), Breslau, 1624, in-8°, 160 pages, qui eut dix éditions jusqu'en 1668, fut un ouvrage étonnant pour cette époque. Avant même d'avoir, par ses préceptes, révélé à ses compatriotes les ressources qu'offrait leur langue, il en avait présenté l'application; jusqu'à lui, les Allemands ne semblaient pas soupçonner dans cette langue l'existence de la quantité. Les différentes syllabes étaient employées sans égard à leur valeur comme dans la versification française ordinaire. Opitz, dont tous les vers sont rimés, fit usage le premier des brèves et des longues, et employa constamment des iambes et des trochées. Les premiers se présentent beaucoup plus fréquemment que les autres et toujours sans mélange; c'est le seul pied qui compose ses alexandrins. Mais plusieurs pièces sont en vers trochaïques. Le premier tiers du *Cantique des cantiques* est en vers de cette mesure; le reste est en vers iambiques. Les iambes et les trochées sont employés par Opitz avec une rigueur que ses successeurs ont souvent négligée, et qui n'a été surpassée que par les poètes qui ont le plus soigné leur versification, tels que Wieland, Ramler, Voss, Baggesen, etc. Nous avouerons en même temps que les vers d'Opitz pèchent par la monotonie, parce qu'il ne se permet que peu de repos avant ou après l'hémistiche. En résumé, il peut être vrai de dire qu'aucun auteur n'a eu autant d'influence sur sa langue qu'Opitz en a eu sur la sienne, tant par ses préceptes et l'indication des ressources qu'elle contenait que par l'emploi qu'il en fit lui-même. Nous terminerons cet article par une observation importante, c'est qu'Opitz, assisté de Logau, Flemming et Canitz, qui le surpassèrent sous quelques rapports mais qui durent leurs succès à sa réforme, est, comme l'avaient été les *Minnesinger*, le représentant d'une époque pour ainsi dire isolée entre les *Meistersænger* et les écoles de Lohenstein et de Gottsched. Il y a eu douze éditions des Œuvres d'Opitz. La 1re est de 1624, Strasbourg, 1 vol. in-4°, peu estimée; la 12e parut en 1746 à Francfort-sur-le-Mein, 4 vol. in-8°; la meilleure est la 10e, Breslau, 1690, 3 vol. in-8°. Un assez grand nombre de ses Odes, Chansons, Sonnets, etc., ont été insérés dans les recueils de Ramler, Matthisson, Gramberg, etc.; enfin l'on trouve dans Jördens des détails abondants sur sa personne et ses écrits. D—u.

OPITZ (Henri), orientaliste allemand et président du grand consistoire de Kiel, naquit en 1642 à Altenbourg, en Misnie; il fit une partie de ses études à Iéna. En 1672, il était agrégé à la faculté de philosophie. Ses vastes connaissances dans les langues orientales et dans la théologie lui méritèrent l'estime de tous les savants. Il occupa successivement la chaire d'hébreu et celle de théologie à l'université de Kiel, et mourut dans cette ville le 24 janvier 1712. Mathias Wasmuth, célèbre hébraïsant, avait cru apercevoir une étroite liaison entre tous les dialectes de l'Orient, et avait consigné ce qu'il appelait ses *Découvertes* dans l'ouvrage intitulé *Hebraismus restitutus*. Opitz adopta ce système en sa totalité et le poussa même plus loin. Il prétendit trouver une analogie entre le grec, l'hébreu, l'arabe, le syriaque, etc. Il développa ses opinions dans plusieurs traités ou dissertations. Les philologues les repoussèrent vivement; et, tout en rendant justice à la profonde érudition d'Opitz, ils le traitèrent d'homme *singulier* et de *visionnaire*. Rotermund, dans son Supplément à Joecher, a donné le Catalogue de ses ouvrages, au nombre de trente-trois; voici les plus impor-

Digitized by Google

tants : 1° *Satellitium Davidis et Salomonis*, Iéna, 1672, 1684, in-4°, et dans le recueil de Crenius, *Fascic.* 1, 1691, in-8°; 2° *Dissertatio de interno Spiritus sancti testimonio*, Kiel, 1701, in-4°; 3° *Græcismus facilitati suæ restitutus methodo nova, eaque cum Orientalibus suis quamproxime harmonica*, ibid., 1676; Leipsick, 1687, 1697, in-4°. Cet ouvrage renferme tout le système d'Opitz. 4° *Institutiones accentuationis hebraæ tabulis mnemonicis hinc et inde illustratæ, et variis Scripturæ exemplis comprobatæ*, Iéna, 1674, in-4°; 5° *Atrium linguæ sanctæ*, Hambourg, 1671, in-4°, souvent réimprimé. C.-Ch. Degenkolb en a publié à Leipsick une nouvelle édition, 1769, in-4°. Ce volume, quoique très-mince, contient beaucoup de choses. Opitz analyse très-bien le *système grammatical* de Wasmuth, qu'il se fait gloire de suivre pas à pas. 6° *Atrium linguæ arabicæ*. L'auteur ne s'écarte pas du plan qu'il s'était tracé dans l'ouvrage précédent. 7° *Lexicon hebræo-chaldæo-biblicum*, Leipsick, 1692; Hambourg, 1705-1714, in-4°; 8° *Synopsis linguæ chaldaicæ*, Iéna, 1674, in-4°; 9° *Dicta difficiliora Veteris Testamenti enucleata*; 10° *Grammatica linguæ persicæ*; 11° *De Hebræorum jejuniis*, Kiel, 1680, in-4°; 12° *De Messia, capitis* 53, *Isaiæ scopo unico*, Kiel, 1702, in-8°. Cette dissertation, où il réfute Grotius et les Juifs, n'est pas sans intérêt. 13° *Biblia hebraica ex optimis impressis et manuscriptis codicibus, itemque Massora, aliisque principiis criticis accuratissime emendata, charactere illustri expressa, notis hebraicis ac lemmatibus latinis instructa*, Kiel, 1709, 2 vol. in-4°. Cette édition de la Bible a fait la réputation d'Opitz : elle est regardée comme plus ample et plus exacte que toutes celles qui l'avaient précédée. L'auteur y avait travaillé trente ans, et avait revu les épreuves de chaque feuille jusqu'à six fois : cependant il s'y est glissé des fautes que Reineccius a relevées dans sa préface de la Bible hébraïque de 1725, in-8°. Le P. Fabricy estimait beaucoup cette édition, sans s'aveugler néanmoins sur ses défectuosités (*Fondements primitifs de la révélation*, t. 2). 14° *Novum Testamentum syriacum cum versione latina*, Hambourg, 1694, in-8°; 15° *Theologia exegetica tabulis decem comprehensa, seu hermeneutica sacra*, Kiel, 1704; Leipsick, 1708, in-fol. Le docte Jahn faisait beaucoup de cas de l'Herméneutique d'Opitz. 16° *Biblia parva hebraica, in quibus dicta insigniora omnia ex codice hebræo exhibentur*, Iéna, 1673, in-12; souvent réimprimée jusqu'en 1772; 17° *Psalmodiæ David exercitatio* 1, *de Psalterio ejusque nominibus, psalmorum numero, divisione, chronologia, usu et abusu; exercitatio* 2 *de Titulis psalmorum in genere et auctoribus psalmorum*, Iéna, 1673, in-4°. Opitz s'est montré dans ses ouvrages un des plus savants hommes qu'ait eus l'Eglise protestante. Voyez, pour plus de détails, les articles que lui ont consacrés Chaufepié et Hirsching. L—B—E.

OPMEER (Pierre), chroniqueur, né en 1526 à Amsterdam d'une famille patricienne, fit ses premières études avec succès sous les yeux de ses parents, et alla les continuer à Louvain. Sa mère, qui l'aimait tendrement, ne pouvant supporter son absence, le rappela au bout d'un an, et pour le fixer tout à fait, se hâta de le marier. Opmeer, jouissant d'une fortune qui le rendait indépendant, ne cessa pas de se livrer à son goût pour l'étude; et il s'appliqua successivement à la jurisprudence, à la médecine et à la théologie. Il possédait les meilleurs auteurs latins, au point de pouvoir encore, à l'âge de soixante-dix ans, réciter de mémoire les comédies de Térence ou les odes d'Horace. Quoiqu'il eût plus de quarante ans quand il se mit à étudier le grec, il en acquit en fort peu de temps une connaissance assez étendue. Les talents et l'érudition d'Opmeer n'égalaient pas la bonté de son cœur. Sa maison était l'asile des malheureux; et les troubles qui désolèrent la Hollande ne lui fournirent que trop souvent l'occasion de montrer sa générosité. Il aida tant qu'il le put, de son crédit et de sa bourse, les victimes de leur attachement à la foi catholique, dont il était un zélé défenseur; mais dénoncé à son tour, il se vit obligé de se retirer à Leyde, puis à Delft, où il mourut le 10 novembre 1595. Outre un opuscule ascétique en langue hollandaise, qu'il composa pour la consolation de ses compatriotes persécutés, on a de lui : 1° *Assertio historica de officio Missæ*. Opmeer y établit que la messe se célébrait déjà à l'époque des premiers conciles généraux. Cet ouvrage fut attaqué par Léon Empacius, fameux apostat; et Opmeer lui répondit en s'attachant à démontrer l'insuffisance et la mauvaise foi de ses objections. Cette Réponse parut à Anvers, 1570, in-8°. 2° *Opus chronographicum ab orbe condito continens historiam, icones et elogia summorum pontificum, imperator., regum et viror. illustrium*, Anvers, 1611, 2 tomes. Le premier, qui contient la chronique d'Opmeer, finit à l'année 1582; le second renferme la continuation de Beyerlinck jusqu'à 1611. Ce n'est qu'une compilation assez superficielle; mais on doit savoir gré à l'auteur d'y avoir rassemblé des notices sur les écrivains les plus célèbres depuis la renaissance des lettres, avec leurs médailles gravées sur bois. La réimpression de Cologne, 1625, in-8°, ne contient pas la suite de Beyerlinck; mais on y trouve : 3° *Historia martyrum Gorcomensium Hollandiæque*. Chaufepié a consacré à Opmeer un article, où il est entré dans de grands détails sur les factions des *Cabelliaux* et des *Hoeckens* (*voy.* Jacqueline), à raison du rôle honorable que les ancêtres d'Opmeer y ont joué. W—S.

OPOIX (Christophe), conventionnel, né à Provins le 28 février 1745, exerçait dans cette ville la profession d'apothicaire, et s'était fait quelque réputation comme chimiste, lorsqu'il fut député

Digitized by Google

par le département de Seine-et-Marne à la convention nationale, où il fut un de ceux qui montrèrent le plus de courage dans le procès de Louis XVI. Après avoir opiné pour l'appel au peuple, *dans le cas seulement où la peine de mort serait prononcée*, il vota la reclusion jusqu'à la paix et le bannissement ensuite. C'était, tout en sacrifiant à une cruelle nécessité, le seul moyen possible de le sauver. Opoix se fit d'ailleurs peu remarquer dans cette assemblée; et après sa dissolution en 1795, n'ayant pas été continué par le sort, il se retira dans sa patrie et resta étranger aux affaires, se livrant tout entier aux sciences et aux lettres, qu'il avait toujours cultivées. Il fut élu membre de l'Académie de pharmacie, de celle de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes. Nommé, sous la restauration, garde général des eaux et forêts à la résidence de Crécy, il quitta bientôt cet emploi pour celui d'inspecteur des eaux minérales de Provins, qui lui permit d'habiter sa ville natale. Ce fut là qu'il mourut en avril 1840, ayant atteint sa 96e année. On a de lui : 1° *Dissertation sur les eaux communes*, Paris, 1770, in-12, dont on trouve un examen, par Macquer, dans le *Journal des savants* de 1771; 2° *Analyse des eaux minérales de Provins*, suivie d'une dissertation sur l'état de la sélénite dans les eaux, Provins et Paris, 1770, in-12; 3° *Observations sur l'analyse des eaux minérales de Provins, faite par M. Raulin;* 4° *Observations physico-chimiques sur les couleurs*, in-8°; 5° *Les morts soustraits à la corruption*, in-8°; 6° *Moyen de suppléer la potasse pour la fabrication de la poudre*, Paris, an 2 (1793), in-8°; 7° *Minéralogie de Provins et de ses environs*, avec l'analyse de ses eaux minérales, Paris et Provins, 1803, 2 vol. in-12; 2e édition, 1808, 2 vol. in-8°; 8° *Théorie des couleurs et des corps inflammables, et de leurs principes constituants, la lumière et le feu*, Paris, 1808, in-8°; 9° *Traité des eaux minérales de Provins*, Paris, 1816, in-12; 10° *L'ancien Provins, contenant les antiquités et les origines de la haute ville de Provins, l'époque de sa fondation, le nom de ses fondateurs, les motifs, les intentions qu'ils se sont proposés en bâtissant cette ville, évidemment prouvés par les ruines et les restes considérables qui subsistent aujourd'hui*, Provins, 1818, in-12. L'auteur a publié depuis deux suppléments à ce volume. 11° L'*Art forestier*, Meaux, 1819, in-8°; 12° l'*Ame dans la veille et dans le sommeil*, Paris, 1821, in-12; 13° *Histoire et description de Provins*, 1823, in-8°, à laquelle il faut ajouter un supplément et une suite publiés dans les années 1825 et 1829, in-8°; 2e édition, refondue, augmentée et mise en ordre d'après les notes laissées par l'auteur, et publiée sous la direction de A.-C. Opoix, fils de l'auteur, Paris, 1848, in-8°; 14° *Siége de Provins par Henri IV*, pièce de théâtre en un acte, pour faire suite à l'*Histoire et description de Provins*, 1824, in-8°; 15° les *Eaux minérales de Provins*, comédie en un acte avec divertissement, 1824, in-8°; 16° *Beurre frais conservant longtemps ses qualités sans devenir rance*, Provins, 1828, in-8°. Opoix a publié plusieurs almanachs historiques, littéraires, et fourni de bons articles au *Journal de chimie*, à celui de pharmacie, et à la *Gazette d'agriculture et de commerce*. A—Y.

OPORIN (Jean), l'un des imprimeurs qui ont le plus contribué à l'avancement des lettres, naquit à Bâle le 25 janvier 1507. Il était fils d'un peintre médiocre nommé Jean Herbst (1), qui lui enseigna les premiers éléments de la grammaire. Son père l'envoya ensuite à Strasbourg, où il avait des parents, qui le firent admettre dans une école gratuite, et il y demeura quatre ans, employés à l'étude des langues anciennes. Il en sortit avec une connaissance assez étendue du latin et du grec, et, comme il était obligé de chercher dans ses talents des moyens de subvenir à ses besoins, il se rendit à l'abbaye de St-Urbain, près de Lucerne, où il fit les fonctions de répétiteur. Il revint à Bâle avec son ami Xylotectus (2), qui avait embrassé les nouvelles opinions, et, s'étant fait connaître du célèbre Froben, il se chargea de transcrire et de collationner les ouvrages des Pères grecs, que ce célèbre imprimeur se proposait de publier. Il épousa en 1527 la veuve de son ami Xylotectus, dont l'humeur impérieuse lui causa mille chagrins. Il supportait ses caprices avec assez de patience, et il disait plaisamment que cette nouvelle Xantippe lui apprenait aussi à philosopher. On lui confia en 1530 la direction du gymnase; mais il y renonça, par le conseil de quelques amis, pour s'appliquer à l'étude de la médecine. Il s'attacha au fameux Paracelse, qui lui promettait de le mettre en état dans un an de recevoir le doctorat, et, quoiqu'il eût beaucoup à souffrir des extravagances (3) de ce thaumaturge, il consentit à le suivre dans ses excursions en Alsace, espérant apprendre de lui à préparer le *laudanum*, dont la composition était alors un secret (*voy.* Paracelse). Fatigué de perdre son temps avec un tel maître, il sollicita un emploi dans l'enseignement, et le savant Grynæus lui fit obtenir à l'académie la chaire de langue grecque, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Les magistrats de Bâle décidèrent en 1539 que les professeurs de l'académie seraient tenus de prendre au moins le grade de maître ès arts. Oporin n'ayant pas voulu, à raison de son âge, se soumettre à subir un examen, se démit de sa chaire, et forma une société avec Robert Winter, son parent, pour l'établis-

(1) *Herbst* est un mot allemand qui signifie *Automne;* il changea dans la suite ce nom contre celui d'*Oporin*, qui a la même signification en grec.

(2) C'est le nom grec sous lequel, suivant l'usage des pédants de ce temps là, s'était déguisé l'apostat Jean Zimmerman de Lucerne, chanoine de Munster, mort en 1526.

(3) Paracelse, qui était souvent pris de vin, se plaisait alors à effrayer son élève; il rentrait dans sa chambre, la nuit, une épée à la main, et conjurait à haute voix les larves, les fantômes dont il se disait obsédé.

Digitized by Google

sement d'une imprimerie, qui acquit bientôt une grande célébrité. Il avait épousé en secondes noces une femme aussi douce que la première était acariâtre, mais qui s'occupait malheureusement bien plus de ses plaisirs que des affaires, dont Oporin ne pouvait suivre les détails. Il avait d'ailleurs emprunté pour son établissement une somme considérable, à des intérêts si onéreux qu'il pouvait à peine les couvrir par ses bénéfices. Il fut obligé de rompre sa société avec Winter, et, avec le secours de quelques amis qui lui ouvrirent leur bourse, il paya ses dettes usuraires et recommença à travailler avec une nouvelle activité. Il passait les journées entières dans son atelier à corriger des épreuves ou à collationner les manuscrits des anciens auteurs, dont il publia des éditions qu'on recherche encore pour leur fidélité et pour les notes dont il les a enrichies. Malgré son assiduité au travail, Oporin fut toujours pauvre, parce qu'il ne voulut pas faire partager à une femme qu'il chérissait les privations qu'il s'imposait à lui-même. Il eut le chagrin de la perdre après trente ans d'une union qui eût été heureuse, s'il eût éprouvé moins d'embarras par le désordre de ses affaires. Il prit alors pour épouse la veuve d'Hervagius, imprimeur fort considéré : elle était elle-même une femme de mérite; mais il la perdit encore au bout de quelques mois, et épousa une fille du jurisconsulte Amerbach, qui l'obligea par ses prières à vendre son imprimerie et à se retirer entièrement du commerce. Oporin survécut peu à ce sacrifice; il mourut le 6 juillet 1568, fut inhumé près d'Erasme et de Grynæus, avec une épitaphe honorable. Le jour de ses obsèques, qui furent faites aux frais de l'université, Simon Sulcer prononça son oraison funèbre. La marque d'Oporin est un Arion assis sur un dauphin, au milieu des flots agités; c'est une allusion touchante aux tempêtes qui troublèrent sa vie (1). On trouve le catalogue des ouvrages sortis de ses presses à la suite de la harangue d'André Jockisch (*Jociscus*), professeur de morale à l'académie de Strasbourg : *De ortu, vita et obitu J. Oporini*, Strasbourg, 1569, 1571, in-8°, et dans les *Vitæ selectæ eruditissimorum virorum* de Ch. Gryphius, Breslau, 1711, in-8°. Outre un grand nombre de préfaces et d'épîtres dédicatoires, on a d'Oporin des notes sur le *Polyhistor* de Solin, sur les *Tusculanes* de Cicéron, sur quelques *Harangues* de Démosthènes, l'*Histoire naturelle* de Pline, les *Vies* de Plutarque, les *Poésies* d'Hésiode, etc. On peut consulter pour plus de détails les *Vitæ philosophor. Germanor.* de Melch. Adam; Teissier, *Eloges des hommes savants;* les *Mémoires* de Niceron, t. 27; Zeltner, *Theatr. viror. eruditor.;* le *Dictionnaire* de Chaufepié et l'*Athenæ rauricæ*. J.-J. Boissard a consacré une courte notice à Oporin dans la 2ᵉ partie de sa *Biblioth. calcograph.*, pour accompagner son portrait, gravé par Théod. de Bry. Maittaire a recueilli dans le tome 3 des *Annal. typograph.*, p. 205-228, à la suite de sa *Vie*, tirée de Melch. Adam, des lettres de plusieurs savants à sa louange, et un extrait des *Pandectes* de Conrad Gesner, qui lui a dédié un des livres de cet ouvrage, destiné à constater l'état des connaissances à l'époque où il a été mis au jour. G. Matthæi a donné sur cet imprimeur une notice détaillée dans l'*Indicateur littéraire* de Hanovre, 1754, nº 15-25, p. 163-204. W—s.

(1) Oporin a employé quelquefois, à la tête de ses ouvrages, la marque de Winter; c'est une *Pallas cuirassée* et tenant une lance à la main.

OPPAS, archevêque de Séville, était frère de Vitiza (*voy.* ce nom), roi des Visigoths. Ce monarque ayant été détrôné par Roderic en 710, Oppas se ligua avec ses neveux Zevan et Sisebat contre le nouveau roi. Sa grande influence dans l'Eglise et dans l'Etat lui ayant facilité les moyens de former un parti puissant, il en devint l'âme, s'unit en secret avec le comte Julien et engagea ses neveux à appeler les Maures en Espagne. Tandis que cet indigne prélat abusait le roi par une feinte réconciliation, il encourageait les mécontents et préparait l'esclavage de son pays. On le vit combattre au siége de Tolède sous les drapeaux des musulmans et charger ses compatriotes à la tête d'un corps de cavalerie, se montrant plus cruel à leur égard que les étrangers mêmes. En 719, il fit partie de l'expédition des Asturies, dirigée contre Pélage, et, pris les armes à la main dans un combat, il fut mis à mort par ordre de ce prince (*voy.* Roderic et le comte Julien). B—p.

OPPÈDE (Jean Meynier, baron d'), premier président du parlement d'Aix et né dans cette ville en 1495, d'une famille du Comtat qui a donné plusieurs magistrats à la cour souveraine de Provence, fut reçu conseiller en 1522. Il succéda dans la charge de premier président à Barthélemy Chasseneux (*voy.* ce nom). D'Oppède a marqué sa place dans l'histoire par ses barbaries contre les Vaudois. Les débris de ces sectaires, échappés aux croisades formées contre eux au 13ᵉ siècle, s'étaient cachés dans les montagnes qui séparent le Dauphiné du Piémont. Cultivateurs laborieux, ils s'étaient multipliés, enrichissant par leur industrie les seigneurs de cette contrée, qui les avaient accueillis et qui leur avaient distribué des terres. Satisfaits d'avoir échappé dans cet asile à la proscription, ils avaient atteint le 16ᵉ siècle sans que leur repos eût été troublé, si ce n'est par quelques procédures que le parlement de Grenoble avait intentées, et que le bon roi Louis XII s'était empressé d'anéantir, en considération de l'utilité de cette population paisible. La nouvelle, répandue parmi eux, des progrès d'une réforme religieuse qui, formidable en Allemagne et en Suisse, venait de pénétrer en France, les arracha malheureusement à leur obscurité. Ils cherchèrent à frater-

Digitized by Google

niser avec les Eglises qui se ralliaient aux doctrines nouvelles, et, pressés entre plusieurs points de dissentiment et les instances de Bucer et de Calvin, ils se déterminèrent à signer un traité d'union. A cette imprudence ils joignirent celle de faire imprimer leur profession de foi et leur liturgie, de donner plus de solennité à leurs réunions et de mettre leur nombre au grand jour. Ils n'étaient plus réduits à leurs anciennes vallées; ils remplissaient la petite ville de Cabrière, dans le comtat Venaissin, le bourg de Mérindol, et environ trente villages dans la Provence. En 1535, François Ier ayant rendu contre eux un édit sévère, ils prirent les armes, ravagèrent les campagnes environnantes et se saisirent de quelques châteaux pour se défendre. Le parlement d'Aix condamna par contumace au bannissement perpétuel dix-huit habitants de Mérindol, et ordonna que ce bourg, les châteaux, retraites et bois compris dans un rayon de deux cents toises fussent rasés et livrés aux flammes. Cet arrêt, rendu le 18 novembre 1540, demeura sans exécution pendant la présidence de Chasseneux. En 1542, le roi fit expédier des lettres patentes par lesquelles il pardonnait aux rebelles, pourvu qu'ils abjurassent leurs erreurs; mais, loin de se soumettre, ils parcoururent la Provence, renversant et profanant les autels; on assure même qu'ils tentèrent de surprendre Marseille. François Ier ayant ordonné d'exécuter l'arrêt de 1540, le président d'Oppède se chargea de cette commission. On prétend que des ressentiments particuliers communiquaient une nouvelle ardeur à son caractère violent. La comtesse de Cental, veuve belle et opulente, qui devait la grande augmentation de ses revenus aux vaudois, dont elle occupait les bras, avait, dit-on, reçu avec répugnance la proposition de l'épouser. Quoi qu'il en soit, lorsque le roi eut levé le sursis par lequel il avait enchaîné le zèle impatient des parlementaires de Provence, d'Oppède attendit, pour communiquer à sa compagnie les ordres de la cour, qu'il fût en état de ne partager avec personne l'honneur de l'exécution. L'absence du comte de Grignan, lieutenant du roi dans la province, lui ayant permis en 1545 de cumuler avec ses fonctions de magistrat le commandement militaire, il ordonne une levée extraordinaire de milices; il y joint 2,000 hommes des vieilles bandes du Piémont, que laisse à sa disposition le baron de la Garde (*voy.* GARDE). Muni de l'arrêt fatal, et accompagné du président de la Fonds, des conseillers Badet et de Tributs, et de l'avocat général Guérin, il envahit le territoire des vaudois. Fuir est la seule ressource qu'embrasse leur désespoir. Tandis qu'une soldatesque avide de pillage dévaste leurs demeures et y promène ses torches, ils arrivent au pied des montagnes, où ils espèrent trouver un asile; mais des feux allumés leur annoncent qu'ils ne tarderont pas à être enveloppés. D'Oppède a trouvé Mérindol désert; mais il craint d'être arrêté devant Cabrière, malgré le canon que le vice-légat d'Avignon lui amène avec un renfort. Cabrière n'a que 60 défenseurs, entourés de leurs faibles familles. Grâce à l'ignorance où est leur ennemi de ce petit nombre, ils obtiennent une capitulation; mais pouvaient-ils espérer qu'elle fût respectée? On les égorge; leurs femmes sont livrées à de brutales jouissances. Celles que leur âge avancé soustrait aux désirs furieux qui ne connaissent point de frein sont enfermées dans une grange pleine de paille, qui est bientôt la proie des flammes : plusieurs essayent de se précipiter par une fenêtre, mais leurs assassins se font un plaisir atroce de les repousser avec leurs piques. 3,000 hommes ont péri; l'incendie a été porté dans vingt-quatre villages différents; la plupart de ceux qui ont échappé succombent à la misère, dans les bois, ou bien sont réservés aux galères. Le nom de vaudois disparut : ce qui en restait se confondit parmi les calvinistes. La France, depuis longtemps étrangère aux horreurs des guerres civiles, apprit avec stupeur les cruautés auxquelles avait présidé d'Oppède. La comtesse de Cental et les autres nobles dont les possessions avaient été ravagées firent retentir leurs plaintes à la cour. D'Oppède y parut pour se justifier : le roi refusa de le voir. Il inclinait à livrer aux tribunaux les auteurs des sanglantes exécutions qui avaient souillé son règne; mais le cardinal de Tournon lui persuada que, faire le procès à un zèle coupable, c'était donner à l'hérésie une nouvelle audace. Une des pensées qui occupèrent François Ier mourant fut de recommander au Dauphin (depuis Henri II) de faire examiner la conduite que les chefs du parlement de Provence avaient tenue à l'égard des vaudois. Le connétable de Montmorency saisit cette occasion d'inculper l'administration du cardinal de Tournon, dont il remplaçait l'influence dans le ministère. En 1551, d'Oppède et les quatre parlementaires qui s'étaient associés à ses fureurs, et avec eux le baron de la Garde, furent traduits devant le parlement de Paris. Cinquante audiences furent consacrées aux débats. L'avocat général Séguier, récusé pour avoir assisté au conseil des parties, céda la parole au lieutenant civil Aubery, dont on a le plaidoyer, imprimé en 1645. Celui de Pierre Robert, pour d'Oppède, remplit sept audiences. L'accusé se chargea lui-même de compléter sa défense : il s'exprima en homme sûr de trouver dans le parlement qui le jugeait des sentiments conformes à ceux qui avaient dirigé sa conduite. Son discours portait cette épigraphe : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta.* Il y alléguait les ordres du roi, auxquels il avait obéi, et comparait sa position à celle de Saül, choisi par Dieu pour être l'instrument de l'extermination des Amalécites. D'Oppède fut déclaré innocent des cas à lui imputés et rétabli dans ses fonctions de

Digitized by Google

premier président. Ses coaccusés furent renvoyés absous, à l'exception de l'avocat général Guérin, qui fut condamné à être pendu, non comme provocateur des fureurs de la soldatesque, mais comme faussaire. On prétend que celui-ci ne succomba que parce qu'il n'avait pas de protection à la cour et surtout parce qu'il avait eu l'imprudence de se rendre partie contre d'Oppède dans le cours du procès. La justice du ciel suppléa, dit l'historien de Thou, à celle de la terre. D'Oppède mourut peu d'années après (le 29 juillet 1558), d'une maladie assez semblable à celle qui, dans la suite, emporta Charles IX. Les douleurs atroces qu'il éprouva dans ses derniers moments ont été attribuées par le jésuite Maimbourg à la sonde empoisonnée qu'employa un opérateur protestant dans le dessein de venger sa secte. Cette assertion est demeurée sans preuve : on ne croira pas facilement que d'Oppède eût confié ses jours à la main d'un de ses ennemis. Il était conseiller au parlement lorsqu'il publia la traduction en vers des *Triomphes* de Pétrarque, Paris, 1538, in-8°, rare. F—T.

OPPENHEIMER (David ben Abraham), rabbin du 18e siècle, né à Worms, fut élevé à Nicolsburg en Moravie, et présida la synagogue de cette dernière ville. Il devint ensuite président de celle de Prague, où il mourut en 1737, à l'âge de 70 ans. Il s'est fait une grande réputation dans sa nation par son savoir et peut-être plus encore par sa bibliothèque, une des plus riches qu'un particulier ait jamais possédées en livres et en manuscrits hébreux. Wolf en a tiré des secours immenses pour sa *Bibliothèque hébraïque*, on s'en aperçoit à chaque page. Il dit, dans son premier volume, imprimé en 1714, qu'à cette époque Oppenheimer possédait plus de sept mille ouvrages, dont mille manuscrits; que Rabbi Schabtai ne parlait d'aucun livre hébreu dans son *Catalogue hébraïque*, qui ne se trouvât dans la bibliothèque d'Oppenheimer, et que ce savant bibliophile se proposait de l'augmenter encore. En effet, Wolf, qui la visita souvent jusqu'en 1733 que parut son dernier volume, y découvrait chaque fois de nouvelles richesses. Elle était d'abord à Hanovre; elle fut ensuite transportée à Hambourg. Isaac Seligman, qui en avait la direction en 1782, publia, en 176 pages in-4°, un fort bon Catalogue, qui avait été rédigé par Oppenheimer, sous le titre de *Vaiquan David* (Achat de David). Ce rabbin a composé un grand nombre d'ouvrages sur toutes sortes de matières, principalement néanmoins sur le droit judaïque et le Talmud; la plupart sont inédits. Wolf donne la liste de quelques-uns; mais elle n'existe complète que dans le Catalogue même de sa bibliothèque. Le plus étendu sans contredit est le commentaire du Talmud et des livres saints, intitulé *Jad David* (Main de David). Rossi en fait l'éloge, d'après Voigt et Azulai; car il ne paraît pas qu'il l'ait vu. Parmi les ouvrages imprimés d'Oppenheimer, on distingue : 1° une *Préface pour le Pentateuque* dans la Bible des rabbins, Berlin, 1705, in-8°; 2° quelques pièces dans le *Beth Juda* de rabbi Juda ben Nissan; 3° *Formule de prière pour être récitée en temps de peste*, Prague, 1713, in-4° (*voy.* Wolf, J.-B. de Rossi, et surtout Voigt, *Traité des savants qui ont illustré la Bohême et la Moravie*, Prague, 1773.) L—B—E.

OPPENORD (Gilles-Marie), architecte, naquit à Paris en 1672. Son père, ébéniste du roi, pour seconder les dispositions qu'il manifesta en architecture, lui fit apprendre les mathématiques et le plaça chez Mansart. L'élève sut gagner l'amitié de son maître, et fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire du roi. Après un séjour de huit ans en Italie, il revint en France, riche des études qu'il avait faites dans la patrie des arts. L'ouvrage par lequel il se fit connaître à son retour à Paris, fut le maître-autel de l'église de St-Germain-des-Prés; on éleva également sur ses dessins, quelques années après, le maître-autel de l'église de St-Sulpice. Le régent, frappé de l'effet de ces deux ouvrages, le nomma directeur des manufactures et intendant des jardins des maisons royales. C'est lui qui dirigea la fête donnée au roi par ce prince dans sa terre de Villers-Cotterets, lorsque ce souverain revint de se faire sacrer à Reims. Le passage de Louis XV par ce bourg ayant été déterminé, Oppenord eut ordre de mettre le château en état de recevoir le monarque et sa suite. Les travaux furent poussés avec une telle activité, qu'au bout de quatre mois ce château fut entièrement rétabli et augmenté de logements assez vastes pour loger toute la cour et le nombreux cortége qui devait accompagner le roi. On devait à Oppenord la décoration des appartements de l'ancien Palais-Royal et de ceux de l'hôtel du grand prieur de France. C'est surtout dans ce genre qu'il avait un talent réel et distingué; mais comme architecte il avait outré les défauts qu'il tenait de son maître. On lui a reproché la lourdeur de ses plans et son goût pour les contours singuliers. On peut même dire que c'est à lui que l'on doit attribuer l'état de dégradation où l'architecture était tombée sous le règne de Louis XV. Comme dessinateur, il possédait un talent rare. La touche hardie et séduisante de ses dessins empêchait qu'on ne s'aperçût qu'ils ne faisaient pas le même effet dans l'exécution. Plus d'un peintre a dû aux compositions qu'il obtenait de lui à prix d'argent, une partie de sa célébrité. Ses dessins sont recherchés des amateurs, on en voit 109 au château royal de Stockholm. Son *Œuvre*, contenant différents fragments d'architecture, grand in-folio de 120 planches, a eu peu de succès. Huquières a aussi gravé d'après lui plusieurs morceaux d'ornement pleins de noblesse et de goût; ce Recueil, composé de six feuilles in-4°, est intitulé : *Dessins, couronnements et amortissements convenables, pour dessus de porte, voussoirs, croisées, niches*, etc.,

Digitized by Google

Paris. Oppenord mourut dans cette ville en 1742. Le seul élève qu'on lui connaisse est Jacques-François Blondel. P—s.

OPPIEN, poëte grec, était de Coryce ou d'Anazarbe, en Cilicie, et naquit vers la fin du règne de Marc-Aurèle. Son père, Agésilas, tenait un rang distingué dans le sénat, moins encore par le crédit que procurent la naissance et les richesses, que par l'étendue de ses connaissances et son amour pour la philosophie, qui était l'objet de toutes ses études et la règle de sa conduite. Il eut soin de donner à son fils une éducation conforme à ses principes. Il lui fit apprendre la musique, la géométrie, et surtout les belles-lettres. A peine le jeune Oppien terminait avec succès ses études, qu'un revers imprévu vint arrêter son essor et détruire toutes ses espérances. Monté récemment sur un trône qu'il venait de conquérir, Septime-Sévère arrive à Anazarbe, et déjà le sénat est à ses pieds. Le seul Agésilas crut devoir se dispenser de rendre à l'usurpateur les honneurs dus au légitime souverain; et l'usurpateur, irrité, dépouilla le philosophe de tous ses biens et le relégua dans l'île de Mélite (aujourd'hui *Meleda*), située dans l'Adriatique. Oppien y suivit son père; et ce fut dans le loisir de cette retraite forcée, qu'il conçut et exécuta ses deux poëmes de la *Chasse* (*Cynegetica*), et de la *Pêche* (*Halieutica*). Lorsqu'ils furent achevés, il vint à Rome et les présenta au fils de Sévère, Antoninus Caracalla, qui les goûta tellement, qu'il permit à l'auteur de lui demander pour récompense tout ce qu'il voudrait. Oppien ne demanda que le retour de son père dans ses foyers; et l'empereur, aussi touché de la piété du fils qu'il avait été charmé des vers du poëte, ajouta à la grâce qu'il lui accordait, le don d'une statère d'or (environ trente francs de notre monnaie actuelle) pour chacun des vers qu'il venait d'entendre. Si, comme le prétend Suidas, ils se montaient à vingt mille, jamais poëte n'avait fait une fortune aussi brillante. Mais Oppien n'en jouit pas longtemps; à peine était-il de retour dans sa patrie qu'il succomba, âgé seulement de trente ans, victime d'une maladie contagieuse qui ravageait la ville d'Anazarbe. Ses concitoyens lui érigèrent un tombeau magnifique, sur lequel on plaça une inscription en vers grecs, dont voici la traduction latine par Laurent Lippi :

Oppianus vatum decus immortale fuissem,
Invida ni gelidum rapuisset Parca sub Orcum,
Me juvenem placidæ clarum splendore camœnæ!
Ni livor longe violasset tempora vitæ,
Non mihi laudeparem quemquam terra alma tulisset.

Voilà tout ce que nous apprend d'Oppien l'historien grec anonyme de sa Vie, et ce qu'ont fidèlement répété tous les biographes suivants. Exceptons-en toutefois le savant éditeur Schneider, qui, frappé de la disparité de style qu'il remarque entre le poëme de la *Chasse* et celui de la *Pêche*, ne peut se résoudre à donner le même auteur à deux ouvrages, selon lui, aussi différents. Il suppose, en conséquence, deux Oppien, dont le premier, originaire de Cilicie et auteur de la *Pêche*, aurait précédé le second de plusieurs années. C'est (toujours dans l'hypothèse de M. Schneider) à ce dernier que nous serions redevables de la *Chasse*, où l'auteur se serait efforcé de reproduire, mais avec une grande infériorité de talent, la manière et quelques-unes des figures de style du premier Oppien. Belin de Ballu a complétement réfuté cette opinion, au moins très-hasardée, dans la préface de son édition grecque des *Cynégétiques*, publiée à Strasbourg en 1786. Comment accorder d'ailleurs le sentiment que nous venons d'exposer avec le concert unanime d'éloges que les critiques anciens et modernes ont constamment prodigués à notre poëte? Jean Tzetzès l'appelle un *Océan de grâces;* J.-C. Scaliger le compare à Virgile pour le nombre, l'élégance et l'harmonie du style; Casp. Barth, Conrad Gesner et une foule d'autres ne le citent jamais sans accompagner son nom des plus honorables épithètes. On a peine à concilier tant d'éloges d'une part et si peu d'empressement de l'autre pour les ouvrages d'Oppien; et l'on s'étonne qu'il faille franchir l'espace de deux siècles et demi pour arriver de l'édition *princeps*, publiée par les Junte à Florence en 1515, jusqu'à la première édition vraiment critique, donnée en 1777 par Schneider. On vit paraître, il est vrai, dans cet intervalle, mais toujours à des distances éloignées, l'édition des Alde, Venise, 1517 (Schneider la juge très-défectueuse et la regarde comme la source de toutes les fautes qui jusqu'à lui ont défiguré le texte); celle de Vascosan, Paris, 1549; celle de Rittershusius, avec commentaires, Leyde, 1597. Nous ne trouvons rien dans le 17e siècle, rien dans le 18e jusqu'en 1777, époque où parut à Strasbourg celle de Schneider, grec et latin, suivie de la paraphrase en prose, que le sophiste Eutechnius avait faite des *Ixeutiques*, ou la *Chasse aux oiseaux*, autre poëme attribué à Oppien, mais qui ne nous est point parvenu; celle de Belin de Ballu, Strasbourg, 1786, ne renferme que les *Cynégétiques*, dont l'éditeur publia l'année suivante et aussi à Strasbourg une bonne traduction française, enrichie de notes critiques et d'un extrait curieux de la grande histoire des animaux d'El Domaïri, traduit de l'arabe par M. Silvestre Sacy, qui ne se nomma point alors et défendit même à Belin de Ballu de le nommer. Dès le milieu du 16e siècle Florent Chrestien avait traduit en vers français (et pas mal pour le temps) les *Quatre livres de la vénerie d'Oppian*, dédiés au prince de Béarn (Henri IV), dont Chrestien était précepteur. Un siècle après (en 1690), un illustre conseiller de Toulouse (*voy.* FERMAT) publia la traduction en prose des Traités de la Chasse d'*Arrian* et d'*Oppian;* mais elle ne contient que les deux derniers livres du poëme. En 1817, M. Limes nous a donné les *Halieutiques*, Paris,

Digitized by Google

1 vol. in-8°; et on retrouve les ouvrages d'Oppien, texte et traduction, dans la *Collection des petits poèmes grecs*, Paris, 1839, grand in-8°. La traduction latine de Laurent Lippi, imprimée en 1478, précéda de trente-sept ans l'édition *princeps* du texte grec. A—D—n.

OPPIUS (Spurius), le plus haï des décemvirs après Appius, fut mis en jugement devant le peuple après celui-ci pour avoir fait battre de verges un des meilleurs soldats de l'armée. Il prévint sa condamnation en se donnant la mort dans sa prison, comme avait fait Appius. (*Tit.-Liv.*, liv. 3, 1re décad.) M—d j.

OPSOPŒUS (Vincent), savant philologue, né dans la Franconie vers la fin du 15e siècle, a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût des bonnes études. Il avait ouvert une école à Anspach pour l'enseignement des langues anciennes; et il employait ses loisirs à la révision des manuscrits qu'il parvenait à se procurer. Il blâmait déjà à cette époque les imprimeurs allemands de mettre sous presse tant de productions futiles, et les engageait à suivre l'exemple d'Alde Manuce, qui s'était acquis une gloire immortelle par la publication des classiques grecs et latins. On ignore les détails de la vie d'Opsopœus, qui mourut vers 1540, dans un âge peu avancé. Il joignait à beaucoup d'érudition un talent remarquable pour la poésie. Il a traduit de l'allemand en latin des Lettres diverses (*farrago*) de Luther, Haguenau, 1525, in-8°; et du grec, outre plusieurs livres de l'*Iliade* (*voy.* Nicol. Valla), quelques *Opuscules ascétiques* de St-Marc ou de St-Maxime, dans le *Mycropresbyticon veterum Patrum;* il a publié les premières éditions des *Lettres* de St-Basile et de St-Grégoire de Nazianze, Haguenau, 1528 (1); — de l'*Histoire* de Polybe, ibid., 1530, in-fol.; — de l'*Explication morale* des voyages d'Ulysse, par un auteur inconnu, avec le *Banquet* de Xénophon, ibid., 1534; — du *Roman* d'Héliodore (les Amours de Théagène et Chariclée), Bâle, 1534, in-4°; il donna cette édition d'Héliodore sur un manuscrit qu'un soldat avait enlevé de la fameuse bibliothèque de Corvin; — de l'*Histoire universelle* de Diodore de Sicile, Bâle, 1539, in-4°. Cette édition ne contient que les livres 15, 16. On cite encore d'Opsopœus : 1° *Præcationes græcæ;* 2° *Castigationes ac diversæ lectiones in Demosthenis orationes vetustissimi cujusdam exemplaris subsidio collectæ, non solum edit. Aldinæ, sed etiam postremæ Basiliensi accommodatæ*, Nuremberg, 1534, in-4°; 3° *De arte bibendi libri tres*, Nuremberg, 1536, in-4°. Ce petit poëme fut traduit l'année suivante en allemand; et il a été réimprimé un grand nombre de fois avec quelques autres pièces du même genre. Les curieux recherchent l'édition de Leyde, 1648, petit in-12, parce qu'elle est fort jolie. Le poëme d'Opsopœus a été inséré dans le quatrième volume des *Deliciæ poetarum Germanorum*. 4° *Annotationes in quatuor libros græcor. epigrammat.*, Bâle, 1540, in-8°. Ces Notes ont été reproduites dans l'édition de l'*Anthologie*, Francfort, 1600, in-fol. 5° *Traité de rhétorique*, en latin, qui a eu plusieurs éditions; Draud (*Bibl. classica*) en cite une de Francfort, 1575, in-8°. 6° Des *Lettres*, dans le Recueil de celles de Bilibald Pirckheimer. W—s.

OPSOPŒUS ou OBSOPŒUS (Jean), savant médecin, né en 1556 à Bretten, patrie de Mélanchthon, fit ses études avec beaucoup de succès au collége de Neuhausen, et alla les continuer à l'académie de Heidelberg, d'où il fut exclu avec la plupart des autres élèves, par l'ordre de l'électeur, qui ne voulut plus admettre dans les écoles que des luthériens. Retiré à Francfort, il entra comme correcteur dans l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit en France, lorsque les troubles de l'Allemagne le déterminèrent à transporter son atelier dans un pays étranger (*voy.* Wechel). Opsopœus, arrivé à Paris, s'appliqua à l'étude de la médecine, et ses progrès furent rapides. La vivacité avec laquelle il prenait la défense des réformés lui attira du désagrément; il fut mis deux fois en prison, et ne dut sa liberté qu'à l'intérêt que ses talents avaient inspiré à des hommes puissants. Après un séjour de six ans en France, il visita l'Angleterre et les Pays-Bas et revint à Heidelberg, où sa réputation l'avait précédé. Il fut nommé en 1582 professeur de physiologie, et l'on joignit à cette chaire celle de botanique. L'électeur palatin Frédéric IV l'ayant nommé son médecin, il accompagna ce prince en cette qualité à Arnberg. A son retour, Opsopœus mourut à Heidelberg le 4 juin 1596, à l'âge de 40 ans. Il a publié des éditions de quelques *Traités* d'Hippocrate, avec des notes et des corrections dans le texte et dans la traduction, Francfort, 1587, in-12 (1); — des *Oracles sibyllins*, avec la traduction de Castalion; — des Oracles magiques de Zoroastre, avec les Scholies de Pléthon et de Psellus; — des Oracles des dieux de l'antiquité, etc., Paris, 1589, 1599, 1607, in-8°. Ce recueil curieux et recherché a été reproduit en entier par Serv. Gallæus (*voy.* Gallé). On a encore d'Opsopœus des *Notes* sur le *Traité des aqueducs*, de Frontin; sur le Traité de Macrobe : *De differentiis et societatibus græci latinique verbi*, et sur les *Œuvres* de Sénèque. Enfin, comme médecin, il a donné un Recueil de thèses : *De partibus corporis humani*, Heidelberg, 1595, in-4°. — *Simon* Opsopœus, frère de Jean, se livra comme lui à l'étude de la médecine, et mourut professeur à l'académie d'Heidelberg, en 1629, à l'âge de 43 ans. Melchior Adam, Freher, Niceron et Chaufepié ont donné des Notices sur Jean Opso-

(1) Opsopœus donna cette édition des *Lettres de St-Basile* sur un manuscrit peu correct. *Voy.* les *Lettres d'Erasme à Bilib. Pirckheimer*, du 28 mai 1528. C'est la neuf cent soixantième du Recueil.

(1) Franz a publié des Observations inédites d'Opsopœus dans l'édition des *Aphorismes* d'Hippocrate, gr.-lat., Leipsick, 1779, in-8°.

Digitized by Google

pæus; mais aucun d'eux n'a fait connaître tous les services qu'il a rendus à la philologie. W—s.

OPSTAL (Gaspard-Jacques Van), peintre d'histoire, natif d'Anvers, florissait en 1704. Après avoir appris les éléments de son art dans son pays, il voyagea en France et s'y fit connaître par son talent. Le maréchal de Villeroy l'ayant chargé de faire une copie du fameux tableau de la *Descente de croix* de Rubens, ainsi que des quatre volets qui l'accompagnent, cette copie, dans laquelle l'artiste a su rendre tout le feu, toute la vigueur et l'éclat des originaux, obtint le plus grand succès. Plusieurs églises de Flandre furent ornées de ses tableaux, dans lesquels on remarque un assez bon goût de dessin, une touche ferme, brillante et facile; ses compositions décèlent un génie vif et fécond, et il est un des peintres de son temps dont la manière est la plus brillante. Il a exécuté quelques figures de nymphes et de génies, que des peintres de fleurs et de fruits se sont plu à orner. Il ne peignait pas les portraits avec un talent moins distingué. Parmi ces derniers on cite, comme un de ses ouvrages les plus remarquables, un beau portrait d'un des directeurs de l'académie de peinture d'Anvers, qu'on croit son morceau de réception, et dans l'église cathédrale de St-Omer, les *Quatre Pères de l'Eglise*, tableau capital, capable à lui seul de faire la réputation d'un artiste. P—s.

OPSTRAET (Jean), théologien flamand, né à Beringhen, dans le pays de Liége, le 3 octobre 1651, prit beaucoup de part aux controverses qui divisèrent de son temps l'université de Louvain. Il fut fait prêtre en 1680, et licencié en théologie en 1681; mais le parti qu'il avait adopté dans les affaires de l'Eglise l'empêcha de recevoir le bonnet de docteur. Il professa cependant la théologie à Louvain, puis au séminaire de Malines, d'où il fut renvoyé par l'archevêque Precipiano. Philippe V, alors maître des Pays-Bas, le bannit en 1704; mais ces provinces ayant passé peu après sous la domination de la maison d'Autriche, Opstraet revint à Louvain et fut fait principal du collége du Faucon, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 29 novembre 1720. Tous ses ouvrages sont en latin; nous citerons les principaux : 1° *Dissertatio theologica de conversione peccatoris*, Louvain, 1687; traduite librement par de Natte sous le titre de *Idée de la conversion du pécheur;* 2° *Dissertatio theologica de praxi administrandi sacramentum pœnitentiæ*, 1692, in-4°. Cet écrit est contre Steyaert, qu'Opstraet accusait de morale relâchée; il publia encore depuis cinq ou six écrits pour la défense de cette dissertation. 3° *Pastor bonus*, 1687, in-12; traduit en français par Hermant, 2 vol. in-12; 4° *Theologus christianus*, Louvain, 1692, in-12; traduit librement en français par St-André de Beauchesne, et imprimé à Paris en 1723 sous le titre de *Directeur d'un jeune théologien*, in-12; 5° *Institutiones theologicæ de actibus humanis*, 1709, 3 vol. in-12; 6° *Theologicæ dogmaticæ et moralis pars prima*, Louvain, 1726, 3 vol. in-12; la suite n'a point paru; 7° *De locis theologicis dissertationes decem*, 1738, 3 vol. in-12. Il y a de plus, d'Opstraet, un grand nombre d'opuscules contre Mayer, Daelmann, Steyaert, Parmentier, le P. Désirant, Denys, etc., sur les matières alors controversées; on compte entre autres jusqu'à quatorze écrits de lui contre Parmentier. Cette fécondité nuisait moins encore que la vivacité d'Opstraet au soin de la rédaction de ses écrits, et à la modération qui convient dans les controverses de ce genre. Il rédigea la plupart des mémoires envoyés alors à Hennebel, qui soutenait à Rome les intérêts des théologiens de ce parti. Opstraet était contraire à la doctrine de l'infaillibilité du pape. Arnauld, dans une de ses lettres (la 584e), lui reproche d'avoir altéré la doctrine de St-Thomas sur l'amour naturel de Dieu. P—c—t.

OPTAT (Saint), évêque de Milève, ville de Numidie (1), ne nous est connu que par le zèle avec lequel il combattit l'hérésie des donatistes. Il était né en Afrique, dans le 4e siècle, de parents favorisés de la fortune; on peut conjecturer d'un passage de St-Augustin (2), qu'il fréquenta les écoles les plus célèbres de son temps, et qu'il alla jusqu'en Egypte recueillir les leçons des sages. Il ne tarda sans doute pas de reconnaître la fausseté de leurs principes, et embrassa la foi catholique dont il devait être l'un des plus illustres défenseurs. A des connaissances étendues, il joignait des vertus qui lui méritèrent d'être élu évêque de Milève. Parmenion, disciple de Donat, occupait alors le siége de Carthage. Celui-ci ayant publié l'exposé et l'apologie de la doctrine de son maître (*voy.* Donat), St-Optat craignit que quelques esprits faibles ne fussent séduits par un écrit où l'erreur était embellie de tous les artifices du langage et fortifiée de toutes les ressources de la dialectique, et il se hâta de le réfuter par un traité *De schismate Donatistarum*. Il en composa les six premiers livres vers l'an 368, sous le pontificat de Damase; mais ce ne fut que quinze ans après qu'il ajouta le septième, qui est comme le résumé et le corollaire de tout l'ouvrage. Le style d'Optat est noble, vif, serré, et ses raisonnements sont concluants. Ce traité, le seul écrit qui nous reste de ce prélat, a été publié par Jean Cochlée, Mayence, 1549, in-fol. Cette première édition, faite d'après un manuscrit défectueux, a été suivie de celles de François Baudoin, de Gabriel l'Aubespine, évêque d'Orléans, de Méric Casaubon et de Philippe le Prieur (*Voy.* sur ces différentes éditions Oudin, *De scriptor. ecclesiast.*, t. 1, p. 582-583); mais la plus belle, la meilleure et la plus complète, est celle que Dupin a publiée, Paris, 1700,

(1) Cette ville est célèbre par les deux conciles qui y furent assemblés au commencement du 5e siècle.

(2) *De doctrina christianor.*, t. 2, ch. 40, n° 60.

Digitized by Google

in-fol.; reproduite dans le même format, Amsterdam, 1701, et Anvers, 1702. Le savant éditeur l'a enrichie d'une préface qui contient des recherches sur la vie et l'ouvrage d'Optat, et sur les différentes éditions imprimées jusqu'alors; il y a joint deux dissertations, l'une sur l'histoire des Donatistes, l'autre sur la géographie sacrée de l'Afrique. Il a aussi ajouté à ses notes celles des premiers éditeurs, et a rassemblé à la fin du volume le recueil chronologique de tous les actes relatifs à l'hérésie des Donatistes, depuis son origine jusqu'au pontificat de St-Grégoire le Grand. J. Oberthur a publié en 1790 (Wirceburgi, in-8°) une édition accompagnée de notes du traité en question, lequel fait aussi partie des diverses éditions de la *Bibliotheca Patrum*, et se trouve compris dans la *Patrologia* publiée à Paris par M. l'abbé Migne. L'Eglise honore la mémoire de St-Optat le 4 juin. Dom Ceillier lui a consacré un long article dans l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques*, t. 6, p. 625-703. On peut consulter aussi les *Mémoires sur les auteurs ecclésiastiques* de Dupin, t. 2, p. 109; ceux de Tillemont, t. 6, p. 142, et les *Acta sanctorum*, recueillis par les Bollandistes, t. 1 *Junii*, p. 396. W—s.

OPTATIEN (Publius Porphyrius Optatianus), poëte latin que l'on a souvent confondu avec un philosophe du même nom, grand ennemi des chrétiens (*voy.* Porphyre), florissait au commencement du 4e siècle, sous le règne de Constantin. Il adressa à ce prince quelques poëmes qui ne nous sont point parvenus; mais on a la lettre que l'empereur lui écrivit pour l'en remercier, et dans laquelle il lui donne le titre de très-cher frère (*charissimus frater*). Optatien fut cependant exilé vers l'an 325, sur une accusation qui n'était nullement fondée. Il réclama de Constantin la faveur de revoir encore une fois sa maison et son fils, et cette grâce lui fut accordée. L'empereur chercha même à réparer l'injustice dont Optatien avait été la victime, s'il est vrai que ce soit le même qui fut désigné préfet de Rome l'an 329 et l'an 333. Le vénérable Bède et plusieurs autres écrivains croient qu'Optatien n'avait point abjuré les erreurs du paganisme; mais Scaliger, Velser et Fabricius démontrent, par plusieurs passages du poëme qui nous reste de lui, qu'il était chrétien. (Voy. *Bibl. latina*, t. 2, p. 204.) Ce poëme, qui est, à proprement parler, le *Panégyrique de Constantin*, fut retrouvé à Vienne et publié par Pithou dans les *Poemata vetera*, Paris, 1590 (*voy.* Pithou). Marc Velser en donna une seconde édition avec un commentaire, Augsbourg, 1595, in-fol.; et il a été réimprimé à la suite des *Œuvres* de Velser, Nuremberg, 1682, avec de nouvelles remarques de Christophe Daum. C'est une collection de vers tourmentés dans tous les sens, contournés de toutes les manières, comme si la poésie n'était pas déjà par elle-même un art assez difficile, et qu'il fallût encore ajouter à ses entraves. Optatien ne manquait cependant ni d'esprit ni de quelque talent; et je crois, dit M. Boissonade, qu'il lui en eût beaucoup moins coûté pour être un bon poëte que pour être si ridicule. A la suite du *Panégyrique de Constantin*, on trouve quelques poésies figurées, parmi lesquelles on distingue un *Autel*, une *Syrinx* et une *Orgue hydraulique*. L'*Autel* est composé de vingt-quatre vers iambiques; et c'est par le nombre des lettres, diminué ou augmenté à propos, que le poëte produit les irrégularités dont son architecture a besoin. C'est une imitation de l'*Autel* de Dosiadas; mais le style est un peu moins difficile, un peu moins entortillé que celui du poëte grec. Fortunio Liceti a publié cette pièce avec un commentaire, sous ce titre : *Encyclopædia ad Aram Publii Optatiani*, Padoue, 1630, in-4°. C'est encore par la diminution successive du nombre des lettres qu'Optatien a figuré la dégradation des tuyaux dont se compose la *syrinx*. Le meilleur ou le moins mauvais de ces petits poëmes est l'*Orgue*, dont la forme n'est pas tout à fait sans intérêt pour nous, puisqu'elle représente exactement l'ancien orgue hydraulique. Aug. Buchner a commenté cette pièce dans ses notes sur l'hymne de Venance Fortunat, *De resurrectione Christi*. On peut consulter, pour plus de détails, la savante Dissertation de M. Boissonade sur les vers figurés, dans le *Journal des Débats*, novembre 1806, et insérée par Peignot dans ses *Amusements philologiques*, p. 134-140. Si Optatien avait imité Dosiadas, il eut l'avantage de servir à son tour de modèle; à son exemple, Rabau Maur, Abbon, moine de Fleury, etc., ont composé des vers figurés en latin (1); Panard en a composé quelques-uns en français; et, plus récemment, M. Cappelle s'est exercé dans le même genre. Fulgence cite, dans le deuxième livre de son ouvrage mythologique, les épigrammes d'Optatien, et quelques savants lui attribuent plusieurs pièces publiées sous le nom de Pétrone; mais c'est par erreur que Jonsius assure qu'on trouve des épigrammes d'Optatien dans le cinquième livre de l'*Anthologie*. (Voy. *Descriptor. Histor. philosoph.*, p. 290.) Celles qu'on y voit ne sont pas d'Optatien, mais de Christodore de Thèbes, sur Porphyre, cocher qui s'était distingué dans les courses du cirque. W—s.

ORANGZEB. *Voyez* Aureng-Zeyb.

ORANGE (Philibert de Challon (2), prince d'), l'un des plus grands capitaines de son temps, naquit en 1502 au château de Nozeroi, petite ville du comté de Bourgogne (3). Il était fils de Jean de Challon, baron d'Arlay, et de Philiberte de Luxembourg. Il n'avait que trois semaines

(1) *Voy.* l'art. Lycophron, note.

(2) On trouvera la généalogie de cette illustre maison dans l'*Histoire du comté de Bourgogne*, par Dunod, t. 2, p. 300-338.

(3) Ce lieu, dit-on, dans l'enceinte de son château que Philibert donna, en 1519, la dernière fête d'armes qui ait été célébrée en France.

Digitized by Google

lorsque son père mourut; mais sa mère, princesse d'un rare mérite, le fit élever avec soin, et il devint bientôt un chevalier accompli. François Ier ayant ordonné la réunion à la couronne des domaines qui en avaient été aliénés par Louis XII, prétendit étendre ses droits de suzeraineté sur la principauté d'Orange. Philibert réclama contre cette décision, « et vint, dit « Brantôme, trouver le roi avec fort belle com« pagnie le jour du baptême de M. le dauphin « (1517); mais le roi n'en fit le cas qu'il devait, « et même le logis qu'on lui avait marqué et « donné lui fut ôté et donné à un autre (1), « grande faute, certes. » Le prince, irrité, revint dans son château de Nozeroi, attendre l'occasion de se venger de l'affront qu'il avait reçu. Elle ne tarda pas à se présenter. François Ier ayant déclaré la guerre à Charles-Quint, Philibert alla joindre devant Tournai ce prince, qui accepta ses services avec empressement. Pour le punir de cette défection, le roi confisqua la principauté d'Orange; mais l'empereur dédommagea Philibert en lui donnant le comté de St-Pol et d'autres terres considérables. Celui-ci se signala en 1523 au siége de Fontarabie, et s'embarqua l'année suivante pour passer en Italie, où les Français avaient réuni la plus grande partie de leurs forces. Le vaisseau qu'il montait ayant donné, par la méprise du capitaine, au milieu de la flotte de Doria (*voy.* André Doria), Philibert fut fait prisonnier (1525) et conduit au château de Lusignan, en Poitou, où il resta enfermé jusqu'à la conclusion du traité de Madrid. Chargé de prendre possession du duché de Bourgogne, que Charles-Quint s'était fait céder par son royal prisonnier, il reçut en chemin l'avis que François Ier refusait d'exécuter cet article du traité, et il passa en Italie. Il se trouva en 1527 au siége de Rome avec le connétable de Bourbon. Comme lui, il savait imposer le respect à une soldatesque effrénée qui, ne recevant de son souverain et de ses chefs ni paye ni munitions, ne reconnaissait d'autorité que celle qui tenait à la confiance qu'un général savait lui inspirer. Bourbon ayant été tué à l'assaut, le prince d'Orange lui succéda dans le commandement de l'armée impériale. Il fut blessé d'un coup d'arquebuse à l'attaque du château St-Ange; mais il s'en rendit maître, et obligea le pape à souscrire à toutes les conditions qu'il voulut lui imposer (*voy.* Ch. de Bourbon et Clément VII). A peine rétabli de sa blessure, il se met à la poursuite de Lautrec, « et gagne Naples, tout jeune capitaine et quasi « général sans barbe, à la barbe d'un des plus « vieux routiers et capitaines renommés de son « temps » (Brantôme). Il est nommé vice-roi de Naples après la mort de Hugues de Moncade, arrivée le 1er juin 1528 (*voy.* Moncade), force les Français à lever le siége de cette ville, et les réduit bientôt à sortir du royaume. Tous les barons napolitains qui avaient embrassé le parti français demeuraient alors abandonnés à la vengeance du prince d'Orange, qui les punit de leur partialité comme de leur faiblesse avec une excessive cruauté. Tout lui paraissait juste pour fournir de l'argent à ses soldats; et l'armée qui avait pillé Rome ne se refusait à aucun acte de barbarie. Le prince prend ensuite le commandement de l'armée impériale en Toscane; et tandis qu'il pousse le siége de Florence, où Charles-Quint et le pape voulaient rétablir les Médicis, il vient, avec un détachement, attaquer un corps nombreux de révoltés qu'il taille en pièces. La ville était déjà réduite aux dernières extrémités lorsqu'il fut atteint de deux coups d'arquebuse, et mourut le 3 août 1530, à l'âge de 28 ans. Ce jeune guerrier joignait aux talents du général la bravoure du soldat. Il avait l'esprit cultivé, et parlait avec une éloquence qui ne fut pas moins utile à Charles-Quint que son épée. « C'était, dit « Brantôme, le prince du monde le plus libéral « et affable, et, pour ce, fort aimé d'un chacun. « On disait que s'il eût vécu il se serait fait créer « duc de Florence, et aurait épousé Catherine de « Médicis, que le pape lui avait promise en ma« riage. » Les restes de ce prince furent rapportés en Bourgogne avec une pompe extraordinaire, et déposés dans un caveau de l'église des Cordeliers à Lons-le-Saulnier. Le vieil historien de la Comté a décrit, dans son langage naïf, la cérémonie des obsèques du prince d'Orange (*voy.* les *Mémoires* de Gollut, ch. 58); mais un auteur contemporain en a laissé une relation plus étendue, qui a été publiée pour la première fois en 1819, d'après le manuscrit original (1). On y porta 138 drapeaux ou étendards que Philibert avait conquis en Italie; et ils furent placés dans le chœur de l'église, en attendant qu'ils pussent orner le tombeau magnifique que Philiberte de Luxembourg se proposait de consacrer à la mémoire de son fils (2); mais ils furent consumés dans un incendie, qui détruisit en 1536 la ville de Lons-le-Saulnier et ses faubourgs. Le feu s'étant d'abord manifesté dans le couvent même des Cordeliers, on soupçonna deux moines italiens, arrivés depuis peu, de n'être point étrangers à cet accident; et ce qui semble confirmer les soupçons, c'est que les Romains avaient offert des sommes considérables si l'on voulait leur rendre les drapeaux que Philibert leur avait enlevés. On conserve la cuirasse de ce prince au musée central du département du Jura.

(1) Gollut dit que Philibert étant à Fontainebleau, on le fit partir de son logis, pour faire place à un nonce du pape qui venait en cour. *Voy.* ses *Mémoires*, p. 1006.

(1) *Relation originale de la pompe funèbre de l'hilibert de Challon, prince d'Orange*, etc., inhumé dans l'église des Cordeliers de Lons-le-Saulnier, le 25 octobre 1530, in-4° de 19 pages. L'éditeur, M. le comte de Saix d'Arnans, y a ajouté des notes.

(2) Philiberte était si fière de la gloire de son fils qu'elle n'a point voulu prendre d'autre titre que celui de sa *mère*, dans l'épitaphe qu'on voit encore dans le chœur de l'église de Lons-le-Saulnier : *Ci gît dame Philiberte de Luxembourg, mère de l'hilibert de Challon, prince d'Orange.*

Digitized by Google

Il n'avait point été marié, et ses grands biens passèrent à René de Nassau, fils de sa sœur, qui releva son nom et ses armes. Gilbert Cousin a publié, dans un recueil intitulé *Consolatoria*, l'Oraison funèbre de Philibert, par Louis Pelletanus d'Asti. La Notice que Brantôme lui a consacrée dans les *Vies des grands capitaines étrangers*, est pleine de détails intéressants. W-s et S. S-t.

ORANGE (Guillaume de Nassau, prince d'), le fondateur de la république de Hollande, et l'un des plus grands hommes des temps modernes, naquit en 1533 au château de Dillembourg. Fils de Julienne de Stolberg et de Guillaume dit *le Vieil*, comte de Nassau, il fut nourri dans les principes de la réforme. René de Nassau, son cousin, tué au siége de St-Dizier en 1544, l'ayant institué son héritier, il prit le titre de prince d'Orange auquel il devait donner un nouvel éclat. Guillaume fut élevé à la cour de Charles-Quint et admis à l'intimité de ce monarque, qui, frappé des qualités qu'il annonçait dans un âge si tendre, l'obligeait quelquefois à lui dire son avis sur les matières les plus délicates de la politique, et lui accordait toute sa confiance. En 1554, Charles-Quint le désigna contre l'avis de son conseil pour commander l'armée de Flandre pendant l'absence d'Emmanuel-Philibert de Savoie; et, malgré son peu d'expérience de la guerre, Guillaume de Nassau tint en échec le duc de Nevers et l'amiral Coligny, et fortifia sous leurs yeux Philippeville et Charlemont, destinés à défendre le passage de la Meuse. Charles, en résignant à son fils ses Etats héréditaires, lui recommanda le prince d'Orange, qu'il venait de nommer gouverneur des provinces de Hollande, de Zélande et d'Utrecht. Le jour de son abdication, le vieil empereur se montra en public appuyé sur le bras de Guillaume, et le combla de marques de tendresse : il le chargea de porter la couronne impériale à Ferdinand, commission honorable dont le prince ne s'acquitta qu'avec regret, et il l'envoya en France comme otage pour hâter la conclusion du traité de Cateau-Cambresis. Le prince d'Orange s'aperçut bientôt que Philippe n'avait pas pour lui les sentiments de son père. Les Pays-Bas étaient accablés par les troupes étrangères que la paix rendait inutiles : les Etats, sur la proposition de Guillaume, en demandèrent le renvoi. Philippe, qui avait besoin de soldats étrangers pour appuyer les changements qu'il voulait faire, promit d'avoir égard à la demande des Etats, et partit, laissant le gouvernement entre les mains de la duchesse de Parme (Marguerite d'Autriche), à laquelle il enjoignit de ne se conduire que par les avis du cardinal de Granvelle. Le prince d'Orange, blessé de la préférence accordée à un étranger, fit partager son mécontentement aux seigneurs flamands; et bientôt des réclamations s'élevèrent de tous côtés contre Granvelle, qui, après avoir essayé de faire tête à l'orage, abandonné par la gouvernante, fut obligé de se retirer (*voy.* Granvelle). Les seigneurs s'étaient flattés qu'en éloignant des affaires un homme aussi habile ils parviendraient plus aisément à s'emparer de l'autorité; mais ils perdirent cette espérance en apprenant que Philippe lui donnait pour successeur l'inflexible duc d'Albe, chargé d'employer la force pour ramener à l'obéissance ceux qui oseraient encore contrarier les vues du monarque. Les mécontents, assemblés à l'hôtel de Culembourg, rédigèrent une protestation contre l'établissement de l'inquisition dans les Pays-Bas, l'érection des nouveaux évêchés, et la réception du concile de Trente, dont plusieurs décrets blessaient la liberté de conscience reconnue par la diète d'Augsbourg : cette protestation fut portée à la gouvernante par quatre cents gentilshommes, vêtus avec beaucoup de simplicité et marchant deux à deux dans le plus grand ordre. En les voyant défiler dans la salle d'audience, Berlaimont, l'un des conseillers de la duchesse de Parme, dit tout haut qu'on ne devait avoir aucun égard à la demande de ces *gueux;* dénomination que les mécontents adoptèrent aussitôt avec enthousiasme, et qui servit à rendre leur cause populaire. Des mouvements séditieux éclatèrent dans plusieurs villes, où le peuple se porta aux plus grands excès. Le prince d'Orange était d'avis qu'on profitât de cette disposition des esprits pour fermer au duc d'Albe l'entrée des Pays-Bas : mais la crainte d'attirer sur ces provinces des maux plus grands encore que ceux qu'on prévoyait ayant fait rejeter cette opinion, il alla chercher un asile en Allemagne, malgré les représentations de ses amis, qui voulaient lui persuader que son devoir était de rester (*voy.* Egmond et Horne). Sommé de comparaître devant une commission dont le duc d'Albe avait choisi les membres, il refusa d'obéir et fut condamné à mort : il appela de cette sentence à Philippe, et réclama l'honneur d'être jugé par lui, en sa qualité de chevalier de la Toison d'or, engageant sa parole de démontrer qu'il était innocent de tous les faits qu'on lui imputait, et qu'il n'avait jamais rien entrepris que pour le bien et l'honneur du pays. Cette démarche n'ayant servi qu'à aigrir davantage Philippe, le prince d'Orange se décida à employer la force pour reprendre les domaines dont on l'avait dépouillé : il leva des troupes et en confia le commandement à son frère, Louis de Nassau, qui, après avoir remporté quelques avantages sur les lieutenants du duc d'Albe, fut défait par ce grand capitaine. Ce revers n'ébranla point le prince d'Orange. Après avoir rassemblé une nouvelle armée, plus forte que la première, il pénètre lui-même dans le Brabant, espérant que cette tentative sera appuyée par ses nombreux partisans : mais les villes, effrayées des sanglantes exécutions du duc d'Albe, lui ferment leurs portes; et, sans avoir une seule fois rencontré l'ennemi, il est

Digitized by Google

obligé de licencier son armée, que le pays ne peut plus nourrir. Cette expédition infructueuse avait épuisé toutes ses ressources : il ne garde que 1,200 chevaux et rejoint le duc de Deux-Ponts, qui conduisait des secours au jeune roi de Navarre. Les protestants sont défaits dans le Poitou : Guillaume s'échappe déguisé en paysan et regagne avec peine l'Allemagne, où il lève une troisième armée, avec laquelle il rentre dans le Brabant. Il y est reçu comme un libérateur, par les peuples fatigués de la tyrannie du duc d'Albe, et remporte plusieurs avantages sur les Espagnols ; mais trompé par la France, qui lui avait promis des secours, il reçoit sous les murs de Mons la nouvelle du massacre de la St-Barthélemi et se retire sur le Rhin avec les débris de ses troupes, qu'il ne pouvait plus solder. Tandis que la fortune semblait prendre plaisir à humilier le prince d'Orange et à déjouer ses plans les mieux conçus, elle préparait par une autre voie la ruine des Espagnols et leur expulsion des Pays-Bas. Quelques mécontents avaient équipé une flotte pour donner la chasse aux bâtiments ennemis qui paraissaient sur les côtes de Flandre. Les corsaires, expulsés des ports d'Angleterre à la demande du duc d'Albe, furent poussés par les vents du côté de la Hollande et contraints de relâcher dans le port de Brille, dont ils s'emparèrent sans obstacle. La prise de cette ville ranima le courage des Hollandais : ils chassèrent les garnisons espagnoles et appelèrent le prince d'Orange pour les gouverner. Guillaume, après avoir reçu le serment de fidélité des habitants, les engagea à proscrire entièrement le culte catholique, voulant ainsi rendre impossible toute réconciliation avec les Espagnols. Le duc d'Albe envoya contre les révoltés son fils don Frédéric de Tolède, qui leur prit Zutphen, Narden et Harlem, dont il traita les habitants avec une telle cruauté que les autres villes se déterminèrent à tout souffrir plutôt que de capituler. La cour d'Espagne rappela enfin le duc d'Albe et lui donna pour successeur D. Louis de Requesens, l'un des généraux qui s'étaient le plus distingués au combat de Lépante. Ludovic de Nassau, qui amenait des secours au prince d'Orange, fut surpris par un des lieutenants de don Louis près de Nimègue, et périt avec le comte Henri, son frère, en combattant vaillamment. Enflés de cette victoire, les Espagnols pénétrèrent dans la Hollande, en 1575, et vinrent mettre le siége devant Leyde ; mais la rupture des digues les força de le lever précipitamment. L'année suivante, ils s'emparèrent de Ziriczée, dans la Zélande, que les soldats mutinés abandonnèrent après la mort de leur général (*voy.* Requesens). En se retirant, ils pillèrent les villes qu'ils traversaient, entre autres Anvers, où ils commirent tant d'excès, que les provinces restées fidèles à l'Espagne implorèrent le secours du prince d'Orange pour qu'il les délivrât de cette armée indisciplinée. Ce fut alors que toutes les provinces dressèrent d'un commun accord le traité connu sous le nom de *paix de Gand* (1), par lequel elles se promettaient de s'entr'aider à délivrer le pays de la servitude des Espagnols et des autres étrangers. La cour d'Espagne fut obligée d'approuver ce traité ; et, en conséquence, on fit disparaître tous les monuments de la sanglante domination du duc d'Albe. L'arrivée de don Juan d'Autriche, nommé gouverneur des Pays-Bas, ne diminua ni l'effervescence du peuple, ni l'exigence des Etats, qui le forcèrent, en exécution du traité de Gand, de renvoyer les soldats étrangers. Don Juan, qui avait reçu des instructions particulières du roi avant son départ de Madrid, eut l'air de céder ; mais il rappela bientôt les Espagnols et s'empara de vive force de Namur et de Charlemont, où il établit des garnisons étrangères. Les Flamands, furieux d'être joués, appelèrent le prince d'Orange et le revêtirent solennellement du titre de gouverneur général du Brabant. Les seigneurs de ce pays ne virent pas sans jalousie l'autorité concentrée entre les mains de Guillaume ; ils offrirent la place de gouverneur à l'archiduc Mathias, dans l'espérance de partager le pouvoir avec un prince qui leur serait redevable de son élévation : mais Guillaume, instruit de leurs démarches, alla lui-même au-devant de l'archiduc, et gagna si bien sa confiance, que Mathias lui laissa toute l'autorité avec le titre de son lieutenant général. Les premiers succès que don Juan avait obtenus semblaient lui en promettre d'autres, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée (*voy.* don Juan). A ce prince succéda Alexandre Farnèse, dont les manières affables et la douceur firent une vive impression sur les Flamands, et qui profita habilement des dissensions occasionnées par la différence des cultes pour ramener plusieurs provinces à l'Espagne. Le prince d'Orange, sentant la nécessité d'attacher par des nœuds plus forts celles qui avaient embrassé la réforme évangélique, leur fit adopter, le 29 janvier 1579, le fameux traité connu sous le nom de l'*union d'Utrecht*, qui devint la base fondamentale du droit public de Hollande. Craignant de ne pouvoir exécuter seul le plan qu'il avait conçu pour l'affranchissement de ces provinces, il rechercha l'appui de la France et fit proposer au duc d'Alençon la souveraineté des Provinces-Unies, sous la condition qu'il respecterait leurs privilèges et y maintiendrait la liberté de conscience. Philippe, informé des projets du prince d'Orange, crut qu'il en empêcherait l'exécution en mettant sa tête à prix, et promit vingt-cinq mille écus à celui qui le lui amènerait mort ou vif. Guillaume répondit aux griefs que le roi d'Espagne lui imputait par l'*Apologie* de sa conduite, où il fait voir que c'est l'injustice du roi qui lui a mis les

(1) La paix de Gand fut signée le 8 novembre 1576, quatre jours après le sac d'Anvers.

Digitized by Google

armes à la main, et qu'il ne s'est jamais servi de son autorité que pour repousser l'oppression et affranchir son pays de la tyrannie la plus insupportable (1); enfin les Etats, assemblés à la Haye, déclarèrent en 1581 le roi d'Espagne déchu de la souveraineté des Pays-Bas, et ordonnèrent qu'on leur prêtât serment de fidélité. L'année suivante, le duc d'Alençon fit son entrée à Anvers, où il fut reçu avec une pompe extraordinaire. Les fêtes de sa réception furent troublées par un attentat contre la vie du prince d'Orange, dont on soupçonna les Français de la suite du duc d'Alençon. On reconnut bientôt que l'assassin était un envoyé d'Espagne (2); et Guillaume, blessé d'une balle qui lui avait traversé les deux joues, écrivit de sa main un billet pour rassurer les magistrats d'Anvers et calmer le peuple, qui menaçait de faire main basse sur les Français. La ridicule entreprise du duc d'Alençon sur cette ville (*voy.* ANJOU) diminua le crédit dont avait joui jusqu'alors le prince d'Orange; on le soupçonna d'avoir eu connaissance des projets du duc d'Alençon et de ne s'y être pas opposé: il jugea prudent de se retirer à Delft, où il se croyait plus en sûreté, au milieu des bons Hollandais, contre les sicaires de la cour de Madrid; c'est cependant en cette ville qu'il fut assassiné par Balthasar Gerard, le 10 juillet 1584, à l'âge de 51 ans (*voy.* Balth. GÉRARD). Se sentant frappé, il n'eut que le temps de dire ces mots: « Seigneur, ayez pitié de mon âme et de ce pau- « vre peuple. » Les funérailles du prince d'Orange furent célébrées avec une pompe dont le burin a perpétué le souvenir (3). Son fils, Maurice de Nassau, lui éleva un mausolée en marbre dans la principale église de Delft. « Guillaume, « dit un historien moderne, avait reçu de la na- « ture tous les talents nécessaires pour faire une « révolution: simple, facile, libéral, accessible, « populaire, insinuant, il avait su mériter la « confiance et l'estime des Belges par toutes les « qualités les plus propres à gagner le peuple. Il « savait se travestir et se multiplier, pour ainsi « dire sous toutes les formes, selon les personnes « et les circonstances; habileté pour traiter les « affaires, pénétration pour prévoir les événe- « ments, fermeté pour les maîtriser, finesse et « discernement pour saisir les caractères, sou- « plesse pour les ménager, adresse pour les ma- « nier et les dominer: il dirigea tous ces avan- « tages vers les vastes projets que lui suggérait « sa noble ambition. » (*Abrégé de l'hist. belgique*, par M. Dewez, p. 400.) Le prince d'Orange avait été marié quatre fois; sa première femme fut Anne d'Egmond. Il eut d'Anne de Saxe, sa seconde femme, Maurice, qui lui succéda dans la dignité de stathouder (*voy.* Maurice DE NASSAU). La troisième, Charlotte de Bourbon, de la maison de Montpensier, qui avait été abbesse de Jouarre, lui donna six filles. De la quatrième, Louise, fille de l'amiral de Coligny et veuve de Téligny, tué à la St-Barthélemi, il eut Frédéric-Henri, prince d'Orange, dont l'article suit. L'*Histoire de Guill. de Nassau*, avec des notes, par Amelot de la Houssaye, Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12, n'est qu'une réimpression des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, par Louis Aubery (*voy.* SEPHER). Guillaume est le héros de l'ouvrage de Bitaubé, intitulé *les Batares*, et il a été souvent célébré par les muses hollandaises. W—s.

ORANGE (FRÉDÉRIC-HENRI DE NASSAU, prince D'), stathouder de Hollande, naquit à Delft le 28 février 1584. Il était au berceau lorsque son père lui fut enlevé par la main d'un fanatique. Louise de Coligny se hâta de conduire son fils à Lierville, dans le Dunois, où elle demeura onze ans, occupée uniquement de son éducation. Au bout de ce temps, elle permit au jeune Frédéric d'aller retrouver son frère Maurice, et ce fut sous ce grand capitaine qu'il fit l'apprentissage de la guerre. Il se trouva à la fameuse bataille de Nieuport, et il contribua au succès de cette journée (*voy.* Maurice DE NASSAU). En 1625, il succéda à Maurice dans la dignité de stathouder, et ayant pris aussitôt le commandement général des armées hollandaises, il enleva successivement aux Espagnols Oldensel, Grol, Bois-le-Duc, que Maurice avait attaqués deux fois sans pouvoir s'en rendre maître. En 1629, ayant surpris dans Wesel le magasin et le parc de grosse artillerie des Espagnols, il les força d'ajourner tous leurs plans d'attaque. Les Etats-Généraux lui donnèrent une marque éclatante de leur reconnaissance, en accordant à son fils Guillaume, âgé de cinq ans, la survivance de toutes ses charges. Frédéric prit en 1632 Ruremonde, Venloo, Strale et Maëstricht, où il entra à la vue de trois armées qui s'avançaient au secours de cette place. L'année suivante, il s'empara de Rhinberg, et battit les Espagnols devant le fort Philippine, dont ils levèrent le siége. Il avait senti la nécessité de s'allier avec la France pour achever de chasser les Espagnols des Pays-Bas. Mais, piqué contre le cardinal de Richelieu, qui l'avait dépouillé de sa principauté d'Orange, il ne seconda pas comme il l'aurait pu nos généraux, qui furent obligés d'abandonner leurs conquêtes, faute de munitions et de vivres. Le cardinal crut devoir dissimuler, et finit par ramener le prince d'Orange en lui procurant le titre d'*Altesse*, au lieu de celui d'*Excellence* qu'il recevait auparavant. En 1637, Frédéric reprit dans quatre mois

(1) Cette pièce, aussi rare que curieuse, a été imprimée sous ce titre: *Apologie, ou Défense de Guillaume, prince d'Orange, contre le ban et édit publié par le roi d'Espagne*, Anvers, 1581, in-4°; traduit en latin, ibid., in-8°. Aubery en a donné l'analyse dans l'ouvrage cité à la fin de l'article.

(2) Voyez la pièce intitulée: *Assassinat commis en la personne du prince d'Orange, par Jean Jauregny, Espagnol*, Anvers, 1582, in-4°.

(3) « Les graveurs de Hollande ont représenté ce superbe con- « voi du prince d'Orange, Guillaume, sur plusieurs feuilles qu'on « colle ensemble, et qui tiennent tout le côté d'une grande salle, « afin que la mémoire d'un deuil si mémorable se perpétuât. » *Aubery.*

Digitized by Google

Breda, qui, douze années plus tôt, avait coûté tant de sang et d'argent à l'un des plus grands capitaines de l'Europe (*voy.* Ambr. Spinola). Enfin il ne cessa de remporter des avantages sur les Espagnols, tandis que les amiraux hollandais enlevaient leurs plus belles colonies ou détruisaient leurs flottes (*voy.* Tromp). Cette suite continuelle de victoires força la cour d'Espagne de reconnaître l'indépendance des Provinces-Unies. Mais Frédéric n'eut pas la satisfaction de jouir d'une paix achetée par tant de travaux. Il mourut pendant la tenue du congrès de Munster, le 14 mars 1647, et fut inhumé avec pompe. Moins ambitieux et plus habile que Maurice, ce prince n'inspira jamais aucune crainte aux Hollandais sur ses projets d'assurer la souveraineté à ses enfants. Moins grand général que son frère, il était plus prudent, et fut plus constamment heureux. Avare du sang des soldats, occupé sans cesse de veiller à leurs besoins, il en était chéri comme un père. Doué d'un caractère modeste, timide même, il avait des connaissances très-étendues et recherchait la compagnie des hommes instruits. Il a laissé des Mémoires estimés (de 1621 à 1646), Amsterdam, 1733, in-4°. Isaac Beausobre en fut l'éditeur (*voy.* le *Dictionnaire des anonymes*, par Barbier (1). La Vie du prince Frédéric-Henri a été publiée en hollandais par J. Commelin, Amsterdam, 1651, et traduite en français, ibid., 1656, in-fol. — Guillaume, fils de Frédéric-Henri, lui succéda dans la dignité de stathouder; il mourut le 6 novembre 1630, de la petite-vérole, à l'âge de 24 ans. Ce prince avait épousé Henriette-Marie, fille de l'infortuné Charles Ier. Il la laissa enceinte d'un fils, qui monta sur le trône d'Angleterre (*voy.* Guillaume III). W—s.

ORANGE (Guillaume V, prince d'), stathouder de Hollande, né à la Haye le 8 mars 1748, était le fils de Guillaume-Henri-Frison de Nassau-Dietz, qui fut stathouder après la mort de Guillaume III, sous le nom de Guillaume IV, et mourut en 1751 (2). Il lui succéda immédiatement sous la tutelle de sa mère, Anne, fille de George II, roi d'Angleterre. Après la mort de cette princesse, la régence fut partagée entre les États-Généraux et le prince Louis-Ernest de Brunswick-Wolfenbuttel, feld-maréchal de la république. Cette minorité fut orageuse : les différends qui s'étaient élevés entre la régente et quelques-unes des sept provinces sur l'étendue de ses prérogatives avaient nourri l'animosité entre les deux partis qui depuis l'origine divisaient la république, et dont l'un, se qualifiant exclusivement de patriote, travaillait à dépouiller avec l'aide de la France les stathouders de leur influence, tandis que l'autre, attaché à la maison d'Orange, cultivait l'amitié de l'Angleterre. Le premier reprochait surtout au duc de Brunswick les désastres que la république avait essuyés dans la dernière guerre maritime. Parvenu à sa majorité en 1766, Guillaume V signa un acte où il accepta l'engagement de son ancien tuteur de l'assister de ses conseils dans toutes les affaires pour lesquelles on les lui demanderait, en le déchargeant en même temps de toute responsabilité à cet égard. Les provinces de West-Frise, de Hollande, de Zélande et d'Utrecht, où le parti patriote dominait, regardant avec raison cet acte comme contraire à la constitution, demandèrent le renvoi du feld-maréchal, qui fut forcé de donner sa démission le 14 octobre 1782. Sa retraite n'apaisa pas les mécontents, et, à l'occasion d'un tumulte qui avait éclaté à la Haye le 8 septembre 1785, les Etats dépouillèrent le prince d'Orange du commandement de la garnison de cette ville, qui était une des prérogatives de sa charge. Guillaume V quitta alors la Haye, et réclama la protection de Frédéric II, roi de Prusse, dont il avait épousé la nièce en 1767. Mais, comme on savait que l'intérêt politique du stathouder ne touchait que faiblement ce souverain, les Etats s'arrangèrent avec l'empereur et signèrent un traité avec la France (8 octobre 1785). Le 22 septembre de l'année suivante, les Etats de Hollande suspendirent le prince de sa charge de capitaine général de leur province. Ce fut après cet événement que la cour de France envoya à la Haye Gérard de Rayneval pour négocier un accommodement entre les partis exaspérés, de concert avec le comte de Goertz, que Frédéric-Guillaume II avait, dès son avénement au trône, envoyé pour le même objet à Nimègue, où résidait alors Guillaume V. Il fut impossible de concilier des intérêts si opposés, et les deux partis armèrent chacun de son côté. L'arrestation de la princesse d'Orange, qui se rendait à la Haye, et le refus que firent les Etats de donner satisfaction de cet outrage déterminèrent le roi de Prusse à intervenir. Une armée prussienne de 30,000 hommes, commandée par le duc régnant de Brunswick, entra en Hollande au mois de septembre 1787, et, ne rencontrant pas de résistance, dès le 20 de ce mois, le prince d'Orange, après une absence de deux années, rentra à la Haye; Amsterdam se rendit le 10 octobre suivant. Le gouvernement français avait déclaré le 16 septembre à la cour de Londres qu'il ne souffrirait pas qu'on exécutât en Hollande, par la force des armes, des mesures contraires à la constitution, et qu'il soutiendrait les Etats de tout son pouvoir. Il espérait sans doute que cette déclaration, qui fut portée à Berlin par le baron de Grosschlay, empêcherait l'entrée des troupes prussiennes. Mais le cabinet

(1) Ces *Mémoires* sont entièrement militaires; on a cru longtemps que c'était le prince lui-même qui les avait rédigés, et il était très en état de le faire; mais il paraît qu'il avait remis ses matériaux à un officier de son armée, pour éviter le ridicule attaché alors à la qualité d'auteur.

(2) Guillaume III, stathouder des Provinces-Unies, devenu roi d'Angleterre en 1689, n'eut pas d'enfant. Jean-Guillaume-Frison, son cousin, fils du prince de Nassau-Dietz, devint son héritier testamentaire en 1711, et fut le père de Guillaume IV, que les États-Généraux des Provinces-Unies proclamèrent stathouder héréditaire, capitaine et amiral général de l'Union.

Digitized by Google

prussien jugea bien celui de Versailles, en se persuadant qu'une démarche énergique lui imposerait. En effet, le germe des maux qui devaient accabler ce royaume y fermentaient déjà. Un ministère faible, luttant contre le dérangement des finances et se voyant à peine sorti de la lutte qu'il avait eue à soutenir pour aider l'Amérique du Nord à conquérir son indépendance, n'osa pas entraîner la nation dans une nouvelle guerre. L'Angleterre déclara de son côté que, si le stathouder était attaqué, elle le défendrait, et elle mit en conséquence sa marine sur le pied de guerre. Cette menace arrêta le ministère français; il consentit à faire cesser ses préparatifs, et cette affaire fut arrangée par les déclarations que le ministre d'Angleterre à Versailles et M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères de France, échangèrent le 27 octobre. La cour de Berlin adhéra formellement à cette déclaration pacifique. Le prince d'Orange obtint les pouvoirs les plus étendus; un nouveau système politique remplaça le système français; une alliance étroite avec la Grande-Bretagne fut conclue à la Haye le 15 avril 1788, et le même jour il en fut signé une semblable avec la Prusse, à Berlin. Le maintien de la constitution de la république des Provinces-Unies et du stathoudérat héréditaire dans la maison de Nassau-Orange, furent l'objet d'un traité d'alliance défensive, conclu le 13 juin suivant à Loo, en Gueldre, au nom de la Grande-Bretagne et de la Prusse. Les choses restèrent dans cet état jusqu'à ce que la révolution française portât ses armes aux frontières de la Hollande, à laquelle la convention nationale déclara la guerre le 1er février 1793. L'attaque insignifiante que fit alors Dumouriez eut peu de résultats; mais elle obligea les Provinces-Unies à se réunir franchement à la coalition. Les troupes qu'elles firent marcher dans les Pays-Bas, sous les ordres des jeunes fils de Guillaume V, combattirent avec beaucoup de zèle, et elles obtinrent des succès remarquables dans plusieurs occasions (*voy.* l'article suivant); mais lorsqu'à la fin de la campagne suivante, en 1794, ces troupes furent abandonnées à la fois par les Anglais, par l'Autriche et par les Prussiens, il leur devint impossible de résister aux armées de la république française, dont le nombre était plus que doublé depuis un an. Les gelées du grand hiver de 1795 ajoutèrent encore à tant de causes de ruine et d'impuissance, et le stathouder n'eut plus d'autre parti à prendre que de se réfugier en Angleterre avec sa famille. Ce fut dans une frêle barque, avec trois hommes d'équipage seulement, qu'il put gagner le rivage britannique, tandis que l'armée républicaine de Pichegru traversait les fleuves sur la glace et s'emparait des flottes hollandaises restées immobiles par la gelée. La famille royale d'Angleterre reçut avec beaucoup d'égards des princes qui lui étaient de si près attachés par les liens du sang, mais la politique anglaise ne lui permit pas alors de faire beaucoup pour leur rétablissement. Le prince d'Orange protesta, par un acte daté de Hampton-court, le 28 mai 1795, contre le décret des États-Généraux du 24 février, qui prononçait l'abolition du stathoudérat. Par la convention de Berlin du 5 août 1796, la Prusse et la France promirent une indemnité au prince d'Orange, et la république française s'engagea spécialement à employer ses bons offices pour opérer en sa faveur la sécularisation des évêchés de Wurtzbourg et de Bamberg avec la dignité électorale. En 1799, le duc d'York exécuta en son nom, avec un corps d'armée composé de Russes et d'Anglais, sur les côtes de la Nord-Hollande, une descente qui eut d'abord quelque succès, et qui fut suivie de la reddition de la flotte batave, laquelle fut emmenée presque tout entière dans les ports d'Angleterre (*voy.* DUNCAN). Cet événement ne changea rien à la position de Guillaume V. Le général Brune força bientôt le duc d'York à retourner en Angleterre; le corps russe tomba aux mains des Français, et la seconde coalition contre la France, qui avait fait concevoir de si grandes espérances à ses ennemis, fut bientôt dissoute par le mécontentement du czar Paul Ier. Condamné à rester encore en Angleterre, Guillaume V ne reparut sur le continent qu'en 1802. A cette époque, une indemnité lui fut promise par le traité d'Amiens, et cette indemnité fut déterminée par la convention du 24 mai 1802, qui lui accorda les évêchés de Fulde et de Corvey, la ville de Dortmund et plusieurs abbayes. Ce prince mourut à Brunswick en avril 1806, laissant pour successeur son fils aîné, le prince Guillaume-Frédéric (*voy.* GUILLAUME Ier, roi des Pays-Bas). D-z-s et M-d j.

ORANGE (GUILLAUME-GEORGES-FRÉDÉRIC, prince D'), second fils du précédent, naquit à la Haye le 18 novembre 1774. Il annonça dès l'enfance de grandes dispositions à marcher sur les traces de ses ancêtres et du grand Frédéric, son oncle maternel. Elevé par le général Stamfort, il dirigea toutes ses études vers la profession des armes. Il avait à peine vingt ans lorsque la guerre contre la France lui fournit, ainsi qu'à son frère aîné, le prince héréditaire, de nombreuses occasions de se distinguer. Tous les deux servirent d'abord en Flandre, sous le prince de Saxe-Cobourg et le duc d'York, généraux de la première coalition. Le prince Frédéric, qui commandait un corps d'avant-garde, se fit avantageusement remarquer aux combats de Menin, de Courtray, et il se lia dès lors particulièrement avec l'archiduc Charles d'Autriche, qui commandait une division autrichienne. Lorsque les troupes hollandaises, abandonnées en même temps par les Anglais, les Autrichiens et les Prussiens, furent obligées de se retirer, le prince Frédéric défendit le terrain pied à pied, et il se distingua surtout à la retraite de Nimègue. Quand la gelée et la défection de ses alliés eurent livré la Hol-

Digitized by Google

lande aux armées de la république française, le jeune prince ne suivit pas sa famille en Angleterre. Il rassembla les débris de l'armée hollandaise, et en forma un corps d'élite, qu'il réunit dans le pays de Hanovre et sur les frontières de Prusse. Ayant réussi à faire solder cette troupe par l'Angleterre, il n'attendait plus qu'une occasion de combattre, lorsque la paix de Bâle entre la Prusse et la république française vint détruire toutes ses espérances. Très-affligé de cet événement, il écrivit à son oncle, le roi de Prusse, d'une manière respectueuse, mais énergique, et ce prince, qui l'estimait personnellement, lui fit une réponse très-affectueuse, mais qui ne changea rien au cours des événements. Les troupes hollandaises furent impitoyablement dissoutes et dispersées par les Prussiens eux-mêmes, et le prince Frédéric fut contraint de se réfugier en Angleterre, où il resta pendant plus d'un an dans un état d'inactivité insupportable. Il n'y avait plus de puissance belligérante sur le continent que l'Autriche. Impatient du repos, le prince Frédéric s'adressa à l'ambassadeur de Vienne auprès de la cour de St-James, et lui demanda seulement le grade de colonel dans l'armée autrichienne. On lui accorda aussitôt celui de général major, et il se rendit en cette qualité à l'armée que l'archiduc Charles commandait en Allemagne. Il eut une grande part aux victoires de Wurtzbourg et de Neiresheim, puis au siége de Kehl, où, le 8 octobre 1796, avec la réserve qu'il commandait, il repoussa vigoureusement les Français dans leurs retranchements. Le 2 décembre suivant, conduisant une nouvelle attaque, il enleva d'assaut une redoute où il enclouа quinze pièces de canon à l'ennemi. Dans la campagne suivante, il passa avec sa division à l'armée qui devait couvrir Vienne contre l'invasion de Bonaparte. La paix de Campo-Formio le rendit encore une fois au repos jusqu'à ce que la guerre de la seconde coalition le plaçât à la tête de l'armée autrichienne d'Italie, destinée à se réunir aux Russes de Souvarow. Il venait d'être nommé feld-maréchal-lieutenant, et s'était rendu au quartier général de l'armée autrichienne à Padoue, lorsqu'il y mourut presque subitement le 6 janvier 1799. Ce fut une grande perte pour la nouvelle coalition, et plus particulièrement pour l'Autriche, qui jamais n'avait eu plus grand besoin de chefs habiles et courageux. Thugut, qui dirigeait alors les affaires de cette puissance, en parut extrêmement affligé. Il écrivait six jours après : « Je suis dans les larmes depuis hier de « la perte de notre incomparable prince Fr. d'O- « range. C'était un rare modèle de tous les ta- « lents, de toutes les vertus et de toutes les qua- « lités les plus précieuses. Sa Majesté l'Empereur, « qui personnellement le chérissait avec ten- « dresse, en est inconsolable.... » M—DJ.

ORBESSAN (Anne-Marie d'Aignan, baron d'), doit être compté parmi ces magistrats qui, dans le cours du siècle passé, se plurent à unir l'étude des lois à celle des lettres et de l'antiquité. Né à Toulouse le 16 février 1709, d'une famille distinguée dans la magistrature, il en augmenta l'éclat par son mérite. Destiné à ces fonctions honorables, il fit céder à ses devoirs son goût pour des occupations moins austères. En 1738, il fut reçu président à mortier au parlement de Toulouse. Son amour pour les arts et les antiquités l'engagea à visiter l'Italie. Il partit à la fin de 1749 et ne fut de retour que l'année suivante. Il a publié de ce voyage une relation qui contient beaucoup d'observations intéressantes. En 1770, le chancelier Maupeou voulut le nommer premier président du parlement qu'il venait de former ; d'Orbessan refusa et donna même sa démission de la charge qu'il occupait. Dès lors maître de son temps, il put se livrer sans réserve aux lettres et aux sciences. Retiré au pays de Foix, dans le château dont il portait le nom, il honora sa retraite autant par ses vertus et sa bienfaisance que par ses connaissances. Chéri de tous ceux qui l'entouraient, il échappa aux désastres de la révolution, et mourut vers la fin du 18e siècle. Il était membre de l'académie des jeux floraux et de l'académie des sciences et belles-lettres de Toulouse ; celle de Cortone s'empressa de l'admettre dans son sein lors de son voyage en Italie. Il avait payé son tribut à ces compagnies savantes par divers mémoires, publiés avec quelques autres opuscules dans les deux recueils suivants : 1° *Mélanges historiques et critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, 1768, 3 vol. in-8° ; le premier divisé en deux parties, ce qui forme 4 volumes in-8°. La première partie contient la Vie de Lucullus, et la seconde la relation du voyage de l'auteur en Italie. 2° *Variétés littéraires*, pour servir de suite aux Mélanges historiques et critiques, etc., Auch, 1778, 2 vol. in-8°. Orbessan a traduit de l'anglais de Middleton (*voy.* ce nom) : *Traité du sénat romain*, avec des notes, Montauban et Paris, 1752, in-12. St—D.

ORBETTO (L'). *Voyez* Turchi (Alexandre).

ORBIGNY (Alcide d'), un des voyageurs et naturalistes français les plus distingués, né à Couéron (département de la Loire-Inférieure) le 9 septembre 1802, mort à Pierrefitte (près de St-Denis) le 30 juin 1857. Fils d'un chirurgien de la marine, il fit ses premières études à la Rochelle, et dès son plus jeune âge montra un goût très-prononcé pour l'étude des sciences. Il passait ses loisirs à rechercher au bord de la mer les coquilles, les productions marines que le flot avait rejetées, les étudiant, les comparant avec les espèces fossiles qu'il pouvait recueillir dans certaines couches des terrains de la contrée, et manifestant déjà l'esprit d'observation persévérante qui caractérise le naturaliste. A l'âge de vingt-trois ans (c'était en 1825), il communiqua à l'Académie des sciences son premier travail *sur les foraminifères*, ces animaux microscopiques dont

Digitized by Google

les coquilles constituent à elles seules, par leur agglomération, des couches puissantes, particulièrement dans les terrains des environs de Paris. L'auteur y avait distingué six cents espèces de foraminifères; il avait joint à son manuscrit soixante-treize planches, sur lesquelles il avait dessiné les genres et les sous-genres. Cet ordre de foraminifères est donc une création de d'Orbigny, comme l'ont déclaré expressément, dans leur rapport à l'Académie, Geoffroy St-Hilaire et Latreille. Aussi l'Académie a-t-elle jugé ce travail digne de prendre place dans le recueil des Mémoires des savants étrangers. Il a été inséré dans les *Annales des sciences naturelles* (janvier 1826). Quelques mois après la présentation de son mémoire, d'Orbigny, alors âgé de vingt-quatre ans, fut chargé par le muséum d'histoire naturelle d'entreprendre dans l'Amérique méridionale un voyage scientifique. Il partit en juin 1826. Après avoir traversé le Brésil, puis l'Uruguay, il consacra quatorze mois à l'exploration du Parana et de ses affluents. A la suite d'une courte halte à Buenos-Ayres, il parcourut les Pampas dans tous les sens pour le gouvernement de la Confédération Argentine, auquel il devait faire un rapport sur les moyens de les approprier à la culture. De là, il mit le pied dans la partie septentrionale d'une terre à peine connue sous le rapport d'ethnographie et d'histoire naturelle. Arrivé dans les froides régions de la Patagonie (car c'est d'elle que nous parlons), au milieu de peuplades sauvages constamment en guerre, il se vit contraint de prendre parti et de combattre dans les rangs d'une des tribus qui lui avait donné l'hospitalité. Heureusement pour l'intrépide savant, doué d'une forte constitution, heureusement aussi pour les sciences, la victoire s'étant décidée de son côté, il eut le loisir de continuer sa route. Après huit mois de séjour en Patagonie, il se rendit à Montevideo, où il s'embarqua pour le Chili. De là il alla dans la république nouvellement fondée de Bolivie, de l'exploration de laquelle il a plus mérité qu'aucun autre savant, tant de l'Europe que de l'Amérique. Aussi l'ouvrage, écrit en espagnol, que d'Orbigny a spécialement consacré à la Bolivie est-il aujourd'hui la principale source pour notre connaissance de ce pays. Ce fut par le Pérou que l'infatigable voyageur termina son long voyage, dont il revint en France en 1833, après sept ans d'absence. Ses observations personnelles s'étaient étendues sur sept cent soixante-quinze lieues du nord au sud, et sur neuf cents lieues de l'ouest à l'est. La riche collection d'histoire naturelle qu'il rapporta comprit près de cent soixante mammifères, huit cent soixante oiseaux, cent quinze reptiles, cent soixante-six poissons, neuf cent quatre-vingts mollusques et zoophytes, cinq mille insectes et crustacés et trois mille plantes, ainsi qu'un riche trésor de matériaux pour la géologie, la paléontologie et l'ethnographie. A son retour en France, d'Orbigny reçut le grand prix de la société de géographie. Ensuite l'Académie ayant nommé une commission pour juger des résultats de son voyage, quatre rapports furent faits sur la zoologie, la botanique, la géographie et la géologie. D'après leur résultat favorable, le gouvernement fit éditer l'ouvrage de d'Orbigny en 9 volumes in-4°, accompagnés d'environ 500 planches coloriées, publication qui dura de 1834 à 1847. A ses recherches si variées d'histoire naturelle, le savant voyageur a joint une étude particulière des races humaines qui ont peuplé ces contrées encore si peu connues. Un nombre considérable de cartes et coupes géologiques des diverses contrées de l'Amérique méridionale se rattachent au grand ouvrage de d'Orbigny. Tout en s'occupant de la publication de son travail sur l'Amérique, il fit paraître plusieurs mémoires importants, qui devaient servir à compléter tant sa première monographie sur les foraminifères que ses études sur les mollusques et en général sur les classes inférieures du règne animal. A côté des foraminifères, qu'on rencontre tant à l'état fossile que vivants, il a placé les crinoïdes vivants et fossiles, ces animaux dont la nature actuelle paraît aussi avare que la nature passée en a été prodigue. Les recherches sur les classes inférieures ne lui firent pourtant pas oublier les ordres supérieurs, dont il s'occupa dans sa *Galerie ornithologique*, Paris, 1836, et dans son *Ornithologie de l'île de Cuba*, Paris, 1839. Mais toutes ces études variées n'étaient que des préliminaires à la rédaction de sa *Paléontologie française, ou Description zoologique et géologique de tous les animaux mollusques et rayonnés fossiles de France*, Paris, 1840. Pour encourager cette publication, la société géologique de Londres a décerné deux fois à l'auteur le fonds de Wollaston. D'Orbigny ne s'est pas contenté dans son ouvrage de pénétrer dans l'étude intime de l'organisation des animaux mollusques et rayonnés, de les figurer sous leurs divers aspects, tâche assez difficile en elle-même, mais il a tiré de leur étude des conclusions pour la succession des anciennes périodes géologiques de la terre, pour la délimitation des mers et des continents : il a ainsi introduit dans la science une branche nouvelle. Pour décrire les fossiles de la France, il a dû mettre tout en jeu, afin de se procurer la possession ou la communication du plus grand nombre de pièces possible; il a voyagé dans toutes les provinces à diverses reprises, et il s'est mis en rapport avec les savants de tous les pays. Ainsi s'est formée cette collection véritablement unique de plus de cent mille fossiles, qu'il est parvenu à réunir. Sa belle collection a été achetée par le gouvernement pour le muséum d'histoire naturelle, et ouverte au public en 1859. Pour son ouvrage de *Paléontologie universelle*, qu'il avait projeté, mais devant les immenses pro-

Digitized by Google

portions duquel il dut naturellement reculer, il avait réuni beaucoup de matériaux et de recherches, dont il déposa les résultats dans divers mémoires sur la *paléontologie de la Crimée, de l'Oural, de la Colombie, de l'île de Cuba*, etc. Il ne put également donner qu'un volume de ses *Mollusques vivants et fossiles de tous les pays*, 1846. En 1849, d'Orbigny commença son *Cours élémentaire de paléontologie et de geologie stratigraphiques*, en 3 volumes, avec plus de 600 figures, ouvrage terminé en 1852. Ce traité, qui renferme un résumé de la paléontologie et l'application de cette science à la géologie universelle, a pour complément son *Prodrome de paléontologie*, publié en 1850, et qui contient pour ainsi dire les pièces justificatives de l'ouvrage précédent. Ainsi que le titre l'annonce, c'est un tableau de toutes les espèces fossiles (dix-huit mille), des mollusques et des rayonnés, classés dans chaque étage d'après l'ordre zoologique. On sait que ces animaux forment plus des trois quarts des espèces fossiles connues jusqu'à ce jour. Le peu d'accord qui existe fréquemment entre les études des zoologistes et celles des géologues avait amené une multitude infinie de doubles emplois : il a fallu discuter les caractères et la synonymie de chaque espèce. A la place de quarante mille espèces, l'auteur en a, comme nous l'avons dit, conservé dix-huit mille. Pour mieux guider les lecteurs, l'auteur a placé chaque étage géologique dans son ordre de superposition et mis un chiffre correspondant. A toutes les espèces qui y sont contenues, il a donné un second numéro d'ordre et a pu ainsi former une table générale. A la même époque (1850) appartiennent diverses notices sur la *Marche successive de l'animalisation à la surface du globe depuis les temps zoologiques les plus anciens jusqu'à l'époque actuelle*. Son dernier ouvrage enfin, qui fait partie de la *Paléontologie française*, traite des *bryozoaires*, nouvelle classe aujourd'hui rangée à la fin des mollusques par MM. Milne-Edwards et Ehrenberg, et dont les recherches de d'Orbigny ont triplé le nombre. Outre ses ouvrages volumineux et ses nombreux mémoires, il a inséré beaucoup d'articles dans le *Dictionnaire universel des sciences naturelles*, publié sous la direction de son frère M. Charles d'Orbigny, membre comme lui de la société géologique et auteur de mémoires scientifiques très-estimés. Le 6 juillet 1853, Fortoul, ministre de l'instruction publique, ayant créé une chaire de paléontologie au muséum d'histoire naturelle, Alcide d'Orbigny fut nommé professeur. Il s'était marié au retour de son voyage en Amérique. Il perdit sa femme peu de temps après qu'elle eut donné le jour à une fille. Plus tard, il épousa en secondes noces mademoiselle Gaudry, fille d'un des jurisconsultes les plus illustres, ancien bâtonnier des avocats au barreau de Paris. De ce second mariage il a laissé plusieurs enfants. Commandeur de l'ordre du Christ de Portugal, officier de la Légion d'honneur bolivienne, chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur française, et d'autres ordres russes et autrichiens, Alcide d'Orbigny, qui était devenu administrateur du muséum, mourut avant de prendre une place à l'Institut, aux suffrages duquel il avait été présenté plusieurs fois. Epuisé par le travail, une grave maladie mit fin à sa vie le 30 juin 1857. Membre de plusieurs sociétés savantes françaises et étrangères, il avait été plusieurs fois président de la société géologique de France. Il a publié 55 volumes in-folio, in-4° et in-8°, et présenté de nombreuses communications à l'Académie des sciences. — Après notre esquisse générale de ses principaux ouvrages, nous allons présenter les résultats acquis définitivement à la science par chacune de ses plus importantes publications. 1° *Monographie d'un nouveau genre de mollusques gastéropodes* (dans les Mémoires de la société d'histoire naturelle, 1823, 1er vol.). C'est le genre *scissurella*. 2° *Sur les becs de céphalopodes fossiles* (dans les Annales des sciences naturelles, 1825, juin); 3° *Tableau méthodique de la classe des céphalopodes*, avec 8 planches in-4° (Annales des sciences naturelles, 1826). C'est dans ce mémoire qu'il a déterminé pour la première fois le sous-ordre des foraminifères, en réduisant soixante-cinq anciens genres à vingt-trois, en en ajoutant trente et un nouveaux et en fixant leur nombre total à six cents espèces. Plus tard, il les sépara entièrement des céphalopodes, et arriva à constater plus de quinze cents espèces tant fossiles que vivantes. Il le fit dans de nouveaux mémoires y relatifs, tels que : 4° *Foraminifères de l'Amérique méridionale*, in-4°, Paris, 1839, où il décrit quatre-vingt-neuf espèces découvertes par lui. Il a démontré que le cap Horn est le point de départ de deux faunes, celle du grand Océan et celle de la mer Atlantique. Quant à la même côte, il a trouvé qu'il pouvait y avoir simultanément au fond de la mer, à très-courte distance, des dépôts tout à fait différents, comme ceux de Valparaiso, contenant des espèces distinctes les unes des autres. Ce fait donne la certitude que plusieurs couches peuvent se former le même jour, et néanmoins différer complétement. Dans 5° *Foraminifères de l'île de Cuba et des Antilles*, 1 vol. in-8°, avec 12 planches, Paris, 1839 (et traduit en espagnol), il établit cent dix-huit espèces nouvelles propres à cette zone. Il base leur classification sur leur mode d'accroissement. Pour montrer quel rôle jouent les petits êtres dans l'ensemble de la nature, il prouve que trois grammes de sable des Antilles lui ont offert quatre cent quatre-vingt mille coquilles. Paris et les pyramides d'Egypte sont en partie bâtis avec des foraminifères. Dans 6° *Foraminifères des îles Canaries* (inséré dans la *Description des îles Canaries*, par Webb et Berthelot, Paris, 1839, grand in-8°), il assigne trente-trois espèces à cet archipel.

Digitized by Google

Dans 7° *Mémoire sur les foraminifères de la craie blanche de Paris*, 1839 (voir les Mémoires de la société géologique, t. 4), il établit, après avoir décrit cinquante nouvelles espèces, que ces êtres ont progressivement augmenté de nombre, des couches inférieures aux supérieures, et que les formes zoologiques deviennent d'autant plus variées qu'elles approchent davantage de notre époque. Il en résulte enfin que Paris était un ancien bassin marin, à la température relativement chaude, mais qu'en même temps les foraminifères, vivant actuellement à près de cent soixante mètres de profondeur dans la mer, peuvent supporter aussi un froid relativement assez grand. Cette série de recherches trouve sa conclusion dans 8° les *Foraminifères fossiles du bassin de Vienne (Autriche)*, Paris, 1846, in-4°. L'auteur, par la découverte de nouvelles espèces, tant fossiles, à Vienne et dans les Apennins, que vivantes dans le fond de la mer Adriatique, prouve que les foraminifères peuvent, à eux seuls, servir à déterminer sûrement l'âge d'un terrain géologique, vu que chaque espèce est, ou était, cantonnée dans un terrain spécial. 9° *Voyage dans l'Amérique méridionale*, 9 vol. in-4°, avec 500 planches coloriées, Paris, 1834-1847. Il contient les parties suivantes : A. l'*Homme américain* (de l'Amérique méridionale) *considéré sous les rapports physiologiques et moraux*, 1 vol. in-4°, et tiré à part en 2 volumes in-8°, Strasbourg, 1840. L'auteur y divise les Américains du Sud non mélangés (au nombre de deux millions) en trois races principales : *a.* race *ando-pérurienne* des montagnes de la partie occidentale, séparée en trois rameaux : les *Péruviens*, les *Araucaniens* et les *Antisiens*, comprenant neuf nations distinctes ; *b.* race *pampéenne* des plaines du centre de l'Amérique, depuis la Patagonie jusqu'à Moxos, réunissant trois rameaux : les *Pampéens*, les *Chiquitéens* et les *Moxéens*, comprenant vingt-sept nations ; *c.* race *brasilio-guaranienne*, comprenant les *Garibes* ou *Caraibes*, les *Guaranis*, etc., et habitant toute la partie orientale depuis les Antilles jusqu'à la Plata. Cette division a été conservée par tous les ethnologistes, qui y ont seulement ajouté une quatrième race, celle des *Aztèques* (mexicaine), à laquelle appartiennent, sur le sol de la Nouvelle-Grenade, non explorée par d'Orbigny, les *Muyscas* et les *Muzos* du plateau de Bogota, et les *Tuquerres*, dans la province de Canca. B. *Mammifères*, publiés en commun avec M. Gervais, doyen de la faculté des sciences de Montpellier. C. *Oiseaux*, 1 vol. (dont quelques parties ont été traduites en anglais). Entre autres, l'auteur a découvert un oiseau de proie spécialement marcheur, le *phalcobène*. Chez quelques autres oiseaux de proie, il a observé des instincts de sociabilité. D. *Reptiles ;* E. *Poissons* (publiés par M. Valenciennes) ; F. *Crustacés*, 1 vol. (par MM. Milne-Edwards et H. Lucas) ; G. *Insectes*, 1 vol. (par MM. Brullé et Emile Blanchard) ; H. *Mollusques*, 1 vol., avec 85 planches. Les animaux les plus curieux de cette série sont, d'un côté, les céphalopodes acétabulifères, vivant au sein des mers, où ils forment d'immenses bancs dans certains parages, dans lesquels la surface des eaux est toujours couverte de leurs restes, qui servent de nourriture aux oiseaux des hautes mers. L'auteur leur a du reste, comme nous verrons, consacré un mémoire spécial. Le pôle opposé est formé par les pulmonés, vivant sur les montagnes, à quatre mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan. I. *Foraminifères* (voir plus haut) ; J. *Bryozoaires et zoophytes*. (Nous verrons plus loin que les bryozoaires, rangés autrefois parmi les zoophytes, occupent aujourd'hui la dernière place dans la classe des mollusques.) K. *Paléontologie de l'Amérique méridionale*, 1 vol. gr. in-4°. Quelques-unes des conclusions de l'auteur intéressent trop la géologie pour que nous ne les citions pas ici. Différents bassins tertiaires, au lieu d'être postérieurs les uns aux autres, peuvent, dans certains cas, être contemporains, bien qu'ils diffèrent dans leur ensemble, fait qui est expliqué par l'existence, à peu de distance, de formes distinctes dans la même mer et contre le même continent. Les êtres fossiles de l'Amérique paraissent s'être succédé à la surface du globe, non par passages, mais par extinction de races existantes et par le renouvellement des espèces à chaque époque géologique. Les animaux fossiles des étages siluriens, dévoniens, etc., jusqu'aux étages diluviens de l'Amérique, n'ont pas seulement le même facies que ceux des mêmes étages en Europe, mais encore quelques espèces identiques connues prouvent leur entière contemporanéité. On doit attribuer l'uniformité de répartition des premiers êtres sur le globe autant à l'égalité de température déterminée par la chaleur centrale qu'au peu de profondeur des mers, tandis que le morcellement des faunes par bassins de plus en plus restreints provient, en approchant de l'époque actuelle, du refroidissement de la terre, ainsi que des barrières terrestres et marines qui ont mis obstacle à l'extension des faunes riveraines. L. *Géologie de l'Amérique méridionale*, 1 vol. in-4°, avec cartes et coupes, 1842. L'auteur y prouve : *a.* la succession régulière qui s'est opérée, toujours de l'ouest à l'est, des différents systèmes représentant l'Amérique méridionale actuelle ; *b.* l'étendue de plus en plus grande de ces systèmes à mesure qu'ils se rapprochent de notre époque ; *c.* l'absence, avant la formation du terrain crétacé, de toute influence de latitude et de froid polaire, influence qui était alors détruite par la chaleur propre de la terre. Un dernier fait enfin, qui intéresse à la fois la géologie et l'ethnologie, est la coïncidence de la première surélévation des Andes avec la formation du terrain guaranien et de la race ainsi appelée, ainsi que celle de la formation du terrain pampéen avec le dernier soulèvement de

Digitized by Google

cette chaîne. M. *Géographie*. La principale partie de celle-ci, qui traite de la Bolivie, a été traduite en espagnol sous le titre de : *Descripcion geografica, historica y statistica de Bolivia*, avec atlas, Paris, 1846. N. *Partie historique*, 3 vol. in-4°, avec atlas, contient la relation du voyage; O et P. enfin traitent de la *Botanique*. — 10° *Mémoire sur la distribution géographique des mollusques ptéropodes* (qui apparaissent nuitamment à la surface des mers), mémoire incorporé à son grand Voyage de l'Amérique, 1835; 11° *Galerie ornithologique des oiseaux de l'Europe*, Paris, 1836-1838, in-4°, avec planches coloriées. Il en a paru 52 livraisons. 12° *Sur plusieurs mollusques nudibranches des côtes de France* (dans le *Magasin de zoologie*, 1837); 13° *Mémoire sur la distribution géographique des oiseaux passereaux*, Paris, 1837 (traduit aussi en anglais et en allemand). L'auteur y établit trois zones (torride, tempérée et froide), et dans chaque zone trois sous-zones d'élévation. Le nombre de ces espèces va en décroissant en raison de la température. 14° *Ornithologie de l'île de Cuba*, Paris, 1839, 1 vol. in-8°, avec atlas de 33 planches; traduit en espagnol dans *Histoire de l'île de Cuba* de Ramon de la Sagra. Cuba reçoit de l'Amérique septentrionale la plus grande partie de ses oiseaux, tandis que l'Amérique méridionale ne lui envoie que les espèces propres à la zone torride, toutes les autres n'y passant même pas dans leurs migrations ou étant spéciales aux Antilles. 15° *Monographie des céphalopodes cryptodibranches*, par MM. de Férussac et A. d'Orbigny, Paris, 1 vol. in-4°, avec 143 planches, 1839-1848. C'est un travail complet historique, géographique et physiologique sur ces animaux, en partie parasites, en partie non parasites, et surtout sur la concordance complète de toutes les parties de l'animal avec sa coquille. Après la mort précoce de Férussac, d'Orbigny l'exécuta seul. 16° *Mollusques des îles Canaries*, Paris, 1839, grand in-4°, avec 8 planches coloriées, dans *Histoire des îles Canaries*, par Webb et Berthelot. L'auteur trouve que les mollusques des Canaries appartiennent pour moins de la moitié à la zoologie méditerranéenne, pour un dixième environ aux animaux pélagiens des hautes mers équatoriales, pour près d'un huitième aux côtes occidentales de l'Afrique, et pour un tiers aux Canaries mêmes. 17° *Echinodermes et polypiers des îles Canaries*, Paris, in-4°, avec 3 planches, 1840 (dans la même histoire); 18° *Mollusques de l'île de Cuba et des Antilles*, Paris, 1840-1843, 2 vol. grand in-8°, avec 25 planches in-folio; traduits aussi en espagnol dans *Histoire naturelle de Cuba*, par Ramon de la Sagra. Ce traité rappelle l'attention sur les modifications que la température et les grands systèmes de courants font éprouver à l'ensemble zoologique. Il sert en même temps de complément à la malacologie d'Espagne. 19° *Histoire générale et particulière des crinoïdes vivants et fossiles, comprenant la description zoologique et géologique de ces animaux*, Paris, 1840, grand in-8°, avec 18 planches. C'est la principale famille des apiocriniidées, zoophytes particuliers à certains terrains, dont quelques-uns en sont parsemés, comme les terrains oolithiques et triasiques le sont des pentacrinites. 20° *Paléontologie française, ou Description zoologique et géologique de tous les animaux mollusques et rayonnés fossiles de France* : 1re partie, *Terrains crétacés*, Paris, 1840 à 1850, 8 vol. in-8°, avec 620 planches; 2e partie, *Terrains jurassiques*, Paris, 1842 à 1850, 1 vol. in-8°, avec 233 planches. Depuis, cinq volumes se sont ajoutés à ceux publiés par l'auteur. Il y en a donc aujourd'hui près de quinze volumes. C'est comme un corps de doctrine sur la *zoologie chronologique ancienne*. Dans la première partie, l'auteur a décrit pour la première fois les deux tiers des gastéropodes et la moitié des lamellibranches inconnus jusqu'alors. 21° *Considérations paléontologiques et géographiques sur la distribution des céphalopodes acétabulifères*, Paris, 1841 (dans les Annales des sciences naturelles, t. 16). Il y en a de fossiles et de vivants. Parmi ces derniers, soixante-dix-huit espèces vivent dans la zone chaude, trente-cinq dans la zone tempérée et sept dans la zone froide. 22° *Sur les ammonites des terrains crétacés*, Paris, 1841 (ibid., t. 16, et traduit en anglais dans le *Geologist*). L'auteur y parle des formes zoologiques spéciales par étages, en outre de la diversité des espèces. Ces diverses formes zoologiques tiennent à la persistance ou disparition de la bouche, des tubercules, etc. 23° Dans *Considérations sur les céphalopodes des terrains crétacés*, Paris, 1842 (ibid., t. 17), l'auteur applique à ces êtres les mêmes observations faites sur les ammonites. 24° *Coquilles et échinodermes fossiles de Colombie recueillis par M. Boussingault*, Paris, 1842, in-4°. La présence d'espèces analogues dans les terrains de France et de Colombie annonce une parfaite contemporanéité et autorise la supposition que l'océan Atlantique existait (dans la période néocomienne) en un seul bassin de l'Europe en Amérique. Le bassin actuel de Paris correspond à celui de Colombie. 25° *Sur l'application de l'hélicomètre à la mesure des coquilles turbinées*, Paris, 1842 (dans les Annales des sciences naturelles, t. 17, et Bulletin de la société géologique). C'est un instrument inventé par l'auteur et construit en vue de l'accroissement spiral des coquilles. 26° *Mémoire sur les bélemnites*, Paris, 1843 (Annales des sciences naturelles, t. 18); 27° *Sur l'ensemble des mollusques gastéropodes des terrains crétacés*, Paris, 1843 (ibid., t. 19); 28° *Sur la station normale des mollusques bivalves*, Paris, 1843 (ibid.). Elle est verticale, savoir : la bouche en bas chez les bivalves symétriques (vénus, pholades), et horizontale chez les bivalves non symétriques (huîtres, etc.). 29° *Sur les traces des remaniements au sein des couches de gault ou*

Digitized by Google

terrain albien de France et de Savoie, Paris, 1843 (Bulletin de la société géologique, t. 14); 30° *Recherches sur les lois qui président à la distribution géographique des mollusques marins côtiers*, Paris, 1844 (tiré à part, et aussi comme introduction aux *Mollusques de l'Amérique*). L'auteur trouve trois faunes, celle du grand Océan, celle de l'océan Atlantique et celle des îles Malouines. La faune des régions tempérées est plus nombreuse que la faune des régions chaudes, et chacune de ces régions possède quatre à cinq fois plus d'espèces propres que d'espèces communes. Un cap avancé, un courant, l'action différente de la température, la configuration orographique, peuvent établir deux faunes distinctes dans deux mers qui communiquent d'ailleurs ou sur les côtes voisines d'un même continent ou sur les diverses îles du même archipel. 31° *Paléontologie du voyage de Hommaire de Hell dans les steppes de la mer Caspienne, le Caucase et la Crimée*, Paris, 1844, in-8°, avec 5 planches in-fol. Les terrains géologiques de toutes ces contrées peuvent se rapporter aux terrains correspondants de France; mais la Bessarabie et la Podolie renferment une faune spéciale, en rapport avec celle des côtes de mer, près de Bordeaux. 32° *Paléontologie des terrains secondaires et tertiaires de la Russie d'Europe et des montagnes de l'Oural*, Paris, 1844, in-4°, avec 16 planches (pour la *Géologie de la Russie*, par Murchison, de Verneuil et Keyserling). D'Orbigny confirme un fait énoncé déjà dans l'ouvrage précédent, savoir qu'après l'étage permien (zechstein), il manque en Russie sept étages, qui constituent tout le terrain triasique et une partie du terrain jurassique. Après les étages jurassiques moyens, qui se retrouvent en Russie, il manque de nouveau les derniers étages de ce terrain, plus les premiers du terrain crétacé. Cela explique l'absence ou le peu de fréquence en Russie des mines de sel et des bains minéraux propres précisément aux terrains qui manquent à ce pays. 33° *Mollusques vivants et fossiles, ou Description de toutes les espèces de coquilles et de mollusques*, Paris, 1843-1847, 1 vol. in-8°, avec 35 planches. Cet ouvrage, conçu sur le plan le plus vaste, considère les mollusques dans tout leur ensemble; on y distingue aussi la période embryonnaire de l'animal d'avec la période embryonnaire des coquilles; on traite les animaux dans leurs rapports entre eux et dans leur utilité pour l'homme; on distingue les espèces fossiles des espèces vivantes. Nous avons déjà dit que d'Orbigny n'a pu que l'ébaucher. 34° *Considérations zoologiques sur les mollusques brachiopodes*, Paris, 1847 (dans les Annales des sciences naturelles, t. 28). Nous rappelons à cette occasion un autre mémoire de l'auteur sur les *rudistes* (Annales des sciences naturelles, t. 15, Paris, 1842). L'auteur divise la série animale des brachiopodes en *brachiopodes réguliers* et en *brachiopodes irréguliers* ou *rudistes*. Ils sont répartis sur cinq zones distinctes. Le type le plus intéressant sont les *térébratules*. 35° *Cours élémentaire de paléontologie et de géologie stratigraphique*, Paris, 1849-1852, 3 vol. in-18, avec plus de 600 figures. Dans ce cours, Alcide d'Orbigny a réduit en système ses diverses observations. Nous avons déjà dit que, rangeant chacun dans leur classe les divers fossiles, il a en même temps subdivisé en divers étages les terrains géologiques. Laissant de côté les couches azoïques ou couches sans fossiles, il divise les couches fossilifères en trente étages, qui sont : 1. étage silurien inférieur correspondant à l'ancien étage cambrien; 2. silurien supérieur; 3. dévonien; 4. carbonifèrien (contenant les houilles); 5. permien (de Perme, en Russie). Voilà pour les terrains dits de transition ou paléozoïques, et pour les plus anciens terrains secondaires, dans la dénomination desquels l'auteur conserve les termes ordinaires, empruntés par les Anglais à quelques provinces du pays de Galles. C'est à partir des terrains secondaires moyens ou triasiques que l'auteur crée sa propre terminologie; il continue : 6. étage conchylien; 7. étage saliférien (contenant les mines de sel gemme). Le terrain jurassique est divisé à l'infini. On y voit : 8. étage sinémurien (de Semur, en Auxois); 9. liasien (le lias des Anglais et Allemands); 10. toarcien (de Thouars, dans les Deux-Sèvres); 11. bajocien (de Bayeux); 12. bathonien (de Bath); 13. callovien (de Kelloway, en Angleterre); 14. oxfordien; 15. corallien (roches de corail); 16. kimmeridgien (de Kimmeridge, en Angleterre); 17. portlandien (de Portland, dans le Dorsetshire). Les terrains crétacés sont subdivisés en : 18. étage néocomien (Neufchâtel, en Suisse); 19° aptien (Apt, en Comtat); 20. albien (rives de l'Aube); 21. cénomanien (le Mans); 22. turonien (Tours); 23. sénonien (Sens), et 24. danien (Danemarck). Dans la période tertiaire se trouvent : 25. le terrain suessonien (Soissons); 26. parisien; 27. falunien inférieur ou tongrien (de Tongres, en Belgique); 28. falunien supérieur proprement dit, et 29. le terrain subapennin; enfin au 30° étage sont le diluvium et les alluvions modernes. Cette consonnance des terrains en *ien* sourit à l'esprit français : c'est comme la division métrique. Mais tout cela ne donne qu'une géologie locale : l'esprit de patriotisme finit par se mêler de la science. Les géologues belges y ont casé un étage rupélien (de Rupelmonde), un étage landénien (de Landen), un étage bolderien, etc. Il faudrait étudier tous les dictionnaires spéciaux de géographie pour s'y reconnaître. Alcide d'Orbigny, qui a bien déblayé les autres terrains de la science, a peut-être par cette division ajouté au chaos. Ainsi sa division ne s'adapte pas toujours aux terrains d'Allemagne. Son terrain conchylien, par exemple, est représenté en Lorraine et dans le Wurtemberg par les deux couches très-distinctes qui sont le grès bigarré et le muschelkalk. C'est ce dernier, correspondant au

Digitized by Google

terrain conchylien, qui contient dans le Wurtemberg les mines de sel, tandis que l'étage salifèrien n'en contient aucune dans ce pays. Dans les étages supérieurs, il ne tient aucun compte du quadersandstein ou grès carré des Allemands, qui se trouve dans les deux étages de n° 21 cénomanien et n° 22 sénonien, terrains tous deux attribués à la craie blanche. Cette insertion du grès dans le terrain crétacé a été négligée par d'Orbigny, qui s'est trop exclusivement préoccupé des terrains français. Ce sont les Anglais qui ont commencé cette terminologie empruntée à leurs contrées; les Allemands y sont survenus en nommant le hils (conglomérat) de Berlin, le calcaire de Plœn (près de Dresde), les schistes de Solenhofen (en Franconie), etc. Et enfin les Américains nous parlent du groupe salifère d'Onondaga, du calcaire de Preston et de Blackriver, etc. Voici, dans une science qui compte à peine cent ans d'existence, un chaos de mots synonymes assez difficile à débrouiller. Il faudra revenir aux expressions anciennes des marnes irisées, du calcaire à nummulites, à hippurites, du grès à spirifères, du grès bigarré, etc., expressions qui vont à tous les pays. Nous avons déjà parlé 36° du *Prodrome de paléontologie stratigraphique universelle des animaux mollusques et rayonnés*, Paris, 1849 et 1850, 3 vol. in-18. Le résultat de ce travail a été de ramener tous les matériaux paléontologiques à l'unité d'étages, à l'unité de genres, à l'unité d'espèces et à l'unité de noms d'espèces. 37° *Recherches zoologiques sur la marche successive de l'animalisation à la surface du globe, depuis les temps zoologiques les plus anciens jusqu'à l'époque actuelle*, Paris, 1850, in-4° (Mémoires de l'Académie des sciences). L'auteur trouve dans les terrains paléozoïques trente et un ordres d'animaux; dans les terrains triasiques, vingt et un ordres; dans les terrains jurassiques, quarante et un; dans les terrains crétacés, quarante et un; dans les terrains tertiaires, soixante et onze, et enfin dans la faune actuelle, soixante-seize ordres. Ainsi il y a soixante-quatre ordres dans la période croissante de développement de formes zoologiques, sur treize ordres de la période décroissante. Plus les animaux appartiennent à un ordre supérieur, plus ils sont en croissance : sur vingt-trois ordres de vertébrés en croissance, il n'y en a que cinq en décroissance. Deux ordres seuls des animaux supérieurs entrent dans la période décroissante avec les terrains tertiaires qui nous ont précédés sur la terre : les mammifères pachydermes et les mammifères édentés (éléphants, mastodontes, rhinocéros, kinkajous, tamanoirs, tatous, etc.). 38° *Mémoire sur l'instant d'apparition, dans les âges du monde, des ordres des animaux, comparés au degré de perfection de l'ensemble de leurs organes*, Paris, 1850, in-4° (Mémoires de l'Académie des sciences). Les conclusions de l'auteur dans ce mémoire sont : *a*. les quatre embranchements des animaux (mollusques, rayonnés, annelés et vertébrés), dans l'ordre chronologique des âges du monde, n'ont pas marché suivant le degré comparatif de la perfection de leurs organes, mais bien sur quatre lignes parallèles tout à fait indépendantes les unes des autres. Il en a été de même dans chaque embranchement pour les diverses classes; *b*. ainsi, contrairement à l'idée de perfectionnement général successif des organes, du premier âge du monde vers l'époque actuelle, il faut dire que plusieurs animaux, loin de perfectionner leurs organes dans leur marche à travers les âges, ont perdu de leur perfection ou sont au moins restés stationnaires; *c*. la perfection générale des mammifères, arrivés tard sur la terre, n'est qu'une exception, qui comprend un dix-neuvième de l'ensemble des classes seulement. 39° *Recherches physiologiques sur les milieux d'existence des animaux dans les âges géologiques*, 1850 (Mémoires de l'Académie des sciences). Les éléments vitaux n'ont pas essentiellement changé depuis les époques les plus anciennes; car, à côté d'êtres à respiration trachéenne (insectes, etc.), on en trouve qui respiraient par des branchies (poissons, annélides et mollusques), ainsi que des scorpions qui avaient des poumons. 40° *Bryozoaires des terrains crétacés*, 1 vol. in-8°, avec un atlas de 200 planches, faisant partie de la *Paléontologie française*, Paris, 1850-1852. Outre les huit cent soixante-dix-neuf espèces des terrains crétacés, l'auteur étudie toutes celles des autres terrains, au nombre de dix-neuf cent vingt-neuf espèces fossiles et vivantes. Séparés des zoophytes, ils sont les derniers des mollusques, et forment pour ainsi dire des *colonies*. On les divise en deux ordres, les centrifuginés, qui se trouvent dans tous les terrains, jusqu'à l'époque actuelle, tandis que les cellulinés ne commencent qu'avec les terrains crétacés. 41° *Echinodermes des terrains crétacés*, Paris, 1853-1856, 1 vol. in-8°, avec 1 volume d'atlas. Ajoutons enfin des fragments, des notices posthumes, des descriptions, etc., encore en portefeuille. Les principales cartes géologiques publiées par d'Orbigny sont : 1° *Carte d'une partie de la république Argentine, comprenant les provinces de Corrientes et des Missions, du 57° au 62° de longitude*, dressée sur les lieux en 1828 par M. Parchappe, d'après les observations de notre voyageur; 2° *Carte d'une autre partie de la même république, comprenant les provinces de Santa-Fé, d'Entre-Rios, de Buenos-Ayres, et la partie septentrionale de la Patagonie*, 1833; 3° *Carte topographique du lac de Titicaca et d'une partie du grand plateau des Andes*, 1833; 4° *Carte de l'Amérique méridionale, servant à l'intelligence de son voyage*, 1838; 5° *Carte zoologico-géographique, ou Concordance comparative des zones d'habitation des animaux suivant les modifications déterminées par la latitude ou l'élévation sur les Andes boliviennes;* 6° *Carte générale de la république de Bolivie, d'a-*

Digitized by Google

près les itinéraires relevés en 1830, 1831, 1832 *et* 1833; 7° *Coupes géologiques de la province de Corrientes, du* 59° *au* 61° *de longitude;* 8° *Coupe des terrains tertiaires du nord de Buenos-Ayres;* 9° *Coupe du cours du Parana, ayant* 120 *lieues géographiques;* 10° *Une géologique de Cobija (Bolivie);* 11° *Différentes coupes transversales des Cordillères, des plateaux de Cochabamba, de Cerro de Potosi, des chaines de Santiago,* etc.; 12° *Carte de l'Amérique méridionale, indiquant différentes époques géologiques.* R—L—N.

ORCAGNA (Bernard), peintre florentin du 14e siècle, était fils de Cione, habile orfévre, connu par les bas-reliefs en argent, d'un fort beau travail, dont il orna l'autel de St-Jean Baptiste à Florence. Bernard sortit de l'école de Buffalmaco, dont il égala la renommée. On connaît de lui une fresque représentant l'*Enfer*, qu'il a peinte dans le Campo-Santo de Pise. Mais son plus beau titre de gloire est d'avoir été le maître de son frère *André* Orcagna, qui naquit à Florence en 1329. Cet habile artiste apprit la sculpture d'André Pisano, la peinture d'Agnolo Gaddi et de son frère, et l'architecture des monuments laissés par le Giotto, Arnolfo di Lapo et autres architectes italiens célèbres. Il réussit à tel point dans les trois arts du dessin, surtout en celui de l'architecture, qu'il était regardé, de son temps, comme un prodige. Il est connu parmi les architectes pour avoir substitué aux ogives du gothique les voûtes à plein cintre, ainsi qu'on le voit encore dans la *loge de Lanzi* à Florence, élevée sur ses dessins, et qu'il a ornée de sculptures représentant les *Vertus théologales et cardinales*. Michel-Ange estimait beaucoup cet édifice. Le grand-duc Côme Ier lui ayant demandé un dessin pour le palais des magistrats, Michel-Ange répondit qu'il fallait continuer la loge d'Orcagna autour de la place, attendu qu'il ne connaissait rien de supérieur; mais le prince fut effrayé par la dépense et ne donna aucune suite à ce projet. En société avec son frère, Orcagna peignit le *Paradis* dans la chapelle Strozzi de Ste-Marie Nouvelle, et en face de l'*Enfer*. Ils reproduisirent dans ces deux vastes compositions les inventions de Dante, qui jouissaient alors de toute leur renommée. André les répéta encore et les traita en poëte avec plus de succès et d'une meilleure méthode dans l'église de Ste-Croix; il mit parmi les réprouvés les portraits de ses ennemis et ceux de ses bienfaiteurs parmi les élus. Ce furent lui et son frère qui donnèrent les premiers cet exemple, qui fut imité aussitôt à Bologne, à Tolentino et à l'abbaye del Sesto, dans le Frioul, ainsi que dans plusieurs autres endroits. Il n'existe plus qu'un petit nombre de ses tableaux; celui de la chapelle Strozzi, où l'on aperçoit encore son nom, abonde en figures et en épisodes. Dans toutes ses compositions, on remarque de la fécondité dans l'invention et une intention vive et spirituelle, malgré l'irrégularité de l'ordonnance et la sécheresse de l'exécution. Il sortit de son école une foule de disciples habiles, parmi lesquels on distingue Mariotto, son neveu, Bernardo Nello, et surtout François Traini. Dans la sculpture, il ne s'éleva pas au-dessus de son maître André Pisano; mais ses ouvrages égalent ceux des meilleurs sculpteurs de son temps. On a vu les cas que Michel-Ange faisait d'Orcagna comme architecte. Le musée du Louvre possède de ce maître un tableau peint sur bois, et tiré de la cathédrale de Pise; il représente les *Obsèques d'un saint*, que l'on croit être St-Bernard. Orcagna mourut à Florence en 1389. — Un troisième fils de Cione, nommé Jacques, cultiva aussi la peinture et fut de même plus connu sous le nom d'Orcagna. P-s.

ORCHAMPS (Claude d'), général de l'ordre des Minimes, né en 1595 à Besançon, d'une famille patricienne, embrassa jeune la règle de St-François de Paule, se distingua bientôt par son talent pour la chaire et prêcha avec applaudissement dans les principales villes de Bourgogne, de Savoie et d'Italie. Il remplit les différents emplois de son ordre et en fut nommé supérieur général en 1655. S'étant rendu en Espagne pour faire la visite des établissements que l'ordre y possédait, il tomba malade à Madrid et y mourut le 11 juin 1658. Philippe III, qui honorait le P. d'Orchamps d'une estime particulière, assista à ses obsèques, une torche à la main. Ce respectable religieux a publié : les *Perfections royales d'un jeune prince*, Lyon, 1651, in-4°. Le style de ce livre a vieilli; mais le fond en est excellent (voy. Lallemandet). W—s.

ORCHAN. *Voyez* Orkhan.

ORDELAFFI (Cecco) fut souverain de Forli en Romagne, au commencement du 14e siècle. Dès la fin du siècle précédent, les Ordelaffi, seigneurs de quelques châteaux dans le voisinage de cette ville, s'étaient distingués à la tête de la faction gibeline dans les guerres de la Romagne. Trois frères, nommés Scarpetta, Pino et Barthélemi, formés aux armes à l'école du comte Guido de Montefeltro, furent chargés du gouvernement de la ville de Forli et de la conduite des armées de cette république. Mais le roi Robert de Naples, s'étant fait donner par le pape Clément V l'autorité qu'avait le saint-siége sur la Romagne, attaqua Forli en 1310, en rasa les fortifications, en exila les Gibelins et retint dans les prisons les trois frères que l'on vient de nommer. Cependant cette famille parut devenir plus chère au peuple par la persécution même qu'elle avait éprouvée. Le 2 septembre 1315, Cecco Ordelaffi vint à bout de s'introduire à Forli, caché dans un tonneau. Dès qu'il fut au milieu de la ville, il rassembla ses partisans; à leur tête, il surprit les Guelfes, qu'il chassa de la ville, et se fit déclarer par le peuple capitaine perpétuel de Forli. Sous ce titre, il gouverna sa patrie avec assez de bonheur et de gloire jusqu'en 1331, qu'il mourut d'une chute de cheval. Son frère François lui succéda.

Digitized by Google

— *François* ORDELAFFI fut un des plus intrépides et des plus valeureux guerriers qu'ait produits l'Italie. Il fut appelé, dès la première année de son règne, à se défendre contre le cardinal légat Bertrand de Poret, déjà maître de toute la Romagne, de Bologne et d'une grande partie de la Lombardie. Ordelaffi fut obligé de lui remettre Forli par capitulation le 26 mars 1332 et de se retirer à Forlimpopoli; mais, après que ce légat eut été défait à Ferrare le 14 avril 1333, Ordelaffi, qui avait combattu dans son armée, et qui avait été fait prisonnier par les marquis d'Este, fut renvoyé sans rançon par ceux-ci en Romagne. Rentré dans Forli, caché sous un char de foin, il chassa de sa patrie les Guelfes et la garnison pontificale; et le 19 septembre 1333 il fut de nouveau proclamé capitaine, et son règne dura vingt-deux ans. Ordelaffi conserva glorieusement la souveraineté qu'il avait reconquise, jusqu'en 1355, que le pape Innocent VI résolut de soumettre tous les princes feudataires du saint-siége, et qu'il envoya en Italie le cardinal Albornoz avec des forces imposantes. Ordelaffi rechercha aussitôt l'alliance des princes ses voisins, dont jusqu'alors il avait été jaloux. Les Manfredi de Faenza, les Malatesti de Rimini, les Mogliano de Fermo, formèrent avec lui une ligue pour se défendre en commun. Cependant le légat réussit, tantôt par des victoires, tantôt par des négociations, à dissoudre cette ligue. François Ordelaffi resta seul exposé aux attaques du plus redoutable ennemi. Lorsqu'on lui proposa de traiter, il répondit : « Je soutiendrai d'abord un siége à Forlimpopoli, dans Césène et dans chacun de mes « châteaux; quand je les aurai perdus, je défendrai les murs de Forli, et ensuite ses rues, ses « places, et mon palais, et la dernière tour de « mon palais, plutôt que de consentir à céder de « moi-même rien de ce qui est à moi. » Non-seulement François Ordelaffi tint sa parole; il trouva encore dans Cia (ou Marzia) des Ubaldini, sa femme, un courage non moins énergique que le sien; il lui confia la défense de Césène, avec 200 cavaliers et autant de fantassins; Cia, attaquée par une armée dix fois supérieure à la sienne, défendit chaque pouce de terrain; elle ne déposa la cuirasse ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'elle fût réduite dans une tour déjà entièrement minée par-dessous. Ses soldats la contraignirent alors de se rendre au légat avec ses enfants qui étaient enfermés avec elle. Cia dressa la capitulation, par laquelle elle assura la liberté des compagnons d'armes qui l'avaient défendue, tandis qu'elle se soumit elle-même à une dure captivité. Elle rendit Césène le 21 juin 1357. François Ordelaffi, abandonné de tout allié et dépourvu de tout secours, parvint à se défendre deux ans encore; il fut enfin obligé de rendre Forli au légat le 4 juillet 1359. Mais il ne put se soumettre à vivre en particulier, après avoir été prince; il recommença la guerre en condottiere et il commanda plusieurs expéditions des Gibelins en Romagne. De cette manière, s'il ne recouvra pas sa principauté, il soutint du moins le zèle de ses partisans, et lorsqu'il mourut à Venise en 1374, laissant quatre fils et un neveu, sa famille, quoique réduite à une grande pauvreté, n'avait point perdu l'espérance de régner encore. S. S-I.

ORDELAFFI (SINIBALD), fils aîné du précédent, gouverna pendant dix ans, jusqu'en 1385. Dès l'année qui suivit la mort de François, il secoua la domination de l'Eglise, rappela les Ordelaffi et leur rendit la souveraineté. Sinibald fut proclamé capitaine perpétuel et seigneur de sa patrie, et il fut admis dans l'alliance des Florentins, qui, cruellement trahis par Grégoire XI, avaient fait révolter tous les Etats de l'Eglise contre le pape. Le grand schisme d'Occident, qui éclata en 1378, donna aux vassaux de l'Eglise les moyens de s'établir plus solidement dans leurs principautés. Sinibald des Ordelaffi, après avoir épousé Blanche des Malatesti, fut en 1379 reconnu par le pape Urbain VI comme vicaire du saint-siége à Forli, moyennant un léger tribut. Mais après avoir fait prospérer ses Etats, il fut enlevé dans son palais par deux de ses neveux, nommés Cecco et Pino, le 13 décembre 1385, et jeté dans une obscure prison, où il mourut; et les deux traîtres qui l'avaient dépouillé régnèrent ensemble à sa place. — Pino Ier et Cecco II ORDELAFFI firent oublier leur crime par un gouvernement assez équitable. Pino s'était fait aimer par son affabilité et sa libéralité; il avait aussi acquis une grande réputation de bravoure, soit dans une guerre contre le prince de Rimini, soit en défendant ses Etats contre les compagnies d'aventuriers qui ravageaient l'Italie. Pino étant mort le 19 juillet 1401, Cecco, son frère, demeura seul seigneur de Forli, jusqu'au 8 septembre 1403, qu'il mourut, laissant un fils en bas âge, nommé Antoine. Dès l'an 1390, les deux Ordelaffi avaient été confirmés dans leur principauté par une bulle de Boniface IX. S. S—I.

ORDELAFFI (GEORGE) fut souverain de Forli, de 1410 à 1422. Antoine était encore enfant lorsque Cecco II mourut; et le peuple de Forli, qui, selon quelques historiens, avait fait périr ce prince, déjà accablé par une longue maladie, ne voulut pas se soumettre longtemps à son fils; il rétablit l'ancien gouvernement républicain, avec un gonfalonier et des prieurs, et, après avoir soutenu une guerre contre le légat de Bologne, il fit reconnaître son indépendance par l'Eglise. Mais ensuite ce même légat, Balthasar Cossa, s'empara de Forli par surprise et y bâtit une forteresse pour tenir la ville asservie. Les chefs de la maison Ordelaffi furent alors exilés de Forli par l'Eglise. George, le plus distingué d'entre eux, profita des guerres où Jean XXIII était engagé pour surprendre Forlimpopoli au mois de janvier 1410, et Forli le 7 juin de l'année suivante. Il rentra dans ces deux villes avec Antoine, fils du

Digitized by Google

précédent seigneur, avec lequel il déclara vouloir partager la souveraineté. Mais avant que deux mois fussent écoulés, il regretta d'avoir admis un compagnon sur le trône; il le fit enfermer dans la citadelle et l'envoya ensuite prisonnier à Imola, chez Louis des Alidosi, son beau-père. Il obtint, le 25 juin 1418, une bulle du pape Martin V, qui le confirmait dans la souveraineté de Forli, qu'il conserva jusqu'au 25 janvier 1422, époque de sa mort. — Son fils unique, *Théobald des* ORDELAFFI, n'était âgé que de neuf ans, lorsque sa mère, Lucrèce des Alidosi, fut nommée régente. Entourée de ses compatriotes d'Imola, elle leur accorda tous les emplois; elle favorisa aussi les Guelfes, anciens partisans de sa famille, mais ennemis héréditaires des Ordelaffi, et elle rechercha l'alliance des Florentins. Pendant ce temps, Catherine Ordelaffi, sa belle-sœur, jalouse du pouvoir d'une étrangère, rassembla les anciens partisans de sa famille, et, les excitant à prendre les armes, chassa de Forli Lucrèce Alidosi avec tous les citoyens d'Imola; elle rendit l'autorité aux Gibelins et mit Forli sous la protection de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Cette révolution causa une guerre entre le duc de Milan et la république Florentine. En 1424, Imola fut surprise par un général du duc de Milan; Louis Alidosi, prince de cette ville et père de Lucrèce, y fut fait prisonnier, et Antoine Ordelaffi, celui qui depuis dix ans était prisonnier dans la citadelle d'Imola, fut remis en liberté. Il revint alors à Forli, et il y fut mis à la tête du gouvernement. Sur ces entrefaites, Théobald et sa sœur moururent tous les deux de la peste, au mois de juillet 1425. Antoine n'avait plus de concurrent dans sa famille; mais la ville de Forli fut livrée au pape par le duc de Milan, le 12 mai 1426, par suite d'une paix entre le duc et les Florentins; et le pape Martin V envoya un lieutenant dans cette principauté. — *Antoine* ORDELAFFI, que nous avons vu déjà trois fois seigneur de Forli, pour quelques semaines, après la mort de son père, en 1405; en commun avec George en 1410; et après Théobald, de 1425 à 1426, se retira dans Lugo, lorsque, le 12 mai de cette dernière année, il fut obligé d'ouvrir sa capitale aux troupes de l'Eglise. Il y attendit qu'un changement dans les dispositions de ses concitoyens lui donnât le moyen de recouvrer l'Etat de ses pères. Son attente ne fut pas trompée; le 26 décembre 1433, les habitants de Forli prirent les armes, firent prisonnier l'évêque de Traù, gouverneur de leur ville, et ils rendirent la souveraineté à Antoine Ordelaffi. Ce prince se défendit près de trois ans contre les forces de l'Eglise. Il fut pourtant contraint de quitter Forli une quatrième fois, le 11 juillet 1436, et de livrer sa ville à l'armée pontificale. Mais Antoine, avec ses deux fils, alla chercher un refuge auprès du duc de Milan et de son général, Nicolas Piccinino. Il y attendit une nouvelle guerre entre le duc et l'Eglise; et lorsque celle-ci eut éclaté, Piccinino le rétablit, le 26 mai 1438, dans sa principauté. Antoine Ordelaffi n'avait point dû ses fréquentes calamités à ses propres défauts, mais à la disproportion qu'il y avait entre ses forces et la lutte de deux puissantes ligues, qui partageaient toute l'Italie. Il montra du courage à supporter les revers, et de l'habileté comme de la persévérance à vaincre la fortune. Il mourut le 4 août 1448; ses deux fils lui succédèrent ensemble. S. S—i.

ORDELAFFI (Pino II et Cecco III), fils d'Antoine, furent souverains de Forli, de 1448 à 1466 et 1480. Pour conserver leur petite principauté et s'affermir par des alliances avec les princes plus puissants, les Ordelaffi faisaient le métier de condottieri: ils exerçaient ainsi leurs sujets aux armes; ils se formaient une petite armée, et, après l'avoir maintenue aux dépens des états dont ils recevaient la solde, ils pouvaient aussi s'en servir eux-mêmes, s'ils venaient à être attaqués. Cecco des Ordelaffi fut pendant longtemps général des Vénitiens: fait prisonnier au mois d'octobre 1453, dans un combat contre le duc de Milan, il recouvra sa liberté à la paix, l'année suivante. Il mourut, le 22 avril 1466, après une longue maladie. Son frère Pino, après avoir été de nouveau investi de ses états par le pape Paul II, se mit à la solde du duc de Milan. En même temps, il rappela tous les habitants de Forli qui avaient été exilés par ses prédécesseurs; et, comme les haines de parti étaient enfin éteintes, il voulut mettre un terme aux vengeances. Il rebâtit ensuite plusieurs des bourgades et des forteresses de ses états qui avaient été ruinées dans les guerres précédentes. C'était l'époque où tous les princes d'Italie rivalisaient entre eux par leur magnificence et par la protection qu'ils accordaient aux beaux-arts. Pino des Ordelaffi ne demeura point inférieur à ses contemporains. Taudis qu'il rebâtissait Forlimpopoli, Saturaco, Rocca d'Ermice, qu'il relevait les murs de Forli, et qu'il y joignait une citadelle, il fonda aussi dans cette ville un palais, qu'il orna magnifiquement de tableaux et de statues, et donna de brillants encouragements aux artistes les plus distingués de l'Italie. Pino mourut, en 1480, sans enfants légitimes; mais son bâtard, Sinibald II, avait été reconnu par le pape, dès l'année 1473, comme devant être son successeur. — *Sinibald* II *des* ORDELAFFI fut le dernier prince de Forli. Quoique son droit à la succession de son père eût été reconnu par le pape, comme suzerain, et par le peuple de Forli, deux neveux de Pino, nés d'un mariage légitime, réclamèrent la succession de leur oncle. Leurs prétentions étaient soutenues par Galeotto Manfredi, seigneur de Faënza, frère de leur mère, et par le roi Ferdinand de Naples. Le comte Jérôme Riario, neveu et favori de Sixte IV, se porta pour arbitre entre eux, et introduisit, sous ce prétexte, des troupes pontificales dans Forli. Il acheta de

Digitized by Google

la veuve de Pino la possession de la citadelle; et, trompant également tous les prétendants, il dépouilla tous les Ordelaffi de leur héritage, et il se fit investir par Sixte IV de la principauté de Forli, qui fut ensuite enlevée à sa veuve par César Borgia. La famille des Ordelaffi, chassée de Forli et de la Romagne, chercha un refuge à Venise, où elle suivit le métier des armes. S. S-1.

ORDENER (Michel), général français, naquit le 2 septembre 1755, à Saint-Avold, en Lorraine, d'une famille plébéienne, comme l'a dit le maréchal Lefebvre, son compatriote et son ami. Il ne reçut qu'une éducation incomplète, et s'enrôla dès l'âge de dix-huit ans dans la légion de Condé, d'où il passa dans les dragons de Boufflers en 1776. Nommé maréchal des logis dans le même corps en 1783, il y devint adjudant-sous-officier en 1787. Ce fut dans cette position que le trouva la révolution de 1789. Il en adopta les principes avec beaucoup de zèle et lui dut un rapide avancement. Nommé sous-lieutenant au 10e régiment de chasseurs à cheval, le 25 janvier 1792, et capitaine l'année suivante, il en était colonel en 1796, après avoir fait avec distinction les premières campagnes de cette guerre aux armées de la Moselle, du Rhin, des Alpes et d'Italie. C'était le général en chef Bonaparte lui-même qui lui avait conféré ce dernier grade, sur le champ de bataille. Nommé commandant de la cavalerie de la garde consulaire, peu de temps après la révolution du 18 brumaire, Ordener mérita de plus en plus, dans ce poste de confiance, l'estime du premier consul, et il devint général de brigade, commandant les grenadiers à cheval de la même garde en septembre 1803. Mais Bonaparte le chargea bientôt d'une mission qui a attaché à son nom une fâcheuse célébrité. Envoyé avec des instructions des ministres Fouché et Talleyrand dans les états du grand-duc de Bade, pour y arrêter le duc d'Enghien, et placé pour cette expédition sous les ordres du général Caulaincourt, il passa le Rhin près de Schelestadt, avec trois cents dragons, dans la nuit du 14 mars 1804, et se dirigea sur Ettenheim, tandis que Coulaincourt, chargé d'appuyer et d'observer ses mouvements, occupait Offenbourg avec un corps de troupes plus nombreux. Celui d'Ordener entoura subitement la maison où ce malheureux prince dormait profondément (*voy.* Enghien). Éveillé en sursaut par des gendarmes, il essaya vainement de résister et fut emmené prisonnier à Strasbourg par la même troupe. Ce fut toute la part qu'Ordener prit à cet événement. Tout indique qu'ainsi que Caulaincourt il savait fort bien que c'était le duc d'Enghien qu'ils allaient arrêter; mais que l'un et l'autre ignoraient complétement le sort qui lui était réservé. Cette circonstance ajouta beaucoup à la faveur dont il jouissait déjà auprès de Bonaparte. Devenu empereur bientôt après, il le nomma général de division, le 25 décembre 1805, et sénateur l'année suivante, avec le titre de comte, celui de premier écuyer de l'impératrice, une bonne dotation et enfin le gouvernement de Compiègne, où ce général se retira peu de temps après la bataille d'Austerlitz, dans laquelle il n'avait pas montré, selon Napoléon, son énergie accoutumée; ce qui fit dire à l'empereur ces paroles remarquables : « Je crois qu'Ordener est usé; il « faut être jeune à la guerre. Nous n'en avons « plus que pour cinq ou six ans. » Ordener mourut subitement dans le château de Compiègne, le 30 août 1811, et fut inhumé au Panthéon, où le maréchal Lefebvre prononça son oraison funèbre. M—dj.

ORDERIC (Ordric ou Olderic VITAL), naquit en Angleterre, dans l'année 1075. Sa famille était originaire d'Orléans. Son père, qui avait fait de bonnes études chez les Bénédictins, et qui conservait pour ces religieux beaucoup de respect et d'admiration, le conduisit en Normandie, le plaça, à l'âge de dix ans, dans l'abbaye de St-Évroul en Ouche (département de l'Orne), et paya pour sa dot et son instruction trente marcs d'argent. Ce père lui-même, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit moine à St-Évroul. Orderic prit l'habit monastique à onze ans; il en avait seize quand il parvint au sous-diaconat; et en 1107, à l'âge de trente-trois ans, il fut ordonné prêtre par Serlon d'Orgères, alors évêque de Séez. Ce laborieux écrivain mourut simple religieux, après l'année 1141, puisqu'il a conduit son Histoire jusqu'à cette époque. Ce fut par ordre de Roger, abbé de St-Évroul, qu'Orderic Vital entreprit, au milieu des plus grandes difficultés, d'écrire son *Histoire*, plus *ecclésiastique* que civile, qui commence par la vie de Jésus-Christ, extraite des quatre évangélistes. Il ajouta quelques détails, qu'il tira de sources moins respectées. Sa chronologie diffère en général de celle qui depuis a été adoptée par les auteurs chrétiens. Il a pris principalement pour guides Eusèbe de Césarée, St-Jérôme, Paul Orose, Isidore de Séville, et surtout le vénérable Bède. L'Histoire ecclésiastique d'Orderic est divisée en trois parties, dont la première contient deux livres, la seconde quatre, et la troisième sept. Le cinquième et le sixième livre renferment beaucoup de détails, souvent minutieux, sur l'abbaye de St-Évroul, qu'il habitait, qu'il affectionnait particulièrement, et pour l'histoire de laquelle les matériaux devaient être plus nombreux et plus faciles à exploiter. La partie la plus importante pour nous est la troisième, dans laquelle malheureusement il existe quelques lacunes fort regrettables, telles que la conquête de l'Angleterre par les Normands. Dans son neuvième livre, composé vers 1135, il se plaint de ce qu'à soixante ans il éprouve déjà les infirmités de la vieillesse; de ce qu'il manque de copiste pour écrire ce qu'il aurait à dicter, et de ce qu'il est forcé de finir brusquement son ouvrage. Son

Digitized by Google

Histoire est terminée par des détails sur sa propre vie. Ce bon religieux cite avec éloge les ouvrages qu'il a consultés; il ne cite jamais ses travaux, si pénibles pourtant, qu'avec la plus grande modestie. « Je parlerai sans flatterie, dit-il, de « Guillaume, des Anglais et des Normands. Je « n'attends de récompense de qui que ce soit; « et je ne brigue pas plus la faveur des vain- « queurs que celle des vaincus. » On rencontre quelques pièces de vers latins dans les treize livres d'Orderic Vital : elles sont, comme toute la poésie de ces temps barbares, au-dessous du médiocre. Il est fâcheux que l'auteur n'ait eu à sa disposition que peu de bons documents. Aussi trouve-t-on beaucoup d'inexactitudes, et nulle discussion, aucune critique, dans ses annales, d'ailleurs mal classées. Le style est celui du temps, souvent plat, et quelquefois emphatique. Toutefois l'Histoire ecclésiastique d'Orderic est très-importante, surtout pour les derniers livres, dans lesquels il rapporte plusieurs événements contemporains, et même une foule de faits plus ou moins intéressants, que l'on chercherait vainement ailleurs, et qui sont du plus grand prix pour quiconque veut connaître à fond l'histoire de Normandie, de France et d'Angleterre, à une époque où les historiens étaient rares. Voici le titre de l'ouvrage, copié sur le manuscrit autographe que nous avons eu l'avantage de sauver d'une destruction prochaine : *Orderici Vitalis, Angli, monachi Uticensis, Historia ecclesiastica.* Cet ouvrage a été recueilli en son entier dans la collection latine des écrivains de l'Histoire de Normandie, publiée par Duchesne, qui le fit imprimer à Paris, en un vol. in-fol., 1619. On conservait à Rouen, à l'abbaye de St-Ouen, des matériaux précieux rassemblés par D. Guillaume Bessin, religieux de cette abbaye, pour une nouvelle édition d'Orderic, qu'il préparait, et à laquelle il avait apporté tous ses soins avec François-Charles Dujardin, prieur de Saint-Évroul. Ce dernier fit avec soin (en 1722) la collation du texte imprimé par Duchesne, et celui du texte contenu dans le manuscrit autographe. Behourt, libraire à Rouen, devait publier cette nouvelle édition des écrivains de l'Histoire de Normandie; et Dujardin avait aussi collationné, sur les vieux manuscrits que possédait alors St-Évroul, et qui depuis furent transférés à Paris, les textes de Dudon, doyen de St-Quentin, de Guillaume, abbé de Jumiéges, etc., lesquels forment, avec Orderic Vital, la presque totalité de la collection de Duchesne. Ces travaux, peut-être perdus, ce projet d'édition corrigée, resté sans résultat, sont d'autant plus regrettables que Duchesne lui-même convient qu'il n'a publié son Orderic que sur une copie que possédait Bigot, dont les manuscrits précieux ont depuis passé à la bibliothèque du roi. Malheureusement Duchesne n'eut pas communication d'un manuscrit d'Orderic Vital qui était conservé à l'abbaye de St-Évroul. Ce manuscrit, du 12e siècle, de proportion in-4°, regardé avec raison comme autographe, parce que l'écriture en est fort médiocre, et le vélin très-commun et sans ornements, et parce que c'était l'opinion de l'abbaye, consignée à diverses époques dans ses catalogues et dans ses annales; ce manuscrit, très-important quoiqu'il soit incomplet, avait été enterré parmi des monceaux de parchemins poudreux, la plupart sans valeur, au fond d'une des salles du ci-devant district de Laigle, dans le territoire duquel l'abbaye de St-Évroul était située. L'auteur de cet article l'avait cherché longtemps, et le croyait perdu. Il eut le bonheur, après beaucoup de recherches, de retrouver ce trésor littéraire, que sa mauvaise apparence avait sans doute sauvé; et il s'empressa de le placer, dans l'été de 1799, à la bibliothèque de l'école centrale de l'Orne, dont il était le conservateur. Ce manuscrit fait partie d'une collection fort belle, qui compose aujourd'hui la bibliothèque de la ville d'Alençon. Nous avons dit que ce manuscrit est incomplet : en effet, il n'y en a plus que la moitié, le reste était perdu avant que les moines de St-Évroul se fussent déterminés à le faire relier. Il a même été relié avec si peu de soin, qu'il y a eu des transpositions de feuillets. Ce volume, de 502 pages, commence à la fin du septième livre, dont il ne reste que 8 pages; la fin du septième et tout le huitième manquent; il reprend au commencement du neuvième, qui s'y trouve en entier, et il continue jusqu'au treizième et dernier. Il y a encore une petite lacune à la fin : c'est la perte de deux feuillets qui renfermaient la vie de l'auteur. Ainsi, ce qu'on possède du manuscrit autographe d'Orderic Vital s'étend depuis l'an 688 jusqu'en 1141; ce fragment considérable renferme donc tout ce qu'il y a de plus important dans l'ouvrage, à l'exception de la conquête de l'Angleterre, puisqu'on y lit l'invasion des Normands en France, leur établissement dans la Neustrie, la défaite des Sarrasins par Charles Martel, le siècle mémorable de Charlemagne, et les faits les plus remarquables de l'histoire de Normandie. Au commencement du 16e siècle, un moine de St-Évroul copia, en 4 vol. in-fol., le manuscrit original, alors complet : ce manuscrit était probablement le même dont parlait un catalogue dressé vers la moitié du 12e siècle, et qui formait 4 volumes, dont l'autographe qui subsiste aujourd'hui est vraisemblablement le quatrième. Les quatre nouveaux volumes in-folio ont été dispersés. Dujardin, prieur de St-Évroul en 1717, assure positivement que les deux premiers de ces volumes se trouvaient à Rouen, dans la bibliothèque de l'abbaye de St-Ouen, et les deux autres dans celle de l'abbaye de St-Maur de Glandefeuille ou Glanfeuil-sur-Loire. Il existait encore une autre copie, incomplète à la vérité, du manuscrit autographe d'Orderic : elle appartenait à Coaslin de

Digitized by Google

Cambout, évêque de Metz, lequel en fit présent, avec quatre mille autres manuscrits, aux religieux de St-Germain-des-Prés, qui le placèrent dans la nouvelle bibliothèque qu'ils firent bâtir au commencement du siècle dernier, et qu'ils appelaient la bibliothèque de la Congrégation. Il y a lieu de croire que ce manuscrit périt dans l'incendie qui dévora une partie des richesses littéraires de St-Germain-des-Prés, dans la nuit du 19 au 20 août 1794. Indépendamment de la publication entière, quoique incorrecte, faite par Duchesne, M. Brial, ancien bénédictin, a donné un bon extrait de l'Histoire d'Orderic Vital, dans le tome 12 du recueil des historiens de France. L'abbé de St-Léger (Mercier) écrivait avec raison qu'il « serait fort à désirer que l'on en donnât « une édition plus exacte que celle de Du- « chesne (1). » D—B—S.

ORDINAIRE (Claude-Nicolas), naturaliste, était né vers 1736 à Salins, de parents qui remplissaient avec honneur des charges dans l'administration et les tribunaux de cette ville. Après avoir terminé ses études, il fut admis dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa quelques années les humanités dans différents colléges. La délicatesse de sa santé l'ayant obligé de renoncer à l'enseignement, il fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Riom, et rien ne l'empêcha plus de se livrer à son goût pour les sciences. L'Auvergne offrant plus qu'aucune autre province de France des sujets d'observation au naturaliste, il profita de son séjour à Riom pour former un herbier et pour recueillir, dans ses excursions sur les montagnes voisines, des échantillons de produits volcaniques, qu'il classa d'une manière lumineuse. Malgré sa modestie, la rapidité de ses progrès le fit bientôt connaître, et il fut choisi pour montrer les éléments de l'histoire naturelle à Mesdames de France, qui le récompensèrent de ses soins par une pension sur leur cassette. Ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut déporté en 1793; et, après avoir traversé la Suisse et l'Allemagne, il se retira en Angleterre, où le célèbre Wil. Hamilton l'accueillit avec beaucoup de bienveillance (*voy.* Hamilton). Il profita, en 1802, de la permission qui lui fut accordée de rentrer en France, et fut nommé peu après bibliothécaire de la ville de Clermont. Il est mort en cette ville, le 15 août 1809, dans un âge avancé. Il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, entre autres une *Statistique de l'Auvergne*, dont la publication prochaine a été annoncée. Il était déjà connu avantageusement par l'*Histoire naturelle des volcans, comprenant les volcans sous-marins, ceux de boue et autres phénomènes analogues*, Paris, 1802, in-8°. Cet ouvrage, regardé comme élémentaire dans cette partie, est orné d'une mappemonde volcanique très-intéressante gravée par Tardieu. Il avait déjà paru l'année précédente à Londres, en anglais; mais l'édition française est augmentée de plusieurs remarques tirées des journaux scientifiques; l'auteur y a conservé la dédicace à Hamilton, mort avant la publication de l'ouvrage en français, comme un témoignage de sa vénération pour la mémoire de cet illustre protecteur des sciences. Ce livre présente une théorie, fondée sur les faits, de la formation des volcans, et des différents accidents qui accompagnent ce terrible phénomène. On y trouve en outre des remarques sur les volcans les plus connus, tirées des voyageurs et des naturalistes qui les ont visités à différentes époques. W—s.

ORDONNEAU (Louis, baron d'), général français, naquit le 23 juillet 1770 à St-Maurice (Charente-Inférieure). Engagé volontaire en 1792, il fit les campagnes de la révolution aux armées du Nord, de Sambre et Meuse, des côtes de Brest et de Cherbourg, des Alpes, d'Italie et de Naples, et franchit successivement les grades inférieurs. Le 23 germinal an 2, il avait été nommé aide de camp du général Duhesme. Le 2 pluviôse an 5, il se distingua à la prise de Naples, fut blessé, et nommé chef d'escadron sur le champ de bataille par le général Championnet; en cette qualité il se signala à l'assaut d'Andria (3 germinal au 7), à Bassolino, près Suze (7 brumaire an 8), et le 9 du même mois s'empara de vive force de la citadelle de Pignerol. Envoyé en Espagne, d'Ordonneau se fit remarquer dans plusieurs occasions, notamment à la levée du siége de Tarragone, aux combats du col d'Ordal et de Villafranca, et dans l'expédition dirigée contre Villanova. Promu général de brigade le 28 juin 1813, il passa, en février 1814, à l'armée de Lyon, et commanda une brigade de l'armée d'Augereau. Ce fut lui qui chassa les Autrichiens de Lons-le-Saulnier, où il pénétra après une charge d'avant-garde, et fit 150 prisonniers. Dans la retraite du maréchal Augereau sur Lyon, il tint en échec, avec sa brigade, les trois divisions autrichiennes qui avaient pris la route de Beaujeu. Il continua de prendre part aux événements de cette campagne, et occupa Romans sur l'Isère; mais ayant attiré sur lui des forces supérieures, il fut attaqué à l'improviste et forcé de repasser l'Isère, et de couper le pont de Romans pour assurer sa retraite. S'étant rallié au gouvernement des Bourbons, il eut le commandement de l'île de Ré qu'il conserva pendant les cent-jours. Mis en disponibilité en 1817, d'Ordonneau fut rappelé à l'activité en 1819, et obtint successivement des commandements dans les 21e et 2e subdivisions militaires. Il fit ensuite la campagne d'Espagne de 1823, fut nommé le 3 octobre lieutenant général, le 10 du même mois gouverneur de Cadix, et le 6 novembre commandant de la division de Madrid.

(1) L'*Histoire de Normandie* d'Orderic Vital a été publiée pour la première fois, en français, par M. Guizot, Caen, 1821, 1827, 4 vol. in-8°, faisant aussi partie de la *Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France.*

Digitized by Google

De retour en France, d'Ordonneau fut appelé à la tête de la 2e division du camp de St-Omer, et promu le 3 janvier 1828 inspecteur général d'infanterie, fonctions qu'il ne conserva que jusqu'au 1er janvier 1829, qu'il fut mis en disponibilité. Retraité en 1835, il est mort âgé de 86 ans, au mois d'octobre 1855, au château d'Antouillet, près Thouy (Seine-et-Marne). Z.

ORDRE (Claude-Guillaume-Victor-Jean-Baptiste du Wicquet, baron d'), officier français très-dévoué à la cause monarchique, naquit en 1752 au château de Maquinghen, près de Boulogne-sur-Mer, d'un père lieutenant des gardes du corps, et de mademoiselle Juste de Balaincourt, nièce du maréchal de ce nom. Il n'eut pas le bonheur de connaître son père, l'ayant perdu quelques mois avant sa naissance. Entré au service à l'âge de quinze ans, successivement mousquetaire et garde du corps dans la compagnie de Noailles, capitaine dans le régiment de Royal-Roussillon, il avait le même grade dans le régiment de Vintimille à l'époque où la révolution éclata. Il se rendit en 1789 au camp de St-Denis, lorsque le maréchal de Broglie, chargé de réprimer les premiers désordres de cette révolution, laissa consommer en présence de son armée les événements du 14 juillet. Contraint ensuite, par l'insubordination des troupes, à s'éloigner de la France, le baron d'Ordre alla joindre l'armée des princes, et fit avec eux la campagne de 1792. Rentré peu de temps après dans le château de ses pères, c'est en vain qu'il se flatta d'y demeurer en sûreté. Soupçonné d'être le chef d'un rassemblement menaçant qui s'était formé aux environs, il fut arrêté en 1793 par des dragons belges qui mirent tout au pillage chez lui, et le conduisirent à Abbeville, où, après avoir été interrogé devant André Dumont, il resta enfermé dans la Conciergerie. Là, il eut pour consolation la compagnie d'une sœur qui lui était très-attachée et qui ne voulut pas le quitter. Après une captivité de seize mois, la chute de Robespierre lui fit recouvrer la liberté. Le malheur n'avait pas abattu ses espérances. Comme il était très-aimé des habitants du pays, il profita de son ascendant pour préparer les cadres d'une troupe qu'il croyait destinée à relever le trône. En 1799, Monsieur, lieutenant général du royaume, alors à Londres, nomma du Wicquet commandant général du Boulonnais, du Calaisis et de l'Ardresis. Pour aller rendre compte à S. A. R. du résultat de ses travaux, il confia sa vie à un frêle esquif, et par un temps orageux, passant résolûment à travers la flotte de Bonaparte, il alla débarquer à Douvres. Le prince approuva l'organisation secrète dont les détails furent mis sous ses yeux, et invita l'intrépide royaliste à prendre le commandement de la province d'Artois en l'absence du comte de Cauchy. Cependant la circonspection de Louis-Stanislas-Xavier le porta à contenir l'ardeur de ceux qui s'armaient pour sa cause; et le baron d'Ordre, rentré dans son château, dut se restreindre à en ouvrir les portes aux royalistes que poursuivait la police, et qui se rendaient de l'intérieur en Angleterre. Ce fut dans le château de Maquinghen que George Cadoudal, M. Giguet, M. Hyde de Neuville, Durrieu et beaucoup d'autres reçurent un asile; et c'est aussi là que l'abbé d'Egrigny, qui fut depuis assassiné dans le midi de la France, trouva une retraite durant quatorze mois. Mais la vigilance de la police ayant redoublé, et les papiers de M. Hyde de Neuville ayant été saisis, les fils de la correspondance secrète furent découverts, et une partie des agents des princes arrêtés dans le même moment sur différents points du territoire. Le baron lui-même eut peine à échapper, ce qui ne l'empêcha pas de renouveler en 1803 ses tentatives, mais toujours sans succès. Il allait être livré à une commission militaire, lorsque le premier consul, sollicité vivement, se borna à le confiner dans Arras, puis à Aire. C'est là qu'il mourut le 8 décembre 1809, succombant plutôt sous le poids des fatigues et des chagrins que sous celui des années. Le baron d'Ordre était chevalier de Malte et de St-Louis; il avait obtenu des princes le grade de maréchal de camp. — Ordre (Louis-Alexandre du Wicquet d'), ancien capitaine au régiment de Picardie, commandant de la citadelle de Calais, est auteur de quelques opuscules : 1° *Narn, fils de Chinki*, histoire cochinchinoise qui peut servir à d'autres pays, et de suite à celle de Chinki, son père (par Coyer), Londres, 1776, in-8° (anonyme); 2° *La vie et les doléances d'un pauvre diable*, pour servir de ce qu'on voudra aux prochains états généraux, Cambrai, 1789, in-8°; réimprimé la même année (anonyme); 3° *Almanach des fabulistes*, avec des notes et orné de gravures, dédié à mademoiselle d'Ordre, 1re et 2e année, Paris, 1814-1815, 2 vol. in-18. L.

ORDRE (Antoine-Marie-Guillain du Wicquet, vicomte d'), parent des précédents, naquit en 1751 dans la citadelle de Calais. Destiné à la profession des armes, il n'en cultiva pas moins la littérature et les sciences, et s'occupa particulièrement des sciences morales Il fut successivement officier dans le régiment des grenadiers de France, lieutenant des maréchaux de France, et fut fait chevalier de St-Louis. Le régime de la terreur le contraignit d'aller chercher de la sûreté loin de ses foyers, emmenant avec lui un fils et une fille encore enfants; il eut la douleur de voir celle-ci expirer sur la rive étrangère. Rentré en France lorsque les orages politiques furent dissipés, il vint demeurer à Desvres, l'ancienne Désuresnes, petite ville sur laquelle il a écrit une notice intéressante. Il est mort en 1832. Ses ouvrages sont : 1° *Principes élémentaires de morale*, 1789. L'auteur étant en Angleterre, en donna une seconde édition. 2° *Notice historique sur la ville Désuresnes, de Vernia, aujourd'hui*

Digitized by Google

Desvres, 1811, in-12. C'est aux recherches auxquelles le vicomte d'Ordre s'est livré pour composer cette notice que la mémoire du poëte Molinet, bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, et le précurseur de Malherbe, devra d'avoir été arrachée à un injuste oubli. 3° *Quelques idées sur plusieurs ordres civils et militaires de la monarchie française*, 1814, in-8°; 4° *Traité élémentaire de métaphysique et de morale*, Boulogne-sur-Mer, 1820, in-12. M. P. Héguin a fait sur la vie d'Ordre une courte notice nécrologique qui a été insérée dans le volume des *Chants d'amour et de fidélité*, par le baron d'Ordre, dont l'article suit. — Ordre (T.-J. du Wicquet, baron d'), fils du précédent, naquit vers 1780 à Waben (arrondissement de Montreuil-sur-Mer). Il était encore dans l'enfance quand il dut suivre sa malheureuse famille sur la terre étrangère; et dès lors il charmait les ennuis de cet exil en cultivant les muses. Il revint avec son père sur le sol natal; et en 1807 nous le retrouvons capitaine de grenadiers de la garde nationale mise en activité, et en garnison à Dunkerque. Lorsque les Bourbons furent remontés sur le trône, il fut nommé inspecteur des eaux et forêts dans le département du Pas-de-Calais, et cet emploi lui fut conservé jusqu'à la révolution de 1830. Fidèle à la cause qui venait de succomber, il exprima à divers intervalles ses sentiments d'affection et de regret dans des vers harmonieux que plusieurs feuilles royalistes des provinces ont imprimés, et que leur auteur a recueillis en 2 volumes. Le baron d'Ordre était membre de plusieurs sociétés littéraires. Il est mort vers 1840. Voici la liste de ses ouvrages telle qu'il l'a donnée lui-même : 1° l'*Voyage sentimental*, mêlé de prose et de vers, ou les *Souvenirs d'un jeune exilé*, avec gravures et musique, 2 vol.; 2° la *Chaumière de Jeannette;* 3° la *Philosophie du cœur*, Paris, 1811, in-18; 4° les *Exilés de Parga*, poëme, 1820, in-8°, 3e édition, suivie de poésies diverses; 5° le *Siége de Boulogne en* 1544, poëme, avec des notes historiques, un essai topographique sur les environs de Boulogne au 16e siècle, et un plan du siége par M. Alexandre Marmin, Boulogne, 1825, in-8°, avec figures. Ce poëme et le précédent ont été tradults en vers anglais. 6° *Chants d'amour et de fidélité*, Paris, 1835, 1 vol. in-8°; 7° les *Dernières inspirations du Barde*, Paris, 1838, in-8°. Malgré le titre, ce volume ne fut pas le dernier que fit paraître le baron d'Ordre. Il réunit, deux années après, plusieurs morceaux de poésie qu'il avait composés précédemment, et dont quelques-uns avaient déjà vu le jour; ce recueil forme un nouveau volume. 8° Les *Souvenirs du forestier*, avec cette épigraphe tirée de Chaulieu :

> Beaux arbres qui m'avez vu naître,
> Bientôt vous me verrez mourir.

Les pièces qui y sont rassemblées sont dégagées de l'influence des passions politiques, et nous aimons à citer entre autres : le *Soldat français en Egypte;* le *Triomphe de Molière;* une *Epître à M. Viennet*, où le poëte plaide en faveur du romantisme; *Epître à M. P., qui fait lire à sa fille les œuvres de lord Byron; Epître à un célibataire;* la *Mort du sultan Mahmoud II*. On trouve dans les productions du baron d'Ordre des sentiments nobles et des pensées élevées, exprimés avec pureté et élégance. — Sa femme, la baronne *Sophie* d'Ordre, qui est originaire de la Suisse, a composé et publié plusieurs ouvrages, dont les sujets sont tirés de l'histoire de sa patrie : *Nouvelles helvétiques*, 1814, 3 vol. in-12; — les *Suisses sous Rodolphe de Hapsbourg*, 1827, 6 vol. in-12; — *la Veille et le jour de la bataille de Sempach*, drame en cinq actes. On lui a attribué des *Fables et poésies diverses*, Boulogne, 1821, in-8°, que nous croyons être d'une autre dame de la maison du Wicquet d'Ordre. L.

OREFICE (Pierre), peintre, connu sous le nom de *Pietro di Cosimo*, parce qu'il fut élève de Cosimo Rosselli, naquit à Florence vers l'an 1441. Les rares dispositions qu'il montrait pour la peinture engagèrent son maître à l'employer dans l'exécution des fresques de la chapelle de Sixte IV au Vatican, dont ce pape l'avait chargé. Les preuves de talent que Pierre y donna le placèrent au premier rang des peintres de cette époque; et le duc de Valentinois, fils d'Alexandre VI, voulut avoir son portrait de sa main. De retour à Florence, il peignit pour quelques particuliers quelques beaux tableaux qui lui obtinrent du gouvernement des travaux publics, où il fit briller son génie. Il peignit pour l'église du St-Esprit une *Visitation*, dans laquelle on remarque plusieurs figures de Saints dignes des plus grands maîtres; dans celle des Servites, on voit de lui une *Vierge environnée de tous les Saints qu'éclairent les rayons du St-Esprit*, et où brillent sa science du dessin, la beauté de sa couleur et la richesse de ses inventions. C'est dans le dessin surtout qu'il se montre supérieur : il avait une couleur excellente et ses figures étaient d'un fini qui approchait de celui de Léonard de Vinci, dont la manière le séduisit toujours et qu'il imitait avec un rare talent. Mais rien n'égalait la fougue de son imagination, et l'on a peine à la concilier avec le soin qu'il donnait à ses ouvrages. D'un caractère sombre et mélancolique, il ne se plaisait que dans les sujets terribles et lugubres, et il excellait à les rendre. Dans sa bizarrerie il ne pouvait souffrir personne autour de lui; quoique âgé de quatre-vingts ans, il se refusait à tous les soins, et on le trouva mort dans sa maison en 1521. Il se rendit célèbre par une mascarade qu'il inventa pour le carnaval, et qui représentait le *Triomphe de la Mort*. Mais on prétend que cette bizarre invention, dans laquelle André del Sarto, qui fut son élève, l'aida, était une allusion au retour de la famille des Médicis,

Digitized by Google

qui, à cette époque, était exilée de Florence. Le musée du Louvre possède de ce maître un tableau estimé, représentant le *Couronnement de la Vierge*. Ce tableau, peint sur bois, avait été placé jusqu'en 1746 dans une chapelle de l'église supprimée de San-Girolamo et San-Francisco della Costa à Florence, et depuis dans la Foresteria ou salle des étrangers de la communauté. Ce n'est qu'en 1814 qu'il a fait partie, pour la première fois, des expositions du musée du Louvre. P-s.

OREGIO (le cardinal AUGUSTIN), l'un des plus célèbres théologiens de son temps, ne dut son élévation qu'à sa vertu et à ses talents. Né, en 1577, de parents pauvres à Ste-Sophie, bourg situé sur les confins de la Toscane et de la Romagne (1), il fut envoyé à Rome à l'âge de dix-sept ans pour y continuer ses études. Il se trouva exposé dans sa pension aux mêmes dangers que le patriarche Joseph en Egypte, et, à son exemple, il s'y déroba par la fuite, ce qui l'obligea de passer une nuit d'hiver dans la rue et sans vêtements. Le cardinal Bellarmin, informé de la conduite qu'Oregio avait tenue dans une circonstance si critique, le plaça dans un collége de jeunes gentilshommes, et l'y soutint par ses libéralités pendant plusieurs années. Oregio embrassa l'état ecclésiastique, et se distingua bientôt par ses profondes connaissances dans les sciences sacrées. Il fut chargé par le cardinal Barberin, alors légat à Bologne, d'examiner l'opinion d'Aristote sur l'immortalité de l'âme; et ce fut à la prière de son illustre protecteur qu'il publia une dissertation, intitulée *Aristotelis vera de rationalis animæ immortalitate sententia* (Bologne, 1621, in-4°), dans laquelle il s'efforce de justifier ce philosophe du reproche de matérialisme. Le cardinal Barberin, parvenu au souverain pontificat sous le nom d'Urbain VIII, se chargea de la fortune d'Oregio, dont personne mieux que lui ne pouvait apprécier tous les genres de mérite; il lui donna d'abord un canonicat de Faënza, le décora, en 1634, de la pourpre romaine, et le nomma à l'archevêché de Bénévent. Oregio ne jouit que bien peu de temps de ces honneurs; il mourut, en 1635, dans sa ville épiscopale, à l'âge de 58 ans. On a de ce prélat des traités, *De Deo, De Trinitate, De Incarnatione, De Angelis, De opere sex dierum*, etc., imprimés séparément et qui ont été longtemps suivis dans les séminaires d'Italie. Nicolas Oregio, son neveu, en a publié le recueil, Rome, 1637 et 1642, in-fol. On a reproché au P. Petau d'avoir tiré des ouvrages d'Oregio sa théologie dogmatique; mais le P. Oudin a réfuté solidement cette supposition de plagiat par une *Dissertation*, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1718, et dans le *Journal des Savants*, mars 1719. On trouve une *Notice* sur Oregio dans les Additions d'Oldoini aux Vies des papes et des cardinaux d'A. Chacon (voy. OLDOINI). W—s.

(1) On a dit qu'il avait été réduit, pendant ses premières études, à mendier son pain et à passer les nuits sous le banc de son frère, pauvre potier de terre (*Naudæana et Patiniana*); mais ce fait est démenti par Allatius (*Apes urb.*, p. 56), et par Nic. Rossi (*Pinacoth.*, p. 40).

OREILLY (le comte ALEXANDRE), général espagnol, né en Irlande, vers 1735, de parents catholiques, entra fort jeune au service d'Espagne et fut sous-lieutenant dans le régiment d'Hibernie. Il fit en Italie une partie de la guerre de la succession d'Autriche, et reçut une blessure dont il resta un peu boiteux le reste de sa vie. En 1757, il alla servir en Autriche et fit deux campagnes contre les Prussiens sous les ordres de Lascy, son compatriote. Il passa en 1759 dans l'armée française, et s'y distingua tellement que le maréchal de Broglie le recommanda au roi d'Espagne, son souverain, lorsqu'il retourna dans ce royaume. Cette recommandation lui valut le grade de lieutenant-colonel. Il servit en cette qualité dans la guerre peu glorieuse du Portugal, défendu par les Anglais; il y trouva néanmoins des occasions de se distinguer à la tête d'un corps de troupes légères qui lui fut confié. Déjà Oreilly avait acquis la réputation de l'un des meilleurs officiers de l'armée espagnole. On le nomma brigadier des armées du roi, et l'on créa pour lui la place d'aide-major de l'exercice. Ce fut dans ces fonctions qu'il forma l'infanterie espagnole aux exercices des troupes allemandes. A la paix, il fut créé maréchal de camp et nommé commandant en second de la Havane, qui venait d'être rendue à l'Espagne par le traité de Fontainebleau. Il rétablit les fortifications de cette colonie et revint en Espagne, où le roi le nomma inspecteur général de son infanterie, et voulut assister aux manœuvres d'un camp dont il lui donna le commandement. Il l'envoya ensuite à la Nouvelle-Orléans, dont les habitants avaient peine à s'accoutumer au joug espagnol. Les moyens rigoureux qu'Oreilly employa pour les y soumettre lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Il revint bientôt en Espagne et y fut constamment soutenu par la faveur de Charles III, qui connaissait toute sa capacité et ne pouvait pas oublier que ce général lui avait sauvé la vie dans la sédition de Madrid, en 1765 (voy. CHARLES III). Son crédit parvint ainsi au plus haut degré; et il avait d'ailleurs donné à l'armée espagnole, qui était restée depuis longtemps en arrière des autres nations de l'Europe, une nouvelle impulsion. On le chargea, en 1775, du commandement de l'expédition contre Alger. De grands moyens d'attaque lui furent confiés, et il partit avec une escadre de 40 vaisseaux de ligne et 350 bâtiments de transport qui portaient une armée de 30,000 hommes; mais cet immense convoi n'arriva pas en même temps, et, ne recevant pas les bateaux plats préparés pour une descente simultanée, Oreilly fut obligé, après quinze jours d'attente et de peur de voir sa flotte s'échouer, de débarquer un corps de 10,000 hommes com-

Digitized by Google

mandés par le marquis de la Romana. Ce corps avait ordre de s'établir sur le rivage pour protéger le débarquement de l'armée ; mais, entraîné par l'ardeur des troupes, il s'avança jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'ennemi, devenu très-nombreux et qui s'était retranché derrière des haies de nopals et de figuiers. Les troupes espagnoles se battirent avec beaucoup de courage ; elles perdirent 4,000 hommes, et leur chef la Romana fut tué. Pendant ce temps, le reste de l'armée débarquait ; mais ce premier échec ne permettait plus de former les entreprises que l'on s'était proposées. Il fallut se rembarquer ; et le général Oreilly, qui avait conçu un plan que tous les gens de l'art approuvèrent, mais qu'on ne mit point à exécution, qui s'était montré partout avec une extrême bravoure (son cheval avait reçu deux coups de feu), fut réduit à revenir tristement en Espagne avec son armée, qui rentra le 24 août de la même année à Barcelone. Ce contre-temps nuisit beaucoup à sa réputation, mais n'ôta rien à sa faveur auprès du roi. Ce prince le mit à la tête d'une école militaire, qui fut établie à Avila, puis au Port-Ste-Marie. Lorsqu'Oreilly eut été nommé commandant général de l'Andalousie et gouverneur de Cadix, il déploya dans cet emploi les talents d'un bon instituteur et d'un administrateur habile ; mais il essuya une disgrâce complète à la mort de Charles III (14 décembre 1788), et vécut depuis dans la retraite en Catalogne. Cependant, malgré ses revers, il avait conservé une grande réputation dans l'armée espagnole, et, après la mort du général Ricardos, en 1794, on ne vit personne qui pût mieux que lui diriger la guerre contre les Français. Il fut nommé au commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales, et il s'était mis en chemin pour s'y rendre, lorsqu'il mourut presque subitement dans un âge avancé. Les malheurs qu'éprouva ensuite le comte de la Union le firent regretter. Cependant il est peu probable qu'Oreilly eût été plus heureux. Son âge ne lui permettait plus de supporter le fardeau d'une guerre aussi active ; et quoiqu'il fût le maître et l'instituteur des meilleurs officiers de l'armée espagnole, il avait beaucoup d'ennemis et d'envieux, dont toute son habileté et la flexibilité de son caractère doux et insinuant n'avaient pu le garantir auprès d'une nation vaine et toujours ombrageuse à l'égard des étrangers. M—D j.

O'REILLY (le comte ANDRÉ), général de cavalerie au service d'Autriche, était né en Irlande en 1740. Il s'enrôla très-jeune dans les armées de l'impératrice Marie-Thérèse, se distingua pendant la guerre de sept ans, et plus tard, sous le règne de Joseph II, dans la guerre contre les Turcs. Sa valeur et ses talents lui procurèrent un avancement rapide. Il parvint au grade de major, et c'est en cette qualité qu'il prit part aux premières hostilités qu'amena la révolution française. Sa belle conduite à l'affaire de Marchiennes (31 octobre 1793) lui valut d'être nommé officier général ; il continua de se signaler aux combats d'Amberg et d'Ulm (23 août et 24 septembre 1796). Lorsque l'armée française, commandée par Moreau, passa le Rhin devant Kehl, le 20 avril 1797, les habiles manœuvres d'O'Reilly, qui commandait l'arrière-garde, ne purent empêcher la défaite des Autrichiens. Blessé et fait prisonnier, il fut échangé peu de temps après et alla prendre un commandement dans l'intérieur. En 1805, il se trouva à la bataille d'Austerlitz, et, par de brillantes charges de cavalerie, il contribua à préserver l'armée de François II d'une déroute complète. La guerre ayant recommencé en 1809, il combattit sous les ordres de l'archiduc Maximilien ; et lorsque ce prince se vit obligé d'abandonner la défense de Vienne attaquée par des forces supérieures, O'Reilly fut investi du gouvernement de cette capitale. Après avoir essuyé un bombardement, jugeant qu'une plus longue résistance n'aurait que des résultats funestes et que la capitale de l'Autriche était menacée d'un incendie, il fit cesser le feu sur les remparts à la dernière sommation. Le bourgmestre de la ville, à la tête d'une députation, se présenta devant Napoléon, et la capitulation ne tarda pas à être signée. Il fut stipulé dans le quatorzième article de la capitulation que ce général la porterait lui-même à son souverain pour l'informer du véritable état où se trouvait alors la monarchie autrichienne. O'Reilly, déjà vieux et fatigué, ne figura plus dans les guerres ultérieures. Il mourut à Vienne en 1832, âgé de 92 ans. Il était devenu feld-maréchal et commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse. M—D j.

O'REILLY (R.), physicien, membre de l'Académie de Boulogne, de l'Athénée des arts de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes, était issu d'une famille irlandaise. Après avoir suivi quelque temps la carrière militaire, il s'établit manufacturier et s'appliqua spécialement à l'étude des procédés industriels. En 1800, il fonda à Paris un journal consacré à la technologie, intitulé *Annales des arts et manufactures* (1), auquel il travailla constamment jusqu'à sa mort, arrivée en 1806. Il avait pour unique collaborateur M. Barbier de Vémars, qui continua la rédaction de ce recueil. Outre les nombreux articles qu'il y inséra, O'Reilly a publié : *Essai sur le blanchiment avec la description de la nouvelle méthode de blanchir par la vapeur, d'après les procédés du citoyen Chaptal et son application aux arts*, revu par Chaptal, Paris, 1801, in-8°, avec 14 planches ; 2° édition augmentée, 1802. Cet ouvrage, mentionné honorablement dans les Mémoires de l'Académie des sciences de l'Institut, a été traduit en allemand par C.-G. Eschenbach, Leipsick,

(1) Il avait déjà paru en l'an 3 (1795) un *Journal des arts et manufactures*, publié sous la direction de la commission exécutive d'agriculture et des arts. Mais cette publication fut de courte durée ; elle se compose seulement de 12 cahiers, in-8°, fig.

Digitized by Google

1801, in-8°, et par F.-W. Fries, Berne, 1802, in-8°. — Un autre O'Reilly, également Irlandais, et que Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) confond avec le précédent, mais qui ne paraît pas être le même, vint se fixer en France et s'établit maître de langue anglaise à Paris. On a de lui un *Dictionnaire de la prononciation anglaise*, Paris, 1756, in-8°, et une comédie en deux actes en prose, intitulée *l'Heureux divorce*, 1767, in-8°. M-D j.

ORELLANA (Francisco), d'une bonne famille de Truxillo, dans l'ancienne Espagne, accompagna les Pizarre au Pérou et s'attacha à Gonzalez Pizarre, frère du fameux conquérant. Gonzalez, dans le dessein de se rendre aussi célèbre que son frère, et sur les avis d'un cacique de la province de Conca, qui l'assurait qu'en s'embarquant sur la rivière de ce nom, il pénétrerait dans un pays riche en or et en argent, résolut de conquérir cette contrée non encore parcourue. Orellana suivit sa fortune. Arrêté par une des cataractes de la Conca, Gonzalez construisit un brigantin, dont il donna le commandement à Orellana, avec ordre de mouiller tous les soirs et de se rendre à terre. Orellana obéit pendant quelques jours; bientôt emporté par le courant, il fit, si l'on en croit Herrera, plus de trois cents lieues en trois jours, ce qui paraît fort exagéré, pour ne rien dire de plus. Ses gens le pressaient de retourner vers son chef, ou du moins de l'attendre; mais, l'ambition parlant plus haut que le devoir, Orellana n'en fit rien. Tourmenté du désir de faire de nouvelles découvertes et de parvenir dans l'opulente contrée, objet du voyage, il se laissa aller au cours du fleuve. Sa conduite fit des mécontents. Il les réduisit au silence par sa fermeté et triompha de la révolte, dont les auteurs furent punis. Le chef des séditieux, Sanchez de Vascagas, fut abandonné sur une rive déserte. Orellana avait alors quitté le Napo pour entrer dans l'Amazone. « Voici, dit-il à ses équipages étonnés de « la magnificence du fleuve, le grand canal qui « joint la mer du Sud à la mer du Nord. Ne re- « doutons point ses ondes rapides; elles nous « conduiront à la fortune. » Promettre de l'or à des aventuriers, c'est s'assurer de leur courage et de leur fidélité; la soumission la plus parfaite régna sur son bâtiment. Il continua de descendre le fleuve, en proie à la famine et aux attaques des sauvages, qui lui disputaient la nourriture qu'il venait chercher sur leurs rivages. Orellana, dans plusieurs rencontres, perdit un grand nombre de ses gens. Les peuplades du Machiparo et de St-Jean se montrèrent les plus acharnées contre les Espagnols. Des femmes armées se présentèrent pour les combattre, et l'imagination romanesque du navigateur lui fit supposer que ces Amazones composaient seules une nation puissante sur les bords de la rivière. Il donna même à son retour un détail très-circonstancié de ce qui les concerne; mais comme cette nation est demeurée invisible pour tous les autres voyageurs, il est vraisemblable qu'elle n'a jamais eu d'existence que dans le cerveau d'Orellana. Les anciens historiens espagnols, qui accueillaient tout, n'ont pas manqué d'ajouter foi au conte merveilleux des Amazones; mais ces peuplades de femmes guerrières sont aujourd'hui reléguées au rang des fables. Après avoir continué de descendre le fleuve, la marée se fit sentir enfin, et dans le mois d'août 1541, Orellana trouva un passage libre pour gagner la mer; il suivit la côte à sa gauche, doubla le cap du Nord et arriva à la Trinidad, où il acheta un vaisseau sur lequel il fit voile pour l'Espagne. Il y parla en termes si pompeux et si exagérés des pays qu'il avait parcourus, que Charles-Quint lui accorda des lettres patentes pour y établir des colonies. Il repartit dans ce dessein en 1549; mais cette fois la fortune le trahit complétement; une maladie contagieuse lui enleva un si grand nombre de ses gens, que de trois vaisseaux qu'il avait emmenés, il fut obligé d'en abandonner deux; il perdit bientôt après, sur la côte de Caracas, la seule barque qui lui restât, et succomba en peu de jours dans les mêmes parages au désespoir que lui causait tant d'infortune. La relation d'Orellana est très-imparfaite; nous ne connaissons que le résultat du voyage et nullement les détails. Zarate et Herrera les ont négligés; et ces auteurs étaient d'ailleurs peu propres à les tracer au profit de la géographie. Il faut remarquer qu'Orellana ne navigua point sur cette partie de l'Amazone qui est au delà du 72e degré de longitude occidentale, depuis le confluent du Napo jusqu'à la source du haut Marañon, dans les Andes; et comme ce haut Marañon ou l'Amazone occidental était connu dès 1515, la Condamine a eu raison d'avancer qu'Orellana n'était point le premier qui eût navigué sur ce fleuve; mais il n'est pas moins certain qu'il est le premier Européen qui l'ait parcouru depuis l'embouchure du Napo jusqu'à la mer, et qui ait fait connaître sa marche de l'ouest à l'est, dans une direction presque parallèle à l'équateur; il peut donc, à juste titre, revendiquer l'honneur de cette découverte, honneur qui s'accroît par tous les périls d'une course aussi longue qu'aventureuse; et le voyage d'Orellana, dépouillé de ses ornements fabuleux, n'en doit pas moins être considéré comme un des faits les plus mémorables de cette brillante époque de l'histoire de la navigation. L. R—E.

ORELLI (Jean-Gaspard), célèbre philologue, naquit à Zurich le 13 février 1787. Après avoir fait avec succès ses études au collége de Zurich, il devint, à l'âge de vingt ans et malgré sa jeunesse, pasteur du culte réformé à Bergame. Plein d'ardeur pour l'étude et doué de la mémoire la plus active, il fut en quelques semaines en état de prêcher en italien. Il composa à cette époque ses premiers écrits, entre autres une Vie de Victorin de Feltre, habile philologue du 16e siècle. En 1814, il fit paraître un Discours d'Isocrate,

Digitized by Google

dont André Mustoxydès venait de découvrir un manuscrit qui, pour la première fois, donnait en entier cette composition d'un illustre orateur grec; les notes, écrites en allemand, prouvent de vastes lectures et du goût dans le choix des citations, chose qui n'est pas des plus communes dans les travaux des érudits. Six lettres philologiques sur divers passages de Platon, de Xénophon, etc., grossissaient ce même volume et attestaient des connaissances rares à vingt-quatre ans. Ce fut aussi en 1814 qu'Orelli quitta Bergame et qu'il passa à Coire comme professeur au gymnase de cette ville; il désirait rentrer en Suisse et se rapprocher de Zurich. Cinq ans plus tard, il fut appelé au collége de Zurich, où il occupa la chaire d'éloquence et d'herméneutique. On sait que chaque année ou chaque semestre, le compte rendu des travaux des gymnases ou des universités germaniques est accompagné d'une dissertation, ordinairement en latin et roulant sur quelque sujet d'archéologie, d'histoire littéraire, de critique biblique. Orelli fut un des plus féconds rédacteurs de ces *programmes;* il débuta (en 1819) par un Essai sur la *Germanie* de Tacite, essai que suivirent, de 1820 à 1824, divers écrits du même genre où étaient rassemblés et discutés des passages des Pères de l'Eglise des cinq premiers siècles sur les livres du Nouveau Testament; les principes du rationalisme, exposés franchement dans ces programmes, soulevèrent quelque agitation, mais Orelli resta intrépidement inflexible dans ce qu'il regardait comme la vérité. Se plaçant sur un terrain moins scabreux, il mit au jour (en 1822) un *Choix des poëtes latins*, qui fut réimprimé en 1833 avec quelques changements. Il ne se contenta point de réunir des morceaux choisis et de les livrer à l'imprimeur; il revit, sur des manuscrits, sur des éditions rares ou estimées, les fragments qu'il jugeait à propos de reproduire, et il les accompagna de notes à la fois érudites et concises. Ces divers travaux n'étaient guère d'ailleurs pour lui que des distractions; depuis plusieurs années il s'était consacré à une œuvre difficile et vaste : il voulait donner une édition complète et soignée de Cicéron. Le texte du plus célèbre des auteurs dont la république romaine ait pu s'enorgueillir avait déjà été imprimé maintes et maintes fois, mais il avait souvent été défiguré par des corrections arbitraires et malheureuses. Quelques parties de ces œuvres nombreuses avaient été l'objet de bons travaux; d'autres avaient été laissées de côté et appelaient à grands cris la révision d'un critique parfaitement exercé. Les éditions de Cicéron, même les plus renommées, laissaient fort à désirer; celle de Gruter est sans aucun mérite; celle de Verburg (1724), celle même de l'abbé d'Olivet (1740, 9 vol. in-4°) sont très-loin d'être satisfaisantes; Ernesti et Schutz avaient trop souvent eu recours à des conjectures arbitraires, de sorte qu'on en était venu à avoir des textes fort différents de ceux qu'avaient mis au jour les typographes du 15e siècle. Où était le vrai? Orelli se proposa de donner une édition se rapprochant autant que possible des manuscrits ou des éditions primitives données d'après les manuscrits. Il commença par les *codices* qui étaient à sa disposition; son plan s'agrandit ensuite, et il put y insérer les résultats de collations des manuscrits des principales bibliothèques de l'Europe. Ce grand travail, joint à l'examen de toutes les leçons et variantes, exigeait une patience infatigable et une sagacité à toute épreuve. Les deux premiers volumes, contenant la *Rhétorique* et les *Discours*, parurent en 1826; le troisième, consacré à la *Correspondance*, vit le jour de 1829 à 1831 seulement (il est divisé en deux parties); le quatrième, renfermant les *Œuvres philosophiques*, avait été publié en 1828. A mesure que l'œuvre marchait, le concours des savants des divers pays venait la seconder; ce fut ainsi que, grâce au zèle de deux érudits, l'un et l'autre aujourd'hui membres de l'Académie des inscriptions (MM. Hase et Berger de Xivrey), la collation de quelques très-bons manuscrits de la bibliothèque impériale de Paris fournit pour le texte des *Tusculanes* d'heureuses rectifications. En tête des *Lettres*, le savant éditeur plaça une ingénieuse Dissertation où il établit que tous les manuscrits des *Lettres familières* dérivent d'un seul *codex* conservé à Florence et qui remonte au 11e siècle. Terminée dans le court espace de six années, l'édition de Cicéron fut bien accueillie du monde savant, mais elle ne répondait pas encore au désir de perfection qui animait Orelli. Il résolut de revoir derechef le texte sur de nouveaux manuscrits qu'il n'avait pu consulter encore; il laissa de côté toutes les impressions antérieures. L'âge commençait à peser sur lui; il s'associa un collaborateur fort instruit, M. Baiter, son collègue à l'université de Zurich. Le premier et le troisième volume de la nouvelle édition parurent simultanément en 1845; les notes sont refaites et abrégées. Des scholiastes, Marius Victorinus, Asconius Pedianus, d'autres encore très-précieux pour l'intelligence des écrits de Cicéron, formèrent un cinquième volume; enfin un travail immense, l'*Onomasticon Tullianum*, remplit les tomes 6, 7 et 8 (1). Indépendamment de ces deux éditions, Orelli publia pour l'usage des classes supérieures un assez grand nombre de discours de Cicéron, les *Tusculanes*, les *Académiques*, le traité *Des lois*, des écrits de rhétorique, et il y joignit d'excellentes notes, toujours concises, parfois des variantes et des morceaux peu connus

(1) Le 1er volume de l'*Onomasticon* contient le récit très-étendu de la vie de Cicéron et l'inventaire raisonné de toutes les éditions complètes ou particulières de ses écrits. Le 2e volume présente le recueil de tous les noms propres de quelque nature qu'ils soient, cités dans Cicéron, Varron, César ou Salluste, avec la phrase ou la pensée dans laquelle ces noms se trouvent encadrés. On trouve dans le 3e volume un dictionnaire des mots et des phrases grecques cités par Cicéron, un *index* des lois romaines, les fastes consulaires de la république, etc.

Digitized by Google

et intéressants. C'est ainsi qu'il annexa aux *Académiques* le livre d'un philosophe espagnol du 16e siècle : les *Académiques, ou du Jugement au sujet du vrai*, par Pierre de Valentia. Quels que soient les progrès de la science, cette édition de Cicéron sera toujours pour Orelli un véritable titre de gloire. — Cet infatigable érudit, dont l'activité égalait celle des grands philologues du 16e siècle, n'avait pas trouvé ses immenses recherches sur Cicéron suffisantes pour sa fièvre de travail ; il avait entrepris une *Collection des inscriptions latines* qui parut en 1828 (2 vol. in-8°). Cet ouvrage a obtenu tout le succès qu'il méritait ; il offre un choix très-bien fait des inscriptions les plus remarquables qui étaient dispersées, souvent avec peu d'ordre et sans critique, dans des ouvrages dispendieux et d'un accès difficile. Il est juste d'ailleurs de reconnaître qu'Orelli eut à sa disposition de très-bons matériaux. Un savant zurichois mort en 1763, Hagenbach, s'était attaché à réunir, à annoter tous les ouvrages alors connus sur l'épigraphie ; ses collections, ses papiers passèrent à la bibliothèque de Zurich, et fournirent à Orelli les éléments de son recueil ; mais il fallut les compléter au moyen des recherches les plus assidues. Il ne se proposait d'ailleurs que de seconder l'étude de l'antiquité romaine ; aussi se borna-t-il, sauf quelques rares exceptions, aux inscriptions qu'on peut qualifier d'*historiques*. Les troubles politiques qui agitèrent la Suisse lorsque la révolution faite à Paris en 1830 vint ébranler tous les pouvoirs en Europe, détournèrent Orelli de ses paisibles travaux de cabinet ; il prit une part active à la rédaction de l'*Ami de la patrie*, journal qui combattait le radicalisme ; mais il ne tarda pas lui-même à partager les opinions de ceux qu'il avait d'abord réfutés. La conduite politique d'Orelli, objet de critiques assez vives dans sa patrie, fut dictée par son goût pour l'indépendance et le libre examen. Il s'occupa avec beaucoup d'ardeur de la création de l'université de Zurich, établissement pour lequel il nourrissait de grandes espérances que l'avenir n'a pas tout à fait justifiées. Au commencement de 1839, il fut un de ceux qui appelèrent le docteur Strauss, le célèbre auteur de la *Vie de Jésus*, à la chaire de théologie à Zurich. Le scandale fut grand, et il s'ensuivit une réaction qui renversa le gouvernement radical et qui éloigna Orelli de l'administration du canton de Zurich. Ce ne fut pas un malheur pour lui. En 1832, il avait donné une édition des *Fables* de Phèdre, auteur que M. Berger de Xivrey venait de remettre au jour d'après un manuscrit fort ancien ; le professeur de Zurich revit avec soin un texte assez corrompu, le reconstituant avec cette sûreté de critique qu'il devait à ses longs travaux. Velleius Paterculus l'occupa ensuite ; on n'en connaît qu'un manuscrit, qui a disparu après avoir servi à l'édition princeps publiée à Bâle, en 1520, par Beatus Rhenanus ; mais la bibliothèque de Bâle en possède une copie faite par un élève de ce savant, par V. Amerbach. C'est cette copie qu'Orelli prit pour base d'une édition critique de Paterculus à laquelle on a reproché, non sans quelque raison, d'avoir parfois mis à la place du volume publié en 1520 des leçons moins bonnes. En 1837, il fit paraître une édition d'Horace qui jouit d'une grande et juste estime. Les notes sont un résumé fait avec beaucoup de goût et de tact de ce que renferment d'utile et d'intéressant les très-nombreux commentaires dont Horace avait déjà été le sujet ; il n'a point manqué d'y joindre, quand il le fallait, son sentiment personnel. Les allusions éparses dans Horace, les imitations nombreuses des auteurs grecs, les goûts politiques et littéraires, les mœurs des amis du poëte latin, tout est l'objet d'explications fort curieuses et souvent neuves. Le texte a été revu sur divers manuscrits. En 1840, il mit au jour Salluste ; en 1841, les *Œuvres choisies* de Lavater ; en 1843, il fit paraître une seconde édition de son Horace. Un autre grand travail l'occupa ensuite : ce fut une édition de Tacite ; le premier volume fut publié en 1846 ; le texte fut revu par M. Baiter, qui se rendit à Florence pour collationner avec le soin le plus scrupuleux les deux manuscrits que possède cette ville et qui remontent au 11e siècle ; l'un d'eux, ne contenant d'ailleurs que six livres, est le célèbre *codex* découvert dans l'abbaye de Corbie sur le Weser, acheté par le pape Léon X et publié en 1515 par Philippe Beroalde, qui y a introduit de nombreuses corrections. Il fallait rechercher quelle était la leçon originale, œuvre des plus difficiles, dont Orelli s'est acquitté avec tout le succès qu'on avait le droit d'attendre de lui ; aussi a-t-on pu dire sans exagération que le texte qu'il a donné est le texte définitif du plus grand des historiens romains. Un commentaire abordant franchement toutes les difficultés et en offrant les solutions, renfermant des détails circonstanciés sur tous les personnages dont il est question dans le texte, faisant savoir ce qui concerne les institutions, les magistratures, les usages civils, religieux, militaires des Romains, traitant les questions de géographie ancienne et comparée, tel est le travail qu'Orelli a joint aux *Annales* et aux *Histoires*, dans le but qu'il atteint très-bien, de conduire à une intelligence de Tacite aussi complète que possible. On voit que c'est par-dessus tout aux écrivains de Rome que s'était attaché le grand philologue suisse ; il ne perdit point cependant tout à fait de vue les auteurs grecs ; il donna ses soins à une réimpression des *Fables* de Babrias, il travailla à une édition de Platon qui parut de 1839 à 1841, in-4°, mais elle est surtout due à M. Baiter, qui en dirigea l'exécution et qui rédigea le Glossaire et l'*Onomasticon*. Des *programmes* relatifs à la *Théogonie* d'Hésiode (1836), à Théognis (1840), à divers passages de Polybe et de Théophraste (1836), démontrent que

Digitized by Google

s'il n'avait pas donné une autre direction à son infatigable activité, Orelli aurait été le doyen des hellénistes les plus célèbres ; les *Lettres* de Pline, Apulée, Juvénal, Claudien, Tertullien, furent aussi l'objet de ses études ; il publia en 1832, d'après un manuscrit du 9e siècle, un ouvrage d'Hilperic sur Charlemagne et le pape Léon ; il consacra, en 1841, deux programmes aux *Lettres* d'Abailard et Héloïse. La littérature italienne lui prit quelques moments : en 1838, il publia, à Lugano, les *Poésies philosophiques* de Campanella ; en 1838, il revit une édition de la *Jérusalem délivrée ;* en 1842, il s'exerça sur les *Satires* de l'Arioste. Des ouvrages en allemand sur l'éducation ou sur des questions de circonstance, des articles insérés dans divers journaux, les *Feuilles littéraires de la Suisse,* les *Mélanges zurichois pour servir à l'instruction,* etc., attestent encore quelle indomptable énergie il apportait au travail. Ces ouvrages si multipliés, et qui semblaient devoir l'absorber en entier, ne l'empêchaient point de faire avec assiduité ses cours au gymnase et à l'université ; ses leçons consacrées à l'explication des auteurs les plus célèbres, au tableau de l'histoire littéraire de l'antiquité, étaient des modèles de ce que doit être une instruction semblable. — La mort d'un fils chéri vint porter un rude coup à la santé longtemps si vigoureuse du savant professeur ; une oppression pénible se déclara, fit des progrès ; le 6 janvier 1849, n'ayant pas encore 62 ans accomplis, Orelli succomba à une maladie des voies respiratoires. Nous avons cru devoir nous étendre avec quelques détails sur les travaux d'un érudit qui a rendu tant de services. Nous renverrons d'ailleurs à une notice de M. J. Adert, dont nous avons fait usage et qui a paru dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (1849) ; elle est accompagnée d'une liste des ouvrages édités ou composés par Orelli, liste qui remplit près de sept pages. Un autre inventaire du même genre, mais nécessairement moins étendu puisqu'il a précédé de plusieurs années la mort de l'illustre philologue, a paru dans la *Revue de philologie,* Paris, 1845, t. 1er, p. 283-287 ; il est dû à M. de Sinner. Dr—T.

ORESME (Nicolas), l'un des premiers écrivains du 14e siècle, fut toujours classé dans la nation normande, à l'université de Paris ; et l'on doit accueillir la conjecture d'Huet, qui désigne Caen comme le lieu de sa naissance, fondé sur ce qu'on trouve fréquemment le nom d'Oresme dans cette ville et à des dates très-anciennes (1). Quoi qu'il en soit, Nicolas Oresme fut docteur en théologie de la faculté de Paris ; il devint en 1355 grand maître du collége de Navarre, où il avait été élevé, et y imprima un mouvement heureux aux études. Successivement archidiacre de Bayeux, doyen du chapitre de Rouen, trésorier de la Ste-Chapelle de Paris, et célèbre au loin par ses connaissances en philosophie et en mathématiques, il fixa l'attention du roi Jean, qui le donna pour précepteur à son fils en 1360. Trois ans après, Oresme fut envoyé à la cour du pape Urbain V, à Avignon, et prononça en présence de tout le sacré collége un discours très-hardi sur les déréglements des princes de l'Eglise. Cette harangue, insérée par Flaccius Illyricus (Matthias Francowitz) dans son livre des *Témoins de la vérité,* et réimprimée à part à Wittemberg, 1604, par Salomon Gesner, fit accuser Oresme d'hérésie ; mais il fut bientôt disculpé. Son élève, devenu roi sous le nom de Charles V, le nomma évêque de Lisieux en 1377 ; ce prince rechercha ses conseils dans les matières d'administration, et y déféra souvent. Les registres de la chambre des comptes déposent de la libéralité du monarque envers son ancien précepteur. Celui-ci mourut dans le chef-lieu de son diocèse, le 11 juillet 1382. Ses ouvrages sont : 1° une traduction des *Éthiques* ou *Morale* d'Aristote, entreprise par ordre de Charles V, Paris, 1488, in-fol. ; 2° une version de la *Politique* d'Aristote, ibid., 1489, 2 vol. in-fol. ; 3° les livres *Du ciel* et *Du monde,* traduits du même auteur ; 4° des *Remèdes de l'une et de l'autre fortune,* traduits de Pétrarque, Paris, 1535 ; 5° un traité latin sur la *Communication des idiomes ;* 6° Cent quinze Sermons, dont l'un, dirigé contre le changement des monnaies, a été inséré dans la *Bibliothèque des Pères,* et est attribué sans fondement par Gesner à un Guillaume Oresme, frère ou neveu de Nicolas ; d'autres l'ont cru de Guillaume de St-Amour (*Voy.* le *Mercure* d'octobre 1750) ; 7° Un écrit assez singulier, imprimé par Martène et Durand dans le neuvième volume de leur Collection des anciens écrivains et monuments ecclésiastiques, sous le titre de *Liber magistri Nicolai Oresme, de Anti-Christo ejusque ministris, ac de ejusdem adventu, signis propinquis simul ac remotis, quatuor continens particulas.* Goujet allègue contre l'attribution de ce livre à Oresme, que l'auteur dit au chapitre 14, qu'il s'est écoulé 1230 ou 1240 ans, depuis la promesse que Jésus-Christ fit aux apôtres, lors de l'ascension, ce qui suppose un temps antérieur à la naissance d'Oresme. Celui-ci composa encore, selon Nicole Gilles, un ouvrage où il soutenait l'opinion de l'immaculée conception de la Vierge ; un Traité français de la sphère, et différents écrits contre les partisans de l'astrologie, écrits que Pic de la Mirandole honora de son suffrage. Launoy, Huet et Dupin font encore honneur à Oresme d'une traduction de la Bible ; mais rien n'appuie cette assertion, que l'ordre d'entreprendre cette tâche donné par Charles V à l'évêque de Lisieux. La Bible dont il s'agit existe à la Bibliothèque de Paris, et ne porte aucun nom d'auteur. Plusieurs motifs induiraient à croire qu'elle sortit plutôt de la plume de Raoul de Presles, qui nous apprend lui-même qu'il n'avait pas avoué tous ses ou-

(1) C'est à tort que les auteurs du *Gallia christiana* le font naître à Bayeux ; suivant la tradition du pays, il était du village d'Allemagne, près de Caen.

Digitized by Google

vrages. R. Simon, dans son Histoire critique des versions du Nouveau Testament, pense qu'on a bien pu mettre sur le compte d'Oresme une traduction faite un siècle auparavant par Guyart des Moulins, chanoine d'Aire; elle était achevée en 1294, mais elle ne fut mise au jour qu'en 1487, par ordre de Charles VIII (*voy.* Guyart des Moulins). Au reste, ces versions de la Bible en langue vulgaire paraissent avoir été émises dans le but d'opposer un antidote à celles dont se servaient les Vaudois et autres novateurs. D-b-s et F-t j.

ORESTE, tyran de Rome. *Voyez* Augustule, Nepos et Odoacre.

ORESTILLE (Livie). *Voyez* Caligula.

ORETTI (Marcello), amateur distingué dans les arts, mérite que son nom soit tiré de l'oubli où l'ont laissé les auteurs de dictionnaires historiques. Né à Bologne, il florissait en 1735, et il parcourut longtemps une partie de l'Italie, s'arrêtant dans toutes les villes pour y lier connaissance avec ceux qui pouvaient lui fournir des lumières sur l'histoire pittoresque du pays et pour y consulter les pierres sépulcrales, les archives, les traditions orales et écrites, sur la patrie et l'âge des peintres. Les renseignements qu'il rassembla ainsi formaient cinquante-trois volumes, qui passèrent après sa mort dans la bibliothèque du prince Philippe Ercolani, qui les avait achetés des héritiers de l'auteur. Le chevalier Jean de Lazara, aidé de Pierre Brondolese, de Lendinara, en publia une grande partie. Une foule de notices restées inédites furent communiquées à Lanzi, qui en a fait un usage fréquent dans son *Histoire pittoresque de la peinture en Italie*. Cet auteur, non moins savant qu'exact, rend partout le témoignage le plus éclatant aux renseignements précieux qu'Oretti lui avait fournis. P—s.

ORFANEL (le P. Hyacinthe), dominicain, né dans le royaume de Valence, fit profession au couvent de Ste-Catherine-Martyre de Barcelone. Il entra au Japon vers l'année 1609, et prêcha l'Evangile au milieu des populations des campagnes, dans la province de Figen. Sa grande taille, sa maigreur, son teint basané lui permettaient de se confondre avec les bergers et les cultivateurs. Lors du décret d'exil rendu en 1613, il se cacha et demeura dans le pays. Bientôt après, il reprit ses œuvres apostoliques avec d'admirables fruits. Au mois d'avril 1621, il fut pris dans les environs d'Isafaï, et, après une longue et douloureuse captivité, fut brûlé vif à Nangasaki, le 10 septembre 1622, avec un grand nombre d'autres religieux de différents ordres. On doit au P. Orfanel : *Historia ecclesiastica de los sucessos de la Christiandad de Japon, desde el año de* 1602, *hasta el de* 1620, Madrid, 1633, in-4°. Cet ouvrage a été publié avec la continuation par le P. Collado. P—s.

ORFILA (Mattheu-Joseph-Bonaventure), né à Mahon (île Minorque) le 24 avril 1787. Son éducation fut assez soignée pour le temps et le pays. Destiné au commerce, il fut embarqué vers l'âge de quinze ans, en qualité de second pilote, sur un vaisseau marchand qui allait à Palerme, à Smyrne, à Alexandrie, à Messine et à Cagliari. Mais de pareilles occupations ne pouvaient longtemps convenir à un esprit de cette trempe. Son père l'envoya à Valence en 1803 pour étudier la médecine. Il y montra un tel zèle, ses succès universitaires furent si remarquables, qu'on l'envoya à Barcelone, où les moyens d'instruction, plus nombreux et plus étendus, mais dans une voie d'applications industrielles, offraient à son intelligence des ressources nouvelles. Il se distingua tellement parmi ses collègues, que la junte commerciale de la ville prit la résolution de l'envoyer à Madrid pour y étudier la chimie. Bientôt les professeurs, en présence de cette ardeur pour l'étude, signalèrent le jeune Orfila au gouvernement, et l'on pensa qu'un esprit si ferme, si clair et si droit, devait être mis à même d'acquérir toutes les connaissances nécessaires à un professeur de chimie. En conséquence, il partit pour Paris en juillet 1807 avec une modique pension de quinze cents francs. Mais la guerre qui éclata bientôt entre la France et l'Espagne arrêta les subsides, et le jeune étudiant dut se créer des ressources. Il fit des cours particuliers de chimie, de botanique, de physique et de médecine légale. En 1814, la paix étant faite, Orfila offrit à la junte de Barcelone de remplir son ancien mandat, mais sa proposition ne put être acceptée. Le chimiste Proust quitta Madrid pour revenir en France, et sa chaire fut offerte au jeune savant. Celui-ci soumit à son gouvernement un plan d'études conçu dans un sens éminemment utile, mais il ne fut pas accepté, et Orfila, dégagé de toute obligation à l'égard de son pays, fut libre de poursuivre une carrière qui s'ouvrait devant lui et promettait un brillant avenir. Naturalisé Français en 1818, il fut nommé professeur de médecine légale à la faculté de médecine de Paris le 1er mars 1819. En 1823, lors de la réorganisation de l'école, il occupa la chaire de chimie et il l'a remplie sans interruption pendant trente années, jusqu'au vendredi 4 mars 1853, jour où il fit sa dernière leçon au milieu des applaudissements de son nombreux auditoire. On doit au professeur Orfila une science nouvelle qu'il a créée de toutes pièces, qu'il a portée à un haut point de perfection. Nous voulons parler de la *toxicologie*. Les substances vénéneuses sont en grand nombre, il y en a d'énormément actives; elles sont ou un remède efficace quand on les administre avec prudence, ou un agent de destruction entre des mains inhabiles; mais elles sont surtout un danger quand le crime y cherche un moyen de satisfaire ses passions haineuses. Les poisons jouent un rôle considérable en médecine, plus grave encore dans les annales judiciaires, de sorte que la con-

Digitized by Google

naissance des matières toxiques, de leurs effets, des remèdes qu'on peut leur apporter, constitue une science des plus intéressantes. Orfila a consacré toute sa vie à rechercher comment ces substances agissent sur les tissus vivants, quels symptômes ils produisent, quels effets en résultent, mais il a surtout établi, à l'aide d'un nombre infini d'expériences ingénieuses, quels sont les véritables contre-poisons qu'on peut leur opposer. Il a fourni à la thérapeutique des agents efficaces destinés à neutraliser les matières toxiques ; et des milliers de malades qui semblaient voués à une mort certaine lui doivent une guérison jusque-là inespérée et impossible. Mais, là ne s'est pas bornée la tâche du savant. Il y a en médecine légale un devoir bien plus important encore. L'empoisonnement si fréquent, le meurtre si lâchement commis par celui qui n'ose assassiner de vive force, l'empoisonnement qu'entourent tant de mystères, va se trouver en face d'un révélateur inspiré, et des procédés scientifiques d'une rigueur parfaite vont dévoiler aux yeux des juges la substance vénéneuse introduite dans la profondeur des organes. Ce sera l'éternel honneur d'Orfila d'avoir établi sur des bases solides cette toxicologie savante qui montre jusque dans la trame de nos viscères les restes d'un sel métallique, lequel de l'estomac où il est introduit se rend dans tous les organes et y détermine la mort. L'idée mère de cette science c'est de savoir par quelle voie les poisons passent dans l'organisme, comment ils sont absorbés, où ils vont, par quels émonctoires ils sont rejetés, et, conséquemment, comment il faut agir pour guérir le malade en favorisant cette expulsion du poison, si cela est encore possible, ou bien en quel endroit il faut aller le chercher si la victime a succombé. Orfila a résolu ce grand problème, il a montré à tous les yeux les résultats patents de cette recherche passionnément poursuivie pendant tant d'années ; il a éclairé des questions qu'enveloppaient des ténèbres épaisses, il a fourni au monde savant des procédés certains de reconnaître les poisons introduits par une main coupable dans les entrailles d'une victime, et la justice a pu venger la société de crimes trop souvent impunis. On doit à Orfila un *Traité de médecine légale,* Paris, 4 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimé, qui est le bréviaire des magistrats, dans lequel l'accusateur ou la défense puisent leurs principaux moyens, où l'on trouve des solutions claires de toutes les difficultés qui surgissent dans les causes les plus ardues, vaste collection de recherches expérimentales dont on admire la méthode, le sens pratique, la clarté, la précision, où règne par-dessus tout un sentiment de probité scientifique, noble attribut d'un cœur qui n'a jamais eu d'autre passion que celle de la vérité. Orfila n'était pas seulement l'inventeur inspiré d'une science difficile entre toutes, il était encore professeur éminent, et jamais le grand amphithéâtre de la faculté de médecine de Paris n'a vu un maître plus constamment suivi par l'immense concours des élèves. Ils applaudissaient l'homme qui savait le mieux exposer les faits, les commenter, en tirer des conclusions rigoureuses, faire briller à leurs yeux des explications d'une clarté parfaite ; et l'ardeur de son auditoire charmé ne s'est pas plus ralentie que celle du maître. Orfila fut nommé doyen de la faculté de médecine en l'année 1831. Il déploya pendant dix-sept années de décanat une activité sans bornes, il introduisit des changements considérables dans toutes les parties de l'administration de l'école ; on lui doit des perfectionnements aussi nombreux qu'utiles, il déploya dans cette place des qualités administratives du premier ordre. Il devint membre du conseil municipal de la ville de Paris, membre du conseil général des hôpitaux du département de la Seine, et enfin, après des lettres de grande naturalisation, membre du conseil royal de l'instruction publique. Partout il fit admirer sa merveilleuse facilité d'intuition, la sagesse de ses vues, un esprit éminemment pratique, plein de ressources et toujours animé du zèle le plus pur, le plus désintéressé. Orfila a publié un grand nombre de travaux, il a contribué plus que personne à répandre le goût de la science exacte parmi les médecins ; il a donné à l'école moderne ce caractère de précision qui la distingue, il a formé un nombre immense d'élèves qui couvrent aujourd'hui la France entière et mettent en évidence l'excellente éducation qu'ils ont reçue. Il a fondé de ses deniers plusieurs établissements utiles au perfectionnement des études médicales ; le musée d'anatomie comparée qui porte son nom est une création que nous envie l'étranger ; les cours de l'école pratique, les recherches microscopiques, les analyses de liquides et bien d'autres choses encore témoignent hautement du zèle de l'ancien doyen de la faculté pour ces éclaircissements si utiles au praticien qui étudie les lésions de nos organes. Enfin, des prix fondés à l'Académie de médecine montrent Orfila consacrant une notable partie de sa fortune à des fondations scientifiques qui feront bénir son nom dans la postérité. Le temps viendra où les créations de cet homme de bien seront appréciées à leur juste valeur. Orfila était commandeur de la Légion d'honneur et de l'ordre de Charles III d'Espagne, il appartenait à presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, il était correspondant de l'Institut de France. Ses ouvrages ont été traduits en plusieurs langues, et ses *Éléments de chimie,* arrivés à leur huitième édition, ont rendu cette science familière. Orfila est mort le 12 mars 1853. Le corps médical de Paris l'accompagna à sa dernière demeure ; des discours éloquents furent prononcés au bord de sa tombe par le professeur Bérard, son élève et son ami, au nom de la faculté de médecine, par M. Fréd. Dubois, au nom

Digitized by Google

de l'Académie, par M. Bussy, au nom de l'école de pharmacie, et par plusieurs autres collègues et amis du défunt. Le *Moniteur* et le *Journal des Débats* lui ouvrirent leurs colonnes, et partout ce fut un concert unanime d'éloges et de regrets. Outre les *Éléments de chimie* dont la 1re édition parut en 1817, Paris, 2 vol. in-8°, et dont la 8e édition fut publiée en 1851 ; et le *Traité de médecine légale*, 1re édition, Paris, 1800, 4e édition, ibid., 1847, 4 vol. in-8° ; on doit à Orfila : 1° *Traité des poisons tirés des règnes minéral, végétal et animal, ou Toxicologie générale considérée sous le rapport de la physiologie, de la pathologie et de la médecine légale*, Paris, 1813-1855, 4 parties ; 4e édition, ibid., 2 vol. in-8° ; 2° *Secours à donner aux personnes empoisonnées et asphyxiées*, Paris, 1818, in-12 ; 4e édition, 1829 ; 3° *Leçons de médecine légale*, Paris, 1821-1823, 3 parties ; 2e édition, ibid., 1827, 3 vol. in-8° ; 4° *Traité des exhumations juridiques, et considérations sur les changements physiques que les cadavres éprouvent en se pourrissant dans la terre, dans l'eau, dans les fosses d'aisances et dans le fumier*, Paris, 1830, 2 vol. in-8° (avec M. O. Lesueur) ; 5° *Nouveau dictionnaire des termes de médecine, chirurgie, pharmacie*, etc., Paris, 1833, 2 vol. in-8° à deux colonnes (avec MM. Béclard, Chomel, H. et J. Cloquet) ; 6° *Mémoires sur plusieurs questions médico-légales*, Paris, 1839, in-8° ; 7° *Recherches medico-légales et thérapeutiques sur l'empoisonnement par l'acide arsénieux, précédées d'une histoire de l'arsenic métallique*, recueillies et rédigées par le docteur Beaufort, Paris, 1841, in-8° ; 8° un certain nombre de Mémoires non moins importants, sur divers sujets, et dont plusieurs ont été insérés dans les *Mémoires de l'Académie de médecine*, et des articles dans quelques recueils, tels que le *Dictionnaire de médecine usuelle*, les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, l'*Encyclopédie des gens du monde*. M. Alex. Pichon a publié en 1827, Paris, in-18, un *Résumé des leçons de chimie de M. Orfila appliquées à la médecine pratique et à la médecine légale*, et M. J. Barre (de Riom) : *Travaux inédits de M. Orfila sur plusieurs points de la science, insérés dans le Manuel de cour d'assises dans les questions d'empoisonnements*, 1845, in-8° et in-12. P. M—RE.

ORFIREUS, ou plutôt ORFFYRÉ (JEAN-ERNEST-ELIE), mécanicien allemand, dont le véritable nom était Bessler (1), naquit en 1680, non loin de Zittau, en Lusace, d'une famille pauvre. Il se livra d'abord aux sciences de la théologie et de la médecine ; mais les mathématiques et surtout la mécanique finirent par lui faire oublier tout le reste ; il s'essaya dès lors dans la pratique de plusieurs arts, tels que la fonderie des métaux, la verrerie, l'art du tourneur, du fourbisseur, du vernisseur, l'horlogerie, la peinture, etc. Après avoir appris un peu de tous ces arts, il courut le monde pour les mettre en pratique ; des aventures de diverses espèces se mêlèrent à ces travaux. Dès sa première jeunesse la débauche faillit ruiner sa santé. Il parut dégoûté de la vie déréglée et entra dans un couvent en qualité de frère lai ; mais un esprit aussi vif, aussi mobile que le sien, ne put se conformer longtemps à la règle d'un cloître. Il se battit, fut blessé, jeta le froc, et, enrôlé dans les troupes autrichiennes, il ne fut pas meilleur soldat que moine ; ayant déserté, il rencontra par hasard un homme tombé dans un puits, et l'en retira ; par reconnaissance, l'homme sauvé, qui était chimiste, le prit chez lui et l'initia dans ses opérations. Orffyré devint alors empirique, fit des cures merveilleuses, acquit de la réputation et gagna beaucoup d'argent. Un grand seigneur, voulant se rendre en Italie, le choisit pour son compagnon de voyage. Ce fut dans ce pays que notre mécanicien, voyant dans la cuisine d'un couvent une broche tournant d'elle-même par l'effet d'un mécanisme, conçut la première idée de son mouvement perpétuel, qui l'occupa tout le reste de sa vie. De retour à Prague, il s'y lia avec un jésuite qui méditait sur le même problème ; à ces deux hommes inventifs s'associa en tiers un rabbin ; tous trois mirent leurs idées en commun, mais sans rien produire. Cependant il fallait vivre. Orffyré se rendit en 1703 à Dresde et y travailla dans la qualité modeste de compagnon chez des meuniers, des menuisiers et d'autres artisans. Ses goûts incontestants le conduisirent en Hollande et en Angleterre, où il revint à son ancien état d'empirique et de charlatan, qu'il trouvait apparemment plus lucratif. Chemin faisant, il travaillait aussi à l'horlogerie. Retourné en Allemagne, il s'associa d'abord à des chercheurs de trésors ; mais s'étant aperçu bientôt qu'il perdait son temps, il reprit son idée favorite du mouvement perpétuel, pour lequel il prétendait sérieusement avoir une vocation divine. En attendant l'exécution de son projet, il construisit des orgues, et au milieu de ce travail, il se livra aux fréquents essais de son plan secret ; mais, comme ses expériences étaient dispendieuses, il eut de nouveau recours à l'empirisme, ressource assurée pour lui dans les cas de besoin. Il fut assez heureux pour guérir dans la ville d'Annaberg la fille du bourgmestre Schulmann, et obtint pour récompense la main de la personne qu'il avait traitée. Orffyré conduisit sa femme à Géra, et, après avoir travaillé pendant quelques années à sa machine merveilleuse, il l'exposa enfin (1712) aux regards du public. Cette machine, qui excita beaucoup de curiosité et fit grand bruit, n'avait d'abord que deux pieds et demi de haut ; il l'agrandit successivement jusqu'à un diamètre de plus de douze pieds. Il s'éta-

(1) Ce nom d'*Orffyré* n'est que le mot *Bessler*, déguisé par un procédé stéganographique assez commun, qui consiste à écrire de suite les vingt-quatre lettres de l'alphabet sur deux lignes et à substituer à chacune des lettres du mot que l'on veut déguiser, celle qui lui correspond dans la ligne opposée : ainsi,

a b c d e f g h i k l m
n o p q r s t u w x y z.

Digitized by Google

blit avec ce mécanisme dans diverses villes de Saxe; et, comme il le montrait *gratis*, il attira une foule de spectateurs et fit naître des conjectures de toutes espèces; les gens crédules le regardèrent comme un sorcier, tandis que les incrédules l'accusèrent de supercherie. Un mathématicien indiscret de Leipsick prétendit dans une brochure que le mouvement perpétuel d'Orffyré n'était autre chose que la mécanique d'un tournebroche. Un cuisinier qui, probablement à propos de broches, se crut intéressé dans cette querelle, paria dans les gazettes la somme de mille écus qu'Orffyré ne serait pas capable de faire aller sa machine quatre semaines de suite. Orffyré se bornait à répondre dévotement à toutes les insinuations que sa machine était une inspiration divine. L'affluence allait toujours augmentant et devenait importune; pour la diminuer, quelqu'un lui conseilla d'exiger des curieux qu'ils déposeraient dans une boîte un don quelconque au profit des pauvres. Ce moyen produisit son effet; l'importunité cessa; cependant le gouvernement saxon, croyant devoir tirer quelque profit de l'invention d'un de ses sujets, y mit un impôt journalier de vingt sous. Indigné de cette fiscalité, Orffyré brisa sa machine, sans savoir que devenir. Il est à remarquer que, plus de dix ans après, on publia des procès-verbaux, contenant des déclarations de sa servante, de sa femme et de six autres témoins, au sujet de son prétendu mouvement perpétuel. Ils déclarèrent tous que cette machine communiquait par des tuyaux ou conduits secrets avec une roue pratiquée dans une autre chambre, et qu'une personne tournait sans cesse; ils ajoutèrent qu'Orffyré leur avait fait prêter serment qu'ils garderaient le secret; la servante déclara même que son maître l'avait forcée, le pistolet sur la gorge, de lui jurer la plus grande discrétion. Il paraît douteux que ces procès-verbaux soient authentiques, le stratagème eût été trop grossier; et l'on voit dans les cabinets des amateurs de mécanique des apparences de mouvement perpétuel qui n'ont pas besoin d'un compère. Quoi qu'il en soit, au moment de ses embarras pécuniaires en 1716, Orffyré, appelé à Cassel par l'électeur de Hesse, reçut le titre de conseiller de commerce, et obtint au château de Weissenstein un local pour sa demeure et pour l'établissement de sa machine. C'était le cas de publier son *Mouvement perpétuel triomphant*, Cassel, 1719, in-4°, en allemand et en latin. Orffyré ne laissait pas voir l'intérieur de sa machine; il demandait pour son secret deux cent mille florins, et il se flattait de les obtenir du parlement d'Angleterre. Le célèbre s'Gravesande, invité par le landgrave à examiner cet appareil, en rendit compte à Newton par une lettre insérée dans le *Mercure historique*, septembre 1721. « Cette machine, lui dit-il, a « quelque chose de surprenant, quand même ce « serait une fourberie... C'est un tambour d'environ quatorze pouces d'épaisseur, sur douze « pieds de diamètre; il est très-léger, étant fait « de quelques planches assemblées par d'autres « pièces de bois, de manière qu'on verrait l'intérieur de tous côtés sans une toile cirée qui « couvre le tambour. Il est traversé d'un axe « d'environ six pouces de diamètre, terminé par « des axes de fer sur lesquels la machine tourne; « j'ai examiné ces axes, et je suis très-persuadé « qu'il n'y a rien en dehors qui contribue au « mouvement de la machine. » Il était impossible à s'Gravesande, qui n'avait pas vu l'intérieur de la roue, de rendre un témoignage plus honorable à l'auteur. Orffyré n'en fut cependant pas satisfait; et, redoutant sans doute un nouvel examen, il mit une seconde fois sa machine en pièces. Ayant obtenu une maison et des terres à Carlshaven, il s'engagea en 1722 à reconstruire son mécanisme plus en grand; mais il n'en fit rien. Dans cette retraite il revint à la dévotion, à laquelle il appliqua son esprit naturellement inventif. Il imagina une maison de vertu, appelée le *Gottesburg*, ou château de Dieu, où l'on recevrait des Chrétiens, des Turcs, etc., pour les instruire dans la piété, dans les arts et les sciences, surtout dans les mathématiques. Il publia aussi, sous le titre de l'*Orffyréen orthodoxe*, Cassel, 1723, in-4°, un projet de réunion des sectes religieuses, qu'il reproduisit l'année suivante dans un *Précis de la Religion chrétienne unie*, 1724, in-4°. Le besoin d'argent et d'une occupation analogue à ses goûts le ramena aux arts mécaniques. Il publia en 1738 le prospectus de trois inventions nouvelles, savoir un *Jet d'eau perpétuel*, un *Orgue d'horloge* et le *Vaisseau Orffyréen*, ou la machine de conservation. Il reproduisit la dernière en 1739 avec toute l'emphase d'un charlatan, sous le titre de *Neptune rendu impuissant par une merveille toute-puissante*. D'après son annonce, ce vaisseau orffyréen servirait à sauver corps et biens en cas de naufrage, de tempête et d'attaque de pirates; avec cette machine on s'enfoncerait dans la mer, et l'on resterait au fond tant que l'on voudrait. L'auteur ne consentait à traiter de son invention qu'avec des empereurs, des rois ou des puissances maritimes. Mais personne n'en eut envie, et Orffyré, mu par le besoin, se rendit en 1743 dans le Brunswick, où il voulait construire des moulins, établir une fabrique de polissage de marbre et une autre de maroquin. Deux ans après, le 30 novembre 1745, il mourut à Furstenberg; ses restes furent déposés, selon sa volonté, dans sa terre de Carlshaven. On conserve à la bibliothèque de Cassel un recueil de planches qu'il avait fait graver sur bois pour un traité des machines, particulièrement du mouvement perpétuel; il contient 141 figures. On trouve des détails sur son invention dans les *Acta Eruditorum*, 1715, et novembre 1718. V. aussi la vie de s'Gravesande par Allamand, les Mémoires de Trévoux de 1717, 4, 2082, et les auteurs cités

Digitized by Google

dans le long article que Hirsching et Rottermund ont consacré à Orffyré. D—G et W—S.

ORFORD (le comte D'). *Voyez* WALPOLE.

ORGANTINO DE BRESCIA (le P.), plus connu sous cette appellation que sous le nom de sa famille, qui était Gnecchi, missionnaire jésuite au Japon, était né à Brescia en 1531. Entré dans la compagnie, en 1556, à l'âge de vingt-cinq ans, en même temps que ses deux frères, il devint ministre du collége romain et recteur de Lorette. Parti de Lisbonne pour les Indes en 1567, il fut pendant quelque temps recteur de Goa ; il passa au Japon en 1570. Ce fut un des ouvriers les plus admirables de la mission glorieuse du Japon. Après quarante ans de travaux dans cet empire, il mourut saintement à Nangasaki le 24 avril 1609. On trouve dans les différents recueils du temps un grand nombre de lettres de ce Père. P—S.

ORGEMONT (PIERRE D'), chancelier de France dans le 14e siècle, sur lequel Germain la Faille (*voy.* ce nom) paraît s'être trompé dans ses *Annales de la ville de Toulouse*, en conjecturant d'après la conformité de nom qu'il descendait d'un magistrat du 13e siècle, Lancelot d'Orgemont. Le chancelier qui fait le sujet de cet article était fils d'un bourgeois de Lagny-sur-Marne, mentionné au testament du roi Louis Hutin, l'an 1316, pour quelque réparation ou quelque don. Suivant le *Dictionnaire géographique* de Lamartinière (édition de 1768), le chancelier vit le jour dans cette même ville de Lagny. D'abord avocat au parlement de Paris, puis conseiller sous Philippe VI, dit *de Valois*, et maître des requêtes de l'hôtel, il était second président au parlement de Paris lorsque les députés si turbulents des états généraux de 1356, convoqués après la bataille de Poitiers, le portèrent sur une liste de vingt-deux proscrits, qui fut présentée à Charles V, encore Dauphin (1). Lieutenant du roi Jean, son père, prisonnier en Angleterre, le jeune prince se hâta de congédier ses états généraux, aussi hostiles à la couronne elle-même qu'aux ministres et conseillers de la couronne. Échappé à ce péril, Pierre d'Orgemont devint chancelier du Dauphiné. Il fut enfin nommé par Charles V premier président au parlement de Paris, au commencement de novembre 1373. Le 20 du même mois, il fut élu chancelier de France par voie de scrutin, en présence même du roi, qui tenait au Louvre un grand conseil, composé de princes et de barons, des seigneurs du parlement, des comtes et autres, au nombre de cent trente. D'Orgemont remplit cette place, comme les précédentes, avec distinction. Le jour de Noël suivant, le roi le fit chevalier. Le *Moréri* de 1759 et, d'après cet ouvrage, le *Dictionnaire historique de l'Encyclopédie méthodique*, rédigé par Gaillard en 1790, les dernières éditions du Dictionnaire de Ladvocat, enfin les Dictionnaires de Chaudon et Delandine, publiés en 1810 et 1822, s'accordent à dire que Pierre d'Orgemont, à cause de son grand âge, remit volontairement les sceaux en octobre 1380. Mézerai, dans son *Abrégé*, ne paraît pas être de cet avis. Vers la fin de cette même année 1380, à la première page du règne de Charles VI, il parle d'une assemblée de notables, où Jean de Marais, ou Desmarets (*voy.* ce nom), avocat général au parlement, soutint la cause du duc d'Anjou, et où Pierre d'Orgemont prit la parole pour les autres princes (les ducs de Bourgogne, de Berri et de Bourbon, qui étaient, ainsi que le duc d'Anjou, oncles de Charles VI). Il est vrai que plus tard, en 1381, un mois après le sacre du jeune roi, à propos d'une sédition que le rétablissement des impôts, tout récemment supprimés, occasionna dans Paris, Mézerai désigne comme chancelier Guillaume de Dormans, évêque de Beauvais (1). Mais aussi ce même historien, dans une autre circonstance qu'il place au commencement de 1383, après la victoire de Rosbecq sur les Flamands, attribue de nouveau les fonctions et le titre de chancelier à Pierre d'Orgemont. Assurément, il n'est pas impossible de concilier Mézerai avec lui-même au sujet de cette nouvelle apparition de Pierre d'Orgemont comme chancelier, en 1383, malgré sa démission donnée en octobre 1380 (2), quand on songe à l'instabilité des magistratures durant le malheureux règne de Charles VI, même antérieurement à la démence de ce prince en 1393. Plus heureux que Desmarets, Pierre d'Orgemont avait cédé au ressentiment du duc d'Anjou, et il s'était démis de ses fonctions en 1380 ; maintenant, il voyait dominer le parti

(1) *Voy.* l'article MARCEL, dans cette *Biographie*, et le savant ouvrage de M. Naudet : *Conjuration d'Étienne Marcel*, etc., 1815, in-8°.

(1) Ici se rencontre l'une de ces *deux mille erreurs* que Mézerai, répondant au reproche du P. Pétau, fameux chronologiste, confessait si naïvement *avoir trouvées lui-même dans son propre ouvrage* (*voy.* MÉZERAI). L'*Historiographe de France* confond trois personnages bien distincts. Le successeur de Pierre d'Orgemont, en 1381, ne pouvait être *Guillaume de Dormans*, mort le 11 juillet 1373, et qui d'ailleurs n'était pas *évêque*; ce n'était pas non plus le frère de ce dernier, *Jean de Dormans*, dit *le cardinal de Beauvais*, mort le 7 novembre de la même année, 1373. Le véritable successeur de Pierre d'Orgemont, suivant le Moréri de 1759, qui donne la liste chronologique des chanceliers de France, comme suivant le président Hénault, a été MILES *de Dormans, évêque de Beauvais*, élu chancelier par voie de suffrage, en plein conseil, le 1er octobre 1380 ; il se démit de sa charge en 1383, et mourut le 17 août 1387. Nous pouvons encore invoquer ici l'autorité de Villaret et celle de M. de Barante, notre collaborateur.

(2) Cette démission fut plutôt forcée que volontaire; et il en était presque toujours ainsi dans l'ancienne monarchie, qui tenait pour maxime que, « l'office de chancelier étant à vie, on ne « peut déposséder un chancelier, mais seulement lui donner une « garde des sceaux » (Répertoire de jurisprudence de Guyot, t. 9, p. 11). Des auteurs affirment même que Pierre d'Orgemont avait été exilé en octobre 1380, ainsi que l'évêque d'Amiens et d'autres conseillers du feu roi, par le crédit du duc d'Anjou, et que l'on avait nommé à sa place un autre chancelier dans doute *Miles de Dormans*, évêque de Beauvais, qui, en 1383, fut lui-même écarté (par une démission également forcée), quand la faveur du duc de Bourgogne succéda à celle du duc d'Anjou. Miles de Dormans, remplacé d'abord pendant quelques mois par son prédécesseur, Pierre d'Orgemont, le fut ensuite définitivement, en juillet 1383, par Pierre de Giac, chevalier, premier chambellan du roi Charles VI. Pierre de Giac se démit de sa charge en 1388, et mourut en 1407.

Digitized by Google

bourguignon, qu'il avait servi bien peu de temps. Toutefois, on abusa probablement de son grand âge pour l'inviter, en reprenant les sceaux, à soutenir la politique impitoyable du duc de Bourgogne contre les *Maillotins* de Paris, qui entretenaient, disait-on, des relations secrètes avec les révoltés de la Flandre. Au reste, nos conjectures, ainsi que les principales circonstances du récit de Mézerai, se trouvent pleinement confirmées par le témoignage de Villaret et de M. de Barante. Rendu bientôt à la retraite, Pierre d'Orgemont vécut en homme privé, tantôt à Paris, tantôt dans sa terre de Méry-sur-Oise, ou dans celle de Chantilly, qu'il avait achetée de Guy de Laval, et que Marguerite d'Orgemont, son arrière-petite-fille (fille de Pierre d'Orgemont, troisième du nom, mort à la bataille d'Azincourt), porta dans la maison de Montmorency, d'où elle a passé dans celle de Bourbon-Condé. Il mourut à Paris le 3 juin 1389 et fut enterré dans l'église de la Culture-Ste-Catherine, non loin de l'hôtel St-Paul, auparavant l'hôtel d'Estampes. Le nom de ce chancelier se rattache à un fait omis par les biographes, et qui importe beaucoup à l'histoire de Paris. Sur ce vaste emplacement, qui forme aujourd'hui la place Royale, les rues des Minimes, du Foin, St-Gilles et des Tournelles, s'élevait déjà, vers la fin du 14e siècle, l'*hôtel des Tournelles*, ainsi appelé du grand nombre de tours dont il était environné. Situé en face de l'hôtel St-Paul, il n'en était séparé que par la rue St-Antoine : aussi quelques auteurs l'ont-ils confondu avec ce dernier, et ont-ils avancé qu'il avait été construit par Charles V. C'est là qu'habitait et que mourut Pierre d'Orgemont. La Chesnaye-Desbois, dans son *Dictionnaire historique des mœurs des Français*, t. 2, p. 469, attribue même à Pierre d'Orgemont la construction de cet hôtel, qui devint plus tard une maison royale, depuis le règne de Charles VII jusqu'à celui de Charles IX. Ce palais obtint dès lors la préférence sur l'hôtel St-Paul, dont François Ier fit vendre les derniers bâtiments en 1543. Henri II fut le dernier roi qui habita l'ancienne demeure de Pierre d'Orgemont. Depuis le tournoi où ce prince fut mortellement blessé par Montgommeri, et qui eut lieu sur un terrain dépendant de cette résidence royale, Catherine de Médicis refusa d'y demeurer ; toutefois ce palais ne fut entièrement démoli que sous Henri IV, qui fit commencer la place Royale. On peut consulter à cet égard la *Description de Paris*, par Piganiol de la Force, 1742, t. 4, p. 25 et 307. L'église de Ste-Catherine contenait les restes du chancelier d'Orgemont et de quelques autres seigneurs du même nom. Vraisemblablement, Piganiol, ou d'autres avant lui, négligeant l'épitaphe du monument, auront confondu avec le tombeau du chancelier celui de son petit-fils, *Pierre* D'ORGEMONT, troisième du nom, échanson de Charles VI et de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, puis chambellan du roi et maître des requêtes, tué en 1415 à la bataille d'Azincourt. — Son père, *Amauri* D'ORGEMONT, second fils du chancelier, avait été maître des requêtes en 1380, et employé dans les affaires du conseil ; il était mort en 1400. — Quant au troisième fils du chancelier, *Guillaume* D'ORGEMONT, il fut maître enquêteur des eaux et forêts des comtés de Blois et de Beaumont pour le duc d'Orléans, panetier de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne en 1386, capitaine et garde du château de Crèvecœur en 1418, et mourut en 1421. N—F—E.

ORGEMONT (NICOLAS D'), dit le *Boiteux*, était le quatrième fils du chancelier. Chanoine de Notre-Dame de Paris, archidiacre d'Amiéns, doyen de St-Martin de Tours, etc., il fut encore nommé en 1399, chanoine de St-Germain l'Auxerrois par suite de la faveur dont avait joui son père, et, en considération de son frère aîné (et non pas de son neveu, comme le dit M. de Barante), Pierre d'Orgemont, deuxième du nom, qui fut évêque de Térouane, puis de Paris durant vingt-six ans. Cet évêque, selon le supplément de 1789 du dictionnaire de Ladvocat, donna la terre de Chantilly, qu'il avait eue de son père, à Guillaume, baron de Montmorency (*voy.* l'article précédent). Mais, selon Piganiol de la Force, plus digne de foi en cette matière, l'évêque d'Orgemont vendit en 1404 l'hôtel de son père (l'hôtel des Tournelles) à Jean de France, duc de Berri, qui le donna en 1422 au duc d'Orléans, en échange de l'hôtel de Giac. Plus tard, lorsque Paris tomba au pouvoir des Anglais, le duc de Bedford, régent du royaume en l'absence de Henri V et pendant la minorité de Henri VI, s'empara du palais des Tournelles, où il établit son séjour, et dont il agrandit les dépendances en 1425. Les Anglais une fois chassés du royaume, Charles VII demeura presque toujours dans l'ancien hôtel du chancelier d'Orgemont (*voy.* l'article précédent). Quant à Nicolas d'Orgemont, la part qui lui revint probablement dans la succession de l'évêque de Paris, son frère aîné, mort en 1409, augmenta sa fortune, sans que la perte de ce chef puissant de sa famille nuisît à son crédit : car on le nomma encore en 1414 doyen de St-Germain l'Auxerrois. Aussi Nicolas d'Orgemont passait-il pour l'un des plus riches clercs de France. Il était en outre maître des comptes, conseiller au parlement de Paris, et se trouva ainsi mêlé aux événements si divers, aux intrigues si compliquées de cette époque. Depuis la scène théâtrale de 1383, où le chancelier, père de Nicolas d'Orgemont, avait joué un rôle si dévoué à la politique de son protecteur, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, l'influence de ce duc n'avait pas diminué. Plus puissant que jamais par l'héritage des comtés de Flandre, d'Artois, de Nevers, etc., que lui laissa son beau-père en 1384, l'ambitieux Philippe ne songeait qu'à propager son parti au préjudice de l'autorité du

Digitized by Google

roi, son neveu. L'assassinat du connétable de Clisson, en 1393, et la démence de Charles VI, qui éclata bientôt, secondèrent merveilleusement ses vues. Du consentement du duc de Berri, son frère, il se fit donner l'administration des principales affaires, à l'exclusion de Louis, duc d'Orléans, frère du roi. Aux faveurs intéressées de Philippe, Nicolas d'Orgemont répondait par un sincère et vif attachement, qui devait un jour causer sa ruine. Sans aucun doute, Nicolas d'Orgemont, comme partisan de la maison de Bourgogne, et surtout comme l'un des plus riches clercs de France, dut fixer l'attention et la cupidité des Armagnac, à cette époque de réaction et de publique détresse. D'ailleurs, c'était à Lagny-sur-Marne, berceau de la famille d'Orgemont, et où elle devait exercer une grande influence, que le duc de Bourgogne, l'appui de cette famille, s'était fixé depuis deux mois ; il y attendait le résultat soit des ouvertures qu'il avait faites aux Armagnac, soit des intelligences qu'il s'était ménagées dans Paris. Ce séjour prolongé à Lagny avait frappé les amis comme les ennemis du duc. Tous ces motifs, qui signalaient d'avance Nicolas d'Orgemont à la rigueur despotique du connétable d'Armagnac et de ses fidèles serviteurs, le sire de Barbazan et Tanneguy-Duchâtel, prévôt de Paris, doivent nous laisser en garde contre l'exagération des récits contemporains, souvent trop favorables aux Armagnac. Quoi qu'il en soit, Nicolas d'Orgemont, accusé du crime de lèse-majesté, fut privé de ses officiers par arrêt du parlement du dernier avril 1416, et condamné à l'énorme amende mentionnée par Villaret. L'évêque et le chapitre de Paris l'avaient réclamé, en souvenir sans doute de l'évêque d'Orgemont, son frère, pour le sauver de la condamnation capitale, prononcée contre Belloy et Regnaud. Cependant il fut avec eux traîné aux Halles dans un tombereau et conduit sur l'échafaud. Là, rasé et coiffé d'une mitre de papier selon l'usage, il assista à leur supplice. Ils eurent la tête tranchée. Le soir, le prévôt livra d'Orgemont au chapitre de Notre-Dame de Paris, qui le priva de ses bénéfices et le condamna à *être prêché publiquement et renfermé pour le reste de ses jours, au pain et à l'eau*. En conséquence, le chapitre le fit placer sur un échafaud, dressé au parvis Notre-Dame ; et là, en présence d'une immense multitude, il fut déclaré atteint et convaincu du crime de lèse-majesté, et, comme on s'exprimait alors, *il fut prêché pour l'exemple*. On le mit d'abord à la Bastille, comme prison empruntée par l'Eglise. Mais, dans la crainte que les partisans du duc de Bourgogne ne parvinssent à le délivrer, il fut transféré à Meung-sur-Loire, dans la prison de l'évêque d'Orléans, et traité si rigoureusement qu'il mourut quatorze mois après, le 16 juillet 1417. On trouva chez lui seize mille écus cachés dans un tas d'avoine. *Ils auraient dû appartenir au clergé*, dit M. de Barante ; *car le mobilier suit le corps ;* MAIS LES OFFICIERS ROYAUX LES GARDÈRENT. — *Guillaume* D'ORGEMONT, dont nous avons parlé dans l'article précédent, ne mourut qu'en 1421 ; seul des trois autres fils du chancelier, il survécut à la disgrâce et à la triste fin de Nicolas, son frère. — *Pierre* D'ORGEMONT, troisième du nom, petit-fils du chancelier, et dont nous avons également parlé dans l'article précédent, laissa un fils, *Pierre* D'ORGEMONT, quatrième du nom, conseiller et chambellan du roi, mort fort âgé le 10 mai 1492. — Les Mémoires de Jean de Troyes nous apprennent qu'à la date du mardi 15 mai 1464, Louis XI, arrivant à Paris, *soupa ce même jour en l'hôtel de* maître *Charles* D'ORGEMONT, petit-fils de *Guillaume* D'ORGEMONT, lequel était, comme nous l'avons dit dans l'article précédent, troisième fils du chancelier. D'abord maître des comptes, Charles d'Orgemont devint en novembre 1465 trésorier de France, et mourut le 9 septembre 1511. — Le petit-fils de ce dernier, *Méry* D'ORGEMONT, fut fait prisonnier et mourut dans la ville de Boulogne le 7 janvier 1551. — La postérité masculine du chancelier finit à *François* D'ORGEMONT, mort en Provence, au siége de Chorges en 1587, sans avoir été marié ; et cette famille s'éteignit en 1639, par la mort de *Guillemette* D'ORGEMONT, qui n'eut point d'enfants de son mariage avec François des Ursins, marquis de Traynel. N—F—E.

ORGER (mistriss, née IVERS), actrice anglaise, née le 3 février 1788 à Londres, morte à Brighton le 1er octobre 1849. Ses parents jouaient dans la troupe de Thornton. Miss Ivers se présenta sur la petite scène de Newbury, dès l'âge de cinq ans, dans le rôle du *boy* de la pièce *the Children of the wood*. Agée de neuf ans, elle chanta dans les concerts de Brighton, et, deux ans plus tard, elle représenta une bohémienne dans une fête donnée par la reine Charlotte à Frogmore. Après son entrée dans la troupe de Thornton, elle joua sur le théâtre royal de Windsor, fort en vogue sous le règne de George III. S'étant mariée en 1804 avec le docteur Orger, homme lettré et membre de la société des amis, elle renonça à la scène pendant dix mois. Elle y reparut, en 1805, à Glascow, où elle resta jusqu'en 1808 ; ce fut dans cette année qu'elle reçut un engagement durable pour le théâtre de Drurylane de Londres. Les vingt-quatre années, de 1808 à 1831, pendant lesquelles mistriss Orger a illustré la scène du Drurylane ont fondé sa renommée de première comédienne anglaise pour les rôles de soubrette. Elle fut alors disputée par plusieurs autres théâtres, surtout le *Lyceum*, occasion à laquelle une longue correspondance fut entretenue entre elle et Douglas Kinnaird, en 1816. Les principaux rôles qu'elle y a créés sont ceux de *Lydia Languish* et de *Putty Larkins* dans la comédie *the Highgate tunnel*. Le nouveau théâtre *Victoria* ayant été ouvert en 1831 par Abbot et Egerton,

Digitized by Google

miss Orger s'y engagea pour quelques mois. Mais, en 1832, elle suivit l'appel de madame Vestris, qui la gagna pour le théâtre l'*Olympic;* elle y débuta dans le rôle de *Deputy-Butt* de la farce d'*Une partie de plaisir sur l'eau*. Les autres rôles remarquables qu'elle y joua furent celui de *Prudence Mac-Intyre*, où elle accusa encore un autre talent, celui d'imiter les différents dialectes provinciaux de l'Angleterre; puis le rôle de la *Baronne* dans *Ne faites pas de questions;* celui de *Fanny Pepper* dans le vaudeville d'Oxenford, intitulé *Deux fois tué;* le rôle de *Madame Piminy* dans *un Gentleman dans l'embarras,* celui de *Madame Lillywhite* dans *Quarante et cinquante*, et enfin le rôle de *Madame Brown* dans *Tuer ou guérir*. Vers 1839, elle s'engagea ensuite avec madame Vestris au théâtre de Coventgarden, où elle excella surtout dans la comédie de Bell, intitulée *Mères et filles*; elle y créa le rôle de la *Vieille dame Lambert* dans l'*Hypocrite*. Le théâtre de Coventgarden ayant été fermé momentanément en 1843, mistriss Orger trouva à se caser au théâtre du Strand, dirigé par mistriss Maywood. Mais en 1844 ou 1845, elle se retira entièrement de la scène, quoiqu'elle consentît bien à charmer la vue et les oreilles d'une société d'amis d'élite par la représentation de ses anciennes pièces de prédilection. Outre les rôles de soubrette, mistriss Orger excella encore dans le genre burlesque et dans la bouffonnerie sentimentale. Elle avait elle-même un caractère très-honorable et plein de chaleur et de bonhomie. En dehors de sa *Correspondance avec Douglas Kinnaird*, on a encore d'elle une comédie, intitulée *les Partenaires d'un échange*. Elle a laissé une fille, madame Reinagle, qui se distingue dans la musique de salon. R—L—N.

ORGETORIX (1), le plus riche et le plus illustre des Helvétiens, jouissait d'une grande influence dans le gouvernement. Ayant résolu de s'emparer de l'autorité souveraine, il crut ne pouvoir en venir à bout qu'en rendant ses talents nécessaires à ses compatriotes; et il leur persuada de quitter le pays qu'ils occupaient entre le Rhin et les Alpes, par la promesse de les mettre en possession des campagnes de la Gaule, dont il exagérait la fertilité. César a décrit, au commencement du premier livre de ses *Commentaires,* les préparatifs des Helvétiens pour cette grande émigration : ils y employèrent deux années; et le départ général fut fixé à la troisième. Orgetorix s'occupait de son côté à se ménager des alliés puissants chez les Gaulois : il traita avec Caticus pour le passage des Helvétiens dans la Séquanie, et l'aida à dépouiller de l'autorité son père, qui avait exercé avec honneur la première magistrature des Séquanais. Il donna sa fille en mariage à Dumnorix, et lui promit qu'une fois devenu maître de la Gaule il le ferait reconnaître roi des Eduens. On découvrit les projets ambitieux qu'Orgetorix cachait sous l'apparence du bien public, et sa conduite devint l'objet d'un examen sévère. Le jour fixé pour l'instruction solennelle de ce grand procès, Orgetorix se rendit sur la place accompagné de ses parents, de ses amis et de ses clients, qui formaient une armée de plus de 10,000 hommes; et il en imposa tellement par son air menaçant, que les juges se séparèrent sans avoir osé prendre une décision. Mais les magistrats, indignés de cet attentat à l'indépendance des tribunaux, invitèrent le peuple à s'armer; et le sang aurait coulé si Orgetorix ne fût pas mort subitement vers l'an 62 avant J.-C. On le soupçonna d'avoir abrégé lui-même ses jours par le poison (*voy.* DUMNORIX). W—s.

ORIA (D'). *Voyez* DORIA.

ORIANI (l'abbé BARNABÉ), célèbre astronome italien, naquit le 17 juillet 1752 au village de Garegnano, près Milan. Ses parents, pauvres et obscurs, ne lui firent donner d'autre éducation que celle que reçoivent les enfants du peuple, et ils le mirent en apprentissage chez un maître maçon. Cependant les dispositions précoces de Barnabé n'avaient pas échappé aux chartreux du couvent voisin; ceux-ci lui enseignèrent les premiers éléments et l'envoyèrent ensuite à Milan au collége de St-Alexandre, qui était alors dirigé par les pères Barnabites. Après avoir terminé ses classes, Oriani prit les ordres et fit marcher de front l'étude de la théologie et celle des sciences exactes. Il suivit assidûment le cours de mécanique que faisait, au palais de Brera (1), l'abbé Frisi, embrassa successivement toutes les branches des mathématiques, et s'appliqua surtout à l'astronomie. A peine âgé de vingt-trois ans, il concourut pour la chaire de mathématiques du gymnase de Côme; mais ayant eu pour compétiteur un homme dont les services et la renommée dataient de loin, il ne put l'obtenir, et fut en compensation admis comme élève à l'observatoire de Brera, dont le personnel se composait à cette époque des PP. Lagrange, François Reggio et de Césaris. Le premier étant mort deux années après, Oriani, qui s'était déjà fait un nom par des observations sur les taches du soleil et par sa collaboration aux *Ephémérides,* fut nommé troisième astronome. En mai 1786, il fut envoyé à Londres par l'empereur Joseph II, afin d'y faire construire, par Ramsden, un cercle mural de sept pieds et demi, et plusieurs autres instruments destinés à l'observatoire de Milan. Pendant son séjour en Angleterre, il connut Herschel, avec lequel il entretint depuis une ac-

(1) Ce nom, qui semble si barbare, pourrait bien n'être que la corruption des mots *der Herzog Heinrichs* (le duc Henri), mal saisis par les Romains. C'est l'opinion de quelques érudits, qui supposent que la langue théotisque, origine de l'allemand moderne, se parlait alors dans l'Helvétie.

(1) C'est le nom de l'établissement de Milan où se donne l'instruction supérieure, et qui peut être considéré comme une succursale de l'université de Pavie. On l'appelle aussi palais des *Beaux-Arts*.

Digitized by Google

tive correspondance. Il effectua son retour par la France et ne s'arrêta qu'à Paris, dont Laplace, Lalande et Méchain s'empressèrent de lui faire les honneurs. Revenu à Milan vers la fin d'octobre, il coopéra à la mesure d'un arc du méridien, et exécuta, avec Reggio et de Césaris, la triangulation pour la construction d'une nouvelle carte de l'Italie. L'invasion de l'armée française, loin d'interrompre ces travaux, leur donna une impulsion nouvelle. Après la bataille de Marengo, qui remit la Lombardie sous la domination française, il fut chargé de la réorganisation des universités de Pavie et de Bologne. Nommé, en même temps, président de la commission formée pour régler le nouveau système des poids et mesures, il résuma, dans une *Instruction* (en italien, 1801, in-4°), tout ce qui pouvait être dit sur cette matière. Le célèbre astronome Piazzi (*voy.* ce nom), ayant, cette même année, découvert un nouveau corps céleste qu'il prit pour une comète, s'empressa de communiquer à Oriani ses premières observations. Celui-ci, en calculant l'orbite de l'astre, reconnut que c'était une planète, qu'elle devait être placée entre Mars et Jupiter. Il fut interrompu dans ses travaux par l'obligation de se rendre aux comices de Lyon, où la présidence de la république italienne fut décernée à Bonaparte, qui préludait ainsi à sa future royauté. Après le couronnement à Milan, Oriani fut nommé chevalier de la Couronne de fer, comte, sénateur, et il n'eût tenu qu'à lui de devenir évêque de Vigevano; mais il refusa cette dignité, qui eût interrompu ses études favorites, et n'accepta qu'une pension de huit mille francs sur les biens de la mense épiscopale. Il fut ensuite chargé par le prince Eugène, vice-roi d'Italie, de mesurer l'arc du méridien compris entre le zénith de Rimini et celui de Rome. Cet arc avait déjà été mesuré plusieurs années auparavant par Boscowich, fondateur de l'observatoire de Milan; mais Laplace ayant manifesté au bureau des longitudes de Paris la crainte que ce premier calcul ne fût inexact, à cause de l'imperfection des instruments et des méthodes alors en usage, une nouvelle mesure fut décidée. Oriani eut pour adjoint dans cette opération son collègue de Césaris. Plusieurs années après, il exécutait avec le baron de Zach la mesure du méridien entre Milan et Gênes, laquelle ne fut cependant publiée dans les *Ephémérides* qu'en 1827. Au retour de la domination autrichienne en 1814, il fut confirmé dans sa place de directeur de l'observatoire, qu'il illustra encore par une longue série d'observations; et quand l'âge l'eut obligé de donner sa démission, il ne cessa de travailler aux *Ephémérides* jusqu'à sa mort, arrivée le 12 novembre 1832. Presque tous les travaux d'Oriani ont été consignés dans les *Ephémérides astronomiques* de Milan, de 1778 à 1831, au nombre de 106 morceaux. Ceux qui sont antérieurs à l'année 1803 ont été faits en latin et les autres en italien. Nous allons donner une rapide analyse des principaux, en les divisant par catégories : 1° quatre mémoires sur la lune : dans le premier, *De interpolatione longitudinum et latitudinum lunæ* (1778), Oriani donne pour calculer le mouvement horaire de la lune en longitude et en latitude une formule beaucoup plus simple que la méthode de la double interpolation dont on se servait avant lui, et qui exigeait de pénibles calculs; dans le second, *Observationes tres lunæ cum tabulis Mayeranis et Eulerianis comparatæ* (1780), il fait ressortir la supériorité des tables d'Euler sur celles de Mayer, qui étaient cependant plus en usage à cette époque; dans le troisième, *Motus horarii lunæ ad normam tabularum lunarium Euleri* (1781), il appliqua, pour la commodité des astronomes, sa formule aux mouvements horaires de la lune; enfin dans la *Note sur l'interpolation des lieux de la lune* (1830), il étendait cette même formule au calcul des occultations des étoiles derrière la lune. Cette note fut publiée à l'occasion de la formule d'interpolation que M. Ressel, astronome de Kœnigsberg, venait de proposer, et avec laquelle on peut, en calculant les ascensions droites et les déclinaisons de la lune de douze heures en douze heures, c'est-à-dire à midi et à minuit, obtenir facilement les quantités pour toutes les heures intermédiaires. Oriani prouva que cette formule n'était qu'une déduction de celle qu'il avait donnée dès 1778 dans les *Ephémérides*. 2° *De reductione loci medii stellarum fixarum ad verum et veri ad apparentem* (1781). Les catalogues de la Caille, de Bradley et de Lalande contiennent les longitudes et les latitudes des étoiles, calculées d'après des hypothèses différentes relativement à l'obliquité de l'écliptique, et par conséquent les valeurs consignées dans ces tables ne s'accordent pas entre elles. Oriani se propose d'y remédier, et pour cela il enseigne à calculer l'angle de position, c'est-à-dire l'angle que forme le cercle de déclinaison avec le cercle de latitude au centre de l'étoile (lequel ne se trouve pas dans les catalogues des étoiles fixes), afin de déduire plus facilement l'aberration, et de démontrer d'une manière plus commode les méthodes de Bradley et de Clairaut. Il cherche ensuite une règle pour évaluer aussi la variation dudit angle de position et de l'angle paralactique, en le déduisant de l'aberration même de la lumière, ce que personne n'avait fait avant lui. 3° Plusieurs observations intéressantes sur les comètes des années 1779, 1807, 1809, 1811 et 1812. 4° Deux mémoires sur le mouvement des montres : le premier, publié en 1782, contient une description minutieuse des pendules de Lepaute et de Megel, leurs qualités et leurs défauts, les expériences dans lesquelles Oriani les a employées pendant trois années consécutives, et enfin des considérations sur le moyen de perfectionner les horloges; le second, publié en 1787, est consa-

Digitized by Google

cré aux pendules dont se servaient les astronomes de Greenwich, de Manheim et de Berlin. Dans l'intervalle de ces deux mémoires, il s'était occupé de la gnomonique; il composa en 1786 un petit traité où, sous le titre : *De horologio solari italico*, il enseigne la méthode la plus simple pour construire toute espèce de montres solaires sur des surfaces planes. 5° *De media perceptione æquinoxiorum ex veterum astronomorum observationibus collecta* (1783). On savait depuis plusieurs siècles que l'obliquité de l'écliptique à l'équateur diminue continuellement; mais on ne connaissait pas la quotité annuelle de cette diminution; il était réservé à Oriani de la déterminer. A ce mémoire se rattachent plusieurs travaux fort importants qui furent exécutés de 1811 à 1830 pour déterminer les solstices, l'obliquité de l'écliptique à différentes époques et la quotité de sa diminution annuelle. 6° Deux mémoires (1788 et 1816) sur les réfractions astronomiques, qui ont fait faire à cette partie de la science un pas immense, et ouvert la route à ceux qui se sont occupés de la même question. 7° Mais le plus beau titre de gloire d'Oriani est son ouvrage sur la *Trigonométrie sphéroïdique*, qu'il inséra par fractions sous le titre modeste d'*Eléments* dans les Mémoires de l'Institut italien de 1806, 1808 et 1810, et qui devint classique dès son apparition. C'est, sans contredit, le meilleur traité qui ait été fait sur cette matière. L'auteur y donne, entre autres, la solution d'un problème que les savants avaient cru jusqu'alors inabordable, sur la foi d'Euler. On lui doit en outre un *Essai pour améliorer les longues-vues acromatiques proposées par Euler*, essai imprimé dans le tome troisième des Actes de la société italienne, Vérone, 1786; un *Traité d'astronomie et de sphère*, Milan, 1824, in-8°, et un *Manuel d'astronomie*, Milan, 1826, in-12. Nous ne devons pas omettre qu'Oriani avait été le premier à déterminer l'orbite d'Uranus (*Observatio et tabulæ novi planetæ*, 1785 et 1787; — *Investigatio correctionum tabularum Urani*, 1789; — *De variationibus sæcularibus et periodicis novi planetæ Urani a viribus perturbatricibus Saturni et Jovis pendentibus*, 1790 et 1791; — *De elementis orbitæ Urani*, 1792, etc.), ainsi que les perturbations des petites planètes découvertes au commencement de ce siècle. Mercure et Mars, et les satellites de Jupiter l'avaient aussi particulièrement occupé. Ses observations se distinguent toutes par une rigoureuse exactitude. Parmi les sociétés savantes auxquelles il appartenait, nous citerons l'institut italien, celui de France, la société royale de Londres et l'académie de Prusse. Deux statues lui ont été élevées : l'une dans le palais des Beaux-Arts à Milan, et l'autre à l'athénée de Brescia. A l'inauguration de cette dernière, M. Albert Gabba prononça l'Eloge de l'illustre astronome (*Elogio di Barnaba Oriani, detto da Alberto Gabba all' Ateneo di Brescia, con note ed aggiunte*, Milan, 1834, in-8° de 78 pages avec portrait). A—Y.

ORIBASE, célèbre médecin grec du 4ᵉ siècle, naquit à Pergame. C'est à tort que Suidas le fait naître à Sardes. Eunape, qui était de cette dernière ville et contemporain d'Oribase, dont il parle fort avantageusement dans ses *Vies des philosophes et des sophistes*, devait mieux le savoir que personne. Élevé à l'école de Zénon de Cypre, Oribase fit de grands progrès dans les sciences, et devint l'homme de son temps le plus habile dans sa profession. La considération dont il jouissait lui ayant attiré la confiance et l'amitié de Julien, surnommé l'*Apostat*, Oribase, qui avait suivi ce prince dans les Gaules, eut assez d'influence pour l'aider à monter sur le trône : le nouvel empereur lui en témoigna sa reconnaissance en le nommant questeur de Constantinople, et en l'admettant dans son intimité. Dans l'expédition que Julien entreprit contre Sapor, roi des Perses, Oribase accompagna son maître, et fut témoin de sa mort, causée par une blessure au foie. Privé de son protecteur, en butte à l'envie de ses ennemis, il tomba dans la disgrâce de Valentinien et de Valens, qui le dépouillèrent de tous ses biens, le bannirent de l'empire, et l'obligèrent à se réfugier parmi les barbares. Il supporta son malheur avec beaucoup de fermeté et de résignation, exerça ses talents avec de grands succès durant son exil, et s'acquit une telle vénération chez ces peuples, qu'ils le révéraient comme le dieu tutélaire de leur nation. Bientôt les mêmes empereurs, sentant la supériorité de son mérite, non-seulement le rappelèrent de son exil, mais encore le dédommagèrent amplement des pertes qu'il avait essuyées. Oribase vécut jusque vers le milieu du 5ᵉ siècle, jouissant paisiblement de la considération que son habileté et sa sagesse lui avaient procurée. Malgré les malheurs, les longs voyages et les occupations diverses qui partagèrent sa vie, il trouva le temps de composer beaucoup d'ouvrages, dont près des deux tiers ne sont point venus jusqu'à nous. Voici ceux qui nous restent : 1° *Collectanea artis medicæ, ex Galeni commentariis*, Paris, 1556, in-8°; Bâle, 1557, in-8° : la version latine est de J.-B. Rasario. Cette collection était en soixante-dix livres; nous n'en possédons plus aujourd'hui que les quinze premiers, le vingt-quatrième et le vingt-cinquième, lesquels traitent de l'hygiène, de la matière médicale, de l'anatomie, et de plusieurs points de la thérapeutique. Il paraît que cet ouvrage, entrepris et exécuté sur l'invitation de l'empereur Julien, renfermait toutes les parties de l'art de guérir, et la somme de toutes les connaissances de ce temps (1). Oribase

(1) Un helléniste zélé, Matthæi, a publié à Moscou, en 1808, les quinze premiers livres des *Collectanea*; supprimant les chapitres extraits de Galien, de Dioscoride et de Rufus, auteurs dont les textes ont été conservés; il ne s'est attaché qu'aux médecins anciens dont les écrits ne nous sont connus aujourd'hui que par la reproduction d'Oribase : il a donné à son travail le titre

Digitized by Google

en fit un abrégé qui nous est parvenu en entier, sous le titre de 2° *Synopseos ad Eustathium filium libri novem, quibus tota medicina in compendium contracta continetur, Rasario interprete*, Venise, 1554, 1571, in-8°; Paris, 1555, in-8°; Bâle, 1557, in-8°. Certaines parties de cet abrégé font regretter les livres perdus de la grande collection. 3° *Euporistorum, hoc est, paratu facilium libri quatuor*, Bâle, 1529, in-fol., avec Cœlius Aurelianus, ibid., 1557, in-8°; Venise, 1554, 1558, in-8°. Cet ouvrage, qui est adressé à Eunape, contient une classification des médicaments et leurs propriétés : quelques bibliographes doutent qu'il soit d'Oribase. Quant au suivant, il est évidemment supposé, quoi qu'en dise son éditeur, Gonthier d'Andernach : 4° *Commentarii in Hippocratis Aphorismos*, Paris, 1533, in-8°; Bâle, 1535, in-8°; Padoue, 1658, in-12. 5° *De victus ratione*, avec divers ouvrages de Soranus, Pline, Apuleius et Ant. Musa, Bâle, 1528, in-fol. 6° *Anatomia ex libris Galeni, gr. lat., Rasario interprete*, Paris, 1556, in-8°; Leyde, 1735, in-4°. Cette dernière édition a été publiée et enrichie de notes par Guill. Dundass. Enfin le savant Cocchi retrouva, dans la *Collection de Nicétas*, le texte de deux autres livres, qu'il fit paraître sous le titre suivant : 7° *Græcorum chirurgiæ libri; Sorani unus de fracturarum signis; Oribasii duo de fractis et luxatis, e collectione Nicetæ, ab antiquo et optimo codice florentino descripti, conversi et editi ab Ant. Cocchi*, Florence, 1754, in-fol. L'habile critique pense que ces deux livres sont le quarante-sixième et le quarante-septième de la grande collection d'Oribase; que le traité des *Bandages*, attribué à Galien, en forme le quarante-quatrième, et que les deux livres *des Lacs* et *des Machines*, traduits par Vidus Vidius (Guido Guidi), en sont le quarante-troisième et le quarante-cinquième. Le jugement à porter sur Oribase est assez embarrassant. Certains critiques ne voient en lui qu'un copiste, tandis que d'autres le considèrent comme inventeur à plusieurs égards. On peut les mettre d'accord, en disant qu'Oribase est l'un et l'autre. D'abord la nature de ses ouvrages lui interdisait, pour ainsi dire, les idées originales; car Julien lui avait demandé non pas un ouvrage de sa façon, mais un résumé général de ce qu'on avait écrit de mieux sur la médecine. Or, on s'aperçoit que ce résumé, quoique tiré de Galien pour le fond des choses, présente dans les matières un ordre très-clair et très-méthodique, et dans le style une concision fort étrangère à l'auteur original. Souvent même certains passages de Galien, et de quelques autres médecins grecs, seraient inintelligibles sans les éclaircissements d'Oribase. On peut donc regarder ses compilations comme très-judicieuses et de la plus haute importance pour l'historien, parce qu'elles semblent être, jusqu'à un certain point, les seuls monuments dans lesquels se rencontrent les idées de plusieurs grands médecins de l'antiquité dont les ouvrages sont perdus. Parmi les choses qui appartiennent en propre à Oribase, on remarque principalement la découverte et la description des glandes salivaires, les préceptes relatifs au régime et à l'emploi des exercices de la gymnastique : au nombre de ces derniers, il en fait connaître plusieurs absolument nouveaux. Il détermine fort bien, et sans copier personne, les cas dans lesquels est indiquée la saignée, qu'il pratique au bras du même côté que la douleur, et dont il recommande l'emploi même au vingtième jour de la maladie. Rien de plus sage que ses principes sur l'éducation physique des enfants, et les règles qu'il trace relativement au choix des nourrices. Grand partisan des scarifications dans certaines maladies, il rapporte que, dans son voyage en Asie, lorsque la peste y régnait, il en fut attaqué comme les autres; que, le second jour, il se scarifia la jambe, en tira deux livres de sang, et obtint, par ce moyen, une guérison parfaite, ainsi que celle de plusieurs autres personnes qui usèrent du même remède. C'est dans Oribase que l'on voit la première description de cette espèce de délire mélancolique qu'il a nommé *lycanthropie*. Malgré la sagacité, on peut même dire le génie qu'Oribase portait dans sa pratique, on doit lui reprocher d'avoir quelquefois sacrifié à la superstition, et trop souvent à la polypharmacie, erreurs du reste fort communes au temps où il vivait. R-D-N.

de : *XXI veterum et clarorum medicorum græcorum varia opuscula ex Oribasii cod. Mediceo-Laurentiano edidit et animadversiones adjecit C. F. de Matthæi*. Ce volume, de 359 pages, s'était peu répandu hors de la Russie lorsque l'incendie de 1812 détruisit l'édition presque entière; elle n'offre d'ailleurs qu'un texte bien défectueux. — Quatre livres (le 44e, le 45e, le 48e, le 49e) et quelques fragments des livres 50 et 51 se trouvent dans le 4e volume de la collection publiée par le cardinal A. Maï (*Classici auctores e codicibus Vaticanis editi*; excepté pour Rufus, le système d'exclusion adopté par Matthæi a été continué. Un savant hollandais, M. Bussemaker, a publié à Groningue, en 1835, le 44e livre, en y joignant une traduction latine et des notes. Ce travail l'a mis en relation avec M. Daremberg, qui fait également marcher de front l'étude de l'art médical et celle de la langue grecque. Ces deux érudits ont associé leurs efforts pour donner une édition nouvelle et complète des *Collectanea artis medicæ*, entreprise en 1841, et obtenant du gouvernement français le juste appui qui doit s'attacher à des publications scientifiques de cette importance, Oribase est parvenu au 3e volume grand in-8°; le texte a été établi avec le plus grand soin, d'après les manuscrits conservés dans diverses grandes bibliothèques et d'après les travaux considérables auxquels s'était livré, à cet égard, un érudit allemand, Dietz, qui, chargé d'une mission du gouvernement prussien, avait, durant quatre ans, parcouru l'Europe afin de recueillir les matériaux d'une nouvelle édition de Galien et d'Oribase. La traduction française est au bas de pages; les notes sont nombreuses et rejetées à la fin des volumes. L'importance des *Collectanea artis medicæ* justifie le travail long et pénible des nouveaux éditeurs; une *Introduction générale*, qui paraîtra avec le dernier volume, expliquera ce qu'ils ont fait, ce qu'ils se sont proposé de faire; en attendant, on ne saurait trop s'associer à leurs regrets de ce que la majeure partie, et la plus intéressante, de l'*Encyclopedia* rédigée par Oribase, ait disparu, nous privant ainsi de ce qui aurait jeté une vive lumière sur l'histoire de la médecine antique. Ba—r.

ORICHOVIUS, ORICHOTIUS ou ORECHOTIUS (Stanislas), personnage fameux du 16e siècle, à qui son éloquence valut le surnom de *Démosthène polonais*, mais à qui sa conduite donna une fâcheuse célébrité, était issu d'une famille noble. Né au diocèse de Premislaw, il étudia à Wittem-

Digitized by Google

berg, sous Luther et Melanchthon, puis à Venise, sous Jean-Baptiste Egnace. De retour en Pologne, il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé chanoine de la cathédrale de Premislaw. Mais les funestes atteintes que son éducation avait portées à sa foi et à ses mœurs l'ébranlèrent: il dit lui-même dans ses *Annales* qu'il ne pouvait s'astreindre au célibat, ni souffrir son évêque. Ce prélat, peiné de l'état où les erreurs luthériennes l'avaient jeté, prit le parti de l'excommunier; alors Orichovius leva le masque, résigna ses bénéfices et se maria. Voulant justifier son mariage par des raisons dignes de Luther, il prétendit que la loi du célibat est injuste, onéreuse et honteuse. On lui objecta le vœu qu'il avait fait; il répondit que, dans la supposition que ce vœu fût légitime, il n'oblige pas plus que s'il avait fait vœu de toucher le ciel avec le doigt; et, comme lui, Orichovius, est d'origine grecque, il tire de là une induction en sa faveur, puisque chez les Grecs les prêtres sont époux. Martin Cromer, dans un ouvrage excellent, fait l'apologie du célibat, et prend pour sujet de ses observations Orichovius (1), dont il veut bien louer l'éloquence, la science et même la piété; mais il le blâme de s'être marié quoique avancé en âge, *in flexu ætatis*. Un autre auteur polonais, Piazeski, évêque de Premislaw, accorde les mêmes éloges aux talents d'Orichovius; mais il lui reproche son obstination à garder sa femme, et l'accuse d'avoir voulu, en 1550, soulever l'ordre équestre contre le clergé, pour faire abolir la juridiction papale, ce qui l'avait fait excommunier par Driasduski, un des prédécesseurs de Piazeski (2). Dans l'apologie de sa conduite que nous citions tout à l'heure, Orichovius finissait par une supplique au pape Jules III d'approuver son mariage, vu qu'il avait épousé une vierge et qu'il s'abstenait des fonctions ecclésiastiques. En 1561, dix ans après son mariage, Orichovius, poursuivi par l'opinion publique, abjura l'hérésie dans un synode tenu à Varsovie, prononça un discours sur la dignité sacerdotale comparée au mariage, avoua son tort, se plaignit d'être molesté, et demanda aux prélats qu'on lui permît de vivre avec sa femme et ses enfants. Le pape lui permit, dit-on, de garder son épouse par un bref dont l'intitulé était : *Tibi soli Orichovio*. Depuis son retour à la foi catholique, Orichovius publia un grand nombre d'ouvrages de controverse. Dans son livre contre le socinien Stancari (voy. ce nom), en avouant qu'il a violé les règles de l'Église, il déclare que sa femme lui est adjugée, *summa voluntate ac judicio ipsius Ecclesiæ*. Les motifs déterminants de l'indulgence du pape envers lui furent, dit-on, les qualités honorables du suppliant, et parce que, ayant épousé une femme d'un rang distingué, leur séparation eût peut-être causé des troubles parmi les magnats. La tradition reçue en Pologne assure la vérité de ces détails. Cependant, en 1774, le prélat Jarampi, nonce en Pologne, écrivit à Rome, en demandant qu'on fît des recherches dans les archives pour s'assurer si l'on y trouverait cette permission. Le savant Gaetano Marini n'y trouva rien. Il paraît que la cause d'Orichovius avait été renvoyée au concile de Trente, auquel il avait également adressé son ouvrage contre Stancari. Le concile qui venait de statuer sur le célibat ecclésiastique ne crut pas qu'il fût prudent de faire une exception pour un seul homme. Alors vraisemblablement le pape lui fit dire de rester tranquille, et, par Commendon, nonce, depuis cardinal, il invita les évêques polonais à ne pas l'inquiéter, sans toutefois donner de la publicité à cet acte de tolérance qui heurtait les décrets du concile de Trente, publiés récemment. Telle est l'opinion du jésuite Zaccaria, qui fait l'éloge d'Orichovius (1). Ladvocat dit qu'Orichovius, après son apostasie, causa de grands maux au clergé et de grands désordres par son esprit et ses discours séduisants. Nous ignorons l'époque de sa mort. Il a laissé plusieurs ouvrages, et nous pouvons citer : 1° deux *Discours* sur la guerre contre les Turcs, Bâle, 1551; 2° *Lettres* à Pierre Geratius, contenant les mystères et les disputes des Russes; 3° *Confession catholique* qui découvre la chimère de François Stancari, imprimée à Cologne en 1556. Nous ne savons si cet écrit est le même que celui qui est intitulé en latin *Chimæra contra Stancarum*, où il conseille au roi Sigismond de chasser de son royaume tous ceux qui sèment de nouvelles doctrines, et qui fut imprimé à Cologne en 1563, in-8°. 4° Un traité intitulé *Fricius*, ou *de la majesté du saint-siége apostolique*, adressé à l'évêque de Cujavie, ibid.; 5° *Traité de l'Église de Jésus-Christ*, Cracovie, 1556; 6° *Discours sur la dignité sacerdotale*, Cologne, 1563; 7° des *Annales;* 8° enfin le discours contre Syrice mentionné ci-dessus : *Stanislai Orichovii de lege cælibatus contra Syricium in concilio habita oratio, ejusdem Stanislai ad Julium III, pont. max., supplicatio, de approbando matrimonio a se inito*, Bâle, 1551. Le continuateur de Fleury, Bérault-Bercastel, Choisy et autres historiens se sont tus sur Orichovius; mais on peut consulter les *Éloges latins de cent Polonais*, de Harovolcius, l'*Histoire du mariage des prêtres*, de l'abbé Grégoire, qui prétend qu'Orichovius n'abandonna jamais la foi; la *Table des auteurs ecclésiastiques du 16e siècle*, de Dupin, et enfin les écrits d'Orichovius lui-même. B—D—E.

(1) *Martini Cromeri Orichovius, sive de conjugio et cælibatu sacerdotum commentatio ad S. Orichovium*, Cologne, 1564, in-12.

(2) *Chronica gestorum Europæ singularium*, etc., *a Paulo Piaseccio, episc. Premis*, Cracovie, in-folio.

(1) *Dissertazioni varie italiane alla storia ecclesiastica appartenenti*, Rome, 1780, in-8°.

ORIENT (Joseph), peintre de paysages, né sur la fin du 17e siècle à Buebach, près d'Eisenstadt,

Digitized by Google

dans la basse Hongrie, fut élève de Faistenberger, sous la direction duquel il ne tarda pas à devenir l'un des plus habiles paysagistes de l'Allemagne. Epris dès sa jeunesse de la plus vive passion pour la chasse, c'est au milieu des forêts et des campagnes qu'il puisa cette connaissance vive et variée des phénomènes de la nature, qui contribue d'une manière si puissante à la vérité de ses tableaux. Il se servait, pour copier exactement les sites qu'il voulait peindre, d'une glace un peu convexe, derrière laquelle il appliquait une couche de noir. La facilité que ce procédé lui donna pour représenter tantôt le fond d'une forêt, tantôt une plaine d'une vaste étendue, tantôt un site pris à vol d'oiseau, lui permit d'imiter avec succès les ouvrages des premiers artistes hollandais en ce genre. On n'estime pas moins les tableaux dans lesquels il a recherché la manière du Guaspre, dont la galerie du prince de Lichtenstein lui offrait les plus beaux modèles. Un des sujets qu'il traitait le plus volontiers c'étaient des *Orages* et des *Coups de vent*. Quelques-uns de ses paysages représentent des forêts dont la cime est courbée par la tempête; le ciel est voilé d'épaisses vapeurs ; on voit la pluie tomber à torrents, mais des échappées de lumière font pressentir la fin de la tourmente. Le pinceau séduisant de ce peintre se plaisait à rendre également ou les montagnes escarpées du Tyrol, couvertes de sombres sapins, ou les bords sinueux du Rhin, bordés de roseaux. Il ressemble quelquefois à Breughel et à Savery ou à Sachtleveen et à Griffier. Mais, quel que soit le maître qu'il imite, il est toujours piquant par quelques beautés originales. Ses compositions sont vastes et riches, et les différents plans y sont parfaitement sentis et déterminés. Sur la fin de sa vie, cependant, il laissait apercevoir un peu de manière dans le feuillé des arbres de ses premiers plans. Au commencement, c'était lui qui peignait les figures qui se trouvent dans ses tableaux de petite dimension ; mais comme il les peignait avec difficulté, et que d'ailleurs il sentait que c'était la partie faible de ses ouvrages, il prit le parti d'en confier l'exécution à Ferg, à Janneck, à Querfurt et à Canton (*voy.* ce nom). C'est à Vienne qu'Orient a exécuté le plus grand nombre de ses ouvrages. Ce peintre a formé plusieurs habiles élèves, parmi lesquels on remarque Ferg, Lauterer et Thurner. Son portrait a été peint en grand et en petit par Janneck. Il mourut à Vienne le 17 mars 1757. P—s.

ORIENTIUS (St-Orient ou), écrivain ecclésiastique, a été souvent confondu avec l'évêque d'Illibéris, qui souscrivit en 516 les actes du concile de Tarragone. Il nous apprend qu'il était Gaulois; et l'on croit qu'il florissait vers le milieu du 5e siècle. Les meilleurs critiques pensent que c'est le même que St-Orientius, qui occupa le siége épiscopal d'Auch. Il déploya beaucoup de zèle à instruire les habitants de son diocèse, plongés encore pour la plupart dans les ténèbres de l'idolâtrie, et leur persuada de recevoir le baptême. Sa réputation de sainteté le fit choisir en 439 par Théodoric, roi des Goths, pour aller auprès d'Aëtius demander la paix (*voy.* Théodoric). On conjecture que le pieux évêque mourut, vers 450, dans un âge avancé, regretté des peuples qu'il avait éclairés et consolés. Les villes d'Auch et de Toulouse reconnaissent pour leur patron St-Orient que l'Eglise honore, le 1er mai, d'un culte particulier. On a sous son nom un poëme intitulé *Commonitorium ;* il est divisé en 2 livres et écrit en vers élégiaques. Cet ouvrage, dont le 1er livre, publié par le P. Delrio, Anvers, 1599 ou 1600, in-12, fut réimprimé plusieurs fois et inséré dans la *Biblioth. maxim. Patrum*, a été enfin mis au jour par D. Martène d'après un manuscrit de St-Martin de Tours, dans le *Thesaur. anecdotorum*, t. 5, p. 1-47. Le savant éditeur l'a fait suivre de quelques pièces de poésies d'Orientius sur des sujets pieux ; mais on n'a pas recouvré toutes celles qu'il avait composées. Le *Commonitorium* est un recueil d'instructions digne, par la pureté des principes, du prélat auquel on l'attribue ; le style, suivant Dupin, n'a rien de languissant ni de barbare. Le P. Commire a inséré des remarques et des corrections sur les poésies de St-Orient dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet et septembre 1701. Henri-Léonard Schurtzfleisch en a publié une nouvelle édition, Wittemberg, 1706, in-4°, précédée de recherches sur l'auteur. On doit y joindre le *Supplément* imprimé à Weimar en 1716, contenant les variantes tirées d'un manuscrit de la bibliothèque d'Oxford. Polycarpe Leyser promettait de donner les poésies d'Orientius dans le *Corpus poetarum latinor. medii ævi*. M. Collombet l'a traduit en français avec le latin en regard, et une Vie de l'auteur empruntée aux Bollandistes, Lyon, 1839, in-8°. Les *Actes* de ce saint, insérés dans la *Nova biblioth.* du P. Labbe et depuis dans le *Recueil* des Bollandistes, sont plus anciens que le monument de la cathédrale d'Auch, d'après lequel les auteurs du *Gallia Christiana* avancent d'un siècle l'époque où, suivant ces actes, le saint prélat a occupé le siége de cette église. Outre la *Bibl. latin.* de Fabricius, on peut consulter l'*Histoire littéraire de France*, t. 2, p. 251-256. W—s.

ORIGÈNE, docteur de l'Eglise, naquit à Alexandrie vers l'an 185, de Léonide, chrétien fervent, qui éleva son fils avec le plus grand soin. Outre les arts libéraux et les belles-lettres, il l'instruisit dans les saintes Ecritures, dont il lui faisait réciter chaque jour quelques sentences avant de commencer la leçon des lettres profanes. Origène, avide d'apprendre, tourmentait son père par des questions sur le sens des Ecritures. Léonide, prenant un ton sévère, arrêtait la curiosité du jeune Origène, l'avertissant de ne pas dépasser la portée de son âge; mais en effet, ravi de trouver en lui ces heureuses dispo-

Digitized by Google

sitions, il rendait grâces à Dieu de ce qu'il lui avait donné un tel fils. Souvent, lorsque Origène dormait, le père, s'approchant du lit, baisait le sein de son enfant avec respect, comme étant le temple du Seigneur. Origène avait dix-sept ans quand la persécution s'éleva contre les chrétiens en 202, par suite d'une loi de l'empereur Sévère. Ce prince ayant vaincu les rois de l'Asie qui avaient pris le parti de Niger, revenant par la Palestine en Egypte, fit punir les Juifs, qui s'étaient de nouveau révoltés. A cette occasion, il défendit aux sujets de l'empire de prêcher et d'embrasser le christianisme. Cela fut le prétexte d'une persécution générale qui commença en Egypte, d'où elle s'étendit dans les autres provinces de l'empire. Alexandrie vit un grand nombre de martyrs, parce que l'on y envoyait les chrétiens des autres contrées de l'Egypte et même de la Thébaïde. Léonide ayant été arrêté, Origène, touché par un ardent désir du martyre, voulut aller se présenter à Lætus, gouverneur de la province. Sa mère, ne pouvant le retenir ni par ses prières ni par ses larmes, cacha ses habits, afin qu'il ne pût sortir de la maison. Origène, forcé de demeurer, écrivit à son père une lettre très-forte pour l'encourager au martyre; il lui disait entre autres : « Tenez bon, soyez ferme, « et sans inquiétude pour nous. » Léonide eut la tête tranchée. Ses biens ayant été confisqués, il laissa sa veuve dans le besoin, chargée de sept enfants, dont Origène, alors âgé de dix-sept ans, était l'aîné. Une dame chrétienne très-riche l'avait reçu dans sa maison; mais comme elle avait adopté pour son fils Paul d'Antioche, homme dangereux par ses erreurs et par son éloquence, il quitta cette maison, qui devenait pour lui un lieu de séduction. Il se mit à enseigner la grammaire, afin de subvenir par lui-même à son entretien et à celui de sa famille. St-Clément, maître de l'école chrétienne d'Alexandrie alors si célèbre, s'étant enfui pour se soustraire à la persécution, Origène, quoique si jeune, fut chargé d'instruire les catéchumènes (en 203). Renonçant à l'enseignement de la grammaire, il vendit ses livres sur la science profane à une personne qui lui fournissait quatre oboles par jour, ce qui suffisait à ses besoins. Il menait une vie très-dure, ne buvant point de vin, mangeant peu, marchant pieds nus, même en hiver, se contentant d'un seul habit, et prenant sur la terre le peu de repos qu'il ne pouvait refuser à la nature. Il savait donner à ses discours un tel intérêt, que les savants, les philosophes, les païens mêmes, accouraient pour l'écouter. Le premier de ses disciples, nommé Plutarque, souffrit le martyre pendant la persécution de Sévère. Origène signalait son zèle pour la foi : il visitait les confesseurs de Jésus-Christ dans la prison, il les accompagnait pour les encourager lorsqu'on les conduisait soit devant les juges, soit au supplice; quand ils étaient près de recevoir le coup de la mort, il leur donnait le baiser de paix. Comme il opérait beaucoup de conversions, il changeait souvent de demeure pour échapper aux recherches des païens. Il fut plusieurs fois arrêté, traîné dans les rues de la ville et mis à la question. Les païens, l'ayant un jour rasé comme les prêtres de leurs idoles, le placèrent sur les degrés qui conduisaient au temple de Sérapis, lui donnant des branches de palmier pour les distribuer à ceux qui entraient dans le temple. Origène, les ayant prises, disait à haute voix à ceux qui se présentaient : « Venez, rece- « vez ces palmes, non comme celles de votre « idole, mais comme celles de Jésus-Christ. » Etant jeune, obligé, par ses fonctions de catéchiste, de converser avec des personnes dont la vue aurait pu jeter le trouble dans son cœur, il résolut de se mettre en sûreté contre la tentation et contre les discours de la méchanceté : prenant à la lettre les paroles de l'Evangile, il ne craignit pas de se mutiler. Quoiqu'il gardât la chose fort secrète, le patriarche Démétrius en fut instruit. Surpris de cette hardiesse, forcé cependant de respecter une foi si fervente, si simple dans un jeune homme, il l'encouragea, l'exhortant à s'attacher de plus en plus à ses fonctions. Dans la suite, Origène condamna lui-même la conduite qu'il avait tenue en cette circonstance. Le désir de visiter et de consulter la mère de toutes les Eglises le porta à faire un voyage à Rome. Le pape Zéphirin occupait alors le saint-siége. Origène s'empressa de revenir à Alexandrie pour reprendre ses fonctions de catéchiste, sous les ordres de l'évêque Démétrius. Ne pouvant suffire à la multiplicité de ses occupations, il s'adjoignit Héraclas, son élève et son ami, et lui confia le soin des classes inférieures, s'étant réservé les élèves plus avancés. Afin de mieux comprendre l'Ecriture sainte, il apprit la langue hébraïque, quoiqu'il eût déjà plus de trente ans, et que les Grecs, en général, fussent peu empressés d'étudier les langues étrangères. Il compara les exemplaires hébraïques avec les versions grecques des Septante, d'Aquila, de Théodotion et de Symmaque. Sa réputation allait toujours croissant : il enseignait non-seulement les sciences sacrées, mais aussi la philosophie et les lettres humaines. Quand il rencontrait un élève qui annonçait d'heureuses dispositions, il commençait par lui apprendre l'arithmétique, la géométrie et les autres connaissances que les Grecs appelaient préliminaires. De là il le conduisait aux ouvrages des philosophes qu'il lui expliquait, lui montrant ce qui s'y trouvait de bon ou de mauvais. Le gouverneur de l'Arabie, entendant dire des choses si surprenantes d'Origène, pria l'évêque Démétrius et le préfet de l'Egypte de vouloir bien le lui envoyer, afin qu'il pût converser avec lui sur les lettres et les sciences. Origène fit ce voyage pour le satisfaire : il revint promptement à Alexandrie, qu'il quitta peu après,

Digitized by Google

cette ville se trouvant alors dans la plus grande agitation. Caracalla y était venu peu de temps après la mort violente qu'il avait fait souffrir à son frère Geta. Les habitants l'ayant tourné en dérision, il exerça contre eux des cruautés que, malgré l'atrocité de son caractère, on aurait peine à croire si le récit ne nous en avait été conservé par des historiens dignes de foi. C'est sans doute cette circonstance qui porta Origène à fuir Alexandrie pour se retirer à Césarée (215), où il donna des leçons publiques. Quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, les évêques de ces contrées l'invitèrent à expliquer les Ecritures saintes dans les assemblées des fidèles. L'évêque Démétrius s'en étant plaint, ceux de Jérusalem et de Césarée lui répondirent que souvent des laïques instruits et pieux avaient été chargés par leurs évêques d'annoncer la parole divine au peuple, et ils lui en citèrent des exemples. Cependant, sur les prières instantes de Démétrius, Origène vint reprendre à Alexandrie ses leçons et ses premières fonctions. L'empereur Alexandre s'étant arrêté à Antioche pour pousser les préparatifs de la guerre contre les Perses, l'impératrice Mamméa, qui ne quittait point son fils, envoya des lettres et une escorte à Origène, le priant de venir la trouver. Il ne négligea point une si belle occasion. Ayant annoncé à cette princesse la gloire du Seigneur et la puissance de sa doctrine, il revint à Alexandrie. Alors il se mit à écrire ses *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, y étant principalement excité par Ambroise, qu'il avait converti et instruit dans les sciences. Ce disciple, très-connu dans Alexandrie par l'éclat de ses richesses, fournissait largement tout ce dont son maître avait besoin pour ses études. Origène avait près de lui sept secrétaires auxquels il dictait des notes, et sept autres pour mettre ces notes en ordre. Les premiers s'appelaient *notarii*, et les autres *librarii*. D'autres copistes étaient occupés à transcrire les ouvrages. Origène commenta d'abord l'Evangile de St-Jean, ensuite la Genèse, les vingt-cinq premiers Psaumes et les Lamentations de Jérémie. Obligé d'aller à Athènes pour secourir les églises de l'Achaïe, il passa de nouveau par Césarée, où l'évêque de cette ville et celui de Jérusalem l'ordonnèrent prêtre (230); il avait alors quarante-cinq ans. Démétrius désapprouva vivement cette ordination, et publia la faute commise par Origène, qu'il avait tenue jusqu'alors secrète. Selon lui, Origène était irrégulier, ayant commis un homicide sur lui-même. L'Eglise, comme on sait, a conservé ce point de l'ancienne discipline. Les évêques soutinrent ce qu'ils avaient fait. Cependant l'ordination d'Origène occasionna des troubles dans l'Eglise. Démétrius en vint au point d'assembler un concile contre Origène, qui reçut ordre de quitter la ville d'Alexandrie, où il était revenu. Dans un autre concile, Démétrius prononça une sentence de déposition contre Origène, qu'il excommunia pour ses erreurs, écrivant de tous côtés afin d'engager les Eglises à l'éloigner de leur communion. Origène s'était retiré de nouveau à Césarée. Les erreurs qu'on lui reprochait se trouvaient principalement dans son *Traité des principes*. Il paraît en effet contenir des assertions très-répréhensibles; mais il faut observer que nous n'avons plus le texte grec, et que nous ne connaissons cet ouvrage que par la version que Rufin en a donnée en latin. D'ailleurs Origène, dans tous ses discours, exposait d'abord clairement la foi de l'Eglise catholique. Ensuite il mettait en avant les opinions, les questions problématiques sur lesquelles il s'expliquait franchement, mais toujours avec une grande modestie, se soumettant en tout au jugement de l'Eglise. Il se plaint fréquemment que les hérétiques lui ont prêté des sentiments bien contraires à sa pensée, et qu'elle a souvent été rendue infidèlement par ceux qui prenaient des notes lorsqu'il parlait en public. Malgré les persécutions qu'il éprouvait, il continua d'expliquer l'Ecriture sainte dans Césarée, sur les instances des évêques, et de porter la parole dans les assemblées des fidèles. On venait de loin en Palestine pour l'entendre. Firmilien, un des prélats les plus illustres de la Cappadoce, vint le trouver pour s'instruire près de lui dans la science des choses divines. Le plus illustre des disciples qu'eut Origène fut sans doute St-Grégoire le Thaumaturge. Dans le discours que ce disciple reconnaissant prononça en l'honneur de son maître, on voit quelle était la méthode d'Origène, et par quels degrés il savait amener ses élèves jusqu'à la science des sciences. La persécution contre les chrétiens recommença sous l'empereur Maximin, soldat féroce, que les prétoriens avaient élevé sur le trône des Césars. Ceux qui enseignaient étant spécialement désignés dans les édits du prince, Origène fut obligé de quitter la Palestine : il se retira près de l'évêque Firmilien, qui se cacha sans doute avec lui dans la maison d'une veuve pieuse chez laquelle Origène passa deux ans. Cette bonne femme ayant beaucoup de livres que Symmaque, celui qui a traduit l'Ecriture sainte, lui avait laissés en héritage, Origène eut la facilité de conférer entre eux les exemplaires des différentes versions. Ambroise, le disciple et le généreux ami d'Origène, ayant été arrêté, celui-ci lui adressa, du lieu de sa retraite, l'*Exhortation au martyre*. Non-seulement cette lettre présente les motifs qui devaient animer à la constance les saints confesseurs de la foi; elle leur expose aussi les règles de conduite et de sagesse chrétienne qu'ils avaient à tenir. Les prétoriens ayant mis à mort Maximin, et la persécution ayant cessé avec la puissance de ce prince, Origène revint à Alexandrie. De là il répondit à Jules Africain, qui regardait comme apocryphe l'histoire de Susanne, rapportée par le prophète Daniel. Origène s'ap-

Digitized by Google

pliqua à lever ses doutes. Cependant il ne cessait de travailler à un ouvrage qui lui coûta vingt années de soins et de recherches : c'étaient des éditions de l'Ecriture sainte disposées en plusieurs colonnes, afin que l'on pût facilement comparer les différentes versions. Il en fit trois : les Hexaples, les Octaples et les Tétraples. Les Hexaples contenaient, sur la première colonne, le texte hébreu en lettres hébraïques; sur la seconde, le même texte en lettres grecques, pour ceux qui comprenaient l'hébreu sans pouvoir le lire; sur les quatre dernières colonnes on trouvait les versions d'Aquila, de Symmaque, des Septante et de Théodotion. Les Octaples contenaient de plus deux versions grecques qu'Origène avait découvertes depuis, l'une à Jéricho, l'autre à Nicopolis en Epire. Ces deux ouvrages étant d'un haut prix, Origène publia les Tétraples, qui, sur quatre colonnes, contenaient les versions d'Aquila, de Symmaque, des Septante et de Théodotion. Il fit un quatrième travail, par le moyen duquel les Septante pouvaient tenir lieu des autres versions. Il avait un grand respect pour la version des Septante que les apôtres ont citée, et qui de tout temps a été en usage dans l'Eglise grecque. Berylle, évêque de Bosre en Arabie, enseignait des erreurs dangereuses sur les mystères; les évêques de ces contrées n'ayant pu le rappeler à la foi orthodoxe, on fit venir Origène, qui le força publiquement à reconnaître ses erreurs. A l'âge de soixante ans, Origène permit que l'on écrivît ses homélies. Le mot grec *homélie*, et le mot latin *sermo*, signifient un discours familier. On nommait ainsi les discours qui se faisaient dans les assemblées des fidèles, pour montrer que c'étaient des entretiens comme ceux d'un père à ses enfants, et non des discours préparés avec art, comme ceux des orateurs profanes. Origène parlait d'abondance : quoique les *notarii* eussent recueilli ses discours en notes à mesure qu'il les avait prononcés, il ne laissa que très-tard mettre ces notes au net. On réunit ainsi plus de mille de ses sermons. Comme on le consultait de toutes parts, sa correspondance était aussi très-active. Une centaine de ses lettres avait été conservée par Eusèbe, entre autres deux, dont l'une était adressée à l'empereur Philippe, et l'autre à l'impératrice Sévera sa femme. Origène écrivit aussi au pape Fabien et à d'autres évêques, pour repousser les imputations contre sa foi. Avant lui, les auteurs ecclésiastiques avaient expliqué diverses parties de l'Ecriture sainte : Origène est le premier qui ait commenté la Bible en entier. On trouve, soit dans ses homélies, soit dans ses commentaires, un zèle ardent, une piété vive et un grand fond de doctrine. Il y donne, sur les mœurs des premiers chrétiens, sur leur foi, leurs assemblées, sur la discipline en usage parmi eux, sur l'administration des sacrements, des détails que l'on ne peut lire sans intérêt et sans attendrissement. Des hérétiques ayant enseigné en Arabie, entre autres erreurs, que les âmes, mourant en même temps que les corps, ressusciteront avec eux, les évêques de ces contrées convoquèrent un concile auquel ils appelèrent Origène. Ce grand docteur parvint à ramener à la sainte doctrine ces hommes égarés. Quoiqu'il eût déjà passé par deux persécutions, il était réservé à une troisième; c'est celle que l'empereur Dèce suscita en publiant, dès le commencement de son règne, un édit sanglant contre les chrétiens (249). Le nom d'Origène dut attirer sur lui tout le poids de la persécution. Il fut mis en prison, chargé de chaînes, ayant au cou un carcan de fer, et aux pieds des entraves qui écartaient ses jambes avec force. On lui fit souffrir d'autres tourments; il fut plusieurs fois menacé d'être livré aux flammes : cependant on ne le fit point mourir, dans l'espoir que le courage l'abandonnerait, et que sa faiblesse entraînerait d'autres chrétiens. Il trompa l'attente de ses persécuteurs; et même, de sa prison, il ne cessait d'écrire aux confesseurs de la foi pour les consoler et les encourager. Le dernier, et aussi le plus utile des ouvrages qui nous restent d'Origène, est sans contredit celui qu'il écrivit contre Celse. Ce philosophe épicurien avait composé, sous l'empereur Adrien, un livre rempli de calomnies et d'injures contre la religion chrétienne. Origène, à la prière de son ami Ambroise, se chargea d'y répondre (*voy.* Bouchereau). Il cite les passages les plus importants de cet ouvrage, qui n'est point parvenu en entier jusqu'à nous. Ne se contentant point de répondre aux objections particulières de Celse, il établit en général la vérité de la religion chrétienne par les faits, par les prophéties, par les miracles de Jésus-Christ, que Celse ne niait point, par la propagation miraculeuse de la religion, par la constance des martyrs au milieu des tourments, par les changements que la religion avait produits, par la vie sainte des chrétiens. Peu après avoir terminé ce grand ouvrage, Origène mourut en 253, âgé de 69 ans, n'ayant cessé de servir l'Eglise de Jésus-Christ par ses écrits et par ses discours. St-Jérôme, qui sans doute est ici juge compétent, disait : « Après les apôtres, je regarde Origène comme « le grand maître des Eglises; l'ignorance seule « pourrait nier cette vérité. Je me chargerais « volontiers des calomnies qui ont été dirigées « contre son nom, pourvu qu'à ce prix je pusse « avoir sa science profonde des Ecritures. » On peut consulter la *Bibliotheca græca* de Fabricius, et surtout le *Lexicon bibliographicum* d'Hoffmann, t. 3, p. 176, au sujet des diverses éditions des ouvrages d'Origène. La plus estimée de toutes est celle entreprise par le bénédictin Charles Delarue, et terminée, après la mort de ce savant, par son neveu Charles Vincent; elle forme 4 volumes in-folio, publiés à Paris de 1733 à 1759; le texte grec, revu sur de nombreux manuscrits,

Digitized by Google

est accompagné d'une traduction latine, d'une vie d'Origène et de nombreuses dissertations. Ce travail a été reproduit par les soins d'Oberthuer d'une façon peu élégante, en 15 volumes in-8°, Wurzbourg, 1780-1794. Une autre édition des œuvres complètes, entreprise à Berlin par C.-F.-H. Lommatzsch, in-8°, a commencé à voir le jour en 1836; il en a paru tout au moins 22 volumes in-8°. Les ouvrages isolés ont été publiés fréquemment. On distingue l'édition des *Contra Celsum libri octo* et de la *Philocalia*, publiée à Cambridge, 1677, in-4°, avec les notes de Guillaume Spenser. Le savant Huet a donné à Rouen en 1679, 2 vol. in-fol., la réunion de tous les commentaires d'Origène sur l'Ecriture sainte, en revoyant les textes, en corrigeant les traductions, en y joignant une notice étendue sur la vie et les doctrines du grand docteur alexandrin. Les éditions de Paris, 1679, et Cologne, 1685, sont les mêmes avec des titres rajeunis. Les *Hexaples* ont trouvé dans le célèbre Montfaucon un éditeur habile; il les fit paraître à Paris en 1713, 2 vol. in-fol., en y joignant divers fragments restés inédits jusqu'alors; et F. Bahrdt les a reproduits avec des notes nouvelles, Leipsick, 1769, 2 vol. in-8°. Quant aux éditions qui se bornent à donner le texte latin, la plus ancienne est celle que Jean Petit et J. Budé imprimèrent à Paris, en 1518, en 4 volumes in-fol.; elle fut suivie de plusieurs autres parmi lesquelles on remarque celle de Bâle, 1536, in-fol. (reproduite dans la même ville en 1535 et en 1571), et qu'avait revue Erasme, et celle de Paris, 1574, 2 vol. in-fol., réimprimée en 1619, et que Gilbert Genebrard avait corrigée. Les écrits d'Origène ont rarement été traduits en langue moderne; ils ne trouvent guère de lecteurs que parmi les personnes en état de les comprendre dans le texte original ou tout au moins dans une version latine. En fait de traductions françaises, nous n'avons à signaler que celle du *Traité contre Celse, ou Défense de la religion chrétienne contre les accusations des païens;* elle est due à Elie Boucherau et elle parut à Amsterdam en 1700, in-4°; elle est peu estimée. La vie et les opinions d'Origène ont été l'objet d'écrits nombreux qu'il ne saurait être question d'indiquer ici; nous nous bornerons, après avoir mentionné les ouvrages de P. Halloix, *Origenes defensus*, Leodii, 1648, in-fol.; de J.-H. Horbius, *Historia Origeniana*, Francofurti, 1670, in-4°, et de L. Doucin, *Histoire des mouvements arrivés dans l'Eglise au sujet d'Origène et de sa doctrine*, à signaler deux productions récentes en allemand : *Origène, contribution à l'histoire dogmatique du 3e siècle*, par A. Thomasius, Nuremberg, 1838, in-8°, et *Origène, tableau de sa vie et de sa doctrine*, par E.-R. Redepenning, Bonn, 1841-1846, 2 vol. in-8°. L'*Encyclopédie nouvelle*, publiée par MM. Pierre Leroux et J. Reynaud, contient un article de ce dernier au sujet d'Origène; il se compose de 160 colonnes, et il s'éloigne fort de la façon dont les théologiens avaient l'habitude d'envisager ce sujet. Nous dirons peu de chose d'un livre qui a fait du bruit depuis quelques années dans le domaine de l'érudition et de la controverse : *Origenis Philosophumena, edidit* E. Miller, 1850, in-8°. De savants critiques, notamment M. Bunsen, attribuent à St-Hippolyte, évêque de Porto, cet ouvrage important pour l'histoire des doctrines chrétiennes. G—y et Br—t.

ORIGNY (Pierre d'), poëte français, écuyer, seigneur de Ste-Marie-sous-Bourg (Ardennes), attaché au service de François Ier, naquit à Reims et florissait au 16e siècle. Ayant embrassé les erreurs de Calvin, il se retira avec son père à Sedan, où les protestants jouissaient d'une protection assurée. Il y mourut célibataire en 1587, âgé de près de 60 ans. D'Origny fit imprimer à Reims, chez N. Bacquenois, en 1559, un poëme français, sous ce titre : *le Temple de Mars tout-puissant*, qu'il dédia à François II. Ce poëme porte pour épigraphe : *Sequitur fortuna laborem*, in-8°, et en 1578, chez Jean de Foigny, un ouvrage en prose intitulé *le Hérault de la noblesse de France*, dédié à Henri III; réimprimé en 1579 chez N. Bacquenois, in-8°. L'abbé Goujet, qui a consacré une notice à d'Origny dans le tome 12 de sa Bibliothèque française, le peint comme un poëte sage et vertueux, plus attentif aux choses qu'aux règles et ne se mettant nullement en peine de mélanger ou d'alterner les rimes masculines et féminines. Dom Lelong parle de ce poëte dans son ouvrage intitulé *Histoire de Laon*, in-4°, p. 460. D'Origny avait pris pour devise un Dieu et une Ste-Marie, par allusion à sa seigneurie. L—c—s.

ORIGNY (Jean d'), jésuite, né à Reims vers la fin du 17e siècle, consacra une partie de sa vie à l'enseignement et l'autre à la direction des âmes. Il est auteur de plusieurs ouvrages historiques, dont les principaux sont : 1° *Vie du P. Canisius*, Paris, 1707, in-12, de 438 pag.; traduite en latin par P. Pithon, Munich, 1710, in-8°; 2° la *Vie du P. Ant. Possevin*, ibid., 1712, in-12; elle est curieuse et recherchée (*voy.* Possevin); 3° *Vie de St-Remi*, Châlons (Paris, 1714), in-12. L'auteur avertit dans la préface qu'il écrit pour ceux qu'une sage et pieuse crédulité met en disposition de profiter de son travail; ainsi l'on ne doit pas s'attendre à y trouver de la critique. 4° *Vie du P. Edmond Auger*, confesseur et prédicateur du roi Henri III, Lyon, 1716, in-12; 5° *Histoire de l'institution de la congrégation de Notre-Dame*, Nancy, 1719, in-12. W—s.

ORIGNY (Pierre Adam d'), historien né en 1697 à Reims, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite (1), embrassa de bonne heure la profession des armes et devint capitaine de

(1) Pierre d'Origny, écuyer, sieur de Ste-Marie, publia en 1559, à Reims, le *Temple de Mars tout-puissant*, poëme; et en 1578, le *Hérault de la noblesse de France*.

Digitized by Google

grenadiers au régiment de Champagne. Blessé en 1745 à l'attaque des lignes de Weissembourg, il obtint la croix de St-Louis, quitta le service et chercha des distractions dans l'étude de l'histoire. Il s'appliqua surtout à débrouiller celle des anciens Egyptiens; mais il mourut avant d'avoir terminé ce grand travail, le 9 septembre 1774. On a de lui : 1° *Mémoire sur la famille des d'Origny*, établie à Reims vers le commencement du 16e siècle, qu'a publié Anquetil, auteur de l'histoire de cette ville, Châlons, 1757, in-12, de 28 pag.; 2° L'*Egypte ancienne*, ou Mémoires historiques et critiques sur les objets importants de l'histoire du grand empire des Egyptiens, Paris, 1762, 2 vol. in-12. Le tome premier contient des recherches sur l'étendue de l'Egypte et sur le nombre de ses villes, que d'Origny fait monter à plus de vingt mille; sur la population de cette contrée et sa fertilité, et sur les caractères hiéroglyphiques. Dans le tome second, l'auteur traite de la religion des Egyptiens et de son adoption successive par les peuples de l'Asie, et enfin des obélisques, particulièrement de ceux qui ont été transportés à Rome. Cet ouvrage a été vivement critiqué par Pauw, dans ses *Recherches sur les Egyptiens* (*voy.* Pauw). 3° *Chronologie des rois du grand empire des Egyptiens*, ibid., 1765, 2 vol. in-12. D'Origny annonçait ces deux ouvrages comme les prolégomènes de l'histoire des Egyptiens, à laquelle il travaillait avec beaucoup d'ardeur, lorsque la mort de son neveu, jeune officier de la plus belle espérance, vint détruire tous ses projets et le rendit incapable de toute application (1). — *Antoine-Jean-Baptiste-Abraham* D'Origny, né à Reims en 1734, acheta une charge de conseiller à la cour des monnaies, et cultiva les lettres par délassement. Il recherchait et obtint l'honneur d'être admis dans un grand nombre d'académies de province, et mourut ignoré en octobre 1798. On a de lui : 1° *Dictionnaire des origines*, ou époque des inventions utiles, des découvertes importantes, etc., Paris, 1776-1778, 6 vol. in-8°. L'abbé Sabatier s'empara de cette utile compilation et en publia un abrégé sous le même titre, en société avec Préfort (V. le *Dictionnaire des Anonym.* de Barbier). 2° *Abrégé de l'histoire du Théâtre Français, depuis le mois de septembre* 1780, *jusqu'au* 1er *janvier* 1783, t. 4, 1783, in-8°; les trois premiers volumes sont l'ouvrage de Mouhy (*voy.* Mouhy). C'est par erreur que très-souvent on dit que le travail d'Origny est en quatre volumes. 3° *Annales du Théâtre Italien*, ibid., 1788, 3 vol. in-8°. W—s.

(1) Nicolas-Pierre d'Origny, enseigne à l'âge de dix-neuf ans au régiment de Champagne, fit avec beaucoup de distinction la guerre de 1757, comme chef d'un corps de voltigeurs, et reçut un coup de fusil sous les murs du château de Waldeck au moment où il s'avançait, sans défiance, pour faire exécuter la convention conclue avec la légion britannique. Il mourut de cette blessure le 1er avril 1761, et fut inhumé dans l'église principale de Waldeck, avec une épitaphe rapportée dans l'*Essai sur les grands hommes d'une partie de la Champagne*. On trouve l'éloge de ce jeune guerrier à la fin de la préface de l'*Egypte ancienne*.

ORIOL (Pierre), en latin *Aureolus*, fameux théologien, né à Verberie-sur-Oise, dans la Picardie, jouissait d'une grande réputation au commencement du 13e siècle. Il succéda à Jean Scot, son maître, dans une des chaires de l'université de Paris, et mérita le surnom de docteur éloquent (*doctor facundus*). On croit généralement qu'Oriol était cordelier, et qu'après avoir rempli les premiers emplois de son ordre, il fut élevé en 1321 à la dignité d'archevêque d'Aix. Casimir Oudin prétend que l'épiscopat d'Oriol a été imaginé par les cordeliers, pour donner plus d'éclat à leur ordre, auquel il enlève ce docteur pour le faire religieux du Val-des-Ecoliers. On peut voir les raisons dont il appuie son opinion dans ses *Commentar. de scriptoribus ecclesiasticis*, t. 3, p. 847-859. Il est assez vraisemblable qu'on a confondu Pierre Oriol avec Pierre Després, archevêque d'Aix, et créé cardinal en 1320, puisqu'en admettant l'épiscopat du premier, on ne peut lui donner que quelques mois de durée. Suivant les auteurs du *Gallia Christiana*, Oriol mourut le 27 avril 1322; mais l'abbé Dutems conjecture qu'il se démit de son évêché pour reprendre ses études théologiques, et il retarde sa mort jusqu'à l'année 1345, date d'un de ses ouvrages que l'on conservait à la bibliothèque des cordeliers de Tolède (*voy.* le *Clergé de France*, par Dutems). Oriol fut l'un des plus zélés défenseurs de l'immaculée conception, et composa pour soutenir cette opinion, que l'Eglise a approuvée, un *Traité* imprimé à Toulouse en 1514. Outre des *Sermons*, un *Abrégé de théologie* et quelques *Traités* ascétiques, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. Minorum*, par Wading, on cite d'Oriol : 1° *Breviarium Bibliorum*, Venise, 1507, 1571; Paris, 1565, 1585. Cette dernière édition a pour titre : *Compendiosa in universam sacram Scripturam commentaria* (*voy.* Nouvellet, Cl.-Et.). 2° Des *Commentaires*, en quatre livres, sur le Maître des Sentences, Rome, 1595-1605, 2 vol. in-fol., très-rare. Cette édition a été publiée par le cardinal Constantin Sernano, qui l'a fait précéder d'une *Vie* de l'auteur. W—s.

ORION, lexicographe grec à l'égard duquel on possède fort peu de renseignements; on sait seulement qu'il était né à Thèbes, en Egypte, et qu'il fut un des précepteurs de l'impératrice Eudoxie. Il ne faut pas le confondre avec un autre grammairien natif d'Alexandrie, nommé Orus, dont Suidas fait mention et qui avait également écrit un ouvrage disposé dans l'ordre alphabétique. Le travail d'Orion, intitulé *Etymologicon*, se recommande sous le double rapport de l'ordre et de la clarté. Après être resté longtemps inédit, il a enfin été publié à Leipsick en 1820, in-4°, par G.-F. Sturz, qui a joint à ses notes celles de Larcher et de Wolf, les variantes recueillies par G.-H.-C. Koes dans un manuscrit de la bibliothèque impériale de Paris, et des tables. Le tout est accompagné de *Remarques*

Digitized by Google

de Larcher sur l'*Etymologicon magnum* et d'un mémoire de M. Peyron, de Turin, sur le *Traité de la prosodie*, par Théodose d'Alexandrie. Ce lexique mérite toute l'attention des hellénistes; c'est le plus ancien de ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous; le texte est assez pur, et il s'y trouve de très-utiles renseignements. Br—t.

ORISSON, prince des Celtibériens, allié des Carthaginois, se mit en campagne à la tête de ses troupes, sous prétexte d'aller renforcer ses alliés qui faisaient le siége d'Hélicie, ville au delà de l'Ebre, mais au contraire pour contribuer à la délivrance des Héliceens, avec lesquels il avait fait un traité secret. Arrivé à la vue de l'armée d'Hamilcar Barca, Orisson attaqua ce général avec furie, de concert avec les assiégés, le défit et le tua. Mais Hasdrubal, gendre d'Hamilcar, ne tarda pas à venger sa mort. A la tête de 50,000 hommes, il mit tout à feu et à sang dans les Etats d'Orisson, et, l'ayant fait prisonnier, il le fit périr dans les tourments, l'an 229 avant Jésus-Christ. B—r.

ORKHAN-CHAZY, second sultan des Turcs ottomans, venait de s'emparer de Brousse, lorsque la mort de son père Othman Ier lui laissa le trône, l'an 726 de l'hég. (1326 de J.-C.). Il transféra sa résidence dans cette ville et, poursuivant ses conquêtes, il prit Nicomédie, Nicée, la Bithynie entière et tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie. Il effaça par mille actions de valeur les exploits de son père; mais sa justice et son humanité ne contribuèrent pas moins que ses armes à reculer les bornes de sa domination. Comme il n'exigeait des vaincus qu'un léger tribut et qu'il leur laissait le libre exercice de leur religion, plusieurs villes s'empressèrent de le reconnaître pour souverain, préférant le joug des musulmans aux vexations de leurs gouverneurs. Sa politique profonde était bien au-dessus de celle des empereurs grecs ses ennemis, qui n'avaient de motifs que leurs craintes et de moyens que leur fourberie. Ce prince, à qui les Ottomans doivent leurs premiers règlements civils et politiques, guidé par les conseils de son frère Ala-eddyn Pacha (*voy.* Aladin), établit des distinctions entre les citoyens et les soldats et ordonna, l'an 729 (1329), que ceux-ci porteraient exclusivement le turban blanc. L'année suivante, il fit élever dans la religion musulmane les jeunes esclaves chrétiens et en forma un corps de troupes, qui sous le règne suivant devint la fameuse milice des janissaires, tour à tour soutien et fléau de la dynastie ottomane. La discipline qu'il établit dans son armée et les divisions qui régnaient entre l'empereur Andronic III et les princes feudataires de l'empire grec favorisèrent les projets d'Orkhan. Son fils Soléiman, arrivé à Abydos, sur les bords du Bosphore, en 1338, suivi de 4,000 hommes, et manquant de navires pour les transporter en Europe, traversa le détroit avec 80 soldats déterminés, sur trois radeaux, soutenus sur des outres de cuir et gouvernés avec des bâtons. Il aborda de nuit devant Sestos, dont il s'empara, et y trouva des bâtiments qui servirent à lui amener le reste de ses troupes, à la tête desquelles il se rendit maître de Gallipoli, regardé alors comme la clef de Constantinople et de l'Europe. Les empereurs Jean Cantacuzène et Manuel Paléologue ayant réclamé chacun le secours du sultan, il se déclara en faveur du premier, dont il épousa la fille Théodora, et il envoya de nouveau son fils, qui ravagea la Thrace, défit les Serviens et les Bulgares, alliés de Manuel, et ne revint en Asie qu'après s'être emparé de plusieurs places qui tenaient pour Paléologue, et s'être fait ouvrir comme allié celles qui reconnaissaient Cantacuzène; ce fut ainsi qu'il forma comme la première ligne du blocus de Constantinople qu'achevèrent ses successeurs. Maître du Bosphore, Orkhan fit passer en Europe des forces plus imposantes, sous les ordres de ses deux fils, Soléiman et Mourad, qui portèrent la désolation dans la Thrace et dans la Grèce. Ce fut alors qu'un grand nombre de Grecs allèrent pour la première fois chercher un asile en Italie, et y portèrent le goût des sciences et des arts, qui de là se répandirent dans le reste de l'Europe. Soléiman ayant péri d'un accident, peu de temps après avoir pris Adrianople, Orkhan ne survécut que deux mois à la douleur d'avoir perdu ce jeune héros. Il mourut à la fin de l'an 761 (1360), âgé d'environ 84 années lunaires, dont il en avait régné trente-cinq, et fut enterré auprès de son père, à Brousse, où il avait fondé une académie, une mosquée, un hôpital et d'autres établissements pieux. Il eut pour successeur Mourad, son second fils (*voy.* Amurat Ier). A—t.

ORLANDI (Pellegrino-Antonio), carme de la congrégation de Mantoue, et membre de l'académie Clémentine, naquit à Bologne en 1660. Religieux d'une piété profonde, savant d'une activité infatigable, à peine était-il sorti de l'enfance, qu'il s'adonna aux études avec une ardeur que l'âge ne fit qu'accroître. Les différents ouvrages qu'il a publiés prouvent de grandes recherches; mais ils manquent de méthode et d'exactitude; ils sont peu consultés aujourd'hui, les mêmes sujets ayant été traités depuis d'une manière plus complète. Ce sont : 1° *Notizia degli scrittori Bolognesi e dell' opere loro stampate e manoscritte*, Bologne, in-4°, 1714; 2° *Origine e progressi della stampa, ossia dell' arte impressoria e notizia dell' opere stampate dal* 1475 *sino al* 1500, Bologne, in-4°, 1722; 3° *Abecedario pittorico de professori più illustri in pittura, scultura ed architettura*, Bologne, 1704, 1719 et 1731, avec des additions de l'auteur. Ce dictionnaire des peintres, sculpteurs et architectes, utile à tous ceux qui cultivent les arts, a été réimprimé plusieurs fois, entre autres à Venise en 1753, avec des additions de Guarienti; et à Florence en 1776 et 1778, sans ces additions, mais augmenté de plusieurs

Digitized by Google

Vies de peintres modernes, par F. Fuga. Cet ouvrage a été traduit en anglais et publié à Londres en 1730. Cependant il faut plutôt attribuer la réputation dont il jouit encore à la commodité d'avoir dans un seul volume la vie de tous les artistes qu'au mérite même du travail. On peut voir dans le tome 6 des *Notizie degli scrittori Bolognesi* du comte Fantuzzi un article sur ce savant, auquel est jointe la liste de toutes ses Œuvres publiées et inédites. Il mourut à Bologne le 8 novembre 1727. — *Clément* ORLANDI, habile architecte, naquit à Rome en 1694. Tous les ouvrages qu'il a exécutés dans cette ville manifestèrent son goût et son habileté. On lui doit quelques églises et quelques palais qui lui ont mérité aussi bien que son talent les suffrages du public. Il a aussi restauré plusieurs anciens édifices d'une manière remarquable. Il mourut à Rome en 1775. P—s.

ORLANDINI (NICOLAS), premier historien de l'institut des jésuites, naquit en 1554 à Florence, d'une famille patricienne, et fut admis dans la société à l'âge de dix-huit ans. Destiné par ses supérieurs à la carrière de l'enseignement, après avoir régenté quelques années, il devint recteur du collége de Nola, puis directeur du noviciat à Naples, place que, malgré sa grande jeunesse, il remplit avec beaucoup de prudence. Appelé à Rome pour être employé à la secrétairerie générale, il se fit remarquer par la facilité de sa rédaction, et fut chargé de travailler à l'histoire de son institut. Malgré la délicatesse de sa santé, il avait terminé la première partie de ce grand ouvrage lorsqu'il mourut, le 27 mai 1606, âgé de 52 ans. Outre les *Annuæ litteræ societatis*, de 1583-1585, et la *Vie de Pierre Favre*, l'un des dix premiers compagnons de St-Ignace, Lyon, 1617, in-8° (*voy.* FAVRE), traduite en italien par le P. Alciati, on a d'Orlandini : *Historia societatis Jesu, pars prima*, Rome, 1615; Anvers, 1620, in-fol. Ce volume contient la *Vie* de St-Ignace, divisée en seize livres. Le style en est pur et élégant; mais, quoique cet ouvrage ait été composé d'après les documents les plus authentiques, il renferme des faits qu'une critique plus sévère aurait écartés. François Sacchini, désigné pour continuer l'Histoire de la société, fut l'éditeur de ce premier volume, auquel il ajouta une préface, contenant une courte Notice sur Orlandini et une table des matières. Le second volume renferme la *Vie* du P. Lainez, Anvers, 1620; le troisième celle de François Borgia, Rome, 1649; le quatrième celle d'Everard (Mercuriano), ibid., 1652, et le cinquième celle de Claude (Aquaviva), ibid., 1661. Sacchini étant mort avant d'avoir mis la dernière main à la Vie d'Aquaviva, ce fut le P. Pierre Possin qui fut chargé de la terminer et de la faire paraître. Le célèbre Jouvanci, désigné pour continuer cet important ouvrage, publia en 1710 à Rome un sixième volume, qui contient tout ce qui s'était passé de plus important dans la société, de 1591 à 1616, et enfin le P. Jules Cordara fit paraître en 1750 un septième volume, qui renferme une partie du 17e siècle. Cette collection est rare et recherchée; on la trouve difficilement complète en France, à raison de la suppression rigoureuse qui fut faite du volume de Jouvanci (*voy.* ce nom). W—s.

ORLEANS. *Voyez* JEANNE D'ARC.

ORLEANS (LOUIS Ier DE FRANCE, duc D'), frère cadet de Charles VI, était né en 1371, la même année que Jean Sans-peur, duc de Bourgogne, dont la rivalité devait lui être si fatale. Connu d'abord sous le nom de comte de Valois, il joignait à tous les dons extérieurs un esprit vif, agréable, et des manières prévenantes; mais ces qualités étaient effacées par une ambition excessive, qu'il alliait à un goût immodéré pour les plaisirs. Il épousa par procureur, en 1385, Marie, héritière du trône de Hongrie, et prit le titre de roi, auquel Sigismond l'obligea de renoncer en épousant lui-même Marie (*voy.* SIGISMOND). Charles, qui aimait son frère avec tendresse, voulut le dédommager en lui donnant en apanage la Touraine, qu'il échangea en 1392 contre le duché d'Orléans, et lui fit épouser Valentine de Milan, princesse d'un rare mérite (*voy.* VALENTINE). Le duc d'Orléans avait toute la confiance de son frère; malgré sa jeunesse, il était admis au conseil, où se traitaient les affaires les plus importantes. La funeste maladie dont le roi fut atteint vint troubler le repos dont la France commençait à jouir, et qu'elle devait uniquement à la sagesse de son monarque (*voy.* CHARLES VI). Ses oncles reprirent la régence du royaume; et le duc d'Orléans, exclu du conseil, fut en outre exposé à la haine du peuple, qui voyait avec peine ses liaisons avec la reine Isabelle de Bavière, et qui accusait la duchesse, sa femme, d'avoir occasionné la démence du roi en lui faisant avaler un philtre. Avec l'appui de la reine, il parvint à reprendre sa place au conseil; et, ayant à son tour forcé le duc de Bourgogne de se retirer, il s'empara de l'autorité et dissipa les trésors de l'Etat d'une manière scandaleuse. De nouveaux impôts étant devenus nécessaires, le clergé refusa de les payer; et cet exemple fut suivi par les mécontents, que le duc de Bourgogne appuyait d'ailleurs ouvertement. Dans la crainte d'une guerre civile, qu'il n'avait aucun moyen de comprimer, le duc d'Orléans consentit à remettre le pouvoir dont il avait si mal usé : mais il garda une grande influence dans le conseil, formé de ses créatures; et, ayant eu besoin d'argent, il s'empara des sommes déposées dans la tour du Louvre, sans qu'on lui opposât le moindre obstacle. Sur ces entrefaites, le duc de Bourgogne (Philippe le Hardi) étant mort, Louis se fit déclarer lieutenant général du royaume; mais Jean Sans-peur, qui avait hérité de la haine que son père portait au duc d'Orléans, lui montra bientôt qu'il n'était pas disposé à lui laisser l'au-

Digitized by Google

torité sans partage, et vint à Paris, où il fut accueilli comme un libérateur. A son approche, Louis se retira à Melun, où la reine le suivit bientôt; et, ayant levé une armée de 20,000 hommes, il ouvrit avec le duc de Bourgogne une négociation qui se termina par la réconciliation apparente des deux princes. Ils réunirent leurs forces pour faire la guerre aux Anglais ; et, tandis que Jean Sans-peur tentait de leur reprendre Calais, Louis vint mettre le siége devant Blaye, mais il fut obligé de le lever honteusement. De nouveaux débats s'élevaient fréquemment entre les deux rivaux ; et la reine, par sa médiation, amenait une paix simulée que le lendemain voyait troubler. Mais le duc d'Orléans s'étant vanté d'avoir obtenu les faveurs de la duchesse de Bourgogne, Jean Sans-peur ne put lui pardonner ce dernier affront ; et, s'il cacha son ressentiment, ce ne fut que pour mieux assurer la vengeance qu'il méditait. Enfin, le 23 novembre 1407, le duc d'Orléans étant chez la reine, on vint l'avertir que le roi le demandait : il sortit aussitôt, précédé de quelques valets de pied portant des flambeaux. Arrivé dans la rue Barbette, près de l'hôtel de Notre-Dame, le prince fut entouré par dix-huit assassins apostés par le duc de Bourgogne, et qui fondirent sur lui en criant : *A mort*. Il éleva la voix en disant : *Je suis le duc d'Orléans. — Tant mieux*, lui répondirent les assassins, *c'est ce que nous demandons;* et il tomba percé de coups, répétant : *Qu'est ceci? D'où vient ceci?* Les domestiques du duc d'Orléans prirent la fuite, excepté un seul, nommé Jacob, qui fut trouvé mort sur le corps de son maître, qu'il avait vainement cherché à garantir (*voy.* JEAN SANS-PEUR). Les restes de ce prince furent inhumés dans l'église des Blancs-Manteaux, où il avait choisi sa sépulture. Le duc d'Orléans aimait les lettres ; il protégea les savants, et en particulier Christine de Pisan, qui lui dédia le roman d'*Othea* (*voy.* CHRISTINE). Il parlait avec grâce et facilité, et composait des vers, talent que l'un de ses fils posséda encore à un bien plus haut degré (*voy.* CHARLES D'ORLÉANS). Il avait eu, d'une de ses maîtresses, un fils, connu sous le nom du beau *Dunois*, dont la valeur contribua depuis à délivrer la France du joug des Anglais (*voy.* DUNOIS). Indépendamment de l'Histoire du règne de Charles VI, on peut consulter, sur le duc d'Orléans, les *Vies des hommes illustres* de Thevet. On a le portrait de ce prince dans cet ouvrage de Thevet, et dans les *Antiquités de la monarchie française*, du P. Montfaucon. W—s.

ORLÉANS (GASTON JEAN-BAPTISTE DE FRANCE, duc D'), troisième fils de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit à Fontainebleau le 25 avril 1608. Il porta d'abord le titre de duc d'Anjou (1). Lorsqu'il fut marié à Nantes (1626), le duché d'Orléans lui ayant été donné en apanage, il prit le titre de duc d'Orléans, qu'avait eu le second fils de Henri et de Marie, mort en 1611. Gaston eut le malheur de se trouver mêlé, sans gloire et sans succès, dans tous les troubles qui agitèrent le règne de Louis XIII et la minorité de Louis XIV. Il sortit quatre fois du royaume et y rentra quatre fois les armes à la main. Cette vie orageuse embrassant l'époque de notre histoire, qui vit les dernières luttes d'une aristocratie puissante et les longues convulsions de la grande féodalité, il serait difficile de renfermer cet article dans les bornes ordinaires. Moins composé sur les Mémoires historiques que sur les pièces imprimées à l'époque des événements, il pourra donner à ces derniers une physionomie particulière, et offrir des aperçus nouveaux. Savary de Brèves, qui passait pour une des créatures de Concini, eut à la fois (1615), avec la charge de gouverneur de Monsieur, celles de surintendant de sa maison, de premier gentilhomme de sa chambre, et de capitaine-lieutenant de la compagnie de 200 hommes d'armes de ce prince. Toute la dépense de la maison du frère unique du roi ne s'élevait alors qu'à deux cent mille livres. Savary de Brèves était estimé pour ses lumières et pour sa probité. On lit dans les *Mémoires* du duc d'Orléans que son gouverneur *avait accoutumé d'attacher des verges à sa ceinture*, mais qu'il ne s'en servait *que très-rarement*. Il employait aussi d'autres moyens : le jeune prince ayant dit un jour *quelques paroles fâcheuses* à un de ses gentilshommes qui le servait à table, le gouverneur fit venir à souper *les galopins de la cuisine* pour remplacer les gentilshommes servants. Après la mort tragique du maréchal d'Ancre (1617), la Viéville et Luynes devinrent tout-puissants, l'un dans le conseil, l'autre dans la faveur du roi. Gaston annonçait déjà les plus heureuses dispositions : Louis eut la faiblesse de se montrer jaloux de son frère. Loin de combattre ce penchant, ses favoris y applaudirent, et conseillèrent de congédier le sage gouverneur de Gaston. De Brèves, mandé dans ce qu'on appelait le *conseil étroit*, composé du chancelier Brulart, du garde des sceaux Duvair, de Villeroy et du président Jeannin, fut loué, remercié et renvoyé comblé d'honneurs et de présents. Il eut pour successeur le comte du Lude (1), vieux courtisan, encore ami des plaisirs et peu propre à diriger l'éducation de l'héritier présomptif du trône ; il se reposait de ce soin sur le sous-gouverneur Contade, homme grossier, qui, par ses jurements et ses vices, corrompit le jeune prince, gâta ses mœurs, et lui ôta le frein de la honte. Le comte du Lude mourut en 1619 et fut remplacé par d'Ornano, colonel des bandes corses, qui, affectant d'abord de

(1) Il ne fut nommé que le 5 juin 1614, par le cardinal de Joyeuse et la reine Marguerite.

(1) Le connétable de Luynes avait été assez longtemps domestique du comte du Lude, en qualité de gentilhomme. Son frère de Brantes servait en même temps dans la maison du comte en qualité d'écuyer (*Mémoires manuscrits de Fontenay Marcuil.*)

Digitized by Google

la sévérité, *montra quelquefois les verges*. Déjà il avait réussi à faire perdre à Gaston *beaucoup de mauvaises habitudes*, lorsque, ambitieux et songeant à sa propre fortune, il devint tout à coup plus indulgent. Le roi était d'une santé faible : il n'avait point d'enfants. Le gouverneur montra le trône en perspective au jeune prince, l'engageant à demander l'entrée au conseil. Cette démarche inquiéta la Viéville et déplut au roi. Ornano fut arrêté et conduit au château de Caen. Gaston se plaignit et ne fut point écouté, on lui donna pour quatrième gouverneur un sieur de Préaux, à qui le prince fit faire un charivari par les officiers de sa cuisine, et qui tomba bientôt avec la Viéville (*voy.* VIÉVILLE). Gaston obtint la liberté d'Ornano, qui reçut le bâton de maréchal; mais le prince ayant voulu le faire entrer avec lui au conseil, Richelieu, qui s'élevait sur le crédit de tous les favoris, craignit l'ambition d'Ornano, et le fit arrêter une seconde fois. Gaston s'emporta devant le roi contre le ministre, et menaça de le mettre *hors de toute envie de lui causer désormais du déplaisir :* mais ni sa colère ni ses démarches ne changèrent rien au sort du maréchal. Dès lors, le prince acquit la conviction que, jour par jour, et par les gens de sa maison, Richelieu était instruit de toutes ses actions. C'est à cette époque que Puylaurens, qui avait été enfant d'honneur du prince, lui fut recommandé par la maréchale d'Ornano, et devint son confident avec l'abbé le Coigneux. Ce dernier, chancelier de la maison de Monsieur, et président à la chambre des comptes, passait pour entrer dans les vues et dans la politique de Richelieu, qui faisait déjà l'office de ministre principal des affaires de l'État. On vit en effet Gaston se détacher tout à coup d'Ornano, qui mourut bientôt à Vincennes (*voy.* ORNANO); abandonner le duc de Vendôme, qui avait été arrêté à Blois; souffrir qu'on coupât la tête au jeune comte de Chalais (Henri de Talleyrand), l'un de ses plus familiers serviteurs, qui avait été condamné à Nantes par une commission (1); et consentir enfin à épouser mademoiselle de Montpensier, mariage pour lequel d'Ornano lui avait fait concevoir tant d'aversion, et que le roi avait redouté lui-même, dans son état languissant, comme devant attirer les regards et les vœux de la France sur son frère (2), mais que Richelieu avait voulu et conduit dans le véritable intérêt de l'État. Ce mariage fut célébré à Nantes, au mois d'août 1626, à l'époque même de la mort, présumée violente, du maréchal d'Ornano et du supplice de Chalais. Gaston reçut en apanage les duchés d'Orléans et de Chartres, le comté de Blois, la seigneurie de Montargis, et, en pensions et revenus, environ un million de livres pour l'entretien de sa maison. Mademoiselle lui apporta en dot la souveraineté de Dombes, la principauté de la Roche-sur-Yon, les duchés de Montpensier, de Châtellerault et de St-Fargeau, plusieurs terres portant titres de marquisat, comté, vicomté et baronnie. Madame reçut de la duchesse de Guise, sa mère, un diamant estimé quatre-vingt mille écus ; et Richelieu eut, *pour sa livrée, et en présent de noces*, la terre de Champvaut, voisine de la terre de Richelieu. La maison de Monsieur fut établie presque sur le pied de celle du roi; Gaston eut des gardes françaises et des gardes suisses, « qui marchaient devant lui tambour battant, « encore que le roi fût à Paris ». (*Mémoires du duc d'Orléans.*) Dès le mois d'octobre, la grossesse de Madame fut déclarée : « On la vit faire parade « de son ventre dans le Louvre, croyant déjà « d'avoir un fils, lequel dût tenir la place d'un « Dauphin. Chacun lui porte ses vœux et ses « acclamations, et tout le monde va à Monsieur « comme au soleil levant. » (*Ibid.*) Mais toutes les espérances furent trompées : Madame accoucha d'une fille (*voy.* MONTPENSIER) et mourut trois jours après (1). La douleur de cette perte fut générale : le roi, toujours jaloux de son frère, ne la partagea point. Bouteville-Montmorency, qui passait pour le plus fameux duelliste de la cour, et le comte des Chapelles, ayant pris la fuite après le combat singulier où périt Bussy d'Amboise (*voy.* BOUTEVILLE), Monsieur, qui connaissait leur dévouement à sa personne, résolut de les enlever à l'escorte qui les ramenait prisonniers dans la capitale. Richelieu, instruit de ce dessein, le fit aisément échouer. Le prince eut alors recours aux prières; mais le roi se montra inflexible : les deux prisonniers eurent la tête tranchée, et on ne laissa pas ignorer à Gaston que ses démarches avaient pu empêcher le pardon. Gaston, dit l'auteur de ses Mémoires, fut porté facilement, par le président le Coigneux, *à boire ce nouveau calice d'amertume*. Monsieur était un prince peu remuant par ses penchants et par son caractère. Il aimait la cour et ses plaisirs; le jeu était surtout sa passion dominante. Il recherchait les tableaux, les antiques, les médailles. Il avait du goût pour la botanique, herborisait lui-même, et faisait peindre des plantes par Jules Donabella. Enfin, suivant l'esprit de ce temps, il avait créé un royaume imaginaire,

(1) Dans une des nombreuses lettres écrites de sa prison à Richelieu, Chalais dit que Monsieur est *cause de sa détention*. Il avait conseillé au prince de se retirer auprès des protestants : « Si celui, disait-il, qui est cause de ma détention va à la « chasse, s'éloignant beaucoup, son ancien dessein est de s'en « aller de là, et s'il vous donne quelque espérance de son ma- « riage, assurez-vous qu'il vous amuse jusqu'à ce qu'il ait fait « son escapade. »

(2) « Sa Majesté fut tellement touchée de jalousie que le « P. Souffren (ou Suffren), son confesseur, l'étant venu trouver « un matin dans son cabinet, elle se jeta à son col toute éplorée, « et dit que les avantages que la reine procurait à Monsieur ne « permettaient pas de douter qu'elle ne l'aimât plus que lui. » (*Mém. du duc d'Orléans.*)

(1) Le cardinal de Richelieu fut accusé d'avoir fait empoisonner la duchesse d'Orléans. Voyez les pamphlets du temps, entre autres les *Conversations de Maître Guillaume avec la princesse de Conty aux Champs-Elysées*, Paris, 1631, in-4° et in-8°, réimprimées dans le *Recueil* de l'abbé de St-Germain, Anvers, 1643, in-fol.

Digitized by Google

où, comme dans celui de Narsingue, les courtisans avaient coutume de ne dire que des sottises. Le prince avait établi un conseil de *vauriennerie*, où l'on traitait librement des affaires de ce royaume : le comte de Moret en était le grand prieur, l'abbé de la Rivière le grand monacal, et le poëte Patris un des grands vicaires. Cependant le roi, désirant que son frère ne songeât plus à se marier, exigea que la reine cessât de contrarier sa politique jalouse ; et Richelieu même céda dans cette circonstance ; ou plutôt l'habile ministre craignit aussi l'ascendant que Monsieur pourrait prendre, si son mariage promettait un héritier au trône. On commença donc à favoriser la passion du prince pour le jeu, en lui donnant de l'argent pour la satisfaire. Le roi lui fit présent de la terre de Limours, qu'il acheta quatre cent mille francs de Richelieu, et y joignit le domaine de Montlhéri. Le cardinal reçut de plus trois cent mille livres pour le mobilier et les embellissements qu'il avait faits à un château qui lui déplaisait, et dont il cherchait à se défaire. D'un autre côté, le président le Coigneux et Puylaurens, qui désiraient gouverner le prince, l'entretenaient volontiers dans l'espèce d'aversion qu'il montrait lui-même pour de nouveaux liens. Gaston se borna donc à avoir des maîtresses. Le roi, malgré sa piété, ferma les yeux sur les désordres de son frère. ; et la reine-mère seule en redouta les excès. Lorsque les Anglais conduits par Buckingham descendirent dans l'île de Ré, le roi, alors malade et ne pouvant aller lui-même commander son armée, nomma Gaston son lieutenant général. La citadelle de St-Martin, défendue par Thoiras, menaçait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Les travaux de sa construction se poursuivaient encore, et le but de la descente était de les ruiner. Gaston part et s'avance jusque sous les murs de la Rochelle, où flottait le drapeau de l'indépendance. Il engage un combat inutile et téméraire. Le roi blâme cette entreprise : peut-être eût-il craint d'en devoir le succès à son frère, et il se décide à partir lui-même. Mais le salut de l'île de Ré et la fuite honteuse des Anglais furent dus aux sages dispositions et à la première résistance de Gaston : elle donna le temps aux vaisseaux et à l'armée de se réunir pour assurer la victoire, qui décida de la prise de la Rochelle. Cependant le duc d'Orléans eut le chagrin de se voir retirer pour le siége de cette place le commandement de l'armée, qui fut donné au cardinal de Richelieu. Il quitta le camp et revint à Paris dissiper son dépit dans les plaisirs. On ne tarda pas de s'entretenir à la cour de son prochain mariage, tantôt avec Marie de Mantoue, tantôt avec la princesse de Florence. La reine mère décriait la première comme rendue stérile par les drogues de son médecin. La cour était partagée ; mais Louis, en persistant à s'opposer au mariage de son frère, « mit d'accord ceux qui s'intéressaient à « l'un et à l'autre de ces deux partis ». (*Mémoires du duc d'Orléans.*) La reine Anne d'Autriche venait de faire une neuvaine pour avoir des enfants (1627) ; Gaston lui dit en riant : « Madame, vous venez de solliciter vos juges « contre moi ; je consens que vous gagniez le « procès, si le roi a assez de crédit pour cela. » Louis XIII avait un abcès au mésentère : sa vie était languissante ; et, dans ce temps où l'on croyait encore à l'astrologie, on répétait à la cour et à la ville cette prédiction du médecin Duval : *Sol Cancrum non peragrabit quin vale dicat.* Le docteur fut mis à la Bastille, et de là envoyé aux galères. Le roi ne s'en porta pas mieux ; mais les astres eurent menti. Dès lors la division régnait entre Marie de Médicis et Richelieu. Le ministre réveilla la jalousie du roi contre son frère, qu'il disait être l'objet des préférences de la reine mère. Gaston se rendit à Nanci (1629), où il fut reçu par le duc de Lorraine, avec des honneurs extraordinaires ; et bientôt on parla de son mariage avec Marguerite, sœur du duc. Le maréchal de Marillac et Bouthillier, secrétaire d'État, arrivèrent à Nanci, avec la mission de décider Monsieur à retourner à Paris. Le roi lui offrait le duché de Valois pour augmentation d'apanage, le gouvernement d'Amboise, et une somme d'argent. Gaston revint (1630) ; et, au mois d'avril, il fut nommé lieutenant général du royaume, pendant le voyage de Louis à Lyon. C'est la même année, après le retour du monarque à Paris, qu'échoua la tentative de la reine mère pour perdre le cardinal, et que commencèrent les malheurs de cette princesse, la disgrâce des Marillac, la toute-puissance du ministre, et les singulières fluctuations de la politique et de la vie de Gaston. D'abord, il déclara se soumettre aux volontés du roi, et reconnaître combien le cardinal était utile au service du prince et au bien de l'État. Les deux conseillers de Gaston reçurent le prix de cette soumission. L'abbé le Coigneux fut fait président à mortier. Cette charge ayant été évaluée 300 mille livres, Puylaurens fut gratifié d'une pareille somme pour acheter une terre qui serait érigée en duché-pairie. Mais Richelieu craignit bientôt l'influence de ces deux conseillers, et résolut de les éloigner du prince, même de s'assurer, au besoin, de leurs personnes et de celle de Gaston. Monsieur, accompagné de douze de ses gentilshommes, se rendit chez le cardinal (février 1631), et s'annonça comme venant retirer la parole qu'il lui avait donnée peu de jours auparavant d'être son ami. Il lui déclara qu'il voyait en lui l'ennemi de la reine mère, son propre persécuteur, « et qu'il n'eût pas tant attendu de « l'en réprimer, s'il n'eût été retenu par la qua- « lité de prêtre, mais qui ne le garantirait pas à « l'avenir d'un traitement tout extraordinaire, « et tel que la griéveté des injures et des offenses « faites à des personnes de cette dignité le re-

Digitized by Google

« querrait. » Le geste, le regard, l'emportement de Gaston, la présence et la mine des gentilshommes qui l'accompagnaient, saisirent le cardinal, qui ne put rien répondre; mais, un quart d'heure après, il avait renvoyé à ses ennemis plus de terreur qu'il n'en avait reçu. Le roi était accouru pour offrir au ministre d'être son second, et de le protéger même contre son frère. Gaston se retira le même jour à Orléans. Les magistrats se déclarèrent pour lui; et les habitants armés gardèrent les portes pour veiller à sa sûreté. On blâma le prince d'avoir manqué de résolution, de s'être borné à vouloir faire peur, de n'avoir pas du moins enlevé le cardinal, qu'il pouvait enfermer au château d'Amboise; ce qui eût facilité les négociations pour le rétablissement de l'harmonie entre les deux frères et la reine mère. Gaston manda ses compagnies d'ordonnance, convoqua la noblesse de son gouvernement, fit des achats d'armes et de munitions de guerre, projeta de s'emparer des passages de la Loire, et ordonna, en Normandie, dans le Maine et dans le Limousin, des levées de troupes qui devaient se réunir à Orléans. Le cardinal de la Valette fut envoyé au nom du roi auprès du prince, pour négocier son retour, avec l'offre du pardon pour tous ceux qui l'avaient suivi, et celle du consentement enfin donné au mariage avec la princesse de Mantoue. Gaston ne vit qu'un piége dans cette négociation, et partit d'Orléans, le 13 mars, avec sa suite, pour se rendre en Bourgogne, où le duc de Bellegarde, gouverneur, était dévoué à ses intérêts. Mais le roi, après avoir fait arrêter la reine mère à Compiègne, s'était déjà mis en route pour suivre son frère: il était arrivé le premier à Dijon; et Gaston, à qui s'étaient réunis les ducs de Bellegarde et d'Elbeuf, se retira promptement en Lorraine. Le duc, qui avait personnellement à se plaindre du cardinal, relativement aux limites et enclaves de ses Etats dans les Trois-Évêchés, écouta favorablement la proposition d'une ligue contre le ministre, et celle du mariage de Gaston avec sa sœur. Avant de se mettre à la poursuite de son frère, Louis avait écrit (23 février 1631) *aux parlements et gouverneurs des provinces*, ainsi qu'aux prévôts des marchands et échevins de la ville de Paris, que le cardinal s'était soumis en vain, *avec toute l'humilité possible et tous les respects imaginables, à telles lois que la reine aurait agréable de lui prescrire;* et le monarque ajoutait : « Nous n'avons « d'autre part rien omis, pour contenter l'esprit « de notre très-cher et très-amé frère le duc « d'Orléans, jusques à donner à ceux qui ont le « principal pouvoir auprès de lui, selon son « désir, plus de biens que l'état de nos finances « ne pouvait porter, et des honneurs au delà de « ce qu'ils devaient raisonnablement se pro- « mettre. » Dans une lettre écrite à Gaston (23 mars), Louis dit : « Ceux qui vous ont per- « suadé que je vous suivais avec une armée ont « été ou mal informés ou bien malins, puisque « je n'ai que ce qui marche d'ordinaire avec moi, « pour la dignité et sûreté de ma personne. » Cependant le roi avait mis de nouvelles garnisons à Dijon, à Auxonne, à Bellegarde et à St-Jean-de-Losne. Le 30 mars, un édit de Louis XIII déclara atteints et convaincus du crime de lèse-majesté les ducs d'Elbeuf, de Bellegarde, de Rouanès, le comte de Moret, le président le Coigneux, Puylaurens, le P. Chanteloup, et tous ceux qui étaient sortis du royaume avec Gaston. La réunion de leurs fiefs au domaine, la confiscation de leurs biens, l'extinction de leurs titres, et la poursuite contre leurs personnes, selon la rigueur des ordonnances, furent prononcées par la même déclaration (1). Gaston écrivit au roi, le 1er avril, une longue lettre, qui fut imprimée avec des *observations* en marge, rédigées par le cardinal de Richelieu. « Je ne « suis point sorti de la cour, disait Monsieur, « pour troubler votre Etat : si j'ai obtenu quel- « que faveur des étrangers en ma retraite, la « violence sans exemple de celui qui me poursuit « avec vos armes les a comme obligés à ce « faire. » La première observation du cardinal sur cette lettre, porte : « Ceux qui ont conseillé « cette lettre méritent châtiment pour le manque « de respect envers le roi, avec lequel elle est « conçue, et pour le peu d'estime qu'ils témoi- « gnent faire de son jugement. » Le cardinal parle ailleurs de la nécessité d'un *châtiment exemplaire*. « *Personne*, dit-il, *ne poursuit Monsieur*, « *que sa mauvaise conduite. Le roi est résolu de* « *châtier ceux qui, malicieusement et faussement*, « *voudront calomnier ses serviteurs.* » Tandis qu'on ne parlait à Nanci que de guerre et de mariage, la reine mère s'était sauvée de Compiègne et réfugiée à Bruxelles. Elle envoya le P. Chanteloup, son principal confident, à Nanci; il avait pouvoir de consentir en son nom au mariage de son fils avec la princesse de Lorraine. Les articles furent convenus; mais l'exécution en fut remise après la campagne qui allait s'ouvrir. Gaston devait entrer en France à la tête d'une puissante armée. Le 30 mai, le président le Coigneux dressa le fameux manifeste qui a pour titre : *Lettre écrite au roi par Monsieur*. Nous avons donné à l'article Monet un assez long extrait de cette pièce, qui fut imprimée avec permission du roi, et suivie de la réponse de S. M. (Paris, Ant. Vitré, 1631, in-8°. On trouve aussi l'une et l'autre dans le *Recueil* de Duchastelet.) Ce manifeste, d'une violence extrême, où Richelieu est accusé d'avoir voulu attenter à la vie du roi, à celle de Monsieur, à celle de la reine mère, pour usurper la couronne, fut envoyé au parlement de Paris, et présenté par le sieur de Sanes. Peu de temps après, Roger, procureur général de Monsieur,

(1) D'autres déclarations du même genre furent publiées le 12 août, le 26 septembre et le 20 octobre 1631.

Digitized by Google

présenta au même parlement une requête par laquelle le prince demandait à être reçu partie formelle contre le cardinal, *usurpateur de l'Etat et de l'autorité royale*. Il demandait aussi un *monitoire*, pour être informé contre cette Eminence, et que le procureur du roi se joignît à lui. En moins de six semaines, le duc de Lorraine avait mis sur pied douze mille fantassins et cinq mille hommes de cavalerie. Des troupes avaient été aussi levées en France pour Monsieur. L'infante, gouvernante des Pays-Bas, lui envoya des secours en argent. Tous ces préparatifs n'effrayèrent point Richelieu. Les gouverneurs de Calais et de Verdun, soupçonnés d'intelligence avec le prince, furent, l'un destitué, l'autre pendu. Une explication pressante fut demandée au duc de Lorraine, qui, voyant l'orage près de fondre sur lui, et ne trouvant dans Gaston ni l'audace ni les moyens pour une grande entreprise, répondit, en désavouant le projet de mariage avec sa sœur, que l'armement fait dans ses Etats était destiné à venir au secours de l'empereur contre le roi de Suède. Alors Richelieu somma le duc de faire incontinent passer le Rhin à ses troupes, s'il ne voulait voir le roi de France arriver à Nancï avec toutes ses forces, *pour être de la noce*. L'armée rassemblée en Lorraine contre la France entra donc en Allemagne. Gaston la suivit en négociant avec la cour de Bruxelles, où il voulait, au besoin, se ménager une retraite. Vers la fin de l'automne, il revint à Nancï, où, bientôt après, le duc de Lorraine ramena son armée en fort mauvais état. C'est alors que le mariage de Gaston avec la princesse Marguerite fut définitivement arrêté, contre l'avis de le Colgneux, par l'influence de Puylaurens, qui, devant épouser lui-même la fille de la princesse de Phalsbourg, avait l'ambition de se voir beau-frère de son maître. Il fut convenu que la cérémonie serait faite secrètement et à l'insu du roi, qui était alors à Metz pour le siége de Moyenvic. Le duc de Lorraine alla assurer le monarque que tous les bruits publiés sur le mariage étaient sans fondements. Mais Louis exigea que son frère fût renvoyé des Etats du duc; et, le même jour où cette union avait été formée, les époux se séparèrent aux flambeaux. Gaston arriva à Bruxelles, à la fin de janvier (1632). Richelieu, si l'on en croit mademoiselle de Montpensier, se vit alors déjoué dans son projet et dans son espérance de faire épouser par Gaston sa nièce Madeleine de Vignerod, veuve de Combalet, qui fut depuis duchesse d'Aiguillon. La rupture du mariage de ce prince avec Marguerite de Lorraine était la condition que le ministre mettait à sa rentrée dans le royaume. Mademoiselle dit à ce sujet, dans ses Mémoires : « Je ne pouvais pas m'empêcher de « pleurer dès qu'on m'en parlait; et dans ma « colère je chantais, pour me venger, toutes les « chansons que je savais contre le cardinal et sa « nièce. » Mademoiselle raconte que le duc de Lorraine avait refusé son consentement au mariage de Gaston, pour complaire à la reine Anne d'Autriche, qui aimait ce prince, et qui avait formé le dessein de l'épouser elle-même, *voyant la santé du roi presque toujours altérée*, n'en ayant *point d'enfants*, et croyant *être bientôt en état de se remarier*. Plusieurs Mémoires du temps parlent aussi du projet de la reine d'épouser son beau-frère. Gaston fut reçu à la cour de l'infante avec les plus grands honneurs. A cette époque, une commission jugeait, à Ruel, le maréchal de Marillac; et les menaces que fit Gaston de venger sa mort hâtèrent sa condamnation. Le prince se prépara à la guerre; ses pierreries et celles de la reine mère furent engagées à Amsterdam : il allait entrer en France avec les Espagnols; et le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, devait le recevoir dans sa province. Ce seigneur ambitieux et mécontent voulait être le troisième connétable de son nom, et rendre cette charge héréditaire dans sa maison. Dix régiments de cavalerie allemande, liégeoise et napolitaine, se réunirent à Trèves : c'était le rebut de l'armée espagnole. Gaston y joignit mille à douze cents chevau-légers et gendarmes, et donna la lieutenance générale de cette armée au duc d'Elbeuf. Montmorency n'était pas encore en mesure; il avait demandé que l'armée de Gaston n'entrât en France qu'au mois d'août, et elle s'était mise en marche dès le mois de mai. Langres, Dijon et toutes les villes jusqu'aux frontières du Languedoc refusèrent d'ouvrir leurs portes. Le canon tira souvent sur l'armée étrangère, à laquelle quelques gentilshommes vinrent se réunir. Lodève, Pézénas, Béziers, reçurent Gaston : Toulouse, Montpellier, Beaucaire, refusèrent de se déclarer; et bientôt le combat de Castelnaudari renversa tous les projets du frère du roi (*voy.* MONTMORENCY et MORET). Lorsque, après la défaite de Montmorency, l'armée entière fuyait de toutes parts, et que la fortune de Richelieu l'emportait, Gaston voulut s'élancer, tête baissée, dans les rangs ennemis; et les seigneurs qui restaient auprès de lui eurent beaucoup de peine à le retenir. Il se retira, le soir même, à Villepinte, d'où il était parti le matin, et se rendit ensuite à Béziers, où le duc d'Elbeuf vint le joindre avec les troupes qu'il avait été chargé d'opposer à l'armée du duc de la Force. Gaston était appelé en Roussillon par les Espagnols, qui lui promettaient encore des secours en hommes et en argent, mais il céda aux prières de la duchesse de Montmorency, qui espérait, par la soumission du prince, obtenir la liberté de son mari. Le roi et le cardinal venaient d'entrer en Languedoc à la tête d'une troisième armée. Gaston dépêcha vers son frère le sieur de Chaudebonne; et en même temps il reçut du roi un envoyé chargé de lui annoncer qu'il serait reçu en grâce, à bras ouverts, s'il renonçait à conspirer contre l'Etat. Le surintendant des finances Bullion et le marquis Desfossez,

Digitized by Google

gouverneur de Montpellier, arrivèrent à Béziers le 26 septembre : le 29 on signa les articles de la paix, et le 1er octobre le roi les ratifia à Montpellier. Gaston s'engageait à renoncer à toute intelligence avec l'Espagne, la Lorraine et la reine mère; à se retirer *en tel lieu que le roi aurait agréable;* à ne prendre *aucun intérêt en celui de ceux qui se sont liés à lui en ces occasions, et ne prétendre pas avoir sujet de se plaindre quand le roi leur fera subir ce qu'ils méritent* (art. 6); à ne recevoir aux charges de sa maison que *des personnes agréables et nommées par S. M.;* que le sieur de Puylaurens *avertira sincèrement le roi de tout ce qui s'est traité par le passé* avec les étrangers, *contre le service du roi et le bien de l'Etat*, etc. Monsieur signa cette déclaration, jointe aux articles du traité : « Nous promettons, en parole « et foi de prince, l'exécuter si religieusement, « que nous n'y contreviendrons en aucune fa- « çon;.... et de plus aimer tous ceux qui servent « Sa Majesté, et particulièrement notre cousin le « cardinal de Richelieu, que nous avons toujours « estimé pour sa fidélité à la personne et aux « intérêts de l'Etat. » Gaston fut rétabli par le traité *en tous ses biens*. Le duc d'Elbeuf fut pareillement reçu en grâce. Le prince congédia les troupes étrangères, mit sa vaisselle en gage pour les payer, et se retira à Tours, où le comte d'Alais, colonel général de la cavalerie, eut ordre de l'accompagner, pour empêcher tout projet d'évasion. Parmi ceux qui avaient embrassé le parti de Gaston, le sieur de Cabestan fut exécuté à Lyon, le vicomte de l'Etrange au Pont-Saint-Esprit, le sieur Deshayes à Béziers, et le duc de Montmorency à Toulouse. Monsieur avait écrit au roi pour demander la grâce du duc : « Il n'y « a personne au monde, disait le prince, qui « reçoive *avec plus de contentement que moi* les « nouvelles de la prospérité des armes justes de « Votre Majesté.... Je vous demande à genoux, « couvert de larmes, avec les soumissions que « je dois à mon roi, la bonté de sa clémence, sa « pitié et sa grâce. » La douleur de Gaston et son ressentiment éclatèrent en apprenant l'exécution de Montmorency : il partit soudain de Tours pour retourner en Flandre; et, de Montereau-Faut-Yonne, il écrivit, le 12 novembre, au roi, que le seul but de sauver Montmorency, en acceptant les conditions du traité de Béziers, avait pu le réduire *au plus grand anéantissement* où fut jamais tombé aucun prince de sa naissance; que Bullion lui avait donné l'assurance *que cette submission extraordinaire serait utile à sauver la vie et à rendre la liberté* au duc de Montmorency; et il ajoutait : « Je lui déclarai (à Bullion), pour le « dire à Votre Majesté, que si j'étais trompé en « cette attente, je ne m'obligeais à rien de tout « ce que je signais... Mais, après vous avoir « rendu les plus basses submissions, comment « aurais-je pu croire, etc... Pardonnez-moi, « Mon Seigneur, si je vous parle avec trop de « liberté : la considération de mon honneur et « de ma réputation ne devait-elle pas vous flé- « chir? » Gaston finit par déclarer qu'il a pris la résolution de sortir du royaume, et de *chercher chez les étrangers une retraite assurée*. Le 25 novembre, le roi répondit à Gaston : « Mon frère, « je ne puis vous dire combien j'ai de déplaisir du « prétexte que l'on vous a fait prendre pour sortir « cette quatrième fois hors de mon royaume. » Le monarque annonce ensuite qu'il n'a pu pardonner, « après un tel manquement de foi du « duc de Montmorency, après sept courriers en- « voyez coup sur coup pour me donner toute « assurance, après avoir conspiré avec les étran- « gers, etc. » Le roi termine sa lettre en ces termes : « Tout ce que je puis faire en cette ren- « contre est de vous convier, comme je fais de « tout mon cœur, de ne vous remettre plus en « cet état, mais de rentrer au plutôt en votre « devoir, et me donner plus de sujet de demeu- « rer comme je désire, « votre très-affectionné « frère, Louis. » Le prince arriva sur la fin de janvier (1633) à Bruxelles. Le gouvernement espagnol lui donna trente mille florins par mois pour entretenir sa maison : la reine mère oublia que Gaston l'avait abandonnée dans le traité de Béziers; ou plutôt elle reconnut qu'il avait cédé aux nécessités de sa position. Ce fut pendant son séjour à Bruxelles qu'il chargea d'Elbeuf de déclarer au roi son mariage, resté secret jusqu'alors. Louis et Richelieu s'émurent et s'indignèrent. Bientôt un arrêt du parlement de Paris (5 septembre 1634) déclara le mariage *non valablement contracté;* Charles de Lorraine, *duc vassal lige*, coupable de *rapt, criminel de lèse-majesté, félonie et rebellion*, comme ayant, *par complot, trahison et conspiration, entrepris de faire contracter ledit prétendu mariage*. En conséquence le duc de Lorraine et la princesse de Phalsbourg, sa sœur, déclarée complice de l'*attentat de rapt*, furent *bannis à perpétuité du royaume*, et *tous leurs biens féodaux venus de la couronne de France médiatement ou immédiatement, déclarés retournés, réunis et incorporés à icelle; et tous et un chacun leurs autres biens étant en France, tant meubles qu'immeubles, acquis et confisqués au roi*. Cet arrêt, monument singulier de la colère du roi et de la politique de Richelieu, porte encore ce qui suit : « Et afin que la mémoire de la justice faite « d'un tel attentat, rapt, félonie et rebellion, « soit conservée à la postérité, il sera construit « et édifié une pyramide en la principale place « de la ville de Bar, en laquelle sera mise une « lame de cuivre ou de marbre, qui contiendra « le présent arrêt et les justes causes d'icelui; « et pour l'infraction des traités, manquements « de parole et violement de foi en exécution « d'iceux par ledit Charles duc de Lorraine, le « roi est très-humblement supplié d'employer sa « puissance et sa souveraine autorité pour, par la « voie des armes, se faire raison à soi-même et se

Digitized by Google

« satisfaire sur les autres états et biens non situés en « France, ainsi qu'il jugera être plus avantageux « pour le bien de l'Etat, pour le repos de ses « sujets et la gloire de sa couronne. » Déjà un autre arrêt (30 juillet) avait prononcé la saisie du duché de Bar. L'armée du roi parut bientôt aux portes de Nanci. Le duc de Lorraine se crut perdu. Il alla même dans ses soumissions jusqu'à offrir d'abdiquer en faveur du cardinal de Lorraine, son frère. Nanci se rendit le 24 septembre. Mais Marguerite s'était évadée, déguisée en homme, et avait rejoint à Bruxelles Monsieur, à qui les Espagnols assignèrent encore quinze mille livres par mois pour l'entretien de sa femme. Tandis que, suivant le bruit commun, Richelieu persistait à poursuivre la nullité du mariage de Gaston, dans la vue de lui faire épouser sa nièce, la princesse de Phalsbourg, qui s'était aussi sauvée à Bruxelles, détermina le prince à déclarer solennellement son union sacrée et légitime avec Marguerite, devant l'archevêque de Malines, qui la ratifia selon les formes de l'Eglise. En même temps, Gaston écrivit au pape une lettre, que le contrôleur général de ses finances, Passart, se chargea de porter à Rome. Mais le porteur fut arrêté aux frontières, et renfermé à la Bastille. Les docteurs de l'université de Louvain, invités à reconnaître le mariage de Gaston canoniquement et civilement, donnèrent deux déclarations, rédigées l'une en latin, l'autre en français. Richelieu les fit attaquer par d'autres déclarations. Le jésuite Jacques Lescot, son confesseur, Michel Rabardeau, de la même compagnie, le président Pierre de Marca, Gervais Bignon, François Salerne, Gabriel de St-Joseph et Passart, écrivirent les uns sur la validité, les autres sur l'invalidité du mariage. Pendant que les jurisconsultes et les théologiens étaient partagés sur cette question importante, la division s'était établie à Bruxelles entre la reine mère et Gaston, entre le P. Chanteloup, surintendant de toutes les affaires de la reine, et Puylaurens, qui dirigeait celles de son fils. Des querelles s'engagèrent : un gentilhomme de la suite de Gaston fut blessé, un autre tué. Puylaurens, montant le grand escalier du palais du prince, reçut un coup de carabine chargée de vingt balles, qui blessèrent deux hommes de sa suite ; et Gaston appela cet assassinat une *Chantelou-pade*. La police de Bruxelles était impuissante : « Le marquis d'Aytonne disait que les gens de « la reine mère et de Monsieur lui faisaient plus « de peine qu'il n'en avait à gouverner les sujets « du roi son maître en Flandre. » (*Mémoires du duc d'Orléans.*) Cependant, Gaston avait reçu quelques ouvertures d'accommodement de la part du roi : il négocia, demandant que Châlons lui fût accordé pour retraite, et que son mariage fût reconnu. Un refus formel recula la réconciliation de Monsieur avec son frère. Les intrigues continuèrent à Bruxelles. Les jalousies et la discorde y fomentèrent des haines, et entretinrent la division. Enfin, quoique Gaston se fût engagé par écrit à ne point traiter avec le roi sans la participation des Espagnols, il céda aux instances des agents de Richelieu, et sortit secrètement de la Flandre pour rentrer en France. Bouthillier, surintendant des finances, vint au-devant du prince à Soissons; Bautru s'y rendit, envoyé par Richelieu. Madame était restée à Bruxelles. Gaston parut à la cour ; et, peu de jours après, Puylaurens, fait duc et pair, épousa mademoiselle du Plessis de Chivrai, cousine du cardinal : mais cette haute faveur ne dura qu'un instant. Puylaurens refusa de porter Gaston à rompre son mariage avec Marguerite, et il fut renfermé à la Bastille, le 14 février 1635. Gaston mécontent se retira à Blois. Les Espagnols lui offraient encore un asile à Bruxelles, lorsque, le 19 mai, un héraut de France arriva dans cette ville, où, avec les *chamades accoutumées*, il publia la déclaration de guerre de la France à l'Espagne, et cette guerre dura vingt-cinq ans. En 1636, le comte de Soissons voulant se défaire de Richelieu à Amiens, pendant le siége de Corbie, Montresor et St-Ibal se chargèrent d'exécuter ce dangereux complot ; mais la faiblesse ou la religion de Gaston le fit échouer. En 1641, il laissa le comte de Soissons, le duc de Guise et le duc de Bouillon traiter avec les Espagnols. Mais, l'année suivante, il s'engagea dans la conspiration de Cinq-Mars. Un traité fut signé à Madrid par Fontrailles, au nom de Gaston, et par Olivarez, pour le roi d'Espagne. D'après ce traité, Monsieur devait recevoir quatre cent mille écus pour faire des levées en France, et cent vingt mille écus de pension. Richelieu découvrit le complot ; « et Gaston, dit le président Hénault, demanda « grâce à son ordinaire en chargeant et aban- « donnant ses complices. » Interrogé par le chancelier Séguier, il déclara (le 29 août 1642) « qu'il « avait été sollicité par M. de Cinq-Mars de faire « un parti pour perdre M. le cardinal, et que, « pour cet effet, il fallait traiter avec l'Espa- « gne, etc. » Gaston se couvrit de honte dans cette affaire. L'original du traité avec l'Espagne avait été brûlé : son silence entraînait l'absolution de Cinq-Mars et de de Thou. Richelieu lui écrivit : « Monsieur, puisque Dieu veut que les « hommes aient recours à une entière et ingénue « confession de leurs fautes, pour être absous « en ce monde, je vous ai enseigné le chemin « que vous devez tenir, afin de vous tirer de la « peine où vous êtes. Votre Altesse a bien com- « mencé, c'est à elle d'achever, et à ses servi- « teurs de supplier le roi d'user de sa bonté à « son endroit. » Gaston consentit à se laisser interroger par le chancelier, et ses réponses seules servirent de preuves contre ses complices (voy. Cinq-Mars et de Thou). Il eut ensuite la permission de se retirer à Blois, et traversa une partie de la France sans distinctions et sans honneurs.

Digitized by Google

La reine mère mourut à Cologne (le 3 décembre 1642), sans secours de la France, après un long exil. Richelieu mourut (le 4 décembre), dans son palais, où sa dépense coûtait à l'Etat quatre millions par an. Louis XIII mourut (14 mai 1643) après s'être réconcilié avec son frère. Cinq mois auparavant (1er décembre 1642), le monarque avait déclaré, par un édit flétrissant, contenant l'énumération des fautes de Gaston et de ses rechutes, que ce prince ne pourrait jamais avoir la régence ; il l'avait en même temps privé de son gouvernement, en l'accusant d'ingratitude et de trahison, et supprimant aussi ses compagnies de gendarmes et de chevau-légers. Ce fut le dernier acte du ministère de Richelieu. Deux partis s'étaient formés à la cour pour la régence : celui de la reine Anne et celui de Gaston. Le roi n'aimait ni l'un ni l'autre. Le 19 avril, la régence fut déférée par lui à la reine; Monsieur fut déclaré lieutenant général du roi mineur. Enfin, huit jours avant sa mort, Louis consentit à reconnaître la validité du mariage de Gaston, à condition qu'il serait célébré de nouveau en France ; « ce qui fut exécuté, dit « le président Hénault, le 26 mai, douze jours « après la mort du roi ». Il y eut publication de bans le 25, et l'archevêque de Paris (Jean-François de Gondi) en fit la cérémonie à Meudon, où Gaston déclara « qu'il était venu pour ratifier « son mariage qu'il n'était point nécessaire de « renouveler, puisqu'il avait été fait en face de « l'Eglise, mais que ce qu'il en faisait était pour « obéir aux volontés du roi ». En conséquence l'archevêque prononça : « *Ego vos conjugo in ma-* « *trimonium, in quantum opus est*, etc. » Mazarin avait pris les rênes du gouvernement. Il se forma plusieurs partis à la cour; les princes de Vendôme étaient à la tête de celui des *Importants* opposé au parti de Gaston et du jeune Condé, qui, cinq jours après la mort de Louis XIII, avait gagné la bataille de Rocroi. Gaston voulut aussi chercher la gloire des armes. Il combattit contre les Espagnols qui lui avaient donné un asile, et contre le duc de Lorraine son beau-frère. Ayant sous lui les maréchaux de la Meilleraie et de Gassion, il assiéga et prit Gravelines (1644); l'année suivante, il s'empara du fort Mardick, de Béthune, de Cassel, de St-Venant et de plusieurs autres places. En 1646, Courtrai et Bergue-St-Vinoc se rendirent à lui. Mais la guerre se faisait avec un triste mélange de succès et de revers. La campagne de 1647 avait été malheureuse pour la France. Les finances de l'Etat se trouvaient épuisées, lorsqu'en 1648 Anne d'Autriche invoqua l'appui de Gaston. Le parlement de Paris résistait aux édits qui devaient combler le vide effrayant du trésor. Des conférences s'établirent au palais du Luxembourg. Tout languissait; l'armée ne touchait point sa solde; et Gaston disait qu'il fallait craindre la sédition du ventre, *seditio ventris*, qu'il disait la pire de toutes. Dans les séances parlementaires, le prince montra avec une élocution facile des vues sages et conciliatrices. Il contribua beaucoup par sa modération à l'heureuse issue des conférences de Ruel (1649). Mais Gaston, qu'a peint si bien le cardinal de Retz en l'appelant « l'homme du monde qui aimait le « plus le commencement des affaires, comme il « était l'homme du monde qui des affaires en « craignait plus la fin » ; Gaston, après avoir pris part aux troubles qui agitèrent la France sous Louis XIII, ne devait pas rester étranger aux intrigues et aux désordres d'une régence; et l'ennemi flottant de Richelieu ne pouvait être l'ami constant de Mazarin. La guerre de la Fronde commença en 1648 et finit en 1652. Si l'on vit, à cette singulière époque de notre histoire, le grand Condé assiéger Paris pour le roi et bientôt après défendre Paris contre le roi; le prince de Conti, qui avait voulu perdre le cardinal, épouser sa nièce; Turenne donner contre le prince de Condé la bataille de St-Antoine, et l'année suivante prendre la qualité de *lieutenant général de l'armée du roi* (contre le roi) *pour la liberté des princes*, on sera moins étonné de la versatilité de Gaston, qui, gouverné par l'abbé de la Rivière (1), et ensuite par le cardinal de Retz, changea plusieurs fois de parti. En 1649, il se joint au prince de Condé pour faire le blocus de Paris; en 1650, la duchesse de Chevreuse réveille sa jalousie contre le vainqueur de Rocroi; et c'est avec le consentement de Gaston que Condé est arrêté prisonnier, ainsi que le prince de Conti et le duc de Longueville. En 1651, Gaston traite avec les Espagnols et ramène en triomphe à Paris les princes mis en liberté. Mais bientôt il se sépare encore du prince de Condé. Trois partis se forment : celui de la reine, où sont Turenne et le duc de Bouillon; celui de Monsieur le Prince, que suivent les ducs de Nemours et de la Rochefoucauld, et celui des *Frondeurs*, ayant pour chef le duc d'Orléans, et que dirigent madame de Chevreuse et le coadjuteur. Enfin, en 1652, il joint encore sa cause à celle de Condé. On vit, dans cette guerre civile, tous les princes du sang se rallier au parlement de Paris, et le parlement de Paris se réunir aux autres parlements du royaume; les magistrats et la bourgeoisie se soulever contre un premier ministre; les deniers publics saisis; des levées de gens de guerre, faites par des seigneurs puissants; le roi deux fois obligé de sortir de sa capitale; l'armée du parlement aux prises avec l'armée royale; Bourges, Paris, Bordeaux, Saintes et d'autres villes, occupées par les soldats de la Fronde; l'Espagnol, appelé par les princes, maître d'Ypres, de St-Venant, de Stenay; le parlement de Paris vainqueur et exilant, vaincu et exilé; les princes emprisonnés et triomphants;

(1) L'abbé de la Rivière disait un jour à Mademoiselle que Gaston était un prince très-sage, très-pieux, et qu'il valait beaucoup : « Vous devez le savoir, répondit la princesse, car vous « l'avez vendu assez de fois. » (*Menagiana.*)

Digitized by Google

le cardinal Mazarin tout-puissant, réduit à fuir du royaume, et y rentrant pour ressaisir le pouvoir qu'il conserva jusqu'à sa mort; la presse libre, avec toute licence et deux mille pamphlets, publiés la plupart sous des titres facétieux et en style burlesque (1), prouvant qu'à aucune autre époque les Français ne joignirent à tant de désordre tant de folie et de gaieté. C'est dans la vaste collection de ces pièces du temps, recueil rare dans les bibliothèques, que l'historien peut trouver encore des documents nouveaux et curieux. Nicolaï, premier président de la chambre des comptes, haranguant Monsieur, qui avait été envoyé par la cour pour faire enregistrer divers édits : « On nous ferme, dit-il, la bouche, on « nous veut faire passer *une balle* d'édits, dont « nous ne voyons que la couverture (1649). » Le prince de Condé écrivait à Gaston (14 décembre 1651) : « Vous qui n'ignorez pas, non plus que « moi, qu'on ouvre tous les paquets depuis dix « ans, et, après qu'on a vu ce qui est dedans, « qu'on les referme, vous jugez bien que je « n'ai garde de vous faire savoir toutes mes pen- « sées par la voie de mes ennemis. » Le 18 août de la même année, le duc d'Orléans signa, *pour la justification de Monsieur le Prince,* une déclaration portant : « Nous déclarons que les soupçons « et les défiances de Monsieur le Prince ne sont « pas sans fondement, ainsi que nous l'avons dit « dans le parlement, ayant su qu'il y avait eu « quelques négociations faites à son préjudice. « Nous assurons aussi que nous ne croyons point « que Monsieur le Prince ait été capable d'avoir « eu jamais de mauvais desseins contre le service « du roi et le bien de l'État. » En 1650, on voulut lier Gaston par un traité dans lequel il promettait délivrance et toute assistance au prince de Condé. Gaston devait être fait connétable, et Gondi cardinal. Mademoiselle était promise en mariage au duc d'Enghien, et mademoiselle de Chevreuse au prince de Conti. Le duc d'Orléans fit des objections et chercha des détours. Il fallut emporter sa signature; ce fut Caumartin, ami et conseil du coadjuteur, qui y réussit fort adroitement (*voy.* Caumartin). En 1651, les sceaux, retirés à Châteauneuf, sont donnés par la reine au premier président Molé. La Fronde s'en alarme et les chefs s'assemblent au Luxembourg. Le coadjuteur ouvre l'avis que Gaston envoie enlever de force les sceaux au magistrat. « Cet avis, dit « le duc de la Rochefoucauld, a l'air d'une exhor- « tation au carnage. » Le duc d'Orléans refuse de le suivre : « Je n'entends rien, dit-il, à la « guerre des cailloux; je me sens même poltron « pour toutes les occasions de tumulte populaire « et sédition. » Condé, présent à l'assemblée, désapprouve hautement le coadjuteur et se retire dans un cabinet voisin avec le prince de Conti et le duc de Beaufort, pour ne prendre aucune part à la délibération. Cependant le coadjuteur insistait; Madame pleurait : « Mais, dit Gaston ébranlé, « si nous prenons cette résolution, il faut les ar- « rêter tout à l'heure. — Dites un mot, s'écrie « mademoiselle de Chevreuse, il ne faut qu'un « tour de clef. Qu'une fille ait l'honneur d'ar- « rêter un gagneur de batailles. » Et en même temps, elle s'élançait vers la porte du cabinet; Gaston la retient, et les trois princes sortent du Luxembourg, ignorant le danger qu'ils ont couru. Dans une assemblée de la noblesse, tenue à Paris en 1651, fut formée la demande des états généraux, qui n'avaient pas été convoqués depuis 1614. Le 25 mars, Gaston fit devant cette assemblée une déclaration portant que le roi et la reine régente lui avaient promis, ainsi qu'aux princes de Condé et de Conti, que les états généraux seraient convoqués pour le 8 septembre; et il autorisa la noblesse du royaume à se réunir, dans le cas où il surviendrait *quelque retardement* à la convocation. Il est sûr que la cour ne cherchait qu'à éluder cette convocation; et elle n'eut point lieu, malgré les efforts du duc d'Orléans. On vit encore ce prince flottant entre les partis; Anne d'Autriche l'avait plusieurs fois perdu et regagné, lorsqu'il se réunit au prince de Condé pour forcer la reine mère à renvoyer une seconde fois le cardinal Mazarin. Gaston fait partir pour Orléans Mademoiselle, avec la mission de maintenir cette ville dans son parti. Condé échoue dans son projet d'enlever le roi à Gien; son armée est battue devant Etampes par Turenne et Hocquincourt. Il rentre secrètement dans Paris, cherche à fortifier Gaston, toujours incertain; entame, par l'entremise de quelques seigneurs, des négociations avec la cour; recommence la guerre, campe à St-Cloud, se porte ensuite à Charenton, passe la Seine, et bientôt, pressé par l'armée de Turenne, se jette dans le faubourg St-Antoine. Il allait être vaincu; le duc d'Orléans, cédant aux sollicitations des chefs de la Fronde, monte à cheval, fait armer le peuple, et vient sauver la tête de Condé, en sauvant son armée. Paris ouvre ses portes; et sur un ordre de Gaston, obtenu par Mademoiselle, et dont l'original est conservé à la bibliothèque de Paris, le canon de la Bastille tire sur les troupes du roi (2 juillet). Le parlement rendit alors de nouveaux arrêts contre le cardinal Mazarin; et Gaston fut déclaré *lieutenant général de S. M. dans toutes les provinces de son royaume.* Mais les chefs étaient divisés. Gaston faisait insulter et *houspiller* les conseillers par la populace; c'est ce qu'il appelait *égayer le parlement.* Condé et le cardinal de Retz semblaient prêts à se faire la guerre; l'archevêché, menacé d'un siége, était plein de soldats, et des grenades garnissaient les

(1) On donne à toutes ces facéties le nom de *Mazarinades* (*voy.* Mazarin). « Il y a, dit le cardinal de Retz, plus de 60 vo- « lumes de pièces imprimées dans le cours de la guerre civile; « je crois pouvoir dire avec vérité qu'il n'y a pas cent feuilles « qui méritent qu'on les lise. » Ce jugement n'est peut-être pas trop sévère s'il ne porte que sur les pamphlets. Mais cette collection offre plus de quatre cents pièces officielles, que nos historiens n'ont pas assez pris la peine de consulter.

Digitized by Google

tours de Notre-Dame. Le duc de Nemours venait d'être tué en duel par le duc de Beaufort, son beau-frère. Un nouveau signe de ralliement était arboré dans Paris; c'étaient des bouquets de paille; les femmes en ornaient leurs cheveux, les hommes en portaient à leur boutonnière, les moines à leur froc. Un prédicateur prit alors pour texte ces paroles de Job : *In stipulam versi sunt lapides fundæ*. Il y avait eu des tumultes et des massacres à l'hôtel de ville. Plus de cinquante mille habitants avaient quitté Paris. Le peuple souffrait de la cherté des vivres, de la division des chefs, de l'éloignement de la cour. Les chefs ne s'entendaient plus. Gaston et le cardinal de Retz voyaient dans Condé l'ambition d'un maître. Le parlement était partagé. La moitié de la compagnie, ayant à sa tête le premier président Molé, siégait à Pontoise, où le roi l'avait appelée; l'autre moitié, restée dans Paris, formait le parlement de la Fronde, et les deux cours cassaient mutuellement leurs arrêts. Les lois étaient sans autorité, le pouvoir sans dignité, il n'y avait plus ni police, ni subordination, ni frein. Les Lorrains et les Espagnols marchaient, avec Condé, sous les drapeaux de la Fronde; mais Turenne arrêtait partout leurs efforts et sauvait la monarchie. On vit enfin le peuple lassé des événements et des personnages de ce long drame politique, et les personnages inquiets du dénoûment. Le temps n'était plus où le cardinal de Retz avait pu dire : « Les hommes ne se sentent pas dans « ces espèces de fièvres d'Etat qui tiennent de la « frénésie. Je connaissais des gens de bien qui « étaient persuadés jusqu'au martyre, s'il eût été « nécessaire, de la justice de la cause des princes. » Cette frénésie était tombée, la Fronde usée; et la plupart de ceux qui avaient marché sous ses étendards semblaient dire comme ce diplomate anglais, à qui l'on demandait s'il était l'ambassadeur de Monk ou celui de Lambert, qui se faisaient la guerre : « Je suis le très-humble servi- « teur des événements. » Dans cette situation des choses et des esprits, Gaston montra sa faiblesse et ses craintes aux prises avec sa vanité : « Ne « ferai-je pas demain la guerre, disait-il au car- « dinal de Retz, et plus facilement que jamais? « — Oui, Monsieur. — Le peuple n'est-il pas « toujours à moi? — Sans doute, Monsieur. — « Monsieur le Prince ne reviendra-t-il pas à moi « si je le demande? — Je le crois, Monsieur. — « L'armée d'Espagne ne s'avancera-t-elle pas si « je le veux? — Toutes les apparences y sont, « Monsieur. » « Gaston, ajoute le cardinal, sen- « tait le ridicule de ces questions, et il ne se les « permettait qu'afin qu'on le réfutât, et afin de « pouvoir dire ensuite qu'il aurait fait merveille, « si on ne l'avait retenu. » Cependant la Fronde allait en pleine décadence. Le coadjuteur démontre au duc d'Orléans la nécessité d'un prompt accommodement avec la cour. Le prélat accompagne lui-même la grande députation qui se rend de Paris à Compiègne; il remet une lettre de Gaston, reçoit le chapeau de cardinal; et le 2 septembre, le roi répond à Gaston : « Mon oncle,... « vous entrez d'abord, sur ce vieux prétexte « qu'on a toujours pris, dans les soulèvements : « on attaque les ministres et on décrie la con- « duite des affaires, comme vous faites aujour- « d'hui... Le feu roi, mon père (de glorieuse « mémoire), a choisi avant son décès cet étran- « ger duquel vous vous plaignez, pour lui donner « l'administration de mes affaires, après avoir « éprouvé sa suffisance et sa fidélité en plusieurs « affaires importantes. Vous l'avez autant aimé « pendant plusieurs années que vous témoignez « maintenant de le haïr; vous l'avez autant estimé « et loué que vous faites semblant de le mépriser. » Le roi se plaint de la *mauvaise conduite* des princes. Il reproche à Gaston d'avoir joint ses troupes à celles de Condé et à celles d'Espagne, livrant ainsi la France *à l'avarice et à la cruauté des nations étrangères* : « Comment pouvez-vous après « cela persuader que vous souhaitez la gloire et « la conservation de cette monarchie? En deman- « dant, comme vous faites, que toutes choses « soient remises en leur premier état, si vous « entendez qu'un infâme déserteur, comme Mar- « sin, soit renvoyé avec le pouvoir de vice-roi « en Catalogne, qu'il a voulu livrer aux Espa- « gnols, etc.; que chacun s'attribue la licence « de contredire et de censurer les résolutions qui « se prennent dans mes conseils,... il n'y aura « personne qui ne découvre avec quelle intention « vous prétendez des conditions de cette nature... « Il faut que les ordonnances de mon royaume « soient observées, et nommément celles qui dé- « fendent aux sujets les associations, les levées « de gens de guerre, les saisies des deniers pu- « blics, etc. » Gaston avait demandé des passeports pour diverses députations, le roi lui répond : « Quant aux passe-ports que vous demandez pour « vos députés et pour ceux des compagnies et de « l'hôtel de ville, vous savez aussi bien que moi « les raisons qui m'empêchent de les accorder; « je ne les ai point refusés pour ceux du clergé; « je les ai offerts pour ceux des corps des mar- « chands et des autres corps de ma bonne ville « de Paris, qui ne sont point tombés dans la dés- « obéissance, et n'ont été entraînés que par force « dans les désordres qu'ils souffrent; mais quand « vous ôtez à ceux-ci la liberté d'envoyer vers « moi, et que vous la demandez pour des officiers « interdits, et pour un corps de ville où les prin- « cipaux chefs de la rébellion se sont établis par « violence, vous faites paraître que vous n'avez « pas intention d'obtenir votre demande. Mais il « ne faut plus s'amuser aux paroles; il est désor- « mais temps de venir aux effets pour faire « promptement cesser les maux de l'Etat, qui se « va détruisant. Autrement je serai obligé d'y « remédier par les voies que Dieu a mises en mes « mains. » Il fallut se soumettre. Paris venait

Digitized by Google

de passer de l'enthousiasme de la révolte à l'enthousiasme de la soumission. On n'entendait qu'un cri : *Quand le roi viendra-t-il?* Vainement Gaston voulut tempérer cette impatience, qui rompait ses mesures et lui ôtait le temps de finir son traité; le roi rentra dans sa capitale le 21 octobre, sans être lié par aucune promesse. L'amnistie fut proclamée pour tout ce qui s'était passé depuis 1648. Déjà Condé s'était jeté dans les bras des Espagnols. Gaston reçut l'ordre de s'éloigner de Paris, et partit pour Blois, où le suivit tristement le duc de Beaufort. Mademoiselle de Montpensier se retira dans ses terres. Le cardinal de Retz fut enfermé à Vincennes; et toute cette grande tempête politique, élevée par des ambitions rivales, qui ne purent s'accorder, tomba soudainement dans la lassitude et la déception de tous les partis. Depuis cette époque, la vie politique de Gaston n'offre plus rien de remarquable. Il avait perdu en 1652 un fils unique, le duc de Valois, âgé de deux ans : « Je m'en allai en diligence au Luxembourg, dit Mademoiselle, où « je trouve Monsieur fort pénétré de douleur et « Madame qui mangeait un potage, qui me dit : « Je suis obligée de me conserver, je suis grosse. » On trouve dans les Mémoires de cette princesse de longs détails sur les affaires d'intérêt et les contestations qui s'élevèrent entre Mademoiselle et son père. Ce qu'il y a de plus saillant, c'est la manière dont s'opéra la réconciliation après plusieurs années de brouillerie : « J'allai droit dans « la chambre de Monsieur; il me salua et me dit « *qu'il était bien aise de me voir;* je lui répondis « *que j'étais ravie d'avoir cet honneur;* il était embarrassé au dernier point... S. A. R. ne savait « que dire, et sans mes chiens, dont l'un s'appelle « *Reine* et l'autre *Souris*, toutes deux levrettes, « on n'aurait dit mot. » La princesse raconte ainsi la dernière maladie de son père : « Monsieur « avait, depuis quelques années, une loupe au « milieu du dos, qui était fort grosse; elle s'était « ouverte et jetait quelques humeurs. Il y avait « un an qu'elle s'était fermée; ce qui lui avait causé « quelques étourdissements fâcheux. » Gaston mourut à Blois le 2 février 1660, âgé de 52 ans. « J'ai le cœur bon, dit Mademoiselle; je sentis « dans ce moment-là toute la tendresse que la « nature inspire dans de semblables occasions, et « je n'eus de souvenir et de sensibilité que celle « d'une violente douleur;... ensuite je donnai « ordre à tout ce qui était nécessaire pour mon « deuil, et après cela je me couchai. » Ce récit, que nous abrégeons, est tout en portraits. Elle dit plus loin : « Madame de Saujon (fille d'honneur de Madame), pour laquelle il avait eu une « honnête passion, avait fort contribué à le faire « penser à son salut (1); il allait régulièrement tous « les jours à la messe. Il ne manquait jamais à la « grande de sa paroisse, ni à vêpres, ni aux autres « prières. Il ne pouvait pas souffrir qu'on jurât « dans sa maison, et il s'était lui-même corrigé « de cette méchante habitude. » Enfin Mademoiselle achève de peindre la femme de Gaston, lorsque, après avoir dit que son père mourut sur les quatre heures, elle ajoute : « Madame ne s'y « trouva pas; et, comme son dîner était porté, « on pouvait croire qu'elle était occupée à manger, pour mettre ordre à des vapeurs auxquelles elle était fort sujette. » Trois filles de Gaston et de cette princesse épousèrent, l'une Cosme III, grand-duc de Toscane, l'autre le duc de Guise (Louis-Joseph), la troisième Charles-Emmanuel II, duc de Savoie. Gaston laissait aussi un fils naturel, qui s'établit en Espagne. Voiture et Vaugelas eurent des charges dans la maison de Monsieur. Chavigny écrivait au cardinal de Richelieu que la peur était un excellent orateur pour persuader à Gaston ce qu'on voulait de lui : « En effet, dit Montrésor dans ses Mémoires, « Gaston n'avait de crainte que pour sa personne; c'est la seule qu'il m'a paru qu'il ait « eue tout le temps que je l'ai servi, ne lui en « ayant jamais vu pour aucun des siens en quelques périls qu'ils fussent exposés pour lui. » « Gaston, disait le cardinal de Retz, entra dans « toutes les affaires, parce qu'il n'avait pas la « force de résister à ceux qui l'y entraînaient; et « il en sortit toujours avec honte, parce qu'il « n'avait pas le courage de les soutenir. » Cependant, c'est d'après le témoignage des historiens du temps que le P. d'Avrigny dit : « Gaston « était né avec des inclinations qui lui auraient « fait honneur, si elles avaient été mieux cultivées. » Il avait, comme Henri IV, l'esprit vif et la repartie prompte. Lors du premier bruit de l'arrestation du prince de Condé, du prince de Conti et du duc de Longueville : « Voilà, dit-il, « un beau coup de filet; on vient de prendre un « lion, un singe et un renard. » Soubise étant allé voir sa mère à la Rochelle, le jour du combat sanglant livré aux Anglais dans l'île de Ré : « Soubise vivra longtemps, dit Gaston; il observe « le précepte du Décalogue : *Honora patrem et* « *matrem.* » Parmi les nombreux pamphlets qui, dans la guerre de la Fronde, furent publiés contre ce prince, il suffira de citer celui qui a pour titre : *La France parlant à M. le duc d'Orléans endormi.* Il est terminé par ces vers :

Je naquis en dormant; j'y veux passer ma vie.
Jamais de m'éveiller il ne me prit envie.
Toi, ma femme, et ma fille, y perdez vos efforts :
Je dors.

On attribue au duc d'Orléans des *Mémoires sur ce qui s'est passé de plus considérable en France depuis l'an* 1608 *jusqu'en* 1635, imprimés à Amsterdam en 1683, et à Paris en 1685, in-12; réimprimés avec ceux du duc d'Angoulême, du duc d'Estrées et de Déageant, sous le titre de *Mémoires du duc d'Orléans*, dans le recueil inti-

(1) Mademoiselle parle aussi de l'amour de son père pour mademoiselle de St-Mégrin.

Digitized by Google

tulé *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France sous les règnes de Henri III, Henri IV, sous la régence de Marie de Médicis et sous Louis XIII*, Paris, Didot, 1756, 4 vol. in-12. Les Mémoires de Gaston ont été revus et rédigés par Algay de Martignac. L'avertissement qui les précède porte qu'ils « viennent d'un homme qui « est longtemps entré dans la plus secrète con- « fidence de feu M. le duc d'Orléans ». Ces mémoires sont curieux et estimés. On a aussi les *Mémoires d'un favori de S. A. R. M. le duc d'Orléans*, Leyde, 1667, in-12; sur l'édition de Leyde, 1668, in-12; Amsterdam, 1702, in-12. Ces mémoires, attribués à Bois d'Annemets et écrits d'un style simple et naïf, sont suivis d'un recueil de pièces servant d'éclaircissements. Lenglet-Dufresnoy, dans sa *Méthode pour étudier l'histoire*, dit que ces mémoires « contiennent ce qui s'est « passé de plus considérable touchant Monsieur « depuis sa naissance, en 1608, jusqu'à la mort « du comte de Chalais, en 1626 »; et il ajoute qu'ils « renferment bien des secrets ». Parmi les autres, on peut consulter les Mémoires de Claude de Bourdeille, comte de Montrésor, Leyde, Sambix (Elzevir), 1665, 2 vol. in-12. On y trouve la relation de la retraite de Gaston en Flandre, l'an 1632, les intrigues de la cour à cette époque, et la relation du retour du prince, l'an 1641 (1). V—ve.

ORLÉANS (Philippe de France, duc d'), frère unique de Louis XIV, naquit à St-Germain en Laye le 21 septembre 1640. Le cardinal Mazarin, qui s'était établi surintendant de l'éducation des deux frères, s'appliqua, suivant les mémoires du temps, et de l'aveu de la reine, à *viriliser* l'un et à *efféminer* l'autre. Philippe eut pour précepteur la Mothe-le-Vayer (*voy.* ce nom), à qui Mazarin disait : « De quoi vous avisez-vous de « faire un habile homme du frère du roi? S'il « devenait plus savant que le roi, il ne saurait plus « ce que c'est que d'obéir aveuglément. » Anne d'Autriche s'amusait à voir Philippe adolescent habillé comme Achille à la cour de Scyros, et cette princesse le faisait paraître en jupes devant les courtisans, tandis que Louis était accoutumé de bonne heure à faire le roi. Ainsi Philippe n'aima ni les chevaux ni la chasse : il se plaisait à se parer, à tenir cercle, et il trouvait un bonheur infini dans les mascarades et dans les cérémonies, même les pompes funèbres. Madame de la Fayette dit que « le miracle d'enflammer le « cœur de ce prince n'était réservé à aucune « femme. » Il épousa le 31 mars 1661 Henriette-Anne, sœur de Charles II, roi d'Angleterre. Ce mariage ne fut pas heureux (*voy.* Henriette). Philippe se montra jaloux de l'étroite amitié que Louis avait pour cette princesse. Le monarque la voyait tous les jours et tenait sa cour chez elle. Lorsqu'en 1670, dans le dessein de rompre la ligue que la Hollande venait de faire avec l'Empire et l'Espagne, Louis voulut s'assurer du roi d'Angleterre, il chargea Madame de cette négociation secrète, et Monsieur n'en eut aucune connaissance. Louis, feignant d'aller visiter ses conquêtes des Pays-Bas, y mena toute sa cour. Henriette prit le prétexte du voisinage pour passer la mer et aller voir le roi son frère. Elle réussit à le détacher de la triple alliance, repassa le détroit le 12 juin, et le 30 du même mois, à huit heures du soir, elle mourut subitement à St-Cloud, au milieu d'une cour brillante dont elle faisait les délices. Tout à coup retentit ce cri effrayant : *Madame se meurt*, et quelques heures après : *Madame est morte*. La princesse venait de boire dans un gobelet de vermeil de l'eau de chicorée : aussitôt des douleurs affreuses se déclarèrent, et sa première exclamation fut qu'elle était empoisonnée. Le roi et les princes accoururent. « Nous vîmes, dit Mademoiselle dans ses « Mémoires, Madame sur un petit lit, tout éche- « velée, le visage pâle, le nez retiré : elle avait la « figure d'une morte. On causait, on allait et ve- « nait dans cette chambre; on y riait... Nous ne « trouvâmes quasi personne qui parût affligé. « Monsieur semblait fort étonné. » Des soupçons s'élevèrent contre lui. Un officier de bouche de la princesse se trouva assez riche après sa mort pour ne pas demander, de même que les autres, à entrer au service de la seconde femme de Monsieur. « Comme celle-ci, dit M. d'Argenson « dans ses *Essais*, lisait la liste de ses officiers, « et, voyant que celui-ci manquait, en témoi- « gnait de l'étonnement et demandait s'il était « mort : *Oh! non*, dit Monsieur; *mais je compte « qu'il ne vous servira jamais*. On a remarqué « que cet homme ne parlait jamais de Mon- « sieur, que jamais il n'allait au Palais-Royal ni « à St-Cloud. On prétend même qu'il se troublait « quand on parlait devant lui de son ancienne « maîtresse. » Après avoir reçu le viatique des mourants, Henriette demanda pardon à son mari de toutes les inquiétudes qu'elle lui avait données et protesta qu'elle ne l'avait jamais offensé. On avait parlé à la cour des liaisons suspectes de

(1) Gaston était très-instruit dans la botanique. Il fonda dans la ville de Blois, près de son palais, un jardin destiné à naturaliser toutes les plantes que les médecins regrettaient de ne pas trouver en France. Des savants allèrent, par ses ordres, en recueillir dans les pays les plus éloignés. Il aimait à voir prospérer sous ses yeux toutes ces plantes exotiques, rangées par ordre, et toujours prêtes à combattre les maux divers qui affligent l'humanité. Abel Brunyer (*voy.* son article) est le premier qui ait fait imprimer une Description du jardin de botanique de Gaston, à Blois. Robert Morison (*voy.* ce nom), qui avait travaillé à l'établissement de ce jardin, donna, neuf ans après la mort du frère de Louis XIII, un Catalogue plus détaillé des plantes que ce prince y avait réunies. Dans la préface de son *Hortus regius Blesensis auctus*, il rappelle tous les droits que Gaston d'Orléans eut à l'estime et à la reconnaissance publiques. Les vers suivants, extraits d'une pièce qui se trouve en tête de l'ouvrage de Morison (Londres, 1669), nous ont paru dignes d'être cités :

Nec sese Alcinoi jactent pomaria; plures
Plantas Hesperiis nobilis hortus alit,
Quas, decus Hectoridum, variis distinxit arenis
Gastonus, populo pharmaca sana suo.
Principibus cordes mulcis laus maxima habetur;
Cura erat huic hominum, principe digna, salus.
L—r—r.

Digitized by Google

la princesse avec le roi, avec le duc de Monmouth et le comte de Guiche (1). On lit dans les *Fragments de lettres originales de Charlotte-Elisabeth de Bavière* ce qui suit : « Un jour Madame, soit « pour aller voir ses enfants, soit pour parler « plus librement au comte de Guiche, se rendit « chez madame de Ch... Elle avait un valet de « chambre nommé Launois... On laissait ce gar« çon sur l'escalier pour avertir au cas que Mon« sieur arrivât. Tout à coup Launois accourt et « dit : *Voici Monsieur qui descend l'escalier et qui « vient...* Le comte de Guiche ne pouvait plus « se sauver du côté de l'antichambre : les gens « de Monsieur y étaient déjà. *Je ne sais qu'un « moyen*, dit Launois : *approchez-vous de la porte.* « Launois court au-devant de Monsieur, et lui « donne si rudement de la tête contre le nez « qu'il le lui fait saigner. *Monsieur*, s'écria-t-il, « *je vous demande pardon et grâce; je ne vous « croyais pas si près; je voulais vite courir pour vous « ouvrir la porte.* Madame et la gouvernante s'a« vancèrent toutes alarmées, avec des mouchoirs « qu'elles mirent sur le visage de Monsieur, bien « autant sur ses yeux que sur son nez, et l'en« tourèrent de manière que le comte de Guiche « pût s'esquiver et gagner l'escalier sans que « Monsieur s'en aperçût. Monsieur crut que c'é« tait Launois qui s'échappait. » On lit encore dans les mêmes *Fragments* : « Madame était la « confidente du roi; car on avait toujours tâché « de mettre le roi mal avec Monsieur, en di« sant à Sa Majesté que son frère était aimé « de Paris et de la cour, et qu'il y aurait de la « politique à inquiéter un peu Monsieur, afin de « l'occuper d'autre chose. C'est la raison pour « laquelle le roi se montrait si porté à favoriser « la galanterie de Madame. Je l'ai su du feu roi « lui-même. » Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si la jalousie de Monsieur était fondée (2); mais il n'est que trop vrai qu'elle éclata souvent, et qu'Henriette eut beaucoup à souffrir de la haine du prince et de l'insolence de ses favoris. Il serait cependant téméraire de noircir la mémoire de Philippe du soupçon même d'un crime que tout semble annoncer avoir été commis. « Il « n'est que trop vrai, est-il dit dans les *Frag« ments* déjà cités, que feu Madame est morte « empoisonnée; mais ce fut sans la moindre par« ticipation de Monsieur. » On lit plus bas qu'elle avait *trois trous dans l'estomac* : « Un nommé « Morelli fut l'intermédiaire dont on se servit « pour faire venir le poison d'Italie, et, pour le « récompenser, on le plaça ensuite chez moi en « qualité de premier maître d'hôtel. » Enfin, suivant les mêmes *Fragments*, ce n'était pas l'eau de chicorée qui était empoisonnée; plusieurs personnes en burent après la princesse, et ne furent pas incommodées; mais c'est au gobelet de vermeil qu'avait été attaché le poison. « Le « jour de cette affreuse catastrophe, le matin, « Monsieur étant à la messe, D... était venu ou« vrir l'armoire, avait pris la tasse, le gobelet de « Madame, et l'avait frotté avec du papier. Sur« pris par un valet de chambre, qui lui dit : « *Monsieur, que faites-vous à notre armoire? Pour« quoi touchez-vous au gobelet de Madame?* il avait « répondu : *Je crève de soif, je cherchais à boire, « et voyant le gobelet de Madame poudreux, je l'ai « nettoyé avec du papier le mieux que j'ai pu* (1). » Les médecins déclarèrent que la princesse « était « morte d'une colique qu'ils appelèrent *choléra « morbus*. Le roi d'Angleterre se plaignit, parce « qu'il croyait que Madame avait été empoison« née. » (Mémoires de mademoiselle de Montpensier.) Louis XIV avait intérêt à ce que Charles II ne crût pas qu'une sœur qu'il aimait tendrement eût péri par le poison. Quoi qu'il en soit des véritables causes de la mort d'Henriette, il paraît constant qu'on négligea de les approfondir. Les preuves disparurent, et les soupçons restèrent. L'histoire a dû les recueillir, mais elle ne peut les fixer. Bientôt Philippe, cédant aux instances de son aumônier, rechercha la gloire des armes. L'évêque de Valence (*voy.* COSNAC) l'accompagna dans la guerre des Pays-Bas (1667). Ce prélat suivait le prince dans la tranchée et jetait de l'argent aux soldats. Le roi, étonné, dit un jour à Philippe : « Diable, mon frère, qui « vous en a tant appris? qui donc vous a en« gagé à vous tant tourmenter à l'armée? — C'est « l'évêque de Valence, répondit Monsieur. — « Son conseil, reprit Louis, n'était pas trop obli« geant pour moi; mais il ne vous conseillait « pas trop mal pour vous. » Quelque temps après, Monsieur échoua dans sa demande d'entrer au conseil : il s'en prit à son aumônier, qui l'avait porté à faire cette demande et qui reçut sa démission. Le 16 novembre 1671, Philippe épousa à Châlons, en secondes noces, la princesse Charlotte-Elisabeth, fille de Charles-Louis, électeur de Bavière. « Vous comprenez bien, disait « madame de Sévigné, la joie qu'aura Monsieur « d'avoir à se marier en cérémonie et quelle joie « encore d'avoir une femme qui n'entend pas « le françois. » La politique entra dans les deux mariages de Philippe : par le premier, Louis ga-

(1) Lorsque la satire des *Amours du Palais-Royal*, imprimée en Hollande, arriva à la cour : « Je suis perdue, dit Henriette à l'évêque de Valence, premier aumônier de Monsieur « (*voy.* COSNAC); tenez, lisez toutes ces fausses horreurs, que « Monsieur ne croira que trop. » (*Mém.* de Choisi.) On trouve dans le 2e volume de l'*Histoire amoureuse des Gaules* un libelle obscène sous ce titre : *la Princesse, ou les Amours de Madame.*

(2) « J'ai toujours été très-portée, écrivait la princesse Char« lotte-Elisabeth de Bavière, à la croire plus malheureuse que « coupable. Elle est affaire à de si méchantes gens! »

(1) « On prétendit que le chevalier de Lorraine, favori de « Monsieur, pour se venger d'un exil et d'une prison, que sa « conduite coupable auprès de Madame lui avait attirés, s'était « porté à cette horrible vengeance. On ne fait pas attention que « le chevalier de Lorraine était alors à Rome, et qu'il était bien « difficile à un chevalier de Malte de vingt ans, qui est à Rome, « d'acheter la mort d'une grande princesse. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. 25.)

Digitized by Google

gna le roi d'Angleterre; par le second, il s'assura de la neutralité de l'électeur palatin pendant la guerre qu'il méditait contre la Hollande. Charlotte, comparée à Henriette, offrait le contraste le plus frappant dans la figure, le caractère, l'esprit et les manières (*voy.* CHARLOTTE et HENRIETTE). Le contraste n'était pas moins grand entre Philippe et sa nouvelle femme : Philippe était petit, galant et efféminé; Charlotte, une grosse Allemande, virile, *tout d'une pièce*, comme elle le dit elle-même. Il résulta de ce parallèle que, si Monsieur avait été jaloux de Henriette, ce fut Charlotte qui fut jalouse de Monsieur : « Il m'a fait beaucoup « souffrir, écrivait-elle; je l'aimais cependant, « et les trois dernières années, je l'avais entière- « ment gagné.... Il avait même déclaré à tous « ses favoris qu'il ne souffrirait plus qu'on lui « parlât mal de moi et qu'il avait en moi une « confiance sans réserve. J'avais travaillé pen- « dant trente années pour acquérir ce bonheur. » En 1672, Monsieur suivit son frère à la conquête de la Hollande, qui s'ouvrit par le fameux passage du Rhin et fut l'ouvrage de trois mois. Philippe emporta Zutphen le 25 juin; il prit Bouchain le 11 mai 1676. Il se couvrit de gloire le 11 avril 1677, à la bataille de Cassel, qu'il gagna contre le prince d'Orange. Philippe avait sous ses ordres les maréchaux d'Humières et de Luxembourg; il donna de grandes preuves de valeur, eut un cheval tué sous lui et reçut un coup de mousquet dans ses armes. Les chevaliers de Lorraine et de Nantouillet furent blessés à ses côtés. La place de St-Omer se rendit à lui le 20 du même mois. « Le roi, écrivait Pellisson, « eut une joie sensible de cette prospérité, et « nous lui avons entendu dire deux fois d'effu- « sion de cœur *que, sur son honneur, il était plus « aise que cela fût arrivé à son frère qu'à lui- « même.* » Mais St-Simon dit « qu'il n'y eut que « l'extérieur de gardé, et que dès ce moment la « résolution fut prise et depuis bien tenue de ne « jamais donner d'armée à commander à Mon- « sieur. » Dès lors Philippe retomba dans les frivolités d'une vie molle et oisive. Au milieu d'une cour galante, il chercha froidement des aventures. S'étant attaché à une demoiselle de Grancey, il eut, suivant quelques auteurs, le malheur de s'en montrer jaloux jusqu'au ridicule. « Je vous supplie, écrivait madame de Sé- « vigné, que toutes les jalousies se taisent de- « vant celle de Monsieur; c'est de la quintes- « sence de jalousie, c'est la jalousie même. J'ad- « mire qu'il en soit resté dans le monde après le « partage qui lui en est échu. » Monsieur avait eu de Henriette la princesse Marie-Louise, qui épousa Charles II, roi d'Espagne. Il eut de sa seconde femme Philippe, régent du royaume, et Elisabeth-Charlotte, qui fut mariée au duc de Lorraine. Mademoiselle de Montpensier, morte en 1693, l'institua son légataire universel. Louis XIV renouvela en 1693 la donation déjà faite par lui à son frère du Palais-Royal, que Richelieu avait laissé à la couronne. Le second testament de Charles II, en date du 2 octobre 1700, appelant à la couronne d'Espagne le duc d'Anjou, second fils du Dauphin, Philippe, qui prétendait à la succession de Charles, comme fils d'Anne d'Autriche, signa d'inutiles protestations et mourut à St-Cloud le 1er juin de l'année suivante, à l'âge de 64 ans. Quelques traits, pris dans la correspondance de Charlotte-Elisabeth de Bavière, achèveront le portrait de ce prince : « Monsieur « écrivait si mal que souvent il m'apportait ses « propres lettres à lire, en me disant : *Madame, « vous êtes accoutumée à mon écriture; lisez-moi « un peu cela, je ne sais ce que j'ai écrit.* Il avait « une forte aversion pour la chasse, et hors le « cas où le service militaire le demandait, il ne « pouvait se résoudre à monter à cheval. A l'ar- « mée, les soldats disaient de lui : *Il craint plus « que le soleil ne le hâle qu'il ne craint la poudre « et les coups de mousquet.* Il aimait tant le bruit « des cloches qu'il ne manquait jamais de se « trouver à Paris la nuit de la Toussaint : il n'ai- « mait pas d'autre musique. Madame de Frène « disait souvent à Monsieur : *Vous ne déshonorez « pas les femmes qui vous hantent, mais elles vous « déshonorent.* Il parlait aux personnes unique- « ment pour leur parler. Son affabilité avait « quelque chose de trop banal; ce n'était plus « une distinction que d'être accueilli par lui. Il « aimait beaucoup plus le roi que le roi ne l'ai- « mait. L'attachement de Monsieur pour son « frère était une véritable adoration : il ne pou- « vait lui résister en rien. Il avait la coutume de « porter le soir, dans son lit, un chapelet garni « de plusieurs médailles et reliques, qui lui ser- « vait à faire ses prières avant de s'endormir. » On peut voir, dans la correspondance de Charlotte de Bavière, « la singulière promenade qu'il « fit faire une nuit aux médailles et aux reliques « sur le corps de sa femme, sous prétexte qu'elle « avait été *huguenote.* » Ce ne fut cependant pas la faute de son précepteur le Vayer si Philippe ne devint pas un prince sage et éclairé. Il lui fit traduire l'*Histoire romaine* de Florus. Lenglet-Dufresnoy fait l'éloge de cette version; mais elle n'est plus recherchée aujourd'hui. V—VE.

ORLÉANS (PHILIPPE, duc D'), régent de France, fils du précédent, naquit à St-Cloud le 4 août 1674, et reçut en naissant le titre de duc de Chartres. Son esprit et ses grâces naturelles firent concevoir les plus grandes espérances; mais, par une déplorable fatalité, la mort lui enleva successivement cinq gouverneurs, qui tous avaient commencé à diriger vers le bien les qualités précieuses dont le ciel l'avait comblé (1). Il ne lui

(1) Ces gouverneurs furent le maréchal de Navailles, mort en 1684; le maréchal d'Estrades, qui mourut en 1686; le duc de la Vieuville, en 1689; le marquis d'Arcis, en 1694; et enfin St-Laurent, le plus vertueux des précepteurs, qui eut toutefois le tort d'introduire auprès de son élève le trop fameux Dubois. C'est à l'occasion de la mort précipitée de tous ces gouverneurs

Digitized by Google

resta plus que l'abbé Dubois, qui devint, après la mort de St-Laurent, son sous-précepteur, et qui devait avoir sur la destinée de ce jeune prince une influence si funeste. Cependant Philippe était doué de si heureuses dispositions, qu'il fit les plus rapides progrès dans tous les genres d'étude : géométrie, peinture, chimie, poésie, musique, il réussissait dans tout ; mais il montrait un goût plus décidé pour les arts de la guerre, et tout annonçait en lui un digne petit-fils de Henri IV. Il débuta dans la carrière des armes, à l'âge de dix-sept ans, au siége de Mons, sous les yeux du roi son oncle ; et il suivit ensuite le duc de Luxembourg à Steinkerque et à Nerwinde. Dans la première de ces batailles, il enleva un poste important à la tête de la brigade des gardes, et fut légèrement blessé ; dans la seconde, où il commandait la cavalerie de la réserve, il enfonça les deux premières lignes de l'ennemi, pénétra jusqu'à la troisième, et ne se tira du danger le plus imminent qu'en s'ouvrant un passage l'épée à la main. A tant de valeur, le duc de Chartres joignait la plus séduisante affabilité, et, ce qui n'est pas moins étonnant, un coup d'œil et une sagacité qui ne sont ordinairement le fruit que d'une longue expérience. Mais ce brillant début, de la part d'un prince que sa naissance avait placé si près du trône, ne tarda pas à donner de l'ombrage. Louis XIV n'avait point oublié les divisions de la Fronde et les malheurs de sa minorité. Les dangers dont les princes de sa maison avaient environné son enfance étaient encore présents à sa mémoire, et il ne redoutait rien tant pour ses successeurs que de pareilles calamités. Ne voulant ni fournir à son neveu de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire et de l'influence parmi les troupes ni exciter son ambition par de plus grands succès, il ne lui permit pas de faire la campagne de 1694 ; et ce jeune prince fut obligé de rester à Paris, plongé dans l'oisiveté la plus funeste et n'ayant d'autre guide, d'autre conseil que Dubois ; car cet homme ne l'avait pas quitté, même dans les camps, où son influence était du moins peu dangereuse. Accueilli froidement par le roi, le duc de Chartres ne se montra presque plus à Versailles ; et déjà dégoûté des succès faciles que ses grâces et son rang lui assuraient auprès des femmes de la cour, il en rechercha d'une classe subalterne et porta le trouble et le scandale dans plusieurs familles ; il se dégoûta encore des intrigues de cette espèce, et ce fut alors que son vil corrupteur (*voy.* Dubois) l'entoura de comédiennes et de prostituées. Il est difficile de croire que le roi ait ignoré ce scandale ; cependant il ne songea pas à y mettre un terme, et ce qui doit surprendre, c'est que ce fut dans ce temps-là qu'il fit épouser une de ses filles légitimées à son neveu. Le duc de Chartres montra d'abord pour ce mariage beaucoup de répugnance. Son père n'osa pas résister à Louis XIV ; mais sa mère, princesse altière et sévère (*voy.* Charlotte-Elisabeth), fit tous ses efforts pour l'empêcher. On s'adressa alors à Dubois, qui sut tirer un grand parti de cette affaire pour se mettre en crédit auprès du monarque et pour ajouter encore à son ascendant sur le jeune prince. Ce fut par les conseils de son précepteur que le duc de Chartres se fit donner une dot considérable, et qu'il obtint qu'après la mort de son père toutes les prérogatives de premier prince du sang lui seraient conservées, à l'exception du titre de *Monsieur*. A ces conditions, il accepta la main de mademoiselle de Blois, fille de madame de Montespan. Belle comme sa mère, cette princesse était moins vive, moins spirituelle, mais plus grave, plus réservée et d'une indolence qui allait jusqu'à l'apathie (1). Ce caractère était peu propre à fixer son époux ; cependant ce prince montra dans toutes les occasions à sa femme de la déférence et des égards dont elle parut se contenter. Mais il ne changea rien à sa manière de vivre, et, quand il eut perdu son père (1701), ses désordres devinrent encore plus scandaleux. Le premier soin du nouveau duc d'Orléans fut de se former une cour ; et il la composa selon ses goûts et ses habitudes. Les femmes de la duchesse elles-mêmes durent être de son choix ; Dubois continua de jouer le premier rôle, et le marquis d'Effiat, les Broglie, les Canillac, les Nocé, les Brancas, tous également décriés par leurs mœurs et leur irréligion, obtinrent les principaux emplois dans cette nouvelle cour, où le marquis de la Fare eut celui de capitaine des gardes. Au milieu de tels hommes, le neveu de Louis XIV semblait avoir complétement oublié la carrière de gloire et d'ambition où naguère on l'avait vu débuter avec tant d'ardeur ; mais à l'époque de la mort de Charles II, roi d'Espagne, lorsqu'il sut que, par le testament de ce monarque, la maison de Savoie était appelée à lui succéder après la branche aînée de la maison de France au préjudice de celle d'Orléans, Philippe ne put se dissimuler que cette clause n'eût été dictée par Louis XIV lui-même ; il y reconnut les mauvaises dispositions de son oncle et fit ses protestations contre le testament ; enfin, lorsqu'il apprit que le maréchal de Villars avait été chargé de faire entrer dans le traité de Rastadt des articles secrets qui tendaient à l'éloigner de plus en plus du trône d'Espagne et de celui de France, toutes ces circonstances le tirèrent de son apathie et réveillèrent son ambition. On le vit alors s'occuper des opérations des armées et

que madame de Sévigné écrivait à sa fille, en répétant un mot de Benserade, qu'on ne pourrait jamais *élever* un gouverneur pour le neveu du roi.

(1) Madame de Caylus raconte, dans ses *Souvenirs*, un trait de caractère qui peint bien la duchesse d'Orléans. Cette dame ayant fait concevoir à mademoiselle de Blois quelques inquiétudes sur l'inclination que le prince témoignait dès avant son mariage pour la duchesse de Bourbon, la jeune personne répondit : « Je ne me soucie pas qu'il m'aime; je me soucie qu'il « m'épouse. »

Digitized by Google

faire de leurs mouvements le sujet habituel de ses conversations. Il en parlait avec chaleur ; les hommes les plus expérimentés admiraient ses jugements et l'étendue de ses connaissances. Ses discours retentirent à la cour, et ils vinrent bientôt aux oreilles du roi. Dans l'embarras où des défaites multipliées avaient jeté ce prince sur le choix de ses généraux, il oublia ses défiances, et, persuadé que la valeur ou la seule présence de son neveu rappellerait la victoire sous ses drapeaux, il l'envoya commander l'armée d'Italie (1706). Mais en se servant des talents et de la réputation du jeune prince, Louis XIV n'était pas disposé à lui donner des moyens d'ajouter à la gloire qu'il s'était acquise ; et d'ailleurs l'armée qu'il mettait sous ses ordres faisait alors le siége de Turin ; elle menaçait dans sa capitale le duc de Savoie, le père de cette duchesse de Bourgogne qui jouissait de tant de crédit à la cour. Tous ces motifs placèrent le duc d'Orléans dans une position très-délicate. Les instructions vagues et contradictoires qu'on lui donna furent peu propres à l'en tirer. Le 7 septembre fut livrée la bataille de Turin, où 30,000 Impériaux, sous les ordres du prince Eugène, enlevèrent d'immenses lignes défendues par 80,000 Français. Le duc d'Orléans, s'abandonnant à toute son impétuosité, au lieu d'attendre l'ennemi dans ses retranchements, marcha au-devant de lui et se jeta dans la mêlée, où il fut blessé de deux coups de feu. On a diversement jugé ces événements. Il est certain que des fautes graves furent commises. Des auteurs en ont fait retomber la responsabilité sur Marchin (*voy.* ce nom) qui avait un commandement sous les ordres du duc d'Orléans, d'autres l'ont laissée tout entière à ce dernier. Quoi qu'il en soit, le prince contribua beaucoup par son sang-froid et par son excellent coup d'œil à soutenir la retraite ; et il rendit ainsi la défaite moins funeste (*voy.* EUGÈNE). La France et le roi lui-même furent si convaincus cependant que le duc d'Orléans ne méritait aucun reproche pour le désastre de Turin que, dès l'année suivante, on l'envoya à l'armée d'Espagne, où, par une fatalité qui semblait s'attacher à tous ses pas dans la carrière militaire, la bataille d'Almanza fut livrée la veille de son arrivée. On ne peut pas douter que le maréchal de Berwick, qui était prévenu de son approche, n'ait voulu lui dérober l'honneur de cette victoire. Cependant le prince, ayant pris le commandement, trouva encore de nombreuses occasions de faire éclater sa valeur. Il soumit les royaumes de Valence et d'Aragon ; il emporta les places de Xativa et d'Alcaraz, que les habitants défendirent avec le courage du désespoir ; il pénétra dans la Catalogne, et, après un long siége, dont il avait conduit tous les travaux, il prit d'assaut la place de Lérida, qui avait autrefois contraint le grand Condé à reculer devant elle. Ce fut la veille du jour où devait lui parvenir l'ordre de s'en éloigner qu'il fit cette importante conquête. Ses ennemis cherchaient ainsi dans toutes les occasions à mettre des obstacles à sa gloire, et ils empêchèrent souvent qu'on ne lui envoyât de France et de Madrid les secours dont il avait besoin (*voy.* URSINS, princesse des). Cependant sa campagne de l'année suivante (1708) fut encore très-brillante. Il dirigea habilement des expéditions contre Denia et Alicante ; ses troupes s'emparèrent de ces deux places, et il conduisit lui-même le siége de Tortose, qu'il força de capituler. Il se rendit ensuite à Madrid, où le roi et la reine le reçurent avec de grandes démonstrations de joie et de reconnaissance ; mais depuis longtemps toutes ses démarches étaient épiées, surveillées ; et la cour de Versailles était informée qu'il avait osé porter ses vues sur le trône de Philippe V. En effet, le duc d'Orléans, témoin des terreurs et des incertitudes de ce faible monarque, le voyant près de renoncer à sa couronne et sachant que Louis XIV lui-même y avait consenti (1), se rappela les injustices qui lui avaient été faites dans le testament de Charles II, et songea réellement à s'asseoir sur un trône qu'il crut près d'être vacant. Il parla de ce projet à quelques-unes de ses créatures, voulant qu'elles y fussent préparées en cas d'événement. Mais des indiscrétions firent bientôt connaître ses desseins à Madrid et à Versailles, et l'ordre fut donné de saisir ses agents. Il avait à craindre d'être arrêté lui-même ; et on allait le traduire devant une commission comme criminel d'Etat, si le duc de Bourgogne n'avait hautement pris sa défense dans le conseil en présence du roi et contre l'avis du Dauphin, qui insistait avec beaucoup de chaleur pour qu'on fît le procès à son cousin. Le duc d'Orléans signa un acte par lequel il renonçait à ses prétentions sur l'Espagne, et tout parut terminé. Mais il eut à peine échappé à cette crise, qu'il vit éclater sur lui un orage encore plus terrible. Dans l'oisiveté à laquelle il s'était vu condamné, il se livra à l'étude de la chimie ; et on l'avait vu souvent travailler à des préparations dont l'objet était ignoré, lorsque le Dauphin, le duc, la duchesse de Bourgogne et leur fils aîné moururent dans l'espace d'une année presque subitement et sans qu'on pût savoir la cause de tant de pertes si cruelles et si imprévues. Tous les regards se tournèrent vers celui des princes qui avait le plus d'intérêt à ces tristes événements ; et le duc d'Orléans fut en butte à la clameur publique lorsqu'il se présenta pour jeter de l'eau bénite sur le corps de la duchesse de Bourgogne. La fureur du peuple, excitée par les nombreux ennemis qu'il avait à la cour, fut près d'en venir

(1) Dans la détresse où il se trouvait, Louis XIV avait consenti pour son petit-fils à la perte du trône d'Espagne ; mais il avait repoussé avec indignation la proposition que lui firent Marlborough et le prince Eugène, de concourir avec eux à l'en renverser. Ce fut dans cette occasion que ce monarque dit, avec tant de courage et de grandeur, au milieu de son conseil : « J'aime » mieux faire la guerre à mes ennemis qu'à mes enfants. »

Digitized by Google

aux derniers excès quand on fit imprudemment passer devant son palais le convoi qui portait en même temps les restes des deux Dauphins et ceux de la Dauphine. Une foule éplorée et furieuse les suivait : elle éclata en violentes menaces ; elle appela hautement le duc d'Orléans un empoisonneur, un assassin ; et ce prince ne dut son salut qu'à la vigilance et à la fermeté du lieutenant de police d'Argenson. L'alarme était universelle, et la fureur publique n'eut plus de bornes lorsqu'on vit, peu de temps après, le second fils du duc de Bourgogne, ce dernier rejeton de la branche royale, atteint de la même maladie et près d'expirer de la même manière. Consterné lui-même de tant d'événements sinistres, effrayé de toutes ces clameurs et sans moyens pour repousser des calomnies que, par une incroyable fatalité, tant de circonstances semblaient justifier, le duc d'Orléans alla se jeter aux pieds du roi ; il lui demanda qu'on lui fît son procès, offrant de se constituer prisonnier, lui et le chimiste Homberg, que l'on accusait de l'avoir instruit dans l'art affreux des Voisin et des Brinvilliers. Le monarque le reçut froidement, et, quand il l'entendit se plaindre des ennemis qu'il avait à la cour, il lui répondit avec sévérité que ses accusateurs, ses seuls ennemis étaient ses mauvaises mœurs, ses dérèglements et son impiété. Néanmoins il ne voulut pas que son neveu fût mis en jugement ; il permit seulement que Homberg entrât à la Bastille ; mais le lendemain, quand celui-ci s'y présenta, de nouveaux ordres avaient défendu de lui en ouvrir les portes. Cependant le jeune Dauphin ne tarda pas à se rétablir ; et il fut prouvé qu'aucune tentative de poison n'avait été faite contre les jours d'un enfant aussi précieux. Ainsi le dernier crime qui était resté à commettre, le crime sans lequel tous les autres eussent été inutiles, ne pouvait pas même être soupçonné. Cette réflexion commença à faire quelque impression sur le public ; et le chirurgien Maréchal persistant à nier hautement tous les symptômes d'empoisonnement signalés par Fagon, le roi parut aussi ouvrir les yeux, ou du moins ses soupçons se calmèrent, et il ne témoigna pas même d'inquiétude lorsque, quelques mois plus tard, le troisième de ses petits-fils, le duc de Berri, mourut avec des indices d'empoisonnement beaucoup plus réels. Cependant il continua de montrer à son neveu beaucoup de froideur et de défiance, et le parti des princes légitimés, à la tête duquel était madame de Maintenon, leur gouvernante, fit tous ses efforts pour le maintenir dans ces dispositions. La mort de Louis XIV semblait prochaine, et ce parti ne craignait rien tant que de voir la régence dans les mains du duc d'Orléans. Ce fut pour y mettre un obstacle qu'il fit accorder aux princes légitimés tous les titres et les prérogatives des princes du sang, même celle de succéder à la couronne ; et ce fut dans le même but que l'on fit signer au roi mourant un testament par lequel tous les usages de la monarchie étaient renversés en faveur des enfants naturels (1). Mais les courtisans eux-mêmes croyaient peu à la durée de ces dispositions arrachées par l'intrigue et l'obsession à la faiblesse d'un vieillard ; et dès qu'ils virent le monarque près de fermer les yeux, tous leurs regards se tournèrent vers le duc d'Orléans. « On vit alors la cour, dit St-Simon, se presser « en foule du côté du prince. Il est vrai que, « trois jours avant la mort du roi, un cordial « qu'on lui avait fait prendre ayant un peu rap- « pelé ses forces, l'appartement de son neveu, « qui regorgeait de monde, fut vide en un « instant ; mais dès que le roi retomba, tout « reflua bien vite vers le prince ; et lui, au mi- « lieu de ce flottement, l'observait et s'en amu- « sait comme d'une scène comique. » Le public, selon sa coutume, suivait les impulsions de la cour ; et lorsque le roi expira, tous les soupçons, toutes les plaintes contre le duc d'Orléans étaient oubliés. De son côté, ce prince, sous les apparences d'une indifférente frivolité, n'avait rien négligé de ce qui pouvait assurer ses droits. Toutes les dispositions du testament de Louis XIV lui étaient connues (2), et il avait tout préparé pour qu'elles ne fussent point exécutées. Il ne voulait pas être simple président d'un conseil de régence qui eût pu avoir d'autres volontés que les siennes ; et il était résolu de perdre la vie plutôt que de laisser subsister des clauses qui, en confiant la personne du jeune roi au duc du Maine, semblaient confirmer à son égard les soupçons d'empoisonnement. Dès le lendemain de la mort du monarque, Philippe parut au parlement, où se trouvaient réunis un grand nombre de ses partisans (3), et il y prononça, d'abord avec un peu d'embarras, puis du ton le plus

(1) Ce testament avait été déposé au parlement l'avant-veille de la mort de Louis XIV ; sur l'enveloppe scellée des armes du monarque étaient écrits ces mots de sa main : *ceci est notre testament*. Signé Louis. Le procureur général annonça que le roi donnait *le dépôt fait et secret ;* le paquet fut enfermé au greffe sous trois clefs, dont l'une fut remise au premier président de Mesmes, l'autre au procureur général, et la troisième au greffier en chef Dongois.

(2) On lit dans les mémoires du temps que le duc d'Orléans avait eu des conférences secrètes avec le cardinal de Noailles, l'un des chefs du parti janséniste, et qu'il se faisait conduire le soir secrètement à l'archevêché dans une chaise à porteur. On lit aussi dans les mêmes mémoires que ce fut par le duc de Noailles qu'il connut le testament de Louis XIV, et que c'était madame de Maintenon qui l'avait fait connaître à son neveu, afin qu'il s'en fît un moyen de faveur auprès du futur régent. Cette conjecture est peu probable ; mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est que ce fut le chancelier Voisin qui donna au duc d'Orléans une copie du testament.

(3) Quelques personnes furent choquées avec raison de voir dans cette assemblée lord Stairs, ambassadeur d'Angleterre. C'était une inconvenance trop peu déguisée par le prétexte de la curiosité. On lit dans quelques mémoires que le duc d'Orléans était depuis longtemps d'intelligence avec cet étranger, et qu'il en reçut des sommes considérables pour se faire des partisans dans ce moment décisif. Ce qu'il y a de sûr, c'est que George Ier avait un grand intérêt à ce qu'il pouvoir ne restât pas en France dans les mains de madame de Maintenon et des princes légitimés, qui auraient probablement suivi la même politique que Louis XIV, en donnant des secours au prétendant et en excitant des troubles en Angleterre contre la maison de Brunswick. La politique que le duc d'Orléans suivit, lorsqu'il fut le maître, vient à l'appui de cette conjecture.

Digitized by Google

ferme, un discours très-habilement préparé. Il fit parler le roi mourant, déclara que le conseil de régence, prescrit par le testament qu'on venait de lire, n'était pas conforme aux dernières paroles qu'il avait entendues de la bouche du monarque, imposa silence au duc du Maine qui essaya de répondre, et après avoir dit qu'il consentait que ses mains fussent liées pour le mal, mais qu'il prétendait être libre de faire le bien, il se fit déclarer régent du royaume (1), avec un pouvoir absolu. Dans une seconde séance ménagée avec adresse par Joly de Fleury et d'Agueseau, il fut chargé du commandement de la maison militaire du roi, qui avait été donné au duc du Maine par le testament. Et ce même peuple, qui trois ans auparavant l'avait poursuivi comme un assassin et un empoisonneur, le reconduisit en triomphe dans son palais. On vit bientôt tous les courtisans, même ceux qui s'étaient montrés les plus opposés à son élévation, se presser autour de sa personne; et lui, prince aussi généreux que politique habile, se plaire à les accueillir. Longtemps en butte à toutes sortes de calomnies, et connaissant parfaitement ceux qui les avaient répandues, il n'exerça pas un acte de vengeance; et il put dire avec autant de véhémence que Louis XII : « Le régent ne venge « pas les injures du duc d'Orléans. » Les premiers temps de cette régence furent réellement faits pour séduire les Français. Après un long règne dont la fin avait été si grave, si sévère, la nation, du caractère le plus inconstant et le plus mobile, voyait tout à coup un gouvernement absolument neuf dans les choses comme dans les personnes. Tout en un instant changea de face et de direction, et l'on parut avoir pris pour règle de faire en tout point précisément le contraire de ce qui avait été fait auparavant. Louis XIV avait appuyé de tout son pouvoir les jésuites et les molinistes : le régent accorda sa protection aux jansénistes; il annula toutes les lettres de cachet qui avaient été lancées contre eux; il fit cesser l'exil des disciples de Port-Royal; enfin il confia toutes les affaires ecclésiastiques au cardinal de Noailles, à Fleury, à d'Agueseau et à l'abbé Pucelle. Le feu roi avait resserré dans des bornes étroites l'autorité des parlements, et il leur avait interdit l'usage des remontrances; le régent le leur rendit. Dans un moment d'effusion et de reconnaissance, il leur dit qu'il ne gouvernerait que par leurs avis, et la plupart des membres de son conseil furent choisis parmi eux. Mais un contraste plus frappant et beaucoup plus louable, que le régent s'efforça d'établir entre son pouvoir et celui de Louis XIV, fut l'état de paix dans lequel il maintint la France. On ne peut nier que, pour un jeune prince qui avait eu des succès à la guerre, ce ne fût un grand sacrifice d'y renoncer avec autant de générosité. Il réforma 25,000 hommes de troupes; et ce fut dans les mêmes vues pacifiques qu'il envoya auprès de tous les cabinets des agents qu'il chargea de connaître leurs intentions, et de les diriger vers le maintien de la paix. Enfin, soit par des motifs d'économie et de réforme, soit par suite d'une convention faite dès longtemps avec George Ier, il abandonna entièrement la cause des Stuarts (*voy.* STUART), et se lia si étroitement avec le nouveau roi, que la malignité ne manqua pas de dire qu'il avait de bonnes raisons pour prendre la défense d'un usurpateur. Quels que fussent au reste les motifs du régent, il est sûr qu'il résulta de l'état de paix où il sut maintenir la France, et des réformes qui en furent la suite, une économie qui avait déjà produit en 1718 l'extinction de quatre cents millions de dettes (*voy.* NOAILLES). Mais la plaie des finances était si profonde, la dette de l'État si énorme, que rien ne semblait pouvoir en remplir le gouffre. C'était en vain qu'on avait recouru à des refontes de monnaie, réduit les pensions, formé une commission chargée de poursuivre les traitants, fait reviser les billets sur l'Etat; c'était vainement enfin qu'on avait rétabli l'impôt du dixième : tous ces moyens ne servaient qu'à irriter ceux qui avaient souffert; et les courtisans, qui craignaient d'être atteints dans leurs revenus, invoquaient la banqueroute; mais le régent eut la sagesse et le courage de repousser ces dangereux avis. Ce fut dans de telles circonstances que l'Ecossais Law proposa ses plans de finances, d'abord sages et utiles, mais ensuite si désastreux par la folle extension qu'on leur donna (*voy.* LAW). Ces premiers essais de papier-monnaie, ce premier usage du crédit public mis en circulation, qui a eu depuis dans quelques Etats de l'Europe de si prodigieux effets, mais dont l'abus a été marqué par de si grandes calamités, excita dans la nation, et surtout dans l'esprit du régent, un enthousiasme incroyable. Cette faculté de créer à volonté des valeurs imaginaires lui sembla indéfinie : il n'y mit aucune borne; et se croyant en possession des secrets de l'alchimie, il fit acquitter en peu de mois la plus grande partie des dettes de l'Etat, combla de bienfaits ses amis, ses créatures; enfin il alla jusqu'à payer des subsides à l'Angleterre! Cependant le parlement avait pris peu de part au délire universel : ce corps fut le premier à s'apercevoir des dangers du *système*, et il se montra véritablement, dans cette occasion, le défenseur des

(1) La déclaration du parlement fut rendue *tout d'une voix*. Il s'était cependant élevé entre les pairs et le premier président une question d'étiquette qui, ce jour-là, pouvait diviser les esprits. Les pairs avaient pris la veille la résolution de ne pas se découvrir quand le premier président leur demanderait leur avis, s'il n'était pas lui-même son bonnet. L'archevêque de Reims et le duc de St-Simon exposaient déjà leurs prétentions et protestaient contre l'usage, lorsque le duc d'Orléans dit d'un ton ferme, mais poli, que ce n'était pas le moment de s'occuper d'une affaire d'étiquette, et la cour passa à l'ouverture du paquet déposé au greffe : le sceau fut reconnu sain et entier. Il fut donné lecture du testament et du codicille qu'avait apporté le duc d'Orléans (*Extrait d'une lettre autographe d'un membre du parlement, qui faisait partie de la collection de Villenave*).

Digitized by Google

intérêts publics. Déjà il avait refusé avec fermeté d'enregistrer les édits sur la refonte des monnaies; son opposition devint plus vive et plus courageuse lorsqu'il vit les abus toujours croissants de cette masse de papier, jetée dans la circulation sans mesure et sans garantie; il usa avec courage du droit qui lui avait été rendu de faire des remontrances; il fit défense à tous étrangers de s'immiscer dans le maniement des deniers publics, et rendit un arrêt qui interdit toute communication entre le trésor royal et la caisse de l'Ecossais. Enfin il nomma des commissaires pour commencer une procédure contre Law; et le régent apprit qu'il était sérieusement question de se saisir de la personne de son protégé, et de le faire pendre dans l'enclos du palais de justice. Ce prince ne parut point effrayé de ces attaques; il donna un asile à Law dans son propre palais, ôta l'administration des finances au duc de Noailles, qui avait repoussé le *système*, exila d'Aguesseau, qui s'était joint à l'opposition du parlement, et se décida à tenir un lit de justice pour y accabler d'un même coup tous ses ennemis. Il faut voir dans St-Simon avec quelle fermeté, quelle présence d'esprit il sut haranguer et diriger cette imposante assemblée (18 août 1718). Jamais le parlement n'avait dévoré un affront avec plus d'humilité; jamais le parti de l'ancienne cour n'avait paru plus consterné, plus anéanti. Le duc du Maine, qui s'était rendu à l'assemblée sans savoir ce qui devait y être décidé, fut frappé de terreur lorsque son frère, le comte de Toulouse, vint lui dire qu'il serait dépouillé de ses fonctions de surintendant de l'éducation du roi, et que l'un et l'autre allaient être réduits au rang de pairs. Ils se retirèrent sans rien entendre, et laissèrent ainsi le champ libre à leurs ennemis. Personne n'eut le courage d'opposer la moindre résistance aux volontés du régent, et tout ce qu'il avait proposé fut accepté et enregistré en sa présence. Ce lit de justice produisit une vive impression dans le public, et contribua beaucoup à consolider l'autorité du régent, qui s'y était montré homme d'Etat habile autant que ferme et courageux. Il éprouva cependant un léger désagrément : ce fut le chagrin de la duchesse sa femme, qu'il vit désespérée de l'humiliation où ses frères étaient tombés. Il tâcha de la consoler; et lorsqu'elle eut répandu quelques larmes, cette princesse rentra dans son indolence naturelle. Il n'en fut pas de même de la douleur que fit éclater la duchesse du Maine : après s'être livrée aux emportements les plus furieux contre le régent, contre le parlement et contre le duc du Maine lui-même, elle jura de se venger, et dès lors elle ne fut plus occupée que de trames et de complots. Ses intrigues s'étendirent à toutes les provinces, et de concert avec le duc de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, elle forma une entreprise véritablement très-vaste, mais beaucoup au-dessus de ses forces. Dirigé par l'ambition et la haine du cardinal Albéroni, cet ambassadeur cherchait depuis longtemps à troubler le royaume et à renverser le pouvoir du duc d'Orléans. Entouré de mécontents et d'ennemis de ce prince, il tomba dans l'erreur si familière aux hommes de parti de prendre pour la voix publique celle des cercles où ils se trouvent placés; et ce fut ainsi qu'il écrivit à Albéroni que la noblesse, le parlement, le peuple et l'armée, tout en France détestait le régent, et que Philippe V était dans tous les cœurs. Ravi de recevoir de pareils renseignements, et ne doutant pas de leur exactitude, l'ambitieux ministre pressait le prince de Cellamare d'éclater; et déjà il avait accusé sa lenteur, lorsque la découverte du complot vint mettre au jour toutes les erreurs sur lesquelles on l'avait établi. Ce fut chez une fille publique (la Fillon) où Dubois avait des habitudes que les premiers avis en furent recueillis. On intercepta ensuite des correspondances; on se saisit à Poitiers d'un paquet de dépêches : l'ambassadeur d'Espagne fut arrêté chez le ministre de la guerre, où il était venu audacieusement réclamer sa correspondance saisie; et Dubois lui-même le ramena prisonnier dans son hôtel, où il fouilla dans tous ses papiers, qu'il mit sous le scellé en sa présence. Le jeune duc de Richelieu, le marquis de Pompadour, St-Geniez et quelques hommes obscurs furent mis à la Bastille et à Vincennes; mais soit clémence, soit faiblesse ou défaut de preuves, on ne sévit contre aucun personnage important. Le régent fit tout ce qu'il put pour que cette affaire fût regardée comme une misérable intrigue; et cette conspiration, annoncée avec tant d'éclat, était près de tomber dans le ridicule : le public, qui ne croit à la réalité du crime qu'à la vue du châtiment, la regardait même déjà comme une fable, lorsque le duc du Maine et sa femme furent arrêtés. On envoya le duc dans le château de Dourlens, et la duchesse dans celui de Dijon, sous les ordres du duc de Bourbon, son neveu, qui y consentit. Au bout de quelques mois de prison, cette princesse, voulant sauver son mari, ou plutôt sa fortune, qui était considérable, déclara que c'était elle seule qui avait dirigé le complot à l'insu du duc. Fatiguée ensuite de la longueur de sa détention, et craignant que les suites de cette affaire ne devinssent plus graves, elle révéla tout, et désigna plusieurs personnes qui avaient beaucoup souffert plutôt que de trahir son secret. Elle acheta ainsi sa grâce et sa liberté; et dans le moment où quatre malheureux Bretons qu'elle avait dénoncés périssaient sur un échafaud à Nantes, cette princesse revint triomphante dans son palais de Sceaux : « Grande leçon, dit Mar- « montel, pour les hommes privés qui ont la « folie de se mêler des querelles des grands! » Ainsi fut terminée cette fameuse conspiration de Cellamare, qui, dirigée par des mains plus habiles, eût réellement pu renverser la régence

Digitized by Google

du duc d'Orléans, et qui, découverte avec tant de bonheur, devait au contraire affermir son pouvoir. Mais ce prince, quoiqu'il fût encore dans l'âge de la vigueur, était énervé par ses excès. Livré de plus en plus à ses habitudes vicieuses, rien n'était capable de lui rendre sa première énergie. Comme il arrive toujours sous les gouvernements sans force ou sans résolution, les mêmes intrigues recommencèrent bientôt. Albéroni et le parti des princes légitimés, celui des jésuites et de l'ancienne cour, continuèrent d'agiter la France, d'y répandre des libelles, d'attaquer le pouvoir du régent. Ce prince porta ses plaintes à la cour d'Espagne : elles y furent méprisées. Philippe V mit le comble à ses insultes en nommant vice-roi de Navarre le conspirateur Cellamare, si généreusement renvoyé à son maître, lorsqu'on pouvait à bon droit le faire périr sur un échafaud. Ce dernier affront parut cependant avoir tiré le régent de son apathie : pressé d'ailleurs très-vivement par les cours de Vienne et de Londres, il se décida à signer avec elles un traité d'alliance, et le 2 janvier 1719 il déclara la guerre à l'Espagne. Le neveu de Louis XIV eut sans doute tort de se déclarer l'ennemi de son petit-fils, et de s'unir à l'Autriche et à l'Angleterre pour concourir à la ruine de l'allié naturel de la France; mais un tort plus grand encore, ce fut d'incendier deux chantiers de la marine espagnole et neuf vaisseaux qui s'y trouvaient en construction. L'armée française, sous les ordres du duc de Berwick, concourut avec les Anglais à cet acte de destruction. Elle s'empara ensuite de Fontarabie et du château d'Urgel en présence de l'armée espagnole, où le roi et la reine s'étaient rendus, suivis d'Albéroni, moins pour assister à des victoires sur lesquelles il ne comptaient pas que pour déterminer dans l'armée française une défection sur laquelle ils avaient tort de compter. Ce fut en vain que le ministre espagnol fit répandre des manifestes et des libelles où Philippe V excitait les Français à la désertion. Tous restèrent fidèles à leurs drapeaux, et l'on ne répondit à ces attaques déloyales que par une lettre du roi de France fort noble et fort digne, que le régent composa lui-même et qu'il envoya au maréchal de Berwick pour qu'il la fît connaître à son armée. On doit remarquer que cette espèce de second manifeste de la France fut de meilleur goût et beaucoup plus convenable que le premier, qui avait été rédigé par Fontenelle. Lorsque Philippe V vit que toutes ses entreprises restaient sans succès, et que les Français continuaient en sa présence à s'emparer de ses places, à envahir ses provinces, les illusions dans lesquelles le fourbe Albéroni l'avait entretenu commencèrent à se dissiper. Ses yeux s'ouvrirent entièrement quand il apprit que sa flotte avait été battue par l'amiral Byng, et que son armée de Sicile, défaite par les Allemands, était menacée d'une destruction complète. Il se hâta d'accepter les propositions qu'on lui fit, accéda au traité de Londres, et chassa honteusement Albéroni. Ainsi fut rétablie pour toute l'Europe la paix et la tranquillité. La France, plus que les autres nations, avait besoin de ce bienfait; mais des calamités intérieures vinrent alors l'accabler presque simultanément. La Bretagne, à peine sortie des troubles qu'y avait causés la révolte, vit les deux tiers de la ville de Rennes consumés par les flammes. La population de Marseille périt presque tout entière par la peste; et ce fléau porta ses ravages dans plusieurs provinces méridionales. C'était dans le même temps que la chute du système de Law renversait toutes les fortunes et bouleversait tout le royaume. Le parlement fit éclater de nouveau la plus vive et la plus courageuse opposition : il refusa positivement d'enregistrer les édits par lesquels le régent s'efforçait encore de soutenir le système, et il fut exilé à Pontoise (*voy.* MESMES). Le cours de la justice fut interrompu; et la nation, qui gémissait de tant de maux à la fois, fut persuadée qu'ils n'étaient que le châtiment des désordres dans lesquels la cour du régent était plongée. Les querelles de religion contribuèrent aussi beaucoup à augmenter l'effervescence générale. Le régent, qui s'en était moqué, voulant jouer tour à tour les partis opposés, finit par les mécontenter également l'un et l'autre. Après avoir sacrifié les jésuites au besoin qu'il avait du parlement, il les réhabilita lorsque les parlements refusèrent de lui obéir, et que Dubois eut recours à la cour de Rome pour sa scandaleuse élévation. Ce fut dans cette conjoncture qu'on renouvela tous les anciens bruits d'empoisonnement, et que l'exil de Villeroi, ce zélé gardien de la personne du jeune monarque, vint encore augmenter les inquiétudes (*voy.* VILLEROI). L'irréligion dont le régent faisait parade dans toutes les occasions causait aussi une grande agitation parmi le peuple. La cour avait suivi l'impulsion donnée par le prince; et les mêmes hommes qui s'étaient montrés sous le règne précédent religieux et sévères dans leurs mœurs parurent tout à coup impies et débauchés pour ne pas cesser d'être courtisans. A l'exemple du maître que Louis XIV avait nommé un *fanfaron de crimes*, ils firent trophée de leurs vices et de leurs débauches. On pense bien que, dans un tel état de choses, Dubois n'était pas resté au-dessous de lui-même. Cet homme qu'on avait vu avec tant de surprise devenir archevêque, cardinal et premier ministre, n'avait pas cessé de présider aux plaisirs secrets du régent. Revêtu des premières dignités de l'Eglise, il affichait encore le même mépris pour la religion et pour les bonnes mœurs. Cet exemple des plus hautes faveurs prodiguées à celui qui s'en montrait si peu digne dut avoir les suites les plus funestes. C'est de cette époque qu'on peut marquer en France la décadence de la religion et de

Digitized by Google

toutes les vertus publiques et privées, et c'est à la déplorable condescendance du régent pour ce misérable que de si grands malheurs doivent être attribués. Rien de moins facile à expliquer que le joug avilissant auquel le duc d'Orléans resta si longtemps asservi. Ce prince était supérieur à Dubois par l'esprit et par les lumières : cependant il ne fit jamais rien d'important sans prendre son avis et sans se soumettre à sa volonté. Il méprisait plus que personne sa dépravation et sa bassesse; il lui donna souvent à lui-même des preuves non équivoques de mépris (1); néanmoins il suivit son exemple dans ses habitudes les plus vicieuses. Ainsi le pouvoir de Dubois sur l'esprit du régent n'était ni l'influence du génie sur la médiocrité et l'ignorance, ni l'ascendant du maître sur son élève. La condescendance du prince ne ressemblait pas non plus aux faiblesses du favoritisme; c'était plutôt des complaisances pour un confident, pour un compagnon de débauche, des ménagements pour un complice. Il faut cependant avouer que cet homme, doué de quelque sagacité, et surtout de beaucoup de finesse dans les affaires, se rendit quelquefois utile à son maître. Ce fut par ses avis que celui-ci renonça au projet si dangereux de convoquer les états généraux. Dans l'état de fermentation où se trouvait la France, il est sûr qu'une pareille mesure eût pu avoir dès lors les funestes résultats qu'elle a eus plus tard dans des circonstances à peu près semblables. Le régent avait des idées fausses sur le gouvernement monarchique : il admirait la constitution anglaise, qu'il connaissait peu; et on le vit toujours, lorsqu'il suivit son propre mouvement, disposé à affaiblir ou à dégrader lui-même le pouvoir qui lui était confié. Si l'impulsion d'obéissance et de soumission donnée par Louis XIV n'eût pas encore duré, il est impossible de calculer les résultats qu'eût pu avoir cet abandon, cette disposition à la clémence, ou plutôt cette faiblesse qui formait un des premiers traits du caractère du duc d'Orléans. Lorsque la populace menaçante apporta devant son palais les cadavres sanglants de trois hommes dont la chute du système avait causé la mort, il ne s'étonna point de cette audace, et ne voulut même pas qu'elle fût réprimée, disant que « le peuple avait raison, qu'il était bien bon de souffrir tant de « choses. » Heureusement ce peuple n'avait point de chefs; aucun plan ne le dirigeait. Comme l'a dit St-Simon : « Pour faire des révolutions, il « faut des chefs, des têtes et de l'argent; et il n'y « avait rien de tout cela en France. » La monarchie resta donc encore debout, et le régent put continuer en paix ses *soupers*, et se plonger de plus en plus dans ses honteuses débauches. Pour en donner une faible idée, nous empruntérons la plume de St-Simon, l'un des écrivains qui ont parlé de ce prince avec le plus de ménagement. « Les soupers du régent, dit-il, étaient « toujours avec des compagnies fort étranges, « avec ses maîtresses, quelquefois des filles de « l'Opéra, souvent avec la duchesse de Berri, « quelques dames de moyenne vertu, une douzaine d'hommes que sans façon il ne nommait « pas autrement que ses *roués*, et quelques gens « sans nom, mais brillants par leur esprit et par « leur débauche. La chère y était exquise... Les « galanteries passées et présentes de la cour et « de la ville, les vieux contes, les disputes, rien « ni personne n'était épargné.... On buvait beaucoup, et du meilleur vin; on s'échauffait, on « disait des ordures à gorge déployée, des impiétés à qui mieux mieux; et quand on avait « fait beaucoup de bruit et qu'on était bien ivre, « on allait se coucher. » Du moment où ces orgies commençaient, la porte était fermée pour tout le monde; et il était impossible de parvenir au prince, même pour des affaires inopinées et qui intéressaient au plus haut degré l'Etat et sa personne. Ce fut ainsi qu'il n'apprit que le lendemain la découverte de la conspiration de Cellamare, et que même alors, la tête encore appesantie par les vapeurs du vin, il prêta peu d'attention au récit que Dubois vint lui faire. Le fourbe sut profiter adroitement de cette indifférence pour soustraire des pièces et dissimuler quelques faits, afin de ménager des hommes puissants dont il voulait se faire un appui. On prétend même qu'il se fit payer fort cher la grâce de quelques-uns. Ce ne fut pas dans cette seule occasion que le duc d'Orléans oublia ses devoirs pour ses honteux plaisirs. Cependant on a fait une remarque assez extraordinaire : c'est que dans ses moments d'abandon et d'ivresse les plus absolus, ses maîtresses ou ses favoris ne purent jamais lui arracher un secret de l'Etat. Ce prince les méprisait également; et mesdames de Parabère et de Sabran, auxquelles il parut le plus longtemps attaché, n'obtinrent pas sur lui une plus grande influence (1). Dubois eut seul pendant toute sa vie un pouvoir absolu sur son esprit; cependant il paraît que dans les derniers temps le prince était las du joug humiliant que cet homme lui faisait porter. Il lui avait tout sacrifié, jusqu'à ses maîtresses et ses plus intimes amis. C'était par lui que le duc de Noailles et Nocé avaient été éloignés de la cour. Le régent les y rappela dès qu'il le sut mort (10 août 1723). « C'est ce *coquin* de Dubois qui est cause de tout, » dit-il au premier. — « Reviens, mon cher « Nocé, écrivit-il au second, rien ne pourra « plus nous désunir, *morta la bestia, morto il re-* « *neno*. » Quelques personnes crurent qu'après la mort de Dubois le duc d'Orléans aurait une con-

(1) *Voy.*, à l'article Dubois, la conversation qu'il eut avec le régent lors de son élévation à l'épiscopat.

(1) Il les appelait ordinairement, même en leur présence, l'une le *gigot* et l'autre l'*éloignu*.

Digitized by Google

duite plus sage et plus régulière; mais ses habitudes étaient trop enracinées : il avait perdu toute son ardeur et toute son énergie; et quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa cinquantième année, il semblait accablé de toutes les infirmités de la vieillesse. Cette régence, qui n'avait pas duré huit ans, avait déjà parcouru toutes les périodes d'un long règne, et semblait arrivée à cette dernière époque où les plus grands rois, accablés par l'âge, ne supportent qu'avec peine le poids de la couronne, et laissent trop souvent obscurcir l'éclat de leurs premières années. Mais Louis XV avait atteint sa majorité le 15 février 1723; et quoiqu'il ne fût pas encore en état de gouverner, le duc d'Orléans n'avait pas hésité à lui remettre tous les pouvoirs. Il voulut aussi que le jeune monarque fût sacré sans délai; et l'exactitude, l'empressement qu'il mit à remplir tous ses devoirs à cet égard devraient suffire pour réfuter toutes les calomnies. Il est sans doute permis de croire que, dans les premiers temps de la régence, lorsque ce prince ne se vit séparé du trône que par l'existence d'un enfant malade, il pensa que ce trône pourrait bien lui appartenir un jour, et même que cette pensée régla et dirigea sa politique en plusieurs occasions; mais il y a loin d'une telle pensée à celle d'un crime odieux. De toutes les satires, de toutes les imputations dont il fut l'objet, celle-là est la seule dont il se soit montré véritablement affligé. Il lisait un jour, avec une admiration dont on ne peut louer que sa générosité, la satire des *Philippiques*, où les crimes les plus atroces lui sont amèrement reprochés (*voy.* LA GRANGE-CHANCEL), et rien ne paraissait l'émouvoir, pas même l'accusation d'inceste; mais quand il en vint aux empoisonnements, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Lorsque la place de premier ministre fut vacante par la mort de Dubois, le jeune monarque pressa vivement le duc d'Orléans de l'occuper. Ce prince hésita, parce qu'il lui fallait habiter Versailles et renoncer aux soupers du Palais-Royal. Il finit par se rendre aux instances du roi, et ce fut par les considérations les plus dignes d'éloge : mais il ne voulut pas interrompre toutes ses habitudes; et après avoir passé le jour au travail, il se livrait pendant la nuit à ses débauches accoutumées. Les médecins l'avertirent des dangers auxquels il s'exposait; il n'en tint aucun compte : cependant il avait promis d'observer un régime indispensable; mais le jour même où sa réforme devait commencer, il s'échappa furtivement pour courir dans les bras d'une nouvelle maîtresse, la duchesse de Phalaris. A peine était-il auprès d'elle qu'il fut frappé d'un coup de sang, et mourut subitement le 25 décembre 1723. Philippe d'Orléans eut de sa femme un fils (*voy.* l'article suivant) et quatre filles : l'une épousa le duc de Berri, l'autre le duc de Modène, une autre l'infant don Louis, prince des Asturies, et la quatrième fut abbesse de Chelles. Il eut deux fils naturels, dont l'un fut légitimé et devint grand prieur de Malte; l'autre se fit avantageusement connaître sous le nom d'abbé de St-Albin, et devint archevêque de Cambrai. La mère du régent était morte une année avant lui, et la malignité avait lancé un trait sanglant à cette occasion, en proposant d'inscrire sur le tombeau de cette princesse : *Ci-gît l'oisiveté.* (On sait que l'oisiveté est la mère de tous les vices.) Le duc d'Orléans avait fait la musique de deux opéras dont Lafare composa le poëme, et qui furent joués dans son palais. On voyait, avant la révolution, sur les murs du château de Meudon, de très-belles peintures de sa composition. Parmi ses ouvrages en gravure, on distingue les estampes d'une belle édition de *Daphnis et Chloé*, traduit par Amyot (*voy.* AMYOT). Il avait acheté pour la couronne, moyennant deux millions, le diamant appelé *le Régent*, réputé le plus beau de l'Europe. Son poids était de 600 grains, et il était sorti des mains d'un ouvrier des mines du Mogol, qui se l'était approprié et l'avait vendu à Pitt, oncle de lord Chatham. On a une *Vie du duc d'Orléans*, 2 vol. in-12, par M. L. M. D. M., Londres (Amsterdam), 1737. Cet ouvrage doit être lu avec beaucoup de défiance (1). On peut consulter les *Mémoires de la régence* (par le chevalier de Piossen), édition de 1749, 5 vol. in-12, donnée par Lenglet-Dufresnoy, qui l'a augmentée de beaucoup de pièces sur le système de Law et la conspiration de Cellamare (l'éditeur avait été lui-même employé à la découverte de cette conspiration); les *Mémoires* de St-Simon, ceux de Duclos; *Louis XIV, sa cour et le régent*, par Anquetil, et l'*Histoire de la régence*, par Marmontel. Voltaire passe légèrement sur cette époque dans son *Histoire du siècle de Louis XIV et de Louis XV*. On peut consulter sur la régence, outre le premier volume de l'*Histoire de France pendant le 18e siècle*, par Lacretelle (*voy.* ce nom), l'*Histoire de la régence et de la minorité de Louis XV*, par Lemontey (*voy.* ce nom), Paris, 1832, 2 vol. in-8°, et *Philippe d'Orléans, régent de France*, par M. Capefigue, Paris 1838, 2 vol. in-8°. On trouve dans les œuvres de Fénelon des lettres que ce prélat adressait au duc d'Orléans sur des questions religieuses (*voy.* FÉNELON). M—D j.

ORLÉANS (Louis duc D'), premier prince du sang, né à Versailles le 4 août 1703, fils du précédent, eut pour précepteur l'abbé Mongault,

(1) Cet ouvrage est du jésuite de la Motte, qui avait été chassé de France pour avoir prêché, à Rouen, contre le régent. Il se réfugia en Hollande sous le nom de la Hoie, et s'y mit pour vivre aux gages des libraires. Il composa d'abord une mauvaise Histoire de Louis XIV, qui a paru sous le nom de la Martinière. Il publia ensuite cette *Vie du duc d'Orléans*, qui n'est pas plus exacte, et dans laquelle il rapporte, avec l'intention apparente de les réfuter, les accusations les plus odieuses et les suppositions les moins probables. A l'en croire, ce prince aurait été accusé par ses contemporains non-seulement de tous les empoisonnements de la famille royale, mais encore de l'incendie de Rennes, d'inceste avec ses trois filles, etc., etc.; et ce qui est plus étonnant, c'est qu'après avoir raconté tout cela avec beaucoup de soin et dans le plus grand détail, le jésuite historien emploie de grands moyens oratoires pour le réfuter.

Digitized by Google

connu par sa belle traduction des *Lettres* de Cicéron à Atticus (*voy.* MONGAULT), et qui lui inspira de bonne heure le goût de l'étude. Le sage instituteur ne borna pas ses soins à cultiver les heureuses dispositions de son auguste élève : il chercha en même temps à le mettre en garde contre l'attrait des plaisirs, si puissant sur un cœur ouvert à toutes les séductions ; et il sut habilement leur opposer le frein des terreurs religieuses. Ses avis, écoutés avec respect, et que le jeune prince perdit seulement de vue pendant fort peu de temps, devaient produire un jour l'effet salutaire que l'abbé Mongault s'en était promis. Le duc d'Orléans, marié en 1724 à la princesse de Bade, eut le malheur de la perdre après deux ans d'une union que rien n'avait troublée. Frappé de ce coup imprévu, il se tint plusieurs jours enfermé dans son cabinet, ne voulant recevoir aucune consolation. Il prit alors la résolution de renoncer aux plaisirs du monde, et ne parut plus à la cour que lorsque son devoir le forçait de s'y présenter. Il se vit dépouiller sans peine, par le cardinal de Fleury, de la charge de colonel général de l'infanterie française, que le régent, son père, avait créée pour lui. Son goût pour la retraite se fortifiait de jour en jour, et il partageait son temps entre les exercices de piété, la culture des lettres et l'étude des sciences naturelles. Il faisait de fréquentes visites à l'abbaye de Ste-Geneviève ; il y prit un appartement en 1730, et s'y fixa tout à fait en 1742. Il remit alors l'administration de ses affaires à la duchesse d'Orléans, sa mère, se réservant sur ses revenus une somme d'un million huit cent mille francs, dont il consacra la plus grande partie à des œuvres de bienfaisance et de piété, étendues jusque chez les peuples étrangers. Les services rendus à l'humanité et à la religion ne lui faisaient négliger, dans sa solitude, ni ses devoirs envers son prince, auquel il fut toujours tendrement attaché, ni les intérêts de ses concitoyens en ce qui pouvait être utile aux sciences et aux arts. Il avait toujours près de lui des savants qui trouvaient dans sa générosité les moyens de tenter d'utiles expériences, ou de continuer celles qu'ils avaient commencées. Il s'attacha en 1748 Guettard le naturaliste, et lui légua son cabinet d'histoire naturelle : Guettard le remit au duc d'Orléans, fils de celui-ci, qui lui accorda le titre de garde de ce cabinet, avec une pension et un logement au Palais-Royal (*voy.* l'*Éloge* de Guettard par Condorcet). Le duc d'Orléans, voulant s'instruire de la religion jusque dans ses sources, afin d'être plus en état de la défendre, s'était appliqué dans sa retraite à l'étude des langues orientales : il possédait l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et le grec. L'excès du travail, joint à l'austérité de sa vie, détruisit rapidement sa santé. Il vit approcher le dernier terme avec calme et résignation (1). Après avoir réglé ses affaires, il ne s'occupa plus que de se préparer à la mort. Le curé de St-Etienne-du-Mont (Bouettin), qu'il avait appelé, voulut lui faire rétracter quelques opinions suspectes de jansénisme ; et, le trouvant indocile, il lui refusa la communion. Le prince endura tout avec la patience et la sérénité d'un chrétien, se fit administrer par son aumônier, et demanda que l'on ne poursuivît point le curé (*voy.* l'*Hist. du 18e siècle*, par Lacretelle, t. 3, p. 194). Il mourut le 4 février 1752, et fut inhumé sans cérémonie, comme il l'avait recommandé, dans l'église du Val-de-Grâce, sépulture des ducs d'Orléans ; il avait même exprimé le désir que son corps fût livré à l'école de chirurgie pour servir à l'instruction des élèves. La reine, en apprenant la mort de ce prince, s'écria : « C'est « un bienheureux qui laisse après lui bien des « malheureux. » Il légua, par son testament, son médaillier à l'abbaye de Ste-Geneviève, et sa bibliothèque aux dominicains, ainsi que ses ouvrages manuscrits. Du reste, son testament, qui est du mois de décembre 1749, contient une grande quantité de dispositions pieusement minutieuses. Le fils du régent était très-versé dans l'histoire ecclésiastique, la géographie, la chronologie, etc. ; il avait cultivé toutes les sciences avec succès. Parmi les ouvrages qu'il a laissés manuscrits, on cite une *Traduction littérale des psaumes*, faite sur l'hébreu avec une paraphrase et des notes. L'illustre auteur avait terminé ce travail peu de temps avant sa mort : il y a joint un grand nombre de *Dissertations*, dans l'une desquelles il prouve que les notes sur les psaumes insérées dans le recueil du P. Corder, intitulé *Exposit. Patr. graec. in psalmos* (*voy.* CORDER), sont de Théodore de Mopsueste et non de Théodore d'Héraclée, à qui les manuscrits les attribuent ; — des *Traductions littérales* d'une partie des livres de l'Ancien Testament, et des *Épîtres* de St-Paul ; — des *Dissertations* en réponse au livre hébreu intitulé le *Bouclier de la foi* ; — un *Traité contre les spectacles* ; — et enfin une *Réfutation des Hexaples*. On a des portraits de ce prince, d'après Coypel, par Daullé et par Drevet. Neel a publié : *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, Paris, 1753, in-12 (1). G—CE et W—S.

(1) On lit dans les *Mémoires* du baron de Besenval qu'à la fin de sa vie le duc d'Orléans, ayant l'esprit un peu échauffé, soit par ses austérités, soit par des dispositions naturelles, avait la manie de croire qu'il ne naissait ni ne mourait personne, et que Silhouette, chancelier de ce prince, lui obligé de se piler à ce te manie. L—P—E.

(1) On trouve dans la *Bibliothèque historique de la France*, t. 2 et 4, nos 2575-78, l'indication de plusieurs *Oraisons funèbres* de ce prince. La plus remarquable par le nom de son auteur y est oubliée : il est vrai qu'elle n'a point été prononcée ; elle devait l'être par l'abbé d'Arty, neveu de madame Lupin, qui avait prié J.-J. Rousseau de la composer ; elle est dans les *Œuvres* du philosophe de Genève. Cet abbé d'Arty, qui n'a place dans aucune biographie, ni bibliographie, cet abbé qui est mort dans l'obscurité, avait en 1759 débuté devant l'Académie française, et comme étant de lui, un *Panegyrique de St-Louis*, qui avait été composé par Voltaire, et qu'on a inséré dans les *Œuvres* du philosophe de Ferney. Cette circonstance d'avoir obtenu pour secrétaires ou *faiseurs* les deux écrivains les plus célèbres du 18e siècle mérite d'être remarquée. A. B—T.

Digitized by Google

ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d'), fils du précédent, naquit à Paris le 12 mai 1725. Connu d'abord sous le nom de duc de Chartres, il obtint, par commission du 28 mars 1737, un régiment d'infanterie de son nom. Il fut reçu chevalier des ordres du roi le 5 juin 1740, et fit, en 1742, sa première campagne en Flandre, où l'on se tint sur la défensive. Ce fut sous les ordres du maréchal de Noailles qu'il marcha vers le Rhin en 1743 : il commandait la cavalerie ; et, après avoir montré beaucoup de valeur à la bataille de Dettingen, il fut créé maréchal de camp. Il finit la campagne en basse Alsace, continuant d'avoir pour chef le même maréchal de France. A son retour, il épousa Louise-Henriette de Bourbon-Conti, princesse qui joignait les dons de l'esprit aux charmes de la figure : mais son esprit était très-caustique ; et l'on sait, par une foule de récits du temps, que cette union ne fut point heureuse. Employé à l'armée du roi en Flandre et nommé lieutenant général en 1744, le duc assista aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furne et de Fribourg, et, dans l'année suivante, au siége de Tournai, ainsi qu'à la bataille de Fontenoi. Il se trouva en 1746 à la bataille de Raucoux ; à celle de Laufeld, en 1747 ; et, bientôt après, il obtint le gouvernement général du Dauphiné, en survivance de son père, à la mort duquel il prit le titre de duc d'Orléans. On lui donna en mars 1752 les régiments d'infanterie, de cavalerie et de dragons de ce nom ; et il remit au duc de Chartres, son fils, le régiment de Chartres infanterie. Au mois d'avril 1756, le duc d'Orléans fit inoculer par Tronchin, qu'il avait appelé tout exprès de Genève, son fils unique et sa fille, depuis duchesse de Bourbon. Cette détermination, qui fut regardée comme un acte de résolution très-courageux, était l'effet de la révolution que la Condamine venait de produire dans les esprits par son *Mémoire sur l'inoculation de la petite vérole ;* et le succès qu'eut l'opération assura en France le triomphe de cette découverte. Envoyé en 1757 à l'armée du Rhin, le prince s'empara, le 20 juillet, de Winkelsen, à la tête de cent compagnies de grenadiers et de tous les dragons. Le 26, il combattit à Hastembeck. Il devint veuf en 1759. Éprouvant souvent le besoin de changer d'amusement, il fit construire un théâtre dans sa maison de campagne de Bagnolet ; et, ce qui eût paru très-inconvenant dans d'autres temps, il y joua lui-même la comédie avec les personnes admises dans son intimité. Ce fut chez lui que Collé donna en 1766, pour la première fois, la *Partie de chasse de Henri IV*. Le duc d'Orléans réussit parfaitement dans le rôle du meunier Michau. Il donnait la préférence aux rôles de financier ou à ceux de paysan, et il s'en acquittait avec beaucoup de naturel et de vérité (*voy.* la *Correspondance* de Grimm). Il s'attacha, comme lecteurs, Saurin, Collé et Carmontelle ; et ces gens de lettres contribuèrent à embellir les fêtes de Bagnolet, dont le prince était parvenu à faire un séjour délicieux. Ayant deviné le talent du jeune le Fèvre pour la poésie, il l'honora de sa protection, et lui assigna après la représentation de la tragédie de *Zuma* une pension de douze cents livres sur sa cassette. Le Fèvre lui ayant demandé si cette grâce l'engageait à quelques fonctions auprès de S. A. : « Cela ne vous engage à rien, lui dit le « duc, qu'à travailler de plus en plus pour votre « gloire. » Dans la querelle des parlements, pendant les dernières années du règne de Louis XV, on aurait bien voulu engager le duc d'Orléans à se mettre à la tête de la noblesse pour éclairer le roi sur les intrigues du chancelier Maupeou, et pour le faire chasser, lui et sa suite ; en Bretagne surtout, un parti considérable demandait avec instance ce prince pour son chef ; mais il était attaché de cœur au monarque chef de sa famille, et ne voulait pas entendre parler de guerre civile. Il ne tarda pas à se réconcilier avec la cour. On dit dans le temps qu'un des motifs, et surtout que le prix de cette soumission (1771), fut la permission d'épouser avec certaines restrictions madame de Montesson ; mais ce mariage n'eut lieu qu'en 1773 (*voy.* Montesson). Il mourut, généralement regretté, le 18 novembre 1785. Ce prince, tout en aimant beaucoup le plaisir, avait hérité de la douce bienfaisance, de l'inépuisable charité de son père ; mais il s'enveloppait de tant de mystères pour faire le bien, que l'on ne connut qu'après sa mort tous les droits qu'il avait à la reconnaissance des malheureux : il leur donnait chaque année deux cent quarante mille francs au moins, sans compter les pensions et les gratifications qu'il payait, soit en son nom, soit au nom de ses ancêtres. Trois oraisons funèbres furent consacrées à sa mémoire, dans des églises de Paris. On parla surtout de celle que la famille d'Orléans alla entendre à Notre-Dame, et qui contenait des détails tellement déplacés, que le roi défendit de l'imprimer. L'orateur (l'abbé Maury) s'était étendu avec beaucoup trop de complaisance sur le mariage secret du prince avec madame de Montesson : c'était plutôt le panégyrique de cette dame que l'oraison funèbre de son époux. Les deux autres discours étaient de l'abbé Bourlet de Vauxcelles et de l'abbé Fauchet. Grimm a donné un extrait de celui-ci dans sa *Correspondance* (3e partie, t. 3, p. 461). Il y eut encore une oraison funèbre du duc d'Orléans, prononcée à Orléans le 10 mars 1786, par l'abbé Rozier, chanoine de la cathédrale. Prince éminemment bon et affable (1), il n'eut point un de ces caractères qui fixent l'attention des hommes. Dégoûté de bonne heure pour son propre compte

(1) Voici une des anecdotes qui caractérisent le mieux sa bonté. On vint lui annoncer un jour la mort d'un de ses valets de chambre ; son premier soin fut de s'informer s'il laissait une femme et des enfants. Le duc d'Orléans dit ensuite en soupirant : « Il y a vingt ans que cet homme m'est attaché, et il y a vingt « ans qu'il me déplaît ; » une des personnes présentes s'écria :

Digitized by Google

de la gloire des héros, il préférait les qualités qui attachent dans la vie privée ; et l'on a dit avec raison que la sienne offrait plus à louer qu'à citer. L—P—E.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, duc D'), fils du précédent, né à St-Cloud le 13 avril 1747, épousa le 5 avril 1769 Louise-Marie-Adelaïde de Bourbon-Penthièvre, fille et unique héritière du duc de Penthièvre, dont les vertus et les bienfaits feront à jamais révérer et bénir la mémoire. Cette princesse n'avait que seize ans (*voy.* l'article ci-après). Ceux qui ont connu le duc d'Orléans dans sa première jeunesse l'ont peint sous les dehors les plus avantageux. Sa taille était élevée, svelte et bien prise, et à des traits agréables et réguliers il joignait beaucoup d'esprit naturel; mais cet esprit fut mal cultivé, quoique ceux qui ont voulu faire l'éloge de ses instituteurs aient prétendu le contraire. La joyeuse société du prince passait, à l'imitation du maître, une grande partie du temps à se livrer aux exercices du corps, dans lesquels personne ne réussissait mieux que lui, surtout l'équitation et les courses de chevaux. Nul n'était plus habile à faire voler un char à travers les inextricables embarras de la capitale. Mais cette dextérité, qui eût fait remporter des prix aux fêtes de la Grèce, ne fut pas admirée à Paris; on la trouva peu digne d'un grand prince, elle lui valut plus de sarcasmes que d'applaudissements. Cherchant toutes les occasions de se faire remarquer, il monta dans un aérostat, dès les premiers essais qui furent faits de cette découverte. On a raconté du duc de Chartres et de sa cour des choses que notre plume ne peut décrire et qui ressemblent beaucoup à ce que l'on disait des soupers de son aïeul le régent. Cependant ce prince, que la renommée et des pamphlets dégoûtants flétrissaient de la manière la plus odieuse, était chéri dans l'intérieur de son palais. Naturellement bienfaisant, il aimait à accueillir ceux qui sollicitaient sa protection. On se louait de son affabilité, mais on remarquait que, trop souvent familière, elle le faisait sortir de son rang. Quoique possesseur d'une immense fortune, il fit des dettes, en voulant la rendre plus considérable encore. Le jardin de son palais était une promenade publique, comme il l'est aujourd'hui; seulement il fallait être vêtu décemment pour la fréquenter. Il fit entourer ce jardin de constructions brillantes, afin de les louer à tous ceux qui se présenteraient; et il l'ouvrit à tout le monde, sans exception, de manière que l'on vit bientôt cette promenade couverte de la population la plus grossière et la plus perverse. Au lieu de l'air pur et du bel ombrage que, pendant les jours d'été, les Parisiens venaient chercher dans les allées du Palais-Royal, ils ne trouvèrent plus, sous les nouveaux portiques, que l'exemple des mauvaises mœurs et les tableaux de la plus honteuse dissolution. D'un autre côté, cette spéculation, qui avait ôté aux maisons voisines une partie de leur valeur et de leur agrément, mécontenta beaucoup les propriétaires, et elle donna lieu à quelques satires contre le duc. On le représenta sous le costume d'un chiffonnier ramassant des *loques à terre* (des locataires). Il rit lui-même de cette impertinence comme de toutes les autres malices, et ne changea rien à son plan. Plus opulent que beaucoup de souverains, jouissant des avantages des monarques, sans être assujetti à leurs devoirs ni partager leurs inquiétudes, on demandera comment un tel prince put sortir tout à coup du cercle des jouissances où il était paisiblement renfermé, pour embrasser la cause de la révolution? Ce fait peut s'expliquer par le caractère du duc d'Orléans. Sa susceptibilité était extrême dès qu'il se croyait outragé; le trait enfoncé dans son cœur n'en sortait plus. L'archiduc Maximilien d'Autriche était venu à Versailles voir la reine de France, sa sœur, à peine âgée de vingt ans. Charmée de la visite de ce frère chéri, et voulant jouir de tous les moments qu'il pouvait lui donner pendant son séjour en France, la jeune souveraine crut qu'il pouvait se dispenser de faire des visites aux princes, et se débarrasser de la plupart des étiquettes qu'elle-même n'aimait pas. Les princes en furent très-mécontents, le duc de Chartres surtout se montra piqué au vif de cet oubli; il lui parut une insulte, et il l'attribua à Marie-Antoinette, à qui le fait pouvait être imputé, mais non dans l'intention qu'on lui supposait. Beaucoup de conversations indiscrètes circulèrent à cette occasion dans les hautes sociétés, où déjà l'on cherchait à flétrir le caractère de la reine; et cette princesse en fut, à son tour, très-vivement affectée. Ce fut alors qu'il se forma deux partis, à la ville et à la cour, celui de la reine et celui des princes, à la tête duquel était le duc d'Orléans. Les idées politiques, autrement sérieuses, ne tardèrent pas à tout envahir; et la mésintelligence y trouva un nouvel aliment. Les plaisirs dont le duc de Chartres avait abusé lui devinrent insipides; il fallut que son imagination s'occupât d'autre chose. Il voulut d'abord avoir la charge de grand amiral, qui appartenait au duc de Penthièvre, son beau-père. Ce prince y consentit; mais il fallait encore obtenir le consentement du roi; et, le monarque ne cédant pas assez promptement au désir de son cousin, celui-ci accusa la reine d'être cause de ce retard. Ce fut pour faire cesser tous les obstacles que le jeune duc se mit à étudier les éléments de l'art nautique et qu'il demanda de servir comme volontaire sur l'escadre de l'amiral d'Orvilliers, qui croisait dans la Manche, et que l'on croyait à chaque instant près d'en venir aux mains avec la flotte anglaise, commandée par l'amiral Keppel. Le duc d'Orléans se trouva sur

« Comment Monseigneur a-t-il pu le garder si longtemps! » à quoi le prince répondit : « Chez qui aurait-il pu se placer en « quittant mon service! » et il répéta : « J'aurai soin de sa femme « et de ses enfants. »

Digitized by Google

le vaisseau *le St-Esprit*, commandé par la Mothe-Picquet, l'un des plus intrépides marins qu'eût alors la France. Le *St-Esprit* était le chef de file de la division de l'arrière-garde, et la déférence que l'on devait à un prince du sang l'en fit nommer commandant d'honneur, car le commandement réel appartenait à la Mothe-Picquet; il serait absurde de supposer qu'un officier de cette importance eût été placé sur le vaisseau directeur de la division, pour être témoin passif des fautes que n'aurait pas manqué de faire un jeune prince sans expérience. Le combat d'Ouessant fut donné le 27 juillet 1778. Il n'y eut point d'avantage décisif; et les deux flottes, après s'être longtemps canonnées, rentrèrent en chantant victoire, l'une à Brest, et l'autre à Portsmouth. Le duc revint aussitôt à Paris, où l'on ne parla d'abord que de son courage et de sa présence d'esprit; il fut même applaudi à l'Opéra; mais les rapports faits au roi ne lui furent pas aussi favorables. Le monarque le reçut froidement et la cour ne lui fit pas un meilleur accueil; on dit même qu'il s'était caché à fond de cale pendant l'action, mais il est probable qu'il y eut de l'injustice dans tous ces rapports, et voici ce qu'on a publié depuis. Par un mouvement imprévu, la division de l'arrière-garde se trouvant tout à coup en face de celle de l'ennemi, le vaisseau *le St-Esprit* reçut et lâcha les premières bordées (1); des matelots furent tués ou blessés près de lui, et la planche sur laquelle il était fut brisée. Dans ce moment, le vaisseau du comte d'Orvilliers fit signal à l'arrière-garde de tenir le vent pour empêcher les Anglais de passer; ses signaux ayant été mal compris, les ordres ne furent pas exécutés; s'ils l'eussent été, dit-on, la flotte anglaise écrasée ne serait pas rentrée à Portsmouth. Les ennemis du duc prétendirent que ce fut pour ne pas l'exposer qu'on désobéit aux signaux (2); d'autres dirent que ce fut par la jalousie de quelques officiers de marine, qui voulaient perdre le comte d'Orvilliers; et l'on parla de traîtres et de trahison, comme cela se voit trop souvent dans les affaires de cette espèce. En résultat, ni la charge de grand amiral, ni la survivance ne furent accordées au duc d'Orléans; et, par une prétendue faveur qui dut paraître une sanglante ironie, il fut nommé colonel général des hussards. Depuis il ne parut presque plus à la cour. Éloigné des plaisirs de Versailles, il revint à ceux qu'il paraissait avoir abandonnés; mais, pour les varier, il chercha une nouvelle dissipation dans les modes et les usages d'Angleterre. Il fit un voyage à Londres, s'y lia avec le prince de Galles, depuis George IV, et avec beaucoup de grands seigneurs, et revint enthousiasmé des mœurs et des costumes britanniques, que dès lors il affecta d'imiter en tout. Les hautes sociétés de Paris se faisaient alors remarquer par une grande magnificence; une extrême simplicité fut tout à coup substituée à l'or et aux riches broderies qui couvraient les vêtements des grands seigneurs. Les bourgeois ne virent plus que des égaux dans ceux qu'ils n'osaient aborder auparavant qu'après avoir épuisé toutes les démonstrations du respect. Ces seigneurs cherchèrent à s'affranchir des honneurs et des égards qui avaient été si longtemps leur sauvegarde. Ils déposèrent eux-mêmes leur rang et leur dignité; et ce changement subit, prôné dans tous les écrits, et naturellement agréable aux classes inférieures, devint à peu près général. La cour du monarque fut elle-même obligée de modifier ses usages et ses étiquettes. Les jeunes gens qui avaient fait la guerre en Amérique revinrent en France avec leurs principes de liberté. Ils trouvèrent un appui naturel de leurs doctrines dans le mécontentement du duc; et ce fut ainsi que se forma, sans qu'il parût exister de coalition préméditée avec son chef présumé, ce parti dont le premier but ne fut sans doute qu'une opposition à la cour, mais qui bientôt devait faciliter la révolution. Après la mort du comte de Clermont, le duc de Chartres se fit nommer grand maître de tous les francs-maçons de France; et l'influence de cette secte put l'aider beaucoup, par la suite, dans ses projets politiques. Pendant l'intervalle qui s'écoula depuis sa disgrâce jusqu'à l'année 1787, ce prince fit en Italie un voyage, dont on ne parla presque point. Dans ce temps, les attaques les plus vives étaient déjà dirigées contre la cour. Un léger embarras dans les finances avait amené la résistance du parlement de Paris aux édits bursaux. Voulant vaincre cette résistance toujours plus opiniâtre, Louis XVI alla tenir le 24 novembre 1787, au palais de justice, une séance royale, où siégèrent les princes du sang et les pairs du royaume, avec voix délibérative. La majorité du parlement persista dans son opposition, mais les pairs s'étant réunis à la minorité parlementaire, le roi ordonna l'enregistrement de ses édits; alors le duc d'Orléans, placé très-près du roi, se leva, l'interpella personnellement, lui demanda si c'était une séance royale ou un lit de justice qu'il avait voulu tenir, et protesta contre tout ce qui venait de se passer. « Vous êtes bien le maître, « lui dit le roi, du ton le plus modéré. » Il n'ajouta rien de plus. Quand le monarque fut parti, le duc d'Orléans rédigea une protestation. Le lendemain, il fut exilé à quinze lieues de Paris, dans son château de Villers-Cotterets. Le parlement prit hautement sa défense et représenta au roi, par l'organe de son premier président, qu'un prince de son sang et deux conseillers de la cour n'avaient perdu la liberté que pour avoir

(1) On a dit, dans divers écrits, que le *St-Esprit* ne fut jamais à la portée du canon : dans cette supposition, l'imputation de lâcheté eût été absurde, puisque le duc n'aurait eu l'occasion ni de faire preuve de bravoure, ni de laisser paraître sa timidité.

(2) La marquise de Fleury, que le duc d'Orléans avait offensée en disant qu'elle était une des femmes les plus laides de la cour, dit qu'il ne se connaissait pas plus en signalements qu'en signaux. Ce mot fut répété partout, et il eut beaucoup de succès à la cour.

Digitized by Google

dit librement ce que leur avaient dicté en sa présence leur devoir et leur conscience, dans une séance où Sa Majesté avait annoncé qu'elle venait recueillir des suffrages libres. L'exil dura peu; et le duc reparut triomphant à Paris. Le parlement, après s'être appuyé de lui pour résister au roi, voulut se réunir au roi pour contenir le parti du prince; mais il fut détruit par la force même qu'il avait créée. La convocation des états généraux étant arrêtée, on s'occupa des élections, et chacun prit des mesures ou pour faire soi-même partie des députations, ou pour que les choix tombassent sur des hommes disposés à soutenir ses opinions et ses projets. Le gouvernement adressa aux bailliages des instructions maladroites. Le duc d'Orléans, ou plutôt ses conseillers, en envoyèrent d'excessivement populaires aux autorités de son apanage. On y trouve tous les principes de la révolution qui s'opéra en 1789. Seulement la dissolution des parlements n'y est pas provoquée; mais il était impossible qu'ils pussent se maintenir avec les réformes qu'on indique. On a prétendu que ces instructions, où l'on reconnut la main de Sieyès, furent rédigées et envoyées sans l'aveu du duc d'Orléans; quoi qu'il en soit, il est à croire qu'elles eurent une grande influence sur les événements, bien que généralement on les ait peu remarquées dans la capitale. Dans le rigoureux hiver de 1788-1789, le duc d'Orléans se distingua par des actes de charité, dans lesquels une partie du public ne voulut pas reconnaître les intentions de la bienfaisance. Tant que le froid fut excessif, il fit allumer de grands feux dans le voisinage de son palais et distribuer d'abondants comestibles aux pauvres, qui, réchauffés et rassasiés, chantaient ses louanges et ses bienfaits. La révolte des ouvriers du manufacturier Reveillon, qui éclata dans le même temps, fut aussi attribuée aux manœuvres de son parti. A cette époque, le parlement n'avait pas encore séparé sa cause de celle du duc. Il n'informa point pour découvrir les auteurs de cette révolte : ce qui fit dire que, si elle fut réellement excitée, le parlement eut tort de ne pas poursuivre les agitateurs. Quels que que fussent tous ces moyens de popularité, le duc d'Orléans n'était pas assuré de se faire nommer député aux états généraux; mais le marquis de Limon, sa créature, s'étant rendu à Crespi, au moment des élections, comme pour y visiter les bâtiments du prince, s'y prit avec tant d'adresse auprès des électeurs de la noblesse, que, malgré leur répugnance à se montrer en opposition avec la cour, il leur fit élire par acclamation le duc d'Orléans, qui, leur avait-il dit, n'accepterait certainement pas. Mais, peu de jours après, on vit avec beaucoup d'étonnement le prince venir lui-même à Crespi remercier et prêter serment. Arrivé dans la chambre de la noblesse, le cœur ulcéré contre la cour, ce prince se rangea, dès le premier moment, du parti révolutionnaire, et ce parti se pressa autour de lui. Le 28 mai, la majorité de la noblesse déclara que la délibération par ordre était le dogme politique qu'elle voulait suivre (*voy.* CAZALÈS). Le duc protesta contre cette déclaration avec une quarantaine de nobles. Le 18 juin, la même majorité ayant dénoncé au roi, mais en termes très-modérés, la délibération du 17, qui avait constitué le tiers état en assemblée nationale, quarante-trois nobles protestèrent contre cette dénonciation et adressèrent leur protestation au monarque. Le duc d'Orléans, qui était absent pour cause de santé, fit parvenir par écrit son adhésion à cette protestation, en déclarant que les principes qui y étaient professés étaient entièrement les siens. Le 23, il fit partie de la minorité de la noblesse qui, après la séance royale du 23, se réunit au tiers état; il fut couvert d'applaudissements inouïs à son passage : « Mes amis, dit-il, en s'a- « dressant à la multitude, je vous en prie, point « de bruit actuellement; je veux votre bonheur, « je vais m'en occuper de tout mon pouvoir; « vous applaudirez ce soir si vous voulez. » Le 3 juillet, il fut nommé président de l'assemblée nationale; mais il n'accepta pas et fut remplacé par l'archevêque de Vienne. On a remarqué que c'est dans le jardin du Palais-Royal que furent provoqués les premiers mouvements révolutionnaires; toutes les émeutes s'y formaient; c'est de là que partirent les rassemblements; le plus important s'organisa devant le fameux café de Foy dans la soirée du 12 juillet (*voy.* DESMOULINS). Les insurgés allèrent enlever chez le statuaire Curtius le buste du duc avec celui de Necker, et les portèrent en triomphe dans les rues et sur les places publiques. On ne peut toutefois affirmer que ce grand désordre ait été suscité par le duc d'Orléans. Mais, suivant divers rapports publiés sur cet événement, on le vit à Paris, dans son palais, applaudissant de ses fenêtres aux mouvements populaires, et bientôt après parcourant les rues en wisky, puis assistant aux séances de l'assemblée à Versailles. Il était à l'assemblée dans la journée du 14 juillet, si fameuse dans les annales de la révolution. La veille de cette journée, des séditieux le désignèrent pour lieutenant général du royaume; et, au même instant, les couleurs vertes, arborées la veille, furent foulées aux pieds et remplacées par le bleu, le rouge et le blanc, qui étaient les couleurs de la maison d'Orléans. Le but de ce changement subit ne fut pas difficile à comprendre; l'accession du roi aux désirs de l'assemblée empêcha toute poursuite. Cependant il y a sur ce projet de lieutenance générale du royaume qu'on devait déférer au duc beaucoup d'obscurité; c'est un point d'histoire qui probablement ne sera jamais bien éclairci. Bertrand-Moleville raconte, dans ses Mémoires, qu'en vertu des délibérations d'un comité dévoué au duc d'Orléans, et qui tenait ses séances au village de Mont-Rouge, ce prince devait avertir Louis XVI du danger de sa

Digitized by Google

situation et lui demander la lieutenance générale du royaume, ou, en d'autres termes, de lui céder la couronne. Le duc, ajoute le même auteur, se présenta dans la matinée du 15 à la porte de la chambre du roi, et s'informa du baron de Breteuil, qui en sortait, s'il pouvait parler à Sa Majesté. Le ministre répondit que le roi ne voulait voir personne, mais que Son Altesse pouvait lui écrire si elle le jugeait convenable, ou, si elle le préférait, adresser sa lettre à lui, baron de Breteuil, qui se chargerait de la remettre dans la soirée sous les yeux du monarque. Le duc, dit Bertrand-Moleville, préféra ce dernier parti. Mais, au lieu de réclamer la lieutenance générale du royaume, comme le portaient les délibérations du comité, il se contenta de prier le baron de Breteuil de solliciter pour lui la permission de passer en Angleterre, où il avait l'intention de se rendre, si les affaires prenaient une tournure fâcheuse. On peut dire, sur toutes ces circonstances, que le témoignage de Bertrand-Moleville n'est pas irrécusable. Cependant, lorsque ses Mémoires ont paru, Breteuil vivait encore, et leur auteur avait eu des rapports avec lui. Plusieurs membres du comité de Mont-Rouge, qu'il nomme en toutes lettres, existaient aussi. Aucun d'eux n'a contredit son assertion; la seule observation à faire, c'est que, du 14 au 15 juillet, les choses avaient entièrement changé de face, et que telle proposition qui pouvait être accueillie la veille eût été repoussée avec indignation le lendemain. Depuis cette époque jusqu'aux événements des 5 et 6 octobre, il fut peu question du duc d'Orléans; on remarqua seulement qu'il siégeait dans l'assemblée à l'extrême gauche, et qu'il suivait tous les mouvements de ce parti, que Mirabeau désigna plus tard sous le nom des *trente voix*, et auquel, à cette époque, le côté droit donnait le nom de Palais-Royal, qui était celui de la résidence du duc d'Orléans. Dans les funestes journées des 5 et 6 octobre 1789, des témoins dirent l'avoir reconnu dirigeant les assaillants du château et leur en indiquant les issues (*voy.* MARIE-ANTOINETTE). Il fut désigné plusieurs fois dans la procédure que le Châtelet commença; ce tribunal demanda que le prince fût dépouillé de son inviolabilité, pour être livré à la justice. L'assemblée nationale nomma une commission; mais le rapporteur Chabroud ayant écarté tout ce qui était à la charge du duc, l'affaire en resta là. Cependant, après ces tristes événements, le duc d'Orléans, à la suite d'une conversation très-vive avec le marquis de la Fayette, se détermina à passer en Angleterre. Mirabeau s'opposa vainement à ce départ; et dès ce moment l'union réelle ou apparente qui existait entre le duc et lui fut à jamais rompue. L'arrivée du duc d'Orléans à Boulogne, où il devait s'embarquer, excita un grand mouvement; le peuple, soulevé en sa faveur, ne voulait pas le laisser partir. Le prince refusa de céder à ces tumultueuses instances. Il resta en Angleterre environ huit mois et envoya par écrit son adhésion au serment civique, qui fut prononcé le 4 janvier 1790 par le roi à l'assemblée nationale (*voy.* Louis XVI). Lorsqu'il fut question de la fédération du 14 juillet, il écrivit de nouveau à l'assemblée et lui demanda l'autorisation de rentrer dans son sein. L'assemblée ayant déclaré qu'aucune raison ne s'opposait à ce retour, il partit immédiatement de Londres, malgré les démarches que le marquis de la Fayette fit faire auprès de lui pour prolonger son absence. Il parut à la tribune le 11 juillet et renouvela avec beaucoup d'assurance le serment qu'il avait envoyé par écrit. Lors de la procédure du Châtelet, il avait été vivement attaqué par plusieurs députés, dont quelques-uns avaient même déposé contre lui, devant le tribunal, surtout le président de Frondeville, auquel il adressa un cartel; mais cette affaire n'eut point de suite. Dans ce temps-là, il publia un Mémoire, où sont repoussées avec indignation les accusations dirigées contre lui dans ce fameux procès. Le duc de Lauzun, son ami, le défendit avec chaleur à l'assemblée. Le marquis de Ferrière, député royaliste très-prononcé, prit aussi sa défense par écrit; et ni l'un ni l'autre ne pouvaient être accusés d'avoir participé aux manœuvres séditieuses dont il était question. Cependant les événements marchaient; le duc d'Orléans parut un instant se rallier à la cour. Le vice-amiral Thévenard, momentanément ministre de la marine, l'avait fait nommer amiral. Bertrand-Moleville, successeur du vice-amiral, annonça au duc cette nomination. Celui-ci alla sur-le-champ lui rendre visite, et l'assura qu'il attachait le plus grand prix à la faveur que le roi venait de lui accorder, parce qu'elle lui donnait les moyens de faire connaître à Sa Majesté à quel point ses sentiments avaient été calomniés. Il témoigna au ministre avec les expressions de la sincérité et de la franchise l'horreur que lui inspiraient les crimes dont il était accusé. Alors Bertrand-Moleville lui proposa de le présenter au roi, pour exposer lui-même à Sa Majesté les sentiments dont il était pénétré. Le duc accueillit avec empressement la proposition du ministre, qui rendit sur-le-champ compte à Louis XVI de cette conversation. Le prince fut reçu le lendemain; et sa conférence avec le roi dura plus d'une demi-heure. Le monarque en fut on ne peut plus satisfait, et dit à Bertrand-Moleville : « Je suis de votre opinion; il revient à nous sin- « cèrement, et il fera tout ce qui dépendra de « lui pour réparer le mal fait en son nom, et « auquel il est possible qu'il n'ait pas eu autant « de part que nous l'avions cru. » Bertrand-Moleville ajoute que le duc vint le dimanche suivant au lever du roi. Mais les courtisans, qui ignoraient ce qui s'était passé, lui firent essuyer diverses mortifications, et il fut obligé de se retirer sans avoir vu personne de la famille royale. On

Digitized by Google

le poursuivit en l'injuriant jusqu'au bas de l'escalier; il s'éloigna la rage et l'indignation dans le cœur, se persuadant que la reine et le roi étaient les provocateurs de ces outrages. Dès ce moment, tout espoir de ramener le duc fut perdu, et on le vit recevoir à sa table les partisans de Danton. Le nom du duc d'Orléans ne fut pas prononcé lors de la révolution du 10 août, et il est à croire que personnellement il n'y concourut pas; mais les chefs de la faction, dans laquelle les événements l'avaient entraîné, furent les aggresseurs immédiats. Après ce bouleversement, ceux qui l'avaient préparé et ceux qui l'avaient exécuté formaient deux partis qui crièrent *vive la république* avec des intentions différentes. Le duc d'Orléans devait se trouver hors de cause dans ce débat. Les dantonistes, qu'on appelait alors la faction d'Orléans, firent quelques tentatives en faveur du duc. Manuel, l'un d'eux, lui fit entendre que, pour dissiper tous les soupçons qui s'élevaient contre lui, il devait renoncer au nom de son illustre famille et accepter celui d'*Egalité*, qui lui serait proposé par la commune de Paris. Un refus eût été suivi d'une proscription immédiate; Philippe accepta le nom d'Egalité, et, dans une lettre de remerchment, il déclara qu'on ne pouvait pas lui en donner un qui fût plus conforme à ses sentiments. Ce fut sous ce nom qu'il fut nommé député à la convention nationale. A la convention, il prit place à l'extrême gauche, comme à l'assemblée constituante. Le duc ne parla dans la convention que lorsqu'il y fut question de ses intérêts personnels. Il demanda que la princesse sa fille, qui voyageait avec sa gouvernante, ne fût pas considérée comme émigrée; et il rendit compte le premier de la victoire de Jemmape, à laquelle le jeune duc de Chartres, son fils, avait contribué par ses talents et sa bravoure. On nous a positivement assuré que son intention était de ne point paraître à la convention, lorsqu'il s'agit de prononcer sur le sort de Louis XVI; mais que, soit faiblesse, soit crainte, il y fut entraîné par ses amis politiques. Il se rendit à l'assemblée, vota, contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Dans la soirée du 20, un exgarde du roi, nommé Pâris, tenta de s'introduire dans le palais du prince pour le poignarder; il ne put y parvenir, et Lepelletier de St-Fargeau fut sa victime (*voy.* LEPELLETIER). Les jacobins, ayant ainsi obtenu du duc d'Orléans tout ce qu'ils désiraient, le livrèrent aux girondins, qui étaient devenus ses ennemis, ou ne le défendirent que faiblement. Dès lors il dut se croire perdu. Lorsque le prince de Galles, autrefois son ami, fut instruit de ses votes dans le procès du roi, il déchira son portrait. Dumouriez, qui avait été un de ses plus zélés partisans, le condamna hautement et cessa toute correspondance avec lui. Cependant, lors de la défection de ce général, le duc d'Orléans fut accusé de l'avoir provoquée; c'est de là qu'on partit pour le proscrire et le comprendre dans l'anathème lancé contre la famille des Bourbons. Ses anciens amis firent plus, ils demandèrent et obtinrent l'arrestation des personnes attachées à son service. Merlin de Douai, un de ses conseillers les plus intimes, se trouvant frappé par le décret, déclara qu'il avait cessé d'avoir des rapports avec lui dès le moment où il avait reconnu qu'il *servait un traître*. L'assemblée se contenta de cette déclaration, et Merlin resta dans son sein. Le duc, conduit le 7 avril 1793 à la mairie, par ordre de Pache, écrivit à l'assemblée que le décret qu'elle venait de rendre contre les Bourbons ne pouvait lui être applicable, sa qualité de député et les principes qu'il professait motivant suffisamment une exception en sa faveur. La convention n'eut point égard à ce raisonnement; elle répondit par l'ordre du jour. Marat fut le seul qui essaya de le défendre; encore ne dit-il que quelques phrases qu'on entendit à peine. L'arrestation ayant ainsi passé sans opposition, la question fut de savoir en quelle ville de France serait la prison du prince; les girondins voulaient que ce fût à Bordeaux; et leurs adversaires réclamaient pour Marseille, ville présumée alors la plus républicaine. Après une délibération très-vive, Marseille fut désignée. Le duc d'Orléans y fut envoyé dans la nuit du 9 au 10 avril; ses biens furent séquestrés le 16. Il fit plusieurs fois des plaintes sur l'injustice de sa détention; elles ne furent pas écoutées. Depuis le 31 mai, les girondins avaient subi un sort pareil au sien; ils n'étaient plus à la convention. Le tribunal du département des Bouches-du-Rhône, chargé de le poursuivre, l'avait trouvé innocent; et, d'après le rapport du député Rhull, on n'avait rien trouvé dans ses papiers qui pût le compromettre. Tout cela ne lui servit à rien. Le Mémoire publié en sa faveur par Voidel ne produisit pas plus d'effet. Malgré l'absolution du tribunal de Marseille, le comité de salut public défendit de lui rendre la liberté; le duc fut au contraire plus resserré dans la prison du Fort-St-Jean, où il avait été transféré après la révolution du 31 mai. Enfin, on le décréta d'accusation le 3 septembre 1793, avec les vingt-deux girondins, ses premiers proscripteurs, et bientôt il fut amené à Paris, pour être jugé par le tribunal révolutionnaire. On lui fit son procès comme *girondin*, et c'étaient les girondins qui l'avaient fait arrêter et qui avaient préparé son supplice. Cependant, au moment de sa condamnation, le duc d'Orléans parut avoir repris le caractère qu'on aime à voir dans un descendant de Henri IV. Il eut le bonheur de trouver dans sa prison un prêtre allemand nommé Lothringer, qui le rappela aux principes d'une religion qu'il avait depuis trop longtemps méconnue (1). Le rédacteur

(1) *Voy.* les *Annales catholiques*, t. 3, p. 465, et supplément, p. 167.

Digitized by Google

de cet article, alors renfermé à la Conciergerie, l'a vu, après sa condamnation, traverser la cour et les guichets de cette prison; il était escorté par une demi-douzaine de gendarmes, et à travers les sabres nus. On doit le dire; à sa démarche fière et assurée, à son air vraiment noble, on l'eût pris plutôt pour un général qui commande à ses soldats, que pour un malheureux que l'on mène au supplice. Depuis la prison jusqu'à la place Louis XV, il fut accablé d'injures et sembla y faire peu d'attention. Lorsque la charrette passa devant son palais, on la fit arrêter par un raffinement de barbarie. Il leva un instant les yeux sans paraître ému. Arrivé au pied de l'échafaud, il y monta avec assurance, et il reçut la mort avec courage, le 6 novembre 1793. La vie du duc d'Orléans a été le sujet d'une foule d'écrits dont la plupart sont peu dignes de la postérité; ce sont presque tous des pamphlets de circonstance, où les injures et les accusations sont accumulées sans choix et sans discernement. Le plus volumineux de ces ouvrages est intitulé *Conjuration d'Orléans, par Moëtjoie*, 3 vol, in-8°, 1796, plusieurs fois réimprimé. Un autre ouvrage du même genre est intitulé *Les forfaits du 6 octobre*, 2 vol. in-8°. La *Vie privée, ou Apologie de monseigneur le duc de Chartres*, est aussi une satire. Nous citerons encore un *Exposé de monseigneur le duc d'Orléans dans la révolution de France, rédigé par lui-même*, 1790, brochure de 28 pag.; et enfin un *Mémoire justificatif pour Louis-Philippe-d'Orléans, écrit et publié par lui-même, en réponse à la procédure du Châtelet*, 1790, 34 pag. Cet exposé se trouve aussi, avec un *Mémoire à consulter*, parmi les éclaircissements qui terminent le 1er volume des *Mémoires de Ferrières*. On peut recourir en outre à l'écrit de Mounier sur les journées du 5 et du 6 octobre, et à la *Journée du 6 octobre* 1789, publiée par la société logographique, in-8° (1). B—u.

(1) Nous ne porterons aucun jugement sur la vie politique du duc d'Orléans. Elle a été diversement appréciée suivant les époques, suivant les opinions; mais nous croyons devoir reproduire un passage curieux des *Mémoires* du duc de Rovigo, t. 4, p. 356, en ce qui le concerne : « J'avais depuis ma jeunesse une grande « prévention contre le duc d'Orléans; c'était la suite des opinions « où l'on était à l'époque de mon entrée au service, et elle s'était « fortifiée par tout ce que j'entendais depuis que nos salons s'é- « taient repeuplés des débris du naufrage de tous les partis. « J'employai plus d'un mois à lire seul toutes les volumineuses « liasses des papiers du duc d'Orléans, lesquelles étaient encore « dans le même état qu'elles avaient été apportées au ministère « depuis leur saisie. Je sentais mon opinion personnelle se re- « dresser suivant la lecture de ces papiers. J'y en trouvai de « singuliers, en ce qu'ils étaient d'hommes que j'entendais sou- « vent déclamer contre le duc d'Orléans, et j'avais sous les yeux « la preuve qu'ils étaient ses obligés. J'y trouvai même des reçus « d'argent... Je fis un choix... et je portai tout cela à l'empe- « reur à Ramboulillet. Il lut tout d'un bout à l'autre; ce qui dura « longtemps; puis il fit quelques tours en silence et me dit : « Vous voyez qu'il ne faut jamais juger sur les apparences : vous « étiez prévenu contre ce prince... vous avez donc bien fait de « vous livrer à cette recherche; c'est toujours ainsi qu'il faut « faire. Il m'est bien prouvé que le duc d'Orléans n'était pas un « méchant homme. S'il avait eu les vices dont on entâche sa « mémoire, rien ne l'aurait pu empêcher d'exécuter le projet « qu'on lui a supposé : il n'a été que le levier dont se sont servis « les meneurs de cette époque qui l'ont compromis avec eux.... « Il ne faudrait pas même s'étonner que ceux qui étaient ses « débiteurs se fussent entendus sur les moyens de lui arracher « quittance, et n'eussent tramé sa perte en soulevant contre lui « l'indignation publique. L'exacte vérité est que le duc d'Orléans « n'est trouvé dans une circonstance extraordinaire qu'il ne pou- « vait prévoir lorsqu'il est entré dans la révolution : ce qui « prouve qu'il y était entré franchement comme toute la France. « Que voulliez-vous qu'il fît! L'exaspération des partis, à cette « époque, lui avait fermé les pays étrangers. Je n'approuve pas « ce qu'il a fait, mais je le plains, et ne voudrais être le garant « de personne si le sort l'avait jeté dans une situation semblable. « C'est une grande leçon que l'histoire recueillera.... Brûlez « cela. » Et cela fut brûlé. »

ORLÉANS (Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'), née le 5 mars 1753, fille du duc de Penthièvre (*voy.* ce nom), et petite-fille du comte de Toulouse, fut mariée, n'ayant encore que seize ans, à Louis-Philippe-Joseph de Bourbon, duc de Chartres (*voy.* l'article précédent). La mort prématurée du jeune prince de Lamballe, son frère, l'avait rendue unique héritière du duc de Penthièvre, dont la grande fortune fut assurée, par ce mariage, à la maison d'Orléans. En 1776, la duchesse de Chartres accompagna son époux jusqu'à Toulon, où il devait s'embarquer, comme volontaire, sur un vaisseau de guerre. Elle se rendit ensuite en Italie, où elle fut reçue, dans toutes les cours, avec le plus grand empressement. A Naples, elle se lia d'une étroite amitié avec la reine Caroline; et ces deux princesses se promirent de resserrer un jour davantage les liens qui unissaient leurs maisons. Peu de temps après son retour, la duchesse mit au jour deux princesses jumelles; et, bientôt après, un prince. Par la mort de son beau-père, elle devint duchesse d'Orléans en 1787. Son époux était alors brouillé avec la cour, et elle devait peu la fréquenter : sa consolation de cette disgrâce était la compagnie et les caresses de ses enfants. Le bonheur des siens lui eût suffi, si elle avait eu à se féliciter de la conduite de son époux. On ne peut pas dire positivement que ce prince ait manqué d'égards envers elle; mais il lui préféra souvent les femmes les plus méprisables, et elle ne pouvait l'ignorer. La révolution vint ajouter aux malheurs de la duchesse d'Orléans. Alarmée sur le sort de ceux qui lui étaient les plus chers, et ne pouvant pas diriger selon ses vues et ses principes l'éducation de ses enfants, elle se vit continuellement entourée de dégoûts, d'inquiétudes et de terreurs. Enfin, douée de tous les avantages personnels, possédant tous les biens qui doivent faire le charme de la vie, elle devint la plus malheureuse des femmes, et n'eut, pour adoucissement à des chagrins si amers, que le respect général dans un temps où rien n'était respecté. Les violences exercées à l'époque du 10 août et les suites de cette catastrophe avaient forcé le duc de Penthièvre à se retirer dans son château de Vernon : la duchesse d'Orléans se rendit près de lui, et à la mort de son père, arrivée le 4 mars 1793, la duchesse d'Orléans, que tant d'autres peines affligeaient depuis longtemps, resta seule avec sa douleur au château de Vernon. Ses enfants avaient disparu, ou étaient dans les fers; et elle

Digitized by Google

voyait fuir ou périr toute sa famille et tous ses amis. La proscription ne tarda pas à la poursuivre elle-même. Un décret avait ordonné l'arrestation de tous les Bourbons : le comité de la convention, dit de sûreté générale, après avoir longtemps différé les poursuites contre elle, fit partir des gendarmes pour l'arrêter. A l'arrivée de cette troupe, les habitants de Vernon s'assemblèrent spontanément, et déclarèrent aux soldats et aux agents de police que, si la princesse était *suspecte*, ils sauraient bien la garder, mais que ce serait chez elle. La troupe se retira; bientôt après, le comité fit partir des forces plus considérables : les habitants voulaient encore résister; ils avaient même placé deux petits canons à la porte du château. La duchesse ne souffrit pas qu'on la défendît ainsi; et elle se laissa conduire dans la prison du Luxembourg avec une seule femme. C'était au commencement de l'année 1794, à l'époque la plus terrible de la révolution. La famille de Lévis, le maréchal et la maréchale de Mouchy, qui avaient obtenu la permission de lui tenir compagnie, ayant péri sur l'échafaud, elle resta isolée dans cette prison. Cependant elle y fut sans cesse environnée du respect des autres prisonniers, et les touchantes attentions qu'ils eurent pour une princesse malade, et tellement souffrante, qu'elle ne pouvait rester assise ni debout, contrastaient singulièrement avec la rigueur des geôliers. Un peu plus tard elle obtint, par le crédit de MM. Rouzet de Folmond et Maret, d'être transférée dans une espèce d'hospice appelé la maison *Belhomme*, qui était encore une prison, mais où la princesse fut traitée avec plus de ménagements, et où elle resta pendant trois ans, jusqu'à ce que la révolution du 18 fructidor (5 septembre 1797) eût amené un décret qui confisqua de nouveau tous ses biens, et l'obligea de partir pour l'Espagne, sous la garde d'une escorte militaire, qui l'accompagna jusqu'à la frontière. Le gouvernement de ce temps-là voulut bien consentir à lui donner une pension de cent mille francs, en échange d'un patrimoine de plusieurs millions de revenu qu'il confisquait. La duchesse habita d'abord la ville de Barcelone; elle se rendit ensuite à Figuières, où elle eut le bonheur de revoir sa fille. Mais, en 1808, à l'arrivée des Français, la maison qu'habitaient ces deux princesses ayant été atteinte dans le bombardement, elles furent obligées de se sauver à pied, pendant la nuit, et de gagner, à travers des torrents et des montagnes, le couvent de Villa-Sacra, où elles passèrent plusieurs jours. Alors mademoiselle d'Orléans s'embarqua pour Malte, afin d'y joindre son frère; et la duchesse se rendit d'abord à Palamos, où elle essuya une violente maladie, puis à Tarragone, d'où elle s'embarqua pour Mahon. Là, elle eut enfin le bonheur d'embrasser, après vingt ans de séparation, le seul fils qui lui restât. Toute l'auguste famille se rendit ensuite à Palerme, où la duchesse reçut du roi de Naples, et surtout de la reine Caroline, tous les témoignages d'un attachement qui durait depuis trente-trois ans. Cette princesse n'avait pas oublié les engagements qu'elle avait pris alors, et ces engagements furent remplis de la manière la plus satisfaisante, par le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Amélie de Sicile, qui eut lieu, le 25 novembre 1809, en présence des deux familles. Ce ne fut qu'une année après, et lorsqu'elle eut vu naître de cette union un héritier de sa maison, que la duchesse d'Orléans retourna à Mahon. Elle habitait cette ville, quand elle fit complimenter le roi Ferdinand VII, revenant de Valençai, dans le mois de mars 1814, à son passage par Barcelone. Ce monarque répondit qu'il ne doutait pas que dans peu les princes de sa famille ne reprissent tous les places que Dieu leur avait assignées. Ces paroles, rapportées à la duchesse, la mirent dans une grande agitation : elle attendit des nouvelles de France avec la plus extrême anxiété, et, dès qu'elle apprit le rétablissement du roi Louis XVIII sur le trône de ses ancêtres, elle s'embarqua pour la France. Arrivée à Marseille, le 8 juillet, elle y fut reçue par les habitants avec un enthousiasme qui éclata également dans toutes les villes qu'elle eut à traverser jusqu'à Paris, où elle entra le 6 août, et fut accueillie par les empressements de toute la famille royale et ceux de ses enfants qu'elle eut encore le bonheur de voir réunis. Cette princesse passa ainsi plusieurs mois dans un état de félicité auquel rien ne paraissait manquer, lorsqu'un accident cruel (la fracture d'une jambe) vint l'affliger de nouveau. Mais de plus grands malheurs l'attendaient encore une fois. Les cent-jours survinrent; et tous les princes de la maison de Bourbon se virent contraints de sortir de France (20 mars 1815). La duchesse d'Orléans, hors d'état de les suivre, et restée seule à Paris, vit les biens de ses pères, qui lui avaient été restitués par Louis XVIII, repris une seconde fois. Mais cette dernière infortune dura peu; et, dès le 8 juillet, la duchesse, entièrement rétablie, put aller elle-même féliciter le roi sur son retour aux Tuileries. Tous ses biens lui furent restitués; et, dans le mois de septembre 1816, elle se rendit à Dreux, pour y poser la première pierre d'un monument où furent réunis les restes des princes qui avaient habité le château d'Anet : ces restes avaient été conservés par le zèle et la piété de quelques serviteurs fidèles. La duchesse recueillit encore dans ce voyage de nombreux témoignages de respect et d'admiration; et, revenue dans la capitale, elle continua d'y vivre au milieu de sa famille et de quelques amis. La duchesse d'Orléans, ayant essuyé un nouvel accident, causé par la chute d'un volume de sa bibliothèque, qui la blessa au sein, mourut à Paris, le 22 juin 1821, dans de grands sentiments de piété. Elle donna à son fils les deux tiers de ses biens, l'autre tiers à sa fille, et fit un

Digitized by Google

grand nombre de legs à des serviteurs fidèles. On a publié en 1822, *Journal de la vie de S. A. S. madame la duchesse d'Orléans, par E. Delille, son secrétaire*, in-8°. On trouve dans une brochure intitulée *Correspondance de L. P. J. d'Orléans*, Paris, Lerouge, 1800, in-8°, des détails précieux sur les deux époux. B—u.

ORLÉANS. *Voyez* Louis-Philippe.

ORLÉANS (Eugénie-Adélaïde-Louise d'), née au Palais-Royal à Paris le 23 août 1777, fille des précédents. Fut élevée avec ses trois frères par madame de Genlis, qui nous a laissé d'amples détails sur cette éducation. Malgré les reproches que l'on peut faire au duc d'Orléans, il eut toujours pour ses enfants une véritable tendresse. La princesse Adélaïde fut tenue à l'écart des agitations de sa famille; son esprit naturellement juste et droit profita des études qu'elle faisait avec ses frères; et, sans se laisser ébranler par les orages politiques qui grondaient autour d'elle, elle apprit à aimer la bienfaisance, la piété éclairée et les idées libérales. Quand la duchesse d'Orléans demanda à être séparée de son mari, 1791, la princesse Adélaïde fut envoyée en Angleterre pour prendre les eaux de Bath, qui étaient nécessaires à sa santé. Elle y était déjà depuis quelque temps avec sa gouvernante, lorsque fut porté contre les émigrés le terrible décret du 9 octobre 1792 : la jeune princesse se trouvait condamnée à mort sans le savoir. Son père alla à l'hôtel de ville de Paris demander qu'elle fût rayée de la liste fatale, puisqu'en réalité elle n'avait pas émigré. Manuel, procureur syndic, prétendit que le conseil général ne pouvait accepter une pétition présentée par un Bourbon; que le pétitionnaire devait avant tout se conformer à la volonté nationale et prendre un autre nom; puis avec un geste dramatique qui fut applaudi par les tribunes, il lui montra les deux statues de la liberté et de l'égalité, et lui proposa celle-ci pour marraine. Le duc d'Orléans haussa les épaules. « Mais, dit-il en sortant à « Sergent, administrateur de la police, j'ai été « obligé, pour sauver ma fille, de sacrifier ma « répugnance à prendre ce nom burlesque pour « moi. » Le duc d'Orléans rappela sa fille auprès de lui; madame de Genlis crut pouvoir le refuser, en donnant pour prétexte l'excitation révolutionnaire, et elle conduisit la jeune princesse dans les comtés du sud de l'Angleterre. Le nom de la princesse Adélaïde ne fut pas rayé de la liste des émigrés. Enfin le duc d'Orléans envoya Maret, plus tard duc de Bassano, chercher sa fille; elle revint à Paris; mais elle était toujours condamnée à mort. Son père fit de nouveaux et inutiles efforts pour la préserver du danger qui était suspendu sur sa tête. Alors le duc de Chartres, qui était accouru de l'armée du Nord pour embrasser sa sœur qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, l'emmena avec lui et la cacha à Tournay avec madame de Genlis (1792). Elle y tomba malade; l'armée autrichienne menaça Tournay (1793). Le duc de Chartres vint prendre sa sœur, et la plaça près de lui à St-Amand pour la protéger. Mais il était à peine de retour à son quartier général, qu'une émeute militaire éclata dans l'armée de Dumouriez. Le duc de Chartres fut proscrit : il fallait partir ou être guillotiné; en partant, il pria madame de Genlis de conduire sa sœur en Suisse, où il irait l'attendre. La princesse, toujours malade, se rendit à petites journées à Schaffhouse, où elle retrouva son frère. Ils étaient dans une grande pénurie; du moins ils étaient hors de danger et madame Adélaïde guérit promptement; ils se retirèrent à Zurich, persuadés qu'ils pourraient y respirer un peu. Mais dès que les magistrats du pays connurent leur nom, ils leur ordonnèrent de s'éloigner (*voy.* Louis-Philippe). Les malheureux bannis se réfugièrent à Zug; pendant quelque temps ils réussirent à cacher leur nom. A la fin, pourtant, ils furent reconnus par des émigrés qui firent même essuyer quelques avanies à madame Adélaïde. Les magistrats du pays la congédièrent, ainsi que son frère. Alors où aller? On fut d'avis que s'ils se séparaient on les reconnaîtrait plus difficilement. Le général de Montesquiou obtint pour madame Adélaïde l'autorisation de demeurer au couvent de Bremgarten dans le canton d'Argovie, à la condition de garder le plus strict incognito. Le duc de Chartres, sous le nom de Chabot, gagna la vallée supérieure du Rhin sans savoir où il trouverait un abri, mais heureux d'avoir procuré un asile à sa sœur. A Bremgarten, madame Adélaïde s'appela miss Stuart, madame de Genlis lady Lennox. On conçoit la tristesse des deux recluses. Un jour, succombant à son émotion, madame de Genlis se trahit devant la prieure. L'effroi fut grand dans le couvent; mais comment renvoyer madame Adélaïde, qui passait une partie de son temps à prier et l'autre à pleurer sur les malheurs de sa famille? Elle prit le deuil après la mort de la reine Marie-Antoinette. Elle était plongée dans une tristesse si amère, que sa santé en était très-visiblement altérée : on n'osa pas lui annoncer la mort de son père. Par la volonté de madame la duchesse d'Orléans, madame de Genlis dut quitter son élève. Madame Adélaïde, restée seule, fut confiée aux soins de madame de Pons, qui la cacha dans un petit village près de Constance (1794). C'est dans cette retraite qu'elle apprit enfin la mort de son père et toute l'étendue de son infortune. Elle fut recueillie alors par madame la princesse de Conti, sa tante, à Fribourg. Telles étaient dans cette ville les préventions contre le nom d'Orléans, que madame Adélaïde fut obligée d'y entrer de nuit; et que sa tante, n'osant la recevoir chez elle, la déposa dans un couvent cloîtré, où elle demeura deux ans entiers. En 1796 une armée française, sous les ordres de Masséna, envahit la Suisse; madame de Conti et madame

Digitized by Google

Adélaïde se retirèrent à Landshut en Bavière. Deux ans plus tard, une autre armée française envahit la Bavière (1798). Les deux princesses exilées descendirent le Danube et s'arrêtèrent à Presbourg en Hongrie. Enfin, en 1801, madame de Conti se retira tout à fait du monde, et alla s'enfermer dans un couvent à Venise, où elle mourut peu après. Madame la duchesse d'Orléans avait été transportée à Figuières en Espagne par le 18 fructidor. Le 2 mars 1802 madame Adélaïde put aller revoir sa mère, et resta avec elle jusqu'en 1808. Alors ayant appris que son frère aîné, qui avait longtemps erré dans le nord de l'Europe et en Amérique, et qui venait de recueillir le dernier soupir de ses deux jeunes frères, était à Malte, elle s'embarqua pour le rejoindre; elle ne l'atteignit qu'à Portsmouth en Angleterre. Le frère et la sœur pleurèrent de joie en se rencontrant après une si longue séparation, et jurèrent de ne plus se quitter. Ils ont tenu parole. Depuis ce moment madame Adélaïde a suivi son frère partout : à Port-Mahon, où ils allèrent prendre leur mère avec eux; en Sicile, où le duc d'Orléans se maria; en Angleterre, où ils firent de longs séjours; enfin en France, où, après divers exils, il s'établirent définitivement en 1817. Madame Adélaïde suivit la destinée de son frère en France avec le même attachement fidèle qu'elle lui avait montré dans l'exil. Femme de tête et de bon conseil, elle l'aida, le soutint, l'encouragea dans toutes les épreuves de son existence politique, et particulièrement en 1830. Elle l'aima dans sa femme et ses enfants avec une sincérité qui ne s'est jamais démentie. Elle leur laissa en mourant sa fortune, dont elle avait fait durant sa vie un noble usage. Placée auprès du trône, elle a su dérober ses bienfaits à la connaissance du public. Elle semblait ne vivre que pour son frère; mais plus heureuse que lui, elle mourut en France, et ses cendres reposent à Dreux. On a dit que la mort de madame Adélaïde, arrivée le 1er janvier 1848, causa au roi un tel chagrin, qu'elle ne fut pas étrangère à l'issue des luttes politiques qui suivirent. Ce bruit mal fondé ne prouve qu'une chose, c'est l'union du frère et de la sœur, union honorable pour tous les deux, et si solide que les plus grands malheurs comme la prospérité la plus éclatante n'ont jamais pu l'altérer. A—E.

ORLÉANS (Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri, duc de Chartres, puis d'), naquit à Palerme le 3 septembre 1810, fils aîné du duc d'Orléans, Louis-Philippe, et de Marie-Amélie, princesse des Deux-Siciles. Il vint en France à l'âge de quatre ans, au mois d'août 1814, et fut conduit l'année suivante en Angleterre, où le retour de Napoléon obligea ses parents de se réfugier. Il revint avec eux à Paris en 1817. On donna alors pour précepteur au jeune prince M. de Boismilon, lauréat du grand concours, qui depuis remplit auprès de lui les fonctions de secrétaire des commandements. Bien que l'éducation de tous les princes du sang eût été jusqu'alors confiée à des instituteurs particuliers, le duc de Chartres entra au collége Henri IV le 23 octobre 1819. Sans être précisément brillantes, ses études furent celles d'un bon élève, et il mérita à différentes reprises des prix ou des mentions honorables. Malgré ces succès, les travaux classiques lui plaisaient peu; il disait qu'il aimait mieux apprendre dans le monde que dans les livres. L'histoire et la poésie latine avaient seules quelque attrait pour lui, tandis qu'il manifestait beaucoup de répugnance pour les mathématiques. Ces dispositions furent cause qu'il ne poussa pas ses études au delà de la troisième. Au reste, il jouissait parmi ses condisciples d'une vraie popularité, et il conserva toute sa vie ses amitiés de collége. Après avoir suivi pendant quelque temps les cours de la Sorbonne et de l'école polytechnique, il fut nommé, le 13 août 1825, colonel du 1er régiment de hussards. L'année suivante, le roi Charles X lui conféra, ainsi qu'à tous les membres de la famille d'Orléans, le titre d'altesse royale, que Louis XVIII avait constamment refusé. En 1829, le duc de Chartres parcourut avec son père l'Angleterre et l'Ecosse; il visita surtout le champ de bataille de Culloden, où se sont évanouies toutes les espérances du dernier prétendant des Stuarts, et il manifesta pour cet infortuné prince le sentiment de la plus vive admiration. De retour en France, il se rendit à Lunéville, où son régiment tenait garnison, puis à Joigny. Ce fut là qu'il reçut la première nouvelle du soulèvement de Paris, le 27 juillet 1830. Il partit incontinent; mais, arrivé à la barrière de Montrouge, l'entrée de la capitale lui fut interdite, et il dut rebrousser chemin (1). Le 3 août, il revint à la tête de ses hussards, et fut cette fois reçu à la barrière de Charenton par son père,

(1) Voici en quels termes M. Louis Blanc (*Histoire de dix ans*, chap. 6) raconte cet incident : « M. Pierre Leroux se trouvait, le 30 juillet, à l'hôtel de ville avec Lafayette lorsque M. de Boismilon entre tout à coup. Il venait demander la liberté pour le fils aîné du duc d'Orléans, qui, ayant abandonné son régiment à Joigny, avait été arrêté par le maire de Montrouge, M. Leullier. « Il faut au moins qu'on nous laisse le temps de délibérer, » dit M. P. Leroux à Lafayette, et M. de Boismilon étant sorti, M. P. Leroux écrivit rapidement l'ordre de maintenir l'arrestation. Il présentait le papier à M. de Lafayette, qui était sur le point de signer, lorsque parut en uniforme de garde national M. Odilon Barrot. Il entraîna dans une autre pièce le vieux général, qui, cédant à de plus timides conseils, envoya M. Comte à Montrouge pour faire mettre le prince en liberté. D'un autre côté, le bruit de cette arrestation s'était répandu sous le péristyle du théâtre des Nouveautés, où bivouaquait, sous les ordres de M. Etienne Arago, une bande d'hommes violents et audacieux. « C'est un prince, crièrent-ils, allons le fusiller; » et ils se mirent en marche. Ne pouvant les retenir, leur jeune chef écrivit à M. de Lafayette que la vie du duc de Chartres était en péril, et qu'il n'avait qu'à se hâter s'il voulait le sauver. Lui-même eut soin de faire faire à ses gens un détour immense. A quelques pas de la barrière du Maine, sous prétexte qu'ils avaient besoin de repos, il les fit coucher dans les fossés du chemin et courut prier le chef du poste qui veillait à la barrière de ne point les laisser sortir en armes quand ils se présenteraient. Puis il poussa jusqu'à Montrouge, où M. Comte était déjà arrivé. Le duc de Chartres partit aussitôt, précédé par MM. Baudrand et de Boismilon, pour la Croix-de-Berny, où, pour lui faire donner des chevaux de poste, M. Leullier dut faire valoir sa qualité de maire. »

Digitized by Google

qui n'était encore que lieutenant général du royaume. Après le 8 août, le jeune prince prit le titre de duc d'Orléans, et fut chargé d'aller distribuer des drapeaux tricolores dans les départements. Il s'arrêta successivement à Orléans, à Lyon, à St-Etienne, à Toulouse, à Clermont-Ferrand; mais il ne fut pas accueilli partout avec le même enthousiasme. Le 11 septembre 1830, il demanda, par une lettre au général Lafayette, d'être inscrit comme canonnier dans l'artillerie de la garde nationale, et il en remplit scrupuleusement les devoirs pendant plusieurs mois, montant la faction, passant les nuits au poste, couchant sur un lit de camp et se conduisant en tout comme un simple légionnaire. La Belgique ayant réclamé au mois d'août 1831 les secours de la France contre la Hollande, l'intervention armée fut décidée. Voici le discours que le duc d'Orléans adressa à cette occasion au régiment qu'il commandait et qui devait faire partie de l'armée auxiliaire : « La Hollande, au mépris des « traités et du droit des gens, attaque la généreuse « nation belge. La Belgique, notre alliée, réclame « notre appui ; le roi mon père a résolu de voler à « sa défense. Que demain (5 août), à six heures, « notre régiment soit en marche. Dès ce soir, je « pars avec le brave général Gérard. Camarades, « nous nous trouverons sur la frontière, et c'est « en face de l'ennemi que je prouverai si je suis « digne de marcher à votre tête. » Quels que fussent le zèle du prince et son ardeur guerrière, tout se borna cette première fois à une promenade militaire jusqu'à Bruxelles. Le commencement de 1832 fut signalé par deux calamités, l'invasion du choléra et la révolte des ouvriers à Lyon, calamités qui fournirent au jeune prince de fréquentes occasions de montrer à la fois son courage et sa modération. Il employa toute son influence pour empêcher qu'on ne sévît trop rigoureusement contre des hommes que la faim seule avait poussés à la rébellion, et dont la devise était : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*. A la fin de cette même année, les Français, appelés de nouveau en Belgique, allèrent mettre le siége devant la citadelle d'Anvers. Le duc d'Orléans eut alors le commandement de l'avant-garde et concourut aux opérations qui amenèrent la reddition de cette place. On lui reprocha à cette époque de s'exposer souvent sans nécessité et par le seul amour de la gloire. Au mois de mai 1833, il voyagea en Angleterre. A Paris, lors des barricades d'avril 1834, il s'élança dans les rues à travers les coups de fusil, qui tuèrent à ses côtés plusieurs soldats. Il se trouvait encore près de son père le jour de l'attentat de Fieschi (*voy.* ce nom). Devant les murs d'Anvers, le duc d'Orléans avait assisté aux travaux d'une guerre régulière et tout européenne; en 1835, il allait suivre les chances d'une guerre toute différente en Algérie, où la France avait à venger la défaite de la Macta. Arrivé à Alger le 10 novembre, après avoir fait une tournée en Corse, le prince partit le 19 pour Oran avec le maréchal Clausel, gouverneur général de la colonie. L'armée se mit en marche et rejoignit bientôt Abd-el-Kader. Les combats de Ghasouf et de l'Habrah furent très-vifs. Les circonstances dans lesquelles ce dernier s'engagea méritent d'être rapportées. Impatient d'étudier le terrain et de traverser un bois assez touffu, le général en chef s'avançait avec le duc d'Orléans en avant de la colonne, et n'ayant pour toute escorte qu'un petit nombre de tirailleurs et de cavaliers. A peine eurent-ils débouché hors du fourré qu'ils se trouvèrent à quelques centaines de pas d'une masse compacte de cavaliers arabes. Un de ces mouvements d'élan qui ont valu tant de succès aux armes françaises se manifesta en ce moment critique parmi les officiers d'état-major qui suivaient le maréchal et le prince. Mettre le sabre à la main, charger à fond, faire reculer les masses en désordre à plus de trois cents toises, leur tenir tête ensuite, tandis que le capitaine Bernard ordonnait aux chasseurs de l'escorte de quitter le sabre pour la carabine et d'ouvrir un feu de tirailleurs, tout cela s'exécuta avec la rapidité de l'éclair. Les Arabes, malgré l'énorme supériorité du nombre, furent saisis de stupeur devant l'audace d'une telle attaque, et restèrent pour la plupart immobiles. Leur hésitation sauva la petite troupe en donnant à une compagnie d'infanterie le temps d'aller la dégager. Dans cette affaire de l'Habrah, le duc d'Orléans fut atteint d'une balle au-dessus du genou gauche; mais la blessure n'était pas profonde, et il put suivre la marche de l'armée, qui entra triomphante le 6 décembre à Mascara. Là étaient le but de l'expédition et la fin de la campagne. En 1836, le prince parcourut, avec son frère le duc de Nemours, presque toute l'Allemagne et la haute Italie. Ils visitèrent les cours de Berlin, de Vienne, de Turin, et reçurent un accueil sinon cordial, au moins digne de leur rang. Le résultat du voyage fut la conclusion de son mariage avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin. Cette union fut consacrée à Paris le 30 mai 1837, selon le rite catholique et le rite protestant, la princesse étant née dans la religion luthérienne. Une horrible catastrophe troubla les fêtes célébrées à cette occasion : beaucoup de personnes restèrent étouffées au milieu de la foule qui se pressait sur le champ de Mars. On assure qu'à la nouvelle de ces malheurs, la princesse Hélène s'écria : « C'est comme aux fêtes « de Louis XVI! quel affreux présage! » Membre-né de la chambre des pairs, le duc d'Orléans y parla quelquefois dans les discussions des projets d'adresse. Il répondit ainsi à M. le marquis de Dreux-Brézé, qui le blâmait d'avoir épousé une princesse protestante : « J'ai vu « inscrite dans notre code fondamental, à la « première ligne, la liberté religieuse comme la

Digitized by Google

« plus précieuse de toutes celles accordées aux « Français. Je ne vois pas pourquoi la famille « royale serait seule exclue de ce bienfait, qui « est entièrement d'accord avec les idées qui « règnent aujourd'hui au sein de la société fran- « çaise. Je crois d'ailleurs que l'application de ce « principe, faite à l'occasion de mon mariage, « s'allie parfaitement avec les garanties qu'exige « la religion de la majorité des Français. Et moi « aussi, je suis catholique, c'est la foi de mes « pères; j'y suis né, j'y mourrai; toute ma des- « cendance sera élevée dans cette religion. Ce « sont là les seules garanties qui puissent être « réclamées; je les ai données, et je crois que « personne ne peut en demander davantage. » (Séance du 4 janvier 1838.) L'année suivante, le duc d'Orléans se rendit de nouveau en Afrique, où le maréchal Valée, alors gouverneur général de la colonie, préparait une expédition qui avait pour but de reconnaître la grande communication destinée à unir par le Biban Alger et Constantine. L'armée expéditionnaire, commandée par le maréchal, se composait de deux divisions, dont la première était sous les ordres du duc d'Orléans. Après plusieurs jours de marche, on alla prendre position au pied du Biban, et le lendemain, 28 octobre, cette division reçut ordre de franchir les Portes-de-Fer, et de se diriger vers Alger par les vallées du Beni-Mansoura et de son affluent le Hanza. On a donné le nom de *Portes-de-Fer* à un défilé fort étroit situé dans les gorges du Biban, et qui est souvent occupé tout entier par le Boukoton, rivière salée. Le duc d'Orléans opéra le passage et continua sa route sans rencontrer d'autres obstacles que ceux offerts par la nature. Mais le 31 octobre, comme sa colonne traversait le territoire de la tribu du Beni-Djaad, quelques coups de fusil furent tirés sur l'extrême arrière-garde. Le prince revint rapidement vers le point attaqué; ayant reconnu qu'une faible partie de la population avait seule pris part à cet acte d'hostilité, il ordonna de continuer la marche et alla faire une halte sur la rive droite de la rivière. Presque aussitôt des cavaliers arabes se montrèrent à peu de distance; leur nombre augmenta successivement, et ils commencèrent à tirer sur l'escorte du convoi; puis, au moment où la colonne se remettait en route, ils gagnèrent un mamelon qui dominait la plaine. Ne voulant pas les laisser dans une position d'où ils pouvaient inquiéter son flanc droit, le duc prescrivit au colonel Miltgen de gravir cette hauteur avec sa cavalerie, en tournant la gauche de l'ennemi pour le rejeter dans le ravin, pendant que le colonel Changarnier seconderait ce mouvement avec deux compagnies d'élite. Ces ordres furent exécutés avec une grande rapidité. Après avoir culbuté les Arabes, la cavalerie reprit sa position dans la plaine et protégea la retraite de la compagnie des tirailleurs qui escortait le convoi. L'ennemi, intimidé par quelques obus qu'on lui envoya, s'arrêta, et les Français purent, après deux heures de marche, s'établir entre le Beni-Djaad et le Zeitoun, à peu de distance du confluent de ces deux rivières. Le lendemain, 1er novembre, la colonne pénétra dans les massifs de l'Atlas, qui touchent au mont Ammal, et, sauf une légère escarmouche près d'Aïn-Sultan, elle continua sans accident sa route jusqu'au camp fortifié de Fondouck. Peu de jours après, le prince était de retour en France. L'Afrique le revit encore l'année suivante. La campagne s'ouvrit au mois d'avril, et il eut un commandement important. Le col de Mouzaïa était pour ainsi dire le premier échelon pour arriver à cet Atlas si bien fortifié par Abd-el-Kader et la nature. Ce chef s'y était retranché dans une douzaine de redoutes, avec 6,000 hommes d'infanterie et plusieurs canons. Le plan d'attaque arrêté par le duc d'Orléans fut approuvé des généraux qui l'accompagnaient. Ses forces étaient distribuées en trois parties : à gauche, les troupes du général d'Houdetot; à droite, celles du général Duvivier; au centre, deux obusiers de montagne et deux compagnies de sapeurs; en arrière, une réserve composée du 23e de ligne. Le duc se plaça au milieu, tenant la tête des colonnes d'attaque. L'action engagée, le général Duvivier et le colonel Lamoricière, avec ses zouaves, attaquèrent le défilé par la gauche, tandis que le prince attaquait lui-même de front avec une brigade. La lutte fut acharnée; on enleva chaque position à la baïonnette. Le duc d'Orléans atteignit le premier le col, et il y fut bientôt rejoint par les deux autres colonnes, qui s'étaient emparées des redoutes élevées sur les hauteurs environnantes. La prise du Téniah de Mouzaïa est un des plus beaux faits d'armes dont l'Algérie ait été le théâtre depuis la conquête. Le 13 septembre 1841 fut signalé par un nouvel attentat. Ce jour-là, le 17e léger, commandé par le duc d'Aumale, faisait son entrée à Paris, après un long et glorieux séjour en Afrique. Le duc d'Orléans était allé rejoindre son frère près de la barrière. Tandis que le cortége défilait sur le boulevard, à la hauteur de la rue de Charonne, une explosion se fit entendre. C'était Quénisset qui venait de tirer presque à bout portant sur les princes; mais heureusement le coup n'avait atteint que des chevaux. Craignant toutefois l'exaspération des soldats, le duc d'Orléans se hâta de crier : « L'arme au pied et que « personne ne bouge! qu'il n'y ait pas de sang « répandu! » Et les sabres, déjà tirés, rentrèrent dans le fourreau; on s'en tint à l'arrestation de l'assassin. Mais un accident plus funeste allait bientôt atteindre le malheureux prince. En juillet 1842, il devait se rendre à St-Omer, où un camp venait d'être formé; le 13, à onze heures du matin, il part des Tuileries dans une calèche à deux chevaux, afin d'aller faire ses adieux à sa famille, qui se trouvait à Neuilly. Au mo-

Digitized by Google

ment où la voiture parvient au tournant du chemin de la Révolte, en face de la porte Maillot, le prince, voyant que le postillon retient avec peine ses chevaux trop fougueux, se lève, et, se penchant au dehors, il lui crie : « Vos che-« vaux s'emportent. » Un moment après, il tombe la tête la première sur le pavé. On ignore s'il avait cherché à se jeter lui-même à terre ou s'il avait été précipité par une secousse. Il fut porté immédiatement dans la boutique d'un épicier voisin, où toute sa famille se hâta d'accourir et de lui prodiguer les plus tendres soins. Ce fut un tableau des plus affligeants; quoique le prince eût semblé un instant avoir repris ses sens en prononçant d'une manière confuse quelques mots allemands, tout espoir fut bientôt perdu. Il expira cinq heures après la catastrophe. Son corps resta déposé dans la chapelle du château de Neuilly jusqu'au 30 juillet, jour fixé pour les funérailles. Après avoir été exposé pendant cinq jours dans l'église Notre-Dame de Paris, il fut transporté à Dreux, où sont les tombeaux de la famille d'Orléans. La maison qui avait reçu le prince dans ses derniers moments a été démolie et remplacée par une chapelle sous l'invocation de St-Ferdinand. Le duc d'Orléans a laissé deux fils : le comte de Paris, né le 24 août 1838, et le duc de Chartres, né le 9 novembre 1840. Il était de haute taille, blond, bien fait, et donnait beaucoup de soin à sa toilette. L'affabilité et la franchise caractérisaient sa figure, qui était ordinairement fort colorée. Il parlait avec une égale facilité l'italien, l'anglais et l'allemand. Aimant les arts par instinct et par goût plus que par étude, il se plaisait à leur prodiguer des encouragements, et visitait souvent les ateliers de Paris dans lesquels il avait fait des commandes. S'étant un jour présenté seul au domicile d'un de ses peintres favoris, le concierge, qui ne le connaissait pas et qui voulait s'épargner une course au sixième étage, le chargea d'y monter une paire de pantalons; le prince accepte gaiement la commission, grimpe l'escalier et présente en riant le paquet à l'artiste, dont nous laissons à deviner la surprise et l'embarras. Les traits du duc d'Orléans ont été fort souvent reproduits sur la toile et le marbre; nous nous bornerons à citer le magnifique portrait peint par M. Ingres, et les tableaux de la salle de Constantine, où M. Horace Vernet a rappelé avec tant de verve et de vérité les principales époques de la vie militaire du prince. Il a été le sujet d'un grand nombre de notices, mais la plupart se ressentent de la précipitation avec laquelle elles ont été faites. Nous citerons cependant celle de MM. J. Arago et Ed. Gouin, qui a obtenu trois éditions. A—r.

ORLÉANS (Hélène-Louise-Elisabeth de Mecklembourg-Schwerin, duchesse d'), épouse du précédent, naquit à Ludwigslust le 24 janvier 1814, de Louis-Frédéric-Guillaume III, grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, et de Caroline de Saxe-Weimar, sa seconde femme. Deux ans plus tard, la grande-duchesse Caroline étant morte, le grand-duc Louis-Frédéric épousa la princesse Auguste de Hombourg, et mourut peu après. Cette princesse consacra toute sa tendresse aux enfants orphelins de son mari et dirigea l'éducation de la princesse Hélène avec toute la sollicitude de la mère la plus dévouée. Sous cette heureuse direction, la princesse Hélène fut élevée par mademoiselle Salomon de Genève, et instruite par des hommes d'un mérite connu en Allemagne; elle dut à cette vie sérieuse une rare culture d'esprit qu'elle développa par divers voyages. A Weimar elle trouva vivant encore le souvenir de sa grand'mère, qui avait mérité par la dignité de son caractère les éloges du vainqueur d'Iéna; là aussi elle vit Gœthe et recueillit la tradition des plus beaux génies de la littérature allemande qui avaient illustré le règne de Charles-Auguste, son grand-père. A l'université d'Iéna, où elle accompagna son frère Albert de Mecklembourg-Schwerin, elle profita des études du jeune prince qu'elle suivait avec une affection attentive. A Tœplitz, en Bohême, elle admira la piété courageuse de madame la duchesse d'Angoulême, pour qui elle conserva toujours une sincère sympathie; et elle fut elle-même dignement appréciée par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, qui ne l'oublia pas. En 1834, elle perdit son frère le prince Albert, et s'enferma à Ludwigslust dans la solitude et le deuil; elle y trouva des consolations dans la pratique de la charité; les habitants du pays s'en souviennent, car ils l'appellent encore notre bonne Hélène. Cependant l'élévation de son caractère et la supériorité de son esprit étaient connues beaucoup plus loin. En 1836, le roi de Prusse, instruit des intentions du roi Louis-Philippe à l'égard de la princesse Hélène, en fit part à la famille de Mecklembourg-Schwerin. Cette pensée, qui avait été accueillie avec bonheur par le duc d'Orléans, rencontra quelques obstacles; mais les difficultés et les périls, non moins que la grandeur de la position qu'on offrait à la princesse Hélène, la décidèrent à épouser un prince dont elle connaissait le caractère, et à venir dans cette France dont elle partageait les principes libéraux et les généreuses aspirations. Le mariage fut célébré à Fontainebleau le 30 mai 1837. Le jour où elle partit de Ludwigslust, elle avait tracé sur la vitre de sa chambre quatre vers où est exprimé d'une manière touchante le regret de quitter cette paisible demeure. Cependant les premières années qui suivirent son mariage furent, comme elle l'a dit souvent, un temps de bonheur sans nuage. Habituée dès l'enfance à aimer des personnes qui pratiquaient une autre religion que la sienne, elle se trouva tout de suite à l'aise auprès de la reine, qui rendait justice aux vertus de sa belle-fille, et auprès de ses belles-sœurs, qui vécurent

Digitized by Google

toujours avec elle dans une grande intimité. Mais le duc d'Orléans sentait mieux que personne tout ce qu'il devait à sa femme; il était heureux de trouver en elle et d'encourager les goûts qu'il avait lui-même pour la vie de famille, les plaisirs littéraires et les beaux-arts. Ceux qui ont vu alors la duchesse d'Orléans aux Tuileries, à Neuilly, à Eu, à Chantilly, ne peuvent oublier l'éclat que sa jeunesse et son esprit répandaient autour d'elle. La naissance du comte de Paris (24 août 1838) et celle du duc de Chartres (9 novembre 1840) ouvrirent à la duchesse d'Orléans de nouveaux horizons; elle se prépara avec ardeur et réflexion à donner à ses enfants une éducation libérale et catholique. En même temps elle voyait son mari prendre une part de plus en plus considérable dans les affaires de l'Etat. Elle fit un voyage dans le midi de la France pendant les mois d'août et de septembre 1839 avec le duc d'Orléans, et ils furent tous deux reçus avec un véritable enthousiasme. Témoin de la popularité croissante de son mari, la princesse royale pouvait regarder la succession au trône comme assurée. L'avenir à ses yeux se présentait sous un aspect aussi favorable que le présent. Cependant, quoiqu'elle n'eût aucun souci de sa santé, elle était assez souffrante, et les médecins lui ordonnèrent de prendre les eaux de Plombières. Le prince royal voulut l'y conduire. Il revint ensuite à Paris pour se rendre au camp de St-Omer, lorsque arriva le fatal accident du 13 juillet 1842. Rappelée subitement à Paris par cette funeste nouvelle, la duchesse d'Orléans ne put voir que le cercueil de son mari; elle revêtit les habits de veuve et ne les quitta plus. Depuis lors toute entière à sa douleur, elle ne s'occupa plus que de l'éducation de ses deux fils. Cependant tandis qu'elle les élevait comme leur père eût voulu les élever, elle ne pouvait s'empêcher d'être attentive aux discussions politiques qui agitèrent le pays surtout vers la fin de 1847. Elle comprenait mieux que personne le vide que laissait la mort du duc d'Orléans, et ses inquiétudes ne furent que trop bien justifiées. La nuit du 23 au 24 février 1848 fut pour elle une nuit d'anxiété; la journée du 24 fut bien pire encore. Bien résolue à rester auprès du roi et à ne pas le quitter, elle se trouvait avec la reine et les autres princesses lorsque Louis-Philippe tout à coup leur annonça qu'il abdiquait. La duchesse d'Orléans le supplia de retirer cette parole. Le roi signa lentement, mais sans hésitation, l'acte d'abdication en faveur du comte de Paris. La duchesse d'Orléans se jeta en pleurant dans les bras de la reine. Quelques hommes politiques la pressèrent alors de prendre aussitôt les rênes du gouvernement au nom de son fils. « Non, c'est impossible, répondit-elle; ce fardeau « est au-dessus de mes forces! » Mais le roi lui dit de demeurer auprès de ses fils, l'embrassa et partit avec le reste de sa famille. La princesse revint chez elle au pavillon de Marsan, fit ouvrir toutes les portes, et accompagnée des personnes de sa maison, elle attendait avec ses fils au pied du portrait de son mari, pendant que l'émeute grondait non loin d'elle. Elle ne vit arriver que M. Dupin, M. de Grammont et l'amiral Baudin. Le duc de Nemours, qui était dans la cour des Tuileries donnant des ordres aux troupes pour couvrir la retraite du roi, voyant qu'il devenait impossible de préserver le palais de l'invasion de l'émeute, en prévint la duchesse d'Orléans. Elle se rendit alors au Pont-Tournant, sur son avis, pensant qu'elle trouverait là quelqu'un avec les pouvoirs ou les instructions nécessaires pour établir le nouveau gouvernement, peut-être M. Odilon Barrot lui-même, le chef du ministère nouvellement nommé; mais elle n'y trouva personne. Le duc de Nemours l'y rejoignit bientôt, l'engagea à se rendre à St-Cloud avec ses enfants et ce qui restait de troupes et de garde nationale, et donna de suite des ordres pour l'exécution de ce plan. Cependant un groupe d'hommes du peuple et de gardes nationaux qui grossissait rapidement s'était formé autour de la duchesse d'Orléans. Une voix cria : *A la chambre!* d'autres répétèrent le même cri. Elle se dirigea vers la chambre des députés, où le duc de Nemours la rejoignit quand il apprit qu'elle y était allée. En arrivant à la chambre, la princesse fut accueillie par des cris nombreux et divers. La grande majorité des députés lui était favorable; mais des étrangers s'étaient déjà introduits dans la chambre. Cependant M. Lamartine exprima l'impression générale quand il dit : « C'est l'un des spectacles « les plus touchants que puissent présenter les « annales humaines, que celui d'une princesse « auguste qui se défend avec son fils innocent et « qui vient se jeter du milieu d'un palais désert « au milieu de la représentation nationale. » On peut lire dans le *Moniteur* le compte rendu de cette séance tumultueuse que le président ne put pas diriger, où il n'y eut ni vote ni délibération régulière. M. Dupin annonça l'abdication du roi, M. Odilon Barrot déclara que la couronne reposait sur la tête d'une femme et d'un enfant, et il exposa les principes de sa politique. Mais les orateurs de l'opposition demandèrent un gouvernement provisoire. Deux fois la duchesse d'Orléans essaya de prendre la parole; deux fois le bruit de la foule étouffa sa voix. Elle vit les insurgés envahir la chambre; elle vit un de leurs orateurs monter à la tribune et s'écrier : « Il n'y a plus de royauté; les « Tuileries sont prises et le trône est jeté par la « fenêtre! » Elle vit les portes des tribunes se briser sous les coups de crosse de fusil, les députés se disperser, les insurgés vainqueurs promener leurs fusils de tous côtés et les braquer sur elle. Elle resta jusqu'à la fin calme et résolue. Alors seulement elle quitta la chambre pour aller à la présidence essayer de rallier les députés.

Digitized by Google

Mais dans les couloirs où la foule se précipitait par torrents, elle se trouva violemment séparée de ses deux fils; elle les crut perdus, étouffés. On comprend son angoisse. Le comte de Paris, longtemps porté de bras en bras, fut ramené à sa mère par le colonel de Montguyon. Le duc de Chartres, renversé par terre, avait été relevé par M. Lippman et déposé par lui dans l'appartement de son frère, huissier de la chambre. Rassurée sur le sort de ses fils, la duchesse d'Orléans, voyant qu'il n'y avait rien à faire à la présidence, monta dans une voiture qui était devant la porte, et, accompagnée de deux députés et d'un garde national, elle se rendit à l'hôtel des Invalides. Le duc de Nemours vint l'y rejoindre, ainsi que quelques hommes politiques. Elle était aussi résolue qu'auparavant. Le maréchal Molitor avait beau lui montrer le peu de ressources dont il pouvait disposer, elle persista à vouloir rester dans cet asile pour prendre conseil des événements et au besoin s'y défendre. Ce ne fut qu'après que M. Odilon Barrot lui eut fait connaître la situation qu'elle consentit à quitter Paris. Elle se retira à Bligny près d'Orsay, chez madame la comtesse Anatole de Montesquiou. Là encore, la princesse attendait des nouvelles et ne voulait pas renoncer à tout espoir. Le comte de Paris répétait qu'il ne voulait pas quitter son pays. Cependant, le 26 février la duchesse d'Orléans se décida à partir pour la Belgique avec ses deux fils, M. de Mornay et M. Regnier (de l'Institut), précepteur du comte de Paris, et qui ne l'avait pas quittée un instant depuis sa sortie des Tuileries. En traversant la frontière, cette princesse, jusque-là si ferme et si courageuse, fondit en larmes. Et bien des années plus tard, elle disait encore : « Quand la pensée me vient que je ne « reverrai plus la France, je sens que mon cœur « éclate. » Elle ne revit plus la France; elle se retira d'abord à Ems, où elle connut toutes les douleurs de l'extrême détresse, et ensuite à Eisenach en Thuringe, où elle retrouva des parents devoués. Du reste, tous les habitants de cette contrée, durant les divers séjours qu'elle fit au milieu d'eux, n'ont jamais cessé de lui témoigner le respect le plus affectueux. Elle passa aussi plusieurs années en Angleterre auprès de sa famille exilée. Leurs malheurs communs avaient encore resserré leur union. Elle fit quelques voyages en Ecosse, en Suisse, en Italie, soit pour l'instruction de ses enfants, soit pour sa propre santé, qui s'affaiblissait de plus en plus. Mais, dans quelque pays qu'elle fût, elle eut toujours son attention tournée du côté de la France. Le bruit de tout ce qui s'y passait avait un écho dans son cœur. Cependant, à aucune époque elle n'eût consenti à y rentrer qu'en tenant à la main le testament de son mari. Fidèle à cette politique, elle ne voulut jamais engager ses fils dans une autre voie. Elle avait appelé auprès d'eux le général Trézel et plusieurs professeurs de l'université de France. Les jeunes princes finirent brillamment leurs études. Leur mère les remercie dans son testament du bonheur qu'ils ont répandu sur ses derniers jours. Le moment était arrivé où ils allaient faire pour la première fois, loin d'elle et sans elle, de longs voyages qu'elle croyait nécessaires pour servir de complément à leur éducation. Mais si la raison de la mère exigeait cette séparation, son cœur s'en effrayait. La mort qui survint douce et imprévue lui épargna cette dernière épreuve. La duchesse d'Orléans s'est éteinte à Richmond en Angleterre le 18 août 1858. Son corps a été déposé provisoirement dans le caveau d'une chapelle privée, où reposaient déjà le roi Louis-Philippe et la duchesse de Nemours. — Il reste plusieurs portraits de la duchesse d'Orléans, l'un d'eux a été fait par Winterhalter, un autre a été gravé par Henriquel Dupont, le dernier a été fait à Eisenach par le peintre allemand Lauchert. Dans tous ces portraits cette princesse a une physionomie pleine de finesse et de dignité. En 1859, il a paru à Paris, chez Michel Lévy, un livre intitulé *Madame la duchesse d'Orléans*, et composé par madame la marquise d'Harcourt. Il a eu huit éditions successives en cinq mois. M. Schubert de Munich, qui avait été un des professeurs de madame la duchesse d'Orléans, a publié en allemand une longue et curieuse biographie qui a été traduite en français à Genève, sous le titre de : *Lettres de S. A. R. madame la duchesse d'Orléans*. Dans cet ouvrage comme dans celui de madame d'Harcourt, on peut lire beaucoup de lettres qui prouvent que cette princesse écrivait en français et en allemand avec une remarquable facilité. Quelques-unes de ses lettres sont vraiment belles par l'élévation des pensées et la noblesse des sentiments. M. le procureur général Dupin termine le quatrième volume de ses Mémoires par un récit détaillé de la conduite de la duchesse d'Orléans le 24 février. L'auteur ne dissimule pas son admiration pour cette princesse, qu'il appelle une femme héroïque. Mais quelques erreurs de détail se sont glissées dans son récit, particulièrement en ce qui concerne les actes de la duchesse d'Orléans et du duc de Nemours. A-E.

ORLÉANS (Louise-Marie-Thérèse-Isabelle d'), reine des Belges, née à Palerme, le 3 avril 1812, était la seconde enfant de Louis-Philippe, duc d'Orléans, plus tard roi des Français. L'éducation de la princesse Louise fut celle de toutes les filles de la reine Marie-Amélie. On sait quel était cet intérieur où la piété de la mère, la haute raison du père, la fréquente société des écrivains et des artistes, et les souvenirs de l'adversité au milieu de la prospérité, donnaient à la vie de famille un caractère particulier. La princesse Louise en profitait si bien, que son père disait d'elle : « Louise comprendrait ce que beaucoup d'hommes politiques ne comprendraient pas. » Ce qu'elle comprit mieux encore, ce furent les leçons d'humilité

Digitized by Google

et de charité dont elle avait devant elle de si beaux exemples. Après 1830, la Belgique imita la France et fit sa révolution : en repoussant les Hollandais, les Belges voulaient être une nation indépendante ; mais c'était la première fois qu'on déchirait les traités de 1815 ; l'Europe tout entière était en émoi, une guerre européenne semblait imminente ; les Belges offrirent la couronne au duc de Nemours. Le roi Louis-Philippe leur promit de les défendre contre tous leurs ennemis, mais les engagea à prendre pour souverain le prince Léopold de Saxe-Cobourg ; ils suivirent ce conseil : l'Angleterre se trouva désarmée ; les troupes françaises prirent Anvers, les puissances du continent n'osèrent attaquer la France, la Belgique demeura libre, et le roi Léopold, aux applaudissements de tous ses sujets, demanda la main de la fille aînée du roi Louis-Philippe. Ce mariage, qui était un gage de paix pour l'Europe et de sécurité pour la Belgique, fut célébré à Compiègne le 9 août 1832. Mais si ce mariage fut un événement considérable pour les Belges, les affaires politiques du pays restèrent toujours en dehors des influences de la reine, elle ne permit jamais que son nom fût mêlé aux luttes des partis. Pleine de confiance dans la prudence éprouvée de son mari, elle s'était réservé ce qu'elle croyait la meilleure part : servir Dieu, élever ses enfants et pratiquer la charité. Si modeste que parût ce rôle, il avait sa grandeur surtout par la manière dont la reine Louise s'en acquitta. Catholique pieuse et sincère, elle servit de lien entre le roi protestant et le peuple catholique. Fille de Louis-Philippe et amie de la liberté, elle imposait au parti libéral le respect de la religion qu'elle professait. Douce et très-éclairée, elle était une femme de bon conseil, et le roi rendit plus d'une fois justice à la sagesse de ses vues. Dans plusieurs voyages importants qu'elle fit avec son mari, soit en Allemagne, 1843, soit en Angleterre, 1847, elle mérita l'estime de tous ceux qui la connurent et gagna l'affection intime de la reine d'Angleterre et de la princesse royale de Prusse. Mais la reine Louise fut surtout remarquable par l'étendue de sa bienfaisance et par la manière dont elle pratiqua la charité. Indulgente et sans faste à la cour, elle conserva la même simplicité dans les bonnes œuvres ; si abondantes que fussent ses largesses surtout quand on les comparait à ses ressources, elle en bannit toute ostentation. Elle se plaisait à porter elle-même des secours aux nécessiteux et à laisser ignorer son nom. Un jour qu'elle visitait la ferme modèle d'Ardenne, un paysan qui était là avec quelques autres admirait les vaches et les taureaux durham qu'on y élevait. « Eh ! disait-il, si j'avais seulement une de ces bêtes-là à la maison, les choses iraient mieux chez nous ! » La reine l'entendit, ne dit rien, et après la visite ayant pris quelques informations, elle apprit que le bonhomme qui avait tenu ce propos était un cultivateur honnête et fort pauvre. Quelques semaines plus tard, il vit arriver chez lui deux belles vaches durham qui apportèrent l'aisance et le bonheur dans la maison. On ne saurait compter tous les vêtements que la reine Louise faisait ou faisait faire pour les indigents. Dans toutes les loteries au profit des pauvres, on était sûr de trouver quelque travail de sa main. Les écoles gardiennes de Bruxelles lui durent leur fondation ; on les appelle encore les écoles de la reine. Elle s'occupa particulièrement des écoles dentellières ; elle les visitait souvent, assistant à leurs distributions de prix, encourageant les plus habiles ouvrières et achetant leurs produits ; elle rédigea des règlements d'ordre intérieur pour plusieurs de ces établissements. Toutes les institutions de charité en Belgique conservent quelques souvenirs de la reine ; et combien de cadeaux n'ont laissé de souvenir que dans le cœur reconnaissant de ceux qui les ont reçus ! En accomplissant tant de généreuses pensées, la reine Louise « fut humble non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus ». Elle méritait d'être heureuse, et elle le fut : elle vit ses enfants grandir autour d'elle et répondre à ses vœux ; elle vit sa première et sa seconde patrie jouir en même temps d'une véritable prospérité. Cependant on a dit que la douleur l'avait tuée. Il est vrai que ses dernières années furent attristées par de cruelles épreuves. Le soir dans le palais de Laeken, elle disait quelquefois : « Qui sait si à l'heure où j'écris à ma mère, la balle ou le poignard d'un assassin n'a pas frappé mon père ou quelqu'un de mes frères ! » Quand on apprit à Bruxelles la révolution de février et l'abdication du roi, on resta huit jours sans savoir ce que Louis-Philippe et la reine Marie-Amélie étaient devenus ; il y eut alors à Laeken de mortelles alarmes ; on a soupçonné que ces moments d'angoisse avaient marqué l'heure fatale où la santé de la reine ne pouvait plus que péricliter. Il est certain que la reine était déjà atteinte bien auparavant du mal qui l'a emportée. Mais avant de mourir, elle eut la joie de voir les Belges se serrer autour du trône constitutionnel et le protéger contre la propagande républicaine et contre l'échauffourée de Risquons-tout. Elle eut aussi le bonheur de donner à sa famille exilée toutes les consolations qu'elle pouvait leur offrir. Elle expira à Ostende, le 11 octobre 1850, au milieu de tous les siens, sauf son père, à qui elle avait fait ses derniers adieux quelques mois auparavant. Et aujourd'hui, l'étranger qui voyage en Belgique peut s'assurer facilement que le souvenir laissé par la reine Louise dans le cœur de la population est profond et ineffaçable. Peut-être même entendra-t-il dire ce que nous avons entendu nous-même : Ah ! si la reine vivait encore ! A—E.

ORLÉANS. *Voyez* CHÉRUBIN, DORLÉANS, DUNOIS, ÉLISABETH-CHARLOTTE, MONTPENSIER, ROTHELIN.

ORLÉANS (le chevalier D'). *Voyez* ARGENTON.

Digitized by Google

ORLEY (Bernard Van), peintre, né à Bruxelles en 1490, quitta la Flandre fort jeune pour se rendre en Italie, où il devint élève de Raphaël, qui se plut à cultiver ses heureuses dispositions, et le fit travailler à plusieurs des vastes compositions dont il était chargé. C'est sous la direction d'un tel maître qu'Orley perfectionna ses talents et acquit la belle manière qui distingue ses productions. Il fut employé ensuite par Charles-Quint à peindre de grandes chasses, genre auquel il s'était pour ainsi dire adonné exclusivement. Il fit donc pour ce monarque plusieurs compositions, parmi lesquelles on admirait surtout une *Vue de la forêt de Soignes*, où il avait représenté Charles-Quint environné des principaux seigneurs de sa cour. Ces tableaux servirent de cartons pour des tapisseries destinées à orner les palais de l'empereur, des princes de la maison d'Autriche et de la duchesse de Parme. C'est à cette époque qu'il exécuta son beau tableau du *Jugement dernier*, placé dans la chapelle des Aumôniers à Anvers. Pour parvenir à donner à son ciel cette transparence que l'on y admire, il fit dorer son panneau, et c'est de ce fond qu'il a tiré ses tons chauds et brillants. Il peignit aussi, pour la société des peintres de Malines, un tableau représentant *St-Luc faisant le portrait de la Vierge*. Comme il importait de conserver cet ouvrage précieux, on le recouvrit avec des volets qui furent peints par Michel Coxis. Orley fut ensuite chargé par le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, de faire les cartons des tapisseries qui devaient servir d'ornement au château de Breda. Chaque carton comprenait deux figures à cheval, l'une d'homme, l'autre de femme, représentant les aïeux du prince de Nassau. Le dessin était d'une correction remarquable et d'une fierté digne de l'école d'où l'artiste était sorti. Le prince pour lequel ces cartons avaient été peints, et qui en sentait tout le prix, donna ordre à Jean Jordaens, peintre d'Anvers établi à Delft, de les copier à l'huile, afin de sauver ces chefs-d'œuvre d'une destruction inévitable. Cet habile artiste mourut en 1560. Le musée du Louvre possède de ce maître un tableau représentant le *Mariage de la Vierge*. — *Richard Van* Orley, de la famille du précédent, naquit à Bruxelles en 1652; il fut l'élève de son père, paysagiste médiocre, et d'un de ses oncles qui était entré dans l'ordre des Récollets, et qui ne manquait pas de talent en peinture. Le jeune élève ne tarda pas à surpasser ses deux maîtres, et dès l'âge de seize ans il se fit une réputation comme peintre en miniature. Mais sentant bientôt combien ce genre lucratif était borné, il s'attacha au dessin, et fit paraître une foule de compositions ingénieuses et piquantes. Ses fonds sont ornés d'une architecture belle et riche; ils sont remarquables par l'entente de la perspective; ses plans sont décidés, sans embarras et sans équivoque. Vivant d'une manière retirée, et livré sans distraction à son art, il a produit un nombre prodigieux de dessins et de tableaux. Il cultivait les lettres et l'histoire, et avait composé une suite de 68 dessins représentant les *Accroissements successifs de Rome*. Il pratiqua aussi la gravure à l'eau-forte. On connaît de lui en ce genre: 1° le *Mariage de la Vierge*, d'après Luca Giordano; 2° la *Chute des réprouvés*, d'après Rubens, et sur un dessin de son frère Jean Van Orley, très-grand in-fol. Cette pièce est fort estimée. 3° *Bacchus ivre*, d'après Rubens; 4° les *Amours de Vertumne et Pomone*, d'après sa composition; 5° douze sujets tirés du *Pastor fido*, de Guarini, d'après lui-même. Cet artiste mourut subitement à Bruxelles le 26 juin 1732, et fut enterré avec pompe dans l'église de St-Gaudence, sous la tombe de Bernard Van Orley, l'élève de Raphaël. — *Jean Van* Orley, frère du précédent, se distingua également comme peintre et comme graveur. Il a fait plusieurs tableaux estimés pour les églises de Bruxelles, sa ville natale. On a de sa composition vingt-huit sujets tirés du Nouveau Testament, gravés d'une pointe fine et spirituelle, tant par lui que par son frère, et qui forment un volume in-folio. Le musée du Louvre possédait de ce dernier maître une *Sainte Famille* qui provenait de la galerie de Vienne, et qui a été rendue en 1815. P—s.

ORLOFF. Ce nom, prononcé *Arloff*, est celui d'une famille russe de noblesse récente, mais dont plusieurs membres ont, malgré cela, su conquérir une position éminente sur les marches du trône, auquel l'un d'eux, dit-on, faillit monter. Elle est mentionnée dès le 16e siècle du temps des faux Dimitri, mais on n'en sait rien de précis avant Pierre le Grand. — *Ivan Ier*, ancêtre de cette race, s'appelait *Orel* (ou Aigle); il était simple strélitz quand, en 1689, Pierre le Grand extermina ce corps rebelle. Au moment où il devait être mené au supplice, Ivan, avec un sang-froid inouï, repoussa du pied les têtes de ceux qui l'avaient précédé dans la mort en disant: « Si ce doit être là ma place, qu'elle soit au moins débarrassée. » Gracié par le souverain, à qui il imposa par ce mépris de la mort, Ivan fut incorporé à la garde impériale, où il devint vite officier, grade qui entraînait son anoblissement indiqué par le changement de son nom Orel en Orloff. Il laissa un fils, qui est le suivant. — *Grégoire Ier* (Ivanovitch) devint général de brigade et gouverneur de Novogorod-la-Grande, ville déchue, à la restauration de laquelle il a beaucoup contribué avec l'évêque Procopovitch. Tous ses cinq fils sont, chacun à un titre différent, devenus célèbres. — *Jean II* (Grigorevitch), fils aîné, né en 1733 à Moscou, mort à St-Pétersbourg en 1791, fut créé comte par l'impératrice Elisabeth. Plus tard, nommé chambellan par Catherine II, il mena malgré cela une vie retirée, qui lui valut de la part de sa souveraine le surnom de *Philosophe*. Il mourut sans enfants. — *Grégoire II* (Grigore-

Digitized by Google

vitch), le second frère, né en 1734, mourut à Moscou en avril 1783. Ce fut l'enfant gâté de la fortune, circonstance qui est certainement cause de l'incertitude qui plane sur plusieurs détails de sa vie. Il servit d'abord dans l'artillerie russe. Menant un grand train, il se vit bientôt endetté et réduit au jeu et à d'autres expédients pour se tirer d'affaire. La guerre de sept ans lui offrit une bonne occasion de sortir de sa position fâcheuse. Il prit du service dans l'armée autrichienne. Envoyé à St-Pétersbourg avec le comte Schwerin, qui était tombé en captivité, il y fut choisi pour aide de camp par le grand maître d'artillerie, comte Chouvaloff. Celui-ci avait pour maîtresse la princesse Kourakin. Une intrigue amoureuse avec sa patronne amena le renvoi d'Orloff, qui faillit en outre être conduit en Sibérie. Mais la grande-duchesse Catherine le sauva ; elle reconnut bien vite dans Grégoire et dans ses frères les caractères déterminés qu'il lui fallait pour l'accomplissement de ses grands desseins. Le 9 juillet 1762, jour du renversement de Pierre III et de l'élévation de Catherine II au trône de Russie, fut principalement l'œuvre de Grégoire, qui reçut le grade de grand maître d'artillerie en même temps qu'il fut créé comte le 22 septembre 1762. Pendant près de huit ans, Grégoire fut tout-puissant à la cour de Catherine, qui le choisit pour son confident intime, et fit bâtir pour lui le palais de marbre avec l'inscription: *Par l'amitié reconnaissante*. Le chancelier Bestoucheff ayant proposé à l'impératrice d'associer Orloff au trône, cette proposition, que Catherine II semble un moment avoir prise en considération, fut combattue par les comtes Panin et Czernitcheff. Présidents du conseil de guerre, ces deux hommes influents montrèrent à l'impératrice la mauvaise impression que ferait sur l'armée l'élévation au trône d'un homme qui ne s'était encore signalé par aucun exploit belliqueux. Catherine, qui, du reste, était mécontente de ce qu'Orloff avait rejeté son offre d'un mariage secret, tâchait d'un autre côté de le grandir dans l'opinion publique. Elle l'envoya à Moscou afin qu'il y prît des mesures pour combattre la peste qui faisait de grands ravages dans cette ville ; en 1771, Orloff ayant bien réussi dans sa mission, Catherine fit frapper une médaille en son honneur et lui fit ériger un arc de triomphe avec cette inscription : *Moscou délivré de la contagion par Orloff*. L'année suivante, il fut envoyé comme plénipotentiaire au congrès de Fokchani, réuni pour régler la question turque. Mais par la hauteur qu'il mit vis-à-vis des envoyés ottomans, il manqua complètement le but de la mission. Orloff apprit en même temps qu'il avait été créé prince de l'empire germanique par l'empereur Joseph II, le 4 octobre 1772, et qu'il avait été remplacé dans la faveur de l'impératrice Catherine par Wassilchikoff. En route pour St-Pétersbourg, il reçut l'ordre de se rendre à son domaine de Gatchina. L'impératrice lui ayant laissé le choix entre les châteaux de la couronne, Grégoire se décida pour celui de Tzarskoë-Sélo, où il mena un train de prince oriental. En décembre de la même année, Orloff rentra dans la plénitude de ses anciennes dignités et dans la possession de la faveur exclusive de sa souveraine. En reconnaissance de cela, il fit cadeau à l'impératrice du fameux brillant et construisit à ses frais le grand arsenal de St-Pétersbourg. Mais il ne trouva plus de repos. Après avoir habité pendant quelque temps à Revel, il fit des voyages en Allemagne et en France. De retour à St-Pétersbourg, il trouva Potemkin qui occupait sa place, en 1775. Il se maria alors avec une de ses cousines, mademoiselle Zinowieff. Déjà il commençait à s'habituer à la vie retirée de la campagne et à ne plus regretter la cour, quand, dans un voyage qu'il fit avec sa femme en Suisse et en Italie, il perdit cette dernière à Lausanne en 1782. Ce dernier coup et l'impossibilité où il se vit de jouer un nouveau rôle à la cour le brisèrent. Tombé dans la démence, il mourut dans d'horribles supplices en avril 1783. De sa femme il ne laissa pas d'enfants, tandis qu'il eut de ses relations avec Catherine II un fils, qui, ayant reçu le nom de comte Bobruiski, est l'ancêtre d'une souche encore florissante. Autrefois haï, Grégoire Orloff avait su gagner des amis dans les dernières années de sa vie par sa stricte probité. S'il est parvenu à s'élever plutôt par l'intelligence que par des connaissances réelles, on doit reconnaître d'un autre côté qu'il est tombé plutôt par légèreté que par méchanceté. — *Alexis Ier* (Grigorevitch), le troisième frère, né en 1736 à Nowgorod, mort à Moscou le 5 janvier 1808. Comme tous ses frères, il entra de bonne heure dans l'armée comme simple soldat aux gardes du régiment Préobrajenskoé. Ayant reçu une blessure au visage dans une rixe de caserne, il en eut le surnom de *Balafré*. Après les graves événements du 9 juillet 1762, il obtint le grade de lieutenant-colonel. Il est certain qu'Alexis était l'âme et l'instrument de tout le mouvement en faveur de Catherine II. C'est lui qui était allé chercher à Péterhof l'impératrice, à laquelle il fit prêter hommage à St-Pétersbourg par les divers corps de la garde. C'est encore lui qui, dans l'église de Kazan, où il accompagna Catherine, lut le manifeste supposé de son avénement. Homme d'un dévouement illimité, il travailla à la grandeur de sa souveraine, à laquelle il soumit ses divers plans de campagne pour les ans 1768 et 1769 contre les Turcs. Après avoir remporté quelques avantages par terre, il fut nommé maréchal de camp et adjudant général de l'impératrice. L'année suivante, en 1770, élevé à la dignité d'amiral, il brûla d'impatience de se mesurer avec les Ottomans aussi par mer ; il indiqua à l'impératrice un double plan de campagne, qui fut de soulever toutes les provinces slaves et helléniques de la Turquie, afin d'en faire un

Digitized by Google

royaume pour son frère aîné, Grégoire, en même temps qu'on irait poursuivre la flotte turque jusque dans les Dardanelles. Alexis chargea son frère Fédor de la première partie de ce programme, accepté aussi par Catherine, tandis qu'il allait lui-même se mettre à l'exécution de la seconde. Jouant de hardiesse et secondé par la maladresse des Turcs, Alexis Orloff réussit à brûler la flotte ottomane entière, forte de dix vaisseaux de guerre, avec une foule d'autres bâtiments, et enfermée sans issue dans l'étroite baie de Tchesme. Voici les détails de cette victoire signalée. Malgré quelques avantages remportés sur un détachement de la flotte ottomane, dans le port de Napoli di Romania, par l'amiral anglais Elphinstone, les Turcs eurent repris bientôt toute la Morée, où ils avaient égorgé, sans distinction, Moréotes et Russes. Mais, dans la nuit du 6 au 7 juillet 1770, le capoudan-pacha, atteint par les escadres russe et anglaise, réunies sous le commandement d'Orloff, dans le canal de Khio, dut accepter un nouveau combat. Les deux vaisseaux amiraux, russe et turc, ayant sauté en l'air à la fois, Djafarbey, qui commandait une partie de la flotte ottomane, gagna la petite baie de Tchesme, et y fut suivi par le reste de l'escadre, qui s'y amoncela après lui, malgré les représentations d'Haçan-Bey, convaincu de tout le danger de cette position. Les Russes ne tardèrent pas à profiter de cette faute : des brûlots, lancés pendant l'obscurité, mirent le feu aux vaisseaux entassés dans le port de Tchesme, où toute la flotte ottomane fut anéantie; les secousses causées par l'explosion des navires qui sautaient et les boulets que lançaient les canons atteints par les flammes renversèrent les édifices et les fortifications de Tchesme. Cet épouvantable fracas fut entendu, assure-t-on, jusqu'à Athènes, éloignée de cinquante lieues du théâtre de cette catastrophe. Un seul vaisseau ottoman, échappé aux flammes, tomba au pouvoir des Russes. Le sultan ayant fait fortifier à la hâte, par le baron de Tott, le détroit des Dardanelles, les alliés, qui n'agissaient pas toujours d'accord, durent renoncer à l'espoir de prendre Constantinople. Orloff reçut en récompense le surnom de *Tchesmensky*, en même temps que Catherine lui fit ériger une magnifique statue commémorative à Tzarskoë-Sélo. Rappelons à cette occasion que cette victoire, attribuée à Orloff et au vice-amiral Spiridoff, qui servait sous lui, est par les Anglais mise sur le compte de leurs compatriotes écossais Elphinstone, Greig et Dugdale, alors au service de la Russie. Orloff engagea, l'année suivante, le peintre allemand Philippe Hackert à représenter ce brillant fait d'armes dans une série de tableaux. Hackert ayant prétendu qu'il désespérait de dépeindre cette scène à la satisfaction de son patron, vu qu'il n'avait jamais assisté à un combat naval, Orloff fit amener dans le port de Livourne une frégate russe, qu'il fit sauter en l'air en mai 1772. Ce fut là tout ce qu'il accomplit dans une campagne qui devait, comme il avait promis, finir par l'expulsion des Turcs de toutes les mers et le blocus des Dardanelles. Il ramena, il est vrai, en Russie la princesse Tarakhanoff, fille de l'impératrice Elisabeth. La guerre terminée, Alexis retourna en 1773 à St-Pétersbourg, où il fut reçu avec le plus grand éclat. Mais irrité de la disgrâce de son frère Grégoire, il évita d'aller à la cour. En 1783, lors de la mort de ce dernier, il reçut cependant de Catherine le portrait entouré de brillants, et qu'avait jusqu'alors porté son frère, avec l'autorisation de le porter à sa place. En 1796, lors de l'avénement de Paul Ier, il fut tout à coup de Moscou, où il vivait dans la retraite, appelé à St-Pétersbourg. Ce souverain, qui avait fait exhumer le corps de son père de l'église de St-Alexandre-Newsky, le fit transporter, à travers la place du palais d'hiver, dans la cathédrale de la forteresse. Alexis Orloff et Bariatinski furent obligés de tenir chacun un des cordons du poêle. Paul Ier leur défendit le séjour des deux capitales, Moscou et St-Pétersbourg. A la suite de quelques voyages en Allemagne, Alexis reçut après le décès de Paul Ier, en 1801, la permission de rentrer en Russie. Il passa le reste de ses jours dans son magnifique palais de Moscou. Sa fortune colossale échut à sa fille, la comtesse Anna-Alexéiewna, née en 1785, et qui, mariée plus tard au comte Panin, devint dame de compagnie de l'impératrice Alexandra, femme de Nicolas Ier. Un des fils naturels d'Alexis et qui, comme son père, portait le titre Tchesmensky, mourut en 1820 avec le grade de général de brigade. — *Wladimir* (Grigorévitch), le cinquième frère, né en 1742, mort en 1832 à St-Pétersbourg. Après être arrivé au grade de lieutenant-colonel des gardes, il se retira du service militaire; plus tard, il était président de l'académie des sciences de St-Pétersbourg et conseiller intime. De son mariage avec une baronne de Stackelberg, il eut quatre filles et un fils, qui mourut avant son père. — *Grégoire III* (Wladimirovitch), fils du précédent, né à Moscou en 1777, mourut le 4 juillet 1826 à St-Pétersbourg, d'un coup d'apoplexie, dans la salle des séances du sénat. Nommé en 1812 conseiller intime et sénateur, il avait ordinairement vécu à l'étranger, en France et en Italie, où il s'était occupé de travaux littéraires. Outre diverses traductions en anglais, italien et allemand, on a de lui en français : 1° *Histoire de la musique en Italie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Paris, 1822, 2 vol. in-8°; 2° *Histoire de la peinture en Italie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, ibid., 1823, 2 vol.; 3° *Mémoires historiques, politiques et littéraires sur le royaume de Naples*, avec des notes et additions de M. Amaury-Duval, ibid., 5 vol. in-8°; 1re édition, 1819-1821; 2e édit., 1825. Cet ouvrage est d'un style très-coulant et d'une lecture à la fois instructive et attrayante. L'ancienne histoire de

Digitized by Google

Naples, ainsi que celle du duché de ce nom aux 6e et 7e siècles, est cependant trop négligée. 4° *Voyage dans quelques parties de la France, ou Lettres descriptives et historiques adressées à madame la comtesse Sophie de Strogonoff*, ibid., 1824, 3 vol.; 5° *Fables russes tirées du recueil de* Kriloff, *et imitées en vers français et italiens par divers auteurs, précédées d'une introduction française de M. Lemontey, et d'une préface italienne de Salfi*, publiées par le comte O. P., 1825, in-8°; 6° *Abrégé de l'histoire de Russie*, en français (inachevé), Paris, 1826. Le comte Grégoire mourut sans enfants. — *Fédor* ou *Théodore* (Grigorévitch), le quatrième fils de Grégoire Ier, naquit en 1741. Comme tous ses frères, il entra dans l'armée. Dans la campagne de 1770, il se couvrit de gloire en Grèce, où il prit Navarin, Modon, Calamata et Misitra (ou Sparte), et conquit le grade de général de division; ensuite il se retira dans ses domaines de Moscou, où il mourut en 1796. Il ne laissa que quatre fils naturels, mais auxquels, par un ukase rendu dans l'année de sa mort, Catherine II permit de porter le nom d'Orloff. Deux de ces fils naturels disparurent de la scène sans y laisser trace, tandis que les deux derniers ont marqué dans l'histoire. — *Michel* (Fédorovitch), né en 1785 à Moscou, mort en 1841. Comme adjudant-major d'Alexandre Ier, il fit les campagnes de 1805, 1807 et 1812 contre Napoléon Ier, et ratifia, en 1814, la capitulation de Paris. Arrivé au grade de général de brigade, il resta pendant quelque temps dans l'entourage de son souverain. Professant des principes de libéralisme, il conseilla à Alexandre Ier de donner une constitution à ses peuples. L'empereur ayant donné aux Polonais celle qui porte son nom, Michel y trouva trop de concessions. Envoyé à l'armée du Sud, il se lia avec les membres des sociétés secrètes, dont l'action latente allait se manifester dans la fameuse année de l'avénement de Nicolas Ier. Arrêté le 26 décembre 1825 à la suite de la révolte militaire de St-Pétersbourg, Michel, qui ne s'était pas trop avancé, fut bientôt relâché, faveur qu'il dut peut-être à l'intercession de son frère Alexis. Mais il fut congédié avec interdiction du séjour des deux capitales. — Michel a laissé des *Mémoires*, dont quelques extraits ont paru dans les journaux ou revues russes. R—L—N.

ORLOFF (Alexis II, *Fédorovitch*), de la même famille que les précédents, né à Moscou le 19 octobre 1786, mort à St-Pétersbourg le 20 mai 1861. C'est lui qui a rétabli la famille des Orloff dans toute son ancienne splendeur. Il entra jeune dans l'armée, fit les campagnes du premier empire et revint adjudant du grand-duc Constantin. Devenu colonel de la garde à cheval, ce fut Alexis qui, dans la mémorable journée du 26 décembre 1825, parut un des premiers sur la scène, où, par des charges de cavalerie, il dispersa les révoltés et sauva la vie au nouvel empereur, Nicolas Ier. Elevé au rang de comte et d'adjudant général pour ce fait magnanime, Orloff commanda dans la guerre de 1828 une division d'infanterie. L'année suivante, il sut négocier avec la Porte, le 14 septembre 1829, le traité d'Andrinople, si favorable à la Russie qu'Orloff acquit en même temps la renommée d'un diplomate exercé. Depuis cette époque, Alexis Orloff jouissait de la confiance illimitée de son souverain, qui l'employa dans toutes les missions extraordinaires et qui ne laissa plus au vieux Nesselrode que l'expédition des affaires courantes du ministère des relations étrangères. On doit avouer que c'est Orloff qui, dans les années de 1828 à 1853, a donné à la diplomatie russe cette vigoureuse impulsion, par laquelle elle a tant pesé sur le continent pendant vingt-cinq ans. Après avoir été envoyé en mission extraordinaire à Constantinople, en 1830, il reçut l'année suivante l'ordre de se rendre au quartier général du maréchal Diebitsch, en Pologne. L'empereur voulut se servir d'une personne de confiance pour connaître la cause des progrès lents de l'armée russe contre les insurgés polonais. Par un hasard singulier il arriva que, peu après la visite d'Orloff dans le quartier général de Pultusk, le maréchal Diebistch succombât au choléra, qui décimait d'une manière terrible les deux armées. La mort du grand-duc Constantin eut lieu d'une manière tout aussi inattendue, peu après l'arrivée d'Orloff auprès de lui à Minsk. L'accusation dirigée contre Orloff d'avoir empoisonné ces deux personnes, accusation que Louis Blanc dans son *Histoire de dix ans* a répandue jusque dans les classes inférieures de la société démocratique de l'Europe, a été réfutée victorieusement par l'ouvrage classique de Frédéric de Smitt : *Histoire de la révolution de Pologne*. En 1832, Orloff comprima d'abord la révolte des colonies militaires du Sud, occasionnée par le choléra, et assista ensuite aux conférences de Londres, où il s'efforça en vain de conserver à la Hollande les provinces belges. L'année suivante, il fut plus heureux. Nommé général en chef de l'armée que la Russie avait envoyée au secours de la Porte contre le victorieux Ibrahim-Pacha d'Egypte, Orloff arrêta l'armée égyptienne en même temps qu'il obtint de la Turquie le fameux traité de Hunkiar-Skelessi, conclu le 5 mai 1833 et ratifié le 8 juillet de la même année. La concession accordée dans ce traité à la Russie, et d'après laquelle cette puissance seule avait le libre passage du Bosphore et des Dardanelles, fut mise à néant, il est vrai, huit ans après par le protocole du 13 juillet 1841. Pour le moment, le traité d'Hunkiar-Skelessi valut à Alexis Orloff le grade de général de cavalerie, de membre du conseil de l'empire et de grand cordon de l'ordre de St-André. Après avoir préparé le mariage du grand-duc héréditaire, aujourd'hui Alexandre II, il devint le mentor de ce dernier après la mort du prince Lieven, en 1839. Lors du

Digitized by Google

décès du général Benkendorff, en 1844, il reçut en outre le commandement supérieur de la gendarmerie ainsi que la direction de la police secrète. Ce fut dans la même année qu'il accompagna l'empereur Nicolas dans son voyage à Londres, puis à Palerme et à Rome. En 1853, enfin, il assista avec Nicolas Ier aux conférences de Berlin et d'Olmutz. Avec la guerre de Crimée de 1854, la position du comte Orloff devint plus délicate. Envoyé à Vienne dans cette année pour gagner la cour d'Autriche à la cause de la Russie, Orloff échoua entièrement dans cette mission, car les Allemands ne pouvaient pas lui pardonner la hauteur qu'il avait montrée dans les années précédentes. Cet échec n'influa pourtant nullement sur sa position exceptionnelle auprès de l'empereur Nicolas Ier, qui lui passa beaucoup de paroles franches et qui, à son lit de mort, le recommanda à son successeur. Nommé plénipotentiaire de Russie pour le traité de Paris, en mars 1856, Orloff a su obtenir à son pays les conditions les plus favorables possibles. On dit que le comte parvint dès cette époque à poser les bases pour une alliance future de la Russie et de la France. En récompense de ce service éminent, Alexis, lors du couronnement d'Alexandre II, fut créé prince russe et nommé président du conseil de l'empire ainsi que du conseil des ministres. Ce fut dans cette qualité qu'en mai 1861 il succomba à la même maladie qui avait emporté le dernier roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, savoir, à un ramollissement du cerveau. Le prince Orloff imposait par sa prestance militaire, sa haute taille, son attitude martiale, et par la rude beauté de sa physionomie. Il a laissé un seul fils, *Nicolas* (Alexéiéwitch), né vers 1827 à St-Pétersbourg, qui fut d'abord adjudant de l'empereur Nicolas Ier et chef d'escadron de la garde, et nommé en 1860 ministre de Russie à Bruxelles. R—L—N.

ORLOFF-DENISOFF. Cette famille, dans laquelle se transmettait pendant quelque temps l'atamanat héréditaire des Cosaques du Don, a pour premier membre connu *Wasili Orloff*, qui, par son mariage avec l'héritière des Denisoff, en 1799, obtint en même temps la dignité d'ataman et le droit d'ajouter le nom de Denisoff à celui de sa famille. — Son fils aîné, *Wasili II*, né en 1777, entra jeune dans l'armée, où il arriva au grade de général de brigade, en 1807. En 1812, il se distingua lors de la poursuite des corps débandés de l'armée française, où il fit prisonnière une brigade entière de celui de Baraguay-d'Hilliers. A Leipsick, où il commanda les Cosaques de la garde, il décida du gain de la première journée par ses vigoureuses charges de cavalerie. Il mourut, en 1843, avec le grade de lieutenant général, laissant plusieurs fils. R—L—N.

ORLOWSKI (Boris-Ivanovitch), sculpteur russe, né en 1793, mort le 16 décembre 1837 à St-Pétersbourg. Fils d'un paysan, il reçut les leçons gratuites du sculpteur Trescorni à St-Pétersbourg, puis il devint élève de l'académie des beaux-arts. Pour se perfectionner, il fut en 1822 envoyé en Italie, où il profita surtout des enseignements de Thorwaldsen. De retour en Russie, il a passé la plus grande partie de sa vie à St-Pétersbourg. Il a fait les statues de Koutousow et de Barclay de Tolly dans l'église dite de Kazan, puis le buste colossal en marbre d'Alexandre Ier, dans le palais du sénat; la statue de l'ange sur la colonne d'Alexandre Ier devant le palais d'hiver; le groupe du faune et de la bacchante, et celui de Pâris avec la pomme. Il a enfin exécuté le groupe du héros Ivan Oustinovitch arrêtant un taureau enragé. R—L—N.

ORME (Robert), historien anglais, né le 23 décembre 1728 à Andjinga, ville de l'Hindoustan, où son père était chef du comptoir anglais, avait à peine deux ans lorsqu'on l'envoya en Angleterre. Quand il eut achevé son éducation, on l'embarqua pour l'Inde. Il arriva en 1742 à Calcutta, travailla dans une maison de commerce, fit, sous ses auspices, un voyage par mer à Surate, et à son retour entra au service de la Compagnie des Indes. Son zèle attira sur lui les regards de ses supérieurs; on lui permit en 1753 de se rendre en Europe. Les renseignements importants qu'il fournit au ministère anglais mirent le gouvernement à même d'agir avec vigueur contre les Français dans l'Inde. En 1754, Orme, nommé membre du conseil de Madras, arriva dans cette ville au mois de septembre. Lorsqu'en 1756 on y eut appris la prise de Calcutta par le soubadar du Bengale (*voy.* Holwel), ce fut par l'avis d'Orme que l'on adopta les mesures qui firent recouvrer cet établissement. Il indiqua même le lieutenant-colonel Clive comme l'homme le plus propre, par ses talents militaires, à fixer la fortune sous le drapeau britannique. Ce choix qu'il détermina valut à l'Angleterre des succès qu'elle n'eût jamais espérés (*voy.* Clive). Lié intimement avec Clive, Orme se brouilla ensuite avec lui quand ils se retrouvèrent tous deux en Europe : l'on n'a pas su le motif de cette désunion. Durant la guerre du Carnatic jusqu'en 1759, Orme prit une part active à toutes les opérations. Les directeurs de la Compagnie des Indes étaient si persuadés de son mérite, qu'ils le nommèrent gouverneur éventuel de Madras; mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de jouir de cette marque de l'estime qu'il avait inspirée : il fut obligé de s'embarquer pour l'Europe. Le navire sur lequel il passait fut pris le 4 janvier 1759, près du cap de Bonne-Espérance, par les Français, et conduit à l'île de France. Orme débarqua en 1760 à Nantes, et au mois d'octobre fut rendu à l'Angleterre. Trois ans après, il fit paraître le premier volume de son ouvrage sur les guerres des Anglais dans l'Hindoustan; livre qui fut bien accueilli, et qui lui mérita d'honorables témoignages de la part

Digitized by Google

d'hommes très-distingués. La Compagnie des Indes lui ouvrit ses archives pour qu'il pût revoir et augmenter sa composition; elle le nomma son historiographe, avec un traitement de trois cents livres sterling. Orme, voulant donner à son ouvrage le plus d'exactitude possible, vint en France en 1773, afin d'obtenir des informations de Bussy, qui avait longtemps fait la guerre dans le Carnatic (*voy.* Bussy). De nouvelles éditions du livre d'Orme accrurent sa réputation; il continua d'écrire sur l'Hindoustan, quitta sur la fin de sa vie le séjour de Londres, et mourut le 13 janvier 1781 à Great-Ealing, en Middlesex. On a de lui en anglais : 1° *Histoire de la guerre des Anglais dans l'Hindoustan, de* 1745 *à* 1763, Londres, 1763-1776, 2 vol. in-4°, avec cartes et plans. Le 1er volume fut réimprimé d'abord en 1773, et une seconde fois en 1781. Il est précédé d'une dissertation historique sur les conquêtes des mahométans dans l'Hindoustan. Ce livre, écrit avec beaucoup d'exactitude et d'impartialité, offre des notions très-justes, non-seulement sur les événements dont il y est question, mais aussi sur les Hindous. On connaît mieux ce peuple d'après le tableau qu'Orme en a tracé, que par beaucoup d'ouvrages modernes qui l'ont eu pour objet. Enfin l'auteur décrit avec habileté l'histoire des progrès du commerce anglais dans l'Inde. Le premier volume fut traduit en français sous le titre de : *Histoire des guerres de l'Inde*, Paris, 1765, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1765, 2 vol. in-12. Archenholz a donné en allemand un extrait de l'ouvrage entier sous ce titre : *l'Anglais aux Indes, d'après Orme,* Leipsick, 1786-1788, 3 vol. in-8°. Cette version a été traduite en français, Lausanne, 1791, 3 vol. in-12. 2° *Fragments historiques sur l'empire mogol, sur les Marattes et sur les affaires des Anglais dans l'Inde depuis* 1659, Londres, 1782, in-8°; ibid., 1805, in-4°, avec une vie de l'auteur et des cartes. Ces fragments, qui offrent le fruit d'une lecture approfondie et attentive, sont très-importants pour la connaissance de l'histoire de l'Inde. Le volume est terminé par un tableau général du gouvernement et des habitants de l'Hindoustan, dont une partie se retrouve dans l'ouvrage précédent. Ce morceau avait été composé en mer en 1753, pendant la traversée de l'auteur de Calcutta en Europe. E—s.

ORME (DE L'). *Voyez* DELORME.

ORMÉA (CHARLES-FRANÇOIS-VINCENT FERRERO, marquis D'), ministre piémontais, d'une famille peu relevée de Mondovi, exerça d'abord les fonctions de juge à Carmagnole. Victor-Amédée II, dans un voyage qu'il fit à Mondovi, déméla dans ce magistrat une grande vivacité d'esprit, beaucoup d'adresse, de pénétration, et une activité remarquable. Ferrero fut élevé à des emplois importants, et prit le nom de comte de Roazio, qu'il changea lorsqu'il fut parvenu au plus haut degré de sa fortune politique. Les opérations qu'il suggéra et conduisit, comme surintendant des finances, lui attirèrent une foule d'ennemis. La noblesse piémontaise, ruinée par de longues guerres, fut révoltée qu'on l'assujettît à la taille, et que la chambre des comptes examinât avec une rigueur minutieuse les titres en vertu desquels les nobles possédaient quelques fiefs démembrés du domaine de l'Etat, pour les forcer à restitution sur de légers vices de forme. Le surintendant indisposa encore le clergé, en négociant à la cour de Rome un concordat sur les différends qui existaient depuis vingt ans entre les ducs de Savoie et le saint-siége. Il gagna, dit-on, par des présents, les cardinaux Coscia et Fini, qui gouvernaient le pape Benoît XIII, étudia le caractère et les dispositions des autres membres du sacré collége; et l'on prétend même que, pour se rendre favorable le souverain pontife, il eut soin de paraître en prière dans les églises, aux heures où Sa Sainteté avait coutume de s'y trouver. Quoi qu'il en soit, il obtint que les points contentieux qui lui étaient confiés ne fussent pas soumis à des congrégations, prévoyant les difficultés et surtout les délais qu'entraînerait la discussion si elle passait par cette filière. Benoît XIII accéda enfin aux articles présentés par l'ambassadeur piémontais; mais sa mort ayant suivi de près cette concession, Clément XII, son successeur, refusa de la maintenir. Le roi Victor, satisfait des services de son ministre, lui accorda toute sa confiance; et lorsqu'il abdiqua, en 1730, il le recommanda vivement à son fils. Le marquis d'Orméa, plein d'audace et prodigieusement actif, était souple et insinuant sous une apparence de franchise; il montrait tour à tour de la hauteur ou de la modération, imaginait avec promptitude les moyens d'exécution, et traitait les affaires de l'Etat comme si elles eussent été les siennes. Les capricieuses déterminations de l'ancien roi lui parurent un obstacle à la marche libre du ministère. Victor-Amédée recevait, par ordre de son fils, un bulletin des opérations du cabinet : pendant une maladie du vieux roi le bulletin fut suspendu, et d'Orméa persuada enfin à Charles-Emmanuel de le supprimer tout à fait. Victor, impérieux et violent, ne contint point ses menaces; la femme qu'il avait unie à son sort, la comtesse de Spino, garda elle-même peu de mesure. D'Orméa, par le rapprochement de différentes circonstances, se convainquit des desseins de Victor sur une couronne qu'il regrettait. L'ordre de l'arrestation du prince fut arraché par ses instances à l'hésitation d'un fils agité, et le roi exécuta avec vigueur cette mesure extrême qui épargnait au Piémont des secousses politiques, et qui était devenue, quoi que l'on ait dit, une nécessité pour la dignité royale. Condorcet, dans une longue note où il prétend rectifier le récit de Voltaire (*Précis du siècle de Louis XV*, chap. 3), traite de fables les tentatives de Victor pour remonter sur le trône,

Digitized by Google

et ne voit dans toute cette catastrophe qu'une machination odieuse conduite par d'Orméa. C'est dans l'article du roi Victor que se trouvera naturellement la réfutation du commentateur de Voltaire, qui est contredit par la plupart des historiens. Si l'on pouvait supposer que d'Orméa eût osé calomnier son premier maître, comment cette trame eût-elle pu demeurer inconnue à Charles-Emmanuel? Pendant tout le cours de son règne, il ne cessa jamais de voir dans son ministre celui qui l'avait délivré des projets d'une femme ambitieuse. Le marquis devint le premier personnage de l'Etat après le souverain. En 1732, il réunit le portefeuille des affaires étrangères au ministère de l'intérieur, fut décoré de l'ordre de l'Annonciade, et en 1742 cumula les titres de grand chancelier de robe et d'épée. Il avait formé, avec le marquis del Borgo, son collègue au ministère, et avec Caissotti, rédacteur de la partie civile du *Code Victor* (1), et qui devait à son amitié la place de premier président du sénat de Turin, un triumvirat que cimentaient la conformité de leurs vues politiques et la solidarité d'inimitiés communes. D'Orméa conclut enfin, avec Benoît XIV, un concordat qui assurait au roi de Sardaigne la nomination aux prélatures de ses Etats, et la souveraineté, jusque-là contestée par le saint-siége, de quelques portions de territoire. Il obtint l'abolition du droit d'asile dont jouissaient les églises, et la sanction de l'innovation tentée par lui de faire contribuer le clergé aux charges publiques. Il détermina Charles-Emmanuel à s'allier avec la France, et accompagna ce prince à la bataille de Guastalla. Le conseil qu'il donna au roi de Sardaigne de traiter avec Marie-Thérèse pour s'opposer à l'invasion de la Lombardie par les Espagnols fut regardé en Europe comme une singularité dont on ne pouvait s'expliquer les motifs. Les suites prouvèrent avec quelle sagacité le ministre avait démêlé les symptômes d'affaiblissement de la France, et l'accession prochaine de l'Angleterre, de la Hollande, de tous les princes de l'Empire, et du roi de Prusse lui-même, à une coalition contre la maison de Bourbon. Dans la nouvelle lutte qui s'engagea entre la France et la Sardaigne, cette dernière puissance tint la campagne avec désavantage contre le prince de Conti : les Français pressaient Coni, dont la conservation parut si importante que d'Orméa prouva, par un mémoire solide lu au conseil, qu'il était urgent de hasarder une bataille, à la faveur de laquelle on jetterait au moins dans la place des secours qui assureraient sa défense. Le roi de Sardaigne se rendit à cet avis : il attaqua, et fut défait à Notre-Dame de l'Olmo; mais d'Orméa présida en personne à l'introduction d'un convoi et d'un renfort dans Coni, opéra l'évacuation des hôpitaux de cette ville, et provoqua ainsi la levée du siége. Il mourut l'année suivante (1745); et ses derniers regards se tournèrent sur les revers de son pays. F—T.

(1) Lois et constitutions du roi de Sardaigne, publiées d'abord en 1723, in-fol.; puis, avec de grands changements, en 1729, 2 vol. in-4°.

ORMESSON (Olivier Lefèvre d'), né en 1525, appartenait à une famille connue avant le règne de François Ier, mais qui a, depuis cette époque, acquis un nouvel éclat par le grand nombre de magistrats qu'elle a produits, et qui se sont succédé, sans interruption, dans les premières cours du royaume (1). Appelé par le chancelier de l'Hôpital au conseil de Charles IX, il partit, ayant sa femme en croupe derrière lui, pour accompagner ce monarque, qui allait, avec toute sa cour, visiter ses provinces. Charles voulut le mettre à la tête de ses finances : d'Ormesson refusa (1568) cette place, que les circonstances rendaient très-difficile; ce qui fit dire au roi : *J'ai mauvaise opinion de mes affaires, puisque les honnêtes gens ne veulent pas s'en mêler*. Cependant, quelques années après, il fut nommé intendant et contrôleur général des finances. Il avait épousé Anne d'Alesso, nièce de Jean de Morvilliers, garde des sceaux (*voy.* Morvilliers): elle était petite-nièce de St-François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, dont les d'Ormesson devinrent les protecteurs, et favorisèrent l'accroissement. A la mort du garde des sceaux (1577), il quitta l'administration des finances, et voulut vivre dans la retraite : il accepta néanmoins plus tard une charge de président à la chambre des comptes; et, après la mort de Henri III, il déclara devant sa compagnie assemblée qu'il reconnaissait Henri de Bourbon pour le seul héritier du trône, exprimant seulement un vif désir de lui voir embrasser la religion catholique. Henri IV combla d'Ormesson de marques d'estime et d'affection. Ce magistrat mourut le 26 mai 1600. — *André* d'Ormesson, second fils d'Olivier, conseiller au parlement de Paris, et depuis conseiller d'Etat, mourut le 2 mars 1665, dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge, doyen de sa compagnie, avec la réputation d'un magistrat aussi intègre qu'éclairé. Son portrait a été gravé par Nanteuil, in-folio. — *Olivier* d'Ormesson, fils d'André, mort conseiller d'Etat, le 4 novembre 1686, marcha sur les traces de son père. Ayant été nommé rapporteur dans le procès de Fouquet, il opposa une ferme résistance aux ministres qui voulaient absolument que le surintendant périt (*voy.* Fouquet), et il fit à son devoir le sacrifice d'un avancement dont il avait pu concevoir l'espérance (2).

(1) Voyez les *Anecdotes de la famille Lefèvre, de la branche d'Ormesson* (par Anson), dans le *Journal encyclopédique* de juillet 1770.

(2) On lit dans le *Dictionnaire* de Moréri que la charge de chancelier avait été promise à d'Ormesson, et le journal rédigé par ce magistrat, sur le procès de Fouquet, est cité à l'appui; mais ce fait ne se trouve point consigné dans un exemplaire manuscrit de ce journal, qui appartenait à l'auteur de cette note, ni dans celui que conserve la famille. Il a pour titre : *Journal de*

Digitized by Google

Ses vertus et ses lumières lui concilièrent l'estime générale. Il fut un des magistrats appelés, en 1666, à composer les belles *ordonnances* de Louis XIV, qui ont longtemps formé un des principaux éléments de notre droit (*voy.* PUSSORT). La voix publique le désignait constamment comme le plus honnête homme du royaume; et son petit-fils ayant, au moment d'être admis dans le sein du parlement, été présenté à Louis XIV, le monarque lui dit : « Vous ne pouvez mieux « faire que de prendre pour modèle le rapporteur « de Fouquet. » Olivier d'Ormesson avait épousé Marie de Fourcy, d'une famille bien connue dans l'ancienne magistrature de Paris. Son portrait a été gravé in-folio par Masson. — *André* D'ORMESSON, fils du précédent, né en 1644, eut pour précepteur le savant et judicieux abbé Fleury, qui, pour l'éducation de son élève, composa plusieurs de ses ouvrages, et entre autres l'*Histoire du droit français* (*voy.* FLEURY). Après avoir rempli différentes charges avec cette probité qui était héréditaire parmi les d'Ormesson, et avec beaucoup de capacité, il accepta la place d'intendant de Lyon, et mourut dans cette ville, en 1684, âgé de quarante ans. — *Henri-François de Paule* D'ORMESSON, fils du précédent et d'Eléonore Lemaître, né en 1681, fut appelé par le duc d'Orléans au conseil de régence, et reçut de lui différentes missions honorables. L'illustre chancelier d'Aguesseau, son beau-frère, avait été exilé par le régent, pour avoir eu le noble courage de résister à sa volonté (*voy.* D'AGUESSEAU). Ce prince ayant un jour témoigné, en présence d'une partie de la cour, son désir d'avoir l'avis de ce grand magistrat sur une question épineuse : « Je me chargerai, dit d'Ormesson, prenant seul « la parole, de le demander au chancelier, parce « que je pars pour Fresnes, en sortant du con- « seil. » C'était déclarer qu'il n'avait pas cessé d'entretenir des liaisons d'amitié avec un homme courageux tombé dans la disgrâce. Les courtisans le blâmèrent de ce qu'ils appelaient une imprudence; mais le régent l'en estima davantage. Il mourut intendant des finances, le 20 mars 1756. L—P—E.

ORMESSON (LOUIS-FRANÇOIS DE PAULE LEFÈVRE D'), fils du précédent, né en 1718, fut élevé sous les yeux de son oncle, le chancelier d'Aguesseau, qui se plut à lui servir de guide lorsque ce jeune magistrat débuta dans la carrière où s'étaient signalés ses ancêtres. D'abord avocat du roi au Châtelet, en 1739, puis avocat général du grand conseil, en 1741, d'Ormesson fut, avant la fin de la même année, nommé avocat général du parlement. En cette qualité, il interrogea, en 1753, l'abbé de Prades (*voy.* cet article), et donna lieu d'admirer son talent, autant que son équité, dans des affaires très-importantes. Il devint président à mortier en 1755. On avait arraché à Louis XV une recommandation pressante dans un procès injuste. D'Ormesson fit juger ce procès promptement, parce que le monarque le désirait; mais il n'eut du reste aucun égard à la plus puissante de toutes les sollicitations. L'estime particulière dont le roi l'honorait le mit à portée de rendre des services essentiels à sa compagnie et à ses concitoyens, en différentes circonstances où, la lutte se renouvelant entre les parlements et le ministère, la capitale était privée de ces magistrats, et le peuple de la justice. Ce fut en grande partie à ses démarches et à ses négociations que la première cour souveraine du royaume, exilée en 1753 et 1754, dut son retour à Paris. De nouvelles dissensions s'élevèrent en 1757; et il contribua encore au rétablissement de la paix civile, qui dura jusqu'en 1771. Louis XV, ne pouvant, à cette dernière époque de proscription et presque de destruction de l'ancienne magistrature, excepter de cette mesure un des principaux chefs, voulut du moins faire substituer au séjour fâcheux assigné pour exil au président d'Ormesson une maison que celui-ci possédait dans le voisinage de Choisy. D'Ormesson écrivit au roi pour justifier sa conduite et celle des autres présidents, qui refusaient de donner leur démission. Sa lettre, très-bien faite, distinguait dans les charges de magistrature la finance et la qualité. Il représentait que les membres des cours souveraines ne pouvaient perdre leur qualité que par un procès pour cause de félonie; qu'à l'égard de la finance, le monarque avait bien le droit de l'éteindre. Cette distinction, conforme aux lois, produisit alors un grand effet : elle détermina les magistrats à consentir à la suppression de leur finance. La hardiesse de ce vertueux organe de la justice, parlant avec dignité de ses trente-six années de services et de tout ce qui plaidait en faveur de ses collègues, ne déplut pas à Louis XV. Ce fut sous le règne de ce prince qu'eut lieu (en 1766) la condamnation du chevalier de la Barre (*voy.* LA BARRE). Voltaire dit que ce jeune homme appartenait à la famille du président d'Ormesson, qui, s'étant fait montrer la procédure d'Abbeville, jugea qu'elle ne serait point confirmée par le parlement de Paris, et empêcha qu'on ne défendît publiquement son parent ainsi que les autres accusés. Il espérait que ces jeunes gens, renvoyés sans éclat, lui sauraient gré un jour d'avoir prévenu la trop grande publicité d'une affaire malheureuse. D'Ormesson fut encore exilé avec sa compagnie, sous le règne de Louis XVI, en août 1787. On le vit à Troyes, comme à son retour de Troyes, persister dans le

M. d'Ormesson, maître des requêtes, contenant ce qui s'est passé à la chambre de justice pendant les années 1661, 1662, 1663, 1664, 1665 et 1666, et forme 1 volume in-folio d'environ 700 pages. On voit, dans le récit écrit avec simplicité par ce vertueux magistrat, tout ce qu'il éprouva de persécutions pour avoir courageusement résisté à Colbert et à ses agents; et (il est pénible de le dire) ce témoin grave et irréprochable est presque toujours d'accord avec ce que rapportent ceux-là mêmes des mémoires du temps que les partisans du grand ministre qualifient de *libelles*. M—E.

Digitized by Google

système de résistance que les meilleures têtes du parlement croyaient alors devoir opposer à toute innovation dangereuse pour l'ancienne constitution de la France. Il fut entièrement contraire au projet conçu, en 1788, par quelques-uns de ses confrères, de provoquer la convocation des états généraux. Ne pouvant, dans l'assemblée des chambres, où il s'agissait d'en faire la demande formelle au roi, empêcher la majorité (qui ne fut cependant que de six voix) de se prononcer, il dit ces paroles mémorables : « Vous « aurez, Messieurs, les états généraux, puisque « vous les voulez; mais, vous et la France ne « tarderez pas à vous en repentir. » Bientôt les faux systèmes qu'on mettait en avant, les intrigues qui se tramaient, lui donnèrent les plus tristes pressentiments. Il fut un des promoteurs principaux du fameux arrêt qui déclara que l'assemblée des états prochains devait, quant au mode de convocation, prendre en tout pour modèle celui de 1614. Si l'on eût obtenu l'exécution de cet arrêt si sage, tout était sauvé, puisqu'il avait pour but de conserver la distinction des trois ordres, et d'empêcher le vote par tête. Devenu premier président, à la fin de 1788, par la retraite de M. d'Aligre, d'Ormesson adressa, comme tel, au roi, le 22 décembre, un discours pour le conjurer de porter toute son attention sur la situation présente de la France, et d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir, afin d'éteindre, dès sa naissance, l'incendie qui menaçait de tout embraser. On peut voir ce discours dans les *Annales françaises depuis le commencement du règne de Louis XVI jusqu'aux états généraux,* par M. Sallier, ancien conseiller au parlement de Paris (1813, in-8°); livre précieux, qui fait bien connaître les derniers moments de cette cour souveraine. La mort du premier président d'Ormesson, arrivée le 26 janvier 1789, répandit le deuil dans la capitale, et fut regardée comme une véritable perte publique. Ses obsèques, auxquelles assistèrent les personnages les plus considérables de l'Etat et toutes les corporations, furent surtout remarquables par les larmes et les bénédictions d'un peuple immense, que les mêmes sentiments confondaient avec la famille du premier président. Ce fut le dernier hommage rendu à la magistrature française, dont l'élite devait périr, quelques années plus tard, sous les coups de la hache révolutionnaire. D'Ormesson était membre honoraire de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Son éloge y fut lu par Dacier, dans la séance publique d'après la Saint-Martin, 1789. Un autre éloge funèbre de ce magistrat fut prononcé en latin, au nom de l'université, par l'abbé Charbonnet, professeur d'éloquence au collége Mazarin; un troisième, composé par Gaubert, a été imprimé, 1789, in-8°. D'Ormesson comptait près de cinquante années de service; et toujours il avait montré le noble désintéressement qui, entre autres qualités, avait distingué ses ancêtres : enfin il avait donné, comme particulier, en même temps que comme magistrat, de bons exemples de toute espèce. Il ne voulut rien changer des habitudes, de l'ameublement même de son honorable famille; et jusqu'à la fin de ses jours il conserva des mœurs et des vertus antiques. L—P—E.

ORMESSON DE NOYSEAU (Anne-Louis-François de Paule Lefèvre d'), fils du précédent, né en 1753, fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1770, et remplaça son père dans la charge de président à mortier, lorsque celui-ci fut nommé chef de sa compagnie : le mérite de ce jeune magistrat avait fait déroger à la loi qui ne permettait pas que le père et le fils fussent présidents tous deux à la fois. Il était fort instruit, et il avait surtout cultivé la langue grecque avec succès. Député, en 1789, par la noblesse de Paris aux états généraux, qui bientôt devinrent l'assemblée nationale ou constituante, il s'y fit remarquer par sa modération et son esprit conciliant. Du reste, il fut constamment fidèle aux principes de la monarchie, et signa la protestation du 15 septembre 1791. Après la session, il reprit les fonctions de bibliothécaire du roi, que Louis XVI lui avait confiées, sachant qu'il aimait passionnément les livres. Le président d'Ormesson de Noyseau fut nommé membre de la commission des monuments publics, qui devait s'opposer aux destructions du vandalisme; mais ses talents et ses vertus ne purent le soustraire aux coups du parti qui opprimait la France. Occupé encore d'études grecques dans sa prison, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 20 avril 1794, avec Bochart de Saron et un grand nombre de ses confrères. On fut obligé de le porter au tribunal sur un brancard, à cause d'un mal de jambe qui l'empêchait de marcher. L—P—E.

ORMESSON D'AMBOILE (Henri-François de Paule Lefèvre d'), cousin germain du précédent, avec qui on l'a confondu dans les Tables du *Moniteur,* naquit en 1751, et eut pour instituteur Anson (*voy.* ce nom). Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, comme l'avaient été son père et son aïeul, contrôleur général et conseiller d'Etat. En 1783, Vergennes, ministre des affaires étrangères, qui était alors intimement lié avec Miroménil, crut devoir s'en rapporter à l'avis de ce dernier pour proposer à Louis XVI un successeur de M. Joly de Fleury au contrôle général des finances, le garde des sceaux devant, comme chef du conseil d'Etat, être plus à portée que personne de connaître les sujets qui convenaient à une place aussi importante. Le choix tomba sur d'Ormesson, qui, âgé seulement de trente et un ans, avait aussi sa part des vertus héréditaires dans sa famille, une probité rigoureuse et le plus grand désintéressement (1). On remar-

(1) De concert avec le président d'Ormesson de Noyseau, son

Digitized by Google

quait en lui l'amour du travail et toute l'aptitude qui suffisait pour les places secondaires qu'il avait jusque-là occupées au conseil de justice et dans l'administration de la maison royale de St-Cyr ; mais il était non moins neuf pour le rôle éminent et difficile auquel on l'appelait, qu'étranger aux intrigues d'une cour où l'on n'avait fixé sur lui le choix du roi qu'afin de pouvoir le renvoyer ensuite sans opposition. Quand il fit à Louis XVI ses remercîments, il témoigna la défiance de lui-même que lui inspirait son âge. Ce prince lui répondit : « Je suis plus jeune que vous, et « j'occupe une plus grande place que celle que « je vous donne. » Le public ne vit dans cette réponse qu'un témoignage particulier de l'estime du monarque. Le nouveau contrôleur, toujours embarrassé dans sa marche, environné de piéges qu'il ne savait ni apercevoir ni éviter, devait, ainsi qu'on l'avait prévu dès son début, ne pas tarder à succomber : il ne resta en fonctions qu'autant qu'il fut soutenu par Miroménil et par Vergennes ; mais ces deux ministres s'étant brouillés, d'Ormesson se rangea du côté du garde des sceaux, et indisposa vivement le ministre des affaires étrangères, en le chicanant à tort ou à raison sur de petits intérêts personnels. Il n'éprouva plus, pour ainsi dire, que des désagréments, dont un des plus marqués fut que le roi acheta Rambouillet sans l'en informer. Cependant, d'Ormesson, dans un moment où tout était de plus en plus difficile pour lui, quitta les errements d'une administration jusqu'alors insignifiante, et il se permit deux moyens violents, qui portèrent la plus grande atteinte au crédit public. D'abord, il tira secrètement de la caisse d'escompte, qui était ce qu'est aujourd'hui la banque de France, six millions, qu'il fit verser dans le trésor royal : mais à peine cette distraction des fonds de la caisse avait-elle eu lieu, qu'on en eut connaissance ; et la confiance qu'on avait dans l'établissement fut aussitôt ébranlée. En même temps, sans aucune juste raison, et même sans prétexte plausible, il cassa le bail des fermiers généraux, et fit ordonner sa conversion en régie. Une seule de ces dispositions aurait suffi pour le perdre : Vergennes s'en prévalut pour le faire renvoyer, et se plut à lui annoncer lui-même sa disgrâce. L'ex-contrôleur général, remplacé par Calonne, abandonna sa pension de retraite de quinze mille livres à la maison de St-Cyr, pour la dotation des demoiselles les plus pauvres, et se borna désormais aux devoirs qui lui étaient imposés comme conseiller d'Etat ; devoirs dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle. A l'époque de la première formation de la garde nationale parisienne, il y accepta un des emplois principaux, dans l'espérance de pouvoir être utile à Louis XVI ; lors de la réforme de l'ordre judiciaire, il fut élu président d'un des tribunaux de Paris ; et, en 1792, on le nomma maire de cette capitale, à une immense majorité, quoique, dans une lettre consignée au *Moniteur*, il eût déclaré qu'il ne se croyait pas la capacité nécessaire pour remplir des fonctions devenues si pénibles et si embarrassantes. Il persista prudemment dans son refus et se retira à la campagne, où il vécut sans fixer sur lui l'attention publique. Il échappa de cette manière aux proscriptions de la terreur. D'Ormesson remplit des fonctions municipales sous le directoire et sous le gouvernement consulaire ; il avait aussi été administrateur du département de Paris, où il mourut en 1807. Il avait épousé mademoiselle Lepelletier de Morfontaine, dont il a eu plusieurs enfants. L—P—E.

ORMOND (Jacques Butler, duc d'), homme d'Etat distingué, était fils de Thomas Butler, de l'ancienne et illustre famille irlandaise des Ormond. Il naquit en 1610 à Londres, suivant les uns, et, suivant d'autres, à Newcastle-House, dans le Clerkenwell. Thomas, comte d'Ormond, n'ayant pas laissé de postérité, son titre passa au grand-père de Butler, et celui-ci fut connu sous le nom de vicomte de Thurles à la mort de son père, arrivée en 1619. Sa mère l'envoya en Angleterre, en 1620, pour y faire son éducation ; mais le comte d'Ormond, son aïeul, ayant encouru la disgrâce du roi Jacques, ce souverain s'empara de sa fortune, et confia le jeune d'Ormond aux soins d'Abbot, archevêque de Canterbury, qui lui inspira pour la religion protestante cet attachement qu'il montra par la suite en tant d'occasions. Le roi Jacques étant mort, le comte d'Ormond prit dans sa maison son petit-fils, qui sut y réparer, à force d'application à l'étude et par ses conversations avec des personnes instruites, le temps qu'il avait perdu chez l'archevêque Abbot (1). Il épousa, en 1629, lady Elisabeth Preston, sa cousine, et acheta en 1630 une compagnie de cavalerie. Deux ans après, il devint comte d'Ormond, au décès de son aïeul, et se retira en Irlande, où se trouvaient situées les terres dont il venait d'hériter. Wentworth, depuis comte de Strafford, à cette époque vice-roi de ce pays, ayant publié un ordre qui défendait d'entrer au parlement avec des armes, d'Ormond refusa d'obéir et déclara que, s'il déposait son épée, ce ne serait que dans le corps de l'huissier chargé de faire exécuter la consigne.

cousin, il refusa en 1784 un legs universel, montant à près d'un million, que leur avait fait en commun le marquis de Rosmadec, gentilhomme breton, dont la femme, née d'Ormesson, et morte en 1782, leur avait déjà assuré sa fortune. Messieurs d'Ormesson remirent tout sans balance, aux héritiers naturels de l'homme qui avait voulu disposer de son bien en faveur de ces deux magistrats. Ils accepterent seulement un diamant et portèrent le deuil drapé. A peu près dans le même temps, un premier président de cour souveraine, portant aussi un nom honoré dans la magistrature, avait gardé une succession immense que lui avait léguée un greffier de cette même cour, dont il était le chef. L'opposition de conduite fut vivement sentie.

(1) Jacques n'ayant accordé à l'archevêque Abbot qu'une somme médiocre pour l'entretien de son pupille, cet ecclésiastique ne lui donna aucun maître, et négligea tout à fait son éducation.

Digitized by Google

Cité devant le conseil, il montra tant de fermeté, que le vice-roi, pour se l'attacher, le combla de prévenances, et l'admit même dans son intimité. A son retour en Angleterre, Wentworth le recommanda à Charles Ier et au conseil privé, comme un homme qui pouvait rendre les plus grands services ; et, d'après ce portrait avantageux, le comte d'Ormond fut chargé en 1640 de lever une armée en Irlande, pour marcher contre les Ecossais ; cette mission n'eut aucun résultat. Au commencement de la rébellion d'Irlande, en 1641, il fut nommé lieutenant général et commandant d'une petite armée de 3,000 hommes. Avec ce faible détachement et les troupes qu'il leva de son côté, il arrêta les efforts des rebelles, et, en 1642, les délogea de Naas près Dublin, leur fit lever le siége de Drogheda, et les mit en déroute à Kilrush et à Ross (1). Dans une de ces expéditions, le comte d'Ormond ayant ravagé le pays de Leinster, l'un des chefs des rebelles le menaça de rendre lady Ormond et ses enfants responsables de toutes les violences qu'il se permettrait à l'avenir. Ormond lui répondit : « Ma femme et « mon fils sont en votre pouvoir ; mais s'ils re- « cevaient une offense, je n'aurais pas la bas- « sesse de la venger sur des femmes et des en- « fants. » Les succès du comte d'Ormond eussent été plus complets, s'il n'eût été contrarié par le vice-roi et par les lords juges du royaume, chargés d'inspecter ses opérations militaires. Pour le mettre à portée d'agir sans contradicteur, le roi lui fit délivrer une commission indépendante sous le grand sceau, et le créa marquis pour le récompenser de ses services. En 1643, il remporta une victoire signalée sur les rebelles commandés par le général irlandais Preston, quoique ses forces fussent très-inférieures. Mais, ne recevant que de faibles secours, tandis que les rebelles se recrutaient chaque jour, il se vit dans la nécessité de conclure une suspension d'hostilités. Cette mesure fut vivement blâmée en Angleterre, quoiqu'elle eût mis le marquis d'Ormond en état d'envoyer des forces au secours du roi, alors en guerre avec le parlement. Malgré ces clameurs, Charles Ier (2), qui connaissait son dévouement et qui appréciait son zèle, le nomma en 1644 vice-roi d'Irlande, en remplacement du comte de Leicester. Dans l'exercice de ces fonctions, il eut à combattre à la fois l'esprit rebelle des anciens Irlandais et les machinations du parlement d'Angleterre. Après avoir soutenu pendant trois ans une lutte opiniâtre, il fut obligé, en 1647, de signer avec les commissaires du parlement un traité qui les mit en possession de Dublin et des autres places que d'Ormond tenait encore en Irlande. Il se rendit ensuite auprès du roi, alors prisonnier au château d'Hampton-Court ; mais dans l'état hasardeux où se trouvaient les affaires publiques, il jugea prudent de pourvoir à sa sûreté personnelle en se réfugiant en France. Durant sa courte résidence dans ce pays, il entretint une correspondance suivie avec les Irlandais, pour les déterminer à embrasser la cause du roi. Le comte de Clanricard et lord Inchiquin, qui exerçaient une grande influence, ayant promis de le seconder et l'ayant même invité à venir en Irlande, il n'hésita pas, et descendit à Cork en 1648, après avoir failli périr dans la traversée. Il chercha d'abord à opérer une réunion entre les royalistes protestants et les catholiques ; et l'horreur que l'assassinat de Charles Ier (30 janvier 1649) avait inspirée ne contribua pas peu à assurer le succès de ses projets. Profitant de l'impression produite par cette catastrophe, le marquis d'Ormond fit proclamer le prince de Galles sous le nom de Charles II. Mais Owen O'Nial, poussé par le nonce du pape, et soutenu par les vieux Irlandais, fit naître des obstacles ; et Ormond, pour les surmonter, forma l'entreprise hardie de s'emparer de Dublin, que le colonel Jones tenait pour le parlement. La défection du prince Rupert et d'Owen O'Nial, avec lequel il avait conclu un accommodement, et la désunion qui régnait dans l'armée du marquis d'Ormond s'opposèrent à la réussite de cette entreprise, dans laquelle il perdit beaucoup de monde. Une nouvelle tentative n'eut pas plus de succès, malgré la coopération d'Owen O'Nial. Bientôt après, l'approche de Cromwell, à la tête d'une armée formidable, et la terreur qu'il inspira aux Irlandais, en livrant à une exécution militaire Drogheda, qui avait été prise d'assaut, firent déserter en foule les soldats du marquis d'Ormond. La mort d'Owen O'Nial, qui arriva sur ces entrefaites, en augmentant l'état d'anarchie où se trouvait l'Irlande, força le marquis d'Ormond à retourner en France (1650), où il rejoignit sa famille exilée. Pendant son absence, il fut condamné à mort, et ses biens furent confisqués ; mais la marquise d'Ormond, en se rendant en Irlande, réussit à empêcher que ses biens personnels n'éprouvassent le même sort : elle ne revit son époux qu'à la restauration. Durant l'intervalle, il fut employé à remplir diverses missions secrètes dans l'intérêt du roi. Lorsque Charles II fut obligé de quitter l'Espagne pour se réfugier en Hollande, le marquis d'Ormond accompagna ce souverain ; et il revint avec lui en Angleterre, à l'époque de la restauration (mai 1660), où il reçut le prix de ses longs services : il recouvra non-seulement les grands biens qu'il avait dans le comté de Tipperary ; mais il fut élevé à la dignité de duc, et nommé grand maître de la maison du roi, etc., etc. Les troubles qui agitaient l'Irlande déterminèrent le roi à le ren-

(1) La chambre des communes d'Angleterre vota un joyau de cinq cents livres sterling pour lui être offert en reconnaissance de cette victoire, et pria la chambre des pairs de signer conjointement une pétition pour demander à Sa Majesté de créer le comte chevalier de la Jarretière.

(2) Hume prétend même que ce fut le roi qui ordonna au marquis d'Ormond de conclure une trêve d'un an avec le conseil de Kilkenny, qui gouvernait les Irlandais révoltés.

Digitized by Google

voyer dans cette contrée avec le titre de vice-roi (1662). Il était parvenu à rétablir la tranquillité publique par la fermeté et la sagesse de ses mesures, lorsqu'un acte du parlement, que le roi avait été forcé de sanctionner, et qui portait prohibition absolue du bétail d'Irlande dans les marchés de l'Angleterre, lui causa de nouveaux embarras. D'Ormond chercha à diminuer le tort que ce bill causait à l'Irlande, en obtenant pour ce royaume la liberté du commerce avec tous les pays étrangers. Il encouragea les Irlandais à manufacturer chez eux les productions de leur sol. Mais ses efforts les plus actifs furent dirigés vers la culture du lin et les manufactures de toile, que Wentworth avait mises en activité, et qui sont aujourd'hui l'une des principales sources de richesse en Irlande (1). Son attachement au comte de Clarendon l'enveloppa néanmoins dans la haine qui poursuivait ce grand homme ; et, malgré la pureté de sa conduite, il fut, en 1669, privé de son gouvernement par les intrigues du duc de Buckingham (2) : mais il fut élu, la même année, chancelier de l'université d'Oxford. En 1670, il faillit périr victime d'une résolution désespérée, formée contre lui par le colonel Blood, qu'il avait fait emprisonner en Irlande, pour avoir voulu surprendre le château de Dublin. Blood, se trouvant à Londres en même temps que d'Ormond, résolut de se saisir de sa personne au sortir d'un repas donné dans la cité au prince d'Orange. Ses complices, après avoir tué le cocher, parvinrent à arracher le duc de sa voiture, et le forcèrent à monter en croupe derrière l'un d'eux, dans l'intention de le pendre à Tyburn, ou, suivant d'autres, de le transporter hors du royaume, et de l'obliger à signer certains papiers relatifs à la confiscation des biens de Blood. Le duc, en se débattant violemment, parvint à se jeter à bas du cheval, et à entraîner l'homme qui était avec lui : quelques personnes qui arrivèrent fort à propos le délivrèrent de ses assassins. Cet acte audacieux de violence, commis au milieu de Londres, donna matière à plusieurs conjectures, et fit soupçonner Buckingham d'en être l'instigateur (*voy.* Ossory). Le roi en fut très-irrité ; mais Blood étant rentré en faveur, Charles pria le duc d'oublier l'insulte qu'il avait reçue. Ormond répondit à ce message : « Puisque le roi peut pardonner à Blood d'avoir tenté « de lui arracher la couronne, je peux à mon « tour lui pardonner aussi aisément d'avoir at« tenté à ma vie ; et j'obéirai aux désirs de Sa « Majesté sans m'informer de ses motifs. » Pendant sept ans, d'Ormond resta sans emploi et dans une défaveur complète. Il allait régulièrement faire sa cour au roi ; et ce souverain, malgré sa légèreté, montrait un tel embarras à la vue de ce respectable vieillard, dont il récompensait si mal les services, que Buckingham osa lui dire un jour : « Est-ce vous, sire, ou le duc « d'Ormond, qui êtes mal à la cour ? A en juger « par le maintien du duc, on croirait que c'est « Votre Majesté. » Mais enfin, en 1676, il fut surpris de recevoir la visite du roi, qui le nomma de nouveau vice-roi d'Irlande. Cette résolution était due à l'influence du duc d'York, qui craignait qu'on ne donnât ce poste important au duc de Monmouth, et qui recommanda le duc d'Ormond comme le seul homme propre à rétablir la tranquillité dans ce pays. Le duc se rendit promptement en Irlande, où il fut reçu avec des transports de joie ; il adopta dès son arrivée des mesures vigoureuses, disciplina la milice, et sut maintenir sur pied une armée de 10,000 hommes sans la rendre à charge aux habitants. Il avait conçu le projet de convoquer un parlement pour mettre ordre aux affaires de l'Irlande ; mais le roi ne voulut pas y donner son consentement. En 1682, il fut mandé à la cour pour y rendre compte de l'état de son gouvernement, et fut élevé à la dignité de duc anglais. Mais malgré ce témoignage de la faveur royale, il avait tellement offensé la cour en insistant sur la convocation d'un parlement irlandais, qu'à peine arrivé en Irlande, il sut qu'on avait l'intention de l'éloigner. A l'avénement de Jacques II, il fut remplacé dans le gouvernement d'Irlande par Talbot, son plus mortel ennemi, qui fut à ce sujet créé baron de Tyrconnel, et qui obtint le régiment d'infanterie dont le duc avait été colonel pendant cinquante ans. Quoique les principes du duc d'Ormond ne fussent pas en harmonie avec les projets du nouveau gouvernement, le roi, ayant été informé qu'il était retenu dans sa chambre par la goutte, crut devoir lui faire une visite ; mais, n'ayant pas été satisfait de l'opinion manifestée librement par le duc sur l'abolition des lois pénales, il le dispensa, sous prétexte de son grand âge, de se rendre à la cour pour y exercer les fonctions de grand maître. Le duc mourut à Kingston-Hall, dans le comté de Dorset, le 21 juillet 1688, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. C'était un homme d'Etat distingué, un excellent administrateur, et un général habile. Il joignait à une physionomie imposante, et à un caractère conciliant, une grande éloquence et une instruction fort variée, qui lui permettait de traiter presque tous les sujets avec une égale facilité. Ce que l'on ne saurait trop admirer en lui, c'est qu'il unissait à tant de qualités une rare modestie. Fermement attaché à la constitution de l'Angleterre, il n'en conserva pas moins à Charles Ier et à ses fils la fidélité qu'il leur devait : il sacrifia sa fortune et hasarda sa vie pour la défense de leur cause ; mais il eut aussi le courage de leur résister et de leur donner des conseils

(1) Il envoya dans les Pays-Bas des hommes habiles pour faire des observations et prendre des engagements avec des artistes; et, outre les ouvriers qu'il appela de France, il fit transporter en Irlande cinq cents familles du Brabant.

(2) Ce duc était l'un des cinq courtisans qui, sous le nom de la cabale (cabal, mot formé des lettres initiales de leurs noms), s'étaient associés pour renverser Ormond.

Digitized by Google

sévères toutes les fois qu'ils parurent agir contre les institutions de leur pays. Carte a laissé une *Vie du duc d'Ormond*, 2 vol. in-fol. D—z—s.

ORMOND (Jacques Butler, deuxième duc d'), petit-fils du précédent et fils aîné du comte d'Ossory, naquit au château de Dublin le 29 avril 1665. Quoique du parti tory, il se déclara sans trop d'hésitation en faveur du prince d'Orange, lorsque celui-ci pénétra en Angleterre pour détrôner le roi Jacques II, son beau-père. Admis dans l'intimité de Guillaume III, le jeune duc d'Ormond l'accompagna dans son expédition en Irlande. Après la bataille de la Boyne (1690), il s'empara de la ville de Dublin, abandonnée par les partisans de Jacques II, et fut ensuite détaché sur Kilkenny, dont il se rendit également maître. Ce fut dans un château qu'il possédait auprès de cette ville que le duc d'Ormond traita splendidement le roi Guillaume; il le suivit plus tard en Flandre. Blessé et fait prisonnier à Nerwinde (1693), il ne fit plus rien de remarquable jusqu'à l'avénement de la reine Anne, auprès de laquelle il jouit de la plus grande faveur. En 1702, il fut nommé commandant des troupes de terre destinées à faire le siége de Cadix; sir George Rooke commandait la flotte anglaise. Cette entreprise n'eut aucun succès. Les deux chefs se portèrent alors à Vigo, où les galions des Indes occidentales venaient d'entrer sous l'escorte d'une escadre française commandée par le comte de Château-Renaud; l'étroit passage qui conduit au port de Vigo était défendu de chaque côté par des batteries, des forts et des parapets. En outre, une forte estacade, formée de chaînes de fer, de mâts et de câbles amarrés à chaque bout à un vaisseau de 70 canons, défendait l'entrée du port, et cinq vaisseaux de même force, placés par le travers dans l'intérieur, augmentaient les moyens de résistance. Le duc d'Ormond opéra un débarquement à six milles de Vigo, prit d'assaut un fort qui dominait le port et dirigea contre l'ennemi les quarante bouches à feu qu'il y trouva. Le vice-amiral anglais Hopson s'étant porté à pleines voiles sur l'estacade et l'ayant rompue du premier choc, toute la flotte pénétra dans le port. Après un combat vivement disputé, les Espagnols et les Français se virent obligés de mettre le feu à la plus grande partie des bâtiments, pour les empêcher de tomber au pouvoir des Anglais, qui s'emparèrent néanmoins de 10 vaisseaux de guerre et de 11 galions. Les trésors de l'Amérique furent sauvés (*voy.* Renau), mais le principal résultat de cette expédition fut le tort irréparable qu'éprouva la marine des deux couronnes; l'empire de la mer fut assuré aux Anglais pendant tout le cours de la guerre. Les deux chambres votèrent des remercîments aux vainqueurs, et la reine, pour témoigner sa satisfaction au duc d'Ormond, le nomma en 1703 lord lieutenant (vice-roi) d'Irlande. Il fut reçu à bras ouverts dans ce pays, et obtint du parlement tous les subsides que la reine avait demandés; mais il s'attira ensuite la haine de ce même parlement, en cherchant à mettre quelques bornes à l'emportement que ce corps faisait paraître contre les catholiques, et en s'opposant aux mesures qu'il voulait prendre pour opérer leur destruction. Il paraît que le duc d'Ormond ne conserva que peu d'années la vice-royauté de l'Irlande, et que les whigs, qui dominaient alors en Angleterre, le firent rappeler, en prenant pour prétexte la mésintelligence qui régnait entre ce seigneur et le parlement. En 1709, la disgrâce du duc de Marlborough ayant éloigné ses partisans du ministère, le duc d'Ormond fut encore fait vice-roi d'Irlande; et en 1712, il fut nommé commandant de toutes les forces anglaises dans les Pays-Bas, à la place de Marlborough. Les négociations entamées à cette époque entre la France et l'Angleterre déterminèrent la reine à lui donner l'ordre de ne s'engager dans aucun siége et de ne hasarder aucune bataille. Sa position devint extrêmement délicate; et elle le fut encore davantage lorsque le prince Eugène, qui avait résolu d'entreprendre le siége du Quesnoy, l'invita à soutenir cette opération avec ses troupes. Le duc d'Ormond hésita quelque temps avant de faire une réponse positive; mais, dans l'intervalle, la reine Anne ayant appris que les Hollandais, d'accord avec le prince Eugène, avaient formé le projet de désarmer les troupes anglaises qui se trouvaient dans les Pays-Bas (1), et Louis XIV ayant consenti à remettre Dunkerque pour servir de garantie à l'article concernant l'Espagne, une suspension d'armes fut arrêtée entre les couronnes. Le duc d'Ormond la fit publier dans son camp, après s'être concerté avec le maréchal de Villars (juin 1712); les alliés en conçurent de vives alarmes, et mirent en jeu tant de ressorts auprès des généraux qui commandaient les corps étrangers à la solde de l'Angleterre, que ceux-ci refusèrent de se séparer de leur armée. Le duc d'Ormond, leur ayant fait notifier que dès ce moment la reine ne les payerait plus, et craignant que les Hollandais ne suscitassent des obstacles qui auraient pu compromettre sa sûreté, commença par se saisir de Gand et de Bruges, où il mit des garnisons. Il se dirigea peu de temps après sur Dunkerque avec le reste de ses forces, et se rendit ensuite à Londres, où il resta jusqu'à la mort de la reine Anne, qui l'admit dans ses conseils et ne cessa de lui témoigner la plus grande confiance. La nuit qui précéda la mort de cette princesse (14 août 1714), lorsque le conseil fut terminé, le duc de Buckingham, qui prévoyait de grands changements, s'approcha du duc d'Ormond, et lui dit en lui frappant sur l'épaule : « Mylord, vous avez seulement vingt-quatre « heures pour faire vos affaires et vous rendre

(1) Ce complot fut découvert par les agents de Louis XIV, qui en instruisit la reine Anne.

Digitized by Google

« maître du royaume (1). » Le duc d'Ormond n'osa pas profiter de cet avis ; et le lendemain l'électeur de Hanovre fut proclamé roi, sans aucune opposition, sous le nom de George Ier. Reçu d'abord froidement par ce prince, et obligé de se démettre de la charge de capitaine général, qui fut rendue au duc de Marlborough, le duc d'Ormond fut cependant bientôt après nommé gouverneur du Sommerset et membre du conseil privé. Mais son repos fut de courte durée ; le parlement d'Irlande porta contre lui un acte de proscription, avec confiscation de ses domaines, et promit une récompense de dix mille livres sterling à celui qui pourrait le saisir. Le 21 juin, il fut accusé de trahison dans la chambre des pairs d'Angleterre par Stanhope, qui lui reprochait de s'être emparé de Gand et de Bruges, pour affaiblir les alliés et favoriser la France, et d'avoir agi de concert avec le général de cette nation. Plusieurs orateurs le défendirent ; ils prouvèrent qu'il n'avait agi que d'après les ordres de la reine ; mais tous leurs efforts furent vains, et l'accusation fut admise à une grande majorité. Le duc, voyant qu'il n'avait rien à espérer de juges si passionnés, se réfugia en France avec lord Bolingbroke, qui se trouvait également accusé. Pendant leur absence, ils furent tous deux condamnés comme coupables de haute trahison, et leurs biens furent confisqués. Dès son arrivée en France, le duc d'Ormond s'empressa d'aller présenter ses hommages au prétendant. A la mort de Louis XIV, la politique de la France ayant changé, le régent, désirant vivre en bonne intelligence avec l'Angleterre, fit donner l'ordre au prétendant de sortir du royaume. D'Avignon, où ce prince se retira, ainsi que le duc d'Ormond, ce dernier entretint une correspondance des plus actives avec les jacobites et les mécontents des trois royaumes. Il suivit le prétendant à Rome et y séjourna quelque temps avec lui. Mais en 1718 le cardinal Albéroni, irrité de voir que l'Angleterre s'opposait aux vastes projets qu'il avait conçus pour l'agrandissement de la monarchie espagnole, résolut de détrôner George Ier, en fomentant la guerre civile dans ses Etats. D'après l'invitation du cardinal-ministre, le duc d'Ormond se rendit à Madrid, où le prétendant ne tarda pas d'arriver aussi, et fut parfaitement accueilli. Albéroni fit conférer au duc le titre de capitaine général de Sa Majesté Catholique, et lui fit confier le commandement d'une flotte de 10 vaisseaux de guerre et de transport, ayant à bord 6,000 hommes de troupes régulières, avec des armes pour 12,000 hommes ; mais cette expédition fut dispersée par une tempête. Les revers que l'Espagne éprouva dans la lutte où Albéroni l'avait engagée ayant forcé Philippe V à renvoyer son ministre et à demander la paix, le prétendant commença à désespérer de sa cause ; et le duc d'Ormond choisit de nouveau Avignon pour sa résidence ; il ne se mêla plus d'affaires jusqu'à sa mort, arrivée en 1747. On a publié des *Mémoires de la Vie de milord duc d'Ormond*, traduits de l'anglais, la Haye, 1737, 2 vol. in-12. Ces Mémoires, où le duc d'Ormond est supposé raconter ses propres aventures, sont évidemment apocryphes et remplis d'anecdotes scandaleuses ; celui qui les a fabriqués ignorait tellement ce qui concernait la vie privée de ce seigneur, qu'il lui fait dire qu'il était fils du dernier duc d'Ormond, tandis qu'il n'était que son petit-fils. Carte a écrit la *Vie* du deuxième duc d'Ormond, qui est l'objet de cet article ; elle fait partie de l'ouvrage intitulé *Memorandum Book*, cité dans l'*Histoire d'Angleterre* de Bertrand-Moleville. D—z—s.

(1) Il faisait sans doute allusion au désir que la reine Anne avait témoigné de déclarer le prétendant son successeur ; projet que le duc d'Ormond était réputé favoriser.

ORMOY (Charlotte-Chaumet, présidente d'), née à Etampes vers 1732, avait perdu une fortune assez considérable lorsqu'elle s'adonna à la littérature, dans la vue, à ce qu'il paraît, de se ménager de puissants protecteurs qui l'aidassent à améliorer sa position. Elle faisait, depuis quelques années, des visites à Jean-Jacques Rousseau, *visites*, selon lui, *sans objet et sans plaisir*, et lui offrait de *petits cadeaux affectés*, quand un jour elle lui proposa de soumettre à son jugement un roman qu'elle avait composé avec l'intention de le présenter à la reine. Rousseau refusa de prendre connaissance du manuscrit ; mais, quelque temps après, ayant reçu le livre tout imprimé, et en ayant parcouru la préface, il y trouva, dit-il (*Rêveries d'un promeneur solitaire*), « de grosses louanges de lui, maussadement placquées avec tant d'affectation qu'il en fut douloureusement affecté ». Mais il fut encore bien plus contrarié lorsque, dans une nouvelle visite, l'auteur, accompagnée de sa fille, lui apprit que son livre (*les Malheurs de la jeune Emilie*) faisait beaucoup de bruit à cause d'une note qui s'y trouvait. Il lut cette note, qui d'abord avait échappé à son attention, et crut y découvrir le motif de l'empressement que la dame lui avait montré ; puis, rattachant cette circonstance au complot général qu'il supposait formé pour troubler son repos et ruiner sa réputation, il écrivit sur-le-champ à madame d'Ormoy : « Rousseau, « ne recevant chez lui aucun auteur, remercie « madame *** de ses bontés, et la prie de ne « plus l'honorer de ses visites. » Il reçut en réponse une lettre, où elle se plaint de l'injustice dont il la rendait victime et du coup qu'il venait de porter *à un cœur sensible !* Mais Jean-Jacques ne vit là que l'expression d'un désespoir simulé. Il est certain du moins qu'elle n'en mourut pas immédiatement, car elle vécut jusqu'à l'année 1791. La présidente d'Ormoy était membre de l'académie des Arcades de Rome, sous le nom de *Laurilla*. Les écrits qu'elle a publiés sont : 1° le *Lama amoureux*, conte ; 2° les *Malheurs de la jeune Emilie*, pour servir d'instruction aux âmes

Digitized by Google

vertueuses et sensibles, Paris, 1776, 2 parties in-8°. Quelques exemplaires portent le nom de l'auteur. 3° *La Vertu chancelante, ou la Vie de mademoiselle d'Amincourt*, Liége et Paris, 1778, in-12; 4° *Zelmis, ou la Jeune sauvage*, opéra-comique en un acte, en prose, mêlé d'ariettes, Londres (Paris), 1780, in-8°. — Sa fille aînée, *Anne-Jeanne-Félicité* d'Ornay, épousa Méraud de St-Just (*voy.* Méraud de St-Just). Z.

ORNANO (Alfonse d'), fils du fameux Sanpietro, prit le nom de sa mère, qui appartenait à l'une des familles descendues des souverains de la Corse. Elevé à la cour de Henri II comme enfant d'honneur des princes de France, il était naturel qu'il se prévalût de l'éclat ancien de sa race maternelle plutôt que de la célébrité odieuse de son père, guerrier intrépide, mais sans naissance et implacable dans ses cruautés. Lorsque Sanpietro (*voy.* ce nom) périt dans une embuscade que lui dressèrent les Génois, Alfonse d'Ornano, âgé de dix-huit ans, et nouvellement arrivé de France avec quelques hommes et de faibles munitions, eut le bonheur d'échapper au danger, avec une partie de l'escorte à laquelle il s'était mêlé. Ses compatriotes, malgré son extrême jeunesse, le proclamèrent général. Il soutint quelque temps la lutte que son père avait engagée contre Gênes. Las enfin de poursuivre des succès douteux, et n'espérant plus de secours de la France, il prêta l'oreille à un accommodement. En 1568, une amnistie générale fut promise aux Corses, et il fut stipulé que leur chef sortirait de l'île avec ceux de ses amis qui voudraient le suivre, sans que leurs biens fussent confisqués et sans qu'ils fussent censés bannis. Alfonse, avant de signer ce traité, sollicita des emplois en France pour lui et ses partisans. Il enrégimenta 800 Corses qui consentirent à s'attacher à sa fortune. Charles IX lui fit un accueil affectueux; et d'Ornano prouva sa reconnaissance en demeurant attaché à Henri III pendant les troubles de la Ligue. Ce prince lui ayant témoigné un jour ses inquiétudes sur les projets du duc de Guise, Ornano lui offrit d'apporter à ses pieds la tête de ce sujet rebelle (*Journal de Henri III*, t. 2, p. 96). Après l'assassinat du duc de Guise, il fut envoyé dans le Dauphiné pour calmer les esprits disposés à la révolte, et le bruit s'étant répandu qu'il avait été arrêté à Grenoble, les ligueurs en firent des réjouissances publiques. Ornano avait succédé à son père dans le grade de colonel général des Corses au service de France, et il fut l'un des premiers à se ranger sous les drapeaux de Henri IV. Ses efforts, combinés avec ceux de Lesdiguières et du connétable de Montmorency, soumirent à l'autorité royale Lyon, Grenoble et Valence. Il fut envoyé contre le duc d'Espernon, qui voulait se maintenir dans le gouvernement de Provence, donné par Henri IV au jeune duc de Guise, et il aida à éloigner ce rebelle (*voy.* d'Espernon). Ces services furent récompensés par le cordon bleu, et, bientôt après, par le titre de lieutenant général en Dauphiné et par le bâton de maréchal de France. D'Ornano fut promu en 1599 au rang de lieutenant général de Guienne. Ce fut en cette qualité qu'il assista, en 1603, à la séance où le parlement de Bordeaux rendit un arrêt contre le cardinal de Sourdis, qui avait mis son diocèse en interdit. Ornano, admis à l'intimité de Henri IV, lui disait franchement la vérité sur les personnes et les choses, certain qu'il était de ne pas lui déplaire. Il ne pouvait souffrir la licence de la chaire; et il gourmanda souvent le bon roi sur sa répugnance à réprimer les prédicateurs emportés qui remuaient le levain des discordes civiles. Ayant résolu, par le conseil des médecins, de souffrir l'opération de la pierre, il alla, quelques jours auparavant, voir le roi et lui dire le dernier adieu. « Le roi le reçut gracieusement et parla « longtemps d'affaires avec lui, pendant lequel « on remarqua que les larmes coulaient le long « du visage du roi; et lorsque Ornano prit « congé, ce bon prince avait le cœur si serré « qu'il ne put lui parler. » (*Journal de Henri IV*, t. 4, p. 5.) Ornano, comme il l'avait prévu, mourut dans l'opération le 21 janvier 1610, à l'âge de 62 ans. Ses restes furent transportés à Bordeaux, et inhumés dans l'église des religieux de la Merci, où l'on voyait naguère son tombeau en marbre. Henri IV appréciait le désintéressement et la brusque franchise du maréchal d'Ornano. Il s'amusa beaucoup d'une scène entre le guerrier corse et l'irritable et hautain Sully, qui faillirent en venir aux mains. Le roi s'occupa de les réconcilier; et rapprochés par un caractère analogue, ils restèrent constamment amis. (*Voy.* l'*Histoire des Corses français*, par le chevalier de l'Hermite.) Une lettre du 19 juin 1601, rapportée par Sully, nous apprend que Henri IV n'eut pas toujours à se louer de la vivacité inconsidérée d'Alfonse, et qu'il se repentit un moment de l'avoir élevé si haut. F—t et W—s.

ORNANO (Jean-Baptiste d'), fils aîné du précédent, né à Sisteron en 1581, avait à peine quatorze ans que déjà il commandait une compagnie de chevau-légers au siége de la Fère. Nommé colonel général des Corses à la place de son père, il se signala dans la guerre de Savoie à l'attaque du fort Ste-Catherine, et maintint la Guienne et le Languedoc sous l'obéissance de Louis XIII. Ce prince lui donna la lieutenance générale de Normandie, et les gouvernements particuliers de Quillebeuf, de Pont-de-l'Arche et du Pont-St-Esprit, en échange de celui du Château-Trompette. D'Ornano déplut à la cour lorsque le maréchal d'Ancre y exerçait sa méprisable influence; mais la faveur du connétable de Luynes, son parent, se réfléchit sur lui. Louis XIII, se trouvant à Chartres le 1er octobre 1619, lui confia les fonctions de gouverneur de Gaston d'Orléans, son frère, devenues vacantes par la mort

Digitized by Google

du comte de Lude. Le colonel d'Ornano, doué d'un extérieur avantageux et d'une imagination active, était fait pour les succès qui tiennent à l'intrigue : l'époque était favorable au développement des dispositions de ce genre ; combien pourtant n'y avait-il pas à risquer dans l'entreprise de diriger un prince remuant, mais qui ne pouvait obéir longtemps aux impressions qu'il avait reçues, et qui les oubliait ou s'y dérobait par une faiblesse qu'il ne pouvait vaincre. D'Ornano, avec une sévérité habilement tempérée, prit un ascendant rapide sur l'esprit de son élève, et il s'en promit un résultat brillant pour lui-même, en suggérant à Gaston le désir d'être admis au conseil du roi. Le prince avait à peine seize ans, et il insista pour obtenir cette haute participation aux affaires, d'autant plus qu'on lui représentait que sa demande acquérait un nouveau poids par la considération de la stérilité de la reine. Le marquis de la Viéville, qui dirigeait alors Louis XIII, n'eut pas de peine à desservir d'Ornano et à le faire enfermer à la Bastille, puis transférer au château de Caen. Mais bientôt la Viéville lui-même, par une vicissitude de cour, perdit sa liberté : le duc d'Orléans réclama son gouverneur avec une chaleur qui ne fut pas infructueuse. Il le nomma premier gentilhomme de sa chambre, et surintendant général de sa maison : la reconnaissance enhardit d'Ornano ; le prince demanda pour son fidèle conseiller le brevet de maréchal de France, et d'Ornano le reçut le 7 avril 1626. Ces honneurs couvraient les préparatifs de sa perte. Richelieu, qui n'avait pu le gagner, lui imputa la résistance de Gaston au mariage que lui proposait la cour. Il accusa encore d'Ornano d'avoir déterminé le frère du roi à contracter avec une princesse étrangère une union qui le rendrait indépendant. Le 4 mai, Louis XIII donna l'ordre d'arrêter une seconde fois le nouveau maréchal, qui se trouvait impliqué dans la conspiration de Chalais (*voy.* Talleyrand). De Fontainebleau on le conduisit au château de Vincennes, où il mourut le 2 septembre 1626. On eut de graves soupçons qu'il avait été empoisonné. Le duc d'Orléans ne parut point affecté de cette mort : il avait fait ses preuves d'indifférence en abandonnant Chalais au ressentiment de ses ennemis. Le maréchal d'Ornano, qu'Arnauld d'Andilly a loué dans ses *Mémoires*, n'eut point de postérité. Ses restes furent rendus à son épouse, qui lui fit ériger un magnifique tombeau dans l'église d'Aubenas. On peut consulter, outre les Mémoires du temps, la *Vie du maréchal d'Ornano*, par Carrant, secrétaire des commandements de Gaston, imprimée d'après les manuscrits de la bibliothèque de St-Germain des Prés, dans le *Conservateur*, août et septembre 1760. C'est une apologie ; mais elle est écrite avec beaucoup de simplicité et de bonne foi. Quoique Alfonse d'Ornano eût laissé trois autres fils, attachés sous différents titres au service de Gaston, sa famille s'éteignit en France en 1674. Une autre branche s'est continuée en Corse. On retrouve un Luc d'Ornano parmi les chefs de cette île qui combattirent les derniers pour l'aventurier Théodore (*voy.* Neuhof), et un général d'Ornano qui a porté les armes avec distinction au service de la France, dans les guerres d'Espagne et de Russie. (*Voy.* l'article suivant.) F—T.

ORNANO (Luc), général des insurgés corses en 1731, né à Santa-Maria, arrondissement d'Ajaccio, descendait d'une branche de l'illustre famille des précédents. Quoique Luc Ornano concourût après 1729 avec les autres chefs de l'insurrection corse à soustraire sa patrie au joug des Génois, son caractère inconstant et son ambition l'égarèrent au point de le faire remarquer d'abord au nombre des partisans les plus exaltés du roi Théodore (*voy.* Neuhof), qui le créa marquis et commandant général des provinces méridionales de son royaume. Les mêmes causes le poussèrent à accepter des Génois le titre et les honoraires de colonel d'infanterie. Mais ce dernier engagement, qui au surplus n'était qu'un leurre offert pour le détacher de la cause de sa patrie, n'eut jamais assez de pouvoir pour décider Luc Ornano à prendre les armes contre ses concitoyens. Au contraire, lorsqu'il eut acquis plus tard la preuve certaine de la duplicité et de la perfidie des ennemis, il se jeta de nouveau dans les rangs des défenseurs de la nationalité corse, qu'il soutint, quoique bien faiblement, jusqu'en 1751, époque à laquelle il rentra pour toujours dans la vie privée. G—ry.

ORNEVAL (D'), né à Paris à la fin du 17e siècle, fut un auteur dramatique ingénieux et très-fécond ; mais il n'a travaillé que pour les théâtres de la foire. Sa première pièce, intitulée *Arlequin gentilhomme malgré lui*, en trois actes, n'a point été imprimée. Le manuscrit, que possédait Pont de Vesle, passa plus tard dans la bibliothèque de M. de Soleinne. Le nombre des pièces composées par d'Orneval seul est très-petit ; mais il en a donné beaucoup en société avec Lesage, Fuselier, Lafont, Piron, Autreau. La liste que Desboulmiers en offre, p. 432 du tome second de son *Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique*, s'élève au delà de soixante. On peut aussi consulter les *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire* (par les frères Parfaict), t. 2, p. 300, 302 et 319. D'Orneval a été, avec Lesage, l'éditeur du *Théâtre de la foire*, 1721-1737, 9 vol. in-12 (*voy.* Lesage et Caroleti). Les dernières pièces de d'Orneval sont de 1732. Cependant il n'est mort qu'en 1766, et si obscur, que l'almanach des spectacles de Paris, pour l'année 1767, le met encore au nombre des auteurs vivants. D'Orneval est mort pauvre, et cela n'est pas étonnant. Dans sa jeunesse il était auteur, et dans sa vieillesse il s'occupa de la pierre philosophale. A. B—T.

Digitized by Google

OROBIO (Isaac de Castro), fameux écrivain juif, naquit au commencement du 17e siècle en Portugal, suivant Rodriguez de Castro (*Escritores rabinos españoles*), en Espagne suivant l'abbé de Rossi (*Dizionario storico degli autori ebrei*). Ses parents, qui professaient extérieurement la religion catholique, lui imposèrent le nom de Balthazar. Il fit ses études à Salamanque avec tant de distinction, qu'il mérita d'occuper une chaire de philosophie dans la célèbre université de cette ville. Il cultiva depuis la médecine et en donna des leçons à Séville. Ayant eu l'indiscrétion de découvrir son attachement intérieur au judaïsme, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, d'où il ne sortit qu'au bout de trois ans. Après cet événement, il passa en France et s'arrêta quelque temps à Toulouse, où il enseigna la médecine. Ne pouvant plus se contraindre sur ses opinions religieuses, il se rendit à Amsterdam, et y abjura solennellement la foi catholique. Il reçut la circoncision, changea son nom de Balthazar en celui d'Isaac, et professa publiquement la loi de Moïse. Il exerça la médecine le reste de sa vie, et mourut en 1687. Nous avons de lui : 1° trois écrits latins, publiés et réfutés par Philippe de Limborch dans son livre intitulé *De veritate religionis christianæ amica collatio cum erudito Judæo*, Gouda, 1687, in-4°; Bâle, 1740, in-8°. Orobio choisit les arguments les plus spécieux que les Juifs ont coutume d'opposer à la divinité de la religion chrétienne, et il les manie avec beaucoup d'adresse et de subtilité. C'est le jugement qu'en porte Limborch lui-même dans sa préface. 2° *Certamen philosophicum propugnatæ veritatis divinæ ac naturalis adversus Joannis Bredenburgii et Spinosæ principia*, Amsterdam, 1681, 1684, 1703 et 1730, in-12; à la fin de la Réfutation des erreurs de Benoît Spinosa, par Lenglet du Fresnoy, et séparément en latin et en hollandais. Cet ouvrage est regardé comme un des plus forts contre le système de Spinosa. 3° *Prevenciones divinas contra la vana idolatria de las gentes*. Ce traité, dans lequel Orobio s'attache à prouver que Dieu, dans les livres de la loi, a prévenu les Israélites de tous les sophismes inventés par la gentilité, afin de les prémunir contre la séduction, est conservé manuscrit dans la bibliothèque des Pères de la Merci à Madrid. 4° *Respuesta a un escrito que presento un predicante frances a el author contra la observancia de la divina Ley de Moseh*. Manuscrit dans la même bibliothèque des Pères de la Merci. 5° *Epistola invectiva contra Prado, un philosofo medico que dubdava, o no creya la verdad de la divina Escritura*. Ces trois ouvrages inédits ne forment qu'un seul volume in-folio. Voyez Joseph Rodriguez de Castro, *Biblioteca espanola*, Madrid, 1781, t. 1. 6° *Israël vengé*, Londres, 1770, in-12. De Rossi, dont l'article manque d'ailleurs de précision et d'exactitude, pense que ce livre, que Rodriguez de Castro ne cite même pas, n'est qu'une compilation des principales objections d'Orobio contre la religion chrétienne, mises en français par Henriquez, et non pas la traduction d'un ouvrage particulier de cet écrivain. Nous sommes porté à croire que l'*Israël vengé* n'est autre chose que la traduction des deux opuscules que l'abbé de Rossi a désignés, nos 4 et 5, sous le titre de *Explications du chapitre* 53 *d'Isaïe, et des* 70 *semaines de Daniel*, sans les avoir vus, composés en espagnol, et même imprimés dans cette langue, suivant le témoignage d'un savant ecclésiastique. La matière en est la même. L'auteur de cet article a réfuté, dans plusieurs de ses discours imprimés, quelques-unes des difficultés d'Orobio sur l'accomplissement des prophéties dans la personne et à l'époque de Jésus, fils de Marie; et il a consigné dans des discours inédits la réponse au reste des déclamations de ce violent ennemi du christianisme. Outre les ouvrages déjà cités au sujet d'Orobio, voyez la *Biblioth. hebr.* de Wolf, et la *Bibliothèque judaïque antichrétienne* de Rossi. L—B—E.

ORODES, ou mieux OUORODES, roi des Parthes, s'assura, par le meurtre de son frère Mithridate, la possession d'un trône qu'il avait déjà payé d'un parricide (*voy.* Mithridate III). Cependant Crassus, élu consul pour la seconde fois, se disposait à faire la guerre aux Parthes; Orodes, informé de son dessein, prépara de son côté une vigoureuse résistance. Ayant divisé son armée en deux corps, il envoya Surena, son lieutenant, au-devant de Crassus, et pénétra lui-même dans l'Arménie, dont le roi était allié des Romains. Surena, qui joignait beaucoup d'habileté à une grande valeur, attira les Romains dans des piéges, les vainquit, et tua Crassus (*voy.* Crassus). Orodes était à table chez le roi d'Arménie, avec lequel il venait de conclure un traité d'alliance, lorsqu'on lui apporta la tête du général romain; et on dit qu'il lui fit couler de l'or dans la bouche, en le raillant de son avarice. Jaloux de la gloire que Surena s'était acquise par ses victoires sur les Romains, Orodes le fit mourir bientôt après, et se priva ainsi du plus ferme appui de son trône. L'an 52 avant J.-C., Pacorus, fils d'Orodes, pénétra dans la Syrie et vint assiéger Antioche; mais Cassius, qui défendait cette place, le repoussa avec perte, et s'étant mis à sa poursuite, remporta sur lui différents avantages. Les guerres civiles qu'occasionna la mésintelligence de César et de Pompée laissèrent respirer les Parthes pendant quelques années. Enfin Ventidius, l'un des lieutenants d'Antoine, lava la tache que la défaite de Crassus avait imprimée au nom romain : il remporta sur les Parthes (l'an 39 avant J.-C.) une victoire signalée près de l'Euphrate. Pacorus fut trouvé percé de coups sur le champ de bataille; et Orodes fut si affligé de la mort d'un prince recommandable par les plus brillantes qualités, que l'on crut qu'il en perdrait la raison. Déjà vieux

Digitized by Google

et malade, il voulut abdiquer; mais il était embarrassé pour désigner son successeur parmi trente enfants qu'il avait de différentes femmes. Il choisit Phrahate, l'aîné, et le plus vicieux de tous. Celui-ci, pour s'assurer la possession paisible du trône, fit massacrer ses frères; et, craignant les reproches d'Orodes, il tenta de l'empoisonner en lui faisant avaler de l'aconit. Ce poison ayant guéri Orodes d'une hydropisie, Phrahate le fit assassiner l'an 37 avant J.-C. Telle fut la fin d'un prince ambitieux et cruel, mais qui avait quelques-unes des qualités qui font les grands rois. On a des médailles d'Orodes. Voyez Vaillant (*Imperium Arsacidarum*), et l'*Iconographie grecque* de Visconti. Chaufepié lui a consacré dans son Dictionnaire un article assez étendu. W—s.

OROLOGGI. *Voyez* DONDIS.

ORONCE FINÉ. *Voyez* FINÉ.

OROSE (PAUL), historien, florissait au commencement du 5ᵉ siècle. Suivant l'opinion la plus généralement adoptée, il était né à Tarragone, ville célèbre de Catalogne; mais le marquis de Mondejar a cherché à établir, dans une dissertation, qu'Orose était de Brague en Portugal (1). Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique; et désirant pouvoir combattre avec avantage les erreurs qui commençaient à se répandre en Espagne, il recourut en 414 aux lumières de St-Augustin, et lui remit un écrit contenant l'exposé des principes des priscillianistes et des origénistes, imprimé dans les Œuvres du saint docteur. Orose, accueilli par l'évêque d'Hippone, demeura un an auprès de lui, et fit, sous sa direction, de grands progrès dans les sciences sacrées. Ce fut par son conseil qu'il entreprit le voyage de la Palestine, uniquement pour consulter St-Jérôme sur l'origine de l'âme. Caché à Bethléhem près du grand maître dont il était venu de si loin chercher les leçons, il ne s'attendait nullement à être invité à assister au synode convoqué à Jérusalem au sujet de l'hérésie de Pélage. Il crut devoir s'y rendre, et obtint que Pélage et ses adhérents seraient tenus de garder le silence jusqu'au retour des députés qu'on enverrait à Rome solliciter une décision du souverain pontife. L'évêque de Jérusalem nommé Jean, partisan secret de Pélage, voulut punir Orose de son zèle en l'accusant de blasphème. Ce fut à cette occasion que celui-ci composa l'écrit intitulé *Apologeticus de arbitrii libertate*, où, après s'être justifié du reproche que lui adressait l'évêque de Jérusalem, il démontre toutes les fâcheuses conséquences de la doctrine des pélagiens. Orose retourna en 416 près de St-Augustin, et y travailla par son avis à un ouvrage destiné à répondre aux plaintes des païens, qui accusaient le christianisme d'être la cause de tous les malheurs dont l'empire était affligé. Il n'eut pas de peine à prouver, par des faits, qu'à toutes les époques, depuis l'origine du monde, les hommes ont été exposés aux mêmes fléaux et aux mêmes accidents. On croit qu'Orose avait donné à cette compilation le titre : *De miseria hominum*, titre qui conviendrait à l'histoire en général (1). L'Histoire de P. Orose finit à l'année 316; elle a été imprimée pour la première fois à Augsbourg par Jean Schusler, 1471, in-fol. Cette édition, faite d'après de bons manuscrits, est très-rare et très-recherchée. Celle de Vicence, 1475, in-fol., tient aussi un rang distingué parmi les curiosités typographiques : il en existe des exemplaires avec quelque différence dans la souscription. (*Voy.* le *Manuel du libraire*, par M. Brunet.) Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois dans le 15ᵉ siècle, le 16ᵉ et le 17ᵉ (*voy.* la *Bibl. latina* de J.-Alb. Fabricius); mais la meilleure édition, et la plus commode, est celle que Sigeb. Havercamp a publiée avec des notes sous ce titre : *Adversus paganos historiarum libri* VII, Leyde, 1738 ou 1767, in-4°. C'est la même édition dont on a renouvelé le frontispice (2). L'Histoire d'Orose a été traduite dans presque toutes les langues modernes. La traduction française, Paris, Vérard, 1491, in-fol., que Mercier, abbé de St-Léger, attribue à Claude de Seissel, est recherchée; il existe de cette édition un exemplaire sur vélin à la bibliothèque de Paris : c'est celui qui fut présenté au roi Charles VIII. D'ailleurs cet ouvrage n'est pas seulement une version du texte latin, c'est une compilation dans laquelle les récits d'Orose sont joints à ceux de quelques autres auteurs, et qui remonte au 14ᵉ siècle (voir l'ouvrage de M. Paulin Pâris sur les *Manuscrits français de la bibliothèque du roi*, t. 2, p. 121). L'édition de 1491 fut suivie de deux autres, publiées également par Vérard : l'une sans date (vers 1503), l'autre en juillet 1503. Deux nouvelles réimpressions, mises au jour à Paris en 1513 par Michel le Noir, en 1526 par Philippe le Noir, attestent le succès qu'obtint ce livre. Nous ne mentionnerons pas les traductions en d'autres langues; cependant nous ne pouvons passer sous silence la version anglo-saxonne, faite par le roi Alfred à la fin du 9ᵉ siècle, et dont la première édition complète parut, avec une version anglaise d'après le saxon, par les soins de Barrington, sous ce titre : *The anglo-saxon version from the historian Orosius by Aelfred the Great*, etc., Londres, 1773, in-8°

(1) Le système du marquis de Mondejar a été combattu par don Paul Ignace de Dalmases y Roz. *Dissertatio historica pro in patria de Paulo Orosio*, Barcelone, 1702, in-fol. de 396 pages. On trouve un bon extrait de ce livre dans les *Mémoires de Trévoux*, de mars 1703, p. 426-441.

(1) Les savants ont beaucoup discuté sur le véritable titre de cet ouvrage, dont les manuscrits portent HOMMESTA, OMMESTA, DE OMMESTA, etc. Chr.-Aug. Heumann croit qu'il faut lire HOMINIBUS, et que c'est un des noms de l'auteur. Voy. *Programma quo Paulo Orosio nomen tertium Hominidis restituitur*, Gottingue, 1732, in-4°, et la *Dissertatiuncula* du même Heumann, dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, Suppl., t. 10, p. 263-268.

(2) Au commencement du 18ᵉ siècle, Gérard de Maëstricht, à Brême, et Jean Leclerc, à Amsterdam, en annonçaient de nouvelles éditions qui n'ont point paru (*voy.* Henr. NEWTON).

Digitized by Google

(*voy.* Elstob et Otheb). Une édition nouvelle, due aux soins de M. B. Thorpe, est accompagnée d'une traduction anglaise littérale et d'un glossaire anglo-saxon; elle a paru à Londres en 1853, in-8°. Orose, peu instruit dans la littérature grecque, manquait absolument de critique, et son ouvrage ne doit être consulté qu'avec défiance, parce qu'il renferme une foule de faits qui n'ont d'autre fondement que des traditions populaires. Dav. Moller a publié une dissertation, *De Orosio*, Altdorf, 1689, qui n'est point exempte d'erreurs. Fabricius en a relevé quelques-unes dans l'ouvrage déjà cité. On peut consulter aussi l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques*, par dom Ceillier, et les dissertations de MM. H. Beck, *De Orosii fontibus et auctoritate*, Gothæ, 1834, in-8°, et E. Crubitz, *Emendationes Orosianæ*, Numburg., 1835. W—s.

ORPHÉE, poëte célèbre, et l'un des plus anciens sages dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, n'est aux yeux de la plupart des lecteurs qu'un personnage allégorique et un être imaginaire. Cette opinion prend sa source dans un passage d'Aristote (1), qui serait décisif en effet, si la dénégation d'un grand homme pouvait l'emporter sur une tradition établie depuis plus de huit siècles, et sur une foule de témoignages incontestables. Il a existé plusieurs Orphée: Suidas en compte jusqu'à cinq, dont il rapporte différentes particularités; et il est assez présumable qu'on a mis sur le compte du plus célèbre ce qui appartenait aux autres. Le peu de détails qu'on a sur la vie d'Orphée a dû s'altérer nécessairement en passant de bouche en bouche; et les poëtes, en prêtant un nouveau charme aux croyances populaires, n'ont pas contribué à les éclaircir. Cependant il est assez facile de démêler dans leurs récits ce qui appartient à l'histoire de ce qui doit être relégué dans le domaine de la fiction. Orphée était né dans la Thrace, près d'un siècle avant le siége de Troie; cinq ou six villes ou peuplades se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour: il eut pour père Œagre, l'un des rois ou chefs du pays; et comme le nom de sa mère n'était point connu des Grecs, ils ont supposé que c'était Calliope, la muse de l'harmonie. Le poëte Linus lui apprit à jouer de la cythare ou de la lyre (2); mais il surpassa bientôt son maître. Les merveilles qu'on raconte du talent d'Orphée ne sont que l'image allégorique du pouvoir de la musique et de la poésie sur les hommes. Il faisait partie de l'expédition si fameuse des Argonautes; et il charma par ses chants l'ennui des navigateurs. Il visita aussi l'Egypte, s'y fit initier aux mystères sacrés, et, par ses entretiens avec les prêtres, chargés seuls alors du dépôt des sciences, il acquit des connaissances dont il fit part aux Thraces, en s'accommodant toutefois à leurs préjugés. Il sut persuader à ses compatriotes qu'il avait découvert le secret d'expier les crimes, de guérir les malades, d'apaiser les dieux irrités; et il se rendit par là très-recommandable. A l'imitation des mystères d'Isis et d'Osiris, il institua ceux de Bacchus et de Cérès Éleusine, qui, de son nom, furent appelés *Orphiques*. Les initiés se réunissaient sur de hautes montagnes et dans des forêts, où tous les peuples de l'antiquité ont placé leurs sanctuaires. C'est là qu'Orphée, la lyre à la main, leur répétait ses leçons, qui étaient recueillies avec un respect religieux, et qui, par le charme inconnu des vers, se gravaient pour jamais dans la mémoire de ses auditeurs. A l'exemple des autres sages du paganisme, il laissait au vulgaire le culte des êtres sensibles, et leur permettait de diviniser les objets de leur crainte et de leur affection; mais il révélait à ses disciples le dogme d'un Dieu créateur, qui conserve l'univers après l'avoir tiré du néant; et en leur dévoilant les secrets d'une vie future, il effrayait le vice par les peines du Tartare, et il consolait la vertu par l'espoir d'une récompense proportionnée à leurs efforts. Il leur apprit à détester le meurtre, crime si commun chez des peuples presque barbares, et il les détourna de se nourrir de la chair des animaux: c'est ainsi qu'il parvint à polir leurs mœurs; et telle est l'origine de la fable d'Orphée, apprivoisant les tigres et les lions les plus féroces. Orphée était depuis peu l'époux d'Eurydice, qu'il aimait avec tendresse. Cette belle, en jouant avec ses compagnes, fut mordue au talon par un serpent caché sous les fleurs. (Ce trait a été le sujet d'un des paysages les plus poétiques et les plus pittoresques du Poussin.) En vain Orphée employa le suc bienfaisant des plantes pour détruire l'effet du poison: Eurydice mourut; et son époux inconsolable la suivit, dit-on, aux enfers, et tenta d'adoucir par ses chants l'inflexible Pluton. C'est le sujet d'un épisode du 4e livre des Géorgiques, dans lequel Virgile s'est surpassé lui-même, et que savent par cœur tous les amateurs de la poésie antique. Plusieurs savants ont cherché ce qui avait pu donner lieu au bruit de la descente d'Orphée aux enfers. On a supposé qu'après la mort de son épouse il s'était rendu dans un lieu de la Thesprotie, nommé *Aornos*, où existait un oracle fameux par le pouvoir qu'on lui supposait d'évoquer les morts; qu'Orphée y revit, en effet, sa chère Eurydice, et se flatta qu'elle le suivrait; mais qu'il se retourna, et que l'ombre s'évanouit à l'instant (1). D'autres pensent qu'il se tint caché quelque temps pour dérober à tous les

(1) Ce passage ne se trouve pas dans les ouvrages d'Aristote que nous avons conservés, mais il est rapporté par Cicéron dans son traité de la *Nature des dieux*, liv. 1er, chap. 38.

(2) Ces deux instruments n'étaient pas semblables, quoiqu'on les confonde ordinairement. *Voy.* les *Mémoires* de Burette *sur l'harmonie des anciens*, dans le Recueil de l'Académie des inscriptions, t. 4, p. 126.

(1) *Voy.* le *Dialogue sur la musique*, traduit de Plutarque, par Burette, Recueil de l'Académie, t. 10, note 34, et dans les éditions modernes du Plutarque d'Amyot.

Digitized by Google

yeux sa juste douleur, et que ses disciples furent les premiers à répandre le bruit de sa descente aux enfers, pour augmenter le crédit de leur maître. Orphée survécut longtemps à Eurydice : il habita tour à tour l'Olympe, l'Hémus et le Rhodope, continuant d'instruire, par ses leçons et par ses exemples, la foule empressée à suivre ses pas. Ovide a consacré en entier le 10e livre des Métamorphoses à raconter les prodiges qu'Orphée ne cessait d'opérer par les sons de sa lyre. On varie sur le genre de mort de ce personnage. Quelques-uns disent que le ciel le frappa de la foudre, pour le punir d'avoir révélé aux profanes les mystères les plus sacrés. Les deux grands poëtes à qui nous devons le plus de détails sur Orphée ont adopté une autre tradition. Virgile dit que les femmes de Thrace, ayant inutilement essayé de le consoler de la mort d'Eurydice, résolurent de se venger de ses mépris, et qu'à la faveur de la nuit et de la célébration des mystères de Bacchus, elles pénétrèrent dans son asile, et le mirent en pièces. Ovide, en adoptant le même récit, indique une autre cause à la fureur des Thraciennes (1). Les membres épars d'Orphée furent recueillis et déposés dans un tombeau qu'on voyait près de Libethre, au pied du mont Olympe. Ce monument, qui consistait en une colonne surmontée d'une urne cinéraire, ayant été renversé par une inondation subite, dont Pausanias nous a transmis les détails, fut transporté près de Dion, où il subsista plusieurs siècles. De tous les disciples d'Orphée, le plus célèbre est Musée, que quelques-uns ont cru être son fils; il marcha sur ses traces, et fit servir, comme lui, la poésie au développement des idées morales (*voy.* MUSÉE). Les Grecs reconnaissants attribuèrent à Orphée des découvertes dans presque toutes les sciences : ce fut lui, dit-on, qui enseigna le premier à observer le cours des astres et à en tirer des inductions utiles à l'agriculture et à la navigation (2); il perfectionna la poésie, et inventa le vers hexamètre, consacré depuis au genre héroïque; il ajouta jusqu'à trois cordes à la lyre, ce qui en portait le nombre à sept (3); il étudia les plantes et leurs propriétés médicales, etc. Orphée n'avait écrit aucun ouvrage; ses *Hymnes*, qui renfermaient toute sa doctrine, conservées parmi ses disciples, s'altérèrent insensiblement, et l'on y en substitua d'autres, que l'on continua de décorer du nom d'Orphée. Ces nouvelles hymnes présentent un mélange des idées théologiques des Grecs, des juifs, et même des chrétiens, mélange qui révèle l'époque où elles ont été composées : les hymnes d'Orphée étaient chantées dans les cérémonies religieuses; Pausanias nous apprend que de son temps on les préférait à celles d'Homère. Les autres ouvrages qui nous restent sous le nom d'Orphée sont également d'écrivains très-postérieurs; Suidas a donné les noms des auteurs à qui on les attribuait. Ils ont été publiés pour la première fois à Florence, en 1500, in-4°. Cette *rarissime* édition est très-recherchée, quoique faite sur un manuscrit peu correct : elle contient le poëme des *Argonautes*, qu'on donne à Onésicrite; des *Hymnes;* mais elle ne renferme pas les fragments du poëme *Sur les vertus des pierres*, que l'éditeur a remplacés par des hymnes de Proclus (*voy.* PROCLUS). La même édition a servi de base à celle de Venise, Alde, 1517, in-8°; les poésies d'Orphée s'y trouvent à la suite du poëme de Musée, *Héro et Léandre;* et les fragments du poëme des *Pierres* y paraissent pour la première fois. Il en parut une seconde édition chez les Alde, dans un recueil d'opuscules grecs; et H. Estienne les inséra, en 1566, dans les *Poëtæ græci principes*, avec des notes grammaticales. L'édition donnée par Andr.-Chr. Eschenbach est supérieure à toutes celles qui avaient précédé, Utrecht, 1689, petit in-8°, avec une bonne préface, les notes d'Estienne, de nouvelles remarques et une explication latine littérale. A cette édition succéda celle de Hamberger, Leipsick, 1764, in-8°, augmentée de notes et d'un index grec de J.-Math. Gesner; elle est très-estimée : mais la plus complète est celle que M. Godefr. Hermann a publiée, sous le titre d'*Orphica*, Leipsick, 1805, in-8°. L'édition de Leipsick, 1818, revue par M. Schaefer, offre un bon texte, mais, destinée aux écoles, elle est dépourvue de savants commentaires. Les *Argonautica* ont été publiés à part, par J.-G. Schneider, Iéna, 1803, in-8°; ce travail est fort estimé. On peut citer aussi l'édition des *Hymnes* donnée par Dietsch (Erlangen, 1822, in-4°), accompagnée d'une traduction allemande qu'on regarde comme élégante et fidèle. Les *Reliquiæ carminum Orphicorum* sont insérés dans le savant travail de Lobeck sur la théologie mystique des Grecs : *Aglaophamus*, Regiomontii, 1829). Les ouvrages attribués à Orphée ont été traduits en latin, dès 1519, par Crivello, poëte milanais, et en 1555, par Perdrier, littérateur parisien qui est tout à fait inconnu. Un savant Anglais qui s'était livré à des études approfondies sur la philosophie ancienne, Thomas Taylor, mit au jour à Londres, en 1787, une traduction des Hymnes, accompagnée d'un mémoire sur la vie et la théologie d'Orphée; ce travail est digne d'attention, quoique l'érudition moderne n'en accepte pas aujourd'hui toutes les conclusions. Le poëme des *Argonautes* a été publié séparément avec la version de Crivello, Bâle, Cratander, 1523, in-4°, rare; et par J.-G. Schneider, Iéna, 1803, in-8°, édition très-estimée. Les *Hymnes* d'Orphée et d'Ariphron ont été réunies, Paris, 1615, in-4°, avec une traduction latine de Jos. Scaliger et de Fréd. Morel. Enfin les érudits recherchent une édition du poëme des

(1) *Voy.* le *Mémoire sur la vie Orphique*, par Fraguier, Recueil de l'Académie, t. 5, p. 117-122.

(2) On a prétendu qu'Orphée avait le premier enseigné que la lune et les autres planètes sont habitées.

(3) Cependant la lyre qu'on voit entre les mains d'Orphée, dans les monuments, n'a que quatre cordes.

Digitized by Google

Pierres, avec les notes de Th. Tyrwhitt, etc., Londres, 1781, in-8°. Outre les ouvrages déjà cités, on peut consulter sur Orphée l'*Epigenes* d'Eschenbach (*voy.* ESCHENBACH); l'*Histoire critique de la philosophie*, par Brucker, qui a rassemblé, dans le tome 1er, chap. *De philosophia Græcor. fabulosa*, les notions les plus étendues et les plus complètes qu'il soit possible sur les principes et la doctrine d'Orphée; — l'*Histoire des Celtes* de Pelloutier (livre 4, ch. 7), et la *Bibl. grecque* de Fabricius. De Lisle de Sales a publié, en 1808, sous le titre d'*Orphée*, un mémoire qu'il avait lu à l'Institut; c'était un cadre assez heureux, qui reste encore à remplir. On fait le plus grand cas du savant travail de G.-H. Bocle : *Commentatio de Orpheo*, Gottingue, 1824, in-8°. Un certain nombre de ces dissertations académiques si multipliées en Allemagne se rapportent à Orphée; on en trouvera l'indication dans le *Lexicon bibliographicum* d'Hermann. Un membre de l'Institut, M. Alfred Maury, a traité ce qui concerne la cosmogonie orphique, dans les *Notes et éclaircissements* qu'il a joints au livre 8 de la traduction française publiée par M. Guigniaud, du grand ouvrage de M. Creuzer sur les *Religions de l'antiquité;* ce travail a reparu, enrichi de quelques développements nouveaux, dans la *Revue archéologique*, septembre 1840. Il s'en faut, d'ailleurs, que la critique ait encore levé toutes les difficultés que présente le poëme des *Pierres;* écrite dans une langue symbolique, cette composition, qui paraît fort antérieure aux *Hymnes* et aux *Argonautiques*, présente encore et offre parfois des énigmes indéchiffrables (1). W—s.

ORRAEUS (GUSTAVE), médecin russe, naquit dans la Finlande le 20 août 1739. Son père, qui était pasteur, l'envoya à l'âge de quinze ans à Abo, capitale de ce pays, pour y étudier la théologie; mais son goût le porta vers l'étude des sciences naturelles : il se livra à la botanique et soutint en 1754, à Abo, une thèse intitulée *Adumbratio floræ, dissertatione academica leviter delineata*. L'année suivante, il se rendit à St-Pétersbourg pour s'y destiner à l'art de guérir. Il y puisa une instruction chirurgicale dans le grand hôpital militaire, où il eut pour principal maître le professeur J.-Fr. Schreiber. En 1754, il fut nommé chirurgien dans un régiment d'infanterie, et fit en cette qualité, dans la Prusse, les campagnes de la guerre de sept ans. Après la paix avec la Prusse, en 1762, il obtint une place au physicat de St-Pétersbourg, et devint, l'année d'après, chirurgien opérateur à l'hôpital de la marine. Le gouvernement russe ayant établi une académie médico-chirurgicale à St-Pétersbourg, Orraeus fut le premier qui y reçut, en 1768, le grade de docteur en médecine. L'année suivante, la guerre ayant éclaté entre la Russie et la Turquie, Orraeus fut nommé médecin dans le deuxième corps de l'armée russe, et y acquit la confiance entière du général Romanzoff. En 1770, la peste éclata dans l'armée russe, en Valachie et en Moldavie. Orraeus se distingua d'une manière spéciale, par son courage et son savoir, dans les soins qu'il donna aux pestiférés. Il observa d'abord la maladie à Jassy, puis à Moscou, où il prit les plus sages mesures sanitaires pour borner l'extension du fléau, qui sans lui se serait, dit-on, étendu jusqu'à St-Pétersbourg. En 1772, Orraeus fut appelé dans cette ville pour y être directeur de la police médicale, et, l'année suivante, il fut nommé au physicat de Moscou à la place de Rinder, qui niait l'existence de la peste. Il y exerça la médecine avec distinction pendant quatre ans, mais, ayant été alors atteint d'une affection hypocondriaque, il fut obligé de quitter Moscou. Il alla habiter une maison de campagne aux environs de St-Pétersbourg, renonça à la pratique de l'art de guérir, s'adonnant uniquement à l'agriculture et à l'économie rurale, et publia quelques écrits sur les maladies des bestiaux. Orraeus passa ainsi plusieurs années de sa vie dans la retraite. En 1803, l'empereur Alexandre le nomma membre de son conseil médical, puis membre de l'académie médico-chirurgicale de St-Pétersbourg, et, en 1810, conseiller d'Etat. Il mourut le 1er septembre 1811, âgé de 72 ans. Le plus important des écrits de ce médecin est son histoire de la peste qui a régné à Jassy et à Moscou : *Descriptio pestis quo anno 1770 in Jassia et 1771 in Moscua grassata est*, St-Pétersbourg, 1784, in-4°. Cet ouvrage le place au rang des meilleurs observateurs du fléau d'Orient. Gustave Orraeus a encore publié en 1807 un ouvrage estimé sur la fièvre catarrhale. G—T—R.

ORRENTE (PEDRO), peintre d'histoire et de genre, naquit à Monte-Alegre, dans le royaume de Murcie, vers le milieu du 16e siècle. Ses premiers ouvrages feraient présumer qu'il reçut les principes de son art du Greco : quoi qu'il en soit, le Bassan jouissait à cette époque d'une grande réputation en Espagne. La vue de ses

(1) ..... Les œuvres d'Orphée, ou du moins celles qui lui ont été attribuées, ont été traduites en français pour la première fois par M. E. Falconnet, collection du *Panthéon littéraire; Petits poëmes grecs*, avec préface et introduction, par M. Falconnet, Paris, 1839; 2e édition, collection Lefèvre : *Lyriques grecs*, 1842, in-18. A ce sujet, le traducteur a examiné de nouveau à qui doivent être restituées les poésies d'Orphée. Pour le traité des *Pierres* (Περὶ λίθων), il conclut à l'antiquité la plus reculée et le considère comme le dernier débris de l'hermétenatique des Pelasges. Il estime que les *Hymnes* sont de l'époque alexandrine, avec interpolations chrétiennes; il pense aussi que l'*Argonautique*, dans son état présent, est une rédaction alexandrine d'un poëme plus ancien. Quelques fragments semblent en effet tout *homériques* par la couleur, l'allure et la pensée. Le discours d'Orphée

Αἰσοῦσ τι μὲ τοῦτο.....

et la scène nécromantique de la fin semblent le prouver. Le poëme ancien pourrait être de l'époque de Pisistrate : époque où Onomacrite rassembla, corrigea et édita les poëmes attribués à Homère et à Orphée. Plus tard ce poëme s'étant à peu près perdu, quelque Alexandrin, poëte savant, aura imaginé d'en rassembler les fragments pour en faire le cadre d'un periple ou d'une description de la terre alors connue. La moitié de l'Argonautique n'est en effet que de la géographie. Cette opinion de M. Falconnet est d'accord avec toutes les données de la critique moderne. Z—D.

Digitized by Google

ouvrages inspira au jeune Orrente le désir de l'imiter, et il y réussit. La première production qui le fit connaître fut un tableau de la *Vie de St-Ildefonse*, qu'il peignit en 1611 dans la cathédrale de Tolède, et que Jean-Baptiste Mayno, à qui on l'avait demandé, n'avait pu exécuter. On y admire un style énergique et une touche pleine de franchise et de facilité. De retour à Murcie, il fut chargé de beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels huit sujets, tirés de la Genèse, ont acquis une grande célébrité, et font partie du majorat de la maison des vicomtes de Huertas. De Murcie, Orrente se rendit à Valence, où il s'attira tous les suffrages par un *St-Sébastien* qu'il peignit en 1616 pour la cathédrale. Ce magnifique tableau peut être regardé comme une de ses plus belles productions. L'auteur fut appelé à Madrid; et les tableaux qu'il fit pour le palais du Retiro lui méritèrent les faveurs de la cour. Mais son caractère ne lui permettait pas de rester longtemps dans le même endroit. Il parcourut toute l'Espagne, laissant dans chaque ville des preuves de son habileté, particulièrement à Séville, où il se lia avec Pacheco, qui faisait le plus grand cas de ses talents. Quoique ses imaginations soient remplies de caprices, et qu'il s'abandonne sans frein à toute la fougue de son génie, il s'écarte rarement des règles du dessin : il connaissait toutes les ressources du clair-obscur, et il a su en tirer un parti si avantageux, que ses tableaux ressemblent beaucoup aux productions de l'école vénitienne. Il avait un talent particulier pour imiter toutes les espèces d'animaux; aussi peignait-il de préférence des tableaux de fermes, ou des sujets tirés de l'histoire des patriarches. Tolède, Murcie, Valence, Cuenca, Madrid, Cordoue, Séville, possèdent un grand nombre de ses productions. Le musée du Louvre avait deux tableaux de ce maître, représentant, l'un la *Famille de Jacob*, l'autre *des Bergers et des Moutons*. Ils ont été rendus en 1815. Orrente mourut en 1644 à Tolède, où se trouvent ses principaux tableaux, entre autres, dans la cathédrale, celui de *Ste-Léocadie*, patronne de Tolède, représentée sortant du tombeau. On compte parmi ses élèves Paul Pontons, Estève March, dit des Batailles, et Christophe Garcia Salmeron. P—s.

ORRERY, comte de Cork. *Voyez* BOYLE.

ORRY (PHILIBERT), comte de *Vignory*, contrôleur général des finances sous Louis XV, naquit à Troyes vers la fin du 17e siècle (1). Il descendait de Marc Orry, célèbre imprimeur de Paris, et portait dans ses armoiries le lion grimpant sur une roche, qui avait servi d'enseigne aux ateliers de son bisaïeul. Jean Orry, son père, employé d'abord dans les vivres, devint munitionnaire général pendant la guerre de la succession, et fut mis à la tête des finances en Espagne par le crédit de la princesse des Ursins; mais après la disgrâce de celle-ci, il revint en France, où il augmenta encore, par d'heureuses spéculations, la fortune considérable qu'il avait rapportée de la Péninsule. Le jeune Philbert Orry avait d'abord pris le parti des armes; d'après le conseil de son père, il quitta le service pour acheter une charge de conseiller au parlement de Paris. Maître des requêtes en 1715, il fut pourvu en 1725 de l'intendance de Soissons, et en 1727 de celle de Perpignan. Il fut envoyé au commencement de 1730 à Lille, mais il resta très-peu de temps dans ce dernier poste. Le cardinal de Fleury le fit appeler, dès le mois de mars de la même année, au contrôle général des finances, où il remplaça Lepelletier-Desforts; et il conserva ces fonctions périlleuses jusqu'au 6 décembre 1745, ce qui forme un cycle administratif de plus de quinze années, que ne parcoururent pas souvent les ministres des finances les plus renommés. Le nouveau contrôleur général porta d'abord ses vues sur les moyens de diminuer l'énormité de la dette constituée; il s'efforça de rétablir l'équilibre entre les dépenses et les recettes par des économies bien entendues, par une sage administration des deniers de l'Etat. On a dit que le cardinal de Fleury, premier ministre, avait pris dans ses propres idées le système d'emprunts à faire par le gouvernement; d'autres ont pensé que ce fut Orry qui le lui suggéra et qui appuya ses conseils par des essais heureux. La vérité est que les emprunts furent toujours très-promptement remplis sous cet habile administrateur, qui ne manqua pas une seule fois à tenir les engagements du trésor. L'intérêt à en tirer s'éleva, pendant qu'il était en fonctions, jusqu'à près de dix-huit millions. Des impôts nouveaux ne furent point nécessaires pour subvenir à cet accroissement de charges; la dette fut couverte par des dépenses retranchées, par une amélioration progressive dans plusieurs parties du revenu public, enfin par l'extinction de diverses rentes. Cependant, ce ministre aurait voulu pouvoir diminuer encore plus les droits dont le peuple était chargé, et rendre presque insensible le poids des remboursements, sans nuire toutefois aux besoins de l'Etat; mais ses bonnes intentions furent quelquefois traversées, entre autres par la déclaration de guerre que la France fit à l'empereur et à l'empire, le 20 octobre 1733. Il fallut alors avoir recours à des voies extraordinaires, pour fournir aux dépenses devenues indispensables. « On rétablit le dixième des revenus. On forma une « tontine d'un million cinquante mille livres de « rentes viagères, et on créa des offices municipaux dans la plupart des villes et des communes du royaume. Ces moyens s'étant trouvés insuffisants, on fut obligé de faire de « nouvelles émissions de rentes viagères et de « rentes temporaires, avec un remboursement

(1) Son acte de baptême a disparu des registres de la paroisse de St-Jean, de Troyes, en sorte qu'on n'a pu connaître la date de sa naissance.

Digitized by Google

« fixe (1). » Ce mode d'emprunt réussit parfaitement, grâce à l'habileté du contrôleur général, ou à la confiance que ses opérations inspiraient. Ce n'est pas qu'il eût des vues très-élevées, mais l'esprit d'ordre et l'amour du bien public qui l'animaient lui tinrent lieu de ces qualités supérieures qui semblent commander le succès, et qui ne l'obtiennent pas toujours. Orry passait pour craindre ceux qui cherchaient à innover ou qui voyaient trop en grand. Il suivait parfaitement les intentions du cardinal; et toutes les fois que Louis XV voulait faire quelques dépenses exagérées, le contrôleur général s'y opposait, en disant se souvenir fort bien que, pendant la guerre de 1701, il avait, sous les murs de Versailles, donné l'aumône à des hommes portant la livrée du roi; qu'il ne consentirait jamais à ce que rien de semblable arrivât sous son administration. Ces représentations contenaient le monarque, peu porté d'ailleurs par caractère à contraindre un ministre qui savait résister. Mais, quoiqu'il eût sucé les principes de parcimonie du cardinal de Fleury, Orry eut le courage de les faire fléchir dans toutes les circonstances où il fallut soutenir l'honneur de nos armes, ou donner une plus puissante impulsion aux forces navales de la France. A ce sujet, quelques dissentiments s'élevèrent entre lui et le principal ministre; il fut près de succomber, mais le besoin qu'on avait de ses services le maintint au pouvoir. « Le peuple, le commerce, les finances « se louaient également de son exacte et paisible « administration.... L'exactitude des payements « dans tous les départements était égale au soin « d'adoucir les vexations dans la perception, » dit son compatriote Grosley (2). Cet écrivain cite cependant des traits qui feraient croire que le contrôleur général était toujours l'intendant dur et sec. « En 1742, la musique de la reine, ar« riérée de deux quartiers, vint crier misère dans « l'antichambre du contrôleur général. A ses cris, « M. Orry entr'ouvrit sa porte, et en ayant ap« pris la cause, il la referma brusquement en di« sant, d'un ton irrité : Qu'ils chantent et qu'ils « me laissent tranquille. J'ai sur les bras, en Bo« hème, une musique qui presse bien davantage. » Grosley loue d'ailleurs le désintéressement, la modestie et la frugalité du contrôleur général, « qui n'avait pu prendre comme le cardinal, son « maître, ce vernis, ce masque de cour qui, « ajoutant aux grâces, tempère l'amertume des « refus ». Quand on le lui reprochait, il répondait : « Comment voulez-vous que je ne témoigne « pas de l'humeur? sur vingt personnes qui me « font des demandes, il y en a dix-neuf qui me « prennent pour une bête ou pour un fripon. » Quelque temps avant que madame Lenormand d'Etioles fut reconnue maîtresse en titre, mais lorqu'on soupçonnait déjà le genre de faveur dont elle jouissait, Orry lui refusa très-sévèrement une place de fermier général qu'elle réclamait pour son mari, ce qui ne la disposa pas d'une manière avantageuse pour le ministre récalcitrant. On a rapporté qu'il lui dit : « Si vous êtes, madame, « ce que l'on croit, vous n'avez pas besoin de « moi; si vous ne l'êtes pas, je ne donnerai cette « place qu'au mérite. » Sur quoi elle lui tourna le dos. Après la mort du cardinal de Fleury, Orry se soutint encore au ministère pendant près de deux années. Mais enfin la favorite l'emporta, et le 6 décembre 1745 le contrôleur général fut remplacé par M. de Machault, que d'Argenson désigna au choix du roi. Orry se retira, avec une pension de vingt mille livres, dans son château de la Chapelle, entre Troyes et Nogent, et mourut le 9 novembre 1747. Il réunissait aux fonctions de contrôleur des finances la direction générale des bâtiments du roi, arts et manufactures, qu'il fut obligé de résigner et qui fut donnée à M. de Tournehem. Sans être un protecteur déclaré des arts et des lettres, Orry sut encourager plus d'un talent naissant. Sur la recommandation de Voltaire, il avait promis de se charger du sort de Marmontel; mais, à l'arrivée de celui-ci à Paris, le Mécène était disgracié (1). Le peintre Natoire, qui fut directeur de l'académie de France à Rome, dut à Orry une position honorable que son talent seul ne lui eût peut-être pas procurée. Il fit rétablir en 1737 l'exposition des peintures et sculptures dans la grande galerie du Louvre, exposition qui était restée suspendue depuis 1704, et qui, à dater de cette époque, a eu lieu régulièrement. Il reçut à ce sujet de grands éloges de Gresset, qui lui a adressé sa septième épître; et l'Académie de peinture lui offrit le titre de son vice-protecteur, le 6 avril 1737. Orry avait une sœur qui épousa M. de la Galaizière, chancelier du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar. Son portrait a été peint en 1735 par H. Rigaud, et B. Lépicié l'a gravé en 1737, à la demande des fermiers généraux, auxquels l'artiste fut obligé d'adresser une supplique en vers (pièce devenue introuvable) pour être payé de ses honoraires. L—M—X et L—P—E.

ORRY DE FULVY (JEAN-HENRI-LOUIS), frère du précédent, était conseiller d'Etat et intendant des finances. Collé, dans son *Journal historique*, en trace un singulier portrait. Il dit que jamais homme n'a été en même temps plus méprisé et plus estimé; qu'il était absolument sans conduite et perdit dans une nuit cent mille francs au biribi, folie qui pensa lui coûter sa place. Le contrôleur général pressa lui-même le cardinal de Fleury de la lui ôter, et ce fut, dit-on, le seul expédient qu'il trouva pour la lui faire conserver. D'un autre côté, c'était, suivant Collé, un aigle

(1) *Histoire financière de la France*, par M. Jacques Bresson, Paris, 1829, t. 1er, p. 429.

(2) *Mémoires pour servir à l'histoire des Troyens célèbres*, Paris, 1813, t. 2, p. 258 et 259.

(1) *Mémoires de Marmontel*, Paris, 1772, t. 1er, p. 121.

Digitized by Google

en affaires, actif, laborieux, sans préjugés, écoutant tout le monde, d'un accès facile, d'une judiciaire excellente, et très-expéditif. Personne, ajoute-t-il, n'entendait mieux le commerce, et jamais la compagnie des Indes ne fut mieux gouvernée que par lui. Ce fut Orry de Fulvy qui, en 1738, établit de ses deniers à Vincennes, étant gouverneur du château, une belle manufacture de porcelaine. Elle fut achetée en 1750 par les fermiers généraux, qui firent élever à Sèvres les vastes bâtiments où ils la transportèrent. Neuf ans après, le roi acquit cette manufacture et la mit sous la surveillance de M. Bertin, ministre de Paris. Depuis lors, elle fit partie du domaine de la couronne. La capacité de Fulvy comme administrateur et son inconduite comme particulier eurent pour résultat qu'il réunit les extrêmes de l'estime et du sentiment contraire. Il mourut le 3 mai 1751, ne laissant que des dettes à son fils, dont l'article suit. — Orry (Philibert-Louis), marquis de Fulvy, né le 4 février 1736, ayant pour père l'intendant des finances, était par conséquent neveu du contrôleur général, qui lui substitua tous ses biens. Il est connu comme poëte du 18e siècle. On a attribué quelques-uns de ses vers à Louis XVIII, et nommément un joli quatrain à une dame, en lui donnant un éventail. Bien des gens croient encore qu'il était de Monsieur, depuis roi de France, qui, au dire d'Arnault, l'un des principaux officiers civils dans la maison de ce prince (voy. *Mémoire d'un septuagénaire*, t. 1er), l'aurait, en 1783 ou 1784, transcrit de sa main quasi royale sur l'éventail de Marie-Antoinette. Ce qui est positif, c'est que le quatrain, commençant ainsi : *Dans le temps des chaleurs extrêmes*, se trouve dans les différentes éditions des œuvres de Lemierre qui ont paru depuis 1774. Etant sorti de France en 1791, Orry de Fulvy se conduisit honorablement dans l'émigration. Il ne rentra pas avec le roi en 1814, et mourut à Londres le 18 janvier 1823. M. la Bouisse de Rochefort lui a consacré une notice dans ses *Souvenirs et mélanges*, 1826, t. 1er, p. 20. L—p—e.

ORSANNE (l'abbé d'). *Voyez* Dorsanne.

ORSATO (Sertorio), en latin *Ursatus*, littérateur et antiquaire, né à Padoue en 1617 d'une famille patricienne, fit ses études avec un succès remarquable, et reçut à l'âge de dix-sept ans le laurier doctoral, en terminant ses cours de philosophie. Il contracta peu de temps après une union qui ne ralentit point son ardeur pour acquérir de nouvelles connaissances. Il trouvait dans la culture des lettres un délassement agréable ; mais sa principale occupation était la recherche et l'examen des anciens monuments. L'espoir de découvrir des inscriptions échappées à l'investigation des antiquaires lui fit entreprendre plusieurs voyages dont le résultat fut avantageux aux progrès de l'archéologie. Le comte Orsato aimait aussi les sciences naturelles, et les cultivait avec tant de succès, que les curateurs de l'université de Padoue lui offrirent, en 1670, la chaire de physique, vacante par la mort du titulaire. Il l'accepta, quoiqu'il fût d'un âge qui semblait le rendre peu propre à faire l'apprentissage de l'enseignement, et il la remplit de manière à confirmer la haute idée qu'on avait de ses talents. Il s'occupait alors d'écrire l'histoire de sa ville natale, et il en avait terminé la première partie, dont il offrit la dédicace au sénat de Venise, quand il mourut d'une rétention d'urine, le 3 juillet 1678, à l'âge de 61 ans. Orsato avait été décoré du titre de chevalier de St-Marc ; il était membre de l'académie des *Ricovrati*. Outre quelques *Discours* en latin et en italien, des *Notes* sur l'*Asino*, poëme héroï-comique de Ch. Dottori (*voy.* ce nom), et quelques recueils de vers dont on trouvera les titres dans l'*Histoire du gymnase de Padoue* et dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 13, on a d'Orsato : 1° *Sertum philosophicum ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, Padoue, 1635, in-4°. C'est la dissertation qu'il publia pour son admission au doctorat. 2° *Monumenta Patavina, collecta, digesta, explicata, suisque iconibus expressa*, ibid., 1652, in-fol. 3° *Cronologia de gli reggimenti di Padova, da quando vi fu introdotta la pretura*, ibid., 1666, in-4° ; 4° *I marmi eruditi, overo lettere sopra alcune antiche inscrizioni*, ibid., 1669, in-4°. Ce recueil d'inscriptions est très-estimé. Le P. Jean-Antoine Orsato, religieux du mont Cassin, petit-fils de l'auteur, en a donné une nouvelle édition augmentée, ibid., 1719, in-4°. Cette édition est ornée de la *Vie* d'Orsato, par J. Ant. Volpi. Maffei a critiqué quelques-unes des explications d'Orsato dans le *Museum Veronense* ; mais Dominique Poleastro a pris la défense de l'ouvrage de son bisaïeul dans l'*Apologia in difesa del caval. Orsato*, Padoue, 1752, in-4°. 5° *De notis Romanorum commentarius, in quo earum interpretatio quotquot reperiri potuerunt, editus cum observationibus*, Padoue, 1672, in-fol. Cet ouvrage, qui contient l'explication des abréviations que l'on trouve sur les médailles et sur les monuments des Romains, fait un honneur infini à la sagacité et à la patience d'Orsato. Il a été réimprimé dans le 11e volume du *Thesaur. antiquit. Romanar.* de Grævius ; et Prideaux en a inséré un abrégé à la suite des *Marmora Oxoniensia*. Jean-Etienne Bernard en a publié séparément un *Abrégé*, la Haye (Paris, Coustelier), 1736, in-8°. 6° *Istória di Padova dalla fondazione di quella città sino l'anno* 1173, ibid., 1678, in-fol. — Orsato (Jean-Baptiste), antiquaire de la même famille, né à Padoue en 1673, fut nommé, en 1703, professeur de médecine à l'université de sa ville natale : il partagea tout son temps entre l'enseignement et la pratique de son art, et fut enlevé par une mort prématurée, le 21 janvier 1720, à l'âge de 47 ans. On ne connaît de lui que quelques dissertations imprimées dans les journaux : *Delle*

Digitized by Google

antiche lucerne lettera all' Anton. Valisnieri, Venise, 1709, in-8°, et dans le tome 6 de la *Galleria di Minerva*. L'auteur cherche à prouver que les lampes sépulcrales des anciens étaient phosphoriques, et que par conséquent l'art de fabriquer le phosphore leur était connu. — *De Strenis veterum Epistola*, dans le *Giornale de' letterati*, t. 35. — *De pateris antiquorum dissertatio*. On trouvera l'éloge de J.-B. Orsato dans le volume du *Giornale* que l'on vient de citer. W—s.

ORSEL (André-Jacques-Victor), peintre hagiographe, naquit à Oullins, près de Lyon, le 25 mai 1795. Elève de l'école des beaux-arts de cette ville, il reçut d'abord les leçons de Pierre Revoil. L'aptitude d'Orsel était telle, ses progrès furent si rapides, qu'il fut désigné pour remplacer Revoil comme professeur, quand ce dernier, en 1814, fut obligé de s'éloigner de Lyon, et il s'acquitta avec succès de ce soin. Ses études classiques furent très-soiguées sous la direction d'un ecclésiastique, et l'on cite une tragédie qu'il composa sur la mort d'Abel. Au retour de Revoil, en 1815, Orsel quitta Lyon, se rendit à Paris et entra dans l'atelier de Pierre Guérin. Là, comme toujours, Orsel écouta, observa et profita ; le propre de son caractère a été d'étudier minutieusement les maîtres sans les imiter et en restant au contraire éminemment original. Il est digne de remarque que le type accompli du peintre chrétien, à notre époque, est sorti de l'atelier d'un artiste dont le talent fut exclusivement consacré à la reproduction des sujets profanes. Orsel demeurera l'artiste chrétien dans toute l'acception du mot ; il a vécu pour l'art, et pour l'art chrétien, qu'il considérait comme un apostolat. Sa vie a été simple ; ses mœurs furent irréprochables ; sa foi était des plus vives ; il s'est usé avant l'âge à la poursuite d'un idéal qu'il ne pouvait pas toujours exprimer comme il le concevait ; il n'a pas connu cette popularité souvent aveugle et inconstante qui s'attache parfois à des œuvres plus gracieuses que solides ; en revanche, ses admirateurs seront fidèles et son nom ne fera que grandir en vieillissant. Un de ses amis étant entré dans son atelier et y ayant vu une fort belle étude qu'il avait faite pour sa Vierge de Fourvières, mais qui paraissait délaissée, lui en témoigna son étonnement, Orsel lui répondit : « Cette étude n'a pas « assez d'élévation dans le caractère de la tête, « c'est pour cela que je l'ai abandonnée ; quand « je me figure cette foule venant s'agenouiller « devant ce tableau pour prier la sainte Vierge, « je me sens électrisé ; je redouble d'efforts pour « que mon talent arrive à la hauteur du sujet. » Tout le caractère de l'homme est peint dans ces paroles. Orsel était doué d'une grande énergie, très-absolu dans ses principes, avec lesquels il ne transigeait jamais ; ses compositions savantes et ingénieuses respirent le mysticisme et dénotent de profondes méditations ; si l'exécution laisse parfois à désirer, il en faut chercher la raison dans trop de savoir et de recherches et dans un excès de conscience. Voici l'énumération de ses principaux ouvrages : l'*Enfant prodigue* (1819), acheté par la société des amis des arts de Paris ; *Abraham et Agar* (1820), acheté par la société des amis des arts de Lyon, devenu la propriété de son frère aîné ; la *Charité* (salon de 1822), qui lui valut une médaille de deuxième classe, commandé pour l'hôpital de la Charité de Lyon. Cette même année, il partit pour l'Italie avec le baron Guérin, qui venait d'être nommé directeur de l'école de France à Rome en remplacement de Thévenin ; M. Alphonse Périn, dont le nom est inséparable de celui d'Orsel, était du voyage, et c'est alors qu'a commencé entre les deux artistes cette noble amitié qui ne s'est jamais démentie. Orsel revint d'Italie fervent disciple de cette école qu'avaient fondée au commencement du siècle Cornélius et Overbeck pour la résurrection de la fresque, et sa voie fut trouvée. Son premier envoi de Rome fut *Adam et Eve auprès du corps d'Abel* (salon de 1824), que possède le musée de Lyon. « Caïn s'enfuit chargé « de la malédiction de son père ; Eve semble « partagée entre la douleur que lui cause la « mort de son fils et le sentiment pénible que lui « fait éprouver la juste colère d'Adam. » Nous ignorons si Orsel avait tiré de sa tragédie, que nous n'avons pas lue, le sujet de ce tableau. Le second envoi, la *Magdeleine* (salon de 1827), fut offert par Orsel à son maître Guérin ; le troisième, *Moïse présenté à Pharaon* (salon de 1831), possédé par le musée de Lyon, valut à son auteur une médaille de première classe. Là s'arrêtèrent les récompenses qu'Orsel devait recevoir de ses contemporains ! (Voyez *Moïse présenté à Pharaon*, tableau peint à Rome par M. Victor Orsel, exposé au musée de Lyon, — Lyon, imp. de L. Perrin, 1830, in-8°). C'est au salon de 1833 que parut *le Bien et le Mal*, une des œuvres principales d'Orsel, exécutée à Paris. Il développait dans cette vaste composition l'idée de l'opposition entre le bien et le mal. Dans le tableau du milieu, une jeune fille foule aux pieds le livre de la sagesse ; elle est aussitôt tentée par le démon ; une autre étudie ce livre et se trouve aussitôt protégée par un ange. Les petits tableaux de gauche représentent la pudeur, le mariage, la maternité, le bonheur ; ceux de droite, le libertinage, le mépris, l'angoisse, le désespoir ; enfin le tableau du centre montre le Christ qui repousse l'une des jeunes filles et qui reçoit l'autre dans le ciel. L'Etat fit l'acquisition de ce tableau, qui, longtemps exposé au Luxembourg, est sans doute destiné au Louvre. Victor Vibert (1) (voy. ce nom), grand prix de Rome en 1828, professeur de gravure à l'école de Lyon, a consacré vingt années de sa vie pour reproduire par le burin l'œuvre de son compatriote, et il exposa sa plan-

(1) Victor Vibert est mort à Lyon le 18 mars 1860.

Digitized by Google

che en 1859. (*Voyez* E. Cartier, *le Bien et le Mal*, tableau de M. V. Orsel, gravure de M. V. Vibert; extrait du *Correspondant*, Paris, C. Douniol, 1859, in-8° de 16 pages). C'est dans cette toile qu'Orsel s'est dévoilé; c'est aussi cette toile qui lui valut (1) la commande de la chapelle de la Vierge dans l'église de Notre-Dame de Lorette, qu'il commença en 1836 et qui était inachevée au moment de sa mort. La chapelle de Notre-Dame de Lorette représente toute la vie d'Orsel. « C'est, « dit Charles Lenormant, une suite de soixante « tableaux dont chacun lui a coûté, ou lui aurait « coûté pour arriver à bonne fin, autant de ré- « flexion, de travail et d'inquiétude que s'il eût « mis au salon trois ou quatre grandes toiles par « année, avec cette circonstance aggravante que « rien de ce qu'il imaginait ne pouvait exister « isolément et qu'il s'agissait non-seulement de « bien faire en soi chaque tableau, mais encore « de le fondre dans un vaste ensemble dont rien « ne devait déranger l'harmonie continue. » (Voyez *Peintures des litanies, exécutées par Victor Orsel dans la chapelle de la Vierge à l'église de Notre-Dame de Lorette à Paris*, décrites par E.-C. Martin-Daussigny, Lyon, L. Perrin, 1851, in-8°; — *Explication des peintures de la chapelle de la Vierge à l'église de Notre-Dame de Lorette*, Paris, 1852, in-4° de 16 pages, imprimé d'après le manuscrit rédigé par Victor Orsel peu de temps avant sa mort). M. Alphonse Périn (2) fut chargé de terminer « cette tâche, en grande partie ache- « vée, qu'une mort douloureuse a pu seule in- « terrompre. Orsel y a mis toute sa science et « tout son cœur, il y a mis toute sa vie. » Citons encore *le Riche et le Pauvre* (1844), dessin dont le sujet est emprunté à ces vers des *Glanes* de mademoiselle Louise Bertin :

. . . . Riches de la terre,
Que votre gerbe se desserre,
Qu'ici-bas elle soit légère;
Au ciel, vous irez la finir!
L'épi que le pauvre ramasse,
L'ange le recueille et l'entasse:
Dans les cieux, où Dieu les amasse,
Vous retrouverez vos moissons;
Car, là-haut, aidé par les anges,
Seigneur, dans les célestes granges,
Le soir, tu comptes et tu ranges,
Pour nous les rendre, tous nos dons!

Ce dessin a été gravé sous les yeux de M. A. Périn par M. Danguin, deuxième prix de Rome, élève et successeur de Vibert comme professeur à l'école de Lyon. Rappelons le tableau du choléra pour la chapelle de Fourvières, dont il existe une description : *Tableau votif du choléra, peint par Victor Orsel pour la chapelle de Fourvières;* explication raisonnée lue à la société littéraire de Lyon dans sa séance du 28 janvier 1852, par E.-C. Martin-Daussigny, peintre, Lyon, 1852, in-8°; rappelons également qu'il existe à l'école des beaux-arts un portrait de François Ier peint sur émail en 1836 par Orsel, et que son dernier dessin, exécuté d'une main trop souvent crispée par la douleur, représente la *Prescience de la Vierge*. Marie est debout, son enfant repose; elle médite sur les prophéties qui annoncent la mort du Christ. Telle fut la dernière pensée toute chrétienne d'Orsel, qui mourut, le 31 octobre 1850, d'un rhumatisme aigu, malgré les soins paternels du docteur Récamier. Son service fut célébré dans l'église de Notre-Dame de Lorette, et Charles Lenormant prononça un discours sur sa tombe. Orsel est mort célibataire; son œuvre se publie par les soins et aux frais de M. Alphonse Périn, qui a voué un véritable culte à la mémoire de son ami. L'ouvrage commence par une notice biographique consacrée à l'artiste, due à la plume de M. Henri Trianon, bibliothécaire à Ste-Geneviève; on y trouve un portrait d'Orsel, dessiné en 1849 par M. Périn, et gravé par lui à l'eau-forte en 1851; puis diverses livraisons comprenant : des dessins terminés, les compositions à l'état de premières pensées, les études pour tableaux, les croquis sur nature, les compositions achevées de sujets modernes. — Ouvrages à consulter pour la biographie de Victor Orsel : Beaux-arts, *Orsel et Overbeck*, par Charles Lenormant, membre de l'Institut, Paris, 1851, in-8° de 23 pages, extrait du *Correspondant* et réimprimé dans *Beaux-arts et Voyages;* — *Notice sur Victor Orsel, de Lyon*, par M. E.-C. Martin-Daussigny, extrait de la *Revue du Lyonnais*, Lyon, 1851, in-8° de 16 pages; — *Victor Orsel* (signé : Henri Trianon). Paris, sans date, in-8° de 16 pages, extrait du journal *l'Artiste*, 1er janvier 1851; — Du même auteur, 1851, in-8°, et autre édition in-fol.; — *Souvenirs artistiques : Victor Orsel*, par Louis Enault, Paris, 1854, in-8° de 12 pages; — *Extraits du Journal des Débats sur V. Orsel*, Paris, 1853, in-fol. de ½ pag. B. DE L.

ORSEOLO (PIERRE Ier), doge de Venise, avait dirigé la révolte des Vénitiens, lorsque ce peuple secoua le joug de Pierre Candiano IV, et fut élu, le 12 août 976, pour lui succéder. Il rebâtit le palais ducal et le temple de St-Marc, qui avaient été brûlés avec plus de trois cents maisons dans la sédition précédente; et déjà il s'était concilié l'amour et le respect de ses concitoyens, lorsque St-Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, vint à Venise avec un abbé de St-Michel en Gascogne. Leurs éloquentes prédications inspirèrent à Pierre Orséolo un si vif désir de retraite, qu'il s'enfuit du palais ducal, dans la nuit du 1er septembre 978, sans avoir pris congé de sa femme ni de ses enfants : il accompagna les missionnaires dans le couvent de St-Michel; il y revêtit l'habit de moine, et y vécut encore dix-neuf ans dans la pénitence. On a prétendu qu'il mérita par ses vertus le don des miracles; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut révéré comme

(1) La commission chargée de désigner les artistes pour la décoration de Notre-Dame de Lorette était composée de Gérard, Guérin, P. Delaroche et de M. Ingres.

(2) On lui doit également la chapelle septentrionale à droite, dans la même église.

Digitized by Google

un saint dans son couvent, et ensuite à Venise. Vital Candiano fut nommé doge à sa place. — *Pierre* Orséolo II, fils du précédent, succéda en 991 à Tribuno Memmo, tandis que son père vivait encore dans le couvent où il s'était retiré. Son règne forme une époque mémorable dans l'histoire de Venise, par la soumission de la Dalmatie et de l'Istrie, qu'il accomplit (997) en profitant pour cela d'une ligue que les villes maritimes de ces deux provinces avaient faite avec les Vénitiens, pour se défendre contre les pirateries des Marentins. Pierre, que ses talents et ses vertus, autant que le rang qu'il occupait, rendaient recommandable à tous les souverains, eut pour parrain d'un de ses fils, Othon III, empereur d'Occident, et pour épouse de l'autre, la sœur de Romain Argyre, empereur d'Orient. Mais on a accusé la dernière d'avoir, par son luxe insensé, attiré la malédiction de Dieu sur sa famille. St-Pierre Damien raconte d'elle avec horreur qu'au lieu de manger avec les doigts, elle employait de petites fourches (1) et des cuillers dorées pour porter les aliments à sa bouche; qu'elle parfumait ses appartements avec des plantes aromatiques, et que, dédaignant de se baigner dans l'eau commune de Venise, elle n'employait pour cet usage que de l'eau de pluie qu'elle faisait recueillir par ses esclaves avec des précautions inusitées : aussi regarde-t-il comme une juste punition du ciel la peste dont elle mourut, ainsi que son mari, en 1005. Pierre Orséolo II leur survécut; il mourut au mois de mars 1009. — Son fils *Othon* Orséolo lui succéda par un droit qu'il regardait comme héréditaire : l'alliance de sa famille avec des maisons royales avait augmenté son orgueil; il avait épousé la fille de Geisa, sœur de St-Etienne, premier roi de Hongrie. Il se rendit odieux aux Vénitiens, sur lesquels il prétendait exercer un pouvoir despotique. Il fut chassé dans une sédition, en 1023, et rappelé par une nouvelle faction en 1024. Mais il fut de nouveau déposé en 1026, rasé et envoyé en exil à Constantinople. Cependant, au bout de cinq ans, ses partisans remportèrent une victoire sur Pierre Barbolano, qu'on lui avait donné pour successeur : ils envoyèrent à Constantinople pour l'inviter à remonter sur le trône; mais à leur arrivée dans cette ville, en 1032, Orséolo venait d'y mourir. S. S—i.

ORSI (Lelio), peintre, naquit en 1511 à Reggio, en Lombardie. La plupart des historiens prétendent qu'il fut élève du Corrége, mais rien ne prouve la vérité de cette assertion, et ceux qui l'ont avancée ne s'appuient que sur une belle copie de la fameuse *Nuit* du Corrége, que l'on garde soigneusement à Vérone. D'autres ont prétendu qu'il fut élève de Michel-Ange, et que le Corrége lui écrivit pour le consulter sur l'art du dessin; mais ce sont des fables dénuées de fondement. Il est vrai qu'il ne manquait pas de génie, et que son dessin est étudié et rempli de vigueur. Il paraît qu'il prit ce grand goût de dessin à Rome, à la vue des tableaux et des sculptures de Michel-Ange, ce qui suffit pour lui indiquer la route qu'il devait suivre. Sa manière de dessiner n'a rien de l'école lombarde; et c'est ce qui rend difficile à croire qu'il ait été l'élève du Corrége; car, s'il l'eût été, ses premiers ouvrages du moins auraient eu un caractère de force moins prononcé. Mais la partie dans laquelle il a porté la perfection assez loin pour mériter d'être comparé avec les plus célèbres artistes, c'est la science du clair-obscur et de l'empâtement des couleurs; c'est l'art d'avoir su donner à ses têtes un air de jeunesse et un caractère de grâce et d'amabilité. Il avait exécuté à Reggio, et particulièrement à Novellara, plusieurs belles fresques dont on regrette la perte; les seules qui existent sont dues à la munificence du duc de Modène, François III, qui les fit transporter du château de Novellara dans son palais de Modène. Il existe de lui peu de tableaux d'église exposés aux regards du public. On en conserve un représentant *St-Roch et St-Sébastien auprès de Job*. Ceux qui lui sont attribués à Parme, à Ancône et à Mantoue, n'offrent rien d'authentique. Le musée du Louvre possédait de ce maître un tableau représentant *Jésus-Christ qui, à la prière de la Vierge, de St-Joseph et d'un évêque dont les anges portent la crosse et la mitre, accorde le salut à une âme du purgatoire*. Ce tableau a été repris en 1815. Orsi, exilé jeune de sa ville natale, vint se fixer à Novellara : de là le nom de *Lelio da Novellara*, sous lequel il est également connu. Il ne s'éloigna guère de sa demeure que pour aller quelquefois à Reggio, et ne fit d'ouvrages que pour ces deux villes. C'est ce qui explique l'espèce d'oubli où il a été laissé par Vasari, Lomazzo, Baldinucci, etc., quoiqu'on ait célébré une foule de peintres qui n'avaient pas son talent. Tiraboschi l'a vengé de cet injuste silence dans une Notice très-détaillée qu'il a donnée sur cet artiste. Orsi mourut à Novellara en 1587. — *Benedetto* Orsi, élève de Balthasar Franceschini, et né à Pescia en Toscane, s'est fait remarquer par un beau tableau de *St-Jean l'Evangéliste*. Il avait peint pour la société des nobles les *Œuvres de miséricorde*, que l'on montrait aux étrangers comme une des choses les plus remarquables de la ville de Pescia; mais cette société ayant été dissoute, les tableaux ont été dispersés. Les connaisseurs ont longtemps attribué au Volterrano une lunette qu'Orsi avait peinte dans l'église de Ste-Marie *del Letto*, à Pistoie, et qui était regardée comme un des plus beaux ouvrages du premier de ces deux peintres; mais les documents les plus authentiques l'ont

(1) L'usage des cuillers, et surtout des fourchettes, ne s'introduisit dans le reste de l'Europe que longtemps après; et, en 1610, l'on regardait en Angleterre comme une des manies du voyageur Thomas Coryate, auteur des *Crudities*, d'avoir apporté d'Italie l'usage d'un meuble *aussi inutile* qu'une fourchette (*voy.* Coryate).

Digitized by Google

restituée à son véritable auteur. — *Prosper* Orsi, peintre romain, naquit vers le milieu du 16e siècle, et fut employé, jeune encore, dans tous les travaux que le pape Sixte-Quint fit exécuter à Rome. Il peignit à fresque, à la Scala Santa, le *Passage de la Mer-Rouge*, vaste composition enrichie d'une multitude prodigieuse de figures; dans une autre pièce, il peignit *Isaac donnant sa bénédiction à Jacob*. Il orna de ses peintures plusieurs appartements du palais de Latran, ainsi que la bibliothèque du Vatican. Il fut longtemps lié d'une étroite amitié avec le Josepin, dont il tâcha d'imiter la manière: mais son caractère inconstant lui fit rompre cette liaison; et, entraîné par le Caravage, il devint un des adversaires les plus acharnés de son premier ami. Il avait 75 ans lorsqu'il mourut à Rome, vers l'an 1635. P—s.

ORSI (Joseph-Augustin), cardinal, né à Florence le 9 mai 1692, étudia sous les jésuites, et entra en 1708 dans l'ordre de St-Dominique, à Fiesole. Il enseigna la philosophie et la théologie au couvent de St-Marc, à Florence, et se fit de la réputation par ses leçons, ainsi que par quelques ouvrages de critique sur des matières de théologie. En 1732, le cardinal Neri Corsini, neveu de Clément XII, le fit venir à Rome comme son théologien. Orsi se montra zélé pour la défense des prérogatives du saint-siége; il devint membre de plusieurs congrégations, théologien de Casanate, secrétaire de l'index et maître du sacré palais en 1749. Il fut compris dans la nombreuse promotion de cardinaux faite par Clément XIII le 24 septembre 1759. Cette dignité ne changea rien à ses habitudes; il continua de vivre dans la retraite et de se livrer à son goût pour le travail. Il mourut à Rome le 13 juin 1761, assisté de son ami Bottari, qu'il chargea de mettre au jour le tome 21 de son *Histoire ecclésiastique*, et Bottari le publia en effet en 1762 avec l'éloge de l'auteur. Le 1er volume de ce grand ouvrage avait paru en 1746. Orsi avait entrepris ce travail, comme il le dit lui-même, pour l'opposer à celui de Fleury et pour répondre aux reproches, aux insinuations et aux traits plus ou moins directs, et quelquefois un peu malins, de l'historien français contre les papes. Mais l'ouvrage italien est prolixe, et ne va, malgré le nombre des volumes, que jusqu'à l'année 600; il a été jugé diversement: les uns en ont loué le style, les principes et la critique; les autres n'y ont vu qu'une compilation faite aux dépens des savants qui avaient précédé. Orsi passait pour être ennemi des jésuites, et ses liaisons confirmaient ce soupçon. C'est contre lui que le cardinal de la Luzerne avait dirigé sa *Dissertation sur la déclaration du clergé de France en* 1682, Paris, 1821, in-8°. On a de lui: 1° une Dissertation publiée en 1727 contre le P. Cattaneo (1), jésuite, sur l'usage matériel de la parole; 2° une *Dissertation latine sur Stes-Perpétue et Félicité*, contre Basnage, 1728; 3° une autre *Dissertation théologique sur l'invocation du St-Esprit dans les liturgies des Grecs*, 1731; 4° une *Dissertation sur le baptême au nom de Jésus-Christ*, 1733; 5° l'*Apologie de Soto et de Ravestein*, contre l'*Histoire du baianisme* du jésuite Duchesne, 1734; 400 pages in-4°; 6° un *Traité sur le jugement irréformable du pape, dans la décision des controverses de foi* (en latin comme les précédents), 1739; 7° *De la puissance du pape sur les conciles généraux et sur leurs canons*, 1740, 3 vol. in-4°; 8° *De l'infaillibilité et de l'autorité du pontife romain au-dessus des conciles œcuméniques* (en italien; il paraît être une traduction ou un abrégé de l'ouvrage précédent, qui est en latin), 1741; 9° *De l'origine du domaine et de la souveraineté des pontifes romains sur les Etats*, etc. (aussi en italien), 1742. Fabroni publia en 1767 une *Vie du cardinal Orsi*, avec lequel il avait été fort lié. L'*Histoire ecclésiastique* d'Orsi a été continuée par Philippe-Ange Becchetti, aussi dominicain, né en 1743, évêque de Città della Pieve en 1800, et mort en 1814. Cet évêque fit paraître en 1778 le tome 17 de sa continuation de l'ouvrage d'Orsi (1). P—c—r.

ORSINI est le nom d'une des plus illustres et des plus puissantes maisons de Rome, plus connue en France sous le nom des *Ursins*. La famille Orsini occupa dès le 11e siècle un rang distingué dans la noblesse romaine: ses vassaux et ses châteaux forts assuraient son indépendance dans des provinces où l'autorité des empereurs s'étendait rarement et où celle des papes était encore mal établie. Cependant ce fut seulement vers la fin du 13e siècle que les Orsini furent élevés, avec leurs rivaux les Colonna, au-dessus de toute cette fière noblesse, quand le cardinal Jean-Gaëtan, membre de leur famille, parvint au souverain pontificat en 1277, sous le nom de Nicolas III. Ce pape donna la Romagne à gouverner à son frère; il introduisit trois Orsini au sacré collége, et il plaça ainsi sa famille à la tête d'une faction puissante et dans l'Eglise et dans l'Etat. La rivalité des Orsini avec les Colonna commença en 1295, avec le pontificat de Boniface VIII, auquel les premiers avaient procuré la tiare, et elle acquit de nouvelles forces pendant le siècle suivant. Lorsque le saint-siége fut transporté à Avignon, les barons romains, n'étant plus contenus par une autorité supérieure, ne voulaient pas non plus reconnaître d'égaux. Des flots de sang furent répandus dans Rome par ces deux maisons, tantôt pour soutenir un vain point d'honneur,

(1) Charles-Ambroise Cattaneo était mort, le 19 novembre 1705, à Milan, sa patrie. Ses leçons et ses discours ayant été publiés par le P. Thomas Ceva, son confrère, en 3 volumes in-4°, Orsi attaqua la quatrième leçon sur le mensonge. Une lettre de St-François de Sales, qui contenait la même doctrine, parut une justification du sentiment de Cattaneo.

(1) Ce volume ne va que de 1334 à 1378. Alors Becchetti changea un peu le plan de l'ouvrage, et reprit la suite sous ce titre: *Istoria degli ultimi quattro secoli della Chiesa*; le 12e volume de cette suite, publié en 1797, s'étend de 1566 à 1587.

Digitized by Google

tantôt pour venger des injures qu'aucune patience humaine n'aurait pu supporter. Ces rivaux acharnés ayant enfin consenti à poser les armes, toute l'autorité de Rome fut partagée entre eux par une convention assez singulière : des deux chefs de l'Etat qui, avec le nom de sénateurs, gouvernaient toute la république, l'un était nommé par la faction Orsini, l'autre par la faction Colonna. Quand les Italiens, vers la fin du 14e siècle, recommencèrent à suivre avec honneur la profession des armes, qu'ils avaient longtemps négligée, plusieurs Orsini embrassèrent l'état de condottiere et s'y firent beaucoup de réputation. Parmi eux, on distingua Raimond, comte de Lève, qui en 1399 acquit la principauté de Tarente; Berthold, général des Florentins; Paul et Antoine, qui se signalèrent extrêmement dans les armées de Ladislas, roi de Naples, et enfin Jean-Antoine, qui en 1419 se rendit maître de la principauté de Tarente, et la conserva jusqu'au 15 novembre 1563, qu'il mourut dans un âge très-avancé, après avoir été pendant trois règnes le premier et le plus puissant sujet du royaume de Naples, et avoir à plusieurs reprises ôté et rendu la couronne à ses maîtres. Après la mort du prince de Tarente, dont les Etats furent réunis à la couronne de Naples, la maison Orsini, alliée à celle des Médicis, étendit ses possessions dans l'Etat de l'Eglise, avec la faveur de Sixte IV et d'Innocent VIII, et se dédommagea ainsi de ce qu'elle avait perdu dans le royaume de Naples. Alexandre VI, qui avait déjà humilié les Colonna, voulut aussi s'enrichir des dépouilles des Orsini : deux d'entre eux, Paul et François, duc de Gravina, furent étranglés à Sinigaglia, le dernier jour de décembre 1502, par la trahison de César Borgia. Le cardinal Orsini fut empoisonné, et les autres membres de cette famille furent surpris et jetés en prison; mais la mort d'Alexandre VI les sauva d'une ruine entière, et le changement survenu vers cette époque dans la politique italienne, par l'invasion des ultramontains, réduisit bientôt après la noblesse immédiate de Rome à un état de dépendance. S. S—I.

ORSINI (Nicolas), comte de Pitigliano, général des Vénitiens pendant la ligue de Cambrai, naquit en 1442, et ne s'éleva que fort lentement à la réputation militaire qu'il obtint au commencement du 16e siècle. Son caractère réservé et sa prudence habile ne pouvaient le distinguer dans un rang subalterne, où ses rivaux l'éclipsaient par une valeur plus brillante. Ce fut seulement lorsqu'il approchait de sa soixantième année qu'il fut mis à la tête des armées vénitiennes, et qu'il y acquit la réputation du plus sage, du plus circonspect des généraux italiens, et de celui sous les ordres duquel une armée courait le moins de danger. Quand la république fut attaquée par la puissante ligue de Cambrai, elle crut devoir associer le comte de Pitigliano au bouillant et impétueux Barthélemy d'Alviano, pour que les qualités et les défauts de l'un tempérassent ceux de l'autre. Mais une opposition trop forte entre leurs caractères et leurs plans de guerre causa la défaite de tous deux à la bataille d'Agnadel, le 14 mai 1509. Cette bataille, engagée contre l'avis de Pitigliano, fut peut-être perdue par sa faute; car il fut accusé d'avoir abandonné son rival, qui fut fait prisonnier. Pitigliano, demeuré seul à la tête des armées vénitiennes, poursuivit sans obstacle son système favori de temporisation. Malgré les désastres de l'Etat, il rassembla de nouvelles troupes, et il leur rendit le courage. A leur tête, il surprit Padoue le 17 juillet 1509, et cet événement a été célébré jusqu'à nos jours par une fête solennelle comme le premier succès qu'ait eu la république de Venise après les calamités dont elle avait été accablée. Pitigliano s'enferma ensuite dans Padoue avec la fleur de la noblesse et de l'armée vénitienne, pour défendre cette ville contre Maximilien, qui en entreprit le siége et qui fut valeureusement repoussé. Mais, à la suite de ce siége, Pitigliano, épuisé par les fatigues de la guerre, mourut à Lunigo (février 1510), à l'âge de 68 ans. Le sénat de Venise lui fit élever une magnifique statue dans l'église des Sts-Jean-et-Paul, où son corps fut inhumé. S. S—I.

ORSINI (Laurent), seigneur de Ceri, nommé souvent *Renzo de Ceri*, général italien au 16e siècle, était cousin du précédent. Il s'engagea comme lui à la solde des Vénitiens pendant la guerre de la ligue de Cambrai, et le premier il forma un corps d'infanterie italienne en état de résister aux redoutables bataillons des Suisses et des Espagnols. Il signala sa valeur au siége de Bergame, qu'il soutint en 1514 contre Prosper Colonna et Raimond de Cardone. Il accusa Barthélemy d'Alviano de l'avoir sacrifié dans cette occasion, et, ne pouvant plus servir avec ce général, qui s'était déjà montré l'ennemi du comte de Pitigliano, il passa en 1515 à la solde de Léon X, et fut employé à la conquête du duché d'Urbin. Après la mort de Léon X, Laurent de Ceri s'engagea au service de François Ier, et fit pour ce monarque une guerre de partisan en Italie. Il se distingua dans la défense de Marseille contre le connétable de Bourbon et ensuite dans celle de Rome contre l'armée que ce redoutable ennemi de son roi avait formée. Laurent de Ceri n'avait pour défendre Clément VII qu'une troupe pusillanime de bourgeois, auxquels il ne put inspirer son courage. Lorsque la ville fut prise, il se retira vers Barlette, où il soutint encore longtemps le parti des Français. Il mourut à la chasse le 20 janvier 1536 d'une chute de cheval. S. S—I.

ORSINI (Fulvio), savant antiquaire, fils naturel d'un commandeur de Malte, de l'illustre famille de ce nom, naquit à Rome le 11 décembre 1529 (1). Le commandeur avait commencé à

(1) Niceron dit le 2 décembre; mais il est évident qu'il se

Digitized by Google

prendre soin de l'éducation de Fulvio; mais, s'étant brouillé avec sa maîtresse, il les abandonna tous les deux, et cet enfant, destiné à tenir un rang distingué parmi les érudits, fut réduit à vivre des aumônes que sa mère allait solliciter chaque soir de la pitié des passants. Admis à l'âge de sept ans au nombre des clercs de St-Jean-de-Latran, la vivacité de son esprit frappa le chanoine Gentilio Delfini, homme de mérite et passionné pour les antiquités. Delfini donna des maîtres à Fulvio pour lui apprendre les éléments du grec et du latin, et se chargea de lui enseigner les principes de l'archéologie. Il eut bientôt surpassé tous ses instituteurs. Delfini l'ayant déterminé à embrasser l'état ecclésiastique, lui fit obtenir quelques petits bénéfices, et, dans la suite, lui résigna son canonicat. Fulvio, dont la réputation croissait de jour en jour, fut choisi par le cardinal Farnèse pour remplir les fonctions de son bibliothécaire, et se vit recherché par tous les savants et les littérateurs qui jetaient alors un si grand éclat à Rome. Il comptait parmi ses amis Faërne, Latino-Latini, Paul Manuce et le célèbre Ant. Augustin. Le roi de Pologne chercha même à l'attirer dans ses Etats en 1578 (1). Fulvio ne voulut pas se séparer de sa mère, et il éprouvait un vif plaisir à lui faire partager son aisance et à la sentir heureuse des succès qu'il obtenait. Afin de pouvoir disposer de tous ses moments pour l'étude, il ne reçut que le sous-diaconat, et se fit dispenser de la récitation de l'office, ainsi que de l'assistance au chœur. Il conserva cependant ses divers bénéfices, et le pape Grégoire XIII lui assigna en outre une pension de deux cents ducats sur les revenus de l'évêché d'Aversa. Fulvio employait toute sa fortune à acheter des tableaux, des bronzes, des médailles, etc., dont il forma un magnifique cabinet, qu'il légua au cardinal Odoard Farnèse, neveu de son protecteur. Il laissa ses nombreux manuscrits à la bibliothèque du Vatican et fit différents autres legs aux personnes dont il avait reçu des services. Fulvio mourut le 18 mai 1600, et fut inhumé dans la chapelle de Ste-Madeleine, qu'il avait fait construire près de St-Jean-de-Latran : son épitaphe est rapportée par Niceron, t. 24. Thomasius et Casaubon ont accusé Fulvio de s'être approprié sans scrupule les recherches de quelques philologues contemporains. C'est un point qui n'a pas encore été examiné. On doit à ce savant comme éditeur : *Novem illustrium fœminarum et septem lyricorum carmina*, etc., Anvers, 1568, in-8°. Les neuf femmes dont on trouve des vers dans ce recueil, qui est fort recherché, sont : Sappho, Erinne, Myro, Myrtis, Corinne, Télésille, Praxille, Nossis et Anyte. Wolf en a publié une nouvelle édition (*voy.* J.-Ch. Wolf). — *S. Pompeius Festus de verborum significatione*, Rome, 1581, in-8° ; — *Selecta de legationibus ex Polybio et alia fragmenta ex historiis quæ non extant*, etc., Anvers, 1582, in-8° ; — les *Centons* de Læl. Capilupi, in-4° ; — le traité d'Arnobe *Adversus gentes*, Rome, 1583, in-4°, etc. Comme philologue, on a de lui des Notes sur les anciens auteurs d'agriculture, sur les historiens latins, sur les œuvres de Cicéron, etc. Enfin il a publié : 1° *Virgilius collatione scriptorum græcor. illustratus*, Anvers, 1568, in-8°. L'édition publiée par Louis-Gaspard Valckenaer, Leuwarden, 1747, in-8°, est plus estimée que l'originale. 2° *Familiæ romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus ab urbe condita ad tempora D. Augusti*, Rome, 1577, in-fol., et dans le tome 7 du *Thesaur. antiq. romanar.*, Ch. Patin a donné une édition de cet ouvrage, corrigée et augmentée, Paris, 1663, in-fol. Abraham Gorlée et Vaillant ont continué les recherches d'Orsini sur les familles romaines. 3° *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditorum ex antiquis lapidibus et numismatibus expressa*, Rome, 1570, in-fol., rare (1) ; Anvers, Plantin, 1598, in-4°, contenant 151 planches, dessinées par Theod. Galle ; ibid., 1606, in-4°, avec un supplément de 18 planches. Cette dernière édition, à laquelle Jean Faber ou le Fèvre, de Bamberg, a joint un commentaire, est la plus recherchée, et l'on peut dire que pendant deux siècles, on n'a pas eu de recueil plus complet ni aussi exact, qui offrît les portraits des personnages de l'antiquité d'après les monuments les plus authentiques. Baudelot de Dairval a traduit cet ouvrage en français, sous ce titre : *Portraits d'hommes et de femmes illustres*, Paris, 1710, in-4°. 4° Des Notes sur le traité d'Ant. Augustin *De legibus et senatusconsultis Romanorum*, et un *Appendix* à l'ouvrage de P. Chacon, *De triclinio Romanorum*, plus étendu que l'ouvrage même ; 5° un petit traité *De bibliothecis*, inséré dans les *Commentationes* de Mader, Helmstadt, 1666, et réimprimé par J.-A. Schmidt en 1702 et 1703. Joseph Castiglione, d'Ancône, a publié, d'après un manuscrit de Luc Holstenius, la Vie de Fulvio, en latin, avec son testament, Rome, 1657, in-8° de 39 pages. On peut encore consulter la *Pinacotheca* de Rossi, les *Eloges des hommes savants* de Teissier, t. 4, p. 364-369, et la notice que Millin a consacrée à Orsini dans le *Magasin encyclopédique*, 1811, t. 3, p. 96-113. W—s.

ORSINI. *Voyez* Benoît XIII, Montmorenci et Ursins.

ORSINI (Félix), révolutionnaire italien, naquit au mois de décembre 1819 à Meldola, petite ville de la province de Forli, dans les Etats romains,

trompe, puisqu'il reconnaît, sur l'autorité de Jos. Castiglione, que Fulvio est mort le 18 mai (nouveau style) 1600, répondant au 8 mai du calendrier Julien, et que, d'après son épitaphe, il a vécu 70 ans 4 mois et 27 jours.

(1) Muret, *Epist.* L. 1, ep. 66.

(1) Cette édition, imprimée (pour le texte) à Venise, fut publiée à Rome par Ant. Lafreri ; ce dernier en avait déjà donné, l'année précédente, une moins complète, moins critique, et sans texte, mais d'un burin plus sévère qui, par sa fermeté, rappelle le faire des estampes de Marc Antoine Raimondi. Cette édition de 1569 est ordinairement citée sous le nom d'Achille Statius *Rimpsi*, qui la dédia au cardinal Granvelle. La plupart de ces planches se retrouvent dans l'édition de 1570 ; mais celles qu'on y a ajoutées sont d'un burin bien inférieur.

Digitized by Google

d'André Orsini, de Lugo, et de Françoise Ricci, de Florence. Son père était un patriote exalté, membre depuis longtemps des sociétés secrètes. Félix, à l'âge de neuf ans, fut envoyé à Imola chez son oncle paternel Orso Orsini, qui s'appliqua vainement à lui donner les premiers éléments d'une éducation sévèrement religieuse. En 1838, Orsini suivait les cours de droit de l'université de Bologne, où il ne tarda pas à s'affilier parmi les membres de la société secrète *la Jeune Italie*, fondée en 1831 par Mazzini. Dans ce milieu, il acquit promptement une certaine influence, et dès ce moment sa vie ne fut plus qu'une lutte incessante, mais impuissante, contre les gouvernements établis en Italie. Dans le courant du mois d'août 1843, un soulèvement, organisé par les conspirations des sociétés secrètes et spécialement de la Jeune Italie, éclata dans la légation de Bologne. Les conjurés comptaient sur la propagation du mouvement dans l'Italie centrale et inférieure, d'où il devait gagner les provinces napolitaines. Ce n'était là qu'une illusion. Isolés, abandonnés, les conjurés, au nombre d'une centaine d'hommes, furent facilement dispersés par les Suisses et les carabiniers pontificaux. Félix Orsini et son père André prirent une part active à cette échauffourée. Pourtant ils ne furent tous deux arrêtés qu'au mois de mai suivant. Des fragments de lettres de la main de Félix avaient été trouvés par la justice dans les papiers de Barbetti, l'un des chefs du complot. Traduit à Rome devant le tribunal de la *sacra consulta*, Orsini fut condamné à la fin de 1844 aux travaux forcés à perpétuité, pour crime de conspiration contre le gouvernement pontifical. En exécution de cette sentence, Orsini resta dix-huit mois environ au bagne de Civita-Castellana. La mort de Grégoire XVI (1er juin 1846) mit un terme à cette captivité. Un des premiers actes politiques de son successeur Pie IX fut de proclamer (16 juillet) une large amnistie. Pour en profiter, les réfugiés ou condamnés politiques étaient simplement astreints à s'engager sur l'honneur « à « ne jamais abuser, en aucun temps ni en aucun « lieu, de la grâce qui leur était faite, et de rem- « plir tous les devoirs d'un bon et loyal sujet. » Orsini, qui avait inutilement essayé de s'évader du bagne, prêta le serment exigé et fut rendu à la liberté. Suivant lui, ce serment ne portait engagement d'honneur qu'envers le gouvernement du pape. Il partit pour Florence, et, fidèle à ses précédents, il se jeta aussitôt dans le mouvement révolutionnaire qui se préparait contre le grand-duc Léopold II et contre l'Autriche. Arrêté comme complice de l'établissement d'une imprimerie clandestine, il fut expulsé et conduit à la frontière, ce qui ne l'empêcha pas de rentrer sur le territoire toscan, où il devint le secrétaire de Nicolas Fabrizi pour la correspondance que ce dernier entretenait avec Mazzini. Découvert et arrêté de nouveau, il fut envoyé et emprisonné à Forli, dans les Etats du pape; mais, étant parvenu à s'échapper, il retourna une troisième fois à Florence. C'est là qu'il apprit la nouvelle de la révolution française de février 1848, celle de Vienne, l'insurrection de Milan, etc. Toute la Péninsule était en feu. Orsini ne pouvait manquer une aussi belle occasion offerte à toutes ses passions. Il s'engagea au service de la nouvelle république vénitienne, et après les combats de Vicence et de Trévise, on le trouve à Venise capitaine dans un bataillon chargé de la défense de la lunette n° 12 du fort de Marghera. Dans la nuit du 27 au 28 octobre, il contribua à la prise de Mestre contre les Autrichiens; il commandait l'avant-garde de l'aile droite. La révolution romaine ayant éclaté, il se rendit à Bologne avec son bataillon. En février 1849, il fut nommé député à l'assemblée constituante de Rome par les colléges électoraux de Bologne et de Forli; il opta pour cette dernière ville. Au mois de mars suivant, le comité exécutif siégeant à Rome l'envoya en qualité de commissaire extraordinaire, chargé de pleins pouvoirs, à Terracine, puis à Ancône, et enfin à Ascoli. Il réprima le brigandage qui désolait ces provinces avec une énergie révolutionnaire qui plus tard lui fut vivement reprochée et même donna lieu contre lui à une poursuite suivie d'une condamnation. Après la prise d'Ancône, qu'il voulut vainement défendre contre les Autrichiens, il regagna Rome, prit part à la défense de cette ville contre l'armée française, et fut forcé de se cacher après la chute de la république, jusqu'à ce qu'il pût se réfugier à Gênes, qu'il quitta bientôt pour habiter Nice. Là, renouant ses relations avec ses anciens compagnons des sociétés secrètes, il voulut fomenter une nouvelle insurrection dans les Apennins (1853). Cette tentative échoua; abandonné par ceux sur lesquels il croyait pouvoir compter, resté presque seul, Orsini, arrêté par les gendarmes piémontais, fut emprisonné à Sarzanna (septembre 1853), puis conduit à Gênes et renfermé dans une forteresse, d'où il ne sortit que pour être embarqué pour l'Angleterre. Peu découragé par tant d'échecs successifs, il reprit à Londres le cours de ses menées conspiratrices. Il partit de nouveau pour l'Italie, afin d'aller porter l'insurrection dans la Lunigiana. Ses espérances ayant encore été trompées, il se réfugia à Genève, où, à la suite d'une entrevue avec Mazzini, il fut décidé qu'il porterait immédiatement ses efforts sur la Valteline. Le 11 juin, Orsini partait, sous le nom de Tito Celsi, pour Coire, où il resta près d'un mois. Il y travaillait à faire éclater à Côme des troubles qui devaient s'étendre dans toute la Valteline. Dans cette entreprise nouvelle, il trouva les mêmes mécomptes, et la police ayant eu vent que de nombreux envois d'armes étaient faits sous son nom d'emprunt, il fut encore arrêté le 21 août et parvint encore le lendemain à échapper aux mains des gendarmes suisses. Après

Digitized by Google

être resté caché près d'un mois à Zurich sous le nom de Georges Hernagh, il résolut d'aller porter la conspiration en Autriche même. Il partit pour Vienne, en passant par Turin, Milan, Venise et Trieste. Le 10 décembre, il quittait Vienne, et après avoir traversé la Hongrie, il était arrêté en Transylvanie, à Hermanstadt, par la police autrichienne, qui le ramena à Vienne. Dès son premier interrogatoire, il put acquérir la certitude que toutes ses démarches étaient parfaitement connues, et il fut transféré à Mantoue pour y être jugé. Trois chefs principaux d'accusation furent portés contre lui : 1° conspiration contre les gouvernements d'Italie; 2° instructions insurrectionnelles écrites de sa main, laissées par lui à Milan, lors de son passage dans cette ville; 3° voyage dans les provinces autrichiennes, ayant pour but de chercher à s'enrôler sous un faux nom dans l'armée du gouvernement et d'y provoquer la révolte. Reconnu coupable sur chacun de ces chefs, Orsini fut condamné pour crime de haute trahison, le 20 août 1855, à la peine de mort. La forteresse St-Georges, dans laquelle il était enfermé, semblait devoir rassurer ses gardiens; on croyait généralement qu'il était impossible de s'en évader; cependant l'audace d'Orsini n'en désespéra point. Une femme dévouée réussit à lui faire passer une lime. Il avait huit barreaux à scier. Dans le courant de février 1856, il commença ce travail, qui ne lui demanda pas moins de vingt-quatre à vingt-cinq jours. En même temps, il parvint à force de ruse à conserver plusieurs paires de draps, dont il forma une sorte de corde. Sa cellule était au troisième étage : il en sort dans la nuit du 29 au 30 mars; mais la corde est trop courte : il tombe dans le fossé d'une hauteur de six mètres et se blesse assez grièvement au pied et au genou. Dans la presque impossibilité de marcher, son énergie ne l'abandonne pas; il se traîne jusqu'au bas des fortifications qui entourent le château, et au point du jour, au moment où il se croit perdu, il est retiré de ce tombeau par des passants qui ont pitié de lui. Après s'être mis pendant quelques jours chez des amis sûrs à l'abri des recherches de la police autrichienne, il parvint à fuir en Angleterre et arriva à Londres le 26 mai 1856. L'audace de son évasion, ses opinions bien connues, ses aventures avaient appelé sur son nom, principalement dans le monde des réfugiés politiques, une sorte de notoriété. Il songea à exploiter la curiosité britannique en faisant des lectures publiques qui furent assez suivies et dont le produit mit à sa disposition des ressources pécuniaires qui n'étaient pas sans importance. A la même époque, il publia des *Mémoires politiques*, sorte d'autobiographie, et un livre sur les *Prisons de l'Autriche en Italie*, qui, traduit en anglais (*The Austrian Dangeons in Italy*, Londres, 1856, in-8°), obtint un certain succès. Tels étaient les précédents d'Orsini, quand un attentat épouvantable vint attacher à son nom une effrayante célébrité. Le jeudi 14 janvier 1858, l'empereur des Français Napoléon III et l'impératrice Eugénie devaient assister à une représentation extraordinaire donnée à l'Opéra. L'extérieur de l'édifice était splendidement illuminé, une foule compacte se pressait autour de ses abords. Le cortége impérial arriva vers huit heures et demie. Il se composait de trois voitures. Parvenue à la hauteur de l'entrée principale, la seconde voiture, où se trouvaient l'empereur et l'impératrice, ralentissait le pas pour s'engager dans le passage réservé à l'extrémité du péristyle, quand coup sur coup éclatèrent trois détonations terribles et qui furent comparées à des détonations de canon. En même temps un nombre considérable de projectiles de toutes formes, de toutes grosseurs étaient lancés dans tous les sens, et blessaient les curieux et les hommes de l'escorte. La commotion fut si violente que tous les becs de gaz s'éteignirent simultanément; la place tout à l'heure resplendissante fut subitement plongée dans les ténèbres. Par un hasard providentiel, ni l'empereur ni l'impératrice ne furent atteints, et cependant les moyens de destruction employés avaient été si terriblement calculés que la voiture n'avait pas reçu moins de soixante-seize projectiles dans ses diverses parties. Des deux chevaux de l'attelage, l'un mourut sur le coup, l'autre dut être abattu. Le cocher, les valets de pied avaient été plus ou moins frappés. Le général Roguet, qui accompagnait Leurs Majestés dans leur voiture, avait reçu à la tête une contusion violente qui avait déterminé un grave épanchement de sang. Sains et saufs, l'empereur et l'impératrice entrèrent à l'Opéra. Le bruit de l'attentat s'était répandu instantanément dans toute la salle, qui les salua d'acclamations réitérées. Au dehors, la confusion était extrême. Les blessés, les morts ou mourants gisaient sur le sol; on aurait dit un véritable champ de bataille. Le vaste abri (marquise) qui s'étend le long de la façade du vestibule avait été criblé de déchirures. En face, les maisons n'avaient plus un carreau de vitre. Enfin les constatations judiciaires établirent que cent cinquante-six personnes avaient été atteintes et que le nombre des blessures reconnues par l'expertise médicale ne s'élevait pas à moins de cinq cent onze. Dans la liste des victimes, on remarquait vingt et une femmes, onze enfants, treize lanciers de l'escorte, onze gardes de Paris et trente et un agents ou préposés de la préfecture de police. Le 25 février suivant, au moment où s'ouvrirent les débats, huit personnes avaient succombé; plusieurs autres étaient encore dangereusement malades. Le premier moment de confusion à peine passé, la police procéda aux recherches les plus minutieuses. Les maisons furent toutes fouillées sans résultat, mais on trouva dans le voisinage, sur la voie publique, un revolver à

Digitized by Google

six coups chargés et amorcés, dont la sous-garde portait des taches de sang, et une sorte de bombe armée de capsules sur une de ses parties. Les détonations entendues étaient évidemment dues, et le fait fut plus tard constaté par l'instruction, à l'explosion de projectiles de même nature (1), lancés sous les voitures impériales des derniers rangs de la foule. La justice fut bientôt sur la trace des coupables. Quelques minutes seulement avant l'attentat, un officier de paix avait procédé, dans la rue Lepelletier même, à l'arrestation d'un individu nommé Pieri. Expulsé de France en 1852, signalé depuis quatre jours par une dépêche du ministre de France à Bruxelles comme ayant dû arriver à Paris le 9 janvier avec un complice, dans l'intention d'assassiner l'empereur, Pieri était activement recherché. L'officier de paix, qui avait déjà exécuté contre lui un ordre d'expulsion, l'avait reconnu et l'avait arrêté. Pieri était porteur d'une bombe fulminante, d'un revolver, d'un couteau-poignard, etc. D'un autre côté, on arrêtait dans la soirée, peu de temps après l'attentat, dans une des salles du restaurant Broggi, situé précisément en face de l'Opéra, un individu dont les allures avaient paru suspectes. Il indiqua comme sa demeure l'hôtel de Saxe-Cobourg, rue St-Honoré, et il fut reconnu qu'il avait été amené dans cet hôtel par le concierge d'une maison de la rue du Mont-Thabor comme étant le domestique d'un locataire de cette dernière maison. Dès ce moment, les investigations marchèrent d'un pas sûr vers la découverte de la vérité. L'individu arrêté dans le café Broggi avait déclaré s'appeler Swiney et être Anglais; il était Italien et son véritable nom était Gomez. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, Swiney, ayant déclaré que son maître s'appelait Allsop, était Anglais et habitait rue du Mont-Thabor, un commissaire de police se rendit à cette adresse, où il trouva couché un homme ayant à la tête une blessure qui avait dû abondamment saigner et dont il ne pouvait expliquer l'origine. Immédiatement arrêté, le prétendu Allsop fut bientôt forcé d'avouer qu'il était Italien et qu'il s'appelait Félix Orsini. Enfin, dans le courant de la nuit, un quatrième complice était arrêté dans un hôtel de la rue Montmartre, où Pieri était descendu à son arrivée à Paris. C'était l'Italien Rudio, qui avait pris le faux nom de Da Silva, afin de se faire passer pour Portugais. L'instruction marcha d'autant plus rapidement que deux des accusés entrèrent dans la voie des aveux. Le rôle de chacun fut nettement déterminé. Rudio et Gomez n'étaient guère que les comparses et les instruments du crime. Rudio, né à Bellune en 1833, d'une famille autrefois noble et riche, dont l'aïeul avait été préfet à Bellune sous le consulat et l'empire, avait été poussé au crime plus encore par la misère peut-être que par sentiment révolutionnaire. Ayant pris part à peine âgé de quinze ans aux insurrections italiennes de 1848, il avait été forcé de fuir et s'était embarqué pour l'Amérique, où il avait vécu péniblement. En 1855, il était rentré en Europe et était venu se fixer à Londres. Il y avait épousé une jeune fille de quinze ans, dont il avait un enfant, et cherchait à donner des leçons de langues. Il était alors sans aucune espèce de ressources. Les antécédents de Gomez étaient plus tristes. Il était âgé de vingt-neuf ans; au mois de mars 1855, il avait été condamné à six mois de prison pour abus de confiance et détournement d'une caisse de marchandises. En juin 1857, il s'était mis en relation à Birmingham avec Pieri, qui lui avait fait connaître Orsini. Quant à Joseph Pieri, né en 1808 à San-Stephano, près de Lucques, en Toscane, il s'était signalé de bonne heure par des désordres de toute nature. Condamné pour vol en 1830 à un an de prison et cent livres d'amende par le tribunal correctionnel de Lucques, il avait quitté l'Italie en 1833, soupçonné d'avoir commis un second vol, et était passé en France, où il se donnait comme réfugié politique. En 1834, il était à Avignon et exerçait l'industrie de fabricant de casquettes. Engagé en 1843 dans la légion étrangère, il était parvenu au grade de sous-lieutenant; de retour en France en 1845, il avait épousé une femme, qu'il avait abandonnée peu de temps après. En 1848, il avait pris part aux mouvements italiens et commandé en Toscane un bataillon de volontaires. Rentré en France après la restauration du grand-duc de Toscane, Pieri en avait été expulsé en 1852. Il avait trouvé un refuge en Angleterre, et s'était établi professeur de langues à Birmingham. Ses relations avec Orsini y étaient fréquentes. Dans les premiers jours de 1858, Pieri était parti pour Paris en passant par la Belgique. On sait le reste. — Le 12 février, l'instruction judiciaire était terminée. La chambre des mises en

(1) Nous empruntons à l'acte d'accusation la description de ces projectiles meurtriers. « Des experts ont constaté par des vérifications attentives et par des expériences réitérées, la puissance meurtrière de la bombe qui leur a été soumise. Cette bombe consiste en un cylindre creux en fonte commune et très-cassante, composé de deux parties réunies par un pas de vis pratiqué dans l'épaisseur des parois. Sa hauteur totale est de neuf centimètres cinq millimètres; son diamètre en largeur est de sept centimètres trois millimètres; la partie inférieure est armée de vingt-cinq cheminées garnies de capsules, traversant toute l'épaisseur des parois et disposées de manière à faire converger le feu des capsules sur la charge placée dans l'intérieur. Les parois ont une épaisseur inégale plus grande dans la partie inférieure, où elle s'élève jusqu'à trois centimètres, beaucoup moindre dans la partie supérieure, où elle s'abaisse jusqu'à cinq millimètres seulement; de telle sorte que le projectile se retourne de lui-même dans sa chute et retombe nécessairement du côté le plus lourd sur les capsules destinées à provoquer l'explosion. A la partie supérieure il existe un trou pratiqué pour introduire la charge, et hermétiquement fermé par une vis de deux centimètres d'épaisseur; la capacité intérieure est de cent vingt centimètres cubes. On a extrait une substance d'un blanc légèrement jaunâtre, fine, cristalline, lourde, et qui a été reconnue pour être du fulminate de mercure pur et sans mélange. » — A ces détails, qui se rapportent spécialement à la bombe saisie sur Pieri et à celle trouvée sur la voie publique, il convient d'ajouter que deux des trois bombes lancées contre l'empereur étaient plus grosses que les autres; ce qui a été établi par les aveux des deux accusés Gomez et Rudio.

Digitized by Google

accusation renvoyait devant la cour d'assises de la Seine Pieri, Rudio, Gomez, Orsini et Simon Bernard. Ce dernier, accusé seulement de complicité, était contumace. Il était accusé, il faut le dire, d'une active participation au complot, auquel également ne serait pas resté étranger l'Anglais Allsop, dont Orsini avait emprunté le nom. Réfugié à Londres, à l'abri de l'atteinte de la magistrature française, Simon Bernard fut toutefois poursuivi comme complice de l'assassinat par les ordres du ministère britannique, et le jury anglais prononça en sa faveur un acquittement qui souleva en France une menaçante émotion. Les débats du procès Orsini s'ouvrirent à Paris le 25 février. La cour d'assises était présidée par le premier président M. Delangle; le procureur général, M. Chaix-d'Est-Ange, l'un des avocats les plus célèbres du barreau de Paris, récemment placé par l'empereur à la tête du parquet, soutint l'accusation. Rudio et Gomez persistèrent dans leurs aveux précédents. Pieri voulut tout nier, malgré l'évidence. Orsini reconnut l'exactitude de quelques-uns des faits mis à sa charge, notamment sa participation presque exclusive à la confection des bombes (1), en discuta quelques autres et prétendit n'avoir jeté aucune bombe. La défense d'Orsini fut présentée avec un grand éclat par M. Jules Favre. Reconnus coupables par le jury, Orsini, Pieri et Rudio furent condamnés à la peine des parricides. Quant à Gomez, des circonstances atténuantes ayant été admises en sa faveur, il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Les accusés, Gomez excepté, se pourvurent en cassation. La procédure était régulière; leur pourvoi fut rejeté par un arrêt en date du 11 mars. La sœur d'Orsini était venue à Paris pour implorer la clémence impériale. Il paraît certain que l'empereur désirait faire grâce, mais le conseil des ministres insista pour que la justice eût son cours. Les condamnés avaient été transférés à la prison de la Roquette. Le 13 mars, l'échafaud était dressé; deux des condamnés seulement y montèrent. La peine de Rudio, sur les vives instances de l'impératrice, dont la pitié s'était émue du malheur de sa jeune femme et de son enfant, avait été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité (2). Pieri fut livré le premier aux exécuteurs. On remarqua en lui une sorte de surexcitation nerveuse; Orsini lui cria en italien : *Du calme*. Il mourut en répétant le refrain des *Girondins*. Le maintien d'Orsini fut plus simple; il mourut avec fermeté et sang-froid; ses derniers mots furent : *Vive l'Italie! vive la France!* — L'attentat du 14 janvier 1858 produisit en France et dans l'Europe entière une émotion immense. Les intérêts politiques, comme les intérêts matériels, s'en alarmèrent également. Le 16 janvier, tous les grands corps de l'Etat, le corps diplomatique, le sénat, le corps législatif, le conseil d'Etat, etc., furent reçus par l'empereur. L'armée envoya de nombreuses protestations de dévouement. Le 18 janvier, dans le discours d'ouverture de la session législative, l'empereur déclara que « le danger n'était pas « dans les prérogatives excessives du pouvoir, « mais dans l'absence de lois répressives, » et il demanda aux législateurs « de l'aider à rechercher les moyens de réduire au silence les op« positions extrêmes et factieuses ». La presse fut plus sévèrement contenue. Sur la proposition du ministre de l'intérieur, M. Billault, un décret en date du 18 supprima la *Revue de Paris* et le journal *le Spectateur* (ancienne *Assemblée nationale*). En même temps, de très-nombreuses arrestations étaient opérées à Paris et dans les départements. Des individus suspects à divers titres furent ou déportés en Algérie ou expulsés. Un décret en date du 27 janvier, contresigné par le ministre de la guerre, divisa le territoire de l'empire en cinq grands commandements militaires, confiés à des maréchaux de France. Un autre décret, en date du 1er février, constitua le conseil privé de régence. Enfin, le 7 février, la nomination du général Espinasse, aide de camp de l'empereur, au ministère de l'intérieur, en remplacement de M. Billault, avec le titre de ministre de l'intérieur et *de la sûreté générale*, acheva le couronnement de cet ensemble de mesures, soit préventives, soit répressives. Dès son entrée au ministère, il manifesta son intention de déployer contre les ennemis du gouvernement une grande énergie et donna aux préfets des instructions dans ce sens. Un de ses premiers actes fut la demande au corps législatif d'un crédit supplémentaire d'un million deux cent mille francs pour les dépenses secrètes. Le 19 février, le corps législatif adopta à une forte majorité un projet de loi dont il avait été saisi le 1er du même mois, instituant de nouvelles et plus rigoureuses mesures de sûreté générale. — Le contre-coup de l'attentat du 14 janvier se fit aussi sentir à l'étranger, et faillit un moment amener de graves complications diplomatiques. Tout s'apaisa cependant. Sur les représentations ou les plaintes du gouvernement impérial, les réfugiés politiques furent plus sérieusement surveillés en Suisse, en Piémont, en Belgique. En Belgique, des poursuites furent exercées, sur

(1) Voici un des effroyables détails qu'il donna à ce sujet : « Je « voulais porter en France les bombes chargées, mais je refléchis « qu'il valait mieux maintenir le fulminate à l'état humide, et je « l'ai apporté de Londres en Belgique et de Belgique à Paris « dans un sac de nuit, entouré de papier et de linge que j'hu« mectais de temps en temps. Ainsi mouillé, il devait bien peser « près de deux livres anglaises. J'ai chargé moi-même les bombes « dans ma chambre, rue du Mont-Thabor; il m'a fallu faire sé« cher la poudre, mouture et thermomètre en main, devant le feu. « Si une étincelle avait sauté de sus, j'aurais sauté en l'air avec « toute la maison. »

(2) Rudio fut transporté à Cayenne. Vers la fin de l'année 1856, il s'échappa et gagna le Brésil. Les feuilles publiques annonçaient à cette époque qu'il y était mort de la fièvre jaune; mais ce bruit fut plus tard démenti, et il paraît qu'au mois de septembre 1861 il se trouvait à Londres, où il tenait en plein club des discours où il faisait l'apologie du tyrannicide.

Digitized by Google

la plainte du ministre de France, contre divers journaux ultra-démocratiques, le *Drapeau*, le *Crocodile*, le *Prolétaire*. Sous prévention d'outrages envers l'empereur des Français, ils furent condamnés par le jury. La résistance de l'Angleterre fut plus vive et finit même par renverser son propre ministère. L'instance suivie contre Simon Bernard, nous l'avons dit, n'aboutit qu'à un verdict de non-culpabilité. Le gouvernement anglais ne fut pas plus heureux dans de nouvelles poursuites qu'il dirigea contre divers éditeurs de pamphlets. Une *Lettre au parlement et à la presse* de MM. Félix Pyat, Besson et Taillandier, lue au nom de la commune révolutionnaire dans un meeting à Londres, le 24 février 1853, et imprimée, fut absoute par les jurés anglais, bien qu'on pût y trouver plus d'une approbation du régicide. C'est alors que le cabinet dirigé par lord Palmerston se décida à présenter au parlement un bill tendant à modifier la situation et les droits que les lois précédentes donnaient en Angleterre aux réfugiés politiques, qui y jouissaient en tous points des mêmes libertés que les nationaux. Il succomba encore dans cette tentative. Après une discussion ardente à la chambre des communes, le bill ministériel fut rejeté par une faible majorité, et le cabinet whig de lord Palmerston dut céder la place à l'administration torye de lord Derby. D'un autre côté, une médaille d'or fut frappée à Turin en l'honneur de Jules Favre, l'éloquent défenseur d'Orsini. Avant de terminer, nous avons à rappeler un dernier épisode de cette sombre vie. Toujours dominé par la pensée de l'indépendance italienne, Orsini eut l'étrange pensée d'invoquer en sa faveur le bras et le puissant concours de celui-là même qu'il avait voulu frapper au nom de cette même cause. Du fond de sa prison de Mazas, il adressa à l'empereur des Français une lettre qui est restée historique pour lui demander de venir au secours de l'Italie et de la protéger contre l'Autriche. Cette lettre fut lue à l'audience et dans le cours de la défense par l'avocat d'Orsini, qui en avait reçu préalablement l'autorisation de l'empereur. C'est donc un document que nous devons reproduire : « Les dépositions que j'ai faites « contre moi-même, dans le procès politique in- « tenté à l'occasion de l'attentat du 14 janvier, « sont suffisantes pour m'envoyer à la mort, et « je la subirai sans demander grâce, tant parce « que je ne m'humilierai jamais devant celui qui « a tué la liberté naissante de ma malheureuse « patrie que parce que, dans la situation où je « me trouve, la mort est pour moi un bienfait. « Près de la fin de ma carrière, je veux néan- « moins tenter un dernier effort pour venir en « aide à l'Italie, dont l'indépendance m'a fait « jusqu'à ce jour braver tous les périls, aller au- « devant de tous les sacrifices. Elle fait l'ob- « jet constant de toutes mes affections, et c'est « cette dernière pensée que je veux déposer dans « les paroles que j'adresse à Votre Majesté. Pour « maintenir l'équilibre actuel de l'Europe, il faut « rendre l'Italie indépendante ou resserrer les « chaînes sous lesquelles l'Autriche la tient en « esclavage. Demandai-je pour sa délivrance que « le sang des Français soit répandu pour les « Italiens? Non. Je ne vais pas jusque-là. L'Italie « demande que la France n'intervienne pas con- « tre elle; elle demande que la France ne per- « mette pas à l'Allemagne d'appuyer l'Autriche « dans les luttes qui vont peut-être s'engager. « Or c'est précisément ce que Votre Majesté peut « faire, si elle le veut. De cette volonté dépen- « dent le bien-être ou les malheurs de ma patrie, « la vie ou la mort d'une nation à qui l'Europe « est en grande partie redevable de sa civilisa- « tion. Telle est la prière que de mon cachot « j'ose adresser à Votre Majesté, ne désespérant « pas que ma faible voix soit entendue. J'adjure « Votre Majesté de rendre à ma patrie l'indépen- « dance que ses enfants ont perdue en 1849 par « la faute même des Français. Que Votre Majesté « se rappelle que les Italiens, au milieu desquels « était mon père, versèrent avec joie leur sang « pour Napoléon le Grand partout où il lui plut « de les conduire; qu'elle se rappelle qu'ils lui « furent fidèles jusqu'à sa chute; qu'elle se rap- « pelle que tant que l'Italie ne sera pas indépen- « dante la tranquillité de l'Europe et celle de « Votre Majesté ne seront qu'une chimère. Que « Votre Majesté ne repousse pas le vœu suprême « d'un patriote sur les marches de l'échafaud, « qu'elle délivre ma patrie, et les bénédictions « de vingt-cinq millions de citoyens la suivront « dans la postérité. — Félix Orsini. » La mort de l'empereur n'eût vraisemblablement rien changé à l'état des choses en Italie, si Orsini eût réussi dans son attentat, et c'est à l'empereur, échappé à ce crime, qu'elle a dû quinze mois après les éléments essentiels de son indépendance et de son unité. E. D—s.

ORSUCCI (le P. Fr.-Angelo), de l'ordre de St-Dominique, missionnaire et martyr au Japon, était né de parents nobles à Lucques en Toscane. Il prit l'habit religieux au couvent de la Minerve à Rome et passa en Espagne; de là il fut envoyé d'abord aux Philippines, puis au Mexique, où il demeura plusieurs années : enfin il passa au Japon vers 1618, et y mourut martyr en 1622, le 10 septembre, avec un grand nombre d'autres religieux. Sa vie a été publiée sous ce titre : *Vita del venerabile servo di Dio Fr.-Angelo Orsucci, dell' ordine de' predicatori, scritta dal P. M. Fr. Lod. Sesti. Lucca, Jacinto Paci*, 1682, in-4°, p. 194. P—s.

ORTA (Garcias de). *Voyez* Horto.

ORTEGA (Jean de) du bourg d'Alpanchez, enseigne de la marine royale, a laissé, *Numerato de quatro esquadrones, y declaracion por donde se sabia el aureo numero y la epacta y luna y mareas*, Cadix, 1624. — Un autre *Jean* de Ortega, do-

Digitized by Google

minicain de la province d'Aragon, a écrit en espagnol un traité d'arithmétique, imprimé d'abord à Séville, 1537, in-4°, puis réimprimé avec des corrections sous ce titre : *Tratado sutilisimo de arithmetica, de nuevo enmendado por Juan Lagarto y antes por Gonzalo de Busto*, Grenade, 1563, in-4°. — Enfin c'est à un troisième *Jean* ORTEGA que quelques personnes attribuent le *Lazarillo de Tormes* (*voy.* MENDOZA). A. B-T.

ORTEGA (CASIMIR-GOMEZ de), botaniste espagnol, né à Madrid, en 1730, fit ses études à Bologne; et, après s'être distingué dans ses humanités, cultiva la physique, la chimie et la botanique. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur au jardin royal de botanique; et ses leçons, ainsi que quelques-uns de ses écrits, contribuèrent beaucoup à répandre en Espagne le goût de cette science. Il mourut en 1810, à Madrid, où il était membre des académies de médecine et d'histoire. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Tentamen poeticum, seu de laudibus Caroli III, Hispaniæ regis, carmen*, Bologne, 1759, in-4°. On en trouve un long extrait dans les *Acta litteraria* de Leipsick, octobre 1761. 2° *Commentarius de cicuta*, Madrid, 1761; traduit la même année en espagnol sous le titre de *Disertacion sobre il uso y virtudes de la cicuta*, in-4°. Vincenti avoue que ce traité lui a été fort utile pour celui qu'il a composé sur la ciguë. 3° *Tabulæ botanicæ*, Madrid, 1773, in-4°. Ce sont les classes, les sections et les genres de Tournefort, présentés en tableaux, et accompagnés des phrases génériques, à l'usage des élèves dans les herborisations. 4° *Tratado de las aguas termales de Trillo del Madrid*, 1778, in-4°. Ce traité contient, en 224 pages, un exposé intéressant et bien fait de tout ce que Trillo, ainsi que ses environs et ses eaux, offrent de remarquable. 5° *Instruccion sobre el modo mas seguro y economico de transportar plantas vivas*, ibid., 1779, in-4°; on y trouve des renseignements utiles sur la patrie de plusieurs plantes exotiques. Du reste, on comprend que, depuis la publication de cet ouvrage, les moyens de transport des plantes vivantes se sont fort améliorés. 6° *Historia natural de la malagueta*, etc., ibid., 1780, in-4°, 1 fig. L'auteur donne ici de curieux détails sur cette plante, dont la floraison ne paraît pas être encore très-connue. Linné la nomme *Myrtus pimenta*. Elle est désignée dans le commerce sous les noms de *Poivre de la Jamaïque*, *Piment à couronne*, *Tête de clou*, etc. Mais il est remarquable que celui de *Malagueta* est donné par les auteurs à l'*Amomum grana paradisi*, et par Ortega seul au *Myrtus pimenta*. 7° Continuation de la *Flora espanola*, tomes 5 et 6 (les 4 premiers étant de Jos. Quer), ibid., 1784, in-4° (*voy.* QUER). La deuxième partie nous paraît, sous plusieurs rapports, supérieure à la première. 8° *Curso elemental de botanica*, etc., ibid., 1785, 1 vol. in-8°, par Ortega, Palau et Verdera. Il y avait encore fort peu d'ouvrages sur ce sujet; celui-ci eut beaucoup de succès en Espagne. 9° *Sex novarum aut variorum plantarum horti reg. botan. Matrit. descriptionum decades, cum nonnullarum iconibus*, in-4°, 1re-4e déc., ibid., 1797, chez Ibarra; 5e-8e, ibid., 1798, chez le même; 9e et 10e, ibid., 1800, chez Marin; ces différentes parties sont réunies sous le même titre, portant les mots *Centuria I*, ibid., 1800, chez Marin. Cette centurie contient dix genres nouveaux, dont plusieurs ont été conservés. Les descriptions sont très-bonnes; elles ont été faites sur des individus presque tous venus de graines envoyées par des voyageurs, surtout par Sessé; mais quelques espèces ne sont pas rapportées à leurs véritables genres, telles que le *Villanova*, qui est le *Parthenium hysterophorus*, Lin.; l'*Horminum caulescens*, qui est le *Leperchinia spicata*, Willd., Hort. Berol.; le *Pectis multifida*, qui est le *Schkuhria abrotanoides*, Roth; les *Anthemis oxalifolia*, *globosa* et *triloba*, qui n'appartiennent pas au genre *Anthemis*, etc. L'auteur y a joint dix-huit planches très-bien exécutées par Galvez, représentant vingt et une plantes, dont la plupart sont accompagnées des détails de la fleur et du fruit. Ortega a traduit : 1° le *Voyage du commodore Byron autour du monde, avec des notes et une nouvelle carte du détroit de Magellan*, Madrid, 1769, in-4°. Cette traduction est plus estimée en Angleterre même que l'original, à cause des notes sur l'histoire naturelle; elle fut réimprimée en 1770, avec une *Esquisse* (*Resumen*) *du premier voyage autour du monde par Magellan et Sèb. del Cano*. 2° La *Physique des arbres*, par Duhamel, 2 vol. in-4°, Madrid, 1772; 3° des *Semis et plantations des arbres et de leur culture*, par le même, ibid., 1773, 1 vol. in-4°; 4° *De l'exploitation des bois*, etc., par le même, ibid., 1773, 2 vol. in-4°. Ces trois traductions sont accompagnées de quelques notes. 5° *Éléments d'histoire naturelle et de chimie appliqués à l'agriculture*, par le comte Gust.-Ad. de Gyllenborg, traduits sur la version anglaise, ibid., 1775, 1 vol. in-8°; 6° *Expériences propres à faire connaître que l'alcali volatil fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies*, etc., par Sage, ibid., 1776, 1 vol. in-8°; réimprimé en 1780, avec l'addition des cures observées en Espagne; 7° l'*Art d'essayer l'or et l'argent*, par Sage, ibid., 1785, 1 vol. in-4°. Cette traduction est accompagnée de plusieurs additions sur des opérations métallurgiques, etc. Loefling a donné le nom d'*Ortegia* à un genre de plantes de la famille des caryophyllées. D-U.

ORTELL ou ŒRTEL (ABRAHAM), en latin *Ortelius*, l'un des restaurateurs de la géographie, naquit en 1527 à Anvers, de parents originaires d'Augsbourg, qui jouissaient d'une grande fortune. Après avoir terminé ses études classiques, entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut les Pays-Bas et une partie de l'Allemagne, avec J. Vivian, négociant de Valenciennes, son ami; il accompagna ensuite Emmanuel Meteren, son cousin (*voy.* METEREN), en Angleterre et en

Digitized by Google

Irlande; puis visita l'Italie jusqu'à trois fois, et y recueillit des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma l'un des cabinets les plus curieux qu'on eût encore vus dans les Pays-Bas (*voy.* Fr. Sweert). Son principal soin dans ses voyages était d'examiner les inscriptions, pour reconnaître les anciens noms de chaque lieu, et fixer le rapport de l'ancienne géographie à la moderne. A son retour dans sa ville natale, il s'appliqua sérieusement à l'étude de la géographie, et conçut le premier l'idée de réunir les cartes publiées jusqu'alors par différents auteurs. Ses talents lui méritèrent l'amitié de ses plus illustres contemporains, entre autres de Gérard Mercator, célèbre géographe, qui, loin d'être jaloux du seul rival qu'il pût redouter, retarda la publication de ses propres cartes pour ne point nuire au débit de celles d'Ortelius (*voy.* Mercator). L'*Atlas* d'Ortelius eut le plus grand succès, et lui valut en 1575 le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Exempt d'ambition, il ne sortait que rarement de son cabinet, ouvert à tous les curieux, et il employait ses journées à lire ou à extraire les ouvrages des anciens. Il avait pris pour devise un globe terrestre, avec ces mots : *Contemno et orno mente, manu,* qui peut donner une idée de son mépris pour les choses d'ici-bas. Quelques jours avant sa mort, il dit à ses amis qui entouraient son lit : « Je ne laisse « rien en cette vie dont je ne puisse et ne veuille « bien me passer. » Ortell mourut le 28 juin 1598, à l'âge de 71 ans. Ses restes furent déposés dans l'église des Prémontrés d'Anvers, où sa sœur lui fit élever un tombeau décoré d'une épitaphe de Juste-Lipse, rapportée par une foule d'auteurs. Fr. Sweert a publié le *Recueil* des vers composés à la louange d'Ortell par les poëtes flamands, et l'a fait précéder de sa Vie. Teissier, Lor. Crasso, Ghilini, Bullart, Foppens, etc., lui ont consacré des Notices. On a de ce géographe, surnommé le *Ptolémée* de son siècle : 1° *Theatrum orbis terrarum,* Anvers, 1570, in-fol. C'est l'édition originale de l'Atlas d'Ortelius, le premier qui ait été publié depuis la renaissance des sciences en Europe. Cet ouvrage, dit M. de Macedo, est un monument précieux pour l'histoire de la géographie. Il fera toujours époque dans les annales de la science, parce qu'il a été la base de tous les travaux géographiques entrepris depuis; et il mérite encore d'être consulté, malgré les progrès étonnants que la géographie a faits de nos jours. Il est vrai que les diverses cartes qu'Ortell a publiées offrent entre elles de nombreuses contradictions qu'il ne s'est nullement mis en peine de concilier, se bornant à peu près au rôle d'éditeur-compilateur. Cet Atlas a été réimprimé un grand nombre de fois, avec des changements qui en rendent les différentes éditions très-intéressantes pour faire connaître l'état et les progrès de la géographie au 16e siècle. Il a été traduit en italien, en espagnol et en français, et Michel Coignet en a publié un abrégé (1). 2° *Synonymia geographica,* Anvers, 1578, in-4°; c'est un catalogue alphabétique de tous les lieux dont il est parlé dans les anciens auteurs, avec leurs noms modernes et ceux qu'ils ont portés à différentes époques. Ortell revit cet ouvrage, l'augmenta et en publia une nouvelle édition sous ce titre : *Thesaurus geographicus,* ibid., 1596, in-fol. (2). Ce dictionnaire laisse sans doute encore beaucoup à désirer; « mais, dit M. de Macedo, nous n'en « aurons pas probablement de longtemps un plus « complet pour ce qui concerne la géographie « ancienne. » On le consulte encore journellement, et l'on peut dire que c'est surtout dans ce livre qu'Ortelius s'est montré savant géographe. 3° *Theatri orbis terrarum Parergon, sive veteris geographiæ tabulæ.* Cet Atlas embrasse toute la géographie ancienne, sacrée et profane, et donne même des cartes qu'on peut dire faites entièrement d'imagination, d'après des descriptions poétiques, telles que celles de la vallée de *Tempé,* de *Daphné, faubourg d'Antioche,* etc. On le trouve réuni à l'Atlas universel; mais il a été publié séparément, Anvers, 1595, 1609, 1624, etc.; et ces différentes éditions, surtout la première, sont assez recherchées des curieux. (*Voy.* la *Notice* de M. de Macedo *sur les travaux géographiques* d'Ortelius, dans les *Annales des voyages* publiées par Malte-Brun, t. 2, p. 184-192.) 4° *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes,* Anvers, 1584, in-8° de 80 pag., avec fig.; réimprimé avec le *Voyage* de Godefroi Hegenitius, dans la Frise, Leyde, 1630, 1661, 1667, petit in-12; et avec quelques *Opuscules* de Peutinger, Iéna, 1684. Jean Vivian, de Valenciennes, homme studieux, dont on a parlé, a eu part à cette relation. 5° *Aurei sæculi imago, in qua Germanorum veterum vita, mores, virtus ac religio,* etc., Anvers, 1598, in-4°, fig. de Phil. Galle; 6° *Deorum dearumque capita, e veteribus numismatibus,* Anvers, 1573, in-4°, et dans le *Thesaur. antiq. Græc.,* de Gronovius. Le portrait d'Ortell se trouve dans les *Elogii d'uomini letterati,* de Lor. Crasso, dans l'*Académie* de Bullart, gravé par Boulonnois, et dans la *Bibl. Belgica* de Foppens. W—s.

ORTIGUES (Annibal d'), ou de LORTIGUES, poëte français, naquit à Apt, en Provence, l'an 1570, d'une famille noble et ancienne, mais sans fortune. Son père se nommait Pâris d'Ortigues, et il eut trois fils, dont Annibal paraît avoir été le second. Celui-ci prit le parti des armes et servit

(1) Ortell employa, pour graver ses cartes, François Hogenberg et Ferdinand et Ambroise Arsenius. On a reproduit séparément des parties de son Atlas dans le 17e siècle; entre autres *les Pays-Bas*, qui ont été publiés par Pierre Kaer, libraire d'Amsterdam, en 1622.

(2) Cette édition est estimée. L'ouvrage a été réimprimé à Hanau, 1611, et Anvers, 1624, in-4°, par les soins de J. Moretus. « J'ai ouï dire, dit Lenglet-Dufresnoy, que l'édition de Hanau « est la plus ample. Je ne voudrais pas néanmoins l'assurer, « puisque je ne l'ai pas comparée avec les autres. » *Méthode pour étudier l'histoire*, t. 10, p. 49. Les savantes notes de Luc Holstenius sur ce *Thesaurus* ont été imprimées séparément en 1666 (voy. Holstenius).

Digitized by Google

avec distinction dans les armées royales du temps de la Ligue. Il fit plusieurs campagnes sur terre et sur mer, et visita presque toutes les cours de l'Europe, dont il a tracé des portraits satiriques assez ressemblants. On peut en juger par le sonnet où il peint la cour de France :

Valeter tout le jour de crainte en espérance;
Sans cesse caresser ceux qu'on voudrait voir morts;
Après, se moquer d'eux, et d'un rire retors,
Demi-cillant les yeux, faire la révérence;

Se baiser à la joue en tendre contenance,
En promesses toujours prodiguer des trésors;
Dissimuler, flatter, encenser des mylords,
Que l'on voit gouverner l'Etat en apparence;

Voiler ses cheveux blancs pour tromper Cupidon,
Se musquer, se friser, comme un brillant Adon,
Porter une houssine, et s'en frapper la botte;

Contrefaire les grands, bégayer quelquefois;
Dédaigner la décence et la traiter de sotte,
Sont les traits coutumiers de la cour de nos rois.

Voici la fin de son sonnet sur la cour d'Espagne :

Porter un chapelet pour prier l'Eternel,
Et prononcer toujours quelque vaine parole;
Pratiquer dans l'église une assignation (1);
Redouter moins l'enfer que l'inquisition :
Telles sont les vertus de la cour espagnole.

C'est avec le même pinceau qu'il fait le tableau des cours de Londres, de Bruxelles, de Turin, de Rome et de Florence. Pour récompenser les anciens et agréables services rendus à l'Etat par d'Ortigues pendant les troubles de la Ligue, et depuis, tant au dedans qu'au dehors du royaume, Louis XIII lui accorda par brevet du 29 août 1636 la confiscation des biens d'un nommé Charles Legris. Annibal mourut quelques années après, dans un âge avancé, sans avoir été marié. Valère, son plus jeune frère, a continué sa race, qui existe encore aujourd'hui en Provence. On a d'Annibal d'Ortigues : 1° la *Trompette spirituelle*, Lyon, 1605, in-12 de 116 pages; 2° *Poésies diverses, où il traite de guerre, d'amour, gaieté, point de controverse, hymnes, sonnets*, etc., dédiées au roi, Paris, chez J. Gosselin, 1617, in-12 de 454 pages. Les principales pièces qu'on y trouve sont : une *Apologie des femmes*, contre la fameuse satire de Juvénal; elle contient des rapprochements très-piquants, un étalage assez ingénieux d'érudition, et beaucoup de traits curieux qui ont échappé à l'académicien Thomas et qui peuvent avoir fourni à Legouvé l'idée de son poëme du *Mérite des femmes*. On distingue encore les *Armes d'Achille*, pièce remplie de poésie; l'*Ortie*, pleine d'esprit et de sensibilité, avec cette devise : *Si tangas, feriet* (Si vous la touchez, elle vous piquera), allusion au nom de l'auteur, qui signifie *ortie* en provençal. Il y a de la grandeur et des traits neufs dans ses *Prosopopées* sur la mort de l'amiral André de Villars-Brancas, de Charles de Gondi Belle-Isle, du brave Crillon et de quelques hommes illustres de son temps. Son *Oraison funèbre du carnaval* est aussi gaie qu'ingénieuse. Une des pièces les plus intéressantes de ce recueil, c'est l'*Amour fatal de Césarin Stuard de Murs et d'Olynthie*. Son portrait de la Renommée se distingue par une harmonie peu commune de son temps, et qui aurait fait honneur à Malherbe et à Racan. On peut citer encore ses *Conseils à Louis XIII enfant*, ses *Vers à la princesse de Conti*, son *Hymne à la pauvreté*, le sonnet où il parle de ses voyages et de ses campagnes, etc. Malherbe, faisant allusion à la profession de l'auteur, composa le quatrain suivant pour mettre en tête du volume :

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous;
Mars et les Muses le défendent.

3° Le *Désert du sieur de Lortigues, sur le mépris de la cour*, Paris, 1637, in-8° de 200 pages. C'est un poëme philosophique en douze chants, divisés par strophes de dix vers. Ce poëte ne manquait pas d'amour-propre : on le voit en plusieurs endroits de ses ouvrages; mais il avait de la verve, et ses vers ont de la grâce et du naturel. On y trouve aussi quelques peintures libres; c'était le mauvais goût du temps. D'Ortigues a été traité trop sévèrement dans les *Annales poétiques*. Coupé lui a rendu plus de justice dans ses *Soirées littéraires*. A—T.

ORTIZ (ALPHONSE), né à Tolède vers le milieu du 15e siècle, prit le bonnet de docteur en droit et se livra à l'étude des sciences ecclésiastiques. Nommé à un canonicat de Tolède, il obtint la faveur du cardinal Ximénès, qui l'employa à la révision et à l'impression de la liturgie mozarabique. Il mourut vers 1530. Nous avons d'Ortiz : 1° *Missale mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1500, in-fol., avec une savante préface. Ce petit volume est décrit avec beaucoup de soin par Pinius, Eugène de Roblès, Debure, Lesley et Zaccaria. 2° *Breviarium mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1502, petit in-fol. Ce volume, orné d'une préface comme le précédent, est encore plus rare. Pinius prétend que la troisième et dernière partie du Bréviaire mozarabique est moins ancienne que les deux autres (voy. Zaccaria, *Biblioth. Rit.*). 3° *De la herida del rey don Fernando el Catholico*, en espagnol; 4° *Consolatorio a la princesa de Portugal*, en espagnol; 5° *Una oracion a los Reyes Catholicos*, en espagnol et en latin; 6° *Das cartas mensageras a los reyes, una que escribio la Ciudad, la otra el cabildo de la Iglesia de Toledo*, en espagnol; 7° *Contra la carta del protonotario Lucena*, en espagnol. Le protonotaire Lucena avait présenté une requête aux Rois Catholiques pour les engager à adoucir les peines que l'inquisition infligeait aux hérétiques : Ortiz manifeste dans sa lettre un sentiment tout opposé. Ces cinq derniers opuscules sont imprimés ensemble, Séville, 1493, in-fol. Blaise Ortiz, dont il va être ques-

(1) Un rendez-vous.

Digitized by Google

tion, rapporte, dans la *Description de l'église de Tolède*, qu'il avait en sa possession quelques ouvrages latins d'Alphonse Ortiz. Voyez Nicolas Antonio, *Biblioth. hispana nova*, Madrid, 1783, in-fol. L—B—E.

ORTIZ (Blaise), parent et contemporain du précédent, comme lui docteur en droit civil et canon, naquit au bourg de Villarobledo. Il fut d'abord vicaire général de Jean de Villalva, évêque de Calahorra. Entré dans la maison du cardinal Florent (depuis pape sous le nom d'Adrien VI), il suivit ce pontife à Rome, et y demeura tout le temps de son pontificat; il devint ensuite chanoine théologal de Tolède et vicaire général de Jean de Tavera, archevêque de cette ville. Il n'était pas moins distingué par son savoir que par sa piété. On a de ce docteur : 1° *Itinerarium Adriani VI, ab Hispania Romam usque, ac ipsius pontificatus eventus*, Tolède, 1548, in-8°, et dans les *Miscellanea* de Baluze, t. 3, très-curieux, rempli de particularités et écrit avec beaucoup de franchise; 2° *Descriptio graphica summi templi Toletani*, Tolède, 1544, in-8°, et dans la Collection d'opuscules latin du 16e siècle, par don François Cerda. L'ouvrage d'Ortiz est plein d'érudition. Il n'est cependant pas entièrement de lui : Jean Vergara a composé la partie qui concerne l'office gothique et qu'on estime le plus. Voyez *Biblioth. hispana nova*. L—B—E.

ORTIZ. *Voyez* Zarate.

ORTWINUS. *Voyez* Gratius.

ORTOLANO (Jean-Baptiste Benvenuto, plus connu sous le nom de l'), peintre, naquit à Garofalo selon quelques auteurs, et prit le nom de l'*Ortolano*, de la profession de son père, qui était jardinier. Son nom et le lieu de sa naissance font fait confondre quelquefois avec Benvenuto Garofalo (*voy.* ce nom), quoique ce soient deux artistes bien distincts. Ce qui a pu contribuer encore à cette erreur, c'est que le portrait de l'Ortolano a été inséré dans l'édition de Vasari, publiée à Bologne, comme étant le portrait de Garofalo. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'Ortolano est d'avoir attribué ses ouvrages à ce dernier peintre. Il étudia avec empressement les plus belles productions de Raphaël, qui se trouvent à Ferrare, mais en trop petit nombre; il saisit mieux le style du Bagnacavallo, qu'il parvint à égaler dans quelques-uns de ses travaux. Un meurtre commis par lui l'obligea à prendre la fuite avant qu'il eût pu atteindre à une imitation parfaite de Raphaël; cependant il parvint à se rendre habile dans le dessin et dans la perspective, et il acquit une vigueur de coloris supérieure même à celle de ce grand maître. Plusieurs de ses ouvrages ont été transportés à Rome, où on les met sous le nom de Garofalo, dont la première manière, d'une touche plus soignée que pâteuse, se rapproche en effet de celle de l'Ortolano. Ferrare conserve quelques tableaux de ce dernier peintre, dont un, représentant St-Nicolas, porte la date de 1520. Dans l'église paroissiale de Bondeno, il en existe un autre dont tous les connaisseurs font le plus grand cas : il représente St-Sébastien, St-Roch et St-Démétrius. Ce dernier personnage, vêtu en guerrier et enfoncé dans ses réflexions, s'appuie sur la garde de son épée, et son attitude est si pittoresque et si vraie que l'on ne peut s'empêcher d'en être frappé au premier coup d'œil. L'Ortolano mourut vers 1525. P—s.

ORTUNEZ (Diego) *de Calahorra*, romancier espagnol, vivait dans le 16e siècle. Il se peut que ce dernier nom fût celui d'une terre, puisque Nic. Antonio nous apprend qu'Ortunez était de Naja (*Naxarensis*), dans le royaume d'Aragon. On ne le connaît que comme le principal auteur d'un roman intitulé *Espejo de principes y cavalleros en el qual se cuentan los hecos del cavallero del Febo y de su hermano Rosicler*, Saragosse, 1562, in-fol. C'est une suite des *Amadis* divisée en quatre tomes ou parties. Ortunez est l'auteur de la première; Pedro de la Siera de la seconde; la troisième, de Marcos Martinez, fut imprimée avec les deux précédentes, Saragosse, 1580, et la quatrième, de Feliciano de Silva, Alcala, 1589. L'édition la meilleure et la plus complète de ce fameux roman est celle de 1617-1623, 2 vol. in-fol.; elle est très-rare. Cervantes parle de l'*Espejo de cavalleros* dans la revue de la bibliothèque de don Quichotte, l. 1, ch. 6 : « Je connais, « fait-il dire à son bon et spirituel curé, le *Miroir* « *de la chevalerie*. On y trouve Renaud de Mon- « tauban, avec ses amis les douze pairs de « France, tous bons compagnons, mais grands « voleurs, et leur historien véridique Turpin. Je « suis d'avis de ne les condamner qu'à un ban- « nissement perpétuel, parce que leur histoire « roule sur le même fond que le poëme du fa- « meux Bojardo et celui de l'Arioste. » Le *Miroir de la chevalerie* a été traduit en français par Rosset sous ce titre : *l'Admirable histoire du chevalier du Soleil* (*voy.* Rosset). W—s.

ORVILLE (Jacques-Philippe d') naquit à Amsterdam le 28 juillet 1696. Son père le destinait au commerce; mais les leçons de Hoogstraten, son précepteur, développèrent en lui le goût des lettres, et lui firent sentir que sa vocation naturelle n'était pas pour le négoce et les affaires. Il reçut ainsi dans sa première jeunesse quelques leçons de grec du célèbre Hemsterhuys, qui avait à cette époque une chaire à l'athénée d'Amsterdam. En 1713, il parut un recueil de poëmes latins, composés par quelques élèves de Hoogstraten, et les vers de d'Orville et de Pierre d'Orville, son frère, s'y faisaient particulièrement remarquer. Deux ans après, d'Orville, ayant triomphé de la résistance de son père, alla suivre à l'université de Leyde les leçons de Gronovius et celles de Burmann, qui prédit que son jeune auditeur serait un jour au premier rang des littérateurs. A l'étude des langues classiques, d'Or-

Digitized by Google

ville joignit celle des langues orientales et de la jurisprudence. Il prit même en 1721 le degré de docteur en droit, et soutint à cette occasion une thèse sur la loi 65, au Digeste, *De acquirendo rerum dominio*. On ne peut douter qu'il n'eût alors le projet de suivre la carrière du barreau; mais il y renonça bientôt. Quelques leçons de pratique, qu'il alla prendre à la Haye, durent l'attacher plus que jamais à la littérature. D'Orville avait pensé de bonne heure que les voyages lui seraient un utile moyen d'augmenter ses connaissances; qu'en visitant les grandes bibliothèques de l'Europe, il recueillerait d'amples matériaux pour ses ouvrages futurs, et qu'il profiterait sûrement beaucoup dans la conversation des savants, dont il se proposait de cultiver la société. Un tel moyen de s'instruire n'est pas à la portée de tous ceux qui voudraient l'employer; mais d'Orville était riche. Il parcourut successivement l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Italie, l'Allemagne. Partout il se concilia l'amitié des hommes les plus distingués. En Angleterre, il fut lié avec Bentley, Cuningham, Davies, Markland, Chishull, Potter, Wasse, Hutchinson; en France, avec Fraguier, Sévin, Sallier, Chamillard, Boivin, Montfaucon, Tournemine, Bouhier; en Italie, avec Muratori, Tiepolo, Salvini, Gori, Cocchi; en Allemagne, avec Fabricius, Cortius et Christophe Wolf. On peut deviner par la nature des liaisons que formait d'Orville quelle était celle de ses études. L'anthologie grecque et Théocrite étaient le principal but de ses travaux; mais il s'occupait aussi de tous les auteurs de tous les âges et collationnait tout ce qu'il rencontrait de manuscrits un peu importants. Les inscriptions, les médailles, enfin tout ce qui tient à l'antiquité ne l'intéressait pas moins et entrait dans le plan de ses vastes recherches. De retour en Hollande vers 1730, il songeait à ne plus vivre que pour les lettres, et à s'occuper, dans une heureuse indépendance, de l'emploi des riches matériaux qu'il avait rapportés; mais les magistrats d'Amsterdam dérangèrent ces doux projets d'une vie tranquille et retirée. Les études déclinaient dans l'athénée illustre; ils crurent, et ils ne se trompaient pas, que personne ne serait plus propre que d'Orville à leur rendre l'éclat qu'elles avaient perdu, et ils le nommèrent professeur d'humanités. Son discours inaugural est intitulé *De Mercurii cum Musis felici contubernio*, sujet ingénieusement choisi; car le savant orateur était né dans une famille de négociants, et il parlait dans une ville dont les habitants cultivent le commerce sans négliger les lettres. Burmann, ayant commencé en 1732 la publication d'un recueil périodique intitulé *Miscellaneæ observationes*, prit d'Orville pour collaborateur. En 1740, celui-ci, resté seul par la retraite de Burmann, le continua sous le titre de *Miscell. observat. critiræ noræ*. Les premières *Observations* sont en dix volumes, les secondes en douze tomes ou quatre volumes. Les morceaux qui, dans ces mélanges, appartiennent à d'Orville sont ordinairement signés d'un B. La *Dissertation sur les inscriptions de Délos*, dans le 7e volume du premier recueil, et une autre dissertation sur différentes inscriptions, dans le tome 3e de la seconde collection, sont des morceaux achevés. Maltraité par Corneille de Pauw, d'Orville publia contre lui en 1737 un ouvrage très-satirique, dont le titre seul suffit pour faire connaître le ton : *Critica vannus in inanes Jo. Corn. Pavonis paleas*. L'érudition prodiguée dans ce livre l'a sauvé de l'oubli où tombent presque toujours les satires, et surtout les satires des latinistes. De vifs chagrins ranimèrent cet amour du repos et de la retraite auquel les magistrats d'Amsterdam avaient fait violence, et d'Orville se détermina à donner en 1742 la démission de sa chaire, dont il conserva le titre et les honneurs. Il put alors se livrer sans obstacle à la composition des grands ouvrages qu'il méditait; mais la mort ne lui laissa pas exécuter la meilleure et la plus importante partie de ses projets. Il mourut de la pierre le 14 septembre 1751, à l'âge de 55 ans. Son ouvrage le plus considérable est une édition du roman de *Chariton d'Aphrodise* (Amsterdam, 1750, in-4°), auquel il a joint un commentaire immense, plein de choses excellentes, mais trop souvent étrangères à l'auteur. Beck, qui l'a fait réimprimer (Leipsick, 1783, in-8°), dit qu'il est indispensable à quiconque veut connaître à fond la nature et le caractère de la langue grecque, et selon Larcher, qui nous a donné une traduction latine de *Chariton*, les remarques de d'Orville doivent être recherchées par toutes les personnes qui ont du goût pour les lettres grecques et latines. Quand d'Orville mourut, l'impression de son voyage en Sicile était commencée; Burmann second en acheva l'édition, et la publia en 1764 sous le titre de *Sicula* (*voy.* BURMANN). C'est un ouvrage d'une grande importance littéraire et qui n'est peut-être pas aussi connu qu'il mérite de l'être. D'Orville était si riche en variantes sur les auteurs anciens qu'il a fourni des secours à presque tous les philologues de son temps. Les éditions de Josèphe, de Lucien, de Diodore de Sicile, de Musée, de Coluthus, de Libanius, d'Aristophane, de Tite-Live, de César, de Virgile, de Lucain, de Suétone, de Frontin, de Pline prouvent et son érudition et sa complaisance infinie. Mais ce que d'Orville avait surtout à cœur de publier, et ce qu'on attendait de lui avec le plus d'impatience, c'était l'édition de l'Anthologie grecque et celle de Théocrite. Il avait pour Théocrite collationné plus de trente manuscrits, et sur l'Anthologie, il avait recueilli tout ce qu'il était alors possible d'acquérir. Ses papiers sont aujourd'hui en Angleterre, et nous espérons que ses variantes sur Théocrite ne seront pas à tout jamais perdues pour le monde savant. Le catalogue de ses manuscrits, qui font au-

Digitized by Google

jourd'hui partie de la bibliothèque Bodléienne, a été imprimé sous ce titre : *Codices manuscripti et impressi cum notis manuscriptis, olim Dorvilliani, qui in bibliotheca Bodleiana apud Oxonienses adservantur*, 1806, in-4°. Parmi les travaux de d'Orville, il faut encore compter la magnifique édition qu'il donna en 1740 des vers latins de Pierre d'Orville, son frère, mort très-jeune en 1739. B—ss.

ORVILLE (CONTANT D'). *Voyez* CONTANT.

ORVILLIERS (LOUIS GUILLOUET comte D') naquit à Moulins, en 1708. Son père, qui était gouverneur de Cayenne, le fit entrer de bonne heure dans les troupes de terre qui formaient la garnison de cette colonie; et il y était parvenu au grade de lieutenant lorsqu'il passa dans la marine, en 1728, en qualité de garde. Embarqué successivement sur divers vaisseaux et frégates, il fit plusieurs campagnes à St-Domingue, à Québec et aux Antilles. En 1734, il était sur le vaisseau *le St-Philippe*, qui faisait partie de l'escadre aux ordres de Duguay-Trouin. Nommé enseigne des gardes-marine en 1741, il passa sur l'*Apollon*, commandé par Macnemara, qui avait une mission pour Lisbonne. Fait chevalier de St-Louis en 1746, il succéda à ce capitaine dans le commandement de la compagnie des gardes-marine, qu'il conserva jusqu'à sa nomination au grade de capitaine de vaisseau, qui eut lieu en 1754. A cette époque, il passa sur la *Nymphe*, dans l'escadre de la Galissonnière, et fut employé à croiser devant Cadix. Nommé ensuite chef d'escadre et commandeur de St-Louis, il dirigea plusieurs expéditions sur les vaisseaux *le Belliqueux* et *le Guerrier*: il commandait l'*Alexandre* dans la belle campagne d'évolution qui eut lieu en 1772. Le comte d'Orvilliers avait été élevé au grade de lieutenant général vers le commencement de 1777; et le roi, voulant lui donner un témoignage de sa confiance, le nomma au commandement de l'armée navale qui était réunie au port de Brest. Cette armée, forte de 32 vaisseaux de ligne, sortit de ce port le 22 juillet 1778, divisée en trois escadres. D'Orvilliers était à la tête de l'escadre blanche; le comte Duchaffaut commandait l'escadre blanche et bleue, et le duc de Chartres avait l'escadre bleue sous ses ordres. Dès le 23, l'armée française eut connaissance de la flotte anglaise commandée par l'amiral Keppel; et elle manœuvra pour ne point la perdre de vue. Le 27, à quatre heures du matin, les deux armées étaient en présence, le combat s'engagea : il dura trois heures, avec un acharnement égal de part et d'autre; mais le comte d'Orvilliers, étant parvenu à gagner le vent à l'ennemi, eut tout l'avantage du combat, et contraignit l'amiral anglais d'abandonner le champ de bataille en désordre, la plus grande partie de ses vaisseaux ayant été désemparée par la justesse et la vivacité du feu des vaisseaux français. Au mois de mai 1779, d'Orvilliers sortit de nouveau du port de Brest avec 30 vaisseaux, et se rendit à la hauteur de la Corogne, où 35 vaisseaux espagnols devaient se rallier à son pavillon : ils se firent longtemps attendre; et, pendant les trois mois qu'il resta en croisière sur les côtes d'Espagne, la maladie se mit dans son armée, et lui enleva la moitié de ses équipages. Son fils, qui était lieutenant sur la *Bretagne*, fut une des premières victimes. Lorsqu'il eut enfin réuni les 65 vaisseaux qu'il devait commander, il entra dans la Manche : mais de nouvelles contrariétés l'y attendaient. Après avoir vainement lutté, pendant plus de quinze jours, contre des vents forcés de la partie de l'est, il avait été obligé de renvoyer plusieurs de ses vaisseaux, qui ne pouvaient plus manœuvrer, faute d'équipages. La saison étant d'ailleurs trop avancée pour remplir la mission qui l'avait conduit dans la Manche (une descente sur les côtes d'Angleterre), il rentra dans le port de Brest, au mois d'octobre 1779, se démit de son commandement, et se rendit à Rochefort. Attaqué, peu de mois après, d'une maladie grave, suite des fatigues qu'il venait d'éprouver, le comte d'Orvilliers obtint du roi la permission de quitter le service. En 1783, ayant perdu son épouse, il se retira au séminaire de St-Magloire, à Paris; et il y était encore quand la révolution le força de chercher un autre asile. On n'a pu se procurer aucune certitude sur l'époque et le lieu de sa mort. H—o—N.

ORY (FRANÇOIS), jurisconsulte, était fils d'un libraire de Paris, et fut élevé par les soins d'un oncle maternel, chanoine à Orléans. Il suivit quelque temps le barreau de Paris, exerça les fonctions de bailli de Bois-le-Vicomte et de Montrouge, et les quitta pour occuper une chaire de droit à Orléans. C'est là qu'il se porta le vengeur de Cujas, dont Mérille, professeur à Bourges, avait prétendu signaler de nombreuses contradictions. Ory avait traité rudement son adversaire dans cette discussion : il éprouva lui-même une brutalité d'un autre genre de la part d'un de ses confrères. Celui-ci était un gentilhomme du Faucigny, nommé Claude-Aymon Monet (1); choqué de la solution que lui donnait Ory sur la loi *Unum* au Digeste, *De tritico*, etc., *legato*, il eut recours aux voies de fait pour appuyer sa logique, et appliqua un vigoureux soufflet à son contradicteur. Ory mourut en 1657, riche de plus de cinquante mille écus. Il aimait à cacher son nom

(1) Ce Monet, quoiqu'il se targuât beaucoup de cette qualité, n'était pas uniquement gentilhomme. Après avoir plaidé quelque temps à Paris, il avait été, par arrêt de la grand'chambre du parlement, mis en possession d'une chaire de droit à Orléans, qu'on lui contestait. Il est probable que ce fut dans cette circonstance qu'il prit de l'aigreur contre Ory. Monet publia, en 1640, un écrit intitulé *Antecessor summus*, pour établir ses droits à l'exemption d'une prestation de onze cents francs, qui lui était imposée en sa qualité d'étranger. Il mourut d'apoplexie, à Orléans, le 26 mai 1646, comme il se disposait à partir pour occuper une place au sénat de Chambéry. Ses *Notes* latines sur les Paratitles de Cujas se conservent en manuscrit à la bibliothèque d'Orléans, 2 vol. in-fol.

Digitized by Google

sous celui d'Osius, que portent ses différents ouvrages. Les seuls qui soient importants sont : 1° *Dispunctor ad Merillium, seu de variantibus Cujacii interpretationibus, in libris Digestorum dispunctiones* 53, Orléans, 1642, in-8°; 2° *Pactum renuntiationis, seu de pacto dotalibus instrumentis adjecto*, 1664, in-4°. Ory laissa à sa mort plus de cinquante mille écus; il fut l'aïeul de Philibert Ory, intendant de Soissons, de Perpignan et de Lille, puis contrôleur général des finances en 1730, mort le 9 novembre 1747. F-T j.

ORZECHOWSKI (Stanislas), en latin *Orichovius*, orateur et écrivain polonais, vécut sous le règne de Sigismond-Auguste. On ne sait point précisément l'année de sa naissance ni celle de sa mort. Il s'attira l'attention publique lorsque étant chanoine de Premislie, pendant les querelles religieuses de cette époque, appuyé par les principaux dissidents, il épousa Madeleine, fille de Jean Chelmicki, gentilhomme. Son évêque Dziaduski, avec lequel il guerroya longtemps, le dégrada du sacerdoce et l'excommunia. Mais après la mort de sa femme, ayant fait une profession de foi au synode de Pétricovie, il fut relevé par le primat Dzierzgouski des censures ecclésiastiques. Il fut ensuite nonce ou député à la diète de 1561, et il vivait encore vers 1570. Il composa en latin les annales de la Pologne depuis la mort de Sigismond Ier, et les dédia, en 1554, à Sigismond-Auguste : elles ont été traduites en polonais par Sigismond Wlynski, docteur en philosophie de l'académie de Cracovie, et imprimées dans le choix d'auteurs polonais, Varsovie, 1803-1806. Orzechowski écrivait avec élégance et facilité dans les deux langues : outre les nombreux écrits qu'il mit au jour à l'occasion de son mariage, il y en a de lui d'autres de moindre importance, tant en latin qu'en polonais : il composa en latin les *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, publiées en 1611, et réimprimées en 1712, avec l'*Hist. Pol.* de Dlugosz. Son oraison funèbre du roi Sigismond, Cracovie et Venise, 1548, réimprimée dans le recueil de Pistorius et dans plusieurs autres collections, le fit surnommer le Démosthène de la Pologne. Janoczki (*Biblioth. Zaluski.*) fait l'éloge le plus exagéré de cette pièce, qui est en latin. M—I.

OSA (Barthélemi d'), célèbre canoniste du 14e siècle, naquit à Bergame. Quelques-uns, à cause de la ressemblance du nom, l'ont cru parent de Jean XXII (Jacques d'Euse), et le font naître à Cahors, patrie de ce pape (1); mais un manuscrit, conservé dans les archives de l'église cathédrale de Bergame, donne sur ce personnage tant de particularités, qu'il est difficile de lui assigner une autre patrie. Suivant ce manuscrit, Osa fut, pendant plusieurs années, attaché en qualité de chancelier au cardinal Guillaume Longo de Bergame, qui mourut à Avignon en 1319. On y trouve qu'Osa était à Péronne avec ce cardinal, le 6 décembre 1304, à Avignon, le 8 juin 1309, en 1310, partie à Avignon, partie à Bergame, où il paraît qu'il demeura jusqu'en août 1317; il en fut absent pendant deux ans, et n'y revint qu'en 1319, etc. Osa était savant et profondément versé dans les lettres divines et humaines; on a écrit que Pétrarque avait été son disciple à Montpellier; cela paraît peu fondé. Il composa vers 1340 une *Histoire générale des papes et des empereurs*, en seize livres. On n'a plus cet ouvrage. Trithème en fait mention, et avant lui, Michel Carrara en avait parlé dans un discours prononcé au chapitre général des frères Mineurs en 1460. Cette histoire se trouve aussi mentionnée dans la *Scena de' scrittori bergamaschi* de Calvi, p. 64. Il y est dit que ce discours se conservait encore à Bergame. Outre cette histoire, on attribue à Osa un ouvrage intitulé *Glossa super historia de gestis Longobardorum*. L—Y.

OSANN (Emile), médecin allemand, naquit le 25 mai 1787 à Weimar, où son père était conseiller d'Etat; sa mère était sœur du docteur Hufeland. Il fit ses études classiques au gymnase de Weimar, qui comptait alors parmi ses professeurs Herder et Boettiger. Les conseils de son oncle le déterminèrent à étudier la médecine; il se rendit dans ce but, à l'âge de dix-neuf ans, à l'université d'Iéna, puis à celle de Gœttingue. Il reçut le grade de docteur à Iéna, le 28 septembre 1809, et y soutint une thèse intitulée *Saturni usu medico maxime interno*. Après sa réception au doctorat, il alla à Berlin pour y exercer l'art de guérir, sous le patronage du célèbre Hufeland son oncle, auquel il s'unit encore par les liens d'une plus étroite parenté, en épousant une de ses filles. En 1810, il devint assistant d'Hufeland dans l'Institut polyclinique de Berlin, que ce dernier venait de fonder. Il s'occupa toujours avec beaucoup d'assiduité de cet utile établissement dont il devint directeur en 1833; mais il montra encore plus de zèle pour les fonctions du professorat. Il fut nommé en 1814 professeur extraordinaire près l'académie militaire de Berlin, et en 1824, professeur ordinaire. Dès 1815, il faisait aussi des cours particuliers à l'université de Berlin. En 1826, il devint professeur ordinaire de la faculté de médecine de la même ville, et il en fut deux fois doyen. Depuis 1820, Osann fut un des principaux collaborateurs du Journal et de la Bibliothèque de médecine pratique de Hufeland; et, après la mort de ce dernier, il en continua la publication. En 1832, il fut nommé chevalier de l'ordre de l'Aigle rouge, et plus tard conseiller médical et directeur de la société *Hufelandienne*, médico-chirurgicale de Berlin. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 11 janvier 1842. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Idées d'une histoire de la physiologie, pour servir d'introduction à ses leçons* (en allemand), Berlin,

(1) *Dictionnaire universel historique* (de Prudhomme), au mot *Osa*.

Digitized by Google

1815, in-8° ; 2° *Traité des eaux minérales de Kaiser-Franzensbad* (allemand), Berlin, 1822, in-8° ; 2° édition, Berlin, 1828, in-8° ; 3° *Histoire des principales eaux minérales de l'Europe* (allemand), Berlin, 1829-1832, 2 vol. in-8°. Il en a paru une nouvelle édition en 1839. Hufeland avait publié un ouvrage sur les eaux minérales de l'Allemagne ; celui d'Osann est beaucoup plus complet. Il s'était occupé de ce sujet d'une manière toute spéciale, ayant visité toutes les sources minérales de l'Allemagne et des pays environnants; il avait enfin réuni la collection la plus complète des écrits sur cette matière ; qui fait aujourd'hui partie de la bibliothèque de l'université de Berlin. Malheureusement, Osann n'a pu donner le troisième volume de son ouvrage, qui devait traiter des eaux minérales étrangères à l'Allemagne. 4° *Diététique pour les gens de campagne* (allemand), Berlin, 1831, in-8° (extrait de l'Encyclopédie économique de Putsche) ; 5° *Chronique des sources minérales les plus importantes du royaume de Prusse* (allemand), Berlin, 1834, in-8°. Osann a en outre donné beaucoup d'articles au Journal et à la Bibliothèque de médecine pratique de Hufeland. Il en composa les tables, et fut aussi l'un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, publié à Berlin. Il est encore auteur d'un grand nombre de rapports sur les maladies observées dans l'Institut polyclinique de cette ville. G—T—n.

OSANN (Frédéric-Gotthilf), philologue allemand, né le 22 août 1794 à Weimar. Après avoir fait ses premières études au gymnase établi dans sa patrie, il alla en 1814 les perfectionner à Berlin, où il suivit les leçons de Bœckh et de Wolf; en 1817, il se rendit à Dresde, afin de faire des riches collections artistiques contenues dans cette ville un examen approfondi, et il entreprit ensuite, à travers la France, l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne, un voyage scientifique qui dura deux ans. Après son retour, il donna quelque temps des leçons à Berlin; en 1821, il occupa la chaire de professeur extraordinaire à Iéna, et en 1825, investi de l'emploi de professeur ordinaire de littérature ancienne à Giessen, il se livra avec ardeur à des recherches persévérantes sur l'archéologie. Ecrivain fécond et profondément versé dans les diverses branches de l'antiquité, Osann se partagea entre l'étude des monuments et celle des textes, et il fit partout preuve de connaissances étendues et d'une critique judicieuse. Parmi les éditions nombreuses qu'il a données d'auteurs anciens, on distingue celles du grammairien Philémon (Berlin, 1821), du discours de Lycurgue *In Leviratem* (Iéna, 1821), du *Dialogue des orateurs* attribué à Tacite (Giessen, 1829), des fragments d'Apulée : *De orthographia* (Darmstadt, 1826), du traité de Cornutus : *De la nature des dieux* (Gœttingue, 1844), de l'écrit de Cicéron : *De la république* (Gœttingue, 1847). L'archéologie lui doit un recueil important d'inscriptions anciennes : *Sylloge inscriptionum antiquarum græcarum et latinarum* (Darmstadt, 1822-1834, 10 cahiers), et son *Midas* (Darmstadt, 1834) a pour but de faire connaître les plus anciennes inscriptions grecques que l'on connaisse. Il a rendu de vrais services à la lexicographie par son *Actuarium lexicorum græcorum* (Darmstadt, 1824), et à la connaissance du théâtre latin par ses *Analecta critica poesis Romanæ sceniceæ reliquias illustrantia* (Berlin, 1816). Un ouvrage allemand qu'il publia à Darmstadt en 1835-1839 (2 vol. in-8°), sous le titre de *Contributions à l'histoire de la littérature grecque et romaine*, offre des recherches judicieuses et savantes sur certaines branches de la poésie antique, notamment sur l'élégie. Il inséra des additions importantes dans le second tome de l'édition allemande des *Antiquités d'Athènes* de Stuart et Revett (Darmstadt, 1834), et d'un autre côté, la solidité de ses investigations grammaticales se montre avec éclat dans un écrit qu'il fit paraître à Gœttingue en 1845 : *Commutatio de pronominis tertiæ personæ, is, ea, id, formis*. Il fit une chose utile pour l'étude des productions littéraires du moyen âge, en donnant une édition de deux comédies curieuses, écrites au 13° siècle par Vital de Blois : *Amphitryon* et *Aulularia* (Darmstadt, 1836). On peut signaler encore ses éditions critiques d'un écrit qui fait partie des Pandectes (Pomponius, *De origine juris*, Giessen, 1848), et celle d'un ouvrage resté jusqu'alors inédit : *De notis veterum criticis*, Giessen, 1851. Selon l'usage des professeurs de l'Allemagne, Osann publia à l'occasion des solennités académiques des dissertations, des monographies, qui épuisent une question, qui rassemblent tous les témoignages à son égard et qui ne laissent rien à dire de neuf sur le sujet qu'elles embrassent. Nous mentionnerons en ce genre : *De cœlibum conditione apud veteres* (Giessen, 1827), *De tabula patronatus latini* (ibid., 1839), *De peste Libyca* (ibid., 1833), *Palagonius* (ibid., 1843), *De columna Mœnia* (ibid., 1844), *De Flavio Capro et Agræcio grammaticis* (ibid., 1849). L'énonciation de tous ces travaux montre combien fut laborieuse l'existence d'Osann ; elle se termina le 30 novembre 1858. Z.

OSBECK (Pierre), voyageur suédois, unit l'étude de l'histoire naturelle à celle de la théologie. Il fut, à la recommandation de Linné, embarqué en qualité d'aumônier, en 1750, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, qui revint à Gothembourg en 1752. Nommé à la prévôté ecclésiastique de Hasloef dans le Halland, Osbeck y termina sa carrière le 23 décembre 1805, à l'âge de 83 ans. On a de lui en suédois : 1° *Journal d'un voyage aux Indes-Orientales, fait dans les années* 1750, 1751, 1752, *avec des observations sur l'histoire naturelle, la langue, les mœurs; l'économie domestique des peuples étrangers*, Stock-

Digitized by Google

holm, 1757, 1 vol. in-8°, fig. Le vaisseau, en allant à la Chine, relâcha dans le port de Cadix, et, à son retour, atterrit à une petite île à l'ouest de Java et à l'Ascension. Osbeck a fidèlement suivi dans sa relation les règles que Linné avait prescrites dans son *Instructio peregrinatoris*. Il cherche à faire connaître l'histoire, les antiquités, la religion, les mœurs, les usages, le caractère, la politique, le gouvernement des pays qu'il a vus. Il partage le sentiment d'Anson et de plusieurs autres voyageurs sur les Chinois; il présente des détails exacts sur le commerce de leur pays. Mais c'est surtout pour l'histoire naturelle que son livre est d'un grand prix. Il fut traduit en allemand par Georgi, sous la direction de Daniel Schreber, Rostock, 1765, in-8°. Ce fut d'après cette version, revue par Osbeck, et à laquelle il fit des additions, que J.-R. Forster en donna une traduction anglaise, Londres, 1772, 2 vol. in-8°, figures. A la suite de son voyage, Osbeck publia celui de son compatriote Torée, mort à Surate; ce morceau se trouve aussi dans les traductions, et on y a joint un traité de J. Ekeberg, *sur l'économie rurale des Chinois*. 2° Plusieurs *Mémoires*, dans le recueil de l'académie des sciences de Stockholm. Ils sont relatifs à quelques espèces de poissons, à la manière de tirer parti d'arbrisseaux et de plantes indigènes, et à une variété de froment qu'il conseille de cultiver. Les noms chinois des plantes qu'Osbeck a recueillis à Canton sont pris du dialecte particulier de cette province, et désignés par l'orthographe vicieuse de l'auteur, au point d'être rendus méconnaissables; cette partie de son ouvrage ne peut donc être d'aucune utilité. Linné, pour reconnaître les travaux de son disciple, lui dédia le genre *Osbeckia*, qui renferme de jolies plantes vivaces de la famille des mélastomées. E—s.

OSBORNE (François), écrivain anglais, naquit vers 1589 d'une opulente famille, originaire du Bedfordshire, et fut élevé dans la religion des puritains. Il fut ensuite introduit à la cour. Guillaume, comte de Pembroke, se l'attacha en qualité de grand écuyer. Il prit parti pour le parlement dans la guerre civile qui éclata en 1640, occupa divers emplois publics, et épousa la sœur d'un colonel de l'armée de Cromwell. Il se retira depuis à l'université d'Oxford, pour y surveiller les études de son fils, et pour y faire imprimer plusieurs ouvrages, parmi lesquels son *Avis à un fils* eut un succès extraordinaire, encore augmenté par la prohibition que l'on en fit, comme d'un ouvrage favorable à l'athéisme. Osborne échappa aux craintes qu'aurait pu lui inspirer la restauration, car il mourut le 11 février 1659, deux ans avant cet événement. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Mémoire en faveur d'un état libre comparé avec la monarchie*; 2° *la Politique turque*; — *Discours sur Machiavel*; — *Discours sur Pison et Vindex*; — *Discours en faveur de Martin Luther*; et d'autres écrits réunis en un volume in-8°; 3° *Mémoires historiques sur la reine Elisabeth et le roi Jacques*; 4° *Mélanges de divers essais*, avec des *Déductions politiques tirées de l'histoire du comte d'Essex*; 5° *Avis à un fils*; 1re partie, 1656, imprimée cinq fois dans les deux premières années; 2e partie, 1658, in-8°. Ces divers ouvrages ont du mérite; on les a réimprimés ensemble en 1689, in-8°, et en 1722, en deux volumes in-12. — *Jean* Osborne a traduit de l'anglais: *Paméla, ou la Vertu récompensée*, Paris, 1743, 4 vol. in-12. L.

OSCAR Ier, roi de Suède et de Norvége, mérite d'occuper une place parmi les bons rois dont l'histoire doit garder la mémoire. Il est souvent aussi glorieux de consolider une dynastie que de la fonder. « Si le prince qui fait de grandes « choses, disait Bernadotte, excite l'admiration « des peuples, celui qui fait de bonnes choses « s'attire leur amour. » — Joseph-François-Oscar Bernadotte naquit à Paris le 4 juillet 1799. Son père, parti de Pau simple soldat, jouissait déjà comme général d'une grande renommée. Sa mère, Désirée Clary, avait refusé en 1793 la main de Napoléon Bonaparte, dont sa sœur avait épousé le frère Joseph. C'est un fait certain, quoiqu'on l'ait contesté. Qui pouvait prévoir en 1793 les grandeurs inouïes du futur empereur? Napoléon était à la tête de l'expédition d'Egypte lorsqu'il fut choisi pour être le parrain du fils de Bernadotte. Les chants d'Ossian jouissaient alors d'une vogue immense. Joseph Bonaparte venait même de faire paraître un roman dont le héros se nommait Oscar; Napoléon partageait cet enthousiasme pour les poésies ossianiques. C'est ainsi que le jeune enfant, auquel le ciel réservait dans ses desseins, que nul ne pouvait prévoir, la double couronne de Suède et de Norvége, reçut à son berceau le nom d'un guerrier du Nord. — Pendant que Bernadotte continuait à prendre part aux combats et aux victoires gigantesques de ces temps merveilleux, la première enfance d'Oscar s'écoulait à la campagne, sous l'œil d'une bonne mère, qui commençait à ouvrir son cœur aux plus généreux sentiments. — A neuf ans, il entra au lycée impérial de Louis-le-Grand, où il reçut les premiers principes d'une instruction forte et libérale. Bientôt de grands événements changèrent tout à coup sa destinée. Au moment où Bernadotte, maréchal de l'empire et prince de Ponte-Corvo, n'aspirait qu'à la retraite, il fut élu le 17 août 1810 prince royal de Suède (*voy.* Charles-Jean). Ce choix d'un peuple libre imposait au général français, devenu fils adoptif d'un monarque suédois, des devoirs qui lui furent souvent bien douloureux à remplir. Oscar était trop jeune pour ne pas rester étranger aux événements de cette époque, et pour qu'on lui fît encourir la responsabilité de gloire, de malheurs, de difficultés dont l'histoire contemporaine n'a pas toujours su faire une juste et impartiale appréciation. — Au commencement

Digitized by Google

de 1811, Oscar et sa mère arrivèrent à Stockholm, où ils reçurent le plus flatteur accueil du roi et de la nation. De grandes fêtes furent offertes à la princesse royale et à son fils ,qui fut proclamé le 31 janvier duc de Sudermanie. — Oscar était encore dans un âge où il pouvait devenir Suédois par la facile adoption des mœurs, des habitudes, de la langue de sa nouvelle patrie. Son père s'occupa de diriger son éducation avec cette supériorité de génie et cette ardeur qu'il apportait à toutes choses. Il a tracé lui-même, dans une lettre adressée le 29 octobre 1812 au baron de Cederhjelm, gouverneur du prince, un plan d'études complet. Il y développe les idées et les sentiments dans lesquels il veut que son fils soit élevé, et ne dédaigne pas de régler jusqu'aux heures de travail et de récréation. Nous regrettons que les bornes de cette notice ne nous permettent pas de placer ici ce monument de sagesse paternelle. Le jeune prince fut entouré des professeurs les plus éminents, notamment du poëte Atterboom et du savant Berzélius. Ses maîtres devinrent ses amis. Un voyageur, M. Dumont, rapporte qu'Oscar, devenu prince royal et arrivé déjà à l'âge mûr, montait le matin dans son droska pour aller passer des journées entières chez l'illustre Berzélius. Le poëte Atterboom lui enseigna à parler le suédois avec une rare perfection. Charles-Jean ne put jamais parvenir à bien apprendre la langue de sa nouvelle patrie, et, dans les cérémonies solennelles, il chargeait son fils de la lecture du discours royal. Cette connaissance parfaite du suédois et du norvégien fut très-utile au prince. On raconte qu'un jour qu'il accompagnait son père en Norvége, ils rencontrèrent un rassemblement dont l'attitude avait quelque chose de menaçant. Oscar s'avance au milieu des mécontents et les harangue dans leur propre idiome, et bientôt des vivat succèdent aux murmures. — C'est à M. Lemoine, ancien chef d'institution à Paris, qu'avait été confiée l'éducation française du prince. M. Lemoine connaissait à fond les langues anciennes et modernes, l'histoire et les littératures des peuples de l'Europe. Nous cédons au désir de reproduire une de ses lettres, saisie aux postes, à Hambourg, en 1812. Elle fait honneur au précepteur qui l'a écrite autant qu'à l'élève qui l'a inspirée : « Cher enfant, je t'ai élevé avec mon « cœur ; j'ai cherché à concilier les devoirs avec « tes plaisirs; ta jeunesse et ton caractère me « permettaient d'être indulgent sans danger. Mon « système a porté ses fruits : tout le monde « t'aime et tout le monde t'admire. Tu passes « maintenant en d'autres mains, et puisses-tu « être aussi heureux que tu le fus sous mes « soins. Ton bonheur me fera oublier le reste. » — M. Lemoine avait dû céder sa place à des professeurs du pays. L'art militaire est le plus nécessaire pour un prince : « Ce ne sont point, « disait Charles-Jean à son fils, les haran- « gues de la tribune, ni les toasts portés dans « les banquets qui donnent ou qui conservent « l'indépendance aux Etats. » Oscar avait à peine quinze ans lorsqu'il sollicita et obtint de faire l'apprentissage des armes sous son père. Le roi de Danemarck avait fait abandon du royaume de Norvége par le traité de Kiel. L'héritier de la monarchie danoise, malgré cette cession, insurgea les Norvégiens contre le roi de Suède. Il fallut avoir recours à la force. Cette campagne fut courte, mais elle suffit pour prouver que le fils de Charles-Jean aurait comme son père toutes les qualités qui font les héros. — La déclaration de majorité du duc de Sudermanie eut lieu avec une grande pompe le 4 juillet 1817. La nation entière célébra cet événement par des fêtes. Le 14 du même mois, le jeune prince fut admis à siéger pour la première fois au conseil d'Etat. A cette occasion, son illustre père lui adressa un long et beau discours pour lui indiquer l'éducation particulière qui devait suivre son éducation préparatoire et lui tracer les devoirs des rois et les droits du peuple. Le vieux monarque Charles XIII prononça ensuite cette touchante allocution : « Mon âge et mes infirmités ne me permet- « tent pas d'exprimer dans ce moment solennel « tout ce que ma longue expérience et ma ten- « dresse pour toi m'inspirent. Je me borne à te « rappeler que tu gouverneras un jour deux peu- « ples libres. Prouve-leur, en respectant leurs « droits, que tu veux qu'ils respectent les tiens. « N'oublie pas, mon cher petit-fils, que je t'en- « joins aujourd'hui un devoir cher et sacré, celui « d'acquitter, quand je ne serai plus, ma dette « envers ton père, pour les soins prévenants et « la tendresse infatigable qu'il m'a prodigués « depuis le moment où il unit son sort à celui « du pays. Sois toujours pour lui ce qu'il est « pour moi. Sois son appui comme il est le mien. « Rends à ses vieux jours toute la joie, toutes « les consolations que lui doit ma vieillesse. La « patrie, ton père et toi, voilà, mon petit-fils, « tout ce que tu liras dans mes regards. Que le « Tout-Puissant te protége et te conduise selon « sa volonté! » — En 1822, Oscar était d'âge à faire un mariage qui pût consolider la dynastie nouvelle. Ce prince avait été admirablement doué par la nature sous tous les rapports. De brillantes propositions furent faites à Charles-Jean. Le roi fit choix de la princesse Joséphine de Leuchtenberg, fille aînée du prince Eugène et petite-fille par sa mère du roi de Bavière. C'était s'allier à une des maisons royales les plus anciennes et à un des plus beaux noms de l'empire. Au mois de mai 1822, le prince Oscar entreprit un long voyage; il visita plusieurs cours d'Allemagne et d'Italie. Il se trouva au congrès de Vérone, où s'étaient réunis les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse. Le 8 août, il avait eu occasion de voir pour la première fois, à Eichstadt, la princesse Joséphine. Elle lui avait plu,

Digitized by Google

et il avait su lui plaire. Née le 14 mars 1807, elle joignait à l'éclat de la jeunesse et aux charmes les plus séduisants les qualités précieuses qui assurent le bonheur de la vie. Elle était catholique; le prince aplanit à Rome quelques difficultés qui s'étaient élevées; il revint à Eichstadt le 3 novembre, et fut fiancé le 15 du même mois avec la princesse, qui, durant les longues souffrances de son époux, devait pousser le dévouement pour lui jusqu'à la hauteur d'une vertu. Le mariage eut lieu par procuration à Munich le 22 mai 1823. La reine Hortense se fit un plaisir d'y assister; elle aimait beaucoup sa nièce, qui devait être un jour la marraine du prince impérial des Français. — Le 19 juillet, la princesse royale fit son entrée solennelle à Stockholm, avec une magnificence et au milieu d'un enthousiasme dont on avait vu peu d'exemples. La cérémonie nuptiale fut célébrée en présence des états de Suède et d'une députation des états de Norvége. — La reine, qui faisait de longs séjours à Paris, rentra définitivement à Stockholm, où elle put pratiquer sa religion. Une chapelle catholique fut accordée aux deux princesses dans le palais royal. — Sur la demande des états, la reine fut couronnée le 21 août, jour de sa fête et anniversaire de l'élection de Bernadotte. — Le ciel bénit le mariage d'Oscar et de Joséphine, inauguré sous d'heureux auspices. Quatre fils et une fille en sont issus : Charles XV, le prince Oscar, le prince Gustave, le prince Auguste et la princesse Eugénie. Tandis que la dynastie actuelle, déjà alliée avec un grand nombre d'anciennes maisons souveraines, a jeté de fortes racines dans le pays par trois générations de rois et une quatrième génération qui s'élève, la famille déchue semble au moment de s'éteindre, car le dernier des Holstein-Gottorp, aujourd'hui très-âgé, n'a pas de descendance masculine. — Le rôle du prince royal ne fut pas sans difficultés durant le long règne de Charles-Jean. Investi successivement des plus hautes fonctions de l'Etat, Oscar tenait à les remplir toutes consciencieusement. Il habita la Norvége comme vice-roi à trois époques différentes, en 1824, en 1828 et en 1833. Sa popularité était si grande que la cour de Suède voulut exploiter l'influence que le prince exerçait sur les Norvégiens. Ceux-ci du moins le crurent et rejetèrent tous les projets présentés par le vice-roi sans rien lui retirer de leurs sympathies. — Le gouvernement des deux royaumes fut provisoirement confié au prince royal, lorsque le roi fut absent ou malade. La sagesse de son administration laissait entrevoir ce qu'il serait un jour, après un si long apprentissage de la royauté. Bientôt, soit que des intrigues de cour lui en eussent imposé la nécessité, soit par un sentiment de réserve et de respect, il s'effaça devant son père et ne voulut point paraître l'aider à porter la couronne, comme s'il eût craint de chercher à s'approprier une part de la gloire de ce règne. — Il se renferma dans l'étude. Il ne demeurait étranger à aucune des grandes questions morales et politiques qui occupaient l'Europe ou qui intéressaient son pays. Il aimait à montrer son goût pour les lettres et les arts, en protégeant ceux qui les cultivaient et en les cultivant lui-même. Il a publié différents ouvrages : *Sur l'éducation à donner au peuple, — Sur le commerce des grains et les lois qui le régissent, — Sur l'éducation du soldat en temps de guerre, — Sur les lois pénales et les établissements de répression*. Ce dernier livre, écrit en suédois, parut en 1841. Il fut aussitôt traduit en allemand par M. de Tescow et en français par M. Picot, de Genève. Il eut un immense succès; la question pénitentiaire était alors à l'ordre du jour et passionnait les esprits. Un voyageur rapporte qu'il a vu cet ouvrage en Allemagne, en Danemarck, en Suède et en Norvége sur toutes les tables, à la ville comme à la campagne, dans tous les cercles, dans toutes les voitures publiques, dans tous les bateaux à vapeur. Enfin l'Académie des sciences morales et politiques de France a rendu hommage aux idées et au talent du royal écrivain. — Un Suédois bien capable de juger le roi Oscar disait à l'auteur de cette notice : « Il n'y a pas de branche de savoir humain « qu'il n'ait cultivée. Il parle plusieurs langues « vivantes; il écrit lui-même ses discours. C'est « une des plus hautes intelligences de l'époque. » — La culture des arts offrait au prince un délassement à des travaux plus sérieux. Il aimait la peinture et surtout la musique. Il possédait une science musicale peu commune. Il a composé des valses, des marches, des hymnes, enfin un opéra qui a pour titre : *Ryna*, dont les paroles appartiennent à un de ses chambellans, le baron de Bescow. — En 1842, un congrès scientifique se réunit à Stockholm sous la présidence du célèbre Berzélius. Le prince royal y assista en simple costume d'académicien. A la séance de clôture, il porta un toast aux savants étrangers, et ce fut un Français qui eut l'honneur d'y répondre. Le 8 mars 1844, Charles XIV était enlevé, après un règne long et glorieux, à l'amour des deux peuples réunis sous son sceptre paternel. — Oscar Ier fut proclamé roi de Suède et de Norvége. Les acclamations unanimes et enthousiastes qui saluèrent son avénement prouvaient combien son caractère inspirait de sympathies et faisait concevoir d'espérances. — On ne peut dire qu'il ait réalisé tous les vœux de ses peuples; c'était impossible, car ces vœux, émanés de classes distinctes, étaient souvent contradictoires; mais il les a toujours satisfaits dans ce qu'ils avaient de raisonnable et de légitime. — Le prince Wasa (qui ne descend pas du héros de ce nom, mais du coadjuteur de l'évêque de Lubeck, élu roi de Suède en 1763) protesta contre l'avénement d'Oscar, quoique son père Gustave IV eût reconnu Charles-Jean. — Le nouveau roi fit à

Digitized by Google

cette protestation une noble réponse ; il abolit immédiatement toutes les lois de proscription contre la famille déchue et contre ceux qui entretenaient des correspondances avec elle. Ces correspondances, en perdant le charme du danger, ne devinrent ni plus fréquentes ni plus redoutables. — Le couronnement du roi et de la reine eut lieu le 28 septembre 1844, et la même année les états du royaume furent convoqués. Selon un vieil usage, le roi de Suède en montant sur le trône choisit une devise. Charles-Jean avait pris celle-ci : « L'amour du peuple sera ma « récompense. » Oscar prit les mots : « Vérité « et justice. » Jamais devise ne fut plus religieusement observée. — Au lieu de courir après les aventureuses entreprises, il ouvrit une ère nouvelle de développement politique et national, et s'avança dans la voie du progrès avec une fermeté que rien ne put ébranler et une sagesse qui ne s'est jamais démentie. — Il chercha à réaliser les idées qu'il avait exposées dans ses ouvrages. Ainsi, son système de diffusion des lumières dans les classes populaires avait été déjà mis en pratique. Il avait créé lui-même des écoles pour les pauvres. Un statut de 1842 avait ordonné l'érection d'une école primaire par commune. Le roi chercha à faire jouir toutes les parties de ses Etats des bienfaits de cette loi. En 1850, il n'y avait presque plus de village qui n'eût un instituteur communal. — Oscar savait faire cependant le sacrifice de ses idées, lorsqu'il s'apercevait qu'il avait été trop loin ou trop vite, et souvent la prudence du roi corrigea les aspirations trop libérales de l'écrivain. — Il avait écrit sur l'abolition de la peine de mort des pensées qui eurent au loin un grand retentissement; et cependant il renonça aux plus chères inspirations de son cœur lorsqu'il eut acquis la conviction qu'il ne pouvait sans danger priver la société de ce châtiment terrible, mais nécessaire. — Le roi ne craignait pas d'user ses forces dans un travail excessif. Il s'occupait à la fois des perfectionnements à introduire dans la législation, dans l'armée, dans les diverses branches de l'administration, de l'industrie, des arts et des sciences. — La législation de ces peuples du Nord réclamait des modifications nombreuses; mais il était difficile de toucher aux vieilles lois, qui tenaient aux vieilles mœurs. Oscar parvint à obtenir que le code criminel fût adouci. Il fit abolir, malgré la résistance de la noblesse, le droit d'aînesse quant à ses effets sur les successions des nobles. Plusieurs lois de l'ancien régime furent mises en harmonie avec les idées modernes. Ainsi la condition des femmes fut améliorée. Elles n'avaient qu'une demi-part dans les successions : elles eurent une part entière comme les hommes. Le 27 juillet 1858, à la fin de son règne, le roi émancipait les femmes majeures, et leur permettait, quand elles n'étaient pas mariées, d'administrer elles-mêmes leurs biens. — Oscar devançait son pays et prenait l'initiative de toutes les réformes utiles. Il demanda lui-même que le droit de supprimer les journaux sans jugement préalable fût retiré à l'autorité. L'organisation politique de la Suède offrait souvent d'insurmontables obstacles aux généreux desseins du roi. Il n'hésita pas à provoquer la révision de la constitution et à déclarer lui-même à la diète suédoise que la question de la réforme électorale était urgente. On sait que les états sont composés de quatre ordres : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans. Le mécanisme de ce système suranné entraîne des complications qui retardent ou qui arrêtent souvent les améliorations nécessaires. Le roi désirait l'abolition de la distinction des ordres et la réduction des quatre chambres à deux. Ce projet, accueilli avec faveur par les hommes du progrès, fut rejeté en 1850 par l'ordre équestre et par celui des paysans. Trois nouveaux projets de réforme ont été présentés depuis et n'ont pas eu plus de succès. — Oscar rencontra encore de vives résistances lorsqu'il voulut toucher à la législation barbare qui punissait de confiscation et d'exil tous ceux qui se séparaient de l'Eglise établie. Il était trop éclairé pour ne pas comprendre que de toutes les libertés la plus précieuse est la liberté de conscience, et que ce serait une véritable gloire pour un prince que de faire enfin adopter par une nation protestante le principe de tolérance qui a triomphé chez les nations catholiques. Malgré des difficultés diverses, il n'a cessé de tenter des efforts pour arriver insensiblement à la réforme religieuse, qui devra tôt ou tard s'accomplir. Le roi n'a pas fait tout ce qu'il a voulu ; mais il a fait tout ce qu'il a pu, et préparé tout ce que l'héritier de sa puissance et de ses idées pourra faire après lui. — Oscar savait qu'un Etat devait être toujours prêt à se défendre s'il voulait être respecté. Il s'occupa avec une sollicitude toute particulière de l'organisation de l'armée, des changements à opérer dans les manœuvres, des perfectionnements à introduire dans la fabrication des armes ; enfin, il dressa lui-même un plan complet de défense pour le pays. — L'amélioration morale et le bien-être matériel de ses sujets étaient l'objet de son attention constante. Depuis quelques années la distillation de l'eau-de-vie de grain avait pris une extension effrayante. La fabrication atteignait des proportions prodigieuses ; l'Etat en retirait très-peu de revenus, et il en résultait pour le peuple des maux incalculables. Le célèbre docteur Huss, dans son livre : *De l'alcoolisme chronique*, décrit en termes énergiques les maladies résultant de cette funeste liqueur, véritable poison, qui décimait le pays. Le nombre des suicides et des cas de folie s'accroissait chaque jour. On remarquait partout un dépérissement notable des forces physiques et un abaissement sensible de la taille moyenne. La statistique constatait que la morta-

Digitized by Google

lité était trois fois plus forte dans les villes où l'on consommait le plus d'eau-de-vie que dans celles où l'on en consommait le moins. La dégradation morale suivait de près la dégradation physique, et le chiffre des crimes et des délits suivait une progression toujours croissante. L'agriculture elle-même était atteinte; car tous les grains qui auraient pu avoir un emploi meilleur se convertissaient en alcool. Le roi vit le mal et en chercha le remède. Ce n'est pas sans de longs et philanthropiques efforts qu'il parvint à guérir cette plaie sociale. Enfin il obtint de la diète en 1854 une législation plus sage, qui, par une augmentation d'impôts et par une sévère restriction apportée à la fabrication et au débit de l'eau-de-vie, diminua considérablement le danger de ce véritable fléau. — Oscar, comme son père, avait à cœur de donner un grand développement à l'agriculture. La Suède, au lieu d'importer des grains, commença à en exporter. L'exportation, qui déjà en 1845 s'élevait à trois cent mille hectolitres, s'accrut d'année en année et finit par dépasser deux millions. Le roi fonda un institut agricole; il obtint de la diète des fonds destinés à l'élève du bétail et à l'amélioration des races du Nord. Il créa huit fermes modèles, et plus tard il augmenta le nombre de ces utiles établissements. — Oscar essaya de mettre en pratique son système pénitentiaire. Il fit construire onze prisons provinciales cellulaires, et le régime qu'il prescrivit exerça sur la moralité publique une influence qui ne tarda pas à se manifester par une diminution sensible dans le chiffre des crimes et des délits. — Il ne négligea aucune des sources de la prospérité publique. La liberté du commerce fut proclamée, et les corporations d'arts et métiers furent abolies. Les produits des manufactures, qui en 1845 ne dépassaient pas trente-deux millions, s'élevaient, dix ans après, à soixante-dix millions. Le commerce avec l'étranger s'était développé dans des proportions inouïes. La valeur des marchandises exportées fut doublée en peu d'années et atteignit le chiffre de quatre-vingt-dix-huit millions. — La marine du commerce, tant en Suède qu'en Norvége, prit un grand essor. Celle de Suède, qui en 1831 ne pouvait porter que soixante-treize mille tonnes, en portait déjà en 1855 cent vingt-six mille. Celle de Norvége parvint de cent soixante mille tonnes à deux cent mille. Toutes les autres branches d'industrie s'accrurent dans les mêmes proportions. — Le roi était toujours pressé de naturaliser dans ses Etats toutes les inventions du génie moderne. Déjà en 1848 un décret avait autorisé la formation d'une compagnie pour les chemins de fer. Plusieurs lignes furent commencées aussitôt. Celle de Christiania à Eidsvald a été livrée à la circulation. En 1856, les états adoptèrent un projet de réseau complet qui embrassait tout le pays. — Des télégraphes électriques furent établis partout d'une extrémité du royaume à l'autre, d'Istadt à Haparanda. — L'établissement du système décimal et l'uniformité de taxe pour les lettres sont dus encore à l'initiative royale. Tous les progrès que le roi Oscar a fait faire à l'exploitation des mines, à l'industrie manufacturière, à toutes les branches enfin de la production nationale seraient trop longs à énumérer; c'est là une des plus belles gloires de son règne. — La politique d'Oscar fut toujours sage et ferme au milieu des entraînements des temps et des opinions, au milieu des difficultés sérieuses qu'il rencontra dans l'intérieur de ses Etats et des événements graves qui au dehors agitèrent l'Europe. — En 1846, il n'hésita pas à mécontenter par une protestation noble et digne les trois cours qui, oubliant les conventions de 1815, venaient de radier la république de Cracovie de la carte d'Europe. S'il eut toujours le courage de rester fidèle à sa devise : « Vérité et justice, » il ne s'exagéra jamais sa puissance. Il comprit qu'il ne pouvait aller au delà d'une protestation, et calma des irritations dont les peuples auraient pu avoir à souffrir. — La révolution de 1848, qui, en ébranlant la France, produisit une commotion qui se fit ressentir jusque dans les contrées les plus lointaines, surprit le roi Oscar au moment où il cherchait à introduire avec calme et réflexion des réformes longtemps méditées. Il venait de proposer l'émancipation des juifs, la liberté du commerce, la révision de la représentation nationale. Des démonstrations populaires eurent lieu à Stockholm; mais l'émeute mêlait à ses vivat pour le roi libéral des cris menaçants ; « A bas la noblesse! à bas les juifs! vive le suf- « frage universel! » De graves désordres eurent lieu. Des maisons furent dévastées; le sang coula. Le roi parcourut lui-même les rues, et il espéra pouvoir calmer par la douceur cette effervescence populaire. Sa voix fut d'abord écoutée; mais, voyant que l'émeute recommençait le lendemain, il ordonna qu'on fît usage des armes, et force resta à la loi. Les agitations, partout excitées par les événements de 1848, n'avancèrent rien en Suède. Le roi comprenait que ce n'est point dans des moments de trouble qu'il faut refaire la loi; mais qu'il convient d'attendre que les esprits soient calmes, afin de pouvoir mieux réfléchir aux intérêts du présent et de l'avenir. — Atteint en 1852 d'une maladie de foie qui présentait des symptômes alarmants, il se rendit en Bavière et prit les eaux de Pussingen. Son auguste épouse, le prince Gustave et la princesse Eugénie l'avaient accompagné. Conformément aux statuts organiques, qu'on appliquait alors pour la première fois, un gouvernement intérimaire composé des conseils d'Etat des deux royaumes unis, fut établi en l'absence du souverain. — Le roi, en revenant des eaux, voulut visiter la Norvége. Une grande douleur l'y attendait. Son fils Gustave, jeune prince d'un rare mérite,

Digitized by Google

fut surpris le 24 septembre par une mort aussi prompte qu'imprévue. — La santé du roi, déjà si ébranlée, reçut une atteinte profonde de ce coup terrible pour le cœur d'un père. Sa forte constitution finit par triompher de ces longues épreuves, et l'on ne saurait décrire l'enthousiasme du peuple saluant le retour à la vie du monarque aimé dont il avait redouté la perte. — En 1854, la guerre d'Orient fut l'événement politique le plus grave qui pût préoccuper le roi. La Russie n'avait rien négligé pour exercer une grande influence sur la Suède. Ces deux nations étaient voisines, mais elles différaient essentiellement de mœurs et d'origine. L'alliance qui existait entre elles avait été utile à la cour de Suède, mais n'avait jamais été agréable au peuple. En 1830, Oscar, prince royal, avait été envoyé par son père à St-Pétersbourg, où il reçut l'accueil le plus empressé. En 1839, son beau-frère Maximilien, duc de Leuchtenberg, obtenait la main de la fille aînée de l'empereur Nicolas. Un jour, sans être annoncé, cet empereur venait lui-même faire une visite au roi et au prince royal de Suède, qui lui avaient inspiré une estime personnelle. Le souvenir de tous les avantages que Charles-Jean avait retirés de l'alliance russe, la crainte des funestes conséquences que pouvaient avoir une rupture et une lutte inégale avec un trop formidable voisin, toutes ces considérations étaient de nature à faire hésiter le roi. Cependant il voyait les Suédois éprouver autant d'éloignement pour les Russes, ravisseurs de la Finlande, que de sympathie pour les Français, auxquels les rattachaient de vieilles traditions. Les Norvégiens, de leur côté, étaient favorables à l'Angleterre, avec laquelle ils ont de fréquentes et faciles relations. Oscar lui-même, à qui sa première patrie était toujours chère, cherchait à resserrer l'alliance de ses idées avec les idées nationales. — Dès le mois d'avril 1854, sa résolution fut arrêtée. Il offrit son concours et son armée aux alliés; il leur demanda en retour des subsides, des garanties et des troupes pour l'aider à reconquérir la Finlande. Pendant longtemps il garda le secret de ses projets. Il aima mieux s'exposer à voir calomnier ses intentions que de compromettre par trop de précipitation les intérêts de la Suède. Enfin, le 21 novembre 1855, il signa avec les puissances occidentales un traité qui devait lui assurer leur concours en cas d'attaque de la part de la Russie, et qu'il espérait faire remplacer par une alliance offensive et défensive. — Au moment où le peuple suédois applaudissait à l'idée de secouer l'influence russe et de reprendre la Finlande, au moment où Oscar entrevoyait avec joie la possibilité de saisir l'épée paternelle et de marcher à la tête de l'armée alliée, dont il s'était réservé le commandement, la conclusion de la paix vint tout à coup ruiner ces magnifiques espérances. — On a reproché au roi de Suède de s'être exposé par une démarche inutile et inopportune aux rancunes de son gigantesque voisin. « Pense-t-on, dit M. Louis « d'Ornant, que l'indépendance de la Suède ne « soit pas virtuellement menacée par la Russie? « Il y aurait puérilité à le croire. La Suède, par « le traité de 1855, est rentrée dans le droit euro- « péen occidental. Elle a secoué la tutelle russe. « Ce résultat seul est considérable et suffit pour « attirer au roi de Suède une place à part dans « l'histoire politique du temps. » — Après la question d'Orient, celle du scandinavisme reparut et entra dans une phase nouvelle. — Les trois peuples du Nord qui formaient jadis la Scandinavie s'étaient souvenus de leur antique histoire. Le Danemarck, en hostilité avec l'Allemagne, se sentait attiré vers la Suède et la Norvége. Les poëtes, auxquels Charles XV, dans sa première jeunesse, mêla ses patriotiques accords, chantèrent les exploits et les dieux communs à tous les Scandinaves. Les imaginations s'échauffèrent, l'esprit national s'éveilla. La politique enfin vint à se préoccuper de la possibilité de réunir sous un seul sceptre des royaumes déjà réunis par la communauté d'origine. Oscar sut mettre un frein aux sentiments personnels qu'éveillait dans son cœur l'idée scandinave, et il attendit avec prudence que l'heure fût venue de les manifester au grand jour. — En 1848, il comprit qu'il serait imprudent de laisser l'Allemagne absorber le Danemarck, et il envoya en Fionie un corps d'armée à titre de médiateur armé. En juin 1856, les étudiants de Christiania et de Copenhague vinrent faire à Stockholm une éclatante démonstration. Le roi leur offrit un banquet, et proposa un toast au roi et au peuple du Danemarck. Le scandinavisme recevait ainsi, d'un prince jusqu'alors si réservé, le témoignage d'une éclatante adhésion. Les orateurs, encouragés par les sympathies royales, n'hésitèrent pas à proclamer que l'unité dynastique était la seule garantie de l'alliance politique des peuples scandinaves. Peu de temps après, au mois de septembre suivant, le prince royal se rendit à Copenhague, où il reçut de véritables ovations. Le roi de Danemarck s'associa aux démonstrations populaires. Il y eut neuf hourras pour le roi et neuf pour le prince de Suède. L'héritier présomptif de Danemarck, Christian de Glucksbourg, paraissait seul embarrassé au milieu de ces fêtes. Son mécontentement se laissa entrevoir dans une protestation contre l'agitation scandinave, adressée aux cabinets étrangers par M. de Scheele, ministre danois. Le gouvernement suédois y répondit avec dignité en disant que le roi ne reconnaissait à qui que ce fût le droit de jeter d'une manière officielle, dans une lettre destinée aux agents d'une puissance étrangère, un blâme direct ou indirect sur les actes de son gouvernement. On ajoutait d'une manière piquante que l'on ne cesserait de faire des vœux pour resserrer de plus en plus les liens qui unissaient le roi

Digitized by Google

de Suède et de Norvége à celui de Danemarck. — La conduite d'Oscar était dictée par les vrais intérêts de sa couronne. La Suède, en face de la Russie ou de toute autre puissance, trouve avantage à une alliance intime avec un Etat voisin qui tient les clefs du Sund, et le Danemarck, en présence de l'Allemagne, a aussi avantage à se tourner vers la Suède, dont les intérêts sont loin d'être en désaccord avec ceux de la France. — Une question intérieure, source incessante de graves difficultés pour les rois de Suède et de Norvége, c'est le maintien des bons rapports entre les deux Etats réunis sous un même sceptre, mais séparés par les mœurs, par la constitution, par les antipathies nationales. La Norvége ne fut pas incorporée à la Suède comme province; elle fut concédée comme royaume uni. On a vivement reproché et l'on reproche encore à Charles-Jean de n'avoir pas mieux réglé au moment de l'annexion les conditions du pacte d'union. — Bernadotte, à peine élu prince royal, désirait vivement porter en dot une couronne au vieux roi qui lui avait promis la sienne. Des obstacles divers surgirent au moment où l'annexion, consentie par les grandes puissances, devait s'accomplir. Charles-Jean avait été obligé d'entrer en Norvége l'épée à la main. Il était pressé d'achever sa conquête et d'épargner le sang de ses futurs sujets. Il ne s'effrayait pas des idées libérales qui s'étaient introduites dans la constitution norvégienne. Peut-être n'a-t-il pas assez prévu toutes les difficultés qui pourraient naître dans l'avenir et peut-être aussi a-t-il trop compté sur son habileté à tout concilier lorsqu'il gouvernerait en père deux peuples de frères. Ses espérances ne furent pas toujours réalisées. L'antagonisme des deux nations, loin de céder aux efforts de la sagesse royale, grandit de jour en jour. La Norvége, lancée vers les idées nouvelles, ne voulait pas reculer. La Suède, attachée aux idées anciennes, ne voulait pas avancer. La Suède, beaucoup plus importante, essayait d'obtenir une certaine prépondérance. La Norvége prétendait à une égalité parfaite. Enfin les états des deux royaumes, délibérant séparément et sans aucune relation entre eux, ne faisaient rien pour resserrer les liens d'une union qui leur eût été également avantageuse. — Oscar chercha avant tout à exécuter loyalement les conventions fondamentales et à se montrer juste envers tous. Il eût désiré la fusion des deux peuples, mais il ne voulut jamais faire usage de moyens violents. Il consentit, dans les actes norvégiens, à s'intituler roi de Norvége et de Suède; il accorda aux Norvégiens un drapeau national différent du drapeau suédois, sauf la marque commune de l'union. Il réserva une moitié de l'écusson royal au lion norvégien. Enfin il institua le 21 août 1847 l'ordre de St-Olaff, ancien roi de Norvége. — Si Oscar Ier cédait à toutes les réclamations raisonnables, il résistait à toutes les prétentions et à tous les empiétements qui pouvaient porter atteinte à la bonne harmonie si désirable et si difficile à établir entre les deux Etats. Sans cesse occupé à faire valoir auprès des Suédois et des Norvégiens les avantages d'une cordiale entente et les inconvénients d'une lutte intestine, il maintint la paix au sein de ses Etats; mais il ne put obtenir que les constitutions des deux Etats fussent revisées. C'était cependant le meilleur moyen d'établir sur des bases durables une association nécessaire à la prospérité de la péninsule scandinave. — Pendant que le roi prodiguait généreusement ses forces à l'œuvre de civilisation à laquelle il avait voué sa vie, il ressentit dès les premiers jours de septembre les symptômes d'une lente et affreuse maladie que rien ne put conjurer. Vers le printemps, ses forces s'épuisèrent d'une manière alarmante. Le 25 septembre, il fut obligé de remettre au prince royal les rênes du gouvernement. Pendant deux ans, il a eu du moins la consolation suprême de s'assurer par lui-même qu'il avait laissé son sceptre à des mains dignes de le porter. Ses forces allaient toujours en décroissant; elles s'éteignirent le 8 juillet 1859, et le roi Oscar Ier expira vers huit heures du matin, calme et sans souffrance. — Ce prince avait une taille avantageuse, quoique moins élevée que celle de son père, le teint méridional, l'abord séduisant, la figure gracieuse, les manières pleines d'élégance et de dignité. Nul ne pourra jamais révéler tous les secrets de sa bienfaisance. Il ne croyait pas s'abaisser en descendant aux moindres détails de bonnes œuvres destinées à rester cachées. Il aimait à faire le bien et savait le bien faire. — Sa popularité comme prince royal n'a été dépassée que par sa popularité comme roi. Elle semble même vouloir lui survivre, car elle s'est reportée tout entière sur le jeune monarque digne héritier de Charles-Jean et d'Oscar. — On peut consulter sur la vie d'Oscar Ier : *Oscar I, historie* (G.-H. Mellin, Stockholm, 1844); *Historie Oscar den Forsten* (Christiania, 1845); *Oscar och Josephina* (Stockholm, 1846); *Den 8 Juli 1859* (J. Crusenstolpe, Stockholm, 1859); *Lik predican vid konung Oscar I begrafning i Riddarholms kyrkan den auguste 1859*; *Personnalier applaste vid konung Oscar I begrafning i Riddarholmes kyrhan den 8 auguste 1859*. — Parmi les biographes français, il en est peu qui n'aient commis des inexactitudes de fait. Nous ferons une exception en faveur de M. Geffroy, qui a traité avec une si grande supériorité, dans la *Revue des Deux-Mondes*, toutes les questions relatives aux Etats du Nord. — Pour la vie d'Oscar, on peut voir encore le *Recueil des lettres et discours de Charles-Jean*, imprimés à Stockholm, 2 vol. in-8°, et les divers biographes de Bernadotte. L—ZE.

OSEE, fils de Beeri, est le premier des petits prophètes dans l'ordre des Bibles, quoiqu'il paraisse postérieur à Jonas dans l'ordre des temps.

Digitized by Google

Sa mission date des dernières années du règne d'Ozias, roi de Juda, et se termine au commencement de celui d'Ezéchias ; ce qui comprend un intervalle d'environ soixante ans. Il mourut âgé de plus de 80 ans, vers l'an 784 avant J.-C. Sa prophétie a principalement pour objet la ruine du royaume d'Israël. Son premier mariage avec Gomer, appelée dans sa prophétie *femme des prostitutions*, dont il lui est ordonné d'avoir des *enfants des prostitutions*, a prodigieusement embarrassé les commentateurs, parce que la loi défendait d'épouser soit une *prostituée* proprement dite, soit une *idolâtre*. Mais toute difficulté disparaît si, pour expliquer l'ordre de Dieu de prendre une femme de la terre des prostitutions, on doit entendre le pays où l'on s'abandonnait à l'idolâtrie, qui est désignée si fréquemment dans l'Ecriture sous le nom de *prostitution*, et dans lequel elle avait eu déjà des enfants d'un précédent mariage. Ce pays était évidemment le royaume d'Israël, où régnait le culte des idoles. Cette interprétation est conforme au texte original et même à l'ancienne Vulgate, qui doivent être ainsi traduits : « Prenez une femme de pro« stitution et ses enfants de prostitution, parce « que la terre (d'Israël) a quitté le Seigneur pour « se prostituer aux idoles. » De sorte que le mot *prostitution* s'applique, non à Gomer, mais à la terre qu'elle habitait. De ce mariage naquirent trois enfants, dont les noms mystérieux faisaient allusion aux événements que leur père était chargé d'annoncer. Le premier s'appelait *Jezrahel* ou le *bras de Dieu*, pour marquer que le Seigneur allait faire éclater la puissance de son bras contre le peuple d'Israël, afin de venger le sang versé par Jehu dans la vallée de Jezrahel; le second, qui fut une fille, se nomma *la Ruchama*, ce qui signifie *sans miséricorde*, pour annoncer que Dieu allait répudier toute la maison d'Israël ; le troisième, *Lo Ammi* ou *qui n'est plus mon peuple*, pour apprendre au peuple d'Israël qu'il allait cesser d'être le peuple de Dieu. Osée reçut ensuite l'ordre d'aimer une femme adultère, comme Dieu aimait les enfants d'Israël, en lui recommandant de ne s'abandonner à aucun homme ; car il ne devait point lui-même avoir de commerce avec elle. Cette femme désigne Samarie, qui, en se prostituant aux idoles, avait violé l'alliance du Seigneur, ce qui, dans le style de l'Ecriture, s'appelle commettre un adultère. Cependant Dieu, en la rejetant, ne l'a pas entièrement abandonnée, puisque les juifs, dans leur état présent de réprobation, conservent dans leurs livres un gage assuré de leur rétablissement. Tout le reste de la prophétie regarde les deux maisons de Juda et d'Israël, leur réprobation, leur réunion future, pour ne plus former qu'un seul peuple, sous un seul chef, le vrai David, sous lequel ils seront aussi nombreux que le sable de la mer, époque encore incertaine, mais qui doit se vérifier avant la fin du monde. Osée est le plus obscur des prophètes, tant à cause des mystères cachés sous l'emblème de ses deux mariages que de son style coupé, sentencieux, dans lequel il ne s'exprime quelquefois qu'à demi-mot, laissant ses périodes imparfaites. Quoique semé de traits vifs, hardis, de belles comparaisons, son discours perd souvent de sa beauté, parce que le sens en est suspendu et que le prophète en abandonne l'application et la suite. Nous avons d'ailleurs très-peu de connaissance des événements du temps auquel il fait allusion. Les Grecs célèbrent sa fête le 17 octobre et les Latins le 4 juillet. T—D.

OSÉE II, fils d'Ela, fut le dernier roi d'Israël. Il conspira contre Phacée, le tua et s'empara du trône. L'Ecriture, en lui reprochant d'avoir fait le mal devant le Seigneur comme ses prédécesseurs, observe néanmoins qu'il ne poussa pas son impiété aussi loin qu'eux. Peut-être laissait-il à ceux de ses sujets que leur dévotion portait à se transporter à Jérusalem pour offrir leurs sacrifices la liberté de suivre leur penchant. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont le royaume d'Israël était tributaire, informé de l'alliance secrète qu'Osée avait formée avec le roi d'Egypte pour s'affranchir de ce tribut, fondit sur Israël, et prit Samarie au bout d'un siége de trois ans, pendant lesquels les assiégés avaient éprouvé toutes les horreurs de la famine. Osée fut chargé de chaînes, et les dix tribus menées en captivité dans la Médie. Ainsi finit le royaume d'Israël, l'an 730 avant J.-C., environ 260 ans après sa séparation de celui de Juda. Osée en était le dix-neuvième roi. Son règne n'avait été que de neuf ans. T—D.

OSIANDER (ANDRÉ), fameux théologien protestant, était né, suivant Seckendorf (*Histor. luther.*), le 19 décembre 1498, à Gunzenhausen, dans la Franconie (1), de simples artisans. Il fit ses études avec beaucoup de distinction à l'académie de Wittemberg, et, ayant embrassé les principes des réformateurs, il fut nommé en 1522 premier pasteur de Nuremberg. Ses talents pour la chaire étendirent bientôt sa réputation, et il conçut l'espoir de jouer un des premiers rôles dans son parti. Il assista en 1529 à la conférence de Marpurg, et y proposa d'admettre dans l'eucharistie l'impanation ; mais Luther combattit ce sentiment et le fit rejeter (*Histoire des variations*, t. 2, p. 3). Il se trouva aussi à toutes les assemblées où furent discutés les articles de la profession de foi si connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg ;* il y fit de grands efforts pour faire adopter ses idées sur la justification, qu'il prétendait avoir lieu, non par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes

(1) Melch. Adam, et d'après lui plusieurs biographes disent qu'Osiander était Bavarois, mais ils n'en apportent aucune preuve. Suivant Seckendorf, son père était un serrurier, nommé *Hosemann* (quasi dicat *braccifuse*); et suivant la coutume des savants de son temps, il changea ce nom contre celui d'Osiander.

Digitized by Google

(ibidem, t. 8, p. 2). L'emportement avec lequel il soutint cette doctrine, que Bossuet nomme *prodigieuse*, aurait pu avoir des suites fâcheuses, si les confrères d'Osiander n'eussent pris le parti de souffrir patiemment ses injures pour éviter un éclat. Lors de la publication de l'*Interim*, ne voulant pas s'exposer à la persécution, il quitta secrètement l'église qu'il gouvernait depuis vingt-cinq ans, et se réfugia en Prusse. Osiander avait le projet de passer en Angleterre, espérant que la considération dont jouissait Cranmer, marié depuis peu avec sa nièce (*voy.* CRANMER), lui donnerait du crédit; mais Cranmer fut détourné par Calvin d'appeler près de lui un collaborateur si dangereux, et d'un autre côté, le margrave Albert le retint en lui donnant la première chaire de théologie de l'université de Kœnigsberg. Un reste de respect pour Luther l'avait toujours empêché de soutenir par écrit la nouvelle doctrine de la justification. Mais après la mort du chef de la réforme, il l'enseigna publiquement; il poussa l'oubli des convenances au point de déclamer en chaire contre Mélanchthon, qui chercha vainement à le ramener par la douceur, et d'attaquer les principaux articles reçus par les protestants comme la base de leur croyance. La plupart de ses collègues, indignés, le déférèrent au synode de Wittemberg, qui n'osa pas prononcer son interdiction. Cette faiblesse de la part du synode enhardit encore Osiander, et ce fougueux novateur vit ses principes dominer en Prusse, où ses disciples sont connus sous le nom d'*osiandéristes*. Il mourut épileptique à Kœnigsberg le 17 octobre 1552. A une immense érudition, à une connaissance étendue des sciences mathématiques (1), Osiander joignait une éloquence vive et animée, qui lui donnait un grand avantage sur la plupart de ses adversaires. Doué d'une ardeur infatigable, il passait les nuits à étudier, et, sans les défauts de son caractère, qu'on a déjà signalés, il aurait pu laisser une réputation durable. Il aimait les plaisirs de la table avec excès : dans l'ivresse, il se permettait les plus grossières injures contre les théologiens qu'il connaissait pour n'être pas de son avis, ou des plaisanteries indécentes. dont Mélanchthon et Calvin ont rapporté quelques-unes dans leurs lettres. Les ouvrages d'Osiander sont tombés dans l'oubli; on en trouvera les titres dans la *Biblioth.* de Gesner; dans les *Eloges* de Teissier, t. 1, p. 110-111; dans le *Dictionnaire des Nurembergeois*, par Will et Nopitsch, etc. Le seul que l'on cite encore, et seulement pour sa rareté, est intitulé *Harmoniæ evangelicæ libri 4*, Bâle, 1537, in-fol. L'édition de 1561, même format, est également très-rare. On ne doit pas oublier qu'il fut l'éditeur du célèbre ouvrage de Copernic : *De revolutionibus orbium cœlestium*, publié en 1543 (*voy.* COPERNIC), et de l'*Algèbre* de Cardan, en 1545. — Son fils, *Luc* OSIANDER, dit l'*Ancien* (pour le distinguer d'un fils qu'il eut sous le même prénom, qui fut chancelier de l'université de Tubingue en 1620 et qui se fit aussi connaître par un grand nombre d'écrits théologiques), naquit à Nuremberg le 16 décembre 1534, fut quelque temps surintendant général des églises de Wurtemberg, et mourut le 17 septembre 1604. On a de lui beaucoup de livres de controverse, la plupart en allemand. — *André* OSIANDER le *Jeune*, autre fils de Luc l'Ancien, né en 1562 à Blaubayern, dans le Wurtemberg, chancelier de l'université de Tubingue en 1605, mort le 21 avril 1617, est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages théologiques aujourd'hui oubliés. W—s.

OSIANDER (JEAN-ADAM), théologien et philologue, né le 3 décembre 1622 à Tubingue, professa la théologie à l'académie de cette ville avec beaucoup de réputation, et mourut prévôt de la collégiale le 26 octobre 1697. C'était un écrivain infatigable, plein d'érudition, mais entêté et privé de goût. Outre des notes sur le traité de Grotius : *De jure belli et pacis*, on cite de lui : 1° *De asylis Hebræorum, gentilium et christianorum*, Tubingue, 1673, in-4°. Gronovius a inséré dans le tome 4 du *Thesaur. antiquit. græcar.* la partie de ce traité qui concerne les asiles chez les Grecs et les Romains. 2° Plusieurs dissertations sur des sujets de la Bible; 3° un commentaire sur le Pentateuque, Tubingue, 1676-1678, 5 vol. in-fol.; 4° un commentaire sur les livres de Josué, les Juges, Ruth et Samuël, ibid., 1681-1687, 3 vol. in-fol.; 5° *Tractatus theologicus de magia*, ibid., 1687, in-4°. La matière y est épuisée. — Son fils, nommé aussi *Jean-Adam* OSIANDER, né en 1659, mort le 23 mai 1708, fut médecin des margrave de Bayreuth, et a laissé quelques dissertations médicales. — *Jean-Adam III*, fils de ce dernier, né à Tubingue en 1701, mort le 20 novembre 1756, suivit la carrière de l'enseignement, fut professeur de grec, et composa plusieurs savantes dissertations d'exégèse biblique, dont on peut voir la liste dans Meusel. — *Jean-Adam IV* OSIANDER, fils de Jean-Rodolphe Ier et d'une autre famille que les précédents, né à Tubingue en 1748, fut professeur de physique expérimentale au gymnase de sa ville natale, et mourut jeune le 7 mai 1749. On ne cite de lui qu'un *Voyage littéraire*, demeuré manuscrit. — *Jean* OSIANDER, autre fils de Jean-Adam Ier, né en 1657, mort le 18 octobre 1724, fut professeur de grec, d'hébreu et de géographie, et exerça divers emplois administratifs et diplomatiques. Voyez sa Vie écrite en allemand par J.-F. Abel, Tubingue, 1795, in-8°. W—s.

OSIAS ou OZIAS, roi de Juda, que les livres saints nomment aussi *Azarias*, n'avait que seize ans lorsqu'il fut établi roi en la place d'Amasias, son père. Sa mère était de Jérusalem et s'appe-

(1) Doppelmayer lui a donné une place dans sa *Notice des mathématiciens nurembergeois*, 1730, in-fol., p. 56-61.

Digitized by Google

lait Jechelie. Il fit ce qui était agréable au Seigneur; cependant il souffrit que le peuple sacrifiât sur les hauts lieux et y brûlât de l'encens. Osias enleva aux Philistins les villes de Geth et de Jamnia, dont il rasa les murailles; il fit aussi la guerre aux Arabes avec succès, et construisit sur les bords de la mer Rouge une ville où il plaça une forte garnison pour les tenir en bride. Il remporta ensuite plusieurs victoires sur les Ammonites, qu'il obligea de lui payer un tribut annuel, et il réduisit à son obéissance tout le pays qui séparait son royaume de l'Egypte. Après avoir conquis par ses armes une paix durable, Osias prit soin d'embellir sa capitale. Il releva les murailles de Jérusalem et les munit de plusieurs tours pour en défendre les approches. Il fortifia aussi les hauteurs voisines, et construisit des aqueducs qui distribuaient l'eau dans tous les quartiers de cette grande cité. Ce prince favorisa l'agriculture, et multiplia par des plantations les arbres et les végétaux qui peuvent servir à la nourriture des hommes. Si l'on s'en rapporte à Josèphe (*Histoire des Juifs*, liv. 11, ch. 2), il entretenait une armée de 370,000 combattants, commandés par 2,000 bons officiers, et il avait rassemblé un nombre prodigieux de machines de guerre. Lorsque ce prince eut perdu le vertueux Zacharie, qui l'avait élevé dans la crainte du Seigneur et qui lui servait de premier ministre, la prospérité de son règne lui enfla le cœur. Jaloux d'imiter les princes idolâtres, qui réunissaient dans leur personne la double dignité royale et sacerdotale, il pénétra dans le sanctuaire l'encensoir à la main, et entreprit d'offrir l'encens sur l'autel des parfums, fonction exclusivement réservée aux prêtres. Le pontife Azarias, à la tête de quatre-vingts lévites, fit de vains efforts pour le détourner de cette profanation et n'en reçut que des menaces. Dans ce moment, le téméraire Osias se sentit frappé d'une lèpre hideuse, qui lui couvrit tout le visage. Cette tache indélébile le força de se séparer de toute société; il se retira hors de Jérusalem, dans un lieu écarté, laissant le gouvernement du royaume à son fils Joatham; il vécut encore un assez grand nombre d'années dans cet état d'humiliation, et mourut l'an 758 avant J.-C., à l'âge de 68 ans, dont il en avait régné cinquante-deux. Il fut enseveli dans un champ voisin du tombeau de ses pères. Joatham lui succéda (*voy.* JOATHAM). Pendant son règne, le royaume de Juda fut affligé d'un violent tremblement de terre, d'un déluge de sauterelles, qui dévastèrent les champs, et de feux qui semblaient être lancés du ciel et qui brûlèrent l'herbe des prés et les feuilles des arbres. Sous ce même règne parurent les prophètes Osée, Joël, Abdias et Amos. W—s.

OSIO (FÉLIX), écrivain savant et fécond, naquit en 1587 à Milan, d'une famille que Tomasini fait descendre d'Osius, grand prêtre du temple de Delphes. Après avoir achevé ses études avec beaucoup de succès, il fit ses cours de philosophie et de théologie au collége Borromée, et y reçut le laurier doctoral à l'âge de vingt-deux ans. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et, ayant choisi la carrière de l'enseignement, professa les humanités au collége helvétique à Milan, puis à Bergame. Il fut pourvu en 1621 de la chaire de rhétorique à l'université de Padoue, qu'il remplit avec distinction. Il y prononça dans des circonstances d'éclat des discours qui furent très-applaudis. Il n'avait pas moins de facilité à écrire en vers; et les recueils de philologie, si multipliés en Italie, offrent tous quelques-unes de ses compositions. Cependant les lettres n'étaient pour Osio qu'un délassement. Il avait conçu le projet, exécuté depuis par Muratori, de publier les documents de l'histoire de l'Italie au moyen âge. Tandis qu'il s'en occupait avec ardeur, il fut chargé par le sénat de Venise de former la bibliothèque qu'une décision venait d'ajouter à l'université. Malheureusement la ville de Padoue était affligée alors d'une maladie pestilentielle. Osio, entraîné par sa passion pour les livres, ne voulut pas s'éloigner de cette ville, et il mourut victime de son zèle, le 29 juillet 1631, à l'âge de 45 ans. Ses restes furent déposés sans pompe dans le voisinage de l'église des Jésuites, dont la construction n'était pas encore terminée. Osio a laissé en manuscrit des *Poésies*, des *Harangues*, des *Panégyriques*, etc. Il avait publié lui-même la liste de ses *Discours*, que Tomasini a insérée dans les *Elogia viror. litter. illustrium*, et Argelati, dans la *Bibl. scriptor. Mediolan.* Il ne put terminer son travail sur les ouvrages d'Alb. Mussato; et ce fut, dit Tiraboschi, un bonheur pour les amateurs du genre historique, car il avait une telle facilité à écrire, et il aimait tant les digressions, qu'il aurait rempli de ses notes un grand nombre de volumes in-folio (*Stor. letteratur.*, t. 8, p. 384). Les *Notes* d'Osio sur l'Histoire de Mussato ont été recueillies (*voy.* MUSSATO). On a également publié ses Remarques sur l'*Histoire, ou Chronique* de Lodi, par Othon et Acerbo Morena, Venise, 1639, in-4°, dans le tome 1er des *Scriptor. Brunsvic.*; dans le tome 2 du *Thesaur. antiquitat. Italiæ*; et dans le tome 6 des *Rerum italicarum scriptores*; et enfin ses Remarques sur les *Historiens de la marche Trévisane*, qui forment le tome 8 de la *Collection* de Muratori. Outre les ouvrages cités, on peut consulter sur Osio l'*Historia gymnasii Patavini*, t. 1, p. 358. Son portrait, gravé, se trouve dans les *Elogia* de Tomasini. W—s.

OSIUS vit le jour en Espagne l'an 256. L'histoire ne commence à faire mention de lui qu'au temps du concile d'Illiberis, dont il fut un des membres, comme évêque de Cordoue. La gloire qu'il eut ensuite de confesser la foi dans la persécution de Maximien, jointe à la haute réputation de sagesse et de vertu dont il jouissait, le

Digitized by Google

rendit recommandable à Constantin le Grand, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques, et lui donna des commissions importantes, entre autres celle d'apaiser les troubles causés en Afrique par le schisme des donatistes, et en Orient à l'occasion de la célébration de la Pâque. Les erreurs d'Arius ouvrirent une nouvelle carrière à son zèle. Il présida en 324 le concile à Alexandrie, dont tout le succès fut d'étouffer le schisme d'un nommé Coluthe. L'année suivante, l'empereur, à sa sollicitation, convoqua le grand concile de Nicée. Osius y parut avec éclat; St-Athanase lui en attribue même le *symbole*. Quant au rang qu'il occupa, savoir s'il en fut le président, et dans ce cas si cette place lui fut déférée comme légat du pape Sylvestre, c'est une discussion dont le détail nous mènerait trop loin (*voy.* Eustathe). L'empereur Constance eut d'abord pour cet illustre évêque la même confiance que son père. Osius en profita pour faire tenir le concile de Sardique en 347. Mais ce prince, l'ayant voulu engager à signer la condamnation de St-Athanase, sans pouvoir y réussir, fit inutilement succéder les menaces aux caresses. C'est alors que l'évêque de Cordoue lui adressa cette célèbre lettre, chef-d'œuvre de magnanimité pastorale, qui commence ainsi : « J'ai confessé Jésus-Christ dans la persécution « que Maximien, votre aïeul, excita contre l'E- « glise; si vous voulez la renouveler, vous me « trouverez prêt à tout souffrir plutôt que de « trahir la vérité, et que de consentir à la condam- « nation d'un innocent. » Constance, peu touché de la sainte liberté que prenait le vénérable vieillard, l'appela à Sirmium, où, après un an d'exil du prélat, voyant que toutes ses prières ne pouvaient le fléchir, il passa, sans respect pour son âge, qui était de cent ans, des caresses aux menaces, et à force de tourments l'obligea de communiquer avec Ursace et Valens. St-Hilaire, trop éloigné pour être parfaitement instruit de toutes les circonstances de l'affaire, l'accuse d'avoir signé la seconde formule de Sirmium, et d'avoir souscrit la condamnation de St-Athanase. Mais ce dernier, plus à portée de savoir ce qui se passait, le justifie de cette double prévarication. En général, il faut beaucoup se défier de tous les bruits que les diverses sectes d'hérétiques dont il était le fléau firent courir à cette occasion sur son compte, et que des catholiques zélés adoptèrent trop facilement. Quoi qu'il en soit, Osius alla mourir dans sa ville épiscopale, en 357 ou 358, après avoir protesté contre la violence qui lui avait été faite à Sirmium, témoigné un vif repentir de sa faiblesse, et anathématisé l'arianisme. On l'appelait le *père des évêques*, le *président des conciles*; tous les auteurs ecclésiastiques s'accordent à faire le plus grand éloge de sa foi, de sa vertu, de son zèle contre l'erreur, de son talent pour maintenir la paix de l'Eglise et pour calmer les troubles que les schismes et les hérésies excitèrent de toutes parts. Sans doute que cet illustre personnage serait honoré par l'Eglise comme un de ses plus grands saints si cet acte de faiblesse n'avait pas malheureusement terni la fin de sa carrière. T—D.

OSIUS (Stanislas). *Voyez* Hosius.

OSMAN, calife. *Voyez* Othman.

OSMAN Ier, ou plutôt OTHMAN ou OTSMAN, surnommé *Ghazy* (le Conquérant), fondateur de l'empire ottoman et de la dynastie des Osmanlys, aujourd'hui régnante à Constantinople, naquit à Soukout, en Bithynie, l'an 657 de l'hég. (1259 de J.-C.). Rien de plus incertain que son origine, sur laquelle les historiens turcs eux-mêmes ne sont pas d'accord. L'opinion la plus générale est que son aïeul Soléiman, chef d'une tribu de Turkomans établie dans la Transoxane, quitta cette contrée, passa dans le Khoraçan, à l'époque de l'invasion de Djenghyz-khan et vint se fixer dans les environs de Kélath en Arménie, où il se noya dans l'Euphrate. Son fils Orthogroul, devenu chef de la tribu, s'avança dans l'Asie Mineure, où le sultan seldjoukide Ala-Ed-Dyn-Kaï-Kobad lui assigna pour quartier d'hiver les environs de Caradja-bag, près d'Ankourah, et pour l'été les montagnes de Toumalidj. Orthogroul rendit d'importants services au sultan et à ses successeurs dans leurs guerres contre les Tartares et contre les Grecs et mourut l'an 680 (1281). Othman succéda à son père dans le titre de chef de la colonie, et quoiqu'il ne gouvernât que des bergers, ou ne commandât que des brigands armés, l'opprobre qui suit le brigandage, ou l'obscurité qui accompagne la vie pastorale, n'appartiennent pas à sa vie historique. A la chute de l'empire seldjoukide (*voy.* Mas'oud II), il en partagea les débris avec plusieurs autres émirs. Ce fut en l'année 699 (1299), dans la ville de Cara-Hissar, qu'il fit pour la première fois battre monnaie et prononcer la prière publique en son nom; mais il ne prit jamais le titre de sultan. Il s'empara de Nicée en 1304 et subjugua le pays de Marmara en 1307. Tantôt allié, tantôt ennemi des autres petits princes de l'Asie Mineure, il fonda, par une suite de conquêtes dont le détail serait inutile, la faible puissance destinée à former l'empire ottoman. Les Grecs ne furent plus en état de repousser dans leurs retraites Osman ni ses hordes : vingt années d'entreprises heureuses et de combats continuels lui acquirent successivement des soldats, des esclaves et de nouveaux sujets. Il fortifia les châteaux et les villes, qu'il n'avait attaqués jusqu'alors que pour les piller, n'ayant ni l'espoir, ni la puissance de les conserver. Son dernier regard se porta sur la plus importante conquête qui ait illustré son règne. Osman était près d'expirer quand il apprit que son fils Orkhan venait de lui soumettre la célèbre ville de Brousse (l'ancienne Prusé). Il fut moins grand par lui-même que par la dynastie qu'il fonda; les vertus qui lui appartiennent sont l'équité, la prudence et la

Digitized by Google

modération : le souvenir de sa justice a été si honorablement conservé, qu'à l'avénement de chaque nouveau sultan le peuple fait le souhait unanime et consacré qu'il ait un règne heureux, une longue vie et la bonté d'Osman. Ce fondateur de l'empire turc mourut l'an de l'hégire 726 (1326 de J.-C.), à l'âge de 69 ans, après en avoir régné vingt-sept. Il eut pour successeur son fils Orkhan, auquel il donna de sages avis avant d'expirer. Les historiens turcs ont embelli l'histoire de ce prince de plusieurs fictions, songes, amours, etc., qui n'ont pas dû trouver place dans cet article. A—T et S—Y.

OSMAN ou OTHMAN II, seizième sultan ottoman, et fils d'Achmet Ier, monta sur le trône après la déposition de son oncle Mustapha Ier, l'an de l'hégire 1027 (de J.-C. 1618), à l'âge de treize ans. La courte carrière que parcourut ce jeune souverain n'en offre pas moins une des époques les plus remarquables de l'histoire ottomane. Jusque-là, l'insolence des janissaires s'était bornée à se révolter, et quelquefois à déposer leur sultan : Osman II fut le premier que ses sujets osèrent mettre à mort. Un sentiment de compassion est d'autant mieux dû à sa mémoire, qu'il ne mérita point son sort. Une première faute fut la cause de tous ses torts; il donna sa confiance à son précepteur, Omar Effendy, qui le fit servir d'instrument à sa propre ambition, à ses intrigues. Le malheureux et jeune Osman fut la victime de ses erreurs; mais les vertus dont il eut à peine le temps de laisser soupçonner le germe n'en rendent ses conseillers que plus odieux, et ses sujets plus coupables. Ce généreux sultan, qui promettait d'égaler ses illustres ancêtres, se montrait, malgré son extrême jeunesse, avide de gloire, courageux, appliqué, ennemi de l'oisiveté, de la mollesse et des plaisirs. Dès la première année de son règne, il envoya une ambassade à Louis XIII, en réparation de l'insulte faite, sous le règne précédent, au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea des armées contre la Perse, fit passer des secours aux Hongrois, soulevés contre Ferdinand Ier, et des flottes pour détruire les repaires des Cosaques. Indigné de la résistance de ces peuplades de brigands, il marcha en personne contre les Polonais leurs protecteurs. Il entra en Pologne, en 1621, à la tête de 400,000 Ottomans. Les rives du Dnieper et les remparts de Choczim furent les témoins de son courage, de son opiniâtreté et de ses vains efforts. La fureur aveugle des janissaires ne put vaincre l'héroïsme avec lequel les Polonais combattirent pour leur patrie et leur liberté. Les Ottomans rebutés s'indignèrent contre leur jeune sultan, qui les accusait, avec raison, d'être dégénérés : Osman, humilié, voulut punir les janissaires de l'affront d'une paix honteuse qu'il souscrivit la même année. Le bruit se répandit que le trône des sultans allait être transporté en Asie, que la milice du Caire devait entourer le souverain, et que le corps des janissaires serait détruit : le pèlerinage de la Mecque servait de voile à l'exécution d'une si dangereuse entreprise. Le sultan était trop irrité contre la soldatesque pour qu'elle ne fût pas animée contre lui. Quelques sages membres du divan montrèrent au jeune Osman les avant-coureurs de l'orage qui le menaçait : il méprisa leurs conseils, et n'en annonça que plus fièrement ses hardis desseins : son imprudent khodjah, Omar Effendy, l'encourageait à ne pas fléchir. La révolte éclata : les yeux d'Osman s'ouvrirent trop tard; et quand il voulut composer avec ses soldats en rébellion, il n'était plus temps. Mustapha Ier fut remis sur le trône : on traîna l'infortuné Osman au château des Sept-Tours, où ses sujets égarés l'accablèrent d'insultes; et le chef de la révolte, le beau-frère de Mustapha, Daoud-Pacha, qui régnait sous le nom de ce fantôme, vint dès le lendemain dans la prison porter les mains sur son maître, et le fit étrangler sous ses yeux. Ce crime ne fut pas impuni : le coupable Daoud ne tarda pas à en porter la peine (*voy.* DAOUD-PACHA). Un souvenir de honte, de regret et de douleur vengea la mémoire d'Osman II : un janissaire avait osé le frapper pendant sa translation aux Sept-Tours; il fut mis à mort un an après, et le soixante-cinquième oda dont il était membre fut cassé en entier : la mémoire et la réparation de l'attentat se sont perpétuées, et dans les prières journalières de l'orta-dgianni, le nom du janissaire et celui de son oda sont encore aujourd'hui voués à la malédiction. Osman II périt l'an de l'hégire 1031 (20 mai 1622 de J.-C.) Le P. Pacifique de Provins (*voy.* PACIFIQUE) a publié une relation de la catastrophe qui termina la vie d'Osman II. A-T.

OSMAN III, vingt-cinquième sultan ottoman, fils de Mustapha II, succéda à son frère Mahmoud Ier, en 1754. Son règne fut court et marqué par l'incapacité, l'indécision et la cruauté. Il changea continuellement de grands vizirs, ne discerna jamais les bons ni les mauvais conseils : fidèle, par un instinct féroce, à la politique sanguinaire qui conseille aux sultans de se défaire de ceux de leurs proches que les vœux du peuple semblent appeler au trône, il fit empoisonner deux princes, fils d'Achmet III, dont l'existence lui faisait ombrage, et dont il redoutait les éminentes qualités. Le seul événement du règne d'Osman III fut la défaite et le pillage de la caravane de la Mecque, par les Arabes, en 1757. Après avoir déposé ou fait mettre à mort six grands vizirs et autant de caïmakans, l'imbécile et féroce Osman III mourut presque subitement, au bout de trois années de règne, en 1757 : sa mort procura le trône et sauva la vie à son cousin Mustapha III; elle conserva les sceaux au célèbre Raghib Mehemet Pacha, qui était à la veille de les perdre. S—Y.

OSMAN-BEY (NEMSEY), né en Hongrie, vers le

Digitized by Google

milieu du 18e siècle, d'une famille noble, embrassa fort jeune la carrière militaire. Etant colonel au service d'Autriche, il fut accusé d'avoir volé la caisse de son régiment : il entreprit de se justifier, en rejetant l'accusation sur le caissier, qui avait disparu; l'empereur Joseph II, peu satisfait de cette justification, ordonna qu'il fût dégradé et renfermé dans une forteresse. Il subit cette détention pendant une année, au bout de laquelle il obtint sa liberté. Mais il fut tellement indigné de la rigueur du traitement qui lui avait été infligé, et surtout de ce que l'empereur ne l'avait pas réhabilité dans son grade, qu'il partit pour Constantinople, avec le projet de se faire musulman. Arrivé dans cette capitale en 1779, il se présenta devant le *cadilesker* de Roméllie, un des grands officiers de la couronne, auquel il exposa ses intentions d'embrasser l'islamisme. Avant de recevoir l'abjuration et la nouvelle profession de foi de cet étranger, le *cadilesker* envoya prendre des renseignements chez l'ambassadeur d'Autriche, accrédité à la Porte Ottomane. Le baron d'Herbert-Rathkeal, qui remplissait cette fonction sous le titre d'internonce, employa vainement tous les moyens de persuasion pour détourner le colonel de son projet. Il offrit même de solliciter à la cour de Vienne la réintégration de cet officier dans son grade militaire, en lui faisant espérer qu'il l'obtiendrait. Celui-ci répondit fièrement qu'il n'était pas venu à Constantinople pour régler sa conduite sur les avis ou les remontrances de M. l'internonce, et qu'il était inébranlable dans sa résolution. Il retourna donc chez le *cadilesker*, auquel il protesta de nouveau de son désir d'embrasser la religion musulmane. Le grand officier de la Porte envoya une seconde fois chez le ministre d'Autriche, pour savoir si le colonel hongrois était, comme il le disait, *bey-zadey*, c'est-à-dire d'un sang noble; et, sur la réponse affirmative, on admit celui-ci à faire la profession de foi musulmane. Il reçut le nom d'*Osman-Bey*, et obtint, en considération de sa naissance, un apanage de cinq à six mille francs sur les revenus du Grand Seigneur, dans le même territoire de Magnésie, sur le Méandre, que Thémistocle, vingt-trois siècles auparavant, avait également reçu en apanage du roi de Perse Artaxerce. Osman-Bey avait toujours eu du goût pour les arts du dessin, et surtout pour l'archéologie et la numismatique. Il avait porté à Constantinople la collection de médailles antiques qu'il avait formée en Allemagne, et qui était composée presque en entier de médailles latines. Sa nouvelle position lui donna la facilité de recueillir des médailles grecques, et ses voyages annuels dans la partie de l'Ionie où était situé son apanage lui facilitèrent les moyens d'en acquérir de très-belles. Quoique devenu musulman, Osman-Bey n'avait pas renoncé à vivre à l'européenne, c'est-à-dire, à boire du vin et à manger du porc, deux choses expressément défendues par le Coran. Pour n'être point surveillé ni gêné dans ses habitudes à cet égard, il avait pris des domestiques chrétiens. C'étaient deux insulaires de la république de Venise, gens assez mal famés. Un jour qu'il avait envoyé l'un d'eux exiger chez un banquier de Constantinople le payement d'un effet de trois mille piastres, son camarade et lui formèrent le complot d'assassiner leur maître, pour garder impunément cette somme. En effet, après l'avoir touchée et mise en lieu de sûreté, ils rentrèrent ensemble chez Osman-Bey, se jetèrent sur lui et l'assassinèrent à coups de poignard. Aux cris de la victime, les voisins accoururent; mais le malheureux était déjà noyé dans son sang, et il expira bientôt après. C'était en l'année 1785. Un des domestiques parvint à s'évader; l'autre fut arrêté, et mis en prison. Mais, comme personne ne se présenta pour l'accuser, et que, suivant la loi turque, on ne condamne pas à mort lorsqu'il n'y a pas de partie plaignante (le ministère public ne poursuivant jamais d'office les délits, ainsi que cela se pratique dans l'Europe civilisée), l'assassin arrêté fut remis en liberté au bout de quelques semaines. Le *waiwode* (gouverneur) de Galata, quartier qu'habitait Osman-Bey, s'empara, pour le fisc, de tout ce qui se trouvait dans la maison du défunt. Ses médailles, au nombre d'environ trois mille, tant grecques que latines, en tous métaux, furent achetées par M. Cousinéry, consul de Salonique, alors à Constantinople. Osman-Bey avait dans le Levant la réputation de faire des médailles fausses. Aussi se trouva-t-il dans sa collection 400 pièces taillées au burin et refaites d'après un procédé uniforme de falsification; ce qui a depuis servi à les distinguer des pièces véritables, et à mettre en garde les amateurs contre un genre d'escroquerie dont les Cogornier et les Padouan ont donné le premier exemple (*voy.* Cavino). Cependant quelques-unes de ces pièces fausses ont été publiées de confiance et sans un examen assez sévère par M. Sestini, dans le quatrième volume de ses premières *Lettres numismatiques*. Il est vrai qu'ayant reconnu plus tard son erreur, il s'est empressé de signaler ces monuments comme suspects, dans d'autres volumes de ses Œuvres. Toutes les médailles d'Osman-Bey, soit authentiques, soit fausses, ont passé, avec la collection entière de celles de M. Cousinéry, dans le riche cabinet du roi de Bavière à Munich. A—R.

OSMAN (Topal). *Voyez* Topal Osman.

OSMOND (Saint), né dans la première moitié du 11e siècle, était fils du comte de Séez. Il reçut une éducation digne de sa naissance, et joignit la connaissance des belles-lettres aux talents militaires. En 1066, il accompagna Guillaume le Conquérant en Angleterre, fut fait comte de Dorset, puis conseiller d'Etat et chancelier. Sa vertu et la sagesse de sa conduite le portèrent,

Digitized by Google

vers 1078, sur le siége de Salisbury. Il justifia le choix qu'on avait fait de sa personne, par le zèle avec lequel il remplit son ministère, par les soins qu'il prit pour exciter l'émulation parmi ses chanoines, par la formation d'une bonne bibliothèque, ouverte à tous ceux qui voulaient en profiter, et par le maintien de la discipline ecclésiastique. Les abus choquants et le peu d'uniformité qu'il aperçut dans la liturgie anglicane lui firent concevoir le projet de la réformer. Il mit d'abord son travail à exécution dans son diocèse. Les églises voisines l'adoptèrent ensuite; enfin son nouveau rituel s'établit et devint commun à toute l'Angleterre, qui s'en est servie jusqu'au temps de la reine Marie. St-Osmond avait composé pour cela un traité des *Offices ecclésiastiques*, dans lequel on inséra mal à propos, après sa mort, quelques légendes apocryphes. On a reproché à ce prélat d'avoir abandonné les intérêts de St-Anselme, son archevêque, dans l'assemblée de Rockingham, par complaisance pour le roi; mais ces deux grands prélats se réconcilièrent bientôt très-sincèrement. St-Osmond mourut en 1099, après une longue et douloureuse maladie. La cathédrale qu'il avait fait construire, et qu'il venait de réparer, après qu'elle eut été incendiée, recueillit les cendres de son vénérable évêque, qui fut canonisé en 1458. La liturgie qu'il avait rédigée pour son église, sous le titre d'*Usages de Sarum* (ou Salisbury), a été plusieurs fois imprimée et se conserve encore comme un précieux monument de ce genre d'antiquités ecclésiastiques. T—D.

OSMOND (René-Eustache, marquis d'), diplomate, né à St-Domingue, le 17 décembre 1751, appartenait à une des plus anciennes familles de la Normandie. Il fut envoyé, fort jeune, à Paris pour y faire ses études. Entré au service à l'âge de seize ans, il devint en 1776 colonel en second du régiment d'Orléans, puis en 1784 colonel de celui de Barrois. En 1787, lors des troubles de Hollande, ayant été chargé de recevoir les réfugiés qui affluaient sur notre territoire, et de régler ce qui serait fait pour eux, il conçut le projet d'établir des pêcheries où ils auraient pu être utilement employés. Cette commission l'ayant mis en rapport avec les Provinces-Unies, il fut, l'année suivante, nommé ministre du roi à la Haye. Sincèrement attaché au gouvernement monarchique, les événements de 1789 l'affligèrent, d'autant plus qu'il avait été loin de les prévoir. Dans un mémoire présenté au roi, quelques années auparavant, à l'époque où l'archevêque de Sens (*voy.* Loménie de Brienne) entrait au ministère, il avait témoigné d'une grande confiance dans l'avenir et dans la stabilité des institutions monarchiques. Désigné, en avril 1791, pour succéder au comte de Ségur dans l'ambassade de Russie, il ne put se rendre à son poste, parce que l'impératrice Catherine avait rompu toute relation diplomatique avec le roi de France, depuis son serment à la nouvelle constitution. Après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il quitta la France et alla rejoindre sa famille en Italie. Il ne revint à Paris que sous l'empire, mais il rejeta toutes les offres d'emploi qui lui furent faites par Napoléon. Louis XVIII le nomma en 1814 lieutenant général et ambassadeur à la cour de Turin, puis, l'année suivante, pair de France et ambassadeur à Londres. Lorsque le duc de Richelieu se retira du ministère, le marquis d'Osmond donna sa démission, le 2 janvier 1819, et ne prit plus de part aux affaires que comme membre de la chambre des pairs, où il siégea jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en février 1838. Il avait épousé Eléonore Dillon, qui devint, après son mariage, dame de la princesse Adélaïde, fille de Louis XV. L'Eloge du marquis d'Osmond a été prononcé à la chambre des pairs par M. de Barante. — Osmond (Antoine-Eustache, baron d'), frère du précédent, naquit à St-Domingue, le 6 février 1754. Il entra dans la carrière ecclésiastique, et succéda en 1785 à son oncle, qui s'était démis de l'évêché de Comminges. Il émigra en 1791, revint en France après le 18 brumaire (9 nov. 1799), fut pourvu de l'évêché de Nancy en 1801, et en 1810 de l'archevêché de Florence. Les événements de 1814 l'ayant forcé de quitter l'Italie, il reprit l'administration de l'évêché de Nancy, et mourut le 27 septembre 1823. Il avait été aumônier du prince Louis Bonaparte. — Osmond (Marie-Joseph-Eustache, vicomte d'), frère des précédents, naquit le 6 mai 1756. Il devint en 1781 colonel en second du régiment de Cambrésis, puis colonel de celui de Neustrie qu'il commandait à Schelestadt en 1791, époque à laquelle il émigra. Louis XVIII le nomma en 1814 commissaire extraordinaire dans la 22e division militaire (Tours), et lieutenant général le 22 juin suivant. Le vicomte d'Osmond est mort en février 1839, au château de Pontchartrain. A—Y.

OSMONT (Jean-Baptiste-Louis), bibliographe, naquit à Paris au commencement du 18e siècle. Sa famille était connue depuis longtemps dans la typographie et la librairie (*Voy.* l'*Histoire de l'imprimerie* par Lacaille). Après avoir fait de bonnes études dans la capitale, il tâcha d'acquérir les connaissances nécessaires à la profession qu'il se proposait d'embrasser. Il rassemblait les matériaux d'un catalogue raisonné, par ordre de matières, des livres rares et recherchés qu'il se disposait à mettre au jour, quand la publication des premiers volumes de la Bibliographie instructive de Debure le fit renoncer à son projet. Comme il avait remarqué qu'un certain nombre de libraires et d'amateurs s'attachaient, lors des ventes de livres, à marquer sur le catalogue imprimé les prix de l'adjudication de chaque article, il crut faire une chose utile aux uns et aux autres en transformant son premier travail en un dictionnaire, propre à faire connaître les livres les plus rares, les éditions qui devaient être préférées, et

Digitized by Google

le prix moyen où ils avaient été portés dans les ventes depuis une quarantaine d'années. L'ouvrage parut sous le titre de *Dictionnaire typographique, historique et critique des livres rares, singuliers, estimés et recherchés*, Paris, 1768, 2 vol. in-8°. C'est le premier essai d'un répertoire de bibliographie par ordre alphabétique; et, quoiqu'il ait été effacé depuis par d'autres publications du même genre, les bibliophiles le consultent encore, soit qu'ils espèrent y trouver des documents qui n'aient pas été employés ailleurs, soit qu'ils aiment à reconnaître le point d'où l'on est parti. L'auteur déclare, dans sa préface, qu'il a soumis son ouvrage à la critique de Mercier, abbé de St-Léger, et qu'il a profité des observations de ce savant bibliographe; cependant, celui-ci, dans son *Supplément à l'Histoire de l'imprimerie* de Prosper Marchand (in-4°, p. 113), en relevant une erreur d'Osmont, qui avait pris une édition imprimée à Venise pour un produit des presses de Crémone, remarque « que c'est une bévue peu surpre- « nante de la part du sieur Osmont, à qui il en « a échappé un très-grand nombre ». Sans doute, il commit des erreurs de plus d'un genre dans ses appréciations littéraires ou vénales; il n'a pas rapporté fidèlement le titre d'un assez grand nombre d'ouvrages; il a omis surtout de faire connaître les noms des libraires et des imprimeurs qui les ont publiés; mais on ne peut lui contester le mérite d'avoir préparé les voies à ses heureux successeurs. « Malgré ces défauts, ce « dictionnaire a eu du succès, et depuis que « l'édition est épuisée, on le paye dans les ventes « au-dessus de sa première valeur (1). » Pour l'indication des livres italiens, Osmont reçut des communications précieuses de M. Floncel, censeur royal, si connu par son riche cabinet. Cette partie importante de la bibliographie, traitée alors pour la première fois, n'a été depuis portée à sa perfection que dans le Manuel de M. Brunet. Parmi les grandes collections dont l'auteur a donné la nomenclature à la suite du Dictionnaire, on remarque le catalogue des manuscrits et imprimés formant le recueil le plus complet des actes et procès-verbaux du clergé de France, avec des notes qui lui ont été communiquées par Rigoley de Juvigny (*voy.* RIGOLEY). Le nombre des libraires instruits a été si restreint dans tous les temps, qu'on ne saurait trop relever le mérite de ceux qui sortent de la ligne commune et se rendent recommandables par des travaux utiles. Osmont mourut à Paris, le 13 mars 1773. L—M—X.

OSORIO (JÉRÔME), l'un des écrivains qui ont fait le plus d'honneur au Portugal et au 16e siècle, naquit à Lisbonne en 1506. Par son père, Jean Osorio de Fonseca, et par Françoise-Gille Govea, sa mère, il tenait à deux familles qui avaient déjà produit plusieurs personnages éminents. Après avoir suivi les cours de l'université de Salamanque pour les langues anciennes, il vint à Paris à l'âge de dix-neuf ans, avec le dessein de se livrer à l'étude de la philosophie, c'est-à-dire de la doctrine d'Aristote, qui régnait encore à beaucoup d'égards dans les écoles. Mais il passa bientôt de là en Italie, persuadé qu'il ne pouvait trouver nulle part plus de ressources pour l'érudition ecclésiastique que dans la contrée qui donnait des lois à la catholicité. Bologne fixa son choix; et il s'y appliqua laborieusement à l'étude de l'Ecriture et de la langue hébraïque. Riche de connaissances, il rapporta dans sa patrie ce précieux dépôt. Le roi Jean le chargea d'enseigner les saintes lettres à Coïmbre; et il y expliqua avec succès Isaïe et l'Epître de St-Paul aux Romains. Son travail sur le prophète et sur l'apôtre est compris dans la collection de ses Œuvres. D'abord archidiacre de l'église d'Evora, il fut nommé évêque de Silves, par Catherine d'Autriche, régente de Portugal pendant la minorité de Sébastien, son fils. Sébastien était à peine monté sur le trône, qu'entraîné par un esprit chevaleresque, funeste à son royaume, il fit connaître à Osorio son dessein de passer en Afrique pour y combattre les infidèles et le pressa vivement de l'accompagner dans cette expédition. Le prudent évêque lui représenta tous les dangers d'une entreprise aussi aventureuse; mais s'apercevant que son éloquence ne pouvait modérer la bouillante ardeur du jeune souverain, il ne pensa qu'à se dérober au spectacle des malheurs qu'il pressentait, et il se retira, sous divers prétextes, à la cour de Rome. Le pape Grégoire XIII, par l'accueil empressé qu'il fit à Osorio, et par les témoignages d'estime dont il le combla, lui eût rendu le séjour de Rome plein de douceurs, si la perspective des maux qui menaçaient sa patrie n'eût pas pris trop d'empire sur ses affections. Au bout d'un an, Sébastien, qui supportait difficilement l'absence de ce prélat, le rappela près de lui. Peu de temps après son retour, Osorio vit confirmer ses pressentiments; le roi périt, en 1578, à la bataille d'Alcazer contre les Maures. Ses Etats épuisés furent en proie aux déchirements que devaient amener les efforts des compétiteurs, qui avaient à se disputer un trône dont il n'existait point d'héritiers directs. Au milieu de ces agitations, Osorio exhorta le peuple à demeurer tranquille et à ne pas s'immiscer dans les commotions dont il était témoin. La circonspection de l'évêque de Silves fut mal interprétée par ses ennemis. Il fut accusé de favoriser les prétentions de l'Espagne sur son pays; l'apologie qu'il publia, calma un peu la fureur de la malveillance, mais ne l'étouffa point. Osorio, qui s'efforçait de faire diversion à ses chagrins par l'accomplissement de ses devoirs épiscopaux et par les consolations de l'étude, mourut à Tavira, le 20 août 1580. Il avait écrit à la reine d'Angle-

(1) *Dictionnaire bibliographique, historique et critique de livres rares*, par Ducloz, Paris, Cailleau, in-8°, t. Ier, p. 7.

Digitized by Google

terre, Elisabeth, pour l'éclairer sur les erreurs de l'Eglise anglicane et la ramener à la foi catholique; le seul résultat de sa lettre fut une controverse qui s'éleva entre lui et Gauthier Haddon, théologien de la reine, contre lequel il publia un Traité de la vraie religion, divisé en trois livres. Tous ses ouvrages, dont la plupart avaient paru d'abord séparément à Lisbonne, furent recueillis et imprimés à Rome, 1592, 4 vol. in-fol., par les soins de son neveu, du même nom que lui, chanoine d'Evora, et auteur lui-même de gloses et de paraphrases sur diverses parties de l'Ecriture. Cette collection se compose de livres philosophiques, d'ouvrages de théologie ou relatifs à l'Ecriture sainte, et de l'histoire du grand Emmanuel. Dans la première série, on distingue les traités *De nobilitate civili* et *De nobilitate christiana;* — *De gloria libri* 5, dont il y a un grand nombre d'éditions, et dont le discours préliminaire, adressé à Jean III, est plein de sages leçons pour les rois; — *De regis institutione et disciplina libri* 8. On trouve dans la seconde série des Paraphrases ou Commentaires estimés sur St-Paul, sur Job, sur les Psaumes, sur Salomon, Isaïe, Osée, Zacharie, et sur l'Evangile de St-Jean. Mais le plus beau titre de gloire d'Osorio, c'est son livre *De rebus Emmanuelis virtute et auspicio gestis*, Lisbonne, 1571; Cologne, 1581, in-8° (*voy.* J. MATAL); ibid., 1597, in-fol.; Coïmbre, 1679, 3 vol.; ibid., 1791, in-12. Cet ouvrage a été traduit en anglais, 1752; et nous en avons une espèce de version en vieux français, par Simon Goulart. L'historien est exact et bien informé, il s'exprime librement et sait animer ses récits. Grand imitateur de Cicéron, il retrace le choix d'expressions et l'abondance de l'orateur romain; on peut même le taxer de trop de prolixité, mais c'était le défaut des écrivains de cette époque. On peut aussi l'accuser d'un attachement trop servile aux formes de style des anciens. Mariana, Strada, Grotius, notre de Thou, partagent ce double reproche. Osorio ne fut pas moins recommandable par sa piété et sa bienfaisance que par ses écrits. F—T.

OSSAT (ARNAUD D'), cardinal, appelé à tenir le fil de la politique de Henri IV en Italie, fut, dans toute la rigueur de l'expression espagnole, le *fils de ses propres œuvres*. Il naquit, en 1536, à Laroque-en-Magnoac, village du diocèse d'Auch. Il y a lieu de croire que son père, mort en Espagne dans la détresse, exerçait la profession d'artiste vétérinaire. Cette opinion, du moins, concilie la tradition commune, suivant laquelle d'Ossat devait le jour à un maréchal-ferrant, et le témoignage de Dupleix, qui le dit issu d'un opérateur de campagne. A l'âge de neuf ans, il se trouva sans parents connus, et sans autre ressource que la pitié publique. Un gentilhomme du voisinage, nommé de Marca, le recueillit et le fit élever avec un de ses neveux, dont il était tuteur. Au bout de quelques années, les progrès du pupille d'adoption devinrent si frappants, qu'il fut jugé capable de servir de précepteur à son compagnon d'études. En 1559, d'Ossat reçut avec joie l'ordre de conduire à Paris son élève et deux autres neveux de M. de Marca, pour y perfectionner leur éducation; il se chargea, en outre, du fils d'un marchand de Lectoure. Il leur donna ses soins jusqu'en 1562 : il put alors se délivrer de devoirs étrangers, qui l'empêchaient d'accroître à son gré la masse de ses connaissances. Il avait surtout mis à profit les leçons de Ramus, esprit pénétrant et hardi à se jeter dans les routes nouvelles. Charpentier, brutal champion d'Aristote, ayant attaqué Ramus, d'Ossat défendit la doctrine de son maître par un écrit judicieux (*Expositio in disputationem Jacobi Carpentarii de Methodo*, 1564, in-8°), dont la dialectique ornée et pressante déconcerta tellement Charpentier, qu'il ne trouva que des injures pour répondre à son adversaire. D'Ossat quitta Ramus pour étudier le droit sous Cujas, à l'université de Bourges. Il se destinait à la carrière du barreau; mais peu connu encore, et manquant de ces avances de la fortune qui permettent d'attendre, il ne fréquenta pas longtemps les audiences du parlement de Paris sans se convaincre qu'il ne trouverait pas sa place au milieu de tant d'arbitraire réservé aux juges, et de tant de barbarie répandue dans le langage des avocats chargés de les éclairer par leurs plaidoyers. Heureusement pour lui, le célèbre Paul de Foix remplissait, à cette époque, une charge de conseiller au parlement. Le mérite de d'Ossat ne pouvait échapper à ce magistrat, qui avait la passion des lettres. Malgré son enthousiasme pour Aristote et sa bienveillance pour Charpentier, de Foix rechercha le modeste avocat, apprit à l'estimer de plus en plus dans les réunions savantes formées en sa maison, et lui procura une charge de conseiller au présidial de Melun, charge qui n'exigeait sans doute aucune fonction du titulaire, puisque d'Ossat la possédait encore en 1588. Devenu nécessaire à son Mécène, d'Ossat l'accompagna en Italie (1574). Une mission politique de pure étiquette était confiée à Paul de Foix; aussi ne vit-il dans son voyage qu'un moyen d'ajouter à ses jouissances littéraires. Pendant qu'il cheminait à cheval, d'Ossat lui expliquait Platon; de Thou lui lisait des *Paratitles* de Cujas; ou bien, en dignes amis de Montaigne, ils devisaient tous les trois sur la philosophie péripatéticienne. L'orthodoxie de Paul de Foix ayant été mise en question par le pape, et Sa Sainteté ayant ordonné une information sur la conduite qu'il avait tenue au parlement, d'Ossat composa un mémoire apologétique pour son ami. Cette défense ne produisit d'autre résultat que de faire connaître avantageusement l'auteur. De Foix s'éloigna de Rome pour laisser assoupir l'instruction commencée contre lui. D'Ossat demeura; et il paraît que ce fut pendant ce temps qu'il s'engagea dans les ordres. De Foix revint à Rome en

Digitized by Google

1581, en qualité d'ambassadeur de Henri III, et il choisit d'Ossat pour son secrétaire. Ce dernier s'appropria si complétement la manière de traiter les affaires et d'en rendre compte dont son ami lui offrait le modèle, que la ressemblance de style de leurs dépêches a induit à croire, bien à tort, qu'elles étaient, les unes comme les autres, rédigées par d'Ossat (*voy.* Foix). Celui-ci, après la mort de Paul de Foix, conserva ses fonctions, et retrouva la même amitié dans le cardinal Hippolyte d'Este, protecteur de l'Eglise de France. D'Ossat prit encore un plus grand ascendant sur le cardinal de Joyeuse, qui remplaça Hippolyte d'Este. Après la disgrâce de Villeroi, Henri III offrit la place de ce ministre à d'Ossat; mais il refusa de succéder à un homme qui avait des droits à sa reconnaissance. D'Ossat prévoyait d'ailleurs que dans ce poste élevé il lui serait impossible de lutter contre les manœuvres des Guise; et il aimait trop son pays pour se résoudre à servir leur ambition. Ses lumières l'empêchèrent d'être séduit, comme tant d'autres, par les prétextes de la Ligue : il garda au souverain une fidélité courageuse, et il écrivit, au nom du cardinal de Joyeuse, une lettre d'approbation sur le meurtre des Guise (*voy.* les *Mémoires de Villeroi*). Joyeuse se laissa entraîner depuis dans les rangs des ligueurs; mais il répara ses erreurs par un noble dévouement pour Henri IV, dévouement qui ne se démentit plus. D'Ossat, chargé par la reine douairière, veuve de Henri III, de solliciter la célébration des obsèques de ce malheureux prince, insista vainement pendant plusieurs années pour triompher de la résistance du pape, qui se refusait à cette cérémonie, consacrée par l'usage. Tandis qu'il intercédait pour la mémoire de Henri III, de Thou lui dédia son poëme sur la mort de cette royale victime. D'Ossat, sans caractère public, sans ordres du ministère français, interposa son zèle pour amener la réconciliation de Henri IV avec le saint-siége. Ce prince, informé de ses démarches spontanées et de sa capacité, lui écrivit de se concerter avec le duc de Nevers, qu'il envoyait à Rome muni de pleins pouvoirs. Le duc méprisa trop un auxiliaire d'autant plus utile qu'il était moins en évidence : il osa conduire seul sa négociation, et il échoua. Le pape Clément VIII désirait cependant avec impatience que Henri rentrât solennellement dans la communion romaine; mais il eût voulu en même temps ménager l'Espagne, et obtenir des conditions avantageuses pour le saint-siége. Il agissait donc avec une *innocente duplicité*, qui trompa complétement les Espagnols : l'un d'eux, camérier du pape, ayant publié un pamphlet qui tendait à prouver qu'un hérétique relaps ne pouvait être absous ni reconnu roi, d'Ossat fit une réponse victorieuse; Clément, tout en approuvant le fond de cet écrit, exigea qu'il ne fût répandu qu'en secret. D'Ossat n'avait aucun doute sur les intentions du pape; mais, dans la négociation dont il fut enfin exclusivement chargé, il eut sans cesse à se défendre contre le génie captieux et formaliste de la cour de Rome. Quand il eut aplani tous les obstacles, Duperron fut envoyé à Rome pour se joindre à lui, et recevoir l'absolution au nom du roi. La première condition que le pape voulut imposer aux deux commissaires du roi fut de déposer la couronne aux pieds du trône pontifical. Les représentants de Henri déclarèrent avec fermeté qu'ils ne consentiraient à aucune proposition contraire à l'indépendance de l'autorité royale. Ils ne se montrèrent pas moins opposés à toute clause susceptible de compromettre de nouveau la tranquillité de l'Etat, en jetant l'alarme parmi les hérétiques. La faction espagnole frémit de ne pouvoir empêcher une absolution qui conciliait à Henri IV l'opinion d'un grand nombre de ses sujets. Duperron fut nommé à l'évêché d'Evreux : d'Ossat, qui avait préparé seul cet heureux résultat, reçut pour récompense le titre de conseiller d'Etat et l'évêché de Rennes. Le reste de sa vie fut rempli par une active coopération à toutes les affaires diplomatiques qui se traitèrent en Italie. Par ses soins fut dissous le lien qui subsistait depuis près de trente ans entre Marguerite de Valois et Henri IV. La dispense accordée par le pape pour rendre valide l'union de Catherine de Bourbon et du duc de Bar fut encore son ouvrage. Il eut part à la négociation concernant la restitution du marquisat de Saluces, observa la conduite astucieuse du duc de Savoie, disposa le grand-duc de Toscane à évacuer les forts qu'il occupait dans les îles d'If et de Pomègue, près de Marseille, prouva, dans un mémoire distribué au sacré collége, que la paix conclue depuis à Vervins était une nécessité pour l'Espagne bien plus que pour la France, et fut choisi pour annoncer cette même paix au sénat de Venise. S'agissait-il de rassurer Clément VIII sur le retard de publication qu'éprouvait le concile de Trente, sur les garanties que l'édit de Nantes accordait aux protestants, ou sur les mesures de rigueur ordonnées contre les jésuites, d'Ossat déployait toutes les ressources d'un esprit insinuant, et dissipait les nuages formés par l'influence espagnole. Son expérience parut une seule fois en défaut, parce qu'il avait, avant tout, pris conseil de ses affections : nous voulons parler de l'assentiment qu'il donna au projet conçu par le pape de placer sur le trône d'Angleterre le duc ou le cardinal de Parme, au préjudice du fils de Marie Stuart. D'Ossat, par un caractère simple et modeste, par sa prudence, ses vertus privées et ses talents, s'était concilié de nombreux amis, et touchait au plus haut degré de considération où il pût parvenir à travers le double obstacle de sa pauvreté et de l'obscurité de sa naissance, lorsqu'il reçut le chapeau de cardinal, en 1599. Il fut nommé l'année suivante à l'évêché de Bayeux, qu'il trouva presque aussitôt moyen de résigner avec avantage.

Digitized by Google

Cependant le chagrin empoisonna ses dernières années. On ne peut sans émotion l'entendre retracer sa détresse. Pour soutenir sa dignité, il ne possédait que deux bénéfices dont les revenus lui étaient enlevés en partie par les voies de fait des gentilshommes voisins. Le roi lui avait assigné une pension suffisante pour un homme accoutumé à resserrer ses besoins; mais elle n'était point exactement payée. Sully, qui haïssait dans la personne de d'Ossat le protégé de Villeroi, n'hésita pas à suspendre, puis à supprimer tout à fait la prestation annuelle à laquelle avait droit ce respectable vieillard. Le cardinal eût été exposé aux angoisses de la honte et de la misère, si les héritiers d'Hippolyte d'Este ne lui eussent délivré un legs de douze mille francs, exigible depuis plus de dix ans. D'Ossat, qui ne voyait la situation intérieure de la France que par les yeux de Villeroi, s'exagéra quelques désordres produits par l'administration rigoureuse de Sully, et il écrivit au roi une lettre où il traçait un tableau rembruni des dangers dont il croyait l'Etat menacé. Sully, plus irrité que jamais, n'épargna pas les plaintes contre le cardinal : on retrouve dans ses Mémoires les imputations dont il chargeait un homme qui cependant, comme lui, avait donné toutes ses pensées au service de son roi. D'Ossat eut la consolation d'apprendre que Henri IV lui avait conservé son estime. Il mourut le 13 mars 1604; et comme il ne se connaissait point de parents, il laissa pour héritiers ses deux secrétaires et les pauvres. Dupleix parle d'un neveu du cardinal, portant le même nom, et qui était curé du Mesnil-Aubry, près d'Ecouen : Mézerai va jusqu'à dire que ce curé était fils naturel de d'Ossat. Tout concourt à rendre suspecte cette assertion, et nous croyons qu'il n'y a de vrai qu'une identité de nom. Madame d'Arconville a publié une Vie prolixe du cardinal d'Ossat, Paris, 1771, 2 vol. in-8°. Elle y a inséré la traduction d'un Mémoire remarquable sur les effets de la Ligue, composé en italien par d'Ossat : le ton de ce morceau est ferme, et, dans aucun des écrits contemporains, la marche et les résultats de la politique des Guise ne sont développés avec une raison aussi sûre. On peut regarder encore comme l'œuvre de d'Ossat les *Lettres* publiées sous le nom du cardinal de Joyeuse. Mais c'est au recueil de ses propres Lettres, adressées à Villeroi, qu'il doit sa réputation classique en diplomatie. Chesterfield les recommandait à son fils comme le livre le plus propre à lui donner l'esprit des affaires; et Wicquefort paraît les avoir eues continuellement en vue dans son traité de *l'Ambassadeur*. Le langage de d'Ossat est naïf et plein de sincérité; dans ses récits graves et d'une simplicité concise, on ne démêle pas une fausse démarche : il intéresse par sa modestie et sa loyauté. Aujourd'hui que la cour de Rome n'est plus un centre de négociations, et que les idées ont pris un autre cours, les Lettres de d'Ossat ont beaucoup perdu de leur importance. Les dépêches de Jeannin, préparant une trêve qui devait consolider la nouvelle république des Provinces-Unies, offrent un intérêt supérieur par leur objet et par la publicité avec laquelle se traitèrent les résultats; aussi ont-elles été réimprimées en 1820, 3 vol. in-8°. Le duc de Nivernais en avait rédigé un précis qui est compris dans ses œuvres. Le recueil des *Lettres* de d'Ossat, ne commençant qu'au mois d'avril 1593, laisse une lacune dans sa vie politique depuis 1589 jusqu'à cette époque. Les frères Dupuy en procurèrent la première édition, 1624, in-fol. Elle a été surpassée par celle qu'Amelot de la Houssaye a donnée en 1697, Paris, 2 vol. in-4°, avec des notes, et qui a été reproduite, augmentée de nouvelles notes, Amsterdam, 1707, 1714, 1732, 5 vol. in-12. L'ouvrage a été traduit en italien par Jérôme Canini, Venise, 1629, in-4°. F—T.

OSSELIN (Charles-Nicolas), conventionnel, né à Paris, marqua sa jeunesse par des écarts qui l'empêchèrent d'être admis dans le corps des notaires de cette ville. Il appela de leur refus au parlement, plaida lui-même sa cause, et la perdit. Il exerçait la profession d'avocat lorsque la révolution vint à éclater. Son zèle ardent pour la cause populaire le fit entrer dans la municipalité de 1789, puis dans celle du 10 août 1792. Il avait figuré parmi les moteurs de l'insurrection de cette journée, et fut porté sur la liste des membres du tribunal criminel chargé de prononcer sur le sort des victimes échappées à la fureur populaire. Osselin montra néanmoins, dans ses terribles fonctions, plus de modération et plus de fermeté qu'aucun de ses collègues. Elu député de Paris à la convention nationale, il proposa de porter les derniers coups à la *robinocratie*, vota la mort de Louis XVI, et poursuivit avec acharnement le parti de la Gironde. C'est à lui qu'appartient la rédaction des lois de proscription portées contre les émigrés. Cependant il fit établir quelques distinctions en faveur des domestiques et de tous ceux qui auraient quitté la France avant l'âge de dix-huit ans pour les hommes et de vingt et un ans pour les femmes. Osselin se vit dénoncé aux jacobins pour avoir favorisé quelques détenus accusés d'*intrigues*. Il se lava du reproche de modérantisme, en faisant décréter que les jurés du tribunal révolutionnaire pourraient fermer les débats dès qu'ils se déclareraient suffisamment instruits. Mais Robespierre, qui ne lui pardonnait point une influence indépendante de la sienne, attendait l'occasion de le perdre. Osselin avait fait sortir de prison et retiré chez son frère, curé à St-Aubin, près de Versailles, madame de Charry, jeune femme qui lui avait inspiré de l'intérêt et qu'il voulait soustraire au supplice réservé aux émigrés. Décrété d'accusation comme fonctionnaire prévaricateur, il fut condamné à la déportation et détenu provisoirement à Bicêtre. Le 8 fructidor an 2, il fut

Digitized by Google

de nouveau mis en jugement comme complice d'une conspiration tramée par les prisonniers. A cette nouvelle, il arracha un clou du mur de sa prison et se l'enfonça dans le côté. On le porta mourant devant le tribunal révolutionnaire, et il périt sur l'échafaud à l'âge de 40 ans. Osselin, dominé par un caractère violent, n'était point cruel ; il était susceptible au contraire de mouvements de sensibilité, comme la plupart des hommes qui ont beaucoup sacrifié au plaisir. Il avait composé en 1792 un petit livre élémentaire, sous le titre d'*Almanach du juré*, in-18. F-T.

OSSENBEECK (Josse ou Jean van), peintre et graveur né à Rotterdam en 1627, se rendit fort jeune en Italie, où il passa la plus grande partie de sa vie ; c'est pourquoi ses ouvrages sont très-rares dans son pays. Sa manière se rapproche de celle de Pierre de Laar, dit le Bamboche, qu'il avait pris pour modèle. Ses compositions sont piquantes et ingénieuses ; ce sont des paysages animés d'une foule de figures, de chevaux et autres animaux, exécutés avec esprit et disposés avec adresse. Outre le style qu'il avait puisé dans l'école romaine, il ornait ses compositions d'études faites dans cette capitale des arts, ce qui faisait dire à ses compatriotes qu'il avait transporté Rome dans les Pays-Bas ; la plupart de ses tableaux représentent des ruines de temples et d'autres débris des monuments de l'antiquité. Joignant à la force des Italiens le fini des Flamands, il se plaisait à représenter des *Foires* et des *Marchés*, pour avoir l'occasion d'y introduire ces jolies figures et ces animaux, qu'il peignait avec tant de perfection. Ossenbeeck a travaillé en différentes villes d'Allemagne, à Francfort, à Mayence, à Ratisbonne, et surtout à Vienne, où l'on voit plusieurs de ses productions. Il avait également cultivé la gravure à l'eau-forte. Son œuvre, composé d'environ soixante pièces, dont vingt-sept d'après ses propres dessins, n'offre point partout le même degré de mérite ; cependant elles se font toutes remarquer par un style ferme et libre. Les plus estimées sont celles qui offrent une *Suite de divers animaux*, en douze feuilles in-4°, et quelques *Vues des environs de Rome*, dessinées par lui-même ; mais surtout une Suite de six très-grandes pièces en largeur, tirées de la galerie de M. de Wentzelberg, gravées à l'eau-forte, d'après Salvator Rosa, le Bamboche et Simon Vlieger, et enfin la *Représentation d'une grande fête exécutée à Vienne*, d'après Nic. van Hoy, pièce très-belle et très-rare. Cet artiste mourut en 1678. P—s.

OSSIAN, célèbre poëte ou barde écossais, paraît avoir vécu dans le 2e et dans le 3e siècle. Fingal, son père, roi de Morvan, était un guerrier courageux qui se distingua dans un grand nombre d'expéditions : à la tête des Calédoniens, il fit échouer l'invasion tentée par l'empereur Sévère, et il remporta sur son fils Caracalla une victoire signalée. Ossian marcha sur les traces de son père et joignit au courage du héros le génie qui l'immortalise. Dans une de ses premières expéditions en Irlande, il vit, aima et épousa Evirallin, fille de Branno, roi de Rego et l'*Ami des étrangers*. C'est de cette union, qui fut courte, que naquit Oscar, dont les exploits sont célébrés dans les poëmes d'Ossian ; mais ce fils périt par une trahison, au moment où il allait être uni à la belle et sensible Malvina. Ossian et Malvina restèrent pour pleurer le fils et l'amant qu'ils avaient perdu, et ne se séparèrent jamais. Le père eut le malheur de survivre à tous ses proches et à tous ses amis, dont la plupart furent victimes d'un accident fatal qu'il retrace dans un de ses poëmes, intitulé *la Chute de Tura*. Privé de la vue, il perdit encore sa fidèle Malvina et présagea dès lors la fin d'une vie qui n'était plus qu'un fardeau. Ossian, le dernier de sa race, mourut chargé d'infortunes et d'années dans la maison d'un Culdée (1), qu'il désigne sous le nom du *fils d'Alpin*, et qu'on a supposé avoir été un de ces chrétiens fugitifs qui avaient quitté le territoire de l'empire romain pour échapper à la persécution exercée contre eux sous le règne de Dioclétien. On a conservé un entretien qu'on prétend qu'ils eurent ensemble sur les doctrines du christianisme, et qui porte les marques frappantes d'une très-haute antiquité. C'est dans la vallée de Cona, aujourd'hui Glenco, au comté d'Argyle, qu'Ossian faisait sa principale résidence. On recomnaît dans ses ouvrages le caractère d'un guerrier plein de valeur, d'humanité, et d'une galanterie héroïque digne des temps de la chevalerie. Quoique la plupart de ces poëmes aient été composés dans la vieillesse du barde écossais, on y remarque une grande richesse d'imagination, un étonnant mélange de sublime et de sentiment, et surtout une extrême concision, qualité qui l'a fait placer au-dessus d'Homère par quelques admirateurs enthousiastes, entre autres par Cesarotti, son traducteur italien. La couleur en est partout sauvage et romantique ; et cette lecture a un charme inexprimable, mais dangereux, pour ceux que les tourments de la sensibilité, des passions profondes ou de longs malheurs ont conduits à la mélancolie. Aussi Gœthe a-t-il préparé très-naturellement, par la lecture de quelques morceaux d'Ossian, la funeste catastrophe de son *Werther*. Ces poëmes écossais demeurèrent pendant un espace de quatorze cents ans presque entièrement inconnus en Angleterre. Ce n'est que vers 1760 que Macpherson, qui était alors assez peu connu lui-même, en publia des échantillons traduits de la langue gallique en prose poétique anglaise, sous le titre de *Fragments d'anciennes*

(1) Ce nom de *Culdées* dérivé de *Cultores Dei*, que l'on donnait aux moines en Écosse et en Irlande, n'a été usité que depuis le 9e siècle ; ce qui paraîtrait indiquer que les poésies attribuées à Ossian ne sont pas antérieures à cette époque. Voyez dans Godescard la Vie de St-Comgall, note C, au 10 mai.

Digitized by Google

poésies; cette publication éveilla la curiosité de quelques riches Ecossais, et Macpherson, après avoir parcouru les montagnes de l'Ecosse, en rapporta une riche moisson de poëmes manuscrits, dont il publia la traduction avec le texte, Londres, 1765, 2 vol. in-fol. J. Smith, ministre de Kilbrandon, ayant visité les parties de l'Ecosse que Macpherson avait négligées, publia à son retour quatorze poëmes d'Ossian et autres bardes, Edimbourg, 1780. Ces ouvrages eurent aussitôt une grande célébrité, et quelques littérateurs distingués allèrent jusqu'à placer leur auteur au-dessus de tous les poëtes passés, présents *et à venir;* mais des doutes ayant été exprimés sur leur authenticité, il s'ensuivit une des controverses littéraires les plus intéressantes et les plus animées qu'ait produites la littérature. On y vit d'abord d'un côté Blair, le lord Kames, Smith, auteur des *Antiquités galliques*, etc., défendre l'authenticité des poëmes d'Ossian, tandis que Samuel Johnson et Shaw en soutenaient la supposition. Le caractère des premiers était avantageusement connu. Johnson se fit tort en attaquant avec violence la probité de Macpherson, à qui l'on n'a jamais pu reprocher que de l'orgueil; quant à Shaw, quoiqu'il eût composé un *Dictionnaire de la langue gaëlique*, ce qui pouvait être un titre pour avoir une opinion sur ce sujet, c'était, à ce qu'il paraît, un homme d'une foi suspecte. Si Johnson attribuait à Macpherson la composition des poëmes publiés sous le nom d'Ossian, il relevait prodigieusement les talents de l'auteur, qui, à n'en juger que par ses ouvrages, n'étaient pas d'un ordre supérieur. D'ailleurs il faudrait admettre que Macpherson et Smith eussent reçu tous deux du ciel, comme un don, le même génie d'inspiration qui a dicté tous les poëmes que l'un et l'autre ont publiés. Le premier était un homme très-religieux, et il est mort en persistant dans ses premières déclarations. Il est vrai qu'il avait promis de produire les originaux, et qu'il ne l'a pas fait. Smith était un ecclésiastique estimable. On peut présumer seulement qu'ils avaient beaucoup modifié les idées et les expressions de l'original; et des Ecossais éclairés leur ont reproché d'en avoir ôté la force et l'énergie. La société littéraire, connue sous le nom de *Highland society*, a fait rédiger et publier par son président M. Mackensie (Edimbourg, 1805, 1 vol. in-8° de 500 pages) un rapport très-favorable à l'authenticité des poëmes dont il s'agit. La société écossaise de Londres a publié en 1807 le texte gaëlique, accompagné d'une traduction latine littérale, précédé d'une Dissertation par sir John Sinclair, et suivi d'observations supplémentaires par Jean Mac-Arthur, 3 grands vol. in-8° imprimés avec luxe et ornés du portrait d'Ossian. L'Ecosse et l'Irlande se sont disputé l'honneur d'avoir donné naissance à ce barde célèbre: quelques littérateurs ont voulu mettre les deux peuples d'accord, en niant l'existence même d'Ossian. Quel qu'en soit l'auteur, ces poëmes n'en sont pas moins un ouvrage très-surprenant. « *Ceux qui ne veulent pas le nommer Ossian*, dit « Cesarotti, *peuvent le nommer Orphée. On pourra « douter qu'il ait eu Fingal pour père, mais per- « sonne ne doutera jamais qu'il n'ait été fils d'A- « pollon.* » Ce n'est pas là éclaircir la question, mais cette manière de voir d'un poëte n'est pas la plus déraisonnable. Les ouvrages d'Ossian ont été traduits dans les différentes langues de l'Europe: en espagnol, par Ortez; en allemand, par Denis et Harold; en italien, par Cesarotti, dont la version est très-estimée. Il est remarquable que Cesarotti place Ossian au-dessus d'Homère, qu'il a cependant aussi traduit avec succès. Le Tourneur a donné la traduction française des poëmes publiés par Macpherson; on a depuis imprimé celle des quatorze autres poëmes publiés par J. Smith, 1794, 3 vol. in-18, pour servir de suite à la version de le Tourneur. Le libraire Dentu a réuni ces diverses traductions et les a fait précéder d'une *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poëmes d'Ossian*, par Ginguené, 1810, 2 vol. in-8°. Nous devons à Baour de Lormian d'heureuses imitations d'Ossian en vers français. L'histoire d'Ossian, vraie ou fausse, a heureusement inspiré les arts; nous citerons particulièrement un beau tableau de Girodet et l'opéra des *Bardes*, par le Sueur et de Jouy (*voy.* MACPHERSON). L.

OSSOLINSKI (GEORGE), grand chancelier de Pologne, né en 1595, fit ses premières études à Gratz, où il contracta avec l'archiduc d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Ferdinand II) ces liens d'amitié qui les unirent tant qu'ils vécurent. Après avoir visité les Pays-Bas, la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie, Ossolinski s'attacha au prince Wladislas, fils aîné de Sigismond III, et fit avec lui en 1616, 1617 et 1618 la guerre contre les Russes, qui se termina par la prise de Moscou. En 1621, il alla en Angleterre comme envoyé extraordinaire de Sigismond III. Le discours qu'il adressa en latin au roi Jacques, dans la première audience que ce prince lui accorda, fit à Londres la plus vive sensation; on le traduisit en anglais, en français, en espagnol et en allemand. Il obtint du roi d'employer sa médiation auprès de Gustave-Adolphe pour faire prolonger la trêve entre la Suède et la Pologne, et de permettre que la Pologne levât un corps de 5,000 hommes destinés à agir contre les Turcs, à la condition que l'Angleterre fournirait à ses frais les moyens de transport pour les conduire jusqu'à Dantzig. De son côté, Ossolinski promit que le roi son maître interviendrait près de l'empereur Ferdinand II pour faire rétablir dans ses Etats l'électeur palatin du Rhin, gendre du roi d'Angleterre. A son retour en Pologne, il fut nommé un des ministres plénipotentiaires chargés d'aller à Altmarck négocier avec Gustave-Adolphe; on conclut un armistice

Digitized by Google

de quelques années. En 1633, il fut envoyé à Rome pour annoncer au pape Urbain VIII l'avénement de Wladislas IV au trône de Pologne, après la mort de Sigismond III, père de ce monarque, pour prier le pape d'employer sa médiation dans les différends qui s'étaient élevés entre le clergé et la noblesse de Pologne au sujet des dîmes, et enfin pour se concerter avec le saint-père sur les mesures à prendre contre les Turcs. L'entrée d'Ossolinski à Rome fut la plus magnifique que l'on eût vue depuis celle du duc de Créqui; on accourait pour voir ces Polonais qui venaient de s'acquérir tant de gloire par les victoires qu'ils avaient remportées sur les Russes et sur les Turcs. On admirait la richesse, la nouveauté de leur habillement oriental et la beauté de trois cents chevaux arabes ou turcs, sur lesquels ils étaient montés. A son retour, Ossolinski s'arrêta à Venise et renouvela les anciens traités avec la république contre les Turcs. Le sénat s'engagea, envers la Pologne, à faire enlever les bancs de sable qui empêchaient les navires d'entrer du Dnieper dans la mer Noire, et à faire construire quelques forts sur les bords du fleuve, afin d'en garder l'embouchure, et de mettre à couvert les frontières de la Pologne, qui alors s'étendaient jusqu'à cette mer. Il paraît que la guerre interrompit l'exécution de ces projets. De retour en Pologne, Ossolinski conseilla au roi Wladislas de créer, à l'exemple des autres souverains, un ordre militaire, sous le nom de la *Conception immaculée de la Ste-Vierge;* il en dressa les statuts, que le roi approuva. En 1635, il fut nommé maréchal de la diète générale. Cette assemblée confirma le traité de paix conclu avec les Russes, qui cédèrent à la Pologne le duché de Czernichow. Elle adopta le projet donné par Ossolinski de mettre la mer Noire en communication avec la mer Baltique, en joignant la rivière Muschawiec, qui tombe dans le Bug, avec la Pena, qui se jette dans le Przypec. Ce plan a été exécuté plus tard par les Oginski, qui ont donné leur nom au canal. Nommé gouverneur de la Prusse polonaise, Ossolinski conclut avec les Suédois une seconde trêve de vingt-six ans. En 1636, il fut envoyé à la diète de Ratisbonne; Ferdinand II avait proposé son fils pour être élu roi des Romains; quelques princes de l'empire engageaient Wladislas à se mettre sur les rangs. Le roi de Pologne rejeta cette proposition et chargea son ministre d'appuyer de toutes ses forces l'élection de l'archiduc Ferdinand, qui fut effectivement élu. Ossolinski, en allant soit à Rome, soit à Ratisbonne, visita l'empereur, son ancien ami. « Ne me nommez « point empereur, lui disait ce prince; je ne suis « que ce Ferdinand que vous aimiez si tendre- « ment à Gratz. » Ossolinski négocia le mariage de l'archiduchesse Cécile-Renée avec le roi Wladislas; en 1637, il reçut cette princesse à Varsovie au nom du roi. La diète générale de 1638 fut orageuse; on reprochait à Ossolinski d'avoir foulé aux pieds les principes républicains établis par la constitution, en acceptant du pape et de l'empereur le titre de duc, et en conseillant au roi de créer un ordre militaire. Il répondit que personne ne respectait plus que lui l'égalité parfaite qui devait avoir lieu entre les nobles; qu'on lui avait donné le titre de duc malgré lui; que l'ordre institué par le roi n'établissait que des récompenses, sans assigner aucune supériorité de rang. La diète, nonobstant sa réponse, défendit à tout Polonais d'accepter quelque titre que ce fût d'une puissance étrangère; et l'ordre créé par le roi fut aboli. En 1643, Ossolinski fut nommé grand chancelier; en 1645, il se rendit à Thorn pour apaiser les différends qui s'y étaient élevés à l'occasion de la réformation; en 1647, la diète, sur sa proposition, établit la première poste qu'il y ait eue en Pologne; en 1648, après la mort de Wladislas, il employa toute son influence pour faire monter sur le trône Jean-Casimir, auquel il rendit en 1649 un service de la plus grande importance, en désunissant, par l'adresse de ses négociations, les Tartares et les Cosaques, et en les forçant à conclure une paix avantageuse à la Pologne. Ayant été nommé ambassadeur extraordinaire près de l'empereur d'Allemagne et près du pape, il avait pris congé du roi; peu d'heures après, il mourut d'une attaque d'apoplexie. C'était dans les premiers jours du mois d'août 1650. On peut consulter sur sa vie le 3e volume de la Biographie polonaise, par M. Thaddée Mostowski, Varsovie, 1805; elle est tirée en partie du journal qu'Ossolinski avait écrit de sa main. On trouve à la fin un recueil très-précieux pour l'histoire du temps, contenant en cinquante-sept pièces diplomatiques, partie en latin, partie en polonais, les instructions données à Ossolinski dans les missions dont il fut chargé, et les rapports qu'il envoyait à sa cour. G—Y.

OSSOLINSKI (Joseph-Maximilien de Tenczyn, comte d'), arrière-petit-fils du précédent, bibliographe polonais, né en 1748 à Wola-Mielicka dans la vaïvodie de Sandomir, mort à Vienne le 17 mars 1826. Fils de Michel Ossolinski et d'Anne Szaniawska, il fit ses premières études dans le séminaire des jésuites à Varsovie, où le célèbre historien Stanislas Naruszewicz lui inspira le goût des études historiques et littéraires. Introduit dans les cercles savants de la capitale, et admis dans la familiarité du roi Stanislas-Auguste, il se voua de bonne heure aux travaux littéraires. Envoyé en députation par les états de Gallicie à Vienne en 1790 après la mort de l'empereur Joseph II, Ossolinski choisit dès lors pour sa résidence la capitale de l'empire autrichien. Il s'y fit remarquer tout d'abord par son zèle à faire entrer les jeunes nobles polonais dans les institutions autrichiennes. Sa maison devint en outre le centre et le rendez-vous de tous les savants et linguistes slaves des divers dialectes. Nommé en 1808 conseiller intime, il reçut en 1809 de l'em-

Digitized by Google

pereur François Ier la place de préfet de la bibliothèque spéciale impériale. En 1817, il fut nommé maréchal des états assemblés à Léopol ou Lemberg, et en 1825 l'empereur lui accorda la dignité de grand maire du palais pour la Gallicie et le Lodomérie. De 1805 à 1823 il avait été, de plus, curateur du grand institut économique et agricole de Gallicie à Vienne. Déjà en 1804 la pensée était venue au comte Ossolinski de fonder, avec Stanislas Zamoysky, une grande institution modèle universelle pour les Polonais à Zamosc. Mais en 1809, puis en 1815, les délimitations territoriales ayant été de nouveau remaniées, il fonda en 1817, à Léopol, la célèbre institution nationale pour la Gallicie, dite *Institution Ossolinski*, à laquelle il donna personnellement sa riche bibliothèque, sa collection d'antiquités slaves, ainsi qu'une rente annuelle de quinze mille francs assurée sur ses domaines de famille. L'acte de fondation est de 1817, et l'empereur François Ier en accepta le patronage. La bibliothèque Ossolinski a depuis été augmentée par des contributions volontaires, par les secours de la couronne et par les dotations du prince Henri Lubomirski et de ses descendants. C'est aujourd'hui une des plus belles bibliothèques de l'Europe. Les habitants de la Gallicie honorèrent Ossolinski en faisant frapper une médaille qui représente d'un côté son effigie, et de l'autre l'inscription suivante : *Musis. patriis. bibl. publ. Leopol. fund. M DCCCXVII.* Le comte Ossolinski, excellent littérateur et historien, a collaboré au *Slownik Jeziga Polskiego*, ou *Grand dictionnaire polonais comparé et critique*, Varsovie, 1807-1814, 6 vol. in-4°. Dû en grande partie à Linde, qui devint plus tard bibliothécaire de l'institut d'Ossolinski, ce dernier y a fourni son contingent respectable. Il a publié : 1° *Traduction polonaise de Sénèque*, Consolations à Helvie, à Marcie et Polybe, Varsovie, 1780; 2° *Traduction polonaise des* Discours d'ambassade latins de son bisaïeul George, Varsovie, 1784; 3° *Histoire de la nation polonaise*. Ossolinski a fourni le manuscrit et les matériaux du premier volume, qui n'a jamais été publié. A partir du second, tout le reste de l'ouvrage fut rédigé par Naruszevicz, à partir de 1780. 4° *Essais historiques et critiques sur l'histoire de la littérature polonaise*, Cracovie, 1815-1822, 4 vol. in-8°, le 5° en 1828. Etant devenu aveugle en 1822, le comte Ossolinski a encore dicté les ouvrages suivants, qui parurent après sa mort : 5° *Traduction polonaise de Tite-Live;* 6° *Traduction de l'*Histoire naturelle de Pline; 7° *Traduction des* Satires de Juvénal; 8° *Considérations d'un aveugle*. Ce ne fut qu'en 1852 qu'on publia à Cracovie son dernier et 9° ouvrage, intitulé *Wieczory Badenskii, ou Soirées de Bade*, recueil de contes humoristiques et joyeux devis dans le genre du *Décameron* de Boccace, et dans lequel l'auteur se montre digne de son modèle italien. R—L—N.

OSSONE (Don Pedro Tellezy Giron, duc d') naquit à Valladolid en janvier 1579. Son aïeul paternel, ayant été nommé vice-roi de Naples, l'emmena avec lui dans cette capitale, lorsqu'il était à peine âgé de deux ans. Dans son enfance, don Pedro se montra d'un caractère sombre, silencieux et fuyant tout genre d'application. Il avait atteint sa sixième année et ne savait pas encore épeler. Ni les réprimandes de son aïeul, ni les punitions de son maître, rien ne pouvait le tirer de l'espèce d'apathie où il semblait plongé. « Qu'on me débarrasse, dit-il enfin, de tous ces « pédants fastidieux, et qu'on me donne des « maîtres qui m'amusent en m'instruisant; alors « je pourrai être bon à quelque chose. » Son aïeul essaya encore ce moyen. L'élève fut mis sous la surveillance d'une gouvernante d'un caractère enjoué, et il eut pour maître un certain Savona, Espagnol, non moins fameux par son savoir que par ses facéties. Le jeune Giron, avec de tels précepteurs, fit bientôt des progrès rapides; et, changeant tout à fait d'humeur, il commença dès lors à se livrer à cette gaieté inépuisable et à cette causticité qui lui attira dans la suite bien des ennemis, mais qu'il conserva toujours, même au milieu de ses malheurs. En 1588, il revint en Espagne et fut envoyé à l'université de Salamanque, où il fit ses études avec distinction. Il était surtout cité comme un excellent latiniste et très-versé dans l'histoire. Lorsqu'il parut à la cour de Philippe II, il y trouva de quoi exercer la causticité de son esprit, et ne tarda pas à s'attirer la haine des courtisans et la disgrâce du souverain. Ayant reçu l'ordre de s'éloigner de la capitale, à l'occasion d'une réponse peu respectueuse qu'il avait faite au roi, Giron se retira à Saragosse, où s'était aussi réfugié le célèbre ministre Perez, contre qui le *grand juge* d'Aragon allait porter un arrêt fulminant. Le crédit et l'intrépidité de don Pedro sauvèrent cet illustre proscrit du coup qui le menaçait, et lui facilitèrent le moyen d'échapper au courroux de Philippe II (1). Don Pedro lui-même, n'ayant rien à attendre en Espagne, se transporta en France avec le duc de Serra, qui allait s'unir au duc de Parme pour favoriser la Ligue; mais, comme il désapprouvait hautement l'objet de cette guerre, il passa en Portugal, où il apprit, quelque temps après, la mort de Philippe II (1598). De retour à la cour, il s'attacha au duc de Lerma, ministre du nouveau roi; il épousa dona Catherine, fille du duc d'Alcala, et prit le nom de duc d'Ossone. Mais les courtisans, que ses sarcasmes ne cessaient d'irriter, avaient trouvé le moyen d'indisposer contre lui Philippe III, qu'il appelait publiquement le *grand tambour de la monarchie*. L'entrée à la cour lui ayant encore été interdite, il ne put supporter l'inaction à laquelle on le

(1) On sait que ce même Perez passa ensuite en France, où il vécut des libéralités de Henri IV.

Digitized by Google

condamnait, quoiqu'il fût chef de sa maison et d'un âge qui lui donnait droit aux honneurs. Il se rendit en Flandre, où il servit pendant six campagnes, à la tête d'un régiment levé à ses frais, et se distingua autant par son intelligence que par sa valeur, et plus particulièrement encore au siége de Groll, qui était vivement pressée par le le prince Maurice. Le duc, avec 4,000 hommes, attaqua les assiégeants, les battit, introduisit dans la place 800 soldats, des vivres et des munitions, et par ce moyen il parvint à la sauver. Pendant ce temps il fit un voyage en France et un en Angleterre. Dans le premier, il accompagna le connétable de Castille. Cet ambassadeur s'étant couvert devant Henri IV, le duc d'Ossone crut devoir l'imiter; et ce procédé porta le monarque à rétablir dans le même honneur les princes du sang, qui en avaient été privés depuis François Ier. Henri IV, qui s'amusait des plaisanteries du duc d'Ossone, prit du goût pour sa conversation et l'admit souvent à sa table. En Angleterre, il n'obtint pas moins de bienveillance de la part de Jacques Ier. Ce prince, très-versé dans la langue latine, se plaisait à disputer en cette langue avec Ossone sur plusieurs matières scientifiques. Dans cet intervalle, le duc de Lerma ne cessait de rappeler à Philippe III les services que don Pedro avait rendus en Flandre, et il était parvenu à imposer silence à la malveillance des courtisans. Ossone fut rappelé (en 1607); et le monarque le créa gentilhomme de sa chambre, membre du conseil de Portugal et chevalier de la Toison d'or. Le premier essai de sa nouvelle influence fut de décider le ministère espagnol à reconnaître l'indépendance de la Hollande, par la trêve de 1609. L'année suivante, l'expulsion des Maures ayant été décrétée, Ossone s'y opposa, et écrivit à ce sujet deux Mémoires qui furent admirés; mais tous ses efforts restèrent inutiles. Près de huit cent mille de ces malheureux furent obligés de quitter le royaume. Le saint office, irrité des efforts de leur défenseur, l'accusa d'avoir laissé corrompre sa foi dans ses voyages et d'être lié par ses sentiments secrets à la caste proscrite. Une enquête fut entamée contre lui et ne produisit à sa charge que quelques paroles scandaleuses, mais aussi insuffisantes pour une condamnation que des sarcasmes sur un miracle dont il avait été, peu d'années auparavant, excusé par le même tribunal. Don Pedro passa immédiatement à la vice-royauté de Sicile. Ce royaume était opprimé par les seigneurs et déchiré par un grand nombre de bandits, que ces mêmes seigneurs protégeaient ou tenaient à leur solde. Ossone sut réprimer l'orgueil des uns, punit sévèrement les autres, rendit à la justice toute sa vigueur, encouragea le commerce, fit refleurir l'agriculture, et rétablit en peu de mois le calme et la prospérité dans toute l'île. Mais il lui restait à remédier à des inconvénients non moins graves. Depuis longtemps les Turcs infestaient les rivages de la Sicile et y commettaient toute sorte de brigandages. Ossone visita lui-même les côtes, releva les anciennes fortifications, en rebâtit de nouvelles, créa une marine respectable, et eut la principale part aux deux fameuses expéditions de 1613 et 1614, qui procurèrent aux Espagnols deux victoires signalées. Depuis cette époque, les Turcs n'osèrent plus s'approcher de l'île. Ossone en avait fait esclaves plus de 50,000 et avait délivré en même temps 17,000 chrétiens; toutes les prises faites sur l'ennemi avaient été distribuées aux vainqueurs et aux pauvres, que le vice-roi soulagea constamment par des aumônes secrètes. Quoiqu'il eût établi de nouveaux impôts, quoiqu'il eût paru en même temps fort occupé du soin de grossir sa fortune, et qu'il se fût permis, sur les usages superstitieux de l'île, des plaisanteries doublement inconvenantes dans la bouche d'un homme d'Etat, il laissa dans la Sicile une mémoire chérie. En 1615, on le rappela en Espagne; à son arrivée à la cour, il fut parfaitement accueilli par son souverain, qui l'année suivante le nomma vice-roi de Naples. Aussitôt qu'il se vit installé dans sa nouvelle dignité, son premier soin fut de diminuer le prix du pain et de soulager le peuple des charges énormes dont il était accablé. Il défendit aux grands par une proclamation de traiter avec mépris cette classe utile; et trente individus nobles furent conduits au supplice pendant les deux premières années de son administration. Il réprima les tentatives de quelques ecclésiastiques, qui spoliaient les familles en s'emparant des dernières volontés des mourants; et il refusa de confirmer la concession d'une taxe sur chaque livre de pain, obtenue par les jésuites. Les appointements attachés à sa charge, qui consistaient en deux mille ducats par mois (un peu plus de huit mille francs), furent partagés entre les nécessiteux; il délivra souvent de sa propre bourse les personnes détenues pour dettes. Ces bienfaits, l'affabilité dont il usait avec les magistrats et les grands, lui acquirent l'amour des Napolitains et une certaine popularité qui, dans la suite, parut alarmer la cour d'Espagne. Mais rien ne lui fit plus d'honneur que le succès qu'il obtint sur les Vénitiens. Ceux-ci, en prétendant à l'empire exclusif de leur golfe, nuisaient essentiellement au commerce des Deux-Siciles. Ossone dépêcha contre eux plusieurs escadres, qui les battirent à diverses reprises; ayant remporté en 1617 une victoire décisive, elles obligèrent les Vénitiens de se désister de toutes leurs prétentions; et les pavillons espagnol et napolitain dominèrent à leur tour sur la mer Adriatique. Cependant Philippe III, déterminé, dit-on, par les instances du nonce du pape, avait ordonné d'établir l'inquisition dans le royaume de Naples. Cette mesure ayant mis en combustion tout ce royaume, le duc d'Ossone craignit une révolte et refusa constamment d'obéir aux ordres de la cour. Ses ennemis s'élevè-

Digitized by Google

rent hautement contre son peu de respect pour les volontés du souverain; Ossone conjura l'orage en mariant sa fille avec le fils du duc de Lerma, qui était toujours le ministre favori de Philippe III; mais sa résistance à établir l'inquisition à Naples l'avait rendu suspect au clergé, qui était très-puissant dans cette ville. Ossone, accoutumé au pouvoir, et prévoyant que des intrigues de cour le lui arracheraient tôt ou tard, osa former des desseins sur la souveraineté de Naples. Dès le commencement de 1617, il sonda sur cette entreprise le duc de Savoie, le sénat de Venise et la cour de France. Plus tard, il entama des négociations avec la Hollande et chercha même à se rendre le Divan favorable. On le vit caresser la noblesse napolitaine, se rapprocher du clergé, visiter et doter les couvents, donner une maison aux jésuites, et choisir parmi eux son confesseur et celui de la vice-reine. Tout à coup il s'empare sous divers prétextes des caisses de banque, lève de nouveaux impôts, fait un emprunt aux Génois, et se vante d'avoir ajouté un million cent mille ducats aux revenus publics. L'Espagne cessant d'être en guerre avec les Vénitiens, Ossone reçut l'ordre de désarmer. Sa politique lui prescrivait de désobéir; et, prétextant une expédition contre les Turcs, il s'occupa au contraire d'augmenter ses forces navales. Les troupes espagnoles lui étaient suspectes; il n'en garde à Naples que six mille hommes, qui lui étaient dévoués, et disperse le reste dans les provinces, alléguant la nécessité de protéger les côtes. Une foule de Français déterminés s'enrôlent à son service; ses émissaires embauchent jusque dans les Etats de Venise; et, afin de cacher à l'ambassadeur Bedmar (*voy.* ce nom) sa connivence avec cette république, il fait croiser ses vaisseaux dans le golfe Adriatique et continue des hostilités simulées. Pour donner encore mieux le change à Bedmar, il soudoie à Venise des agents qu'il a trompés eux-mêmes, et qui se croient engagés par lui dans une conspiration dont le but n'est pas moins que la destruction de Venise. Un de ces agents, le corsaire Jacques-Pierre, soit qu'il espérât des récompenses, soit qu'il eût horreur de l'entreprise, en révéla les détails au sénat, près d'un an avant l'époque fixée pour l'exécution. Le sénat, qui avait le secret du projet supposé par le duc d'Ossone, reçut cette déclaration avec indifférence, et continua d'employer à son service les agents du vice-roi. La jactance, la lenteur et les imprudences avec lesquelles celui-ci conduisit cette machination prétendue devaient suffire pour persuader aux hommes clairvoyants qu'il n'y avait rien de sérieux dans ces menées, et qu'elles ne servaient qu'à couvrir un tout autre dessein. Quelle apparence d'ailleurs qu'un conseil timide, tel que celui de Philippe III, eût donné son assentiment à une trame odieuse et insensée? Cependant, sur la foi d'un écrivain spirituel, mais peu scrupuleux (St-Réal), on a longtemps admis la réalité d'une conjuration formée, en 1618, par les Espagnols contre Venise (*voy.* St-Réal). Enfin Daru, après de longues recherches, a trouvé le fil véritable de cet événement. Nani, Leti, Giannone et Videl, biographe de Lesdiguières, s'accordent à attribuer au duc d'Ossone des projets ambitieux sur la couronne de Naples. Le dernier donne à cet égard de précieux détails. D'après cette donnée, Daru a pensé que le vice-roi, ayant besoin des Vénitiens pour le succès de son usurpation, n'a pu s'exposer à s'en faire d'implacables ennemis, et que ses vues sur la souveraineté de Naples excluaient nécessairement le dessein réel de bouleverser Venise. La conduite du sénat lui semble d'ailleurs inexplicable dans toute autre hypothèse que celle d'une secrète intelligence avec le vice-roi. Il a donné, dans son Histoire de Venise, l'explication la plus complète du prétendu complot contre la république et du plan véritable de l'usurpation résolue par le duc d'Ossone. Une partie de ce projet transpira; un capucin dénonça le vice-roi à la cour de Madrid. En 1619, on lui donna pour successeur le cardinal Borgia. Ossone s'embarqua pour la Provence et se fit précéder en Espagne par sa femme et son fils, s'excusant de sa lenteur à les suivre sur sa goutte et sur les devoirs qu'il avait à remplir à la cour de France. La duchesse d'Ossone lui apprit que S. M. Catholique se montrait contente de ses services, et lui permettait de rentrer à Madrid, sans que sa conduite fût examinée. Le retour du duc eut la magnificence d'un triomphe; il parut au milieu d'une nombreuse escorte, étalant les riches dépouilles qu'il avait enlevées aux Turcs. Parmi les carrosses qui se pressaient pour lui faire honneur, celui du premier ministre fut remarqué. Ossone crut renaître à la faveur; il s'exprimait avec une extrême jactance. Le maréchal de Bassompierre, ambassadeur de France à Madrid, raconte qu'il dit à quelques seigneurs français qu'à l'avénement de Philippe IV il lui tiendrait ce discours : « Sire, il y a trois grands princes en Europe, « dont l'un a seize ans, l'autre dix-sept, et le « troisième dix-huit (le roi de France, le roi « d'Espagne et le sultan); celui des trois qui aura « la meilleure épée sera mon maître. » Il n'eut pas le temps d'exécuter cette bravade. Le nouveau règne s'annonça par la disgrâce du premier ministre; le duc d'Ossone fut aussitôt arrêté avec ses secrétaires et ses principaux amis. La procédure dirigée contre lui dura trois ans, sans qu'il intervînt une décision définitive. Les inquisiteurs se donnèrent beaucoup de mouvement pour hâter sa perte. Il y eut une opposition tranchante entre les témoignages des deux peuples qu'il avait gouvernés. Les Siciliens répondirent en se répandant en éloges sur leur ancien vice-roi; mais les griefs d'accusation des Napolitains remplissaient dix-sept rames de papier. On remarqua dans ce long écrit que le plus grand nombre des signatures

Digitized by Google

étaient de personnes appartenant au clergé tant séculier que régulier. Le sénat de Venise n'avait pas attendu le rappel du duc d'Ossone pour anéantir toutes les traces de sa complicité avec lui. La précipitation avec laquelle il enveloppa dans une commune proscription tous ceux qui en avaient eu connaissance lui ménagea des moyens de récrimination contre le gouvernement espagnol; et le résident de Venise chargea impunément l'ex-vice-roi de violentes inculpations. Ossone se défendit avec autant d'éloquence que de fierté, et sortit victorieux de toutes les charges qu'on lui imputait. On lui permit alors de voir ses parents et ses amis; mais on le retint en prison au château d'Alméda, où, sans s'être laissé abattre par son malheur et disant toujours des bons mots, il mourut, le 23 septembre 1624, d'apoplexie selon les uns, et selon les autres de l'effet d'un poison que sa femme lui avait transmis. La vengeance de la cour s'éteignit avec lui; on rendit à son fils tous les biens qu'il avait possédés: et, quelques années après, il fut nommé vice-roi de Sicile. La mémoire de don Pedro d'Ossone est, de nos jours, chère encore aux Siciliens et même aux Napolitains, qui, tout en riant de ses plaisanteries, conservent le souvenir de ses talents, de ses bienfaits et de l'exactitude de sa justice. Il existe plusieurs Recueils des bons mots et des quolibets qu'on lui attribue, et dont quelques-uns ont passé en proverbes; d'autres ne méritaient pas l'honneur de l'impression. L'infatigable compilateur Gregorio Leti en a inséré un grand nombre dans sa *Vie du duc d'Ossone*, Paris, 1700, 3 vol. B—s et F—t.

OSSORY (Thomas Butler, comte d'), fils de Jacques, duc d'Ormond (*voy.* ce nom), naquit à Kilkenny, en 1634. Distingué de bonne heure par une grande bravoure et par d'éminentes qualités, il excita la jalousie de Cromwell, qui le fit enfermer à la Tour, où il resta huit mois malade. Il se rendit ensuite en Flandre; et, à la restauration, il revint avec le roi en Angleterre. Après avoir été nommé colonel d'infanterie en Irlande, il fut élevé au rang de lieutenant général de l'armée cantonnée dans le royaume. Le 14 septembre 1666, il fut créé pair d'Angleterre, sous le titre de lord Butler. La même année, se trouvant à Easton dans le Suffolk, il entendit une forte canonnade en pleine mer, et s'embarqua de nuit pour se rendre à bord de la flotte anglaise, qui se battait alors contre les Hollandais. Il annonça au duc d'Albemarle que le prince Rupert le joindrait bientôt, et il prit part aux faits glorieux de ce mémorable combat (juin). Sa réputation s'accrut encore dans l'engagement qu'il eut à la hauteur de la baie de Southwold. En 1673, il fut fait contre-amiral, puis amiral de toute la flotte, en l'absence du prince Rupert. En 1677, il commanda les troupes anglaises au service du prince d'Orange, à la bataille de Mons, et contribua à la retraite du maréchal de Luxembourg. Le discours qu'il prononça à la chambre des pairs, en réponse aux attaques du comte de Shaftesbury, fut universellement admiré; et il parvint à confondre son éloquent adversaire. Th. d'Ossory mourut avant son père, le 30 juin 1680, et laissa un fils qui se fit distinguer (*voy.* l'article du deuxième duc d'Ormond). D—z—s.

OSTADE (Adrien Van), peintre, né à Lubeck, en 1610, fut élève de François Hals. Les ouvrages de Teniers, qui jouissait alors de toute sa réputation, le séduisirent au point qu'il résolut d'imiter la manière de ce maître. Mais Brawer, son condisciple et son ami, le détourna de ce projet, en lui faisant sentir que le moyen de rester inférieur dans son art était d'imiter trop servilement la manière d'un autre, et qu'il valait mieux se livrer à son originalité. Van Ostade suivit ce conseil, et n'écouta plus que son génie, qui, tout en le portant à traiter les mêmes sujets que Teniers, lui indiqua une route différente, et dans laquelle il ne s'est pas moins distingué. Sa réputation commençait à s'étendre, et ses ouvrages étaient déjà recherchés lorsque la guerre le contraignit de quitter Harlem, où il était venu étudier son art. Il se disposait à retourner à Lubeck, où il espérait vivre tranquille; mais, en passant par Amsterdam, il fut retenu par un amateur, nommé Constantin Senneport, qui lui mit sous les yeux les avantages qu'il pourrait retirer du séjour d'une grande ville où ses ouvrages jouissaient d'une estime particulière. Assidu au travail, il a produit un nombre considérable de tableaux, sans pouvoir jamais satisfaire à toutes les demandes qu'on lui adressait. Ses ouvrages se font remarquer par la vérité, la finesse et l'esprit. On peut dire qu'ils sont peints de verve; et l'expression en est si piquante, qu'elle fait oublier la bassesse des sujets. Il imite exactement la nature; mais il ne sait point l'embellir: et cependant il ne cesse jamais de plaire. Son coloris ajoute, il est vrai, au charme de ses tableaux: chaud, vigoureux, sans cesser d'être fini, et meilleur coloriste que Teniers, s'il n'a pas une touche aussi spirituelle, et s'il ne possède pas aussi bien le talent de grouper ses figures, il en dédommage par d'autres qualités. C'est par la perspective et le dessin qu'il pèche; mais la vérité des scènes couvre ces défauts. Le nombre de ses ouvrages est considérable; nous citerons seulement ceux que possède le Musée du Louvre. 1° La *Famille d'Adrien Van Ostade*, composition de dix figures. Ce tableau, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de Van Ostade, est un des plus beaux de ceux de l'école flamande que possède le Musée. 2° Le *Maître d'école au milieu de ses écoliers;* 3° l'*Intérieur d'un ménage rustique:* une vieille femme soigne un enfant au berceau; 4° le *Marché aux poissons;* 5° le *Notaire dans son étude;* 6° un *Fumeur allumant sa pipe;* 7° un *Buveur tenant le verre d'une main, et de l'autre un pot de bière.* Le Musée du

Digitized by Google

Louvre possédait du même maître huit autres tableaux, qui ont été repris, en 1815, par les commissaires des Pays-Bas. Le plus précieux, que l'on met au rang des chefs-d'œuvre de Van Ostade, représentait des *Paysans qui écoutent à la porte de leur chaumière un chansonnier ambulant qui s'accompagne de son violon.* C'est dans cette composition originale que le peintre a déployé toute sa verve et tout le piquant de sa manière. Il cultiva la gravure à l'eau-forte. Le grand mérite de ses ouvrages en ce genre consiste dans la gaieté des sujets et la vérité de l'expression; ce sont d'excellentes copies d'une nature triviale. Quelquefois il sait tirer le plus heureux parti de ce clair-obscur dont il a fait un usage si séduisant dans ses tableaux. Son œuvre, qui comprend cinquante-quatre pièces de différentes dimensions, gravées par lui, a été publié sous le titre de *Het Werk von Adrien Van Ostade*, petit in-fol. Les anciennes épreuves sont très-recherchées. On peut voir la description de ces pièces dans le *Manuel des amateurs de l'art*, de Huber et Rost, et, avec plus de détail encore, dans le *Manuel de l'amateur d'estampes*, de M. Joubert. Plusieurs graveurs distingués se sont exercés à reproduire les tableaux les plus remarquables de ce peintre, qui mourut à Amsterdam, en 1685. — *Isaac* Van Ostade, frère et élève du précédent, né à Lubeck, en 1612, cultiva le même genre; et, quoique ses tableaux connus soient inférieurs à ceux d'Adrien, il l'aurait égalé, peut-être même l'eût-il surpassé, s'il n'était mort à la fleur de son âge. Le Musée du Louvre en possède quatre, qui sont du nombre des plus beaux qu'il ait faits; ce sont: 1° une *Halte de voyageurs à cheval et en chariot à la porte d'une hôtellerie;* 2° un *Paysan dans sa charrette, arrêté à la porte d'un cabaret pour se rafraîchir;* 3° un *Canal glacé couvert de traîneaux et de patineurs;* 4° un autre tableau représentant de même un *Canal glacé.* P—s.

OSTAL ou HOSTAL (Pierre de l'). *Voyez* Lostal.

OSTERMANN (André comte d'), chancelier de Russie, né à Bockum, petite ville du comté de la Marck, était fils d'un pasteur luthérien, et reçut au baptême le nom de *Henri-Jean-Frédéric,* qu'il changea dans la suite contre celui d'*André*, lorsqu'il fut établi en Russie. Il fit ses études à Iéna, et ayant eu le malheur de tuer en duel un de ses condisciples, il s'enfuit en Hollande (1704), où il entra dans la marine russe, sous les ordres du vice-amiral Croys, Hollandais de naissance, qui le prit d'abord pour son secrétaire. Les recommandations de ce marin, et ses propres talents, l'élevèrent bientôt à des postes importants. Ce fut surtout depuis la campagne du Pruth, où ses conseils et son adresse avaient contribué à tirer Pierre Ier de la position critique dans laquelle ce prince s'était jeté témérairement, qu'il jouit de sa confiance, justifiée ensuite par l'habileté qu'il développa dans les négociations pour la paix de Nystadt, en 1721. Cette paix assura au czar la possession de la Livonie, de l'Esthonie et d'une partie de la Finlande : il est vrai qu'il avait appuyé les négociations d'Ostermann par ses troupes, qu'il appelait ses vrais plénipotentiaires. Ostermann reçut le titre de baron, et fut nommé conseiller intime. La mort du czar n'arrêta point cet étranger dans sa carrière. Catherine Ier, ne le distinguant pas moins, l'éleva au rang de vice-chancelier de l'empire, et, dans sa dernière volonté, le désigna pour principal gouverneur de Pierre II, et membre du conseil de régence. L'esprit fin et délié d'Ostermann, sa grande aptitude aux affaires d'Etat, sa profonde instruction, le dévouement qu'il montrait pour la famille impériale, la modération de sa conduite, qui ne laissait guère deviner son ambition, toutes ces qualités qui avaient séduit Catherine le recommandèrent aussi sous le gouvernement suivant. Il s'appliquait avec beaucoup de zèle à l'éducation de son élève, et il écrivit pour lui le plan d'études qui a été rendu public, et qui mérite encore aujourd'hui des éloges. Il avait été assez adroit pour ne pas donner d'ombrage à Menzikoff, qui dirigeait toutes les affaires de la régence, et qui écartait impitoyablement ceux dont il connaissait les intentions. Ostermann se bornait à ses occupations de gouverneur, du moins en apparence, et il en fut récompensé, en 1730, par le titre de comte. Cependant les Dolgoroucki, dont l'un était sous-gouverneur du jeune prince, réussirent à supplanter l'ambitieux Menzikoff; et ils étalent parvenus à s'emparer de la direction des affaires, quand le jeune prince mourut de la petite vérole. Soit qu'ils ne jugeassent pas nécessaire d'attirer dans leur parti son gouverneur, soit que celui-ci, avec sa grande pénétration, n'augurât pas bien de la durée de leur pouvoir, il ne seconda pas leurs menées; il se retira sans bruit, et, pour n'être pas obligé d'agir dans un sens quelconque, feignit d'être retenu par une indisposition. Le parti dominant jeta les yeux sur la duchesse douairière de Courlande, Anne, une des nièces de Pierre Ier; mais avant de la placer sur le trône, il dressa une espèce de charte, qui obligeait la future impératrice de restreindre le pouvoir absolu, et de ne régner qu'avec un grand conseil ou une espèce de sénat, composé des principaux nobles. Cet acte changeait en aristocratie un empire longtemps despotique, ainsi que le remarque Lévesque dans son Histoire de Russie. Anne accepta ce pacte; mais, à son arrivée en Russie, les courtisans ennemis des Dolgoroucki l'engagèrent à rompre son serment. C'est surtout aux conseils d'Ostermann qu'on attribue la démarche qu'elle fit pour ressaisir le pouvoir absolu, au lieu de s'appuyer sur le peuple, afin d'y trouver un contre-poids à la puissance des nobles. Les Dolgoroucki furent persécutés, et, pour la plupart, mis à mort, tandis

Digitized by Google

qu'Ostermann, pour avoir conseillé le rétablissement du pouvoir absolu, fut nommé ministre du cabinet et chancelier. Il était cependant trop habile pour ne pas voir que la puissance d'Anne ne promettait aucune stabilité, et que quelque autre parti pourrait bien le renverser. Il jugea donc encore prudent de se tenir à l'écart, et de ne se mêler du gouvernement qu'autant qu'il serait consulté par la souveraine : les persécutions, les intrigues et les délations rendaient, en effet, le poste d'un étranger très-glissant à cette cour. Anne étant morte au bout de dix ans de règne, Munnich gagna, sous Ivan VI, l'ascendant que Biren venait de perdre. Le chancelier Ostermann, qui détestait le nouveau favori, travailla secrètement à détruire son influence; il obtint le département des affaires étrangères : mais, comme il était mieux soutenu par le prince de Brunswick que par la régente son épouse, celle-ci, plus confiante dans le ministre Golovkin, qui dirigeait l'intérieur, faisait expédier beaucoup d'affaires sans en informer le chancelier. Il y avait à la cour un parti prussien et un parti autrichien ; Ostermann favorisait le premier, quoique la famille de la régente fût portée pour le second. Cependant, malgré le peu d'accord qui régnait entre la princesse et lui, il fut assez courtisan pour entrer dans ses vues relativement à l'empereur futur, enfant de quelques mois. Les intrigues de la princesse Elisabeth, qui travaillait à se faire déclarer impératrice, ne purent échapper à la vigilance d'un homme aussi habile; il en informa la régente : mais on assure que cette princesse y mit tant de légèreté, qu'après avoir reçu d'Ostermann la confidence de ce qui se passait, elle montra, pour toute réponse, au grave ministre, une parure nouvelle. La conspiration ne tarda pas à éclater : Elisabeth, portée sur le trône par ses partisans (1741), signala son avénement en poursuivant les hommes qui avaient eu le plus d'influence dans les affaires de la régence. Ostermann, pour qui jusqu'alors chaque nouveau règne avait été l'occasion de nouvelles dignités, et qui était dans ce moment grand amiral, fut placé, cette fois, en tête des proscrits. Arrêté, ainsi que Munnich (*voy.* ce nom), il fut accusé d'avoir travaillé en secret à l'élection de l'impératrice Anne, et d'avoir supprimé le testament de Catherine, qui réglait la succession au trône. Condamné à mort avec ses compagnons d'infortune, il était déjà entre les mains des bourreaux, quand un ordre d'Elisabeth vint suspendre leurs coups. Son supplice fut commué en un exil perpétuel. Il fut conduit à Beresof, et y languit dans un mauvais état de santé, quoique sa femme (née Strasnew) et sa suite cherchassent à lui rendre cet exil plus supportable. Il mourut en Sibérie, le 25 mai 1747, âgé d'environ 65 ans. Sa fille et ses deux fils étaient restés en Russie : ceux-ci, n'ayant pas d'enfants, adoptèrent les fils de leur sœur, mariée au général Tolstoy ; et c'est de cette tige que sont issus les Tolstoy-Ostermann, qui tiennent un rang élevé dans l'empire russe. D-G.

OSTERMANN (le comte Jean d'), né en 1724, était le petit-fils du précédent. Voué dès l'enfance à la carrière des affaires publiques, il n'y montra pas moins de capacité que son aïeul. Il avait été ambassadeur de Russie à Stockholm, et se trouvait, en septembre 1772, dans cette résidence, lors du triomphe de l'autorité royale que, selon ses instructions, il avait fait de vains efforts pour empêcher. Catherine II ne lui en témoigna pas beaucoup de mécontentement, car ce fut peu de temps après qu'elle le chargea du portefeuille des affaires étrangères, qu'il dirigea longtemps avec autant d'habileté que de bonheur. Il eut une grande part aux négociations qu'amena, avec les différentes puissances, la guerre de la révolution française, et, se conformant toujours aux intentions de l'impératrice, il montra dans toutes les occasions beaucoup d'éloignement pour les principes de cette révolution, mais peu de dispositions à les combattre efficacement, dirigeant toujours de préférence les efforts de la Russie vers le partage de la Pologne et la conquête de l'empire turc. On voit dans le tome 3 du recueil des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat* avec quelle violence il traita le baron de la Turbie, ambassadeur de Sardaigne, lorsqu'il eut connaissance de la capitulation qui, en 1796, livra le Piémont à l'armée française : « Si les alliés, lui dit-il, avaient « pu imaginer qu'un premier revers eût suffi pour « abattre le courage de votre roi, ils auraient « pourvu par d'autres moyens à la sûreté de « l'Italie et aux intérêts de la coalition. » Et il accompagna sa réponse d'expressions peu respectueuses pour la majesté royale. Après la mort de Catherine II, le crédit du comte d'Ostermann parut augmenter encore. Non-seulement il conserva le portefeuille des affaires étrangères, mais il fut créé grand chancelier par le nouvel empereur, et il conserva sa faveur pendant tout le règne de ce prince, dont il sut adroitement caresser les goûts bizarres et la versatilité. Ecarté des affaires aussitôt après la mort de Paul Ier, il se retira à Moscou, où il mourut le 29 avril 1811, ne laissant aucun héritier de son nom en ligne directe. M-DJ.

OSTERMANN-TOLSTOY (Alexandre-Ivanovitch, le comte d'), l'un des généraux les plus distingués de l'armée russe, était petit-neveu du précédent. Son grand-père, *Matwéi* (Matthieu) *Tolstoy*, qui avait servi comme général d'artillerie dans la guerre de sept ans, était marié avec la fille d'André Ostermann, le premier de cette famille, qui, comme on l'a vu dans un des articles précédents, de simple candidat de théologie protestante, était devenu chancelier de l'empire russe. Le fils de Matwéi et père du comte Ostermann-Tolstoy, *Ivan*, également général d'artillerie, après avoir gagné ses grades dans les guerres de Turquie sous Catherine II, mourut étant directeur du

Digitized by Google

corps des cadets à St-Pétersbourg. Le comte Alexandre avait pour mère une Bibicow, issue d'une famille qui, dans le 13e siècle de notre ère, était immigrée, de la Horde d'or mogole, en Russie. Il naquit vers 1770 et dès l'âge de quatre ans entra comme bas officier dans un régiment des gardes. Il devint sous-lieutenant en 1789, et lieutenant en 1791, puis lieutenant-colonel dans les chasseurs du Bog en 1793, colonel dans le régiment de Riga en 1796, enfin général-major en 1798. Mal vu de l'empereur Paul Ier, il quitta alors le service militaire pour être conseiller d'Etat. Rentré dans l'armée deux ans plus tard, il fut nommé en 1806 lieutenant général et commandant de l'infanterie de la première division. Il avait fait avec beaucoup de distinction la guerre contre les Turcs, et il s'était trouvé à la prise de Bender, à l'attaque de Kilia et à l'assaut si meurtrier d'Ismaïl en 1790. En 1805, il fut employé sous le comte de Tolstoy, son parent, dans le corps d'armée qui fit une descente dans la Poméranie suédoise et vint occuper le Hanovre ; mais la paix de Presbourg ayant fait cesser les hostilités, il retourna en Russie. En 1806, il alla commander une division sous Bennigsen en Pologne, et concourut par sa valeur autant que par son habileté à repousser pendant plusieurs jours, sur le Bug et la Narew, le corps français du maréchal Davout. Il commandait encore une division à la bataille de Pultusk, concourut très-efficacement aux succès de cette journée comme à ceux de Preussisch-Eylau, où, placé à l'aile gauche, marchant à la tête des colonnes, il dirigea les attaques sanglantes des grenadiers de Paulofski. Il eut plusieurs chevaux tués sous lui, et ses aides de camp furent grièvement blessés. Au mois de juillet suivant il fut lui-même atteint, à l'affaire de Gutstadt, d'une balle qui lui traversa la cuisse gauche. Après la paix de Tilsitt, Alexandre lui donna le commandement d'une division de ses gardes. Mais sa santé s'affaiblissant de jour en jour, par suite de ses blessures et de ses fatigues, il fut contraint de donner sa démission, et ne reprit du service qu'en 1812, au moment où il vit sa patrie attaquée par toutes les forces du continent européen, réunies sous les ordres de Napoléon. Placé aussitôt à la tête du quatrième corps, il combattit le 25 juillet, à Ostrowna, les corps de Murat et d'Eugène Beauharnais. L'affaire fut très-sanglante ; le comte d'Ostermann y déploya un grand courage, de même qu'à Borodino, où il commandait le centre de l'armée russe, et fut chargé de défendre les redoutes où périt Bagration (*voy.* ce nom), et que le corps du prince Eugène attaqua avec tant d'acharnement. Ne pouvant plus soutenir les fatigues de la campagne d'hiver qui termina cette funeste invasion, le comte d'Ostermann quitta l'armée à Wilna, et ne la rejoignit qu'en Saxe, l'année suivante, où il reparut à la bataille de Bautzen. Toujours malheureux, il fut encore atteint d'une balle qui lui perça l'aine gauche et le força de s'éloigner. A peine était-il guéri de cette blessure, qu'il retourna à sa division, alors engagée dans les opérations les plus importantes. Chargé après la bataille de Dresde, où les alliés venaient d'être défaits, de garder la route de Tœplitz, qui était leur seule retraite, le comte d'Ostermann résista avec le plus grand courage aux efforts de Vandamme, qui fut si près d'arrêter l'armée des alliés tout entière (*voy.* NAPOLÉON et VANDAMME), et sauva ainsi la coalition d'un désastre qui pouvait avoir les suites les plus funestes. Le général Crossard, qui fut témoin de cet exploit, a donné dans ses Mémoires les plus grands éloges à la valeur du comte d'Ostermann ; mais ce général paya bien cher la gloire qu'il acquit dans cette occasion : au moment de son triomphe, et lorsque la victoire était devenue certaine, il fut atteint d'un boulet qui lui fracassa le bras gauche. Une cruelle amputation devint nécessaire, et il en supporta les douleurs avec une grande fermeté. Retourné dans sa patrie aussitôt après sa guérison, il n'eut aucune part à la campagne de France en 1814 ; mais au retour d'Alexandre, en 1815, il fut comblé de ses bienfaits, nommé général en chef de l'arme du génie, puis créé président de plusieurs commissions, entre autres de celle de St-Isaac, ainsi que commandant du corps des grenadiers de la garde. Il ne reçut cependant qu'en 1817 le grade de général d'infanterie et d'adjudant général. Depuis il fut négligé; blessé de ce passe-droit, il se mit à voyager en Allemagne, en France et en Italie. En 1831, ce fut en compagnie du célèbre Fallmerayer qu'il entreprit une tournée en Orient, où il vit l'Egypte et la terre sainte. En automne de l'année 1837, enfin, il fixa sa résidence aux bords du lac Léman, où il passa le reste de sa vie dans une retraite profonde. Il n'arriva qu'une seule fois, en 1835, lors de l'inauguration du monument de Culm, que l'empereur Nicolas Ier se souvint du vieux héros; il lui envoya alors le grand cordon de l'ordre de St-André. Le comte Ostermann-Tolstoy mourut le 11 février 1857 dans sa villa de Petit-Saconnex, près de Genève. Son ami Fallmerayer a donné sa notice biographique dans la *Gazette d'Augsbourg*. M—D j. et R—L—N.

OSTERVALD (JEAN-FRÉDÉRIC), théologien protestant, naquit à Neuchâtel, en Suisse, le 25 novembre 1663. Ses compatriotes l'ont appelé *le Grand Osterwald*. Il avait reçu de la nature des talents très-remarquables, et un heureux concours de circonstances lui en facilita la culture et le développement. Son père était théologien lui-même et fut son premier guide dans ses études. Sa position de fortune lui permit de les faire dans les écoles les plus accréditées, et de les compléter par des voyages qui le mirent en rapport avec les théologiens les plus distingués de son temps.

Digitized by Google

Il alla étudier d'abord à Zurich et à Saumur, où il soutint publiquement, sous la présidence du professeur Pierre de Villemandy, ses premières thèses, qui furent imprimées. Quelques mois après, il soutint d'autres thèses sur toutes les parties de la philosophie, *de universa philosophia*, et l'Académie lui donna ses lettres de maître ès arts (il n'avait pas seize ans accomplis). En 1680, il se rendit à la Rochelle pour entrer en relation avec les savants que cette ville protestante comptait alors dans son sein, et profiter de leurs lumières; puis il alla étudier la théologie à Orléans, sous Pajon; à Paris, sous Allix; et à Genève, sous les professeurs les plus célèbres de cette académie. Ses séjours en France contribuèrent à donner à son style une touche française assez prononcée pour qu'on puisse ne pas l'envisager, sous le rapport de la diction, comme étranger à la France. Ses relations intimes avec Turretin et Werenfels lui furent singulièrement profitables : elles procurèrent à tous trois l'inappréciable avantage d'un haut enseignement mutuel. Les circonstances extraordinaires où se trouva, dans le commencement de son ministère, le pays de Neuchâtel, appelé, par l'extinction de la famille régnante d'Orléans-Longueville, à faire choix d'un souverain parmi un grand nombre de princes, ces circonstances, où les intérêts de tous les Neuchâtelois étaient en cause, et qui attirèrent sur leur ville l'attention de l'Europe, furent une bonne occasion d'exercer ses facultés aussi variées qu'éminentes. Il eut une grande part à la rédaction des *Articles généraux*, qui devinrent, dès 1707, la loi fondamentale du pays, dont la souveraineté fut dévolue au roi de Prusse (*voy.* LONGUEVILLE et NEMOURS). L'âge avancé auquel il parvint lui permit d'étudier bien plus longtemps que la plupart des autres savants, car il ne cessa jamais ses études. A quatre-vingts ans passés, sans interrompre aucune de ses fonctions de pasteur et de prédicateur, il fit, en moins de deux années, sa traduction de la Bible, conférant son travail avec le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament, la Vulgate, la version des Septante et les versions allemandes et françaises. L'intimité de Turretin, Werenfels et Ostervald, qu'on a surnommés *le triumvirat théologique de la Suisse*, a rendu leurs noms inséparables. Fondée sur leur piété, leurs talents, la conformité de leurs idées et leur caractère tolérant et charitable, qui les rendait ennemis de toute vaine dispute, elle a fait époque dans les annales de la théologie et de l'histoire. L'année 1707, appelée celle de l'*interrègne*, avait amené à Neuchâtel des princes du plus haut rang, des ministres, de grands jurisconsultes et une foule d'étrangers qui purent apprécier son mérite, soit en l'entendant prêcher, soit en entrant en relation avec lui, et qui portèrent au loin sa renommée. Un ministère de soixante-trois années était quelque chose d'assez extraordinaire pour attirer l'attention sur ce qu'il y avait en lui de remarquable. Il prêcha pour ainsi dire jusqu'à la fin de sa vie, car il mourut le 14 avril 1747, quelques mois après une attaque d'apoplexie qui le frappa en chaire. Peu de prédicateurs ont commencé leur carrière aussi jeunes; il n'avait pas vingt ans quand il fut consacré au saint ministère; peu l'ont poursuivie dans un âge aussi avancé, et, s'il faut en croire les récits des contemporains, il ne répéta dans son église aucun de ses sermons, qui pourtant étaient tous écrits. Depuis la réformation, il ne se fait plus d'inhumations dans les temples de Neuchâtel; néanmoins, par arrêt du conseil de la ville, et par une distinction des plus honorables, Ostervald fut inhumé dans celui dont il avait fait la dédicace, en 1696, et au pied de la chaire où il avait prêché la parole de Dieu pendant plus d'un demi-siècle; on lit au bas de son épitaphe : « *Si attendis, Ecclesia, et hic sub frigido marmore pastor ille tuus concionatur.* » Voici les titres des principaux écrits de J.-F. Ostervald : 1° *Traité des sources de la corruption*, Amsterdam et Neuchâtel, 1699, in-8°, réimprimé depuis plusieurs fois, traduit en anglais, en flamand, et deux fois en allemand; 2° *Catéchisme, ou Instruction dans la religion chrétienne*, Genève, 1702, in-8°. Il a eu tant d'éditions qu'il serait impossible d'en dire précisément le nombre. L'*Abrégé de l'Histoire sainte*, qui est à la tête de ce catéchisme, fut imprimé séparément, en anglais, en 1720, et on le traduisit et imprima en arabe pour l'envoyer aux Indes orientales. Lorsque ce catéchisme parut, il fit assez de sensation pour que l'auteur des *Nouvelles de la République des lettres* le mentionnât en termes très-avantageux. Le fait suivant, cité par l'auteur de l'*Histoire des Eglises du désert* (Charles Coquerel), donnera une idée de la faveur dont cet ouvrage jouissait dans les églises protestantes de France : « Par les ordres du parlement de « Bordeaux, les flammes dévorèrent près de « 6,000 exemplaires du pieux et excellent caté« chisme d'Ostervald. » 3° *Traité contre l'impureté*, Amsterdam, 1707, in-8°; Neuchâtel, 1708; traduit en anglais, Londres, 1708, et en allemand, Hambourg, 1714. Au jugement de Bernard (*Nouvelles de la République des lettres*), on peut dire qu'il n'y a rien dans notre langue de si exact et de si clair sur ce sujet. 4° *Arguments et réflexions sur l'Ecriture sainte*, Neuchâtel, 1720; Genève, 1723, in-4°, etc. Un fait digne de remarque, c'est qu'avant la première édition de cet ouvrage, composé en français, il en avait déjà paru une traduction anglaise, imprimée à Londres, 1716-1718 (par la société royale pour la propagation de la foi). 5° *Traduction de la Bible* (Neuchâtel, 1744, in-fol.), connue dans tous les pays protestants, et qui pourrait être à l'usage même des autres communions chrétiennes, n'y ayant rien qui sente la controverse, ni dans les notes, ni dans les réflexions. « L'accueil qu'on a fait par« tout à ce travail », dit Chaufepié, qui a consa-

Digitized by Google

cré à Ostervald sept pages in-folio de son *Dictionnaire*, « en fait mieux l'éloge que tout ce que « l'on peut en dire ». C'est à l'égard de cet ouvrage que l'on a pu dire aussi dans son épitaphe : *De universa republica christiana optime merito.* 6° *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, Genève, 1722, 1724, in-8°, souvent réimprimés et traduits en plusieurs langues comme ses autres ouvrages. La *Nouvelle Liturgie*, admise dans les églises de la principauté de Neuchâtel, et imprimée en 1713, peut être comptée au nombre de ses ouvrages, puisqu'elle fut arrangée par ses soins. On lui attribue : *Ethica christiana*, imprimée à Londres, 1727; *Theologiæ compendium*, imprimé à Bâle, 1739, et *Traité de l'exercice du ministère sacré*, imprimé à Amsterdam, 1737; mais, en indiquant ces trois derniers ouvrages, nous devons dire qu'Ostervald les a désavoués comme ayant été imprimés sur des copies fautives recueillies dans ses leçons, qui, autant que ses ouvrages, contribuèrent à son influence et à sa renommée. Plusieurs de ses élèves ont été placés dans des églises considérables d'Allemagne, de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas. Ses écrits ont obtenu les suffrages de plusieurs théologiens de la communion romaine, tels que Fénelon et l'évêque de Montpellier, Colbert, qui les avaient dans leurs bibliothèques, et l'abbé Bignon, qui n'a pas fait difficulté de les placer même dans celle du roi à Paris, ce qui doit d'autant moins surprendre qu'il y a peu de controverse, et que celle qui s'y trouve est toujours douce et modérée. Quelques critiques en ont pris occasion de l'accuser d'indifférence, comme si une foi sincère excluait une charitable tolérance! Il était porté à voir plutôt ce qui unit que ce qui sépare; et ce côté de son caractère rehausse l'éclat de ses talents. G—B—T.

OSTERVALD (Jean-Rodolphe), fils aîné du précédent, naquit en 1687, et devint pasteur à Bâle. Il est auteur de la *Nourriture de l'âme* et des *Devoirs des communiants*. Bien des personnes étrangères au pays de Neuchâtel croient, par erreur, que ces deux ouvrages sont du traducteur de la Bible. Ils ne sont pas à la hauteur de ceux d'Ostervald père, du moins des principaux; mais, en revanche, ils ont eu et ont encore un succès populaire aussi grand que quelque ouvrage religieux que ce soit, surtout la *Nourriture de l'âme*, dont il se fait une édition nouvelle pour ainsi dire chaque année, dans divers pays. Il y a tellement de rapport entre les deux théologiens et pasteurs Ostervald, qu'on trouve leurs sermons réunis dans une édition qui en a été faite à Genève en 1756. Peu de temps avant la mort de son père, le pasteur de Bâle passa quelques semaines à Neuchâtel, pour lui donner les soins de la piété filiale et recevoir sa bénédiction. — Ostervald (Samuel), frère du précédent, président du conseil d'Etat, est auteur d'un grand et excellent ouvrage ayant pour titre : *Les lois, us et coutumes de la souveraineté de Neuchâtel et Valangin*. Ce livre, imprimé à Neuchâtel en 1785, in-fol., est devenu très-rare. — Ostervald (Ferdinand), fils du précédent, entra comme lui dans les charges de l'Etat. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Considérations pour les peuples de l'Etat, ou Examen des articles généraux pour servir à la solution du différend qui s'est élevé entre la communauté de la Chaux-de-Fonds et la Classe, et à nous faire voir quels sont nos vrais intérêts*, 1760, in-8°. Ferdinand Ostervald est le père de M. d'Ostervald d'Yvernois, connu par sa *Carte de la principauté de Neuchâtel*, publiée en 1806, et l'une des meilleures qu'on eût alors. On lui doit aussi la carte de la Grèce qui fait partie de l'ouvrage intitulé *la Grèce, vues pittoresques et topographiques, dessinées par O.-M. baron de Stackelberg; d'Ostervald, éditeur*. Le goût de l'étude est héréditaire dans cette famille. Un petit-fils de Ferdinand Ostervald, M. de Rougemont de Mimont, disciple de Ritter, a composé plusieurs ouvrages de géographie d'un grand mérite. — Ostervald (Samuel-Frédéric), cousin de Ferdinand, né à Neuchâtel en 1713, fut successivement membre du grand conseil de la ville de Neuchâtel, du petit conseil, maître bourgeois et enfin banneret. C'est sous ce dernier nom qu'il est connu dans son pays. Il était appelé *bouche d'or* dans le corps dont il était chef. Il publia, en 1767, un petit écrit très-intéressant et devenu rare, ayant pour titre : *Description des montagnes de Neuchâtel et Valangin*. Mais il est surtout connu par son *Cours de géographie historique et de sphère*, qui a eu un grand nombre d'éditions; la huitième est de Neuchâtel, 1793. Cet ouvrage, dont la traduction allemande a eu sept éditions, a servi de base à plusieurs livres du même genre qui ont paru en France. Bérenger (*voy.* ce nom) en a publié une édition refondue, corrigée et augmentée, Paris, 1804, 2 vol. in-12. En 1794, le banneret Ostervald donna au public le *Cours abrégé d'arithmétique et de change*, in-4°. Il est l'auteur de l'article *Neuchâtel* de l'*Encyclopédie*, et de plusieurs notes intéressantes ajoutées à l'une des éditions du *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, de Sinner (*voy.* ce nom). Il entretenait une correspondance très-étendue avec plusieurs souverains savants et hommes de lettres. Il fut le fondateur de la *Société typographique* de Neuchâtel. Il avait des connaissances très-étendues et très-variées : il savait assez l'hébreu pour en donner des leçons; octogénaire, il en donnait encore à de jeunes théologiens. Cette activité, prolongée jusqu'à un âge aussi avancé, est un de ses rapports de ressemblance avec son parent, le premier des Ostervald. Il mourut à Neuchâtel en 1795, âgé de 82 ans. G—B—T.

OSTIENSIS. *Voyez* Suze (Henri de).

OSTOLOPOFF (Nicolas), conseiller d'Etat et littérateur russe, mort à Astracan, le 18 mars 1833, âgé de 50 ans, s'est fait connaître par plusieurs

Digitized by Google

publications estimées de ses compatriotes : 1° *Recueil de poésies*; 2° *Eugène, ou l'Education moderne*, roman moral; 3° *Discours sur la poésie épique;* 4° *Dictionnaire raisonné de la poésie ancienne et moderne*, Saint-Pétersbourg, 1821, 3 vol. in-8°. C'est l'ouvrage capital d'Ostolopoff, et celui qui a fondé sa réputation. Dès 1806, la société libre des amateurs de la littérature, des sciences et des arts de Saint-Pétersbourg, l'avait chargé de ce travail, dans lequel il fut encouragé par l'académie impériale, et qu'il exécuta avec un talent remarquable. L'exactitude des préceptes, le choix judicieux des exemples ont placé ce dictionnaire au rang des livres classiques de la Russie. 5° *Clef des œuvres de Derjavine*, avec une courte notice sur la vie de ce poëte célèbre, Saint-Pétersbourg, 1822, in-8°. C'est un savant commentaire sur les ouvrages de Derjavine (*voy.* ce nom), qu'Ostolopoff avait connu personnellement. Il indique les circonstances qui donnèrent lieu à leur composition, en explique les passages difficiles, et cite les morceaux des autres poëtes que le grand lyrique russe a imités; puis il rapporte des particularités intéressantes, tant sur lui que sur ses contemporains, et présente un tableau littéraire de la Russie sous le règne de Catherine II. Ostolopoff rédigea, en 1816, un journal intitulé l'*Ami de la littérature;* enfin, il traduisit de l'italien les *Veillées du Tasse* (*voy.* J. COMPAGNONI). P—RT.

OSTOYICH (NICOLO), archéologue dalmate, né vers 1800 à Cività-Vecchia, mort à Raguse en 1848. Il écrivit : 1° *Su i marmi antichi di Macarsca*, contre Paulowitch. La ville de Macarsca, située sur l'ancienne route romaine de Sirmium à Dyrrachium, doit ses anciens monuments, dit-on, aux Syracusains. 2° *Sulle cause dello struttamento degli ulvii nelle isole nostre.* La destruction des oliviers dans les îles de la côte de Dalmatie est une question de vie et de mort pour quelques-uns de ces îlots. 3° D'autres Mémoires archéologiques, économiques et grammaticaux, sur la langue italienne, sont éparpillés dans les revues italiennes de la Dalmatie. R—L—N.

OSTROWSKI (THOMAS-ADAM RAWICZ), homme d'Etat polonais, né le 21 décembre 1739 à Ostrow, dans le palatinat de Lublin, appartenait à une ancienne famille de ce pays. Après avoir fait ses études au collége des jésuites à Lublin, il voyagea en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en France; alla à Nancy visiter Stanislas Leczinski, et en fut accueilli avec bienveillance. Revenu dans sa patrie, il embrassa la profession des armes, et parvint en 1765 au grade de colonel. En 1767, le roi Stanislas-Auguste l'appela à sa cour, le fit son chambellan, et le chargea de différentes missions auprès du roi de Prusse, du roi de France et du souverain pontife. Il lui donna successivement le grand cordon de St-Stanislas et celui de l'Aigle blanc, et le nomma en 1777 catellan de Czersk. Pendant la diète de quatre ans, Ostrowski se réunit aux membres influents pour rédiger la constitution du 3 mai 1791. La minorité ne cessant de dire que l'on n'était point en mesure de résister à la Russie, il ne se contenta pas de réfuter cette opinion par des arguments, il y ajouta l'exemple du dévouement en versant dans le trésor public une somme de cent mille florins. Le 20 mai de la même année, il fut mis à la tête du département des finances. Mais le roi ayant accédé en 1792 à la confédération de Targowitz, Ostrowski fut transporté à Kiow et placé sous la surveillance du gouverneur russe Berkman. Quand il apprit que le partage de la Pologne était consommé (1795), il éprouva une violente attaque d'apoplexie, qui faillit le conduire au tombeau, et dont il ne se remit jamais complétement. Ayant recouvré la liberté, il s'occupa de la culture de ses terres, situées en Ukraine, et de l'éducation de ses enfants, au nombre de neuf. L'instruction publique trouva en lui un protecteur généreux : il donna de fortes sommes pour aider le comte Thaddée Czacki (*voy.* ce nom) à établir dans la ville de Krzemieniec une école connue sous le nom de *Gymnase de Volhinie.* Pendant la guerre de 1806, les Prussiens ayant évacué Varsovie, Ostrowski y fut appelé pour présider le conseil d'Etat chargé de l'administration supérieure; mais sa mauvaise santé l'empêcha de s'y rendre : il envoya à sa place son fils Antoine, qui fut choisi pour l'un des sept membres du conseil. L'année suivante, le traité de Tilsitt érigea le grand-duché de Varsovie en faveur du roi de Saxe, Frédéric-Auguste (*voy.* ce nom), et le 9 mars 1809, ce monarque nomma Ostrowski grand maréchal de la diète polonaise. Le 6 décembre 1811, il lui conféra la présidence du sénat; mais cet ordre de choses fut renversé après les revers des Français en Russie. L'empereur Alexandre, reconnu au congrès de Vienne comme roi de Pologne, s'occupa aussitôt de reconstituer ce royaume : il créa en 1815 un comité composé des princes Czartoryski et Lubecki, de Wawrzecki et de Novossiltzof. Ostrowski en fut nommé président, et il pouvait rendre encore des services à sa patrie, lorsqu'une nouvelle attaque d'apoplexie l'enleva, le 5 février 1817. G—Y.

OSTROWSKI (JEAN-ANTOINE, comte D'), fils du précédent, général et homme d'Etat polonais, né à Varsovie le 27 mai 1782, mort le 13 décembre 1845 à Paris. A peine âgé de quatorze ans, il combattit à Varsovie contre les Russes et les Prussiens réunis en 1794. En 1800, il fit des études à l'université de Leipsick. Lors de l'occupation de Varsovie par les Français en 1806, Antoine Ostrowski entra dans la garde d'honneur de Napoléon Ier. Après la fondation du grand-duché de Varsovie, en 1808, il fut élu nonce de Przeznig par la diète, que son père Thomas présidait comme maréchal. Pendant la guerre avec l'Autriche, en 1809, il fut un des

Digitized by Google

directeurs du gouvernement provisoire chargé de la défense du pays. La confédération de Pologne, réunie à Cracovie en 1812, et présidée par Stanislas Zamoyski, devait être dissoute. Parmi ceux qui s'opposaient à cette résolution, on remarqua surtout trois noms, qui furent ceux d'Antoine Ostrowski, de François Wenzyk et de l'abbé Skozkowski, qui fut plus tard évêque de Cracovie. En 1813, il rejoignit le quartier général français à Dresde. Témoin oculaire de la fin malheureuse du prince Joseph Poniatowski, il allait lui-même franchir le pont de l'Elster à Leipsick, quand les débris en sautèrent en l'air avec fracas, ne lui laissant que le choix de l'exil ou de la captivité. Après la création du royaume de Pologne, en 1815, il obtint le grand cordon de l'ordre de Stanislas de l'empereur Alexandre Ier, auquel il avait apporté à Paris les compliments de remercîment de la nation polonaise pour la constitution accordée par le czar à la Pologne. Ostrowski était en même temps un des membres de la commission trilatérale qui s'occupa de la comptabilité entre les trois cours de Vienne, Berlin et St-Pétersbourg avec l'ancien duché de Varsovie. En 1817, à la mort de son père, il fut nommé sénateur castellan : dans cette position, il fut un des plus ardents adversaires du grand-duc Constantin. En 1825, il défendit les prétendus complices polonais du mouvement insurrectionnel moscovite et protesta contre leur condamnation. Aussi obtint-il leur acquittement par la haute cour nationale, présidée par Pierre Bielinski. Pour développer l'industrie naissante de son pays, il avait déjà, en 1822, fondé entre Cracovie et Varsovie une petite colonie remplie de fabriques et de manufactures, et qui devint bientôt une ville considérable, du nom de Tomaszow. L'insurrection nationale de 1830 le trouva voyageant à l'étranger pour explorer l'état industriel des pays européens. Ostrowski retourna aussitôt à Varsovie, où l'appelaient les vœux de ses compatriotes, et se trouva mêlé à tous les événements de ce drame mémorable. Le 25 janvier 1831, il fut un des promoteurs les plus ardents de la mesure par laquelle on décréta la déchéance de Nicolas Ier. Nommé ensuite général commandant de la garde nationale de Varsovie, ainsi que de la garde urbaine, forte de 24,000 hommes, il s'occupa de l'organisation de ces deux corps et devint le membre le plus influent du comité de défense de la capitale. Plus tard, il reçut le rang de sénateur palatin. Comme chef de la garde nationale, ce fut lui qui conféra à Lafayette le grade de premier grenadier de la garde nationale de Pologne; comme sénateur palatin, il fut chargé d'apporter à Skrzynecki le décret du sénat qui le dépouilla de son rang de général en chef. Lors de l'assaut donné par l'armée russe à Varsovie, le 6 septembre, comme le général en chef Prondzynski entra dans la salle des séances de la diète pour démontrer l'impossibilité de la résistance et la nécessité de négocier avec l'ennemi : « La meil-« leure négociation, répondit le comte Ostrowski, « serait de sonner le tocsin, d'appeler la popula-« tion aux remparts, de lui faire servir les batte-« ries, et de défendre les barricades. Si vous or-« ganisez la résistance populaire, ajouta-t-il, « Varsovie sera le tombeau de Paskewitch et de « son armée. » Mais c'était déjà trop tard : les deux frères Ostrowski, l'un comme maréchal, l'autre comme président du sénat, n'eurent plus qu'à signer la démission du généralissime, qui avait cru pouvoir traiter sans l'autorisation des deux chambres. Quand Krukowiecki fut nommé au pouvoir suprême, Ostrowski, sortant de l'assemblée, se battit comme simple soldat sous les murs de Varsovie. Après avoir prononcé la destitution de ce dernier chef de la révolution, le comte suivit les restes de l'armée polonaise. Avant de passer sur le territoire prussien, il rédigea le manifeste de la Pologne écrasée aux princes et peuples de l'Europe, le 4 octobre 1831. Le comte Antoine se rendit ensuite à Paris, où il passa les dernières années de sa vie. R—L—N.

OSTROWSKI (Théodore), publiciste polonais, probablement de la même famille que les précédents, né en 1750 dans le palatinat de Lublin, étudia la jurisprudence et professa le droit au collége des nobles tenu par les piaristes, dans la congrégation desquels il avait été reçu. Plusieurs ouvrages remarquables l'avaient fait connaître, lorsque la diète polonaise se réunit, en 1788, pour rédiger une nouvelle constitution. Souvent consulté par les commissaires de cette assemblée, il s'associa à leurs travaux avec autant de zèle que de talent; mais tous ses efforts et ceux de ses compatriotes pour prévenir la ruine de la Pologne furent inutiles. Ostrowski mourut en 1802 à Léopol, dans la Gallicie, ancienne province polonaise, échue à l'Autriche lors du premier démembrement, en 1774. On a de lui : 1° *Nouvel inventaire des lois, des traités et des constitutions promulguées sous le règne de Stanislas-Auguste*, de 1764 à 1780, Varsovie, 1782, in-fol., travail entrepris d'après les ordres du roi de Pologne; 2° *Droit civil de la nation polonaise*, Varsovie, 1784, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1787; traduit en allemand, Berlin, 1797, et Leipsick, 1802. C'est un ouvrage important, où l'auteur met en parallèle le droit romain et le droit polonais; mais il n'est pas toujours d'accord avec Czacki (*voy.* ce nom) et autres savants publicistes de son pays. 3° Le *Droit criminel de l'Angleterre*, traduit de l'anglais de Guillaume Blackstone, avec des notes, 1786, 2 vol. in-8°. En traduisant la partie qui traite des lois criminelles dans l'ouvrage du jurisconsulte anglais (*voy.* G. Blackstone), Ostrowski s'est appliqué à les mettre en rapport avec celles de la Pologne. 4° *Les droits et l'histoire de l'Eglise en Pologne*, Varsovie, 1793, 3 vol. in-8°; 5° *Entretiens utiles dans les circonstances actuelles*, Varsovie, 1794. G—Y.

Digitized by Google

OSWALD (Saint), archevêque d'York, neveu de St-Odon, archevêque de Canterbury, était venu fort jeune en France pour embrasser la vie monastique dans l'abbaye de Fleury ou de St-Benoît-sur-Loire. De retour dans sa patrie, il fut élevé en 959 sur le siége épiscopal de Worcester. Il bâtit un monastère d'hommes à Westberry, et le duc Alwin lui confia la fondation du célèbre monastère de Ramsay, dans le comté de Huntington. Il fonda aussi à Worcester un couvent de bénédictins, où il allait passer les moments qu'il pouvait dérober à ses fonctions épiscopales. Ces fonctions devait être importantes, puisqu'il avait réuni l'archevêché d'York à l'évêché de Worcester. Il mourut saintement dans son monastère de Worcester en 922, le 29 février, jour auquel on célèbre sa mémoire. Sa fête principale se fait en Angleterre le 15 d'octobre, époque anniversaire de la translation de son corps à York. G—Y.

OSYMANDYAS, ancien roi d'Egypte, est célèbre par les conquêtes et les superbes monuments qu'on lui attribue, quoique d'ailleurs on ne puisse pas avec certitude indiquer l'époque où il a vécu, puisqu'il n'est mentionné dans aucune des listes royales qui nous ont été conservées par les écrivains de l'antiquité. Il n'est, à proprement parler, connu que par le témoignage de Diodore de Sicile, qui semble avoir puisé tout ce qu'il en rapporte dans les écrits d'Hécatée. Comme il n'en reparle, dans ce qu'il dit de la succession des rois d'Egypte, que pour nous apprendre qu'Uchoréus, fondateur de Memphis, était le huitième de ses descendants, il est clair qu'on ne peut sur cette simple autorité assigner une date quelconque à ce roi. Seulement on voit que, selon cet auteur, Osymandyas était de beaucoup antérieur à Sésostris; mais comme Diodore ne distingue pas les deux rois de ce nom, on reste à peu près dans le même embarras. Strabon parle bien, il est vrai, d'un roi égyptien appelé Ismandès, ce qui ressemble assez à Osymandyas pour qu'on croie qu'il s'agit d'un même personnage; mais Strabon ne fait qu'ajouter à nos incertitudes, en disant qu'Ismandès était aussi Memnon, non pas le héros qui vint au secours de Troie assiégée par les Grecs, mais un ancien roi égyptien. Il paraît bien que le personnage appelé Memnon par les Grecs portait en égyptien le nom de *Phamenooph*. Mais ensuite, quand il s'agit d'appliquer cette dénomination à un personnage historique, il est impossible de s'arrêter à rien de bien plausible. On peut néanmoins regarder, d'après ce que dit Strabon, comme assez vraisemblable que Memnon et Osymandyas sont un même roi. Il lui attribue la fondation d'un grand nombre de bâtiments considérables, et en particulier le *Memnonium*, un des principaux édifices de Thèbes. Si ce rapprochement est juste, nous regarderons avec Strabon le *Memnonium* d'Abydos, dans la Thébaïde, comme un autre monument d'Ismandès ou d'Osymandyas, et il en sera de même de toutes les autres fondations égyptiennes assignées à Memnon. On pourrait conjecturer encore, par la similitude des exploits attribués à Osymandyas avec ceux qu'on assigne ordinairement aux deux Sésostris, qu'il pourrait être un de ces rois, et que le nom d'Osymandyas ne serait qu'un surnom qui aurait été pris pour la véritable dénomination de ce prince, comme on en a beaucoup d'exemples dans l'antiquité, et dans l'histoire d'Egypte en particulier. S'il en était ainsi, ce surnom pourrait avoir en égyptien le sens de *très-puissant*, et il conviendrait assez bien à l'un des deux Sésostris. Il en est de même des expressions de Diodore pour célébrer la grandeur et la puissance de ce roi. Il ne s'agit plus que de démêler lequel il peut être des deux conquérants de l'Asie. Le premier appartient à la douzième dynastie des monarques égyptiens et le second à la dix-huitième. S'il s'agissait du premier, il aurait régné, selon les idées égyptiennes, vers l'an 3053 ou 3353 avant J.-C. S'il était question de l'autre, c'est en l'an 1468 avant J.-C. qu'il faudrait placer son règne. On sent bien que ce n'est que par des conjectures qu'on peut répondre à de telles questions. Toutefois, si Osymandyas est bien le même que Memnon, nous devons avoir son nom écrit en caractères hiéroglyphiques sur la base de sa statue, si célèbre dans l'antiquité par les sons qu'elle rendait au lever du soleil. Cette statue, dont les débris existent encore au milieu des ruines de Thèbes, présente sur un de ses côtés deux cartouches royaux, comme tous ceux qui servent à distinguer sur les monuments égyptiens les noms des rois et ceux de leurs pères. Si ces cartouches sont copiés bien exactement, et nous avons de fortes raisons d'en douter, le premier présente un nom royal presque semblable à un autre qui est fort commun sur les monuments de Thèbes et qui ne peut appartenir qu'au deuxième Sésostris. Pour le second cartouche, il contient le nom du père de Memnon, et les hiéroglyphes destinés à le rendre diffèrent assez notablement de ceux qui sont contenus dans le cartouche paternel qui accompagne ordinairement le nom du deuxième Sésostris pour qu'on puisse regarder comme plausible qu'il s'agit de deux personnages du même nom, fils de deux rois appelés d'une manière différente. Le cartouche paternel placé sur la base de la statue de Memnon peut se lire Ammenemès, ce qui, selon Manéthon, était le nom du père du premier Sésostris. Si tous ces rapprochements, que nous ne donnons au reste que pour ce qu'ils valent, ont quelque chose de constant, il en résultera assez clairement que le Memnon si célèbre chez les anciens sera le premier Sésostris des Egyptiens et en même temps l'Osymandyas de Diodore. Ajoutez à ces circonstances que, selon cet auteur, Osymandyas porta comme Sésostris

Digitized by Google

ses armes jusque dans la Bactriane. Les peuples de cette région s'étaient révoltés contre lui : il marcha pour les combattre à la tête de plus de 400,000 hommes. Son armée était divisée en quatre corps, commandés chacun par un de ses fils; il triompha des Bactriens, qui furent obligés de rentrer dans sa dépendance après avoir fait une vigoureuse résistance. Quoi qu'il en soit de la réalité de cette expédition lointaine, il est évident qu'elle en suppose une autre plus ancienne. C'est alors que la Bactriane avait été contrainte de subir le joug des Egyptiens; peut-être était-ce une conquête de Sésonchosis, aïeul du premier Sésostris. Il est difficile de savoir à quoi nous en tenir maintenant sur tous ces exploits; mais il est certain que Sésonchosis n'était pas moins célèbre dans les récits et dans les souvenirs des Egyptiens que les deux Sésostris. Les exploits d'Osymandyas contre les Bactriens étaient représentés en Egypte sur les murailles d'un immense édifice que ce prince avait fait élever à Thèbes. Diodore donne une description assez étendue de ce beau monument; mais il s'exprime de manière à faire croire non-seulement qu'il ne l'a pas vu, mais encore qu'il n'existait plus de son temps et qu'il n'en parlait que sur l'autorité d'Hécatée ou des prêtres de l'Egypte. Nous ne nous arrêterons pas à transcrire la description de ce monument; on la voit en assez d'autres lieux. Nous remarquerons seulement qu'il contenait une bibliothèque qui, à ce compte, aurait été la plus ancienne bibliothèque du monde. A la dernière extrémité du palais, on trouvait une vaste enceinte, qui contenait le tombeau du roi Osymandyas. Ce tombeau était surmonté par un cercle d'or de trois cent soixante-cinq coudées, qui faisait le tour du monument. Il paraît que ce cercle avait une destination astronomique ou plutôt astrologique, puisqu'il marquait par ses divisions les jours de l'année, le lever et le coucher des étoiles, ainsi que leurs influences heureuses ou malheureuses. Ce cercle fut emporté, selon Diodore de Sicile, par Cambyse, lorsqu'il fit la conquête de l'Egypte. Si ce fait est vrai, il en résulterait que le monument élevé par Osymandyas subsistait donc encore à l'époque de l'invasion des Perses et qu'il n'aurait été détruit que plus tard. S. M—N.

OTACILIE (Marcia Otacilia Severa), impératrice romaine, avait épousé vers l'an 237 Philippe, qui parvint à l'empire par l'assassinat de Gordien le Jeune (*voy.* Gordien). Elle était fille de Sévérien, à qui Philippe, après son élévation, confia le gouvernement de la Pannonie et de la Mœsie; mais on ne sait point si son origine était arabe comme celle de son mari, ou romaine, ainsi que son nom le fait présumer. Les médailles de cette princesse la représentent avec des traits réguliers et une physionomie modeste. Otacilie avait embrassé le christianisme, et l'on conjecture, sans beaucoup de fondement, qu'elle avait amené Philippe à sa croyance (1). C'est avec la même légèreté que l'histoire l'accuse d'avoir eu part aux crimes qui fravèrent à son mari le chemin du trône. Ce reproche n'est appuyé que sur la pénitence que lui imposa St-Babylas, patriarche d'Antioche, et à laquelle elle se soumit; mais on a vu à l'article Babylas que le fait même de la pénitence n'est point admis par tous les critiques. Origène écrivit, dit-on, une lettre à cette princesse, et parmi celles qui nous restent de St-Hippolyte, on soupçonne qu'il y en a une adressée à Otacilie. Ce qui paraît certain, c'est que les chrétiens jouirent sous le règne de Philippe d'une plus grande liberté et qu'ils en furent redevables à la protection que l'impératrice leur accordait. Elle s'attacha à inspirer l'amour de la vertu à son fils, prince dont on augurait favorablement, mais qui fut poignardé dans les bras de sa mère par les prétoriens, empressés de témoigner par un crime leur attachement au nouveau maître que la fortune venait de leur donner (*voy.* Dèce et Philippe). Otacilie, ayant vu rompre violemment tous les liens qui la retenaient au monde, s'ensevelit dans une solitude, où elle finit ses jours. Nous avons de cette princesse des médaillons grecs et latins, et des médailles sur toutes sortes de métaux. Parmi ces médailles, les plus rares sont celles en or, portant au revers ces mots : *Imp. Philippus aug.*, et la tête laurée de Philippe, et une autre médaille avec ces mots *Securitas orbis*, qui est de moindre prix. W—s.

OTBY (Abou'l-Naser-Mohammed-ben-Mohammed-al-Djabbar, Al-), historien et poëte arabe, né probablement dans la Transoxane vers le milieu du 4e siècle de l'hégire (11e de l'ère chrétienne), appartenait à la famille Otba, qui avait possédé les premières charges de l'Etat sous les princes samanides. On a de lui un ouvrage intitulé *Tarickh Otby* (Histoire d'Otby), et plus correctement *Tarickh Yeminey* (Histoire de Yemin-ed-Daulah-Mahmoud). Il s'agit du célèbre Mahmoud, sultan de la dynastie des Ghaznevides. Ce morceau très-intéressant d'histoire orientale comprend les révolutions arrivées dans la Perse orientale sous les règnes des trois derniers princes de la dynastie des Samanides, et la vie de Mahmoud, à l'exception des onze dernières années, ce qui donne lieu de croire que l'auteur est mort avant ce conquérant. L'ouvrage est écrit en style très-élégant, suivant le témoignage d'Hadjy-Khalfah, qui d'ailleurs n'indique point les dates de la naissance et de la mort d'Otby. Cette histoire a été commentée par plusieurs docteurs musulmans, et copiée par des écrivains postérieurs, entre autres par l'historien Hikby-ben-Masoud, et Mirkhond ainsi que Ferischtah en ont tiré aussi un grand parti. L'histoire d'Otby a été traduite en persan par Abou'l-Scheref-Nassy-ben-Djafar-ben-

(1) On verra, à l'art. Philippe, que ce prince n'a jamais fait profession publique du christianisme.

Digitized by Google

Saad-al-Monschy-al-Djerbadecany, vers la fin du 6e siècle de l'hégire (12e de l'ère chrétienne). L'ouvrage arabe d'Otby se trouve dans la bibliothèque de Leyde et à Constantinople. Un exemplaire de la version persane est au cabinet des manuscrits de la bibliothèque du Louvre. C'est d'après cette traduction que Silvestre de Sacy, dans le 4e tome des *Notices*, etc., a donné un extrait fort curieux et fort détaillé du *Tarikh Feminey*. A—T.

OTFINOWSKI (Valérien), grand échanson de Sandomir, se distingua dans le 17e siècle par son talent pour la poésie. On a de lui une traduction des *Géorgiques* de Virgile, en vers polonais, imprimée en 1614, in-4°, et une traduction, également en vers polonais, des *Métamorphoses* d'Ovide, Cracovie, 1638, in-4°. — *Erasme* Otfinowski, autre poëte polonais, a chanté les *Héros chrétiens*, c'est-à-dire probablement les guerres contre les Turcs, selon Stanislas Lubienecki (*Hist. Reform. polon.*, édit. 1683, p. 171); mais Zaluski n'a pu indiquer l'édition de ce livre, qui n'a peut-être jamais été imprimé. C—au.

OTFRID, théologien et poëte, prit naissance au 9e siècle, en Alsace, et embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Weissembourg. Envoyé par ses supérieurs à l'abbaye de Fulde, il s'y forma à l'étude des sciences et des lettres sous la discipline du célèbre Raban Maur, et fut chargé à son retour de la direction d'une école qui devint très-florissante. Il s'attacha particulièrement à enrichir et à perfectionner la langue théotisque ou tudesque, et Hickes prétend qu'il en acheva la grammaire commencée par Charlemagne (*voy.* le *Thesaur. linguar. veter. septentrional.*, t. 2, p. 5). Il termina l'an 868 une *Traduction paraphrasée de l'Evangile*, en vers rimés, divisée en cinq livres, et qui est regardée comme l'un des plus anciens et des plus précieux monuments de cette langue. On en connaît des manuscrits dans les bibliothèques de Vienne, de Freisingen, de Francfort, de Munich, et à Londres dans la Bodléienne, outre le plus célèbre, nommé *Codex palatinus*, qui, de celle du Vatican, a été renvoyé en 1815 par Pie VII à l'université d'Heidelberg, et d'après lequel l'ouvrage a été publié par Francowitz, plus connu sous le nom de Math. Flacius Illyricus, aidé d'Achille Pirmin. Gasser, Bâle, 1571, in-8° (*voy.* Schelhorn, *Amœnit. litt.*, t. 3, p. 10). Cette édition, d'une rareté excessive, est défigurée par un grand nombre d'erreurs, que Marq Freher et Lambecius ont signalées avec exactitude. Scherz en a publié une meilleure édition dans le tome 1er des *Antiquités teutoniques* (*voy.* Scherz); elle est accompagnée d'une traduction latine, par Schilter (*voy.* ce nom). Otfrid a dédié cet ouvrage à Louis, roi de Germanie, par une épître dont les vers, divisés en quatrains, commencent et finissent par les mêmes lettres, qui lues de suite forment ces mots : *Luthowico orientalium regnorum regi sit salus aterna.* Ce double acrostiche était une grande difficulté vaincue. La première dédicace est suivie d'une seconde à Luitbert, archevêque de Mayence, insérée dans divers recueils historiques, et d'une troisième à Salomon, évêque de Constance. Enfin on en trouve une quatrième à la fin de l'ouvrage, adressée à deux moines de l'abbaye de St-Gall. Otfrid est le premier écrivain de la Germanie qui ait employé des vers rimés. « Comme le tu- « desque, dit l'abbé Grandidier, n'était point « assez cultivé pour être manié suivant les règles « du mètre et de la quantité, le moine de Weis- « sembourg imagina qu'il y aurait de la grâce « à terminer par le même son deux parties d'une « phrase, qui fussent consécutives ou relatives « et d'une égale étendue. » (Voy. *Histoire de l'Eglise de Strasbourg*, t. 2, p. 218.) Le poëme d'Otfrid dut avoir et eut en effet pendant quelque temps un grand succès. Mais du temps de l'abbé Tritheim, au 15e siècle, on avait déjà peine à l'entendre. Cet ouvrage comprend l'histoire évangélique et une espèce de conférence des quatre évangélistes, suivie d'explications sur le sens spirituel, mystique et moral. On y trouve une diction simple et naïve, des préceptes de morale exprimés d'une manière touchante, et beaucoup de clarté dans les idées. Les allusions locales dont il est rempli en faisaient d'ailleurs un vrai poëme national ; enfin il pouvait être chanté, et cet avantage dut contribuer encore à le rendre extrêmement populaire. (*Voy.* Gerbert, *De cantu et musica sacra*, t. 2, p. 25, et les *Recherches d'Arnould sur les poëtes alsaciens*, dans le *Magasin encyclopédique*, juin 1806.) On a quelquefois attribué à Otfrid une *Paraphrase des Psaumes*, qui est maintenant reconnue pour être l'ouvrage de Notker-Labeon, moine de St-Gall (*voy.* Notker). Otfrid passe aussi pour l'auteur de cantiques, d'homélies, et de la version tudesque d'une partie du catéchisme publié par Schilter et par Eccard, Hanovre, 1713, in-8°. On peut consulter, pour plus de détails, outre les ouvrages déjà cités, la dissertation de Dav. Hofmann *De Otfrido monacho Weissemburgico quatuor Evangeliorum interprete celeberrimo*, Helmstadt, 1717, in-4°; l'*Histoire littéraire de la France*, t. 5, p. 368-374; la savante dissertation soutenue par Franz, sous la présidence d'Oberlin, *Alsatia litterata sub Celtis, Romanis ac Francis;* le *Specimen lectionum antiquarum francicarum ex Otfridi libris Evangeliorum* (Stade, 1804, in-4°), et la dissertation de Dietrich de Stade *De laboribus Otfridianis*, dans les *Miscellanea Lips.*, t. 5, p. 56. W—s.

OTH (Bernard ou Bernat). *Voyez* Camo.

OTHER, OHTHER ou OTTAR, voyageur norvégien du 9e siècle, était de la province de Nordenland, appelée alors Halogaland, où il avait des propriétés considérables, et levait des tributs sur des familles finnoises. Il se livrait en outre à la pêche de la baleine et des vaches marines. Il demeurait à l'extrémité de la partie habitée de la

Digitized by Google

Norvége, et au nord de son habitation il n'y avait que des Lapons et des Finnois. On ne sait si ce fut le commerce ou la révolution produite par le roi Harald dans le gouvernement ou la constitution des Etats norvégiens, ou quelque autre cause, qui lui fit quitter sa patrie. Il vint en Angleterre, prit, à ce qu'il paraît, du service à la cour du roi anglo-saxon Alfred, et ce fut à ce prince qu'il communiqua les relations de ses deux voyages, relations qui sont les plus anciennes que nous ayons sur le Nord, et qui, sous ce rapport, sont un monument précieux pour l'ancienne géographie. Alfred les fit entrer avec celles d'un autre voyageur du Nord, Wulfstan, dans l'introduction de sa version anglo-saxonne d'Orose, et c'est grâce à ce soin que les curieux écrits des deux voyageurs sont parvenus à la postérité. Other raconte dans sa relation que ses expéditions pour la pêche des vaches marines l'avaient conduit jusqu'à la côte de Biarmie, qui répond à la province russe d'Archangel; qu'il possédait, outre ses terres, son bétail et le tribut imposé aux Finnois, un troupeau de six cents rennes. Il décrit la Norvége, la Suède et le *Quenland* ou l'Ostro-Bothnie; il parle d'un port de Sciringeas-Heal, au sujet duquel ses commentateurs ne sont pas d'accord. Il raconte ensuite son voyage à *Hæthum*, qui paraît être le pays de Slesvig. Il avait apporté en présent au roi Alfred des dents de vache marine, produit de ses pêches. Les relations d'Other et de Wulftan ont été souvent imprimées et commentées. Hakluyt, en 1598, et ensuite Purchas en insérèrent des traductions anglaises dans leurs collections de voyages. Le texte anglo-saxon, accompagné d'une traduction latine et de quelques notes, parut pour la première fois dans la *Vie d'Alfred*, par Spelman, Oxford, 1678. And. Busse, bourgmestre d'Helsingœr, le réimprima dans son édition des *Schedæ* de l'historien islandais Arefrode (Copenhague, 1733, 1774, in-4°); ainsi que Langebeck, dans le tome 2 des *Scriptores rerum Danicarum*, 1773. Dans la même année, Barrington publia à Londres tout l'ouvrage d'Alfred, en anglo-saxon, d'après un manuscrit de la bibliothèque Cottonienne, avec une traduction anglaise. Forster, dans son *Histoire des découvertes*, et Beckmann, dans sa *Littérature bibliographique des voyages*, commentèrent les relations des deux voyageurs du Nord. Porthan, savant finlandais, revit le texte anglo-saxon, et le publia avec une traduction suédoise et un ample commentaire plein d'érudition dans le tome 7 des Mémoires de l'académie des belles-lettres, histoire et antiquités de Suède, Stockholm, 1800. Enfin Rask, Danois très-instruit dans la littérature islandaise, appliqua ses connaissances dans cette langue et dans l'anglo-saxon à éclaircir le texte et à rectifier les points que ses prédécesseurs avaient négligés. On avait auparavant substitué aux caractères anglo-saxons les lettres à peu près équivalentes des langues modernes du Nord. Rask fit imprimer le texte avec les caractères propres à l'anglo-saxon, et l'accompagna d'une traduction danoise et d'un nouveau commentaire. Ce travail est inséré dans le 11e volume des Mémoires de la société de littérature scandinave, Copenhague, 1815. D—G.

OTHMAN. *Voyez* Osman.

OTHMAN-AL-RADHY (Abou-Saïd), roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des Merinides, monta sur le trône l'an 710 de l'hégire (1310 de J.-C.), après son neveu Soleiman, et malgré les intrigues du ministre Abdallah, qu'il fit mourir pour venger ses frères, Abou-Yahiah et Ali, dont ce traître avait causé la mort. Othman ne ressembla point à la plupart des tyrans de l'Afrique. Ayant apaisé les troubles qui avaient agité les règnes précédents, il ne s'occupa que du bonheur de ses sujets, qu'il fit jouir longtemps des douceurs de la paix. Il crut devoir néanmoins profiter des dissensions qui déchiraient les Etats de Castille pendant les premières années du roi Alphonse XI, et, ayant débarqué en Espagne l'an 727 (1327), il s'empara d'Algésiras, de Ronda et de Marbella. Mais, tandis qu'il faisait la guerre aux chrétiens, l'ambitieux Omar, s'étant formé un parti dans les basses classes du peuple, se révolta contre son père, lui enleva Fez et y prit les marques de la royauté. Othman se hâta de retourner en Afrique, livra bataille à son fils dans les environs de Fez, y fut vaincu, blessé et contraint de se renfermer dans cette place. Omar en fit le siége; mais une maladie violente l'ayant forcé de s'éloigner, Othman rétablit ses affaires, qui paraissaient désespérées, et régna depuis paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée le 25 dzoulkada 731 (30 août 1331). Omar, qui s'était retiré à Sedjelmesse, entreprit de monter sur le trône; mais il trouva un dangereux compétiteur dans son frère Abou'l-Haçan-Aly, qui le vainquit, le fit périr, et se rendit fameux par ses guerres en Espagne et par ses aventures romanesques. A—T.

OTHMAN, fils d'un rabbin espagnol, mourut vers l'an 310 de l'hégire (922 de J.-C.); il est auteur d'une *Histoire des poëtes d'Espagne*. — Un autre Othman, fils de Saïd-Almochri, a composé un livre sur la variété des exemplaires du Coran, lequel se trouve à la bibliothèque de Paris, dans le portefeuille coté 239. Z.

OTHMAN-IBN-AFFAN, le troisième des califes successeurs de Mahomet, était de la tribu de Coraïsch et naquit à la Mecque. Il était cousin germain d'Abou-Sofyan et cousin au troisième degré de Mahomet, dont il se montra un des premiers et des plus zélés disciples. Il fut au nombre des musulmans que les persécutions des Coraïschites obligèrent de se retirer en Abyssinie. De retour à la Mecque, il précéda Mahomet à Médine l'an 1er de l'hégire (622 de J.-C.), devint un de ses secrétaires, et épousa successivement deux de ses filles, Rakiah et Omam Kolthoum,

Digitized by Google

qui moururent avant lui et ne lui laissèrent point d'enfants. C'est pour cela qu'il a été surnommé *Dzoul Nourein* (possesseur des deux lumières). Lorsque, huit ans après, Mahomet eut recours à ses amis, pour qu'ils l'aidassent dans la guerre qu'il entreprit contre les Grecs, Othman fournit trois cents chameaux, mille dinars d'or, et de plus il leva et entretint à ses frais trois régiments pourvus d'armes, de munitions et de vivres. Mahomet en fut si content qu'il s'écria : « Ce qu'Othman fait aujourd'hui ne lui « fera point tort un jour. » Othman fut un des six commissaires chargés par Omar du choix de son successeur. Elu par ses collègues, il prit possession du califat l'an 23 de l'hégire (644 de J.-C.). Sous son règne, les armes musulmanes firent de nouveaux progrès. Elle pénétrèrent dans le Khoraçan : la fuite et la mort d'Iezdedjerd leur soumirent toute la Perse (*voy.* IEZDEDJERD III). L'île de Cypre fut rendue tributaire. Othman était pieux, humain, mais peu capable de gouverner un vaste empire. Trop porté à faire du bien à sa famille, il commit la faute de donner à son frère de lait, Abdallah-ibn-Saïd, le gouvernement de l'Egypte, dont il priva le général qui l'avait conquise (*voy.* AMROU-BEN-EL-AS). Cette mesure impolitique excita beaucoup de troubles. Les Grecs en profitèrent pour reprendre Alexandrie. Othman fut obligé de rétablir Amrou, qui chassa les Grecs et recouvra cette ville. Abdallah, par ordre du calife, commença la conquête de la côte d'Afrique ; il vainquit le patrice Grégoire à la bataille de Yakoubah, s'empara de plusieurs places et revint au bout de quinze mois chargé de butin. Cependant le mécontentement général contre le calife augmentait chaque jour. Son injustice envers Amrou, qu'il avait de nouveau révoqué, n'était pas le seul grief qu'on lui imputât. On lui reprochait le même tort à l'égard de Saad-ibn-Abou-Wekkas, fondateur de Koufah et premier conquérant de la Perse; le rappel de son parent Hakem, qui avait été exilé par Mahomet; le mauvais choix de ses agents. On blâmait son faste et son orgueil, ses prodigalités pour ses favoris. On lui faisait un crime de ce qu'en officiant dans la mosquée, il occupait en chaire la même place que le prophète, au lieu d'imiter Aboubekr et Omar, qui s'étaient assis deux degrés plus bas. Les funestes présages que l'on tira de ce qu'il avait perdu l'anneau de Mahomet fomentèrent aussi des troubles avant-coureurs de la catastrophe qui termina son règne. Othman voulut se justifier publiquement de l'emploi qu'il avait fait de l'argent du trésor ; il prétendit avoir le droit, comme successeur du prophète, de disposer de ce qui appartenait à Dieu. Ammar, zélé musulman, s'écria que ce discours l'avait scandalisé, et fut meurtri de coups par les partisans du calife. Ce traitement, fait à l'un des compagnons du prophète, acheva d'indisposer les esprits contre Othman. Une troupe de mutins vint camper à une lieue de Médine, et envoya une députation insolente au calife pour lui prescrire ses devoirs ou lui demander son abdication. En vain ce prince déclara en chaire qu'il se repentait de sa conduite passée ; en vain il promit de restituer au trésor les fonds qu'il en avait distraits. Ces concessions forcées et tardives ne prouvèrent que sa faiblesse et accrurent l'audace des séditieux. L'Egypte, Koufah, Basra envoyèrent à Médine de nombreuses députations chargées de le déposer. Othman transigea avec ces factieux par l'intermédiaire d'Ali, qui se rendit garant de ses promesses. La tranquillité paraissait rétablie; mais l'incendie fut bientôt rallumé par les intrigues d'Aïchah, veuve du prophète, pour procurer le califat à Thelhah ; par la haine de son frère Mohammed, fils d'Aboubekr, contre Othman, et surtout par la perfidie de Merwan, fils de Hakem, secrétaire et proche parent du calife, lequel, pour rendre son maître odieux, expédiait en son nom des ordres supposés dans les provinces, un entre autres qui enjoignait à Abdallah, gouverneur de l'Egypte, de faire périr Mohammed, fils d'Aboubekr, qui venait le remplacer et qu'il fit tomber entre les mains de ce dernier. Mohammed revient sur ses pas ; les rebelles se rallient autour de lui : Othman, assiégé dans sa maison, implore le secours d'Ali, qui charge ses deux fils, Haçan et Houcein, de défendre le calife. Leur présence impose aux séditieux ; mais le manque d'eau leur sert de prétexte pour l'abandonner à la rage de ses ennemis. Mohammed, suivi d'une troupe d'assassins, pénètre dans la chambre d'Othman, qu'il trouve tenant le Coran sur son sein; il le prend par la barbe et lui plonge son épée dans le corps. Les autres l'achèvent en le perçant de plusieurs coups. Ainsi périt ce calife, le 18 dzoulhadjah 35 (18 juin 656), à l'âge de 82 ans, après en avoir régné près de douze. Son corps demeura trois jours sans sépulture, et fut jeté dans un trou, sans avoir été lavé ni dépouillé de ses habits. La mort de ce prince fut le signal et le motif apparent des guerres civiles qui ensanglantèrent l'empire musulman, et la principale cause du schisme qui divise encore les mahométans (*voy.* ALI et MOAWYAH Ier). C'est au calife Othman que la ville de Djeddah, port de la Mecque, doit sa fondation. A—T.

OTHO (GEORGE), hébraïsant et orientaliste allemand, naquit en 1634, au village de Sattenhausen, dans le bailliage de Neu-Gleichen (Hesse-Cassel). Fils d'un arpenteur de campagne ou, selon d'autres, d'un pauvre paysan, il passa, dit-on, ses premières années à garder les cochons. Des jésuites d'Heiligenstadt, lui ayant trouvé une physionomie heureuse et de l'ouverture dans l'esprit, l'amenèrent dans leur collége pour lui faire faire quelques études; mais il se dégoûta d'eux au bout de cinq ans, s'enfuit à Cassel, gagna quelque argent à instruire de petits enfants, et alla continuer ses

Digitized by Google

propres études à Brême. Ses épargnes lui ayant été volées en route dans une auberge, il recommença sur nouveaux frais à donner des leçons; suivit divers cours à Gœttingue, à Cassel, à Brême, à Groningue et à Marbourg; obtint, en 1656, une place de corecteur au gymnase de Detmold; continua de se livrer aux fonctions de l'enseignement public ou particulier, à Cassel, Hanau, etc.; enfin, il fut nommé, en 1679, professeur de grec et d'éloquence à Marbourg : cette place avantageuse fixa son inconstance; il y joignit, peu après, celles de bibliothécaire de l'université et de professeur de langues orientales, s'occupa de la rédaction de ses divers ouvrages, et mourut le 28 mai 1713. Outre une cinquantaine de discours académiques ou de dissertations latines sur divers points de philosophie ou d'exégèse biblique, on a de lui : 1° *Oratio funebris in obitum Justi Jungmanni*, Cassel, 1668, in-4°; 2° *De montibus ignivomis*, Marbourg, 1698, in-4°; 3° *De accentuatione textus hebraici*, ibid., 1668, in-4°; 4° *Synopsis institutionum samaritanarum, rabbinicarum, arabicarum, æthiopicarum et persicarum, ex optimis autoribus excerpta*, Francfort, 1701, in-8°. Jacques Alting, professeur à Groningue, avait donné, en 1658, une grammaire hébraïque et syriaque, qu'il refondit en 1673, sous le titre de *Fundamenta punctuationis linguæ sanctæ*, et qui eut beaucoup de cours dans les universités protestantes. Otho rédigea sur le même plan les grammaires élémentaires des autres langues orientales *bibliques*, et son *Synopsis* forme ordinairement le deuxième volume du *Fundamenta* d'Alting, réimprimé en 1701 et 1717. Sous cette forme, ces grammaires élémentaires sont faciles et d'un usage très-commode aux élèves déjà familiarisés avec la méthode d'Alting. La grammaire éthiopique d'Otho est encore la plus abrégée que nous ayons aujourd'hui; et quoique sa grammaire arabe ait été bien surpassée depuis (en fait de premiers éléments), on a lieu de s'étonner que M. Schnurrer n'en ait point parlé dans sa *Bibliotheca arabica*. 5° *Palæstra linguarum orientalium*, Francfort, 1702, in-4°, ouvrage curieux, que l'on peut regarder comme un *specimen* de la grande polyglotte anglaise de Walton. Il ne contient que les quatre premiers chapitres de la Genèse; mais on y trouve le texte samaritain, l'hébreu (avec points), et la version latine d'Arrias Montanus; les *Targum* ou paraphrases chaldaïques d'Onkelos, de Jonathan et de Jérusalem; les paraphrases ou versions syriaque, samaritaine, arabe, éthiopique et persane, chacune avec la version littérale latine; enfin la Massore textuelle, tant grande que petite, sur ces quatre chapitres, avec les *Peruschim* ou Commentaires de R. Salomon, d'Aben Ezra, etc., le tout précédé d'un exemple d'analyse grammaticale sur chacune de ces langues, et suivi de leurs glossaires, au nombre de huit, pour tous les mots de ces différents textes. On voit, par ce détail, que ce livre ne peut qu'être extrêmement utile à ceux qui commencent à étudier ces langues, et qui n'ont pas à leur portée la volumineuse polyglotte, dont l'énorme format est si peu commode à manier. Otho avait déjà donné, sous le titre de *Virga Aharonis polyglottos*, Marbourg, 1692, in-4°, un *specimen* plus complet ou plus minutieux, mais moins étendu, sur les onze premiers versets du dix-septième chapitre des Nombres. On y trouvait de plus les textes des Septante, de la Vulgate latine, les versions de Vatable et de Tremellius, et les principales traductions modernes faites par les protestants. Le *Thesaurus epist.* de Lacroze renferme une lettre de G. Otho, t. 1er, p. 344. C. M. P.

OTHON (Saint), apôtre de la Poméranie, né dans la Souabe, vers 1060, d'une famille noble, prit de bonne heure la résolution de se consacrer à Dieu, et embrassa l'état ecclésiastique. L'empereur Henri IV le désigna pour accompagner Sophie, sa sœur (1), mariée à Wladislas-Herman (2), roi ou duc de Pologne. Après la mort de cette princesse, Othon revint en Allemagne, et entra dans un monastère pour y vaquer plus librement à la prière. Au milieu des querelles qui divisaient l'Eglise et l'empire, il resta inébranlable dans son attachement au saint-siége; mais il ne perdit point l'affection de Henri, qui, connaissant ses lumières et sa fidélité, le nomma son chancelier, et l'éleva, en 1102, à la dignité d'évêque de Bamberg. Avant de prendre possession de ce siége, Othon écrivit au pape Pascal, qui confirma son élection, et qui lui envoya en même temps le *pallium*. Le saint prélat, à la prière de Boleslas, alla, en 1124, porter dans la Poméranie le flambeau de l'Evangile, et, après une absence de onze mois, revint dans son diocèse, qui réclamait ses soins. Informé que les habitants de Stettin et de Camin étaient retombés dans leurs anciennes erreurs, il les visita de nouveau, en 1128, et eut le bonheur de les ramener à la foi. Depuis ce moment, il ne quitta plus son diocèse et mourut dans sa ville épiscopale, le 30 juin 1139, dans un âge très-avancé. Son nom est inscrit dans le martyrologe au 2 juillet, jour où se fit la cérémonie de ses obsèques. On a deux *Vies* de St-Othon, par Sefrid et Ebbon, auteurs contemporains (*voy.* Ebbon). La première a été publiée par Canisius, et la seconde, avec des notes, par le P. Gretser : elles ont été réunies dans le recueil des Bollandistes par le P. Solier, qui les a fait précéder d'une savante dissertation, où il relève les erreurs chronologiques échappées à des écrivains plus pieux qu'exacts. Outre cette double *Vie* de St-Othon, on en a une troisième par André, abbé de Bamberg, Colberg, 1681, in-4°, et dans les *Scriptor. rer. Germanicar.* de Ludewig, et

(1) Sefrid, l'un des biographes de St-Othon, nomme mal cette princesse *Judith*.

(2) Et non pas à Boleslas III, comme l'affirment la plupart des hagiographes; le mariage de la sœur de Henri IV eut lieu en 1088, et Boleslas n'avait alors que deux ans.

Digitized by Google

une quatrième par D. Meiller, Amberg, 1739, in-4°. W—s.

OTHON (Marcus Salvius), empereur romain, était né dans un rang fort éloigné du pouvoir suprême; mais le respect pour le principe de l'hérédité avait été détruit par l'élévation de Néron, et l'on pouvait s'attendre que les prétoriens, qui avaient disposé de l'empire en faveur de Claude, ne s'arrêteraient pas toujours à choisir leur maître dans la famille impériale. Celle d'Othon était originaire d'une ville municipale d'Etrurie. Son aïeul, simple chevalier, était entré dans le sénat par la protection de Livie, et avait joui des honneurs de la préture. Son père, homme intègre et sévère, considéré sous Claude, qui lui confia le gouvernement de plusieurs provinces, avait été consul sous Tibère, dont il était aimé : il ressemblait tellement à ce prince, qu'on l'avait soupçonné d'en être le fils. Othon, né l'an 32 de J.-C., sous le consulat de Camillus Arruntius et de Domitius Ænobarbus, s'annonça par une jeunesse prodigue et licencieuse. Une affranchie, dont le crédit lui cachait les rides, le produisit à la cour de Néron. Des habitudes efféminées, le goût recherché de voluptés sans frein, et le rôle qu'il ne rougit pas d'accepter dans des orgies qui offensaient la nature, lui procurèrent l'intimité du jeune empereur. Il employa tout son ascendant à fixer les désirs de Néron sur la comédienne Acté, et à ruiner les desseins ambitieux d'Agrippine. La possession de Poppée (*voy.* ce nom) devint le signal d'une rupture entre le maître et le favori : celui-ci osa braver la puissance de Néron, et lui refuser obstinément la femme qu'il convoitait. Un exil honorable mit fin à cette résistance : Othon fut forcé d'accepter la questure de Lusitanie. Il y demeura pendant dix ans. Simple particulier, il n'avait cherché que la supériorité du vice; homme public, il étonna par une conduite pleine de modération et de dignité. On peut croire que dès lors il comptait sur les prédictions de quelques astrologues qui lui avaient promis l'empire. Le règne de Galba ne lui parut qu'une transition favorable à ses desseins : aussi fut-il un des premiers à se déclarer pour ce vieux général. Malgré l'épuisement de son patrimoine, il n'hésita pas à s'attacher par ses largesses les troupes qui formaient la garde de Rome et de l'empereur : il capta l'affection des individus par une bienveillance étudiée et une affabilité caressante. Il se flattait d'être adopté par Galba; mais ce vieillard, encore effrayé des anciens débordements d'Othon, et de cette mollesse, de cette facilité prodigue inhérente à son caractère, lui préféra le jeune Pison. Telle était cependant la situation d'Othon, que le rang d'empereur était devenu pour lui une nécessité, et qu'il n'avait plus qu'à opter entre la misère dont ses créanciers le menaçaient, et une attaque violente qui le rendit maître du pouvoir. L'an de J.-C. 69, le 15 janvier, deux soldats qu'il avait mis dans ses intérêts ébranlent leurs camarades; une poignée de prétoriens l'entraînent dans leur camp et le proclament chef de l'empire : quelques heures après, les têtes de Galba et de Pison sont déposées à ses pieds (*voy.* Galba). Les gens de bien restent dans la stupeur; mais les premières démarches d'Othon les rassurent. Il promet au sénat de maintenir un ordre sévère, ordonne la punition de Tigellin (*voy.* ce nom), et fait un accueil généreux à Marius Celsus, que les soldats avaient été sur le point de massacrer, à cause de son attachement pour Galba. Il eut la faiblesse de se prêter à l'engouement que la populace conservait pour Néron, fit relever les statues de ce monstre, se laissa saluer des acclamations d'*Othon-Néron*, et ajouta même, dans quelques dépêches, cet infâme surnom à sa signature. Mucien et Vespasien, qui commandaient, l'un dans la Syrie, l'autre dans la Judée, avec des forces assez imposantes pour prétendre eux-mêmes à l'empire, tardèrent peu à reconnaître l'autorité d'Othon, et les légions d'Illyrie n'avaient pas attendu cet exemple. Mais Vitellius, placé à la tête de l'armée de Germanie, qui avait déjà levé sous Galba l'étendard de la révolte, s'apprêtait à disputer la pourpre. Les deux rivaux se proposèrent réciproquement des indemnités pour l'empire : les injures succédèrent à de vaines négociations. Cependant Othon apprend que l'armée de Vitellius s'achemine vers les Alpes; il songe à se montrer capable de résolutions mâles, et part de Rome à pied, chargé d'une cuirasse de fer, et suivi de Suétonius Paulinus, de Marius Celsus, d'Annius Gallus, les trois premiers généraux de ce temps; mais il place toute sa confiance dans Proculus, préfet du prétoire, officier présomptueux et sans expérience. La flotte d'Othon bat les Liguriens et repousse les milices de Tongres et de Trèves sur les côtes de Provence. Son armée de terre est victorieuse à Plaisance et près de Crémone. Othon vient camper à Bédriac, bourgade située entre Crémone et Vérone. L'élite de ses généraux lui conseille d'attendre les légions de la Mésie et de l'Illyrie, tandis que les troupes de Vitellius s'affaibliraient de jour en jour par la difficulté de subsister dans un pays ennemi. Pressé par son impatience et par l'ardeur des prétoriens enivrés de leurs premiers succès, il ordonne que l'armée marche au-devant des lieutenants de Vitellius, et, par une faute bien plus grave, il se retire à Brixellum (aujourd'hui Bersello), avec un détachement considérable, pour attendre en sûreté l'issue du combat. Les troupes qu'il laisse dans le camp, privées de l'enthousiasme que leur inspirait sa présence, se défiant de leurs chefs, et accoutumées, dans les délices de Rome, à se jouer de la discipline, étonnent par l'impétuosité de leur attaque les soldats de Vitellius; mais le désordre qui règne dans leurs rangs paralyse les efforts de leur bravoure; elles sont enfoncées et présentent, dans leur fuite,

Digitized by Google

l'image d'une déroute plutôt que celle d'une défaite. Quarante mille hommes périrent dans la bataille; cependant elle n'était nullement décisive. Loin d'être abattus, les soldats d'Othon brûlaient de se mesurer de nouveau avec les vainqueurs; mais Othon lui-même, cédant à l'affaissement de son âme, refusa de confier son sort à un second combat. Si l'on en croit Suétone, il avait toujours eu les guerres civiles en horreur, et il ne s'était déterminé à arracher le pouvoir à Galba que parce qu'il se promettait de triompher sans obstacle. Une mort volontaire pouvait seule honorer sa mémoire aux yeux des Romains, et terminer dignement une vie qui lui était à charge. Rien ne put le détourner de cette idée. Après avoir passé le jour à pourvoir à la sûreté des sénateurs qui l'avaient accompagné, et à distribuer ses dons entre ses serviteurs, il écrivit une dernière lettre à sa sœur, et à Messaline, veuve de Néron, à laquelle il avait voulu s'unir. Sur le soir, il demanda un verre d'eau fraîche et deux poignards qu'il cacha sous son chevet. Il dormit avec calme; et, dès le point du jour, à un cri qu'il fit entendre, on accourut et on le trouva percé d'un seul coup. Il était dans sa 37e année. Ses soldats, baignés de larmes, portèrent son corps sur le bûcher; les uns baisaient sa plaie, les autres lui tendaient les bras ou, dans leurs regrets, le proclamaient un grand homme; on en vit plusieurs se donner la mort. L'armée d'Othon ne se soumit à Vitellius qu'après avoir sollicité Verginius Rufus d'accepter l'empire; et Vitellius eut constamment à craindre qu'elle ne se révoltât pendant toute la durée de son règne. Celui d'Othon n'avait été que de trois mois. Ses traits ne manquaient pas d'expression, mais il était petit, sa démarche était chancelante, ses jambes disproportionnées. Pétrone, ce modèle des raffinements d'une vie épicurienne, ne poussait pas plus loin qu'Othon le soin de sa parure. Cet empereur, chauve de bonne heure par l'abus des plaisirs, portait de faux cheveux. Sur ses médailles il paraît coiffé d'une perruque; mais cette apparence peut être trompeuse. Celles qui nous restent de coin romain de cet empereur sont assez rares en argent, plus rares en or. Quant à celles de bronze, il n'en a été frappé qu'à Alexandrie et à Antioche; les unes et les autres sont rares, celles d'Antioche surtout. Il n'en existe d'authentiques de coin romain que celles qui furent restituées par Titus; encore sont-elles regardées par plusieurs comme incertaines. C'est ce qui fait que les faussaires (*voy.* CAVINO) se sont beaucoup exercés sur ces monuments. Outre la dissertation de H.-Th. Chifflet sur les *Othons* de bronze, publiée en 1638, 1656 et 1671; Nic. Drackwitz en 1655, J.-B. Capponi en 1669, Zach. Gœtz en 1716, Ph.-Jac. Hartmann en 1772, Lange en 1773, Heyne en 1781, etc., ont discuté l'authenticité de ces médailles dans des dissertations particulières. La tragédie d'*Othon*, par P. Corneille, est une de celles où l'on ne trouve que le cachet de la vieillesse de ce grand poëte, quoiqu'il eût pour canevas les pages éloquentes de Tacite. F—T.

OTHON Ier, dit le *Grand*, est le premier prince allemand qui ait réellement porté le titre d'empereur, quoique l'usage ait prévalu de le donner à Henri l'Oiseleur, son père (*voy.* HENRI *l'Oiseleur*). Né l'an 912 (1), il fut élu roi de Germanie, en 936, par les prélats et les seigneurs assemblés à Aix-la-Chapelle. Hildebert, archevêque de Mayence, fit la cérémonie du sacre et dîna à la table de l'empereur avec les autres prélats, qui furent servis par les ducs de Franconie, de Souabe, de Bavière et de Lorraine. Othon marcha bientôt contre les Huns et les Hongrois, qui avaient pénétré dans la Westphalie; et, par une suite de victoires, il leur ferme l'Occident qu'ils dévastaient depuis tant d'années. Il profite des troubles de la Bohême pour la rendre tributaire de la Germanie, et travaille à affermir sa puissance en diminuant celle de ses vassaux. Dans cette vue, il augmente les richesses des évêques et des abbés, et favorise l'affranchissement des villes, qui ne reconnaissent plus d'autre souverain que le chef de l'empire. Il dépouille de ses Etats le duc de Bavière qui refusait l'hommage, et le réduit à quelques terres allodiales. Il nomme comte palatin un des frères du duc de Bavière, en établit un autre vers le Rhin, et confère la même dignité à un duc de Franconie. Les comtes, dans l'origine, rendaient la justice en dernier ressort au nom de l'empereur, et ils étaient, dit Voltaire, après une armée, le plus grand appui de la souveraineté. Le marquis de Brandebourg meurt sans enfants, et Othon donne le marquisat à un comte Gérard, qui n'était pas de la même famille. Cependant les seigneurs s'unissent pour résister au despotisme d'Othon et réclament l'assistance de Louis d'Outre-mer, qui entre dans la Lorraine et l'Alsace. Othon prévient le roi de France par la rapidité de sa marche; il défait les ducs de Franconie et de Lorraine, qui sont tués dans le combat, et s'avance jusque dans la Champagne. La nouvelle de la révolte de Henri, son frère, le force de revenir sur ses pas. Il pardonne à Henri, qu'il fait peu après duc de Bavière; mais il n'use pas de la même indulgence envers les seigneurs qui avaient appuyé ce prince dans sa révolte; il les punit par la confiscation d'une partie de leurs biens, dont il enrichit les abbayes. Il donne le titre de prince, avec les droits régaliens, à l'évêque de Trèves, qui lui était resté fidèle, et se fait du clergé un auxiliaire puissant contre les nobles. Othon rentra en France en 946, et cette fois ce fut pour secourir Louis d'Outre-mer, que Hugues le Grand, son vassal,

(1) On a cru devoir suivre les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Voltaire place la naissance d'Othon au 22 novembre 916.

Digitized by Google

retenait prisonnier. Il s'avance jusqu'auprès de Paris, et va assiéger Rouen; mais, abandonné par le comte de Flandre, son allié, et contraint de retourner dans ses Etats, il fait excommunier par un concile Hugues, qu'il n'avait pas pu vaincre. Il assembla, en 949, un nouveau concile à Ingelheim, où Louis parut en suppliant; mais Hugues, quoique cité juridiquement, refusa de s'y rendre (*voy.* HUGUES LE GRAND et LOUIS IV). L'année précédente, les Danois avaient fait une irruption en Allemagne, et tué le margrave de Sleswig. Othon leur reprend cette ville, met en sûreté ses frontières, et leur accorde la paix, à condition qu'ils embrasseront le christianisme. Il rentre, en 951, dans la Bohême révoltée, bat le duc Boleslas, et l'oblige à se faire baptiser avec tous ses sujets. Othon pensait sans doute à renouveler l'empire de Charlemagne. L'ambition de Bérenger, marquis d'Ivrée, lui offrit l'occasion de reconquérir l'Italie. Bérenger tenait assiégée, dans Canosse, Adélaïde, veuve de Lothaire, roi des Lombards (*voy.* ADÉLAÏDE). Cette princesse réclame la protection d'Othon, qui entre en Italie, la délivre et, se trouvant libre par la mort d'Edithe, sa première femme, lui offre sa main. Toutes les villes de la Lombardie s'empressent de le reconnaître pour souverain, et il est reçu dans Pavie aux acclamations du peuple. Il laisse le commandement de son armée à Conrad, son gendre, qu'il avait fait duc de Lorraine, et va tenir à Augsbourg un concile auquel assistent Bérenger et Adalbert, son fils, et plusieurs évêques italiens. Pendant ce temps-là, Ludolphe, fils d'Othon, qui l'avait fait duc de Souabe, fâché que son père se fût remarié, conspire pour le détrôner : il est appuyé dans ses coupables projets par Conrad, son beau-frère, à qui Othon avait ôté l'armée d'Italie, et par tous les mécontents. La guerre civile embrase l'Allemagne d'un bout à l'autre; Ludolphe y fait entrer les Hongrois, qui s'avancent jusque sur les bords du Rhin et ravagent tous les pays qu'ils traversent. Il fallut dix années à Othon pour chasser ces barbares, toujours défaits et jamais vaincus; enfin il remporta sur eux, près du Leck, une victoire si éclatante, qu'ils n'osèrent plus désormais former de tentatives sur l'Allemagne. Othon pardonne à son fils, et l'envoie en Italie contre Bérenger : ce prince y meurt de maladie ou de poison. Aussitôt que l'Allemagne est pacifiée, Othon se dispose à retourner en Italie. Il est couronné de nouveau roi des Lombards, en 961; il marche sur Rome, dont on lui ouvre les portes, prend les noms de César et d'Auguste, et se fait couronner empereur par le pape Jean XII, qui lui prête serment de fidélité sur le tombeau de St-Pierre (*voy.* JEAN XII). De son côté, Othon confirme au pape les donations de Pépin, de Charlemagne et de Louis le Débonnaire. Mais tandis qu'il achève de soumettre la Lombardie, le pape se ligue avec Adalbert, fils de Bérenger, qui s'était réfugié chez les mahométans, alors cantonnés sur la côte de Provence. L'empereur retourne à Rome et assemble un concile qui dépose Jean et qui élit à sa place Léon VIII, en 963. Le nouveau pape, le sénat et le clergé de Rome furent contraints d'accorder à Othon et à ses successeurs le droit de nommer au saint-siége, ainsi qu'à tous les archevêchés et évêchés de ses royaumes : on fit en même temps un décret portant que les empereurs auraient le droit de se donner tels successeurs qu'ils jugeraient à propos. Jean, qui s'était tenu caché pendant qu'Othon était à Rome, y revient aussitôt qu'il en est parti, et soulève les Romains, qui chassent le nouveau pape. L'empereur est obligé de mettre le siége devant Rome, et il ne s'en empare qu'après une vigoureuse résistance. Les Romains lui prêtent serment d'obéissance, bien décidés à ne pas le tenir, et Othon retourne en Allemagne, en 965, apaiser la révolte des Lorrains contre son frère Bruno, archevêque de Cologne. Dès qu'il s'est éloigné, les Romains expulsent le pape Jean XIII, dont ils connaissaient l'attachement à l'empereur (*voy.* JEAN XIII), et se flattent de rétablir le gouvernement républicain, dont ils avaient conservé les anciennes formes. Othon repasse les Alpes en 967; à son approche les Romains effrayés rappellent le pape; mais leur tardive soumission ne peut fléchir l'empereur; il fait pendre une partie des sénateurs et livre le préfet de Rome au pape, qui, après l'avoir traité de la manière la plus ignominieuse, le jette dans une prison où il meurt de misère. L'empereur demande en mariage pour son fils Othon Théophanie, fille de Nicéphore-Phocas, et lui prend, pour servir de dot à la jeune princesse, la Pouille et la Calabre, qu'il ne peut pas conserver. Enfin il retourne victorieux dans la Saxe en 971, fait princes l'archevêque de Mayence et plusieurs autres prélats d'Allemagne, et meurt, le 3 mai 973, à Minsleben, dans la Thuringe, à l'âge de 61 ans. Son corps fut porté dans la ville de Magdebourg, qu'il avait fortifiée et considérablement embellie. Othon le Grand eut de sa première femme, Edithe, fille d'Edouard, roi d'Angleterre, deux enfants, Ludolphe, duc de Souabe, et Luitgarde, femme de Conrad, duc de Lorraine; et d'Adélaïde trois filles et deux fils; le cadet, nommé Guillaume, fut archevêque de Mayence, et l'aîné Othon, dit le Roux, lui succéda. « Othon « le Grand, dit Voltaire, a la gloire d'avoir rétabli « l'empire de Charlemagne en Italie; mais Charles « fut le vengeur de Rome, Othon en fut le vain- « queur et l'oppresseur, et son empire n'eut pas « des fondements aussi vastes et aussi fermes « que celui de Charlemagne. » Sismondi pense, au contraire, qu'Othon mérite, bien plus que Charlemagne, le nom de grand, parce que son règne eut une influence bien plus salutaire sur les peuples qui lui étaient soumis. Il acheva de civiliser l'Allemagne; et l'Italie lui dut l'établisse-

Digitized by Google

ment du gouvernement municipal. La reconnaissance des Italiens pour ce bienfait les attacha aux enfants d'Othon; et ils ne songèrent à s'affranchir du joug des Allemands que lorsque la mort du dernier de ses descendants les dégagea de tout lien envers la maison de Saxe. (*Voy.* les *Annales Saxonici* de Wittikind, et l'*Histoire des Républiques italiennes*, par Sismondi, t. 1er, ch. 2 et 6.) Ce fut sous le règne de ce prince que les riches mines du *Hartz* furent découvertes. *Voy.* l'*Histoire des Allemands sous Othon le Grand*, par T.-G. Voigtel, Halle, 1802, in-8° (en allemand). W—s.

OTHON II, dit le *Roux*, empereur d'Allemagne, né en 955, était fils d'Othon le Grand et d'Adélaïde de Bourgogne. Son père avait eu la précaution de le faire élire et sacrer roi de Germanie, avant son départ pour l'Italie (961), et l'avait associé un peu plus tard à l'empire. Tranquille sur des droits si bien établis, Othon, après la mort de son père, se contenta d'être proclamé dans une assemblée à Magdebourg. Dans le même temps, Henri de Bavière, son cousin, fut couronné empereur par l'évêque de Freisingen; et l'Allemagne se partagea entre les deux rivaux. Othon marche contre son compétiteur, qui n'avait point encore d'armée, bat séparément les Danois, le duc de Bohême et les Polonais, qui s'étaient déclarés pour le duc de Bavière, fait Henri prisonnier, et l'exile à Elrick avec l'évêque d'Augsbourg, son partisan. Lothaire, roi de France, veut profiter des troubles qui agitent l'Allemagne, pour renouveler ses prétentions sur la Lorraine. Othon assemble aussitôt une armée de 60,000 hommes, avec laquelle il désole la Champagne, et s'avance jusqu'à Paris: mais, à son retour, il est défait au passage de l'Aisne, et il se jette dans la forêt des Ardennes pour échapper à l'ennemi. Geoffroi, comte d'Anjou, surnommé Grisegonelle, l'y poursuit sans relâche, et lui propose de vider la querelle par un duel, suivant les règles de l'ancienne chevalerie. Mais Othon refuse le combat. En 980, il conclut la paix avec le roi de France, et donne l'investiture de la basse Lorraine à Charles, frère de Lothaire, qui lui en fait hommage à genoux. Ce fut le motif qu'Hugues Capet allégua pour l'exclure du trône (*voy.* HUGUES CAPET). Tandis qu'Othon s'affermissait en Allemagne, le pape Boniface VII, expulsé de son siége par les Romains, implorait la protection des empereurs grecs, qu'il redoutait moins que les Allemands. Othon passe les Alpes, en 981, entre à Rome sans obstacle, et fait massacrer, dit-on, le tribun et les principaux sénateurs qu'il avait invités à dîner. Son mariage avec Théophanie, belle-fille de l'empereur Nicéphore Phocas, semblait lui donner un titre de plus sur le midi de l'Italie : il entre avec une armée nombreuse dans la Calabre et la Pouille, s'empare de Tarente, en 982, et livre un combat sanglant, près de Basentello, aux Grecs et aux Sarrasins réunis. La trahison des Bénéventins lui arrache la victoire : les Allemands sont mis en fuite. Othon, admis comme passager sur une galère grecque, séduit le capitaine, qui le conduit près de Rossano, où sa rançon devait lui être payée : mais, profitant de l'absence de ses surveillants, il se jette à la mer, et gagne le rivage. La division qui s'était mise entre les Grecs et les Sarrasins, laisse à Othon le temps de recueillir les débris de son armée. Il convoque à Vérone une assemblée des états de Lombardie et d'Allemagne, et fait déclarer empereur son fils, âgé de trois ans (1). Il punit les Bénéventins de leur trahison en saccageant leur ville, et revient à Rome, où il meurt de chagrin, le 7 décembre 983, à l'âge de 28 ans, avec la réputation d'un prince cruel. Othon fut inhumé dans la basilique de St-Pierre. W—s.

OTHON III, empereur d'Allemagne, fils unique du précédent, lui succéda, en 983. Henri de Bavière, qui avait disputé la couronne à son père, quitte le lieu de son exil, et trouble une seconde fois l'Allemagne par ses prétentions. Il se saisit du jeune Othon, sous prétexte de lui servir de tuteur, et le conduit à Magdebourg; mais les prélats et les seigneurs l'obligent de lui rendre la liberté. Othon est solennellement proclamé empereur à Weissenstadt. Son éducation est confiée à l'archevêque de Mayence et à l'évêque d'Hildesheim, qui gouvernent sous son nom. Pendant la minorité d'Othon, l'Allemagne fut en proie aux guerres continuelles que les grands vassaux se firent entre eux. Rome ne reconnaissait point l'autorité du jeune empereur : Théophanie, sa mère, avait conduit des troupes en Italie, et en était revenue sans avoir beaucoup remédié aux troubles de ce pays. Othon passe les Alpes en 996, assiége Milan, et y est couronné roi des Lombards. Il fait élire pape Grégoire V, son parent (*voy.* GRÉGOIRE V), et vient à Rome recevoir de ses mains la couronne impériale. Il repart, l'année suivante, pour l'Allemagne, afin de s'opposer aux incursions des Slaves. Tandis qu'il est occupé à repousser les barbares du Nord, Crescentius chasse de Rome Grégoire V, à la place duquel est élu un Grec de naissance, qui prend le nom de Jean XVI. Othon repasse en Italie, en 998, pour rétablir Grégoire sur son siége. Crescentius, retiré dans le château St-Ange avec ses partisans, s'y défend avec tant de vigueur, qu'Othon lui propose une capitulation honorable; mais, dès qu'il l'a en son pouvoir, il lui fait trancher la tête (*voy.* CRESCENTIUS). L'empereur retourne en Allemagne et donne le titre de roi de Pologne à Boleslas, qui lui rend hommage et s'oblige à une légère redevance. Il revient en Italie, décidé à chasser les Grecs et les Sarrasins du pays de Naples, et s'arrête à

(1) Suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*; de dix ans, suivant Voltaire, et d'environ douze ans si l'on s'en rapporte à Bayle, qui a négligé cette fois de citer ses autorités.

Digitized by Google

Rome pour attendre l'arrivée de ses troupes. Les Romains se soulèvent et assiégent l'empereur dans son palais : il n'a que le temps de fuir avec le pape pour se soustraire à la fureur de la populace, et meurt à Paterno, le 17 janvier 1002, empoisonné par la veuve de Crescentius, qui s'était insinuée dans ses bonnes grâces, afin de mieux trouver l'occasion de venger son mari. On a dit que cet empereur avait épousé Marie d'Aragon, qu'il fit brûler pour adultère. Mais le P. Pagi et Muratori ont prouvé que ce mariage était une fable (1). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Othon mourut sans enfants. Henri de Bavière lui succéda sur le trône d'Allemagne (*voy.* HENRI II, dit le *Saint*). W—s.

OTHON IV, empereur d'Allemagne, né vers 1175, était le troisième fils de Henri, duc de Bavière, surnommé le *Lion* (*voy.* BAVIÈRE), et de Mathilde, fille de Henri II, roi d'Angleterre. La crainte de ne pas trouver en Allemagne un établissement digne de sa naissance le décida à se rendre à la cour de Richard Cœur de Lion, son oncle, qui l'accueillit avec bonté, et lui assigna plusieurs domaines en Angleterre. Othon obtint, en échange de ces domaines, le comté de Poitiers et l'Aquitaine; mais c'est une question de savoir s'il a eu la souveraineté de ces provinces, ou s'il n'en fut que l'administrateur (2). Il servit avec zèle Richard dans ses guerres contre Philippe-Auguste, et ravagea plusieurs fois les pays voisins de la Loire. Othon avait conservé ou s'était créé un grand nombre de partisans en Allemagne. Après la mort de Henri VI (1197), il est élu empereur par une portion des électeurs assemblés à Cologne; mais les autres électeurs se réunissent à Erfurt, et choisissent Philippe, duc de Souabe. Le roi d'Angleterre lève des troupes pour appuyer l'élection d'Othon, et Philippe-Auguste se déclare pour le duc de Souabe. L'Italie, comme l'Allemagne, se partage entre les deux rivaux : la guerre civile étend ses ravages dans tout l'empire. Othon s'empare d'Aix-la-Chapelle, après un siége de six semaines, qui lui avait coûté soixante-dix mille marcs d'argent. C'était, dit Voltaire, près de la moitié de la somme qu'il avait reçue de l'Angleterre. Malgré la protection du pape Innocent III, et quelques avantages qu'il remporte sur Philippe, Othon est obligé de s'éloigner de l'Allemagne; mais il y laissait des amis puissants, qui continuèrent d'agir secrètement en sa faveur. Il y reparaît en 1207; et Philippe ayant été assassiné par le palatin de Bavière (*voy.* PHILIPPE, empereur), Othon épouse Béatrix, fille de l'empereur mort : ce mariage apaise toutes les dissensions. Othon confirme tous les droits dont jouissaient les villes d'Italie, et fait de grandes concessions au pape. Il se rend à Rome, en 1209, et y reçoit la couronne impériale des mains d'Innocent III, qui lui fait jurer auparavant de maintenir le saint-siége dans toutes ses possessions. Cependant il se rend maître de Viterbe, d'Orviète et de Pérouse, et veut enlever au jeune Frédéric la Pouille, seule portion que ce prince conservait de son héritage (*voy.* FRÉDÉRIC II). Le pape excommunie Othon; et les seigneurs allemands restés attachés à la maison de Souabe proclament Frédéric empereur. Othon se hâte de repasser en Allemagne : il convoque une diète à Nuremberg, parvient à mettre le duc de Lorraine dans ses intérêts; épouse, après la mort de Béatrix, Marie, fille du duc de Brabant, et, aidé de son beau-père, résiste à presque toute l'Allemagne, qui avait embrassé le parti de Frédéric. Le roi d'Angleterre soutenait Othon, qui, redevenu le maître en Allemagne, s'unit à Jean Sans terre, pour faire la guerre au roi de France. Othon marche vers Valenciennes à la tête d'une armée de plus de 120,000 combattants; mais il est entièrement défait à Bouvines, où Philippe-Auguste remporta une des victoires les plus mémorables dont notre histoire fasse mention (*voy.* PHILIPPE-AUGUSTE). Othon courut deux fois dans cette journée le danger d'être pris; il s'enfuit à cheval, laissant au pouvoir du vainqueur ses trésors et le char impérial, que Philippe envoya à Frédéric. Honteux de cette défaite, il se retira dans le duché de Brunswick, où il passa quatre ans, oublié, parce qu'il n'était plus à craindre; et il mourut au château de Hartzbourg, le 15 mai 1218, après s'être fait relever de l'excommunication. Il ne laissa aucun enfant de ses deux mariages, et Frédéric lui succéda sans obstacle. W—s.

OTHON DE FREISINGEN, célèbre chroniqueur, était fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Il fit ses premières études dans un collége fondé par son père à Nuremberg, et qu'il honora, dans la suite, d'une protection particulière. Pressé du désir d'acquérir de nouvelles connaissances, il se rendit à Paris pour fréquenter les cours de l'université, déjà fameuse par le mérite de ses professeurs. Après avoir terminé ses études, il s'en retournait en Allemagne; mais, arrivé à l'abbaye de Morimond, il fut tellement touché de la vie austère des religieux, qu'il prit le parti d'embrasser la règle de St-Bernard. Son exemple fut suivi par la plupart de ses compagnons, entre autres Henri de Carinthie, depuis évêque de Troyes. Les vertus d'Othon lui méritèrent l'estime de ses confrères, qui le choisirent, en 1136,

(1) Voyez aussi l'*Examen de l'Histoire de Marie d'Aragon*, par Zurlauben, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. 22. Cet auteur place la mort d'Othon au 24 janvier 1002, et cherche à prouver qu'il n'avait alors que 20 ans; mais il devait être un peu plus âgé.

(2) On peut consulter à cet égard : les *Eclaircissements sur l'histoire de l'empereur Othon IV, auparavant duc d'Aquitaine et comte de Poitiers*, par Bonardy, dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions, t. 36; et les *Recherches historiques sur l'empereur Othon IV, où l'on examine si ce prince a joui du duché d'Aquitaine et du comté de Poitiers, en qualité de propriétaire ou de simple administrateur*, par Bourgeois, Amsterdam et Paris, 1775, in-8°.

Digitized by Google

pour leur abbé. Tous ses vœux se bornaient à finir ses jours dans cette retraite; mais Conrad III, son frère, étant parvenu à l'empire, le rappela en Allemagne, et le plaça, en 1138, sur le siége épiscopal de Freisingen, qu'il illustra moins encore par sa haute naissance que par sa piété et ses talents. Othon suivit Conrad dans son expédition pour la délivrance des lieux saints; et, à son retour de la Palestine, il vint reprendre l'administration de son diocèse, qu'il continua de gouverner avec une rare sagesse. En 1158, il se rendit à Cîteaux, pour assister au chapitre général de l'ordre, dont il portait toujours l'habit. En quittant cette assemblée, il voulut visiter l'abbaye de Morimond, où il avait passé des années si paisibles, et laissé quelques-uns des amis de sa jeunesse. Mais, après un séjour de quatre ou cinq mois, il y tomba malade, et mourut dans de grands sentiments de piété, le 12 septembre 1158. Ses restes furent déposés devant le grand autel, sous une tombe décorée d'une épitaphe qu'on lisait encore au commencement de ce siècle. Cet illustre prélat est auteur d'une *Chronique en sept livres*, depuis la création jusqu'à l'année 1146. Les quatre premiers livres ne sont qu'un recueil de passages tirés d'Orose, d'Eusèbe, d'Isidore de Séville, de Bède, etc.; mais les trois derniers sont d'un très-grand intérêt, surtout pour l'histoire d'Allemagne. Othon s'y montre également judicieux et impartial dans le tableau qu'il trace des événements dont il a été le témoin oculaire, ou qu'il tenait de la bouche de personnes dignes de foi. Cette *Chronique* a été continuée jusqu'à l'année 1210 par Othon, abbé de St-Blaise. On a encore de l'évêque de Freisingen un ouvrage regardé mal à propos, par quelques éditeurs inattentifs, comme le huitième livre de sa *Chronique :* c'est un *Traité de la fin du monde*, du règne de l'Antechrist et du jugement dernier. Enfin il a laissé deux livres : *De gestis Friderici I Ænobarbi*. Cette vie de Frédéric Barberousse, depuis l'année 1157, où s'arrête Othon, a été continuée jusqu'en 1160, par Radewik, son secrétaire, chanoine de Freisingen, et terminée par un anonyme. Les ouvrages d'Othon publiés d'après un manuscrit de la bibliothèque de Vienne, par Cuspinianus, Strasbourg, 1515, in-fol., ont été réimprimés à la suite du poëme de Gonthier, *De gestis Friderici I* (voy. GONTHIER), Bâle, 1569, in-fol., avec une préface de Mélanchthon, et insérés dans le *Recueil* de Pithou, dans celui de Christian Urstitius, avec différentes additions, et enfin dans le tome 8 de la *Biblioth. Patrum cisterciensum* (voy. Bert. TISSIER). Muratori a réimprimé, dans le tome 6 des *Rer. ital. scriptor.*, la *Vie* de Frédéric Barberousse. W—s.

OTHON ou OTTON (GEORGES), orientaliste allemand, naquit en Hesse en 1634, et de Sattenhausen, sa ville natale, passa fort jeune dans une maison de Gœttingue, d'où on l'envoya continuer ses études à Heiligenstadt, à l'école des jésuites. Ceux-ci sans doute auraient voulu le retenir pour être un des leurs; mais, quoique songeant dès lors à la carrière de l'enseignement, le jeune homme aima mieux aller se perfectionner à Brême, à Gœttingue, à Marbourg, où il se livra sérieusement pour la première fois à son goût des langues orientales. Il remplit ensuite à Detmold, à Hanau, à Cassel, diverses fonctions scolaires, se délassant des trop faciles langues de l'Occident par l'étude des dialectes sémitiques; des classiques trop universellement connus que nous ont légués la Grèce et Rome, par la littérature des rabbins. La philosophie, la physique l'occupaient aussi, et, quelque imparfaites que pussent être, surtout en cette dernière science, des solutions sur des matières pour lui secondaires et comme épisodiques, on ne saurait lui refuser non-seulement de l'activité d'esprit, mais encore de l'originalité, de la hardiesse. L'université de Marbourg fut donc bien inspirée quand, en 1679, à la mort de Cyriac Lentulus, elle remplaça par Othon l'orientaliste qu'elle venait de perdre. La chaire d'Othon, au reste, n'était pas si exclusivement consacrée au culte des langues orientales qu'il n'eût de plus à y professer le grec et la poésie. Voué à l'érudition et aux devoirs de sa charge, la vie d'Othon n'offre pas l'ombre d'un événement. Il mourut presque octogénaire le 28 mai 1713. Son principal ouvrage est sa *Synopsis institutionum samaritanarum, rabbinicarum, arabicarum, æthiopicarum et persicarum*. C'est une grammaire comparée, utile encore après la *Grammaire harmonique* de Hottinger et qui en forme un complément indispensable, Hottinger n'ayant présenté en regard de l'arabe que l'hébreu, le chaldéen et le syriaque, tandis que Georges Othon y ajoute deux autres idiomes bien distincts, et qui même ne sont pas en totalité sémitiques, plus une langue très-voisine de l'hébreu et qui pourtant ne saurait se confondre avec l'hébreu, et un dialecte en même temps développement et déformation de l'hébreu biblique. C'est aussi de lui qu'est la *Palatra linguarum orientalium*, Francfort-sur-le-Mein, 1702, in-4°, contenant les quatre premiers chapitres de la *Polyglotte de Londres*, avec index alphabétique de tous les mots compris dans ces quatre chapitres, index qui peuvent servir de petits dictionnaires des commençants. On a tiré à part le texte ou plutôt la paraphrase arabe, avec la version latine et l'index arabe, sous ce titre : *Paraphrasis arabica 4 primor. capitum libri Geneseos*, etc., in-4°, sans nom d'auteur et d'éditeur, et Schnurrer (*Biblioth. arab.*, 6e part., p. 36, n° 27) a cru que c'était un ouvrage particulier et que l'édition avait été faite à Utrecht, erreur qui provient de la suppression des signatures et des réclames, comme du changement de pagination, mais qu'il est facile de reconnaître à une foule de petites particularités, par exemple à la lettre *q* avec accent vingt-sept

Digitized by Google

fois pour *que*, et huit fois sans accent; au mot *eum* au lieu de *cum* (ch. 1, v. 23), etc. Aux productions grammaticales ou strictement philologiques de Georges Othon appartiennent encore son *Compendium accentuationis sacræ* (on sait qu'en hébreu les accents ont diverses fonctions étrangères à la tonicité, et souvent font subir aux mots qu'ils affectent des altérations), et des dissertations : *De genuina accentuatione Decalogi, De vera lectione nominis tetragrammati, De variis textus hebræi lectionibus, De interpretatione Scripturæ sacræ*. D'autres se réfèrent à l'exégèse ou à la théologie; ce sont celles qui ont pour titres : *De Abrahami risu, De virga Aaronis florida, De Urim et Thummim, De sacra cœna, De sepulcro Christi eum divite, De Angelis*. La philosophie et surtout la psychologie ont inspiré le *De Mundo Cartesii veroque ejus scopo*, le *De mira mentis cum corpore conjunctione*, le *De anima brutorum*, le *De miranda imaginationis vi*, le *De ideis*, le *De vero ethices fine*, le *De philosophia spoliatrice*. Le physicien et l'astronome enfin se révèlent à nous par une quatrième classe d'essais, intitulés 1° *De solis quiete et terræ motu;* 2° *De coloribus*; 3° *De igne centrali;* 4° *De igne erratico;* 5° *De meteoris aqueis;* 6° *De fontibus ac fluminibus;* 7° *De rarefactione ac condensatione;* 8° *De elementis corporis naturalibus*. P—OT.

OTRANTE (duc D'). *Voyez* FOUCHÉ.

OTT (PIERRE-CHARLES, baron D'), feld-maréchal autrichien, né à Battorkez, en Hongrie, entra de bonne heure au service, et eut le grade de major général dans la campagne contre les Turcs en 1789. Il fit partie de l'armée destinée contre la France en 1793, et combattit avec distinction en plusieurs occasions, surtout à l'attaque du camp de Famars et à Marchiennes. L'année suivante, il fit la campagne des Pays-Bas. En 1796, il fut appelé à l'armée de Wurmser, en Italie. Sa première opération fut de conduire une partie de l'avant-garde pour jeter des secours dans la place de Mantoue. En 1797, il fut promu au grade de feld-maréchal-lieutenant, et continua de commander en Italie. Dans la campagne de 1799, il eut plusieurs occasions de se signaler sous les ordres de Souwarow. A la bataille de Novi, il commandait une partie de l'aile droite. Il assiégea ensuite Ancône et occupa une partie des Etats du pape; puis, se reportant sur le Piémont, sous le commandement de Mélas, sa division eut le 4 novembre un engagement très-vif et très-opiniâtre avec la division française commandée par le général Grenier, entre Savigliano et Marenne, et réussit à enfoncer l'infanterie française, qui se retira sur Savigliano. Ott la poursuivit, et, appuyé par le général Mitrowski, il attaqua cette ville et s'en rendit maître, ce qui contraignit le centre de l'armée ennemie à faire un mouvement de retraite. Ott fit prisonniers 600 Français laissés à Ronchi. Après le combat de Fossan, les Français furent obligés de replier tous leurs postes; Ott se porta en avant par le val de Grana, jusqu'au fort de Demont. La prise de Coni ne tarda pas à couronner ces succès. Au printemps suivant, Mélas ayant conçu le projet d'une attaque générale sur tous les passages des Apennins, afin de séparer le corps de Gênes du reste de l'armée française, Ott fut chargé de déboucher par la vallée de la Trébia contre l'extrême droite des Français. Il attaqua le Monte-Cornua, et s'en rendit maître après avoir essuyé une vive résistance. Ce poste fut repris; cependant les Autrichiens forcèrent Masséna de se resserrer auprès de Gênes : Ott l'attaqua à l'est de la ville; mais il échoua dans sa tentative. Les opérations de Mélas, secondées par la flotte anglaise, mirent bientôt ce général à même d'effectuer le blocus de Gênes; ce fut le baron d'Ott qu'il en chargea en lui donnant 40,000 hommes. Ott commença par rassembler ses forces à Polcevera; et le 30 avril, il fit une attaque générale, soutenue par l'amiral anglais Keith. Les Français, d'abord surpris par ce mouvement combiné, parurent céder, et déjà le général autrichien avait fait préparer des échelles pour l'assaut; mais ils reprirent courage, et après avoir repoussé les Autrichiens sur les divers points, ils reprirent le fort de Quezzi. Voulant ensuite s'emparer du Monte-Cretto, ils furent rejetés dans la ville par Ott. Le 4 juin, ce général accepta, de concert avec Keith, la capitulation de Masséna et prit possession de la place. Mais, ayant cherché à faire sa jonction avec le gros de l'armée autrichienne, il essuya un échec le 9 juin auprès de Montebello. La paix de l'année suivante interrompit cette partie de sa carrière. En 1805, il partagea de nouveau les revers de l'armée autrichienne. Dans la seconde guerre contre la France, en 1808, il fut chargé du commandement de l'insurrection des nobles hongrois; mais cette opération ne fut que d'un très-faible secours. Ott mourut à Pesth le 10 mai 1809. D-G.

OTTAVIANI (JEAN), dessinateur et graveur, naquit à Rome vers 1735. C'est à Venise et dans l'école de Wagner, qui a produit un si grand nombre d'habiles graveurs, qu'il apprit l'art dans lequel il s'est distingué. Pendant son séjour à Venise, il se fit connaître par la publication de quelques estampes. Mais ce qui mit le sceau à sa réputation, ce fut la gravure des *Loges de Raphaël au Vatican*, ainsi que des arabesques et des figures des pilastres et des plafonds. La première partie, publiée de 1769 à 1770, parut à Rome en 12 feuilles in-fol.; la seconde, en 13 feuilles, parut en 1776. On doit encore à Jean Ottaviani un *St-Gérôme*, une *Ste-Cécile*, *Angélique et Médor*, *Mars et Vénus*, *Diane et Actéon*, *Trois jeunes filles surprises au bain par un berger*, d'après le Guerchin, la fameuse peinture antique connue sous le nom de *Noce aldobrandine*, et enfin *Jupiter et Ganymède*, *Junon*, *Neptune*, *Pluton et Proserpine*, tirés des tableaux de la Farnésine, à

Digitized by Google

Rome, exécutés par Raphaël. — Son frère, *Charles* Ottaviani, a gravé dix des trente-trois planches publiées sous le titre suivant : *le Pitture della capella pontificia Quirinale, opera di Guido Reni, disegnate da Pietro Angeletti, ed incise da Gior. et Carlo fratelli Ottaviani.* P—s.

OTTAVI (Joseph), orateur renommé de l'athénée royal de Paris, naquit à Ajaccio le 24 juillet 1809. Sa mère, Marie d'Ornano, était fille unique de Napoléon Bonaparte, grand-oncle de l'empereur. Confié aux soins des frères de la doctrine chrétienne, le jeune Ottavi se distingua par une prodigieuse facilité à tout retenir et à tout comprendre. En 1821, il put, grâce à la générosité de son oncle, le général d'Ornano, aller étudier au collége d'Avignon, où, pendant trois années, il obtint tous les prix. Au bout de ce temps, il retourna à Ajaccio et y termina ses études. En 1828, il vint à Paris pour faire son droit; mais, après avoir subi les premiers examens, il déserta cette carrière pour se livrer au plaisir de pérorer dans différentes sociétés littéraires, et surtout dans les soirées du café Procope, où ses improvisations pittoresques et chaleureuses lui attirèrent de nombreux applaudissements. Alors sa vocation fut décidée, et il se voua tout entier aux exercices de la parole. Il eût sans doute tenu une place honorable dans l'enseignement, mais n'ayant subi ni les examens, ni les concours obligés, il lui répugnait, pour se mettre en règle, de reprendre des études fastidieuses. Devenu professeur libre et ambulant, orateur dans les loges maçonniques, dont il était l'ardent argumentateur à l'institut historique, et improvisateur rue Taranne, aux conférences de l'institut oratoire, il fut reçu professeur à l'athénée royal, et prit pour sujet de son début l'histoire du journalisme, sujet qui avait déjà été traité peu de temps auparavant par M. J. Janin. Dès lors Ottavi marcha de triomphe en triomphe. Mais ses travaux et ses veilles altérèrent sa santé; il souffrait déjà d'un rhumatisme à l'épaule gauche, quand le mal fut aggravé par une blessure qu'il se fit en sauvant une jeune fille des roues d'une voiture; l'amputation fut jugée nécessaire, et l'orateur resta manchot. Après une longue maladie, qui en fut le résultat, Ottavi reparut dans l'arène; mais cette fois comme journaliste dans le *Messager*, auquel ses opinions indépendantes ne lui permirent pas de travailler longtemps. Il employa alors ses loisirs à publier plusieurs critiques et quelques biographies. On cite de lui divers articles de bon style et de franche érudition sur l'*Histoire de l'Italie* de Botta, sur la centralisation administrative, l'abolition de l'esclavage, les leçons de M. St-Marc-Girardin et les socialistes modernes. Il fit aussi une Histoire dithyrambique de Napoléon, pour lequel il professait un véritable culte. Un soir, aux conférences de la rue St-Jacques, s'étant échauffé à défendre Machiavel contre les objections des professeurs Savagner et Lépine, il oublia de rentrer une hernie dont il était affecté, et qui, étranglée, nécessita une opération qui ne fut pas heureuse. Ottavi mourut deux jours après, le 9 décembre 1841. Une commission, présidée par le baron Taylor, et composée d'hommes de lettres et d'artistes, au nombre desquels figuraient MM. de Balzac, Léon Gozlan, Pitre-Chevalier, Charlet, etc., lui fit élever un monument au cimetière du Père-Lachaise. Les œuvres d'Ottavi, réunies et publiées par M. Léon Gozlan, l'un de ses amis, sous le titre de *l'Urne*, avec une notice biographique, Paris, 1843, in-8°, sont loin de répondre à la réputation dont il jouissait. A—r.

OTTER (Jean), professeur d'arabe à Paris, né en 1707 à Christianstadt, en Suède, avait fait de bonnes études à l'université de Lund, en Scanie. Quelques lectures qui le frappèrent et des entretiens avec des catholiques qu'il eut occasion de voir lui donnèrent des doutes sur le luthéranisme, et il se rendit en France pour embrasser la religion catholique. Ayant passé quelques années à Rouen, dans un séminaire, il fut appelé à Paris par le cardinal de Fleury, qui le plaça au département des postes. Le comte de Maurepas fut frappé de ses dispositions pour les sciences, surtout pour l'histoire et les langues; car Otter avait appris sans maître l'anglais, l'espagnol et l'italien, et il parlait l'allemand, le danois et le français avec autant de facilité que sa langue maternelle. En 1734, ce ministre l'envoya dans le Levant, où Otter resta dix années, faisant des voyages en Arabie, en Perse, s'instruisant dans les langues, dans la politique, dans l'histoire de l'Orient, et travaillant en même temps à rétablir le commerce des Français dans la Perse. Revenu en France, il fut récompensé de son zèle par une pension et attaché à la bibliothèque royale en qualité d'interprète pour les langues orientales. En 1746, on lui donna une chaire de professeur pour la langue arabe, et en mars 1748, il fut admis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; mais le 26 septembre suivant, il mourut des suites de l'épuisement où l'avaient fait tomber ses voyages et ses travaux. C'était un savant modeste, de mœurs très-simples et d'un commerce facile. La relation de ce qu'il avait observé dans l'Orient a paru sous ce titre : *Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thamas Koulikan*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit d'un style assez sec et pesant; mais il renferme des faits curieux et des observations intéressantes. G.-F.-C. Schad le traduisit en allemand, Nuremberg, 1781, in-8°. Otter se proposait de lire à l'Académie dont il était membre une suite de mémoires sur la conquête de l'Afrique par les Arabes; mais il ne put achever que le premier. Il avait aussi commencé une traduction française de l'*Histoire de Suède* par Olaüs Dalin, et il traduisit de l'anglais le *Traité de la culture des terres*, par Tull; sa version, re-

Digitized by Google

vue par Buffon, fut remise à Duhamel du Monceau, qui en fit usage. Voyez l'*Eloge d'Otter*, par Bougainville, dans le Recueil de l'Académie des inscriptions, t. 23, H., p. 297-308. C—au.

OTTERSTEDT (Joachim-Frédéric, baron d'), diplomate allemand, né à Rangsdorf près de Berlin, le 11 décembre 1769, mort le 27 mars 1850 près de Bade en Bade. Descendant d'une famille d'ancienne noblesse, il entra en 1783 au service de l'armée prussienne, dans laquelle il fit la campagne de Pologne de 1793, ainsi que celles des années suivantes. Mais il prit son congé en 1800, et alla à Paris, où l'avait appelé son oncle, le fameux comte de Schlabrendorf, en 1803. De retour en Allemagne en 1806, il fit une courte halte à Stuttgard, où il accepta la proposition de travailler dans le ministère des affaires étrangères du Wurtemberg comme secrétaire de cabinet et conseiller de légation. Son mariage avec la comtesse de Zeppelin, dame de la reine Catherine de Westphalie, amena son entrée dans le service du roi Jérôme, qui le nomma inspecteur général des domaines et des forêts de la couronne. Après avoir renoncé un moment à la vie politique en 1812, il fut en 1814 chargé par le fameux baron de Stein de l'administration du département du Mont-Tonnerre. En 1815, il prit part au congrès de Vienne. Rendu enfin à sa patrie prussienne, il devint chargé d'affaires de cette puissance à la diète de Francfort en 1816. En cette qualité, il fonda une association, existante encore aujourd'hui, pour secourir les invalides militaires. Après avoir représenté la cour de Prusse à Darmstadt en 1817, et à Viesbade en 1818, il fut, en 1823, envoyé dans la même qualité à Carlsruhe. De 1824 à 1835, il était en même temps ambassadeur de Prusse auprès de la confédération helvétique. Le baron d'Otterstedt a principalement contribué à gagner la Hesse-Darmstadt et le grand-duché de Bade à l'union douanière, service récompensé par le titre de conseiller intime. Retiré de la vie politique dès 1837, le baron d'Otterstedt s'occupa uniquement d'embellir son magnifique château de Séelach, qui domine l'allée de Lichtenthal, et où il accueillit très-gracieusement les touristes et les voyageurs. R—l—n.

OTTFRIDE. *Voyez* Otfrid.

OTTHI (Adolphe), médecin et voyageur, naquit à Bern le 2 avril 1803. Après avoir fait ses études de collége, il se rendit en 1821 à Genève, où il apprit le français et suivit les cours de botanique de MM. Seringe et de Candolle. Au bout d'un an, il revint à Berne et prit à l'université ses degrés dans la faculté de médecine. Il alla ensuite étudier pendant deux ans à Berlin, où il se fit recevoir docteur, et vint passer à Paris l'hiver de 1828-1829. Cependant il abandonna la médecine pour se livrer exclusivement à la botanique et à la zoologie, sciences sur lesquelles il méditait un grand ouvrage. Au printemps de 1837, il partit de Berne pour venir faire, dans le midi de la France, des recherches relatives à ses travaux favoris; mais, arrivé à Toulon, il fut tenté par la facilité qu'il y trouva de faire une promenade en Algérie; il s'embarqua sur le bateau à vapeur *l'Achéron* et s'arrêta quelques jours à Mahon. Rendu à Alger, il ne pouvait se lasser d'admirer la prodigieuse vigueur de la végétation et l'aspect pittoresque que donne au pays le mélange de divers genres d'architectures, de différents costumes et de plusieurs races d'hommes. Il chercha à conserver cet aspect dans une série de vues qu'il dessina avec beaucoup de promptitude et de fidélité, et que, revenu à Berne, il publia sous le titre de : *Esquisses africaines, dessinées pendant un voyage à Alger* (Berne, 1838-1839, 6 livraisons in-fol., de 5 pl. chacune). Il avait aussi apporté d'Afrique un millier d'insectes dont il confia l'étude à son ami M. Heer, et observé un grand nombre de reptiles, parmi lesquels plusieurs n'avaient pas été encore décrits dans les ouvrages des zoologistes. Aussitôt après la publication de ses *Esquisses*, Otth, qui avait pris goût aux voyages, quitta de nouveau sa famille et visita rapidement Trieste, Ancône, Athènes, Corfou, toute la Syrie et l'Egypte. Il avait déjà fait une ample moisson d'objets rares et d'observations curieuses, lorsqu'il mourut de la peste à Jérusalem, le 16 mai 1839. On craint que ses collections et son journal de voyage ne soient tombés en mauvaises mains et perdus pour le monde savant. A—y.

OTTINI (Pascal), peintre de Vérone, naquit vers l'an 1570, et fut élève de Félix Brusaforti. Après la mort de son maître, il termina, de concert avec l'Orbetto, plusieurs tableaux que Félix n'avait pu achever. Il se rendit alors à Rome, où il étudia pendant quelque temps; mais il ne se fit connaître par aucun ouvrage public. Il revint alors dans les Etats de Venise, où ses productions lui firent une réputation méritée. C'est un peintre dont les formes sont belles et dont l'expression n'a rien de vulgaire, surtout dans les tableaux qu'il a composés après avoir étudié les ouvrages de Raphaël. Ces qualités se font remarquer dans son *Massacre des Innocents*, que l'on voit dans l'église de St-Etienne, quoique le voisinage d'un des plus beaux tableaux de l'Orbetto eût pu lui nuire. Mais son chef-d'œuvre est le *St-Nicolas* accompagné de plusieurs saints, dont il a orné l'église de St-George; c'est un des tableaux les mieux coloriés de l'école vénitienne; et si dans quelques autres de ses compositions son coloris paraît un peu plus faible, c'est aux ravages du temps et à l'époque reculée où il a vécu qu'il faut l'attribuer. Ses compatriotes le regardent, dans cette partie importante de l'art, comme un des peintres qui ont le plus approché de Paul Véronèse lui-même. Ottini mourut à Vérone en 1630. P—s.

OTTLEY (William-Young), Anglais, connu par

Digitized by Google

d'importants travaux sur l'histoire des arts. naquit en 1771. Dès sa première jeunesse ses études eurent pour but les beaux-arts; il cultiva la peinture, mais en amateur, et il n'exposa qu'une seule de ses toiles, la *Chute de Satan*, qui parut à l'académie royale en 1823, et qui ne fut guère remarquée. En 1791 il se rendit en Italie, et il y passa dix années qu'il consacra à copier les œuvres des grands maîtres et à réunir des objets d'art. Les révolutions, les guerres qui bouleversaient à cette époque les pays au sud des Alpes faisaient sortir d'asiles jusqu'alors inviolables une foule d'objets précieux, et il n'était pas nécessaire le plus souvent de les payer bien cher pour en devenir propriétaire. Le jeune amateur anglais parvint ainsi, sans s'imposer des sacrifices trop considérables, à former une collection importante de gravures anciennes et de dessins. De retour dans sa patrie, il s'occupa de la publication d'un grand ouvrage qu'il intitula *l'Ecole italienne de dessin; suite de fac-simile d'après les dessins originaux des peintres et des sculpteurs les plus éminents de l'Italie, avec des notices biographiques et des observations.* Ce livre de luxe, entrepris en 1808, eut le sort de bien des ouvrages du même genre qui, en raison de leur prix élevé, ne conviennent qu'à fort peu d'acheteurs; il ne fut terminé qu'en 1823; il se compose en tout de 84 planches. Mis en rapport avec les amateurs les plus célèbres, avec les collectionneurs opulents, Ottley acquit une grande autorité en fait de tableaux : on le consultait lorsqu'on voulait acheter une œuvre plus ou moins authentique de quelque grand maître; c'était à lui que s'adressaient les lords et les banquiers qui jugeaient convenable de placer une galerie dans leurs châteaux. Il vendit au célèbre peintre sir Thomas Lawrence sa collection de dessins originaux pour la somme de huit mille livres sterling (bien supérieure au prix d'achat), et cette collection forma la meilleure partie de ce que Lawrence réunit en ce genre. En 1833, Ottley fut nommé conservateur des estampes au musée britannique; il mit de l'ordre dans ce dépôt, qui en avait besoin, rangea dans un ordre méthodique des centaines de milliers de pièces, et s'occupa de préparer un inventaire. La mort qui vint le frapper peu de temps après (le 26 mai 1836) ne lui permit pas d'accomplir cette entreprise longue et pénible. Les ouvrages d'Ottley sont : *Suites de gravures d'après les tableaux et les sculptures des maîtres les plus éminents de l'ancienne école florentine*, Londres, 1826, in-fol., 54 gravures. Ce n'était que le commencement d'une grande publication qui n'a point été achevée. — *Collection de 129 fac simile d'estampes rares et curieuses exécutées par les anciens maîtres des écoles italienne, allemande et flamande*, Londres, 1826, in-4°; — *Recherches sur l'origine et l'histoire des débuts de la gravure sur cuivre et sur bois, avec des notices sur les graveurs et sur leurs travaux depuis l'invention de la chalcographie par Marc Finiguerra jusqu'à l'époque de Marc-Antoine Raimondi*, Londres, 1816, in-4°. Le savant auteur du *Manuel du libraire*, M. J.-Ch. Brunet, a consacré trois colonnes entières (circonstance peut-être unique chez lui) à une analyse raisonnée de ce bel ouvrage, remarquable par l'exactitude des gravures qui le décorent. Ottley s'attacha, dans un plaidoyer écrit avec autant de chaleur que de clarté, à défendre l'opinion qui attribue l'invention de la typographie à un bourgeois de Harlem, Laurent Coster; en traitant de l'origine de la gravure en taille-douce, il se montre favorable aux prétentions des Italiens. En résumé, selon notre illustre bibliographe, l'*Enquiry* n'ajoute presque rien aux connaissances déjà acquises sur l'histoire de la gravure, mais il présente d'une manière très-lumineuse les opinions des différents écrivains qui l'ont précédé dans la même carrière, et sous ce rapport il ne peut qu'être fort agréable aux nombreux amateurs des arts. Citons encore le *Catalogue descriptif des tableaux de la galerie nationale, avec des remarques critiques sur leur mérite*, 1826, in-8°, 1re partie (elle se rapporte à la collection formée par M. Angenstein et acquise par le gouvernement); — *Notices sur les graveurs et sur leurs ouvrages, ou Commencement d'un nouveau dictionnaire qu'on n'a pas l'intention de continuer*, Londres, 1821, in-8°, 1re partie (A-BALD; c'est tout ce qui a paru); — *Observations* sur un manuscrit du musée britannique regardé comme étant du second ou du troisième siècle, et contenant la traduction faite par Cicéron du poëme astronomique d'Aratus, Londres, 1835, in-4°. Ottley a rédigé seul le texte qui accompagne les *Gravures d'après la collection du marquis de Stafford*, Londres, 1818, 4 vol. in-4°; et, de concert avec Henri Tresham, il a écrit les explications insérées dans la *Galerie anglaise de tableaux d'après les productions les plus célèbres des anciens maîtres dans la Grande-Bretagne*, Londres, 1818, grand in-4°, 25 planches. On voit ainsi que l'activité d'Ottley se maintint toujours, et qu'elle avait pour but les arts et leur histoire. Comme critique il était assez faible, et il n'a pas fait de découvertes nouvelles, mais ses connaissances étaient variées; il avait beaucoup lu, beaucoup vu, et ses écrits seront toujours consultés avec fruit. Z—B.

OTTO (Everhard), l'un des plus savants jurisconsultes de l'Allemagne, né le 3 septembre 1685 à Hamm, en Westphalie, fit ses études avec succès à l'académie de Halle et fut nommé en 1714 professeur en droit à Duisbourg. La réputation qu'il obtint dans la carrière de l'enseignement s'étendit jusque dans les pays étrangers, et il fut appelé en 1720 à une chaire de l'université d'Utrecht, qu'il remplit, près de vingt ans, de la manière la plus brillante. L'âge lui ayant fait désirer un poste plus tranquille, il accepta en 1739 la

Digitized by Google

charge de syndic à Brême, et mourut en cette ville le 20 juillet 1756, justement regretté pour ses talents et pour la bonté de son caractère. Otto avait des connaissances très-profondes dans l'histoire, le droit et les antiquités. C'était, en outre, un critique judicieux et un excellent philologue; aussi ses ouvrages sont-ils très-estimés. Les principaux sont : 1° *De ædilibus coloniarum et municipiorum liber singularis, in quo pleraque ad veterum politiam municipalem pertinentia explicantur*, Francfort, 1713, in-8°; nouvelle édition augmentée, Utrecht, 1732, in-8°; 2° *Papinianus, sive de vita, studiis, scriptis, honoribus et morte Papiniani diatriba*, Leyde, 1718, in-8°; nouvelle édition revue et augmentée, Brême, 1743, in-8°, fig. C'est un excellent morceau de biographie, et le célèbre Mayans aurait désiré qu'on eût publié sur le même plan les Vies de tous les anciens jurisconsultes (Mayans, *Epistol.*, lib. 5). 3° *Dissertationes juris publici et privati*, Utrecht, 1723, in-4°. Plusieurs des pièces qui composent ce recueil, très-intéressant pour l'histoire de l'ancienne jurisprudence, avaient déjà été publiées séparément. 4° *De vita, studiis, scriptis et honoribus Servii Sulpicii liber singularis*, Utrecht, 1725, in-4°. Otto reproduisit cette Vie de Sulpicius dans le tome 5 du *Thesaurus juris*, avec des corrections et des additions, et l'y a fait suivre d'une autre Biographie intitulée *P. Alfenus Varus, ab injuriis veterum et recentiorum liberatus*. Ces deux opuscules ont été réimprimés séparément, Utrecht, 1737, gr. in-8°; cette édition est recherchée. 5° *Thesaurus juris romani continens rariora meliorum interpretum opuscula*, Leyde, 1725, 4 vol. in-fol.; Utrecht, 1733-1735, 5 vol. in-fol.; édition contrefaite à Bâle, 1740-1744. Cette collection intéressante, que Meerman a continuée (*voy.* MEERMAN), contient quatre-vingt-dix-sept opuscules, dont on trouve les titres détaillés dans l'*Hist. litterar. jurisprudent.* de Dan. Nettelbladt (*voy.* ce nom); dans la *Bibl. selecta* de Struvius et dans le *Catalogue* de la bibliothèque publique d'Orléans (*voy.* FABRE et PROUSTEAU). Le savant éditeur les a accompagnés de préfaces et de recherches curieuses. 6° *Primæ lineæ notitiæ rerum publicarum*, Utrecht, 1726, in-8°. C'est le premier essai de statistique que l'on connaisse; et cet ouvrage a servi de texte, pendant plus de vingt ans, aux professeurs de droit public moderne des différentes universités de l'Allemagne. 7° *Ad Instituta Justiniani notæ criticæ et commentaria*, ibid., 1729; 3e édition, Bâle, 1760, in-4°; 8° *De jurisprudentia symbolica exercitationum trias*, 1730, in-8°; 9° *De tutela viarum publicarum liber*, ibid., 1731, in-8°. Cet ouvrage est divisé en trois parties; la première, intitulée *De diis vialibus plerorumque populorum*, avait déjà paru séparément, Halle, 1714; la seconde traite des magistrats et des officiers préposés à la conservation des routes chez les anciens (*De magistratibus viocuris*), et la troisième des lois et règlements relatifs à cette partie intéressante de la police (*De legibus ad viarum curam pertinentibus*). Malgré les critiques virulentes de Pierre Burman, ce livre est très-estimé pour l'exactitude et l'étendue des recherches; Bouchaud n'a fait que le traduire dans les *Mémoires* qu'il a lus à l'Institut, sur la police des Romains, concernant les grands chemins (*voy.* BOUCHAUD). Barbier a signalé vivement cet insigne plagiat dans le *Supplément à la correspondance de Grimm*, p. 339. W—s.

OTTO, comte DE MOSLOY (LOUIS-GUILLAUME), diplomate français, naquit à Kork, bailliage de Wilstadt, grand-duché de Bade, en 1754, d'une famille anciennement établie à Darmstadt, où son grand-père remplissait les fonctions de chancelier du prince. Après avoir reçu une instruction solide à l'université protestante de Strasbourg, il s'adonna particulièrement à l'étude des langues étrangères et du droit public et féodal. En 1776, le chevalier de la Luzerne, nommé ministre plénipotentiaire en Bavière, peu de temps avant l'extinction de la branche électorale de ce nom, prévoyant que cette extinction amènerait des discussions et d'importantes négociations, témoigna au célèbre auteur de l'histoire du droit public germanique, Pfeffel, le désir de s'entourer d'hommes versés dans la connaissance de ce droit. On lui désigna le jeune Otto comme un sujet précieux; et M. de la Luzerne l'appela auprès de lui pour remplir les fonctions de secrétaire particulier. Ce diplomate fut si satisfait de ses services, qu'ayant été obligé de se rendre à Paris, à la mort de l'électeur Maximilien (1777), il proposa au comte de Vergennes, alors ministre des affaires étrangères, de laisser Otto en Bavière pour continuer la correspondance pendant son absence. Des motifs étrangers à Otto s'opposèrent alors à cet arrangement. Au mois de septembre 1779, il accompagna aux Etats-Unis M. de la Luzerne, envoyé dans ce pays comme ministre plénipotentiaire. Il n'était encore que l'homme de l'envoyé; il ne fut attaché définitivement au département des affaires étrangères que lorsque M. Barbé-Marbois, secrétaire de cette légation, fut nommé intendant de St-Domingue. Otto lui succéda (mai 1785) et fut momentanément chargé d'affaires par intérim après le départ du chevalier de la Luzerne. Il remplit les mêmes fonctions en 1791, lorsque le comte de Moustier, successeur de M. de la Luzerne, revint en France. Otto s'y rendit lui-même, au mois de décembre 1792, en vertu d'un congé qu'il avait obtenu, après la nomination du chevalier de Ternau au poste diplomatique des Etats-Unis. Au mois de février 1793, il fut nommé chef de la première division politique des relations extérieures, en remplacement de M. Maret, chargé d'une mission à Londres. Il conserva peu de temps cette place et fut destitué après la révolution du 31 mai 1793 (1). Il faillit alors par-

(1) Otto était accusé d'avoir entretenu une correspondance

Digitized by Google

tager le sort des Girondins, dont il avait embrassé les principes, et fut enfermé au Luxembourg, d'où il ne sortit qu'après la journée du 9 thermidor. Il se retira alors à Lesches, près Lagny, et y vécut dans la retraite jusqu'à la nomination de l'abbé Sieyès à l'ambassade de Berlin (an 6, 1798). Otto le suivit en qualité de secrétaire. Lorsque Sieyès devint directeur (1799), Otto resta comme chargé d'affaires à Berlin, jusqu'au commencement de l'an 8, qu'il fut envoyé à Londres (1800), afin d'y remplacer Niou, commissaire du directoire, pour l'entretien et l'échange des prisonniers de guerre. Le gouvernement français, qui appréciait les talents d'Otto pour les négociations, et qui savait qu'à la connaissance parfaite de la langue anglaise, il joignait celle des mœurs et des usages de ce pays, pensa que personne n'était plus en mesure que lui pour faire naître des ouvertures de paix. Otto justifia pleinement ces espérances et ne tarda pas à obtenir l'estime et la confiance du ministère anglais. Pendant la durée de la négociation des préliminaires, qu'il avait été autorisé à suivre directement avec le gouvernement britannique, ce diplomate reçut des témoignages non équivoques de l'estime qu'il avait inspirée au roi d'Angleterre et à ses sujets. Il faut lire, dans les journaux du temps, l'enthousiasme que la signature des préliminaires excita, soit à Paris, soit à Londres. La voiture d'Otto fut dételée et traînée par le peuple de cette dernière ville. Il paraissait naturel de penser que le négociateur qui avait su dissiper avec tant d'habileté les préventions du ministère anglais contre le gouvernement qui dirigeait alors les affaires de la France, et qui était parvenu à obtenir la signature des préliminaires, serait chargé de suivre la conclusion du traité définitif. Il en fut autrement; le frère du premier consul fut désigné pour terminer cette négociation à Amiens; et Otto, après avoir exercé les fonctions de ministre plénipotentiaire en Angleterre, depuis la signature des préliminaires jusqu'à la fin de 1802, eut le déplaisir de se voir remplacé par le général Andréossy, dans un poste qu'il avait si bien mérité d'occuper. On attribua, dans le temps, la cause de cette espèce de défaveur à un personnage considérable qu'il avait mécontenté en ne se prêtant pas aux projets de spéculation sur les fonds publics que celui-ci avait formés. Quoiqu'il n'y eût rien que d'honorable pour Otto dans le refus qu'on lui attribue, nous ne croyons pas nécessaire d'entrer à ce sujet dans plus de détails. Nous dirons néanmoins que la noble conduite qu'il avait cru devoir tenir exerça longtemps une influence funeste sur sa carrière politique. A son retour de Londres, on lui offrit le poste de ministre plénipotentiaire de France aux Etats-Unis; mais la santé de sa femme ne lui permit pas d'accepter une mission dans un climat aussi rude. On le relégua, quelque temps après (1803), dans une des cours électorales d'Allemagne (Munich); et il sut faire de ce poste, ordinairement secondaire, un poste d'observation de la plus haute importance. L'Allemagne allait être le théâtre de grands événements; l'Autriche, ayant formé en 1805 une nouvelle coalition avec la Russie et l'Angleterre contre la France, voulut y attirer la Bavière. Otto, qui avait su auparavant déterminer l'électeur à conclure un traité avec la France, n'eut pas plutôt connu les intentions hostiles de l'Autriche et appris que ses colonnes s'ébranlaient pour occuper la Bavière, qu'il dépêcha en toute hâte son secrétaire de légation, M. Bogne de Faye, pour en donner avis à l'empereur, qui se trouvait à cette époque au camp de Boulogne. Comprenant le danger de sa position, Napoléon n'hésita point; il leva le camp et porta son armée sur les rives du Rhin. Un mois était à peine écoulé, et déjà il était devant Ulm, etc. Pendant ce temps, Otto avait réussi à faire partir l'électeur pour Wurtzbourg; et ce prince ne rentra dans sa capitale qu'après l'évacuation des Autrichiens et l'arrivée des troupes françaises. On connaît tous les événements de cette mémorable et rapide campagne. Napoléon témoigna hautement à Otto sa satisfaction pour l'éclatant service qu'il en avait reçu; il le fit conseiller d'Etat et grand officier de la Légion d'honneur et lui accorda le titre de comte de Mosloy. Les hostilités ayant cessé, Otto continua de résider à Munich, où il jouit d'une grande considération due à ses talents et aux services qu'il avait rendus à cette cour, en la rattachant au système politique du vainqueur. Après la campagne de 1809, Otto fut envoyé à Vienne, en qualité d'ambassadeur; et ce n'était pas une médiocre preuve de son habileté que de réussir auprès d'un monarque qui devait naturellement lui imputer la défection du cabinet de Munich, en 1805 et en 1809. Ses manières nobles et conciliantes lui firent exercer à un haut degré l'art de rapprocher les esprits. Il eut une grande part à un événement inespéré pour la fortune de Napoléon, son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, dont il échangea les conditions. Il fut rappelé le 21 mars 1813. A cette époque, la politique vacillante de l'Autriche donnait des inquiétudes au cabinet de Napoléon, et l'on crut qu'un des seigneurs de l'ancienne cour, qui passait pour fort habile dans l'art des séductions (voy. NARBONNE), pouvait seul maintenir l'alliance. Otto revint donc à Paris et fut fait ministre d'Etat. Vers la fin de 1813, il fut envoyé dans la onzième division militaire (à Mayence), en qualité de commissaire extraordinaire, pour tenter de réchauffer l'esprit public en faveur de Napoléon, dont la chute approchait, mais il ne put seulement arriver à sa destination. A la première restauration des Bourbons, Otto

mercantile avec la Marjellière, agent secret de la république à Londres; d'avoir fait le commerce et d'avoir trahi le gouvernement. Il se disculpa facilement de ces accusations, qui n'étaient que des prétextes.

Digitized by Google

reçut une commission extraordinaire du roi pour la vingt et unième division militaire. Arrivé à Limoges, il publia, le 6 juin 1814, une proclamation, dans laquelle il résuma avec beaucoup d'art les principaux avantages que le retour des Bourbons procurait à la France. Des intrigues, qui se rattachent à un événement de sa vie que nous n'avons fait qu'indiquer, empêchèrent qu'à son retour de cette mission il fût compris dans la partie active du conseil d'Etat. Il fut très-sensible à cet oubli; aussi, lorsque Napoléon revint en France, en mars 1815, Otto crut-il pouvoir accepter une des places de sous-secrétaire d'Etat au ministère des affaires étrangères. Après la bataille de Waterloo, il fut chargé d'une mission extraordinaire auprès du gouvernement anglais, relative à la sûreté de la personne de Napoléon; mais, n'ayant pu obtenir de passe-port pour se rendre en Angleterre, il ne dépassa point Calais. A partir de cette époque, il vécut dans la plus grande obscurité, et mourut à Paris, le 9 novembre 1817. A beaucoup d'instruction, Otto joignait des mœurs et des formes extrêmement douces et une sorte d'élégance dans les manières et de dignité dans le langage que peu de diplomates ont possédée à un si haut degré. Homme aimable dans le monde, politique profond dans le cabinet, il était érudit avec les savants et joignait à tous ces avantages une grande modestie et un rare désintéressement (1). Le premier mariage qu'il avait contracté avec mademoiselle Livingston, qui appartenait à une des familles les plus considérables des Etats-Unis, le mit en rapport avec la plupart des hommes marquants de ce nouvel Etat. Washington lui accorda son estime et son amitié, et les grands personnages des divers pays où il fut envoyé eurent pour lui les mêmes sentiments. Après la mort de sa première femme, il épousa (1782) la fille de M. de St-John Crèvecœur, consul de France à New-York. Il eut de ce mariage une fille, qui fut mariée à Pelet de la Lozère. Z.

OTTO VÆNIUS. *Voyez* VEEN.

OTTOBON TERZO. *Voyez* TERZO.

OTTOBONI. *Voyez* ALEXANDRE VIII.

OTTOCARE II, dit le *Victorieux*, roi de Bohême, était fils de Wenceslas III et de Cunégonde, fille de l'empereur Philippe. Il signala de bonne heure son courage dans les guerres que son père eut à soutenir contre Frédéric d'Autriche: impatient de régner, il s'allia ensuite au duc de Misnie, pour détrôner son père; mais vaincu par Wenceslas, il reconnut ses torts, et en obtint le pardon (*voy.* WENCESLAS III). Ottocare devint duc d'Autriche et de Styrie, par son mariage avec Marguerite, sœur de Frédéric, tué en 1246, dans une bataille contre les Hongrois; et il réunit à ces deux provinces la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, qu'il acheta du duc Ulric, qui n'avait pas d'enfants. Il succéda, en 1253, à son père, sur le trône de Bohême, et se trouva alors le prince le plus puissant de l'Allemagne. Il porta, en 1255, la guerre dans la Prusse, força les habitants d'embrasser le christianisme, et jeta les fondements de la ville de Kœnigsberg. En 1260, Béla, roi de Hongrie, ayant osé pénétrer dans la Styrie, Ottocare marcha à sa rencontre, et le défit complétement. L'année suivante, il répudia Marguerite pour cause de stérilité; mais il garda les provinces qu'elle lui avait apportées en dot, et s'en fit donner l'investiture par Richard d'Angleterre, l'un des prétendants à l'empire (*voy.* RICHARD). En 1270, Etienne, fils de Béla, étant rentré dans la Styrie, Ottocare tailla son armée en pièces, pénétra dans la Hongrie, s'empara de Presbourg, et revint chargé de butin. Les électeurs, presque toujours divisés sur le choix d'un maître, crurent devoir offrir le titre d'empereur à un prince si capable de le faire respecter; mais il le refusa avec une sorte de dédain. Rodolphe de Habsbourg, grand maréchal d'Ottocare, fut élu; il somma celui-ci de lui rendre hommage pour la Bohême, et d'abandonner les provinces dont il jouissait au préjudice des héritiers du dernier duc d'Autriche. Ottocare répondit à l'envoyé chargé de lui signifier les volontés de l'empereur: « Je ne dois rien « à Rodolphe; je lui ai payé ses gages. » Après cette réponse, il devait se préparer à la guerre: trop fier de sa puissance, il ne crut pas devoir prendre des mesures pour résister à un ennemi qui lui paraissait peu redoutable; cependant Rodolphe le fait mettre au ban de l'empire, et obtient de la diète des secours pour appuyer sa décision: dans une seule campagne, il lui enlève tous ses Etats, excepté la Bohême. Ottocare se hâte de demander la paix; il cède l'Autriche, la Styrie et la Carniole, et consent à faire hommage pour la Bohême, qu'on veut bien lui laisser. Le lieu de la cérémonie est fixé dans l'île de Camberg, au milieu du Danube. « Ottocare, dit Voltaire, s'y rend couvert d'or et de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçoit avec l'habit le plus simple, sous un pavillon dont les rideaux tombent et laissent voir, aux yeux du peuple et des armées qui bordaient le Danube, le superbe Ottocare à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur, qu'il avait si souvent appelé son maître d'hôtel, et dont il devenait le grand échanson. » Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont Ottocare rendit hommage à Rodolphe; il en est plusieurs qui regardent comme une fable la

(1) Dès qu'Otto fut nommé ministre plénipotentiaire en Angleterre, il supprima les droits perçus par ses prédécesseurs sur les passe-ports, légalisations, etc. Les autres ministres étrangers résidant à Londres, qui percevaient des droits semblables à leur profit, crurent devoir lui en faire des reproches, mais ce fut inutilement. Si Otto eût voulu profiter de sa position au moment de la signature des préliminaires, il eût pu, en spéculant sur les fonds publics, gagner des sommes énormes. Il préféra imiter la noble conduite du chevalier de la Luzerne (*voy.* ce nom), son ancien protecteur. Aussi, lorsqu'il revint à Paris, il fut obligé de vendre jusqu'aux bijoux de sa femme, et à ses équipages, pour subsister pendant le temps où il resta sans emploi.

Digitized by Google

chute des rideaux du pavillon (1) : mais, supposé que ce soit un conte, il est accrédité, et, ajoute Voltaire, il importe peu qu'il soit vrai. Ottocare avait été humilié; la reine son épouse l'irrita encore par ses reproches continuels : il reprend les armes et rentre en Autriche sans obstacle; mais Rodolphe lui livre une bataille décisive à Laa, près de Vienne. Abandonné pendant le combat par les Moraves, Ottocare fait de vains efforts pour retenir le reste de ses troupes; il tombe percé de coups, le 26 août 1278. Son fils, Wenceslas, fiancé à Judith, fille de Rodolphe, lui succéda sur le trône de Bohême. W—s.

OTTOMAN. *Voyez* OSMAN Ier.

OTTONAJO (JEAN-BAPTISTE DELL'), canzoniere italien, sur lequel on a peu de renseignements, était de Florence. Il y remplissait la charge de héraut de la seigneurie, et mourut vers 1559. Ses *Canzoni*, composées, comme les anciens vaudevilles français, sur des anecdotes récentes et dans lesquelles il passait en revue les modes et les ridicules de ses compatriotes, firent longtemps les délices des beaux esprits de l'Italie. Après la mort de l'auteur, Lasca (*voy.* ce nom) inséra les plus piquantes dans son recueil intitulé *Tutti i triomfi, carri, mascherate, o canti carnascialeschi*, Florence, 1559, in-8°; mais un frère de l'Ottonajo, chanoine de St-Laurent, réclama contre la publication de ces pièces, faite à son insu sur des copies incorrectes; et il obtint du grand-duc l'ordre de les supprimer du recueil de Lasca, dont par ce motif on ne trouve que très-rarement des exemplaires complets. (*Voy.* le *Manuel du libraire*.) On fait monter à soixante-dix le nombre des *Canzoni* de l'Ottonajo; son frère, ne les jugeant pas toutes dignes de l'impression, n'en a publié que cinquante-cinq, Florence, 1560, in-8°; Lasca n'en avait donné que cinquante et une. On attribue encore à l'Ottonajo : *L'ingratitudine*, comédie *in terza rima* (tercets), Florence, 1559, in-8°. W—s.

OTTONELLI (JULES), littérateur italien, né en 1550, dans les environs de Fano, reçut le grade de docteur en droit à l'université de Ferrare, et s'attacha ensuite au duc de Modène, Alphonse II, qui le chargea de plusieurs négociations importantes. Revenu dans son pays, il y mourut le 3 août 1620. Entre autres écrits, on a de lui : 1° *Discorso sopra l'abuso del dire* sua Santità, sua Maestà, sua Altezza, *senza nominare il Papa, l'Imperadore, il Principe; con le difese della* Gerusalemme liberata *dalle opposizioni degli accademici della Crusca*, Ferrare, 1586, in-8°. C'est un des nombreux ouvrages polémiques que fit naître la publication du chef-d'œuvre du Tasse. Léonard Salviati, ennemi déclaré du poëte, répondit à Ottonelli, sous le pseudonyme de Charles Fioretti da Vernio, par des *Considerazioni*, etc. (*voy.* SALVIATI). 2° *Annotazioni* di Alessandro Tassoni *sopra il Vocabolario degli accademici della Crusca*, Venise, 1698, in-fol. Ces annotations, publiées par Apost. Zeno comme étant d'Alexandre Tassoni, qui s'était occupé aussi d'un semblable travail, ont encore été attribuées à Jacques Grandi (*voy.* ce nom), auquel avait appartenu le manuscrit; mais elles sont incontestablement de Jules Ottonelli, ainsi que l'a reconnu Muratori, dans la vie de Tassoni. — OTTONELLI (Jean-Dominique), jésuite italien, neveu du précédent, naquit à Fanano en 1584, et entra dans la compagnie de Jésus, à Rome, en 1602. Après avoir parcouru la carrière de l'enseignement, suivant l'usage de l'Institut, il fut recteur des colléges de Recanati et de Fermo. Mais la plus grande partie de sa vie se passa à Florence, où il partageait son temps entre les fonctions du ministère et la composition d'ouvrages utiles et pieux, dont quelques-uns portent le nom emprunté de *Domenico Lelonati*. Les principaux sont : 1° *Memoriale a gli spettatori delle teatrali oscenità*, Florence, 1640; 2° *Della cristiana moderazione del teatro*, Florence, 1646 et 1652, 4 vol. in-4°; 3° *Floriferium de multiplici conversationum genere ex sancta Scriptura, SS. PP.*, etc., *collectum*, Florence, 1652; 4° *Trattato della pittura e scultura, uso ed abuso loro, composto da un teologo e da un pittore*, Florence, 1652. Le théologien est le père Ottonelli, et Pierre Berettini di Cortona est le peintre. 5° *Magistero spirituale per gli esercizi di S. Ignazio*, Florence, 1669. Quelques bibliographes attribuent au P. Ottonelli, un ouvrage estimé, intitulé *Didascalia, cioè dottrina comica*, imprimé à Florence en 1658 et 1661, sous le nom de Jérôme Bartolommei, auquel peut-être il n'a fait que contribuer. La *Biblioteca modenese* de Tiraboschi contient une notice sur la vie d'Ottonelli et donne la nomenclature de ses ouvrages, vol. 3, p. 363. Ce pieux jésuite mourut le 14 mars 1670, âgé de 86 ans. L—Y.

OTTONI (DOM LUCIEN DEGLI), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Goïto, près Mantoue, se voua à l'état monastique dans l'abbaye de St-Benoît, à Padolirone, en 1507. Il était versé dans la langue grecque et savant théologien. Il fut élu abbé de Pompose et député au concile de Trente par les supérieurs de sa congrégation. Il mourut dans le monastère de Padolirone, en 1528. Il a traduit du grec en latin le *Commentaire de St-Jean Chrysostome sur l'Epître aux Romains*, et y a joint une apologie de ce saint docteur, que quelques-uns accusaient d'avoir atténué la force de la grâce divine pour relever celle du libre arbitre. Son livre fut mis à l'*index*, ce qui n'empêche point que l'auteur n'ait été regardé comme un savant du premier ordre et un religieux d'un rare mérite. C'est l'idée qu'en donnent Cortese et Isidore Clarius, évêque de

(1) Le P. Froelich, savant jésuite, s'est efforcé de démontrer que Rodolphe n'avait jamais été au service d'Ottocare, et qu'il n'avait point cherché à l'humilier en l'exposant aux yeux de son armée dans une posture soumise. Sa dissertation est intitulée *Dialogus quo disceptatur, anne Rudolphus Habsburgensis regi Bohemiæ Ottocaro ab obsequio fuerit, eundemque tentorio lapsili deluserit*, Vienne, 1758, in-4°.

Digitized by Google

Foligno, qui le regardait comme son maître, et en fait le plus grand éloge. L—Y.

OTWAY (Thomas), poëte dramatique anglais, naquit à Trottin, dans le comté de Sussex, le 3 mars 1651. Son père, ministre de campagne, désirait qu'il suivît la même carrière, et le fit élever dans ce but. Mais le jeune homme, qu'entraînait le goût de la poésie, et que son tempérament portait à la dissipation, refusa de mettre des entraves à sa liberté. Il se rendit à Londres, et prit, en 1672, un engagement pour le théâtre. Sa réputation comme acteur eut peu d'éclat : c'était par ses compositions que son nom devait survivre. Plutarque, cet excellent peintre de caractères historiques, que Shakspeare et Ben-Johnson avaient lu avec fruit, fut aussi le premier guide d'Otway, qui débuta, en 1675, par sa tragédie d'*Alcibiade*. Dans l'histoire, ce brillant Athénien, au mépris des lois de l'hospitalité, séduit l'épouse du roi de Lacédémone Agis. Otway, dans sa pièce, s'est écarté de cette tradition, et a prêté des scrupules à son héros, qui aime mieux perdre la vie que de manquer à la reconnaissance. *Don Carlos*, joué l'année suivante, valut au poëte des applaudissements qui purent le flatter ; mais le produit des représentations, quoique très-multipliées, ne suffit pas pour l'arracher à l'indigence. Rochester, dans la *Session des poëtes*, se plut à rappeler, avec un cruel plaisir, et le succès de l'ouvrage et la détresse de l'auteur. Cependant le sort d'Otway parut un moment s'améliorer. Le comte de Plymouth, fils naturel de Charles II, s'intéressa en sa faveur, et lui donna (en 1677) le brevet de cornette dans son régiment, qui servait en Flandre. Otway ne put s'accoutumer à la vie militaire : une campagne suffit pour l'en dégoûter, et il reprit son existence de poëte, toujours précaire, il est vrai, mais où du moins son insouciance se réveillait au bruit d'un peu de gloire. La cour de Charles II, toute française par imitation, avait reçu, avec le goût de nos usages et de nos plaisirs, celui de notre littérature : la belle Hortense Mancini, devenue duchesse de Mazarin, et St-Evremont recommandaient surtout aux suffrages anglais ceux de nos écrivains dont les succès avaient été consacrés par les grands seigneurs qui environnaient Louis XIV, et que ceux-ci désignaient complaisamment sous le nom de beaux esprits. C'étaient Racine, Molière, Boileau, St-Réal. Otway fit un emprunt aux deux premiers, et donna le même jour au théâtre (1677) *Bérénice*, réduite en trois actes, et les *Fourberies de Scapin*. Cet essai fut heureux, et l'année suivante il établit sur la scène l'*Amitié à la mode*, pièce immorale comme le plupart de celles de Wicherley, mais qui ne leur est comparable que sous ce rapport. Cette comédie fut reprise en 1740 : la nation avait alors renoncé aux habitudes licencieuses qui avaient marqué l'époque de la restauration des Stuarts, et les spectateurs témoignèrent si hautement leur improbation, que la pièce fut retirée. Deux autres comédies d'Otway, le *Soldat* (1681) et l'*Athée* (1684), n'offrent rien de remarquable que cette même peinture de mauvaises mœurs : celles du poëte n'étaient pas plus honorables ; ses dérèglements le condamnèrent à des privations, et ne furent peut-être pas sans influence sur sa mort prématurée. Bien qu'il fût un tory zélé ; bien qu'il eût attaché une épître dédicatoire à chacun de ses ouvrages, Otway connut le tourment du besoin. Les uns ont raconté que pour se soustraire à ses créanciers il se retira dans une maison publique ; qu'il en sortit pressé par la faim, et qu'un passant lui donna par pitié une guinée. Otway, ajoutent-ils, se hâta d'acheter un pain, et l'avidité avec laquelle il se mit à manger après une longue abstinence fut cause de sa mort. D'autres ont adopté le fond de cette version avec quelques variantes ; mais le récit de Pope est plus vraisemblable. Il rapporte qu'Otway poursuivit chaudement jusqu'à Douvres l'assassin d'un de ses amis, et qu'à son retour il fut saisi d'une fièvre violente qui mit fin à ses jours, le 14 avril 1685. Ce poëte, enlevé dans la force de l'âge, n'a pu remplir toute la mesure de son talent. Il possédait surtout le secret du pathétique, et ses concitoyens, fortement émus par ses conceptions théâtrales, lui ont donné la première place après Shakspeare. On peut lui reprocher ce mélange des genres que le père de la tragédie anglaise a poussé si loin : ses imitations sont quelquefois voisines du plagiat ; son style, dépourvu d'élégance et d'harmonie, souvent négligé à l'excès, tombe par intervalles dans le ton ampoulé que le poëte a pris pour de la force. Il n'y a donc aucune justesse dans le surnom de *Racine anglais*, que lui ont décerné quelques écrivains entraînés par cette ridicule manie des rapprochements. Les œuvres d'Otway, recueillies en 1712, Londres, 2 vol. in-12, ont été réimprimées en 1718 et 1728, 2 vol. ; 1757, 3 vol. in-12 ; 1812, 2 vol. in-8°. L'édition de Londres, 1813, 3 vol. in-8°, est la meilleure de toutes : elle est accompagnée de notes et d'une Vie de l'auteur par Th. Thornton. Une Histoire du triumvirat, qu'il avait traduite du français (de Citry de la Guette), n'en fait point partie. On a joint à son théâtre quelques poésies fugitives qui sont au-dessous de sa réputation. Son *Don Carlos* a inspiré celui de Schiller. Dans *Caius Marius*, joué en 1680, il a lui-même imité *Roméo et Juliette*, et semé quelques allusions aux factions qui troublaient l'Angleterre. Il a été aisé à Voltaire de relever les inconvenances si multipliées dans l'*Orphelin* : ce drame, donné aussi en 1680, n'en est pas moins, par l'intérêt de ses situations, une pièce toujours courue du public anglais. Le rôle du sénateur Antonio, vieillard imbécile, qui essaye avec sa maîtresse (1) les singeries d'un sa-

(1) C'est la courtisane Aquilina, et non pas *Nali*, comme l'écrit Voltaire.

Digitized by Google

tyre impuissant, est un bizarre hors-d'œuvre dans la tragédie de *l'enise sauvée;* mais ce chef-d'œuvre d'Otway, qui en a pris le sujet dans St-Réal, est traité avec une grande énergie. Laharpe, qui ne connaissait cette pièce que par une plate traduction en prose de la Place (*voy.* PLACE), non moins malheureux quand il en a publié une traduction libre en vers, donne une préférence marquée au *Manlius* de Lafosse, et combat l'opinion contraire énoncée par Voltaire (1). *Venise sauvée* fut représentée en 1682, quinze ans avant *Manlius*. Cette gradation d'intérêt que Laharpe admire dans la pièce de Lafosse est due tout entière à Otway, dont l'imitateur n'a pas dit un mot dans sa préface. Les noms vulgaires des conjurés qui menacent Venise paraissant à Lafosse peu compatibles avec la dignité de la scène française, il a transporté son sujet dans un événement de l'histoire romaine. Son style est ordinairement assez noble, mais en même temps froid et sans couleur. L'effet dans sa tragédie tient à l'art des acteurs et aux combinaisons qu'il a puisées dans Otway. Il a pris jusqu'à ses caractères : Manlius, aux différences près du costume, ressemblait fort au capitaine Jacques Pierre; on ne peut s'empêcher de reconnaître Priuli dans Valérius, Belvidera dans la fille du consul, Jaffier dans Servilius. La faiblesse de Jaffier nous paraît beaucoup mieux motivée dans l'auteur anglais : il a exprimé avec bien plus de force et de chaleur ces accents de l'amitié que n'a pu étouffer la trahison; et si l'on revendique pour lui les situations dont la conception première lui appartient, *Manlius* ne doit plus être regardé que comme une copie digne de beaucoup d'éloges. On trouve dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiés en 1825 par le libraire Ladvocat, la traduction de trois des pièces d'Otway : *Don Carlos*, traduit par J. Saladin; l'*Orpheline, ou le Mariage malheureux*, par E. Descloseaux; *Venise sauvée*, par M. de Barante. M—S—T.

OUAN-LI. *Voyez* CHIN-TSONG.

OUARDY (IBN AL). *Voyez* IBN AL OUARDY.

OUBOUCHA, ou, d'après les écrivains chinois, *Oubaché*, prince mongol, de la tribu des Tourgauts et de la race des Boïbego-erlick, descendait de l'un des officiers de ce prince des Keraïts, si célèbre dans l'histoire de Tchinggis-khan, sous le nom de Oung-khan, et que quelques Occidentaux ont pris pour le Prêtre-Jean. Le lieu de l'origine de ces peuples n'était pas éloigné de Kara-koroum, ville célèbre, qui devint depuis la capitale des Mongols. Ils avaient quitté le pays qui sépare la Thoula et l'Orgon, et traversant tout l'empire des Khountaïdjis, ils étaient venus dans l'Asie occidentale pour fuir l'oppression des souverains kalmuks. Le bisaïeul d'Ouboucha, nommé Ayouka ou Ayouki, s'avança, en 1672, dans les steppes qui sont entre le Don et le Volga, aux environs de la rivière de Sarpa, et il s'y établit avec l'autorisation du gouverneur d'Astrakan, le knès Jacob Nikitisch Odoieffkoï. Par une convention conclue à cette époque, les princes tourgauts s'étaient reconnus vassaux des tsars; mais leurs habitudes et celles de leurs tribus ne s'accommodaient guère des institutions régulières qui commencèrent bientôt à s'introduire dans les diverses contrées soumises à l'empire russe, et dont le joug est insupportable aux nations qui restent attachées à la vie nomade. D'un autre côté, l'empereur de la Chine, quand il eut achevé de soumettre les princes kalmuks de la dynastie de Khountaïdjis, voulut rappeler sous sa domination les tribus Olet, qui s'étaient répandues dans les contrées les plus lointaines. Tel fut le but secret de l'ambassade chinoise qui fut envoyée au khan des Tourgauts, qui vint le trouver sur les bords du Volga en 1712, et dont nous avons une relation (1). En 1737, Dondouk-Daschi, petit-fils d'Ayouka, demanda au gouvernement russe que son fils Ouboucha fût désigné pour son successeur; le titre de vice-khan lui fut concédé en 1758, avec une pension de 500 roubles. La cérémonie de son installation eut lieu le 28 avril avec une pompe extraordinaire. Dondouk-Daschi mourut le 21 janvier 1761, et son fils, qui n'avait encore que dix-sept ans, lui succéda. Il avait épousé, peu auparavant, une fille du prince des Khochots, nommée Mandère. Le gouvernement russe songea à profiter de la jeunesse du khan pour diminuer sa puissance, et divers arrangements que l'on établit dans ce but réduisirent celui-ci à n'être pour ainsi dire que le président d'un conseil où se décidaient toutes les affaires des tribus qui avaient été soumises. On peut compter ces précautions prises par les Russes pour maintenir la tranquillité dans les contrées habitées par les Kalmuks au nombre des causes qui amenèrent l'émigration des Tourgauts. Mais il paraît certain que l'influence des Chinois, rendue manifeste par l'ambassade de Toulichen, et celle des lamas du Thibet, qui voyaient à regret l'extrême éloignement de cette tribu, durent contribuer puissamment à la ramener dans les contrées d'où elle était originaire. A la fin de 1770, toute la tribu des Tourgauts, guidée par son chef Ouboucha, disparut subitement du pays où les Russes lui avaient assigné ses cantonnements, et, emmenant avec elle quelques officiers et soldats russes qui auraient pu faire connaître sa marche, elle se dirigea par le pays des Kirgis vers les contrées soumises à la domination chinoise. Vainement les commandants russes envoyèrent à leur poursuite : les Tourgauts, faisant

(1) Voyez une lettre adressée, en juillet 1751, à d'Argental par Voltaire, qui était alors à Berlin. Voltaire ne parle point dans cette lettre de la pièce d'Otway; mais les critiques qu'il fait de *Manlius* ne s'appliquant en aucun point à la *Venise sauvée*, nous avons pu en inférer qu'elle lui paraissait au moins plus théâtrale. Il s'est exprimé ailleurs sur cette tragédie, mais en passant.

(1) *Voy.* le *Journal des savants* de mai 1821, p. 269.

Digitized by Google

une diligence extraordinaire, dépassèrent les frontières russes, ne s'arrêtèrent qu'aux environs du lac de Balgasch, et arrivèrent sur les bords de la rivière d'Ili, au mois d'août 1771, après avoir, disent les Chinois, parcouru en huit mois plus de dix mille *li*, ou mille lieues. En écartant toute exagération, c'est encore un fait assez extraordinaire que ce déplacement si subit et si prompt d'une nation entière, composée de cinquante mille familles, et formant, suivant l'expression des Tartares, le nombre de trois cent mille bouches. L'empereur de la Chine avait été prévenu du moment de leur départ, et il avait pris des mesures pour les recevoir. On leur assigna des pays sur les bords de l'Ili pour y demeurer, et Oubocha fut appelé à la cour impériale. Il y vint avec ses principaux officiers, et il y reçut, soit sur la route, soit à la cour, et les honneurs et les présents que sa conduite lui avait mérités. On affecta de voir en lui un sujet qui, après s'être éloigné de sa patrie, y revenait de lui-même, et rentrait sous le joug de son souverain naturel. Son peuple, comme dans l'âge d'or de la monarchie, avait traversé mille dangers, *pour venir admirer de plus près la brillante Clarté du ciel, et jouir enfin, comme les dix mille autres peuples, du bonheur de n'avoir pour maître que le fils du Ciel*. Telles furent les couleurs sous lesquelles fut présenté cet événement, dont l'empereur lui-même voulut célébrer la mémoire par une inscription très-étendue. On en possède une copie à la bibliothèque de Paris, et le P. Amiot en a envoyé la traduction. Cette dernière a été insérée, avec quelques détails *sur la transmigration des Tourgouths*, dans le tome 2 des *Mémoires concernant les Chinois*. Quant à l'inscription originale, on en a fait en mandchou, en mongol, en thibétain et en chinois plusieurs copies, dont une a été érigée dans un temple que l'empereur venait d'achever au moment même de l'arrivée d'Oubocha, et une autre dans le pays où les Tourgauts sont à présent établis. Nous ignorons l'époque précise de la mort d'Oubocha. Il est probable qu'il revint finir ses jours en Tartarie, dans le lieu où il avait procuré à sa nation un établissement plus conforme à ses goûts et à ses habitudes religieuses. A. R—T.

OUCIU (GAD DE). *Voyez* GUI DE DOUCIÉ.

OUDAEN (JOACHIM), poëte hollandais, né en 1628 à Rynsberg, près de Rotterdam, mort en 1692 dans cette dernière ville. Fils de parents obscurs, après avoir reçu quelque teinte de latin et de grec, il dut se mettre à la tête d'une briqueterie, au moyen de laquelle il assura son existence et celle de sa famille à Rotterdam, où il passa la plus grande partie de sa vie. Excellent patriote et rempli de verve, il s'éleva insensiblement au rang d'un des premiers poëtes hollandais de son siècle. La force de l'expression et l'énergie du style vont chez lui jusqu'à la rudesse et l'âpreté; mais la noblesse des sentiments et la variété des tons rachètent bien ces défauts, qui disparaissent, du reste, dans ses derniers ouvrages. Il a écrit : 1° *Jeanne Grey*, tragédie, Rotterdam, 1648, in-8°; 2° *Le roi Conradin et le duc Frédéric*, tragédie, ibid., 1649, in-8°; 3° *Paraphrases du livre de Job*, en différents mètres; 4° l'*Administration du règne triomphant de Jésus-Christ*, espèce de Messiade; 5° *Combat de Jésus-Christ dans le désert contre la tentation*, en vers; 6° *Douleur pensive*, élégies bibliques; 7° *Paraphrase poétique des Psaumes*. Outre ces ouvrages, imprimés séparément, il parut 8° un *Recueil d'autres productions poétiques*, en 3 volumes. Le premier contient : *Exercices moraux et religieux*; — *Événements politiques et épigraphes*. Le deuxième : l'*Éloge des livres*; — *Mélanges*; — *Genethliaques et épithalames, anniversaires de mariages et de décès*. Le troisième, posthume, renferme la biographie de l'auteur par David Van Hoogstraten. De son vivant, Oudaen avait publié encore : 9° la *Proscription de la maison d'Eli*, tragédie; 10° la *Mort des frères de Ilitt*, tragédie. Enfin, après sa mort, 11° ses *Pièces fugitives* ont été publiées par son ami le poëte Poot. R—L—N.

OUDEAU ou ODEAU (sœur FRANÇOISE), religieuse de l'ordre de St-Dominique, à l'abbaye de Poissy, près Paris, issue d'une famille noble, se distingua par sa piété et par ses progrès dans la connaissance des saintes Ecritures et des ouvrages des Pères. A un savoir fort au-dessus de son sexe, elle joignait une modestie rare et une profonde humilité. Elle possédait parfaitement le latin, et traduisit de cette langue en français plusieurs discours de St-Bernard, sous ce titre : *Sermons méditatifs du dévot Père St-Bernard, abbé de Clairvaux, sur les cantiques, traduits du latin par S. F. O., religieuse du royal monastère de St-Louys de Poissy*, Paris, 1621, in-8°. Elle mourut dans ce monastère le 4 octobre 1644. L—Y.

OUDEAU (JOSEPH), l'un des premiers prédicateurs qui aient cherché à corriger l'éloquence chrétienne des défauts dont l'avaient infectée le mauvais goût et l'imitation exagérée des orateurs profanes (*voy.* MAILLARD, MENOT, etc.), était né à Gray en 1607. Sa reconnaissance pour les jésuites, ses premiers maîtres, le détermina en 1626 à entrer dans la société; mais il ne voulut point s'y attacher par des vœux irrévocables. Après avoir professé pendant sept ans les humanités et la rhétorique, il se livra tout entier à la prédication avec un succès que ne justifient qu'en partie les sermons qui nous restent de lui. Il brilla tour à tour dans les principales chaires de Paris et de Lyon, et se retira sur la fin de sa vie à Besançon, où il mourut dans de grands sentiments de piété le 25 octobre 1668. On a de Joseph Oudeau : 1° les *Panégyriques des fondateurs des ordres religieux*, avec une préface où il est traité de l'artifice du panégyrique, Paris, 1664, in-8°; 2° *l'Illustre criminel, ou les Inventions merveilleuses de la colère de Dieu dans la punition du pécheur, représenté par le roi Bal-*

Digitized by Google

thazar, Lyon, 1665, in-8°. C'est un recueil de sermons pour l'Avent. L'auteur nous apprend qu'il y a travaillé pendant dix ans. 3° *Panégyriques pour toutes les fêtes de la Ste-Vierge*, ibid., 1665, in-8°; 4° le *Prédicateur évangélique, ou Discours pour tous les jours du carême*, ibid., 1667, in-8°; 5° *le Banquet d'Elie, ou les Merveilles de la table de Jésus*, ibid., 1668, in-8°. Ce sont des sermons pour l'octave de la fête du St-Sacrement W—s.

OUDEGHERST (Pierre d'), jurisconsulte, né à Lille, publia en 1571 les *Chroniques et Annales de Flandre*, depuis l'an 620 jusqu'à 1476, imprimées à Anvers, chez Plantin, 1 vol. in-4°, composé de 199 chapitres. Cet ouvrage est dédié à l'empereur Maximilien II, auprès duquel l'auteur résida quelque temps. De retour en Flandre, il alla exercer sa profession d'avocat à Bruxelles. C'est là qu'il mit en œuvre les matériaux qu'il avait rassemblés depuis longtemps pour la composition de son livre, qui est un précis exact de tout ce qu'on avait écrit avant lui sur la Flandre. Il fait remonter l'histoire des princes qui ont gouverné cette province jusqu'à un Lidéric qu'on dit avoir été envoyé en qualité de forestier par Clotaire II, roi de France. Presque toute la contrée était alors couverte de forêts, dont il reste encore des portions considérables sur divers points de la Flandre. On fait descendre les comtes de Flandre de ce Lidéric, dont l'histoire est mêlée de fables, comme il s'en trouve dans les origines de presque tout ce qui est devenu très-ancien pour nous. L'auteur devait publier la suite de son ouvrage, depuis l'avénement de la maison d'Autriche au gouvernement de la Flandre jusqu'au temps où il écrivait. Mais cette suite n'a point paru, et on peut le regretter, parce qu'Oudeghierst était laborieux et exact dans ses recherches, et qu'il avait pour cette partie de son travail des titres plus nombreux et plus authentiques que la plupart de ceux dont il s'était servi pour la composition de son premier volume. D—x.

OUDENARDE (Robert Van), peintre, né à Gand en 1663, fut successivement élève de Mierhop et de Van Cleef. A l'âge de vingt-deux ans, il se rendit à Rome, où Carle Maratte l'admit à son école et lui prodigua tous les soins que méritaient ses rares dispositions. Dans ses moments de loisir, il cultivait la gravure à l'eau-forte. Il se permit de graver par ce procédé un *Mariage de la Vierge*, que son maître peignait encore. Cette planche se répandit dans Rome, et Carle Maratte, irrité, chassa Oudenarde de son atelier. L'élève, qui n'avait pas eu l'intention d'offenser son maître, fut au désespoir d'une telle animadversion, et il resta pendant six semaines sans toucher à ses pinceaux ou à sa pointe. Maratte, touché de son repentir et fâché de s'être montré trop sévère, lui pardonna. Un jour qu'il l'avait rencontré sur la place Navone, l'élève lui dit qu'il voulait abandonner entièrement la peinture et la gravure; mais Carle l'en détourna, et l'exhorta fortement à cultiver ces deux arts : « Je « vous conseille seulement, lui dit-il, de ne faire « paraître en public que des gravures et non des « égratignures. » Depuis cette époque, les deux artistes furent étroitement liés. Oudenarde s'occupa sérieusement de la gravure, et c'est sous les yeux mêmes de Maratte qu'il grava la plupart des compositions de ce maître, recueil précieux et qui fait un des plus beaux ornements du cabinet d'un amateur. Il avait étudié avec fruit les langues anciennes, et son talent pour faire des vers latins était tellement connu que le cardinal Barbarigo le choisit pour graver un recueil de portraits et d'emblèmes relatifs à sa famille, avec des vers latins pour ornement. Cet ouvrage, qu'il mit vingt-deux ans à composer et qui renferme cent soixante-quinze planches, ne fut terminé qu'après la mort de l'artiste et du cardinal : ce fut la famille de ce dernier qui le publia à Padoue en 1762, en 1 volume grand in-folio, intitulé *Numismata virorum illustrium ex gente Barbadiga*, fort rare et recherché des curieux. Le cardinal, qui aimait le caractère et le talent d'Oudenarde, lui proposa d'entrer dans les ordres en lui promettant de l'avancement. Cette idée séduisit l'artiste : toutefois, impatient de revoir sa patrie, dont il était absent depuis trente-sept ans, il sollicita de son protecteur la permission d'y retourner. Arrivé à Gand, il fut reçu avec la plus grande distinction par ses compatriotes. Il était cependant sur le point de repartir pour l'Italie, lorsqu'il apprit la mort du cardinal. Libre de tous ses engagements, il se fixa dans sa ville natale, où il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juin 1743. Egalement habile dans l'histoire et dans le portrait, il orna de ses tableaux la plupart des églises de Gand. Il ne pouvait suffire aux travaux qui lui étaient demandés. Sa manière de peindre et de dessiner tient beaucoup de celle de Maratte. Sa couleur est vigoureuse, sa touche franche et facile, son dessin correct; sa composition est belle, sévère et spirituelle. Dans le portrait, un pinceau flatteur ajoute aux charmes de son coloris. Il a peint pour l'église des Béguines *Jésus-Christ au milieu des docteurs*, et dans l'église St-Jacques, une *Ste-Catherine*. Mais son chef-d'œuvre est le tableau dont il a décoré le grand autel des Chartreux et qui représente une *Apparition de St-Pierre*. Outre vingt-deux pièces gravées par lui d'après Carle Maratte, on connaît d'Oudenarde une foule de portraits et de sujets, dont on peut voir le détail dans le *Dictionnaire des artistes* de Heinecken. P—s.

OUDENDORP (François Van), né à Leyde le 31 juillet 1696, s'est signalé dans une carrière où, depuis trois siècles, se sont honorablement distingués ses compatriotes, celle de la publication soignée des monuments de la littérature ancienne, de celle de Rome en particulier. Elève de

Digitized by Google

Perizonius, de Gronovius, de Pierre Burman l'Ancien, il marcha dignement sur leurs traces. Il enseigna d'abord les humanités dans les colléges de Nimègue, de Harlem, et, démentant le proverbe qu'un prophète est rarement honoré dans son pays, il se vit en 1740 appelé à la chaire d'éloquence et d'histoire de l'université de Leyde, dont il fut un des principaux ornements jusqu'à sa mort, arrivée le 14 février 1761. On a de lui : 1° *Julius Obsequens, de prodigiis*, Leyde, 1720, in-8°; 2° *Lucani Pharsalia*, ibid., 1728, in-4°; 3° *Frontini stratagemata*, ibid., 1731, in-8°; 4° *Julii Cæsaris commentarii de Bello Gallico*, etc., ibid., 1737, in-8°; 5° *C. Suetonius Tranquillus*, ibid., 1751, in-8°; 6° on a recueilli en un volume in-4° ses discours latins ou harangues académiques, et son *Carmen elegiacum de verbis adventu*, prononcé à Harlem en 1734, où il a fait preuve de talent pour la poésie latine; 7° *Brevis veterum monumentorum, a Gerardo Papenbroekio Academiæ Lugduno-Batavæ legatorum, descriptio*, ibid., 1746, in-8°. Le savant professeur Te Water a donné, à la suite de la *Narratio de rebus Academiæ Lugduno-Batavæ, sæculo decimo-octavo, prosperis et adversis* (Leyde, 1802, in-4°, un intéressant *Auctarium Legati Papenbroekiani*, p. 101-116. M—ON.

OUDENHOVEN (JACQUES VAN), originaire de Bois-le-Duc et ministre de l'église réformée de Niewlekkerland, parait avoir obtenu l'imméritat de ses fonctions pastorales en 1665, et il ne s'en livra qu'avec plus d'ardeur à ses recherches favorites sur l'histoire et les antiquités de sa patrie. Il vivait encore en 1682, où il publia ses *Antiquitates Cimbricæ renovatæ*, qui n'ont de latin que le titre et sont écrites en langue hollandaise, ainsi que les autres productions de notre auteur, assez difficiles à trouver aujourd'hui. Dans la préface de celle-ci, il donne une liste de ses ouvrages ou opuscules imprimés ou manuscrits. Nous ne citerons des premiers, outre celui dont nous venons de parler, que : 1° *Description de la ville et du pays de Heusden*, Amsterdam, 1651 ; 2° *l'Ancien et le nouveau Dordrecht*, dédié aux illustres frères de Witt, ibid., 1660 et 1670, in-12; 3° *Sylva Ducis aucta et renovata, ou Description nouvelle et considérablement augmentée de la ville de Bois-le-Duc*, Bois-le-Duc, 1670, in-4°. Il paraît qu'il en avait déjà publié une description moins étendue en 1649. 4° Le *Berceau* (ou l'origine) *de Harlem*, 1671, in-12. M—ON.

OUDIN (CÉSAR), fils d'un grand prévôt du Bassigny, fut élevé à la cour de Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre. La connaissance qu'il avait des principales langues de l'Europe le rendait digne de figurer parmi les hommes instruits dont le prince aimait à s'environner. Oudin fut accrédité auprès des princes protestants d'Allemagne; Henri le chargea d'autres missions diplomatiques, et continua de l'employer utilement dans le cours des guerres civiles. En 1597, il lui donna la charge de secrétaire-interprète pour les langues étrangères. Oudin mourut le 1er octobre 1625. Ses principaux ouvrages sont : 1° une traduction de *Don Quichotte*, Paris, 1639, 2 vol. in-8°, qu'a fait oublier celle de Filleau St-Martin, quoique beaucoup moins exacte; 2° *Recueil de sentences et de proverbes*, traduit du castillan, 1614, in-8°; 3° un *Dictionnaire espagnol* et un *Dictionnaire italien*, refaits depuis par son fils; 4° une *Grammaire italienne*, Paris, 1645, in-8°; 5° une *Grammaire espagnole*, Rouen, 1675, in-12. L'une et l'autre contiennent des corrections et des additions d'Antoine Oudin. F—T.

OUDIN (ANTOINE), fils aîné du précédent, le remplaça dans les fonctions d'interprète pour les langues étrangères. Louis XIII l'ayant envoyé en Italie, il séjourna successivement à la cour de Savoie et à celle de Rome, où le pape Urbain VIII le prit en amitié. En 1651, Louis XIV, surmontant son dégoût pour l'étude, voulut apprendre l'italien, parce que c'était la langue maternelle des trois nièces de Mazarin, qu'il aima tour à tour : Antoine Oudin eut l'honneur de lui donner des leçons. Il mourut le 11 février 1653. On a de lui : 1° *Curiosités françoises, pour servir de supplément aux Dictionnaires*, ou *Recueil de plusieurs belles propriétés, avec une infinité de proverbes et de quolibets pour l'explication de toute sorte de lieres*, Rouen, 1649, 1656, in-8°; 2° *Grammaire françoise rapportée au langage du temps*, Paris, 1633, et Rouen, 1645, in-12. Baro, Duryer et plusieurs autres membres de l'Académie française récemment fondée citèrent cet ouvrage avec éloge. 3° *Recherches italiennes et françoises*, ou *Dictionnaire italien-françois et françois-italien*, Paris, 1640, 2 vol. in-4°; augmenté par Veneroni, Lyon, 1698; 4° *Trésor des deux langues espagnole et françoise*, ou *Dictionnaire espagnol-françois et françois-espagnol*, ibid., 1645, in-4°; 5° *Histoire des guerres de Flandre*, traduite de l'italien du cardinal Bentivoglio, ibid., 1634, in-4°. Ce travail ne comprend que la première partie de l'original, et se termine à la victoire remportée par don Juan d'Autriche, en 1578. — OUDIN (César-François), probablement de la même famille que les précédents, fut attaché au fils de la célèbre marquise de Sévigné. C'est le même auteur que PREFONTAINE, nom d'un petit fief qu'Oudin possédait aux environs de Nemours, et sous lequel il a publié l'*Orphelin infortuné*, Paris, 1660, in-8°. Ce roman n'ayant pas eu de débit, le libraire le reproduisit sous ce titre plus piquant : les *Aventures tragi-comiques du sieur de la Gaillardise*, ibid., 1662. (*Voy.* le *Manuel du libraire* au mot PREFONTAINE.) On doit encore à C.-F. Oudin : *Recueil de pièces galantes*, Paris, 1670, 3 vol. in-12, qui contiennent : *les Amants trompés et les Dames enlevées*; le *Praticien amoureux*; le *Poète extravagant*; l'*Assemblée des filous et des filles de joie*; l'*Assemblée des maîtres d'hôtel*; le *Cavalier grotesque*, et l'*Apothicaire empoisonné*.

Digitized by Google

Ces ouvrages, quoique rares, sont peu recherchés, parce qu'ils n'offrent aucun intérêt; on y trouve cependant quelques traits assez plaisants. Lenglet-Dufresnoy ne les a pas cités dans sa *Bibliothèque des romans*. — Un autre OUDIN (Charles), docteur en théologie, est auteur d'une traduction latine et française d'un discours de St-Jean Chrysostome, *qui prouve que personne ne souffre de vrais maux que ceux qu'il se fait soi-même*, 1664, in-12. F—T et W—S.

OUDIN (CASIMIR), savant bibliographe, né en 1638, à Mézières, était fils d'un tisserand, qui voulait lui apprendre son métier; mais un goût naturel le portait vers l'étude, et, s'y étant appliqué malgré ses parents, il entra chez les prémontrés à l'âge de dix-sept ans, et prononça ses vœux en 1658 (1). Il fit ensuite ses cours de philosophie et de théologie, et s'attacha particulièrement à l'histoire ecclésiastique. Louis XIV passant, en 1678, à l'abbaye de Bucilly en Picardie, le P. Oudin fut obligé, en l'absence de ses supérieurs, de complimenter ce prince; et il s'en acquitta si bien, que le roi témoigna sa surprise de trouver dans un lieu si sauvage un homme qui eût tant d'esprit. Il paraît qu'Oudin regrettait déjà d'avoir embrassé la vie monastique; car le monarque lui ayant demandé quelle charge il avait dans la maison, il répondit qu'il portait son mousquet, et que quand il ne pouvait le porter, il le traînait (2). Il fut chargé, en 1681, de visiter toutes les maisons que l'ordre possédait en France et dans les Pays-Bas, et d'extraire de leurs archives les pièces intéressantes pour l'histoire. Il obtint ensuite la permission de se fixer à Paris, et y travailla avec beaucoup d'ardeur à mettre en ordre les recueils qu'il se proposait de publier. Quelques liaisons contractées avec Jurieu, et avec d'autres calvinistes, le décidèrent à se retirer en Hollande, en 1690; et il abjura ses vœux et sa religion. Mayer, surintendant des églises de Hambourg, le pressa de se rendre dans cette ville, où il lui promettait un emploi; mais les offres qu'il reçut n'ayant pu lui convenir, il revint à Leyde, où il fut nommé sous-bibliothécaire de l'université, charge qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée au mois de septembre 1717. Oudin a été jugé très-sévèrement par les auteurs catholiques. C'était, dit l'un d'eux, un mauvais naturel, un esprit dur, féroce, sans politesse, sans éducation (*Mélang. histor.*, par Michault, t. 2, p. 34). Lenglet-Dufresnoy lui est moins défavorable : « Il n'a pas imité, dit-il, les autres transfuges, qui ne manquent jamais de se marier, aussitôt après leur changement. On ne l'a point vu autre part qu'à la bibliothèque, à l'église ou chez lui; et, contre l'ordinaire de ces prosélytes, il a eu l'estime générale des réformés. » (*Méthod. pour étud. l'histoire* t 14, p. 345.) On a d'Oudin : 1° *Supplementum de scriptoribus, vel scriptis ecclesiasticis a Bellarmino omissis ad ann.* 1460, Paris, 1686, in-8°. Cet ouvrage fut vivement critiqué par Guill. Cave, qui accusa l'auteur d'ignorance et de plagiat. 2° *Epistola de ratione studiorum suorum*, Leyde, 1692, in-4°. Cette lettre est adressée à Mayer; Oudin s'y plaint amèrement du peu de ressources qu'il avait trouvé dans son ordre pour étudier. 3° *Veterum aliquot Galliæ et Belgii scriptorum opuscula sacra nunquam edita*, ibid., 1692, in-8°. Ce recueil contient un poëme d'Hincmar, abbé de St-Remi, avec une lettre d'Audrade à ce prélat, et des opuscules d'Herman, abbé de St-Martin; d'Arnold, abbé de Bonneval; de Guillaume, abbé de St-Thierri, et de Gauthier, prévôt de Tournai. 4° *Trias dissertationum criticarum*, ibid., 1717, in-8°. La première de ces dissertations roule sur le manuscrit d'Alexandrie, dont Grabe s'est servi pour son édition de la version des Septante, et qu'il croit du 4e siècle (*voy.* GRABE). Oudin cherche à démontrer que le manuscrit ne peut pas être antérieur au 10e siècle. Dans la seconde, il prétend prouver que le traité intitulé *Quæstiones ad Antiochum principem*, attribué à St-Athanase, est l'ouvrage d'un patriarche d'Alexandrie, qui florissait au 14e siècle. La troisième est une critique virulente de l'*Imperium orientale* de Banduri, qu'il n'avait, dit-on, pas pris la peine de lire, avant de le réfuter (*voy.* BANDURI). 5° *Commentarius de scriptoribus Ecclesiæ antiquis, illorumque scriptis adhuc extantibus in celebrioribus Europæ bibliothecis*, etc., Francfort ou Leipsick, 1722, 3 vol. in-fol. L'auteur annonce que son but est de corriger les erreurs et de réparer les omissions de Bellarmin, Possevin, Labbe, Cave, Dupin, et des autres bibliothécaires qui l'ont précédé; mais il n'était pas assez versé dans les langues anciennes pour bien entendre les ouvrages dont il avait à rendre compte, et, quoique érudit et très-laborieux, il a commis lui-même beaucoup d'erreurs, en voulant relever celles de ses devanciers. Oudin, naturellement violent, n'a pas laissé échapper cette occasion de se venger des critiques de Guill. Cave. Il se montre aussi très-ardent à dénigrer les écrivains de l'ordre auquel il avait appartenu; enfin, cette fois encore, il a encouru le reproche de plagiat. Malgré ses imperfections, cet ouvrage est utile et recherché. Ch. Wolf a extrait du troisième volume la dissertation : *De primis artis typographicæ inventoribus*, et l'a publiée dans ses *Monumenta typographica*, t. 2, p. 872. (*Voy.* CÉSAIRE, GRADENIGO et LIENHART.) W—S.

OUDIN (FRANÇOIS), jésuite, né à Vignori, bourg

(1) Ce fut alors qu'il prit le nom de Casimir; il avait reçu au baptême celui de Remi.

(2) On peut voir cette anecdote racontée avec plus de détails dans une *Lettre* du P. Jean Rouyer, prémontré, inscrite dans les *Mémoires* de Niceron, t. 10, p. 48-53. Elle est rapportée avec quelques différences dans les *Mélanges historiques* de Michault, t. 2, p. 34. Le P. Rouyer nous apprend qu'Oudin a publié, outre les ouvrages cités dans le corps de l'article : *Acta B. Lucæ abbatis Cuissioccensis*, in-4°, et un libelle intitulé *le Prémontré défroqué*, dont il ne donne ni la date ni le format, et qu'on n'a encore vu cité dans aucun catalogue.

Digitized by Google

de Champagne, le 1er novembre 1673, s'est rendu célèbre par la fécondité de ses travaux littéraires. Il fit ses études à Langres, sous la direction d'un oncle chanoine en cette ville, remplit toutes les espérances que ses premiers succès avaient fait concevoir, et, le cours de son instruction terminé, entra chez les jésuites, qui l'envoyèrent dans plusieurs de leurs maisons pour y professer les humanités et la théologie. Légataire de son oncle, sous la condition de fixer son séjour à Paris ou à Dijon, le jeune Oudin préféra cette dernière ville, qui réfléchissait en quelque sorte les lumières de la capitale et réunissait dans son sein un assez grand nombre de littérateurs en réputation. Tous furent ses amis et s'empressèrent de profiter de la communication de ses connaissances; il brilla surtout dans les conférences académiques que tenait dans son cabinet le président Bouhier. Partagé, pendant quinze ans, entre ces jouissances littéraires et les fonctions de l'enseignement, il se chargea de révéler à la jeunesse les beautés de la poésie latine; pendant quinze autres années, il fit un cours de théologie positive. L'aménité de son caractère, autant que son mérite personnel, lui avait ménagé de nombreux amis; il s'en prépara de nouveaux dans la plupart de ses élèves. L'intérêt qu'ils lui inspiraient était si vif, que souvent il sacrifia une portion considérable de ses émoluments pour réparer à l'égard de plusieurs d'entre eux les torts de la fortune. La langue latine lui était devenue singulièrement familière, et il composait surtout avec une extrême facilité des vers latins. Santeul, si difficile et si infatué de son mérite poétique, se soumettait toutefois à la censure du P. Oudin et l'écoutait avec docilité prononcer sur ses productions. Celui-ci, comme la Monnoye, s'appliqua fort tard à l'étude du grec; mais il y fit de rapides progrès et fut bientôt capable de s'essayer à composer aussi des vers dans cette langue. Il voulut encore posséder l'anglais, l'italien, le portugais et l'espagnol. Au milieu de ces occupations si diverses, il ne négligeait pas la méditation des livres saints et la lecture des trois docteurs de l'Eglise qu'il affectionnait le plus, St-Augustin, St-Chrysostome et St-Thomas. Tant de mérite attira les regards sur le modeste religieux; on chercha, mais sans succès, à l'enlever à la maison de Dijon; il ne répondit à des instances réitérées qu'en consentant à trois voyages, dont un à Lyon et deux à Paris. Sa courte apparition dans ces deux villes lui donna de nouveaux droits à l'estime des savants; ses supérieurs le pressèrent d'accepter quelque place éminente de leur ordre; il persista dans ses refus et revint au calme de sa vie studieuse. Malgré la faiblesse de son tempérament, qu'il attribuait à sa naissance précoce, sa santé se maintint, grâce à ses habitudes rigoureusement réglées. Enfin, il succomba, le 28 avril 1752, à une hydropisie de poitrine. Sa mort fut accompagnée de grands sentiments de piété. Oudin avait beaucoup travaillé sur l'Ecriture; mais le temps lui manqua pour retoucher ses manuscrits. Il n'a fait jouir le public que de la partie qu'il avait le plus soignée : *Epistola beati Pauli ad Romanos explicata*, Paris, 1743, in-12. C'est un commentaire grammatical, qui laisse peu de chose à désirer sur les difficultés du texte. Les autres productions du P. Oudin se rapportent à la poésie, à la critique, à la littérature celtique, et enfin au grand travail bibliographique qui remplit une partie considérable de sa vie. 1° Ses poésies latines se composent de petites pièces écrites avec une élégante pureté. On distingue surtout son poëme sur les *Songes*, celui du *Feu* et l'éloge funèbre de la Monnoye. L'auteur les a reproduits avec d'autres morceaux de son choix dans les *Poemata didascalica*, dont il fut réellement l'éditeur, quoiqu'il eût emprunté le nom de d'Olivet pour ne point blesser l'amour-propre de quelques-uns de ses confrères, qu'il ne jugea pas dignes d'une place dans son recueil. Il voulut aussi marcher sur les traces de Santeul, et publia, dès 1705, *Sancto Francisco-Xaverio hymni novem et officium*, Dijon, in-12 (ces hymnes ont été traduites en vers français par M. Baudot, maire de Dijon). Le P. Oudin donna, quinze ans après, des hymnes à l'usage de l'église d'Autun, Dijon, 1720, in-12. Ce changement dans la liturgie excita beaucoup de réclamations, ce qui empêcha le P. Oudin de s'occuper de la réforme de plusieurs autres bréviaires. Des compositions d'un genre bien différent, des drames représentés par les élèves du collége de Dijon, faisaient partie de son portefeuille; et il en existe des copies manuscrites à la Bibliothèque de Paris. Ce sont des tragédies qui, par le sujet, mais non par l'exécution, se rapprochent de *Polyeucte;* et des comédies, dont l'une intitulée *Aleator, ou le Joueur*, mérite l'attention; il est curieux de s'enquérir du parti qu'un cénobite, un homme de collége, a pu tirer d'un sujet traité avec tant de succès sur les théâtres de Paris et de Londres. On aurait pu comparer aussi la traduction qu'il avait faite de l'Iliade pour former le goût de ses élèves aux versions qu'ont données, du père de l'épopée, les abbés Cunigh, de Raguse et Alègre de la Vera-Cruz; mais son manuscrit a été perdu, à l'exception de quelques vers qui, par la simplicité de l'expression, retracent au moins une des couleurs de l'original. Le P. Oudin, comme tous les latinistes modernes, n'osa point exercer son imagination dans sa langue maternelle. Peut-être est-il permis de croire qu'il n'y eût point réussi, si l'on se rappelle le jugement trop favorable qu'il portait sur la *Pucelle* de Chapelain. Non-seulement le plan, mais les détails, lui paraissaient dignes d'éloge; et pour réhabiliter ce poëme, il n'eût fallu, selon lui, que le rendre en beaux vers latins. Le caractère de la critique du P. Oudin était pourtant la sévérité. Son commentaire sur Virgile, s'il l'avait conservé, aurait suffi pour

Digitized by Google

prouver combien son goût était difficile. 2° Nous rappellerons, parmi ses judicieuses remarques sur les classiques latins, sa dissertation sur le *Culex*, insérée dans le tome 7 des Mémoires du P. Desmolets; les observations répandues dans le *Cicéron* de d'Olivet, et désignées comme l'œuvre d'un anonyme; *P. Syri et aliorum veterum sententiæ, adjunctis brevibus notis*, Dijon, 1734, in-8°; enfin des discussions intéressantes sur quelques passages d'Horace, publiées en 1808 par le docteur Prunelle, avec des remarques analogues de Breitinger et du président Bouhier. 3° Le P. Oudin cultivait avec succès la numismatique, et il aimait à descendre des antiquités grecques et latines aux antiquités gauloises. Là, son imagination se retrouvait à l'aise dans le vaste champ des conjectures. Dans son *Essai sur les Ambrons* (4° volume des pièces d'histoire et de littérature de Granet), il suit les traces d'un peuple qui figure un moment avec éclat parmi les Celtes (entre l'Ain, le Rhône et les contrées des Séquanais), et qui paraît ensuite s'effacer. Sa dissertation sur la formule sépulcrale *sub ascia*, comprise dans le recueil de divers écrits, par Lebeuf, 2° volume, n'a pas fait fortune parmi les érudits; mais il s'est montré plus heureusement ingénieux dans ses *Etymologies celtiques*, reproduites dans les nouvelles éditions du Dictionnaire de Ménago et dans les Œuvres posthumes de Gédoyn. Il avait groupé un plus grand nombre de recherches dans un *Glossaire celtique*, devenu inutile par les travaux de Bullet et d'autres savants. 4° Toutes ces productions n'étaient que les distractions d'une tâche importante, imposée au P. Oudin par ses supérieurs, et qui absorba la plus grande partie de ses loisirs. Il s'agissait d'élever un monument à la gloire de l'ordre, en conduisant à sa fin une bibliothèque latine des écrivains de la société de Jésus. Ribadeneira, les P. Labbe, Alegambe et Sotwell avaient préparé des matériaux utiles à leurs successeurs; Bonanni, Tournemine, Kervillars et Hongnant avaient repris l'entreprise, mais elle était restée paralysée dans leurs mains. Oudin en fut chargé en 1733 et la poursuivit avec toute l'activité dont un seul homme était capable; mille neuf cent vingt-huit articles sortirent de sa plume, de manière que les quatre premières lettres de ce vaste répertoire étaient achevées, ainsi que les notices les plus importantes qui devaient suivre, au nombre d'environ sept cents. Ce travail fut envoyé à Rome, où il reçut l'approbation générale; seulement on y reprit des inexactitudes et des omissions qu'il avait été impossible d'éviter, dans le fond d'une province, loin des riches dépôts de la capitale du monde chrétien (1). L'auteur avait gardé une extrême circonspection, louant avec sobriété, blâmant avec plus de réserve encore. Trop resserré dans le cadre qui lui était prescrit, il se proposait de donner en français des notices plus étendues sur les jésuites les plus célèbres. On peut prendre une idée de la manière dont il les eût rédigées par celles qu'il a fournies au Recueil de Niceron, sur Pétau, Inchofer, Vieyra, Fronton-du-Duc, Scotti, de Billy et Jean Garnier, et par les articles *Daniel* et *Hardouin*, dont il a enrichi les *Eloges de quelques savants français*, par Joly. Plusieurs notices, extraites de ses manuscrits latins, ont également été insérées par Goujet dans le supplément de Moréri, en 1749. On doit encore au P. Oudin la Vie de Bouhier, qui précède les dissertations de ce savant sur Hérodote. Il a trouvé lui-même un biographe dans Michault, de Dijon, son admirateur et l'héritier de plusieurs de ses manuscrits (*voy.* MICHAULT). Un *Mémoire historique sur la barbe*, dont le P. Oudin se proposait d'enrichir une nouvelle édition du *Traité des perruques* par Thiers, a été insérée dans le *Mercure* de mars et avril 1705. F—T.

OUDINET (MARC-ANTOINE), numismate, naquit à Reims en 1643. Après avoir achevé ses humanités avec un succès peu commun, dû particulièrement à la facilité de sa mémoire, qui lui permit, dit-on, d'apprendre toute l'Enéide en une semaine, il vint à Paris étudier la philosophie et le droit, et se fit recevoir avocat au parlement. De retour dans sa ville natale, il suivit pendant quelque temps le barreau, sans négliger le travail du cabinet; mais il ne tarda pas à renoncer à la plaidoirie, afin d'avoir plus de loisir pour apprendre les lois qu'il s'était jusque-là contenté de citer. Ainsi, comme il le disait lui-même, en cessant de parler publiquement comme jurisconsulte, il commençait à le devenir en effet. Une chaire de professeur à l'université de Reims étant venue à vaquer, Oudinet y fut nommé, et il la remplissait avec distinction lorsque Rainssant, son parent, garde des médailles du roi (*voy.* P. RAINSSANT), lui proposa de venir partager avec lui les soins que demandait cette place. Oudinet, qui avait cultivé par goût la numismatique depuis sa première jeunesse, accepta cette offre, et succéda ensuite à Rainssant. Il s'acquit un honneur infini par l'ordre qu'il mit dans ce cabinet et le grand nombre de curiosités dont il l'enrichit. Louis XIV augmenta son traitement de cinq cents écus, et lui donna des marques particulières de sa bienveillance. Il fut admis, en 1701, à l'académie des inscriptions, à laquelle il s'empressa de communiquer les résultats de ses recherches : il mourut d'apoplexie, le 22 janvier 1712. Oudinet n'a laissé que quelques Mémoires, insérés dans le tome 1er du Re-

(1) Le P. Courtois, chargé de continuer ce travail, et de parcourir à cet effet les bibliothèques des différents colléges de l'ordre, mourut vers 1768, sans avoir rien publié (*voy.* COURTOIS), et ses manuscrits furent perdus. Le P. Zaccaria parvint néanmoins à en recouvrer une partie, que le P. Arevalo racheta de ses héritiers et céda, en 1800, au P. Caballero, ex-jésuite de l'île Majorque, fixé à Rome, qui depuis longtemps s'occupait en particulier d'un travail de ce genre, et qui l'a mis au jour sous ce titre : *Bibliothecæ scriptorum societatis Jesu supplementa*, Rome, Bourlié, 1814 et 1816, in-4° de 307 et 128 pages.

Digitized by Google

cueil de l'académie : *Dissertation sur l'origine du mot Médaille;* il le fait venir de métal; — *Réflexions sur les médailles d'Athènes et de Lacédémone;* — *Observations sur deux agates du cabinet du roi*, représentant des sujets mythologiques et regardées, pendant plusieurs siècles, comme des monuments chrétiens; — *Dissertation sur trois médailles d'Hermonthis, de Mendès et de Jotapé.* Cette pièce, dont on ne trouve qu'un court extrait dans le Recueil de l'académie, a été insérée en entier dans le tome 4 de la *Continuation des Mémoires de littérature*, par Desmolets, avec une lettre du P. Bougerel, contenant l'historique de cette Dissertation et des additions de Terrin. Oudinet avait adressé à Bayle un *Mémoire* sur Bergier, l'auteur de l'*Histoire des grands chemins*, et l'illustre critique s'en est servi pour l'article qu'il lui a donné dans la deuxième édition de son *Dictionnaire*. On conserve d'Oudinet, à la bibliothèque de Paris, l'*Histoire* de l'origine et des progrès de cet établissement. Boze a prononcé, à l'académie, l'*Eloge* d'Oudinet (t. 3), et Niceron en a inséré un extrait dans le tome 9 de ses *Mémoires*. W—s.

OUDINOT (Nicolas-Charles), duc de Reggio, maréchal de France, né à Bar-le-Duc le 25 avril 1767, doit sa renommée à des actions dont le récit contient d'utiles exemples et de précieux enseignements. Son père, honorable négociant, le destinait au commerce; mais, doué d'une vive et ardente imagination, Oudinot se sentait une vocation innée pour la carrière des armes : aussi s'engagea-t-il dès 1784 dans le régiment de Médoc. Il y obtint bientôt le grade de sergent. Toutefois la vie monotone et régulière de la garnison ne satisfaisait pas ses instincts belliqueux; les emplois d'officiers étaient d'ailleurs exclusivement réservés à la noblesse, et le jeune sergent ne trouvait pas dans les grades subalternes l'application de ses facultés. Ces motifs le déterminèrent, au grand contentement de ses parents, à prendre son congé après trois années de bons services. Il se livrait de nouveau à l'étude du commerce quand éclata la révolution. La ligue qui se forma entre les rois de l'Europe pour en arrêter l'essor exalta bientôt le sentiment public en France, et donna lieu à la création de ces bataillons de volontaires d'où surgirent la plupart des généraux de la république. Le 7 novembre 1790, on procédait à Bar à la formation du 3e bataillon de la Meuse, avec l'enthousiasme qu'inspirent toujours aux Lorrains le sentiment de la patrie et la défense du territoire. Les compatriotes d'Oudinot avaient été souvent témoins de son énergie et de son patriotisme. Ainsi une émeute s'étant produite dans la ville de Bar, Oudinot, pour la comprimer, gravit soudain à cheval et au galop les quatre-vingts marches d'escalier qui séparent les deux villes, et, avec l'aide de quelques jeunes gens, il parvint à dissiper les émeutiers. Les habitants le proclamèrent à l'unanimité chef du nouveau corps. Leur confiance ne tarda pas à être justifiée. Le 3e bataillon de la Meuse, envoyé à Thionville pour repousser une excursion ennemie, s'y comporta avec une rare vigueur. L'aptitude d'Oudinot au commandement se révéla avec éclat dans divers engagements périlleux, et lui valut le grade de chef de brigade; il se trouva ainsi à la tête de la 4e demi-brigade, composée en grande partie de l'ancien régiment de Picardie. A vingt-six ans il était colonel. L'Europe coalisée s'avançait déjà contre la France. Les partisans de la royauté allaient grossir par l'émigration les armées coalisées. Le prédécesseur d'Oudinot dans le commandement avait quitté son poste et passé à l'étranger; beaucoup d'officiers avaient suivi son exemple. Une grande fermentation régnait dans les esprits; l'obéissance était partout contestée. Cependant le jeune colonel parvint promptement, par une inébranlable fermeté, à rétablir la discipline et à inspirer à ses subordonnés confiance et dévouement. La 4e demi-brigade combattait alors à l'armée du Rhin; les Autrichiens et les Prussiens avaient forcé les lignes de la Lauter et s'étaient emparés de l'Alsace. Cette province fut reconquise à la suite de brillants combats, au nombre desquels il faut mettre celui de Haguenau, où fut blessé Oudinot (17 décembre 1793). Après avoir poursuivi l'ennemi au delà du Rhin, nos troupes fatiguées durent quitter le Palatinat et prendre des quartiers d'hiver entre la Sarre et la Blies. L'ennemi, de son côté, s'était reconstitué de puissantes armées; résolu à reprendre l'offensive, il dirigea simultanément, le 23 mai de l'année suivante, ses colonnes sur nos divers cantonnements. Le feld-maréchal de Möllendorf conduisit lui-même contre Kaiserslautern 45 bataillons et 46 escadrons, l'élite de l'armée prussienne. La division Ambert occupait seule cette position et ne pouvait songer à s'y maintenir. Le général ordonne la retraite et se dirige sur Pirmasens à la tête de la colonne de gauche, dont faisait partie la 4e demi-brigade. Bientôt l'infanterie se trouve engagée dans un chemin étroit; l'artillerie ainsi que la cavalerie de la division, qui étaient restées en position sur le plateau de Kaiserslautern, sont chargées à fond par les hussards et les dragons ennemis. Les canonniers et les cavaliers français leur opposent d'abord une énergique résistance; mais poursuivis dans le défilé où marchait l'infanterie, ils y jettent le désordre et l'effroi. Heureusement, Oudinot forme l'arrière-garde; il s'empare de la lisière du bois, attaque impétueusement l'ennemi, reprend une grande partie de notre artillerie et continue à couvrir la retraite jusqu'à Pirmasens. Le lendemain de cette affaire, la conduite d'Oudinot fut mise à l'ordre du jour et son nom donné pour mot d'ordre à l'armée, non moins enthousiasmée du sang-froid que de la valeur du chef de la 4e brigade. Le gouvernement ne fit, pour ainsi

Digitized by Google

dire, que confirmer le vœu hautement manifesté par les soldats en nommant, le 14 juin 1794, le colonel Oudinot général de brigade. Il fut attaché en cette qualité à l'armée de la Moselle. Cette armée reprend l'offensive dès le 2 juillet, et, le 6 août suivant, Oudinot, dont la cuisse a été traversée d'une balle au sanglant combat livré aux Impériaux devant Trèves, est nommé gouverneur de la ville. Le 18 octobre, il reçoit dans une attaque de nuit à Neckrau cinq coups de sabre, et, malgré des prodiges de valeur, il tombe au pouvoir des Autrichiens; emmené à Ulm, il fut, après trois mois de captivité, échangé contre le général Zainiaü. Le 13 avril 1796, Oudinot, à peine remis de ses dernières blessures, est appelé à l'armée de Rhin-et-Moselle sous Moreau. On le voit à la tête de sa brigade s'emparer de Nordlingen, de Donawert et de Neubourg. Bientôt la division Delmas, dont il fait partie, est chargée d'attaquer Ingolstadt. Le général autrichien Latour accourt au secours de la place avec 10,000 hommes, et livre aux assiégeants un combat acharné : Delmas est blessé au commencement de l'action; Oudinot, qui le remplace, électrise le soldat par son exemple; mais il reçoit presque simultanément un coup de feu et trois coups de sabre. Moreau est ainsi contraint de diriger en personne les mouvements de cette division. Le 1er novembre, Oudinot, qui, le bras encore en écharpe, avait rejoint l'armée à Altenheim, fit à la tête du 7e de hussards, des 10e et 17e de dragons, des charges brillantes qui eurent pour résultat la prise de plusieurs bataillons ennemis, et démontra avec éclat qu'il avait une égale aptitude au commandement de la cavalerie et à celui de l'infanterie. Oudinot se signala tout particulièrement à la prise de Manheim. Il se rendit maître de cette place, le 25 janvier 1798, par une audace surnaturelle. Peu après, il fut appelé à faire partie de l'armée d'Angleterre; mais la pensée d'une expédition contre le Royaume-Uni ayant été ajournée, Oudinot prit à Mayence le commandement provisoire de la division Gouvion-St-Cyr. Une décision, en date du 29 novembre, lui confère un emploi de son grade à l'armée d'Helvétie. La position de Feldkirch en Souabe est de la plus haute importance pour une armée qui veut pénétrer en Allemagne; son occupation devait servir à lier les opérations des armées françaises opérant l'une en Souabe, l'autre en Suisse. Il y allait du salut des Impériaux de ne point s'en laisser déloger. Masséna, général en chef de l'armée d'Helvétie, prescrivit d'abord à Oudinot de marcher sur les troupes qui étaient sorties des retranchements. Attaqué avec impétuosité, l'ennemi fut repoussé dans la place avec des pertes considérables. Mais la guerre a des retours de fortune dont l'habileté et la valeur ne parviennent pas toujours à triompher. Deux assauts sanglants, livrés par Oudinot les 15 et 25 mars avec des troupes d'élite, furent énergiquement repoussés. L'opiniâtreté de Masséna, l'héroïsme d'Oudinot et le dévouement de nos soldats restent toutefois inséparables du souvenir de Feldkirch. Le 12 avril, Oudinot, qui avait fréquemment commandé plusieurs brigades réunies, est nommé général de division. Combattant sur la rive droite de la Limath, au centre du camp retranché, Oudinot, trop prodigue peut-être de son sang, reçut successivement deux coups de feu aux combats de Wurenlos et de Schwitz. A cette première affaire (4 juin 1799), le général Cherin, chef de l'état-major de l'armée, ayant été tué, Masséna pria instamment Oudinot, au nom de l'amitié et du patriotisme, de réunir au commandement de sa division les fonctions de chef d'état-major. Cet accroissement de périls et de travaux n'était point au-dessus du dévouement d'Oudinot : il accepta, et bientôt l'immortelle journée de Zurich vint encore ajouter à sa gloire. Après une résistance qui ne dura pas moins de dix heures, et malgré un nouveau et grave coup de feu, il pénétra dans la ville par la porte de Hougg avec sa division, contribuant puissamment ainsi à la victoire qui trompa les espérances de l'Europe coalisée et préserva notre patrie de l'invasion. Pour décider l'ennemi à abandonner la Suisse, nos troupes marchent sur Constance; Oudinot prend la plus grande part à la reddition de cette place. Deux cents émigrés qui défendaient Constance avec les Russes sont faits prisonniers; conduits en France, ils couraient risque de la vie; à l'aide d'un généreux artifice, Oudinot fait évader ses infortunés compatriotes : ils n'en perdirent jamais le souvenir. Cependant les succès avaient, en Italie, été suivis de grands revers. Masséna y est envoyé; il emmène avec lui le chef d'état-major, « dont la bouillante ardeur « sait merveilleusement, dit-il, se plier aux tra« vaux du cabinet ». Lorsque, refoulé dans Gênes, bloqué par terre et par mer, le général en chef veut sauver Savone et conserver ses communications avec Suchet, qui couvre Nice et les débouchés du Var, Oudinot traverse sur une faible barque la flotte ennemie, prend terre à Finale, concerte avec Suchet les opérations des deux armées et rejoint Gênes à travers des périls de toute nature. Aussi après la reddition de Gênes, Masséna écrivait-il au gouvernement : « Je n'ai « pas d'expressions pour donner une idée du « patriotisme et de la haute intelligence avec « lesquels le général Oudinot m'a secondé en « Suisse et en Italie; il était partout et à tout; « il n'a pas seulement conquis mon estime et « mon amitié, il a droit à la reconnaissance pu« blique. » Brune, qui remplaça ce grand capitaine dans le commandement de l'armée d'Italie, voulut y conserver pour chef d'état-major le général qui joignait à un irrésistible ascendant sur les troupes la plus rare modestie. Chargé de rédiger le bulletin du passage du Mincio, opéré le 26 décembre 1800, Oudinot rend compte

Digitized by Google

comme il suit d'un fait personnel : « Conduits « par un général hors de ligne, là où la résis- « tance était le plus opiniâtre, quelques officiers « d'état-major (ici se trouvent leurs noms) culbu- « tèrent tout ce qui se trouva sur leur passage, « parvinrent à enlever une pièce de canon et « donnèrent, par ce dévouement, à la division « Boudet le temps d'arriver à leur hauteur. Le « général qui était à leur tête eut son cheval « blessé, etc. (1) » Le nom du général n'est pas même prononcé : ce langage ne semble-t-il pas emprunté à Turenne ? Oudinot ayant été chargé de porter à Paris les drapeaux enlevés à l'ennemi pendant la campagne, le premier consul lui décerna comme récompense nationale un sabre d'honneur et le canon du Mincio. A la paix de Lunéville, Oudinot fut successivement employé en qualité d'inspecteur général d'infanterie, d'inspecteur général de cavalerie et de commandant de la 1re division du camp de Bruges. A la même époque, le suffrage de ses compatriotes l'appela au corps législatif. Il fut nommé grand-croix de la Légion d'honneur le 6 mars 1805. On fut étonné de ne pas trouver compris dans la promotion des maréchaux de l'empire le général Oudinot, qui était si haut placé dans l'estime publique. Cette lacune ne s'expliquait que par la prédilection de l'empereur pour ses compagnons d'armes d'Italie et d'Egypte. Toutefois Napoléon répara en quelque sorte ce déni de justice ; il donna à Oudinot le commandement en chef de dix bataillons de grenadiers et de voltigeurs réunis auxquels étaient réservées les plus hautes destinées. Ce corps devait débarquer le premier sur les côtes d'Angleterre. Mais une troisième coalition européenne, à laquelle servait de prétexte la réunion instantanée de Gênes à l'empire français, allait éclater. L'Autriche, à l'aide des subsides de l'Angleterre, et tout en protestant de son amour de la paix, passait l'Inn le 8 septembre. Des rassemblements de forces russes, suédoises et anglaises se formaient à Stralsund ; deux armées russes, de 60,000 hommes chacune, s'avançaient suivies de 12,000 soldats d'élite par la Gallicie et par la Pologne ; enfin une armée de réserve se formait à Wilna. Napoléon allait les prévenir sur le théâtre de la guerre. — Soudain notre formidable armée est dirigée à marches forcées sur l'Autriche. Les grenadiers Oudinot (dès ce moment ils ne portèrent d'autre nom que celui de leur illustre chef) forment l'avant-garde. Ils obtiennent le 10 octobre 1805, à Wertingen, un succès éclatant, et l'empereur résume comme il suit, dans le troisième bulletin, la confiance qu'ils inspirent : « Il est impossible de voir une « troupe plus belle, plus animée du désir de se « mesurer avec l'ennemi, plus remplie d'hon- « neur et de cet enthousiasme militaire qui est le « présage des plus grands succès. » Les Russes, que la capitulation d'Ulm avait mis en pleine retraite, acceptent enfin à Amstetten le combat que leur offrent les troupes de Murat et d'Oudinot. 400 morts, 1,500 prisonniers et presque tous les bagages de l'ennemi tombés en notre pouvoir attestent que Napoléon n'a pas trop présumé des grenadiers Oudinot. Nos troupes sont devant Vienne ; mais les Autrichiens sont résolus à défendre le passage du Danube. Ils ont pris position sur la rive gauche ; leurs batteries peuvent à la fois enfiler le pont et croiser leurs feux ; enfin chaque arche de ce pont est garnie de barils de poudre. Murat et Lannes, qui entrent en pourparlers avec l'ennemi, prennent sur eux la responsabilité du stratagème, et chargent Oudinot de l'exécuter. Les grenadiers se saisissent des mèches enflammées, franchissent le pont au pas de course, se portent sans délai sur le village de Spitzen, s'emparent d'une immense réserve d'artillerie, et ne s'arrêtent qu'à Corn-Neubourg. Bientôt les grenadiers se trouvent à Hollabrünn en présence de l'arrière-garde russe, aux ordres de Bagration, composée de troupes d'élite. Le feu de l'artillerie et de la mousqueterie répond mal à l'ardeur respective des combattants ; ils s'attaquent corps à corps, et la baïonnette termine seule, à onze heures du soir, cette lutte acharnée, qui a mis dans une nouvelle évidence la valeur irrésistible des grenadiers. Oudinot a reçu une balle dans la cuisse ; il est forcé de remettre à Duroc le commandement provisoire de son corps. Mais chez lui l'âme triomphe vite des douleurs physiques : les grenadiers le revoient à leur tête à la bataille d'Austerlitz ; ils y forment une invincible réserve avec la garde impériale. Les comtés de Neufchâtel et Valengin ayant, à la paix de Presbourg, été conférés à Berthier, major général, à titre de souveraineté, les grenadiers Oudinot en prirent possession au nom de la France. Au moment où leur général quitta cette contrée, les habitants lui offrirent, avec une épée d'honneur, des lettres de bourgeoisie transmissibles à sa descendance. Enfin, quand la principauté de Neufchâtel rentra sous la domination prussienne, le roi, animé du désir d'associer sa gratitude personnelle aux témoignages de reconnaissance des Neufchâtelois, fit remettre les insignes du grand cordon de l'Aigle noir à Oudinot. Dans la campagne de 1806, en Prusse, les grenadiers Oudinot formaient à Iéna et jusqu'à Berlin, avec la vieille garde impériale, la réserve de l'armée. Bientôt ils sont envoyés de Varsovie à Ostrolenka pour observer le cours de la Narew ; ils rejoignaient le grand quartier général, quand ils arrivent à point nommé pour secourir le corps de Lannes, que commande provisoirement Savary. Ce général, secondé par Suchet, s'était porté à la rencontre des Russes, maîtres d'Ostrolenka ; il allait succomber sous la supériorité du nombre ; Ou-

(1) *Journal historique des opérations de l'armée d'Italie*, par le général Oudinot.

Digitized by Google

dinot débusque l'ennemi d'Ostrolenka, le met en pleine déroute, le poursuit avec sa cavalerie, et ce combat termine glorieusement la campagne d'hiver. La place de Dantzig était investie; l'empereur voulut employer à la prendre une saison trop rigoureuse pour les opérations actives. Le corps des grenadiers était en réserve entre les deux bras de la basse Vistule. Neuf mille Russes soutenus par 4,000 Prussiens et couverts par une escadre anglaise ont résolu de détruire nos ponts et de ruiner nos ouvrages. Ils débouchent sur les positions françaises avec impétuosité. Oudinot les culbute et les poursuit jusqu'au fort de Weishelmünde, leur dernier refuge. Dans ce combat, que suivit de près la capitulation de Dantzig, le général Oudinot, dont le cheval fut tué au commencement de l'action, a, dit le 74e bulletin, tué trois Russes de sa main. Le corps des grenadiers forme, sous les ordres de Lannes, l'avant-garde dans la marche sur Friedland. Il arrive devant cette place le 14 juin, au moment où l'armée tout entière accourt pour s'en emparer. Nous n'avons à opposer aux 75,000 Russes de Benningsen que 10,000 hommes, dont 7,000 grenadiers. Oudinot, qui commande ces derniers, profitant de tous les accidents de terrain, tantôt des bouquets de bois semés çà et là, tantôt de quelques flaques d'eau, tantôt de la hauteur même des blés, disputait le terrain avec autant d'habileté que d'énergie. Tour à tour il cachait ou montrait ses soldats, les disposait en tirailleurs ou les opposait en masse hérissée de baïonnettes à tous les efforts des Russes. Napoléon arrive enfin; le bravo Oudinot, accourant avec son habit criblé de balles et son cheval couvert de sang, dit à l'empereur : « Hâtez-vous, Sire, mes grenadiers n'en « peuvent plus, mais donnez-moi un renfort, et « je jetterai tous les Russes à l'eau, etc. (1). « — J'étais tranquille, dit l'empereur; quand « vous êtes quelque part, il n'y a plus à craindre « que pour vous. » La victoire de Friedland amène promptement la conférence de Tilsitt. Napoléon présenta au czar l'intrépide Oudinot, en le qualifiant de Bayard moderne. L'année suivante, lors du congrès d'Erfurth, le chevalier sans peur et sans reproche fut appelé au commandement de la place : ce choix suffisait pour éloigner toute pensée de défiance. L'empereur Alexandre donna dès lors à Oudinot des preuves multipliées d'une sympathie qui devait encore s'accroître avec le temps et les événements. La guerre allait éclater de nouveau entre l'Autriche et la France. Le corps d'Oudinot se composait d'une division de cavalerie et de deux divisions d'infanterie, chacune de 9,000 hommes. Les anciennes compagnies de grenadiers avaient, pour la plupart, été dirigées après Tilsitt sur leurs régiments respectifs; on les avait remplacées par des conscrits. Mais les traditions de la *colonne infernale* (c'est le nom que les ennemis donnaient aux grenadiers Oudinot) étaient toujours vivantes, et la confiance illimitée des soldats dans leur général va suppléer à leur inexpérience. Le corps d'Oudinot se signale dès le début de la campagne à Pfaffenhoffen, à Ried et à Ebersberg. Comme en 1805, il entre le premier dans Vienne; il prend aussi une part éclatante aux journées d'Essling; il y reçoit une balle au bras gauche, et Lannes, le héros de Montebello, y est frappé mortellement. Napoléon fait connaître à l'armée le successeur de ce vaillant capitaine dans les termes suivants : « L'empereur a donné « le commandement du deuxième corps de l'ar- « mée au comte Oudinot, général éprouvé dans « cent combats, où il a montré autant d'intrépi- « dité que de savoir. » Napoléon a résolu de terminer la guerre par une bataille décisive au delà du Danube. Le 4 juillet, à neuf heures du soir, le corps d'Oudinot commence le passage sur la rive gauche par un violent orage qui favorise l'une des plus audacieuses entreprises dont les annales de la guerre aient consacré le souvenir. Oudinot, après avoir canonné le château de Sachsengang, le 5, à la pointe du jour, force la garnison à se rendre sans conditions. Le prince Charles replie ses avant-gardes sur le corps de bataille et ne tarde pas à voir l'armée française se déployer et couvrir la plaine entre Wagram et le Danube. Masséna à gauche, Oudinot au centre, Davout à droite, forment la première ligne. L'armée bivouaque dans les positions prises à la fin de la journée. Le 6, à quatre heures du matin, les deux armées sont en action; Masséna, Davout, Macdonald, Lauriston font des prodiges de valeur, et pourtant de sanglantes alternatives de succès et de revers laissent longtemps la victoire incertaine. Enfin le corps d'Oudinot s'élance sur les hauteurs de Baumersdorf et s'élève sur le plateau de Wagram; l'élan devient général : la ligne autrichienne est partout refoulée; bientôt elle est en pleine retraite et vivement poursuivie par nos colonnes. Quoique Oudinot eût reçu une balle à l'oreille, il ne quitta point le champ de bataille, et quelques jours après il pouvait lire avec un juste orgueil, dans le 3e bulletin : « A la bataille « de Wagram, le village de Wagram a été en- « levé le 6, entre dix et onze heures du matin, « et la gloire en appartient tout entière au ma- « réchal Oudinot et à son corps d'armée. » Le 12 juillet, le colonel Flahaut apportait la nomination de maréchal de l'empire à Oudinot, qui, le 15 août suivant, recevait le titre de duc de Reggio. Glorieuses récompenses, qui, accueillies avec enthousiasme dans l'armée, valurent même à ce type des vertus guerrières les félicitations de plusieurs souverains dont il avait été l'adversaire sur le champ de bataille! Le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche

(1) *Histoire du consulat et de l'empire*, t. 8, p. 598.

Digitized by Google

semblait un gage de paix pour l'Europe; mais l'ambition de l'empereur est immodérée : ses frères doivent les premiers se soumettre à sa domination. Louis veut en vain, dans l'intérêt du peuple hollandais et de sa propre dignité, rendre cette dépendance moins absolue; Oudinot, qui commandait en chef l'armée du Nord, a l'ordre de prendre possession du royaume de Hollande. La mission est complexe et difficile; le caractère à la fois conciliant et ferme du duc de Reggio sait aplanir tous les obstacles, prévenir tous les dangers. Nos troupes entrent à Amsterdam sans conflit; leur discipline impose au plus haut degré respect et soumission. Le duc de Feltre, ministre de la guerre, résume la pensée de Napoléon en disant à Oudinot : « Vous avez, « monsieur le maréchal, trouvé le secret d'obte- « nir l'approbation de l'empereur, l'affection du « roi en même temps que l'estime et la confiance « des populations. » Le duc de Reggio avait depuis plusieurs mois quitté la Hollande, quand les magistrats d'Amsterdam se rendirent à Paris pour lui remettre un magnifique glaive, témoignage de reconnaissance de leurs concitoyens. Dès que le roi des Pays-Bas rentra en possession de ses Etats, il fit spontanément remettre au duc de Reggio le grand cordon de l'ordre militaire de Guillaume. Le brevet qui confère cette décoration est motivé dans les termes suivants : « L'illustre maison d'Orange, y est-il dit, ren- « trant dans sa patrie, a su apprécier la modé- « ration de Votre Excellence. Le noble désinté- « ressement dont vous avez constamment fait « preuve, monsieur le maréchal, alors que vous « possédiez des pouvoirs illimités, inspire aux « populations une admiration à laquelle le roi « s'associe; il veut vous témoigner son estime « particulière en vous conférant une décoration « sur laquelle vos brillants exploits jetteront un « nouveau lustre. » En avril 1812, Napoléon porte son armée sur la Vistule et prescrit à Oudinot d'entrer à Berlin dans le plus grand appareil militaire, à la tête du deuxième corps. De nouvelles hostilités vont éclater contre la Russie. Napoléon passe, le 24 juin, le Niémen avec 400,000 hommes, sans compter 200,000 en réserve; il prescrit à Oudinot, qui forme la gauche de l'armée, de se diriger par Janowo sur Wilkomir. Le deuxième corps comptait dans ses rangs un tiers de Croates, d'Illyriens, de Suisses et de Hollandais; il était très-fatigué par les marches qu'il avait faites avant et après le passage du Niémen : aussi ne lui restait-il pas plus de 28,000 combattants en arrivant à Polotsk. L'adversaire d'Oudinot, Wittgenstein, était supérieur en nombre; ses troupes, bien nourries, reposées, étaient composées de soldats nationaux et se trouvaient à proximité de leurs dépôts. Toutefois Oudinot passe la Dwina à Polotsk, les Russes marchent résolûment à sa rencontre; un combat acharné s'engage; le succès reste pendant quelque temps indécis. L'ennemi se voit enfin repoussé dans les bois; sa retraite y est protégée par une artillerie nombreuse et bien servie. Puis, pour tenter la témérité de son adversaire, Oudinot se rapproche de Polotsk et se retire derrière la Dwina. Il attend l'ennemi dans cette position, certain de lui faire éprouver un sanglant échec s'il a l'audace de passer la rivière en sa présence. Les Russes commettent cette imprudence; en un instant ils sont culbutés et laissent au pouvoir des Français, avec une partie de leur artillerie, environ 5,000 morts, blessés ou prisonniers. Des renforts considérables furent promptement envoyés à Wittgenstein. Ils auraient rendu la lutte inégale, si 15,000 Bavarois, commandés par Gouvion St-Cyr, ne fussent venus renforcer le deuxième corps. Oudinot sait que Wittgenstein se dispose à l'attaquer; une rencontre a lieu au village de Spas, qui, pris et repris plusieurs fois, finit pas rester en notre pouvoir. La nuit suspend seule le combat. Le lendemain 17 août, l'action devient générale sur les bords de la Polota; Oudinot y est frappé d'un biscaïen à l'épaule et contraint, par cette blessure, de se rendre à Wilna. Il remet le commandement de l'armée à Gouvion St-Cyr, qui, poursuivant la pensée de son prédécesseur, remporte la victoire de Polotsk. Quoique remis imparfaitement de sa blessure, le 4 novembre le duc de Reggio reparut à la tête de ses troupes, au moment où St-Cyr, blessé au second combat de Polotsk, vient d'opérer sa jonction derrière l'Oula avec le neuvième corps, aux ordres du maréchal Victor. Le général de Wrède s'était laissé séparer du deuxième corps et était resté à Glouboké avec 6,000 Bavarois. La situation était pleine d'éventualités périlleuses; les deux maréchaux différaient sur les moyens de protéger efficacement la retraite de l'empereur : Oudinot voulait marcher droit à l'ennemi, le rejeter sur Polotsk et empêcher la jonction de Wittgenstein et de Thitchakoff; le maréchal Victor trouvait prudent de ne pas exposer aux hasards d'une bataille les troupes qui étaient la seule ressource de Napoléon. L'empereur fit enfin connaître ses intentions définitives, et sous ses yeux, le deuxième corps à l'avant-garde, le neuvième corps à l'arrière-garde, assurent le passage de la Bérézina à la colonne impériale, dont la situation semblait désespérée. Le 26, de grand matin, Napoléon se rend au quartier général d'Oudinot, qui fait construire deux ponts à une centaine de toises l'un de l'autre, à la hauteur de Studianka. L'effectif du deuxième corps est réduit à 7,000 combattants; mais son dévouement s'est augmenté en proportion des services qu'il est appelé à rendre. Oudinot, à sa tête, passe le premier sur la rive droite; il attaque à l'improviste l'ennemi, le refoule dans la direction de Borisow et s'empare de la route si importante de Malodeczno. Le duc de Reggio, devenu ainsi le principal in-

Digitized by Google

strument d'une entreprise où était en cause la destinée de deux grands empires, fut proclamé le sauveur de l'armée; mais la poursuite de ses succès fut suspendue par une blessure qui d'abord fit craindre pour ses jours. Il fut alors exposé à des dangers d'une nature particulière. Le baron Fain, secrétaire de l'empereur, en rend compte dans le manuscrit de 1812 : « Des Cosaques, « dit-il, ont paru en même temps que nos con- « vois de blessés à Plechnitzio; ils ont enlevé le « général Hamenski et les bagages de l'inten- « dant général Matthieu Dumas; ils ont même été « sur le point de faire prisonnier le duc de Reg- « gio; mais, nouveau Bayard, le maréchal, se « levant sur son matelas et saisissant son épée, « repousse l'assaut de son logement; et comme « si tous les jours de gloire d'Oudinot devaient « être consacrés par une blessure, il en reçoit « encore une dans ce combat : un boulet traver- « sant sa chambre fait voler un éclat de bois « dont il est atteint. » La campagne de Russie vient de détruire presque en entier cette armée qui fut si longtemps la terreur et l'admiration des ennemis de la France. *Mais le lion n'est pas encore mort* (1) : Napoléon, confiant dans son génie, ramènera la fortune sous nos drapeaux. En moins de trois mois il reprend l'offensive avec 250,000 hommes. Oudinot commande le douzième corps de cette jeune armée. Après la bataille de Lutzen, il poursuit sur la route d'Altembourg et de Chemnitz Wittgenstein, son ancien rival. A Bautzen, placé à l'extrême droite, au pied des montagnes de la Bohème, le douzième corps combat les Russes avec acharnement; il éprouve des pertes énormes et les supporte avec constance. Il lui revient enfin une très-grande part de cette victoire, qui fut suivie de l'armistice de Neumark. Le 15 août 1813, les hostilités recommencent; l'armée française, forte de 400,000 soldats et de 1,200 bouches à feu, n'allait pas avoir à combattre moins de 800,000 hommes pourvus de 1,800 pièces de canon. Napoléon attachait la plus grande importance à s'emparer de Berlin. Maître de cette capitale, il aurait ainsi frappé au cœur les Prussiens, éloigné du théâtre principal de la guerre l'armée du Nord des coalisés et donné la main à nos garnisons de l'Oder et de la Vistule. Pour atteindre ce but, il avait joint au douzième corps, sous les ordres directs d'Oudinot, les quatrième et septième corps, commandés par Bertrand et Reynier. Une réserve de cavalerie, sous la conduite du duc de Padoue, recevait également cette destination. Toutefois l'empereur n'avait pas investi Oudinot d'une autorité suffisamment définie sur ses lieutenants; ils commandaient comme lui un corps d'armée, et, placés temporairement sous ses ordres, ils aspiraient à une sorte d'indépendance. Napoléon évaluait à 100,000 hommes l'effectif général des troupes qui devaient prendre part au succès de l'expédition, comprenant dans ses calculs 30,000 soldats de Davout, alors à Hambourg, et 10,000 hommes de la garnison de Magdebourg. En réalité, le duc de Reggio n'avait sous la main que 64,000 hommes, et le prince de Suède, son adversaire, couvrait Berlin avec 90,000 combattants fortement constitués. Après avoir signalé à l'empereur toutes les difficultés de l'entreprise, le devoir d'Oudinot était d'obéir. Dès le 21 août, il enlève Trebbin à la baïonnette. Le surlendemain, s'attendant à ne trouver l'ennemi en force qu'au delà de Gross-Beeren et lorsqu'il aura pu se concentrer, le duc de Reggio fait marcher ses troupes sur autant de colonnes que de corps d'armée. Reynier, qui pendant près de trois heures a cheminé sur le flanc des coteaux dont Oudinot parcourait les revers, débouche à Gross-Beeren; il en débusque la division Borstell et la force à se replier sur le gros des troupes prussiennes. Au lieu de prendre position au delà du village et d'attendre les ordres du général en chef, Reynier poursuit audacieusement l'avant-garde ennemie et se trouve à l'improviste en présence de l'armée tout entière de Bernadotte. Il est alors attaqué avec une sorte de fureur par le corps de Bulow; la division française Durutte, qui soutient héroïquement le choc, est promptement abandonnée par les Saxons, composés en grande partie de conscrits enclins à la défection. Durutte se retire avec autant de calme qu'il a mis d'impétuosité dans l'attaque. Dès que la canonnade s'est fait entendre à Oudinot, il accourt au secours du septième corps, à la tête de la division Guilleminot, à travers les bois et par le chemin le plus court. Il est trop tard pour rétablir le combat avec des chances de succès; mais le duc de Reggio ne se laisse point ébranler : harcelé par une nombreuse cavalerie, il lui oppose des masses impassibles et compactes qui donnent au quatrième corps, en marche sur Blankenfeld, toute facilité de se réunir à l'armée. Toutefois, en présence de l'immense supériorité de forces des coalisés, un mouvement rétrograde est indispensable. Oudinot le commence dans la matinée du 24 et l'exécute dans le meilleur ordre; il prend position en avant de Wittenberg et couvre l'Elbe, dans une contrée fertile où sera promptement raffermi le moral des troupes. Ainsi, l'empereur s'était fait de dangereuses illusions sur le nombre, la qualité et le moral de l'ennemi; ses instructions pour la réunion simultanée devant Berlin des troupes de Wittenberg, de Magdebourg et de Hambourg, étaient d'une exécution impossible. D'autre part, soit par condescendance pour ses lieutenants, soit pour les facilités de la marche, Oudinot n'a pas maintenu les divers corps d'armée assez réunis; isolés les uns des autres pendant l'action, leurs efforts partiels ont été paralysés. Mais qui aurait pu prévoir

(1) Paroles de l'empereur à Murat.

Digitized by Google

l'imprudente témérité de Reynier? Qui pouvait penser que ce général si expérimenté irait, sans appui, au-devant d'un combat qui réclamait impérieusement le concours de toutes les forces? Empressons-nous d'ajouter que, dès le principe, on a beaucoup exagéré l'échec de Gross-Beeren : nous y avons à peine perdu 2,000 hommes, déduction faite des déserteurs étrangers; et il fallait à l'empereur de plus fortes leçons pour qu'il abandonnât ses projets. Dominé par la pensée d'étouffer à Berlin le foyer de l'insurrection allemande, il remet à Ney la conduite de l'entreprise. Oudinot, inaccessible à tout autre sentiment qu'au patriotisme, reste sous son collègue à la tête du douzième corps. Le 6 septembre, le prince de la Moskowa, résolu à s'emparer de Baruth, en perçant sur Juterbock, part à huit heures du matin à la tête du quatrième corps; les autres corps ont l'ordre de se mettre en mouvement, le septième à dix heures, le douzième deux heures après. Ces colonnes ainsi échelonnées traversent une plaine sablonneuse par un vent impétueux qui soulève entre elles une poussière épaisse et impénétrable à la vue. Ney ne voulait pas ce jour-là engager d'affaire générale; mais à la hauteur de Dennewitz il trouve des forces ennemies, les refoule, et parvient à se former en avant du village. Il est en présence de la plus grande partie de l'armée prussienne; les septième et douzième corps ne peuvent arriver que successivement en ligne, et déjà Bertrand et Reynier ont été obligés de repasser le défilé de Dennewitz, quand Oudinot parvient à la gauche de Gölsdorf. 40,000 Suédois et Russes accouraient à marches forcées sur ce village. La division Guilleminot, qui formait la tête de la colonne Oudinot, aborde aussitôt la droite de l'ennemi; l'artillerie du duc de Reggio prend une position avantageuse sur des plateaux. Elle produisait le plus grand effet sur les lignes de Bernadotte, lorsque Ney envoie l'ordre *pressant* au douzième corps de se porter sur la hauteur, en arrière de Dennewitz, pour soutenir la retraite du quatrième corps, dont il s'obstinait à conserver le commandement direct. Avant d'exécuter un ordre si funeste, Oudinot se le fit répéter plusieurs fois. Ce changement de direction paraît être un mouvement rétrograde à la brigade saxonne, notre alliée : l'effroi s'empare d'elle. L'ennemi lui-même nous croit en retraite; il attaque le village avec vigueur, parvient à s'en rendre maître, et porte au même instant son aile droite en avant. Les Saxons se débandent, désertent Gölsdorff, se jettent dans la plus grande confusion sur le douzième corps, et entraînent dans leur déroute une partie des troupes bavaroises. Cependant le duc de Reggio s'efforce, à la tête de la division Guilleminot, de reprendre Gölsdorff. Efforts impuissants! Les troupes coalisées s'avancent contre le septième corps; Reynier, malgré le feu soutenu de son artillerie et une fort belle charge de cavalerie, est obligé de se retirer, non sans désordre. La droite du général Guilleminot se trouvant ainsi découverte, le duc de Reggio porte de ce côté la division Pactold; elle s'y déploie en partie. Néanmoins les forces de l'ennemi grossissent d'instant en instant, et le douzième corps, qui seul restait sur le champ de bataille, est contraint, lui aussi, de songer à la retraite. Il l'opère lentement, et repousse par un feu bien nourri plusieurs charges de cavalerie; toutefois il est forcé de conserver ses masses compactes, et l'artillerie ennemie lui fait éprouver des pertes considérables. La route de Baruth est fermée; Ney se retire en assez bon ordre sur Torgau. Mais la journée de Dennewitz nous a fait perdre une vingtaine de bouches à feu et plus de 15,000 hommes, dont moitié se composait de déserteurs. Le fractionnement de l'armée en diverses colonnes isolées et l'ordre intempestif donné à Oudinot de quitter la gauche pour la droite, joints au tort qu'eut le général en chef de se laisser absorber par le commandement d'un seul corps, au préjudice de la direction d'ensemble, sont les causes principales de ce désastre. Le prince de la Moskowa aurait dû le reconnaître hautement : il préféra accuser ses lieutenants; le récit impartial des faits suffit pour dissiper d'injustes récriminations. Les revers se multipliaient; la diminution d'effectif rendit nécessaire une nouvelle répartition des commandements : Oudinot fut mis à la tête de deux divisions de la jeune garde. Le 16 octobre, les armées coalisées prennent à Wachau l'initiative de l'attaque, et, dans cette journée, Oudinot rejette Wittgenstein, son constant adversaire, sur Sharmthal et Gossa. Le lendemain, Napoléon veut tenter la voie des négociations : il propose un armistice, offre l'évacuation de toutes les places de la Vistule, de l'Oder et même de l'Elbe. Mais Bernadotte, Benningsen et Colloredo sont venus renforcer de 120,000 hommes l'armée ennemie, dans la nuit du 17 au 18; les coalisés se décident à livrer une bataille qui, par ses résultats, allait être la plus importante du siècle. Le corps d'Oudinot fait particulièrement admirer son élan et sa constance dans cette journée de Leipsick, où d'ailleurs toutes les troupes françaises rivalisent de valeur. Notre situation était alors désespérée, et un demi-succès équivalait presque à une défaite. Bien qu'aucun de nos corps n'eût été entamé, ils étaient exténués de fatigue et de faim, et la retraite devint impérieuse. Les désastres du pont de l'Elster et le désordre de la journée du 19 contristeront à jamais tous les cœurs français. Après l'évacuation de Leipsick, le duc de Reggio est chargé de l'arrière-garde jusqu'à Mayence. Il fit éprouver un grave échec au corps d'York à Freybourg, et diminua ainsi les périls de la retraite. Mais sa mission était triste et cruelle; elle présentait le spectacle incessant de nos soldats en proie à

Digitized by Google

toutes les souffrances et décimés par la plus meurtrière des maladies, le typhus. Oudinot ne fut point préservé de ce fléau, et sa santé en éprouva une profonde altération. Mais la France est envahie! Le moral du duc de Reggio supplée à l'ébranlement d'une santé mise à de rudes épreuves; sa gloire va grandir encore avec les périls de la patrie. Il commande le septième corps, formé des deux divisions de jeune garde Decoux et Rothembourg, et de la division de cavalerie conduite par Kellermann. Ce corps fait partie des 32,000 soldats que Napoléon va opposer, le 1er février, à 170,000 hommes de la coalition. Ni l'avantage de la position, ni le dévouement des soldats, ni le génie du chef, ne peuvent triompher longtemps d'une telle disproportion de forces. Toutefois ce ne fut qu'à dix heures du soir, quand l'armée ennemie ne pouvait plus nous inquiéter, qu'Oudinot, chargé de soutenir la retraite, se replia de la Rothière sur Brienne. Son héroïsme avait été, dans cette mémorable journée, à la hauteur de l'indomptable énergie de Napoléon. L'empereur va manœuvrer sur la Marne contre Blücher; mais il ne veut pas découvrir Paris du côté de la Seine : Victor est chargé de défendre le fleuve de Nogent à Bray; Oudinot surveillera Montereau et les ponts de l'Yonne jusqu'à Auxerre. Les deux maréchaux opposent à Schwarzenberg une résistance soutenue. Afin de poursuivre à outrance ce général, l'empereur suspend ses opérations contre Blücher et fait, près de Nogent, passer la Seine au corps d'Oudinot. Il a réuni 70,000 hommes et se flatte de livrer à Schwarzenberg une bataille décisive en se plaçant sur sa ligne de communication; mais la présence de Blücher à Méry l'oblige à se retirer sur Troyes. Bientôt l'empereur, qui se multiplie sans cesse, quitte Troyes en toute hâte et se porte sur la Marne. Il a chargé Oudinot et Macdonald de la défense de la Seine. Le duc de Reggio, parfaitement secondé par le général Gérard, livre près de Dolencourt, à l'armée de Bohême, avec 9,000 hommes contre 40,000, un rude combat dans lequel Wittgenstein est blessé grièvement et Schwarzenberg légèrement. Arcis-sur-Aube fut témoin, le 21 mars, d'un des plus sanglants conflits de cette guerre. 22,000 Français y luttant avec l'acharnement du désespoir contre 90,000 coalisés firent éprouver à l'ennemi une perte de 8,000 hommes, tandis que nous n'en perdîmes pas au delà de 3,000. Napoléon put être fier du dévouement et de l'enthousiasme de ses soldats à cette bataille, la dernière que, dans cette campagne, il ait commandée en personne. Mais les forces étaient trop inégales, il fallut le lendemain repasser l'Aube. Les ponts étaient rompus; le corps du duc de Reggio, appuyé par une formidable artillerie, vint border la rive droite et causa encore à l'ennemi une perte d'environ 1,000 hommes. Oudinot y fut légèrement frappé d'une balle à la poitrine. L'empereur se flattait de rallier les 30,000 soldats qui composaient les garnisons de la Lorraine et de l'Alsace; dans ce but il marche sur Vitry et Bar-le-Duc. Il connaît l'ascendant d'Oudinot sur les contrées lorraines, et veut, à cette heure solennelle, le charger d'y organiser des levées en masse. Résolution désespérée : nous avions épuisé les faveurs de la fortune! Les armées de Bohême et de Silésie sont parvenues à se réunir; l'empereur avait voulu couper leurs communications. L'ennemi sépare de lui les corps de Mortier et de Marmont. Les deux maréchaux se replient sur Paris; mais, assaillis à la Fère-Champenoise par des forces effrayantes, ils y perdent 3,000 hommes. Leurs troupes, réunies à celles qui couvrent la capitale, ne s'élèvent pas à plus de 25,000 soldats; ils en ont 70,000 à combattre, et rien n'a été prévu pour une défense prolongée. Le 30 mars est livrée aux portes de Paris une grande bataille, où nos soldats, de concert avec la partie de la population qui a pu se procurer des armes, combattent avec la plus rare vaillance... Ils succombent enfin! Dès que l'empereur s'est aperçu qu'il n'était pas suivi par les coalisés, il a rebroussé chemin et s'est dirigé en toute hâte sur la capitale par Troyes. Il arrive trop tard!... Nous avons, en un jour néfaste, compromis pour longtemps vingt-deux années de triomphes inouïs : Paris a capitulé!... En présence d'une catastrophe que, dans la mesure de son action, il a conjurée de toutes ses forces, le duc de Reggio sent redoubler ses respectueuses sympathies pour l'empereur. Il croit le servir encore en le détournant, après l'abdication, de toute pensée de guerre civile. Délié de ses serments, Oudinot adressa au nouveau gouvernement une adhésion simple et loyale. Mais avant de dire la participation du duc de Reggio aux événements qui vont se succéder, il n'est pas inutile de citer un fait qui a sa moralité. Pendant et après la campagne de 1814, les généraux des puissances étrangères s'empressèrent d'aller rendre leurs hommages au vieux père d'Oudinot; tous voulurent que ses propriétés fussent affranchies du logement militaire; témoignant ainsi leur reconnaissance au guerrier qui, souvent investi d'une autorité absolue, avait donné d'invariables preuves de désintéressement et de modération. Oudinot, dont la brillante réputation ne pouvait être ignorée des princes de la maison de Bourbon, fut accueilli par eux avec une bienveillance marquée. Cependant les maréchaux ayant été offrir à la Villette leurs respects au comte d'Artois, avec la cocarde tricolore, deux jours avant son entrée dans Paris, le prince leur dit : *Depuis Vesoul jusqu'ici, j'ai passé au milieu d'une haie de cocardes blanches.* Puis, s'adressant à Oudinot : « Pourquoi, ajouta-t-il, tenez-vous tant aux « trois couleurs? — C'est, répliqua le maré- « chal, parce que le drapeau tricolore, entré en

Digitized by Google

« vainqueur dans toutes les capitales de l'Eu-« roupe, n'est pas celui de 1793; c'est aussi « pour que d'autres n'en fassent pas un signe de « ralliement contre vous. » Ce pressentiment allait bientôt être une prédiction. Alexandre, voulant manifester hautement toute son estime pour le héros de la Bérézina, lui rendit deux fois visite rue de Bourgogne, dans l'hôtel que Napoléon lui avait donné après Friedland, en l'érigeant en dotation, et où son fils aîné conserve religieusement les insignes militaires du maréchal. Monsieur, revêtu de l'autorité royale, avait besoin d'un conseil de gouvernement : on voulut y placer, avec les ministres à portefeuille, des représentants de l'armée. Moncey, comme doyen des maréchaux; Oudinot, recommandé par les souvenirs de son heureuse et sage administration à Neufchâtel, en Hollande et à Berlin, furent désignés pour faire partie du conseil de la couronne. Ils y apportaient l'un et l'autre, avec un jugement droit, une grande indépendance de caractère. Les plus graves questions furent traitées dans le conseil royal. Au milieu des ardentes passions de l'époque, le langage de la modération ne put pas toujours être écouté. Oudinot s'efforça du moins d'y faire prévaloir toute sa sollicitude pour ses anciens compagnons d'armes. Le duc de Reggio pensait fermement qu'il fallait ou accorder à l'ex-garde impériale une confiance absolue, ou la licencier en sauvegardant les intérêts individuels. On prit un moyen terme : l'infanterie fut reconstituée sous la dénomination de grenadiers et chasseurs royaux de France; le duc de Reggio en eut le commandement supérieur. Il était au milieu d'elle quand, le 10 mars 1815, on lui annonça à la fois le débarquement de l'empereur, sa marche sur Paris, et une décision du souverain qui constituait garde royale le corps des grenadiers et chasseurs de France, avec ses anciens priviléges. Oudinot ne se dissimulait pas que la mesure avait perdu son opportunité; il fit néanmoins de grands efforts pour maintenir ses troupes dans la fidélité au drapeau royal. Mais, arrivé à Chaumont et voyant que l'élan était irrésistible, il retourna à Metz. Il fit de suite mettre en état de siége la ville et les places fortes environnantes. Oudinot sut maintenir, par son influence et le respect personnel qu'il inspirait, l'autorité royale à Metz jusqu'au 26 mars. Retiré dans une modeste habitation de la vallée de Montmorency, il y apprit le désastre de Waterloo : son âme fut doublement affligée des malheurs du pays et de l'infortune d'un souverain qu'il avait cessé de servir, mais qu'il ne cessa jamais d'aimer. Le duc de Reggio reçut à la seconde restauration de nouveaux témoignages de la confiance du roi. Nommé l'un des quatre majors généraux de la garde royale le 8 septembre 1815, il fut en octobre appelé au commandement supérieur des gardes nationales de la Seine. Ce poste avait une grande importance alors que les étrangers occupaient Paris : aussi les habitants de la capitale n'ont-ils pas oublié avec quel dévouement éclairé, avec quelle fermeté conciliante le duc de Reggio se consacra à la défense de leurs intérêts et au maintien de leurs droits. Oudinot avait en 1814 été compris dans la création des pairs de France. La première promotion de chevaliers du St-Esprit eut lieu en 1820 : le duc de Reggio en fit partie. Les statuts de l'ordre voulaient, à titre de suprématie, que la décoration du St-Esprit se portât à l'exclusion de toutes les autres : Oudinot la plaça constamment à côté de la plaque de la Légion d'honneur; cet exemple eut peu d'imitateurs. Lorsqu'en 1820 l'expédition française fut résolue contre la révolution espagnole, Oudinot fut chargé du commandement de l'armée dont le duc d'Angoulême était le chef. Dans cette guerre exceptionnelle et qui n'a point d'analogie avec celles qui l'ont précédée, l'expérience du duc de Reggio eut une grande part au succès. Son caractère, aussi ennemi des réactions que des condescendances timorées, lui mérita l'estime de tous les partis. Quoique le duc de Reggio ait constamment été inaccessible à toute ambition politique, on le vit sans cesse empressé à soutenir, par ses paroles comme par ses actions, la dignité et l'indépendance du pays. Ainsi, quand l'ambassadeur d'Autriche disputa à Berthier, à Masséna, à Soult, à Bessières, etc., le droit de joindre à leurs titres nobiliaires les noms de Wagram, d'Essling, de Dalmatie et d'Istrie, Oudinot protesta le premier contre cette injurieuse prétention, initiative d'autant plus désintéressée que le duché de Reggio, situé en Calabre, était exempt de contestation, Oudinot se trouvait en Lorraine pendant la révolution de juillet; par devoir et par opinion, il lui était énergiquement opposé; mais, convaincu de l'impuissance d'une opposition isolée, il se soumit au fait accompli. Il ne revint d'ailleurs à Paris qu'à de rares intervalles et pour les sessions de la chambre des pairs. Cédant enfin à de nombreuses et honorables instances, il accepta le 17 mai 1839 les fonctions de grand chancelier de la Légion d'honneur, qui le laissaient en dehors de toute action politique. Il les échangea trois ans après pour le gouvernement des Invalides. Dans cet asile, il réunit ses anciens et ses plus intimes camarades de guerre. Jusqu'à la plus extrême vieillesse, ses relations furent remplies de sûreté et d'attrait, possédant à un degré plus éminent que personne les qualités chevaleresques qui séduisent et parlent à l'imagination. Doué d'un physique très-agréable, sa physionomie ouverte et vive était en parfaite harmonie avec un esprit où la franchise savait s'allier à la finesse. Son langage était bref, lucide et parfois éclatant de saillies. Esclave du devoir, le maréchal exigeait de ses subordonnés une obéissance instantanée. S'apercevait-il que sa volonté s'était manifestée trop

Digitized by Google

vivement, soudain des témoignages affectueux venaient effacer les traces d'une impatience toujours exempte d'arrière-pensée. La fermeté, l'impétuosité même de son caractère étaient tempérées par une sensibilité innée, dont il cherchait vainement à comprimer l'essor. Oudinot n'avait pu consacrer aux méditations du cabinet que des loisirs momentanés. Ses entretiens portaient de préférence sur l'art de la guerre, art dont sa rapide pénétration devinait tous les secrets. Le sentiment qui fut le principal mobile des grandes actions d'Oudinot, c'est le patriotisme; il l'élevait à la hauteur d'un culte, et en consacrant sa vie à l'indépendance du pays, Oudinot a rendu sa mémoire immortelle. Oudinot est décédé le 13 septembre 1847 à l'hôtel des Invalides. L'âme de ce grand homme de guerre avait toujours été ouverte aux aspirations chrétiennes. A ses derniers instants, les secours de la religion, joints aux soins de sa vertueuse et fidèle épouse, ont allégé les cruelles souffrances qu'augmentaient au moment suprême les blessures dont tout son corps était criblé. La ville de Bar-le-Duc, qui avait donné naissance à Oudinot, lui a fait ériger une statue sur une de ses principales places. Cette place a pris le nom de *Place du duc de Reggio*. Ce monument consacre la pensée qu'un grand poëte (1) résumait dans les vers suivants :

« Reggio, ce nom, à son aurore,
« Du saint vernis des rois n'est pas couvert encore;
« Mais ses titres d'honneur sont partout déroulés;
« Regarde avec respect ses membres mutilés!
« Ce nom, comme les noms des Dunois, des Xaintraille,
« A germé tout à coup sur vingt champs de bataille. »

En 1789, Oudinot s'était marié avec mademoiselle Derlin; en secondes noces, il avait épousé mademoiselle de Coucy, dame d'honneur de Madame, duchesse de Berri. Sur onze enfants issus de ces deux mariages, Oudinot avait eu quatre fils. L'aîné, le duc de Reggio actuel, général de division, commandait en chef l'expédition de Rome en 1849 : il a fait presque toutes les campagnes de l'empire. Le second fils du maréchal, Auguste Oudinot, colonel du 2e chasseurs d'Afrique, fut tué héroïquement au combat de Muley-Ismaël (juin 1835), en assurant, à la tête de son régiment, le salut de la colonne expéditionnaire de la Macta. Le troisième fils, Charles Oudinot, était colonel d'infanterie et avait fait brillamment onze campagnes à l'âge de trente-cinq ans. Une mort prématurée, suite des fatigues de la guerre, l'enleva aux légitimes espérances de l'armée et de sa famille. Le quatrième fils, Henri Oudinot, est lieutenant-colonel de cavalerie. Enfin trois petits-fils du maréchal, le général Lorencez et les colonels Pajol, parcourent avec distinction la carrière que leur a frayée leur aïeul. C—z—x.

OUDNEY (Walter), chirurgien et voyageur, était né, en 1791, à Edimbourg. Il fit ses études dans cette capitale de l'Ecosse, parvint au grade de docteur, et exerça son art sur les vaisseaux de l'Etat. On peut présumer que les récits de Mungo Park, Ecossais comme lui (*voy.* ce nom), firent naître dans son esprit le désir de s'illustrer par des courses hasardeuses dans des contrées inconnues. Il rêvait à ce projet lorsqu'il eut occasion de se lier avec Clapperton (*voy* ce nom), officier de la marine qui, depuis la conclusion de la paix générale, en 1815, vivait tranquillement de sa demi-solde, repos inactif dont s'accommodait mal son caractère entreprenant. Oudney lui confie son dessein de voyager en Afrique, pour lequel il a déjà obtenu le consentement du ministère. Le gouvernement britannique avait reçu favorablement les ouvertures faites par Oudney. Celui-ci avait demandé à poursuivre les découvertes commencées par Lyon (*voy.* ce nom). Il devait pénétrer jusqu'au Bournou, et y rester en qualité de consul. Un compagnon de voyage lui était indispensable; il représenta que Clapperton possédait toutes les qualités désirables pour l'accompagner : ses intentions furent remplies suivant ses désirs. Tous deux arrivent à Malte et bientôt font voile pour Tripoli, en 1821; là, ils apprennent que Denham leur a été adjoint, et ne tardent pas à le voir se réunir à eux à la fin de l'année. Nous avons donné, dans les articles de Clapperton et de Denham, les détails du voyage jusqu'au Bournou. Durant leur séjour dans le Fezzan, Oudney fit, pendant les mois de juin, juillet et août 1822, une excursion dans les cantons situés à l'ouest de Mourzouk, capitale de ce pays. Il était toujours le bienvenu auprès de ses grossiers habitants : tout ce qu'il racontait les remplissait d'admiration, et ils étaient d'autant plus disposés à ajouter une foi implicite à ses discours, que la vue des figures ornant la relation de Lyon leur prouvait que ce voyageur avait peint fidèlement les objets qu'il avait eus sous les yeux. Un exemplaire de ce livre, qui était en la possession d'Oudney, aida donc à gagner la confiance de ces peuples, et il en fut de même au Bournou : chaque jour on demandait à le voir, et Denham nous apprend que le cheikh, auquel on en avait parlé, l'emprunta en cachette de l'un des domestiques des voyageurs, car il ne voulait pas que l'on sût qu'il avait désiré de le voir. Oudney prit part, avec ses compagnons, à une expédition que le cheikh du Bournou entreprit contre le Monga, Etat situé dans l'ouest. A leur retour commença la saison des pluies, dont l'effet fut désastreux pour Clapperton et pour Oudney, que la fièvre attaqua violemment : il en fut de même de quelques Anglais de leur suite. Quand leur santé fut rétablie, ils partirent le 14 décembre 1823, avec une kufila ou caravane, composée d'une vingtaine de marchands et de leurs domestiques, se dirigeant vers le Haussa, dans l'ouest. La fatigue et surtout la fraîcheur des nuits devinrent funestes à Oudney; la fièvre le

(1) Lamartine.

Digitized by Google

reprit, la dyssenterie s'y joignit bientôt, et une toux continuelle annonça que sa fin approchait. En partant de Katagoum, où l'on avait passé quelques jours, on fut obligé de construire un appareil pour placer son lit sur le dos d'un chameau, car sa faiblesse excessive le forçait de rester couché. Il fallut s'arrêter à Mourmour : le 12 janvier 1824, il sortit de la tente où il avait passé la nuit; mais, à l'instant où on allait le guinder sur son chameau, Clapperton s'aperçoit qu'il était près de rendre le dernier soupir. Il le fait rentrer aussitôt, s'assied à côté de lui et le voit expirer. Les derniers devoirs lui furent rendus par son compagnon, qui, resté seul dans une contrée barbare, fit entourer le tombeau d'un mur de pierre pour le préserver des animaux carnassiers. On a dépeint Oudney comme un homme d'un caractère aimable : il unissait à un esprit entreprenant une volonté inébranlable, une piété éclairée, de l'aménité dans les manières et des connaissances étendues. L'herbier de l'Afrique intérieure, rapporté en Angleterre par Denham et Clapperton, était dû principalement à ses recherches. M. Robert Brown, membre de la société royale de Londres, en a donné la description dans le supplément qui se trouve à la fin de la Relation des voyageurs (t. 3 de la traduction française). Ce botaniste excuse Oudney de n'avoir pas formé une collection plus considérable et plus instructive que celle qui parvint dans la Grande-Bretagne. Le but de sa mission n'avait pas été l'histoire naturelle; de plus, il n'avait personne pour l'aider; enfin, le délabrement de sa santé l'avait rendu incapable de rassembler et d'observer le plus grand nombre des productions naturelles des pays qu'il parcourut. E—s.

OUDOT (Charles-François), né à Beaune vers 1760, était commissaire du roi au bailliage de cette ville lorsque la révolution éclata. Partisan déclaré des principes qu'elle faisait triompher, il fut, à ce titre, député, par le département de la Côte-d'Or, à l'assemblée législative, puis à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Après le 31 mai 1793, Oudot fut adjoint à Lindet; en mission dans les départements de l'Eure et du Calvados. Sa qualité de magistrat le fit nommer membre du comité de législation; il montra quelque talent et des connaissances, surtout dans les discussions relatives à l'organisation judiciaire et à la loi sur le divorce. Après le 9 thermidor, il défendit les anciens membres du comité de salut public, et demanda que, dans le cas où ils seraient déclarés coupables, on ne les condamnât qu'au bannissement. Il proposa même, à cette occasion, de créer un tribunal national, indépendant du corps législatif, et devant lequel seraient traduits les députés accusés de crimes d'Etat; c'était, selon lui, la seule mesure qui pût, d'une manière efficace, garantir la sûreté des représentants du peuple. Réélu au conseil des Cinq-Cents, il fut chargé, comme dans la session précédente, de présenter différents rapports à l'assemblée, et il exerça pendant quelque temps les fonctions de secrétaire. Lorsque l'on proposa d'exclure les nobles des emplois publics, Oudot appuya cette mesure avec la plus grande chaleur. Oudot passa, en 1798, au conseil des Anciens, et fut un de ceux qui s'opposèrent le plus vivement à la révolution du 18 brumaire, ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé conseiller à la cour de cassation lors de la réorganisation de ce corps, où il siégea jusqu'à la restauration. Compris dans la loi du 12 janvier 1816, qui bannit les régicides, il alla se fixer à Bruxelles. La révolution de 1830 lui rouvrit les portes de la France, où il se hâta de revenir. Il y mourut en juin 1841. On a de lui : *Opinion sur le procès de Louis XVI*, 1792, in-8°. A—y.

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre et graveur, naquit à Paris le 17 mars 1686, du mariage de Jacques Oudry, maître peintre et marchand de tableaux sur le pont Notre-Dame, et de Nicole Papillon (1). Il reçut les premiers éléments de son art à l'école de la maîtrise de St-Luc, dont son père était directeur; mais, ses progrès allant croissant, on le plaça chez Nicolas Largillière, dont il devint bientôt l'ami, à tel point que ce dernier le chargea du soin de ses affaires domestiques; le jeune élève logeait chez son maître, mangeait avec lui et puisa dans sa conversation de tous les instants de sages et utiles leçons. Oudry, n'étant âgé que de vingt-deux ans, fut admis (21 mai 1708) à l'académie de St-Luc en même temps que ses deux frères; il offrit pour morceau de réception un *St-Jérôme* en buste, tenant d'une main un livre et ayant l'autre appuyée sur une tête de mort. Cette toile ornait la chapelle de la maîtrise. Oudry s'adonna d'abord au portrait; on cite *ceux de ses fils*, celui de *M. d'Argenson*, lieutenant de police, enfin le *portrait du czar Pierre Ier*, exécuté pour la Russie. Il dut renoncer à ce genre d'après les propres conseils de son professeur Largillière et d'un amateur qui lui portait de l'intérêt, M. Hultz, conseiller honoraire de l'académie de peinture. M. Hultz avait commandé à Oudry un buffet (salon de 1737); lorsqu'il fut question du payement, le jeune artiste demanda timidement dix pistoles de son ouvrage, mais M. Hultz, qui s'y connaissait, l'interrompit en lui disant : « Je l'es- « time davantage, » et il lui en compta vingt-cinq. Un autre buffet, exécuté pour le roi (salon de 1743), se voyait au château de Choisy. Toutefois notre peintre se sentait attiré vers le genre des animaux et des fruits; toutes ses études étaient dirigées de ce côté. En attendant qu'il puisât dans cette nouvelle carrière des moyens suffisants

(1) Elle appartenait à la famille de Jean-Baptiste-Michel Papillon (voy. ce nom), graveur sur bois, qui, dans le supplément au 2e volume de son *Traité historique et pratique de la gravure sur bois* (1766), a publié une lettre d'Oudry.

Digitized by Google

d'existence, il composa des tableaux d'histoire; il exécuta une *Nativité* et un *St-Gilles*, qui étaient placés dans l'église St-Leu de Paris, et une *Adoration des mages* pour le chapitre de St-Martin des Champs. Oudry épousa (1709) Marie-Marguerite *Froissé* (1) (et non *Froissié*, comme on l'a souvent imprimé), fille d'un miroitier et à laquelle il donnait des leçons de peinture. Les débuts du jeune ménage furent pénibles; il ne fallut pas moins du travail réuni des deux époux pour arriver à gagner une somme annuelle de neuf cents francs (2). Oudry fut nommé (mai 1714) professeur adjoint à la maîtrise, et professeur le 1er juillet 1717. Toutefois il élevait ses prétentions plus haut, il se fit donc agréer à l'académie royale de peinture (26 juin 1717) et fut reçu titulaire le 25 février 1719 sur *l'Abondance avec ses attributs*. Disons de suite qu'il devint adjoint à professeur le 4 juin 1739 et professeur le 28 septembre 1743. Oudry fut redevable au miniaturiste Massé, son ami, de faire la connaissance du marquis de Beringhen, premier écuyer du roi; ce fut le commencement de sa fortune. Outre de nombreux ouvrages qui lui furent commandés pour Sa Majesté, il obtint un atelier dans la cour des princes aux Tuileries et un logement au Louvre. Il y avait formé un cabinet renommé, qui atteignit le chiffre de quarante mille francs à la vente qui eut lieu après son décès. « Il n'y « admettait, dit l'abbé Gougenot, son biographe, « que ses propres tableaux »; aussi fut-il accusé d'avoir vendu des copies, retouchées par lui à la vérité, afin de conserver les originaux; c'est ce qui faisait dire à Desportes *qu'il aimait bien les Oudry, quand ils étaient entièrement de sa main*. M. Hultz recommanda Oudry à l'intendant des finances Fagon, qui confia à l'artiste la décoration en arabesques mêlées de fleurs et d'oiseaux du salon de sa propriété de Vauré et de sa maison de plaisance de Fontenay-aux-Roses. Oudry suivait déjà les chasses royales et faisait de fréquentes études dans la forêt de Compiègne pour arriver à rendre ses sujets avec plus de vérité. Sa position était désormais assurée. La manufacture de Beauvais, jadis si florissante sous Colbert, était depuis insensiblement tombée en décadence; il s'agissait de la relever. M. Fagon jeta les yeux sur son protégé Oudry, qu'il voulut charger de ce soin. Oudry et Besnier, son associé, furent autorisés par lettres patentes du 23 mars 1734 à rétablir la manufacture; il était accordé quatre mille livres par an pour l'entretien de la maison; neuf cents livres pour former des apprentis et quatre-vingt-dix mille livres pour réparer les pertes que les associés pourraient faire. M. Fagon était administrateur en titre, mais tout le poids de l'administration retombait en réalité sur Oudry, que son associé n'aidait que pour la tenue des livres. Oudry, avec cette opération, gagna cent mille livres qu'il versa dans sa famille; mais M. Gougenot nous apprend que ce bénéfice était bien peu considérable eu égard aux soins, aux peines et aux fréquents voyages que l'artiste eut à supporter. Ne pouvant suffire seul à l'exécution des tableaux que les copistes devaient reproduire, Oudry s'adjoignit Boucher et Natoire. Les qualités qu'Oudry avait déployées à Beauvais comme administrateur, la surveillance toute particulière qu'il exerçait sur les tapisseries des chasses du roi qui s'exécutaient aux Gobelins d'après ses tableaux, attirèrent sur lui l'attention de M. de Tournehem, qui lui confia la surinspection de cet établissement avec deux mille livres d'appointements. Tant d'occupations ne détournèrent cependant pas l'artiste de son art; on est surpris de la quantité d'ouvrages dont il est l'auteur, et il a pris part aux quatorze expositions qui se sont succédé de 1737 à 1753. S'il faut ajouter foi à la sincérité de ses paroles dans sa propre cause, Oudry n'aurait cependant pas eu plus de facilité qu'un autre, mais il aurait été doué d'une merveilleuse activité, puisqu'il répondait souvent : « Je ne vais « pas plus vite qu'un autre, mais je travaille davantage, et souvent, ma palette chargée, j'ai « attendu qu'il fît jour. » Tout oiseau rare tué dans une chasse royale, tout animal curieux mort au *Muséum* lui étaient envoyés afin qu'il en fît des études; sa conscience était telle qu'il accomplit jusqu'à dix voyages à Dieppe pour y peindre des poissons dans leur fraîcheur. Voulant gagner du temps, Oudry avait d'abord eu recours à l'emploi de la chambre obscure pour les esquisses qu'il allait faire fréquemment à St-Germain, à Chantilly, au bois de Boulogne et dans les jardins d'Arcueil, où se tenait en quelque sorte une école de paysagistes en plein air; il fut obligé d'y renoncer, s'étant aperçu que la perspective n'était pas juste et que les effets de lumière et d'ombre différaient de ceux que la nature présente réellement. Oudry a laissé un grand nombre de dessins; les plus connus sont les deux cent soixante-quinze qu'acheta M. de Montenault, et qui ont servi à l'édition dite des *fermiers généraux* (1) des fables de Lafontaine, et dont la gravure et la direction furent confiées à Charles-Nicolas Cochin. M. de Bois-Jourdain, dans ses Mélanges (1807, t. 3, p. 60), nous apprend en outre qu'Oudry avait dessiné l'almanach de rébus de 1716, et que « ce peintre se repentit d'avoir « travaillé à un pareil ouvrage ». Oudry a peint le portrait, l'histoire, les chasses, le paysage, les animaux, les fruits, les fleurs; il a imité les bas-reliefs dans la perfection; il a fait du pastel, de la décoration; il a aussi gravé à l'eau-forte, et M. Robert Dumesnil (t. 2, p. 188-206) nous a

(1) Elle fut inhumée à St-Germain-l'Auxerrois, le 29 janvier 1780.

(2) Quand la réputation d'Oudry fut établie, il ne possédait pas moins de dix-huit mille francs de revenu, en ajoutant à ses gains personnels le produit de ses places et de ses logements.

(1) Paris, Desaint et Saillant, 1755-1759, 4 vol. in-fol.

Digitized by Google

décrit son œuvre, qui se compose de soixante-quinze pièces. Oudry eût mieux fait de concentrer toutes ses facultés sur un seul genre, celui où l'appelait sa vocation, la reproduction des chasses et des animaux; il se serait sans doute élevé plus haut encore qu'il n'est parvenu. Il composait bien et avec facilité; ses connaissances en histoire naturelle n'étaient peut-être pas assez étendues, et c'est ce dont on s'aperçoit quand ses animaux n'ont pas été dessinés d'après nature. Comme coloriste, on pourrait lui reprocher une tendance trop prononcée au vert et lui demander plus de chaleur. On doit à Oudry deux conférences qui furent lues à l'Académie et très-goûtées de cette compagnie. La première : *Sur la manière d'étudier la couleur en comparant les objets les uns avec les autres;* la seconde : *Sur les soins que l'on doit apporter en peignant.* Comme homme privé on lui a reproché d'avoir cherché à tirer un trop grand lucre de ses œuvres, mais c'était son droit après tout, et son désintéressement envers ses amis fut extrême; il poussa si loin l'amour du pays, qu'il refusa par deux fois les offres très-avantageuses du czar et du roi de Danemarck pour ne pas quitter la France. Quoique très-laborieux, il était d'un caractère jovial, et plus d'une fois chez M. Fagon, au Vauré, il improvisa dans les bosquets des théâtres où l'on jouait la comédie, remplissant volontiers lui-même le rôle de *Pierrot* en s'accompagnant de la guitare, dont il jouait passablement. Oudry ne survécut pas longtemps à son protecteur et ami M. Fagon; le successeur de ce dernier, M. de Trudaine, pour réaliser un rêve d'économie administrative, supprima quelques-uns des priviléges d'Oudry, ne lui laissant que la direction de la manufacture de Beauvais; cette mesure porta un préjudice réel à la fortune de l'artiste, qui n'en continua pas ses fonctions avec moins de zèle; mais un profond chagrin s'était emparé de lui; deux attaques d'apoplexie se succédèrent dans un délai très-rapproché; il succomba à la dernière, qui avait été accompagnée de paralysie. Il mourut le 30 avril 1755 et fut enterré dans l'église St-Thomas de Beauvais, où son épitaphe avait été placée. L'église St-Thomas, qui remontait au 13e siècle, ayant été démolie en 1795, l'épitaphe avait disparu. M. Badin, aujourd'hui directeur des Gobelins, lorsqu'il était administrateur de la manufacture de Beauvais, retrouva par hasard la précieuse inscription chez un *peintre-vitrier* de la ville de Beauvais, qui s'en servait pour *broyer ses couleurs;* M. Badin s'empressa d'en faire l'acquisition, et elle a été scellée par ses soins dans l'église St-Etienne, paroisse de la manufacture. En voici la copie : *Ici repose Me Jean Baptiste Oudry peintre ordinaire du roy, professeur en son académie royale de peinture et sculpture pensionnaire du roy directeur général de la manufacture royale des tapisseries de Beauvais marguillier et bienfaicteur de cette paroisse décédé le 1er mai 1755* (1) *âgé de 69 ans. Priez Dieu pour son âme* De son mariage avec mademoiselle Froissé, Oudry eut treize enfants, dont sept lui survécurent, et parmi lesquels nous citerons : *Jacques* Oudry, sous-ingénieur des ponts et chaussées au Mans; *Jacques-Charles* Oudry, né à Paris en 1720, unique élève de son père, dont il suivit le genre et imita la manière; il fut reçu à l'académie royale de peinture le 31 décembre 1748, sur un tableau de *gibier et de nature morte;* il a figuré aux salons de 1748, 1750, 1751, 1757 et 1761 : ces deux dernières expositions ont été attribuées à tort à Oudry père, mort, comme nous l'avons dit, en 1755. Après avoir voyagé durant plusieurs années, Jacques-Charles résida longtemps à la cour de Bruxelles, devint premier peintre du prince Charles, et finit par mourir à Lausanne, en septembre 1778. — *Marie* Oudry avait épousé Antoine Boizot, peintre de l'académie royale. — Oudry s'est mis en scène dans plusieurs de ses tableaux, notamment dans une *Chasse de Louis XV dans la forêt de Fontainebleau, à Franchard* (palais de Fontainebleau), et dans une toile représentant une *Prise de cerf par le roi* que possède le musée de Toulouse. On voit huit tableaux d'Oudry au Louvre; d'autres musées de province, ceux de Besançon, Caen, Dijon, Grenoble, Lille, Montpellier, Nantes, Orléans, Tours, etc., renferment de ses œuvres; on en retrouve vingt-sept dans la galerie du château de Gœritz (Mecklembourg); on en voit au musée de Cassel et à celui de Stockholm. J.-B. Oudry a été gravé par Aveline, Basan, Daullé, Lebas, Sylvestre et Tardieu. Ajoutons que son portrait a été peint en 1729 par Largillière et en 1753 par Perronneau, comme morceau de réception à l'académie. — Outre les sources déjà indiquées, on peut consulter sur J.-B. Oudry : d'Argenville, t. 4, p. 410-416; Mariette, *Abecedario*, t. 4, p. 65; *Mémoires inédits sur les académiciens* (notice par Louis Gougenot), t. 2, p. 365-404; *Archives de l'art français, documents*, t. 5, p. 268-272. B. de L.

OUEL ou OWEL LE BON, en gallois *Hywel-Dda*, législateur du pays de Galles, fils du roi Cadell, parvint au trône de la principauté de Galles méridionale en 907. Ce pays avait longtemps conservé son indépendance et ses institutions primitives, comme il gardait et conserve encore son antique idiome. Cependant le régime féodal, après avoir pris racine en Angleterre, s'introduisit chez les Gallois, y amena la domination de l'aristocratie, et fit tomber en désuétude les lois favorables à la liberté publique. Ouel, souverain remarquable dans son siècle, conçut le projet de rétablir la législation sur des bases conformes à l'esprit national; mais, pour ne rien

(1) Le graveur chargé de l'inscription tombale a pris la date de l'inhumation pour celle de la mort. Par une singulière et fatale coïncidence, les éditeurs des *Mémoires inédits sur les académiciens* ont laissé échapper une faute typographique au sujet de la mort d'Oudry, qu'ils font mourir le 3, au lieu du 30 avril 1755.

Digitized by Google

brusquer, il se prépara de longue main à cette entreprise. Accompagné de trois évêques gallois, il fit en 926 le voyage de Rome, afin de consulter sur ses projets des hommes profondément instruits. A son retour, il convoqua près de Tenby, dans le comté de Carmathen, un conseil national composé de clercs et de laïques. Il y fut résolu que l'ancien code du roi Dyvnwal-Moëlmud, reconnu supérieur à toutes les autres lois, serait rétabli avec quelques modifications. En 930, Ouel entreprit de nouveau le voyage de Rome, afin de soumettre à la sanction du pape les lois adoptées par les représentants du peuple gallois, et de leur donner ainsi plus d'autorité. Cependant son code ne fut promulgué qu'en 940, lorsque, par la mort d'Idwal-Voel, prince de Gwynedd, Ouel devint souverain de toute la principauté de Galles. Le roi et l'assemblée nationale prononcèrent la malédiction de Dieu et de l'assemblée contre quiconque n'observerait pas les nouvelles lois; une copie en fut déposée dans chacun des trois palais royaux de Dyved, Powys et Gwynedd; d'autres cérémonies, des prières et des jeûnes, avaient précédé cette œuvre législative, ainsi qu'il est dit dans le préambule du code. Ouel mourut en 948. Ses lois ont transmis son nom à la postérité. Elles sont rangées en trois classes : la première n'est qu'un règlement de la cour ou de la maison du roi; la seconde concerne la jurisprudence civile, et la troisième contient les lois pénales. Ce recueil intéresse non-seulement le légiste, mais encore l'historien et l'antiquaire. On y trouve des traits de mœurs et des usages bien singuliers, particulièrement dans le règlement de la maison du roi, qui nous donne une idée assez complète de la tenue bizarre d'une cour galloise au 10e siècle. Toutes les fonctions et prérogatives des officiers de cour, depuis le chapelain et le maître d'hôtel jusqu'au barde domestique et au *trædiawg*, dont le devoir consistait à tenir les pieds du roi pendant le banquet pour les chauffer, et à le gratter ensuite pour l'endormir, sont détaillés avec une grande naïveté. Il existe plusieurs copies manuscrites en gallois des lois d'Ouel le Bon dans la bibliothèque Cottonienne faisant partie du musée britannique à Londres; l'école galloise en a aussi un exemplaire. On est fondé à croire que ces copies, qui diffèrent toutes entre elles, ne contiennent plus le texte original du code, mais que du moins elles en ont retenu l'esprit. Ce recueil curieux fut imprimé pour la première fois en gallois, avec une traduction latine et des notes explicatives par le docteur Wotton, 1730, en un volume in-folio, sous le titre de *Leges Wallicæ;* cette édition est devenue rare. Il est à regretter que l'éditeur n'ait pas consulté les meilleurs manuscrits. Aussi a-t-on cru récemment devoir entreprendre, d'après ceux-ci, une nouvelle traduction en anglais de tout le code, commencée dans le *Cambrian-Register,* t. 1 et 2; elle a été reprise et continuée dans le tome 2 du *Cambro-Briton,* Londres, 1821. Ces lois se trouvent aussi dans le recueil de Probert : *The ancient laws of Cambria,* et dans les *Ancient laws and institutes of Wales edited by A. Owen,* 1841, in-fol. (Consulter au sujet de cette dernière publication la *Revue de bibliographie analytique,* 1842, p. 443-450.) Le code gallois présente parfois des choses qui semblent singulières au 19e siècle, mais on y reconnaît souvent une intelligence fine, saine, et un mérite réel. Peignot a fait paraître à Paris, en 1832, un volume qui fait partie de la *Collection des anciens monuments de l'histoire et de la langue française,* mise au jour par l'éditeur Crapelet; il a pour titre *Tableau des mœurs au 10e siècle, ou la Cour et les lois de Howel le Bon, roi d'Aberfraw de* 907 à 948. La *Charte d'Hoël le Bon,* par M. A. B. M. (Mangourit), Paris, 1819, brochure de 26 pages, ne fait, dans un cadre fictif, que rappeler l'histoire de la confection de cette charte. D—o.

OUEN (Saint), en latin *Audoenus,* évêque de Rouen, connu aussi sous le nom de *Dodon,* était né vers 609 à Sauci, près de Soissons, d'une des plus illustres familles du royaume. Elevé au monastère de St-Médard, il fut admis fort jeune à la cour de Clotaire II. Dagobert, fils et successeur de ce prince, le nomma son référendaire, et lui confia la garde de son sceau. Sa douceur, sa piété et ses lumières lui concilièrent l'affection des peuples et justifièrent le choix du monarque. Il fut élu évêque de Rouen en 639, la même année où St-Eloi, son ami et son guide dans la vie spirituelle, fut élevé sur le siége de Noyon (*voy.* Eloi). Il se rendit aussitôt à Mâcon, où il entra dans un monastère pour se préparer par la prière et le jeûne à recevoir les ordres sacrés, et l'année suivante il prit possession de son diocèse, qu'il administra avec autant de zèle que de sagesse. Il assista en 644 au concile de Châlons, dont il souscrivit les actes le troisième; et l'on dit qu'il en assembla un lui-même dans sa ville épiscopale pour la réforme de divers abus. Il fut désigné en 651, avec St-Eloi, pour aller à Constantinople travailler à éteindre les disputes du monothélisme; mais des circonstances que l'histoire n'apprend point s'opposèrent à ce voyage des deux prélats. St-Ouen revenait de Cologne, où il avait été envoyé pour rétablir la paix entre les Neustriens et les Austrasiens; il s'arrêta à Clichy pour rendre compte de sa mission, et il y mourut en 683, le 24 août, jour où l'Eglise honore sa mémoire. Son corps, transporté à Rouen, fut inhumé dans l'église St-Pierre hors des murs, qui prit le nom de St-Ouen et devint une abbaye célèbre. On a de ce prélat : la *Vie de St-Eloi,* publiée par Surius (*Vitæ sanctor. 1 decemb.*), mais sans la préface que le P. Labbe a recueillie dans le tome 2 de la *Biblioth. manuscriptor.* D'Achery en a donné une édition plus complète dans le tome 5 du *Spicilége;* dom Rivet

Digitized by Google

prétend qu'il s'y est glissé diverses additions étrangères. Cette Vie, dont Duchesne a inséré le premier livre dans ses *Scriptorum Normannorum*, parce qu'il contient des détails intéressants pour l'histoire, a été traduite en français par Louis de Montigny, archidiacre de Noyon, Paris, 1626, et par un anonyme (Levesque, prêtre de la chapelle des Orfévres), ibid., 1693, in-8°. On peut consulter, outre les différents hagiographes, le *Gall. christ.*, l'*Histoire littéraire de France*, t. 3, p. 623-628, et l'*Histoire de l'abbaye de St-Ouen*, par Pommerey, Rouen, 1662, in-fol. W—s.

OUGHTRED (Guillaume), théologien anglais, plus célèbre comme mathématicien, naquit le 5 mars 1574 à Eton, dans le comté de Buckingham. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes, et son premier ouvrage fut l'invention d'une méthode plus facile pour construire des cadrans solaires. Il fut nommé, en 1610, ministre d'Albury près de Guilford, dans le comté de Surrey : c'était un bénéfice lucratif, et qui, pendant la révolution, en 1646, faillit devenir la cause de sa ruine. Il forma par ses leçons des élèves distingués, particulièrement Guillaume Forster, et enseigna les mathématiques au jeune Guillaume Howard, fils du comte d'Arundel; il composa pour celui-ci en 1631, en un petit volume in-8° le meilleur de ses ouvrages: *Arithmeticæ in numeris et speciebus institutio, quæ tum logisticæ, tum analyticæ, atque totius mathematicæ claris est.* Ce traité renferme un grand nombre d'excellents théorèmes, dont plusieurs entièrement neufs, d'algèbre et de géométrie. On assure qu'Oughtred eut beaucoup de part à l'invention des échelles ou règles logarithmiques, et à leur application au jaugeage, mais que, par modestie, il voulut laisser tout l'honneur de cette découverte à Gunter, sous le nom duquel cet ingénieux instrument fut longtemps désigné en Angleterre (*voy.* Gunter). Il mourut le 30 juin 1660, à l'âge de 86 ans, et vécut précisément assez pour apprendre un événement qu'il avait longtemps prévenu par ses vœux, le rétablissement de Charles II. On prétend même que l'émotion que lui causa cette nouvelle avança sa mort. On a de lui plusieurs autres ouvrages écrits également dans un latin très-élégant, et qui prouvent qu'il était aussi bon littérateur que profond mathématicien. On a imprimé après sa mort un choix de ses manuscrits sous le titre de *Opuscula mathematica hactenus inedita*, Oxford, 1676. On y trouve les écrits suivants : 1° *Institutiones mechanicæ ; 2° De variis corporum generibus gravitate et magnitudine comparatis ; 3° Automata ; 4° Questiones Diophanti Alexandrini, libri tres ; 5° De triangulis planis rectangulis ; 6° De divisione superficierum ; 7° Musicæ elementa ; 8° De propugnaculorum munitionibus ; 9° Sectiones angulares.* En 1660, sir Jonas Moore joignit à une édition in-8° de son Arithmétique, un traité des *Sections coniques*, avec l'analyse méthodique des deux premiers livres de Mydorge, traduits des papiers de Guillaume Oughtred. L.

OUGRUMOFF (G.), peintre russe, est regardé, ainsi que Sokoloff, Lossenko et Akimoff (*voy.* ce nom), comme l'un des premiers maîtres de l'école russe actuelle. Né en 1764, il étudia la peinture à l'académie des beaux-arts de St-Pétersbourg, où il avait été admis en qualité d'élève. Il y remporta un prix en 1785, et fut reçu en 1797 au nombre des membres de cette société, dont il devint recteur en 1820. Il mourut le 19 mars 1823. Les compositions les plus remarquables de cet artiste sont les tableaux représentant la *Conquête de Kasan par le czar Iwan IV*, et l'*Avénement de Michel Romanoff au trône*. On trouve dans le n° 1er du *Journal des beaux-arts*, fondé en 1823 par M. Grigorevitch, un article fort étendu sur Ougrumoff et sur ses ouvrages. Z

OUHAB (Abd el Wahab), fondateur des Wahabis. *Voyez* Mohammed (Cheik).

OULOUGH-BEYG (Mirza Mohammed Taraghy), moins célèbre pour avoir été roi de la Transoxane et de la Perse orientale que par sa réputation de l'un des plus grands astronomes de l'Orient, naquit à Sulthanieh l'an de l'hégire 796 (1394 de J.-C.). Il était à peine dans sa douzième année lorsque son aïeul Tamerlan, qu'il avait suivi dans une expédition contre la Chine, mourut à Otrar, l'an 807 (1405). La division qui se mit entre les généraux et les troubles qui agitèrent la Transoxane obligèrent Oulough-Bey, qui était retourné à Samarkand, de revenir dans le Khoraçan, où régnait son père Schah-Rokh, qui ne tarda pas à être reconnu dans tout l'Orient comme le principal et légitime héritier de Tamerlan. Oulough-Beyg obtint alors le gouvernement du Mazanderan; et l'an 812 (1409), lorsque Schah-Rokh, après les disgrâces de son neveu Khalil-Mirza (*voy.* la fin de l'article Miran-Schah), se fut emparé de la Transoxane, il en donna le gouvernement à Oulough-Beyg, son fils aîné. Ce jeune prince se rendit illustre de bonne heure par son jugement prématuré, par son amour pour la justice, et surtout par ses connaissances profondes dans les hautes sciences. Il n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il fit construire un observatoire dans le quartier nord-est de Samarkand, sa capitale, où il dirigea lui-même des observations astronomiques fort exactes, assisté de quatre docteurs musulmans. Il composa les fameuses tables astronomiques appelées *zydjechahy* (tables royales), que les Orientaux mettent au-dessus de celles du célèbre Nassir-Eddyn (*voy.* ce nom). Elles leur servent encore aujourd'hui à calculer les almanachs et à fixer les longitudes et les latitudes. Oulough-Beyg aurait été un prince accompli si aux vertus paciliques de son père Schah-Rokh il eût joint une partie des talents militaires de Tamerlan, son aïeul. Mais, loin de se distinguer par ses exploits, il éprouva de fréquents revers lorsqu'il parut à la tête des ar-

Digitized by Google

plété le 31 juillet 1848. Au milieu des préoccupations si poignantes de cette époque, sa mort n'excita aucune attention. Les écrits d'Ourliac dans les dernières années de son existence offrent un caractère différent de ses débuts, mais toujours remarquable. *Mademoiselle de la Charnaye*, nouvelle insérée dans la *Revue des Deux-Mondes*, est un épisode emprunté aux guerres de la Vendée et narré avec beaucoup de bonheur. Ses *Contes du bocage* eurent un véritable succès; ils en étaient dignes. Un recueil de *Nouvelles diverses* (1844) fut moins heureux; on y rencontre cependant des récits fort bien faits : l'*Ingénieux Thibault*, entre autres, a été qualifié de petit chef-d'œuvre. Vers 1841, la mode était venue de publier de petits volumes in-32, ornés de dessins et intitulés *Physiologie;* on vit paraître la *Physiologie du débardeur, du séducteur, du bas-bleu, du rat d'église*, etc., etc. La plupart de ces livrets, très-justement oubliés aujourd'hui, étaient d'une platitude extrême; mais la *Physiologie de l'écolier*, retracée par Ourliac, fut trouvée charmante. Signalons aussi, comme dignes du suffrage des connaisseurs, diverses nouvelles insérées dans la *Revue de Paris : Brigitte* et le *Collier de sequins* (1842); *Hubert Talbot* (1843), œuvre remarquable où sont retracés d'une façon poignante et comme avec un sentiment de colère les malheurs d'un honnête homme, victime d'une union mal assortie; le *Souverain de Kazakoba*, la *Statue de St-Georges*, les *Garnaches* (1843), *Une confession* (1844). — Dans l'*Artiste*, le *Prisme*, le *Diable à Paris*, dans bien d'autres recueils encore, on trouverait enfouis des morceaux, presque tous spirituels et ayant un cachet d'originalité, sortis de la plume facile d'Ourliac. M. Monselet a donné dans l'article que nous avons déjà signalé une longue liste de ces productions fugitives, et peut-être n'est-elle pas tout à fait complète. En résumé, si Ourliac avait pu écrire moins vite, si des études sérieuses et une existence plus longue et plus calme avaient fourni à son talent les moyens de mûrir, de s'épurer, il eût occupé dans l'histoire de la fiction en France une place considérable. BR—T.

OURRY (MAURICE), littérateur, naquit le 19 octobre 1776 à Bruyère-le-Châtel, près d'Arpajon, fit ses études au collége de Juilly, et vint se fixer à Paris en 1794 avec l'intention d'y cultiver la littérature. Ayant connu Barré (*voy.* ce nom), l'un des fondateurs du théâtre du Vaudeville, il composa avec lui en 1795 une pièce en un acte (la *Danse interrompue*), qui réussit complétement. Cet heureux début fut pour Ourry un puissant encouragement; mais si, parmi les ouvrages de ce genre, qu'il se hâta de multiplier, on en compte de très-agréables, tels que *Monsieur Blaise* et *Pierre, Paul et Jean*, le succès n'en fut pas assez éclatant pour accroître beaucoup sa réputation. Il est vrai qu'il ne travaillait pas seul à ces petites pièces, et qu'une gloire de vaudevilliste, partagée entre plusieurs collaborateurs, devait se réduire pour chacun d'eux à un assez mince dividende. Après avoir ainsi coopéré à un grand nombre d'ouvrages éphémères, Ourry sentit la nécessité de s'élever à un genre moins frivole : il publia trois poëmes intitulés *Malesherbes à St-Denis*, l'*Amour de la gloire* et la *Peste de Barcelone*. La versification en était pure et facile; on y remarqua plusieurs passages d'un intérêt doux et touchant. Enfin si ces productions ne firent pas dans le public toute la sensation que l'auteur avait droit d'en attendre, elles prouvèrent du moins qu'il s'était formé sur de bons modèles. Ce fut alors qu'il s'attacha au *Journal des arts*, puis à l'ancien *Journal de Paris*, dont il fut quelque temps le rédacteur en chef. Cette dernière feuille, qui, dans les premières années de la restauration, avait pris une couleur semi-libérale, changea tout à coup de principes en passant sous l'influence directe du ministère, et perdit aussitôt ses abonnés. Elle ne survécut pas à cette défection, et Ourry, que sa place de rédacteur en chef n'avait pas enrichi, se vit contraint de chercher ailleurs de nouvelles ressources : il fonda avec quelques amis un *Nouveau journal de Paris*, uniquement consacré aux arts et à la littérature; mais le moment était mal choisi : il s'en fallait beaucoup que l'on s'occupât de critique purement littéraire, et d'ailleurs les censeurs se montrèrent si mal disposés envers la nouvelle feuille que les articles les plus inoffensifs tombaient chaque soir sous leurs redoutables ciseaux. Ce fut au point que, les rédacteurs ayant inséré dans leur journal un avis par lequel S. A. R. le duc d'Angoulême faisait annoncer ses jours de réception, cet avis fut impitoyablement supprimé comme touchant de trop près à la politique. Sous le ministère Martignac, le *Nouveau journal de Paris* obtint un peu plus de liberté, et après la révolution de juillet, son libéralisme devint moins équivoque. Mais Ourry n'y resta attaché que pour la rédaction de quelques articles-spectacles, et lorsque cette feuille changea de propriétaires, il cessa tout à fait d'y travailler pour ne plus s'occuper que de l'*Encyclopédie des gens du monde* et du *Dictionnaire de la conversation*, auxquels il fournit un grand nombre d'articles. Depuis longtemps, la santé de cet homme de lettres était chancelante, quand une maladie grave l'obligea de se faire transporter à la maison royale de santé du faubourg St-Denis, où il mourut le 10 février 1843, à la suite d'une douloureuse opération. Ses principaux ouvrages sont, outre ceux que nous avons nommés : *Ode sur la naissance du roi de Rome* (1811); *Epître au roi;* la *France délivrée* (1818); la *Chevalière d'Eon;* l'*Anglais à Bagdad;* les *Epoux de trois jours;* l'*Ecarté;* les *Mauvaises têtes; Crispin financier;* la *Famille mélomane;* les *Baladines*, parodie des *Bayadères; Monsieur Asinard;* le *Loup-garou;* le *Fils par hasard*, et le *Mari juge et partie*. Il avait

Digitized by Google

composé presque toutes ses pièces de théâtre en société, tant avec MM. Merle, Francis et Sewrin, qu'avec Moreau, Brazier et autres. Son talent participait beaucoup de son caractère, qui était doux, égal, circonspect et plus flexible qu'énergique. Peu brillant dans la conversation, il avait cependant de l'esprit, du goût et même de la gaieté la plume à la main. Ourry était membre du *Caveau moderne* et des *Soupers de Momus*, deux sociétés lyriques pour lesquelles il avait composé de jolies chansons. Il avait reçu de la restauration en 1827 la croix de la Légion d'honneur. F. P—T.

OURSEL (Jean-Henri), magistrat et littérateur, né le 23 novembre 1727 à Dieppe, où il exerçait avant la révolution les fonctions de procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts, mourut le 12 septembre 1814. Il était correspondant de l'académie de Rouen et de la société libre d'émulation de cette ville. On a de lui : 1° *Discours sur les avantages que le mérite retire de l'envie*, 1750, in-4°. Cette pièce obtint un accessit à l'académie de Dijon en 1747. 2° *Discours qui a remporté le prix à l'académie de Pau sur cette question :* « Les talents sans études peuvent-ils « produire le beau? » 1751, in-4°; 3° *Réflexions sur l'homme, ou Examen raisonné du discours de M. Rousseau, de Genève, sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Genève (Rouen), 1758, in-12. L'auteur publia cet écrit sous le pseudonyme de Jean-Henry le Rous (anagramme d'Oursel), conseiller du roi de France. Il a laissé inédits des *Essais de géométrie*, mentionnés dans le Précis analytique des travaux de l'académie de Rouen, année 1804. — Oursel (Jean), fils d'un imprimeur de Rouen, père du précédent, né à Rouen dans la deuxième moitié du 17e siècle, mort en 1729, est auteur d'un ouvrage intitulé *les Beautés de la Normandie, ou Origine de la ville de Rouen et des autres villes de la province*, Rouen, 1700, in-12. Z.

OUSEL, OISEL ou LOISEL (Philippe) naquit à Dantzig en 1671 : on prétend que sa famille était originaire de France. Ousel perdit son père et sa mère étant encore en bas âge. Son éducation ne souffrit pas néanmoins de cette perte : sa belle-mère et des tuteurs remplacèrent à cet égard ses propres parents. Il fit ses études à Dantzig, puis à Brême, s'appliquant à la philosophie, à la théologie et à la langue hébraïque. En 1691, il alla se fortifier dans ces différentes sciences à Groningue, à Francker et à Leyde. En 1697, il fit le voyage d'Angleterre, examina les plus rares manuscrits de Londres, d'Oxford et de Cambridge, fréquenta les savants les plus distingués de ce royaume, et, après s'être amassé une ample provision de connaissances dans les parties qu'il avait cultivées jusqu'alors, il retourna dans sa patrie en 1698. Ennuyé de vivre sans emploi, il se rendit à Leyde en 1706, et y fit aller de pair l'étude de la théologie et celle de la médecine; il reçut dans la suite le doctorat dans ces deux sciences. Nommé pasteur de l'église allemande de Leyde en 1711, il en remplit les fonctions avec beaucoup de succès jusqu'en 1717, qu'il fut appelé à Francfort-sur-l'Oder pour être professeur de théologie et prédicateur : il mourut dans cette ville le 12 avril 1724. Il était très-versé dans les langues orientales, et sous ce rapport, il jouissait d'une réputation aussi grande que les Buxfort et les Coccéius. Il paraît, par des traits qu'on rapporte de lui, qu'il était doué d'une mémoire prodigieuse et qu'il la conserva jusqu'à la mort. Nous avons d'Ousel : 1° *De lepra cutis Hebræorum dissertatio inauguralis*, Francker, 1709, in-4°, et dans les *Commentationes de lepra* de Schilling, Leyde, 1778. Cette thèse annonce des connaissances profondes en théologie et en médecine. 2° *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam*, Leyde, 1714, in-4°; 3° *De accentuatione Hebræorum prosaica*, Leyde, 1715, in-4°. Ousel soutient dans ces deux ouvrages que la ponctuation est aussi ancienne que les livres sacrés. Ce paradoxe bizarre, qu'il partage avec la plupart des protestants et quelques catholiques, n'empêche pas qu'il n'ait répandu dans ces écrits une grande érudition. 4° *De auctore Decalogi dissertationes duæ*, Francfort, 1717 et 1718, in-4°; 5° *De nominibus Decalogi*, ibid., 1717, in-4°; 6° *De Decalogo soli Israeli dato dissertationes tres*, ibid., 1719, in-4°; 7° *De natura Decalogi dissertationes duæ*, ibid., 1723, in-4°; 8° *De denario regni cœlorum, seu parabola Matth.*, c. 20, v. 1-16, *dissertationes duæ*, ibid., 1720 et 1723, in-4°. Voyez Niceron, t. 42; la *Bibliothèque germanique*, t. 12; Jöcher et son Supplément. L—B—E.

OUSELEY (sir Gore, vicomte de Claramount), diplomate anglais, né en 1769 à Limerick, en Irlande, mort le 18 novembre 1844 à Hall-Barn-Park, dans le comté d'Hartfordshire. Frère aîné de l'orientaliste William Ouseley, et fils du capitaine Ralph Ouseley qui, après avoir servi en Amérique, mourut en laissant une excellente collection d'antiquités, en 1803, le jeune Gore quitta en 1787 sa ville natale avec son oncle l'avocat O'Donnell, et alla en Amérique avec une cargaison de vin. De retour en Angleterre, il se rembarqua bientôt de nouveau, d'abord pour la Chine, puis pour les Indes orientales, où il avança rapidement. Créé baronnet le 3 octobre 1808, il fut en 1810 envoyé en Perse comme ambassadeur. Dans cette position, il contribua beaucoup à faire conclure la paix entre la cour de Téhéran et celle de St-Pétersbourg en 1819. Mais son principal mérite a été l'encouragement qu'il a donné en 1811 et 1812 à un jeune chapelain de la compagnie des Indes, Henri Martyn, qui, aidé du Persan Mir-Seïd-Ali, entreprit et mena à bonne fin la traduction du Nouveau Testament dans la langue persane. Cette traduction fut publiée en 1815 à Calcutta. Sir Gore Ou-

Digitized by Google

seley en laissa, en outre, une copie à la société biblique de St-Pétersbourg, qui la publia en 1816, sous le titre : *Novum Testamentum Jesu Christi, ex græca in persicam linguam, in urbe Schiras, traductum, nunc vero sumptibus societatis biblicæ Ruthenicæ typis datum*, Petropoli, in-4°. On pourra, sur elle, consulter avec fruit l'article critique de Sylvestre de Sacy dans le *Journal des savants* de septembre 1816. De retour en Europe, Gore Ouseley devint membre de la *Royal Society of literature*. Parmi ses six enfants, qui pour la plupart, à côté de noms anglais, portaient aussi des noms persans, il eut pour successeur dans son titre de baronnet l'aîné, sir Frédéric-Arthur, né en 1825, et musicien distingué R—L—N.

OUSELEY (sir WILLIAM, vicomte de CLARAMOUNT), orientaliste, frère du précédent, né en 1771 dans le Monmouthshire (pays de Galles), mort à Londres en 1839. Après avoir reçu une éducation soignée au sein de sa famille, sir William vint à Paris en 1787 pour y apprendre la langue française. L'année suivante, il acheta une place de cornette dans le 8e régiment de dragons, où il parvint promptement au grade de lieutenant. Ouseley employa ses loisirs à l'étude des langues orientales, surtout du persan. En 1794, il fit une campagne sous les ordres du duc d'York : la même année, il vendit sa commission pour reprendre ses études de prédilection. Il alla ensuite à Leyde pour y fréquenter les cours de l'université; ce fut l'année suivante qu'il publia son premier ouvrage. Vers la même époque, il obtint le rang de major dans le régiment de dragons du comté d'Ayr, qu'il joignit à Carlisle, où il épousa en 1796 la fille du colonel Irwing. Son régiment ayant été réformé peu de temps après, il vint se fixer à Londres et y reprit de nouveau ses travaux littéraires. Pendant un séjour de deux ans qu'il faisait en Irlande, il fut créé chevalier par lord Cornwallis, gouverneur de ce pays, en même temps que l'université de Dublin lui conféra le grade de docteur ès lois et celle de Rostock le grade de docteur en philosophie. Peu à peu il devint membre de toutes les sociétés savantes de l'Europe. Son frère aîné, le chevalier Gore Ouseley, ayant été nommé ambassadeur en Perse, William l'accompagna comme secrétaire, et recueillit pendant son séjour dans ce pays des matériaux importants, plusieurs monuments précieux et un grand nombre d'inscriptions, de médailles et de manuscrits, entre autres un *Dictionnaire complet de l'ancien et du nouveau persan*, ainsi qu'un exemplaire magnifique des poésies de Fetli-Ali-Schah, bisaïeul du schah actuel. Sir William Ouseley revint en 1813 en Angleterre, où il mit en ordre ses nombreux matériaux. Il établit dans sa maison de compagne, près de Londres, une imprimerie, qu'il enrichit de tous les types orientaux nécessaires à la publication de ses ouvrages. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il mourut en 1839. Il a publié : 1° *Mélanges persans, ou Essai de faciliter la lecture des manuscrits persans, avec des spécimens gravés, des observations philologiques, et des notes historiques et critiques*, Londres, 1795, in-4°; 2° *Collections orientales*, Londres, 1797 à 1800, 3 vol. in-4°. C'est un ouvrage périodique qui contient la traduction de plusieurs écrits arabes, persans, etc., puis des mémoires et des dissertations de l'auteur sur l'histoire, les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie. Il n'a pas été continué. 3° *Abrégé de l'ancienne histoire de Perse, extraite et traduite du Jehan-Ara*, avec le texte persan, Londres, 1799, in-8°, avec cartes et figures; 4° *Géographie d'Ibn Haukal*, traduite en anglais, Londres, 1800, in-4°; 5° *Observations sur quelques médailles et pierres fines portant des inscriptions pehlvi*, Londres, 1801, in-4°; 6° le *Bakhtyar-Nameh*, c'est-à-dire *Histoire du prince Bakhtyar et des dix vizirs, ou Série de contes persans, tirée d'un manuscrit*, Londres, 1801, in-8°, avec le texte persan. Ce dernier a été publié seul chez madame Dondey-Dupré, lithographié, Paris, 1839, in-8°. Une traduction française en a été donnée par M. le baron Lescallier, sous le titre de *Bakhtyar-Nameh, ou le Favori de la fortune*, Paris, 1805, in-8°; 7° *Voyages dans diverses contrées de l'Orient, notamment en Perse :* ouvrage dans lequel l'auteur a non-seulement donné l'historique des événements de Perse en 1811 et 1813, avec des notices archéologiques, mais aussi extrait et traduit différents manuscrits rares, qu'il avait en sa possession. Il parut en 3 volumes, Londres et Brecknock, 1819, 1820, 1821 et 1823, grand in-4°, avec figures et un atlas in-fol. C'est un ouvrage de luxe. 8° *Catalogue de quelques centaines de manuscrits en diverses langues orientales*, Londres, 1831, in-4°; 9° *Traduction de l'ouvrage géographique de Sadik Ispahani, avec un Essai critique sur divers ouvrages manuscrits arabes et persans*. Cette traduction, faite par un homme désigné seulement par les initiales J. C., mais dont le célèbre orientaliste accepta la responsabilité, parut à Londres, 1832, in-8°. William Ouseley a en outre inséré diverses dissertations dans les journaux scientifiques de Londres, sur la *Cyropédie* de Xénophon, sur les *Parthiques* et les *Mithridatiques* d'Appien, etc. Il a laissé une immense collection de manuscrits. — Son petit-fils, *William-Charles* OUSELEY, né en 1831, se fit d'abord connaître par la traduction de l'ouvrage de M. de Lamartine *l'Angleterre en 1850*, New-York, 1850. Depuis 1855, secrétaire d'ambassade à Assunpcion, dans le Paraguay, il s'occupa de la rédaction d'une grammaire de l'idiome guarani, ainsi que d'un dictionnaire de cette langue mère de la plupart des dialectes brésiliens et laplatiens. Il mourut avant l'achèvement complet des deux ouvrages, à Assunpcion, le 12 février 1858. R—L—N.

OUTHIER (REGINALD ou RENAULD), astronome, né en 1694 à Lamare-Jousserand, bailliage de Poligny, embrassa l'état ecclésiastique, et fut

Digitized by Google

nommé vicaire de la paroisse de Montain, près de Lons-le-Saulnier. Il suivit alors son penchant pour l'étude de l'astronomie, et fit part de ses observations à l'Académie des sciences, qui le nomma en 1731 l'un de ses correspondants. Venu à Paris l'année suivante, il présenta un globe de son invention (1) à l'Académie. On essaya de le retenir en le chargeant de la levée des plans et des calculs des triangles pour la grande carte de France; mais le cardinal de Luynes, évêque de Bayeux, se déclara son protecteur et le nomma son secrétaire. Il partit en 1736 avec Maupertuis, envoyé dans le Nord pour mesurer un degré du cercle polaire (*voy.* MAUPERTUIS), et rédigea le journal de ce voyage, qui ne fut pas sans utilité pour la science. De retour de cette expédition après une absence de deux années, l'abbé Outhier se hâta de retourner à Bayeux, près du cardinal de Luynes, qui lui donna en 1748 un canonicat de sa cathédrale. Il le résigna en 1767, et se retira dans une petite maison qu'il avait acquise à Bayeux du produit de ses économies; il y partagea son temps entre l'étude et la prière, et mourut le 12 avril 1774. L'abbé Outhier avait été gratifié par le roi d'une pension de douze cents francs; il était membre de la société royale de Berlin, et des académies de Caen et de Besançon. On a de lui : 1° *Journal d'un voyage fait au Nord en* 1736 *et* 1737, Paris, 1744, in-4°, avec 18 cartes ou planches dessinées par l'auteur. L'exemplaire qu'en possédait Lalande est couvert de ses notes (*voy.* le Catalogue de sa bibliothèque). Cet ouvrage est écrit avec une simplicité charmante; les détails qu'il renferme sur les mœurs et les usages religieux des Lapons en rendent la lecture pleine d'attraits. Il a été réimprimé à Amsterdam, 1746, in-12, fig. 2° Les *Cartes topographiques de l'évêché de Bayeux*, en 2 feuilles; — *de l'évêché de Meaux et de l'archevêché de Sens;* 3° *Observations météorologiques*, faites à Bayeux (dans le recueil de l'académie des sciences, t. 4 des Mémoires des savants étrangers); — *Observations du passage de Vénus, le* 6 *juin* 1761, *et de l'éclipse de la lune du* 8 *mai* 1762 (ibid., t. 6). W—s.

OUTREMONT (ANSELME D'), fils d'un célèbre avocat, naquit à Paris en 1746, et fort jeune encore obtint en 1766 une charge de conseiller au parlement. Lorsque cette cour fut dissoute en 1771 par le chancelier Maupeou (*voy.* ce nom), il partagea le sort de ses collègues et fut exilé à Crevant, où il consacra ses loisirs aux études littéraires. Louis XVI, dès son avénement au trône (1774), ayant rétabli le parlement, d'Outremont vint y reprendre ses fonctions, et rédigea, au nom de sa compagnie, plusieurs remontrances, notamment sur les édits qu'avait fait rendre Turgot, et dont le roi ordonna l'enregistrement dans un lit de justice (1775), mais qui furent révoqués l'année suivante, après la retraite du ministre. Il proposa aussi la suppression des épices et la réforme de quelques autres abus dans l'administration de la justice. D'Outremont passa en 1785 comme conseiller à la grand'chambre, où il se réunit au petit nombre de ceux qui votèrent contre la convocation des états généraux. En septembre 1789, il fit partie de la chambre des vacations, qui prolongea ses travaux pendant plus d'un an. Alors tous les anciens corps judiciaires cessèrent d'exister, par suite des décrets de l'assemblée nationale. D'Outremont, ayant quitté la France en 1791, resta quelque temps en Belgique, puis en Hollande, et fut appelé en octobre 1793 au château de Ham, près Dusseldorf, où résidait Monsieur (depuis Louis XVIII), qui, après la mort de Louis XVI, ayant pris le titre de régent du royaume, le nomma membre de son conseil de régence. Bientôt il se rendit en Angleterre, et y fut accueilli avec le plus vif intérêt, non-seulement par ses compatriotes, réfugiés comme lui, mais encore par le chancelier d'Angleterre et les membres les plus distingués du parlement, qui, appréciateurs des talents du magistrat français, le consultèrent quelquefois sur différents points de la jurisprudence criminelle. Plus tard, Louis XVIII et sa famille, obligés d'aller chercher un asile sur le sol britannique, témoignèrent constamment à d'Outremont la plus haute confiance. Rentré en France à la suite de ce prince, en 1814, il fut nommé conseiller d'Etat; mais, à l'époque des cent-jours, il repassa en Angleterre, d'où il revint en avril 1816. Il mourut à Paris au mois de septembre 1822. On a de lui : 1° *le Nouveau siècle, ou la France encore monarchie*, Londres, 1796, 2 vol. in-8° (anonyme); 2° *Examen critique de la révolution française, considérée comme système politique*, Londres, 1805, in-8°. D'Outremont avait composé dans sa jeunesse plusieurs ouvrages dramatiques, entre autres : *Marguerite d'Anjou*, la *Mort de Charles Ier*, etc.; mais ces pièces n'ont été ni représentées ni imprimées. P—RT.

OUTREPONT (CHARLES-LAMBERT D'), né à Herve, dans le duché de Limbourg, le 16 septembre 1746, exerça en 1771 la profession d'avocat au conseil souverain de Brabant. En 1780, il publia un ouvrage, alors très-hardi, intitulé *Essai historique sur l'origine des dîmes*, 1 vol. in-8°. Cet écrit fit beaucoup de bruit et essuya beaucoup de critiques (*voy.* GHESQUIÈRE); il fut traduit en anglais et en allemand (1). Joseph II rendit, le

(1) Ce globe mouvant, exécuté par J.-B. Catin, habile mécanicien, compatriote de l'abbé Outhier, est figuré dans les machines de l'Académie, sans description (*voy.* la *Bibliographie astronomique* de Lalande, p. 424).

(1) L'*Essai historique sur l'origine des dîmes*, 1780, in-8°, ayant donné lieu à l'abbé Ghesquière de publier en réponse ses *Lettres historiques et critiques*, etc., Utrecht, 1784, in-8°, d'Outrepont lui adressa : 2° *Défense de l'Essai historique*, etc., Liége, 1785, in-8°. On a encore de lui : 3° *Discours sur l'autorité du droit romain dans les Pays-Bas, pour servir de réponse à la question* : Depuis quand le droit romain est-il connu dans les

Digitized by Google

28 septembre 1784, un édit par lequel il se réservait le droit de prononcer sur la validité des mariages contestés de ses sujets. Les Belges accueillirent mal cette loi, sur laquelle l'empereur engagea d'Outrepont, qui se trouvait alors à Vienne, à écrire un commentaire. Il en fit paraître la première partie en 1787. Ce fut dans le cours de cette année que Joseph essaya de substituer dans la Belgique le régime autrichien aux lois du pays, et alluma ainsi une guerre qui ne fut pas favorable à la maison d'Autriche. D'Outrepont, quoiqu'il eût à se louer de l'empereur, ne se crut pas moins obligé de défendre la constitution de son pays dans plusieurs brochures qu'il publia successivement. Au milieu de l'effervescence des partis, il fut obligé de se réfugier à Paris, où il resta jusqu'à la fin de 1790, époque de la cessation des troubles de la Belgique. Ami des Français, dont il préférait la domination au joug des Autrichiens, il servit les intérêts de la France, qu'il crut être ceux des Belges, lors de la conquête de son pays, en 1792 et en 1794. Membre des administrations supérieures, il fut chargé de travailler à la division en départements; et son travail devint la base de celui qu'adopta la convention nationale. Successivement commissaire du gouvernement près les tribunaux de la Dyle, professeur de législation à l'école centrale du même département, il fut chargé, en l'an 6, par le directoire exécutif, de liquider, près le congrès de Rastadt, la dette publique de la Belgique. Pendant cette mission, il fut élu député au conseil des cinq cents. Le premier discours qu'il y prononça eut pour but de se plaindre de la législation introduite par la loi du 12 brumaire an 2, qu'il regardait comme plus favorable à la licence des mœurs qu'au mariage. Ses autres discours furent relatifs à la liberté de la presse et au projet de rétablissement des clubs, contre lequel il se prononça. Lors du nouveau système de gouvernement, après le 18 brumaire (novembre 1799), d'Outrepont fut nommé, par le sénat conservateur, juge au tribunal de cassation. Ce magistrat, l'un des élèves les plus distingués de l'université de Louvain, avait beaucoup de connaissances en littérature, en histoire, en jurisprudence, en droit public et même en astronomie. Il mourut à Paris le 4 mars 1809. D-R-S.

OUTREPONT (Charles-Thomas-François, comte d'), littérateur, fils du précédent, naquit à Bruxelles, le 26 juin 1777, et reçut à l'université de Louvain une sage et solide instruction. En 1798, il accompagna son père, en qualité de secrétaire, au congrès de Rastadt et le suivit encore à Paris. Français depuis la réunion de la Belgique à la France, et naturalisé après qu'elle en fut séparée, Charles d'Outrepont aurait pu entrer dans la carrière de l'administration ou celle de la magistrature; mais indépendant par caractère et par sa position, étranger à tous les partis, préférant le repos et le bonheur domestique aux jouissances trompeuses de l'ambition, il se consacra aux lettres, qu'il cultiva toujours par goût, sans intérêt et sans prétention à la gloire ou aux éloges des journalistes. Il est mort le 4 avril 1840. M. Villenave lui a consacré une notice dans le tome 12 du *Journal de l'Institut historique*. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Aratus et Nicocles aux enfers*, Paris, 1821, in-8°. Ce dialogue a été depuis réimprimé à la fin des suivants. 2° *Dialogue des morts, suivi d'une lettre* (supposée) *de J.-J. Rousseau, écrite des Champs-Elysées à M. Castil-Blaze*, Paris, Firmin Didot, 1825, in-8°. Le véritable auteur de la lettre démontre évidemment que l'arrangeur de *Robin des bois* s'est approprié, dans son *Dictionnaire de musique*, non-seulement trois cent quarante-deux articles entiers de celui de J.-J. Rousseau, qu'il traite de *musicien* ignorant, et par conséquent à peu près le tiers de ceux que contient l'ouvrage de M. Castil-Blaze, mais que ce dernier en a tronqué un plus grand nombre d'autres; qu'en résumé son dictionnaire ne renferme guère qu'un quart de plus que celui de J.-J., et il pense que plusieurs de ses nouveaux articles sont fort superficiels. 3° *Nouveaux Dialogues des morts*, Paris, 1828, in-8°; 4° *Christine et d'Alembert dans l'autre monde*, dialogue, ibid., 1829, in-8°. Ces Dialogues des morts ne sont pas indignes de figurer à côté de ceux qu'ont publiés Fontenelle et Fénelon. 5° *Promenades d'un solitaire*, ibid., 1828, in-8°; 6° *la Métempsycose, ou Dialogue des bêtes*, ibid., 1830, in-8°; 7° *Mélanges*, ou *Suite des Promenades d'un solitaire*, ibid., 1830, in-8°; 8° la *St-Barthélemy*, drame historique en plusieurs scènes, ibid., 1826, in-8°; 9° la *Mort de Henri III*, drame historique en plusieurs scènes, ibid., 1826, in-8°; 10° la *Mort de Charles Ier*, drame historique en quarante-deux scènes, ibid., 1827, in-8°; 11° *Huascar, ou les Frères ennemis*, drame en cinq actes, tiré de l'histoire du Pérou, ibid., 1829, in-8°; 12° *Caius Caligula*, drame historique, en cinq actes, ibid., 1833, in-8°. Ces cinq drames n'étant point destinés au théâtre, l'auteur leur a donné une forme qui s'oppose à leur représentation, et il n'a voulu que traiter dramatiquement des sujets historiques avec une liberté qui ne convient pas à la scène. Il y prête souvent à ses personnages les paroles que l'histoire ou les Mémoires du temps leur attribuent, et il rend ainsi les faits intéressants et animés. Cette nouvelle carrière, que d'Outrepont a ouverte, s'éloigne des règles de l'art dramatique, qu'il respectait et admirait; mais elle pourrait être adoptée par les théâtres secondaires avec autant de bonheur et surtout plus d'utilité pour l'instruction et les mœurs du

Pays-Bas autrichiens, et depuis quand y a-t-il force de loi? Ce discours a été jugé digne de l'*accessit* en 1782, Bruxelles, 1783, in-4°. 4° *Des empêchements dirimant le contrat de mariage dans les Pays-Bas autrichiens, selon l'édit de l'empereur Joseph II, du 26 septembre* 1784, Bruxelles, 1787, in-8°. 5° Plusieurs *discours* et *brochures de circonstance*. Tous les ouvrages de ce savant magistrat ont été proscrits par le clergé belge.

Digitized by Google

peuple que les insignifiants et ridicules mélodrames. 13° *Discours sur les rois de Rome*, Paris, 1833, in-8°. D'Outrepont a laissé manuscrits, tout prêts à être imprimés, un sixième drame, *Jules César*, et un livre intitulé *Morale et philosophie*, qui mériteraient de compléter le recueil de ses œuvres. Les éloges donnés au mérite littéraire de d'Outrepont, dans le *Journal de la Société de la morale chrétienne*, sont tempérés par une saine critique; mais on y loue sans restriction son but philanthropique, la pureté de sa morale et la sagesse de ses opinions. — OUTREPONT (Théodore-Gustave D'), frère du précédent, né à Bruxelles en 1779, embrassa l'état militaire et fit toutes les guerres du consulat et de l'empire. Il était capitaine de cavalerie et membre de la Légion d'honneur, lorsqu'il fut mis à la demi-solde, sous la restauration. Il mourut du choléra, à Paris, le 7 avril 1832. On a de lui : 1° le *Petit Almanach des guerriers français, ou de la gloire tous les jours, anniversaires historiques des villes prises, combats et batailles les plus remarquables, sur terre et sur mer, où les armées françaises ont été victorieuses, depuis la monarchie, non comprises les guerres civiles et de religion*, Paris, 1819, in-8°. Cet ouvrage a été cité par erreur parmi ceux de son père dans la *Biographie portative des contemporains*. Le titre d'*Ephémérides* aurait mieux convenu à ce livre utile que celui d'Almanach, qui fait supposer la publication annuelle d'une continuation impossible. 2° *Observations critiques et raisonnées sur l'ordonnance provisoire des exercices et des manœuvres de la cavalerie*, du 1er vendémiaire an XIII, Paris, 1824, in-12; 3° *Instruction militaire pour habituer la cavalerie à enfoncer l'infanterie en rase campagne, suivie d'une nouvelle manière de charger*, Paris, 1832, in-8°. Cet officier avait aussi cultivé la musique avec succès, et plusieurs de ses morceaux à grand orchestre ne sont pas sans mérite. — OUTREPONT (Gustave-Charles-Léonard D'), fils aîné de Charles, naquit à Paris, le 22 juillet 1811, suivit la carrière des armes et fit en 1831 la campagne d'Anvers. Auteur des articles *le Gamin de Paris* et *la Petite Provence*, dans le *Livre des Cent et Un*, et d'autres dans différentes *Revues*, il fut admis, auprès de son père, comme membre de la Société de la morale chrétienne et de l'Institut historique. Parvenu rapidement au grade de capitaine dans le 11e régiment d'infanterie légère, il quitta ce corps pour entrer comme capitaine adjudant major dans la légion étrangère, 2e régiment, partit pour l'Afrique et mourut à Bougie le 18 septembre 1842. A—T.

OUVAROFF (comte SERGE-SÉMÉNOVITCH), homme d'État et littérateur russe, né le 25 août 1783 à Moscou, où il est mort le 16 septembre 1855. Issu d'une ancienne famille noble, le jeune Serge fut envoyé aux universités allemandes, surtout à Gœttingue, pour y faire son éducation. Admis de bonne heure dans l'intimité de l'empereur Alexandre Ier, il fut d'abord secrétaire d'ambassade à Vienne, puis à Paris. En 1811, il devint curateur de l'université de St-Pétersbourg, et recteur du ressort académique de cette ville. Il dut cette élévation précoce à son traité : *Projet d'une académie asiatique*, publié en 1810. Ouvaroff mit immédiatement à exécution les idées qu'il y avait énoncées, en fondant plusieurs nouvelles chaires pour les langues orientales à l'université. Appelé ensuite, en 1818, à la présidence de l'académie des sciences, il créa près d'elle un musée asiatique avec plusieurs chaires. En 1823 on y établit, en outre, pour les besoins de la diplomatie, l'école spéciale des langues orientales, mise dans la dépendance du ministère des affaires étrangères. Ce ne fut pas Ouvaroff lui-même, il est vrai, qui la créa; car après avoir quitté la curatelle de l'université, il était, en 1822, devenu chef du département des manufactures et du commerce intérieur, ainsi que de la banque de l'empire. Mais après avoir reçu, en 1824, le titre de conseiller intime, il rentra dans sa véritable carrière en 1826, qu'il fut nommé directeur dans le ministère de l'instruction publique et des cultes. Ce fut six ans plus tard, en 1832, qu'il fut mis à la tête de ce département. En 1846, enfin, l'empereur Nicolas Ier lui conféra, pour lui et ses descendants, le titre de comte. Dans cette haute position de *ministre de l'éclaircissement du peuple* (titre que porte ce ministère en Russie), Ouvaroff a grandement mérité de l'instruction publique, tant primaire que secondaire et supérieure. Plus de sept cents institutions, savoir deux cinquièmes de toutes celles de la Russie, sont dues à lui; parmi elles figurent l'université de Kiew, plusieurs musées d'histoire naturelle, des jardins botaniques, des observatoires astronomiques, des cabinets de physique, de nombreuses bibliothèques; le rétablissement de la médresseh ou université musulmane de Tiflis, les écoles tartaro-russes de Sibérie, ainsi que les académies d'Omsk et de Tobolsk, etc. Il fonda plusieurs sociétés savantes, notamment la société archéologique russe en 1834, et la société de géographie russe. Lors de l'éclipse totale du soleil, le 8 juillet 1841, il adjoignit à l'académie des sciences une section astronomico-géographique. Les traitements des professeurs de l'enseignement secondaire et primaire ont été augmentés par lui. C'est lui qui a placé tant d'Allemands et de Français dans l'enseignement supérieur. On peut consulter, sur les résultats de son administration, l'écrit d'Alexis de Krusenstern, *Précis du système, des progrès et de l'état de l'instruction publique en Russie*, 1845. Lorsque, après les événements de 1848, Nicolas Ier crut devoir se prémunir contre les idées révolutionnaires propagées par les universités allemandes, et restreindre la liberté de l'enseignement aux académies russes, Ouvaroff résigna le ministère, et ne conserva jusqu'à sa mort que la présidence de l'académie des sciences, avec son

Digitized by Google

siége au conseil de l'empire. Il s'est aussi essayé comme archéologue, historien et linguiste. Ses mémoires lui ont valu la distinction d'être correspondant de l'Institut de France. Nous avons nommé 1° son *Projet d'une académie asiatique*, St-Pétersbourg, 1810. Il a ensuite écrit : 2° *Sur les mystères d'Eleusis*, ibid., 1812. Ouvaroff les rattache aux cultes de l'Inde; il se fonde sur la formule *Konx om pax*, formule sacramentelle pour lever les séances des initiés. Cette formule, d'origine sanscrite, est expliquée par lui : « Nos désirs « intimes seront remplis à tour de rôle. » 3° *Sur l'âge antéhomérique;* 4° *Examen critique de la fable d'Hercule* contre l'*Origine de tous les cultes*, par Dupuis, qui avait regardé Hercule comme emblème du soleil, et ses douze travaux comme le symbole des douze signes du zodiaque; 5° *Notice sur Gœthe* (traduite en allemand par Stœckhardt); 6° *Mémoire sur la langue sanscrite;* 7° *Comparaison de l'empereur Alexandre Ier de Russie avec Napoléon Ier*; 8° *Sur les projets de Napoléon Ier touchant l'Italie;* 9° *Sur la philosophie de la littérature;* 10° *Sur les tragiques grecs;* 11° *Souvenirs de voyage, Rome et Venise;* 12° *Notices biographiques : le prince de Ligne, le baron de Stein, le comte Pozzo di Borgo.* Tous ces traités, écrits en français, ont été réunis par lui sous le titre : *Etudes de philosophie et de critique*, St-Pétersbourg, 1843; et *Esquisses politiques et littéraires*, avec une préface et esquisse biographique, par M. Léouzon-le-Duc, Paris, 1849. Il faut y ajouter encore 13° son édition de *Nonnus de Panopolis*, St-Pétersbourg, 1817. 14° On a de lui diverses *pièces de vers français*. — Son fils, *Alexis Sergéiévitch*, a également acquis une renommée scientifique par son *Voyage archéologique dans le midi de la Russie et sur les bords septentrionaux de la mer Noire*, St-Pétersbourg, 1852. R—L—N.

OUVAROFF (Fedor-Petrovitch), parent des deux précédents, général russe, né le 27 avril 1769 à Chruslowska, dans le gouvernement de Toula, mort à St-Pétersbourg le 2 décembre 1824. Après avoir servi sous Potemkin et Souvaroff, il prit part à la conspiration contre Paul Ier, dans laquelle il semble avoir joué un rôle important. Plus tard il se signala surtout dans les campagnes de 1805 et 1807 contre les Français, et en 1810 contre les Turcs. Dans la bataille de Borodino, en 1812, il commanda, comme lieutenant général, un corps de cavalerie de réserve sous Barclay de Tolly. Il se distingua encore dans la poursuite de l'armée française. A la fin, il fut nommé général de cavalerie, adjudant général et commandant en chef de la garde impériale. Il légua quatre cent mille roubles pour l'érection d'un arc de triomphe en l'honneur de cette dernière. R—L—N.

OUVILLE (Antoine le Metel d') était frère de Boisrobert (*voy.* ce nom) et, comme lui, naquit à Caen, mais on ne sait en quelle année. Il mourut, avant son frère, en 1656 ou 1657, car dans la *Suite des Mémoires de Michel de Marolles*, imprimée en 1657, on l'appelle le *feu sieur d'Ouville* (édition in-fol., p. 242). Marolles attribue à d'Ouville cinq ou six pièces; il en a fait dix en cinq actes et en vers, dans l'espace de douze ans, de 1638 à 1650, savoir : les *Trahisons d'Arbiran*, tragi-comédie, 1638, in-4°; — *l'Esprit follet, ou la Dame invisible*, 1642, in-4°; 1643, 1662, 1665, in-12. Hauteroche y a pris le sujet de la pièce qu'il a donnée sous le même titre (*voy.* Hauteroche). — L'*Absent de chez soi*, comédie, 1643, in-4°; — *les Fausses Vérités, ou Croire ce qu'on ne voit pas, et ne pas croire ce qu'on voit*, comédie, 1643, in-4°; — la *Dame suivante*, comédie, 1645, in-4°; — le *Mort vivant*, tragi-comédie, 1646, in-4°; — *Aimer sans savoir qui*, comédie, 1646, in-4°; — *Jodelet astrologue*, comédie, 1646, in-4°; — la *Coiffeuse à la mode*, comédie, 1646; — les *Soupçons sur les apparences*, héroï-comédie en cinq actes, 1650, in-4°. Les auteurs de l'*Histoire du Théâtre français* (*voy.* Parfaict) doutent que cette dernière pièce soit de d'Ouville. Les auteurs de la *Bibliothèque du Théâtre français* (*voy.* la Vallière) la lui donnent affirmativement. Léris se contente de la lui attribuer. Enfin Pont-de-Vesle l'a comprise dans le Théâtre de d'Ouville, avec les neuf autres pièces. Antoine le Metel avait traduit de l'espagnol de Castillo Solorzano *la Fouine de Séville, ou l'Hameçon des bourses*. Cette traduction ne fut publiée qu'en 1661, in-8°; on l'a réimprimée sous le titre de *Histoire et aventures de Dona Rufine, courtisane de Séville*, 1731, 2 vol. in-12. D'Ouville avait donné, en 1656 (1), des *Nouvelles amoureuses et tragiques, traduites de l'espagnol de dona Maria de Zayas*, in-8° (2). Mais ce ne sont pas tous ces travaux qui ont sauvé de l'oubli le nom de cet auteur. Il n'est connu aujourd'hui que par ses contes, qui sont même plus cités que lus. Le recueil en est intitulé *l'Elite des Contes du sieur d'Ouville*, 1669, 2 vol. in-12. Ces contes sont libres et ne sont pas tous bons. Les meilleurs sont tirés du *Moyen de parvenir*, de Beroalde de Verville. Les personnes qui les ont comparés aux contes de la Fontaine auraient dû remarquer au moins que ceux de d'Ouville sont en prose, ce qui les met déjà bien loin des jeux du fabuliste. La Monnoye, dans sa *Dissertation* sur le livre intitulé *le Moyen de parvenir*, imprimé à la suite du *Menagiana*, attribue ces contes à Boisrobert. Ce n'est pas l'avis de l'abbé d'Artigny, ni celui de Goujet. (Voy. *Bibliothèque française*, t. 17, p. 94.) D'Artigny, dans ses *Nouveaux Mémoires* (t. 6, p. 192), dit avoir vu de d'Ouville la *Vengeance d'Aminte affrontée*, nouvelle traduite de l'espagnol. Il est probable que ce n'est autre chose qu'une édition séparée de *l'Aminte trahie*,

(1) *Voy.* n° 2012 du Catalogue de madame de Pompadour.
(2) La traduction des *Nouvelles* de dona Maria de Zayas, imprimée en 1680, et qu'on attribue quelquefois à d'Ouville, est de Vanel, comme on l'apprend par la dédicace de sa traduction des *Aventures de Casandra*, Paris, 1685. W—s.

Digitized by Google

ou l'Honneur vengé, l'une des nouvelles de dona Maria de Zayas. A. B—T.

OUVRARD (René), né à Chinon le 16 juin 1624, embrassa l'état ecclésiastique, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer d'une manière toute spéciale à la culture de la musique. Maître de chapelle de la cathédrale de Bordeaux, puis de celle de Narbonne, et enfin de la Ste-Chapelle de Paris, ses travaux, dans ces trois psallettes, furent récompensés par un canonicat au chapitre métropolitain de Tours. Indépendamment de ces fonctions, il se plut à cultiver la poésie latine. De tous ses ouvrages, celui qu'il affectionnait le plus, et auquel il consacra plus de vingt années de sa vie, est son *Histoire de la musique ancienne et moderne*, terminée dix-sept ans avant sa mort. Le 4 mars 1677, le privilége pour la publier lui avait été délivré et avait été inscrit au registre de la chambre des libraires et imprimeurs de Paris. Par quels motifs cette œuvre de prédilection ne fut-elle pas publiée de son vivant? C'est ce qu'on ne peut s'expliquer, et pourtant il n'avait négligé aucun moyen de la compléter et de la perfectionner! Lui-même nous apprend que, pour l'encourager, le cardinal Bona lui avait envoyé, écrite de sa propre main, une copie du catalogue de tous les manuscrits existants dans la bibliothèque du Vatican sur la musique, avec offre de lui communiquer ceux qu'il jugerait utiles. Nous ne pensons pas qu'il ait pu être arrêté dans sa publication par celles qui antérieurement avaient été faites par Giuseppe Zurlino en Italie, et en France par le P. Mersenne, mais sur quelques parties seulement de son vaste plan. Toujours est-il qu'à sa mort, arrivée à Tours le 19 juillet 1694, le manuscrit de cette histoire, trouvé dans son portefeuille, fut déposé, avec plusieurs autres également inédits, aux archives de l'église métropolitaine. Les ouvrages imprimés de René Ouvrard sont : 1° *Secret pour composer en musique par un art nouveau*, Paris, veuve Alliot, 1660, in-8°; 2° *Studiosis sanctarum scripturarum biblia sacra ad lectiones in singulos dies per legem, prophetas et evangelium distributa, et quingentis viginti novem carminibus mnemonicis comprehensa*, Paris, Ch. Savreux, 1668, in-12; 3° *Motifs de réunion à l'Eglise catholique*, présentés à ceux de la religion prétendue réformée de France, avec un avertissement sur la réponse d'un ministre (Claude) à l'office du St-Sacrement, Paris, Ch. Savreux, 1668, in-12; 4° *Les motifs de la conversion du comte de Lorges-Montgommery*, dédiés au roi, Paris, Gervais Clousier, 1670, in-12; 5° *Défense de l'ancienne tradition des Eglises de France*, sur la mission des premiers prédicateurs évangéliques dans les Gaules, du temps des apôtres ou de leurs disciples immédiats, Paris, Roulland, 1678, in-8°. Quoique ce livre annonce beaucoup d'érudition, le point discuté par l'auteur est loin d'être éclairci. 6° *L'art et la science des nombres, en français et en latin*, ou l'arithmétique pratique et spéculative en vers latins, avec une préface de l'excellence de l'arithmétique, Paris, 1677, in-4°. On a peine à s'expliquer comment Ouvrard a pu concevoir la pensée de traduire en vers latins les règles arides de l'arithmétique et de l'algèbre. Ce travail, fort pénible pour lui, ne pouvait offrir à son lecteur ni utilité ni agrément. Mais c'est spécialement dans les définitions arithmétiques que sa poésie arrive au dernier degré de la bizarrerie. 7° *Calendarium novum perpetuum et immutabile*, Paris, 1682, in-12; 8° *Breviarium Turonense renovatum et in melius restitutum*, Paris, 1685, 4 vol. in-8°; 9° *Lettres sur l'architecture harmonique*, Paris, Roulland, 1679, in-12. Les manuscrits de René Ouvrard qui étaient conservés dans les archives de la cathédrale de Tours sont : 1° *La musique rétablie depuis son origine*, et l'histoire des progrès qui s'y sont faits jusqu'à notre temps, avec l'explication de tous les auteurs grecs et latins, français, italiens, allemands, espagnols et anglais, qui en ont écrit à dessein ou par occasion. Ainsi, dans ce seul livre, les musiciens auront tous les autres livres qui ont traité de la musique, et toute sa théorie et pratique, en français et en latin; 2° *Les disputes de la religion chrétienne réduite à ses premiers principes*, avec les preuves réciproques de la vérité de la foi catholique par les preuves de la divinité de Jésus-Christ, et de la divinité de Jésus-Christ par les vérités catholiques. Ce traité est divisé en deux parties, et chaque partie en huit chapitres. 3° *Avis aux catholiques, aux calvinistes et aux nouveaux convertis*, sur les prédictions des ministres calvinistes touchant le règne de l'Antechrist et le rétablissement de la religion prétendue réformée en France. Celui-ci est divisé en onze chapitres. Ces deux ouvrages n'ont pas plus de cent pages chacun, petit in-4°. 4° *Les définitions, divisions et axiomes de la géométrie en vers latins*. C'est le complément de sa science des nombres, qui traite de l'arithmétique et de l'algèbre. 5° *Raisons de la disposition du Bréviaire de Tours renouvelé en l'année 1685*, avec les avantages qu'on en peut tirer. R. Ouvrard avait fait, dit-on, un commentaire sur l'ouvrage de Vossius : *De poematum cantu et viribus rythmi*; mais il ne s'en est trouvé aucune trace parmi ses manuscrits. — Ouvrard (*Guillaume*), religieux minime, frère du précédent, né à Chinon en 1628, se livra, comme René, à la composition des vers mnémoniques ou techniques; mais la matière sur laquelle il s'exerça était peut-être encore plus ingrate; il avait mis en vers la *Somme de St-Thomas*, distribuée par positions en forme de thèses, imprimée à Bourges en 1678. On a dit qu'il avait laissé plusieurs ouvrages manuscrits; s'ils ont existé, les titres mêmes n'en ont pas été conservés. Mais on a de lui une ode latine adressée à son frère, lors de la publication de son ouvrage sur la science des nombres, où l'on trouve une défini-

Digitized by Google

tion des attributions des neuf muses, qui ne manque ni de facilité ni d'agrément. Nous ignorons la date de sa mort. L—s—D.

OUVRARD (Gabriel-Julien), financier, munitionnaire général, naquit le 11 octobre 1770 dans les marches du Poitou et de Bretagne, près de Clisson. Son père, Olivier Ouvrard, propriétaire de papeteries, trouva dans son industrie les ressources nécessaires à l'éducation de huit enfants, et Gabriel fut mis successivement aux colléges de Clisson et de Beaupréau, d'où il sortit en 1788 pour entrer dans la carrière vers laquelle de très-bonne heure il s'était senti attiré, celle des spéculations. Il débuta dans la maison Guertin, Loret et compagnie, de Nantes, négociants en denrées coloniales, forma peu de temps après une maison du même genre sous la raison Guertin et Ouvrard, et sut bientôt comprendre les vrais éléments des succès financiers, les sources des richesses et surtout les immenses avantages du crédit. Le 14 juillet 1789 ayant ouvert une ère nouvelle pour la France, les discussions de la tribune, la liberté de la presse, le nombre et l'importance des questions qui allaient être traitées, firent entrevoir à Ouvrard que l'usage du papier devait forcément se multiplier et sa fabrication prendre dès lors un développement inattendu; sans hésiter, il acheta dans les manufactures du Poitou et de l'Angoumois tout celui qu'elles pourraient fabriquer pendant deux ans, et fit sur ces marchés, qu'il remit aux libraires, un bénéfice de trois cent mille francs. Telle fut sa première opération, qu'il aimait à se rappeler; telle fut l'encourageante origine de ses spéculations postérieures. Il en profita pour spéculer sur les produits coloniaux dans de vastes proportions, et y fit si bien qu'en 1793, dénoncé comme accapareur, il n'échappa à Carrier que grâce à un subterfuge; accueilli par le général Boivin, qui commandait alors à Nantes, il se fit prendre pour son aide de camp, et à l'aide de ce titre, non-seulement il se sauva lui-même, mais il réussit encore à sauver d'autres victimes du proconsul, condamnées déjà par ce dernier à être fusillées. En quittant le général Boivin, Ouvrard se rendit au quartier général de Kleber et fut, après avoir commandé un détachement à Torfou, envoyé par Canclaux, général en chef, pour porter des drapeaux à la convention. Il n'était autorisé à rester à Paris que quelques jours, mais la vue de cette ville, où il était déjà venu comme député à la fédération (14 juillet 1790), la pensée des spéculations commerciales dont elle était naturellement un si vaste théâtre, le décidèrent à demander un congé illimité. Un événement particulier le retenait d'ailleurs dans la capitale; cent trente-deux Nantais avaient été envoyés au tribunal révolutionnaire par Carrier, et Ouvrard ne voulait pas s'éloigner avant le succès des démarches de toute nature qu'il avait commencées pour eux et qui ne cessèrent qu'avec leur captivité, le 9 thermidor. De plus, parmi eux se trouvait l'un des plus habiles et des plus riches commerçants de Nantes, M. Tébaud, et ce dernier, reconnaissant sans doute de ses bons offices, lui donna en mariage sa fille aînée, dont le dévouement devait être plus tard sa plus douce consolation au milieu des pénibles traverses qui lui étaient réservées par suite des engagements qu'il consentit comme munitionnaire, et qui ne tardèrent pas à se produire. Ce fut en effet peu de temps après que, mis en rapport avec l'administration à l'occasion d'une indemnité qu'il eut à réclamer pour les usines de son père, brûlées pendant la guerre de Vendée, il eut connaissance des embarras financiers du gouvernement, et s'engagea dans la voie de lui venir en aide d'abord par des conseils, puis par des entreprises à sa charge, auxquelles il subordonna dès lors ses affaires de banque et de commerce, dont la prospérité était florissante. En 1797, il soumissionna les subsistances de la marine, jusque-là régies pour le compte de l'Etat par des administrateurs dont le service n'était plus assuré. C'était sous le ministère de Pléville-Peley. Sous son successeur, l'amiral Bruix, il traita de plus de l'approvisionnement de la flotte espagnole ralliée à la nôtre, dont le bénéfice au bout de quelques années fut pour lui de plus de quinze millions. Pendant la glorieuse campagne d'Egypte, pour laquelle Bonaparte s'était embarqué le 19 mai 1798, la situation critique à l'intérieur, la pénurie des finances, le dénûment de l'armée, sans solde depuis six mois, engagèrent le directoire à demander un emprunt de dix millions au munitionnaire général, qui le lui versa immédiatement et présenta en même temps un plan financier de crédit garanti par l'organisation d'une caisse d'amortissement auquel malheureusement les intrigues et les préoccupations du moment ne permirent pas même de s'arrêter pour l'examiner. Après le 18 brumaire, le premier consul, dans le même embarras que le directoire, fit un nouvel appel à Ouvrard pour une somme de douze millions; mais Ouvrard refusa et profita même de la circonstance pour réclamer les dix millions qu'il avait précédemment avancés au gouvernement, représenter son plan de finances et renouveler en vain ses observations sur l'importance du crédit et la nécessité d'une grande dette publique comme base de ce crédit. Enfin, en 1800, au mois de janvier, soit par suite d'une hostilité qu'il expliqua par son refus d'aider Bonaparte, soit, comme on l'a prétendu, dans l'espoir d'une intimidation qui pouvait le rendre plus accommodant et plus facile à consentir un secours devenu plus nécessaire que jamais, Ouvrard fut mis en état d'arrestation d'abord, puis de surveillance seulement; les scellés furent apposés chez lui et ses papiers dépouillés par une commission de conseillers d'Etat qui établirent que sa fortune s'élevait alors à vingt-neuf millions, ce qui de-

Digitized by Google

vait d'autant plus lui susciter bien des jalousies, que sa manière de vivre était au su de tous en rapport complet avec cette fortune. Cependant aucune poursuite ne put avoir lieu contre lui, rien n'ayant été relevé à sa charge, et lorsque la campagne de Marengo fut décidée, ce fut à lui encore qu'eut recours le gouvernement pour traiter des fournitures nécessaires à l'armée, et qu'il soumissionna sous le nom de Maurin. Ce fut lui aussi qui avec M. Vanlerberghe l'aida par de nouveaux traités (floréal an XI, 1802) à faire face à une inquiétante disette, et se chargea un an plus tard, sous le nom de Frenais, pour six ans et trois mois, des services de la marine que les préparatifs de descente en Angleterre rendaient considérables. Pendant ce temps, les intérêts privés d'Ouvrard étaient tenus par son frère au Mexique, où il lui était dû des sommes fort importantes, et il était tout entier à ses affaires avec le gouvernement français, qui, en l'an XII, lui devait près de soixante-huit millions et, à en croire ses mémoires, se montrait à chaque opération assez mauvais débiteur, pour qu'il ne consentît à en faire de nouvelles que pour conserver les droits lui résultant du passé. On sait d'ailleurs combien Ouvrard était convaincu de la haine du premier consul à son égard, haine qu'il attribuait à la fois aux services pécuniaires qu'il avait, paraît-il, dans un temps, rendus à Joséphine, et que Bonaparte, devenu son époux, ne pouvait lui pardonner, et à la jalousie d'un grand génie, impuissant en matière de finances, vis-à-vis d'un homme plus habile et plus heureux que lui sous ce rapport. Quoi qu'il en soit, le munitionnaire général offrait encore à Barbé-Marbois, le 4 avril 1804, cinquante millions, et le 8 juin de la même année cent cinquante autres millions sur des obligations des receveurs généraux; traitait une troisième fois, le 27 germinal an XIII, pour le service général de tous les besoins du trésor pendant le cours de l'an XIV, service qui pouvait s'élever à quatre cents millions, et pour lequel il avait soin de se réserver, ce qui prouve la sincérité de l'explication que nous avons plus haut rapportée de la continuité de ses opérations, de donner en payement les ordonnances de la marine et de la guerre pour ce qui lui serait dû par ces ministères; enfin, il se chargeait d'aller en Espagne recouvrer trente-deux millions échus sur soixante-douze consentis par cette puissance au profit de la France, et faisait même l'avance de ces trente-deux millions, vainement réclamés jusque-là par les voies diplomatiques. Cette dernière mission fut pour Ouvrard une nouvelle occasion de grandes vues financières; en Espagne comme en France, les caisses étaient vides; il imagina d'utiliser pour ce pays des ressources qui pussent relever son crédit; profitant des études faites par son frère en 1800 sur le nouveau monde, et qui lui avaient indiqué des trésors inépuisables à exploiter pour l'Espagne, il présenta un projet d'emprunt hollandais suffisant pour acquitter le subside et subvenir au besoin du gouvernement espagnol, en l'accompagnant, pour inspirer de la confiance aux prêteurs, de la cession qui lui serait faite durant toute la guerre qui venait d'éclater avec l'Angleterre. 1° du commerce exclusif des Amériques, 2° de l'extraction et de la libre disposition de toutes les matières d'or et d'argent appartenant à la couronne, 3° de la faculté de faire dans les Amériques des emprunts sous la garantie de leurs trésoreries et remboursables par elles. Ce plan fut adopté, et en même temps, par un traité dans lequel il s'engageait, le 26 novembre 1804, vis-à-vis du gouvernement espagnol, inquiété par la famine, à lui fournir deux millions de quintaux de blé, au prix de vingt-six francs le quintal, qu'il se chargeait de tous les services des ministères de la guerre et de la marine, il signait avec Charles IV un acte de société pour l'exploitation du nouveau monde sous la raison Ouvrard et compagnie, et préparait pour l'avenir de l'Espagne, en obtenant de Pie VII (novembre 1804) l'autorisation de vendre les biens du clergé contre remboursement en inscriptions de rentes, des ressources inespérées. Un décret impérial du 18 février 1806 vint toutefois, en déclarant Ouvrard détenteur et débiteur solidaire de quatre-vingt-sept millions, chiffre qui s'éleva bientôt à cent quarante et un millions, pour obligations confiées par les receveurs généraux à Desprez, chargé du service du trésor public, et considéré comme son associé pour cette entreprise, et en ordonnant la restitution immédiate de ces valeurs, mettre obstacle à la réalisation de ces gigantesques spéculations et notamment de celle relative à l'exploitation de l'Amérique. L'état de gêne et l'embarras devinrent même tels que, ne prévoyant plus de moyens de faire face à leurs créanciers, Ouvrard et Vanlerberghe furent contraints de suspendre leurs payements et de déposer, le 31 décembre 1807, un état de leur situation; ils ne reprirent l'administration de leurs affaires qu'autorisés par un concordat homologué le 12 janvier 1809, qui, s'il ne justifie pas la prétention d'Ouvrard d'avoir été toujours en butte à des vexations injustes de la part du gouvernement impérial, témoigne au moins d'une grande confiance de la part de ceux qui jusqu'alors avaient particulièrement traité avec lui. Il n'en fut pas moins arrêté en juin 1809 par ordre de l'empereur qui, dans un décret daté de Schœnbrunn, l'avait déclaré garant du roi d'Espagne pour une somme d'un million cinq cent vingt-cinq mille deux cent quarante-sept piastres, non remboursée par ce souverain; mais son arrestation ne fut que momentanée, et il fut bientôt mis en liberté sous caution avec injonction de ne pas sortir de France sans autorisation. Cependant ses affaires l'appelant en Hollande, il sollicita un passe-port du ministre de la police, Fouché, qui

Digitized by Google

ne le lui promit qu'à la condition qu'il aiderait à négocier la paix avec l'Angleterre, en utilisant ses relations avec ce pays. Ouvrard consentit, mais Fouché étant sur ces entrefaites tombé en disgrâce, il fut naturellement frappé du même coup, de nouveau arrêté par le duc de Rovigo, successeur de Fouché, conduit à l'Abbaye, puis au donjon de Vincennes, et enfin à Ste-Pélagie, où il resta jusqu'en octobre 1813, plus de trois années, tâchant d'adoucir, par des distractions de toute sorte que venaient partager de nombreux visiteurs, la privation de sa liberté, pour laquelle il ne se résigna jamais à transiger. A cette époque même (octobre 1813), il fut autorisé à rentrer chez lui, mais sous la condition, qui dura jusqu'aux événements de 1814, de se représenter à toute réquisition au ministère de la police. Lors de ces événements, il fut chargé le 12 avril des préparatifs de la réception de S. A. R. Monsieur, dont l'arrivée était annoncée au gouvernement provisoire, et, au mois de mai, présenta au gouvernement et aux deux chambres son plan de finances basé sur le crédit, auquel il ne pouvait renoncer, que, malgré les dispositions favorables de M. de Blacas, le baron Louis fit encore ajourner, et qui ne devait être adopté qu'en 1817 par le duc de Richelieu. Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon eut plusieurs fois recours à Ouvrard, auquel il témoigna plus de confiance que par le passé, qui assista à Waterloo comme munitionnaire général, et se trouvait à l'Elysée quand, peu de temps après, une députation vint y demander à l'empereur son abdication. A la rentrée du roi, le baron Louis reprit les finances et le prince de Talleyrand la présidence du conseil des ministres, mais pour être bientôt remplacés le premier par M. de Corvetto, le second par le duc de Richelieu. La présence de ce dernier était une bonne fortune pour Ouvrard; elle lui permit de tenter encore, à l'occasion de la dette contractée par la France vis-à-vis des puissances alliées, de faire adopter ses plans de finances basés sur le crédit, et cette fois ce fut, quoique après certaines difficultés préliminaires, avec un plein succès, dont au surplus il ne tira personnellement aucun profit. Les créations de rentes employées d'abord pour payer les dettes se succédèrent peu à peu et justifièrent amplement l'opinion d'Ouvrard, qu'elles ne feraient qu'amener la hausse, chaque création introduisant en France la somme d'écus pour laquelle les étrangers y participent. En 1818, Ouvrard perdit sa femme, et maria, sur la demande du duc de Richelieu, à M. de Rochechouart sa fille aînée que recherchaient les plus hautes alliances. En 1820, il adressa au président du conseil et au ministre de la guerre ses vues sur les moyens de procurer à chaque ministre, pour les approvisionnements de son département, la même concurrence que celui des finances avait obtenue en 1816. Exposées, dès cette année-là, dans un mémoire sur le crédit administratif, ces vues consistaient principalement à enlever au gouvernement, à l'administration, le droit d'être à la fois juge et partie dans les questions relatives à l'exécution des transactions passées avec ses fournisseurs; tout équitables d'ailleurs, ce sont les mêmes qui sont encore souvent, et non sans quelque raison, opposées à l'existence de nos tribunaux administratifs, auxquels, plus confiant dans une justice une et, il faut le dire, plus exactement régulière, le pays, glorieux de notre magistrature et fort de son indépendance, préférerait beaucoup la juridiction des tribunaux ordinaires. « Que d'éloquentes réclamations ont « retenti à toutes les époques de la monarchie « contre les commissions, s'écrie Ouvrard dans « ses mémoires au souvenir de cette année si « triste pour lui, et quelles commissions que « celles à qui on défère un jugement, non pas « entre deux particuliers, mais entre un parti- « culier et le gouvernement! Ferait-on la ma- « gistrature, seule garantie sociale, la cruelle « injure de supposer les intérêts du trésor com- « promis dans ses mains? et l'Etat peut-il vou- « loir soustraire ses intérêts à ceux à qui il confie « la fortune et la vie de tous les Français? « Puissé-je n'avoir jamais à souffrir que des er- « reurs de la justice! » La révolution espagnole de 1820 ayant amené la régence d'Urgel, et cette régence, composée de Matafloridа, de l'archevêque de Tarragone et du baron d'Eroles, ayant besoin d'argent, on eut encore recours, après s'être infructueusement adressé aux chefs de parti, à Ouvrard, auquel on députa M. Balmaseda, avec mission d'obtenir de lui deux ou trois cent mille francs; on connaît sa réponse : il offrit quatre cents millions, à la condition que la régence d'Urgel, à laquelle il prit soin de donner le titre plus imposant de régence d'Espagne, serait reconnue par le congrès de Vérone ou du moins par la France, et qu'il lui serait tenu compte, comme de sommes versées comptant dans cet emprunt, de toutes celles à lui dues précédemment par l'Espagne. Le traité fut conclu avec ces réserves le 1er novembre 1822, mais il ne devait pas aboutir; la France refusa en effet de reconnaître la régence. Enfin, aux termes de conventions signées le 5 avril 1823, Ouvrard prit à sa charge l'entreprise des subsistances, fourrage, chauffage et transports nécessaires aux troupes de l'armée française d'occupation en Espagne, et la conserva jusqu'au 14 novembre, époque à laquelle, d'accord avec lui et par une ordonnance signée à Breviesca par Louis-Antoine d'Artois, duc d'Angoulême, la résiliation en fut prononcée et indemnité promise au munitionnaire général, dont le service était déclaré satisfaisant. Ces marchés, connus sous le nom de marchés de Bayonne, furent suivis de ceux de Madrid (26 juillet 1823) avec l'intendant Joinville, envoyé par le ministre à Ouvrard. Mais dès 1824 la chambre

Digitized by Google

des députés retentit des réclamations contre certaines parties des opérations de ce dernier en Espagne. Le gouvernement établit des commissaires chargés de constater le montant des dettes du munitionnaire pour ses fournitures, et un arrêt de Toulouse ayant accordé à un de ses associés la liquidation des fournitures de l'armée d'Espagne, son fils se vit contraint de réclamer lui-même contre cet arrêt, à l'exécution duquel la cour de cassation ordonna qu'il fût sursis. A partir de ce moment jusqu'à 1830, ce ne fut pour Ouvrard qu'une suite de procès que leur publicité nous dispense de détailler, et que nous n'avons qu'à rappeler. En 1825, les scellés sont de nouveau mis sur ses papiers, et il est mis à la disposition du procureur du roi. La cour de cassation prononce sur son affaire avec Tourton, plus tard renvoyé devant le tribunal de commerce; la même cour prononce également sur son affaire avec Séguin; enfin Ouvrard décline, mais sans succès, la juridiction du conseil d'Etat pour l'apuration de la comptabilité de l'armée d'Espagne. En 1826, par suite d'une plainte en corruption formée contre lui au sujet des traités d'Espagne, il est fait une instruction après laquelle la cour royale, à raison de la qualité de pairs de deux personnes en cause, renvoie l'affaire à la cour des pairs, qui elle-même, le 3 août, déclarant qu'il n'y a aucune charge contre les lieutenants généraux comte de Bordesoulle et comte de Guilleminot, et conséquemment qu'il n'y a pas lieu à suivre contre eux, et renvoyant une partie des prévenus sur le chef principal, prononce la non-connexité à l'égard d'un autre chef de tentatives de corruption dont restaient inculpés Ouvrard et autres; et attendu son incompétence sur ce point, aucun pair n'étant en cause, renvoie lesdits inculpés devant qui de droit. Ouvrard est ainsi ramené en police correctionnelle, où l'éloquente parole de M. Berryer fait abandonner la prévention par le ministère public lui-même. Ce fut peu de temps après que le tribunal de commerce rendit son jugement sur l'existence en liquidation qui lui était intentée par ses créanciers. En 1827, Mauguin présente sa défense dans le procès qu'il fait au trésor pour être libéré de la contrainte par corps comme ayant été détenu cinq ans (loi du 15 germinal an 6, art. 18), et qu'il perd devant le tribunal de la Seine, sa détention de fait et réelle pendant ce laps de temps n'étant pas prouvée. La cour royale confirme un jugement rendu à son profit par le tribunal de commerce entre lui et Tourton, et qui avait reconnu l'existence entre eux d'une société en participation pour les fournitures de l'armée d'Espagne. En 1828, la cour royale rend son arrêt dans l'affaire de Séguin, créancier d'Ouvrard, qui le tenait à Ste-Pélagie, et aux contraintes duquel Ouvrard opposa toujours une résistance opiniâtre; en 1829, la même cour règle la liquidation de son entreprise, et Ouvrard voit terminer d'une façon tout inattendue son procès avec Cecconi, l'un de ses créanciers, qui par suite de certaines conventions se désiste de sa demande de mise en faillite de son débiteur, et finir sa détention en exécution d'un arrêt qui prononce sa mise en liberté, les cinq années voulues par la loi étant écoulées. Depuis cette époque le nom d'Ouvrard n'occupa plus guère le public, jusqu'en 1833 qu'eut lieu à la Haye son arrestation, motivée par une condamnation à payer la différence d'un achat à Amsterdam de deux millions à terme, différence qu'il ne voulait pas rembourser, et que le tribunal de la Seine rendit contre lui et Vanlerberghe ou ses ayants cause un jugement au profit de Médard Desprez, ancien banquier de la cour de Napoléon. Médard Desprez réclamait un solde de dix millions et obtint une provision de trois millions. Ce furent les deux dernières affaires importantes où figura l'ancien munitionnaire général; en 1841 encore, une plainte en diffamation fut portée contre lui par M. Textoris, agent de change, mais il en fut renvoyé. Il était alors âgé de plus de soixante-dix ans, et le terme de sa carrière approchait. Il mourut à Londres cinq ans après, à la fin d'octobre 1846. Dans cette notice, nous n'avons pas eu la prétention de juger l'homme, que des circonstances trop contemporaines encore rendent difficile à apprécier, soit au point de vue de son caractère, soit au point de vue surtout de l'examen du milieu où il vécut, des événements qui se rencontrèrent devant lui; l'avenir rendra aisée cette tâche que des préventions trop partiales peut-être font si délicate aujourd'hui. Nous n'avons voulu que résumer des faits; mais ces faits suffiront du moins pour montrer le financier et faire comprendre le véritable génie d'Ouvrard, dont le système est en réalité maintenant toute la base de nos prodigieuses spéculations et de nos entreprises. Quelque opinion qu'on puisse avoir des procédés par lesquels il répondit aux procédés dont on usa envers lui, il est impossible de ne pas lui rendre cette justice qu'il avait le génie des grandes choses et une fécondité d'esprit extraordinaire pour trouver les moyens de les exécuter. — Ouvrard a publié les écrits suivants : 1° *Mémoire sur les finances adressé au gouvernement au mois de mai* 1814, Paris, de l'impr. de Nouzou, 1815, in-4°; 2° *Mémoire sur les finances adressé au roi et à la commission de la chambre des députés chargée de l'examen du budget proposé par les ministres le* 23 *décembre* 1815, Paris, de l'impr. de Nouzou, 1816, in-4°; 3° *Observations sur la motion faite le* 14 *mars* 1816 *à la chambre des députés, par M. de Blosseville*, Paris, de l'impr. de Nouzou, 1816, in-4° de 12 pag.; 4° *Observations sur les finances de la France, et proposition d'un cautionnement de quatre-vingt-dix millions à exiger de la banque de France*, présentées par J. Ouvrard en 1818, Paris, Petit, 1818, in-4°; 5° *Observations sur l'administration*, Paris, de l'impr. de Guyot, 1824, in-4° de 36 pag.

Digitized by Google

6° *Mémoire du sieur Victor Ouvrard et du sieur J. Ouvrard, sur la caution contre le sieur Tourton*, Paris, de l'impr. d'Everat, 1825, in-4° de 48 p.; ou 1825, in-4° de 40 pag.; 7° *Mémoire à consulter pour M. Gabriel-Julien Ouvrard, contre le sieur Louis Tourton*, Paris, de l'impr. de Guyot, 1825, in-4° de 50 pag.; réimprimé le même mois; 8° *MM. Ouvrard contre M. L. Tourton*. Paris, de l'impr. de Fain, 1826, in-8° de 104 pag.; 9° *Marchés de Bayonne, note sur le mémoire que M. le comte Andréossi vient de publier*, Paris, Baudoin frères, 1826, in-8° de 20 pag.; 10° *Mémoires de G.-J. Ouvrard sur sa vie et ses diverses opérations financières*, ornés du fac-simile des lettres du duc de Richelieu et du prince de la Paix, 3e édition, Paris, Moutardier, 1827, 3 vol. in-8°, avec deux fac-simile et le portrait de l'auteur (la 1re édition datait de 1826). — Ouvrard (Jules), fils du précédent, était né en 1799. Il trouva de bonne heure dans la carrière de son père et dans les grands événements financiers auxquels il assista des leçons dont il sut profiter, et acquit promptement en matière économique des connaissances qui plusieurs fois lui valurent de la part de ses compatriotes divers témoignages de confiance, bien justifiés d'ailleurs par l'indépendance et la droiture de son caractère. En 1840, il fut appelé par le canton de Gevrey, dans lequel il exerçait à Gilly les fonctions de maire, au conseil général de la Côte-d'Or, et les élections consécutives qui l'y ramenèrent depuis lui permirent de rendre au département les plus sérieux et les plus utiles services. Il était membre du corps législatif, où dans plusieurs sessions successives il se fit remarquer particulièrement dans la commission du budget, lorsqu'il mourut à Paris, le 22 juin 1861, âgé de 62 ans. M—u.

OUVRIER-DELILE (Jean-Claude d'Orreuil), calligraphe, né à Nancy, vint s'établir à Paris, où il enseigna l'écriture, les calculs et la tenue des livres. Admis à l'académie d'écriture, il passa au bureau académique d'écriture, créé par Louis XVI en 1779, sous la présidence du lieutenant général de police, et dont les membres avaient seuls le droit de procéder, dans leur spécialité, aux vérifications ordonnées par la justice. Ce bureau, qui s'assemblait quatre fois par mois à la bibliothèque de Paris, et qui s'occupait aussi, comme le fait aujourd'hui l'école des Chartes, du déchiffrement des anciens titres, fut supprimé à la révolution. Ouvrier-Delile n'en resta pas moins expert-juré-écrivain près les tribunaux, et continua d'exercer sa profession à Paris, où il mourut en 1807. On a de lui : 1° *L'Arithmétique méthodique et démontrée, appliquée au commerce, à la banque et à la finance*, etc., Paris, 1761, 1771, 1780, 1787, 1791, in-8°. Cet ouvrage, on le voit, eut du succès; l'auteur le réimprima depuis, avec des augmentations relatives au système décimal; enfin sa veuve en publia aussi plusieurs éditions, Paris, 1809, 1812, in-8°; celle-ci est la 9e; il en a paru une autre à Bruxelles, en 1818, donnée comme la 10e; 2° *Opérations toutes faites pour la règle du cent*, Paris, 1763, in-16; 2e édit., 1779, in-8°; 3° *Calcul des décimales, appliqué aux différentes opérations de commerce, de banque et de finances*, Paris, 1765, in-8°; nouvelle édition, 1798, in-8°; 4° *Abrégé de l'Arithmétique méthodique et démontrée*, à l'usage des écoles primaires, Paris, 1798, in-12. P—rt.

OUWATER (Albert Van), peintre, naquit à Harlem, et florissait vers le milieu du 14e siècle. La peinture à l'huile venait d'être découverte, et il fut un des premiers artistes de Hollande qui se servirent de ce procédé. Il était le contemporain et le rival de Van Eyck. Il avait peint, pour la principale église de Harlem, un tableau qui ornait la chapelle des Pèlerins, et qui représentait *St-Pierre et St-Paul*, figures grandes comme nature. Au-dessous était peint un paysage dans lequel on voyait des pèlerins, dont les uns se reposaient, tandis que les autres préparaient un repas champêtre. Ce tableau, très-remarquable pour le temps où il fut exécuté, présentait des extrémités traitées avec une grande finesse, et des draperies bien entendues. Le paysage surtout passait pour le meilleur de cette époque, et présageait déjà la perfection à laquelle les peintres de Harlem devaient porter ce genre. Il avait, dans une *Résurrection de Lazare*, rendu avec beaucoup d'expression les figures des femmes et des saints. Les fonds étaient enrichis d'une belle architecture. Hemskercke, peintre habile, ne pouvait se lasser d'admirer ce tableau et de le faire admirer à son fils. Lors de la prise de Harlem, les Espagnols s'en emparèrent, ainsi que de plusieurs autres beaux ouvrages du même maître. Parmi ses élèves, on cite Guerard de St-Jean ou de Harlem, qui aurait pu aller encore plus loin que son maître, si la mort ne l'eût ravi à l'âge de 28 ans. Il avait peint une *Descente de croix*, considérée comme le chef-d'œuvre du temps, et dont Albert Durer disait qu'il fallait être favorisé de la nature pour parvenir à ce point de perfection. P—s.

OUZBEK-KHAN monta sur le trône de Kaptchak l'an 1313 de J.-C., après son oncle Toghtagou-khan. Suivant l'historien turc consulté par Langlès dans sa notice des khans de Crimée, Toghtagou avait fait périr son frère Thogroul, ainsi que ses propres enfants, à l'exception d'un seul auquel il voulait assurer l'empire. Il épousa même la veuve de Thogroul; mais le ciel le punit en lui enlevant le fils pour lequel il avait commis tant de cruautés. Il était au désespoir de n'avoir plus d'héritiers, lorsqu'il apprit par sa femme que Thogroul, avant d'expirer, avait envoyé secrètement en Circassie son fils Ouzbek, afin de le dérober au sort qui le menaçait. Thogtagou dépêcha aussitôt deux députés pour ramener son neveu; mais avant le retour de celui-ci l'oncle mourut, et un puissant seigneur mogol

Digitized by Google

s'empara du trône. L'arrivée d'Ouzbek changea la face des affaires : l'usurpateur fut assassiné dans son palais, ses partisans furent dispersés, et le jeune prince, âgé seulement de treize ans, prit possession de la couronne, qu'il méritait autant par ses talents que par sa naissance. Elevé en Circassie, il y avait sans doute reçu les premiers principes de l'islamisme. Quatre docteurs musulmans vinrent de Perse, et achevèrent de convertir ce monarque : la plus grande partie des Tartares qui lui étaient soumis suivirent son exemple, en renonçant au culte du feu, et en professant l'unité de Dieu. La horde des Kalmouks persista seule dans l'idolâtrie de ses ancêtres. Le grand-duc de Russie, Michel Yaroslawitz, et le métropolitain Pierre vinrent féliciter Ouzbek sur son avénement à l'empire. Il les combla de caresses, et les confirma dans leur dignité. En exigeant pour la première fois des marques de soumission du chef de l'Eglise russe, il lui accorda de grands priviléges, défendit à qui que ce fût de s'immiscer dans ses fonctions, ordonna de respecter ce prélat, ses églises, ses villes, ses terres, ses bois, ses troupeaux, etc., « afin, dit-il, qu'il puisse en paix prier Dieu pour nous, nos femmes, nos enfants et notre famille ». Il exempta aussi le clergé de toute espèce de tribut et d'impôt, « car, dit-il, le clergé prie pour nous : il donne la force à nos armées ». Il y avait alors à Seraï, capitale du Kaptchak, un évêque russe qui jouissait d'une grande faveur auprès d'Ouzbek-khan. Il est remarquable que les monarques tartares et mogols devenus mahométans se sont toujours montrés plus tolérants envers les chrétiens que les autres potentats musulmans. Michel obtint d'Ouzbek un corps de troupes contre George Danielowitz, prince de Moscou, que les Novgorodiens avaient élu pour grand-duc. Novgorod se soumit; mais George, mandé à la cour et ayant épousé une sœur du khan, qui se fit chrétienne, revint disputer à Michel le titre de grand-duc, avec une armée de Mogols que lui fournit son beau-frère. Il fut vaincu près de Tver, et sa femme étant morte dans cette ville où elle avait été conduite prisonnière, il accusa Michel de l'avoir empoisonnée. Cité à la cour du khan, celui-ci fut jugé, condamné et mis à mort, conformément aux lois criminelles des Tartares, en 1317 (*voy.* MICHEL II). Ouzbek aimait la justice; mais, dans cette affaire, il fut trompé par les ennemis de Michel. George, successeur de ce dernier, ayant été à son tour rendu suspect au khan, par Démétrius, fils de Michel, vint à la cour, où il fut assassiné par Démétrius, qui avait obtenu le titre de grand-prince. Ouzbek fit périr Démétrius; mais il ne laissa pas de lui donner pour successeur son frère Alexandre. Soit que le monarque mogol eût résolu de soumettre toute la Russie à l'islamisme, soit qu'il voulût seulement changer la dynastie régnante, il envoya à Tver, où résidait le grand-prince, un ambassadeur suivi d'une escorte extrêmement nombreuse. Alexandre, ayant découvert ou supposé peut-être un complot formé par les Tartares pour l'égorger et s'emparer de la ville, excita contre eux une sédition, en 1327, et ordonna qu'ils fussent tous massacrés. Ouzbek fit ravager la Russie par ses armées, et donna les principautés de Vladimir, de Moscou, de Novgorod, à Ivan, frère de George, et celle de Tver à Constantin, fils de Michel. Dans la suite il sut attirer Alexandre à Seraï, et le fit périr juridiquement, comme son père et son frère. Ouzbek fit deux expéditions contre la Perse, où régnait alors une autre branche de Mogols djenghyzkanides. Dans la première campagne, l'an 1318, il s'empara de Derbend et ravagea le Chyrwan; mais il l'abandonna sans combattre, à l'approche du sultan Abou-Saïd Behader, qui défit son arrière-garde. Il paraît qu'il fut plus heureux en 1334. La mort d'Abou-Saïd, arrivée l'année suivante, et l'anarchie dont cet événement fut suivi, assurèrent le Chyrwan à l'empire du Kaptchak. Ouzbek, en 1341, reçut les hommages de Siméon et des autres enfants d'Ivan, et les confirma dans l'héritage de leur père. Il mourut vraisemblablement en 1348, de la fameuse peste qui ravagea ses Etats et désola ensuite tout le continent, et eut pour successeur son fils Djanibek-khan, qui, en 1353, donna le titre de grand-prince à Ivan II, frère de Siméon, entra en Perse l'an 1357, et conquit l'Adzerbaïdjan (*voy.* MELIK EL ASCHRAF). Hadjy-Khalfah place avec moins de vraisemblance la mort d'Ouzbek en 757 (1356). Ce prince, pendant un règne de trente ans, et peut-être de quarante-deux ans, déploya un grand caractère, et se concilia tellement l'affection de ses peuples, qu'ils lui en donnèrent une preuve éclatante en prenant le nom d'Ouzbeks : les noms de Tartares et de Mogols avaient eu une semblable origine. Mais celui d'Ouzbeks ne fut attribué depuis qu'aux Tartares qui s'établirent dans le Kharizme et dans la Transoxane. A—T.

OUZOUN-HAÇAN-BEYG (ABOU-NASR MODHAFFER EDDYN) est nommé, par les historiens et par les voyageurs vénitiens, *Uzum-Cassan* (nom corrompu d'Ouzoun-Haçan, qui en turc signifie Haçan le Long), roi de Perse de la dynastie des Turkomans *Ak Koïounlu* (du mouton blanc), de laquelle on peut le regarder comme fondateur. Il était petit-fils de Cara-Osman, dont Tamerlan avait récompensé le zèle et les services par la concession de plusieurs places dans le Diarbekr. Cara-Osman ayant été tué par Iskander, autre prince turkoman de la dynastie des *Cara-Koïounlu* (du mouton noir), sa mort excita une haine irréconciliable entre les deux tribus. Ouzoun-Haçan, successeur de son père Aly-Beyg, après avoir détrôné et fait périr son frère Djihanghyr, fortifia ses châteaux et dissimula ses projets de vengeance contre Djihan-Schah, prince des Cara-Koïounlu et souverain de toute la Perse occidentale; mais, ayant appris la révolte et la mort

Digitized by Google

de Pir-Boudak, fils de ce prince, l'an 870 de l'hégire (1466 de J.-C.), il témoigna si hautement sa joie d'être délivré du seul ennemi qu'il eût à redouter dans cette famille, que Djihan-Schah, malgré son grand âge, marcha contre lui à la tête de 50,000 hommes. Ouzoun-Haçan, n'ayant que des forces très-inférieures à opposer à son rival, eut recours à la ruse. Il le fatigua par des fuites simulées, jusqu'à ce que l'approche de l'hiver eût obligé le premier de licencier la plus grande partie de son armée; alors il le surprit, le tua, l'an 872 (1467), fit périr un de ses fils et fit aveugler Abou-Yousouf, le plus jeune. Il marcha l'année suivante vers l'Adzerbaïdjan, où Haçan-Aly, autre fils de Djihan-Schah, avait passé d'une longue prison sur le trône, et il le força d'aller chercher un asile dans le Khoraçan, auprès du sultan Abou-Saïd-Mirza, descendant de Tamerlan. Abou-Saïd se mit à la tête d'une armée, pour rétablir Haçan-Aly sur le trône. Ouzoun-Haçan envoya vainement ambassades sur ambassades au sultan pour lui rappeler l'ancienne et constante amitié qui subsistait entre la famille de Tamerlan et celle de Ak-Koïounlu, ainsi que la perfidie et les fréquentes révoltes de Cara-Yousouf et de ses descendants; en vain il se borna à demander l'Adzerbaïdjan, comme Schah-Rokh l'avait autrefois cédé à Djihan-Schah, avec promesse d'y faire proclamer le nom du sultan dans la khothbah, et de le reconnaître pour son suzerain. Abou-Saïd rejeta toutes ses propositions, et continua sa marche jusque dans la province de Carabagh, pour y passer l'hiver. Ouzoun-Haçan, forcé par l'orgueilleuse opiniâtreté du sultan de recourir aux armes, se saisit des passages par où les vivres arrivaient au camp de ce prince, et mit la disette dans son armée. Abou-Saïd, voyant le nombre de ses troupes diminuer chaque jour d'une manière effrayante par la famine et la désertion, fut réduit à demander la paix; mais, à son tour, il éprouva un refus (*voy.* Abou-Saïd-Mirza). Il tenta de s'enfuir, fut poursuivi par un des fils d'Ouzoun-Haçan, et conduit à ce dernier, qui, après l'avoir d'abord comblé d'honneurs par dérision, lui fit couper la tête, suivant l'arrêt des docteurs de la loi, parce qu'Abou-Saïd avait fait périr la bisaïeule de Yadigliar-Mohammed, prince turkoman à qui le vainqueur donna le Khoraçan. Après avoir rendu la liberté à tous les prisonniers, et exigé leur serment de fidélité au nouveau souverain, Ouzoun-Haçan marcha vers Bagdad, et s'en rendit maître, à la suite d'une victoire remportée sur un fils de Djihan-Schah, Elvend-Mirza, qui périt sur le champ de bataille. Dans le même temps, Oghourlou-Mohammed, fils aîné d'Ouzoun-Haçan, battit et tua Haçan-Aly près de Hamadan. La défaite et la mort d'Abou-Yousouf, dernier prince Cara-Koïounlu, fit tomber Chyraz et tout le reste de la Perse au pouvoir d'Ouzoun-Haçan, l'an 874 (1469). Comme il avait épousé une sœur de David Comnène, dernier empereur de Trébizonde, les chevaliers de Rhodes et les Vénitiens se réjouirent de l'accroissement de sa puissance, et, le regardant comme un allié qui pouvait leur être utile contre l'ambitieux Mahomet II, ils lui envoyèrent de fréquentes ambassades pour le déterminer à tourner ses armes contre le conquérant de Constantinople (*voy.* Mahomet II). Ouzoun-Haçan entra dans l'Anatolie, l'an 876 (1472), et y obtint d'abord quelques succès; mais, au commencement de l'année suivante, ayant osé attendre le superbe Ottoman, il fut vaincu, et perdit son fils Zeinel-Beyg. Il ne fut point poursuivi par les vainqueurs, et cet échec ne porta aucune atteinte à sa puissance. En 881 (1476), il conquit la plus grande partie de la Géorgie, et fit part du butin aux docteurs, aux mollahs et aux gens de lettres qui l'accompagnaient partout. Il mourut le 1er chawal 882 (7 janvier 1478), âgé de 70 ans, après en avoir régné onze, laissant cinq fils et plusieurs petits-fils qui se disputèrent sa succession pendant plusieurs années (*voy.* Khalil Mirza). Leurs longues et sanglantes querelles facilitèrent l'élévation de la dynastie des Sofys et la conquête de la Perse par Ismaël, dont la mère et l'aïeule étaient, l'une fille, l'autre sœur d'Ouzoun-Haçan (*voy.* Ismaël-Schah). On trouve dans les relations de Jos. Barbaro et d'Ambroise Contarini, voyageurs vénitiens, diverses particularités sur Ouzoun-Haçan, qu'ils dépeignent comme un homme d'une taille grande et svelte, et d'une physionomie agréable. A—T.

OVALLE ou OVAGLIE (Alfonse de), jésuite, né en 1601 à San-Iago, capitale du Chili, d'une noble famille originaire d'Espagne, abandonna de brillantes espérances de fortune pour se consacrer à Dieu, et fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans. Après avoir professé la philosophie avec succès, il fut chargé quelque temps de la maison du noviciat à San-Iago, puis élevé à la dignité de procureur de son ordre dans tout le Chili. Député à Rome en cette qualité, il assista en 1640 à la huitième assemblée générale de la congrégation, et s'y fit remarquer non moins par ses talents que par sa piété et la douceur de ses mœurs. Il retourna peu après au Chili, ramenant avec lui de nouveaux collaborateurs qui avaient demandé à le suivre dans ces contrées éloignées; il les établit dans les différentes parties du Pérou qui avaient besoin de pasteurs, et se livra lui-même avec ardeur à la prédication. L'activité de sa vie détruisit rapidement sa santé, naturellement délicate : sentant ses forces diminuer, il se fit transporter à Lima, et y mourut le 11 mars 1651. On a de lui : *Epistola ad præpositum generalem, quæ statum societatis in provincia Chili ostendit*, Madrid, 1642, in-fol.; — *Historica relatione del Reyno di Cile, e delle missioni e ministerii della comp. di Giesu*, Rome, 1646, in-fol., avec carte et figures.

Digitized by Google

L'ouvrage avait paru la même année en espagnol, Madrid, in-4°, et on le trouve en anglais dans la collection de Churchill, t. 3, p. 1-146. Cette Histoire du Chili est rare et recherchée, quoique l'auteur ne soit pas exempt du reproche de crédulité. W—s.

OVANDO (Nicolas), commandeur de l'ordre d'Alcantara, fut nommé en 1501 gouverneur de l'île Espagnola, en remplacement de Bovadilla, dont la conduite imprudente menaçait cette colonie d'une ruine prochaine (*voy.* Bovadilla). Ovando ne put partir que le 13 février 1502, et arriva le 15 avril au port de Santo-Domingo. Il se fit aussitôt reconnaître; et après avoir commencé une information contre Bovadilla et ses partisans, il les fit tous embarquer pour l'Espagne. Les nouveaux règlements qu'il publia d'abord par ordre du roi, en faveur des Indiens, adoucirent le sort de ces infortunés. Le bon ordre et la tranquillité régnèrent dans l'île. Mais Ovando partageait la haine de son prédécesseur contre Colomb : il refusa de le recevoir lorsque, au commencement de son quatrième voyage, ce grand navigateur voulut aborder à l'Espagnola pour réparer son vaisseau; et quand, après avoir terminé son expédition, il atterrit dans la plus grande détresse à la Jamaïque, Ovando, loin de lui envoyer du secours, dépêcha auprès de lui un émissaire chargé d'épier ses actions et le laissa languir près d'un an exposé à toutes sortes de calamités. Cependant Colomb étant venu à St-Domingue, il le reçut avec de grandes marques de respect et le logea dans sa maison. A ces vaines marques de considération il en joignit de plus éclatantes de son aversion; car il mit en liberté les chefs des mutins que Colomb avait amenés enchaînés, et menaça tous ceux qui avaient fait leur devoir de rechercher leur conduite. D'ailleurs il semblait, suivant la réflexion de l'historien de St-Domingue, que la qualité de gouverneur général fût contagieuse, et qu'elle transformât les hommes du caractère le plus doux et le plus modéré en tyrans suscités pour la destruction des Indiens. Ovando, bien qu'on loue d'ailleurs sa sagesse et sa piété, eut recours à des moyens atroces pour contenir ces malheureux dans la soumission. Des Castillans, fauteurs de troubles et de désordres, lui mandèrent qu'Anacoana, princesse qui régnait sur le territoire de Xaragua, où est aujourd'hui Léogane, méditait quelque mauvais dessein qu'il importait de prévenir. Anacoana, remplie de bons sentiments pour les Espagnols, les avait toujours bien traités; mais elle n'avait été payée que d'ingratitude. Quoique Ovando connût bien ceux qui lui donnaient cet avis, il se rendit, à la tête de 300 hommes de pied et de 60 chevaux, auprès d'Anacoana, après avoir publié qu'il voulait recevoir lui-même le tribut de cette princesse, qui s'était déclarée dans tous les temps en faveur des Espagnols. A cette nouvelle, Anacoana montra de grands témoignages de joie, et, à la tête de tous ses vassaux, elle vint à la rencontre d'Ovando. Elle ordonna des fêtes qui durèrent plusieurs jours. Ovando annonça qu'il voulait lui en donner une le dimanche suivant, et l'engagea d'y inviter toute sa cour. A un signal convenu, les Espagnols firent main basse sur les Indiens. Les caciques furent liés aux poteaux qui soutenaient la salle, à laquelle on mit le feu. Anacoana, conduite à Santo-Domingo, y fut jugée, et condamnée à être pendue. Des historiens espagnols prétendent que tous ces malheureux avouèrent qu'ils avaient conspiré contre les Espagnols; mais Herrera ne cesse de répéter que les indices et les preuves du complot ne venaient que d'un ramas de misérables qui s'étaient autrefois révoltés contre Colomb, et qui, réfugiés dans les Etats d'Anacoana, reconnurent ainsi la généreuse hospitalité qu'ils en avaient reçue. Il traite l'action d'Ovando de barbare, plus barbare, s'écrie-t-il, que les barbares mêmes; et Las Casas l'a dévouée à l'exécration de la postérité. Après le massacre de Xaragua, où périt un nombre infini d'Indiens de tout âge et de tout sexe, Ovando fit marcher des troupes contre ceux qui s'étaient réfugiés dans les îles voisines ou dans les montagnes; les chefs furent tués, ou pris et condamnés à mort. Dans l'espace de six mois il n'y eut pas un insulaire qui ne fût soumis au joug de l'Espagne. En 1507 il ne restait plus dans l'île Espagnola que soixante mille Indiens; ce nombre ne suffisant pas pour les services que les Espagnols exigeaient d'eux, Ovando fit enlever, avec l'aveu de sa cour, les habitants des Lucayes : une grande partie mourut de chagrin; et en peu d'années cet archipel fut entièrement désert. D'un autre côté, Ovando gouvernait les Espagnols avec une sagesse et une justice peut-être égales à la cruauté dont il usait envers les Indiens. Il faisait exécuter les lois avec impartialité, ce qui accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles, et s'efforça de porter l'attention des Espagnols vers une branche d'industrie plus utile que celle de chercher de l'or dans les mines. Des cannes à sucre avaient été apportées des Canaries dans la seule vue de faire une expérience : bientôt elles furent cultivées; on vit se former de vastes plantations, et le sucre devint la source la plus abondante des richesses de l'Espagnola. Un établissement fut essayé à Porto-Rico; des voyages furent entrepris par divers aventuriers, entre autres par Sébastien d'Ocampo, qui le premier reconnut que Cuba était une île. En 1508, Ovando perdit son gouvernement, qui fut donné à Diego Colomb, fils de l'amiral. On a prétendu qu'Isabelle avait sollicité Ferdinand de le rappeler, ne voulant pas mourir sans assurer la punition du massacre de Xaragua. D'ailleurs Ovando s'était brouillé avec Fonseca, ministre des Indes. Toutefois il fut très-bien accueilli par Ferdinand,

Digitized by Google

et finit ses jours dans une retraite honorable. Il avait composé un journal de ses campagnes, qui n'a pas été publié. E—s.

OVERBEECK (Bonaventure Van), peintre d'Amsterdam, naquit en 1660. Après qu'il eut fini ses études d'une manière très-distinguée, le goût de la peinture s'empara entièrement de lui. On croit qu'il eut Lairesse pour maître. S'étant rendu à Rome, il se livra au travail avec ardeur. Il étudia l'antique, fit mouler les plus belles statues, les dessina pour la plupart, se procura les dessins des morceaux qu'il n'avait pu copier lui-même, et rapporta cette riche collection dans sa patrie. Admis dans la troupe académique, il reçut le surnom de *Romulus*, qu'il conserva. A son retour en Hollande il se lia encore plus intimement encore avec Lairesse, qui lui offrit sa maison et sa table, et que rapprochaient de lui les mêmes inclinations. Cet artiste se portait avec la même fougue au travail et au plaisir. Dans un moment de réflexion, Overbeeck reconnut combien la société de Lairesse nuisait à ses travaux; il le quitta, et partit précipitamment pour Rome accompagné d'un habile peintre à la gouache, nommé Trost, dont il voulait s'aider pour copier exactement les ruines des plus beaux monuments de l'antiquité. Malheureusement Trost se noya en se baignant dans le Tibre. Overbeeck se trouvant abandonné à lui seul, l'amour du plaisir reprit le dessus. Enfin, après un séjour de quatre ans à Rome, qui ne fut pas toutefois entièrement perdu pour l'art, il revit la Hollande avec de nouvelles richesses. Toujours inconstant et vagabond, il retourna pour la troisième fois à Rome dans l'intention de compléter sa collection d'antiquités; mais la Hollande ne tarda pas à l'attirer de nouveau. La Haye lui parut un séjour trop séduisant, il se retira à Schevening, et y loua une chambre où l'on ne pouvait entrer que par une échelle qu'il enlevait après lui pour ne point être distrait dans son travail. C'est là qu'il composa le livre qui a établi sa réputation, et qui fut publié en 1709, après sa mort, par son neveu et son héritier, sous le titre suivant : *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ, quarum singulas perscrutatus est, ad vivum delineavit, dimensus est, descripsit, atque incidit Bonaventura de Overbeke* (ou les *Restes de l'ancienne Rome*, etc.), Amsterdam, 1709, grand in-fol., en 3 parties. Chaque partie renferme 50 planches et autant d'articles de texte explicatif. Il avait été d'abord écrit en flamand; il fut ensuite traduit en latin et en français. L'édition française, formée également de 3 parties in-folio, a été réimprimée en 1763. Lorsque Overbeeck eut terminé son ouvrage, et qu'il eut gravé et retouché lui-même toutes les planches, il alla le faire imprimer à Amsterdam; mais ses excès de tout genre avaient usé ses forces physiques; à peine arrivé, il tomba malade; les médecins fondaient encore quelques espérances sur son âge, lorsqu'il leur dit : « Messieurs, ne comptez pas sur mes quarante-« six ans; il faut compter double, car j'ai vécu « jour et nuit. » C'est avec cette tranquillité d'esprit qu'il rendit le dernier soupir, en 1706. Si le texte de l'ouvrage auquel il doit sa réputation renferme des inexactitudes que les savants ont signalées, les artistes admirent, dans les gravures des planches, la fermeté de la main, la distribution savante de la lumière et le talent avec lequel elles sont composées. P—s.

OVERBURY (Sir Thomas), auteur anglais, moins connu par ses écrits que par sa fin tragique, naquit en 1581 d'une famille ancienne, à Compton-Scorfen, dans le comté de Warwick. Après de bonnes études à Oxford, il fit un voyage et quelque séjour en France, et revint dans sa patrie, non moins distingué par la politesse des manières que par les qualités de l'esprit. Il s'attacha bientôt à Robert Carr. Cet indigne favori de Jacques Ier crut trouver en lui l'homme dont le secours pouvait voiler son ignorance et guider son inexpérience dans les affaires; en effet, tant que Robert Carr se laissa gouverner par les conseils d'Overbury, il jouit (ce qui est rare, dit Hume) de la plus haute faveur du prince, sans encourir la haine du peuple. Il s'abandonna d'abord entièrement à la direction de celui à qui il avait donné sa confiance. En 1608, il lui procura l'honneur de la chevalerie, fit nommer son père l'un des juges du pays de Galles; et leur intimité se soutint jusqu'au moment où le favori forma le projet d'épouser lady Essex. Jacques, peu de temps après son avénement au trône, se rappelant le zèle avec lequel les familles Howard et Devereux s'étaient sacrifiées pour sa cause, répandit ses bienfaits sur les restes de ces deux malheureuses maisons et voulut se donner la satisfaction de les unir par un mariage entre le jeune Essex, âgé de quatorze ans, et lady Françoise Howard, qui en avait treize. L'union fut célébrée; et en attendant que les époux eussent atteint l'âge convenable, le comte se mit à voyager. Lorsqu'il revint au bout de quatre ans, il trouva Françoise dans tout l'éclat de sa beauté; mais il n'en reçut que des marques d'aversion et de dégoût. Pendant son absence, elle s'était laissé séduire par les avances du favori de Jacques Ier, devenu vicomte de Rochester, et surtout par le charme de ses lettres spirituelles et tendres, qu'Overbury avait dictées. Essex, ne pouvant vaincre la répugnance de sa femme, renonça pour toujours à elle. Les amants songèrent alors à consacrer leur commerce criminel par un nœud indissoluble. Carr, qui ne célait rien à Overbury, lui ayant demandé son avis à ce sujet, éprouva de sa part une grande opposition, motivée sur la difficulté d'obtenir un divorce et sur la honte inséparable d'un pareil mariage. Lady Essex, instruite de l'obstacle qui contrariait ses désirs, résolut de s'en venger; et le complice de ses désordres se fit l'agent de sa vengeance. Ro-

Digitized by Google

chester usa d'artifice pour noircir son ancien ami auprès du roi, et il n'y réussit que trop bien. Overbury, arrêté le 21 avril 1613, fut renfermé à la Tour de Londres, dont le gouverneur était vendu aux intérêts du vicomte. Dans cet intervalle, Rochester obtint, par des moyens que la décence ne nous permet pas de rapporter, le divorce qui devait nécessairement précéder son mariage; et le roi, qui compromit beaucoup sa dignité en cette occasion, lui conféra le titre de comte de Sommerset, afin que lady Essex ne dérogeât point à son rang par sa nouvelle union. Pendant ce temps, le malheureux Overbury, qui languissait depuis près de six mois en prison, n'avait pas la permission d'y voir ses plus proches parents. Apprenant que son père avait inutilement sollicité sa délivrance auprès du comte de Sommerset, ce fut seulement alors qu'il commença à reconnaître l'auteur de son infortune. Il lui écrivit une lettre menaçante, et cette lettre fut l'arrêt de sa mort. L'ennemi d'Overbury trembla pour lui-même, et la peur le rendant plus cruel, il pressa l'infâme gouverneur de la prison de le défaire d'un homme dont il avait tout à craindre, s'il parvenait à s'échapper. Plusieurs tentatives furent faites inutilement pour empoisonner Overbury; enfin on lui donna un lavement qui, après un effet terrible, termina sa vie, le 15 septembre 1613. Son corps fut enterré précipitamment. Quelques bruits circulèrent sur la véritable cause de cette mort, mais ils furent étouffés par le crédit des coupables. Cependant l'affreux mystère se dévoila entièrement deux ans après. Les agents subalternes subirent le dernier supplice. Les grands criminels, quoique jugés et condamnés, demeurèrent impunis, comme il n'arrive que trop souvent. On prétend que Jacques craignit que son favori, mis en jugement, ne se vengeât par des révélations très-défavorables à son caractère privé. La comtesse d'Essex mourut depuis d'un cancer au sein, généralement méprisée. Le duc de Sommerset survécut pour être un objet d'horreur. Il faut lire dans Hume le pathétique tableau de sa chute. Le poëte Savage a composé sur ce sujet lugubre une tragédie qui a eu peu de succès. Overbury, lorsqu'il mourut, n'avait que 33 ans. On lui reprochait de l'ambition et de l'orgueil; cependant plusieurs historiens parlent de lui comme d'un homme dont la probité égalait les talents. Les ouvrages qu'il a laissés prouvent une grande connaissance du monde et le talent de bien saisir le ridicule; mais ils durent sans doute une grande partie de la vogue qu'ils eurent d'abord à l'intérêt qu'inspiraient ses malheurs récents. Ce sont : *la Femme*, poëme, 1614. Cet ouvrage fut réimprimé souvent et l'on y comprit les *Caractères, ou description des qualités de diverses personnes;* la 17e édition est de 1664. Overbury a également laissé une traduction du *Remède d'amour* d'Ovide, imprimée en 1620. Ses Œuvres ont été rassemblées et accompagnées d'une notice de sa vie; elles ont obtenu en 1756 (Londres, 3 vol. in-12) une dixième édition, laquelle n'est pas d'ailleurs aussi complète que celle de 1638. Les divers écrits de cet auteur ont récemment reparu (Londres, 1856, in-8°) avec un portrait, des notes et une biographie, dues à M. E.-F. Rimbault. — Son neveu, nommé aussi *Thomas* Overbury, est auteur de quelques écrits, notamment : *Interrogatoire, jugement, condamnation et exécution de Jeanne Perry et de ses deux fils, pour le meurtre supposé de G. Harrison; Lettre à Th. Shirley*, M. D. Londres, 1676, in-4°. Le fait dont il s'agit est très-remarquable; Harrison n'avait pas été assassiné, il avait été enlevé par une bande de scélérats et emmené en Turquie, où il tomba entre les mains d'un médecin, et se rendit assez habile dans cet art. Il parvint enfin à s'échapper, et, après une longue absence, reparut en Angleterre au grand étonnement de tout le monde; car les malheureux qui avaient subi le dernier supplice comme étant ses assassins avaient avoué le meurtre. L.

OVERWEG (Adolf), l'un des intrépides explorateurs modernes de l'Afrique, naquit le 24 juillet 1822 à Hambourg; il étudia à l'université de Bonn et ensuite à celle de Berlin; la géologie fut durant quelques années l'objet spécial de ses préoccupations. En 1849, M. Richardson entreprit, sous les auspices des deux gouvernements anglais et prussien, un voyage d'exploration dans l'Afrique centrale; on chercha à Berlin un naturaliste qui voulût l'accompagner, et Overweg, recommandé par les savants les plus distingués de cette capitale, obtint cette mission. Le docteur Henri Barth, élève du célèbre géographe Ritter, se joignit au jeune Hambourgeois et se dévoua à l'œuvre que réclamaient les progrès de la géographie. Le but principal du voyage périlleux qu'il s'agissait d'entreprendre était l'exploration du lac Tchad, vaste étendue de marécages, située au cœur de l'Afrique centrale, entre le 11° et le 14° de latitude nord, et le 13° et le 16° de longitude est (méridien de Greenwich). Une embarcation fort légère avait été construite afin de naviguer dans ces eaux jusqu'alors ignorées; il fallut la transporter à travers une immense étendue de sables brûlants. Partie de Tripoli au mois de mars 1850, l'expédition n'arriva sur les bords du lac qu'au mois d'avril 1851. Les trois voyageurs furent exposés à de grands périls, et après avoir souffert les déprédations de tribus pillardes, ils ne conservèrent leur vie qu'en payant une forte rançon. Richardson mourut à une faible distance du lac Tchad; Barth et Overweg, étant arrivés à Kuka, à dix milles de la rive occidentale, se trouvèrent en sûreté sous la protection du sultan de Bornou, qui leur donna une maison commode et leur procura des provisions abondantes. La barque ayant été installée, Overweg s'embarqua le 18 juin, parcourut le lac et visita les populations qui y sont dissémi-

Digitized by Google

nées sur diverses îles. A son retour, il fit une incursion au sud-ouest de Kuka, et il pénétra jusqu'à cent cinquante milles de Yauba, la capitale des Fellatahs. Pendant ce temps, Barth se livrait de son côté à des voyages hardis; il pénétrait dans le royaume d'Adamano, au sud du lac Tchad, et dans celui de Barghimi, vers les sources du Nil blanc; c'est la première fois qu'un Européen s'est montré dans ces régions restées inconnues. Le gouvernement anglais, instruit de la mort de Richardson, ne voulut pas laisser isolés les deux intrépides Allemands, qui s'étaient enfoncés au milieu de ces peuples barbares; un jeune savant, âgé de vingt et un ans, Edouard Vogel, fort instruit en astronomie et botaniste habile, s'offrit pour les rejoindre; il partit en février 1853, et le jour même où il quittait Londres, on y reçut des lettres de Barth annonçant qu'Overweg, atteint d'une de ces fièvres pernicieuses qui sont le fléau de l'Afrique, avait succombé le 27 septembre 1852 à Maduari, ville située près de la rive occidentale du lac Tchad et à peu de distance de Kuka. Barth ensevelit le corps de son compagnon au bord du lac que l'infortuné avait exploré et dans un endroit qu'il avait désigné pour l'emplacement de sa sépulture. Overweg trouva ainsi, à la fleur de l'âge et au service de la science, cette mort qui n'est pas dénuée de gloire et qui a été le partage du plus grand nombre de ces intrépides Européens qui ont tenté de soulever le voile qui couvre les régions inhospitalières et malsaines de l'Afrique. Il en est bien peu auxquels il ait été donné de rentrer au foyer natal. On trouvera, sur les découvertes auxquelles a coopéré Overweg, des détails étendus dans les *Voyages et découvertes en Afrique,* par le docteur Barth, traduction de l'allemand, par Paul Ithier, Bruxelles, 1861, 4 vol. in-8°. Quant aux découvertes importantes que Barth et Vogel ont accomplies dans l'Afrique centrale après la mort d'Overweg, ce n'est pas ici qu'il doit en être question. Z.

OVIDE (Publius Ovidius Naso), un des premiers auteurs de l'antiquité et le plus malheureux des poëtes dont le temps ait respecté les ouvrages. L'histoire littéraire du siècle d'Auguste nous est peu connue, parce que la biographie des anciens n'embrassait guère que la vie civile et politique. Suétone avait composé un catalogue des hommes illustres de Rome; mais ce livre n'est point venu jusqu'à nous. L'historien des douze Césars ne parle dans la *Vie d'Auguste* ni d'Horace, ni de Virgile, ni d'Ovide; il oublie Tibulle et Properce, Salluste et Tite-Live, et Mécène, passé sous silence comme protecteur des Muses, n'est peint que comme un courtisan. Tite-Live, Tacite, Florus, Velléius Paterculus et les autres historiens latins se bornent à raconter les faits et les événements qui se rattachent à l'histoire civile et politique : ils négligent tout ce qui concerne les sciences, les lettres et les arts. Sans ses malheurs, Ovide nous serait moins connu. Nous ignorerions quels furent ses amis, les charges qu'il remplit, les honneurs qu'il obtint, et ces détails de la vie privée qui attachent un intérêt si vif à la biographie des grands hommes. Relégué sur les bords du Pont-Euxin, sous un ciel étranger, séparé de Rome, de sa femme, de ses enfants, de ses amis; tombé du palais des Césars dans les déserts de la Scythie; seul au milieu des barbares et loin du commerce des hommes, ce poëte ne trouva de soulagement à ses peines que dans cet art des vers, auquel il devait déjà sa gloire et ses infortunes. Il écrivit ces touchantes élégies connues sous le nom de *Tristes* et d'*Epîtres Pontiques;* il les adressait à César-Auguste, à Germanicus, à sa femme, à ses amis : elles n'apprirent rien à Rome; elles ont instruit la postérité. Ovide naquit à Sulmone le 13 des calendes d'avril ou le 20 mars, l'an 711 de la fondation de Rome, 43 ans avant J.-C. On croit que le surnom de *Naso* fut donné à la famille d'Ovide parce que celui de ses aïeux qui le reçut le premier avait un grand nez. Ovide descendait d'une longue suite de chevaliers romains. Dès son enfance, il montra un génie aisé et fécond, un penchant décidé pour la poésie; Lucius, son frère, annonçait d'heureuses dispositions pour l'art oratoire, qui, dans Rome, était encore le premier des arts. Les deux frères furent envoyés dans cette ville, reine du monde, qui tenait aussi, après la Grèce, l'empire de l'éloquence et des vers. Messala, orateur célèbre (*voy.* Messala), dirigea les premières études d'Ovide. Suivant le vœu de ses parents, il le formait pour le barreau; mais Ovide se sentait invinciblement entraîné vers le commerce des Muses. Son père, qui l'avait souvent surpris composant en secret des vers, lui disait : « Pourquoi te livrer à une « étude stérile? Homère lui-même est mort « dans l'indigence » (*Tristes*, l. 4, él. 10). On dit qu'il ne se borna pas toujours à d'inutiles remontrances. Mais tel était l'ascendant du génie sur un faible enfant que, tandis qu'on le châtiait, il demandait grâce en vers en promettant de ne plus faire de vers. Cependant, par condescendance pour son père, il voulut écrire en prose : « Mais alors, dit-il, les mots venaient d'eux-« mêmes se placer sous la mesure, et tout ce « que je voulais dire en prose était vers. » Son frère et lui étudièrent sous les plus habiles rhéteurs : Plotius Grippus, qui, suivant Quintilien, tenait le premier rang parmi les maîtres d'éloquence; Marcellus Fuscus, ami d'Horace, et Portius Latro, dont les leçons charmèrent Ovide, qui depuis se plut à mettre en vers la plupart de ses sentences. On croit qu'il composa vers cette époque des *Déclamations*, qui ne sont point venues jusqu'à nous, mais dont parlent plusieurs auteurs latins, et qui lui acquirent la réputation d'un habile orateur. Ces *Déclamations* étaient des

Digitized by Google

plaidoyers qui devaient renfermer les divisions, les parties et les figures que l'on trouve dans un discours suivi. On les donnait à composer aux jeunes élèves, pour les préparer soit aux délibérations publiques, soit aux actions sérieuses du barreau. Les Grecs avaient commencé à s'exercer dans ce genre de composition sous Démétrius de Phalère, et l'usage s'en était introduit à Rome dans les derniers temps de Lucius Crassus. A l'âge de dix-sept ans, Ovide et son frère quittèrent la robe d'enfance, appelée *prætexta* parce qu'elle était bordée par une large bande de pourpre; les enfants des sénateurs et des chevaliers avaient seuls le droit de la porter. Tous deux furent revêtus de la robe virile, appelée *toge;* elle était plus ample et plus large que la prétexte, pour désigner qu'en la prenant on devenait plus libre et plus maître de ses actions. A cette même époque, les deux frères déposèrent la bulle d'or qu'ils portaient attachée à leur cou; ils la suspendirent dans leur maison, et, suivant un usage antique, elle fut consacrée aux dieux Lares. On les revêtit de la robe des sénateurs, appelée *laticlave*, et leurs parents et leurs amis les conduisirent dans le Forum. Cette cérémonie indiquait qu'ils faisaient alors leur entrée dans le monde : c'est ce que les Romains appelaient *forum attingere, in forum intrare*. Octave venait de recevoir le titre d'*Auguste*. Ovide se trouva dans les rangs des chevaliers qui le saluèrent de ce nom. Il y était aussi lorsque, l'an 727 de Rome, Auguste fut appelé par eux *Père de la patrie*. Le poëte sortait à peine de l'enfance quand il épousa sa première femme, née dans le pays des Falisques. Sa seconde femme ne fut sans doute ni de son goût ni de son choix, puisqu'il ne tarda guère à la répudier, comme il avait fait de la première, quoique, dit-il, elle fût sans reproche. Ovide prit, vraisemblablement dans l'âge mûr, une troisième femme, qui était de l'illustre famille des Fabiens. Il lui fut tendrement attaché : elle devint sa consolation, son appui durant sa disgrâce, et, dans les *Tristes*, il loue sa fidélité, son courage et sa vertu. On pourrait croire, d'après Sénèque, que, malgré son éloignement pour l'étude des lois et pour les exercices du barreau, Ovide plaida dans sa jeunesse plusieurs causes avec succès. Cette opinion, suivie par Bayle, a été combattue par d'autres savants. La Grèce, devenue province de l'empire romain, rendait les vainqueurs tributaires de son génie : elle conservait encore le sceptre des lettres et des arts. Cicéron, Horace et Virgile avaient fait le voyage d'Athènes pour s'y perfectionner dans les belles-lettres et la philosophie. Le cours de ces études durait ordinairement sept ans. Ovide fut envoyé par ses parents dans la capitale de l'Attique. Il consacra ses veilles à l'étude de la langue d'Homère. Il parcourut ensuite plusieurs villes de la Grèce et de l'Asie Mineure avec le poëte Macer, son parent, son Mentor et son ami. Une mort prématurée ayant enlevé Lucius, Ovide pleura longtemps ce frère tendrement aimé : « Par sa mort, dit-il, je perdis la moitié de moi-« même, *et carpi parte carere mei.* » Il n'avait que dix-neuf ans lorsque, seul héritier des biens de son père, il entra dans les charges qui convenaient à son âge; il exerça d'abord celle de triumvir l'an 731 de Rome. Les triumvirs avaient la police des prisons et faisaient exécuter les coupables condamnés par le préteur : ils étaient élus parmi les vigintivirs, et le vigintivirat était le premier degré pour parvenir à la questure, au tribunat et aux autres magistratures. Ovide fut ensuite admis dans le tribunal des centumvirs, qui représentaient le conseil de tout le peuple romain : les jugements des centumvirs étaient sans appel. La dernière charge qu'Ovide ait exercée est celle du décemvirat : ce tribunal était composé de cinq sénateurs et de cinq chevaliers; il formait le conseil du préteur et rendait la justice en son absence. Ainsi, un poëte galant, qui chantait Corinne et l'art d'aimer, fut successivement revêtu de plusieurs magistratures, et les remplit avec honneur. C'est le témoignage qu'il se rend dans son éloquente apologie. Il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour entrer dans le sénat. « Mais, dit-il lui-même, la dignité de « sénateur me parut au-dessus de mes forces : « mon corps et mon esprit n'étaient point capa-« bles d'un grand travail. J'étais d'ailleurs libre « des soucis de l'ambition, et j'écoutais les Muses, « qui me conseillaient les doux loisirs et le re-« pos, que j'ai toujours beaucoup aimés » (*Tristes*, l. 4, él. 10). Il se dépouilla donc de la robe des sénateurs et se contenta de celle qu'on appelait angusticlave, ce qu'il exprime par ces mots : *Clavi mensura coacta est* (*Tristes*, l. 4, él. 10). Ce fut vers cette époque (l'an 735 de Rome, 19 avant J.-C.) que mourut Virgile. Ovide n'avait fait que l'entrevoir : *Virgilium vidi tantum;* il n'avait pas encore cinq lustres accomplis. Properce et Tibulle ne survécurent pas longtemps à l'auteur de l'*Enéide*. Properce lisait souvent ses élégies à Ovide, qui avait recherché son amitié. La même année, le même jour avaient vu naître Ovide et Tibulle; bientôt amis, depuis inséparables, cultivant l'art des vers avec un égal succès, ils devinrent les premiers poëtes élégiaques chez les Romains. Plus de vingt ans après la mort de Tibulle, Ovide s'écriait : « Les Destins avares « l'enlevèrent trop tôt à ma tendre amitié. » Dans les premiers temps de sa douleur, il avait composé une touchante élégie, où l'esprit et le talent du poëte brillent encore moins que son cœur et sa sensibilité (*Amor.*, l. 3, él. 9). Ovide s'était déjà fait dans Rome une grande réputation : « A peine, « dit-il, m'avait-on coupé deux ou trois fois la « barbe, lorsque je commençai à réciter mes « vers au peuple romain. » Les poëtes grecs lisaient leurs ouvrages aux jeux Olympiques. Les Romains, assemblés au théâtre, applaudissaient

Digitized by Google

avec transport leurs poëtes, qui ne craignaient pas de leur dire avec une noble audace : *Plaudite manibus*. Ovide s'était fait aimer par la douceur de son commerce et par l'agrément de son esprit. On se fit bientôt gloire de le connaître et d'avoir part à son amitié. Tout ce que Rome avait de plus distingué dans l'un et l'autre sexe s'empressait de le voir : « Je cultivai, dit-il, je « chéris tendrement les poëtes de mon temps; je « les regardais tous comme des dieux, *quotque « aderant vates rebar adesse deos.* » Ses talents le firent bientôt connaître et aimer d'Auguste, qui se piquait lui-même de cultiver les lettres. A une revue des chevaliers romains, qui avait lieu tous les ans, le 15 juillet, le maître du monde distingua Ovide et lui fit présent d'un beau coursier. Le poëte n'oublia pas dans son exil ce témoignage public de l'estime d'Auguste, qui, étant censeur, avait le droit de lui adresser des reproches publics (1), ce qu'il ne fit jamais, même après la publication de l'*Art d'aimer : At (memini) vitamque meam moresque probabas*. Plusieurs auteurs ont cru qu'Ovide, dans sa jeunesse, avait porté les armes en Asie sous M. Varron. Chez un peuple guerrier et conquérant, souvent le myrte des Muses s'unissait au laurier de Mars. Cicéron, Varron, Salluste, Horace, Tibulle, Velléius Paterculus avaient connu la vie des camps; mais Ovide ne dit dans aucun endroit de ses ouvrages qu'il ait marché sous les aigles romaines, et, sur la fin de sa carrière, relégué chez les Sarmates, il se plaint d'être réduit à s'armer tous les jours contre les barbares et d'avoir été jusqu'alors inhabile aux combats. Il eut à Rome un grand nombre d'amis : Varron, le plus savant des Romains; Cornélius Gallus, favori d'Auguste; Æmilius Macer, qui chanta les oiseaux et les plantes; Lucius Cornélius Sévérus, qu'il appelle le plus grand des poëtes héroïques; Pedo Albinovanus, auquel il donne l'épithète de *divin;* Ponticus et Bassus, poëtes héroïques; Hygin, bibliothécaire du palais impérial; Cornélius Celse, l'Hippocrate des Latins; Tuticanus, qu'Ovide aima comme il avait aimé son frère; Carus, précepteur des jeunes Césars, et que sa tendre amitié pour Ovide fera, dit ce poëte, vivre éternellement. Parmi tant de noms, jadis célèbres et qui maintenant sont pour la plupart obscurs ou presque inconnus, brille d'un éclat toujours nouveau le favori d'Auguste et l'ami de Mécène, Horace, qui, déjà vieux lorsque Ovide s'élevait sur le Parnasse, applaudit à son essor et se complut souvent à la douce harmonie des vers de son jeune émule. Il existait entre Horace et Ovide des rapports de goûts qui avaient pu faire disparaître l'inégalité d'âge (2). L'un et l'autre aimaient la gloire et le plaisir, qu'ils chantaient dans leurs vers immortels. Ovide célébra les talents de son vieil ami; il loua ses vers élégants, nombreux et cadencés. C'est ainsi que souvent il exalte les écrits de Catulle, de Properce et de Tibulle, et qu'il semble, devançant le suffrage des siècles, placer sur la tête de Virgile la couronne des Muses et le laurier d'Apollon. Pour exprimer le sentiment qui l'unissait aux poëtes de son temps, Ovide dit qu'ils étaient une partie de lui-même, *magnæ pars animæ*. C'est ainsi que le lyrique romain appelait Virgile la moitié de son âme, *animæ dimidium meæ*. Dans ce siècle, où les premiers hommes de l'Etat cultivaient les lettres, Ovide dut moins à sa naissance qu'à son esprit facile et brillant, et à la douceur de son caractère les liaisons intimes avec les familles les plus distinguées. Il comptait parmi ses amis les plus chers Atticus, qui censurait ses poésies et à qui est dédiée la neuvième élégie du premier livre des *Amours;* Valérius Messalinus, à qui il adressa quatre épîtres pendant son exil; Maxime Cotta, consul à l'époque où parut l'*Art d'aimer* et qui eut le triste honneur d'être l'aïeul de Messaline; Ruffin, qui avait été questeur en Asie; Gallion; Salanus, lié dès son enfance avec César Germanicus; Rufus, oncle de la femme d'Ovide et poëte comique; Suillius, questeur et ami de Germanicus; Julius Pomponius Græcinus et Labeus Pomponius Flaccus, deux frères, dont le premier avait été désigné consul et dont le second fut gouverneur de Syrie; Sextus Pompée, ami de Germanicus, consul sous Auguste, ami généreux et dévoué; Brutus, qu'on croit être le fils du meurtrier de César et qui occupait à Rome une place dans la magistrature. Du fond de son exil, Ovide écrivit à tous ceux qu'il avait aimés, et ses vers seuls ont conservé la plupart de leurs noms à la postérité. Mais, de tous ses amis, le premier et sans doute le plus recommandable fut Maxime, de l'illustre famille des Fabiens. Ovide et Maxime s'aimèrent dès l'enfance; Maxime épousa Martia, parente d'Auguste et de la femme d'Ovide. Allié au chef de l'empire et son confident, consul de Rome (l'an 743), il appelait le chantre de l'*Art d'aimer* son frère, et il eut comme lui le sort funeste de la plupart des favoris. La cause de sa mort tragique semble se rattacher à celle qui attira sur le poëte la colère de César. Ovide avait d'abord voulu composer un poëme épique sur la guerre des Géants; mais, entraîné par la fougue des passions, il quitta la trompette héroïque pour le luth des amours. Ses vers furent licencieux et sa vie désordonnée; il en rougissait lui-même, mais sans pouvoir s'en corriger (*Amor.*, l. 2, él. 4). Ni les sages conseils de l'amitié, ni l'opinion publique, ni les cris quelquefois salutaires de l'envie ne purent triompher de ses passions. Il trouvait une gloire facile dans le succès de ses vers élégiaques, fruit d'un esprit gracieux et d'une imagination riante, échauffée par le délire des sens. Bayle, dont la

(1) La peine que le censeur infligeait aux chevaliers qui s'étaient rendus coupables de quelque faute était de leur ôter le cheval qu'ils avaient reçu.

(2) Ovide avait trente-quatre ans quand Horace, né vingt-deux ans avant lui, mourut, comme Mécène, l'an 746 de Rome.

Digitized by Google

morale n'était point sévère, ne peut s'empêcher de condamner Ovide. Ce poëte avait publié cinq livres d'*Amours*, qu'il réduisit ensuite à trois, ayant corrigé, dit-il, en les livrant aux flammes, les élégies qui lui paraissaient indignes d'être conservées à la postérité : ce fut là son premier ouvrage. A l'exemple de Gallus, de Calvus, de Properce et de Tibulle, qui avaient chanté les dames romaines sous les noms empruntés de Lycoris, de Quintilie, de Cynthie, de Délie et de Némésis, Ovide rendit célèbre celle qu'il aima sous le nom de Corinne. Plusieurs savants ont prétendu que cette Corinne était Julie, fille d'Auguste, et cette opinion, quoique combattue par des objections assez fortes, n'est pas absolument dépourvue de toute vraisemblance. Ovide avait environ vingt ans lorsqu'il chanta son amour pour Corinne. Julie était alors veuve de Marcellus, fils d'Octavie, mort l'an 731 de Rome. Elle épousa deux ans après Marcus Agrippa, et ce fut vers la même époque qu'Ovide répudia sa première femme. Le poëte parle dans ses élégies du mari de Corinne, de ses suivantes et d'un eunuque qui lui servait de gardien. Il la compare à Sémiramis : il se reconnaît très-inférieur à elle par la naissance; mais il croit que Corinne peut l'aimer, puisque Calypso brûla d'amour pour un mortel; puisque la déesse des eaux, fille de Nérée, ne dédaigna pas le roi de Phthie, et que la nymphe Egérie fut rendue sensible par le juste Numa (*Amor.*, l. 2, él. 17). La feinte Corinne avait commis un crime qui fait assez connaître quelle était déjà la corruption des mœurs. Dans l'unique but de conserver sa beauté, elle avait détruit en son sein le fruit d'un coupable amour. Ovide s'en indigne et lui dit ces paroles remarquables : « Si Vénus, avant de mettre Enée au jour, eût « attenté à sa vie, la terre n'eût point vu les « Césars » (*Amor.*, l. 2, él. 14). Du rapprochement de ces passages, il résulte que Corinne pouvait bien être la fille d'Auguste (1). Sidonius, préfet de Rome, puis évêque de Clermont, dans le 5e siècle, dit qu'Ovide avait aimé Julie. « C'était, « au jugement de Bayle, un maître homme, qui, « par ses vers et par son esprit, porta ses con- « quêtes bien près du trône, dans un temps où « la fille de l'empereur n'était pas aussi fami- « lière avec tout le monde qu'elle l'a été en- « suite. » L'avant-dernière élégie du troisième livre des *Amours* paraît être adressée à Corinne. Le tableau que fait le poëte de la dissolution des mœurs de sa maîtresse, de ses désordres et de ses prostitutions, qu'elle publiait elle-même, peut s'appliquer à la fille d'Auguste. Mais les conjectures les plus vraisemblables ne sont point des faits historiques : la vérité, déguisée par Ovide et célée par les auteurs contemporains, reste cachée dans le silence des siècles et dans les secrets domestiques de la famille des Césars. Cependant l'amour du plaisir n'avait pas étouffé dans le poëte l'amour de la gloire. « Je cours, disait-il, après « une renommée éternelle; je veux rendre mon « nom célèbre dans l'univers. » Il déclare que, suivant l'opinion des Romains, l'élégie lui doit autant que l'épopée doit à Virgile. Quintilien donne cependant la préférence à Tibulle et même à Properce; mais Vossius appelle Ovide le prince de l'élégie, *elegiæ princeps*. Tandis qu'il chantait les *Amours*, il composait les *Héroïdes*, genre d'ouvrage dont il se désigne lui-même comme l'inventeur, et dans lequel il a trouvé des imitateurs sans avoir de rival. Les *Héroïdes* d'Ovide sont restées un des monuments les plus remarquables que nous ait laissés l'antiquité. Le poëte y prodigue les plus riches fictions des siècles héroïques; mais les mêmes pensées y reviennent trop souvent : ce sont partout les plaintes d'un amour malheureux; la monotonie naît d'un même sujet, d'un même sentiment, toujours reproduit, quoique l'auteur, par une grande richesse de style, par une prodigieuse fécondité, sache en varier l'expression. Scaliger a voulu attribuer à Aulus Sabinus, poëte contemporain d'Ovide, six des vingt et une héroïdes qui se trouvent dans toutes les éditions des œuvres de ce dernier : ce sont les épîtres de Pâris, de Léandre, d'Aconce, d'Hélène, de Héro et de Cidippe. Il est vrai qu'Ovide reconnaît, dans une élégie adressée au poëte Macer, que ce même Sabinus avait composé des réponses à la plupart de ses épîtres héroïques, mais ce témoignage ne prouve rien en faveur de l'opinion de Scaliger : aussi n'a-t-elle pas prévalu. Le poëte, qui semblait avoir consacré sa lyre aux Amours, travaillait à élever des monuments plus durables et cherchait des succès plus brillants : « J'ai ma- « nié, disait-il, le sceptre, et la tragédie a pris « par mes soins un ton plus élevé.... Que la tra- « gédie romaine me doive sa gloire! j'ai assez « de talent pour remplir tous ses vœux.... J'ai « fait parler les rois avec la dignité qui leur con- « vient, et j'ai rendu au cothurne toute sa ma- « jesté » (*Amor.*, 2 et 3). Cet enthousiasme, qu'avaient aussi pour leurs ouvrages presque tous les grands poëtes de l'antiquité, serait aujourd'hui justifié si la tragédie de *Médée* était parvenue jusqu'à nous; mais elle est perdue avec le *Thyeste* de Varus, avec les tragédies d'Accius, de Pacuvius, de Caïus Pollion, surnommé le Sophocle romain, avec tant d'autres ouvrages dramatiques dont la perte ne nous permet pas de juger jusqu'à quelle hauteur parvint la tragédie chez les Latins. « *Médée* me paraît mon- « trer, dit Quintilien, de quoi Ovide eût été « capable, si, au lieu de se livrer à la fécondité « d'un génie trop facile, il eût voulu le retenir « dans les bornes de la raison.... Aucune pièce, « dit ailleurs le même Quintilien, qui du reste « juge toujours Ovide avec sévérité, aucune pièce

(1) Julie était fille de Scribonie, qu'Octave répudia, l'an 716 de Rome. Ovide avait alors cinq ans. Ovide et Julie étaient donc à peu près du même âge.

Digitized by Google

« de Pollion et de Messala n'est aussi célèbre que « la *Médée* d'Ovide » (l. 10, c. 1; l. 1, c. 4). Un seul vers, que cite le célèbre rhéteur, est maintenant tout ce qui reste de ce chef-d'œuvre. Ovide fixe lui-même, dans le premier chant de son *Art d'aimer,* l'époque à laquelle il composa ce poëme (l'an 753 de Rome). Il avait alors plus de quarante ans. Julie subissait déjà la peine d'un exil qui devait être perpétuel, et cette circonstance mérite d'être remarquée, parce qu'elle prouve que ce ne fut pas l'*Art d'aimer* qui attira la colère d'Auguste sur sa fille, et que ce livre ne fut pas non plus, environ dix ans après, la véritable cause de l'exil d'Ovide. Les mœurs publiques étaient extrêmement corrompues lorsqu'il publia ce poëme. On doit le considérer comme un tableau de la vie et des mœurs de Rome sous le règne d'Auguste. Le poëte peint la magnificence et le luxe d'un peuple enrichi par les dépouilles de l'Europe et de l'Asie, maître de l'univers, mais esclave de ses plaisirs, corrompu par ses richesses et vaincu par sa corruption. Il ne faut donc pas croire légèrement qu'Ovide ait contribué par son poëme à détériorer les mœurs de son siècle; mais il faut plutôt reconnaître que la dépravation de ce siècle si vanté influa sur les talents du poëte et sur l'emploi blâmable qu'il en fit trop souvent. Néanmoins ses chants sont moins obscènes que les écrits de plusieurs autres poëtes latins. Rien n'y approche de la licence de plusieurs épigrammes de Catulle et de Martial, de quelques odes d'Horace, et il ne faudrait pas retrancher quatre-vingts vers de l'*Art d'aimer* pour rendre cet ouvrage une des plus décentes productions de la Muse érotique. Ovide prétendait ne pas avoir blessé les mœurs. « Prêtez, « disait-il, l'oreille à mes leçons, jeunes beautés; « la pudeur et les lois vous le permettent.... Je « chanterai les ruses et les larcins de l'amour « exempt de crime, et mes vers n'offriront rien « de répréhensible » (l. 1). Si ce n'était un piége, c'était une singulière illusion. On s'aperçoit en lisant l'*Art d'aimer* que l'auteur craint bien moins de blesser les mœurs publiques que les lois d'Auguste contre l'adultère; mais cette crainte ne peut l'arrêter longtemps; il se rend coupable lors même qu'il craint de faillir. Bayle n'a pu s'empêcher de condamner Ovide pour avoir réduit en système une science pernicieuse dont la nature ne donne que trop de leçons. L'*Art d'aimer* obtint un grand succès à Rome. Les lois restèrent muettes; l'envie n'osa faire entendre ses cris, et le poëte continua de jouir de la faveur du prince et de l'estime publique. Mais dans la suite, devenu plus sévère pour lui-même que ne l'avaient été le peuple et les magistrats, il publia avant son exil le poëme qui a pour titre : *le Remède d'amour.* Il y déclare qu'il composa l'*Art d'aimer,* non pour les femmes honnêtes, mais pour les courtisanes : *Thais in arte mea est;* que ce morceau fut écrit dans la fougue des passions et que le *Remède d'amour* est l'ouvrage de sa raison. Ce dernier poëme contient en effet des maximes et des sentences graves, des préceptes salutaires; mais on y retrouve les écarts d'une imagination lascive, et quelquefois le remède devient pire que le mal. On attribue à Ovide un fragment de cent vers élégiaques, reste d'un travail plus étendu sur l'art de soigner son visage. Le poëte parle de cet opuscule dans le troisième livre de son *Art d'aimer.* Il dit que la toilette est utile à tout le monde, qu'elle plaît généralement; mais il blâme dans les femmes l'excès de la parure et du désir de plaire. Il leur apprend que les bonnes mœurs valent mieux qu'une beauté fragile et périssable. Il enseigne enfin les moyens de faire venir l'art au secours de la nature. Il convenait à l'auteur de l'*Art d'aimer* de donner aussi des leçons sur l'art de plaire. Lorsque Livie perdit, l'an 745 de Rome, son fils Drusus Néron, qui mourut dans la Germanie, et qu'elle avait eu, ainsi que Tibère, de Tibérius Néron, son premier mari, Ovide, alors âgé de trente-quatre ans, composa le poëme intitulé *Consolatio ad Liviam Augustam;* mais Livie ne se montra pas longtemps affligée et reconnaissante : elle voulut faire donner l'empire à Tibère, au mépris des droits de l'héritier légitime, et nous établirons bientôt qu'Ovide, trop attaché à la famille d'Auguste, dut à la haine de Livie son exil et ses malheurs. Ovide avait perdu son père et sa mère. Après leur mort, sa famille se composait d'une femme adorée, dont les Romains estimaient la vertu; d'une fille nommée Pérille, qu'il avait mariée à Cornelius Fidus, et de deux petits enfants, qu'il allait abandonner pour ne plus les revoir. Sa fille, dont il chante les talents et les succès dans la poésie lyrique, avait suivi son mari dans la Libye, et ne devait point recevoir les derniers adieux du plus tendre des pères. Ovide possédait, dans le pays des Pélignieus, des terres, héritage de ses ancêtres. Il avait à Rome une maison auprès du Capitole, et, dans les faubourgs, des jardins situés sur une colline, entre la voie Claudienne et la voie de Flaminius. Il aimait à cultiver la terre, à greffer des arbres, à arroser les fleurs. Il déclare lui-même que sa vie avait été pure et sans tache. Il se donne ce témoignage devant Auguste lui-même. Il est vrai que Catulle, Tibulle, Properce et Martial parlent aussi de la régularité de leurs mœurs, et de la licence de leurs écrits; mais des doutes peuvent s'élever sur la sincérité de leurs aveux. Quoi qu'il en soit, Ovide était d'une sobriété remarquable. Ami d'Horace, il ne buvait guère que de l'eau; il ne vantait ni le falerne, ni le cécube, ni la joie bruyante des festins, ni les désordres de l'ivresse. Il est presque le seul des anciens qui, à l'occasion de l'amour, n'en ait pas chanté le plus déplorable égarement. Il n'aimait point le jeu; il ne fut ni envieux ni jaloux. Aucune passion basse et cruelle ne troubla son repos et ne

Digitized by Google

flétrit sa vie. Aussi la satire respecta-t-elle ses mœurs et ses ouvrages. Il suffit enfin de lire ses Tristes et ses Epîtres Pontiques, qui sont comme les mémoires justificatifs de sa vie, pour se convaincre qu'il avait beaucoup de candeur, un cœur sensible et reconnaissant, des goûts simples, et les qualités de l'homme aimable réunies aux sentiments de l'honnête homme. Mais lorsque la fortune semblait le favoriser et le combler de tous ses dons; lorsque ses vers, qui faisaient les délices de Rome, étaient lus en plein théâtre et applaudis par les maîtres de l'univers; lorsque, allié à plusieurs familles consulaires, il comptait parmi ses amis tout ce que Rome avait de plus illustre par la naissance et par les talents; lorsqu'enfin il croyait pouvoir se dire heureux, une disgrâce éclatante, imprévue, vint le frapper au sein de la gloire, des plaisirs et de l'amitié. Sans égard ni pour les talents d'un poëte qu'il avait aimé, ni pour son âge, ni pour son dévouement à la famille des Césars, Auguste le relégua dans la Sarmatie, sur les bords du Pont-Euxin, aux dernières frontières de l'empire, chez des barbares où la domination romaine était encore mal affermie. Ovide a tracé le tableau touchant de son départ. Le poëte maudit son génie, et brûla plusieurs ouvrages qu'il parut regretter dans la suite. Il se décida aussi à détruire ses Métamorphoses, poëme qui n'était pas encore terminé : il le livra aux flammes; et l'univers, qui doit à Auguste la conservation de l'Enéide, lui aurait dû la perte des Métamorphoses, si, heureusement pour la mémoire de ce prince, pour la gloire d'Ovide et pour l'honneur des lettres, il n'eût pas existé déjà plusieurs copies de cet ouvrage immortel. Le désespoir en avait fait le sacrifice, l'amitié le conserva; et, quoiqu'il ne paraisse pas qu'Ovide se soit occupé de revoir ce poëme dans son exil, il est devenu son premier titre de gloire dans la postérité. La nuit était avancée; Ovide hésitait encore. Enfin le jour commence à paraître. Un des gardes d'Auguste, chargé de le conduire, hâte et fixe le départ. Ovide donne et reçoit les derniers embrassements. Sa femme s'élance dans ses bras, et veut le suivre dans son exil. Mais elle cède à l'invitation de rester dans Rome pour fléchir Auguste, et tombe évanouie : on entraîne Ovide, pâle, défait, les cheveux épars. C'était au mois de novembre 763 (10 de J.-C.). Il avait cinquante ans accomplis. Il ne fut condamné, ni par un arrêt du sénat, ni par la sentence d'aucun tribunal, mais par un édit de l'empereur lui-même. Le poëte n'était point exilé : il était seulement relégué. L'édit était conçu en peu de mots; et, contre l'usage, il ne dépouillait point de ses biens le poëte, qui en conserva la jouissance. Le généreux Maxime, qui n'avait pu le consoler à l'époque du départ, le suivit, et le rejoignit à Brindes : il pleura, il pressa l'ami de son enfance sur son sein, et lui promit son appui. Le vaisseau qui portait Ovide flotta longtemps sur l'Adriatique : les vents semblaient se refuser à seconder la colère de César. La mer était agitée par d'horribles tempêtes. Le poëte mit pied à terre dans la Grèce; il traversa l'isthme de Corinthe, et se rembarqua sur un second vaisseau, au port de Cenchrée, dans le golfe Saronique. Il passa l'Hellespont, aperçut les ruines de Troie, relâcha aux ports d'Imbrie, de Samothrace et de Tempyre. Il traversa à pied le pays des Bistoniens, peuple féroce de la Thrace, qui l'eût égorgé, si Sextus Pompée n'eût veillé de loin sur ses jours. Le vaisseau sur lequel il se rembarqua fit voile pour la ville de Dardanie. Après avoir abordé à Lampsaque, il franchit le détroit qui sépare Sestos et Abydos. Ovide remarqua, sur les bords de la Propontide, la ville de Cyzique; il navigua sur le Bosphore de Thrace, s'approcha de Byzance, évita les îles Cyanées, passa le détroit de Thynnes, vit la ville d'Apollonie et les hautes murailles d'Anchiale, les ports de Mésambrie, d'Odessa, de Dionysiopolis, et la ville que fondèrent les descendants d'Alcathoé. Enfin, après une longue et périlleuse navigation, il arriva à la ville de Tomes, bâtie par les Milésiens, et qui était le dernier lieu soumis à la domination romaine. Pendant son voyage, il composa les dix élégies qui forment le premier livre des Tristes. Après avoir été maltraité par les matelots, dépouillé par ses gardiens, par des valets perfides, et menacé par le fer des barbares, il arriva au lieu de son exil, sur la rive gauche du Pont-Euxin, que les anciens appelaient *Axene*, c'est-à-dire *inhabitable*, *inhospitalier*. Il allait achever sa carrière dans la ville de Tomes, située vers les bouches du Danube, et défendue par de faibles remparts contre les irruptions des Daces et des Iaziges, des Gètes et des autres peuples belliqueux et féroces qui infestaient ces contrées. Les habitants de Tomes épouvantés restaient toujours enfermés dans leurs tristes remparts. Les toits des maisons étaient hérissés de flèches lancées par les barbares. Les Tomitains employaient des traits empoisonnés du fiel des vipères. Ce peuple, entremêlé de Grecs et de Gètes, mais plus Gète que Grec, avait la voix rude, le regard féroce, le visage sinistre. Il ne coupait ni sa barbe, ni ses cheveux, méprisait les lois, se montrait toujours prêt à tirer le glaive, et souvent les tribunaux étaient arrosés du sang des parties. Ovide n'entendait point la langue de ces nations sauvages. Il ne restait parmi les habitants de Tomes que de faibles vestiges d'un grec corrompu. Les idiomes des Thraces, des Scythes et des Gètes retentissaient seuls aux oreilles du poëte latin. Un casque couvrit souvent ses cheveux gris : il s'armait de l'épée, il prenait le bouclier; car les sentinelles donnaient souvent l'alarme; les Tomitains couraient aux remparts : de nombreux escadrons de barbares paraissaient dans la plaine, autour de la ville, cherchant à la surprendre et

Digitized by Google

à la piller. Le climat de Tomes était digne de ses habitants. Ovide ne voyait que des neiges éternelles, des champs sans fruits, des printemps sans fleurs et sans oiseaux. Le vin, endurci par la gelée, retenait la forme du vaisseau qui le renfermait. On ne le versait pas, on le coupait avec la hache; les Sarmates conduisaient des chariots attelés de bœufs sur les glaces du Danube, et marchaient à pied sec sur les profonds abîmes du Pont-Euxin. Les longs cheveux qui tombaient sur leur visage retentissaient blanchis par les glaçons. Telle était la province de Pont, qu'Ovide disait peu différente des enfers. Telle était la terre d'exil du poëte qui venait de quitter le palais des Césars, les théâtres, les portiques, le beau ciel de l'Italie, et les délices de Rome: aucun criminel n'avait été relégué si loin. Il était le seul Romain qui habitât vers les embouchures du Danube. La marine de Rome n'était alors destinée qu'à combattre: le commerce et la navigation étaient négligés; et sous Auguste, sous Tibère, les bords du Pont-Euxin ne furent guère connus que par l'exil d'Ovide. Une année entière se passait avant que les lettres du poëte arrivassent à Rome, avant que les réponses de ses amis pussent lui parvenir. Bientôt l'air de ces climats sauvages, l'eau salée des marais, qui était son unique boisson, le bruit continuel des armes, une solitude effrayante au milieu de peuples ignorants et cruels, les chagrins et l'ennui, altérèrent sa santé. Accablé d'insomnie, ne pouvant goûter les aliments grossiers des Sarmates, il était devenu d'une maigreur affreuse. Il n'osa, dans les trois premières années de son exil, nommer aucun de ses amis quand il leur écrivait: il craignait de les compromettre. Mais dans la suite, lorsque Auguste parut vouloir rappeler son petit-fils, héritier de l'empire, dont la disgrâce se rapporte au temps de celle du poëte, et paraît avoir eu la même cause; lorsqu'il fut permis de parler à Auguste des malheurs d'Ovide, sans l'offenser, l'amitié plus libre devint moins circonspecte; et dans les quatre livres des Pontiques, écrits pendant les dernières années de sa vie, le poëte osa nommer, et se plut à nommer tous ses amis. Il ne voulut cacher à Rome, où ses vers étaient lus avec avidité, que les noms de ces amis pusillanimes qui changèrent avec sa fortune, et dont il accusa la coupable et lâche indifférence avec tant de modération. Des amis ingrats firent à son âme sensible de profondes blessures. Il nous fait connaître et presque partager sa douleur; mais il a craint d'imprimer une flétrissure éternelle sur des noms qui lui furent trop chers: il dédaigna même de donner une honteuse célébrité aux noms obscurs de quelques ennemis qui l'insultaient dans son malheur. Une seule fois il repoussa l'outrage avec les armes d'une trop juste indignation. Il avait déjà vu s'écouler dix lustres; il avait composé un grand nombre d'ouvrages, et sa plume ne s'était jamais trempée dans le fiel de la satire. Il souffrait toutes les horreurs de l'exil, lorsqu'il apprend qu'un Romain (l'on croit que c'est Hygin, le mythographe) se répand publiquement en déclamations contre lui, et qu'il ose demander à Auguste (il était son affranchi) la confiscation des biens d'Ovide (il avait été son ami). Le poëte saisit le fouet vengeur de la satire; il manie avec succès une arme qui lui était inconnue, immole son ennemi, mais c'est encore sans le nommer: il ne le voue à l'exécration de ses contemporains et de la postérité que sous le nom d'*Ibis;* imitant en cela Callimaque, qui, ayant reçu quelque outrage d'Apollonius de Rhodes, auteur du poëme des Argonautes, composa contre lui une satire violente sous le même nom (1). Si l'ennemi d'Ovide fut Hygin, on peut conjecturer qu'il reçut le salaire de sa bassesse: il tomba bientôt dans la disgrâce d'Auguste, et mourut dans l'indigence. Le livre d'*Ibis* fut le premier ouvrage qu'Ovide composa dans son exil. Il y acheva le poëme des Fastes, qu'il avait commencé avant sa disgrâce. Il avait voulu d'abord le dédier à Auguste; il le publia sous les auspices de Germanicus. Le mot *Fastes* désignait des annales civiles et religieuses. Ovide consulta les livres de Claudius Quadrigarius, ceux d'Afranius, d'Ennius, de Lucius Calpurnius Pison, de Fannius, de Laberius, de Licinius, et de plusieurs autres annalistes dont les ouvrages sont perdus. Il remplaça la simplicité, la sécheresse de leur style, par les richesses de la poésie et par les jeux brillants d'une imagination féconde. Ce qui rend les Fastes un des plus précieux monuments de l'antiquité, c'est que le poëte rapporte les causes historiques ou fabuleuses des fêtes des Romains, et qu'il nous fait connaître leur calendrier, leurs mœurs et leurs superstitions. A l'exemple d'Horace, il ose ridiculiser des dieux assujettis aux passions et aux caprices des hommes qui, pouvaient à leur tour demander, obtenir un culte et des autels. Rapin et plusieurs autres critiques ont pensé que les Fastes d'Ovide étaient le plus solide, le plus savant et le plus parfait de ses ouvrages. Ce poëme devait avoir douze livres; Ovide les avait composés: il le déclare lui-même dans ses *Tristes* (l. 2). Nic. Heinsius conjecture que les six derniers étaient déjà perdus au commencement du 4e siècle, parce que Lactance; qui cite dans ses *Institutions divines* les six premiers livres, ne fait aucune mention des autres. Ovide, dans plusieurs élégies écrites pendant son exil, parle des Métamorphoses comme n'ayant pu y mettre la dernière main, comme lui ayant été enlevées lorsqu'elles n'étaient encore qu'ébauchées. Mais quoiqu'il ait demandé grâce pour ce poëme, on doit le considérer comme un des

(1) *Ibis* est le nom d'un oiseau célèbre dans la haute Egypte. Callimaque et Ovide, en donnant à leurs satires le titre d'*Ibis*, ont sans doute voulu désigner leurs ennemis, sans daigner les nommer.

Digitized by Google

principaux chefs-d'œuvre des muses latines. Il a été traduit dans les langues de tous les peuples qui ont une littérature; et le poëte a jugé comme la postérité en assurant que ce grand ouvrage durerait éternellement. Au milieu des Gètes, dans la plus affreuse adversité, Ovide conserva toutes les grâces de son esprit, toute la pureté de la langue des Romains; et il faut se garder de le croire lorsqu'il se plaint d'être devenu Sarmate dans son style, et lorsqu'il assure que ses malheurs ont éteint son génie. Tout plaît et tout attache dans les élégies qu'il composa pendant son exil. S'il redit souvent ses plaintes, ses vœux et ses regrets, il en varie heureusement l'expression par des tours différents. Aucun livre n'intéresse davantage en faveur de son auteur; tous les sentiments y sont dans la nature : le poëte parle la langue toute-puissante du malheur sans mesure, sans terme et sans espoir. Un roi de Thrace, nommé Cotys, régnait sur la ville de Tomes; mais il était lui-même sous la domination des Romains. Il cultivait les lettres et les arts, et n'était pas moins bon poëte qu'habile capitaine. Ovide lui écrivit pour le prier d'adoucir les rigueurs de son exil. On ignore si ce nouvel Orphée de la Thrace lui répondit, et s'il osa tendre une main secourable à un homme frappé de la même foudre qui pouvait l'atteindre sur son trône chancelant. Les Muses furent du moins la consolation d'Ovide dans son adversité. Il composa sur la chasse et sur les poissons, un poëme intitulé *Halieuticon*. Pline loue cet ouvrage (l. 32, ch. 2); il n'en reste que des fragments, ou 132 vers, défigurés par des copistes, et publiés par N. Heinsius. On attribue à Ovide une élégie intitulée *De nuce*. Les ouvrages que l'on peut encore lui attribuer avec quelque fondement sont : 1° une traduction des *Phénomènes* d'Aratus. Lactance cite cette version dans le 2e livre de ses *Institutions divines*, n° 5, et il en rapporte les trois derniers vers. 2° Un livre contre les mauvais poëtes cité par Quintilien (l. 6); 3° un assez grand nombre d'épigrammes. Mais c'est à tort que plusieurs savants le font auteur des arguments des livres de l'Enéide, qui se trouvent sous son nom dans quelques manuscrits; d'une élégie sur la voix des oiseaux intitulée *Philomela*, et qui paraît être l'ouvrage d'un grammairien des premiers siècles de notre ère; d'un Panégyrique en vers adressé à Calpurnius Pison, et qui est aussi attribué à Lucain; de deux élégies intitulées, l'une *la Puce*, l'autre *le Songe*, publiées par Goldast sous le nom d'Ofilius Sergianus; et d'un poëme en trois chants qui a pour titre *De Vetula* (*voy.* Closius). Fabricius, dans sa Bibliothèque latine, Lyser, dans son Histoire des poëtes du moyen âge, et Bayle dans son Dictionnaire, ont facilement démontré la supposition de ce poëme, qui paraît avoir été composé par quelque moine des bas siècles, ou par le protonotaire de Léon, qui en a fait la préface. L'incontestable médiocrité de tous ces ouvrages ne les a pas empêchés de traverser les siècles; mais nous devons regretter la perte d'un poëme qu'Ovide avait composé sur le triomphe de Tibère, et dont il parle dans les Pontiques (l. 3, 4). Il eût été surtout utile que les ravages du temps et des barbares eussent respecté le poëme en vers gétiques qu'il écrivit sur la mort et l'apothéose d'Auguste (1). On eût pu voir s'il existe quelques rapports entre nos langues septentrionales et celles des anciens; si la poésie des Gètes se composait de longues et de brèves, etc. Il avait appris des idiomes barbares : *Didici getice sarmaticeque loqui* (*Trist.*, 5, 12). Il réalisa en quelque sorte les fables qu'il avait chantées d'Apollon, berger chez Admète, d'Orphée, de Linus et d'Amphion; il adoucit les mœurs des Gètes et des Sarmates; il les rendit sensibles à l'harmonie, et leur fit aimer sa conversation et ses vers. « Les Tomitains, écrivait-il à Grœcinus vers la « sixième année de son exil, ne cessent de « m'assister dans mes besoins.... Des décrets so- « lennels me comblent d'éloges; des actes publics « m'exemptent de tout impôt; toutes les villes « m'ont accordé les mêmes priviléges. » Transportés d'admiration lorsqu'il lisait ses vers gétiques, les Sarmates voulurent célébrer une fête en son honneur. Ils lui décernèrent solennellement une couronne de lierre, consacrée à Bacchus et aux poëtes. Ovide avait facilement charmé l'oreille des Romains; il était plus difficile de séduire les Gètes; et, triomphant de ce peuple barbare, le poëte en recevait des hommages que les Césars n'avaient pu obtenir. Un jour qu'il venait de lire son Apothéose d'Auguste, un long murmure s'éleva dans l'assemblée; un Scythe s'écria : « Ce que tu as écrit de César « aurait dû te rétablir dans l'empire de César. » Et cependant, écrivait Ovide à son ami Carus en lui rapportant cette anecdote, la dernière qu'on connaisse de sa vie, voilà le sixième hiver qui me voit relégué sous les brouillards du pôle. Les amis d'Ovide à Rome ne brisèrent ni ne voilèrent au pied du trône la statue de l'Amitié. Ils conservèrent à leur doigt des pierres précieuses sur lesquelles l'art avait gravé la tête d'un proscrit. Mais le climat de la Scythie avait détruit sa santé. Le temps avait accru ses infirmités et ses chagrins. Il mourut à Tomes l'an 770 de Rome, âgé d'environ 60 ans, sous le consulat de Pomponius Flaccus, frère de Grœcinus : l'un et l'autre étaient ses amis. Cette même année, Tite-Live finit sa carrière. Ovide avait demandé qu'après sa mort son corps fût transporté à Rome. Ses derniers vœux ne furent point exaucés. Une terre étrangère et barbare couvrit ses ossements. Son nom a traversé les siècles, il rempli

(1) *Ah! pudet! et gelico scripsi sermone libellum;*
Structaque sunt nostris barbara verba modis....
Nam patris Augusti docui mortale fuisse
Corpus; in æthereas numen abisse domos.
(*Ex Ponto*, lib. 4, el. 13.)

Digitized by Google

l'univers; et l'on cherche les ruines de Tomes et les lieux où fut son tombeau (1). Il nous reste à examiner le problème qui, depuis plusieurs siècles, a si fort embarrassé les savants de tous les pays. Il s'agit d'expliquer ici un point curieux d'histoire littéraire. La mort avait enlevé les principaux écrivains du siècle d'Auguste. Depuis longtemps, Cicéron, Varron, Salluste, Pomponius Atticus, ne vivaient plus que dans leurs ouvrages; Ovide avait donné d'inutiles regrets à Gallus et à Virgile; il avait pleuré Catulle, Horace et Properce, et il était le dernier vivant des grands poëtes de ce siècle fameux. Parvenu au faîte de la puissance après avoir soumis Rome et l'univers, Auguste avait perdu ses principaux favoris, Agrippa et Mécène; il avait étouffé plusieurs conspirations: on vantait sa clémence, la sévérité de ses mœurs, la sagesse de ses lois. Il réunissait le sacerdoce et l'empire: tribun, censeur, empereur et pontife, il retenait et honorait tous les pouvoirs. Il était appelé Auguste, père de la patrie, fils du dieu César; et déjà lui-même il avait des autels dans diverses provinces de l'empire. Mais grand, heureux et puissant dans l'univers, Auguste était dans son palais faible, crédule et malheureux; les chagrins domestiques assiégeaient sa vieillesse. Depuis longtemps le monde lui coûtait moins à gouverner que sa famille. Tibère, ne pouvant plus supporter les débauches de Julie, qu'il n'osait ni accuser ni répudier, selon Tacite, s'était retiré pendant sept ans dans l'île de Rhodes. Caïus et Lucius César lui avaient fait ombrage: Caïus et Lucius César n'étaient plus; Julie était exilée. Auguste avait perdu Marcellus, Octavie et Drusus. Germanicus, l'orgueil et l'espoir des Romains, était déjà l'objet de la haine de Tibère. Tibère, digne fils de Livie, adopté par Auguste et désigné son successeur, déjà sur les degrés du trône, craignait de ne pas y monter. Sa sombre politique, son caractère et ses mœurs épouvantaient les Romains et Auguste lui-même. L'ambitieuse Livie remplissait l'âme de son mari d'inquiétudes, de terreurs et de soupçons; elle était le premier artisan des intrigues et des désordres qui troublaient la famille des Césars. Frère de Caïus et de Lucius, que la mort avait moissonnés au printemps de leur âge, Agrippa Posthumius, petit-fils d'Auguste, eût dû lui succéder. Livie le rendit suspect; Auguste l'exila; et, quelques années après, Tibère le fit mourir. Effrayé de Tibère, tourmenté par Livie, affaibli par l'âge, livré à des pratiques superstitieuses, sans conseil et sans amis, aigri, défiant et malheureux, ayant vu périr la moitié de sa famille et réduit à proscrire l'autre, Auguste chassa de Rome l'héritier le plus proche du trône des Césars. C'est à cette époque précisément que fut exilée Julie, sœur d'Agrippa, et qui devait, comme lui, mourir dans son exil. C'est à cette même époque qu'Ovide fut relégué sur les bords inhospitaliers du Pont-Euxin. Du rapprochement qui n'avait point été fait de ces trois exils résulte au moins la possibilité de leur assigner une même cause. Il est déjà permis de croire qu'Ovide fut victime d'une intrigue de cour. Protégé ou amant de la première Julie, avait-il embrassé les intérêts d'Agrippa, fils de cette Julie? Avait-il osé défendre ses droits auprès d'Auguste dans un de ces moments où les souverains, se souvenant qu'ils sont hommes, épanchent leurs chagrins devant les familiers de leurs palais? N'avait-il pas été témoin, non de quelque inceste de l'empereur, mais de quelque retour subit vers le légitime héritier de l'empire ou de quelque scène violente et honteuse entre Tibère, Auguste et Livie? N'est-ce point là ce qu'il avait vu, ce qu'il ne pouvait révéler, puisque c'était le plus haut secret de l'Etat? On sait qu'Auguste éprouva quelquefois des remords d'avoir écarté son petit-fils du trône pour y faire monter l'étranger qu'il avait adopté; on sait qu'il voulut le rappeler de son exil: Plutarque et Tacite l'attestent. Tacite nous représente Auguste accompagné du seul Fabius Maximus, son confident, et l'ami le plus cher d'Ovide, visitant le malheureux Agrippa dans l'île de Planasie, où il était relégué, pleurant avec son petit-fils, lui prodiguant les témoignages de l'affection d'un père, et comme si, maître du monde, il était déjà dépendant de Tibère et de Livie, n'osant donner à son petit-fils, reconnu par lui innocent et calomnié, que l'espoir qu'il serait bientôt rappelé de son exil (*Ann.*, l. 1). Maxime osa confier ce secret important à sa femme, et celle-ci eut l'imprudence de le révéler à Livie (1). Maxime se donna la mort et Ovide s'accusa d'en être la cause: *Caussamque, Maxime, mortis me reor esse tuæ* (*Ex Ponto*, l. 4, él. 6); circonstance remarquable, et qui aurait dû ne pas échapper à ceux qui ont voulu expliquer les causes de l'exil d'Ovide. Maxime fut indiscret; Ovide l'avait été sans doute: tous les deux furent punis. Cependant Auguste allait pardonner: il allait rappeler Ovide: *Caperat Augustus deceptæ ignoscere culpæ* (*Ex Ponto*, l. 4, él. 6). Il allait rappeler et son petit-fils et sa fille, peut-être. Auguste mourut subitement à Nole. Tibère fut proclamé empereur; Agrippa fut tué par un centurion, et Julie, sa mère, privée d'aliments, périt du long supplice de la faim. Dès lors l'exil d'Ovide et celui de la seconde Julie, sœur d'Agrippa, ne durent avoir d'autre terme que la mort (2). Il ne sera pas difficile de prouver que

(1) Voyez ci-après.

(1) *Voy.* aussi Plutarque, *Œuvres morales*, t. 6, p. 110 de la traduction de Ricard. Plutarque attribue à Fulvius ce qu'Ovide et Tacite rapportent de Maxime.

(2) L'an 767 de Rome (14 ans avant J.-C.). Maxime et sa femme Martia se donnent la mort pour avoir révélé la touchante entrevue d'Auguste avec son petit-fils. Auguste meurt à Nole; son petit-fils est assassiné par un centurion (dans l'île Planasie); sa fille meurt de faim (*alimentis detractis*), dans l'île Pandataire (aujourd'hui Ste-Marie), sur les côtes de la Campanie; Julie,

Digitized by Google

les diverses conjectures émises jusqu'à ce jour sur les causes de l'exil d'Ovide ne peuvent soutenir un examen réfléchi. Plusieurs auteurs ont adopté, d'après un historien du 4e siècle (Aurélius Victor), l'opinion qu'Ovide fut exilé pour avoir composé les trois livres de l'Art d'aimer. Il est certain que cet ouvrage devint le prétexte de son exil. L'Art d'aimer fut exclu de la bibliothèque du Mont-Palatin et de celle qu'Agrippa avait fondée dans le vestibule du temple de la Liberté. Mais Ovide dit souvent, dans ses Tristes et dans ses Pontiques, qu'il a été puni non-seulement pour avoir écrit ce poëme, mais aussi pour avoir vu ce qu'il ne devait point voir. Il suppose que, se plaignant à l'Amour de n'avoir obtenu d'autre récompense pour avoir travaillé à étendre son empire que d'être exilé parmi les barbares, l'Amour lui répond : « Vous savez bien que ce « n'est pas ce qui vous a fait le plus de tort (*Ex « Ponto*, l. 3, él. 3). » « Comment, dit Voltaire « dans ses *Questions encyclopédiques*, comment « Auguste, dont nous avons encore des vers « remplis d'ordures, pouvait-il exiler Ovide à « Tomes pour avoir donné à ses amis, plusieurs « années auparavant, des copies de l'Art d'ai- « mer? Comment avait-il le front de reprocher « à Ovide un ouvrage écrit avec quelque modes- « tie, dans le temps qu'il approuvait les vers où « Horace prodigue tous les termes de la plus « infâme prostitution? Il y a certainement de « l'impudence à blâmer Ovide quand on tolère « Horace. Il est clair qu'Octave alléguait une très- « méchante raison, n'osant parler de la bonne. » Il est donc constant qu'Ovide ne fut point exilé pour avoir publié son Art d'aimer. Le poëte avoue souvent, dans ses Tristes et dans ses Pontiques, qu'il a commis une faute; mais il ne veut pas qu'on la qualifie du nom de crime. Cependant il ne fait point connaître la nature de cette faute, et il parle toujours avec mystère de ce qu'il a vu. Tantôt son génie a été la cause de son exil (*Trist.*, l. 1, él. 1); tantôt ses yeux seuls l'ont rendu criminel (ibid., l. 2). Il écrit à sa femme que César pouvait le condamner à mort sans injustice (ibid., l. 5, él. 2). Il dit ailleurs qu'il a été plus insensé que coupable (ibid., l. 1, él. 2). On le voit sans cesse vouloir et n'oser s'expliquer clairement (ibid., l. 3, él. 5). Il craint de renouveler les blessures d'Auguste (ibid., l. 2). Il ne veut point qu'on l'interroge; il consent à ce que les Romains croient que l'Art d'aimer a seul causé sa perte (*Ex Ponto*, l. 2, él. 9). « Il serait, dit-il, trop pénible et trop « douloureux de raconter l'origine de mes mal- « heurs.... Taisez-vous, ma langue, je ne puis « en dire davantage (ibid., l. 1, él. 6; l. 2, « él. 2). » Ces réticences, ces plaintes, ces contradictions, ont ouvert un large champ aux conjectures des savants. Plusieurs ont imaginé qu'Ovide avait surpris l'empereur dans une action criminelle avec sa fille. Il est vrai que, selon Suétone, Caligula publiait que sa mère était née d'Auguste et de Julie. Mais quelle foi peut-on ajouter à cet odieux témoignage d'un prince plus odieux encore? D'ailleurs l'historien des Césars aurait-il négligé de révéler cet exécrable inceste? « C'était son génie, dit Bayle, de « déterrer cette espèce d'anecdotes, et de les « insérer dans son ouvrage. » Cœlius Rhodiginus cite des fragments d'un certain Cæcilius Minutianus Apuleius, auteur presque contemporain d'Auguste, qui paraît avoir le premier parlé d'un inceste de cet empereur vu par Ovide et cause de son exil : *Pulsum quoque in exilium, quod Augusti incestum vidisset* (*Antiq. Lect.*, l. 13, ch. 1). Mais il suffira de dire que lorsque Ovide fut relégué chez les Sarmates, Julie, triste objet de l'indignation de son père, était exilée de Rome depuis dix ans. Plusieurs auteurs ont prétendu qu'Auguste avait été surpris par Ovide, non avec sa fille, mais avec sa petite-fille. Cette conjecture ne répugne pas, comme la première, à la chronologie, puisque l'exil d'Ovide et celui de la seconde Julie se rapportent à la même époque; mais on peut alléguer, pour la détruire, le silence de Suétone. On doit ajouter que le poëte, quelque indiscret qu'on le suppose, ne serait pas revenu si souvent, même avec les expressions les plus vagues, sur ce qu'il avait vu, s'il s'était agi d'un crime qui eût exposé Auguste au mépris du peuple romain. Les révélations d'Ovide pouvaient donc compromettre le repos, mais non la réputation et la gloire de l'empereur. Le poëte aurait-il osé dire à ce prince dans son Apologie : « Ma « fortune me paraît trop peu de chose pour que « je veuille ici me justifier en renouvelant vos « blessures; c'est déjà trop que vous en ayez « une fois ressenti les atteintes. » L'inceste de Julie avec son grand-père, âgé de soixante-dix ans, était-il de nature à pouvoir être rendu public dans certains cas, c'est-à-dire, comme le remarque Bayle, « par une personne qui se se- « rait crue fort importante »? N'était-ce pas un crime qu'absolument et sans réserve il fallait tenir dans un silence éternel? Et croira-t-on que le maître du monde se fût borné à reléguer Ovide loin de sa patrie, si le secret dont celui-ci était seul dépositaire avait pu, par une manifestation échappée à la vanité d'un poëte indiscret, ou légitimée par le désir de se justifier aux yeux de ses contemporains et de la postérité, ou arrachée par le malheur et par le désespoir, attacher au nom d'Auguste une flétrissure éternelle, et faire succéder à l'amour et à la vénération du peuple romain des sentiments contraires? D'autres écrivains ont pensé qu'Ovide fut exilé pour avoir été témoin de quelque débauche de la petite-fille de l'empereur. Mais il suffit d'observer qu'Auguste

petite-fille d'Auguste et sœur d'Agrippa, meurt après vingt ans d'exil, l'an 781 de Rome, dans la principale des îles Diomèdes. *Trimetum* (aujourd'hui *Termiti*, sur les côtes de la Pouille (voy. Tacite, *Annal.*, lib. 4, c. 71).

Digitized by Google

ayant lui-même publié le déshonneur de sa famille, Ovide ne pouvait être puni d'avoir vu ce que l'empereur dénonçait au sénat, à Rome, à l'univers; imprudence qui lui fut sans doute arrachée par Livie, et dont il se repentit avant sa mort. « Il s'écriait souvent, dit Sénèque : *Rien « de tout cela ne serait arrivé si Agrippa ou Mé- « cène avaient vécu.* » La plupart des auteurs anciens, Tacite, Suétone, Dion, Velléius Paterculus, Pline, Sénèque, Juvénal, etc., parlent de la dissolution des mœurs de la fille d'Auguste. Valère-Maxime est peut-être le seul qui ait osé lui donner pour compagne assidue la pudeur (l. 5, ch. 1, *De pudicitia*). On pourrait trouver matière à beaucoup de conjectures contre Livie et contre Tibère, en faveur des deux Julies, dans ce passage de Velléius Paterculus : « Julie, « femme dont la fécondité fut également malheu- « reuse, et pour elle et pour l'Etat. » (l. 2, c. 48.) Ceux qui ont voulu donner pour motif à l'exil d'Ovide la découverte d'une intrigue de ce poëte avec l'une ou l'autre Julie ont oublié que c'était un crime de lèse-majesté qui fut puni de mort dans Jules-Antoine, fils du Triumvir (Tacit., *Ann.*, l. 1). Il est vrai que Quintius Crispinus, homme consulaire; qu'Appius Claudius, Sempronius Gracchus, Scipion, et plusieurs autres sénateurs ou chevaliers qu'on accusa d'avoir déshonoré la fille d'Auguste et la femme de Tibère, ne furent punis que comme s'il se fût agi d'une femme ordinaire (Velléius Paterculus, l. 2, ch. 50), c'est-à-dire qu'on leur appliqua la loi Julia, qui condamnait à l'exil les adultères, de quelque condition qu'ils fussent. Mais Ovide ne fut pas même exilé : il conserva ses biens et ses droits de citoyen. Relégué aux extrémités de l'empire, parmi les barbares, tandis que tous les exilés étaient envoyés dans des provinces beaucoup moins éloignées, on eût dit qu'Auguste voulait moins se venger et punir qu'ensevelir un secret important sur une terre à peine connue des Romains. Ceux qui ont cru qu'Ovide fut relégué sur les bords du Pont-Euxin pour avoir désigné dans l'Art d'aimer, sous le nom de Corinne, la fille ou la petite-fille de l'empereur, n'ont point réfléchi que la seconde Julie n'était pas née lorsque Ovide, à peine âgé de vingt ans, chantait déjà Corinne et ses amours. Ils n'ont point fait attention qu'Auguste, ami des vers et poëte lui-même, n'avait pu ignorer pendant vingt ans qu'Ovide avait célébré Corinne dans ses élégies, et, pendant dix ans, qu'il l'avait nommée dans son Art d'aimer. Dans tous les cas il devient impossible de croire que le maître du monde ait voulu si longtemps arrêter sa justice, ou que celui qui fut Octave ait pu, pendant dix ans, retarder sa vengeance. Quelques écrivains, ayant observé qu'Ovide n'avait parlé de Mécène dans aucun de ses ouvrages, ont imaginé que ce ministre courtisan avait pu être l'ennemi du poëte et l'auteur de sa disgrâce. Mais pour réfuter cette opinion, il suffit de dire que Mécène était mort depuis quinze ans lorsque Ovide fut relégué chez les Tomitains; et il est étonnant que le savant abbé Goujet ait lui-même adopté, dans la Vie d'Ovide, cette erreur de chronologie, en paraissant rejeter, pour d'autres motifs, l'opinion que le favori d'Auguste ait été le persécuteur d'un poëte digne émule de ceux qu'il se fit gloire de protéger. Poinsinet de Sivry publia dans le *Mercure de France* (avril 1773) une *Lettre sur la vraie cause de l'exil d'Ovide;* il lui était réservé, disait-il, de faire enfin cette découverte. Il prétendit « qu'Ovide était décemvir et l'im- « prudence d'informer *de quelque crime énorme* « commis par le jeune Marcus Agrippa, et que « ce fut en conséquence de ce forfait ébruité « qu'Auguste prit le parti de reléguer ce prince « dans une île, ainsi que de le déclarer déchu de « son droit à l'empire et de sa succession, comme « atteint et convaincu de *cruautés atroces* ». Cette conjecture, la plus insoutenable de toutes celles qu'on a formées sur l'exil d'Ovide, a été longuement réfutée par un anonyme dans le *Journal encyclopédique* (octobre 1773, p. 134 à 156, et janvier 1774, p. 300 à 313). Les historiens qui ont parlé d'Agrippa posthume le représentent comme un homme grossier et brutal, follement vain de la vigueur de son corps, *rudem sane bonarum artium, et robore corporis stolide ferocem* (Tacite, *Ann.*, l. 1). Mais Tacite ajoute expressément qu'il ne fut convaincu d'aucun crime, *nullius tamen flagitii compertum*. Un seul vers des Tristes (l. 4, él. 10) eût dû suffire pour faire abandonner à Poinsinet de Sivry sa ridicule hypothèse. Dans ce vers, le plus important de tous, le secret d'Ovide semble près de lui échapper : « Pourquoi, dit-il, retrace- « rais-je le crime de mes compagnons et la « complicité de mes domestiques? »

Quid referam comitumque nefas, famulosque nocentes!

On voit bien qu'il s'agit de tout autre chose que d'une information juridique. D'ailleurs, Auguste fit lui-même homologuer, par un sénatus-consulte, l'exil de son petit-fils. Et comment eût-il exilé en même temps le condamné et celui qui avait été son juge? Comment Ovide espéra-t-il de voir la fin de son exil tant que vécut Auguste? et pourquoi, lorsque Tibère régna, Ovide vit-il son malheur sans espoir? Cependant, dans le système de Poinsinet de Sivry, Ovide eût été le complice de Tibère et de Livie. Les PP. Catrou et Rouillé conjecturent, dans leur *Histoire romaine*, que le crime d'Ovide fut d'avoir été témoin d'une scène humiliante pour Auguste, rapportée par Dion. Athénodore, un des familiers du palais impérial, ayant su que l'empereur attendait une femme mariée, et voulant lui donner une leçon philosophique, mais dangereuse, s'avisa de s'habiller en femme, voila son visage, se fit porter en litière jusqu'à l'appartement d'Auguste, et, sortant brusquement de sa chaise, un poignard

Digitized by Google

à la main : « Ne crains-tu pas, lui dit-il, que « quelque assassin, déguisé de la même manière, « ne t'ôte la vie ? » Auguste, ajoute Dion, au lieu de se trouver offensé, remercia Athénodore. Mais eût-il puni d'un exil éternel un autre familier de son palais qui aurait été témoin de cette aventure? L'abbé Desfontaines a solidement réfuté la conjecture des deux historiens. Il ne reste à examiner que l'opinion qui fait exiler Ovide pour avoir aimé la chaste Livie, ou du moins pour avoir eu le malheur de la voir, par hasard, dans le même état où Diane fut surprise par Actéon; et enfin pour avoir commis l'imprudence de parler de ce qu'il avait vu. Ce qui a donné lieu à cette conjecture, c'est que le poëte dit, dans son Apologie à Auguste : « Pourquoi ai-je vu quel- « que chose ?.... Ainsi Actéon vit Diane sans « vêtements; il la vit sans chercher à la voir, et « il n'en devint pas moins la proie de ses chiens. » Mais une comparaison n'est pas toujours une allusion, et en admettant néanmoins qu'Ovide eût aperçu, par l'effet du hasard, la chaste Livie dans le bain, Auguste l'aurait-il puni si cruellement pour une faute involontaire? et s'il l'avait proscrit dans un premier emportement, n'est-il pas vraisemblable qu'il se serait ensuite laissé fléchir aux prières de Maxime, son confident, aux larmes de la femme d'Ovide, qui avait été élevée dans la famille des Césars, aux supplications de plusieurs citoyens recommandables par leur crédit, leurs vertus et leurs dignités? Mais si Auguste avait pu rester inflexible, après sa mort Livie n'eût-elle pas demandé la grâce du coupable? Et Tibère, sollicité par les amis du poëte, dont plusieurs étaient ses favoris, aurait-il eu quelques motifs pour ne pas l'accorder? Il est donc vrai que les diverses opinions émises jusqu'à ce jour sur les causes de l'exil d'Ovide ne peuvent soutenir un examen réfléchi (1), tandis que nulle invraisemblance ne se trouve dans celle qui suppose ce poëte victime d'un coup d'Etat. Il est certain qu'il fréquentait familièrement le palais d'Auguste, qu'il y avait été témoin de quelque fait, ou dépositaire de quelque secret important. Il paraît constant qu'il ne fut pas assez discret. Il écrivait à Pomponius Græcinus : « Lors- « que mon vaisseau voguait à pleines voiles, on « pouvait m'avertir de prendre garde aux écueils; « maintenant que j'ai fait naufrage, il est bien « inutile de m'enseigner la route que j'aurais dû « tenir » (*Ex Ponto*, l. 2, él. 6). Il mandait, du fond de son exil, à son ami Carus, précepteur des enfants de Germanicus : « Tu étais le seul à qui je « confiais tous mes secrets, tous, excepté celui « qui a causé ma perte; et, si je te l'avais com- « muniqué, tu jouirais encore de la présence de « ton ami, et, par tes sages conseils, j'aurais évité « ma disgrâce » (*Trist.*, l. 3, él. 6). Ovide appelle ailleurs sa faute imprudence, malheur (*ibid.*, l. 1, él. 6; l. 3, él. 3). « Personne à Rome n'ignore, écri- « vait-il à Messalinus, que je ne fus coupable d'au- « cun crime » (*Ex Ponto*, l. 1, él. 7); et cependant il reconnaît plusieurs fois qu'il méritait d'être puni plus sévèrement. Il loue la clémence d'Auguste (*Trist.*, l. 5, él. 2 et 11); et l'on doit surtout remarquer qu'il ne le conjure pas de finir, mais de changer son exil (*ibid.*, l. 5, él. 2). Il recommande à sa femme, lorsqu'elle implorera Livie; à ses amis, quand ils solliciteront le maître du monde, de se borner à demander pour lui un ciel plus doux, un pays moins barbare (*Ex Ponto*, l. 1, él. 2; l. 2, él. 2; l. 3, él. 1; l. 4, él. 15). Il savait donc que sa faute n'était pas de nature à être excusée, ou plutôt il n'oubliait pas qu'il avait dans le palais des Césars des ennemis puissants qui ne pourraient lui pardonner. Il invitait Brutus, Fabius Maximus, Messalinus, Sextus Pompée, à ne rien négliger pour fléchir Auguste. Il osait l'implorer lui-même; mais il ne s'adressa jamais à Livie ni à Tibère. Il n'exhorta point ses amis à réclamer leur crédit, à les attendrir sur ses malheurs. Une seule fois, près de succomber aux longues misères de son exil, il invita sa femme à tenter une démarche auprès de Livie. Mais avec quelles précautions il lui recommandait de l'aborder, de choisir un moment favorable, lorsque Rome et la famille impériale seraient dans la joie d'une fête publique, lorsque le sénat en corps se trouverait au palais d'Auguste : « Alors, dit Ovide, « passez à travers la foule, tombez aux pieds de « Junon, et, prosternée à terre, d'une voix tren- « blante, entrecoupée de larmes, suppliez.....; « mais gardez-vous de vouloir justifier ma faute, « et ne demandez, pour toute grâce, qu'un exil « moins rigoureux » (*Ex Ponto*, l. 3, él. 1). Germanicus, haï de Tibère et de Livie, parce que les vœux des Romains l'appelaient à l'empire, protégeait secrètement Ovide. Parmi les amis les plus tendres, les plus constants et les plus courageux du poëte, on remarque les plus illustres favoris de Germanicus : Carus, précepteur de ses enfants; Salanus, qui, dès sa plus tendre enfance, fut le compagnon des études du prince; Suillius et Sextus Pompée, qui furent admis dans sa confidence et dans son amitié. Suillius communiquait sans doute à Germanicus sa correspondance avec un poëte proscrit, puisque, dans ses élégies, Ovide s'adressait tantôt au favori du prince, tantôt au prince lui-même, et qu'il reconnaissait lui devoir de vivre encore : *Vitamque tibi debere fatetur* (*Ex Ponto*, l. 3, él. 5; l. 4, él. 15). Ce fut Sextus Pompée qui veilla sur les dangers du long et pénible voyage de son exil, qui le fit passer en sûreté à travers des nations barbares, qui l'empêcha d'être égorgé par les Bistoniens (*ibid.*, l. 4, él. 5); ce fut Sextus Pompée qui l'assista constamment, sur les bords du Pont-Euxin, de

(1) J.-Fr. Newton a fait paraître à Londres un *Essai pour expliquer trois énigmes*, 1821, in-8°; l'une de ces énigmes est l'exil d'Ovide; et suivant M. Newton, la véritable cause de cet exil aurait été la publication des mystères d'Eleusis. Cette opinion ne mérite pas d'être réfutée. Voyez la *Bibliographie de la France* (20 février 1822, n° 8, p. 127).

Digitized by Google

ses immenses richesses et de tous les secours d'une amitié généreuse et puissante (*ibid.*, l. 4, él. 1). Mais soit qu'Ovide invoquât directement Germanicus, soit qu'il écrivît à ses favoris, il ne les pressa jamais de solliciter la fin de ses malheurs, qui paraissaient liés à ceux du maître du monde. Après avoir obtenu la proscription des enfants d'Auguste (l'an 762), Tibère avait érigé un temple à la Concorde (l'an 763). L'exil de Julie, d'Agrippa et d'Ovide avait été suivi de l'association de Tibère à l'empire (l'an 764). Tibère avait triomphé au sujet des guerres de la Pannonie et de la Dalmatie (l'an 765); mais, malgré sa dissimulation profonde, il n'avait pu vaincre les pressentiments et les craintes d'Auguste. Affaibli par l'âge et dominé par Livie, Auguste fut effrayé du maître qu'il allait donner à Rome, du maître qu'il s'était donné à lui-même en partageant le pouvoir avec Tibère. C'est à cette époque qu'accompagné de Maxime, l'ami le plus cher d'Ovide, Auguste revit secrètement son petit-fils, et songea à lui restituer l'héritage du monde, dont il l'avait dépouillé. En même temps il était attendri sur le sort d'Ovide, qui fut adouci par la permission de correspondre ouvertement avec ses amis (*Ex Ponto*, l. 4, él. 6). Une fatale indiscrétion perdit Agrippa, Julie, Ovide, Maxime, et sans doute Auguste lui-même : Maxime avait révélé à sa femme le secret de l'Etat; Martia ne sut point le garder : il parvint à Livie. Peu de jours s'étaient écoulés, et Maxime et sa femme avaient cessé de vivre; Auguste était mort subitement à Nole, dans la Campanie (l'an 767); Tibère régnait; Agrippa était tombé sous le fer d'un assassin; Julie, sa mère, avait terminé ses jours par le supplice de la faim, et désormais Ovide devait achever dans l'exil sa vie et sa misère. Dès lors, circonstance bien remarquable, dès lors, les amis du poëte n'osèrent plus solliciter son pardon. *Omnis pro nobis gratia muta fuit* (*Ex Ponto*, l. 4, él. 7). Ils ne pouvaient former que des vœux impuissants; et Suillius, Carus, Salanus, attachés à Germanicus, craignirent de compromettre ce prince inutilement. Ovide lui-même cessa d'invoquer leur zèle et leur appui. Une seule fois, Sextus Pompée étant consul, le poëte réclama son intervention auprès de Tibère, non pour obtenir son rappel, mais un changement d'exil sous un ciel moins affreux (*Ex Ponto*, l. 4, él. 8 et 14), et il ne put même obtenir cette faible consolation. Toutes ces circonstances réunies, et il serait facile de les fortifier par de nombreux extraits des *Tristes* et des *Pontiques*, semblent prouver qu'Ovide était sincèrement attaché aux enfants et à la famille d'Auguste; qu'il ne se borna pas à faire, comme les Romains, des vœux secrets; qu'il laissa connaître ses sentiments généreux; qu'il osa peut-être davantage, et qu'il ne fut pas plus difficile à Livie d'arracher à la vieillesse d'Auguste la proscription de ce poëte que celle des deux Julie, que celle du malheureux Agrippa, le dernier des petits-fils de l'empereur. Les excès de la première Julie paraissent constatés par les témoignages de l'histoire. La haine toute-puissante de Livie pouvait les avoir considérablement exagérés; mais la crainte ou l'adulation avaient dû les propager, quand on vit Auguste lui-même en faire une révélation effrayante. Le scandale de la vie de sa petite-fille est moins certain : elle fut accusée d'adultère par le chef de l'empire, et perdue sans retour. Agrippa fut proscrit comme ayant un caractère sombre et farouche, et ce fut la mère de Tibère, le plus sombre et le plus féroce des Romains, qui obtint ce triomphe odieux, ridicule, mais nécessaire à son ambition. Enfin Ovide fut condamné, comme corrupteur des mœurs, dans une cour corrompue, par un monarque qui avait aimé et protégé les poëtes les plus licencieux, et qui lui-même avait composé des vers que l'auteur de l'Art d'aimer eût rougi d'insérer dans ses chants. Mais il fallait que Tibère régnât; il fallait perdre la famille d'Auguste; il fallait comprimer ses partisans par la terreur : on chercha des prétextes, on aggrava des fautes, on supposa des crimes, et l'on en commit. L'héritier des Césars fut assassiné, la fille d'Auguste mourut de faim, sa petite-fille de misère, Ovide de chagrin, dans quatre exils différents, mais qui paraissent avoir eu une même cause et rattacher au même événement quatre victimes de la haine d'une femme dont l'ambition devait être si fatale à la famille d'Auguste et au repos du monde. Il a fallu donner quelque étendue à cet examen de douze systèmes différents sur les causes de l'exil d'Ovide, et au développement de nouvelles conjectures tendant à expliquer un mystère que le silence de l'histoire semble avoir laissé impénétrable, et à jeter quelque lumière sur une époque intéressante, mais obscure, de l'histoire des Césars. Un des plus savants littérateurs de ces derniers temps, Ginguené, a le premier adopté l'opinion nouvelle, dans le *Mercure de France* du 2 septembre 1809; et son témoignage est d'autant plus remarquable, qu'il avait lui-même, plusieurs années auparavant, recherché les causes de l'exil d'Ovide, et développé, dans la *Décade* (n° 15 de l'an 9), une opinion contraire. M. Schœll, qui partage cette opinion, dit, dans son *Répertoire de la littérature ancienne*, que la nouvelle *Vie d'Ovide* « offre sur le règne d'Auguste des aperçus « neufs, curieux et intéressants ». L'auteur de cet article doit se borner à ajouter que, depuis 1809, le jugement de Ginguené a trouvé beaucoup de partisans et point de contradicteurs. La vie d'Ovide a offert aux savants deux autres questions à résoudre. Depuis trois siècles ils n'ont pu déterminer la position de Tomes et le lieu où fut le tombeau du poëte. Plusieurs savants ont pensé que Tomes était Tomi, Tomiswaria ou Tomiswar, dans la Bulgarie; d'autres que c'était Kiew, sur le Borysthène; quelques-

Digitized by Google

uns ont cru retrouver cette ancienne ville dans celle de Sabarie ou Stain, sur la Save, en Autriche. Mais ce qu'Ovide rapporte de la situation de Tomes, en deçà du Danube, à l'égard de l'Italie (*Trist.*, l. 2 et 3), ne peut convenir ni à Tomiswar, ni à Kiew, ni à la ville de Stain. Abraham Ortell prétend, dans ses Synonymes géographiques, en s'appuyant de l'autorité de Gaspar Bruschius, que le tombeau d'Ovide fut découvert l'an 1518, à Sabarie ou Stain en Autriche, sur le bord de la Save, avec cette épitaphe gravée sur la partie extérieure d'une voûte magnifique, épitaphe que Boxhorn rapporte aussi dans ses *Monumenta illustrium virorum et elogia*, Amsterdam, 1638, in-fol.

FATVM NECESSITATIS LEX.
HIC SITVS EST VATES, QVEM DIVI CÆSARIS IRA
AVGVSTI, PATRIO CEDERE IVSSIT HUMO.
SÆPE MISER VOLVIT PATRIIS OCCVMBERE TERRIS.
SED FRVSTRA, HVNC ILLI FATA DEDERE LOCVM.

C'est à Sarwar, ville de la basse Hongrie, sur le Raab, que d'autres savants placent la découverte du tombeau d'Ovide, dans la même année 1518 et avec la même épitaphe. Mais il en est sans doute de l'épitaphe et du tombeau comme de la plume et du style d'argent d'Ovide, qu'en 1540 Isabelle, reine de Hongrie, fit voir à Pierre-Ange Bargée, et qu'on disait récemment trouvés dans les ruines de *Taurunum*, aujourd'hui Belgrade, à l'embouchure de la Save. En 1802, le *Moniteur* et d'autres journaux de Paris annoncèrent qu'en creusant les fondations d'une forteresse, à l'embouchure du Danube, des paysans russes avaient découvert un tombeau qu'on croyait être celui d'Ovide, parce que c'était là qu'était bâtie la ville de Tomes, et que ces lieux étaient connus depuis longtemps sous le nom de *Laculi Ovidoli*, lacs d'Ovide. Les mêmes journaux ajoutaient qu'on avait trouvé dans le tombeau un buste qui ressemblait parfaitement à ceux qu'on a de Julie, fille d'Auguste; et que les Russes avaient donné à leur nouvelle forteresse le nom d'*Ovidopol*. Le bruit de cette découverte commençait à fixer l'attention des savants, lorsqu'un Allemand, ancien colonel au service de Russie, fit insérer dans la *Décade* (21 mars 1803) une réfutation de l'article du *Moniteur*, et eut le malheur d'y trouver *presque autant d'erreurs que de lignes*. A quelle époque, disait-il, les Russes ont-ils pu creuser une forteresse à l'embouchure du Danube? La Russie moderne n'a jamais reculé ses barrières jusqu'à ce fleuve. Ses armées victorieuses ont occupé passagèrement des places et des positions sur ces bords, mais elles n'ont jamais songé à y bâtir des forteresses. Le lieu que les Moldaves nomment *Lagoul Ovidouloni*, et non *Laculi Ovidoli*, est à plus de trente lieues de la bouche méridionale du Danube, non loin de laquelle la ville de Tomes était située. *Lagoul Ovidouloni* est un lac sur la rive du Dniester (l'ancien Tyras), vis-à-vis d'Akerman, ville et forteresse turque, située sur la rive droite. D'ailleurs le nom que lui donnent les Moldaves ne signifie pas le *lac d'Ovide*, il veut dire *lac des Brebis*, et a reçu ce nom parce que l'on y lavait et baignait ordinairement, avant de les embarquer, les moutons que la Moldavie était obligée de fournir par milliers pour la consommation de Constantinople. Sur la fin de septembre 1789, ajoute l'ancien colonel russe, lorsque le fameux Potemkin vint mettre le siége devant Akerman, il entendit parler du *Lagoul Ovidouloni*, qui se trouvait dans le voisinage. Ses courtisans ne manquèrent pas d'assurer qu'Ovide avait certainement donné son nom à ce lac. Potemkin n'en crut rien, mais il fit semblant de le croire et vit avec plus de plaisir encore que d'autres le crussent. Il n'ordonna ni fouilles ni recherches; il savait bien que Tomes ne pouvait être sur les bords du Dniester. Pendant quelque temps, on ne parla que d'Ovide, de son lac et des ruines de Tomes, mais lorsque Potemkin eut quitté cette contrée, il n'en fut plus question. Cependant, on n'avait pas négligé d'instruire Catherine II de cette découverte; elle en fut charmée et y crut peut-être de bonne foi. Le tombeau d'Ovide, trouvé dans un pays conquis par ses armes, aurait fait autant de plaisir à cette femme extraordinaire que le gain d'une bataille. Aussi, lorsqu'en 1791 le traité de Iassi porta les frontières de la Russie jusqu'au Dniester, le premier soin de l'impératrice, qui ne perdit jamais de vue ses projets sur l'empire byzantin, fut, en faisant construire diverses forteresses sur la rive gauche du fleuve, de leur donner des noms grecs, tels que *Tyraspol*, *Grégoriopol*, en l'honneur de Grégoire Potemkin, et *Ovidiopol*, dans le voisinage de *Lagoul Ovidouloni*. Cette ville est placée sur les nouvelles cartes de la Russie à l'embouchure du Dniester. Le général de Wolland dirigea les travaux de ces forteresses (1792-1795); et aucune découverte ne fut faite par les ouvriers. — Ovide est un des poëtes les plus féconds de l'antiquité. La poésie était son élément; quel heureux génie s'il eût pu modérer son feu et ses transports, s'il eût pu s'astreindre à revoir et à corriger les défauts qu'il reconnaissait, mais qu'il aimait dans ses ouvrages! Sénèque nous a conservé une anecdote qui prouve qu'Ovide aimait ses défauts sans les ignorer (*Controv.*, 3, liv. 2). Ses amis lui dirent un jour qu'il devait retrancher de ses ouvrages trois vers qui les défiguraient. Ovide y consentit, mais à condition qu'on lui en passerait trois, savoir :

Semiboremque virum, semivirumque bovem.
Ægelidum Boream, Ægelidumque Notum.

On ignore quel était le troisième vers. Or, ces trois vers étaient précisément ceux dont Pedo Albinovanus et ses autres amis demandaient la suppression. Ovide offre beaucoup à la critique, beaucoup à l'éloge; s'il n'est pas le plus parfait des poëtes latins, « il est, dit Kervillars, celui qui

Digitized by Google

« pense le plus à la manière française. On dirait « presque qu'il est né parmi nous; ce tour fin, « mais naïf et gracieux, qu'il sait donner à ses « pensées, ces mouvements tendres et délicats « qui animent tous ses sentiments, sont tout à « fait dans le goût de la nation. » (Préface de la traduction des *Tristes*.) On composerait un volume des jugements divers que les anciens et les modernes ont portés sur ce poëte et sur ses ouvrages (1). On lui a beaucoup reproché ses adulations pour Auguste, l'autel qu'il lui avait érigé chez les Sarmates, et le culte qu'il rendait à ce prince, appelé si souvent par lui dieu et même Jupiter. « On peut faire à Ovide, dit Voltaire, un « reproche presque aussi grand qu'à Auguste et « qu'à Tibère, c'est de les avoir loués. Les éloges « qu'il leur prodigue sont si outrés, qu'ils exci- « teraient encore aujourd'hui l'indignation, s'il « les eût donnés à des princes légitimes ses bien- « faiteurs; mais il les donnait à des tyrans, et à « ses tyrans. » (*Questions sur l'Encyclop.*) Voltaire va au-devant de l'objection qu'on peut lui faire : Horace et Virgile avaient aussi chanté la divinité de César Auguste : « On pardonne, dit-il, de louer « un peu trop un prince qui vous caresse, mais « non pas de traiter en dieu un prince qui vous « persécute. » Jules-César Scaliger va plus loin, et dans une pièce de vers où Ovide accable Auguste de reproches, il lui fait dire :

Cum te loudarem, tunc sum mentitus : ob unum hoc
Exilii fuerat debita pœna mihi.

Sans doute Ovide eût développé un grand caractère, s'il eût refusé son encens à l'autel des Césars. Mais le lyrique romain et le chantre d'Enée, favoris d'Auguste, comblés de ses faveurs et honorés dans Rome, étaient-ils donc plus excusables de prostituer leur génie, parce qu'ils étaient plus heureux? Ovide était-il donc plus coupable que le sénat romain, qui, au rapport des historiens, décréta, du vivant d'Auguste, qu'il lui serait érigé un temple dans son palais? Ovide fut-il plus digne de blâme que ce sénateur d'Athènes (Numérius) qui reçut de Livie dix mille pièces d'or, pour avoir attesté qu'il avait vu Auguste monter au ciel après sa mort? que les proconsuls qui avaient élevé des autels à l'empereur vivant, dans les provinces romaines, et qui donnaient aux statues de ce prince tous les attributs de la divinité (2)? C'était la religion du temps; c'était celle du sénat, des chevaliers, des légions et du peuple romain. Cette ridicule idolâtrie avait commencé à Jules César, qu'un sénatus-consulte déclara dieu après sa mort, *Divo Julio ex senatus-consulto*, et longtemps avant de participer lui-même aux honneurs de la divinité, Auguste prenait sur les médailles qu'il faisait frapper le titre fastueux de fils de César-dieu, *Cæsar, divi filius*. Ovide, quand tous les Romains encensaient les Césars, devait-il se montrer seul rebelle à leur culte, parce qu'il n'était peut-être aucun Romain plus à plaindre que lui, aucun qui eût un aussi grand besoin de désarmer le bras qui l'avait frappé? Dans ses élégies, qu'il composa pour fléchir des tyrans inflexibles, on trouve des détails que les biographes ont trop négligés. Il est vrai que l'on ignore un grand nombre de faits importants. On ne connaît point le nom des trois femmes d'Ovide. On n'a que des notions insuffisantes sur les emplois publics dont il fut revêtu, sur la faveur dont il jouit à la cour et dans la famille des Césars. On doute s'il suivit les exercices du barreau, s'il porta les armes en Asie, sous Varron, comme l'annoncent d'anciennes Vies d'Ovide dans des manuscrits de la bibliothèque Farnèse et de la bibliothèque de Pomponius Lætus. Enfin on ne connaît pas précisément s'il fut l'auteur de tous les ouvrages qu'on lui attribue. — La bibliographie d'Ovide est immense. Les diverses éditions de ses œuvres, les commentaires, les traductions rempliraient un volume. Nous nous bornerons à citer les éditions principales, et à indiquer les traductions françaises. 1. Éditions des œuvres d'Ovide : 1° Bologne, Balthazar Azzoguidi, 1471, in-fol. (1). C'est le premier livre qui ait été imprimé dans cette ville. L'éditeur, François de Pozzuolo, comprit parmi les ouvrages du poëte : *De Philomela, De nuce, De pulice*, et annonça qu'il donnait tout Ovide : *Opera omnia, Medea excepta et Triumpho Cesaris, et libello illo pontica lingua composito quæ incuria temp. perierunt*. 2° Rome, Conrad Sweynheym et Arnold Pannartz, 1471, 2 vol. in-fol., édition donnée par l'évêque d'Alaria; 3° Celles que publièrent les Alde au commencement du 16e siècle sont estimées. Nous en citerons deux : Venise, 1502-1503, 3 vol. in-8°; Venise, 1515-1516, 3 vol. in-8°, avec des notes d'André Navagero. 4° L'édition donnée à Florence par les héritiers de Philippe Junte, en 3 volumes in-8°, qui parurent de 1519 à 1525, est d'une grande rareté. Parmi les diverses éditions d'Ovide données par les Elzévir, on distingue 5° celles qu'a revues Nicolas Heinsius en 1652 et en 1658 (dans cette dernière, le texte est modifié); les notes du savant éditeur sont fort étendues, mais on ne fait pas grand cas de son texte; son *Apparatus criticus*, assemblage de leçons souvent mauvaises, a servi trop souvent de guide aux éditions modernes : les anciens

(1) Les beautés et les défauts d'Ovide sont également bien appréciés dans le discours préliminaire de la traduction en vers des Héroïdes, attribuée à M. de Boisgelin, Philadelphie (Paris), 1786, in-8°.

(2) *Pulin, radius, hasta, fulmen* (Dio, *De Italia*, l. 54). Tacite parle des temples d'Auguste : *Templum et cœlestes religiones decernuntur* (Annal., l. 1er). Voy. Xiphilin, Velleius Paterculus, Eutrope, Suétone, Pline, etc.

(1) Il paraît qu'on ne connaît que six exemplaires de cette édition fort précieuse; un est à Paris dans la bibliothèque impériale, un à Florence dans la collection formée par le comte d'Elci et achetée par le grand-duc de Toscane; quatre se trouvent en Angleterre. De ces divers exemplaires, un seul, à ce qu'on prétend, est complet; c'est celui qui fait partie de la bibliothèque de sir Thomas Grenville, légué au musée britannique.

Digitized by Google

imprimeurs, les Aldes en particulier, avaient en main de bons manuscrits; il faudrait y revenir. 6° Leyde, 1661-1662, 3 vol. in-8°, fig., *cum notis variorum;* Leyde, Blaeu, 1670, 3 vol. in-8°, fig., *cum notis variorum,* bonne édition, due aux soins de B. Cnipping. 7° Amsterdam, 1727, 4 vol. in-8°, belle édition donnée par Burmann. On pourrait désirer qu'elle fût plus correcte, mais le commentaire offre une grande masse de renseignements. 8° L'édition d'Ernesti, Leipsick, 1758, 6 vol. in-8°, est, comme beaucoup d'impressions allemandes, d'une exécution peu satisfaisante; en revanche, le nom de l'érudit qui l'a revue garantit son mérite; 9° on peut en dire autant de celle de Misscherlich, Gœttingue, 1778, 2 vol. in-8°; 10° les 9 volumes publiés à Paris, de 1820 à 1824, et qui, revus par M. Amar, font partie de la *Bibliothèque latine* de M. Lemaire, sont médiocrement estimés; le 5° volume contient la traduction grecque des *Métamorphoses* due à Planude et publiée pour la première fois par M. Boissonade; une savante préface et des notes, renfermant des observations sur plus de cent vingt auteurs, donnent, pour quiconque s'occupe de la littérature grecque, un véritable prix à ce travail, dont Letronne a rendu compte dans le *Journal des savants* (juillet 1822). 11° L'édition en 9 volumes, qui est comprise dans la collection du Régent et qui a vu le jour à Londres en 1821, présente une masse de notes et de gloses recueillies sans goût. C'est encore avec un grand étalage de commentaires que se montrent 12° les éditions données à Turin, chez J. Pomba, 8 vol. in-8°, et 13° chez Talboys, à Oxford, 1826, 5 vol. in-8°. Cette dernière, exécutée avec le soin que les Anglais apportent d'ordinaire à ces publications, a le mérite de renfermer des notes de Bentley jusqu'alors inédites. 14° L'édition de J.-C. Jahn, Leipsick, 1828, 4 vol. in-8°. Nous dirons peu de chose des éditions spéciales des divers ouvrages d'Ovide. Celle des *Métamorphoses* donnée par Gierig, Leipsick, 1804, et réimprimée pour la troisième fois en 1817-1821, est estimée. Celle soignée par C. Bach, Leipsick, 1834-1836, 2 vol. in-8°, offre un bon texte et un commentaire savant; mais il est rédigé en langue allemande. Les *Fastes* ont été publiés par Tauber, 1747-1749, 2 vol. in-8°; par Gierig, Leipsick, 1812-1814, 2 vol. in-8°; par F.-G. Matthieu (avec des variantes relevées dans divers manuscrits), Francfort, 1813, in-8°; par Krebs, Wiesbaden, 1826, in-8°; par J. Conrad, Leipsick, 1831, in-8°; par J. Merklin, Berlin, 1844, in-8°. L'introduction remplit 224 pages fort compactes et donne une explication très-détaillée de tous les renseignements historiques et astronomiques contenus dans ce poëme; les variantes recueillies dans divers manuscrits sont placées aux bas du texte. Les *Amatoria* ont été mis au jour par Wernsdorf, Helmstadt, 1788-1802, 2 vol. in-8°. Les *Héroïdes* ont été l'objet des soins de J. Van Lennep, Amsterdam, 1809 et 1812, *editio auctior et emendatior*. On a en grande estime cette édition, ainsi que celle des *Tristes* revue par J. Oberlin, Strasbourg, 1771, in-8°. On peut voir les autres dans le *Manuel du libraire et de l'amateur,* par M. Brunet, ainsi que la liste des principales éditions de divers ouvrages séparés d'Ovide, publiés dans le 15° siècle et depuis. II. Traductions : 1° les trois livres des *Amours* ont été traduits dans le 17° siècle, en prose, par le marquis de Villaine et Martignac; en vers, par l'abbé Barrin. Il y a d'autres versions sans nom d'auteur. 2° On a un grand nombre de traductions en vers et en prose des *Héroïdes* d'Ovide; ces versions ont été faites par St-Gelais, évêque d'Angoulême, le cardinal du Perron, les abbés Desportes, Lingendes, la Brosse, la Marre, Marolles, Bellegarde et Barrin; par Ch. Fontaine, Hedelin, Colletet, Percheron, Renouard, Croisilles, Martignac, le président Nicole, Richer, mademoiselle L'héritier, Boisgelin, etc. (*voy.* Mézériac). Planude traduisit les *Héroïdes* en grec. 3° L'*Art d'aimer* a été traduit en prose par Marolles, Nasse, le président Nicole, Ferrier, Martignac, et en vers, par Saintange, 1808, et par Gournay, 1817. On a encore de ce poëme plusieurs versions anonymes, en prose et en vers. 4° Le *Remède d'amour* a été traduit par Guiart, Marolles, Martignac, Grainville, etc. (*voy.* Ch. Fontaine). Dufour de la Crespelière l'a mis en vers burlesques; plusieurs auteurs anonymes en ont donné des versions en prose et en vers. 5° La première version des *Fastes* est due à l'infatigable abbé de Marolles (1661). Il se vante de n'avoir « employé que six semaines à ce la- « beur ». Nous avons eu depuis les traductions de Martignac, 1697; de Lezeau, 1714; du P. Kervillars, 1742, et enfin celle de Bayeux, 1783, avec d'amples commentaires, 4 vol. in-8°. Ce poëme a été traduit en vers, 1678, et de nos jours par Saintange, 1804, 2 vol. in-8°. 6° Les *Métamorphoses* ont été traduites en prose par Colard Mansion, 1484; Nic. Renouard, 1619; P. Duryer, 1660; Martignac, 1697; Bellegarde, 1701; Ant. Banier, 1732; Fontanelle, 1767 et 1802; Parett, 1778; Malfilâtre (attribué), 1798; Villenave, 1807 (*voy.* Formage); — en vers, par Chrestien Gouays, 15° siècle, *manuscrit;* François Habert, 1557; Christophe Deffrans, 1595; Raymond et Charles Massac, 1603; du Bartas, 1609; Th. Corneille, 1697; Saintange, 1783 et 1788; — en rondeaux, par Benserade, avec figures de Leclerc, Chauveau, etc., 1667; — en distiques, par Trepagne de Ménerville, curé de Suresnes, 1730, *manuscrit;* — en vers burlesques, par Richer, 1662 (*voy.* Assouey). En 1534, Clément Marot traduisit en vers les deux premiers livres, et Barth. Aneau le troisième; Gaillard, le duc de Nivernais, Richerolles d'Avalon et plusieurs autres ont traduit des livres ou des fragments des *Métamorphoses*. 7° Les *Tristes* et

Digitized by Google

les *Pontiques* ont été traduits en français par Binard, 1625; Marolles, 1661; Martignac, 1697, et le P. Kervillars, 1724. La version de ce dernier est la plus estimée. 8° Le livre d'*Ibis*, composé de 644 vers, a été traduit en français par Marolles, Martignac et le P. Kervillars. Parmi les traductions en prose des *Métamorphoses* ornées de gravures, on distingue : 1° la traduction de Banier, avec les figures de Bern. Picart, Amsterdam, 1732, 2 tom. in-fol.; avec des figures gravées par le Mire et Basan, Paris, 1767-1771, 4 vol. in-4°; 2° la traduction de G.-T.-M. Villenave, avec 144 figures, gravées d'après les dessins de le Barbier, Monsiau, Moreau jeune, Duvivier et autres, Paris, P. Didot, 1806 et années suivantes, 4 vol. in-4° et in-8°. On a joint à la traduction de Saintange (*voy.* SAINTANGE) les 140 planches qui avaient servi à l'édition de le Mire et Basan, Paris, 1808, 4 vol. in-8° (1). La *Vie d'Ovide* a été écrite en latin par J. Masson (Amsterdam, 1708), en italien par Rosmini (Roveredo, 1795), et en français par l'auteur de cet article, Paris, 1809, in-8° (2). V—VE.

OVIÉDO (JEAN-GONSALVE D'), en espagnol *Gonzalo Hernandez de Oviedo y Valdez*, naquit à Madrid vers 1478, et fut élevé parmi les pages de Ferdinand et d'Isabelle. Oviédo avait quinze ans lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage : il se montra fort avide de s'instruire des détails relatifs à la merveilleuse découverte de l'illustre navigateur, et fut bientôt au fait de tout ce qui s'était passé dans cette étonnante expédition. Oviédo, ayant embrassé le parti des armes, se distingua dans la guerre de Naples, où il rendit d'importants services à l'Espagne. Ce fut pour l'en récompenser que Ferdinand lui accorda la commission de directeur des mines d'or et d'argent de l'île d'Haïti, nommée par Colomb *Española*, puis *San-Domingo*. Oviédo se rendit à cette destination en 1516; il employa pour l'exploitation des mines, d'ailleurs assez peu riches si on les compare à celles du continent américain, les indigènes, hommes doux et bons, naturellement indolents, d'une constitution peu robuste, et affaiblie encore par les ravages de la syphilis, mal qui jusqu'alors était inconnu dans l'ancien monde. Oviédo traita plus durement que des bêtes de somme ces malheureux, qui avaient reçu les compagnons de Colomb avec tant de cordialité; il les forçait à un travail continuel, d'autant plus pénible qu'ils vivaient auparavant dans l'oisiveté, se nourrissant des abondantes productions naturelles de ce beau climat, et d'une pêche facile, qui n'était pour eux qu'un amusement. L'abominable tyrannie d'Oviédo envers ces insulaires diminua considérablement leur nombre en très-peu de temps, et pour se justifier des cruautés qu'il exerçait envers eux, il eut la mauvaise foi d'avancer dans ses écrits que les Haïtiens étaient dissolus, méchants et en tout dignes de l'extermination. A ces calomnies, il ajouta le mensonge ridicule que chez eux la syphilis était le résultat de la débauche. Une pareille assertion est d'autant plus absurde que, d'après tous les historiens impartiaux et observateurs, il a été reconnu par Colomb que le peuple haïtien était pour ainsi dire indifférent aux plaisirs vénériens, chose peu commune dans un climat brûlant, et qui ne peut s'expliquer que par la faiblesse de l'organisation physique de ces insulaires, ou du moins par une profonde altération de leurs forces vitales. Oviédo profita d'un séjour de près de douze ans à Haïti pour faire des recherches sur toutes les parties de l'histoire naturelle de cette île, et spécialement sur la syphilis et sur les remèdes que les naturels employaient pour la combattre. Le principal de ces remèdes était le gaïac, qui tient encore de nos jours un rang distingué parmi les antisyphilitiques. Oviédo publia, lors de son retour en Espagne, en 1525, un journal de ses recherches sous le titre de *Summario de la historia general y natural de las Indias occidentales*, Tolède, 1 vol. in-fol., dédié à Charles-Quint, traduit en latin (par Urb. Chauveton). L'auteur refondit plus tard cet écrit, qu'il augmenta de faits nombreux sur l'histoire naturelle d'Haïti, et il donna les vingt premiers livres de son grand ouvrage en 1535, sous ce titre : *la Historia general y natural de las Indias occidentales*. L'ouvrage entier, divisé en cinquante livres, n'a paru qu'en 1783, par les soins du marquis de Truxillo. Oviédo atteste dans sa relation que la syphilis est une maladie

(1) Nous renvoyons au *Manuel du libraire* de M. Brunet pour d'amples détails sur les traductions d'Ovide en diverses langues, détails qui ne sauraient trouver place ici. Ces versions sont tellement multipliées que, dans une période de cent quarante ans, nous avons compté, en français seulement, trente traductions des *Métamorphoses*, seize de l'*Art d'aimer*, vingt-huit des *Epîtres*. On trouve chez de St-Ange de la fidélité, de la correction, de l'élégance, mais il manque de force, d'harmonie poétique; l'intelligence précise, exacte du texte, fait parfois défaut. — Quoique les ouvrages d'Ovide soient déjà nombreux, on lui en attribue d'autres qu'il n'a point composés. Au moyen âge on mit sous son nom un poème bizarre : *De vetula*, qui est devenu rare, mais qu'un libraire parisien, M. Aubry, a réimprimé récemment. On a également présenté Ovide comme l'auteur du petit poème *Elegia de Philomela*, curieux pour la reproduction des cris des divers animaux, et qui a été inséré, avec une traduction et des notes, à la suite du *Dictionnaire des onomatopées françaises*, par Ch. Nodier (1828, in-8°). La *Bibliothèque latine*, publiée sous la direction de M. Nisard, renferme une traduction en prose de tous les ouvrages d'Ovide; sept écrivains différents (MM. Baudement, Ch. Nisard, Louis Poyet, Th. Guiard, Cherrier, Fouquier et Fleutelot, ont pris part à ce travail. Cette traduction est accompagnée de notes, ainsi que celle en 10 volumes (Paris, 1801-1806) qui fait partie de la *Bibliothèque* mise au jour par la maison Panckoucke, et à laquelle ont collaboré sept littérateurs (MM. Chappuyzi, Mangeart, Heguin de Guerle, Gros, Th. Burette, Vernardié et Caresmel. BR—T.

(2) Tous les historiens de la littérature latine ont parlé d'Ovide, et les biographes spéciaux ne lui ont pas manqué. J. Masson a écrit sa vie en latin (Amsterdam, 1708); Carlo de Rosmini, en italien (Ferrare, 1789; Roveredo, 1795; Milan, 1841); Villenave, en français (Paris, 1809). Une dame, madame Lezai de Marnesia, a joint à une traduction des *Lettres amoureuses échangées entre Julie et Ovide* une notice sur la vie du poète, notice dans laquelle, faisant parler Ovide lui-même, en attribue l'exil du poète à ce qu'il avait involontairement surpris le maître du monde dans un état assez humiliant et assez ridicule, où il devait être bien fâché de se trouver et encore plus d'être aperçu. Aucun des érudits qui avaient disserté sur les motifs du bannissement d'Ovide n'avait eu cette idée, dont l'auteur des *Annales littéraires*, Dussault, s'est finement moqué (1814, t. 5, p. 51). BR—T.

Digitized by Google

endémique chez les insulaires d'Haïti, au milieu desquels elle a été contractée par les Espagnols de l'expédition de Colomb, qui la communiquèrent aux Napolitains de l'expédition de Gonsalve de Cordoue. Effectivement la syphilis parut à Naples immédiatement après que l'escadre de Gonsalve y fut de retour. Plusieurs écrivains, parmi ceux qui prétendent que la syphilis existait en Europe avant la découverte du nouveau monde, ont essayé de prouver cette assertion hypothétique par les propres écrits d'Oviédo. L'auteur de cet article, qui les a lus attentivement, affirme qu'ils renferment la preuve incontestable de l'erreur où sont tombés ceux qui revendiquent ce fléau pour l'ancien continent. Quelques écrivains assurent qu'Oviédo, ayant été infecté par la syphilis pendant son séjour à Naples, vers 1513, et réfléchissant que ce mal provenait d'Haïti, que par conséquent il devait exister dans cette île un remède propre à la guérir, sollicita l'emploi qui l'y conduisit, et reconnut en effet que le bois de gaïac était l'antidote infaillible dont se servaient les insulaires, et qu'il l'employa fort heureusement pour sa guérison. On ajoute qu'à son retour en Espagne Oviédo se constitua médecin pour les maladies syphilitiques, contre lesquelles il fit usage du bois de gaïac avec un succès qui augmenta considérablement la fortune qu'il avait acquise en exploitant les mines d'Haïti au prix de la vie d'un grand nombre de ses naturels. F—R.

OVINGTON (Jean), voyageur anglais, n'eut pas plutôt terminé ses études qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Il avait le titre de chapelain du roi, lorsqu'il s'embarqua, le 11 avril 1689, à Gravesend, sur le vaisseau *le Benjamin*, destiné pour les Indes orientales. On relâcha successivement à Madère, à San-Iago, île de l'archipel du Cap-Vert, à Malembe, dans le Congo, à Ste-Hélène, au cap de Bonne-Espérance, à Anjouan, une des Comores; enfin le 29 mai 1690, on atterrit heureusement à Bombay. Un négociant, établi dans cette ville, sollicita vivement Ovington d'y rester, parce que les Anglais n'y avaient pas de ministre de la religion. L'insalubrité du climat enlevait tous les ans une grande partie des Européens, ce qui causait à la compagnie des Indes des contrariétés infinies et des dépenses considérables pour remplacer les habitants qui mouraient et entretenir des chirurgiens, des médecins, ainsi que des provisions de médicaments. Ovington attribue cet état déplorable à la conduite déréglée des habitants chrétiens. Vers le milieu de septembre 1690, quand la saison de la mousson fut passée, le *Benjamin* reçut ordre de partir pour Surate, ce qui fit plaisir à tout l'équipage. On rencontra sur la route des Sanganians, pirates qui, trouvant le navire trop fort, ne l'attaquèrent pas, de sorte qu'il arriva heureusement à la barre de Sualy, et, comme le temps était favorable, on mouilla fort près de ce lieu. Les bâtiments venant d'Europe n'y pouvant aborder, ni entrer dans la rivière de Surate, ils jettent l'ancre à son embouchure. C'était là qu'à cette époque on débarquait les marchandises et que l'on en chargeait d'autres. Elles étaient gardées dans de grands magasins entourés de vastes cours. Il y avait trois loges ou comptoirs de commerce à peu près à un demi-mille de la mer, tenus par des facteurs anglais, français, hollandais. L'empire du Mogol avait pour souverain le fameux Aureng-Zeyb (*voy.* ce nom), qui savait être maître chez lui. La police y était bien faite. Ovington apprit avec étonnement que, depuis plus de vingt ans, personne n'avait été puni de mort dans une ville aussi grande que Surate, tant les magistrats préposés à la sûreté publique s'acquittaient fidèlement de leur devoir à prévenir les crimes. Déjà les Anglais jouissaient de plus de crédit que les autres Européens, à cause du faste qu'ils déployaient et qui leur attirait les respects du peuple. Dans ses besoins, il s'adressait plutôt au président de la loge anglaise qu'au gouverneur, dont les grandeurs paraissaient éclipsées par celles des Anglais. Cependant la loge fut investie brusquement le 27 août 1694 par une garde à pied et à cheval, qui les y retint prisonniers. Cet orage se fit aussi sentir aux Français et aux Hollandais. Il leur fut défendu de sortir de la ville. Un riche vaisseau indien, allant de Moka à Surate, avait été capturé par des hommes à chapeau, c'est-à-dire, en langage du pays, par des Européens; le capitaine demandait qu'on lui restituât une somme équivalant à plus de deux millions. Il s'était défendu vaillamment et avait perdu beaucoup de monde. On crut avoir découvert que l'auteur du méfait était un Danois, et les ressentiments du Grand Mogol se tournèrent contre cette nation. L'année suivante des vaisseaux indiens furent enlevés de nouveau; ce capitaine réitéra ses imputations contre les Anglais et parvint à faire renouveler contre eux les mesures de rigueur prises précédemment pour qu'ils le dédommageassent. Ils déclarèrent qu'ils étaient innocents de même que la première fois, et qu'ils aimaient mieux abandonner le pays que de se soumettre à cette injustice. Cependant l'imposture de leur ennemi fut reconnue; on découvrit qu'il avait caché dans l'eau une partie de ce qu'il prétendait lui avoir été pris, et quand il voulut le faire transporter furtivement dans la ville, son odieux stratagème fut révélé. Ovington pense que sa première perte était réelle, et il suppose que les pirates sanganians en étaient les auteurs, ce qui est très-probable. Après un séjour de trois ans dans l'Inde, notre voyageur ne put résister au désir de revoir sa patrie, et le 14 février 1693 il remonta sur le *Benjamin*, qui, le 16 mai, laissa tomber l'ancre dans la baie de la Table, en sortit le 2 juin avec une flotte hollandaise richement chargée, et, en sa compagnie, s'arrêta

Digitized by Google

pendant quelques jours à l'île de l'Ascension. Lorsqu'ils approchaient d'Europe, un coup de vent les sépara. Le *Benjamin* crut, quelques jours après, se retrouver parmi eux; mais il était entre deux corsaires français. Il se tira de ce mauvais pas en faisant monter tout son monde sur le pont et mettre toutes voiles dehors. On le prit pour un vaisseau de ligne, et il put continuer sa route. Le 18 septembre, il entra dans le port de Kinsale, sur la côte méridionale d'Irlande. La crainte des croiseurs français l'y retint jusqu'à la fin de l'année; alors, profitant d'un convoi, il se dirigea vers l'Angleterre le 5 décembre et revint à Gravesend. La relation d'Ovington ne tarda pas à être publiée sous ce titre : *Voyage to Suratte in the year* 1689, *etc., with a description of the islands Madera and S.-Helena, the account of the last revolution of Golconda, a description of the Kingdems of Arrokan and Pegu*, etc., Londres, 1698, in-8°. On en a une traduction française : *Voyages faits à Surate et en d'autres lieux de l'Asie et de l'Afrique, depuis* 1689 *jusqu'en* 1693, *avec l'Histoire du royaume de Golconde et des observations sur les vers à soie*, Paris, 1725, 2 vol. in-12; ibid., 1735; ibid., 1753. Cette version est de Niceron (*voy.* ce nom). E—s.

OWEL. *Voyez* OUEL.

OWEN (Jean), en latin *Audoënus*, poëte latin de la fin du 16e siècle, natif d'Armon, dans le comté de Caernarvon (au pays de Galles), fit ses études à Winchester, puis à Oxford, et fut en 1584 agrégé au nouveau collége de cette dernière ville. De là le titre d'*Oxoniensis* qu'il ajoutait à son nom et qui a induit en erreur ceux qui l'ont fait naître à Oxford. Il se fit recevoir bachelier en droit; mais le besoin de se créer des ressources le força d'abaisser ses facultés à la tâche d'instituteur. Son attachement aux dogmes du protestantisme et la publication du recueil de ses épigrammes latines, mises à l'*Index* et remplies de sorties virulentes contre l'Eglise romaine, le perdirent dans l'esprit d'un oncle riche catholique, qui le frustra de sa succession. Owen serait tombé dans l'indigence sans le secours que lui offrit la bienveillance de Jean Williams, évêque de Lincoln. Ce prélat, après la mort de son protégé, en 1622, lui fit dresser un monument dans l'église de St-Paul de Londres. Owen doit être placé sur la ligne de Buchanan et de Cowley, parmi les écrivains qui, de l'autre côté de la Manche, ont cultivé avec le plus de succès la poésie latine. Son titre littéraire consiste dans un recueil d'épigrammes, dont trois livres avaient déjà paru en 1606, mais dont les éditions complètes sont dues aux Elzévirs, Leyde, 1628, in-24; Amsterdam, 1647, in-12. Trois traducteurs anglais s'en sont emparés : Jean Vicars, en 1619; Thomas Pecke, en 1659 (dans son *Parnassi puerperium*), et plus récemment Thomas Harvey. A.-A. Renouard a donné une édition de l'ouvrage original, Paris, Didot, 1794, 2 vol. in-18. A.-L. Lebrun, versificateur oublié, qu'il faut se garder de confondre avec le poëte lyrique du même nom, fit un choix des épigrammes d'Owen, et les délaya dans un style lâche et sans trait, Paris, 1709, in-12. On en peut dire autant des imitations hasardées par Cocquard, avocat à Dijon, dans ses poésies imprimées en 1752. Aug. Labouisse a publié les *Epigrammes choisies d'Owen*, traduites en vers français par Kérivalant, avec d'autres imitations, Lyon, 1819, in-18. Il existe plusieurs traductions allemandes de ces épigrammes, par A. Lœbern, 1651 (réimprimées en 1653 et en 1661); par Aneumann, 1641; par Joerden, Leipsick, 1813. E. Herlow les a fait passer en langue danoise (Copenhague, 1726, in-8°), et J. de la Torre les a publiées à Madrid, 1721, 2 vol. in-4°, en joignant au texte une traduction en vers espagnols et des notes. Owen a mérité un double reproche par le ton licencieux de quelques-unes de ses pièces et par son irrévérence pour le clergé : ces deux défauts sont d'un protestant décidé (1) et d'un poëte qui a pris Martial pour modèle. Comme ce dernier, Owen ne présumait pas trop de son recueil. Voici comme il s'en exprime :

Qui legis iata, tuum reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.

F—T j.

OWEN (Henri), théologien anglais, né vers 1719, dans le comté de Merioneth, pratiqua la médecine, entra ensuite dans la carrière ecclésiastique, où il n'occupa que les deux petites cures de St-Olave et Edmonton. Il mourut le 14 octobre 1795. Voici les titres de ses principaux ouvrages : 1° *Harmonia trigonometrica, ou Court traité sur la trigonométrie*, 1748, in-8°; 2° *le But et la propriété des miracles de l'Ecriture considérés et expliqués*, 1755, in-8°; 3° *Observations sur les quatre Evangiles*, 1764, in-8°; 4° *Recherches sur l'état actuel de la version des Septante*, 1769, in-8°; 5° suite de *Sermons sur les miracles*, pour la lecture fondée par Boyle, prononcés en 1769, 1770 et 1771, 1773, 2 vol. in-8°; 6° *Critica sacra, ou Courte introduction à la critique hébraïque*, 1774, in-8°, avec un supplément publié en 1775; 7° *Recherches critiques*, 1784, in-8°; 8° *Exposé historique et critique de la version des Septante*, 1787, in-8°; 9° les *Modes de citation employés par les auteurs évangéliques expliqués et justifiés*, 1789, in-4°. — Owen (Edouard), recteur de Warrington, dans le Lancashire, est auteur de *A new latin accidence*, 1770, in-12, et des *Satires de Juvénal*, traduites en vers anglais, 1786, 2 vol. in-12. Il est mort en 1807. — Owen (Thomas-Edouard), ecclésiastique anglais,

(1) Nous avons en sous les yeux un exemplaire de l'édition de Leyde, de 1628, où se trouve annotée, au verso du frontispice, la censure du R. P. Michel, jésuite anglais, portant que ce livre, d'un luthérien calviniste, est prohibé, et doit être purgé (*expurgandus*) des épigrammes qui sont désignées par une croix en marge, au nombre d'environ soixante et dix. Les dix livres d'épigrammes d'Owen en contiennent à peu près quinze cents, indépendamment des Distiques moraux et politiques. G—ce.

Digitized by Google

était recteur de Llandy Frideg, dans l'île d'Anglesey ; il exerça longtemps dans ce comté les fonctions de magistrat, et mourut à Beaumaris en décembre 1814. On a de lui le *Méthodisme démasqué*, 1802, in-8°. L.

OWEN (sir Edouard-William Campbell Rich), amiral anglais, né en 1763 à Caron-Havod (dans le Montgomeryshire, pays de Galles), mort à Windlesham-House (comté de Surrey) le 8 octobre 1849. Fils d'un capitaine de vaisseau, il entra en 1775 dans le service de la marine anglaise. Lieutenant en 1793 et capitaine en 1798, il commanda, après la prise d'Amiens, la flottille du canal, avec laquelle il tint les Français en échec en bombardant Dieppe et St-Valery. Nommé commodore en 1806, il attaqua Boulogne-sur-Mer, et participa ensuite à l'expédition de l'île de Walcheren en 1809. Créé en 1815 commandeur de l'ordre du Bain, il devint, en 1821, colonel de marine, et entra en 1825 dans l'état-major. De 1828 à 1832 il était à la tête de la station des Indes orientales, en même temps qu'il exerça les fonctions d'intendant général du comité d'artillerie. Il devint ensuite membre du conseil de marine, sous la présidence du grand amiral duc de Clarence. Après avoir occupé encore, en 1834 et 1835, les fonctions de secrétaire du comité d'artillerie, il commanda en dernier lieu, de 1841 à 1845, la station de la Méditerranée. En 1832 il avait été nommé grand-croix de l'ordre du Guelfe, et en 1845 il le fut de celui du Bain. De 1826 à 1829 il avait représenté le comté de Sandwich dans la chambre des communes. R—L—N.

OWEN (John), ecclésiastique anglican, l'un des secrétaires de la société biblique britannique et étrangère, naquit à Londres en 1765, d'un père plein de piété et de zèle pour le succès des missions auprès des nations non chrétiennes. Ses études, commencées dans l'école de St-Paul, furent terminées à l'université de Cambridge, où il remporta plusieurs prix, et fut agrégé au collége *Corpus-Christi*. Il parcourut ensuite diverses contrées de l'Europe, notamment la France, la Suisse et l'Italie, accompagnant un jeune homme dont l'éducation lui était confiée. Rentré en Angleterre en 1793, il y reçut les ordres sacrés, et ne tarda pas à être connu comme savant théologien et comme prédicateur éloquent. L'évêque de Londres, Porteus, lui conféra la cure de Fulham, qu'il conserva jusqu'à la mort de ce prélat, en 1808. Ce fut quelques années auparavant, le 7 mars 1804, qu'eut lieu, dans le local appelé la Taverne de Londres, la première réunion publique ayant pour objet l'institution d'une société pour la propagation de la parole de Dieu, par la distribution des livres saints chez les nations qui l'ignoraient encore. Dans cette assemblée, présidée par le célèbre philanthrope Granville Sharp (voy. Granville), l'éloquence d'Owen contribua beaucoup à entraîner l'adoption du projet. Lui-même fut chargé de rédiger le règlement de la nouvelle institution, et bientôt il en fut nommé l'un des secrétaires. Un point essentiel pour le succès était d'obtenir l'assentiment du haut clergé, et J. Owen avait, dans son caractère et dans les qualités de son esprit, des moyens de persuasion et de conciliation qui amenèrent promptement ce résultat. L'évêque Porteus donna son approbation, autant du moins que la société s'astreindrait à ne publier les livres sacrés que dans les versions adoptées par les communions chrétiennes, sans commentaires et sans notes. La fonction de secrétaire imposait une tâche très-étendue et qui devait le devenir chaque jour davantage. Owen, pour se vouer entièrement à cette fonction gratuite, renonça dès lors à toute autre occupation qui aurait pu l'en distraire, et, pendant les dix-huit dernières années de sa vie, il prit fréquemment la parole, écrivit et voyagea dans l'unique intérêt de cette œuvre. Sa santé était déjà profondément altérée lorsque, à la sollicitation du comité, il fit, en 1818, un nouveau voyage en France et en Suisse, pour visiter les sociétés affiliées à celles dont il était l'agent, stimuler leur zèle et en fonder de nouvelles. Il y déploya toute l'activité dont il était encore capable; mais ce furent aussi ses derniers efforts. Quand il fut rentré dans sa patrie, sa maladie avait fait de tels progrès, qu'il lui était devenu impossible d'occuper sérieusement son esprit. Ses amis, espérant que l'air de la mer lui serait favorable, le conduisirent à Ramsgate, et c'est là qu'il mourut le 26 septembre 1822, âgé de 57 ans. Le nom de J. Owen est nécessairement attaché à celui de la société biblique, dont il fut à la fois un des fondateurs et soutiens, l'historien et le défenseur; car l'utilité des travaux de cette société n'a pas manqué d'être souvent mise en question. Quoi qu'il en soit, le résultat de ces travaux a été grand. Quelques mois avant la mort d'Owen, au 31 mars 1822, la société avait distribué « 3,564,974 bibles ou Nouveau Testament, en « plus de 140 langues ou dialectes différents, « parlés sur la surface du globe. 1,533 sociétés « bibliques existaient déjà. » Nous ne nous étendrons pas ici sur l'accroissement qui a eu lieu depuis, et qui se trouve exposé dans les écrits spéciaux. On peut indiquer, pour compléter la biographie de ce zélé philanthrope : les *Mémoires sur sa vie*, par W. Onne, Londres, 1820, in-8°, avec portrait; le *Sermon* prononcé à ses funérailles dans la chapelle du parc de Chelsea, par M. Dealtry, traduit en français par M. Scholl; l'*Éloge de J. Owen*, par Laffon-Ladebat, dans le quatrième rapport annuel de la société biblique protestante de Paris (p. 159-188); et séparément, Paris, 1823, in-8° (voy. Laffon-Ladebat). — J. Owen a publié : 1° *Réflexions rétrospectives sur l'état de la religion et de la politique en France et dans la Grande-Bretagne*, 1794, in-8°; 2° le *Juste jugement*, sermon prêché aux assises de Cam-

Digitized by Google

bridge, 1794, in-8°; 3° *Voyage dans différentes parties de l'Europe*, dans les années 1791 et 1794, avec des remarques familières sur les hommes et sur les mœurs, 1796, 2 vol. in-8°; 4° le *Moniteur chrétien pour les derniers jours*, 1799, in-8°; 2° édit., 1808; 5° le *Monde élégant dévoilé*, 1804, in-12; 6° *Adresse au président de la compagnie des Indes orientales*, à l'occasion de la Lettre de M. Twining sur le danger d'intervenir dans les opinions religieuses des naturels de l'Inde, 1807, in-8°. La publication de cette adresse détermina M. Twining à retirer la motion qu'il venait de faire. 7° *Justification de la société de la Bible*, en réponse à un ecclésiastique de la campagne, lettre adressée à lord Teignmouth, 1809, in-8°; 8° l'*Incertitude du lendemain*, sermon prêché à Fulham, à l'occasion d'un incendie, 1817, in-8°; 9° *Discours* à l'occasion de la mort de miss Elisabeth Prowre, 1810, in-8°; 10° *Sermon* à l'occasion de la mort de W. Sharp, 1810, in-8°; 11° *Histoire de l'origine et des dix premières années de la société biblique britannique et étrangère*, 1816-1820, 3 vol. in-4°; traduite en français par des pasteurs de Genève, Paris, 1819, 2 vol. in-8°. L.

OWEN (William), peintre anglais, né en 1769, dans le comté de Shrop, reçut une première instruction dans l'école de Ludlow, et donna dès lors des indices du talent qu'il devait montrer plus tard. Le savant connaisseur Payne Knight, qui demeurait dans le voisinage, fut frappé des heureuses dispositions de cet enfant, et lui procura les leçons d'habiles professeurs. Une copie très-remarquable que William fit d'un portrait de mistriss Robinson (dans le rôle de *Perdita*), dû à sir Josué Reynolds, lui valut la bienveillance et les conseils de ce grand peintre, que ses compatriotes pensent qu'il a quelquefois égalé. En 1797, Owen exposa à Somerset-House les portraits réunis des deux miss Leaf, qui furent admirés, et, à la fin de la même année, il épousa l'aînée de ces jeunes filles. Poussé par son mérite et par les encouragements d'illustres artistes et amateurs, il ne tarda pas à être occupé par ce que l'Angleterre avait de plus considérable. L'Académie royale de peinture l'admit dans son sein en 1806; il devint, en 1813, premier peintre de portraits du prince régent. Sa prospérité, jusqu'en 1818, ne fit qu'augmenter; mais à cette époque, sa constitution avait reçu une atteinte profonde. Il recourut inutilement pour se guérir aux eaux de Bath et de Cheltenham, et fut enfin réduit à garder le lit presque constamment, continuant d'user de quelques remèdes dont il eût encore mieux fait de s'abstenir; car ce fut ainsi que, par suite de la négligence coupable d'un aide pharmacien, et trompé par une étiquette erronée mise sur une fiole, il avala une forte dose de laudanum qui le fit tomber dans une léthargie dont il ne revint pas. Il mourut le 11 février 1825, très-regretté pour son caractère comme pour son talent. On cite de lui les portraits de William Pitt, de Grenville, de la duchesse de Buccleugh, de la jeune fille de lord William Russell; des tableaux d'imagination : l'*Aveugle mendiant de Bethnal-Green*; la *Maîtresse d'école de village*, deux ouvrages dont on a fait des estampes qui sont très-populaires; le *Diseur de bonne aventure*, etc. Il excellait à peindre l'enfance, ainsi que le paysage. William Owen a laissé un fils qui est entré dans la carrière ecclésiastique. L.

OWEN (Robert), né à Newton en 1771, dans le comté de Montgomery (Angleterre), a joué de son vivant un rôle très-actif dans la révolution industrielle qui signala les dernières années du 18e siècle. De manufacturier qu'il était dans la première période de sa vie, il devint dans la seconde un chef de secte des plus opiniâtres que puisse offrir l'histoire des divagations humaines. Il y fut conduit, non comme beaucoup d'autres par le travail du cabinet et le jeu d'un cerveau opérant dans le vide, mais par l'expérience et l'observation qu'il avait acquises dans le maniement des affaires. C'est à ce point de vue que sa physionomie se détache du groupe de rêveurs qui a été désigné sous le nom de *socialistes* et dont les égarements ont laissé une si profonde empreinte dans les sociétés modernes. Comme excuse, Robert Owen eut sa bonne foi poussée jusqu'à la candeur et son désintéressement certifié par de nombreuses preuves. Il n'en restera pas moins à la charge de sa mémoire le tort d'avoir contribué au pervertissement des classes dont il s'était constitué le défenseur, en répandant parmi elles de fausses notions sur les droits qui leur appartiennent et la place que la destinée leur assigne. Il sera l'un des plus en évidence parmi les hommes qui, mécontents de ce qui existe, ont créé un monde à leur usage, sans tenir compte ni des instincts de l'homme, ni de ses traditions, ni des lois constantes qui règlent ses rapports. Cette ambition ne s'éveilla dans l'esprit de Robert Owen que lentement et sous le vertige d'un premier succès. Simple commis à Londres, puis à Stamfort et à Northwich, associé plus tard avec quelques filateurs de Manchester, il ne se vit sur le chemin de la fortune que lorsqu'il eut épousé la fille de M. Dale, filateur de coton à New-Lanark, en Ecosse. Dès 1784, M. Dale avait fondé sur les bords de la Clyde un établissement qu'animait une forte chute d'eau; il y intéressa son gendre. Malgré l'avantage d'un moteur naturel, la filature n'avait jusque-là donné que d'assez médiocres résultats. Le territoire était pauvre et mal cultivé, la population misérable, les voies de communication étaient insuffisantes et en mauvais état. Non-seulement les bras manquaient à la manufacture, mais on ne pouvait recruter à son service que le rebut de la population. L'ignorance, l'ivrognerie, la paresse, la débauche semblaient y avoir établi leur siége d'une manière irréméliable. Le premier soin de Robert Owen fut d'apporter dans ce personnel une pro-

Digitized by Google

fonde modification. La tâche n'était point facile; il avait à se faire pardonner sa qualité d'Anglais, qui était une mauvaise recommandation en Ecosse; il avait à lutter contre des habitudes prises et des penchants enracinés. Pourtant il ne désespéra pas, et le succès le plus éclatant couronna ses efforts. Quatre ans suffirent pour faire d'une société déréglée une société exemplaire. Un mot explique ce prodige, c'est une volonté ferme unie à une attention vigilante. Tous les vices qui infectaient ces ouvriers furent étudiés un à un, traités en détail, guéris sans châtiment, réprimés sans violence. Ainsi, pour combattre le vol et le recel, Owen forma une élite d'ouvriers vertueux, qui peu à peu continrent les autres et exercèrent la meilleure des surveillances, celle d'égaux à égaux. Aucun instinct dépravé ne se déroba à ce traitement; la manie des querelles céda comme avait cédé le vol; les liaisons irrégulières capitulèrent devant le grand nombre des ménages réguliers. L'ivrognerie résista plus longtemps; pour l'extirper, Owen eut recours à une ingénieuse combinaison. Il se fit débitant de boissons, et commença par ruiner les cabaretiers du lieu en vendant le wiskey à trente pour cent au-dessous du cours. Il se rendit de la sorte maître de la consommation et put surveiller l'ivrognerie comme il avait surveillé les autres vices, c'était lui qui désormais tenait registre des buveurs; la plupart s'amendèrent en se sentant signalés; les plus incorrigibles vidèrent les lieux. Pour opérer ces réformes, Owen n'avait compté que sur l'action de l'homme sur lui-même dans un milieu bien préparé. Sa règle à lui était une bienveillance absolue, sans restrictions ni limites. Point d'autre contrainte que celle du bon exemple agissant lentement et à l'insu de ceux qui s'en défendaient le plus. Il s'agissait de prouver par des résultats que la vertu renferme sa récompense et qu'elle enchaîne ceux qui l'ont une fois connue. Rendre la sagesse aimable, le travail et l'ordre familiers, voilà toute sa discipline. Il voulait qu'accoutumé à des tableaux gracieux et doux, l'œil de l'ouvrier n'en pût pas regretter ni désirer d'autres. Les voyageurs qui le virent à l'œuvre ne tarissaient pas d'éloges sur le spectacle qu'offrait cette laborieuse colonie, et l'un d'eux, le major Torrens, s'écriait à son retour : « Cet homme est le pa« triarche de la raison. » Au bout de quelques années d'épreuves, le problème était résolu. Les deux mille quatre cents habitants de New-Lanark ne formaient en réalité qu'une grande famille. Chaque ménage avait son jardin; la culture et les promenades dans la campagne remplissaient les loisirs de l'ouvrier. Le travail avait été limité à dix heures par jour; les enfants n'y étaient pas admis avant l'âge de dix ans. Les ateliers étaient vastes, salubres, aérés, munis de ventilateurs qui en écartaient la poussière. Pour exciter l'émulation, des indicateurs de couleurs variées, blancs, jaunes, bleus, noirs, figuraient sur l'établi de l'ouvrier et signifiaient *bien, assez bien, médiocrement, mal*. Les blancs dominaient, à peine en apercevait-on quelques-uns de jaunes, moins de bleus, et de noirs point. C'était là le seul règlement de la manufacture, et il avait plus d'efficacité que les amendes et les réductions de gages. Non content de surveiller les mœurs, Owen s'occupait des intérêts. Il donna à ses ouvriers l'idée d'une réserve et y aida de ses fonds; il suivit le mouvement des consommations dans lesquelles allaient s'absorber les salaires, et parvint à les rendre meilleures et moins coûteuses. Dans ce but, il forma des dépôts où les objets de première nécessité, achetés en gros, étaient cédés au prix coûtant. Le plus religieux scrupule présidait à ces ventes, dont le but était de ne pas spéculer sur le pauvre. En même temps un crédit était ouvert à chaque ouvrier, qui était payé à son choix en argent ou en effets et denrées; quelquefois, et surtout dans les cas de maladies, on lui faisait des avances. Pour les célibataires, un réfectoire commun avait été installé, où ils trouvaient à des prix très-modérés des aliments sains et variés. Deux autres constructions étaient affectées à des objets d'utilité publique, l'une était l'infirmerie, l'autre l'école des enfants. Cette école est restée célèbre dans les annales de la philanthropie anglaise, et, comme elle fut le point de départ de la doctrine où plus tard Owen se laissa entraîner jusqu'à l'enivrement, il est bon d'y insister. Depuis longtemps, il était dominé de cette idée que les châtiments et les récompenses qui règlent nos rapports en ce monde et sont notre perspective dans l'autre entraînent pour beaucoup dans les misères qui nous rongent et les jalousies qui nous divisent; qu'en exaltant les uns et en abaissant les autres, elles créaient ici-bas l'inégalité des rangs, les schismes des familles et l'infériorité des races, situations arbitraires, fausses à son avis, et source de toutes les oppressions qui règnent d'individu à individu, de caste à caste, de fortune à fortune, de mérite à mérite, de caractère à caractère. Il voulait donc essayer sur des enfants si une méthode dépourvue à la fois d'encouragements et de reproches, de couronnes et de férules, amènerait des résultats assez concluants pour qu'on pût s'en faire une arme et un point d'appui contre les expédients contraires. Ce fut dans cet esprit qu'il organisa son institution de Lanark. La pensée était évidemment chimérique, et tel est pourtant l'ascendant d'une bonne intention que l'école réussit au delà de toutes les attentes. Il ne semble pas que, pour n'être pas récompensés, les élèves de New-Lanark se soient montrés moins ardents à l'étude, ni moins retenus pour n'être point punis. Comme local, l'école était un beau bâtiment, avec des salles pour quatre cents élèves et une grande galerie intérieure où douze cents personnes pouvaient s'asseoir. De vastes cours, des jardins, des

Digitized by Google

vergers, puis la campagne environnante étaient ouverts aux enfants, sans qu'aucune clôture leur indiquât les limites qu'il leur était interdit de franchir. Quoique toute liberté fût laissée à leurs ébats, il s'était établi parmi eux une sorte de discipline et de surveillance mutuelle qui maintenaient dans leurs rangs l'ordre, la justice et l'union. Une méchanceté était punie par le délaissement, peine affreuse pour le jeune âge; un abus de la force était réprimé par l'emploi de la force collective. A de certaines heures de la journée, des groupes se formaient dans les salles pour y exécuter des chœurs ou des évolutions militaires au son du fifre montagnard. Rien ne saurait rendre l'effet produit par ces voix fraîches et pures quand elles entonnaient leur chant national : *When first this humble roof I knew* (Quand pour la première fois je connus cet humble toit). Robert Owen avait en outre un enseignement approprié à l'intelligence de ses élèves; il voulait qu'à la démonstration se joignît l'observation et que l'enfant eût sous les yeux l'objet dont on lui enseignait les propriétés. Le champ d'études de l'histoire naturelle était la campagne; une mappemonde gigantesque venait à l'appui des leçons de géographie, des tableaux synchroniques gravaient dans la mémoire les notions d'histoire; un vaste tableau rendait visibles à tous les yeux les problèmes du calcul. Conséquent avec son système, Owen ne se mêlait pas de l'enseignement religieux; il en laissait le soin aux familles. Son unique souci était d'empêcher qu'aucune secte ne prît dans l'institution des formes dominantes; toutes y étaient protégées à titre égal, et l'on pouvait voir à New-Lanark, vivant côte à côte et en bonne intelligence, des quakers, des anabaptistes, des anglicans, des catholiques, des presbytériens et des indépendants. Ce fut ainsi que New-Lanark réussit moins à raison de sa méthode que par l'influence d'un homme animé d'un sentiment bienveillant. Owen agissait en père plus qu'en maître; une justice et une sincérité invariables marquaient tous ses actes, et il devint bientôt évident aux yeux de ses ouvriers que son seul et vrai désir était leur intérêt plutôt que le sien. Quand ils furent convaincus de ce fait, ils écoutèrent avec docilité celui qui les gouvernait avec désintéressement et avec sagesse. C'était là un grand exemple, et on s'explique comment, en s'en inspirant, Robert Owen fut conduit à une illusion. Il se dit que, puisque sa petite société de New-Lanark avait marché vers le bien par une voie si simple et si droite, rien n'empêchait de conduire dans les mêmes voies les grandes sociétés humaines, livrées à des destinées si diverses. L'orgueil s'en mêlait aussi; New-Lanark avait la vogue; il n'était question en Europe que de cette expérience couronnée par un succès éclatant. Chaque année près de deux mille visiteurs venaient sur les bords de la Clyde pour s'assurer de la réalité des faits; l'empereur de Russie avait lui-même fait ce pèlerinage. Comment le cerveau d'Owen eût-il résisté à un tel choc? Il se crut alors appelé à régénérer le monde; le manufacturier fit place au missionnaire. Le manufacturier avait eu une étoile heureuse; en créant des populations florissantes, il avait eu en même temps la chance de gagner plusieurs millions. Le missionnaire eut moins de bonheur; non-seulement il n'atteignit pas son objet, mais il vit s'échapper de ses mains, dans une poursuite onéreuse, une partie des profits que sa manufacture lui avait valus. Dès 1812, Robert Owen démasqua hardiment les deux vues qui étaient en germe dans son essai industriel. Un écrit, publié sous ce titre : *New views of society, or Essays upon the formation of human character* (Nouvelles vues de société, ou Essais sur la formation du caractère humain), est à la fois un manifeste et une rupture avec les idées qui prévalaient alors et prévalent encore parmi les esprits sensés. Pour mieux marquer ses débuts, Robert Owen n'use ni de précautions ni de périphrases; il ne s'égare pas dans les nuages comme font les Allemands, il va droit au but comme un Anglais, dit nettement ce qu'il veut et où il prétend conduire ceux qui l'accepteraient comme guide. L'homme, d'après lui, ne doit pas être responsable de ses actes, parce qu'aucun de ses actes n'est libre; il n'est ni le maître de modifier son organisation, qu'il reçoit de la nature, ni le maître de changer les circonstances qui le dominent; d'où il suit que ses sentiments et ses actes sont des faits forcés et nécessaires contre lesquels il reste désarmé. Il les subit, il ne les règle point; ils se passent en dehors de son consentement et se dérobent à sa puissance. L'individu est donc contraint de recevoir des idées justes ou fausses, sans qu'il puisse désirer les unes ou repousser les autres. Son caractère est un fait accidentel, indépendant de lui; sa volonté, résultat de convictions et de sentiments esclaves, n'a ni spontanéité ni liberté. Comment, au milieu de toutes ces chaînes, de tous ces accidents de naissance, d'origine et d'éducation, pourrait-il être déclaré responsable? Dès lors, il n'y a plus dans l'ensemble des relations qu'un principe véritablement juste, c'est l'irresponsabilité de l'homme. Toutes les erreurs, tous les vices et surtout l'hypocrisie qui règne ici-bas en souveraine viennent de la méconnaissance des lois naturelles et du régime de responsabilité sous lequel nos lois de convention placent l'individu. De quelle manière peut-on y obvier? Par l'établissement d'un gouvernement rationnel, c'est le mot favori d'Owen, et il le définit. Un gouvernement rationnel doit d'abord proclamer la liberté absolue de la conscience, l'abolition de toute récompense et de toute peine. Si un homme fait le mal, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais aux circonstances fatales dont il est entouré. Un coupable est un malade, et si sa maladie devient

Digitized by Google

dangereuse pour la société, qu'on ouvre un hôpital pour les moralités souffrantes. Du reste, quand le milieu social aura été changé, quand les circonstances seront telles que l'homme n'aura à s'inspirer que du bien et que le bien portera en lui son attrait, de tels cas de maladie deviendront rares. Un gouvernement rationnel y pourvoira. Il règlera les choses de manière à ce que chaque membre de la communauté soit toujours nantî des meilleurs objets de consommation, en travaillant selon ses moyens et son industrie. Dans cette communauté, point de distinction de rangs, d'états, de fortunes; une éducation invariable et la même pour tous ne fera éclore que des sentiments vrais et libres, conformes aux lois de la nature. Sous de telles conditions, la propriété individuelle deviendra inutile, tout signe représentatif de la richesse personnelle sera aboli. La communauté suppléera la famille. Chaque communauté de deux ou trois mille âmes alimentera des industries combinées, agricoles ou industrielles, de manière à pourvoir par elle-même à ses besoins les plus essentiels. Les diverses communautés se lieront ensuite entre elles et se formeront en congrès. Dans la communauté, il n'y aura qu'une seule hiérarchie, celle des fonctions, et c'est l'âge qui la déterminera. Jusqu'à quinze ans, on parcourra le cercle de l'éducation; mais au-dessus l'adulte prendra rang parmi les travailleurs. Les plus actifs agents de la production seront les jeunes hommes de vingt à vingt-cinq ans; ceux de vingt-cinq à trente auront le rôle de distributeurs et de conservateurs de la richesse sociale; de trente à quarante, les hommes faits pourvoiront au mouvement intérieur de la communauté; de quarante à soixante, ils règleront les rapports avec les communautés environnantes. Le conseil du gouvernement présidera à cet ensemble et disposera des intérêts généraux. Tel est ce plan de société, et on peut voir dans cette simple analyse ce qu'il a de vain, de faux et de puéril. Quoi de plus faux et de plus vain en effet que cette irresponsabilité humaine, qui dégrade l'être sous prétexte de le décharger, et cette tolérance inerte et uniforme, sans haine pour le mal, il est vrai, mais sans chaleur pour le bien? Rien de moins nouveau, rien aussi de plus dangereux. C'est la vieille thèse de la liberté contre la nécessité, que St-Augustin a résolue victorieusement contre le moine Pélage. La conscience humaine y répond par le meilleur des arguments, et, comme le dit d'Alembert, on a beau nier la liberté de l'homme, il agira toujours comme s'il était libre; il n'admettra jamais cette amnistie qu'on lui propose aux dépens de sa dignité. Quant au régime de la communauté, on peut le comprendre dans une vie de renoncement comme celle d'un cloître, avec des règles austères et sous l'empire de rudes privations; elle ne sera jamais à l'usage d'un monde qui aspire à la jouissance et au bonheur. La communauté vise à ce but impossible de fonder l'égalité sur des inégalités flagrantes; l'égalité des fonctions au milieu de l'inégalité des aptitudes; l'égalité des droits au milieu de l'inégalité des intelligences; l'égalité dans la répartition au milieu de l'inégalité des résultats du travail. On a beau, comme Robert Owen, partir de l'hypothèse de la pleine satisfaction de tous les besoins, on n'échappe pas à cet écueil que les fruits communs relèveront d'une distribution arbitraire, et que les plus aptes à les créer ne seront pas ceux qui auront le plus de goût à les consommer, ce qui viole le droit et consacre l'injustice. Ainsi, cette société que Robert Owen proposait naïvement comme un modèle de perfection n'était qu'un retour informe aux sociétés primitives, où les peuples n'étaient que des troupeaux conduits par quelques pasteurs. La communauté n'est pas l'âge mûr des civilisations; elle en est l'enfance, et tout système qui enlève à l'homme le plus beau de ses attributs, la conscience et le souci de sa responsabilité, tend à le ramener aux lois aveugles de l'instinct et à la fatalité des siècles barbares. Chez Robert Owen, l'intention était bonne; il ne cherchait dans son système ni un instrument de domination ni un succès de vanité; il était avant tout sincère et désintéressé; mais il n'en eût pas moins fait le chaos là où il croyait apporter la lumière. Sa seule force était dans le domaine manufacturier; plusieurs de ses idées y ont laissé une empreinte. Dès 1811, il avait prévu le sort que l'emploi des machines réservait à la classe ouvrière, et en 1818 il adressait un mémoire aux souverains de la Sainte-Alliance, réunis en congrès à Aix-la-Chapelle. Il y établissait par des preuves concluantes que, dans l'état de la production et de la distribution des richesses, la misère des classes laborieuses ne pouvait aller qu'en s'aggravant, et il proposait de remplacer les grands centres manufacturiers par de petits centres industriels et agricoles, où la terre viendrait en bonne nourrice au secours des hommes que l'industrie aurait délaissés. Cette époque fut l'une des plus belles de la vie de Robert Owen; son nom avait du crédit, son expérience excitait l'enthousiasme. Lord Liverpool, chef du cabinet, avait confié à lord Sidmouth, secrétaire d'Etat de l'intérieur, l'examen des réformes que proposait le fondateur de New-Lanark, et un *Rapport sur les enfants employés dans les manufactures*, rédigé par lui, fut présenté à la chambre des communes et fournit les éléments de la loi qui plus tard fut votée à ce sujet. Au besoin, Robert Owen joignait à son dévouement personnel des sacrifices d'argent. On ne saurait évaluer à moins d'un million de francs les premiers frais de la propagation de sa doctrine, et ce million fut entièrement payé de ses deniers. Une souscription était-elle ouverte pour une colonie d'essai, il s'inscrivait en tête pour deux mille livres sterling. Ce fut ainsi qu'il fonda celle de Mother-

Digitized by Google

well et plus tard celle d'Orbiston. Malheureusement il vint se heurter contre un puissant adversaire, le clergé. Dans l'ardeur de la lutte, il s'en était pris aux religions et les avait toutes déclarées impuissantes pour faire ici-bas le bonheur de l'homme. De là des colères qui ne lui laissèrent plus ni trêve ni repos. On l'attaqua publiquement, on le discrédita dans l'ombre. Même désaveu de la part des partis politiques. Dans sa rude franchise, Robert Owen ne les avait pas épargnés; ils ne lui pardonnèrent pas. Les radicaux, plus maltraités, se montrèrent aussi plus implacables que les autres et le firent échouer en 1819 dans une candidature à la députation. Peu à peu l'abandon se faisait autour de lui. Son plus puissant patron, le duc de Kent, venait de mourir; l'Eglise anglicane l'avait mis au ban de ses fidèles; le radicalisme lui tenait rigueur; l'Europe lui était réfractaire; il résolut de changer de théâtre et passa en Amérique dans les premiers mois de 1824. Aux Etats-Unis, dans le district d'Indiana et sur les bords de la Wabash, existait une colonie allemande dirigée par un sectaire allemand, sous l'empire d'une règle très-austère. On proposa à Robert Owen l'acquisition de ce territoire. Le sol était bon, les constructions avaient de l'importance, le site réunissait toutes les conditions désirables; un contrat fut passé, et la bourgade, pouvant loger deux mille âmes, reçut le nom de New-Harmony, nom qu'elle devait promptement démentir. Dans ce pays vierge, où régnait la tolérance la plus absolue, Robert Owen s'était promis de constituer une société selon ses goûts, sans aucun mélange de préjugés. Il voulut pourtant, avant de rien entreprendre, avoir l'assentiment du gouvernement auquel il demandait l'hospitalité. On lui fit les honneurs d'une séance dans le congrès de l'Union; il y développa ses vues avec la liberté qui lui était habituelle, et fut écouté, sinon avec faveur, du moins avec curiosité. Il s'adressait à des hommes qui professaient le respect de toutes les opinions, même les plus étranges, et qui, dans le contact des sectes, s'étaient aguerris contre les écarts de l'imagination. Ce devoir rempli, il resta libre d'agir comme il l'entendait. La colonie fut ouverte, et il y eut affluence, surtout dans les débuts. Tout ce que l'Amérique du Nord renfermait d'existences déclassées se donna rendez-vous à New-Harmony. Dans cette multitude fort mêlée, il y avait bien çà et là quelques hommes distingués, mais le reste se composait du rebut de la société américaine, de pauvres ou de fainéants, de vagabonds ou de débauchés, enfin de *back-woods men*, êtres à demi sauvages, habitués à vivre de leur chasse dans les forêts du nouveau monde. A l'aspect de ces recrues, Robert Owen ne put se défendre d'un peu de découragement; il ne comptait pas sur un personnel aussi bigarré. Cependant il se mit à l'œuvre et fonda des groupes préliminaires destinés à se fondre dans sa communauté définitive. Ces groupes procédaient par affinités, et se composaient de colons qui, à l'œuvre, avaient pu prendre une certaine confiance dans leur bonne volonté; on nomma ces groupes des *sociétés coopératives;* chacune eut ses hameaux, ses fermes, son bétail, tantôt mis en commun, tantôt répartis par famille. Rien de moins concluant que de pareils essais; on ne tarda pas à s'en apercevoir. Parmi ces hommes, il y en eut de laborieux, d'autres indolents; il y en eut d'incapables et d'intelligents; les uns acceptaient vaillamment la besogne, les autres la repoussaient obstinément. Robert Owen n'attribuait ces échecs qu'à un manque de préparation dans les caractères; c'était au principe même de la communauté qu'il aurait dû s'en prendre, principe insensé et stérile, soit qu'il procéde du stoïcisme et de la privation, soit qu'il aspire à des satisfactions impossibles. Aucune exploitation agricole n'était possible là où les uns se reposaient sur les autres des soins du travail et où tous et chacun étaient rassurés sur les premiers besoins de la vie. Le fondateur s'épuisait en sacrifices d'argent, sans que ces sacrifices parussent aboutir. On tenta infructueusement d'organiser des sociétés d'arts et métiers, de dégrossir tant bien que mal cette population inculte. Du côté des distractions et des plaisirs, on fut plus heureux. Il y eut à New-Harmony des bals et des concerts qui furent très-suivis; les occupations les plus libérales étaient mêlées aux plus humbles fonctions. Ainsi, en sortant de la vacherie, les jeunes femmes se mettaient à leur piano, ce qui amusa beaucoup le duc de Saxe-Weimar, lorsqu'il visita les établissements. Un costume spécial avait été imaginé. C'était pour les femmes des robes drapées à l'antique, pour les hommes la veste grecque avec de larges pantalons. Les logements furent disposés, meublés de la même façon; le vêtement fut uniforme, la nourriture commune. La vie était si facile sur ces territoires neufs que la nourriture des colons ne coûtait pas plus de trois à quatre sous par tête et par jour. Au fond, cette population n'était pas malheureuse; seulement elle vivait sur son fonds avec une certaine imprévoyance de l'avenir. Il y eut même des imitations; on créa des sociétés coopératives à Valley-Forge, à Seiba-Peively, à Haver-Strand sur l'Hudson, à Kendal sur la route de Princeton. Les hommes de couleur eurent aussi la leur, et miss Francis Wright en établit une de ce genre à Nashoba sur le Mississipi. Vers le milieu de 1827, on comptait dans l'Union trente communautés régies selon les vues de Robert Owen. Ce n'était là qu'un engouement éphémère; le fondateur le sentait bien. Toutes ces colonies avaient les apparences plutôt que les réalités de la vie. L'impuissance était en germe dans ces débuts; elle devenait de jour en jour plus manifeste. La persécution s'en mêlait aussi, et un fougueux méthodiste nommé Camp-

Digitized by Google

bell parcourait l'Amérique du Nord en prêchant une sorte de croisade contre Robert Owen. Lui pourtant avait mis sur cet enjeu une grande portion de sa fortune; elle s'y abîmait à vue d'œil et eût disparu tout entière s'il s'était obstiné. Il songea à sa famille un peu tard, mais à temps encore pour sauver quelques débris; il lui laissa New-Harmony, avec la faculté de conduire cette colonie à sa guise et d'en tirer le parti qu'elle pourrait. De ses grands biens il ne garda que ce qu'il lui fallait pour vivre d'une manière honorable et distribua le reste à ses enfants. Cet arrangement pris, il repassa en Angleterre, où de nouvelles épreuves l'attendaient. Là aussi des sociétés coopératives s'étaient formées d'après ses plans; on en comptait vingt dans les comtés et une à Londres; c'était une ligue comme celle que les lois sur les céréales devaient occasionner plus tard. Ce travail d'action était l'œuvre des disciples de Robert Owen; il était supérieur certainement à l'entreprise avortée du maître. Partout des comités existaient, et quelque part que se portât le réformateur, il trouvait une assemblée disposée à l'écouter. On put ainsi non-seulement créer un organe périodique, mais encore fonder une colonie nouvelle à Orbiston, que M. Abram Combe se chargea de surveiller. Cette fois, une dérogation fut apportée au principe de la communauté; la colonie eut deux classes, celle des fermiers et celle des propriétaires. C'était admettre le droit du capital, et pourtant cette inconséquence ne suffit pas pour préserver l'établissement. Florissant sous M. Combe, il dépérit quand une mort précoce eut enlevé ce directeur. Il était dans la destinée de Robert Owen de voir toutes les créations qu'il inspirait s'en aller en fumée. Sa foi dans son idée n'en était pas néanmoins ébranlée, et il persistait à la répandre au prix des plus grands sacrifices. On a calculé que de 1827 à 1840 il avait prononcé en public mille discours, rédigé cinq cents adresses à diverses classes, envoyé aux journaux deux mille articles et fait plus de deux cents voyages. Jamais la ténacité anglaise ne s'était montrée plus pleinement. Quand il s'est agi de sa doctrine, rien n'a retenu Robert Owen, ni la dépense, ni le soin de sa santé, ni un plaisir, ni une affaire. La controverse, loin de le lasser, semblait lui prêter de nouvelles forces. Il écoutait avec une inaltérable patience les arguments qu'on lui opposait, et la violence de ses adversaires ne lui arracha jamais de représailles dans le même goût. Il restait conforme à ses vues, ne se départissant pas de sa bienveillance et traitant en malades ceux qu'il ne parvenait pas à rallier. Ce fut ainsi qu'il employa les dernières trente années de sa vie, d'abord avec un certain éclat, puis dans l'obscurité et le silence. Manchester, Saldford, Glascow, Liverpool, Dublin ouvrirent des chaires où il reproduisit ses idées jusqu'à la monotonie. A Londres, le bazar de Charlotte-Street fut son principal centre d'action, et c'est là que naquit un mouvement dont il était l'âme et qui mêla un instant son nom aux agitations politiques de l'Angleterre. On était en 1834; les ouvriers de la capitale s'étaient émus à la suite d'une révolte de paysans dans le comté de Lancastre, qui avait eu pour conséquence une condamnation à mort. Cent mille hommes se trouvèrent debout à un jour donné pour une manifestation significative; ils marchèrent sur le palais de St-James, avec des couleurs et des bannières, pour demander, imposer presque la grâce du condamné. Robert Owen se chargea d'être le porteur de paroles de cette foule irritée. En le faisant, il avait surtout en vue une mission de paix; il voulait empêcher les voies de fait que l'état des esprits rendait imminentes. La pétition qu'il devait présenter était modérée dans les termes; elle n'en fut pas mieux accueillie pour cela. Les ministres lui firent sentir que la forme ne couvrait pas le fond, et qu'ils ne transigeaient ni avec la multitude ni avec ceux qui leur parlaient en son nom. On l'éconduisit du palais, et, à son retour, il fut hué par les groupes. Les mêmes déboires l'attendaient dans une coalition au sujet des salaires, où il essaya d'intervenir. Les tailleurs de Londres s'étaient mis en grève pour obtenir de leurs patrons une augmentation dans le prix des journées. Avec un fonds d'épargnes de quarante mille livres sterling, les coalisés espéraient vaincre toutes les résistances. Ils n'aboutirent qu'à épuiser leur caisse sans améliorer les conditions de leur travail. Une entreprise tout aussi folle succéda à cette ligue, et la main de Robert Owen y était plus fortement empreinte. Sous le nom de *National labour equitable exchange* (Echange équitable du travail national), il fonda une institution qui se proposait d'abolir l'usage du numéraire et d'y substituer une autre valeur intitulée *Heures de travail*. Une heure de travail était la dernière fraction de cette étrange monnaie, et un papier très-curieux fut frappé à cette occasion. Chaque corps d'état échangeait ses heures de travail comme on échange les shillings et les pence. En payement d'une paire de bottes par exemple, on donnait un certain nombre d'heures de travail de boulanger et de tisserand. Une banque coopérative créait ces divers titres, et à l'appui existaient des magasins coopératifs, où le mouvement des denrées s'opérait par compensation au moyen de ces bons d'échange. De pareils essais ont eu lieu en France, et partout ils ont été suivis du même avortement. Les heures de travail ne se ressemblent pas plus que les hommes ne se ressemblent, et tel ouvrier peut faire en deux heures plus de besogne et de meilleure besogne qu'un autre ouvrier en quatre heures. C'était encore là une des conséquences de ce monstrueux système qui consiste à fonder l'égalité sur des inégalités manifestes. Le rêve de Robert Owen reposait dans ce principe

Digitized by Google

de mutualité que nous avons vu, à Lyon et à Paris, aboutir au ridicule et à l'impuissance. Il faut ajouter qu'à Manchester, cette mutualité, plus sérieusement appliquée, persista plus longtemps. Ces populations n'abandonnent les chimères qu'après avoir fait pour leur donner de la consistance tout ce qu'il est possible de faire. Une société sous le titre de *Community Friendly society* subsistait dans les manufactures du Lancastre à l'aide de cotisations hebdomadaires; Robert Owen en développa le germe et en étendit l'objet en la nommant : *Association of all classes, of all nations* (Association de toutes les classes et de toutes les nations). Cette association eut un fonds commun et tint des congrès annuels; sa caisse en peu de temps contint plus de cent mille francs, auxquels le fondateur contribua avec sa générosité habituelle. D'un autre côté, on multipliait les publications, et la doctrine compta bientôt trois journaux à Londres et huit dans les comtés. Le plus important de tous était rédigé par Robert Owen et portait le titre de *New moral world* (Nouveau monde moral). A ces écrits périodiques venaient s'ajouter d'autres écrits de circonstance et une multitude de petits *tracts* ou pamphlets qui s'imprimaient et se distribuaient à des nombres prodigieux. Ces divers efforts éveillaient et provoquaient des résistances, surtout dans le sein du clergé. Les hauts dignitaires de l'Eglise ne dédaignèrent pas de s'y mêler, et l'évêque d'Exeter crut de son devoir de dénoncer à la chambre des lords une doctrine qu'il regardait comme dangereuse pour la morale publique. L'occasion de cette attaque fut une audience que Robert Owen obtint de la reine en 1840 par l'intermédiaire de lord Melbourne, qui ne se tira de ce mauvais pas que par un désaveu. Il est curieux d'entendre Robert Owen lui-même parler de ce petit événement; on y jugera l'homme en quelques lignes; il s'y peint au naturel. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans un manifeste qui résume sa vie : « Un mot maintenant, dit-il, sur ma présentation « à la reine. Je demande qui d'entre nous trois « a été le plus honoré de cette visite : ou d'un « homme de près de soixante-dix ans, qui a employé « plus d'un demi-siècle à acquérir une rare sa- « gesse avec la seule pensée de l'appliquer aux « créatures souffrantes et qui pour arriver à la « réalisation de ses desseins s'est assujetti à « s'habiller comme un singe et à fléchir le genou « devant une jeune fille, charmante sans doute, « mais sans expérience; ou bien du ministre, « qui engagea ce vieillard à subir ces formes de « l'étiquette, et qui ensuite, dans un discours « plein d'absurdités, désavoua un acte dont il « était le promoteur, un acte qui quelque jour « peut-être comptera comme le fait le meilleur « et le plus important de son administration; ou « bien enfin, de la jeune fille, devant laquelle un « septuagénaire a fléchi le genou? » Parmi les hommes qui, dans la chambre des communes, avaient le plus maltraité Robert Owen figurait sir Robert Peel. Cette attaque ne passa pas sans revanche. L'inculpé opposa à l'agresseur le témoignage de son propre père, l'ancien Robert Peel, qui non-seulement l'accueillit comme un hôte et comme un ami dans la résidence de famille de Drayton-Hall, mais consacra plusieurs heures à examiner des plans en relief et des dessins qui se rattachaient à des colonies expérimentales. C'est avec cette naïveté confiante que notre réformateur défendait ses actes et procédait à sa propre apologie. Au fond, il y avait dans le cœur d'Owen une blessure qui ne devait pas guérir. Par le bruit qu'il avait mené et la notoriété qu'il avait acquise, il se croyait appelé à un rôle politique; il n'y parvint jamais. Cette disposition d'esprit se trahit plus d'une fois. La protection des ducs de Kent et de Sussex n'ayant pu lui ouvrir le parlement, il se donna le mandat de traiter au dehors comme s'il avait eu un caractère public. Aux Etats-Unis, on le vit se mettre de pair avec le président et ouvrir pour ainsi dire des conférences, s'aboucher avec les anciens présidents John Adams et Jefferson, avec les juges de la cour suprême, entrer en relations directes avec le congrès, comme un agent accrédité. Il visita le Mexique dans ce même sentiment et n'épargna pas les propositions aux autorités du pays; un instant il fut question d'une cession de territoire, et le seul obstacle à cet accord fut une dissidence sur la question religieuse. Owen demandait la liberté des cultes, tandis que le gouvernement mexicain voulait le maintien du culte dominant. Sans cet incident, Robert Owen eût obtenu l'abandon de la riche contrée qui depuis est devenue la Californie. A son retour en Europe, il persista à se croire investi du droit de régler les questions d'Etat et d'intervenir dans les différends nationaux. Un débat existait entre l'Angleterre et ses anciennes colonies, tant sur des détails de limites que sur des arrangements commerciaux. Owen s'en était entretenu avec M. Van-Buren, alors secrétaire d'Etat de l'Union; il communiqua à lord Aberdeen les résultats de cette entrevue, qui, d'après lui, servirent de base à une nouvelle politique. Il y avait dans tout cela beaucoup d'illusion, mais le vrai caractère de la vie d'Owen fut une illusion perpétuelle. Il avait des prétentions plus hautes que sa destinée et consultait plus son orgueil que ses forces. Ce qui le sauve et le distingue au milieu de ces écarts, c'est son parfait désintéressement. Il travaillait avec candeur au bien public, sans arrière-pensée pour lui-même; il était toujours prêt à mettre sa bourse au service de ses conseils. Il donna à Joseph Lancaster mille livres sterling, cinq cents au docteur Bell, pour propager leurs plans d'éducation et fonder leurs écoles. Pour ce dernier, il porta son offre à cinq cents livres de plus, pourvu qu'il admît des enfants de

Digitized by Google

tous les cultes, condition qui fut refusée. Sur le continent, il visita et encouragea tous les établissements qui avaient pour objet l'avancement des classes laborieuses, et entre autres ceux de Pestalozzi et de Fallemberg. Aucune institution généreuse ne le trouva indifférent; aucune idée nouvelle ne se produisit sans qu'il y mêlât ses avis et ses dons. Ni démarches ni sacrifices ne lui coûtaient quand il s'agissait d'une bonne œuvre. Un peu d'enivrement est permis à un homme qui se détermine par de pareils motifs et agit si noblement. Les faits rachètent les doctrines. Jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, il resta de la sorte en évidence et se mêla aux agitations de son pays. Une circonstance contribua plus que l'âge à le rejeter sur le second plan. On était en 1840, où les mouvements populaires prirent une double forme, l'une marquée par la violence, l'autre empreinte d'un calcul d'intérêt. Le chartisme et la liberté commerciale se mirent alors successivement en scène. Pour le chartisme, le drapeau était la spoliation; pour la liberté commerciale, le mot d'ordre était la réforme des lois sur les céréales. On sait où aboutirent ces manifestations, qui devaient amener un changement profond dans la condition des classes laborieuses. Pendant dix années, tous les efforts portèrent de ce côté. Owen ne s'y mêla que par des protestations stériles, et il vit bientôt le vide se faire à ses côtés. Peu à peu ses derniers partisans l'abandonnèrent; les journaux soutenus par ses deniers s'éteignirent un à un; il ne fut plus question ni de sa personne ni de sa doctrine. Il en devait être ainsi. Tout ce qu'il prêchait n'avait qu'un caractère spéculatif, tandis qu'il s'agissait alors de conquêtes positives. Avec les années d'ailleurs, la lassitude était venue. Robert Owen était incapable de se démentir; seulement, il s'affaiblissait. Il resta donc étranger à la révolution économique qui animait jusqu'à la passion les classes industrielles de l'Angleterre, alliées cette fois à une partie des classes aisées. Ce qu'on connaît de son caractère donne lieu de penser qu'il n'approuvait pas l'objet de cette effervescence. Elle se renfermait alors dans un programme trop simple, trop uni, pour se concilier avec les desseins plus vastes qu'il avait longtemps poursuivis. Elle ne portait que sur un point de détail, pendant qu'il eût voulu les embrasser tous; elle n'était qu'un atome auprès de ses combinaisons, qui visaient à changer le gouvernement du monde et les habitudes du cœur humain. Il sommeilla donc jusqu'en 1848, où le coup de tocsin qui retentit en France le rendit au sentiment de sa mission. Quoique âgé de soixante-dix-sept ans, il vint à Paris, où il trouva à l'œuvre des écoles socialistes vers lesquelles il se sentait entraîné par un instinct de paternité. Il essaya de se prévaloir auprès d'elles des titres qu'il avait à leur déférence; il en fut complétement renié. Chacune de ces écoles avait son drapeau, ses doctrines et ses chefs; elles prétendaient toutes à l'empire et n'étaient pas d'humeur à le partager. Robert Owen repassa le détroit avec un échec de plus sur la conscience. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois qu'il venait s'essayer parmi nous au rôle difficile d'enrôler et de régenter les esprits. En 1838, il avait fait une première tentative, non moins ingrate et tout aussi infructueuse. Grâce au concours d'un petit nombre d'amis, il avait ouvert des conférences dans la salle St-Jean, à l'hôtel de ville, devant un auditoire bienveillant. Il s'était fait entendre aussi deux fois à l'Athénée. Aucune de ces séances ne fit de bruit. Robert Owen ne savait pas un mot de notre langue, et il était fort emprunté pour se mettre en communication avec un public qui ne comprenait pas la sienne. Ses discours avaient besoin de truchements, et l'on se figure sans peine ce qu'ils perdaient dans une traduction. Un autre que Robert Owen eût calculé ces choses-là à l'avance et se fût abstenu d'une expérience qui ne pouvait tourner que contre lui. Mais il était au-dessus des petites considérations qui animent les esprits ordinaires, et, pour s'en convaincre, il suffit de relever dans sa profession de foi ce qu'il sent et comment il se juge : « Depuis le commencement « de ma carrière, dit-il, quand je n'avais aucune « sorte d'appui, je n'ai pas craint, dans le seul « intérêt de la vérité, de me mettre en opposi« tion directe et ouverte avec les préjugés des « siècles antérieurs. Je me préparai dès lors à « encourir des amendes pécuniaires, l'emprison« nement, la mort même et jusqu'à la potence. « Et que peuvent ces douleurs pour celui qui est « profondément imbu du désir d'être utile à la « race humaine? Mais, au lieu d'essuyer des « amendes, l'emprisonnement et une mort igno« minieuse, j'ai été au contraire le favori de « l'univers, j'ai parcouru une vie paisible, heu« reux par moi-même, heureux par les miens. « J'ai, il est vrai, consacré jusqu'au dernier « shilling de mon superflu pour la propagation « de cette grande et belle cause, car l'argent n'a « pas été inutile à ses progrès. Mais je mets au « défi mes adversaires de prouver que j'ai dis« sipé ma fortune dans le luxe et la prodigalité; « je n'ai jamais employé une livre sterling à un « usage frivole. Ma vie entière est une réponse « à ce reproche. Je suis heureux dans la vie, je « serai heureux dans la mort, et ce ne sera pas « mon moindre bonheur que d'avoir toujours été « indépendant d'un monde où tout marche au « rebours de la raison. » Voilà un fier langage à défaut d'autre mérite, il faut y reconnaître l'accent de la conviction. Jusqu'à ses derniers jours, Robert Owen y conforma sa conduite; il n'y eut dans sa vie ni lacunes ni retours; tel il avait vécu, tel il mourut. Même dans l'âge le plus avancé, il ne revint pas de cette idée que nos sociétés sont un chaos, nos religions un

Digitized by Google

leurre, nos civilisations un mensonge ; il ne cessa pas non plus de croire qu'il avait semé dans le monde la seule parole raisonnable que le monde eût jamais entendue. Il s'éteignit avec cette croyance, à Newton, le 17 novembre 1838, à l'âge de 87 ans. Quelque opinion qu'on ait de l'idée fixe qui l'anima, le soutint pendant une longue existence, il est impossible de méconnaître le dévouement qui s'y mêlait. C'est un accident commun que de voir des coureurs d'aventures se servir d'une idée pour arriver à la fortune ; il est beaucoup plus rare de les voir sacrifier une fortune à une idée. Robert Owen a du moins ce mérite. Ce qu'il avait gagné dans l'industrie, et c'est par millions qu'il faut compter, passa presque entièrement dans ce plan de réforme qu'il avait imaginé en faveur des classes industrielles. On eût dit qu'il se regardait comme le dépositaire des sommes tombées entre ses mains, et que, les ayant gagnées par leur concours, il se croyait tenu à les employer à leur usage. Qu'il se trompât dans les moyens, rien de plus évident : l'acte n'en est pas moins généreux. On ne peut pas dire d'ailleurs que tout ait été vain dans cet effort. Beaucoup d'institutions charitables, aujourd'hui en vigueur en Angleterre, proviennent du premier cri d'alarme que Robert Owen poussa en faveur des ouvriers des manufactures, et des hommes de bien comme lord Ashley ont été, plus qu'on ne le croit et qu'ils ne le croient eux-mêmes, les héritiers à titre bénéficiaire des plans et des vues du réformateur de New-Lanark. Dans les débuts, lui-même n'allait pas plus loin, et tant qu'il demeura sur un domaine qui lui était familier chacun de ses pas fut marqué par un légitime succès. Ce ne fut que plus tard et dans l'ivresse des applaudissements qu'il perdit sa voie pour n'y plus rentrer. Avec son caractère obstiné, il poussa l'erreur jusqu'à ses dernières limites, renchérit chaque jour sur les conséquences qui y étaient en germe et aboutit aux plus monstrueuses combinaisons qui puissent éclore dans un cerveau humain. Au fond, son système était renfermé dans ce paradoxe de Jean-Jacques Rousseau, que tout est bien en sortant des mains de Dieu et se dénature dans les mains de l'homme. C'était l'arrêt formel de toutes les civilisations présentes et passées. Comme spéculation et thèse d'école, il n'y avait là dedans rien de nouveau ni de bien contagieux ; le péril était dans ces expériences répétées, où les hommes étaient en jeu et qui s'adressaient à des esprits crédules, aigris par la souffrance et disposés à l'agitation. Voilà par où Robert Owen est vulnérable. Il est de ceux qui ont contribué à exciter des passions dont l'assouvissement serait au prix d'une ruine générale, et devant lesquelles s'anéantiraient toutes les notions aujourd'hui admises du droit et de la justice. Il est, dans l'ère actuelle, le véritable père des sectes qui ont ressuscité la chimère d'un régime de communauté, source de perpétuelles revendications et de misères telles que l'esprit s'épouvante à les sonder. Aussi, en se montrant indulgent pour l'homme, ne saurait-on se montrer trop sévère pour les égarements auxquels il s'est laissé entraîner. Les écrits publiés par Robert Owen sont nombreux, quoiqu'ils roulent tous sur le même sujet. Le premier en date est : 1° *New views of society, or Essais upon the formation of human character* (Nouvelles vues de société, ou Essais sur la formation du caractère humain), Londres, 1812, 2° *Adress to the sovereins of the holy alliance, united in congress at Aix-la-Chapelle ; — Adress to the European governments*, 1818. Ces deux adresses, l'une aux souverains réunis à Aix-la-Chapelle, l'autre aux gouvernements européens, ont pour objet le sort des classes industrielles. 3° *Proceeding in parliament in sessions*, 1816, 1817, 1818 ; — *Report to M. Sturge Bourne's committee on the Poor-Law*, 1822. Ces deux écrits traitent des causes du manque d'emploi des ouvriers des campagnes. 4° *Proceedings of committee of the national schools*, opuscule sur les écoles d'enfants ; 5° *the Book of the new moral world* (le Livre du nouveau monde moral), ouvrage dogmatique sur le système d'Owen ; 6° *Outline of the rational system* (Plan du système rationnel) ; 7° *Lectures on a new state of society* (Lectures sur un nouvel état de société) ; — *Six lectures delivered on Manchester* (Six lectures faites à Manchester) ; 8° *Rules of the national community friendly society* (Statuts d'une société de communauté fraternelle) ; — *Constitution of the association of all classes, of all nations* (Constitution de l'association de toutes les classes et de toutes les nations) ; — *Institution of the labourers of London* (Institution des artisans de Londres) ; — *Philantropic foreign and britannic society* (Société philanthropique britannique et étrangère) ; — *Cooperative society's proceeding* (Travaux de la société coopérative) ; — *National labour equitable exchange* (Échange équitable du travail national). Ces divers écrits ou *tracts* ne se composent que de quelques feuilles. En publications périodiques, il faut citer les feuilles suivantes : 9° *Gazette of new harmony ; — Metropolitan litterary journal ; — Cooperative magazine ; — Orbiston register ; — New moral world ; — Weeckly Chronicle ; — Crisis ; — Pionneer-Man ; — Rationalist ; — Star of the East*. Comme résumé et exposition du système de Robert Owen, on peut également consulter : 10° *Études sur les réformateurs ou socialistes modernes*, par Louis Reybaud, 2 vol. ; 11° *Impartial search of the new views of Robert Owen, by Mac-Knab, physician of the late duke of Kent* (Examen impartial des nouvelles vues de Robert Owen, par Mac-Knab, médecin du feu duc de Kent), 1821. Ce dernier ouvrage passe pour avoir été inspiré par le duc de Kent lui-même, frère du roi alors régnant. L. R—D.

Digitized by Google

OWEN (David Dale), géologue nord-américain, né vers 1808 près de New-York, mort à New-haven le 13 novembre 1860, était le second fils du précédent. Il entra de très-bonne heure dans le *board of surveyance* des Etats-Unis. Il s'est principalement fait remarquer par ses relevés géodésiques des Etats centraux et occidentaux de l'Union. On a de lui : 1° *Report of a geological survey of Wisconsin Iowa and Minnesota, and incidentally of a portion of Nebraska territory*, New-York, 1852; 2° *Report of a geological survey of Kentuky*, Lexington, 1857; 3° *First statements of a geological reconnaissance in the northern countries of Arkansas*, Little-Rock, 1857 et 1858. — Son frère aîné, *Robert Dale*, né à New-Lanark, entra dans la carrière diplomatique, et fut, en mai 1853, nommé par le président Pierce chargé d'affaires à Naples. Les événements des dernières années l'ont naturellement fait mettre en non-activité. R—L—N.

OXENSTIERNA (Axel, comte d'), sénateur et chancelier de Suède, un des hommes d'Etat les plus illustres du 17e siècle, naquit en 1583 dans la province d'Upland. Il perdit de bonne heure son père, membre du sénat, et sa mère, née comtesse de Bielke, dirigea sa première éducation. Après avoir fait quelques études dans son pays, il se rendit en Allemagne et passa plusieurs années aux universités de Rostock, d'Iéna et de Wittenberg, s'appliquant aux langues savantes (1), à l'histoire, à la politique, et même à la théologie. Ce fut à Wittenberg qu'il prit le degré de maître ès arts. Ses talents se développèrent rapidement, et, de retour en Suède, il fut employé par Charles IX à des négociations importantes. Il n'avait que vingt-six ans lorsque le même prince le fit entrer au sénat et le chargea peu après de la direction générale du gouvernement, le roi ne pouvant plus gouverner lui-même. En 1611, Gustave-Adolphe monta sur le trône, et Oxenstierna fut nommé chancelier du royaume ou ministre principal. La nature avait formé ces deux hommes pour aller ensemble à la gloire; l'un par ses exploits, son courage brillant, ses conceptions élevées et hardies; l'autre par sa prudence, son zèle infatigable, ses combinaisons profondes. Leurs noms sont devenus inséparables comme ceux de Henri IV et de Sully. Oxenstierna termina d'abord, par des négociations habiles, la guerre avec le Danemarck, qui avait commencé sous le règne de Charles IX, et qui depuis longtemps était onéreuse à la Suède. En 1614, il suivit Gustave-Adolphe en Livonie, assista aux campagnes contre les Russes et négocia en 1617 la paix de Stolbova, qui fit gagner à la Suède un territoire considérable le long de la Baltique. Une autre guerre occupait le roi : c'était celle de Pologne; le chancelier en dirigea quelques opérations, et, la Prusse ayant été conquise, il devint gouverneur général de ce pays, avec un pouvoir presque illimité. Dans le même temps, l'Autriche faisait de grands progrès en Allemagne et menaçait les côtes de la Baltique. Oxenstierna quitta la Prusse et se rendit auprès du duc de Poméranie pour l'engager à recevoir une garnison suédoise dans la ville forte de Stralsund. Ayant réussi dans l'exécution de ce projet, il travailla, de concert avec l'Angleterre et la France, à faire signer au roi de Pologne une trêve avec la Suède. Ces mesures mirent Gustave-Adolphe en état d'agir en Allemagne et de prendre une part directe à la lutte entre les protestants et les catholiques, entre l'Empereur et les princes de l'Empire. Le héros suédois conduisit ses troupes en Poméranie, étonna par la rapidité de sa marche et changea tout à coup l'horizon politique. Il avait laissé Oxenstierna en Suède; mais il l'appela bientôt auprès de lui, pour profiter de ses conseils et pour lui confier des négociations importantes. Le chancelier était dans les contrées du Rhin lorsque Gustave-Adolphe termina sa carrière à Lutzen. La nouvelle de cet événement le plongea dans l'affliction, mais ne put abattre son zèle et sa fermeté. Il concentra les troupes de Suède et des alliés, fit un voyage en Brandebourg et en Saxe et combina si sagement toutes ses mesures, toutes ses démarches, qu'il obtint une confiance générale. Le sénat de Suède lui donna des pouvoirs illimités; la ligue protestante le nomma son directeur, et plusieurs voix s'élevèrent pour le faire déclarer électeur de Mayence. Il ne prit jamais possession de l'électorat, soit parce qu'il n'y eut point une majorité suffisante dans les suffrages, soit parce qu'il voulut se mettre à couvert de la jalousie; mais il conduisit avec autant d'énergie que de sagesse l'administration générale qui lui avait été confiée et déjoua les intrigues de ceux qui, par des efforts secrets, se flattaient de faire échouer ses entreprises. Les triomphes des Suédois continuaient et les généraux secondaient le zèle actif, la vigilance du chancelier. Cependant tout à coup l'aspect des affaires fut entièrement changé par un événement malheureux; une mésintelligence funeste entre Weimar et Horn occasionna (1634) la perte de la bataille de Nordlingen; les Impériaux profitèrent de ce succès pour détacher plusieurs princes de l'alliance de la Suède; les généraux se divisèrent, et les soldats prirent part à ces divisions. Tout semblait perdu pour les Suédois et pour la ligue des protestants. Ce fut dans ce moment critique qu'Oxenstierna déploya toutes les ressources de son esprit, toute la force de son caractère. Il parvint à réunir les débris de l'armée et à soutenir le courage des soldats; il demanda des secours à sa patrie et en obtint la promesse; il entama de nouvelles négociations, et il les suivit avec non moins de prudence que de dignité. L'appui de la France était

(1) Il acquit une profonde connaissance de la langue grecque; et l'on conserve encore à l'université d'Upsal un exemplaire de Platon chargé de notes dans lesquelles il avait corrigé la version de Serranus.

Digitized by Google

nécessaire, et le chancelier se décida à faire un voyage à Paris pour conférer avec Richelieu. Le faste du cardinal l'étonna, les prétentions de ce ministre lui parurent orgueilleuses : il entrevit de la jalousie et de la méfiance, mais il ne se laissa point déconcerter; conservant un calme imposant, il conquit l'estime de son rival et parvint au but qu'il s'était proposé. La guerre reprit son cours, et Banier appuya par des victoires les mesures qu'ordonnait le chancelier. En 1630, la fortune étant retournée sous les drapeaux des Suédois et la marche des affaires générales ayant été assurée, Oxenstierna revint à Stockholm. Il présenta un compte détaillé de son administration et prit sa place parmi les tuteurs de Christine. Cette jeune princesse lui avait été recommandée de la manière la plus pressante par Gustave-Adolphe. Il donna des soins éclairés à son éducation, et en même temps il veilla à ses intérêts, à la gloire du pays qu'elle devait régir. Il devint l'âme du conseil, et depuis son retour jusqu'à l'époque où Christine prit elle-même les rênes de l'Etat, ce fut lui qui gouverna la Suède. Il introduisit le plus grand ordre dans les finances, encouragea le commerce et protégea les sciences. Mécontent de la politique du Danemarck, il fit déclarer la guerre à ce pays, et malgré les difficultés que les Suédois avaient encore à vaincre en Allemagne, ils réduisirent les Danois à signer une paix qui leur fit perdre des provinces. Ce fut Oxenstierna qui en dicta les conditions, en 1646, à Bromsebro, où il s'était rendu. Christine, devenue majeure, suivit longtemps les conseils du chancelier et lui témoigna les plus grands égards. Mais les courtisans et les favoris écartèrent peu à peu l'homme d'Etat dont la présence les gênait. Il se montra néanmoins dans toutes les occasions importantes et manifesta son dévouement au bien général. Il fit tous ses efforts pour empêcher qu'une trop grande précipitation à conclure la paix avec l'Autriche n'enlevât à la Suède le fruit de ses victoires. Il retarda, par des représentations énergiques, l'abdication de la reine, et lorsqu'elle eut enfin pris la résolution décisive de descendre du trône, il témoigna hautement son improbation. Il refusa même d'assister à l'acte solennel où Christine remit le sceptre à Charles-Gustave. Il fut dénoncé à ce prince comme un ambitieux qui avait des vues secrètes et qui travaillait sourdement à faire rivaliser sa famille avec la maison royale. Mais Charles ne prêta point l'oreille à la calomnie et consulta plusieurs fois le vieillard vénérable dont il appréciait l'expérience et les vertus. Cependant Oxenstierna approchait du terme de sa glorieuse carrière; il mourut le 28 août 1654. Charles-Gustave lui rendit visite pendant sa maladie et s'entretint avec lui de la situation du royaume. La mort du chancelier fut le sujet d'un deuil général, et tous les citoyens éclairés sentirent vivement la perte que faisait l'Etat. Oxenstierna se montra toujours le protecteur zélé de tous les talents, et les institutions littéraires de la Suède lui furent redevables d'un grand nombre d'améliorations. Il fut longtemps à la tête de l'université d'Upsal, où il appela de l'étranger des professeurs connus par leur mérite. Sa bibliothèque était aussi considérable que bien choisie, et il en faisait un usage journalier. Il écrivait avec la même facilité en suédois et en latin, et une partie de sa vaste correspondance dans ces deux langues a été conservée. On le regarde comme l'auteur du second volume de l'*Historia belli sueco-germanici*, dont le premier est de Phil. Chemnitz; et ce fut lui qui redigea l'ouvrage que le même Chemnitz fit imprimer sous le titre : *De arcanis Austriacæ domus ab Hippolyto a Lapide* (1). Axel Oxenstierna eut un fils, nommé Jean, qu'il envoya au congrès de Westphalie et qui signa avec Salvius le traité de paix de 1648. Ce fils, jeune encore, ayant exprimé dans une lettre à son père la crainte de ne pouvoir surmonter les obstacles qu'il rencontrait, reçut cette réponse : *Nescis, mi fili, quantilla prudentia homines regantur*. L'extérieur du chancelier de Suède était noble, mais en même temps de la plus grande simplicité. Les mêmes traits caractérisaient sa manière de vivre, sa conversation et toute sa conduite. La reine Christine ayant voulu le créer duc, il refusa ce titre comme trop fastueux en Suède. Il avait l'ambition des grandes âmes, celle de dominer par le talent, d'influer par le mérite et de laisser une vaste renommée. C—au.

OXENSTIERNA (Benoît), de la même famille que le précédent, et digne, à plusieurs égards, d'être placé à côté de lui, naquit en 1623; il fit ses études à Upsal, entreprit un voyage et assista aux négociations d'Osnabruck. Il fut nommé gouverneur de Varsovie et de la haute Pologne, par Charles-Gustave, qui lui accorda une représentation royale pour imposer aux Polonais. Chargé ensuite de négocier les préliminaires de la paix, il en rédigea les articles avec la plus haute sagesse. Après la mort de Charles-Gustave, Oxenstierna, retourné en Suède, eut une grande influence dans l'administration. Il se déclara antagoniste du système ambitieux de Magnus de la Gardie, et Charles XI ayant atteint sa majorité, il gagna la confiance de ce prince, au point qu'il devint chancelier du royaume et ministre principal. Il voulut que la Suède tendît surtout à s'agrandir et à se fortifier dans le Nord; qu'elle prît peu de part aux destinées des pays éloignés d'elle, et que l'indépendance politique assurât sa prospérité intérieure. Charles XI le remercia de la manière la plus flatteuse de ses services dans une lettre qui a été conservée et qui fait autant

(1) Oxenstierna avait aussi laissé quelques morceaux historiques, écrits en latin, mais dont on n'a conservé que des fragments. Dieterie Bange en a publié un, relatif aux affaires de Pologne, en 1625, dans une dissertation intitulée *Monimentorum literariorum Axelii Oxenstierna pars prima, præside Olao Celsio*, Upsal, 1750, in-4°.

Digitized by Google

d'honneur au prince qu'au ministre. Le système pacifique, maintenu longtemps par Oxenstierna, fut ébranlé par la mort de Charles XI, et les vues hostiles de plusieurs puissances forcèrent Charles XII de commencer la guerre. Ce prince avait remporté des victoires essentielles pour sa sûreté, décisives pour une paix glorieuse; il avait humilié le Danemarck, repoussé les Russes et conquis la Pologne. Ce fut alors qu'Oxenstierna, avancé en âge, instruit par l'expérience, éclairé sur les vrais intérêts de sa patrie par de profondes méditations, adressa au jeune héros ce Mémoire inséré dans plusieurs recueils historiques, et qui est un chef-d'œuvre de sagesse, un monument du patriotisme le plus vrai et le plus courageux. Le ministre représente au roi les avantages de sa situation, les circonstances favorables qui s'offrent pour faire la paix; il lui fait entrevoir le rôle qu'il doit jouer à la suite de cette paix, dans le Nord et dans l'Europe entière; en même temps il lui montre les inconvénients que pourrait entraîner la continuation de la guerre. Charles poursuivit la carrière de ses exploits et mit la fortune à tant d'épreuves, qu'enfin elle le trahit. Oxenstierna ne vit point les malheurs qui accablèrent sa patrie; il mourut, dès l'année 1702, peu après avoir envoyé son Mémoire au roi. Il fut, ainsi que le grand Axel Oxenstierna, un protecteur zélé des sciences et lettres et donna, surtout à l'université d'Upsal, dont il avait été chancelier pendant cinquante ans, des preuves de sa munificence. C—au.

OXENSTIERNA (Gabriel Thureson, comte d'), gouverneur du duché des Deux-Ponts, de la même famille que les précédents, était arrière-neveu d'Axel. Il naquit à Stockholm, en 1641, fit de bonnes études, entreprit des voyages et parcourut une grande partie de l'Europe. Il fut employé ensuite par Charles XI dans la carrière des armes et dans celle des ambassades. Nommé ambassadeur extraordinaire au congrès de Ryswick, il fut accusé d'avoir négligé les intérêts de sa cour, et éprouva une disgrâce dont ses ennemis triomphèrent. Cependant Charles XII continua de l'employer et le nomma en 1699 gouverneur général du duché des Deux-Ponts, qui venait d'échoir à la maison régnante de Suède. Oxenstierna occupa cette place huit années; il déploya une grande activité et une grande représentation, mais fut de nouveau en butte à la jalousie et vit consumer sa fortune. Les soucis et le chagrin abrégèrent ses jours; il mourut en mai 1707, et son corps, transporté en Suède, fut enterré solennellement par l'évêque suédois Billberg, ce qui donnerait à croire qu'il n'avait point ostensiblement quitté le luthéranisme pour se faire catholique, comme il est dit dans quelques Mémoires du temps. Ce fut pendant les dernières années de sa vie que le comte Oxenstierna écrivit (en français) l'ouvrage connu sous le titre de : *Pensées sur divers sujets, avec des réflexions morales*. Bruzen de la Martinière, qui en a été l'éditeur, y a laissé subsister des fautes de style et des lieux communs, qui diminuent l'effet des idées profondes et des traits saillants qu'on y rencontre. — On trouve dans le *Magasin encyclop.* de 1805 (t. 1, p. 383) l'annonce d'une édition complète des ouvrages, en vers et en prose, du comte J.-G. Oxenstierna, publiée à Stockholm, en 2 volumes in-8°; l'ancienne édition de ses ouvrages, y est-il dit, ne contenait que le *Jus publicum* et quelques autres écrits sur la politique. Parmi les plus remarquables, on cite les *Commentarii rerum Suecicarum*. C—au.

OXENSTIERNA (Jean-Gabriel, comte d'), homme d'Etat et l'un des meilleurs poètes de la Suède, était de la même famille que les précédents. Né à Stockholm en 1732, il suivit pendant quelque temps la carrière militaire; puis il entra dans la diplomatie, et fut d'abord employé comme secrétaire d'ambassade à Vienne. Gustave III le nomma ensuite son ambassadeur près la diète de Ratisbonne, et l'envoya, en 1791, vers les princes français frères de Louis XVI, pour leur faire connaître tout l'intérêt qu'il portait à la maison de Bourbon. L'année suivante, il se rendit en Portugal avec le titre d'ambassadeur de Suède; mais il quitta bientôt ces fonctions pour retourner dans sa patrie, où le roi l'avait rappelé. Ce prince, qui l'estimait beaucoup et qui connaissait d'ailleurs ses talents et sa capacité, le nomma sénateur, ministre d'Etat au département des affaires étrangères, chancelier des ordres et chevalier des Séraphins, puis grand maréchal du royaume. Le comte d'Oxenstierna passa dans la retraite les dernières années de sa vie, cultivant la littérature et la poésie, auxquelles il avait toujours consacré les loisirs que ses emplois politiques lui laissaient. Il mourut à Stockholm en juillet 1818, âgé de 86 ans. Il était l'un des dix-huit de l'académie suédoise, fondée par Gustave III en 1786, et membre de l'académie des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm. On a de lui : 1° l'*Eloge historique de Gustave III;* 2° une *Ode sur la mort de Gustave-Adolphe;* 3° les poèmes intitulés *le Matin; l'Ouvrage; les Quatre parties du jour; les Moissonneurs*. On retrouve dans les ouvrages de cet auteur la grâce, l'atticisme et la philanthropie qui le caractérisaient; et l'on peut dire de lui, avec Buffon, que *le style est l'homme même*. Versé dans les littératures étrangères, il publia une traduction, en suédois, du *Paradis perdu* de Milton, et composa en français quelques pièces de vers fort agréables. L'académie de Marseille, sur le rapport d'un de ses membres qui avait habité la Suède, fit remettre à Oxenstierna, ainsi qu'à trois autres écrivains distingués de ce pays (Engestroem, Léopold, Wetterstedt), le diplôme d'associé correspondant. P—rt.

OXFORD. *Voyez* Harley.

OXHOLM (Pierre-Lothaire), militaire danois,

Digitized by Google

était né à Copenhague, où son père exerçait les fonctions de conseiller de commerce. En 1779, il fut envoyé comme lieutenant du génie à l'île Ste-Croix, dans les Antilles, où, après un long séjour, il devint membre du conseil général. Revenu en 1799 dans sa patrie, on le choisit pour faire partie de la commission de liquidation des finances des Antilles. En 1801, il fut élevé au grade de colonel et de chef des milices de la Seelande méridionale; en 1805, à celui de major général. En 1808, il quitta ce poste et obtint sa retraite. Mais à la paix de 1814, les Antilles du Danemarck ayant été rendues à cette puissance, la vieille expérience d'Oxholm lui valut d'être appelé à remplir la charge de gouverneur général de ces colonies. Il ne l'exerça que deux ans, et à son retour à Copenhague, en 1816, il reçut pour récompense le brevet de lieutenant général et celui de commandeur de l'ordre de Danebrog. On a de lui, dans la langue de son pays: 1° *Introduction à l'art de l'ingénieur de campagne, extraite et traduite des meilleurs ouvrages militaires*, Copenhague, 1777, in-8°; 2° *Etat des Antilles danoises relativement à leur population, à leur culture et à l'administration de leurs finances*, ibid., 1797, in-8° avec planches. Oxholm publia ce petit livre, qui n'a pas quatre-vingt-dix pages, pour repousser les imputations calomnieuses de différents auteurs, entre autres de l'écrit intitulé *Quelques lettres écrites de Ste-Croix*, qui avaient paru dans les cahiers de mars et d'août 1797 du *Journal de politique et de physique*. Il s'attache particulièrement aux sujets énoncés dans le titre, et entre dans des détails très-intéressants sur la fabrication du sucre. Passant en revue divers ouvrages sur les Antilles danoises, il reconnaît pour le meilleur celui d'Oldendorp, intitulé *Histoire de la mission des frères évangéliques dans les îles Caraïbes de St-Thomas, Ste-Croix et St-Jean*. Nous lui avons rendu la justice qu'il mérite dans l'article de ce missionnaire. Les réflexions d'Oxholm sur l'émancipation des noirs sont celles d'un philanthrope bienveillant et éclairé. Un anonyme lui répondit par un pamphlet ayant pour titre : *Redressements*. Notre auteur riposta par *Inexactitudes des prétendus Redressements*, ibid., 1798. 3° *Mémoire sur le canal de Trollhaetta en Suède* (dans la Minerve); 4° *Sur la diète de Suède en* 1800; 5° *Sur la suppression du commerce des esclaves*, 1806; 6° sous le pseudonyme de P.-L. Olufsholm, *Remarques à l'occasion de l'écrit publié en Suède sur le système continental*, ibid., 1813. Il y ajouta deux suppléments et le fit paraître aussi en allemand. E—s.

OYLY (George d'), théologien anglais, né le 31 octobre 1778 à Buxter, en Sussex, mort à Sundridge (Kent), le 8 janvier 1846. Fils d'un pasteur anglican, le jeune George étudia la philologie et la théologie au collége Bennett de Cambridge, où il prit ses grades en 1800 et 1803. Après avoir occupé les fonctions de modérateur de cette université de 1807 à 1810, il devint dans cette dernière année chapelain du roi George III, et directeur des fondations pieuses du docteur Rush. En 1813, il fut nommé chapelain examinateur de l'archevêque de Canterbury, puis en 1815 suffragant de Herne-Hill (Kent). Son père étant mort en 1817, George lui succéda dans sa cure de Lewes et Buxter, en Sussex, pour retourner enfin dans le Kent, où il accepta en 1820 la double cure de Lambeth (Surrey) et de Sundridge (Kent), qu'il a administrées jusqu'à sa mort. Par ses relations étendues, George d'Oyly a beaucoup contribué à la fondation du King's-College de Londres pour les études professionnelles. Il a écrit : *Lettres au très-honorable sir William Drummond, relatives à ses observations sur quelques parties de l'Ancien Testament, dans son Œdipus Judaicus*, 1812 et 1813, in-8°; 2° deux Discours prononcés devant les membres de l'université de Cambridge, *sur la doctrine de la providence spéciale et sur l'unitarianisme moderne*, 1812; 3° *Bible annotée*, 1813 et 1814, avec Richard Mant, actuellement évêque anglican de Down, Connor et Dromore. Cette Bible, rédigée d'après le programme de la *Society for promoting christian knowledge*, est, sous le nom de *d'Oyly and Mant's annotated Bible*, devenue la Bible préférée des familles orthodoxes anglicanes pour le culte domestique. D'Oyly a encore publié : 4° *Vie de l'archevêque de Canterbury Sancroft*, 1821, 2 vol., qui a eu plusieurs éditions; 5° *Sermons*, principalement sur le dogme, avec des notes, 1827. R—l—n.

OYLY (Charles-Hadley, septième baronnet de Shottisham et d'), peintre et littérateur anglais, né en 1780 à Shottisham, dans le Norfolk, mort à Adenza, près de Livourne, le 21 septembre 1845. Fils aîné d'un employé supérieur de la compagnie des Indes, sir Charles entra dans le service de ce corps dès 1796. A peine arrivé à Calcutta, il se maria avec sa cousine, Marianne Greer, qui le laissa bientôt veuf sans enfants, avant même qu'il fût majeur. Collecteur des douanes, puis doyen du bureau du sel et d'opium, il employa ses quarante ans de service dans l'Inde pour amasser, il est vrai, une grande fortune, dont il fit cependant un noble usage en achetant des tableaux. Après avoir perdu sa seconde femme, également aux Indes, sans en avoir d'enfants non plus, il retourna en 1838 en Angleterre avec une pension de mille livres sterling. Le titre de baronnet, dont il avait hérité en 1818, passa après sa mort à son frère John, qui est également au service de la compagnie des Indes. Charles d'Oyly a été un peintre et dessinateur distingué. Parmi ses tableaux, il faut surtout nommer : *l'Européen aux Indes*, royal in 4°, 1813, avec une préface et un historique par F. W. Blagden et par le capitaine Thomas Williamson, qui l'a inséré dans ses *Oriental Field Sports*. D'Oyly a aussi publié des lithographies

Digitized by Google

citées avec éloges par l'évêque Heber dans son *Journey through India*. Il a ensuite écrit un poëme burlesque sous le titre : *Tom Raw, le griffon, ou Description burlesque des aventures d'un cadet au service de la compagnie des Indes*. R-L-N.

OYSEL. *Voyez* LOISEL et OUSEL.

OZANAM (JACQUES), laborieux mathématicien, était né en 1640, à Boulignous, dans la principauté de Dombes, d'une famille d'origine juive. Il avait reçu de la nature le goût des sciences exactes; mais son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, se garda bien de favoriser un penchant qui contrariait ses vues. A mesure qu'il avançait en âge, il voyait augmenter son éloignement pour tout ce qu'on lui enseignait, et son ardeur pour les sciences qu'on lui tenait cachées. A quinze ans, il composa un ouvrage de mathématiques, dans lequel il trouva plus tard des choses dignes d'être publiées. Pendant qu'il achevait son cours de théologie, son père mourut, et il se hâta de renoncer à la cléricature. Comme, d'après la coutume de Bresse, la fortune appartenait à son frère aîné, il ne lui resta d'autre ressource que d'enseigner les mathématiques qu'on ne lui avait pas permis d'étudier. S'étant fixé à Lyon, il s'y soutint quelque temps par le produit de ses leçons, auquel suppléait le gain du jeu. Des étrangers, ses élèves, à qui il prêta cinquante pistoles, sans billet, ayant raconté ce trait au père du chancelier d'Aguesseau, ce magistrat le fit engager à venir à Paris, où il devait trouver plus de facilités qu'à Lyon. Ozanam accepta cette proposition avec d'autant plus d'empressement, qu'il désirait connaître les grands géomètres dont il avait étudié les ouvrages. Il renonça dès lors au jeu pour se livrer tout entier aux mathématiques, et eut bientôt un grand nombre d'élèves. Il était jeune, bien fait, et d'un caractère assez gai. Des aventures de galanterie vinrent le chercher; et le célibat lui paraissant dangereux, il épousa une femme presque sans biens, qui l'avait touché par son air de douceur, de modestie et de vertu. Ces belles apparences, ajoute Fontenelle, ne le trompèrent point. Satisfait de sa condition, il partagea son temps entre l'étude et l'enseignement. Il donnait des leçons pendant la paix; et il employait les temps de guerre à composer des ouvrages qui ajoutèrent à son aisance et à sa réputation. Il eut jusqu'à douze enfants, dont la plupart moururent en bas âge, et qu'il regretta, dit encore son panégyriste, « comme s'il eût été riche, ou plutôt comme ne l'étant point; car ce sont les plus riches qui se tiennent les plus incommodés d'une nombreuse famille ». Il perdit, en 1701, sa femme, et avec elle tout le repos et le bonheur de sa vie. La guerre de la succession, en lui enlevant ses écoliers, le réduisit à un état fort triste. Ce fut dans ce temps-là qu'on l'admit à l'Académie des sciences comme élève, titre qu'on avait dessein de relever par un homme de cet âge et de ce mérite. Sa patience ne se démentit pas un instant; et, malgré les embarras où il se trouvait, il ne perdit rien de sa gaieté. Il eut le pressentiment de sa mort prochaine; et, par cette raison, il refusa des seigneurs étrangers qui voulaient le prendre pour maître. Enfin, le 3 avril 1717, il venait de dîner avec appétit, lorsqu'il se sentit incommodé et demanda à se coucher; peu d'instants après, il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva en moins de deux heures. Ozanam était pieux; il ne se permettait pas d'en savoir plus que le peuple en matière de religion, et il disait en propres termes, « qu'il appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller au paradis en ligne perpendiculaire ». Il composait avec une extrême facilité; il ne faisait jamais de rature ni de correction sur ses manuscrits; sa première rédaction était toujours la dernière. Outre des éditions augmentées des *Eléments d'Euclide*, du P. de Challes; de la *Géométrie pratique* et du *Traité de la sphère*, de Boulanger, et quelques *Mémoires* dans le recueil de l'Académie, dans le Journal des savants, etc., on a de lui : 1° *Tables des sinus, tangentes et sécantes, et des logarithmes*, Lyon, 1670; Paris, 1685, 1720, in-8°; 2° *Traité de gnomonique*, Paris, 1673, in-12; nouvelle édition augmentée sous le titre de : *Méthode générale* pour tracer les cadrans, ibid., 1685, in-12; 3° la *Géographie pratique*, etc., ibid., 1684, in-12; 4° *Traité des lignes de premier genre, de la construction des équations*, etc., ibid., 1687, in-8°. L'auteur servit utilement les mathématiques par cet ouvrage, dit Montucla : s'il eût suivi cette carrière, il se serait fait une réputation plus solide; mais il lui fallait vivre, et pour cela travailler à des ouvrages d'un débit plus courant (*Hist. des mathémat.*, t. 2, p. 168). 5° L'*Usage du compas de proportion expliqué* et démontré d'une manière courte et facile, etc., ibid., 1688, in-8°; ibid., 1700; nouv. édit. revue par Garnier, ibid., 1794, in-12. Cette édition est très-estimée. 6° *Dictionnaire mathématique*, ibid., 1690, in-4°; 7° *Cours de mathématiques*, ibid., 1693, 5 vol. in-8°; réimprimé à Amsterdam en 1699; 8° *Traité de la fortification*, contenant les méthodes anciennes et modernes pour la construction et la défense des places, Paris, 1694, in-8°; 9° *Récréations mathématiques et physiques*, ibid., 1694, 2 vol. in-8°; nouv. édit. augmentée, ibid., 1720, 1735, 4 vol. in-8°. Il y a des exemplaires avec la date de 1741. Cet ouvrage curieux, beaucoup plus ample que ceux qui avaient déjà paru sous le même titre (*voy.* MYDORGE), contient la solution d'une foule de problèmes d'arithmétique, de géométrie, d'optique, de gnomonique, de mécanique, de pyrotechnie, etc. On y trouve encore un traité des *Horloges élémentaires* (ou dont le moteur est le feu, l'eau, l'air ou la terre), traduit de l'italien (de Dominique Martinelli); une dissertation *sur les lampes perpétuelles*, rem-

Digitized by Google

plie de niaiseries et dénuée de critique; enfin un ample recueil de tours de gobelets et d'escamotage, qui pouvait offrir quelque intérêt avant la publication des ouvrages de Decremps, Guyot et Pinetti. Un savant homme d'esprit a fait de ces *Récréations* un livre tout neuf par la multitude d'articles ajoutés, élagués ou substitués dans l'édition qu'il en a donnée, Paris, 1778 ou 1790, 4 vol. in-8° (*voy.* MONTUCLA). 10° *Nouvelle Trigonométrie*, etc., 1699, in-12; réimprimée sous le titre de *Méthode pour lever les plans et les cartes*, Paris, 1750, in-12; avec des augmentations, par (Jacques) Audierne, Paris, 1781, in-12. Audierne, comme Montucla, a fait du livre d'Ozanam un ouvrage entièrement neuf. 11° *Méthode facile pour arpenter ou mesurer toutes sortes de superficies*, ibid., 1699, in-12; ibid., 1725, avec des corrections; réimprimé, avec des additions, par Audierne, sous le titre de : *Traité de l'arpentage et du toisé*, ibid., 1779, in-12; 12° *Nouveaux éléments d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8°. Leibniz jugeait cet ouvrage supérieur à la plupart des traités d'algèbre (*voy.* le *Journal des savants*, année 1703). Il en parle aussi avantageusement dans son *Commercium epistolicum* avec Bernoulli, à cause de quelques méthodes algébriques utiles dans la réduction des quantités irrationnelles. 13° La *Perspective théorique et pratique*, ibid., 1711, in-8°; nouv. édit. 1720, in-8°; 14° la *Géographie et Cosmographie qui traite de la sphère*, etc., ibid., 1711, in-8°. Ozanam a laissé en manuscrit un *Traité de l'analyse*, de Diophante, qui se trouvait dans la bibliothèque de d'Aguesseau. On peut consulter son *Eloge*, par Fontenelle, dont on a tiré la plupart des détails qui composent cet article, les *Mémoires* de Niceron, et le *Dictionnaire* de Chaufepié. Le portrait d'Ozanam a été gravé de format in-4°. W—s.

OZANAM (J.-A.-F.), médecin, de la même famille que le précédent, né en 1772 dans un village de la principauté de Dombes, fit ses études au collége de Bourg en Bresse. Il se trouvait à Lyon en 1793, à l'époque du siége que cette ville soutint contre l'opposition conventionnelle, et il prit les armes dans les rangs des assiégés. il s'occupa ensuite d'affaires commerciales et alla à Paris, puis à Livourne, où il suivit encore la carrière du commerce, se livrant toutefois à l'étude des sciences naturelles qu'il avait toujours cultivées. S'étant rendu en Italie vers 1809, il s'établit à Milan et y pratiqua la médecine avec un succès d'autant plus étonnant qu'on ne l'avait jamais vu s'occuper spécialement de cet art. Reçu docteur à l'université de Pavie, il revint en France lorsque l'Italie fut retombée au pouvoir des Autrichiens, et se fixa en 1817 à Lyon, où il continua d'exercer l'art médical. Nommé en 1823 médecin de l'Hôtel-Dieu, il conserva cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée en 1836. Il avait publié sur sa profession des ouvrages estimés : 1° *Conseils aux bonnes mères sur la grossesse, les couches, l'allaitement et l'époque critique, et les maladies des enfants*, Lyon, 1817, in-8°; 2° *Histoire médicale, générale et particulière des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés, et notamment depuis le 14e siècle jusqu'à nos jours*, Lyon, 1817-1823, 5 vol. in-8°; 3° *Conseils sur les moyens de se garantir du choléra et sur les premiers soins à donner à ceux qui en sont attaqués*, Lyon, 1832, in-8°. M—D j.

OZANAM (FRÉDÉRIC), fils du précédent, né à Milan le 23 août 1813, fit son éducation tout à la fois au collége de Lyon et dans sa famille. Sa mère, Marie Nantas, femme d'une haute piété et d'une forte intelligence, son père, qui avait connu des jours mauvais et dû à ses études classiques une honorable existence, le surveillèrent avec assiduité. D'une nature timide, douce, aimant la vie de famille, enclin par le calme de son esprit à toutes les idées religieuses, fortifié en outre dans ses tendances par les exemples d'une mère dont l'influence domina toutes ses inspirations, Ozanam trouva au collége de Lyon un prêtre distingué, l'abbé Noirot, qui réalisait dans son enseignement, chose rare alors, l'alliance de la religion et de la philosophie. Cette doctrine a laissé une forte empreinte sur toute une génération, et Ozanam devait en être la plus haute expression, et la résumer glorieusement sous toutes ses faces dans sa vie, dans ses livres et dans son enseignement. Dès les années même du collége il exerça sa plume par quelques essais littéraires publiés dans un petit journal périodique lyonnais, l'*Abeille française*. On y trouve même des vers d'une facture facile, imprimés sous l'anagramme de Manazo (Ozanam) de Milan. Une circonstance ignorée jusqu'à ce jour, c'est qu'Ozanam s'est essayé dans un grand nombre de poésies. Il acquérait ainsi le rhythme aussi nécessaire au style qu'à la parole. Entre autres sujets traités avec amour, il existe de lui un petit poëme sur Jeanne d'Arc, connu seulement de quelques amis. Mais là n'était pas la tendance vraie de son esprit. Il se sentait entraîné, *voué* à la défense du christianisme. Il le disait souvent : cette pensée l'opprimait et l'élevait tout à la fois par sa grandeur. Elle était au fond de tous ses actes, de tous ses plans d'avenir, de tous ses projets d'ouvrages, de toutes ses espérances. Rêvée avec enthousiasme, mûrie avec réflexion, encouragée par les exemples de sa mère, par les leçons de ses professeurs, il l'accepta comme l'inspiration de sa vie, comme l'œuvre de sa carrière. En 1831, le saint-simonisme essaya de répandre ses principes dans les provinces, et notamment à Lyon, où la doctrine nouvelle trouva des apôtres. Ce fut pour Ozanam une première occasion de proclamer ses croyances, et de venir au secours de la religion ébranlée par les secousses de 1830, et attaquée de toutes parts. Il n'hésita pas; il publia dans le journal *le Précurseur* deux articles qui restèrent

Digitized by Google

sans réponse, malgré la promesse formelle du *Globe* de ne laisser sans réplique aucun de ses arguments. Ces articles formèrent, en se complétant, une brochure intitulée *Réflexions sur la doctrine de St-Simon*. On retrouve là en germe toutes les idées d'Ozanam sur le christianisme primitif qui s'est developpé et transformé selon la loi de Dieu par des révélations successives. Il constate chez le peuple le plus ancien, chez les Chinois, la foi à un Dieu unique, mêlée cependant à de vagues notions de la Trinité, le respect pour les morts, l'attente d'un Sauveur, saint par excellence, la morale douce et pure de Confucius indiquée dans leurs livres sacrés, d'après les travaux du P. du Halde et de M. Abel Rémusat. Cette première révélation, dont il entrevit des traces dans le dogme de la Trinité ou de la Triade chez les Lapons, les Finnois, les Slaves, les Scandinaves, les Celtes, les Grecs, les Egyptiens, les Persans, les Hindous, et jusque dans les religions thibétaine et taïtienne, était une de ses préoccupations constantes. Il voulait en réunir et en reconstituer les preuves par la linguistique, l'ethnographie et la comparaison des livres religieux et des traditions antiques des différents peuples. Cette pensée si vaste fut la première pensée de sa vie : elle le domina toujours et le poursuivit dans tous ses travaux, même lorsqu'il s'occupa plus spécialement des faits littéraires. Mais les nécessités de la vie matérielle, l'obligation de s'ouvrir une carrière, le forçaient à ne donner à ses projets philosophiques que ses heures de loisir. La famille d'Ozanam le destinait au barreau. Après avoir passé deux années à Lyon dans une étude d'avoué, il alla à Paris. Il suivit avec un zèle scrupuleux les cours de droit; il accomplit consciencieusement toutes les volontés de son père; mais sa pensée et son cœur n'étaient pas là. L'esprit absorbé par une seule pensée, la défense du christianisme, il ramenait à ce projet ses études, ses relations, ses lectures et l'immense amas de notes qu'il savait extraire de tous les livres. Il étudiait l'hébreu. Il tentait de pénétrer dans les mystères de l'Inde par des travaux sur les lois de Manou et sur le bouddhisme; il se plongeait dans les livres de Mone, de Creutzer et de Bergmann, voulant constituer, fortifier, produire jusqu'à l'évidence son idée du christianisme primitif. Ozanam suivait assidûment les cours des professeurs les plus distingués, quelle que fût leur tendance philosophique. La bienveillance de son esprit s'associait aux désirs sincères de trouver la vérité. Il désirait par-dessus tout la liberté loyale de la discussion. En même temps qu'il se livrait à l'étude du droit, il groupait autour de lui des amis du même âge et de la même foi, et fondait avec eux une association de bienfaisance sous le nom de *Société de St-Vincent de Paul*. Uniquement destinée à secourir les pauvres, à répandre parmi eux les bienfaits de l'aumône et de la parole, elle devait se tenir éloignée de toute opinion, et à plus forte raison de toute propagande politique. Ozanam avait toujours rêvé l'indépendance de la religion et de l'Etat. Il aimait la liberté; il la combinait avec la foi, avec l'ordre, avec la soumission au gouvernement établi. Par son origine, la société de St-Vincent de Paul parut à quelques esprits timides entachée de libéralisme, de même qu'elle parut à quelques esprits inquiets entachée d'opinions absolutistes. Elle eut la singulière fortune d'être discutée et ajournée en Toscane, de triompher avec peine de la répulsion du gouvernement français, et de rencontrer en France l'hostilité des journaux républicains. Il ne faut pas méconnaître que c'est aujourd'hui une forte et vaste association; mais, dans la pensée de son fondateur, elle devait s'abstenir de mêler la politique à la charité. Lorsque Ozanam formulait le rôle des catholiques, s'ils étaient jamais forcés de faire de l'opposition à un gouvernement qui violerait leurs croyances, il le résumait ainsi : « *obéissance active, résistance « passive; les prisons de Silvio-Pellico et non la pa- « role d'un croyant* (1). » La création de la société de St-Vincent de Paul, l'exercice actif de tous les devoirs de la charité chrétienne, une fréquentation assidue de tous les cours publics, quelques relations choisies avec des hommes déjà célèbres par un talent consacré à la défense des idées religieuses, une collaboration remarquée à la *Revue européenne* et à l'*Université catholique*, et par-dessus tout une vive influence sur des jeunes gens réunis autour de lui, et qui mettaient en commun leurs travaux littéraires et philosophiques, telle fut la vie d'Ozanam à Paris de 1831 à 1836; il faut y joindre une heureuse intimité avec un homme dont l'intelligence supérieure avait dévoilé quelques-uns des plus grands mystères de la nature, et savait pourtant adorer Dieu avec l'humble piété d'un enfant. Ozanam était l'hôte de M. Ampère; il travailla à côté de lui pendant deux années. En 1836, Ozanam était docteur en droit. Incertain cependant de son avenir, et peu enclin à ces discussions du barreau qui d'après lui sacrifient toujours une part de la vérité, il songeait à la carrière de l'enseignement public. Il avait obéi à son père en se préparant sérieusement à la profession d'avocat; il voulut en même temps se ménager l'accès d'une profession qui lui semblait une mission providentielle, un apostolat. Il lui fallait une chaire de professeur pour défendre ce christianisme qu'il avait si souvent entendu attaquer par les professeurs de l'antique et catholique Sorbonne. Il prépara son doctorat ès lettres et l'obtint. Il présenta à cette époque deux thèses : l'une intitulée *De frequenti apud veteres poetas heroum ad inferos descensu* (de la Descente des héros aux enfers dans les poëtes anciens); l'autre

(1) Correspondance inédite avec M. Falconnet.

Digitized by Google

avait pour titre : *Dante et la philosophie catholique au 13e siècle*. Elle est devenue un livre, et ce livre est resté comme un des meilleurs d'Ozanam. Il recherche, en effet, et découvre dans la poésie de Dante les traits les plus élevés de la philosophie antique et la vérité proclamée par la théologie du moyen âge. Ozanam, résumant par une science profonde de la langue italienne et par des recherches érudites souvent couronnées de succès tous les commentaires qui font cortége à Dante, a cherché à reconstituer la pensée intime du poëte, l'idée cachée sous son inspiration. Il a trouvé la philosophie de Dante dans sa poésie. Cette philosophie, il l'a qualifiée de théologie, c'est-à-dire philosophie des choses divines toujours soumise à l'autorité de l'Eglise catholique. La deuxième partie de ce livre est consacrée à des recherches supplémentaires pour servir à l'histoire de Dante et de la *Divine comédie*. Là se trouvent discutées quelques-unes des opinions que les commentateurs ont hasardées sur Dante. Il s'est appliqué surtout à rechercher quels étaient ses principes politiques. A quel parti se dévoua-t-il dans la lutte qui divisait l'Italie? Fut-il Guelfe ou Gibelin? question difficile, controversée par tous les commentateurs, habituellement dans un sens peu favorable à la fixité des opinions politiques de Dante. Ozanam l'a examinée sérieusement dans l'histoire intime des deux partis et dans plusieurs passages, soit de la *Divine comédie*, soit du *Convite*. Ses conclusions sont environnées de preuves, qui donnent certainement à cette opinion un parti considérable. En se reportant à un autre ordre d'idées, les pages dans lesquelles Ozanam établit le rôle que joue Béatrix dans la vie et dans l'inspiration d'Alighieri Dante, le rattachant à l'influence générale des femmes au moyen âge, sont écrites d'un style doux et poétique, et reposent l'esprit fatigué quelquefois des déductions d'une philosophie abstraite. C'est un fragment plein de grâce : les plus tendres traditions du christianisme, la croyance à la Vierge, l'adoration des saints, pieux symboles de la pureté, s'y épanouissent dans de gracieuses proportions. Elles nous conduisent à un sujet plus sévèrement littéraire, et qui devait trouver place dans ce livre. C'est l'étude du cycle poétique et légendaire auquel appartient la *Divine comédie*. Ozanam a évoqué le cycle légendaire d'un trop long oubli. Il nous l'a pour ainsi dire révélé. Le livre d'Ozanam, le livre de sa jeunesse et de sa prédilection, renferme donc les vues les plus élevées, et en même temps les recherches les plus sérieuses et les plus érudites. Il a été traduit en allemand à Munster, en italien à Milan, Naples, Pestopa et Florence. Le temps a consacré son succès. Ozanam entrait ainsi dans cette phalange des nobles esprits qui de Boccace au 14e siècle, jusqu'au prince Jean de Saxe en 1850, se sont faits les commentateurs du grand poëte. Il s'associait par son livre au livre que Fauriel avait consacré à Dante, de même que plus tard il devait, dans sa chaire, continuer ce maître éminent. Ozanam, rentré à Lyon en 1839, débuta au barreau, mais ne s'y fixa pas. Il sollicita et obtint la création d'une chaire de droit commercial : il y apporta de l'élévation et de l'éclat; et si le côté pratique des règles fut laissé parfois un peu dans l'ombre, du moins l'alliance de la morale chrétienne et des lois élémentaires du commerce, l'influence de la civilisation sur les lois commerciales et sur les relations des peuples, les principes de la justice évangélique dans les rapports entre les maîtres et les ouvriers y furent développés avec éloquence. Mais ce n'était pour lui qu'une transaction entre les nécessités d'une carrière et ses espérances. Il continuait ses études, il se préparait à un concours pour l'agrégation. Hôte journalier de la bibliothèque de Lyon, il vivait dans les vieux livres, interrogeant la science allemande, étudiant et comparant les textes, s'armant de toutes pièces pour le combat. Il s'ouvrit enfin. Ce fut un brillant concours pour le titre d'agrégé à la faculté des lettres de Paris. Le souvenir en est resté dans les traditions universitaires. Une des épreuves décisives devait réserver ses rigueurs à Ozanam. Le sort lui attribua une leçon à faire sur les scoliastes, l'un des sujets les plus arides de l'ancienne littérature. En 1841, Ozanam fut appelé à Paris, et monta dans la chaire de Fauriel (*voy.* ce nom) pour suppléer ce maître excellent de la critique. Sa suppléance succédait à celle de MM. Ampère, Eichoff et Magnus. Sa première leçon sur la littérature allemande au moyen âge montra toutes les ressources, toutes les économies littéraires de cet esprit déjà si érudit à vingt-sept ans. Mais la timidité et les inquiétudes du début paralysèrent l'éloquence qui plus tard fit d'Ozanam l'un des professeurs les plus écoutés, les plus influents, les plus pénétrants dans l'intelligence de la jeunesse. De 1841 à 1844 Ozanam fit son noviciat de professeur avec un tel succès, qu'à l'époque de la mort de Fauriel il lui succéda dans sa chaire de littérature étrangère. Se livrant de plus en plus à toute sa passion pour l'étude, consumant sa vie à préparer soit ses cours, soit les travaux qu'il voulait mettre au jour, Ozanam vit bientôt sa santé profondément altérée. La révolution de 1848 le trouva courbé sous le travail et s'affaiblissant chaque jour. Cependant il vit le socialisme à l'œuvre, et dans un journal fondé pour sauver les idées religieuses, l'*Ere nouvelle*, il l'attaqua avec vigueur. Il porta à la défense de l'ordre social le dévouement qu'il mettait au service de l'ordre religieux. Pendant les journées de juin 1848, il remplit dans les rues de Paris tous ses devoirs de citoyen. Il eut l'honneur d'accompagner Mgr Affre lorsqu'il alla demander au général Cavaignac le droit d'étancher avec le sang du pasteur le sang de ses brebis. En 1852

Digitized by Google

il alla demander aux Eaux-Bonnes, et après à l'Espagne, quelques jours de trêve pour le mal qui le dévorait. Il n'alla que jusqu'à Burgos, l'intempérie des saisons le ramena en France. Il en rapporta un voyage intitulé *Pèlerinage au pays du Cid*. C'est son chef-d'œuvre de style. Ce fut le dernier effort d'Ozanam. Il parut encore dans sa chaire; il y jeta ces aspirations chrétiennes qui attendrissaient les âmes amies. Mais il était frappé à mort. Ce fut en vain qu'il alla passer en Toscane et à Pise l'hiver de 1853. Là encore il eut des succès inespérés En même temps qu'il fondait la société de St Vincent de Paul à Livourne et à Florence, il était nommé membre de l'académie de la Crusca avec le comte Cesare Balbo, auteur des *Espérances de l'Italie*. Mais il sentait approcher sa dernière heure, et demanda à rentrer en France. A peine avait-il touché le sol de la patrie, à peine arrivé à Marseille, il s'éteignit le 8 septembre 1853; il avait un peu plus de 40 ans. Apologiste du christianisme selon les nécessités du siècle nouveau, il lui consacra sa vie. Il s'est rencontré des écrivains plus complets, des savants plus érudits; mais il ne s'est pas rencontré d'homme qui ait exercé une influence aussi douce sur cette génération; que ce soit sa gloire! — Les *Œuvres* d'Ozanam ont été publiées chez J. Lecoffre, Paris, 1855; elles forment 8 volumes in-8°, et renferment : la *Civilisation au 15e siècle*, 2 vol.; *Etudes germaniques*, 2 vol.; les *Poètes franciscains*, 1 vol.; *Dante et la philosophie catholique au 13e siècle*, 1 vol. Enfin 2 volumes de Mélanges, qui sont une des parties intéressantes de son œuvre. Le premier volume contient son *Pèlerinage au pays du Cid; des Progrès par le christianisme;* des *Devoirs littéraires des chrétiens; Du divorce;* les *Origines du socialisme; Extraits de* l'Ere nouvelle; *Réflexions sur la doctrine de St-Simon; Deux chanceliers d'Angleterre, Thomas de Cantorbéry et Bacon de Verulam;* le second, *Discours sur la puissance du travail; Notice sur l'œuvre de la propagation de la foi;* Notice sur M. Ampère, M. Ballanche, M. Fauriel; *Littérature allemande au moyen âge; Des Niebelungen et de la poésie épique;* sur le *Bouddhisme; Du protestantisme dans ses rapports avec la liberté; Notes d'un cours de droit.* (*Voy.* la *Biographie d'Ozanam*, par le P. Lacordaire.) *Un apologiste chrétien au 19e siècle*, dans la *Revue contemporaine*, t. 26; Préface des œuvres d'Ozanam, par M. Ampère; un article de M. de la Villemarqué dans le *Correspondant*. F—ET.

OZANEAUX (Jean-Georges), littérateur français, né à Paris en 1802, mort en 1852. Entré dans le corps enseignant, il fut élevé au poste important d'inspecteur général de l'université, et il devint officier de la Légion d'honneur. Il a travaillé, mais sans se faire ostensiblement connaître, pour les théâtres des boulevards; on cite de lui : *Newgate, ou les Voleurs* (1829), le *Bigame*, le *Gentilhomme de la chambre*, l'*Ivrogne* (1830); ces diverses pièces furent écrites en collaboration avec M. Sauvage. Le *Dernier jour de Missolonghi*, drame héroïque en trois actes (1828), a été reproduit dans un recueil en trois volumes publiés en 1849 (époque peu favorable aux Muses), et que l'auteur a modestement étiquetés : *Erreurs poétiques*. On y trouve d'autres compositions intitulées *le Nègre, le Pirate;* mais tout cela est tombé dans un oubli profond réservé à la poésie qui ne s'élève pas au-dessus du médiocre. Des travaux plus sérieux et d'un autre genre sont sortis de la plume d'Ozaneaux. Deux éditions successives (1840 et 1845) attestent le mérite du volume qu'il composa sur les *Romains, ou Tableau des institutions politiques, religieuses et sociales de la république romaine*. Son *Histoire de France* (1846, 2 vol. in-8°) a obtenu un succès d'estime sans devenir un livre populaire (1). Un *Nouveau dictionnaire français* (1847) n'est guère sorti de l'enceinte des colléges, quoiqu'il soit loin d'être sans mérite. On doit aussi à ce littérateur quelques éditions d'auteurs latins destinées aux études universitaires; nous signalerons spécialement celle de l'*Andrienne* de Térence, à laquelle sont jointes une appréciation littéraire de ce classique et une notice sur la comédie ancienne et moderne. Z.

OZANNE (Hilaire), philologue et poëte latin, né à Dole en 1608, était petit-fils d'un professeur en droit à l'université de cette ville. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de la jurisprudence, et se fit recevoir avocat au parlement; mais son goût l'entraînait vers la culture des lettres, et il consacrait ses loisirs à apprendre les langues orientales, dans lesquelles, si l'on en croit ses contemporains, il fit des progrès très-remarquables. Son but était de se livrer à une étude approfondie de la Bible, qu'il regardait comme la source la plus abondante où peuvent puiser les nobles esprits qui ont reçu le talent de la poésie; mais il fut arraché à ses douces occupations, et nommé en 1644 auditeur général de l'armée de Flandre. La vie des camps devait déplaire à un homme du caractère d'Ozanne; pour se distraire de ses ennuis, il composa un petit poëme intitulé *Vita Christi ordine chronologico epigrammatis intertexta*, Ypres, 1647, petit in-8° de 79 pages. L'auteur en promettait une seconde édition augmentée de cent épigrammes; mais elle n'a point paru. W—s.

OZANNE (Christophe), simple paysan du hameau de Chaudray, près de Mantes, acquit, à la fin du 17e siècle, une réputation extraordinaire par les cures qu'il opérait à l'aide de quelques médicaments et de simples. Coulanges, écrivant à madame de Sévigné le 27 janvier 1696, lui disait : « Le duc de Nevers partit avant-hier pour

(1) M. de Golbéry a, dans le *Moniteur* du 13 février 1847, rendu un compte détaillé de cet ouvrage qu'il qualifie d'excellent. Voici en quels termes il termine son article : « Si à la lecture du titre « un esprit chagrin s'écriait : *Encore une Histoire de France!* « nous lui répondrions à bon droit : *Enfin une Histoire de « France!* »

Digitized by Google

« aller dans le voisinage de la Roche-Guyon « consulter Christophe *aux Anes* (1), qui est un « laboureur, mais un homme admirable pour la « guérison de tous les maux par la connaissance « qu'il a des simples qu'il tient de son père, ce « qu'il laissera, faute d'enfants, à un de ses ne- « veux.... On ne parle que des cures étonnantes « qu'il fait, et de son désintéressement. Il donne « aux pauvres ses remèdes pour rien; il les fait « payer aux riches précisément ce qu'ils valent, « n'exige pour toute récompense que trente sols « ou un écu, qu'il fait mettre dans un tronc pour « les pauvres.... Le duc de Gramont et Turme- « nies sont guéris par lui; le dernier lui a envoyé « cent pistoles, qu'il lui a renvoyées aussitôt. » On peut voir dans le tome 8 des *Diversités curieuses* de l'abbé Bordelon d'autres détails singuliers sur cet honnête charlatan, qui, très-différent de ceux de notre siècle, ne dut, à ce qu'il parait, toute sa renommée qu'à la recommandation qu'il faisait à tous ses malades d'observer une diète austère et de boire beaucoup d'eau. La poésie lui paya son tribut de reconnaissance : plusieurs pièces de vers furent composées à son sujet. Le portrait de Christophe Ozanne a été gravé par Bonnart et par Lochon. Il destinait, comme le dit Coulanges, son neveu Jean Ozanne à lui succéder; mais aucun mémoire ne nous étant parvenu sur ce dernier, nous présumons qu'il aura renoncé à l'art de guérir pour reprendre sa charrue. M—E.

OZANNE (Nicolas-Marie), né à Brest le 12 janvier 1728, montra dès l'âge le plus tendre de si grandes dispositions pour le dessin, que ses parents se décidèrent à le placer sous la direction de Roblin, professeur de l'école de la marine dans la même ville. Ses progrès, sous ce maître habile, furent tellement rapides, qu'à peine âgé de quatorze ans on le jugea capable de le seconder dans ses leçons. Le ministre de la marine, Rouillé, voulant faire exécuter les planches représentant les Vues du Havre, qui avaient été composées à l'occasion du voyage de Louis XV en ce port (1749), jeta les yeux sur Ozanne pour en dessiner les vaisseaux. Appelé à Paris, Ozanne profita de ce séjour pour se perfectionner dans son art, en prenant les conseils des peintres Natoire et Boucher, ainsi que du graveur J. Ingram. Son travail terminé, il alla continuer ses fonctions au port de Brest; mais il y était à peine arrivé, qu'il reçut l'ordre de se rendre à Toulon pour y exécuter les dessins de l'escadre de la Galissonnière, qui allait entreprendre l'expédition de Minorque. En 1762, étant depuis dix ans dessinateur de la marine, il fut attaché au bureau des ingénieurs géographes de la guerre; mais il se démit de cette place après six années d'exercice. Lorsque le marquis de Courtanvaux se chargea de faire à ses frais l'épreuve à la mer des montres marines présentées à l'Académie des sciences par Pierre Leroy, ce fut à Ozanne qu'il confia la construction de la frégate *l'Aurore*, qu'il destinait à cette expédition. Ce bâtiment appareilla du Havre au mois de mai 1767, ayant à bord les commissaires nommés par l'Académie; Leroy, qui devait diriger les montres, et Ozanne, qui voulait juger par lui-même des qualités de cette frégate. Dans sa relâche à Rotterdam, les Hollandais, frappés de l'élégance et de la solidité de sa construction, tentèrent par les propositions les plus avantageuses de déterminer l'ingénieur à se fixer chez eux; mais son patriotisme ne lui permit pas d'accepter les honneurs qui lui étaient offerts. Peu de temps après, Ozanne fut choisi pour diriger l'éducation des princes sous le rapport de la construction des vaisseaux, de leurs manœuvres et de la tactique navale; et dans sa nouvelle carrière il trouva souvent l'occasion de profiter de la confiance dont l'honoraient ses augustes élèves pour servir le département de la marine. En 1789 il obtint, après cinquante années de travaux, la liberté de quitter le service. Les arts et les sciences qu'il avait professés avec tant de succès vinrent embellir sa retraite. Cet artiste est mort à Paris le 3 janvier 1811. Les dessins d'Ozanne sont tous remarquables par une grande facilité dans l'exécution. Il a su profiter habilement des masses de fumée produites par l'artillerie dans les combats de mer; et il les a souvent fait concourir à en rendre l'effet plus piquant. Ses nombreuses vues de ports sont citées avec éloge : la vérité et la scrupuleuse exactitude qui en font le principal mérite y sont au plus haut degré. On connaît près de trois cents planches à l'eau-forte de sa main : dans ce nombre on distingue le *Traité de la marine militaire*, dédié à M. de Choiseul. Cet ouvrage, qui contient cinquante planches in-8°, représente les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats ainsi qu'à l'attaque et à la défense des ports. Les autres planches forment des cahiers de principes, des paysages maritimes, vues de ports, évolutions de vaisseaux, et des vignettes. H—G—N.

OZANNE (Pierre), frère du précédent, ingénieur constructeur de la marine, né à Brest le 3 décembre 1737, entra fort jeune au service, et après avoir parcouru une honorable carrière, tant dans les ports qu'à bord des vaisseaux, il mourut dans sa ville natale le 10 février 1813. Sa collection d'ornements pour les poupes et les proues des vaisseaux est fort estimée; cet œuvre se fait surtout distinguer par le goût et le sentiment des convenances. Ozanne était, en outre, un excellent ingénieur. On ignore quel fut son maître; mais l'esprit de ses ouvrages ne permet pas de douter qu'il ne cherchât à imiter Aliamet aîné. On connaît de lui une suite de petites pièces en travers qui représentent des vaisseaux, des ports de mer et des paysages

(1) Coulange altère ainsi à dessein le nom de notre Esculape.

Digitized by Google

d'après ses propres dessins. Les plus remarquables sont une collection de douze pièces gravées à l'eau-forte et terminées au burin. Elles sont marquées d'un P, suivi d'un O et d'un Z entrelacés. Ses ouvrages les plus nombreux sont ceux qu'il a gravés conjointement avec son frère Nicolas et ses deux sœurs, Jeanne-Françoise (morte à Paris le 20 février 1795) et Marie-Jeanne, épouse d'Yves-Marie le Gouaz. Les pièces auxquelles ils ont travaillé en société s'élèvent à quatre-vingt-une, et ont été publiées sous le titre de : *Nouvelles vues perspectives des ports de France, dessinées par Ozanne et gravées par le Gouaz*, in-fol. oblong. Ponce a rédigé le texte descriptif de la nouvelle édition, qui est intitulée *Vues des principaux ports et rades du royaume de France et de ses colonies*. Les vues et les marines qui appartiennent aux deux frères sont en général de leur composition : elles ont le mérite d'une entente parfaite dans toutes les parties qui concernent la marine; tout y est rendu avec une vérité surprenante. On connaît de Jeanne-Françoise, leur sœur aînée : 1° une *Vue de Dieppe;* 2° une *Vue de St-Valéry;* 3° une seconde *Vue du port de Livourne*, d'après Vernet; 4° différentes *Vues des colonies françaises*. On doit à sa sœur Marie-Jeanne : une première *Vue du port de Livourne*, également d'après Vernet; le *Temps serein*, d'après le même; les *Relais flamands* et la *Ferme flamande*, d'après Wouwermans. Cette dernière artiste mourut à Paris le 16 février 1786. Voyez la Notice sur cette famille, imprimée en tête du *Catalogue d'objets d'art des cabinets Ozanne et Coigny*, 1811, in-8°. H—o—n et P—s.

OZAROWSKI (Pierre d'Alcantara) fut du petit nombre des grands seigneurs polonais qui, sous le règne de Catherine II, se montrèrent favorables à la Russie. Ayant pris avec les Potocki et les Barnecki une part très-active à la conjuration formée en 1792 pour le renversement de la constitution acceptée l'année précédente par le roi Stanislas, il fut poursuivi avec beaucoup de violence par le peuple en révolte, lorsque les Russes, que commandait Igelstrom, furent expulsés de la Pologne. Enlevé du château royal qu'il habitait, il fut mis dans un cachot, puis condamné à être pendu par une espèce de tribunal révolutionnaire, devant lequel on l'accusa d'avoir reçu de l'impératrice de Russie une pension de deux mille ducats. Cette sentence, qui atteignit encore plusieurs autres Polonais, fut exécutée le 9 mai 1794, sur la place publique de Varsovie, devant la prison, et en présence d'une foule nombreuse. Les biens d'Ozarowski furent d'abord séquestrés, puis rendus à sa famille par ordre de l'impératrice. Il laissa quatre fils, qui tous prirent du service dans l'armée russe. Deux furent tués à Friedland, en 1807; un autre devint aide de camp de l'empereur Alexandre, et commanda l'armée de Lithuanie sous son successeur. Un quatrième, après avoir également servi avec honneur dans l'armée, devint chambellan. M-nj.

OZELL (Jean), littérateur anglais du 18e siècle, possédait une connaissance profonde des langues grecque, latine et hébraïque, de l'italien et de l'espagnol, et surtout du français, dont il a traduit un grand nombre de pièces de théâtre, particulièrement toutes celles de Molière. Mais son goût pour la littérature n'était pas assez exclusif pour le détourner des travaux plus profitables. Il occupa plusieurs emplois lucratifs dans le commerce et dans l'administration civile. En outre, un gentilhomme qui paraissait avoir eu des obligations à sa famille lui avait laissé, en mourant, un héritage qui aurait suffi pour le faire vivre dans l'indépendance. Ozell était un homme de lettres estimable, mais de peu de génie, et auquel ses prétentions exagérées ont peut-être empêché qu'on ne rendît la justice qu'il méritait. Pope l'ayant introduit, on ne sait pourquoi, dans sa *Dunciade*, Ozell publia un avis, signé de son nom dans le *Weekly Medley* de septembre 1729, où il donne un libre cours à son ressentiment, et trace un parallèle entre Pope et lui sous le rapport des lumières et du génie poétique; parallèle où il ne balance pas à se donner tout l'avantage. Un de ses ennemis ne l'aurait pas servi plus mal; et Pope ne vit rien de mieux, en effet, pour justifier le ridicule qu'il avait jeté sur lui, que d'imprimer cet étrange avertissement dans les notes de la *Dunciade*. Ozell, d'ailleurs, quand on ne choquait point son amour-propre, était un homme aimable dans la société. On a de lui des traductions de différentes langues. Celle qu'il a faite des comédies de Molière n'est pas la meilleure; et ce n'était point à la vérité une tâche facile. Il réussissait mieux dans les ouvrages sérieux. Les autres pièces qu'il a traduites du français sont : *le Cid, Alexandre, Britannicus*, 1714; *les Plaideurs, Manlius*, 1715; *Caton*, 1716; *l'Embarras des richesses*, 1735. Il mourut à Londres, en 1743. Il paraît avoir fait une traduction d'Homère, que Toland et Gildon ont déclarée non-seulement *antérieure*, mais *supérieure* à celle de Pope; une traduction du *Lutrin* de Boileau; une autre de la *Secchia rapita* du Tassoni. L.

OZERETSKOVSKI (le chevalier), conseiller d'État de Russie, membre de l'académie impériale des sciences de St-Pétersbourg, était né vers 1750, et mourut le 28 février 1827. Quoique littérateur distingué, c'est comme naturaliste qu'il est particulièrement connu. On a de lui : 1° un *Recueil d'extraits*, en 10 volumes, *des calendriers russes*, de 1775 à 1793; 2° des *Mémoires périodiques sur les progrès des sciences en Russie*, de 1803 à 1810; 3° *Eléments d'histoire naturelle*, en 7 volumes, St-Pétersbourg, 1791; 4° *Voyage aux lacs Ladoga et Onéga*, 1792; 5° *Description de Koly et d'Astrakan*, 1804; 6° *Description des lieux compris entre St-Pétersbourg et Stavoï-Rouss*, 1808; 7° *Voyage au lac Deliguer*, 1817; 8° les traductions 1° de

Digitized by Google

l'*Avis au peuple sur sa santé*, par Tissot (*voy.* ce nom); 2° de l'*Histoire de la conjuration de Catilina* et des *Guerres de Jugurtha*, par Salluste; 3° de l'*Histoire générale des pêches*, par Noël de la Morinière (*voy.* Noel). Ozeretskovski a coopéré à la traduction de l'*Histoire naturelle* de Buffon, Saint-Pétersbourg, 1801-17, et a fourni au Dictionnaire de l'académie russe toute la partie relative à la médecine. On trouve de lui dans les *Mémoires* de cette compagnie deux écrits en français : *Observation sur un poisson nommé improprement hareng* (t. 2, 1810); *Remarques sur le crâne du bison musqué* (t. 3, 1811). Z.

OZEROFF (Vladislaff-Alexandrovitch), célèbre poëte russe, né le 29 septembre 1770, dans le gouvernement de Tver, fit de brillantes études au corps des cadets, où il fut admis en 1776, et d'où il sortit en 1788, avec le brevet de lieutenant. Décoré de la première médaille d'or, adjudant du comte de Balmaine, il obtint le grade de général major et le titre de chevalier; mais il ne suivit pas longtemps la carrière militaire. Nommé administrateur des forêts, il en remplit les fonctions jusqu'en 1808, et put satisfaire le goût qu'il avait toujours eu pour la poésie. Une longue maladie, qui avait affaibli ses facultés morales, le conduisit au tombeau en novembre 1816. Ozeroff s'appliqua spécialement aux compositions dramatiques, et la tragédie fut le genre qu'il adopta. Une grande entente du théâtre, des plans bien conçus, des situations pathétiques, caractérisent ses productions, que relève encore l'harmonie du style. Il n'a laissé que cinq tragédies, mais elles ont suffi pour le placer au premier rang des poëtes tragiques de la Russie. En voici les titres : 1° la *Mort d'Oleg* (1798), par laquelle il débuta, annonçait déjà un digne successeur des Lomonosoff et des Soumorokoff. 2° *Œdipe à Athènes*, en 5 actes. Cette pièce, le chef-d'œuvre d'Ozeroff, eut beaucoup de succès : elle offre des beautés supérieures, et fait naître les émotions les plus vives. 3° *Fingal* (1805), en 3 actes, sujet tiré d'Ossian, où l'auteur a su conserver habilement la couleur locale. 4° *Dmitri Donskoï* (1807), en 5 actes. C'est un épisode de l'histoire nationale. Il s'agit de la lutte entre Dmitri, grand prince de Russie, surnommé *Donskoï* (vainqueur du Don), et Mamaï, khan des Tartares (*voy.* Vladimir *Andreiowitz*). Si le sujet n'est pas éminemment tragique, ce défaut est racheté par des détails attachants, par l'élévation des pensées et la vigueur de l'expression. 5° *Polyxène*, (1809), en 5 actes, pièce très-bien versifiée, mais dont la contexture n'est pas assez nette. Ozeroff a composé aussi quelques *poésies lyriques*, et ses compatriotes lui doivent une traduction en russe de la *Lettre d'Héloïse à Abailard*, de Colardeau. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages, par le prince Viasemski, St-Pétersbourg, 1818, 2 vol. M. le comte Alexis de St-Priest a traduit en français deux tragédies d'Ozeroff, *Fingal* et *Dmitri Donskoï*, qui ont été insérées dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. On trouve encore des fragments de ses *poésies lyriques*, traduits en français, dans l'*Anthologie russe*, de M. Dupré de St-Maur. P—rt.

OZI (Etienne), premier basson à la chapelle du roi, ensuite à la chapelle impériale et à l'orchestre de l'Opéra, et professeur de cet instrument au conservatoire de musique, naquit à Nîmes, le 9 décembre 1754. Le basson est un instrument assez ingrat et borné : mais le talent supérieur d'Ozi sut en étendre les effets; et, sans altérer le caractère qui lui est propre, il en tira un parti dont jusqu'alors on ne l'avait pas cru susceptible. Le secret de cette espèce de prodige ne consistait cependant que dans une grande pureté de son, dans une exécution nette et précise, simple et naturelle. La réputation de cet artiste, commencée dès 1779, par l'éclat avec lequel il parut au concert spirituel pour la première fois, et progressivement accrue par de nouveaux succès, atteignit le plus haut degré aux concerts du théâtre Feydeau. Les compositions d'Ozi sont estimées; nous signalerons surtout sa *Méthode nouvelle et raisonnée* qu'il publia en 1788. L'auteur est mort à Paris, le 5 octobre 1803. V. S. L.

OZIAS, roi de Juda. *Voyez* Osias.

OZIAS, prophète, plus connu sous le nom d'Azarias que lui donnent les livres saints, était fils d'Obed, et florissait dans Juda, vers l'an 970 avant J.-C. Il alla à la rencontre d'Asa, qui revenait vainqueur de Zara, roi d'Ethiopie (*voy.* Asa); et après l'avoir félicité sur sa victoire, il lui prédit les malheurs qui fondraient sur Israël après que le peuple aurait abandonné le Seigneur. « Pour vous, roi, lui dit-il, prenez courage; que « vos mains ne s'affaiblissent point, et votre per« sévérance sera récompensée. » Asa suivit les conseils du prophète, et acheva de détruire dans ses Etats le culte des idoles. Les livres saints ne disent plus rien d'Ozias, qui mourut sans doute peu de temps après cet événement (*voy.* les *Paralipomènes*, l. 2, ch. 15). W—s.

Digitized by Google

P

PAALZOW (Henriette-Jeanne Wach, mariée de), romancière allemande, née en 1798 à Berlin, où elle mourut le 30 octobre 1847. Fille d'un officier, mademoiselle Wach se maria vers 1815 à un major prussien, M. de Paalzow, avec lequel elle vécut d'abord dans sa ville natale, plus tard à Cologne. Ce mariage malheureux fut enfin dissous, par suite de la jalousie du mari, qui puisait des soupçons dans le grand succès qu'eut sa femme dans les salons, tant par l'expression idéale (*éthérienne* selon un de ses panégyristes) de sa physionomie, que par le débit inimitable avec lequel elle récitait des morceaux poétiques. Madame Paalzow revint à Berlin, où elle se chargea du ménage de son frère, le peintre Wach. En 1837 enfin elle fit son apparition dans le monde littéraire par un roman en trois volumes, intitulé *Godwin Castle*, qui eut un immense succès et qu'on s'obstinait pendant longtemps à attribuer à Tieck. Ce dernier, du reste, était si flatté de cette rumeur qu'il engagea lui-même madame Paalzow à persévérer dans sa voie. En 1839, elle publia le roman *St-Roche*, qui en 1847 fut traduit en anglais par James Morier. Ces deux romans, ainsi que le troisième, *Thomas Tyrnau*, 1842, se distinguent par la richesse des tableaux et par les nombreuses péripéties à travers lesquelles se déroule l'intrigue. Il n'en est pas de même du quatrième roman, intitulé *Jacques de la Rees*, Breslau, 1844, qui, avec trop de diffusion, reproduit en outre les scènes déjà présentées dans les productions précédentes de l'auteur. R—L—N.

PABST (Jean-Henri), philosophe allemand, né le 25 janvier 1785 à Lindau, dans l'Eichsfeld (Thuringe), mort à Dœbling, près de Vienne (Autriche), le 28 juillet 1838. Fils d'un pauvre paysan, il étudia à Gœttingue, où il fut patronné par Heyne, d'abord la philologie, puis la médecine. Après avoir pris ses grades en 1807, il se décida à prendre du service en Autriche, pour ne pas se mettre aux gages d'un des gouvernements dépendants de la France. D'abord précepteur dans la maison du baron de Moser, à Vienne, il fut ensuite immatriculé en 1809 parmi les médecins militaires autrichiens, avec le titre de premier chirurgien de bataillon. Commandé à suivre l'armée à Linz, il en revint bientôt; puis on lui confia l'hôpital d'Erlau en Hongrie. Etant tombé malade lui-même, il rentra en 1810 dans la maison Moser. La perte de l'œil gauche par suite d'une affection dartreuse qui, sans l'emploi de la millefeuille, lui aurait encore enlevé l'œil droit, cette perte fut cause d'une entière transformation de son âme. Après s'être lié avec Gunther et Veit, tout en continuant la pratique de la médecine, Pabst prit à cœur de fonder une nouvelle philosophie, qui devait, selon lui, servir de support à la doctrine catholique orthodoxe. Dans le triumvirat qui s'était formé, la part de Gunther, qui a attaché son nom à cette phase philosophique, était la métaphysique et le dogme, tandis que Pabst avait pour lui les sciences naturelles et historiques. Cependant comme les associés mettaient leurs conceptions en commun, ce dernier, meilleur styliste que son ami, avait en outre la tâche de rendre plus claires et plus nettes les idées de Gunther. Veit enfin, prédicateur d'une des églises de Vienne, popularisait dans ses sermons les résultats de leurs recherches communes. La philosophie de Gunther-Pabst part de la trilogie hegelienne, qu'elle essaye de christianiser au moyen d'une nouvelle formule logique, nommée la *contre-position*. Ainsi elle prétend, du même coup, prouver la trinité chrétienne, ainsi que la transsubstantiation. Selon ces auteurs, les trois termes de la trilogie étant retournés comme un retourne un gant, ou vus sous leur revers opposé ou seconde face, le premier donne l'unité universelle, ou Dieu le père, le second la différentiation, ou séparation de Dieu en ses deux natures, dans le Christ, tandis que le troisième, qui fait tout rentrer dans le sein de l'unité primitive, ou dans Dieu, représente le Saint-Esprit qui dirige actuellement le monde et qui conduit tout à ce but. Pour la transsubstantiation, les mêmes termes semblent encore suffisants à ces philosophes : seulement que le procédé de cette contre-position est plus compliqué. L'unité universelle (Dieu le père) est représentée par le pain ou le corps (corps de toute la chrétienté), qui, par suite de l'effusion du sang (symbole à la fois de la diffusion du christianisme et de la séparation de la chrétienté en sectes), est morcelé (*différencié* en terme d'école). Le Saint-Esprit représente, selon eux, la réunion et la réhabilitation finales de tous les éléments, tant physiques que logiques et spiritualistes. On voit bien par ce court exposé comment les questions psychologiques, ontologiques et théologiques s'entre-croisent dans cette théorie, jusqu'à s'y confondre, au préjudice de la clarté. Pabst, il est vrai, sait toujours, au moyen d'aphorismes spirituels, glisser par-dessus les difficultés du développement scolastique et didactique de ce système, dont les évolutions sont plus pénibles encore que celles de Hegel. Les lecteurs

Digitized by Google

curieux de connaître une philosophie dont l'analyse détaillée n'entre pas dans les limites d'une esquisse biographique trouveront des notions générales dans Sengler, *Sur la nature et l'importance de la philosophie spéculative au point de vue théologique*, Mayence, 1837, ainsi que dans les revues théologiques allemandes de l'année 1853; tandis que le système est exposé en détail, quoique dans un style trop âpre et inintelligible, au *Supplément du Dictionnaire de Brockhaus*, année 1857-58. Les explications de Pabst et Gunther, plus symboliques du reste que verbales, se sont longtemps propagées dans le sein d'une petite commune philosophique, sans que ni le public ni le clergé s'en occupassent beaucoup. Ce ne fut qu'en 1852 et 1853, par suite des prêches fréquentés de Veit à Vienne, que la cour de Rome s'émut de ces propositions pas assez orthodoxes, il est vrai, sans qu'elles fussent pourtant hérétiques. Une autre réminiscence de Hegel est encore la préférence que les auteurs donnent à l'esprit sur l'âme qui, comme dans le système du philosophe de Berlin, n'est guère pour eux que le principe vivifiant ou l'ensemble du corps. Miné depuis quelque temps par des infirmités de toute sorte, Pabst fut le premier de ce triumvirat qui fut enlevé à la science, en 1838, après avoir en vain essayé des promenades dans les vertes campagnes de Styrie. Il a laissé : 1° *Sur l'utilité de l'agriculture au point de vue philosophique*, Gœttingue, 1804; 2° *Critiques philosophiques*, dans les *Feuilles patriotiques*, rédigées par Satori, Vienne, 1809-1814; 3° *l'Homme et son histoire*, ibid., 1830; 2e édition, posthume, 1845; 4° *Y a-t-il une philosophie du christianisme positif?* 1832; 5° les *Têtes de Janus* (Januskœpfe), publiées en commun avec Gunther, ibid., 1834 (la première moitié est presque toute entière de Pabst); 6° *Sur l'extase*, 1834 (l'auteur en fait un état normal du chrétien); 7° *Adam et Christ*, 1836 (l'auteur en fait deux types universels); 8° *Philosophie de l'histoire*, 1838 (dans la *Revue de Bonn pour la philosophie et la théologie catholiques*, cah. 24 et suiv.); 9° *Sur le magnétisme*, ibid., 1838; 10° des *Poëmes* de Pabst se trouvent dans l'*Ami de jeunesse*, Revue de Vienne, 2e et 3e années; des mélanges littéraires dans la Revue de Bonn, etc., entre autres sur Gœthe. R—L—N.

PAC (le comte Louis), général polonais, né à Strasbourg en 1780, fut élevé en Lithuanie, où une branche de l'illustre famille florentine des Pazzi, à laquelle il appartenait, s'était établie depuis plus de quatre siècles. Ayant embrassé fort jeune la profession des armes, il servit quelque temps dans les troupes du grand-duché de Varsovie; puis, en 1808, il passa au service de la France, et fit la guerre d'Espagne sous les ordres du général Lasalle et du maréchal Bessières, qui l'attacha à son état-major. Sa belle conduite aux affaires de Medina de Rio-Seco et de Burgos lui valut la croix d'honneur et le grade de chef d'escadron des chevau-légers polonais de la garde impériale. Appelé, en 1809, à la grande armée d'Allemagne, il se distingua aux batailles d'Essling et de Wagram, et l'année suivante, il rentra comme colonel au service du grand-duché de Varsovie. Lors de l'expédition de Russie (1812), Napoléon le nomma général de brigade et l'incorpora à sa maison militaire, avec laquelle le comte Pac fit cette désastreuse campagne. Pendant la retraite de Moscou, il dégagea, à la tête de deux pelotons de cavalerie, l'empereur et le maréchal Bessières qu'une nuée de Cosaques environnait sur le chemin de Malo-Jaroslawitz. Il se signala de nouveau, en 1813, à Lutzen, à Dresde, à Leipsick, et fut promu au grade de général de division. Dans la campagne de France (1814), il montra autant de courage que d'habileté. Ayant quitté le service de France par suite des événements politiques, il fit un voyage en Angleterre, puis il se retira dans les propriétés qu'il possédait en Pologne. Il avait recherché la main de la princesse Anna Sapiéha, mais elle lui préféra le prince Adam Czartoryski, ce qui occasionna entre les deux rivaux un duel dont on parla beaucoup et où le prince Adam fut légèrement blessé. En 1819, le comte Pac fut élevé au rang de sénateur du royaume de Pologne; mais, lorsqu'en 1830 ce malheureux pays tenta de recouvrer son indépendance, il prit une part active au soulèvement, devint membre du gouvernement provisoire, eut un commandement dans l'armée, et combattit à Ostrolenka (26 mai), où il reçut deux coups de feu. Après l'entrée des Russes à Varsovie, voyant l'indécision et le peu d'accord des généraux polonais, il jugea que tout espoir était perdu, donna sa démission et revint en France. En 1834, il voyagea en Italie, passa aux îles Ioniennes, puis en Grèce, où il visita Athènes. Ayant voulu pousser plus loin ses explorations, il s'embarqua pour l'Asie; mais, arrivé à Smyrne, il y tomba malade et mourut le 31 août 1835. P—RT.

PACARAU (Pierre), évêque constitutionnel, né à Bordeaux en 1716, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et obtint de brillants succès dans le cours de ses humanités. Ayant été promu aux ordres sacrés, il s'adonna à la prédication, se fit remarquer par ses talents oratoires, et fut nommé à un canonicat de la cathédrale de St-André à Bordeaux. Comme il était très-versé dans le droit canonique, les chanoines ses confrères lui déférèrent deux fois l'administration intérimaire du diocèse (en 1769 et en 1781), et ils le chargèrent, en 1787, de défendre certaines prérogatives du chapitre métropolitain. A l'époque de la révolution, Pacarau adopta les innovations de l'assemblée nationale, prêta serment à la constitution civile du clergé, et fut élu évêque constitutionnel du département de la Gironde, le 14 mars 1791, en remplacement de Champion de Cicé (voy. ce nom), qui occupait alors le siége archiépiscopal. Il publia plusieurs mandements et quelques écrits relatifs à ses nou-

Digitized by Google

velles fonctions, qu'il n'exerça pas longtemps, car il mourut à Bordeaux le 5 septembre 1797, âgé de 81 ans. On a de lui : 1° *Nouvelles considérations sur l'usure et le prêt à intérêt*, Bordeaux, 1784, in-8° (anonyme); 2° *Mémoire expositif, ou Idée succincte des droits et de la juridiction du chapitre de St-André de Bordeaux sur les cures de sa dépendance, et en particulier de son droit foncier et exclusif des fonts baptismaux, contre les prétentions de MM. les curés de cette ville*, 1787, in-8°; 3° *Analyse d'une requête en plainte* au sujet du mémoire précédent, 1787, in-8°; 4° *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, Bordeaux, 1791, in-8° (anonyme); 5° *Ordo divini officii recitandi, ad usum diœcesis*, 1792; 6° *Mandements divers*, 1793, in-4°. P—RT.

PACATIEN (Titus-Claudius-Marcius-Pacatianus), empereur, dont l'existence n'est constatée que par les médailles. Ce fut le P. Chamillart qui rapporta d'un voyage dans les Pyrénées la première médaille de ce prince, et il en donna la description dans une *Lettre* à Baudelot, où il établit, avec beaucoup de sagacité, qu'il occupait le trône vers la fin du règne de Philippe (*voy.* Chamillart). Il paraît que Pacatien fut proclamé auguste dans la partie méridionale des Gaules; c'est du moins la seule contrée où l'on ait trouvé jusqu'ici de ses médailles. Son règne ne put être que très-court. Dèce, successeur de Philippe, se hâta sans doute d'étouffer la révolte, en faisant marcher contre lui un de ses lieutenants, ou en soulevant ses propres soldats. Ainsi, l'année 249, qui est la dernière du règne de Philippe et la première du règne de Dèce, doit avoir été l'époque de l'avénement de Pacatien à l'empire, celle de sa chute du trône, et probablement aussi de la fin de sa vie. Il existe au cabinet de la bibliothèque de Paris plusieurs médailles de cet empereur, en argent. Le *Catalogue* d'Ennery en cite deux, p. 358 : Pacatien y est représenté la tête radiée avec le paludament. Au revers de la première, on voit une femme debout, tenant une branche d'olivier et une haste transversale, avec ces mots : *Pax æterna;* et sur la seconde, une femme debout, tenant deux enseignes militaires, avec la légende : *Fides militum.* W—S.

PACATUS. *Voyez* Drepanius.

PACAUD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, s'acquit une grande réputation comme prédicateur, par la noble simplicité de ses sermons. Il n'est connu aujourd'hui que par ses *Discours de piété, ou Sermons sur les plus importants objets de la religion*, Paris, 1745, 3 vol. in-12. Cet ouvrage avait paru avec une approbation du docteur Tamponnet; mais ensuite on crut y voir des propositions répréhensibles, et l'on y mit des cartons qui furent rédigés par un autre docteur, l'abbé Millet. On trouve des détails sur cette affaire dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 26 juin 1745, qui, comme on peut s'y attendre, critiquent ces cartons avec beaucoup de sévérité. Pacaud n'avait point mis son nom à cet ouvrage, et il n'est pas nommé non plus dans les *Nouvelles*. Il n'avait point pris le parti d'une opposition déclarée dans les disputes de ce temps-là; il passait cependant pour être favorable aux appelants. Il fut exclus, en 1746, de la maison de l'Oratoire de la rue St-Honoré, où il résidait, et envoyé dans une maison de province. Il mourut le 3 mai 1760. P—c—t.

PACCA (Barthélemi), ministre et fidèle compagnon du pape Pie VII, évêque et légat de Vellétri, doyen du sacré collége, prodataire et archiprêtre de l'église de St-Jean de Latran, était né à Bénévent, le 25 décembre 1756, d'une famille noble de cette province. Il fit des études soutenues et distinguées dans sa ville natale, qui comptait d'éminents professeurs, et il se destina de bonne heure à la carrière ecclésiastique. A Rome, il perfectionna sa première éducation et il se mit sur les rangs pour obtenir une nonciature de seconde classe; il l'obtint en 1786, et reçut ordre de partir pour Cologne. En 1793, il fut nommé nonce à Lisbonne, où il résida jusqu'à la fin de 1800. Le 23 février 1801, Pie VII le nomma cardinal. Sous l'administration du cardinal Consalvi, quoique celui-ci fût plus jeune de quelques mois, il était difficile que Pacca figurât hautement dans les affaires. Ce cardinal n'y parut en première ligne qu'en 1808. Pie VII, qui, pour ne pas ôter à Consalvi le titre de secrétaire d'Etat, n'avait nommé que des *prosecrétaires*, offrit à Pacca cet emploi devenu si périlleux. Ce cardinal gouvernait avec calme (1) lorsque, le 6 septembre, il se présenta dans la secrétairerie même de Monte-Cavallo un major, nommé Mazio, qui signifia au cardinal un ordre de départ, sous prétexte qu'il avait publié une notification pouvant entraver des enrôlements faits par les Français. Le cardinal Pacca déclara qu'il ne partirait pas sans un ordre du saint-père, et il lui annonça par un billet ce qui venait d'arriver. A l'instant même, le pape accourut dans les appartements de Son Eminence, qui rapporte ainsi le fait (2) : « Je m'avançai à la « rencontre du saint-père, et je remarquai alors « une chose dont j'avais entendu parler, mais « que je n'avais pas encore observée (*l'horripila-* « *tion*) : lorsqu'on est en colère, les cheveux se « hérissent et la vue est offusquée; il était dans « cet état, l'excellent pontife, et il ne me recon- « nut pas, quoique je fusse habillé en cardinal. « Il cria à haute voix : *Qui êtes-vous, qui êtes-* « *vous?* Je répondis : Je suis le cardinal, et je « lui baisai la main. *Où est l'officier?* reprit le « pape; je le lui montrai; il était là tout près « dans une attitude respectueuse. Alors le pape, « se tournant vers l'officier, lui ordonna de dé- « clarer nettement qu'il était las de souffrir tant

(1) *Voyez l'Histoire de Pie VII*, par l'auteur de cet article, 3e édit., t. 2, p. 334.

(2) *Memorie storiche del ministero del card. Bartolomeo Pacca*, 2e édit., in-8°, Rome, 1830, p. 19.

Digitized by Google

« d'outrages et d'insultes d'un général qui se « disait encore catholique ; qu'il comprenait bien « où tendaient ces violences ; qu'on voulait lui « ôter, un à un, tous ses ministres, pour empê- « cher l'exercice de son devoir apostolique et des « droits de la souveraineté temporelle ; qu'il me « commandait à moi, cardinal présent, de ne pas « obéir aux prétendus ordres du général, qu'il « me prescrivait de le suivre dans ses apparte- « ments, pour que je fusse le compagnon de sa « prison. Il ajouta que, si on voulait exécuter le « projet de m'arracher de ses côtés, le général « devait briser violemment les portes, faire pé- « nétrer la force jusqu'à lui, et qu'on imputerait « au général les conséquences de cet excès inouï. « Alors le pape me prit par la main et me dit : « *Monsieur le cardinal, allons ;* et par le grand « escalier, au milieu des serviteurs pontificaux « qui l'applaudissaient, il retourna dans ses ap- « partements. » — L'année suivante, le cardinal Pacca fut l'interprète des plaintes de Pie VII (*voy.* PIE VII) contre les vexations qui furent exercées jusqu'au 6 juillet 1809, époque à laquelle le chef de l'Eglise fut violemment enlevé de Rome ; et, voulant partager le sort de son souverain, il demanda qu'on lui permît de l'accompagner dans sa captivité. Aux environs de Grenoble, le cardinal put entrer dans la voiture du saint-père. Du 21 juillet au 1er août, Pie VII et son ministre séjournèrent à Grenoble. De là, Pacca fut conduit à la prison d'Etat de Fenestrelle. Le cardinal a rapporté fidèlement, et avec beaucoup de détails, tout ce qu'il avait eu à souffrir dans cette prison, où il passa trois ans et demi. A la fin de l'année 1812, les prisonniers eurent connaissance de la terrible catastrophe de Moscou ; on apprit en même temps qu'il y avait eu une sorte d'accommodement entre Pie VII et Napoléon, que le cardinal Pacca était rendu à la liberté et devait aller à Fontainebleau rejoindre Sa Sainteté. Il faut lire dans ses *Memorie* son arrivée à Fontainebleau, son entrevue avec le saint-père, tous les détails relatifs aux grandes affaires qui s'y traitèrent, quand le pape déclara son regret d'avoir signé le concordat du 25 janvier 1813, et la part que le cardinal prit à l'acte par lequel ce pontife rétracta, le 24 mars 1813, le concordat du 25 janvier précédent. Nous devons nous hâter d'arriver à l'année 1814. Napoléon se décida à renvoyer le pape à Rome. Le cardinal dut alors se rendre à Uzès ; le duc de Rovigo lui en donna l'ordre par une lettre du 25 janvier. M. Lépine, chargé de remettre cet ordre à Son Eminence, devait avoir pour elle tous les égards qui pourraient s'accorder avec les instructions qu'il avait reçues. Une lettre du ministre, adressée au sous-préfet d'Uzès, n'était pas si polie. On devait garder Son Eminence *sous la plus étroite vigilance*, et tâcher de découvrir, par les personnes de sa famille et de sa maison, quels étaient ses discours, sa conduite, ses relations, ses confidences ; le commissaire de police était menacé de destitution, s'il n'accomplissait pas aveuglément son devoir. Le cardinal devait aussi être entouré de menaces, pour lui faire peur, et l'on pouvait, dans ce cas, lui dire clairement qu'il allait être privé de sa liberté. Les événements de 1814 qui rétablirent le souverain pontife sur son siége rendirent au cardinal ses anciennes fonctions ; il rejoignit son maître à Sinigaglia, et il ne le quitta plus jusqu'à l'entrée triomphale dans Rome. Le pape faisait son entrée solennelle le 24 mai, ayant sur le devant de sa voiture le cardinal Mattei, doyen du sacré collége, et le cardinal Pacca. Le 7 août, par le conseil mille fois répété du cardinal Pacca, alors pro-secrétaire d'Etat, et qu'appuyaient d'autres Romains, entre autres le prélat Nasalli (*voy.* ce nom), l'ordre des jésuites fut rétabli. Quelques-unes des principales dispositions de la bulle avaient été rédigées par le cardinal Pacca. — Joachim avait demandé à traiter avec Rome pour se faire garantir l'investiture du trône qu'il occupait. Il proposait de revenir aux anciens usages. Tout à coup il changea de ton ; tandis qu'il tenait garnison dans une grande partie de l'Etat romain, dont le reste était défendu à peine par trois bataillons pontificaux, il affecta de craindre des hostilités, et il prépara la guerre. Des lettres d'Ancône annoncent au cardinal Pacca, qui veillait avec une grande attention, surtout à cette partie des affaires de l'Etat, que le roi Murat se rend dans cette ville, qu'il y vient pour soulever le peuple romain en faveur de l'indépendance de l'Italie, et que c'est lui qui sera le moteur et le chef de cette indépendance. Le but secret de toutes ces circonstances était de seconder les projets de Napoléon, qui allait quitter l'île d'Elbe le 26 février 1815. Pour suivre ici le cours des événements, nous trouvons encore dans Pacca le guide le plus fidèle que nous puissions rencontrer. La princesse Elisa, sœur de Napoléon, qui habitait Bologne, avait dit que, pour assurer la révolution de l'Italie, il fallait envahir Rome rapidement et prendre Pie VII et son ministre Pacca en otage. Le cardinal conseilla à son maître de quitter sa capitale pour éviter ce nouveau malheur. Le cardinal Pacca a raconté les principaux détails des nouvelles traverses souffertes par le souverain pontife dans un ouvrage intitulé *Relazione del viaggio di papa Pio VII a Genova, nella primavera dell' anno* 1815, *e del suo ritorno a Roma, scritta dal cardinale Bartolomeo Pacca*, Orvieto, 1833, in-8°. Cet écrit est dédié à la comtesse Ripanti, née princesse Rospigliosi, amie du cardinal. Il déclare qu'il détache de ses manuscrits cette relation pour répondre à beaucoup de calomnies. Ceci sera une continuation de ses *Memorie*, et on ne peut disconvenir que les faits devaient lui être tout particulièrement connus. Ce fut le cardinal Pacca qui rédigea et signa, le 22 mars, une proclamation relative à la viola-

Digitized by Google

tion du territoire. Cette proclamation, qu'on trouve insérée dans sa *Relation du voyage*, etc., citée ci-dessus, lui fit beaucoup d'honneur, et l'on remarqua surtout le courage avec lequel, malgré le danger des circonstances, il protestait contre les anciens et nouveaux envahissements d'un voisin qui paraissait prêt à marcher contre Rome. Le cardinal invitait en même temps le corps diplomatique à suivre Sa Sainteté, en faisant observer qu'une semblable détermination serait très-agréable au saint-père. Consalvi, le secrétaire d'Etat titulaire, était alors à Vienne, gérant les affaires du pape au congrès. Des mécontents de Rome lui écrivirent pour lui dénoncer la conduite de Pacca ; les uns, comme il arrive dans tous les bouleversements sociaux, pour avoir refusé les emplois offerts par Miollis, ne se trouvaient pas assez récompensés ; les autres, qui avaient servi et ne serviraient plus, se montraient disposés à recevoir Joachim et à lui jurer obéissance. Consalvi, ainsi mal informé, écrivit à Pacca d'apporter un prompt remède aux maux de Rome ; il blâmait ce départ que peut-être il eût conseillé lui-même. Pacca répondait à ces chaleureuses remontrances que l'on n'avait pas pu faire autrement. Les soldats de Joachim continuèrent de s'avancer et traversèrent les provinces de l'Etat pontifical ; un corps d'armée passa à peu de distance de Rome (1) ; il n'y eut dans la ville ni émeute ni rassemblement ; le cardinal de la Somaglia gouvernait avec un grand esprit de modération. Les sujets de Sa Sainteté virent passer en général avec indifférence les soldats napolitains. Pacca partit de Rome pour suivre le pape ; il paraît que monsignor Mauri, l'un de ceux qui accompagnaient Sa Sainteté, avait trouvé Viterbe trop voisin d'un ennemi déclaré, et qu'il avait engagé le saint-père à entrer en Toscane. Pacca, comme il le disait au corps diplomatique, espérait trouver le pape dans une ville voisine de l'Etat, et il ne le trouva pas même à Aquapendente, ville frontière. Alors le cardinal craignit qu'au lieu d'aller à Gênes on ne fît prendre au pape, sous divers prétextes, la route de la Lombardie, et il écrivit à Pie VII une lettre respectueuse, dans laquelle Sa Sainteté était priée d'attendre les cardinaux qui allaient la rejoindre. Le saint-père s'arrêta à Florence, où Pacca le rejoignit le 27 mars ; il le suivit à Livourne et à Gênes. Les troupes de Murat ayant été dispersées par le général Frimont, le pape quitta Gênes le 18 mai pour retourner à Rome. Il prit la route de Turin, où il arriva le 20. De là il se rendit à Florence ; à Radicofani, il voulut revoir la chambre où il avait été détenu (2). Le 7 juin, il revit Rome. — Pacca, qui avait été son compagnon dans l'infortune, et l'heureux témoin de ses triomphes, fut obligé plus tard, en qualité de camerlingue, de procéder, au moment de la mort de Pie VII, à la *recognition* du corps, de couvrir le visage avec un voile, et d'apposer de ses propres mains les sceaux de ses armes de famille sur la caisse funéraire. Dans le conclave de 1823, Pacca n'obtint jamais plus de cinq voix. Il votait avec les Zelanti. Dans celui où l'on nomma le pape Grégoire XVI, les dispositions furent à peu près les mêmes. Le cardinal vivait paisiblement, chef indirect, et toujours soumis, d'une sorte d'opposition modérée. Il fréquentait les sociétés et s'occupait de travaux littéraires ; il donnait l'exemple des vertus difficiles que doivent manifester les illustrations de l'Etat qui ne sont plus appelées à gouverner. Son dernier ouvrage a fait cependant assez de bruit. Il est intitulé *Nella solenne apertura dell' anno XLIII dell' accademia di religione cattolica, discorso del cardinale Bartolomeo Pacca, decano del sacro collegio, vescovo e legato di Velletri, prodatario*, etc. C'est une espèce de testament politique. Les divers ouvrages de Pacca montrent qu'il était littérateur distingué, profondément instruit ; il connaissait le fond des bons livres de presque tous les pays. Ses *Mémoires* sont écrits avec charme. On y trouve un mélange d'érudition et de simplicité qui frappe l'esprit et qui émeut le cœur. Son voyage à Gênes renferme des particularités inconnues. La plupart des détails qu'il donne sont ignorés de la diplomatie de l'Europe. Dans le discours à l'académie de religion, on verrait percer, en regardant de près, un peu de système d'opposition plus vif qu'on ne l'aurait attendu de Pacca, mais c'est sous le voile d'une politesse continue, et qui a dû faire plaisir à tout le monde. Personne ne fut plus aimable, plus constant dans ses courtoisies, plus disposé à suivre les voies douces, les tempéraments raisonnables que le cardinal Barthélemi Pacca. Son premier sentiment, quand il voyait un protestant, était affectueux. Il disait qu'il fallait toujours que le catholique commençât l'entretien en ce cas, mais avec réserve et bienveillance. Les jésuites perdirent dans Pacca un protecteur éclairé, un ami généreux. Le cardinal Pacca est mort à Rome le 19 avril 1844. On a publié en français : *Mémoires du cardinal Pacca, contenant des notes sur son ministère et l'histoire de ses deux voyages en France*, traduits de l'italien par M. l'abbé Jamet, supérieur de la maison du Bon-Sauveur, ancien recteur de l'académie de Caen, etc., Caen et Paris, 1832, 2 vol. in-8°. Le libraire Rusand, ayant acquis cette traduction, l'a reproduite sans y mettre le nom du traducteur, sous ce titre : *Mémoires du cardinal Pacca, pour servir à l'histoire ecclésiastique du 19e siècle*, traduits sur la troisième édition italienne, Lyon et Paris, 1832, 2 vol. in-8° avec portrait. On a encore publié : 1° *Mémoires du cardinal Pacca sur la captivité du pape Pie VII et le concordat de 1813*,

(1) Le cardinal oublie de dire que le prince Campana, général napolitain, vint à Rome avec quelques cavaliers voir sa sœur, la duchesse de Fiano. Mais la troupe de ce général tint une bonne conduite.

(2) *Voy.* l'*Histoire de Pie VII*, 3e édit., t. 2, p. 362.

Digitized by Google

pour servir à l'histoire du règne de Napoléon, traduits de l'italien sur la troisième édition, et augmentés des pièces authentiques déposées au Vatican, par L. Bellaguet, Paris, 1833, 2 vol. in-8°, qui ne vont que jusqu'en 1814. Ces deux ouvrages sont la traduction des *Memorie* cités plus haut. 2° *Mémoires du cardinal Pacca sur le Portugal, et voyage à Gibraltar, avec ses Considérations sur les principales causes de la révolution*, traduits de l'italien sur la deuxième édition, Avignon, 1836, in-8° ; 3° *Voyage de Pie VII à Gênes*, par le cardinal Pacca, traduit par l'abbé Gogin, Nevers, 1844, in-12 ; 4° *Œuvres complètes*, traduites sur l'édition italienne d'Orvieto de 1843, et mises en ordre par M. Queyras, renfermant une Notice sur la vie et les travaux du cardinal Pacca. — *François* Pacca, mort en 1832, archevêque de Bénévent, et auteur de quelques ouvrages, était l'oncle du cardinal, qui en a fait l'éloge dans un opuscule intitulé *Notizie storiche intorno alla vita ed agli scritti di monsignor Francesco Pacca, arcivescovo di Benevento, pubblicate dal cardinale B. Pacca*, Modène, 1838, in-8°. — Nous dirons quelques mots d'un neveu du cardinal, appelé *Tibère* Pacca. Il est question de lui dans les *Memorie*, à propos des scènes de l'enlèvement de Pie VII ; le cardinal historien parle de son neveu avec un véritable sentiment d'estime et de tendresse. Il fut arrêté avec son oncle, puis rendu à la liberté. Au retour de Pie VII, Tibère remplit les fonctions de gouverneur de Civita-Vecchia ; il connut, dans le plus grand détail, les faits relatifs à la rentrée de Napoléon en France, car il interceptait la correspondance secrète de l'empereur et de son oncle le cardinal Fesch. Il eut le tort de n'en donner aucune communication à l'ambassadeur du roi de France, qui était meilleur ami du saint-siége que ne le pouvait jamais être Napoléon. Dans le fait, l'ambassade était informée, mais non avec autant de détails qu'en aurait pu donner Pacca. Quand Consalvi revint de Vienne, Tibère fut nommé gouverneur de Rome. On remarquait l'extrême ressemblance qu'il avait avec Napoléon ; seulement le gouverneur était d'une taille plus élevée, mais il avait de commun avec le conquérant la forme du visage, le front et le port de tête. L'administration du gouverneur ne tarda pas à exciter des mécontentements, on ne peut pas répéter ce qui fut dit alors, parce que ces rapports étaient empreints d'une exagération qui n'a pas d'excuse. Le gouverneur perdit sa place et se rendit en France, où il vécut des secours que lui envoyait le cardinal son oncle. Depuis, Tibère passa en Piémont, où il est mort vers 1840. Il avait connaissance d'une foule de secrets d'administration qu'on l'engagea vainement à dévoiler. Il montra, quoique souvent dans un état voisin de la misère, un grand amour pour son pays, et un respect inaltérable pour ses plus précieux intérêts. A—D.

PACCARD (Jean-Edme), littérateur fort abondant et cependant peu connu, naquit à Paris le 6 octobre 1777 de parents peu fortunés. Ayant cependant reçu quelque éducation, il prit du goût pour le théâtre et débuta sur une scène des boulevards dans un modeste emploi de confident; il fut sifflé d'abord, mais ne se rebuta point, parvint à se faire supporter et finit par passer au théâtre de la foire St-Germain, où il réussit un peu mieux. La conscription l'atteignit en 1798, mais il obtint bientôt sa libération du service militaire et reparut sur la scène. Après avoir joué dans diverses villes de province, il était sur le point de débuter sur la scène française sous les auspices de Dugazon, lorsqu'il se maria et se fit auteur dramatique, compositeur de romans, puis libraire et enfin employé au ministère des finances. Mis à la retraite en 1841, il mourut d'hydropisie le 23 avril 1844. Ses principaux écrits sont : 1° *Tableau du Théâtre-Français en* 1807 ; 2° l'*Orpheline du hameau*, comédie en 1 acte mêlée d'ariettes, Paris, 1807, in-8° ; 3° *Clémence et Julien, ou l'Antigone française*. Cet ouvrage, refait depuis par l'auteur, a été publié en 1823 sous le titre de : *l'Annonciade, ou le Château des Tourelles*, 4 vol. in-12. 4° La *Judith française*, 1810, 2 vol. in-12 ; 5° *Eugène et Alvina, ou les Victimes de l'intolérance*, 1811, 2 vol. in-12 ; 6° le *Villageois d'Ermenonville au tombeau de J.-J. Rousseau*, comédie en 1 acte ; 7° *les Médicis, ou la Renaissance des sciences, des lettres, des arts en Italie*, 1812, 4 vol. in-12 ; 8° *Dieu, l'honneur et les dames*, 1813, 6 vol. in-12 ; 9° *Mélusine, ou les Tombeaux des Lusignan*, 1815, 4 vol. in-12 ; 10° *Pétrarque solitaire, ou les Epanchements du cœur*, 1816, 2 vol. in-18 ; 11° *Christine de Suède, ou la Fille du grand Gustave*, nouvelle historique, 1816, 2 vol. in-12 ; 12° *Louise de Vergy, sœur de Gabrielle*, 1816, 2 vol. in-12 ; 13° *Edelmone et Lorédan, ou l'Orange de Malte*, suivi de l'*Amour honnête et vertueux*, 1817, 2 vol. ; 14° le *Donjon de la forêt de Beauregard*, 1816, 2 vol. in-12 ; 15° *le Château du lac, ou le Génie réparateur*, 1819, 3 vol. in-12 ; 16° l'*Ermite du Marais*, 1819, 2 vol. in-12 ; 17° *l'Abbaye de la Trappe, ou les Révélations nocturnes*, 1821, 3 vol. in-12 ; 18° la *Grande-Chartreuse de l'Isère*, 1826, 3 vol. in-12 ; 19° *Fénelon, ou les Vertus chrétiennes*, poëme en trois chants, précédé d'une notice sur la vie de Fénelon, suivi de notes, d'anecdotes et de quelques poésies dédiées à la jeunesse française, 3e édition, 1828, in-18. La première édition, publiée en 1809, avait paru sous le titre de : *Fénelonide, ou le Cygne de Cambrai*, in-8°. 20° L'*Invisible au milieu de Paris*, 1833, 4 vol. in-12 ; 21° les *Scènes de la vie malheureuse à Paris, vallée de larmes*, 1835, in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont des esquisses et observations de mœurs, et ils ont quelques rapports avec le *Tableau de Paris* par Mercier. L'auteur y donne des aperçus assez vrais et naïfs de ce qui se passe dans les diverses

Digitized by Google

classes de la société. 2° *Mémoires et Confessions d'un comédien*, 1839, in-8°, et avec un second titre : *le Monde et le Théâtre*, 1840, in-8°. C'est le même ouvrage revu, corrigé, mais plutôt diminué qu'augmenté, que *le Parisien, ou les Illusions de la jeunesse*, publié en 1841, 3 vol. in-12. Paccard a encore publié plusieurs morceaux de poésie, épars dans divers recueils, entre autres des élégies intitulées la *Chute des feuilles* et *Young et Narcisse*, 1818. — Nous ne pensons pas qu'il ait rien de commun, si ce n'est le nom, avec Paccard (Louis-Joseph), ancien avocat, né à Châlons-sur-Saône vers 1760 et député à l'assemblée constituante, où il fut du petit nombre de ceux du tiers qui votèrent contre les innovations révolutionnaires. Du reste, il ne s'y fit point remarquer. En 1815, il fut anobli par Louis XVIII, décoré de la Légion d'honneur, et reçut même la croix de Malte. Nommé en 1816 vice-président du tribunal de première instance de Châlons et président de la cour prévôtale de Saône-et-Loire, il fut envoyé par ce département à la chambre des députés, où il siégea cinq ans et vota contre le ministère. N'ayant pas été réélu en 1821, il continua d'exercer à Châlons ses fonctions de vice-président jusqu'à sa mort, arrivée en 1827. Z.

PACCHIAROTTO (Jacopo), peintre, natif de Sienne, florissait en 1535. S'il ne fut pas élève de Pietro Perugino, il imita son style avec un grand succès. En 1533 il fut un des chefs de la révolte qui éclata dans sa patrie, et il aurait perdu la vie à un infâme gibet, si les PP. de l'Observance ne l'avaient tenu caché dans un sépulcre. Echappé à toutes les recherches, il se réfugia en France, où il fut accueilli par le Rosso, qui l'admit à travailler avec lui, et l'on croit qu'il mourut dans ce pays. On conserve à Sienne plusieurs de ses tableaux de galerie et d'église dans la manière de Perugino, parmi lesquels on distingue celui qui orne l'église de St-Christophe. Dans les fresques qu'il peignit pour les deux églises de St-Bernard et de Ste-Catherine en concurrence avec les meilleurs artistes de Sienne, il brille par l'invention et la beauté de la composition. On estime beaucoup celui qui représente la *Visite que Ste-Catherine rend au corps de Ste-Agnès de Montepulciano*, tableau remarquable par la richesse de l'ensemble. Il en existe encore quelques autres qui sont une nouvelle preuve de la fécondité de son génie. Il est hors de doute qu'il avait fait une étude approfondie des ouvrages de Raphaël. On remarque dans ses tableaux des figures d'une beauté et des airs de tête d'une grâce qui, de l'aveu des connaisseurs, ne seraient pas désavoués par ce grand maître. Néanmoins Pacchiarotto est presque inconnu hors de sa patrie, attendu que Vasari n'en a dit qu'un mot et que la plupart des tableaux qui sont reconnus aujourd'hui pour être de lui ont été longtemps attribués au Perugino lui-même et aux meilleurs artistes de son école. La pinacothèque de Munich possède deux petits tableaux sur bois de cet artiste; ils représentent St-François d'Assise accompagné de deux anges, et la Madone avec l'Enfant Jésus, quatre anges sur le second plan; les figures sont de demi-grandeur naturelle. Sous le rapport de la composition, du coloris et de l'exécution, ces productions occupent un rang très-distingué parmi celles de l'ancienne école italienne. P—s.

PACCHIONI (Antoine), anatomiste, né en 1664 à Reggio, réunit de bonne heure l'étude des mathématiques et de la philosophie spéculative à celle de la médecine et se distingua dans ces trois sciences. Devenu docteur, il fut attiré à Rome par l'illustre Malpighi, qui se l'adjoignit dans la pratique médicale. Les progrès du disciple furent rapides, et bientôt son maître l'indiqua aux habitants de Tivoli, où l'élève exerça la médecine avec un tel succès, qu'au bout de six ans la réputation qu'il s'était acquise le ramena dans Rome, où il ne réussit pas moins. A cette époque son génie prit une autre direction : le célèbre Lancisi brillait dans cette capitale et comme praticien et comme anatomiste; il devint l'ami de Pacchioni, qui fut dès lors associé à ses travaux. Pacchioni disséquait avec une grande habileté et dut lui être fort utile. Travaillant ensuite pour son propre compte, il fit de nombreuses dissections, et ses recherches se dirigèrent spécialement sur le cerveau en général et sur la dure-mère en particulier. Il étudia les fibres de cette membrane, et il établit qu'elles sont musculaires comme celles du cœur, auquel la dure-mère ressemble, sous ce rapport qu'elle partage le cerveau en quatre cavités ou ventricules. Outre la découverte d'une foule de rapports anatomiques de la dure-mère, soit avec la pie-mère, soit avec la masse encéphalique, soit avec les cordons nerveux, soit avec le crâne, Pacchioni fit celle des glandes lymphatiques propres à la première de ces membranes, situées aux environs du sinus longitudinal du cerveau. La physiologie eut part aussi à ses recherches; il fit une foule d'expériences remplies de sagacité, au moyen desquelles il reconnut que la dure-mère jouit de la sensibilité et de l'irritabilité musculaire. Telle est l'analyse des travaux et des opinions de cet habile anatomiste : les uns et les autres ont servi de texte à une foule de controverses, et Baglivi, entre autres, a combattu ses assertions sur la nature musculaire de la dure-mère : mais ce médecin ingénieux ne savait point assez d'anatomie et il était trop peu exercé à manier le scalpel pour se constituer le juge d'un homme tel que Pacchioni. Toutefois, en même temps qu'il les critiquait, Baglivi s'appropriait ses découvertes, et il les développait avec ce talent qui lui assigne une place élevée parmi les grands écrivains de la médecine. Quoi qu'il en soit, Pacchioni figure au rang des anatomistes investigateurs les plus distingués du 17e siècle, bien que,

Digitized by Google

depuis, quelques-unes de ses théories aient été rangées parmi les hypothèses. Il mourut à Rome en 1726. Pacchioni n'a rien écrit sur la médecine proprement dite; mais il a composé une foule de mémoires sur l'anatomie et sur la physiologie, dont les principaux sont : 1° *De duræ matris fabrica et usu disquisitio anatomica*, Rome, 1701, in-8°; 2° *Dissertatio epistolaris de glandulis conglobatis duræ meningis humanæ, indeque ortis lymphaticis ad piam meningem productio*, ibid., 1705, in-8°; 3° *Disputationes binæ illustrandis duræ-meningis et ejus glandularum structuræ atque usibus concinnatæ*, ibid., 1713, in-8°, avec les réponses de Fantoni, à qui ces dissertations étaient adressées; 4° *Dissertationes physico-anatomicæ de dura meninge humana, novis experimentis et lucubrationibus auctæ et illustratæ*, ibid., 1721. Les ouvrages de Pacchioni ont été réunis et publiés à Rome, 1741, in-4°, sous le titre d'*Opera omnia*, avec figures. F—n.

PACCIOLI (Luc), en latin *Paciolus*, religieux franciscain et mathématicien du 15e siècle, surnommé *De Burgo*, parce qu'il était né à Borgo-San-Sepolcro, en Toscane, eut beaucoup de part à la renaissance de la science qu'il cultivait. Il paraît qu'il avait voyagé dans l'Orient. Il enseigna les mathématiques à Naples et ensuite à Milan, où il remplit le premier une chaire fondée par Louis Sforce. Il rapporte lui-même dans son *Traité d'architecture* qu'il s'y trouvait avec Léonard de Vinci de 1496 à 1499 et que de là ils passèrent ensemble à Florence. Il enseigna aussi à Rome et se loue de l'accueil qu'il reçut de Paul III. Enfin il expliquait *Euclide* à Venise en 1508. Il eut beaucoup de disciples, dont il donne les nombreuses listes dans ses ouvrages. On a de lui en italien mêlé de dialecte vénitien : 1° *Summa de arithmetica, geometrica, proportioni e proportionalità, etc.* (Traité de l'arithmétique, de la géométrie, des proportions, etc.), Venise, 1494, in-fol.; ibid., 1523, in-fol. Ce livre est divisé en deux parties, l'une relative à l'arithmétique, l'autre à la géométrie. La première est très-remarquable. 2° *De divina proportione opera à tutti gl'ingegni perspicaci e curiosi necessaria, etc.*, Venise, 1509, in-fol. figures (1). L'ouvrage est dédié à Louis Sforce et commence par les éloges de la ligne divisée en moyenne et extrême raison, dont il détaille treize *effetti* ou utilités. Cette division joue effectivement un grand rôle dans la géométrie des polygones et des corps réguliers et justifie presque le nom emphatique que lui donne Paccioli en l'appelant proportion divine. Une forte partie du livre est composée de planches représentant l'application de la proportion divine à l'architecture et à la formation des lettres capitales, qui ont paru de si bon goût à Montucla, qu'il soupçonne qu'elles sont tirées des monuments anciens dont il est question dans le titre de la *Summa de arithmetica* (1). 3° *Libellus in tres partiales tractatus divisus, quorumcumque corporum regularium et dependentium activæ perscrutationis*, Venise, 1508, in-fol. Ces trois traités roulent sur les polygones et les corps réguliers, sur l'inscription mutuelle de ces corps les uns dans les autres et une foule d'autres problèmes analogues, qui y sont la plupart résolus algébriquement. 4° Une Traduction des quinze livres d'Euclide en latin, ou plutôt une révision de celle de Campanus, qu'il corrigea et augmenta de ses notes, Venise, 1509, in-fol. La rareté des productions de Paccioli, la prolixité de leurs titres et la confusion causée par la différence de son nom de religion et de son nom de famille, ont fait commettre des erreurs aux bibliographes et aux biographes : tantôt ils ont fait deux personnages de cet auteur; tantôt ils ont cité comme des ouvrages séparés des parties qui en composent un seul (*voy.* Tiraboschi, *Stor. letter. ital.*, t. 6, p. 1-312). E—s.

PACCIUS ou PACTIUS (Thomas) était prieur de la collégiale de Loches dans la dernière moitié du 12e siècle, ce qui fait qu'on l'a souvent nommé *Thomas de Loches*. Il existait dans la chapelle de l'abbaye de St-Victor une chronique de lui intitulée *Gesta comitum Andegavensium ab anno 843 ad annum 1169, auctore Thoma Pactio Lochiensi*. Quelques écrivains ont pensé que cette chronique était la même que celle du moine anonyme de Marmoutier, insérée dans le *Spicilegium* de dom Luc d'Achéry (t. 3 de l'édition de 1723, in-fol.). Pour se convaincre que c'est une erreur, il suffit de lire la préface des *Gestes* de ce moine, où il dit : « Le premier auteur est Thomas de Loches; « il a retrouvé la chronique qui porte le nom « d'Odon, et y a ajouté, ainsi que je le lui ai « entendu dire, beaucoup d'autres choses qu'il « avait apprises par la renommée » (*voy.* Odon). L'histoire de Poitou, de Besly, contient d'ailleurs des citations qui prouvent clairement que ce sont deux ouvrages différents, et toute espèce de doute à cet égard est levé par un manuscrit conservé à la bibliothèque de Paris, qui a pour titre : « Histoire lochoise des antiquités des villes « de Loches, Amboise, Beaulieu, Montrichard, « et incidemment des comtes d'Anjou, paraphra- « sée en français par Hervé de la Queue, extraits « la plupart du latin de Thomas Paccio, prieur « de l'église collégiale de Loches. » Tout ce qui

(1) M. Libri, dans son *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, et M. Chasles, dans son *Histoire de la géométrie*, sont entrés dans des détails étendus au sujet de cet ouvrage important. Les 87 figures qui l'accompagnent sont de Léonard de Vinci : l'auteur le dit expressément dans sa dédicace : *l'inciti nostri Leonardi manibus sculpta*). Plusieurs de ces figures concernent l'architecture, d'autres représentent un alphabet très-bien dessiné et indiquant les proportions des lettres. Le livre est d'ailleurs important au point de vue des mathématiques; ce qu'il dit des polyèdres, en y joignant les signes algébriques des différentes puissances, est digne d'attention. Bn—r.

(1) Geoffroy Tory a reproduit ces proportions avec plus de détails dans son *Champ fleuri*, 1529, in-4°, 1549, in-8°, et il prétend que *Pacioli* (c'est ainsi qu'il le nomme) n'est qu'un plagiaire, qui les a pillées dans Léonard de Vinci.

Digitized by Google

a été extrait de la chronique de Paccius par Hervé de la Queue, au sujet des comtes d'Anjou, n'a aucun rapport avec les *Gestes* du moine anonyme de Marmoutier. Une Bible entièrement écrite de la main de Thomas Paccius existait anciennement dans le chartrier du chapitre de Loches, et avait ensuite passé dans la bibliothèque de Ste-Geneviève. On ignore les dates de la naissance et de la mort de Paccius, mais certainement il vivait en 1180, car il fit reconstruire cette année l'église de sa collégiale qui tombait en ruines. C'est celle qui existe encore aujourd'hui. L—s—d.

PACCORI (Ambroise), auteur d'écrits de piété, né à Céaucé dans le bas Maine, embrassa l'état ecclésiastique, mais il resta diacre. Il dirigea, comme principal, le collége de Céaucé, puis celui de Meung près Orléans, qui avait été établi par les évêques de cette ville pour favoriser les vocations à l'état ecclésiastique. Il occupa ce dernier emploi pendant dix-huit ans, sous l'épiscopat du cardinal de Coislin; mais ce prélat étant mort en 1706, Paccori, qui passait pour être attaché aux opinions des disciples de Port-Royal, fut obligé de se retirer, et vint se fixer à Paris, où il vécut dans une profonde solitude. Déjà il avait fait imprimer à Orléans quelques écrits de morale et de piété comme : *Avis salutaire aux pères et mères pour bien élever leurs enfants; — Entretien sur la sanctification des dimanches et fêtes; — Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions*, 1700, in-12, etc. Depuis, ses loisirs furent employés à composer d'autres ouvrages du même genre, comme : *Société chrétienne; — Abrégé de la loi nouvelle; — Devoirs des vierges chrétiennes; — Pensées chrétiennes*, etc. Parmi ces écrits, il y en a un d'un titre assez singulier, savoir : les *Regrets de l'abus du Pater*, in-12. La plupart de ces écrits sont courts. Paccori donna aussi une nouvelle édition augmentée des *Epîtres et Evangiles*, avec des explications par demandes et par réponses, Paris, 1727, 4 vol. in-12. Il mourut le 12 février 1730, à l'âge d'environ 81 ans : il paraît qu'il était appelant. Le Moréri de 1759, qui cite la liste exacte de tous ses écrits, en nomme aussi quelques-uns qui sont restés manuscrits. P—c—t.

PACE (Richard), né dans le diocèse de Winchester en 1482, annonça de si heureuses dispositions dès sa plus tendre enfance, que Langton, son évêque, voulut se charger de son éducation et pourvoir aux frais de son cours académique. Au sortir de l'université d'Oxford, Pace se rendit à celle de Padoue, la plus renommée de l'Europe pour l'étude du droit public, civil et canonique. De retour en Angleterre, il s'attacha au cardinal Bambridge, archevêque d'York, qui le produisit à la cour, où il obtint une charge de secrétaire d'Etat et plusieurs bénéfices. Il fut successivement chanoine d'York, archidiacre de Dorset, doyen d'Exeter, enfin doyen de St-Paul de Londres. Henri VIII l'envoya en 1522 à Venise, pour assister à une négociation importante entre l'empereur et le roi de France. Sa conduite répondit à la confiance de son maître; mais elle excita contre lui la jalousie du cardinal Wolsey, qui lui sut mauvais gré de ce qu'en prenant les intérêts de l'empereur il avait nui au projet qu'avait ce prélat ambitieux de parvenir à la papauté. Wolsey, pour le faire échouer dans sa mission, détourna les sommes d'argent qui lui étaient destinées, au point que celui-ci se trouva réduit à la plus grande détresse. Pace conçut tant de chagrin des tracasseries du cardinal, qu'il en tomba malade et fut hors d'état de continuer sa mission. Ayant été rappelé en Angleterre, son ennemi continua de le persécuter, et réussit à prévenir tellement l'esprit du roi contre lui, que Pace fut enfermé à la tour de Londres, d'où il ne sortit qu'au bout de deux ans de détention. Sa disgrâce lui causa un dérangement mental dont il ne put guérir entièrement. Il se retira à Steppey, dans le voisinage de Londres, et mourut dans cette retraite en 1532, ayant à peine atteint sa 50e année. On a de lui : 1° *De fructu qui ex doctrina percipitur*, Bâle, 1517, in-4°; 2° *Oratio de pace et fœdere inter Angl. et Franc. reg.*; 3° *Præfatio in Ecclesiast. recogn. ad hebraicam veritatem, et collat. cum translatione* 70 *interpret.*, in-4°; 4° *De lapsu Hebraicorum interpretum;* 5° *Traité contre le mariage de la reine Catherine*, en anglais, où il s'exprime avec beaucoup de retenue sur la conduite de Henri VIII. 6° *Sexdecim orationes ad principes;* 7° *Exemplum litterarum ad regem Henricum VIII*, 1526; 8° *Carmina diversa;* 9° *Epistolæ ad Erasmum, Leium*, etc.; elles se trouvent dans les *Epistolæ aliquot virorum eruditorum;* 10° des traductions latines de divers traités de Plutarque, de celui de la mort d'Apollonius de Tyane, de la préface de Simplicius et quelques autres ouvrages. T—d.

PACE ou PACIO (Jules), en latin *Pacius a Beriga* (1), jurisconsulte distingué, né à Vicence en 1550, avait composé un traité d'arithmétique à l'âge de treize ans. Il fit des progrès rapides dans l'étude des langues, particulièrement du grec et de l'hébreu, et se créa un fonds très-varié de connaissances avec le secours de la théorie de Raimond Lulle. Il commençait à exercer la profession d'avocat dans sa patrie, lorsqu'il fut déféré à l'évêque comme un propagateur de livres hétérodoxes; et il s'enfuit à Genève pour se soustraire à l'animadversion du prélat. L'enseignement devint son moyen de subsistance. Il épousa une Lucquoise, réfugiée comme lui, et en eut jusqu'à dix enfants. Des embarras de finances forcèrent la petite république genevoise

(1) *Beriga* ou *Berga* est le nom que porte le quartier de Vicence, situé sur la pente du *Monte Berico*, où Pace reçut le jour. Ce nom de *Beriga* a trompé Aug. della Chiesa, qui l'a pris pour une traduction de Briga dans le comté de Nice, et a classé *Giulio Paccio* parmi les écrivains niçards. (*Catalogo di tutti li scrittori piemontesi*, Turin, 1614, in-4°, p. 124.)

Digitized by Google

de suspendre le traitement des professeurs qu'elle employait. Pace s'éloigna. Retenu pendant dix années à Heidelberg par une chaire qu'il occupa dans l'université de cette ville, il y soutint par de nouvelles productions la réputation que déjà lui avaient assurée de nombreux ouvrages. Il alla ensuite professer à Sedan, sur l'invitation du duc de Bouillon; mais, attaché au protestantisme, il craignit pour sa sûreté au milieu des troubles civils, et se rendit à Nîmes, qu'il quitta pour remplir une chaire de droit civil à Montpellier. Il eut pour élève et pour pensionnaire le célèbre Peiresc; et une étroite amitié se forma entre eux. Peiresc fit de vains efforts pour le ramener à la religion romaine et le déterminer à se fixer à Aix. En 1616, Pace, cédant à des conditions avantageuses, vint s'établir à Valence, et quatre ans après il y prononça son abjuration. Des sollicitations parties de Leyde, de Pise et de Padoue, se croisèrent pour l'arracher à sa nouvelle destination. Louis XIII, voulant contre-balancer ces captations étrangères, le nomma conseiller honoraire au parlement de Grenoble, et augmenta ses appointements d'une pension de six cents écus. Pace laissa sa famille à Valence comme gage de son retour, et partit pour Padoue avec un désir très-vif d'y faire au moins ses preuves. Il était accompagné de Jacques, son quatrième fils; et tous deux ils prirent rang parmi les professeurs. La possession d'une chaire fixa Jacques à Padoue; mais son père était revenu à Valence en 1621, après avoir reçu le collier de St-Marc par décret du sénat de Venise, en récompense de son livre *De jure maris Adriatici*. Pace mourut dans l'exercice de ses fonctions, en 1635. Parmi ses nombreux ouvrages nous indiquerons : 1° des versions latines de quelques traités d'Aristote (1), traduites en français par Ithier Hobier, Paris, 1619, in-12, citées comme des modèles par le savant Huet; 2° *De arte Lulliana, ou Précis de la méthode de Lulle* (voy. LULLE); 3° *Œconomia juris;* 4° *De contractibus tractatus sex;* 5° *Commentarius in titulum Codicis de rebus creditis, seu de obligationibus quæ re contrahuntur;* 6° *De juris methodo libri duo;* 7° *Legum conciliatarum Centuriæ* x, Lyon, 1643; Cologne, 1661, in-8°. C'est à peu près le seul des écrits de Pacio que l'on recherche encore. Il s'y montre en général ami de la clarté, mais plus subtil que judicieux. La série de ses ouvrages, donnée par Niceron, t. 39, se compose de vingt-neuf articles. Le P. Ange-Gabriel di Santa-Maria, en indique jusqu'à trente-trois dans sa *Bibliothèque des auteurs vicentins* (voy. CORVINUS, PAPINIEN et PEIRESC).

F—T j.

PACHE (JEAN-NICOLAS), l'un des ministres de la république au temps le plus désastreux de la révolution, naquit à Paris vers 1740. Fils d'un suisse-portier du maréchal de Castries, il fut élevé avec quelque soin dans la maison de ce grand seigneur, qui en fit son secrétaire lorsqu'il fut ministre de la marine. Pache fut plus tard munitionnaire des vivres à Toulon, et enfin contrôleur général des dépenses de la maison du roi. Fort assidu et très-exact, il se fit estimer et obtint des récompenses de tous les genres. Puis tout à coup il vendit tout ce qu'il possédait pour aller se fixer en Suisse. Il était établi dans ce pays, quand, changeant de nouveau d'idées, il revint en France en 1792, après avoir vendu les biens qu'il avait achetés en Suisse, comme il avait vendu ceux qu'il avait achetés en France pour s'établir en Suisse. Sous les auspices de Clavière, qu'il avait vu en Suisse, il fit connaissance avec Brissot, Roland et les autres chefs de la Gironde qui avaient alors une grande influence, et acquit bientôt une sorte de notoriété. Roland et sa femme le prônèrent en tous lieux; et quand ce ministre, harcelé par le parti de la Montagne, voulut donner sa démission, il désigna Pache pour le remplacer. Mais Roland ne donna pas sa démission; ce fut Servan, ministre de la guerre, qui donna la sienne, et que Pache remplaça le 3 octobre 1792. Il commença par renvoyer de ses bureaux, comme suspects d'aristocratie, un grand nombre d'employés qu'il remplaça par des hommes nouveaux, des orateurs de clubs, tels que Vincent, Ronsin, Hassenfratz, tous aussi étrangers que lui à la guerre et à son administration, et il prit pour secrétaire général le fameux Xavier Audouin, vicaire de la paroisse St-Eustache, qui venait de jeter le froc aux orties, et dont il avait fait son gendre. Cependant il ne s'agissait de rien moins alors pour la France que de créer, d'organiser des armées, dont les éléments mêmes n'existaient pas; car il n'y avait encore ni réquisition, ni conscription, et les invasions de la Franconie par Custine, celle de la Belgique par Dumouriez, ainsi que les retraites qui en furent la suite, réduisirent de moitié le nombre des bataillons déjà fort insuffisants. En somme, la république ne pouvait pas opposer plus de 200,000 hommes sur d'immenses frontières à des coalisés qui allaient en déployer plus de 400,000; et ces 200,000 hommes étaient sans expérience et conduits par des généraux nouveaux; et si l'on parvenait à créer assez promptement des masses suffisantes, la plus grande difficulté allait être de les payer, de les nourrir. On décréta, sur la proposition de Cambon, que la convention nationale aurait un *pou-*

(1) Les traductions que Pace a données de l'*Organum* (dont la meilleure édition est celle de Francfort, 1698, in-8°), des huit livres *Naturalis auscultationis*, et du traité *De anima*, d'Aristote, se trouvent dans l'édition de G. Duval, en 2 volumes in-folio. Il est assez remarquable que ce n'est point sa propre version de ces mêmes traités que Pace a insérée dans l'édition d'Aristote, grecque et latine, dont il fut éditeur en 1597, imprimée chez Guill. Lemaire, en 2 volumes in-8°, mais qu'il y a conservé l'ancienne traduction de Joach. Perion, retouchée par N. Grouchy pour l'*Organum*, et celle de J. Argyropule pour les deux autres ouvrages. Cette édition de 1597, inconnue à Niceron, à Sensbier et au P. de Santa-Maria, est complète, quoi qu'en dise Chaufepié, qui trouve peu vraisemblable que tout Aristote puisse être contenu en deux volumes in-8°; ce savant ignorait que ces deux volumes ont chacun plus de 1,500 pages d'un caractère très-serré.

Digitized by Google

voir révolutionnaire; et ce fut en conséquence de ce décret que Pache fit partir pour toutes les contrées envahies, et surtout pour la Belgique, une multitude d'agents ou de commissaires qu'il chargea d'y *activer* la révolution et ses décrets. On conçoit de quels désordres furent suivies de telles missions. Il en résulta bientôt des plaintes, des récriminations universelles, surtout en Belgique. Dumouriez, qui avait, comme l'on sait, des vues personnelles sur cette contrée; qui, par ce motif et d'autres encore, tenait beaucoup à ce qu'elle fût ménagée; qui voyait en outre l'armée sur laquelle il comptait se désorganiser, se disperser par suite d'une mauvaise administration, adressa des plaintes très-vives au conseil exécutif, au comité de la convention nationale, et enfin à son président : « Les bureaux de la guerre, lui dit-il, « sont devenus un club, et ce n'est pas dans un « club qu'on expédie les affaires.... Ayez des « commis qui travaillent au lieu de faire des « motions. Le vrai républicain est celui qui rem- « plit les fonctions de son état. Celui-là sert la « république; le motionnaire ne fait que l'agiter. « J'ai acquis par mes services le droit de vous « dire la vérité; c'est pour moi un devoir sacré, « car je veux sauver la république, qui n'a « jamais été plus en danger que depuis deux « mois, qu'un système désorganisateur a plus « diminué vos forces que n'aurait pu le faire la « perte d'une bataille. » Ces plaintes causèrent beaucoup de dissensions dans l'assemblée; et celles qui parvinrent en même temps des autres armées ajoutèrent au mécontentement général. Les Girondins, qui, après avoir renversé le trône le 10 août, étaient devenus le parti conservateur, appuyèrent vivement Dumouriez. Ce qu'il y eut d'assez remarquable, c'est que Pache fut soutenu par Marat, qui prétendait que les attaques de ses adversaires n'étaient qu'un moyen détourné pour sauver Louis XVI, dont le procès venait de commencer. Tout le parti de la Montagne appuya fortement l'*ami du peuple*, mais rien ne put empêcher la majorité de nommer une commission qui fut chargée d'examiner la conduite du ministre. Cette commission fit son rapport dans la séance du 2 février. Barère, qui en fut l'orateur, ne sachant pas bien encore dans les rangs de quel parti il devait se ranger, les ménagea également tous les deux, en disant que Pache était assurément un très-bon républicain; il loua même sa capacité; mais il déplorait la nécessité pour un ministre de jouir de la confiance publique, et déclara qu'à son grand regret Pache manquait de cet avantage, et qu'en conséquence il fallait pourvoir à son remplacement. Le décret fut rendu à l'instant, et le portefeuille tomba aux mains de Beurnonville, qui devait bientôt être remplacé par Bouchotte. Il y eut encore à la suite de ce décret une vive discussion; les uns voulaient que Pache fût gardé à vue jusqu'à ce qu'il eût rendu ses comptes; d'autres demandèrent que l'assemblée déclarât qu'il était digne de l'estime publique. On passa à l'ordre du jour sur l'une et l'autre de ces propositions; et Pache se retira fort mécontent de ses premiers protecteurs, les Girondins. Il se jeta dès lors ouvertement dans le parti de la commune ou de la Montagne, qui l'accueillit avec beaucoup d'empressement et, quelques jours après, envoya une députation à la barre de la convention nationale pour demander que l'ex-ministre fût reconnu, par un décret spécial, *un homme vertueux et un bon patriote, qui conservait l'estime publique*. Cette espèce de remontrance excita encore une grande agitation, et, pour la seconde fois, l'assemblée passa à l'ordre du jour. Tout cela fit de Nicolas Pache un homme très-important, et dès lors il fut regardé comme le chef du parti de la commune. Ce fut cette faction qui le fit nommer maire de Paris le 13 février 1793, par une grande majorité (douze mille suffrages sur quinze mille), à la place de l'insignifiant Chambon. Le 28 mars, Pache se présenta lui-même à la barre de la convention nationale, et y lut, au nom des quarante-huit sections de Paris, une adresse véhémente. « De « grands maux affligent la république, dit-il, « de grandes mesures peuvent seules la sauver; « déjà vous en avez pris quelques-unes, mais « leur tardive exécution les rend illusoires. Un « tribunal révolutionnaire est créé depuis plus de « vingt jours, et la tête d'aucun coupable n'est « encore tombée sous le glaive de la loi.... Ce « tribunal n'est pas même encore installé. Quel- « ques-uns de nos généraux sont suspects d'am- « bition et d'incivisme; le conseil exécutif man- « que d'énergie. Nous appelons votre attention « sur la conduite des ministres et des généraux. « Dans une crise à peu près semblable, l'assem- « blée législative eut le courage de déclarer « qu'elle ne pouvait sauver la patrie; le peuple « se leva tout entier, et la patrie fut sauvée.... « S'il faut un effort, nous le ferons. » Le président Jean Debry répondit qu'en effet c'était *aux magistrats du peuple qu'il appartenait d'exciter, d'enflammer son zèle, que la convention réunirait ses efforts aux leurs, que le bonheur du peuple serait le prix de cette réunion*. Encouragé par cette condescendance, le maire continua d'être le guide et le soutien de la faction qui voulait décimer et dissoudre la convention nationale; et, le 15 avril, il reparut encore à la barre, accompagnant, par ordre du conseil municipal, un jeune orateur qui prononça, au nom des sections de Paris, le discours le plus audacieux qu'elle eût entendu, et finit par désigner nominativement vingt-deux de ses membres les plus distingués dont il proposa l'exclusion. Aucun mouvement d'indignation n'interrompit l'orateur, qui déposa froidement son discours sur le bureau après l'avoir signé, conformément à la loi, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Quelqu'un ayant fait observer que Pache ne signait point, celui-ci dit que,

Digitized by Google

n'étant point pétitionnaire, il n'y était pas obligé; mais que, si cela pouvait être agréable à l'assemblée, il était prêt à le faire; et il signa, aux applaudissements du côté gauche et des tribunes, qui dans ce temps-là prenaient presque autant de part aux délibérations que les députés eux-mêmes. Il y eut cependant des commissaires d'une des sections de Paris (celle de la Fraternité) qui eurent le courage de dénoncer les intrigues et les complots qui se formaient au milieu du conseil de la commune et en présence du maire. Ils déclarèrent que, dans deux séances consécutives de ce conseil, on avait discuté ouvertement la proposition d'égorger vingt-deux députés et de faire une révolution du 10 août contre la majorité de la convention; qu'à la vérité, dans la seconde séance, le maire avait montré quelque opposition à de tels projets, mais qu'ils n'étaient point abandonnés. Le lendemain, Pache écrivit au président pour repousser cette accusation, mais il ne dénia point les faits, et finit par assurer la convention qu'il n'y avait pas de ville où elle pût être *plus respectée, plus en sûreté* qu'à Paris. C'était le 24 mai qu'il parlait ainsi, et il fut appuyé par Cambon au nom du comité de salut public. Trois jours après il reparut à la barre, ayant à ses côtés le ministre de l'intérieur, Garat, qui, dans un long discours, rendit hommage aux *vertus* du maire, et garantit comme lui aux députés la plus complète sécurité dans Paris, déclarant que, s'il y avait eu quelque agitation, quelques désordres, il ne fallait l'attribuer qu'aux fausses mesures de la commission des douze dont les membres (ils appartenaient tous à la Gironde), concevant des alarmes chimériques et croyant à des complots imaginaires, avaient fait marcher sans utilité les gardes nationaux, et lancé des mandats d'arrêt contre des hommes paisibles, contre de bons républicains. Le maire appuya tout cela; et d'autres orateurs des sections vinrent encore réclamer la liberté de ceux que la commission des douze avait fait incarcérer. Ils demandèrent aussi la dissolution de cette commission; ce qui fut décrété dans la même nuit. Et le maire, le ministre, persistant à dire qu'il n'y avait aucun péril, que les députés avaient tort de s'alarmer, la majorité de la convention resta sans appui et sans défense. Ce ne fut que le 30 mai que le maire vint enfin annoncer qu'un rassemblement formé à l'archevêché venait de se déclarer en insurrection, et qu'il avait ordonné la fermeture des barrières. Le lendemain il affirma les mêmes faits, en vantant les bonnes intentions du peuple. Et quand tout fut consommé, quand tous les députés de la Gironde furent arrêtés ou mis en fuite, il retourna vers les membres de son conseil, et leur dit que la convention était à présent pour eux dans les meilleures intentions, qu'ils allaient marcher complétement d'accord. Ce fut alors que la populace, introduite dans la salle des séances, exigea que tout le conseil fût dissous et soumis à une réélection que le maire lui-même dut subir, mais dont il savait bien qu'il n'avait rien à redouter; car il était alors véritablement le chef, le souverain maître de cette populace. Pache fut de nouveau proclamé maire avec les mêmes adjoints, les mêmes municipaux. Il commença ses opérations municipales en ordonnant de nouvelles rigueurs contre les membres qui restaient encore de la famille de Louis XVI. Il sépara impitoyablement les enfants de leur mère, de leur tante, et il livra ces infortunés à l'infâme Simon ou à d'autres hommes de cette espèce. Un peu plus tard, le général Dillon, qui fut soupçonné d'avoir cherché à les délivrer, fut arrêté et traîné à l'échafaud. C'est aussi à cette époque que Pache imagina l'inscription que l'on vit longtemps sur tous les édifices : *Liberté, égalité, fraternité ou la mort.* Dans le même temps, il poursuivait avec acharnement les débris de cette Gironde où se trouvaient ses premiers amis, ceux qui l'avaient tiré du néant, ceux à qui il devait tout. Après la mort de ces vingt-deux députés et la ruine absolue de leur parti, la Montagne fut au pouvoir, et Pache parut plus puissant que jamais. Le maire de Paris, soutenu par Robespierre et dominant aux Cordeliers, aux Jacobins, surtout à la commune, semblait inébranlable. Cependant il se trouva compromis dans l'affaire d'Hébert. A cette occasion, il fut vivement dénoncé par le capucin Chabot au comité de sûreté généralq, où on le représenta comme destiné par les conjurés aux fonctions de grand juge. C'en était assez pour le perdre; il le comprit et se hâta de venir à la barre de la convention nationale pour se justifier, sinon d'être entré dans le complot, au moins de ne l'avoir pas empêché. Robespierre, qui tout récemment encore avait pris sa défense, parut hésiter; puis, se ravisant, il l'écarta de la mairie et le fit arrêter sans l'envoyer au tribunal révolutionnaire, ce qui, alors, était une véritable faveur, et ce qui lui sauva la vie; car peu de jours après survint le 9 thermidor, où Robespierre lui-même et son parti succombèrent, où toute la commune périt, ainsi que le maire Fleuriot, qui avait remplacé Pache, lequel fut oublié dans sa prison et se garda bien de dire un mot. Ce ne fut que plusieurs mois après qu'il écrivit à la convention, demandant à être jugé. C'était au plus fort de la réaction post-thermidorienne, et beaucoup de motions, de pétitions demandaient qu'il fût jugé comme terroriste. Boissy d'Anglas, Bourdon de l'Oise, Larévellière-Lépaux et d'autres encore y revinrent à plusieurs reprises et le signalèrent comme le premier auteur, comme un des principaux agents de la terreur, comme la *cheville ouvrière* du 31 mai. Un décret ordonna sa mise en jugement devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loir; mais l'amnistie du 4 brumaire, qui fut décrétée après le triomphe

Digitized by Google

des terroristes au 13 vendémiaire, le sauva encore une fois de l'échafaud; il fut mis en liberté. On crut qu'arrivé à un âge très-avancé il allait enfin se tenir en paix; mais la police du directoire, qui le surveillait, le vit encore dans plusieurs complots révolutionnaires, notamment dans la conspiration de Babeuf. Pour se justifier, il fit imprimer trois mémoires apologétiques de toute sa vie, et persuada enfin ses accusateurs qu'il était sincèrement décidé à ne plus se mêler d'affaires politiques. Cédant aux sollicitations de ses amis et de sa famille, il se retira dans l'abbaye de Thym-le-Moutiers près de Mézières, qu'il avait achetée au temps de sa splendeur, et dont il avait fait un beau domaine. Là encore il vécut aussi heureux qu'autrefois dans les montagnes de la Suisse, ne sortant que très-rarement de sa retraite pour assister aux séances de la société d'agriculture de Mézières, dont il était membre. Ne parlant jamais de politique, il ne voulait pas non plus en entendre parler, et ne lisait aucun journal. Il ne se mêlait pas même des affaires de son village, et ne voyait absolument aucun de ses anciens amis. On peut dire qu'il avait réalisé le vœu d'Horace : *Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis.* S'il n'avait pas vu les soldats étrangers en 1814, et s'il n'avait pas eu beaucoup à souffrir de leur invasion, il n'aurait pas su que de grands événements étaient survenus. Les pertes qu'il essuya alors lui causèrent un chagrin très-vif, et il est probable que la crainte d'être recherché pour sa conduite dans la révolution y ajouta encore; ses facultés morales s'affaiblirent considérablement. Dans les derniers temps de sa vie il avait perdu entièrement la mémoire, et ne pouvait pas suivre la moindre conversation. Son ancien ami Dubois-Crancé, qui habitait le même pays, étant venu le voir, ne put se faire connaître. Pache mourut à la fin de 1823. On a publié, longtemps après sa mort, un ouvrage qu'il avait composé et dont le manuscrit était resté entre les mains de son fils, sous le titre : *Introduction à la philosophie*, Paris, 1844, in-8°. M—D j.

PACHECO, marquis de Villena. *Voyez* VILLENA.

PACHECO (doña MARIA), dame espagnole d'un courage héroïque, avait épousé don Juan de Padilla, fils aîné du commandeur de Castille. Elle joignait à des talents extraordinaires dans une femme une ambition démesurée et le plus grand zèle pour la cause de l'insurrection espagnole, qui avait pris le nom de la *Sainte-Ligue*, et dont son mari était le général. En 1522, la ligue se trouvant dans un embarras extrême pour payer les troupes qu'elle avait levées, doña Maria proposa de s'emparer des ornements précieux de la cathédrale de Tolède; mais, afin d'ôter à cette action l'apparence d'impiété qui aurait pu indigner le peuple, elle se rendit à l'église, suivie de ses femmes vêtues de noir, fondant en larmes et se frappant le sein; et là, se prosternant, elle demanda pardon aux saints de la liberté qu'elle prenait de dépouiller leurs autels, les attestant qu'elle ne le faisait que pour l'intérêt de la patrie. Cet artifice prévint l'imputation de sacrilége, et procura à la ligue une somme considérable. Padilla, après la perte de la bataille de Villalor, qui ruina les affaires de la ligue, s'étant jeté au milieu des ennemis, fut fait prisonnier et condamné à périr sur un échafaud (*voy.* Juan de PADILLA). Doña Maria étouffa sa juste douleur pour ne songer qu'aux moyens de venger son époux. L'admiration qu'inspiraient ses rares qualités lui fit obtenir sur les Tolédans le même ascendant que son mari; elle ranima leur courage, et les détermina à se défendre seuls contre toutes les forces de Charles-Quint dans la péninsule : elle espérait que son entreprise serait appuyée par les Français, qui venaient de pénétrer dans la Navarre; mais les Français ayant été repoussés, l'armée royale vint aussitôt mettre le siége devant Tolède. Doña Maria le soutint avec la plus grande vigueur, et battit l'ennemi dans plusieurs sorties. Son exemple eût peut-être réveillé l'espérance des Castillans d'obtenir le maintien de leurs priviléges, si doña Maria eût pu conserver quelque temps l'autorité; mais s'étant aliéné le clergé en le forçant à contribuer pour l'entretien de ses soldats, elle se vit bientôt abandonnée par le peuple, à qui l'on vint à bout de persuader qu'elle ne se soutenait que par des sortiléges. Alors cette héroïne se renferma dans la citadelle, qu'elle défendit quatre mois entiers avec un courage qui ne se démentit pas un seul instant, quoiqu'elle n'eût aucun espoir. Quand elle eut épuisé ses vivres et ses munitions, elle s'échappa à la faveur d'un déguisement, et parvint à gagner le Portugal, où elle acheva ses jours dans sa famille (*voy.* Sandoval et Robertson, *Histoire de Charles-Quint*). W—s.

PACHECO DE NARVAÉZ (LOUIS), né à Baeça en Andalousie, fut de son temps un habile maître d'escrime. Il donna des leçons de cet art à Philippe IV, fut employé comme instructeur dans des régiments; et ce fut en cette qualité qu'il demeura aux îles Canaries. De retour à Madrid, il y exerça son métier de maître en fait d'armes, et fut breveté du roi; c'est du moins ainsi qu'il faut entendre, ce nous semble, les paroles d'Antonio : *Armorum archimagister regio diplomate nuncupatus.* En même temps que l'épée, il mania la plume. Antonio, qui ne donne pas la date de sa naissance, se tait aussi sur celle de sa mort. Il transcrit les titres de huit ouvrages ou opuscules de Pacheco; mais encore prévient-il qu'il croit parler du même ouvrage sous deux titres. Parmi ces ouvrages, on remarque un abrégé de Carranza : *Compendio de la filosofia y destreza de las armas de Geronimo Carranza*, Madrid, 1612, in-4° (*voy.* CARRANZA). Le plus ancien des livres de Pacheco est de 1600; il est intitulé *Libro de las grandezas de la espada*, in-4°. Le dernier est

Digitized by Google

de 1635. Aucun n'a survécu à son auteur; aucun n'est connu hors de la Péninsule. A. B—T.

PACHECO (Christophe), peintre de l'école de Madrid, florissait en 1568, et jouit de la faveur du duc d'Albe, qui l'occupa de l'embellissement de ses palais. Le talent qu'il déploya dans le portrait engagea la plupart des personnages les plus distingués de son temps à se faire peindre par lui. Le peu de ses ouvrages qui existent encore en ce genre (tous ceux qu'il avait faits pour le duc d'Albe ayant péri dans un incendie) prouvent que sa vogue n'était point une affaire de mode. Ils sont traités d'une excellente manière, et peints d'une belle couleur. Il mettait surtout un soin minutieux à rendre tous les détails des vêtements en usage à cette époque, tels que les broderies, les dentelles, etc. — *François* Pacheco, peintre, écrivain et poëte distingué, né à Séville en 1571, fut élève d'un peintre de Serges, nommé Louis Fernandez, qui avait une école à Séville. En 1598, il fut chargé de peindre en détrempe un des quatre côtés du catafalque immense que l'on éleva dans la cathédrale de cette ville pour les funérailles de Philippe II. En 1600, il fut choisi pour exécuter, au couvent de la Merci, six grands tableaux tirés de la *Vie de St-Raimond*, concurremment avec Antoine Vasquez, peintre d'un talent supérieur. Les tableaux en détrempe qu'il fit, trois ans après, pour son ami le duc d'Alcala, et qui représentent plusieurs traits de l'*Histoire de Dédale et Icare*, obtinrent le suffrage du célèbre Cespedès. Dans cet ouvrage, l'artiste n'a éludé aucune des difficultés de son art; et l'on remarque dans quelques-uns des tableaux qui le composent des raccourcis qui prouvent sa profonde connaissance du dessin. Cependant Pacheco, jaloux de perfectionner son talent, voulut voir et étudier les chefs-d'œuvre que renfermaient Madrid, l'Escurial et Tolède, où travaillait alors le Greco, et se lia d'une étroite amitié avec Vincent Carducho. De retour à Séville, il ouvrit une école où il mit à profit les connaissances qu'il avait acquises dans ses voyages: de cette école sont sortis des élèves distingués, parmi lesquels il suffit de citer Alphonse Coello et Jacques Velasquez, qui, par la suite, devint son gendre. C'est en 1618 qu'il peignit, pour le couvent des religieuses de Ste-Isabelle, son célèbre tableau du *Jugement universel*. En 1623, il accompagna à Madrid son gendre, qui y avait été appelé par le duc d'Olivarès. Il fut témoin de ses succès, et demeura deux ans dans la capitale, étudiant avec plus de soin et d'ardeur que jamais les chefs-d'œuvre qu'elle contenait. Il revint enfin à Séville, où il fut parfaitement accueilli. Un de ses plus beaux ouvrages fut le *St-Michel* qu'il exécuta pour le collége de St-Albert. On connaît de lui plus de cent cinquante portraits à l'huile, de diverses dimensions. Le plus remarquable est celui de sa femme. Il fit ensuite une collection des personnages les plus distingués de son temps, au crayon noir et rouge. On y distingue le portrait de Michel Cervantes. Il s'exerça aussi dans la miniature. Quelque assidu qu'il fût au travail, ses occupations ne l'empêchèrent pas d'approfondir la théorie de son art. Il a consigné le fruit de ses études dans son *Traité de l'art de la peinture*, ouvrage élémentaire, malheureusement trop rare, mais qui ne cesse point d'être regardé par les Espagnols comme le meilleur qu'ils possèdent en leur langue. Il s'était livré également avec succès à d'autres genres d'études littéraires; et l'on connaît de lui une *Dissertation* très-savante, où il prouve, contre le sentiment de François Quevedo de Villegas, que St-Jacques n'était pas l'unique patron de l'Espagne, et que Ste-Thérèse pouvait revendiquer sa part de ce patronage. Les vers qu'il a composés contre la mauvaise imitation de la nature dans l'art de peindre jouissent d'une réputation méritée. Il fut l'éditeur des poésies de son ami Ferdinand de Herrera, qu'il publia en 1619, avec le portrait de l'auteur en tête. Lope de Vega a chanté les talents de Pacheco. Les églises de Séville, de Brenes, d'Alcala, de Guadayra, etc., sont ornées de ses tableaux. Il en existe un grand nombre dans des galeries particulières. Son dessin, en général correct, offre de la simplicité dans les poses; on y reconnaît une entente parfaite dans la composition des figures, dans la distribution des lumières et dans le choix des convenances: mais l'exécution manque de franchise; et, contre le caractère ordinaire des maîtres de l'école de Séville, si remarquable par la beauté du coloris, ses tableaux sont d'une couleur généralement terne. Peu de peintres ont été aussi studieux que lui. Avant d'exécuter un tableau, il en faisait deux ou trois dessins différents et étudiés; il copiait à part et à l'huile, d'après nature, les têtes qu'il voulait faire entrer dans ses compositions, et dessinait avec soin sur des cartons toutes les autres parties de ses figures. Cet artiste mourut à Séville, en 1654. P—s.

PACHO (Jean-Raimond) naquit à Nice le 23 janvier 1794. Orphelin à huit ans, il fit ses études au collége de Tournon. Là, son goût pour le dessin et la botanique n'eut d'autre rival que la passion des vers. Avec de tels penchants, l'étude des lois dut plus tard lui paraître d'une effrayante aridité; aussi quitta-t-il dès la première année l'école de droit d'Aix pour se rendre en Italie, où il dissipa promptement le peu de fortune qu'il avait recueilli de la succession de ses parents. Il vint ensuite à Paris, dans l'espoir que la peinture pourrait lui assurer une heureuse existence; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'était là qu'une trompeuse illusion. En 1822, nous le trouvons en Egypte, près de son frère, négociant à Alexandrie, explorant le Delta, et s'essayant à de plus grands voyages. L'année suivante, il visita successivement le Fayoum, les

Digitized by Google

oasis de Syouah, el Arachieh, Fared-Ghah, le temple Keroum, Beni-hassam, Siout, puis la vallée des Ruines, l'oasis d'el Kargheh, Gainah, Boulac, Dakakim, Berys et leurs environs; il atteignit ensuite l'oasis de Dhakel, en passant par Aïn-Amour, Ballat et Themida. Il examina l'ouadi el Gharb, qui contient neuf villages, et le Bahr Be-lama qui traverse l'oasis. Cette exploration ne satisfit point l'active curiosité de Pacho. Pendant son séjour dans l'oasis d'Ammon, les Arabes d'Aoulad-Aly l'avaient souvent entretenu du Djebel-Akhdar, nom moderne de la Pentapole Cyrénaïque. Les descriptions qu'ils lui firent de leur ancien domaine, de ses vertes collines, de la fraîcheur de ses sources et des merveilles de ses ruines ravit son imagination et fit naître chez lui le plus vif désir de visiter cette terre riche de vieux souvenirs et presque inconnue. Il était dans de telles dispositions lorsqu'il reçut le programme de la société de géographie de Paris relatif à l'examen de la Cyrénaïque. C'était un voyage fort cher, et Pacho, sans argent, eût été forcé d'y renoncer, si M. Guyenet, directeur d'une des manufactures du pacha, n'eût fait les fonds de l'entreprise avec un désintéressement qui trouve plus d'approbateurs que d'imitateurs. M. Muller, jeune orientaliste, qui l'avait accompagné dans les oasis, voulut bien encore, par amour de la science, partager l'honneur et les périls de cette grande exploration. Elle se présentait avec un attrait d'autant plus vif qu'elle avait en partie l'intérêt de la nouveauté. La Cyrénaïque restait à visiter dans son ensemble. Le Français Granger (*voy.* ce nom), sous la protection d'un chef de voleurs, avait pénétré jusqu'à Cyrène et copié de nombreuses inscriptions antiques; mais son récit n'existait plus. Les indications superficielles de Paul Lucas et de J. Bruce (*voy.* ces noms) ne pouvaient le remplacer. On regrettait que della Cella n'eût point dessiné les monuments de l'ancienne Pentapole, sur lesquels il nous donne les premiers renseignements intéressants. Le P. Pacifique n'ajoutait rien aux faits déjà connus; le général Minutoli s'était arrêté au pied du mont Catabathmus, et les travaux du capitaine Beechey, depuis Tripoli jusqu'à Derne, n'étaient point encore publiés. Telles étaient les seules sources sur la Cyrénaïque au moment du départ de Pacho. Nous allons esquisser les principaux traits de sa longue et périlleuse exploration. Elle commence le 3 novembre 1824, par la vallée Marcotide, célèbre dans l'antiquité par ses vignobles. Le voyageur voit ensuite les ruines d'Abousir, l'ancienne Taposiris, le château fort de Lamaid, construction des Sarrasins du moyen âge; les citernes de Djammernèh, triste solitude jadis couverte de villages, et franchit les collines de l'Akabah-el-Soughaïer, premier échelon des hauteurs qui s'élèvent progressivement jusqu'aux montagnes de la Pentapole; il s'arrête aux ruines de Kassaba-Zarghah, puis au fort de Berek, le célèbre Paræotonium des anciens géographes; il traverse le redoutable Akabah-el-Solaum, gardé par des tribus indépendantes; il parcourt le grand plateau de Za'rah et la célèbre et fertile vallée de Daphneh, coupée de mille canaux, et habitée par les Harâbi, guerriers courageux et cruels; au sortir de l'Ouadi-el-Seïd, il marche vers la mer et se trouve en face de l'île rocailleuse de Bomba, l'Ædonia de Scylax, voisine de la fameuse Platée d'Hérodote. L'aspect de l'Ouadi-Temmimeh lui confirme la description que les anciens ont laissée d'Aziris. Il arrive sur les premiers échelons boisés des monts Cyrénéens; Derne, tant désirée par les hommes de sa caravane et par lui-même, le reçoit enfin dans ses murs. Après un repos nécessaire, il reprend sa route par le château de Zeitounie et les vallées profondes et pittoresques de Betkaat et de Tarakenet; il se rend aux ruines de Massakhit (la ville des Statues), ancien séjour des chrétiens; il voit les débris imposants de Tammer, qui lui semblent les ruines mêmes du temple de Vénus; il s'arrête sur les bords des réservoirs de Lameloudeh, peut-être l'ancienne Limniade. Sur l'agile cheval de Barcah, il parcourt les bords des sommités du plateau Cyrénéen et les sentiers difficiles de ses pentes abruptes. Il va chercher les restes de Natroum, la ville de la Mer des Arabes; il reconnaît dans le ras el Hal-Al, le célèbre Naustathmus de Strabon. Il poursuit ses recherches dans la paisible vallée des Figuiers, où l'attend l'accueil le plus hospitalier. Djaus, Téreth, Saffeneh, Gherues le voient successivement explorer leurs sites agrestes et leurs ruines. Il fait halte au port de Sousa, aux grottes sépulcrales de Tolometa ou Ptolémaïs, de Tokra ou Teuchira et d'Adrianopolis; il essaye de déterminer la position du jardin des Hespérides, et à la suite de cette excursion, il revient à Sousa, l'Apollonie de Strabon, l'ancien port de Cyrène. Il s'approche de la Grennah moderne et se trouve enfin au milieu des ruines de la capitale de la Pentapole: il les examine en détail, il dessine les sarcophages et les bas-reliefs dégradés, les statues, les colonnes, les frises mutilées; il pénètre dans l'aqueduc, dont les eaux alimentaient jadis la fontaine d'Apollon, et dont les hyènes gardent aujourd'hui l'entrée. Il cherche, à défaut de murailles conservées, dans le seul mouvement des ruines, l'ancien plan de Cyrène, sa forme et son étendue; il l'exhume de ses décombres pour la montrer telle qu'elle fut aux jours de son orgueil. De retour à Ben-Ghazi, qui ne conserve plus rien de l'ancienne Bérénice, il descend au sud, atteint Ladjedabiah, dépasse près de ce point les limites des terres fertiles, et s'enfonce dans le désert des Syrtes, ancienne patrie des Nasamons; il entre dans l'oasis de Maradeh, caché au milieu d'un labyrinthe de monticules de sables mouvants, et dont les eaux pures ou thermales et la forêt de palmiers font les délices du voyageur. Il

Digitized by Google

visite Audjelah, oasis plus stérile, dont l'aspect, la culture et les produits n'ont pas changé depuis les jours d'Hérodote. Le voyageur n'oublie aucun des cantons habités dépendants de ces deux groupes. Il passe une troisième fois par l'oasis d'Ammon, et revient au Caire par la vallée du lac Natron; il entre dans la capitale de l'Egypte le 17 juillet 1825, et s'empresse de la quitter pour se rendre en France et soumettre le résultat de ses travaux à l'Académie des inscriptions et à la société de géographie. Il eut pour rapporteurs Letronne et Malte-Brun, c'est-à-dire les hommes les plus compétents et les meilleurs juges qu'il pût désirer. La société de géographie, frappée de la nouveauté et de l'importance des faits recueillis sur un pays si peu connu, lui décerna le prix qu'elle avait proposé. Depuis ce moment jusqu'au jour de sa mort, Pacho se livra tout entier à la rédaction et à la publication de son voyage; il se sépara du monde pour se consacrer uniquement à ce grand travail. Il mit fin lui-même à son existence dans un moment de désespoir, suite de l'état de gêne où il se trouvait, le 26 janvier 1829. Il était âgé de 35 ans. Bien que le voyage dans la Cyrénaïque n'embrasse pas toute cette vaste contrée, il n'en est pas moins l'exploration la plus étendue et la plus exacte que l'on ait entreprise sur elle. Cyrène, le point le plus important et le plus artistique, a été pour la première fois l'objet d'un consciencieux examen. On a donné d'unanimes éloges à la partie archéologique, aux dessins des ruines, aux copies d'inscriptions antiques. Pacho sait l'art de transporter son lecteur sur les sites qu'il décrit, et de l'initier à la connaissance du sol et aux mœurs des habitants, par des tableaux pleins de mouvement et de vérité. Ce qui tient à la géographie comparée décèle le savant consciencieux, lors même qu'il se trompe. Le voyage de Pacho a paru sous ce titre : *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Audjelah et de Maradeh, accompagnée de cartes géographiques et topographiques, et de planches représentant les monuments de ces contrées*, par J.-R. Pacho, dédiée au roi, 1 vol. in-4° et atlas in-fol., Paris, librairie de Firmin Didot père et fils, 1827-29. La plupart des ouvrages périodiques importants, soit en France, soit à l'étranger, rendirent compte avec détail de cette publication intéressante. L'*Edinburg Review* (t. 48) et le *Foreign Quarterly Review* (novembre 1829) en firent l'objet de longues analyses. Les *Nouvelles Annales des voyages*, la *Revue encyclopédique* (t. 35 et 39), le *Bulletin des sciences historiques* (t. 8), en parlent avec éloge. Letronne, indépendamment du rapport qu'il présenta au nom de l'Académie des inscriptions, a inséré dans le *Journal des savants* (novembre 1827) un article dans lequel il fait un grand éloge du zèle et des connaissances de Pacho. Pacho a laissé quelques ouvrages inédits, entre autres un *Tableau des tribus nomades anciennes et modernes*, dont il avait lu plusieurs fragments dans les séances de la commission centrale de la société de géographie, à laquelle il appartenait, et le journal de son voyage dans les oasis, ainsi qu'une collection de dessins recueillis sur ces terres habitées. L. R—E.

PACHYMÈRE (George), l'un des écrivains les plus distingués de l'histoire byzantine, naquit vers l'an 1242 à Nicée, où sa famille s'était réfugiée après la prise de Constantinople par les Latins. Son père, quoique dépouillé de sa fortune, ne négligea rien pour son éducation et lui donna d'habiles maîtres, qui lui firent faire de grands progrès dans les lettres. Constantinople ayant été enlevée aux Latins en 1261 par Michel Paléologue (*voy.* Michel), George se hâta de se rendre dans cette ville, où il continua ses études avec beaucoup d'ardeur. Admis dans l'état ecclésiastique, ses talents et sa naissance lui ouvrirent bientôt la route des honneurs. Il mérita aussi la confiance de Paléologue, qui lui donna un emploi à la cour et le chargea de différentes négociations. George, comblé des faveurs de la fortune, ne cessa pas de cultiver les lettres, auxquelles il avait dû tant de consolations; il s'efforça d'en inspirer le goût à ses compatriotes et forma plusieurs élèves, parmi lesquels on cite Manuel Philé (*voy.* Philé). On ignore l'époque de la mort de Pachymère : mais on ne peut la fixer plus tard que l'année 1310, et c'est sans aucun motif plausible que le savant Lambecius et après lui dom Nessel l'ont reculée jusqu'à 1340. L'*Histoire* qu'il nous a laissée est divisée en treize livres, qui comprennent le règne de Michel Paléologue et les vingt-six premières années de celui d'Andronic, son fils et son successeur; de sorte qu'elle fait suite à l'histoire de Nicétas et d'Acropolite et finit à peu près où commence celle de Cantacuzène. On ne la connaissait encore que par les fragments qu'en avaient publiés Jérôme Wolf, le P. Petau et Allatius, quand le savant P. Poussines en donna une édition accompagnée d'une version latine, Rome, 1666-1669, 2 vol. in-fol. d'après un beau manuscrit de la bibliothèque Barberine : à la suite de chaque volume l'éditeur a placé trois livres d'observations, dont le premier contient l'explication des mots obscurs; le second, les notes critiques et les corrections, et le troisième la chronologie (1). Il a en outre ajouté au premier volume l'ouvrage de Simeon Sethus, *De sapientia Indorum*, avec une traduction latine; c'est cette édition, assez rare en France, qu'on réunit à la collection de l'*Histoire Byzantine*, imprimée au Louvre. Une édition nouvelle due aux soins de M. I. Bekker a paru à Rome en 1835, 2 vol. in-8°. L'histoire de Pachymère a été traduite en

(1) On regrette que dans la réimpression faite à Venise de l'*Histoire* de Pachymère on n'ait pas inséré un opuscule aussi rare que curieux de Maurice David, prêtre de Dijon, intitulé *Animadversiones in Observationes chronologicas Pessini ad Pachymerum*, Dijon, 1679, in-4° de 79 pages. *Voyez* sur cet opuscule la *Biblioth. de Bourgogne*, au mot *David*.

Digitized by Google

français par le président Cousin (*voy.* ce nom). Malgré la diffusion et l'obscurité du style, cette histoire est intéressante, parce que l'auteur est de bonne foi et qu'il est plus sincère qu'on ne pouvait l'attendre de sa position à la cour. On trouve d'ailleurs dans cet ouvrage des morceaux de la plus grande beauté (1) et d'une haute éloquence. On cite encore de Pachymère : la *Paraphrase des Œuvres de St-Denys l'Aréopagite*, Paris, 1561, in-8°. Cette édition ne contient que le texte grec ; mais l'ouvrage a été inséré avec une version latine dans le recueil des *Œuvres* de St-Denys (*voy.* DENYS). — Un petit traité : *De processione Spiritus sancti*, publié avec une version latine par Léon Allatius dans le tome 1er de la *Græcia orthodoxa*. — *Augustalis in templo Sophiæ Constantinopolitano descriptio*, à la suite de l'*Histoire* de Gregoras, édition de Boivin. — La *Paraphrase des ouvrages philosophiques* d'Aristote, dont quelques parties ont été publiées avec des traductions latines et que l'on conserve en entier parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale à Vienne. Pachymère avait encore composé divers ouvrages qui ne nous sont point parvenus : on regrette surtout la perte de ses *Lettres* et d'un *Poëme* dans lequel il avait décrit les événements de sa vie, dont il ne reste que quelques fragments insérés par Boivin dans son édition de Nicéphore Gregoras, t. 2, p. 764, et par Villoison dans ses *Anecdota græca*, t. 2, p. 76. On peut consulter pour plus de détails Allatius, *De Georgiis*, ch. 47, p. 704-21 ; Fabricius, *Bibl. græca*, t. 6, p. 458-69, et Mart. Hanckius, *De script. Byzantin.*, p. 566-578. W—s.

PACIAUDI (PAUL-MARIE), l'un des plus savants et des plus laborieux antiquaires du 18e siècle, était né à Turin en 1710. Après avoir achevé ses études à l'université de cette ville, il embrassa la vie religieuse dans la congrégation des Théatins et fut envoyé à Venise, où il se forma sous les meilleurs maîtres aux sciences nécessaires à son état. Désigné par ses supérieurs pour professer la philosophie au collége de Gênes, il eut le courage de bannir de ses leçons toutes les vaines subtilités de l'école, et il osa, l'un des premiers en Italie, expliquer le système de Newton. Malgré les succès qu'il obtenait dans la carrière de l'enseignement, le P. Paciaudi y renonça pour se livrer à la prédication, et, pendant dix ans, il remplit avec éclat les principales chaires de la Lombardie et des Etats vénitiens. Il se délassait de ses travaux évangéliques par la culture des lettres et de l'archéologie. Indépendamment de quelques discours, il publia vers cette époque plusieurs dissertations sur les monuments d'antiquité, et l'Histoire métallique d'Emmanuel Pinto, grand maître de Malte, ouvrage qui lui mérita le titre d'historiographe de cet ordre (1). L'affaiblissement de sa santé, occasionné par une application trop soutenue, l'obligea en 1750 de renoncer pour jamais à la prédication et d'interrompre toute espèce de travail. Dès qu'il fut rétabli, ses supérieurs l'engagèrent à se fixer à Rome, où il était déjà connu d'une manière avantageuse. Le pape Benoît XIV, qui aimait les savants, fut charmé du mérite de Paciaudi, l'associa d'abord à l'académie qu'il avait fondée pour la recherche des anciens monuments, et l'admit bientôt à sa familiarité. Paciaudi se vit alors élevé, malgré sa répugnance, aux premières dignités de l'ordre que ses talents illustraient ; mais les devoirs que lui imposèrent les différentes charges dont il fut revêtu ne nuisirent point à ses travaux littéraires, et plusieurs ouvrages ajoutèrent encore à sa juste réputation. Le duc de Parme, voulant établir dans la capitale de ses Etats une bibliothèque non moins précieuse que celle des princes de la maison de Farnèse, transportée depuis peu à Naples d'après les traités, nomma en 1761 le P. Paciaudi son bibliothécaire et lui laissa le soin de former la collection dont il serait le conservateur. Cette place honorable présentait trop d'avantages à Paciaudi pour qu'il ne s'empressât pas de l'accepter ; mais il pria l'infant de lui permettre, avant d'en prendre possession, d'accomplir le projet qu'il avait de visiter la France, où il accompagna en 1762 le prélat Lenti, chargé d'une mission particulière. Il fut accueilli à Paris par Caylus, l'abbé Barthélemy et les savants qui, comme lui, cultivaient la science des antiquités ; il leur inspira bientôt pour sa personne la même estime qu'ils avaient pour ses ouvrages. Il profita de son séjour en France pour acheter un grand nombre de livres qu'il aurait eu de la peine à se procurer en Italie, et y établit des correspondants chargés de lui faire passer tous les ouvrages dignes d'être admis dans la bibliothèque dont le soin lui était confié. De retour à Parme, il s'appliqua tout entier à ses nouvelles fonctions ; en moins de six ans, il eut réuni plus de soixante mille volumes en diverses langues : il en dressa le catalogue exact et ne croyant pas encore sa tâche remplie, il entreprit d'en faire connaître par des notices les ouvrages les plus rares, tant imprimés que manuscrits (2). Ce travail, qui semblait demander une vie entière, fut assez promptement terminé, quoique le P. Paciaudi eût été chargé dans le même temps de diriger les fouilles de l'ancienne ville de Velleia, dans le Plaisantin. Lors de la suppression des jésuites, il fut nommé président des études dans le duché de Parme : il se servit de l'influence que lui donnait cette place pour

(1) « Sans le comparer, dit Gibbon, à Tacite ou à Thucydide, j'admire la clarté, l'éloquence et la liberté avec lesquelles il raconte l'élévation de Paléologue. » *Voy. l'Histoire de la décadence de l'empire romain.*

(1) Cet ouvrage est intitulé *Medaglie rappresentanti i più gloriosi avvenimenti del magistero di Fra. Emman. Pinto, G. M. dell' ordine Gerosolimitano*, in-fol., s. d.

(2) Une seule de ces notices a été imprimée : elle est relative à un manuscrit du Coran, 1772, in-8°.

Digitized by Google

abroger les anciens règlements dont il avait été à même de reconnaître les vices, et il en fit adopter de plus appropriés aux progrès des sciences. Au milieu d'occupations si diverses, si multipliées, Paciaudi ne perdait pas de vue les devoirs que lui imposait le titre d'historiographe de Malte, et il travaillait à rassembler des matériaux pour l'histoire des grands maîtres, quand il se trouva enveloppé dans la disgrâce du ministre Felino, dont il était l'ami (*voy.* MILLOT). N'ayant pas reçu l'injonction de s'éloigner de Parme, il s'y tint renfermé dans le couvent de son ordre. Au bout de quelques mois, il fut rétabli dans toutes ses fonctions et replacé à la tête de la bibliothèque, dont l'entrée lui avait été interdite par un raffinement de cruauté; mais craignant le retour de quelque nouvel orage, il demanda et obtint la permission de retourner à Turin. On ne tarda pas à s'apercevoir que le P. Paciaudi laissait un vide difficile à remplir, et on le pressa vivement de venir reprendre ses fonctions de bibliothécaire. Il céda enfin aux instances des personnes qui l'appréciaient et auxquelles il ne pouvait rien refuser. Il avait le projet d'employer ses loisirs à continuer les Mémoires des grands maîtres de Malte; mais, épuisé par le travail, il tomba bientôt dans un état de langueur qui ne lui permit plus de se livrer à aucune étude sérieuse. Cet état douloureux se termina par une attaque d'apoplexie, qui enleva ce savant si estimable aux lettres et à la religion dans la nuit du 2 février 1785. Il était membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie, de France et d'Allemagne et associé étranger de l'Académie des inscriptions, où Dacier prononça son *Eloge*, dont on a fait usage pour la rédaction de cet article. (*Voy.* le Recueil de l'Académie, t. 47.) Outre quelques discours et des dissertations, insérés dans différents recueils et dont on trouvera la liste dans l'*Histoire littéraire des théatins*, par le P. Vezzosi, on a de Paciaudi : 1° *Delle antichità di Ripa Transone, o sia dell' antica Cupra*, Venise, 1743, in-8°. Mécontent de cette production de sa jeunesse, le savant auteur se proposait de la refondre et de la publier avec des corrections. 2° *De sacris christianorum balneis*, Venise, 1750, in-4°; deuxième édition, augmentée, Rome, 1758, in-4°. Il y traite non-seulement des bains proprement dits en usage chez les premiers chrétiens, mais des purifications, des lustrations faites avec l'eau, et il remonte à l'origine de ces rites. 3° *De rebus gestis Sebastiani Paulii commentarius epistolaris*, Naples, 1751, in-4°; Rome, 1755, même format. C'est une vie de Séb. Paoli, son prédécesseur dans la place d'historiographe de l'ordre de Malte; elle est adressée à Scipion Maffei. 4° *Diatribe qua græci anaglyphi interpretatio traditur*, Rome, 1751, in-4°; 5° *De umbellæ gestatione commentarius*, ibid., 1752; 6° *De Beneventano Cereris augustæ mensore exegesis*, ibid., 1753; inséré dans le *Thesaurus antiquitatum Beneventanarum*, p. 329-50; 7° *Antiquitates christianæ : de cultu S. Johannis Baptistæ*, ibid., 1755, in-4°. C'est un chef-d'œuvre d'érudition. On trouve à la fin du volume un commentaire sur l'ancienne liturgie de l'ordre de St-Jean de Jérusalem. 8° *Puteus sacer agri Bononiensis commentar. illustratus*, ibid., 1756, in-4°; 9° *De athletarum cubistesi in palæstra Græcorum commentarius*, ibid., 1756, in-4°. Cette petite dissertation, qui est curieuse et recherchée, traite des jeux et des exercices d'agilité des anciens. 10° *Ad numos consulares triumviri M. Antonii animadversiones philologicæ; accedit explicatio tabulæ Peloponnesiæ*, ibid., 1757, in-4°, fig.; 11° *Monumenta Peloponnesiaca commentariis explicata*, ibid., 1761, deux volumes grand in-4°, fig. C'est la description des monuments du Péloponèse transportés à Venise. 12° *Memorie dei gran maestri dell' ordine Gerosolimitano*, Parme, Bodoni, 1780, 3 vol. grand in-4°, fig. Ces trois volumes contiennent les vies des fondateurs et des dix premiers grands maîtres de l'ordre de Malte. 13° *De libris eroticis antiquorum;* cette savante dissertation, insérée dans l'édition de Longus, Parme, Bodoni, 1786, a été publiée séparément, Leipsick, 1803, in-8°; 14° *Lettres au comte de Caylus*, Paris, 1802, in-8°, fig. Ce recueil est précédé d'un *Essai* sur la vie et les écrits de Paciaudi, par Sérieys. On y trouve quelques anecdotes littéraires et un grand nombre de détails sur différents monuments d'antiquité que Paciaudi adressait au comte de Caylus avec des explications et dont celui-ci a fait usage dans son *Recueil* (*voy.* CAYLUS). W—s.

PACICHELLI (JEAN-BAPTISTE), littérateur, né à Pistoie vers 1640, acheva ses études à Rome avec succès et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talents lui ayant mérité des protecteurs, il fut attaché à la légation du saint-siége en Allemagne et profita de cette circonstance pour visiter les principaux Etats de l'Europe. Il rapporta de ses voyages des notes sur les mœurs et les usages de chaque pays et sur les objets les plus dignes de fixer l'attention d'un observateur. Après dix années d'absence, il revint à Rome, et, ayant obtenu un bénéfice à Naples, il se retira dans cette ville, où il mourut en 1702. On a de lui : 1° *Schediasma de iis qui nullo modo possunt in jus vocari*, Rome, 1669, in-4°; 2° *Vita de Gio-Batt. de' Marini, con un indice degli scrittori domenicani*, ibid., 1670, in-4°. Cette vie du P. Marini paraît n'avoir pas été connue du P. Echard, puisqu'il ne la cite point dans les *Script. ord. fratr. Prædicator.* 3° *De distantiis*, ibid., 1672, in-fol.; 4° *Chiroliturgia, sive de varia ac multiplici manus administratione lucubrationes*, Cologne, 1673, in-8°; — *Diatriba de pede*, ibid., 1675; 5° *De jure hospitalitatis*, ibid., 1675, in-8°; 6° *Memorie de' viaggi per l'Europa cristiana*, etc., Naples, 1685, 3 vol. in-12. C'est un recueil de lettres que l'auteur avait adressées à ses amis pendant ses voyages en Allemagne, en Angleterre et en France; on y trouve des détails intéressants pour l'histoire

Digitized by Google

littéraire de cette époque et des remarques qui annoncent un esprit judicieux et un observateur impartial. 7° *Memorie nuove*, etc., ibid., 1690, 2 vol. in-12; c'est une suite nécessaire de l'ouvrage précédent; 8° *Schediasma juridico-philologicum tripartitum de larvis, de capillamentis et de chirothecis*, ibid., 1693, in-12; ce sont des recherches sur l'origine des masques, des perruques et des gants. Cet ouvrage, singulier par son objet, est peu connu en France. 9° *De tintinnabulo Nolano lucubratio*, ibid., 1693, in-12; 10° *Lettere familiari, istoriche et erudite*; ibid., 1695, 2 vol. in-12. Ce Recueil de lettres n'est peut-être qu'une réimpression des *Memorie nuove*. 11° *Il regno di Napoli in prospettiva diviso in dodici provincie, in cui si descrivono la sua metropoli, e le cose più notabili*, etc., ibid., 1703, 3 vol. in-4°, avec cartes et fig. C'était l'ouvrage le plus complet et le plus exact qui eût paru jusqu'alors sur le royaume de Naples. W—s.

PACIFICO, religieux franciscain, né à Novare, florissait au 15e siècle. Il est connu par une *Somme des cas de conscience*, intitulée *Summa pacifica*, que François Tarvisini, carme, a traduite en italien, et qui parut à Venise, en 1574 et en 1580, chez Jean Sommasque. Wadding qui fait mention de Pacifico dans ses *Scriptores ordinis minorum*, ne dit pas à quelle époque il est mort. — Un autre Pacifico, aussi franciscain, est auteur de *Chansons* dédiées à Laurent Lominelli, gouverneur d'Ascoli vers 1659. L—y.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone, n'est connu que par l'épitaphe consacrée à sa mémoire dans la cathédrale de cette ville. Onuph. Panvinio est le premier qui ait publié une partie de cette pièce; mais elle a été donnée depuis en entier par Scipion Maffei, dans la Préface *ad Complex. Cassiodori*, et par Muratori, dans les *Antiquit. Ital. medii ævi*, t. 3, p. 837. Tiraboschi la trouve si obscure, qu'il la compare à une énigme dont l'auteur a laissé à la postérité le soin de découvrir le véritable sens. Cette tâche a été entreprise par le P. Jérôme de Prato, oratorien, dans une dissertation qui fait partie de la *Raccolta Ferrarese*, t. 14, p. 105; mais le savant et judicieux auteur de la *Storia della letterat. italiana* déclare qu'il ne garantit pas la justesse des explications du nouvel Œdipe (voy. la *Storia*, t. 3, p. 264, note). Pacificus, né en 776, fut revêtu, à l'âge de vingt-cinq ans, de la dignité d'archidiacre de Vérone. Il aimait les arts mécaniques; et l'on peut conjecturer ou qu'il travaillait avec une égale perfection l'or, l'argent et les autres métaux, les divers bois et le marbre, ou bien qu'il encourageait les ouvriers, et les aidait de ses conseils et de sa bourse. Il avait copié deux cent dix-huit volumes dont il fit présent à sa cathédrale; car il n'est pas vraisemblable qu'il eût composé un aussi grand nombre d'ouvrages, comme l'épitaphe semble l'indiquer. Si Pacificus est réellement l'auteur d'une *Glose* sur l'Ancien et le Nouveau Testament, il a précédé tous les commentateurs de la Bible; mais, malgré l'assertion de Maffei, rien n'est plus douteux. Enfin l'épitaphe lui attribue l'invention d'une horloge nocturne : mais le pape Paul Ier ayant adressé une horloge de ce genre au roi Pépin dès l'année 757, Pacificus n'a pas pu en être l'inventeur; et tout ce qu'on peut supposer, c'est qu'il y avait ajouté quelques pièces qui en rendaient la marche plus régulière. On renvoie les curieux, pour plus de détails, aux ouvrages déjà cités, et à la deuxième partie de la *Verona illustrata*, de Maffei, où Pacificus a une Notice assez étendue. Il remplit pendant quarante-trois ans les fonctions d'archidiacre, et mourut l'an 844, à l'âge de 68 ans. Le P. Jérôme de Prato a très-bien prouvé que la date de 846 qu'on lit au bas de son épitaphe indique, non l'époque de sa mort, comme Maffei et d'autres critiques l'ont pensé, mais celle de l'érection de ce monument. W—s.

PACIFICUS (Picenus), frère mineur et contemporain de St-François, natif de la Marche de Fermo (le *Picenum* des Romains) et probablement de Ripa-Transone, était *trouvère*. Il paraît que les ouvrages de Pacificus avaient du mérite, puisque l'empereur Frédéric II le couronna et le surnomma le *roi des vers*. Pacificus, dont on ignore le véritable nom, ayant entendu parler de la vertu de St-François, voulut le voir. Il alla l'entendre dans un monastère où le saint prêchait. Il lui parut armé de deux épées lumineuses qui se traversaient en croix, l'une allant de la tête aux pieds, et la seconde d'une main à l'autre. Frappé de cette vision, Pacificus se convertit, et pria St-François de le recevoir parmi ses disciples. Le saint y consentit, et surnomma *Pacifique* le nouveau prosélyte, à cause de sa douceur et de son égalité d'âme. Quatre ou cinq ans après sa conversion, St-François l'envoya en France, où il fut le premier provincial des frères mineurs. On ne sait ni quand ni où il mourut. Plusieurs couvents se disputent l'honneur de posséder son sépulcre et sa dépouille mortelle. Wadding lui attribue un grand nombre de *chansons* et d'autres *poésies* qu'il avait composées tandis qu'il était dans le monde. L—y.

PACIFICUS (Maximus), poëte latin, né à Ascoli, d'une famille noble, partagea sa vie entre les plaisirs et la culture des lettres, et mourut à Fano vers l'an 1500, âgé de près d'un siècle. On a de lui un grand nombre d'élégies et de pièces de vers dont il est très-difficile de se procurer le recueil complet. Il a été publié sous ce titre : *Hecatelegium; sive Elegiæ nonnullæ jocosæ et festivæ, laudes summorum virorum, urbium et locorum; invectivæ in quosdam; laudes patriæ Æsculanæ et alia quædam jucunda et docta*, Florence, 1489, in-4°, édition originale et fort rare; il en existe une seconde de Camerino, 1523, même format. L'édition de Fano, 1506, in-4°, contient,

Digitized by Google

outre les poésies de Pacificus, quelques ouvrages en prose; mais on n'en trouve pas d'exemplaires complets, même en Italie (1). Elle renferme deux livres d'élégies sur Lucrèce, deux sur Virginie, vingt livres d'élégies sur différents sujets, six livres de la guerre de Sparte, sept de la guerre de Cyrus, deux de celle de Marius et Sylla, les règles de la grammaire, un traité de versification, etc. Les poésies de Pacificus ont été réimprimées à Padoue en 1691, in-4°; mais Maglabecchi, qui a présidé à cette édition, en a retranché toutes les pièces obscènes (2). On trouve dans l'*Hecatelegium* des poésies très-libres et on y remarque la description d'une maladie qui paraît avoir beaucoup de rapport avec la syphilis. Cette circonstance donne un intérêt spécial à ce volume, imprimé trois ans avant la découverte de l'Amérique. Le passage en question a été inséré dans les *Anecdotes de médecine* (Lille, 1766, t. 1er, p. 121). L'édition de 1489, très-recherchée des bibliophiles, s'est payée quatre cent soixante-six et cinq cent soixante-dix francs aux ventes Nodier et Libri, en 1844 et en 1847. Parmi les autres ouvrages de Pacificus, on remarque celui qu'il a intitulé *De componendo hexametro et pentametro, Florentiæ*, 1485, in-4°. Cet opuscule est composé de dix feuillets seulement. On y trouve quatre figures circulaires avec des morceaux découpés. Les deux premières étaient destinées à la prosodie latine. Pacificus avait la singulière prétention de réduire à une simple opération mécanique l'art de faire des vers. Les deux autres figures se rapportent au calendrier et à l'alliage des divers métaux. Ce traité, extrêmement rare, ne s'est montré, nous le croyons, en aucune vente publique avant celle de M. Libri en 1847; un exemplaire, quoique en assez mauvais état, fut acheté cent vingt-deux francs par un libraire anglais. Il en existe une réimpression, *Erfurdie, per Joannem Knappum, anno* 1, 50, 10 (*sic*, pour 1510), in-4°. Mentionnons aussi les *Poesie inedite* (*lat.*) *di Pacifico Massimi in lode di Braccio II Bracciolini, con una narrazione delle sue geste da G.-B. Vermigioli, Perugia*, 1818, in-4°. Le *Manuel du libraire* de M. J.-Ch. Brunet renferme des renseignements étendus sur les diverses éditions des ouvrages de l'auteur qui nous occupe en ce moment. Pacificus avait une grande facilité à écrire en vers; mais il manque d'élégance, et ceux qui l'ont comparé à Ovide n'ont pas fait attention que l'abondance et la fécondité ne suffisent pas pour égaler le poëte de Sulmone, qui se distingue surtout par l'imagination la plus brillante et le plus admirable naturel. L'abbé Lancelotti a donné quelques détails sur Pacificus dans les *Memorie per la vita di Angelo Colocci*, à la tête du recueil des poésies de Colocci, Iesi, 1772. On peut aussi consulter les *Lettere pittoriche Perugine* d'Annib. Mariotti, qui nous apprend (p. 273) qu'il a vu au collége de la *Sapienza Vecchia* de Pérouse un magnifique recueil de poésies de la main de Pacificus. W—s et Ba—t.

(1) L'exemplaire que Tiraboschi avait eu de l'édition de Fano ne renfermait que les *Élégies* sur Lucrèce et sur Virginie; et l'on ne s'apercevait pas qu'il y manquât rien, quoique le titre annonçât les autres pièces qu'il a indiquées.

(2) Les poésies licencieuses de Pacificus font partie d'un recueil intitulé *Quinque illustrium poetarum lusus in Venerem, partim ex codicibus manuscriptis nunc primum editi*, Paris, 1791, in-8°. Voy. le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, t. 2, p. 322 et suiv.

PACIFIQUE DE PROVINS (le P.), missionnaire capucin, était sans doute né dans la ville dont il portait le nom. En 1622, il fut envoyé dans le Levant, passa par Constantinople, visita l'Égypte et la terre sainte, et revint par Seyde, la Sicile et l'Italie. Durant ce premier voyage, le P. Pacifique avait examiné les lieux où son ordre pourrait plus commodément et plus utilement établir des couvents; et, à son retour, il en informa le pape. La congrégation de la Propagande approuva ses projets et nomma deux commissaires pour travailler avec le P. Pacifique à la fondation de cette mission. Il fut destiné, en 1627, pour Alep, où, malgré de vives oppositions, il institua un couvent, grâce à la protection du grand vizir, Calif Pacha, qui lui fit obtenir un firman du grand seigneur. L'île de Chypre éprouva aussi les effets de son zèle. Enfin, il partit en 1628 pour la Perse, avec deux religieux de son ordre. Son arrivée à Ispahan alarma les commerçants anglais et hollandais qui se trouvaient en cette ville, parce qu'ils crurent que ces capucins venaient avec l'autorité du roi de France, pour y établir une loge de marchands français, dont ils craignaient la concurrence : mais, mieux instruits du but de leur voyage, ils leur rendirent différents services. Munis de lettres de recommandation pour plusieurs personnages éminents de la cour de Schah-Abbas, les missionnaires reçurent de ce monarque un ordre de venir le trouver à Casbin, où un grand du royaume fut chargé d'avoir soin d'eux et de les loger. Le P. Pacifique ne voulait point, par esprit d'humilité, accepter les grâces du roi de Perse. Il en obtint ensuite une audience, lui présenta le portrait et des lettres de Louis XIII, et fut très-bien accueilli. On lui permit de fonder un couvent à Ispahan, et un autre à Bagdad, alors au pouvoir des Persans. Schah-Abbas lui donna une lettre pour le roi de France; et le P. Pacifique la remit à ce prince, au camp d'Alais. Il alla ensuite dans les Antilles françaises, comme supérieur préfet des missions de son ordre en Amérique, puis revint à Paris, où il mourut, en 1653. On a de lui : 1° *Lettre sur l'étrange mort du Grand Turc, empereur de Constantinople*, Paris, 1622, in-12; elle est datée du 3 mai. L'auteur raconte la déposition et l'assassinat d'Osman II; 2° le *Voyage de Perse, contenant les remarques particulières de la terre sainte, et le testament de Mahomet*, Paris, 1631, in-4°; ibid., 1642, in-12. La description très-prolixe des lieux saints occupe la plus grande partie de ce livre. 3° *Relation* ou *Description des*

Digitized by Google

iles St-Christophe et de la Guadeloupe, en Amérique, ibid., 1648, in-12; 4° la *Bibliothèque des capucins* lui attribue une *Apologie de Raimond Lulle*, Paris, 1645, in-12. E—s.

PACINO-EUSTACHIO, gentilhomme milanais, ministre du duc Philippe-Marie Visconti, au commencement du 15e siècle, s'est acquis quelque réputation pour avoir deux fois combattu les flottes vénitiennes, avec une marine formée sur les lacs et les rivières de Lombardie, et manœuvrée par des bateliers qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu de vaisseau. Pacino Eustachio perdit, il est vrai, la bataille qu'il livra le 21 mai 1427, à François Bembo, amiral des Vénitiens : les deux flottes s'étaient rencontrées sur le Pô, au-dessous de Crémone, et celle des Milanais fut presque détruite. Mais Pacino ne perdit point courage : dans une seconde guerre entre les mêmes peuples, il prépara un nouvel armement; et dans le même lieu où il avait été défait quatre ans auparavant, il remporta une éclatante victoire, le 23 mai 1431, sur Nicolas Trevisani, qui commandait la plus belle flotte que les Vénitiens eussent équipée dans ce siècle. Il leur prit 28 galères et 42 vaisseaux de transport; et il eut encore la gloire d'avoir pour témoin de cette victoire Carmagnola, le premier général de son siècle, et l'ennemi le plus redoutable du duc de Milan. S. S—I.

PACOME (SAINT), instituteur de la règle des cénobites, naquit dans la haute Thébaïde, vers l'an 292. Il fut élevé dans les sciences de l'Egypte et dans la religion de ses parents, qui était le polythéisme, mais il montra de bonne heure beaucoup d'aversion pour les superstitions dont le culte des idoles était accompagné. A l'âge de vingt ans, il fut enrôlé dans les troupes de l'empire pour défendre les prétentions de Maximin contre Licinius et Constantius. Vers l'an 312, suivant Tillemont et Godescard, Pacôme était arrivé à Thèbes ou Diospolis, avec d'autres jeunes gens que l'on avait également enrôlés de force et que l'on traitait assez durement : il reçut des nombreux chrétiens de cette ville tant de secours et de consolations, qu'il en fut vivement pénétré. Le spectacle de la parfaite union des disciples de l'Evangile, de leur désintéressement et de leur charité, fit sur son cœur la plus vive impression et acheva de le dégoûter de l'idolâtrie. Aussitôt que l'armée dont il faisait partie fut licenciée, il se retira dans une bourgade de la Thébaïde, et se fit inscrire au nombre des catéchumènes. Pendant les épreuves, il se distingua par sa ferveur et son zèle. Il résolut de se consacrer au service du Seigneur. Mais afin de se décider plus sûrement sur le choix du parti qu'il avait à prendre, il alla consulter le vieillard Palémon, qui lui fit le tableau des austérités pratiquées par les solitaires, et des difficultés qu'il aurait à vaincre. Etonné, mais non découragé, Pacôme se soumit à tout. Les premiers temps de son noviciat furent pénibles, mais ils ne purent ébranler sa fermeté. En 325, Pacôme et Palémon bâtirent une cellule à Tabenne, au diocèse de Tentyra, sur les bords du Nil. Palémon ne tarda pas à quitter son disciple et à regagner sa solitude; mais Pacôme eut bientôt un compagnon dans la personne de Jean, son frère aîné. Après la mort de celui-ci, de nouveaux disciples vinrent en foule se perfectionner dans la vertu sous les yeux de Pacôme : en peu de temps il se vit à la tête de cent moines. Il agrandit d'abord son monastère; et depuis, il en bâtit six autres dans le voisinage. Il leur donna à tous les mêmes règlements, et s'en réserva l'inspection. En 338 il fixa sa résidence à Pabau ou Pau, sur le territoire de la ville de Thèbes, et bâtit tout près de là, pour la facilité des bergers, une église où il exerça quelque temps l'office de lecteur, et pour laquelle son évêque voulait l'ordonner prêtre; mais son humilité s'y opposa. Il contribua, vers la même époque, à l'établissement d'un monastère au delà du Nil pour une de ses sœurs et pour d'autres vierges chrétiennes qui désiraient vivre dans la pratique des conseils évangéliques. Quelque grande que fût la réputation de sainteté dont jouissait Pacôme, quelque estime que les plus illustres personnages de son temps eussent pour lui, il n'en fut pas moins cité au concile de Latapolis en 348, pour répondre sur différents chefs d'accusation que ses ennemis lui avaient intentés au tribunal des évêques. La modération avec laquelle il se justifia lui attira l'admiration de ses juges et accabla ses envieux. Il mourut la même année, à l'âge de 57 ans, de la peste qui ravagea ses monastères. A sa mort, ses religieux étaient au nombre de sept mille, et répandaient dans tout l'Orient l'éclat des plus sublimes vertus, au rapport de Pallade et de Cassien. Un moine de Tabenne, contemporain de St-Pacôme, a écrit sa vie en grec; Denys le Petit l'a traduite en latin : voyez *Acta sanctorum*, t. 3, du mois de mai, p. 287, et les *Vies des Pères du désert*, par Arnauld d'Andilly. Cette Vie est remplie de miracles et de prophéties attribués au saint abbé. L'Eglise célèbre sa fête le 14 mai. Nous avons de lui : 1° *Præcepta, judicia et monita*, traduits en latin par St-Jérôme. Voyez ses Œuvres et le *Codex Regularum*, Paris, 1663, in-4°. Luc Holstenius, éditeur de cette collection, a mis en tête de la *Règle* de St-Pacôme tous les éloges qu'on lui a donnés. 2° *Epistolæ et verba mystica* XI, dans le même recueil. L—D—E.

PACORUS, fils aîné d'Orodes, roi des Parthes, s'est rendu célèbre par les expéditions qu'il fit en Syrie après la défaite de Crassus. Dès sa plus tendre jeunesse, associé au trône par son père, il se montra digne de cette préférence par ses belles qualités. Quoiqu'il soit mort avant son père, et qu'à proprement parler, il n'ait jamais régné, il n'en est pas moins appelé roi des Parthes par

Digitized by Google

beaucoup d'écrivains. La mort de Crassus et la destruction complète de l'armée qu'il avait conduite contre les Parthes avaient répandu dans l'Orient une terreur universelle. Les princes de l'Asie étaient fatigués du joug et de l'alliance de Rome ; les peuples de la Syrie, nouvellement réduite en province, regrettaient les rois séleucides, injustement dépouillés par Pompée ; tous n'attendaient qu'un moment favorable pour se délivrer des Romains. Au moment où Crassus et ses légions succombaient dans les plaines de la Mésopotamie, sous les armes du vieux Surena, connétable de l'empire parthe, le roi Orodes était en Arménie à la tête d'une puissante armée ; il y cimentait son alliance avec le roi Artavasde, fils de Tigrane, par le mariage de son fils bien-aimé avec la sœur de ce prince, et il mettait fin aux longues dissensions qui avaient divisé les deux branches de la famille arsacide. Les troupes arméniennes, jointes aux armées d'Orodes, devaient passer avec elles l'Euphrate pour expulser les Romains de l'Asie. Les deux rois résolurent, sans perdre de temps, de profiter des faveurs de la fortune et d'empêcher les Romains de se relever, après un revers si éclatant. Ils firent donc d'immenses préparatifs pour pousser la guerre avec vigueur au printemps suivant (51 av. J.-C.). Le jeune Pacorus, à peine âgé de quinze ans, mais déjà décoré du titre de roi, devait, avec l'armée victorieuse, passer l'Euphrate et entrer en Syrie tandis que le roi d'Arménie ferait en personne une irruption dans la Cappadoce. Le moment était favorable : ce pays était agité de troubles, le roi Ariobarzane II avait été assassiné, et la reine Athénaïs, sa veuve, redoutait plus les Parthes qu'elle n'aimait les Romains, qui venaient de reconnaître pour roi Ariobarzane, l'aîné de ses fils, qu'elle détestait. Les circonstances n'étaient pas meilleures pour les Romains du côté de la Syrie. C'était avec 500 chevaux, échappés à la défaite de Carrhes, et avec de faibles garnisons, que Cassius cherchait à défendre cette province, laissée sans secours par la mort de Crassus. Jamblique, roi d'Emesse, et les autres princes arabes tributaires, attendaient les événements pour se décider, et refusaient des troupes. Pacorus arriva à la tête d'une puissante armée, accompagné du vieux Osaces, chargé de guider son inexpérience. Le passage de l'Euphrate s'effectua sans résistance, vers les lieux où le désert d'Arabie vient atteindre les frontières de la Syrie. Toutes les tribus arabes se joignirent aux Parthes, et Pacorus vint camper à Tybæ, dans la Palmyrène. Ses troupes se répandirent dans la Cyrrhestique, envahirent la vallée de l'Oronte, et assiégèrent Cassius dans Antioche. Le général romain se défendit avec courage. En même temps, 12,000 hommes d'infanterie et 2,500 de cavalerie furent donnés à Cicéron pour défendre son gouvernement contre les attaques de Pacorus. Tous les rois et dynastes de l'Asie furent sommés de lui fournir des troupes auxiliaires. Pour déconcerter les projets du roi d'Arménie, Cicéron prit son chemin par la Cappadoce, en faisant reconnaître roi Ariobarzane, nommé par le sénat, et en rappelant les ministres Metras et Athénée, exilés par les intrigues de la reine Athénaïs, qui voulait placer sur le trône Ariarathe, son autre fils, grand prêtre de Bellone à Comane. Tranquille sur ce point, Cicéron prit des mesures pour défendre la Cappadoce contre les attaques des Parthes qui pouvaient entrer par les défilés conduisant dans la Commagène, dont le roi était peu sûr ; il y fut joint dans son camp de Cybistra par Déjotarus, roi de Galatie. Avant de le quitter, Cicéron fut assez heureux pour apaiser les troubles en Cappadoce ; et bientôt il se dirigea vers la Cilicie, où les Parthes venaient de pénétrer et où ils avaient beaucoup de partisans ; il y reçut le contingent de Tarcondimotus, roi de la Cilicie-Trachée, et marcha contre les ennemis, qui s'étaient déjà avancés jusqu'à Epiphanée, où ils furent repoussés avec perte. Cicéron, sans délai, résolut de les rejeter au delà de l'Amanus ; Erana, Sepyra et Canoris, forteresses situées au milieu des montagnes, sont enlevées de vive force, et les Parthes sont défaits dans le lieu même où jadis Alexandre avait vaincu Darius. Ce succès enhardit Cassius, qui sortit d'Antioche et vint attaquer les Parthes devant Antigonia, qu'il n'avait pu prendre ; ils y furent battus dans un combat acharné, et leur général Osaces y trouva la mort. Malgré cette victoire, les Parthes n'abandonnèrent pas la Syrie ; Cassius était trop faible pour profiter de cet avantage ; les ennemis conservèrent donc toutes leurs positions, et passèrent l'hiver dans la Cyrrhestique, attendant l'arrivée de leur roi Orodes. Cicéron avait à peine délivré sa province, qu'il tourna ses armes contre les Tibaréniens et les autres Eleuthéro-Ciliciens, alliés des Parthes. Après cinquante-sept jours de siége, il se rendit maître de Pindenissus, leur capitale, et mit son gouvernement hors de toute atteinte. Cependant Cassius avait été rappelé par le sénat, et Bibulus était arrivé pour prendre le commandement de la Syrie. Ce proconsul était loin de posséder les talents militaires de son prédécesseur. Au retour du printemps, les Parthes se mirent en campagne et reparurent sous les murs d'Antioche sans que Bibulus, qui avait à sa disposition plus de forces que n'en avait eu Cassius, osât sortir pour arrêter Pacorus. Toute la Syrie fut livrée sans défense aux ravages des ennemis. Les lieutenants de Bibulus, indignés de la lâcheté de leur chef, implorèrent le secours de Cicéron, qui ne pouvait que défendre sa province. Il semblait que les Parthes dussent rester les maîtres de la Syrie, quand les intrigues de Bibulus parvinrent à gagner un puissant seigneur parthe, appelé Ordonopante, qui excita une révolte dans l'intérieur du royaume, de sorte qu'Orodes fut obligé de rappeler son fils, et la

Digitized by Google

Syrie repassa sans combat sous l'empire des Romains. Il paraît que ces troubles furent d'assez longue durée, puisque ce ne fut que plusieurs années après que les armées parthiques reparurent en Syrie. Pacorus y revint l'an 45 avant J.-C. Pressé par les sollicitations du préteur Cecilius Bassus, qui avait tué le gouverneur Sextus Julius, parent de Jules-César, et qui cherchait à se rendre indépendant dans cette province, le prince parthe passa l'Euphrate. Il ne fit rien de bien remarquable dans cette expédition, et, au retour de l'hiver, il rentra dans ses Etats. La mort du dictateur délivra Bassus de toute inquiétude ; soutenu d'ailleurs par tous les phylarques arabes de la Syrie et de la Mésopotamie, il crut, au milieu des guerres civiles qui déchiraient la république, n'avoir aucun besoin du secours des Parthes, dont il redoutait les projets d'envahissement. Bientôt cependant Cassius, qui avait conservé une grande réputation en Syrie, à cause de la belle conduite qu'il avait tenue après les revers de Crassus, vint dans cette province pour punir le rebelle, qui fit une longue résistance sans invoquer le secours des Parthes. Assiégé dans Apamée, sa place d'armes, Bassus s'y défendit longtemps, et ne se rendit à Cassius qu'à des conditions très-honorables pour lui. Après la défaite et la mort des assassins de César, le roi des Parthes, qui s'était montré favorable à leur parti, résolut d'entreprendre une nouvelle expédition contre les Romains ; et il en confia encore le soin à son fils Pacorus. Un grand nombre de Romains fugitifs qui avaient trouvé un asile dans ses Etats grossirent ses armées et facilitèrent ses succès. La Syrie était au nombre des provinces tombées en partage à Antoine. Les vexations dont celui-ci l'accabla, pour la punir d'avoir suivi le parti contraire aux triumvirs, y causèrent un soulèvement universel. Les Parthes en profitèrent, et bientôt Pacorus et Labienus passèrent l'Euphrate avec des forces considérables. Antiochus, roi de Commagène, et les autres princes tributaires se joignirent ouvertement à eux. Decidius Saxa, lieutenant d'Antoine, fit de vains efforts pour les arrêter : la plupart de ses soldats, qui avaient servi sous Pompée et Cassius, s'empressèrent de se réunir à Labienus. Celui-ci se hâta de livrer bataille à Saxa. La valeur de Pacorus et la cavalerie parthique décidèrent bientôt la victoire ; Apamée et Antioche ouvrirent leurs portes au vainqueur, et Saxa fut obligé de se retirer dans la Cilicie. Pendant qu'il soumettait l'Asie Mineure, Pacorus n'obtenait pas de moindres avantages en Syrie ; il entra dans la Phénicie tandis que le général Barzaphrane (que les Arméniens qualifient de prince du pays des Rheschdouniens) se rendait maître de l'intérieur du pays. Toute la Phénicie se soumit à Pacorus ; Tyr seule lui résista ; Sidon et Ptolémaïs le reçurent avec empressement, et il s'avança jusqu'aux frontières de l'Egypte. Les Parthes ne tardèrent pas à entrer dans la Judée ; Antigone, qui en disputait depuis longtemps la souveraineté à son oncle Hircan et à Phazaël, vint trouver Barzaphrane, et promit de donner à son maître mille talents et cinq cents femmes s'il le plaçait sur le trône. Ces offres sont acceptées, et bientôt Antigone est seul souverain de la Judée. Hircan son oncle lui est livré avec son général Phazaël, tandis que Hérode, frère de ce dernier, s'enfuit chez les Arabes pour éviter un pareil sort. Hircan, privé de la vue, fut emmené captif au delà de l'Euphrate, et Phazaël se donna la mort. Pendant que Pacorus achevait la conquête de Syrie, Labienus éprouvait dans l'Asie Mineure un destin contraire. Antoine, réconcilié alors avec Octave, se préparait à reconvrer l'Asie, où son lieutenant P. Ventidius l'avait précédé. Labienus n'avait auprès de lui, dans ce moment, que de nouvelles levées ; les Parthes étaient loin ; il ne put résister au premier choc, il fut vaincu, et fit en toute hâte sa retraite vers la Syrie, poursuivi par Ventidius à la tête de ses troupes légères. Arrivés au passage du mont Taurus, les deux généraux s'arrêtèrent, Labienus pour attendre les Parthes, et Ventidius ses légions. Les renforts arrivèrent bientôt. Ventidius, qui redoutait la formidable cavalerie des Parthes, resta sur les hauteurs ; mais ceux-ci, fiers de leur nombre et des victoires qu'ils avaient remportées, marchèrent aux ennemis sans attendre Labienus. Leur nombre et leur valeur furent inutiles ; l'avantage de la position assura la victoire aux Romains ; les Parthes regagnèrent promptement la Cilicie, abandonnant Labienus, qui fut aussi obligé de prendre la fuite. Peu après, il fut arrêté et livré aux Romains par Démétrius, gouverneur de l'île de Chypre. Les Parthes ne cherchèrent point à défendre la Cilicie. Popedius Silo passa, derrière eux, les défilés du mont Amanus avec la cavalerie romaine. Pharnapates, lieutenant de Pacorus, l'attendait à Trapezus, sur les bords du fleuve Œnoparas, au nord d'Antioche, avec des forces considérables, et l'arrêta dans sa marche ; bientôt on en vint aux mains, et la victoire se déclarait pour les Parthes, quand Ventidius arriva subitement avec toute son armée. Ce secours ranima les Romains ; les Parthes succombèrent, et leur général trouva la mort en combattant vaillamment. Cette victoire fut décisive, tous les rois tributaires s'empressèrent d'implorer la clémence des Romains, et Pacorus fut contraint d'évacuer la Syrie. Il ne perdit pas toutefois l'espoir de la reconquérir ; et, au commencement de l'année 38 avant J.-C., il se préparait à repasser l'Euphrate : les Romains, encore dans leurs quartiers d'hiver et dispersés dans des cantonnements fort éloignés, n'étaient pas en mesure de repousser cette nouvelle invasion. Ventidius, sentant tout le désavantage de sa position, et connaissant d'ailleurs l'amour des Syriens pour Pacorus, eut recours à la ruse. Il feignit de con-

Digitized by Google

fier ses craintes à un dynaste de la Cyrrhestique, qu'il savait être secrètement attaché aux Parthes, disant qu'il appréhendait que Pacorus ne traversât pas, comme à l'ordinaire, l'Euphrate à Zeugma, mais qu'il effectuât son passage beaucoup plus bas, dans des lieux où la proximité du désert lui donnerait les moyens de déployer sa cavalerie. Comme Ventidius le prévoyait, Pacorus fut bientôt informé de ces prétendues craintes ; et, pour empêcher les Romains de se réunir, il se mit en marche avec une partie de ses forces, et se hâta de passer le fleuve à Zeugma, d'où il entra dans la Cyrrhestique, région montagneuse et fort désavantageuse pour lui. Il attaqua aussitôt les Romains, campés dans une position favorable; et fut repoussé avec perte. Pressé par les frondeurs ennemis, il ne put se servir de sa cavalerie ; après s'être défendu vaillamment, il fut accablé par le nombre, et succomba. Plusieurs de ses compagnons d'armes se firent tuer sur son corps ; cependant, à la fin, il fallut que les Parthes abandonnassent le champ de bataille. Les uns repassèrent l'Euphrate tandis que les autres se réfugièrent auprès de leur allié Antiochus de Commagène. La vue de la tête de Pacorus, que Ventidius fit porter dans toutes les villes de la Syrie, ramena dans le devoir les peuples prêts à se révolter. Si l'on s'en rapporte au témoignage d'Eutrope, Pacorus fut tué le jour même où Crassus avait été vaincu à Carrhes, quinze ans auparavant. Ventidius ne poursuivit pas ses avantages ; il s'arrêta sur les rives de l'Euphrate, où il remit son armée à Antoine, qui entra dans la Commagène et alla mettre le siège devant Samosate. Ventidius se rendit à Rome, et il fut le premier Romain qui triompha des Parthes. La nouvelle de la mort de Pacorus causa une désolation générale en Asie ; sa valeur, ses belles et excellentes qualités, lui avaient concilié l'amour de la nation. Orodes en fut inconsolable. Livré longtemps à une douleur insensée, il redemandait sans cesse son fils, l'appuî et la gloire de l'empire. Il ne lui survécut pas longtemps. Accablé de vieillesse et de chagrin, son fils Phrahates, indigne frère de Pacorus, hâta par le poison un trépas trop lent à son gré, et occupa par un parricide, en l'an 37 avant J.-C., le trône que son père avait déjà consenti à partager avec lui. S. M—N.

PACORUS. *Voyez* FYROUZ.

PACORUS, roi de Médie, était de la race des Arsacides et frère de Vologèse Ier, roi des Parthes. Celui-ci le fit roi de la Médie Atropatène vers l'an 51, pour lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'il l'avait laissé sans contestation succéder à son père Yononès, quoiqu'il fût né d'une concubine grecque. Suivant l'usage des princes de l'Orient, qui, pour éviter les guerres civiles, éloignaient leurs enfants de leur cour, il profita du voyage que son frère Tiridate, roi d'Arménie, fit à Rome en l'an 66, pour y envoyer ses fils avec ceux de son autre frère Vologèse, ceux de Tiridate et ceux de Monobaze, roi de l'Adiabène. Plusieurs années après, les Alains traversèrent les portes Caspiennes d'Albanie, qui leur avaient été ouvertes par le roi de ce pays, et ils firent une irruption dans les Etats de Pacorus. Ce prince fut vaincu par eux et obligé de chercher un asile dans des lieux difficiles; sa femme et ses concubines furent prises, et il ne put les retirer des mains des barbares qu'en leur donnant cent talents. Les Alains portèrent ensuite leurs armes dans l'Arménie, et, chargés de butin, ils repassèrent le Caucase pour rentrer dans leur pays. Depuis cette époque il n'est plus question, dans l'histoire, de Pacorus, roi des Mèdes. On ignore l'époque de sa mort. S. M—N.

PACORUS (AURÉLIUS), roi d'Arménie, n'est connu que par un passage ancien tiré par le grammairien Etienne de Byzance (*sub voce* Ὦ'ττνὴ) du troisième livre des Parthéniques d'Asinius Quadratus. Tout ce qu'on peut voir dans ce fragment, c'est qu'il se rapporte à un voyage ou à une expédition de Pacorus vers Artaxate et la province d'Otène qui est dans l'Arménie orientale, sans indiquer l'époque où vivait ce roi d'Arménie. La nature même de l'ouvrage de Quadratus ne peut offrir rien de bien précis sur ce point; car il paraît qu'il traitait de toute l'histoire des Parthes : cependant, comme Capitolin dit que cet auteur avait raconté fort au long les expéditions de Lucius Verus dans l'Orient, on pourrait conjecturer que Pacorus était contemporain de ce César et de l'empereur Marc-Aurèle. Une inscription gravée sur un marbre qui se trouve à Rome dans le collége des Maronites vient à l'appui de cette conjecture : elle nous apprend que Pacorus, décoré du titre de roi de la grande Arménie, portait le prénom romain d'Aurélius, et qu'il fit élever à Rome un tombeau pour son frère Aurélius Merithatès, mort âgé de 56 ans et deux mois. On voit donc que Pacorus était un de ces princes de l'Orient qui, chassés par un revers de fortune ou par le caprice des empereurs, avaient achevé obscurément leur existence dans la capitale du monde. Le nom d'Aurélius indique assez qu'il avait régné en Arménie par la permission ou sous la protection des Romains. Cette dernière circonstance, jointe à un passage des lettres de Fronton, découvertes par le célèbre abbé Maï (1), achève de démontrer que Pacorus vivait effectivement au milieu du 2e siècle de notre ère, et que, placé sur le trône d'Arménie par l'empereur Marc-Aurèle, le nom qu'il avait adopté était un témoignage de sa reconnaissance pour ce prince. Le passage de Fronton se trouve dans une lettre de ce philosophe adressée au César Lucius Verus. Quoiqu'il soit fort court, il nous fournit le moyen de fixer la véritable époque de ce Pacorus jus-

(1) *Oper. Fronton. ed. Maï*, part. secunda, p. 210.

Digitized by Google

qu'à présent inconnu dans l'histoire. Ce passage est ainsi conçu : *Vel quod Sohæmo potius quam Vologæso regnum Armeniæ dedisset; aut quod Pacorum regno privasset, nonne oratione hujusmodi explicarunt.* En demandant à Lucius Verus pourquoi il a préféré, pour le royaume d'Arménie, Sohème à Vologèse, et pourquoi il en a privé Pacorus, il nous apprend que l'époque de la déchéance de ce dernier est la même que celle de l'élévation de Sohème. Or nous voyons, par un passage de Dion Cassius, conservé dans Suidas (1), que Martius Verus, chargé par Lucius Verus de faire la guerre en Arménie, avait confié à un officier nommé Thucydides le soin de conduire dans ce royaume Sohème, fils d'Achémènes, de la race des Arsacides, qui semblerait avoir régné antérieurement en Arménie. Des médailles de la quatrième année tribunitienne de Lucius Verus, qui répond à l'an 164, portent la légende : *Rex Armeniis datus.* On ne peut douter que ces médailles ne se rapportent à l'élévation ou au rétablissement de Sohème sur le trône d'Arménie. Comme il est presque sûr, d'après l'autorité de Fronton, que l'avénement de ce prince suivit la déchéance de Pacorus, on pourrait croire qu'elle fut une conséquence de la conduite que Pacorus avait tenue dans la guerre que les Romains faisaient alors dans tout l'Orient contre les Parthes. Il ne s'était sans doute pas montré assez dévoué aux Romains, ou peut-être avait-il mécontenté Verus en favorisant secrètement les Parthes; et César avait cru pouvoir le traiter en ennemi. Une autre considération vient appuyer cette dernière induction : les Arméniens sont comptés au nombre des nations vaincues par Lucius Verus, et c'est en l'an 163 de J.-C. que l'on commence à voir sur les monuments le surnom d'*Armeniacus*, qu'il prit en mémoire de ses succès en Arménie. Cependant, comme c'est avant l'arrivée de Martius Verus en Arménie que le général Statius Priscus avait remporté les grandes victoires qui procurèrent à Lucius Verus le surnom d'*Armeniacus*, on peut supposer que ce fut à cette époque (162 ou 163) que Pacorus fut déclaré roi d'Arménie. Il est difficile de se persuader qu'il ait été le souverain allié des Parthes qui fut vaincu par Statius Priscus. Le général romain prit Artaxate; et l'on voit, par le passage de Quadratus que nous avons cité, que Pacorus partit de cette ville pour s'avancer vers l'Otène, c'est-à-dire vers l'Orient, ce qui convient bien à un prince allié des Romains. Quelques motifs particuliers qui nous sont inconnus purent changer ensuite les dispositions de Lucius Verus à son égard, et le faire priver de la couronne; c'est alors que Martius Verus fut chargé de conduire en Arménie Sohème, qui y avait déjà régné. Cela arriva en 164, comme le fait d'ailleurs est indiqué par les médailles. Quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il semble qu'on peut regarder comme constant que Pacorus, élevé sur le trône d'Arménie par la protection des Romains, en fut dépouillé par Lucius Verus en l'an 163. Pacorus vécut ensuite à Rome, où il avait auprès de lui son frère Mérithatès, nom qui paraît être une altération de celui de Mithridate, en arménien Mihrtad. S. M—R.

(1) *Dion. Cass. ed. Reimar.*, t. 2, p. 1201.

PACORUS, prince arménien qui vivait au 4e siècle de notre ère, était descendu de Sennakerim (Sennachérib), roi d'Assyrie. On voit dans l'Ecriture que les fils de ce roi se réfugièrent en Arménie après le meurtre de leur père; ils s'y établirent, et y donnèrent naissance à plusieurs familles, qui se sont perpétuées jusqu'à des époques très-modernes. Pacorus était dynaste de l'Arzanène, et commandant militaire de la partie méridionale de l'Arménie, fonction héréditaire dans sa famille. Il était l'un des plus puissants des petits princes de l'Arménie. Vers l'an 315 il voulut profiter des troubles causés par la mort du roi Tiridate pour se rendre indépendant. Il se révolta contre Khosrov ou Chosroès, fils de son souverain; il fit alliance avec les Persans, toujours ennemis de l'Arménie; et, à l'exemple du rebelle Sanadroug, qui s'était déclaré roi dans le nord du royaume, il se fit proclamer dans le midi. Antiochus, qui avait été envoyé par l'empereur Constantin pour placer sur le trône le fils de Tiridate, entra bientôt en Arménie avec une puissante armée; et pendant qu'il s'occupait à réduire les rebelles du Midi et du Nord, il donna ordre à Manadjihr, dynaste des Rheschdouniens, de marcher contre Pacorus avec l'armée du Midi. Dchon, prince de la Gordyène, Vaghinak, dynaste de la Siounie, et plusieurs autres seigneurs arméniens, joignirent leurs forces aux troupes royales, qui avaient déjà été renforcées par les légions romaines de la Cilicie. Pacorus voulut résister à cette attaque formidable; soutenu par les secours qu'il avait reçus de la Perse, il tenta le sort des armes. La résistance fut longue; mais à la fin, vaincu dans un dernier combat, il trouva la mort sur un champ de bataille, et sa tête fût portée au roi d'Arménie. Le cruel Manadjihr mit tout à feu et à sang dans l'Arzanène; voulant exterminer la race de Pacorus, il fit périr les frères et tous les parents de ce malheureux prince. Deux enfants de Pacorus, un garçon et une fille, échappèrent cependant à ce massacre. Le roi Khosrou donna la fille à Vaghinak, dynaste de la Siounie, et lui conféra la souveraineté de l'Arzanène, qui était l'héritage de cette princesse. Pour le fils, appelé Khescha, il fut porté très-jeune encore à la cour de Vatché, connétable du royaume et prince des Mamigoniens. On l'y éleva avec soin : par la suite il fut rétabli dans la possession des pays qui avaient appartenu à son père; et il la transmit à ses descendants, qui la conservèrent jusqu'à la fin 9e siècle. — On trouve dans l'histoire de l'O-

Digitized by Google

rient plusieurs autres princes du même nom. Nous allons faire mention de quelques-uns. — Pacorus, roi d'Edesse, monta sur le trône en l'année où Pacorus, fils d'Orodes, roi des Parthes, et son général Barzaphrane entrèrent en Syrie, c'est-à-dire en l'an 40 avant J.-C. Il régna cinq ans, et fut remplacé par Abgare III. — Pacorus, dynaste de la Siounie, dans l'Arménie orientale, vivait au milieu du 2e siècle de notre ère. Il avait accordé un asile dans ses Etats à Tiridate, prince des Pagratides, qui causa beaucoup de troubles en Arménie; celui-ci lui enleva sa femme Nazinig, qui était d'une rare beauté, et l'emmena dans la forteresse de Sber, en sa principauté. Cet événement arriva vers l'an 145. — Pacorus Ier, roi d'Ibérie, fils de Vatché, selon la chronologie géorgienne, régna depuis l'an 231 jusqu'en 246, et fut remplacé par son fils Mirdat Ier. — Pacorus II, roi du même pays, qui ne se trouve pas dans les listes géorgiennes, mais qui est mentionné par les auteurs arméniens, vivait au commencement du 5e siècle. C'est sous son règne que S. Mesrob, inventeur de l'alphabet actuel des Arméniens, vint en Ibérie pour y mettre en usage un nouvel alphabet destiné à remplacer les lettres dites syriennes, qui avaient alors cours dans tout l'Orient. L'alphabet qu'il porta en Ibérie est le même qui est encore en usage chez les Géorgiens pour écrire les livres liturgiques. Mesrob fut aidé dans cette opération par Dchagha, interprète du roi Pacorus pour les langues grecque et arménienne; il laissa en Ibérie ses disciples Der de Khordsen et Mousché de Daron, pour instruire les ecclésiastiques du pays, et alla exécuter en Albanie une entreprise du même genre. — Pacorus III, fils de Datchi, monta sur le trône en l'an 528, selon les Géorgiens; il régna peu de temps, et fut remplacé par Pharasman V. — Pacorus IV, fils et successeur de Pharasman VI, régna en l'an 557; il était alors en bas âge. Le roi de Perse, Khosrou Noushirewan, profita de sa minorité pour faire une irruption en Géorgie. Il se rendit maître de ce pays, qu'il soumit à un tribut annuel. Pacorus régna peu de temps; il fut remplacé en l'an 568 par un roi qu'envoya l'empereur de Constantinople. S. M—x.

PACTHOD (Michel-Marie), général français, né à Carouge en Savoie le 16 janvier 1764, fut d'abord auditeur des guerres. Ayant embrassé avec ardeur la cause de la révolution française, il s'enrôla en 1793 dans la légion des Allobroges, dont il devint bientôt un des chefs. Après avoir fait avec ce corps la campagne qui se termina par la prise de Toulon, il fut employé à l'armée des Pyrénées. En 1795 il se trouvait à Marseille lorsque le parti des terroristes fit éclater une révolte parmi les ouvriers de Toulon. Envoyé contre eux à la tête d'un corps de troupes, il parvint à les faire rentrer dans l'ordre, et fut nommé général de brigade par les représentants Isnard et Cadroy. Cette nomination fut confirmée par la convention. Pacthod continua de commander dans le Midi; mais, après le 13 vendémiaire (5 octobre 1795), le parti révolutionnaire, qui venait de triompher, demanda son arrestation comme ayant favorisé les assassinats qui s'étaient commis contre les terroristes. Cette accusation n'eut pas de suite, et Pacthod conserva son commandement. Il fit, sous les ordres de Napoléon à la grande armée, les campagnes de 1805, 1806, et s'y distingua en plusieurs occasions, entre autres le 25 janvier 1807, au combat de Mohringen sur la Vistule. Ayant passé en Espagne en 1808 après la paix de Tilsitt, il combattit le 16 novembre à Espinosa, où il enleva la position de l'ennemi, et fut fait général de division sur le champ de bataille. L'année suivante il fut employé contre l'Autriche, s'empara, le 17 mai, du fort de Malborghetto, après être entré l'un des premiers dans les retranchements ennemis; contribua, le 14 juin, à la victoire de Raab, et fut grièvement blessé à celle de Wagram. La campagne de 1813 ne fut pas moins glorieuse pour le général Pacthod. Il eut une part très-active à la prise de Lubeck; pénétra et combattit dans cette ville pendant deux heures à la tête des 8e et 54e d'infanterie, et fit mettre bas les armes à 8,000 Prussiens à Hoyers-Werda le 28 mai. Après s'être distingué à la funeste bataille de Leipsick, il fut de nouveau blessé à celle de Hanau. Le 25 mars 1814 il commandait les troupes qui, au nombre de 6,000 hommes, combattirent à la Fère-Champenoise contre l'armée de Silésie, et qui, accablées par le nombre, furent forcées de se rendre prisonnières. L'empereur de Russie et le roi de Prusse, qui avaient été témoins de cette belle défense, l'accueillirent avec distinction sur le champ de bataille, et lui témoignèrent toute leur estime. Le général Pacthod adhéra sans hésiter à la déchéance de Napoléon, et fut nommé successivement par le roi chevalier de St-Louis, comte et commandant de la 4e division à Nancy. Le 20 mars 1815 arriva, et Pacthod, qui avait paru un moment applaudir à ce nouvel état de choses, ayant reçu l'ordre de se rendre à l'armée des Alpes pour y prendre le commandement de la 13e division, éluda cet ordre, en alléguant la nécessité de se soumettre à une opération pour l'extraction d'une balle qu'il portait au défaut de l'épaule gauche depuis la bataille de Hanau. Rentré au service du roi aussitôt après le second retour de ce prince, il fut employé comme inspecteur d'infanterie et créé grand officier de la Légion d'honneur. Ce général mourut dans le mois de mars 1830. M—d j.

PACUVIUS (Marcus), poëte dramatique latin, né à Brindes vers l'an 218 de J.-C., était neveu d'Ennius. Il vint jeune à Rome, où il se distingua par le double talent de peintre et de poëte. Pline l'Ancien cite avec éloge un tableau dont il avait orné le temple d'Hercule (voy. Pline, l. 35, c. 4).

Digitized by Google

Pacuvius était d'un caractère doux et obligeant, qui lui mérita l'affection de ses plus illustres contemporains. On connaît son amitié pour Accius, qui, beaucoup plus jeune, lui soumettait ses compositions avant de les exposer aux regards du public (*voy.* ACCIUS). Accablé de chagrins et d'infirmités, il se retira sur la fin de sa vie à Tarente, et y mourut âgé de plus de 90 ans. Il fit lui-même son épitaphe, conservée par Aulu-Gelle (1, ch. 24), qui la juge digne de ce grand poëte. De toutes les pièces de Pacuvius, il ne nous reste que des fragments, recueillis par Henri Estienne, Paris, 1564, in-8°, et insérés depuis dans les différentes éditions du *Corpus poetarum* (*voy.* MAITTAIRE), ainsi que dans le recueil publié par F.-H. Bothe : *Poetæ scenici latini* (Halberstadt, 1823). Cicéron a mis dans la bouche de Lélius, l'hôte et l'ami de Pacuvius, un bel éloge de sa tragédie d'*Oreste*, qui avait été très-applaudie (*voy.* le *Livre de l'amitié*, ch. 7, 24). Parmi ses autres pièces, on cite : *Anchise*, *Antiope*, le *Jugement des armes*, *Atalante*, *Hermione*, *Ilion*, *Médée* et *Paulus*, etc. Il avait en outre composé un recueil intitulé *Erotopegnion*, dont il ne reste qu'un seul vers du second livre. On a souvent comparé Accius et Pacuvius. « Pour la « solidité des pensées, dit Quintilien, pour la no- « blesse de l'expression et la dignité des person- « nages, ils sont tous les deux également recom- « mandables. » On donne néanmoins l'avantage de la force à Accius, et ceux qui affectent quelque savoir trouvent plus d'art et d'habileté dans Pacuvius (*Instit. Orator.*, l. 10, ch. 1). Gaspar Sagittarius a inséré la Vie de Pacuvius dans le Recueil des Vies des anciens poëtes latins, Altenbourg, 1672, in-8°; mais le chanoine Annibal de Leo en a donné une plus exacte et plus intéressante, qu'il a intitulée *Dissertazione intorno la vita di Pacurio*, etc., Naples, 1763. Il existe une dissertation de Stieylitz : *De Pacurii Duloreste*, Leipsick, 1826, in-8°. W—s.

PADER (HILAIRE), peintre, graveur et poëte, naquit à Toulouse vers le commencement du 17e siècle. On ignore la date de sa naissance et celle précise de sa mort; les biographes le font mourir tantôt le 19 août 1677, tantôt le 4 mars 1685. Pader fut élève du peintre des capitouls, Chalette, qui était natif de Troyes. Sept ou huit des tableaux de Pader ornaient autrefois le plafond de la chapelle du cloître St-Sernin de Toulouse. Le musée de cette ville possédait encore, en 1805, du même artiste : la *Fuite en Egypte*, le *Déluge*, le *Sacrifice d'Abraham*, *Samson défaisant les Philistins* et la *Flagellation de N. S.* L'Académie de peinture de Paris l'admit au nombre de ses membres le 6 décembre 1659, sur le tableau de la *Paix universelle du règne d'Auguste*, allégorie du traité conclu le 7 novembre 1659 entre la France et l'Espagne. De toutes ces œuvres, il ne reste plus que le *Triomphe de Joseph*, qui se voit à Toulouse dans l'église de St-Etienne : Pader s'est représenté dans le personnage de Joseph. Comme graveur, on lui doit cinquante-trois pièces qui ont été décrites par M. Robert Dumesnil (t. 8, p. 260 : *Peintre graveur français*). Enfin, comme écrivain, il a laissé les ouvrages suivants, rarissimes pour la plupart : *Traicté de la proportion naturelle et artificielle des choses, par Jean-Pol Lomazzo, peintre milanois, ouvrage necessaire aux peintres, sculpteurs, grauueurs et à tous ceux qui pretendent à la perfection du dessein. Traduit d'italien en françois par Hilaire Pader, Tolosain, peintre de l'altesse du serenissime prince Maurice de Sauuoye*, — *à Tolose, par Arnaud Colomiez, imprimeur ordinaire du roy et de l'université*, 1649, petit in-fol.; — la *Peinture parlante du sieur Pader*, — *Tolose*, 1653, in-4°; — le *Songe enigmatique sur la peinture universelle, par H. P. P. P., Tolosain*, — *Tolose*, 1658, in-4°; — *Plan ou Dessein idéal pour le tableau du Déluge, qui doit estre représenté dans la chapelle de Messieurs les pénitents noirs de Tolose, par Hilaire Pader*, s. l. n. d., in-4°; — *à Messieurs les confrères de la Croix, par Hilaire Pader*, s. l. n. d., in-4° (l'auteur répond à diverses critiques dirigées contre son tableau du *Déluge*). Consultez l'ouvrage suivant : *Hilaire Pader, peintre et poëte toulousain*, par Ph. de Chennevières. Extrait de la *Revue universelle des arts*, Bruxelles, imprim. de Labroue et Mertens, 1861, in-8° de 219 pages. B. DE L.

PADILLA (dona MARIE DE), demoiselle espagnole d'une naissance distinguée, avait été forcée par sa mauvaise fortune d'entrer au service de la femme d'Alfonse d'Albuquerque, ministre de Pierre le Cruel, roi de Castille. Elle joignait à une rare beauté beaucoup d'esprit et les qualités les plus séduisantes. Pierre, ayant eu l'occasion de voir dona Marie, lors de son expédition dans les Asturies (1352), conçut pour elle la passion la plus violente et mit tout en usage pour la satisfaire. Les obstacles furent levés par un oncle de Marie, qui sacrifia lâchement l'honneur de sa nièce à l'espoir de relever par ce moyen la splendeur antique de sa maison. Pierre, déjà fiancé à Blanche de Bourbon et ne pouvant rompre cet accord sans s'exposer à une guerre avec la France, en retarda la conclusion le plus qu'il lui fut possible. Ce fatal mariage fut enfin célébré le 3 juin 1353, et dès le lendemain, si l'on en croit Ferreras, mais certainement peu de jours après, Pierre, malgré les pleurs et les prières de sa mère, quitta sa femme pour courir au château de Montalban prodiguer ses tendresses à Marie, qui était accouchée récemment d'une fille. On ne parvint qu'avec beaucoup de peine à lui faire sentir tout ce qu'un pareil procédé avait de révoltant; il fallut employer les supplications pour le ramener près d'une épouse jeune et belle, si indignement outragée; mais ce rapprochement n'eut pas l'effet que la reine mère s'en était promis, et Pierre ne tarda guère à s'échapper de nouveau pour rejoin-

Digitized by Google

dre dona Marie, que la voix publique accusait de l'avoir ensorcelé. Albuquerque, commençant à redouter l'ascendant qu'elle prenait sur l'esprit du roi, voulut rompre une liaison qu'il avait d'abord favorisée; mais il fut bientôt éloigné de la cour avec tous ses partisans, dont les emplois furent distribués aux parents de la favorite. Le ministre disgracié se ligua avec les frères du roi pour demander la fin d'un scandale dont le peuple murmurait hautement : tous leurs efforts n'aboutirent qu'à rendre Blanche de plus en plus odieuse à son barbare époux et à augmenter sa passion pour sa rivale. Ce n'est pas que Pierre fût assez épris de dona Marie pour rester insensible aux charmes des autres femmes; il continuait à se livrer à tous ses caprices, et il alla même jusqu'à profaner la sainteté du mariage pour déshonorer la belle et vertueuse Jeanne de Castro (*voy.* PIERRE LE CRUEL); mais toujours il revenait avec un nouvel empressement à dona Marie. Sous prétexte que la malheureuse Blanche entretenait des relations avec la ligue des princes, il l'avait fait enfermer dans un château, et, craignant que ceux qu'il nommait des rebelles ne vinssent à bout de la délivrer, il la fit empoisonner (*voy.* BLANCHE). Ce dernier crime reçut une punition éclatante. Dona Marie mourut peu après à Séville, dans les premiers jours de juillet 1361. Ses funérailles furent célébrées avec la même magnificence que celles d'une reine. D'après ses intentions, son corps fut transporté dans le monastère de Notre-Dame d'Estervillo, dans la Vieille-Castille, qu'elle avait fondé et richement doté. Mais l'année suivante Pierre, ayant déclaré qu'il était uni à Marie par un mariage secret, fit transférer ses restes dans le lieu de la sépulture des rois de Castille. Il désigna pour son successeur, au préjudice de ses frères, Alfonse, le seul fils qu'il eût eu de Marie et qui survécut peu de temps à sa mère. Mariana, qu'on ne peut soupçonner de partialité, a tracé un portrait flatteur des qualités brillantes de Marie de Padilla (liv. 17, ch. 5); mais les autres historiens espagnols n'en parlent pas d'une manière si avantageuse. W—s.

PADILLA (don JUAN DE), l'un des chefs de la ligue castillane, joignait à une âme fière toutes les qualités qui, dans un temps de trouble, peuvent faire parvenir à un degré éminent de pouvoir et d'autorité. Les habitants de Tolède, s'étant soulevés en 1522 pour demander le renvoi du vice-roi Adrien et le rétablissement de leurs anciens priviléges, élurent don Juan pour leur chef. Padilla marcha aussitôt au secours des Ségoviens, qui avaient suivi l'exemple des Tolédans, et les aida à repousser les troupes du vice-roi; il indiqua ensuite une assemblée dans Avila, où les villes de Castille envoyèrent des députés et y adoptèrent le traité d'union, qui devint la base de la *sainte ligue*. Peu après, il s'empara de Tordesillas, où la reine Jeanne faisait sa résidence depuis la mort de son époux, et engagea les députés de l'union à transférer leur assemblée dans cette ville, pour y continuer leurs délibérations, qui recevraient plus d'autorité du consentement apparent de la reine. La ligue devint en effet toute-puissante du moment qu'elle put agir au nom de l'autorité royale, et la plupart des nobles s'empressèrent d'adhérer à ses décisions. Padilla fut chargé de se rendre à Valladolid avec un nombreux détachement, pour arrêter les membres du conseil de Castille et se mettre en possession des sceaux ainsi que des archives du royaume. Cependant Charles-Quint, informé de ce qui se passait dans ses Etats de la Péninsule, tenta de faire rentrer les mécontents dans l'ordre en leur promettant la suppression des abus qu'ils avaient signalés; mais la ligue, fière de ses premiers succès, mit à son obéissance des conditions que Charles-Quint ne crut pas de sa dignité d'accepter. Il fit avancer des troupes pour dissoudre l'union, et les Castillans coururent aux armes. Don Pedro de Giron, qui s'était déclaré depuis peu pour les mécontents, fut nommé général en chef de l'armée de l'union; mais les revers qu'il éprouva par suite de son inexpérience l'obligèrent à se démettre d'une charge supérieure à ses talents, et il fut remplacé par Padilla, qui inspirait plus de confiance aux bandes castillanes. Depuis que l'union ne pouvait plus se couvrir de l'autorité royale, elle avait beaucoup perdu de son crédit. Padilla manquait d'argent pour payer ses soldats : sa femme, qui l'égalait en courage et en fermeté, lui en procura en dépouillant la cathédrale de Tolède de ses précieux ornements (*voy.* dona Maria PACHECO). Il marcha ensuite contre les troupes royales, et obtint quelques succès, dont il ne put profiter par l'irrésolution des députés de la ligue, qui ne s'arrêtèrent à aucun plan. La désertion éclaircit ses bandes; elles furent mises en déroute par les troupes royales à Villalor, le 23 avril 1522, et Padilla, ne voulant pas survivre à la ruine de son parti, se précipita au milieu des bataillons ennemis, espérant y trouver une mort glorieuse. Il fut trompé dans son attente et resta prisonnier. Dès le lendemain, il eut la tête tranchée sans jugement. Il vit les apprêts de son supplice avec un calme héroïque, et consola ses compagnons d'infortune en les invitant à faire le sacrifice de leur vie au bien de leur pays. On lui permit d'écrire deux lettres, l'une à sa femme et l'autre à la ville de Tolède. Robertson les a trouvées d'un style si éloquent et si noble qu'il les a rapportées dans une note de l'*Histoire de Charles-Quint*, liv. 3. W—s.

PADILLA (LAURENT), chroniqueur espagnol, était né à Antequera au commencement du 16e siècle; il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé à la dignité d'archidiacre de Renda, dans le diocèse de Malaga. Ses talents le firent connaître de l'empereur Charles-Quint, qui le nomma son historiographe. Il s'appliqua avec

Digitized by Google

beaucoup de zèle à la recherche des antiquités civiles et ecclésiastiques de l'Espagne, et mourut vers 1540. Il a publié : *Catalogo de los santos de España*, Tolède, 1538, in-fol. Lenglet-Dufresnoy lui attribue encore un recueil intitulé *las Antiquedades de España*, Valladolid, 1669, in-fol. (voy. *Méthode pour étudier l'histoire*, t. 13, p. 408); mais cette date est suspecte. Laurent Padilla eut pour successeur dans la charge d'historiographe Florian d'Ocampo, que l'on accuse de s'être emparé du travail de son devancier (*voy.* OCAMPO). Padilla a laissé divers ouvrages inédits : *Geografia de España, Nobiliario i linages de España, Catalogo de los arzobispos de Toledo*, etc. — PADILLA (François), neveu du précédent, embrassa aussi l'état ecclésiastique; il professa la théologie à l'université de Séville avec beaucoup de distinction, et obtint un canonicat de Malaga, où il mourut le 15 mai 1607 à l'âge de 80 ans. On cite de lui : 1° *Conciliorum omnium index, chronographia seu epitome*, Madrid, 1587, in-4°; 2° *Historia ecclesiastica de España, hasta el anno 700 de Christo*, Malaga, 1605, 2 vol. in-fol. W-s.

PADILLA (PEDRO DE), l'un des meilleurs poëtes bucoliques de l'Espagne, naquit à Linares vers le milieu du 16e siècle. Suivant quelques biographes, il était chevalier de l'ordre de St-Jacques. La culture des lettres occupa tous ses loisirs. Il lutta contre Garcilaso dans la pastorale, et, pour contenter tous les goûts, il fit alterner dans une même églogue les mètres italiens avec les anciens mètres espagnols (Bouterweck, *Histoire de la littérature espagnole*, t. 1, p. 320). Déjà célèbre par ses talents pour la poésie, il renonça tout à coup au monde pour embrasser la règle des carmes, et prononça ses vœux en 1585, à Madrid. Joignant à beaucoup de mémoire une vaste lecture, et doué d'ailleurs de quelques-unes des qualités de l'orateur, il s'acquit bientôt dans la chaire une réputation assez brillante. Le P. Padilla vivait encore en 1600 (*Bibl. carmelitana*); mais on ignore la date de sa mort. Outre plusieurs traductions d'ouvrages ascétiques, dont Antonio rapporte les titres dans la *Bibl. hispan. nova*, on a de lui : 1° *Tesoro de varias poesias*, Madrid, 1575 ou 1580, pet. in-4°; 2° *Eglogas pastoriles y de algunos santos*, Séville, 1581, pet. in-4°. Ce volume est de la plus grande rareté. On remarque dans les églogues de Padilla de l'esprit, de l'abondance et surtout une grande facilité de versification; mais le style et les pensées s'éloignent trop souvent du genre de la pastorale. Sedano n'en a inséré qu'une seule dans le *Parnaso español*, t. 4, p. 230. 3° *Romancero en que se contienen algunos sucessos de los Españoles en la jornada de Flandes*, Madrid, 1583, pet. in-4° très-rare (1). 4° *Jardin espiritual*, ibid., 1585, pet. in-4°; 5° *Grandezas y excelencias de la Virgen nuestra senora*, ibid., 1587, in-4°. C'est un poëme en octaves. Les ouvrages de Padilla sont une mine très-riche que les poëtes modernes n'ont pas encore exploitée. Un de ses sonnets fait partie de la *Collection de poesias castellanas* de J.-B. Conti, t. 4, p. 16 (*voy.* CONTI). W—s.

PADOUAN (JEAN LE). *Voyez* CAVINO.

PAELINCK (JOSEPH), peintre belge, né le 20 mars 1781 à Oostaker, près de Gand. Après avoir suivi les cours de l'académie dans sa ville natale, il se rendit à Paris, où il eut pour maître David, alors dans tout l'éclat de sa célébrité. Le jeune Paelinck traita les sujets mythologiques, qui étaient à la mode à cette époque. Son tableau du *Jugement de Pâris* obtint à Gand le prix dans un concours qui avait été ouvert. L'artiste retourna dans sa ville natale, et il y dirigea quelque temps l'école de dessin; mais bientôt il partit pour l'Italie, et il séjourna huit ans à Rome. Entre autres productions importantes qu'il y exécuta, on distingue deux compositions d'une grande dimension : *Rome sous la domination d'Auguste* (tableau conservé au Quirinal), et la *Découverte de la vraie croix*, œuvre destinée à l'église St-Michel à Gand. Paelinck quitta enfin les bords du Tibre pour rentrer de nouveau en Belgique. En 1815, le roi des Pays-Bas le nomma peintre de la cour. Parmi les diverses toiles qu'exécuta alors cet artiste, on remarque, à cause de la délicatesse du pinceau, la *Toilette de Psyché*. Il peignit beaucoup de portraits : tous les membres de la famille royale posèrent devant lui. La mort le frappa à Bruxelles le 19 juin 1839. Z.

PAER (FERDINAND), compositeur de musique, dont le nom doit s'écrire et se prononcer comme il est ici, et non Paër, comme l'on fait en France (1), naquit à Parme le 1er juin 1771, et non 1774, ainsi que l'ont dit la plupart des biographies. On ignore quels étaient ses parents, mais on sait qu'il eut pour parrain Ferdinand-Marie, dernier duc de Parme de la maison Farnèse. Ses heureuses dispositions pour la musique se manifestèrent de bonne heure; ce fut en se jouant qu'il en apprit les éléments. Il eut ensuite pour maître de chant, de clavecin et de composition, un musicien d'ailleurs peu connu, nommé Ghiretti, attaché à la chapelle du duc comme violoniste et organiste, et ancien élève du conservatoire de la Pietà de Naples. C'est sans doute ce qui a fait dire mal à propos que Pær avait étudié dans cet établissement. Il était au reste de ces artistes qui, heureusement nés, doivent

(1) Un exemplaire de ce volume a été adjugé à cent trente francs, en 1855, à la vente Renouard. Ajoutons qu'en tête du *Tesoro de varias poesias* on trouve un sonnet très-laudatif signé Cervantes, et que ce recueil, dont il existe aussi une édition de Madrid, 1587, renferme, parmi quelques morceaux sans mérite, d'autres qui attestent un véritable talent. On doit encore à Padilla une traduction en vers espagnols, Alcala, 1597, in-8°, des poëmes portugais de Jeronimo Corte-Real, sur le siége de Diu (Lisbonne, 1574). Bx—r.

(1) Cette erreur provient de l'orthographe allemande, dans laquelle ce nom s'écrit Pær avec le tréma sur l'a qui rend cette lettre équivalente de l'æ, et lui donne la prononciation de notre *e ouvert*. En France, les imprimeurs ont maladroitement conservé le tréma en le plaçant sur l'e, ce qui produit la prononciation de Pa-er. En Italien, le nom s'écrit et se prononce régulièrement Per.

Digitized by Google

presque tout à la nature et fort peu aux maîtres et à l'étude. A l'âge de quinze ans, il se rendit à Venise, alors la ville d'Italie où il était le plus facile de trouver à écrire des opéras. La recommandation du duc le fit admettre dans les plus riches familles de la ville, et c'est pour l'une d'elles que fut écrit son premier ouvrage, la *Locanda dei vagabondi*, d'abord exécuté par la société toute composée d'amateurs qui se trouvait dans une campagne appartenant à cette famille. L'opéra nouveau était du genre bouffe, alors brillant de tout son éclat; il fut trouvé plein de ces mélodies heureuses et animé de cette verve comique dont Cimarosa et son école avaient offert de si excellents modèles; son exécution causa un si vif plaisir à tous ceux qui l'entendirent, que l'auteur fut aussitôt prié d'en écrire un second, ce qu'il fit avec la même facilité et dans les mêmes conditions. *I Pretendenti burlati* étaient terminés avant qu'il eût atteint sa dix-septième année. L'effet surpassa celui du précédent, et à l'opposé de ce qui arrive d'ordinaire, il passa du salon au théâtre; toutes les villes d'Italie voulurent entendre l'œuvre du compositeur imberbe qui s'annonçait avec un si grand éclat. La suite ne démentit pas le début. Toutes les scènes lui étaient ouvertes, et plus de vingt opéras se succédèrent en moins de dix ans sur les théâtres de Venise, de Naples, de Florence, de Parme, de Milan, de Rome, de Bologne et de Padoue. On n'en saurait faire un plus grand éloge qu'en rappelant qu'ils se montraient avec succès sur des scènes occupées encore par Cimarosa, Guglielmi et Paisiello, et méritaient les mêmes applaudissements que celles de ces grands maîtres, dont Pær fut dès lors déclaré l'émule et presque l'égal, tant dans le genre sérieux que dans le genre bouffe. A ces succès de théâtre se joignaient ceux de société : excellent chanteur et accompagnateur parfait, Pær était en outre plein d'esprit et de gaieté, animant la conversation partout où il se trouvait; avec ces talents il possédait tous les avantages extérieurs qui captivent l'attention des femmes. La pension que lui payait son parrain le duc de Parme, le produit de ses ouvrages et les nombreux cadeaux qu'il recevait lui donnaient une grande aisance. Il mena quelque temps la vie dissipée du théâtre, mais elle n'arrêta pas son activité musicale; il continua de produire, et sa réputation augmentant de jour en jour, il fit oublier en Italie tous les compositeurs secondaires : il n'avait pas encore atteint sa vingt-septième année et Simon Mayr était le seul qu'on pût lui opposer. Cependant son dernier mot n'était pas dit. On était en 1797; jusqu'alors le style de Pær avait entièrement été celui de l'école cimarosienne, dont Paisiello, déjà fort âgé, soutenait encore l'éclat; mais en cette année, le jeune compositeur, ayant été appelé à Vienne pour y écrire un opéra, entendit exécuter les ouvrages de Mozart qui lui étaient à peu près inconnus, et sentit aussitôt l'avantage qu'il y aurait à élargir la voie battue depuis le milieu du dix-huitième siècle par tous les compositeurs dramatiques de l'Italie. Il changea donc sa *manière*, faisant une plus large part aux modulations, employant une harmonie plus riche et une instrumentation plus brillante. C'est dans ces nouvelles conditions que furent traités les opéras qu'il écrivit dans la capitale de l'Autriche : *Camilla*, *Sargines* et *Achille* furent les plus goûtés du public allemand et ensuite de toute l'Europe. Ils plurent particulièrement à l'électeur de Saxe, qui venait de perdre le vieux Naumann, son maître de chapelle, auquel il donna Pær pour successeur. En conséquence, celui-ci s'établit à Dresde, et trouva dans la troupe musicale du prince une cantatrice italienne alors célèbre, nommée Riccardi, qu'il épousa, et les nouveaux époux voyagèrent quelque temps ensemble, donnant des concerts qui étaient fort suivis; mais, ainsi qu'il arrive souvent des mariages ainsi contractés, leur union ne fut pas de longue durée, et ils ne tardèrent pas à se séparer. Les occupations de Pær auprès de l'électeur lui laissaient toute liberté d'écrire pour le théâtre de Vienne, auquel il fournit plusieurs nouveaux opéras; il eut aussi la permission de faire un voyage en Italie, pendant lequel il ne resta pas oisif. Il était de retour à Dresde lorsque cette ville fut envahie par l'armée française. La musique de Pær, ayant été entendue par le conquérant, eut le bonheur de lui plaire, et il voulut attacher le compositeur à sa cour. L'affaire fut suivie diplomatiquement, comme arrangement pris avec la Saxe. Pær s'y trouvait traité comme jamais ne l'avait été aucun compositeur, car les avantages à lui faits n'allaient pas à moins qu'à lui constituer pour toute sa vie un revenu annuel de *cinquante mille francs*. Une si belle position et le séjour de Paris avec les fonctions de directeur de la musique du palais impérial et du Théâtre-italien, alors nommé *Théâtre de l'Impératrice*, n'eurent d'autre effet que d'endormir son génie dans de vains détails de représentation et dans la direction de concerts donnés à la cour et chez les grands de l'époque. Les opéras qu'il écrivit en ce temps sont froids et sans couleur; aucun d'eux n'a conservé la moindre réputation. Pour que son imagination sortît de la torpeur où elle semblait se complaire, il lui fallut se retrouver dans une situation analogue à celle où il était lors de ses premiers succès. Dans un voyage fait à Parme en 1810, on parvint à lui faire écrire un opéra, destiné d'abord, comme les deux premiers qu'il avait écrits, à une société d'amateurs, et qui comme eux aussi, passa bientôt sur tous les théâtres, dont il fit longtemps la fortune et le charme; l'*Agnese* fut partout reçue avec un véritable enthousiasme. Après un tel succès qui faisait si bien sentir au compositeur que son talent était encore dans toute sa force, on est étonné de le voir ne produire, au bout de cinq années,

Digitized by Google

qu'un ouvrage faible donné en 1816 à Milan (l'*Eroismo d'amore*), puis garder longtemps le poème d'un opéra français intitulé *Olinde et Sophronyme*, qu'il parait n'avoir jamais terminé. Enfin, les reproches qu'il essuyait de toutes parts sur son inaction, et plus encore peut-être ce que l'on a nommé des *importunités de cour*, décidèrent le compositeur à donner à Paris, en 1824, le *Maître de chapelle*, opéra-comique français travaillé avec beaucoup de soin, et représenté dans l'origine au théâtre Feydeau. Il y obtint un grand succès, et on l'a depuis toujours revu avec plaisir; on peut même dire qu'il est devenu classique dès son apparition. Ce fut le dernier ouvrage de Pær. C'est réellement tout ce qu'il a fait pour la France, qui avait tant fait pour lui; car il est permis de passer sous silence *Un caprice de femme*, donné en 1834 à l'Opéra-Comique, et dont tout ce que l'on put dire lors de son apparition fut qu'il était écrit par un compositeur *expérimenté*. A la chute de l'empire, Pær avait perdu la brillante position que Bonaparte lui avait faite en l'enlevant à l'électeur de Saxe pour l'amener avec lui à Paris, et malgré toutes les réclamations qu'il put faire auprès des souverains alliés réunis dans la capitale, et plus tard au congrès de Vienne, où il invoquait les actes diplomatiques garantissant des droits acquis, il ne put rien obtenir. Il lui fallut donc à la restauration se contenter du titre et du traitement de compositeur de la chambre du roi (Louis XVIII), auxquels il joignit bientôt celui de maître de chant de la duchesse de Berry et de directeur de la musique du duc d'Orléans. Il avait du reste conservé sa position musicale au Théâtre-Italien, dont l'entreprise fut en 1815 abandonnée aux caprices de madame Catalani, puis en 1819 revint à la maison du roi. Pær sembla d'abord s'occuper avec ardeur des remèdes à porter aux fautes de la précédente administration, et donner une grande attention au choix des chanteurs et à l'exécution de la musique; mais bientôt on s'aperçut qu'il éloignait le plus possible l'apparition des opéras de Rossini sur le théâtre de Paris. Une brochure anonyme assez virulente fut même publiée à cette occasion. A la fin, forcé par le cri public de satisfaire à la juste exigence des musiciens et des amateurs, il ne rougit pas d'user de sourdes manœuvres et de certains moyens fort connus au théâtre, dans le but de provoquer la chute du *Barbiere di Seviglia*, le premier des ouvrages du nouveau compositeur qui devait être représenté; mais les chanteurs et l'orchestre, électrisés par cette délicieuse musique, si neuve, si spirituelle, si attrayante, firent passer dans l'âme du public le ravissement qui les avait animés dans l'exécution; toute opposition devint dès lors impossible. Rossini fut bientôt nommé directeur du Théâtre-Italien, et Pær, ne voulant point occuper sous lui une position subalterne, donna sa démission. Il fut rappelé au bout d'assez peu de temps, et cette fois comme *directeur*, car Rossini, qu'ennuyaient les détails d'administration, avait complétement négligé les fonctions de sa place, en sorte que Pær, en prenant après lui la direction, fut accusé de fautes qui en réalité n'étaient pas les siennes. Après la révolution de 1830, Louis-Philippe le nomma son *maître de chapelle*, c'est-à-dire son compositeur en titre, car sous le règne de ce prince, il n'y eut jamais à la cour de *chapelle musicale*. A la mort de Catel (1831), Pær se présenta à l'Institut, et le gouvernement le fit élire au préjudice d'Hérold. Cette élection n'était point régulière, puisque Pær, étant étranger, ne pouvait aspirer dans l'Institut qu'à une place d'*associé*. Il avait été en 1828 décoré de la Légion d'honneur. Pær possédait une robuste constitution dont il paraît avoir plus d'une fois abusé dans la vie de plaisir qu'il a menée aussi longtemps qu'il a pu, tout en écrivant beaucoup, et à cet égard abusant peut-être de sa facilité comme il faisait de sa santé. C'est à cette manière de vivre que l'on doit attribuer une caducité que sa haute taille rendait encore plus sensible, qui chez lui sembla précoce, parce qu'elle se montra tout à coup, succédant à une maturité des plus vigoureuses. Il eut cependant le bonheur de conserver jusqu'à la fin toutes ses facultés et même sa facilité pour écrire, comparable à celle des compositeurs les plus richement doués à cet égard. Sa conversation resta ce qu'elle avait toujours été, c'est-à-dire pleine d'agrément et de gaieté, et il fut jusqu'à la fin fort recherché dans la société pour ses manières et le charme de son commerce. Il semblait tenir à prouver qu'il était homme de cour autant au moins que musicien; mais il faut bien avouer que, si dans ses relations ordinaires de société il n'a mérité que des éloges, il n'en est pas tout à fait de même dans celles qu'il eut avec des artistes, et où se trouvaient mêlées des questions d'intérêt ou d'amour-propre. Il abusa souvent de sa position pour écarter ceux qui ne lui plaisaient pas et n'étaient point, comme Rossini, en mesure de braver ses prétentions. C'était surtout dans l'organisation des concerts de cour, dont il s'occupa beaucoup, qu'il manifesta ses dispositions malveillantes, ourdissant souvent ces petits complots, et préparant ces écueils cachés propres à compromettre de réels talents. De tels procédés sont de véritables noirceurs, et il est triste d'avoir à les reprocher à des hommes d'un mérite d'ailleurs incontestable. Mais Pær, qui, comme on vient de le voir, possédait toutes les qualités des courtisans, avait aussi tous leurs défauts. Quoique ayant écrit dans plusieurs genres, Pær doit être essentiellement classé parmi les compositeurs dramatiques. On a de lui : 1° au moins cinquante et un opéras, car M. Fétis, qui en a rédigé la liste, n'est pas sûr qu'elle soit complète; 2° dix cantates de différents genres et dimensions, à une ou plusieurs voix; 3° trois

Digitized by Google

oratorios ou cantates religieuses; 4° quelques motets; 5° plusieurs petites pièces vocales italiennes et françaises, publiées en suites ou séparément; 6° plusieurs pièces pour orchestre, parmi lesquelles on distingue une symphonie bacchante; 7° plusieurs pour instruments d'harmonie ou musique militaire, composées lorsqu'il fut nommé avec Catel chef de musique d'état-major de la garde nationale; 8° sonates, fantaisies et airs variés pour piano seul ou accompagné d'autres instruments; 9° *M. Pær, ex-directeur du Théâtre-Italien, à MM. les dilettanti*, Paris, 1827, in-8°, brochure où il défend son administration. — Les compositions dramatiques de Pær firent croire un instant qu'il allait se placer au nombre des grands maîtres qui commencent une nouvelle période dans les fastes de l'art. Les compositeurs italiens de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième eurent le mérite de maintenir les bonnes traditions et surtout l'excellent goût mélodique qui régnait alors dans la Péninsule; mais ils jetaient tous dans le même moule, dont le long usage avait altéré les parties prononcées, et qui ne fournissait que des surfaces sans vigueur et sans précision. Il s'agissait de renouveler ce moule, et pour y parvenir il ne suffisait pas de quelques traits heureusement trouvés, de quelques phrases dont la nouveauté causait un instant de surprise; il fallait cette continuité d'inspiration d'où naît l'originalité de la pensée, et qui, devenant bientôt un sujet d'imitation pour d'autres compositeurs, offre les productions de l'art musical sous une face toute nouvelle. Pær, d'ailleurs si richement doté par la nature, n'en obtint pas cette suprême faveur. J.-A. DE L.

PAESIELLO. *Voyez* PAISIELLO.

PÆTUS (LUC PÆTUS ou), jurisconsulte et antiquaire, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, naquit en 1512, à Rome, d'une famille honorable, suivit la carrière du barreau et fut selon toute apparence attaché comme juge ou assistant à quelque tribunal. Il mourut en 1581, âgé de 79 ans, et fut inhumé dans l'église Saint-Nicolas *in carcere*, où il avait choisi sa sépulture et fait diverses fondations pieuses. Son épitaphe, qu'il avait composée lui-même, a été recueillie par Galletti dans les *Inscriptiones romanæ*, t. 2, p. 251. On connaît de Pætus deux ouvrages rares et recherchés des curieux : 1° *De judiciaria forma Capitolini fori libri* 9, Rome, Paul Manuce, 1567, in-8°. Quelques biographes en citent une édition de Venise 1579, in-4°, dont l'existence paraît douteuse. 2° *De mensuris et ponderibus romanis et græcis cum his quæ hodie Romæ sunt collatio libri* 5. — *Ejusdem variarum lectionum liber unus*, Venise, Alde, 1573, petit in-fol. de 47 feuilles. Il en existe une édition sortie la même année des mêmes presses, format in-4° (*voy.* le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, t. 1, p. 241). Le traité de Pætus *De mensuris* est rempli d'érudition. Il a été réimprimé par Gronovius dans le *Thesaur. antiquitat. romanar.*, t. 11, p. 1609, avec la dédicace de l'auteur au pape Pie V. Les deux éditions sont accompagnées de planches représentant les poids et mesures des Romains. W-s.

PAEZ (FRANÇOIS), missionnaire jésuite, naquit en 1564 à Olmedo en Espagne. Etant entré dans l'ordre à l'âge de dix-huit ans, il se consacra aux missions et, en 1588, partit pour Goa. Désigné l'année suivante pour l'Abyssinie, il prit l'habit arménien afin de voyager avec plus de sûreté dans les pays mahométans et se rendit à Ormus, où il attendit pendant un an l'occasion de s'embarquer. Ces précautions ne le sauvèrent pas; il fut pris par un navire arabe, maltraité, conduit à Emoné sur la côte d'Arabie et jeté dans un cachot. Mené ensuite à Cance avec des compagnons d'infortune, on exigea pour leur liberté une si forte rançon, qu'ils ne purent la payer. Paez fut enchaîné sur les bancs d'un navire et passa sept ans dans cette dure captivité. En 1596, il fut racheté et revint à Goa. Ses souffrances n'avaient pu le décourager : il porta son zèle à Cambaye, à Diu, à Baçaim, mais sans perdre de vue le projet de sa mission en Ethiopie. Ses supérieurs accédèrent à ses vœux. Il s'habilla de nouveau en Arménien et fit voile de Diu. Il était le seul chrétien à bord du navire. Cette fois il atterrit sans accident à Maçouah et pénétra en Abyssinie au mois de mai 1603. Paez ne s'empressa point de paraître à la cour, comme l'avaient fait les précédents chefs de la mission et comme le firent ses successeurs : renfermé dans le couvent de Fremona, il étudia sans relâche le gheez, et il acquit bientôt une connaissance si profonde de cette langue qu'il l'emportait même sur les naturels du pays. S'adonnant alors à l'instruction de la jeunesse, il recevait dans son école les enfants des Abyssins comme ceux des Portugais. Les progrès singuliers des disciples portèrent au loin la réputation du maître. Un des officiers portugais les plus distingués parla de lui à Jacob, qui régnait alors dans cet empire, et ce prince fit donner ordre à Paez de venir le joindre dès que la saison des pluies serait passée. Au mois d'avril 1604, Paez, accompagné de deux de ses jeunes élèves, se présenta devant Za-Denghel, qui avait succédé à Jacob et qui tenait sa cour à Dancas. Il fut reçu avec les honneurs accordés aux personnages du premier rang. Cette distinction choqua les moines abyssins : ils présagèrent que leur abaissement suivrait l'élévation de Paez; ils ne se trompaient pas. Dans une dispute qui eut lieu le lendemain en présence du roi, les élèves de Paez confondirent les prêtres abyssins; la messe fut célébrée suivant le rite romain, et Paez prononça ensuite un sermon en gheez, qui frappa tellement Za-Denghel par la pureté de la diction, que ce prince résolut d'embrasser la religion catholique et confia son projet à Paez sous le sceau du secret. Mais d'un caractère trop ardent pour se contraindre, ce prince fit éclater sa conversion

Digitized by Google

par toutes ses démarches. Il écrivit en même temps au pape et au roi d'Espagne pour leur offrir son amitié et leur demander des hommes capables d'instruire son peuple. Paez tâchait de modérer ce zèle, dont il prévoyait que les suites seraient fâcheuses : effectivement une révolte éclata; le roi fut abandonné par une partie de ses troupes et périt dans une bataille qui fut livrée le 13 octobre dans la province de Goïam. Paez, qui lui avait conseillé de traîner la guerre en longueur, était alors dans le Tigré. La mort de Za-Denghel rejetait bien loin les espérances du missionnaire; mais l'avénement de Socinios (ou Melec-Seghed) à la couronne lui en fit concevoir de nouvelles; car, dès le premier moment, il fut appelé à la cour, y dit la messe, y prêcha et fut comblé de grâces et de faveurs par le monarque. Socinios lui donna pour son ordre un grand terrain à Gorgora, dans le Dembea, et lui permit d'y bâtir un couvent : il le chargea aussi de construire un palais pour lui-même. Paez déploya en cette occasion toute l'étendue de ses talents et de son industrie. Il fut à la fois architecte, maçon, charpentier, serrurier. Le roi le faisait souvent venir auprès de lui et lui confiait ses projets sur sa conversion future; quelquefois Paez accompagna le monarque dans ses expéditions guerrières. Il profitait de ses loisirs pour examiner les curiosités du pays. Les sources du Nil d'Abyssinie (l'*Astapus* des anciens) étaient trop fameuses pour qu'il ne désirât pas les visiter : ce fut en 1618 qu'il en fit la découverte, et il fut le premier Européen qui eut la gloire de les contempler. Mais il ne perdait pas de vue le grand ouvrage de la réunion des Abyssins à l'Eglise romaine; tous ses efforts y tendaient : il eut enfin la satisfaction d'accomplir ce dessein, qui avait été vainement essayé par ses prédécesseurs. Le roi, son frère, le premier ministre, tous les nobles attachés à la cour, proclamèrent solennellement leur adhésion à la religion catholique. Paez ne jouit pas longtemps de ce succès. Après avoir reçu l'abjuration publique de l'empereur et sa confession, il s'en retourna à Gorgora en chantant le cantique de Siméon : les paroles en furent prophétiques. Echauffé par les travaux de son apostolat, il fut saisi d'une fièvre violente, et, malgré les soins assidus de son confrère Antoine Fernandez (*voy.* ce nom), il rendit le dernier soupir le 20 mai 1622. Il emporta les regrets des Abyssins et de ses compatriotes, et sa mort fut une perte irréparable pour le catholicisme en Abyssinie. Il avait composé en amharique un *Traité des mœurs des Abyssins* et traduit dans cette langue un *Traité de la doctrine chrétienne* : on a de lui diverses lettres dans les *Litteræ annuæ*. Il avait parlé fort au long des affaires d'Abyssinie dans un ouvrage inédit qui va de 1555 à 1622. Ce manuscrit, qui se compose de deux gros volumes in-8°, est écrit d'un style simple et naturel. On en répandit des copies dans tous les colléges de l'ordre, et à l'époque de sa destruction, ces copies se sont trouvées dans plusieurs bibliothèques. Bruce déclare qu'il en a lu trois et qu'il n'y a rien trouvé de relatif à la découverte des sources du Nil. En conséquence il taxe Kircher d'imposture pour avoir inséré dans son *Œdipus Ægyptiacus* une relation de cette découverte et une description de ces sources qu'il dit avoir tirées du journal ou de l'histoire de Paez (1). Enfin il copie cette description et s'efforce d'en démontrer la fausseté. Il est fâcheux pour lui que toute la peine qu'il prend produise un effet contraire à celui qu'il attendait; car la description du jésuite et la sienne ne diffèrent que dans des minuties. Ainsi celle de Kircher ne peut pas être contraire à la vérité. Bruce prétend de plus que Ludolf et Vossius se sont beaucoup égayés sur l'histoire de cette découverte. Malgré toute l'attention possible, on n'aperçoit pas l'ombre de plaisanterie dans Ludolf sur ce point; loin de là, il reprend Vossius sur celles qu'il s'est permises. Au reste, il est assez curieux de voir le grave Ecossais se démener pour faire regarder les gaietés de l'érudit hollandais comme des preuves dans une discussion sérieuse. La mauvaise humeur de Bruce perce à chaque ligne, et son orgueil lui trouble le jugement. Il se révolte à la seule idée que Paez ait découvert les sources du Nil : mais d'ailleurs il rend justice aux vertus de ce missionnaire. — PAEZ (Gaspar), aussi missionnaire et jésuite, était né en 1582 à Covilliam, dans le diocèse d'Ecija, en Andalousie. Il fut également envoyé en Abyssinie, lorsqu'après sa conversion, Melec-Seghed demanda un renfort de jésuites : mais six ans après la mort de François Paez, le catholicisme, établi par la modération et la conscience de ce religieux, ne put résister aux attaques des prêtres abyssins, malheureusement justifiées par la conduite peu mesurée du patriarche Mendez. Melec-Seghed mourut en 1632; son fils Facilidas ordonna aux prêtres catholiques de sortir de ses Etats. Gaspar Paez trouva le moyen d'y rester caché; mais, découvert peu de temps après, il fut mis à mort le 25 avril 1635. On trouve des lettres de lui dans les *Litteræ annuæ* de 1624 à 1626. E—s.

PAGAN (BLAISE-FRANÇOIS, comte DE), ingénieur et astronome, né en 1604 (2), d'une famille noble d'Avignon, reçut une éducation toute militaire. Entré au service à douze ans, il se trouva en 1620 au siége de Caen, au combat du Pont-de-Cé, et à la prise de Navarreins, où il montra une valeur supérieure à son âge. L'année suivante, il assista aux siéges de St-Jean d'Angély,

(1) La relation du P. Paez, telle que Kircher l'avait donnée en latin, a été traduite en français, et imprimée à la suite de la version d'un opuscule de Vossius, sous ce titre : *Dissertation touchant l'origine du Nil*, etc., Paris, Billaine, 1667, in-4° de 92 pages.

(2) Il naquit probablement au château du Pont de Sorgue, dont son père était gouverneur, et non pas au village de *Heraite*, nom qui ne se trouve pas dans la *Table alphabétique* de Doisy. Si Pagan était né près de Marseille, Papon ne l'aurait pas omis dans la liste des *Hommes illustres de Provence*.

Digitized by Google

de Clérac et de Montauban, et fut blessé devant cette dernière ville d'un coup de mousquet qui le priva de l'œil gauche. La mort du connétable de Luynes, son proche parent, le laissa bientôt après sans protection; mais, se sentant assez de talents pour ne devoir qu'à lui-même son avancement, il redoubla de zèle, et se distingua à la prise des villes du Languedoc sur les protestants, ainsi qu'au fameux siége de la Rochelle. Il faisait partie de l'expédition chargée d'appuyer les droits du duc de Nemours sur Mantoue. Arrivé devant Suze, Pagan se mit à la tête des enfants perdus, et apercevant un rocher escarpé qui domine le fort : « Mes amis, leur crie-t-il, voici « le chemin de la gloire. » Il se laisse glisser le long du rocher; ses compagnons suivent son exemple : ils parviennent aux barricades qui arrêtaient la marche de l'armée, et les enlèvent à la baïonnette. Louis XIII témoigna sa satisfaction de la conduite de Pagan, qui eut presque tout l'honneur de cette journée. Il accompagna ce prince en 1633 au siége de Nancy, et traça sous ses yeux des lignes de circonvallation. Il fit toutes les campagnes de Picardie et de Flandre sous les ordres du chevalier Deville, regardé comme le premier ingénieur de son temps. Désigné en 1642 pour aller en Portugal avec le grade de maréchal de camp, il tomba malade au moment de partir et perdit l'œil qui lui restait. Quoique aveugle, il continua de s'appliquer à l'étude des mathématiques, qu'il cultivait depuis sa jeunesse avec succès, et publia différents ouvrages qui ajoutèrent chaque année à sa réputation. Sa maison devint une espèce d'académie, où se réunissaient les savants et les littérateurs, attirés par sa politesse et par le charme de sa conversation, tout à la fois piquante et instructive. A une mémoire heureuse Pagan joignait beaucoup d'esprit et de jugement, et des connaissances variées. Il ajoutait cependant quelque foi à l'astrologie judiciaire; mais cette faiblesse était alors partagée par la plupart des mathématiciens. Après une maladie, pendant laquelle Louis XIV le fit visiter par son premier médecin, Pagan mourut le 18 novembre 1665, et fut enterré dans l'église des religieuses de la Croix, au faubourg St-Antoine. « C'est lui, dit l'abbé de « Marolles, qui fut cause de ma version de Lu- « crèce, pour satisfaire à sa curiosité dans l'in- « telligence de ce poëte, que d'autres ne lui expli- « quaient pas à son gré. » Perrault a publié une Notice sur Pagan, avec son portrait, dans ses *Eloges des hommes illustres*. On a de cet ingénieur : 1° *Traité des fortifications*, Paris, 1645, in-fol. Hébert, professeur royal de mathématiques, en donna une nouvelle édition précédée de la vie de l'auteur, avec des notes, Paris, 1689, in-12, et J.-J. Wermuller le traduisit en hollandais, la Haye, 1738, in-8°, fig. Le grand nombre de siéges où Pagan s'était trouvé lui avait fourni l'occasion de remarquer les défauts du système de fortification alors en usage, et il tâcha d'y remédier. Il est le premier ingénieur qui ait su loger dans l'épaisseur des flancs de ses bastions assez de canons à couvert des batteries de l'ennemi pour défendre longtemps le passage du fossé, et rendre presque impossible toute tentative d'escalade dans une place suffisamment pourvue d'hommes et de munitions. « On peut « dire, ajoute Leblond, sans rien diminuer de « l'estime que l'on a pour les illustres ingénieurs « qui l'ont suivi, qu'ils n'ont presque fait que « perfectionner sa construction et corriger ce qu'il « pouvait y avoir de défectueux dans une pre- « mière pensée, qu'il n'eut jamais le temps ni l'oc- « casion de rectifier. » On trouvera la comparaison du système de Pagan avec celui de Vauban dans le *Dictionnaire encyclopédique*, au mot *Fortification* (*voy.* Deville et Vauban). Samuel Morland a réduit sa méthode de tracer à la mesure anglaise (*voy.* Morland). 2° *Théorèmes géométriques*, ibid., 1651, in-8°; 2° édit., augmentée, 1654, in-8°. Hébert les a réunis à l'ouvrage précédent. 3° *Relation historique et géographique de la rivière des Amazones*, extraite de divers auteurs, ibid., 1655, in-8°, rare. On trouve au commencement du volume une petite carte très-défectueuse, mais qui n'en mérite pas moins l'attention des curieux, si, comme on le prétend, elle a été dressée par Pagan aveugle. « On a eu « tort, dit la Condamine, de regarder cette « relation comme une paraphrase de celle du « P. Acuña (*voy.* ce nom); car Pagan le contre- « dit et le relève en divers endroits, ce qui « fait présumer (1) qu'il a eu d'autres mémoires « pendant son séjour en Portugal » (*Journal d'un voyage à l'équateur*, p. 192). 4° La *Théorie des planètes*, ibid., 1657, in-4°. Elle n'est point au-dessous des connaissances astronomiques qu'on avait de son temps. 5° *Tables astronomiques*, ibid., 1658, 1681, in-4°. Il y a joint des méthodes pour trouver la longitude sur terre et sur mer (*voy.* Morin). 6° L'*Astrologie naturelle*, ibid., 1re partie, contenant les principes et les fondements de la science, 1659, in-12; 7° *l'Homme héroïque, ou le Prince parfait sous le nom du roi*, ibid., 1663, in-12; 8° *Œuvres posthumes*, ibid., 1669, in-12, avec l'éloge de l'auteur. C'est le recueil de divers petits écrits trouvés dans son cabinet; on y remarque une Notice sur Hugues Pagan ou *de Paganis*, fondateur et grand maître des templiers. W—s.

PAGANEL (Pierre), conventionnel, était le fils d'un notaire de Villeneuve d'Agen, où il naquit, le 31 juillet 1745. Il fit de bonnes études au collége de cette ville, fut destiné dès sa plus tendre jeunesse à l'enseignement, et devint, en 1773, professeur au collége d'Agen, où il passa longtemps pour l'un des plus habiles. La révolution

(1) La présomption de la Condamine, comme on l'a vu, n'est pas fondée.

Digitized by Google

étant survenue, il en embrassa la cause avec la modération connue de son caractère. Il fut élu, en 1790, procureur-syndic du district de Villeneuve, puis l'année suivante, député à l'assemblée législative, où il se fit peu remarquer. D'abord il voulut que l'on vendît tous les édifices qui n'étaient pas d'une stricte nécessité pour le service du culte; et dans la séance du 5 février 1792, il parla contre les prêtres qui avaient refusé de prêter serment aux nouvelles lois. Le 12 juin suivant, il accusa vivement Dumouriez qui se plaignait du mauvais état de l'armée et de celui des places de la frontière, disant, avec vérité, que, s'il en était ainsi, ce général avait eu tort de faire déclarer la guerre. Réélu député à la convention nationale en 1792, Paganel y prit encore peu de part aux discussions. Dans le procès de Louis XVI, il conclut d'abord, dans un discours qu'il fit imprimer, à la déchéance et au renvoi devant les tribunaux ordinaires, ce qui était évidemment un moyen de salut pour ce prince, et par conséquent le vote le plus périlleux pour celui qui osait le manifester. Cette opinion n'ayant pas prévalu, Paganel se rangea à l'opinion de Mailhe, qui demanda un sursis à l'exécution jusqu'à la paix (*voy.* MAILHE). Dans la lutte des montagnards avec le parti de la Gironde, il s'effaça autant que cela était possible. Envoyé peu de temps après à Bordeaux, avec Tallien et Dartigoeyte, pour y poursuivre les débris de la Gironde, il y mérita, par sa modération, d'être dénoncé à la tribune des jacobins. Ses pouvoirs dans le département de la Gironde lui furent bientôt retirés. Relégué dans celui de Lot-et-Garonne, il eut le bonheur de préserver la ville d'Agen d'un tribunal révolutionnaire. Arrivé à Toulouse, il y trouva l'autorité dans les mains d'une femme qu'on appelait *la citoyenne Taschereau,* et qui, chargée de pleins pouvoirs par Robespierre, exerçait dans ce pays d'atroces cruautés. Elle vint produire ses titres devant le représentant Paganel, qui ne lui répondit qu'en ordonnant aux autorités de l'expulser du département. Alors il fit sortir de prison plus de deux mille détenus qui y étaient entassés. Aussi, accusé de *mollesse* auprès du comité de salut public, il fut rappelé. Revenu à la convention nationale, Paganel y fut élu secrétaire, et il fit décréter des pensions pour les veuves et les enfants de ceux qui avaient été tués au Champ de Mars en 1791. Après la session conventionnelle, le sort ne l'ayant pas fait membre du corps législatif, il fut nommé chef du contentieux, puis secrétaire général au ministère des relations extérieures. Il perdit cet emploi à l'époque du 18 brumaire; mais Lacépède, son compatriote et son ami, le nomma un peu plus tard chef de division à la chancellerie de la Légion d'honneur, où il resta jusqu'à la restauration en 1814. Ayant recouvré ces fonctions en 1815, lors du retour de Bonaparte, il les perdit encore après le second retour de Louis XVIII, et fut exilé l'année suivante comme régicide, bien que son vote dans le malheureux procès eût été l'un des plus modérés et des plus courageux. Il se réfugia d'abord à Liége, puis à Bruxelles, et mourut dans cette dernière ville le 20 novembre 1826. Paganel s'était toujours occupé de la culture des sciences et des lettres, et il avait été plusieurs années avant la révolution, avec ses compatriotes Lacuée et Lacépède, l'un des fondateurs et le secrétaire perpétuel de la société d'agriculture d'Agen. Les écrits de Paganel sont : 1° *Opinions sur le jugement du ci-devant roi,* Paris, 1792, in-8°; 2° *Essai historique et critique sur la révolution française,* 3e édition, augmentée du règne de Napoléon, Paris, 1816, 3 vol. in-8° (anonyme). La dernière partie de cet ouvrage a été publiée séparément, sous ce titre : *Histoire de Napoléon,* etc., par M..., ex-législateur, Paris, 1815, in-8°. La première édition, imprimée en 1810 avec le nom de l'auteur, fut saisie et détruite par la police impériale. 3° *Les animaux parlants,* poëme épique, traduit de l'italien de Casti, Liége, 1818, 3 vol. in-12; 4° *Mémoire sur l'ancienneté du globe de la terre; — Sur la durée de la monarchie des Chinois.* Ces deux écrits ont été insérés dans le recueil de la société des antiquaires de France, dont Paganel était membre. M—D j.

PAGANEL (CAMILLE-PIERRE-ALEXIS), littérateur, fils du précédent, naquit à Paris en 1797. Reçu au barreau de Paris en 1816, s'il n'obtint pas de brillants succès, il s'y fit du moins une bonne position, et en 1830 il fut appelé aux fonctions de juge suppléant du tribunal civil de la Seine. Nommé le 11 avril 1832 maître des requêtes en service extraordinaire, le 3 juin 1833 maître des requêtes en service ordinaire, Camille Paganel aborda la carrière politique. Le 15 mai 1834, il fut élu député de Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne), et fut successivement réélu jusqu'en 1846, époque à laquelle son mandat ne fut pas renouvelé. A la chambre, il vota toujours avec le parti conservateur, et au mois de novembre 1840 il fut appelé aux fonctions de secrétaire général du ministère du commerce et de l'agriculture, et peu après fut nommé conseiller d'Etat en service extraordinaire. A la révolution de février 1848, Paganel rentra dans la vie privée. Il est mort au mois de décembre 1859. On a de lui : 1° *Coup d'œil sur l'état politique de l'Europe en* 1819, Paris, 1819, in-8°; 2e édition, 1820; 2° *De l'Espagne et de la liberté,* Paris, 1820, in-8°; 3° une traduction, avec notes, de l'*Abrégé de l'histoire romaine de Florus,* Paris, 1823, in-8°; 4° *Theodora, ou la Famille chrétienne,* Paris, 1824, in-12; 5° le *Tombeau de Marcos Botzaris,* Paris, 1826, in-8°, ouvrage vendu au profit des Grecs. Paganel fut l'un des amis les plus fervents des Grecs, et il publia la même année 1826, en leur faveur, un petit opuscule intitulé *Missolonghi n'est plus! Appel aux amis des Grecs,* in-32.

Digitized by Google

6° *Histoire de Frédéric le Grand*, Paris, 1830, 2 vol. in-8°; 2° édition, 1847; 7° *Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon*, Paris, 1836, in-8°, dans lequel l'auteur recherche les causes qui ont fait naître l'empire et plus tard amené la restauration; 8° *Histoire de Joseph II, empereur d'Allemagne*, Paris, 1843, in-8°; 2° édition, 1852; 9° *Histoire de Scanderberg*, Paris, 1855, in-8°. — C'est à tort que la *France littéraire* de Quérard donne pour frère à Camille Paganel l'abbé Paganel, auteur d'un *Examen critique des opinions de Lamennais*, publié en 1824, in-8°; de *Mémoires secrets sur l'archevêque de Paris*, publiés en 1831, in-8°, et de divers autres écrits. Z.

PAGANI (Vincenzo), peintre, naquit à Monte-Rubiano, dans la Marche d'Ancône, vers la fin du 15° siècle. Le style de ses tableaux et l'époque à laquelle il a vécu ont fait croire qu'il avait été élève de Raphaël; et ses ouvrages ne démentent pas cette supposition. On conserve dans la collégiale de sa ville natale une *Assomption* remarquable. Il existe encore de lui deux tableaux très-estimés, l'un à Fallerone, et l'autre à Sarneno. Un de ses fils, nommé Lattanzio Pagani, ayant été nommé *bargello* de Pérouse, appela son père auprès de lui. Il paraît que celui-ci se rendit à cette invitation; car on trouve dans cette ville plusieurs tableaux signés de Pagani, et datés de l'année 1553. C'est lui qui fut chargé des peintures de la chapelle des Oddi, dans l'église des Conventuels. Il fut aidé dans ces travaux par Paparelli, que plusieurs peintres de ce temps employèrent pour les parties secondaires de leurs tableaux. Depuis cette époque on n'a plus de détails sur la vie ni sur les ouvrages de Pagani. — *Lattanzio* Pagani, fils du précédent, surnommé *Lattanzio della Marca* ou *da Rimini*, du nom de son pays, fut élève de son père; et c'est à tort que quelques historiens l'ont regardé comme élève de Giov. Bellini, qui mourut en 1516. Après la mort de Pietro Perugino, il succéda à la renommée de ce peintre, et fut chargé des entreprises importantes qui avaient été confiées au premier, telles que les peintures dont la citadelle fut enrichie. Il les termina en se faisant aider de Raffaellino dal Colle, de Gherardi, de Doni et de Paparelli. Il commença le tableau de *Ste-Marie del Popolo*, et en finit la partie inférieure, qui se fait remarquer par la belle disposition des nombreuses figures qu'il renferme, par la beauté du paysage, par la vigueur et l'harmonie de la couleur, et par un goût général qui n'a plus rien de celui du Pérugin. La partie supérieure du tableau, qui fut achevée par Gherardi, n'est point d'une égale force. Ainsi qu'on l'a vu à l'article de son père, il fut pourvu, en 1553, de l'office de *bargello*, office alors très-honorable. Il paraît que c'est dès ce moment qu'il abandonna la peinture. Il existe seulement un document par lequel il déclare avoir reçu quatre écus d'or de la famille Sforza degli Oddi, pour un tableau qui représente la *Trinité avec quatre saints*, dont l'exécution devait être confiée à son père Vincenzo. Ce doit être le tableau que l'on voit encore aujourd'hui dans la chapelle des Oddi, où se trouvent, en effet, les figures désignées dans l'acte. — *Francesco* Pagani naquit à Florence, vers l'an 1531, et fut élève de Maturino. Il étudiait à Rome lorsque ce dernier peintre, qui avait été obligé de fuir lors du sac de cette ville par le connétable de Bourbon, y reparut. Il y trouva Pagani, et, charmé des dispositions de ce jeune homme, il le prit sous sa direction. Cependant l'élève avait un goût décidé pour la manière du Caravage; et quoiqu'à peine sorti de la première jeunesse, il se fit connaître par plusieurs tableaux estimables en ce genre. A vingt et un ans, il revint à Florence, où il épousa la fille de Crocini, célèbre sculpteur en bois, qui fut chargé, sous la direction de Michel-Ange, d'exécuter les admirables boiseries de la bibliothèque Laurentienne. A son arrivée dans cette ville, on lui confia la peinture des deux façades du grand palais de Giuliano de' Ricasoli, qui avait été élevé sur les dessins de Michelozzo Michelozzi. Pagani n'avait pas atteint sa vingt-deuxième année. Parmi les fresques dont il orna ce palais, on distinguait une peinture monochrome en jaune, où il avait représenté *Jupiter et Junon*. Ces deux figures étaient tellement belles, que le Pontorme, passant un jour devant elles, dit à ceux qui l'entouraient que, s'il n'avait pas la certitude que ces figures fussent de Pagani, il les croirait de Michel-Ange. Le temps a détruit cette belle peinture. On ne connaît de lui que deux grands tableaux à l'huile; ils sont d'un pinceau ferme et hardi. L'un d'eux fut envoyé en France; l'autre resta entre les mains de son fils Gregorio. Pagani fut à cette époque appelé à Castel Fiorentino, petite ville située sur les bords de l'Elsa, à six milles de Florence, pour y peindre quelques tableaux; mais en arrivant il fut attaqué d'une maladie à laquelle il succomba, dans les premiers jours de 1561. — *Gregorio* Pagani, fils du précédent, naquit à Florence en 1558: resté orphelin presque au sortir du berceau, il suivit l'école de Sante di Tito. Le Cigoli le mit ensuite dans une meilleure route. Gregorio fut regardé dans sa patrie comme un second Cigoli par tous les connaisseurs, tant que l'on put voir une vaste composition de lui, représentant l'*Invention de la croix*, dont il existe une gravure qui suffit pour faire apprécier tout son mérite: mais l'église et le tableau étant devenus la proie d'un incendie, il n'est plus resté sous les yeux du public aucune autre grande composition de ce maître, à l'exception de quelques fresques, dont l'une, que l'on voit encore dans le cloître de Ste-Marie-Nouvelle, est un des plus beaux ornements de ce cloître, quoiqu'elle ait beaucoup souffert des ravages du temps. Ses ouvrages sont rares dans les galeries de Florence,

Digitized by Google

attendu qu'il a presque toujours travaillé pour les étrangers. Parmi ses meilleurs tableaux, on citait une *Vierge avec l'Enfant Jésus, entourés de plusieurs saints*. On y admirait surtout les figures de St-Jean-Baptiste et de Ste-Marguerite, où tout dénotait le maître supérieur. Il avait peint ce tableau pour l'église paroissiale d'une terre que Jean Berti possédait dans le Val-d'Elsa. Cette église ayant besoin d'être réparée, le tableau en fut retiré et vendu en 1738 au roi de Pologne, pour subvenir aux dépenses. Ce tableau fait aujourd'hui partie de la célèbre galerie de Dresde, dont il n'est pas un des moindres ornements. Parmi les autres beaux ouvrages de Pagani, on cite encore la *Descente du St-Esprit*, qu'il peignit pour l'église du dôme de Pistoie; celui de *Loth et ses filles*, que l'on voit au palais Pitti; le *Sommeil de Diane*, et le *Dieu Pan entrant dans une grotte*. Ces deux derniers tableaux obtinrent un tel succès, qu'on en fit un grand nombre de copies conservées dans plusieurs collections particulières. Tel est encore celui où il a représenté *Moïse frappant le rocher*, vaste composition, enrichie de quantité de belles figures de vieillards, de jeunes gens, de femmes remarquables par la beauté des chairs. Ce tableau fut envoyé au cardinal Jean de Médicis, depuis Léon X. On admire encore la richesse de la composition, la beauté et la délicatesse du coloris, et la manière grande et majestueuse dont il exécuta un grand tableau d'*Adam et Eve cueillant la pomme*, qui fut envoyé à la cour d'Espagne. Cet artiste n'était pas seulement habile dans la peinture : il montra beaucoup de talent comme architecte. On estime les modèles qu'il avait faits pour les orfèvres, les joailliers, les mouleurs et les fondeurs, et qu'il travaillait lui-même en terre cuite et en cire. On cite particulièrement les modèles en bas-relief de trois sujets représentant le *Christ dans le jardin des Olives*, la *Flagellation* et le *Couronnement d'épines*, qui ornent les nouvelles portes de bronze de l'église du Dôme de Pise. La mort de sa mère lui causa un tel chagrin, qu'il en devint pour ainsi dire incapable de travailler : aussi l'affaiblissement de ses facultés se fait-il sentir dans ses derniers ouvrages, et particulièrement dans une *Adoration des Mages*, qui lui avait été demandée par Neri Alberti, pour une église d'une de ses maisons de campagne, située auprès de Florence. Il fut le maître de Matthieu Rosselli, que l'on regarde comme le fondateur d'une nouvelle époque dans l'histoire de la peinture. Pagani mourut en 1605, après avoir institué son légataire universel Domenico Fedeni, son cousin et son élève. — *Paul* Pagani, peintre, né en 1661, à Valsolda, dans le duché de Milan, s'établit à Venise et y ouvrit une école. Il y introduisit une nouvelle manière de peindre le nu, peut-être un peu chargée, mais qui produit un grand effet. Il obtint l'exécution de plusieurs ouvrages publics, commandés par le gouvernement. On voit aussi de lui à Dresde une *Madeleine en méditation sur un livre et un crucifix*, dans la belle collection du roi de Saxe. Sur la fin de sa vie il quitta Venise pour retourner dans la Lombardie, où il termina ses jours, en 1716. Il existe dans les églises et la plupart des galeries de Milan un grand nombre de ses tableaux. P—s.

PAGANINI (Nicolo), le plus étonnant des violonistes qui aient existé, naquit à Gênes le 18 février 1784. Son père, courtier de commerce, jouait un peu de la mandoline et lui enseigna les premiers éléments de l'art. Le talent précoce de Nicolo ne tarda pas à se développer sur le violon. Il se piquait dès lors d'enlever les applaudissements de son petit auditoire par des hardiesses auxquelles les maîtres n'avaient pas songé; mais ce qui lui inspira surtout un merveilleux enthousiasme, ce fut une vision prophétique de sa mère : « Tu seras un grand musicien, mon « fils, lui dit-elle; un ange brillant de beauté « m'est apparu cette nuit; il a remis à mon « choix l'accomplissement d'un vœu. Je l'ai prié « de te rendre le premier des violonistes, et l'ange « me l'a promis. » Ce songe était-il bien vrai, ou ne fut-ce qu'une ruse innocente de l'amour maternel? Depuis ce moment, l'étude du violon devint l'unique affaire de Paganini. A peine dans sa huitième année, il jouait trois fois par semaine à l'église et se faisait entendre dans les salons. Il commença de très-bonne heure à s'occuper de la composition. On dit que, même avant cet âge, il avait composé une sonate, qui s'est perdue avec d'autres œuvres de son enfance. A neuf ans, il se fit entendre sur le grand théâtre de Gênes. Incapable de diriger plus longtemps, son père le remit entre les mains de Jacques Costa, premier violoniste de cette ville, qui, dans l'espace de six mois, lui donna une trentaine de leçons; mais l'élève, poussé par son génie dans une voie nouvelle, ne pouvait se façonner au jeu de son maître. Il était déjà créateur dans le doigté et le coup d'archet. Alors vivait à Parme le célèbre violoniste et compositeur Rolla, qui se trouvait retenu au lit dans le moment où Paganini vint chez lui, conduit par son père. On les fit entrer dans une pièce voisine : là était sur une table, auprès d'un violon, la dernière œuvre du compositeur. Paganini s'en empare et joue *à première vue* le concerto de Rolla, qui, tout étonné, se dresse sur son lit, ne pouvant deviner à qui il doit cette surprise. Quand il a vu le jeune Paganini : « Je « ne puis rien enseigner à cet enfant, dit-il au « père; allez auprès de Pær : vous ne feriez que « perdre votre temps auprès de moi. » Pær était alors directeur du conservatoire de Parme. Après un accueil bienveillant, il recommanda Paganini à son ancien maître Ghiretti, autrefois maître de chapelle à Naples. Celui-ci le reçut au nombre de ses élèves, et lui donna pendant six mois des leçons régulières de contre-point. Le jeune homme fit tant de progrès qu'il acheva son semestre d'ap-

Digitized by Google

prentissage par la composition de vingt-quatre fugues. Bientôt Pær le prit tellement en amitié qu'il lui consacrait quatre ou cinq heures par jour. Mais, au bout de quatre mois, ayant été appelé à Venise pour y composer un opéra, Pær se vit forcé d'interrompre ces réunions musicales. La renommée de Paganini s'étendait avec rapidité, depuis surtout qu'il s'était fait entendre à Lucques. Plusieurs villes lui firent des offres brillantes, qu'il refusa, préférant courir le monde en artiste indépendant. Malgré cette manie de voyages, il ne parvint pourtant à quitter sa patrie que vingt ans plus tard. En effet, il ne commença son grand pèlerinage en Europe qu'en 1828. Il est à remarquer que, depuis que Paganini n'était plus sous la tutelle de son père, c'est-à-dire depuis son voyage à Lucques, il abusa de l'indépendance qu'il avait tant désirée, contracta de mauvaises liaisons, et se trouva souvent engagé dans la société de personnes aussi adroites les cartes à la main que Paganini avec son violon ou sa guitare; car, sans attacher du prix à son jeu sur ce dernier instrument, il y était également sans rival; mais, dans une soirée, il perdait le fruit de plusieurs concerts. Son talent prodigieux le tirait toujours d'embarras. Paganini s'était bien promis de ne jamais enchaîner sa liberté par un emploi. Cependant il accepta la place de directeur d'orchestre à la cour de Lucques, où la sœur de Napoléon, Elisa Bacciocchi, réunissait les artistes les plus distingués. C'est là qu'il essaya pour la première fois d'exécuter des morceaux entiers sur une seule corde (le *sol*). On a répandu différents bruits sur la cause extraordinaire de cet effet prodigieux; mais le véritable motif fut révélé par Paganini lui-même : « A Lucques, je dirigeais l'orchestre « toutes les fois que la famille régnante assistait « à l'opéra. Souvent aussi on me faisait venir au « cercle de la cour, et de quinzaine en quinzaine « je donnais un grand concert. La princesse « Elisa se retirait toujours avant la fin; car les « sons harmoniques de mon instrument agaçaient « trop vivement ses nerfs. Une dame fort aimable, que depuis longtemps j'adorais *in petto*, se « montrait au contraire fort assidue à ces réu« nions. Je crus entrevoir qu'un penchant secret « l'attirait à moi. Des raisons majeures commandaient la prudence et le mystère. Un jour, je « lui fis la promesse de la surprendre au pro« chain concert par une galanterie musicale qui « ferait allusion à nos rapports d'amitié et d'a« mour. En même temps, je fis annoncer à la « cour une nouveauté sous le titre de *Scène* « *amoureuse*. La curiosité générale fut vivement « excitée; mais quel fut l'étonnement de la so« ciété en me voyant entrer avec un violon à « deux cordes, le *sol* et la chanterelle. Celle-ci « devait exprimer les sentiments d'une jeune « fille et l'autre prêter la voix à un amant éperdu. « J'établis de la sorte un dialogue passionné, où « les accents les plus tendres succédaient aux « emportements de la jalousie. On finit par se « réconcilier, et les amants exécutèrent un *pas* « *de deux* que termine une brillante *coda*. La « princesse Elisa, après m'avoir comblé d'éloges, « me dit fort gracieusement : « Vous venez de « faire l'impossible avec deux cordes : une seule « ne suffirait-elle pas à votre talent? » Je promis « sur-le-champ d'en faire l'essai. Cette idée sou« rit à mon imagination, et, quelques semaines « après, je composai pour la quatrième corde « une sonate intitulée *Napoléon*, que j'exécutai « le 25 août devant une cour nombreuse et « brillante. Le succès surpassa mon attente, et « c'est de là que date ma prédilection pour le « *sol*. » Cette explication simple et naturelle fit tomber alors les bruits divers que Paganini, s'étant souillé d'un meurtre, avait été enfermé dans un cachot où un violon avait charmé les ennuis de sa captivité; et que le geôlier, craignant qu'il ne se pendît avec les cordes de son instrument, ne lui avait laissé prudemment que la quatrième corde sur laquelle il pût s'exercer. On a su depuis l'origine de ces bruits. Un violoniste, ancien élève de Viotti, qui avait changé son nom de Durand en celui de Duranowski (depuis son voyage en Pologne), habitait Milan en même temps que Paganini. Ce malheureux, entraîné par quelques bandits, avait escaladé avec eux pendant la nuit une ferme isolée. Aux termes de la loi, il fut condamné à une longue détention et obtint par grâce d'emporter son violon dans son cachot. On ignore absolument quelle a été la destinée de cet artiste, qui avait sur le violon un talent très-distingué. Les biographes italiens et allemands ne peuvent fixer à quelle époque Paganini quitta la cour de Lucques pour visiter les diverses parties de l'Italie et jouer le rôle de Juif errant, qui lui plaisait si fort. M. Anders, auteur d'une notice sur Paganini, remarque que, depuis 1808 jusqu'à 1813, la vie de cet artiste est pleine d'obscurités qu'il n'a jamais voulu éclaircir, ce qui laisse planer sur lui beaucoup de soupçons. Ce n'est donc qu'à partir de 1813 que les faits biographiques deviennent nombreux et précis. Cette même année, il se trouvait à Milan, qui, de toutes les villes d'Italie, a pu jouir le plus souvent de ses accords. Il y séjourna à trois reprises et se fit entendre dans trente-sept concerts. C'est à Milan qu'il fut proclamé le premier violon de son siècle, et que par ses variations appelées les *streghe* (les sorcières), qu'on a entendues depuis à Paris, il enleva tous les applaudissements. Les dix années suivantes furent remplies par des voyages continuels. En 1818, il était à Turin; en 1819, à Florence et à Naples; en 1821, à Rome; en 1822, nous le retrouvons à Milan. Un de ses admirateurs lui dit : « Dans votre absence, avez-« vous fait de nouveaux progrès? — Pas mal, « et je me passe d'orchestre à présent. » En

Digitized by Google

même temps, il se mit à jouer tout seul de nouvelles variations en s'accompagnant lui-même. Sans doute Sébastien Bach, Nardini et d'autres avaient eu la même idée; mais Paganini poussa ce tour d'adresse à un degré où personne ne put approcher. En effet, il accompagnait la mélodie par un *pizzicato*, et de la sorte il faisait entendre à la fois le son d'une harpe et celui d'un violon, ou bien de deux instruments d'un genre différent. Paganini passa à Palerme les années 1825 et 1826. C'est là qu'il devint père de son *Achillino*, charmant enfant qui à sept ans tenait déjà l'archet de sa petite main, et s'essayait à trouver des mélodies et des accords. La signora Antonia Bianchi, mère d'Achillino, après avoir été l'amie et la compagne du grand artiste, finit par se séparer de lui à Vienne en 1828. Paganini la congédia, de crainte que, dans ses accès de fureur, elle ne brisât tous ses instruments, comme elle avait un jour tenté de le faire pour un superbe violon de Crémone, qu'on eut beaucoup de peine à lui arracher des mains. De Palerme, Paganini était retourné à Rome en 1827. Il y donna plusieurs concerts. Le prince de Metternich, après l'avoir entendu, insista pour qu'il se rendît à Vienne. Paganini partit pour la capitale de l'Autriche, où son premier concert eut lieu le 29 mars 1828. Les principaux artistes de cette ville, tels que Meseyder et autres, lorsqu'ils entendirent ses sons magiques, restèrent pétrifiés d'étonnement. Le mécanisme de l'exécution leur parut surtout un problème insoluble. A Vienne, où le goût de la musique est exquis et généralement répandu, l'ivresse fut universelle. Le nom de Paganini était sur toutes les lèvres. Son séjour fit époque dans l'empire de la mode : robes et coiffures, tout était *à la Paganini*. On raconte que notre virtuose, étant entré dans un magasin de modes, demanda une paire de gants, et qu'on lui en donna à la girafe. — *No, no, signora, d'una altra bestia*. Et la marchande lui présenta des gants *à la Paganini*. C'est à Vienne que les bruits les plus odieux coururent sur son compte. On l'accusa d'avoir empoisonné sa femme, et quand il fut prouvé qu'il n'avait jamais été marié, ce fut sa maîtresse qu'il avait poignardée. De Vienne le maëstro se rendit à Prague, où, par esprit de rivalité à l'égard de Vienne, qui l'avait fêté avec tant d'enthousiasme, on le reçut avec froideur. Un journaliste se permit même contre lui des injures violentes. Paganini se hâta de quitter la Bohême, et se rendit en 1829 à Dresde, à Berlin et à Varsovie. A Berlin, il s'écria : « J'ai donc retrouvé mon « public de Vienne ! » Le bruit se répandit alors que Paganini allait venir à Paris; il trompa l'impatience des amateurs en prenant le chemin de la Hollande. De retour de ce voyage, il séjourna une année presque entière à Francfort, ville éminemment philharmonique, digne de fixer un artiste ou un compositeur. Mais la gloire l'appelait enfin sur les bords de la Seine. Il arriva à Paris le 25 février 1831, où il obtint les plus grands et les plus légitimes succès. Dans le mois de mai 1831, Paganini quitta Paris pour se rendre à Londres, où il recueillit les applaudissements dus à son talent extraordinaire. A Brighton, les habitants menacèrent de mettre le feu à la ville, parce que les places de la galerie avaient été fixées pour son concert à quatre shillings. Mais ce premier moment de mauvaise humeur passé, il marcha de triomphe en triomphe dans les trois royaumes. De l'aveu de M. Fétis, c'est à Bruxelles qu'il fit la plus rude épreuve du goût des auditeurs. Durant le concert, des éclats de rire partirent de tous les points de la salle, et l'on put à peine obtenir un moment de silence. — Paganini donna en 1837, au théâtre Carignan, à Turin, deux concerts au profit des pauvres. La recette collective s'éleva à près de trente mille francs. L'artiste, aussi avare, comme on sait, de son talent que de son argent, s'était décidé à cette double générosité dans l'espoir d'obtenir du roi de Sardaigne l'autorisation de légitimer un enfant adultérin qu'il avait eu d'une noble dame, et de le faire entrer à l'académie militaire de Turin, mais ce projet n'eut pas de succès. Depuis plusieurs années, Paganini avait cessé de se faire entendre au public, lorsqu'il mourut à Nice le 27 mai 1840, non d'une maladie de poitrine, mais d'une phthisie laryngée, qui lui ôtait l'usage de la voix. Par son testament, daté de 1837, ses deux sœurs eurent des legs de soixante et soixante-quinze mille francs; sa mère, une pension de douze cents francs; la mère de son fils *Achillino* (une juive de Milan), aussi douze cents francs. Le reste de sa fortune, montant à quatre millions, revint à son fils. Voici les principaux ouvrages de Paganini gravés en France : douze sonates; études pour le violon, composées de vingt-quatre caprices; trois airs variés; *Merveille*, duo pour violon seul, dont une partie s'exécute avec l'archet et l'autre *pizzicato*. On a publié plusieurs écrits sur le célèbre virtuose : 1° *Manière de jouer du violon de Paganini*, par Gurh, 1 vol. in-fol.; 2° *Notice sur le célèbre violoniste Paganini*, par Imbert de Phalèque, 1830, in-8°. Dans cette brochure, remplie d'erreurs et de bévues, on rapporte la défaite de Lafont à Milan dans un duo avec Paganini. Le Français, par une lettre insérée dans les journaux, a prouvé fort bien et avec beaucoup de mesure que, loin d'être vaincu dans la lutte, il avait été vainqueur (*voy.* LAFONT). 3° *Nicolo Paganini, sa vie et sa personne*, par G.-E. Anders, 1831, in-8°; 4° *Paganini et Bériot*, par F. Fayolle, 1834, in-8°. Le but de l'auteur est de prémunir les jeunes violonistes contre la séduction du jeu de Paganini. 5° *Vie de Paganini* (en italien), par C. Conestabile, Perug., 1858, in-8°; 6° *Notice biographique sur Paganini*, suivie de l'analyse de ses ouvrages et précédée d'une esquisse de

Digitized by Google

l'histoire du violon, par M. Fétis, Paris, 1831, in-8°. F—LE.

PAGANO (François-Marius), célèbre publiciste, jurisconsulte et poëte italien, naquit en 1748 à Brianza, près Salerne, d'une famille considérée. Appelé à Naples par un de ses oncles, il fit ses études au collége royal de cette ville, et se distingua non moins par la régularité de sa conduite que par une application au travail, une maturité de jugement fort au-dessus de son âge. Il eut pour maître Genovesi (*voy.* ce nom). A peine avait-il secoué la poussière des bancs du collége que déjà il était reçu dans les principales sociétés littéraires de Naples, entre autres chez le savant Grimaldi, dont la maison pouvait être considérée comme une véritable académie. Ce fut là qu'il se lia avec Filangieri (*voy.* ce nom). A vingt ans, il dédia au grand-duc de Toscane, Léopold II, son premier ouvrage, le *Politicum universæ Romanorum nomathesiæ examen*, qui témoignait déjà de fortes études. Lorsque l'amiral russe Alexis Orloff (*voy.* ce nom) visita les ports de la Méditerranée, Pagano lui adressa une harangue latine (*Oratio ad comitem Orloff*) sur la victoire de Tschesmé contre les Turcs. Son cours de droit fini, il entra dans la carrière du barreau et se livra particulièrement à la défense des causes criminelles. Le talent qu'il déploya dans plusieurs circonstances lui acquit promptement une grande renommée et lui valut la chaire de droit criminel à l'université. Là, il dut attaquer de front des abus qu'il avait déjà signalés, et ses leçons sur ce sujet attirèrent un nombreux auditoire. Le gouvernement, loin d'être sourd à la voix de l'éloquent professeur, le chargea de composer un ouvrage sur la réforme de la justice criminelle. C'est au chevalier de Médicis, qui jouissait alors d'un grand crédit à la cour, que revient l'honneur de cette pensée. Sur son invitation, Pagano écrivit les *Considérations sur la procédure criminelle*, dont il trace rapidement l'histoire avec ses mouvements et ses turpitudes; au mal il oppose ensuite le remède sous le double avantage du régime préparatoire et du régime curatif. Du reste, il se borne dans ces observations à ce qui concerne purement la procédure et s'en tient à exprimer ses vœux relativement au code pénal. Cet ouvrage est un des premiers qui aient répandu en Europe les vrais principes de la procédure criminelle, et il indique les moyens d'atteindre le coupable sans compromettre l'innocence. Pagano publia ensuite des *Essais politiques*, qui suffiraient pour rendre son nom immortel. Son but était de retracer l'histoire des sociétés humaines, de rechercher leur origine, les causes de leurs progrès et de leur décadence, en prenant pour base le système de Vico; mais on peut dire avec M. Michelet, traducteur de la *Science nouvelle* de Vico, que, si les idées de celui-ci ont gagné en clarté dans les *Essais politiques*, elles ont perdu en originalité. Pagano ne fait pas comme lui marcher de front l'histoire des religions, des gouvernements, des lois, des mœurs, de la poésie; le caractère religieux de la *Science nouvelle* a disparu. Les explications physiologiques qu'il donne à plusieurs phénomènes sociaux ôtent au système sa grandeur et sa poésie, sans l'appuyer sur une base plus solide. Néanmoins les *Essais politiques* sont encore le meilleur commentaire de la *Science nouvelle*. On sent dans les *Essais politiques* que les idées de Vico ont été modifiées par l'esprit français du 18e siècle. Aussi cet ouvrage souleva-t-il quelques rumeurs dans le clergé. On alla jusqu'à accuser l'auteur d'impiété et d'athéisme. Le gouvernement chargea alors deux théologiens, Conforti et Marone, d'examiner le livre; mais les rapports qu'ils en firent ne confirmèrent pas de pareilles accusations, et Pagano, favorisé encore par les différends qui existaient entre la cour de Naples et celle de Rome au sujet du tribut de la haquenée, n'eut pas beaucoup de peine à triompher de ses ennemis. Néanmoins ces premières poursuites le dégoûtèrent pendant quelque temps des travaux philosophiques; il se tourna vers la littérature, et composa deux tragédies, *Gerbino* et *Corradino*, qui, représentées sur un théâtre de Naples, obtinrent beaucoup de succès, bien qu'à vrai dire ce soient des œuvres médiocres. Il s'essaya aussi dans le genre opposé, et écrivit une comédie dans laquelle il tournait en ridicule les élégants Napolitains, qui, à cette époque, commençaient à s'engouer des modes parisiennes. Cependant les idées républicaines avaient envahi le royaume de Naples et se propageaient avec rapidité. Il était urgent d'user de mesures répressives, et le gouvernement institua à cet effet, sous le nom de *junte d'Etat*, un tribunal chargé de poursuivre et de juger les coupables. Un grand nombre de personnes furent arrêtées et ne purent d'abord trouver des avocats qui voulussent se charger de les défendre. Pagano s'offrit alors pour plaider en faveur des plus compromis; mais, malgré ses efforts, il ne put sauver du dernier supplice trois de ses clients, dont le sort avait été arrêté d'avance par Acton, qui voulait faire un exemple. Le zèle que Pagano déploya pour ces malheureux ne l'empêcha pas d'être nommé peu après juge au tribunal de l'amirauté; mais l'intégrité qu'il apporta dans l'exercice de cette charge lui devint funeste. Un procureur nommé Capuozzolo, convaincu de prévarications et mis en prison par ordre de Pagano, imagina pour se venger d'accuser celui-ci du crime de haute trahison, et le dénonça au procureur fiscal Vanni, le plus influent des membres de la junte d'Etat. Il n'en fallait pas davantage pour perdre un magistrat que ses anciennes relations d'amitié avec le chevalier de Médicis (*voy.* ce nom) devaient rendre odieux au ministre Acton. Jeté dans un cachot en même temps que plusieurs autres personnages

Digitized by Google

distingués par leur haute naissance ou par leurs talents, il y languit pendant treize mois, au bout desquels il comparut enfin devant la junte, qui le renvoya sans jugement. Malgré cela, on le priva de tous ses emplois et même de la faveur de plaider. Le premier usage que Pagano fit de sa liberté fut de quitter Naples et de partir pour Rome; mais l'approche de l'armée napolitaine, qui marchait à la rencontre des Français (novembre et décembre 1798), l'obligea bientôt de chercher un asile à Milan. Nommé membre du gouvernement provisoire institué par le général Championnet après la prise de Naples, Pagano fut chargé de rédiger la constitution de la nouvelle république. Obligé de prendre pour modèle celle de France, il y introduisit des modifications importantes, attribuant la proposition des lois au conseil des Anciens et leur approbation au conseil des Jeunes. C'était l'inverse de ce qui avait lieu en France. Au directoire exécutif, il substitua un *archontat* dont les membres ne purent garder le pouvoir que deux ans; il supprima les tribunaux correctionnels, et remplaça, par l'appel entre les différentes sections d'un tribunal, l'appel du tribunal d'un département à celui d'un autre. Mais c'était surtout par l'*éphorat* et par le tribunal de censure que la constitution napolitaine se distinguait. Le premier, sorte de sénat conservateur, devait contenir dans les limites voulues les différents pouvoirs et mettre un frein aux usurpations; le second était une imitation de la censure domestique, qui, selon Montesquieu, aida d'une manière si prodigieuse à la conservation des mœurs dans l'ancienne république romaine. A peine cette constitution était-elle promulguée que les revers des Français dans le nord de l'Italie eurent leur contre-coup à Naples. Pagano, qui, dans sa jeunesse, s'était adonné à l'escrime, quitta la plume pour l'épée, et passa du sénat au camp. A l'arrivée de Rufo et de ses troupes, il se réfugia, avec les autres membres du gouvernement provisoire, dans le château Neuf, qui offrait le plus de moyens de résistance. On connaît la fameuse capitulation (*voy.* Nelson, Carracciolì et Rufo) qui eut lieu entre les républicains et les chefs de l'armée royale, la violation qui en fut faite et les proscriptions qui s'ensuivirent. Conduit devant ses juges, Pagano refusa de se défendre. Comme l'on insistait, il répondit que sa défense était toute dans la capitulation; que la perversité des hommes et la tyrannie des gouvernements lui avaient fait prendre la vie en dégoût, et qu'il aspirait au repos de la tombe. Il périt sur l'échafaud le 6 octobre 1800, avec Dominique Cirillo, Ignace Ciaja et Vincent Rufo. Voici les éditions des principaux ouvrages de Pagano : 1° *Politicum universæ Romanorum nomothesiæ examen*, Naples, 1768, in-8°; 2° *Considérations sur la procédure criminelle*, réimprimées plusieurs fois et traduites en plusieurs langues, entre autres en français par Hillerin, Strasbourg, 1789, in-8°; 3° *Essais politiques sur l'origine, les progrès et la décadence des sociétés*, Naples, 1783-1792, 3 vol. in-8°; Milan, 1800, 3 vol. in-8°. Cette édition contient, à la fin du dernier volume, un *Éloge historique de Pagano*, par Massa. Il existe plusieurs éditions postérieures. On a reproché, et avec raison, à l'auteur des *Saggi politici* de s'être laissé souvent entraîner par son imagination, d'avoir tiré de fausses conséquences de ses principes, d'avoir pris ses autorités dans des passages peu concluants des auteurs anciens, et d'en avoir quelquefois torturé le sens; mais, malgré ces défauts, les *Saggi politici* sont encore un des meilleurs ouvrages qui aient été faits en ce genre, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la force de tête qu'il a fallu pour coordonner tant de faits, tant de raisonnements, et pour éviter, dans un si difficile sujet, l'obscurité et la diffusion. Le style de Pagano, ordinairement énergique, éloquent même, n'est pas toujours correct ni convenable au sujet. Amaury Duval, qui avait été fort lié avec lui, dit, dans ses notes aux *Mémoires sur le royaume de Naples*, par le comte Grégoire Orloff, qu'il avait commencé une traduction française des *Saggi;* mais qu'en apprenant la mort tragique de l'auteur, il n'eut pas la force de continuer. 4° Trois *Discours sur le goût, sur la poésie* et *sur le beau*, in-8°. Pagano composa ce dernier pendant sa première captivité. 5° *Exposition de la science des devoirs*, in-8°; 6° un volume de pièces de théâtre, in-8°; 7° *Projet de constitution pour la république napolitaine*, 1799; 8° *les Principes du code pénal et la logique des probabilités*, in-8°, ouvrage publié après la mort de l'auteur. A—Y.

PAGEAU (René), avocat au parlement de Paris, fut regardé comme le second orateur du barreau de son temps. Fourcroy était en possession de la première place; et l'on citait après eux Nivelle, défenseur de la Brinvilliers, et Pousset de Montauban (*voy.* Montauban), quoiqu'on reconnût en celui-ci un rhéteur bien plus qu'un organe de la loi. Pageau sut se préserver de la pompe et de la recherche d'expressions trop familières à ce dernier; il remplaça le luxe des figures par un style égal, plein de justesse et de netteté, emprunta peu d'ornements des anciens, et se distingua surtout par une heureuse facilité dans la disposition des faits, par un langage naturel et abondant, et par une raison douce et insinuante que secondait un extérieur avantageux. Tels sont les traits sous lesquels Pageau est dépeint dans les *Sentiments de Cléanthe sur quelques-uns des fameux avocats plaidant au barreau de Paris en* 1679, manuscrit attribué à Barbier d'Aucourt, et dont l'abbé Goujet a donné un extrait dans le 2e volume de sa *Bibliothèque française*. Les admirateurs d'une imagination extravagante méprisaient dans Pageau la sagesse de son élocution : ils le trouvaient dépourvu de sel, vide, sec et rampant. Il est probable que les mêmes reproches

Digitized by Google

furent adressés à Erard. Nous ne connaissons de Pageau qu'un *Discours prononcé à la présentation des lettres de provision du chancelier Letellier*, Paris, 1687, in-12. C'est une pièce qui peut servir à l'histoire de notre ancienne éloquence judiciaire : elle rappelle une destination de la parole à laquelle Patru attachait une importance fort exagérée. Pageau mourut à Bagneux, près de Paris, le 8 juillet 1683. F—T.

PAGÈS (Pierre-Marie-François, vicomte de), voyageur français, né à Toulouse en 1748, d'une famille noble, entra de bonne heure dans la marine royale, à l'âge de dix-neuf ans : il conçut le projet de connaître les mers de l'Inde, et de s'y rendre par la voie de l'ouest; il se proposait ensuite de traverser la Chine et de pénétrer par la Tartarie jusqu'aux côtes de la mer du Kamtchatka : « Mon objet, dit-il, était de chercher le « passage du Nord en parcourant les côtes nord. « Les moyens que je comptais employer m'a- « vaient paru assez simples : je voulais connaître « les mœurs et la manière de vivre des peuples du « Nord, adopter ces mœurs pour suivre long- « temps ces peuples dans leurs courses, et me « porter ainsi de village en village le long des « bords de la mer : je n'aurais pas manqué, te- « nant cette route, de trouver ce passage vers « le nord de la Sibérie, ou de m'assurer de son « impossibilité, si la continuité des côtes m'avait « conduit dans l'Amérique septentrionale. » On voit par cet exposé le plan de Pagès et les idées sur lesquelles il fondait une partie de l'exécution. Il voulait visiter les habitants des régions boréales du globe : il ne vit que ceux des contrées chaudes. Son service l'ayant conduit de Rochefort à St-Domingue, il fit les préparatifs de son long voyage, et, le 30 juin 1767, il partit du Cap-Français pour la Louisiane. Le 28 juillet il était à la Nouvelle-Orléans. Il remonta ensuite le Mississipi et la rivière Rouge jusqu'à Natchitoche; il traversa les régions peu habitées du Texas, puis le Mexique, et entra le 28 février 1768 à Mexico. Après un court séjour dans cette capitale, il alla s'embarquer au port d'Acapulco. Le 2 avril, il voguait sur le grand Océan : on atterrit au sud du cap Spiritu-Santo, dans les Philippines, le 1er août, et les vents d'ouest forcés ne permirent d'arriver à Manille que le 15 octobre. Pagès, n'ayant pas trouvé dans cette ville les facilités dont il s'était flatté pour pénétrer dans la Chine, se proposa de continuer son voyage autour du globe en passant par la voie de l'Inde. Il vit successivement Batavia, Bombay, Mascate, Bassora, s'engagea dans le grand désert, où il courut plus d'un danger. De Damas il alla dans le pays des Druses, et le 5 décembre 1771 il prit terre à Marseille. On le croyait mort depuis longtemps : son costume turc, son teint noirci par le soleil l'avaient tellement changé, que sa famille même hésitait à le reconnaître. Enfin, le vicomte Dubouchage (mort le 12 avril 1821) vit en lui l'ami, le compagnon de ses premiers travaux, et Pagès fut rétabli dans son grade. Sa vive passion pour les courses lointaines lui fit recevoir avec plaisir sa nomination, lorsqu'en 1773 il fut compris dans l'expédition aux terres australes sous le commandement de Kerguelen : elle n'eut pas le succès que l'on avait espéré (*voy.* Kerguelen). Mais les observations que Pagès avait faites sur l'âpreté du climat de la zone froide dans le Sud lui inspirèrent le désir de les comparer avec celles que lui offriraient les parages voisins du pôle arctique. Muni de l'agrément du ministre, il vint sur une frégate de Toulon à Brest, et alla s'embarquer en Hollande sur un vaisseau armé pour la pêche de la baleine au Spitzberg. Le 16 avril 1776, il fit voile du Texel; le 16 mai, on était à 81° 30′ de latitude nord. La mer était libre de glaces; mais bientôt elles furent sur le point de fracasser le bâtiment. Le 16 août, on entra dans le port d'Amsterdam. Pagès avait obtenu le grade de capitaine de vaisseau et la croix de St-Louis; l'Académie des sciences le nomma son correspondant. Il servit dans la guerre d'Amérique, qui se termina par la paix de 1783. Il s'était retiré à St-Domingue, dans une habitation qu'il possédait au quartier des Baradaires : il y fut égorgé en 1793, dans la révolte des esclaves. On a de lui : *Voyages autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer, pendant les années* 1767-1776, Paris, 1782, 2 vol. in-8°, avec cartes et figures. On ne peut s'empêcher, en lisant ce livre, d'admirer le courage, la patience et l'activité de l'auteur qui, par pure curiosité, a passé quatre ans à courir le monde à travers mille périls. Son récit intéresse, parce qu'il narre avec un ton de franchise et de sincérité qui prévient en sa faveur, et que ses observations sont exposées sans prétention. Il n'emprunte rien à personne, et ne parle que de ce qu'il a vu. De Humboldt, qui, trente ans après Pagès, a parcouru dans le Mexique une partie de la route que celui-ci avait suivie, dit que les détails contenus dans son ouvrage annoncent un esprit juste et animé de l'amour de la vérité; mais il ajoute que ce voyageur est malheureusement trop peu correct dans l'orthographe des noms mexicains et espagnols. La Relation du Voyage aux terres australes ne contient rien d'offensant pour le chef de cette expédition malencontreuse; mais il n'y est pas plus nommé que ne l'a été le capitaine Baudin par les naturalistes de l'expédition à la Nouvelle-Hollande. Le Voyage vers le pôle Nord présente de bons renseignements sur la pêche de la baleine et sur l'état des mers dans ces parages. On pourrait cependant contester la justesse de quelques hypothèses. E—s.

PAGÈS (François-Xavier), compilateur et romancier infatigable, né à Aurillac en 1745, d'une famille distinguée, se fixa à Paris peu de temps avant la révolution, dont il embrassa les principes. Privé, par suite des événements, de tout moyen

Digitized by Google

d'existence, il se fit une ressource de sa plume, et publia un grand nombre de romans, accueillis dans leur nouveauté par une certaine classe de lecteurs, mais dont aucun ne lui a survécu. Il regardait ce genre comme supérieur à celui de l'histoire, et s'applaudissait d'avoir répandu dans ses productions une très-grande variété. Dans *Amour et Vengeance*, dit-il, nous avons pris le genre sombre, ce qu'on appelle la manière noire; dans les *Erreurs de la vie*, nous nous sommes attaché à présenter les tableaux les plus voluptueux, mais sans blesser la décence; l'ouvrage intitulé *le Délire des passions* offre un grand fracas d'événements; enfin, le *Triomphe de l'amour et de l'amitié* présente plusieurs beaux tableaux et modèles, etc. Pagès exigeait une telle réunion de talents dans un romancier que, quelque bonne opinion qu'il eût des siens, il ne pouvait se flatter de les posséder tous. C'est le premier des genres, dit-il (Discours préliminaires d'*Amour, Haine et Vengeance*); mais pour y réussir il faut l'âme de Confucius, la prudence de Numa, la tête de Solon ou de Lycurgue, et la plume de Rousseau ou de Fénelon. Il est mort obscur à Paris, le 21 décembre 1802. On citera de lui : 1° *Tableaux historiques de la révolution française*, ouvrage orné de 222 gravures, avec des discours, Paris, 1791-1804, 3 vol. in-fol. Le texte des vingt-cinq premières livraisons avait été rédigé par l'abbé Fauchet, Chamfort et Ginguené; mais Pagès, ayant été chargé par l'éditeur de continuer un travail que les circonstances les avaient forcés d'interrompre, supprima les premiers discours et y en substitua d'autres rédigés dans un sens plus modéré (*voy.* le *Dict. des anonymes*, par Barbier, n° 6754). 2° *Histoire secrète de la révolution française*, ibid., 1796-1801, 6 vol. in-8°. Elle a été traduite en italien et en allemand. C'est une rapsodie faite sans talent et sans discernement. 3° *Nouveau Voyage autour du monde*, en Asie, en Amérique et en Afrique, précédé d'un Voyage en Italie, ibid., 1797, 3 vol. in-8°. C'est une espèce de compilation dans le genre du *Voyageur français* de l'abbé de Laporte. M. Boucher de la Richarderie, trompé par le nom de l'auteur, a cru que c'était une réimpression du Voyage autour du monde de Pagès, capitaine de vaisseau (*voy.* la *Bibl. des voyages*, t. 1, p. 130). 4° *Cours d'études encyclopédiques*, ou Nouvelle Encyclopédie élémentaire, ibid., 1799, 6 vol. in-8°, avec un atlas de 64 planches ou tableaux. C'est une compilation très-médiocre. L'auteur en avait publié une première édition sous le titre de : *Nouveau Cours de littérature ancienne et moderne*, 3 vol. in-8°. 5° *Mes Souvenirs*, ou Choix de lectures dans tous les genres, ibid., 1798, 2 vol. in-18; 6° les *Erreurs de la vie*, ou Mémoires de Félice, ibid., 1799, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est précédé d'un *Discours* sur les romans, considérés quant à la morale. 7° *Amour, Haine et Vengeance*, ou Histoire de deux illustres maisons d'Angleterre, 1799, 2 vol. in-12; 8° le *Triomphe de l'amour et de l'amitié*, ou Lettres d'Adélaïde de Raincy, 1799, 2 vol. in-12; 9° le *Délire des passions*, ou les Aventures de Gérard de Monclar, 1799, 2 vol. in-12; 10° *Vie, amours et aventures de plusieurs illustres solitaires des Alpes*, ou les Malheurs des grandes passions, 1800, 4 vol. in-12; 11° les *Amants comme il y en a peu*, ou les Délices du sentiment, 1800, 2 vol. in-12; 12° *Journées et veillées maritimes*, ou Confidences de voyageurs sur la mer, 1800, 2 vol. in-12; 13° *Vie et aventures de Jean-Louis de Fiesque*, ibid., 1802, 4 vol. in-12. « Le sujet, dit l'auteur, nous a mis à « même de nourrir ce roman des maximes poli- « tiques dont Salluste, Machiavel, St-Réal et St- « Evremont ont enrichi leurs écrits. Cela nous « a paru encore mettre cet ouvrage *à l'ordre du « jour*..... On y trouvera un mélange de tout ce « que le roman peut offrir de plus varié et de plus « intéressant par la peinture des différentes pas- « sions des hommes. » Quelques bibliographes attribuent encore à Pagès la *France républicaine*, poëme en dix chants, et l'*Histoire du consulat*, ou Annales de France, in-8°. W—s.

PAGÈS. *Voyez* GARNIER-PAGÈS.

PAGÈS (ETIENNE) naquit le 20 février 1763, à Urcize (Cantal), et fit ses études théologiques au séminaire du Puy, chez les sulpiciens, qui, depuis l'abbé de Lantages, dirigent cette maison. Il y devint ensuite professeur de physique et de mathématiques (1789). Au sortir de la révolution, il fut chargé de quelques éducations particulières, spécialement de celle de MM. Frèrejean, notables industriels de Lyon, et de celle de M. l'abbé Honoré Greppo, fort connu par de savantes dissertations sur divers sujets d'archéologie et d'histoire ecclésiastique. Au rétablissement du culte, Pagès fut nommé vicaire de l'abbé Pascal, premier curé de St-Bonaventure, à Lyon; et, à la création des facultés, se vit appelé à occuper, dans la même ville, une chaire de théologie morale. Il était en relation avec l'abbé Cartal, ancien professeur de théologie au séminaire d'Orléans et d'Écriture sainte à celui de Lyon. Ce vénérable sulpicien était possesseur des cahiers d'un autre théologien de la même congrégation, l'abbé Labrunie, et, parmi les meilleurs travaux de ce professeur, il se trouvait une Dissertation sur le prêt de commerce, qu'il conseilla à Pagès de faire imprimer. L'opuscule de Labrunie parut à Avignon, avec le titre de *Dissertation sur le prêt*. L'auteur détermine d'abord d'une manière claire et précise en quoi consiste le prêt usuraire, et cherche ensuite quelles circonstances peuvent autoriser à percevoir un intérêt à l'occasion du prêt. Ce travail, où Pagès ne jouait que le rôle d'éditeur, fut remarqué, et, en 1820, il s'en fit une 2e édition (Lyon, Guyot, in-8°). Pagès trouva un antagoniste dans Antoine Faivre, qui, à son tour, fut combattu par l'abbé Villecourt, alors aumônier de l'hospice de la Charité, et

Digitized by Google

depuis évêque de la Rochelle. En 1822, Pagès fit de nouveau paraître son opuscule, qui devait soulever tant de contestations. Cette troisième édition était corrigée et augmentée d'une *Dissertation sur le contrat de rente,* et d'un *Discours préliminaire* (Lyon, Darnaud, in-8°). Ce fut alors qu'un estimable savant, dont les études se portaient sur plusieurs sujets à la fois, l'hébraïsant Nolhac, se jeta dans la mêlée et donna ses *Lettres écrites après la publication de trois brochures,* dont l'une est intitulée *Dissertation sur le prêt à intérêt;* la seconde, *Du Placement d'argent à intérêt* (celle de Faivre); la troisième, *Lettres à M. Faivre* (par l'abbé Villecourt). En 1823, Pagès réimprima sa *Dissertation sur le contrat de rente,* et l'accompagna de quelques observations sur deux décisions en matière d'usure, données à Paris par le cardinal Caprara (Lyon, Périsse, in-8°). En 1826, il donnait une 4e édition du livre de Labrunie, augmentée et entièrement refondue (Lyon, Rusand, in-8°). En 1836, il écrivit, à la demande du ministre de l'instruction publique, une *Notice sur les études longues et profondes qu'il fallait faire anciennement dans la faculté de théologie de Paris pour parvenir au doctorat* (Lyon, Périsse, in-8°). Comme l'auteur n'avait pas lui-même passé par ces études, il ne parlait ici que d'après les livres, et sa *Notice* ne présentait rien de savant ni de curieux. En 1838, 5e édition de la *Dissertation sur le prêt à intérêt*, mais cette fois avec un titre interminable, et des additions, des pièces de toute espèce qui en firent un volume in-8° de 48 feuilles (Lyon, Guyot). Le caractère entier et fougueux de l'abbé Pagès l'emporta beaucoup plus loin qu'on ne pouvait l'attendre d'un prêtre qui, hors de là et à part sa question favorite, se montrait d'humeur facile et douce, étant, du reste, pénétré d'une foi solide et d'une piété sincère. Le livre, tel qu'il était, fut l'objet d'une circulaire de Mgr Devie, évêque de Belley, et de Mgr de Bonald, évêque du Puy. L'abbé Pagès répliqua par des *Observations* fort irrespectueuses. Rappelé à l'ordre par une lettre imprimée de Mgr d'Amasie, administrateur du diocèse de Lyon (26 juin 1839), qui lui reprochait de n'avoir respecté ni d'estimables prêtres, ni des évêques, ni la sacrée congrégation, Pagès répondit (13 juillet 1839), par une lettre livrée à l'impression, que la bonne foi de Mgr d'Amasie avait été surprise, qu'il avait signé de confiance l'œuvre d'un grand vicaire. Toute cette affaire provoqua un pamphlet assez piquant, *De la grande hérésie du prêt à intérêt signalé par M. Pagès* (Lyon, octobre 1838, in-8° de 108 pages). L'abbé Pagès avait une bonne bibliothèque, composée surtout de Pères de l'Eglise, de théologiens et de livres d'ascétisme; il en fit don, par testament, à la congrégation des maristes, établie à Lyon vers 1830, et mourut le 4 décembre 1841. Il était doyen de la faculté de théologie, et membre de la société linnéenne. Bon prêtre, aimant les livres et cultivant la botanique, il n'était, du reste, ni savant, ni disert. C—L—T.

PAGET (lord WILLIAM), homme d'Etat anglais, naquit à Londres vers la fin du 15e siècle. Malgré l'obscurité de sa naissance, les talents qu'il montra de bonne heure pour les affaires déterminèrent Henri VIII à se l'attacher. Ce prince le nomma d'abord clerc du cachet, ensuite clerc du conseil et du sceau privé, et peu de temps après clerc ou greffier du parlement. L'habileté et la prudence que Paget montra dans ces divers emplois le firent envoyer en France comme ambassadeur. Lorsque sa mission fut expirée, le roi lui donna le titre de chevalier et le nomma secrétaire d'Etat. Il le désigna ensuite pour être un des seize exécuteurs de son testament, qui avaient en même temps le titre de régents du royaume et de tuteurs du jeune Edouard VI, son fils. Paget partageait les principes des réformateurs : il était l'ami particulier de Cranmer et du comte d'Hartford, et ses opinions connues influèrent sans doute beaucoup sur le choix honorable que fit de lui Henri VIII. La forme du gouvernement ne fut pas plutôt réglée conformément à la volonté de ce prince, qu'on y proposa un changement important, celui d'élire un président sous le titre de protecteur. Paget contribua à diriger les voix sur le comte d'Hartford, qui fut créé à cette occasion duc de Sommerset. En 1549, il fut envoyé comme ambassadeur auprès de Charles-Quint, pour engager ce souverain à s'allier avec l'Angleterre contre la France. Les ennemis du protecteur, qui savaient combien Paget lui était dévoué, l'avaient mis en avant pour cette négociation, afin de rejeter sur lui le peu de succès qu'on en attendait, et de noircir Sommerset. A son retour il exerça les fonctions de secrétaire d'Etat, et ne négligea rien pour rétablir l'union entre le protecteur et lord Seymour, son frère, en représentant à ce dernier que leur rivalité favoriserait les nombreux ennemis de leur maison, et amènerait sa ruine. N'ayant pu parvenir à persuader Seymour, Paget instruisit Sommerset des intrigues de son frère, et lui conseilla d'abandonner l'Ecosse, où il avait porté la guerre, pour venir se défendre contre les ennemis qu'on lui avait suscités dans l'intérieur. Le protecteur suivit ce conseil : il déjoua les projets formés contre lui, et fit périr son frère sur l'échafaud. Mais, en 1549, le nombre des mécontents se grossissant chaque jour, et le roi ayant été prévenu contre lui, Sommerset fut arrêté, condamné à mort et exécuté. Paget et Cranmer furent les deux seuls personnages un peu importants qui lui restèrent fidèles. Le premier partagea sa disgrâce et fut, à sa mort, enfermé dans la Tour de Londres, après avoir été dépouillé de tous ses emplois, et condamné à une forte amende. A l'avénement de la reine Marie (1553), Paget, rétabli dans ses fonctions, prit une part active aux affaires publiques. Il fut un des membres du con-

Digitized by Google

seil qui engagèrent cette princesse à se marier avec Philippe II. L'histoire ne parle plus de lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1564, sixième année du règne d'Elisabeth. Cette princesse, voulant récompenser les services que Paget avait rendus à l'Etat, fit transporter son corps à Londres aux dépens du trésor public, et lui fit faire de magnifiques funérailles. D—z—s.

PAGGI (Jean-Baptiste), peintre, né à Gênes en 1554, était d'une famille patricienne, mais, entraîné par un penchant irrésistible, il se livra dès sa plus tendre jeunesse à l'étude de la peinture, malgré l'opposition de son père. Il fut dirigé dans ses premières études par le Cambiaso, qui l'obligea de dessiner beaucoup d'après les plâtres moulés sur les principaux bas-reliefs de l'antique, afin de se former une idée exacte du beau idéal, et pour copier ensuite plus aisément la nature. Accoutumé de bonne heure à dessiner, il apprit, pour ainsi dire, de lui-même à peindre, et il parvint, sans le secours d'aucun maître, à s'instruire dans la perspective et l'architecture, en lisant des livres qui traitent de ces matières. Il commençait à se faire un nom dans son art, lorsqu'un meurtre, dont il se rendit coupable, le força de fuir de sa patrie. Il alla chercher un asile à Florence, où il demeura vingt ans, protégé par la cour du grand-duc. Une foule d'hommes célèbres florissait alors dans cette ville. C'est à cette époque que le Cigoli et la plupart des jeunes élèves abandonnèrent le style de leur école, désormais trop faible, pour embrasser celui de l'école lombarde, plus vigoureux et plus rempli de vie. Paggi n'eut pas besoin de fortifier sa manière, ainsi que le prouvent les ouvrages qu'il a laissés à Florence, lorsqu'il y vint chercher un refuge. On y conserve encore une *Sainte Famille* et un autre tableau dans l'église *Degli Angioli*, ainsi qu'une *Ste-Catherine de Sienne*, dans le cloître de Ste-Marie-Nouvelle, où il a représenté la sainte qui délivre un condamné. C'est une riche composition, ornée de belles fabriques, pleine de variété et exécutée avec un tel talent, que beaucoup de connaisseurs la préfèrent à toutes celles qui ornent ce cloître, si abondant en beaux ouvrages. Toutefois, à cette époque, la qualité distinctive de Paggi n'était pas la force, mais une certaine mollesse dans les airs de tête, qui tient beaucoup du Barroche, et qui l'a fait comparer au Corrége lui-même. En avançant en âge, il acquit plus de vigueur ; la preuve en est dans la remarquable *Transfiguration* qu'il a peinte pour l'église de St-Marc, et qui semble l'ouvrage d'un autre peintre. C'est dans le même goût qu'il a peint à la Chartreuse trois sujets de la *Passion de Jésus-Christ*, que l'on peut mettre au nombre de ses meilleurs ouvrages. Sa réputation l'avait fait appeler à la cour de France et à celle de Madrid ; mais la république de Gênes s'étant décidée en 1600 à le rappeler dans son sein, l'amour de la patrie l'emporta sur les offres brillantes qui lui étaient faites. De retour à Gênes, il orna de ses tableaux un grand nombre d'églises et de galeries. Tous ses ouvrages n'ont pas le même mérite. Selon quelques auteurs, ses chefs-d'œuvre sont les deux tableaux qu'il a peints pour l'église de St-Barthélemi, et le *Massacre des Innocents*, exécuté par lui au palais Doria, en 1606, en concurrence avec Van-Dyck et Rubens. Il forma une foule d'excellents élèves, et on lui doit la restauration de la nouvelle école génoise. Il était à craindre que cette école ne devînt une pépinière de coloristes habiles, mais mauvais dessinateurs. Paggi fit tous ses efforts pour mettre en honneur le dessin, cette partie si importante de l'art. Il avait reçu dans sa jeunesse d'excellents principes, qu'il avait encore perfectionnés à Florence. Il avait composé pour l'instruction des jeunes élèves un écrit intitulé *Definizione o sia divisione della pittura*, qu'il publia en 1607. Le Soprani le donne comme un abrégé extrêmement utile, où sans grands mots ni divagations l'auteur traite de toutes les parties de l'art de la peinture. George Vasari, le jeune, a écrit sur cette brochure une lettre qui fait regretter que cette pièce, devenue extrêmement rare, n'ait pas été réimprimée. On connaît encore de lui un écrit assez long, qu'il composa pour défendre l'art de la peinture, et qui a été inséré dans le *Recueil des lettres des peintres*, publié par Bottari (t. 7, p. 148). Parmi les élèves sortis de l'école de Paggi, on compte Domenico Fiasella, Giov. Domenico Paporellino, Giulio Benso, etc. Cet artiste distingué mourut à Gênes en 1627. P—s.

PAGI (Antoine), chronologiste, né en 1624, à Rogues, petit bourg de Provence, entra fort jeune dans l'ordre des cordeliers, par le conseil d'un oncle, qui y jouissait d'une grande considération. Il fut chargé d'y enseigner la théologie et la philosophie, et s'acquit l'estime de ses confrères, qui l'élurent quatre fois provincial. Malgré ses occupations, il s'appliquait avec beaucoup de zèle à l'étude de l'histoire et de la chronologie, et y fit des progrès remarquables. Une lecture attentive des *Annales* de Baronius lui ayant fait apercevoir les imperfections de cet ouvrage, d'ailleurs si important (*voy.* Baronius), il entreprit d'en relever les erreurs chronologiques, et, ayant fait imprimer en 1689 la première partie de son travail, il la présenta à l'assemblée du clergé, qui lui accorda une pension pour qu'il fût plus à même de le continuer. Le P. Pagi consacrait tous ses moments à l'étude. On ne pouvait le tirer de ses livres : « Attendez, disait-il, « voici la plus belle chose du monde » (*Longueruana*). Le genre de vie qu'il avait adopté détruisit sa santé, sans diminuer son ardeur pour le travail. Il ne quittait plus son lit, mais il ne cessait pas de lire et de dicter ses remarques à son secrétaire ; il refondit entièrement son premier travail, qu'il regardait comme un essai informe, et il eut la satisfaction de terminer ce

Digitized by Google

grand ouvrage peu de temps avant sa mort, arrivée à Nice le 5 juin 1699. A une grande érudition, le P. Pagi joignait beaucoup de douceur et de modestie : « Jamais, dit Longuerue, « je ne vis un si bon homme, si docile, si dévoué « à l'étude, si amateur de la vérité. » Il était en correspondance avec Spanheim, Cuper, Dodwell, le cardinal Noris et l'abbé de Longuerue, dont les conseils lui furent très-utiles (*voy.* LONGUERUE). On a de lui : 1° *Dissertatio hypatica seu de consulibus cæsareis*, etc., Lyon, 1682, in-4°. Le P. Pagi composa cette dissertation au sujet d'une inscription d'Aurélien, trouvée à Fréjus. Cette dissertation fut critiquée par l'illustre cardinal Noris, dans une lettre au P. Pagi, qu'il nomme le plus savant de ses amis (*voy.* NORIS). Malgré sa docilité habituelle, il ne crut pas devoir se rendre aux raisons de Noris ; et ayant découvert dans son couvent d'Aix le manuscrit des sermons de St-Antoine de Padoue, *De sanctis et de diversis*, il les publia en 1685, Avignon, in-8°, avec une *préface* adressée à Magliabecchi, dans laquelle il s'efforce de justifier les règles de critique qu'il avait établies précédemment. 2° *Dissertation sur les consulats des empereurs romains* (*Journal des savants*, novembre 1688) ; c'est une nouvelle réponse à ses critiques ; 3° *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos card. Baronii*, Anvers (Genève), 1705, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage, auquel le P. Pagi doit toute sa réputation, a été réimprimé à Genève en 1724 ou 1727, et inséré dans l'édition des Annales de Baronius, Lucques, 1738 (*voy.* BARONIUS). On en trouvera une bonne analyse dans les *Mémoires de Trévoux*, septembre 1711. C'est l'abbé de Longuerue qui a rédigé l'*Eloge* de l'auteur, placé à la tête du premier volume, avec son portrait gravé par Seb. Barras. Ce premier volume avait déjà paru en 1689 à Paris, mais sur un plan moins étendu ; l'auteur, au lieu de s'attacher à Baronius, y suivait plutôt Sponde, son abréviateur. On trouve à la tête de ce volume une dissertation chronologique *De periodo græco-romana*, que H. L. Schurzfleisch fit réimprimer avec quelques additions, Wittemberg, 1705, in-4°. Cette période, dit Lenglet, convient mieux pour les supputations que la période julienne, quoique composée des mêmes cycles. — PAGI (le P. François), neveu du précédent, né en 1654 à Lambesc, annonça dès son enfance d'heureuses dispositions, que son oncle se chargea de développer. A son exemple, il embrassa la règle des cordeliers ; et, après avoir professé quelque temps la philosophie, il obtint de ses supérieurs la permission d'aider son oncle dans ses recherches chronologiques. C'est à lui qu'on est redevable de la première édition de la *Critique* des Annales de Baronius. Il continua de s'appliquer à l'étude de l'histoire ecclésiastique avec beaucoup de zèle. Ses talents et la douceur de son caractère lui méritèrent d'être élevé aux premiers emplois de la province. Une chute l'obligea de suspendre ses travaux littéraires ; il se fit transporter dans la maison de son ordre à Orange, où, après avoir langui onze ans, il mourut le 21 janvier 1721. On a de lui : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustrium pontificum Romanorum gesta, conciliorum generalium acta*, etc. *complectens*, Anvers, Genève, 1717-1727, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage, dit Langlet-Dufresnoy, est estimé et assez bien fait, quoique peu lu. Il a été réimprimé à Venise en 1739. On attribue encore au P. Fr. Pagi : *Continuatio historiæ chronologicæ ab Alexandro XII usque ad Innocentium XII*, Lyon, 1694, in-12. C'est la suite de l'*Histoire chronologique des papes*, par le P. Franc. Carrière, cordelier de la ville d'Apt, en Provence. — PAGI (Antoine), neveu du précédent, entra aussi dans l'ordre des cordeliers, et l'aida dans ses travaux historiques. Il termina son *Histoire des papes*, dont il fut l'éditeur. On peut consulter, pour plus de détails, outre les auteurs déjà cités, les *Mémoires* de Niceron, t. 1er, 7 et 10 ; le *Dictionnaire* de Chaufepié, et surtout Bougerel : *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*. — PAGI (l'abbé), de la même famille que les précédents, était né à Martigue vers 1690. Après avoir terminé ses études avec succès, il fut admis chez les jésuites, mais il en sortit avant d'avoir prononcé ses derniers vœux, et fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Cavaillon, dont il devint prévôt. L'abbé Pagi s'appliqua à la culture des lettres, et publia : 1° *Histoire des révolutions des Pays-Bas*, Paris, 1727, 2 vol. in-12 ; 2° *Histoire de Cyrus le Jeune et de la retraite des dix mille*, avec un discours sur l'histoire grecque, ibid., 1736, in-12. Les rédacteurs de la *Bibliothèque d'un homme de goût* (t. 3, p. 320) trouvent cet ouvrage bien écrit ; mais l'auteur des *Siècles littéraires de la France* (Desessarts) dit que le style en est ampoulé, diffus, romanesque, et très-souvent négligé. L'auteur promettait une *Histoire d'Athènes*, dont sa mort prématurée a privé le public. W—s.

PAGLIA (FRANCESCO), peintre, naquit à Brescia en 1636. Elève du Guerchin, il suivit avec succès les traces de son maître. Son principal talent était le portrait. Il a peint quelques tableaux d'église, parmi lesquels on estime particulièrement une *Charité*. Cet artiste, dont la couleur est d'une belle pâte, est habile surtout dans la science du clair-obscur, mais il a peu d'imagination, et ses formes sont parfois trop longues et trop maigres. Il mourut dans les premières années du 18e siècle. — *Antonio* PAGLIA, son fils et son élève, naquit en 1680. Il acquit un nom célèbre dans la peinture. Après s'être perfectionné par l'étude des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne, il se plut à imiter la manière des anciens maîtres, et particulièrement celle du Bassano ; et il y réussit à un tel point, que les plus habiles connaisseurs s'y trompaient. Sante Caligari, sculpteur, lui avait enseigné l'art de modeler. En conséquence,

Digitized by Google

il faisait les figures de ses compositions, les habillait, les groupait de la manière la plus pittoresque, et disposait ainsi le sujet qu'il avait l'intention de peindre ; il l'éclairait ensuite à la lampe, et obtenait par ce moyen les effets de clair-obscur les plus piquants. Ce procédé était aussi celui du Poussin. La plupart des églises de Brescia possèdent un grand nombre de ses tableaux. Il mourut le 9 février 1747, assassiné à coups de marteau dans la tempe par un de ses domestiques, qui voulait le voler. — *Angelo* Paglia, frère du précédent, né à Brescia en 1681, fut aussi un peintre correct et soigneux. Les églises de Brescia contiennent un grand nombre de ses tableaux. Il mourut en 1763. P—s.

PAGNERRE (Laurent-Antoine), libraire et homme politique français, né le 25 octobre 1805, à St-Ouen l'Aumône (Seine-et-Oise), vint à Paris à l'âge de dix-neuf ans, et après avoir essayé de diverses professions, embrassa celle de la librairie. En 1830, il prit part aux luttes qui renversèrent le gouvernement de Charles X, et il paraît qu'il écrivit alors au général Lafayette (*voy.* ce nom) pour demander la convocation d'un congrès national. Pagnerre, se mêlant aux associations politiques de cette époque, leur apporta son concours actif et se trouva dès lors en rapport avec les principaux membres du parti libéral. Il entreprit la publication du journal hebdomadaire le *Petit-Poucet*, revue littéraire qui vécut peu, puis celle du journal le *Populaire*, dirigé par Cabet, depuis fondateur de la secte des icariens, collabora à l'ouvrage intitulé *Paris révolutionnaire*, et organisa en même temps une librairie politique qui attira l'attention du pouvoir. Des poursuites furent à diverses reprises exercées contre lui, et en 1836 il fut condamné à six mois de prison et cinq cents francs d'amende. Malgré ces traverses, Pagnerre n'en continua pas moins à donner aux écrivains libéraux l'appui de ses relations commerciales, et c'est ainsi que de 1836 à 1848 il édita successivement le *Dictionnaire politique*, les écrits de Cormenin, ceux de Lamennais, l'*Histoire de dix ans* de Louis Blanc, les œuvres de Lamartine, etc. Dans un autre ordre d'idées, il publiait les œuvres de Walter Scott, celles de Fenimore Cooper (*voy.* ces noms), et un grand nombre d'almanachs qui, sous différents titres, se répandirent, à bon marché, dans les classes populaires de la société. En 1848, les amis de Pagnerre arrivèrent au pouvoir. Le 1er mars, il fut nommé secrétaire général du gouvernement provisoire, et le 9 du même mois directeur du comptoir national d'escompte, institué par arrêté du 7. Nous n'avons rien à dire du rôle que joua Pagnerre au gouvernement provisoire, si ce n'est qu'il vota toujours avec la partie modérée, mais il rendit à l'industrie et au commerce des services réels par l'organisation du comptoir d'escompte, qui est devenu l'un de nos premiers établissements financiers. Nommé membre de l'assemblée constituante aux élections d'avril par les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, Pagnerre opta pour ce dernier. Les événements de juin 1848 amenèrent la retraite de la commission exécutive qui venait de succéder au gouvernement provisoire. Pagnerre, qui avait conservé sa position de secrétaire général près de cette commission, la suivit dans sa retraite, refusa la place de directeur de l'imprimerie nationale qui lui fut offerte, et donna même sa démission de directeur du comptoir d'escompte. Il ne conserva que ses fonctions de représentant du peuple, et fut à diverses reprises nommé vice-président de l'assemblée. Il y soutint le principe de l'élection du président de la république par le suffrage universel, présenta le compte rendu des dépenses du secrétariat du gouvernement provisoire et de la commission exécutive, et vota pour la proposition Rateau qui amena la dissolution de l'assemblée. Non réélu à l'assemblée législative, Pagnerre reprit la direction de sa librairie, et rentra dans la vie privée jusqu'à sa mort, arrivée à St-Ouen-l'Aumone le 29 septembre 1854. Il a été l'un des fondateurs en 1847 du cercle de la librairie. Il en était président au moment de sa mort. Du reste, les questions intéressant la librairie lui étaient familières, et ses relations et la position politique qu'il occupa un moment lui permirent souvent d'être utile à cette branche importante du commerce. E. D—s.

PAGNINI (Luc-Antoine), né à Pistoie le 15 janvier 1737, reçut l'éducation la plus chrétienne et annonça de très-bonne heure les plus heureuses dispositions. Ce fut surtout par les soins et les leçons de César Franchini qu'il fit de rapides progrès dans le grec, le latin et l'italien. Ce maître habile le prit tellement en affection, qu'il se plaisait à lui montrer en particulier la meilleure méthode de lire et d'imiter les grands modèles. Le vicaire général des carmes de Mantoue (Mazzei), étant venu visiter leur couvent de Pistoie, entendit faire de toutes parts l'éloge de Pagnini et lui proposa d'entrer dans leur ordre. Le jeune étudiant y consentit avec reconnaissance et se rendit à leur maison de Florence, où il prononça ses vœux en prenant le nom de *Joseph-Marie*. De là, il fut envoyé à Parme, et deux ans s'étaient à peine écoulés qu'il prononça en 1758 en présence d'une assemblée générale un discours très-remarquable par sa latinité cicéronienne. Il obtint des succès distingués en mathématiques et en poésie, comme dans la philosophie et la théologie. Il offrit ensuite au public de très-bonnes traductions italiennes des *Bucoliques* de Théocrite, Bion et Moschus (Parme, 1780, 2 vol. in-4°); d'Hésiode, d'Anacréon, de Callimaque, d'Horace, d'Épictète et d'un grand nombre d'autres ouvrages grecs, latins, anglais, allemands et français, sous les noms de Luc-Antoine, ou de Joseph-Marie, ou d'Eristice Pilène, de l'académie des Arcadiens. On recherchait surtout ses poésies

Digitized by Google

légères, ses épigrammes grecques, latines et italiennes, qui joignaient à l'élégance de Pétrarque le piquant de l'anthologie et le sel de Martial. S'il a publié en italien et en latin plusieurs discours estimés, il n'a pas écrit avec moins de solidité en géométrie et en mathématiques, et il n'est presque aucun genre de littérature sur lequel il ne se soit exercé. Après avoir professé la philosophie dans son ordre, il enseigna la rhétorique et développa les richesses de la langue grecque à l'académie de Parme. Il se consacra depuis plus spécialement à l'enseignement de l'éloquence, et l'on accourait en foule à son école. En 1806, il fut agrégé à l'université de Pise en qualité de professeur d'humanités et ensuite des lettres latines par Marie-Louise de Bourbon, régente d'Etrurie pendant la minorité du roi Charles, son fils. En 1813, l'académie *della Crusca* décerna le prix de poésie à sa belle traduction d'*Horace* en vers italiens. Après l'occupation de la Toscane par les Français, l'université de Pise, ayant été réunie à celle de France, devint *académie*, et le P. Pagnini, doyen de la faculté des lettres, fut nommé professeur de poésie latine. Dans la même année 1813, l'évêque de Pistoie le nomma chanoine de sa cathédrale. Peu de jours avant sa mort, on le vit encore se traîner à l'académie, malgré son grand âge, pour s'acquitter des devoirs de sa chaire, toujours entourée d'auditeurs. Frappé d'apoplexie, il est mort le 21 mars 1814. Ses obsèques furent célébrées avec pompe à Pise, où son compatriote et son collègue (Sébastien Ciampi) prononça son Eloge en latin, imprimé depuis à Pistoie, in-8° de 65 pages. On en trouve l'extrait dans le *Magasin encycl.* de janvier 1815 (t. 1er, p. 5-16) avec la liste bibliographique de tous les ouvrages de Pagnini, au nombre de trente-sept. H. A.

PAGNINO (Sante), en latin *Sanctes Pagninus*, savant orientaliste, naquit à Lucques vers l'an 1470. En 1486, il embrassa l'état religieux dans l'ordre de St-Dominique. Il entra au couvent réformé de Fiesoli, où il eut pour maîtres Savonarola et les hommes les plus habiles de l'Italie dans les langues orientales et dans la théologie. Ses progrès furent étonnants et lui méritèrent l'estime du cardinal de Médicis, qui monta depuis sur le siége de St-Pierre sous le nom de Léon X. Promu au sacerdoce, Pagnino se livra d'abord à la prédication et se distingua dans cette partie par une éloquence douce et pressante. L'histoire lui attribue un grand nombre de conversions éclatantes. Léon X, ayant établi à Rome une nouvelle école pour les langues orientales, voulut que Pagnino fût un des professeurs. Après la mort de ce pontife, il sortit de Rome et accompagna le cardinal-légat à Avignon, où il demeura trois ans. Ne trouvant point dans cette ville toutes les ressources qui lui étaient nécessaires, il alla fixer son séjour à Lyon. Ce fut par ses conseils que Thomas Guadagni, Florentin, y fonda un hôpital pour les pestiférés. En récompense de ce service et de beaucoup d'autres, la ville de Lyon lui décerna le titre de citoyen, avec tous les priviléges qui y étaient attachés. Ce témoignage de reconnaissance de la part des magistrats de Lyon anima de plus en plus le zèle apostolique de Pagnino. Ce savant religieux contribua puissamment à préserver sa nouvelle patrie des erreurs des prétendus réformés. Il mourut le 24 août 1541 et fut enterré avec la plus grande pompe dans le chœur de l'église des dominicains. On a de Pagnino plusieurs ouvrages sur l'Ecriture sainte et sur des matières de controverse estimés par les uns, sévèrement critiqués par les autres. Nous indiquerons : 1° *Veteris et Novi Testamenti nova translatio*, Lyon, 1528, in-4°; reproduit plusieurs fois depuis. Cette version, qui coûta trente ans de travail à l'auteur, avait obtenu l'approbation de Léon X et devait être imprimée à ses dépens; mais comme ce pontife ne la vit pas terminer, ce furent deux Italiens qui fournirent aux frais de l'impression. On y remarque une préface dans laquelle Pagnino rapporte quelques circonstances de sa vie et les soins qu'il s'était donnés pour la perfection de son travail. On y remarque aussi un bref d'Adrien VI et un autre de Clément VII. C'est la première Bible latine où l'on ait numéroté et distingué les versets de chaque chapitre. Les PP. Touron et Fabricy ont peut-être beaucoup trop loué cette traduction, ainsi que Buxtorf et même Huet qui ne l'avait pas lue; mais Richard Simon l'a certainement trop déprimée. Quels que puissent être les défauts du travail de Pagnino, on conviendra qu'il lui fait beaucoup d'honneur et qu'il peut être très-utile, en ce qu'il fixe la propriété de la plupart des termes hébreux. Les deux éditions les plus notables de cette version sont celle de Michel Servet, Lyon, 1542, in-fol., et celle d'Arias Montanus, dans la Polyglotte d'Anvers. La première est empreinte des erreurs de l'éditeur, et la seconde n'a fait qu'outrer les vices reprochés à Pagnino. Néanmoins les éditions de 1599 et de 1610-1613, in-8°, offrant la version interlinéaire et mot à mot sous le texte avec les points voyelles, forment encore aujourd'hui la Bible hébraïque la plus commode pour les commençants. 2° *Thesaurus linguæ sanctæ*, Lyon, 1529, in-fol., édition estimée; Paris, 1548, in-4°; Genève, 1614, in-fol., par les soins de Jean Mercier et d'Antoine Cavalleri, très-mauvaise et corrompue en plusieurs endroits. Fabricy dit que Pagnino s'est immortalisé par son *Trésor de la langue sainte* : cela est vrai; cependant Richard Simon ne le croit pas irréprochable, et il remarque, avec raison, que ce *Trésor*, qui est un dictionnaire hébreu-latin, ne s'accorde pas toujours avec la traduction de l'Ecriture sainte. On a donné un abrégé du *Trésor* de Pagnino sous le titre de *Thesauri Pagnini epitome*, Anvers, 1616, in-8°; souvent réimprimé. 3° *Isagoges, seu introductionis ad sacras*

Digitized by Google

litteras liber unus, Lyon, 1528, in-4°; ibid., 1536, in-fol., avec un éloge de l'auteur par Champier; 4° *Hebraicarum institutionum libri quatuor ex Rabbi David Kimchi, priore parte fere transcripti*, Lyon, 1526, in-4°; Paris, 1549, in-4°. L'abrégé de cette grammaire a été imprimé à Paris, 1546 et 1556, in-4°. On n'en fait guère de cas maintenant. 5° *Grammatica Rabbi David, quæ Michlol nuncupatur, in latinum translata eloquium* (*voy.* l'art. Kimchi); 6° *Catena argentea in Pentateuchum*, Lyon, 1536, in-fol., 6 vol.; c'est un recueil des explications que les interprètes hébreux et les commentateurs grecs et latins ont écrites sur les cinq livres de Moïse; 7° *Isagoge græca*, Avignon, 1525, in-fol.; on peut voir le catalogue de ses autres ouvrages imprimés et inédits dans Moréri et dans l'*Histoire littéraire de Lyon*, par Colonia, t. 2. On lui attribue une traduction de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*, avec des notes sur ce dernier poëme. Voyez l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par le P. Touron, t. 4, et la *Biblioth. sancta* de Sixte de Sienne, livre 4, où les ouvrages de Pagnino sur l'Ecriture sont justement appréciés. L—B—E.

PAHIN DE LA BLANCHERIE. *Voyez* Lablancherie.

PAHL (Jean-Godefroi de), publiciste et historien allemand, né à Aalen (dans le Wurtemberg) le 12 juin 1768, mort à Stuttgard le 18 avril 1839. Fils d'un épicier-confiseur, le jeune Pahl reçut dans les écoles de la ville libre impériale où il naquit la première instruction. Il étudia ensuite la théologie protestante à Altorf, université de la ville de Nuremberg, en 1784. Après avoir administré les cures de Fachsenfeld et Essingen, il devint en 1790 suffragant à Neubronn, cure patrimoniale du baron de Werneck, feld-maréchal-lieutenant autrichien. Chargé en même temps des fonctions de maire de cette commune, Pahl, pendant les guerres de la république, avait sous lui le règlement des approvisionnements et relais pour les armées belligérantes dans le rayon de près de six lieues, car à sa cure étaient annexées plus de dix filiales. Son seigneur domanial, le baron de Werneck, ayant dû, faute de secours, se retirer en 1793 devant Hoche, à Francfort, Pahl fut chargé par lui d'adresser au conseil aulique de guerre à Vienne un memorandum justificatif du baron, qui en fut quitte pour être mis en non-activité. Pendant ses voyages répétés à Ratisbonne, séjour ordinaire de Werneck, le jeune suffragant fit la connaissance d'une foule d'hommes politiques et littéraires, circonstance qui eut une grande influence sur sa propre carrière, ainsi que sur les événements auxquels il allait être mêlé. En 1801, il adressa à la diète, qui siégea encore dans cette ville, un mémoire où il proposa, en formant plusieurs grandes monarchies à la place des nombreuses seigneuries, de préparer insensiblement la réunion de l'Allemagne en un grand corps politique. En 1802, par suite du recès de la députation de l'Empire, le spirituel prince de Ligne, un des amis de Pahl, ayant reçu en dédommagement le margraviat de Burgau, celui-ci fut chargé de l'organisation de ce district. En 1805, le baron de Werneck, commandant de l'avant-garde de l'armée autrichienne sous Mack, eut de nouveau le sort contre lui, en devant se rendre à discrétion à Nœrdlingen avec son corps. Ce fut encore Pahl qui régla au quartier général français avec Belliard, à Trochtelfingen, les conditions de cette reddition. En même temps il fut de nouveau requis par le baron d'adresser au conseil aulique un second memorandum justificatif, qui du reste manqua son but, Werneck étant mort dans l'intervalle. Homme du monde, il va sans dire que Pahl se lia avec aisance non-seulement avec des hommes des diverses sectes protestantes, mais aussi avec des catholiques, parmi lesquels Salat, plus tard professeur de philosophie à Munich et adversaire de Schelling, était son voisin et son ami de tous les jours à Neubronn. L'année 1806 faillit devenir fatale pour Pahl. Accusé faussement d'être l'auteur de l'écrit : *L'Allemagne dans sa plus profonde humiliation*, écrit qui coûta, comme on sait, la vie au libraire Palm, de Nuremberg, le jeune suffragant fut, encore à temps, averti par quelques officiers piémontais, servant dans l'armée française, qu'il était menacé d'être arrêté par les agents de Napoléon Ier. Il prit la fuite. Du reste, les territoires de l'ancienne chevalerie immédiate ainsi que les villes libres impériales ayant été réunis, dans la même année, au Wurtemberg, Pahl devint citoyen wurtembergeois. Le roi Frédéric Ier lui conféra en 1808 la cure d'Affalterbach, près de Marbach, mais avec l'injonction de cesser toute son activité politique et journalistique, surtout la publication de sa *Nationalkronik*. En 1814, Pahl fut promu à la cure de Vieclberg, avec le doyenné de Gaildorf, près de Schwœbisch-Hall. Sous le nouveau roi, Guillaume Ier, il put reprendre son activité politique. Nommé en 1831 député à la seconde chambre, par les électeurs du bailliage de Gœppingen, il reçut presque en même temps du gouvernement sa nomination à la dignité de prélat et de surintendant général ecclésiastique protestant du cercle de Hall; dignité qui entraîna de droit son entrée dans la chambre des députés. Jamais infidèle à lui-même, Pahl s'y fit entendre plusieurs fois en faveur de la liberté de la presse, ainsi que de l'émancipation de l'Eglise. En 1836, il reçut l'ordre de la Couronne wurtembergeoise. Travailleur infatigable, Pahl a laissé de nombreux ouvrages. Excellent styliste, il savait très-bien écrire pour les classes populaires. En fait de théologie, il était supernaturaliste mitigé. Outre des ouvrages ascétiques, il a publié divers romans théologiques, genre de production très-goûté en Allemagne. Comme publiciste, il est un des fondateurs du grand parti national qui veut la réunion de l'Allemagne en un ou plu-

Digitized by Google

sieurs grands corps, mais sans le secours de la révolution. Il a exposé toute l'histoire contemporaine, soit en traités systématiques, soit en écrits de circonstance. Plusieurs de ses ouvrages se rapportent à l'histoire antique de l'Allemagne. Il a enfin traité en particulier l'histoire du Wurtemberg. — Nous divisons ses ouvrages dans les séries suivantes : A. Théologie, ou systématique, ou en romans. 1° *Lettres d'Hilmar écrites à la campagne*, 1792 ; 2° *Confessions d'Hilmar*, 1793 ; 3° *Oswald le Misanthrope*, 1794 ; 4° *Vie du P. Simpartus*, 1794 ; 5° le *Philosophe de la planète Uranus*, 1795 ; 6° *Sermons de Zollikofer sur l'éducation*, avec notes, Nœrdlingen, 1795 ; 7° *Mélanges tirés de la succession du sacristain d'Ilgenthal*, Augsbourg, 1796 ; 8° *Bibliothèque portative pour ma fille*, avec gravures, Nœrdlingen, 1797 ; 2° édit., 2 vol., Stuttgard, 1821 ; 9° *Herwart le Jaloux, extraits de son journal*, Bâle, 1797 ; 10° *Oraison funèbre du baron de Werneck*, 1806 ; 11° *Oraison funèbre de la baronne générale Wœllwarth*, 1806 ; 12° *Leçons propédeutiques de la vie*, Stuttgard, 1811 ; 13° *Régénération d'Edouard, ou le développement de la vie religieuse*, 2 vol., Munich, 1811. Ce roman théologique a servi de type à beaucoup d'ouvrages semblables. L'auteur y expose, entre autres, que, contrairement à la tradition reçue parmi le clergé protestant d'alors, dans le midi de l'Allemagne, un pasteur ou curé a bien le droit, même le devoir, dans les temps de crise, de se mêler de politique, et d'en parler à ses paroissiens du haut de la chaire. 14° *Livre d'édification pour les familles chrétiennes*, Gmund, 1814 ; 15° *Sur l'obscurantisme qui menace la patrie allemande*, Tubingue, 1826. Comme dans l'ouvrage n° 13°, l'auteur y développe l'idée que l'obscurantisme ou la réaction absolutiste en théologie amène la même chose sur le terrain de la politique, et *vice versa*. 16° le *Droit public de l'Eglise luthérienne en Allemagne*, ibid., 1827. — B. Histoire ancienne de l'Allemagne. 1° *Berthe de Wœllstein*, série de lettres du moyen âge, Nœrdlingen, 1794 ; 2° *Ulric de Rosenstein*, histoire des temps de la chevalerie, Bâle, 1795 ; 3° *Notices historiques sur les statues dans la galerie funéraire de la famille Wœllwarth au couvent de Lorch*, avec les images de ces statues par Sébastien Baumeister, 1808 ; 4° *Hertha*, récits et tableaux de l'antiquité germanique, pour les amis de l'histoire de la patrie, Fribourg et Constance, 1er vol., 1811, 2e 1812, 3e 1815, 4e 1816. — C. Histoire, littérature et droit du Wurtemberg. 1° *Almanach de la Souabe*, pour la connaissance de ce pays, avec gravures, Augsbourg, 1796 ; 2° *Libelle ironique pour la défense de la noblesse du Wurtemberg*, 1797 ; 3° *Nouveau libelle* à ce sujet, 1797 ; 4° *Avis sur l'éligibilité d'un député aux états du Wurtemberg*, 1797 (ces écrits contiennent des moqueries sur l'arbitraire du roi Frédéric, exercé tant contre la noblesse que contre les états) ; 5° *Exposé sincère de ce qu'est la noblesse du Wurtemberg*, Berlin et Helmstædt, 1798 ; 6° *Secrets d'un homme d'Etat wurtembergeois plus que sexagénaire*, Heilbronn, 1799 ; 7° *Pétition au roi de Wurtemberg touchant l'amélioration des écoles primaires, ainsi que la condition des maîtres élémentaires*, 1828 ; 8° *Histoire populaire du Wurtemberg*, 6 vol., Stuttgard, 1827-1830. — D. Histoire contemporaine. 1° *Matériaux pour l'histoire de la guerre en Souabe*, 1796, 1797 et 1799 ; 2° deux *Memorandums justificatifs de la conduite du baron de Werneck sur le Rhin inférieur et plus tard sur le Danube*, 1798 et 1805 ; 3° *Histoire des guerres de la république française, jusqu'au traité de Campo-Formio*, Stuttgard, 1799-1800, 3 vol. ; 4° *Comparaison de la conduite des soldats français, autrichiens et russes en Suisse*, Leipsick, 1800 ; 5° *Histoire de la république parthénopéenne*, Francfort, 1801 ; 6° *Appel patriotique à la diète de Ratisbonne, tendant à former de grands groupes d'Etats en Allemagne*, 1801 ; 7° *Chronique nationale des Allemands*, revue périodique, 1800 à 1809 ; 8° *Sur le principe d'unité dans le système de la confédération germanique*, Nœrdlingen, 1808 ; 9° *Courrier littéraire pour l'Allemagne*, revue périodique, suite de la Chronique, Gmund, 1809 et 1810 ; 10° la *Guerre en Allemagne de l'an 1809 et ses résultats*, Munich, 1810 ; 11° *Clio*, almanach de l'histoire récente, Augsbourg, 1817 ; 12° *Leçons politiques pour les Allemands du 19e siècle*, Munich, 1820 ; 13° *Nouvelle chronique nationale des Allemands*, revue politique, 1820 à 1824. Pahl a en outre publié des secondes éditions d'ouvrages ou manuels de connaissances générales et populaires pour les écoles élémentaires, en 1817. De 1814 à 1818 il a collaboré au *Messager de tolérance*, revue de Vienne. Ses *Mémoires de ma vie et de mon temps* (ou *Autobiographie*) ont été publiés par son fils Guillaume Pahl, directeur du lycée de Tubingue, 1840, in-8°. R—L—X.

PAIGE (Thomas le), religieux né en Lorraine le 25 novembre 1597, entra chez les dominicains, au couvent de cet ordre à Toul. La nature semblait l'avoir formé pour le ministère de la parole évangélique. Il avait la composition facile, une voix sonore, une figure pleine de dignité, l'action grave, véhémente, et s'était formé par l'étude un style convenable. Il possédait les saintes Ecritures, avait lu les Pères, surtout St-Augustin, et en faisait un grand usage dans ses discours. Son premier essai à Paris fut l'Oraison funèbre de M. de Verdun, premier président du parlement; il la prononça le 17 mars 1627 au couvent de St-Honoré, en présence de toutes les chambres et de plusieurs grands personnages. On dit qu'il n'eut que quatre jours pour se préparer; cependant, quoiqu'il fût encore jeune, on le considéra dès lors comme l'égal des prédicateurs les plus célèbres. On le demandait pour prêcher les stations des églises les plus fréquentées de la capitale, et pendant trente-six ans qu'il exerça les fonctions de prédicateur, il jouit de la plus honorable célébrité. Le P. le Paige, à l'âge de

Digitized by Google

soixante et un ans, devait prêcher le carême à Langres; il était en route pour s'y rendre, lorsqu'il tomba malade à Château-Villain et y expira le 14 mars 1658. On a de lui : 1° Le *Manuel des confrères du St-Rosaire*, etc., Nancy, 1625, in-12; 2° l'*Homme content*, œuvre pleine de graves sentences, d'heureuses reparties et de bonnes pensées, Paris, 1629, in-8°. L'ouvrage a deux volumes, dont le premier, dès 1634, avait déjà eu cinq éditions; le second, même format, ne fut imprimé qu'en 1633. 3° *Harangue funèbre sur la mort de Nicolas de Verdun, premier président du parlement de Paris*, etc., Paris, 1627, in-12; 4° *Oraison funèbre du maréchal de Vitry*, Paris, 1649, in-4°; 5° *Harangue funèbre du duc de Chaulnes*, Paris, 1651, in-4°. L.—Y.

PAIGE (ANDRÉ-RENÉ LE), né au Mans vers 1699, fit ses études au collége de cette ville, entra dans l'état ecclésiastique et obtint la cure de Chemiré-le-Gaudin, sur les bords de la Sarthe. Après y avoir exercé pendant vingt-cinq ans les fonctions pastorales, il fut nommé en 1756 chanoine de l'église du Mans. La communication qu'il eut alors d'un mémoire sur la généralité de Tours, rédigé par l'intendant Miroménil pour l'instruction du duc de Bourgogne, détermina le genre d'études auquel il devait se livrer. La province du Maine manquait d'un bon ouvrage de statistique et d'économie civile; le Paige osa l'entreprendre. Après avoir rassemblé un grand nombre de mémoires particuliers, qui lui furent adressés par les curés du diocèse et par les seigneurs de paroisse, en réponse à une circulaire qu'il avait publiée en 1772, il mit au jour son *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine*, le Mans, 1777, 2 vol. in-8°. Ce livre contient des notions détaillées sur l'histoire naturelle, ecclésiastique, civile et littéraire, l'agriculture, l'industrie, le commerce et les arts de chaque commune. On y trouve sur le Mans, Laval, Mayenne, la Ferté-Bernard, Sablé, Mamers, etc., des notices et des faits qu'on chercherait vainement ailleurs; mais ce dictionnaire serait moins imparfait, si l'auteur eût mis plus de sévérité dans l'insertion de quelques généalogies inexactes et insignifiantes. Le Paige mourut au Mans le 2 juillet 1781. — *Louis-Adrien* LE PAIGE, avocat, né à Paris, où il mourut en 1802, âgé de 90 ans, a publié entre autres ouvrages : 1° l'*Histoire de la détention du cardinal de Retz, à Vincennes*, 1755, in-12; 2° *Lettres historiques sur les fonctions du parlement*, Amsterdam, 1753, 2 vol. in-12; 3° *Lettres pacifiques*, Paris, 1752, in-12, et 1753, in-4°; 4° Mémoire au sujet d'un écrit (de l'abbé Capmartin de Chaupy) contre le parlement, intitulé *Observation sur le refus que fait le Châtelet de reconnaître la chambre royale*, 1754, in-12. L-U.

PAIGE. *Voyez* LEPAIGE.

PAILLET (ALPHONSE-GABRIEL-VICTOR), avocat éminent du barreau de Paris, né à Soissons le 17 novembre 1796, mort à Paris le 16 novembre 1855, fit de brillantes études au collége Charlemagne. Reçu avocat, il retourna dans sa ville natale, où il s'éleva bientôt au premier rang parmi ses confrères. En 1825, il se décida à se fixer à Paris et débuta à la cour d'assises dans la célèbre affaire Papavoine. Cette cause eut un retentissement immense, tant par l'énormité du crime que par la fécondité de ressources et la souplesse de talent du jeune défenseur, inconnu jusqu'alors et dont le nom fut désormais dans toutes les bouches. Ce procès, en faisant la réputation de Paillet, n'avait cependant pas fait sa fortune. Pendant plusieurs années encore il fut obligé de vivre sur son modeste patrimoine, qui allait de jour en jour diminuant. Il employa ce temps d'épreuves à étudier en silence la pratique des affaires, l'art qu'il a porté si loin d'être d'une clarté admirable dans les procès les plus chargés de détails et d'incidents, de se rendre toujours maître de ses impressions comme de sa parole, de ne donner à chaque chose que son importance réelle, de n'exagérer jamais les faits ni les moyens, de paraître toujours rester en deçà au lieu d'aller au delà, et enfin le secret plus difficile et plus rare d'être court et de sembler l'être encore davantage (1). A partir de la révolution de 1830, Paillet prit et conserva jusqu'à sa dernière plaidoirie, c'est-à-dire jusqu'à son dernier jour, une des premières positions du barreau. Défenseur devant la cour d'assises de Vermilhac de madame Lafarge (*voy.* LAFARGE), du prince de Berghes, etc., et devant la cour des pairs, de Quénisset, de Boirot (*voy.* FIESCHI), ce ne fut cependant pas au criminel qu'il déploya les plus rares qualités de son talent; ce fut surtout dans les causes civiles qu'il brilla au milieu et quelquefois au-dessus des hommes si éminents qui ont illustré le barreau de 1830 à 1850. Avocat des héritiers Séguin, du comte Mortier, du prince de Beauffremont, de Firmin Didot contre Michaud (affaire de la *Biographie universelle*) (*voy.* MICHAUD), et des princes de la maison d'Orléans en 1852, s'il ne remporta pas toujours la victoire, toujours au moins il obtint l'estime et souvent provoqua l'admiration des magistrats, de ses confrères et de l'auditoire. Apte à tous les grands emplois par la modération de son caractère autant que par la connaissance pratique des affaires, il ne voulut jamais être qu'avocat, et l'on peut dire de lui qu'il justifia la définition de l'avocat par Cicéron : *Vir probus dicendi peritus*. Nommé tour à tour membre du conseil de l'ordre, bâtonnier (1839-1840), avocat du contentieux de la maison du roi, juge suppléant au tribunal de la Seine, il voulut aussi aborder la tribune nationale, et adressa en 1846 au collége électoral de Château-Thierry une pro-

(1) Voy. notre ETUDE SUR M. PAILLET, *Tribune judiciaire*, t. Ier, p. 566.

Digitized by Google

fession de foi politique qui eut pour effet de le faire nommer député à Château-Thierry, où il se présentait, et à la Rochelle, où il n'était jamais allé et ne connaissait personne. Enfin, représentant du peuple à l'assemblée législative, il vit son mandat terminé par le coup d'Etat de 1851. Il fut du nombre des membres de l'assemblée arrêtés et emprisonnés pendant quelques jours au château de Vincennes. Ses discours à la tribune eurent un vrai succès, et la chambre, comme la magistrature, sut apprécier la raison, la logique, la puissance et les plaisanteries fines et délicates de cet orateur si distingué. Mortellement frappé au milieu de sa dernière plaidoirie, Paillet succomba comme le soldat au champ d'honneur, et de même que Duguesclin, *lui mort, remporta sa dernière victoire,* car son procès fut gagné. — Paillet ayant été le type de l'avocat le plus accompli, nous ne saurions mieux le faire connaître qu'en reproduisant ici en l'abrégeant le portrait que nous avons donné de lui dans une autre circonstance (1). Il avait la taille élevée, les traits amaigris, mais distingués, le maintien calme et d'une réserve qui pouvait passer pour de la froideur, qui n'était que de la timidité. La simplicité de ses manières n'était pas sans élégance, et il avait la politesse exquise de l'homme de bonne compagnie. Sa conversation piquante, enjouée, atteignait la malignité, jamais la méchanceté. Sa bienveillance et son indulgence le faisaient aimer. Sa modestie désarmait l'envie; tous oubliaient sa supériorité. Aussi eut-il le bonheur bien rare de compter beaucoup d'amis et pas un seul ennemi. A un esprit net, clair, précis et prompt plutôt que subtil, il joignait une haute raison et un bon sens si remarquable qu'il passait encore pour de l'esprit. Sa parole correcte, châtiée, élégante dans sa simplicité, colorée, incisive quelquefois, mais généralement aiguisée plutôt qu'acérée, visait plus au pittoresque de l'expression, qui peint souvent d'un trait toute une situation, qu'aux grands mouvements oratoire. Il évitait le sarcasme et l'épigramme, mais il maniait l'ironie avec beaucoup de grâce et de dextérité. Il est une partie du discours dans laquelle il était sans rival. Son exposition des faits était si claire, si limpide, si bien fondue avec le système de son argumentation qu'une cause par lui exposée était, comme on l'a dit, une cause plaidée. L'art consommé de cette exposition nuisait à la discussion, qui, quoique toujours nerveuse et sobre chez Paillet, semblait longue, parce qu'elle était inutile. Les magistrats et l'auditoire avaient deviné ce qu'il y avait à dire, et le procès était jugé dans les esprits sur le simple historique qui venait d'en être fait. Paillet parlait plus à l'esprit qu'au cœur, plus à la conviction qu'à l'imagination, et le reproche qui lui a été fait à cet égard est mérité, car c'était chez lui acte volontaire et péché d'habitude. Cet esprit si juste, parce qu'il était maître de lui-même, ne voulait pas s'abandonner aux dangers du sentiment et de l'émotion. Quand, malgré lui, il sentait monter les larmes, il lui arrivait parfois de s'infliger une vive douleur physique, pour faire diversion en quelque sorte à la douleur morale. Il avait comme homme une qualité qui devenait un défaut de l'avocat jugé au point de vue de ses moyens, nous voulons parler de sa sincérité. Naturellement sceptique et rebelle à la conviction, chaque fois qu'un doute s'élevait dans son esprit, il le laissait entrevoir. Nous croyons être certain qu'il lui est arrivé d'abandonner en appel des causes que les débats de première instance lui avaient révélées mauvaises. Cette droiture, cette probité stoïque avaient une grande influence sur la magistrature elle-même, qui, ayant peu à se défier de la sûreté de son jugement et jamais de l'honnêteté de sa parole, subissait naturellement l'empire qu'exerce toujours un homme de bien. Quelle est, parmi les grands avocats de son temps, la place que doit occuper Paillet? On pourrait dire de lui, en ce qui concerne la profession d'avocat, ce qu'on a dit de Voltaire pour tous les genres de compositions littéraires : il a excellé dans le plus grand nombre. Si dans aucun il n'a atteint le premier rang, il en a obtenu un à part, très-élevé, qu'on n'oserait pas affirmer être le second. La nature avait refusé à Paillet les facultés éclatantes dont une seule suffit pour faire un homme éminent; mais elle lui avait donné, dans une juste mesure et dans un équilibre parfait, toutes celles dont la réunion peut constituer un grand avocat. En exaltant des facultés ordinaires, en les élevant à leur plus haute puissance, Paillet a appris à ceux qui voudront marcher sur ses traces comment par le travail on illustre son nom, et, ce qui vaut mieux, comment on conquiert l'indépendance de sa vie. Une statue doit lui être élevée au milieu de la ville de Soissons par les soins de ses concitoyens et de ses anciens confrères. Quant au trop petit nombre de ses plaidoiries, conservées par la sténographie et dont quelques-unes ont été reproduites dans les *Annales du barreau français,* nous apprenons qu'on les réunit et qu'elles seront bientôt publiées par M. Eugène Paillet, avocat, son fils, qui vient d'être aussi nommé juge suppléant au tribunal de la Seine. S—B—R.

PAILLET *Voyez* PAILLIET.

PAILLETERIE (le bailli de la), après avoir fait ses caravanes sur les galères de Malte contre les puissances barbaresques, consacra ses services à la marine française. Esprit observateur, il remarqua que, si les galères, en raison de leur construction spéciale, avaient l'avantage de résister mieux que les vaisseaux de haut bord aux gros temps, et d'essuyer moins de naufrages, cet avantage était compensé par certains inconvénients. De ce

(1) *Tribune judiciaire*, p. 259 et suiv.

Digitized by Google

nombre était leur lenteur à tourner, lenteur telle, qu'il fallait au moins quinze ou seize minutes pour qu'elles virassent, ce qui, dans un combat, les livrait sans défense aux ravages du canon de l'ennemi. Dans le but de corriger ce défaut, il imagina un gouvernail qui, placé sur la proue d'une galère, la faisait marcher à reculons. Cette invention ingénieuse trouva des contradicteurs qui ne se turent que quand Vauban l'eut honorée de son approbation. La Pailleterie fit, en 1702, l'essai de son système. Sorti de Dunkerque avec 5 galères qu'il commandait, il rencontra une escadre hollandaise forte de 12 navires de 40 à 80 canons. Il n'hésita pas à attaquer l'un d'eux, la *Licorne*, armée de 56 canons et montée par 220 hommes d'équipage. Les ennemis, surpris tout à la fois et de la nouveauté de la manœuvre à reculons qu'ils voyaient pratiquer pour la première fois, et de la vivacité de l'attaque dirigée contre la *Licorne*, n'osèrent porter aucun secours à ce vaisseau, qui fut amarré et conduit à Ostende. Sorti de ce port, à quelques jours de là, avec ses cinq galères, la Pailleterie se mit de nouveau à la poursuite de ses adversaires, qu'il rencontra à cinq lieues au large. Il fit signal au chevalier de Langeron d'attaquer avec trois galères un vaisseau de 62 canons, éloigné du reste de l'escadre d'environ un quart de lieue, tandis que lui-même, avec ses deux autres galères, s'attachant à l'un des plus forts vaisseaux ennemis, lui fit essuyer un feu si terrible, qu'il fut obligé de faire le signal d'incommodité, sans que l'escadre osât revirer sur les galères. Cette action lui valut le brevet de chef d'escadre. Il mourut en 1720. P. L.—T.

PAILLIET (1) (Jean-Baptiste-Joseph), jurisconsulte français, qu'il ne faut pas confondre avec l'avocat Paillet (*voy.* A.-G.-V. Paillet), naquit à Orléans, le 17 décembre 1789, d'une famille honorablement connue dans le commerce. Il fit son droit à Paris, et reçu avocat, il se fit inscrire au barreau de sa ville natale, et y occupa bientôt une bonne place comme avocat consultant. Juge au tribunal civil d'Orléans en 1836, Pailliet, dont les jurisconsultes appréciaient les nombreux ouvrages, fut appelé aux fonctions de conseiller à la cour d'appel de la même ville, et les conserva jusqu'en 1851, époque à laquelle il prit sa retraite. Il est mort à Orléans, le 10 avril 1861. On lui doit : 1° *Législation et jurisprudence des successions, selon le droit ancien, le droit intermédiaire et le droit nouveau, ou Rapprochement des dispositions de l'ancien droit et des arrêts des parlements*, etc., Paris, 1811-1816, 3 vol. in-8°; suivi, en 1823, d'un supplément en 3 volumes, contenant toutes les modifications nouvelles. Cet ouvrage, placé sur les limites d'une législation mourante et d'un code naissant, a perdu sa valeur, maintenant que les questions qui y étaient discutées ne peuvent plus être même soulevées; mais au moment de son apparition, il fut souvent consulté avec fruit par les jurisconsultes et par les hommes d'affaires. 2° *Manuel du droit français, contenant les cinq codes annotés*, Paris, 1812, in-12. Cet ouvrage a été très-souvent réimprimé, et a subi dans ses éditions successives de nombreux changements et d'importantes augmentations. La neuvième édition est de 1836, Paris, 2 parties in-8°. On y trouve la corrélation des codes entre eux, et sous chaque article la solution des questions soulevées par la jurisprudence et la doctrine. Le *Manuel* de Pailliet, bien que mis à jour dans ses éditions successives, a été depuis surpassé, et de beaucoup, par des ouvrages du même genre et d'une haute portée scientifique; mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir été l'un des premiers à en indiquer le chemin. 3° *Tables analytiques et raisonnées des cinq codes*, Paris, 1813, in-12; 4° *Considérations sur l'état moral de la France, et des institutions qui lui conviennent*, Paris, 1815, in-8°; 5° *Projet de finances*, Orléans, 1815, in-8°; 6° le *Droit public français, ou Histoire des institutions publiques* : 1° des Gaulois avant la conquête des Romains et sous leur puissance; 2° des Français depuis leur établissement dans les Gaules jusqu'à l'ouverture des états généraux, et depuis cette dernière époque jusqu'au mois de mai 1822; Paris, 1822, in-8° de 1,500 pages; 7° *Dictionnaire universel de droit français*, Paris, 1825 et années suivantes. Ce dictionnaire, commencé sur un plan vaste, devait former un grand nombre de volumes. Les cinq premiers seulement ont paru, et ils ne dépassent pas les lettres Abr. Pailliet l'avait entrepris en collaboration avec plusieurs publicistes et jurisconsultes, parmi lesquels on comptait plusieurs hommes éminents. 8° *Code national; Révolution de* 1830, Paris, 1831, in-32; 9° *Code de procédure civile, suivi des lois, décrets et ordonnances qui s'y rattachent*, etc., Paris, 1842, in-18; 10° *Code de commerce, suivi des ordonnances qui s'y rattachent*, Paris, 1842, in-18; 11° *Manuel complémentaire des codes français et de toutes les collections de lois, contenant les dispositions textuelles des ordonnances, édits, déclarations, etc., antérieurs à* 1789 *et restés en vigueur, coordonnés avec les codes, lois, règlements*, etc., Paris, 1845, 2 vol. in-8°; 12° *Constitutions américaines et françaises*, suivies d'un règlement parlementaire des traités de 1814 et 1815, des causes de la révolution de 1848, etc., Paris, 1848, in-32; 13° *Codes et lois de la France*, tenus toujours au courant du droit français, etc., Paris, 1849, in-8°. Ce volume présente, avec la concordance et des annotations, les dispositions constitutionnelles, législatives et règlementaires d'intérêt général et d'application usuelle en vigueur depuis 1453 jusqu'au jour de la publication. Comme éditeur il a publié : 14° *Traité du contrat de mariage* de

(1) Et non Paillet, ainsi que l'ont écrit presque tous les biographes et bibliographes.

Digitized by Google

Pothier, avec des notes indicatives des changements introduits par la nouvelle législation, Paris, 1813, 2 vol. in-8°; 15° *Traité des servitudes réelles* de Lalaure, nouvelle édition, revue et annotée par Pailliet, terminée par un commentaire du titre du code civil sur les servitudes, par le même jurisconsulte, Paris, 1827, in-8°. Enfin, on lui doit encore quelques opuscules peu importants, et des articles dans le *Journal du palais*, dans l'*Encyclopédie du droit*, et dans divers autres recueils. Z.

PAILLOT DE MONTABERT (Jacques-Nicolas), peintre et écrivain, naquit à Troyes le 6 décembre 1771, d'une famille noble. Il fit ses premières études au collége de sa ville natale, dirigé par les pères de l'Oratoire, et reçut ensuite les leçons de Baudement, l'un des fondateurs des écoles de dessin et d'architecture de Troyes. De Montabert quitta la France au moment de la révolution et parcourut tour à tour les Flandres, l'Allemagne et l'Italie, où il séjourna longtemps; il avait d'abord songé à s'embarquer comme mousse, mais dénoncé comme *suspect*, il se vit contraint de débarquer à New-York, où il vécut en faisant des portraits, grâce à la généreuse assistance du peintre anglais Stward, élève de Josué Reynolds. Ces voyages contribuèrent sans doute à développer chez Paillot de Montabert d'heureuses dispositions natives, et nous constaterons combien, en passant à Rouen, son imagination avait été frappée à la vue des pièces anatomiques exécutées en cire (1) par le docteur Lemonnier, chirurgien en chef de l'hôpital de la Madeleine. De retour dans sa patrie, Paillot de Montabert entra dans l'atelier de David, qui ne tarda pas à reconnaître les éminentes qualités de son nouvel élève, dont il disait : « Ce diable de Montabert a « toujours raison quand il vous démontre un « principe sur les choses d'art; son raisonnement « est si juste qu'il faut s'y soumettre. » Paillot de Montabert a figuré aux diverses expositions de 1802 à 1831. Nous citerons comme ses principaux tableaux : *Stratonice et Antiochus* (1804), le *Portrait de Roustam*, mamelouck de Napoléon (1806), *Geneviève de Brabant* (1808), *Léda* (1810 et 1814) : cette toile valut une médaille d'or à son auteur; *Diane venant visiter Endymion* (1817). C'est en 1812 que parurent les premiers portraits exécutés à la cire par Paillot de Montabert, et nous lisons sur le livret de l'époque : « L'auteur « de ces portraits croit avoir atteint le but, en « réunissant l'éclat et l'intensité des couleurs à « la facilité de leur emploi et en forçant de nou- « veau la cire à perpétuer sans altération les ar- « tifices du coloris. » Une exposition fort curieuse au point de vue de cette importante découverte eut lieu en 1843 dans la ville de Troyes, par les soins de Paillot de Montabert, et M. Lepine, membre du conseil général de l'Aube, nous en a conservé le souvenir dans une brochure dont voici le titre : *Notice historique et technique sur une collection de peintures encaustiques exposée à Troyes en 1843 et servant à constater la marche progressive de la rénovation parmi nous du procédé encaustique employé par les artistes grecs et romains et perdu au moyen âge, mais heureusement retrouvé aujourd'hui par M. Paillot de Montabert*. Plusieurs tableaux de cette collection sont exécutés par le rénovateur lui-même, et les autres par des artistes de différentes spécialités. En 1834, de Montabert devint aveugle, il accepta cette cruelle épreuve avec une grande résignation; la sérénité de son caractère resta la même : « Vous voyez, « disait-il aux nombreux amis qui le visitaient, « me voilà comme ce pauvre Homère. » Il n'en continua pas moins ses travaux, tantôt dictant à un secrétaire, tantôt écrivant lui-même, à la mine de plomb, ses pensées sur des feuillets retenus dans une petite machine dont l'invention lui appartient. C'est surtout comme écrivain que Paillot de Montabert restera; il a consacré trente années de sa vie et dépensé deux cent mille francs, c'est-à-dire tout son avoir, pour mettre au jour son principal ouvrage, le *Traité complet de la peinture*, Paris, 1828-1829, 9 vol. in-8°, avec 1 vol. in-4° de figures explicatives (114 planches). Ce vaste recueil renferme de très-précieux renseignements, des aperçus nouveaux et judicieux; il est l'œuvre d'un vrai savant et d'un homme de goût. On doit encore à M. de Montabert les ouvrages suivants : *Dissertation sur les peintures du moyen âge et sur celles qu'on a appelées gothiques*, extrait d'un ouvrage inédit sur la peinture, Paris, 1812, in-8° (extr. du *Magasin encyclopéd.*, mars 1812); — *Théorie du geste dans l'art de la peinture*, renfermant plusieurs préceptes applicables à l'art du théâtre, suivie des principes du beau optique, pour servir à l'analyse de la beauté dans le genre pittoresque, Paris, 1813, in-8°; — le *Dessin linéaire enseigné aux ouvriers, ou les vraies leçons sur la science graphique applicables à tous les arts*, Paris, 1831, in-4°, avec un vol. de fig. explicat. (36 planches); — *Rapport lu à la société libre des beaux-arts sur le diagraphe* (ou machine à dessiner), *inventé par le capitaine Gavard*, Paris, 1831, in-8°; — *Discours sur la nécessité d'introduire la connaissance des beaux-arts dans l'éducation*, lu à la séance publique de la société libre des beaux-arts, le 30 septembre 1832, Paris, 1832, in-8°; — *Considérations nouvelles sur la gymnastique*, discours lu à la séance amorosienne du 6 juillet 1834, Paris, imprimerie de Malteste, 1834, in-8°; — le *Guide des élèves en dessin linéaire*, leçons figurées, Troyes, 1839, in-8°, avec un atlas in-4°. De Montabert a aussi collaboré à l'ouvrage de M. Artaud, *Considérations sur l'état de la peinture en Italie* (1812), et au *Journal des beaux-arts* de MM. Guyot de Fère et Farcy. L'ouvrage qu'il laissait en manuscrit au moment de

(1) Ces pièces appartiennent aujourd'hui à l'école de médecine de Paris.

Digitized by Google

sa mort a été publié à Paris en 1855 chez A. Johanneau, par les soins d'un ami dévoué du défunt, M. Paul Carpentier, sous ce titre : *l'Artistaire*, livre des principales initiations aux beaux-arts : la peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie, la musique, la mimique et la gymnastique. Paillot de Montabert est mort à St-Martin ès Vignes, le 6 mai 1849, âgé de 78 ans, et ses dernières paroles furent celles-ci : « Je suis satis- « fait! » Contrairement à ce qui arrive souvent, ses contemporains ont payé un juste tribut à sa mémoire. Deux rues de Troyes, par suite d'une délibération du conseil municipal de cette ville, portent son nom; on est seulement surpris que le musée de la ville de Troyes ne possède aucune œuvre de l'artiste auquel elle a donné le jour. La société libre des beaux-arts, dont Paillot de Montabert était membre, lui a élevé, le 22 septembre 1851, à St-Martin, un monument, exécuté par M. Paul Carpentier. Consultez : *Notice sur M. de Montabert, peintre et homme de lettres*, par Paul Carpentier, Paris, 1851, avec portrait lithographié par Aubry-Lecomte, d'après P. de Montabert; — *Rapport de M. Gelée sur l'inauguration du monument élevé à la mémoire de P. de Montabert.* (Voy. *Annales de la société libre des beaux-arts*, t. 18, p. 115-134.) B. DE L.

PAIN (MARIE-JOSEPH), célèbre vaudevilliste et censeur dramatique, naquit à Paris le 4 août 1773, et y mourut en mars 1830. Sa première production parut en 1792. Elle était intitulée *St-Far, ou la Délicatesse de l'amour*, comédie en un acte et en vers. La plupart de ses pièces ont été représentées sur le théâtre du Vaudeville ou sur celui de la Montansier. Nommé censeur des journaux et des ouvrages périodiques sous le gouvernement de la restauration, il se vit en butte à des attaques continuelles auxquelles il ne répondit jamais. En 1820 il avait publié des poésies en un volume in-8°; il en donna un supplément de douze pages dans l'année 1830. On n'y trouve pas les couplets qui avaient circulé sous l'empire dans Paris et dans les armées. Ami et rival de Chazet sous la restauration, comme lui il chanta les Bourbons et fut largement payé de ses vers : on le vit même porté, en qualité de chef de bureau, sur l'état des employés de la préfecture de la Seine avec six mille francs de traitement. Cependant il est mort presque nécessiteux. Voici la liste de ses pièces d'après le catalogue de Soleine : *St-Far, ou la Délicatesse de l'amour*, comédie en un acte et en vers, 1792; — *les Chouans, ou la République de Malestroit*, trait historique et vaudeville, avec J. Riou, 1795; — l'*Appartement à louer*, comédie mêlée de vaudevilles, 1799; — le *Connaisseur*, comédie-vaudeville, 1800; — la *Marchande de plaisir*, vaudeville, 1800; — *Téniers*, vaudeville, avec J.-N. Bouilly, 1800; — *Florian*, vaudeville, avec Bouilly, 1800; — *Allez voir Dominique*, comédie-vaudeville, 1801; — *Berquin, ou l'Ami des enfants*, comédie-vaudeville, avec Bouilly, 1802; — *le Méléagre champenois, ou la Chasse interrompue*, folie-vaudeville, 1802; — *le Procès, ou la Bibliothèque de Petru*, comédie-vaudeville, 1802; — *Fanchon la vielleuse*, vaudeville en trois actes, avec Bouilly, 1803; — le *Père d'occasion*, comédie en prose, avec P.-A. Vieillard, 1803; — *Théophile, ou les Deux poëtes*, vaudeville, avec Dumersan, 1804; — la *Belle Marie*, comédie-vaudeville, avec Dumersan, 1805; — *Point d'adversaire*, opéra-comique, avec Vieillard, musique de Piccini, 1805; — le *Portrait du duc*, comédie en prose, avec Metz, 1805; — *Brutal, ou Il vaut mieux tard que jamais*, vaudeville, parodie d'*Uthal*, avec Vieillard, 1806; — *Amour et Mystère, ou Lequel est mon cousin?* comédie-vaudeville, 1807; — *Rien de trop*, comédie-vaudeville, 1808; — le *Manuscrit déchiré*, bagatelle en prose mêlée de couplets, 1809; — *le Roi et le Pèlerin*, comédie en deux actes, en prose, avec Dumersan, 1809; — *Benoit, ou le Pauvre de Notre-Dame*, comédie anecdotique en deux actes, en prose, avec Dumersan, 1809; — *Scène jouée à la suite de M. de Crac à l'occasion du mariage de l'empereur*, 1810; — la *Vieillesse de Piron*, comédie-vaudeville, avec Bouilly, 1810; — *Encore une partie de chasse*, comédie anecdotique, avec Dumersan, 1810; — l'*Homme de quarante ans*, comédie-vaudeville, 1810; — *Deux pour un*, comédie-vaudeville, avec H. Dupin, 1811; — le *Dîner d'emprunt*, vaudeville, avec le même, 1811; — *Rien de trop, ou les deux parents* (mis en opéra-comique, musique de Boïeldieu), 1811; — *les Mines de Beaujonc, ou Ils sont sauvés!* fait historique en trois actes, mêlé de couplets, avec Dumersan, 1812; — les *Rêveurs éveillés*, parade magnétique, avec Vieillard, 1813; — *le Revenant, ou l'Héritage*, comédie-vaudeville, avec H. Dupin, 1816; — *la Statue de Henri IV, ou la Fête du Pont-Neuf*, tableau grivois, avec Désaugiers, Gentil et Chazet, 1818; — *la Grille du parc, ou le Premier parti*, opéra-comique, avec MM. Ancelot et Audibert, musique de Panseron, 1820; — le *Bonhomme*, comédie mêlée de couplets, avec Simonnin et Carmouche, 1826. M. de Soleine, qui était lié avec J. Pain, lui acheta sa bibliothèque dramatique, où se trouvaient des collections presque complètes des auteurs contemporains. F—LE.

PAINE (THOMAS) naquit à Thetford, dans le comté anglais de Norfolk, le 29 janvier 1737. Son père, fabricant de corsets et quaker de religion, lui apprit sa profession, et, à l'âge de vingt ans, il le fit partir pour Londres. Thomas Paine y travailla quelque temps, ainsi que sur la côte de Kent : la vue de la mer lui inspira l'envie de faire des excursions sur cet élément; il quitta son état, s'enrôla comme matelot sur des corsaires, et il avait déjà fait deux campagnes lorsque les instances de son père le ramenèrent à sa profession. Il s'établit fabricant de corsets à

Digitized by Google

Sandwich, et y épousa à l'âge de vingt-trois ans la fille d'un employé de l'accise. Paine voulut alors être employé aussi dans la même partie, et il le fut en effet, mais seulement pour un an. Il abandonna l'accise, on ignore pourquoi, et se fit sous-maître dans des écoles des faubourgs de Londres. Il avait reçu peu d'instruction, mais il avait beaucoup réfléchi; quand il fut obligé d'enseigner aux autres, il commença de véritables études : bientôt l'horizon de ses idées s'agrandit, il fréquenta les cours publics de mathématiques et d'astronomie; son imagination travailla et produisit d'abord des poésies. Obligé de chercher un emploi pour vivre, il était rentré dans l'accise, et avait été envoyé à Lewes en Sussex. Ses pièces de vers faisaient du bruit dans cette petite ville, quand les employés de l'accise s'adressèrent à lui pour la rédaction d'un mémoire tendant à obtenir du parlement une augmentation de salaire. Ce mémoire fut son premier écrit en prose; il y insistait très-habilement sur la nécessité de mettre l'employé à l'abri de la tentation de gagner par des voies malhonnêtes ce que lui refuserait le gouvernement. Nous ignorons si la demande des employés fut accueillie; Paine n'en profita point; car il quitta une seconde fois et pour toujours les emplois subalternes. Il avait perdu sa femme; il se remaria, mais ne cohabita point avec sa seconde épouse. Il n'a jamais voulu dire les motifs de cette séparation bizarre, prétendant que cela ne regardait que lui seul. Il s'était lié avec Goldsmith; une connaissance qui influa davantage sur son sort ce fut celle de Franklin, qui alors (en 1774) était député de l'Amérique auprès du gouvernement anglais, et qui reconnut probablement que Paine pouvait être utile à la cause des Américains. Il lui conseilla de leur vouer ses talents, et le recommanda aux hommes d'Etat et à ses amis. Paine se rendit à Philadelphie, et y débuta à peu près comme Franklin, par des articles de journaux ayant pour but l'utilité publique. Le *Magasin de Pennsylvanie* dut à sa coopération un succès rapide. Parmi les pièces dont il enrichit les feuilles américaines à cette époque, on distingue des Réflexions sur la vie et la mort de lord Clive : abstraction faite d'un peu d'enflure, qui contraste avec le style habituellement simple et naturel de Paine, ce morceau est un tableau historique d'un certain effet. Uni de principes et de sentiments avec les compatriotes de Franklin, Paine ne put manquer de prendre un vif intérêt à la question de l'indépendance américaine qui s'agitait alors; ce fut donc pour la défense de cette cause qu'il publia en 1776 son fameux pamphlet du *Sens commun* (traduit en français par Labaume, Paris, 1793, in-8°), où il osa ramener la question de la suprématie de l'Angleterre à l'origine des gouvernements, et déploya des principes entièrement républicains en prétendant que la royauté était un *papisme politique* et réprouvé par la Bible même. L'auteur insiste fortement sur la nécessité de l'émancipation des colonies, et dissuade les Américains de toute espèce de sujétion. Ce pamphlet, qui répondait à beaucoup d'arguments mis en avant par le gouvernement anglais, eut un grand débit : il s'en fit plusieurs éditions, et on lui a fait l'honneur de croire que Franklin y avait travaillé. Dès que la guerre fut déclarée, Paine se rendit à l'armée; et ce fut dans les camps qu'il entreprit une suite de petites brochures portant le titre de *Crise* (*The crisis*, Philadelphie, 1776-1783, quinze numéros), et destinées à entretenir l'esprit public : il en parut un cahier tous les trois ou quatre mois jusqu'à la paix. De grands événements le faisaient sortir de sa médiocrité habituelle; et il dit lui-même que ce fut la cause de l'Amérique qui le fit auteur. Quoique Anglais, il sut gagner la confiance des Américains, qui lui donnèrent en 1779 une place de secrétaire dans le comité des affaires étrangères. Après avoir exercé cet emploi pendant deux ans, il mécontenta une partie du congrès en signalant dans les journaux comme un agent infidèle Silas Deane, sur lequel il avait trouvé, dans la correspondance étrangère, des rapports très-défavorables; peut-être Paine choisit-il mal le temps et la forme de l'accusation, du moins il fut si vivement blâmé, qu'il se vit obligé de donner sa démission. Cependant il fournit dans la suite tant de preuves des concussions de Silas Deane, que celui-ci, n'osant plus rentrer en Amérique, se cacha en Angleterre. En 1781, Paine fut envoyé en France avec le colonel Lawrence pour y négocier un emprunt. Cette mission, appuyée par l'ascendant de Franklin, réussit complètement. Le gouvernement français fit présent de six millions aux Américains, et se rendit garant du prêt de dix millions avancés par la Hollande. Dans une lettre à l'abbé Raynal, rendue publique (1), Paine releva quelques erreurs qui étaient échappées à l'écrivain français sur la révolution d'Amérique. Il voulut se rendre secrètement de Paris en Angleterre, et y publier un ouvrage sur l'état des affaires afin d'ouvrir les yeux au public anglais sur la situation de l'Amérique; mais le commissaire Lawrence, ne voulant pas consentir à ce projet, le ramena aux Etats-Unis, où bientôt après la paix fut conclue, et mit fin à la carrière politique de Paine dans ce pays. Pour récompense de ses services, le congrès lui accorda un don de trois mille dollars; l'Etat de New-York le mit en possession du bien confisqué d'un royaliste, consistant en une maison et trois cents acres de terres cultivées. L'Etat de Pennsylvanie lui fit présent de cinq cents livres sterling; enfin ces exemples allaient être suivis par l'Etat de Virginie; mais Paine avait nié dans un pamphlet (2) la validité des titres des Virginiens

(1) *To the abbé Raynal*, Philadelphie, 1782.
(2) *Public good*, Philadelphie, 1782

Digitized by Google

sur certain territoire à l'ouest de cet Etat; la Virginie ne crut pas devoir donner des terres à celui qui voulait l'évincer des siennes : toutefois la motion concernant la récompense de l'auteur du *Sens commun* ne fut rejetée qu'à la majorité d'une voix. Dans le temps de la guerre et des embarras financiers qui en résultaient, Paine avait proposé d'ouvrir des souscriptions pour les dépenses de l'armée; et il avait donné l'exemple en déposant cinq cents dollars pour cet objet. Ce don patriotique ayant été imité par un grand nombre de personnes, le congrès convertit cette société de souscripteurs en compagnie de banque; mais à la paix il retira leur privilége. Paine ne craignit point d'attaquer cette résolution comme un acte d'ingratitude et d'injustice dans une brochure intitulée *Dissertations sur les gouvernements, les affaires de la banque et le papier-monnaie*. Philadelphie, 1786. Rendu à la vie privée, il ne se livra plus qu'à l'étude des sciences. Il fut reçu membre de la société philosophique américaine, et nommé maître ès arts par l'université de Philadelphie. En 1787 il retourna en Europe, et soumit à l'Académie des sciences à Paris un plan de construction des ponts de fer, qui alors étaient dans leur nouveauté (*voy.* MONTPETIT). Il ne trouva personne qui voulût risquer l'exécution de ce projet; mais s'étant rendu en Angleterre, où il revit sa ville natale et vint au secours de sa mère devenue veuve, il s'associa avec un maître de forges à Rotherham, dans le Yorkshire, pour construire un pont de fer d'après le plan qu'il avait donné à l'Académie de Paris, ainsi qu'à la société des arts à Londres, et qu'il développa dans une *Lettre* adressée *à sir George Staunton*, et imprimée à Rotherham, 1789. Cette entreprise exigeant des fonds considérables, Paine fut obligé d'emprunter sur ses biens en Amérique; mais la banqueroute de son agent le jeta dans l'embarras et le conduisit même en prison pour quelques semaines. Ses spéculations malencontreuses ne l'empêchèrent pas de suivre attentivement la politique de l'Europe. Dès son arrivée en Angleterre, l'intention de Pitt de se mêler des affaires du stathoudérat de Hollande avait engagé Paine à prendre la plume pour écrire contre les projets ministériels et faire voir que chaque nouvelle guerre entreprise par l'Angleterre dans le 18e siècle n'avait fait que grossir les taxes et la dette publique, et augmenter les embarras financiers. Il y a dans cette brochure des vues remarquables sur la situation de la Hollande, de la France et de l'Angleterre. Cette brochure, publiée à Londres, eut trois éditions; la dernière est de 1793. Bientôt l'importance des événements publics ouvrit une nouvelle carrière aux talents du publiciste démocrate. La révolution française venait de commencer. Paine s'était lié avec des hommes marquants en Angleterre et en France, entre autres avec Burke, dont les premiers écrits avaient annoncé un ennemi du système ministériel de l'Angleterre; le zèle avec lequel cet orateur avait pris la défense de la cause des Américains suffisait pour faire croire à Paine que Burke partageait ses principes; il avait fait part à Burke des conférences qu'il avait eues en 1787 à Paris avec le secrétaire de l'archevêque de Toulouse, alors ministre, au sujet d'une paix constante entre l'Angleterre et la France : il espérait parvenir à amener les Français et les Anglais à vivre en bonne intelligence et à mieux s'apprécier mutuellement. S'étant rendu de nouveau en France, Paine continua de correspondre avec Burke, et de lui faire part des progrès de la révolution, croyant lui faire plaisir par ses communications. Mais celui-ci se déclara enfin, par son éloquente philippique et par son traité non moins éloquent, contre la révolution française. Cet ouvrage fut combattu par plusieurs écrivains, mais il fallait un adversaire vigoureux pour se mesurer avec cet athlète redoutable. Paine promit aux amis de la révolution de s'en charger, et il tint parole en publiant à Londres, en 1791, ses fameux *Droits de l'homme*, que l'on peut regarder comme l'apologie et le commentaire des principes sur lesquels était fondée la constitution française de 1791. Paine y est supérieur à Burke par l'avantage de raisonner de sang-froid et de ne jamais s'emporter, mais il n'a ni la chaleur, ni la vigueur de son adversaire. Ils furent traduits en français par Soulès, Paris, 1791, in-8°; mais la traduction n'eut pas le même succès que l'original, le style n'en était pas assez animé pour être goûté en France. Il paraît que, vers le même temps, Paine concourut avec Achille Duchâtelet à un ouvrage périodique de Condorcet, intitulé *le Républicain, ou le Défenseur du gouvernement représentatif*. Les *Droits de l'homme* furent vivement critiqués en Angleterre par les ministériels : comme miss Woolstonecraft, à l'imitation de l'ouvrage de Paine, écrivit les *Droits de la femme* (*voy.* GODWIN), un plaisant fit paraître une *Esquisse des droits des petits garçons et des petites filles*. Cependant, encouragé par le succès populaire de son livre, Paine en publia la seconde partie (contenant la *théorie* et la *pratique*, 1792), qui fut traduite la même année en français par son ami Lanthenas. Le libraire Jordan, à Londres, lui avait offert mille guinées pour le manuscrit; Paine les avait refusées, et avait fait imprimer l'ouvrage pour son compte. Cette deuxième partie, plus hardie que la première, quoique fondée sur les mêmes principes, alarma d'autant plus la cour de St-James, que l'effet en coïncidait avec celui que produisait sur le peuple anglais chaque bouleversement opéré en France. On résolut de poursuivre l'auteur comme ayant excité le peuple anglais à la révolte contre son gouvernement. Traduit devant la cour du banc du roi, Paine y fut défendu par un des avocats les plus distingués du barreau anglais, Thomas Erskine. Plusieurs démarches

Digitized by Google

avaient été faites auprès de celui-ci pour l'empêcher de se charger de cette défense. Il en parla devant la cour, en déclarant qu'il n'appartenait pas à un avocat de préjuger la culpabilité de l'accusé, et de se mettre à la place des juges au lieu de remplir à son égard les devoirs de défenseur. Le plaidoyer d'Erskine passe pour un beau morceau d'éloquence judiciaire anglaise. Cependant le jury, sans entendre la réplique du procureur général, déclara l'auteur coupable. Erskine perdit, par son plaidoyer, la place lucrative d'avoué général du prince de Galles, mais la société des amis de la presse lui vota des remercîments ; toutefois cette société jugea ne devoir point faire mention, dans son arrêté, de l'ouvrage de Paine, et remercia simplement l'avocat d'avoir pris le parti de la liberté de la presse. Pendant qu'un jugement de la cour du banc du roi laissait à Paine l'alternative de subir la peine décernée par les lois anglaises contre les séditieux, ou de se bannir à jamais de l'Angleterre, et, pendant qu'on brûlait dans les comtés de ce royaume son effigie et ses écrits, il trouva dans un pays voisin un triomphe tel que les circonstances extraordinaires de cette époque pouvaient seules le produire. Avant même que son procès fût instruit à Londres, un décret de l'assemblée nationale lui conféra le titre de citoyen français, pour avoir soutenu les droits de l'homme ; le département du Pas-de-Calais le nomma son représentant à la convention nationale, et lui envoya une députation pour l'informer de ce choix, peut-être unique dans les annales des corps représentatifs. Paine ne balança point d'accepter, et, après avoir essuyé quelques insultes à la douane de Douvres, il franchit ce canal, au delà duquel il était attendu comme un bienfaiteur. On assure que, vingt minutes après son départ de Douvres, l'ordre de l'arrêter y arriva de Londres. Paine fut reçu à Calais avec un véritable enthousiasme. En même temps, plusieurs départements se disputèrent l'honneur d'être représentés par ce publiciste étranger ; Abbeville, Beauvais et Versailles, l'élurent, mais Paine donna la préférence au département qui l'avait appelé, sans se douter qu'en raison de sa vivacité l'admiration du peuple ne pourrait être de longue durée. Il publia une adresse au peuple français pour le remercier de l'honneur qu'on lui faisait. Dès qu'il fut arrivé à Paris, il se hâta d'écrire au procureur général de Londres une lettre très-vive, dans laquelle il dit, entre autres choses, que sa situation comme membre de la convention nationale l'empêchant de se présenter devant ses juges, il considère son procès comme devant être fait à un homme de la lune ; qu'il n'a jamais trouvé douze personnes en Angleterre qui réprouvassent son livre ; que le ministère pourra bien rassembler douze jurés pour le condamner ; mais que les Anglais commencent à voir que leur gouvernement est le type de la corruption, et qu'ils n'ont pas besoin d'un *maître guelphe et de ses fils prodigues* pour être bien gouvernés. Le procureur général déposa cette lettre au greffe, et elle fut comprise parmi les pièces de la procédure, malgré l'opposition d'Erskine. Paine, ne sachant pas parler français, ne put jouer un grand rôle à la convention nationale ; son ami Lanthenas lui servait d'interprète. Il fut nommé membre du comité de législation, où il semblait qu'il pût être plus utile qu'à la tribune. Avant le procès de Louis XVI, Paine ne prononça ou ne fit prononcer qu'un seul discours ; ce fut sur le changement des autorités. Quand Louis XVI fut traduit à la barre, on dut être choqué de voir siéger parmi ses juges un étranger qui n'avait point vécu sous le règne de ce prince, et qui entendait à peine la langue du pays. Cependant il ne se récusa pas, mais son vote dut étonner. Républicain par sentiment et par habitude, éloigné de toutes les affections qui lient les sujets à leurs souverains, ayant aidé à la chute de la royauté dans l'ancien et le nouveau monde, Paine devait partager l'opinion de la majorité, d'autant plus qu'il ne pouvait se dissimuler qu'il courait plus de risques que les nationaux à contrarier la faction dominante. Cependant il ne vota que pour le bannissement et pour la détention jusqu'à la paix, et motiva ensuite son opinion en faveur du sursis. Un pareil vote pouvait passer alors pour un acte de courage. Au reste, si Paine tenait beaucoup au triomphe de ses principes en France, il ne persécuta point les hommes, et ne fut complice d'aucun des crimes commis par les chefs de parti. Marat lui reprocha de n'avoir que les principes d'un quaker ; Robespierre le fit rayer de la liste des membres de la convention, comme étranger ; enfin le département du Pas-de-Calais, qui l'avait accueilli au bruit du canon et aux cris de *Vive l'auteur des Droits de l'homme*, le déclara indigne de la confiance de ses commettants. Robespierre le fit arrêter en 1794 et conduire au Luxembourg, où le glaive fut longtemps suspendu sur sa tête. Lorsqu'il siégeait encore à la convention, il eut un jour, dans un café, une dispute avec un capitaine anglais, qui, indigné de l'entendre injurier le gouvernement de sa patrie, lui appliqua un coup violent. Le capitaine fut arrêté sur-le-champ, et son supplice paraissait inévitable ; mais Paine obtint du comité de salut public qu'il fût renvoyé de France. Onze mois de captivité s'étaient passés, et Robespierre n'était plus depuis quelque temps, lorsque Paine fut remis en liberté, sur la réclamation de Monroë, ministre américain. Il ne pardonna point à Washington, son ancien ami, de n'avoir point sollicité sa liberté, et lui adressa en 1796 une lettre virulente, que ses partisans mêmes regardent comme une tache dans sa vie. Paine avait employé le temps que la fièvre lui laissait dans sa prison à terminer un ouvrage sur la religion naturelle (l'*Age de la raison*), dont la première

Digitized by Google

partie, traduite en français, avait paru en 1793 à Paris, et dont il publia la seconde en 1795. Après tant de livres publiés en France, pendant le 18e siècle, sur la religion naturelle, celui de Paine ne put faire beaucoup de sensation. Il n'en fut pas de même en Angleterre, où l'apparition de l'*Age de la raison* souleva, pour ainsi dire, tout le clergé anglican. Watson, l'antagoniste de Gibbon, publia, pour réfuter l'*Age de la raison*, son *Apologie de la Bible*. Paine, ayant été remis en liberté, réclama son droit de siéger à la convention, et il y reprit sa place le 8 décembre 1794. Il présenta sa *Dissertation sur les premiers principes du gouvernement*, Paris, 1795, et l'accompagna d'un discours où il fit sentir la nécessité de changer la constitution. Il fit encore un discours sur la motion concernant la division départementale de la France et le placement des municipalités. Ce fut à cela que se borna son rôle pour le reste de la session ; il fut plus actif au dehors. Il écrivit un pamphlet sur la chute imminente du système financier de l'Angleterre, et déclara que ce système ne survivrait pas à Pitt. Il fit partie du cercle constitutionnel en 1797 : « C'est, dit-il, la seule société en France « dont j'ai été membre ; j'y allai parce qu'il était « alors nécessaire que les amis de la liberté se « ralliassent sous l'étendard de la constitution ; « j'y rencontrai nombre de vieux amis de la li- « berté, les anciens partisans de la révolution. » Mais ce cercle, ayant donné de l'ombrage au gouvernement, fut fermé. Paine écrivit contre Camille Jordan, qui avait proposé de rétablir les cultes, et il l'accusa de s'être entendu avec les émigrés dans ses voyages à l'étranger. A l'occasion de la journée du 18 fructidor (an 5), il adressa une *Lettre au peuple français et à ses armées* (Paris, 1798, in-8°), dans laquelle il soutient que la constitution de 1795 est la mieux *organisée* qui ait été faite ; que quiconque veut un *individu héréditaire, comme pouvoir exécutif*, est un *animal vil et niais ;* que la journée du 18 fructidor, considérée sous le point de vue politique, est un de ces événements qu'on ne peut justifier que par la loi suprême d'une absolue nécessité ; enfin que l'Angleterre avance à grands pas vers sa ruine. Il offrit dans la même année un don patriotique pour la descente dans cette île, qu'on projetait en France, encourageant ainsi l'invasion de sa propre patrie. En 1797, il fit paraître une brochure intitulée *Thomas Paine à la législature et au directoire, ou la Justice agraire opposée aux lois et aux priviléges agraires*, dans laquelle il développa un projet tout nouveau. Prenant pour point de départ la vie des sauvages d'Amérique, qui ont tout leur sol en commun, il soutient que, dans son état primitif d'*inculture*, la terre est la propriété commune de toute la race humaine, sans exception ; que la seule chose qui puisse leur appartenir, c'est la valeur qu'ils ont donnée aux terres par leur travail, ce sont les améliorations qu'ils ont faites et que, s'ils continuent d'être possesseurs de ces terres et de les transmettre à leurs descendants, c'est par une sorte de tolérance de la part de la société. Pour que justice distributive soit faite, Paine propose donc d'établir en principe que ceux qui tiennent des terres sont tenus d'indemniser la société par une rente foncière, pour la renonciation à son droit naturel. A cet effet, il veut qu'on établisse une caisse ou un fonds national, pris sur les propriétés, pour payer à tous les individus qui auront atteint l'âge de vingt et un ans la somme de quinze livres sterling, à titre d'indemnité du droit naturel dont le système des propriétés territoriales les a dépouillés ; et pour payer annuellement la somme de dix livres sterling, durant leur vie, à tous ceux qui ont atteint l'âge de cinquante ans. Voilà sa *justice agraire*. Il censure en passant la constitution française d'avoir attaché à l'impôt le droit de vote ; c'est, selon lui, avilir un droit appartenant à tous les citoyens. La direction que prirent les affaires en France et une vie crapuleuse firent perdre au républicain d'Amérique le crédit dont il avait joui ; voyant les Français rentrer peu à peu sous la domination d'un seul, il sentit s'affaiblir son attachement pour eux, et ne songea plus qu'à retourner aux Etats-Unis. Ce ne fut qu'à la paix d'Amiens qu'il put s'embarquer en sûreté pour sa seconde patrie. De retour dans ce pays, où il possédait toujours les terres reçues en don après la guerre d'indépendance, et où il faillit être assassiné d'un coup de fusil, le 24 décembre 1805, dans sa maison de New-Rochelle, Etat de New-York (*voy.* le *Moniteur* du 13 mars 1806), il recommença de prendre part aux affaires publiques par des articles de journaux et des feuilles volantes, dont nous ne citerons que : *Lettres aux citoyens des Etats-Unis*, Washington, 1802-1803 ; — *Mémoire au congrès sur la construction des ponts de fer*, 1803 ; — *Sur le déisme et les écrits de Thomas Paine*, 1804 ; — *Cause de la fièvre jaune*, New-York, 1806 ; — *Remarques sur les affaires politiques et militaires d'Europe*, New-York, 1806. — *Des forces comparées et des dépenses des bâtiments de guerre et des chaloupes canonnières*, 1807 ; — *Examen des prophéties, appelé communément la troisième partie de l'Age de la raison*, New-York, 1807. Environ quinze jours avant sa mort, deux ecclésiastiques voulurent travailler à sa conversion ; il les renvoya ; son médecin même voulut le ramener à la foi en Jésus-Christ, Paine répliqua qu'il ne se souciait point de cette croyance. Les anecdotes que quelques journaux anglais ont publiées sur ses derniers jours sont probablement apocryphes : ils prétendent qu'il se convertit, qu'il déclara avoir été l'agent du diable, qu'il désira que tous les exemplaires de son *Age de la raison* fussent brûlés, etc. (1). Après sa mort,

(1) D'autres journaux ont rapporté ce fait d'une manière différente, sur la foi d'un ecclésiastique qui offrait d'en affirmer la vérité par serment. Thomas Paine, dit-il, était au lit de la mort,

Digitized by Google

arrivée le 8 juin 1809, les quakers refusèrent de recevoir son corps ; et il fut, selon son désir, enseveli dans sa ferme de New-Rochelle. Environ huit ans après, Cobbett, écrivain populaire anglais, qui avait longtemps écrit contre Paine, se trouvant auprès de la ferme, conçut l'idée de porter ses ossements en Angleterre, où le parti des *radicaux* professait une haute estime pour les écrits de ce publiciste. Les journaux ministériels cherchèrent à tourner cette translation en ridicule ; ils prétendirent que ce n'étaient pas les restes de Paine, mais ceux d'un pendu, que Cobbett avait déterrés. Cependant les radicaux accueillirent avec vénération ces ossements, et il fut résolu d'élever un monument à l'auteur de l'*Age de la raison*. En 1820, le libraire Carlile fut mis en jugement et condamné à la prison et à l'amende. Ce fut de la prison de Dorchester qu'il data la *Vie de Paine*, Londres, 1820, in-8°, destinée à faire partie de l'édition de ses œuvres, donnée par ce libraire (1) ; on trouve à la fin de cette *Vie* une liste de tous les écrits de Paine, publiés par Carlile, au nombre de 113 pièces en prose, et 18 en vers. Deux brochures posthumes, *Essai sur l'origine de la franc maçonnerie* (traduit en français par Bonneville, 1812, in-8°), et *Extrait d'une réplique à l'évêque de Landaff*, avaient paru à New-York en 1810, ibid. En France, on n'a publié, outre les ouvrages cités plus haut, qu'un *Recueil de divers écrits de Th. Paine sur la politique et la législation*, Paris, 1792, 1 vol. in-8°, orné de son portrait. Il existe une traduction allemande de ses principaux écrits en six volumes in-8°, Copenhague, 1793-1794, attribuée à C.-F. Cramer ; on y trouve l'histoire du procès criminel de Paine devant le banc du roi à Londres. D—G.

PAISIELLO et non point *Paëisiello* (Jean), compositeur de musique, né à Tarente dans le royaume de Naples, le 9 mai 1741, était fils d'un artiste vétérinaire très-distingué, que le roi des Deux-Siciles, don Carlos, avait employé dans la guerre de Velletri. Destiné au barreau, le jeune Paisiello fut mis, dès l'âge de cinq ans, chez les jésuites de Tarente, et y fit ses études pendant huit ans. Là se développèrent ses dispositions naturelles pour la musique. Ayant eu de fréquentes occasions de faire remarquer la beauté de sa voix et la justesse de son oreille dans les solennités religieuses, il reçut bientôt d'un ecclésiastique excellent chanteur des leçons qui achevèrent de le détourner du but vers lequel son éducation avait été dirigée. Ses progrès dans la musique furent si rapides, que ses parents, malgré leur répugnance à éloigner d'eux un fils unique, se décidèrent à le placer, en 1754, au conservatoire de St-Onuphre, à Naples. Il y eut pour maître le célèbre Durante : il devint, au bout de cinq ans, premier répétiteur parmi les élèves ; et, pendant les quatre ans qu'il passa encore dans cette école, il composa des messes, des psaumes, des oratorios, et un intermède bouffon qu'il y fit exécuter par ses condisciples. Sur le bruit de ses succès précoces, la ville de Bologne l'invita, en 1763, à venir travailler pour le théâtre de Marvigli, et il y donna *La Pupilla*, *I Francesi brillanti* et *Il Mondo al rovescio*, qui répandirent sa réputation dans toute l'Italie. Appelé successivement à Modène, à Parme, à Venise, il composa trois opéras-bouffons dans les deux premières villes, et quatre dans la dernière, entre autres, *Amore in bello*, en 1765, et *Le Nozze disturbate*, en 1766. Il vint ensuite à Rome, d'où son nom fut porté au delà des Alpes par le succès mérité d'*Il Marchese Tulipano*. Ce charmant opéra, joué depuis à St-Pétersbourg, en 1776, sous le titre d'*Il Matrimonio inaspettato*, est plus connu sous son premier nom tant en italien qu'en français ; et c'est de tous les ouvrages de Paisiello, celui qui a paru le plus souvent sur tous les théâtres de France. Persuadé qu'il lui importait d'établir solidement sa réputation dans la métropole de la musique, Paisiello revint à Naples, où, malgré ses soins à ne pas laisser pénétrer ses secrètes prétentions, il se montra bientôt un rival dangereux pour les grands maîtres qui se disputaient alors le sceptre du goût et de la vogue. Parmi les ouvrages qu'il y composa, nous citerons *Pélée*, cantate pour le mariage du roi Ferdinand IV avec Marie-Caroline d'Autriche, en 1768 ; *L'Arabo cortese*, 1769 ; en 1770, *Le Trame per amore*, *L'Idolo cinese*, le premier opéra-bouffon qui ait été représenté sur le petit théâtre de la cour, et quatre opéras *seria*, les premiers qu'ait donnés l'auteur : *Lucio Papirio*, de Zeno ; *Olimpia*, *Demetrio* et *Artaserse*, de Métastase ; une messe des morts à deux chœurs, pour les funérailles du prince Xavier de Bourbon en 17... Paisiello, pendant cette première époque de ses travaux, enrichit les différentes villes de l'Italie d'un grand nombre d'autres compositions, dont il serait difficile ou superflu d'indiquer les titres et les dates. Nous nous bornerons à citer les plus remarquables : A Naples, *Il Furbo mal accorto* ; *Don Anchise campanone*; *Il Tamburo notturno*; *La Luna habitata*, jouée depuis sur d'autres théâtres, sous les titres d'*Il Mondo della luna* et d'*Il Credulo deluso*, et à Paris, en 1786, sur des paroles fran-

et dans cet instant terrible où le méchant, malgré lui, laisse pénétrer les secrets repliés de son cœur. Cet écrivain irréligieux n'était tombé dans une si profonde misère, qu'une dame qui habitait près de lui, cédant à une charité véritablement chrétienne, alla porter des secours au plus violent ennemi du christianisme. Un jour, Paine, après avoir essayé de lui peindre sa reconnaissance, lui demanda si elle avait lu l'*Age de la raison*. Pour ne point le faire rougir, sa bienfaitrice hésitait à répondre. « Eh bien! ma-« dame, lui dit le moribond en saisissant sa main d'une manière « convulsive, c'est moi qui ai fait ce livre! Oui, si le diable a « jamais eu un agent sur la terre, c'est moi qui le fus et qui le « suis encore! » Il expira bientôt dans les angoisses du désespoir.

(1) Cette *Vie de Paine* par Carlile n'est qu'un panégyrique. Cheetham en a donné une plus exacte, et dans laquelle Paine est jugé fort sévèrement, 1818, in-8°, publiée aux Etats-Unis et réimprimée à Londres. On peut en voir l'extrait dans le recueil hebdomadaire de Galignani (*Weekly repository*), 1818, in-8°, t. 3, p. 146-153. M. G. Vale en a donné une autre plus récente, New-York, 1841, in-8°.

Digitized by Google

çaises, sous celui d'*Orgon dans la lune, ou le Crédule trompé; La Discordia fortunata*, et *Del Finto el Vero*, qui fixa l'époque où la cour alla pour la première fois au théâtre bouffon. A Venise, l'*Innocente fortunato*, et en 1774 la *Frascatana*, jouée sur tous les théâtres de l'Europe, et parodiée en 1778, par Framery, sur des paroles françaises, sous le titre de l'*Infante de Zamora :* de tous les opéras de Paisiello c'est peut-être le plus riche de mélodie. Il en donna deux à Milan, et y composa douze quatuors à deux violons, viole et clavecin, pour l'archiduchesse Béatrix, épouse de Ferdinand d'Autriche, gouverneur de Milan. Parmi les ouvrages qu'il fit paraître à Rome, il faut citer *Le due Contesse*, en 1776, joué à Dresde, à Londres, à Milan, à Vienne, et parodié en français, par Framery, en 1778; *La Disfatta di Dario*, opéra-séria, où l'on entendit pour la première fois un air à deux mouvements, qui depuis servit de modèle à d'autres compositeurs. Paisiello avait su alors adapter à la méthode italienne les deux manières qui divisaient la France. Il donna plus de mouvement au langage de l'orchestre, sans rien ôter à l'expression du chant, et multiplia les accompagnements de hautbois et de clarinette, sans nuire à la simplicité de ses compositions. L'Angleterre, Vienne et Pétersbourg lui ayant fait, presque en même temps, les plus brillantes propositions, il rompit un engagement contracté avec le théâtre de Londres, et partit pour la Russie, en juillet 1776. Il entra au service de Catherine II avec quatre mille roubles d'appointements qui, joints à ceux de maître de musique de la grande-duchesse, aux revenus d'une maison de campagne dont il jouissait cinq à six mois de l'année, etc., lui formaient un traitement annuel de neuf mille roubles. Paisiello résida neuf ans en Russie, et y composa *Gli Astrologi imaginari; La Serva Padrona; Il Barbiere di Seviglia*, parodié en français par Framery et Moline en 1784 pour les théâtres de Paris et de Versailles, et joué depuis en italien tant en France que dans toute l'Europe : il donna aussi *La Finta amante*, composée pour le voyage de l'impératrice à Mohilow, où elle eut une entrevue avec Joseph II, en 1780, et joué depuis à Paris en 1804; *I Filosofi imaginari*, en 1782, parodié en français par Dubuisson et joué à Paris en 1789; *Il Matrimonio inaspettato* (*Tulipano*), et *Il Mondo della luna* (*Orgon dans la lune*), dont nous avons parlé; il mit également en musique *La Niteti, Lucinda et Artemidoro*, et deux autres opéras de Métastase. Il composa encore une cantate pour le prince Potemkin, un intermède pour le prince Orloff, et deux volumes de sonates, caprices et pièces de piano, pour la grande-duchesse. Il publia aussi un *Recueil de règles de l'accompagnement*, imprimé à Pétersbourg, et qui lui valut une pension de trois cents roubles. Comblé des bienfaits de cette souveraine, il quitta la Russie en 1784, et mit en musique à Varsovie, pour le roi Stanislas Poniatowski, l'oratorio de la *Passion*, par Métastase. La même année, à Vienne, il composa, pour l'empereur Joseph II, douze symphonies concertantes, et le fameux opéra *Il Re Teodoro*, parodié, en 1786 et 1788, en français, par Moline et Dubuisson. C'est dans ce bel ouvrage que Paisiello offrit le modèle des grands morceaux d'ensemble dits *finales*, dont ses prédécesseurs n'avaient eu que l'idée. Celui du roi Théodore, aussi étonnant par l'effet qu'il produit que par son extrême simplicité, passe pour un chef-d'œuvre qui désarme la plus sévère critique. De retour en Italie, Paisiello donna, dans le carnaval de 1785, à Rome, *L'Amore ingegnoso*. Fixé à Naples par les bienfaits de son souverain, dont il devint maître de chapelle avec un traitement de douze cents ducats, il n'accepta point les offres du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, qui l'appelait à Berlin, et il refusa plus tard un nouvel engagement pour la Russie. Cette troisième époque de la carrière de Paisiello est marquée par un plus grand nombre de chefs-d'œuvre. Nous citerons, parmi les operas-seria, l'*Olympiade*, 1786, dont le célèbre duo est un modèle de pathétique et rivalise avec celui de Piccini; *Pyrrhus*, 1787, opéra plein de noblesse et de fierté, joué depuis à Paris en 1811 et 1813; cet ouvrage est le premier de ce genre où l'on a employé les introductions et les *finales :* la scène où le monologue du principal personnage est interrompu par une marche militaire qui s'accorde avec le chant a été imitée par plusieurs compositeurs; *Phèdre*, 1788; *Caton à Utique; Elfrida; Didon; Andromaque;* les *Jeux d'Agrigente*, 1792. Parmi les opéras bouffons : *Le Gare generose*, joué à Prague en 1786; *Gli Schiavi per amore*, Londres et Venise, 1787, parodié en français en 1788 et deux fois en 1790, par Dubuisson, par G*** et par Parisau, sous les titres du *Maître généreux*, des *Esclaves par amour* et du *Bon Maître; La Grotta di Trofonio; Nina, ou la Pazza d'amore*, remarquable par sa touchante ingénuité; *La Molinara*, si simple et si naïve; *La Modista Raggiratrice; I Zingari in fiera*, dont on sait par cœur le joli duo *Pandolfetto*. En 1787, il avait composé la cantate de *Giunone Lucina*, pour les relevailles de la reine de Naples : on y entendit un air entremêlé de chœurs, innovation imitée depuis. Demandé à Londres et ne pouvant s'y rendre, il y envoya l'opéra de *La Locanda*, joué ensuite sur le théâtre de Naples sous le titre d'*Il Fanatico in Berlina*, et à Paris en 1792 sous celui de *La Locandiera*, avec divers morceaux de différents auteurs. Il mit ensuite en musique un grand *Te Deum* pour le retour d'Allemagne du roi et de la reine de Naples et deux cantates, *Dafne ed Alceo*, et *Il Ritorno di Perseo*, pour l'académie *dei Cavalieri* et pour celle *dei Amici*. Les armes françaises, ayant pénétré en Italie, y exercèrent bientôt leur influence sur les arts comme sur la politique. En 1797,

Digitized by Google

Paisiello composa pour les funérailles du général Hoche une symphonie funèbre, dont il fut payé par Napoléon. Naples s'étant érigée en république en 1799, il fut nommé maître de musique de la nation; mais la famille des Bourbons ayant recouvré le trône la même année, il fut inquiété pour avoir accepté un emploi des révolutionnaires et ne rentra en grâce qu'en 1801. Il avait plus d'une fois refusé d'aller à Paris; mais après la conclusion de la paix entre la France et le roi de Naples, il ne put se dispenser de céder aux désirs du premier consul et d'obéir aux ordres de son souverain, à qui Napoléon l'avait demandé. Il partit sans vouloir faire aucune condition et arriva à Paris en septembre 1801. On lui fournit un appartement meublé, un carrosse de la cour, et on lui assigna un traitement de douze mille francs avec une gratification de dix-huit mille francs pour ses frais de voyage et de séjour. Divers emplois lui furent proposés, tels que la direction de l'Opéra ou du Conservatoire; il accepta seulement celle de la musique de la chapelle. Il y attacha d'excellents artistes et y composa seize services sacrés consistant en messes, motets, etc. Il coopéra la même année à une pièce de circonstance, *La Pace*, jouée au mois de novembre. En 1803, il donna à l'Opéra sa *Proserpine*, qui n'eut qu'un succès médiocre, à cause de la monotonie du poëme. Plusieurs morceaux sont néanmoins des chefs-d'œuvre. La scène où l'une des nymphes de Cérès perd la parole au moment de divulguer l'enlèvement de Proserpine est un trait de génie. Paisiello, touchant à l'âge où s'affaiblit l'imagination, craignit de compromettre sa gloire en s'exposant à de nouveaux hasards et ne composa plus sur des paroles françaises; mais il fit une grand'messe à deux chœurs, un *Te Deum* et des prières pour le couronnement de Napoléon et un intermède italien, *Camilletta*, joué en avril 1804. Pendant son séjour en France, on remit plusieurs de ses opéras bouffons : *Tulipano, Trofonio, Il re Teodoro, Nina, I Zingari*, etc., et l'on joua son *Inganno felice*, sa *Modista Raggiratrice* et sa *Finta amante*, qui n'y étaient pas connus. Dans ses fonctions de directeur de la chapelle, Paisiello montra un caractère ferme et indépendant. Un jour Napoléon lui ayant témoigné à la suite d'un concert qu'il était peu satisfait de ses musiciens : « Sire, répond le virtuose, je ne sais « point commander à des gens qui se plaignent « avec raison de n'être pas payés. » Après deux ans et demi de séjour à Paris, Paisiello, prétextant que le climat de cette capitale ne convenait pas à sa femme, obtint la permission de retourner en Italie. Il partit en août 1804, et rejeta sur le mauvais état de sa santé le refus des offres qu'on lui fit de revenir à Paris l'année suivante; mais quoique éloigné de la France, il continua longtemps d'envoyer une composition sacrée pour l'anniversaire de Napoléon. Joseph Bonaparte, étant monté en 1806 sur le trône de Naples, confirma Paisiello dans ses places de maître de chapelle, de compositeur et de directeur de la musique de sa chambre et de sa chapelle, avec mille huit cents ducats d'appointement. Il lui remit aussi la croix de la Légion d'honneur et lui assura une pension de mille francs. Paisiello donna en 1807 à Milan l'opéra *Dei Pithagorici*, qui, dit-on, peut servir de modèle aux poëtes et aux musiciens et qui lui valut la décoration de l'ordre des Deux-Siciles. On cite encore deux opéras, joués aussi à Milan en 1808, *La Scuffiera* et *Oro non compra amore*, qui vraisemblablement ont été ses derniers ouvrages. Nommé membre de la société royale de Naples et président de la direction musicale du Conservatoire royal, il fut maintenu dans tous ses emplois par Joachim Murat, successeur de Joseph. En 1810, il célébra le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise par une composition sacrée, et en reçut une gratification de quatre mille francs. Il était en outre maître de chapelle de la cathédrale de Naples et de la municipalité, correspondant étranger du Conservatoire de musique de Paris, membre des académies de Lucques, Livourne, etc.; il fut agrégé par l'Institut de France en qualité d'associé étranger en 1809, et par l'Académie des beaux-arts en 1816. Ce musicien jouit peu de tous ces honneurs. Il mourut à Naples le 5 juin 1816 à l'âge de 75 ans. Une messe de mort trouvée dans ses papiers fut exécutée à ses funérailles. Le même soir, à l'Opéra, on jouait sa *Nina;* le roi de Naples Ferdinand IV et toute sa cour y assistèrent pour témoigner l'intérêt qu'ils portaient à l'illustre compositeur qui pendant un demi-siècle avait honoré l'Italie. Les sœurs de Paisiello lui ont fait élever un monument de marbre dans l'église de Santa-Maria la Nova, à Naples. Pensionné par plusieurs souverains de l'Europe, il jouissait d'une fortune considérable. Au-dessus du besoin dès l'âge de trente ans, il a pu créer un très-grand nombre d'ouvrages. Outre une infinité de cantates, oratorios, messes, motets, *Te Deum* et six œuvres de piano pour la reine d'Espagne, femme de Charles IV, il a composé trente grands opéras, environ quatre-vingts opéras-bouffons et plusieurs intermèdes. Il serait impossible d'en donner la liste complète, plusieurs ayant été joués sur divers théâtres et sous différents titres. Ce qui caractérise Paisiello, c'est la verve, l'originalité; c'est une fertilité d'invention extraordinaire, une rare facilité à trouver des motifs neufs et naturels, un goût, une grâce, une fraîcheur de mélodie, par lesquels il surpasse tous les compositeurs qui l'ont précédé et sert de modèle à ceux qui sont venus après lui. Sa manière est simple, correcte, élégante; ses accompagnements sont clairs, brillants et pleins d'effets. Il est tout ce qu'il veut être et soumet tous les objets, toutes les situations, toutes les passions à la langue qu'il prête à la musique. Pour l'apprécier, il fallait l'entendre improviser sur le clavecin. L'inspiration, l'enthou-

Digitized by Google

siasme, l'élevaient au-dessus de la sphère des idées musicales : mais il en descendait lorsque la réflexion le ramenait aux calculs de la composition, et quoique toujours admirable, il n'était plus alors qu'un grand musicien. Il connaissait tellement la nature de son talent, qu'il ne manquait jamais de faire le matin cette courte prière avant de se mettre au piano : « Ste-Vierge, ob- « tenez-moi la grâce d'oublier que je suis musi- « cien. » Energique, pathétique et souvent terrible et sublime dans le genre sérieux; gai, naïf, aimable, charmant dans le comique; pittoresque dans ses accompagnements, varié dans ses tours mélodieux, contrasté dans ses détails à la fois pleins d'art et de simplicité, ce grand maître observe toutes les bienséances, évite tous les excès et sait néanmoins quelquefois s'affranchir des règles et remplacer par des beautés originales les fautes que les hommes de l'art lui reprochent peut-être injustement et qu'admirent les véritables amateurs. Paisiello est le premier qui ait introduit la viole dans les orchestres de Naples, ainsi que les clarinettes et bassons concertants. Ce fut lui aussi qui fit lever la défense d'applaudir les exécutants au théâtre de Naples dans l'opéra de *Papirius*, où le roi donna l'exemple en applaudissant le premier. Si quelque compositeur peut être comparé à Paisiello sous le rapport du talent, aucun n'a surpassé, n'a égalé même sa prodigieuse fécondité, si ce n'est Piccini, dont toutefois les ouvrages, représentés en Italie, sont aujourd'hui oubliés : aucun n'a peut-être été aussi universellement goûté, recherché, chanté, applaudi chez toutes les nations, aucun n'a plus joui de tous les genres de succès. Paisiello se montra supérieur non-seulement dans l'opéra-comique et l'opéra sérieux, mais encore dans la musique d'église. Il laissa dans la bibliothèque de la chapelle du roi de France vingt-six messes, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, tels que celles de la Passion et de Noël et son motet *Judicabit in nationibus*, remarquable par sa couleur sombre et tragique, ainsi que son *Miserere* et son oratorio de la *Passion*. « Dans un autre « motet, où il peint les grandeurs de Dieu, dit « M. le Sueur, il semble s'être élevé au-dessus « de lui-même. En entendant les pittoresques et « terribles tableaux de cette musique imitative, « si bien adaptée aux paroles sacrées qu'elle « anime, l'impie croirait entendre la marche for- « midable de son juge, le bruit de son char de « feu et son jugement irrévocable. Tout à coup « succèdent une musique brillante et des chœurs « aériens. Dans ce moment les chants de Pai- « siello, dignes de la voix du prophète, prédisent « l'envoi de l'esprit créateur, la terre renouvelée « et le bonheur de la vie future.... Tout semble « resplendir, et l'on est frappé de l'éclat de cette « harmonie auguste. Mais en exprimant.... les « images les plus frappantes et une prodigieuse « variété de sentiments élevés, ces mêmes chants « conservent toujours leur naturel et leur grâce. » Paisiello joignait beaucoup d'instruction aux talents qui l'ont rendu célèbre. Versé dans les langues anciennes, familiarisé avec tous les genres de littérature, lié avec les hommes les plus distingués de son siècle, placé par son immense réputation au-dessus de toutes les petites passions, il ne connut jamais le sentiment de la rivalité. Persuadé que, dans tous les arts, il existe plusieurs places au premier rang, il rendait la plus entière justice aux chefs-d'œuvre de nos deux théâtres lyriques, et, admirant le caractère et le style de nos divers compositeurs : « L'école « française, disait-il, en vaut bien une autre. » Aussi regardait-il comme le plus beau jour de sa vie celui où il apprit sa nomination à l'Institut. Compositeur aimable et classique à la fois, il a reçu les hommages de son siècle et mérité ceux de la postérité. A—T.

PAITONI (Jacques-Marie), savant bibliographe, né à Venise vers 1710, embrassa l'institut des Somasques, et devint, par la suite, conservateur de la bibliothèque de leur maison *di Salute*, riche en éditions du 15e siècle, dont il publia de curieuses *Notices* dans les tomes 11 et 12 des *Memorie della stor. litterar.* (Venise, 1758), t. 1 et 2 des *Nove memorie* (1). Tandis qu'il était occupé de rédiger le catalogue de cette bibliothèque, ayant relu l'*Historia typographica* de Sassi (*voy.* ce nom), il fut choqué de lui voir soutenir que Milan a été le berceau de l'art typographique en Italie, et revendiqua cet honneur pour la ville de Venise, dans une dissertation intitulée *l'venezia la prima città fuori della Germania dove si esercito l'arte della stampa*, ibid., 1756, in-8° de 48 pages; nouvelle édition corrigée, 1772, même nombre de pages. Paitoni cite, à l'appui de son opinion, le *Decor puellarum* (2), et soutient que ce rarissime opuscule est sorti des presses de Nicolas Jenson, dès 1461, ce qui assurerait à Venise la priorité non-seulement sur Milan, dont il dédaigne d'examiner les titres, mais sur Subbiaco et Rome, dont les premières éditions connues sont de 1465 (*voy.* Lactance). Malgré tous ses efforts, le sentiment de Paitoni n'a pu prévaloir; et il est même démontré que Jenson n'est pas le premier imprimeur qui ait exercé son art à Venise (3). Depuis longtemps Paitoni avait rassemblé des notes sur les traductions italiennes : le résultat de ses

(1) Il n'a publié de notices que sur les *éditions* imprimées de 1461 à 1484; les éditeurs des *Nuove memorie* refusèrent d'y insérer la suite de son travail, par la crainte de fatiguer leurs souscripteurs de détails bibliographiques, auxquels tous ne pouvaient prendre le même intérêt.

(2) C'est un volume petit in-4° de 118 feuillets, de la plus grande rareté; on lit effectivement dans la souscription la date de M. CCCCLXI; mais il est bien reconnu qu'il y a erreur dans cette date par l'omission d'un X, et que cet ouvrage n'a pu être imprimé avant 1471. Le P. Laire est un des bibliographes qui ont discuté cette question avec le plus d'étendue dans le *Specimen historicum typogr. roman.*, p. 34-38. Le *Decor puellarum* est attribué à dom Jean de Dieu, chartreux vénitien, qui florissait en 1480.

(3) *Voy.* la dissertation de M. Pellegrini : *Della prima origine delle stampa di Venezia per opera di Giovani di Spira*, Venise, 1794, in-4°.

Digitized by Google

recherches avait paru dès 1742, dans la *Raccolta Calogerana*, tomes 32-36. A la sollicitation de quelques amis qui se chargèrent des frais d'impression, il se décida enfin à publier son travail, qu'il n'avait pas cessé d'augmenter, sous ce titre : *Biblioteca degli autori antichi greci e latini volgarizzati*, Venise, 1766-1767, 5 vol. in-4°. Les quatre premiers contiennent les auteurs anciens, rangés d'après l'ordre alphabétique; et le cinquième, qui n'est pas moins curieux, les traductions de la Bible et des livres d'église. Chaque article est suivi de notes littéraires ou bibliographiques, la plupart très-intéressantes, et de remarques critiques sur les *Traduttori* de Scip. Maffei (*voy.* MAFFEI); la *Bibliot. dell'eloquenza*, de Fontanini (*voy.* FONTANINI et APOST. ZENO), et la *Bibliot. de' Volgarizzatori*, de Phil. Argelati (1). C'est l'ouvrage le plus exact et le mieux fait que l'on connaisse en ce genre; et il suffit pour assurer à son auteur une réputation durable (2). Le P. Paitoni mourut à Venise, vers la fin de l'année 1774 (*voy.* le *Journal des savants* d'avril 1776, p. 232), emportant les regrets de ses confrères et de ses nombreux amis. Outre les écrits déjà cités, on connaît de lui la traduction des *Problèmes* de Diophante, insérée dans les *Elementi di fisica*, de Crivelli (Venise, 1744); celle du *Traité de l'amitié*, de Cicéron, ibid., 1763, in-8°; et enfin celle du *Discours pour Milon*, qu'il se proposait de publier avec quelques autres opuscules auxquels il n'avait pas mis la dernière main. W-s.

PAIXHANS (HENRI-JOSEPH), général d'artillerie, fort connu par les progrès dont son arme lui fut redevable, naquit à Metz le 22 janvier 1783. Après avoir fait ses études à l'école polytechnique, il entra au service, et s'éleva successivement aux grades de colonel et de général. L'artillerie, cette portion la plus destructive de l'art de la guerre, restait depuis longtemps stationnaire; les campagnes de l'empire n'y avaient guère introduit de perfectionnements; la marine militaire continuait à faire usage des engins employés depuis un siècle : l'initiative intelligente et active de Paixhans changea cette situation routinière. Il reprit une idée qu'avait déjà eue le colonel anglais Shrapnell, celle de se servir de boulets creux et d'obus lancés par des bouches à feu d'un fort calibre; ces projectiles devaient surtout produire un grand effet dans les batailles navales; le bâtiment qu'ils frappent est mis en pièces bien plus vite et bien plus complétement que par les boulets pleins d'autrefois. Un obus lancé horizontalement contre un vaisseau doit s'arrêter dans l'épaisseur du bois qui forme la coque, et en éclatant produire des ravages analogues à ceux d'une mine. On a vu d'ailleurs dans le combat de Sinope quels désastres les vaisseaux russes, armés de canons à la Paixhans, ont causés parmi la flotte turque. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails techniques sur les changements qu'introduisit Paixhans dans la forme et le calibre des canons, dans les affûts; d'ailleurs on a depuis fait de nouveaux et redoutables progrès dans la voie qu'il avait indiquée. Ses canons sont délaissés pour les canons rayés, pour les bouches-à-feu à portée énorme que divers Anglais (Lancaster, Armstrong, etc.) s'attachent à perfectionner; mais les principes du général français restent le point de départ des changements apportés tant sur terre que sur mer. On a reconnu la justesse de son idée de donner aux bâtiments de guerre beaucoup moins de canons que ceux dont on les encombrait autrefois (on a vu des vaisseaux de 130 et 140 canons); mais de compenser cette réduction en augmentant fortement le calibre, la portée et l'effet destructeur des bouches à feu. C'est lui qui le premier a recommandé les balles cylindro-coniques comme éprouvant moins de résistance du côté de l'air que les projectiles arrondis, comme ayant un vol plus direct et comme frappant le but avec plus de violence. Nommé membre de la chambre des députés, Paixhans y prit plusieurs fois la parole dans les discussions relatives à l'armée et à la marine, et ses opinions jouissaient d'un grand poids. Il mourut le 19 août 1854 à son château de Jouy-aux-Arches, près de Metz. Ses ouvrages, tous relatifs à la science dont il avait fait une étude spéciale, ont exercé une action puissante, et, bien qu'ils soient dépassés aujourd'hui, ils sont toujours consultés avec profit par les militaires et les marins. Comme écrivain, Paixhans débuta en 1815 par des *Considérations sur l'état actuel de l'artillerie des places et sur les améliorations dont elle paraît susceptible*, in-4°. Six ans après, en 1821, il fit paraître un volume in-8° intitulé *Nouvelle force maritime, ou Exposé des moyens d'annuler la force des marines actuelles de haut bord;* une suite de ce travail vit le jour en 1822 : *Nouvelle force maritime, ou Application de cette force à quelques parties du service de l'armée de terre*. Citons encore les *Expériences faites par la marine française sur une arme nouvelle; Changements qui paraissent devoir résulter dans le système naval, et Examen des questions relatives à la marine, à l'artillerie, à l'attaque et à la défense des côtes et des places*, Paris, 1829, in-8°;

(1) La *Biblioteca* de l'Argelati fut imprimée, comme on sait, à Milan, après la mort de l'auteur; mais les exemplaires en restèrent plus de dix ans dans les magasins du libraire. Le P. Paitoni, ayant obtenu la communication de cet ouvrage, le trouva si rempli d'erreurs et si défectueux sous tous les rapports, qu'il n'hésita plus à donner une nouvelle édition de son travail sur les *Traduttori*. Le succès qu'elle obtint ranima le zèle du libraire de Milan, qui fit enfin paraître la *Bibliot.* en de l'Argelati avec un nouveau frontispice portant la date de 1767. L'éditeur (Angelo-Teodoro Villa) y a joint une préface, où il nous apprend que Paitoni, ayant renoncé à continuer son travail sur les traductions, avait fait le sacrifice de ses notes à l'Argelati, et y a ajouté *trois suppléments*, contenant des additions et des corrections, mais, malgré tout son zèle, l'ouvrage de l'Argelati, quoique plus ample, est resté très-inférieur à celui de Paitoni, que les amateurs doivent consulter de préférence.

(2) Rotermund cite un Supplément à cet ouvrage, inséré en 1775 dans le trente-troisième volume des *Opuscoli scientifici e filologici*, imprimés à Venise, et une Notice donnée par Paitoni, dans le tome 42 du même recueil, sur l'*Etica di Aristotile, ridotta in compendio da Ser Brunetto Latini*, Lyon, 1568.

Digitized by Google

— *Force et faiblesse militaire de la France; Essai sur la question générale de la défense des Etats*, Paris, 1830, in-8°; — *Fortifications de Paris, ou Examen de ces questions : Paris doit-il être fortifié? Les systèmes proposés peuvent-ils être admis?* Paris, 1834, in-8°; — *Constitution militaire de la France, étude sur les modifications à apporter au système de nos forces de terre et de mer.* Nous laissons de côté diverses brochures et des discours prononcés devant la chambre et dont elle ordonna l'impression. Z—B.

PAJOL (Claude-Pierre), général français, naquit le 3 février 1772 à Besançon, d'une famille honorable de la bourgeoisie. Il étudiait le droit à l'université de cette ville lorsque différents duels qu'il eut avec des officiers de la garnison, et dont il se tira avec honneur, l'obligèrent à s'éloigner. Il se rendit dans la capitale, et s'y trouvait dans le mois de juillet 1789, au moment de la première insurrection. S'étant aussitôt réuni aux insurgés, il fut nommé leur sergent, et il les conduisit successivement au Palais-Royal, aux Invalides et à la Bastille, marchant à côté de Hullin, comme lui de grande stature et devenu plus tard général. Il retourna peu de temps après à Besançon, et s'enrôla dans un bataillon de volontaires du Doubs, où on le fit sergent-major. Au commencement de 1792, il fut nommé par le ministre Narbonne sous-lieutenant dans le 82e régiment d'infanterie, fit, dans la même année, la campagne de Champagne contre les Prussiens, assista à la canonnade de Valmy, et passa à l'armée du Rhin sous Custine. Devenu capitaine, il fut distingué par Kleber, qui le fit son aide de camp; il suivit en cette qualité ce général à l'armée de Sambre-et-Meuse, et se trouva aux batailles de Marchiennes, de Fleurus, de Juliers et au siége de Maëstricht. Après la reddition de cette place, Kleber le chargea de l'honorable mission de porter à la convention nationale 36 drapeaux enlevés à l'ennemi. Ayant rejoint son général, il fut envoyé en Hollande, afin de s'y procurer les bateaux nécessaires pour le passage du Rhin, qui, malgré des difficultés de tout genre, s'effectua le 5 novembre 1795. Parmi les nombreux combats dans lesquels Pajol se distingua à cette époque, nous citerons celui d'Altenkirchen, le 4 juillet 1796, où il fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille. Kleber ayant alors quitté l'armée, par suite de quelques mécontentements, son aide de camp passa dans le 4e régiment de hussards et concourut glorieusement à la campagne de 1798. A la reprise des hostilités, l'année suivante, il servit sous Jourdan, et se trouva aux combats d'Ostrack et de Liebtingen. Après cette dernière bataille, l'armée ayant fait un mouvement rétrograde, Pajol fut chargé de former l'arrière-garde avec deux escadrons et deux bataillons. Il alla prendre position aux débouchés de Furtwungen et de Triberg sans s'être laissé entamer. Surpris tout à coup par des forces supérieures et sommé de se rendre, il s'ouvrit un passage à travers les bataillons ennemis, rejoignit le gros de l'armée à Offenbourg, et fut aussitôt envoyé en Suisse. Dans un engagement près de Winterthur, il tomba entre les mains des Autrichiens; mais, ayant été délivré par ses hussards, il se retourna avec une grande vigueur contre l'ennemi, et lui tua ou enleva beaucoup de monde. Il fut, à la suite de cette affaire, nommé colonel du 6e de hussards, employé à l'armée d'Italie, qui, à cette époque (1799), n'éprouva que des revers. Etant revenu presque aussitôt à l'armée du Rhin, il coopéra avec son régiment aux batailles de Moeskirch, de Stokach, de Biberach, d'Hochstet, de Neubourg et enfin d'Hohenlinden. Après quelques années de repos, il alla faire la campagne d'Autriche en 1805, se distingua encore à Ulm, à Austerlitz, dans les campagnes de Prusse, de Pologne, et fut, le 1er mai 1807, promu au grade de général de brigade. La rupture avec l'Autriche lui fit donner l'année suivante le commandement de la ligne d'avant-postes sur la frontière de Bohême. Dans cette position, il reçut en 1809 du feld-maréchal autrichien de Bellegarde la déclaration de guerre. Attaqué presque aussitôt sur plusieurs points, il parvint, malgré l'infériorité de ses forces, à contenir l'ennemi, ce qui laissa au maréchal Davout le temps de réunir son corps d'armée, dont Pajol couvrit la marche sur Ingolstadt. On le vit successivement à Peissing, Eckmülh, Ratisbonne, puis dans l'île de Lobau. A Wagram, il faisait partie de l'aile droite, commandée par Davout, et il chargea, à la tête du 11e de hussards, un régiment de dragons autrichiens, qu'il défit complétement après en avoir sabré de sa main et fait prisonnier le colonel. La paix ayant été conclue, on le chargea de commander la cavalerie qui était à Dantzig et sur la ligne de la Vistule. Employé avec ses troupes en 1812 dans l'expédition de Russie, Pajol forma l'avant-garde du corps d'armée de Davout, passa le Niémen, s'empara successivement de Kowno, de Wilna, et battit à Ochmiana l'arrière-garde du prince Bagration. Il prit ensuite Minsk, où les Russes avaient amassé d'immenses approvisionnements, et, ayant poursuivi sa route avec 100 cavaliers, il enleva au même général tout son parc d'artillerie. Le grade de général de division, que Napoléon lui conféra le 7 août, fut le prix de ce brillant coup de main. A la terrible bataille de la Moskowa, sa division fut une de celles qui eurent le plus à souffrir de l'artillerie russe : 800 de ses chevaux furent mis hors de combat et presque tous ses officiers blessés. Il eut lui-même trois chevaux tués sous lui. Deux jours après, il s'empara de Mojaïsk, chargea et fit prisonniers deux bataillons russes. Il eut dans cette affaire le bras droit cassé par un coup de fusil. N'étant pas encore guéri lorsque la retraite commença, il ne put reprendre son com-

Digitized by Google

mandement, mais il n'en fut pas moins utile par ses conseils. Ce fut lui qui indiqua Zambinen comme le seul point où il fût possible de traverser la Bérésina. Il reparut à la tête d'une division dans la campagne de 1813, combattit à Lutzen, Bautzen, Buntzlau, et fut, pendant l'armistice qui suivit, chargé d'observer la frontière de Bohême, sur la rive gauche de l'Elbe, ce qui le mit à même de remarquer les mouvements des alliés et d'en prévenir Napoléon. Pajol opéra sa retraite en bon ordre jusqu'à Dresde, et il eut beaucoup de part à la bataille gagnée sous les murs de cette ville; le boulet qui emporta les deux jambes de Moreau était parti d'une de ses batteries. Il poursuivit ensuite l'ennemi jusqu'aux défilés de Geizhaut, recueillit en route les débris du corps de Vandamme et alla garder les débouchés de la Bohême. Il était dans cette position lorsqu'il fut appelé auprès de Napoléon, qui avait failli être pris par la négligence des piquets de sa garde, et qui, à cette occasion, s'écria en présence de tout son état-major : « Je n'ai plus « de général de cavalerie que Pajol; celui-là « seul sait non-seulement se bien battre, mais « ne pas dormir et ne jamais se laisser surpren- « dre. » Investi du commandement du 5e corps de cavalerie, il soutint à Wachau, en avant de Leipsick, les efforts réunis de toute la cavalerie ennemie. C'est dans cette affaire qu'un obus ayant éclaté dans le poitrail de son cheval, il fut lui-même jeté en l'air, eut le bras gauche et des côtes fracturés, et resta pour mort sur le champ de bataille. Deux mois après, bien qu'il fût à peine entré en convalescence, il reçut de Napoléon le commandement en chef de l'armée d'observation de la Seine, de l'Yonne et du Loing. Forcé de suivre le mouvement de retraite de l'armée, il quitta Montereau, Sens, Pont-sur-Yonne et Nemours, après en avoir fait sauter les ponts, et vint prendre position sur l'Yères, occupant Melun avec une forte avant-garde. Le 15 février 1814, il fut mandé à Guignes par l'empereur, qui lui communiqua ses projets sur Montereau, en lui ordonnant d'y arriver avec son corps le 17 de très-grand matin, afin d'attaquer les ennemis par la route de Melun, dans la belle position qu'ils occupaient sur les hauteurs de Surrines. Ce jour-là, Pajol déboucha à six heures du matin des bois de Valence, d'où il avait délogé l'avant-garde ennemie, et il attaqua les alliés avec vigueur, pensant que le maréchal Victor, qui devait arriver à la même heure, attaquerait aussi de son côté par le flanc droit. Cependant à midi il était encore seul aux prises avec l'ennemi. Ayant eu 19 pièces de canon sur 24 mises hors de service et ayant perdu beaucoup de monde, il se préparait à la retraite, lorsque le maréchal du palais Bertrand accourut pour lui annoncer que le corps du maréchal Victor, dont le commandement venait d'être donné au général Gérard, était arrivé et que l'ennemi allait être vivement attaqué de ce côté. Ranimant alors le courage de ses troupes, Pajol les reporte en avant. L'ennemi, ainsi attaqué par ses flancs, se décide à abandonner sa position. A peine le général Pajol s'est-il aperçu de ce mouvement rétrograde qu'il forme la brigade Delort en colonne serrée, par pelotons, ordonne aux généraux de Coetlosquet et Grouvel de se rapprocher et de le soutenir; charge, à la tête de sa cavalerie, sur la grande route de Montereau; arrive, sous un feu meurtrier, au milieu de la colonne autrichienne, lui enlève 5,000 prisonniers et toute son artillerie; passe aussitôt le pont de Montereau, et poursuit l'ennemi jusqu'à la nuit, sur les deux rives de l'Yonne. Cet exploit fut applaudi avec beaucoup de chaleur par l'empereur, qui, en ce moment, voulait déprécier la conduite qu'avait tenue dans la même affaire le duc de Bellune, et l'on ne peut pas douter que ce ne fût dans ce sens qu'il dit à Pajol en lui remettant la décoration de grand officier de la Légion d'honneur et en l'embrassant : « Si tout le monde m'avait servi comme « vous, l'ennemi ne serait pas en France.... » Vers la fin de cette même journée, Pajol avait eu pour la vingtième fois peut-être son cheval tué sous lui, et cette chute avait rouvert ses blessures; il fut obligé de revenir à Paris, où sa guérison n'était pas achevée quand Napoléon abdiqua et que Louis XVIII fut proclamé roi. Pajol n'hésita point à se soumettre au nouveau pouvoir, et il en reçut le titre de comte avec la croix de St-Louis. On le chargea même d'organiser quatre nouveaux régiments de l'armée royale; mais cette organisation ne fut qu'un projet, et Pajol obtint un commandement à Orléans, où il se trouvait sous les ordres du général Dupont, lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe en 1815. Fort empressé de seconder les projets de son ancien maître, il eut pour cela quelques démêlés avec Dupont, puis avec le maréchal Gouvion-St-Cyr (*voy.* ce nom). Ce fut lui qui, le premier, entraîna les troupes à prendre la cocarde tricolore. Dès le 21 mars, il envoya sa soumission à Napoléon, et, lorsque Dupont et St-Cyr furent forcés de s'éloigner, il prit le commandement de l'armée de la Loire, et se rendit à Paris pour présenter à Napoléon les troupes qui étaient sous ses ordres et lui proposer de marcher aussitôt sur Bruxelles. On eut beaucoup de peine à calmer son zèle en le nommant membre de la nouvelle chambre des pairs, puis commandant du 1er corps de cavalerie. Ce fut en cette qualité qu'il fit partie de la grande armée qui dut envahir la Belgique sous les ordres de l'empereur. Le 15 juin, il en formait l'avant-garde, lorsqu'il passa la Sambre à Charleroi et qu'il poursuivit l'armée prussienne dans sa retraite sur Fleurus. Le 16 et le 17, il exécuta plusieurs charges brillantes, et dans cette dernière journée, il prit à l'ennemi 10 pièces de

Digitized by Google

canon et beaucoup de prisonniers. Le 18, il s'emparait de Namur, quand il entendit la canonnade de Waterloo. Son premier mouvement fut de marcher dans cette direction ; mais il avait dix lieues à faire ; tout ce qu'il put le même jour fut de se réunir au maréchal Grouchy sur la Dyle. Le lendemain, il se disposait à marcher sur Bruxelles lorsqu'il apprit le désastre de Waterloo. Forcé de se retirer sur Namur, il continua sa retraite sur Paris, où il arriva dans les derniers jours de juin. Après avoir fait d'inutiles efforts pour que cette capitale se défendît et s'être opposé de tout son pouvoir à la capitulation (1), il suivit l'armée française derrière la Loire. Revenu dans la capitale après le licenciement, il fut mis à la retraite le 7 août 1815. Dès lors, paraissant renoncer à la carrière des armes, il ne laissa échapper aucune occasion de manifester son opposition au gouvernement royal, et se sépara ouvertement sous ce rapport du maréchal Oudinot son beau-père. Il écrivit et signa plusieurs articles en ce sens dans les journaux de l'opposition libérale, et plus particulièrement dans le *Constitutionnel*, adressant en même temps aux chambres des pétitions en faveur des membres de la Légion d'honneur, auxquels il prétendait que la restauration, malgré ses promesses, faisait perdre une partie de leurs traitements. En 1818, il adressa au même journal une lettre dans laquelle il accusa très-amèrement le ministère de laisser sans défense les places de la Lorraine, et d'avoir par là causé une insulte des Prussiens, qui venaient d'*enrahir* un village des environs de Metz. Toutes ces plaintes demeurèrent sans résultats, et Pajol continua de rester sans activité jusqu'en 1830. Tout indique cependant qu'il avait des rapports suivis avec les chefs du parti qui triompha à cette époque. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut un des premiers généraux que l'on vit à la tête des insurgés. Dès le 27 juillet, il se rendit chez Laffitte, où on le chargea de plusieurs attaques, à la place de la Bourse, au Palais-Royal et à l'hôtel de ville. Le 28, il parut encore à l'hôtel Laffitte, devenu le quartier général de l'insurrection, et s'écria en entrant : « Je vous apporte le chapeau de Wa- « terloo. » On lui offrit alors le commandement de la garde nationale de Paris, que plus tard il disait avoir refusé, et quelques jours après (le 3 août), il accepta celui de cette expédition de Rambouillet, dont l'issue pouvait être si différente s'il eût rencontré la moindre résistance. Le 22 septembre suivant, Pajol fut nommé commandant de la 1re division militaire du royaume, puis pair de France, ce dont il parut peu satisfait. Il conserva néanmoins son commandement jusqu'au 29 octobre 1843. A cette époque, les journaux retentirent de sa résistance aux volontés ministérielles. Il refusa obstinément le gouvernement du Louvre et le titre d'aide de camp du roi, qui lui furent offerts. Il mourut à Paris le 20 mars 1844 des suites d'une chute qu'il avait faite en montant l'escalier des Tuileries. On l'enterra en grande pompe au cimetière de l'Est. — Sa femme, qui était une des filles du maréchal Oudinot, l'avait précédé dans la tombe. A—v.

(1) Les vives observations que Pajol fit dans le conseil contre la capitulation determinèrent le maréchal Davout à le faire arrêter; et il en donna l'ordre au général Excelmans, qui s'y refusa.

PAJON (Claude), ministre protestant, naquit à Romorantin, en l'année 1626. Ses qualités morales lui firent beaucoup d'amis, même parmi les catholiques. Mais en matière de dogme, ses opinions particulières lui attirèrent des tribulations de la part des docteurs de sa communion. Il pensait à peu près comme Arminius sur la prédestination, sur l'universalité de la rédemption, sur la corruption de l'homme, sur la conversion et la persévérance. Les sentiments peu orthodoxes de Claude Pajon sur ces matières commencèrent à se manifester dans un discours qu'il prononça devant le synode d'Anjou, assemblé à Saumur, en 1665. Au mois d'avril 1668, il fut appelé au ministère de l'église protestante d'Orléans. Là, il persévéra dans sa doctrine; et il s'y montra inébranlable, dans une conférence qu'il eut avec le ministre Claude en 1676. L'année suivante, Dubosc, Claude, Mesnard et Jurieu, ministre à Mer, s'assemblèrent à Paris. Le résultat de leurs conférences prépara la disgrâce de la doctrine pajoniste. Peu de temps après, les synodes de l'Ile-de-France, de Normandie et d'Anjou condamnèrent les nouvelles opinions, mais avec ce ménagement, que le nom de leur auteur ne fut point prononcé dans leurs décisions. L'académie de Sedan, à laquelle le consistoire de Charenton communiqua ce que le synode de l'Ile-de-France avait résolu, prit ensuite un décret sur cette matière. Tous ces événements affligèrent Pajon; mais il n'en fut point découragé. Il estimait assez peu Jurieu pour voir sans ressentiment à la tête de ses antagonistes l'homme qui n'avait jamais pu lui pardonner d'être plus considéré que lui. Pajon mourut à Carré, près Orléans, le 27 septembre 1685. L'année suivante, le *pajonisme* fut condamné à Rotterdam, dans le synode wallon (*voy.* Bayle et Chaufepié). Les écrits de Pajon jouissent d'une grande réputation parmi les calvinistes. Ce sont : 1° *Examen des préjugés légitimes contre les calvinistes*, la Haye, 2 vol. in-12; 2° *Remarques sur l'avertissement pastoral*, etc. — Pajon, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, et curé de Notre-Dame de la Rochelle, était fils de Claude Pajon, dont les enfants du second lit avaient embrassé la religion romaine. Il a publié à Paris, en 3 volumes in-12, les œuvres de son cousin Isaac Papin, qui avait aussi abjuré. L'abbé Goujet dit de ce Pajon que « c'était un homme de beaucoup d'esprit, dont « on a plusieurs pièces de poésie française très-

Digitized by Google

« spirituelles », imprimées sans nom d'auteur. — PAJON (Henri, avocat, mort en 1776, à Paris, sa ville natale, a publié : 1° *Histoire du prince Soly*, 1740, 2 vol. in-12; 2° *Histoire des trois fils d'Haly-Bassa*, 1746, in-12; 3° *Contes nouveaux et Nouvelles nouvelles*, en vers, 1753, in-8°; 4° *Essai d'un poëme sur l'esprit*, 1757, in-8°; 5° *Observations sur les donations*, 1761, in-12; 6° *Dissertation sur les articles* 15 *et* 16 *de l'ordonnance de* 1731, *concernant les donations*, 1765, in-12. L—r—e.

PAJON DE MONCETS (PIERRE-ABRAHAM), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, et médecin de l'hôtel de ville, était né à Blois, et mourut vers la fin du 18e siècle. L'académie de Châlons-sur-Marne et la société d'agriculture d'Orléans le comptaient au nombre de leurs membres. Outre plusieurs *Lettres* médicales insérées dans divers journaux, on a de lui : 1° *Dissertation sur la petite vérole et l'inoculation, dans laquelle on prouve que cette maladie n'est pas dangereuse*, Londres et Paris, 1758, in-12; nouv. édit., 1763, in-12; 2° *Lettre d'un sociétaire non pensionné à un correspondant en province* (sur la société royale de médecine), sans date, in-8° de 8 pages; 3° *Lettre sur les paranymphes de la faculté de médecine de Paris*, sans date (vers 1775), in-12 de 37 pages; 4° *De l'origine des appariteurs de l'université et de leurs masses*, Paris, 1782, in-12. Tous ces écrits sont anonymes. 5° *Orationes in diversis facultatis medicinæ actibus habitæ*, Paris, 1776, in-8°. — PAJON DE MONCETS (Louis-Esaïe), probablement de la même famille que le précédent, avec lequel Barbier (*Dict. des anonymes*) l'a confondu, naquit à Paris le 2 mai 1725, et alla s'établir à Berlin, où il devint conseiller privé, conseiller de consistoire et pasteur de l'Église française. Il mourut dans cette ville le 24 juillet 1799. On a de lui plusieurs *Sermons* qui ont été imprimés; mais c'est comme traducteur qu'il est particulièrement connu. Il a traduit de l'allemand en français : 1° les trois premiers volumes de la *Géographie* de Busching, édition de 1768-1769, 14 vol. in-8°; 2° les *Leçons de morale* de Gellert, auxquelles il a joint des *Réflexions sur la personne et les écrits de l'auteur*, par M. Ch. Garve, traduites aussi de l'allemand, Leipsick et Paris, 1772; Utrecht, 1775, 2 vol. in-8°; Genève, 1786, 2 parties en 1 volume in-8° (*voy.* GELLERT); 3° le *Livre élémentaire* de Basedow, Berlin et Leipsick, 1774, 3 vol. in-8°, fig.; 5° *Léonard et Gertrude, ou les Mœurs villageoises*, etc., de H. Pestalozzi, Berlin, 1783, in-8°; Lausanne et Paris, 1784, 2 vol. in-12. Enfin Pajon de Moncets a publié, comme éditeur, l'*Histoire de la Réformation*, d'Isaac de Beausobre, Berlin, 1786, 4 vol. in-8° (*voy.* BEAUSOBRE). P—RT.

PAJOT (MARIE-ANNE). *Voyez* CHARLES IV de Lorraine, et LASSAY.

PAJOT. *Voyez* ONS EN BRAY.

PAJOT DE SAINTE-CROIX, orientaliste français, né en 1811; il aurait pu se faire connaître par des travaux importants, si une mort prématurée n'était pas venue le frapper en 1844, lorsqu'il atteignait l'âge de 33 ans. Il a donné une traduction faite sur le texte arabe du recueil de contes qui porte le titre des *Mille et un jours*, mais qui n'eut pas autant de célébrité que les *Mille et une nuits;* cette version, publiée à Paris en 1843, 2 vol. in-8°, a reparu en 1848. Il a fourni également plusieurs articles à la *Revue de l'Orient*. Z.

PAJOU (AUGUSTIN), statuaire, naquit à Paris le 19 septembre 1730. Il était fils d'un sculpteur compagnon ornemaniste du faubourg St-Antoine, qui le destinait au même métier; mais les dispositions que le jeune Pajou manifestait pour l'art de modeler décidèrent son père à le placer chez Lemoine, qui à cette époque occupait le premier rang dans la sculpture. Il ne tarda pas à se distinguer; et à l'âge de dix-huit ans, en 1748, il obtint le grand prix, succès inouï à cette époque dans les fastes de l'Académie. Dès ce moment, loin d'être à charge à sa famille, ce fut lui qui vint à son secours. Envoyé à Rome avec Hutin, Doyen, Dumont, la Traverse et Larue, ces artistes formèrent la *Nouvelle école des élèves protégés*. Après des études approfondies qui ne durèrent pas moins de douze ans, il revint à Paris, et présenta pour être reçu de l'Académie, le 26 janvier 1760, un groupe de *Pluton qui tient Cerbère enchaîné*. C'était le meilleur ouvrage que l'on eût vu depuis longtemps, et l'on s'étonna qu'un jeune homme osât s'écarter des principes adoptés qui avaient dirigé ses études. Cette nouvelle route, dans laquelle il se montra le premier et où la génération suivante devait l'éclipser, fut parcourue par lui avec assez de succès pour lui mériter le titre d'un des restaurateurs de l'art statuaire en France. Doué d'une extrême facilité, il a exécuté plus de cent quatre-vingts morceaux de sculpture en marbre, en bronze, en plomb, en pierre, en bois et même en carton. Mais, quel que fût son talent, le vrai style de la sculpture monumentale était totalement perdu en France; et ses travaux en ce genre, quoique supérieurs à ceux de ses contemporains, ne prouvent que trop cette vérité. C'est à lui qu'on doit toute la sculpture qui décore la grande salle de spectacle du château de Versailles, les frontons de la cour du Palais-Royal, plusieurs ouvrages pour l'embellissement du palais Bourbon et pour la cathédrale d'Orléans. Louis XVI, en ordonnant d'élever des statues aux grands hommes qui ont illustré la France, vint ouvrir une nouvelle route au talent de Pajou. Chargé de faire les statues de Descartes, de Pascal, de Turenne, de Bossuet et de Buffon, il se surpassa lui-même; et si la statue de Descartes, qui est la première dont il s'occupa, offre encore quelques traces de timidité, on le voit s'élever successivement avec Bossuet et Pascal. Peu d'artistes ont

Digitized by Google

su tirer un si heureux parti de la forme ingrate de nos vêtements. Ce mérite se fait surtout remarquer dans les figures de Turenne, de Pascal et de Bossuet; et ces deux dernières statues, ainsi que celle de Descartes, peuvent être rangées parmi les plus belles productions de cette époque. C'est alors que Pajou entreprit sa statue de *Psyché au moment où l'Amour vient de fuir*. On crut y reconnaître une courtisane pour modèle, et elle fut seulement exposée dans l'atelier du sculpteur. Cette statue, que l'on voit aujourd'hui au Louvre, n'est pas la production qui fait le plus d'honneur à son ciseau : elle manque d'expression et d'idéal, les formes en sont lourdes et communes, et les défauts qu'on peut lui reprocher trahissent à l'œil le moins exercé le vice de ses premiers principes. En 1767 il était professeur à l'Académie de peinture et de sculpture; en 1768 il exposa au Louvre l'esquisse du tombeau du roi Stanislas; une figure en plomb de grandeur naturelle, représentant l'*Amour dominateur des éléments*, pour la duchesse de Mazarin, et quatre figures en pierre de neuf pieds de proportion pour l'avant-corps neuf du Palais-Royal, du côté du jardin, représentant *Mars, ou les Talents militaires*, la *Prudence*, la *Libéralité*, et *Apollon ou les Beaux-Arts*. Ce fut en 1773 qu'il exposa le modèle de sa statue de Turenne, et en 1775 la statue en marbre de Descartes. Cette même année, le public se porta en foule au Jardin des plantes pour y voir la statue de Buffon, qu'il avait exécutée par ordre du roi. En 1777 il termina sa figure de Bossuet, qui fit partie de l'exposition du Louvre. Lorsqu'il fut question de transporter la fontaine des Innocents de l'angle de la rue St-Denis, où elle se trouvait, au centre de la place du Marché, on démolit toutes les parties qui formaient la décoration de cette fontaine, on les transporta et on les mit en place avec toutes les précautions que réclamait ce chef-d'œuvre. Suivant le nouveau plan, il fallait composer une fontaine monumentale et isolée; les deux faces de l'ornement de la décoration primitive ne suffisant pas, on dut y suppléer par de nouveaux pilastres et de nouveaux bas-reliefs; mais le point difficile était d'ajouter aux cinq figures de naïades de Jean Goujon trois autres figures du même style et du même goût; c'étaient les deux naïades de la face méridionale et celle de la face occidentale. Cette entreprise délicate fut confiée à Pajou; et le plus grand éloge que l'on puisse faire de son ouvrage, c'est qu'il est parvenu à reproduire quelques-unes des qualités de son modèle, l'une des productions les plus précieuses de la sculpture moderne; la seule chose qu'il n'ait pu rendre, c'est cette grâce et cette naïveté qui sont le principal caractère du ciseau de Jean Goujon. Pajou avait senti lui-même combien le défaut d'instruction pouvait nuire au développement de son génie : cherchant à réparer par son travail le manque d'éducation que n'avait pu lui donner son père, il se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire, de la mythologie et de l'antiquité sous le rapport des arts, et sut acquérir ainsi une instruction peu commune, qui rendait ses conversations pleines d'intérêt et de charme. La révolution, en le privant d'une fortune que d'honorables travaux lui avaient acquise, ne put abattre son courage; mais de douloureuses infirmités accablèrent sa vieillesse et le détournèrent de ses travaux. Il mourut à Paris le 8 mai 1809. Pajou avait été nommé en 1781 garde des antiques du roi; il était membre de l'Institut depuis sa formation; il fut même un des quarante-huit nommés par l'arrêté du directoire exécutif du 29 brumaire an 4 chargés d'élire les quatre-vingt-seize autres. Une *Notice historique* sur la vie et les ouvrages de M. Pajou, lue dans la séance publique du 6 octobre 1810, par Joachim Lebreton, est imprimée en 8 pages in-8°. P—s.

PAJOU (Jacques-Augustin-Catherine), fils du précédent, naquit à Paris le 25 août 1766, et entra dans l'atelier de Vincent. Il a pris part aux divers salons qui se sont succédé de 1791 à 1822. Il obtint en 1812 une médaille d'or pour le *Portrait de David d'Angers* et le tableau représentant *Napoléon accordant à mademoiselle de St-Simon la grâce de son père*. Au nombre de ses principaux ouvrages nous signalerons : le *Départ de Régulus pour Carthage* (1793). Au château de Fontainebleau : *Œdipe maudissant Polynice* (1804); la *Mort du général Desaix*, dans la galerie de Gros-Bois du prince de Saxe; le *Portrait de Fleury*, de la Comédie-Française (1810); *Marie-Antoinette emmenée de la prison du Temple pour être transférée à la Conciergerie*, dans la chapelle de la Conciergerie (1817). On voit de Pajou la *Consécration de Ste-Geneviève*, dans l'église St-Germain-l'Auxerrois, et le *Portrait de L.-J. Joy*, fondateur du musée de Grenoble, dans cette galerie. Le musée de Rouen possède également de lui un dessin remarquable rehaussé de bistre. Pajou est mort à Paris le 28 novembre 1828, laissant un fils dont le nom a figuré à diverses expositions. B. de L.

FIN DU TRENTE ET UNIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

SIGNATURES DES AUTEURS

DU TRENTE ET UNIÈME VOLUME.

	MM.
A. B—T.	BEUCHOT.
A—D.	ARTAUD.
A—D—R	AMAR-DURIVIER.
A—E.	ALLAIRE.
A—G—R.	AUGER.
A—R.	ALLIER-D'HAUTEROCHE.
A. R—T.	ABEL RÉMUSAT.
A—T.	AUDIFFRET (H.).
A—Y.	ALBY (RENÉ).
B—D—E.	BADICHE.
B. DE L.	BELLIER DE LA CHAVIGNERIE.
B—F—E.	BELINFANTE.
B—G.	BOURGOING.
B—H—D.	BERNHARD.
B—L—M.	BLUMM.
B—P.	BEAUCHAMP.
B—RS.	BOINVILLIERS.
BR—T.	BRUNET.
B—S.	BOCOUS.
B—SS.	BOISSONADE.
B—U.	BEAULIEU.
B—V—E.	BLOSSEVILLE (ERNEST DE).
C—AU.	CATTEAU-CALLEVILLE.
C—L—T.	COLLOMBET.
C. M. P.	PILLET.
C—Z—N.	CUZON.
D—B—S.	DUBOIS (LOUIS).
D—G.	DEPPING.
D—IS.	DUPLESSIS (ADOLPHE).
D—L—E.	DELAMBRE.
D—S.	DESPORTES-BOSCHERON.
D—U.	DUVAU.
D—X.	DECROIX.
D—Z.	DESPREZ (HIPPOLYTE).
D—Z—S.	DEZOS DE LA ROQUETTE.
E. D—S.	ERNEST DESPLACES.
E—S.	EYRIÈS.
F.	ANONYME.
F—A.	FORTIA D'URBAN.
F—ET.	FALCONNET.
F—LE.	FAYOLLE.
F. P—T.	FABIEN PILLET.
F—R.	FOURNIER.
F—T.	FOISSET aîné.
F—T—E.	FONTENELLE (DE LA).
F—T j.	FOISSET jeune.
G—B—T.	GUILLEBERT.
G—CE.	GENCE.
G—G—Y.	GRÉGORY (DE).
G—RY.	GRÉGORY (J.-C.).
G—T—R.	GAUTIER.
G—Y.	GLEY.
H. A.	D'HESMIVY D'AURIBEAU.
H. F—E.	HENRI FAYE.
H—Q—N.	HENNEQUIN.
H—T.	HUMBERT.
J.-A. DE L.	J.-A. DE LAFAGE.
L.	LEFEBVRE-CAUCHY.
L—B—E.	LABOUDERIE.
L—C—J.	LACATTE-JOLTROIS.
L—M—X.	LAMOUREUX (J.).

Digitized by Google

	MM.
L—P—E.	LAPORTE (HIPPOL. DE).
L. P—S.	L. PAGÈS.
L. R—D.	LOUIS REYBAUD.
L. R—E.	LA RENAUDIÈRE.
L—S—D.	LESOURD (LOUIS).
L—U.	LEDRU.
L—Y.	LÉCUY.
L—ZE.	LAGRÈZE (G.-B. DE).
M—D j.	MICHAUD junior.
M—É.	MONMERQUÉ.
M—G—N.	MAGNIN.
M—L.	MOSTOWSKI.
M—ON.	MARRON.
M—S—T.	MONSEIGNAT.
M—U.	MUTEAU.
N—F—E.	NEUFFORGE (PIERRE DE).
N—H.	NAUCHE.
N—O.	NICOLO-POULO.
P—C—T.	PICOT.
P. L—T.	PROSPER LEVOT.
P. M—RE.	P. MENIÈRE.
P—OT.	PARISOT.
P. P—P.	PIERRE PRÉVOST.
P—RT.	PHILBERT.
P—S.	PÉRIÈS.
Q—T.	QUICHERAT.
R—D.	REINAUD.
R—D—N.	RENAULDIN.
R—L—N.	RUMELIN.
R—M—D.	RAYMOND (G.-M.).
S—B—R.	SARBATIER.
S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.
S—DY.	SALVANDY.
SI—D.	SICARD.
S. M—N.	SAINT-MARTIN.
S. S—I.	SIMONDE SISMONDI.
ST—T.	STASSART (DE).
S—Y.	SALABERRY (DE).
T—D.	TABARAUD.
V—R.	VERGER.
V. S. L.	VINCENS SAINT-LAURENT.
V—VE.	VILLENAVE.
W—R.	WALCKENAER.
W—S.	WEISS.
Z.	ANONYME.
Z—B.	Revu par BRUNET.
Z—D.	Revu par ERN. DESPLACES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

image not available